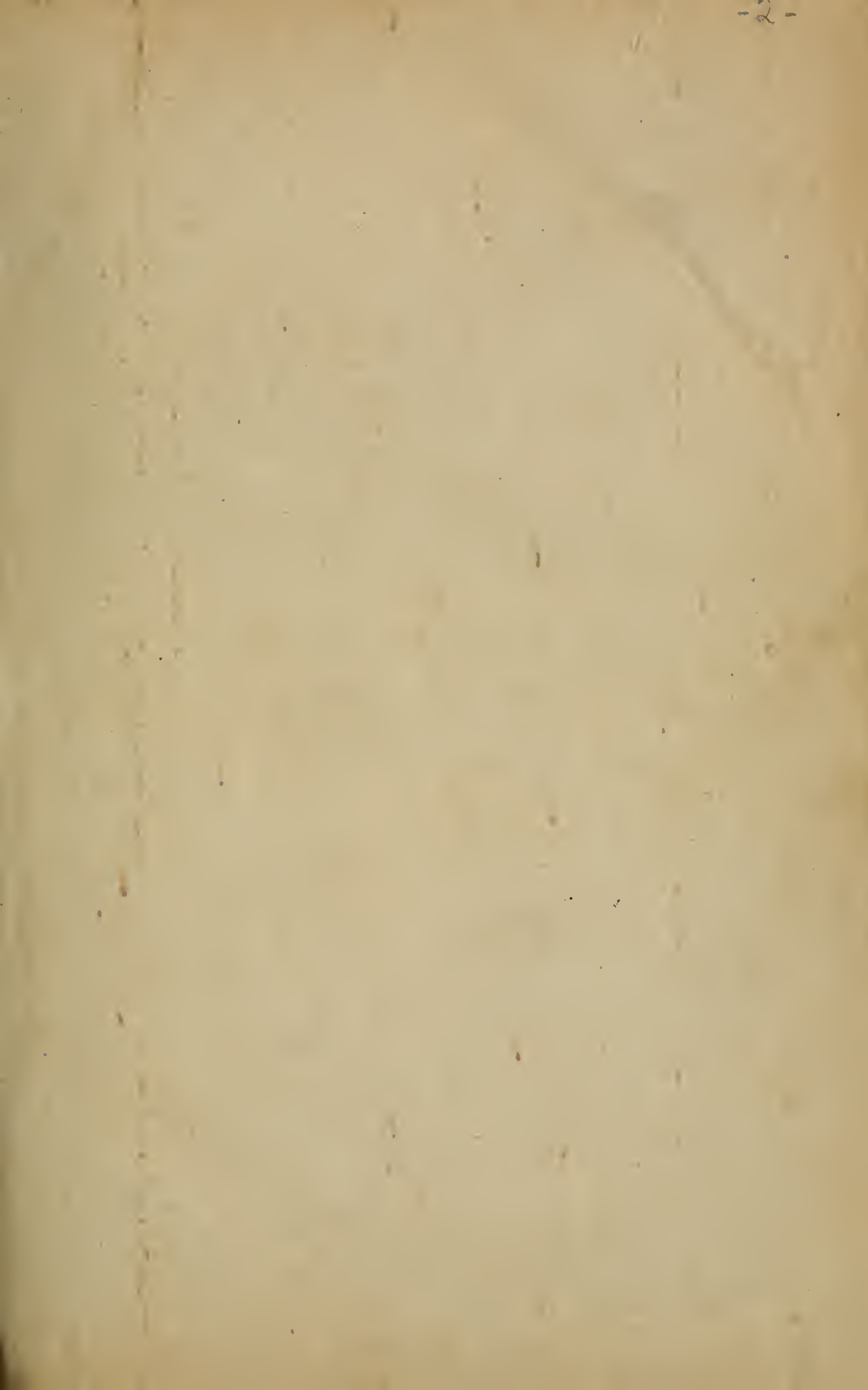




ACTE III, SCÈNE X.

GASPARDO LE PÊCHEUR,

DRAME EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX

PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

Par M. J. Bouchardy,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 14 janvier 1837

PERSONNAGES.	*ACTEURS*
PROLOGUE.	
GASPARDO.	M. GUYON.
RAPHAEL.	M. MONTIGNY.
PIETRO.	M. SAINT-FIRMIN.
JACOPPO SFORCE.	M. SAINT-ERNEST.
VISCONTI.	M. DELAISTRE.
RICCARDO.	M. CULLIER.
LE PASTEUR SANUTTO. .	M. THÉNARD.
CATARINA.	Mme MATHILDE.
UN ENFANT.	Mlle CAROLINE ZOÉ.
UN ESTAFFIER.	M. GARCIN.
DRAME.	
MARIE VISCONTI.	M. DELAISTRE.
LE PROCURATEUR CONTARINI	M. FOSSE.
GASPARDO LE GONDOLIER	M. GUYON.
RAPHAEL LE FRANCISCAIN.	M MONTIGNY.
LE BRIGADIER PIETRO. .	M. SAINT-FIRMIN
LE CONNÉTABLE SFORCE.	M. SAINT-ERNEST
LE COMMANDANT FRANCESCO	M. ALBERT.
LE JUSTICIER RICCARDO	M. CULLIER.
BRABANTIO.	M. SALVADOR.
MICHIELLI.	M. GILBERT.
LE SÉNATEUR TIEPOLO.	M. MONET.
LE CAPITAINE FABRICIO.	M. BARBIER.
UN SOLDAT.	M. VIGEL.
UN HÉRAUT	M. BOUCHEZ.
BLANCHE DE VISCONTI .	Mme BLÈS.

GARDES, NOBLES, SÉNATEURS, FAMILIERS, GENS DU PEUPLE.

PROLOGUE.

Le théâtre représente une habitation de pêcheur dont le fond est ouvert sur un lac. A gauche, une sortie. Dans le coin au fond, à droite, une voûte oblique. Près de la voûte, une petite madone, un cierge de cire jaune allumé. Plusieurs escabeaux, des filets pendus ; sur le devant à gauche une table sur laquelle est une torche allumée.

SCENE PREMIERE.

CATARINA, LE PASTEUR.

Catarina, assise, tient sur ses genoux un enfant endormi, encore au maillot.)

LE PASTEUR. Et vous me disiez qu'il aura deux ans...

CATARINA. Vienne le jour de la nativité.

LE PASTEUR. Que Notre-Seigneur lui soit en aide! Maintenant, ma fille, déposez doucement cet enfant dans son berceau, et prenez garde d'interrompre son sommeil.

CATARINA, *se levant et se dirigeant sous la voûte.* Si je l'embrassais sans l'éveiller.

LE PASTEUR. Et si vous l'éveilliez en l'embrassant... Songez que la Providence a donné aux enfans le sommeil pour remède à leurs maux... Ne risquez pas d'éveiller le mal, en éveillant l'enfant. Croyez-moi, Catarina, plus d'inquiétude pour lui... et songez bien que je l'ai vu naître... que chaque jour, je le vois sourire à mon approche... que je l'aime presque autant que vous pouvez l'aimer... et que je ne serais pas aussi calme s'il était en danger.

CATARINA. Oh! oui... vous l'aimez bien, n'est-ce pas?

LE PASTEUR. Comme si j'étais son grand-père!

CATARINA. Et s'il était assez malheureux pour devenir orphelin, vous auriez soin de lui, n'est-ce pas?

LE PASTEUR. Oui, ma fille... mais vous êtes tous deux si jeunes, et je suis déjà si vieux, que vous devez vivre long-temps encore après moi.

CATARINA. Peut-être...

LE PASTEUR. Pourquoi de si tristes pensées?..

CATARINA. C'est que le pressentiment d'un malheur me fait souffrir, mon père.

LE PASTEUR. Auriez-vous appris à douter de l'affection de votre époux, Gaspardo?

CATARINA. Oh! non, mon père! Gaspardo est toujours ce que je l'avais jugé d'abord; brusque, mais sensible.. violent, emporté, mais loyal et généreux... et nous nous aimons plus encore qu'au premier jour.

LE PASTEUR. Qu'est-ce donc alors, ma fille?..

CATARINA. Il y a bientôt un mois que la gondole du duc Visconti, le gouverneur, s'est engravée sur le bord du lac, et tandis que ses rameurs la remettaient à flot, le duc est venu se reposer ici.

LE PASTEUR. Et vous y étiez?..

CATARINA. J'y étais.

LE PASTEUR. Et, sans doute, il est revenu depuis?

CATARINA. Tous les jours.

LE PASTEUR. Et Gaspardo...

CATARINA. Gaspardo va jeter ses filets dès le point du jour, porte, pendant la journée, son poisson au marché de la ville, passe une partie de ses nuits à la taverne, et tandis que, confiant, il m'abandonne ainsi, le duc vient m'accabler d'un amour que mon dédain semble augmenter encore... J'ai pu, jusqu'alors, cacher à Gaspardo mon trouble, ma frayeur; mais un jour, mon père, il découvrira tout, et ce même jour, la violence de sa haine pour les nobles et la force de son amour pour moi se réveilleront ensemble.... il attaquera le gouverneur en face... Le gouverneur, qui charge de sa défense ses valets, ses assassins.... Gaspardo deviendra leur victime... mon père; et je sens que si Gaspardo meurt, je ne pourrai lui survivre.

LE PASTEUR. Ne désespérons pas, Catarina.

CATARINA. Hélas! mon père, tant de malheurs nous ont atteints depuis que le duc de Milan a nommé son fils gouverneur de Plaisance...

LE PASTEUR. Vous avez raison, mon enfant... avec cet homme sont venus nos malheurs.... Prenez garde, ma fille, et suivez mon conseil...

CATARINA. Que faut-il faire, mon père?

LE PASTEUR. Exiger d'abord que Gaspardo reste sans cesse auprès de vous... et dans quelques jours, il vous faudra tous deux quitter Plaisance.

CATARINA. Oh! oui, mon père!.. mais comment décider Gaspardo à quitter sa cabane et le sol de Plaisance, où il est né? Comment l'y décider sans éveiller ses soupçons?

LE PASTEUR. Nous chercherons un moyen.

SCÈNE II.

LES MÊMES, RAPHAEL, PIÉTRO.

PIÉTRO, *après avoir regardé de tous les côtés* Gaspardo n'est pas encore de retour?

CATARINA. Pas encore.

RAPHAEL. L'heure à laquelle il rentre d'ordinaire est passée depuis long-temps.

CATARINA. Il ne peut tarder...

PIÉTRO. Nous permettez-vous, bonne Catarina, de l'attendre ici?

CATARINA. Voulez-vous des dés pour jouer, en l'attendant?

PIÉTRO. Non, merci... deux escabeaux pour nous asseoir... voilà tout.

(Ils s'assoient.)

LE PASTEUR. Comment, Piétro, vous refusez de jouer aux dés?

PIÉTRO. Oui, pasteur Sanutto.

LE PASTEUR. De grâce, expliquez-moi la cause d'un si grand changement.... Il y a trois mois environ, on était sûr de trouver, à toute heure du jour, Piétro le

* Catarina, le pasteur, Piétro, Raphaël.

lazzarone, jouant aux dés, sur la piazza même, en plein soleil... quand des enfans se querellaient ou se battaient, c'était toujours Piétro qui les excitait... quand les gens du guet étaient battus à Plaisance, c'était encore Piétro qui battait les gens du guet.... Maintenant on ne voit plus Piétro jouer, en chantant, sur la piazza... ou rangeant les enfans en bataille, ou se révoltant contre le guet... Et pourquoi tant de sagesse?

PIÉTRO. Il y a trois mois, pasteur Sanutto, j'avais une sœur jeune et pure, folle et joyeuse comme moi... supportant gaîment la misère, et priant saintement la madone voilée des jeunes filles... Depuis lors, le duc Visconti, gouverneur de Plaisance, a séduit et déshonoré ma sœur. Piétro le lazzarone souffre, et ne joue plus aux dés... ma sagesse... c'est du chagrin.

LE PASTEUR, *à part*. Encore Visconti!.. (*A Raphaël.*) Et vous, Raphaël le laboureur, autrefois, la procession du Saint-Sépulcre ne sortait jamais sans vous trouver agenouillé sur son passage.... et ne demandez-vous plus aux frères leur bénédiction?

RAPHAEL. Autrefois, mon père, j'aimais d'amour une jeune fille belle et pure, la sœur de Piétro... nous devions nous unir au prochain jour de Noël, et je rendais grâce à Dieu; mais le gouverneur Visconti a séduit et déshonoré ma fiancée, je n'ai plus de grâce à rendre. Raphaël le laboureur n'a plus rien à espérer.

PIÉTRO. Frère! ton espoir et ma gaîté reviendront le lendemain de la vengeance!

RAPHAEL. Ta gaîté, peut-être... mon espoir, jamais!

CATARINA. Pauvre Raphaël!

LE PASTEUR. Il y a dans le ciel une justice égale pour tous, mes enfans... ne doutez pas de la Providence, elle vous vengera.

PIÉTRO. Oui, pasteur... la Providence... et mon stylet.

CATARINA. J'entends, je crois, Gaspardo.

(Elle sort à sa rencontre.)

GASPARDO, *dans la coulisse*. Attendons d'abord donc!.. attends donc!.. laisse-moi me débarrasser de ce sac, de ce filet.

(Il entre et dépose son sac et son filet.)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, GASPARDO.

GASPARDO. Maintenant viens m'embrasser... (*Il l'embrasse.*) et donne-moi mon petit, que je l'embrasse à son tour.

CATARINA. Il dort.

GASPARDO. A-t-il souffert?

CATARINA. Un peu... mais le pasteur Sanutto m'a rassurée.

(Elle désigne le pasteur.)

GASPARDO, *l'apercevant*. Salut et merci au bon pasteur. (*Voyant Piétro et Raphaël.*) Vous voilà, compagnons... vous m'attendiez?..

PIÉTRO. Oui, tu es resté bien tard à la ville.

GASPARDO. C'est qu'il s'y est passé d'étranges choses...

RAPHAEL. Quoi donc?

GASPARDO. Des arquebusades et des coups de rapière.

PIÉTRO. Vraiment?

(Tout le monde entoure Gaspardo *.)

GASPARDO. Les compagnies de condottières qui ont accompagné à Plaisance le gouverneur et la noblesse de Milan se sont révoltées.

LE PASTEUR. Et pourquoi?..

GASPARDO. Parce que messieurs les nobles dépensent tant de sequins en fêtes et festins, qu'il ne leur en reste plus pour payer la solde; et sous la conduite d'un des leurs, dont on ignore encore le nom, trois cents condottières ont maintenu pendant sept heures le feu contre deux mille archers...

PIÉTRO. Et enfin?..

GASPARDO. Ils ont été forcés de se rendre: les munitions leur manquaient; mais au moins le gouverneur aura reçu une bonne leçon.

LE PASTEUR. Et qui nous coûtera cher à tous... Que Dieu vous garde! (*Bas à Catarina.*) De la prudence, ma fille, je reviendrai.

CATARINA, *prenant une lanterne*. Je vais vous éclairer, mon père, jusqu'au détour de la route.

(Gaspardo, Raphaël et Piétro accompagnent le pasteur jusqu'à la porte; il sort avec Catarina.)

SCENE IV.

PIETRO, GASPARDO, RAPHAEL.

PIÉTRO. Nous sommes seuls?

GASPARDO. Oui, qu'as-tu à me dire?

PIÉTRO. Frère, depuis plusieurs jours on a vu Visconti rôder auprès d'ici.

GASPARDO. En es-tu sûr?

PIÉTRO. Raphaël a rencontré ce soir son valet Riccardo.

* Catarina, le pasteur, Gaspardo, Piétro, Raphaël.

RAPHAEL. C'est vrai.

GASPARDO. Silence ! voici Catarina !... partez.

PIÉTRO. Et quand nous reverrons-nous?

GASPARDO. Avant une heure, à la taverne.

PIÉTRO. C'est dit. (*A Catarina qui vient d'entrer.*) Bonne nuit, Catarina ; que Dieu vous garde !

CATARINA. Vous partez déjà ?

RAPHAEL. Il le faut, il est tard... que la madone vous protége, Catarina ; bonne nuit.

CATARINA. Bonne nuit.

(Ils sortent.)

SCENE V.

GASPARDO, CATARINA.

GASPARDO, *réfléchissant.* On a vu le gouverneur rôder auprès d'ici?.. qui l'y amène ?.. Dis-moi, femme !..

CATARINA. Que veux-tu, mon ami ?

GASPARDO. Depuis le jour où cet accident a conduit ici le gouverneur... il n'y est jamais revenu, n'est-ce pas ?

CATARINA, *précipitamment.* Jamais !..

GASPARDO. Ainsi, tu ne l'as jamais revu ?

CATARINA, *à part.* Est-ce qu'il soupçonnerait?..

GASPARDO. Dis...

CATARINA. Je ne l'ai jamais revu.

GASPARDO. C'est peut-être le seul homme qui t'ait vue, sans se dire : Qu'elle est belle !.. Et j'en remercie Dieu, car... s'il t'avait dit cela... mais, n'y songeons pas.

CATARINA. Son empressement n'aurait fait qu'exciter mon mépris.

GASPARDO. Oh ! je n'ai jamais douté de toi, Catarina... toi ! ma foi! ma vie ! Mais l'amour de cet homme est une passion brutale qui a peur complices l'anathème et la violence, et contre laquelle la vertu ne peut rien..... N'a-t-il pas cruellement enlevé la sœur de Piétro, qui gardait à Raphaël son ame et sa beauté?.. n'a-t-il pas désolé vingt familles?.. Être aimée de lui, Catarina, c'est être condamnée... Depuis quelques jours, on l'a vu près d'ici... malheur à la femme qui l'y amène !.. ou plutôt, malheur à lui !

CATARINA, *à part.* Mon Dieu ! que me préparez-vous ?

GASPARDO, *l'observant.* Que penses-tu, femme ?

CATARINA. Je pense, Gaspardo, que si j'étais en butte à la passion du gouverneur, moi, qui dois conserver à la fois la pureté de l'épouse et de la mère, je pense que je me souviendrais que ton stylet est suspendu à ce mur, et que je défendrais ton honneur, comme tu défendrais ma vie.

GASPARDO, *souriant.* Bonne Catarina !.. mais il te tuerait !

CATARINA. Mieux vaudrait te laisser veuf que déshonoré.

GASPARDO. Et ton petit enfant ?

CATARINA. Le ciel ne l'abandonnerait pas... et d'ailleurs les chagrins d'une mère flétrie, désespérée, n'empoisonneraient-ils pas ses jours d'enfance, ses plaisirs de jeune homme ?.. Mieux vaudrait pour lui n'avoir jamais connu la sienne... Il y a, Gaspardo, des liens entre les époux, que la mort seule doit briser.

GASPARDO. Que tu mérites bien tout l'amour que peut contenir le cœur d'un homme!.. Que tu es belle !.. Si le gouverneur t'approchait !..

CATARINA. Dieu nous gardera d'un si grand malheur, tant que tu seras près de moi, Gaspardo... éloignons ces tristes idées... (*Approchant un escabeau.*) Asseyons-nous près l'un de l'autre... et parlons de notre enfant .. de son avenir...

GASPARDO. Raphaël et Piétro m'attendent à la taverne ; il est l'heure, je vais partir.

CATARINA. Je t'en prie, Gaspardo, ne me quitte pas ce soir...

GASPARDO. Et pourquoi ?..

CATARINA. Cette révolte des condottières a mis sur pied tous les gens du guet... sois prudent, ne sors pas.

GASPARDO. S'ils viennent à moi, je leur dirai : L'on m'avait enfermé dans le marché pendant l'action... que me voulez-vous ?.. Va, ne sois pas inquiète... je reviendrai bientôt.

CATARINA. Ne me quitte pas, Gaspardo... je suis souffrante.

GASPARDO. Tu l'es toujours quand je veux sortir.

CATARINA. C'est que mes nuits sont si longues... et puis... (*pleurant*) je souffre d'être toujours seule, abandonnée...

GASPARDO. C'est ça... pleure, maintenant... pleure ; c'est toujours la même chose chaque fois que je vais à la taverne... tu pleures... moi que ça attriste... je souffre là-bas, tandis que tu te chagrines ici... c'est aujourd'hui comme hier... ce sera demain comme aujourd'hui... ça ne peut pas changer... eh bien ! que la volonté de Dieu soit faite... il faut bien que

je m'y résigne... D'ailleurs, j'ai donné ma parole... Adieu... (*Revenant près d'elle.*) Allons, ne te désole pas... voyons... laisse-moi partir heureux... et viens m'embrasser. (*Il l'embrasse.*) Je reviendrai bientôt.

(Il sort.)

SCENE VI.

CATARINA, *seule*, *puis* VISCONTI, RICCARDO, UN ESTAFIER.

CATARINA. Il est parti, et maintenant, j'ai peur... Si je le rappelais... si je lui disais tout... Oh ! non, n'appelons pas un malheur qu'avec l'aide du pasteur nous parviendrons peut-être à éviter, et prions la madone en attendant son retour.

(Elle s'agenouille devant une petite vierge. Un estafier entre silencieusement et fait signe à Visconti, qui entre de la même manière, suivi de Riccardo.)

VISCONTI, *à l'estafier à demi-voix*. Maintenant, veillez à cette porte. (*L'estafier sort. A part.*) Respectons sa prière. (*A Riccardo, à demi-voix* :) Tu es bien sûr, Riccardo, que Gaspardo n'est pas ici?

RICCARDO, *de même*. Je viens de l'en voir sortir, et prendre le chemin de la taverne, où il va, comme d'habitude, trouver ses deux compagnons.

VISCONTI. C'est bien. (*S'approchant de Catarina, et élevant la voix.*) Que vous êtes belle ainsi, Catarina !

CATARINA, *effrayée*. Quelqu'un !.. ce sont eux.

(Elle se lève.)

VISCONTI. Pourquoi vous effrayer?.. Dites-moi, pour qui donc priez-vous avec tant de ferveur?

CATARINA. Je priais pour mon époux et mon enfant, et je demandais à Dieu la force et l'espoir.

VISCONTI. Et dans cette fervente prière, pas un mot pour le prince ?

CATARINA. Chaque jour, les pretres prient pour vous, monseigneur.

VISCONTI. Oh! je donnerais toutes leurs prières pour une seule de vous, qui remplissez ma pensée; car, tandis que la femme du peuple oublie son souverain, le souverain se souvient de la femme du peuple. Je suis sans cesse occupé de vous, Catarina; je maudis votre passé; je vous plains dans le présent, et je lis dans vôtre avenir; dans le passé, je vous vois cruellement jetée aux mains du grossier Gaspardo.

CATARINA. C'est moi qui l'ai choisi, monseigneur.

VISCONTI. Et cette première faute, Catarina, entraînera plus tard le repentir, comme le ferait un péché mortel. Dans le présent, je vous vois tristement abandonnée par cet homme qui vous délaisse pour la taverne; et dans l'avenir, je vous vois mère d'un enfant qui, suivant la route pernicieuse que lui aura tracée son père, vous rendra malheureuse... et je dis alors: Mon Dieu ! faites que Catarina comprenne mon amour et ma pensée; qu'elle suive un noble seigneur qui s'agenouillera devant sa beauté qui se fane inaperçue... et nous élèverons tous deux son enfant, qui grandira, riche de vertus et d'espérance.

CATARINA. La vertu n'est pas à votre cour.

VISCONTI. Vous la jugez bien hardiment, madame.

CATARINA. Je la juge d'après vous, seigneur, vous qui venez ici, souillant les lois de la religion et de l'humanité, pour arracher au pauvre homme sa femme et son enfant... tout ce qu'il aime après Dieu.

VISCONTI. Eh bien ! oui, la beauté de Catarina a mis au cœur du prince un amour coupable, peut-être, mais un amour dévorant et profond... et je vendrais pour toi, femme, ma gloire, mes titres et mon ame. (*Arrachant son collier, et le jetant à ses pieds.*) Je donnerais pour toi ce collier que le pape a béni... Viens, obéis une fois au maître qui désormais t'obéira toujours.

CATARINA, *avec fierté*. Il vous serait plus facile, monseigneur, de vous faire suivre par la statue de marbre qui se tient debout sur la tombe de votre mère, que par l'épouse de Gaspardo.

VISCONTI. La statue me suivrait, si je la faisais porter derrière moi par mes gens.

CATARINA, *après avoir regardé le stylet.* Mais la femme résisterait.

VISCONTI. Peut-être pas, si je lui disais : Catarina, dans quelques jours, il te faudra mendier.

CATARINA, *vivement*. Avec Gaspardo?

VISCONTI. Non, seule.

CATARINA, *effrayée*. Que voulez-vous dire?

VISCONTI. Je veux dire que Gaspardo, compromis aujourd'hui, sera proscrit demain.

RICCARDO, *à part*. Il se fâche enfin !

CATARINA. C'est infâme, monseigneur... c'est injuste... mais je suis préparée à tout... il n'y a pas de loi qui puisse empêcher la femme d'un proscrit de l'accompagner... je suivrai Gaspardo.

VISCONTI. Et c'est pour t'empêcher de

l'accompagner plus tard, que je veux que tu me suives à cette heure.

CATARINA. Je ne vous suivrai pas.

VISCONTI. Je t'y forcerai.

CATARINA. Jamais !

RICCARDO, *s'approchant*. Seigneur, pour entraîner la lionne dans le piége, l'adroit chasseur emporte d'abord ses lionceaux.

VISCONTI, *se dirigeant vers la voûte*. Tu as raison, Riccardo, j'emporterai l'enfant, et la mère me suivra.

CATARINA, *qui a décroché le stylet, lui barrant le passage*. N'entrez pas là, duc! malheur, malheur! si vous touchez à mon enfant.

VISCONTI. Armée!. Sachez, ma belle, qu'en nuit d'amour, le gouverneur Visconti porte une cotte de mailles à l'épreuve du fer, et qu'il rit de la femme qui s'arme contre lui.

CATARINA, *effrayée*. Au secours, au secours !

VISCONTI. N'appelez pas... les portes sont gardées... la mort à qui viendrait.

CATARINA, *désespérée*. Oh! mais, je suis perdue.

VISCONTI. Comprends-tu maintenant qu'il faut me suivre?

CATARINA. Grâce, monseigneur... je suis mère... grâce!

VISCONTI. Tu as repoussé mon amour, et tu demandes ma pitié ?

CATARINA, *à genoux*. Je vous la demande à genoux pour mon pauvre enfant.

VISCONTI. Je vous offre un asile à tous deux.

CATARINA. Mais un asile de honte et de désolation... Laissez-moi par pitié.

VISCONTI. Te laisser!.. Sais-tu, Catarina, que je me suis abaissé jusqu'à être jaloux du pêcheur Gaspardo?

CATARINA, *se relevant*. C'est mon époux, seigneur.

VISCONTI. Oui, ton époux maudit.

CATARINA. Mon époux, que Dieu garde!

VISCONTI. Qui pourtant te perdra.

CATARINA. Seulement, si je meurs.

VISCONTI. Et j'aimerais mieux te savoir morte pour tous, que vivante pour lui.

CATARINA, *avec calme*. Si vous me tuez, monseigneur, la femme de Gaspardo sera morte pure.

VISCONTI, *furieux*. Malédiction !

CATARINA. Dites plutôt miséricorde.

VISCONTI, *avec rage*. La vassale me défie !.. A moi, mes estafiers !

CATARINA, *désespérée*. Seigneur, mon Dieu ! vous m'avez donc condamnée !

VISCONTI, *aux estafiers*. Qu'on entraîne cette femme.

CATARINA, *fuyant dans le fond*. Lâches, lâches !

VISCONTI. M'avez-vous entendu?

CATARINA, *aux estafiers qui se précipitent sur elle*. Lâches! (*Se frappant de son stylet.*) Vous m'emporterez mourante.

(Elle tombe dans leurs bras.)

VISCONTI, *effrayé*. Elle s'est frappée... la malheureuse!

CATARINA, *mourante*. Mon Dieu! protégez mon enfant... Duc, sois maudit!

(Elle meurt.)

VISCONTI. Peut-être que des secours pourraient encore...

RICCARDO. Appeler du secours, monseigneur, serait tout révéler... Cette femme était folle.

VISCONTI. Mais, elle était si belle !

RICCARDO. Elle vous préférait un manant.

UNE VOIX *lointaine sur le lac.*

Gai voyageur de nuit,
Rame sans bruit.

VISCONTI. Une voix!..

(Ils écoutent.)

Quand la femme sommeille,
Quand l'amour la réveille,
Et quand il est minuit,
Rame sans bruit,
Gai voyageur de nuit.

RICCARDO, *parlant, tandis qu'on entend chanter au-dehors*. C'est la chanson de Gaspardo! Fuyons, monseigneur... suivez le bord du lac, et moi, le chemin de la colline.

VISCONTI, *aux estafiers*. Vous, messieurs, le justicier à des ordres à vous donner, hâtez-vous. (*Leur jetant une bourse.*) Votre silence vous est payé, partez. (*Les estafiers sortent.*) Demain, Gaspardo ne sera plus à craindre.

RICCARDO. Il approche, monseigneur... hâtons-nous.

VISCONTI. Partons.

(Ils sortent de deux côtés opposés. On entend tout près le refrain de la chanson. Gaspardo paraît dans sa barque, s'arrête, en descend, et entre dans sa cabane en appelant.)

SCENE VII.

GASPARDO, CATARINA, *morte*.

GASPARDO. Catarina... me voilà de retour... ne te désole plus... Où es-tu donc ? (*La voyant à terre.*) Elle dort... Croyez donc les femmes... « Quand je suis seule, Gas» pardo, mes nuits sont si tristes, mon in-

» quiétude est si grande.» Et, tandis que je m'empresse de revenir, elle dort !.. Mais j'ai cru, je crois encore... Du sang!.. Catarina frappée!.. du secours!. du secours ! Catarina... tu ne me réponds pas... ton cœur ne bat plus!.. morte! oh! malheur! Mon Dieu, Seigneur.. (*Se redressant.*) Qui me l'a tuée? qui, qui donc? (*A la madone.*) Sainte Vierge! Sainte Vierge des Douleurs, dites-moi qui m'a tué ma femme... montrez-moi son ombre, une trace de son pas!.. une trace!... un signe.... quelque chose enfin!.... (*Après avoir cherché, il trouve le collier.*) Un collier! celui du gouverneur!.. Oh! Visconti! Visconti!.. (*Se mettant à pleurer.*) Tu l'as choisie pour sa beauté... et tu l'as tuée pour sa vertu!.. Oh! mais, je te tuerai, moi... (*Se traînant vers le mur.*) Des armes!.. des armes!...

SCENE VIII.

GASPARDO, JACOPPO SFORCE.

JACOPPO, *Il brise une vitre et se précipite dans la cabane.* Qui que tu sois, sauve-moi!

GASPARDO, *comme effrayé, s'approchant de l'étranger.* Que veux-tu?

SFORCE. La vie.

GASPARDO. Es-tu noble?

SFORCE. Mon père était bouvier, et je suis soldat.

GASPARDO. Qui te poursuit?

SFORCE. Les nobles et leurs archers.

GASPARDO. Que te faut-il pour leur échapper?

SFORCE. Une barque qui me conduise à Milan, où le vieux Visconti me fera justice.

GASPARDO. Prends cette barque et ces rames... va-t'en.

SFORCE. Merci!.. (*S'arrêtant au fond.*) Si jamais tu es dans le malheur... toi, ton père, ta mère, ta femme ou ton enfant... le porte-enseigne Jacoppo Sforce n'aura pas oublié qu'il t'aura dû son salut.

GASPARDO, *à part.* Mon enfant!..

SFORCE. Que le ciel te récompense!

(Il va pour sortir.)

GASPARDO, *courant à lui.* Mon pauvre enfant!.. de grâce, écoute à ton tour...

SFORCE. Que me veux-tu?

GASPARDO. As-tu une femme?

SFORCE. J'en avais une.... elle est morte.

GASPARDO. Des enfans?

SFORCE. J'avais un fils, Dieu me l'a repris.

GASPARDO. Et tu les aimais?..

SFORCE. Je les pleure depuis vingt ans.

GASPARDO. Et si, outragé de sa vertu, un noble avait assassiné ta femme lui résistant... qu'aurais-tu fait?

SFORCE. J'aurais arraché le cœur à ce noble, et je serais mort de rage si le bourreau m'avait épargné... mais, où veux-tu en venir?

GASPARDO. Ma femme vient d'être assassinée par le gouverneur de Plaisance...

SFORCE. Et tu veux que j'aide à ta vengeance?

GASPARDO. Non!.. non!.. (*Désignant le berceau.*) Mais, il y a dans ce berceau mon pauvre enfant! qui, demain, peut-être, sera l'orphelin maudit pour lequel il n'y aura ni asile, ni compassion...

SFORCE. Et que veux-tu de moi?

GASPARDO. Si tu dois la vie au père... paie la dette à l'enfant... emporte-le dans ta fuite... Si dans huit jours tu ne m'as pas revu à Milan, tu prendras pitié, toi, de l'enfant du condamné... tu lui donneras ton nom et sa part de ton pain... tu seras sa famille, son refuge... et s'il entend parler plus tard de Gaspardo le pêcheur, tu lui diras : C'était un pauvre homme, qui est mort après avoir beaucoup souffert.

(Il tombe anéanti sur un escabeau.)

SFORCE, *allant prendre l'enfant qui est dans le berceau.* Donne-moi cet enfant, que je jure ici d'aimer autant que je plains son pauvre père... et tu le retrouveras à Milan!

GASPARDO. Si Dieu le permet.

SFORCE, *entrant dans la barque, saisissant les rames et s'éloignant.* Gaspardo, dans huit jours.... à Milan.

SCENE IX.

GASPARDO, *seul, suivant la barque des yeux.*

Demain tu ne pauvre enfant! tu ne seras plus dans les bras de ta bonne mère... mais Dieu t'a pris en pitié, puis qu'il vient de m'envoyer cet homme... Eh!.. maintenant, Gaspardo peut frapper sans retard... (*Il décroche une hache.*) Non!.. non!.. (*Il la jette à terre.*) Mon stylet. (*Ne le voyant plus au mur.*) Qu'ai-je fait de mon stylet?.. Oh! ma raison!.. ma mémoire! ne m'abandonnez pas... encore.. une heure... une heure... de calme!.

SCENE X.

GASPARDO, RAPHAEL *et* PIETRO *accourant*.

PIÉTRO. Frère !.. nous venons t'embrasser avant de fuir !.. j'ai tué Visconti !

GASPARDO. C'est impossible !

RAPHAEL. Je viens de pousser son cadavre dans les broussailles, au pied de la colline... il est mort.

GASPARDO, *ramassant sa hache*. Peut-être respire-t-il encore !.. conduisez-moi près de lui !

PIÉTRO, *l'arrêtant*. C'est inutile... j'ai frappé droit au cœur.

GASPARDO, *avec désespoir*. Et je n'ai plus de vengeance !

PIÉTRO, *stupéfait*. Qu'as-tu donc, Gaspardo ?..

GASPARDO, *tirant le rideau qui cachait sa femme*. Voyez, frères !.. voyez !..

PIÉTRO *et* RAPHAEL. Catarina !..

GASPARDO. Morte !.. assassinée par le gouverneur !

PIÉTRO. Ah ! j'ai frappé trop tard !

GASPARDO. Par lui !.. lui qui m'échappe !.. oh !.. le sang !.. le sang.. m'étouffe !.. (*Il tombe dans leurs bras. Les deux autres l'asseyent près de la table.*) Oh ! mon Dieu ! je n'ai plus rien au monde !.. et je puis au moins mourir !

RAPHAEL. Et ton enfant, Gaspardo !.. ton enfant...

GASPARDO, *se souvenant*. Je ne l'ai plus, frères !.. je ne l'ai plus.

PIÉTRO, *courant sous la voûte*. Il n'est plus là !

GASPARDO. Tout-à-l'heure, un homme, poursuivi par la loi, est venu me demander secours... moi, qui, dans le délire, pressentais le meurtre et l'échafaud, je lui ai dit : Emporte ce pauvre enfant dans ta fuite... ma barque les a emportés tous les deux.

PIÉTRO. Quel est le nom de cet homme ?

GASPARDO. Son nom ?.. c'est le porte-enseigne Jacoppo Sforce.

PIÉTRO. Le chef des revoltés !.. sa tête est mise à prix.

GASPARDO. Il est sauvé... mais il emporte mon enfant.

PIÉTRO. Hâte-toi de l'atteindre... hâte-toi, Gaspardo !

RAPHAEL. Demain, frère, le corps du gouverneur sera trouvé... il nous faut fuir sans retard... partons tous trois, compagnons ; le ciel a fait de nous une trinité malheureuse, ne la brisons pas... Courons ensemble sur les pas du condottier, puis nous suivrons une route au hasard, et, s'il nous faut demander l'aumône en chemin, nous aurons plus de courage, en pensant que nous aurons un enfant à nourrir.

GASPARDO, *se levant précipitamment*. A Milan ! frères... à Milan !

RAPHAEL *et* PIÉTRO. Partons !..

GASPARDO, *s'arrêtant près de sa femme*. Mais, elle... mais Catarina !.. Pauvre bien aimée, demain, la charité publique te donnera un coin de terre dans le cimetière du pauvre... et le pasteur Sanutto bénira ta dernière demeure... Seigneur !.. elle devait donc bien souffrir dans l'avenir, que vous l'avez rappelée vers vous au printemps de sa vie ?

RAPHAEL, *s'agenouillant*. L'ame du juste a sa place dans le ciel. Seigneur !... recevez son ame !

PIÉTRO, *s'agenouillant*. Seigneur !.. recevez son ame !

GASPARDO, *s'agenouillant*. Seigneur !.. Seigneur !.. recevez son ame...

(Pendant les deux dernières phrases, des soldats ont garni le fond ; les trois estafiers sont entrés dans la cabane.)

SCENE XI.

LES MÊMES, ESTAFIERS, SOLDATS.

UN ESTAFIER, *frappant sur l'épaule de Gaspardo*. Par ordre du gouverneur Visconti... déclarés tous trois complices des révoltés, vous êtes nos prisonniers.

ACTE PREMIER.

Une salle brillante du palais Contarini à Milan, précédant d'autres salles somptueuses et décorées pour une fête. A droite une fenêtre ; au fond, grandes portes ouvertes. Table de jeu, lustres, etc.

SCENE PREMIERE.

MICHIELLI, BRABANTIO.

(Michielli regarde par la fenêtre ; Brabantio entre par le fond, et descend la scène en le considérant.)

BRABANTIO. Salut à Michielli.

MICHIELLI, *se retournant avec hésitation*. Salut, monseigneur.

BRABANTIO, *riant*. Tu m'appelles monseigneur!... Par saint Jean! tu reconnais bien mal un ancien condottier de la bande invincible, dont nous faisions tous deux partie quand le vieux Sforce la commandait.

MICHIELLI. Eh! n'est-ce pas Brabantio?

BRABANTIO. Lui-même!

MICHIELLI. Et comment te trouves-tu, ce soir, vêtu comme un seigneur, et invité au bal du procurateur Contarini?

BRABANTIO. Hélas! mon ami, depuis dix ans que notre bande a été dissoute par l'élévation de notre chef à la dignité de connétable et général des armées milanaises, j'ai tout fait, excepté fortune... et je suis maintenant espion de notre souverain Marie Visconti.

MICHIELLI. Et c'est comme espion que tu es admis à la fête de ce soir?

BRABANTIO. Précisément.

MICHIELLI. Je ne m'étonne plus.

BRABANTIO. Que veux-tu, Michielli.... il faut bien gagner sa pauvre vie... Et toi, que fais-tu?

MICHIELLI. Je suis guide dans les gardes particuliers du procurateur, et par anticipation, chef des familiers du palais Visconti.... j'arrête et je mets à la torture tous ceux que tu dénonces.

BRABANTIO. Tu fais là deux vilains métiers...

MICHIELLI. Que veux-tu, Brabantio, il faut bien gagner sa pauvre vie.

BRABANTIO. C'est trop juste !..

MICHIELLI, *regardant dans le fond*. Voici le procurateur.... Je crois vraiment, Brabantio, qu'il est avec sa femme, la jeune comtesse Blanche de Visconti.

BRABANTIO. Cela te surprend?

MICHIELLI. Oui, parce que depuis trois mois qu'ils sont mariés, la comtesse a toujours habité sa villa sur le bord du lac.... Le procurateur n'est jamais sorti de ce palais, et je suis tenté de croire qu'ils se parlent aujourd'hui pour la première fois.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LE PROCURATEUR CONTARINI, BLANCHE DE VISCONTI, LE FRANCISCAIN RAPHAEL.

CONTARINI, *entrant par le fond avec Blanche*. A peine arrivée, comtesse, vous vous occupez déjà de votre prompt départ?

BLANCHE. Comte, j'ai cédé à vos désirs et aux instantes prières de votre favori Riccardo, en quittant ma solitude au bord du lac, ma madone et mon prie-Dieu, pour venir à cette fête.. Il est juste qu'à votre tour vous cédiez aux miennes, en me permettant d'aller retrouver bientôt ce que je n'ai quitté qu'à regret.

CONTARINI. Je cède, madame... mais je m'étonne souvent, je l'avouerai, que vous, la fille du duc de Milan, et la femme du procurateur de Saint-Pierre, soyez si rare au palais Contarini. (*Apercevant Brabantio.*) Ah! vous voilà, Brabantio! (*Brabantio s'incline. A Michielli.*) Et que veut Michielli?

MICHIELLI. Seigneur, combien d'arquebusiers prendront les armes pour saluer, à leur arrivée, le connétable et le commandant Francesco Sforce?

CONTARINI. Deux compagnies.

MICHIELLI. Autant que pour le duc de Milan?

CONTARINI. Nous donnons une fête cette nuit à cause de la victoire remportée sur le comte de Carmagnola... Le commandant Francesco commandait notre armée... le peuple attribue à l'habileté du chef un succès qui n'est dû qu'à la bravoure de nos soldats... et nous voulons, ce soir, mentir avec le peuple, et recevoir les Sforce avec une magnificence triomphale.

MICHIELLI. C'est bien, monseigneur.

CONTARINI. Maintenant va dire à Gaspardo, le patron de mes gondoliers, que je l'attends ici... allez. (*Michielli et Brabantio sortent ; à Blanche.*) Vous le voyez, comtesse... je vais donner des ordres pour votre départ.

BLANCHE. Je vous en remercie.

GASPARDO, *entrant*. Vous m'avez fait appeler, monseigneur?...

CONTARINI. La comtesse retournera cette nuit même à notre villa ; qu'à minuit ses rameurs soient prêts, que sa gondole soit sous cette fenêtre.

GASPARDO. Est-ce tout, monseigneur?

CONTARINI. C'est tout... (*Gaspardo sort; après avoir regardé par la fenêtre.*) Je vois déjà sur le canal Tesinello des gondoles de nobles et de sénateurs qui se rendent à notre bal... A voir ainsi les canaux se couvrir de gondoles illuminées, qui semblent se poursuivre, on se croirait au sein de Venise la belle... mais déjà les gondoles s'arrêtent à l'entrée du palais... et, pour en faire les honneurs... je vous devance, madame... en vous attendant bientôt.

(Il lui embrasse la main, et sort.)

SCENE III.

RAPHAEL, BLANCHE.

BLANCHE. Eh bien! mon père... êtes-vous content de moi?

RAPHAEL. Oui, ma fille... oui... évitez le monde; et surtout le monde où vous devez rencontrer le commandant Francesco. La femme dont le cœur était rempli de la pensée d'un absent le jour de son mariage, doit consommer le sacrifice, doit être forte.

BLANCHE. Je le serai, mon père...

RAPHAEL. Méfiez-vous surtout du courtisan Riccardo.

BLANCHE, *l'apercevant.* Le voici, mon père.

RAPHAEL. Déjà!...

RICCARDO, *à part.* Encore ce moine! (*A des invités qui sont en dehors.*) Par ici, messieurs! voici la comtesse. (*Il entre accompagné de Fabricio, Tiepolo, Melatta. A Blanche.*) Que nous soyons les premiers à vous saluer ce soir, comtesse Contarini.

BLANCHE. Je suis reconnaissante de vos hommages, messeigneurs. (*A Melatta.*) Comte Melatta, vous êtes bien bon de vous être hâté près de moi. (*Apercevant Fabricio.*) Salut au capitaine Fabricio. (*Remarquant Tiepolo.*) Quoi!... le sénateur Tiepolo... ici, ce soir?

TIEPOLO. Vous devez être en effet surprise, comtesse, de voir l'homme sombre au sein de la gaîté; c'est qu'après une victoire comme celle du commandant Francesco, tous les Milanais doivent prendre une petite part de la joie universelle.

RICCARDO. Et comment s'étonnerait-on de voir ici l'austère sénateur Tiepolo? (*désignant Raphaël.*) n'y voyons-nous pas le franciscain Raphael, qui a déserté sa cellule et son angelus pour venir aussi fêter le commandant?

RAPHAEL. Est-ce que ma présence ici vous gêne, justicier Riccardo?

RICCARDO. Bien au contraire, elle me réjouit d'autant plus que j'ai une grande nouvelle à vous apprendre.

RAPHAEL. Je vous écoute.

RICCARDO. En signe d'estime et de confiance, notre saint-père le pape demande à Milan un de ces pieux ministres pour siéger au saint conseil... et j'espère que l'influence du procurateur Contarini et la mienne décideront le duc à vous investir de cette charge, et que demain vous partirez pour Rome, la ville sainte, le siége de l'Église...

RAPHAEL. Dieu est partout... Demain je refuserais de partir.

RICCARDO. Milan accorde à son envoyé trois mille sequins par an, et le droit de porter la croix d'or et la chappe de velours.

RAPHAEL. Je suis assez riche pour faire l'aumône; et puis, lorsqu'à mon âge on n'a pas de remords, qu'on croit à la vertu, qu'on croit à l'amitié, l'on n'envie ni la fortune, ni les dignités.

RICCARDO. Croire à l'amitié; c'est folie... se vanter de croire à la vertu, c'est mentir.

BLANCHE, *indignée.* Riccardo!...

RAPHAEL. Oh! calmez-vous, comtesse, il y a des outrages qui n'offensent pas..... mais, comme c'est devant vous tous que le seigneur Riccardo vient de me juger, qu'il me soit permis de lui dire devant vous, à mon tour, que j'ai consciencieusement étudié les hommes et compté mes heures de souffrances et de bonheur avant de me prononcer ainsi; car moi aussi, Riccardo, j'ai eu mes jours de douleur et de désespoir... Il y a vingt-cinq ans, environ, je fus injustement chassé d'Italie, déporté comme malfaiteur et rebelle; deux innocens compagnons partagèrent la même injustice, la même infortune, et tous trois nous partîmes n'ayant pour soutien que notre union malheureuse, que l'on brisa bientôt en nous séparant cruellement. La galère d'exil qui nous portait s'arrêta de loin en loin pour déposer à terre mes deux pauvres amis, et me conduisit enfin seul dans un pays lointain, où je voulais mourir, quand des pèlerins me prirent en pitié, me consolèrent en me répétant les saintes paroles de résignation du Christ; et c'est en écoutant parler ces hommes pieux, que l'on appelait les moines de Saint-François, que j'ai appris, Riccardo, à croire à la vertu... Quelques années plus tard, le temps de mon exil étant expiré, franciscain moi-même, j'arrivais à Milan, où j'avais lieu d'espérer que je retrouverais mes

deux compagnons, si le ciel avait veillé sur eux; et comme j'entrais dans une auberge, aux portes de la ville, afin de m'y reposer un peu, j'y entrevis deux hommes assis auprès d'une table. Leur conversation vint jusqu'à mes oreilles, et voici ce que j'entendis... L'un d'eux disait à l'autre : « Dieu nous a permis de nous » retrouver tous deux, frère, laissons sur » cette table un troisième gobelet pour » le compagnon Raphaël, et près de nous » un troisième escabeau, afin que, si Dieu » nous le renvoie un jour, il voie en arrivant que nous songions à lui... » Chancelant, je me levai... m'approchai de la table, m'assis silencieusement sur l'escabeau que l'on avait préparé pour moi... mes deux amis me reconnurent... nous tombâmes tous trois dans les bras l'un de l'autre, et c'est alors, Riccardo, que j'appris à croire à l'amitié.

(Fanfares de trompettes.)

LA VOIX D'UN HÉRAUT, *dans le fond.* Place à son altesse Marie-Visconti, duc et protecteur de Milan... place au duc !...

BLANCHE. Allons, messeigneurs... je vais embrasser mon père! venez saluer votre prince...

(Ils montent la scène : le duc Visconti paraît au fond, suivi de beaucoup de monde et de Contarini. A ceux qui l'accompagnent.)

LE DUC. Oui, messieurs, j'ai reçu les ambassadeurs de Venise, qui offrent de nous rendre les citadelles du Brescian, si nous voulons leur accorder une trêve de cinq ans. J'ai cru devoir vous faire part ce soir de cette soumission de Venise, l'orgueilleuse cité. (*Prenant sa fille par la main et descendant la scène.*) Te voilà donc, ma fille... (*Aux seigneurs.*) Salut, messeigneurs...

BLANCHE. Laissez-moi vous embrasser, mon père...

VISCONTI, *après l'avoir embrassée.* Que tu es belle ce soir... que cette parure te sied bien!.. Laisse-moi te contempler tout à mon aise, car c'est seulement pendant les heures de fêtes que Dieu a donné aux souverains le temps d'admirer leurs enfans. (*Clameurs au dehors.*) Quels sont ces cris ?

(Cris.)

CONTARINI. Ceux du peuple, sans doute.

VISCONTI. Et pourquoi ?

CONTARINI, *appelant.* Michielli ! Gaspardo !.. quelqu'un. (*Gaspardo paraît.*) Pourquoi ces clameurs dans les rues.

(Cris.)

GASPARDO. C'est le peuple qui salue de ses acclamations le connétable Sforce, qui se rend ici avec le vainqueur de Carmagnola, le commandant... son fils.

VISCONTI, *à part.* Je m'en doutais. (*Nouveaux cris. La foule remonte la scène, excepté Visconti, Contarini et Riccardo.* *) Voilà bien les Milanais, qui s'inclinent jusqu'à terre quand le connétable vient sur leur passage!

CONTARINI. Vous avez dû laisser s'élever l'idole à votre droite, et le peuple adore l'idole.

VISCONTI. J'ai acheté l'alliance du redoutable condottier en le faisant général de mes armées, parce qu'il le fallait.

CONTARINI. Oui, mais depuis ?

VISCONTI. Depuis, j'ai vingt fois poussé le connétable sur le champ de bataille; il y a toujours trouvé la victoire, et jamais la mort.

CONTARINI. Oh!.. ce n'est pas le connétable septuagénaire, qui m'inquiète aujourd'hui ; il se courbe si près de la terre, qu'il ne tardera pas à s'y ensevelir : c'est le commandant, son fils, qui a déjà hérité de l'amour de l'armée. Duc !.. le connétable s'est contenté du titre de grand homme de guerre... mais, si, plus ambitieux, le commandant allait rêver le trône!

VISCONTI. J'y ai déjà songé.

CONTARINI. Et vous avez songé aussi, n'est-ce pas, qu'il faut le perdre avant qu'il acquière la conviction de sa force ?

VISCONTI. Prenez garde, seigneur, le peuple veille sur lui...

CONTARINI. Vous l'avez toujours craint.

VISCONTI. Il y a vingt-cinq ans, seigneur Contarini, quand j'étais gouverneur à Plaisance, un homme me frappa d'un coup de stylet, et quoique j'eusse une cotte de mailles sous mon pourpoint, il me fractura la poitrine et me laissa sur la poussière, où je serais indubitablement mort, sans le secours de Riccardo...

RICCARDO. C'est vrai.

VISCONTI. Et depuis vingt-cinq ans, cette blessure m'a fait souffrir tous les jours... voilà, voilà pourquoi j'ai peur.

CONTARINI. Flétrissons donc d'abord le commandant aux yeux de ce peuple si redoutable.

VISCONTI. Et par quel moyen?

CONTARINI. Cherchons, et nous trouverons.

VISCONTI. Moi, j'en doute...

CONTARINI, *à Riccardo.* Et toi, Riccardo ?

* Contarini, Visconti, Riccardo.

RICCARDO. Moi, je l'espère... monseigneur.

(Fanfare de trompettes.)

VOIX D'UN HÉRAUT, *dans le fond*. Place au connétable de Milan. Place au commandant Francesco Sforce.

RICCARDO. Les voici!

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE CONNÉTABLE, FRANCESCO, PIETRO, *et* TOUTE LA FOULE, *qui redescend la scène avec eux*; GASPARDO *s'insinue adroitement, et se place de manière à pouvoir examiner le commandant**.

VISCONTI, *au connétable*. Nous allions au-devant de vous, connétable.

LE CONNÉTABLE. Duc! c'était à nous à venir au-devant de notre prince.

CONTARINI, *au commandant*. Commandant, vous avez déjà reçu nos félicitations, veuillez agréer ici nos sermens d'amitié.

LE COMMANDANT. Comte, l'avenir me convaincra de leur sincérité.

(Pendant cette scène le commandant semble chercher Blanche des yeux, et Riccardo l'observe.)

CONTARINI, *au connétable*. Puissiez-vous, général, trouver à notre fête, sinon quelques heures de bonheur, au moins quelques instans de plaisir.

LE CONNÉTABLE. J'ai toujours du plaisir quand je suis entouré de gens joyeux, et toujours du bonheur, quand après une bataille je retrouve auprès de moi, d'un côté, mon fils... (*faisant approcher Piétro, auquel il donne la main*) et de l'autre mon fidèle Piétro... mon brave compagnon d'armes.

CONTARINI, *aux invités*. Milanais!.. le connétable est notre hôte ce soir; que la musique remplisse l'air de joyeuses fanfares et de bruyans allegro... Qu'on verse à grands flots le vin de Chypre... qu'on couvre d'or les tables de pharaon. Allons, messieurs, suivez-moi, et fêtons le connétable.

LE CONNÉTABLE, *au duc, qui lui offre le pas*. Je suivrai mon prince.

(Le duc passe le premier, le connétable le suit.)

RICCARDO, *au commandant qui regarde Blanche.*) A vous, commandant, l'honneur d'offrir la main à la comtesse Contarini. (*Le commandant semble secouer la pensée qui l'absorbait, offre la main à la comtesse; tous deux expriment leur émotion et sortent lentement. Riccardo, qui les a bien examinés, à part.*) Ils s'aiment, et s'en feront l'aveu. (*En passant près de Raphaël, qui le fixe.*) Vous me gardez rancune, Raphaël... c'est mal.

(Il descend au fond.)

RAPHAEL, *le suivant des yeux*. Non, Riccardo, mais comme toi, j'observe.

GASPARDO, *à Raphaël et à Piétro, qui ont laissé sortir tout le monde*. Pourquoi tous deux les derniers?

PIÉTRO. Moi, c'est qu'en passant je voulais te serrer la main.

GASPARDO, *lui donnant la main*. Je t'avais deviné.

RAPHAEL. Et moi, je voulais vous parler à tous deux, pour vous donner rendez-vous ici après le bal.

GASPARDO. Soit, mes amis... après le bal.

(Piétro et Raphaël rentrent au bal. Gaspardo sort à gauche. Contarini et Riccardo, qui sont restés dans une salle du fond, rentrent en scène.)

CONTARINI. Viens par ici, Riccardo, j'ai besoin d'être seul avec toi.

RICCARDO. J'attendais l'heure du tumulte et des quadrilles pour me trouver seul aussi avec vous, monseigneur.

CONTARINI. C'est que toi aussi, n'est-ce pas? tu as compris que le duc Visconti défend mal sa couronne?

RICCARDO. C'est à nous à la maintenir sur sa tête.

CONTARINI. Riccardo, nous avons beaucoup d'or dans les mains, beaucoup de citoyens corrompus à Milan... cherchons sa perte à travers tout cela.

RICCARDO. Croyez-moi, comte, ne nous confions à personne, et nous trouverons, à nous deux, sa mort à Milan...

CONTARINI. Sa mort... oui... mais son déshonneur?

RICCARDO. Aussi... Mais dites-moi, comte, êtes-vous jaloux?

CONTARINI. Jaloux de ma femme?

RICCARDO. Oui.

CONTARINI. Tu le sais, Riccardo, j'ai plutôt épousé le droit à l'héritage de la couronne du duc, que sa fille, la belle Blanche de Visconti.

RICCARDO. Pourtant, si votre femme aimait un de nos jeunes Milanais, que feriez vous?

CONTARINI. Je la plaindrais, elle.

RICCARDO. Et si un de nos jeunes Milanais osait aimer la comtesse Contarini?

CONTARINI. Je le forcerais à accepter un grade dans notre armée des colonies, et je l'exilerais ainsi... Mais où veux-tu en venir?

* Gaspardo, Raphaël, Blanche, Visconti, le Connétable, Francesco, Contarini, Riccardo, Piétro *se tient derrière le connétable.*

RICCARDO. Et si ce jeune Milanais était le commandant Francesco Sforce?

CONTARINI. Oh!.. celui-là mourrait.

RICCARDO. Et vous pourriez dire à tous, monseigneur, j'ai tué l'homme qui touchait à mon honneur... Je me suis vengé du plus sanglant outrage.

CONTARINI. Et qui t'a dit qu'ils s'aimaient?

RICCARDO. J'ai, depuis deux mois, sondé leurs ames, et j'ai tout deviné.

CONTARINI. Mais, Riccardo, la comtesse a toujours vécu loin du monde et du commandant!

RICCARDO. La séparation concentre l'amour, et ne l'éteint pas... La comtesse vit en effet retirée dans sa villa... et si la passion du commandant allait l'y conduire un jour?

CONTARINI. Il n'en sortirait plus vivant?

RICCARDO. Nous nous entendons parfaitement.

CONTARINI, *avec rage*. Et tu crois, Riccardo, que le commandant oserait...

RICCARDO, *l'interrompant*. Vous oubliez, comte, que vous n'êtes pas jaloux. Soyez calme... et cachons bien tout au duc, qui tremblerait pour sa fille... comte, rentrez au bal .. et tâchez seulement de distraire adroitement le franciscain Raphaël. Il le faut.

CONTARINI, *montant la scène*. Je vais le faire.

RICCARDO. Moi, je veille; avant demain, je vous en dirai davantage.

CONTARINI, *revenant sur ses pas*. Quand je serai duc de Milan, Riccardo, je te ferai procurateur.

RICCARDO, *s'inclinant*. Merci, monseigneur. (*Contarini rentre au bal. Riccardo se frottant les mains.*) Ah! je commence à me sentir plus à l'aise, en voyant s'éloigner cette maudite crainte d'être tôt ou tard écartelé par ce peuple à qui je rends bien sa haine.. Que le destin nous serve, j'ai cinq cents sequins à perdre au jeu... jouons, et voyons si ce soir la chance sera pour nous.

(Il sort, et s'arrête au fond près d'une table de jeu Blanche et le commandant Francesco paraissent.)

SCENE V.

BLANCHE, FRANCESCO, *puis* RAPHAEL.

FRANCESCO. Oui, venez par ici, madame... éloignez-vous un instant du tumulte... approchez-vous de cette fenêtre .. asseyez-vous.

BLANCHE, *s'asseyant*. Merci!

FRANCESCO. Le bruit, l'éclat des lumières causent un enivrement qui fatigue.

BLANCHE. Oui... c'est là ce qui m'avait un instant troublée.

FRANCESCO. Et maintenant vous trouvez-vous mieux?

BLANCHE. Oui.

FRANCESCO. Pourtant, vous êtes bien pâle encore... Appellerai-je du monde?

BLANCHE, *précipitamment*. Non, commandant... je me sens mieux... (*A part.*) Mon Dieu! cachez mon trouble... (*Affectant d'être calme.*) Que vous devez être heureux, commandant, d'être de retour à Milan?

FRANCESCO, *avec amertume*. Heureux! comtesse... Non, la patrie, que l'on regrette quand on est loin d'elle... a quelquefois perdu bien du charme pour celui qui revient vers elle après une longue absence.

BLANCHE. Ce fut pourtant un beau triomphe que votre rentrée dans la ville.

FRANCESCO. Triomphe dans lequel il y avait pour moi plus de tristesse que de joie.

BLANCHE. Je ne vous comprends pas...

FRANCESCO. Avant mon départ, madame, j'aimais une jeune fille, je l'aimais comme on aime quand on n'a jamais connu sa mère, et que tout l'amour que l'on aurait dépensé sur elle, s'est amassé dans le cœur pour retomber un jour sur la tête de celle que Dieu vous dit d'aimer. Avant de lui en faire l'aveu, j'attendais qu'une action noble me fît digne d'elle et de son rang. Quand les Vénitiens nous déclarèrent la guerre... quand mon père me confia l'étendard de Milan et le sort de l'armée, je partis plein d'espoir; j'attaquai Carmagnola, qu'on appelait l'Invincible, et après trois mois d'insomnie, de périls et de batailles, l'ennemi s'était avoué vaincu; et je revins à Milan, où le peuple joyeux me salua de ses cris d'allégresse. Mais, comme je vous le disais, comtesse, il y avait pour moi plus de tristesse que de joie dans ce triomphe, car je venais d'apprendre que tandis que je m'étais battu pour la patrie... elle avait cruellement détruit tout l'espoir, tout le bonheur que j'attendais au retour.

BLANCHE, *avec intérêt*. Et comment cela, commandant?

FRANCESCO. En mariant au procurator Contarini, Blanche de Visconti, que j'aimais de toute mon ame.

BLANCHE, *à part*. Il m'aimait... grand Dieu!.. (*Un silence; se levant précipitamment.*) Rentrons au bal, commandant.

FRANCESCO. Oh! ne me quittez pas ainsi, madame; ne me laissez pas croire que vous m'avez maudit, parce que je vous ai montré la blessure de mon ame.

BLANCHE, *à part, cachant son visage dans ses mains.* Oh! sa voix me fait mal.

FRANCESCO. Et peut-être ma souffrance a-t-elle un instant égare ma raison?

BLANCHE, *cachant son visage dans ses mains, à part.* Et lui aussi souffrait!

FRANCESCO. Avant de me quitter, Blanche... rien qu'un mot... mais un mot de pardon... J'aurais dû me taire, je le sais... mais il faut que la plainte s'échappe quand le cœur ne peut plus l'étouffer...

BLANCHE, *effrayée.* Laissez-moi, commandant... laissez-moi.

(Elle monte la scène et rencontre Raphaël.)

RAPHAEL. Il est minuit, comtesse... vos rameurs vous attendent... Mais qu'avez-vous?.. vous avez pleuré... (*Apercevant Francesco.*) Le commandant!..

FRANCESCO, *à part.* Elle pleurait!

BLANCHE. Oh! pourquoi m'avez-vous quittée, mon père?

RAPHAEL. On m'y a forcé, ma fille...

BLANCHE. Oh! j'ai hâte, mon père, de sortir de ce palais.

RAPHAEL. Venez... mon enfant... évitons que l'on remarque votre départ; hâtez-vous.

FRANCESCO, *s'approchant.* Partir!..... quitter sitôt la fête...

BLANCHE. Il le faut, commandant. (*A Raphael.*) Adieu, mon père.

RAPHAEL. Je vous accompagnerai jusqu'à votre gondole, mon enfant.

(Ils sortent ensemble.)

SCENE VI.

FRANCESCO, *seul.*

Elle pleurait!... Oh! elle m'aime!... elle m'aime... Une larme... une larme de Blanche versée pour moi!... Oh!... l'on dit vrai, quand on dit que le rire est près des pleurs. (*Apercevant le connétable qui vient à lui.*) Mon père!

SCENE VII.

FRANCESCO, LE CONNETABLE.

LE CONNÉTABLE. Je te cherchais, Francesco... je me suis mêlé à tous les groupes de jeunes hommes, et je ne t'ai pas trouvé partageant leur joie... Pourquoi cela?

FRANCESCO. Je me suis éloigné du monde pour être un instant seul.... mon père.

LE CONNÉTABLE. Et pourquoi ce besoin de solitude et cette préoccupation continuelle. qui te poursuit même au sein d'une fête?.. Depuis ton retour à Milan, Francesco, tu me caches un secret, et peut-être un chagrin...

FRANCESCO. Je vous confierai tout, mon père... mais confidence pour confidence.

LE CONNÉTABLE. Parle... que veux-tu?

FRANCESCO. Dites-moi, mon pere, avez-vous beaucoup aimé ma mère? (*Le connétable se détourne.*) Avez-vous éprouvé que près d'elle, la vie c'était le ciel?.. et quand vous l'avez perdue, jeune encore, n'avez-vous pas cru d'abord que le monde entier vous quittait?

LE CONNÉTABLE. Francesco! n'as-tu pas remarqué que chaque fois que tu me parles de ta mère, cela me fait souffrir?

FRANCESCO. Oui, mon père, et vous ne me répondez jamais...

LE CONNÉTABLE. Alors, pourquoi m'en reparler encore?

FRANCESCO. Elle était donc bien coupable?

LE CONNÉTABLE. Ecoute, Francesco... les fatigues et les blessures m'ont brisé, et je n'ai maintenant que peu d'années à vivre.. le lendemain de ma mort, tu trouveras un parchemin sur lequel seront écrites mes dernières volontés .. et où j'ai tracé quelques lignes qui t'apprendront quelle a été la destinée de celle qui t'a mise au monde. Tu le liras, ami, tu rempliras mes derniers désirs, et tu me jugeras. Mais, de grâce, mon enfant, ta mère, ne me reparle jamais d'elle.

FRANCESCO. Je ne vous en dirai plus jamais un mot, mon père.

LE CONNÉTABLE. Et te voilà plus triste encore.

FRANCESCO. Non, mon père... non, je suis joyeux ce soir, et je veux que cette nuit soit comptée comme une des plus belles de ma vie... vous quitterez le palais Contarini sans moi... j'attends ici plusieurs officiers... qui doivent venir se joindre à moi... nous voulons, entre nous, achever gaîment la nuit.

LE CONNÉTABLE. A la bonne heure, jeunes gens, de la gaîté, de la folie... la vieillesse vient assez tôt... et d'ailleurs, dans le métier des armes on ne sait qui doit vieillir. Oui... je partirai seul, je te laisse à ton rendez-vous, et sois bien gai, bien fou; si la tristesse revient... verse-toi du vin de Chypre, et bois à plein verre... A ton âge, Francesco... moi... je

restais sous la table... en temps de paix... mais jamais en temps de guerre... A demain... adieu!... (*Il monte la scène, s'arrête et redescend.*) J'ai deviné la cause de ta rêverie.... Est-elle bien jolie, celle que tu aimes?

FRANCESCO, *embarrassé.* Mais, mon père...

LE CONNÉTABLE. Allons, allons!... Je te force à respecter mon secret, et je veux respecter le tien... A demain.

(Il sort.)

SCENE VIII.

FRANCESCO, *le regardant partir.* Mon bon père!... oh! si tu m'avais dit: J'ai aimé ta mère de cet amour qui transporte et dévore, je t'aurais confié ma folle passion pour Blanche... Pauvre mère! son crime était donc bien grand... oh! n'importe, je l'aurais bien aimée; et le ciel n'a pas permis qu'elle vive assez long-temps pour me laisser même un souvenir d'elle...

(Il reste pensif.)

SCENE IX.

FRANCESCO, GASPARDO.

GASPARDO, *entrant par la porte de droite.* Les nombreux invités sortent déjà du palais... le bal s'achève... Raphaël et Piétro ne vont pas tarder à venir; en les attendant (*regardant dans le bal*), si je pouvais entrevoir le commandant.

(Il s'arrête près des portes du fond et semble chercher des yeux.)

FRANCESCO, *sortant de sa rêverie.* Mais, en revanche... Dieu m'a donné l'amour de Blanche... et cet amour sera désormais ma compensation... ma vie... Sa faiblesse l'a fait me fuir... ma volonté ira au-devant d'elle... non pas demain... ce serait trop tard pour moi... mais cette nuit... à l'instant .. Où trouver une gondole? (*Apercevant Gaspardo.*) Ah! voici le patron des gondoliers du comte... (*Il va à lui et lui frappe sur l'épaule.*) L'ami!..

GASPARDO *fait d'abord un geste d'impatience, puis, reconnaissant Francesco, il sourit et se découvre.* Que vous faut-il de moi, commandant?

FRANCESCO. Une gondole.

GASPARDO. Volontiers...

FRANCESCO. L'air est frais... c'est une belle nuit. Je veux me promener sur le canal Tesinello.

GASPARDO. Vous accompagnerai-je?..

FRANCESCO. Je ramerai moi-même. . Ce qui serait un travail pour toi ne sera que délassement pour moi.

GASPARDO. Je vais vous donner ma nacelle; elle est légère et file comme un oiseau... on l'appelle *l'Hirondelle.*

FRANCESCO. Merci!.. Et si jamais, gondolier, tu as besoin de la bourse ou de la protection du commandant Francesco Sforce, viens franchement lui demander l'une ou l'autre.

GASPARDO. Je n'ai besoin de rien, moi... pourtant si... j'osais... je vous demanderais...

FRANCESCO. Parle.. que veux-tu?

GASPARDO. Votre main.

FRANCESCO, *mettant sa main dans celle de Gaspardo.* De grand cœur, mon ami

GASPARDO, *balbutiant de joie.* Ah!... c'est que je vous aime... moi... commandant...

FRANCESCO. Et pourquoi cela?... qu'ai-je fait pour toi?... (*Gaspardo déconcerté ne sait que répondre.*) Réponds?

GASPARDO, *après une hésitation.* Ce que vous avez fait pour tous les gens du peuple, qui tous vous sont dévoués. . (*Avec précipitation.*) Mais... je vous ai promis ma nacelle... commandant... venez! suivez-moi... je vais vous montrer le chemin.

(Il sort à droite.)

FRANCESCO, *le suivant.* Maintenant.... à la villa du comte.

RICCARDO, *qui a tout observé, quittant la table de jeu et traversant la scène.* Le commandant et Gaspardo viennent de sortir ensemble. (*S'approchant de la fenêtre.*) Oui.... les voici.... le commandant entre dans une nacelle. Gaspardo partirait-il avec lui?... non, le commandant prend les rames... il s'éloigne... (*Descendant la scène.*) A toi, comte, à achever la partie que je viens d'engager avec tant de succès... (*Regardant dans le fond.*) Déjà les salons se dégarnissent... laissons d'abord partir le duc de Visconti, puis nous ébruiterons parmi quelques nobles le soupçon du procurateur, qui, glissant de bouche en bouche sera bientôt connu du peuple, et la mort du commandant paraîtra d'autant plus juste à tous, qu'elle aura été prévue... (*Voyant Gaspardo qui rentre.*) Ah! voici Gaspardo· songeons à tout... (*A Gaspardo*) Avant une heure, ton seigneur aura besoin d'une gondole; que tout soit prêt.

GASPARDO. Lui faudra-t-il sa gondole pavoisée?..

RICCARDO. Non, une pirogue qui puisse glisser rapidement et sans bruit.

GASPARDO. Combien de rameurs?

RICCARDO, *s'en allant.* Un seul... toi.

GASPARDO. C'est bien.

SCENE X.

GASPARDO, *seul*, *puis* PIÉTRO, *puis* RAPHAEL.

GASPARDO. Une pirogue qui puisse glisser rapidement et sans bruit... m'a-t-il dit... Il y a là-dessous de l'amour ou de la haine... Mais que m'importe à moi!... (*Apercevant Piétro.*) Voici Piétro.

PIÉTRO. Tu m'attendais, ami?

GASPARDO. Oui.... je vous attendais tous les deux.

PIÉTRO. Raphaël vient de me quitter, il n'y a qu'un instant, pour se mêler à un groupe de nobles et de sénateurs auxquels le justicier Riccardo semblait apprendre, à demi-voix, une mystérieuse nouvelle.... Mais il ne va pas tarder à venir.

GASPARDO. En l'attendant, Piétro, parle-moi du commandant... est-il toujours triste, soucieux?..

PIÉTRO. Toujours...

GASPARDO. Vraiment!

PIÉTRO. Et depuis quelques jours, il me fait mille questions sur sa mère.

GASPARDO. Et que lui réponds-tu?

PIÉTRO. J'élude le plus souvent la réponse; mais hier il me pressait si fort, que j'ai été forcé de parler, et je lui ai dit : Commandant! il y a seulement cinq ans que, me battant, comme volontaire, sous les ordres du connétable... je le vis assailli dans le fort de la mêlée... je volai à son secours, et la fureur des ennemis se tourna contre moi ; j'allais succomber, quand, à son tour, le général me délivra l'épée au poing.... Dès lors, il ne voulut plus quitter l'homme avec lequel il avait échangé son sang, et me ramena à Milan.... Mais jusqu'alors... j'avais été proscrit, j'avais tristement vécu loin de l'Italie, tandis que votre père avait épousé et perdu votre mère, dont il ne m'a jamais parlé.

GASPARDO, *inquiet.* Et que t'a-t-il dit alors?

PIÉTRO. Rien... mais je l'ai vu qui mettait sa main sur ses yeux pour essuyer une larme...

GASPARDO. Pauvre enfant... et tu crois, Piétro, que j'aurais pu résister à de pareilles épreuves.... toi qui me disais.... Viens avec nous, tu seras gondolier du connétable...

PIÉTRO. C'était pour qu'au moins tu puisses voir le commandant à ton aise.

GASPARDO. Oui!... mais je me serais trahi, vois-tu, et tout cet échafaudage de gloire et d'avenir, si soigneusement construit par le connétable, se serait peut-être écroulé.... Non, non..... je suis entré au service de Contarini le procurateur, parce que je l'ai reconnu pour le plus grand ennemi des Sforce... ici... j'écoute... j'observe, et s'il se tramait quelque chose contre celui que nous avons fait vœu d'aimer en secret, je pourrais peut-être le découvrir et prévenir le mal.... C'est ici mon poste, Piétro... et puis, vois-tu? . quand nous nous sommes retrouvés tous trois... et que nous avons vu, d'un côté, Visconti sur le trône, et de l'autre, mon petit Gaspardo devenu capitaine des armées, nous avons oublié la vengeance pour aimer et suivre, dans l'ombre, l'enfant du proscrit. Nous avons puisé dans cette affection secrète une existence toute nouvelle..... mais quelquefois, ma haine, ma soif de vengeance, se réveillent avec le souvenir de Catarina.

PIÉTRO. Comme la mienne avec celui de ma pauvre sœur.

GASPARDO. Eh bien! Piétro... quand je lis dans l'avenir du commandant, je me dis.. Taisons-nous!.. veillons tous trois... laissons aller les choses, et peut-être bien qu'un jour nous serons vengés.

PIÉTRO. Et comment?

GASPARDO. Chaque jour l'amour de l'armée augmente pour le commandant et diminue pour Visconti ; le commandant s'élève... Visconti s'abaisse... et il pourrait bien se faire que plus tard... (*Il regarde autour de lui avec méfiance. Effrayé.*) Chut!!

PIÉTRO, *mystérieusement.* Eh bien.... Gaspardo!..

GASPARDO, *se rapprochant.* Qu'est-ce que c'est?

PIÉTRO. Je crois aussi comme toi... que ça pourrait bien arriver.

RAPHAEL, *accourant.* Frères, écoutez-moi!..

PIÉTRO. Qu'y a-t-il donc?

RAPHAEL. Écoutez! Je vous ai déjà confié l'amour de la comtesse Contarini pour le commandant.

GASPARDO. Oui, oui... toutes les femmes l'aiment... Ensuite?

RAPHAEL. Ce que je viens vous dire et que je viens d'apprendre, c'est que le commandant aime aussi la comtesse... que Riccardo, l'espion qui a surpris ce secret... vient d'en prévenir le comte, qui surveille et jure de s'en venger. (*Gaspar-*

do et Piétro font un mouvement.) mais tout n'est pas désespéré puisque Dieu, qui nous a commis tous trois à la garde du commandant nous en prévient à cette heure. . Je déciderai la comtesse à quitter l'Italie... Il me faudra quelques jours pour y parvenir... Jusque là, Gaspardo, ne quitte pas un seul instant le procurateur... Le jour compte ses pas.

GASPARDO. Oui !..

RAPHAEL. La nuit veille à sa porte.

GASPARDO. J'y veillerai.

RAPHAEL. Toi, Piétro... ne perds pas de vue le commandant... Où est-il maintenant ?

GASPARDO Sur le canal Tesinello... Il vient de me demander une gondole, et tu penses bien que je me suis empressé de le satisfaire.

RAPHAEL. Malheureux !.. tu l'as perdu !..

GASPARDO. Perdu !

RAPHAEL. Et ne vois-tu pas que l'amant court sur les pas de la comtesse, et que le mari va se hâter sur les pas de l'amant.

GASPARDO. En effet... ils m'en ont prévenu !.. cette pirogue... et je n'ai rien soupçonné !. Frères ! je vais me jeter sur son passage...

RAPHAEL. Pars donc !.. (*Le retenant.*) Non ! écoute : du sang-froid... tu ne l'atteindrais pas en chemin, il est trop tard.. Comment pénétrer dans la villa du comte? Oui !.. un escalier tournant qui est au fond de la chapelle, ouverte à tout passant, donne dans l'appartement de la comtesse... mais comment ouvrir la porte ?..

GASPARDO. Je la briserai... adieu !

(Il monte rapidement la scène; Contarini et Riccardo paraissent au fond.)

CONTARINI. Holà ! Gaspardo, nous partons; es-tu prêt?

GASPARDO, *froidement.* Je suis prêt.

CONTARINI. C'est bien.

GASPARDO, *se rapprochant de Piétro et d Raphael.* Oh !... ne tremblez pas, compagnons ; le comte n'entrera pas sans moi.

CONTARINI, *appelant.* Michielli ! Brabantio ! (*Ils paraissent.*) Mon épée, ma cuirasse, mon manteau.

GASPARDO. Il demande son épée. (*A Piétro.*) Ami ! donne-moi la tienne...

PIÉTRO, *lui donnant son épée.* Qu'elle te soit fidèle comme je te le suis moi-même.

GASPARDO, *mettant l'épée à sa ceinture.* Non, non, Dieu ne permettra pas que j'aie jeté mon enfant dans l'abîme...

CONTARINI, *à Michielli et Brabantio, qui viennent de l'armer.* Suivez-nous tous les deux. (*A Gaspardo.*) Allons, manant, en route.

GASPARDO. Je vous suis, monseigneur. (*A ses deux amis en leur serrant les mains.*) Maintenant, mes frères, à la grâce de Dieu !...

(Il sort à la suite de Contarini.)

ACTE DEUXIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Une pièce de l'appartement de la comtesse Contarini dans sa villa sur le bord du lac Majeur.

SCENE PREMIERE.

BLANCHE, *seule*, *puis* FRANCESCO.

BLANCHE. Il m'aime !..... Francesco m'aime !.. oh ! combien cette pensée me ravit et me poursuit... Il me semble que je recommence une vie nouvelle... oh !... qu'il me tardait d'être seule pour repasser dans ma mémoire tout ce qu'il m'a dit ce soir... Et pourtant mon saint confesseur me disait.. Votre amour avoué, ma fille, deviendrait un grand crime... et mon émotion m'a trahie, sans doute, ou me trahira plus tard... car j'ai trop de bonheur à me souvenir pour pouvoir... oublier... (*On heurte à la porte.*) Qu'elqu'un !... oh !... c'est sans doute... le bon frère Raphaël, qui a compris que sa fille a besoin de son secours... (*Elle va ouvrir, et recule en s'écriant.*) Francesco !...

FRANCESCO. Oui, comtesse... Francesco, qui n'a pu rester au palais Contarini après votre départ, et que le délire a poussé sur vos pas.

BLANCHE, *effrayée.* Je vais appeler mes femmes...

FRANCESCO, *l'arrêtant.* Oh !... n'appelez pas... comtesse... je repars à l'instant... . N'appelez pas, Blanche... laissez-moi vous parler un instant seul, et soyez sans frayeur, car mon amour pour vous... c'est de l'adoration, de la pureté; c'est autre chose encore... mon Dieu.. c'est de la haine pour ceux qui vous ont mariée... vous, faible enfant, au procurateur Contarini, que vous ne pouvez aimer.

BLANCHE. Je n'ai jamais dit cela...

FRANCESCO. Elle n'aime pas son époux... celle qui, comme vous, se condamne à cette triste solitude qui ternit l'éclat de ses plus belles années... Elle n'aime pas son époux, celle qui peut donner une larme à la douleur de celui qui l'aimait et qui la voit perdue pour lui...

BLANCHE, *à part*. Mon Dieu!...

FRANCESCO, *se rapprochant*. Oh!... si près de moi vous avez un instant tremblé, ne me cachez pas cette émotion qui est aujourd'hui ma seule espérance... si près de lui vous avez souffert, ne me cachez pas vos souffrances passées... car je ne viens pas ici dans l'espoir de vous rendre criminelle... je vous aime trop pour cela... mais je viens pour protester contre les actions de ceux qui se sont arrogé le droit de me vouer au malheur... et peut-être de nous y vouer tous les deux.

BLANCHE. Oh! retirez-vous! retirez-vous, car c'est un crime déjà que de vous écouter.

FRANCESCO. Non, pas devant Dieu, car Dieu ne peut pas condamner deux êtres qui, cruellement séparés, cherchent à se rendre supportable la vie qu'il leur a donnée. Il faut que je vous parle, madame... parce que je ne puis voir s'éteindre sans combat le rêve de ma vie entière; il faut que vous m'écoutiez... parce que vous avez été sacrifiée.

BLANCHE. Je suis heureuse...

FRANCESCO, *avec passion*. Non, vous ne l'êtes pas, madame, vous ne pouvez pas l'être, car je vous aime de trop d'amour pour ne pas être aimé... parce que mon ame a toujours trop cherché la vôtre pour qu'il n'y ait pas entre nous une sympathie que ni la force, ni la raison, ne peuvent détruire... Et quand j'étais là-bas exposé aux chances des combats et de la trahison... mon pressentiment était trop grand pour ne pas être vrai... et je pressentais, à chaque heure du jour, que tandis que je pensais à elle... Blanche éprouvait une secrète inquiétude pour le jeune homme qui pouvait mourir sans avoir revu sa patrie...

BLANCHE, *à part*. Hélas!...

FRANCESCO, *continuant*. Oh! n'est-ce pas, Blanche, que si le commandant Francesco était mort dans cette guerre, n'est-ce pas que vous l'eussiez pleuré?

BLANCHE, *avec entraînement*. Oh! j'ai bien souvent prié pour vous...

FRANCESCO. Vous avez prié pour moi... Oh! Dieu vous a exaucé; car vingt fois la mort aurait dû m'atteindre, et je ne sais quel miracle m'a vingt fois sauvé... Vous avez prié pour moi! et votre père est venu jusqu'à l'autel où vous priiez pour celui qui vous aimait, vous mettre de force au doigt l'anneau de celui qui n'aimait de vous que votre héritage à venir.

BLANCHE. Mon père avait besoin, pour le maintien de sa couronne, des efforts du procurateur et de ses partisans; le comte voulut ma main pour prix des secours que lui demandait le duc de Milan.

FRANCESCO, *l'interrompant*. Oh! ne parlons pas du passé... Blanche, il y a dans le passé quelque chose de fatal. A moi, pour tout mon amour, vos rêves et les battemens de votre cœur. Entre nous un amour secret, exempt de déshonneur et de larmes.. Chaque jour dans le silence, l'un pour l'autre, une prière à la sainte Notre-Dame-de-Bon-Secours... Nous sommes jeunes encore, Blanche... et peut-être un jour... Dieu fera le reste.

BLANCHE. Oh! que Dieu nous pardonne et vous entende!

FRANCESCO. Espérons en lui, Blanche... et maintenant, merci, merci à vous qui m'aurez fait aimer la vie... merci à vous qui me faites aimer, adorer, la gloire et la patrie.

(On entend pousser violemment un verrou.)

BLANCHE, *effrayée*. Quelqu'un... malheur!.. c'est le comte.

FRANCESCO. Non, ne craignez rien... la fête le retient au palais Contarini.

BLANCHE. On vient... ne me quittez pas, Francesco... j'ai peur.

FRANCESCO. Et je vous compromettrais peut-être en restant.

(Il court à la porte du fond et la trouve fermée. Une autre porte s'ouvre, le procurateur paraît cuirassé.)

BLANCHE *et* FRANCESCO. C'est lui!

CONTARINI, *affectant un grand calme*. Commandant Francesco, je vous ai vu prendre, en gondole, le chemin de ma villa... et je me suis hâté, espérant vous trouver ici... m'attendant... (*Francesco fait un geste de surprise.*) Le conseil s'assemblera bientôt pour délibérer sur la réponse que Milan doit faire aux ambassadeurs de Venise, qui demande une trêve de cinq ans. Et vous avez sans doute aussi pensé que c'est une grave question dont deux hommes d'état comme nous doivent préalablement causer ensemble?

BLANCHE, *à part*. Que dit-il?

CONTARINI. Le duc veut accorder la trêve.. c'est, selon moi, mauvaise politiques. (*A sa femme.*) Madame, une conversation

purement diplomatique serait sans charme pour vous, et la présence de la fille du duc Visconti pourrait nous gêner dans le jugement que nous devons porter sur les actions de son père. (*Lui prenant la main.*) Permettez-moi de vous accompagner.

(Il la conduit à son appartement.)

SCENE II.

CONTARINI, FRANCESCO, *puis* GASPARDO.

FRANCESCO, *à part.* Pourquoi tant de détours...

CONTARINI, *après avoir fermé les portes.* Tu ne savais pas que le mari veillait, Francesco.. tu ne savais pas que mes soupçons avaient mis cette nuit des espions sur tes pas; et tandis que tu me croyais encore étuordi par le plaisir, tu venais lâchement toucher à mon honneur... imprudent!

FRANCESCO. Comte, j'aimais Blanche de Visconti quand un sacrement la fit ta femme. J'aurais dû respecter les lois de l'église et des hommes.. je n'en ai pas eu la force. Tu veux une réparation? Tu le vois, je suis sans arme... mais l'épée d'un des gardes de nuit remplacera celle du commandant... Viens... et si le ciel est pour toi... mon sang lavera l'injure.

CONTARINI. Tu ne sortiras plus d'ici, Francesco...

FRANCESCO. Et que veux-tu donc?

CONTARINI. Te punir.

FRANCESCO. Mais en homme d'honneur?

CONTARINI. En homme qui vient se venger.

FRANCESCO. Donne-moi donc une épée.

CONTARINI. J'aurai plus tôt fait de te frapper sans prendre d'abord la peine de te désarmer.

FRANCESCO. Tu veux donc m'assassiner?

CONTARINI. Je veux que tu meures.

FRANCESCO, *regardant autour de lui.* Et ces portes sont fermées!

CONTARINI. Tu voudrais fuir... n'est-ce pas?

FRANCESCO. Non pas fuir... mais aller voler ou mendier une épée, et revenir, tête et poitrine découvertes, me battre à mort contre toi bardé de fer... voilà ce que je voudrais...

CONTARINI. Tu ne sortiras pas...

FRANCESCO. Oh!... ce n'est pas l'époux qui vient se venger ici... c'est le procurateur qui vient assassiner le commandant, qu'il n'osait provoquer en face.. Ce n'est pas de l'amour de ta femme que tu es jaloux, Contarini, c'est de celui du peuple... et tu n'as pas d'aujourd'hui résolu ma mort, mais du jour où tu m'as vu passer triomphant sous les fenêtres de ton palais, n'est-ce pas?.. Tu parles de ton honneur... mais ce n'est pas ton honneur offensé qui t'a mis ton épée au poing... à toi qui vois chanceler le trône où tu espères monter... c'est ta frayeur de lâche... et c'est elle aussi qui t'a couvert de cette cuirasse... car tu crains encore que la victime, en se débattant, ne t'arrache la poitrine de ses ongles...

CONTARINI. Tu m'outrages encore?

FRANCESCO. Je veux jusqu'au dernier soupir te jeter l'insulte.

CONTARINI. Si près de la mort songe plutôt à ton ame; car tu es tombé dans le piége, et le piége est mortel. (*Tirant son épée.*) A genoux, si tu veux mourir en chrétien...

FRANCESCO. J'aurais l'air de te supplier... (*Courant au fond de la scène*) et pas d'issue... mon Dieu!... pas d'issue...

CONTARINI, *s'élançant sur lui l'épée levée.* Vain espoir, Francesco!...

GASPARDO, *entrant rapidement par la petite porte qui conduit à la chapelle, et précipitant le commandant hors de la chambre.* Par ici!.. commandant... allez!!...

(Il referme brusquement la porte, laisse tomber son manteau, tire son épée, et marche sur Contarini, qui recule interdit.)

CONTARINI, *le reconnaissant.* Gaspardo

GASPARDO. Gaspardo, qui vient de sauver le commandant Francesco...

CONTARINI. Misérable!... va, les lois le flétriront demain... et toi...

GASPARDO. Les lois ne le flétriront pas.

CONTARINI. Qui l'empêchera?

GASPARDO. Moi.

CONTARINI. Toi, misérable valet!

GASPARDO. Je suis autre chose encore qu'un valet.

CONTARINI. Quoi donc?

GASPARDO. Je suis le père de Francesco...

CONTARINI. Toi! son père?

GASPARDO. Moi, père du commandant que Milan croit le fils du connétable.

CONTARINI. Francesco!... fils d'un manant... Je ne le tuerai pas... mais je lui arracherai le commandement... je le ferai descendre à ton niveau...

GASPARDO. Et savez-vous, maintenant pourquoi je vous ai confié ce secret?

CONTARINI. Pourquoi?

GASPARDO. Parce que je sais que vous avez juré la perte de mon enfant... parce

que je sais qu'il ne vivra que si vous mourez, et que j'ai voulu, en m'enfermant avec vous ici, commencer par prononcer un mot qui m'obligeât à ne plus vous en laisser sortir vivant.... Et maintenant, défendez-vous...

CONTARINI. Contre toi!...

GASPARDO. Contre le père qui vient arrêter le bras qui se lève pour poignarder son fils... Défends-toi!...

CONTARINI. Pour répondre au valet qui le provoque... (*il court ouvrir une fenêtre*) un noble appelle ses gardes.

GASPARDO, *se jetant sur lui.* Tu n'appelleras pas!...

CONTARINI, *cherchant à se défendre.* Arrière!...

GASPARDO, *le renversant d'un coup d'épée.* Avec mon secret... la mort!... (*Levant les mains au ciel.*) Seigneur, il fallait qu'il mourût pour que mon enfant puisse vivre. Quand je t'amenai dans la pirogue, Contarini! tu as dit à Riccardo : Quand j'ouvrirai la fenêtre qui donne sur le lac, vous accourrez pour attester devant les gardes que j'aurai tué le commandant pour venger mon honneur... Tu ne savais pas qu'en appelant tes espions tu préparais ma fuite... Contarini! merci!...

(Il monte sur la fenêtre, met son épée dans ses dents, et se jette à l'eau.)

SCENE III.

FRANCESCO, BLANCHE, RAPHAEL.

FRANCESCO, *rentrant haletant par la porte qui lui a servi d'issue.* Maintenant, Contarini!... le fer croisera le fer..... Où est-il donc?... oh! près d'elle!... sans doute.

(Il court ouvrir la porte de l'appartement de Blanche.)

BLANCHE, *paraissant.* Francesco!..

FRANCESCO. Où est votre époux, Blanche, où est le procurateur?..

BLANCHE. Je ne sais. (*Apercevant Contarini à terre, près de la fenêtre*). Grand Dieu!

FRANCESCO, *l'apercevant.* Lui! frappé!.. (*S'en étant approché.*) Mort! (*Se retournant vers Blanche.*) Oh! je suis innocent... Blanche... j'en jure Dieu!.. je suis innocent!.

(Riccardo, Michielli, Brabantio entrent précipitamment suivis de gardes.)

RICCARDO, *s'arrêtant stupéfait.* Le commandant debout! (*désignant Contarini*) et le procurateur frappé!... Malédiction!.... (*Aux gardes.*) Qu'on s'empare de cet homme.

(Brabantio et les gardes saisissent Francesco.)

FRANCESCO. Ah! malheur! malheur!..

BLANCHE, *apercevant Raphaël qui entre, et courant se jeter dans ses bras.* Ah! mon père!

RAPHAEL, *dans la plus grande agitation, descendant la scène avec elle.* Que se passe-t-il donc, mon enfant?

RICCARDO. Vous arrivez à temps, Raphaël, pour être ici témoin que nous arrêtons le commandant Francesco, les armes à la main, auprès du comte assassiné...

RAPHAEL. Grand Dieu!...

FRANCESCO, *désespéré, à part.* Que dire? mon Dieu!.. que faire?..

RICCARDO. Messieurs, vous porterez tous témoignage au tribunal... (*A Michielli.*) Jusque là, Michielli, rends au procurateur mort les honneurs qui lui sont dus; vous, frère Raphaël..... consolez la fille du duc de Milan.. moi, je vais dresser la sentence du fils du connétable.

(Blanche s'évanouit dans les bras de Raphaël.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Une salle au palais ducal. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

PIÉTRO, LE JOURNALIER.

PIÉTRO. Les sénateurs vont se réunir sitôt?

LE JOURNALIER. Avant une heure.

PIÉTRO. Tous, encore fatigués du fracas de la fête du procurateur... Quelle importante question peut déjà les réunir?

LE JOURNALIER. Le jugement d'un coupable.

PIÉTRO. Et quel est ce coupable?

LE JOURNALIER. Je n'en sais rien... je sais seulement que les familiers et les valets de torture ont été mandés en même temps que moi.

PIÉTRO, *avec anxiété.* Et vous avez reçu l'ordre du procurateur?

LE JOURNALIER. Non..... du justicier Riccardo.

PIÉTRO, *à part.* De Riccardo!.. (*Haut.*) Et quelle est la nature du délit.

LE JOURNALIER. Je n'en sais rien,

gadier... moi je fais mon service sans m'inquiéter du reste... (*A demi-voix.*) j'ai vu bien souvent que la prison guérissait de la curiosité ceux qui semblent seulement s'inquiéter des actions du sénat... et je suis prudent.

(Il sort en emportant les lumières.)

SCENE II.

PIÉTRO, *seul*, *puis*, RAPHAEL.

PIÉTRO. Le justicier Riccardo a donné des ordres... m'a-t-on dit, le conseil va se rassembler... qu'est-ce que ça veut dire?.. et, depuis trois grandes heures, moi, je cours les rues, je cherche, j'attends... et je n'ai vu ni Gaspardo, ni Raphael, ni le commandant... que s'est-il donc passé?.. que se passe-t-il donc encore?.. Oh!.. par mon saint patron!.. j'aimerai mieux être cloué en face d'un canon sarrasin qu'en proie à cette horrible inquiétude; je vais me mettre en route à mon tour, et me mêler un peu des affaires. (*Apercevant Raphaël qui entre.*) Vive Dieu! voici Raphaël...

RAPHAEL, *vivement.* Je te cherchais, Piétro.

PIÉTRO. Et moi, j'allais te chercher!...

RAPHAEL. As-tu vu Gaspardo?

PIÉTRO. Non!...

RAPHAEL. Tu ne sais rien?

PIÉTRO. Rien!.. hâte-toi, dis-moi tout, parle!.. Et Contarini?

RAPHAEL. Mort!

PIÉTRO. Bon!.. et le commandant?..

RAPHAEL. Est arrêté comme son assassin... et, malgré ses protestations, Riccardo l'a fait amener dans la prison du palais ducal.

PIÉTRO. Que dis-tu?... et c'est sans doute pour le juger que les sénateurs vont s'assembler...

RAPHAEL. Les sénateurs vont déjà s'assembler?

PIÉTRO, *désignant deux sénateurs qui passent au fond.* Regarde!.. en voici deux qui se rendent au tribunal.

RAPHAEL, *atterré.* Si tôt!...

PIÉTRO. Et Gaspardo? tu ne parles pas de Gaspardo?

RAPHAEL. On a trouvé son manteau dans l'appartement du comte, et je le cherche, lui... j'espérais le rencontrer auprès de toi.

PIÉTRO. Sans doute il nous attend à la taverne... frère... hâtons-nous!..

RAPHAEL. Va, Piétro... va seul... cours à la taverne, cherche Gaspardo... préviens-le de ce qui se passe... tenez-vous l'un et l'autre prêts à tout oser... Moi, je retourne auprès de la comtesse Blanche, qui doit se joindre à nous pour délivrer le commandant, et je veux mettre en jeu son amour et sa fortune.. je veux qu'elle engage, s'il le faut, ses diamans de comtesse, pour acheter la trahison de Michielli le chef des familiers que je vais retrouver à la villa ... car il faut tout tenter... car la lutte est chanceuse... Audace et prudence, compagnon... va... les instans sont précieux.

(Ils vont pour sortir et rencontrent le connétable.)

SCENE III.

LES MÊMES, LE CONNÉTABLE.

PIÉTRO, *à Raphaël.* Le connétable ici!..

LE CONNÉTABLE. Te voici, Piétro... as-tu vu Francesco ce matin?

PIÉTRO, *après une hésitation.* Non, général.

RAPHAEL, *à part.* Le vieillard ne sait rien... rien encore.

LE CONNÉTABLE. Il était cette nuit d'une gaîté folle; si tu le vois avant moi, Piétro... tu l'engageras à prendre du repos... il faut du repos après le plaisir, comme après la fatigue.

PITÉRO. Mais vous-même, général, vous ne songez pas au vôtre.

LE CONNÉTABLE. Le duc m'a fait demander à la pointe du jour... et je me rends à ses ordres; sans doute on doit agiter quelque haute question d'état, et l'on veut consulter le vieux chef dont la vieille expérience a déjà rendu plus d'un service.

UN GARDE, *annonçant :* Son altesse le duc de Milan.

LE CONNÉTABLE. Vous le voyez, je suis à l'heure... laissez-nous... Dieu vous conduise!...

PIÉTRO. Que Dieu vous garde, mon général... (*A Raphaël.*) Partons, frère!..

(Ils sortent, le duc paraît.)

SCENE IV.

LE CONNÉTABLE, VISCONTI.

LE CONNÉTABLE. Salut à mon prince... je suis à ses ordres.

VISCONTI. Asseyons-nous, connétable. (*Ils s'asseyent. A part.*) Interrogeons son

regard et sa pensée. (*Haut.*) Vous ne soupconnez pas le motif de l'entretien que je veux avoir avec vous.

LE CONNÉTABLE. Je présume, mon prince, qu'il s'agit de la trêve que demandent les Vénitiens.

VISCONTI. Non, connétable.

LE CONNÉTABLE. Qu'est-ce donc? je suis inquiet... j'écoute.

VISCONTI, *désignant un mantelet de crêpe qu'il a ajouté à son costume.* Vous n'avez pas remarqué ce crêpe?

LE CONNÉTABLE. Un crêpe de deuil.... Oh! dites-moi, duc, quel est le malheur qui vous accable?.. qui donc avez-vous perdu?

VISCONTI, *avec pénétration.* Le procurateur Contarini... mon beau-fils.

LE CONNÉTABLE, *avec étonnement.* Quoi!.. mort?

VISCONTI, *le fixant.* Il vient d'être assassiné.

LE CONNÉTABLE. Assassiné!.. assassiné! dites-vous?.. oh!.. croyez, mon prince, à la triste part que je prends à votre affliction; moi qui mourrais si je perdais Francesco... S'est-on saisi du meurtrier du procurateur?

VISCONTI. Dans quelques heures le sénat l'aura condamné.

LE CONNÉTABLE La vengeance ne console pas, duc, mais elle satisfait.

VISCONTI. Et je veux, moi, que tous les grands de l'état signent son arrêt de mort... Je veux que sa condamnation soit inscrite un jour dans l'histoire de ma vie... et je viens vous demander votre signature...

LE CONNÉTABLE. Je serai fier de vous la donner.

VISCONTI, *lui présentant un parchemin.* Voici le parchemin sur lequel sera écrite sa sentence... Veuillez signer au bas.

LE CONNÉTABLE, *surpris.* Pourquoi signer d'avance?

VISCONTI. Je vous demande, connétable, votre signature, qui sera bientôt auprès de la mienne, au bas de l'arrêt de mort de l'assassin de mon beau-fils... me la refuserez-vous?

LE CONNÉTABLE, *prenant la plume.* Duc, que celui qui sera convaincu d'avoir lâchement frappé le procurateur Contarini, soit noble, soit vilain, qu'à sa dernière heure on lui fasse espérer le pardon du ciel, ou qu'on le prive des secours de la religion... j'approuve et je signe.

(Il va pour écrire.)

VISCONTI, *lui arrachant la plume.* Arrêtez... connétable... demain, peut-être, cette signature vous ferait horreur...

LE CONNÉTABLE, *se levant.* Que voulez-vous dire?

VISCONTI. J'ai voulu me convaincre que vous étiez entièrement étranger à cet affreux attentat... et maintenant j'en suis convaincu; pardonnez-moi d'avoir douté.

LE CONNÉTABLE. Moi... complice... oh! vous venez de m'outrager cruellement.

VISCONTI. Connétable!.. le coupable est un de ces hommes de guerre...

LE CONNÉTABLE, *l'interrompant.* Qui peut-être hier encore avait mon estime, mais qu'aujourd'hui je renie... et que je verrai mourir sans pitié, j'en jure Dieu!.. maintenant, son nom?

VISCONTI. Ne le demandez pas.

LE CONNÉTABLE, *apercevant Riccardo qui entre suivi de familiers.* Voici les familiers, qui, sans doute, le conduisent au tribunal... je vais le voir passer.

VISCONTI. N'attendez pas, connétable... partez, il en est temps encore... venez.... venez ..

LE CONNÉTABLE, *montant la scène.* Quel qu'il soit... je veux le voir et le maudire. (*Le commandant paraît. Reculant épouvanté.*) Francesco!.. Francesco!.. mon enfant... accusé...

SCENE V.

LES MÊMES, FRANCESCO, RICCARDO.

FRANCESCO, *avec effroi.* Mon père!..

RICCARDO, *au connétable qui veut s'élancer vers le commandant.* N'approchez pas!..

LE CONNÉTABLE, *chancelant, s'appuyant sur une chaise.* Oh! .. ma tête se brise... et la force m'abandonne...

FRANCESCO. Ah!... je reconnais bien là le pouvoir suprême à Milan... tandis qu'il fait traîner le fils enchaîné... il amène son vieux père sur son passage...

LE CONNÉTABLE. Quoi!... cet homme maudit et déshonoré... cet homme qu l'on accuse... c'est mon fils!

FRANCESCO. Oh! je suis innocent... mon père... je suis innocent... Sans doute on n'a pas craint de vous dire: Le commandant Francesco a lâchement assassiné le procurateur... mais vous ne l'avez pas cru, mon père... oh! vous ne le croyez pas...

LE CONNÉTABLE. Non! mon enfant.... non... mais par quelle fatalité?..

RICCARDO, *interrompant le connétable.* J'ai arrêté le commandant les armes à la main, seul, auprès du corps du procurateur.

FRANCESCO. Mais il n'y avait pas de sang sur mon épée, justicier Riccardo... non plus que sur celle du comte, où vous espériez en trouver, n'est-ce pas?

RICCARDO. Les sénateurs vous jugeront, commandant.

LE CONNÉTABLE. Et c'est là le tribunal... malheureux père!... (*S'approchant du duc.*) Duc!... rappelez-vous la vie entière de Francesco... sa vie pleine de courage et de vertu, et vous repousserez vous-même l'horrible accusation qui pèse sur lui... rappelez-vous sa victoire... rappelez-vous ses services et les miens... faites justice, duc Marie Visconti! sauvez, sauvez mon fils!...

VISCONTI. Il est accusé d'avoir tué le mien, connétable.

FRANCESCO. Oh! ne suppliez pas... mon père... ne suppliez pas... des hommes de guerre doivent mourir en face de l'ennemi, et non pas demander grâce... ne suppliez pas, connétable.

LE CONNÉTABLE. Mais je suis ton pere... Francesco!..

UNE VOIX EN DEHORS. On ne passe pas!..

LA VOIX DE GASPARDO. Arrière... je veux parler au duc.

LA VOIX. A moi, soldats!

SCENE VI.

LES MÊMES, GASPARDO *entre accompagné de Piétro et suivi d'une sentinelle qui lutte avec lui. La désarmant et rejetant sa halleburde dehors* *.

Je veux entrer, moi... (*Apercevant Francesco.*) Le voici.

RICCARDO, *surpris*. Gaspardo!

VISCONTI. Que veut cet homme?

GASPARDO, *à Visconti*. Le commandant est-il condamné?.. répondez, mon prince, répondez...

VISCONTI. Qui es-tu?

GASPARDO, *se tournant vers le connétable*. Le tribunal a-t-il prononcé l'arrêt du commandant Francesco Sforce?.. Parlez... dites, connétable.

LE CONNÉTABLE. Non... le tribunal s'assemble...

GASPARDO. Dieu soit loué!... Je viens à temps...

VISCONTI, *à Gaspardo*. Mais qui es-tu donc, toi, qui nous interroges ainsi?

GASPARDO. Vous voulez savoir qui je suis?.. Je suis l'assassin du procurateur Contarini....

* Visconti, Gaspardo, Francesco, Riccardo, le connétable Piétro.

VISCONTI *et* RICCARDO. Que dit-il?...

FRANCESCO, *à part*. Encore cet homme!

LE CONNÉTABLE, *à Visconti*. Vous l'entendez, duc?...

GASPARDO. Le justicier Riccardo, qui a ramassé, dans la chambre du comte, le manteau du patron des gondoliers, laisse peser l'accusation sur le commandant... mais le gondolier vient apporter sa tête au tribunal et ses mains au justicier... C'est moi qui ai tué le procurateur. Je l'ai suivi cette nuit dans son appartement, où je l'ai tué... puis je me suis jeté dans le lac et j'ai nagé jusqu'au bord... J'ai bientôt appris que le commandant Francesco était compromis... je me suis dit alors: Laisser condamner un innocent à ma place, ce serait un crime dont le ciel me demanderait compte un jour... et je suis venu jusqu'ici pour y mourir sans remords, pour éclairer les juges, pour délivrer le commandant, et pour sauver mon ame, car j'ai la crainte de Dieu... Vous avez pour preuve mon manteau trouvé chez le comte... (*Jetant son épée à terre.*) Voici mon épée encore tachée de sang et de rouille... et que maintenant justice soit faite à tous!

LE CONNÉTABLE. Vous le voyez, duc!.. mon fils n'est pas coupable.

RICCARDO. Votre fils, connétable, est complice de cet homme, qui se perdra sans le sauver... je les accuserai tous deux.

GASPARDO. Quand j'ai frappé le comte, j'étais seul avec lui.

LE CONNÉTABLE. Seul!

RICCARDO. Et le commandant est celui que nous avons trouvé, seul, auprès du procurateur frappé.

VISCONTI, *à Francesco*. Qu'avez-vous à répondre, commandant?

FRANCESCO. J'ai seulement à dire qu'à l'heure où cet homme s'avoue coupable, moi j'atteste que je suis innocent.

VISCONTI. Quel dessein vous avait conduit à la villa du procurateur?

FRANCESCO. J'ai dit ce que j'avais à dire.

VISCONTI. Nous nous en rapporterons à la sagesse du tribunal; vous êtes accusés tous deux.

GASPARDO. Vous voulez savoir pourquoi le commandant était, la nuit passée, dans la villa du comte?.. eh! bien, je le sais, et je vais le dire!...

RICCARDO, *à part, en s'approchant*. Que va-t-il faire?

(Le connétable et Francesco expriment une grande inquiétude.)

GASPARDO, *à Riccardo*. Que voulez-vous, justicier?

RICCARDO. Je vous écoute.

GASPARDO. Je ne parlerai qu'au prince... éloignez-vous!..

(Sur un geste de Visconti, Riccardo s'éloigne, l'inquiétude est sur tous les visages.)

LE CONNÉTABLE. Mais moi... moi... son père!...

PIÉTRO. Laissez, mon général... laissez faire cet homme.

GASPARDO, *à Visconti, sur le devant de la scène*. Duc!... le commandant Francesco était, la nuit passée, chez le procurateur, parce que, pendant l'absence de l'époux, votre fille Blanche, comtesse Contarini, avait secrètement ouvert sa porte à son amant Francesco...

VISCONTI, *effrayé*. Grand Dieu!...

GASPARDO, *élevant la voix*. Le commandant était chez le comte?..

VISCONTI, *l'interrompant*. Parle plus bas.

GASPARDO, *continuant à voix basse*. Parce que sa passion l'avait entraîné où me guidait ma haine.

VISCONTI, *à part*. Oh! j'aurais dû le prévoir...

GASPARDO. Les lois de Milan condamnent à mort le meurtrier, et les adultères à la flétrissure!.. eh bien! le tribunal nous jugera tous trois, puisqu'il me faut tout dévoiler.

VISCONTI. Mais, malheureux, tu vas perdre ma fille...

GASPARDO. Vous la sauverez, duc... vous êtes le maître.

VISCONTI, *dans une grande agitation*. Non... il n'y a pas de pouvoir qui puisse effacer une tache de déshonneur. Quand un bruit public... l'imprime au front d'une femme... non... il me faut ton silence.

GASPARDO. Vous rendrez de suite au commandant sa liberté... et à l'heure de ma mort vous me donnerez pour confesseur le franciscain Raphael... voilà tout.

VISCONTI, *à part*. Oh... mon Dieu!... j'ai sacrifié ma fille, et vous m'en punissez bien cruellement. (*A Gaspardo.*) Et à ces deux conditions, ce secret!...

GASPARDO. Sera demain mort avec moi.

RICCARDO. Duc! les sénateurs attendent l'accusé...

VISCONTI, *désignant Garpardo*. Le voici!... qu'on s'empare de cet homme.

RICCARDO. Mais, mon prince...

VISCONTI. La justice du duc le veut, et qu'on laisse libre le commandant Francesco Sforce injustement accusé.

LE CONNÉTABLE, *avec joie*. Libre. .

RICCARDO. Mais pourtant...

VISCONTI. Silence! il le faut ainsi.

(Il sort.)

LE CONNÉTABLE. Libre... Francesco, mon fils!..

FRANCESCO, *délivré se jetant dans ses bras*. Mon père!..

LE CONNÉTABLE. Oh!.. je serais mor s'ils t'avaient tué... mon enfant...

GASPARDO, *les observant*. Comme ils s'aiment!.. (*avec regret*) et rien... pour moi... rien... malheureux pere! malheureux père!..

UN DES FAMILIERS, *le poussant*. Allons!.. marchez.

GASPARDO, *sortant avec les gardes*. Que Dieu me prenne en pitié.

RICCARDO, *regardant le connétable et le commandant qui expriment leur bonheur*. Mais il y a donc toujours un ange ou un démon qui veille sur cette famille... malédiction!

(Il sort.)

SCENE VII.

PIÉTRO, LE CONNÉTABLE, FRANCESCO.

LE CONNÉTABLE, *serrant de nouveau Francesco dans ses bras*. Mon Francesco! il n'y a qu'un instant si près de la mort... et maintenant... sauvé!

FRANCESCO. Oh! mon père, il s'est passé tant de choses depuis quelques heures, que je n'ose croire encore... qu'il me semble... oh! mais je suis libre, bien libre... venez, venez près de moi... laissez-moi me convaincre. (*A Piétro qui est pensif.*) Viens aussi, Piétro... mais que fais-tu? tu ne parais pas partager notre joie, tu ne m'as pas encore tendu la main.

PIÉTRO, *lui prenant la main*. Oh! pardon... mon commandant.. mais, avant de manifester ma joie à celui qui a la vie sauve... je jetais un dernier regard à ce pauvre homme qui va mourir.

FRANCESCO, *vivement*. Il ne mourra pas, Piétro.

LE CONNÉTABLE. Oh! le pauvre malheureux ne leur échappera pas...

FRANCESCO. Il échappera, mon père... je le sauverai.

LE CONNÉTABLE. Et comment? qu'espère-tu donc?.. obtenir sa grâce?..

FRANCESCO. La grâce d'un condamné ne s'obtient pas à Milan... mais je le sauverai, dussé-je appeler à mon aide tous mes amis et mes soldats pour l'arracher de leurs mains...

LE CONNÉTABLE. Que dis-tu?..

FRANCESCO. Vous ne savez pas, mon père... ce que cet homme a fait pour moi... Ecoutez, vous me demandiez cette nuit : la femme que tu aimes est-elle belle?.. Cette femme, mon père, c'est la comtesse Contarini.

LE CONNÉTABLE, *effrayé*. La femme du procurateur!

FRANCESCO. Et si l'on m'a trouvé dans la maison du comte, c'est que j'y étais allé pour elle.

LE CONNÉTABLE. Imprudent!

FRANCESCO. Oui, mon père, c'était une grande imprudence... car le comte me suivait en méditant ma mort... et, lorsqu'armé comme en un jour de guerre, il levait à deux mains son épée sur moi, sans armes, sans espoir de salut... cet homme, se jetant entre nous deux, l'a tué pour me sauver... La fatalité m'a fait tomber entre les mains du justicier Riccardo. Cet homme vient de me sauver encore en se perdant... et je ne le délivrerais pas à mon tour!.. Oh! je ne serais qu'un ingrat et qu'un lâche.

LE CONNÉTABLE. Mais tu ne pourrais y réussir qu'en attaquant ouvertement le pouvoir.

FRANCESCO. Oui, le pouvoir qui m'a ravi celle que j'aimais... le pouvoir qui voulait ma mort hier, et la veut encore aujourd'hui... et que je veux attaquer en face.

LE CONNÉTABLE. Mais sais-tu, Francesco... qu'une telle pensée peut entraîner ta mort?

FRANCESCO. Ils l'ont jurée, ma mort.

LE CONNÉTABLE. Sais-tu qu'ils feront inscrire ton nom parmi ceux des traîtres à la patrie?..

FRANCESCO. Des nobles qui oppriment ne sont pas la patrie... D'ailleurs je dois sauver cet homme!

LE CONNÉTABLE. Et peux-tu jouer contre sa tête la tienne pleine d'avenir?... contre sa vie obscure, la tienne déjà glorieuse? .

FRANCESCO. Je lui dois dévouement pour dévouement.

LE CONNÉTABLE. Mais son dévouement superbe n'a perdu que lui seul.... et le tien, Francesco, le tien, pourrait te perdre avec cent autres, peut-être.... avec moi!..

FRANCESCO. Hélas!.. mon père... vous avez raison...

PIÉTRO, *s'avançant*, *à part*. Le commandant va céder.

FRANCESCO. Mais il faudra donc le laisser mourir.

PIÉTRO, *élevant la voix*. Et d'ailleurs, commandant, cet homme s'est dévoué pour vous ce matin, et pour la justice, c'est vrai! mais hier, en frappant le comte, il accomplissait une vengeance personnelle. Vous pouvez l'ignorer, vous... mais je le sais, moi, son compagnon de taverne, auquel il a dit souvent : Je tuerai à Visconti quelqu'un de sa famille..... Piétro parce qu'il y a vingt-cinq ans, Visconti a cruellement assassiné, dans ma cabane, à Plaisance, ma pauvre femme qui résistait à sa passion, à sa violence...

LE CONNÉTABLE. Que dit-il?

PIÉTRO, *continuant*. Il me l'a tuée jeune et vertueuse... m'a-t-il dit; il m'a proscrit, et je suis revenu plein de haine.... j'ai voulu lui ravir sa fille... dont la douceur m'a désarmé... mais je lui tuerai son gendre, puis il a tué le procurateur, et il vient mourir vengé.

LE CONNÉTABLE, *à part*. Oh! mes souvenirs!.. mes souvenirs!..

PIÉTRO, *continuant*. Et vous auriez, commandant, cent fois tort de sortir votre épée du fourreau pour délivrer cet homme. (*Au connétable*, *avec pénétration.*) N'est-ce pas, mon général?

LE CONNÉTABLE, *bas à Piétro*, *dans une affreuse agitation*. Visconti le gouverneur a tué la femme de cet homme, dis-tu?

PIÉTRO. Oui, mon général.

LE CONNÉTABLE. Dans une cabane, à Plaisance?

PIÉTRO. Oui, mon général.

LE CONNÉTABLE. Il y a vingt-cinq ans?

PIÉTRO. C'est là ce que m'a dit l'accusé Gaspardo.

LE CONNÉTABLE. Gaspardo!.... Gaspardo!... (*A part.*) C'est bien son nom...

FRANCESCO.. Mais qu'avez-vous, mon père? vous pâlissez?

LE CONNÉTABLE. Rien, je n'ai rien!.... (*A part.*) Gaspardo qui s'est dévoué!.. oh! c'est lui... c'est bien lui...

PIÉTRO, *regardant dans la coulisse*. Les sénateurs se retirent, on l'emmène dans les prisons du palais ducal.... les soldats reviennent de ce côté... il est jugé maintenant.

(Des soldats traversent le fond de la scène.)

LE CONNÉTABLE, *aux soldats*. Quel est l'arrêt du tribunal?..

MICHIELLI. Le tribunal a ordonné que l'échafaud soit dressé avant le coucher du soleil.

(Il sort avec les gardes.)

LE CONNÉTABLE. Il faut sauver cet homme, Francesco... il le faut, tu le dois, je le veux.

FRANCESCO. Nous le sauverons, mon père, mais... comment?..

LE CONNÉTABLE. Silence! peut-être les espions du palais veillent à l'entour de nous; suis-moi, Francesco, viens!... sortons d'ici... (*à Piétro*) et dois-je compter sur Piétro?

PIÉTRO. Aujourd'hui comme en un jour de bataille, mon général.

LE CONNÉTABLE, *avec réflexion*. Gaspardo le pêcheur... (*Avec précipitation.*) Venez... suivez-moi.

FRANCESCO. Où donc?...

LE CONNÉTABLE. A l'arsenal!

FRANCESCO *et* PIÉTRO. A l'arsenal!...

(Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

RICCARDO, MICHIELLI.

RICCARDO *à Michelli qui lit à voix basse un parchemin, et qui se hâte de le cacher.* Michielli! le connétable a obtenu du duc l'autorisation de voir le condamné.

MICHIELLI. Quoi! le duc permettra que le connétable pénètre dans les prisons du palais ducal?

RICCARDO. Non... il ordonne que, pour cette entrevue, Gaspardo soit amené dans cette chambre qui sera fidèlement gardée.

(Il sort.)

MICHIELLI. C'est bien...

BRABANTIO, *entrant de la gauche et pliant un parchemin.* J'avais prévu le cas, je gagnerai les dix mille pièces d'or.

MICHIELLI, *après l'avoir observé.* Mais n'est-ce pas encore Brabantio?

BRABANTIO. Eh! n'est-ce pas Michielli?

MICHIELLI. Lui-même... Te voilà sous l'uniforme des vétérans.

BRABANTIO. Et toi sous celui des familiers.

MICHIELLI. Oui, j'en fais aujourd'hui le service au palais... et toi, que viens-tu faire ici?

BRABANTIO. Je viens de prévenir le duc de la fameuse conspiration.

MICHIELLI. Une conspiration!

BRABANTIO. Tramée par le connétable.

MICHIELLI Et comment en as-tu surpris le secret?

BRABANTIO. En fraternisant avec les conspirateurs.

MICHIELLI. Et qu'as-tu appris?

BRABANTIO. Qu'à la tombée du jour, au signal que donnera le connétable en faisant sonner la cloche de Saint-Pierre... plusieurs compagnies de soldats révoltés doivent, sous la conduite du commandant, se précipiter sur la Piazza, pour y renverser l'échafaud dressé, tandis que les habitans des faubourgs se répandront par la ville en demandant la grâce de l'accusé Gaspardo, qu'ils appellent le sauveur du commandant Sforce.

MICHIELLI. Et quelle a été ta récompense pour en avoir prévenu le duc?

BRABANTIO. Puis-je me fier à toi?

MICHIELLI. Comme à un vieux camarade.

BRABANTIO. Alors, regarde... et lis.

MICHIELLI, *lisant.* « Je m'engage à payer » à Brabantio la somme de dix mille du- » cats, le jour et à l'heure où il me livrera » prisonnier le commandant Francesco » Sforce, rebelle à son souverain. » Diable!.. et que vas-tu faire?

BRABANTIO. Tout mon possible pour gagner les dix mille pièces d'or...

MICHIELLI. Et tu peux t'approcher du commandant à l'aide de ce costume?

BRABANTIO. Tout-à-l'heure je lui serrais les mains en lui jurant fidélité. Mais le temps me presse... mes confrères m'attendent, adieu.

MICHIELLI. Bonne chance, Brabantio...

BRABANTIO. Que le ciel te la rende!.. adieu

SCENE II.

MICHIELLI, *seul.*

Il va livrer le commandant... bien... relisons un peu cette promesse que m'a donnée la comtesse Blanche, quand elle croyait le commandant condamné par le tribunal... (*Il lit.*) « A Michielli le fami- » lier je jure d'abandonner tous mes » diamans, le jour de la mise en fuite du » commandant Francesco Sforce... moi, » Blanche de Visconti, j'en ai fait le ser- » ment sur l'Evangile...» Vivat... et, quand Brabantio aura livré le commandant pour les dix mille ducats, je le délivrerai, moi, pour gagner les diamans... Mais voici la comtesse...

SCENE III.

BLANCHE, MICHIELLI.

BLANCHE. Je te cherchais, Michielli!

MICHIELLI. J'espérais vous rencontrer ici. comtesse.

BLANCHE. Tu sais que l'on a reconnu l'innocence du commandant, et que mon père lui a fait justice.

MICHIELLI, *avec un soupir.* Oui... comtesse... et je me mettais en devoir de vous rendre cette promesse...

BLANCHE, *prenant le parchemin.* Donne! je vais l'anéantir...

MICHIELLI. Croyez-moi, comtesse... ne vous hâtez pas!

BLANCHE. Pourquoi? ne prouve-t-elle pas que nous sommes tous deux coupables, moi, d'avoir voulu t'acheter, toi, d'avoir voulu te vendre?

MICHIELLI. C'est vrai, comtesse... mais elle pourrait servir à renouveler nos engagemens.

BLANCHE. Est-ce que le commandant est encore en danger?

MICHIELLI. Ne détruisez pas ce parchemin, madame, avant la fin de la journée.

BLANCHE. Est-ce que l'on voudrait encore attenter à la liberté du commandant?

MICHIELLI. Je ne puis maintenant vous en dire plus long... réfléchissez! comtesse.

SCENE IV.

BLANCHE, *puis* RAPHAEL.

BLANCHE, *seule.* Quel peut être le sens des paroles de cet homme? oh!.. me voilà encore en proie à cette horrible anxiété... peut-être encore forcée de lutter secrètement contre mon père et son sénat... Oh! pourquoi suis-je entraînée par cette force irrésistible et par ce pressentiment, qui me dit sans cesse, que si le commandant mourait... je mourrais aussi.

RAPHAEL, *entrant vivement, suivi de plusieurs dames du Rosaire.* Je viens à vous, ma fille, de la part du duc de Milan, qui a appris ou deviné votre amour pour le commandant.

BLANCHE. Grand Dieu!

RAPHAEL. Mais, ainsi que le confesseur, le père a compris que cet amour mérite plus d'indulgence que de colère... et sa prudence veut vous éloigner.

BLANCHE. Il veut m'éloigner?

RAPHAEL. D'après ses ordres, vous vous retirerez au couvent des Dames-du-Rosaire, et vous reparaîtrez à la cour après l'expiration de votre deuil.

BLANCHE. Mon père, qui sait mon amour, se hâte de m'éloigner, parce qu'il crain que sa fille le supplie d'épargner le commandant.

RAPHAEL. Le commandant n'a plus rien à craindre.

BLANCHE. Mon père!.. le familier Michielli vient de me conseiller de ne pas détruire cette promesse.

RAPHAEL. Que veut-il dire?

BLANCHE. Je n'ai pu obtenir de lui d'autre explication.

RAPHAEL. Je viens de voir un vétéran de l'armée causer dans le palais ducal avec Riccardo... Qu'a-t-il à dire au justicier? que vient-il faire ici?.. Est-ce qu'il y aurait trahison?

BLANCHE. Que dois-je faire, mon père?

RAPHAEL. Obéir au duc de Milan, ma fille, car il y a pour vous, dans ses paroles, la volonté d'un père, et les ordres d'un souverain. Il faut partir, et m'abandonner cette promesse, avec laquelle, s'il y a lieu, j'agirai en votre nom.

BLANCHE, *lui donnant le parchemin.* La voici, mon père... je partirai... mais promettez-moi, oh! promettez-moi de faire tout pour qu'il vive.

RAPHAEL. Fiez-vous à moi, ma fille.

(Une dame du Rosaire s'approche de Blanche.)

BLANCHE. Je vais vous accompagner, ma sœur. (*A Raphaël.*) Vous viendrez me visiter, n'est-ce pas, mon père?

RAPHAEL. Je l'espère, ma fille, avant peu.

(Après un regard d'intelligence avec le franciscain, Blanche sort avec les dames du Rosaire.)

RAPHAEL, *mettant le parchemin dans sa poitrine.* Et maintenant il faudra bien que Michielli m'en dise davantage.

(Il sort à gauche.)

SCENE V.

RICCARDO, GASPARDO.

RICCARDO *entre à droite, suivi de gardes qui amènent Gaspardo les mains enchaînées. Prenant deux gardes à part.* Vous deux à cette porte, et qu'elle ne s'ouvre que pour le connétable.

(Les deux gardes sortent par le fond.)

GASPARDO. Que me veut-on donc encore.., encore m'interroger?

(Riccardo sort sans répondre.)

SCENE VI.

GASPARDO, *seul*, *puis* LE CONNÉTABLE.

GASPARDO, *après avoir regardé autour de lui.* Ils m'ont laissé seul... Mon Dieu! qu'il est affreux de penser que l'on va mourir pour son enfant.. qui ne verra dans votre mort que la sentence exécutée sans deviner le sacrifice... Mourir sans l'avoir embrassé!... Oh! pourquoi ne me suis-je pas jeté au-devant de lui... pourquoi ne lui ai-je pas dit : C'est moi qui suis ton père, et voilà la tombe de ta mère... J'aurais eu au moins un peu d'affection.. et mon enfant m'aurait pleuré le lendemain de ma mort: Mais non, mon Dieu! non!... Je n'ai pas de regrets... je n'ai que de la faiblesse..... Vous m'avez donné un fils... le jour où je devais me séparer de lui, vous m'avez envoyé un ange gardien pour le veiller... mon Dieu! soyez béni! Il a grandi plein de vertus... je l'ai vu triomphant!.. mon Dieu! soyez béni!... Contarini allait le frapper quand vous m'avez prévenu... Le tribunal voulait sa mort, et vous avez permis qu'à la place de sa vie, riche de gloire et d'avenir, je puisse donner la mienne, obscure et presque achevée... Seigneur!.. Seigneur! soyez béni!..

LE CONNÉTABLE, *d'une voix sententieuse.* Si jamais tu es dans le malheur.... toi, ton père, ton frère, ta femme ou ton enfant...

GASPARDO, *surpris.* Le connétable!

LE CONNÉTABLE. Le porte-enseigne Jacoppo Sforce n'aura pas oublié qu'il t'aura dû son salut!...

GASPARDO. Que dit-il?

LE CONNÉTABLE. Voilà ce que disait, il y a vingt-cinq ans, un fugitif à un pêcheur de Plaisance... et le pêcheur lui a répondu : J'ai ma femme à venger... emporte mon enfant dans ta fuite... si dans huit jours tu ne me revois pas, tu lui donneras ton nom et sa part de ton pain... Le condottier a compté les huit jours, et le pêcheur n'est pas venu.

GASPARDO. Hélas! le pêcheur gisait alors sur une galère d'exil.

LE CONNÉTABLE. Et le condottier a attendu cinq ans pendant lesquels il a veillé sur l'enfant malade et condamné. Au bout des cinq ans, ses soins, ses veilles et ses prières avaient rendu la santé à l'enfant.. Le pêcheur n'avait point reparu... on n'avait eu de lui ni nouvelle, ni message, et le condottier, devenu chef de sa troupe, a reconnu l'enfant.

GASPARDO. Merci, mon bienfaiteur!... Alors le pêcheur, injustement déporté en Orient, gémissait sans espoir, en se courbant à de pénibles travaux... Et quinze ans plus tard, le temps de mon exil était expiré, quand l'armée milanaise venait de vaincre auprès de Constantinople, je courus sur son passage, espérant rencontrer le porte-enseigne Sforce parmi les soldats ou condottiers... Je les vis passer tous et ne le trouvai point.... Bientôt je vis s'approcher le connétable, et crus reconnaître en lui l'homme que je cherchais... A sa droite il y avait un jeune officier qu'on appelait son fils... un jeune homme au visage noble et fier... et sur ce visage je vis l'image entière de ma Catarina! je reconnus mon fils!... Mon cœur bondit dans ma poitrine, et l'émotion m'empêcha de crier... Je m'approchai du jeune officier... je m'en approchai bien près; mais je ne lui ai pas dit : On t'a trompé, mon enfant, ce n'est pas le connétable qui est ton père,... c'est l'exilé qui revient... je ne lui ai pas dit : Jette à terre ton collier d'or et ton épée de capitaine... remplace ton pourpoint de velours par la cagoule du pauvre... Je ne lui ai rien dit de tout cela..... car alors j'eusse brisé son avenir, et, peut-être, déchiré son cœur; il vous aimait tendrement, connétable, et ne m'avait jamais vu... j'ai souffert... je me suis résigné... et, les yeux fixés sur le jeune homme, j'ai suivi jusqu'au terme du voyage l'armée qui vous ramenait à Milan.

LE CONNÉTABLE. Pauvre Gaspardo!... généreux Gaspardo!... et après tant de dévouement, Dieu permet que je te retrouve enchaîné!...

GASPARDO. Oh! Dieu ne m'a pas abandonné, car j'ai vu mon enfant victorieux... et c'est à vous, connétable, que je dois tout cela!... Oh!... laissez-moi, connétable, vous rendre grâce et vous bénir... (*Le connétable veut l'empêcher de s'agenouiller; tombant à genoux.*) Oh!... laissez-moi, connétable, laissez-moi vous embrasser les genoux...

LE CONNÉTABLE, *le relevant.* A mes pieds... toi... toi qui n'as pas abrégé l'existence du vieillard en rappelant vers toi ton enfant... toi qui, il y a vingt-cinq ans... Oh! lorsqu'après vingt-cinq ans de séparation, deux amis se retrouvent... quand le ciel les met face à face avec des larmes dans les yeux et des battemens dans le cœur, ils ne doivent pas s'agenouiller... Gaspardo... mais se tendre les bras et s'embrasser tous deux...

(Ils se serrent dans les bras l'un de l'autre.)

LE CONNETABLE. Et personne n'a jamais pénétré ce secret, n'est-ce pas?

GASPARDO. Si, connétable, si... deux compagnons qui ont jadis partagé mes malheurs, mon exil...

LE CONNÉTABLE. Et tous deux, ils sont morts?

GASPARDO. Non, connétable, ils vivent.

LE CONNÉTABLE. Et où sont-ils?

GASPARDO. A Milan.

LE CONNÉTABLE, *effrayé*. A Milan?

GASPARDO. Oh! ne craignez rien, ils sont sûrs et fidèles.

LE CONNÉTABLE, *inquiet*. Leurs noms?

GASPARDO. L'un d'eux est le franciscain Raphaël.

LE CONNÉTABLE. C'est un saint homme; mais l'autre.

GASPARDO. Le brigadier Piétro.

LE CONNÉTABLE. Mon fidèle Piétro. Oh! je comprends maintenant pourquoi tous deux ils ont voulu se dévouer pour ta délivrance...

GASPARDO. Que dites-vous, ma délivrance!

LE CONNÉTABLE. Oui, que nous avons résolue.

GASPARDO. Pour vous sauver, il m'a uffi de vous aider à fuir; mais moi je suis captif et condamné. Vous ne pourriez me sauver que par force et qu'en risquant de vous perdre. Non... laissez-moi vous remercier et mourir.

LE CONNÉTABLE. Mourir, dis-tu?...mais tu n'as donc pas d'ambition pour lui?..

GASPARDO. De l'ambition pour lui!.. si, connétable, si!..

LE CONNÉTABLE. Et tu parles de mourir... maintenant que je suis parvenu à lui donner un commandement qui l'a couvert de gloire... et que tu l'as délivré de Contarini, qui travaillait à sa perte... Sais-tu que j'ai eu vingt fois le trône en ma puissance?.. mais ayant été grossièrement élevé par des bergers, et ne sentant en moi que le génie de la guerre et l'éducation d'un soldat, j'ai craint d'y monter... mais j'ai donné à Francesco toute la force qu'il faut pour porter une couronne...

GASPARDO. La vie... connétable... la vie... car vous venez de me donner un espoir qui dévore comme la fièvre, et qui fait que la vue du bourreau me glacerait d'épouvante...

LE CONNÉTABLE. On va demander ta grâce... et ce que Visconti refuse maintenant, tout-à-l'heure il l'accordera à la demande de l'armée, et tu vivras, Gaspardo, sans fuite et sans proscription.

GASPARDO. Vous me donnez la vie... maintenant... que vous donnerai-je en échange?..

LE CONNÉTABLE. Tu garderas le secret de la naissance de Francesco jusqu'au lendemain de ma mort.

GASPARDO. Je le jure devant Dieu.

LE CONNÉTABLE. Alors, mon testament lui dévoilera tout, et Francesco t'appellera son père... après ma mort, entends-tu? Maintenant, Gaspardo, espoir et confiance, adieu!

GASPARDO, *se jetant à ses genoux*. Oh, que les bontés du ciel vous récompensent, connétable... puissent mes prières et mes larmes de reconnaissance...

LE CONNÉTABLE, *se débarrassant de lui*. Ne me retiens pas davantage...

GASPARDO. Que le ciel soit avec vous!..

(Le connétable ouvre la porte du fond.)

UNE SENTINELLE. On ne passe pas!

LE CONNÉTABLE. Je suis le connétable Sforce.

LA SENTINELLE. Nous venons de recevoir l'ordre de barrer le passage au connétable.

SCENE VII.

LES MÊMES, VISCONTI, MICHIELLI.

MICHIELLI, *annonçant à droite*. Son altesse le duc de Milan.

LE CONNÉTABLE, *qui entre suivi de Riccardo*. Duc, pourquoi suis-je ici prisonnier?

VISCONTI. Parce que j'avais donné l'ordre que l'on vous retînt jusqu'à ce que le commandant, votre fils, soit en ma puissance...

LE CONNÉTABLE, *inquiet*. Et maintenant...

VISCONTI. Vous êtes libre. (*Appelant.*) Michielli!

MICHIELLI. Monseigneur?

VISCONTI. Que le commandant soit conduit dans une des salles du palais qui donnent sur la cathédrale; et sitôt que sonnera la cloche de Saint-Pierre... qu'il meure sans pitié, sans pardon... va... (*Michielli sort.*) Maintenant, connétable, je vais faire lever la consigne qui vous retient ici; allez, et faites soulever les faubourgs de la ville... faites sonner la cloche qui doit donner le signal de la révolte...

GASPARDO, *à demi-voix au connétable*. Sauvez notre enfant... général... sauvez-le...

VISCONTI, *s'étant approché de Gaspardo*. Toi, Gaspardo... tu m'as demandé pour

confesseur, à l'heure de ta mort, le franciscain Raphaël .. tu as été fidèle au serment que tu m'as fait... je serai fidèle au mien. (*A Riccardo.*) Riccardo! qu'on fasse venir le franciscain Raphaël. (*Riccardo sort.*) (*Au connétable.*) Venez, connétable, le duc Marie Visconti veut vous faire les honneurs jusqu'aux portes de son palais.

LE CONNÉTABLE, *avec rage*. Oh! les traîtres! les traîtres!..

(Il sort lentement, accompagné du duc; Gaspardo reste anéanti.)

RICCARDO, *faisant entrer Raphaël*. Entrez, frère Raphaël... et hâtez-vous de donner vos consolations à cet homme.

(Il sort.)

SCENE VIII.

GASPARDO, RAPHAEL.

GASPARDO, *se mettant à genoux*. Viens, frère, viens m'absoudre de mes fautes... car je vais mourir...

RAPHAEL. Avant l'absolution, Gaspardo, je t'apporte l'espoir.

GASPARDO. J'ai trop souffert pour pouvoir espérer.

RAPHAEL. Écoute...

GASPARDO, *désignant Michielli qui vient d'entrer*. Silence! on nous espionne... regarde!...

RAPHAEL. Michielli!...

MICHIELLI, *appelant à demi-voix*. Frère Raphael!... (*Raphaël s'approche de lui. Gaspardo, tremblant, prête l'oreille.*) J'ai pu gagner les familiers.

RAPHAEL. Et les gardes?

MICHIELLI. Sont endormis dans l'ivresse.

GASPARDO, *à part*. Que dit-il?

MICHIELLI. Et tout-à-l'heure je croyais le succès certain, quand j'ai aperçu Brabantio, l'espion, qui veille au bas de l'escalier du Léopard... Tout serait perdu si cet homme donnait l'alarme; il faudrait qu'un bras vigoureux, qu'une bonne rapière le contraignît au silence, sans quoi je renonce à tout.

RAPHAEL. Et tu n'espères pas le gagner comme les autres?

MICHIELLI. Il refuserait tout, c'est un ennemi du commandant.

RAPHAEL. Fais parvenir jusqu'ici le brigadier Piétro, et je réponds de tout.

MICHIELLI. Je vais l'amener.

RAPHAEL. Eh bien, frère, maintenant, espères-tu?

GASPARDO. Je demande pardon à Dieu d'avoir douté de sa sainte bonté.

RAPHAEL. Sitôt libre, le commandant fera sonner la cloche pour appeler les révoltés, qui demanderont ta grâce et renverseront ton échafaud...

GASPARDO. Et qui vous a ouvert le chemin?

RAPHAEL. L'amour de la comtesse Blanche... Son père a tué ta femme, et la justice de Dieu lui a donné une fille qui aura sauvé ton fils.

SCENE IX.

LES MÊMES, PIÉTRO.

RAPHAEL, *voyant entrer Piétro*. Voici Piétro.

PIÉTRO, *courant à Gaspardo*. Gaspardo... laisse-moi d'abord te presser dans mes bras.

GASPARDO. Mon brave ami!

PIÉTRO. Et maintenant, compagnons, parlez, que voulez-vous de moi?

RAPHAEL. De tous les soldats qui gardent le commandant, un seul est contre nous... celui-là veille au bas de l'escalier du Léopard et se nomme Brabantio.

PIÉTRO. Je l'ai vu; ensuite?

RAPHAEL. Pour l'attaquer, il faut un homme courageux et prudent, un homme dévoué.

PIÉTRO. Est-ce tout?

RAPHAEL. C'est tout.

PIÉTRO. Frères, nous nous reverrons, peut-être, tous trois sur l'échafaud... mais, si Dieu le veut, si nous réussissons, c'est ici que nous nous retrouverons. Quant à Brabantio, Raphaël, un pater pour son ame.

RAPHAEL. Le duc!..

SCENE X.

LES MÊMES, VISCONTI, RICCARDO *puis* LE CONNÉTABLE.

VISCONTI, *suivi de Riccardo, après avoir descendu lentement la scène*. Laissez-nous, frère Raphaël. (*Raphaël sort. A Riccardo.*) Maintenant, Riccardo... fais entrer le connétable. (*Riccardo sort. A part.*) Guerre de ruse a toujours sauvé les Visconti... il faudra bien qu'il cède...

LE CONNÉTABLE, *entrant*. Vous m'avez fait appeler, duc? que me voulez-vous?

GASPARDO, *surpris*. Le connétable!

VISCONTI. Je veux vous proposer un traité de paix...

LE CONNÉTABLE. Et si je ne l'accepte pas ?

VISCONTI. Vous serez libre de sortir du palais ducal, quoi qu'il advienne.

LE CONNÉTABLE. J'exige un serment solennel.

VISCONTI. Sur quoi ?

LE CONNÉTABLE. Sur la sainte croix du Christ.

VISCONTI. Je jure sur la sainte croix du Christ, que la personne du connétable sera, dans mon palais, inviolable et sacrée pour tous. Si je me parjure, que Dieu me frappe de sa colère.

LE CONNÉTABLE. Maintenant, parlez.

VISCONTI. J'ai en ma puissance le commandant, et cet homme. (*Il désigne Gaspardo.*) Je laisserai libre votre fils, et j'exilerai Gaspardo, au lieu de le faire mourir !..

LE CONNÉTABLE. A quelles conditions ?

VISCONTI. Les voici : nous monterons tous deux à cheval sur l'heure, nous assemblerons tous les officiers de notre armée, et devant eux vous déclarerez que, trop âgé pour supporter les fatigues, vous abandonnez le commandement, que je veux prendre à votre place. Vous me rendrez votre épée de connétable.... et vous vous retirerez paisible dans votre manoir.

LE CONNÉTABLE. Quoi ! vous voulez que je me dégrade moi-même ! Depuis vingt ans mes vieux soldats m'ont toujours suivi malgré leur âge, et vous voulez que j'abandonne mes soldats !..

VISCONTI. Cet amour de l'armée vous a fait trop puissant.

LE CONNÉTABLE. Vous voulez que je rende mon épée de connétable, que j'ai reçue du peuple !

VISCONTI. L'éclat de cette épée que vous a donnée le peuple vous rend maître du peuple, et je la veux.

LE CONNÉTABLE. Vous voulez que le vieux général aille attendre la mort dans son château, tandis que ses compagnons d'armes iront glorieusement au-devant d'elle sur les champs de bataille ?

VISCONTI. Vous espériez faire un champ de bataille de ma cité.

LE CONNÉTABLE, *inquiet.* Et mon fils... quel serait son sort ?..

VISCONTI. Je choisirai mes chefs, comme vous avez choisi les vôtres.

LE CONNÉTABLE. Vous voulez à la fois abréger les jours du vieillard, et briser l'avenir du jeune homme.

VISCONTI. A ces conditions seulement, le jeune homme ne sera pas jugé comme rebelle à son prince, et le vieillard n'aura pas à pleurer son fils... Consentez-vous ?

(On entend sonner la cloche.)

GASPARDO, *avec joie.* La cloche de Saint-Pierre ?

LE CONNÉTABLE, *effrayé.* C'est impossible... sans mon ordre...

VISCONTI. C'est la cloche qui appelle aux armes les rebelles.

LE CONNÉTABLE. Et qui appelle les bourreaux de Francesco... Duc... arrêtez leurs bras... suspendez son arrêt... j'étoufferai la révolte.

VISCONTI. Point de pitié.

LE CONNÉTABLE. Duc, je renonce à tout... je m'humilierai devant tous... Je me traîne à vos pieds... tenez, voici mon épée... grâce pour mon enfant...

GASPARDO, *s'avançant.* Gardez cette épée, connétable... vous en aurez besoin pour rallier le peuple.

LE CONNÉTABLE. Mais ils vont le tuer.

GASPARDO. Cette cloche annonce sa délivrance, et c'est lui qui la fait sonner.

LE CONNÉTABLE. Que dis-tu ?

GASPARDO. Que la trahison nous avait perdus... que la trahison nous sauve... et que le commandant vous attend au rendez-vous, connétable !..

VISCONTI, *furieux.* Oh ! cet homme a menti.

RICCARDO, *accourant.* Duc ! Michielli nous a trahis... Brabantio vient d'être tué, le commandant n'est plus entre nos mains...

VISCONTI. Enfer !..

LE CONNÉTABLE. Duc, cet homme n'a pas menti... je garde mon épée... et maintenant la guerre.

VISCONTI. Va-t'en, connétable, va-t'en ; mon serment te fait sacré pour tous dans mon palais.. mais, une fois hors de ces murs, tu ne seras plus inviolable... va-t'en.

LE CONNÉTABLE. Espoir et courage, Gaspardo... Place à moi, sentinelles !... place à moi !...

(Il sort.)

SCENE XI.

VISCONTI, RICCARDO, GASPARDO.

VISCONTI. Que nos archers se portent sur la cathédrale.

RICCARDO. Ils sont en route.

VISCONTI. Je veux passer en revue mes gardes.

RICCARDO. Je viens de leur envoyer l'ordre de se réunir dans la cour du palais.

VISCONTI. Bien, Riccardo... toujours

prévoyant. Il faut, à présent, découvrir qui a gagné Michielli.

RICCARDO. Nos espions le découvriront.

GASPARDO, *élevant la voix*. Celui qui a gagné Michielli est un homme dont, il y a vingt-cinq ans, Marie Visconti a déshonoré la fiancée; celui qui a poignardé Brabantio.. l'espion, est un homme dont, il y a vingt-cinq ans, Marie Visconti a déshonoré la sœur...

VISCONTI. Mais quel homme es-tu donc, toi qui a tous les secrets... toi, l'homme obscur pour qui le peuple s'arme, qui es-tu?

GASPARDO. Je suis Gaspardo le gondolier... Gaspardo le proscrit... Gaspardo le pêcheur de Plaisance, dont, il y a vingt-cinq ans, le gouverneur a tué la femme... Insensé, qui as pu croire que les trois hommes frappés du même déshonneur ne se vengeraient pas.

VISCONTI. Malheur à vous tous!

GASPARDO. Le ciel est pour nous.

VISCONTI. Non, car il te laisse en mon pouvoir.

GASPARDO. Les deux autres sont libres.

VISCONTI. Je t'arracherai leurs noms.

GASPARDO. M'arracher leurs noms... je défie ta torture et ton inquisition.

VISCONTI. Et moi, je t'y condamne. Qu'on traîne cet homme à la torture... (*les soldats le saisissent*) et demain, je serai vengé. Déjà la cloche a cessé de sonner. N'est-ce pas, Gaspardo, que ce silence est effrayant, et te fait pressentir que mes archers se sont emparés de tes complices.

GASPARDO. Vous vous trompez, duc Marie Visconti... mes complices ont repoussé vos archers.

(La cloche commence à sonner avec vigueur.)

VISCONTI. Malédiction!

LE CAPITAINE, *entrant*. Duc, je viens d'amener trois compagnies de vos gardes dans la cour du palais.

VISCONTI. Bien, capitaine Fabricio... je vous suis. (*A Riccardo.*) Conduis cet homme, Riccardo, ne le quitte pas... Ah! je crains une nouvelle trahison.

RICCARDO. Je vous réponds de lui, mon prince.

GASPARDO, *levant les yeux au ciel*. Seigneur! laissez-moi vivre encore un jour.

ACTE QUATRIÈME.

La salle du trône au palais ducal. Grande fenêtre au fond ouvrant sur un balcon, qui donne sur la Piazza. Au fond, portes latérales.

SCENE PREMIERE.

VISCONTI, UN GARDE, *puis* FABRICIO.

VISCONTI, *sortant de son abattement*. Riccardo n'a pas encore reparu?

LE GARDE. Pas encore, mon prince...

VISCONTI. Il tarde bien!... et le capitaine Fabricio?

LE GARDE, *apercevant le capitaine*. Le voici...

VISCONTI, *se levant, et allant à lui*. Eh bien! capitaine?

FABRICIO. Mauvaises nouvelles, monseigneur!... les rues sont pleines de Milanais qui courent se joindre au commandant Francesco.

VISCONTI. Et le connétable?

FABRICIO. Est maître de l'arsenal, qu'il défend en personne.

VISCONTI. Il prend lui-même part à l'action?

FABRICIO. Il vient de sortir à la tête de ses gardes.

VISCONTI. Ecoutez bien, capitaine, ce que je vais vous dire... et exécutez ponctuellement mes ordres.

FABRICIO. J'écoute.

VISCONTI. Vous abandonnerez la lutte avec le commandant... moins redoutable.. et vous conduirez deux compagnies de mes gardes à l'arsenal..... vous attendrez que le connétable se livre, et vous commanderez le feu sur lui... sur lui seul... Qu'il tombe, et tout doit s'écrouler avec lui...

FABRICIO. Seigneur... le peuple entier voudra venger sa mort...

VISCONTI. Il a fait naître aujourd'hui la guerre civile, Fabricio; l'occasion est belle, et je veux la saisir.

FABRICIO. La mort du connétable n'aura peut-être pas le résultat que son altesse en attend

VISCONTI. Votre souverain vous a donné des ordres, capitaine Fabricio!..

FABRICIO. Je les exécuterai, duc... vos pères ont fait la fortune des miens... et mes pères se sont toujours bravement battus pour les vôtres... Duc, je veux vous

obéir aveuglément... et je pars... Dieu veuille que vous n'ayez pas à vous en repentir!

VISCONTI. Toujours des mots de repentance... partout de tristes présages!... (*Apercevant Riccardo qui entre.*) Eh bien! que t'ont dit... les devins astrologues?

RICCARDO. Rien de bon pour nous... monseigneur; ils assurent voir poindre une étoile auprès de celle des Visconti... ils m'ont remis à demain pour l'explication positive de ce phénomène... qu'ils disent d'avance redoutable pour vous...

VISCONTI. Encore!... que leur science soit maudite!... Si Fabricio peut réussir, je la ferai bien mentir. A-t-on enfin arraché quelques aveux à Gaspardo?

RICCARDO. Nous avons essayé sur lui nos tortures douloureuses, deux fois il s'est évanoui, deux fois les soins du frère Raphaël l'ont rappelé à la vie... et le patient n'a rien révélé. (*On entend des coups de feu plus rapprochés.*) Les arquebusades approchent.

VISCONTI. Il assure peut-être de nouveau ma force... Va, Riccardo; descends au caveau de mes ancêtres, va brûler l'encens au pied de leurs statues... en demandant à leurs ames une prière pour le maintien de la couronne qu'ils m'ont laissée...

RICCARDO. Oui, mon prince... (*A part.*) La lutte est maintenant trop chanceuse, Visconti... Je vais songer à moi.

(Il sort.)

VISCONTI, *au garde qui est près de lui.* Toi, cours aux environs de l'arsenal, où Fabricio se bat contre le connétable, et tu reviendras de suite m'apporter des nouvelles, quelles qu'elles soient...

SCENE II.

VISCONTI *seul, puis* TIEPOLO.

VISCONTI. Que viendra-t-il m'annoncer? La mort du connétable!... ou peut-être aussi que je suis encore trahi... Oh! je ne sais à qui me fier, maintenant; et cependant je veux lutter encore, je veux user jusqu'à ma dernière lueur d'espérance... Comme ils se glorifieraient tous, s'ils savaient combien je souffre..... s'ils savaient que je tremble et que j'ai peur sitôt que je suis seul..... (*Appelant avec frayeur.*) Holà! quelqu'un...des gardes.(*Le sénateur Tiepolo entre suivi des sénateurs.*) Vous, sénateurs?

TIEPOLO. Nous, mon prince, nous, qui avons bravé les insultes de la populace pour venir jusqu'ici vous supplier de faire cesser la guerre civile... vous le pouvez, duc, en rendant aux Milanais cet homme dont ils veulent la grâce.

VISCONTI. Et comment me vengerais-je de la mort du procurateur?

TIEPOLO. Songez que jusqu'à présent la victoire est pour les rebelles.

VISCONTI. Dans quelques heures... elle sera pour nous.

TIEPOLO. Cette grâce, duc, il nous la faut.

VISCONTI. Il vous la faut... à vous tous, que j'ai faits, et qui pensez à défaire votre souverain... Voulez-vous savoir quel est mon espoir... (*Apercevant Fabricio, qui revient.*) Quelle nouvelle, capitaine?

FABRICIO. Le connétable est mort.

LES SENATEURS. Mort!

VISCONTI, *glorieux.* A nous la victoire... sénateurs...et le trône ne s'est point abaissé.

FABRICIO. Triste et fatale victoire! duc, car à la vue du vieillard expirant, du libérateur de Milan... frappé d'une balle milanaise... tous mes soldats, désespérés, furieux, ont brisé leurs armes... En vain j'ai voulu les rallier... dans leur exaltation, ils m'ont arraché mes armes... J'ai pu leur échapper par miracle, à la faveur de l'obscurité, je suis accouru jusqu'ici, j'ai fermé derrière moi les portes du palais, dont je vous apporte les clefs... J'ai fait, jusqu'à la fin, fidèlement mon devoir... et maintenant que saint Pierre, patron de Milan, vienne à notre aide.

VISCONTI, *tremblant de frayeur.* Que le peu d'hommes qui nous reste gardent les entrées de cette salle.

FABRICIO. Ils ont tous déserté... Riccardo, lui-même, a pris la fuite...

VISCONTI, *dans le délire.* C'est impossible!.. holà!.. quelques hommes encore pour défendre ma personne... (*Montant la scène.*) A moi!..

(La porte du fond s'ouvre; Gaspardo, pâle et défait, paraît soutenu par Raphaël. Visconti et tous les sénateurs épouvantés reculent à son approche. Le peuple crie au dehors.)

GASPARDO. Où sont donc, à cette heure, les bataillons qui gardaient hier le palais ducal?... Comment le condamné peut-il détacher ses fers et venir jusqu'au pied du trône?.. C'est qu'aujourd'hui les juges et le condamné vont mourir... et quand la tombe s'ouvre, Dieu seul est fort... (*Bruit du peuple.*) Vous avez pris au peuple son connétable... vous le lui avez tué!... le peuple de Milan se venge... l'incendie se prépare... c'est ici la salle du supplice... le tribunal m'a condamné à mort... et je

viens prendre ma place parmi les condamnés à mort... (*il s'assied.*) (*Après un silence.*) Mais non! sénateurs... si, soutenu par mon saint confesseur... je me suis traîné jusqu'ici, c'est qu'une autre pensée m'a conduit... je viens pour vous sauver tous!... (*Tous les sénateurs le fixent avec étonnement.*) Allons donc, regardez-moi donc en face... oui, messeigneurs, je viens vous sauver... Tenez... (*Désignant le trône.*) regardez sur le trône, ce tableau d'or, sur lequel est écrite la proclamation du premier duc de la maison des Visconti... (*Visconti se lève et le regarde.*) Le jour où vos pères ont écrit ce nom... le jour où ils l'ont jeté aux Milanais, qui se révoltaient, les Milanais sont rentrés dans l'ordre... car on venait de leur donner un nouveau chef... un nouvel espoir. Eh bien! sénateurs..... que l'exemple des pères serve à leurs enfans... Allons, qu'un de vous s'avance courageusement sur le balcon du palais; que celui-là parle et proclame au nom des autres. . hâtez-vous... Eh quoi! vous avez peur?.. Eh bien! je me dévouerai... moi, que la torture a brisé... moi, qui, défaillant et mutilé, demande à mon sang encore une heure de vie... Viens, Raphaël... viens!.. soutiens-moi...

(Il décroche le tableau, ouvre la grande draperie du fond qui laisse voir le balcon et le sommet des édifices de la ville.)

VISCONTI, *effrayé.* Sénateurs... arrêtez...

(Les sénateurs lui imposent silence.

GASPARDO. Avec l'aide de Dieu et la protection de saint Pierre, salut à tous, salut. Le sénat dépose aujourd'hui de son autorité souveraine Marie Visconti; (*applaudissemens*) puis il nomme duc et souverain de Milan, le commandant Francesco Sforce. (*Nouveaux applaudissemens.*) Les sénateurs vont aller au-devant de votre nouveau prince, lui offrir les clefs d'or du palais ducal... Avec l'aide de Dieu et la protection de saint Pierre, salut à tous, salut!

GASPARDO, *revenant, et jetant à terre le tableau.* Maintenant, messeigneurs, prenez les clefs, marchez fièrement au peuple, qui se presse pour vous saluer au passage... allez!..

TIEPOLO, *prenant les clefs.* Comme doyen d'âge, sénateurs, je porterai les clefs... cet homme vient de parler aux Milanais au nom du sénat... et nous devons tenir la parole qu'il a donnée pour nous... suivez-moi...

(Il sort accompagné de tous les sénateurs.)

VISCONTI, *à part.* Ils ont oublié de prononcer ma mort ou mon exil.

GASPARDO, *à Raphaël.* Oh! viens, frère, te joindre à moi, pour remercier Dieu!.. viens, j'ai besoin de te sentir près de moi... car je souffre... Et Piétro..... où est-il donc

RAPHAEL. Je l'ai vu se jeter au fort de la mêlée; il combattait pour nous.

GASPARDO. Aurait-il succombé?..

RAPHAEL. Peut-être, en défendant le connétable...

GASPARDO. Oh! mon Dieu... serions-nous déjà séparés...

PIÉTRO, *dans la coulisse.* Gaspardo! Raphaël!

RAPHAEL. C'est sa voix.

(Piétro accourant, se jette dans les bras de ses deux compagnons.)

GASPARDO. Oh! tu nous es rendu... Frères, (*désignant Visconti*) le voici détrôné. *Ils s'approchent tous trois de Visconti.*) Visconti! la torture n'a pu me faire nommer mes deux complices... et les voilà devant toi, toi, qui n'as pas reconnu Raphaël le laboureur sous le froc du franciscain... et Piétro le lazzarone sous l'habit du soldat...

VISCONTI, *effrayé.* Ce sont eux...

PIÉTRO. Oui! noble orgueilleux ce sont les trois vassaux que tu as déshonorés, que tu as indignement exilés. Autrefois, le stylet de Piétro n'a pu se faire jour à travers ta cotte de mailles.... mais d'un geste il peut aujourd'hui...

VISCONTI. Grâce...

RAPHAEL. Grâce, dis-tu?.. nous te laisserons la vie, non pas pour toi, mais pour quelqu'un qui t'aime.

VISCONTI. Qui donc?.. qui donc me reste encore?

RAPHAEL, *allant ouvrir une porte.* Regarde... Venez, ma fille... et plaignez votre père...

VISCONTI, *apercevant Blanche.* Ma fille!

BLANCHE, *courant à lui.* Mon père!.. Oh!.. la foule!.. les soldats, en veulent à vos jours... Ils profèrent des cris de mort. Venez!.. la chapelle ducale sera pour nous un lieu d'asile... et nous y serons sous la sauve-garde du commandant Francesco Sforce.

GASPARDO. Sous la sauve-garde du duc de Milan.

RAPHAEL. Allez, Visconti... les hommes vous ont puni; mais il vous reste un compte à régler avec Dieu...

BLANCHE. Venez, mon père...

(Blanche et Visconti sortent. On entend en dehors les cris de: Vive Francesco Sforce!)

PIÉTRO. Entendez-vous ces cris..? notre

enfant s'avance en maître sur la Piazza... Venez le voir, frère.

GASPARDO. Oh! ne me quittez pas.

RAPHAEL, *le soutenant* Gaspardo !

GASPARDO, *affaibli*. Ma tâche est remplie... j'ai usé mes derniers instans pour le proclamer... mais déjà ma vue se trouble... et je souffre horriblement... oh ! la torture, la torture... (*Il tombe dans leurs bras.*) Frères, ils m'ont fait souffrir d'affreux tourmens..... De grâce, conduisez-moi près de cette image de la Vierge. (*Il se traîne, soutenu par Piétro et Raphaël, jusqu'au bas d'une peinture de la Vierge, à droite, sur le devant.*) C'est là que je veux mourir avec vous à mes côtés. (*Cris dans l'intérieur du palais. Une foule accourt sur la scène, précédant les sénateurs et Francesco.*) Le voici.... mon fils... oh! soutenez-moi.. laissez-moi le voir.

FRANCESCO, *entrant*. Que l'on respecte le prince détrôné... c'est mon ordre; que l'on porte sur la Piazza les chevalets, les instrumens de torture, et qu'on y mette le feu...Le peuple milanais veut avoir aujourd'hui son feu de joie... Et maintenant, dites, nobles, peuple ou soldats, qui de vous était près de mon père quand il perdit la vie?

PIÉTRO. Moi, mon prince.

FRANCESCO. Toi, Piétro.. Oh! dis-moi, quelles ont été ses dernières paroles, ses dernières pensées?

PIÉTRO. Elles sont toutes contenues dans ses tablettes qu'il m'a confiées pour vous.

FRANCESCO. Oh! donne, donne. (*Il descend rapidement la scène, et lit.*) « Le vieux soldat, qui ne veut pas paraître devant Dieu, coupable d'un mensonge, va t'apprendre un secret que la mort seule pouvait dévoiler. Ta mère, Francesco, était une pauvre femme, qui mourut assassinée dans une cabane de pêcheur, à Plaisance. Pour pouvoir la venger, ton père m'a confié son enfant, auquel j'ai menti par excès d'amour. J'aurais donné ma vie pour toi.. garde ton souvenir à ton vieil ami.» Oh! je n'étais pas son fils... Encore quelques lignes. (*Il lit.*) « Ton père a survécu pour t'aimer en secret, sans te faire partager sa pauvreté. Il t'a sauvé du fer de Contarini et de la cruauté du tribunal... Sauve ton père, Francesco... sauve Gaspardo le gondolier...» Gaspardo!... lui, mon père..... où est-il?

PIÉTRO. Le voici, duc.

FRANCESCO, *tombant à genoux près de lui*. Oh ! mon père... ils t'ont blessé.

GASPARDO. Ils m'ont tué, mon prince.

FRANCESCO. Ton enfant! ton enfant!

GASPARDO, *se redressant*. Duc et souverain... de Milan.

FRANCESCO. Nous te sauverons.

GASPARDO, *faisant un dernier effort*. Mon enfant... sois béni... Adieu... frères... veillez... veillez sur lui.

FRANCESCO. Mort!.. (*Piétro appuie sa tête sur l'épaule de Raphaël qui dévore ses larmes. Désespéré.*) Et que me reste-t-il donc, à moi!

RAPHAEL. Blanche est veuve, et le peuple vous aime.

FIN.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ, rue Coq-Héron, 5



ACTE V, 10e TABLEAU, SCÈNE VII.

PARIS ET LA BANLIEUE,

PIÈCE EN CINQ ACTES ET ONZE TABLEAUX,

PAR

MM. DENNERY ET CLAIRVILLE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 8 AOUT 1845.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. LE COMTE DE CLAMARINS	MM. St-Ernest.
JACQUES RENAUD	Verner.
LAZARE RENAUD	Latouche.
PIERRE RENAUD	Adalbert.
FRÉDÉRIC	Lacressonnière.
PASCAL REMY	Chilly.
CARDAILLAN	Matis.
GROSEILLON	Laurent.
UN RÉGISSEUR DE THÉATRE	Coquet.
BOURGET, douanier; LE TAPISSIER; UN SALTIMBANQUE	Bertholet.
UN FORT; UN CHASSEUR D'ORLÉANS; UN TENEUR DE JEU	Rocheux
UN FRAUDEUR; UN MARÉCHAL DES LOGIS D'ARTILLERIE	Martin.
UN MONSIEUR; LE PERRUQUIER	Serre.
UN FRAUDEUR; UN COSTUMIER; TAMBOUR DU VILLAGE DE GRENELLE	Francisque.
MANOURY, domestique de M de Clamarins; UN PAYSAN	Hector.
GARÇON DE CAFÉ; MACHINISTE; PREMIER LAQUAIS DE M. DE CLAMARINS; OUVRIER; COCHER	Baudouin.
DEUXIÈME LAQUAIS; UN PAYSAN	Adolphe.
CHAUDOREILLES; FINOT	Mouflet.
MARIE RAYMOND, sous le nom de Catherine Renaud	Mmes Guyon.
CLÉMENCE, nièce de M. de Clamarins	Lucie.
NINI	H. Jouve.
FLORA	Caroline.
ZÉTULBÉE	Séraphine.
ROSINE	Sylvain.
UNE VIEILLE DAME	Clémentine.
UNE MODISTE	Antonia.
UNE MARCHANDE	Bertholet.
UNE PAYSANNE	Martial.
MISTIGRIS, garçon meunier.	Racine.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

L'octroi de la barrière du Maine — Le théâtre est séparé par la grille qui du fond descend à l'avant-scène. A la droite de l'acteur, la barrière; à la gauche, Paris; l'octroi au fond, un café à l'avant-scène, dans Paris; du côté de la barrière, un marchand de vin.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOURGET, EMPLOYÉS DE L'OCTROI, UN MONSIEUR, UNE VIEILLE DAME, UNE JEUNE FILLE, *ensuite* CARDAILLAN, *et* FRAUDEURS.

LE MONSIEUR. Mais, sapristi! visitez-moi donc... je vais manquer l'omnibus.

UNE VIEILLE FEMME, *à Bourget, qui veut ouvrir sa malle.* Monsieur, monsieur... que faites-vous?

BOURGET. La clef de votre malle?

LA VIEILLE FEMME. Comment, ma clef?... mais je ne veux pas confier ma clef...

BOURGET. En ce cas, ouvrez vous-même, vous assisterez à la visite. (*La vieille va ouvrir sa malle. En ce moment, une jeune fille, portant un carton, va pour passer la barrière.*) Mademoiselle, mademoiselle... que portez-vous là?

LA JEUNE FILLE. Ceci, monsieur, ce sont des modes... des articles de femmes...

BOURGET. Voyons.

LA JEUNE FILLE. Mais quand je vous dis que ce sont des modes, des objets de nouveautés.

BOURGET, *ouvrant le carton.* Voyons.

LA JEUNE FILLE. Mais, monsieur, c'est un abus de confiance, on ne surpend pas ainsi des secrets...

BOURGET, *retirant ce qu'il y a dans le carton.* Que vois-je?... des bottes, des pipes, des fonds de culottes...

Il remet tout dans le carton et le referme.

LA JEUNE FILLE. C'est un fond de magasin. (*Tout le monde rit.*) — (*En sortant.*) C'est une horreur! c'est une infamie!

LE MONSIEUR. Mais, sapristi! visitez-moi donc... je vais manquer l'omnibus!

LA VIEILLE FEMME, *à Bourget, qui visite sa malle.* Pour Dieu, monsieur, prenez garde, n'abîmez rien.

BOURGET, *tirant un vieux chapeau.* Abîmer ça... il n'y a pas de danger.

LA VIEILLE FEMME. Mon chapeau! Monsieur, c'est une horreur!

BOURGET, *fermant la malle.* C'est une horreur de chapeau.

LE MONSIEUR. Mais, saperlotte! visitez-moi donc... je vais manquer l'omnibus.

BOURGET. A nous deux, monsieur.

Cardaillan paraît avec deux Fraudeurs.

CARDAILLAN. Diable! il y a encombrement; tant mieux... plus les gabeloux seront fatigués, moins ils s'apercevront de mon petit commerce.

BOURGET, *au Monsieur.* Que renferme cette boîte?

LE MONSIEUR. Un pâté; j'ai payé l'entrée.

BOURGET. Un pâté de quoi?

LE MONSIEUR. De lièvre.

BOURGET. La chasse est interdite et les lièvres aussi.

LE MONSIEUR. Mais quand le lièvre est cuit...

BOURGET. Vous ne serez pas cru.

LE MONSIEUR. Alors rendez-moi mon droit d'entrée.

BOURGET. Vous avez celui de sortir.

LE MONSIEUR. Mais c'est une horreur!... (*Ici on entend un roulement de voiture.*) Là! vous m'avez fait manquer l'omnibus!

Il va pour sortir furieux, lorsqu'un Fort de halle chargé d'un sac de farine entre, le heurte et le couvre de blanc.

LE FORT. Oh!

LE MONSIEUR. Ah!

LE FORT. Imbécile!

LE MONSIEUR. Fichu bête!

Il s'éloigne.

BOURGET, *au Fort.* Monsieur n'a rien a déclarer?

LE FORT. Je déclare qu'il fait très-chaud.

Il passe la barrière et disparaît.

CARDAILLAN, *à un des Fraudeurs.* J' te dis, moi, qu'y n' faut pas attendre la nuit... car alors la surveillance est bien plus active aux barrières.

PREMIER FRAUDEUR. C'est bon, on va s'habiller.

CARDAILLAN. Et toi, Lapistolle, est-ce que tu ne t'apprêtes pas aussi?

DEUXIÈME FRAUDEUR. Moi, j'enrage!

CARDAILLAN. A cause?

DEUXIÈME FRAUDEUR. A cause que ça ne va pas... Un mal d'enfer, un métier de galères, des dangers à tous moments... et pour tout ça, pas l' sou!

CARDAILLAN. Pourquoi? parce que nous travaillons en petit; mais, soyez donc tranquilles, maintenant que je suis propriétaire

de c' café dans Paris, notre affaire est sûre... Une fois que nous aurons pratiqué le passage qui nous conduira à notre petite maison hors barrière, plus de dangers, pas la moindre peine, et des bénéfices plus gros que toi.

DEUXIÈME FRAUDEUR. Avec ça que je suis gros...

CARDAILLAN. Il ne s'agit plus que d'attendre.

DEUXIÈME FRAUDEUR. Attendre! ça t'est facile à dire, à toi... un richard!

CARDAILLAN. Oh! richard, parce que j'ai une petite rente viagère...

PREMIER FRAUDEUR. C'est-à-dire trois petites rentes viagères.

CARDAILLAN. Tiens! comment sais-tu ça, toi?

PREMIER FRAUDEUR. Ah! dame! c'est que ton opulence m'avait donné des soupçons... j'avais cru que tu t'enrichissais aux dépens des amis, et...

CARDAILLAN. Moi! fi donc!... Eh bien! tenez, v'là la chose... c'est bien l'histoire la plus cocasse... Figurez-vous que j'avais un brave homme de père, la crême des honnêtes gens, qui de son vivant avait obligé monsieur de Clamarins, un millonnaire des Champs-Elysées, si bien que le millionnaire voulant, à la mort du pauvre homme, le récompenser du service qu'il en avait reçu, lui promit de faire à ses trois fils une rente viagère de mille francs par an.

DEUXIÈME FRAUDEUR. Mille francs! peste!

CARDAILLAN. C'était gentil... mais c'était pas lourd, et ce n'est pas avec ma part que j'aurais acheté mon établissement. Mais v'là-t-il pas que mes deux frères, Etienne le taillandier, et Maurice le meunier, s'avisent de mourir en même temps et en pays étrangers.

DEUXIÈME FRAUDEUR. Alors les deux rentes viagères retournent au millionnaire.

CARDAILLAN. Du tout! et v'là comme je m'y suis pris pour empêcher la chose... J'ai acheté à Grenelle un fond de taillandier sous le nom d'Etienne, et à Charenton un petit moulin sous le nom de Maurice... De temps en temps, je vas passer quelques mois dans chacun de ces endroits, affublé de leur nom, de leur costume et même de leur langage... car Maurice était Provençal, et Etienne Allemand d'origine; si bien que lorsque le père Pascal, le valet de chambre de monsieur de Clamarins, qui paye les trois rentes au nom de monsieur le comte, vient ici... en ma qualité de Parisien, je bois un coup avec lui, je lui serre cordialement la main, et je touche... Quand il arrive chez le taillandier de Grenelle, *ché lui zouhaite le ponchour, ché lui temente tes noufelles de son gère zanté, nous manchons une ponne betite blat te jougroûte, nous pifons ensemble une betite ferre te pierre* .. et je touche... Et puis enfin, quand il se présente chez le meunier de Charenton, ce jour-là, tron de l'air! je le reçois comme mon père, moi, ce brave monsieur de Passecalle... je tore le cou de ma plus belle poule, je l'accompagne d'une fameuse bouillabesse que le vieux ne crache pas dessus... Non, il est content de moi, ce pauvre cher homme, comme il *le* l'est de mes deux frères... et je touche!... Qu'est-ce que vous dites de cette petite contrebande-là, vous autres?...

DEUXIÈME FRAUDEUR. Je dis que c'est superbe!

PREMIER FRAUDEUR, *lui donnant un coup de poing*. Satané Cardaillan, va!

Sur la fin de cette scène, on a vu deux hommes fort élégamment vêtus paraître intra-muros; et s'arrêter devant le café.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PIERRE, LAZARE.

LAZARE, *frappant sur une table du café*. Holà! garçon!

LE GARÇON, *dans la coulisse*. Voilà!

CARDAILLAN. Des pratiques!... A votre poste... moi, je vais au mien.

PREMIER FRAUDEUR. A cette nuit, Cardaillan.

CARDAILLAN. A cette nuit, soit! mais profite du jour pour passer les marchandises...

DEUXIÈME FRAUDEUR. C'est convenu!

Les deux Fraudeurs sortent du côté des boulevards extérieurs, Cardaillan rentre dans Paris.

PIERRE. Eh bien! ne viendra-t-on pas?...

UN GARÇON. Voilà, voilà, messieurs!...

LAZARE. Une bouteille de bière.

PIERRE. De la bière, fi donc! ça n'est pas rafraîchissant...

CARDAILLAN. De l'orgeat, de la limonade...

PIERRE. Apportez-nous une bouteille de vin.

LE GARÇON. A l'instant, messieurs... (*Bas à Cardaillan.*) Monsieur, ils ont demandé du vin.

CARDAILLAN. Je l'ai bien entendu.... Eh bien, donne-leur de ce petit vin que nous passons en contrebande.

LE GARÇON. Compris.

Il rentre dans le café.

PIERRE. Eh bien! ce vin?

CARDAILLAN. Voilà, monsieur.... on est à la cave!...

Il rentre dans le café.

LAZARE. Je ne vois pas Jacques; c'est pourtant bien ici qu'il nous a donné rendez-vous.

PIERRE. Il ne peut tarder... As-tu des cigares?...

LAZARE. En voici. (*Il lui donne un cigare.*) Mais cette bouteille n'arrivera donc pas?...

CARDAILLAN. Voilà, messieurs... voilà..... (*Il revient avec une bouteille et deux verres.*) Vous êtes servi; goûtez-moi ça, c'est du bon, ce n'est pas comme à la barrière.

LAZARE. Combien ?

CARDAILLAN. Deux francs cinquante.

PIERRE. Deux francs cinquante ?

CARDAILLAN. Cachet vert, messieurs..... c'est pas comme à la barrière, il faut payer l'entrée.

LAZARRE, *payant*. Voilà !

CARDAILLAN. Merci. (*A part.*) Et il y en a qui me demandent pourquoi je ne m'installe pas en dehors de Paris... pas si bête !

SCÈNE III.

LES MÊMES, *moins* CARDAILLAN, *puis* JACQUES.

PIERRE, *regardant du côté de la barrière*. Lazare, regarde donc, là-bas !

LAZARE. Eh ! oui, vraiment, c'est lui !

PIERRE. Il nous avait devancés.

Tous deux se lèvent, passent la barrière et vont au-devant de Jacques, qui arrive par le boulevard.

PIERRE *et* LAZARE. Eh bien ?

JACQUES. Je n'ai pu la voir.

PIERRE. Comment !

JACQUES. Nini n'est pas à la ferme.

LAZARE. Ma foi, tant mieux ! j'ai dans l'idée que ta passion pour mademoiselle Clémence nous jouera quelque mauvais tour.

JACQUES. Pourquoi ?

LAZARE. Devenir amoureux de la nièce de monsieur de Clamarins, toi ! tu aurais dû te souvenir que nous ne sommes que les neveux de sa dame de confiance...

JACQUES. D'abord, l'amour ne raisonne jamais... ensuite Clémence est si jolie, et son oncle est si riche...

PIERRE. Diable ! si l'amour ne raisonne jamais, cela ne l'empêche pas de calculer à merveille.

JACQUES. C'est possible !... toujours est-il que la première fois que je l'ai vue lorsqu'elle est arrivée dernièrement de Toulouse... j'ai senti que j'en deviendrais amoureux fou.

LAZARE. Et tu espères...

JACQUES. J'espère l'épouser !...

PIERRE. Aurais-tu déjà commencé l'attaque ? ..

JACQUES. Oui, par un billet que j'ai fait adroitement remettre ; mais je n'ai pas de réponse... et j'espérais que Nini m'en donnerait une...

LAZARE. Mettre cette jeune fille dans ta confidence, y penses-tu ?

JACQUES. Une sœur de lait, une amie..... D'ailleurs, Nini habite la banlieue, et maintenant que Clémence vient demeurer à l'hôtel, elle n'aura que très-peu de relations avec Nini.

PIERRE. Et si madame Renaud se doutait...

JACQUES. Notre tante... la superbe madame Renaud, ce diplomate féminin, ce Machiavel en jupons ! que lui importe... et n'est-elle pas tout entière à sa domination chez le vieux Clamarins ? Croyez-moi, elle ne songe guère à nos amours.

PIERRE. Elle songe à tout ; témoin Pascal Remy, ce vieux domestique, dont trente années de services avaient éprouvé la fidélité ; elle a trouvé le moyen de s'en débarrasser.

LAZARE. Ma foi, ce n'est pas sans plaisir que j'ai vu déguerpir ce vieux drôle.

PIERRE. Il avait pourtant une figure assez plaisante.

LAZARE. Il me semble toujours le voir avec sa grande redingote marron, son petit pantalon noir, son grand chapeau et ses grands bras maigres allongés comme les ailes d'un télégraphe.

PIERRE. L'air égaré, le visage inquiet.

LAZARE. Essuyant son front comme si la sueur l'inondait, regardant de tous côtés avec crainte, et quand il se repose, ayant plutôt l'air de se dérober sous lui, que de chercher à s'asseoir.

PIERRE. Et ce mot qu'il répète sans cesse avec un air narquois : Serviteur de tout mon cœur.

Pendant ce tableau fait par les deux frères, un homme portant une valise, en tout point semblable au portrait que l'on vient de faire, est arrivé par le chemin de Paris. Il s'est essuyé le front, a regardé derrière lui avec inquiétude, a ôté son chapeau et s'est laissé tomber assis près de la table où il dépose sa valise en disant :

PASCAL. Ah ! serviteur de tout mon cœur... Je n'en puis plus !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PASCAL, *ensuite* FRÉDÉRIC *et* CARDAILLAN.

LAZARE. C'est lui !

PIERRE. Pascal ici !

LAZARE. Il ne faut pas qu'il nous voie... et nous avons encore à causer...

JACQUES. Ne nous éloignons pas...

Ils disparaissent.

PASCAL. Pascal, m'a dit monsieur de Clamarins, tu ne peux plus rester près de moi, madame Renaud ne le veut pas... Il faut nous séparer ; mais de loin tu peux encore

m'être bien utile... Gervais, qui depuis vingt ans veillait à Toulouse sur mon fils, Gervais vient de mourir, et c'est à toi désormais que je transmets cette mission... C'est à toi aussi que je confie ma fortune dont je ne puis disposer ouvertement en sa faveur, entouré, dominé comme je le suis... par madame Renaud... Et il m'a confié des sommes énormes, et chaque fois que je vais le voir, il me remet un nouveau complément, un nouvel à-compte, et bientôt je pourrai tout placer sur la tête de ce fils bien aimé... Tout est entre mes mains... tout... C'est honorable, c'est beau, c'est glorieux!... Mais c'est bien embarrassant... (*Il met le portefeuille dans la valise, qu'il oublie de fermer.*) Aussi, je viens me fixer à la banlieue, loin du bruit, loin des industriels; je ferai venir notre cher enfant, et son pauvre vieux père pourra venir le voir en secret.... Pourvu que Dieu lui prête vie!...

CARDAILLAN, *sortant du café.* Que vois-je!.. Eh! c'est vous, monsieur Pascal!

PASCAL. Ah! serviteur de tout mon cœur... je viens...

CARDAILLAN. Est-ce déjà pour ma rente viagère?

PASCAL. Non, non...

CARDAILLAN. C'est juste, ce n'est que demain l'échéance... il faut encore que je fasse légaliser mon certificat de vie... et il se trouve qu'il me manque une signature.

PASCAL. Eh bien! est-ce que je ne suis pas là pour attester que vous êtes vivant...

CARDAILLAN. Comment! vous seriez assez bon pour attester que je suis vivant?...

PASCAL. Je vous donnerai ma signature.

CARDAILLAN. Vous?

PASCAL. Certainement...

CARDAILLAN. Ma foi, je veux bien.

PASCAL; *il prend sa valise qu'il a laissé ouverte, et le portefeuille tombe à terre sans qu'il s'en aperçoive.* Entrons...

CARDAILLAN. Après vous, monsieur Pascal...

PASCAL. Merci.

SCÈNE V.

PASSANTS, *qui entrent dans Paris, puis* FRÉDÉRIC, *puis après* JACQUES, PIERRE, LAZARE.

FRÉDÉRIC, *entrant.* La barrière!... et là Paris!... Paris la ville qu'elle habite et le rêve de toute ma vie... Comme le cœur me bat... J'ai peine à maîtriser mon émotion... (*Il entre dans Paris.*) Je suis épuisé de fatigue... Arrêtons-nous un instant... Que vois-je! un portefeuille... Quelqu'un sans doute se sera assis à cette table... Entrons là... Si quelqu'un réclame ce portefeuille, je le lui rendrai...

Il entre dans le café, les trois frères reparaissent.

PIERRE. Je te répète que Pascal est à présent dans ce café, où tu viens de voir entrer ce jeune homme.

JACQUES. Que vient-il y faire?

LAZARE. Il faut le savoir!...

JACQUES. Non... je ne veux pas qu'on sache que nous sommes venus à cette barrière; nous dirons seulement à madame Renaud qu'on a vu Pascal s'arrêter dans un café près de la barrière du Maine.

PIERRE. Au fait, les affaires de notre tante ne nous regardent pas.

LAZARE. Retournons à l'hôtel.

NINI, *fredonnant en dehors, du côté de Paris.*

C'est la princesse de Navarre
Que je vous annonce en ces lieux.

LES TROIS FRÈRES. Nini!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, NINI.

NINI, *les apercevant.* Tiens! c'est vous...

C'est la merveille la plus rare,
La plus...

JACQUES. As-tu vue Clémence?

NINI. Je la quitte!...

JACQUES. Eh bien?...

NINI. Ah! mauvaise nouvelle, mauvaise nouvelle!..

TOUS. Comment?...

NINI. Je n'ai pas parlé de votre amour, parce que ma sagesse, ma vertu...

JACQUES. Voyons, pas de bêtises, parlons sérieusement...

NINI. Ma vertu, des bêtises...

PIERRE. Au fait... au fait!...

NINI. Au fait... Il paraîtrait que ma sœur de lait ne vous affectionne que très-médiocrement.

JACQUES. Plaît-il?...

NINI. Il paraîtrait même qu'elle ne vous affectionne pas du tout, mais qu'en revanche elle en aime un autre...

JACQUES. J'aurais un rival?

NINI. Oh! un rival en province, ça ne compte pas... Un petit jeune homme dont elle m'a parlé, qui venait la voir à son pensionnat à Toulouse... Oh! ces pensionnats, comme c'est traître! on met les jeunes filles là-dedans pour apprendre la grammaire, et elles vous apprennent un tas d'autres choses...

JACQUES. Mais pour Dieu! parle donc!...

NINI. Grâce au ciel, je n'ai jamais été dans

ces horreurs de maisons-là ; je n'ai jamais appris la grammaire, moi, j'en serais bien fâchée.

JACQUES Enfin, que t'a-t-elle dit?

NINI. De vous?... Rien du tout; mais de son petit jeune homme, c'est différent!... Elle m'a dit qu'il était bien gentil... et si malheureux, que ça donnait envie de le consoler!... Je comprends ça, moi... J'aime beaucoup à consoler les jeunes gens malheureux... quand ils sont gentils...

JACQUES. Et ce jeune homme, quel est-il?

NINI. C'est un jeune homme... Je n'en sais pas davantage.

LAZARE, *à Jacques.* Te voilà bien renseigné.

JACQUES. Un rival!..... oh! je le connaîtrai!.....

NINI. Mais je pourrai vous en dire plus long; je pourrai vous éclairer tout à fait.... et si vous voulez venir à ma répétition, demain, sur les midi.....

PIERRE. Ta répétition? ....

NINI. Oui, messieurs!..... Vous ne savez pas, je débute au nouveau théâtre de la banlieue... au théâtre de Pantin.

LAZARE. Tu vas jouer la comédie?...

PIERRE. Sans avoir appris la grammaire?...

NINI. C'te bêtise. Est-ce qu'on a besoin de savoir la grammaire pour jouer des comédies?.....

PIERRE. Pourquoi pas?..... Quand ça ne serait que pour corriger les fautes de ceux qui les écrivent.

NINI. D'ailleurs, ca ne m'empêche pas de posséder plusieurs langues.

LAZARE *et* PIERRE. Plusieurs langues!.....

NINI. Un peu!... puisque je danse le bolero espagnol, la cachutcha péruvienne, la polka polonaise et le galop français... ça fait quatre langues que j'ai dans les jambes..... En un mot, j'entre au théâtre de la banlieue pour y faire des pirouettes.

LAZARE. Et nous irons applaudir tes débuts.

NINI. J'y compte, messieurs.

LAZARE. Mademoiselle Nini, j'ai bien l'honneur.....

JACQUES. Mais, au nom du ciel, informetoi de nouveau, je serai à ta répétition!..... Et nous, courons vite à l'hôtel... maintenant il faut jouer serré.

LAZARE. Jacques, je te répète que ton amour nous portera malheur.

Ils passent la barrière et disparaissent dans Paris.

SCÈNE VII.

NINI, *puis* GROSEILLON.

NINI, *seule.* Plus souvent que je parlerai à ma petite sœur de lait pour ce mauvais sujet de monsieur Jacques... Ce qu'il faut à Clémence, c'est un petit amoureux bien sage, bien prévenant, bien passionné; un amoureux qui ne dise que de jolies choses, qui ne pense que de jolies choses, qui ne fasse que de jolies choses.....

Musique approprié à l'âne.

GROSEILLON, *en dehors.* Hue, Jean le Blanc.

NINI. Eh! mais voilà un timbre de ma connaissance.

GROSEILLON, *entrant avec un âne chargé de paniers dans lesquels sont des boîtes à lait.* Avance donc, maudite bête, nous sommes en retard..... et les Parisiens nous attendent pour déjeuner. ... Mademoiselle Nini!.....

NINI. Monsieur Groseillon!.....

GROSEILLON. Halte-là, Jean le Blanc..... Ma foi, tant pis!... les Parisiens déjeuneront plus tard... Mademoiselle Nini!...

NINI. Ah bien! vous n'êtes guère matinal à c' matin.....

GROSEILLON. C'est la faute de Jean le Blanc... Cet être-là est d'un douillet, mais d'un douillet... impossible de lui faire quitter son petit traintrain de rentier... et puis, pas la moindre idée du progrès... L'autre jour, pour le stimuler, je lui faisais admirer la rapidité des chemins de fer, en lui disant: Jean le Blanc, mon bonhomme, ça devrait te faire rougir.

NINI. Eh bien! a-t-il rougi?

GROSEILLON. Il s'est couché, couché tout de son long... comme un grand veau!... et il a fait: Hi! han, hi! han!

NINI. Dam! il est peut-être malade, ce pauvre animal!...

GROSEILLON. Malade? Mais je le suis plus que lui, moi qui vous parle...

NINI. Malade! avec une balle comme ça...

GROSEILLON, *soupirant.* Nini, j'ai une balle bien trompeuse, allez! Ah!...

NINI. Ah! mon Dieu! quel gros soupir!

GROSEILLON. Je ne fais que ça toute la nuit, et ça réveille les lapins...

NINI. Est-ce que vous seriez amoureux?

GROSEILLON. Hélas! voui. Depuis que vous avez loué la petite entresol en face de chez nous...

NINI, *riant.* Ha! ha! ha!

GROSEILLON. Nini, ma petite Nini, puisque le mot est lâché, ne me repoussez pas, ne me tarabustez pas... je déteste qu'on me tarabuste.

NINI, *riant.* Ha! ha! ha! (*Reprenant sa gravité.*) Homme des champs, je vous déclare toqué. Allons donc, mon cher: mais regardez-vous, regardez-moi...

GROSEILLON. Eh bien! je vous regarde et

je vous trouve jolie... je me regarde et je me trouve idem...

NINI. Idem!... Moi, je vous trouve très-laid!...

GROSEILLON. Quelle ingratitude!... quand, pour m'élever jusqu'à vous, je vendrais jusqu'à mon âne...

NINI. Mais songez donc que vous parlez à une future prêtresse de Terpsichore... à une artiste qui ne peut s'unir qu'à un autre artiste, afin de procréer de jeunes artistes...

GROSEILLON. Sapredienne! oh! quelle bonne idée!... Si je me faisais apprentif comédien.

NINI. Quoi?

GROSEILLON. Si je tâtais des planches?...

NINI. Vous?...

GROSEILLON. J'en tâterai, parole d'honneur, j'en tâterai!..... Oui, Nini, oui, pour ne pas vous quitter, je veux me faire baladin; je mettrai du rouge, je mettrai du blanc, je mettrai du bleu...

NINI. Mais vous serez tricolore...

GROSEILLON. N'importe! pourvu que je joue les amoureux avec vous..... et je sens que je les jouerais fièrement bien, Nini, les amoureux avec vous! En attendant, je vous offre mon cœur, mes vaches, mon lait..... Ah! je voudrais pouvoir vous nourrir de mon lait...

NINI. Tiens!... c'est une idée... j'en boirais bien une tasse.

Groseillon va chercher la boîte et la place sur la table du marchand de vin. Pendant ce temps on voit les deux fraudeurs de la première scène s'avancer en chantant vers la barrière, le premier en bourgeois, porteur d'un très-gros ventre, le second en nourrice portant un enfant.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN MONSIEUR, UNE NOURRICE, BOURGET.

LE MONSIEUR, *à la Nourrice.* Nourrice, prenez donc garde au petit..... vous le tenez mal..... vous lui ferez descendre le sang à la tête.....

BOURGET, *sortant du bureau et arrêtant le Monsieur.* Monsieur n'a rien à déclarer?...

LE MONSIEUR. Moi? rien, absolument rien..... (*Montrant le petit que tient la Nourrice.*) Et quant à mon fils, il a été déclaré à la mairie du cinquième...

GROSEILLON, *faisant remarquer le Monsieur à Nini.* Regardez donc, Nini..... en voilà un qui ne pourrait pas jouer les amoureux.....

NINI. Laissez donc! maintenant tous nos amoureux ont des gros ventres... c'est très-bien porté.

BOURGET, *à part, regardant le Monsieur.* Ah! ah! c'est l'homme à l'embonpoint... connu!... connu!... (*L'appelant.*) Monsieur!

LE MONSIEUR. Encore...

BOURGET. Vous avez là une incommodité qui doit vous gêner.

LE MONSIEUR, *sèchement.* Gardez vos conseils... j'ai mon médecin pour me guérir.....

BOURGET. Mais il n'y a pas besoin de médecin pour cette maladie-là, c'est du domaine de la chirurgie, et une simple ponction.....

Il prend une sonde et lui perce le ventre.

LE MONSIEUR, *gesticulant.* Ah! monsieur, vous m'avez tué.

GROSEILLON. Ah! mon Dieu! il l'a percé d'outre en outre...

BOURGET. Tu l'as dit, laitier, c'est d'outre en outre..... Qu'on mette un fausset à monsieur.

LE MONSIEUR, *se croisant les bras.* Mais c'est affreux.

LA NOURRICE. Bigre! nous sommes pincés!... que faire?... Ah! le petit laitier est connu, on ne le visite pas... (*Elle s'approche de la table où est le grand pot et verse l'eau-de-vie contenue dans le corps de l'enfant.*) Je reprendrai mon trois six à Paris.

Elle met l'enfant vidé dans sa poche et s'en va.

BOURGET. Monsieur, prenez donc la peine d'entrer au bureau, nous allons panser votre blessure.

Les passants, qui se sont assemblés pendant cette scène, sortent en riant quand les douaniers ont arrêté les fraudeurs.

SCÈNE IX.

GROSEILLON, NINI, BOURGET.

GROSEILLON. Bravo! il est pincé, le fraudeur... Nous, Jean le Blanc... en route... Au revoir, mademoiselle Nini!

NINI. Au revoir!

GROSEILLON. Hue!... Jean le blanc...

BOURGET, *lui barrant le passage.* Eh bien! eh bien! est-ce qu'on passe comme ça?...

GROSEILLON. Mais, gabelou, c'est moi, Groseillon, laitier de père en fils... est-ce que le lait paye... mais si le lait payait, ce serait à vous à me donner quelque chose, mon bonhomme...

BOURGET. Pas d'invectives!... vous n'avez rien à déclarer?

GROSEILLON, *le gouaillant.* Voyez, cherchez!... on ne sait pas... on ne sait pas... (*A Nini.*) Mais c'est qu'il cherche... il est amusant, ma parole d'honneur.

BOURGET, *découvrant un des pots.* Hein! qu'est-ce que je sens là?...

Il boit.

GROSEILLON. Eh! là-bas, mais ça ne se fait pas, vous allez faire tourner mon lait.

BOURGET. Ça, du lait!... du tout, c'est de l'esprit.

NINI. De l'esprit à Groseillon, c'est impossible.

GROSEILLON. Allons donc... je n'ai jamais eu d'esprit.

BOURGET, *lui mettant la tête dans le pot.* Tenez, voyez...

GROSEILLON. Que vois-je!... un instant, je n'en tiens pas... c'est une farce...

BOURGET. Farce ou non, entrez au bureau, et votre âne va être conduit en fourrière.

GROSEILLON. Ciel! Nini, on va me mettre en fourrière!...

BOURGET. Allons, marchez!

GROSEILLON. Adieu, Nini adorée!

NINI. Adieu, monsieur Groseillon; je vais vous annoncer au théâtre.

On emmène Groseillon au poste; Nini entre dans Paris.

SCÈNE X.

PASCAL, CARDAILLAN, *sortant du café.*

PASCAL. Là, voilà votre certificat de vie en règle.

CARDAILLAN. Mille remercîments, monsieur Pascal.

PASCAL. Allons donc, mais il n'y a pas de quoi... le beau mérite d'attester que vous êtes vivant... est ce que je ne vous vois pas... est-ce que nous ne venons pas de trinquer ensemble?...

CARDAILLAN. C'est vrai, et avec un petit vin soigné... Ah ça, vous dites donc que vous n'êtes plus au service de monsieur de Clamarins? que vous venez habiter notre petite commune?

PASCAL. Oui, car la banlieue, c'est l'asile des bons ouvriers, des employés à la retraite, des petits rentiers, l'asile de la vertu enfin... tandis que Paris... J'en ai mille fois trop de Paris, avec ses voleurs, ses tireurs, et ses omnibus... Pour vivre à Paris, mais il faudrait avoir des portes en bronze, des poches à cadenas, des oreilles en fer, et des cuirasses d'acier en guise de gilet de flanelle...

CARDAILLAN. Eh bien, vous serez des nôtres... ma foi tant mieux... Au revoir, mon voisin!...

PASCAL. Serviteur de tout mon cœur!...

CARDAILLON, *le voyant s'éloigner.* Prenez garde, monsieur Pascal, votre valise est ouverte...

PASCAL. Ma valise!... ouverte!... juste ciel.... est-ce que j'aurais perdu!... oh! non, non, ça serait trop affreux!...

CARDAILLAN. Qu'avez-vous donc?...

PASCAL. Moi!... rien, rien... (*A part.*) Oh! je tremble!... (*Il ouvre sa valise et bouscule tout ce qui s'y trouve.*) Je ne le vois pas!...

CARDAILLAN. Quoi donc?

PASCAL, *agité d'un tremblement convulsif.* Perdu! perdu! mon Dieu!... oh! non, vous ne permettrez pas cela... mon pauvre maître... Voyez donc, mon ami, cherchez... là, sur la route... je ne me suis arrêté qu'ici... il était là... c'est un vol, monsieur, c'est un vol! Une valise ne s'ouvre pas toute seule.... on m'a volé.... volé mon portefeuille... il me le faut!... (*Criant avec désespoir.*) Mon portefeuille! Mon Dieu! mon portefeuille!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *sortant du café.* Qui demande un portefeuille?

PASCAL. Moi, moi!... un portefeuille qu'on m'a pris, qu'on m'a volé...

FRÉDÉRIC. Ou que vous avez perdu peut-être. Tenez, monsieur, ne serait-ce pas celui-ci?...

PASCAL, *s'élançant et suffoqué.* Lui! lui!... et intact. Oh! merci, monsieur, merci!

CARDAILLAN, *à part.* Ah! s'il m'était tombé entre les mains... (*S'avançant.*) Eh bien... vous l'avez retrouvé?...

PASCAL. Oui, oui, le voilà.

CARDAILLAN. Ah! j'en suis enchanté...

PASCAL. Oh! merci, mille fois merci.

FRÉDÉRIC. Mon Dieu! monsieur, cela ne vaut pas tant de remercîments... j'ai trouvé ce portefeuille en entrant dans Paris, je ne l'ai pas même ouvert, et j'attendais que quelqu'un le réclamât pour le lui rendre.

PASCAL. Ah! c'est que vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir de quelle importance.... c'est ma vie, monsieur, non, c'est plus que ma vie!..... c'est mon honneur..... mon honneur que vous me rendez là!

CARDAILLAN. Son honneur là-dedans?

PASCAL. Tenez, monsieur, je suis pénétré de reconnaissance... et si je pouvais à mon tour vous être utile... je ne vous connais pas... mais vous êtes jeune, et les jeunes gens... je ne sais pas comment vous dire ça... mais si vous avez besoin... il ne faudrait pas rougir, voyez-vous, si je pouvais vous rendre quelque service d'ami...

FRÉDÉRIC. Merci, monsieur; je suis un pauvre provincial, j'entre à Paris où je ne connais personne... personne qu'une jeune fille qui m'a précédé de quelques jours dans

cette grande capitale où j'espère la rencontrer, mais sans fortune et sans protecteurs, je suis riche d'illusions, riche d'espérance!... car Paris, voyez-vous, c'était mon but, c'était mon rêve!...

PASCAL. Et vous y venez sans fortune, sans protecteur...

FRÉDÉRIC. Je touche une pension qui me met à l'abri du besoin, et pour des protecteurs, je ne crois pas qu'il soit bien difficile de s'en faire à Paris.

PASCAL. Détrompez-vous, jeune homme!.. Paris, c'est le séjour de l'égoïsme, l'asile de la perfidie, de la trahison!... Paris est pavé tout entier de piéges et d'embûches; chacun tâche de s'en préserver sans songer à en préserver autrui! Tout pour soi, rien pour les autres, voilà le devise de Paris! (*Appelant*) Cardaillan!

CARDAILLAN, *paraissant*. Qu'est-ce?

PASCAL. Une plume, de l'encre et du papier. (*Cardaillan rentre. Pascal continuant.*) Mais il ne sera pas dit que je vous laisserai ainsi abandonné à vous-même, après le service que vous venez de me rendre...

CARDAILLAN, *reparaissant avec ce qu'il faut pour écrire*. Voilà, monsieur Pascal.

FRÉDÉRIC. Qu'allez-vous faire, monsieur?

PASCAL. Vous donner le protecteur le plus dévoué que vous puissiez avoir... un homme qui n'aura rien à vous refuser; car sans vous en douter, vous venez de lui rendre un service... Rien qu'à cette pensée je tremble encore...

CARDAILLAN, *à part*. Que diable renferme donc ce portefeuille!

PASCAL. Tenez, monsieur, prenez cette lettre, elle est adressée à monsieur Clamarins, au rond point des Champs-Elysées.

FRÉDÉRIC. Monsieur de Clamarins?

CARDAILLAN. Un millionnaire, rien que ça!... Ah! monsieur Pascal a le bras long.

PASCAL. Ah! monsieur Cardaillan....

CARDAILLAN. Vous avez le bras long.

PASCAL. Seulement, pour pénétrer jusqu'à lui, demandez madame Renaud... Si vous voulez lui plaire, sachez plaire à madame Renaud... si vous voulez qu'il s'intéresse à vous, intéressez madame Renaud... Et maintenant, monsieur, vous allez à Paris et moi je m'en éloigne! j'en sors avec autant de plaisir, que vous avez de plaisir à y entrer... Puissiez-vous y trouver autant de bonheur que j'y ai trouvé d'ennuis et de tourments.

FRÉDÉRIC. Au moins, monsieur, me sera-t-il permis de vous informer du résultat de ma visite?...

PASCAL. Avec plaisir; voici mon adresse : chaussée du Maine, rue de Vanvres, 36. Vous me donnerez la vôtre à Paris, et de temps en temps...

FRÉDÉRIC. C'est convenu... serviteur, Monsieur...

PASCAL. Serviteur de tout mon cœur!... Au revoir, Cardaillan...

CARDAILLAN. Au revoir, monsieur Pascal.

FRÉDÉRIC. Et maintenant, à Paris!...

PASCAL. Et moi, à la banlieue!...

Ils sortent chacun de son côté.

CARDAILLAN, *resté seul*. Que renferme donc ce portefeuille?...

ACTE DEUXIÈME.

Deuxième Tableau.

Un salon de l'hôtel Chabriant.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANOURY, TROIS LAQUAIS.

Au lever du rideau, trois laquais sont étendus chacun dans un fauteuil, Manoury est en train d'épousseter. On entend sonner à deux reprises.

MANOURY. Dites donc... on a sonné...

1er LAQUAIS, *sans bouger*. Oui, c'est monsieur le comte qui appelle...

MANOURY. Mais alors il faut...

2e LAQUAIS. Il faut rester et attendre les ordres... de madame Renaud.

MANOURY. Des ordres?... Monsieur le comte n'est donc pas le maître chez lui?...

1er LAQUAIS. Mon cher, vous n'êtes ici que d'hier, vous ne pouvez pas être au fait du service de la maison... Apprenez donc...

On entend un nouveau coup de sonnette.

MANOURY. Encore... mais...

2e LAQUAIS. Ce n'est rien... C'est monsieur le comte qui s'impatiente...

Troisième coup de sonnette plus violent que les deux autres. Tous les laquais se lèvent brusquement.

TOUS, *avec terreur*. C'est madame Renaud!

SCÈNE II.

LES MÊMES, PIERRE, LAZARE *et* JACQUES.

LAZARE. Eh bien, drôles, n'avez-vous pas entendu que l'on a sonné...

1er LAQUAIS. Si fait, monsieur, et nous y courons.

Ils sortent.

JACQUES. C'est bien heureux !...

PIERRE. Ah ça, qu'avez-vous donc? vous paraissez tous les deux d'une humeur massacrante. — Est-ce que le vieux Clamarins vous aurait insultés comme il m'a insulté moi-même?... Ah! il nous fait sentir cruellement que nous sommes ici chez lui... et que nous vivons à ses frais...

JACQUES. Que t'a-t-il donc fait à toi?...

PIERRE. Il sait que j'aime la bonne chère, et qu'il me plaît de m'occuper quelquefois des détails de la cave et de l'office... Eh bien, tout à l'heure, j'ai appris qu'il avait chassé le maître d'hôtel et le sommelier, parce qu'ils m'étaient trop dévoués... et ce n'est pas tout, il défend à leurs remplaçants de recevoir aucun ordre de moi...

LAZARE. Ah! ce n'est que cela !

PIERRE. Que cela?... c'est donc peu de chose que de prendre un homme par la famine?

LAZARE. Il a bien eu l'insolence de laisser sans réponse une lettre que je lui ai écrite...

PIERRE. Une lettre sans réponse... Oui, c'est assez grave...

LAZARE. Et une lettre où je m'abaissais jusqu'à demander de l'argent...

JACQUES. Un sommelier!... un maître d'hôtel! quelques louis refusés! voilà bien du bruit pour des misères... Que diriez-vous donc s'il vous avait blessés dans vos affections les plus chères, dans votre amour... J'aime Clémence, et ici comme à la ferme, il m'est interdit de la voir...

PIERRE. C'est bien la peine d'avoir pour tante madame Renaud, si l'on ose nous traiter ainsi...

LAZARE. Elle se soucie bien de nous madame Renaud... Et tenez, si elle était là, je lui dirais en face...

SCÈNE III.

LES MÊMES, Mme RENAUD, *en paysanne.*

Mme RENAUD. Que'que tu lui dirais, monsieur mon neveu?...

TOUS LES TROIS. La tante!

Mme RENAUD. Allons, voyons, puisque vous avez à vous plaindre, parlez donc... Qu'est-ce qui vous interloque?... C'est ni ma robe de laine ni mon bonnet rond...

PIERRE. Ma tante, c'est...

Mme RENAUD. C'est... c'est que vous comprenez que vous n'êtes que trois ingrats, trois orgueilleux, trois imbéciles, et tout ça, à vous trois...

LAZARE. Mais ..

Mme RENAUD, *avec force.* Mais quoi?... Vous êtes des ingrats, parce que vous ne vous rappelez déjà plus que je vous ai tirés de not' village, où vous seriez encore à pousser une charrue traînée par un cheval de labour... Une bête en avant et une bête en arrière...

JACQUES. Ma tante....

Mme RENAUD. Vous êtes des orgueilleux, parce que vous vous laissez éblouir par les beaux habits que je vous donne, au point de vous croire les égaux d'un comte, d'un grand seigneur, et plus que ça d'un millionnaire...

PIERRE. Je ne dis pas... mais...

Mme RENAUD. Enfin, vous êtes des imbéciles, parce que malgré toute c'te belle éducation que je vous ai fait donner, vous ne comprenez pas qu'il y a plus de bon sens et d'idée dans c'te tête d'ignorante, que dans votre cervelle de freluquets... Bêtas!

LAZARE. Eh bien, soit, nous avons eu tort...

Mme RENAUD. Vous en convenez... c'est bien heureux, ma foi... Mais souvenez-vous donc de ce que vous êtes... Les neveux de mam' Renaud, rien de plus... Les neveux d'une pauvre paysanne, femme de charge chez monsieur de Clamarins.

PIERRE. Oui, mais d'une femme de charge qui a toute la confiance du maître... qui commande à tout le monde... qui mène tout le monde... et...

Mme RENAUD. Et le maître avec, pas vrai... Et vous vous êtes dit : La tante Renaud dispose de tout ici, il est tout simple qu'elle fasse passer la fortune des Clamarins dans nos mains... dans les mains d'un joueur, d'un viveur et d'un débauché! Eh bien, oui, je la veux c'te fortune!... Je la veux pour vous... parce que vous êtes les enfants de ma sœur Marguerite, de ma pauvre sœur que j'ai vue mourir dans la misère et le désespoir.. comme sont morts mon père et ma mère! Je la veux pour vous, parce que c'était une dette sacrée pour moi que de vous élever et de vous enrichir! Mais je n'entends pas faire de vous des riches débauchés! Il faut que vous deveniez des hommes capables de relever l'honneur d'une famille... Tandis que jusqu'à présent, vous avez assez de défauts et de vices pour déshonorer dix familles à la fois...

PIERRE. Nous nous corrigerons, ma chère tante!... Moi, qui aime la table, par une bonne gastrite...

JACQUES. Or moi, qui aime l'amour, par un bon mariage!... Le mariage... voilà un antidote à l'amour!...

Mme RENAUD. C'est pour ça que tu veux faire l'honneur à monsieur de Clamarins de demander sa nièce en mariage...

JACQUES. Ma tante, je lui écrit la lettre la plus respectueuse, la plus...

Mme RENAUD. Tiens, v'là ton chiffon...

Elle lui remet la lettre.

JACQUES. Elle n'est pas décachetée...

Mme RENAUD. Pourquoi faire?... Je savais d'avance ce qu'il y avait dedans, je n'avais pas besoin de la lire...

JACQUES. Mais cette défense de me laisser parler à Clémence...

Mme RENAUD. C'est moi qui l'ai faite...

JACQUES. Comment! vous...

Mme RENAUD. Un peu, mon neveu... (*Allant à Lazare.*) Et toi aussi, Lazare, tu as écrit à monsieur le comte...

LAZARE. C'est vrai.

Mme RENAUD. Pour lui emprunter de quoi payer ce que tu as perdu au jeu...

LAZARE. Et il m'a refusé...

Mme RENAUD, *elle lui donne une lettre.* Tiens! Pauvre cher homme, il ne sait seulement pas que tu as écrit... Tu vois que tu ne dois pas plus lui en vouloir que Pierre.

PIERRE. Oh! moi...

Mme RENAUD. Toi, tu te contenteras à l'avenir de l'ordinaire de l'hôtel... C'est cruel, pas vrai, d'être réduit à la table d'un riche banquier, quand on est fils d'un pauvre paysan!... Tu regrettes peut-être les choux et les pommes de terre de la ferme!

PIERRE. Ma tante, je ne les ai jamais regrettés!...

Mme RENAUD. Non, mais tu les as oubliés bien vite!... Ah ça, maintenant plus de lettres, plus de demandes à monsieur le comte, entendez-vous? Il ne me convient pas de voir les gens de ma famille abuser de sa confiance et de sa bonté!... Rapportez-vous-en à moi du soin de votre avenir... et surtout observez-vous un peu; si vous osez aimer quelqu'un de sa noble famille, cachez-le donc; si vous comptez sur lui pour satisfaire vos goûts de luxe, de plaisir et de dépense, cachez-le donc; si vous convoitez son immense fortune, cachez-le, cachez-le donc, maladroits...

JACQUES. C'est convenu, comptez sur nous...

LES DEUX AUTRES. Oui, comptez sur nous.

Mme RENAUD. Je compte sur votre obéissance, une obéissance d'enfants ou d'aveugles, songez-y, car je sais voir plus loin que vous, et je vous mènerais tous les trois à la lisière... Pauvres garçons, allez... Est-ce qu'il faut comme ça demander de jour en jour... Arracher l'argent peu à peu... Attendez donc que le moment vienne et souvenez-vous de vos pères les laboureurs... On ne grappille pas, on récolte; on ne glane pas... on moissonne...

LAZARE. Elle est superbe, ma tante.

Mme RENAUD. Chut! voilà monsieur le comte.

JACQUES. Avec Clémence...

Mme RENAUD. Avec *mamselle* Clémence.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMTE, *soutenu par Clémence.*

Mme RENAUD, *allant prendre les bras du Comte.* Appuyez-vous sur moi, monsieur... laissez, laissez, mamselle, ce bras là est plus solide que le vôtre...

A l'arrivée du Comte, les trois frères s'inclinent et saluent. Le Comte passe devant eux avec bienveillance.

LE COMTE. Bonjour, mes enfants, bonjour... (*A Catherine.*) Eh bien, Catherine, êtes-vous contente de ces trois grands garçons-là?

Mme RENAUD. Hum!... Y a ben que'ques petites choses à redire.

LE COMTE, *à part.* Quelques petites choses!... Elle est indulgente... Trois hommes capables de tout...

Mme RENAUD. Mais c'est jeune, ça se corrigera... Asseyez-vous donc, monsieur le comte; vous êtes encore bien faible...

Elle le fait asseoir.

LE COMTE. C'est vrai... Mais aujourd'hui je me sens mieux, beaucoup mieux. . La vue de cette enfant m'a fait du bien.

CLÉMENCE. Mon bon oncle!.. Il était facile de vous procurer ce bien-là plus tôt... et j'étais si malheureuse de ne pas vous voir!

LE COMTE. Pourquoi donc l'a-t-on tenue si longtemps éloignée de moi?...

Mme RENAUD, *avec intention.* C'est vous, monsieur le comte, qui l'avez ordonné...

LE COMTE, *étonné.* Moi...

Mme RENAUD. Vous disiez qu'une jeune fille du rang de mamselle devait recevoir une brillante éducation, et pour ça, qu'il fallait la laisser longtemps en pension...

LE COMTE. C'est juste... c'est juste... j'ai... j'ai dit cela...

CLÉMENCE. Mais il y a six mois que j'en suis sortie, et depuis ce temps...

LE COMTE. Depuis ce temps, on aurait pu l'installer ici, près de moi.

PIERRE, *bas.* Oui, mais ça n'était pas dans les idées de la tante...

LE COMTE. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait, madame Renaud?

Mme RENAUD. Parce que...

LE COMTE. Parce que?...

Mme RENAUD. Parce que monsieur le comte l'avait défendu...

CLÉMENCE. Vous, mon oncle!

LE COMTE. Moi! encore!

LAZARE, *bas.* Il n'a pas trop l'air de s'en souvenir.

Mme RENAUD. Vous avez pensé qu'une demoiselle de dix-sept ans ne devait pas habiter l'hôtel où demeuraient des jeunes gens.

LE COMTE. Ah ! oui... oui...

CLÉMENCE. Des jeunes gens... quels nobles hôtes renferme donc la demeure des Clamarins, mon oncle? je croyais que vous n'aviez autour de vous que vos domestiques et leur famille.

Mme RENAUD, *bas*. Insolente !

LES TROIS NEVEUX. Mademoiselle!

Mme RENAUD, *à ses Neveux*. Silence !... Monsieur le comte a pensé, mamselle, que s'il n'y avait pas danger pour sa nièce qui est trop au-dessus de nous pour ça, il pourrait ne pas en être de même de mes neveux..

LE COMTE, *à part*. Ses neveux... ses neveux !... Ah ! sans elle, je...

CLÉMENCE, *avec dédain*. Ah! c'est de vos neveux qu'il s'agit, madame?

LAZARE, *bas*. Sans ton amour, Jacques, elle me le payerait cher.

Mme RENAUD. Mon Dieu, oui, des neveux d'une pauvre servante qu'on peut chasser avec elle...

LE COMTE. Chasser... Madame Renaud... qui a parlé de cela?

Mme RENAUD. Vous êtes assez jolie, mademoiselle, pour faire oublier la distance, et des têtes de vingt-cinq ans, ça va vite.... V'là pourquoi monsieur le comte avait jugé à propos de vous laisser pendant quéque temps à la campagne ; mais si monsieur le comte change d'avis, s'il ordonne que vous restiez ici...

LE COMTE. Il me semble que nous pourrions arranger cela...

Mme RENAUD. S'il l'ordonne, comme je ne veux pas, moi, que mes neveux forment des projets insensés, je ne les laisserai pas dans l'hôtel... ils s'en iront, retourneront au pays avec leur tante...

LE COMTE. Comment?

JACQUES, *bas*. Diable !... elle joue gros jeu.

Mme RENAUD. Nous partirons... et les soins de mamselle remplaceront très-bien les miens...

LE COMTE. Non, non... c'est impossible... Clémence... mon enfant... il faut... être raisonnable...

PIERRE, *bas*. Elle joue gros jeu... mais elle gagne la partie...

CLÉMENCE. Eh quoi ! mon oncle...

LE COMTE. Je ne peux pas me priver des soins de cette bonne madame Renaud... Nous nous verrons souvent... (*il regarde madame Renaud*) du moins... quelquefois... tu iras...

Mme RENAUD, *au Comte*. Dans votre propriété de Grenelle, qui est près du château... Monsieur le comte voulait y envoyer mademoiselle avec Gertrude, sa nourrice...

LE COMTE. C'est vrai... avec Gertrude... j'en avais le projet.

Mme RENAUD, *à part*. Allons donc !

CLÉMENCE. Il faut bien que je me soumette... (*A part.*) Moi qui comptais sur lui... moi qui voulais lui parler de mon inconnu...

SCÈNE V.

LES MÊMES, MANOURY.

Mme RENAUD. Que voulez-vous?... qu'y a-t-il?

MANOURY. C'est un ancien serviteur de la maison, qui demande à parler à monsieur...

JACQUES. C'est Pascal, sans doute...

MANOURY. Précisément... c'est...

LE COMTE, *se retournant*. Pascal !

Mme RENAUD. Dites que monsieur est indisposé... qu'il n'est pas visible... Allez...

LE COMTE, *vivement*. Un moment...

Mme RENAUD, *à Manoury, qui s'arrête à la voix du Comte*. Eh bien, quéque vous attendez...

MANOURY. J'attends les ordres de monsieur...

Mme RENAUD. Ne les avez-vous pas entendus?...

MANOURY. Mais je...

LAZARE. Eh bien, drôle...

LE COMTE. Lazare, vous êtes trop vif... (*A Manoury.*) Et vous, mon garçon, souvenez-vous à l'avenir que les ordres que donne madame Renaud sont les miens.... toujours... entendez-vous... (*Doucement.*) Seulement cette fois, comme il s'agit de ce pauvre Pascal qui demeure à la banlieue... je voudrais qu'il ne fût pas venu inutilement.

Mme RENAUD. Soit, monsieur le comte.... (*le Domestique sort*) je craignais seulement que ça ne vous fatigue...

LE COMTE, *l'interrompant*. Merci, merci, madame Renaud.... (*plus bas*) merci, ma bonne Catherine... (*Se retournant vers les trois frères.*) Mes enfants, je vous rends grâces de votre visite.... au revoir... (*A Clémence.*) A bientôt, Clémence... (*A Catherine.*) Veuillez la reconduire dans ses appartements et lui tenir un peu compagnie.

Mme RENAUD, *au Comte*. Vous allez donc rester seul...

LE COMTE. Pas tout à fait, puisque Pascal va venir... Mais si j'ai besoin de quelque chose je vous ferai appeler...

Mme RENAUD, *à Clémence avec douceur*. Venez, mademoiselle... (*A ses neveux.*) Il veut être seul avec Pascal... Je me méfie de ce vieux poltron... Vous entendez...

LAZARE. Oui, ma tante...

Mme RENAUD. Allons, venez, mademoiselle.

Ils sortent tous à l'exception du Comte qui les suit de l'œil. Catherine et Clémence s'éloignent par la droite; les trois frères par la gauche. En ce moment Pascal entre par le fond, et observe le mouvement de sortie qui s'opère, tandis que le Comte est assis à l'avant-scène.

SCÈNE VI.

LE COMTE, PASCAL.

A peine tout le monde est-il hors de scène que le Comte. se relève vivement et va au-devant de Pascal.

LE COMTE. Enfin, c'est toi, Pascal... toi, mon fidèle ami...

PASCAL, *avec timidité.* Monsieur le comte.. vous me rendez confus... Je ne mérite certainement pas...

LE COMTE. Ah ! si tu savais ce que j'ai souffert depuis que j'ai eu la faiblesse de me séparer de toi...

PASCAL. Vous êtes trop bon, monsieur le comte; mais voyez-vous... je préférais ma retraite... ma tranquillité, au périlleux avantage d'être le valet de confiance d'un homme aussi... aussi riche que vous l'êtes... car enfin...

LE COMTE. Ah! oui, ma fortune... une fortune considérable... Tu crois donc que c'est là ce qui les tente... Tu crois donc que madame Renaud...

PASCAL. Chut!... parlons bas, si ça vous est égal... Il est toujours fort sage de parler bas... si personne ne vous écoute, on n'y perd pas grand chose ; tandis que si des oreilles indiscrètes vous espionnent, ça les déroute et on y gagne beaucoup! (*Très-bas.*) Et pour en revenir à madame Renaud, je crois que sans son affection pour ses neveux, et sans sa tendresse pour vos trois millions, ça serait une assez bonne femme !

LE COMTE. Ah! si j'avais le courage de me soustraire à cette tyrannie !

PASCAL. Et qui vous en empêche, monsieur le comte ?

LE COMTE. Mon âge... ma faiblesse... et par-dessus tout, l'habitude... Quand elle n'est pas là, cette femme, pour donner des ordres à ma place, pour me faire servir, pour m'aider de ses conseils, eh bien, je ne puis ni commander, ni agir, ni penser... et puis, au fond, elle est bonne... son affection pour moi est sincère, et quand je souffre, personne ne sait mieux qu'elle ce qui peut apaiser mes douleurs et me rendre un peu de repos... c'est beaucoup, Pascal, c'est beaucoup.

PASCAL. C'est beaucoup... monsieur le comte... (*A part.*) Beaucoup trop. (*Haut.*) Mais n'en parlons plus, le mal est irréparable; sans cela, je ne vous aurais point quitté... et, sans la nécessité d'accomplir la mission dont je me suis chargé, je ne serais pas revenu ici... on est si heureux à la banlieue!

LE COMTE. Et me voilà séparé de toi, de toi, qui m'as rendu un si grand service... c'est une dette d'il y a vingt-quatre ans.

PASCAL. Belle misère! ça ne vaut pas la peine d'en parler... nous étions jeunes tous les deux... beaux... tous les deux... chacun dans son genre... Un jour vous devenez amoureux d'une jeune fille... Marie Raymond...

LE COMTE. Chut!... tais-toi!... Les traits de cette infortunée ont pu s'effacer de mon souvenir... mais son nom y est resté comme un remords... Tais-toi! tais-toi...

PASCAL. Soyez tranquille, on peut toujours m'écouter, moi, on ne m'entend jamais. Or, cet amour... vous formez le projet de le dire... de le prouver... et vous le dites si gentiment que l'on vous croit; et vous le prouvez si bien que quelque temps après, monsieur votre père était grand-père sans s'en douter...

LE COMTE. Et pendant qu'on me mariait presque malgré moi...

PASCAL. Oui, je m'en souviens, c'était le 29 juillet 1825, et ce jour-là même, la malheureuse jeune fille, désespérée de votre abandon, attentait à sa vie... J'arrivai là, moi, au moment où elle venait de disparaître sous les flots... je plongeai vainement à trois reprises... impossible de retrouver l'infortunée... Et quand, brisé de fatigue, de douleur et de froid, je me vis contraint de regagner le bord... j'entendis les cris d'une pauvre petite créature, et à défaut de la femme que je n'avais pu retrouver, j'emportai du moins avec moi son petit enfant, qui était à quelques pas de là, dans son berceau... qui me tendait ses deux petits bras comme s'il eût compris que je venais de tenter de lui sauver sa mère, et qui pleurait comme s'il eût compris que sa mère était morte !...

LE COMTE, *faisant asseoir Pascal à côté de lui.* Et tu l'as recueilli, soigné...

PASCAL. Avec votre argent.

LE COMTE. Tu l'as fait élever jusqu'à présent.

PASCAL. Non pas moi, monsieur le comte, mais par les soins de Gervais, car je ne pouvais quitter l'hôtel où mon absence eût été remarquée.

LE COMTE. Pauvre enfant, que je n'ai jamais embrassé, que je n'ai jamais vu, car je n'ai pu tant qu'a vécu ma femme, l'introduire dans ma maison ou laisser soupçonner son existence... et quand je me suis trouvé veuf...

PASCAL. Vous étiez moins libre qu'avant; madame Renaud était là depuis cinq années, escortée de messieurs ses neveux, en convoitant cette fortune dont j'emporte une partie à chaque visite que je vous fais... Mais, Dieu merci, notre jeune homme sera bientôt en état de leur tenir tête à tous, et dans quelques jours nous allons le voir... le connaître, enfin...

LE COMTE. Je le verrais... lui... mon fils...

PASCAL. Chut! chut donc!... là, c'était bien la peine de vous faire mon raisonnement sur l'avantage qu'il y a à parler bas...

LE COMTE. Continue, continue...

PASCAL. Non, permettez... j'aime beaucoup les neveux de madame Renaud... (*Très-haut.*) J'aime infiniment les neveux de madame Renaud... (*Bas.*) Mais je m'en méfie encore plus...

En disant ces mots, il a été à une porte à gauche, il l'ouvre avec précaution. Tout à coup il recule en apercevant Jacques debout ; après avoir refermé la porte, il va de l'autre côté et ouvre une seconde porte, il aperçoit Lazarre occupé à fumer gravement. Il le salue et referme la porte. Alors il reste immobile au milieu du théâtre.

LE COMTE, *qui ne s'est aperçu de rien.* Eh bien, Pascal...

PASCAL, *avec hésitation.* Eh bien... monsieur le comte... apprenez donc... (*Mme Renaud entre. A part.*) Madame Renaud ! il ne manquait plus qu'elle !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme RENAUD.

LE COMTE, *à part.* Elle !

Mme RENAUD, *au Comte.* Il y a là un étranger, un jeune homme qui demande à vous parler...

LE COMTE. Voyez ce que c'est, madame Renaud.

Mme RENAUD. Je voulais vous éviter cette peine, monsieur ; mais ce jeune homme a l'air si bon, si honnête, qu'il m'a intéressé malgré moi, et je n'ai pas eu le courage de le renvoyer... Faut le recevoir, monsieur, faut le recevoir...

LE COMTE. Allons, soit, faites-le entrer...

PASCAL. Je voudrais bien m'en aller; monsieur le comte, serviteur de tout mon cœur...

LE COMTE. Adieu, Pascal... Ah ! nous nous quittons sans doute pour longtemps... emporte ceci... (*Il lui donne une tabatière. A Mme Renaud, qui regardait.*) C'est un petit souvenir que je voulais lui donner.

Mme RENAUD. Monsieur est bien libre de faire des cadeaux.

PASCAL. Mille remercîments... (*Le Comte lui a fait un signe, il ouvre la tabatière.*) Oh ! très-bien !...

Mme RENAUD, *vivement.* Plaît-il?

PASCAL. Rien, rien... (*A part, en fredonnant.*) J'ai du bon tabac dans...

LE COMTE. Adieu, Pascal.

PASCAL. Madame Renaud, serviteur de tout mon cœur...

Il s'approche du Comte et lui baise la main. Mme Renaud remonte la scène; la porte derrière laquelle est Jacques s'est entr'ouverte.

Mme RENAUD, *bas à Jacques.* Eh bien !...

JACQUES. *bas.* Le Comte a un fils.

Il disparaît.

Mme RENAUD, *à part, en regardant le Comte.* Un fils !... lui... un fils !...

LE COMTE, *à Pascal, en lui lâchant les mains.* Je t'écrirai... (*Voyant que Catherine le regarde. Haut.*) A propos, laisse ton adresse à madame Renaud.

PASCAL, *embarrassé.* Mon... mon adresse...

LE COMTE. Sans doute...

Mme RENAUD. Eh bien ?... où demeurez-vous, monsieur Pascal ?

PASCAL, *regardant du côté des trois neveux.* Où je demeure?... à la banlieue, madame Renaud...

Il va sortir par le fond, Frédéric paraît.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, *puis* CLÉMENCE.

PASCAL, *apercevant Frédéric.* Mon jeune homme!...

FRÉDÉRIC. Vous, monsieur?...

LE COMTE. Eh bien, ce jeune homme?...

Mme RENAUD, *distraite.* Ce jeune homme... le voilà... Approchez, monsieur, approchez...

FRÉDÉRIC. Pardon, monsieur, si je me présente sans être connu de vous; (*en montrant Pascal*) mais monsieur, qui m'a remis cette lettre de recommandation, m'a assuré...

LE COMTE. Toi, Pascal?...

PASCAL. Oui, monsieur le comte, j'ai pensé... j'ai espéré...

Mme RENAUD, *à part.* Un fils... il a un fils...

LE COMTE. Que je recevrais bien ton protégé; tu as eu raison... Oui, c'est une bonne recommandation que vous avez là, jeune homme... et tout le monde ici est prévenu en votre faveur ; n'est-ce pas, madame Renaud ?...

Mme RENAUD, *distraite.* Oui, oui... certainement, monsieur le comte...

PASCAL, *bas à Frédéric.* Ça va bien... ça va bien !...

LE COMTE. Voyons, dites-nous ce que vous espérez faire à Paris... car si vous aimez le bruit, les fêtes, les plaisirs, vous devez avoir aussi un but plus sérieux, plus noble, plus élevé.

FRÉDÉRIC. En effet... c'est que...

LE COMTE. C'est que?... parlez sans crainte...

FRÉDÉRIC. Oh! monsieur... je n'ose... j'en ai parlé à monsieur Pascal...

LE COMTE. A toi?...

PASCAL, *cherchant.* A moi !... Ah ! oui... (*Au Comte.*) Folie de jeunesse...

LE COMTE. Un amour?...

FRÉDÉRIC. Oui, monsieur; un amour, hélas! sans espérance. Après avoir perdu le seul ami qui soutint ma jeunesse... si je suis venu à Paris, c'est qu'un sentiment plus fort que ma volonté m'y entraînait!...

LE COMTE. Et celle que vous aimez...

CLÉMENCE, *entrant.* Mon oncle!... (*Apercevant Frédéric.*) Ciel!

FRÉDÉRIC. Grand Dieu!...

LE COMTE, *les considérant.* Hein?... comment?...

PASCAL. Diable, diable... ça se complique...

Mme RENAUD. Qu'est-ce que vous avez donc, mamselle?

LE COMTE. Qu'est-ce que vous avez donc, jeune homme?

CLÉMENCE. C'est lui!

FRÉDÉRIC. C'est elle!

Mme RENAUD. Ah! ils se connaissent!...

LE COMTE. C'est lui! c'est elle! (*A Pascal.*) As-tu remarqué!... Ciel!... Grand Dieu!... C'est lui! c'est elle! Et puis les yeux baissés de part et d'autre... Il est très-bien, ce jeune homme... (*A Mme Renaud.*) Il vous intéresse, vous me l'avez dit, n'est-ce pas?...

Mme RENAUD, *froidement.* Ça dépend...

PASCAL. Hum! je crois que ça va se gâter.

FRÉDÉRIC. Je vous disais, monsieur...

LE COMTE. Oh! oh! c'est inutile... nous en savons maintenant plus que vous n'en pourriez dire...

FRÉDÉRIC. Comment?...

LE COMTE. Vous nous avez appris que vous n'êtes pas de Paris... et nous avons deviné, nous, que vous venez de Toulouse.

FRÉDÉRIC. En effet, je...

LE COMTE. C'est bien cela, n'est-ce pas, mademoiselle ma nièce?

CLÉMENCE. A peu près, mon oncle.

LE COMTE. Ah! à peu près!...(*A Frédéric.*) Nous avons encore deviné qu'à Toulouse, vous avez rencontré quelquefois d'abord, et plus souvent ensuite, une jeune fille charmante... c'est encore cela, n'est-ce pas?...

CLÉMENCE. Mais... à peu près, mon oncle,

LE COMTE. Toujours à peu près..... cette jeune fille dont vous êtes devenu amoureux fou, ne vous voyait pas tout à fait avec indifférence... c'est toujours cela, n'est-ce pas?...

CLÉMENCE, *bas.* Mon oncle, mon bon petit oncle, vous êtes rempli d'esprit.

LE COMTE. Merci..... Et cette jeune personne que vous aimez?...

FRÉDÉRIC. C'est le hasard seul qui me l'a fait retrouver ici, et maintenant que je sais que mademoiselle est votre nièce, à vous, monsieur, si riche, si considéré, je me sens tout honteux du peu que je suis, tout épouvanté de mon audace; car mon amour, c'est de l'égarement, de la folie, et cependant, si je dois y renoncer, je sens que je n'ai plus qu'à mourir!...

LE COMTE. Mourir.... allons, voyons, calmez-vous... Est-ce qu'il faut parler ainsi..... mourir...

CLÉMENCE, *bas.* Mon oncle, on m'a dit qu'il avait très-mauvaise tête...

LE COMTE. Vraiment... (*Voyant madame Renaud qui s'approche de lui.*) Qu'en dites-vous, madame Renaud?...

Mme RENAUD, *se levant.* Moi...

PASCAL. Je suis fâché d'avoir amené ce jeune homme ici...

Mme RENAUD. Il me semble, monsieur le comte, qu'avant tout il faudrait savoir à qui on a affaire...

LE COMTE. C'est juste.

Mme RENAUD. Connaître la famille de monsieur...

FRÉDÉRIC. Ma famille!... oui, j'aurais dû vous dire...

LE COMTE, *l'interrompant.* Ne vous excusez pas, c'est inutile..... d'abord, le nom de votre père!

FRÉDÉRIC. Mon père!...

LE COMTE. Eh bien?...

FRÉDÉRIC. Hélas, monsieur, je n'en ai pas... Je suis seul au monde...

Mme RENAUD. Pas de nom... pas de famille... et voilà ce que votre nièce a encouragé...

LE COMTE. Seul..... et vous habitiez Toulouse depuis longtemps?...

FRÉDÉRIC. Depuis mon enfance...

LE COMTE, *vivement.* Depuis votre enfance...

PASCAL, *vivement.* Ah! bah!...

Mme RENAUD. Qu'est-ce donc... qu'avez-vous tous les deux...

Le Comte et Pascal se regardent.

LE COMTE. Rien, rien...

PASCAL. Ce n'est absolument rien...

Mme RENAUD. Comme ça l'a ému!...

LE COMTE. Ce pauvre jeune homme..... il est seul au monde... sans parents, sans ami, et cela m'intéresse, cela me fait impression!...

PASCAL. Et à moi... à moi aussi...

Il regarde le Comte.

Mme RENAUD, *à part.* Est-ce que par hasard ça serait...

LE COMTE. Et comment vous appelez-vous?...

FRÉDÉRIC. Frédéric.

PASCAL. Frédéric.

LE COMTE, *se levant.* Frédéric!... (*Ils se regardent encore avec Pascal. A part.*) C'est cela, c'est bien cela...

Mme RENAUD, *les observant toujours, à part.* C'est lui... (*Elle sonne.*) Prenez garde, monsieur le comte, votre bon cœur vous entraîne trop loin... vous voilà tout tremblant et j'ai peur...

LE COMTE. Non, laissez... laissez, vous dis-je... Et à Toulouse... Frédéric... monsieur Frédéric... qui donc a pris soin...

Mme RENAUD. Assez, assez, monsieur le comte... cette scène vous fait mal... vous ne

porteriez pas plus d'intérêt à votre propre enfant...

LE COMTE. Mon enfant... mais...

PASCAL, *s'élançant et lui prenant la main.* Silence, monsieur le comte... (*Il lui montre les trois neveux qui sont entrés au coup de sonnette.*) Silence... ils le tueraient...

LE COMTE, *à madame Renaud.* Mon..... mon enfant.... quelle folie... non.. Je veux seulement savoir.... (*à Frédéric*) qui a pris soin de votre enfance...

FRÉDÉRIC. Un pauvre homme appelé Gervais.

LE COMTE. Gervais..... c'est lui..... mais elle!... mais ces trois hommes... je ne puis l'embrasser... tu veilleras sur lui, n'est-ce pas?

PASCAL, *bas.* Oui, oui, oui!...

LE COMTE. Tu ne le quitteras pas...

PASCAL. Non, non, non!...

LE COMTE. Tu le protégeras.

PASCAL. Oui, oui, oui!...

Mme RENAUD. Mais, monsieur le comte...

LE COMTE, *à part.* Et ne pouvoir lui parler, le presser sur mon cœur... Oh! l'émotion me suffoque... la force..... la force m'abandonne...

Mme RENAUD. Ah! mon Dieu... mais vous souffrez, monsieur le comte...

LE COMTE, *bas à Pascal.* Oh! oui, je souffre... Viens, Pascal, viens, car je sens que je me trahirais.

PASCAL. Monsieur le comte!...

CLÉMENCE. Mon oncle! (*Le Comte sort soutenu par Pascal et madame Renaud. En sortant.*) Ah! Frédéric, tout est fini pour nous...

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, JACQUES, LAZARE, PIERRE.

FRÉDÉRIC. Que dit-elle?... et cependant, comme il m'a regardé... et cette émotion que moi-même je n'ai pu me défendre..... quel étrange événement!...

JACQUES. Ah! c'est là mon rival.

LAZARE. Et un rival dangereux...

PIERRE. Je le crains pour toi... je le craindrais pour moi-même...

FRÉDÉRIC. Pardon, messieurs; vous êtes sans doute de la maison, des parents de monsieur le comte.

JACQUES. Eh bien, monsieur...

FRÉDÉRIC. Pourriez-vous me dire le motif de cette brusque sortie?.. aurais-je été la cause involontaire...

JACQUES. Peut-être... si vous avez eu l'audace de parler au comte de Clamarins de votre amour pour sa nièce...

FRÉDÉRIC, *s'animant.* En effet, je lui ai dit... mais je m'étonne que vous soyez si bien instruit, car vous n'étiez pas là...

PIERRE. Non, mais un amoureux se devine aisément...

LAZARE, *avec dédain.* Un amoureux de province surtout.

FRÉDÉRIC, *avec colère.* Messieurs..... un pareil langage...

JACQUES. Eh! vous vous informez..... on vous répond... tâchez de mieux comprendre les leçons que l'on vous donne...

FRÉDÉRIC. Les leçons..... il est heureux pour vous, messieurs, que vous ayez prononcé de semblables paroles dans une maison que je respecte... car, sans cela, je vous demanderais compte...

LES TROIS FRÈRES, *s'avançant.* Compte de quoi? monsieur...

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mme RENAUD, *venant se placer entre eux.*

Mme RENAUD. Eh bien! quoi donc!..... Comment! une querelle avec ce jeune homme... Ah! je reconnais bien là la mauvaise tête de mes neveux... il faut leur pardonner, monsieur, et recevoir leurs excuses...

LES TROIS NEVEUX. Nos excuses...

JACQUES. Nous, faire des excuses... ah!...

Mme RENAUD, *bas.* Il le faut, je le veux!... (*Haut.*) Vous v' là dans Paris où vous n' connaissez personne, ils seront vos amis...

LES TROIS FRÈRES. Mais!...

Mme RENAUD, *bas.* Allons donc, je le veux.

Jacques et Lazare s'inclinent.

PIERRE, *passe à Frédéric et lui tend la main.* Monsieur, de tout cœur...

FRÉDÉRIC. Madame, tout est oublié.

Mme RENAUD. Et soyez bien unis, car vous devez vous revoir souvent..... Monsieur le comte vous enverra chercher à l'hôtel où vous demeurez... mais en attendant, il vous prie d'écrire tout ce que vous savez de votre naissance et de ceux qui vous ont recueilli...

Elle lui indique la table où se trouve du papier de l'encre.

FRÉDÉRIC. Comment! il veut..

Mme RENAUD. C'est tout simple, il s'intéresse beaucoup à vous.

FRÉDÉRIC, *avec joie.* Se peut-il!... j'obéis, madame, j'obéis.

Il se met à écrire, les trois frères se rapprochent de leur tante.

LAZARE, *bas.* Que signifie, ma tante?..

Mme RENAUD. Vous avez découvert que le comte a un fils.

LES TROIS NEVEUX. Eh bien?

Mme RENAUD. Eh bien! ce fils! c'est lui!

LES TROIS NEVEUX. Lui!!!

Mme RENAUD. Après son émotion de tout à l'heure, une crise violente s'est déclarée, et maintenant le comte est au plus mal... le médecin dit que cette crise doit l'enlever en

vingt-quatre heures... il faut que d'ici-là ils ne puissent pas se revoir... Emmenez le jeune homme, occupez-le tous les trois chacun à votre manière, et qu'une fois, du moins, vos défauts et vos vices servent à quelque chose...

FRÉDÉRIC, *qui a fini d'écrire.* Voilà, madame, ce que vous m'avez demandé.

JACQUES. Nous vous ferons oublier notre brusquerie de tout à l'heure...

FRÉDÉRIC. Croyez, messieurs, que je ne m'en souviens déjà plus.

LAZARE. N'importe, nous allons vous payer cent fois en plaisir le moment de colère dont nous avons été cause. Voulez-vous passer joyeusement toute cette journée ?...

FRÉDÉRIC. Ah ! messieurs...

PIERRE. C'est décidé!..... et maintenant, monsieur, nous ne nous quittons plus.

FRÉDÉRIC. Allons, messieurs, je suis tout à vous.

Il va prendre son chapeau.

Mme RENAUD, *bas.* Souvenez-vous qu'il faut, si son père l'envoie chercher, qu'il ne rentre pas chez lui, qu'ils ne puissent se revoir pendant ces vingt-quatre heures.

LAZARE. C'est convenu!... partons, messieurs.

TOUS. Partons.

Frédéric et les trois neveux sortent.

PASCAL, *rentrant en scène et regardant autour de lui.* Frédéric !... où est-il?... où est-il!...

Mme RENAUD. Qui donc, monsieur Pascal?

PASCAL. Personne, personne, madame Renaud... (*A part.*) Oh! je le retrouverai.

Troisième Tableau.

Un théâtre en désordre; on est en train de le préparer pour une répétition générale.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE RÉGISSEUR, CHAUDOREILLES, LE PERRUQUIER, LE COSTUMIER, LE TAPISSIER.

Le chef d'orchestre après une ouverture tire au rideau.

LE RÉGISSEUR, *derrière le rideau.* Arrêtez, Richardeau! arrêtez!... (*Le rideau s'arrête à hauteur d'homme; il passe par-dessous, s'avance sous le rideau près de la rampe et dit au chef d'orchestre:*) Nous ne sommes pas encore prêts.... J'en suis bien fâché, monsieur le chef d'orchestre, mais vous serez forcé de recommencer l'introduction... Voyons, tout votre monde est là ?. . Bien... Le souffleur est dans son trou?... Ah! ah! voilà du monde pour une répétition générale à la banlieue.... Appuyez le rideau.... (*Le rideau se lève, il remonte la scène et dit :*) Adolphe, dépêchons-nous... (*Aux choristes et employés qui traversent la scène.*) Allons, à vos loges... (*Regardantde tous côtés.*) Tout est-il enfin en état?.....

UN MACHINISTE. Non, monsieur, pas encore.

LE RÉGISSEUR; *il descend la scène; il tient une lettre à la main.* Oh! quel métier, mon Dieu! quel métier!... Au moment de commencer la répétition générale, plus d'Amour... l'Amour m'écrit qu'il a une indigestion de homard.

LE PERRUQUIER, *entrant, une perruque chauve à la main.* Monsieur le régisseur! monsieur le régisseur!...

LE RÉGISSEUR. Eh bien?...

LE PERRUQUIER. N'est-ce pas que Vénus peut mettre cette perruque-là?

LE RÉGISSEUR. Une perruque chauve à Vénus... Vénus qui n'aurait pas de cheveux, par exemple!... Voulez-vous me remporter ça tout de suite!...

Le Perruquier sort.

LE TAPISSIER, *entrant.* Monsieur le régisseur a vu que ses ordres ont été ponctuellement exécutés; le rideau de glace est là, caché par le rideau de hameau.

LE RÉGISSEUR. Oui, encore une belle idée du directeur; il s'est avisé d'acheter le grand rideau de glace d'un ancien théâtre du boulevard, pour en faire notre rideau d'avant-scène; nous avons été forcés de le placer, en attendant, au fond du théâtre; au fond du théâtre une glace, et pendant une répétition générale...

LE TAPISSIER. On peut casser la glace.

LE RÉGISSEUR. Et ça porte malheur...

LE COSTUMIER, *entrant.* Monsieur le régisseur, la Sagesse vient de faire craquer son maillot.

LE RÉGISSEUR. Ah! quand je disais que ça porte malheur... Qu'on le raccommode.

LE COSTUMIER. Mais ça se verra!

LE RÉGISSEUR. Qu'on le raccommode!

LE COSTUMIER. Mais c'est...

LE RÉGISSEUR, *le poussant dehors.* Qu'on le raccommode!... C'est à n'y pas tenir... régisseur général d'un théâtre de la banlieue, je connais des chemins de fer moins à la vapeur... Mais un Amour, où trouver un Amour... Ah! une idée!... ce nouveau figurant qui est venu se proposer... Il n'est pas beau pour un Amour, mais il est petit, et d'ailleurs, l'Amour ne fait que traverser dans les airs... oui, c'est cela!... (*Criant.*) Chaudoreilles!... oh! le maudit sourd!... Chaudoreilles!...

CHAUDOREILLES, *arrivant.* Est-ce qu'on m'appelle?

LE RÉGISSEUR. Voilà deux heures!

CHAUDOREILLES. Il est midi, monsieur.

LE RÉGISSEUR. Je ne te demande pas l'heure; je te dis que je t'appelle depuis deux heures. Oh! quelle patience!... (*Lui criant dans les oreilles.*) Va me chercher le nouveau figurant.

CHAUDOREILLES. Le nouveau figurant, j'entends bien; il n'y a pas besoin de crier comme un sourd.

LE RÉGISSEUR, *criant.* Silence!

CHAUDOREILLES, *se retournant.* Hein?

LE RÉGISSEUR, *découragé.* Je te dis silence!

CHAUDOREILLES, *s'en allant.* Oui, monsieur.

LE RÉGISSEUR. Voyons, je n'oublie rien... (*Lisant sur un calepin.*) Recommander aux amis du lustre la protégée du directeur... c'est fait... Ne pas applaudir sa rivale... c'est convenu... Envoyer des réclames dans tous les journaux... elles sont parties... Jeter des fleurs à la jeune première... elles sont achetées... Et deux couronnes à la première danseuse... on est en train de les faire.

SCÈNE II.

LE RÉGISSEUR. GROSEILLON, CHAUDOREILLES.

CHAUDOREILLES. Voilà le figurant et les six lances.

LE RÉGISSEUR. Comment, les six lances! (*Criant dans les oreilles de Chaudoreilles.*) Quelles six lances?

CHAUDOREILLES. Les six lances que vous m'avez demandées... Vous ne vous rappelez-vous pas que vous m'avez dit : six lances!

Pendant ces quelques mots, on a vu Groseillon entrer avec un petit habit noir trop court; un pantalon trop court arrêté par de grands soupieds, et un petit chapeau très-long et très-pointu. Il porte six lances dans les bras.

LE RÉGISSEUR. L'animal!... et cet autre imbécile; je vous demande un peu, de quoi a-t-il l'air?

GROSEILLON. Ah ça, mais cet accessoire me gêne... j'ai l'air d'une boutique d'armurier.

LE RÉGISSEUR, *prenant les lances qu'il remet à Chaudoreilles.* Voulez-vous bien reprendre cela, butor!

GROSEILLON. Butor qui?... ah! butor lui, bon!...

LE RÉGISSEUR. Et maintenant, à nous deux... Vous vous destinez au théâtre, jeune homme?

GROSEILLON. Au théâtre, au théâtre... c'est-à-dire que je me destine à Nini.

LE RÉGISSEUR, *à part.* Petit, pas trop mal fait, les jambes... mais avec un peu de coton et à l'huile...

GROSEILLON. Il veut me mettre à l'huile...

LE RÉGISSEUR. Dites-moi, jeune homme, avez-vous déjà fait l'Amour?

GROSEILLON, *avec fatuité.* L'amour..... mais dame...

LE RÉGISSEUR. Mais dame, quoi?

GROSEILLON. Pardon, monsieur, pardon; mais vous entrez dans ma vie privée... ce n'est pas une question de régisseur... ce serait tout au plus une question de belle-mère.

LE RÉGISSEUR. Comment, de belle-mère?

GROSEILLON. Certainement.... Vous me demandez si j'ai fait... Après ça, entre nous, sans fatuité... je vous avouerai que...

LE RÉGISSEUR. Eh! vous ne me comprenez pas... je vous demande si, plus jeune, vous avez représenté sur quelque théâtre le personnage du petit Dieu malin?

GROSEILLON. Ah! Cupidon! ce petit moutard peu vêtu!...

LE RÉGISSEUR. C'est cela... c'est que, voyez-vous, notre Amour est tombé malade... et si vous aviez montré... quelques dispositions ...

GROSEILLON. Mon Dieu, monsieur, je suis prêt à montrer toutes les dispositions possibles...

LE RÉGISSEUR. Bravo! j'apprécie cette bonne volonté...

GROSEILLON. Après ça, je crois avoir le physique du jeune homme en question... (*Le tirant à part comme pour lui faire une confidence.*) Entre nous, j'ai la peau très-blanche...

LE RÉGISSEUR. Vraiment!...

GROSEILLON, *le tirant d'un autre côté du théâtre.* Et puis un petit mollet ..je pourrais même dire deux petits mollets!...

LE RÉGISSEUR. A merveille!

GROSEILLON. Ah! j'oubliais: j'ai un signe sur le cou .. c'est à-dire une lentille... mais de loin, ça fait signe.

LE RÉGISSEUR. Très-bien!... mais encore une question... saurez-vous bien vous tenir dans un chariot?

GROSEILLON. Monsieur, je n'ai qu'une chose à vous répondre : je me suis tenu dans un wagon de troisième classe du chemin de fer de Rouen.

LE RÉGISSEUR. Allons, allons, quand vous serez habillé, coiffé, débarbouillé...

GROSEILLON. Vous verrez que je ferai un amour propre.

LE RÉGISSEUR. Ah! mon Dieu! déjà l'heure... Allez vite vous habiller... Louis!...

Il sonne la cloche.

GROSEILLON, *lui arrêtant le bras.* Hein! qu'est-ce que c'est que ça?... est-ce que le feu est quelque part?...

LE RÉGISSEUR. Eh! non, c'est la cloche

d'appel pour les acteurs, pour les figurants...

GROSEILLON. Ah! bien!... c'est que n'étant nullement assuré...

LE RÉGISSEUR. Mais allez donc vous habiller...

GROSEILLON. Et dire que c'est grâce à vous que je ferai l'Amour... Monsieur, je vous regarde comme mon père... je ne l'ai pas connu, personne ne l'a connu, mais je vous regarde comme mon père.

Il sort en serrant affectueusement la main du Régisseur, et court de l'autre côté. On sonne de nouveau.

SCÈNE III.

NINI, JACQUES, *entrant ensemble.*

JACQUES. Eh quoi! vous refusez de me servir...

NINI. Écoutez donc, monsieur Jacques, je ne sais pas quelles sont vos intentions... vouloir me faire séduire un jeune homme...

JACQUES. Est-ce donc si difficile?

NINI. Non, je ne dis pas... mais ce jeune homme, quel est-il?

JACQUES. Un provincial!

NINI. Un provincial?

JACQUES. Oui, et si tu réussis, j'ai vu, chez Brousse, le plus admirable cachemire...

NINI. Un cachemire!...

JACQUES. Bleu-saphir .. d'ailleurs, c'est dans l'intérêt du jeune homme... nous voulons l'apprivoiser...

NINI. J'entends... une éducation... mais je ne suis pas si instruite que vous croyez, monsieur.

JACQUES. Songe bien qu'il faut lui inspirer une passion profonde... une passion qui le retienne au moins pendant... vingt-quatre heures!

Ici on entend un éclat de rire dans la coulisse.

NINI. Bigre!

JACQUES. Mais silence, Pierre et Lazare t'amènent la victime...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PIERRE, LAZARE, FRÉDÉRIC.

PIERRE, *riant.* Ha! ha! ha!... Quelle figure consternée!...

LAZARE. Mais riez donc, mon cher!

NINI, *examinant Frédéric.* Eh! mais, elle n'est pas mal... la victime!...

FRÉDÉRIC. Où m'avez-vous conduit, messieurs?

JACQUES. Au nouveau théâtre de la banlieue, au théâtre de Pantin, où nous assisterons à la répétition générale du spectacle d'ouverture...

FRÉDÉRIC. Ah! je suis ici dans un théâtre!...

NINI. Est-ce qu'il se croyait dans une cathédrale?

PIERRE. Prenez garde, ces dames vous feront la guerre si vous n'êtes pas plus aimable...

LAZARE. Plus enjoué...

NINI. Allons, allons, j'aurai du mal à mériter mon cachemire.

FRÉDÉRIC. Que vous disais-je... la scène qui s'est passée à l'hôtel Clamarins, le touchant intérêt de ce vieillard pour moi, un inconnu!... et l'état alarmant dans lequel j'ai laissé ce premier, cet unique protecteur! tout me dit que ma place serait auprès de lui; et, toute aimable que soit votre invitation, je sens que je ne saurais rire, plaisanter, quand il souffre, quand il est malheureux.

Il fait un mouvement pour sortir.

JACQUES, *le retenant.* Allons donc, vous vous exagérez le danger.

PIERRE. Un évanouissement qui n'a pas eu de suite.

LAZARE. Nous connaissons cela; d'ailleurs nous avons de ses nouvelles... il va mieux, beaucoup mieux.

FRÉDÉRIC. En vérité! Eh bien, alors soyons tout au plaisir!

NINI, *qui touche Frédéric en faisant un battement.* Ah! monsieur, mille pardons...

FRÉDÉRIC, *la saluant très-respectueusement.* Mademoiselle...

NINI, *continuant à faire des battements.* Plus que ça de salut!... Est-ce qu'il me prend pour un ministre, ce monsieur?

JACQUES, *montrant Nini à Frédéric.* Hein! quelle taille...

PIERRE, *confidentiellement.* Mademoiselle Nini, un premier sujet!

FRÉDÉRIC, *saluant.* Mademoiselle,..

NINI. Encore! (*Elle salue.*) Monsieur...

JACQUES, *montrant à Frédéric Nini qui lui fait des mines.* Mais voyez donc comme elle vous regarde...

PIERRE. Comme elle soupire!

LAZARE. Comment la trouvez-vous?

FRÉDÉRIC. Charmante?.. (*A part.*) Mais un autre souvenir, une autre image est là, qui m'occupe tout entier.

LAZARE. Mais pour Dieu, soyons gais, mon cher.

NINI, *sur un signe de Jacques.* Monsieur, auriez-vous l'obligeance de me garder mon manteau?...

FRÉDÉRIC. Moi, mademoiselle... avec plaisir...

JACQUES, *à part.* Bravo! (*Haut.*) Mon cher, nous vous laissons pour aller retenir une loge pour la première représentation... et quand la répétition sera finie, nous enlevons mademoiselle Nini avec Flora et Zé-

tulbée, et, en attendant l'heure du spectacle, nous allons tous dîner à la banlieue, à la campagne!... (*A ses frères.*) Venez-vous, messieurs?...

PIERRE. Nous le suivons... (*Bas à Frédéric.*) Heureux coquin!

LAZARE, *montrant Nini.* Ma foi, mon cher, je vous en fais mon compliment sincère.

Les trois frères sortent.

SCÈNE V.

NINI, FREDERIC.

FRÉDÉRIC. Son compliment... mais je ne vois pas trop pourquoi...

NINI, *à part.* Ah ça, mais est-ce qu'il ne va rien dire? (*Haut.*) Monsieur, est-ce que vous dormez?

FRÉDÉRIC. Non, mademoiselle, non; mais ce manteau...

NINI. Comment! vous n'en êtes pas fier? Mais garde-manteau d'un premier sujet, c'est une charge, un titre, ça se paye... (*à part*) quelquefois même plus que ça ne vaut.

FRÉDÉRIC. C'est possible, mademoiselle... et même dans toute autre circonstance, je m'estimerais peut-être très-heureux; mais maintenant, si vous pouviez comprendre.... si vous saviez...

NINI. Je sais, monsieur, que vous n'êtes guère galant, et que vous donnez une mauvaise idée de la province.

FRÉDÉRIC. C'est qu'en province, mademoiselle, on croit encore à la fidélité, à la sainteté des serments... et quand on aime...

NINI. Ah! si vous aimez, c'est différent, je respecte cette infirmité. Et quelle est votre province?

FRÉDÉRIC. Je suis de Toulouse, mademoiselle.

NINI De Toulouse! tiens, comme madeselle Clémence.

FRÉDÉRIC. Clémence, avez-vous dit?

NINI, Oui, Clémence de Clamarins...

FRÉDÉRIC. Vous connaissez Clémence?

NINI. Je crois bien, c'est ma sœur de lait. Ah! mon Dieu! seriez-vous?... Attendez... vous vous appelez Frédéric?...

FRÉDÉRIC. Mais oui, mademoiselle.

NINI. Frédéric! le Frédéric à Clémence! et c'est lui que ce monsieur Renaud veut que je séduise... il ose me proposer ça... il a l'audace de me corrompre... il vient m'offrir un cachemire!... Grand scélérat!

FRÉDÉRIC Que dites-vous, mademoiselle?

NINI. Jeune homme! ne m'aimez pas, ne m'aimez jamais... Ça vous étonne, ce que je vous dis là, ça devrait m'étonner moi-même: car certainement, vous êtes gentil, et un cachemire, c'est bien séduisant... mais l'amoureux d'une amie, cristi!... on a beau être danseuse, c'est une chose sacrée! Aussi, soyez tranquille, jeune homme. je ne vous séduirai pas... je vous respecte comme ma grand'mère!

Ici on voit Jacques paraître et se cacher au fond.

JACQUES, *à part.* Les voilà aux prises, écoutons!

FRÉDÉRIC. Mais enfin, mademoiselle, expliquez-moi...

NINI, *regardant autour d'elle avant d'entamer sa confidence.* Apprenez donc... (*A part.*) Ciel! chose est là! (*D'un air très-dégagé.*) Oui, monsieur, oui, depuis longtemps je vous connais; je vous ai vu dans les théâtres, dans les promenades...

FRÉDÉRIC. Mais non, mademoiselle; j'arrive à Paris pour la première fois.

NINI Vraiment! c'est donc quelqu'un qui vous ressemblait... (*Bas à Frédéric*) A présent, faites-moi la cour, il y va de votre bonheur, de celui de Clémence!

FRÉDÉRIC. De Clémence!...

NINI, *élevant la voix.* Comment trouvez-vous mon costume?... il est gentil, n'est-ce pas?

FRÉDRRIC. Ravissant!... Mais expliquez-moi...

NINI, *bas.* Clémence vous adore, elle me l'a dit.

FRÉDÉRIC. Se peut-il?

NINI, *élevant la voix.* Voyez donc ma coiffure, monsieur, je crois qu'elle se détache. (*Bas.*) Embrassez-moi.

FRÉDÉRIC. Plaît-il?

NINI. Embrassez-moi donc!

FRÉDÉRIC, *l'embrassant.* Allons!

NINI. Ah! monsieur, c'est mal! me prendre un baiser, c'est affreux!...

FRÉDÉRIC. Mais, mademoiselle, c'est vous-même...

NINI. Taisez-vous donc!... et rembrassez-moi.

FRÉDÉRIC. Encore?

NINI, *bas.* C'est pour Clémence.

FRÉDÉRIC. Oh! alors.

Il l'embrasse.

JACQUES, *à part.* Bravo! ça marche, ça marche à ravir.

NINI, *à part.* Mais c'est qu'il embrasse très-bien... (*Haut.*) Après ça, si vous étiez bien gentil... si vous me promettiez d'être bien sage...je vous dirais des choses...

FRÉDÉRIC. Vous me diriez?...

NINI. Pas ici... dans ma loge.

FRÉDÉRIC. Dans votre loge!...

JACQUES, *à part.* A merveille!

NINI. *bas.* C'est pour vous parler de Clémence. On nous observe... rembrassez-moi encore.

FRÉDÉRIC. Oh! dix fois, cent fois même!

Il l'embrasse à plusieurs reprises.

NINI. Assez, assez, monsieur... Mazette! comme il y va... Décidément, je n'ai pas trop de mal à gagner mon cachemire.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GROSEILLON, *en Amour.*

GROSEILLON. Ah! tiens!...

NINI. Ciel! (*Bas à Frédéric.*) Suivez-moi vite.

Elle se sauve.

FRÉDÉRIC. Comment! vous voulez?... Oh! n'importe! il s'agit de Clémence, et je saurai...

Il sort sur les pas de Nini.

JACQUES. A merveille! il est à nous.

GROSEILLON, *se dirigeant du même côté.* Quelle était cette jeune sylphide? sa taille... sa tournure... mais c'est elle!

Il se tient sur la pointe des pieds et a l'air de regarder à la cantonade.

SCÈNE VII.

GROSEILLON, JACQUES, PIERRE, LAZARE.

PIERRE *et* LAZARE, *entrant.* Eh bien?

JACQUES, *à ses frères.* Nini l'entraîne!

PIERRE. Ma foi, je crois que nous pouvons l'abandonner à sa conquête.

LAZARE. Nini est assez jolie et surtout assez adroite pour le retenir jusqu'à demain.

JACQUES. Non pas!... éloignez-vous, j'y consens; mais moi, je reste.

PIERRE. Si tu as besoin de nous, tu nous trouveras au café de Paris.

JACQUES. C'est convenu.

LAZARE, *faisant sauter l'Amour.* Allons donc, l'Amour.

Les trois frères se séparent et sortent, Pierre et Lazare d'un côté et Jacques de l'autre.

SCÈNE VIII.

GROSEILLON, *seul*

Je ne l'ai pas revue... (*Redescendant la scène.*) Et d'ailleurs, des soupçons, de la jalousie... fi donc! c'est indigne de l'Amour... l'Amour doit être aveugle, il doit avoir un bandeau sur l'œil. Sacristi! que ce maillot me colle désagréablement, et pourtant, je suis plus léger... je m'envole... (*Sautant.*) Parole d'honneur, je m'envole!.. (*On entend rire à la cantonade.*) Qu'entends-je!... et qu'aperçevois-je!... Oh! je suis ébloui... toutes ces bayadères avec leurs tailles de guêpes, leurs petits jupons courts... Eh bien! Cupidon!.. voulez-vous bien ne pas avoir de ces idées-là, galopin!... Ah! je suis bien gêné dans mon maillot...

SCÈNE IX.

GROSEILLON, FLORA, ZÉTULBÉE, ROSINE, FIGURANTES, LE RÉGISSEUR.

Elles entrent toutes en riant aux éclats.

LE RÉGISSEUR. Silence, silence pour Dieu!

ZÉTULBÉE. Mais puisque l'Amour est indisposé... la répétition ne peut pas avoir lieu!...

LE RÉGISSEUR. L'amour est doublé, mesdemoiselles... voilà son remplaçant.

TOUTES, *riant* Ha! ha! ha!...

Elles entourent Groseillon qui minaude.

GROSEILLON. Apprenez, mesdemoiselles, qu'Anastase Groseillon...

TOUTES. Groseillon!... Ha! ha! ha!

GROSEILLON. Le fiancé de mademoiselle Nini, votre camarade...

FLORA. Ah! l'Amour est de la connaissance de Nini...

ZÉTULBÉE. Ce n'est pas étonnant, Nini a connu tant d'amours...

TOUTES. Ha! ha! ha!...

LE RÉGISSEUR. Allons, allons, en voilà assez... silence!

ZÉTULBÉE. Mais dame! monsieur le régisseur...

LE RÉGISSEUR. Zétulbée, vous êtes à l'amende de trois francs.

Murmures des jeunes filles.

LE RÉGISSEUR. Silence, mesdemoiselles! si l'on murmure encore, je flanque tout le monde à l'amende...

ROSINE. Il est bête à manger des pralines.

LE RÉGISSEUR. Allons, maintenant tout est bien; venez, que je vous mette votre rouge.

Il prend sa boîte au rouge et se dispose à leur en mettre

TOUTES. Vivat!...

ROSINE, *s'approchant du Régisseur.* Ah! mon petit régisseur, ne m'en mettez guère... Arthur n'aime pas ça.

FLORA, *de même.* Ah! mon petit régisseur, mettez-m'en beaucoup... Alfred adore ça.

ZÉTULBÉE *le prenant par le bras.* Mon amour de régisseur, retirez-moi mon amende.

LE RÉGISSEUR. J'irai en causer chez vous...

ZÉTULBÉE. Merci... j'aime mieux payer mes trois francs.

GROSEILLON. Et moi, monsieur je vais-t'y en avoir du fard?...

Il lui en met de manière à lui rendre les joues plus rouges qu'aux autres. On rit.

ZÉTULBÉE *à ses camarades.* Ah! mesdemoiselles, et la glace que nous oublions... (*Au Régisseur.*) Monsieur le régisseur, montrez-nous donc le rideau de glace, et permettez-nous d'y étudier notre pas.

Toutes se sont approchées du Régisseur en même temps que Zétulbée, se sont groupées autour de lui et le cajolent.

LE RÉGISSEUR. Allons, enchanteresses... je me laisse séduire, je cède.

TOUTES. Bravo !

LE RÉGISSEUR. Seigneurs et soldats, rangez-vous... Adolphe !

ADOLPHE. Monsieur !

LE RÉGISSEUR. Appuyez le rideau de hameau.

ADOLPHE. Richardeau, appuyez le rideau...

On lève le rideau du fond; toute la salle et tous les acteurs en scène se reflètent dans une glace qui occupe la largeur du théâtre.

LE RÉGISSEUR. Allons, mesdemoiselles, à vos places... (*Elles se rangent de chaque côté du théâtre.*) Au fait, ça produit un effet charmant.. Mais voyez donc que de monde à cette répétition...

GROSEILLON. Tiens, tiens, tiens, et le souffleur, et ce farceur de souffleur qui ne se doute pas qu'on le regarde.

On tourne les yeux vers la glace et on y aperçoit le trou du souffleur, où celui-ci se trouve avec une femme.

LE RÉGISSEUR. Eh bien ! mais il souffle, ce garçon !...

GROSEILLON. Oui, il souffle... la femme du costumier.

LE RÉGISSEUR. Allons, monsieur Groseillon, à votre place.

Ici poses comiques de Groseillon reproduites dans la glace; il sort ensuite et le bal et commence.

Danse qui se reflète au fond, et qui se termine par un tableau général.

LE RÉGISSEUR. Adolphe, chargez le rideau.

On baisse le rideau.

LE GARÇON DE THÉATRE. On attend ces demoiselles au grand foyer.

TOUTES. Au grand foyer!

Sortie générale.

SCÈNE X.

LE RÉGISSEUR, PASCAL, *ensuite* JACQUES.

LE RÉGISSEUR, Mais, monsieur, on n'entre pas ainsi dans un théâtre...

PASCAL. Votre serviteur de tout mon cœur... Je n'ai pas de temps à perdre... Vous connaissez monsieur Jacques Renaud?

LE RÉGISSEUR. Un de nos principaux actionnaires !...

PASCAL. Il est venu tout à l'heure avec un jeune homme...

LE RÉGISSEUR. En effet !

PASCAL. Le ciel soit loué ! j'arrive à temps !... Où sont-ils?

LE RÉGISSEUR. Mais je ne sais; au foyer sans doute.

PASCAL. Où est-il ce foyer?

A ce moment Jacques traverse au fond.

LE RÉGISSEUR. Mais, monsieur, on répète en ce moment et vous ne pouvez y entrer.

JACQUES, *s'arrêtant.* Que vois-je! Pascal !...

Il se cache.

PASCAL. Monsieur, il y va de la vie d'un vieillard, de l'avenir de son fils... Au nom du ciel, conduisez-moi vers ce jeune homme.

LE RÉGISSEUR. Je vous répète qu'en ce moment c'est impossible; mais restez là, monsieur, je vais au foyer, et si je vois monsieur Jacques Renaud...

PASCAL. Ne lui dites rien, monsieur; mais, je vous en supplie, remettez ce petit mot au jeune homme qui l'accompagne en lui disant que je l'attends ici.

LE RÉGISSEUR. Très-volontiers!

Il sort.

JACQUES, *à part.* Diable! mais tout serait perdu... Oh ! quelle idée !...

Il sort un instant.

PASCAL. Ouf! Je n'en puis plus... J'ai suivi la voiture à la course ! Je vais le voir, lui parler, lui dévoiler sa naissance. Quand je pense qu'hier, ce brave jeune homme qui m'a remis mon portefeuille, que j'aimais déjà sans le connaître, c'était lui, l'enfant que j'ai sauvé, le fils de mon maître!... Cette fortune qu'il trouvait, c'était la sienne; et ce protecteur que je lui donnais, moi, c'était son père... Oh! qu'il soit riche, qu'il soit heureux, que le vieux Pascal soit témoin de ce beau jour, et puis après, ma foi, votre serviteur de tout mon cœur!... Le vieux Pascal pourra s'endormir pour toujours.

JACQUES, *revenant au fond, avec un machiniste auquel il désigne Pascal.* Voilà l'individu !... tu m'as compris...

LE MACHINISTE, *faisant sauter une bourse.* Parfaitement !

JACQUES. Tu peux compter sur le double de cette somme si tu réussis.

LE MACHINISTE. Je réussirai !

Tous deux disparaissent par la gauche.

PASCAL, *qui était tombé, absorbé, relevant la tête.* Mais il tarde bien !... (*A ce moment, la cloche du théâtre se fait entendre.*) Qu'est-ce que c'est que cela ?...

SCÈNE XI.

LE RÉGISSEUR, *puis après* FLORA, ZÉTULBÉE, ROSINE, FIGURANTES, *ensuite* NINI, *ensuite* FRÉDÉRIC, *ensuite* JACQUES *et* GROSEILLON.

LE RÉGISSEUR. Tout le monde en place !..

PASCAL. Eh bien ! monsieur ?..

LE RÉGISSEUR. Ce monsieur n'était pas au foyer; mais on m'a dit qu'il était dans la loge de mademoiselle Nini, et j'ai fait porter votre billet.

PASCAL. Mon Dieu ! ne pourriez-vous m'indiquer cette loge...

LE RÉGISSEUR. Ce serait inutile; mademoiselle Nini va descendre, elle est de la répétition.

PASCAL. Oh! je suis d'une impatience!

LE RÉGISSEUR. Pardon, monsieur, pardon... Tout le monde en place; on va commencer la répétition générale.

Pendant ce petit dialogue, toutes les Figurantes sont entrées; un groupe s'est formé à l'avant-scène.

FLORA. Oh! c'est charmant!

Toutes éclatent de rire.

ZÉTULBÉE. C'est une idée de Nini!.. Quand je lui ai dit que son amoureux allait jouer l'Amour, elle m'a conseillé de lui jouer cette farce-là.

ROSINE. Ce sera délicieux!

NINI, *entrant* (*Bas à Flora.*) Le machiniste est à son poste?

FLORA. Oui.

NINI. Cours le prévenir.

FLORA. Tâche de l'occuper un moment pour qu'il ne s'aperçoive pas...

NINI. Sois tranquille!... (*A Groseillon.*) Mais venez donc, monsieur Groseillon, venez donc que l'on vous admire.

GROSEILLON. Admirez-moi, mesdemoiselles, admirez moi, je suis très-joli comme ça!... Seulement, mon maillot me gêne horriblement.

A ce moment, Nini entraîne Groseillon dans un coin du théâtre.

PASCAL, *qui regardait à la cantonade.* Ah! c'est lui! le voilà!

JACQUES, *reparaissant au fond.* Frédéric!... Oh! qu'il ne puisse lui parler... (*A Pascal.*) Eh! c'est vous, mon cher monsieur Pascal...

Il lui barre le passage.

PASCAL, *à part.* Jacques!... (*Haut.*) Oui, monsieur, oui, c'est moi; mais il faut que je parle...

JACQUES. A qui donc, s'il vous plaît?

PASCAL. A monsieur Frédéric.

JACQUES, *lui barrant toujours le passage et le prenant par le collet de son habit.* A personne, si ça vous est égal.

PASCAL. Mais si fait, Frédéric, monsieur Fréd...

JACQUES, *frappant du pied.* Enfoncez!... (*Pascal descend dans une trappe.*) Serviteur de tout mon cœur, monsieur Pascal!

NINI, *après que l'on a attaché une corde au dos de Groseillon.* Enlevez l'Amour!

Groseillon se trouve enlevé dans les frises.

FRÉDÉRIC, *entrant vivement.* Qui donc m'appelait?...

JACQUES, *à Frédéric qui entre.* Personne... Partons, mon jeune ami, partons!...

GROSEILLON. Arrêtez! au secours! au secours!

TOUS, *riant.* Ha!

Groseillon se débat en l'air; rire général. Le rideau baisse.

ACTE TROISIÈME.

Quatrième Tableau.

Le théatre représente la place où se tient la foire, à Grenelle; la scène est couverte de marchands forains, de jeux, de parades. A droite de l'acteur, un cabaret.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, JACQUES, LAZARE, PIERRE, GROSEILLON, NINI, FLORA, ZÉTULBÉE, ROSINE, BANQUISTES, MARCHANDS, PEUPLE, ETC.

Au lever du rideau, le théâtre est couvert de monde sur toutes les parades, des paillasses, des banquistes, la grosse-caisse, les cornets à pistons, etc. Dans la foule les cris des marchands, les cris du peuple.

UN BANQUISTE. Entrez, entrez; cette représentation est la dernière avant le repos accordé aux artistes... il n'en coûte que deux sous par personne... entrez, entrez!

UN HOMME, *à un gros monsieur qu'il pèse dans une balance.* Trois cents comme le bœuf gras.

LE MONSIEUR. Avec l'Amour.

L'HOMME. Non, comme le bœuf au naturel.

UN HOMME, *essayant sa force en tirant une mécanique.* Hum! hum!

CEUX QUI L'ENTOURENT. Courage! plus fort!

L'habit du Monsieur se déchire dans le dos. Rire général.

JACQUES, *à Frédéric.* Eh bien! Monsieur Frédéric, que vous semble des plaisirs de la banlieue?

FRÉDÉRIC, *avec gaieté.* Mais vous voyez que je commence à les partager... Cette fête champêtre, la gaieté de ces braves gens, ce tableau si nouveau pour moi...

NINI. Et ma conversation spirituelle... Monsieur Frédéric s'amuse beaucoup.

LAZARE, *à Jacques, remontant avec lui.* En vérité, Nini fait des miracles.

NINI. J'en suis bien capable!

LAZARE, *bas à Jacques.* Tout marche à merveille.

PIERRE, *bas.* Le jeune homme ne songe déjà plus à retourner à l'hôtel.

JACQUES, *bas.* Et je crois m'être assez habilement débarrassé du vieux Pascal qui, au théâtre, allait tout lui dévoiler. (*A Frédéric qui redescend la scène.*) Ne vous éloignez pas, Frédéric.

NINI, *qui a entraîné Frédéric à part.* Soyez gai, tâchez de paraître aimable, et vous savez ce que je vous ai promis.

FRÉDÉRIC. Clémence serait ici?...

NINI. Au château de monsieur de Clamarins, et cette petite porte donne dans son parc.

FRÉDÉRIC. Mais pourquoi tarder?...

NINI. Ah! pourquoi, pourquoi!... (*Apercevant Pierre, qui s'est approché.*) Silence, on nous écoute.

UN HOMME. Place, place pour la course en sac!...

TOUS. La course en sac!...

NINI. Tiens, justement Groseillon doit en être... Attention!

Tout le monde se range. On voit entrer un paysan enfermé dans un sac jusqu'à la tête; il est suivi de Groseillon affublé de la même manière et qui est également suivi d'autres individus en sac.

PREMIER PAYSAN. Tu n' m'attrap'ras pas, Nicolas!

GROSEILLON. Je t'attraperai, grand bêta. (*Groseillon passe devant le paysan et tombe sur lui. Tous ceux qui suivaient tombent sur le paysan. — Rire général.*) Ah! sacristi! que c'est bête!... mais je suis trop pressé... qu'on me débarrasse de tous ces sacs.

Musique dans la coulisse.

ZÉTULBÉE. La musique!

FLORA. Vive Musard!

UN HOMME. En place pour la contredanse!

GROSEILLON. La contredanse... j'en suis... (*A une paysanne assise à l'avant-scène, lui présentant son bras.*) Mademoiselle veut-elle accepter?...

LA PAYSANNE, *le regardant.* Non, monsieur, papa n' veut pas. (*A part.*) Il est trop laid!

GROSEILLON. Ah! c'est une raison.

UN JEUNE HOMME, *à la même paysanne.* Mademoiselle veut-elle me faire l'honneur...

LA PAYSANNE, *le regardant.* Avec plaisir, Monsieur... (*A part.*) Il est gentil celui-là...

Tout le monde va pour sortir en galopant.

GROSEILLON. Tiens! son papa qui ne voulait pas.

On entend le tambour; tout le monde se rassemble au fond et revient en scène en accompagnant le tambour qui vient lire un papier.

LE TAMBOUR, *après un roulement.* Attention! (*Se découvrant.*) « Par permission de » monsieur le maire, il est fait à savoir aux ha» bitants de Grenelle qu'à l'occasion de la fête » de la commune, non-seulement divers jeux » ont été établis sur la place publique, tels » que jeux de quilles, jeux de bague, jeu du » baquet et même j'eu d'oie...

GROSEILLON. Allons, allons, monsieur le maire a pensé à tout le monde...

LE TAMBOUR. « Mais encore, qu'aujour» d'hui et pour cette fois seulement, on » verra ce qu'on n'a jamais vu à Grenelle, » un mât de Cocagne...

LES HABITANTS. Un mât de Cocagne?...

LE TAMBOUR. « Par ordre supérieur, les dames ne pourront pas y monter. »

GROSEILLON. Et pourquoi cette exclusion?...

LE TAMBOUR. Ce n'est pas sur le papier...

GROSEILLON. Je saisis!...

LES HABITANTS. Vive monsieur le maire!

Nouveau roulement de tambour.

UNE VOIX. Au mât de Cocagne!...

TOUS. Au mât de Cocagne.

Sortie générale par la gauche.

FRÉDÉRIC. Eh bien! nous voilà seuls... pouvons-nous à présent...

NINI. Quand nous aurons éloigné Jacques et ses deux frères.

FRÉDÉRIC. Eux! mais pourquoi?... ce sont mes amis...

NINI. En êtes-vous bien sûr?...

FRÉDÉRIC. Qui peut vous faire douter?..,

NINI. C'est qu'ils m'avaient conseillé... ils m'avaient promis...

FRÉDÉRIC. Quoi?

JACQUES, *qui est rentré avec ses frères.* Eh bien! vous ne suivez pas la foule.

NINI. Si fait, si fait... je la suis, moi; c'est monsieur Frédéric qui me retient toujours.

PIERRE C'est mal!... c'est d'un égoïste...

LAZARE. Que diable! mon cher, il y a temps pour tout ..

JACQUES. Allons rejoindre ces demoiselles.

FRÉDÉRIC. Allons les retrouver, messieurs! (*A part.*) Mais bientôt je reverrai Clémence!

LAZARE, *apercevant Cardaillan qui entre.* Eh! mais, voici quelqu'un de ma connaissance. Va toujours, je vais te rejoindre tout à l'heure!

Frédéric sort avec Nini, Jacques et Pierre. Pendant la fin de la scène on a vu Cardaillan paraître au fond; il est vêtu en gros ouvrier endimanché, marche lentement; mais avec toute la gravité allemande et semble observer autour de lui.

CARDAILLAN. Non, tout le monde à la boutique.

UN OUVRIER. Dites donc, bourgeois, laissez-moi à la fête.

CARDAILLAN. Ti dont, ti dont... nous afons drop d'oufrache...

L'OUVRIER. Oh!... bourgeois...

CARDAILLAN. Eh pien! drafaillez jisqu'à *ine hère* et puis fous zérez lipre...

L'OUVRIER. Merci, bourgeois; soyez tranquille, les râteaux, les faux, les pioches, tout cela sera prêt.

CARDAILLAN. C'est pien, allez, betit.

L'ouvrier sort.

SCÈNE II.

LAZARE, *au fond* CARDAILLAN.

CARDAILLAN, *se croyant seul* Ouf!... je succombe sous mon embonpoint d'Allemand!

un baragouin qui me gêne, et un ventre qui m'étouffe, ça n'est pas assez payé de mille francs par an... Ah! pensons à ma rente viagère!... tous les gens de Grenelle sont sens dessus-dessous...

LAZARE, *lui frappant sur l'épaule.* Bonjour, Jérôme Cardaillan! ..

CARDAILLAN. Hein! plaît il?... (*Faisant l'Allemand.*) Edienne, mon pon monsié, Edienne Cardaillan, si ça fous est égal...

LAZARE. Ça m'est parfaitement égal, mon pauvre Jérôme, je t'appellerai comme tu voudras... mais nous nous connaissons trop bien pour que je m'y trompe.

CARDAILLAN. Che fous assure...

LAZARE. Allons, tu sais bien que je te connais... à bas le masque...

CARDAILLAN, *parlant français.* Entre honnêtes gens, on ne se connaît jamais trop.

LAZARE. Et que fais tu ici?...

CARDAILLAN. J'attends un vieux, le père Pascal, qui va venir me payer ma rente viagère.

LAZARE. Lui, ici, aujourd'hui!... ah! diable!... j'ai bien fait de t'aborder... Ecoute, puis-je compter sur toi?...

CARDAILLAN. Dame!... ça dépend...

LAZARE. Ça dépend... du prix, n'est-ce pas?

CARDAILLAN. Et de ce qu'il y a à faire...

LAZARE. Peu de choses... ne pas quitter le père Pascal d'une minute pendant le temps qu'il restera à Grenelle... l'empêcher, en l'occupant, de parler à ce jeune homme qui est venu avec nous...

CARDAILLAN. Tiens, et pourquoi donc ça?

LAZARE. Pourquoi? ça ne te regarde pas. Obéis, pas de réflexion; songe que je te connais, et que si...

CARDAILLAN. Mais moi aussi je vous connais... Vous allez trop vite en besogne, mon jeune maître... Que diable, moi aussi je pourrais faire certaines révélations à M. de Clamarins... ainsi vous le voyez... à deux de jeu... soyez muet... je le serai... point de menace, mais un marché... Si je réussis, combien de fois la somme que vous allez me donner d'avance?

Il tend la main.

LAZARE, *lui donnant de l'argent.* Cinq fois.

CARDAILLAN. Cinq fois vingt, ça fait cent... marché conclu... (*Parlant allemand.*) Au refoir, mon pon mosié.

LAZARE, *riant.* Adieu, double voleur!...

CARDAILLAN, *parlant français.* Adieu, confrère...

Lazare sort.

SCÈNE III.

CARDAILLAN, *puis* PASCAL.

CARDAILLAN. Il y a quelque mystère au fond de ça... Mais bah! occupons-nous d'abord de mon second certificat... (*On voit entrer Pascal qui porte sa valise et regarde en l'air.*) Où trouverai-je ce second... (*Pascal lui marche sur le pied,*) Aïe!...

PASCAL. Ah! pardon, monsieur...

CARDAILLAN. Sacrebleu! monsieur... (*Le reconnaissant.*) Eh! c'être monsieur Pascal.

PASCAL. Tiens, c'est monsieur Cardaillan junior...

CARDAILLAN. Fous m'avez margé sur le bied.

PASCAL. Mille pardons, mon cher monsieur Etienne; je cherchais un pied-à-terre.

CARDAILLAN. Et fous afez troufé le mien... à derre... Ah! ah! ah! ah!...

PASCAL. Non, vous ne comprenez pas... je cherchais un logement, un écriteau.

CARDAILLAN. Est-ce que fous ne lochez blus à la parrière tu Maine?

PASCAL. La barrière du Maine... oh! c'est un séjour bien trompeur, allez... je m'étais dit: là, j'aurai de l'air, du soleil, de la verdure... Ah! bien oui, de l'air... une atmosphère saturée de vitriol, une émanation de produits chimiques, capable de donner la fièvre jaune... Pour du soleil, il faut être juste, on en a, mais on en a trop... pas un bosquet, pas un arbre pour se mettre à l'ombre; et quant à la verdure, cela rentre dans le domaine des blanchisseuses; les champs sont émaillés de vieux draps, de vieilles chemises et de vieux torchons... On y trouve des rideaux de percaline en guise de rideaux de peupliers!... et le dimanche, monsieur, le dimanche, dès cinq heures du matin, vous entendez: miaou!... miaou!... ce sont les gibelottes que l'on prépare... A dix heures, les cors, les trompettes, les grosses caisses; un assaut de saltimbanques... toute la journée, des cris, des disputes, des chansons... toute la nuit, des chansons, des cris, des disputes; enfin des ivrognes qui se battent, des voleurs qu'on saisit, des danseurs qu'on arrête, des chats qu'on assassine et des consommateurs qu'on écorche... Voilà, monsieur, le tableau de la barrière du Maine. Que dis-je! de toutes les barrières de Paris.

CARDAILLAN. Bauvre mosié Basgal!... fous afez tû être pieu malheuré!...

PASCAL. Oh! ce n'est rien encore; figurez-vous qu'hier, on m'a précipité dans des oubliettes.

CARDAILLAN. Des oupliettes. (*Riant.*) Ah! ah! ah!... (*Très-sérieusement.*) Che gonnais bas!

PASCAL. Des oubliettes!... une trappe qui s'est ouverte sous mes pas, et par laquelle je suis descendu dans un précipice, à plus de trois cents pieds sous terre.

CARDAILLAN. Et fous êtes-fous fait tu mal?

PALCAL. Non... je suis tombé assez doucettement, grâce au ciel!... on avait oublié les rasoirs au fond des...

CARDAILLAN. Tes?...

PASCAL. Des oubliettes.

CARDAILLAN. Ia, ia, ia, tes oupliettes... ah! ah! ah!... gonnais bas.

PASCAL. C'é ait un piége que l'on m'avait tendu... mais j'en suis sorti sain et sauf... (*à part*) et je saurai bien leur arracher Frédéric...

CARDAILLAN. Un piéche... (*A part.*) Ah! ah! (*Haut.*) Un piéche à fous... mosié Basgal... mais bourquoi tonc ça?...

PASCAL. Pourquoi?... je vais vous confier ça, mon cher Etienne...

CARDAILLAN, *à part*, *avec joie.* Ah! je vais donc savoir!

PASCAL, *l'observant*, *à part.* Ouais!... (*Haut.*) Voilà ce que c'est... ce sont de graves affaires, des intérêts puissants.. de famille... enfin des intérêts qui touchent d'un côté des personnes dont je suis forcé de taire le nom... et de l'autre des individus que je ne puis vous nommer... En sorte que ceux dont je tais le nom, et ceux que je ne puis vous nommer, se trouvent dans une sorte de conflit qui fait naître un mystère que je dois vous cacher... Voilà, mon bon ami, tout ce que je peux vous confier de ce secret important... Surtout n'en abusez pas...

CARDAILLAN. Tu pufer être dranquille. Y a pas de tancher.. mais à brobos, mosié Basgal, c'être auchourd'hui l'égéance de mon rente fiachère...

PASCAL. En effet!...

CARDAILLAN. Et ça tompe pien; chai tes oufriers à bayer.

PASCAL. Eh bien! mon garçon, on vous soldera votre rente, comme à votre frère Jérôme de la barrière du Maine.

CARDAILLAN. Zerdainement... lui ou moi, c'être *fert jus fert.*

PASCAL. Non, pas tout à fait, car entre nous, ce n'est pas grand chose que votre frère Jérôme...

CARDAILLAN. Ah! pah!... (*A part.*) Je te revaudrai celui-là...

PASCAL. Et vous valez infiniment mieux que lui...

CARDAILLAN. Merci pien...

On entend le bruit de la fête.

PASCAL. Ah ça, mais que se passe-t-il donc ici... Quelle foule! quel tintamarre!

CARDAILLAN. C'être le fête te Grenelle.

PASCAL. Une fête!... moi qui cherche le repos, la tranquillité... enfin, une fois par basard...

CARDAILLAN. Si nous allions ensemblement chez le notaire?...

PASCAL, *à part.* Frédéric doit être ici... (*Haut.*) Tout à l'heure; je voudrais être témoins de ces plaisirs, de cette gaieté villageoise et champêtre... mais des vieillards ne peuvent prendre part à ces folies.

CARDAILLAN. Bourquoi tonc ça? Eh pien! tenez, restons là, et fimons...

PASCAL. Fumer... mais je n'ai jamais fumé.

CARDAILLAN. Tant bis! c'être le blaisir tes fieillards.

PASCAL. Vraiment!... si j'essayais... Voyons donc un peu le plaisir des vieillards.

CARDAILLAN. Chu-tement, che afre teux pipes... blaçons-nous là... (*Ils se mettent à une table et allument leurs pipes.*) Garçon!.

UN GARÇON, *paraissant.* Voilà! voilà!

CARDAILLAN. De la bière et de l'eau-de-vie.

Le garçon rentre et revient presque aussitôt, avec ce que l'on a demandé.

PASCAL. Comme ça, pendant que les jeunes gens dansent... les vieillards. .

CARDAILLAN. Les fieillards fiment...

PASCAL. Pendant que les jeunes gens s'amusent ou font l'amour... les vieillards...

CARDAILLAN. Les fieillards fiment... Ils fiment touchours, les fieillards...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NINI, ZÉTULBÉE, FLORA, ROSINE, *toute la fête*, *ensuite* GROSEILLON.

Le bruit des instruments, les cris, le tumulte... tout recommence à la fois. Le théâtre se garnit de monde.

FLORA, *venant de la danse avec Zétulbée, des dames et d'autres.* Ah! nous nous sommes bien amusées.

UN HOMME, *venant avec une autre foule du côté du mât de Cocagne.* Quel superbe spectacle, qu'un mat de Cocagne!

PASCAL. Je ne vois pas encore Frédéric... Je suis pourtant certain... (*Fumant.*) Ah! pouah! que c'est mauvais!

CARDAILLAN. Attentez, tout à l'heure, fous ferrez, fous ferrez...

ROSINE, *à Nini.* Eh bien! Nini, ton amoureux? ..

NINI. Ne m'en parle pas, ma chère, il m'adore.

ROSINE. Et que fait-il en ce moment?

NINI. Une partie de billard avec les frères Renaud... Il sait que je l'attends ici.

PASCAL. Pouah! pouah! décidément, c'est un vilain plaisir que le plaisir des vieillards...

CARDAILLAN. Tout à l'heure, fous ferrez, fous ferrez. .

FLORA, *à Nini.* Et ton amoureux monsieur Groseillon?

NINI. Groseillon, c'est une oie!

GROSEILLON *entrant; il porte un énorme sac sur son dos.* Me voilà!

TOUS. Qu'est-ce que c'est que cela ?

GROSEILLON. Ceci, c'est une surprise... Que tout le monde se range, je vais faire une distribution générale.

PASCAL. C'est drôle, c'est drôle, monsieur Cardaillan... Je ne me sens pas bien.

CARDAILLAN. Tout à l'heure, fous ferrez, fous ferrez...

PASCAL. Mais je ferrai, je ferrai, je commence à n'y plus voir du tout.

GROSEILLON, *tirant du sac un petit mirliton.* Ceci à mademoiselle Rosine.

ROSINE. Ah! qu'il est gentil!

GROSEILLON, *en tirant un plus grand, et ainsi de suite.* Celui-là à mademoiselle Zétulbée; à vous, délicieuse Flora; à vous, paysannes.

TOUS, *l'entourant.* A moi! à moi! à moi!

GROSEILLON. Un instant! un instant!... procédons par ordre...

PASCAL. Ne tournez pas, monsieur Cardaillon, ça me fait mal au cœur.

CARDAILLAN. Che ne dourne pas ti tout...

PASCAL. Ah! que c'est donc mauvais, que c'est donc mauvais!...

GROSEILLON. Tout le monde en a-t-il?...

TOUS. Oui, oui!...

NINI. Tout le monde, excepté moi.

GROSEILLON. Nini, je vous ai gardée pour la fin; permettez-moi de vous offrir...

Il tire du sac un énorme mirliton qu'il donne à Nini.

TOUS. Oh!!!

NINI. Ah! le beau mirliton! le superbe mirliton!... (*A part.*) Je voudrais bien prévenir Clémence!...

PASCAL. Ne tournez donc pas, monsieur Cardaillan... Dieu de Dieu, que j'ai mal au cœur!

GROSEILLON. Et maintenant, la ronde du mirliton.

TOUS. La ronde du mirliton.

GROSEILLON. De la précision, de l'ensemble et partons en même temps:

AIR *de M. Artus.*

Vite qu'on me soutienne;
Vous tous, gens du canton,
Que chacun de vous prenne
Trompette et mirliton,
Mirliton mirlitaine,
Gloire au mirliton,
Ton, ton.
Mirliton mirlitaine,
Gloire au mirliton,
Ton.

CHOEUR.

Mirliton mirlitaine,
Gloire au mirliton,
Ton, ton,
Mirliton mirlitaine,
Gloire au mirliton,
Ton.

NINI.

De Pantin à Suresnes,
Du Roule à Charenton,
De Grenelle à Vincennes,
Partout qu'adore ton?
Mirliton mirlitaine,
C'est le mirliton,
Ton, ton,
Mirliton mirlitaine,
C'est le mirliton,
Ton.

CHOEUR.

Mirliton mirlitaine,
C'est le mirliton,
Ton, ton.

NINI.

Le trombone me gêne,
J'abhore le piston;
Mais toute la semaine
Qui me donne le ton?
Mirliton mirlitaine,
Gloire au mirliton,
Ton, ton,
Mirliton mirlitaine,
Gloire au mirliton,
Ton.

CHOEUR.

Mirliton mirlitaine, etc.

TOUS. Bravo!!...

NINI, *à part.* Courons avertir Clémence que Frédéric est ici.

Elle sort. Pendant le concert. Pascal, de plus en plus incommodé, se tortille sur sa chaise, et quand le concert est fini il se lève et se sauve en disant:

PASCAL. J'ai besoin de prendre l'air ailleurs... Ah!... ah!... ah!...

En sortant il heurte Groseillon.

GROSEILLON. Tiens! qu'est-ce qu'il a ce monsieur?

CARDAILLAN. Ce n'est rien, c'être le bibe!

On voit paraître le paysan à la grosse tête.

TOUS. Ah! le jeu de la grosse tête!

UN PAYSAN, *portant une grosse tête en carton.* Qui veut essayer le jeu de la grosse tête? qui veut casser la cruche?...

GROSEILLON. La cruche... où prenez-vous la cruche?...

LE PAYSAN. Là-bas, à votre droite.

GROSEILLON Ah! bon! je vois... coiffez-moi, bourgeois... je demande à casser... j'éprouve le besoin de faire des miettes.

LE PAYSAN. Voilà, bourgeois.

Il lui met un bâton dans la main et le coiffe avec la grosse tête. Les grisettes font cercle ainsi que les habitants.

LE PAYSAN. Je n'ai pas mon tambour et je réclame le plus grand silence.

PASCAL, *revenant en scène.* Ouf! j'avais bien besoin de prendre l'air!...

LE PAYSAN, *à Groseillon.* Maintenant, marchez toujours tout droit.

CARDAILLAN. Eh pien! fous refoilà...

PASCAL. Oui, cela va mieux; mais si je refume de ma vie...

CARDAILLAN. Cela fous a fait mal?

PASCAL. Ça ne sera rien... Allons, je crois que je m'amuserai à Grenelle... Le cœur est

toujours un peu barbouillé, mais la tête est bonne...

Groseillon, qui a mal suivi sa route, arrive en face de Pascal et lui assène un grand coup de bâton sur son chapeau. Pascal tombe à la renverse.

PASCAL. Ah! c'est fini... Je suis tout à fait mort...

GROSEILLON. J'ai cassé la cruche... J'en demande un morceau; qu'on m'en serve un morceau.

Tous les spectateurs se sont approchés; plusieurs personnes aident Pascal à rentrer dans la maison.

CARDAILLAN. A présent, il ne gênera pas les frères Renaud... Ce ne sera rien... amusez-vous toujours.

GROSEILLON. Comment! c'est ce brave homme que j'ai pris pour une cruche; je suis sûr que je l'ai fêlé.

Pascal sort lentement soutenu par deux hommes.

NINI, *entrant.* Trois heures bientôt, et Frédéric n'est pas encore parvenu à se débarrasser des frères Renaud... pourtant l'instant approche, et si nous manquons cette occasion...

En ce moment on entend la musique et on voit reparaître sur les tréteaux du théâtre forain les bateleurs, dont un paillasse, un groom battant du tambour et l'explicateur. Tout le monde se précipite devant le théâtre et l'explicateur dit:

LE SALTIMBANQUE. Messieurs et mesdames, c'est pour avoir l'honneur de vous prévenir que je vais soumettre à la curiosité de vos regards, non pas des figures de cire, mesdames, non pas des animaux empaillés, messieurs, mais la seule et unique huitième merveille de la nature; l'incomparable nain Pantapolain, le même qui a fait l'admiration des empereurs, des rois et de monsieur l'adjoint du maire... Ce nain accuse un mètre cinquante-cinq centimètres de moins que le maréchal Tom Pouce... Combien prenons-nous pour voir un spectacle aussi rare et aussi curieux... Rien, messieurs, absolument rien, l'honneur de votre présence; vous pouvez entrer avec une entière confiance et sans rien payer; mais si vous êtes contents, si vous êtes satisfaits, vous donnerez en sortant le faible déboursé et la bagatelle de deux sous par personne après avoir vu, un sous pour messieurs les militaires non gradés et les bonnes d'enfants... Au bureau, prenez vos billets!... Allez, la musique... suivez, suivez le monde!. suivez le monde..

Tout le monde entre en foule; on se pousse; c'est à qui entrera le premier; quand tous sont entrés la musique cesse.

LE PAILLASSE. Qu'on réserve la loge de monsieur le maire.

SCÈNE V.

NINI, *puis* FRÉDÉRIC.

NINI. Personne encore... le temps presse... et mon impatience...

FRÉDÉRIC, *entrant par le fond.* Ah! je vous cherchais.

NINI. Enfin... et les trois frères?...

FRÉDÉRIC. Je leur ai dit que vous m'aviez donné rendez-vous.

NINI. Ils sont restés au billard?...

FRÉDÉRIC. Oui, et nous voilà seuls... me direz-vous enfin...

NINI. Je ferai mieux, je tiendrai ma promesse...

Elle se dirige vers le pavillon et frappe trois coups dans sa main.

FRÉDÉRIC. Ce signal...

NINI. Comme dans les ballets de l'Opéra... regardez...

La porte du pavillon s'ouvre, Clémence paraît.

FRÉDÉRIC. Clémence!

CLÉMENCE. Monsieur Frédéric!

NINI. C'est ça, surprise, reconnaissance, on se retrouve, on se regarde, on s'embrasse, émotion générale... tableau!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CLÉMENCE.

FRÉDÉRIC. Eh quoi! lorsque je vous croyais à Paris, chez monsieur de Clamarins...

CLÉMENCE. Ah! monsieur Frédéric, pourquoi m'a-t-on fait quitter Toulouse où j'étais si tranquille, si heureuse...

FRÉDÉRIC. Mais votre oncle qui est si bon...

CLÉMENCE. Oh! ce n'est pas lui qu'il faut accuser...

NINI. N'accusez personne, et profitez de ce moment pour vous dire ce que les amoureux ont toujours tant de plaisir à se répéter... Allez, allez, n'ayez pas peur de moi, je sais ce que c'est; d'ailleurs, je me mets en observation... quand je crierai: qui vive? sauvez-vous...

Elle remonte vers le fond.

FRÉDÉRIC. Vous, Clémence, vous la nièce d'un millionnaire... Cette pensée devrait m'épouvanter, et cependant l'avenir m'apparaît sous de riantes couleurs... quand j'ai quitté la maison de votre oncle, j'ai appris qu'il daignait s'intéresser à moi...

CLÉMENCE. Qui vous a dit cela?...

FRÉDÉRIC. Madame Renaud, dont les trois neveux sont devenus mes amis...

CLÉMENCE. Vos amis... eux... oh! je ne sais pourquoi mais il y a dans cette liaison subite, dans cette affection qu'ils vous portent, quelque chose qui m'effraye... Elevés loin d'ici, nous ne connaissons, ni l'un ni l'autre, les dangers de Paris, et malgré moi je tremble, j'ai peur pour vous...

FRÉDÉRIC. Les dangers de Paris!... vous voilà comme ce pauvre vieillard que j'ai rencontré en franchissant la barriere; lui aussi

me faisait de noirs pronostics... et à peine y suis-je entré dans cette ville terrible, que je trouve un noble protecteur, une jeune fille dont l'âme compatissante protége nos amours, et trois bons amis qui veulent bien m'initier à ces joies, à ces plaisirs que je rêvais là-bas... Pardonnez-moi, Clémence, mais je ne puis partager vos craintes... J'aime Paris où l'on m'a accueilli de toutes parts, où j'ai retrouvé mon bien le plus cher, mon trésor le plus précieux!...

Il lui tend la main.

CLÉMENCE. Eh bien! oui, espérons; mon oncle est bon, lui, il ne voudrait pas en nous séparant me rendre à jamais malheureuse... mais tant qu'il sera enchaîné sous la domination de cette femme...

On entend au dehors les clameurs de la fête.

NINI, *redescendant*. Je ne sais pas ce qui se passe là-bas... mais la danse vient de finir et tout le monde s'agite... on peut venir de ce côté, et je crois qu'il serait prudent d'entrer dans ce pavillon.

CLÉMENCE. Entrer au pavillon ! mais...

NINI. Mais nous sommes *troise*, et un tête-à-tête à *troise*, ça n'est pas immoral; d'ailleurs en fait de tête-à-tête, fiez-vous à moi, je sais ce que c'est... (*Nouveau bruit.*) Vous entendez, le bruit se rapproche. (*Les entraînant.*) Venez, venez!...

JACQUES, *qui vient d'entrer, s'arrêtant au fond*. Clémence!

Sur une musique animée, Clémence, Frédéric et Nini entrent dans le pavillon.

SCÈNE VII.

JACQUES, PIERRE, LAZARE.

Lui... avec Clémence!... et c'est par les conseils de Nini... Ah! serpent maudit, tu nous trahissais.

PIERRE, *qui vient d'entrer, voyant l'agitation de son frère*. Qu'a-t-il donc?

LAZARE. Comme il semble agité !

PIERRE. Eh bien! Jacques...

JACQUES. Clémence est là !

PIERRE *et* LAZARE. Clémence!

JACQUES. Avec Frédéric...

LAZARE. Avec Frédéric...

JACQUES. Oh! mais je me vengerai! je le provoquerai.

PIERRE. Y penses-tu?

JACQUES. Je suis las de cette contrainte qui m'obsède, et puisque ce petit monsieur triomphe par la ruse... nous allons voir si avec d'autres armes...

LAZARE. Arrête, Jacques... pense à ce que dirait la tante Renaud.

JACQUES. La tante Renaud, à cette heure, ne doit plus avoir besoin de nous, et je veux avoir raison de mon rival... (*Il sonne à la porte du pavillon.*) Monsieur Frédéric! monsieur Frédéric!

PIERRE. Mais, malheureux, songe donc aux ordres que nous avons reçus.

JACQUES. Souvenez-vous qu'hier, le docteur a dit : Dans vingt-quatre heures, monsieur Clamarins sera mort...

PIERRE, *à lui-même*. Oui, oui, sa goutte est remontée.

JACQUES. Et vous savez si l'on peut compter sur la parole du docteur Bligny.

LAZARE. Eh bien?...

JACQUES. Il était deux heures quand le docteur a dit cela... Plus de vingt-quatre heures se sont écoulées depuis ; maintenant, monsieur de Clamarins est mort!

VOIX, *au dehors*. Vive monsieur de Clamarins!...

JACQUES. Qu'entends-je?...

PIERRE. On crie : Vive monsieur de Clamarins!...

LAZARE. Et le voilà, là-bas, qui descend de voiture avec madame Renaud!...

JACQUES. Vivant! vivant encore!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, *puis* NINI.

FRÉDÉRIC. Qui donc m'appelait ainsi, messieurs?

JACQUES. C'est...

LAZARE. C'est moi, mon cher Frédéric. Il faut quitter ces lieux à l'instant même si vous ne voulez compromettre l'honneur de mademoiselle Clémence.

FRÉDÉRIC. Son honneur!

PIERRE. Voyez... monsieur de Clamarins vient au château; qu'aurait-il dit en vous trouvant, vous un étranger, enfermé là, seul avec elle...

FRÉDÉRIC. Ah! messieurs. .

LAZARE. Allons donc, entre jeunes gens, ne se doit-on pas de mutuels secours?

PIERRE. Le voici! le voici!

Lazare entraîne Frédéric.

CRIS. Vive monsieur de Clamarins!

Pendant ces derniers mots toute la foule s'est portée vers le fond au-devant de M. de Clamarins; mais à ce moment les banquistes remontent en parade. Le bruit des instruments et les cris poussés dans la coulisse se partagent les paysans. Groseillon et les danseuses forment un groupe. Nini est seule et regarde arriver M. de Clamarins. Le rideau tombe sur un tableau général.

Cinquième Tableau.

L'intérieur d'un cabaret à Saint-Cloud. Un petit salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, JACQUES, LAZARE.

Pierre et Lazare sont assis à une table du cabaret. Jacques à l'avant-scène, debout, semble absorbé dans ses pensées.

PIERRE, *frappant sur la table.* Il n'y a donc personne dans cet élégant casino?

JACQUES. Ce Frédéric... elle l'aime, je n'en puis plus douter... et vous ne voulez pas que je me venge de lui...

LAZARE. Je veux que tu sois raisonnable, une fois dans ta vie.

PIERRE. Et moi, je veux qu'on me dise ce que nous venons faire ici... dans un mauvais bouchon où nous ne trouverons ni à boire ni à manger.

LAZARE. C'est que nous ne sommes ici ni pour manger ni pour boire.

PIERRE. Est ce qu'on veut me prendre par la famine?... est-ce que tu en voudrais à mes jours?...

LAZARE. Pourquoi faire?... pour hériter de tes dettes... (*Il se lève.*) Ecoutez-moi, tous les deux... J'ai voulu mener de front les plaisirs et les affaires sérieuses, et tandis que Frédéricse nous a tend avec ces demoiselles... moi, j'attends ici Cardaillan et madame Renaud.

JACQUES. Elle!... pourquoi?...

LAZARE. Silence... voici Cardaillan.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CARDAILLAN.

LAZARE. Eh bien, maître Cardaillan... le vieux Pascal?...

CARDAILLAN. Le fié Bascal... il est pien malate, pien malate, pien malate... il foulait douchours gourir après son chène homme, mais gomme il a rezu un cros goup le bâdon sur son dête, ça lui a ôdé l'usache de ses champes!...

PIERRE. Très-bien, nous en sommes débarrassés, il a son compte...

CARDAILLAN. Ia, il a son gompte; mais che n'ai pas engore le mien...

Il tend la main.

LAZARE. Tiens! (*Il lui donne de l'argent.*) Maintenant, dis-moi, tu as un moulin à Charenton?

CARDAILLAN. A Jarendon, ché n'ai rien di dout à Jarenton!...

LAZARE. Mais si, tu as un moulin, je le sais bien, que diable!...

CARDAILLAN. Ah! ia, à Jarendon... ia... c'être mon vrère Maurice...

LAZARE. Soit. Eh bien, préviens ton frère Maurice que nous dînons dans son moulin... qu'il ait soin de tout préparer...

CARDAILLAN. C'être gonfeeu, c'est gomme si fous lui tisiez à lui-même...

LAZARE. Oui, je m'en doute... (*A ses frères.*) Voilà pour le plaisir...

JACQUES. Et pour les affaires... voici madame Renaud...

PIERRE. Madame Renaud?

LAZARE, *à Cardaillan.* En ce cas, file... tiens, de ce côté.

CARDAILLAN. Adieu, monsieur Lazare... (*Aux deux autres.*) Messié... chai pien l'honnair de té fous zaluer...

Il sort par une petite porte qui doit s'ouvrir en dehors.

SCÈNE III.

LES TROIS FRÈRES, Mme RENAUD.

JACQUES. Diable!... elle n'a pas l'air de bonne humeur, la tante.

Mme RENAUD. Ah! vous v'là enfin!...

PIERRE. Décidément, le temps est à l'orage...

Mme RENAUD. Quel démon vous a donc poussé à conduire ce jeune homme à Grenelle?

LAZARE. Ma foi, ma tante, c'est..

Mme RENAUD. C'est Jacques, pour se rapprocher de cette mijaurée de Clémence?

JACQUES. Eh bien! oui...

Mme RENAUD. Et ça t'a joliment réussi: tu voulais lui parler d'amour, et c'est un autre qui a eu le rendez-vous...

JACQUES. Comment! vous avez appris...

Mme RENAUD. Belle misère... comme c'était malin à découvrir!... la jeune fille qui tremblait, qui rougissait, j'ai compris tout de suite qu'elle l'avait vu... mais ce n'est pas tout, elle l'a avoué à son oncle, qui lui a promis de les marier, qui lui a presque dit, en confidence, qu'il était son père; enfin sa volonté ne se courbe plus autant devant la mienne... il commence à dire: je voudrais, et bientôt il pourra dire: je veux!... il a quitté Paris malgré moi, pour chercher son fils, et si on ne l'en empêche, ce monsieur Frédéric entrera en maître dans la maison, pour nous en chasser tous...

JACQUES. Ça ne sera pas, ma tante...

Mme RENAUD. Aussi, maintenant, il ne s'agit plus d'occuper ce monsieur Frédéric pendant quelques heures; c'est plus que ça qu'il nous faut. . ce n'est pas une séparation d'un jour, c'est une séparation qui dure des mois, des années...

LAZARE, *bas à ses frères.* Mieux encore...

PIERRE. Comment?

LAZARE. Une séparation éternelle...

PIERRE. Hein!...

Mme RENAUD. Cherchez, inventez un moyen.. à vous trois vous devez trouver ça... et quand vous aurez trouvé, quoi qu'il en coûte, marchez: s'il faut de l'or, en v'là... (*Elle prend une poignée d'or dans sa poche.*) S'il en faut plus, en v'là encore... (*Elle en sort une autre poignée.*) N'épargnez rien, je vous en donnerai toujours; il faut sauver vot' avenir, vot' fortune; il faut à tout prix que j'arrive au seul but de ma vie... Dieu me voit et me juge !...

JACQUES. Ma tante, nous réussirons...

LAZARE. Et au delà de vos désirs... (*Bas à ses frères.*) Justement le moulin de Cardaillan est isolé, et en éloignant le meunier...

Mme RENAUD. Le moulin c'est bon; mais auparavant profitez de la fête qui se donne aux Champs Élysées. Monsieur de Clamarins est à la banlieue, retournez à Paris, et là, perdus dans la foule... A propos, et Pascal?

PIERRE. Pascal, soyez tranquille, ma tante, il n'est pas à craindre...

Mme RENAUD. Oh! il l'est plus que vous ne croyez...

LAZARE. Il cherchait Frédéric, il nous poursuivait pour lui parler; mais nous nous en sommes adroitement débarrassés...

PASCAL, *entrant.* Serviteur de tout mon cœur!

TOUS. Pascal!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL. *à part.* Il n'est pas avec eux... j'ai eu tort de venir ici... (*Haut.*) Vous êtes en affaires, pardon, je me retire...

Mme RENAUD. Du tout... restez, restez donc, monsieur Pascal...

PIERRE. Ah ça, comment se fait-il que vous soyez si bien portant?

PASCAL, *riant.* Est-ce que vous m'aviez donné à tuer à quelqu'un, par hasard?...

PIERRE. Nous?... Oh! monsieur Pascal!...

JACQUES. C'est qu'on nous avait assuré que vous étiez fort malade.

PASCAL. En effet, après ce qui m'est arrivé je devrais être mourant; mais je suis comme ces vieux meubles inutiles, qui gênent, qui embarrassent; on voudrait bien s'en défaire, mais on les retrouve toujours sous sa main, et quand on veut les briser, c'est trop dur, ça ne casse pas...

Il se touche la tête

LAZARE. Diable d'homme! j'ai bien envie...

Mme RENAUD, *bas.* Silence !...

PIERRE, *bas.* Mais il va voir Frédéric, il va lui parler, et alors...

Mme RENAUD, *bas.* Laissez-moi faire... (*Haut, à ses trois neveux.*) Laissez-nous... laissez-nous...

Les trois frères disparaissent.

PASCAL, *à part.* Que veut elle me dire?...

Mme RENAUD, *à part.* Monsieur de Clamarins se plaint de son absence... il sera heureux de le revoir... ça sert mes projets... tout sera pour le mieux. (*Haut à Pascal, qui se tient près de la porte de droite.*) Approchez donc, monsieur Pascal...

PASCAL. Mille remercîments, madame... (*Il approche lentement en regardant toujours la porte.*) Mais j'ai une petite affaire...

Mme RENAUD. Et moi, j'ai quéqu' chose de très-important à vous dire.

PASCAL. A moi, madame Renaud?

Mme RENAUD. A vous, monsieur Pascal... et j'vas vous parler tout franchement, comme j'en ai l'habitude...

PASCAL, *à part.* Bon, alors méfions-nous.

Mme RENAUD. Tenez, monsieur Pascal, vous êtes un brave homme... et quéque opinion que vous ayez de moi...

PASCAL. De vous, madame Renaud? mais j'ai toujours eu de vous la meilleure opinion...

Mme RENAUD. Ecoutez, monsieur Pascal, je regrette sincèrement que vous vous soyiez éloigné de monsieur de Clamarins...

PASCAL. Eh! madame, ce n'est pas ma faute...

Mme RENAUD. C'est peut-être la mienne... c'est possible... mais j'ai vu que vous lui étiez nécessaire.

PASCAL. Pour cela, madame, sans vanité je le croyais...

Mme RENAUD. Oui... je me connais en hommes, et je sais ce que vous valez, monsieur Pascal...

PASCAL. Je ne me connais pas beaucoup en femmes, mais je crois savoir vous apprécier, madame Renaud...

Mme RENAUD. Vous êtes bon, monsieur Pascal...

PASCAL. Vous êtes bien bonne, madame...

Mme RENAUD. Et pour être utile à vot' maître, j'suis ben sûre que rien ne vous coûterait...

PASCAL. Oh! rien!...

JACQUES, *à part, en entr'ouvrant la porte.* Ah ça, quel est donc son projet?

Mme RENAUD. Pour servir monsieur de Clamarins, vous donneriez tout sans hésiter?

PASCAL. Oh! oui, oui, madame; pour lui, j'aurais donné, quand j'étais jeune, ma vie tout entière, et maintenant je donnerais encore le peu de jours qui me restent!

Mme RENAUD. Bien, bien, monsieur Pascal ; tenez, j'ai eu des torts envers vous...

PASCAL. Des torts?...

Mme RENAUD. Oui, de grands torts... je le reconnais...

PASCAL. Se peut-il?...

Mme RENAUD. Je vous ai éloigné de monsieur de Clamarins, vous, s n plus fidèle serviteur, presque son ami... (*Mouvement de Pascal.*) Oui, oui, son ami.

PASCAL, *haut.* Oh! madame!... (*A part.*) C'est qu'en vérité... je ne sais plus où j'en suis...

Mme RENAUD. Mais comme il n'est jamais trop tard pour réparer le mal qu'on a fait... touchez là, monsieur Pascal...

Elle lui tend la main.

PASCAL, *avançant lentement.* Moi... que je... Oh! vous êtes mille fois trop bonne...

Mme RENAUD. Allons, allons. pas de façons ; je ne suis guère plus que vous, et deux serviteurs peuvent se donner la main...

PASCAL. Quoi! madame... (*A part.*) Et moi qui blâmais mon vieux maître... mais c'est qu'elle me subjugue... c'est qu'elle m'entraîne...

Mme RENAUD. Allons... v'là ma main, monsieur Pascal; est-ce que vous me refuserez la vôtre... est-ce que vous aurez l'cœur de m' garder rancune?...

PASCAL. Eh bien!... ma foi non...

Il lui prend la main.

LES TROIS FRÈRES, *paraisssant.* A la bonne heure, père Pascal !

PASCAL, *avec effroi.* Hein?...

Mme RENAUD, *à part.* Maladroits!

JACQUES. Nous avons fait une sottise...

PASCAL, *à part.* Diable!... Où voulait-elle en venir?... (*Haut.*) Vous disiez donc, madame?...

Mme RENAUD. Que je veux... que nous voulons tous rendre à monsieur le comte son meilleur serviteur.

PASCAL. Madame...

Mme RENAUD. Je me repens de vous avoir fait renvoyer, et comme monsieur de Clamarins a besoin de vos services... vous rentrerez à l'hôtel...

PASCAL. Eh bien, merci, madame... Oui... dans quelques jours...

Mme RENAUD. Non, non... à l'instant...

PIERRE. Bravo! je la comprends...

PASCAL, *à part.* A l'instant... et Frédéric? Ah ! c'est pour ça...

Mme RENAUD. Et cette fois, personne ne vous renverra plus... nous allons y retourner ensemble... Venez !...

PASCAL, *avec force, et après s'être approché de la petite porte.* Permettez, permettez, ma bonne madame Renaud...

Mme RENAUD. Comment... refusez-vous de rentrer à l'hôtel... de revoir monsieur de Clamarins?

PASCAL. Non, madame, non, messieurs, j'y rentrerai, à l'hôtel... je reverrai monsieur de Clamarins

Mme RENAUD. Mais quand donc?

PASCAL. Quand j'aurai accompli ma tâche, madame Renaud ! Il sort précipitamment.

Mme RENAUD. Il nous échappe et c'est vot' faute... Vite à Frédéric... pas d'emportement, pas de violence... de l'adresse et de la fermeté. Allez !

JACQUES. Soyez tranquille, ma tante, il ne lui parlera pas... (*Mme Renaud sort.*) Allons rejoindre Frédéric, et ensuite...

PIERRE. Ensuite, aux Champs-Élysées!...

TOUS. Aux Champs-Élysées!...

Sixième Tableau.

Le théâtre représente la grande allée des Champs-Élysées, le 29 juillet, la nuit *.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, PIERRE, LAZARE, ZÉTULBÉE, FLORA, ROSINE, JEUNES FILLES, PEUPLE, *etc.*

ZÉTULBÉE. Eh bien, où sont donc Nini et monsieur Groseillon?

TOUTES. Monsieur Groseillon! monsieur Groseillon !

Arrive Groseillon portant Nini sur ses épaules. Nini regarde au loin les illuminations, avec des jumelles.

GROSEILLON. Place! place pour une dame qui se trouve mal!

NINI, *tranquillement, à part.* Je me trouve très-bien !

FLORA. Il faudrait peut-être la délasser...

GROSEILLON. Mais c'est moi qu'il faudrait délasser... Je succombe... Voyons, Nini, rouvrez votre neunœil...

NINI, *regardant.* Ah! que c'est beau, que c'est joli, les illuminations !

GROSEILLON. Comment! c'est beau, c'est

* Messieurs les Directeurs de province qui supprimerait le tableau des illuminations termineraient ici par ces mots : « PIERRE. Ensuite, au moulin de Charenton. — TOUS. Au moulin de Charenton !» et l'on passerait de suite au tableau du moulin.

joli... C'était donc une farce?... Nini, mes soupçons étaient injustes, vous n'êtes pas légère.

Il descend Nini.

NINI. Allons, monsieur Groseillon, restez donc à nos côtés. Il y a dans cette foule des mauvais sujets qui prennent un tas de libertés...

GROSEILLON. Ah! vous appelez ça un tas de libertés; je le veux bien. Mais ce feu d'artifice, on ne le tirera donc pas? il est l'heure! (*S'apercevant qu'il n'a plus sa montre.*) Dieu! mon oignon!... on m'a volé mon oignon!

NINI, *lui montrant son habit, dont un pan a été enlevé dans la foule.* Et votre pan!

GROSEILLON. Mon pan aussi! on m'a volé mon pan!... Quel est le chenapan qui m'a volé mon pan?... je plaiderai, je le ferai condamner!...

NINI. Ce ne sera pas avec dépens!...

Ici l'on entoure Groseillon, qui remonte vers le fond.

FRÉDÉRIC, *redescendant avec les frères Renaud.* Vraiment c'est un tableau féerique! Pardonnez à ma surprise qui doit vous sembler bien niaise, bien ridicule; mais un pauvre provincial placé tout à coup en face de tant de merveilles... D'honneur, je suis ébloui!...

LAZARE. Vous voyez en effet la plus belle fête de Paris... Mais, patience, vous n'en avez pas encore fini avec les plaisirs de la banlieue... nous vous ferons connaître ses beautés naturelles, et vous verrez que le Parisien va quelquefois chercher bien loin des sites qu'il trouverait aux portes de sa capitale... Nous laisserons de côté Montmartre et ses carrières, Saint-Denis et sa cathédrale, Montrouge et ses fortifications, et demain nous commencerons la journée par une charmante promenade sur les bords fleuris de la Marne.

PIERRE. Et nous passerons gaiement la soirée dans un vieux moulin, non loin de Charenton.

GROSEILLON. Charenton! oh! Dieu! charmant pays!... j'en raffole! je suis fou de Charenton!...

NINI. Fou de Charenton, c'est le mot.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JACQUES, *puis* PASCAL.

JACQUES, *à ses deux frères.* Alerte! les voitures nous attendent, et si je ne me suis pas trompé j'ai vu Pascal qui venait par ici!

LAZARE. Toujours Pascal!

PIERRE. Nous aurait-il suivis?

JACQUES. Allons, monsieur Frédéric, allons, mesdemoiselles, venez... les voitures sont arrivées!...

TOUS. Partons!...

FRÉDÉRIC. Je me laisse conduire...

Au moment où Frédéric sort avec les trois frères, Pascal paraît du côté opposé.

PASCAL. Que vois-je? (*Appelant.*) Monsieur Frédéric!...

Ici l'on entend les premières détonations du feu d'artifice.

TOUS. Le feu d'artifice! le feu d'artifice!

PASCAL, *empêché par la foule qui se précipite.* Laissez-moi passer, pour Dieu, laissez-moi passer!... il faut que je lui parle... il faut... Oh! mon Dieu! trop tard!... trop tard!... ils sont partis!

Des détonations se font entendre, des lumières blanches et rouges illuminent le théâtre.—La toile tombe.

ACTE QUATRIÈME.

Septième Tableau.

Le Moulin de Charenton: il doit avoir deux étages praticables.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARDAILLAN, *vêtu en meunier provençal au deuxième étage, occupé à fumer*; MISTIGRIS, *au premier étage, occupé à faire des bulles de savon.*

CARDAILLAN, *appelant.* Mistigris!... Mistigris!... me répondras-tu?...

MISTIGRIS. De quoi, bourgeois?...

CARDAILLAN. Qu'est-ce que tu fais donc?...

MISTIGRIS, *lançant une bulle de savon.* Je suis très-occupé, bourgeois, je pioche... (*A part.*) Ah! le joli globe!...

CARDAILLAN. Mais, tron de l'air! le moulin ne va guère.

MISTIGRIS, *même jeu.* Ah! je vas vous dire, bourgeois, c'est que le vent ne souffle pas... et comme vot' cheval n'a plus de souffle... j' l'ai mené au vert...

CARDAILLAN. Satané *animale*, va!...

MISTIGRIS. Ah! oui, c'est un vilain animal...

CARDAILLAN. Pas lui... toi!...

MISTIGRIS. Est-ce que je suis cause que le vent ne donne pas?

CARDAILLAN. Tu appelles ça du vent... Si tu connaissais notre bon *mistrale* de Marseille!... ah! Marseille!... c'est le paradis sur la terre!... Où est ma belle Canebière... le Château vert, la charmante bastide... et ce superbe port, avec sa forêt de mâts!... Tiens, Mistigris...

MISTIGRIS. Bourgeois?

CARDAILLAN. Si Paris en avait un pareil, ce serait un petit Marseille. Si je n'avais pas été meûnier, je me serais fait marin... j'étais né pour exploiter les vents (*à part*) et les rentes viagères, (*haut.*) Mais je cause, je cause avec toi... et pendant ce temps-là tu ne fais rien.

MISTIGRIS, *lançant une bulle.* Moi?... ah!... si l'on peut dire... je n'arrête pas de travailler.

CARDAILLAN. Tu ne t'occupes de rien, sous prétexte que je fais quelques petites absences...

MISTIGRIS, *à part.* Il est charmant, avec ses petites absences... il n'arrive ici que tous les trois mois... il a l'air d'un terme...

CARDAILLAN. Va-t'en chercher les provisions de ces messieurs qui vont venir.

MISTIGRIS. C'est fait, bourgeois.

CARDAILLAN. Eh bien, tron de l'air!... range tout dans le moulin...

MISTIGRIS. C'est fait, bourgeois...

CARDAILLAN. Descends les *sacques* de farine...

MISTIGRIS. C'est fait, bourgeois...

CARDAILLAN. *avec colère.* C'est fait, c'est fait... il me *rendera* bête. . oui...

MISTIGRIS, *froidement.* Mais c'est fait, bourgeois...

CARDAILLAN. Hein!... si je descends, je te flanque un bastio... Va-t'en mettre le couvert, drôle...

MISTIGRIS. Tout à l'heure... je travaille, bourgeois... je pioche à mort... (*Il fait de grosses bulles de savon.*) Dieu de Dieu, comme je pioche... Tuez-vous donc le corps et l'âme pour ces ingrats de maîtres!...

CARDAILLAN, *qui est descendu au premier.* Ah! c'est comme ça que tu travailles!...

MISTIGRIS. Ah! le beau globe, le beau globe!

CARDAILLAN. Tiens!..

Il lui donne un coup de pied au derrière.

MISTIGRIS. Aye!... il a cassé mon globe!

CARDAILLAN. Bestias... descends devant moi!

SCÈNE II.

LES MÊMES, PASCAL, *entrant par la gauche.*

PASCAL. Ouf! je n'en puis plus... J'ai perdu leurs traces... Entrons nous reposer un instant chez le meunier... j'ai encore du courage, mais je n'ai plus de jambes...

Pascal frappe à la porte du moulin Cardaillan et Mistigris courant l'un après l'autre sont descendus au rez-de-chaussée.

CARDAILLAN. O Maria, té vérile l'oupétavie...

MISTIGRIS. Y a personne...

CARDAILLAN. Comment, il n'y a personne!

MISTIGRIS. Ah! excusez, bourgeois... c'est l'habitude de dire ça pendant neuf mois de l'année...

CARDAILLAN. O mon Diou, qué bestias!... Mets la table, drôle, je vais ouvrir.

Mistigris descend et met le couvert.

MISTIGRIS. La table, ça me va!

CARDAILLAN. Eh! c'est ce bon *monsieu* de Passecale!...

PASCAL. Moi-même, mon cher Cardaillan.

CARDAILLAN. Qu'est-ce qui vous amène donc?... nos petites affaires?...

PASCAL. Ne me parlez pas d'affaires... je suis moulu... On vous payera votre rente plus tard... comme je l'ai déjà payée à vos deux mauvais garnements de frères... je peux en faire autant pour vous... qui ne valez pas mieux...

CARDAILLAN. Vous dites?...

PASCAL. Je dis que je voudrais bien me coucher un peu... je crois que je suis malade... Est-ce que vous n'avez pas ici quelque petit coin où l'on puisse se reposer un peu?...

Il s'assied sur une chaise.

CARDAILLAN. Non, non, pas là... j'attends ce soir nombreuse société.

PASCAL. De vos amis, de vos parents?

CARDAILLAN. Non; des jeunes gens qui ont loué mon moulin.. mais c'est égal, si vous voulez monter là haut et me promettre de ne pas vous montrer...

PASCAL. Fatigué comme je le suis, je dormirai comme une marmotte... pas trop longtemps, toutefois, car il faut, avant la nuit, que je termine une affaire importante.

CARDAILLAN. Eh bien... suivez-moi...

Il passe le premier.

PASCAL. Avec plaisir.

CARDAILLAN, *hors scène.* Venez, monsieur de Pascal... faites attention, oui... Allons, levez le zambe.

PASCAL. Soyez tranquille... me voilà, me voilà... (*Arrivé au premier, regardant autour de lui.*) Ah!... est-ce ici?

CARDAILLAN, *en montant.* Oui... encore un étage... Prenez garde, l'escalier n'est pas commode...

PASCAL. Ah! ça me connaît... je prends la rampe...

Il dégringole.

CARDAILLAN. Eh bien, où donc allez-vous?

PASCAL. Ne faites pas attention, je prends la rampe après être arrivé... là, nous y voilà.

MISTIGRIS, *en bas.* Dites donc, bourgeois...

CARDAILLAN. Eh bien?...

MISTIGRIS. Faut-il leur déboucher leur vin, aux pratiques?

CARDAILLAN. Du tout... que je te le défends, oui.

MISTIGRIS. Oui... il a dit oui... (*Criant.*) C'est bien, bourgeois...

Il débouche une bouteille, boit du vin et remet de l'eau.

CARDAILLAN, *arrivé au deuxième avec Pascal.* Voici votre chambre à coucher... c'est la mienne ..

PASCAL. Allons ici... je serai parfaitement... le calme de cette campagne, le tictac de votre moulin, tout va me bercer des plus doux songes...

Il place sa valise dans un coin; se couche par terre et appuie sa tête sur la valise.

MISTIGRIS. C'est plus rafraîchissant comme ça.

CARDAILLAN. Attendez, je vais faire votre lit, moi... Donnez-moi votre valise...

PASCAL. Pardon, pardon... j'aime mieux ne pas me séparer de ceci...

CARDAILLAN, *à part.* Oui... oui... du portefeuille... mais il faudra pourtant que je sache aujourd'hui ce qu'il renferme. (*Haut.*) Attendez, je vais vous faire un lit de meunier, un lit à dormir quinze jours sans boire ni manger.

Il approche deux sacs qu'il met de chaque côté de la tête de Pascal et place une planche en travers au-dessus de la valise.

PASCAL, *à part.* Quinze jours!... diable! ça ne ferait pas mon compte!

CARDAILLAN. Voilà ce que c'est.

PASCAL. En effet, de cette manière, je suis mieux, et ma valise est toujours en sûreté... Grand merci, grand merci, monsieur Cardaillan!

CARDAILLAN. Bon sommeil, monsieur Pas-ecal, ne faites pas de mauvais rêves.

PASCAL. Je l'espère... Votre serviteur de tout mon cœur... De mauvais rêves... mon Dieu soit loué, j'ai là, dans mon portefeuille, le nouveau pouvoir que m'a donné M. de Clamarins pour vendre, en faveur de son fils, la terre de Chenevière, près Saint-Maur; c'est à deux pas, et je m'y rendrai à mon réveil.

CARDAILLAN, *passant la tête à l'étage du deuxième* Il doit avoir le sommeil dur: tout à l'heure, nous dirons un mot à la valise.

PASCAL, *ouvrant de grands yeux et se levant.* Vous dites?...

LA SOCIÉTÉ. Venez par ici... voilà le moulin...

Bruit au dehors.

CARDAILLAN. Je dis que ce sont les pratiques qui nous arrivent. (*A part.*) Diable d'homme, va!...

Pascal se rendort.

SCÈNE III.

NINI, GROSEILLON, JACQUES, LAZARE, PIERRE, FRÉDÉRIC, FLORA, ROSINE, ZÉTULBÉE, *dans la pièce du bas.*

GROSEILLON. Par ici, par ici, voilà le moulin... Qui m'aime me suive!...

VOIX, *dans la coulisse.* Par ici, par ici!

GROSEILLON. Ah! Nini, vous vous conduisez bien médiocrement à mon égard... vous êtes toujours au bras de ce jeune homme.

NINI. Vous m'ennuyez!... ohé! les autres, ohé!...

FLORA, *entrant.* Vivat!... un moulin!...

ROSINE. Nous boirons du petit blanc...

ZÉTULBÉE. Nous mangerons de la galette...

GROSEILLON. Voilà un melon...

NINI, *lui mettant la main sur l'épaule.* Voilà deux melons...

FRÉDÉRIC. Mais il me semblait, messieurs, que nous devions retourner à Paris.

JACQUES, *à Frédéric.* N'êtes-vous pas bien à plaindre... une partie charmante... d'ailleurs, ce n'est qu'une petite halte... pour nous rafraîchir... et puis après...

PIERRE. Après, en route!...

LAZARE. Mais en attendant, nous aurons ici bonne table, bon vin, un essaim de jolies femmes...

GROSEILLON. Et des fruits superbes... Nini, voulez-vous des groseilles à maquereau?

Il lui tend son chapeau.

NINI. Fi! l'horreur!

FRÉDÉRIC. Soit, mais je vous préviens, messieurs, que ce sera ma dernière station.

LAZARE, *avec intention.* La dernière, nous vous le promettons aussi.

GROSEILLON, *frappant.* Garçon, garçon! à la boutique, s'il vous plaît!

CARDAILLAN, *qui est descendu.* Serviteur, messieurs et dames... je vous attendais.

GROSEILLON, *aux jeunes filles.* Vous allez voir, je vais lui faire une farce... dites donc, le meunier?

CARDAILLAN. Monsié?

GROSEILLON. Vous devez me connaître, je suis venu souvent chez vous...

CARDAILLAN. Possible, monsieur... mais, comme on dit, il vient plus d'un âne au moulin.

TOUS. Ha! ha! ha!

GROSEILLON. Est-ce que c'est pour moi que vous dites ça?

CARDAILLAN; *il lui met les deux mains sur les épaules et lui met de la farine.* Ne vous fâchez pas.

GROSEILLON. Prenez donc garde.

TOUT LE MONDE. Ha! ha! ha! ha!

LAZARE. Ma foi, la promenade m'a mis en appétit, et puisque le couvert nous attend, mettons-nous à table, mesdemoiselles.

TOUS. Oui, à table!

PIERRE, *pendant qu'on se place à table.* De la joie, de la gaieté! (*A Cardaillan.*) Et vous, l'ami, nous n'aimons pas les importuns; en route, voilà le prix convenu... et emmenez votre garçon!

CARDAILLAN. C'est entendu!... je vais quitter le moulin, merci! (*A part.*) Que diable veulent-ils faire de mon moulin?... Oh! malgré ma promesse, il faudra bien que je trouve un moyen d'y rentrer... et la valise donc... (*Haut.*) Holà, Mistigris!

MISTIGRIS. Présent, bourgois!...

CARDAILLAN. Prends ton sac et tes quilles, et en route!

MISTIGRIS. Où donc allons-nous, bourgeois?

CARDAILLAN. Ça ne te regarde pas... en route! Adieu, messieurs et mesdames...

TOUS. A table! à table!

NINI. Comment! qu'est-ce qui va donc nous servir?

PIERRE. Ah! nous nous servirons nous-mêmes, comme à la campagne.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins* CARDAILLAN *et* MISTIGRIS.

LAZARE. Et monsieur Groseillon va nous servir de page...

NINI. Ah ça, messieurs, vous savez que le spectacle commence à sept heures... je n'ai certainement pas l'intention d'habituer la direction à une exactitude ridicule... ce n'est pas moi qui donnerai jamais ce mauvais exemple...

PIERRE. Et elle a raison...

NINI. Seulement, je ne veux pas faire attendre le public comme notre bêta de régisseur.

GROSEILLON. Il nous gronderait, le public... et quand il gronde..... eh! eh! (*Imitant le sifflet.*) Zi... zi... il est méchant, le public.

JACQUES. Soyez tranquilles, les voitures ressent là-bas, à nos ordres...

LAZARE. Et dès que nous aurons dîné, ces dames s'en iront, accompagnées du petit bêta de Groseillon.

GROSEILLON. Vous dites?

PIERRE. Il dit, du petit bêta de Groseillon.

GROSEILLON. A la bonne heure, je croyais avoir mal entendu...

LAZARE. Quant à nous, nous rentrerons dans Paris avec M. Frédéric.

FRÉDÉRIC. Ma foi, messieurs, ce ne sera pas sans plaisir... car pour un provincial qui brûlait de connaître la grande ville, vous avouerez que, depuis deux jours, vous ne me faites guère visiter que la banlieue.

JACQUES. Mais l'été, Paris est un désert; tous les plaisirs sont aux champs, toute la ville est à la campagne!... et d'ailleurs, pour bien connaître un pays, ne faut-il pas aussi étudier ses environs...

FRÉDÉRIC. Oui, sans doute, et j'attendrais fort patiemment en si joyeuse compagnie, si je ne croyais être appelé ailleurs par un devoir.

LAZARE. Allons donc! les devoirs après les plaisirs.

PIERRE. A votre santé, monsieur Frédéric!

TOUS. A la santé de M. Frédéric!

SCÈNE V.

LES MÊMES, CARDAILLAN.

CARDAILLAN, *qui est entré sur les derniers mots.* Ils sont à table, ils commencent à boire... ils ne s'apercevront de rien...... Allons, de l'audace.

Il va chercher une échelle qu'il appuie contre le moulin, et entre par la fenêtre dans la chambre du premier.

GROSEILLON. Je bois à la dame de mes pensées!...

NINI. A la dame des pensées de l'Amour!

GROSEILLON. Oui, ma Psyché... car vous êtes ma Psyché... Je me mire dans vos yeux, ô Psyché!

CARDAILLAN, *entrant dans la chambre du premier.* M'y voilà.

FLORA. Allons, messieurs, buvons à la fidélité des danseuses.

TOUS. Bravo!

GROSEILLON. Ah! la fidélité des dansenses... voilà un article sur lequel on est bien volé.

CARDAILLAN. La valise est là.

LAZARE. Et sur quoi ne l'est-on pas, à présent?

CARDAILLAN. Faisons glisser la trape.

PIERRE. Comme dit la chanson : Au voleur! au voleur! au voleur! c'est le cri général.

ZÉTULBÉE. Voyons la chanson.

TOUS Oui, oui, la chanson!

PIERRE. Très-volontiers!

TOUS. Silence!

PIERRE.

PREMIER COUPLET.

AIR *de M. Amédée Artus.*

On nous vole par des caresses,
Par des soupirs, par des souhaits;
On nous vole par des promesses,
Et surtout par de faux attraits,
De faux toupets, de faux mollets.
Voyez la charmante Angeline,

Dieu! quelle tournure divine!
Au voleur! au voleur!
Quelle horreur!
Ce n'est que de la crinoline,
Au voleur! au voleur! au voleur!

CHOEUR.

Ce n'est que de la crinoline,
Au voleur! au voleur! au voleur!
Ce n'est que de la crinoline,
Au voleur! etc.

Pendant ce couplet, Cardaillan a détaché la planche de l'étage supérieur qui se trouve sous la tête de Pascal; mais au refrain au voleur! celui-ci s'est vivement retourné. Cardaillan s'est arrêté et se tient tout tremblant.

CARDAILLAN. Quel diable de chanson!... est-ce qu'il n'aurait pas pu en choisir une autre?...

GROSEILLON, *commençant à se griser.* A boire!... je trouve ce petit vin drôlichon... Nini, je vous aime!

NINI. Groseillon, vous m'embêtez!..... A moi le second couplet de la chanson.

DEUXIÈME COUPLET.

Lise venait d'être rosière,
Lorsque Jean Pierre l'épousa;
Du moins, disait alors Jean Pierre,
Lise pour dot m'apportera
Vertu, sagesse et cœtera;
Mais le lendemain faisant rage,
Il criait dans le voisinage:
Au voleur! au voleur!
Quelle horreur!
Croyez aux roses du village,
Au voleur! au voleur! au voleur!

CHOEUR.

Croyez aux roses du village,
Au voleur! au voleur! au voleur!
Croyez aux roses du village,
Au voleur! etc.

Pendant ce second couplet, Cardaillan a tout à fait détaché la planche; mais au moment du refrain, Pascal s'est tout à coup réveillé, et au mouvement qu'il a fait Cardaillan a reposé la planche qu'il tient, et l'air est suspendu.

PASCAL. Hein! qu'est-ce qu'il y a?... j'ai cru qu'on criait au voleur!... (*Cherchant sa valise.*) Non, non, la voilà, je rêvais (*il se recouche*), je rêvais.

CARDAILLAN. Satanés chanteurs!...

PIERRE.

TROISIÈME COUPLET.

Partout on nous vole à la ronde
Ou notre argent ou notre esprit,
On nous vole dans le grand monde,
On nous vole dans le petit,
On vole le jour et la nuit.
Le monde est plein de bons apôtres,
Ecoutez leurs cris et les nôtres,
Au voleur! au voleur!
Quelle horreur!
Chacun dit en volant les autres,
Au voleur! au voleur! au voleur!

CHOEUR.

Chacun dit en volant les autres,
Au voleur! au voleur! au voleur!
Chacun dit en volant les autres,
Au voleur! etc.

Pendant ce dernier couplet, on a vu Cardaillan, qui s'est emparé de la valise, en tirer le portefeuille, le mettre dans sa poche, et remettre la valise à sa place. Au refrain, repris cette fois par tout le monde, Pascal s'éveille tout à fait.

CARDAILLAN. Je le tiens!...

PASCAL. Cette fois, j'ai bien entendu!... (*Il écoute.*) Eh! non, ce sont ces jeunes gens qui s'amusent... (*Il prend sa valise.*) Certainement!...

Cardaillan est descendu par la fenêtre; il s'éloigne en tenant le portefeuille.

CARDAILLAN. Enfin!...

Il sort.

NINI. Six heures... mesdames, voici le moment de partir...

TOUTES. Déjà, déjà!...

NINI. Souvenons-nous du devoir, et surtous n'oublions pas l'amende.

JACQUES. Puisqu'il le faut... Allons, galant, cavalier... Allons, amour de Groseillon...

GROSEILLON. C'est dommage... moi qui voulais...

NINI. Comment, c'est dommage! n'allez-vous pas vous faire tirer l'oreille?...

GROSEILLON. Non, Nini, non, le papillon se plaît au sein des fleurs, je dois me plaire au sein de vous...

TOUTES. Ah! bravo!...

GROSEILLON. Comment trouvez-vous ça, Nini?

NINI. C'est délicat... et bête...

PASCAL. Il me semble que je connais ces voix-là!...

GROSEILLON. Pardon, monsieur Jacques.

PASCAL. Jacques...

GROSEILLON. Pardon, monsieur Frédéric.

PASCAL. Frédéric...

GROSEILLON. Votre bras, charmante Nini; le vôtre, délicieuse Flora. (*Aux autres.*) Mesdemoiselles, je suis désolé de n'avoir pas plus de bras à vous offrir, mais le plus bel homme du monde ne peut donner que ce qu'il a...

TOUTES. Au revoir, messieurs, au revoir...

NINI. Adieu, monsieur Frédéric...

LES JEUNES GENS. Au revoir, mesdemoiselles, au revoir.

Sortie. Musique.

PASCAL. Frédéric .. il est ici... Ah! Dieu soit loué!... mais avec eux..... toujours..... Oh! n'importe.

Il descend.

SCÈNE VI.

JACQUES, PIERRE, LAZARE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Mais pourquoi ne suivons-nous pas avec ces demoiselles?...

JACQUES. Pourquoi?

LAZARE, *allant fermer la porte.* Nous vous le dirons...

PIERRE. Nous avons nos raisons pour ça, mon cher.

FRÉDÉRIC. Et lesquelles?... voyons... c'est donc bien important... (*Les trois frères se regardent et se taisent.*) C'est donc surtout bien mystérieux... et bien grave que vous semblez tant hésiter.

JACQUES, *se levant.* Eh bien! je vous le dirai, moi...

FRÉDÉRIC. A la bonne heure!... mon cher Jacques... Je vous aime, vous...

JACQUES, *après un silence.* Non, non, ce ne sera pas moi...

LAZARE, *prenant un couteau sans être vu.* Eh bien! moi donc!

Il marche vers Frédéric.

FRÉDÉRIC. A votre santé!

Lazare lève le bras pour frapper Frédéric.

SCENE VII.

LES MÊMES, PASCAL, *qui a descendu.*

PASCAL. Serviteur de tout mon cœur.

TOUS. Pascal!

PASCAL. Oui, messieurs, oui, c'est Pascal...

FRÉDÉRIC. Vous ici, mon cher ami... Je craignais de ne plus vous revoir.

PASCAL. Ma foi, moi de même... et cependant ce n'était pas faute de bonne volonté de ma part... mais une volonté bien différente de la mienne... semblait prendre à tâche de nous séparer toujours...

FRÉDÉRIC. Comment?...

JACQUES. Eh quoi! monsieur Pascal, vous couriez après nous?...

PASCAL. Oui... oui... et mes jambes sont moins bonnes que les vôtres...

LAZARE. Ah! si nous l'avions su...

PASCAL. Je n'en doute pas!... (*A Frédéric.*) Mais enfin nous voilà réunis; et peines, fatigues, craintes, tout est oublié!

FRÉDÉRIC. Des craintes?...

JACQUES, *bas à Lazare.* Il va tout apprendre!

FRÉDÉRIC, *à Pascal qui a semblé réfléchir.* Mais qu'y a-t-il donc, mon ami?... vous paraissez bien ému.

PASCAL. Ce qu'il y a?... (*Jetant les yeux sur les trois frères.*) Il y a que je suis bien étonné et bien triste de vous trouver ici, vous, en train de vous amuser et de boire, quand ces messieurs, vos bons amis, ont dû vous apprendre un secret.

FRÉDÉRIC. Un secret!

LAZARE, *à part.* Nous y voilà!

FRÉDÉRIC. Que voulez-vous dire, monsieur Pascal?

PASCAL. On ne vous a rien appris, rien dévoilé?

FRÉDÉRIC. Non, sans doute.

PASCAL. Comment, messieurs... Ah! bon, j'y suis... (*A Frédéric.*) Leur amitié a voulu vous accaparer tout entier... Ils sentaient bien qu'une fois ce secret découvert, vous seriez perdu pour eux.

LAZARE. Comment?...

PASCAL. Je veux dire perdu pour le plaisir... Madame Renaud leur avait tant commandé de vous distraire, de vous amuser... N'est-ce pas que c'est cela, messieurs?... (*Montrant à Frédéric, Lazare et Jacques qui le menacent des yeux.*) Tenez, tenez, voyez les sourire!... Je savais bien que c'était une surprise qu'on avait voulu vous ménager... sans cela ils n'auraient pas été assez cruels pour vous tenir ainsi éloigné de monsieur de Clamarins, de ce noble vieillard que vous avez quitté presque mourant.

FRÉDÉRIC. Monsieur de Clamarins!

PASCAL. De mon vieux maître, qui vous appelle de tous ses vœux, de toutes ses larmes... Mais vous allez le revoir, vous allez le rendre au bonheur, à la vie...

FRÉDÉRIC. Moi!...

PASCAL. Oui, vous!... Venez, Frédéric, monsieur Frédéric de Clamarins!

FRÉDÉRIC. Qu'entends-je?...

PASCAL. Venez... il est temps de rendre un fils à son père!...

FRÉDÉRIC. Mon père!...

LAZARE, *à part.* Misérable Pascal!

FRÉDÉRIC. Monsieur de Clamarins, mon père!... Ce mystère vous était connu, messieurs... et vous enchaîniez mes pas loin de lui!... Savez-vous bien, messieurs, si je ne faisais taire mes souvenirs, si j'écoutais mes soupçons...

JACQUES. Que diriez-vous, que feriez-vous, monsieur?...

PASCAL. Rien, absolument rien, pour le moment surtout... Partez, jeune homme; je voudrais pouvoir vous accompagner, mais un devoir sacré... Partez, monsieur Frédéric, votre père vous attend!...

JACQUES. Arrêtez!...

LAZARE. Oui, un instant... Monsieur restera... il voudra bien nous expliquer avant...

PIERRE, *ivre, se levant de la table.* Rien du tout!...

LAZARE, *à part.* Pierre!...

JACQUES, *à part.* Ivre !...

PIERRE. Et il va s'en aller...

JACQUES *et* LAZARE. Comment! que dit-il?...

PIERRE. Son père le réclame, ce jeune homme... et la paternité, c'est sacré... (*Criant.*) C'est sacré, la paternité!...

JACQUES, *bas à Pierre.* Mais, malheureux!...

PIERRE. Malheureux toi-même, entends-tu... Je ne suis jamais malheureux quand j'ai bu... Jeune homme, ne vous impatientez pas, jeune homme, vous allez embrasser papa... Hola, eh! cocher... (*Lazare fait un mouvement vers Pierre.*) Je fais avancer la voiture...

LAZARE, *bas à Pierre.* Mais, misérable, écoute donc, je te dis...

PIERRE. Et moi je te répète que je veux qu'il sans aille... Je respecte la paternité... elle est sacrée... la paternité... (*Il va à la porte.*) Eh! cocher!... Jean Martin.

Il disparaît un moment.

PASCAL, *à part.* Celui-là du moins a le vin bon.

FRÉDÉRIC. Plus tard, messieurs, si vous le désirez encore, nous pourrons nous retrouver.

PASCAL. Oui, plus tard; mais en ce moment vous n'avez pas un instant à perdre, et quand je pense que vous allez revoir votre père et que je ne serai pas là...

PIERRE, *revenant.* Voilà la voiture...

PASCAL. La voiture... ah! ma foi tant pis, je pars avec vous.

PIERRE. Hein!

PASCAL. Mais non, il faut que je vous quitte dans votre intérêt... pour vous, monsieur Frédéric, il le faut... Ah! ma valise que j'allais oublier... (*A Frédéric.*) Montez toujours en voiture .. mais nous nous reverrons à Paris... j'y serai en même temps que vous... (*Aux frères.*) Messieurs, votre serviteur de tout mon cœur.

Il sort et monte en haut du moulin.

FRÉDÉRIC. Demain, messieurs, je vous attends à l'hôtel de Clamarins.

PIERRE. Bon voyage, monsieur Frédéric...

Frédéric sort.

JACQUES. Parti!...

LAZARE. Il nous échappe!...

JACQUES, *à Pierre.* Et c'est grâce à toi, misérable ivrogne.

PIERRE, *fiasant descendre Jacques à l'avant scène et gravement.* Jacques, si l'amour ne te rend pas plus fou que le vin ne me rend ivre, prends une plume et écris...

LAZARE. Hein? comment...

JACQUES. Ecrire, et à qui?...

PIERRE. A madame Renaud, écris, te dis-je!... (*Jacques va à la table, prend une plume et s'assied.*) (*Dictant :*) « Frédéric » nous échappait; éclairé sur sa naissance, » il voulait retourner près de son père... »

PASCAL, *en haut.* Ah! la voilà...

PIERRE, *continuant.* « Pour l'en empê» cher, il nous a fallu joindre la violence à la » ruse. »

PASCAL, *qui a pris sa valise.* Fils de monsieur de Clamarins, demain il sera riche, heureux...

PIERRE, *dictant toujours.* « Dans deux » heures, il sera mort! »

JACQUES *et* LAZARE. Mort!...

Huitième Tableau.

Un salon riche chez M. de Clamarins, à Grenelle; beaux meubles. Grande porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, CATHERINE.

Au lever du rideau Catherine est assise près d'une table, en train d'écrire.

LE COMTE. J'ai envoyé chez lui dix fois encore, et toujours, toujours inutilement, et n'oser y aller moi-même! O mon Dieu! mon Dieu!

CATHERINE. Vous êtes bien inquiet, monsieur le comte?

LE COMTE. Oui, Catherine, oui... je ne sais quels tristes pressentiments m'agitent... me bouleversent... mais ce qui se passe est si étrange...

CATHERINE. Que voulez-vous dire?

LE COMTE. Je parle de ce jeune homme.

CATHERINE. Ce jeune homme?

LE COMTE. Frédéric, monsieur Frédéric... qui n'a pas reparu... nous lui avons témoigné cependant assez d'intérêt, assez de bienveillance pour qu'il ne craignît pas de nous importuner par ses visites.

CATHERINE. Il vous savait malade, et il a peut-etre pensé que par convenance il devait pour quelque temps s'éloigner de vot' maison, lui qui n'est qu'un étranger...

LE COMTE. Un étranger... en effet... il a pu penser ainsi... mais comment se fait-il qu'il ne soit pas rentré à son hôtel depuis deux jours?... Il y a dans Paris tant de piéges et de périls pour un jeune homme... que malgré moi je tremble, j'ai peur...

Il approche un fauteuil.

CATHERINE. Il vous intéresse beaucoup, je comprends ça.

LE COMTE. Vous-même, Catherine, vous lui avez fait un accueil plus bienveillant qu'aux autres.

CATHERINE. Oui... d'abord.

LE COMTE. Vous vous êtes sentie prévenue en sa faveur...

CATHERINE. Oui...

LE COMTE. Il a l'air si intéressant, il est si bien, n'est-ce pas?...

CATHERINE. Oui...

LE COMTE. Tenez, Catherine, j'ai toujours eu confiance en vous...

CATHERINE. Toujours!

LE COMTE. Mais aujourd'hui plus encore que les autres fois.

CATHERINE. Aujourd'hui! pourquoi?

LE COMTE. C'est qu'aujourd'hui vous êtes seule, livrée à vous-même, loin de vos neveux enfin, et abandonnée tout entière aux inspirations de votre cœur, qui est bon... je le sais...

CATHERINE, *impatientée et se levant.* Ah! ne me dites pas d'ces choses-là, monsieur le comte, j'aime pas qu'on me flatte.

LE COMTE. Non, non, Catherine, je ne vous flatte pas... et dans le trouble, dans l'inquiétude où je suis, il me semble que je ferais bien de vous dire tout entier ce secret qui me dévore...

CATHERINE. Un secret...

LE COMTE. Oui, oui, Catherine; en face d'une nature énergique, comme la vôtre, la confiance vaut mieux que le mystère, et puis, ce pauvre enfant, si son absence se prolonge, vous m'aiderez à le retrouver. (*Se levant.*) Si quelque danger le menace, vous m'aiderez à le sauver...

CATHERINE. Moi... eh ben... eh ben, oui, dites... et tenez, je crois que vous ne vous repentirez pas de m'avoir parlé à cœur ouvert...

LE COMTE. Apprenez donc, Catherine...

MANOURY, *entrant vivement.* Une lettre très-pressée pour madame.

CATHERINE. Pour moi... (*Regardant l'adresse.*) C'est Jacques qu'a écrit ça... qu'est-ce qui l'a apportée?

MANOURY. Une espèce de paysan qui est reparti aussitôt.

CATHERINE. C'est bien, allez... (*Manoury sort.*) Qu'est-ce qu'ils peuvent avoir à m'écrire?...

LE COMTE. Voyons, asseyez-vous là et écoutez-moi.

CATHERINE, *distraite.* Oui, oui... j'vous écoute.. C'est drôle, j'ai peur d'ouvrir c'te lettre.

LE COMTE *fait signe à Catherine, qui va s'asseoir près de lui.* Ma bonne Catherine, j'ai bien des torts de jeunesse à expier, bien des fautes à réparer...

CATHERINE, *avec énergie.* Ben des fautes... oui, je vous crois...

Elle ouvre la lettre.

LE COMTE. Mais la plus grande de toutes, celle dont le souvenir me poursuit sans cesse...

CATHERINE, *qui a lu.* Qu'ai-je lu!... comment! ils oseraient..

LE COMTE. Qu'avez-vous, Catherine?...

CATHERINE, *se levant.* Les malheureux... non, non, je ne veux pas... je ne veux pas, moi...

LE COMTE, *se levant.* Repondez... qu'avez-vous?...

CATHERINE, *sans l'écouter.* L'éloigner... oui, les séparer... oui, mais une infamie, mais un crime... Je ne veux pas... je ne veux pas...

LE COMTE. Mais qu'avez-vous donc? parlez!

CATHERINE, *le regardant en face.* Ce que j'ai, ce que j'ai!... pauvre homme va, pauvre homme... ce n'est rien; attendez-moi; j'sors...

Elle va pour sortir; on entend des cris au dehors et la voix de Pascal.

PASCAL, *en dehors.* Il faut que j'entre; il faut que je le voie!

CATHERINE. Pascal!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL, *s'arrêtant pâle et tremblant à la porte.* Monsieur le comte ..

LE COMTE. C'est toi! que veux-tu? qu'y a-t-il?

PASCAL. Hélas! monsieur le comte, un malheur, un grand malheur...

LE COMTE. Un malheur?

CATHERINE. Il sait tout, et tout est fini.

LE COMTE. Parle donc... Eh bien?

PASCAL. Eh bien... vous êtes ruiné...

CATHERINE. Ruiné...

LE COMTE. Ruiné?...

PASCAL. Oui, cette fortune que vous m'aviez confiée, pour lui... on me l'a volée...

LE COMTE. Volée...

Il tombe dans un fauteuil.

CATHERINE, *à part.* Confiée pour lui... Ah! bon... j'comprends...

LE COMTE. Mais qui t'a volé?

PASCAL. Ah! si je le savais, mon Dieu!

CATHERINE. Et voilà, monsieur le comte, c'te confiance dont vous me parliez tout à l'heure, et que vous avez toujours eue en moi!... c'te confiance qui vous faisait déposer, en secret, toute votre fortune dans les mains d'un homme qui vous en récompense bien aujourd'hui...

LE COMTE. Catherine!...

PASCAL. Que voulez-vous dire, madame?.. expliquez-vous, je le veux...

CATHERINE, *avec dédain.* Vous l'voulez?

PASCAL. Oui, madame, oui, je le veux... car vous semblez faire planer un soupçon sur ma probité... sur mon honneur... mon honneur et ma probité... tout ce que j'ai... tout ce que je possède après trente ans de travail!... Oui, je le répète, je veux que vous vous expliquiez... Ah! j'ai tremblé devant vous jusqu'à présent, j'ai eu peur de vous comme tout le monde ici. Peur d'une femme, c'est une lâcheté... mais enfin j'aimais la tranquillité, j'aimais la paix, moi... et je baissais humblement la tête... mais ce que vous venez de me dire, voyez-vous, ça me fait monter le sang au cœur et au visage... ça m'indigne, ça me révolte... ce que vous venez de me dire... mais... mais ça signifie que je suis un voleur!... moi, un vol... Ah!... vous m'avez fait bien du mal, madame, je ne peux vous dire que ça... vous m'avez fait bien du mal... vous... m'avez fait... bien... du m...

Il sanglote.

LE COMTE. Pascal, mon ami, calme-toi, calme-toi.

CATHERINE, *avec une brusquerie mêlée de bonté.* Voyons, monsieur Pascal!...

PASCAL, *apercevant Catherine.* Ah! madame, laissez-moi... par grâce... laissez-moi...

LE COMTE, *lui tendant la main.* Mon pauvre Pascal!

PASCAL. Vous ne le croyez pas... vous... Oh! merci! merci!.. (*Tombant à ses genoux.*) Mon maître, mon bon maître, ah! j'en étais bien sûr, vous ne le croyez pas... non, vous ne pouvez pas le croire...

Il tombe à genoux.

LE COMTE. Non! non! mais ne reste pas à mes genoux... relève-toi... je le veux... Entends-tu? je le veux.

PASCAL. Oui, monsieur... oui... je me relève... (*A madame Renaud qui lui tend la main.*) Merci, madame.

LE COMTE. C'est un malheur, un grand malheur, sans doute... non pas pour moi qui n'ai que peu de jours à vivre... mais pour...

PASCAL. Ah! je vous comprends!...

LE COMTE, *bas.* Pour lui... que je n'ai pas même revu!...

PASCAL, *bas.* Vous ne l'avez pas revu!... (*A part.*) Que signifie?... Est-ce encore un malheur?

LE COMTE. Qu'as-tu donc, Pascal?

PASCAL. Moi?... je... (*A part.*) Ah! ne nous alarmons pas encore... et surtout devant son père... (*Haut.*) Vous le reverrez, monsieur le comte, vous allez le revoir.

LE COMTE, *se levant.* Oh! oui, le ciel enfin aura pitié de moi!... et quant à ce vol, il ne fallait pas, t'en justifier... je ne t'accuse pas moi d'une pareille infamie...

PASCAL. Monsieur le comte... votre cœur me comprend, lui; c'est beaucoup; c'est plus que je ne mérite; mais ce n'est pas encore assez: il faut que je retrouve votre argent, il le faut, ou bien, si je ne puis y parvenir, dites adieu à votre vieux Pascal; vous le voyez pour la dernière fois...

LE COMTE. Pascal, que dis-tu... je t'ordonne de rester...

PASCAL. Non, non, ne me retenez pas, c'est inutile... ne commandez pas, je vous désobéirais.... rien au monde ne saurait me retenir... seulement, donnez-moi votre main Voyez-vous, ça me fait du bien... ça me portera bonheur... Quant à vous, madame, j'espère vous prouver tout à fait que je suis un honnête homme; mais si je ne réussis pas, si je ne retrouve pas cet argent, si vous ne me revoyez pas bientôt, enfin, c'est qu'alors je serai... Serviteur de tout mon cœur!

Il sort précipitamment.

LE COMTE. Pascal!... Pascal!...

SCÈNE III.

LE COMTE, CATHERINE.

LE COMTE. Mon Dieu! votre justice m'éprouve bien cruellement...

CATHERINE, *à part.* Ruinés... tous ruinés...

LE COMTE. Ce pauvre Pascal, que va-t-il devenir... (*Avec un peu de colère.*) Vous l'avez durement traité, madame...

CATHERINE. C'est possible... j'ai eu tort... mais aussi, à qui la faute?... Pourquoi m'avoir caché ce dépôt?...

LE COMTE, *s'emportant.* Pourquoi?... pourquoi...

CATHERINE. Je le sais... vous vous défiez de moi?...

LE COMTE, *se levant.* Eh bien... eh bien, oui, de vous, de vos neveux!... ou plutôt de ma faiblesse, de ma lâcheté qui m'enchaînent aux ordres d'une femme, et me font trembler devant trois misérables! Oui, je me suis méfié de moi-même jusqu'à présent; j'ai été sans énergie devant vous et sans courage devant eux, parce que je n'avais à disputer que le repos de quelques jours qui me restent: mais je me reveille enfin, lorsqu'il s'agit d'accomplir un devoir sacré, quand il s'agit de me rapprocher de ma seule affection dans ce monde; quand, par vous et par les vôtres, j'ai perdu ma fortune presque entière. Une fortune que je me suis vu contraint de soustraire à des regards avides; une fortune qui était à moi, bien à moi, que j'ai sortie de ma propre maison, peu à peu, honteusement et en secret, comme ferait un voleur!...

CATHERINE. Ah!... vous avez fait cela!...

LE COMTE. Oui, je l'ai fait, parce que je ne me sentais pas le courage de vous dire, faible et lâche que j'étais: Cette fortune n'est ni pour vous ni pour vos neveux, madame... Je la garde...

CATHERINE, *froidement.* Pour votre fils, n'est-ce pas?. .

LE COMTE. Eh quoi!... vous savez?...

CATHERINE L'existence de votre fils... ce qui vous semblait un mystère impénétrable, ce que vous appeliez votre unique secret! Mais, monsieur le comte, cherchez bien, il doit y en avoir d'autres... car, si j'ai bonne mémoire, j'en connais encore un...

LE COMTE. Que voulez-vous dire?

CATHERINE. Monsieur de Clamarins, ne vous souvenez-vous plus du village de Morsang?

LE COMTE. Morsang.... c'est là qu'autrefois ma mère... réunissait ses enfans pendant l'été... c'est là, je m'en souviendrai toujours, que pendant une longue convalescence où mes yeux affaiblis à la suite d'une blessure grave...

CATHERINE. C'est là qu'à côté de la riche demeure de votre mère, une pauvre jeune fille vivait il y a vingt ans.

LE COMTE. Une jeune fille!

CATHERINE. L'honneur et l'espoir de ses parents! Elle était toute la joie de son père, un pauvre vieillard aux cheveux blancs. Sa mère, sa bonne mère ne prononçait son nom qu'avec orgueil... Elle s'appelait Marie Raymond, monsieur le comte.

LE COMTE. Marie Raymond... Oui, Marie Raymond, qui passa dans ma vie comme un doux rêve et que je ne reconnaîtrais même pas. Mais d'où savez-vous cela, Catherine?

CATHERINE. Ah! j'sais bien autre chose, allez!... Je sais qu'un jour vous êtes venu lui parler d'amour... Vous lui avez dit des phrases, des mots qu'elle n'avait jamais entendus, la pauvre enfant! Vous lui avez fait des serments qu'elle ne vous demandait même pas... elle était si simple, qu'elle pensait que son honneur valait le vôtre! que sa beauté valait vot' fortune! et que sa vertu valait vot' noblesse... Tu seras ma femme, Marie! que vous lui répétiez toujours... tu seras ma femme! Et elle vous croyait, l'innocente jeune fille!... Elle endormait ses remords avec ces mots-là. . Et un jour, où déjà délaissée par vous, à demi folle, elle errait dans votre parc .. en se répétant encore, tu seras ma femme, Marie!... elle entendit votre voix... votre voix qui disait les mêmes paroles... non... ce n'étaient pas les mêmes cette fois-là; il y avait un nom de changé; vous disiez, tu seras ma femme... Louise!... Et Louise c'était une duchesse: elle n' vous aimait pas autant, elle!... mais c'était une duchesse!.. Elle n' vous avait sacrifié ni son honneur ni sa vie!.. mais c'était une duchesse, ce n'était pas la mère de notre enfant, elle! mais c'était une duchesse!

LE COMTE. Encore une fois, Catherine, d'où savez vous cela?

CATHERINE. Un mois après, on célébrait une noce bien brillante! la vôtre, monsieur le comte!... et le même jour, à la même heure, en même temps que vous étiez à genoux à prier devant l'autel, Marie aussi était à genoux, en train de prier: elle priait au bord d'une rivière, et elle disait: Mon Dieu! puisque je vais mourir, pardonnez à celui qui me tue!

LE COMTE. Et c'est moi, moi qui ai causé cette mort! Ah! Catherine, quels souvenirs avez-vous rappelés?

CATHERINE. Et c' n'est pas le seul malheur que vous ayez à vous reprocher! Vous aviez apporté la honte dans c'te famille, et chez nous autres, pauvres gens qui n'avons que l'honneur pour nous aider à vivre, chez nous autres la honte moissonne vite, allez! Marie avait vu mourir son père et sa mère; chacun s'était éloigné d'elle avec horreur, et un jour vint où la réprobation fut si grande, où l'insulte fut si grossière, que le mari de sa sœur se battit pour elle... et le lendemain, il se trouvait dans le village trois enfants sans ressources, trois orphelins, auxquels vous aviez tout enlevé, et qui avaient bien le droit de vous demander du pain. C'est pour ça, monsieur le comte, que je les ai amenés dans votre maison... j'ai voulu qu'ils y demeurent, j'ai voulu que vot' fortune devienne la leur; je vous les ai imposés, en m' disant que tout ce que vous feriez pour eux ça n'serait pas une aumône, mais une réparation!...

LE COMTE Eux!... les neveux de Marie!... mais vous les appelez aussi vos neveux, vous, Catherine?...

CATHERINE. Catherine!... Eh! je le sais, monsieur, depuis votre lâche abandon, mes traits se sont effacés de votre souvenir... Je suis Marie Raymond!...

LE COMTE. Marie! toi, Marie, que j'ai rendue si malheureuse, et qui as voulu mourir! Oh! pardonne-moi, pardonne-moi!

CATHERINE. Le ciel n'a pas accepté le sacrifice de cette vie maudite! et il m'a frappée dans mon enfant. Ah! je l'ai cherché bien longtemps! je l'ai bien longtemps pleuré!... il était mort, mort par la faute de sa mère; voilà pourquoi en entrant dans cette demeure, je me suis cachée sous un faux nom... car si je vous avais dit: C'est moi, je suis Marie Raymond... vous m'auriez demandé: Marie, qu'as-tu fait de mon fils?

LE COMTE. Je t'aurais dit: Marie, tu me pardonneras mon crime et tes souffrances

passées... car l'enfant que tu as tant pleuré, je l'ai sauvé, moi, et je puis te le rendre...

CATHERINE. Me le rendre!... se peut-il, grand Dieu!

LE COMTE. Et tu l'as vu déjà... et ton cœur a été prévenu en sa faveur, et tu t'es sentie prête à l'aimer.

CATHERINE. Lui!... Frédéric!...

LE COMTE. C'est ton fils!...

CATHERINE. Mon fils!... Et cette lettre! non! non, ce n'est pas mon fils!

LE COMTE, *lui prenant les mains.* C'est ton fils, te dis-je, recueilli il y a vingt ans par Pascal...

CATHERINE, *avec horreur et se débattant.* Mais non, non!... laissez-moi! laissez moi!

LE COMTE, *lui serrant toujours les mains.* Mais calme-toi donc, mais écoute-moi donc, Marie, c'est ton fils dont j'ai soigné l'enfance, ton fils que j'ai fait élever, ton fils...

CATHERINE. Mon fils que l'on tue, entendez-vous! mon fils que l'on tue en ce moment...

LE COMTE. Mon fils que l'on tue!... Oh! tu es en délire.

CATHERINE, *se dégageant.* Mais laissez-moi donc partir!... je ne suis pas folle!... tenez! lisez! lisez!...

Elle lui donne la lettre. Le Comte lit, arrive au passage où l'on annonce le meurtre de son enfant, et pousse un cri etouffé.

CATHERINE. Oh! je le sauverai!

LE COMTE. Ah! et dans deux heures il sera mort!... Frédéric!... mon enfant!... mon...

Il tombe.

CATHERINE, *poussant un cri.* Oh! je le sauverai: mon Dieu!... lui ici... et là bas... (*Elle sonne violemment et revient au Comte. Les domestiques sont entrés et s'empressent autour du Comte.*) Oh! mon enfant! mon enfant d'abord!

Elle sort avec précipitation.

ACTE CINQUIÈME.

Neuvième Tableau.

Le bois de Vincennes.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARDAILLAN, *entrant à pas de loup.*

Personne ne m'a vu!.. C'est bien heureux!. arrêtons-nous!... le trésor est là! (*Il prend le portefeuille dans sa poche.*) J'ai cru d'abord qu'il n'y avait là dedans que les épargnes du vieux, quelques mille francs... Mais quand je me suis mis à compter les rentes au porteur, les bons du trésor, les billets de banque, il y en avait tant, tant, que le vertige s'est emparé de moi, j'ai cru que je devenais fou... Des millions.. je ne croyais pas que ça pouvait épouvanter!... et pourtant, depuis que je possède tout ça... je ne sais plus où je suis, j'ai la tête perdue!... Voyons, voyons, calmons-nous un peu et raisonnons!... Qu'est-ce que je vas faire de tout ça?... Je ne peux pas m'en acheter des maisons, je ne peux pas le placer, on me demanderait d'où ça me vient; il y a tant de curieux!... Je ne peux pas le garder pour le dépenser peu à peu, le cacher toujours sur moi, y a tant de voleurs!... Sapristi!... mais je ne vis plus... Oh! maudit vieillard... va; mais y en a trop... y en a trop!.. En venant ici, la sueur inondait mon front, mes jambes chancelaient, je ne pouvais plus faire un pas... Eh bien, avec tant d'argent dans ma poche je n'ai pas même osé entrer dans une maison pour acheter le droit de m'asseoir et de boire un verre d'eau!.. C'est bien la peine d'être riche à millions! Voilà comme on est; on ne réfléchit pas, on sent près de soi de l'argent à prendre, la main vous démange; la tête se perd; on va, on obéit à un sentiment irrésistible... enfin on prend... et puis quand on le tient cet argent maudit, on est inquiet, troublé.. on a la fièvre, on a peur... (*Ici un roulement de tambour se fait entendre à la cantonade.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... Le tambour... Ah!... oui, la garnison de Vincennes ici près. Je suis seul... seul, ce n'est pas trop prudent, dans un bois!... J'ai eu tort de venir ici, on n'y est pas en sûreté... un bois, ça peut servir de refuge à un tas de filous... Eh bien! oui, mais j'ai voulu m'étourdir au milieu du bruit; j'ai été à Paris pour me perdre dans la foule... mais je croyais toujours sentir une main dans ma poche.. La police est si mal faite!... Mais alors où vivre? comment exister?... J'ai peur du monde, je redoute la solitude?.. Sapristi, mais je suis très-malheureux, moi! (*On entend de nouveau le bruit du tambour.*) Encore!... cette fois ci, ils viennent de ce côté.. Sauvons-nous... Non, non, ne nous sauvons pas, ça pourrait donner des soupçons... Marchons lentement... ça n'aura pas l'air...

Il sort en marchant lentement sur l'air de la Fiancée, et il le chantonne avec l'orchestre comme font les gens qui ont peur pour se donner du courage.

SCÈNE II.

LAZARE, JACQUES, PIERRE.

PIERRE, *entré le premier; il appelle suc-*

cessivement ses frères. Vous pouvez venir... il n'y a personne de ce côté.

LAZARE. Et tu crois donc que nous serons en sûreté ici?...

PIERRE. Sans doute; tous les habitants des communes environnantes se sont rendus à Paris.... Nous sommes ici nos maîtres; ce soir le banlieue est déserte. Jacques, tu as les armes?...

LAZARE. Non, c'est moi qui les ai emportées; les voici.

Il présente deux pistolets.

JACQUES, *repoussant doucement le pistolet qu'on lui offre.* Pourquoi ces pistolets?

PIERRE. Belle question! comment diable viens-tu demander?...

JACQUES. C'est donc pour un duel?

PIERRE. Un duel?

LAZARE. Un duel?

PIERRE. Tu veux te battre!... te battre avec lui... Ah ça, mais tu es fou!

JACQUES. Et que prétendez-vous donc faire ici?...

LAZARE, *après un moment et après avoir échangé un regard avec Pierre.* Nous? rien.. mon Dieu, rien... nous courberons la tête devant monsieur Frédéric... Ce provincial qui vient nous faire la loi; nous nous laisserons dépouiller, nous lui permettrons de t'enlever celle que tu aimes ..

JACQUES, *avec colère.* Clémence!... oh! qu'il vienne et je me charge de lui!...

PIERRE. Silence!

LAZARE. Un roulement de voiture...

JACQUES. Oui... de ce côté...

PIERRE. Je ne puis voir encore!... (*On entend un coup de fouet.*) Attention!...

LAZARE *et* JACQUES. C'est lui!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, UN COCHER.

Les trois frères remontent un peu la scène; on voit entrer par un chemin creux une voiture dans laquelle est Frédéric. Pierre se montre au cocher en lui faisant un signe.

LE COCHER, *arrêtant sa voiture.* Ho! petits! oh donc, Blanchet!... (*Il descend, et ouvre la portière.*) Monsieur, nous sommes arrivés!

FRÉDÉRIC, *après être descendu.* Arrivés!... mais nous ne sommes pas aux Champs-Élysées...

LE COCHER, *feignant de s'occuper de ses chevaux.* Holà!... petits... oh!

FRÉDÉRIC. M'avez-vous entendu?

LE COCHER, *faisant la sourde oreille et s'occupant de ses chevaux.* Monsieur?...

FRÉDÉRIC. Où m'avez-vous donc conduit?.. où sommes-nous?...

LE COCHER. Je ne sais pas, monsieur.

FRÉDÉRIC. Je vous ai dit de me mener à Paris, et me voici dans un bois.

LE COCHER, *qui est remonté sur son siége, fouettant ses chevaux.* Oup! en route, petits!

FRÉDÉRIC. Comment! vous partez!

LE COCHER. Hu donc!

FRÉDÉRIC. Ah! ça ne se passera pas ainsi!

PIERRE, *paraissant, suivi à peu de distance de Lazare.* Laissez donc ce brave homme!...

Le Cocher disparaît avec sa voiture.

LE COCHER. En route! hu, petit!

FRÉDÉRIC. Que signifie?... (*Reconnaissant les trois frères.*) Vous!... est-ce un guet-apens?...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins* LE COCHER.

PIERRE. Là... maintenant nous voici tout à fait seuls; nous pouvons nous expliquer à notre aise.

FRÉDÉRIC. Si vous avez une explication à me demander, j'entends que vous choisissiez mieux le lieu et l'heure, et quoique l'on m'ait peut-être égaré à dessein au milieu de ce bois, vous me laisserez libre, je pense, d'y retrouver mon chemin.

PIERRE. Malheureusement, il serait peut-être trop tard demain...

LAZARE. Quant à l'heure, elle est un peu avancée, j'en conviens; mais enfin, on y voit encore clair, et c'est tout ce qu'il faut...

JACQUES. Et la place est peut-être mieux choisie que vous ne le croyez, pour l'explication que je voulais avoir avec vous.

FRÉDÉRIC. Fort bien, messieurs, je vous comprends tout à fait maintenant!... Je ne me trompais pas... c'est un infâme guet-apens... et vous voulez m'assassiner...

JACQUES. Je veux me battre avec toi, je veux te demander raison de ton insolent amour pour Clémence... car moi aussi je l'aime...

FRÉDÉRIC. Vous l'aimez... vous!... Et ces messieurs, suis-je aussi leur rival?... Les neveux de madame Renaud ont-ils fait à mademoiselle de Clamarins l'honneur de l'aimer tous les trois...

LAZARE. Bien, raillez encore, monsieur, éteignez en nous jusqu'au dernier scrupule...

FRÉDÉRIC. Des scrupules! allons donc... Votre plan est bien tracé, et le voilà tout prêt de s'accomplir... la victime est tombée dans le piége, il n'y a plus qu'à frapper; mais on ne devient pas assassin d'un seul coup... et ce qu'il vous faut encore, c'est une insulte sortie de ma bouche, une insulte pour provoquer en vous la colère et vous faire oublier

un instant la lâcheté d'un pareil crime... une insulte pour égarer votre raison et vous donner le courage de sortir et de montrer l'arme que votre main tient cachée là... là... n'est-ce pas, messieurs? (*Il leur touche la poitrine.*) Mais vous attendrez vainement, et vous m'assassinerez de sang-froid, entendez-vous?... (*Croisant ses bras sur sa poitrine.*) Allons, je suis l'homme qui s'est loyalement confié à votre honneur, frappez-moi!... je suis l'homme dont vous avez dix fois depuis hier serré la main dans la vôtre, frappez-moi!... je suis le fils du comte de Clamarins... et vous irez tout à l'heure manger le pain de mon père... Frappez-moi, messieurs, frappez-moi!

JACQUES. J'ai dit que je voulais un duel.

PIERRE. Et je dis, moi, que je ne veux pas que tu joues ta vie contre celle de monsieur...

LAZARE. Et je me souviens, moi, qu'il est venu renverser toutes nos espérances... et qu'il faut qu'il meure, à moins qu'il ne renonce à ses droits.

FRÉDÉRIC. Y renoncer... jamais!

PIERRE *et* LAZARE, *sortant leurs pistolets et l'ajustant.* Eh bien, donc...

SCÈNE V.

LES MÊMES, PASCAL.

Pascal, en entrant, voit le danger de Frédéric et pousse un cri.

TOUS. Pascal!

PASCAL. Pardon, si je vous dérange... ce n'est que moi.

LES TROIS FRÈRES. Pascal!

PASCAL, *tremblant.* Oui... c'est... c'est Pascal... En apprenant que monsieur n'était pas allé chez son père, je me suis douté qu'il y avait quelque chose, un petit malentendu entre vous. Je suis retourné au moulin, où l'on m'a dit que vous vous étiez dirigés sur le bois de Vincennes. Diable! un bois, me suis-je dit, voilà ce que c'est... monsieur Frédéric aura fait de la peine à ces bons frères Renaud, et les frères Renaud, qui sont pleins d'honneur, lui auront demandé raison. . Je vois que je ne m'étais pas trompé... le lieu où je vous retrouve, ces figures sévères... et par-dessus tout, ces armes... c'est bien un duel, c'est bien un duel, n'est-ce pas?

LAZARE, *s'avançant.* Un duel...

PASCAL, *éloignant le pistolet de Lazare.* Pardon... un peu plus loin, si ça vous est égal...

PIERRE. Que faire?

FRÉDÉRIC, *bas.* Malheureux, vous êtes perdus!

PASCAL, *sans l'écouter.* Je suis venu poussé par une idée, une réflexion... Je me suis dit: Le jeune homme n'a pas de témoin, lui, et je viens lui en servir...

LAZARE. Et vous êtes venu seul?

PASCAL. Mon Dieu, oui... je n'avais personne sous la main...

PIERRE. A merveille alors... (*Passant à Frédéric.*) Une dernière fois, décidez-vous...

Il met le pistolet sur la gorge de Frédéric.

PASCAL. Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? vous voyez bien que monsieur Frédéric n'a pas de pistolets...

PIERRE, *d'un ton significatif.* Celui-ci suffira.

PASCAL. Faites excuse, et en voici d'autres dont je suis sûr...

Il tire de sa poche deux pistolets.

PIERRE. Armé!

PASCAL, *donnant les pistolets à Frédéric.* Ils sont tout chargés, prenez!

LAZARE, *à Pascal, avec colère.* Misérable Pascal!

PASCAL. Au besoin, même, j'en ai encore deux autres, voyez!... (*Il tire de sa poche deux autres pistolets très longs qu'il garde dans ses mains.*) Et si ça ne vous plaît pas... serviteur de tout mon cœur...

FRÉDÉRIC. Messieurs, la question va changer maintenant.

PASCAL. Oui, oui... elle va changer la question... Allons-nous-en.

FRÉDÉRIC. Non, Pascal, non... je veux leur apprendre qu'ils n'ont pas affaire à un lâche...

PASCAL. Ces messieurs le savent bien... Allons-nous-en.

FRÉDÉRIC, *à Jacques.* Ce duel que vous m'avez offert, ce duel que vos frères ont traîtreusement refusé, eh bien! je vous le propose à mon tour...

JACQUES. Enfin!

LAZARE. Mais...

JACQUES, *à ses frères.* A votre tour, laissez-moi; ceci me regarde...

PIERRE. Cependant...

JACQUES. Oh! pas de réplique... puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

LAZARE. Va pour le duel!

JACQUES, *montrant ses frères.* Voici mes témoins.

FRÉDÉRIC, *montrant Pascal.* Voici le mien.

PASCAL. Ah ça, mais c'est donc pour tout de bon!... Un duel! quand je vous apporte des armes! un duel, quand à nous deux nous pouvions mettre en fuite ces gredins-là... avec nos quatre pistolets!.. Quand on fait tant que prendre des précautions, on n'en saurait trop prendre.

PIERRE, *à Pascal, avec mépris.* Allons, voyons, approchez, monsieur le témoin.

PASCAL. Que... que j'approche... me

voilà.... Monsieur.... monsieur Frédéric, croyez-moi, allons-nous-en.

FRÉDÉRIC. Impossible, mon bon Pascal; je ne puis, sans honte, éviter ce combat.

Pascal marche avec crainte vers Pierre et Lazarre.

PIERRE. Voulez-vous que nous rechargions les armes?

PASCAL. Les recharger!... non, non, non, je suis sûr, parfaitement sûr...

LAZARE. Il suffit.... c'est une question de pure formalité.

PASCAL, *à part.* Des formalités... lorsque tout à l'heure ils voulaient...

PIERRE. A combien de pas entendez-vous qu'on supporte le feu?

PASCAL. Le feu! du plus loin possible.

LAZARE. Allons donc!

PIERRE. A quinze pas.

PASCAL. A quinze pas! y pensez-vous? je touche à tout coup, moi, à quinze pas... Il en faut cent, au moins... et encore...

LAZARE. Monsieur plaisante!

PIERRE. Oui, oui... à quinze pas!

PASCAL. Non!

PIERRE. Eh bien, à vingt-cinq, et l'on marchera l'un sur l'autre.

JACQUES *à Frédéric.* Songez-bien, monsieur, que c'est un duel à mort!

FRÉDÉRIC. Soit, monsieur.

PIERRE. Il faut compter les pas.

PASCAL. Je m'en charge... je me défie d'eux... ils n'en mettraient que quinze... et puis j'ai de grandes jambes.

PIERRE. Voyons, dépêchez-vous!

Pendant que Pascal mesure les distances, Frédéric se rapproche des trois frères. Lazare fait signe à Pascal de prendre de plus loin; lui et Pascal disparaissent un moment.

LAZARE. C'est fait!

FRÉDÉRIC. Allons, messieurs, finissons-en!

PIERRE. Quand vous voudrez... il ne s'agit plus que de tirer les places au sort.

FRÉDÉRIC. Eh! qu'importe la place!

PIERRE, *à Jacques et à Frédéric.* Messieurs, il est entendu qu'au troisième coup vous serez maîtres de tirer ou de marcher l'un sur l'autre, à votre choix... (*A Pascal.*) Maintenant, à distance!

PASCAL. Non, c'est affreux! je ne le souffrirai pas! mais vous allez le tuer... le fils de mon maître, le fils de votre protecteur! Au nom du ciel, messieurs, ne le tuez pas, ne le tuez pas!

PIERRE, *l'entraînant.* Assez, assez, monsieur!

FRÉDÉRIC. Sois tranquille, Pascal, le ciel sera pour moi!

PASCAL. Ah! mon Dieu, mon Dieu! (*Jacques et Frédéric se placent; les témoins se mettent à distance; Pierre donne le signal. Au troisième coup, Frédéric tire et manque son adversaire.*) Le malheureux! il l'a manqué!

JACQUES. A mon tour...

PASCAL. Ah! c'est fini... il est perdu! (*Jacques marche lentement sur Frédéric.*) Arrêtez! au nom du ciel, arrêtez!

Il veut s'élancer.

LAZARE, *le retenant.* Allons, ne bougez pas!

PASCAL. Pauvre jeune homme!... mon pauvre maître!

Il tombe à genoux et se cache la tête dans les mains.

JACQUES, *qui s'est avancé jusque sur Frédéric.* Une dernière fois, voulez-vous renoncer à Clémence?

FRÉDÉRIC. Jamais! plutôt mourir!

JACQUES. Eh bien... tu mourras!

Il s'approche encore, dirige son pistolet sur la poitrine de Frédéric, pendant que Pascal fait de vains efforts pour échapper à Pierre et à Lazare.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, Mme RENAUD.

Mme RENAUD. Misérable!

Elle se jette sur Frédéric et lui fait un rempart de son corps.

LES TROIS FRÈRES. Madame Renaud!

PASCAL. Hein!... qu'est-ce .. elle... vous, vous, madame? Ah! vous arrivez à temps, ils allaient le tuer!

Mme RENAUD. Le tuer! le tuer!... lui! lui!... Ah! j'ai été bien coupable, mais Dieu ne l'aurait pas voulu!

FRÉDÉRIC. Tant d'intérêt!... madame, comment se fait-il?...

Mme RENAUD. Comment il se fait que je sois venue à toi, que j'arrive pour te sauver? pauvre enfant!... ah! c'est une inspiration du ciel, vois-tu, c'est un bonheur que je n'avais pas mérité... mais je te dirai tout cela... oui, tout à l'heure, quand tu seras dans les bras de ton père... Mais maintenant mon cœur est trop ému... je suis trop agitée... je sens que j'étouffe... les... les paroles me manquent... je ne puis... je ne sais... Ah! pauvre enfant! pauvre enfant!... viens, viens, partons!...

PASCAL. Bravo! allons-nous-en...

JACQUES. Il ne s'en ira pas!

Mme RENAUD, *d'une voix sourde.* Il ne s'en ira pas? et qui donc oserait le retenir?

PIERRE *et* LAZARE. Nous!

Mme RENAUD. Vous.. vous!

JACQUES. Oui, car sa vie est à moi!

Mme RENAUD. Sa vie, à toi?... Et vous voulez le retenir pour le tuer... lui!... mon... Ah! j' voudrais ben voir ça, par exemple!...

JACQUES. Madame, il ne s'agit ici ni de violence ni de crime... monsieur m'a insulté, il me faut une réparation, et votre

présence ne m'empêchera ni de la demander ni de l'obtenir!

FRÉDÉRIC. Madame, quel que soit le motif de l'intérêt que vous m'avez témoigné, je dois à la vérité, je dois à l'honneur de déclarer que l'issue de ce combat, qui a été loyal, a mis mon existence entre les mains de monsieur.

Mme RENAUD. Ta vie n'est pas à toi, enfant! elle est à tes pauvres parents qui ne t'ont pas retrouvé pour te perdre encore... Et d'ailleurs, qui êtes vous donc pour disposer ainsi de l'existence du fils de M. le comte de Clamarins?

PIERRE. Qui nous sommes?

Mme RENAUD. Taisez-vous! .. Vous osez parler de duel, de point d'honneur!... De l'honneur! de l'honneur!... vous!... Ah! ça fait pitié... Oui, il en a, lui, de l'honneur, c'est un digne, un noble jeune homme; mais vous!... Et vous avez cru qu'il se battrait avec vous, lui, le fils de M. de Clamarins... non, non, mille fois non!... Jetez-moi ces pistolets que vous n'êtes pas dignes de tenir en face de lui! (*Elle arrache le pistolet de Pierre.*) Un valet ne reste pas armé devant son maître!

PASCAL. Bravo! bravo!... décidément elle a beaucoup de bon...

JACQUES. Madame, c'en est trop! votre mépris nous affranchit du respect!

LAZARE *et* PIERRE. Eh! oui! il a raison!

Mme RENAUD. C'est ça, vils chiens que vous êtes, mordez la main qui vous a nourris!

JACQUES. Il se battra avec moi... ou bien je...

Mme RENAUD. Il ne se battra pas! (*Aux Frères.*) Tuez-le donc si vous l'osez, après ce que je vais vous dire!... Vous me connaissez bien, n'est-ce pas? .. Vous savez comment j'aime et comment je hais, moi!... Moi qui tiens dans ma main votre fortune, votre avenir et toute votre vie!... Eh bien!.. celui que vous avez osé provoquer, celui que vous voulez assassiner, c'est le fils de Marie Raymond, c'est mon fils!...

TOUS. Son fils!...

FRÉDÉRIC. Ma mère!... vous...

PASCAL. Marie Raymond! ..

Mme RENAUD. Oui, Marie Raymond, et je sais que tu me l'as sauvé, Pascal...

FRÉDÉRIC. Ma mère!...

Mme RENAUD. Tu sauras tout de la bouche de ton père .. Si vous nous l'avez conservé, Seigneur!... Viens... viens, partons!...

PASCAL. Oui... partons...

LES TROIS FRÈRES. Mais!...

PASCAL. Messieurs, serviteur de tout mon cœur.

Dixième Tableau.

Cchez M. de Clamarins. Un petit salon; au fond, un grand store entièrement baissé, tombant sur une terrasse; portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, CATHERINE, CLÉMENCE, FRÉDERIC.

Au lever du rideau, le Comte est assis, entouré de Catherine, de Clémence, ainsi que de son fils qu'il presse dans ses bras.

LE COMTE. Mon fils!

FRÉDÉRIC. Mon père!

LE COMTE. Mon pauvre fils... sauvé, mon Dieu, vous l'avez sauvé! mais que dis-je?... ce funeste duel... dois-je craindre encore?...

CATHERINE. Serais-je là, près de vous? A Vincennes, disait cette lettre, et je suis partie comme une folle... C'était un double crime que je devais empêcher, car c'était le sang de ma sœur que menaçait Frédéric, et c'était le mien que mes neveux allaient répandre... Mais Dieu me conduisait par la main, il m'amène sur le lieu du combat .. Jacques avait le pistolet levé sur Frédéric... Je m'élance, je fais à Frédéric un rempart de mon corps; Jacques recule, l'arme fatale tombe de sa main, et je vous le ramène enfin, ce fils que nous avons tant pleuré.

LE COMTE. Oui, le voilà; c'est bien lui, mon Frédéric, la consolation de mes vieux jours, toute ma joie, tout mon espoir, tout mon bonheur...

FRÉDÉRIC. Mais elle?

LE COMTE. Ta mère... Ah! désormais la compagne de ma vie... je réparerai tous mes torts... Marie, c'est toi qui nous l'as conservé...

CATHERINE. Aidée de c' bon Pascal, car sans lui j' serais venue trop tard...

LE COMTE. Pascal! mais pourquoi n'est-il pas avec nous?

CLÉMENCE Mon bon oncle, Pascal s'accuse de votre ruine, et il a juré de ne plus vous revoir, s'il ne retrouvait pas cette fortune.

LE COMTE, *les entourant dans ses bras.* Hélas! c'est maintenant que je regrette de n'être plus le riche comte de Clamarins .. (*A Frédéric et à Catherine.*) Pour toi, Marie. (*Montrant Clémence.*) Pour Clémence et Frédéric.

CATHERINE, *embrassant Clémence.* Oh! oui, car maintenant, n'est-ce pas, c'est ma fille?. .

LE COMTE. En la perdant, cette fortune, faut-il donc que je perde aussi mon pauvre Pascal, mon ami?

SCÈNE II.

LES MÊMES, PASCAL, CARDAILLAN.

PASCAL. Non, monsieur le comte, non.

LE COMTE. Pascal! toi, mon ami?

PASCAL. Voilà l'ami... et voilà la fortune.

LE COMTE. Mais comment se fait-il?...

PASCAL. Ah! c'est un bonheur... un miracle .. un... tenez, je ne sais plus... je ne puis plus parler...

CARDAILLAN. Voilà ce que c'est, monsieur le comte... ce brave homme avait été volé...

TOUS. Volé!

CARDAILLAN. Oui, volé... c'est indigne, n'est-ce pas? volé par deux grands coupables.

PASCAL. Ses deux frères...

LE COMTE. Vos deux frères?

CARDAILLAN, *à part*. Pardonnez-moi, vous autres. (*Haut.*) C'était l'Allemand qui avait médité le coup, et c'était le Provençal qui l'avait exécuté.

PASCAL. Entre nous, ils ne valaient pas grand' chose...

CARDAILLAN. Mais, monsieur le comte, ils sont défunts...

LE COMTE *et* PASCAL. Morts?

CARDAILLAN. Morts.

LE COMTE. Et c'est donc en mourant qu'ils ont réparé leur crime?

CARDAILLAN. Justement... je les avais chacun d'un côté... Mon bon frère, que me disait l'Allemand dans son langage, je me repens beaucoup d'avoir pris cet argent. (*Changeant de ton.*) Trou de l'air, disait le Provençal, depuis que je l'ai, cette fortune du diable, elle me pèse plus sur la conscience que dans la poche, oui... je ne bois plus, je ne dors plus... Et ils m'ont chargé de vous la rendre, après leur trépas... Maintenant, monsieur le comte hérite de leurs deux rentes viagères.

PASCAL. Du tout; je lui ai promis, monsieur le comte, qu'il toucherait les trois à lui seul.

LE COMTE. Je ratifie la promesse.

CARDAILLAN. Bravo! je suis dispensé de mes petits voyages en Allemagne et en Provence.

LE COMTE. Et je fais plus encore, je double la pension.

CARDAILLAN. Ah! monsieur le comte...

LE COMTE, *bas à Catherine*. Et tes neveux, Marie?

CATHERINE. Ils partiront, et leur conduite réglera désormais mes bienfaits.

FRÉDÉRIC. Ah! je le savais bien... c'est à Paris que le bonheur habite.

LE COMTE. Non, mon enfant, non; le bonheur n'est ni dans le bruit ni dans l'éclat; il n'est pas à la ville, il n'est pas à la banlieue : il est dans la famille, près d'une épouse qu'on aime, entre ses enfants et ses amis*. Mais, venez, monsieur le provincial; avant de rentrer dans Paris, je veux vous faire assister à l'un des plus beaux spectacles de la banlieue. A tes côtés, ma bonne Marie... appuyé sur le bras de mon fils et de ma Clémence, je suis heureux, je suis fort maintenant.

Onzième Tableau.

Les grandes eaux de Saint-Cloud: vue prise de la Cascade.

SCÈNE UNIQUE.

GROSEILLON, NINI, FLORA, ZÉTULBÉE, LA FOULE.

GROSEILLON. Ah! fichtre!... ah! bigre!... ah! nom d'un petit bonhomme!..... pour de belles eaux, voilà de belles eaux, de grandes eaux, de superbes eaux!..... Nini, voyez-vous là bas ce monsieur barbu et cette jeune naïade?

NINI. Où donc?

GROSEILLON. Là haut, couchés nonchalamment sur un petit tonneau qu'ils renversent.

NINI. Eh bien?

GROSEILLON. Eh bien! voilà comme je voudrais être avec vous... dans ce costume mythologique et près d'un petit tonneau... seulement, je préférerais un autre liquide.

NINI. Groseillon, vous êtes bête...

GROSEILLON. Nini, je vous prie de ne pas m'agonir. Oh! le superbe bassin, je suis sûr qu'il renferme de superbes carpes... Voyons donc un peu...

Il se penche; à ce moment un homme placé sur la terrasse dit en regardant à la cantonade : Monsieur de Clamarins! Un mouvement s'opère, et Groseillon, qui se trouvait sur le bord du bassin, est précipité dans l'eau Des cris sont poussés; on le repêche, et pendant ce temps M. de Clamarins, Mme Renaud, Frédéric et Clémence paraissent sur le haut de la terrasse.

FIN.

* Pour la province, la pièce pourrait finir ici.

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis 46, au Marais.



ACTE III, 2e TAB., SCÈNE V.

LES ORPHELINES D'ANVERS,

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX,

PAR M. JOSEPH BOUCHARDY,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 30 OCTOBRE 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
GUILLAUME DE NASSAU (père noble)	MM. LATOUCHE.
BERTHOL (premier rôle)	MÉLINGUE.
DANIEL (premier comique)	CHILLY.
UN ETRANGER (père noble ou au besoin troisième rôle)	MATHIS.
GEORGES (premier amoureux)	ALBERT.
TOM (deuxième amoureux)	LACRESSONNIÈRE.
UN FUGITIF (rôle sérieux de convenance)	DIDIER.
RIPERDA, ministre de Guillaume (id.)	LAURÉ.
L'ÉCONOME de l'Hospice (id.)	ALEXANDRE.
JEAN (rôle de convenance)	BERTHOLLET.
FRITZ (id.)	ROCHEUX.
UN GARÇON D'HOTELLERIE (id.)	FRANCISQUE.
MARIE (jeune premier rôle)	Mme E. GUYON.
JEANNE (première amoureuse)	Mlle DESLANDES.
JOURNALIERS HOLLANDAIS.	
SOLDATS ESPAGNOLS.	

La scène se passe à une lieue d'Amsterdam, en 1665

ACTE PREMIER.

Une cour d'auberge. Grande baie ouverte au fond par laquelle on aperçoit un paysage coupé par trois routes. A droite, un pavillon au premier plan; porte des écuries au second. A gauche, au premier plan, un escalier de bois montant à une porte latérale; au second, porte donnant dans l'auberge; à gauche, un banc de bois; à droite, une table d'auberge et des escabeaux. Au lever du rideau Tom est en scène et s'occupe à nettoyer une arquebuse sur le banc. Quatre soldats et un chef espagnols passent au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOM, SOLDATS, *puis* GEORGES, *puis* L'ÉTRANGER.

Les soldats passant au fond semblent hésiter et ne savoir quelle route ils doivent prendre; l'un d'eux apercevant Tom dans la cour, y entre.

LE SOLDAT, *à Tom.* Avez-vous vu passer la compagnie des Pointeurs?

TOM, *quittant son arquebuse.* Ah! ah! encore des retardataires... Oui, oui, et vous allez facilement l'atteindre. (*Il monte la scène.*) Tenez! suivez la route que borde cette auberge; sitôt que vous serez sur la hauteur, vous verrez briller les uniformes. (*Aux Soldats, qui ont pris la route.*) Dites donc, les Espagnols... Faut pas dire merci... ça pourrait vous compromettre... (*Redescendant la*

La droite et la gauche sont celles du spectateur.

scène.) Revenez une autre fois me demander votre chemin, je vous enverrai faire un tour dans la forêt... (*Reprenant son arquebuse.*) Voyons un peu, si je pourrais venir à bout de replacer tout cela. Voici bien le porte-poudre... Oui, mais... les visses.... C'est cela... Non, je me trompe encore...

GEORGES, *entrant par le fond, son arquebuse sur l'épaule, la pose près de la muraille au fond ainsi que sa gibecière.* Bonjour, Tom!

TOM. Bonjour, Georges... Tiens! tu arrives fort à propos.

GEORGES. Et pourquoi?

TOM. Parce que j'ai eu bientôt fait de démonter cette arquebuse, et depuis une grande heure...

GEORGES, *prenant l'arquebuse des mains de Tom.* Tu ne peux la remonter, n'est-ce pas?... Parbleu! je crois bien... tu mets la batterie à l'envers... Laisse-moi faire.

Il revisse la batterie.

TOM. As-tu fait bonne chasse?

GEORGES. Non. Tiens, prends dans ma gibecière, il n'y a qu'un lièvre que j'apporte à maître Daniel. (*Tom va prendre le lièvre et le pose sur la table.*) Le tambour a fait trop de bruit ce matin.

TOM. En effet... Dis-moi un peu, Georges, où l'on va mettre tous les régiments qui se rendent à Amsterdam.

GEORGES. La citadelle seule peut contenir cinq mille hommes, et les Espagnols se précautionnent.

TOM. Je crois bien que la journée ne se passera pas sans coups de canon.

GEORGES. Moi, j'en suis sûr.

TOM. Tant mieux!

GEORGES. Oui, si le prince Guillaume de Nassau est, comme on le dit, caché dans les environs... Tiens, voilà ton arquebuse.

TOM, *la prenant.* Merci, Georges; maintenant vienne la bataille.

GEORGES. Et nous pourrons nous y rencontrer... Où est donc le maître?...

TOM. Chez le vaguemestre.

GEORGES. Avez-vous logé beaucoup de monde cette nuit?

L'ÉTRANGER, *qui est entré par le fond, à part en regardant Georges.* Le voilà!

Il descend la scène et va près de la table.

TOM. Non. Un vieillard avec sa fille; tous deux ils ont été réveillés plus de dix fois par les rondes espagnoles qui sont venues vérifier leurs passe-ports.

L'ÉTRANGER. Voulez-vous me servir un pot de bière?

TOM. De suite.

Il entre dans la maison à gauche.

GEORGES, *remarquant l'Étranger, à part.* Encore lui!...

L'ÉTRANGER, *à part.* Il faut enfin que je lui parle.

Il descend la scène et rencontre Georges qui la monte vers lui.

GEORGES, *à part.* Il faut que je sache qui il est. (*Haut.*) Pardieu, mon brave, voilà bien des fois que nous nous rencontrons depuis hier.

L'ÉTRANGER. Et je pensais, en vous rencontrant encore ici, qu'à force de se voir on devient connaissance; et j'allais hardiment m'approcher de vous, et vous tendre la main en vous donnant le bonjour.

GEORGES, *lui donnant la main.* Merci.

L'ÉTRANGER. Et, si vous le voulez bien, nous allons boire en nous souhaitant bonne chance.

GEORGES. J'allais vous offrir de vider ensemble ce que contient ma gourde. (*A Tom, qui apporte le pot de bière.*) Veux-tu bien, Tom, nous donner un second verre?

TOM. Très-volontiers.

Il leur donne un second verre; tandis qu'ils s'asseyent à la table à droite, Tom prend une pièce de monnaie que lui donne l'étranger, et rentre dans l'auberge à gauche.

GEORGES, *assis, à l'Etranger.* Je vous ai vu hier au marché d'Harlem.

L'ÉTRANGER. Oui, je le traversais tandis que vous y vendiez du gibier.

GEORGES. Et nous avons passé tous deux la nuit dans la forêt.

L'ÉTRANGER. J'étais bien fatigué, je m'y suis endormi.

GEORGES. Et vous allez à Amsterdam?

L'ÉTRANGER. Aujourd'hui même.

GEORGES. Mais la ville est en insurrection.

L'ÉTRANGER. Tant mieux; il y a vingt ans, quand je l'ai quittée, l'on s'y battait; je la trouverai moins changée si l'on s'y bat encore maintenant.

GEORGES. Il y a vingt ans que vous avez quitté Amsterdam?

L'ÉTRANGER. Oui, Amsterdam et la Hollande.

GEORGES. Et vous y rentrez?...

L'ÉTRANGER. Avec les souvenirs du temps passé, et peut-être trouverai-je à Amsterdam quelqu'un dont je ne sais ni le nom ni la demeure.

GEORGES. Et comment espérez-vous le trouver?

L'ÉTRANGER. Je chercherai... (*avec intention*) je chercherai de maison en maison.

GEORGES. Vous ne savez donc pas qu'Amsterdam a trois cents rues et quarante mille maisons, et qu'une année entière suffit à peine pour interroger un quart de la ville.

L'ÉTRANGER. Vous avez donc habité Amsterdam?

GEORGES. Oui, cinq années, pendant lesquelles j'ai cherché vainement ..

L'ÉTRANGER. Quelqu'un?

GEORGES. Non!

L'ÉTRANGER. Quoi donc?...

Georges se tait. Après un court silence.

GEORGES. Mais, sans doute, vous avez des ressources; quelle est votre profession?

L'ÉTRANGER. Ma profession! ha! ha! je suis pour l'heure aventurier... et vous?

GEORGES. Moi, je suis pour le moment braconnier.

L'ÉTRANGER. Et pourquoi pas soldat?

GEORGES, *hésitant.* Ah! parce que...

L'ÉTRANGER. Pardon, mon jeune camarade, mes questions vous embarrassent, comme les vôtres m'embarrasseraient sans doute: il y a, je le vois bien, dans nos destinées, quelque chose de mystérieux que chacun de nous doit respecter. Nous nous sommes assis pour boire à la chance heureuse, ne nous questionnons pas, trinquons... et que Dieu soit pour vous

GEORGES. Que Dieu vous guide, mon brave. (*se levant.*) Et je vais partir; je sais un endroit de la forêt où les oiseaux s'abritent du soleil... je vais à l'affût.

L'ÉTRANGER, *lui tendant la main.* Au revoir, les bonnes gens doivent se retrouver.

GEORGES, *lui donnant la main.* Et l'on dit qu'ils se trouvent sans se chercher; au revoir. (*Apercevant Tom qui rentre.*) Adieu, Tom.

TOM. Adieu, Georges.

Georges sort, emportant son arquebuse et sa gibecière. L'Etranger le suit des yeux, monte à la porte, le regarde s'éloigner et redescend la scène.

L'ÉTRANGER, *à Tom.* C'est un brave compagnon que ce jeune homme qui nous quitte, n'est-ce pas?

TOM. Oh! oui, un bon et loyal garçon, et le plus habile chasseur des environs.

L'ÉTRANGER. Heureux?

TOM. Il y a en lui quelque chose d'inconnu qui l'attriste souvent!

Ici Marie, paraissant inquiète, sort de la maison, descend l'escalier de gauche, regarde d'abord autour d'elle, puis va regarder au dehors, et revient en scène pour parler à Tom.

SCÈNE II.

TOM, L'ÉTRANGER, MARIE.

TOM. Et bien sûr que s'il avait besoin un jour d'un bon cœur et d'un bon bras pour l'aider dans ce qu'il désire, il n'aurait pas besoin d'aller le chercher bien loin, si Tom était auprès de lui.

L'ÉTRANGER, *apercevant Marie.* Quelle est cette jeune fille!

Il l'observe.

TOM, *allant à elle.* Vous souhaitez quelque chose, mademoiselle?

MARIE. Vous n'avez pas vu s'arrêter ici, ou même aperçu, sur la route d'Harlem à Amsterdam, une jeune fille de mon âge, et vêtue des mêmes habits que moi?

TOM. Une orpheline d'Anvers, comme vous.

MARIE. Oui.

TOM. Non, mademoiselle; mais songez que le jour commence à peine...

MARIE. Si vous l'aperceviez, voudriez-vous la prévenir qu'une de ses compagnes l'attend ici?

TOM. Je vous le promets!

MARIE. Et, alors, vous auriez la bonté de m'appeler.

TOM. Oui, mademoiselle.

MARIE, *à part.* Pauvre Jeanne! son inquiétude doit être aussi grande que la mienne.

L'ÉTRANGER, *la suivant en l'examinant.* Est-ce que ce serait elle?

MARIE, *à Tom, en retournant au bas de l'escalier.* Vous savez, je suis là, près de mon père!

L'ÉTRANGER, *à part.* Que dit-elle?

TOM. Comptez sur moi!

MARIE. Merci!

Elle rentre dans la maison.

SCÈNE III.

L'ÉTRANGER, TOM.

L'ÉTRANGER, *avec surprise, à Tom.* Près de son père! a-t-elle dit?

TOM. Oui, voilà une orpheline qui a retrouvé son père.

L'ÉTRANGER, *à part.* Ce n'est pas elle! (*Haut.*) Ainsi, cette jeune fille est une de celles qui furent, il y a dix-huit ans environ, déposées à l'époque du siége...

TOM, *qui s'est remis à nettoyer son arquebuse.* Vous connaissez, je le vois, l'origine des orphelines d'Anvers.

L'ÉTRANGER. Leur origine, oui... mais non pas leur histoire... Je sais que lorsque les défenseurs de la ville avaient soutenu depuis cinq mois le siége contre le duc d'Albe, ils étaient devenus si faibles en nombre, que l'église forma des asiles dans lesquels tous les pères ayant des enfants en bas âge pourraient les déposer pour aller combattre, et déclara que ceux des combattants qui survivraient aux horreurs du siége reprendraient leurs enfants, et que la ville, victorieuse ou vaincue, adopterait les autres. Je sais qu'en peu de jours plus de deux mille enfants furent déposés, mais j'ignore si beaucoup d'entre eux furent réclamés.

TOM. Trop peu, malheureusement; le siége fut, dit-on, sanglant et terrible, et, huit années plus tard, réduite à la dernière extrémité, la ville fut forcée de fermer ces maisons protectrices.

L'ÉTRANGER. Et alors?...

TOM. Alors, les garçons furent reçus dans les régiments, mais les pauvres filles... se trouvèrent sans ressources. Cependant tout bon Hollandais les a secourues de son mieux ; aussi, fières de leur infortune, beaucoup d'entre elles, enrichies par d'heureux hasards, ou rendues à leur père, comme celle-ci, par exemple, ont toujours conservé le vêtement consacré des orphelines d'Anvers!... (*Admirant son arquebuse.*) Ah! voilà une arquebuse qui donnerait au plus indifférent l'envie de tuer un Espagnol.

L'ÉTRANGER, *suivant sa pensée.* Et ces orphelines, ainsi protégées, ont dû être intéressées à rester en Hollande?

TOM. Assurément... mais il y a peu de temps, plusieurs d'entre elles ont été exilées comme ayant trempé dans je ne sais quelle conspiration... Je vais serrer mon arquebuse.

Il entre dans la maison.

L'ÉTRANGER, *avec douleur.* Oh! mon Dieu! tu as pu la ranger parmi les exilées ou les mortes!... (*Allant s'asseoir à droite.*) Après un si long martyre, tu me fais, Seigneur, le chemin bien sombre et bien glissant.

Il met sa tête dans ses mains. Ici Berthol entre, et va droit à l'étranger, qu'il voit seul dans la cour de l'auberge.

SCÈNE IV.

L'ÉTRANGER, BERTHOL, *puis* TOM.

BERTHOL. Êtes-vous l'aubergiste?

L'ÉTRANGER, *levant la tête et le regardant.* Non, monsieur!... (*Apercevant Tom qui entre.*) Parlez à ce garçon!...

Il se met à réfléchir.

BERTHOL, *à Tom qui vient de rentrer.* Le maître de l'auberge?

TOM. Il a été mandé avant le jour par le vaguemestre, il est sorti.

BERTHOL. Quelle distance y a-t-il d'ici à Amsterdam?

TOM. Une lieue par le chemin de la citadelle, une lieue et demie par le chemin de l'hospice Saint-Bruno.

BERTHOL. Il n'y a pas d'auberge plus proche de la ville?

TOM. Aucune! (*Berthol va s'asseoir sur le banc à gauche. Se rapprochant de Berthol.*) Faut-il vous servir à boire?

BERTHOL. Non!

TOM. A manger?

BERTHOL. Non!

TOM. Savez-vous ce qu'on fait à la ville?

BERTHOL, *impatienté.* Je n'en sais rien.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JEAN, LES JOURNALIERS.

JEAN *le laboureur, suivi de trois autres, entrant.* D'abord, appelons les camarades.

TOM. Ah! vous voilà... vous venez tard aujourd'hui.

JEAN. C'est qu'il y a du nouveau.

TOM. Quoi donc?

JEAN. Laisse-moi d'abord éveiller les compagnons... Allons, debout!... (*Il entre dans l'écurie, au deuxième plan à droite.*) Ohé! dépêchons... il est tard... (*Il ressort de l'écurie suivi d'une douzaine de travailleurs.*) Vous dormiriez bien jusqu'à demain, si l'on vous laissait faire.

FRITZ. Nous aurons bientôt rattrapé le temps perdu.

JEAN. En quoi faisant?

FRITZ. En travaillant fort.

JEAN. Travailler?... Plus de travail, compagnons, et plus de pain à manger.

PLUSIEURS TRAVAILLEURS. Comment!

JEAN. Il paraît que Guillaume de Nassau est près d'Amsterdam, que les habitants le proclament déjà, que ce soir on bombarde la ville ; et le vaguemestre vient de venir donner ordre au meunier de tenir sa maison et son moulin à la disposition des troupes espagnoles.

TOM, *joyeux.* Voilà donc que ça se décide! je vais donc voir enfin la guerre!

FRITZ. Que le diable emporte le prince Guillaume! on le croyait mort, on était plus tranquille.

TOM. Que le diable emporte plutôt les Espagnols! ce sont eux qui vous prennent vos maisons.

Ici l'Étranger, qui semble perdre patience, les écoute avec inquiétude.

JEAN. Et si vous m'en croyez, compagnons, nous ne nous en mêlerons pas. (*Signes d'assentiment des travailleurs.*) Nous ne pouvons pas travailler, nous allons jouer et boire.

Signe d'assentiment.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DANIEL, *paraissant au fond.*

DANIEL. Non, mes enfants, non, car on va faire de l'auberge ce qu'on fera du moulin... (*Marques de mécontentement.*) Le vaguemestre me laisse la journée pour faire mes préparatifs de départ. Et je vais me hâter. (*Allant vers la maison.*) Plus d'auberge, plus d'auberge, mes enfants, rentrez chez vous...

Il entre dans la maison.

JEAN, *se rapprochant de Tom.* Eh bien! Tom, te voilà aussi sans place et sans pain.

TOM. J'irai manger le pain des révoltés.

L'ÉTRANGER, *se levant en contenant sa colère, aux travailleurs.* Eh bien! et vous, qu'allez-vous faire?... Est-ce que vous n'allez pas vous battre?... vous ne répondez pas... C'est donc ainsi que les Espagnols vous ont paralysés? (*Il prend le milieu.*) J'ai quitté depuis dix-huit ans la Hollande; mais avant mon départ, savez-vous ce que j'ai vu? savez-vous l'histoire de vos pères?

JEAN. Il y a tant de manières dont on la raconte!

L'ÉTRANGER. Voici la véritable. (*On l'entoure*). Vos pères, croyant ouvrir leurs portes à des protecteurs et des alliés, reçurent dans leurs cités l'infâme duc d'Albe et ses légions; quelques mois après, l'inquisition, le tribunal de sang, le poison, et les bourreaux égorgeaient vos pères, déshonoraient vos mères au moindre cri de détresse. Les villes furent bombardées, pillées, incendiées; les plus zélés furent lâchement arrêtés, tandis qu'on enrichissait les galériens qui vous vendaient et massacraient la femme de votre prince.

JEAN. La comtesse de Nassau fut tuée par un Flamand.

FRITZ. Oui, le major Van Ruyter.

TOUS. Oui... le major Van Ruyter.

L'ÉTRANGER. L'Espagne vous l'a dit... l'Espagne a peut-être menti, et quand Guillaume, votre libérateur, qui se dévoue depuis vingt ans, est enfin près de vous venger tous, je vous trouve misérables et lâches! Allons donc, secourez donc le défenseur... et quand il aura détruit la dîme, et les châteaux forts qui vous menacent, alors vous pourrez marcher la tête haute, car vous ne serez plus comme aujourd'hui courbés par le travail et la frayeur... Aux armes! aux armes!... l'occasion est belle, ne la laissez pas échapper.

TOM. Mort à l'Espagnol!

JEAN *et* TOUS. Il a raison... Mort à l'Espagnol!

L'ÉTRANGER. Allons donc!... mordez donc enfin la main qui vous écrase... Guillaume vous rendra vos droits, vos maisons et vos terres; et je vais vous dire, moi, comment vous pouvez aider à sa victoire... (*Tout le monde l'entoure.*) Mais pas ici... l'Espagnol pourrait nous y surprendre... La forêt voisine sera plus sûre, et tout homme de cœur m'y suivra sans retard.

TOUS. Vive Guillaume!

L'ÉTRANGER, *les interrompant.* Chut!... Venez donc... les enfants!

Il sort avec animation par le fond. Tous les journaliers le suivent avec résolution.

TOM, *après les avoir vus partir.* A la bonne heure!... Moi, je vais prévenir maître Daniel que je veux être aussi de la fête!...

Il entre à droite dans la maison; Berthol est resté seul en scène.

SCÈNE VII.

BERTHOL, *puis* DANIEL.

BERTHOL, *se levant.* Voilà un homme qui sait l'histoire. (*Il traverse la scène.*) Si je pouvais adroitement me cacher quelque part ici, j'apprendrais peut-être ce qu'il est... (*Apercevant Daniel qui sort de la maison en consultant quelques papiers.*) Ah! voici l'aubergiste; causons un peu d'abord, et nous devinerons le personnage.

DANIEL, *l'apercevant.* Quel est cet homme?...

BERTHOL. Vous êtes monsieur le... Daniel!

DANIEL. Berthol!

BERTHOL. Ce cher Daniel!

DANIEL. Toi... chez moi... mais embrassons-nous donc?

BERTHOL. De grand cœur. (*Ils s'embrassent.*) Te voilà donc aubergiste?

DANIEL. Oui, pour un jour encore. Et que viens-tu donc faire ici?

BERTHOL. Je voulais demander un service au maître de cette auberge.

DANIEL. Un service... dispose de moi. Et dis-moi d'abord, mon bon Berthol, qu'as-tu fait depuis cinq ans?

BERTHOL, *assis.* Rien de bon, tu le sais. Tandis que tu rêvais une vie modeste et calme sur les bords fleuris du Tage...

DANIEL. Ou du Guadalquivir...

BERTHOL. Moi, j'enviais l'habit chamarré d'un comte ou d'un baron.

DANIEL. Et tu l'envies toujours?

BERTHOL. Beaucoup!

DANIEL. Nous aurons tout cela plus tard.

BERTHOL. Peut-être?

DANIEL. Dieu aidant...

BERTHOL. Oui, sans doute, Dieu et les circonstances. Enfin, depuis cinq ans, je courais de ville en ville, jouant la petite et la grande martingalle. Et, fort ennuyé de la monotonie des événements, j'étais pauvre comme au jour de notre séparation, quand j'ai appris la révolte de Flessingue, la destruction de la prison de cette ville, l'entreprise de Guillaume, et tous ces événements qui vont nous ramener le tumulte et la guerre. Ranimé alors, je me suis hâté d'accourir aux environs d'Amsterdam, je suis entré dans cette auberge, qui est la plus proche de la ville...

DANIEL. Et quel est ton projet?

BERTHOL. Je n'ai pas encore de projet, mais j'ai du moins quelques espérances. Je ne sais si je servirai ou perdrai Guillaume, j'attends tout d'un hasard favorable que je rencontrerai peut-être ici; et par excès de prudence, je souhaiterais ne pas y être vu; en un mot, Daniel, je voudrais pouvoir secrètement m'y reposer des fatigues du chemin que je viens de faire,

DANIEL, *désignant le pavillon à droite.* Tiens, Berthol, ce petit pavillon semble avoir été construit pour l'usage que tu lui destines. Tu pourras ty reposer, t'y renfermer toi-même.

BERTHOL. En effet...

DANIEL. En voici la clef?

BERTHOL. Merci. Et je t'ai parlé Daniel comme si nous nous étions quittés hier, sans méfiance, et je pense que tu es toujours l'ami de Berthol, et que, quoi qu'il puisse arriver, tu sauras le défendre et non pas le trahir.

DANIEL. Te trahir!... moi, Daniel! tu as donc oublié que jadis je t'ai laissé sans me plaindre manger deux fois ma fortune; que tu as jadis habité et vendu ma maison, que tu as usé mes habits les plus neufs, et que mon aveugle amitié ne t'a jamais fait un reproche?... Il est vrai que, lorsqu'il y a vingt ans l'Espagne t'avait donné tant d'or, pour te payer je ne sais quel service, tu as su cavalièrement partager avec moi; que, me donnant ma part de ta vie aventureuse, tu m'as fait voir bien des pays; que tu m'as fait entrer dans de bien riches palais et rencontrer de bien belles femmes... C'est vrai, mais quand aujourd'hui je récapitule... je sens bien qu'au lieu d'être un heureux rentier sur les bords fleuris du Tage ou du Guadalquivir, à cause de toi... je ne suis qu'un pauvre aubergiste sans auberge, dans ce triste pays, que les palais que j'ai vus ne m'ont laissé que de l'envie, les femmes que des désillusions, des regrets...

BERTHOL. Et des souvenirs...

DANIEL. Bien peu... bien peu... Et quand, malgré tout cela, le cœur ému et l'âme joyeuse, je me jette dans tes bras à ton approche, tu oses craindre le trop dévoué Daniel et redouter sa perfidie!... Ah! c'est mal, Berthol; c'est très-mal.

BERTHOL. J'avais besoin de t'entendre dire tout cela pour être convaincu que tu n'as pas changé. Et maintenant comme par le passé, confiance et tout en commun; fortune ou...

DANIEL. Misère!

BERTHOL, *lui tendant la main.* Tu l'as dit!

DANIEL, *lui frappant dans la main.* A la bonne heure. Maintenant, entre dans ce pavillon; il faut, moi, que je coure chez le vaguemestre pour lui faire régulariser ces papiers; je te laisse.

BERTHOL. Tu te hâteras de revenir?

DANIEL. Sois tranquille!

Berthol entre dans le pavillon. Daniel consulte ses papiers. Georges et Jeanne paraissent au fond.

SCÈNE VIII.

GEORGES, JEANNE, DANIEL.

GEORGES, *à Jeanne, en désignant Daniel.* Précisément, voici maître Daniel.

JEANNE, *vivement.* Oh! je veux lui demander..... (*Elle descend la scène. A Daniel.*) Dites-moi, monsieur, avez-vous logé cette nuit une orpheline d'Anvers?

DANIEL. Une orpheline d'Anvers... (*Réfléchissant.*) Attendez donc... tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai logé une jeune fille qui accompagne son père.

JEANNE, *à part.* Personne ne l'a vue sur la route.

GEORGES, *s'approchant.* Vous paraissez bien fatiguée, mademoiselle; asseyez-vous ici; peut-être que celle que vous cherchez y viendra...

JEANNE. Oui, je vais me reposer un peu.

Elle s'assied à droite près de la table.

DANIEL, *en passant, à Georges.* Bonjour, Georges!

GEORGES. Au revoir, Daniel!

Daniel sort.

SCÈNE IX.

GEORGES, JEANNE, BERTHOL, *dans le pavillon.*

JEANNE, *avec réflexion.* Assurément, Marie est partie d'Harlem, et il n'y a que cette route qui conduit à Amsterdam.

GEORGES, *qui s'est approché.* Comme vous êtes inquiète, mademoiselle!

JEANNE. Pour la première fois de ma vie, je me trouve séparée de ma compagne que je cherche, et notre séparation est si étrange, que je crains un malheur.

GEORGES. Elle est comme vous, orpheline depuis les premières guerres?

JEANNE. Oui, et toutes deux nous étions à Harlem, quand, hier, nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Amsterdam, afin de nous tenir prêtes à secourir les blessés en cas de guerre; ma compagne me quitta pour quelques préparatifs; une heure après, nous devions partir, et je l'ai attendue la journée tout entière; j'ai vainement cherché par toute la ville. Enfin, je me suis mise en route, et désespérée, impatiente d'arriver à Amster-

dam, j'avais pris un chemin de traverse, et je m'étais égarée dans la forêt, quand je vous ai rencontré, quand vous m'avez conduite vers cette auberge... et mon inquiétude est encore si cruelle qu'elle m'a jusqu'alors fait oublier de vous dire merci pour toutes vos bontés.

GEORGES. Oh! ne me remerciez pas; je suis heureux d'avoir pu vous être utile, car vous m'apportez le souvenir d'une sœur qui aurait à peu près votre âge...

JEANNE. Et vous l'avez perdue?

GEORGES. Je ne l'ai connue qu'un jour.

JEANNE. Qu'un jour!... et comment?...

GEORGES. J'avais déjà douze ans, lorsqu'un soir, mon père, quoi qu'il fût veuf depuis longtemps, rentra au logis en apportant un enfant qui venait de naître. Tiens, Georges, me dit-il, tu as maintenant une sœur; prends bien soin d'elle. Mais le lendemain il emporta ma sœur dans son manteau, et je ne les ai jamais revus.

JEANNE. Jamais de nouvelles de l'un ou de l'autre?

GEORGES. J'ai seulement appris que deux jours après, comme mon père revenait chez lui, il fut attaqué au coin du pont Saint-Jacques par les satellites du duc d'Albe.

JEANNE. Et qu'en advint-il?

GEORGES. Que mon père, vaincu par le nombre, fut entraîné dans les prisons, où il est mort sans doute.

JEANNE. Mort!...

GEORGES. Oh! mais pourquoi donc vous affliger par le récit de mes malheurs, vous déjà si tourmentée?... pourquoi mon cœur, qui a pu souffrir si longtemps en silence... vient-il d'éprouver je ne sais quelle consolation en s'épanchant auprès de vous?... Oh! pardon, pardon... je vous en conjure... et ne songeons plus qu'à votre compagne, que je voudrais vous aider à retrouver, afin de voir disparaître votre inquiétude, qui redouble encore.

JEANNE, *se levant.* Oui... Je vais me remettre en route.

GEORGES. Souffrez que je vous conduise jusqu'au delà de la citadelle.

JEANNE. Non, restez; nous sommes habituées à marcher seules.

GEORGES. Mais aujourd'hui la route est remplie de soldats espagnols... Je vous en prie...

JEANNE. Puisque vous le voulez bien...

Ils montent la scène pour sortir.

MARIE, *sortant de la chambre.* On ne vient pas me prévenir... (*Apercevant Jeanne.*) Mais cette femme... (*Appelant.*) Jeanne!

JEANNE. Marie!...

MARIE, *l'étreignant.* Ma bonne Jeanne...

JEANNE, *se retournant, à Georges.* Je vous remercie, monsieur. Vous voyez, j'ai retrouvé ma compagne.

GEORGES, *s'inclinant.* Soyez donc heureuse, mademoiselle!

Il sort.

SCÈNE X.

JEANNE, MARIE, BERTHOL.

MARIE. Te voilà donc?

JEANNE. Si tu savais ce que tu m'as fait souffrir!

MARIE. Et tu vas me pardonner. Je traversais hier le boulevard d'Harlem, quand, tout à coup, un vieillard pâle et défait vint suppliant à moi, et me dit : Mon enfant, votre père a été victime du siége d'Anvers, sauvez un de ses compagnons d'infortune. J'ai souffert dix-huit ans la prison solitaire... et je vais reperdre encore une fois ma liberté, si vous ne consentez à m'accompagner. Le seul passe-port dont j'aie pu m'emparer me désigne comme voyageant avec ma fille. A peine avait-il achevé, qu'une ronde espagnole vint exiger son passe-port; il le donna me tenant à son bras, et nous passâmes... Le quitter alors eût été le mettre dans l'embarras qu'il venait d'éviter, et je me vis forcée de prendre avec lui la route d'Amsterdam.

JEANNE. Tu as bien fait, Marie, de te dévouer à cet homme... Je ne t'ai pas accusée, tu le sais bien, et maintenant que je t'ai revue, je suis tranquille, heureuse. Et pourtant il faut que je te quitte, n'est-ce pas? que je parte seule, car tu dois encore l'accompagner, sans doute?

MARIE. Jusqu'à Amsterdam, où nous serons dans quelques heures.

JEANNE, *montant la scène.* Je vais t'attendre à l'abbaye; mais ne tarde pas, car je supposerais que votre mensonge a été découvert, et je te croirais perdue... Tiens, sœur, à ton tour, prends notre porte-bonheur, et je serai plus tranquille... (*Elle lui donne une aumônière qu'elle porte à sa ceinture.*) Je l'avais en te cherchant, et je t'ai retrouvée.

MARIE *la mettant à sa ceinture.* Elle me conduira bientôt auprès de toi. Je vais décider ce vieillard à partir au plus tôt... Adieu. Tu n'as rien de plus à me dire?

JEANNE. Rien.... Ah! si!

MARIE. Quoi donc?

Elles redescendent la scène.

JEANNE. Tu as vu ce beau jeune homme?

MARIE. Oui.

JEANNE. Je m'étais égarée dans la forêt, et c'est lui qui m'a conduite ici.

MARIE. Vraiment!

JEANNE. Pâle et triste, comme nous les rêvons, il m'a raconté...

MARIE. Quoi donc?

JEANNE. Ses malheurs.

MARIE. Et toi, tu le trouves bien à plaindre?

JEANNE. Assurément! si tu savais...

MARIE. Tu es insensée!

JEANNE. Ne vas-tu pas être jalouse?

MARIE. Je le suis de tout ce que tu sembles aimer.

JEANNE. Je n'aime pas ce garçon.

MARIE. Il t'aime peut-être.

JEANNE. Il ne me l'a pas dit.

MARIE. Non, mais tu le rencontreras encore sur la route, et il te le dira.

JEANNE. Oh! maintenant je refuserais de l'écouter.

MARIE. Et tu ferais bien, Jeanne. Peut-être qu'un amour qui naîtrait dans ton cœur affaiblirait ton amitié pour moi.

JEANNE. Oh! jamais.

MARIE. Qui sait?... tu es si folle!

JEANNE, *souriant.* Et pourtant nous avons découvert que je suis ton aînée de huit jours.

MARIE, *souriant.* Pas pour la raison...

JEANNE. Parce que tu es la plus sévère, tu te crois la plus raisonnable, et cependant tu prends au sérieux ce que j'ai dit... Tiens, je te crois plus folle que moi... Voyons, ne parlons plus de cela... (*Montant la scène.*) Et songe que je vais t'attendre...

MARIE, *la suivant.* Adieu!.

JEANNE. Tu es donc encore fâchée?...

MARIE. Pourquoi?

JEANNE. Tu ne m'as pas embrassée...

MARIE. Ma bonne Jeanne!

Elles s'embrassent.

JEANNE. A bientôt!

MARIE. A bientôt!

Pendant que Marie regarde Jeanne s'éloigner et lui fait signe de la main, le Fugitif sort de la maison et va trouver Marie.

SCÈNE XI.

LE FUGITIF, MARIE.

LE FUGITIF. Je vous cherchais, mon enfant, car je ne puis faire un pas sans vous.

MARIE. Et vous voulez partir?

LE FUGITIF. Oui; mais avant le départ, il faut que je fasse mes comptes avec mon ange sauveur, et vous l'êtes à cette heure. Dieu fasse que je puisse vous récompenser! Le vieux prisonnier va bientôt se jeter dans les batailles, et peut y mourir. S'il y survit, il verra triompher Guillaume, et pourra vous tendre une main généreuse; mais comme il peut y mourir, il veut vous léguer à l'avance son héritage.

MARIE. A moi?

LE FUGITIF. Oui, mon enfant; et cela vous surprend, car je suis bien pauvre; mais toute ma richesse est un important secret qui doit influer peut-être un jour sur la destinée de la Hollande... Tenez, mon enfant, prenez ce papier cacheté, qui contient quelques lignes écrites, et gardez-le précieusement.

Elle le met dans l'aumônière qu'elle porte à sa ceinture.

MARIE. Soyez tranquille!..... Et qu'en ferai-je?

LE FUGITIF. Dans huit jours, au matin, et alors Guillaume de Nassau sera sur le chemin de la conquête, je vous donne rendez-vous sur la grande place d'Amsterdam. Si je manque au rendez-vous, c'est que je serai mort; et alors, pour consoler ma cendre, vous le remettrez au prince, qui n'aura rien à refuser dans ses états à celui où celle qui le lui aura donné.

MARIE. Vous le remettrez vous-même! Dieu vous conservera.

LE FUGITIF. Que le ciel vous entende. Prenez garde de perde cet écrit.

MARIE, *lui montrant son aumônière.* Je l'ai mis dans cette aumônière bénie.

LE FUGITIF. Avec ce qu'elle contient maintenant, cette aumônière bénie doit vous porter bonheur...

MARIE. Pourquoi tant de confiance et de bonté?

LE FUGITIF. Parce que, soit hasard ou providence, vous m'avez sauvé la vie... Venez, mon enfant.

MARIE, *le suivant.* Et nous allons partir?

LE FUGITIF. Sans retard.

Ils rentrent dans la maison. Berthol sort aussitôt du pavillon.

SCÈNE XII.

BERTHOL, *seul, avec réflexion.*

J'avais donc bien prévu... Je savais bien que l'espionnage ici devait me créer des espérances. Voyons, relisons tout ce que je viens d'écrire, afin de le bien fixer dans ma mémoire. (*Lisant ses tablettes.*) D'abord, ce jeune homme qui regrette une sœur, et dont le père se défendit, au pont Saint-Jacques, contre les satellites masqués que je commandais, est fils de Van Ruyter, du major Van Ruyter, qu'il y a vingt ans, nous conduisîmes, par mille détours, dans la maison mystérieuse, et qu'enfin nous arrêtâmes et emprisonnâmes si adroitement. Cela pourra peut-être me servir, je ne l'oublierai pas... Mais, ce qui est plus important, c'est qu'une

de ces deux jeunes femmes a sauvé un fugitif, et que le fugitif lui a donné une lettre mystérieuse en lui disant ces mots : Si je meurs, vous la remettrez au prince, qui n'aura rien à refuser à celui ou celle qui la lui aura donnée... Celui qui la lui remettrait pourrait donc avoir l'amitié, la confiance et la faveur du prince! La faveur d'un prince!... c'est à la fois la fortune et les honneurs. Ce papier tout-puissant est dans l'aumônière que porte cette jeune fille... Ce vieillard révélateur est un fugitif que je peux perdre... O mon Dieu!... ma tête se remplit d'horribles projets et de sublimes espérances; l'Espagne, qui en sait long sur mon compte, m'a toujours payé comme un valet qu'on récompense; mais Guillaume, qui ne sait rien, m'accueillerait à sa cour... A bas l'Espagne et vive Guillaume!... Mais le secret... je ne l'ai pas encore... (*Regardant la porte du fugitif.*) Si je pouvais savoir ce qu'ils font dans cette chambre... si j'osais y entrer... Non.... évitons qu'ils soupçonnent.... Et Daniel qui ne revient pas... Je ne pourrais réussir sans son aide... et je ne soupçonne pas ce que peut être ce secret... N'importe, je sais qu'il est assez puissant pour me faire un jour le favori du prince Guillaume, et je le jure, par la ruse, le vol ou le... j'en deviendrai le maître... (*Nuit à la rampe. Apercevant Daniel qui revient.*) Daniel! arrive donc!

SCÈNE XIII.

DANIEL, BERTHOL.

DANIEL. Tu as déjà quitté ce pavillon?

BERTHOL. Oui, et j'ai maintenant un projet.

DANIEL. Est-ce que tu veux te rallier aux Espagnols?

BERTHOL. Non pas, mais au prince Guillaume.

DANIEL. Eh! pourquoi?

BERTHOL. Parce que je viens d'apprendre ici qu'un prisonnier échappé de la prison de Flessingue possède un secret qui doit faire la fortune de celui qui pourra le révéler au prince... Il vient de le confier par écrit à une jeune fille qui devra, s'il meurt au combat, en profiter... (*On entend le canon.*) Le canon... La guerre s'engage... Guillaume deviendra victorieux, Daniel... il faut que ce secret lui soit révélé par nous; la jeune fille et le prisonnier fugitif sont ici, entre nos mains.

DANIEL. Arrivés depuis peu?

BERTHOL. Non, ce sont les deux personnages qui sont venus loger ici cette nuit.

DANIEL. Eux!... mais je viens de les rencontrer près des avant-postes, Tom, mon garçon d'auberge, était avec eux.

BERTHOL. C'est impossible, ils ne sont pas sortis encore.

DANIEL. Cette maison a une issue sur la route.

BERTHOL. Tu dis qu'ils sont partis?

DANIEL. Regarde! (*Berthol monte rapidement à la porte, l'ouvre et entre dans la chambre. Daniel le voyant reparaître.*) Eh bien?

BERTHOL. Personne!,.. (*Il redescend.*) Oh! malédiction et malheur!... Je ne sais quel démon caché semble, depuis cinq ans, jouer contre moi et me gagner toujours... Adieu, Daniel.

DANIEL, *le retenant.* Que vas-tu faire?

BERTHOL. Reprendre seul mon chemin dans la vie.

DANIEL. Seul, quand tu viens de rencontrer Daniel!

BERTHOL. Je ne veux plus lui donner sa part de ma destinée misérable.

DANIEL. Et je veux, moi, te donner moitié de la mienne.

BERTHOL. Je ne veux plus rien,

DANIEL. Sache d'abord qu'en quittant cette maison, j'emporte vingt ducas.

BERTHOL, *se retournant au fond.* Vingt ducats!...

DANIEL. Oui, c'est le fruit de mes épargnes.

BERTHOL, *s'avançant sur Daniel.* Ah!... tu as vingt ducats!...

DANIEL, *reculant avec un peu d'épouvante.* Oui... partageons... mais en frères... Tiens, voici ta part... Descendons à la ville; mon projet pour m'enrichir est de m'établir avec quelques pièces d'or, d'acheter, pour peu de chose, des armes aux pillards, et de les vendre bien cher aux honnêtes patriotes.

BERTHOL. Ce serait un moyen sûr de tripler tes ducats.

DANIEL. Donnons-nous rendez-vous dans le marché Saint-Paul; je vais partir le premier; quand tu viendras me rejoindre, mon commerce sera déjà commencé, et nous le continuerons ensemble. Moins ambitieuse, Berthol, la chance est moins douteuse.

Ils montent la scène ensemble.

BERTHOL. Va, Daniel, et demain, au marché Saint-Paul.

DANIEL, *près de la porte.* A la bonne heure donc; il n'y a jamais rien de perdu quand on attend tout du hasard.

BERTHOL. C'est vrai.

DANIEL. Mais qui vient sur la route?

BERTHOL. Quelqu'un?...

DANIEL. C'est Tom !

BERTHOL. Tom !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, TOM.

TOM, *entrant pâle, en désordre.* Ah ! c'est vous, Daniel?

DANIEL. Qu'as-tu! tu es blessé?

TOM. Non !

DANIEL. D'où viens-tu ?

TOM. De la bataille.

DANIEL. Assieds-toi.... Tu es tout tremblant.

TOM, *assis.* Oui !

DANIEL. Qu'as-tu fait de ton arquebuse?

TOM. Mon arquebuse... (*Regardant autour de lui.*) Je ne sais... je l'ai perdue.

DANIEL, *à part.* C'est fâcheux... Je la lui aurais prise.

TOM. Comme nous avancions sur la route, déjà le bruit rapproché du canon me serrait le cœur, l'aspect de la citadelle enflammée paralysait mes forces... quand tout à coup des Espagnols poursuivis arrivent jusqu'à nous... le feu les atteint encore... le combat se rengage, les balles sifflent à nos oreilles, la fumée nous enveloppe, et le vieillard qui était avec nous tombe frappé d'une balle dans la tête.

BERTHOL. Et la jeune fille qui accompagnait cet homme?

TOM. Je ne sais ce qu'elle est devenue, ma vue s'est obscurcie, et je ne me souviens plus de ce qui s'est passé; je n'ai retrouvé mes sens qu'en apercevant cette auberge. Et maintenant que ma raison me revient tout entière, je ne tremble plus de peur ; mais je pleure de désespoir en m'arrachant les cheveux, car je sens bien que je suis un lâche.

BERTHOL. Et tu ne sais rien de la fille de ce vieillard ?

TOM. Eh ! non ! puisque je l'ai lâchement abandonnée.

BERTHOL. Morte peut-être ?

TOM, *avec désespoir.* Oui, peut-être morte !... O mon Dieu ! je suis un misérable. (*Fusillade au dehors.*) Entendez-vous la mousqueterie qui tue nos frères?... (*Se relevant.*) Mais non, je ne suis pas un lâche, car je ne puis entendre ainsi dans l'inaction la grande ville qui gémit et qui pleure... Non, je veux retourner au combat. La première impression de la guerre m'a fait bien mal, mais elle ne m'a paralysé que pour une heure... et mon cœur vient de se raffermir... je pars.

DANIEL. Tu n'as plus d'armes...

TOM. Je ramasserai celle d'un mort.

DANIEL. Et tu vas revenir épouvanté.

TOM. Non, car alors ce serait pour mourir de honte; j'aime mieux risquer de me faire tuer là-bas.

Il s'échappe.

DANIEL, *à Berthol.* Adieu, Berthol; à demain, au marché Saint-Paul.

BERTHOL. C'est dit, à demain.

DANIEL. A demain !

Daniel sort.

SCÈNE XV.

BERTHOL, *puis* MARIE.

BERTHOL, *seul.* Le vieillard est mort ; sans doute Guillaume triomphe. Oh! la partie n'est pas perdue... si cette jeune fille a succombé... Elle est orpheline, je puis la réclamer... mais alors les pillards qui dépouillent les morts, se seront emparés de son aumônière... Après tout, elle peut être vivante encore : où la trouver? comment la joindre?... quel chemin ?... Est-elle à Amsterdam?... ou perdue sur les routes... exposée au feu des combattants?... ou morte... ou blessée...

Il reste pensif. Ici l'on voit passer dans le fond quelques journaliers qui soutiennent la retraite contre les Espagnols qui les poursuivent... Après un court silence, Marie effarée entre dans la cour de l'auberge, s'adressant à Berthol.

MARIE, *à Berthol.* Veuillez me dire, je vous prie...

BERTHOL. La voici !.....

MARIE, *reconnaissant l'auberge.* Mais oui, c'est bien l'auberge où je me suis arrêtée.

BERTHOL, *cachant son émotion.* Oui, jeune fille, vous êtes déjà venue ici aujourd'hui... et vous en êtes sortie avec votre père... pourquoi revenez-vous seule?

MARIE. Parce que les Espagnols l'ont tué.

BERTHOL, *à part.* Il est mort !... (*Haut.*) Et vous vous étiez égarée. Mais je vais vous servir de guide; il faut précisément que je me hâte d'aller à la ville. Et vous ne pourriez ici cette nuit, les renforts espagnols vont venir s'y loger.

MARIE. Oh ! il faut que j'arrive bientôt à Amsterdam ; une compagne qui m'y attend doit mourir d'inquiétude.

BERTHOL. Venez donc ; je vais vous conduire par un chemin sûr, celui de l'hospice Saint-Bruno.

MARIE. Ce chemin, que traverse plusieurs fois la rivière, m'effraye avec ses ponts chancelants.

BERTHOL. Oui, mais on ne s'y bat pas.

MARIE. Je suivrai le complaisant guide que Dieu m'envoie avec gratitude et confiance.

BERTHOL. Et je ne la trahirai pas... (*A*

part.) O démon, qui rengages la partie que je croyais perdue, nous verrons si cette fois tu la gagneras. (*Réfléchissant.*) Quel est donc ce secret?

MARIE. Je vous attends!

BERTHOL, *secouant sa réflexion.* Venez, mon enfant.

Ils sortent par le fond. On les voit prendre, dans l'obscurité, le chemin dit de l'Hospice Saint-Bruno. Bruit de la bataille au loin.

ACTE DEUXIÈME.

Une chambre d'une habitation modeste à Amsterdam; deux portes au fond; deux portes latérales à droite; en face une fenêtre; une table à droite, des siéges. Sur la muraille la gibecière et l'arquebuse de Georges. Au lever du rideau, Georges entre par le fond, ôte son manteau, pose un bâton contre la muraille.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, *seul.*

Encore une nuit entière d'inutiles recherches..... Et Jeanne..... (*Il va regarder à la fenêtre.*) Sans doute, elle est déjà levée.... les rideaux de sa fenêtre sont ouverts..... Pauvre Jeanne!... elle va venir comme tous les jours pour apprendre l'issue de mes démarches.... et je devrai lui dire.... rien encore... Mon Dieu, ma vie se passera donc en insaisissable espoir, en infructueuses recherches! (*Regardant de nouveau à la fenêtre.*) Mais c'est bien Tom qui traverse la place... il entre dans la maison... allons lui ouvrir... (*Après avoir ouvert la porte du fond de gauche.*) Bonjour, Tom!

SCÈNE II.

GEORGES, TOM.

TOM, *paraissant en habit d'officier.* Tu sortais, Georges!

GEORGES. Je t'ai vu sur la place, et j'allais au devant de toi pour te donner plus tôt la main.

TOM, *lui donnant la main et entrant avec lui.* Je suis déjà venu frapper chez toi, tu es sorti de bonne heure.

GEORGES. J'ai été cette nuit consulter encore vainement tous les chefs cantonniers des environs de la ville, toujours au sujet de cette compagne de Jeanne qu'elle n'a jamais revue depuis le jour où elles se sont quittées à l'auberge des trois routes.

TOM, *à part.* Mon Dieu, vous me rappellerez donc sans cesse ma faiblesse d'un jour!

Il s'assied avec douleur.

GEORGES, *l'observant.* Depuis deux jours que tu es de retour, tu as un chagrin, Tom.

TOM. Non, Georges!

GEORGES. Qu'as-tu donc fait de ta gaieté d'autrefois? tout t'a pourtant bien réussi; tu voulais devenir soldat, et le lendemain de la révolte d'Amsterdam, le prince t'a admis dans sa garde... bientôt il se met en campagne, tu pars à sa suite...

TOM. Oui, te laissant blessé.

GEORGES. Trois mois se passent, trois mois de batailles... la victoire vous suit, les Espagnols abandonnent enfin leurs dernières citadelles. Il y a deux jours, Guillaume rentre ici, à Amsterdam, proclamé enfin par tous; gouverneur des états; et toi, Tom, tu reviens officier; nous nous embrassons; tu me contes tes courses guerrières; je te dis mon amour pour Jeanne, mes joies, mes espérances, et au milieu de nos conversations, j'entrevois comme une ombre de tristesse que tu ne peux vaincre.

TOM. Pourquoi t'en inquiéter, Georges? et quelle serait ma peine? (*Se levant.*) Je suis fier de mon sort, heureux de t'avoir retrouvé, glorieux d'avoir vu triompher un prince que j'aime, et dont la sagesse vient de bénir la mémoire de tous ceux qui sont morts pour les Flandres asservies, et de livrer à l'exécration des siècles à venir celle de ceux qui se sont alliés au tribunal de sang, de Jean Stolen, qui a trahi le comte d'Egmont, et du major Van Ruyter, qui a vendu à l'Espagne et son honneur, et la comtesse de Nassau, sa souveraine.

GEORGES, *à part.* Il a maudit le major Van Ruyter?

TOM. Puis il a parlé d'une guerre inévitable au dehors; et si tu m'en crois, Georges, aujourd'hui que la carrière militaire peut devenir glorieuse, tu feras comme moi, tu deviendras soldat. (*Georges, absorbé, ne répond pas.*) A ton tour, Georges, tu as l'air pensif...

GEORGES. Oui, Tom, je vais t'en dire la cause. Maintenant que Guillaume gouverne les états, maintenant que son retour et l'amour que j'ai pour Jeanne rendent mon mal plus terrible encore, je ne puis plus le dévorer en silence, et je veux au moins qu'un ami

sache ma peine et m'aide à la supporter... Tu me conseilles de me faire soldat... mais je ne pourrais être qu'un de ces soldats d'aventure qui ne comptent que sur le pillage, et non pas, comme toi, soldat du prince Guillaume...

TOM. Mais pourquoi?...

GEORGES. Parce que je serais forcé de dire: en m'enrôlant, le nom de mon père... et mon père, Tom, était le major Van-Ruyter.

TOM. Van Ruyter!...

GEORGES. Oui, le major, que personne n'a pu défendre quand on a publié son crime, et que Guillaume, convaincu, vient de maudire; cependant les preuves de son innocence existent, elles sont dans une maison d'Amsterdam.

TOM. Laquelle?

GEORGES. Si je le savais...

TOM. Et comment ton père fut-il accusé?

GEORGES. Lorsque la femme de Guillaume proscrit était prisonnière du duc d'Albe, un seul Flamand, un seul obtint la grâce de la voir, ce fut mon père; chaque nuit, on lui bandait les yeux et on le conduisait, après bien des détours, dans une obscure maison d'Amsterdam, qui servait de prison secrète à la pauvre captive; tout à coup l'on découvrit une correspondance de mon père avec le roi d'Espagne qui prouvait qu'il s'était vendu. Le lendemain le major avait disparu; on publiait l'empoisonnement de la comtesse, et la Hollande trompée accusait avec épouvante Van Ruyter, qui, disait-on, fuyait avec une grande richesse... J'étais bien jeune alors, et je savais le contraire, moi; car, la nuit qui précéda ce fatal jour, j'attendais, inquiet, à la fenêtre, le retour de mon père, qui devait revenir avec ma jeune sœur, née depuis peu de jours seulement, quand je le vis attaqué, près de son logis, au coin du pont Saint-Jacques, et rapidement entraîné par quatre combattants masqués. Je fus forcé de me taire; l'Espagne m'aurait fait mourir pour un seul mot, et dix ans se passèrent sans que j'eusse une seule nouvelle de mon père.

TOM. Et enfin?

GEORGES. Un jour, un mendiant de la Frise me jeta une lettre en passant; elle était de mon père, qui m'écrivait ces mots : Ton père languit depuis dix ans dans les prisons, où il va bientôt mourir; les lettres qui m'ont déshonoré étaient fausses, le jour de ma secrète arrestation, j'avais quitté la comtesse empoisonnée par l'Espagne; elle venait de me confier, mourante, qu'elle avait caché, derrière la boiserie d'une des chambres qui lui servaient de prison un écrit contenant le récit de ses malheurs et de son assassinat... J'allais, ajoutait-il, tenter de m'en emparer, lorsqu'on revint me bander les yeux et me faire sortir de cette maison mystérieuse, que je n'ai pu ni trouver ni chercher depuis, car ce jour fut aussi celui de mon arrestation. Je ne sais rien qui puisse te guider; cherche, mon fils... et si tu découvres la maison, si tu trouves cet écrit, qu'il te serve un jour pour réhabiliter le nom que tu portes.

TOM. Et tu as cherché?...

GEORGES. Pendant cinq années entières. Pour entrer partout dans la ville, j'ai été tour à tour portefaix, mendiant..... je me suis abaissé jusqu'à me faire le serviteur des puissants du jour... Oui, Tom, pour m'emparer de cette preuve qui réhabiliterait le nom de mon père injustement flétri... j'allais... j'interrogeais... je cherchais.. mais, hélas! vainement, toujours vainement!.. Découragé enfin, je devins braconnier pour vivre, jusqu'au jour où je fus blessé, où mon amour pour Jeanne prit naissance... Enfin, je suis venu me fixer auprès d'elle à Amsterdam, où maître Berthol, un digne homme, m'a généreusement donné un asile... Et maintenant que je t'ai dit la cause de ma tristesse, parle, ami, d'où vient la tienne?

TOM. Oh! je n'ai, moi, Georges, qu'un remords que rien de positif ne justifie encore, et que tu sauras plus tard.... Adieu.... des pillards oubliés ont inquiété hier l'hospice Saint-Bruno, et j'ai reçu l'ordre de m'y rendre ce matin avec vingt hommes, afin de le protéger et de le défendre au besoin.

GEORGES. Si le service t'appelle, adieu...

TOM. Georges, la sympathie m'avait fait ton compagnon, et cette confidence m'ordonne d'être à jamais ton ami fidèle.

GEORGES. En te la faisant, j'étais sûr de ton cœur... (*Apercevant Jeanne qui entre par le fond.*) Jeanne!

SCÈNE III.

TOM, GEORGES, JEANNE.

GEORGES. Oh! venez; bénie soit ma demeure! l'ange arrive quand l'amitié s'en va.

TOM. Adieu, Georges.

GEORGES, *bas à Tom.* N'est-ce pas qu'elle est bien belle?

TOM. Comme une sainte!

GEORGES. Elle et toi, malgré mon tourment; vous me faites aimer la vie... A demain.

TOM. A demain!

Il sort.

SCÈNE IV.

GEORGES, JEANNE.

JEANNE, *allant à Georges.* Eh bien, Georges !

GEORGES. Ma belle Jeanne...

JEANNE, *avec espoir.* Vous souriez !

GEORGES, *vivement.* Oh ! ne prenez pas mon bonheur pour une espérance... je ne sais rien, Jeanne.

JEANNE, *avec douleur.* Le ciel n'entend donc pas mes ferventes prières.

GEORGES. Vous pleurez... (*Jeanne cache sa tête dans ses mains.*) Faut-il donc que, chaque matin, Jeanne, nos premières paroles soient mouillées de vos larmes!

JEANNE. C'est que, chaque matin, Georges, je sens se renouveler la douleur de la veille... Si Marie était morte.....

GEORGES. Le temps, pauvre Jeanne, viendrait à votre secours, et la consolation que l'on croit impossible au moment de la douleur, germe et vient toujours, si bien, que le temps aidant, l'on survit à sa sœur, on survit à sa mère...

JEANNE. Je le sais; mais Marie était pour moi plus qu'une sœur et autre chose qu'une mère... Songez donc que, toutes deux unies par un inconcevable événement, nous ne pouvions avoir qu'une âme et qu'une destinée. L'une de nous avait eu pour signe qui devait la faire reconnaître un jour une aumônière en velours qui fut conservée comme une relique jusqu'au jour où les asiles des orphelines furent fermés; et alors, comme nous étions du même âge, et portions toutes deux les noms de Jeanne-Marie, il devint impossible de désigner à laquelle elle avait appartenu; nous la prîmes ensemble, emportant le même espoir et la même misère; nous jurâmes que si cette aumônière nous amenait plus tard un secours, il serait entre nous deux confondu comme nous l'étions par la nature. Prenant alors le même sentier dans la vie, souffrant les mêmes douleurs, nous n'eûmes à nous deux qu'un destin, qu'un courage, qu'une existence, qu'un avenir, et j'ai perdu Marie !

GEORGES. Oh ! oui; je comprends tout ce que vous devez souffrir.

JEANNE. Oui, Georges, et ne doutez pas à cause de ma douleur de toute mon affection pour vous. car je serais morte sans elle !

GEORGES. Votre affection, Jeanne, est un rayon du ciel qui chaque jour renouvelle le courage... Oh! oui, je veux, plein d'une force nouvelle, chercher encore Marie. Tom, qui est de retour m'aidera, ainsi que maître Berthol, qui est si bon pour moi, et qui prend tant d'intérêt à tout ce qui vous touche.

JEANNE. Maître Berthol ? il saura comprendre notre inquiétude ; il est bon : je le vois chaque soir à l'office divin, qui soulage les pauvres.

GEORGES. Oui, je l'y ai vu souvent, les yeux tournés vers vous, et sans ma confiance en vous, j'en eusse été jaloux, Jeanne.

JEANNE. Adieu, Georges, et merci; car je pars avec un espoir.

GEORGES. Et si Dieu veut qu'il soit encore déçu, vous aurez du courage ?

JEANNE, *regardant Georges, et lui tendant la main.* Je l'espère !.... car je veux vivre !

GEORGES, *lui embrassant la main.* Oh ! oui, pour que Georges croie enfin au bonheur en ce monde.

Jeanne sort.

SCÈNE V.

GEORGES, *puis* BERTHOL.

GEORGES. Ah ! je le sens là, Tom et Jeanne, vous me ferez aimer la vie ! (*Allant près de la fenêtre.*) Que je l'entrevoie encore....

BERTHOL, *entrant sans voir Georges.* Enfin, Guillaume est donc maître de la Hollande !... et sa fille perdue manque seule à son bonheur... Possesseur d'un tel secret, il est temps que ma destinée s'accomplisse... L'amour de Georges et de Jeanne pourrait y mettre obstacle; mais je me souviens que Georges a raconté à l'auberge l'histoire d'une sœur qu'il a perdue... et avec cela...

GEORGES, *près de la fenêtre.* Jeanne rentre... Que sainte Marie veille sur elle...

BERTHOL, *l'apercevant.* Georges! Allons... à l'œuvre. (*Allant à la porte, et feignant de parler au dehors.*) N'oubliez rien... que tout soit prêt pour mon départ... (*Descendant la scène.*) Allons, il faut partir...

GEORGES. Vous, maître Berthol..... que parlez-vous de partir ?...

BERTHOL. Oui, Georges... je vais m'embarquer.

GEORGES. Quand donc ?

BERTHOL. Dans deux heures.

GEORGES. Et pour aller ?

BERTHOL. Je vais aller, Georges, vers ces îles lointaines où les bâtiments qui peuvent en atteindre les côtes n'apportent que d'année en année quelques nouvelles européennes.

GEORGES. Oh! vous me désespérez, Berthol.

BERTHOL. Oui, je le sais, Georges... vous m'aimez, et j'aurais dû m'éloigner sans vous presser dans mes bras, et sans embrasser Jeanne, votre belle fiancée...

GEORGES. Mais dites-moi donc la cause de ce cruel départ.

BERTHOL. Je ne vous la dirai jamais; peut être la devinerez-vous plus tard... Adieu.

GEORGES, *l'arrêtant.* Berthol, le motif de cet épouvantable exil?

BERTHOL. Si vous le saviez, vous m'exciteriez à partir...

GEORGES. Qu'est-ce donc enfin?

BERTHOL. Vous ne le saurez pas.

GEORGES. Je l'exige.

BERTHOL. Non.

GEORGES. Berthol!

BERTHOL. Ne m'interrogez pas.

GEORGES. Au nom de l'amitié qui nous lie... au nom de ma reconnaissance!

BERTHOL. Vous le voulez?

GEORGES. Je vous en prie.

BERTHOL. Georges, j'aime Jeanne d'un amour insensé...

GEORGES. Juste ciel!

BERTHOL. Cet amour me dévore et me tue. Vous voyez bien, Georges, que, me confiant au hasard des tempêtes, et demandant aux chances d'un interminable voyage ou la mort, ou l'oubli, il faut que je m'éloigne sans retard.

GEORGES. Pauvre Berthol!

BERTHOL. Oh! c'est qu'il y a longtemps, voyez-vous, que cet amour a pris naissance en mon âme.

GEORGES. Longtemps?

BERTHOL. Et je me complaisais à la garder secrète cette passion sainte et pure; depuis plusieurs années déjà, je suivais Jeanne en silence, travaillant pour acquérir... et voulant lui préparer un intérieur heureux avant de le lui offrir, quand des hasards vous rapprochèrent l'un de l'autre; vous étiez tous deux jeunes et beaux; vous vous aimâtes follement, et je vis alors, pièce à pièce, tomber mon échafaudage, mon beau rêve s'éteindre, mon espoir chanceler, s'évanouir, et sur tous ses tristes débris, mon amour seul a surnagé, toujours importun et fatal! Oh! Georges, si vous saviez tout ce que j'ai souffert!

GEORGES. Je le comprends, Berthol... moi qui mourrais si je devais renoncer à Jeanne.

BERTHOL. Peut-être en mourrai-je... Dieu décidera... et pourtant il me devait une récompense, car c'est moi qui l'ai sauvée de la mort, la pauvre fille, quand je l'ai déposée toute enfant dans la maison d'asile d'Anvers.

GEORGES. Vous!

BERTHOL. Et je ne soupçonnais pas alors quel malheur je me préparais.

GEORGES. Donc, vous savez qui est son père?

BERTHOL. Non; je l'ai vu seulement, après s'être vaillamment défendu, tomber au pouvoir de quatre satellites masqués du duc d'Albe; j'ai ramassé la pauvre fille meurtrie, qui pendant ce combat était tombée des bras de son père sur le pavé du chemin... Mais ne parlons plus d'un passé qui rouvre ma blessure.

GEORGES. Et cela se passait à Anvers?

BERTHOL. Oui, dans le cœur de la ville, au coin du pont Saint-Jacques.

GEORGES. Du pont Saint-Jacques?

BERTHOL. Oui!

GEORGES. Pendant la nuit?

BERTHOL. Pendant la nuit.

GEORGES. Il y a vingt ans?

BERTHOL. C'était l'année du siége! (*Tendant la main à Georges.*) Plaignez-moi, Georges...

GEORGES. Mais, dites-moi, rien ne vous a fait soupçonner qui était le père de Jeanne?

BERTHOL. J'ai ramassé sur le pont quelques aiguillettes de son costume, qui m'ont appris qu'il était officier dans les armées flamandes.

GEORGES. Et quel grade désignaient ces aiguillettes?

BERTHOL. Celui de major.

GEORGES, *à part.* Grand Dieu!... ma sœur!

Il tombe assis.

BERTHOL, *mettant son chapeau.* Et ces aiguillettes, ces renseignements ne m'ont pas fait espérer un instant que je pourrais rencontrer plus tard le malheureux père de Jeanne; car les ennemis vaincus du duc d'Albe n'ont jamais survécu à leur défaite. Adieu, Georges.

GEORGES. Attendez!

BERTHOL, *pleurant.* Et quand vous serez l'époux de Jeanne, ne lui dites rien de toute cette douloureuse histoire.

Il remonte la scène.

GEORGES. Je ne serai jamais l'époux de Jeanne.

BERTHOL, *avec surprise, s'arrêtant au fond.* Pourquoi?

GEORGES, *allant à lui.* Parce qu'un abîme infranchissable vient de s'ouvrir entre nous. (*Avec déchirement.*) Oh! mon Dieu! prenez pitié de moi.

BERTHOL. Qu'avez-vous?

GEORGES, *prenant Berthol par la main et lui faisant descendre la scène.* Berthol... ce major attaqué sur le pont Saint-Jacques.

BERTHOL. Eh bien?

GEORGES. C'était mon père.

BERTHOL. Votre père!

GEORGES. Et Jeanne est ma sœur.

BERTHOL, *à part.* J'ai frappé juste.

GEORGES. Et maintenant, Berthol, vous qui êtes son sauveur, vous ne partirez plus, n'est-ce pas?

BERTHOL. Votre sœur!

GEORGES. Restez, Berthol; c'est moi qui vais partir vers ce pays d'un autre monde, moi son frère, dévoré d'un amour criminel...

BERTHOL. Nous partirons ensemble...

GEORGES. Mais Jeanne va rester ici seule, abandonnée.

BERTHOL. Oh! je ne pourrais, Georges, remplacer auprès d'elle ce frère qu'elle doit perdre, sans qu'un invincible espoir subsistât en mon cœur... Et Jeanne ne m'aimera jamais.

GEORGES, *pleurant.* Mais vous l'aimez... vous, Berthol,... d'un amour qu'on peut avouer... et quel époux plus digne puis-je jamais souhaiter pour elle?... Berthol, l'amour qui l'occupe s'effacera de son cœur... et elle bénira bientôt en vous l'époux... le protecteur... l'ami... qu'elle doit respecter et chérir....

Il monte la scène.

BERTHOL, *voulant le retenir.* Où voulez-vous aller?

GEORGES. Trouver Jeanne, et tout lui dire.

BERTHOL. Attendez...

GEORGES. Non, le ciel veut que ce coup nous frappe ensemble... Mais ne partez pas, ne l'abandonnez pas...

BERTHOL. Je reste!

GEORGES. Mon Dieu! Seigneur! tu as changé ma mission... en moi l'amant doit disparaître, et le frère accomplira fidèlement son devoir... A bientôt, Berthol, à bientôt.

Il sort.

BERTHOL, *seul.* Allons, la première moitié de la besogne est faite, ne perdons pas un instant, appelons Daniel... et dépêchons-nous de faire la seconde... (*Il va faire un signe à la fenêtre.*) Le voici... il vient... il a l'air furieux... tant mieux, cela va me distraire un peu... (*Allant à la porte.*) Il monte! (*Regardant autour de lui.*) Nous serons bien seuls... Ah! le voici.

SCÈNE VI.

BERTHOL, DANIEL.

DANIEL, *paraissant éreinté.* Enfin... tu as bien fait de m'appeler... j'allais partir.

BERTHOL. Tu as donc perdu ta patience?

DANIEL. Je l'ai usée.

BERTHOL. Assieds-toi.

DANIEL, *s'asseyant.* Ce n'est pas de refus, j'ai les genoux dans l'estomac.

BERTHOL. Tu vieillis, Daniel.

DANIEL. Merci; semblable promenade fatiguerait à tout âge... Ce matin, au point du jour, toi que je n'avais pas revu depuis que j'ai quitté mon auberge, tu arrives comme une bombe dans ma boutique d'armurier, et tu me dis de te suivre. Tu me fais sortir par une porte de la ville, tu m'en fais faire presque le tour à travers les bois, les prairies et les vergers, et après m'avoir fait marcher trois grandes heures, sans me dire un seul mot, tu m'amènes en face de cette maison, me campes devant cette fenêtre, et j'attends deux heures encore avant que tu daignes me faire signe d'entrer; et maintenant j'espère que tu vas me dire où je suis.. et ce que tu veux.

BERTHOL. Tu es dans une maison qui m'appartient.

DANIEL. A toi?

BERTHOL. Oui. Les dix ducats que tu m'as donnés m'ont servi à en gagner deux cents, avec lesquels j'ai acheté cette maison.

DANIEL. Ah! c'est très-bien, Berthol.

BERTHOL. N'est-ce pas?... Mais elle n'est plus à moi. Hier je l'ai reperdue au jeu; demain un autre en prendra possession... Et comme je suis ruiné et que j'ai besoin d'argent... je veux que tu m'en prêtes.

DANIEL, *se levant.* Et c'est pour me demander cela que tu m'as fait promener ainsi?

BERTHOL. Pour cela, et pour autre chose encore... Je veux que tu accomplisses enfin ton désir de te retirer en Portugal; en un mot, je veux faire ta fortune...

DANIEL, *faisant un pas pour sortir.* En m'empruntant de l'argent?

BERTHOL. Sache d'abord qu'étant resté seul à l'auberge des trois routes, je devins le guide de la jeune fille au secret tout-puissant.

DANIEL, *se rapprochant.* Et ce secret?

BERTHOL. Je l'ai.

DANIEL. Et la jeune fille?

BERTHOL, *tirant de sa poche l'aumônière que portait Marie.* Je n'avais d'abord d'autre intention que celle de lui ravir cette aumônière que je savais contenir le mystérieux écrit; mais elle se défendit avec tant d'acharnement, que, pour étouffer ses cris, je me vis forcé de la...

DANIEL. Tu l'as tuée...

BERTHOL. Pour qui donc votre seigneurie me prend-elle?

DANIEL. Oh! pardon! (*A part.*) Il l'a tuée. (*Haut.*) Mais qu'en as-tu fait?

BERTHOL. Enfin voici l'aumônière et la lettre.

DANIEL. Et que dit-elle?

BERTHOL. Tu vas voir.

DANIEL, *vivement*. Donne.

BERTHOL. Ne nous pressons pas... Regarde d'abord si personne ne nous écoute...

Daniel va très-rapidement regarder au dehors et revient de même.

DANIEL. Personne!

BERTHOL. Tu as déjà vu partout?

DANIEL. Partout!

BERTHOL. Il me semble que tu as retrouvé l'usage de tes jambes.

DANIEL. C'est que je suis si impatient!

BERTHOL, *lui donnant l'aumônière*. Tiens, prens dans cette aumônière, et lis.

DANIEL, *lisant après avoir pris la lettre*. « Le médecin Vander Doès affirme et jure » que, servi par une rare circonstance, il a » pu soustraire aux Espagnols, qui croient » avoir exterminé toute la race de Guillaume » de Nassau, une fille de Jeanne Marie, » duchesse de Nassau, et de Guillaume, » comte de Nassau, prince d'Orange, et » qu'il l'a, dans les derniers jours de jan- » vier 1565, déposée dans l'asile d'Anvers » sous les deux noms de baptême de sa » mère... Jeanne et Marie... Signé, VANDER » DOËS. »

BERTHOL. Eh bien! qu'en penses-tu?

DANIEL. Mais cette lettre est une fortune.

BERTHOL. Elle est à toi?

DANIEL. Comment dis-tu?

BERTHOL. Je dis que je te la donne... Depuis deux jours, Guillaume gouverne; tu peux aller maintenant lui dire qu'il doit espérer retrouver une fille, lui remettre cette lettre de son médecin, et recevoir en échange remercîments et récompenses...

DANIEL. Et tu possèdes cette lettre depuis plus de trois mois?

BERTHOL. Oui.

DANIEL. Et tu ne t'en es pas encore servi?

BERTHOL. Je vous la gardais.

DANIEL, *avec méfiance*. A moi!

BERTHOL. A vous, mon seul ami... Eh bien! tu ne cours pas t'enrichir?

DANIEL, *se rasseyant*. Je suis si fatigué...

BERTHOL. Tu ne l'étais plus tout à l'heure.

DANIEL. Ça me regagne.

BERTHOL. Prends bien soin de cette lettre.

DANIEL, *la remettant dans l'aumônière et lui rendant le tout*. Tiens, reprends-la, Berthol, je pourrais la perdre, tu sauras mieux la garder...

BERTHOL. Tu me la rends?

DANIEL. Oui, je serai plus tranquille.

BERTHOL. Et pourquoi?

DANIEL. Parce que... (*Prenant le chemin de la porte.*) J'aime mieux m'en aller.

BERTHOL, *l'arrêtant*. Tu veux me quitter?

DANIEL. Oui, sans façon... J'aime mieux te prêter de l'argent, et m'en aller.

BERTHOL, *s'emportant*. Mais pourquoi donc?

DANIEL, *tremblant*. Parce que... parce que j'ai peur.

BERTHOL. Peur... et de qui?

DANIEL. De toi!

BERTHOL. De moi!

DANIEL. Comment! toi, Berthol... tu as entre les mains depuis trois mois une fortune que tu n'as pu conquérir qu'au prix de... Enfin n'importe! tu l'as conservée, insoucieux jusqu'à ce jour, et maintenant, tu dédaignes de t'en servir... Il y a, Berthol, dans tout ceci quelque chose de ténébreux et d'incompréhensible qui m'épouvante.

BERTHOL. Et que voulais-tu donc que je fisse?

DANIEL. Que tu allasses trouver le prince.

BERTHOL. Et que je reçusse de lui, n'est-ce pas, quelques faveurs en échange? cela eût été bon pour vous, maître Daniel, à l'esprit étroit, à l'imagination bornée, et je vous jugeais bien quand je vous gardais cette part... Mais vous avez pensé que moi, Berthol, devenu possesseur de cet immense secret, je n'en ai pas sondé toutes les profondeurs, étudié toutes les ressources... et calculé tous les possibles avantages.... Vous m'avez méconnu, vous êtes un misérable... Allez-vous-en...

DANIEL. Je me repens... pardonne, et dis-moi... dis-moi ce que tu espères.

BERTHOL. Ce matin, quand nous marchions hors de la ville, comment avez-vous trouvé les châteaux que j'admirais?

DANIEL. Fort beaux!

BERTHOL. Et les forêts?

DANIEL. Bien longues!

BERTHOL. Et les prairies?

DANIEL. Bien grandes!

BERTHOL. Eh bien! je veux avant huit jours posséder ces châteaux, ces prés et ces forêts, avec les vassaux qui les habitent et les blasons qui les décorent.

DANIEL. Seulement!

BERTHOL. Oui, pour l'instant... Tous ces biens immenses, qui appartenaient jadis à la comtesse de Nassau, deviendront l'héritage de cette fille de la comtesse, et je veux devenir, moi, l'époux de cette fille avant de la faire connaître au prince... Comment trouvez-vous le projet?

DANIEL. J'admire... et je me prosterne.

BERTHOL. Si tu savais, Daniel, que de peine! D'abord pendant un mois entier, j'ai cherché nuit et jour la trace de cette femme. Enfin, j'étais découragé, quand un hasard me la fit rencontrer... Je fus frappé d'abord de la ressemblance qu'elle avait avec la comtesse de Nassau, que... j'ai vue de près jadis...

DANIEL. Tu as vu de près la femme de Guillaume ?

BERTHOL. De très-près... lorsque autrefois je fus chargé de guider auprès d'elle le major Van Ruyter dans une petite maison obscure...

DANIEL. Alors qu'elle était prisonnière?

BERTHOL. Oui... Et maintenant que je veux épouser sa fille... je dois plus que jamais tâcher de perdre tous ces fâcheux souvenirs... Enfin, Daniel, les noms de cette jeune fille, la date de son entrée dans la maison d'asile... ne me laissèrent plus aucun doute sur son origine... Mais alors un obstacle m'apparut.

DANIEL. Elle était mariée ?

BERTHOL. Non, mais elle avait dans le cœur un violent amour pour un jeune homme, qui, blessé, avait reçu ses secours... Je me fis aussitôt le compagnon du fiancé, je l'accueillis dans cette maison que j'ai achetée proche de l'habitation de Jeanne... Je devins leur ami commun, presque leur bienfaiteur.

DANIEL. Et tu veux te faire aimer?

BERTHOL. C'est presque inutile !

DANIEL. Comment donc espères-tu les séparer ?

BERTHOL. Je viens, à l'aide d'un adroit mensonge, de leur faire croire et de les convaincre qu'ils sont frère et sœur.

DANIEL. Bon ! bon ! bon !...

BERTHOL. T'y attendais-tu ?

DANIEL. Non, par Dieu !

BERTHOL. Cela ne m'étonne pas !

DANIEL. Mais il ne suffit pas de les séparer, il faut encore...

BERTHOL. Voulez-vous me faire le plaisir de m'écouter jusqu'au bout? Non-seulement j'ai su les désunir, mais j'ai amené Georges à me supplier de rester à sa place près de sa prétendue sœur, qui me vénère, m'honore et me croit déjà plein d'amour pour elle.

DANIEL. Dieu que c'est fort !... la position est bonne.

Il met la lettre et l'aumonière dans son sac.

BERTHOL. Et tu sais si ton ami Berthol en saura profiter. (*Regardant par la fenêtre.*) Tiens, regarde, voici Georges qui sort de la maison dans laquelle Jeanne demeure.

DANIEL, *regardant*. Oui, il vient ici.

BERTHOL. Et je le jure, Daniel, avant peu Jeanne sera ma femme. Toi, tu iras aussitôt sur les pas de Guillaume lui remettre cette lettre, et quand il découvrira, reconnaîtra sa fille, je commencerai, moi, son époux de la veille, par m'humulier à l'aspect de la position brillante; puis je m'y habituerai promptement... Bientôt, Daniel, nous aiderons le prince à gouverner ses états, administrer ses finances; nous nagerons dans l'or...

DANIEL, *triomphant*. Oui, nous nagerons...

BERTHOL. Ah! j'oubliais... donne-moi ta bourse.

DANIEL, *fouillant dans ses deux poches à la fois*. Il se trouve précisément que j'en ai deux sur moi.

BERTHOL, *les prenant*. C'est égal, donne tout de même, et laisse-moi... (*Désignant la porte latérale de droite au second plan.*) Entre ici, Georges vient...

DANIEL. Oui, je te laisse avec lui... (*Il va pour entrer; s'arrêtant et revenant tout près de Berthol.*) Berthol !...

BERTHOL. Quoi ?

DANIEL, *avec emphase*. Vous êtes un grand homme !

BERTHOL. Et vous, une bête !... allez-vous-en... (*Daniel entre dans sa chambre.*) Voyons ce que Georges va me dire, et tâchons de profiter de son erreur; car si je lui laisse le temps de découvrir mon mensonge... Ah ! le voici !

SCENE VII.

BERTHOL, GEORGES.

GEORGES, *entrant*. Je viens, mon ami, vous appeler à mon aide... J'ai tout dit à Jeanne, et comme mon cœur, son cœur n'a pu contenir un cri d'épouvante... puis un sentiment de fraternité jusqu'alors inconnu a traversé son âme, puis l'horreur que lui inspire son amour brûlant encore... Puis enfin, tant de joie dans sa douleur, tant de douleur dans sa joie semblent avoir un instant égaré sa raison... et je tremble et ne peux raffermir son âme, moi qui ressens les mêmes terreurs, éprouve le même délire... Mais venez... vous, que la Providence a mis entre nous comme le salut de nos consciences; vous, que Jeanne a déjà béni comme son sauveur... venez consoler ma pauvre sœur, que sans vous je laisserais seule dans le monde.

BERTHOL. Eh bien ! oui, Georges, venez, et nous la consolerons, nous qui pourrons la convaincre qu'en échange de son espoir détruit, Dieu lui donne un frère courageux et bon, que le temps ramènera plus tard auprès d'elle...

GEORGES. Peut-être !...

BERTHOL. Êtes-vous prêt?

GEORGES. Je vous attends !

BERTHOL. Partons !

Ils sortent par le fond.

SCENE VIII.

DANIEL, *sortant de la chambre.*

Ils sont partis... ils vont trouver la jeune femme, Berthol avait bien prévu... Tout marche au gré de ses désirs. (*S'approchant de la fenêtre*). Les voici déjà sur la place... Ils entrent dans une maison près de l'église... Allons, l'affaire est en bonnes mains... Je suis impatient déjà de savoir ce qui se passe... Si je m'approchais de la maison de Jeanne... Je n'ai plus rien à faire chez Georges... Oui, je veux me mettre sur le chemin de Berthol... (*S'arrêtant au fond.*) Mais qui vient? Une jeune fille qui porte l'habit des orphelines. Un jeune soldat l'accompagne, la guide, la soutient... Soyons prudent... rentrons ici... Berthol ne m'a pas chargé de faire les honneurs!

Il entre dans la chambre.

SCÈNE IX.

TOM, MARIE.

TOM, *guidant Marie.* Par ici, venez... maintenant que nous sommes arrivés, vous allez vous reposer.

MARIE. Oh! je ne suis pas fatiguée... (*Regardant tout autour d'elle et cherchant à distinguer.*) Dites-moi, nous sommes chez Jeanne?

TOM. Non, nous sommes chez Georges, son fiancé... et je veux que Jeanne soit, comme vous, prévenue d'abord de votre prochaine rencontre, et puis aussi du malheur qui vous est arrivé...

MARIE. Oui, mais en lui apprenant que j'ai perdu la vue... vous lui direz...

TOM, *l'interrompant.* Quel est notre espoir... Oh! soyez bien tranquille. Je lui dirai que votre guérison, qui encore hier n'était que probable, est aujourd'hui certaine Car ce matin, Marie, vous avez pu distinguer toutes les couleurs de mon uniforme; et tout à l'heure, pendant le chemin...

MARIE. Je voyais les passants qui venaient à notre rencontre... Et maintenant, ici... je vois bien cette fenêtre... Là, un meuble, une table... je pense. Oh! tout n'est plus pour moi la nuit obscure et complète, et je pourrais presque marcher sans guide.

TOM. Pas encore, mais bientôt... pourvu... que votre entrevue avec Jeanne ne vous cause pas une émotion funeste.

MARIE. Je ne crois pas, moi, que trop de bonheur puisse jamais faire du mal.

TOM. Dieu vous entende... Tenez! venez par ici... Dans cette autre chambre vous pourrez vous asseoir... attendre patiemment.

MARIE. Et vous allez prévenir Jeanne et me l'amener?

TOM. Oui!

MARIE. Elle n'est pas loin d'ici?

TOM. Elle loge à quelques pas.

MARIE. *allant vers la muraille.* Bien, allez!... je vais vous attendre.

DANIEL, *sortant de la chambre, à part.* Ils sont encore ici?...

MARIE, *à Tom.* Où êtes-vous donc?

TOM, *se rapprochant.* Pourquoi?...

MARIE, *souriant.* Parce que... je me suis trop vantée... Je ne trouve pas la porte.

TOM, *lui prenant la main.* Par ici... Venez.

Ils entrent à droite au premier plan.

SCÈNE X.

DANIEL, *seul.*

Qu'est-ce que cela veut dire? Une jeune fille aveugle... ici chez Georges... que veulent-ils?... Je n'ai pas pu saisir un seul mot de leur conversation au travers de cette porte. Si j'allais les questionner... On vient... C'est le soldat.

Il se retire au fond.

SCÈNE XI.

DANIEL, TOM.

TOM, *sortant de la chambre.* Maintenant Georges est sans doute auprès de Jeanne. Je vais peut-être les trouver ensemble!... (*Comme il va pour sortir, il rencontre Daniel.*) Quelqu'un... (*Le reconnaissant.*) Maître Daniel?

DANIEL, *le regardant.* Vous me connaissez?... Mais c'est Tom!

TOM. Lui-même... (*A part.*) Mon ancien maître. (*Haut.*) Comment êtes-vous ici?

DANIEL. Comme ami du propriétaire de la maison, de maître Berthol... Mais si je ne me trompe, tu es officier, Tom.

TOM. Vous voyez.

DANIEL. Je t'en fais mon compliment, tu dois être bien heureux.

TOM. Ce matin encore j'étais le plus triste des hommes; mais à cette heure je suis plus joyeux qu'un vainqueur et plus heureux qu'un roi... Ce matin encore je me croyais presque la cause de la mort d'une pauvre fille... Eh! mais, précisément, Daniel, vous devez vous souvenir de ce jour, où, payant mon tribut à la première impression de la guerre, je revins chez vous, tremblant, épouvanté...

DANIEL. Oui!

TOM. Je vous dis alors que j'avais lâchement abandonné une jeune fille, dont le père venait d'être mortellement frappé.

DANIEL. Eh bien?

TOM. Je la croyais tuée depuis ce fatal jour.

DANIEL, *avec inquiétude*. Et tu l'as retrouvée?

TOM. Ce matin, étant de service à l'hospice Saint-Bruno, je la vis entre les mains des médecins, qui me dirent l'avoir recueillie expirante sur le bord de la rivière.

DANIEL, *à part*. Hein!... (*Haut.*) Elle y était tombée par accident?

TOM. Non pas. Cette même nuit, la malheureuse fille égarée se confia à je ne sais quel infâme qui s'était offert pour l'accompagner, et qui l'a jetée dans la rivière après l'avoir volée.

DANIEL, *inquiet*. Et sans doute elle espère faire punir celui qui l'a volée.

TOM. Il faudrait d'abord pour cela qu'elle pût le reconnaître.

DANIEL, *à part*. C'est vrai... Elle est aveugle.

TOM. Par suite de sa chute funeste...

DANIEL, *l'interrompant*. Eh, pourquoi l'as-tu conduite ici?

TOM. Parce qu'elle est la compagne d'enfance de la fiancée de Georges... Parce que je suis impatient de dire et de prouver qu'elle est vivante. Eh, je veux courir d'abord prévenir prudemment Jeanne de ce bonheur inattendu... Au revoir, Daniel.

DANIEL, *l'arrêtant*. Attends, Tom!

TOM. Pourquoi?

DANIEL, *à part*. Comment l'empêcher? (*Haut.*) Tu ne pourrais rencontrer Jeanne; elle vient de partir tout à l'heure, accompagnée de Berthol et de son fiancé. J'en suis sûr, moi... Je viens de leur faire mes adieux.

TOM. Où vont-ils?

DANIEL. A quelques lieues d'ici; car ils ne seront de retour que demain.

TOM. Quel fâcheux contre temps!... pauvre Marie! Je ne sais comment lui dire...

DANIEL. Il faut cependant bien le lui dire (*A part.*) Mon Dieu! je tremble...

TOM. Ils ne seront, dites-vous, de retour que demain?

DANIEL, *précipitamment*. Pas avant!

TOM, *l'observant*. Mais, qu'avez-vous, donc, Daniel?

DANIEL. Rien; c'est le récit de ce crime qui m'a vivement ému.

TOM. C'est bien affreux, n'est-ce pas?

DANIEL. Epouvantable!

TOM. Allons, il faut que je reconduise cette pauvre fille à l'hospice.

DANIEL. Oui, et demain elles pourront se voir... (*A part.*) Si Georges ou Jeanne venaient...

TOM. Maintenant qu'elle a l'espérance, Daniel, elle aura la patience et le courage.

DANIEL. Sans doute... (*A part.*) Il ne s'en ira pas.

TOM, *allant à la porte*. Il faudra bien qu'elle se résigne.

Il entre dans la chambre.

DANIEL. Enfin!... la victime de Berthol est vivante, elle est ici, chez Georges... Oh! il faut que sans retard j'aille instruire Berthol de tout ceci... (*Regardant par la fenêtre.*) Voyons... la maison près l'église... c'est bien cela... J'entends revenir Tom? Hâtons-nous...

Il sort en courant; Tom et Marie sortent de la chambre.

SCÈNE XII.

TOM, MARIE.

TOM. Ce n'est retardé que d'un jour.

MARIE. Mais ne pouvons-nous les atteindre?...

TOM. On n'a pas pu me dire où ils sont allés; mais demain...

MARIE. Demain? Attendre jusqu'à demain... rentrer dans cet hospice... sans avoir revu Jeanne... Oh! je vous en supplie, conduisez-moi chez elle, où je pourrai du moins toucher de la main ses vêtements oubliés... Vous me ferez asseoir, là, où elle est souvent assise, et je l'attendrai.

TOM. Et pendant ce temps nul secours des médecins.

MARIE. Vous avez raison... (*avec terreur*) car je crains d'avoir commis une imprudence.

TOM. Vous souffrez donc, maintenant?...

MARIE. Oui, comme hier...

TOM. Oh! venez, venez! que des soins empressés...

MARIE. Oui, partons... car ne jamais revoir Jeanne, ce serait trop affreux.

Ils sortent par la porte du fond à droite; l'Étranger entre par celle de droite *.

SCÈNE XIII.

L'ÉTRANGER, *seul*.

Personne!... Ce doit bien être ici; voyons, dans cette chambre peut-être. (*Il frappe.*) On ne répond pas... Je suis cependant bien chez Georges... Oui, je reconnais son arquebuse et sa gibecière... Asseyons-nous et attendons...

Il s'assied près de la table et y dépose son chapeau. Daniel entre tristement par le fond.

* Cette porte au fond à droite ne sert qu'à l'Étranger.

SCÈNE XIV.

L'ÉTRANGER, DANIEL

DANIEL. Je ne puis joindre Berthol. En vain j'ai frappé à la porte de Jeanne, et l'on m'a dit les avoir vus sortir. Où sont-ils?... (*Apercevant l'Etranger, qui est assis.*) Mais je ne suis pas seul ici.

L'ÉTRANGER, *l'apercevant*. Quelqu'un... (*Il se lève.*) Suis-je bien ici chez Georges?

DANIEL. Il y a tant de personnes qui portent ce nom!

L'ÉTRANGER. Celui que je cherche était, il y a trois mois, braconnier dans les environs d'Amsterdam.

DANIEL. Vous êtes chez lui, monsieur.

L'ÉTRANGER. Savez-vous où je pourrais le rencontrer?

DANIEL, *bas*. Commençons par mentir... (*Haut.*) Non, monsieur. Il ne sera de retour ici que demain.

L'ÉTRANGER. Alors, je reviendrai. (*Allant prendre son chapeau.*) Sa blessure est bien guérie?

DANIEL. Sa blessure?... Depuis deux mois déjà.

L'ÉTRANGER. Tant mieux!

DANIEL. Monsieur ne l'a pas vu depuis longtemps?

L'ÉTRANGER. Je ne suis de retour que depuis deux jours.

DANIEL. Monsieur avait suivi le prince Guillaume?

L'ÉTRANGER, *s'en allant*. Oui, monsieur.

DANIEL. Monsieur faisait-il partie de l'expédition?

L'ÉTRANGER. Non, monsieur.

DANIEL. Monsieur ne se battait pas?

L'ÉTRANGER. Si, monsieur. J'ai bien l'honde vous saluer.

DANIEL, *le reconduisant*. Je regrette, monsieur, de ne pouvoir vous être utile.

L'ÉTRANGER, *s'arrêtant sur la porte*. Oh! je voulais seulement savoir de Georges où est maintenant un jeune homme qui servait il y a quelques mois dans l'auberge des trois routes. Je reviendrai demain.....

DANIEL. Tom Willman, sans doute.

L'ÉTRANGER. Vous le connaissez?

DANIEL. J'étais l'aubergiste.

L'ÉTRANGER. Vous, monsieur?... (*Redescendant vivement la scène.*) Alors, peut-être pourriez-vous me donner les renseignements que je désire?

DANIEL. Peut-être, monsieur, et je vous écoute.

L'ÉTRANGER. Je suis à la recherche d'une jeune femme que j'ai vue, monsieur, dans votre auberge, le jour de la révolte d'Amsterdam, et je voulais savoir si vous, ou votre garçon, ou Georges, pourriez me mettre sur sa trace; c'était une orpheline d'Anvers.

DANIEL, *à part*. Encore!... (*Haut.*) Vous ne savez pas ses noms?

L'ÉTRANGER. Je crois qu'elle se nomme Jeanne-Marie.

DANIEL, *à part*. Que lui veut-il? (*Haut.*) Je ne puis, monsieur, vous donner aucun indice....

L'ÉTRANGER. C'est fâcheux...

DANIEL. Cependant... en réfléchissant...

L'ÉTRANGER, *avec chaleur*. Oh! cherchez bien, monsieur... cherchez.

DANIEL. C'est donc bien grave?

L'ÉTRANGER, *de même*. Qu'il vous suffise de savoir qu'un seul renseignement pourrait rendre un important service au prince Guillaume, qui vous en récompenserait.

DANIEL. Ah!... et quel service?

L'ÉTRANGER. Celle que je cherche, monsieur, est sa fille.

DANIEL. Sa fille!... (*A part.*) Qui peut lui avoir dit cela?... Laissons d'abord s'accomplir le mariage de Berthol.

L'ÉTRANGER. Eh bien! monsieur?

DANIEL. Eh bien! monsieur, ce que vous venez de me dire... me déroute entièrement.

L'ÉTRANGER, *vivement*. Je sais que celle qui était dans votre auberge avait retrouvé son père, mais elle pourrait indiquer sa compagne... Les démarches que j'ai faites hier m'ont appris que deux jeunes filles portant toutes deux les noms de Jeanne et de Marie, sont sorties ensemble de l'asile d'Anvers. L'une d'elles assurément pourrait indiquer l'autre, et vous voyez, monsieur, quel résultat pourrait avoir un renseignement.

DANIEL. La mémoire m'échappe... Je ne sais rien!

L'ÉTRANGER. Rien?

DANIEL. Absolument rien!

L'ÉTRANGER. Tant pis... (*S'en allant.*) Je vais questionner ailleurs.

DANIEL. Mais si elles portent les mêmes noms...

L'ÉTRANGER. Eh bien?

DANIEL. Il sera difficile de distinguer la fille du prince.

L'ÉTRANGER. Non, un signe doit particulièrement la désigner.

DANIEL. Et savez-vous lequel?

L'ÉTRANGER. Tenez!... (*Prenant une gazette dans sa poche et la donnant à lire à Daniel.*) En vous disant tout cela je ne vous fais aucune confidence, car voici une gazette imprimée aujourd'hui, et qui sera demain distribuée dans tous les états du prince; gardez-la, lisez-la, et si la mémoire vous vient en aide, faites-en votre profit.... Dans quelques jours je viendrai voir Georges.

DANIEL. Je l'en préviendrai... votre nom?

L'ÉTRANGER. Je n'en ai pas....

DANIEL. Ah!!...

L'ÉTRANGER. Monsieur, je vous salue.

Il s'incline et sort.

SCÈNE XV.

DANIEL, *seul.*

Singulier personnage!... il cherche Jeanne... Et cette gazette? Voyons ce qu'elle dit... (*Lisant.*) « Révélation faite au prince Guillaume » sur la probable existence de sa fille...... » (*Parlant.*) Un autre avait donc le secret et s'en est servi déjà... le prince sait que sa fille existe... et Berthol n'est pas encore l'époux de Jeanne... deux jours encore, et tout peut être perdu... que fait-il donc maintenant?... Ah! le voici!

SCÈNE XVI.

DANIEL, BERTHOL.

BERTHOL, *entrant fièrement.* Viens m'embrasser, Daniel.

DANIEL. J'ai bien autre chose à faire, Berthol! on a révélé au prince l'existence de Jeanne... il la cherche.

BERTHOL. Qui t'a dit cela?

DANIEL. Cette gazette, qui sera publiée demain.

BERTHOL. Tant pis! tu n'auras pas la récompense.

DANIEL. Ni toi, les palais de la comtesse.

BERTHOL. Pourquoi?

DANIEL. Si demain le prince découvre Jeanne?

BERTHOL. Eh bien!

DANIEL. Crois-tu qu'alors il te la donnera pour épouse?

BERTHOL. Je suis marié.

DANIEL. Marié!

BERTHOL. Heureusement, car si je les avais laissés s'engourdir un seul jour dans leur désespoir, ils n'auraient plus consenti; mais j'ai tant de fois répété qu'il fallait qu'un obstacle invincible vînt se mettre entre eux pour leur imposer des devoirs qui chasseraient leurs passions criminelles, que Georges m'approuvait avec terreur et résignation; l'église était près de la maison, l'or que tu m'as donné m'a servi; un chapelain s'est dévoué; nous avons entraîné Jeanne plutôt morte que vive, nos noms ont été écrits, le prêtre a promptement dit l'office matrimonial; et tandis que Georges pleurait et que Jeanne, encore paralysée, s'évanouissait, les liens les plus indissolubles viennent d'être consacrés, Daniel, comme dans un conte de fées, comme dans un rêve... Et maintenant que nous n'avons rien à redouter... lisons cette gazette, qui donne à la fois au prince régnant une fille et un gendre.

DANIEL. Tiens, Berthol...

BERTHOL, *lisant.* « Un mystérieux per- » sonnage, qui dit avoir attendu pour lui ra- » conter une grande histoire l'avénement » certain du prince, vient de lui adresser » une lettre... Le prince Guillaume, souve- » rain des états, s'empresse de la publier, es- » pérant qu'elle arrivera bientôt ainsi à la » connaissance de celle qui pourra venir » confirmer une vérité dont il appelle la » preuve avec espérance et ferveur... Prince, » j'affirme et je jure que vers la fin du mois de » janvier 1565, j'ai pu sauver des mains des » Espagnols, qui croient avoir anéanti toute » votre race, une fille nouvellement née de » vous et de Jeanne-Marie, comtesse de » Nassau, et que je l'ai le même jour dépo- » sée à Anvers dans l'asile des orphelines... » (*Parlant.*) C'est bien la même histoire. (*Il lit.*) « Dieu juste a dû vous la conserver, et » seulement quand vous aurez embrassé vo- » tre fille, celui qui vous écrit se nommera.» (*Parlant.*) Nous saurons bientôt son nom, Daniel... (*Lisant.*) « Pour se faire recon- » naître, elle a dû conserver comme une re- » lique une aumônière en velours noir... »

DANIEL. Que dis-tu?

BERTHOL. « Dans laquelle sont brodés les » deux noms qu'elle porte. » (*Ils se regardent tous les deux.*) Daniel!... qu'as-tu fait de l'aumônière?

DANIEL, *la sortant de sa poche en tremblant.* La voici, velours noir... et dedans... deux noms brodés... Jeanne et Marie.

BERTHOL. Mort et sang!...

DANIEL. Cette aumônière appartenait à celle que tu as guidée.

BERTHOL, *avec épouvante.* Daniel, j'ai tué la fille du prince!

DANIEL. Tu l'as donc tuée? tu m'avais dit...

BERTHOL. Je vous ai dit ce que j'ai voulu...

DANIEL. Rassure-toi, elle n'est pas morte.

BERTHOL. Elle est vivante!...

DANIEL. Je viens de la voir, elle vient de venir ici... pensant y trouver Jeanne.

BERTHOL. Fuyons, Daniel!

DANIEL. Oui... fuyons.

BERTHOL. Je serais perdu si je restais en Hollande.

DANIEL. Oui, nous serions perdus.

BERTHOL. Elle pourrait m'y apercevoir un jour, et me reconnaître pour son assassin.

DANIEL. C'est impossible, elle est aveugle.

BERTHOL. Aveugle!

DANIEL. Sa chute ne l'a pas tuée... elle l'a privée de la vue. Mais c'est égal, allons nous-en.

BERTHOL. Aveugle! restons... Et réponds-moi... qui l'a conduite ici?

DANIEL. Tom, mon ancien garçon d'auberge.

BERTHOL. Où est-elle maintenant?

DANIEL. A l'hospice Saint-Bruno, où elle a été recueillie.

BERTHOL. Elle ne sait rien?...

DANIEL. Rien!...

BERTHOL. Daniel, je veux lutter encore.

DANIEL. Qu'espères-tu?

BERTHOL. Tout, et rien... mais ce hasard qui l'a fait vivre aveugle m'étonne et me ranime; je pars.

DANIEL. Où vas-tu?

BERTHOL. A l'hospice.

DANIEL. Et que feras-tu?

BERTHOL. Je ne sais... je veux la voir, l'entendre... et alors, l'imagination, l'audace et la présence d'esprit me serviront peut-être... Adieu.

DANIEL. Et ta femme?

BERTHOL. Quelle femme?

DANIEL. Parbleu!... Jeanne!

BERTHOL. Ah! c'est vrai, je suis marié... tu la recevras... tu justifieras mon absence...

DANIEL. Comment?

BERTHOL. Je n'en sais rien... combine, trouve, invente.

Il monte la scène.

DANIEL, *l'arrêtant par le bras*. Invente... invente... je n'ai pas d'imagination...

BERTHOL, *le repoussant*. Cherches-en.

DANIEL, *se cramponnant*. Je n'en trouve pas.

BERTHOL, *le poussant avec colère*. Vous m'ennuyez!...

Il sort en courant.

SCÈNE XVII.

DANIEL, *seul.*

O mon Dieu! qu'est-ce que tout cela va devenir?... je vais commencer par m'enfermer... (*Il ferme toutes les portes.*) J'ai peur... j'ai les jambes brisées, la tête rompue..... J'ai froid, je brûle..... mes idées se heurtent, se croisent, je vois devant moi la fortune qui s'en va, la potence qui vient... Et dire que sans Berthol je serais paisible rentier dans le pays des orangers ou sur les bords du Guadalquivir! (*Il s'assied. On frappe. Se levant en sursaut.*) Voici Georges et Jeanne... déjà... Je veux bien être brûlé vif... si je sais ce que je vais leur dire... (*On frappe de nouveau.*) Oh! Daniel, mon patron, viens à mon secours... En allant bien lentement leur ouvrir, peut-être bien qu'en chemin je trouverai de l'imagination.

Pendant qu'il monte lentement à la porte, en arrondissant la scène, le rideau tombe.

ACTE TROISIEME.

Une salle de l'hospice Saint-Bruno. Porte au fond. Porte latérale à droite et à gauche; au premier plan à droite, un prie-Dieu. Au lever du rideau, Georges et Tom entrent en scène par le fond: ils sont conduits par l'Econome de l'hospice.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOM, GEORGES, UN ECONOME DE L'HOSPICE SAINT-BRUNO.

TOM. Monsieur l'économe, c'est ici que nous allons attendre.

L'ÉCONOME. Oui, et je vais prévenir demoiselle Marie... Lui dirai-je que vous venez de la part de maître René?

TOM. Maître René... quel est cet homme?

L'ÉCONOME. Un bourgeois d'Amsterdam qui, touché de la fâcheuse condition de la pauvre blessée, a promis de lui assurer à jamais une existence heureuse.

TOM. Pourquoi nous avez-vous crus ses messagers?...

L'ÉCONOME. Je l'espérais, parce que depuis deux jours il n'est pas venu ici, et j'aurais été heureux de pouvoir lui faire dire que, depuis ce temps, demoiselle Marie a complétement et miraculeusement retrouvé la vue

TOM. Et cela grâce à vos bons soins, qu'animaient l'intérêt que vous nous portez...

L'ÉCONOME. Et que méritent si bien les malheurs et la résignation de la jeune fille qui a eu besoin de nos secours.

TOM. Soyez donc assez bon pour dire à Marie que l'officier Tom Wilmann est de retour et qu'il désire la voir.

L'ÉCONOME. Je me rends auprès d'elle.

Il sort.

SCÈNE II.

GEORGES, TOM.

GEORGES. Je vais donc la revoir cette jeune fille qui était la compagne de ma sœur, et je dois te l'avouer, Tom, j'éprouve je ne sais quel triste bonheur à me rapprocher d'elle,

qui a eu la même enfance et la même jeunesse que Jeanne. Mais je tremble que, plus tard, maître Berthol n'apprenne, par Marie, que je n'ai pas quitté la Hollande, comme je lui ai juré de le faire.

TOM. Nous ne dirons pas à Marie que Jeanne a un frère, et que tu es ce frère... D'ailleurs maître Berthol a bien pris le soin de te séparer de Jeanne; puisqu'ils ont disparu tous deux depuis le jour de leur mariage.

GEORGES. N'importe, il m'a fait jurer, ce jour-là, que je partirais.

TOM. Et si tu n'as pas tenu ton serment, c'est moi qui ai dû t'en empêcher, moi qui n'ai pas voulu te laisser quitter la Hollande, où tu peux seulement trouver peut-être un jour la réhabilitation de ton père... Mais voici Marie... Vois donc, Georges, comme elle ressemble à Jeanne.

GEORGES. Oui, l'on dirait que Dieu, qui leur a donné jusqu'à ce jour le même sort, se soit complu à leur donner aussi presque le même visage.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIE, *puis* L'ÉCONOME.

MARIE, *entrant*. Tom!.... c'est vous.... (*Allant à lui.*) Vous m'apportez, n'est-ce pas, des nouvelles de Jeanne?...

TOM. Non, Marie; son mariage semble nous l'avoir ravie... et j'accours pour savoir si vous avez besoin de mon dévouement, si vous avez quelque chagrin ou quelque bon espoir à me confier; et comme les obligations de mon état peuvent m'éloigner de nouveau, j'ai prié Georges, un ami sûr, que voici (*Georges salue Marie*), de m'accompagner, afin qu'il pût, au besoin, me remplacer auprès de vous.

MARIE, *l'observant*. Georges!...

GEORGES. Oh! vous ne me reconnaissez pas sans doute, moi qui ne vous ai aperçue qu'une fois... à l'auberge des trois routes...

MARIE, *en passant près de Georges*. Si... je me souviens... merci... je n'ai que d'heureuses choses à vous dire; depuis votre départ, un homme charitable est venu bien souvent me consoler et m'armer de courage.

TOM. L'économe qui nous a reçus nous a dit qu'il avait promis de se charger de votre avenir.

MARIE. Oui, sa bonté consolatrice offrait à l'aveugle ses secours et son appui protecteur, car il n'osait prévoir que la grâce divine me guérirait de toutes mes terreurs en me rendant la vue.

TOM. Et c'est là l'heureuse nouvelle que m'annonçait votre lettre.

MARIE. Quelle lettre?

TOM. La lettre que vous m'avez écrite.

MARIE. Je ne vous ai pas écrit.

TOM. Vous n'avez pas, il y a trois jours, remis une lettre pour Tom l'officier à un des soldats qui m'avait accompagné ici?

MARIE. Non, Tom!

GEORGES. Singulier mystère!...

TOM. Hier, un soldat de la compagnie que je commandais ici, me voyant de retour, vint à moi et me dit : Je vous croyais encore sur la frontière, mon officier; si bien que je vous y ai dirigé une lettre qui m'avait été remise pour vous... — Et par qui?... lui demandai-je?... — Par cette orpheline d'Anvers, qui était aveugle à l'hospice Saint-Bruno. — Et quand t'a-t-elle remis cette lettre? — Il y a deux jours? — Où donc? — Près d'une des portes de la ville... — Elle a donc retrouvé la vue?... — Apparemment, me dit-il? — Et tu ne l'as pas questionnée? — Non, me répondit le soldat; à peine avais-je pris de ses mains la lettre, qu'elle m'a donnée en tremblant, qu'elle s'est éloignée comme si elle craignait d'avoir été aperçue.

MARIE. Je n'ai pas quitté l'hospice, je ne vous ai pas écrit.

TOM. Et moi, Marie, je n'ai pas eu la patience d'attendre le retour de cette lettre, qui, peut-être maintenant, arrive à mon adresse; j'ai prié Georges, mon ami, de me suivre aussitôt...

MARIE. Tom!... ce n'est pas la première fois qu'une semblable confusion se rencontre, et cette orpheline qui vous a écrit, celle que l'on a prise pour moi..... ne peut être que Jeanne....

GEORGES *et* TOM. Jeanne!.....

L'ÉCONOME, *entrant*. Officier Tom Wilmann, un soldat de votre compagnie apporte cette lettre qui vient d'arriver pour vous à la caserne du palais.

TOM, *montant la scène vers lui*. Oh! cette lettre m'inquiétait vivement.

L'ÉCONOME. C'est ce que supposait le soldat qui vient de me la remettre.

TOM. Oh! merci à vous... merci à lui... (*L'Econome se retire. Tom, donnant la lettre à Marie.*) Voyez, Marie!

MARIE, *prenant la lettre. Avec joie*. Je le savais bien, c'est l'écriture de Jeanne.....

GEORGES. De Jeanne! mais voyez donc ce qu'elle dit...

MARIE, *lisant, après avoir vivement ouvert la lettre*. « Ami de Georges, Berthol n'a » pas fait de moi son épouse, mais... (*elle » s'arrête... continuant*) mais sa victime; » je souffre, sans secours, l'opprobre et la » misère..... »

TOM. Infamie!

GEORGES. L'opprobre et la misère...

MARIE, *continuant la lecture.* « A chaque » heure, ma vie est en danger... J'ai pu vous » écrire ces mots... Dieu les conduise près de » vous et vous amène à mon secours; je vis » cachée dans la seule petite maison isolée de » la forêt des Ormes... »

TOM, *vivement.* Cette maison, je la connais... c'est une misérable masure qui appartient à Jean le journalier.

GEORGES. Il faut y courir.

MARIE, *les arrêtant.* Attendez! la lettre n'est pas finie.

TOM. Que dit-elle encore?

MARIE, *lisant.* « Ne venez qu'à la fin du » jour; c'est seulement alors que, seule, je » dois et je désire vous voir... JEANNE! » Pauvre Jeanne!

GEORGES. Oh! nous ne pouvons attendre!

TOM. Puisqu'elle nous le commande, Georges, nous attendrons le soir pour frapper à sa demeure; mais il faut que nous courions sur l'heure à la forêt, que nous allions chez Jean le journalier...

GEORGES. Oui, Tom, il faut que nous apprenions, en questionnant, ce que Jeanne nous cacherait peut-être, si nous la trouvions en présence de Berthol... O l'infâme!... il lui a donc menti... il nous a donc menti à tous deux!... et Jeanne, sans défenseurs, est la victime d'un traître qui la menace, l'insulte et la torture.

TOM. Mais Dieu permet que nous puissions la défendre, Georges!

GEORGES. Oui, Tom, oui... demain, Marie, vous saurez comment nous aurons protégé Jeanne.

MARIE. Oh! demain, sans retard.

GEORGES. Nous le jurons... à demain... Viens, Tom, à son aide, à son aide...

Ils sortent en courant par le fond.

SCÈNE IV.

MARIE, *seule.*

Pauvre jeune homme! Et Jeanne est devenue l'épouse d'un autre qu'elle hait..... Il y a, dans tout ceci, un terrible malheur dont je ne puis deviner la cause. Mais, mon Dieu! tu viendras à leur secours, toi qui as toujours un regard pour la créature qui souffre; ta bonté vient de mettre un terme à ma torture, et je veux maintenant m'agenouiller pour te prier, mon Dieu, de diriger sur Jeanne ta grâce et tes bienfaits.

Elle s'agenouille près d'un prie-Dieu au premier plan à droite. Berthol paraît au fond.

SCÈNE V.

BERTHOL, MARIE.

BERTHOL, *s'arrêtant au fond, à part.* On entre ici comme à la place d'armes... Je n'ai rencontré personne pour me faire annoncer à Marie..... (*L'apercevant agenouillée.*) La voici..... tant mieux..... nous serons seuls. (*A Marie, après s'être approché d'elle.*) Si c'est un ami que vous demandez à Dieu, il exauce sans doute votre prière en m'envoyant près de vous.

MARIE, *se levant sans le regarder.* Maître René!

BERTHOL. Maître René, qui vous a laissé deux jours sans consolateur, sans guide; mais il est près de vous.

MARIE, *à part.* Il me croit encore aveugle.

BERTHOL. Asseyez-vous!...

Elle s'assied. Il va prendre un autre siége de l'autre côté du théâtre, à gauche.

MARIE, *à part.* Je suis curieuse de savoir s'il a l'air charitable; oh! oui, sans doute... (*Elle le regarde.*) Grand Dieu! (*A part.*) Mon assassin!... oh! laissons-lui son erreur.

BERTHOL, *s'asseyant auprès d'elle.* Voyons, Marie, si les traces de ce chagrin sombre et bien légitime autrefois achèvent de s'effacer! (*Il la considère.*) Non, votre front est plus pâle que de coutume..... (*Lui prenant la main.*) Votre main plus tremblante.

MARIE. Oui, je souffre davantage.

BERTHOL. Quelle nouvelle terreur vient donc vous accabler?

MARIE. Hélas! j'espérais que le soleil se lèverait bientôt pour moi, j'entrevoyais comme une lueur passagère qui m'apportait l'espérance.

BERTHOL. Et maintenant?

MARIE. Autour de moi tout est redevenu sombre et ténébreux.

BERTHOL. Sans doute, Marie, cette privation de la vue est un grand malheur, mais heureusement la Providence a bien voulu que je vous rencontrasse sur mon chemin. Ecoutez-moi, Marie, et vous saurez quel peut être et quel sera mon dévouement pour vous. A cinquante ans, moi, j'ai traversé tous les dangers humains sans en devenir victime. Marin, Dieu m'a sauvé dans les tempêtes; soldat, il m'a préservé dans les batailles; perdu dans les déserts, il m'a montré le chemin du salut. Aujourd'hui que les fatigues m'ont vieilli peut-être encore plus que les années, et que je suis assez riche, je renonce aux combats, aux voyages, et pour être agréable au Seigneur, qui ne m'a jamais abandonné, je cherchais une infortune à secourir, quand je vous ai vue, pauvre fille ou-

ils en usent et ne me payent pas... (*Regardant autour de lui.*) Quelle misère !...

L'ÉTRANGER, *au fond, à la porte entr'ouverte.* Pardon, camarade; pouvez-vous m'enseigner dans les environs une petite maison isolée qu'habite depuis peu de temps encore un nommé Réné Berthol?

JEAN. Vous êtes chez lui !

L'ÉTRANGER, *entrant, et examinant la chambre.* C'est impossible!

JEAN. Est-ce que vous lui apportez de l'argent?

L'ÉTRANGER. Pourquoi ?

JEAN. Parce que c'est moi qui lui ai loué cette petite habitation, qui m'appartient... et depuis quinze jours déjà je n'en ai pas encore pu tirer un denier.

L'ÉTRANGER. Il est donc bien pauvre !

JEAN, *désignant l'intérieur.* Voyez et jugez !

L'ÉTRANGER. Oui... il n'y a pas de luxe.. (*A Jean.*) Il est marié depuis peu de temps, n'est-ce pas?

JEAN. Avec une pauvre jeune femme qui se désole pendant qu'il gronde.

L'ÉTRANGER. N'était-elle pas orpheline d'Anvers?

JEAN. Oui, car elle en porte encore les habits.

L'ÉTRANGER. Et quel est son nom de jeune fille?

JEAN. Je l'ai toujours appelée dame Berthol; mais je crois... je me souviens l'avoir entendu nommer Jeanne.

L'ÉTRANGER, *à part.* C'est bien cela... (*Haut.*) Savez-vous où est allée dame Berthol?

JEAN. Elle ne peut être allée qu'au village voisin.

L'ÉTRANGER, *à part.* Si je pouvais seulement l'entrevoir. (*Haut.*) Pouvez-vous m'enseigner la route du village?

JEAN, *ouvrant la porte à droite, et désignant la route.* Facilement. Tenez !.... la voici : sitôt que vous aurez traversé la forêt, vous entrerez dans le village.

L'ÉTRANGER. C'est bien.... et sois tranquille, tes locataires te payeront plus tard, je te l'affirme !

JEAN. Si vous me le dites, je le croirai... j'ai confiance en vous.

L'ÉTRANGER. Tu ne me connais pas?

JEAN. Je vous ai déjà vu, il y a trois mois, non loin d'ici, à l'auberge des Trois Routes.

L'ÉTRANGER. Est-ce que tu étais un de de ceux que j'ai conduits au feu ?

JEAN. Oui, mon capitaine.

L'ÉTRANGER. Et t'en es-tu repenti ?

JEAN. Vive Guillaume!

L'ÉTRANGER, *lui frappant sur l'épaule.* A la bonne heure !

JEAN. Et que Dieu lui fasse trouver sa fille qu'il cherche.

L'ÉTRANGER. Il la trouvera.

JEAN. Elle serait trouvée déjà si celui qui a écrit au prince avait dit les noms de cette fille...

L'ÉTRANGER. Oui; mais peut-être celui-là a-t-il voulu éviter qu'elle se reconnût d'abord elle même. Car son nom divulgué loin de l'abri paternel permettrait peut-être aux ennemis du prince de la chercher aussi pour s'en emparer et s'en faire un otage.

JEAN. C'est juste ! Ah ! l'on n'est pas princesse à bon marché.

L'ÉTRANGER. Quelquefois la puissance coûte fort cher... (*Désignant la route*) C'est là mon chemin, n'est-ce pas?

JEAN. Toujours tout droit.

L'ÉTRANGER. Merci !...

Il traverse la route et sort au premier plan.

SCÈNE II.

JEAN, *puis* JEANNE, *puis* L'ÉTRANGER.

JEAN, *rentrant dans la maison.* Oui, c'est bien là mon ancien capitaine... Mais qu'est-ce que c'est que mon ancien capitaine ? Il ne porte pas l'habit militaire. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est brave... Voyons un peu... Il m'a assuré que je serais payé plus tard... Je n'ai plus rien à faire ici, je vais m'en aller.

Pendant qu'il ramasse un outil, Jeanne paraît sur le chemin, et derrière elle l'étranger.

L'ÉTRANGER, *la voyant entrer dans la maison.* Oui, c'est bien elle...

JEAN, *voyant Jeanne.* Salut, dame Berthol !

JEANNE. Vous êtes ici, Jean?

L'ÉTRANGER, *sur le chemin.* Maintenant, allons nous approcher du prince...

Il reprend la route et sort.

JEANNE, *à Jean.* Vous venez pour avoir de l'argent ?

JEAN. Non, dame Berthol ; je puis attendre encore ; je venais... Vous savez que de la route on entend tout ce qui se dit ici, et comme il y a quelques jours, à la nuit, j'avais entendu que votre mari grondait bien fort...

JEANNE. Oui, maître Berthol était en colère...

JEAN. Je venais pour voir si ça ne vous avait pas rendue malade...

JEANNE. Non.

JEAN. Cependant vous êtes bien pâle.

JEANNE. C'est la fatigue seulement.

JEAN. Je vas vous laisser reposer, dame Berthol... bon courage.

JEANNE. Merci, Jean !

JEAN, *à part.* Pauvre femme!...

Il sort et descend la route.

SCÈNE III.

JEANNE, *puis* BERTHOL.

JEANNE, *seule. Elle ôte son manteau et s'assied.* O mon Dieu ! quelle tristesse s'empare de moi quand je me retrouve dans cette misérable demeure!... Il me semble que c'est une prison dans laquelle maître Berthol vient quelquefois m'épouvanter, en attendant qu'il m'y lise un jour ma sentence...

BERTHOL, *qui est entré par le fond.* Jeanne, vous ne m'avez donc pas vu?... Tenez, débarrassez-moi... (*Il lui jette son manteau, Jeanne fait un mouvement, va le poser sur un siége au fond.*) Daniel n'est pas encore venu ?

JEANNE. Pas encore!

BERTHOL, *s'asseyant à gauche, et à part.* Il tarde bien!

JEANNE, *après un silence.* Avez-vous été heureux dans vos nouvelles démarches?

BERTHOL. Non !

JEANNE. Cet homme qui vous a ravi votre fortune, vous n'avez pu l'atteindre?

BERTHOL. Pas encore!

JEANNE. Hier, ne vous voyant pas revenir, j'étais tentée d'aller vous joindre à Amsterdam.

BERTHOL. Et pourquoi?

JEANNE. Pour vous aider dans vos démarches.

BERTHOL. Vous ne pourriez rien; les affaires de Berthol sont à lui seul.

JEANNE. Le mariage ne m'a-t-il pas fait dame Berthol?

BERTHOL. Oui; votre frère épouvanté vint un jour, me confiant vos coupables amours, me prier de vous garantir, sinon du crime, au moins du danger... Je l'ai fait par humanité seulement, car vous le savez, je n'ai jamais réclamé les droits de l'époux.... Je vous ai donné mon nom en vous promettant protection, et vous m'avez juré obéissance; que quelqu'un vous outrage, je saurai vous défendre ; donc je vous protége... obéissez, et que tout soit dit.

JEANNE, *à part.* Georges!... tu n'avais pas prévu...

BERTHOL. Et dites-moi, qu'avez-vous fait depuis ces deux jours?

JEANNE. Hier j'ai attendu... cette nuit j'ai veillé, et ce matin je suis allée jusqu'à l'angle qui joint les deux routes.

BERTHOL. Vous êtes sortie..... je vous l'avais défendu... (*Se levant.*) Qui avez-vous rencontré?

JEANNE. Les passants sur le chemin.

BERTHOL, *allant à elle.* Mais on vous a parlé; qu'avez-vous appris?... que vous a-t-on dit?

JEANNE. Personne ne m'a parlé.

BERTHOL. Vous mentez !

JEANNE, *avec fierté.* Je n'ai jamais menti.

BERTHOL. Et qu'alliez-vous faire dehors?

JEANNE. J'espérais vous rencontrer, et vous dire qu'aujourd'hui, jour des Morts, je voulais aller à l'église du village y prier pour Marie.

BERTHOL. Et vous y êtes allée?

JEANNE. Pas encore!

BERTHOL. Les morts n'ont pas besoin de prières.

JEANNE. C'est vrai, car ils sont les heureux!

BERTHOL. Vous enviez leur bonheur!

JEANNE. A chaque instant du jour.

BERTHOL. Alors pourquoi vivez-vous ?

JEANNE. Parce que le suicide serait un crime... Mais pourquoi souhaitez-vous que je me tue ? ne pouvons-nous courir à Amsterdam, interroger, consulter, et annuler un mariage qui vous rendrait libre?

BERTHOL. Je ne désire pas annuler mon mariage... publiquement surtout.

JEANNE. Eh bien, laissez-moi partir... Je vais fuir à l'instant, quitter les Flandres... vous laisser seul, et vous me direz morte au monde.

BERTHOL. Ne le tentez pas... je vous suivrais...

JEANNE. Mais pourquoi donc?...

BERTHOL. Parceque... parceque vous portez mon nom ; et je ne puis le confier aux hasards d'une vie aventureuse.

JEANNE. Je le garderais pur.

BERTHOL. Et je veux le garder moi-même.

JEANNE. Mais cependant je suis un obstacle à vos projets.

BERTHOL. Je n'ai pas de projets !

JEANNE. Vous en avez !

BERTHOL. Ah !

JEANNE. Je le sais!

BERTHOL. Qui vous l'a dit?

JEANNE. Lorsqu'une nuit vous causiez avec Daniel, je vous ai entendu lui dire comme il partait : Si Jeanne était morte, j'aurais meilleur espoir.

BERTHOL, *à part.* Elle écoutait... (*Haut.*) Vous avez mal entendu... on se trompe... Jeanne, quand au lieu de dormir on espionne la nuit.

JEANNE. Ce n'était ni l'espionnage ni la curiosité qui m'empêchait de dormir.

BERTHOL. Et quoi donc?

JEANNE. La souffrance... Mais je ne veux sonder ni deviner vos projets...; je vous demande ma liberté; voilà tout.

BERTHOL. Vous ne pouvez l'avoir...

JEANNE. Mais qu'espérez-vous?... que voulez-vous?

BERTHOL. Vous avez signé que vous m'apparteniez, et vous ne me quitterez pas!

JEANNE. Vous voulez donc que, mourante de douleur et de faim, je me traîne agonisante à vos pieds... Oh! vous êtes un homme sombre, qui méditez un crime.

BERTHOL. Vous osez m'outrager.

JEANNE, *fièrement.* Vous osez bien m'assassiner lentement, vous!

BERTHOL. Vous êtes insensée.

JEANNE. L'insensé est celui qui, marchant vers le mal, oublie que Dieu le voit.

BERTHOL. Encore...

JEANNE. Et que le châtiment l'attend muet et caché.

BERTHOL, *s'efforçant.* Je ris de vos insultes.

JEANNE. Mais... vous riez en tremblant.

BERTHOL, *se levant.* Misérable enfant!...

JEANNE. Dites plutôt victime.

BERTHOL. Oh! ma patience..... ma patience...

JEANNE. Victime qui sera vengée, car les hommes ont des lois... dont les coupables ont peur.

BERTHOL, *furieux, levant la main sur elle.* Vous tairez-vous enfin?...

JEANNE, *calme.* Frappez!... qui vous retient?... tuez-moi... mais tuez-moi donc, car je ne puis vivre ainsi humiliée, menacée, maudite et battue... (*Pleurant.*) Et vous m'avez meurtrie dans vos injustes colères... (*Tombant assise avec déchirement.*) Et que vous ai-je fait, moi, mon Dieu?...

BERTHOL, *à part.* Et Daniel qui ne vient pas!

JEANNE. Mais peut-être qu'enfin je perdrai la raison et je me tuerai sans crime... Dieu pardonne à sa créature quand elle devient folle.

DANIEL, *paraissant au fond.* Me voici!

BERTHOL. Enfin!.....

DANIEL. Tu devais t'impatienter.

BERTHOL, *après un signe d'intelligence avec Daniel.* Oui, tu viens bien tard... et si tu étais arrivé plus tôt, tu aurais été témoin du désespoir insensé de madame!

DANIEL, *s'approchant de Jeanne.* Encore des larmes!

BERTHOL, *allant s'asseoir près de la table.* Oui, on prend les préoccupations que me cause notre position si misérable aujourd'hui pour une méditation criminelle.

JEANNE. Aucun tourment secret ne peut vous conseiller de me défendre la prière pour ma compagne perdue.

DANIEL. Eh bien! voyons... laisse-la aller, Berthol... Toujours des pleurs... des chagrins... ne la retiens pas, mon Dieu... peut-être que la sainte chapelle rendra le calme à son âme...

BERTHOL. Eh bien! qu'elle y aille.

DANIEL, *à Jeanne.* Il consent...

JEANE, *à Daniel.* Merci... (*A Berthol.*) Vous faites une bonne action, monsieur.....

Elle se lève et prend son manteau.

BERTHOL. Allez donc, madame, et croyez-moi, les vivants ont plus besoin de prières que les morts.

JEANNE. Je prierai pour tous!

Elle sort par la droite et descend la route.

SCÈNE IV.

BERTHOL, DANIEL.

BERTHOL. Ferme la porte... (*Daniel la ferme.*) J'ai de grandes nouvelles... Et toi, qu'as-tu fait... as-tu de l'or?... Il m'en faut, Daniel...

DANIEL. Comme je te l'avais promis, je viens de vendre mon fonds de marchand d'armes, ma boutique et mon enseigne.

BERTHOL. Pour quelle somme?

DANIEL. Trente ducats!... (*Lui donnant une bourse.*) Tiens!

BERTHOL, *pesant la bourse.* C'est pour moi... tu as gardé ta part?

DANIEL. Oui, oui!

BERTHOL. Que diable en as-tu donc fait?

DANIEL. Je l'ai là dans mon sac. Pourquoi?

BERTHOL. Pour rien... Enfin tu as ta part. (*Daniel, inquiet, change sa besace de côté.*) Demain, Daniel, il me faut, dans un quartier retiré d'Amsterdam, une petite maison d'une modeste apparence, et toi pour valet à mes ordres.

DANIEL. Valet!

BERTHOL. Oui, demain, je vais chercher Marie et la conduis chez moi.

DANIEL. Elle a donc consenti?

BERTHOL. Et en continuant le rôle que j'ai joué près d'elle, avant huit jours j'en saurai faire ma légitime épouse.

DANIEL. Et Jeanne?

BERTHOL. Qu'en penses-tu, Daniel?

DANIEL. Ne pourras-tu l'éloigner, la perdre dans le monde?

BERTHOL. Je le voulais d'abord... Mais j'ai sagement pensé que Jeanne et Marie se chercheront sans cesse, et que, pour que je puisse épouser Marie sans terreur, il faudrait...

DANIEL. Que Jeanne n'eût jamais vécu... ou que...

BERTHOL. Ou qu'elle cessât de vivre... Mais elle a de la religion.

DANIEL. Tu peux attendre quelques jours encore.

BERTHOL. Attendre quelques jours, pendant lesquels un hasard peut instruire Jeanne ou Marie; attendre un jour, quand Marie trompée aujourd'hui peut apprendre demain mon crime et sa naissance... Non, l'heure est venue, Daniel... Après trois mois de luttes, de déceptions... et presque d'agonie, je n'ai qu'un jour pour choisir entre la fortune éclatante ou la pâle misère...

Il reste pensif.

DANIEL. Et que feras-tu?

BERTHOL. Et que ferais-tu, toi, Daniel?

DANIEL. Moi... j'ai si peu d'imagination... Mais toi, Berthol...

BERTHOL. Moi... j'ai bien envie que nous acceptions la misère.

DANIEL. Quand tu as tant fait pour arriver à la fortune!

BERTHOL. Oh! oui, j'ai fait bien des efforts... et je viens de marcher deux jours pour me procurer ceci... (*il lui montre une fiole*) dont j'ai vu les effets certains, quand autrefois je servais d'Albe l'empoisonneur.

DANIEL. Du poison!...

Un silence.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARIE, *paraissant sur la route.*

MARIE. Enfin, voici la maison; comme le cœur me bat!...

Elle va vers la maison.

DANIEL. Ce poison, Berthol, nous porterait malheur...

BERTHOL. Mieux vaut la pauvreté, n'est-ce pas?

Daniel ne répond pas.

MARIE, *près de la porte.* On parle dans la maison; si je pouvais entendre la voix de Jeanne!

Elle écoute.

DANIEL, *d'un ton mécontent.* La pauvreté!

BERTHOL. Et dire, Daniel, qu'il nous suffirait de sortir en laissant sur cette table du pain, un verre de bière empoisonné, pour que Jeanne se donnât la mort elle-même à son retour... et que tout notre avenir se dessinât devant nous opulent et radieux!

MARIE, *à part.* Que disent-ils?... Oh! j'ai mal entendu sans doute...

Elle écoute avec terreur.

DANIEL. Le crime, Berthol, est toujours suivi d'un remords.... Et le poison peut trahir...

BERTHOL. Oh! les effets de celui-ci sont rapides et sûrs.

MARIE, *résolue.* Entrons!...

Elle frappe.

BERTHOL. Qui peut venir... regarde!

DANIEL, *à Berthol, à demi-voix, après avoir regardé par les fentes de la porte.* C'est Jeanne!

BERTHOL. Elle revient déjà?

MARIE, *en dehors.* On n'ouvre pas!

BERTHOL. Ouvre... qu'elle ne soupçonne rien... (*A part, en se levant.*) Pourquoi sitôt de retour...

DANIEL, *qui a ouvert.* Déjà revenue, Jeanne?

Il lui donne la main.

MARIE, *entrant, conduite par Daniel.* Ce n'est pas Jeanne!... c'est Marie, sa compagne.

DANIEL, *épouvanté.* Vois donc, Berthol!

BERTHOL, *qui s'est approché.* L'aveugle!

MARIE. Encore lui!...

Elle reste atterrée. Moment de silence.

BERTHOL, *à part.* Est-ce moi qu'elle vient trouver?

MARIE, *à part.* Si je ne sais mentir... je suis morte!

BERTHOL. Entrez, jeune fille, et venez vous asseoir.

MARIE. Il faudrait me guider, Dieu m'a repris la vue.

BERTHOL, *avec intérêt.* Pauvre enfant! appuyez-vous sur mon bras.

MARIE. Où êtes-vous?

BERTHOL. Ici! (*A part, la faisant asseoir sur le siége à droite.*) Reconnaîtra-t-elle ma voix? (*Haut.*) Et comment avez-vous pu venir seule jusqu'ici?

Daniel, inquiet, est passé de l'autre côté de Marie, qui est assise entre eux deux.

MARIE, *assise.* J'ai quitté mon guide à la porte de la maison.

BERTHOL, *inquiet.* Qui donc vous guidait?

MARIE. Un... paysan... qui se nomme Jean, et qui m'a dit être propriétaire de cette maison, que Jeanne habite.

BERTHOL. Vous connaissez donc cet homme?

MARIE. Non... hier... il est venu par hasard à l'hospice Saint-Bruno... ma ressemblance avec Jeanne l'a conduit à me parler d'elle, je l'ai supplié de m'accompagner aussitôt, et je venais de le remercier quand je frappais à cette porte.

BERTHOL, *à part.* Fâcheuse rencontre! (*Haut.*) Vous avez fait, mon enfant, un chemin malheureusement inutile aujourd'hui; jusqu'à demain, Jeanne est éloignée d'ici... Mais si vous vouliez vous hâter de retourner à Amsterdam, on peut sans doute rappeler ce guide, vous pourriez encore y joindre Jeanne avant la nuit.

MARIE, *à part.* Il veut m'éloigner.... (*Haut.*) Je ne pourrais entreprendre le che-

min, il faut que je sois bientôt rentrée à l'hospice Saint-Bruno.

BERTHOL. Et nous pouvons, mon enfant, vous y reconduire à présent.

MARIE. Un peu de repos d'abord, je suis fatiguée de la route.

BERTHOL, *lui prenant la main.* Vous vous appuierez sur nous... et nous vous soutiendrons... Venez.

MARIE. C'est étrange... plus je vous écoute, et plus je suis étonnée.

BERTHOL, *lui quittant la main.* Pourquoi ?

MARIE. Parce que votre voix ressemble à celle d'un homme...

BERTHOL. Que vous connaissez ?

MARIE. Oui !

BERTHOL. Bien des voix sont pareilles dans le monde, et la mienne vous apporte-t-elle le fâcheux souvenir d'un ennemi ?

MARIE. Non, d'un ami... d'un homme généreux qui seul, sans famille, consent à m'adopter et à donner à l'aveugle sa maison pour asile, pour refuge.

BERTHOL, *souriant.* Ce n'est pas moi, l'homme sans famille, je suis marié à Jeanne. (*Jeu muet entre Berthol et Daniel.*) Et votre entrée chez cet homme généreux doit-elle bientôt s'accomplir ?

MARIE. Mais demain... je pense.

BERTHOL, *fait un signe à Daniel, qui vient à sa droite. Bas à Daniel.* Vite, la bière et le pain.

Il lui donne le flacon de poison. Daniel va prendre le pain, le verre et le pot de bière et pose le tout sur la table. Il va pour verser le poison dans un verre qu'il vient de remplir, et comme il hésite, Berthol lui arrache le flacon et verse le poison.

MARIE, *qui les a examinés, à part.* Du poison !...

BERTHOL, *jetant la fiole vide dans l'âtre, à Marie.* Demain, jeune fille, je vous conduirai Jeanne, demain vous la verrez; partons maintenant... Cette certitude vous donnera du courage... Viens avec nous, Daniel.

MARIE, *à part.* Je ne sortirai pas.

BERTHOL. Venez, la nuit s'approche déjà.

MARIE. Qu'importe la nuit pour celle qui ne voit pas le jour ?

BERTHOL, *insistant.* Plus tard, mon enfant, nous ne pourrions vous conduire... Donnez-moi votre main?... (*Il lui prend la main.*) Mais qu'avez-vous ?... comme vous tremblez !

MARIE. Non !

BERTHOL. Vous êtes bien pâle ?

MARIE, *faisant un effort pour se lever.* Ce n'est qu'une souffrance passagère.

BERTHOL, *la retenant.* Restez assise.... (*Il l'observe, s'éloignant d'elle.*) Daniel !... (*Daniel s'approche, à demi-voix.*) Si cette femme nous trompait... si elle voyait...

DANIEL. Elle aurait tout découvert...

BERTHOL. Et demain...

DANIEL. Nous serions perdus.

MARIE, *à part, avec épouvante.* Est-ce qu'ils soupçonneraient ?...

BERTHOL, *réfléchissant.* Comment savoir ?

MARIE, *à part.* Donne-moi, mon Dieu, la force de les convaincre !

BERTHOL, *à Daniel.* Mon arquebuse !

DANIEL. Que veux-tu faire ?

BERTHOL. Donne-moi mon arquebuse ?

DANIEL. Mais enfin, que veux-tu faire ?

BERTHOL. La tuer !... si elle a pu nous voir...

Il prend sans bruit son arquebuse des mains de Daniel, et commence à la charger lentement.

MARIE, *à part.* Une arme !...

BERTHOL, *à Marie, en armant son arquebuse.* Si votre souffrance passagère se prolonge, mon enfant...

MARIE, *à part.* Voudrait-il m'éprouver ?

BERTHOL. Vous pourriez alors vous épargner la route.

MARIE. Et comment?

BERTHOL. En passant la nuit ici... chez Jeanne, où vous serez sous la sauve-garde de son époux, et...

Il s'interrompt et la couche rapidement en joue.

MARIE, *sans tressaillir.* Et... vous disiez? (*Berthol baisse sa carabine et l'examine.*) Vous ne me répondez pas? (*Berthol, méfiant, la couche en joue de nouveau ; elle se lève, marche droit sur l'arquebuse, que Berthol baisse pour ne pas la heurter.*) Où êtes-vous donc ?

DANIEL, *bas, à Berthol.* Elle n'y voit pas.

BERTHOL, *lui donnant son arquebuse.* Je suis rassuré.

MARIE, *à part.* Soutiens-moi, mon Dieu ! (*Affectant l'inquiétude.*) Vous causez bas... où êtes-vous ?... j'ai peur...

BERTHOL. Nous disions, mon enfant, qu'en vous engageant à rester ici la nuit pour éviter la fatigue... nous avions oublié que les voituriers du village passent devant l'hospice Saint-Bruno, et que nous pouvons vous conduire jusqu'au village.

MARIE. Volontiers !.... (*A part.*) Et la mort qui reste là pour Jeanne.

BERTHOL, *bas, à Daniel.* Vienne Jeanne pendant notre absence, et tout sera dit. (*A Marie.*) Prenez mon bras !

Il montent la scène pour sortir par le fond.

MARIE, *s'arrêtant.* Attendez !

BERTHOL. Que voulez-vous ?

MARIE. Je ne puis m'arracher de cette maison.

BERTHOL, *inquiet.* Et pourquoi ?

MARIE. Parce que... (*A part.*) Mon Dieu, tu m'inspires !.. (*Haut.*) Parce que... je voulais dire à Jeanne des choses solennelles

qu'elle apprendra plus tard sans doute, et je m'étais vainement flatté de hâter aujourd'hui son bonheur.

BERTHOL, *inquiet, à part*. Que veut-elle dire?

MARIE. Mais demain, vous l'amènerez, n'est-ce pas?

BERTHOL. Oui!.... Mais qu'avez-vous d'heureux à lui dire?

MARIE. Vous le saurez demain... Venez!

BERTHOL, *la retenant*. Je suis l'époux de Jeanne, je l'aime... et je ne saurais attendre...

MARIE. Je veux bien vous le dire, mais jurez-moi que vous serez discret, et que vous me laisserez la joie d'être la première à l'instruire...

BERTHOL, *la ramenant*. Je le jure! eh bien donc?

MARIE. Jeanne-Marie, votre femme, est fille du prince Guillaume.

DANIEL. Jeanne!

BERTHOL. Vous vous trompez...

MARIE. Tout ce que j'ai entendu dire le prouve irrévocablement.

BERTHOL. Si vous étiez douée de la vue, vous eussiez pu lire par quel signe la fille de Guillaume doit se faire reconnaître.

MARIE. Par une aumônière!

BERTHOL, *craintif*. Je ne sais...

DANIEL, *de même*. Nous ne savons pas...

BERTHOL. Eh bien! enfin cette aumônière?...

MARIE. M'a été volée par celui qui m'a rendue aveugle.

BERTHOL, *cachant son émotion*. Cela ferait tout au plus supposer que vous êtes, vous...

MARIE, *l'interrompant*. Non, pas, car l'aumônière appartenait à Jeanne, qui me l'avait confiée pour un jour. En me volant, on a dépouillé Jeanne.

BERTHOL. Jeanne vous l'avait confiée?..

MARIE. L'on se battait... je devais traverser un chemin dangereux, et Jeanne m'a ce jour-là prêté son aumônière bénie, qu'elle portait depuis l'enfance.

DANIEL, *à part*. Il était temps.

BERTHOL, *glorieux*. Quoi, je serais l'époux de la fille du prince!

DANIEL, *bas, à Berthol*. Et ce poison qui l'attend, Berthol!

BERTHOL, *courant à la table*. Il faut le jeter, Daniel!

Il jette le poison dans le feu.

MARIE, *qui a observé*. Sauvée!

BERTHOL, *à Marie*. Et que vous dois-je, à vous qui m'apportez cette nouvelle?

MARIE. Conduisez-moi jusqu'à l'hospice; tenez votre parole, en gardant jusqu'à demain le silence.

BERTHOL. Demain vous serez la première à saluer la comtesse Jeanne-Marie.

DANIEL. Et bientôt, tous les Flamands diront dans leurs prières : Dieu conserve le prince et la princesse sa fille!

BERTHOL. Elle vivra de longs jours ma Jeanne.

MARIE. Et je ne pourrai la voir.

BERTHOL. Le premier acte de notre justice sera de faire punir celui qui vous a fait tant de mal.

MARIE. Dieu vous entende! Par où sortir?

BERTHOL. Par ici.... Suivez-nous, Daniel.

Ils sortent tous trois par le fond; Jeanne paraît sur la route et gagne tristement la porte de la maison. Elle entre.

SCÈNE VI.

JEANNE, *seule*.

Personne!... je pourrai repartir à l'instant... Oui, je devais revenir une fois encore... mais une dernière... En vain j'ai regardé sur les chemins, la nuit approche.... Tom ne vient pas... et je ne puis plus attendre... Dieu ne m'a pas ordonné d'endurer un si grand supplice, et je dois fuir cet homme que je crois criminel... mais il faut qu'il me croie morte, car il pourrait m'atteindre, se venger. Oui, je puis éviter sa poursuite, et écrire pour tromper celui qui m'a tant de fois défiée de me donner la mort.

Elle s'assied et écrit. Georges et Tom paraissent sur la route.

SCÈNE VII.

JEANNE, TOM, GEORGES.

TOM. Voici la maison de Jeanne.

GEORGES. Je vais entrer seul d'abord..... toi, Tom, ne t'éloigne pas.

TOM. Je serai là sur le chemin.

GEORGES. C'est bien!...

Tom redescend la route. Georges va frapper à la porte.

JEANNE. On frappe!... qui peut venir à cette heure... Berthol entrerait sans frapper. Si c'était Tom! (*Elle court ouvrir; reculant saisie.*) Georges!

GEORGES. Jeanne, ma sœur!

JEANNE. Mon frère!... (*Elle se jette dans ses bras.*) Je suis sauvée, n'est-ce pas?

GEORGES. Oui, sœur, puisque la Providence m'avait empêché de partir... (*La considérant.*) Comme tu es changée!

JEANNE. J'ai tant souffert!

GEORGES, *regardant la chambre*. Et c'est là ta misérable demeure?

JEANNE. La misère n'a pas été le plus grand de mes maux...

GEORGES, *la prenant dans ses bras, en pleurant*. Pauvre Jeanne! pauvre sœur!

JEANNE. Prends garde, Georges!

GEORGES. Qu'as-tu ?..... quelle est cette meurtrissure... est-ce qu'il t'aurait frappée ? Mais où est-il donc, que je le tue ?...

JEANNE. Ne songe pas à me venger, mais à me délivrer, frère.

GEORGES. Tu as raison, sœur... Et tu restais dans ce malheur épouvantable !

JEANNE. Oh ! non, j'allais fuir, seule, tremblante.... Tiens.... (*Lui donnant sa lettre.*) Lis ce que j'écrivais.

GEORGES, *après avoir lu.* Tu voulais faire croire à ta mort ?...

JEANNE. Oui, car autrement il m'aurait poursuivie.

GEORGES. Pour te tuer.

JEANNE. Non, pour me ramener ici, et m'y faire souffrir encore.

GEORGES. O Jeanne ! il y a dans cet homme qui nous a trompés quelque chose d'infernal, et je dois annuler votre union... Mais, pour cela, sœur, il faudra dire nos noms devant la loi, et malheureusement il y a, dans l'histoire de notre père, dont tu ignores le nom, quelque chose qui ne peut se révéler encore. Laisse donc cette lettre ici, que Berthol croie à ta mort, et partons ensemble ; je t'emmènerai d'abord dans un pays où cet infâme n'aura plus de droits sur toi, et je reviendrai le trouver, moi.

JEANNE. Et te battre avec lui ?

GEORGES. Oui... Oh ! mais rassure-toi ; celui qui ose frapper une pauvre fille comme toi sera sans doute trop lâche pour accepter le combat... Viens, sœur, viens, je vais te conduire près de Marie.

JEANNE. Marie ! elle est vivante ?

GEORGES. Oui, je l'ai vue.

JEANNE. Tu l'as vue ?

GEORGES. Marie ne te quittera plus désormais.

JEANNE. Marie ! tu vois bien, Georges, que peu importe la misérable demeure ; la bonté de Dieu sait arriver partout.

GEORGES. Oui, sœur !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, TOM, *accourant.*

TOM. Georges ! voici Berthol.

GEORGES. Berthol !

JEANNE. Tu sais, frère, que nous devons l'éviter.

TOM. Oh ! alors, si vous voulez le fuir.... cette maison a deux issues, et il vient de ce côté.

JEANNE, *montrant la porte du fond.* Oui, ce chemin peut nous conduire.

Tom passe.

GEORGES. Pauvre fille, qu'on avait ensevelie vivante, je viens de lever la pierre de ta tombe.

JEANNE. Et je te tends la main, frère.

GEORGES, *lui prenant la main.* Viens donc recommencer à vivre.

TOM. Hâtons-nous !

GEORGES. Partons !

Ils sortent tous trois par le fond. Berthol et Daniel paraissent sur la route ; la nuit est complète. Daniel précède Berthol avec une lanterne, et lui éclaire les pieds avec respect.

SCÈNE IX.

BERTHOL *et* DANIEL, *sur la route.*

DANIEL. Je ne puis espérer que tout cela s'arrangera.

BERTHOL. Tu trembles toujours, toi..... D'abord, tu le sais, nous serons silencieux... et tu iras le premier causer avec Jeanne.

DANIEL. Oui, c'est convenu.

Ils entrent dans la maison.

BERTHOL, *après avoir examiné.* Elle n'est pas encore revenue ; tant mieux, cela nous donne le temps de la réflexion.

DANIEL. Plus je réfléchis, moi, et plus je crois que tu n'obtiendras jamais ton pardon de Jeanne.

BERTHOL. Si je n'ai pas mon pardon, je te l'ai déjà dit, avec ce que je sais de l'histoire de Georges, qu'elle aimait, je pourrai paralyser toute sa colère ; mais elle pardonnera.

DANIEL. Mais tu n'es son époux que de nom, et tu l'as menacée presque de la mort...

BERTHOL. Est-ce que tu as oublié, Daniel, nos jours d'amour trompeur, alors que nous savions si bien séduire, trahir et consoler les femmes ?

DANIEL. En avons-nous trompé !

BERTHOL. Jeanne est jeune... impressionnable, sans défense... j'ai été, moi, fascinateur... habile, et toujours pardonné.

DANIEL. Oui, quand, à Naples, on t'appelait le beau René.

BERTHOL. Est-ce que je suis bien changé, Daniel ?

DANIEL, *l'observant.* Tu as quelques cheveux blancs.

BERTHOL. Nous les cacherons... et d'abord, Daniel, nous allons employer un moyen qui nous a souvent réussi... une lettre de repentir vaut mieux que tous les discours possibles... Assieds-toi là, je vais te dicter... et dépêchons.

DANIEL, *s'asseyant ; trouvant la lettre de Jeanne sur la table.* Mais elle est revenue, elle a écrit pendant notre absence... une lettre signée d'elle, à toi... (*Donnant la lettre.*) Vois donc !

Il éclaire avec sa lanterne.

BERTHOL, *prenant la lettre.* Une lettre de reproches, sans doute ; tant mieux, elle motive une réponse... Que dit-elle ? (*Lisant.*) « Le » désespoir et la misère Qui ont épuisé mes

» forces m'ont appris à douter... Quand vous » lirez cette lettre, je serai morte !... » Morte !

DANIEL. Morte! Pauvre Jeanne!.. pauvre Berthol!... (*Entendant du bruit au dehors.*) Mais quel est ce bruit?... je vais voir, Berthol.

Il sort sur la route.

BERTHOL. Oh ! je n'ai plus la force de la lutte... ou le courage de l'espérance... (*Déchirant la lettre.*) Anéantissons cette lettre accusatrice.

DANIEL, *effaré, rentrant en courant.* Berthol... Berthol, fuyons sans retard; je viens de voir de loin des torches allumées portées par des valets à la livrée du prince... Ils viennent de ce côté.

BERTHOL. Le prince vient donc chercher sa fille?...

DANIEL. Sans doute....

BERTHOL. Fuyons, Daniel.

DANIEL. Oui, mais pas ensemble.... ma compagnie ne pourrait te sauver, la tienne pourrait me faire pendre!... et je m'en soucie peu, j'en ai assez.

BERTHOL. Tu as raison, va-t'en! pars le premier.

DANIEL. Adieu!...

Il sort par le fond.

BERTHOL. Bon voyage! (*Accablé.*) Perdu!... dépouillé... criminel!... Et ce matin encore, je rêvais qu'un jour je gouvernerais la Hollande!... (*Apercevant la lueur des torches.*) Déjà la lueur des torches!... (*Prenant sa carabine et son manteau.*) Allons, à moi la nuit... compagne du vagabond!

Tandis que Berthol s'enfuit par le fond, on voit paraître sur la route l'étranger qui conduit les valets éclaireurs qui précèdent le prince.

ACTE QUATRIÈME.

Une salle basse au rez-de-chaussée d'une hôtellerie à Mons. Deux portes latérales à gauche. Une porte latérale à droite. Au fond, sur un pan coupé, à gauche, l'entrée d'un vestibule. A droite en regard, une grande cheminée. Au fond, grande porte donnant sur la ville. Une table à gauche, des siéges.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ÉTRANGER, *puis* GUILLAUME.

L'ÉTRANGER; *il entre en portant des pots et des gobelets qu'il va poser sur un dressoir, puis il range les chaises.* Me voilà arrivé au but que je me suis proposé.... A l'exception de cette hôtellerie, toutes sont fermées dans la ville... Oui, avec de l'or et le nom du prince Guillaume, on peut beaucoup dans cette ville de Mons, où il est aimé de tout le monde. Il va bientôt venir m'y joindre, et veut y rencontrer cette Jeanne, qui doit y arriver ce soir; et je veux, moi, que, par mes soins, il l'y rencontre à coup sûr et sans peine.... Ah! les difficultés se croisent, et les événemens marchent vite. Mais, par la mort Dieu! je ne vais pas lentement, et si jamais...

Guillaume, qui est entré pendant les derniers mots, s'est approché de l'Etranger.

GUILLAUME, *lui frappant sur l'épaule.* Dites-moi l'hôtelier.

L'ÉTRANGER. Vous, prince, déjà?

GUILLAUME, *le reconnaissant.* C'est toi!

L'ÉTRANGER. Oui.

GUILLAUME. L'inquiétude a doublé ma vitesse... j'allais demander de tes nouvelles. Avons-nous une chambre préparée?... Viens, je veux être seul avec toi.

L'ÉTRANGER. Nous sommes absolument seuls dans l'hôtellerie, mon prince; ainsi personne ne peut nous entendre.

GUILLAUME. Dis-moi donc d'abord comment nous sommes seuls ici, et pourquoi tu portes cet habit?

L'Etranger porte un habit d'hôtelier.

L'ÉTRANGER. Cet habit, mon prince, je le porte pour vous servir, et je vais en peu de mots vous expliquer pourquoi je l'ai cru nécessaire. (*Il fait asseoir le prince.*) Vous vous disposiez, mon prince, à faire chercher et amener près de vous deux orphelines d'Anvers, appelées toutes deux des noms baptistaires de votre femme, pour voir si vous trouveriez en l'une d'elles votre fille qu'un coup d'œil paternel aurait distinguée sans méprise... quand je vins vous apprendre la retraite de cette Jeanne, femme de maître Berthol.

GUILLAUME. Et quand nous fûmes si cruellement déçus en arrivant à cette misérable maison que nous trouvâmes déserte.... Ensuite?..

L'ÉTRANGER. Une heure après nous savions déjà que cette Jeanne, qui avait si étrangement fui de cette maison, venait, accompagnée de deux jeunes gens, de monter en voiture pour se rendre à Mons..... Chargeant alors votre ministre Riperda du soin de chercher l'autre femme, vous avez voulu vous attacher au pas de celle qui semblait se hâter de quitter vos états, et vous m'avez donné, avec de l'or et votre meilleur cheval, l'ordre de vous précéder ici, à Mons; et comme vous ne m'avez pas commandé de faire publiquement arrêter cette femme à son passage à la frontière, ce qui aurait été un moyen sûr pour l'avoir

en votre puissance, je me suis permis de croire que vous vouliez la rencontrer sans être connu d'elle, et que peut-être vous désiriez la voir et l'entendre avant de la questionner et la nommer publiquement votre fille.

GUILLAUME, *se levant*. Et tu as bien prévu, car, avant de la recevoir au palais d'Amsterdam, si je trouve ma pauvre fille, que les guerres et ma proscription ont jetée seule aux hasards, je voudrais l'avoir vue, ne fût-ce qu'une heure, dans son ignorance et sa misère.

L'ÉTRANGER. Et c'est pour vous conduire à ce but que j'ai employé mon temps et l'or que vous m'avez donné.... Je viens de faire fermer aujourd'hui toutes les hôtelleries de Mons, à l'exception de celle-ci, où je devais vous attendre, et dont, vous le voyez, je remplace jusqu'à demain le maître; si bien que tous les voyageurs seront forcés d'y descendre, que Jeanne y viendra, que nous seuls seront ses hôtes, et que, par adresse ou surprise, vous pourrez au besoin tout voir et tout entendre.

GUILLAUME. J'avais dans cette grave circonstance besoin d'un homme actif, intelligent, et je t'avais jugé tel.

L'ÉTRANGER. Vous vous êtes donc souvenu de m'avoir rencontré, mon prince?

GUILLAUME. Oui; je t'ai vu depuis deux mois, suivant mes soldats, et servant heureusement et volontairement mes armes; enfin ce fut toi qui le premier me donnas une trace probable de ma fille. Je ne sais quel intérêt te fait agir ainsi, mais j'ai découvert en toi l'homme d'exécution qui pouvait me servir, et j'attends que tu me demandes ta récompense.

L'ÉTRANGER. Ne parlons pas de ma récompense, mon prince.

GUILLAUME. Tu es un homme bien étrange.

L'ÉTRANGER. On me l'a dit quelquefois... Dieu fasse que je puisse être pour vous un homme utile! Si vous le voulez, mon prince, je vais d'abord vous faire voir comment est disposée cette maison.

GUILLAUME. Oui, car il faut que nous y préparions nos rencontres.

L'ÉTRANGER. J'en ai fait deux fois le tour, et je vais vous conduire.

GUILLAUME. A l'instant.

L'ÉTRANGER. Par ici d'abord...

Ils entrent dans le vestibule et disparaissent.

SCÈNE II.

RIPERDA, MARIE.

RIPERDA, *entrant par la porte du fond avec Marie*. Venez... mademoiselle... nous sommes arrivés!

MARIE. C'est ici que je vais voir le prince?

RIPERDA. Oui, mademoiselle; il y est incognito... et pour arriver à ce que je désire... (*Allant ouvrir une porte.*) Une de ces chambres doit être libre... oui, veuillez... veuillez entrer ici.

MARIE. Attendre seule?

RIPERDA. Encore de la crainte.... Tout ce que vous avez souffert a dû vous rendre méfiante... mais souvenez-vous bien que vous m'avez trouvé dans le palais du prince, et que je vous ai prouvé que j'étais Riperda, son ministre et son ami.

MARIE. Oui; et souvenez-vous que vous m'avez juré d'oublier tout ce que je vous ai dit de Jeanne, et du crime de son mari.

RIPERDA. Je sais que, pour ne pas déshonorer le nom que porte votre compagne, je dois me taire, et je vous jure encore; ayez donc en moi toute confiance, venez.... et vous n'attendrez pas longtemps.

Il la fait entrer dans une chambre à droite; Guillaume sort d'une autre à gauche.

SCÈNE III.

RIPERDA, GUILLAUME.

GUILLAUME. Voyons maintenant de l'autre côté.

RIPERDA, *qui vient de fermer la porte, l'apercevant*. C'est vous, mon prince?

GUILLAUME. Riperda... que viens-tu faire? que sais-tu? qui t'amène?...

RIPERDA. Ce qui m'amène... écoutez-moi, mon prince. A peine veniez-vous de quitter Amsterdam, que l'on m'apporta quelques feuilles enfin retrouvées des registres de l'asile d'Anvers, qui contiennent ce qui concerne les deux jeunes femmes...

GUILLAUME. Eh bien!

RIPERDA. Je venais d'y découvrir que l'une doit être votre fille.

GUILLAUME. Ma fille!

RIPERDA. L'autre celle d'un maudit, d'un misérable; et je songeais qu'il nous serait facile de reconnaître entre elles votre noble fille.

GUILLAUME. Oh! oui! Riperda.... j'en réponds, moi.

RIPERDA. Quand on vint m'annoncer qu'une orpheline d'Anvers suppliait pour arriver jusqu'à vous, je la fis venir aussitôt, et alors, je ne sais si je fus le jouet d'une vision, mais elle produisit sur moi une telle impression, que j'ai voulu qu'au plus tôt elle fût amenée près de vous.

GUILLAUME. Et à qui l'as-tu confiée?

RIPERDA. Je ne l'ai pas quittée.

GUILLAUME. Où est-elle donc?

RIPERDA. Ici, dans cette chambre.

GUILLAUME. Dans cette chambre?...

RIPERDA. Oh! attendez mon prince! je je veux vous l'amener.

GUILLAUME. Un mot, dis-moi : lui as-tu parlé de l'aumônière?

RIPERDA. Assurément, mon prince. Elle m'a dit...

GUILLAUME, Quoi?

RIPERDA. Qu'elle lui avait été volée.

GUILLAUME. Volée! et par qui?

RIPERDA. Elle l'ignore. (*A part.*) Oh! si elle ne m'avait pas défendu de parler!...

GUILLAUME, *avec défiance.* Elle n'a pas l'aumônière?... Fais-la venir, Riperda.

RIPERDA. Oui, mon prince...

Riperda entre dans la chambre à droite.

GUILLAUME. Oh! mon Dieu, fais que le mensonge ne vienne pas augmenter encore les embarras qui m'accablent.

SCÈNE IV.

GUILLAUME, RIPERDA, MARIE.

RIPERDA, *amenant Marie.* Venez, mademoiselle. Voici le prince de Nassau.

GUILLAUME, *regardant Marie.* Jeanne... Marie!... c'est elle... Riperda... mon Dieu! (*Allant à elle et s'égarant.*) Pauvre amie, qu'ils ont tant fait souffrir!... Viens, ennemis et traîtres, je les ai chassés tous.

MARIE. Que dites-vous?

GUILLAUME. Oh! ne t'épouvante pas.... Non, tu ne peux pas me comprendre, car ma tête s'exalte et mes souvenirs l'assiégent. Mais la raison me revient. Non, tu n'es pas un fantôme que Dieu m'envoie, brillant encore de toute la jeunesse et de la beauté qu'ils ont ensevelies dans la tombe. Tu es notre enfant, n'est-ce pas? tu es notre fille égarée, qui touche enfin au seuil de la maison paternelle... Riperda! j'ai retrouvé ma Jeanne-Marie... Oh! viens, viens, mon enfant, que les larmes du père effacent les pleurs amers de l'époux qui se souvient.... Et toi qui me rappelles, tâche de me faire oublier.

MARIE. Elle a donc bien souffert celle que Dieu vous avait donnée pour épouse?

GUILLAUME. Ta mère! Tu apprendras toujours trop tôt comment la trahison l'a fait périr au printemps de sa vie... Mais toi, ma fille, mon bien.. ma Jeanne-Marie, tu me diras quelles ont été tes peines, tes misères.

MARIE. Oui, je vous dirai tout cela, mon... prince, car je n'ose encore dire mon père...

GUILLAUME. Pourquoi?

MARIE. Parce que, lorsque vous saurez mon histoire, quand vous aurez vu ma compagne d'enfance, seconde moitié de mon être, seconde portion de mon âme, quand vous connaîtrez aussi celle que l'aumônière désignait avec moi, comme moi peut-être trouverez-vous en elle la fille que vous espérez.

GUILLAUME. Non, mon enfant, non : le malheur vous a jetées, deux filles du même âge, appelées des mêmes noms, dans le refuge des abandonnés; l'une de vous était au prince Guillaume, et le prince Guillaume seul pouvait toucher de la main son sang, son trésor, sa fille... Le prince qui t'a rencontrée, toi, l'image vivante de ta mère, toi, dont la voix est cette voix aimée qui se réveille, toi, Jeanne-Marie ressuscitée; le père vient de décider la grande question que son cœur seul pouvait résoudre; et son cœur en te contemplant dévore en un instant les vingt ans de paternité qu'il a perdus.... Toi ne pas être ma fille!... mais quand tu verras le portrait de ma femme... tu t'agenouilleras, confiante devant l'image de ta mère.... Oh! viens! j'ai hâte de rentrer avec toi dans mon palais d'Amsterdam; là seulement je pourrai te convaincre et m'abandonner à l'ineffable joie qui m'enivre...

RIPERDA. J'ai fait tout apprêter, monseigneur.... pour notre prompt départ, que je prévoyais, et dans quelques heures nous serons, si vous le voulez, à Amsterdam.

GUILLAUME. Oui, Riperda.... partons.... Montez tous les deux en voiture, où je vais vous rejoindre aussitôt... Je n'ai qu'un mot à dire ici... (*Désignant Marie.*) Riperda!... Je te confie mon bien... ma fille... toute ma famille.

RIPERDA. Comptez sur moi, mon prince.

MARIE, *à Guillaume.* Vous le voulez.... monseigneur?...

GUILLAUME. Encore monseigneur?

MARIE. C'est que mon cœur oppressé.... n'ose... s'abandonner...

GUILLAUME. Et pourquoi donc... retenir tes larmes et lutter contre cette voix du sang?...

MARIE, *sanglottant.* Qui commande à mon cœur...

GUILLAUME, *lui tendant les bras.* Un de ces mots qui s'échappent... avec l'âme...

MARIE. Mon père!...

GUILLAUME, *la pressant dans ses bras.* Ma fille!...

MARIE, *après un silence.* Oh! oui... mon père... Je le sais... je le sens... et depuis longtemps déjà mon cœur le disait en vous écoutant, vous, dont la voix est faite pour consoler et bénir!

GUILLAUME. Oui... je serai pour toi... celui qui bénit et protége, et tu seras pour moi plus que la consolation... plus que la récompense... Oh! mais partons... viens prendre ta place dans la maison de ton père, où ta volonté sera suprême et respectée....

Il se tourne vers Riperda, qui va ouvrir la porte du fond et regarde au dehors.

MARIE, *à part, avec conviction.* Jeanne!...

je pourrai sinon te venger, au moins te défendre et te donner ta part.

RIPERDA. Venez, comtesse...

MARIE, *à Guillaume*. A bientôt..... mon père...

GUILLAUME. Dans un instant... ma fille...

Il l'embrasse encore et la regarde sortir.

SCÈNE V.

GUILLAUME, *seul; puis* DANIEL.

GUILLAUME, *glorieux, redescendant la scène.* Mon Dieu, vous me l'avez conservée... Combien de maux sont aujourd'hui compensés par votre grâce infinie!...

DANIEL, *entrant.* Voici enfin une hôtellerie ouverte.

GUILLAUME. Voyons, pensons à cet homme qui m'a si bien servi.

DANIEL, *qui s'est approché de lui.* Vous êtes l'hôtelier?

GUILLAUME, *absorbé.* Il sera bien surpris quand je vais lui annoncer mon bonheur.

DANIEL. Êtes-vous l'hôtelier?

GILLAUME, *l'apercevant.* Que voulez-vous?

DANIEL. Du vin chaud, tout de suite... et qu'on me fasse un bon lit bien couvert.

GUILLAUME, *suivant sa pensée.* Oh! mes bons Flamands, qui n'avez eu depuis dix-huit ans que des combats, vous allez donc avoir des réjouissances publiques!

DANIEL. Tout de suite... mon vin chaud, dites donc, vous, j'attends!

GUILLAUME. Qu'est-ce que vous dites?

DANIEL. Je dis que j'attends mon vin chaud.

GUILLAUME, *souriant.* Si vous comptez sur moi, mon ami, pour faire chauffer votre vin...

DANIEL. Ah ça, êtes-vous l'hôtellier, oui, ou non?

GUILLAUME, *impatienté.* Eh! non!

DANIEL, *de même.* Fallait donc le dire plus tôt. Où diable est-il donc? Holà! quelqu'un... Il n'y a donc personne dans cette maison?

Il sort dans la rue en appelant l'hôtelier.

GUILLAUME. Allons, que la joie ne me fasse rien oublier... hâtons-nous de chercher l'hôtelier de passage. (*L'apercevant.*) Ah! le voici.

SCÈNE VI.

L'ÉTRANGER, GUILLAUME.

L'ÉTRANGER, *entrant par la première porte latérale à droite.* L'heure approche, prince.

GUILLAUME. L'heure, elle est venue déjà... l'heure tant souhaitée... tant attendue.

L'ÉTRANGER. Je ne vous comprends pas.

GUILLAUME. Quand il te plaira venir saluer ma fille dans mon palais d'Amsterdam, tu y seras bien reçu.

L'ÉTRANGER. Vous l'avez donc retrouvée?

GUILLAUME. Elle m'attend dans la voiture qui va nous emmener; tu es libre, ta besogne est faite, et je ne t'oublierai pas... Adieu... (*Revenant sur ses pas et lui donnant la main.*) Ou plutôt au revoir.

Il sort précipitamment par le fond.

SCÈNE VII.

L'ÉTRANGER, *seul.*

Au revoir, mon prince. Ah! Jeanne est déjà venue... Vous l'avez reconnue, prince Guillaume. Les larmes de joie viennent d'inonder votre cœur. Eh bien! alors, pour moi aussi elle est venue l'heure tant souhaitée, tant attendue... J'irai bientôt saluer votre fille, qui doit aussi réveiller en moi de palpitants souvenirs; et quand je vous aurai bien démontré que vous me devez toutes les joies de votre cœur, je vous demanderai que pour ma récompense vous fassiez chercher l'introuvable maison dans laquelle doit être l'écrit de votre pauvre femme; et si tout m'accable à la fois, si la maison a été détruite et le papier perdu, vous ne croirez plus cependant qu'il y a vingt ans j'ai tué ma souveraine, puisque je vous aurai prouvé que ce jour-là je sauvais votre enfant.

SCÈNE VIII.

L'ÉTRANGER, DANIEL.

DANIEL, *rentrant par le fond.* Je ne peux pas joindre l'hôtelier...

L'ÉTRANGER. Je n'ai donc plus maintenant qu'à me préparer à partir.

Il monte la scène.

DANIEL. Le voici, peut-être.

L'ÉTRANGER. Plus d'hôtelier; major, reprends ta place.

DANIEL, *le rencontrant.* Êtes-vous l'hôtelier?

L'ÉTRANGER. Pourquoi, monsieur?

DANIEL. Parce que je voudrais du vin chaud et une chambre pour cette nuit.

L'ÉTRANGER. Elles sont toutes à votre disposition, vous pouvez choisir.

Il va décrocher son manteau de voyage.

DANIEL, *après avoir ouvert une porte à gauche.* Cette chambre me convient.

L'ÉTRANGER. J'en suis charmé, monsieur; prenez-la.

DANIEL. Et j'ai besoin qu'on m'y fasse un bon feu, vous entendez...

L'ÉTRANGER. Vous dites?...

DANIEL. Du feu tout de suite..... tout de suite, tout de suite... je suis gelé...

Il entre dans la chambre à gauche.

L'ÉTRANGER, *souriant.* Si tu comptes sur moi pour t'allumer ton feu... Vite, prévenons

l'hôtelier de céans qu'il peut y revenir, et remontons à cheval... la nuit vient..... (*Il monte regarder en dehors.*) Oui, quand viendra le jour, je ne serai pas loin d'Amsterdam. Mais je me trompe sans doute.... mais non... c'est Georges... qui donne le bras à une jeune femme... Georges à Mons! est-ce qu'il voudrait quitter les Flandres? Oh! ce n'est pas l'heure de partir... Merci à Dieu, qui permet que je le rencontre!... Il ne peut manquer de venir ici... Les voici..... Restons... le temps seulement de savoir ses projets et de l'en faire changer.

Il se retire à l'entrée du vestibule.

SCÈNE IX.

L'ÉTRANGER, GEORGES, TOM, JEANNE.

TOM. Enfin, voici une hôtellerie ouverte.

GEORGES, *à Jeanne, qu'il conduit.* Viens, Jeanne; nous allons rester ici la nuit.

JEANNE. Et demain nous passerons la frontière?

TOM. Oui, Jeanne.

L'ÉTRANGER, *à part.* Jeanne!

TOM. Et pour que vous puissiez vous remettre en chemin sitôt qu'il fera jour, tandis que Georges va vous faire préparer une chambre, je vais aller de suite, moi, faire vérifier et signer vos passe-ports à la porte de la ville.

GEORGES. Va, Tom, et reviens bientôt; tu le sais, nous devons veiller ensemble.

TOM. Je pars vite, et reviendrai de même.

Il sort par le fond.

L'ÉTRANGER, *à part.* Georges veut sortir de ce pays?

GEORGES. Tiens, Jeanne, approche-toi de ce feu... (*Jeanne s'assied auprès du feu.*) Es-tu bien fatiguée?

JEANNE. Non.

GEORGES. Tu n'as plus peur?

JEANNE. Non.

GEORGES. Tu te crois donc bien hors de danger?

JEANNE. Danger, peur, fatigue, sont des mots que je ne connais plus depuis que je suis avec toi.

GEORGES. Tu leur as payé un tribut bien cruel, il est juste que tu les oublies maintenant... (*Apercevant l'Étranger qui descend la scène.*) Voici, je crois... (*S'approchant de lui*). L'hôtellier, s'il vous plaît?

L'ÉTRANGER. Il est à vos ordres.

GEORGES. Vous? mais je crois vous reconnaître pour avoir vidé un pot de bière avec vous?...

L'ÉTRANGER, *l'interrompant.* A l'auberge des Trois-Routes, il y a déjà longtemps...... c'est vrai, je vous reconnais aussi.

GEORGES. Et nous nous sommes dit en nous quittant que les braves gens se retrouvaient sans se chercher.

L'ÉTRANGER. Vous voyez que nous disions vrai... Vous n'êtes donc plus braconnier?

GEORGES. Non... Je voyage.

L'ÉTRANGER. Vous quittez le pays?

GEORGES. Oui, mais j'y reviendrai bientôt... Et vous, l'aventurier?

L'ÉTRANGER. Je suis hôtelier maintenant, et prêt à vous servir.

GEORGES. Je voudrais près de cette salle, où je veillerai avec un ami que j'attends, une chambre pour ma sœur que voici.

Il désigne Jeanne.

L'ÉTRANGER. Ah! votre sœur... la sœur de votre ami?

GEORGES. Non, la mienne.

L'ÉTRANGER. Comment... votre sœur, à vous?

GEORGES. Cela paraît vous surprendre.

L'ÉTRANGER. Oui... parce que... c'est-à-dire, je ne savais pas que vous aviez une sœur... Tenez, cette chambre est toute disposée...

Il lui montre une porte à gauche, au deuxième plan.

GEORGES. Merci!..... (*S'approchant de Jeanne, qui est toujours assise près de la cheminée.*) Viens, Jeanne... (*Il la prend par la main.*) Voici ta chambre... je serai ici avec Tom... et nous causerons bas pour te laisser dormir.

Ils vont ouvrir la porte.

L'ÉTRANGER, *qui a examiné Jeanne, à part.* Que vois-je?

JEANNE, *à Georges.* Et si je n'ai pas sommeil, je viendrai causer avec vous.

GEORGES. Comme tu voudras.

Il entre avec elle dans la chambre, dont la porte reste ouverte.

L'ÉTRANGER, *regardant dans la chambre.* Mais cette Jeanne est celle que poursuivait le prince; cette femme mariée à ce... Berthol. Et le prince vient de me dire qu'il l'emmenait à Amsterdam. Mais le démon vient donc se mêler dans tout ceci?... Quoi! l'œuvre est donc incomplète... le prince est donc dans l'erreur?... Et moi... (*Descendant de nouveau.*) Mais oui, cette femme est bien Jeanne, que nous attendions. Et Georges, qui la conduit, l'appelle sa sœur. Qu'est-ce que cela veut dire?.. Il faut que je fasse causer Georges. (*Le voyant revenir.*) Le voici!

GEORGES, *sortant de la chambre.* Repose bien, Jeanne... Bonne nuit, ma sœur.

L'ÉTRANGER. Et c'est demain que vous partez?

GEORGES. Oui, demain, sans retard.

L'ÉTRANGER. Quand nous nous sommes rencontrés à l'auberge des Trois-Routes, nous bûmes, il m'en souvient, en nous souhaitant bonne chance, et depuis ce jour la chance m'a grandement favorisé.

GEORGES. Et moi aussi, car c'est depuis ce temps seulement que j'ai retrouvé ma sœur.

bliée des heureux. Le voyageur dont la course est achevée trouve, quand il se repose enfin, tous les siens absents de sa maison solitaire, et je suis heureux de pouvoir vous dire : Venez donc, vous que l'avenir effraye, venez être ma fille, ma sœur, ou ma compagne. Si plus tard, Marie, pour que votre réputation soit à l'abri comme vous-même, vous voulez qu'un prêtre nous unisse... mais en cela vous serez seule juge, et je dois être pour vous plutôt le père que l'époux attentif. La vie que je vous offre est, vous le voyez, pure, honorable et facile, et maintenant, dites-moi, Marie, voulez-vous chasser vos sombres inquiétudes, et venir les oublier au foyer qui vous attend, en un mot voulez-vous être fille d'adoption du pèlerin fatigué qui s'arrête, et l'aider à servir le Seigneur?

MARIE. Tout ce que vous me dites m'étonne, et je n'ose y croire.

BERTHOL. Mais pourtant, si vous sentiez les douces atteintes d'un bonheur sans nuage, si vous sentiez le calme heureux occuper seul votre âme.

MARIE. Si je sentais un jour seulement le bonheur calme et complet, je me croirais bénie.

BERTHOL, *se levant.* Vous le serez ; laissez-moi faire, et le bonheur viendra vous trouver.

MARIE. Je l'attendrai!

BERTHOL. Pas longtemps, mon enfant; je sais, moi, qu'un bienfait, qu'un bonheur attendus, diminuent selon le retard. Je vais partir, Marie, peu chagrin des maux qui vous affligent, car je suis fier d'avoir à vous les faire oublier.

MARIE. Quand reviendrez-vous?

BERTHOL. Dans deux jours au plus tard; et alors, j'aurai préparé dans ma demeure une place à ma compagne.

MARIE, *à part.* Dans deux jours! (*Berthol lui prend la main, tremblante.*) Que voulez-vous?

BERTHOL. Vous baiser la main.

MARIE, *cherchant à retirer sa main.* Pourquoi?

BERTHOL. Parce que toujours, au départ, un frère embrasse sa sœur, un père embrasse sa fille. (*Il lui baise la main. A part, en s'éloignant d'elle.*) Maintenant, que ferai-je de Jeanne?... (*Haut.*) Adieu, Marie; patience, espoir et courage.

MARIE. Je ne manquerai pas de courage.

BERTHOL, *à part, en sortant.* Ni moi non plus. (*Il sort.*) Adieu, Marie, adieu.

SCÈNE VI.

MARIE, L'ÉCONOME.

MARIE, *après avoir tourné lentement la tête pour s'assurer qu'elle est seule.* Il est parti! quoi! cet infâme qui m'a volé, qui a voulu me tuer, est celui qui me couvre aujourd'hui de sa commisération, et m'offre son asile! C'est-à-dire qu'il veut m'entraîner avec lui pour me faire mourir dans l'ombre... car il m'a volé avec mon aumônière le secret puissant que m'avait donné l'infortuné vieillard que j'ai vu tomber à mes côtés; il en a profité sans doute, et veut m'empêcher de pouvoir à jamais lui en contester la possession. Oh! mais Dieu m'a rendu la lumière. Je saurai bien maintenant me défendre.... Mais comment apprendre quel secret a été révélé au prince? si je questionnais... Mais qui vient?... (*L'Econome entre par la droite. Allant à lui.*) Ah! c'est vous!

L'ÉCONOME. Vous êtes seule, Marie, l'officier Tom est déjà parti?

MARIE. Oui... et sans doute pour le service du prince Guillaume, qui maintenant nous gouverne, n'est-ce pas?

L'ÉCONOME. Oui, Marie; son exil et nos maux sont finis.

MARIE. Dites-moi, depuis l'avénement du prince, ne lui a-t-on pas publiquement révélé un grand secret?

L'ÉCONOME. Oui, mon enfant... l'existence d'une fille qu'il croyait avoir été massacrée pendant les guerres.

MARIE. Et comment le prince apprit-il le secret de l'existence de cette fille?

L'ÉCONOME. Par une lettre que lui remit un passant.

MARIE. Une lettre... et le prince a-t-il récompensé celui qui la lui a remise?

L'ÉCONOME. Celui-là qui ne s'est pas encore nommé attend pour le faire que le prince ait enfin trouvé cette fille.

MARIE. Le prince la cherche donc encore?...

L'ÉCONOME. Oui, car l'on vient d'ordonner une messe à la chapelle de l'hospice, pour que Dieu l'aide à la découvrir, et vous devez, Marie, unir vos vœux aux nôtres.... car, comme vous, la pauvre fille fut autrefois déposée dans l'asile des orphelines d'Anvers.

MARIE. Peut-être alors a-t-elle été ma compagne... Quels étaient ses noms?

L'ÉCONOME. La lettre prudente ne la nomme pas.

MARIE. Ainsi l'on ne sait pas ses noms?

L'ÉCONOME. Elle dit seulement que cette fille pourra se reconnaître, car ses noms sont brodés dans une aumônière noire.

MARIE, *à part.* Une aumônière!

L'ÉCONOME. Qu'elle a dû conserver comme une relique. Et Dieu fasse que la pauvre fille comprenne la sagesse de cette demi-révélation, et n'aille pas, folle de joie, se perdre en se reconnaissant!

MARIE. Et comment le pourrait-elle?

L'ÉCONOME. En se confiant involontairement, dans son délire, aux espions de l'Espagne, aux ennemis de son père, qui la cherchent aussi...

MARIE, *avec force.* Oh! oui, il faut prier pour cette fille égarée.

L'ÉCONOME. Je viendrai vous prendre pour vous conduire à la chapelle.

MARIE, *le conduisant, avec animation.* Et nous prierons saintement pour que Dieu la protége.

L'Économe sort à gauche.

SCÈNE VII.

MARIE, *puis* L'ÉCONOME.

MARIE, *seule.* Oh! ma tête, deviens calme, et souviens-toi bien! Une aumônière dans laquelle sont brodés deux noms doit désigner la fille que cherche le prince, et cette fille était orpheline d'Anvers..... mais cette fille... c'est moi... ou Jeanne... Jeanne ou moi, l'une de nous deux, mais laquelle... et cet homme terrible, qui m'a volé la lettre révélatrice, m'a pris aussi cette aumônière qui me désigne à lui pour la fille qu'on cherche. Ah! je devine maintenant son projet infernal ; mais le ciel ne veut pas qu'il s'accomplisse, car il vient de m'instruire...Et Jeanne, ma pauvre Jeanne, qui ne sait rien de tout cela! Jeanne, qu'un époux torture! Si je courais tout dire au prince! Tom est officier de ses gardes... il pourrait me conduire auprès de lui.. mais Tom est absent... Si je racontais tout à ceux qui m'ont secourue.... et si j'allais commettre une imprudence... A qui demander conseil?... que faire? Et d'ailleurs je ne puis rien tenter, rien résoudre, sans avoir consulté Jeanne... Je sais où la trouver maintenant, elle et ses deux défenseurs... Je ne puis attendre, et quand Tom et son ami viendront au soir chez elle, si Jeanne, instruite de tout, le veut bien, nous pourrons tout leur dire, en nous confiant sans peur à leur sainte loyauté. Par eux, nous pourrons, Jeanne et moi, nous approcher du prince, lui dire nos doutes... nos espérances, et lui désigner le voleur et l'assassin... (*Apercevant l'Econome qui entre.*) Qui vient là?

L'ÉCONOME. Venez, Marie; le prêtre est à l'autel.

MARIE. Je ne vais pas prier, je vais sortir.

L'ÉCONOME. Sortir! seule!

MARIE. Seule!

L'ÉCONOME. Ce serait une imprudence!

MARIE. Non, non.

L'ÉCONOME. Qu'avez-vous donc? comme vous êtes agitée!

MARIE. Ce n'est rien...

L'ÉCONOME. Vous me trompez...

MARIE. Soyez sans crainte... Dieu me conseille.

L'ÉCONOME. Vous êtes insensée...

MARIE. Non, je ne suis pas insensée, car je n'ai pas perdu la mémoire... Dans la forêt des Ormes, une maison isolée, qui appartient à Jean le journalier, c'est bien cela...

L'ÉCONOME. Marie, je suis, moi, responsable de tout ce qui pourrait advenir... et je ne puis vous laisser sortir ainsi.

MARIE. Je vous en supplie, si vous saviez....

L'ÉCONOME. Quoi donc?

MARIE. Oh! je ne puis vous le dire encore, mais laissez-moi sortir, car je mourrais ici, si l'on m'y retenait.

L'ÉCONOME. Mais où voulez-vous donc aller?

MARIE. Où je veux aller?... Tandis qu'on priera dans la chapelle pour que le prince retrouve sa fille, moi je vais aller mettre deux orphelines sur le chemin du prince, afin qu'il trouve entre elles la fille que Dieu lui garde. Adieu!

Elle s'échappe par le fond.

L'ÉCONOME, *avec stupeur.* La fille du prince Guillaume!

Deuxième Tableau.

Une petite masure toute délabrée, et qui n'occupe que les deux tiers du théâtre; porte au fond; porte latérale au premier plan à droite, donnant sur la route; près de cette porte un siége. A gauche, en face de cette porte, une grande cheminée sur laquelle est accrochée une arquebuse et devant laquelle sont une table et un siége. Quelques gobelets et pots d'étain. L'autre tiers de la scène est occupé par une route qui, à partir du troisième plan, descend dans un ravin, et qui a une issue au premier plan à droite. Au fond, les arbres d'une forêt. La maison doit être misérable. La porte du fond s'ouvre sur des taillis, celle latérale sur la route.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, *seul dans la maison ; puis* L'ÉTRANGER.

JEAN. On ne vient pas... (*Il va ouvrir la porte à droite qui donne sur le chemin, et regarde au dehors. Entrant.*) Maître Berthol est sans doute à Amsterdam; mais dame Berthol ne peut être loin... elle n'avait pas même fermé les portes... Il est vrai qu'ils ont peu de choses à perdre ici... excepté cette arquebuse, ces gobelets... ces pots d'étain, et cette petite boîte qui contient les travaux de la femme, tout le reste est à moi,

L'ÉTRANGER, *à part.* Sa sœur!... Si vous le voulez bien, puisque la Providence nous rassemble encore, j'ai un flacon de vieux vin que nous pouvons boire en espérant que lui aussi nous portera bonheur.

GEORGES. Bien pensé. J'accepte.

L'ÉTRANGER. Eh bien... (*S'arrêtant, à part.*) C'est ici la salle commune aux voyageurs..... On pourrait nous y déranger..... (*Haut, montrant le vestibule à gauche.*) Venez donc par ici.

GEORGES. Très-volontiers.

L'ÉTRANGER, *à part, en sortant.* Je le ferai bien parler.

Ils entrent dans le vestibule.

SCÈNE X.

DANIEL, *passant la tête par la porte de sa chambre.*

Eh bien! et mon feu? je suis morfondu....... Personne! (*Il entre.*) On dirait ici que les hôteliers sont des princes, on ne peut pas se faire servir... Voilà du feu, je vais m'y chauffer! (*Il s'assied près de la cheminée.*) J'ai bien envie de continuer mon chemin. (*Nuit à la rampe.*) Cette nuit, une fois sorti de Mons, je pourrai voyager à mon aise... Je crains toujours ici que l'on ne m'arrête comme complice de Berthol... Berthol! qu'est-il devenu?... Dieu merci, j'en suis débarrassé. Quant à moi, j'ai changé mes ducats en petite monnaie; et sitôt en France, j'y veux commencer un petit commerce auquel je dois prudemment songer à l'avance; et sitôt que j'aurai gagné seulement cent ducats, je passerai définitivement en Portugal, où je compte terminer paisiblement ma vie. Voyons ce qu'il me reste encore d'argent!...

Il se met à compter son argent à la lueur du feu.

SCÈNE XI.

DANIEL, BERTHOL, *entrant masqué par le fond.*

BERTHOL. Oui, je reconnais cette hôtellerie, et j'y pourrai passer la nuit... Cependant la fermeture des autres maisons m'étonne et m'épouvante. Si l'on cherchait ma trace!... Dans ce cas on m'attendrait à mon passage à la porte de la ville, et non dans une auberge... Allons!... (*Se démasquant.*) Reposons-nous sans crainte... Je suis horriblement fatigué... Tiens, je ne suis pas seul... Encore une nuit de patience...

Il s'assied près du feu.

DANIEL, *le voyant s'asseoir, à part.* Voici un compagnon qui m'arrive!... (*Le reconnaissant, à part.*) Par l'enfer... c'est Berthol!

Il se lève, cachant son sac.

BERTHOL. Ne vous dérangez pas, monsieur...

DANIEL, *contrefaisant sa voix.* Ne faites pas attention, je vous prie.

Il passe avec précaution, et rentre précipitamment dans la chambre.

SCÈNE XII.

BERTHOL, *qui l'a suivi des yeux dans l'obscurité.*

Il croit que je ne l'ai pas reconnu... Il va se cacher avec son argent... C'est un ingrat... Il se hâte prudemment de quitter les Flandres, car il y craint le reflet de ma mauvaise fortune. Il se dirige vers la France... comme moi... Va, pauvre Daniel! sois sans crainte. Je ne renouvellerai pas tes frayeurs; et si plus tard nous nous retrouvons, nous aurons oublié nos dangers, et mon rêve de richesse et de grandeur... Et la mort de Jeanne m'a replongé dans le chemin fatigant que je parcourais depuis vingt années... Allons, il faut le faire encore avec audace et courage, en chassant loin de nous les regrets insensés... et tâchant d'oublier mon rêve de fortune et de puissance.

Il reste pensif, la tête dans ses mains. Jeanne sort de sa chambre avec une lumière.

SCÈNE XIII.

BERTHOL, JEANNE.

JEANNE, *mettant la lumière sur la table.* Maintenant que j'ai dit la prière du soir, je sens que je ne pourrais dormir.

BERTHOL, *levant la tête.* De la lumière!...

JEANNE. Mes premières heures de liberté sont si belles, que j'en suis trop avare pour les donner au sommeil...

BERTHOL, *se levant, à part.* Est-ce une vision?...

JEANNE, *reprenant sa lumière.* Je veux veiller avec Georges et Tom.

BERTHOL, *appelant.* Jeanne!

JEANNE, *se retournant.* Quelle voix m'appelle?...

Reconnaissant Berthol, elle jette un cri, laisse tomber la lumière et se traîne défaillante vers la porte de sa chambre. (*Nuit complète.*)

BERTHOL. Jeanne, pourquoi vous cacher dans la nuit? (*La cherchant.*) Où êtes-vous? (*Il se heurte à la table, et entend fermer la porte de Jeanne, qui vient de rentrer dans sa chambre.*) Une porte vient de se fermer de ce côté!... (*Allant vers le mur.*) Oui, voici la porte... (*Cherchant à l'ouvrir.*) Fermée! Mais elle est là... vivante!... Sa lettre mentait; elle fuyait, et je la retrouve près de la frontière... Oh! ma fortune et ma puissance, réveillez-vous... Jeanne existe! Si elle allait m'échapper encore?... Que faire? Si j'appe-

lais l'hôtelier ! A qui demander aide?... (*Se souvenant.*) Et Daniel que j'oubliais... (*Il court frapper à la porte de Daniel.*) Daniel! Daniel!... (*Il frappe.*) Daniel, ouvre!...

SCÈNE XIV.

BERTHOL, DANIEL.

DANIEL, *en dehors.* Il n'y a personne!

BERTHOL. Ouvre donc! Je sais que tu es là. Je t'ai reconnu... Ouvre donc!... Mais ouvre donc!...

Il enfonce la porte, et reparaît traînant Daniel par la main. Daniel tient une lumière à la main et son manteau roulé sous son bras.

DANIEL. Je vous jure que ce n'est pas moi.

BERTHOL. J'ai retrouvé ma femme.

DANIEL, *posant la lumière sur la table.* Jeanne!

BERTHOL. Elle est ici, vivante, enfermée! Je viens de la voir!

DANIEL. Es-tu sûr que tu n'as pas été le jouet d'un songe?

BERTHOL. Je l'ai vue! Elle est entrée là... par cette porte...

Daniel, allant près de la porte, pose en passant son manteau sur la table et appuie son oreille sur la porte.

BERTHOL. Tu n'entends rien?...

DANIEL. Rien!

BERTHOL. Reste ici, Daniel... (*Réfléchissant.*) J'ai mon plan... Tu veilleras, et moi je veux interroger l'hôtelier... Daniel, je ne rêve pas maintenant. Tiens, regarde! (*Daniel s'approche de lui et regarde dans le vestibule.*) Reconnais-tu ce jeune homme qui cause avec l'hôtelier?

DANIEL. C'est Georges!

BERTHOL. Georges ici! Je ne me suis pas trompé... Et c'est lui que je veux questionner.

DANIEL. Il te reconnaîtra!

BERTHOL. J'ai mon masque... Toi, rentre dans ta chambre, et tiens-toi prêt à tout entreprendre.

DANIEL. Je suis à toi corps et âme!

BERTHOL, *le poussant.* Eh bien, va-t'en!

DANIEL, *résistant.* Attends!

BERTHOL. Que veux-tu?

DANIEL. Mon manteau.

BERTHOL. Je te le garderai; va!

DANIEL. On pourrait le voler.

BERTHOL. Je serai là, sois tranquille.

DANIEL, Fais-y bien attention!

BERTHOL. Mais va donc! (*Il le pousse dans sa chambre. Allant à la table.*) Son manteau!... son manteau!... (*Il le déroule en le prenant, et en fait tomber le sac de Daniel.*) Ah! je comprends maintenant ce qui l'occupait... (*Glissant le sac dans sa poche.*) Ah çà... mais plus on lui en prend, et plus il lui en reste!

GEORGES, *dehors.* Eh bien, oui, mon brave, à bientôt... à bientôt.

BERTHOL. Georges vient ici! (*Il se masque.*) Ne perdons pas une minute! (*Arrêtant Georges, qui entre.*) Je vous cherchais, monsieur!

SCÈNE XV.

GEORGES, BERTHOL.

GEORGES, *l'observant.* Qui êtes-vous?... Que me voulez-vous?

BERTHOL. Je suis espion du prince, et je veux vous rendre un service.

GEORGES. Lequel?

BERTHOL. Je veux vous donner ma signature, sans laquelle vous ne pourriez sortir de Mons.

GEORGES. Et pourquoi?

BERTHOL. Parce qu'on y attend un grand coupable, et je suis chargé d'interroger tous les voyageurs, qui ne peuvent sortir qu'après avoir subi mon examen.

GEORGES. Interrogez-moi donc.

BERTHOL. C'est inutile. Vous n'êtes pas celui que je cherche. Vous vous nommez Georges, et vous êtes arrivé ici avec votre sœur, qui se nomme Jeanne.

GEORGES, *naïvement.* C'est vrai!

BERTHOL, *après un mouvement.* Celui que nous cherchons a vingt ans de plus que vous, et je vous ai arrêté pour vous prévenir que je serai cette nuit dans cette chambre, ici (*en ouvrant la porte*), et prêt à vous faciliter le passage de la frontière quand il vous plaira partir.

GEORGES. Merci! (*Berthol entre dans la chambre de Daniel.*) Cet homme masqué est un espion de Guillaume... Il m'avait effrayé d'abord avec ses interrogatoires, et cependant... je ne suis pas un coupable... Jeanne est-elle endormie?... Si je frappais doucement à sa porte, je saurais si elle veille encore... Voyons. (*Il frappe doucement, à demi-voix.*) C'est moi, Jeanne... C'est Georges... Je l'entends! oui... Elle vient.

SCÈNE XVI.

GEORGES, JEANNE.

JEANNE, *ouvrant la porte.* C'est toi! Georges?

GEORGES. Oui, sœur!

JEANNE. Et tu es seul?

GEORGES. Oui. Mais qu'as-tu?

JEANNE. Où est-il donc?

GEORGES. Qui?

JEANNE. Berthol!

GEORGES. Berthol?

JEANNE. Il est ici, je l'ai vu.

GEORGES. Ton mari!... Et cet homme masqué qui m'a parlé tout à l'heure; cet homme à qui je viens d'avouer notre fuite... ta présence ici...

JEANNE. O mon Dieu!

GEORGES. Ne tremble pas ainsi, sœur.

JEANNE, *chancelante.* La vue de cet homme m'a tuée, frère.

GEORGES. Jeanne, ne te laisse pas abattre... ton front pâlit. (*Il la fait asseoir.*) Ma sœur!...

L'ÉTRANGER, *entrant.* Qu'est-ce donc?

GEORGES. Oh! venez à son secours.

L'ÉTRANGER. Qu'est-il donc arrivé?

GEORGES. Elle vient de retrouver ici l'homme infâme dont je vous parlais.

L'ÉTRANGER. Son mari dans cette maison... Vous en êtes sûr?

GEORGES. Mais peut-être, sœur, ton imagination t'a-t-elle abusée... Si tu t'étais trompée.

BERTHOL, *qui vient de sortir de la chambre.* Ma femme a dit la vérité.

SCÈNE XVII.

BERTHOL, JEANNE, GEORGES, L'ÉTRANGER.

GEORGES. C'est bien lui!

BERTHOL, *à Georges.* Pourquoi donc emmeniez-vous ma femme?

GEORGES. Parce qu'il faut qu'avant toute explication entre nous deux Jeanne soit sortie de Flandre.

BERTHOL. Et si son mari vient d'envoyer prévenir qu'il s'oppose à son passage?

GEORGES. Alors Jeanne sera témoin de ma vengeance, et de ton expiation.

BERTHOL. Mon expiation?

GEORGES, *désignant Jeanne.* Qu'avez-vous fait de cette pauvre jeune fille?

BERTHOL. Je ne dois aucun compte de ma conduite avec ma femme.

GEORGES. Vous en devez à son frère.

BERTHOL. Vous, son frère?... vous êtes fou.

Jeanne se lève.

GEORGES. Que voulez-vous dire?

BERTHOL. Savez-vous qui est le père de Jeanne?...

GEORGES. Le mien.

BERTHOL. Qui vous l'a dit?

GEORGES. Vous-même!

JEANNE. Mais oui, vous-même.

BERTHOL. Je me suis trompé.

GEORGES. Trompé!...

JEANNE. Infamie!

L'ÉTRANGER, *à Georges.* Monsieur s'était trompé...

GEORGES. Vous vous êtes trompé!... et c'est par un mensonge que vous avez voulu détruire à jamais entre nous toute espérance de bonheur!

BERTHOL. C'est par erreur.

GEORGES. Erreur!... et savez-vous ce que pourra vous coûter cette inconcevable erreur?... savez-vous que je m'apprêtais à venger Jeanne ma sœur?... et que tout mon amour étouffé qui se réveille, vient encore grandir ma haine et ma colère?...

L'ÉTRANGER, *à part.* Ils s'aiment...

GEORGES. Savez-vous que Jeanne, qui n'est pas ma sœur, redevient ma fiancée... et que je veux qu'elle puisse être ma femme un jour?...

BERTHOL. Mais il me semble qu'il faudrait pour cela, monsieur, que Jeanne fût libre.

GEORGES. Je crois que vous voulez dire veuve.

BERTHOL. Si c'est là ce que vous espérez... monsieur, faites provision de patience, car j'ai bonne envie de vivre.

GEORGES. Et moi de vous voir mourir.

Il porte la main à la garde de son épée. Berthol en fait autant.

JEANNE, *à Georges.* Non, Georges... point de ces combats qui toujours laissent une souillure à l'épée du vainqueur... Jeanne votre fiancée sera votre épouse, et mon mariage je saurai le rompre et l'annuler avec la justice et les lois, car c'est à l'aide d'un mensonge que cet homme m'a contrainte à son épouvantable alliance.

BERTHOL. Et votre père devra me bénir, madame.

JEANNE. Mon père!

BERTHOL. Oui, votre père que je connais, moi...

JEANNE. Mon père!... mais qui donc est mon père?

BERTHOL. Quels noms étaient brodés, madame, dans l'aumônière en velours noir qu'un jour de bataille vous avez confiée à Marie, votre compagne?

JEANNE. Ceux de Jeanne-Marie.

GEORGES. Grand Dieu!

JEANNE. Mais pourquoi?

BERTHOL. Georges va vous le dire.

JEANNE. Eh bien, Georges!

GEORGES. Vous aviez, Jeanne, une aumônière dans laquelle vos noms étaient brodés?

JEANNE. Oui, mais que devait-elle donc révéler?...

GEORGES. Jeanne-Marie, comtesse de Nassau... vous êtes la fille du prince Guillaume.

JEANNE. La fille du prince Guillaume!.. (*A part, en réfléchissant.*) Mais cette aumônière n'était pas à moi seule...

GEORGES. Oh! je comprends maintenant pourquoi tu as menti pour nous désunir... tu savais seul depuis longtemps quelle était

la noble naissance de Jeanne... et tu espères profiter de ta surprise... Mais non, j'irai tout raconter au prince.

BERTHOL. Toi?

GEORGES. Je le dois, à cette heure, non seulement à cette noble femme que tu as martyrisée, mais encore à mon pays que tu voulais courber sous ta puissance volée.

BERTHOL. Et tu espères t'approcher du prince?

GEORGES. Je le veux.

BERTHOL. Tu n'en approcheras pas.

L'ÉTRANGER. Si, si... il verra le prince.

BERTHOL. Jamais.

L'ÉTRANGER. Pardon... il le verra, j'en suis sûr... et vous ne pourrez l'empêcher, car vous ne sortirez d'ici, vous, que lorsqu'il aura pu atteindre Amsterdam.

BERTHOL. Qui donc m'empêcherait de sortir?

L'ÉTRANGER. Moi!

BERTHOL. Vous?...

L'ÉTRANGER. Moi... c'est ainsi... telle est ma volonté... et quand je veux, moi, cœur et bras d'airain ne peuvent me faire céder.

BERTHOL. Et Georges?...

L'ÉTRANGER. Va partir...

BERTHOL. Et vous aurez causé sa perte.

L'ÉTRANGER. Pourquoi?...

BERTHOL. Parce que vous ne savez pas, vous, protecteur insensé, que, pour aller jusqu'au palais, il lui faudrait traverser Amsterdam, et que Georges pourrait se trouver en face d'une maison dont la vue le ferait pâlir.

GEORGES. Laquelle?...

BERTHOL. Par-devers l'église Saint-Pierre est une petite maison obscure, inhabitée, dans laquelle est morte, il y a vingt ans, la mère de Jeanne, empoisonnée par le major Van Ruyter.

GEORGES, *à part.* Dieu puissant!

L'ÉTRANGER, *à Berthol.* Qu'est-ce que vous dites?...

BERTHOL. Que Georges sait bien... qu'il est fils de l'assassin parjure.

JEANNE. Non. Georges n'est pas le fils d'un assassin.

GEORGES. Je suis le fils du major Van Ruyter...

JEANNE. Ah! malheur!...

BERTHOL. Tu te souviens donc, enfin. Quand les grands crimes s'oublient, Georges, les enfants des criminels ont trop d'audace et d'arrogance jusqu'au jour où Dieu veut qu'on vienne secouer auprès d'eux la cendre des morts et réveiller les vieux souvenirs.

L'ÉTRANGER, *à Berthol.* Mais il n'y a pas de maison en face l'église Saint-Paul, elle est sur le port.

BERTHOL. Mais de quoi vous mêlez-vous donc?... j'ai dit l'église Saint-Pierre.

L'ÉTRANGER. Ah! oui... oui... c'est bien différent... (*Saluant Berthol avec humilité.*) Je vous demande bien pardon de vous avoir interrompu.

Il se retire au fond.

BERTHOL, *à Jeanne.* Maintenant que vous savez, madame, que je n'ai menti que pour vous garantir d'un amour et d'une alliance qui forceraient aujourd'hui votre père à renier sa fille, à désavouer son sang... hâtez-vous de décider, je vous en conjure, si vous devez suivre le fils de Van Ruyter ou le mari qui vous a sauvée.

JEANNE. Si je suis fille du prince... mais vous pourriez vous méprendre.

BERTHOL. Je ne crains par la méprise.

JEANNE. Alors, je veux aller trouver mon père.

BERTHOL. Je suis à vos ordres.

JEANNE, *avec frayeur.* Mais pas seule avec vous!...

BERTHOL. Je sais, madame, quels honneurs vous sont dus, et si Daniel a fait ma volonté, nous ne serons pas seuls.... (*A l'Etranger.*) Vous, l'hôtelier, voyez si l'on ne vient pas au-devant de la princesse.

L'ÉTRANGER, *regarde et voit des soldats.* Une escorte l'attend.

BERTHOL. Quand vous voudrez, madame.

JEANNE, *à part.* Et Georges!

GEORGES, *s'approchant.* Avant que vous partiez, madame, Dieu m'ordonne de vous dire qu'il a décidé que je vous verrais une fois encore... (*S'agenouillant.*) Je vous salue, princesse.

JEANNE, *pleurant.* Adieu, Georges!

BERTHOL, *à Jeanne.* Van Ruyter... je dis son second nom que vous aviez oublié...

Il échange un regard avec Georges, qui semble le défier.

JEANNE. Que le ciel me conduise maintenant auprès du prince!

Elle monte vers le fond; Berthol la suit et sort avec elle en saluant de la main les soldats de l'escorte; l'Etranger ferme la porte du fond et s'avance.

SCÈNE XVIII.

GEORGES, L'ÉTRANGER, *puis* TOM.

L'ÉTRANGER. Enfin, mon Dieu! tu nous envoies la lumière... (*A Georges, qui est resté pensif.*) Par-devers l'église Saint-Pierre est une petite maison obscure, inhabitée.

GEORGES, *se retournant.* Ces mots vous ont frappé!...

L'ÉTRANGER. Oui; c'est parce que c'est dans cette sombre maison que la princesse a caché, derrière la boiserie de sa chambre, un écrit qui doit révéler de grandes choses.

GEORGES. Qui vous l'a dit?...

L'ÉTRANGER. La princesse mourante.

GEORGES. La princesse?...

L'ÉTRANGER. Oui.

GEORGES. Mais, alors, vous êtes donc?...

L'ÉTRANGER, *l'interrompant.* Je suis.... un homme qui a déposé l'enfant du prince dans l'asile des orphelins, qui a subi vingt ans de prison solitaire... qui a révélé au prince l'existence de sa fille, et qui veut vous accompagner maintenant à la maison mortuaire.

GEORGES. Et vous vous nommez?...

L'ÉTRANGER. L'hôtelier de Mons... l'aventurier d'hier... l'homme étrange... Je n'ai pas de nom, moi, j'ai perdu le mien, que je retrouverai bientôt....

GEORGES. Et je le connais, moi.... mon cœur vient de le deviner....

L'ÉTRANGER. Chut.... tais-toi, tais-toi.... nous n'avons pas le temps d'écouter nos transports; si la maison brûlait....

GEORGES. Oh! venez, venez... (*Il monte la scène.*) Mais, avant de partir, oh! une seule de ces étreintes de l'âme...

L'ÉTRANGER. Qui ne peut qu'affaiblir le courage.

GEORGES. Non, que le doubler.

L'ÉTRANGER. Eh bien, je cède, je cède... viens, viens...

Il le couvre de baisers et va se nommer.

TOM, *dans la coulisse.* Georges! Georges!...

L'ÉTRANGER. Quelqu'un!...

Il s'éloigne de Georges.

TOM, *entrant.* Ah! Georges!.... sais-tu que Berthol est à Mons!

GEORGES. Oui; et je sais bien autre chose encore.... je sais où est la maison que j'ai tant cherchée. Et sais-tu qui va m'y conduire?....

TOM. Qui donc?

GEORGES. C'est... c'est ce digne homme, cet ami dont on serait fier d'être le fils...

TOM. Mais expliquez-moi donc...

L'ÉTRANGER. Le temps nous presse... partons! partons!...

GEORGES. Oh! oui, vous avez raison, car, comme vous le disiez tout à l'heure, si la maison brûlait...

L'ÉTRANGER. A Amsterdam!

GEORGES *et* TOM. A Amsterdam!...

Ils sortent tous trois par le fond.

ACTE CINQUIÈME.

Une salle très-riche du palais de Guillaume de Nassau, à Amsterdam. Grand vestibule décoré au fond, qui conduit à droite et à gauche. Porte latérale à droite; siéges riches.

SCÈNE PREMIÈRE.

DANIEL *seul puis* TOM.

Au lever du rideau, Daniel, vêtu comme un seigneur, pourpoint velours et or, grande fraise, costume exagéré du temps, entre en scène conduit par des pages qui le saluent et sortent; Daniel, confus, les accompagne respectueusement à son tour, s'aperçoit de sa bévue, cherche à prendre une meilleure contenance et redescend gravement la scène.

DANIEL, *examinant.* Ce palais est d'une rare richesse... et je ne peux pas croire que j'y serai bientôt logé comme intendant et ami intime du baron... comte... ou marquis Berthol, gendre du prince de Nassau... Il me semble que je n'y serai jamais bien à l'aise... Il est vrai que, dans ce moment-ci, j'y suis bien gêné, parce que mes hautes chausses et mon pourpoint sont si étroits que je ne peux pas facilement respirer... Il a fallu se présenter dignement au palais..... Berthol a bien voulu me prêter de mon argent pour m'habiller à neuf... et j'avais si peu de temps... Enfin, je suis très-élégant, mais je n'ose pas m'asseoir...

TOM, *qui pendant la dernière phrase est entré, a observé Daniel et s'est approché de lui.* Je salue maître Daniel.

DANIEL. Tom ici, au palais...

TOM. C'est tout naturel, je suis officier des gardes du prince.

DANIEL. C'est juste.

TOM. Mais ce qui est surprenant, c'est de vous y voir.

DANIEL. Je viens, moi, d'apporter au prince une lettre de son gendre.

TOM. Le prince a un gendre?

DANIEL, *faisant l'important.* Oui, un ami intime à moi, et je l'attends ici. Mais dis-moi, toi, mon garçon : tu as bien commencé ton chemin, te voilà officier, il faut devenir capitaine... de belles protections pourraient te faire avancer.

TOM. Je n'en ai pas.

DANIEL. Tu pourras en avoir..... Je t'ai toujours beaucoup aimé, Tom!

TOM, *avec humilité.* Quoi! vous consentiriez...

DANIEL. Oui, mon ami, je veux t'être utile!

TOM, *de même.* Merci... merci... Mais je ne comprends pas que vous soyez l'ami du gendre du prince, dont la fille n'est pas mariée!

DANIEL. Tu n'es pas informé, et dans quelques heures tu la verras venir ici accompagnée de son époux.

TOM. Je l'ai déjà vue hier... mais sans lui.

DANIEL. Tu as vu qui?

TOM. La fille du prince.

DANIEL. Où donc?

TOM. Ici ; elle m'a parlé, elle s'est bien souvenue de moi, qui lui ai plusieurs fois servi de guide lorsqu'elle était aveugle à l'hospice Saint-Bruno.

DANIEL. Cette jeune orpheline qui était aveugle est au palais?

TOM. Elle y a été ramenée par le prince, qui l'a reconnue pour sa fille... (*Mouvement violent de Daniel.*) Mais comment cela vous surprend-il?... vous qui, vous dites l'ami de son époux?

DANIEL, *à part.* O mon Dieu!... (*Haut.*) Adieu, Tom.

TOM, *l'arrêtant.* Où allez-vous?

DANIEL. Je vais... à mes affaires.

TOM, *le saisissant par le bras.* Vous n'ignorez pas aujourd'hui; je viens de recevoir une consigne qui me défend de vous laisser sortir du palais.

DANIEL. Et pourquoi.... mon excellent Tom?...

TOM. Le prince seul pourrait vous le dire... et je l'entends, je crois....

Il monte la scène.

DANIEL, *à part.* Je suis un homme mort...

TOM. Oui... vous allez pouvoir vous expliquer avec lui.

DANIEL, *vivement.* Non!... j'aime mieux d'abord m'expliquer avec toi...

TOM, *lui désignant la porte latérale à droite.* Entrez donc ici... car le prince approche.

DANIEL. Mon Dieu, Seigneur! je n'ai plus de sang dans les veines.

Tom fait entrer Daniel dans une chambre à droite; Guillaume paraît sous le vestibule, accompagné de Riperda. Guillaume, occupé à lire des papiers, entre vivement.

SCÈNE II.

TOM, GUILLAUME, RIPERDA.

TOM, *à part.* Je prends sur moi de te garder ici, Daniel?... (*Au Prince, qui vient d'entrer.*) Je salue son altesse.

GUILLAUME. Vous savez, officier Tom Willam, quels ordres j'ai donnés.

TOM. Oui, mon prince; vous avez ordonné qu'aujourd'hui le palais fût fermé pour tout le monde, excepté pour deux hommes, un hôtelier de Mons et un bourgeois nommé Réné Berthol.

GUILLAUME. C'est bien cela.

Tom s'incline et sort.

SCÈNE III.

GUILLAUME, RIPERDA, *puis* TOM.

RIPERDA. Monseigneur veut recevoir maître Berthol?...

GUILLAUME. Oui; il vient de m'écrire... (*Souriant.*) Il se croit mon gendre... et je veux le recevoir, afin de l'éloigner au plus tôt avec cette Jeanne que Marie appelle toujours...

RIPERDA. Toujours, monseigneur...

GUILLAUME, *regardant des papiers qu'il tient à la main.* O Riperda! si tu n'avais pas découvert ces dates précises conservées sur ces feuilles de registres perdues autrefois dans le pillage... je ne serais pas aujourd'hui forcé de désunir à jamais ces deux jeunes femmes.

RIPERDA. Il faut tout oublier, monseigneur...

GUILLAUME. C'est impossible... Riperda, souviens-toi de sa mère.

RIPERDA. Vous avez raison, mon prince.

GUILLAUME. Mon Dieu! il n'y a qu'un jour que j'ai retrouvé ma fille... et déjà je dois voir couler ses larmes...

TOM, *entrant.* Monseigneur, le nommé Réné Berthol demande à paraître devant vous.

GUILLAUME. Officier Tom, faites entrer maître Berthol... (*Tom va au fond et fait un signe; Berthol paraît dans le vestibule au fond, se découvre et reste immobile.*) Toi, Riperda... va trouver Marie... tu me l'amèneras bientôt, et j'aurai la force de faire ce que Dieu me commande...

RIPERDA. Bien, monseigneur.

Il sort lentement en considérant Berthol.

SCÈNE IV.

GUILLAUME, BERTHOL.

GRILLAUME, *à part.* Oui... je dois éviter de prolonger son espoir... (*Apercevant Berthol.*) Ah! c'est vous, maître Berthol... Approchez...

BERTHOL. Pardonnez, mon prince..... au trouble qui m'agite.

GUILLAUME. Approchez... et dites-moi, vous êtes l'époux de Jeanne?...

BERTHOL. Oui, mon prince!...

GUILLAUME. Et vous êtes venu sans elle?

BERTHOL. Je l'ai précédée, monseigneur.

GUILLAUME. Donc... elle va venir?

BERTHOL. Bientôt, mon prince: mais j'ai voulu être le premier à m'approcher de vous, afin qu'aucune arrière-pensée ne puisse vous venir au cœur quand vous embrasserez votre fille.

GUILLAUME. Je ne vous comprends pas.

BERTHOL. Je vais m'expliquer, mon prince, si l'émotion qui m'oppresse me laisse un instant de trêve et de lucidité.

GUILLAUME, *s'asseyant.* Remettez-vous.... et parlez...

BERTHOL. Après plus d'une année d'affection et d'amour, j'étais devenu l'époux de Jeanne; j'avais mis dans notre vie modeste mes joies et toutes mes espérances, quand

le destin, irrité de mon trop grand bonheur me frappa de son tonnerre, en m'apprenant qu'un sang noble animait celle que mon cœur ignorant avait prise pour compagne.... Alors je résolus de disparaître à jamais après avoir poussé Jeanne, seule, étonnée, sur le chemin sablé d'or qui se dessinait devant elle... Mais au moment de quitter la compagne qui était plus que mon sang, plus que ma vie, mon cœur s'est arrêté dans ma poitrine, et j'ai osé espérer dans ma douleur que peut-être le comte Guillaume, que le prince chéri du peuple flamand, ne repousserait pas à jamais l'homme du peuple que le ciel a désigné pour l'époux de sa fille... Mais, mon prince, n'en accusez que mon désespoir, car maintenant que je suis près de vous, je sens que je dois vous rendre votre fille belle de toute sa jeunesse et de sa liberté... et je viens, dussé-je en mourir, entendre de vous ma sentence, sans plainte et sans murmure.

Il tombe à genoux.

GUILLAUME, *à part*. Cet homme est généreux!

BERTHOL, *à part*. Il est ému!...

GUILLAUME, *allant relever Berthol*. Ne vous désolez plus, pauvre Berthol; vous ne serez pas séparé de Jeanne.

BERTHOL, *se levant*. Quoi, mon prince!... tant de bonté.

GUILLAUME. Le prince vous dira de vous éloigner de ce pays avec elle.

BERTHOL, *surpris*. Avec Jeanne!

GUILLAUME. Et vous apprendrez bientôt la cause de cet éloignement auquel je vous condamne; mais vous ne serez point séparé de cette compagne, qui est plus que votre sang, plus que votre âme... Et maintenant éloignez-vous, Berthol, je suis impatient, moi, d'embrasser ma fille bien aimée, qui, depuis hier, règne dans ce palais.

BERTHOL. Votre fille?...

GUILLAUME. Oui, ma fille Marie.

BERTHOL. Jeanne, monseigneur...

GUILLAUME. Non, non, Marie!

BERTHOL. Mais je pourrais prouver à votre altesse que Jeanne...

GUILLAUME. Jeanne, votre épouse, n'est pas ma fille... soyez donc heureusement détrompé... Elle va venir, m'avez-vous dit... allez donc l'attendre... allez...

Guillaume va s'asseoir.

BERTHOL, *à part*. Marie!... Ces deux Jeanne, Marie, se confondent et se suivent comme deux ombres... il faut qu'il y ait magie...

GUILLAUME, *voyant Berthol immobile*. Allez... et restez au palais, tout vous sera fidèlement expliqué avant votre départ.... Allez...

BERTHOL, *s'incline et dit à part*. Ma foi! je joue depuis si longtemps contre le diable, que je veux aller jusqu'au bout, pour savoir enfin, qui du diable... ou de moi, remportera la victoire.

Il s'incline de nouveau et sort par le fond à droite.

SCÈNE V.

GUILLAUME, *puis* MARIE, RIPERDA.

GUILLAUME, *seul*. Oui.... mes bienfaits suivront cette Jeanne... mais seulement à cause de Marie!...

Riperda entre avec Marie.

MARIE. Dieu vous garde, mon père!...

GUILLAUME, *en remettant les papiers à Riperda*. Ah! te voici Marie.... laisse-nous seuls, Riperda.

Riperda s'incline et sort.

MARIE, *à Guillaume*. Vous paraissez souffrant?...

GUILLAUME. Non, pas souffrant..... mais triste...

MARIE. Et pourquoi, mon père?...

GUILLAUME, *lui indiquant un siége placé à côté de lui*. Viens, mon enfant, viens... et pardonne-moi d'avance le mal que je vais te faire...

MARIE. A moi, mon père?...

GUILLAUME. A toi, qui as des chagrins dans tes joies, et des souvenirs ou des regrets au milieu des grandeurs.

MARIE. C'est que je voudrais, mon père, que Jeanne, qui est à cette heure dans l'indigence, fût déjà près de moi, pour tout partager.

GUILLAUME, *à part*. Toujours Jeanne!... (*Haut.*) Marie, fille des Nassau, tu dois avoir du courage...

MARIE. Pourquoi, mon père?...

GUILLAUME. Parce qu'il faut que tu apprennes, enfin, quel malheur doit à jamais te séparer de Jeanne.

MARIE. Me séparer de Jeanne!...

GUILLAUME. Moi, prince, j'ai pu découvrir en même temps et ton origine et la sienne; quelques feuilles des registres détruits ont été retrouvées et contiennent précisément ce qui vous concerne toutes deux.

MARIE. Et que disent-elles?...

GUILLAUME. Que le 22 janvier, de l'an 1565, tu fus apportée par un savant médecin qui avait assisté ta malheureuse mère, et que, huit jours plus tard, l'assassin de ta mère... vint déposer, sous les mêmes noms que toi, une fille dont il se débarrassait pour fuir comme un traître enrichi.

MARIE. Votre fille, à vous, fut déposée la première?

GUILLAUME. Oui, la première.... et huit jours après le criminel déposait la sienne.

MARIE. Dieu vengeur!..... qu'ai-je donc fait!

GUILLAUME. Que dis-tu, mon enfant?

MARIE. Ne m'approchez plus, chassez-moi... j'ai souillé la demeure de mon maître... Votre fille, déposée la première, est Jeanne, que vous accusiez en la répudiant... (*Tombant à genoux.*) Et je suis, moi, la maudite et la condamnée, monseigneur...

GUILLAUME. Taisez-vous, Marie; l'erreur vous égare.

MARIE. Non, monseigneur... non, Jeanne fut déposée la première; rendez-lui sa place; pour elle la richesse, la splendeur et les douces larmes d'un père...

GUILLAUME, *la relevant.* Marie... c'est affreux de déchirer ainsi mon cœur; vous ne m'aimez donc pas, vous?...

MARIE. Moi, j'en mourrai..... Mais ne m'interrogez pas, et que justice soit faite... Nos extraits baptistaires, seules traces que nous ayons eues de notre enfance passée, vous convaincront... Celui de Jeanne est daté du 22 janvier, et le mien du dernier jour du même mois.

GUILLAUME. Vous vous êtes trompées toutes deux... Tu es mon sang, je le sais, tu es ma fille; mes souvenirs, le portrait de ta mère et la voix de Dieu l'attestent et le déclarent.

MARIE. Faites donc venir Jeanne, et vous saurez ce qu'alors vous dira la voix du Seigneur...

GUILLAUME. Jeanne.... je l'attends au palais... je veux y hâter sa venue... et pour étouffer ce cri de ton cœur généreux, et détruire l'angoisse qui se peint sur ton visage... je veux la faire appeler sans retard... je cours donner des ordres... (*S'arrêtant.*) Et quand tu seras convaincue de ton erreur...

MARIE. Je verrai s'éloigner Jeanne sans murmure, comme elle devra me voir partir sans plainte, si je suis la maudite.

GUILLAUME. Eh bien, mon enfant, dans un instant, je te le jure... tu auras pu dans le secret consoler Jeanne, en lui commandant toi-même le courage et le départ... Attends-moi donc, Marie.

Il sort par le fond à droite.

SCÈNE VI.

MARIE, *puis* TOM ET JEANNE.

MARIE, *seule.* Puisque malheur et bonheur doivent se partager les deux orphelines, je vous remercie, mon Dieu! d'avoir gardé pour Jeanne le sort que vous lui faites.

Elle s'assied pleurante.

TOM, *faisant entrer Jeanne par la droite.* Oui, Jeanne, l'événement qui vous amène au palais y a amené aussi votre compagne.

JEANNE. Est-ce possible?

TOM, *apercevant Marie.* Voyez madame, et vous de douterez plus.

JEANNE. Marie!

MARIE, *l'apercevant.* C'est toi, Jeanne!

Elles se précipitent l'une vers l'autre et se tiennent embrassées en pleurant.

TOM, *à part.* Maintenant que Jeanne et Marie sont réunies dans le palais de Nassau, allons prévenir l'hôtelier de Mons, et Georges.

Il sort par le fond.

SCÈNE VII.

JEANNE, MARIE.

MARIE. Je te revois donc enfin?

JEANNE. Marie.. où donc as-tu passé tant de longs jours?

MARIE. Dans l'hospice Saint-Bruno, où l'on a pris soin de la jeune fille blessée.

JEANNE. Blessée?

MARIE. Oui; mais je suis guérie... et toi, Jeanne?

JEANNE. Si tu savais tout ce que j'ai souffert!... Mais nous ne nous quitterons plus... Vois comme la séparation nous portait malheur.

MARIE, *tristement.* Il faudra nous séparer encore!

JEANNE. Jamais!... Tu sais quelle destinée nous rassemble au palais du prince Guillaume?

MARIE. Oui!

JEANNE. C'est en vain qu'il cherchera sa fille entre nous deux, qui avons juré que nous n'avouerions jamais rien qui pourrait détruire la confusion qui nous lie.

MARIE. Et je viens d'avouer, moi.

JEANNE. Quoi donc?

MARIE. Que tu as été mon aînée de quelques jours dans la maison d'asile.

JEANNE. Et pourquoi?

MARIE. Parce que l'une de nous deux est fille d'un souverain, l'autre d'un criminel, et le prince faisait injustement peser sur toi la réprobation et l'exil.

JEANNE. Si bien que je serai, moi...

MARIE. Princesse!

JEANNE. Et toi, bannie, chassée... Et tu crois que j'accepterais fortune, honneurs... tandis que tu aurais, toi, pleurs, exil et abandon!

MARIE. Il le faut!

JEANNE. Non pas, je veux te démentir; je dirai que j'ai changé nos extraits baptistaires. A nous deux, Marie, la réprobation, l'anathème, ou la dignité princière... tout à nous deux, rien à chacune; tu l'as oublié; mais je me souviens, moi, que nous nous sommes juré que nous

aurions même fortune, même salut ou même cercueil... et je veux aller trouver le prince. Oui, j'appellerai ses pages, qui me conduiront auprès de lui...

MARIE, *l'arrêtant.* Attends, Jeanne..... Dieu qui décide...

JEANNE. Me guide et m'inspire.

MARIE, *la retenant.* Écoute ce que te dit le devoir... et non ce que l'amitié commande.

JEANNE. D'après votre aveu, je suis princesse. (*Marie la quitte en se soumettant; Jeanne se rapproche d'elle; avec effusion.*) Marie !... pardonne et ne me retiens plus... tu sais bien que je ne dois pas accepter ton infortune... Je cours auprès du prince.... (*L'apercevant.*) Le voici !

Comme elle entre sous le vestibule et se dirige pour sortir à gauche, le Prince, qui entre, vient à sa rencontre avec agitation.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GUILLAUME.

GUILLAUME, *lui prenant la main et la ramenant en scène, avec agitation.* Tu t'impatientais, mon enfant; viens, et tu vas voir Jeanne, elle est au palais; Riperda va l'amener ici. Chasse ton épouvante, essuie tes beaux yeux qui ont pleuré... (*La considérant.*) Voyons, plus de larmes... plus... de... Oh !... rends-moi donc ce beau sourire de ta mère... tu as maintenant la tristesse de son regard... Mais... tu es bien....

MARIE, *s'approchant.* Jeanne, mon prince.

GUILLAUME, *épouvanté en voyant Marie.* Jeanne !...

MARIE. Qui fut déposée la première.

GUILLAUME. Et toi, Marie !... (*Il fait un pas vers Marie, s'arrête, regarde Jeanne... hésite... regarde encore... devient tremblant, et les deux femmes viennent le soutenir au moment où il chancelle.* (*Les quittant*). Jésus, Sauveur! qui donc me délivrera de cette incertitude horrible?... (*Montant la scène.*) A moi!... du monde!... Riperda!... Berthol!... du monde... Venez tous à mon aide!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, RIPERDA, BERTHOL, DANIEL, TOM, SEIGNEURS, SOLDATS; *puis* GEORGES ET L'ÉTRANGER.

GUILLAUME. Venez, et dites-moi... laquelle de ces deux femmes est ma fille... Parlez... que savez-vous?... qu'avez-vous appris?...

BERTHOL, *bas, à Daniel.* Il doute encore, Daniel.

DANIEL, *bas.* Espérons, Berthol...

GUILLAUME. Vous vous taisez tous... mais il n'y a donc personne qui puisse éclaircir cet épouvantable mystère?

GEORGES, *entrant avec l'Etranger.* Nous, mon prince !

Tout le monde se retourne.

GUILLAUME. Vous?

JEANNE, MARIE, BERTHOL *et* DANIEL. Georges !...

GEORGES. Par-devers l'église Saint-Pierre, est une petite maison obscure, inhabitée, dans laquelle la princesse mourante avait caché un écrit qu'elle adressait à son époux proscrit. Un hasard m'a fait trouver cette nuit, cette maison que je cherchais depuis dix années. (*Prenant un parchemin dans sa poitrine.*) Et l'écrit conservé, l'écrit révélateur, le voici, prince... Voyez, si vous reconnaîtrez une écriture que dix-huit ans n'ont pas effacée.

GUILLAUME, *prenant le parchemin.* Oui, c'est bien d'elle... sa signature!... (*Embrassant la lettre*) Pauvre Jeanne-Marie, ta dernière pensée fut pour moi.

BERTHOL, *à part.* Qu'est-ce que cet écrit trouvé dans cette maison?

DANIEL, *à part.* Nous touchons au moment décisif.

GUILLAUME, *lisant.* « A toi, prince Guil-
» laume, mon époux bien-aimé... Dieu créa-
» teur, Dieu prévoyant et juste, nous a le
» même jour donné deux filles... » (*Parlant.*) Deux filles !...

Mouvement de tout le monde, excepté de Riperda, l'Etranger et Georges. L'Etranger se rapproche de Georges, et Daniel plus confiant s'avance.

GUILLAUME, *lisant.* « L'une d'elle fut, la
» nuit même de sa naissance, emportée par le
» médecin Vander Does, qui, à l'aide de ce
» double enfantement, a pu la soustraire en
» annonçant au duc d'Albe ma délivrance et
» la naissance d'une fille... La seconde fut,
» huit jours après, sauvée par le major Van
» Ruyter... »

TOUS. Van Ruyter!...

GUILLAUME, *continuant.* « Toutes deux
» ont été emportées à Anvers pour y être dé-
» posées dans l'asile des orphelins. » (*Parlant.*) Mes enfants... Jeanne!... Marie!... vous êtes sœurs..... vous êtes mes deux filles !...

JEANNE *et* MARIE *tombant dans ses bras.* Mon père!

MARIE. Jeanne, ma sœur!.... Ah! voilà donc pourquoi je t'aimais tant!

JEANNE. Ma sœur, le ciel avait le secret de notre amitié sainte!

MARIE. Et le ciel nous conduisait dans les bras de notre père!...

BERTHOL, *à Daniel.* Et je suis gendre du prince, Daniel.

DANIEL, *à Berthol.* Tout s'arrange à merveille.

BERTHOL. Le diable est battu!

GUILLAUME. *à Georges.* Et que ne vous dois-je pas, à vous jeune homme qui m'avez apporté tant de bonheur!... Comment pourrai-je vous récompenser?...

GEORGES, *désignant l'Etranger.* En réhabilitant mon père...

GUILLAUME. Votre père? (*Examinant l'étranger.*) Lui!... Mais qui donc es-tu, toi, toi, qui, depuis que j'ai remis le pied en Hollande, as pris part à tous mes combats et assisté à tous mes triomphes?

L'ÉTRANGER. Je suis le major Van Ruyter!...

TOUS. Le major!...

GUILLAUME, *avec un mouvement de surprise.* Van Ruyter!...

L'ÉTRANGER. Le major, qui a souffert la trahison, la violence, la prison solitaire, les mille tortures de la cruauté espagnole, et qui a eu le courage de vivre, parce qu'il avait un fils... parce qu'il pressentait qu'un jour.... Mais votre altesse n'a pas achevé la lettre.... lisez, mon prince.... lisez jusqu'à la fin.

GUILLAUME, *lisant.* « Si cet écrit te parvient, récompense et chéris ceux qui se sont dévoués pour nous, et poursuis de ta juste colère ceux qui me traînent sans pitié dans la tombe... Je meurs tuée par un poison que m'a donné l'Espagne, qui me fut préparé par d'Albe l'infâme, et traîtreusement versé par un échappé des galères, qui se nomme René Berthol. »

TOUS. Berthol! (*Mouvement de tous, excepté de l'Etranger, de Georges et de Riperda. Daniel s'éloigne spontanément de Berthol, et passe de l'autre côté de la scène. Guillaume parlant.*) René Berthol! lui!...

BERTHOL. Mon prince, l'imposture seule fait ici parler les morts.

GUILLAUME. Berthol, lui qui s'est fait l'époux...

JEANNE, *vivement.* Mon père! votre fille est toujours digne de vous!

L'ÉTRANGER, *l'interrompant très-vivement.*) Les galères entraînent la mort civile, et son mariage est nul.

GUILLAUME, *allant à lui.* Et tu as osé venir jusque dans mon palais?

BERTHOL, *avec audace.* Pour m'approcher de ton trône.

GUILLAUME, *avec une rage concentrée.* Et tu espérais... peut-être?...

BERTHOL, *insolemment.* Y monter un jour.

GUILLAUME *sort convulsivement son poignard du fourreau, se contient, remet son poignard à sa place.... Avec un calme majestueux.* Et ma justice?

BERTHOL. M'a condamné, je le sais, ma tête était l'enjeu... prenez-la... j'ai perdu.

GUILLAUME. Soldats!

TOM, *s'approchant.* Qu'ordonnez-vous, mon prince?

GUILLAUME. Désarmez cet homme.... le monde est à jamais fermé sur lui!... et quant à son complice...

DANIEL. Compagnon, mon prince... pas complice.

JEANNE. Il a quelquefois, mon père, eu pitié de mes larmes.

GUILLAUME. Qu'il choisisse à l'instant le lieu de son exil.

DANIEL. En Portugal, monseigneur... ou sur les bords du Guadalquivir....

GUILLAUME. Vous avez vingt-quatre heures pour quitter nos états.

DANIEL, *s'inclinant.* Je ne me le ferai pas dire deux fois, mon prince.

GUILLAUME. Georges Van Ruyter, vous êtes chargé d'une mission en France, et à votre retour je ne vous oublierai pas.

GEORGES, *s'inclinant.* Mon prince!

GUILLAUME, *tendant la main au Major.* Major Van Ruyter, es-tu content?...

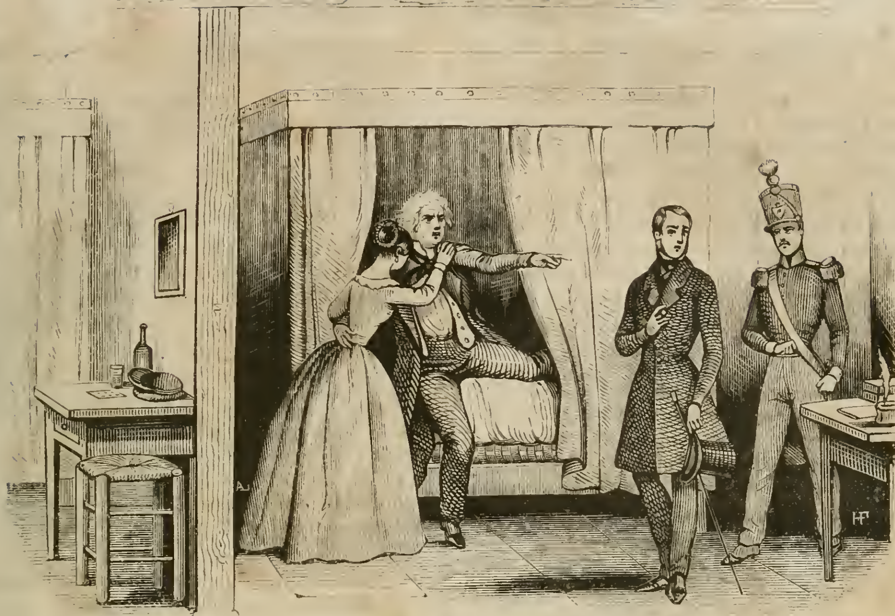
L'ÉTRANGER, *lui baisant la main.* J'ai peur d'en perdre la raison, mon prince...

BERTHOL, *seul, à gauche, entre les soldats.* Glorifie-toi, Satan!... tu m'as vaincu!...

FIN.

MM. les Directeurs de province qui désireraient avoir la mise en scène de l'ouvrage sont invités à s'adresser à M. CARRON, régisseur général du théâtre de l'Ambigu.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE III, SCÈNE VII.

6,000 FRANCS DE RÉCOMPENSE,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par M. Charles Desnoyer.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE LE 8 JUILLET 1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LIONEL	M. ALBERT.
DESVARENNES, riche capitaliste	M. P. DENNERY.
ROSSIGNOL, voleur	M. CHILLY.
MAURICE, commis de Desvarennes	M. MATIS.
MICHEL, fils de Maurice	M. BOUSQUET.
ÉLISA, sa fille	Mlle DESLANDES.
RÉNÉ, ami de la famille	M. LACRESSONNIÈRE.
D'ARCY, ami de Lionel	M. LAURÉ.
JEAN, son valet	M. ALEXANDRE.
UN OUVRIER	M. BERTHOLLET.
MATHIAS, homme au service de Desvarennes	M. COQUET.
UN NOTAIRE	
UN GUICHETIER	M. SAINT-ACHOL.
UN DOMESTIQUE, au service de Lionel	M. VALIN.

PATROUILLE, BOURGEOIS, INVITÉES ET INVITÉS.

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER.

Une chambre modestement meublée. Porte d'entrée au fond ; à droite, en pan coupé, une autre petite porte, et de l'autre côté une fenêtre. Sur le premier plan, des portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

RÉNÉ, ROSSIGNOL.

Réné entre au fond soutenu par Rossignol en blouse, il va s'asseoir à gauche d'un air désespéré.

ROSSIGNOL. Vous n'avez plus besoin de moi, monsieur ?

RÉNÉ. Non, je vous remercie !

ROSSIGNOL. Bien sûr, je ne peux vous être bon à rien ?

RÉNÉ. A rien, encore une fois; merci d'avoir fait attention à moi, à la souffrance que j'éprouvais; mais c'est fini, je vais mieux maintenant.... Bonjour, bonjour, mon ami.

ROSSIGNOL. Au plaisir de vous revoir; ne vous dérangez pas, je vous en prie... (*Il marche à reculons jusqu'au fond du théâtre, examinant toujours Réné, qui ne le regarde plus; il entr'ouvre la porte comme s'il voulait s'en aller, puis s'arrêtant il dit à part :*) Il ne me regarde pas... bravo! j'ai mon idée, je l'ai bien entendu, c'est ici que loge le commis de M. Desvarennes. Je reste. Ah! dans cette chambre, des cartons, des papiers... Il y a peut-être quelque chose à faire ici, quelques sacs d'écus, quelques billets de banque... Au petit bonheur...

Il referme doucement la porte du fond, et sort par une petite porte à gauche, en pan coupé, qui était entr'ouvert au lever du rideau. Tout cela a eu lieu sans qu'il perdît un instant de vue Réné, qui demeure toujours comme anéanti sur le devant du théâtre.

SCÈNE II.

RÉNÉ, *seul.*

Le jour est venu, et personne encore?... personne! Ah! que cette nuit m'a paru longue.... elle m'oublie. Oh! oui, sans doute; au milieu de cette fête brillante peut-elle penser à moi, à mes chagrins, à ma jalousie? Que dis-je? malheureux! m'a-t-elle donné même le droit d'être jaloux? lui ai-je dit.... oserai-je jamais lui dire à quel point je l'aime? Oh! non, non, j'ai été trop malheureux toute ma vie pour qu'elle puisse être ma femme, et ce secret doit mourir là. (*Roulement de voiture à l'extérieur; il va regarder à la fenêtre à droite.*) Ah! ce sont eux, enfin!.... contenons-nous.... Sa famille, mes amis, mes bienfaiteurs, ne doivent pas voir le trouble qui me dévore.

Entrent au fond Maurice et ses deux enfants. Maurice et Michel en noir; Élisa en robe blanche, toilette de bal fort simple.

SCÈNE III.

RÉNÉ, MAURICE, MICHEL, ÉLISA.

MAURICE, *à Réné.* Ah! c'est toi, mon garçon! déjà levé!

RÉNÉ, *lui serrant la main, et saluant Élisa.* Oui, monsieur Maurice, depuis un quart d'heure, à peu près... Mademoiselle...

ÉLISA. Bonjour, monsieur Réné, bonjour.

MICHEL, *lui donnant une poignée de main.* Tu as bien fait, cher ami, de quitter de si bonne heure ta mansarde pour nous attendre à notre retour du bal... puisque aussi bien peut-être nous devons aujourd'hui passer tous ensemble en famille une de nos dernières journées.

RÉNÉ, *tristement.* Oui, une des dernières!

ÉLISA, *répétant avec la même tristesse.* Des dernières!

MAURICE, *souriant.* A moins que le ciel ne fasse retomber enfin dans nos mains le fripon d'homme d'affaires qui nous a volé notre héritage de Hollande.

MICHEL, *gaiement.* Eh! pourquoi pas, mon père? moi j'ai toujours dans l'idée...

MAURICE. Tais-toi, tais-toi; le ciel ne fait pas de miracles; il y a douze ans que ce misérable Alexandre a emporté notre fortune, et j'ai fini par renoncer à des recherches inutiles!... et quand bien même le hasard, un hasard qu'il ne faut pas prévoir, nous rejetterait maintenant sur les traces de cet homme, du diable si nous retrouverions encore après douze ans l'héritage de ma sœur, qu'il nous a volé.

MICHEL. Enfin, c'est égal; nous aurions du moins le plaisir de la vengeance.

MAURICE. Allons, allons, tais-toi, te dis-je! rêveur... Dans ce monde il ne faut compter que sur soi-même, entends-tu? pour résister à sa mauvaise fortune!

MICHEL, *ironiquement.* Oui, sur soi-même. Nous y avons compté, et c'est pour cela que nous sommes conscrits tous les deux.

Il montre Réné.

ÉLISA, *tristement.* Tous les deux!

MAURICE. Conscrits, c'est vrai! mais qui sait, peut-être...

ÉLISA *et* MICHEL. Quoi donc?

MAURICE, *souriant.* Rien, rien... ne parlons plus de ça, ça nous donnerait des idées de tristesse, et ça ne viendra que trop tôt... Allons, j'ai quelques papiers à mettre en ordre pour mon patron, dans un instant, je suis à vous!

Il s'éloigne vers la gauche au premier plan, Élisa va sortir du côté opposé.

MICHEL. Tu nous quittes aussi, petite sœur?

ÉLISA. Oui, je vais ôter cette robe de bal qui me pèse, et pour laquelle je ne suis pas faite, je le sens bien, mon frère... Allons, au revoir.

RÉNÉ, *s'inclinant.* Mademoiselle!

ÉLISA. Au revoir, monsieur Réné! (*A part.*) Pauvre jeune homme! comme il paraît souffrir!

Elle sort à droite au premier plan.

SCÈNE IV.

MICHEL, RÉNÉ.

MICHEL. Tu n'es pas gai ce matin, Réné.

RÉNÉ. C'est que je ne suis pas heureux, Michel.

MICHEL. Heureux!.. est-ce que personne est heureux?. . Est-ce que je le suis, moi qui te parle! moi qui n'ai jamais eu de penchant que pour une seule profession, celle de rentier, de propriétaire, et qui suis tout bonnement, depuis dix-huit mois, surnuméraire au ministère de l'intérieur... Il est vrai que je vais changer de métier, je serai soldat, tourlourou comme toi; j'aurai pour propriété la gloire, les biscaïens et les coups de sabre; pour rente, sept sous par jour; c'est maigre, et ce n'était pas là mon rêve; mais comme je n'y peux rien, je m'en console, et si je suis gueux et misérable pour le moment, j'en appelle à l'avenir.

RÉNÉ. L'avenir!... pour moi, j'ai dû cesser d'y croire, du jour où j'ai perdu mon père!

MICHEL. Le mien n'est-il pas là pour toi comme pour moi? ici, dans cette pauvre demeure, Réné, n'as-tu pas retrouvé une famille? que te manque-t-il?

RÉNÉ. Rien, rien, que le pouvoir de vous rendre jamais, à toi et à ton père, tout le bien que j'ai reçu de vous.

MICHEL. Qu'est-ce qui te réclame quelque chose?

RÉNÉ. Ce n'est pas toi, ni lui, je le sais bien, et c'est un motif de plus pour que ma conscience me reproche de vivre à vos dépens.

MICHEL. A nos dépens! tu es fou!... L'avenir, entends-tu bien, l'avenir... c'est toujours là ce que je me dis à moi-même, et ce que je dis à ceux qui se plaignent injustement comme toi!

RÉNÉ. Injustement!

MICHEL. Sans doute; tu as vingt ans, tu viens de terminer enfin ton apprentissage dans la gravure, et tu vas devenir un artiste habile, en réputation; tu marcheras sans peine à la fortune... et alors...

RÉNÉ. Alors...

MICHEL. Tu rendras au centuple à tes amis ce qu'ils sont trop heureux de faire pour toi.

RÉNÉ. Il n'y a qu'un obstacle que tu oublies toujours; c'est que la semaine dernière j'ai tiré le numéro 35.

MICHEL. C'est juste, et moi le 36; décidément cher ami, nous sommes faits pour être inséparables... Ça ajourne un peu toutes nos espérances; nous allons partir, toi au moment de gagner cinq ou six francs par jour dans ton état; et moi, à la veille d'être appointé à douze cents francs par an; c'est égal, je prends mon parti en riant; je me suis amusé cette nuit en conscience pour me dédommager à l'avance de toutes celles où il me faudra supporter la fatigue et la misère; enfin, j'aime mieux narguer ma destinée que de me laisser écraser par elle.

RÉNÉ. C'est vrai, j'ai tort de me plaindre; tu pars aussi, toi qui bientôt serais venu en aide à ton père et à ta sœur; toi qu'ils aiment, qu'ils adorent, tu pars comme moi qui ne suis utile à personne, et qui ne suis aimé de personne.

MICHEL. Bien obligé, cher ami.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ÉLISA.

ÉLISA, *qui est rentrée en petite robe de toile et en tablier, et qui a entendu les derniers mots.* De personne!.... ah! c'est mal ce que vous venez de dire, monsieur Réné, c'est bien mal.

RÉNÉ. Pardon, pardon, mademoiselle; je suis si malheureux.

ÉLISA. Oui, en effet, le sort a été bien cruel pour vous deux; aussi, quand tu me demandais cette nuit, frère, pourquoi je prenais si peu de part aux plaisirs de la fête, c'est que je songeais au lendemain.... à ton départ; c'est que je me disais combien j'éprouvais de douleur à être séparée... de mon frère!

MICHEL, *souriant.* Mon départ! ton frère! et pas autre chose, n'est-ce pas? C'est juste, tu ne peux pas témoigner tout haut, ma petite sœur, que tes chagrins ne sont pas pour moi seul, que tu souffres à l'avance d'un autre départ que le mien... et que ton frère n'est pas le seul ami dont tu vas être séparée.

ÉLISA. Michel!

RÉNÉ. Que dis-tu?

MICHEL. Oh! je devine bien des choses dont on ne me parle pas, et qu'on voudrait se cacher à soi-même... Oui, j'ai lu dans votre cœur à tous les deux, et quelquefois je me suis dit...

ÉLISA *et* RÉNÉ. Eh bien?

MICHEL. C'était un rêve!... il ne faut plus y penser, mes pauvres amis: la loi et la patrie sont plus fortes que nous tous, et... et je vais à l'état-major m'informer des intentions du gouvernement à notre égard... et puis, en avant, le sac sur le dos, le fusil sur l'épaule, nous tâcherons de partir le moins tristement possible.

Fredonnant.

Il ne faut pas vous étonner
Que l'argent du prêt z'est mangé;
Nos caporaux vont boire de la bière,
Et toi, pauvre soldat, va boire à la rivière.

Il sort.

SCÈNE VI.

RÉNÉ, ÉLISA.

ÉLISA, *à part.* O mon Dieu!... ce qu'il vient de dire... et devant lui.... maintenant, je n'oserai plus le regarder.

RÉNÉ. Est-il bien vrai, mademoiselle... à ce bal... vous n'étiez pas heureuse, et parmi toutes les pensées de tristesse que vous faisait éprouver le prochain départ de votre frère, il y en avait une pour moi, pour votre ami d'enfance.... Oh! ne refusez pas de me le dire, de m'accorder cette consolation, ce bonheur... le seul qui me reste au monde... Si vous saviez, mademoiselle, tout ce que j'ai souffert cette nuit, moi!

ÉLISA. Cette nuit!

RÉNÉ. Tout ce que je souffre depuis qu'il est question de cette fête chez le banquier Desvarennes... et combien je le hais, lui, cet homme que je ne connais pas, et qui ne m'a pas fait de mal, pourtant; si vous saviez combien j'ai maudit le jour où pour la première fois il est venu dans la demeure de votre père.

ÉLISA. Ah! ne dites pas cela, monsieur Réné... ce jour nous devons le bénir, car monsieur Desvarennes venait offrir à mon père un emploi qui devait nous faire vivre.

RÉNÉ. Oui, mais est-ce donc par bonté d'âme qu'il lui a donné cette place de commis dans ses bureaux?... Est-ce par bonté qu'il vous a invitée à sa soirée, vous et votre pauvre famille... Non, c'est... eh bien! eh bien, oui! c'est parce qu'il vous aime, mademoiselle...

ÉLISA. Il m'aime!

RÉNÉ. Oh! cette affreuse pensée, elle est là depuis hier au soir surtout; elle me poursuit, elle m'oppresse, et c'est elle qui cette nuit m'a entraîné loin d'ici jusque devant les portes du brillant hôtel où l'on donnait ce bal.

ÉLISA. Que dites-vous?... comment, vous étiez...

RÉNÉ. Sous les fenêtres du salon de monsieur Desvarennes.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ROSSIGNOL, *qui reparaît à la porte de droite.*

ROSSIGNOL, *de même.* Et moi aussi, j'y étais!

RÉNÉ. Et là, jugez de mes tourments, je vous ai vue entourée d'adorateurs, objet des assiduités, des hommages de chacun, mais plus que tous les autres, deux de ces messieurs se sont attachés à vos pas, vous invitant sans cesse, et comme s'il y eût eu entre eux un défi, une sorte de gageure, de se disputer votre attention... le premier, c'était lui... le maître de la maison, le millionnaire Desvarennes; l'autre... je l'ai bien reconnu... monsieur Lionel.

ÉLISA, *à part.* Il est vrai, je me rappelle.

RÉNÉ. Oui, cet élégant, ce jeune homme à la mode qui a connu monsieur Maurice dans je ne sais quels salons où vous étiez invités déjà il y a six mois, et depuis ce temps, il a cherché toutes les occasions de vous revoir... Et celui-là aussi, celui-là... vous le dirai-je? je le hais malgré moi... et maintenant... demandez-moi pourquoi j'ai souffert cette nuit... ma tête était brûlante, mon cœur battait avec violence... j'étais... j'étais fou!... j'étais jaloux!

ÉLISA. Jaloux!

RÉNÉ. Et la pensée que bientôt, demain peut-être, il faudrait vous dire un éternel adieu, ajoutait encore à ces inexprimables souffrances... c'est alors que j'ai pensé m'évanouir, et qu'un pauvre diable qui se trouvait par là a pris pitié de moi, et m'a ramené dans cette maison.

Ici on sonne au fond du théâtre. Élisa va ouvrir; entre en scène Lionel, qui salue tout le monde avec une extrême politesse, Rossignol disparaît de nouveau. Maurice rentre à gauche.

SCÈNE VIII.

MAURICE, ÉLISA, RÉNÉ, LIONEL.

RÉNÉ, *bas à Élisa, regardant Lionel.* C'est lui! monsieur Lionel.

ÉLISA, *à part.* En effet, quel motif...

LIONEL. Monsieur Maurice... mademoiselle... pardon de la liberté que j'ai osé prendre, sans avoir autant que je le voudrais l'avantage d'être connu de vous; mais il est pour moi de la plus haute importance d'obtenir de vous, de toute votre famille un instant d'entretien.

MAURICE. Monsieur, je vous écoute!

LIONEL, *à Réné qui fait un pas pour s'éloigner.* Oh! je puis parler devant vous, monsieur; vous êtes, je suppose, le frère de mademoiselle.

RÉNÉ. Son frère!

MAURICE, *souriant.* Oui, oui, c'est son frère, et vous pouvez parler devant nous trois!

Sur un geste de Maurice, les quatre personnages s'asseyent dans l'ordre suivant en commençant par la gauche, Réné, Lionel, Maurice, Élisa.

LIONEL. Eh bien, monsieur Maurice, je sais qui vous êtes, moi, je sais que j'ai affaire à un homme loyal et honorable, estimé de tous ceux qui le connaissent; mais de votre côté, quoique vous m'ayez rencontré plusieurs fois chez des personnes qui vous accordent leur confiance, vous ignorez qui je suis... je vais vous le dire. Je me nomme Lionel, je n'ai pas de famille; j'ai vingt-six ans; on a pu me reprocher quelques folies, quelques torts envers moi-même, mais pas un seul envers les autres; il me reste plus de fortune encore qu'il n'en faut pour être heureux, s'il est vrai que le bonheur soit jamais fait pour moi sur cette terre... franchement, j'en ai toujours douté

MAURICE. Je ne puis comprendre, monsieur.

LIONEL. J'arrive au fait; hier encore, j'étais le plus triste, le plus misérable, le plus désillusionné de tous les hommes... hier avant ce bal. .

ÉLISA, *à elle-même.* Ce bal.

RÉNÉ, *à part.* Oh! je tremble!

LIONEL Oui, messieurs, oui, mademoiselle... j'étais allé à la fête donnée par l'exécrable usurier Desvarennes... Pardon, vous êtes depuis quinze jours, je crois, son employé, et pour vous, il doit être respectable, mais pour moi qui ai fait des affaires avec lui, c'est différent... Bref, j'étais allé à son bal, pour avoir une fois encore sous les yeux un des tableaux les plus vivants des folies de l'espèce humaine. Je me disais que cette soirée ne ferait que m'affermir dans ma haine de mes semblables, mon mépris de tous les plaisirs de ce monde; mais depuis cette soirée, au contraire, mes idées ne sont plus les mêmes... c'est que... je vous ai revue, mademoiselle, vous qui m'étiez apparue si rarement depuis six mois, et dont le souvenir pourtant ne m'avait pas quitté... je vous ai revue, et un instant, j'ai pu croire au bonheur !...

ÉLISA, *se levant.* Monsieur!

MAURICE. Que dites-vous?

LIONEL, *se levant aussi.* Ce langage vous pouvez l'entendre, mademoiselle, puisque c'est devant votre père que je vous l'adresse. Enfin, monsieur Maurice, je viens vous supplier de me recevoir dans votre famille... je viens, mademoiselle, vous demander de me faire l'honneur de m'accepter pour époux.

ÉLISA, *à part.* Grand Dieu!

RÉNÉ, *à part.* Lui, son époux!

MAURICE. Dans ma famille!

LIONEL. Je sais tout ce que cette offre a de brusque et d'étrange, mais, je vous le jure, cet ennui, ce spleen, et toute cette bizarrerie de caractère que j'ai dû vous exposer avec franchise changeraient à jamais de l'instant où j'aurais l'aveu de l'un et de l'autre... il y a chez moi, si vous ne la brisez pas par un refus, une résolution profonde et invincible; je me suis toujours dit que, le mariage étant ce qu'il y a de plus hasardeux au monde, il fallait s'y décider sur une première impression et à première vue .. Eh bien, cette première vue a décidé de toute ma vie. Vous seule, mademoiselle, pouvez encore me la faire chérir... le voudrez-vous?... et vous me sauveriez de moi-même, et à tout l'amour que vous m'avez inspiré se joindrait une éternelle reconnaissance; le voudrez-vous? et tous mes soins, tous mes efforts seraient consacrés à vous rendre heureuse.

MAURICE. Monsieur, vous me pardonnerez... la surprise... j'étais si loin de m'attendre... votre démarche est sans doute fort honorable pour ma famille...

ÉLISA. Mon père...

LIONEL. Oh! n'achevez pas, mademoiselle, n'achevez pas, car je crains trop de bien interpréter votre frayeur, et vous, monsieur, ne me répondez pas encore, non, un refus en face me serait trop cruel à entendre... je me suis adressé à la famille réunie... qu'elle se consulte avant de me dire une parole qui va détruire peut-être mes plus chères espérances, mes dernières illusions... Réfléchissez... et d'abord, prenez sur moi, je vous en prie, toutes les informations qui vous paraîtraient convenables... (*Remettant une carte.*) Quand vous aurez pris une résolution, c'est là que vous me ferez parvenir votre réponse... Adieu monsieur... mademoiselle. (*A Réné.*) Vous, son frère, parlez pour moi... plaidez ma cause... Adieu!... Pourquoi n'osé-je pas dire : Au revoir!

Il sort.

SCENE IX.

LES MÊMES, *excepté* LIONEL.

MAURICE, *lisant sa carte.* Lionel, rue de Grammont, 25. (*Souriant.*) C'est un peu loin de la place Saint-Michel; mais le plaisir que nous aurons à lui porter une réponse favorable nous abrégera la distance.

ÉLISA. Une réponse favorable!

MAURICE. Hein! qu'en dites-vous, mes enfants... C'est un original, n'est-ce pas? mais après tout, un excellent jeune homme, et vous le pensez comme moi.

ÉLISA. Mon père!

RÉNÉ. Monsieur!

MAURICE. Eh bien, parlez donc, toi, Réné, mon ami, mon fils, car il t'a donné ce nom, et je te le donne aussi, moi, tu le mérites... Voyons, réponds, comme si tu étais en effet. . son frère.

RÉNÉ, *avec effort.* Son frère!... eh bien, monsieur Maurice... eh bien.. que ma sœur prononce, et moi, quand je vais m'éloigner

d'elle, je souffrirai moins, en songeant que par ce brillant mariage vous avez assuré son bonheur.

ÉLISA. Mon bonheur!

RÉNÉ, *bas à Elisa.* Vous voyez, mademoiselle, si j'ai eu tort de maudire le bal de monsieur Desvarennes.

MAURICE, *à part.* Pauvres enfants.... ah! vous avez manqué de franchise avec moi!... (*Haut.*) Toi, mon Élisa, qu'en dis-tu?

ÉLISA. Moi, mon père? (*Montrant Réné.*) Avant peu, il partira, lui, pour ne plus me revoir peut-être, et je lui dois au moins en présence de mon père un aveu...

MAURICE. Un aveu...

ÉLISA. Que j'ai dû renfermer là jusqu'à ce jour...

MAURICE. Eh bien?

ÉLISA. Il partira, et je l'aime!

RÉNÉ. Qu'entends-je?

MAURICE, *à part.* Allons donc, nous y voilà!

ÉLISA. Je l'aime, et si notre pauvreté, si le malheur qui pèse sur nous tous m'interdit d'être sa femme, du moins, aucune raison de fortune ne me fera manquer aux serments que je lui faisais au fond du cœur, et je suis trop sûre de votre tendresse pour croire que vous me forcerez jamais à être la femme d'un autre.

RÉNÉ. Ah! je suis trop heureux encore... je suis aimé.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MICHEL, *entrant vivement par le fond.*

MICHEL. Vivat! cher ami, je tiens nos feuilles de route, et nous ne partirons que dans trois jours...

TOUS. Trois jours!

RÉNÉ. Partir, ô mon Dieu! partir, et je suis aimé.

MICHEL. Vraiment! elle te l'a dit enfin, ma chère petite sœur... elle te l'a dit... elle a bien fait... c'est toujours une consolation quand nous allons nous éloigner ensemble.

MAURICE. Eh bien, non, non, mes enfants, vous ne partirez ni l'un ni l'autre.

MICHEL. Hein?

RÉNÉ. Comment?

ÉLISA. Que dites-vous, mon père?

MAURICE. Non, Dieu merci, nous ne nous séparerons pas. Michel, tu resteras employé à l'intérieur, et dans trois mois tu seras appointé; toi, Réné, mon autre enfant, mon gendre, tu deviendras bientôt un artiste, un artiste célèbre dont nous serons tous fiers; Élisa, tu ne te sépareras ni de ton frère ni de ton époux... oui, j'ai là dans ma chambre...

MICHEL *et* RÉNÉ. Eh bien?...

MAURICE. J'ai là de quoi pouvoir vous garder près de moi tous les deux.

TOUS TROIS. Quoi donc?

ROSSIGNOL, *qui remontre sa tête à la porte de droite.* C'est vrai, au fait, quoi donc?

SCENE XI.

LES MÊMES, ROSSIGNOL.

MICHEL, *riant.* Est-ce que par hasard l'héritage de Hollande...

MAURICE. Oh non, non, nous ne sommes pas si riches que cela, mes enfants!

MICHEL. Eh bien, est-ce que votre nouveau patron vous aurait prêté de l'argent?

MAURICE. Lui! prêter! monsieur Desvarennes... oh! vous ne le connaissez guère. C'est, avec son immense fortune et son apparence brillante, le plus intéressé et le plus ladre de tous les hommes. Prêter!... il n'a consenti à me donner une place dans sa maison qu'en me faisant souscrire une forte lettre de change comme cautionnement! Prêter! non, mes enfants, ce que j'ai là, c'est le fruit de bien des travaux, des privations et des fatigues... aussi, je puis mourir (*mouvement.*) maintenant, j'ai vécu en honnête homme, je ne dois rien à personne, et je puis vous laisser tous les deux... tous les trois en état de vivre honorablement et de votre travail comme j'ai vécu du mien... Venez, venez, suivez-moi, je vais vous montrer...

MICHEL. Mais enfin, quoi donc, mon père?

MAURICE. Trois mille francs pour toi, mon fils... trois mille francs pour ta dot, Élisa.

ÉLISA. Ma dot!...

MAURICE. Venez, je vais vous remettre à chacun votre livret de la caisse d'épargne.

Ils entrent à gauche.

SCÈNE XII.

ROSSIGNOL, *seul.*

Des livrets de la caisse d'épargne, des amoureux... de pauvres diables de bourgeois qui vivent simplement et modestement en famille... Allons, je n'ai rien à faire ici... filons!... (*Il marche vers le fond, puis s'arrête, et redescendant le théâtre.*) Et pourtant, j'avais bien mon projet, quand je lui ai porté secours à lui .. et qui sait?... si en m'éloignant, j'allais perdre une occasion,

qui ne se retrouvera jamais peut-être... Je reste! attendons quelques instants encore; je reste, et s'ils viennent à rentrer, je n'aurai qu'une chose à dire, je reviens m'informer de la santé du jeune homme que j'ai ramené dans cette maison... Oui, c'est cela, c'est cela même. Alerte, Rossignol, et prends garde à toi! Tes nobles ancêtres ne t'ont rien laissé, rien que des dettes, des guenilles, et une éducation fort douteuse; avec ça, et la bourse vide, tu t'es trouvé un beau matin sur le pavé de Paris, toi, élevé pour être riche, habitué à être servi, choyé, dorlotté, donc, paresseux, gourmand, et bon à rien. . rien du tout... J'ai essayé d'apprendre deux ou trois métiers honnêtes, marchand de contremarques, confectionneur de cigarettes, ça allait bien ; mais voilà que la régie se mêle de nous faire concurrence, et de fournir au même prix des cigarettes toutes neuves avec du tabac qui n'a pas encore servi... Il n'y a plus moyen de vivre dans ce métier-là... Ma foi, peu à peu, toujours grâce à ma paresse et à cette exécrable éducation dont je ne remercie pas ma famille, me voilà devenu ce que je suis..... Rossignol... Enfin, cette nuit, j'avais fait comme notre jeune homme, je m'étais planté devant l'hôtel.. Il convoitait lui, un sourire de la petite, et moi, les diamants des autres dames, et à la sortie du bal, j'espérais, lorsqu'il a failli se trouver mal, à deux pas de moi, et qu'il m'a prié de le reconduire ici, chez monsieur Maurice, le commis de monsieur Desvarennes... Desvarennes, encore un gaillard surchargé de fortune, qu'il me serait si agréable de débarrasser de ce qui lui pèse... Ça a éveillé ma curiosité, mon attention, j'ai espéré... que sais-je!... quelque chose me disait là, qu'ici je trouverais peut-être... Folie! illusions! mensonge..... J'ai perdu ma matinée comme j'avais perdu ma soirée et ma nuit, et il est écrit là-haut, qu'aujourd'hui encore... (*Ici on sonne à la porte du fond.*) Hein, qu'est-ce que c'est?

On sonne de nouveau. La jeune fille est rentrée par la gauche au bruit de la sonnette; Rossignol se cache vivement derrière le rideau de la fenêtre à droite.

SCÈNE XIII.

DESVARENNES, ROSSIGNOL, ÉLISA.

ÉLISA, *après avoir ouvert.* Monsieur Desvarennes!

ROSSIGNOL, *à part.* Desvarennes! j'étrennerai peut-être!

Entre Desvarennes, mise très-fashionable, un lorgnon à la main

DESVARENNES, *à Elisa, après l'avoir saluée, et en la lorgnant.* Charmante, adorable, même sous la plus simple toilette, vous êtes toujours...

ÉLISA, *s'inclinant froidement.* Monsieur, je vais prévenir mon père.

Elle sort à gauche.

DESVARENNES, *la suivant des yeux.* Toujours la même. . de la sévérité!... une vertu bourgeoise!.. Patience, on ne connaît pas ces obstacles-là quand on a ma fortune.

ROSSIGNOL, *à part.* C'est pour ça que je voudrais en avoir un peu.

Maurice entre à gauche, Desvarennes va au-devant de lui.

SCÈNE XIV.

DESVARENNES, MAURICE.

MAURICE, *entrant.* Monsieur Desvarennes .. si matin chez moi!

DESVARENNES Eh! bonjour, mon cher Maurice, bonjour... vous voyez, toujours la même activité, et je sais mener de front les plaisirs et les affaires. (*Maurice lui offre un siége.*) Merci, j'aime mieux rester debout. . c'est vous qui aurez à vous asseoir pour me donner une petite signature.

MAURICE. Une signature! (*A lui-même.*) Ah! bien! je le reconnais: la défiance même, il ne me remettrait pas cinquante francs pour les porter jusqu'à la rue voisine, sans me demander une petite signature!

DESVARENNES. Vous y êtes, mon bon?... écrivez. (*Il lui dicte.*) « Je reconnais avoir » reçu de monsieur Gaspard Desvarennes, » rentier, un portefeuille contenant quatre » cent mille francs en billet de banque. »

MAURICE. Quatre cent mille francs!

ROSSIGNOL. Quatre cent mille francs!

DESVARENNES, *tirant de sa poche un portefeuille.* Les voici, vous compterez tout à l'heure, écrivez toujours. (*Dictant.*) « Ce capital sera porté par moi chez un agent de » change pour y être placé sous mon nom. »

MAURICE, *avec surprise.* Sous mon nom!

DESVARENNES. Oui, je désire qu'on ne sache pas que je fais cette opération, et je choisis pour dérouter les curieux, un honnête homme employé par moi depuis peu de jours seulement, et dont le nom est parfaitement inconnu des courtiers et des gens d'affaires... poursuivez!... (*Dictant.*) « Chez un » agent de change, pour y être placé sous mon » nom sur les fonds espagnols. »

MAURICE. Mais ils sont en baisse comme toujours.

DESVARENNES. Vous croyez?

MAURICE. Mais vous avez donc reçu quelques nouvelles politiques importantes?

DESVARENNES. Peut-être... (*A part*.) Des nouvelles, quand je n'en ai pas, j'en fais. (*Continuant, haut.*) Écrivez, écrivez, mon bon... Les hommes tels que moi ne se trompent jamais en affaires... (*Relisant.*) Sur les fonds de la banque d'Espagne. (*Dictant encore.*) « Il est bien entendu que je ne » suis en cela que le représentant, le commis » dudit sieur Gaspard Devarennes qui doit » courir seul toutes les chances de perte et de » bénéfice. Paris, le... » et cætera. Comptez les billets... comptez! vous signerez après, pour la forme... car, Dieu merci, je ne me défie pas de vous... j'ai confiance... confiance entière... (*A lui-même, pendant que Maurice compte les billets de banque.*) Si j'en connaissais un plus honnête homme que lui, c'est à celui-là que je m'adresserais... mais je n'en connais pas... J'ai son honneur, son reçu... sa probité, sa lettre de change.. Allons, dans les affaires, il faut avoir de la confiance...

MAURICE, *après avoir compté.* C'est bien cela!... quatre cent mille...

ROSSIGNOL, *à part.* Quatre cent mille francs! Je n'en demanderais que la moitié.

DESVARENNES. Pardon, mon ami, mais vous avez oublié de souligner la somme, pour la forme... vous savez dans les affaires... du reste... j'ai confiance.

MAURICE. Souligner... Ah!... (*Il va à la table, souligne la somme, et dit en lui remettant la lettre de change.*) Si jamais on le vole celui-là...

DESVARENNES. Ah ça! mon bon, je me recommande à tout votre zèle; l'opération est urgente, et il faut qu'avant une heure...

MAURICE. Je sors à l'instant même!

ROSSIGNOL, *à part.* Et moi aussi!

DESVARENNES. Vous viendrez me rejoindrez au café de la place Dauphine, et vous me rapporterez le reçu de l'agent de change.

MAURICE. C'est convenu!

DESVARENNES. Au revoir, mon bon!

MAURICE. Serviteur!

Élisa, Réné et Michel sont rentrés par la gauche. Pendant cette fin de scène, Desvarennes lorgne encore la jeune fille, la salue à plusieurs reprises, et sort en disant :

DESVARENNES. Elle est ravissante! Ah! que je suis heureux d'être riche! Je me ferai aimer de cette femme-là.

Réné le regarde avec colère, et va vivement fermer la porte sur lui lorsqu'il s'éloigne.

SCENE XV.

MAURICE, ÉLISA, RÉNÉ, MICHEL, ROSSIGNOL.

MAURICE, *allant prendre sa canne et son chapeau.* Allons, il faut que je lui tienne ma promesse... Partons bien vite pour être bien vite aussi de retour auprès de vous, mes enfants!

ÉLISA. Eh bien, à quoi pensez-vous donc, mon père, vous oubliez...

MAURICE. Quoi!...

ÉLISA. La réponse que vous devez...

MAURICE. Ah! oui, c'est vrai, la réponse au jeune homme qui a demandé ta main...

MICHEL, *à part.* Sa main!

MAURICE, *regardant la carte.* Monsieur Lionel, rue de Grammont, 25... Voyons, mon enfant, je suis à tes ordres, que faut-il que je lui écrive?

ÉLISA. Eh! vous le savez bien, mon père, une ligne, une seule... très-polie... mais...

MAURICE. Qui lui donne son congé, n'est-ce pas?

ÉLISA. Mon bon père..

MAURICE, *qui a écrit quelques mots.* Ah! mon bon père, tu me cajoles. Tiens, est-ce bien ainsi?

ÉLISA, *après avoir regardé.* Oh! que je vous aime, mon père!

RÉNÉ, *vivement.* Donnez, donnez, monsieur Maurice... c'est moi qui vais la porter à son adresse.

MAURICE. Ah! oui, comme intéressé... Tiens. (*Il lui donne la lettre.*) Et moi, je vais porter chez l'agent de change les quatre cent mille francs de mon patron.

ROSSIGNOL, *à part.* Moi, je ne le perds pas de vue.

MICHEL. Et nous, ma petite sœur, nous allons mettre la table pour le repas des fiançailles.

MAURICE. C'est cela, dépêchez-vous, mes enfants!... Oh! nous ne nous ferons pas attendre... Je suis si heureux aujourd'hui... je me sens rajeuni de vingt ans... A bientôt, Élisa, à bientôt...

Il sort avec Réné. Rossignol les suit. Les deux jeunes gens mettent le couvert.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente, aux deux premiers plans un coin de la place Dauphine. A gauche un café, en face une boutique de marchand de vin; au fond le pont Neuf, la statue d'Henri IV, les bains Vigier, etc. En perspective, la Seine, la Chambre des Députés, les Tuileries, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIONEL, D'ARCY.

Ils sont assis tous les deux devant le café; un bol de punch brûle sur la table.

D'ARCY. Oui, mon cher Lionel, ce sont des adieux que je viens te faire, à toi et à tous nos compagnons de plaisir; désormais je ne dois plus avoir en tête que des idées sérieuses.

LIONEL, *souriant d'un air distrait.* Vraiment!

D'ARCY. Tu sais que je tiens à une ancienne famille de magistrats, et c'est vers cette carrière qu'ont dû me diriger et mes travaux et mes études; j'ai réussi. Demain, je verrai se réaliser mes espérances; demain, je recevrai ma nomination de substitut.

LIONEL. Substitut!

D'ARCY. Ces fonctions me conduisent tout naturellement à celles de procureur du roi, et d'ici à deux ans, je l'espère...

LIONEL, *distrait.* C'est bien, je te félicite, cher ami; sois heureux et amuse-toi.

D'ARCY. Hein? Ah ça, mais tu es fou, tu n'es pas du tout à ce que je te dis.

LIONEL. Moi?

D'ARCY. Je t'annonce que je vais devenir un grave et sévère personnage, chargé de poursuivre, au nom de la société, les délits et les crimes, et tu me conseilles de m'amuser..... Mais, en vérité, je ne l'avais pas remarqué d'abord... tu es triste, inquiet, agité... Je veux savoir...

LIONEL. Rien; je n'ai rien, te dis-je.

D'ARCY. Si fait!

LIONEL, *se levant, et apercevant Jean, son Domestique, qui arrive au fond par la droite.* Ah! c'est lui!

D'ARCY, *à part.* Décidément il perd la tête.

SCENE II.

LES MÊMES, JEAN.

LIONEL. Eh bien?

JEAN, *une lettre à la main.* Suivant vos ordres, monsieur, j'ai interrogé le jeune homme qui vous apportait cette lettre; je lui ai demandé de quelle part il venait; et comme il m'a nommé monsieur Maurice, sur-le-champ je suis venu...

LIONEL. Donne, donne donc..... (*Après avoir lu.*) Un refus! je devais m'y attendre... (*Il va se rasseoir d'un air désespéré.*) Ce mariage...

D'ARCY, *à part.* Que dit-il?

LIONEL. C'eût été trop de bonheur. (*A Jean, qui s'est rapproché.*) Va-t'en, laisse-nous!

JEAN. A quelle heure vous attendrai-je ce soir?

LIONEL. Ce soir? (*Après un temps.*) Je ne reviendrai pas.

JEAN. Demain matin?

LIONEL. Peut-être.

JEAN. Mais, monsieur...

LIONEL, *avec impatience.* Tais-toi, et va-t'en.

JEAN. Pardon, mon cher maître, pardon... mais d'ordinaire vous avez en moi un peu de confiance; enfin vous ne refusez pas de me répondre... et aujourd'hui...

LIONEL. C'est vrai, j'ai tort de te parler avec tant de dureté... Va, mon pauvre Jean, je connais ton zèle et ton attachement pour moi; mais laisse-nous, je t'en prie.

JEAN, *tristement.* Ainsi, à demain, n'est-ce pas, monsieur?

LIONEL. Oui, oui, à demain!

Sortie de Jean.

SCÈNE III.

LIONEL, D'ARCY.

D'ARCY. Je devine qu'il s'agit de cette jeune fille dont tu m'as parlé avec de si pompeux éloges.

LIONEL. Précisément; son père me répond qu'il est honoré de ma recherche, mais qu'avant de me voir il avait disposé de la main de sa fille. (*Parcourant encore la lettre avec agitation.*) Elle aussi, elle est d'accord avec son père, elle me refuse parce qu'elle en aime un autre, un autre, son égal, pauvre comme elle, mais dont l'amour lui paraît préférable à toutes les richesses..... Elle a raison, n'est-ce pas? mille fois raison.

D'ARCY. Je ne dis pas cela..... mais pour toi, Lionel, c'était, à mon avis, un acte de démence insigne, d'aller demander en mariage quelqu'un que tu connaissais si peu, et c'en serait un bien plus grand encore de t'affliger, de te désespérer, parce que...

LIONEL, *affectant de rire.* C'est juste, je suis un fou, un extravagant... je me demande comment j'avais pu supposer un instant qu'il pût m'arriver quelque chose d'heureux.... à moi, moi qui en suis si peu digne, moi qui ai perdu si misérablement les plus belles années de ma vie..... c'eût été sacrifier cette jeune fille que d'enchaîner son existence à la mienne, et son père a bien fait, très-bien fait..... Allons, allons, n'y pensons plus que pour rire de ma folie.... D'Arcy, un dernier verre de punch. A ton avenir... à votre avancement, monsieur le substitut, au succès de vos réquisitoires!.... Tenez... (*Il donne une pièce de monnaie au Garçon qui vient d'entrer.*) Bonsoir, cher ami.

D'ARCY. Je rentre chez moi.... Tu ne me fais pas compagnie?...

LIONEL. Non, je reste dans le quartier.

D'ARCY. Où vas-tu? et que veux-tu faire?

LIONEL. Où je vais? Par là, rue Dauphine, une maison très-recommandable, maison de jeu clandestine, où l'on trouve tous les soirs cinq ou six tables de bouillotte et une roulette.

D'ARCY. Que dis-tu?

LIONEL. Ce que je veux y faire? Rien de plus simple. Tu connais, cher ami, mon refrain habituel, celui de Robert le Diable:

> L'or est une chimère,
> Sachons nous en servir,
> Le vrai bien sur la terre, etc.

Bref, je vais jeter là sur un tapis vert le reste de ma fortune.

D'ARCY. Tu renonceras à cette nouvelle extravagance.

LIONEL. Du tout! Malgré moi je suis rejeté dans cette vie de folies et de dissipations, à laquelle j'avais espéré me soustraire... et ce contrat qui me reste, ce contrat, le seul que je n'aie pas été jeter encore dans les mains de l'usurier Desvarennes, je vais le jouer pour renouveler tout d'un coup toute ma fortune! ou bien je la perdrai jusqu'au dernier sou, cette nuit même... Et alors..... (*à part*) alors ma résolution sera bientôt prise.

D'ARCY. Lionel, je te prie encore, je te conjure de me reconduire un instant. Peut-être, malgré tout, parviendrai-je à te faire entendre la voix de la raison, sinon tu seras libre de revenir sur tes pas.

LIONEL. Oh! je t'en réponds d'avance; mais tu le veux, je suis à toi.

Pendant ces derniers mots sont entrés de la droite à la gauche, et marchant vers le café, Desvarennes et Mathias; l'un toujours très-richement habillé, l'autre couvert d'un habit râpé et misérable.

SCÈNE IV.

LIONEL, DESVARENNES.

DESVARENNES, *entrant.* (*A part.*) Lionel! mon ennemi intime!...

LIONEL, *à Desvarennes.* Ah! c'est vous, monsieur?

DESVARENNES. Moi-même; ce cher ami... je suis enchanté.

Il lui tend la main.

LIONEL, *retirant la sienne.* Je ne suis pas votre ami, monsieur, et je m'étonne que vous me donniez ce nom.

DESVARENNES. Je m'étonne que vous le repoussiez: quand on fait des affaires ensemble...

LIONEL. Des affaires!... c'est justement pour cela que je vous déteste, que je vous hais à la mort; des affaires où vous me vendiez le cuivre au prix de l'or, où vous escomptiez à 150 pour 100, et toujours en ayant l'air de me rendre service, mes billets et mes lettres de change, où vous accapariez peu à peu tous mes contrats de rente, tous les titres de mes propriétés... voilà les affaires que nous avons faites ensemble!

DESVARENNES. Ingrat!...

LIONEL. J'ai pu vous subir, tant il y avait en moi d'insouciance et de désordre, mais jamais être votre dupe.... et aujourd'hui.... aujourd'hui que je suis blasé, désenchanté sur tous les plaisirs et tous les bonheurs de la vie, je crois qu'il y aurait encore au monde une chose, une seule qui me transporterait de joie, qui me rendrait heureux, qui me ferait rire jusqu'aux larmes, ce serait...

DESVARENNES. Ce serait?...

LIONEL. De vous voir ruiné à votre tour.

DESVARENNES. Ruiné!

LIONEL. Oui, ruiné. Bonjour, monsieur.

Sortie de Lionel et de d'Arcy à droite. Pendant cette scène Mathias s'est assis à la table que viennent de quitter Lionel et d'Arcy. Le Garçon a apporté du café et des liqueurs.

SCÈNE V.

DESVARENNES, MATHIAS.

MATHIAS, *se levant et se mêlant à la conversation. Il baragouine l'allemand.* Vous pas afre peur, monsié Desvarennes... ruiné! fous... ça se poufre pas...

DESVARENNES, *froidement, en allant s'asseoir auprès de Mathias.* Ce cher ami !... il est de mauvaise humeur ce soir.

MATHIAS. Il afre di tintouin !

DESVARENNES. Et pour s'en consoler, mon pauvre Mathias, il ira jouer tout à l'heure dans ces salons de la rue Dauphine, dont il ne sait pas encore que tous les profits m'appartiennent.

MATHIAS. Eh! eh! eh! nous appartiennent, mon cher associé.

DESVARENNES. C'est vrai, mon associé... qui le croirait à nous voir si différents l'un de l'autre, et cela dure depuis douze ans bientôt?

MATHIAS. Ya, douze ans, depuis que nous avons quitté ensemble la Hollande en emportant...

DESVARENNES. Tais-toi.... je ne me souviens pas quelle a été l'origine de notre fortune; tout le monde l'ignore, et nous devons l'ignorer nous-mêmes.

MATHIAS. Ya, je l'afre oublié... j'afre pas di tout de mémoire; mais che voulais être riche, très-riche... et j'y suis barfénu...

DESVARENNES. Comme moi.... nous voilà tous les deux, et sans qu'on s'en doute, unis d'intérêts, et lancés ensemble dans les plus brillantes entreprises; tous les deux, nous ne sommes ni banquiers, ni hommes d'affaires, ni agents de change, ni courtiers de commerce, nous ne sommes rien, mais nous faisons de tout.

MATHIAS. Ya, nous afons de l'or; on peut faire de tout avec de l'or.

DESVARENNES. Nous ne sommes à la tête d'aucune opération financière, et nous avons des fonds placés dans toutes; seulement nous entendons d'une manière différente la possession de notre fortune; toi, Mathias...

MATHIAS. Moi, j'aime l'or pour lé carder, l'entasser, l'agguimiler, et ça me déchire le cœur de dépenser 25 centimes.

DESVARENNES. Oui, tu es un usurier, un avare d'une autre époque, taillé sur le patron de l'Harpagon de Molière et du Grandet de M. de Balzac.

MATHIAS. Monsié de Balzac.... je connaître pas... c'était-il ein homme d'argent?

DESVARENNES. Non, c'est un homme qui fait de l'argent, voilà tout; moi, j'ai suivi une autre méthode que la tienne; je dépense, je brille, j'éblouis, et je loge dans un somptueux hôtel, au lieu d'habiter une mansarde comme toi, et de porter des haillons, j'ai pour système que si l'aimant attire le fer, il n'y a pas pour l'or d'aimant plus attractif, plus irrésistible que l'or lui-même.... qu'on vient apporter ses capitaux là surtout où l'on en voit amoncelés beaucoup d'autres, ou si tu l'aimes mieux que l'eau va toujours...

MATHIAS. Ya, va touchours à la rivière.

DESVARENNES. Aussi viserai-je à paraître, s'il était possible, encore plus riche que je ne suis.... Je donne des fêtes magnifiques, je ruine ceux qu'on appelle mes clients et mes amis, je les invite à mes splendides soirées, je déjeune, je dîne avec eux; et c'est au milieu des plaisirs, à table, en sablant le champagne, que je leur fais signer l'acte qui me livre leur fortune. Je crois, cher ami, que mon système est le meilleur et le plus amusant; quel plaisir as-tu?

MATHIAS. Je recarde mon or.

DESVARENNES. Et après?

MATHIAS. Je le recarde encore, et touchours, et touchours.... et je m'amisse touchours en le recardant.

DESVARENNES. Laissons cela, nous ne nous entendrons jamais. Sept heures déjà, et Maurice n'est pas encore venu pour m'apporter le reçu de l'agent de change.

Tous deux se lèvent de table. Desvarennes paye le Garçon; Mathias ramasse les morceaux de sucre et la monnaie, et met le tout dans sa poche.

MATHIAS. Maurice!... ah! ah! cette crande affaire, la seule dans laquelle j'aie refusé d'être de moitié avec vous.

DESVARENNES. Oui, tu as refusé, et tu t'en repentiras.

MATHIAS. J'afre pas compris l'obération: vous afre dit à moi, n'est-ce pas, que vous attendiez eine hausse considérable et imprévue des fonds espagnols.

DESVARENNES. Oui, j'y compte.

MATHIAS. A merveille, et vous risquez sous le nom du père Maurice une somme de 400 mille francs.

DESVARENNES. Sans doute!

MATHIAS. Et cependant d'eine autre part, vous avez placé sous votre nom 100 mille sur la chance gontraire.

DESVARENNES. Certainement!... eh bien?

MATHIAS. Eh bien, je gomprendre pas.

DESVARENNES. Que tu es simple, mon bon Mathias! ne passé-je pas à la bourse pour l'homme le plus habile et le plus heureux en affaires?

MATHIAS. Ya.

DESVARENNES. Avant de se décider à jeter des fonds dans une opération, ne se demande-t-on pas quelle est ma pensée? enfin, chacun ne cherche-t-il pas à jouer le même jeu que moi, pour réussir comme je fais, et doubler ses capitaux comme je triple les miens?

MATHIAS. Ya... Eh pien?

DESVARENNES. Eh bien! officiellement je joue la baisse, mais en cachette et sous le nom d'un tiers, d'un honnête homme que personne au monde ne connaît encore pour être à mon service, je joue la hausse, j'y

consacre quatre fois la somme que je consens à perdre de l'autre côté; et vois, mon bon Mathias, si j'ai quelque chance de gain dans ce jeu de bascule; suis bien mon raisonnement, et transporte-toi un instant en idée au palais de la Bourse.

MATHIAS. Ya, la Bourse, chy suis avec vous.

DESVARENNES. Avant d'y entrer, j'ai fait circuler un bruit, une nouvelle qui déjà met en éveil tous les esprits, tient en alarme tous les piliers de Tortoni. Une heure et demie sonne... la Bourse s'ouvre, et j'entre, moi... Chacun m'entoure, m'interroge du regard, du geste, de la voix... que se passe-t-il?... Est-ce vrai? Le bruit répandu est-il officiel? Je balbutie, je ne dis ni oui ni non... mais à mon air soucieux, inquiet, on commence à croire que la nouvelle est la vérité même... J'affecte de parler bas à mon agent de change. Mais je m'arrange de manière à laisser surprendre mes paroles, et l'on entend que je donne ordre de vendre... A l'instant, cher ami, quelques-uns de ces moutons de Panurge s'empressent déjà d'en faire autant... Ce n'est pas tout, je reçois une lettre... je lis bas, et je fais un mouvement de surprise et d'effroi. Je rappelle mon agent de change... nouvel ordre de vendre! et... vois donc, mon bon Mathias, regarde donc, écoute donc tout ce qui se passe, tout ce qui se dit autour de moi.

MATHIAS. Ia, ia, je fois, je recarde, j'écoute.

DESVARENNES. La panique se répand au parquet. On court, on s'agite, on se coudoie, on se parle à l'oreille : « Décidément, Desvarennes se met à découvert. — Desvarennes!... ah bah! en êtes-vous sûr?... — Parole d'honneur! » Alors... oh! alors, c'est un délire, une fièvre, une rage de vendre qui s'empare de tous nos hommes d'argent. Il est deux heures et demie, et la rente baisse.

MATHIAS. Ah! elle a baissé, la rente!

DESVARENNES. Maintenant, vois donc là-bas dans un coin de la salle, cet affidé à moi, inconnu de tous, qui, l'œil aux aguets, attend avec impatience un signal convenu entre nous deux. Je le donne en portant sans affectation la main à ma cravate, et il achète, il achète à mon compte, mais sous le nom du père Maurice. Il est trois heures et quart; la Bourse ferme, et chacun se retire.

MATHIAS. Alors, tout est fini?

DESVARENNES. Non! le lendemain on saura que les bruits qui ont circulé au parquet étaient faux, qu'ils sont officiellement démentis, et la rente remontera aussi rapidement qu'elle aura baissé la veille, et moi!... moi, je revendrai... alors, toujours sous le nom du père Maurice. On se dira en riant à mes dépens que j'ai été mal informé et trompé comme tous les autres; on se dira que pour la première fois j'ai manqué d'adresse et de bonheur, et jamais je n'aurai été si heureux et si habile. Enfin, j'aurai l'air de perdre 3 ou 400 mille francs, je gagnerai un million... qu'en dis-tu?

MATHIAS. Fous êtes ein Dieu! got fordom! je me mets de moitié dans cette affaire comme dans toutes les autres.

DESVARENNES. Non, il est trop tard!

MATHIAS. Alors, je suis en tiers!

DESVARENNES. Trop tard!

MATHIAS. En quart, en sixième!

DESVARENNES. Rien! à moi toutes les chances de bénéfice, puisque hier tu les as refusées. (*Ici on voit au fond un afficheur suivi de peuple venir poser sur une partie très-saillante du décor une grande affiche. Ceux qui l'entourent empêchent d'abord de la voir; Desvarennes continue sans remarquer ce mouvement.*) Un million! un million de plus, et cela, je l'espère, en moins d'une semaine.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN AFFICHEUR, PEUPLE, *puis* ROSSIGNOL.

MATHIAS. Un million, et che n'en aurais pas ma part, goth fordom!

Ici l'affiche se trouve à découvert, et l'un de ceux qui l'environnent lit à haute voix ces mots qui ressortent en gros caractères.

UN OUVRIER, *lisant.* « Six mille francs de récompense.

DESVARENNES. Hein? qu'est-ce que c'est?

MATHIAS. Eine affiche!

L'OUVRIER, *continuant de lire.* Il a été perdu depuis la place Saint-Michel, n° 14...

DESVARENNES. Plaît-il?

MATHIAS. Tiens! la maison où loge le père Maurice.

L'OUVRIER, *lisant.* En prenant par la rue des Francs-Bourgeois, de M. le Prince, le carrefour de l'Odéon, la rue de l'Ancienne Comédie, la rue Dauphine, le pont Neuf, et le quai de l'École jusqu'au Louvre... un portefeuille...

DESVARENNES. Un portefeuille!

L'OUVRIER, *lisant toujours.* En maroquin vert, marqué en acier sur la couverture des initiales G. D...

DESVARENNES. O ciel! ce chiffre, c'est....

MATHIAS. C'être le vôtre, Gaspard Desvarennes.

L'OUVRIER, *lisant.* Et contenant en billets de banque une somme de 400 mille francs. »

TOUS. 400 mille francs!

MATHIAS. Le million il être envolé.

DESVARENNES, *poussant un cri de désespoir et courant à ceux qui lisent et entourent l'affiche.* Ah! qu'est-ce que vous dites? 400,000 francs! un portefeuille!

L'OUVRIER. Oui certainement, un portefeuille perdu par un pauvre vieillard qui a été renversé par un cabriolet là-bas, près du Pont-Neuf; on l'a transporté évanoui, blessé, au corps de garde du Louvre, et quand il est revenu à lui, il s'est aperçu qu'il lui manquait son portefeuille.

ROSSIGNOL, *sortant de la foule, à part.* Et ce qu'il y a de pire, c'est qu'il n'est pas entre mes mains; où diable peut-il être? on me l'aura volé. Cherchons toujours.

Il sort au premier plan, à droite, par une issue qui se trouve devant le café. Pendant ce temps, Desvarennes s'est élancé sur l'affiche; il l'a arrachée, et redescend le théâtre suivi de tous les autres; il la relit bas avec avidité.

SCÈNE VII.

DESVARENNES, MATHIAS, PEUPLE, LIONEL.

DESVARENNES, *achevant tout haut et avec rage de relire l'affiche.* « Un portefeuille en maroquin vert, marqué aux initiales G. D., et contenant en billets de banque une somme de 400,000 francs. »

LIONEL, *reparaissant à droite au troisième plan.* Qu'ai-je entendu!

DESVARENNES. Mes amis, mes bons amis, cette somme... c'est à moi, c'est mon bien, et si quelqu'un de vous... si le hasard... Oh! vous me la rendriez, n'est-ce pas?... vous êtes tous de braves gens, et l'honneur, la probité, vous font un devoir...

LIONEL, *s'approchant et éclatant de rire.* Ha! ha! ha! l'honneur, la probité, ces mots-là dans la bouche de Gaspard Desvarennes!

DESVARENNES. Lionel!

LIONEL. Ah! le voilà donc exaucé dès ce soir, ce vœu que je regardais tout à l'heure comme impossible à réaliser!... Lui qui manque de cœur, lui qui n'a d'autre passion que celle de l'or, il est donc frappé dans le seul objet de son amour, de son idolâtrie... il est réduit enfin à déplorer une perte d'argent, lui qui en a fait perdre à tant d'autres!

DESVARENNES. Tais-toi! tais-toi!

LIONEL. Non, mes amis, non... ne vous laissez pas prendre à ses prières...

DESVARENNES. Comment!... vous osez?...

LIONEL. Cet homme, c'est l'usurier Desvarennes, Desvarennes le fripon et l'agioteur; sa fortune, elle a été acquise par la ruine de vingt familles... Pas de moyen qui lui répugne pour ajouter à sa richesse; il spécule sur tout... et il exploite à son bénéfice toutes les infortunes, même celles du pays... Enfin, quand cet or qu'il a perdu devrait tomber dans les mains les plus déloyales et les plus impures, il serait toujours mieux placé que dans les siennes... Ne le plaignez pas... ne le plaignez pas... et riez comme moi de son désespoir!

DESVARENNES. Misérable!

Il veut s'élancer sur lui, on les sépare.

LIONEL, *reprenant son éclat de rire.* Ha! ha! ha! je suis plus heureux aujourd'hui que je n'avais cru... une dernière fois je vais tenter la chance; et puisqu'il perd, lui à qui ça n'était jamais arrivé... il est possible que je gagne, moi qui perds toujours. (*Se retournant vers le peuple.*) Ne le plaignez pas, ne le plaignez pas.

Il sort à gauche, se dirigeant vers la rue Dauphine.

DESVARENNES, *se retourne vers les assistants dans une agitation qui tient du délire; il leur dit :* Il a menti! il a calomnié! et vous ne le croirez pas; il aura beau faire, il ne vous empêchera pas d'être honnêtes gens! Venez, venez tous avec moi, ne me quittez pas, suivez-moi, aidez-moi dans mes recherches... (*Tout le monde lui tourne le dos.*) Ah! ils refusent! Toi, du moins, mon bon Mathias, mon cher associé, mon ami, toi qui étais de moitié dans cette affaire...

MATHIAS, *se reculant vivement.* Nix! nix! j'être pour rien di tout... vous n'afre pas voulu même pour un sixième...

DESVARENNES. Ah! tout le monde m'abandonne! tout le monde, au fond de l'âme, se rêve déjà possesseur de mon bien... mais il y a une justice, et c'est moi... oui, moi seul qui dois retrouver ces billets... Malheur! malheur à celui d'entre vous qui mettrait la main sur mon portefeuille, et ne me le rendrait pas!... De quel côté irai-je? par ici... non, par là... ou plutôt... Ah! j'en deviendrai fou! j'en deviendrai fou!...

Il sort à gauche. La nuit commence à venir.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *plus* ROSSIGNOL, *moins* DESVARENNES.

ROSSIGNOL, *rentrant à droite, au premier plan.* J'ai un malheur insolent! Bien sûr, il est déjà ramassé.

MATHIAS, *groupant autour de lui les personnages des scènes précédentes.* Il afre raison, c'être ine chistice de lui rendre son bien, et la probité, la délicatesse...

ROSSIGNOL, *s'avançant.* Certainement, la probité, la délicatesse... j'espère qu'il n'y a ici personne d'un autre avis.

L'OUVRIER, *qui a lu l'affiche*. Non, non, personne.

TOUS. Personne!

UN HOMME DU PEUPLE. Une si belle récompense, 6,000 francs! c'est bon à gagner!

L'OUVRIER. Et quand il n'y en aurait pas de récompense, est-ce que ce n'est pas un devoir? Quant à moi, je ne suis qu'un pauvre diable d'ouvrier qui ne vit que de son travail, et avec ça j'ai une femme et des enfants à nourrir; mais j'ai aussi une conscience, et pour qu'elle soit toujours tranquille, si je trouve, je rendrai.

TOUS. Et moi aussi.

L'OUVRIER. Que le propriétaire de la somme soit un honnête homme ou un gredin, ça ne me regarde pas, je rendrai; tant pis pour lui s'il a volé les autres; un jour il pourra bien lui en arriver malheur; mais moi, moi... je ne vole jamais le pain que je donne à mes enfants; je rendrai...

TOUS. Et moi aussi! et moi aussi!

Ils sortent.

ROSSIGNOL, *à part*. Bravo! parmi tout ce monde-là il n'y a personne qui me fasse concurrence.

La nuit a commencé à venir. Mathias et Rossignol se heurtent en cherchant tous les deux dans l'obscurité. Mathias prend alors la main de Rossignol et l'amène mystérieusement sur le devant du théâtre.

MATHIAS, *bas*. Mon cheune ami!

ROSSIGNOL, *bas*. Vieillard respectable.

MATHIAS. Che fous feux du bien! fous n'afre pas l'air très-fortuné.

ROSSIGNOL. Ni vous non plus!

MATHIAS. Moi c'hêtre dans la ternière de toutes les misères.

ROSSIGNOL. Et moi dans la dernière de toutes les débines.

MATHIAS. D'où che conclus que fous et moi nous aurions tort d'avoir trop de sgripules...

ROSSIGNOL. Vraiment!

MATHIAS. Et nous aurions raison de faire enzemble ine petite gonfention.

ROSSIGNOL. Laquelle?

MATHIAS. Vous allez prendre la troite di pont Neuf, et moi la cauche.

ROSSIGNOL. Ensuite?

MATHIAS. Et si le hasard vous favorise, s'il vous envoie...

ROSSIGNOL. Le bienheureux portefeuille!.. Eh bien?...

MATHIAS. Eh bien?... Bart à deux!

ROSSIGNOL. Ça va, je vous le promets, vieillard respectable... mais de votre côté....

MATHIAS. Che fous le chure, mon cheune ami.

ROSSIGNOL. Bien obligé. (*A part.*) Si je la trouve, tu l'attendras longtemps, ta moitié.

MATHIAS, *à part*. Si che troufe, che carde tout pour moi, gott fordom.

Ils disparaissent sur le pont Neuf., l'un à droite et l'autre à gauche. Pendant ce temps on a vu, au fond, du côté de la rue Dauphine, reparaître Lionel dans la plus grande agitation. Il s'arrête en regardant sortir les deux personnages précédents. Il reste seul.

SCÈNE IX.

LIONEL, *seul*.

Cherchez, mes bons amis, courez après la fortune... moi, je reste ici, calme et à l'abri de cet accès de cupidité que moi-même peut-être j'ai soufflé dans vos âmes... sans désir et sans espérance.... C'en est fait.... j'ai tout perdu, j'ai laissé sur le tapis vert mon dernier contrat de rente... Plus rien!... (*Fouillant dans sa poche.*) Encore une pièce d'or... ah! courons... peut-être...

Il fait deux pas comme pour retourner à la maison de jeu. Une pauvre femme mendiante traverse le théâtre avec son enfant dans ses bras.

LA MENDIANTE. La charité, s'il vous plaît?..

LIONEL. Oh!... oui, oui... elle sera mieux placée que tout le reste de ma fortune... tenez!... (*Il lui donne la pièce d'or; elle s'éloigne.*) Oh! gardez, gardez tout, et ne me remerciez pas, je le veux... Maintenant tout est fini pour moi... (*Regardant au fond le pont Neuf et la rivière.*) Là bas est le terme de ma carrière... je ne serai regretté de personne, et moi-même je n'ai à regretter... Élisa!... ah! n'y pensons plus, j'étais indigne d'elle!... je n'ai plus rien qui puisse m'attacher à la vie... allons! (*L'orchestre exécute en sourdine l'air de Robert le Diable :* O Fortune, à ton caprice. *Pendant ce temps Lionel s'élance vers le pont Neuf; il est parvenu au parapet, et s'appuie comme pour se jeter à l'eau... Dans ce moment, le pied de Lionel touche quelque chose. Il se baisse, ramasse, et pousse un cri de joie.*) Ah! ce portefeuille... celui de Desvarennes... A moi! à moi! j'en ferai bon usage.

Il descend vivement les degrés du pont Neuf, et s'élance vers la gauche du côté du quai de l'Horloge en chantant:

O Fortune, à ton caprice,
Viens, je livre mon destin.
A mes désirs sois propice,
Et viens diriger ma main.

Il a disparu dans la coulisse. On l'entend continuer l'air :

L'or est une chimère,
Sachons nous en servir...

Ici Rossignol rentre de l'autre côté, essoufflé, et comme si depuis un instant il courait de toute sa force.

SCENE X.

ROSSIGNOL, *seul*, *puis* UNE PATROUILLE.

ROSSIGNOL, Hein! qu'est-ce qui chante :

L'or est une chimère?.... Cet homme, quel est-il donc?... là, près du parapet, je l'ai vu... il s'est baissé, et puis... par là... ah! courons! courons à sa poursuite.

Il va pour s'élancer du côté du quai de l'Horloge, une patrouille se présente à cette extrémité du théâtre, et lui fait rebrousser chemin.

LE COMMANDANT DE LA PATROUILLE. Au large!

ROSSIGNOL. Mais, mon officier!

LE COMMANDANT. Au large!

ROSSIGNOL, *à part.* Je suis floué!

La patrouille passe. On entend, mais très au lointain, la voix de Lionel.

O Fortune, à ton caprice,
Viens, je livre mon destin.

ROSSIGNOL, *marchant vers le côté que la voix lui indique.* Encore! Chante, va, chante! Si je parviens à te rejoindre, je te ferai déchanter...

Il sort.

SCENE XI.

MAURICE, ÉLISA, RÉNÉ, MICHEL, LE MÉDECIN, PEUPLE, *puis* DESVARENNES *et* MATHIAS.

Entrent de la gauche à la droite des Porteurs qui tiennent un brancard sur lequel est étendu Maurice entouré de ses enfants et de Réné; le peuple l'entoure avec compassion. On a descendu le brancard jusqu'au milieu du théâtre; un médecin décoré est auprès de Maurice et de sa famille.

ÉLISA, *au Médecin.* Monsieur, monsieur, je vous en conjure! répondez-nous, que faut-il faire? et ne le sauverons-nous pas?...

LE MÉDECIN. Je ne dois pas vous le cacher, mademoiselle, il faudra une opération longue et douloureuse; croyez-moi, ce n'est pas chez lui qu'il faut le ramener.

MICHEL. Mon pauvre père!...

ÉLISA. Mais n'avons-nous pas, Michel, ces deux livrets de la caisse d'épargne?...

MICHEL. En effet.

RÉNÉ. Oui, nous serons soldats l'un et l'autre; mais qu'il soit sauvé, lui.

ÉLISA. Et surtout que sa fille soit là, toujours pour le secourir et lui faire oublier ses souffrances.

MAURICE, *soulevant péniblement sa tête.* Non, non, mes enfants, c'est impossible; ces deux livrets ne nous appartiennent plus. Voyez, voyez cette affiche.

ÉLISA, *lisant les premiers mots.* « Six mille francs. »

MAURICE. Vous les avez promis... et comment tiendriez-vous parole à celui qui vous rapporterait ce portefeuille?

Pendant ce temps, Desvarennes a reparu au fond du théâtre avec Mathias. Il a repris tout son sang-froid; il déchire une feuille de son agenda, et écrit quelques mots.

DESVARENNES, *descendant la scène vers la droite et parlant bas à Mathias.* Porte ce billet à l'instant, à l'instant même!

MATHIAS. Où donc?

DESVARENNES. Chez mon huissier!

LE MÉDECIN, *à Elisa.* Eh bien... où faut-il le conduire?

MAURICE, *se soulevant encore.* A l'Hôtel-Dieu.

Il retombe évanoui. Cri de douleur des trois jeunes gens.

ACTE TROISIEME.

Deux chambres à Clichy; le théâtre est coupé en deux; au fond de chacune des deux chambres, une alcôve fermée par des rideaux de couleur; la porte d'entrée est latérale, et des deux côtés aussi il y a à quelque distance de cette porte une petite fenêtre garnie de barreaux de fer. Il n'existe aucune communication entre les deux chambres.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSSIGNOL, *seul.*

On ne voit personne dans la chambre de droite, les rideaux de l'alcôve sont fermés; dans celle de gauche on les ouvre à l'instant où la toile se lève, et Rossignol paraît assis sur le lit en robe de chambre très-pauvre; il se frotte les yeux, et après avoir commencé son monologue en restant assis sur son lit, il se lève, et vient l'achever sur le devant de la scène.

Déjà grand jour!... Il faut venir en prison pour dormir comme ça... Mais y a-t-il rien u monde de plus bizarre que ma destinée?... Clichy! c'est à Clichy, dans la maison pour dettes, que je suis à l'ombre... Le diable m'emporte si je m'y attendais... Je me vois encore il y a six mois, sur le pont Neuf, courant après mon portefeuille qu'on vient de me voler à mon nez, à ma barbe, en m'étourdissant les oreilles d'un refrain... fait exprès par un millionnaire à l'usage de ceux qui ne le sont pas...

L'or est une chimère,
Sachons...

Et cætera!... Je poursuis le confrère inconnu qui venait de me souffler ce que je rêvais de-

puis quatre heures; mais je le poursuis absolument comme j'avais poursuivi le portefeuille, sans l'atteindre, sans espoir de le rattraper jamais... ou même... de le reconnaître... aussi, le lendemain, lassé des déboires et des mésaventures de toute espèce qui venaient de m'assaillir à mon entrée dans la carrière, je quitte la partie, et j'essaie d'être homme de bien... il faut bien faire un peu de tout pour vivre. Je parviens enfin à me mettre à la tête d'un petit négoce, marchand de chaînes pour la sûreté des montres, et de bijoux en chrysocale pour la mystification des voleurs... Il y en a tant sur le pavé de Paris!... Mais j'avais besoin de fonds pour l'entretien de mon commerce, je souscris une lettre de change au profit du père Mathias, ce vieux juif allemand dont j'avais fait la connaissance place Dauphine, et qui m'avait dit: « Ché suis dans la ternière de toutes les misères; bart à deux, mon cheune ami. » Il me confesse qu'il a quelques fonds disponibles, et il consent à me rendre service; il me compte quinze cents francs; je lui signe une traite de quatre mille, et à l'échéance je fais faillite... Protêt, assignation, jugement, prise de corps. D'où il résulte que moi, Rossignol, c'est à l'hôtel Clichy que je suis coffré... Des compagnons d'infortune les plus joyeux et les meilleurs enfants du monde, qui me payent à dîner sans me demander jamais de le leur rendre, et qui viennent avec moi rire, trinquer, jouer aux cartes... Enfin on est très-bien ici. Pourtant, il me paraît que cette vie-là ne convient pas à tout le monde. Mon voisin de gauche, par exemple, qui est ici depuis un mois, n'a pas encore pu se décider à nous montrer son visage... (*Ici entre de l'autre côté Maurice avec sa fille.*) Il ne sort jamais de sa chambre, ou du moins, il n'en sort qu'aux heures où chacun de nous se renferme dans la sienne. Il paraît qu'il n'aime pas la compagnie...

ÉLISA, *de l'autre côté.* Venez, venez, mon père; c'est trop de fatigue, et vous avez besoin de repos.

MAURICE. Du repos! il n'en est plus pour moi...

UNE VOIX, *à l'extérieur, du côté de Rossignol.* Eh! voisin, venez-vous faire une partie de billard ou d'écarté?

ROSSIGNOL. L'écarté, j'aime mieux ça; j'y suis très-fort, et j'ai trouvé un petit moyen très-ingénieux... de ne jamais y perdre.

Il tient un jeu de cartes à la main, et fait le geste de faire sauter la coupe.

LA VOIX. Eh bien, voisin, venez-vous?

ROSSIGNOL. On y va, voisin, on y va.

Il sort.

SCENE II.

MAURICE, ÉLISA, *dans la chambre de droite.*

MAURICE. Que cette nuit m'a paru longue! Pas un instant de sommeil! Et ce ne serait rien encore que les souffrances de ma blessure, que la fièvre qui me consume...

ÉLISA. Que dites-vous?... vous éprouvez toujours...

MAURICE. Oui; depuis qu'on m'a jeté dans cette prison, je n'ose plus croire à la convalescence que les médecins m'avaient annoncée à l'Hôtel-Dieu. C'est que les peines de l'âme, les mille inquiétudes dont je suis agité... pour toi, mon Elisa, et pour mes deux autres enfants, me poursuivent sans cesse, me brûlent le sang, et achèvent de briser le peu de forces qui me restent.

ÉLISA. O mon Dieu! mon Dieu! ne parviendrons-nous donc pas à vous faire sortir de cet affreux séjour?

MAURICE. Oui, affreux... non pas pour le fripon qui vient cacher ici sous une infortune apparente l'infamie de sa banqueroute frauduleuse, et dépenser joyeusement au milieu de l'orgie l'or qu'il a volé à ses créanciers; mais pour l'honnête homme dont toute la vie fut laborieuse et irréprochable, et que le hasard a frappé comme moi... En l'enfermant sans pitié dans cette maison, on lui enlève à jamais peut-être tous ses moyens de travail. On l'accable, on l'écrase dans ce qu'il a de plus cher au monde, dans l'existence de sa famille. Et tu me parles de repos, Elisa! Du repos! un instant, un seul cette nuit, j'ai cru qu'il me serait permis de m'y livrer; mes yeux se fermaient, et j'espérais enfin que j'allais perdre pendant une heure du moins jusqu'au sentiment de ma misère.... lorsque je fus éveillé en sursaut par des cris de joie, de violents éclats de rire qui partaient d'une des chambres voisines... (*Il indique du geste celle de Rossignol.*) Celle-ci, je crois... Puis, j'entendis les verres s'entrechoquer, et, dominant toutes les autres, une voix qui s'écriait: « C'est le paradis que la prison pour dettes... » Le paradis, pour eux!.... pour moi, l'enfer avec toutes ses tortures!

ÉLISA, *pleurant.* Mon père!... chacune de vos plaintes retombe-là... et me désespère!... vous, qui parfois essuyez mes larmes, et me rendez le courage en me disant que Dieu ne nous abandonnera pas!...

MAURICE. Dieu!... oui, lui seul! lui seul! et déjà, injuste que j'étais, ne dois-je pas le bénir? car si mes nuits sont terribles, chaque matin il me renvoie un ange pour me consoler, toi, ma fille, la compagne fidèle de mon

infortune ; toi, qui, debout aux portes de la prison longtemps avant l'heure où elles doivent s'ouvrir, viens me demander ta part de toutes mes peines; toi, dont l'âme est ingénieuse pour me les faire oublier, pour les adoucir du moins, et qui souvent même es parvenue à me faire rêver la liberté.

ÉLISA. Eh bien... eh bien, mon père, ce rêve, nous le verrons s'accomplir.

MAURICE. Que dis-tu?

ÉLISA. Oui... les démarches de mon frère, celles de Réné, réussiront enfin, j'en suis sûre, et nous pourrons encore connaître le bonheur.

MAURICE. Le bonheur! je serais libre!... et ce misérable Desvarennes ne serait plus maître de ma vie?

ÉLISA. J'en suis sûre, vous dis-je. Mon frère, oui, mon frère m'assurait encore hier que cet instant n'était pas éloigné de nous.

MAURICE. Ton frère!... Et lui! lui, Réné, si digne de toi, mon Elisa, tous les deux ils songent à moi! ils m'aiment! Ils donneraient leurs jours pour sauver les miens.

ÉLISA. Vous voyez bien, mon père, qu'à votre tour vous devez vous conserver pour eux, pour nous trois, qu'il vous faut retrouver du courage pour surmonter toutes vos douleurs, ne pas désespérer de la bonté du ciel, et m'obéir enfin, à moi que vous appelez votre ange gardien.

MAURICE. T'obéir!

ÉLISA, *le menant peu à peu jusqu'à l'alcôve.* Allons, je vois que déjà vous êtes plus tranquille, que vous souffrez moins que tout à l'heure... Mon père, un peu de repos, je vous en conjure... je le veux.

MAURICE, *souriant.* Ah! si tu le veux!

ÉLISA. Bonne espérance! je veillerai près de vous.

MAURICE, *assis sur son lit et peu à peu s'endormant.* Oui, l'espérance... la liberté... tu as raison, Elisa!... Dieu! Dieu... ne nous abandonnera pas.

ÉLISA, *fermant doucement les rideaux de l'alcôve.* Enfin, j'ai réussi!... il sommeille! et moi! moi, qui viens de me contraindre pour ramener un peu de calme dans son âme, moi qui ai eu le courage de mentir pour lui donner un instant d'espoir que je ne partage pas... je puis pleurer enfin... oui, pleurer! il ne verra pas mes larmes! Le sauverons-nous, grand Dieu! Ah! s'il y a au monde quelqu'un qui ait pu s'emparer de ce fatal portefeuille, quelque prospérité qui puisse en résulter pour lui, que ne peut-il voir tout le mal qu'il a fait, toute la douleur dont il est cause!

Elle va s'asseoir à quelque distance de l'alcôve, et travaille en pleurant. De l'autre côté, Rossignol reparaît au seuil de sa chambre.

SCÈNE III.

ROSSIGNOL, *puis* LIONEL.

ROSSIGNOL, *entrant.* Ici, monsieur, c'est ici mon appartement... Entrez donc, je vous en prie.

Entre Lionel.

LIONEL. C'est bien vous, monsieur, qui vous nommez...

ROSSIGNOL. Dominique, oui, monsieur... (*A part.*) A Clichy, on ne me connaît pas sous mon nom de guerre.

LIONEL. Je vous ai fait demander au greffe, monsieur Dominique, après avoir eu à votre sujet un entretien avec le directeur de la prison.

ROSSIGNOL. Ah! monsieur le directeur... un entretien...

LIONEL. Et je lui ai dit ce que j'ai à vous dire à vous-même. Je suis riche, et j'ai fait vœu d'exploiter ma fortune avec activité, et surtout d'une manière utile pour beaucoup de monde; oui, je veux que plus d'un malheureux se réjouisse avec moi du hasard qui m'a fait riche.

ROSSIGNOL. C'est une conduite digne d'éloges... et...

LIONEL. Non, monsieur, non... c'est un devoir que je remplis, et voilà tout.

ROSSIGNOL. Monsieur, c'est déjà quelque chose que de remplir son devoir. (*A part.*) Où diable veut-il en venir?

LIONEL. Aux divers moyens que j'ai imaginés pour dépenser mon argent, j'en veux ajouter un à dater d'aujourd'hui; c'est de délivrer tous les six mois un prisonnier pour dettes. Tous les employés de la prison vous ont recommandé...

ROSSIGNOL. Moi!...

LIONEL. Ils m'ont dit de vous beaucoup de bien...

ROSSIGNOL. Beaucoup de bien! excellentes gens!... (*A part.*) Des gaillards qui se connaissent en physionomie.

LIONEL. Vous êtes, m'ont-ils dit, un petit commerçant...

ROSSIGNOL. Oh! très-petit commerçant.

LIONEL. Ruiné pour une lettre de change de quatre mille francs. Les autres... vos compagnons d'infortune sont tous ici pour des sommes trop considérables, et je ne veux pas donner à un seul tout l'or que j'ai juré de partager entre beaucoup de malheureux.

ROSSIGNOL. C'est juste.

LIONEL. C'est donc sur vous, monsieur, que mon choix s'est arrêté.

ROSSIGNOL. Sur moi!...

LIONEL. Oui, monsieur; je vais avec vous

retourner au greffe, solder la créance, et faire lever votre écrou... si vous le voulez bien toutefois.

ROSSIGNOL. Comment donc! j'accepte... j'accepte avec reconnaissance. (*A part.*) Au fait, ça me change; laissons-nous faire.

LIONEL. Et dans six mois, je reviendrai comme aujourd'hui enlever un pensionnaire de cette maison.

ROSSIGNOL, *à part.* Et dans six mois comme aujourd'hui, il aura sans doute la main heureuse. (*Haut.*) Après vous, monsieur, je suis encore chez moi.

Tous deux sortent. Un guichetier entre dans la chambre voisine.

SCÈNE IV.

ÉLISA, UN GUICHETIER.

LE GUICHETIER. Mademoiselle, le créancier de monsieur votre père est là!

ÉLISA, *se levant et tressaillant.* Monsieur Desvarennes!

LE GUICHETIER. Et comme il n'a pas le droit d'être admis dans cette chambre sans la demande de son débiteur...

ÉLISA. Qu'il vienne! (*Sortie du Guichetier qui bientôt après rentre et introduit Desvarennes.*) C'est moi qui l'ai fait prier de se rendre auprès de nous, et maintenant, à l'instant de le voir et de lui demander grâce, je tremble tout à la fois de honte et de frayeur.

SCÈNE V.

ÉLISA, DESVARENNES.

DESVARENNES, *la saluant.* Mademoiselle! (*A part.*) La petite est seule!... bien!... on a donc enfin compté sur elle pour m'attendrir. Eh! eh! eh! nous verrons... elle est si jolie, il y a peut-être moyen de s'entendre.

ÉLISA. Remettons-nous!...

Elle lui fait signe de s'asseoir.

DESVARENNES. Vous êtes mille fois trop bonne, mademoiselle; je suppose que j'ai peu d'instants à rester ici; je ne comprends même pas que ma présence ait pu vous y sembler nécessaire: mais j'ai dû me rendre à votre invitation... trop heureux. Parlez, je vous écoute.

ÉLISA. Plusieurs fois, monsieur, vous vous êtes présenté à l'ancienne demeure de mon père, lorsque j'y étais seule, moi, et je n'ai pas dû vous y recevoir; mais je le puis dans le nouveau séjour que vous lui avez donné; près de lui je suis sans trouble et sans effroi pour moi-même.

DESVARENNES, *piqué et un peu sèchement.* Enfin, expliquez-vous, mademoiselle.

ÉLISA. Loin de moi la pensée de vous irriter encore, monsieur; je ne me plains pas de vous, je ne vous adresse aucun reproche, vous étiez dans votre droit. Je vous le répète, je ne vous accuse pas; seulement, monsieur, voyez tout ce qui s'est passé. Mon père sortant à peine de l'Hôtel-Dieu, a été jeté par vous dans cette prison, où il mourra, monsieur, si vous demeurez toujours inflexible... Dites, pouvez-vous conserver encore quelques doutes sur sa loyauté et sur la nôtre? n'a-t-il pas fait tous ses efforts pour désarmer votre colère? de lui-même et sans y être contraint ne nous a-t-il pas donné l'ordre de vous livrer tout ce qu'il possédait, tout le fruit de ses économies?

DESVARENNES. Pardon... nous ne sommes pas tout à fait d'accord, mademoiselle: je sais qu'on est parvenu à me cacher, à me soustraire, jusqu'à ce jour, une somme de six mille francs.

ÉLISA. Vous la soustraire?... Non, monsieur; elle devait racheter du service mon frère et mon fiancé; mais tous deux comprennent trop bien comme moi qu'elle n'est plus à nous; non, plus de rêves d'avenir, de bonheur; les deux soldats ont obtenu seulement d'entrer dans un régiment en garnison à Paris; mais d'un instant à l'autre, ce régiment va les entraîner à sa suite, et si nous avions retenu cette somme que vous réclamez aujourd'hui, c'est que dans notre malheur, nous nous disions encore que peut-être nous aurions à tenir cette promesse écrite par nous sur nos affiches, que nous pourrions, au prix de notre ruine complète, retrouver enfin et vous rendre tout ce qui vous appartenait... Hélas! six mois sont écoulés, et nous n'avons plus cette folle espérance. (*Tirant de sa poche les deux livrets de la caisse d'épargne.*) Ces deux livrets, les voici!... ce matin même, nous les avons transmis à votre nom; prenez, ils sont à vous comme tout le reste.... prenez-les...

DESVARENNES. Puisque vous le voulez absolument... j'accepte cet à-compte.

ÉLISA. Et maintenant, monsieur, si toute pitié est éteinte dans votre cœur, c'est à votre intérêt que j'en appelle!

DESVARENNES. Mon intérêt!

ÉLISA, *montrant les livrets.* Qu'est-ce pour vous que cette misérable somme? En la gardant aujourd'hui, vous éloignez pour toujours mon frère et mon fiancé, et vous tuez mon père!... d'un seul coup, vous nous frappez tous les quatre; mais en même temps, vous perdez tout espoir de recouvrer le reste de votre créance. Soyez généreux, au contraire; rendez mon père à la liberté; rendez-moi toute ma famille, et peu à peu cette dette vous sera remboursée toute entière, je vous le jure!

DESVARENNES. Toute entière! et comment cela, je vous prie?

ÉLISA. Oui, monsieur, mon père a ét

pour vous, il peut-être encore un commis intelligent et fidèle; toute sa vie, il vous servirait pour rien, monsieur... pour rien, entendez-vous? Mon frère aura bientôt une place... si vous ne le forcez pas à partir, si vous daignez nous rendre, nous prêter malgré tout cette somme que je viens de vous remettre. Celui que j'aime enfin est un artiste plein de talent et d'avenir; il aurait dans quelques années de la réputation, de la fortune peut-être. Et moi, moi-même, je puis travailler aussi, pour apporter dans vos coffres ma part de la dette de mon père.... Eh bien, monsieur, notre existence à tous les quatre sera consacrée à cette restitution. A vous tout le prix de nos travaux... à nous, il nous faudra si peu de chose pour vivre! nous nous aimons tant! est-ce que nous avons besoin d'or pour être heureux! Je tombe à vos genoux, monsieur; ne me refusez pas!.... ne me refusez pas la liberté, la vie de mon père.

DESVARENNES. Relevez-vous, mademoiselle, relevez-vous. Vous me pardonnerez si je ne partage pas tout à fait vos idées, vos illusions sur le mode de remboursement que vous venez de m'offrir, mais je n'ai pas un cœur de rocher, et il n'est pas impossible de m'émouvoir.

ÉLISA. Comment?

DESVARENNES. On m'accuse de n'avoir qu'une seule passion, celle de l'or... eh! mon Dieu, c'est une calomnie, et vous le savez bien.

ÉLISA. Moi!

DESVARENNES. Vous!... mes regards ne vous l'ont-ils pas dit mille fois, que j'avais là un autre amour, plus ardent, plus profond que celui-là!

ÉLISA. Monsieur, ce langage...

DESVARENNES. Quand on a des yeux comme les vôtres, on ne se met à genoux devant personne, on ne supplie pas, on commande, même à ses ennemis, à ses créanciers, si vous l'aimez mieux. Parlez... et je suis à vos ordres, et je vous obéis en esclave.

ÉLISA. Ah! taisez-vous! taisez-vous! c'est l'arrêt de mort de mon père que vous prononcez là, monsieur.

DESVARENNES. Non, c'est le mot qui doit le rendre à la liberté, au bonheur. Pour vous, je renonce à tous mes droits, je déchire le reçu et la lettre de change qui me rendent maître de sa destinée; j'ouvre les portes de cette prison, et je le fais riche et libre. Tout cela serait votre ouvrage... vous, vous seule, mademoiselle, pouvez sauver votre père.

Pendant ces dernières phrases, il s'est de plus en plus approché d'elle et lui prend la main.

ÉLISA, *s'éloignant en jetant un cri de frayeur.* Ah! laissez-moi! laissez-moi!

Desvarennes veut la suivre; mais, d'une part, Maurice vient de s'élancer hors de l'alcôve, et, d'une autre, Réné en uniforme vient d'entrer par la porte de droite, et Desvarennes se trouve placé entre les deux personnages.

SCENE VI.

LES MÊMES, MAURICE, RÉNÉ.

MAURICE, *posant avec rage la main sur l'épaule de Desvarennes.* Infâme!

Il fait deux pas en arrière et se trouve face à face avec Réné.

RÉNÉ. Oui, infâme, pour qui rien n'est sacré, et qui viens mettre les jours d'un malheureux vieillard au prix du déshonneur de sa fille!

DESVARENNES. Monsieur, je ne souffrirai pas...

MAURICE. Tais-toi! tais-toi! pas un mot de plus! Au nom de la loi tu m'as fait assigner cette demeure, mais la loi ne m'ordonne pas de subir le dégoût de ta présence: va-t'en! je t'ordonne de sortir!

DESVARENNES, *à part, avec un sourire diabolique.* Au fait, chacun sa position: moi, je lui défends de sortir.

Sur un nouveau geste des trois personnages, il sort en les saluant avec ironie.

SCÈNE VII.

ÉLISA, MAURICE, RÉNÉ.

MAURICE, *que les deux jeunes gens font asseoir après la sortie de Desvarennes.* Ma fille! ma chère Élisa! Et toi, Réné, c'est du bonheur encore de te revoir. Mais pourquoi Michel n'est-il pas avec toi, lui!

RÉNÉ. Michel!

ÉLISA. Mon frère?

RÉNÉ. Je ne sais; il a des secrets pour moi, et quoique cependant plus que jamais nos destinées doivent être inséparables, voilà plusieurs jours que je le vois à peine.

ÉLISA, *à part.* Et moi aussi!

MAURICE. Mon fils! mon pauvre Michel! Tous les trois vous viendrez visiter souvent le prisonnier.

RÉNÉ, *à lui-même, avec douleur.* Souvent!

ÉLISA. Oui, mon père!

MAURICE. Vous me rendez mon courage, et il y a dans cet espoir de quoi me donner la force de supporter la vie.

On entend dans le lointain un bruit de tambour.

RÉNÉ, *tressaillant*. O ciel !

MAURICE. Qu'as-tu donc, ami? et pourquoi ta main a-t-elle tremblé dans la mienne ?

RÉNÉ. Monsieur Maurice, mon père, n'avez-vous pas entendu? C'est notre régiment qui va partir !

MAURICE *et* ÉLISA. Partir !

RÉNÉ. Oui, tout à l'heure, au second roulement nous devons être sous les armes.

MAURICE. Et... mon fils aussi?...

RÉNÉ. Tous les deux, puisque vos épargnes appartiennent toutes maintenant à Desvarennes.

MAURICE. Ma fille ! séparée de vous deux, et bientôt peut-être orpheline !

ÉLISA. Oh ! ne dites pas cela, mon père, ne dites pas cela.

MAURICE. Si fait... je vous trompais tout à l'heure, ou plutôt je cherchais à me tromper moi-même ; mais la pensée de votre prochain départ me ramène à la réalité. Je le sens là, toutes ces émotions, toutes ces douleurs m'ont épuisé, et je ne sais si la liberté même pourrait me rappeler à la vie. Bientôt l'usurier aura complété son œuvre ; bientôt je ne serai plus.

LES DEUX JEUNES GENS, *ensemble*. Mon père !

RÉNÉ. Ah ! le ciel sans doute exaucera nos prières, et non pas vos affreux pressentiments. Mais, écoutez-moi, Élisa, car à l'instant de vous dire adieu, moi, votre ami dévoué, il faut bien qu'ainsi que votre père je fasse abnégation de moi-même, que je songe seulement à votre avenir, et qu'avec lui... (*il montre Maurice*) je prévoie même la plus grande de toutes les infortunes. Élisa, il faut perdre à jamais le souvenir de notre amour, de cet amour qui n'a fait que vous coûter, à vous, monsieur Maurice, à vous, malheureuse fille, des sacrifices et des chagrins, de cet amour qui ne peut vous défendre, vous sauver l'un et l'autre! Élisa, oubliez-moi !

ÉLISA. Ah ! jamais ! jamais !

RÉNÉ. Il le faut, Elisa, il le faut. (*A Maurice.*) Mon père, il y a quelqu'un peut-être qui vous arrachera de cette prison.

ÉLISA. Quelqu'un !

MAURICE. Que veux-tu dire?

RÉNÉ. Oh ! c'est le cœur brisé que je vous parle ; mais qu'importent mes douleurs à moi ? qu'importe ma vie ?

MAURICE. Enfin, parle donc !

ÉLISA. Oui, parlez, je vous en conjure.

RÉNÉ. Élisa, ce jeune homme qui a demandé votre main, il y a six mois.

ÉLISA. Lui !

RÉNÉ. Songez qu'il rendrait peut-être la liberté à votre père. Vous, mon ami, songez que même après vous, et quand je ne serais plus là, quand mon destin m'aurait entraîné loin de vous, loin de la France, il pourrait servir d'appui à votre fille, la dérober aux persécutions, à l'amour insolent de Desvarennes. Oh ! lui seul... lui seul aura ce pouvoir; et s'il est vrai, monsieur Maurice, que vous redoutiez de mourir, c'est un devoir pour moi de vous donner ce conseil, un devoir plus grand encore pour vous de le suivre, de vous adresser à lui à l'instant, à l'instant même.

MAURICE *et* ÉLISA, *ensemble*. A lui !

RÉNÉ. De lui écrire... hélas ! quelques lignes bien opposées à celles que vous lui écriviez il y a six mois.... et qui me rendaient alors si heureux, si fier ; mais les temps sont changés, et lui seul, M. Lionel, ne se sera pas trompé sur l'attachement qui devait nous unir, Elisa ! je m'en souviens, il m'a nommé votre frère, et je crois être digne de ce nom en lui confiant à lui ce qui est au-dessus de mon pouvoir, le soin de défendre, de protéger ma sœur.

MAURICE. Oui, tu as raison, mon ami... mon fils, tes conseils, je les suivrai, en pleurant comme toi, en regrettant pour tous les deux tout ce bonheur que j'avais rêvé, et qu'il a plu au ciel de détruire ; mais, Elisa, c'est mon dernier vœu, ma dernière espérance.

Il s'assied et écrit.

ÉLISA, *pleurant dans les bras de Réné, qui la soutient*. O mon Dieu ! tu ne voudras pas mettre le comble à tant d'infortunes... Non, tu ne voudras pas que je perde le même jour tout ce que j'aime au monde.

Maurice écrit toujours ; les deux jeunes gens, désespérés l'un et l'autre, forment un groupe dans un autre coin de la chambre à gauche. Ici rentrent dans la chambre voisine, Lionel et Rossignol.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LIONEL *et* ROSSIGNOL, *à gauche*.

LIONEL. Ainsi, c'est convenu, vous êtes libre, et nous allons partir.

ROSSIGNOL. Je le veux bien !

LIONEL. Et puisque vous ne vous souciez plus de rentrer dans le commerce, je vous prends à mon service.

ROSSIGNOL. Je le veux bien !

LIONEL. Habillez-vous,

ROSSIGNOL. Je le veux bien ! Asseyez-vous, monsieur, je vous prie, et je reviens à l'instant. (*A lui-même.*) Allons, encore une aventure fantastique... C'est fini, je passe honnête homme...

Il disparaît derrière les rideaux de son alcôve. Lionel paraît rêver profondément.

SCENE IX.

LES MÊMES, *excepté* ROSSIGNOL.

LIONEL, *à lui-même.* Qu'éprouvé-je donc? c'est un chagrin profond et invincible ; je ne sais quel sentiment étrange de terreur que je ne puis m'expliquer à moi-même, et qui me ramène malgré moi vers une seule pensée... Cette jeune fille... ah ! si elle eût accepté ma main, quelle autre destinée eût été la mienne ! Heureux de partager avec elle ce qui me restait de ma fortune, je n'aurais pas été l'exposer aux chances du jeu, et le hasard, après m'avoir ruiné, n'aurait pas jeté dans mes mains cette autre richesse, dont parfois la possession me trouble et m'épouvante. Oui, malgré tout le bien que je fais, que je veux faire... je ne puis... non, je ne puis être heureux!

Ici, dans l'autre chambre, Maurice a terminé sa lettre, il s'approche des deux jeunes gens pour la leur lire.

MAURICE. Tenez, tenez, mes enfants, écoutez-moi; voilà ce que j'écris à M. Lionel. (*Au moment de lire il les regarde et s'arrête.*) Mais, grand Dieu!.. ces larmes... cette pâleur... Ah! ce serait le malheur de toute votre vie... je ne le veux pas, non, je ne le veux pas!

Il va déchirer la lettre.

RÉNÉ, *retenant sa main.* Mon père, je vous l'ai dit : il le faut... le temps fuit, et dans l'instant je vais entendre le signal.

TOUS DEUX. Le signal!

On entend en dehors la voix de Michel : *Mon père! mon père!*

MAURICE. Ah! c'est lui!

ÉLISA *et* RÉNÉ. C'est Michel!

Entre Michel, en soldat comme Réné, et tenant un papier à la main.

SCÈNE X.

LES MÊMES, *plus* MICHEL *à droite; on l'entoure.*

MICHEL. Mon père! mon père! j'ai réussi. Pardonnez-moi tous les trois de vous avoir caché mes dernières démarches, mais je craignais tant..... Enfin j'ai été entendu, et j'ai convaincu tout le monde de la justice de votre cause.

TOUS. Comment! que dis-tu?

MICHEL. Je viens du tribunal civil, et le président a donné l'ordre de vous mettre à l'instant, à l'instant même en liberté.

TOUS TROIS. En liberté!

MAURICE. En liberté! Ah! mes enfants... c'est un songe... un transport de délire.

MICHEL. Non, non, la vérité. Voyez, voyez plutôt.

Il lui remet un papier.

MAURICE. Ah! libre!... l'honneur m'est rendu. Elisa... mon fils... ah ! la joie me suffoque... Si vous saviez... Partons ! partons! Ah!...

Joie frénétique du vieillard et de tous ceux qui l'entourent; puis Maurice pousse un cri et chancelle.

ÉLISA. Mon père! qu'avez-vous?

MAURICE, *les yeux fixes.* Oui, la liberté, mais en même temps la mort.

TOUS. La mort!

MAURICE. Elisa, je te l'avais bien dit, il m'a tué, lui, l'usurier... Réné, veille sur elle!... Elisa... mes enfants... adieu!

Il tombe.

ÉLISA. O ciel!

RÉNÉ. Maurice, mon bienfaiteur! mon père!

TOUS TROIS, *avec désespoir.* Mort ! mort!

ÉLISA. Et je vais rester seule au monde!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ROSSIGNOL, *sortant de son alcôve.*

LIONEL, *à lui-même.* Malgré moi, je pense toujours à elle!

ROSSIGNOL. Me voilà prêt.

LIONEL. Partons.

ROSSIGNOL. Partons!

On entend le tambour.

RÉNÉ. Et ce signal....

MICHEL. Déjà! Il faut partir.

TOUS DEUX ENSEMBLE. Ah! mon père!

A gauche, Lionel s'éloigne avec Rossignol. A droite, Élisa, Michel et Réné retombent à genoux et désespérés auprès du cadavre du vieillard. Le tambour bat toujours au lointain. La toile tombe.

ACTE QUATRIEME.

Un salon chez Lionel. A droite un canapé ; à gauche un secrétaire ; au fond la porte d'entrée conduisant à d'autres salons où l'on danse lorsque la toile se lève.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN *et* D'AUTRES DOMESTIQUES.

Deux ou trois Domestiques traversent le théâtre, et vont porter des rafraîchissements dans les salons voisins. Jean redescend la scène avec un autre. La musique du bal continue pendant les premières phrases qui vont se dire.

JEAN. Six heures du matin ; presque tous les invités ont déjà demandé leurs manteaux et leurs pelisses... on en est probablement au dernier quadrille, et tout à l'heure...

LE DOMESTIQUE. Tout à l'heure nous pourrons aller nous coucher.

JEAN. Mon pauvre maître, enfin donc je le vois plus heureux, plus calme, et, Dieu merci, corrigé de tous ses défauts, revenu de toutes ses folies.

LE DOMESTIQUE. Il a donc été autrefois...

JEAN. Oui, un dissipateur, un joueur même, et c'est là ce qui souvent m'a fait trembler pour lui ; mais à présent, je suis tranquille ; changement total, révolution complète... c'est la raison, la sagesse même; actif, économe, rangé... il emploie son argent à faire du bien, et jamais à autre chose; il a créé un établissement industriel, une fabrique qui est en pleine prospérité, et qui fait vivre cent ouvriers; c'est pour ça que nous avons quitté la Chaussée-d'Antin, pour venir loger dans ce quartier, au faubourg Saint-Antoine, au centre de nos travaux!... Et ce bal même, le premier que nous ayons donné depuis ces dix-huit mois...

LE DOMESTIQUE. Eh bien, ce bal...

JEAN. Il a encore un but de bienfaisance, d'humanité! Oui, ce soir, dans ces salons, à la suite d'une valse, on vient de faire une quête pour les familles des blessés et des morts du dix-septième léger.

LE DOMESTIQUE. Ah! oui, ce régiment qui revient d'Alger, et qui sera à Paris dans trois jours!

JEAN. Dans trois jours, la souscription faite à notre bal sera remise dans les mains du colonel. C'est à qui a pu donner la somme la plus forte ; ces dames ont jeté là-dedans jusqu'à des parures de diamants ; et, tiens, voilà qu'on apporte dans ce secrétaire le montant de la collecte... C'est M. Dominique qui en est chargé.

LE DOMESTIQUE. Dominique !

JEAN. Notre nouveau camarade, ou plutôt notre second maître... (*Entrée de Dominique.*) Car lui, le dernier venu, il est déjà plus que nous tous, plus que moi-même dans la maison. Je n'aime pas ce Dominique, je m'en défie... et c'est le seul tort que je reproche aujourd'hui à monsieur Lionel.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROSSIGNOL.

Pendant ces derniers mots, est entré Rossignol en grande livrée ; et suivi d'autres Domestiques; il tient en main l'aumônière qui contient le montant de la souscription, il va placer cela dans le secrétaire, qu'il ferme à clef, puis se retournant vers les autres.

ROSSIGNOL. Allez; voici l'instant où tout le monde est enfin résolu à quitter le bal; chacun à son poste : toi, au vestiaire; toi, dans l'antichambre ; vous, monsieur Jean, donnez un coup d'œil partout; et vous autres, veillez à ce que ceux qui ont équipage le retrouvent.... faites avancer des fiacres pour ceux qui n'en ont pas. Allez!

JEAN, *aux autres*. Décidément, il commande... il est notre maître... Je ne suis pas jaloux, mais je ne l'aime pas. (*Rossignol lui fait un nouveau signe pour l'inviter à sortir.*) On s'en va!

Il sort, ainsi que tous les autres.

SCÈNE III.

ROSSIGNOL.

ROSSIGNOL, *seul, se laissant tomber sur un fauteuil.* Respirons!... Je n'en peux plus, je suis épuisé... non pas de fatigue, mais d'une tentation de vol rentrée... tentation de toutes les heures, de toutes les minutes, et qui me revient sans cesse depuis un an bientôt, depuis que monsieur Lionel m'a fait sortir de Clichy... (*Se levant et arpentant le théâtre.*) Voyons, là, gueusard que tu es, qu'est-ce qu'il te faut? qu'est-ce que tu désires, après toutes les bontés de monsieur Lionel? est-ce que tu n'es pas heureux à son service? est-ce que... Oui, je sais bien, je me dis tout ça, mais la tentation ne s'en va pas... Si encore tout n'eût pas été scrupuleusement compté et mis en note, pièce par pièce, article par article, j'aurais pu, sans qu'il y parût rien... mais impossible. Il n'y aurait donc qu'à prendre tout et à décamper bien vite et bien loin!... Je n'ose pas, je n'ose pas... j'ai des accès de poltronnerie et de probité qui m'effrayent. Je voudrais au moins de bon cœur que mon maître me reprît cette clef qui me brûle les doigts, ou du moins je voudrais oublier le bien que j'ai reçu de lui... et alors, alors... (*Il regarde le secrétaire, puis se retournant vers le fond.*) Le voici avec son ami intime, le procureur du roi!... Il vient bien souvent ici, le procureur du roi; c'est encore une des raisons qui m'affermissent dans mes projets de probité!

SCÈNE IV.

ROSSIGNOL, LIONEL, D'ARCY.

LIONEL. C'est bien, d'Arcy, c'est bien à toi de m'avoir tenu jusqu'au dernier moment fidèle compagnie; le plus ancien, le meilleur de mes amis devait ne se séparer de moi qu'après tous les autres.

D'ARCY. A bientôt, mon cher Lionel!... mais avant de partir, il faut que je te redise encore quelle joie j'éprouve toujours à te revoir, à te serrer la main... toi qui as rompu si noblement avec ton ancienne vie, toi qui es devenu maintenant tel que je te voulais, ou plutôt qui as surpassé toutes mes espérances... Oui, ce n'est plus à moi qu'il appartient, ami, de te donner des conseils; désormais je m'estimerai sage de me conduire d'après les tiens!... A bientôt!

Il lui serre la main et Lionel le reconduit jusqu'au fond du théâtre.

SCÈNE V.

LIONEL, ROSSIGNOL.

LIONEL. Dominique...

Il lui donne son chapeau et ses gants.

ROSSIGNOL. Monsieur n'a plus besoin de mes services?

LIONEL. Non; va te reposer, Dominique, et moi-même...

ROSSIGNOL. Si monsieur veut passer dans sa chambre...

LIONEL. Non, tu sais bien qu'il faut que je sorte de bonne heure. Je vais me jeter un instant sur ce canapé.

ROSSIGNOL. Attendez, monsieur, attendez!

Il arrange les coussins du canapé, puis va fermer à gauche une fenêtre et en passant il s'arrête un instant en soupirant devant le secrétaire.

LIONEL, *à lui-même.* Oui, d'Arcy vient de me dire ce que me dit tout le monde... je ne suis plus le même, j'ai renouvelé toute ma vie, tout mon être... Et pourtant, j'ai toujours au cœur le même regret, le même souvenir de tristesse, le même effroi insurmontable dont je suis poursuivi depuis dix-huit mois, depuis... Elisa... elle en aimait un autre; maintenant, sans doute, elle est sa femme, et moi... Ah! pourquoi donc, mon Dieu, pourquoi m'est-il impossible de l'oublier?...

ROSSIGNOL, *se rapprochant de lui.* Tenez, monsieur, voici la clef de votre secrétaire!

LIONEL. A quoi bon? Je n'en ai pas besoin; merci, Dominique.

ROSSIGNOL, *à lui-même.* Il ne veut pas la reprendre.

LIONEL, *va s'asseoir sur le canapé, et s'endort peu à peu pendant les lignes suivantes.* Allons, ces richesses du moins, ces richesses que je voudrais n'avoir jamais connues, qu'elles soient toujours employées à faire du bien... et peut-être... Oui, ce devoir, j'ai commencé à le remplir à l'heure même où je croyais mourir, où j'ai donné ma dernière pièce d'or à la pauvre mendiante; aussi maintenant, si j'avais un ami qui fût las de la vie, je lui dirais: Tant que tu peux être utile à un seul de tes semblables, c'est une lâcheté de vouloir mourir.

ROSSIGNOL, *qui a entendu les derniers mots.* Toujours le même, le meilleur des hommes. (*Haut, en plaçant la clef sur un petit guéridon à deux pas du canapé.*) Tenez, monsieur, je la mets là!

LIONEL, *à moitié endormi.* Quoi donc?

ROSSIGNOL. La clef de votre secrétaire.

LIONEL. Comme tu voudras. Bonsoir.

ROSSIGNOL. Bonjour, monsieur. (*Soupirant et regardant le secrétaire.*) Ah ! c'est pourtant dommage.

LIONEL, *rêvant.* Tenez, pauvre mère... à vous cette pièce d'or... gardez, gardez tout, et ne me remerciez pas, je le veux.

ROSSIGNOL. Même pendant son sommeil, il pense encore au bien qu'il a fait la veille, ou à celui qu'il fera le lendemain!... (*Regardant tour à tour la clef et le secrétaire.*) Adieu, adieu sans retour.

Il marche vers le fond du théâtre.

LIONEL, *rêvant encore, et fredonnant dans son sommeil.*

O Fortune, à ton caprice,
Viens, je livre mon destin.

ROSSIGNOL, *s'arrêtant au moment où il ouvrait la porte du fond et redescendant peu à peu le théâtre.* Hein? plaît-il ?...

LIONEL, *fredonnant.*

L'or est une chimère...

ROSSIGNOL. Ah ! bah ! voilà qui est étrange !

LIONEL, *rêvant toujours et riant aux éclats.* Ha ! ha! ha ! pauvre Desvarennes !

ROSSIGNOL. Desvarennes!

LIONEL. Ah! tu as perdu quatre cents mille francs! les voilà, à moi! à moi!... J'en ferai bon usage!

ROSSIGNOL. Eh! pardieu, c'est lui! c'est mon voleur!

Il vient tout doucement reprendre la clef sur le guéridon et marche avec la même précaution vers le secrétaire ; il ouvre, mais un peu trop vivement, et le bruit réveille en sursaut Lionel, qui se lève et s'élance sur lui à l'instant où il saisissait l'aumônière.

LIONEL. Malheureux!... voilà donc le prix de ma confiance !

Il lui arrête le bras, ferme le secrétaire, en reprend la clef; puis tenant toujours Rossignol en respect, il s'élance vers un cordon de sonnette.

ROSSIGNOL. N'appelez pas! n'appelez pas! (*Lionel sonne avec force, Rossignol reprend de l'audace.*) Au fait, que m'importe !

Il s'assied avec le plus grand sang-froid, et regarde fixement Lionel. Il fredonne à son tour :

O Fortune, à ton caprice,
Viens, je livre mon destin.

LIONEL, *avec un mouvement de surprise et d'effroi involontaire.* Ce refrain... quel souvenir...

ROSSIGNOL, *avec plus d'audace encore.*

L'or est une chimère,
Sachons nous en servir.
Le vrai bien sur la terre
N'est-il pas...

LIONEL. Enfin, que prétends-tu donc, et que signifie?...

ROSSIGNOL. Cela signifie qu'il y a dix-huit mois, sur le pont Neuf, un jeune homme qui chantait ce refrain s'est baissé pour ramasser...

LIONEL. Ah! tais-toi! tais-toi!...

ROSSIGNOL. Allons donc! vous voyez bien que j'avais raison de ne pas m'effrayer.

Entre Jean.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN. Monsieur a sonné, nous voilà... que voulez-vous... que désirez-vous?

LIONEL. Rien... rien... j'avais appelé en effet... mais Dominique est venu le premier, et ses services me suffisent.

JEAN. *à part.* Dominique, toujours; il n'y a plus de confiance que pour lui... Je le déteste...

Il sort sur un nouveau geste de Lionel parodié par Rossignol.

SCÈNE VII.

LIONEL, ROSSIGNOL.

ROSSIGNOL. Nous voilà seuls, j'aime mieux ça; et maintenant, parlons sans détours, et jouons cartes sur table. Vous ne me connaissez que sous le nom de Dominique; j'en ai un autre. Je me nomme Rossignol! Enfin, vous m'aviez pris pour un homme de bien, confiance qui m'honore, et dont je n'abuserai pas davantage. Je suis... vous avez dû voir en vous réveillant ce que je suis, et surtout ce que je voudrais être; je suis pauvre, et je voudrais être riche... et comme je ne suis pas plus scrupuleux que vous sur le choix des moyens, vous m'aiderez à m'enrichir, vous me tendrez une main secourable... et amicale; entre confrères...

LIONEL. Misérable!

ROSSIGNOL. Eh bien! est-ce que ce mot vous révolte? il est tout simple pourtant. Mais voilà comme vous êtes, vous qui vous dites honnête homme : vous frémiriez d'indignation et de colère si l'on pouvait un instant, un seul, vous supposer capable de prendre une pièce de cinq francs dans cette aumônière, et vous dérobez sans hésitation, sans remords, une somme de quatre cent mille francs.

LIONEL. Dérober!... qu'a-t-il dit? le ciel m'en est témoin, cette somme je l'aurais

rendue à tout autre que ce Desvarennes, un infâme qui m'avait ruiné, moi, comme il en avait ruiné tant d'autres; je n'ai fait que lui reprendre un bien qui m'appartenait, et de cette fortune qu'il avait si déloyalement acquise, moi j'ai fait un noble et saint usage; j'ai séché les larmes de familles entières, avec cet or, qui eût été enfoui, perdu dans les coffres de l'usurier.

ROSSIGNOL. Oui, oui, c'est parfait, je m'attendais à ce raisonnement-là; je connais ça, voyez-vous? Eh! mon Dieu, quand un de nous autres pauvres diables, bandits, escrocs ou filous de bas étage, s'embusque dans un coin de rue ou sur une grande route pour détrousser un passant ou un voyageur, il se fait toujours de petites capitulations de conscience comme les vôtres. Il se dit que probablement celui à qui il va s'adresser ne vaudra pas mieux que lui, et qu'il a mal acquis l'or dont il songe à le débarrasser; il se prouve à lui-même par *a* plus *b* qu'il a raison, mille fois raison, et qu'il ne fait que reprendre pour lui une part de ce qui appartient à l'humanité tout entière... Je me suis dit ça très-souvent, et qui sait? je me le dis encore peut-être quand je vous demande ma part du portefeuille que vous avez trouvé.

LIONEL. Comment!

ROSSIGNOL. Il m'appartenait, je le poursuivais depuis quatre heures; c'était mon rêve, ma conquête. J'étais le Christophe Colomb de cette Amérique en billets de banque. Vous avez été plus heureux que moi; le premier vous avez mis le pied sur le nouveau monde, ou, en langage vulgaire, le premier vous avez mis la main sur le magot... Oh! c'est un avantage, et il est juste que cela vous profite; aussi je ne vous demande pas d'en tirer le même bénéfice que vous; je vous laisse les intérêts que vous a rapportés cette somme, je vous laisse la direction de la fabrique que vous avez fondée, la réputation de bienfaisance, d'humanité, que vous vous êtes faite; je n'aspire à rien de tout cela; je ne veux que ma moitié nette de la somme que vous avez trouvée... deux cent mille francs...

LIONEL. Tais-toi! cette audace...

ROSSIGNOL. Deux cent mille francs... c'est-à-dire, non, pas tout à fait... Cent quatre-vingt-seize mille francs... Je vous dois quatre mille francs pour la lettre de change que vous avez payée pour moi, et je suis trop galant homme pour vous en faire tort. Ainsi, c'est convenu, cent quatre-vingt-seize mille francs; et avec cette somme je vous jure de me taire, je vous jure de renoncer au métier, et de me conduire désormais honnêtement et loyalement comme vous faites; je vous jure même d'être bienfaisant comme vous, et de faire aussi des aumônes comme vous en faites depuis dix-huit mois, avec l'argent des autres. Vous voyez que j'ai aussi mes scrupules, ma délicatesse, et que j'entends la probité tout à fait à votre manière.

LIONEL. O ciel! être forcé de me contenir! l'entendre me comparer à lui! souffrir qu'il me propose cet infâme marché sans pouvoir ni lui répondre, ni lui imposer silence, ni le chasser honteusement de cette maison... Ah! malheur! malheur à moi!

ROSSIGNOL, *à part.* Il réfléchit... il capitule avec lui-même; bravo! il y viendra... (*Haut, en se rapprochant de lui, et en prenant un ton plus insinuant.*) Je conçois, monsieur et cher confrère, que vous avez de la peine à vous résoudre... Pour vous, placé si haut dans votre opinion et dans celle des autres... il est cruel de redescendre tout d'un coup au niveau d'un coquin comme votre serviteur; mais patience, on s'habitue à tout; je suis bon enfant, et en souvenir du service que vous m'avez rendu, je veux bien vous laisser le temps de la réflexion; mais je ne vous perds pas de vue; vous êtes désormais sous ma domination tant que vous ne m'aurez pas remboursé ma moitié du portefeuille; et si vous tardiez longtemps encore, on verrait ce qu'on aurait à faire... (*Fausse sortie, il se retourne.*) Hein?... vous me rappelez... vous voulez me compter mes cent quatre-vingt-seize mille francs... Non, pas encore... ça viendra... Au revoir, mon cher confrère!...

Il sort.

SCENE VIII.

LIONEL, *seul.*

A-t-il dit vrai, grand Dieu!... et serais-je en effet aussi vil, aussi méprisable que lui?... Oh! cela n'est pas... Loin de moi... loin de moi cette affreuse pensée qui m'anéantit et m'écrase! Cet homme est maître de ma destinée, de mon honneur, de ma vie... puisqu'il connaît l'origine de ma nouvelle fortune... J'ai tremblé devant lui tout à l'heure, et je me suis senti glacé de terreur et de honte à la menace de cette funeste révélation... Les paroles de Dominique peuvent me perdre, me renverser de ma position, mais non pas me forcer à me haïr, à me mépriser moi-même. Non, malgré mes terreurs, et quoi qu'il dise ce Dominique, cet or je ne devais pas en conscience le rendre à ce fripon de Desvarennes... cet or, depuis qu'il est entre mes mains, je ne m'en suis servi que pour faire des heureux. Enfin, j'ai fait du bien à beaucoup de monde, et je n'ai fait de mal à

personne... Oh! non, non... grâce au ciel, à personne!

SCENE IX.

LIONEL, JEAN, *puis* ÉLISA.

JEAN, *au fond du théâtre.* Veuillez entrer, mademoiselle, et attendre un instant dans ce salon; je vais voir si mon maître...

LIONEL, *se retournant.* Qu'est-ce donc?

JEAN. Ah! vous étiez là, monsieur!

Élisa est entrée à la suite de Jean; elle est en habit de deuil très-pauvre, et tous ses traits respirent la tristesse et la misère.

LIONEL. C'est elle.... Élisa!... cette pâleur!... cet habit de deuil... (*A Jean.*) Laisse-nous.

Sortie de Jean.

SCENE X.

LIONEL, ÉLISA.

Lionel la regarde toujours avec la plus vive émotion, et comme s'il hésitait à s'approcher d'elle et à lui parler.

ÉLISA, *à part.* Mon père, j'accomplis enfin ton dernier vœu... il le fallait, j'étais trop malheureuse... O mon père! que ton souvenir me soutienne!

LIONEL. Vous, vous auprès de moi, mademoiselle... et... pardon, si j'hésite à vous interroger sur les motifs de votre visite... c'est que je vois, je devine que quelque grande douleur...

ÉLISA. Oui, une douleur terrible, au-dessus de mes forces, et à laquelle je succombe. Tenez, monsieur, lisez...

Elle lui remet un papier sous enveloppe. Lionel hésite encore et demeure immobile, regardant toujours Élisa avec une sorte de terreur dont il a peine à se rendre compte. De nouveau la jeune fille lui fait signe de lire.

LIONEL, *lisant.* «Clichy, 26 février 1841.» (*A lui-même.*) 26 février, le jour même où j'y suis allé, moi!... (*Continuant.*) «Victime » du hasard le plus funeste, je vais mourir » dans cette prison... » Mourir... et dans ce moment j'étais près de lui... je délivrais un misérable, et je le laissais mourir... (*Reprenant.*) « Mon heure approche, et ma fille » va perdre avec moi tout ce qui devait lui » servir d'appui sur cette terre. Son frère est » forcé de partir; un autre que j'aimais aussi » comme mon fils va s'éloigner d'elle pour » longtemps, pour toujours peut-être... » (*Se retournant vers Élisa.*) Un autre...

ÉLISA. Oui, celui qui était auprès de nous, il y a dix-huit mois, lorsque vous nous avez rendu visite... celui que vous avez appelé...

LIONEL. Votre frère! je me souviens... Et il a pu s'éloigner de vous, lui... lui que vous m'aviez préféré, lui que vous aimiez, n'est-il pas vrai, mademoiselle?

ÉLISA. C'était mon fiancé, je l'aimais... je l'aime encore; il m'a dégagée en pleurant de mes promesses, il m'a dit de l'oublier, et lui peut-être il m'oublie; mais moi... moi, ce n'est qu'avec la vie que je perdrai son souvenir. Mon existence a été brisée le même jour par son départ et par la mort de mon père; le même jour le ciel, en renversant l'avenir de notre malheureuse famille, m'a ordonné de faire à la fois le sacrifice de toutes mes illusions, de toutes mes espérances de bonheur. (*Montrant de nouveau à Lionel la lettre de son père.*) Continuez monsieur, continuez!

LIONEL, *lisant encore.* « Qui viendra au » secours de ma pauvre enfant? qui lui ten- » dra la main? je n'ai pas un parent, pas un » ami... non, pas un... si vous n'acceptez, » monsieur, la mission qu'un père vous con- » fie à son dernier soupir... Ces papiers que » vous trouverez joints à ma lettre..... » (*Lionel tire plusieurs papiers de l'enveloppe.*) Les voilà!... « Ces papiers peuvent un jour » lui rendre des droits, une fortune peut- » être... (*Elisa sourit tristement à ce mot,* » *pour indiquer qu'elle n'y croit pas.*) » Enfin, dût cet espoir ne se réaliser jamais, » je vous en supplie, ne refusez pas d'être » le tuteur, le défenseur de l'orpheline; et » je fais ici pour elle le serment qu'elle bé- » nira votre autorité comme elle a toujours » béni et respecté celle de son père. » (*Vivement, en se rapprochant d'Elisa.*) Oh! cette mission, je l'accepte, mademoiselle, je l'accepte, et je m'en montrerai digne... Malheureux... malheureux que je suis, de n'avoir pas prévenu, deviné tant d'infortunes, lorsque j'en cherchais à secourir! de n'avoir pas sauvé votre père!... Mais vous aussi, mademoiselle, vous, pourquoi n'être venue à moi qu'aujourd'hui? Cette lettre, il y a un an bientôt qu'elle est écrite, et pourquoi avez-vous tardé si longtemps?...

ÉLISA. Oh! pourquoi?... c'est que même lorsqu'on a confiance dans la générosité, dans la noblesse d'âme de ceux dont on doit implorer les secours, on est longtemps, monsieur, bien longtemps avant de s'y résoudre, et il a fallu que j'eusse épuisé toutes mes ressources, il a fallu qu'on me refusât du travail, et qu'un infâme, que le créancier impitoyable de mon père, me fît chasser de mon dernier asile...

LIONEL. Que dites-vous, grand Dieu?

ÉLISA. Oui, ce matin, par ordre de monsieur Desvarennes, un huissier...

LIONEL, *à part.* Desvarennes!... Ah! lui, toujours lui! l'auteur de tant de misères! (*Haut.*) Mais répondez, répondez, mademoiselle; le créancier de votre père, avez-vous dit? et c'est lui qui le retenait en prison?...

ÉLISA. Oui, monsieur.

LIONEL. C'est lui qui l'y a laissé périr?

ÉLISA. Oui, monsieur.

LIONEL. Mais votre père lui devait donc une somme considérable?

ÉLISA. Quatre cent mille francs.

LIONEL, *reculant épouvanté.* Quatre cent mille francs!...

ÉLISA. Oui, monsieur; un portefeuille appartenant à monsieur Desvarennes, et perdu par mon père...

LIONEL. Par votre père!... Ah!... c'était lui, mademoiselle, c'était lui.. et l'auteur de sa mort, son assassin... c'est... Ah!...

Lionel veut parler encore et s'accuser de la mort du vieillard; mais la voix lui manque; il porte la main à sa gorge pour retrouver de la force et l'usage de la parole; il ne peut que pousser encore un grand cri, et il tombe renversé aux pieds de la jeune fille. Élisa le regarde avec effroi, et marche vers la porte du fond comme pour appeler du secours.

ACTE CINQUIÈME.

Un salon très-simple, à jour au fond, de tous les côtés, et de plain pied avec jardin. Dans le salon, bureaux avec cartons, registres, etc. Cette pièce est le bureau de la manufacture créée par Lionel.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIONEL, *puis* UN DOMESTIQUE.

Au lever du rideau, Lionel est assis devant une table, les yeux fixés sur des papiers.

LIONEL. Son tuteur! je le suis! je dois l'être... c'est la volonté de son père, et je la remplirai... (*Il agite une sonnette placée sur la table. Un Domestique paraît.*) Jean n'est pas encore de retour?

LE DOMESTIQUE. Non, monsieur.

LIONEL. Le notaire?...

LE DOMESTIQUE, *montrant la gauche.* Dans ce salon...

LIONEL. Et mademoiselle Elisa Maurice?

LE DOMESTIQUE, *montrant la droite.* Dans celui-ci.

LIONEL. C'est bien... prévenez tous nos ouvriers qu'ils assisteront avec nos amis à la signature du contrat.

LE DOMESTIQUE. Oui, monsieur.

SCÈNE II.

LIONEL, *seul.*

La signature! le contrat!... Il le faut! Elisa!... Elle est ici... depuis trois jours, placée sous la sauvegarde de mon honneur, de ma loyauté; je la vois sans cesse plus belle, plus touchante encore de sa douleur; mais je la vois tremblante devant moi, sans doute parce qu'elle a toujours présente à la mémoire la visite que j'ai faite autrefois à sa famille, parce qu'elle est frappée d'épouvante à la pensée d'être ma femme... Ma femme! et je l'ai faite orpheline! son père est mort en prison, abandonné de tous; et je repoussais le cri de ma conscience, et j'osais me dire que ma conduite était juste, que je n'avais fait de mal à personne!... Ah! lui seul, lui seul avait raison, ce misérable Dominique, lorsqu'il me comparait à lui!... Voleur!... oui, pourquoi repousser encore ce nom comme une injure! ce nom... je l'ai mérité! Voleur!... L'opulence dont je suis entouré, le luxe de cette demeure, et le bien même que j'ai fait, cette fabrique que j'ai créée, ces ouvriers qui vivent ici de leur travail et qui m'appellent leur bienfaiteur, ce sont autant de témoins qui m'accusent, autant de preuves vivantes de mon crime... Et quand je parviendrais à les fuir, il y a près de moi une jeune fille qui pleure, il y a là surtout, toujours, toujours là, une image terrible, celle d'un malheureux vieillard expirant dans les bras de sa fille, et lui ordonnant à son dernier soupir de m'obéir et de me respecter... Ah! n'est-ce pas m'ordonner à moi de tomber à ses genoux et de lui dire : Je suis.. oui, je suis l'assassin de ton père!... Remettons-nous. L'heure approche!... Du courage encore, mon Dieu! jusqu'à la fin donne-moi du courage! car ce n'est pas le jour des regrets et du désespoir... c'est celui de la réparation.

Entre Dominique.

SCÈNE III.

LIONEL, ROSSIGNOL.

ROSSIGNOL. Serviteur, monsieur Lionel.

LIONEL. Ah! c'est toi?

ROSSIGNOL. Moi-même. Depuis trois jours vous m'avez retiré votre confiance pour la rendre à monsieur Jean... mais ce n'est pas une raison pour que je sois insensible à tous les bonheurs qui vous arrivent.

LIONEL. Comment?

ROSSIGNOL. D'abord, c'est aujourd'hui, ce matin même que le dix-septième léger doit rentrer à Paris... avant une heure il passera là-bas, au coin du boulevard.

LIONEL. Je le sais... eh bien?

ROSSIGNOL. Eh bien, en remettant au colonel cette aumônière, qui m'a causé l'autre jour une si violente tentation, vous trouverez une occasion superbe de faire, comme toujours, de la philanthropie et de l'humanité; vous serez accablé par tous ces braves soldats de bénédictions et d'éloges... C'est de cela que je venais vous faire compliment en même temps que de votre prochain mariage.

LIONEL. Mon mariage!

ROSSIGNOL. Sans doute; ce n'est plus un mystère pour personne; tout le monde en parle. (*A part.*) Et moi-même j'en ai fait part à quelqu'un à qui je me suis permis d'envoyer une lettre d'invitation sans l'en prévenir. (*Haut.*) J'espère, monsieur, qu'aujourd'hui même, avant le mariage, nous nous serons entendus ensemble.

LIONEL. Ensemble!

ROSSIGNOL. C'est tout simple... j'ai été bon enfant avec vous comme je vous l'avais promis... j'ai attendu trois jours entiers; c'est assez, c'est trop, et je ne veux plus attendre; il me faut aujourd'hui, aujourd'hui même, mes cent quatre-vingt-seize mille francs..... êtes-vous prêt à me les donner?

LIONEL. Non!

ROSSIGNOL. Et quand donc consentirez-vous enfin à me faire cette restitution?

LIONEL. Jamais!

ROSSIGNOL. Jamais! songez-y bien, je suis résolu à vous perdre.

LIONEL. Comme tu voudras.

ROSSIGNOL. A vous dénoncer.

LIONEL. A ton aise.

ROSSIGNOL. Et tout à l'heure, au moment même de la signature....

LIONEL. Assez; j'ai d'autres soins en tête que celui de te répondre et de discuter avec toi.

Il le regarde encore avec assurance et va rejoindre les invités qui commencent à garnir les jardins au fond du théâtre.

SCÈNE IV.

ROSSIGNOL, *puis* D'ARCY, LE NOTAIRE ET LES INVITÉS.

ROSSIGNOL. Hein! est-ce que décidément il voudrait me voler ma part?... cet air d'assurance!.. pardieu, depuis longtemps il aura pris ses mesures: le portefeuille est anéanti; par conséquent, plus de preuve! et... c'est égal... je veux en dire deux mots à tous ceux qu'il a invités à la signature... et d'abord... (*d'Arcy entre dans le salon, suivi de quelques autres personnes*) d'abord à son meilleur ami, le procureur du roi.

Il s'approche de d'Arcy avec de grandes salutations.

D'ARCY. Que me voulez-vous?

ROSSIGNOL. Pardon si je vous dérange, monsieur, mais j'ai à vous dire...

D'ARCY. Quoi donc?

ROSSIGNOL. A vous confier...

D'ARCY. Après?

ROSSIGNOL, *à part.* C'est drôle, ça me fait toujours un singulier effet de me trouver auprès...

D'ARCY. Enfin, parlerez-vous?

ROSSIGNOL. M'y voilà; je voudrais...

D'ARCY. Vous voudriez... (*bas*) monsieur Rossignol...

ROSSIGNOL, *à part.* Hein? Rossignol! il sait mon nom...

D'ARCY. J'attends toujours... vous dites...

ROSSIGNOL. Rien!... rien!... (*Faisant de nouvelles salutations.*) Veuillez donc prendre la peine de vous asseoir, je vous en prie, monsieur le procureur du roi.

D'ARCY. C'est bien, laissez-nous.

ROSSIGNOL, *saluant encore.* J'obéis! (*A part.*) Je ne demande pas mieux que de m'en aller... mais c'est égal, je reviendrai.

Il sort au fond. Pendant ces derniers mots, Lionel a été sur le seuil de la porte à droite offrir la main à Élisa qui entre; le notaire est entré à gauche, et s'est assis devant un guéridon.

SCÈNE V.

D'ARCY, LIONEL, ELISA, LES INVITÉS, LE NOTAIRE.

LIONEL. Je vous remercie, messieurs, de vous être rendus à ma prière... c'est aujourd'hui pour moi une journée imposante et solennelle... Mademoiselle Elisa Maurice, votre père mourant vous a confiée à ma tutelle, et moi, puisqu'il ne m'avait pas été donné de l'arracher à la mort, j'ai juré, du moins, de consacrer le reste de ma vie à défendre, à protéger sa fille... Si j'ai pris cet engagement, lui-même en a pris un autre en votre nom; y souscrivez-vous, mademoiselle? Et l'autorité qu'il m'a transmise sera-t-elle pour vous aussi sacrée que s'il était là, toujours présent pour vous l'imposer, lui? Parlez; êtes-vous prête à tenir la promesse de votre père?

ÉLISA. Sa promesse!... Il n'est plus, et je

ne dois en croire que sa dernière volonté : il a fait de vous l'arbitre et le maître de mon sort : je vous obéirai, monsieur, je vous obéirai... comme à mon père !... (*A part.*) Mon père que je ne tarderai pas à rejoindre, si l'on m'ordonne en son nom d'oublier mon amour.

LIONEL, *au notaire.* Eh bien, monsieur, veuillez lire ce contrat de mariage.

ÉLISA, *à part.* Ce contrat !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROSSIGNOL, *puis* DESVARENNES *et* JEAN.

ROSSIGNOL, *annonçant.* Monsieur Desvarennes !

ÉLISA et LIONEL. Desvarennes !

Il entre pâle de colère, salue légèrement tous ceux qui l'entourent, et se dirige l'œil fixe et résolu vers Lionel, qui paraît vivement ému à son aspect ; Rossignol va dans un coin du théâtre s'isoler de tous les autres personnages, et semble s'applaudir de ce qu'il a fait.

ROSSIGNOL, *à part.* Il avait reçu ma lettre, il s'est rendu à mon invitation.

DESVARENNES, *s'inclinant avec ironie devant Lionel.* A merveille, j'arrive à temps encore, n'est-il pas vrai, monsieur ? bien que je n'aie pas été convoqué par vous personnellement à cette fête de famille, je me suis empressé de m'y rendre ; j'ai pris sur moi, j'ai regardé comme un devoir de venir assister aux fiançailles de monsieur Lionel et de la fille de mon ancien commis.

LIONEL, *après un instant d'abattement, relève la tête ; puis, jetant les yeux autour de lui, il aperçoit Rossignol qui se frotte les mains en le regardant. Lionel dit à part :* Le misérable !

(*Apercevant Jean qui vient d'entrer.* Ah ! c'est toi... eh bien ?

JEAN. Eh bien, monsieur, je suis allé à leur rencontre avec tous vos ouvriers, et je les ai vus... ils approchent.

LIONEL. C'est bien... je te remercie de ton zèle. Surveille cet homme.

JEAN, *bas.* Dominique !

LIONEL. Ne le quitte pas... empêche-le de sortir, quand tu devrais même employer la violence.

JEAN. Ça me va... il y a assez longtemps que je le déteste...

Il va s'approcher de Rossigool et ne le quitte plus.

DESVARENNES, *avec fureur à l'oreille de Lionel.* Vous ordonnez qu'on le surveille, lui !... et je suis ici, moi, pour vous surveiller vous-même.

LIONEL, *avec dédain.* Pardon, j'ai affaire de ce côté... (*Il passe devant lui pour revenir auprès du Notaire.*) Revenons à cet acte, monsieur, et que tout le monde apprenne...

DESVARENNES, *éclatant.* Que tout le monde apprenne que vous devenez aujourd'hui l'époux de cette jeune fille, et que vous prétendez lui constituer une dot, une fortune avec les fonds qui m'appartiennent, qui m'ont été volés.

TOUS. Volés !

DESVARENNES. Oui, volés !... (*A Lionel.*) Par vous !.... (*montrant Elisa*) et par son père !

ÉLISA. Par mon père, monsieur ? mon père est mort votre victime... je vous adjure du moins de respecter sa mémoire !

Mouvement autour de la jeune fille. D'Arcy et les autres personnages paraissent la prendre sous leur protection contre Desvarennes.

ROSSIGNOL, *à lui-même.* Qu'ils s'arrangent... maintenant, je ne m'en mêle plus !

Il va pour sortir.

JEAN, *le retenant.* Un instant, on ne s'en va pas, camarade !

ROSSIGNOL. Par exemple !

JEAN. On ne s'en va pas !

Il l'arrête fortement par le bras.

ROSSIGNOL. Qu'est-ce que ça signifie ?

LIONEL. Je n'avais pas attendu votre accusation, monsieur Desvarennes, et j'ai réuni ici tous ces témoins pour qu'ils entendissent de la bouche de monsieur (*il montre d'Arcy*) la déclaration que je lui ai faite. Veuillez parler, monsieur ?

D'ARCY. Il y a trois jours, mon ami, monsieur Lionel, est venu me trouver et m'a remis ce portefeuille.

Il tire de sa poche le portefeuille de maroquin vert du premier acte.

DESVARENNES, *s'élançant et regardant avec avidité.* Le mien !

TOUS. Le sien !

ROSSIGNOL, *à part.* Ah ! bah ! il restitue... je me sauve.

JEAN, *l'arrêtant.* Halte-là !...

ÉLISA, *montrant le portefeuille.* Et je suis orpheline parce qu'on ne l'a pas rendu à mon père !

LIONEL. Grâce, grâce, mademoiselle !...

De ce moment Lionel incline la tête et paraît très-accablé.

D'ARCY. Ce portefeuille contient le capital et les intérêts de la somme que vous avez perdue, monsieur Desvarennes ; monsieur Lionel me l'a remis pour qu'au nom de la loi il rentrât par mes mains dans celles de son légitime propriétaire. (*Desvarennes avance la main en poussant un cri de joie et de

triomphe; d'Arcy reprend froidement et en retirant le portefeuille) : Patience, nous n'en sommes pas encore là, monsieur.

DESVARENNES. Comment, tout n'est-il pas bien avéré, tous ceux qui nous environnent n'ont-ils pas compris, et n'avez-vous pas proclamé vous-même, monsieur, que cette somme m'appartient? Je veux bien me contenter de ces explications et de l'humiliation profonde où je vois monsieur Lionel. (*A ce mot, celui-ci relève la tête et se rapproche peu à peu de Desvarennes, qui continue en s'adressant à d'Arcy.*) Mais, par grâce, monsieur, mes instants sont comptés; quand on est dans les affaires, le temps est aussi une valeur qu'on n'a pas le droit de vous soustraire; j'ai hâte de rentrer dans mon bien; veuillez donc, je vous prie, monsieur, veuillez me remettre ce portefeuille.

LIONEL, *se plaçant entre d'Arcy et Desvarennes.* Vous vous trompez, monsieur, ce n'est pas à vous qu'on doit le rendre.

DESVARENNES. Pas à moi!

LIONEL. C'est vous, au contraire, qui êtes le débiteur de cette malheureuse famille si longtemps opprimée, persécutée par vous.

DESVARENNES. Son débiteur, moi!

LIONEL. Il y a quatorze ans, une femme, une Française, mourut en pays étranger, à la Haye; elle chargea un homme d'affaires, qui avait accaparé sa confiance, de porter à son frère, pauvre et père de famille, les titres de toute sa fortune. L'homme d'affaires, qui se faisait nommer Alexandre, et qui avait pour associé un certain juif allemand, du nom de Mathias....

ROSSIGNOL, *à lui-même.* Mathias, mon créancier!

LIONEL. S'enfuit avec ces richesses, et courut le monde..... augmentant partout, à force d'habileté et d'industrie, les capitaux qu'il avait su réaliser à son profit..... Il vint enfin se fixer à Paris, et achever sa fortune, pendant que l'honnête homme dépouillé, ruiné par ce fripon, épuisait ses forces, abrégeait sa vie en travaillant jour et nuit pour soutenir sa famille... L'honnête homme, c'était Maurice; le fripon, c'est vous, monsieur Desvarennes!

DESVARENNES. Moi!

TOUS. Lui!

LIONEL, *montrant d'Arcy.* Oh! j'ai remis à monsieur toutes les preuves, preuves perdues pendant des années entières dans les mains de votre victime, mais qui ont fructifié dans les miennes.

D'ARCY. Et d'ailleurs votre complice Mathias, arrêté depuis une heure, a tout avoué.

DESVARENNES, *avec effroi.* Arrêté, Mathias! Je suis perdu...

Il tombe accablé dans un fauteuil.

ROSSIGNOL, *à lui-même.* Ça sent les galère, filons.

LIONEL, *se retournant vers lui.* Quant à toi, Dominique!...

ROSSIGNOL. Aïe... aïe... aïe.

LIONEL. J'ai parlé de toi à mon ami d'Arcy.

ROSSIGNOL. Plaît-il? Vous avez eu l'obligeance...

LIONEL. Et d'aujourd'hui tu entres à son service.

ROSSIGNOL. Au service de monsieur le procureur du roi?

LIONEL. Oui; je te dis que je t'ai recommandé.

D'ARCY. Et j'aurai soin de lui.

ROSSIGNOL. Vous êtes trop bon. (*A part.*) Comment l'entend-il?

DESVARENNES, *à part, en regardant Lionel*, Cet homme est mon mauvais génie... J'étouffe de rage, et j'en mourrai avant de paraître en cour d'assises.

ROSSIGNOL, *que j'en vient de prendre au collet.* Je suis pincé.

LIONEL. Et maintenant.... maintenant.... adieu, mademoiselle.

ÉLISA. Vous partez?

LIONEL. Avez-vous pu croire qu'il en serait autrement? est-ce que jamais je pourrais réparer envers vous le plus cruel de tous mes torts? est-ce que je ne verrais pas sans cesse s'élever entre vous et moi l'ombre du pauvre Maurice? Oui, mademoiselle, je m'éloigne, je quitte la France, et sans doute pour ne jamais la revoir.

TOUS. Jamais!

LIONEL. Mais je ne partirai pas sans avoir accompli mon ouvrage.... (*Il s'approche du Notaire et signe le contrat; puis se retournant vers les autres personnages*) : En vertu des pouvoirs qui m'ont été donnés par Maurice à son lit de mort, je signe comme tuteur le contrat de mariage de mademoiselle, avec... (*Bruit de tambours et de musique militaire en sourdine d'abord, puis un peu plus fort, puis crescendo; mouvement de tous les personnages vers le fond du théâtre; Lionel achève sa phrase.*) Tenez! tenez! regardez donc... avec lui!

Acclamations au dehors; puis entrent en scène, conduits comme en triomphe par tous les ouvriers, René et Michel, le sac sur le dos et tout couverts de poussière.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RÉNÉ ET MICHEL.

ÉLISA, *poussant un cri de joie.* Ah! Réné!

RÉNÉ. Élisa !

MICHEL. Ma sœur !

ÉLISA. Mon bon frère !

Elle embrasse Michel, et tend la main à Réné, qui la couvre de baisers.

LIONEL, *à d'Arcy, et tout le groupe des invités qui cherchent à le retenir.* Elle est heureuse!.. Adieu, mes amis, adieu pour toujours !

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE III, 2me TABLEAU, SCÈNE III.

LES BOHÉMIENS DE PARIS,

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX.

PAR MM. ADOLPHE D'ENNERY ET GRANGÉ,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 27 SEPTEMBRE 1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
MONTORGUEIL...........	MM. CHILLY.	UN GARÇON DE CAFÉ.....	MM. BERTHOLET.
CHARLES DIDIER..........	ALBERT.	PREMIER OUVRIER.......	ALEXANDRE.
PAUL DIDIER..............	LACRESSONNIÈRE.	DEUXIÈME OUVRIER......	SAINT-ACHEUL.
CREVECOEUR.............	MATIS.	TROISIÈME OUVRIER.....	ROCHEUX.
DESROSIERS..............	CULLIER.	UN GARÇON DE BILLARD.	*Idem.*
DIGONARD.................	COQUET.	UN CAPORAL............	PRÉVOT.
BAGNOLET................	PHILIPPE.	LOUISE....................	Mmes DESLANDES.
CHALUMEAU..............	LAURENT.	ARTHÉMISE..............	HORTENSE JOUVE.
POPLARD..................	PROSPER.	UNE SERVANTE...........	RACINE.
PLURE-D'OIGNON.........	ADALBERT.	VOYAGEURS, JOUEURS DE BILLARD, GENS DE LA NOCE,	
MONTIZON................	LAURÉ.	BOHÉMIENS, SOLDATS, ETC.	

ACTE PREMIER.

Le devant des Messageries royales de la rue Notre-Dame des Victoires.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHALUMEAU, POPLARD, CRÈVECŒUR, UN AFFICHEUR, UN MARCHAND DE CHAINES DE SURETÉ, UN DÉCROTTEUR *près de la porte au fond avec sa sellette*, UN MARCHAND DE CANNES, PASSANTS, CRIEURS, *puis* BAGNOLET.

Au lever du rideau, Crèvecœur est couché par terre contre une borne, à gauche du spectateur; il ne paraît pas s'occuper de ce qui se passe autour de lui. On entend crier : *L'Indicateur des rues de Paris*, *le Guide du Voyageur;* pendant ce temps un afficheur est entré et va coller une petite affiche sur un des murs de la cour.

LE MARCHAND DE CHAINES. Voyez, à vingt-neuf... bijoux en or, contrôlés par la Monnaie.

POPLARD, *criant.* Allumettes chimiques allemandes, un sou le paquet, deux sous la boîte !

L'AFFICHEUR, *qui a posé son affiche.* V'là ce que c'est.. (*Lisant.*) On dégage les effets du mont-de-piété et on achète les reconnaissances, rue Vide-Gousset, numéro neuf.

Il reprend son pot et son pinceau et sort.

CHALUMEAU, *qui l'a suivi et examiné en se cachant, s'approche de l'affiche dès qu'il est parti. Lisant.* On dégage les effets du mont-de-piété et on achète les reconnaissances... très-bien... rue Vide-Gousset, numéro neuf!... Minute! (*Il colle une petite bande sur l'adresse.*) Ça n'est plus ça, mon bonhomme! rue de l'Arbre-Sec, numéro vingt-trois, à la bonne heure.

BAGNOLET, *entre en chantonnant.* O Mathilde, idole de mon âme... tu... (*Voyant Chalumeau.*) Tiens, c'est Chalumeau... qu'est-ce que tu fais donc là?

CHALUMEAU. Moi, je colle des affiches... ou pour mieux dire... je colle des bandes sur les affiches.

BAGNOLET. Comment ça?

CHALUMEAU. C'est clair; une supposition que tu tiens un bureau de dégagement ou de n'importe quoi..., tu te fais afficher, ça te coûte du papier et des caractères; moi, qui suis d'une entreprise rivale, je viens derrière toi, et je colle simplement l'adresse de mon administration au bas de ton affiche; c'est une association en commandite : tu fais la moitié des frais, et j'empoche tout le bénéfice.

BAGNOLET. Compris : c'est de l'affichage économique... et qu'est-ce que ça te rapporte, ce métier-là?

CHALUMEAU. Je gagne encore mes quinze sous, le matin en me promenant; avec ça, on ne peut pas mettre à la caisse d'épargne... mais, passé quatre heures, j'ai une autre profession.

BAGNOLET. Ah bah!... et laquelle?

CHALUMEAU. Je pratique avec avantage l'échange des bouts de cigares.

BAGNOLET. L'échange des bouts de cigares?... connais pas

CHALUMEAU. Oui, je troque les petits contre les grands... je t'expliquerai ça tantôt... c'est un joli commerce de mon invention, tu verras.

BAGNOLET. Eh bien! c'est une industrie que je ne soupçonnais pas.

CHALUMEAU. Il y en a bien d'autres dont tu es ignorant. Et toi, qu'est-ce que tu fais pour le quart d'heure?

BAGNOLET. Moi, je suis cicérone.

CHALUMEAU. Quoi que c'est que ça, cicérone? ça va-t-il sur l'eau?

BAGNOLET. Cicérone, c'est-à-dire que je guette les provinciaux à leur descente de voiture, aux messageries royales, et je leur offre de leur servir de guide, de leur faire voir les curiosités de la capitale, de les mener dans les meilleurs hôtels, ou dans les plus fameux restaurants.

CHALUMEAU. Et tu les conduis...

BAGNOLET. Dans d'affreuses gargotes, qui me font une remise pour leur amener des pratiques.

CHALUMEAU. En même temps que tu es payé par le voyageur; eh bien! ça n'est pas déjà si mal.

BAGNOLET. Oui; mais vois-tu, Chalumeau, il y a des fois où ça me donne des remords de conscience.

CHALUMEAU. C'te bêtise!

BAGNOLET. Des fois où je me dis que je n'étais pas né pour ce métier-là.

CHALUMEAU. Tu aimerais mieux avoir dix mille livres de rente, pas vrai?...

BAGNOLET. Je me contenterais même de quinze... parce qu'entre nous, tous ces états que nous faisons, ça n'est pas des états vertueux.

CHALUMEAU. De quoi, pas vertueux!... et à qui donc que ça fait du tort, s'il vous plaît? Ah! je sais bien que nous ne payons pas patente, nous ne sommes pas des gens établis...

BAGNOLET. Nous ne jouissons pas de l'estime et de la considération publiques.

CHALUMEAU. Qu'est-ce qui dit ça?... des envieux!... faut les laisser jaboter... car enfin nous avons tous des professions... n'est-ce pas, Poplard?

POPLARD, *criant.* Allumettes chimiques allemandes... un sou le paquet, deux sous la boîte!

CHALUMEAU. Monsieur est négociant, je suis négociant, nous sommes tous négociants, tous, excepté Crèvecœur, que v'là, par exemple!

BAGNOLET. Ah! oui, l'Abruti.

CHALUMEAU. On ne lui connaît pas d'autres moyens d'existence que de rester couché toute la journée comme un lézard au soleil.

BAGNOLET. Si le sommeil rapportait six francs par heure, en voilà un qui serait millionnaire.

CHALUMEAU. Oui, mais dormir, ça n'est pas une profession; enfin, comment qu'y fait pour vivre? où qu'il prend son pain?

BAGNOLET. Son pain?... lui, Crèvecœur! il n'en a pas de besoin, il n'en consomme jamais.

POPLARD. C'est vrai.

CHALUMEAU. Ah! bah! il vit donc de l'air du temps, comme les serpents boas?

BAGNOLET. Il ne se nourrit que d'eau-de-vie... pour déjeuner, de l'eau-de-vie; pour dîner, de l'eau-de-vie; pour souper, de l'eau-de-vie.

CHALUMEAU. Toujours du casse-poitrine!

en v'là une de nourriture ! il doit être souvent dans les vignes.

BAGNOLET. Lui, jamais! ça ne le grise pas; ça l'engourdit, voilà tout... et quand il a son compte, il s'étale comme le voilà.

CHALUMEAU. Ah! mais c'est une marmotte que ce monsieur.

BAGNOLET. Tu vas voir... Eh! dis donc, Crèvecœur... (*S'approchant de Crèvecœur et le remuant du pied.*) Eh! l'Abruti!

CRÈVECOEUR. Hein?

BAGNOLET. Veux-tu du pain?

CRÈVECOEUR. Du pain? non...

BAGNOLET. Veux-tu de l'eau-de-vie?

CRÈVECOEUR, *s'animant.* De l'eau-de-vie! oui!... oui!... où y en a-t-il de l'eau-de-vie?

BAGNOLET. Chez le liquoriste, mon vieux.

CRÈVECOEUR. Ah!...

BAGNOLET. T'en auras plus tard.

Il retombe dans sa somnolence.

CHALUMEAU. Ah! mais j'en ai, moi, de l'eau-de-vie?

BAGNOLET. Ah! bah!

CHALUMEAU. Eh! oui, j'avais affaire ce matin de l'autre côté de la barrière... extra-fortifications; j'ai apporté la petite bouteille que v'là... et enfoncés les gabelous! Faisons une politesse à l'Abruti.

BAGNOLET, *prenant le bidon.* Oui, donne, je vais lui offrir... (*A Crèvecœur.*) Tiens, l'Abruti, avale une gorgée de ça, mon vieux... c'est de l'eau-de-vie.

CRÈVECOEUR. De l'eau-de-vie, bien vrai?

Il saisit le bidon avec avidité et le porte à ses lèvres.

BAGNOLET, *se baissant vers lui.* Hein! c'est bon ça, c'est du nanan, ça réchauffe notre petite estomaque... (*Revenant aux autres.*) Regardez donc comme il ingurgite; il avale ça comme du coco à un liard le verre.

CHALUMEAU. Ah ça, mais un instant... en v'là assez... gardons-en un peu pour les amis... (*Il va reprendre le bidon à Crèvecœur.*) Si on le laissait faire, il boirait tout... Tu l'aimes donc bien, le trois-six?

CRÈVECOEUR. Dam! oui...

BAGNOLET. Mais ça fait mal, ça grise.

CRÈVECOEUR. Non... non, ça endort... ça fait oublier...

Il se recouche.

CHALUMEAU. Oublier!... je crois bien, ça t'a fait oublier d'en laisser dans la bouteille... il a tout avalé, le vieux gourmand.

TOUS. Ah! bah!

CHALUMEAU. Il n'en reste pas une goutte.

BAGNOLET. Il se donnera une inflammation d'estomac, c'est sûr! Il aura une combustion spontanée; un de ces jours, il partira comme un réservoir à gaz.

POPLARD. Allumettes chimiques allemandes!

Il en fait partir une.

BAGNOLET. Finis donc, Poplard... ne va pas par là avec tes allumettes; c'est une tonne de trois-six que l'Abruti, tu pourrais l'incendier.

TOUS, *riant.* Ha! ha! ha!

SCENE II.

LES MÊMES, DIGONARD.

DIGONARD, *à part.* Quatre heures moins seize minutes... Montorgueil me marque dans sa lettre qu'il arrivera par la voiture de quatre heures; j'ai encore le temps de me promener.

Il se promène de long en large.

POPLARD, *s'approchant de lui.* Allumettes chimiques, mon bourgeois.

LE MARCHAND DE CHAINES. Voyez, à vingt-neuf, pour la sûreté des montres.

DIGONARD. Laissez-moi tranquille, je n'ai besoin de rien.

CHALUMEAU. Faut-il une voiture?... Voilà, voilà, bourgeois.

DIGONARD. Allez au diable! Cette rue est remplie d'un tas de mendiants; entrons au café, lire un journal.

Il disparaît.

CHALUMEAU. Tiens! qu'est-ce qu'il a donc ce particulier?... (*Lui faisant des gestes.*) Oh! c'te binette... Bonjour, monsieur..... Pardon si je ne vous reconduis pas.

BAGNOLET. Ça lui va joliment de nous traiter comme ça; qu'est-ce qu'il est donc, lui?...

CHALUMEAU. Tu le connais?

BAGNOLET. Pardine, c'est le nommé Antoine Digonard, un fameux faiseur de mauvaises affaires.

CHALUMEAU. De mauvaises affaires... ça ne doit pas l'enrichir.

BAGNOLET. Au contraire... elles sont mauvaises, c'est vrai, mais pour les autres.

CHALUMEAU. Ah! bon, je saisis!

BAGNOLET. Je l'ai connu dans mes temps de fortune... il m'a dévoré mon patrimoine.

TOUS, *riant.* Ha! ha! ha! son patrimoine!

CHALUMEAU. Tu as eu un patrimoine, toi, Bagnolet?

BAGNOLET. Oui, moi, Bagnolet. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ça? est-ce que dans la vie on n'a pas des hauts et des bas!

CHALUMEAU. Ah! tu as eu des hauts?

BAGNOLET. Et maintenant, c'est tout au plus si j'ai des bas... mais enfin, j'ai appartenu à une famille très-distinguée; mon père était établi à Tours en Touraine; il vendait des instruments...

CHALUMEAU. Des instruments à vent?

BAGNOLET. Non, des instruments à eau.

CHALUMEAU. A eau? Ah! bon, connu, connu, des clarinettes d'apothicaire.

BAGNOLET. J'aurais dû me contenter de cette position honorable .. mais j'étais dévoré d'ambition; à la mort de papa, je cédai son fonds, et je vins à Paris avec la moitié de la somme en argent, et l'autre en un billet que m'avait fait l'acquéreur.

CHALUMEAU. Et à combien qu'il se montait ton patrimoine?

BAGNOLET. A quinze cents francs...

CHALUMEAU. Tu n'as pas dû aller loin avec ça.

BAGNOLET. Mon existence de lion dura un mois, pendant lequel je fis la connaissance d'une délicieuse giletière... avec qui je passai une lune de miel et d'argent... mais bientôt il ne me resta plus que mon billet.

CHALUMEAU. C'était une ressource!

BAGNOLET. Oui, elle était gentille, la ressource; un nommé Montorgueil, un habile, un fameux que j'avais connu au divan des Panoramas, se chargea de me le faire escompter; il me mena chez le Digonard.

CHALUMEAU. Et celui-ci te donna...

BAGNOLET. Cinquante francs en argent, quarante flageolets, et un veau à deux têtes.

TOUS, *riant.* Un veau à deux têtes!

BAGNOLET. Et encore il était malade... huit jours après, il rendit le dernier soupir entre mes bras... bref, je me trouvai bientôt dans une complète débine, obligé de vivre d'industrie.

CHALUMEAU. Et la giletière t'avait planté là!

BAGNOLET. Chalumeau, vous calomniez son cœur... Elle était partie, c'est vrai; mais pour recueillir l'héritage d'une vieille tante qui venait de trépasser du côté de Dieppe.

CHALUMEAU. Alors, c'est différent!..... (*Otant sa casquette.*) Honneur aux dames.

BAGNOLET. Du moins, je n'ai pas à rougir devant elle... O Arthémise! toi qui m'as connu si coquet, tu ne soupçonnes pas, sur les bords de la Manche, les trous qui se forment aux miennes.

CHALUMEAU. Ce pauvre Bagnolet!... et tu n'as pas flanqué une bonne roulée à ce gueux de Montorgueil?

BAGNOLET. J'en ai eu l'idée... oui, je l'aurais éreinté de bon cœur... si j'avais pu... mais il est plus fort que moi.

CHALUMEAU. Ah ça, tu le crains donc?

BAGNOLET. Non, mais j'en ai peur...

On entend sonner quatre heures.

DIGONARD, *revenant.* Quatre heures! Je suis d'une impatience... cette affaire dont me parle Montorgueil dans sa dernière lettre... (*On entend le cornet et le roulement de la voiture.*) Ah! enfin, voici la voiture!

Il sort.

CHALUMEAU. Allons, vous autres, à la voiture. (*Allant à Crèvecœur.*) Allons, viens avec nous, la vieille... gagner la petite goutte.

CRÈVECOEUR. La petite goutte... oui... oui.

TOUS. A la voiture!

Ils courent au fond; la scène se vide.

SCENE III.

BAGNOLET, *puis* ARTHÉMISE.

BAGNOLET, *seul.* La voiture de Rouen; j'ai bien peur de ne pas faire mes frais aujourd'hui. . ma foi! au petit bonheur.

Il va pour sortir et se rencontre avec Arthémise.

ARTHÉMISE, *entrant et cherchant des yeux.* Ah ça mais, où s'est-il donc fourré ce monsieur Bagno.... (*Le reconnaissant.*) Ah! le voilà!...

BAGNOLET. Arthémise!

ARTHÉMISE. Ah! on vous trouve donc, monsieur Bagnolet?

BAGNOLET. Arthémise!... Arthémise!... aux messageries... Comment! c'est vous!... vous voilà de retour!... ah! quelle joie! quel bonheur!... Laissez-moi vous embrasser.

ARTHÉMISE, *l'arrêtant.* Du tout, du tout, monsieur.

BAGNOLET. On a fait sa barbe ce matin, c'est du satin, c'est du velours.

Il l'embrasse.

ARTHÉMISE. Mais voulez-vous finir!... d'abord, je suis en colère contre vous.

BAGNOLET. Ah! bah! Alors, je vas vous embrasser pour faire la paix.

Il l'embrasse.

ARTHÉMISE. Ah ça, mais c'est insupportable; voulez-vous bien m'écouter?

BAGNOLET. Parlez, Arthémise; je vas essayer de me calmer, je vas tâcher d'arrêter la locomotive.

ARTHÉMISE. C'est fort heureux! et pourquoi donc, monsieur, restiez-vous là, au lieu de venir à ma rencontre?

BAGNOLET. A votre rencontre?... mais pour que je le fisse, il fallait que je le pusse; et pour que je le pusse, il fallait que je le susse... votre retour, et j'en ignorais complétement.

ARTHÉMISE. Allons donc! est-ce que je ne vous l'avais point écrit?

BAGNOLET. T'écrit... vous m'aviez écrit?

ARTHÉMISE. Certainement... il y a quatre jours, une lettre datée de Saint-Valery, et par laquelle je vous annonçais mon arrivée.

BAGNOLET. Ah! bah! je n'ai rien reçu.

ARTHÉMISE. C'est impossible!

BAGNOLET. C'est impossible, mais ça est.

ARTHÉMISE. Et les trois autres, monsieur.. les trois autres lettres que vous avez eu la petitesse de laisser sans réponse.. hein?

BAGNOLET. Vous m'en avez écrit trois autres... Ah! j'y suis... vous les avez adressées à mon ancienne demeure.

ARTHÉMISE. Sans doute!

BAGNOLET. Et je suis déménagé.

ARTHÉMISE. Comment! vous avez changé de logement!

BAGNOLET, *avec importance.* Oui, les cheminées fumaient!... je n'étais pas content des papiers... et puis... (*à part*) et puis le propriétaire m'a flanqué à la porte.

ARTHÉMISE. Ah ça, mais au moins vous auriez pu vous donner la peine d'aller chez votre ancien concierge vous informer s'il n'était rien venu de ma part.

BAGNOLET. Arthémise, croyez que si j'avais su... pour avoir de vos nouvelles, pour me procurer vos trois lettres, j'aurais fait trente lieues à pied sur la tête... Dieu de Dieu! j'aurais été capable de tout... (*frappant sur son gousset*) oui, de tout... excepté de payer le port.

ARTHÉMISE. Tout ça, monsieur, c'est des phrases!

BAGNOLET. Et moi qui la traitais d'ingrate, d'infidèle, moi qui me croyais oublié, trahi!... oui, Arthémise, chaque nuit je rêvais trahison... je voyais des chats dans tous mes songes.

ARTHÉMISE. Je ne vous crois pas.

BAGNOLET. N'importe, je te revois, je te raime, je suis raimé... ah! je suis le plus heureux des hommes... ah! je suis le plus heureux des hommes...

Il l'embrasse.

ARTHÉMISE, *fâchée.* Mais, monsieur, encore une fois...

BAGNOLET, *l'embrassant.* Encore une fois, je le veux bien... Pendant dix ans, cent ans, toute la vie, et pour commencer la réconciliation, je vas aller chercher vos cartons, vos paquets... Je peux faire ça pour vous.

ARTHÉMISE. Du tout, je n'ai besoin de personne.

BAGNOLET. Alors, permettez-moi d'aller vous chercher un fiacre, une citadine... je peux encore faire ça pour vous.

ARTHÉMISE. Je vous dis de me laisser; il faut que j'aille payer le prix de mes bagages.

BAGNOLET. Le prix de vos bagages... je peux toujours faire ça pour... (*A part.*) C'est-à-dire, non, je ne peux pas faire ça pour elle.

ARTHÉMISE. Allons, allons, laissez-moi!

BAGNOLET. Mais écoutez...

ARTHÉMISE. Rien, vous allez me compromettre; je vous défends de me suivre.

Elle sort.

BAGNOLET. Arthémise!... Arthémise!... Ah bien, elle me plante là... mais je la rattraperai... je l'attendrirai... je la fléchirai.

Il se met à courir vers le fond et se rencontre avec Didier qui entre.

SCÈNE IV.

BAGNOLET, DIDIER.

BAGNOLET. Ah! excusez, monsieur, je ne vous voyais pas.

DIDIER. Eh mais, c'est Bagnolet.

BAGNOLET. Mon nom... mais pardon, pardon... je n'ai pas le temps de...

DIDIER. Tu n'as pas le temps de serrer la main à une ancienne connaissance, à un concitoyen?

BAGNOLET. Un concitoyen!... ah! vous êtes de Tours... Monsieur, je vous salue bien; mais, je suis très-pressé... il faut que je rattrape...

DIDIER, *le remettant.* Ah ça, mais regarde-moi donc! tu ne me reconnais pas?

BAGNOLET, *le regardant.* Attendez... si fait... je n'ai pas la berlue... ah! mon Dieu! est-ce possible... tu serais... vous êtes ..

DIDIER. Charles Didier!

BAGNOLET. Charles Didier! qu'on appelait le petit Charlot?

DIDIER. Avec qui, dans ton enfance, tu allais...

BAGNOLET. A l'école... Oui, et qui me défendait toujours contre les grands... qui se battait à ma place... Ah! Dieu! m'en avez-vous épargné des taloches... aussi, entre nous, c'est à la vie, à la mort, et si je puis vous être bon à quelque chose!... Avez-vous vu l'obélisque?...

DIDIER. Pour le moment, j'ai plutôt besoin de repos; car depuis que nous ne nous sommes vus, j'ai fait de grands voyages.

BAGNOLET. Ah! bah! des grands voyages ..

DIDIER. Et j'arrive des Indes, où mon pauvre père vient de mourir.

BAGNOLET. Votre vieux père... mais vous, qu'est-ce que vous avez été faire par là?

DIDIER. J'avais quitté la France... je m'étais engagé dans la marine, non par vocation, mais par amour.

BAGNOLET. Par amour!

DIDIER. Pour une jeune fille qui me semblait si belle, si pure et si bonne, que je n'osais lui parler de ma tendresse; je me trouvais indigne d'elle... et voilà pourquoi j'ai voulu me faire un nom. Je partis, emportant au fond de mon cœur, avec le souvenir de Louise, assez de force pour braver tous les dangers, pour surmonter tous les obstacles!.. Courage, me disais-je souvent, un jour viendra où je la reverrai, où je pourrai lui dire... cette fortune que je possède, c'est pour la mettre à vos pieds que je l'ai acquise; ce nom qu'on entoure d'un peu d'estime et de respect, c'était pour qu'il fût digne de vous que j'ai voulu l'ennoblir.

BAGNOLET. Je vous comprends!... c'est comme ça que j'aime Arthémise.

DIDIER. Je revins enfin après une longue absence... j'avais amassé plus de fortune que je n'en avais désiré, et je m'étais distingué dans quelques expéditions; juge de ma joie, de mon bonheur! j'allais enfin revoir mon pays, me retrouver auprès de la seule femme qui jamais eût fait battre mon cœur!... hélas! c'était une illusion qui devait bientôt s'évanouir... j'apprends, en débarquant, qu'un autre, en mon absence, s'était introduit auprès de cette jeune fille; que, profitant de quelques avantages personnels, et à l'aide de promesses mensongères, il s'était emparé de cette âme innocente et crédule. Oui, elle, cet ange de pureté à qui, moi, je n'osais penser qu'avec respect, avec admiration, à qui je voulais un jour offrir ma fortune et mon nom... elle était flétrie, déshonorée, elle était la maîtresse d'un autre.

BAGNOLET. Ah! grand Dieu! et cet autre, vous êtes allé le trouver?... vous vous êtes vengé?

DIDIER. Vengé!... moi!... (*A part.*) O mon frère! mon frère! (*Haut.*) Je ne le pouvais pas... je ne pouvais pas me venger de lui.

BAGNOLET. Vous ne le pouviez pas? et pourquoi donc? Cristi!... ça n'est pas par le courage que je brille... quoique ancien lion, je n'ai pas le naturel de cet animal..... mais si on m'en avait fait autant, je... et cette femme, vous ne l'avez pas revue?

DIDIER. Non, ils étaient partis, partis ensemble.

BAGNOLET. Ah! bon, je vous pénètre, vous venez les chercher.

DIDIER. Non... d'autres affaires, des affaires de famille m'appellent à Paris.

BAGNOLET. Ah! j'entends... c'est juste; au fait, vous venez retrouver votre frère...

DIDIER. Mon frère!... Paul a recueilli sa part de notre héritage, il doit être heureux... je ne le verrai pas.

BAGNOLET. Comment?...

DIDIER, *à part.* Oh! non, pas encore!...

BAGNOLET. Heureux, lui? mais pas du tout.

DIDIER. Que veux-tu dire?...

BAGNOLET. Qu'à son arrivée à Paris, monsieur Paul, votre frère, allait dans le monde... il voulait briller... trop briller, même.

DIDIER. Ensuite...

BAGNOLET. Si bien qu'au bout de quelque temps, il s'est trouvé sans le sou... alors, il s'est lancé dans ce qu'on appelle à Paris la haute mauvaise société.

DIDIER. Tu me fais frémir!

BAGNOLET. Mais, pour vivre longtemps dans ce monde-là, il faut ou beaucoup d'argent... ou beaucoup d'adresse... et...

DIDIER. Et Paul, qui était pauvre, ne s'y est pas maintenu, lui, parce qu'il n'a pas rejeté tout sentiment de probité, parce qu'il est homme d'honneur, n'est-ce pas?... et maintenant, il est en proie au besoin, à la souffrance, à la misère... (*A part.*) Mais elle, mon Dieu, Louise, que sera-t-elle devenue?... (*Haut.*) Oh! je veux le retrouver, je veux le revoir!... tu dois connaître sa demeure, tu me conduiras...

BAGNOLET. Sa demeure?... ça n'est pas facile; n'importe, je soupçonne... dès ce soir nous nous mettrons en campagne.

DIDIER. Où demeures-tu?

BAGNOLET. Planche-Mibray street, numéro neuf, au cinquième au-dessus de deux entresols... il y a une patte de lièvre à la porte!

DIDIER. Il suffit!

UN FACTEUR. *entrant.* Monsieur Didier!

DIDIER. Eh bien?

LE FACTEUR. Monsieur, vos effets sont chargés; le fiacre vous attend.

DIDIER. Merci... (*A part.*) Qu'ai-je appris, grand Dieu?... Paul!... non, malgré ses fautes... je ne puis... je ne veux pas l'abandonner... (*Haut.*) Bagnolet, tu te souviendras de ta promesse, n'est-ce pas?... j'irai te prendre... tu me conduiras vers mon frère... et si en échange de ce service, tu as besoin de moi, tu n'auras qu'un mot à dire... et ma reconnaissance... A ce soir, donc, Bagnolet, à ce soir.

BAGNOLET. A ce soir!

Didier sort.

SCÈNE V.

BAGNOLET, *puis* MONTORGUEIL, DIGONARD, CHALUMEAU ET PETITS BOHÉMIENS.

BAGNOLET, *seul.* Le retrouver, ça ne sera pas facile; un homme sans domicile... C'est égal, j'ai une idée...

En ce moment entrent Montorgueil et Digonard poursuivis par les petits Bohémiens, puis le Facteur, Chalumeau, le Colleur et Poplard.

LE FACTEUR. Bourgeois, je vais vous indiquer un commissionnaire.

POPLARD. Un commissionnaire? voilà! voilà!

CHALUMEAU ET LE COLLEUR. Voilà, pour la commission!

MONTORGUEIL. Allons, je vous dis de ne pas me rompre les oreilles, je n'ai besoin de personne pour mes malles.

BAGNOLET, *à part.* Ses malles... C'est

un voyageur!... tenue d'homme riche, si je lui offrais...

MONTORGUEIL, *à Digonard.* Venez par ici, nous pourrons causer plus à notre aise.

BAGNOLET, *s'avançant.* Pardon; monsieur est étranger; s'il avait besoin d'un cicérone.

MONTORGUEIL, *se détournant.* Hein?... que veux-tu?

BAGNOLET, *effrayé.* Montorgueil!... ah! grand Dieu!

MONTORGUEIL. Eh! c'est Bagnolet! quel diable de métier fais-tu là?

BAGNOLET. Moi! je... je...

MONTORGUEIL. Allons, c'est bien, nous avons à causer... va-t'en.

BAGNOLET. Je m'en vais... (*A part.*) Allons retrouver Arthémise... Ce diable d'homme me fait des peurs atroces.

Il sort précipitamment.

CHALUMEAU, *un petit bout de cigare à la bouche. A part.* Exerçons ma petite industrie... (*Haut.*) Excusez, mon bourgeois; voulez-vous me permettre de m'allumer?

MONTORGUEIL, *lui tendant son cigare.* Allons, dépêche-toi!

DIGONARD. Nous n'en finirons pas!

MONTORGUEIL. Oh! cela ne peut pas se refuser, la fraternité du cigare.

CHALUMEAU. Oui, la fraternité du... Merci, mon bourgeois.

Il met le grand cigare de Montorgueil dans sa bouche et lui présente son petit bout.

MONTORGUEIL. Hein? comment... eh! bien, que fais-tu donc?

CHALUMEAU. Ah! pardon, pardon, c'est que je m'étais trompé... voilà le vôtre.

MONTORGUEIL. Animal, maintenant que tu l'as mis dans ta bouche, garde-le.

CHALUMEAU, *à part.* C'est bien là-dessus que je comptais. (*Haut.*) Ah! rendez-moi mon bout, si ça vous est égal.

MONTORGUEIL. Tiens, et laisse-moi en repos...

Il jette le bout, Chalumeau le ramasse.

CHALUMEAU. Enlevé! voilà déjà trois cigares que ce bout-là me rapporte.

éteint celui de Montorgueil, le met dans sa poche, et sort.

SCÈNE VI.

MONTORGUEIL, DIGONARD.

DIGONARD. Eh bien, nous voilà seuls, parlons de cette grande affaire.

MONTORGUEIL. Attends, car c'est toute une histoire... histoire mystérieuse, mais dont je puis te confier le secret, à toi qui me connais bien et dont je sais aussi toute la vie...

DIGONARD. Toute ma vie... je suis banquier...

MONTORGUEIL. Bon... et je sais ce que tu étais avant... Je sais même depuis que tu exerces la banque, plus d'un zéro criminel que tu as adroitement glissé à la fin d'un compte de jeune homme...

DIGONARD. Enfin cette affaire.

MONTORGUEIL. M'y voici, il y a quelque temps, je me trouvais à Dieppe, ayant épuisé toutes mes ressources.

DIGONARD. Je le sais...

MONTORGUEIL. Oui, car je t'avais écrit pour te supplier de me prêter quelque argent sur ma parole.

DIGONARD. Ta parole, par malheur, c'était ta seule garantie.

MONTORGUEIL. Ce qui fait que tu ne m'as rien prêté du tout; or, un soir, j'étais sans argent, n'ayant auprès de moi ni un ami qui pût m'aider, ni quelque autre dont je pusse me servir... je me promenais dans la campagne, aux alentours d'une petite maison dont je venais de voir sortir les habitants... La maison est déserte, me disais-je, et à cette pensée, un frisson parcourut tout mon corps... Une haie de quelques pieds me séparait seule du jardin; je la franchis d'un bond, et grimpant lestement le long d'un arbre renversé sur la façade de derrière, j'entrai dans l'appartement du premier étage; il y avait là un secrétaire bien fermé pour un autre, mais presque ouvert pour moi, et dans ce secrétaire deux piles d'écus, que j'enveloppai à la hâte dans la première feuille de papier que je sentis sous ma main; puis, je sautai de la croisée dans la terre labourée du jardin, et je partis... Une heure après, attablé dans un restaurant de la ville, je déroulai mes écus, et je découvris que l'enveloppe était une lettre que je me mis à lire... cette lettre était datée des grandes Indes, et signée : Didier.

DIGONARD, *avec étonnement.* Didier!

MONTORGUEIL. Didier, négociant de Tours, et qui était allé rejoindre là-bas son fils aîné, presque son fils unique, puisque le plus jeune était, disait-il, perdu pour le monde et pour son père... Le vieillard écrivait cette lettre à son lit de mort; il l'adressait à son meilleur ami, au millionnaire Desrosiers, et acceptait l'offre que celui-ci avait faite d'unir leurs deux enfants... Je me souvins alors de ce Paul Didier de Tours qui avait pendant quelque temps vécu parmi les nôtres, c'était le plus jeune des deux frères; mais cettre lettre m'apprenait que Desrosiers, parti depuis longtemps de sa ville natale, ne connaissait ni l'un ni l'autre; alors une pensée subite s'empara de mon esprit, un plan immense se déroula tout entier devant mes yeux; cette lettre était un talisman qui devait nous enrichir, une mine d'or dont je tenais le filon;

je venais de voler deux cents francs, je les avais enveloppés dans un million.

DIGONARD. Mais ce plan, quel est-il?

MONTORGUEIL. Le lendemain, plus décemment vêtu, je me présentai chez Desrosiers. J'arrive des Indes, lui dis-je, et je vous annonce le retour de votre futur gendre... Eh! quoi Didier?... Est en ce moment à Paris où le retiennent quelques affaires... Eh bien, s'écrie le bonhomme, c'est à Paris que je veux faire la noce, nous irons à Paris.

DIGONARD. Ah! bah! il va venir?

MONTORGUEIL. Il est venu; en ce moment il conduit sa fille à l hôtel Meurice, dans un instant, il reviendra pour y faire porter ses bagages, et les miens.

DIGONARD. Les tiens... mais je croyais qu'il y a un mois, tu étais sans...

MONTORGUEIL. Il y a un mois, je ne connaissais pas mon ami Desrosiers; maintenant, il faut retrouver Paul.

DIGONARD. Paul Didier!

MONTORGUEIL. Oui, Paul, qui saura bien parler au Desrosiers de son propre père, de ce vieil ami qu'il a si longtemps connu, et des grandes Indes qu'il ne connaît pas, Paul, que nous tirerons de la misère pour lui donner une riche dot que nous partagerons, bien entendu; mais il faut délier à son profit les cordons si serrés de ta bourse; c'est un beau cavalier auquel il ne manque que des habits d'une coupe nouvelle, un cabriolet, un groom, et tu lui donneras tout cela.

DIGONARD. Mais...

MONTORGUEIL. Car ce n'est qu'avec tout cela qu'il peut prendre, sans éveiller les soupçons, la place de ce frère qui s'est enrichi aux Indes.

DIGONARD. Fort bien, mais cette fois je ne veux pas risquer...

MONTORGUEIL. Quelques billets de mille francs, pour en gagner deux cent mille?

DIGONARD. Deux cent mille...

MONTORGUEIL. Ah! tu réfléchis, mais cela ne suffit pas, il faut agir.

DESROSIERS, *hors scène.* Fort bien, je reviens à l'instant.

MONTORGUEIL. Silence! j'aperçois notre homme.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DESROSIERS.

MONTORGUEIL. Eh! arrivez donc, mon cher monsieur Desrosiers, j'étais en train de parler de vous.

DESROSIERS. Vraiment!

MONTORGUEIL. Oui, je faisais votre éloge, je disais qu'il est impossible de rencontrer un compagnon de voyage plus agréable et plus spirituel.

DESROSIERS. Ah! monsieur, croyez que de mon côté je n'ai qu'à m'applaudir...

MONTORGUEIL. Vous êtes bien; bon mais permettez-moi d'abord de vous présenter monsieur Antoine de Digonard.

DESROSIERS, *saluant.* Monsieur! je n'ai qu'à m'aupplaudir...

DIGONARD, *saluant.* Monsieur!

MONTORGUEIL. C'est un de mes meilleurs amis, un ami de notre cher Didier, et qui a su à force de travail et de capacité se créer une position brillante.

DIGONARD, *modestement.* Montorgueil!

MONTORGUEIL. Qui possède une fortune considérable, et, ce qui est plus rare, une réputation sans tache.

DIGOUARD Assez, Montorgueil .. assez!...

DESROSIERS. Présenté par vous, monsieur, cela suffit. Couvrez-vous donc.

DIGONARD. Monsieur...

DESROSIERS. Monsieur...

MONTORGUEIL. Messieurs! (*Ils se couvrent tous les trois.*) Ah! c'est qu'à Paris, il est indispensable de savoir à qui l'on a affaire. Dans cette Babylone moderne, il faut toujours être sur la réserve, ou l'on court risque d'être trompé.

DIGONARD. Montorgueil a raison.

DESROSIERS. Ma foi, messieurs, moi, je n'ai jamais craint cela; en affaires comme en amitié, j'ai toujours été d'une entière confiance... et, jusqu'à présent, je n'ai eu qu'à m'applaudir.

DIGONARD. En vérité, cela prouve la droiture de votre caractère.

DESROSIERS. Et puis je me flatte d'être assez bon physionomiste... je distingue du premier coup d'œil...

DIGONARD. Vraiment!

DESROSIERS. Par exemple, votre ami M. de Montorgueil a tout de suite fait ma conquête... oui, la première fois que je l'ai vu, je me suis dit: Parbleu, voilà un honnête homme.

DIGONARD. Peste! je vois que vous vous connaissez en physionomies.

MONTORGUEIL. Touchez là, monsieur Desrosiers... (*il lui tend la main*) la confiance d'un homme tel que vous est un trésor pour un homme tel que moi! Mais je vous le répète, il ne faut pas se fier au premier venu... à Paris, il y a tant de bohémiens.

DESROSIERS, *étonné.* Comment! des Bohémiens... vous avez à Paris des réfugiés de Bohême?

MONTORGUEIL. Eh! non, vous n'y êtes pas... j'entends par bohémiens cette classe d'individus dont l'existence est un problème, la condition un mythe, la fortune une énigme, qui n'ont aucune demeure stable,

aucun asile reconnu, qui ne se trouvent nulle part, et que l'on rencontre partout! qui n'ont pas un seul état, et qui exercent cinquante professions; dont la plupart se lèvent le matin sans savoir où ils dîneront le soir; riches aujourd'hui, affamés demain; prêts à vivre honnêtement s'ils le peuvent, et autrement s'ils ne le peuvent pas.

DESROSIERS. Ah ça, mais ce sont des filous!

MONTORGUEIL. Non pas, ce sont des bohémiens! Les bohémiens, vous les coudoyez à chaque pas dans Paris; les uns tiennent le haut bout de l'échelle, ils s'intitulent jurisconsultes, ex-préfets de l'empire, ou chevaliers de l'Éperon d'or... On les trouve à Tortoni, aux courses, et dans les coulisses de l'Opéra; les autres gravitent au milieu de l'échelle... ce sont les prétendus réfugiés, les pique-assiettes, et les mendiants à domicile... pauvres diables que l'on rencontre à la Bourse, au Palais-Royal, ou près des poêles des cafés... Enfin, tout au bas, au pied de l'échelle, se tiennent les infiniment petits, la menue monnaie de l'espèce; ceux-là vendent des cannes, des chaînes de sûreté, ouvrent les portières..., et cætera... et cætera... enfin, mon cher monsieur Desrosiers, il y a, tant de petits que de grands, cent mille bohémiens à Paris.

DESROSIERS. Cent mille!...

MONTORGUEIL. Cent mille oiseaux parasites, alléchés par le grain d'autrui... araignées de la civilisation, qui tendent leurs toiles pour y prendre les dupes... Ce spéculateur qui vous propose une affaire d'un million, et finit par vous emprunter cent sous... bohémien... L'éditeur de ce journal qui ne paraît jamais... bohémien... Ce prétendu banquier qui vous invite à dîner chez Véry et qui s'aperçoit au dessert qu'il a oublié sa bourse... bohémien... Enfin, cet homme que vous connaissez à peine et qui vous appelle son cher ami, en vous serrant la main (*il serre la main de Desrosiers*) bohémien!... bohémien... toujours bohémien...

DESROSIERS. Ah! bien, bien, je devine.

MONTORGUEIL. Oui, monsieur, et le soir, tout ce monde-là a déjeuné, a dîné, a vécu après s'être réveillé sans un sou.

DESROSIERS. Bon, bon! je comprends... ce sont les imbéciles qui payent pour eux... A propos, messieurs, il est cinq heures; voulez-vous me permettre de vous offrir à dîner?

MONTORGUEIL. Comment donc! j'accepte avec plaisir.

DIGONARD. Et moi j'allais vous le proposer.

MONTORGUEIL, *bas.* Menteur!...

DESROSIERS, *à Digonard.* A merveille! nous ferons à table plus ample connaissance, nous causerons de la surprise que je ménage à notre cher Didier...

MONTORGUEIL. C'est cela... le temps seulement de faire porter mes malles.

DESROSIERS, *voyant entrer un facteur.* Et justement, je crois que les voilà.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BAGNOLET, ARTHÉMISE, VOYAGEURS, PETITS BOHÉMIENS.

Les voyageurs arrivent portant des paquets.

BAGNOLET, *portant des paquets.* Venez, par ici, je vous dis que je porterai ça moi-même.

ARTHÉMISE. Prenez garde à mon oiseau, surtout.

LES PETITS BOHÉMIENS *les poursuivent, en criant :* Bourgeois, une voiture. Faut-y un commissionnaire, bourgeoise? mon général, je vous demande la préférence.

DESROSIERS, *à Montorgueil.* Ah! mon Dieu! quel brouhaha!

UN FACTEUR. Les malles de M. Montorgueil.

MONTORGUEIL. C'est bien, mettez ça là.

PLUSIEURS PETITS BOHÉMIENS. Bourgeois, voulez-vous que je porte ça?

MONTORGUEIL. Eh! non, laissez-moi en repos.

Tous s'éloignent Crèvecœur reste seul près de Montorgueil.

MONTORGUEIL. Eh bien, et toi, qu'est-ce que tu me veux?...

CRÈVECOEUR. Les malles... porter les malles... pour gagner... le pour-boire...

MONTORGUEIL. Je n'ai que faire de toi, ivrogne.

CRÈVECOEUR. Ah!...

Montorgueil le repousse durement; les petits bohémiens le font pirouetter.

BAGNOLET. Eh bien, eh bien, pourquoi le bousculez-vous comme ça... lâchez-le donc, ce pauvre homme!

CHALUMEAU. Au fait, pourquoi qu'il se laisse faire? pourquoi qu'il est si endurant?

BAGNOLET. Vous croyez ça... lui, endurant... il ne l'est pas toujours, allez; rien qu'avec un mot, le mouton peut se changer en tigre enragé.

CHALUMEAU. Ah! bah! lui, plus souvent!

BAGNOLET, *posant les cartons.* Plus souvent... eh bien, tu vas en juger; dis donc, eh! Crèvecœur.

CRÈVECOEUR. Hein?

BAGNOLET. Tu vois bien celui-là?

Il lui désigne Chalumeau.

CRÈVECOEUR. Oui... eh bien?

BAGNOLET. Eh bien, c'est lui qui a fait mourir Marie Hubert.

MONTORGUEIL, *qui a entendu.* (*A part.*) Marie Hubert!

CRÈVECOEUR, *furieux.* Marie Hubert!... lui!... lui!...

Il s'élance avec fureur sur Chalumeau et le terrasse.

CHALUMEAU. Eh ben!..... eh ben!..... qu'est-ce qu'il a donc? Retenez-le... mais retenez-le donc!

CRÈVECOEUR, *qu'on arrête.* Laissez... laissez... il a fait mourir Marie Hubert...

BAGNOLET, *l'arrêtant.* Allons, allons, Crèvecœur; c'était une farce, c'était pour t'attraper... ce n'est pas lui!

CRÈVECOEUR, *se calmant.* Ah! ce n'est pas lui!

BAGNOLET. Eh! non, c'était pour plaisanter.

CRÈVECOEUR. Plaisanter!... faut pas plaisanter avec Marie Hubert!

Il s'éloigne paisiblement.

MONTORGUEIL, *qui a tout examiné, à part.* Marie Hubert!... voilà qui est étrange! (*Allant frapper sur l'épaule de Crèvecœur.*) Dis-moi, mon brave, porte ma malle, je te payerai bien.

CRÈVECOEUR. Oui... oui... merci...

Il va prendre la malle.

MONTORGUEIL. Allons, messieurs!

DESROSIERS. A table nous causerons de notre grande affaire...

BAGNOLET, *à Arthémise.* Partons!... (*A part.*) Je tiens ma poulette!...

MONTORGUEIL, *prenant le bras de Desrosiers.* Partons! je tiens mon pigeon!

ACTE DEUXIÈME.

Premier Tableau.

Le théâtre représente le dessous de la première arche d'un pont dont le dessus doit être praticable; a la gauche de l'acteur est une berge au bas de laquelle coule la rivière; de longues planches communiquent de la berge aux bateaux; le devant de la scène est praticable; au fond on aperçoit Paris. Le théâtre ne doit être que faiblement éclairé.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHALUMEAU, POPLARD, *plusieurs autres* BOHÉMIENS, *les uns sous l'arche, les autres dans des bateaux, vidant l'eau.*

Toutes les scènes des petits bohémiens doivent être jouées avec mystère et sans parler haut.

CHALUMEAU, *du haut du pont.* Brrrrrr!

TOUS, *levant la tête.* Quoi donc?

CHALUMEAU. C'est moi, c'est Chalumeau. (*Il descend.*) Eh! Poplard! quoique tu fais donc?

POPLARD. Attends... je prépare la chambre à coucher; je viens de retourner les matelats et je confectionne les oreillers... Qu'est-ce qui me passe de la paille?

PREMIER BOHÉMIEN. Voilà! Tiens, v'là pour ton lit de plume.

CHALUMEAU. Dis donc, Poplard!

POPLARD. De quoi?

CHALUMEAU. N'en mets pas trop à ma place, mon bonhomme.

POPLARD. Pourquoi donc ça?

CHALUMEAU. Je veux pas m'habituer à être couché trop doucement; on ne sait pas dans quelle position qu'on peut se trouver plus tard.

POPLARD. Ah ben, t'es pas comme moi, j'aime à être ben couché.

CHALUMEAU. On n'est pas déjà si mal ici, on a la rivière qui vous berce comme une bonne nourrice; seulement, y a une chose qui me chiffonne.

POPLARD. Et quoi donc?

CHALUMEAU. C'est d'avoir pas de rideaux.

TOUS. Des rideaux!

CHALUMEAU. Oui, ça empêcherait les courants d'air. C'est si mal fermé sous les ponts.

POPLARD. A propos, tous les locataires sont-ils rentrés?

CHALUMEAU. Il manque encore l'abruti et le moderne.

POPLARD. Ah! oui, ce jeune homme qui vient coucher ici depuis une huitaine de jours. Faudra pourtant s'informer de ce que c'est, lui demander son non.

CHALUMEAU. As-tu pas peur de te compromettre!

POPLARD. Mais dame, faut savoir qui qu'on fréquente.

UNE VOIX, *en dehors.* Prrr...

TOUS. Qu'est-ce que ç'est que ça?

CHALUMEAU. Ah! je connais, c'est un de mes amis, monsieur Plure d'Oignon.

POPLARD. Plure d'Oignon, j'en ai entendu dire...

CHALUMEAU. Laisse donc! c'est pas un filou, il ouvre les portières et il sert les maçons.

POPLARD. Faudra voir.

CHALUMEAU. Il chante comme un rossignol, nous lui ferons gazouiller quelquechose.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PLURE D'OIGNON, *arrivant par un escalier qui se trouve à gauche.*

PLURE D'OIGNON. Monsieur Chalumeau, s'il vous plaît?

POPLARD. C'est ici, donnez-vous donc la peine d'entrer.

CHALUMEAU. Me v'là, bonsoir! comment que tu te portes?

PLURE D'OIGNON, *tristement*. Ça va mal... merci.

CHALUMEAU. Comme t'as l'air triste ce soir! Qu'est-ce qui t'est donc arrivé?

PLURE D'OIGNON. Tous les malheurs; d'abord je viens d'éprouver une banqueroute.

TOUS. Une banqueroute!

PLURE D'OIGNON. Oui; un monsieur et une belle dame qui m'ont envoyé chercher une voiture, et ils ne m'ont rien donné.

TOUS. Ah!

POPLARD. Le monde est si dur.

PLURE D'OIGNON. De plus, mon logeur m'a donné mon compte.

CHALUMEAU. Bah! et pourquoi?

PLURE D'OIGNON. Parce que je ne lui payais pas le sien; mais heureusement je me suis souvenu que tu m'as offert l'hospitalité, et me v'là; tu vas me conduire à ton domicile.

CHALUMEAU. A mon domicile; mais tu y es...

PLURE D'OIGNON. Ah bah!

POPLARD. Vous occupez le salon, (*montrant le bateau*) et voici la chambre à coucher.

PLURE D'OIGNON. Ah! ce local... Y a pas cher de loyer alors.

CHALUMEAU. Rien par mois, y compris le sou pour livre.

POPLARD. Pas d'amende au portier, on rentre à l'heure qu'on veut.

CHALUMEAU. Et même tu peux utiliser tes heures de sommeil, et t'adonner à la pêche en dormant.

PLURE D'OIGNON. Qu'est-ce que c'est que ça, la pêche en dormant?

CHALUMEAU. Une invention à moi, qui m'est venue, en voyant la sonnette que messieurs les concierges ont au-dessus de leur tête pendant la nuit. Tu vois bien ce grelot?

PLURE D'OIGNON. Eh bien?

CHALUMEAU. Eh bien, le soir, quand je me couche, je me l'attache à l'oreille avec le cordon de ma ligne, que je laisse pendre à l'eau par l'autre bout, et je m'endors. Quand ça commence à mordre, v'là la ligne qui remue, et quand c'est pris tout à fait, le grelot fait sa musique... Drelin, drelin, drelin, c'est comme si le poisson criait: Cordon, s'il vous plaît. Aussitôt je me réveille et je pince mon goujon. V'là ce que c'est que la pêche en dormant.

TOUS. Bravo!

POPLARD. Dès ce soir je cueille une friture.

PLURE D'OIGNON. Allons, je vois qu'on ne s'ennuie pas trop ici, et puisque je ne peux pas faire autrement, je me décide et je reste.

CHALUMEAU. C'est ça; et pour nous payer ta bienvenue, tu vas nous chanter quelque chose.

TOUS. Oui, oui.

PLURE D'OIGNON. Ça m'est encore égal: écoutez.

Tout le monde l'entoure, Crève-Cœur paraît.

PREMIER BOHÉMIEN. Chut!

POPLARD. Qué qu'y a?

PREMIER BOHÉMIEN. V'là la patrouille.

La patrouille passe sur le pont. Nouveau bruit de pas.

POPLARD. La voilà qu'elle passe sur le pont. V'là qu'elle descend par ici. (*Mouvement.*) Eh! non... Tiens, c'est le père Crèvecœur. (*Crèvecœur descend.*) Eh, oui, parbleu, c'est lui... C'est toi, mon vieux?

SCENE III.

LES MÊMES, CRÈVECOEUR.

CRÈVECOEUR. Oui, me v'là, bonsoir.

CHALUMEAU. Eh ben! vieux, comment que ça va? nous avons donc gagné de l'argent aujourd'hui?

CRÈVECOEUR. Oui, oui, un peu.

CHALUMEAU. Combien qu' y t'a donné, ce bourgeois, pour porter ses malles?

CRÈVECOEUR. Une pièce de trois francs.

TOUS. Trois francs!

POPLARD. Plus que ça de pourboire! merci! Est-ce que t'as déjà tout avalé?

CRÈVECOEUR. Non, pas tout; il m'en reste encore.

POPLARD. Voyons, combien qu'y te reste?

CRÈVECOEUR, *tirant son argent*. Ah! j' sais pas, j'ai pas compté.

POPLARD. Voyons!

POPLARD. Trente sous. Comment, malheureux, tu n'as plus que trente sous! Je parie que tu as en perdu en route, t'as si peu de soin! Pour pus de sûreté, je vas te garder ça, moi.

CRÈVECOEUR. Ah! je veux bien.

CHALUMEAU. Du tout, du tout, je ne veux pas; je le connais, Poplard; sous prétexte de t'empêcher de le dépenser, il serait capable de le dépenser soi-même. (*Il le reprend à Poplard et le donne à Crèvecœur.*) Tiens, ma vieille, mets ça dans ta poche, pour boire ta petite goutte demain.

CRÈVECOEUR. Merci!

CHALUMEAU. C' pauvre vieux!... parce qu'il est abruti, c'est pas une raison pour lui prendre ce qu'il a... Allons, va te coucher, ma vieille; après ce que t'as bu aujourd'hui, tu dois avoir envie de faire dodo... Bonne nuit, papa Crèvecœur.

CRÈVECOEUR. Bonsoir! bonsoir!...

TOUS. Bonsoir, l'Abruti !

CRÈVECOEUR. Bonsoir !...

Il entre dans le bateau.

POPLARD. Ah ça, qu'est-ce que t'as donc à prendre comme ça ses intérêts?

CHALUMEAU. C'est mon idée... je veux qu'on aie pour lui les plus grands égards... qu'on lui laisse la meilleure place dans le bateau... et surtout, qu'on ne lui parle jamais de Marie Hubert.

CRÈVECOEUR, *sortant la tête hors du bateau.* Hein !... de quoi?

CHALUMEAU. Rien, rien... bonne nuit, mon vieux; ne fais pas de mauvais rêves...

Crèvecœur disparaît tout à fait.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PAUL, *arrivant par la berge qui se prolonge derrière le pont.*

PAUL, *timidement.* Pardon, mes amis... je venais...

TOUS. Tiens, c'est le nouveau.

PAUL. Mais je vous gênerai peut-être?

POPLARD. Nous gêner? pourquoi donc ça ?

PAUL. Ah! c'est qu'en vous voyant aujourd'hui plus nombreux qu'à l'ordinaire, je craignais...

CHALUMEAU. De trouver vot' place prise?... allons donc, c'est sacré ça... est-ce que vous n'êtes pas un camarade... un habitué?

PAUL. Un camarade... en effet, voilà huit jours...

CHALUMEAU. Huit jours que vous v'nez passer la nuit ici... (*Mouvement de Paul.*) Ah! pardine, y a pas d'affront, on n'est pas déshonoré pour ça... n'est-ce pas, vous autres?

POPLARD. Tiens, j'y couche bien, moi!

CHALUMEAU. C'te bêtise!... est-ce que tu ne vois pas aux manières de monsieur, qu'y n'est pas habitué à vivre comme nous?

PLURE D'OIGNON. Ah ça! vous avez donc eu des malheurs?

PAUL. Des malheurs!... Non... ce sont mes propres fautes qui m'ont conduit à cet état de misère et de honte... je ne puis accuser que moi-même... Le désir de briller, une ambition au-dessus de mes moyens, m'ont entraîné à contracter des dettes...

CHALUMEAU. Tu entends, Plure d'Oignon!... ménage ta fortune, mon bonhomme.

PAUL. Délaissé, abandonné par ceux qui se disaient mes amis, poursuivi par mes créanciers, je n'osai bientôt plus rentrer chez moi, où m'attendaient un désespoir plus poignant que le mien, des reproches plus cruels encore que ceux de ma conscience.

CHALUMEAU. Bon, bon, je comprends pas!... Comprenez-vous, vous autres?...

TOUS. Ma foi, non!...

CHALUMEAU. Mais n'importe, faut reprendre un peu de courage... il ne faut quelquefois qu'un instant pour vous remettre à flot.

PLURE D'OIGNON. Tiens! et avec ça qu'y couche sur l'eau, c'est déjà un commencement... Ah ça! soupe-t-on, ici?

CHALUMEAU. Ça me va! j'régale!

POPLARD. Passons dans la salle à manger

Ils remontent la berge et vont s'asseoir au bas de la pile du pont.

PAUL, *se tenant à l'écart.* Huit jours déja de ce cruel supplice; huit jours pendant lesquels le remords et la faim sont venus m'assiéger sans relâche... j'ai cherché du travail, mais on m'a demandé l'emploi de ma vie passée, et la honte m'a monté au visage... Chaque soir me ramène parmi ces misérables, cent fois moins à plaindre que moi, car je les vois dormir à mes côtés, tandis que de cruels souvenirs me tiennent éveillé..... Louise, pauvre Louise, que je ne me suis rappelée que dans le malheur, comme elle a dû souffrir depuis mon abandon! Mon amour seul, disait-elle, lui donnait du courage; et maintenant quels doivent être sa misère et son désespoir!... Oh! si je n'écoutais que le cri de mon cœur, je braverais tout, je courrais près d'elle... Hélas! j'entendrais ses sanglots et ses plaintes, je verrais couler ses larmes... Oh! pardonnez-moi, mon Dieu! mais je me sens trop coupable, je n'en aurais pas le courage.

POPLARD. Ah! ma foi, nous avons bien soupé.

CHALUMEAU. Allons, Plure d'Oignon, pour dessert, ta chanson... ta chanson.

TOUS. Oui, oui, la chanson.

PLURE D'OIGNON. Eh ben, m'y v'là!... Écoutez ça, vous autres... Le refrain en chœur, mais modérément, de peur d'attirer la patrouille.

Il chante la chanson des bohémiens, dont tout le monde répète le refrain, tandis que Paul se tient à l'écart.

AIR *de M. Arthus.*

PREMIER COUPLET.

Fouler le bitume
Du boulevard, charmant séjour,
Avoir pour coutume
De n'exister qu'au jour le jour,
Lorsque l'on voyage,
Sur son dos, comme le limaçon,
Porter son bagage,
Son mobilier et sa maison.
Vivre d'industrie, (*Bis.*)
Avoir sa gaîté pour tout bien,
Et voilà la vie
Du vrai bohémien
Parisien.
Et voilà la vie,

Oui, voilà la vie
Du vrai bohémien parisien.
Voilà la vie,
Voilà la vie
Du vrai bohémien parisien.

DEUXIÈME COUPLET.

Oiseau de passage,
Il fréquente tous les quartiers;
Sans apprentissage
Il fait plus de vingt petits métiers;
Mais l' pain qu'il soutire
Aux bons jobards, aux gens bien mis,
Le soir, sans rien dire,
Il l'partage avec ses amis.
Vivre d'industrie, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Auprès de nos belles
Comme un volcan il est cité;
Pourtant avec elles
Il a très-peu de fixité.
Qu'une brune en ce monde
Lui fass' des traits et des noirceurs,
Il en prend un' blonde,
Afin de varier les couleurs.
Vivre d'industrie, etc.

On entend la voix de Bagnolet qui chante au loin le premier couplet.

CHALUMEAU. Tiens, qu'est-ce qui chante donc là-bas?

POPLARD. Ça vient d'une barque... elle nage par ici.

On aperçoit alors une barque qui descend sur le devant et dans laquelle se trouvent Bagnolet et Didier, tous deux couverts d'une blouse et d'une casquette.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BAGNOLET, DIDIER.

CHALUMEAU. Tiens, c'est Bagnolet.

TOUS. Bagnolet!

BAGNOLET. Oui, les amis.

REPRISE DU CHOEUR.

Vivre d'industrie, etc.

CHALUMEAU. Te voilà donc, mon bon Bagnolet?

BAGNOLET. Oui, les enfants, et avec un camarade, un ami dont je réponds. Ça vous va-t-il?

CHALUMEAU. Nous tâcherons d'arranger ça... Poplard, faut des oreillers en plus; va me chercher deux pavés: moi, je vas rélargir le sommier. Venez m'aider, vous autres.

Chalumeau, Poplard et Plure d'Oignon vont au bateau, les autres remontent la scène, Didier et Bagnolet se trouvent seuls sur le devant.

DIDIER. Eh quoi! c'est parmi des vagabonds que je dois retrouver mon frère!... je comprends maintenant pourquoi tu as voulu nous affubler de ce costume... cette blouse... sous laquelle se cache parfois le bohémien, mais qui recouvre aussi le brave et honnête ouvrier...

BAGNOLET. Justement... avec ça on ressemble à tout le monde.

DIDIER. Et tu es certain que c'est ici...

BAGNOLET. Que Paul vient coucher depuis huit jours; j'en suis sûr... mais ce que j'ai encore à vous apprendre, c'est que nous ne sommes pas seuls à sa recherche.

DIDIER. Comment? que veux-tu dire?

BAGNOLET. Que deux autres viendront ici comme nous, Montorgueil et Digonart.

DIDIER. Je ne les connais pas.

BAGNOLET. Non; mais je les connais, moi, et je suis bien sûr qu'il y a là-dessous quelque machination.

DIDIER. Ces deux hommes sont donc...

BAGNOLET. Deux bohêmes finis...

DIDIER. Eh bien, puisque je veux savoir quelle est sa position, connaître ses malheurs ou ses fautes, son passé, et ses projets pour l'avenir, restons... et observons bien... Mais comment savoir s'il est déjà ici?...

CHALUMEAU, *sortant du bateau.* Là... voilà qui est fini; l'appartement est prêt.

POPLARD. Chut! j'entends des pas.

CHALUMEAU, *bas.* C'est peut-être encore une patrouille... tiens, on descend l'escalier.

POPLARD. Est-ce que ce serait encore des nouveaux locataires?

CHALUMEAU. Eh! non, c'est des messieurs, c'est trop bien mis pour nous.

BAGNOLET, *bas à Didier.* Je les reconnais, ce sont nos hommes.

Il l'emmène à l'écart, à droite.

SCENE VI.

LES MÊMES, MONTORGUEIL, DIGONARD.

MONTORGUEIL. Deux mots, s'il vous plaît, mes amis!

CHALUMEAU, *effrayé.* Hein?... de quoi?... qui vive?

DIGONARD. Ne craignez rien; nous ne venons pas troubler vos ébats nocturnes: monsieur et moi, nous sommes à la recherche de quelqu'un...

CHALUMEAU. Quelqu'un?... connais pas... nous n'avons personne de ce nom-là.

MONTORGUEIL. Dites-moi, mes bons amis, n'avez-vous pas remarqué ici depuis quelques jours un jeune homme, pauvrement vêtu, mais d'une figure distinguée?

PLURE D'OIGNON. D'une figure distinguée? C'est peut-être moi qu'y cherchent.

CHALUMEAU. Attendez donc, j'ai peut-être ben votre affaire... Comment qu'y se nomme vot' jeune homme?

DIGONARD. Il se nomme Paul Didier.

DIDIER. Paul Didier!

CHALUMEAU. Paul Didier!

PAUL, *qui se tenait couché au bas de la pile du pont.* Mon nom!... (*Se rapprochant.*) Hein, que me veut-on? qui m'appelle?

DIGONARD. C'est lui!

MONTORGUEIL. C'est lui-même!

DIDIER. Le voilà!...

PAUL. Digonard!... Montorgueil!

CHALUMEAU, *à part*. Tiens, tiens, tiens... y se connaissent.

PAUL. Que me voulez-vous? quel motif vous amène ici?

MONTORGUEIL. Tu vas le savoir; mais d'abord fais éloigner ces braves gens.

PAUL. Veuillez me laisser, mes amis.

CHALUMEAU. Ça suffit... du moment que c'est un secret entre ces messieurs et vous... on s'en va... Allons tous coucher.

TOUS. Allons-nous coucher.

Ils entrent dans le bateau.

BAGNOLET, *bas*. Ici, nous pourrons tout entendre.

Ils se placent tous deux à droite, Bagnolet derrière un tonneau, Didier dans l'ouverture du bateau à charbon, et écoutent.

DIDIER. Dans quel état, grand Dieu!... Oh! mon cœur se brise... et je voudrais...

BAGNOLET. Silence, et écoutons.

SCÈNE VII.

PAUL, MONTORGUEIL, DIGONARD, DIDIER *et* BAGNOLET, *au fond.*

PAUL. Eh bien, à présent, nous voilà seuls, parlez! qui vous amène? vous, qui m'avez ruiné, perdu, venez-vous jouir du spectacle de ma misère?

MONTORGUEIL. Au contraire, ingrat, nous venons t'en tirer.

PAUL. M'en tirer!... vous!

DIGONARD. Oui, Paul, et dès demain il ne tiendra qu'à vous de recommencer cette existence de luxe et de plaisirs que vous meniez autrefois.

PAUL. Se pourrait-il?... mais par quel miracle? Vous savez bien que je ne possède rien, que je n'ai rien à espérer de l'avenir.

MONTORGUEIL. Excepté la fortune que nous venons t'apporter.

PAUL. La fortune!

MONTORGUEIL. Oui, les coffres de Digotnart sont bien garnis, tu le sais; dès demain u y puiseras autant que tu voudras.

DIGONARD. Permettez! permettez!... je vous ferai quelques avances... pour vous vêtir, vous meubler, vous garnir.

PAUL. Eh quoi? je quitterais enfin ces haillons qui me pèsent, qui me brûlent!... et vous dites que cela ne dépend que de moi seul?...

MONTORGUEIL. De toi seul!

PAUL. Mais que faut-il faire?... parlez, parlez vite...

MONTORGUEIL. Ceci est notre secret... on t'instruira plus tard... jusque-là, il ne faut que te laisser faire... consentir à être heureux, sans t'informer du reste... ce n'est pas bien difficile.

PAUL. Mais de quoi s'agit-il?

DIDIER, *qui veut s'élancer*. Oh! de quelque infamie, sans doute!

BAGNOLET, *le retenant*. Chut! donc.

MONTORGUEIL. Il s'agit d'une haute spéculation, dans laquelle tu nous es indispensable; quant à la moralité, aux dangers de l'affaire, Digonard est trop riche pour rien entreprendre qui puisse le brouiller avec le parquet... Enfin, veux-tu, oui ou non, sortir de la fange où tu es tombé?

PAUL. Sans doute, mais...

MONTORGUEIL. Veux-tu ressaisir la fortune qui t'a échappé une fois... cette existence brillante, que tu rêvais jadis?

PAUL. Si je le veux?

DIGONARD. Acceptez donc alors, et demain vous porterez les habits les plus riches, les plus élégants.

MONTORGUEIL. Dès demain tu coucheras dans un brillant hôtel.

DIGONARD. Vous roulerez dans un joli cabriolet.

MONTORGUEIL. Tu dîneras au boulevard Italien.

DIGONARD. Vous aurez votre stalle à l'Opéra.

MONTORGUEIL. Et bientôt, bientôt tu seras millionnaire.

PAUL. Moi?... Il serait possible! et sans crime, sans déshonneur, vous me le jurez?

MONTORGUEIL. Nous le jurons... D'ailleurs, tu en jugeras toi-même! car demain tu sauras tout.

PAUL. Demain! venez donc alors... Oh! cette nuit va me sembler un siècle: car demain, c'est l'oubli de mes souffrances passées; le bonheur! la fortune!... l'accomplissement de mes plus beaux rêves.

MONTORGUEIL, *bas*. Il est à nous!... (*Haut.*) Partons!

Ils sortent tous les trois.

DIDIER. Oui, ce doit être quelque infamie que ces hommes méditent, et je veux...

BAGNOLET, *l'arrêtant*. Du tout, vous n'irez nulle part, ou ça serait tout gâter... Restez ici; dans un instant nous saurons de quoi il retourne; pour ça, je vas les suivre à la piste et savoir où ils vont le loger... Vous connaissez ma demeure, demain je Vous en rendrai bon compte... ils sont à deux cents pas d'avance, mais je peux leur donner ça d'escarre...

DIDIER. Mais il faudrait alors...

BAGNOLET. Être bien sûr de les rattraper... soyez tranquille, allez... je suis jambé comme un coq, et j'ai la rate en caoutchouc.

Il sort en courant.

SCÈNE VIII.

DIDIER, LOUISE.

DIDIER. O malheureux frère ! Et dans ses rêves de richesse, de bonheur, pas un mot, pas une pensée pour Louise ! (*A part.*) Et depuis huit jours, s'il est sans ressource, sans asile, que sera devenue cette pauvre femme ? infortunée ! quelle aura été sa vie ? Hélas ! je l'avais rêvée si heureuse et si belle ! je voulais l'entourer de tant de soins, de tendresse... Ah ! Louise ! Louise !

Pendant les dernières paroles de Didier, Louise a paru sur le pont.

LOUISE, *sur le pont.* Allons, plus d'hésitation... Il le faut ! il le faut !

DIDIER. J'ai cru entendre...

LOUISE. Mon Dieu ! mon Dieu !

DIDIER. Oui, ce sont des gémissements, des plaintes.

LOUISE. Hélas ! j'ai épuisé toutes les souffrances, toutes les misères, et son amour me manque... et il m'abandonne...

DIDIER. Oh ! cette voix ! cette voix !... je crois reconnaître...

LOUISE. Mon Dieu, pardonnez-moi ; ce que je vais faire est un crime... mais je ne puis supporter l'abandon de Paul.

DIDIER. De Paul, de Paul ! Oh ! c'est elle, c'est Louise !

LOUISE. Et toi, ma pauvre mère, toi qui es au ciel, prie pour ta fille qui va mourir.

DIDIER. Mourir ! elle ! Oh ! arrêtez ! arrêtez !

Il s'élance vers le pont.

LOUISE. Quelqu'un !

Elle traverse le pont et s'élance. On voit un corps qui tombe dans l'eau.

DIDIER. Perdue ! perdue ! Ah ! la sauver ou mourir avec elle ! du secours ! du secours ! (*Il s'élance sur la berge.*) Eh quoi ! personne ne m'aidera-t-il à la secourir ?

CRÈVECOEUR, *paraissant debout, sur un bateau qu'il a détaché.* Si, me v'là, moi !

Didier se jette à l'eau, tandis que les autres détachent un bateau.

TOUS. Du secours ! du secours !

Second Tableau.

Une mansarde ; au fond la fenêtre ; sur le côté à droite la porte ; pour meubles : une commode, une table, une chaise

SCÈNE PREMIÈRE.

BAGNOLET, *seul. Il est en train de savonner.*

Il est cinq heures du matin, tout dort encore dans la nature... tout, excepté moi, que l'amour tient éveillé... l'amour et le savonnage !... oui, je suis contraint de me blanchir moi-même, surtout maintenant qu'Arthémise étant revenue, je tiens à être coquet... Ah ! voilà qui est fini ; à présent étendons tout mon linge : un mouchoir, trois chaussettes, un faux col. (*Il étend sur une corde les objets qu'il désigne au fur et à mesure.*) Il n'est pas nombreux mon linge... ça n'est pas la place qui lui manque... c'est le cas de dire... il danse sur la corde... J'ai peut-être fait une boulette en installant Arthémise en face de moi... généralement, plus on est en face, plus on voit... je n'avais pas songé à cet effet d'optique. Tiens, et mon eau de savon que j'oubliais de jeter... A cinq heures du matin, c'est bien le diable si elle m'aperçoit... (*Il prend la cuvette et s'approche de la fenêtre.*) Ciel !... Arthémise... déjà levée !... la malheureuse ! C'est son amour qui l'empêche de dormir... Elle ne bouge pas de sa fenêtre. Oh ! une idée ! persuadons-lui que j'ai encore le domestique qu'elle m'a connu jadis !... oui, en me vêtissant de ce que j'ai conservé de sa livrée... (*Il va ouvrir le tiroir de la table, et y prend une manche rouge.*) Diable ! voilà tout ce qu'il m'en reste de la livrée, une manche de gilet... Après ça, en ne passant qu'un bras par la fenêtre... elle supposera que le reste est vêtu de même ; c'est ça... (*Il passe la manche à son bras droit.*) Déguisons toujours ceci en groom... Au fait, mon domestique a été si longtemps mon bras droit, que mon bras droit peut bien aujourd'hui passer pour mon domestique... là, maintenant... (*Très-haut, comme s'il s'adressait à quelqu'un.*) John ! videz cette cuvette, et préparez mes essences. (*Imitant l'accent anglais.*) Yes, yes, mylord... je faisais cette chose tot de souite !... (*Il prend le vase, s'approche de la fenêtre, ne laissant voir que le bras couvert de la manche rouge.*) C'est délicieux... je suis sûr que ça prend très-bien ! (*Il se retire et élevant encore la voix.*) C'est bien... maintenant, John, apportez-moi mes bottes... (*Reprenant l'accent anglais.*) Vos bottes, mylord... ils n'étaient pas encore nettoyées... (*Voix naturelle.*) Pas encore nettoyées... comment, drôle, vous n'avez pas ciré mes bottes ! (*Avec l'accent anglais*) Voilà, voilà, mylord... né impatientez pas vo... je dépéchais moâ... (*Il frotte très-fort Ici la porte du fond s'ouvre doucement ; Arthémise pa-*

rait, et écoute sans être vue.) Allons donc... plus vite que ça, vous n'en finissez pas, John...

ARTHÉMISE, *à part.* Ah! ça, qu'est-ce qu'il dit donc, avec son jaune?

BAGNOLET. Yès, yès, mylord. Je dépêchais moi, très-fort... très... (*Il se retourne et aperçoit Arthémise, qui est entrée depuis un instant et a tout observé. Il laisse tomber sa botte et reste pétrifié.*) Oh!

SCÈNE II.

BAGNOLET, ARTHÉMISE.

ARTHÉMISE. Avez-vous fini vos manières? Mais dépêchez-vous donc, très-fort, très-fort.

BAGNOLET. Elle a tout entendu.

ARTHÉMISE. Ah! comme c'est malin!... comme c'est spirituel... Mais frottez, frottez donc, monsieur John.

BAGNOLET, *à part.* Je suis pincé... c'est clair!

Il ôte furtivement le linge qui est sur la corde, et le fourre dans sa poche.

ARTHÉMISE. Eh bien, où est-il donc ce groom? je ne le vois pas...

BAGNOLET. Je viens de l'envoyer en commission... il est allé me changer un billet de banque.

ARTHÉMISE. Bon, bon... je connais cette banque-là!... Et ce sixième étage que vous occupez, c'est pour être en bon air; votre meuble d'acajou est chez le tapissier... et... et ces charmantes bretelles... (*Elle touche les ficelles qui lui en servent.*) Ce sont des femmes qui vous les ont brodées.

BAGNOLET. Arthémise, vous aimez à plaisanter... ce sont de simples bouts de ficelles que je...

ARTHÉMISE. Oui, ça vous fait des bretelles ficelées... (*Avec gentillesse.*) Allons, allons, soyez donc tout simple, tout naturel... pourquoi vous faire plus riche que vous n'êtes?... est-ce que vous avez besoin de ça pour me plaire?... est-ce qu'une simple grisette comme moi ne sait pas bien ce que c'est que la débine?

BAGNOLET. Au fait, vous avez raison; à bas la gloriole! Ce que j'en faisais, c'était pour ménager vos nerfs, votre sensibilité... je voulais vous cacher quelque temps ma détresse... mais c'est fini, je serai franc avec vous... Oui, Arthémise, mes jours de fortune sont passés; Arthémise, je possédais un charmant mobilier, mais je m'en suis défait par autorité de justice... Arthémise, j'étais orné de bijoux qui me venaient de mon oncle, je les ai déposés chez ma tante... Arthémise, j'avais à mon service un laquais tout habillé de panne... le laquais est parti, la panne seule m'est restée.

ARTHÉMISE. A la bonne heure, voilà de la franchise.

BAGNOLET. Oui, Arthémise!... A la reine des pannes, voilà mon enseigne.

ARTHÉMISE. Eh bien, j'avais vu ça au premier coup d'œil.

BAGNOLET. Ah! bah! vous aviez remarqué..

ARTHÉMISE. Votre habit râpé, vos souliers peu vernis, votre chapeau déformé!

BAGNOLET. Ah! le fait est qu'en voilà un qui pourrait afficher : On demande un remplaçant! Et cette découverte-là ne vous a pas fait changer à mon égard?

ARTHÉMISE. Au contraire, elle m'a fait plaisir.

BAGNOLET. Comment, plaisir?

ARTHÉMISE. Eh! oui, car ça nous rapproche... ça me met à mon aise avec vous!... Ecoutez-moi, vous m'avez l'air d'un bon garçon...

BAGNOLET. Oh! pour ça... la fleur des bons garçons, le dessus du panier.

ARTHÉMISE. Sans être tout à fait un Adonis, vous n'êtes pas trop mal.

BAGNOLET. Dites que je suis très-joli, et n'en parlons plus.

ARTHÉMISE. En outre, je vous crois capable de rendre une femme heureuse.

BAGNOLET. Heureuse!... oh oui, trop heureuse!... la malheureuse!

ARTHÉMISE. Eh bien! alors, soyez laborieux, rangé, économe, et je partage avec vous mon petit héritage, je consens à vous épouser.

BAGNOLET. Comment! vous consentez... vous partagez... vous m'épousez... vous, si bonne, si aimable, si gentille... O Dieu! la joie, le ravissement, le bonheur!... je sens que je vas me trouver mal.

ARTHÉMISE. Allons, allons, pas de bêtises, nous n'avons pas le temps; dès demain, nous publions les bans, et nous ferons la noce...

BAGNOLET. C'est ça, nous ferons la noce dans un joli endroit, à la Chatte amoureuse!

DIDIER, *hors scène.* Bagnolet!

ARTHÉMISE, *écoutant.* Tiens, on dirait qu'on vous appelle.

BAGNOLET. Moi, impossible; je n'attends personne.

DIDIER. Bagnolet!

ARTHÉMISE. Mais, si fait... (*ouvrant la porte*) j'entends bien...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DIDIER, CRÈVECŒUR *portant* LOUISE *évanouie.*

DIDIER. Ah! te voilà; je craignais de ne pas te trouver.

BAGNOLET. Rassurez-vous, je ne suis pas sorti... Mais qu'y a-t-il donc?

DIDIER. Plus tard... plus tard, tu sauras tout...

Il va rouvrir la porte. Entre Crèvecœur portant Louise évanouie dans ses bras.

BAGNOLET *et* ARTHÉMISE. Une femme évanouie!

DIDIER. O mes amis! secourez cette infortunée!

BAGNOLET *et* ARTHÉMISE. Oui... oui...

ARTHÉMISE, *à Bagnolet.* Une chaise! vite, une chaise! (*Elle prend la chaise des mains de Bagnolet et aide Didier à y placer Louise.*) Il faudrait peut-être lui faire respirer quelque chose!... (*A Bagnolet.*) Avez-vous de l'eau de Cologne, ou seulement du vinaigre ici?...

BAGNOLET. Je n'ai que de l'huile à quinquet...

ARTHÉMISE. Bêtat!... (*Regardant Louise.*) Comme elle est pâle!... et puis ses vêtements sont encore humides... Ah! mon Dieu, je devine...

DIDIER. A cette heure, toutes les maisons étaient fermées... et cependant il fallait lui donner des soins... lui trouver un abri.

BAGNOLET. Alors, vous vous êtes rappelé mon adresse?

DIDIER. Tu logeais à deux pas... et nous avons pu la transporter jusqu'ici.

BAGNOLET. Vous avez bien fait... ma chambre, mon mobilier, tout est à votre service.

DIDIER. Attendez!... la voilà qui rouvre les yeux... Pardon, mes amis... mais je voudrais lui épargner l'embarras... la honte...

ARTHÉMISE. Je comprends. J'emmène M. Bagnolet. Si vous aviez besoin de moi, je loge vis-à-vis de chez lui, vous pourriez m'appeler.

BAGNOLET. Oui, nous logeons vis-à-vis de chez moi... c'est-à-dire non... c'est Mademoiselle qui...

DIDIER. C'est bien, allez, allez mes amis!

ARTHÉMISE. Pauvre femme! je suis sûre que c'est quelque désespoir amoureux!... oh! ces monstres d'hommes!... Monsieur Bagnolet... vous n'avez qu'à bien vous tenir...

BAGNOLET. Ah! bah!

Ils sortent.

SCÈNE IV.

DIDIER, LOUISE, *assise*, CRÈVECOEUR, *au fond.*

LOUISE, *revenant à elle.* Où suis-je? où m'a-t-on conduite?

DIDIER. Près de gens qui vous aiment.... qui vous plaignent.. qui voudraient vous rendre au bonheur.

LOUISE. Au bonheur!... Hélas! il n'en est plus pour moi!

DIDIER. Ne le croyez pas!.. Louise, revenez à vous, regardez-moi... ne reconnaissez-vous plus votre ami d'enfance... Charles Didier?

LOUISE. Charles Didier!.... vous!..

DIDIER. Oui, c'est moi qui reviens pour veiller sur vous... qui ne vous quitterai plus maintenant.

LOUISE. Ah! oui, c'est vous, Charles!.... vous que je revois, que je retrouve!... Mais dans quel moment, grand Dieu!

DIDIER. Pauvre femme! vous vouliez mourir!

LOUISE. Ah! oui... oui... je me rappelle tout à présent... Le désespoir!... le délire... Ah! pourquoi m'a-t-on arrachée à la mort?... C'était le terme de mes angoisses... de mes tortures.

DIDIER. Que dites-vous?... N'y a-t-il plus d'espérance sur terre? N'y a-t-il plus au ciel de miséricorde?

LOUISE. De miséricorde!... Ah! je le vois, vous ne savez pas tout ce que j'ai souffert, par quelles douleurs mon âme a été brisée.

DIDIER. Pauvre Louise!

LOUISE. Sans famille, sans amis sur la terre, je n'avais qu'un seul homme sur lequel je pusse m'appuyer... cet homme, je lui avais tout donné, mon amour, mon dévouement, mon âme, et jusqu'à mon honneur.

DIDIER. Oh! oui, je le sais!... je le sais!

LOUISE. Cet homme j'avais consenti à le suivre, à partager son sort!... C'était une faute, le ciel m'en a cruellement punie... mais il était venu à moi, dans ma solitude; il m'avait le premier fait entendre de douces paroles d'amour... et moi, pauvre orpheline, je n'avais là personne pour me défendre contre mon propre cœur, personne pour me conseiller, pour me conduire... et puis, il m'avait juré de ne jamais se séparer de moi; il m'avait juré que je serais sa femme, et je l'aimais tant qu'il me semblait qu'il ne pouvait mentir! Vous savez bien, on croit ce qu'on espère.

DIDIER. Continuez, Louise, continuez!

LOUISE. Nous arrivâmes à Paris! là, au lieu de cette vie tranquille que j'avais rêvée, ce furent des fêtes, des plaisirs.... quand je hasardais quelques conseils, il me répondais en riant que j'étais folle.

DIDIER. Le malheureux!... il cherchait à se tromper lui-même, à s'étourdir sur le sort qui l'attendait! il fermait les yeux pour ne pas voir l'abîme.

LOUISE. Cette existence dura une année... Alors peu à peu je vis diminuer nos ressources. Paul devint triste et sombre... Je compris qu'il ne lui restait plus que mon amour... et je l'entourai de soins, de tendresse.

Nous étions sans ressources, et je travaillai.

DIDIER. Vous!... vous, Louise!

LOUISE *à part.* Mais, hélas! c'est si peu de chose que le travail d'une pauvre femme!... Je passais les nuits à broder, et cela suffisait à peine pour nous donner du pain... Un jour le travail me manqua tout à fait... je connaissais la misère, je connus la faim....

DIDIER, *à part.* La misère et la faim!... pour elle! tandis que pour elle aussi, j'amassais le fruit de mon travail... Oh! mon Dieu! j'étais heureux là-bas, je me réjouissais en songeant que bientôt j'aurais une fortune à lui offrir!... Et pendant ce temps elle souffrait de la misère, elle subissait les tortures de la faim.

LOUISE. Mais ce n'était rien encore, car bientôt je devais connaître l'abandon.

DIDIER. Oui, il a pu l'abandonner lâchement lui!

LOUISE. Il y a huit jours, il ne reparut pas... Oh! je fus inquiète... bien inquiète... j'attendis un jour, puis deux... puis trois... je pleurai longtemps, et puis quand il ne me resta plus de larmes à verser, quand je compris que je n'avais plus rien à attendre ni à espérer dans ce monde, ma tête se perdit; je pensai à ma mère, je priai Dieu de me pardonner, et j'ai voulu mourir.

Elle se lève.

DIDIER. Mourir!...

Ici Crèvecœur essuie une larme en regardant Louise.

LOUISE, *à Didier.* Vous pleurez mon ami!

DIDIER. Oui, oui je pleure... oui, les larmes m'étouffent et me suffoquent... Oh! c'est que vous ne pouvez pas comprendre ce que j'éprouve... ce que je souffre en apprenant que tant de malheurs vous ont accablée... vous... vous que j'ai tant aimée, vous que j'aime encore! (*Se reprenant.*) Que j'aime comme une amie! comme une sœur, entendez-vous? comme une sœur!..

LOUISE. Charles, votre affection est un bienfait que le ciel aurait dû me rendre plustôt.

DIDIER. Mais rassurez-vous, Louise; tout bonheur, tout espoir n'est pas fini pour vous. Vous reverrez mon frère... je vous rendrai Paul, et, je vous le jure, il sera votre époux.

LOUISE. Que dites-vous? Ah! s'il était vrai... s'il m'aimait encore, je bénirais ceux qui m'ont sauvée. Mais ceux-là, vous devez les connaître, quels sont-ils?

DIDIER. J'avais tant de fois demandé à Dieu de veiller sur vos jours, qu'il était bien juste qu'il se servît de moi pour vous les conserver.

LOUISE. Vous, c'est vous! O mon ami!

DIDIER. Oui, Louise, un hasard providentiel m'avait conduit sur vos pas; je vous ai sauvée, aidé de ce pauvre homme qui se tient à l'écart.

LOUISE. Il serait vrai! Ah! ma reconnaissance...

CRÈVECOEUR. Pourquoi? j'étais là, v'là tout.

DIDIER, *bas, à Louise.* C'est un infortuné; l'abus des liqueurs a détruit sa raison.

LOUISE, *le regardant.* Pourtant son visage n'est empreint que d'une sombre douleur... Croyez-moi, mon ami, les malheureux se comprennent ou se devinent, et je suis sûre que lui aussi a beaucoup souffert.

CRÈVECOEUR. Souffert!... Oh! oui, bien souffert!

LOUISE, *à Didier.* Je vous le disais bien.

DIDIER, *passant près de Crèvecœur.* Eh bien, pour effacer un passé qui, je le vois, a été plein d'amertume, pensez qu'elle vous doit la vie et que ce souvenir...

CRÈVECOEUR. Des souvenirs... je n'en veux pas. Quand je me rappelle trop... quand ça me revient là... (*indiquant la tête*) et là... (*le cœur*) y faut boire, pour m'étourdir, pour oublier... et quand je n'ai pas de quoi, je suis malheureux, je souffre, et... et je pleure.

LOUISE. L'infortuné!

DIDIER. Tenez; voilà de quoi vous faire oublier vos chagrins pendant quelque temps.

Il lui donne de l'argent.

CRÈVECOEUR. Tout ça! Non, c'est trop! On me le prendrait... seulement de quoi boire deux jours. (*Il prend une pièce de monnaie parmi celles que lui a données Didier et lui rend le reste, que celui-ci glisse sans être vu dans la veste de Crèvecœur.*) Après ça nous verrons... ou ben... ou ben, je serai p'têtre mort.

LOUISE *et* DIDIER. Mort!

CRÈVECOEUR. Adieu! adieu! merci!

LOUISE. Arrêtez! N'est-il donc pas d'autre moyen d'oublier?...

DIDIER. Pourquoi désespérer toujours?

LOUISE. Pourquoi dans vos souffrances ne vous êtes-vous pas adressé à Dieu?

CRÈVECOEUR. Eh ben! et vous? vous vouliez vous tuer.

LOUISE. Oh! j'étais coupable, j'étais folle! et puis, je l'aime tant... lui!

CRÈVECOEUR. Eh ben! moi, je suis fou! et puis, je l'aimais tant... elle!

LOUISE. Elle! c'est une femme que vous regrettez!

CRÈVECOEUR. Oui, ma femme, à moi!

LOUISE. Et qu'est-elle devenue?

DIDIER. Où est-elle?

CRÈVECOEUR. Là-haut.

Il indique le ciel.

DIDIER. Pourquoi ne pas attendre avec courage le jour où vous devez la revoir? Pourquoi, si vous cherchez l'oubli, ne pas le demander au travail?

LOUISE. A la prière? Est-ce que cela ne vaudrait pas mieux? est-ce que cela ne plairait pas davantage à celle qui est là-haut?

CRÈVECOEUR. A elle! oui, peut-être... peu-

être.. Mais c'est trop tard... trop tard! A présent, je ne peux plus... je... je bois, je m'étourdis et j'attends.

LOUISE. Pauvre homme!

DIDIER. Le malheureux!

SCENE V.

LES MÊMES, BAGNOLET.

BAGNOLET. Peut-on entrer?

DIDIER. Ah! c'est toi! que veux-tu?

BAGNOLET. Bonne nouvelle, excellentes nouvelles, et j'ai des renseignements sur notre homme.

DIDIER. Sur mon frère!

LOUISE, *à part*. Paul! des nouvelles de Paul!

DIDIER. Parle, parle vite!

BAGNOLET. Voilà. Je connais tous leurs projets. Monsieur Paul va faire aujourd'hui une affaire superbe, et moins coupable que nous ne pensions...

DIDIER. Mais de quoi s'agit-il?

BAGNOLET. D'un monsieur Desrosiers.

DIDIER. Desrosiers!

BAGNOLET. Qu'on dit riche à millions, et dont Paul va épouser la fille!

DIDIER. Grand Dieu!

LOUISE, *tombant sur une chaise*. Se marier! se marier!... Ah! pourquoi ne m'ont-ils pas laissée mourir.

BAGNOLET, *étonné*. Eh bien! qu'a-t-elle donc?

DIDIER. Ah! malheureux! qu'as-tu fait Mais c'est elle... elle, que Paul a séduite, et dont tu viens de briser le cœur!

BAGNOLET. Se peut-il?

DIDIER. Louise, soyez sans crainte; ce mariage n'aura pas lieu, je vous le jure, car c'est un infâme subterfuge que je devine... Ma présence suffira pour déjouer leurs projets et renverser l'imposture. Bagnolet, tu vas me conduire...

BAGNOLET. Où donc?

DIDIER. A l'hôtel de Desrosiers.

Il sort suivi de Bagnolet. La toile tombe.

ACTE TROISIÈME.

Premier Tableau.

Un riche salon de café-restaurant.

SCÈNE PREMIÈRE.

GARÇONS, MONTIZON, *puis* BAGNOLET.

MOUTIZON, *à une table parcourant un journal. A part*. Encore personne! et déjà deux verres d'absinthe et sept journaux de consommés, et je n'aperçois aucune figure de connaissance. (*Haut.*) Garçon! garçon!

LE GARÇON. Monsieur?

MONTIZON. Est-ce que vous n'avez pas vu ces messieurs?

LE GARÇON. Pas encore... d'ailleurs, je crois qu'il doivent dîner aujourd'hui à la campagne de M. de Saint-Julien.

MONTIZON, *à part*. Diable! moi qui justement comptais le trouver ici... Je commence à croire mon dîner bien aventuré.

LE GARÇON. Après ça, monsieur sait bien que nous n'avons personne à cette heure-ci... il n'est que six heures... tout le monde est encore au cercle, au club.....

MONTIZON, *à part*. C'est juste!... attendons!...

Il se met à lire.

BAGNOLET, *mis très-élégamment, mais d'une manière outrée*. Enfin, me voilà revenu dans le quartier Italien; je respire de nouveau l'air embaumé du boulevard de Gand! me voilà redevenu un tigre, un lion, un dandy!... Je ne suis plus un simple paltoquet; je fais partie des gants serins les plus comme il faut... je suis un jeune bottes-vernies très-distingué, tout ça grâce à la munificence de mon ex-petit copin Didier, qui a appris à l'hôtel que M. Desrosiers devait dîner ici aujourd'hui... et m'a envoyé à la découverte, avec ordre de le prévenir si je le rencontre.

MONTIZON, *à part*. Quel est ce monsieur?

BAGNOLET. Par malheur, je suis si bête que je n'ai songé qu'à embellir l'extérieur sans réserver quelque chose pour le dedans .. il ne me resterait pas même de quoi dîner si la fantaisie m'en prenait... Mais bah! je rencontrerai quelque ancien compagnon de folies... qui...

MONTIZON, *s'avançant*. Eh! parbleu, je ne me trompe pas... c'est bien lui; c'est Bagninski.

BAGNOLET, *à part*. Bagninski... la finale polonaise que je portais au temps de ma

splendeur!.... (*Haut, et lorgnant.*) Eh! mais... si je ne suis pas myope, c'est ce fou de Montizon.

MONTIZON. Moi-même, mon cher!... Anténor de Montizon! Ah ça, qu'es-tu donc devenu?... je te croyais dans le malheur... mais te voilà plus resplendissant que jamais.

BAGNOLET, *avec fatuité.* Mais oui... mais oui, mon bon ami.

MONTIZON. Tu as donc enterré trois oncles, ou fait quelque belle entreprise?

BAGNOLET, *de même.* Mais oui... mais oui

MONTIZON. Ce cher Bagninski! Ah! te voilà devenu riche... reçois mon compliment!... (*A part.*) Parbleu, voilà mon dîner tout trouvé.

BAGNOLET. Ah ça, et toi, la position financière?

MONTIZON. Oh! moi, je suis à la tête d'une entreprise magnifique, d'une affaire colossale.

BAGNOLET. Vraiment!... ce cher Montizon... Ah! tes affaires marchent bien... je suis enchanté de t'avoir rencontré. (*A part.*) Je ne le quitte plus, et je tiens mon dîner.

MONTIZON. Comme on se retrouve! A propos, est-ce que tu as déjà dîné?

BAGNOLET. Moi!... fi donc... à six heures!

MONTIZON. Eh bien, si nous dînions ensemble?

BAGNOLET. Comment donc!... avec plaisir... avec beaucoup de plaisir. Justement, je me sens quelque appétit...

MONTIZON. Et moi de même. (*Appelant.*) François?

LE GARÇON. Monsieur!

BAGNOLET. Deux couverts!

MONTIZON. Oui, deux couverts sur cette table!

Ils s'asseyent à une table; le Garcon met le couvert.

LE GARÇON. Quel vin prennent ces messieurs?...

MONTIZON. Ah! oui, quel vin préfères-tu?

BAGNOLET. Ah! ça m'est égal.

MONTIZON. Mais enfin, ton ordinaire?

BAGNOLET, *à part.* Mon ordinaire, c'est de l'eau claire. (*Haut.*) Eh bien!... Beaune première.

LE GARÇON. Beaune première... oui, monsieur.

MONTIZON, *écrivant.* Et tenez, voici la carte; tu t'en rapportes à moi?

BAGNOLET. Comment donc!. .

MONTIZON, *à part.* Ça montera peut-être un peu haut!... mais je ne n'ai pas besoin de le ménager.

BAGNOLET, *à part.* Mazette! il paraît qu'il va joliment me traiter. C'est l'affaire de sa bourse.

MONTIZON, *remettant la note au garçon.* Tenez, François... et servez-nous vite.

LE GARÇON. A l'instant, monsieur.

Il sort.

MONTIZON. Ah! tu ne saurais te figurer le plaisir que j'ai à te revoir.

BAGNOLET. Et moi, donc; sans toi, je ne dînais pas.

MONTIZON. Hein?... comment!

BAGNOLET. J'ai horreur de dîner seul.

MONTIZON. Ma foi, c'est comme moi; quand je suis seul, je ne dîne presque jamais!

Le Garçon revient avec une bouteille et les potages; ils se servent.

BAGNOLET, *mangeant.* A propos, tu me parlais d'une grande affaire...

MONTIZON. Oui, une affaire de presse... un journal dont j'ai eu l'idée...

BAGNOLET. Ah! c'est un journal?

MONTIZON. Depuis longtemps, le besoin se faisait généralement sentir d'un journal quotidien, grand format, et à 4 francs par an.

BAGNOLET. Un journal à 4 francs!... Comment, tu ne prends que 4 francs à chaque abonné!...

MONTIZON. Mieux que cela, mon cher... 4 francs que je donne...

BAGNOLET. Comment! tu les donnes!... Mais c'est ruineux.

MONTIZON. Du tout; mon système est bien simple.

BAGNOLET. Ah! voyons le système!

MONTIZON. Tu connais la spéculation des journaux à 40 francs?... La feuille politique et littéraire se ruinerait très-vite sans la feuille d'annonces, qui produit chaque année 100,000 francs de bénéfice net.

BAGNOLET. Ah! bah! 100,000 francs; j'ignorais ce gros chiffre.

MONTIZON. Oui, mon cher, 100,000 fr. d'annonces que payent de braves industriels alléchés par les vingt mille abonnés des susdites feuilles. Or, un journal qui compterait cinq fois plus d'abonnés ferait aussi pour cinq fois plus d'annonces.

BAGNOLET. C'est clair... comme un bec de gaz.

MONTIZON. Au lieu de vingt mille abonnés, ayez-en cent mille... et bientôt au lieu de 100,000 francs d'annonces, vous en aurez pour 500,000 livres.

BAGNOLET. Mais comment trouver cent mille abonnés?

MONTIZON. Je suis sûr de les trouver, puisque je les paye. Je leur donne 4 fr. par tête. Mes abonnés me coûtent 400,000 francs, et comme mes annonces m'en rapportent 500 mille, j'ai 100,000 francs de bénéfice brut.

BAGNOLET. Ah! mon ami, c'est superbe,

c'est magnifique; je comprends... je saisis tout ton système... tu poses quatre, et tu retiens cinq; tu retiens six... tu retiens tout... et ta fortune est faite.

MONTIZON. Mon journal doit paraître demain; presque toutes mes actions sont déjà placées; cependant, comme je n'ai rien à te refuser, si tu voulais les trois dernières...

BAGNOLET. Les trois dernières!

MONTIZON. On les cote à la Bourse à 750 fr.; mais pour toi, mon ami, ce sera au prix d'émission... les trois pour 1,500 fr.

BAGNOLET. Que 1,500 fr.? ça vaut mieux que ça; ça vaut mieux que ça; et... j'en parlerai à mon banquier.

MONTIZON. A ton aise. Prends-tu du café?

BAGNOLET. Ordinairement je m'en prive; mais aujourd'hui je prendrai tout ce que tu voudras.

MONTIZON. C'est ça. Graçon, du café, et l'addition.

LE GARÇON. Oui, messieurs.

BAGNOLET. Ma foi, mon cher Montizon, ce dîner était délicieux... tu t'entends parfaitement à commander.

MONTIZON. N'es-ce pas?... L'habitude!...

LE GARÇON *verse, et présente la carte.* Voilà, messieurs.

Chacun lui fait signe de la donner à l'autre; le Garçon, qui la leur a présentée alternativement, finit par la mettre au milieu.

MONTIZON, *la prenant.* Dix-sept francs... ça n'est pas trop cher!...

Il la passe à Bagnolet.

BAGNOLET *la prenant.* Mais non... mais non!... c'est pour rien...

Il la repasse à Montizon.

MONTIZON. Hein!... quoi donc?... Ah! tu veux que je vérifie... tu n'es pas ferré sur l'addition, toi... (*Comptant.*) Cinq, dix, seize!... (*Il achève bas.*) Le compte est exact!

Il la présente à Bagnolet.

BAGNOLET, *la prenant.* Oui, oui, le compte est très-exact... (*Il la lui rend.*) Tiens.

MONTIZON. Que veux-tu que j'en fasse?

BAGNOLET. Eh bien, mais... que tu la payes...

MONTIZON. La payer!... moi!

BAGNOLET. Sans doute, puisque tu m'as offert...

MONTIZON. Offert... quoi?...

BAGNOLET. A dîner.

MONTIZON. Je t'ai offert à dîner!... Je t'ai offert de dîner ensemble, et je t'avouerai même que je comptais sur toi... car, par le plus grand des hasards, je suis sorti sans ma bourse.

BAGNOLET. Ah! bigre! moi, j'ai bien la mienne, mais il n'y a rien dedans.

MONTIZON. Ah! fichtre! Eh quoi, malheureux! tu te mets à table sans argent!

BAGNOLET. Il est charmant!... Eh bien, et toi?

MONTIZON. Moi, c'est bien différent.... Mais comment nous tirer de là maintenant?

BAGNOLET. Est-ce que tu n'as pas quelque chose à laisser: un bijou, une canne à déposer? c'est reçu, ça se fait ces choses-là.

MONTIZON. Je le sais bien que ça se fait... Parbleu!... une canne... j'en ai déjà trois en pension au comptoir... je suis brûlé, mon cher, entièrement brûlé!

SCÈNE II.

LES MÊMES, MONTORGUEIL.

MONTORGUEIL. Que vois-je? Montizon et cet imbécille de Bagnolet!

BAGNOLET, *à part.* Montorgueil!... il ne me manquait plus que ça.

MONTORGUEIL. Ah ça, tu dînes donc au boulevard Italien maintenant?

BAGNOLET. Oui, oui, je... (*A part.*) C'est drôle, la vue de cet homme-là m'ôte tous mes moyens.

MONTIZON. Oui, mon cher! oui, tu vois... je traite!

MONTORGUEIL. Ah! et qui est-ce qui paye?

BAGNOLET. Qui? il nous obligerait bien s'il voulait nous le dire!

MONTORGUEIL. Comment?

MONTIZON. Nous venons de nous apercevoir que nous étions à sec.

MONTORGUEIL, *riant.* Vraiment!... ah! ah!... et à combien se monte la carte?

MONTIZON. Vois toi-même.

MONTORGUEIL. 17 francs!... Comment, vous n'avez pas de quoi payer, et vous faites une misérable carte de 17 francs! mais c'est honteux! c'est déshonorant... Quelle confiance voulez-vous inspirer en dînant pour 17 francs?

BAGNOLET, *à part.* Ah! dans quel guêpier me suis-je fourré!

MONTIZON. Mais que faire?

MONTORGUEIL. Vous n'êtes que des enfants, et il est fort heureux que je sois arrivé pour vous sortir de là.

MONTIZON. Nous sortir de là... toi?

BAGNOLET. Ah bah!

MONTORGUEIL. Garçon, du champagne?

LE GARÇON. Voilà, messieurs!

BAGNOLET, *à part.* Comment! il va payer pour nous?

Le Garçon apporte le champagne

MONTORGUEIL. Buvons! (*Il verse.*) A votre santé.

BAGNOLET, *buvant et à part.* A notre heureuse délivrance!

MONTORGUEIL. Il est excellent. Ah ça! maintenant, cotisons-nous... combien avez-vous dans vos poches?

MONTIZON. Moi, je n'ai que trois francs.

BAGNOLET. Moi quarante sous tout juste!

MONTORGUEIL. Et moi pas une obole...

MONTIZON. Et tu demandes du champagne.

MONTORGUEIL. Taisez-vous, donnez-moi ça! (*Il prend l'argent et appelle.*) Garçon?

LE GARÇON. Monsieur!...

MONTORGUEIL, *lui tendant négligemment la carte.* Faites ajouter la bouteille de champagne... Cette carte est pour moi.

LE GARÇON. Pardon, monsieur, mais...

MONTORGUEIL. Cette carte est pour moi, vous dis-je?... Ah! prenez ceci pour vous!

LE GARÇON. Cinq francs... cinq francs pour le garçon.

BAGNOLET, *à part.* Il lui donne nos cent sous pour boire.

LE GARÇON, *à part.* C'est un ambassadeur qui a oublié sa bourse.

MONTORGUEIL. Eh! bien?...

LE GARÇON. C'est convenu, monsieur; d'ailleurs on voit tout de suite à qui on a affaire... cinq francs pour le garçon!

Il sort.

MONTIZON, *se levant* Bravo!

BAGNOLET, *de même.* Sauvé! et je me sauve!

MONTORGUEIL. Eh bien, vous le voyez, ça n'est pas plus difficile que ça... Voilà comme ça se joue. Mais j'aperçois des amis avec qui j'ai à causer.

MONTIZON. Nous te laissons... nous allons fumer sur le boulevard.

BAGNOLET, *à part.* Que vois-je?... Paul qui descend de cabriolet.

MONTIZON. Au revoir, Montorgueil.... merci du service.

MONTORGUEIL. Allons donc, entre amis... il n'y a pas de quoi!

BAGNOLET, *à part.* Je crois bien, pour ce que ça lui coute... Courons prévenir M. Didier... (*A Montizon.*) Ah! mon cher, si on me reprend à faire encore le lion... je veux bien être... je veux bien que tu sois pendu.

MONTIZON. Merci!

MONTORGUEIL. Allons, Montizon, au revoir.

MONTIZON. Au revoir!

Ils sortent par la gauche en même temps qu'arrivent Paul et Digonard par la droite.

SCENE III.

MONTORGUEIL, PAUL, DIGONARD, *très-élégamment vêtu.*

DIGONARD, *à Paul, en entrant.* Je vous répète, mon bon ami, que vous allez trop vite; vous finirez par accrocher!

MONTORGUEIL. Eh bien, qu'est-ce donc? De quoi s'agit-il?

DIGONARD, *avec humeur.* Il s'agit... il s'agit... qu'il fouette trop le cheval... qu'il rase de trop près les autres voitures... et qu'il finira par briser... son... mon... le cabriolet.

MONTORGUEIL. Ce pauvre Digonard, il surveille toujours ses avances!

PAUL. Laissons cela... C'est aujourd'hui que vous m'avez promis une explication, et cette explication puis-je vous la demander?

MONTORGUEIL. Sois tranquille, bientôt tu sauras...

PAUL. Encore des retards... non, c'est à l'instant que je veux...

DIGONARD. Allons, bon, voilà qu'il gesticule à présent! Ne croisez donc pas les bras comme ça! Il va faire craquer mon habit.

PAUL, *avec impatience.* Votre habit! votre habit!

MONTORGUEIL. Voyons, de quoi te plains-tu?... Tu avais rêvé le bien-être, la fortune, de riches habits, des chevaux, et nous t'avons donné tout cela.

PAUL. Oui; mais je veux savoir à quel prix.... je veux apprendre enfin ce que vous exigez de moi en échange de ce que j'ai reçu...

MONTORGUEIL. Presque rien, ta signature.

PAUL. Ma signature!

MONTORGUEIL. Au bas d'un contrat de mariage.

PAUL. Un mariage!

DIGONARD. Oui, mon tendre ami, nous voulons vous marier un peu.

PAUL. Ne l'espérez pas... c'est impossible!

MONTORGUEIL. Impossible!

DIGONARD. Allons, bon!... il a la manie de gesticuler en parlant...

PAUL. Me marier, moi!... et Louise, mon Dieu, Louise!

MONTORGUEIL. Louise! qu'est-ce que c'est que ça... une ancienne passion! une maîtresse?

PAUL. C'est un ange de vertu, de résignation... que j'ai condamnée à la misère, au malheur... à qui jai fait les serments les plus sacrés... et j'irais l'abandonner, la trahir!.. oh! jamais! jamais!

DIGONARD. Les entournures, jeune homme... Ménagez donc les entournures.

MONTORGUEIL. Ainsi, par un faux calcul de délicatesse, tu refuses une dot de cinq cent mille francs?

PAUL. Cinq cent mille francs!

MONTORGUEIL. Oui. Songe donc qu'avec cinq cents mille francs tu assures le sort de cette femme, ton sort à toi-même, et celui de tes deux bons amis.

DIGONARD. Eh! oui; elle est heureuse, vous êtes heureux, je suis heureux... nous sommes tous heureux!

MONTORGUEIL. Tandis que si tu refuses...

DIGONARD. Alors, je reprends mes avances.

MONTORGUEIL. Tu retombes dans la fange d'où nous t'avons tiré... à toi la misère, l'abandon, la faim...

PAUL. La misère, la faim ! Oh ! que faire... que résoudre ? D'un côté la trahison, le parjure... de l'autre l'éclat et la fortune...

MONTORGUEIL. Une fortune immense, une dot superbe, et plus tard les espérances les plus brillantes... allons, réfléchis, calcule, décide.

DIGONARD. Justement, voici le beau-père!

PAUL. Le beau-père!

MONTORGUEIL. Ah! diable! et nous n'avons pas eu le temps de le mettre au fait... N'importe, écoute et profite.

SCÈNE IV.

Les Mêmes DESROSIERS.

MONTORGUEIL. Eh ! venez donc, mon cher ami! voici votre futur gendre qui brûle de vous être présenté.

DESROSIERS. Mon gendre, M. Didier ? il est ici?

DIGONARD. Le voilà !

DESROSIERS. Charmant cavalier, ma foi... Votre main, jeune homme... ou plutôt venez dans mes bras.

PAUL. Monsieur !

DESROSIERS. Allons, allons, trêve de cérémonies... Vous allez entrer dans ma famille, épouser ma fille unique. J'entends que dès aujourd'hui vous me traitiez en beau-père.

PAUL. Mais je ne sais encore si je puis...

MONTORGUEIL, *vivement.* Croire à ton bonheur? Mais certainement, mon cher, certainement!... c'est une chose arrêtée, conclue.

DESROSIERS. Et depuis longtemps, entre votre pauvre père et moi... Je remplis sa dernière volonté, et je crois que je n'aurai qu'à m'applaudir...

PAUL. Mon père!... Ah! oui, vous avez connu mon père!

DESROSIERS. Si je l'ai connu! moi, son vieil ami Desrosiers!

PAUL, *à part.* Desrosiers!

DESROSIERS. Ah ça, mais vous ne pouvez ignorer...

MONTORGUEIL, *vivement.* Rien, absolument rien, ni l'amitié qui vous unissait, ni les projets que vous aviez formés... Il sait bien que son père avait projeté pour lui cet heureux mariage. C'est la joie, le bonheur qui lui troublent la tête...

DESROSIERS. Vraiment?... Eh bien, je puis vous le dire en confidence: de son côté, sans vous avoir jamais vu, ma fille ne rêve qu'à vous.

PAUL. A moi?

DESROSIERS. Oui, oui!... Plus d'une fois je l'ai entendue prononcer votre nom avec fierté... avec orgueil...

PAUL. Mon nom! que signifie?...

DESROSIERS. Plus d'une fois je l'ai surprise lisant un journal qui parlait de vos expéditions, de vos dangers.

PAUL. Qu'entends-je?... mes expéditions, mes dangers!... Oh! je vois... je comprends... il s'agit de mon...

MONTORGUEIL, *bas.* Chut donc, malheureux!... (*Haut.*) Ah! le fait est que le nom de Didier est devenu célèbre...

DIGONARD. Très-célèbre!... C'est un gaillard qui ira loin.

DESROSIERS. Je le crois... je le crois!... aussi dès demain, jeune homme, je veux vous présenter à ma fille... et aussitôt après nous signerons le contrat.

MONTORGUEIL. Eh bien, mon ami, que te disais-je de la rondeur, de la franchise, de la bonté de ce cher M. Desrosiers!

PAUL. Oui, tant de bonne foi, de confiance, me touchent et m'émeuvent.

DIGONARD. Et moi donc! j'en pleure, monsieur, j'en pleure, ma parole d'honneur.

DESROSIERS. Mon cher Didier, entre nous les discussions d'intérêt ne sauraient être sérieuses.

MONTORGUEIL. Des discussions, fi donc! il ne peut y en avoir.

DESROSIERS. Aussi, c'est à table que je veux vous soumettre les clauses du contrat que j'ai fait préparer.

MONTORGUEIL. A merveille, nous arroserons chaque article de bordeaux ou de champagne.

DESROSIERS. Mon notaire ne demeure qu'à deux pas, notre dîner n'est pas prêt, et j'ai bien envie...

MONTORGUEIL. Excellente idée... On ne saurait trop se hâter de les rendre heureux... car ils seront heureux!

DIGONARD. Très-heureux!

DESROSIERS. Au revoir donc; dans un instant nous nous retrouverons ici. Ah! je sens que je n'aurai qu'à m'applaudir...

Il sort.

SCÈNE V.

MONTORGUEIL, PAUL, DIGONARD.

MONTORGUEIL. Eh bien! tout marche à merveille.

DIGONARD. Vous voyez que ce mariage est positif.

PAUL. Je vois que vous ne m'aviez pas tout dit. Oui, ce mariage est réel... oui, c'est mon père lui-même qui l'avait projeté... mais pour un autre...

MONTORGUEIL. Eh bien! qu'importe, qu'il s'agisse de ton frère ou de toi, de Charles ou de Paul?... ce qu'il demande, c'est un Didier...

DIGONARD. Et nous lui fournissons un Didier au grand complet.

PAUL. Oui; mais le laisser dans cette erreur, c'est m'associer à une supercherie coupable, c'est enfin dépouiller mon frère...

MONTORGUEIL. Grands mots que tout cela! ton frère est aux Indes... Riche comme il l'est devenu, qui sait s'il pense à ce mariage? qui sait même s'il reviendra jamais? D'ailleurs, il est trop tard pour regarder en arrière, il ne s'agit plus maintenant que de prendre nos arrangements.

PAUL. Nos arrangements?

DIGONARD. Oui, de fixer l'intérêt de mes avances.

PAUL, *avec dédain.* C'est juste!... Eh bien, quelles sont vos conditions?

MONTORGUEIL. Les voilà... A toi la dot et la fortune à venir... mais à nous cette reconnaissance que tu vas signer.

Il lui donne un papier.

PAUL, *après avoir lu.* Une obligation de 200,000 francs!

DIGONARD. Que vous payerez quand vous aurez touché la dot.

PAUL. Y songez-vous?...

MONTORGUEIL. Bah! c'est à peine le quart de ce que tu dois posséder un jour... et tu hésites!... Ah ça, oublies-tu donc que cette fortune, tu ne l'auras que par nous?... Penses-tu que ce projet que nous avons conçu l'ait été à ton profit seulement?

DIGONARD. Nous n'avons pas arrangé cet hymen dans le seul intérêt de votre postérité, mon cher.

MONTORGUEIL. Nous te rendons un service d'ami, il est bien juste que tu le payes.

DIGONARD. Tous les services ne se rendent que comme ça...

PAUL. Mais cependant, si ce mariage ne se concluait pas...

MONTORGUEIL. Le beau malheur, quand nous aurions ta signature! Hier, sous l'arche du Pont-Marie, tu l'aurais donnée pour 10 francs!... demain, si tu refuses, tu la donnerais encore pour ce prix-là. Allons, décide-toi; veux-tu tout rompre et reprendre ta vie de misère?...

PAUL. Jamais!... oh! jamais!

MONTORGUEIL. Alors, signe!

DIGONARD. Signez!

PAUL. Donnez donc, donnez, puisqu'il le faut.

Il va à une table et signe.

MONTORGUEIL. Il est à nous...

DIGONARD. Nous le tenons!...

MONTORGUEIL. Eh bien!

PAUL, *leur tendant le papier.* Prenez!

Montorgueil va pour prendre le papier, lorsque Didier, qui est entré sur les derniers mots, se place entre eux et s'empare de l'écrit.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DIDIER, BAGNOLET, *au fond.*

DIDIER. Un instant!

PAUL. Qu'ai-je vu?

DIDIER. C'est une affaire grave... Il vous faut un appui, et je viens vous en servir.

MONTORGUEIL. Quel est donc cet homme?

PAUL. Lui! mais c'est...

DIDIER, *l'arrêtant.* Silence!... (*Aux autres.*) Vous étiez deux à lui donner un mauvais conseil, vous permettrez que je sois là pour lui en donner un bon.

DIGONARD, *élevant la voix.* Mais, monsieur!...

DIDIER. Mais, monsieur, cela me convient ainsi. (*Mettant les papiers dans sa poche.*) Plus tard, nous examinerons cette affaire.

MONTORGUEIL. Plus tard, c'est impossible, il faut que sur-le-champ...

DIDIER. Je ne vous parle pas, monsieur...

BAGNOLET, *à part.* Bravo! je vais l'attendre dehors.

Il sort.

DIDIER, *à Paul.* Et puisque je vous trouve ici, au milieu des plaisirs et du luxe... sans doute elle est heureuse celle qui vous avait confié son bonheur et sa vie...

PAUL. Heureuse!... oui, elle le sera!

DIDIER. Si heureuse... que sans moi, depuis hier, elle serait morte.

PAUL. Morte!... comment! Louise...

DIDIER. L'abandon a brisé son cœur; le désespoir a égaré sa raison, et si le ciel n'avait conduit mes pas, s'il ne m'avait donné assez de force pour la sauver... elle n'aurait besoin aujourd'hui ni de mes consolations ni de votre amour; un peu de terre et un linceul, c'est tout ce qu'il faudrait à la pauvre femme.

MONTORGUEIL. Eh! c'est justement pour la secourir que Paul...

DIDIER, *à Montorgueil.* Je vous dis, monsieur, que je ne vous parle pas... (*A Paul.*) Et maintenant voulez vous que je vous rende ce papier dont je me suis emparé?... maintenant voulez-vous contracter encore le brillant mariage qu'on vous propose?... Allez

donc épouser cette riche héritière ; demain la pauvre Louise mourra de douleur ; et vous n'aurez plus qu'à rougir d'avoir volé le nom d'un autre !...

PAUL. Non, non, plus de mariage, plus d'ambition, plus de fortune... Louise, mon abandon était un crime ; puisse mon retour le réparer aujourd'hui !...

DIDIER. Dieu soit loué ! tu m'as compris, partons !

PAUL. Partons !

DIGONARD. Mais il emporte la reconnaissance...

MONTORGUEIL, *leur barrant le passage.* Permettez, monsieur ; je veux savoir de quel droit...

DIDIER. De quel droit je renverse vos ignobles desseins ? de quel droit je déjoue la plus lâche imposture ?... de quel droit, enfin, je ne veux pas que vous déshonoriez mon nom ?...

MONTORGUEIL. Votre nom !...

DIDIER. Oui, monsieur ! oui, mon nom ; car je m'appelle Charles Didier !... je suis son frère !

MONTORGUEIL *et* DIGONARD. Son frère !

DIDIER. Viens, Paul, viens ; partons !

Ils sortent.

MONTORGUEIL. Son frère !... son frère de retour !

DIGONARD, *tombant accablé sur une chaise.* Tout est perdu !... Ah ! mon Dieu ! il emporte mes habits, mes bijoux... il va monter dans mon cabriolet ; courons !... courons !...

Il sort précipitamment.

MONTORGUEIL, *seul.* Partis !... partis ensemble ! et cette fortune, ma dernière chance, mon unique espoir, m'échapperait !... Oh ! non, non, je ne me laisserai pas si facilement abattre, moi, qu'ils ont surnommé le roi de Bohême ! Jusqu'ici je n'ai employé que la ruse et l'adresse, mais, s'il le faut, j'emploierai la force et la violence !

SCÈNE VII.

MONTORGUEIL, DESROSIERS, *puis* DIGONARD.

DESROSIERS. Eh bien ! où court donc monsieur Digonard ? je viens de le rencontrer... il a failli me jeter à la renverse !

MONTORGUEIL, *à part.* Allons, de l'assurance... (*Haut.*) Il revient dans la minute... c'est une petite affaire qui l'occupe... et je pense...

DESROSIERS. Ah ça ! vous avez commandé le dîner ?

MONTORGUEIL. Le dîner... oui, oui... il doit être prêt. (*A part.*) Et Digonard qui m'abandonne...

DESROSIERS. Vous voyez, je n'ai pas perdu de temps : voici les papiers, le contrat...

MONTORGUEIL. C'est affaire à vous...

DESROSIERS. Dès demain nous pouvons tout terminer...

MONTORGUEIL. Dès demain...

DESROSIERS. Ah ça, et notre jeune homme ?...

MONTORGUEIL. Didier ?... Eh ! tenez, justement j'aperçois Digonard, qui va nous donner de ses nouvelles... (*A Digonard, qui entre tout effaré.*) Eh bien ?

DIGONARD, *bas.* Tout est perdu !

DESROSIERS. Hein ! que dit-il ?

MONTORGUEIL, *avec assurance.* Tout est arrangé...

DIGONARD, *bas.* Mais non, mais non, il ne veut plus entendre parler de ce mariage.

MONTORGUEIL, *même jeu.* Ce mariage est le plus cher de ses vœux !

DIGONARD, *bas.* Il va quitter Paris, s'éloigner pour toujours !

MONTORGUEIL, *même jeu.* Dans un instant il sera près de nous.

DESROSIERS. Allons, c'est fort bien... et je n'ai qu'à m'applaudir !

DIGONARD, *bas.* Mais tu ne comprends donc pas ?... deux obstacles insurmontables... cette femme... et ce frère...

MONTORGUEIL, *bas.* Deux obstacles, dis-tu ?... n'importe !... j'éloignerai l'un et je briserai l'autre... (*Du ton le plus léger.*) A table, messieurs !...

DESROSIERS *et* DIGONARD. A table !

Second Tableau.

Un estaminet.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLURE D'OIGNON, CHALUMEAU, POPLARD, HABITUÉS, UN GARÇON.

Au lever du rideau, les joueurs entourent le billard, quelques autres habitués boivent ou fument. Plure d'Oignon joue aux cartes avec Chalumeau.

PLURE D'OIGNON, *à Chalumeau.* T'es fumé, mon bonhomme : quinte, quatorze et tout le tremblement.

CHALUMEAU. La vengeance ?

PLURE D'OIGNON. La vengeance, ça ne se refuse pas, entre amis...

LE GARÇON, *secouant le panier.* Allons, ceux qui font la poule, au billard ?

PLURE D'OIGNON, *se levant.* Ah ! faut que

je prenne mon numéro !... Ohé, garçon... une bille pour moi ?...

Il va au billard.

POPLARD. Je parie deux sous à la plus haute bille!

PLURE D'OIGNON. Tenu !

UN AUTRE. Je parie la mise !

PLURE D'OIGNON. Tenu encore... je suis en chance ce soir... faut que j'fasse ma fortune !

LE GARÇON, *tirant les billes.* Le 6 à Faucheux !... le 9 à Plure d'Oignon !

PLURE D'OIGNON. Le 9... gagné sur Faucheux!

LE GARÇON. L'as... à Poplard !

POPLARD. Merci ! j'ai perdu !...

PLURE D'OIGNON. C'est toi qu'as l'as... passez-moi l'argent du monsieur qu'a l'as? (*Il le met dans sa poche et retourne à la table où est Chalumeau.*) Maintenant, à nous deux !

CHALUMEAU, *battant les cartes.* Coupe-moi ça?

PLURE D'OIGNON. Voilà... Ah ça, par quel hasard que tu ne fais pas la poule aujourd'hui?

CHALUMEAU. La poule ! j'ai jamais pu la gagner .. j'aime mieux culotter des pipes... au moins ça rapporte ..

PLURE D'OIGNON. T'es donc culotteur de pipes, à présent ? J'croyais qu'tu fumais pour ton plaisir.

CHALUMEAU. V'là ce qu'il y a d'agréable dans c'tte profession-là!... on a en même temps l'agrément et le profit... une pipe neuve d'un sou, cinq ou six de tabac pour la culotter, c'est tout ce qu'y faut.

PLURE D'OIGNON. Et tu vends tes pipes?...

CHALUMEAU. De vingt à dix-neuf sous... ça dépend du travail et de la qualité.

PLURE D'OIGNON. Mazette! c'est un joli bénéfice!

CHALUMEAU. Tiens, regarde-moi un peu celle-là... comme c'est noir... comme c'est culotté.

PLURE D'OIGNON. Ah ! cré coquin ! oui... en v'là un amour de pipe! si j'avais des moyens... j'aimerais à me donner ça pour ma fête... (*Annonçant son jeu.*) Ah ça, je n'ai que quarante-sept de point.

CHALUMEAU. C'est trop jeune.

LE GARÇON. Au neuf à jouer?

PLURE D'OIGNON. Avec ça, j'ai à t'offrir une tierce au domestique... et trois boutons de guêtres.

CHALUMEAU. Trop jeune encore.

PLURE D'OIGNON. Ah ça, t'as donc tout?

LE GARÇON, *répétant.* Au neuf à jouer !

TOUS LES JOUEURS. Allons donc, le neuf!

POPLARD. C'est à toi, Plure d'Oignon !

PLURE D'OIGNON. A moi?... voilà ! voilà !

Il pose son jeu et se lève.

POPLARD. Est-il embêtant, ce Plure d'Oignon !... faut qu'y joue au piquet en même temps qu'à la poule.

PLURE D'OIGNON. Possible ! j'suis ambitieux, moi ! Où est la bille à jouer?

POPLARD. Là-bas.

PLURE D'OIGNON. Collée sous bande! Excusez !... en v'là un voyage !... C'est égal... prête-moi ta queue... que je mette cet homme-là dedans.. D'abord, je vous préviens, je tire d'achar, et je bloque d'autor... L'établissement ferme demain... faut que je gagne la poule ce soir.

POPLARD. Allons, joue donc, bavard !

PLURE D'OIGNON. M'y v'là... regardez-moi bien ce bloc fumant, vous autres... (*Il joue.*) Ah ! nom d'un chien, qu'est-ce que j'ai fait là?... me v'là sur le bord de la blouse !

TOUS, *riant.* Ha ! ha ! ha !

LE GARÇON. Au dix !

Un joueur s'approche.

PLURE D'OIGNON. Ah! c'est toi, Potiron... ménage-moi, vieux ! sauve-moi le coup !

TOUS. Non, non; faut l'faire... faut l'faire.

PLURE D'OIGNON. Ils sont acharnés... ils votent pour mon trépas! (*Se détournant.*) Ah! grand Dieu!... je n'ose pas regarder... Poplard, avertis-moi ; dis-moi mon sort, Poplard !

TOUS. Le neuf, mort!

PLURE D'OIGNON. Enfoncé!... C'est égal, faut que je gagne la poule !... J'achète une bille ! qu'est-ce qui vend?

POPLARD. Moi !...

FAUCHEUX. Voilà!

PLURE D'OIGNON. Combien?

FAUCHEUX. Dix sous.

PLURE D'OIGNON. Dix sous ! des navets!

POPLARD. Neuf sous... ma bille est rosière.

PLURE D'OIGNON. Neuf sous. .. Ça me va. .. j' veux la poule.. faut que j'mange la poule.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MONTORGUEIL, DIGONARD,

A leur entrée, les joueurs s'arrêtent un instant et le regardent

LE GARÇON. Au cinq... au cinq à jouer.

UN JOUEUR. Voilà !

Montorgueil et Digonard se mettent à une table; le Garçon leur sert un bol de punch.

DIGONARD. J'avoue, cher ami, que je ne comprends guère ton plan.

MONTORGUEIL. C'est possible, mais je te demande de m'aider, et non pas de comprendre.

DIGONARD. Fort bien ; je t'aiderai sans me compromettre.

MONTORGUEIL. Soit. Voici maintenant quel est mon but : ressaisir Paul, qui nous échappe, et les deux cent mille francs que

nous étions si près de tenir. Je t'ai dit hier que les obstacles ne m'arrêteraient pas, je suis décidé à les surmonter.

DIGONARD. Mais puisque le frère est revenu, le mariage est impossible.

MONTORGUEIL. Oui, si nous ne l'empêchons pas d'agir...

LE GARÇON. Au six à jouer.

DIGONARD. Et tu dois le revoir ?

MONTORGUEIL. Ici, tout à l'heure... je lui ai fait dire par Bagnolet que l'honneur de son frère était encore entre mes mains, et que je l'attendais pour tout terminer : il viendra... Et puis, d'où naîtrait sa défiance?... un estaminet, un lieu public.

DIGONARD. Oui ; mais un quartier peu habité, une rue presque déserte.

MONTORGUEIL. Il ne s'apercevra de tout cela que lorsqu'il sera venu.

LE GARÇON. Le sept mort! Au huit l'acquit!

DIGONARD. Mais, si, au moment d'arriver, il allait rebrousser chemin... moi, d'abord, j'en serais capable ; je rebrousserais.

MONTORGUEIL. Il ne le fera pas : j'ai des vedettes bien échelonnées, je serais vite instruit, et je pourrais le ramener moi-même.

PLURE D'OIGNON. Enlevé!... à moi la poule.

POPLARD. Dis donc, est-elle grasse, au moins ?

PLURE D'OIGNON. Quarante-sept sous... Va m'attendre, avec Chalumeau, chez le père Balivard ; vous y trouverez les amis, toute la petite bohême ; je paye à souper.

CHALUMEAU. A souper, ça me va... mais pourquoi que tu ne viens pas tout de suite avec nous ?

PLURE D'OIGNON. J'peux pas... j'ai affaire en route !

CHALUMEAU. Sois pas longtemps.

POPLARD. Adieu !...

Ils sortent tous les deux.

MONTORGUEIL, *qui a observé ce qui se passait, se levant.* Voici bientôt l'heure, il ne peut tarder.

DIGONARD. Alors, je m'en vais ; je ne veux pas paraître dans tout ceci : c'est bien assez de te prêter cet établissement et la maison qui m'appartiennent ; je devais faire abattre la masure aujourd'hui, mais pour toi je retarde de trois jours.

MONTORGUEIL. Il n'y a plus de locataires ?

DIGONARD. Pas un seul !

MONTORGUEIL. A merveille ! (*Tirant un cigare de sa poche.*) Plure d'Oignon ! (*Plure d'Oignon s'approche la casquette à la main.*) Du feu !

PLURE D'OIGNON, *apporte du feu, toujours la tête découverte.* Voilà !

MONTORGUEIL. C'est bon, va-t'en !

Il s'éloigne.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BAGNOLET.

BAGNOLET, *entrant.* Tiens, qué fichu café, je me serai trompé... Non, voilà bien mon Montorgueil.

MONTORGUEIL. Approche !

BAGNOLET. Messieurs, j'ai bien l'honneur...

MONTORGUEIL. Eh bien ! tu l'as vu ?

BAGNOLET. Monsieur Charles? oui ; et j'ai fait la commission... je lui ai dit que vous l'attendiez dans un café !... (*Il regarde autour de lui.*) Qué fichu café... qué fichu café !... c'est pas un café d'ouvriers ça !...

MONTORGUEIL. Et il a promis de venir ?

BAGNOLET. Oui ; seulement, s'il avait vu l'endroit comme je le vois, il aurait pu trouver...

MONTORGUEIL. C'est bon, tais-toi !...

BAGNOLET. C'est pas que la société soit mêlée. (*A part.*) Excepté moi, c'est tous filous... Ma foi, je vais guetter Didier et le prévenir.

DIGONARD, *à Montorgueil.* Tu sais nos conventions, je te laisse.

MONTORGUEIL. Bien ! vous ferez route ensemble !

BAGNOLET, *à part.* Diable !

MONTORGUEIL, *bas, à Digonard.* Et tu ne le perdras pas de vue.

BAGNOLET, *à part.* Je voudrais pourtant bien revenir et me faufiler adroitement...

DIGONARD, *bas, à Montorgueil.* Soit ! mais je doute que ton homme se décide à venir !

MONTORGUEIL, *écoutant un orgue qui joue dans le lointain.* Chut ! entends-tu ?

DIGONARD. Eh bien ?

MONTORGUEIL. On m'annonce qu'il tourne la rue Saint-Laurent.

DIGONARD. Ah ! bah !

BAGNOLET. Qu'est-ce qu'ils se disent donc ?

Moment de silence, après lequel on entend le cri plus rapproché d'un marchand d'habits.

MONTORGUEIL, *bas.* Bon ! il avance dans cette rue... Ah! mes deux cent mille francs!...

DIGONARD, *bas.* Je t'attendrai chez moi !

BAGNOLET, *à part.* Ils ont la rage de se parler bas !... (*On attend presque à la porte deux coups frappés dans les mains.*) Qu'est-ce que c'est que ca ? on dirait d'un signal !

MONTORGUEIL, *bas.* Le voilà... il n'est plus qu'à quelques pas de la maison... (*Haut.*) Partez, dépêchez-vous... (*A Bagnolet, qui gagne le fond.*) Non, pas par là...

DIGONARD. Par le laboratoire.

BAGNOLET. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai une peur atroce. N'importe ! oh ! je tâcherai de revenir.

Il sort avec Digonard. A peine la porte est-elle fermée, que celle du fond s'ouvre et Didier entre ; il se tient près de la porte; il semble examiner avec défiance tout ce qui l'entoure.

MONTORGUEIL, *à part.* Enfin !... (*Haut.*) Je vous attendais, monsieur, et je vous remercie de votre exactitude.

DIDIER, *étonné, regardant autour de lui.* Il me semble étonnant, monsieur, que vous avez choisi pour votre rendez-vous un lieu public... et surtout tel que celui-ci...

MONTORGUEIL, *avec une extrême politesse.* Mille pardons, monsieur Didier... Mais ce que j'ai à vous dire, je ne puis vous en parler qu'ici.

DIDIER. Et moi, monsieur, si je suis venu, c'est qu'il s'agit, m'avez-vous dit, de l'honneur de mon frère...

MONTORGUEIL. Et c'est vrai... Mais approchez, approchez donc; et veuillez vous asseoir... on dirait, à vous voir près de cette porte... que vous avez peur.

DIDIER. Peur !... moi !..

Il redescend la scène; aussitôt Montorgueil la remonte vivement.

MONTORGUEIL. A la bonne heure; je savais bien que vous étiez un homme de cœur. Et maintenant nous allons nous entendre à merveille.

DIDIER, *qui a observé ce mouvement.* Au fait, monsieur, venons au fait.

MONTORGUEIL, *changeant de ton.* M'y voici. Vous avez interrompu hier un marché stipulé entre moi et votre frère.

DIDIER. Marché infâme et que je désavoue.

MONTORGUEIL, *avec insolence.* Pardon, mais on ne vous demande pas votre approbation. Enfin, c'était une affaire conclue; car, entre gens d'honneur, la parole vaut l'écrit, et j'avais sa parole.

DIDIER, *dédaigneusement.* Entre gens d'honneur, c'est possible.

MONTORGUEIL. De l'ironie, fort bien; je subirai patiemment toutes vos gracieuses épithètes; je ne vous demande ni égards ni politesse, mais simplement le traité dont vous vous êtes emparé, (*montrant la poche d'habit de Didier*) et que vous avez là... là... je le sais.

DIDIER. Ah! vous le savez... vous êtes bien informé, monsieur... et cet écrit..

MONTORGUEIL. Je l'exige.

DIDIER. Vous l'exigez!

MONTORGUEIL. Ici même, à l'instant?

DIDIER, *froidement.* Et c'est là le seul motif pour lequel vous m'avez fait venir?

MONTORGUEIL. Le seul.

DIDIER. En ce cas, monsieur, adieu.

Il remonte.

MONTORGUEIL, *l'arrêtant par le bras.* Vous ne sortirez pas.

DIDIER. Allons donc, vous êtes fou: de la violence dans un lieu public, presque en plein jour! (*Il va pour sortir, et se trouve en face de Plure d'Oignon, qui vient s'appuyer sur la porte en fumant.*) Fort bien; vous n'êtes pas seul ici contre moi... Après tout, que m'importe! quand vous seriez deux, quand vous voudriez employer la violence, j'appellerais à mon aide tous ceux qui sont là, je leur dirais que vous m'avez attiré dans un guet-apens... je dirais...

MONTORGUEIL. Et je vous dis, moi, que vous ne sortirez pas.

Il va s'asseoir tranquillement.

DIDIER. Ah! c'en est trop à la fin! (*Remontant la scène et élevant la voix.*) Messieurs, ces deux hommes, entendez-vous, ces deux hommes veulent me voler. (*Il regarde autour de lui, personne ne bouge.*) Comment! personne... personne ne semble m'entendre. (*A part.*) Mais où suis-je donc?

MONTORGUEIL. Eh bien, monsieur, avez-vous réfléchi? consentez-vous à me rendre cet écrit?

DIDIER. Jamais! Oh! je le vois ces hommes sont à vos ordres; mais malgré la puissance que vous exercez sur eux, je ne vous crains pas. Non, je ne vous crains pas, (*retournant vers les autres*) car il y a autour de cette maison d'autres maisons habitées; mes cris vont se faire entendre... A moi, au secours! au secours! (*Montorgueil au premier cri a levé le bras, et tous se sont mis à chanter.*) Oh! les misérables!... mais c'est épouvantable, c'est horrible! Tous, tous complices de cet infâme! tous réunis contre un seul homme!

MONTORGUEIL. Maintenant, le traité.

DIDIER. Non, non. Tuez-moi, lâches, car vous ne l'aurez qu'avez ma vie.

MONTORGUEIL. Vous tuer? allons donc... vous voyez la douceur, les ménagements que j'emploie, ni mouchoir, ni bâillon; de peur d'étouffer l'homme en étouffant les cris... seulement la patience a des bornes. Une derdernière fois, monsieur, ce papier... voulez-vous rendre ce papier?

DIDIER. Non! vous dis-je, non!

MONTORGUEIL. Alors, qu'on les lui prenne.

Quatre hommes s'emparent de Didier, le couchent sur un banc et le fouillent; puis l'orgue se fait entendre.

DIDIER, *se débattant.* Oh! les infâmes!... Au secours! mon Dieu! venez à mon secours!

PLURE D'OIGNON, *donnant le papier.* Voilà

MONTORGUEIL. C'est bien cela. Laissez monsieur!

DIDIER. Va, tu rendras compte un jour...

MONTORGUEIL. Pardon, ce n'est pas tout ce que j'exige de vous.

DIDIER. Qu'est-ce donc encore!

MONTORGUEIL. Vous êtes homme d'honneur, monsieur Didier, et je sais qu'un serment que vous auriez fait, jamais vous ne le trahiriez.

DIDIER. Eh bien?

MONTORGUEIL. Eh bien, il faut me jurer sur ce que vous avez de plus sacré au monde

de ne plus vous opposer aux projets que nous avons conçus, et de ne jamais révéler ce qui vient d'avoir lieu ici.

DIDIER. Et je laisserais, après ce serment, consommer la ruine ou le déshonneur de mon frère, je me ferais lâchement le complice de l'odieux mariage auquel vous voulez le contraindre, et qui doit tuer la pauvre Louise, mon Dieu ! Je jure, oui, je jure sur la cendre de mon père qu'une fois hors de ce lieu, c'est aux magistrats, c'est à la justice que je courrai tout dévoiler ; car si j'agissais autrement... mais je serais aussi lâche, aussi infâme que vous.

MONTORGUEIL. C'est votre dernier mot, c'est là votre dessein?

DIDIER. Oui, dès que je serai sorti d'ici.

MONTORGUEIL. Alors, vous n'en sortirez pas. A l'œuvre!

DIDIER. O ciel ! que faire? que devenir?

On enlève le billard et on trouve Bagnolet qui s'est caché dessous.

PLURE D'OIGNON. Bagnolet !

DIDIER. Ah !

MONTORGUEIL. Bagnolet ici ! Tu ne me quitteras plus, et je réponds de ton silence... Enfermez d'abord celui là !

On force Didier à descendre par une trappe qu'on vient d'ouvrir.

PLURE D'OIGNON. Alerte, une patrouille !

DIDIER. Ah ! l'on vient à mon secours! à moi!

On referme la trappe, et on remet le billard dessus ; la patrouille paraît.

TOUS. La poule ! la poule !

LE SERGENT. Pourquoi ce bruit ?

PLURE D'OIGNON. Rien, sergent, c'est que demain on ferme la boutique et nous enterrons l'établissement.

LE SERGENT. A la bonne heure ! mais ne criez pas tant.

TOUS. Adieu, sergent.

La patrouille sort.

PLURE D'OIGNON. Ils s'éloignent !

DIDIER, *dans la cave.* A moi ! au secours!

MONTORGUEIL. Chantez donc, vous autres.

Tous se remettent à chanter en frappant avec les queues.

ACTE QUATRIEME.

Premier Tableau.

Le jardin du cabaret de la *Chatte amoureuse* ; à droite, l'entrée de la cuisine avec un comptoir garni de comestibles ; à gauche, un pavillon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHALUMEAU, POPLARD, BUVEURS, UNE SERVANTE.

Au lever du rideau, Chalumeau, Poplard et les buveurs sont assis à une table et boivent.

CHALUMEAU. Allons, vous autres, à la santé des vrais Bohémiens.

TOUS. A la santé des vrais Bohémiens.

UNE VOIX, *dans la coulisse.* Enlevez l'rôti !.. débrochez!

CHALUMEAU. Dis donc, Poplard, paraît que ça chauffe là dedans; v'là le monde qui va arriver à la Chatte amoureuse.

LA SERVANTE, *entrant.* Allons, allons, messieurs, faut vous retirer, le jardin est retenu pour une noce.

CHALUMEAU. Une noce, ça me va !

POPLARD. Ça nous va... ça me chausse.

LA SERVANTE. Les voilà, dépêchez-vous d'filer !

CHALUMEAU. Filer !... plus souvent!

SCÈNE II.

LES MÊMES, BAGNOLET, ARTHÉMISE, LOUISE, PLURE D'OIGNON, GENS DE LA NOCE *arrivant gaiement.*

ARTHÉMISE. Ah ! enfin ! nous y voilà ; c'est très-gentil ici !

TOUS. C'est charmant.

ARTHÉMISE. Ah ça, et mon mari...

TOUS. Le voilà !

BAGNOLET, *qui donne le bras à Louise.* Là, cette petite promenade vous fera du bien, mademoiselle Louise.

ARTHÉMISE. Et surtout tâchez de vous distraire un peu.

LOUISE. Me distraire !

Elle s'assied sur le devant à gauche.

PLURE D'OIGNON. Allons, vive la joie! ici, on peut rire et danser tout à son aise.

BAGNOLET, *à part.* Rire et danser !.. faut qu'il n'ait pas d'entrailles

ARTHÉMISE. Ah ça, qu'est-ce que vous avez donc, Bagnolet? pour un jour de mariage, vous n'êtes guère jovial.

BAGNOLET. Moi, au contraire... je suis très-gai... très-follichon !..... Je m'amuse beaucoup.

ARTHÉMISE. Ma foi, on ne le dirait pas..... vous êtes pâle, distrait... Pendant toute la route, vous n'avez pas desserré les dents... Si c'est comme ça que vous comprenez vos devoirs d'époux...

BAGNOLET. Mais, chère Arthémise...je t'assure...

PLURE D'OIGNON. Mais va donc, va donc, bêtat... fais donc la cour à ta femme.

BAGNOLET, *bas.* Monsieur Plure d'Oignon, je vous supplie de ne pas vous immiscer dans mes affaires de ménage ! Vous etes ici, ça doit vous suffire

CHALUMEAU, *s'avançant avec Poplard.* Tiens, mais c'est Bagnolet.

BAGNOLET. Chalumeau! Poplard!

ARTHÉMISE, *à part.* Qu'est-ce que c'est encore que ces deux là?

CHALUMEAU. Ah ça, tu es donc de noce?

PLURE D'OIGNON. Lui!... Pardine, c'est l' marié!

POPLARD *et* CHALUMEAU. Le marié!

CHALUMEAU. Ah ça, mais alors tu nous invites, pas vrai?

ARTHÉMISE, *sèchement.* Pardon, messieurs, mais il n'y a plus de place.

CHALUMEAU *et* POPLARD. Hein?... Comment! un refus!

BAGNOLET, *à Arthémise.* Permets, chère amie... je vais leur parler... les renvoyer adroitement... Mon cher Poplard... mon bon Chalumeau... désolé de ne pouvoir vous admettre... mais c'est un pique-nique.

CHALUMEAU ET POPLARD. Un pique-nique.

BAGNOLET. Oui, à la mode anglaise, chacun son écot, et vos moyens ne vous permettent peut-être pas...

CHALUMEAU. Dam! ça dépend du prix.

POPLARD. Combien par tête!

BAGNOLET, *à part.* Effrayons-les. (*Haut.*) Quarante-trois sous sans le vin.

CHALUMEAU. Cristi, c'est un peu salé.

POPLARD. Mais c'est égal, y a moyen d'arranger ça; on ne marchande pas avec les amis, et tu payeras pour nous.

CHALUMEAU. C'est dit : nous restons.

BAGNOLET. Comment! mais...

ARTHÉMISE, *qui pendant ce colloque a causé avec Louise.* Eh bien?

BAGNOLET. Eh bien, c'est arrangé; ils restent.

ARTHÉMISE. Jolis amis que vouc avez là!.. comme si ce n'était pas assez de ce M. Plure d'Oignon.

BAGNOLET. Ah! celui-là, c'est bien malgré moi.

ARTHÉMISE. Allons, laissons ça... Pour avoir tout le temps de danser, je propose de dîner tout de suite.

TOUS. Oui, oui, dînons, dînons.

ARTHÉMISE. La fille! la fille!

PLURE D'OIGNON. Attendez, je vas la faire venir. Ohé! la fille!... ohé!

ARTHÉMISE. Ah! mon Dieu, quel genre!

LA SERVANTE, *accourant.* Voilà! voilà!... Quoi qu'y faut vous servir?

BAGNOLET. Voyons... il nous faut un dîner copieux!... Nous sommes vingt-deux... prenons d'abord du veau pour six!...

CHALUMEAU. Pour six!... eh ben! excusez!... A quarante-trois sous par tête, faut chacun son veau.

TOUS, *en sens divers.* Oui, oui, du veau!... Non, non, pas de veau.

ARTHÉMISE. Ah! si chacun donne son avis. il n'y a pas moyen de s'entendre... Voyons, qu'est-ce que vous avez?...

LA SERVANTE. Nous avons des pieds de mouton, des gigots de mouton, des côtelettes de mouton, des rognons de mouton et des....

BAGNOLET. Rien que du mouton!

PLURE D'OIGNON. C'est pas tout ça... vous allez nous faire écorcher... Voilà comme on s'arrange... (*Allant au comptoir et piquant un morceau de viande.*) Combien l' gigot?

LA SERVANTE. Six francs, au juste.

PLURE-D'OIGNON. On vous en donne quatre livres dix-neuf... Mettez-nous ça de côté, et n'en parlons plus. (*Allant chercher un autre plat.*) Maintenant, cette volaille?

LA SERVANTE. Cent sous.

PLURE D'OIGNON. Cent sous! ça... un poulet de quinze jours, et qu'est mort de la coqueluche... Mais regardez donc, regardez donc...

Il passe le poulet à Chalumeau qui le flaire.

CHALUMEAU. Cent sous, ça! c'est trop cher!

TOUS. Oh! c'est trop cher!... c'est trop cher!

PLURE D'OIGNON. Cinquante-cinq sous le poulet. Enlevé!

ARTHÉMISE. Mais il faudrait autre chose...

LA SERVANTE. C'est pas tout ça; venez à la cuisine, vous choisirez vous-même.

BAGNOLET. C'est ça... j'adopte cette ouverture!

Il va pour sortir.

PLURE D'OIGNON, *le retenant.* Minute! reste auprès de ta femme... Poplard entend mieux ça... Il dira au bourgeois de nous arranger dans le soigné.

POPLARD. C'est dit : j'y cours!

Il sort.

BAGNOLET, *à part.* Impossible de bouger... Gredin de Plure d'Oignon!

ARTHÉMISE. Pendant ce temps-là, faut mettre la table.

TOUS. Oui, oui, mettons la table

Tous les gens de la noce vont chercher une grande table et mettent le couvert.

ARTHÉMISE, *à Louise, qui est restée sur le devant.* Eh bien! mamzelle Louise, vous ne venez pas nous aider?

LOUISE. Pardon, pardon; mais je suis si inquiète, si troublée... depuis deux jours que je n'ai vu Didier!....

BAGNOLET, *à part.* Didier!...

Plure d'Oignon l'arrête.

ARTHÉMISE. Venez donc, ça vous distraira; c'est pour ça que je vous ai amenée ici.

LOUISE. Ah! j'ai eu tort de venir : je trouble votre gaieté, votre bonheur...

ARTHÉMISE. Mais non... mais non!... j' suis seulement fâchée de vous voir si triste.

POPLARD, *arrivant avec une grande soupière sur la tête et suivi de garçons qui por-*

tent des plats. Gare l'eau ! gare l'eau ! v'là le potage !

TOUS. A table ! à table !

ARTHÉMISE, *à Louise.* Allons, venez à côté de moi, et ne pensons plus qu'à nous divertir.

TOUS. A table ! à table !

Elle l'emmène ; tout le monde se place. Pendant le pêle-mêle général, un homme s'est approché de Plure d'Oignon, lui a parlé bas et l'a emmené, ce qui n'a été remarqué que d'Arthémise et de Chalumeau.

CHALUMEAU. Ah ça, c'est moi que je découpe le pain. Qu'est-ce qui va déboucher les bouteilles ?

BAGNOLET. Donnez ; je m'en charge. (*A part.*) Je n'ai pas plus faim que l'enfant au biberon. (*En disant cela, il vient sur le devant, et met la bouteille entre ses jambes pour la déboucher.*) En voilà une jolie position pour un jour de noces !... (*Cherchant à déboucher la bouteille.*) Avec ça que j'ai toujours un de ces scélérats sur mes talons... de bottes. Depuis l'horrible scène de l'estaminet, la venette ne m'a pas quitté... Et ce pauvre Didier, il me semble toujours le voir dans sa cave.

Il recommence à tirer.

ARTHÉMISE, *de la table.* Eh bien ! Bagnolet, vous ne venez pas ?

BAGNOLET. C'est pas moi ; c'est le bouchon qui ne veut pas venir.

TOUS. A boire ! à boire !

BAGNOLET. Allons, bon, le v'là cassé.

TOUS. A boire ! à boire !

On passe les bouteilles.

ARTHÉMISE. C'est ça ; amusons-nous ; et pour commencer, je vais vous chanter le bonheur du ménage.

TOUS. Oui ; c'est ça ! c'est ça !

LE BONHEUR DU MÉNAGE.

AIR *de M. Arthus.*

PREMIER COUPLET.

Si d'une union parfaite
Vous souhaitez les attraits,
Écoutez ma chansonnette,
Elle en donne les secrets.
Notre sexe aima sans cesse
A commander ici bas;
Le mari, par politesse,
Doit donc lu céder le pas.

Le devoir, le voilà,
C'est le gage
D'un bon ménage;
Le bonheur, le voilà,
Retenez cett' leçon-là !

TOUS.

Le bonheur, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Entre époux que l'on se garde
D' faire un partage inégal !
Au mari les billets d' garde,
A la femm' les billets d' bal.
Le dimanch', si l'on projette
De dîner sur le gazon,
La femm' porte une bell' toilette,
Le mari porte... un melon.

Le devoir, le voilà,
C'est le gage
D'un bon ménage ;
Le devoir, le voilà,
Retenez cett' leçon-là !

TOUS.

Le devoir, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Vous tous que l'hymen engage,
Ayez toujours même avis ;
Rien n'est beau comme l'image
De deux époux bien unis.
C'est le vrai bonheur sur terre,
Croyez-moi, car je tiens ça
De feu ma bonne grand' mère,
Qui dans son temps divorça.

Le devoir, le voilà,
C'est le gage
D'un bon ménage ;
Le devoir, le voilà,
Retenez cett' leçon !

TOUS.

Le devoir, etc.

TOUS. Bravo ! bravo ! vivent les mariés !

BAGNOLET. Oui, vivent les mariés... (*A part.*) Et dire que je m'amuserais beaucoup, que je serais très-heureux, sans ce cauchemar de Plure d'Oignon, qui est cause... de... (*En disant cela, il cherche autour de lui.*) Eh bien ! eh bien !... où est-il donc ?

ARTHÉMISE. Qui ça ?

BAGNOLET. Plure d'Oignon... je ne le vois plus.

ARTHEMISE. Eh ! qu'importe M. Plure-d'Oignon? D'ailleurs, je crois qu'on est venu le chercher.

CHALUMEAU. Plure d'Oignon ?... Eh ! oui ; j'ai entendu qu'il allait voir les travaux d'une maison qu'on démolit... rue de la Fidélité.

BAGNOLET. Ah ! ciel !

TOUS. Qu'y a-t-il ?

BAGNOLET, *à part, dans le plus grand effroi.* Rue de la Fidélité !... Ça doit être ça !... Le malheureux !... ils veulent l'enterrer sous les décombres.

ARTHÉMISE. Mais qu'avez-vous donc, Bagnolet ?

BAGNOLET. Ah ! ma foi, puisqu'il n'est pas là... je n'y tiens plus !... et quoi qu'il doive arriver... je parle... oui, oui, je vais tout dire... Sachez donc, mes amis...

SCÈNE III.

LES MÊMES, MONTORGUEIL.

MONTORGUEIL, *entré sur les derniers mots, s'est placé derrière Bagnolet et lui touche l'épaule; bas.*) Tais-toi !

BAGNOLET, *effrayé.* Hein? (*Se détournant.*) Montorgueil!... Ah! je suis perdu!

ARTHÉMISE, *à part.* Tiens, quel est ce monsieur? Il est très-bien.

MONTORGUEIL, *légèrement.* Ah! ah!... ce cher Bagnolet!... Tu ne t'attendais pas à me voir!... J'ai voulu te faire une surprise, et je viens sans façon m'inviter à ta noce.

BAGNOLET. Ah! mon Dieu! c'est fait de moi.

ARTHÉMISE. Eh bien, Bagnolet, vous ne remerciez pas monsieur?... Ah! s'il n'avait que de pareilles connaissances...

BAGNOLET, *à part.* Oui, elle est jolie, la connaissance.

MONTORGUEIL. Oui, mon cher, quand j'ai su que tu étais ici, j'ai tout quitté... Je voulais être le premier à embrasser la mariée.

BAGNOLET, *à part.* Embrasser la mariée!

ARTHÉMISE, *minaudant.* Comment donc, monsieur, c'est bien aimable à vous... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

MONTORGUEIL. Merci! merci! je serais désolé de déranger personne. Seulement, je vous demanderai la permission de porter un toast de circonstance. (*Se versant.*) Allons, à la santé du marié!

TOUS. A la santé du marié!

BAGNOLET. Ah! oui, à ma santé!... ah! oui, c'est de circonstance!... Je suis bien mal à mon aise!

Il tombe sur une chaise.

ARTHÉMISE. Ah! ciel! comme il est pâle! Il se trouve mal!

Tout le monde se lève; on retire la table, et on se presse autour de Bagnolet. Pendant ce mouvement, Montorgueil s'approche de Louise.

MONTORGUEIL, *à Louise.* Madame, dans un quart d'heure, ici, j'ai à vous parler!

LOUISE, *étonnée.* A moi, monsieur?... Mais je ne sais si je dois...

MONTORGUEIL. C'est de la part de Paul Didier.

LOUISE. De Paul!... Oh! je viendrai, je viendrai, monsieur!

MONTORGUEIL. De la discrétion : il faut que tout le monde ignore...

LOUISE. Comment?

MONTORGUEIL. Silence! (*Se rapprochant du groupe.*) Eh bien! ce pauvre Bagnolet, comment va-t-il?... Mieux, n'est-ce pas?

ARTHÉMISE. Oui, oui... ce ne sera rien, j'espère!

MONTORGUEIL. Justement, pour le jour de son mariage, j'ai une bonne affaire à lui proposer, et quand nous serons seuls...

BAGNOLET, *à part, avec effroi.* Seuls!...

ARTHÉMISE. Alors, causez à votre aise; nous allons prendre le café dans le grand salon, et nous vous laissons ensemble.

BAGNOLET. Comment! mais...

MONTORGUEIL, *lui prenant le bras.* Si tu dis un mot, tu es mort.

BAGNOLET, *à part.* Mort! je le suis déjà. (*Haut.*) Eh bien! oui, laissez-nous.

ARTHÉMISE. Allons, partons, vous autres... Votre servante, monsieur... Décidément, il est très-bien! Partons! partons!

On sort en reprenant le refrain de la chanson

SCÈNE IV.

MONTORGUEIL, BAGNOLET

BAGNOLET. Seul avec lui!... Ah! Dieu! je sens mes jambes qui s'en vont... et je voudrais bien faire comme elles.

MONTORGUEIL. Tu avais donc oublié ma défense?

BAGNOLET. Oublié... ja... jamais... seulement... je...

MONTORGUEIL. Seulement, si je n'étais arrivé à temps, tu nous trahissais... Mais ma vengeance aurait suivi de près...

BAGNOLET. J'en suis certain... Aussi ça ne m'arrivera plus... Adieu.

MONTORGUEIL. Où vas-tu?

BAGNOLET. Mais... retrouver ma femme

MONTORGUEIL. Du tout; je ne veux pas que tu me quittes.

BAGNOLET. Permettez; il faudra pourtant bien finir par là... je ne veux pas toujours priver mon épouse de son époux.

MONTORGUEIL. Tu seras libre quand je n'aurai plus rien à craindre de ton indiscrétion.

BAGNOLET. Et la craindrez-vous encore bien longtemps mon indiscrétion?

MONTORGUEIL. Cela dépend!

BAGNOLET. Merci!

MONTORGUEIL. Il faut d'abord que je voie une personne que j'attends ici. N'as-tu pas remarqué une espèce d'idiot appelé, je crois... Crèvecœur?..

BAGNOLET. L'Abruti! non... (*A part.*) Pourquoi donc faire? est-ce qu'il veut le mettre aussi à la cave?

MONTORGUEIL. Eh! tiens... justement le voilà. J'ai à te parler; attends-moi

BAGNOLET. Où donc?

MONTORGUEIL. Là!

Il indique le pavillon.

BAGNOLET, *à part.* Là!

MONTORGUEIL. Oui; pour quelques instants.

BAGNOLET, *sur le seuil de la porte.* Ah! je te repincerai peut-être à mon tour.

Il entre dans le pavillon, Montorgueil l'enferme et retire la clef.

MONTORGUEIL. D'ici j'aurai l'œil sur lui!

SCÈNE V.

MONTORGUEIL, CRÈVECOEUR, *puis* LA SERVANTE.

MONTORGUEIL. Approche, approche, mon brave!

CRÈVECOEUR, *entrant*. C'est vous qui m'avez fait dire...

MONTORGUEIL. Que j'avais à te parler... mais je sais que tu n'aimes pas à parler sans boire. Faisons donc venir de quoi te délier la langue. Holà! la fille!...

LA SERVANTE, *paraissant*. Voilà! voilà! Qu'est-ce qu'il faut servir à monsieur?

MONTORGUEIL. De l'eau-de-vie.

LA SERVANTE. Deux petits verres à ces messieurs.

MONTORGUEIL. Une bouteille, et deux verres.

LA FILLE, *à part*. Une bouteille!... Sapristi! paraît qu'ys ont diablement soif.

Elle sort.

MONTORGUEIL, *à lui-même, pendant que Crèvecœur va s'asseoir à une table sur le devant*. Allons, la partie est engagée, il faut la jouer jusqu'au bout; je suis débarrassé de Charles Didier; et si je ne puis tout à l'heure me défaire de cette femme par la persuasion ou la ruse, voilà celui qui m'en débarrassera.

LA FILLE. Le cognac et les verres... Ces messieurs n'ont plus besoin de rien?

MONTORGUEIL. Non; laissez-nous! (*Allant à la table où est Crèvecœur.*) Ah çà, maintenant, à nous deux, mon brave... (*Versant.*) Dis-moi un peu ce que tu penses de cette eau-de-vie là?

CRÈVECOEUR, *buvant à plein verre*. Dame! c'est toujours bon l'eau-de-vie.

MONTORGUEIL. En ce cas, encore un verre, et causons.

CRÈVECOEUR, *buvant*. Causons!

MONTORGUEIL. Parlons de Marie Hubert!

CRÈVECOEUR, *avec violence, et se levant*. Marie Hubert!... Non, non, ne parlons pas d'elle... voyez-vous, ça me brise la tête, ça me déchire le cœur... ça... ça me rend fou.

MONTORGUEIL, *le faisant rasseoir*. Allons, calme-toi, et écoute. Ce n'est pas comme les autres, au hasard et sans raison, que je t'ai jeté ce nom à l'oreille... si je t'en parle, moi... c'est que je l'ai connue.

CRÈVECOEUR. Vous! vous avez connu Marie!... Elle était bien belle, n'est-ce pas?

MONTORGUEIL. Oui!

CRÈVECOEUR. Et bonne!... C'était trop bon... c'est mort jeune.

MONTORGUEIL. Elle avait vingt-cinq ans à peine.

CRÈVECOEUR. Oui!

MONTORGUEIL. Elle habitait le village de Sainte-Claire.

CRÈVECOEUR. Oui!

MONTORGUEIL. Et elle vivrait encore heureuse si on lui avait laissé son mari pour la nourrir et la défendre.

CRÈVECOEUR, *pleurant*. Oh! oui... oui!

MONTORGUEIL. Mais un jour il fut arrêté, mis en jugement, et condamné, car il était coupable.

CRÈVECOEUR. Innocent!

MONTORGUEIL. Innocent ou coupable, n'importe!

CRÈVECOEUR. Innocent que je vous dis!... Je le sais bien; je n'ai jamais volé, moi...

MONTORGUEIL. Toi!... (*A part.*) Je ne me trompais pas... (*Haut.*) Tu te nommes donc Jérôme Hubert?

CRÈVECOEUR. Jérôme!... oui, pour elle. Pour les autres, Crèvecœur... ou bien l'Abruti... ou bien... je ne sais pas.

MONTORGUEIL. Ainsi, c'est bien toi qu'ils ont condamné à vingt années de bagne?

CRÈVECOEUR. C'est moi qui ai tant souffert... c'est moi que l'on a arraché d'auprès d'elle... d'elle, que je laissais sans pain, et enceinte, mon bon Dieu!... Tant de souffrances pour elle!... Ah! c'est peut-être un bonheur qu'elle soit morte... Oui, quand je suis revenu, il y a deux ans, il y en avait trois qu'elle était morte.

MONTORGUEIL. Et pourtant tu ne pardonnerais pas à l'auteur de sa mort?

CRÈVECOEUR, *avec feu*. Oh! non, non! jamais!

MONTORGUEIL. Et si tu le connaissais... que ferais-tu?

CRÈVECOEUR, *froidement*. Je le tuerais!

MONTORGUEIL, *lui versant*. Encore un coup!... (*Ils boivent.*) Eh bien, cette personne, je la connais.

CRÈVECOEUR. Vous?

MONTORGUEIL. C'est une femme!

CRÈVECOEUR. Une femme!

MONTORGUEIL. Moins belle que Marie!... Elle était envieuse, jalouse; elle la haïssait, enfin.

CRÈVECOEUR. Cette femme... cette femme...

MONTORGUEIL. Ce soir, peut-être, tu pourras la voir.

CRÈVECOEUR. Ce soir!... Où ça?

MONTORGUEIL. Près d'ici; à l'entrée des carrières Montmartre, à gauche, dans la maison du gardien de jour, au bout du village d'Orsel.

CRÈVECOEUR. Aux carrières!

MONTORGUEIL. Près du village d'Orsel... Si elle vient, tu la reconnaîtras bien; car elle te dira elle-même: J'ai vu mourir Marie Hubert.

CRÈVECOEUR. Ah! si elle dit ça... malheur elle!

Il se dirige vers le fond.

MONTORGUEIL. Où vas-tu?

CRÈVECOEUR. L'attendre!

MONTORGUEIL, *lui montrant la bouteille l'eau-de-vie.* Tiens, emporte cette.....

CRÈVECOEUR, *allant à la table et prenant un couteau.* Non, j'emporte ça! Adieu!

Il sort.

MONTORGUEIL, *seul.* Si Louise consent à partir, il attendra pour rien; mais l'heure est écoulée; elle ne peut tarder à venir... Quelqu'un... c'est elle... il était temps.

SCENE VI.

MONTORGUEIL, LOUISE.

LOUISE. Enfin, j'ai pu m'échapper... Ce bruit, cette gaieté me faisaient mal. Mais que peut me vouloir cet homme?... il s'agit de Paul, m'a-t-il dit?

MONTORGUEIL. Pardon, madame; je viens auprès de vous de la part d'un ami commun, de Charles Didier.

LOUISE. Charles! lui serait-il arrivé quelque malheur?

MONTORGUEIL. Rassurez-vous, madame, vous n'avez rien à craindre, pour lui du moins.

LOUISE. Mais pour qui donc alors?

MONTORGUEIL. Pour notre pauvre Paul.

LOUISE. Grand Dieu!

MONTORGUEIL. Il est obligé de se cacher, de quitter Paris.

LOUISE. Se cacher!

MONTORGUEIL. Oui, madame; poursuivi pour une somme très-considérable... Vainement pour le sauver nous avons épuisé toutes nos ressources, son frère et moi; nous n'avons pu ravoir qu'une partie des acceptations qu'il a follement souscrites; et tenez, en voici une... une seule, au profit d'un M. Digonard, qui s'élève à 200,000 francs. Voyez...

LOUISE. Oui, c'est vrai, c'est bien vrai!

MONTORGUEIL. Il faut donc qu'il parte au plus tôt, sa fuite est convenue, assurée... Vous, madame, Charles désire qu'au plus vite vous montiez en voiture pour vous rendre à Tours; c'est là, c'est au pays, que Paul doit vous rejoindre.

LOUISE. Partir sans lui! oh! jamais! jamais!

MONTORGUEIL. Que dites-vous?

LOUISE. Je dis, monsieur, que s'il court des dangers, mon devoir est d'être près de lui; que je ne dois, que je ne veux m'éloigner qu'avec Paul.

MONTORGUEIL. Mais si c'était impossible... si pour sa sûreté il était nécessaire qu'il partît seul?

LOUISE. Pardonnez-moi, monsieur, mais j'ai tant souffert que mon cœur a désappris la confiance, et je ne vois plus autour de moi que piéges et que trahison... Je sais d'ailleurs qu'on a voulu m'enlever Paul pour toujours je sais qu'on a voulu le marier à une autre... et aujourd'hui, si l'on ne cherchait à m'éloigner que pour accomplir ce mariage...

MONTORGUEIL. Que dites-vous?

LOUISE. Que je suis injuste, queje suis folle, peut-être, mais que je ne partirai que bien certaine qu'il ne peut en épouser une autre.

MONTORGUEIL. Ah!... pour cela que ferez-vous, madame?...

LOUISE. Je verrai cette demoiselle Desrosiers.

MONTORGUEIL, *bas.* Diable!

LOUISE. Je lui dirai les liens qui m'unissent à Paul... ses serments... mon amour... toute ma vie et la sienne... et quand elle saura tout, alors je partirai tranquille, alors j'irai l'attendre.

MONTORGUEIL, *à part.* Allons... c'est elle qui l'aura voulu! (*Haut.*) Vos soupçons sont légitimes, madame; eh bien, faites mieux, voyez-le vous-même.

LOUISE. Paul! oh! oui, oui; je vous remercie, monsieur; que je le voie, que je lui parle... et après j'aurai de la résignation, du courage.

MONTORGUEIL. Vous le verrez.

LOUISE. Mais où donc?

MONTORGUEIL. Près d'ici, où il se cache, de peur d'être arrêté... où je dois aller ce soir le prendre avec une voiture, à l'entrée des carrières Montmartre, au bout du village d'Orsel, dans la maison du gardien de jour...

LOUISE. Et vous êtes sûr que je l'y trouverai?

MONTORGUEIL. Lui, ou un homme qui vous conduira près de Paul... un homme auquel pour vous faire connaître, car la prudence est nécessaire, vous direz une phrase mystérieuse dont nous sommes convenus: J'ai vu mourir Marie Hubert!

LOUISE, *avec étonnement.* J'ai vu mourir... Marie Hubert! O ciel!... mais pourquoi ces terribles paroles?

MONTORGUEIL. Avez-vous peur de les prononcer?

LOUISE. Peur! non. C'est Paul qui les a choisies, n'est-ce pas?

MONTORGUEIL. Lui-même!

LOUISE. Alors je n'hésite plus... Le trouverai-je maintenant?

MONTORGUEIL. Oui...

On entend les rires de la noce.

LOUISE. Adieu, monsieur.

Elle va pour sortir.

MONTORGUEIL. Arrêtez!.. Un mot encore... c'est le seul moyen de vous décider à partir?

LOUISE. Oh! le seul!

MONTORGUEIL, *avec résolution.* Adieu donc, madame...

LOUISE. Adieu!..

Elle sort, et toute la noce entre gaiement en scène.

SCÈNE VII.

MONTORGUEIL, ARTHÉMISE, LA NOCE, *puis* PLURE D'OIGNON, *puis* BAGNOLET.

ARTHÉMISE. Dieu de Dieu! que c'est amusant les balançoires!... j'adore les balançoires!... Tiens! monsieur, vous v'là tout seul; où est donc passé mon mari?

MONTORGUEIL. Votre mari?... (*A part.*) Je l'avais oublié... (*Haut.*) Rassurez-vous, ma belle impatiente; on va vous le rendre votre mari...

PLURE D'OIGNON, *entrant précipitamment.* Ouf! enfin me v'là moi... Pardon, excuse, tout le monde et la compagnie... mais voyez-vous, l'ouvrage pressait... (*Voyant Montorgueil.*) Tiens... serviteur, monsieur! Eh bien, la maison de votre ami, c'était une fière bicoque, allez; dès le premier coup de pioche, patatra... toute la masure s'est écroulée... et à présent les trois étages sont dans la cave.

MONTORGUEIL, *bas.* Tout est donc fini?

Signe de tête affirmatif de Plure d'Oignon.

ARTHÉMISE. Ah ça, mais, mon mari... où est-il donc?

MONTORGUEIL. Il est là, dans ce pavillon...

ARTHÉMISE. Dans ce pavillon!... ah!... bah!... (*Elle appelle.*) Bagnolet!... Mais il ne répond pas...

MONTORGUEIL. Je suis pourtant bien sûr... (*Il pousse la porte.*) Bagnolet!

TOUS, *criant.* Bagnolet! Bagnolet!

BAGNOLET, *paraissant pâle et défait.* Me voilà... me voilà... Est-ce que vous m'appelez depuis longtemps?

MONTORGUEIL. Mais sans doute. Que faisais-tu donc?

BAGNOLET, *à part.* Ah! je suis revenu à temps. (*Haut.*) Moi. je... m'étais endormi.

ARTHÉMISE. Endormi le jour de son mariage... Eh bien, ça promet... mais pourquoi donc êtes-vous si blême.

BAGNOLET. Si blême!... ah! c'est que... c'est que j'ai fait un rêve... un rêve atroce.

TOUS. Un rêve!

BAGNOLET, *à part.* Il m'observe! (*Haut.*) Oui, je vous conterait ça pour vous égayer.

ARTHÉMISE. Allons, allons; à présent, en place pou. la contredanse!

TOUS. En place pour la contredanse!

On se met en place.

MONTORGUEIL, *à part.* Ceci n'est pas clair! (*Bas à Plure d'Oignon, en lui montrant Bagnolet.*) Ne le perds pas de vue! A tout prix, il me faut son silence.

PLURE D'OIGNON. Ça suffit, j'attends!

On crie : *la Chaine anglaise*! La toile tombe.

Second Tableau.

L'entrée des carrières de Montmartre.

SCÈNE PREMIÈRE.

OUVRIERS PLATRIERS.

Au lever du rideau ils sont en train de travailler.

PREMIER OUVRIER. Allons, camarades... v'là sept heures, la journée est finie... c'est le moment de rentrer chez soi, d'aller manger la soupe pour ceux qui l'aiment, et d'embrasser sa femme pour ceux qu'en ont...

DEUXIÈME OUVRIER. En route, et n'oublions pas nos outils; faut rien laisser traîner ici.

PREMIER OUVRIER. C'est vrai; il couche dans les carrières un tas de vagabonds et de fainéants.

DEUXIÈME OUVRIER. Et quand on oublie quèque chose le soir, on est sûr de ne pas le retrouver le lendemain.

PREMIER OUVRIER. Allons, y sommes-nous?

TOUS. Oui... oui!

DEUXIÈME OUVRIER. Eh bien, en traversant Clignancourt, nous ferons une petite halte chez le papa Ramponneau.

PREMIER OUVRIER. C'est ça; ce gredin de plâtre, ça voltige tant, qu'on en respire plus qu'à son tour... pour ma part, j'ai de quoi bâtir trois étages dans la gorge.

DEUXIÈME OUVRIER. On va te faire couler ça... Venez vous?

PREMIER OUVRIER. Un instant! et la ronde? François et Baptiste, vous allez m'aider. (*Aux autres.*) Allez devant; nous vous rejoindrons.

Sortie des Ouvriers. Le premier Ouvrier, François et Baptiste font la ronde avec des lanternes.

FRANÇOIS, *ramenant Poplard.* Eh bien, quéque vous faisiez là?...

POPLARD. Pardon, monsieur... je respirais la grande air.

PREMIER OUVRIER, *ramenant Plure d'Oignon.* Est-ce que c'est un endroit pour dormir, ici?

PLURE D'OIGNON. Dormir, moi? plus sou-

vent ! je me promenais un peu en sortant de mon bureau.

PREMIER OUVRIER. Vous vous promenez donc sur le dos, vous, méchant farceur ?

BAPTISTE, *ramenant Chalumeau.* Ah ça, et vous ?...

CHALUMEAU. J'attendais l'omnibus !

BAPTISTE. Prenez garde qu'on ne vous mette à l'ombre ?

PREMIER OUVRIER. Allons, tournez-moi les talons !

PLURE D'OIGNON. C'est dit. (*Bas aux deux autres.*) Allons retrouver les amis sur l'autre versant de la butte. (*A part.*) Ma foi, monsieur Montorgueil viendra savoir lui-même le résultat de l'affaire.

LES OUVRIERS. Allons, en route !

LES BOHÉMIENS. Voilà ! voilà !

Sortie générale.

SCÈNE II.

CRÈVECOEUR, *seul.*

A peine les Ouvriers sont-ils hors de scène que Crèvecœur entre de l'autre côté.

Y sont partis ?... (*Il va regarder dans les fours à plâtre.*) Tous partis !... j'aime mieux ça... à présent y faut attendre... (*Il s'assied sur un banc de pierre.*) Est-ce bien vrai qu'elle va venir ?... Oui !... oui !... il ne m'a pas trompé, cet homme... il m'a tout dit, le pays de Marie, l'âge de Marie... sa mort... tout !... oui, il m'a tout dit !... Ah ! tu l'as fait mourir, et je ne la vengerais pas... (*Il se lève.*) Oh ! si, si ! Mais viens donc... viens donc ?... (*Il marche à grands pas.*) Elle ira frapper à la maison du gardien de jour, à gauche... (*Il la montre.*) Bon.

SCÈNE III.

CRÈVECOEUR, LOUISE.

LOUISE, *qui entre en cherchant.* Comme ce lieu est triste !

CRÈVECOEUR. Une femme ! ça doit être ça.

LOUISE. Mon courage m'abandonne !

CRÈVECOEUR. Voyons !...

LOUISE, *poussant un cri.* Ah ! qui êtes-vous ?... que me voulez-vous ?...

CRÈVECOEUR. Tiens, je vous connais... c'est vous qu'avez voulu vous tuer ?

LOUISE. Attendez... et c'est vous qui avez aidé à me sauver ?

CRÈVECOEUR. Oui ; mais pourquoi venez-vous ici ?

LOUISE. C'est que j'y cherche quelqu'un.

CRÈVECOEUR. Quelqu'un... vous... non, non, allez-vous-en... allez-vous-en...

LOUISE. Impossible !... Mais vous-même...

CRÈVECOEUR. Moi ! j'attends !... faut que je reste... (*avec force*) faut que je me ven... mais pas devant vous... Allez-vous-en, allez-vous-en !

LOUISE, *à part.* Il attend... serait-ce lui qui doit me conduire ? Voyons d'abord !

Elle s'éloigne de Crèvecœur et se dirige vers la maison du gardien.

CRÈVECOEUR. Ah !... elle s'en va !... elle s'en va !...

LOUISE. La maison à gauche, ce doit être celle-ci.

Elle frappe.

CRÈVECOEUR. Hein !... pourquoi voulez-vous entrer là ?... pourquoi frappez-vous à cette porte ?

Il va la prendre par le bras et la fait redescendre.

LOUISE. Mais, je vous l'ai dit... il faut que je voie quelqu'un...

CRÈVECOEUR. Mais il n'y a que moi... que moi seul ici !

LOUISE. Vous seul ! mais alors, c'est donc à vous qu'il faut que je parle ; c'est donc à vous que je dois dire : J'ai vu mourir Marie Hubert.

CRÈVECOEUR. Malheureuse !

Il lève le bras.

LOUISE, *poussant un cri.* Ah !

CRÈVECOEUR. Oh ! répétez !... répétez !.. car si c'était une autre, tout serait déjà fini.. mais vous... je ne sais pas... je frissonne !... j'hésite !

LOUISE. Mais calmez-vous... calmez-vous, de grâce... ne vous a-t-on pas prévenu qu'une femme viendrait ici ?

CRÈVECOEUR. Une femme... oui... oui... après ?

LOUISE. Ne vous a-t-on pas dit qu'elle frapperait à cette porte ?

CRÈVECOEUR, *tournant le couteau dans sa main.* Oui, à cette porte... après ?

LOUISE. Et qu'elle vous dirait enfin : J'ai vu mourir Marie Hubert ?

CRÈVECOEUR, *levant le couteau.* Misérable !... c'est donc vrai ?...

LOUISE, *tombant à genoux.* Mais oui, je l'ai vue mourir, puisque c'était ma mère !

CRÈVECOEUR. Ta mère !... ta... mère !... ô mon Dieu ! mon Dieu !

LOUISE. Ce regard !...

CRÈVECOEUR. Ah ! parle ! n'aie pas peur... n'aie pas peur ! parle ! c'était ta mère, n'est-ce pas ?

LOUISE. Mais pourquoi me regardez-vous ainsi, vous, si menaçant tout à l'heure ?... pourquoi me serrez-vous dans vos bras, vous, qui vouliez me tuer ?

CRÈVECOEUR. Pourquoi... ah ! je ne peux pas te dire... j'étouffe... je ne peux pas parler... l'émotion... la joie .. le bonheur... Ta mère !... elle !... ta mère !... mais c'était ma femme, à moi !

LOUISE. Grand dieu !... vous êtes donc...

CRÈVECOEUR. Jérôme!... Jérôme Hubert!

LOUISE. Mon père!... mon père!...

Elle se jette dans ses bras.

CRÈVECOEUR. Ah! ce mot-là, c'est la première fois.. ce mot-là me soulage; tiens, tiens... je puis respirer... je pleure... je ne souffre plus... je pleure... je suis heureux!... mon enfant, ma fille!... (*Il l'embrasse.*) C'est elle!... elle que ma pauvre Marie portait dans son sein quand je suis parti... Oh! mon Dieu!... (*se jetant à genoux*) oh! mon Dieu!... il y a quinze ans.. quinze ans que je ne vous ai prié, et pourtant vous avez eu pitié de moi, vous me rendez ma fille! Oh! vous êtes grand et bon... vous êtes miséricordieux, Seigneur!

LOUISE. Ah! nous ne nous quitterons plus, n'est-ce pas?

CRÈVECOEUR. Oh! non, non, jamais; tu me parleras souvent de ta pauvre mère!...

LOUISE. Qui m'apprenait à vous chérir... qui vous bénissait en mourant.

CRÈVECOEUR. Ah! c'est qu'elle savait bien, elle.. que je n'étais pas coupable.

LOUISE. Oui, mon père!... oui, elle le savait, car s'ils ont attenté à sa vie, les misérables, s'ils l'ont tuée, c'est qu'elle avait enfin entre les mains la preuve de votre innocence.

CRÈVECOEUR. Les preuves?...

LOUISE. C'est qu elle avait découvert le nom du vrai coupable... le nom de François Renaud.

CRÈVECOEUR. François Renaud!... je ne le connais pas.

LOUISE. C'est lui qui avait commis ce vol dont vous étiez accusé... et quand ma mère, à force de peines et de recherches, allait faire éclater votre innocence... c'est encore lui, c'est lui qui l'a frappée.

CRÈVECOEUR. Et c'est pour moi qu'elle est morte. Oh! cet homme... si je le trouve un jour...

LOUISE. Mais vous serez réhabilité, mon père. Moi, je vous ai cherché longtemps, bien longtemps, je demandais au ciel de vous rendre à ma tendresse, et c'est quand je n'espérais plus qu'il nous a réunis.

CRÈVECOEUR. Et j'allais te tuer quand le ciel t'envoyait vers moi... Mais tu sais, tu l'as vu, n'est-ce pas, malgré ces mots terribles que tu as prononcés... je tremblais... j'hésitais... je ne pouvais pas... non, je ne pouvais pas me venger... Oh! c'est qu'il y avait une voix que j'entendais là... c'est que je t'aimais déjà... c'est que le sang parlait, vois-tu?...

LOUISE. Mais qui donc m'avait accusée.

CRÈVECOEUR. Un homme appelé Montorgueil.

LOUISE. Montorgueil!

CRÈVECOEUR. L'infâme!... il voulait me faire tuer ma fille! Oh! malheur, malheur à lui!

LOUISE. Écoutez, j'entends marcher!

CRÈVECOEUR. Oui, on vient de ce côté.

LOUISE. Je ne me trompe pas... c'est lui!

CRÈVECOEUR. Lui! ton assassin; il vient s'assurer de ta mort! c'est bien. (*Il ramasse le couteau.*) Éloigne-toi!

LOUISE. Qu'allez-vous faire?

CRÈVECOEUR. Éloigne-toi, te dis-je!

Il la repousse et va au-devant de Montorgueil.

SCENE IV.

LES MÊMES, MONTORGUEIL.

CRÈVECOEUR. Ah!

MONTORGUEIL. Eh bien, tout est-il fini?

CRÈVECOEUR. Pas encore, car il me reste à faire justice, et je vais vous tuer.

Il le prend à la gorge.

MONTORGUEIL. Me tuer... mais pourquoi?

LOUISE. Grand Dieu! mon père!

CREVECOEUR. Laisse-moi!... Pourquoi, tu le demanderas à Dieu quand il va te juger.

LOUISE. Mon père!!

CRÈVECOEUR. Laisse-moi, te dis-je!!

MONTORGUEIL, *sortant un pistolet de son habit.* Prends garde, insensé! je suis armé.

CRÈVECOEUR. Mais viens donc, viens donc, misérable!

Ils disparaissent dans la cabane, dont la porte se referme.

LOUISE, *s'élançant vers la porte.* Arrêtez!... mon père!... au secours!... arrêtez!... (*On entend un coup de de pistolet, Louise tombe à genoux.*) Mon Dieu, m'avez-vous déjà repris mon père?

ACTE CINQUIEME.

Sur les buttes Montmartre. A droite la grille d'une maison bourgeoise.

SCÈNE PREMIÈRE.

POPLARD, CHALUMEAU, PLURE D'OIGNON, BOHÉMIENS.

Ils regardent de tous côtés.

CHALUMEAU. Eh bien, Poplard?

POPLARD. Je ne vois plus rien.

CHALUMEAU. Et toi, Plure d'Oignon?

PLURE D'OIGNON. Rien du tout!

POPLARD. Ouf, respirons alors! (*Tous redescendent la scène.*) C'est donc une existence ça! plus moyen de vivre à sa guise, sans craindre les sergents de ville où les municipaux!

CHALUMEAU. Qu'est-ce que nous allons devenir, je vous le demande? on nous ramasse à la Halle, on nous ramasse aux Champs-Elysées, on fait des rondes majores à l'estam... et des râfles générales sous les ponts.

PLURE D'OIGNON. Comment! dans ce grand Paris que v'là là-bas, il n'y a plus une petite place pour nous?

POPLARD. Il ne restait que les carrières Montmartre où on pouvait dormir à son aise, et voilà qu'on nous y pourchasse.

PLURE D'OIGNON. C'est fini, nous sommes traqués comme des bêtes *chauves*.

CHALUMEAU. Avec ça que la correctionnelle ne badine pas... il suffit qu'on soit sans asile pour qu'on vous traite comme des vagabonds.

PLURE D'OIGNON. Et la cour d'assises donc!

POPLARD. La cour d'assises? nous n'avons pas affaire dans ce quartier-là, merci!... nous sommes tous flâneurs, tous loupeurs, mais v'là tout.

PLURE D'OIGNON. Oui, on lâche l'atelier qui vous embête; on se dit : Y a pas de mal à louper. C'est comme ça que ça commence, et puis après... on rencontre un gredin de Montorgueil, ou autre, qui vous endort, qui vous séduit, qui vous entraîne, et on se réveille à Rochefort ou à Toulon; c'est comme ça que ça finit.

CHALUMEAU. Merci; je compte bien ne pas aller jusque-là... et si je peux m'en tirer, je retourne à ma fabrique...

POPLARD. T'avais donc un état honnête?

CHALUMEAU. Et un bien chouette encore; je faisais des têtes d'épingles... et je fabriquais des queues de boutons

POPLARD. Et t'as pu lâcher ça?

PLURE D'OIGNON *regardant au fond.* Qu'est-ce que c'est que ça?... j'aperçois des chapeaux à cornes.

TOUS. Filons not' nœud.

PLURE D'OIGNON. Séparons-nous les uns sur Clichy les autres sur Clignancourt et Saint-Denis.

TOUS. Partons!

Ils sortent par le fond.

SCENE II.

LOUISE, *sortant par la grille de droite, puis* ARTHÉMISE.

LOUISE. Arthémise n'arrive pas... je suis d'une inquiétude... Depuis que mon pauvre père blessé a été recueilli dans cette maison, je n'ai pu le quitter un instant, et je suis sans nouvelles de Paul et de son frère. Arthémise et son mari auraient seuls pu s'informer d'eux... Je leur ai écrit de venir; et ils devraient être arrivés... peut-être dans mon trouble ai-je mal expliqué où se trouve située cette maison. Mais je ne me trompe pas... on vient de ce côté... c'est elle... c'est Arthémise!

ARTHÉMISE, *entrant.* Moi-même pour vous servir!

LOUISE. Vous êtes seule?

ARTHÉMISE. Trop seule, hélas! j'ai perdu mon mari.

LOUISE. Perdu!

ARTHÉMISE. Je m'étais d'abord flattée qu'il n'était qu'égaré, mais pas du tout, malgré toutes nos recherches, impossible de remettre la main dessus... Oui, ma chère, oui, perdu!... un mari d'hier, un mari toutneuf! (*pleurant*) un mari que je croyais mener comme j'aurais voulu, et qui reste vingt-quatre heures sans rentrer, et qui s'avise de me laisser veuve... juste le lendemain des noces. Ah! si c'est comme ça que je goûte les douceurs de l'hyménée... j'aurais bien mieux fait de coiffer sainte Catherine.

LOUISE. Allons, tranquillisez-vous, il reviendra... Mais, dites-moi, n'avez-vous rien appris?

ARTHÉMISE. Des deux frères Didier.... Pas grand'chose, si ce n'est que ce matin M. Paul est parti en voiture, avec un beau

monsieur, ce qui m'a fait supposer que c'était son frère.

LOUISE. Non, car depuis trois jours Charles n'est pas rentré chez lui, et personne ne l'a revu.

ARTHÉMISE. Ah! bah! lui aussi? mais il y a donc un sort pour la perte des hommes!

LOUISE. Silence! voici mon père; ne l'affligeons pas... qu'il ignore du moins combien je suis malheureuse!

ARTHÉMISE. Ce pauvre monsieur l'Abruti, qu'est-ce qu'aurait jamais cru que c'était lui qui était...

LOUISE. Chut!

SCENE III.

LES MÊMES, CRÈVECOEUR, *mis plus proprement et le bras en écharpe.*

CRÈVECOEUR. Ah! te voilà!... te voilà!... je te cherchais partout.

ARTHÉMISE. Tiens, quel changement! il ne se ressemble plus.

LOUISE. Je croyais que vous reposiez encore, mon père.

CRÈVECOEUR. Non, non; mais quand je ne te vois pas, quand je n'ai pas ma fille, là, auprès de moi, je suis tout troublé, tout inquiet... j'ai toujours peur que mon bonheur ne soit qu'un rêve: il faut que je te voie, que je te parle, que je t'entende, pour être bien sûr que je t'ai retrouvée.

ARTHÉMISE. Ah! dame, c'est que vous avez été fièrement longtemps privé d'elle.

CRÈVECOEUR. Oh! oui, trop longtemps... je ne suis pas encore fait aux nouvelles joies de mon cœur! et je vois bien que quelquefois on se moque un petit peu de moi dans cette maison de braves gens où on m'a recueilli.

LOUISE. De vous, mon père?

CRÈVECOEUR. Eh oui! oui... parce que je te suis partout comme un enfant, parce que je te dévore des yeux, parce que je répète à chaque instant: Ma fille, ma fille! ça les étonne; ils croient que c'est un peu de folie; il n'y a que nous deux qui sachions que c'est beaucoup de bonheur.

ARTHÉMISE, *émue.* Pauvre vieux! Ah tenez, père Crevecœur, embrassez-moi; vous êtes un brave homme de l'aimer comme ça; et il faut vous moquer de ceux qui se moquent de vous.

CRÈVECOEUR. Oh! je ne leur en veux pas... je me dis tout bas: Qu'est-ce ça me fait?... j'ai ma fille..... Ah! si vous saviez l'effet que je ressens là, quand je me dis ça tout bas!... c'est ma pensée de tous les instants! la nuit même, quand je m'éveille, je cherche bien vite sous ma tête ces papiers qu'elle m'a remis: les preuves de mon innocence, et la dernière lettre de sa pauvre mère; je les porte à mes lèvres, je les embrasse en pleurant de joie, de bonheur, et je me dis: C'est vrai... c'est bien vrai... j'ai ma fille!

LOUISE. Mon bon père, pourquoi le ciel ne nous a-t-il pas réunis plus tôt?

CRÈVECOEUR. Bah! nous avons encore le temps d'être heureux, je me sens rajeuni de dix ans.

ARTHÉMISE. C'est vrai, vous n'êtes plus le même du tout.

CRÈVECOEUR. N'est-ce pas?... grâce à ce digne homme qui m'a fait soigner... Mais je m'acquitterai envers lui; je vais reprendre mon ancien état... je vais travailler pour toi, va.

ARTHÉMISE. Et vous ne boirez plus d'eau-de-vie?

CRÈVECOEUR. Jamais: pourquoi faire à présent? Je n'ai plus besoin d'oublier... Ah! à propos, ma fille, qu'est-ce que tu voulais me dire?

LOUISE. Mon père, il faut que j'aille à Paris... pour... pour une affaire.

CRÈVECOEUR. Je ne te demande pas pourquoi!... il faut que tu ailles à Paris... nous irons à Paris.

LOUISE. Vous! mais c'est impossible; et votre blessure?

CRÈVECOEUR. Elle me ferait bien plus souffrir loin de toi. C'est dit, nous irons ensemble.

ARTHÉMISE. D'ailleurs, on peut prendre une voiture.

CRÈVECOEUR. C'est ça, nous partirons dès que nous aurons prévenu et remercié le brave propriétaire de cette maison... et ça ne tardera pas... car le voilà.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DESROSIERS.

DESROSIERS. Comment! tout le monde dehors déjà!

CRÈVECOEUR. Oui, nous prenions un peu l'air, et nous parlions de vous.

DESROSIERS. De moi?

LOUISE. Oui, monsieur, de vous, si généreux et si bon, de vous, sans qui mon père serait peut-être mort, et qui avez été notre providence.

DESROSIERS. Allons donc! ce que j'ai fait, tout le monde l'aurait fait à ma place. Je venais d'acheter cette petite maison de campagne, et en m'y rendant le soir j'entends les cris de cette pauvre enfant... Je fouette mon cheval; j'arrive au moment où un homme

venait de s'enfuir..... Je trouve mademoiselle évanouie, et vous blessé!... nous vous transportons, mon domestique et moi, dans le cabriolet, nous montons jusqu'ici, et grâce aux soins du docteur, vous êtes entièrement rétabli.

ARTHÉMISE. Ah! c'est très-bien! très-bien!

DESROSIERS. Quelle est cette demoiselle?

ARTHÉMISE. Je ne suis plus demoiselle, monsieur. Ah ça, voyons... partons-nous pour Paris?...

DESROSIERS. Comment! mon brave, vous songez à me quitter? j'aurais voulu que votre départ fût retardé jusqu'après la noce de ma petite Jenny.

CRÈVECOEUR. Ah! vous mariez votre enfant... vous?

DESROSIERS. Le contrat se signe aujourd'hui.

LOUISE. Une noce, une fête... ce n'est pas la place de pauvres gens comme nous.

CRÈVECOEUR. Oui, c'est vrai. (*Bas à Desrosiers.*) Seulement, monsieur, avant de partir, j'aurais quelque chose à vous demander.

DESROSIERS. Dites, ne vous gênez pas!

CRÈVECOEUR. Je voulais vous demander votre nom?

DESROSIERS. Mon nom!

CRÈVECOEUR. Le nom de notre bienfaiteur, il faut au moins que nous le sachions pour le mettre dans nos prières.

DESROSIERS. Je m'appelle Desrosiers.

CRÈVECOEUR, *avec force.* Grand Dieu!

LOUISE. Qu'avez-vous donc, mon père?

CRÈVECOEUR. C'est... c'est ma blessure qui me fait un peu souffrir; et je crois que tu as raison, il faudra que tu ailles à Paris sans moi.

LOUISE, *inquiète.* Votre blessure!

CRÈVECOEUR. Oh! ça ne sera rien.

ARTHÉMISE. Et d'ailleurs nous serons bientôt revenues.

CRÈVECOEUR, *bas à Desrosiers.* Monsieur, il faut que je vous parle!... que je vous parle seul.

DESROSIERS. Ah! bah! eh bien, chez moi tout à l'heure.

UN DOMESTIQUE. Le notaire attend monsieur.

DESROSIERS. Mon notaire? j'y vais... (*Bas à Crèvecœur.*) Dans un quart d'heure je suis à vous.

CRÈVECOEUR. Dans un quart d'heure! bien. Adieu, mon enfant; ne sois pas trop longtemps. (*A Desrosiers.*) A tout à l'heure, monsieur. (*A sa fille.*) A bientôt!

LOUISE. A bientôt, mon père, à bientôt!

Elle s'éloigne avec Arthémise.

SCÈNE V.

CRÈVECOEUR, *seul.*

Desrosiers! et il a une fille! une fille qu'il marie! Oh! j'en suis sûr, c'est bien ce nom-là que j'ai entendu le jour où ma Louise avait voulu mourir; ce même jour où on est venu lui annoncer que Paul Didier en épousait une autre, la fille de Desrosiers... Et j'allais partir avec Louise, et tout était fini peut-être!.. Oh! c'est le ciel qui a voulu que je sois recueilli par lui, c'est le ciel qui m'a inspiré la pensée de lui demander son nom.

MONTORGUEIL, *en dehors.* Par ici, par ici, te dis-je!

CRÈVECOEUR. Cette voix... je la connais.. Montorgueil... Paul est avec lui... il le conduit ici... Je ne me trompe pas... l'infâme Montorgueil voulait faire tuer ma pauvre Louise pour qu'elle ne soit pas un obstacle à ce mariage!

MONTORGUEIL, *au fond.* Mais arrive donc.. arrive donc!

CRÈVECOEUR. Et maintenant ils viennent accomplir leur projet. Ils me trouveront sur leur chemin!

Il entre chez Desrosiers.

SCÈNE VI.

MONTORGUIEL, PAUL.

MONTORGUEIL. C'est ici, nous sommes arrivés.

PAUL. Et c'est ici, alors, que vous allez me rendre mon frère.

MONTORGUEIL. Ton frère!... ton frère!

PAUL. Souvenez-vous que je ne vous ai suivi que parce que vous m'avez juré de me dire où il est.

MONTORGUEIL. Et si je ne le savais pas!

PAUL. Pourquoi m'auriez-vous amené ici? Que viendrions-nous faire dans cette maison?

MONTORGUEIL. Cette maison appartient à Desrosiers.

PAUL. Encore ce nom! encore vos projets de fortune, de mariage et de trahison! Mais vous savez bien que je n'en veux plus, moi! et ne voyez-vous pas que je n'ai plus qu'une seule pensée, qu'un seul désir... retrouver Charles... Charles, qui venait à moi pour me tendre la main? Charles, qui m'a rendu à l'honneur, à moi-même? Charles

enfin dont la présence a déjoué tous vos plans... et que vous seul avez fait disparaître.

MONTORGUEIL. Il y a du vrai dans ce que tu dis là.

PAUL. Ah ! vous en convenez ; vous savez où il est, vous allez me le dire, me le dire à l'instant.

MONTORGUEIL. A l'instant, non ; mais dès que nous serons entrés là, dès que tu auras signé le contrat, dès que la dot sera dans nos mains .. Acceptes-tu ?

PAUL. Je refuse !

MONTORGUEIL. Alors, je refuse de t'apprendre où est Charles.

PAUL. Et tu penses que je n'irai pas tout dire, tout dévoiler...

MONTORGUEIL. A la justice, n'est-ce pas?... Prends garde, ce mot-là porte malheur dans ta famille, et puisque je t'ai tout révélé, c'est que tu ne peux plus me quitter ; et d'ailleurs, quand tu m'échapperais... quand je te laisserais parler... qui dénoncerais-tu? Moi! Mais tu ne me connais seulement pas. Montorgueil, dirais-tu aux magistrats... Montorgueil, c'est un nom d'emprunt... Tu donneras mon signalement... mais tu aurais à peine fait cent pas loin de moi que Montorgueil n'existerait plus... C'était hier un brillant habitué du boulevard Italien, ce sera demain un pauvre diable perdu dans la foule, couvert de haillons, qui aura repris une des vingt professions qu'il exerçait jadis, qui s'appellera de l'un des vingt noms qu'il a déjà portés, et, pendant ce temps, tu chercheras ton frère, tu chercheras cette maison où je le tiens enfermé seul et sans secours... et si le hasard te le fait découvrir au bout d'un mois peut-être, tu ne trouveras qu'un cadavre... A présent, je t'ai tout dit... Acceptes-tu ce mariage, ou veux-tu me dénoncer?... Parle, choisis... tu es libre.

PAUL. Oh ! infamie !... infamie !... Mais, s'il en est ainsi, chaque instant qui s'écoule est un nouveau supplice pour lui. Mon Dieu! il est donc vrai que je suis déshonoré, perdu sans ressource, ou que mon frère est mort! Charles ! il faut bien que je t'arrache des mains de ce misérable!... (*Haut.*) Entrons !

MONTORGUEIL. Allons donc !

PAUL, *à part.* Mais dès que je t'aurai sauvé, je me tuerai, oui, je me tuerai, pour sauver aussi mon honneur !

MONTORGUEIL. Viens donc, le contrat est prêt.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CRÈVECŒUR, *puis* DESROSIERS.

CRÈVECOEUR. Le contrat est prêt, et vous ne le signerez pas.

MONTORGUEIL. Qu'ai-je vu ?

PAUL. Lui !

CRÈVECOEUR. Nous avons plus d'un compte à régler ensemble, mais à plus tard le reste... Aujourd'hui ce mariage d'abord... ce mariage qui ne se fera pas.

MONTORGUEIL. Et qui l'empêchera ?

CRÈVECOEUR. Moi, et cela ne sera pas long!... (*Allant à la porte.*) Venez, venez, monsieur Desrosiers.

DESROSIERS, *entrant.* Montorgueil et Didier !

CRÈVECOEUR. Oui, ce sont eux... votre futur gendre et son digne ami ; l'un, qui a séduit et déshonoré une jeune fille...

PAUL. Que dit-il ?

CRÈVECOEUR. L'autre, qui a tenté de me tuer, moi que vous avez recueilli.

DESROSIERS. Vous tuer?... Parlez, parlez, messieurs, je l'exige.

MONTORGUEIL. Si cet homme est le même qui s'abrutissait naguère à force d'eau-de-vie... s'il s'appelle Crèvecœur enfin ; oui, c'est vrai, c'est moi qui l'ai blessé, car il s'est jeté sur moi comme un furieux, le couteau à la main, sans même me donner le choix, comme font ses semblables, sans me crier avant : La bourse ou la vie !

CRÈVECOEUR. Misérable !... mais ne craignez rien... je saurai me calmer pour le confondre... Oui, j'ai voulu sa mort parce que, profitant de mon état d'abrutissement, il a voulu se servir de mon bras pour assassiner un pauvre enfant... ma Louise... ma fille, enfin !

PAUL. Sa fille !...

CRÈVECOEUR. Oui, la fille de Jérôme Hubert !

PAUL. Jérôme Hubert !

MONTORGUEIL, *bas.* Songe à ton frère !

DESROSIERS. Eh bien ! que répondez-vous, monsieur ? un pareil crime, une semblable accusation... encore une fois, que répondez-vous ?...

MONTORGUEIL. A lui, rien... mais à vous, monsieur, je dirai que vous êtes prompt à vous laisser convaincre par le premier mendiant ou le premier voleur; que vous êtes prompt à condamner vos amis!... Savez-vous bien ce que c'est que cet homme qui m'accuse... cet homme a fait vingt ans de bagne!

CRÈVECOEUR. Oui; mais il sait bien, l'infâme, que ce crime, pour lequel j'ai été condamné, n'était pas le mien... et maintenant, j'ai les preuves de mon innocence... les preuves qui accusent et condamnent le vrai coupable, François Renaud.

MONTORGUEIL, *bas*. François Renaud!... (*Haut*) vous avez vos preuves, n'est-ce pas?... Eh bien! faites arrêter, juger et condamner ce François Renaud, libre à vous; mais c'est au procureur du roi, seul, qu'il faut vous adresser.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES. DIDIER *et* BAGNOLET, ARTHEMISE *et* LOUISE, *au fond.*

DIDIER, *s'avançant.* Le procureur du roi, je le quitte à l'instant, monsieur.

MONTORGUEIL. Charles Didier, vivant!

Louise redescend près de son père avec Arthémise, tandis que Bagnolet se tient encore au fond.

PAUL. Mon frère!

LOUISE. Paul!...

DIDIER. Ah! vous ne vous attendiez pas à me revoir, moi que vous aviez enfermé dans ce réduit où je devais mourir! où je suis resté deux jours en proie à tous les supplices, à toutes les tortures. Oh! que les heures venaient lentement!... Épuisé par mes cris inutiles, par les déchirements de la faim, je sentais le froid de la mort s'emparer de moi, lorsqu'un bruit de pioches retentit au-dessus de ma tête... je me ranime, je reprends courage, on vient me secourir! m'écriai-je! mais tout à coup le bruit cesse, j'écoute... un instant après, une pierre tombe sur la trappe de ma prison, puis une autre, puis une autre encore... des voix confuses arrivent jusqu'à mon oreille, je les entends, je les distingue, j'appelle à mon aide! efforts superflus... Les pierres tombaient toujours, puis un craquement épouvantable, horreur... Ils abattaient la maison.

PAUL *et* LOUISE. Malheureux!

DIDIER. Moi, j'étais à genoux, j'avais fait le sacrifice de ma vie, je priais le ciel de conserver la vôtre et d'abréger mon supplice, lorsqu'un rayon de jour arrive jusqu'à moi, l'air me frappe au visage, on prononce mon nom! une main saisit la mienne, on m'entraîne, on me soutient, on m'emporte... c'était Bagnolet. Bagnolet qui venait me sauver.

MONTORGUEIL. Bagnolet!

BAGNOLET, *redescendant*. Et ça n'a pas été bien long... sans compter que c'est vous qui m'en avez fourni tous les moyens.

MONTORGUEIL. Moi!

BAGNOLET. D'abord, en m'enfermant dans un pavillon dont vous gardiez la porte tandis que je sautais par la fenêtre; ensuite en me fournissant un bon cabriolet qui venait de vous conduire: au bout de cinq minutes j'étais arrivé; cinq minutes plus tard, j'avais pénétré dans la cave et nous en ressortions ensemble; au bout de cinq autres, je rentrais dans mon pavillon; enfin j'avais mis quinze minutes pour renverser le piége d'un misérable et sauver un honnête homme. C'est un petit quart d'heure assez bien employé; qu'en dites-vous, monsieur?

ARTHÉMISE. Ce pauvre Bagnolet... c'est donc pour ça que tu étais si pâle?

BAGNOLET. Mais oui!

ARTHÉMISE. Et moi qui t'accusais!

DESROSIERS, *à Paul*. Mais qui donc êtes-vous, monsieur?

PAUL. Un malheureux que l'on contraignait à ce mariage, en lui promettant la vie de son frère, qui ne l'accomplissait que pour le sauver, et qui serait mort après sa délivrance.

DIDIER. Bien! bien, Paul... Mais terminons avec cet homme! vous comprenez qu'une fois libre, j'ai voulu tenir le serment que j'avais fait sur les mânes de mon père. Je me suis adressé à la justice, elle savait tout votre passé, comme elle connaît tout votre présent; elle sait que, trouvant trop peu pour vous d'une existence et d'un nom à flétrir, il vous a fallu deux existences infâmes et deux noms couverts d'opprobre; car si vous êtes aujourd'hui Montorgueil, le faussaire et l'assassin, vous avez été autrefois assassin et voleur sous le nom de François Renaud.

TOUS. Lui! François Renaud!

CRÈVECOEUR. François Renaud, dites-vous? Ah! merci, merci, jeune homme; vous me rendez plus que la vie... Ah! je le tiens donc, enfin.

SCENE IX.

LES MÊMES, TOUS LES BOHÉMIENS, *entourés de soldats.*

MONTORGUEIL. Pas encore! et vous me reverrez!

Bruit lointain.

DIDIER. Vous l'espérez vainement... regardez!

Entrée de Soldats et de Bohémiens.

BAGNOLET. Tenez, voilà un de ceux que vous cherchez; c'est François Renaud, c'est le roi de Bohême.

CRÈVECOEUR. Oui, François Renaud, l'assassin de Marie Hubert!

TOUS. Lui!

CHALUMEAU, *tristement.* Allons, en route pour la correctionnelle.

PLURE D'OIGNON, *à Montorgueil.* En route pour la cour d'assises.

DIDIER. Et nous, frère, retournons au pays; c'est là que tu répareras ta faute. C'est là que vous attend le bonheur!

FIN.

Imprimerie DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis 46, au Marais.



ACTE IV, SCÈNE V.

PAULA,

DRAME EN CINQ ACTES,

par MM. Chabot de Bouin et Boulé,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE LE 10 OCTOBRE 1840.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LOPE DEL RIDA.	M. SAINT-ERNEST.	PAULA, femme de Lope. . . .	Mme DARCEY.
MONTALVAN, son ami, médecin.	M. CHILLY.	INÈS, fille de Lope.	Mlle DAVENAY.
MAURICE DIRKEN.	M. ROBERT.	UN HOTELIER.	M. EUGÈNE.
MANUEL GARCIAS, homme du peuple.	M. H. BROSSAT.	UN ALGUAZIL.	M. LAMBQUIN.
GAÉTAN LINARÈS.	M. A. GRAS.	UN MENDIANT.	M. ALEXANDRE.
QUÉVÉDO, ami de Lope et de Montalvan.	M. MÉNIER.	UN INCONNU.	M. PROSPER.
DON FERNAND, jeune seigneur.	M. A. ALBERT.	UN VALET de Lope.	M. ROGER.
		UN VALET de Montalvan. . . .	M. EDME.
		SEIGNEURS, AMIS de Lope, DAMES, VALETS, etc., etc.	

La scène se passe en Espagne en 1600.

ACTE PREMIER.

Un site pittoresque aux portes de Madrid. Au fond, la campagne ; à gauche du spectateur, une grille et des arbres; à la grille, une porte au-dessus de laquelle est écrit : HÔTELLERIE. A droite, une maisonnette ; des entrées sur tous les plans derrière la grille et la maisonnette. Sur le premier plan, auprès de la maisonnette, un banc. Ça et là des arbres.

SCÈNE PREMIÈRE

GAÉTAN, L'HOTELIER.

Au lever du rideau, Gaétan Linarès, le visage couvert d'un large chapeau et enveloppé d'un manteau, entre en scène par l'avenue du fond à gauche, et, après avoir examiné les lieux, va sonner à la grille de gauche; l'hôtelier sort immédiatement de sa maison, ouvre la grille et se présente devant Gaétan.

L'HOTELIER.

Qu'y a-t-il pour votre service, señor cavalier?

GAÉTAN.

Tu es le maître de cette posada?

L'HOTELIER.

Oui, senor.

GAÉTAN.

Vingt ducats, si tu me la cèdes, à moi seul, toute entière pour le reste du jour.

L'HOTELIER.

Impossible, la place est prise.

GAÉTAN.

Une chambre au moins... les vingt ducats pour une chambre... la plus petite, la plus retirée de ton hôtellerie.

L'HOTELIER.

Vous jouez de malheur en vérité... tout a été retenu par son excellence le jeune duc d'Alcudia, qui va venir avec ses amis.

GAÉTAN, *à part.*

Et dans une heure... Damnation !...

Il se promène agité.

L'HOTELIER.

Désolé de ne pouvoir vous être agréable... (*A lui-même.*) Le señor cavalier a un rendez-vous d'amour, c'est sûr.

Il rentre et ferme la grille.

SCENE II.

GAÉTAN, *puis* MANUEL.

GAÉTAN, *seul.*

Que faire? (*Apercevant la cabane.*) Ah !... (*Il va frapper.*) Celui qui habite cette cabane doit être pauvre, et avec de l'or...

Il frappe de nouveau, la porte s'ouvre, Manuel paraît.

MANUEL, *entrant.*

Que voulez-vous de moi, senor ?

GAÉTAN.

Cette maison est à toi?

MANUEL.

J'y suis né.

GAÉTAN.

Peux-tu et veux-tu me l'abandonner pour deux heures?

MANUEL, *le regardant.*

Mais...

GAÉTAN.

Pour deux heures seulement?

MANUEL.

Cela vous rendra donc service?

GAÉTAN.

Un bien grand !

MANUEL.

Alors, volontiers... Justement j'ai affaire à Madrid, et je ne reviendrai que tard dans la soirée. En mon absence, vous pourrez disposer de ma pauvre demeure comme si vous en étiez le maître.

GAÉTAN.

Merci ! (*Il lui tend une bourse.*) Tiens, prends.

MANUEL.

De l'or? non pas.

GAÉTAN, *étonné.*

Tu refuses?

MANUEL.

Oui, senor. A quoi bon un salaire pour si peu?... Le service que vous me demandez, je suis heureux de vous le rendre !

GAÉTAN.

Et moi je serais heureux de le récompenser... Et je ne comprends pas...

MANUEL.

Mon refus vous étonne, parce que je ne suis, comme j'en ai l'air, qu'un pauvre homme du peuple. . Mais, voyez-vous... je n'y ai pas grand mérite ; je peux sans crainte livrer ma demeure au prémier passant, je suis bien sûr qu'un voleur ne viendra pas risquer la corde pour une aussi misérable prise... tout ce qui est là-dedans ne vaut pas vingt réaux... Et puis il y a des jours où je me sens prêt à obliger tout le monde, et aujourd'hui est un de ces jours-là ; car aujourd'hui je vais voir, je vais embrasser ma fille, ma Paquita, qui demeure à la ville, chez une grande dame qui l'a recueillie lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant... Si vous êtes père, señor, vous devez me comprendre.

GAÉTAN.

Père?... non.

MANUEL.

Je vous plains, car c'est le plus grand bonheur que le ciel puisse nous donner sur la terre.

GAÉTAN, *avec ironie.*

Le bonheur ! Tu y crois donc, toi?

MANUEL.

Oui, quand j'embrasse mon enfant, quand, ses bras passés autour de mon cou, elle me caresse et me sourit... oui, alors j'oublie les longues heures où j'ai été séparé d'elle, j'oublie mes rudes journées de travail, ma misère; je suis heureux, bien heureux !

GAÉTAN.

Tu as un bon et noble cœur.

MANUEL.

Je suis père, señor, voilà tout .. Si je perdais ma fille, je serais peut-être méchant et cruel... Mais pardon, tout cela ne doit guère vous intéresser... Je vais partir, je ne vous demande que quelques instans...

GAÉTAN.

Fais. Il faut moi-même que je m'éloigne.

MANUEL, *se ravisant.*

Ah !... Si je n'étais plus ici quand vous reviendrez... (*il lui montre un trou dans la muraille*) voici où je mettrai la clef.

GAÉTAN.

Je m'en souviendrai... Adieu, mon hôte! et à défaut de cet or que tu refuses... (*Il lui tend la main.*) Merci, encore une fois merci !

Manuel rentre dans sa maison ; bruit de voix à droite. Gaétan rabat son chapeau sur ses yeux, s'enveloppe de son manteau et s'éloigne par le fond.

SCENE III

QUÉVÉDO, DON FERNAND, JEUNES SEIGNEURS, DAMES.

Ils arrivent joyeusement par l'avenue du fond à droite.

QUÉVÉDO, *continuant une conversation.*

Vive Dieu ! pour ma part j'aime mieux cela, et je trouve charmante la surprise que nous gardait ce cher duc d'Alcudia.

DON FERNAND.

Nous envoyer ici, a cette posada, où il doit venir nous rejoindre, après nous avoir d'abord invités à souper dans son palais...

QUÉVÉDO.

Vous ne devinez pas? (*A demi-voix.*) Le duc craint la duchesse... il est si ennuyeux pour un mari de recevoir ses amis, des deux sexes, sous les yeux de sa femme !

TOUS, *gaiement.*

Oui, oui, c'est cela.

QUÉVÉDO.

Au lieu de nous plaindre, remercions plutôt notre Amphitryon !... Ici nous serons bien mieux que sous les riches lambris de son palais... ici le plaisir et la gaieté respireront plus à l'aise... ici nous pourrons chanter, rire, boire le vieux Xérès, et parler d'amour en toute liberté !... Là-bas l'on étouffe, ici l'air est pur. Oublions la ville, mes amis !

DON FERNAND.

Toujours poète, mon cher Quévédo !...

QUÉVÉDO.

Toujours fou, mon cher don Fernand !...

DON FERNAND.

A propos. Le duc a aussi invité Lope del Rida, notre ami commun... sera-t-il des nôtres?

QUÉVÉDO.

J'en doute.

DON FERNAND.

Et pourquoi?

QUÉVÉDO.

Parce que, toujours amoureux de sa femme, la belle Paula, cette riche et noble héritière qu'il a jadis si lestement soufflée a un de ses amis, un certain Gaëtan Linarès, plus que jamais il s'en montre jaloux... il ne voudra pas la quitter.

DON FERNAND.

Jaloux !... allons donc! nos joyeuses réunions n'ont pas de plus fidèle soutien, il est l'âme de nos fêtes, de nos plaisirs... jaloux! cela ne peut être: il est trop gai pour cela.

QUÉVÉDO.

Gai, heureux, qui ne le serait à sa place? tout lui sourit ; un peu parent du premier ministre, chaque jour voit croître sa faveur... époux fortuné, il possède pour femme un ange, car Paula n'est pas seulement belle, toutes les qualités de l'esprit, toutes les vertus du cœur... et c'est cette douce influence qui adoucit le caractère si emporté, si violent de notre ami... ajoutez à tant de bonheur, que le ciel lui a donné une fille, une charmante enfant qu'il adore... et dont nous serions tous heureux de mériter l'amour... Ah! si celui-là ne rendait pas grâce à sa destinée, il serait bien ingrat.

DON FERNAND.

Espérons que son inséparable, cet original de Montalvan nous l'amènera.

QUÉVÉDO.

Ce cher docteur! il ne quitte pas son ami Lope plus que son ombre.

DON FERNAND.

Leur amitié date, dit-on, de l'école de Salamanque ; aussi ne sauraient-ils se passer l'un de l'autre, bien que d'un caractère complètement opposé, et que, différant d'opinions sur tout, ils se querellent sans cesse... Eh mais n'est-ce pas la voix de Montalvan ?

QUÉVÉDO.

Lope est avec lui !

DON FERNAND.

Tenez, que vous disais-je?... ils se disputent.

QUÉVÉDO.

Qui ne les saurait, en effet, aussi étroitement unis, les croirait prêts à se sauter à la gorge.

DON FERNAND.

Les voici, nous allons savoir...

SCENE IV.

LES MÊMES, LOPE DEL RIDA, MONTALVAN.

MONTALVAN, *à Lope, en entrant, et d'un ton animé.*

Je soutiens que mon cousin don Alvar devait cette réparation a son honneur outragé.

LOPE.

Je soutiens, moi, que ton cousin don Alvar, s'est conduit comme un sot, et que tu raisonnes comme il s'est conduit.

MONTALVAN.

Je te remercie.

DON FERNAND.

Eh bien ! eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

LOPE.

Ah !... señor don Fernand, votre serviteur... Bonjour, Quévédo. (*Il donne la main a tous deux, Montalvan l'imite.*) Señoras ..

Il s'incline.

MONTALVAN.

Voyons, Lope, conviens que j'ai raison, et que mon cousin Alvar a bien fait?

LOPE.

Tu as tort, et ton cousin Alvar, je te le répète, s'est niaisement rendu ridicule.

MONTALVAN, *dépité.*

Encore !.. Après tout, moi qui n'aurai jamais à redouter un semblable désagrément... attendu que j'ai fait vœu de célibat... je suis bien bon de prendre autant a cœur l'honneur de ces messieurs... mais c'est égal, je ne te reconnais plus... toi si violent... si jaloux même... et d'ordinaire si peu tolerant... toi mari... je voudrais t'y voir!

LOPE, *tressaillant.*

Le ciel me préserve d'un pareil malheur!... mais s'il m'était réservé, je me souviendrais que je suis père.

DON FERNAND.

Expliquez-vous... de quoi s'agit-il?

MONTALVAN.

Je vous prends tous pour juges.

LOPE.

Soit.

MONTALVAN.

Voilà ce que c'est : un mien parent, don Alvar del Montès, vient d'être trompé par sa femme...

DON FERNAND.

Et d'en acquérir la preuve, à ce qu'il paraît.

MONTALVAN.

Ce matin même.

LOPE.

Qu'aurais-tu fait, Quévédo, à la place de ce pauvre mari?

QUÉVÉDO, *hésitant.*

Ce que j'aurais fait...

MONTALVAN.

Une heure après, don Alvar chassait honteusement la coupable de sa maison... et je dis que c'est justice.

LOPE, *se moquant.*

Une heure après aussi, valets et voisins étaient dans la confidence de son accident, et demain tout Madrid s'égayera à ses dépens.

MONTALVAN.

Alors, selon toi, il aurait dû se taire et pardonner?

LOPE, *vivement et changeant de ton.*

Pardonner!... oh! jamais!... se taire, oui.

MONTALVAN.

Se faire, même en apparence, le complice de son déshonneur, est une lâcheté!

LOPE.

Le proclamer comme l'a fait ton parent, est une sottise, tu le lui diras de ma part... et puis, don Alvar est père de deux enfans à qui il devait de conserver intacte de toute souillure la mémoire de leur mère.

QUÉVÉDO.

Lope a raison.

DON FERNAND.

C'est mon avis.

LOPE, *à Montalvan.*

Tu vois, entêté!

MONTALVAN.

Je vois que don Fernand et Quévédo sont des fous comme toi... mais les autres seront sans doute plus sensés. . Voyons, qui pense comme moi me suive. (*Aux dames.*) Pardon, vous n'en êtes pas, mesdames... vous êtes trop intéressées dans la question... vous seriez malgré vous juges et parties.

Il passe à l'un des côtés de la scène, la moitié des assistans y passe avec lui; Lope reste de l'autre côté avec l'autre moitié.

DON FERNAND.

Diable, les opinions se partagent.

Lope et Montalvan compte leurs partisans

LOPE, *à Montalvan, après avoir compté.*

Combien?

MONTALVAN.

Sept.

LOPE.

Comme moi.

MONTALVAN.

C'est ma foi vrai... nous avons raison tous les deux.

LOPE.

Tort tous les deux peut-être.

Ici Manuel sort de chez lui, ferme la porte et pose la clé dans l'endroit indiqué à la scène deuxième.

MONTALVAN.

Un juge de plus, et je suis certain que je l'emportais.

LOPE.

Ou moi.

DON FERNAND.

A table, son excellence vous mettra d'accord.

LOPE, *apercevant Manuel qui va disparaître derrière les arbres.*

Non pas... la question sera vidée séance tenante. (*Appelant.*) Holà! mon ami, par ici, je vous prie.

MONTALVAN.

Quoi, tu voudrais t'adresser à ce rustre, qui me fait l'effet d'avoir le raisonnement aussi lourd que la bourse légère?...

SCÈNE V

LES MÊMES, MANUEL.

MANUEL, *qui s'est approché.*

Que puis-je pour votre service, senor?

LOPE.

Tu peux d'un mot mettre fin au débat qui vient de s'élever entre ce cavalier et moi.

MANUEL, *le regardant.*

Comment?

LOPE.

En nous donnant ton avis sur un fait que je vais te soumettre.

MANUEL, *avec indifférence.*

Volontiers... mais faites vite, je vous prie, car je suis pressé.

LOPE.

Écoute bien... Il s'agit d'un pauvre diable de mari, qui, à l'instant où il y songeait le moins, vient de découvrir qu'il est... ce qu'on appelle honnêtement trompé par sa femme... Que doit-il faire?... ou plutôt, que ferais-tu si tu étais ce mari?

MONTALVAN.

Tu rendrais à la coupable déshonneur pour déshonneur, n'est-ce pas?... tu la chasserais publiquement et en plein jour?

MANUEL, *froidement.*

Non.

LOPE.

Tu comprendrais qu'avant tout tu es père?... que tu ne dois pas enlever à tes enfans innocens la joie d'estimer celle qui leur a donné le jour, et tu garderais le silence ?

MANUEL, *de même.*

Non plus.

LOPE, *étonné.*

Que ferais-tu donc?

MONTALVAN.

Voyons, réfléchis et prononce... qui de nous deux a raison?

MANUEL, *les regardant.*

Ni l'un ni l'autre... Si j'étais à la place de ce mari... si j'avais une femme et qu'elle se jouât de moi...

LOPE, *vivement.*

Eh bien?

MANUEL, *avec force.*

Eh bien! je la tuerais, señor!

Les assistans restent interdits.

MONTALVAN.

Nous voilà bien avancés!

LOPE, *examinant Manuel.*

L'accent de cet homme a une énergie...

MANUEL.

Si c'est là tout ce que vous vouliez de moi, senor...

Il va pour s'éloigner.

LOPE, *l'arrêtant.*

Un mot encore... ton nom?

MANUEL.

Manuel Garcias.

LOPE.

Ton état?

MANUEL.

Journalier.

LOPE.

Que gagnes-tu?

MANUEL.

Le pain de chaque jour, quand l'ouvrage ne manque pas.

LOPE.

Eh bien! s'il arrive qu'un jour tu aies trop à te plaindre du sort, Manuel Garcias, entre à Madrid, va droit à la rue de Tolède, et là demande la maison de Lope del Rida, c'est moi... viens frapper à ma porte, elle s'ouvrira devant toi, et tu seras le bien venu.

MANUEL.

Merci, senor... je n'accepte ni ne refuse... mais dans les jours de malheur on doit être bien aise de savoir qu'il y a quelqu'un qui vous attend pour vous dire: Bon courage!... je me souviendrai de vos paroles... merci.

Il salue et s'éloigne.

SCENE VI.

LES MÊMES, *excepté* MANUEL; *puis* L'HOTELLIER *et* GAÉTAN.

L'HOTELLIER, *entrant.*

Monseigneur le duc m'envoie vous prévenir de son arrivée... tout est prêt, on n'attend plus que vous.

Une partie des convives entrent dans l'hôtellerie.

MONTALVAN, *à Quévédo et don Fernand.*

Voyez donc, mes amis... voilà Lope resté en admiration devant cet homme.

LOPE, *du fond.*

Je ne m'en défends pas; son maintien, son langage m'ont frappé... il y a, je le parierais, sous cette âpre et rude enveloppe, une âme ardente, un cœur chaud et dévoué... j'aime ces natures-là!

Ici l'on aperçoit Gaétan, toujours enveloppé de son manteau et un masque noir au visage, qui a l'air de guetter et de chercher; tout-à-coup il disparaît à droite, après avoir fait un mouvement.

QUÉVÉDO.

Quel est ce cavalier masqué?

DON FERNAND.

On dirait que nous lui avons fait peur.

MONTALVAN, *gagnant le fond.*

Un masque au visage, cela ne peut être qu'un amoureux... ou un coupeur de bourses.

LOPE.

Eh! que nous importe?

MONTALVAN, *regardant à droite.*

Ah! il a disparu dans l'avenue... Non, le voici encore... Ah! voyez donc, une dame s'avance... masquée aussi... il l'accoste... Diable! cela devient intéressant!

QUÉVÉDO.

Il lui parle... il a l'air de la supplier.

MONTALVAN.

Bravo! les voilà qui viennent de ce côté!

Ici Gaétan, marchant à la gauche d'une femme masquée, entre lentement en scène par le fond à droite, et apercevant du monde, tous deux continuent à marcher droit devant eux.

LOPE.

C'est singulier... cette taille, cette tournure...

MONTALVAN, *à mi-voix.*

Connaîtrais-tu cette femme?

LOPE, *à lui-même, et riant.*

En vérité, je croirais presque... ce serait piquant... ce pauvre ami... Oh! non, je me trompe.

MONTALVAN.

Ma foi, bonne chance pour lui!... A table!... (*A Lope.*) Eh bien! qu'as-tu donc?

LOPE, *distrait.*

Moi, rien! (*A lui-même.*) Oh! pardieu! il faut que je sache... je la verrai!

MONTALVAN.

Viens donc!

Il l'entraîne dans l'hôtellerie, Gaétan et Paula reparaissent et descendent en scène.

SCENE VII.

GAÉTAN, PAULA.

PAULA.

Enfin!... (*Otant son masque.*) Nous sommes seuls, monsieur... Me voici à ce rendez-vous que vous m'avez imposé... que voulez-vous de moi? parlez.

GAÉTAN.

Quelques pas encore, señora... il y aurait péril pour tous deux à être découverts... vous, par votre mari, moi, par les limiers de l'inquisition, auxquels je suis signalé et qui sont à ma poursuite... Pour vous, comme pour moi, ce n'est donc pas ici que je puis et dois vous parler. (*Il se dirige vers la cabane de Manuel.*) Veuillez donc me suivre dans cette cabane dont je suis le seul maître pendant deux heures.

PAULA.

Je n'entrerai pas, monsieur... je suis venue jusqu'ici, c'est beaucoup, c'est déjà trop... je n'irai pas plus loin.

GAÉTAN, *lui prenant le bras.*

Mais cependant, señora...

PAULA, *se dégageant.*

Oh! n'essayez pas de m'y contraindre par la force... je vous l'ai dit, j'y suis résolue, je n'irai pas plus loin.

GAÉTAN.

Puisque telle est votre volonté, soit... restons.

PAULA.

Hâtez-vous?... que signifie ce terrible message que j'ai reçu ce matin, et dont les termes sont restés gravés dans ma mémoire : « Un homme tient en ses mains l'honneur de votre mari, le vôtre, celui de votre enfant... Si vous ne vous trouvez pas ce soir, au coucher du soleil, hors des murs de Madrid, du côté de la porte d'Alcantara... si vous montrez cette lettre à votre mari, les mesures de cet homme sont bien prises... demain, le nom que vous portez sera flétri! »

GAÉTAN.

Il l'eût fait, señora!

PAULA, *épouvantée.*

Mais qui donc êtes-vous?

GAÉTAN, *lentement.*

Vous souvenez-vous, señora, de Gaétan Linarès?

PAULA.

Don Gaétan!... oui... un intime ami de mon mari... autrefois...

GAÉTAN, *avec amertume.*

Son ami!... et c'est pour cela sans doute qu'il trahit lâchement sa confiance, qu'il lui enleva le seul bonheur rêvé par lui sur la terre, une jeune fille adorée!... son ami!... et introduit par Gaétan dans la maison du père de celle qu'il aimait, dont il avait l'espoir de faire la compagne de toute sa vie, il ne s'est servi de cette preuve d'amitié que pour devenir traître et infâme; car, moins d'un an après, Gaétan apprenait que cette jeune fille était la femme de Lope del Rida!

PAULA.

Monsieur...

GAÉTAN.

Oui!... et cette jeune fille, c'était vous, señora

PAULA.

Mais il avait disparu... et depuis ce temps on n'a plus entendu parler de lui.

GAÉTAN.

Oh! sans doute, Gaétan n'était pas là... S'il eût été présent, il eût, l'épée en main, demandé compte au ravisseur de sa félicité volée, de sa confiance trahie; car en partant, il lui avait dit : « Si je reviens, je n'épouserai jamais qu'elle.» Eh bien! señora, Gaétan Linarès, en butte, pour quelques paroles imprudentes, aux fureurs de l'inquisition, Gaétan, condamné, déporté, qui a subi pendant dix-sept années les tortures de l'exil, Gaétan a brisé ses chaînes; au péril de sa vie, il est revenu en Espagne, il est à Madrid!

PAULA.

Grand Dieu!

GAÉTAN.

Durant dix-sept ans, il n'a eu qu'une pensée, la haine!.. qu'un désir, la vengeance!... et il revient pour se venger!

PAULA.

Ciel! les jours de mon époux menacés!

GAÉTAN.

Oh! mieux que cela! mieux que cela!.. Gaétan n'en veut plus à sa vie, mais à son honneur... le message de ce matin vous l'a dit

PAULA.

Mais comment?... c'est impossible!... vous m'avez tendu un piége... L'honneur de mon mari est trop haut placé pour que la haine puisse l'atteindre!

GAÉTAN.

Son honneur!... il s'en est dépouillé lui-même!... son honneur!... je vous dis qu'il est entre les mains de Gaétan Linarès... son honneur!... mais Gaétan n'a qu'à dire un mot, et l'on ne croira plus à l'honneur d'un homme qui a commis un faux!

PAULA.

Un faux, dites-vous?... ah! vous mentez!

GAÉTAN.

Non pas, señora, non pas!... une lettre de change faite par lui, signée par la même main du nom de Lope del Rida et de celui de Gaétan Linarès... et cette main est bien celle de votre mari!

PAULA, *avec effroi.*

Il se pourrait!... mais non, non... je vous le répète, vous mentez!... cette lettre de change, elle n'existe pas.. Don Gaétan, il n'est plus!

GAÉTAN, *lui présentant un papier.*

Cette lettre de change, la voici! (*Se démasquant.*) Don Gaétan est devant vous!

PAULA, *reculant.*

Don Gaétan!... oui... ces traits... Oh! serait-il donc vrai?... mon Dieu! serait-il donc vrai?

GAÉTAN.

Oui... et c'est pour de l'argent qu'il a commis ce mensonge écrit, plus honteux que le mensonge de la parole... pour une somme de cinq cents ducats qu'il avait perdus au jeu, alors que nous étions en Flandre, compagnons d'armes; moi riche, lui presque pauvre... bien jeunes tous deux... cette somme, je la payai sans qu'il en ait jamais rien su; je continuai même à le traiter en ami, en frère, parce que je me dis que ce n'était que l'erreur d'un moment, et je m'efforçai d'oublier qu'un jour mon ami avait cessé de mériter mon estime... mais il a pris soin de me le rappeler!

PAULA.

Pitié! pitié!

GAÉTAN.

A-t-il eu pitié de moi, lui?... Oh! que ma haine lui est bien acquise!

PAULA, *suppliant.*

Mais cette haine, l'étendrez-vous jusque sur moi, sur ma fille, une pauvre créature innocente qui ne vous a point offensé, elle?... (*S'écriant tout-à-coup.*) Mais que voulez-vous donc, monsieur? que voulez-vous donc?

GAÉTAN, *avec force.*

Ce que je veux?... vous reprendre à lui, qui vous a prise à moi!

PAULA.

Qu'entends-je?

GAÉTAN.

Écoutez-moi, señora... par la révélation que je viens de vous faire, j'ai tué dans votre cœur l'estime que vous aviez pour Lope... j'ai renversé l'autel que vous lui aviez élevé... l'affection ne peut tarder à s'évanouir comme l'estime... et un jour, qui n'est pas loin peut-être, vous comprendrez que cet amour, vous ne le devez plus à celui qui en est indigne, mais à l'homme que vous avez sacrifié, et qui a tant souffert!

PAULA, *avec horreur.*

Oh! jamais!... jamais!

GAÉTAN.

Obligé de fuir et de me cacher quelque temps encore, le crédit d'amis puissans que j'ai retrouvés à Madrid me donne la certitude d'obtenir ma grâce... et quand je serai de retour, señora, il faudra, lorsque je le voudrai, que je puisse vous revoir!... il faut que vous me promettiez de revenir lorsque je vous appellerai!

PAULA.

Jamais je ne promettrai... Mais vous, qui me menacez, prenez-y garde!... songez que d'un mot, en appelant, je puis vous perdre!

GAÉTAN.

Songez que si vous faites cela, si vous me livrez à mes ennemis, je puis, preuve en main, proclamer devant tous la honte de votre mari!

PAULA.

C'est vrai, mon Dieu! c'est vrai!

GAÉTAN.

Cette promesse de vous revoir, señora, je la veux, je l'exige!... et n'oubliez pas que si vous révélez à votre époux ce que je viens de vous dire!... s'il vient me forcer à une restitution par un combat, j'aurai placé le soin de ma vengeance en mains sûres, et peu d'instans après celui où je serai tombé sous ses coups, on saura dans Madrid que Lope del Rida a commis un faux!... et alors, toujours la flétrissure pour son nom!... et son nom, c'est le vôtre, c'est celui de votre fille!

PAULA, *défaillant.*

Assez, monsieur, assez... mon époux ne sera pas humilié devant moi, car je l'estime toujours! (*Gaétan fait un signe ironique et négatif.*) Vous l'avez dit vous-même, sa faute n'est que l'erreur de l'âge, d'un moment... mais si je parlais... ce serait pour lui le coup de la mort... il se tuerait!... Oh! je me tairai, j'obéirai!

GAÉTAN.

C'est bien, señora.

PAULA, *à part, indiquant un poignard.*

Mais cette arme ne me quittera pas... et Dieu aidant, elle sera ma sauve-garde!

GAÉTAN.

Vous saurez en quel lieu et quand je vous attendrai... Adieu!

Il salue, remet son masque et s'éloigne; au même moment, Lope entre par la grille et aperçoit Gaétan qui ne le voit pas, et disparaît par le fond. Cris joyeux dans l'hôtellerie; vers le millieu de la scène le jour a commencé à baisser.

SCENE VIII.

PAULA, *sur le banc,* LOPE.

PAULA.

Oh! ce serait affreux!... du courage, mon Dieu! j'ai besoin que vous me donniez de la force et du courage!

LOPE, *un peu échauffé par le vin.*

Diable! voici ce cavalier de tout-à-l'heure qui s'éloigne!... la señora qu'il accompagnait serait-elle partie?... Eh! mais, qu'ai-je donc?... je crois vraiment que je n'ai pas assez épargné le xérès. (*Paula s'enveloppe de sa mante et remet son masque. Lope l'aperçoit.*) Quelqu'un encore!... c'est elle. (*Il joint Paula, qui commence à s'éloigner.*) Holà! bel oiseau de nuit.

PAULA, *à part, avec terreur.*

Cette voix?... mon mari!

LOPE.

Ne craignez-vous pas que l'air du soir ne mouille vos ailes?... Vous ne répondez pas... votre langage doit être bien doux à entendre pourtant. (*Il cherche à voir son visage; elle s'éloigne; il la suit et continue gaiement.*) Allons, je serai discret... un mot seulement... (*Elle se tait, veut*

s'échapper; il se place devant elle.) Cruelle!... vous qui avez le cœur tendre, puisque l'amour vous a conduite ici, me refuserez-vous une parole de votre bouche?

PAULA, *tremblante.*

Je me meurs!

Rappelant ses forces, elle veut fuir.

LOPE, *la saisissant par le bras.*

Vive Dieu! je n'en aurai pas le démenti... (*S'animant de plus en plus.*) Cette main est petite et jolie, et je suis sûr qu'elle est aussi blanche que vos yeux doivent être noirs et brillans... Voyons, retirez ce masque jaloux... (*Elle tente de se dégager; il la retient.*) Oh! cette main est à moi, et je n'abandonne pas une conquête... (*Il cherche à lui passer le bras autour de la taille; dans ce mouvement, il lui relève la main, et s'arrête tout-à-coup.*) Ah! ce bracelet!... mon Dieu!...

PAULA, *à part.*

Je suis perdue!

LOPE, *changeant de ton et examinant le bracelet malgré les efforts de Paula.*

Je le reconnais... oh! je veux savoir!... trêve de résistance... elle serait inutile... qui êtes-vous?... ou plutôt je m'en assure!... (*Il lui arrache brusquement son masque.*) Vous ici, madame!... c'était bien vous!... honte et malédiction!

PAULA.

Oh! ne me croyez pas coupable!

LOPE.

Si vous ne l'êtes pas, d'où vient que vous vous cachiez tout-à-l'heure? d'où vient que vous trembiez en ce moment?... Oui, coupable!... oh! je n'en saurais douter... un homme était ici!... vous étiez avec cet homme... vous me trompiez... cet homme est votre amant!...

PAULA.

Ah!

LOPE.

Son nom?... dites-moi son nom, que j'aille le trouver... que je le tue!... Mais vous gardez le silence... il vous est trop cher pour risquer de le perdre... Ah! c'est horrible!... je me croyais aimé, moi qui vous aimais tant!... et vous ne m'aimiez pas!... je vous avais donné mon honneur à garder, et vous fouliez aux pieds mon honneur!

PAULA, *à part.*

Son honneur!...

Elle tombe assise.

LOPE.

Mais, mon Dieu! parlez donc, justifiez-vous... un mot, un mot seulement.

PAULA.

Je ne puis.

LOPE, *à genoux, près d'elle.*

Paula, je viens de faire entendre des paroles que ma bouche n'aurait pas dû prononcer... Paula, je t'en supplie, je t'en conjure, ne me rends pas malheureux au point de ne plus croire ton amour... les apparences te condamnent mais ta voix sera plus forte que les apparences... oh! dis-moi la vérité?...

PAULA.

Je n'ai jamais cessé de mériter votre estime et votre amour.

LOPE.

Mais enfin?...

Cris joyeux.

PAULA, *à part.*

Si je parle, la honte pour lui... si je me tais, le malheur pour moi...

LOPE.

Encore une fois?

PAULA, *péniblement.*

Je ne puis rien dire.

LOPE, *avec explosion.*

Eh bien! j'ai assez prié, j'ordonne maintenant!... un aveu complet ou une rupture!

PAULA.

Une rupture!

LOPE.

Choisissez!

PAULA, *à part.*

Oh! mon Dieu!... (*Haut.*) J'ai choisi... (*A part.*) Pour moi le malheur!

LOPE.

Votre silence prouve votre infamie!

PAULA, *suppliant.*

Au nom du ciel!...

LOPE.

Pas un mot, si ce n'est pour vous justifier!

UNE VOIX, *dans la coulisse.*

Lope! Lope!

PAULA, *défaillant.*

Cela m'est impossible.

LOPE.

Ainsi donc, je vous l'ai dit, une rupture... devant le monde comme par le passé, car c'est bien assez de l'outrage, je ne veux pas du ridicule; mais entre nous, étrangers désormais l'un à l'autre!.. (*A lui-même.*) Mon Dieu! qu'ai-je donc fait pour que vous me punissiez ainsi dans ce que j'ai de plus cher?... Ah! si c'est pour cette faute de ma jeunesse que j'ai tant déplorée... votre justice est lente à frapper, mon Dieu! mais elle frappe bien cruellement.

UNE VOIX, *dans la coulisse.*

Lope! Lope!

LOPE, *vivement.*

On vient!... remettez-vous, madame, et que personne ne se doute de rien!

PAULA, *à part.*

Ce matin si heureuse... et ce soir!... Oh! je ne puis trop vous crier : Mon Dieu! donne-moi du courage!

LOPE.

Allons, le sourire aux lèvres, señora.

PAULA.

Par pitié, fuyons!

LOPE.

Vous l'avez voulu, madame... il faut commencer ici le mensonge de toute notre vie à venir.

La nuit est venue tout-à-fait.

SCENE IX.

LES MÊMES, MONTALVAN, QUÉSÉDO, DON FERNAND, JEUNES GENS *et* DAMES, VALETS *portant des torches.*

MONTALVAN, *paraissant.*

Lope! Lope!... où est-il donc?

QUÉVÉDO.

Le voici!

MONTALVAN.

Pourquoi diable nous as-tu quitté? (*Il s'approche et reconnaît Paula.*) Que vois-je? (*Aux autres.*) Sa femme!...

TOUS, *les uns aux autres.*

Sa femme!

MONTALVAN, *s'inclinant.*

Permettez-moi, señora, de me féliciter de votre présence ici, à laquelle j'étais loin de m'attendre, (*Bas à Lope.*) Et toi aussi...

LOPE, *bas à Paula.*

Un peu plus d'assurance! on vous regarde.

DON FERNAND, *aux autres.*

Qu'est-elle venue faire ici?

LOPE, *bas à Montalvan.*

Paula est jalouse; elle voulait me surveiller.

MONTALVAN, *aux autres.*

Elle est jalouse.

QUÉVÉDO, *bas à don Fernand.*

Admirable!... il est impossible de mieux s'entendre... (*Haut.*) Mon cher Lope, nous allons finir la soirée au théâtre du prince... venez-vous?

LOPE.

Veuillez m'en dispenser, je vous prie... j'accompagne ma femme, et je passe ma soirée en famille, avec elle... Si je préfère le bonheur au plaisir, vous ne me garderez pas rancune, j'espère.

DON FERNAND.

A une autre fois!

LOPE, *bas à Paula.*

Dites donc comme moi... (*A part.*) A toi maintenant tout mon amour, ma fille! car je n'ai plus que toi! (*Bas à Paula.*) Désormais étranger l'un à l'autre!... (*Haut.*) Prenez mon bras, ma chère Paula... partons!

Ils s'éloignent.

MONTALVAN, *aux autres.*

C'est le modèle des bons ménages!

TOUS.

Partons!... partons!...

Ils s'éloignent tous éclairés par des torches.
Le rideau tombe.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon d'été au rez-de-chaussée dans la maison de Lope del Rida. Au fond, entrée donnant sur un jardin. A gauche du spectateur, une porte conduisant au cabinet de Lope; plus loin, du même côté, une autre porte menant dans une partie de la maison. A droite, une porte. Ameublement à l'espagnole de la fin du seizième siècle.

SCENE PREMIERE.

LOPE, MAURICE.

Au lever du rideau, Lope est debout, se promenant et se pressant le front avec impatience. Maurice est assis à droite devant une table chargée de papiers, la plume à la main, et prêt à écrire sous la dictée de Lope.

LOPE.

Maudit rapport!... je n'en sortirai jamais... Si cela continue, son excellence pourra bien s'en passer aujourd'hui... Voyons, monsieur mon secrétaire, où en étions-nous?... ah! j'y suis. (*Il réfléchit, puis tout-à-coup.*) Mais je suis bien bon de me creuser ainsi la tête... j'aurai plus tôt fait d'aller consulter les notes qui sont là, dans mon cabinet... Dans un instant je suis à vous, mon cher Maurice.

Il sort par la gauche; au même moment Inès entre par l'autre porte, du même côté.

SCENE II.

MAURICE, INÈS, *puis* LOPE.

MAURICE, *à lui-même, sans voir Inès.*

Son cher Maurice!... Ah! s'il soupçonnait!... Quel prix de tant de bontés dont il m'accable depuis six mois que je suis son secrétaire!... Je frémis à la pensée que bientôt... et cette pensée ne me quitte pas d'une minute... Que deviendrons-nous?... que deviendra-t-elle, mon Dieu?

Pendant cet à-parté, Inès après avoir regardé de tous côtés a été à la porte du cabinet de Lope; elle paraît craindre son retour.

INÈS, *à elle-même, une lettre à la main.*

Encore une lettre de Bruges!... toujours cette même écriture de femme!... Oh! cette fois il faudra qu'il me dise de qui elle lui vient!...

Elle marche vers Maurice.

MAURICE, *se retournant, vivement.*

Inès!... (*La regardant, avec douleur.*) Tou-

jours pâle et triste!... (*Elle lui montre la lettre.*) Une lettre!... donnez.

INÈS.

Non pas... Vous me direz auparavant...

La porte du cabinet de Lope s'ouvre.

MAURICE.

Chut!... Votre père!... Plus tard!...

Inès cache précipitamment la lettre dans son sein, en s'éloignant de Maurice.

LOPE, *rentrant.*

Par san Jago! il fallait que j'eusse perdu la tête... rien n'est plus simple... Ah! c'est toi, chère enfant!... (*Il l'embrasse.*) Tu as bien fait de venir... ta vue me consolera d'un insipide travail... car, tu le sais, quand tu n'es pas là, je suis triste, ennuyé, il me manque quelque chose. Mais regarde-moi donc... Encore cette pâleur que j'ai déjà remarquée!... Qu'as-tu, mon Inès adorée?

INÈS, *troublée.*

Rien, mon père.

LOPE.

Depuis long-temps déjà je te vois inquiète, mélancolique... et cela m'effraie par moment... Oh! si tu souffrais, si tu avais un chagrin, tu me le dirais, n'est-ce pas?

INÈS, *s'efforçant de sourire.*

Je n'ai rien, mon père... je te le jure.

LOPE, *avec tendresse.*

Bien vrai?...

Il l'embrasse de nouveau. Maurice suit tous les mouvemens d'Inès avec anxiété.

MAURICE, *inquiet.*

Señor, quand vous voudrez?...

LOPE, *vivement.*

Pardon, mon cher Maurice... Où en étions-nous?

UNE VOIX, *au dehors.*

Pédro! Martinez!... par ici, par ici.

INÈS, *à part.*

Quelqu'un!... Ah! tant mieux!...

LOPE, *avec humeur.*

Qui vient nous déranger?

INÈS, *qui est allée à la porte du fond.*

C'est notre ami, le docteur Montalvan.

SCENE III.

LES MÊMES, MONTALVAN, UN VALET *chargé de son bagage.*

MONTALVAN, *en habit de voyage.*

C'est moi, c'est moi; ne vous dérangez pas. (*Au Valet.*) Porte cela dans ma chambre, et prépare-moi de quoi m'habiller... va, mon garçon. (*Le Valet sort à droite, Montalvan descend la scène, et successivement il embrasse Inès, et donne la main à Lope et à Maurice.*) Bonjour, mes amis, bonjour. (*A Lope.*) Ta santé?... bonne? la mienne aussi... Et Inès?... un peu pâle... mais ce n'est rien. (*A Maurice.*) Et vous, mon jeune ami?... très-bien?...j'en suis ravi. (*A Lope et à Maurice.*) Ah çà! vous êtes toujours enchantés l'un de l'autre.

MAURICE.

Je ne puis à cet égard, señor, que vous renouveler mes vifs et sincères remerciemens.

LOPE.

C'est un véritable cadeau que tu m'as fait en me donnant M. Maurice pour secrétaire.

MONTALVAN.

J'en étais sûr... j'ai la main heureuse et le coup d'œil juste... Aussi, quand M. Dirken est tombé chez moi un beau matin, il y a de cela six mois, muni d'une lettre d'un de mes bons amis de Bruges qui me le recommandait chaudement, je me suis dit: Cela doit être un brave jeune homme... Et comme cette maison était depuis long-temps devenue la mienne, le jour même mon protégé y était installé.

MAURICE.

Croyez que jamais je n'oublierai...

MONTALVAN, *à Maurice.*

Secrétaire du secrétaire intime, du bras droit d'un premier ministre!... N'est-ce pas que je m'entends à servir les amis de mes amis?... Mais nous ne sommes pas au grand complet ici. (*A Lope.*) Où est donc ta femme?... serait-elle malade?... me voici.

INÈS.

Maman ignore sans doute votre arrivée.

LOPE.

Nous t'avons bien regretté, il y a huit jours. C'était sa fête.

MONTALVAN.

La fête de ta femme?

LOPE, *vivement.*

Eh! non, d'Inès.

INÈS.

Oui, ma fête de naissance... Vous nous avez fait faute.

LOPE, *à Montalvan.*

Comme elle est aimable!

MONTALVAN, *avec intention.*

Mais elle a de qui tenir, car ta femme...

LOPE.

Inès était la reine du bal, mon ami!

MONTALVAN, *même jeu.*

Sa mère devait être bien heureuse!

LOPE.

Et moi donc!

MONTALVAN, *à part.*

Aurais-je deviné juste?... pauvre Paula! (*Bas à Lope, indiquant Inès.*) Dis donc... et le mariage?

LOPE, *de même.*

A peu près décidé... mais c'est un secret encore.

MONTALVAN, *de même.*

J'y suis... une surprise.

MAURICE, *à Montalvan.*

Et votre voyage? vous ne nous en parlez pas.

MONTALVAN.

Assez triste... un mois de pénitence bien plus

que de plaisir... un grand mois passé chez ma respectable tante, la supérieure du couvent des Annonciades, près de Valence... Oui, mes amis, j'ai été presque au couvent.

LOPE.

Au couvent!

MONTALVAN.

J'ai dit presque... je ne demeurais pas avec les sœurs... mais ma moralité bien connue m'avait fait donner pour habitation une petite maison attenante à l'abbaye... et là j'ai eu tout le temps de songer aux erreurs de ce monde... Mais le déjeuner n'est pas loin, je suppose?.. je ne vous ferai pas attendre... le temps de changer de pourpoint, et je vous promets un appétit de voyageur... A bientôt.

Il sort par la droite.

MAURICE, *à part et inquiet.*

Cette lettre qu'elle a refusé de me remettre... si c'était...

SCENE IV.

LOPE, INÈS, MAURICE.

Pendant que Lope reconduit Montalvan, Inès fait signe à Maurice.

LOPE, *revenant.*

Ce cher Montalvan!.. toujours le même... toujours gai, insouciant,.. Mais à propos... (*Apelant.*) Inès!

INÈS, *se rapprochant vivement.*

Me voici, mon père.

LOPE.

Il faut que le déjeuner se ressente de l'arrivée de notre ami .. va veiller à cela... Vous êtes libre, monsieur Maurice... tantôt nous reprendrons notre travail.

Il met en ordre les papiers qui sont sur le bureau, et en consulte quelques-uns ; pendant ce temps, Maurice et Inès se sont rapprochés et semblent vouloir se parler, lorsque Paula entre doucement par le fond et les sépare.

INÈS, *reculant.*

Ah! maman... tu m'as fait peur.

LOPE, *toujours occupé.*

Qu'est-ce?

Il regarde.

PAULA, *avec douceur, montrant la porte de gauche.*

Par ici, mon enfant, par ici... on a besoin de toi là-dedans.

MAURICE, *s'inclinant.*

Permettez-moi, señora...

PAULA, *après avoir salué froidement Maurice, embrasse sa fille et répète.*

Ici, va.

Inès confuse obéit; Maurice sort par la droite.

LOPE, *à part, avec humeur.*

Cette froideur envers ce jeune homme!..

Paula descend la scène.

SCENE V.

LOPE, PAULA.

LOPE, *assis.*

Votre arrivée dans ce salon, madame, prouve que vous ne saviez pas m'y trouver.

PAULA, *avec calme.*

Je suis du moins heureuse de vous y rencontrer, car je vous y cherchais.

LOPE, *étonné.*

Ah!... et quel motif si pressant?...

PAULA.

Je venais, monsieur, vous parler de votre secrétaire, de M. Maurice Dirken.

LOPE, *raillant.*

Accord d'idées vraiment rare et merveilleux... j'ai justement aussi quelques mots à vous dire à propos de M. Maurice.

PAULA, *continuant.*

Je venais vous représenter encore que ce jeune homme, digne de votre estime et de la mienne, j'aime à le croire, est presque un étranger pour nous; un inconnu sur lequel semble planer un mystère...

LOPE, *l'interrompant.*

Que nous n'avons pas besoin de connaître, que nous devons respecter... Montalvan ne nous a-t-il pas montré la lettre de son ami de Bruges, et cet ami n'écrivait-il pas que M. Maurice appartenait à des parens honorables, qu'il était digne de tout l'intérêt, de toute l'amitié que l'on voudrait avoir pour lui, d'autant plus digne que s'il quittait la Hollande pour venir en Espagne, c'était un grand malheur de famille qui le forçait à s'exiler de sa patrie?.. Cela ne suffisait-il pas?... et s'il a gardé pour lui son secret, devez-vous lui en faire un crime? Le secret du malheur n'est-il pas chose sacrée?... est-ce là ce qui doit vous inspirer de la défiance?

PAULA.

Non, certes!... et telle n'est point ma pensée; mais...

LOPE.

Mais... mais... moi, madame, j'avais à vous dire que j'aime ce jeune homme, que tout le monde ici lui rend justice... tout le monde, excepté vous, qui le traitez avec une froideur, un dédain qu'il ne mérite pas... Ici même, à l instant, j'en ai vu la preuve... vous voulez que je l'éloigne peut-être?

PAULA.

Je voudrais qu'il s'éloignât de lui-même.

LOPE.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

PAULA.

Vous devez vous le rappeler : dès le premier jour, lorsque M. Dirken nous fut présenté par votre ami, j'allais hasarder une observation, vous me fermâtes aussitôt la bouche, et vous, qui, sans

cela, auriez hésité à admettre un jeune homme inconnu dans une maison où il y avait une jeune fille... vous avez accueilli cet inconnu... en effet, cela devait être ainsi.

LOPE.

J'ai trop de franchise pour le nier... mais vous me rendez bien la pareille aujourd'hui... vous, qui ne détestez Maurice, car vous ne le détestez, que parce que je me suis attaché à lui.

PAULA, *avec amertume.*

Une accusation d'injustice, de vous contre moi!

LOPE.

Ah! trève de récrimination... Dieu merci, le temps en est passé... Ce jeune homme restera ici tant qu'il voudra, parce que je ne veux pas, sous prétexte d'une crainte puérile, faire mentir la vieille hospitalité espagnole..... parce qu'enfin telle est ma volonté... et vous, madame, vous aurez soin de lui montrer, sinon de l'amitié, puisqu'il est dit que la mienne doit lui faire tort de la vôtre, du moins cette bienveillance que commande la plus simple politesse : cela, je l'exige; vous me comprenez?

PAULA.

Je vous comprends... ce jeune homme était seulement de votre goût... je viens de témoigner le désir de le voir quitter cette maison, où sa présence est peu convenable, et il devient votre ami!... cela devait être encore.

LOPE, *ennuyé.*

Des plaintes... Eh! mon Dieu!...

PAULA.

Vous vous trompez, monsieur, je ne me plains pas.

LOPE.

Eh bien! oui, madame, vous l'avez dit : il est mon ami... et je ne veux pas que mon ami soit victime de la mésintelligence qui existe entre nous... c'est bien assez qu'il y ait ici deux êtres qui ne s'entendent pas... qui ne s'entendront jamais... vous et moi... c'est bien assez que je souffre la contrainte et la gêne pour ce qui me regarde... je ne veux pas avoir à souffrir pour ce qui concerne les autres... ce serait à n'y pas tenir.

PAULA.

Votre patience est grande, en effet.

LOPE.

Oui, certes, ma patience est grande!... Ah! croyez-le bien; cent fois depuis six mois j'ai été tenté d'en finir... et si le scandale d'une rupture publique n'eût dû retomber que sur ma tête et sur la vôtre, je l'aurais consommée depuis longtemps... Sans ma fille je l'aurais consommée dès le premier jour... oh! oui, sans ma fille!... mais je vous admire en vérité; rien ne vous touche, rien ne vous émeut... vous restez là, calme et immobile, comme si ce n'était pas à vous que je parle.

PAULA.

Prenez-vous-en à l'habitude qui m'a fait du calme et de l'immobilité une seconde nature... Mais permettez que je me retire.

LOPE, *raillant.*

N'en faites rien, je vous prie... c'est à moi de vous céder la place!

Il rentre dans son cabinet.

SCENE VI.

PAULA, *seule; puis* **UN MENDIANT,** *et* **UN VALET.**

Une pareille existence!... O mon Dieu!... ne vaudrait-il pas mieux être morte?... ah!... (*Elle pleure.*) Pauvre folle que j'étais d'espérer qu'il me comprendrait... Allons, puisque sa haine injuste lui ferme les yeux, même sur les dangers que peut courir son enfant, je veillerai seule sur notre trésor! Ah!... que Dieu nous juge!... Dieu qui sait pourquoi j'ai gardé le silence il y a six mois, pourquoi je me tais encore à cette heure!... Une seule fois j'ai senti faiblir mon courage, un invisible besoin de son estime était venu me saisir...Oui, un jour, à bout de mes forces, oubliant le danger que j'allais attirer sur lui, je m'écriais déjà : Je suis innocente!... lorsqu'il me ferma la bouche de cette parole de mépris : Il est trop tard... vous allez mentir, madame!... parole écrasante, parole affreuse!... (*Après une pause.*) Ah! Gaétan Linarès!... (*Nouvelle pause.*) Le temps n'a pu le faire renoncer à un espoir insensé de vengeance... car s'il a été contraint de quitter l'Espagne, si je suis délivrée pour un temps de sa présence... il reviendra... et il ne veut pas que je l'oublie!... il a soin de me faire ressouvenir que toute justification m'est impossible... Depuis qu'il s'est éloigné... plusieurs fois déjà, et sous diverses formes... en différens lieux... un mystérieux envoyé de mon persécuteur, se glissant furtivement jusqu'à moi... et m'apparaissant tout-à-coup...

Ici la porte du fond s'ouvre, un vieux Mendiant est sur le seuil; à sa vue Paula demeure interdite.

LE MENDIANT, *de la porte.*

Senora... pour l'amour de Dieu, s'il vous plaît...

PAULA, *troublée.*

Cette voix?...

UN VALET, *paraissant au fond.*

Eh bien! ne vous gênez pas... Ah çà! par où donc êtes-vous entré?

LE MENDIANT, *s'adressant de loin à Paula devenue tremblante.*

La charité, señora!...

LE VALET.

Ce n'est pas jour d'aumônes... Voyons, retirez-vous...

PAULA.

Laissez... laissez approcher cet homme.

Pendant que le Mendiant approche, Paula tire de sa bourse une pièce de monnaie qu'elle laisse tomber dans le chapeau qu'il lui présente.

LE MENDIANT.

Dieu vous le rende, señora. (*Puis à mi-voix et lui remettant furtivement un billet.*) De la part de don Gaétan, mon maître.

PAULA, *qui l'a pris vivement, à elle-même.*

Je ne m'étais pas trompée. (*Puis, s'efforçant de se maîtriser, et le regard attaché sur la porte du cabinet où est son mari, elle congédie du geste le Mendiant, qui s'éloigne lentement par le fond. Paula ouvrant alors le billet d'une main tremblante, lit à mi-voix.*) «Je suis encore en France, où j'attends » de jour en jour la fin de mon exil... D'ici là, » souvenez-vous que je ne vous rends pas votre » parole; souvenez-vous que la preuve du déshon- » neur de votre époux est toujours en mes mains... » Adieu; bientôt vous me reverrez... bientôt je se- » rai vengé. » (*Moment de silence; puis immobile et résignée.*) Oh! la douleur ne tue pas... elle m'aurait tuée, moi, qui souffre tant! (*Avec transport.*) Non, non, mon Dieu, je vous bénis!... je vous bénis, car vous me donnez du courage pour souffrir... et pour me consoler j'ai mon Inès, j'ai ma fille!

SCENE VII.

PAULA, MONTALVAN, INÈS, MAURICE, LOPE.

Des valets apportent une table toute dressée et sortent aussitôt.

MONTALVAN, *entrant par la gauche, pendant qu'Inès entre par la droite et Maurice par le fond.*

Enfin, vous voilà, ma chère et digne amie!

PAULA.

Je n'ai su que tout-à-l'heure votre arrivée, et quand je suis entrée ici vous veniez de monter chez vous...

MONTALVAN.

On dirait que vous souffrez?... s'il est vrai, parlez... ma science de docteur est toute à votre service...

PAULA.

Je n'ai rien, mon ami, je vous assure.

MONTALVAN, *à part.*

Toujours triste. (*Haut.*) Allons, il ne nous manque plus que mon ami Lope.

LOPE, *sortant de son cabinet.*

Me voici!... Je suis sûr que c'est ce gourmand de Montalvan qui a pressé le déjeuner... (*A sa femme, d'un air gracieux.*) Quelle heureuse idée, ma chère Paula, de nous avoir fait servir aujourd'hui dans ce salon d'été!

PAULA, *froidement.*

C'est Inès qu'il faut en remercier.

LOPE.

N'importe? elle apprend de toi à deviner ce qui peut m'être agréable.

MONTALVAN, *gaiement.*

Dieu me pardonne, mon ami Lope, on croirait que pour le moment il fait froid dans ton ménage... tes galanteries ne sont pas très-bien reçues.

LOPE.

Où vois-tu cela?... Jamais ma femme et moi ne nous sommes mieux entendus... n'est-ce pas, ma chère amie? (*Bas à Paula.*) Nous ne sommes plus seuls, madame, prenez garde.

PAULA.

Vous vous trompez, Montalvan, et mon mari a raison.

MONTALVAN.

Tant mieux, pardieu! (*A part.*) Je le souhaite. (*Haut.*) Mais le déjeuner est servi.

LOPE.

Bonne nouvelle! (*A Paula.*) Veux-tu permettre

Il lui prend la main et la conduit à un siége; chacun s place; Lope sert; deux valets, qui sont rentrés sur un coup de sonnette, se tiennent à distance.

MONTALVAN, *mangeant.*

C'est délicieux de déjeuner ainsi en famille avec cet air embaumé qui nous vient des jardins et qui double l'appétit... Je me charge de verser à boire.

LOPE.

Il paraît que ton séjour au couvent ne t'a pas ôté le goût des bonnes choses.

MONTALVAN.

Au contraire. (*A Maurice.*) Vous ne mangez pas, mon jeune ami. (*On entend au fond un grand bruit mêlé de voix.*) Quel est ce bruit?

MANUEL, *dans la coulisse.*

Le senor del Rida!... Je veux parler au senor del Rida!

LOPE.

Cette voix?...

SCENE VIII.

LES MÊMES, MANUEL, *entrant vivement, suivi de valets qui veulent en vain le retenir.*

LOPE.

Eh! c'est mon ami le journalier... mon brave Manuel Garcias!... Qui t'amène?... mais qu'as-tu donc?

PAULA.

Il chancelle!

Manuel se laisse aller sur un siége, où il demeure immobile et le regard fixe.

LOPE, *courant à lui.*

Qu'as-tu?... réponds!

Moment de silence pendant lequel Manuel se presse le front et cherche à rappeler ses souvenirs.

MANUEL, *s'adressant à Lope.*

« S'il arrive qu'un jour tu aies trop à te plaindre du sort, Manuel Garcias, vient frapper à ma porte, elle s'ouvrira devant toi. » Vous m'avez dit cela, señor.

LOPE.

Oui, après?

MANUEL.

Ah! si vous saviez!...

LOPE, *après avoir avoir fait signe aux valets de sortir.*

Parle!

MANUEL, *d'une voix sombre.*

C'est une terrible histoire, señor!... Oh! oui, bien terrible!...

PAULA, *à elle-même.*

Cet homme m'épouvante!

LOPE, *à Inès, l'attirant à lui.*

N'aie pas peur, mon enfant. (*A Manuel.*) Nous écoutons.

MONTALVAN, *tout en continuant de boire et de manger.*

Je suis tout oreille.

MANUEL.

Un pauvre homme du peuple avait une fille, une fille, son seul trésor, son unique consolation: Dieu lui avait repris la compagne de ses peines, la meilleure des femmes; Dieu lui avait envoyé de rudes épreuves, de pénibles travaux... il ne lui avait laissé que ses deux bras pour gagner le pain de chaque jour, qui souvent manquait faute d'ouvrage; mais cet homme ne se plaignait pas... il travaillait avec courage, il supportait la faim quand la faim venait; en espérant un meilleur lendemain, il bénissait Dieu, car il avait sa fille, et sa fille était tout pour lui!

Il s'arrête, comme dominé par l'émotion. Lope presse Inès dans ses bras.

LOPE.

Continue... j'aime déjà ce bon père.

MANUEL.

Toute petite, sa fille avait été recueillie par une riche et noble dame; et lui, heureux de la voir si bien placée, heureux de penser qu'il ne manquerait rien à son enfant, il avait consenti à se séparer d'elle, quoique ce fût pour lui un grand chagrin... mais, je vous l'ai dit, il était pauvre, et c'est si triste de n'avoir que la misère à partager avec ceux que l'on aime! C'est si triste d'entendre son enfant qui demande du pain et de ne pouvoir lui en donner!... à ces momens-là le cœur pleure des larmes de sang; et le père ne voulait pas que sa fille fût malheureuse... d'ailleurs, il allait l'embrasser tous les jours, et c'était assez... il la trouvait contente de son sort... elle l'aimait toujours comme s'ils ne s'étaient jamais quittés!

Il s'arrête encore.

MONTALVAN, *resté seul à table.*

Un verre de vin, mon ami; cela vous donnera de la force.

MANUEL.

Merci... Mais la riche et noble dame avait un fils, un beau jeune seigneur que tout Madrid vante pour ses manières galantes et son courage... la jeune fille fut séduite, et son père l'apprit... Se savoir trompé par son enfant, par une fille qui est la moitié de notre âme à nous autres pères, c'est horrible! c'est une torture comme il n'y en a pas de pareille en enfer!... Le père dont je vous parle faillit mourir du coup... puis il bondit plein de rage, pensant que sa plus chère affection trahie ne se vengeait que par du sang; il saisit un bâton, courut tout d'une haleine chez la coupable, et lui dit: Je sais tout!... Elle se jeta aux pieds de son juge et tenta de le fléchir par des larmes... mais lui se souvint qu'il était père, père trompé, trahi!... A ce souvenir, le bâton qui était levé tomba, et la malheureuse tomba aussi... Je lui avais fendu le crâne, et son sang coulait!

A ces derniers mots, Inès, qui a suivi le récit avec une émotion et une frayeur croissante, s'éloigne de son père avec épouvante.

LOPE.

Inès, mon enfant! qu'as-tu donc?

PAULA.

Ma fille!...

Maurice est en proie à une vive agitation qu'il s'efforce de contenir; Montalvan a couru à Inès.

INÈS.

Ce n'est rien, ma bonne mère, ce n'est rien... J'ai eu peur... (*A voix basse.*) Oh! bien peur!

LOPE, *à Manuel.*

C'est donc toi, malheureux insensé

MANUEL, *continuant.*

Je suis venu parce que j'avais besoin de dire à quelqu'un que j'avais fait justice! (*A Lope.*) Souvenez-vous d'il y a six mois; je ne vous mentais pas alors... je n'avais plus de femme... elle est morte pure elle!... mais ma fille m'a indignement trompé; et ce n'est pas de ma faute si je ne l'ai pas tuée!

PAULA.

Oh! dites que vous vous repentez!

LOPE, *tout-à-coup.*

Tu es venu à moi... je te sauverai!

MANUEL.

Me sauver! à quoi bon?... et d'ailleurs, qui oserait me condamner?

MAURICE, *à part.*

Ah! c'est horrible!

PAULA.

Oui, sauvez-le, mon ami, sauvez-le pour qu'il puisse se repentir.

LOPE, *à Paula.*

Cachez-le dans la maison... moi je cours chez son excellence... Viens avec moi, Montalvan... le ministre a de l'amitié pour moi, j'obtiendrai sa grâce.

MANUEL.

Mais je ne veux pas de grâce!

LOPE.

N'importe, tu ne sortiras pas d'ici.

MANUEL, *avec indifférence.*

Soit... tout m'est égal à présent.

LOPE, *à Montalvan.*

Allons vite!... que fais-tu là?

MONTALVAN.

Un dernier verre de Xérès pour me remettre, et je te suis.

LOPE, *à Paula.*

Vous, señora, veillez bien sur mon protégé... Partons!

Il sort avec Montalvan par le fond.

PAULA, *à Manuel.*

Venez!... venez!

Elle sort avec lui par la droite.

SCENE IX.

MAURICE, INÈS.

Après la sortie de Paula, Inès s'est laissée tomber sur un siége, à gauche, comme frappée d'épouvante.

MAURICE, *à droite.*

Oh! pardon! pardon, Inès!

INÈS, *d'une voix faible.*

Ah! Maurice!...

MAURICE, *s'approchant peu à peu.*

Si tu savais les reproches que je m'adresse... si tu savais les remords qui me rongent le cœur!... Oh! ne pleure pas... je suis seul coupable, car c'est moi qui ai causé ta perte, à toi, pure et innocente enfant! (*Avec désespoir.*) Ah! pourquoi ai-je mis les pieds dans cette maison? pourquoi me suis-je trouvé sur ton chemin?... Sans moi, tu serais heureuse encore!

INÈS, *se remettant.*

Ne parlez pas ainsi, mon ami... j'aurai du courage... j'en aurai, parce que vous m'aimez, et que je vous aime!

MAURICE.

Funeste amour, qui m'a conduit au crime!... Ah! il y a une fatalité impitoyable qui me poursuit, et c'est en vain que j'ai tenté de lui résister... Inès, Inès, pardonne-moi!

INÈS.

J'ai dit que je vous aime, et que j'aurai du courage... n'est-ce pas dire que je vous pardonne?

MAURICE.

Oh! j'avais besoin de cette parole pour ne pas me punir de ton malheur, pour ne pas me tuer!... (*Inès fait un mouvement d'effroi.*) Non, non... je vivrai!... ma vie est à toi, rien qu'à toi!... seule tu as le droit d'en disposer... je saurai te consoler, te défendre... Du calme, de la force, mon Inès... je suis là!

INÈS, *se levant.*

Oui, du calme, car ma mère va revenir, et j'ai à vous demander...

Elle tire la lettre de son sein.

MAURICE.

Quoi donc?

INÈS.

Qui vous écrit?

MAURICE, *effrayé à la vue de la suscription, à part.*

O ciel! que lui dire?

INÈS, *étonnée.*

Vous ne répondez pas?... il vous en arrive souvent de semblables de Bruges, et c'est toujours la même écriture... une écriture de femme.

MAURICE.

Oui, ma mère... ma sœur...

INÈS.

Votre mère... votre sœur... vous vous troublez... qu'est-ce que cela veut dire?... (*Maurice se tait.*) Je veux le savoir... j'en ai le droit... Ah! mais pourquoi vous demander, quand je puis moi-même...

Elle va briser le cachet de la lettre.

MAURICE, *la lui prenant vivement.*

Oh! non!

INÈS.

Se pourrait-il?... cette lettre... (*Avec douleur.*) Ah! vous ne m'aimez pas!

MAURICE.

Moi! ne pas t'aimer, Inès!

INÈS.

Alors donnez-moi cette lettre.

MAURICE, *faisant un effort.*

Je ne puis...

INÈS

Encore!... (*Pleurant.*) Ah! je savais bien que vous ne m'aimiez pas!

MAURICE, *d'une voix altérée.*

Vous le voulez... eh bien! Inès... cette lettre, la voici... (*Il la lui remet.*) Maintenant, libre à vous de l'ouvrir... libre à vous de me causer un grand chagrin.

INÈS, *frappée de son accent.*

Un grand chagrin!... (*Elle tourne la lettre dans ses doigts, hésitant à l'ouvrir; puis elle regarde Maurice et s'écrie:*) Des larmes!... oh! je ne veux pas, je ne veux pas!... Tenez, la voilà! la voilà!

MAURICE.

Ah! merci, chère Inès, merci!...

Bruit au dehors, des valets traversent le fond.

SCENE X.

LES MÊMES, PAULA, *puis aussitôt* UN ALGUAZIL *avec ses gens.*

PAULA.

Qu'y a-t-il donc?... (*A la vue de Maurice et d'Inès qui se séparent vivement.*) Encore ensemble!

UN VALET, *entrant.*

Senora, c'est l'alguazil mayor qui demande à visiter la maison.

L'ALGUAZIL, *entrant par le fond.*

Que l'on garde toutes les issues! (*S'avançant.*) Senora, un pénible devoir m'est confié... un homme, un meurtrier s'est réfugié dans cette maison.

PAULA.

Un meurtrier!...

L'ALGUAZIL.

Nous sommes bien instruits... veuillez donc permettre...

PAULA, *se troublant.*

Vous vous trompez... et en l'absence de mon mari, je ne dois pas souffrir...

L'ALGUAZIL.

Livrez-nous donc le coupable.

MAURICE, *vivement.*

L'homme que vous cherchez n'est pas ici... il n'y est pas, je vous le répète... Appelez vos gens, senora, et nous saurons bien défendre...

L'ALGUAZIL.

Des menaces!... je n'en exécuterai pas moins les ordres que j'ai reçus.

SCENE XI.

Les Mêmes, MANUEL, *puis* LOPE *et* MONTALVAN.

MANUEL, *paraissant tout-à-coup.*

C'est inutile; me voici!

MAURICE.

Qu'avez-vous fait?

MANUEL.

Merci, senora, merci de vos bonnes intentions, mais je me croirais un misérable si pour sauver une vie à laquelle je ne tiens plus j'exposais mes bienfaiteurs... (*A l'Alguazil.*) Je suis prêt à vous suivre.

L'ALGUAZIL, *à son monde.*

Qu'on l'emmène!

LOPE, *entrant par le fond.*

Qu'on le laisse!

MONTALVAN.

Oui, victoire! victoire!...

LOPE, *à l'Alguazil.*

Lisez, señor!... c'est l'ordre du ministre... Sous ma responsabilité, cet homme est libre!

TOUS.

Libre!

LOPE.

Allez, allez, señor alguazil!...

L'alguazil et ses gens sortent suivis des valets.

SCENE XII.

Les Mêmes, *excepté* L'ALGUAZIL.

LOPE, *à Manuel.*

Oui, tu es libre, mais à une condition : c'est que tu seras momentanément séparé de ta fille, dont la blessure n'est pas mortelle... Le ministre ne m'a accordé ta grâce qu'à ce prix, et je me suis chargé de l'exécution de ses volontés.

Manuel reste impassible.

MONTALVAN.

Remerciez donc le señor Lope qui, vous sauve de la corde, tout au moins.

INÈS, *avec étonnement.*

Il se tait.

PAULA, *à part.*

Cet homme a donc une âme de fer!

MANUEL.

Vous avez mal fait de me sauver la vie, señor... oui, vous avez mal fait... car cette malheureuse, qui m'a déshonoré, qui a trompé ma tendresse, qui a trahi ma confiance, cette misérable!... un jour ou l'autre, voyez-vous? je la tuerai!... oui, je la tuerai!

Lope devient pensif. Stupéfaction des autres personnages.

PAULA.

Mais elle a été séduite, égarée, et vous êtes son père!

MANUEL.

C'est parce que je suis son père, señora, que je voudrais la voir là, mourante... morte!

PAULA, *à Lope.*

Parlez-lui, mon ami... vous qui êtes père, trouvez des paroles éloquentes pour apaiser sa colère insensée... parlez-lui!

Lope, qui s'est dirigé lentement vers un siége à droite, garde le silence.

MANUEL.

L'amour de nos enfans, c'est notre part de bonheur à nous autres gens du peuple... Morte et maudite soit donc celle qui m'a tout ravi!

INÈS, *à part, et frémissant.*

Maudite!

MAURICE.

Ah! c'est affreux!

PAULA, *à Lope.*

Vous restez muet?

MONTALVAN, *à Maurice.*

A sa place, moi, je le laisserais pendre!

PAULA, *à Manuel.*

Dites qu'un jour vous lui pardonnerez.

MANUEL.

Jamais!... je ne peux plus, je ne veux plus l'aimer!

PAULA.

Vous qui vous montrez inflexible, pensez que Dieu vous voit, que Dieu vous juge...

MANUEL.

Paquita était un ange pour moi... l'ange a failli, je ne crois plus à Dieu.

TOUS, *excepté Lope.*

Ah!

PAULA, *à Lope.*

Parlez-lui donc, parlez-lui donc!

LOPE, *avec force.*

Et que voulez-vous que je lui dise?... (*Mouvement de surprise.*) Quand on a une fille que l'on aime par dessus toutes choses, une fille sur laquelle on a reporté toutes ses affections, tout l'amour que l'on a dans le cœur... une fille dont on a fait son trésor le plus précieux, son joyau le plus brillant, sa gloire la plus pure, et qu'il vient un jour où l'on s'aperçoit que cette gloire n'était que mensonge, que le joyau n'était que du verre .. un jour où le père peut se dire:

L'ange auquel j'avais foi s'est joué de ma crédulité... quand le père songe aux ruses que la coupable a employées pour l'aveugler, pour l'endormir; quand il se dit : Hier en m'embrassant elle me trompait; ce matin, lorsque je la pressais dans mes bras et qu'elle répondait à mes caresses par ses caresses, à mes baisers par ses baisers, elle cherchait les moyens de me tromper encore... (*se levant tout-a-coup*) oh! alors, je le dis sur mon âme et sur mon honneur, cette fille-là, un jour ou l'autre... Manuel a raison, on la tue!... je la tuerais, moi!

Mouvement d'effroi parmi les assistans. Inès est défaillante.

PAULA, *à part.*

Cette pâleur... ah!

MANUEL, *à Lope.*

Vous me comprenez, vous!

MONTALVAN, *à Lope.*

Tu t'égares, mon ami... de telles pensées ne sont pas dans ton cœur!

LOPE, *vivement, allant à Inès.*

Oui, je suis un fou... ma fille, mon Inès!... ce n'est pas toi qui tromperas ton père, n'est-ce pas?... car tu le sais, il en mourrait!

Inès s'efforce de sourire.

MAURICE, *à part.*

Malheureuse Inès!

LOPE.

Allons, pardonnez-moi tous... je me suis malgré moi, laissé entraîner... (*A Manuel.*) Quant à toi, tu n'exécuteras pas ta funeste résolution... tu resteras ici, et ta fille s'éloignera.

MANUEL, *avec indifférence.*

Faites de moi ce que vous voudrez.

LOPE, *appelant.*

Holà! Martinez! Pédro! tout le monde!... (*Aux domestiques qui sont accourus.*) A dater de ce jour Manuel Garcias est mon majordome!

Lope occupe le fond avec Montalvan; les valets entourent Manuel; pendant ce temps Paula s'approche d'Inès.

PAULA, *à voix basse.*

N'as-tu rien à me confier, ma fille?...

Pour toute réponse, Inès se jette dans ses bras et se cache le visage dans son sein.

MAURICE, *à part.*

Misérable que je suis!

TABLEAU.

ACTE TROISIEME.

Un petit salon au rez-de-chaussée, chez Inès. A gauche, la porte de la chambre à coucher, deux larges fenêtres donnant sur les jardins. Au fond, la porte d'entrée. Ameublement de l'époque. A droite, un lit de repos; auprès une petite table, et dessus ce qu'il faut pour écrire. A gauche, en avant, une toilette.

SCENE PREMIERE.

INÈS, *puis* PAULA.

Au lever du rideau, Inès, étendue sur le lit de repos, dort d'un sommeil très-agité.

INÈS, *rêvant.*

Maurice... mon père... grâce!

La porte d'entrée s'ouvre doucement; Paula paraît, referme la porte derrière elle, et s'avance avec précaution vers la porte de gauche sans voir Inès.

PAULA, *prêtant l'oreille.*

Je n'entends rien... elle repose encore... n'importe!... (*Elle ouvre la porte, entre, et reparaît aussitôt.*) Personne! (*Tremblante.*) Voilà qui est étrange!... où peut-elle être à cette heure? (*L'apercevant.*) Ah!... ah! la voici! (*Baissant la voix.*) Elle dort... Avoir passé la nuit là! (*L'examinant.*) Mais avant de succomber à la fatigue, elle a donc bien pleuré, la pauvre enfant, que ses yeux sont encore rouges de larmes?... Comme son sommeil est agité... (*Inès balbutie quelques mots; Paula écoute.*) Que dit-elle?

INÈS, *sans se réveiller.*

Cher Maurice!

PAULA.

Maurice!

INÈS.

Mais... mais dis-moi donc que je serai ta femme!...

PAULA.

Ah! coupable... coupable... (*Moment de silence, pendant lequel Paula, haletante, prête l'oreille; elle ajoute.*) Plus rien... Mais que vois-je?... une lettre commencée... (*Elle la prend d'une main tremblante.*) Je n'ose... j'ai peur! (*Lisant.*) « Cher Maurice... » (*Elle parcourt quelques lignes.*) Ah! malheur! malheur!

INÈS, *encore endormie.*

Il l'a dit... il me tuera!

PAULA, *lentement, et avec effroi.*

Oh! oui, oui!... et pourtant, n'est-il pas complice de la faute celui qui n'a pas voulu comprendre mes paroles? celui qui me taxait d'injustice, et me faisait un crime de mes terreurs?

INÈS, *avec effroi, et toujours endormie.*

Maurice!... Maurice!... défends-moi... Mon

père, grâce! grâce! (*Poussant un cri et s'éveillant en sursaut.*) Ah!

PAULA, *faisant un pas vers elle.*

Malheureuse fille!

INÈS, *la reconnaissant.*

Ma mère!... (*Tombant à genoux.*) Ah! pardon, pardon!

PAULA.

Pardon?... Mais tu ne sais donc pas qu'elles sont repoussées de leurs parens et maudites de Dieu, les enfans qui, comme toi, foulent aux pieds leurs devoirs et renient la vertu?

INÈS, *toujours à genoux.*

Oh! rassure-toi, rassure-toi!... Maurice est un honnête homme, il m'épousera!

PAULA, *douloureusement, à part.*

L'épouse n'avait donc pas assez souffert, ô mon Dieu! que vous avez frappé la mère?

INÈS, *suppliante.*

Pardonne-moi! pardonne-moi, et ne me maudis pas!

PAULA, *vivement, et l'attirant à elle.*

Te maudire!... oh! non, jamais, jamais!

INÈS, *avec une joie mêlée de pleurs.*

Quoi! de tendres caresses au lieu de reproches!... des larmes au lieu de malédictions!...

PAULA, *l'étreignant.*

Innocente ou coupable, une mère a toujours de l'amour pour son enfant!

Elles se tiennent embrassées. Moment de silence interrompu par des sanglots.

LOPE *dans le jardin.*

La señora est chez ma fille, dites-vous?... cela suffit.

A la voix de Lope, elles sont restées immobiles de frayeur

INÈS, *s'écriant épouvantée.*

Ah! c'est mon père!

PAULA, *vivement.*

Tais-toi! tais-toi!... il vient ici.

INÈS, *perdant la tête.*

Dans un pareil moment!

PAULA.

C'est moi qu'il cherche!... je cours à sa rencontre. (*Elle s'élance à la porte du fond, qu'elle entr'ouvre.*) Il n'est plus temps!

INÈS, *les mains jointes.*

Mon Dieu! ayez pitié de moi!

PAULA, *éperdue.*

Vite, vite, dans ta chambre... mais par pitié pas un sanglot, pas un soupir... rien qui puisse trahir ta douleur. Le voici. Va! va!

Elle entraine Inès dans sa chambre, dont elle referme vivement la porte; au même instant, Lope paraît à celle du fond.

SCENE II.

LOPE, PAULA.

LOPE, *brusquement.*

Enfin, vous voila.

PAULA, *à part.*

Mon Dieu! faites qu'il ne soupçonne rien!..

LOPE.

Pourriez-vous me dire ce que vous faites seule ici pendant que je vous fais chercher par toute la maison?

PAULA, *troublée.*

J'étais venue... (*A part.*) Que lui dire?

LOPE, *la regardant.*

Pourquoi donc êtes-vous si pâle?... vous semblez avoir peine à vous soutenir.

PAULA.

Un de ces malaises auxquels je suis sujette... ne faites pas attention... je me sens déjà mieux.

LOPE.

Où donc est Inès?

PAULA, *hésitant.*

Mais... dans sa chambre...

LOPE.

J'ai à vous entretenir d'une affaire importante... Voudrez-vous bien me sacrifier quelques instans?...

PAULA, *faisant un pas vers la porte.*

Je suis prête à vous suivre dans votre cabinet.

LOPE, *l'arrêtant du geste.*

Cela n'est pas nécessaire.

PAULA, *même jeu.*

Si vous préférez descendre au jardin?

LOPE.

C'est inutile... nous sommes très-bien dans ce salon.

PAULA, *à part, inquiète.*

Ne pouvoir l'éloigner d'ici!...

LOPE, *se dirigeant vers la porte de gauche.*

Le temps seulement d'embrasser ma fille, et je suis à vous...

PAULA, *vivement et l'arrêtant.*

A quoi bon en ce moment?... hâtez-vous plutôt de m'apprendre...

LOPE, *la regardant.*

A quoi bon embrasser ma fille?... vous conviendrez que voilà une singulière question pour une mère.

PAULA.

J'ai voulu dire que la scène d'hier l'ayant vivement impressionnée, elle a passé une mauvaise nuit.

LOPE, *vivement.*

Malade? et vous ne m'en disiez rien!...

PAULA, *se reprenant.*

Un reste d'émotion.. un peu de fatigue occasionnée par une nuit d'insomnie, voila tout...

LOPE, *avec inquiétude.*

Peut-être est-ce plus sérieux que vous ne le pensez; peut-être les soins de Montalvan sont-ils nécessaires?

PAULA.

Nullement, je vous assure... Après cela, si vous doutez, libre à vous d'entrer et d'interrompre son sommeil.

LOPE, *vivement.*

Oh! non, non.

PAULA, *à part.*

Sauvée!

Lope lui indique un fauteuil, en approche un second et s'assied.

LOPE, *continuant.*

Avec cela qu'elle doit être la plus jolie de la fête que je donne aujourd'hui, et qu'on est en train d'improviser.

PAULA.

Une fête?

LOPE.

Dans les jardins... Tous mes gens sont à l'œuvre... Cette lettre arrivée il y a une heure à peine m'en a fait naître l'idée, et cinquante invitations sont déjà à leurs adresses.

PAULA, *préoccupée.*

Et... le motif de cette réunion?

LOPE.

C'est pour vous en faire part que, ne vous trouvant ni au salon ni chez vous, je suis venu vous chercher jusqu'ici... Mais vous n'êtes pas à ce que je vous dis?

PAULA, *distraite.*

Pardonnez-moi.

LOPE.

Peut-être allez-vous trouver étrange l'ignorance où je vous ai laissée de mes projets et de mes espérances... mais j'ai cru devoir ne rien ébruiter, j'ai cru sage de garder le silence jusqu'au jour où j'aurais la certitude de les voir se réaliser... et cette certitude, la voici.

Il indique la lettre qu'il tient.

PAULA, *à part.*

Ne pouvoir aller la rejoindre!

LOPE.

Mais qu'avez-vous donc?... pourquoi êtes-vous ainsi distraite et préoccupée?

PAULA.

Continuez, je vous écoute.

LOPE.

Bref, je marie ma fille.

PAULA, *stupéfaite.*

Vous avez dit?

LOPE.

J'ai dit : Je marie ma fille.

PAULA, *à part.*

O mon Dieu!... (*Haut.*) Quoi... sérieusement? En effet, je trouve étrange que moi, sa mère, vous n'ayez pas daigné m'informer plus tôt... (*A part.*) Mais peut-être a-t-il deviné l'amour de Maurice!... (*Haut.*) Et... le nom de celui que vous lui destinez?

LOPE.

Avant un mois, le fils du corrégidor sera son époux.

PAULA, *anéantie.*

Le fils du corrégidor!...

Une plainte part de la chambre d'Inès. Paula tressaille.

LOPE, *vivement.*

Écoutez .. Une plainte est partie de cette chambre.

PAULA.

Une plainte?. . (*Se levant.*) Je n'ai rien entendu. (*A part.*) S'il entre, elle est perdue.

LOPE.

Quand je vous dis qu'un gémissement est parti de là. Venez, venez, suivez-moi!...

PAULA, *l'arrêtant vivement.*

Arrêtez!...

LOPE.

Cet effroi!... Ah! vous me trompiez sur l'état de ma fille!... Mais je saurai la vérité!...

Il s'élance à la porte de gauche, l'ouvre et plonge ses regards dans la chambre.

PAULA, *à part, et haletante.*

Mon Dieu! qu'allons-nous devenir?...

LOPE, *étonné, et immobile sur le seuil.*

Elle dort... et son sommeil est calme.

PAULA, *à part.*

Que dit-il?

LOPE, *de la porte.*

J'avais pourtant bien cru entendre... (*Regardant encore dans la chambre.*) Mais non, si elle souffrait son sommeil serait agité... elle n'aurait pas ainsi le sourire sur les lèvres. (*Il referme doucement la porte et revient en scène.*) Vous aviez raison, ce cri n'était que dans mon imagination. . Reprenons notre entretien.

PAULA, *à part.*

Pauvre Inès!... quel courage!...

Ils reprennent place.

LOPE.

Cette lettre du seigneur corrégidor va vous prouver que je ne me berce pas d'un fol espoir. (*Lisant.*) « Mon cher Lope, je vais droit au fait. » Mon fils, don Francesco Rodriguez, se meurt » d'amour pour votre aimable fille. Si l'unique » héritier du premier magistrat de Madrid vous » semble un parti digne d'elle, soyez le médecin » qui doit rendre la raison à un pauvre fou qui, » si vous ne le guérisez au plus vite, finira par » faire tourner aussi la tête à son père. Aujourd'hui même, en sortant de l'audience du premier ministre, j'aurai l'honneur d'aller vous » répéter ma demande de vive voix, en même » temps que je vous présenterai notre malade. »

PAULA, *à part.*

Aujourd'hui!...

LOPE.

Je devais au seigneur Rodriguez une réception digne de son rang, et deux heures me restent à peine pour terminer quelques préparatifs indispensables.

PAULA, *à part.*

Deux heures seulement!...

LOPE, *se levant, et replaçant son fauteuil.*

Une colation sera servie dans le salon de verdure... Je vous charge d'en surveiller les apprêts

PAULA, *à part.*

Mon Dieu! inspirez-moi!...

LOPE.

Mais voilà encore que vous ne m'écoutez pas... Décidément vous avez l'esprit ailleurs... quelques futilités sans doute... et cela quand il est question de votre fille... de notre enfant!... Ah! je

vous reconnais bien là!... (*Avec ironie.*) Je vous laisse à vos graves pensées.

PAULA, *à part.*

Enfin!...

LOPE, *continuant.*

Et puisque l'indisposition de cette chère enfant ne doit pas avoir de suites, rien ne sera changé à mes préparatifs... Occupez-vous donc de la toilette de la future... ce n'est pas trop exiger de vous, je crois .. faites-la bien belle surtout... Moi, je cours rejoindre mes travailleurs.

Il sort par le fond.

SCENE III.

PAULA, *puis* **INÈS** *et* **UN DOMESTIQUE**.

PAULA.

Parti!... Ah! l'on eût dit qu'il avait deviné que sa présence me mettait au supplice!...

Inès, pâle et défaillante, paraît à la porte de gauche; Paula court à elle.

INÈS.

O ma mère! sauve-moi!... sauve-moi!...

PAULA, *avec effusion.*

Oui, oui, je te sauverai! ou, je le jure, je succomberai à la tâche!...

Elle court à une sonnette qu'elle agite violemment.

INÈS, *pleurant.*

La femme de don Francesco!...

PAULA, *revenant à Inès.*

Oh! jamais!... jamais!... Mais on vient! remets-toi... (*La porte du fond s'ouvre, un Domestique paraît; continuant.*) Où est M. Maurice Dirken?

LE DOMESTIQUE.

A quelques pas d'ici.

PAULA, *vivement.*

Qu'il vienne à l'instant, qu'il se hâte!... Allez! courez!... (*Le Domestique s'incline et sort.*) De lui seul, ma fille, dépend maintenant ton salut ou ta perte!

INÈS, *vivement.*

Le voici!

Maurice paraît au fond.

SCENE IV.

MAURICE, PAULA, INÈS.

MAURICE, *saluant.*

Vous m'avez fait appeler, senora, je m'empresse de me rendre à vos ordres... (*A la vue d'Inès en pleurs.*) Mais que vois-je? (*Regardant Paula.*) Et vous, madame, qu'avez-vous donc?

PAULA, *lui saisissant le bras.*

Ce que j'ai, monsieur!... ce que j'ai!

MAURICE, *à part et troublé.*

Inès a parlé.

PAULA, *continuant.*

J'ai que ma fille vient d'être ce matin même demandée en mariage par don Francesco Rodriguez!

MAURICE.

Qu'entends-je?

PAULA.

J'ai que dans deux heures mon époux aura accepté pour gendre le fils du corrégidor!... comprenez-vous?

MAURICE, *altéré.*

Ah!

PAULA.

Comprenez-vous aussi qu'avant ce temps écoulé il faut que vous, monsieur, vous ayez demandé la main d'Inès à son père, et qu'il faut que vous l'ayez obtenue?

MAURICE, *immobile.*

Mon Dieu!...

PAULA.

Allons, remettez-vous, monsieur... ce mariage vous savez bien qu'il ne se fera pas, qu'il ne peut pas se faire... vous savez bien que c'est vous, vous seul qu'elle peut, qu'elle doit épouser!... (*Le considérant avec étonnement.*) Ce morne silence... Mais vous ne m'avez donc pas entendue, monsieur?... faut-il vous répéter que dans deux heures mon époux aura donné sa parole... et qu'alors mon enfant n'aura plus qu'à se tuer!

MAURICE, *pleurant.*

Oh! malheureux que je suis

PAULA, *avec l'impatience du désespoir.*

Mais ce ne sont pas des larmes que je vous demande! c'est de m'aider à sauver ma fille, entendez-vous?... ma fille, que vous avez perdue!... Mais le temps s'écoule avec une effroyable rapidité... par pitié, monsieur, ne perdez pas une minute, courez à l'instant trouver mon époux... qu'il sache que vous aimez Inès, qu'Inès vous aime, avant que votre rival ait mis le pied dans cette maison... Courez! Mais surtout qu'il n'aille pas deviner votre faute, car tous deux la paieriez de la vie peut-être!... Allez, monsieur, il est là... près d'ici... (*Avec étonnement.*) Toujours immobile et muet... Mais êtes vous donc cloué à cette place?... ou plutôt hésiteriez-vous à être honnête homme, dites, monsieur?... Ah! ce serait abominable, savez-vous?... abominable et lâche! (*Maurice fait un mouvement.*) Oui, lâche! je le répète!

INÈS, *les mains jointes.*

Maurice, je t'en conjure! sauve-moi de ce mariage!

PAULA, *vivement.*

Oh! ne le prie pas, ma fille, ne le prie pas!..

Il y aurait bassesse à toi de descendre à la prière... C'est à moi, pauvre mère, d'en appeler à sa loyauté, à son cœur... c'est à moi de lui crier avec des larmes : Maurice, mon fils, ayez pitié de nous !... c'est à moi de me traîner à ses pieds... Il n'y a pas de honte dans l'abaissement d'une mère qui prie pour son enfant !

MAURICE, *accablé*.

Ah! madame... et toi, pauvre infortunée... maudissez-moi... maudissez-moi, car je suis un malheureux! un infâme!... Ce mariage... ce mariage qui comblerait tous mes vœux...

PAULA.

Après?...

MAURICE, *avec effort*.

Il est impossible!...

PAULA *et* INÈS *ensemble*.

Impossible!...

Moment de silence.

INÈS, *sanglotant*.

Ah!...

PAULA.

Impossible, avez-vous dit?... (*Balbutiant.*) Et pourquoi donc, monsieur? pourquoi?...

MAURICE, *désespéré*.

Oh! ne me le demandez pas! ne me le demandez pas!

PAULA.

C'est-à-dire que vous, qui vous êtes cru le droit de nous ravir l'honneur et la vie, vous n'accordez pas à vos victimes celui de vous interroger, de vous forcer à répondre?... ce droit-là, nous l'avons payé assez cher pourtant!... Mais allons donc, monsieur, parlez!...

MAURICE, *défaillant*.

Vous le voulez...

PAULA.

Oui!

MAURICE.

Eh bien!...

PAULA.

Eh bien?...

MAURICE, *chancelant*.

Je suis marié!

PAULA *et* INÈS.

Marié!

PAULA, *comme folle*.

Oh! j'ai mal entendu!... mais non... il a dit marié!

INÈS, *se laissant tomber mourante sur le lit de repos*.

Mon Dieu!... pardonnez-lui...

PAULA, *s'écriant*.

Ah! vous avez tué ma fille!...

MAURICE.

Inès!... chère Inès!...

PAULA.

Ah! ne l'approchez pas, monsieur! ne l'approchez pas!

MAURICE.

Par pitié, señora!...

PAULA, *penchée sur Inès*.

Cette pâleur... ce regard fixe... Inès, mon enfant, parle-moi!...

MAURICE, *à genoux*.

Que j'entende ta voix, dût-elle me maudire!

PAULA, *s'adressant à Maurice, tout en secourant sa fille*.

Marié!... savez-vous que c'est horrible et infâme cela?... Mais aidez-moi donc à la secourir, monsieur!... vite un flacon... Sur ce meuble...

MAURICE, *vivement*.

Voici!...

PAULA, *même jeu*.

Payer par un crime l'accueil le plus généreux!... Tenez, faites-lui respirer ce mouchoir... Se faire aimer d'une pauvre jeune fille, la perdre de gaieté de cœur!... Ah! voilà ses joues qui se colorent... les larmes se frayent un passage... Vous me la rendez, mon Dieu, je vous rends grâce.

INÈS, *d'une voix affaiblie*.

O ma mère!...

PAULA, *même jeu*.

Pleure, pleure, mon enfant... les larmes soulagent et consolent... Oh! remerciez le ciel, monsieur, remerciez le ciel de ce que je ne suis qu'une femme; car si j'étais son père, je vous tuerais!... Mais que voulez-vous encore de nous?... Sortez... mais sortez donc, monsieur! vous voyez bien que votre vue nous fait mourir! (*La porte du fond s'ouvre tout-à-coup; Lope est sur le seuil. Paula ajoute avec effroi.*) Mon mari!

SCENE V.

LES MÊMES, LOPE.

LOPE, *en entrant*.

Le señor corrégidor et son fils viennent d'arriver...

PAULA, *bas à Inès*.

Du sang-froid!

LOPE, *continuant*.

Montalvan me remplace auprès d'eux... Eh bien! ma fille?... et cette toilette, s'en occupe-t-on?

PAULA, *s'efforçant de commander à son trouble*.

Dans un moment.

LOPE, *allant à Inès*.

Ah! te voilà, mon enfant.

Il l'embrasse au front.

PAULA, *bas à Maurice*.

Restez, je le veux!...

LOPE.

Te ressentirais-tu de ton indisposition? tu es bien pâle encore!... (*Avec un étonnement mêlé d'effroi.*) Mais on dirait que tu as pleuré ?...

INÈS, *vivement, et avec embarras.*

Pleuré, moi?... non, mon père, non... je me sens même mieux... beaucoup mieux.

PAULA, *à part.*

Mon Dieu, secourez-nous !

LOPE, *assis près d'Inès.*

Cet événement d'hier t'a donc bien effrayée, mon Inès ?... En effet, ce récit de Manuel, cette arrestation... Et moi, qui, ne pouvant taire ma juste indignation contre cette malheureuse, vais couronner l'œuvre en me livrant devant toi à un emportement que je me reproche... (*jetant un coup d'œil sur sa femme*) mais dont je n'ai pas été maître en voyant l'inconduite trouver des défenseurs.

PAULA, *à mi-voix, à Lope.*

Assez!... ne voyez-vous pas...

LOPE, *se levant.*

Mais on vous attend, et si je m'en repose sur vous, señora, Inès ne sera jamais prête... Veuillez sonner sa femme de chambre.

PAULA.

Une fleur, quelques rubans suffiront... et si vous le permettez, je vais la parer moi-même.

INÈS, *vivement.*

Oui, je préfère les soins de ma mère...

LOPE.

Soit, mon enfant... (*A Paula.*) Mais hâtez-vous, de grâce. (*Il fait traverser Inès jusqu'à la toilette; elle a peine à se soutenir. Lope continue en allant ouvrir la fenêtre de droite.*) Pour une fête ordonnée et exécutée en quelques heures... que dites-vous de ce coup d'œil, monsieur Maurice?

MAURICE, *sans regarder à peine, et tout occupé d'Inès.*

Recevez mon compliment...

INÈS, *bas à Paula.*

O ma mère!... je n'aurai jamais la force...

PAULA, *bas.*

Prends garde, ton père est là...

MAURICE, *à part.*

L'infortunée va se trahir...

LOPE, *à la fenêtre.*

Et la cabane de mon jardinier, dites, est-elle galamment décorée?

MAURICE, *toujours occupé d'Inès.*

Elle n'est, en effet, pas reconnaissable.

LOPE, *à l'extérieur.*

Martinez!... pas là... bien!...

Il quitte la fenêtre.

PAULA, *bas à Inès.*

Il vient à nous!

LOPE.

Eh bien! mon Inès, comment te trouves-tu?

PAULA, *s'avançant vivement entre Lope et Inès.*

Cette résille vous semble-t-elle de bon goût?

LOPE.

C'est votre fille qu'il faut consulter, et non pas moi... Mais qu'avez-vous donc à trembler ainsi?... Inès elle-même... Je ne sais si je rêve, mais je ne vois aujourd'hui que des figures étranges... il n'y a pas jusqu'à M. Maurice que votre tristesse semble avoir gagné.

MAURICE.

Moi, señor?...

LOPE, *retourné à la fenêtre.*

Le chiffre au-dessus de la guirlande!... c'est cela.

PAULA, *parant Inès.*

La tristesse de M. Maurice prend sa source dans une cause toute naturelle, en même temps que très-flatteuse pour nous

LOPE.

Achevez...

PAULA, *avec intention.*

Quand vous êtes entré, monsieur venait de nous faire part de la nécessité dans laquelle il se trouve de quitter Madrid.

MAURICE, *à part.*

Que dit-elle?

LOPE.

Quoi! vous partez?

PAULA, *même jeu.*

Une lettre, que monsieur a reçue ce matin même, l'oblige à retourner de suite à Bruges.

MAURICE, *bas.*

Que faites-vous, señora?... je ne partirai pas.

PAULA, *bas.*

Vous partirez, monsieur. (*Haut, à Inès.*) Laquelle de ces fleurs préfères-tu?

LOPE.

Tout indispensable que soit votre départ, vous nous donnerez bien quelques jours?

PAULA, *vivement*

Impossible, non, c'est impossible...

LOPE, *surpris.*

Comment savez-vous?...

PAULA, *se reprenant.*

Du moins à ce que disait tout-à-l'heure M. Maurice, en nous annonçant qu'il était forcé de partir aujourd'hui même.

LOPE, *à Maurice.*

Et y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander le motif d'un départ aussi précipité?

MAURICE, *avec embarras.*

Nullement...

PAULA, *appuyant.*

Un motif bien légitime... Monsieur nous quitte pour retourner auprès de sa femme.

LOPE, *s'écriant.*

Sa femme, dites-vous?... Ah ça! c'est une plaisanterie?

PAULA.

Monsieur, je vous le répète, va rejoindre sa femme.

LOPE.

Sérieusement?... mais vous êtes donc marié?

MAURICE.

Il y a deux ans, des raisons de famille, de fortune, me forcèrent de contracter des liens qu'un exil volontaire ne tarda pas à briser.

LOPE.

Marié!... et nous n'en savions rien!

MAURICE.

Mon mariage fut un de ces tristes événemens de la vie que l'on tâche d'oublier... et dont pour cela on ne parle jamais.

LOPE, *à part.*

C'était donc là son secret... (*Haut.*) Je vous entends... (*poussant un soupir*) et je vous plains.

INÈS, *bas.*

Il est donc vrai, ma mère!... marié?...

PAULA, *bas.*

Du calme, mon enfant!

LOPE, *à Maurice.*

Allons, puisqu'il le faut, je ne tenterai pas de vous retenir.

Ici on voit le fond du jardin se garnir de monde. Montalvan entre par le fond.

SCENE VI.

LES MÊMES, MONTALVAN, INVITÉS, *au fond.*

MONTALVAN.

Les invités arrivent en foule... on te demande... on s'étonne de ne pas voir les señoras.

LOPE.

Ta main, Inès...

PAULA, *vivement.*

Cette fleur ne me paraît pas solidement attachée... (*A Lope.*) Permettez... (*Bas à Inès.*) Remets-toi!... remets-toi!

Lope a remonté la scène avec Montalvan.

INÈS, *bas à Paula.*

Tes soins me sont inutiles, ma bonne mère; 'en mourrai, je le sens!

PAULA, *bas.*

Non, tu vivras!... je t'apprendrai par mon exemple qu'une mère, même déshonorée, n'a pas le droit de se laisser mourir!

Inès la regarde étonnée.

LOPE, *revenant.*

Viens!

I' prend la main d'Inès. On se dirige vers le fond.

INÈS, *s'arrêtant.*

Je ne puis...

LOPE, *à Inès.*

Pourquoi t'arrêter?... avançons.

INÈS, *bas et défaillant.*

Je n'y vois plus.

LOPE, *la regardant.*

Qu'as-tu donc? (*Avec effroi.*) Sa main tremble dans la mienne!... ses genoux fléchissent.

INÈS, *perdant connaissance.*

Ma mère!... ah!...

Elle s'évanouit dans les bras de Paula.

LOPE.

Grand Dieu!... évanouie!... mourante!...

On conduit Inès au lit de repos.

MONTALVAN.

Ne vas-tu pas t'effrayer, effrayer ta femme?... ce n'est peut-être rien...

MAURICE, *haletant, à Montalvan.*

Secourez-la, secourez-la, señor!

LOPE, *à Montalvan.*

Que dois-je craindre?... parle!

MONTALVAN.

Un moment donc, un moment...

LOPE.

Vois donc!... vois donc! comme sa respiration est gênée!

MONTALVAN.

Laissez l'air arriver jusqu'à elle... éloignez-vous un peu.

Paula suit tous les mouvemens de Montalvan. On voit au fond les convives qui remarquent ce qui se passe dans le salon, se parlent entre eux, et approchent peu à peu.

MAURICE, *à part.*

Mon Dieu! sauvez-la de sa colère!

MONTALVAN, *à lui-même.*

Hier en parfaite santé... et aujourd'hui... c'est étrange.

Il la considère attentivement.

PAULA, *à part, avec effroi.*

Ah!... (*Montalvan s'empare du pouls d'Inès, qu'il consulte tout en continuant son examen. Anxiété de Lope et de Maurice. Montalvan fait un mouvement prononcé. Paula ajoute vivement.*) La suite de son indisposition de cette nuit, n'est-ce pas?...

MONTALVAN, *stupéfait.*

Oui... oui.

LOPE, *aux convives qui sont parus à la porte du salon et entrent.*

Pardon, mes amis... Ma fille... un malaise subit.

Il va à plusieurs, et leur parle bas. Pendant ce temps, Montalvan, qui a relevé la tête, a rencontré le regard suppliant de Paula; il fait un nouveau mouvement.

PAULA, *bas.*

Au nom du ciel!...

MONTALVAN, *bas.*

Je ne sais rien, señora.

LOPE, *revenant à Montalvan.*

Eh bien?...

MONTALVAN, *hésitant.*

Eh bien!...

LOPE, *effrayé.*

Serait-elle en danger?...

MONTALVAN.

Non... si tu consens à suivre en tout l'ordonnance du médecin.

LOPE.

En douterais-tu, quand peut-être il y va de sa vie?...

MONTALVAN.

C'est bien... je la sauverai... (*Bas à Paula en lui serrant la main.*) Nous la sauverons, señora... nous la sauverons!

PAULA, *s'avançant vers un des convives.*

Le seigneur corrégidor comprendra qu'il ne saurait être question de mariage tant que les jours de notre Inès seront en péril.

LOPE, *vivement.*

Que faites-vous, señora?...

PAULA, *froidement, indiquant Montalvan.*

C'est le docteur qui l'ordonne ainsi.

MAURICE, *à part.*

Oh! je ne partirai pas!

Lope est resté immobile. Montalvan et Paula échangent encore un regard. Tableau.

ACTE QUATRIEME.

Une maison de campagne attenante au couvent de l'Annonciade, près Valence; un jardin fermé au fond par un mur élevé, ayant une porte à l'un des angles. A droite, et occupant les deux premiers plans, un pavillon ouvrant en scène; trois ou quatre marches y conduisent. Une fenêtre ouverte, faisant face aux spectateurs, laisse voir l'intérieur d'un petit salon; près de la fenêtre est une table sur laquelle brûle une bougie. Derrière le pavillon et à gauche, des avenues d'arbres, banc et chaises de jardin. Il fait nuit encore au lever du rideau.

SCENE PREMIERE.

PAULA, *seule, puis* UN INCONNU.

Paula est assise près de la table, la tête dans les mains.

Inès... ma fille chérie... si jeune encore... et déjà si malheureuse!... Mais la nuit du moins accorde quelque trève à ses douleurs... tandis que moi... pas un instant d'oubli... nuit et jour une seule pensée... mon bonheur perdu... perdu sans ressources!... et ne pouvoir parler!... Ah! Gaétan! Gaétan!... (*Après un temps.*) Vouée par vous à la souffrance... ô mon Dieu! je m'étais résignée... mais voir souffrir et pleurer mon enfant, craindre sans cesse, trembler pour elle... ah! c'est trop, mon Dieu, c'est trop!

Elle demeure anéantie; on entend tourner une clef dans la serrure de la petite porte, qui s'ouvre lentement, et donne passage à un homme enveloppé d'un manteau.

L'INCONNU, *du fond.*

Je ne m'étais pas trompé... c'est bien la clef de cette petite porte que, grâce au vin de Xérès, j'ai si heureusement soulevée au jardinier du couvent.

Il avance avec précaution.

PAULA, *relevant la tête.*

Il y a cinq mois... sans le secours de Montalvan, c'en était fait de nous.. Inès était perdue!

Elle redevient pensive; pendant cette partie du monologue l'Inconnu s'est orienté.

L'INCONNU.

Je suis bien chez les señoras... voilà le pavillon qu'elles habitent... (*Indiquant une avenue en face du pavillon.*) De ce côté la demeure du jardinier et de sa femme... ici la mère, là-bas l'enfant... à droite, à l'extrémité de cette avenue, doit s'élever le mur du couvent... à gauche l'entrée principale... c'est bien cela.

Il continue son examen.

PAULA, *continuant.*

Il avait tout compris... aussi n'hésita-t-il pas à déclarer à mon mari que, la santé d'Inès étant menacée, l'air de cette contrée était indispensable à son rétablissement.

L'INCONNU.

Ma commission est faite, je tiens la clef... celui qui me paie peut arriver quand il voudra.

Il s'oriente de nouveau et regagne lentement l'angle du mur où est située la petite porte.

PAULA, *poursuivant.*

Mais quelle fut ma terreur quand j'entendis mon époux annoncer qu'il serait du voyage!... père affectueux autant qu'il se montrerait cruel s'il savait Inès coupable, il prétendait ne confier à personne la mission de veiller au chevet de sa fille... (*Ici l'Inconnu franchit la petite porte qui se referme doucement derrière lui. Paula continue.*) Mon Dieu!... si la reconnaissance ne l'eût enchaîné à Madrid, si la faveur chancelante de son noble protecteur ne lui eût fait un devoir de de-

meurer à ses côtés au jour du péril... hélas! mon Dieu! que serions-nous devenues?

Vers la fin du monologue de Paula, Maurice a paru au haut du mur.

SCENE II.

MAURICE, PAULA, *dans le pavillon.*

MAURICE, *du haut du mur, et prêtant l'oreille.*

Tout est calme... descendons...

PAULA.

Et un malheur de plus!... pourquoi ce départ précipité de Montalvan?... pourquoi ces trois semaines d'absence quand il est notre seul conseil, notre unique appui?... fatigué de notre malheur, nous aurait-il abandonnées?... aurait-il reculé devant l'œuvre qu'il avait si dignement commencée?

MAURICE, *après être descendu dans le jardin.*

La savoir là... souffrante encore, et ne pouvoir tomber à ses pieds... Et pourtant, mon Dieu! j'en suis séparé depuis le jour où sa mère, se plaçant entre nous, ordonna mon départ... mon départ!... comme si je pouvais m'éloigner de l'Espagne y laissant derrière moi une femme et un enfant adorés!... Oh! non, je ne le pouvais pas sans avoir au moins crié grâce à ma victime, sans avoir embrassé l'être infortuné qui peut-être ne m'appellera jamais son père!

PAULA.

Voici le jour... (*elle éteint sa lumière*) retournons auprès d'Inés.

Elle referme la fenêtre.

MAURICE.

Mon Dieu!... cette dernière tentative échouera-t-elle donc... comme toutes celles qui l'ont précédée?... Me faudra-t-il donc partir sans emporter la promesse que mon souvenir ne lui sera point odieux?... sans avoir posé une seule fois mes lèvres sur le front de mon enfant?... (*S'élançant vers le pavillon.*) Oh! non, je ne m'éloignerai pas ainsi!... (*La porte du pavillon s'ouvre, Paula est sur le seuil; Maurice recule en s'écriant:*) Sa mère!

PAULA.

Encore vous!...vous en Espagne!...vous ici!... mais vous avez donc juré sa mort, dites, monsieur?

MAURICE.

J'ai juré de la revoir une dernière fois et d'embrasser mon enfant!... après cela, rassurez-vous, pauvre mère... j'irai mourir loin d'elle et de lui...

PAULA.

La revoir!... oh! jamais, jamais!... c'est à l'instant même qu'il faut vous éloigner... Sortez d'ici, monsieur, sortez!

MAURICE.

Mais pour espérer cela, vous ignorez donc, madame, que depuis cinq mois je veille autour de votre retraite?... que la nuit où Inès devint mère, j'étais là, à cette place, où chacune de ses plaintes arrivait à mon oreille, où chacune de ses souffrances retentissait à mon cœur?... et vous croyez que je m'éloignerai pour toujours sans avoir reçu le prix de tant de persévérance?... Oh! ne l'espérez pas! ne l'espérez pas!

PAULA.

N'espérez pas, vous, arriver jusqu'à elle!... craignez de revoir celle qui hait maintenant en vous l'époux d'une autre!

MAURICE, *avec désespoir.*

Oh! que me dites-vous là?... Mais n'importe!... par pitié, madame, laissez-moi lui adresser un éternel adieu!

PAULA, *avec véhémence.*

Mais comprenez donc que votre présence réveillerait toutes ses douleurs!... et qu'avant tout je suis mère!... encore une fois, sortez, monsieur, sortez!... votre vue m'est odieuse, car elle m'a rappelé cruellement et sa faute et votre crime! Sortez!

MAURICE, *accablé.*

Eh bien! soit... vous le voulez... je mourrai sans l'avoir revue... (*Se ranimant.*) Mais la nature m'a donné un titre aussi saint que le vôtre, des droits sacrés que vous voudriez en vain méconnaître... mais je suis père, et vous n'avez pas le droit de vous placer entre mon enfant et moi!

PAULA, *effrayée.*

Que voulez-vous donc?

MAURICE, *suppliant.*

Lui donner un premier et dernier baiser... Oh! ne me refusez pas!... ce que tout-à-l'heure je réclamais comme mon droit, je l'implore à présent comme une grâce!... je l'implore à genoux avec votre pardon!

Il est à genoux; moment de silence; combat chez Paula.

PAULA, *avec doute.*

Vous dites donc que si, je vous accordais de le voir et de l'embrasser, je vous aurais revu pour la dernière fois?

MAURICE, *affirmativement.*

Pour la dernière fois!

PAULA, *se décidant.*

Venez donc!... mais vous partirez aussitôt, n'est-ce pas?... vous quitterez pour jamais l'Espagne?

MAURICE.

Pour jamais!

PAULA.

Jurez-le-moi.

MAURICE, *toujours à genoux.*

Je vous le jure par mon amour et mon repentir!...

Il couvre de baisers les mains de Paula.

PAULA.

Je reçois votre serment, et Dieu l'a entendu!... venez!

MAURICE.

Oh! merci, merci!

Il va s'élancer vers le pavillon, Paula l'arrête.

PAULA, *vivement*.

Non, pas de ce côté... vous ne devez jamais la revoir, elle... Par ici! par ici!

Elle l'entraîne par l'avenue opposée; au même instant Montalvan paraît, débouchant de celle qui longe derrière le pavillon.

SCENE III.

MONTALVAN, *en entrant*.

Enfin, me voici!... aucun bruit... personne... (*Il va à la porte du pavillon.*) Allons, il faut que ces chères señoras reposent encore .. il est de trop bonne heure, je me suis trop pressé... A peine arrivé à mon hôtellerie, je saute à bas de mon cheval, et j'accours sans prendre seulement le temps de réconforter mon estomac souffrant d'une nuit de fatigue... ah! c'est que j'avais hâte d'être ici, de voir ma digne amie, de lui annoncer... Mais qu'elle vienne, qu'elle vienne donc!...Quelqu'un dans cette avenue... c'est elle!

SCENE IV.

MONTALVAN, PAULA.

PAULA, *reparaissant, et sans voir Montalvan.*

Parti!... parti pour toujours!

MONTALVAN.

Arrivé, voulez-vous dire!

PAULA.

Ah! Montalvan, c'est vous!... c'est vous enfin!

MONTALVAN.

Grande et bonne nouvelle, señora!... plus de tourmens, plus de larmes!... vous n'avez plus rien à craindre ni de Lope ni de Gaétan Linarès!... Réjouissez-vous, c'est moi, moi qui en ai la certitude, qui accours vous annoncer le bonheur dont mon cœur est plein, et vous dire: Tous vos malheurs sont finis! (*Respirant.*) Ah! ça m'étouffait!

PAULA, *chancelant.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu! serait-il possible? Vous ne me trumperiez pas, vous, mon ami... vous ne voudriez pas me tromper... Mais comment se fait-il?... parlez, parlez... Ce voyage c'était donc pour nous?

MONTALVAN.

Et pour qui donc aurais-je bravé les fatigues et la mauvaise chère?

PAULA.

Pardonnez-moi, j'ai tant souffert de votre absence!... pardonnez-moi d'avoir pu croire que vous nous aviez abandonnées.

MONTALVAN.

Moi, vous abandonner!... je vous en voudra beaucoup de cette pensée... plus tard... mais au plus pressé d'abord.

PAULA.

Oui, racontez-moi...

MONTALVAN.

Depuis long-temps, depuis le jour où je reçus votre confidence tout entière, je me disais: Cet homme, ce Gaétan, tout endiablé qu'il soit de ses idées de vengeance, car il a beau parler d'amour, ce fatal amour ressemble terriblement à de la haine... tout cruel et enragé qu'il se montre, cet homme n'a peut-être pas un cœur de roc... il se fait peut-être plus méchant qu'il n'est en effet... si j'allais le trouver, si je lui parlais...là, de certaine façon... je sais bien qu'il pourra m'accueillir fort mal, me renvoyer d'où je serai venu, en me priant de me mêler de mes affaires... Mais, bah! il faut bien risquer quelque chose pour ses amis... et après tout, le pire qui puisse m'arriver, ce sera d'avoir fait un voyage inutile...

PAULA.

Généreux Montalvan!

MONTALVAN.

Laissez donc... tout cela me trottait dans la tête si bien et si fort, que, ma foi, lorsque je vois que notre chère Inès peut se passer de mes soins et de ma présence, je prends, un beau jour, mon courage à deux mains, et je pars.

PAULA, *avec un léger accent de reproche.*

Sans nous prévenir...

MONTALVAN.

Pour ne pas vous donner une espérance que j'avais si peu de chances de voir se réaliser.

PAULA.

C'est vrai! c'est vrai!

MONTALVAN.

Je fais, comme vous devez le penser, le plus de diligence possible... je passe la frontière de France... Ah! señora, que le ciel vous préserve d'un pareil voyage!... des hôtelleries détestables, une déplorable nourriture... ces gens-là ne savent pas vivre.

PAULA, *souriant.*

Pauvre ami!

MONTALVAN.

Enfin, j'arrive à Bayonne, lieu de retraite de Gaétan, et d'où étaient datés ses derniers messages... j'étais moulu, brisé, tombant de lassitude et de sommeil... Au bout de cinq minutes, je ronflais comme un bienheureux, je l'avoue... lorsque, dans la nuit, le maître de l'auberge, à qui j'avais décliné mes titres et qualités, vient me réveiller, implorant ma science de docteur pour un homme qui, en rentrant dans sa maison, avai

été assassiné... Je confesse qu'au premier moment, en dépit de mon humanité bien connue, j'envoyai à tous les diables la mission qui m'était donnée... Que Dieu me pardonne, car c'est lui sans doute qui m'avait conduit par la main.

PAULA.

Achevez, achevez !

MONTALVAN.

Je me frotte les yeux, je me lève, je cours près de la victime, et je trouve, je reconnais... vous l'avez deviné sans doute... celui que je cherchais, Gaétan Linarès lui-même !

PAULA.

O ciel !

MONTALVAN.

Il n'y avait pas d'espoir de le sauver... il venait de recevoir une blessure mortelle, à laquelle je soupçonne fort le bras de notre inquisition de n'être pas étranger... Voyant que tous mes efforts seraient impuissans, je me fais reconnaître, je vous nomme, je lui peins vivement tout ce qu'il vous a fait souffrir, je deviens entraînant, persuasif... Pour la première fois de ma vie, sans vanité, je suis éloquent.. je crois même que je le fais pleurer... et enfin...

PAULA.

Enfin?

MONTALVAN.

Victoire! victoire complète!... (*Il a tiré ses tablettes.*) Cette funeste lettre de change, et cet écrit, votre justification pleine et entière, vous en diront plus que mes paroles!... Tenez, tenez, señora!

PAULA, *vivement.*

Donnez, donnez!... (*Elle a ouvert la lettre de Gaétan et la parcourt rapidement.*) Oui, oui! c'est bien de lui... c'est bien son nom. Ah! le ciel nous a donc enfin prises en pitié!

MONTALVAN.

Lisez, lisez, señora!

PAULA, *résumant la lettre.*

« Touché de repentir à son lit de mort, ému de » compassion au récit de mes souffrances, il me » rend, à moi, qu'il a tant aimée, le droit de re- » lever la tête, de faire rougir, à mon tour, le » front humilié de son ennemi, le droit de dire à » mon époux : Vos soupçons étaient injustes, je » n'ai pas cessé de mériter toute votre estime... » Je me suis sacrifiée, je suis innocente!...» Oh! Dieu sait si cela est vrai!... Merci, Gaétan! merci!... Que Dieu te pardonne comme je te pardonne!...

MONTALVAN.

Quand je disais qu'il n'avait pas un cœur de roc!... Il est bien vrai d'ajouter que sa blessure et mon éloquence sont pour quelque chose dans le triomphe que j'ai remporté.

PAULA, *pleurant de joie.*

Ah! mon ami, que ne vous dois-je pas!... Plus de déshonneur pour le nom de mon mari... Et ma fille, mon Inès, sauvée!... Mais tant de joie... un bonheur si imprévu... Ma tête se perd... mes idées se confondent... Que faut-il faire? conseillez-moi, que faut-il faire?

MONTALVAN.

Voyons, voyons, remettez-vous... c'est à vous de commander maintenant, et à Lope d'obéir; je vous l'abandonne, et à votre place... Mais non, non, ses remords vous vengeront de reste.... il n'a rien à vous refuser à cette heure, et il ne reculera devant aucune réparation.

PAULA, *qui s'est remise.*

Oh! c'est la grâce de notre enfant que je veux lui demander... c'est le seul droit dont je veuille me servir... Qu'il pardonne à Inès, qu'il l'aime encore, et je le tiendrai quitte envers moi.

MONTALVAN, *la contemplant.*

Mère tendre!... épouse dévouée!... toutes les vertus du cœur!... Vrai! je ne sais qui me retient de tomber à vos pieds et de vous adorer comme une madone!... Mais écoutez-moi... Ne gâtons rien par trop de précipitation... Avec mon ami Lope, vous le savez, le premier mouvement est toujours à redouter. Il me semble donc qu'une lettre de vous doit vous précéder près de lui... ce sera à la fois plus prudent et plus sûr.

PAULA.

Oui, oui, c'est cela... Merci! merci!

MONTALVAN.

Je me charge de porter la lettre; cela vaudra mieux.

PAULA.

Vous!... Ah! le meilleur des amis!...

MONTALVAN.

C'est bien... Vous me remercierez plus tard... Ainsi donc, dans une heure, je remonte à cheval... Je serai rompu... mais n'importe... Et vous, dès demain, en litière, sur la route de Madrid, où l'on vous attendra avec une vive impatience, je vous le jure... Mais à propos... notre chère malade pourra-t-elle supporter...?

PAULA.

Inès va mieux, beaucoup mieux!

MONTALVAN.

A merveille... Hâtez-vous d'écrire... Moi, je cours à mon hôtellerie, où m'attend un ample et solide déjeuner!... Il n'est pas sain d'entreprendre un voyage l'estomac vide... je mettrai les morceaux doubles... et avant une heure, je reviens chercher votre lettre.

PAULA.

Elle sera prête... Allez, mon ami, allez.

MONTALVAN.

A bientôt!

Il sort par l'avenue de droite, Paula rentre dans le pavillon. Au même instant la petite porte du mur s'ouvre brusquement ; deux hommes se jettent en scène.

SCÈNE V.

LOPE, MANUEL.

LOPE, *jetant son manteau.*

Enfin!... (*Examinant.*) Cette avenue couverte... ce pavillon... oui, c'est bien cela!... Suis-moi, Manuel!...

MANUEL, *l'arrêtant.*

Qu'allez-vous donc faire?

LOPE, *avec rage.*

Me venger!...

MANUEL.

Vous venger!... vous me faites frémir!... Et sur qui? sur qui?

LOPE.

Sur l'ingrate qui m'a trompé, qui a couvert mon nom d'opprobre et de boue!. . sur celle que j'aimais plus que ma vie!... sur ma fille, qui, en cessant d'être pure, en devenant infâme, a brisé tout mon bonheur, et m'a déshonoré... Viens, viens, Manuel!

MANUEL, *se jetant entre Lope et le pavillon.*

Au nom du ciel! un moment!... Le voilà donc le secret de ce morne désespoir, de ce lugubre silence que rien n'a pu rompre durant les cent lieues qui nous séparent de Madrid!... Le voilà donc expliqué ce regard terrible et menaçant qui accompagna, il y a deux jours, l'ordre de vous suivre!... O mon généreux bienfaiteur! rappelez votre raison, chassez de votre esprit ces pensées de meurtre qui l'assiégent!

LOPE, *avec égarement.*

Laisse-moi!

MANUEL.

Et c'est sur un soupçon... car, séparé d'elle depuis cinq mois, vous ne pouvez avoir de preuves.

LOPE, *avec désespoir.*

Ah! plût au ciel!...(*Avec larmes.*) Mais non!... ce voyage, ordonné par leur complice, n'était qu'une ruse infâme!... Confiant en leur honneur, en leur amour pour moi, j'étais resté à Madrid où m'enchaînait un devoir que je maudissais...Depuis son départ, Inès m'avait écrit régulièrement chaque semaine... voilà un mois environ, le jour tant désiré arrive, rien!... une semaine entière se passe, rien encore!... alors, frappé d'une horrible pensée, croyant déjà mon enfant morte, je dépêche secrètement à Valence un homme sur le dévouement et l'adresse duquel je pouvais compter... et voilà trois jours il me rapporta ces terribles paroles : « Les señoras sont toujours au couvent de l'Annonciade... mais elle n'y sont plus seules... on parle d'un enfant. » (*S'écriant.*) Un enfant!... et tu ne veux pas que je me venge?

MANUEL, *vivement.*

Mais cet homme, il peut avoir été mal informé; sans le vouloir, il vous a trompé peut-être... Et quand il aurait dit vrai, quand elle serait coupable, c'est votre enfant, señor, c'est votre enfant! (*Cherchant à l'entraîner.*) Venez, venez, sortons d'ici.

LOPE, *avec étonnement.*

Quand elle serait coupable, as-tu dit?... Est-ce bien toi, Manuel, que je viens d'entendre? toi, dont le bras s'est levé sur ta fille? toi, que j'entends encore t'écrier dans ta juste fureur : Vous avez mal fait de me sauver, señor, car un jour ou l'autre je tuerai la malheureuse qui m'a déshonoré!... (*Avec force.*) Tu as dit cela, Manuel Garcias!...

MANUEL.

Oui, insensé que j'étais alors!... mais depuis, que voulez-vous? je suis père, j'ai pardonné!... (*Suppliant.*) Et vous ferez comme moi, n'est-ce pas? et vous pardonnerez aussi?

LOPE, *avec force.*

Jamais! jamais!... mais elle ne sera pas ma seule victime. Car, tu ne sais pas... un homme... son lâche séducteur sans doute, a été vu rôdant autour de cette maison...et cet homme, cet infâme! c'est celui que, sans le connaître, sans qu'il fût ou mon parent ou mon ami, j'ai abrité de mon toit et nourri de mon pain!...

MANUEL.

Maurice Dirken!

LOPE, *tirant son épée.*

A celui qui a commis sa part du crime, sa part du châtiment!

MANUEL.

Non, non, à lui seul votre haine! à lui seul votre vengeance!

LOPE.

A elle, à elle d'abord, qui me devait plus, parce qu'elle je l'aimais mille fois davantage!... Allons, fais-moi place!...

MANUEL.

Pitié pour votre fille! pitié pour vous même; car c'est un remords affreux que vous vous préparez... Ah! croyez-moi! craignez, craignez de voir le sang de votre enfant!

LOPE.

Le remords!... Ah! je saurai bien lui échapper!... Après la vengeance, le suicide... après leur sang, le mien!...

MANUEL, *avec résolution.*

Avant celui de la jeune fille, celui du vieillard; vous commencerez par mo, señor!

LOPE, *hors de lui.*

Oui, si tu ne me livres à l'instant passage.

Il va frapper Manuel, qui a reculé jusqu'au pavillon, lorsque la porte s'ouvre brusquement devant Paula.

PAULA.

Arrêtez, señor!

Moment de silence et d'immobilité, après lequel Paula fait, de la main, signe à Manuel de s'éloigner; celui-ci hésite, elle renouvelle son geste; il sort lentement par le fond.

SCENE VI.

LOPE, PAULA.

LOPE, *brusquement.*

Que me voulez-vous?... ce n'est pas à vous que j'ai affaire, señora... c'est votre fille qu'il me faut!... conduisez-moi près de votre fille!

PAULA, *froidement.*

En l'état où je vous vois, non...

LOPE.

Osez-vous bien?...

PAULA, *de même.*

Me placer entre mon enfant et vous... oui, señor.

LOPE.

Malheureuse!...

PAULA, *toujours calme.*

Qui vous arrête?... frappez... si c'est du sang qu'il vous faut, versez le mien... si c'est une victime que vous voulez, prenez-moi... je vous attends, et suis résignée à tout.

LOPE.

Votre fille?... où est votre fille?...

PAULA, *le regardant en face.*

Si vous n'avez pas perdu toute raison, dites, qu'avez-vous donc, monsieur?

LOPE.

J'ai que vous m'avez trompé comme des lâches que vous êtes!... De vous cela ne m'étonne pas... mais elle! elle!... Oh! il faut que je me venge, il faut que je me fasse justice!

PAULA, *avec égarement.*

Sur qui?... sur ma fille?... vous avez parlé de tuer ma fille! (*Avec force et faisant un pas vers lui.*) Oh! mais vous ne savez donc pas ce dont une mère est capable pour défendre son enfant?

LOPE.

Je vais vous apprendre, moi, comment un père venge son honneur foulé aux pieds!... Arrière!

PAULA, *à part.*

Mon Dieu! venez en aide à une pauvre mère!

LOPE.

Arrière, il est temps!

PAULA, *avec énergie*

Mais vous savez bien que tant que je serai vivante, vous ne l'approcherez pas!

LOPE, *la saisissant.*

Eh bien! donc, toutes les deux!... Vous pour votre lâche complaisance, elle pour son enfant!

PAULA, *subitement inspirée.*

Son enfant?...

LOPE, *le bras levé.*

Oui, son enfant!

PAULA, *tombant à genoux.*

Mais, cet enfant est le mien, monsieur!.. frappez!

LOPE, *prêt à frapper.*

Le vôtre!... le vôtre!... (*Moment de silence.*) Oh! mais non... je vous méprise trop pour vous tuer!... Oui, oui... cela devait être... insensé que j'étais!... elle, mon Inès! ma fille chérie!... oh! soyez béni, mon Dieu! soyez béni!... (*Après un temps.*) Quant à vous, madame... vous n'avez rien à craindre de moi... j'aurais été le bourreau de ma fille coupable, parce que je l'aime, elle!... oh! mais, vous, je vous le répète, vous n'avez rien à craindre... je vous méprise trop pour vous tuer!

PAULA, *fondant en larmes, à part.*

Pardonnez-lui, mon Dieu!

LOPE.

Quant à votre fille... elle n'est restée que trop long-temps près de vous... je l'emmène, et vous ne la reverrez de votre vie.

PAULA, *s'écriant.*

Vous m'enlevez ma fille?...

LOPE.

Si près de vous elle est restée pure... c'est que Dieu, qui a eu pitié de moi, a voulu que cela fût ainsi... Oui, madame, je l'emmène à l'instant... à l'instant-même!... Manuel! Manuel!

Tout en appelant, il a marché vers le fond; il sort; Paula est restée anéantie; Inès sort du pavillon.

SCENE VII.

PAULA, INÈS.

INÈS.

Que vois-je?... et qu'as-tu donc, ma bonne mère?...

PAULA, *l'étreignant convulsivement.*

Dans mes bras! dans mes bras!

INÈS.

Oui, toujours, toujours ainsi!

PAULA, *pleurant.*

Toujours, dis-tu?...

INÈS.

Une fille est si bien sur le cœur de sa mère... Mais pourquoi ces larmes qui innondent ton visage?... tu sais bien que la tombe seule aura le pouvoir de nous séparer.

PAULA, *pleurant.*

La tombe... et ton père.

INÈS, *vivement.*

Mon père!...

PAULA.

Il est ici.

INÈS.

Ici!... O mon Dieu!... je ne sais pourquoi... mais j'ai peur...

PAULA, *se contraignant.*

Il vient te chercher... il t'emmène avec lui.

INÈS, *vivement.*

Et toi?... (*Baissant la voix.*) Et lui?...

PAULA, *effrayée, et bas.*

Silence!... moi, je reste... et ne suis-je pas aussi sa mère?

INÈS, *au cou de sa mère, et pleurant.*

Mais je ne veux pas te quitter, moi... je ne le veux pas!

PAULA, *se détachant doucement de ses bras, et retenant mal ses larmes.*

Ton père ordonne, il faut obéir... Voilà si long-temps qu'il est privé de tes douces caresses, mon Inès... il est juste que lui aussi en ait sa part... Voyons, ne tremble pas ainsi... il ne sait rien... il t'aime toujours.

INÈS, *pleurant dans le sein de Paula.*

Tu le veux... je partirai.

PAULA, *suffoquant.*

Maintenant... une promesse?...

INÈS.

Parle...

PAULA.

Jure-moi devant Dieu... et quoi qu'il arrive! de ne jamais parler de cet enfant à ton père.

INÈS, *étonnée.*

Je te le jure.

PAULA, *dévorant ses larmes.*

C'est bien! (*Puis, en sanglotant.*) Ah! dans mes bras, dans mes bras encore!

Elles se jettent aux bras l'une de l'autre. Lope reparaît.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LOPE, *puis* MANUEL.

Lope, qui s'est avancé rapidement vers Ines, la sépare de Paula; son regard est sévère; Paula pleure en silence.

LOPE, *à Inès.*

Ma fille!... mon Inès!... (*Il l'embrasse tendrement.*) Mais cet accueil... ces larmes en me revoyant... (*Regardant Paula.*) T'aurait-on désappris à aimer ton père?

INÈS, *vivement.*

Oh! vous ne le croyez pas!

LOPE, *avec tendresse.*

Mais regarde-moi donc... il y a si long-temps que je ne t'ai vue... ne baisse pas ainsi les yeux, mon enfant... ce n'est pas à toi de rougir ici.

INÈS, *à part.*

Que veut-il dire?

Elle regarde sa mère, qui, sans être vue de Lope, place un doigt sur sa bouche.

LOPE, *à voix basse, et à l'écart.*

Il me faut une promesse, mon Inès...

INÈS, *interdite.*

Laquelle?

LOPE.

Celle de ne jamais me parler de ta mère... jamais, entends-tu bien?

INÈS, *à part.*

Que s'est-il donc passé?

LOPE.

J'attends...

INÈS, *tristement.*

Je vous le promets, mon père.

MANUEL, *entrant par la petite porte.*

Tout est prêt, señor.

Paula et Inès se regardent et vont se jeter aux bras l'une de l'autre; Lope se place entre elles, et remet Inès à Manuel, qui l'emmène lentement par le fond.

LOPE, *à mi-voix, à Paula.*

Rappelez-vous que la porte de ma maison vous est à jamais fermée!

Il sort.

SCENE IX.

PAULA, *puis* MONTALVAN.

PAULA, *se laissant tomber sur un siége, en sanglotant.*

Ah! ah! ah!... j'ai fait plus que mon devoir... mais celle qui ne ferait que ce qu'elle doit pour son enfant! oh! celle-là ne serait pas une mère!

MONTALVAN, *entrant par l'avenue de droite.*

Me voilà!... lesté, et prêt à enfourcher ma monture, qui n'attend plus que son cavalier, et son cavalier votre lettre... Mais que vois-je?... et qu'avez-vous donc fait, señora, de votre visage de ce matin?

PAULA, *d'une voix affaiblie, tirant la lettre de son sein.*

Ma lettre?... la voici.

Elle la déchire lentement; stupéfaction de Montalvan. Tableau.

ACTE CINQUIEME.

Un salon chez Montalvan. Au fond, la porte d'entrée. Au premier plan à gauche, une fenêtre basse. Au second plan une porte. Au second plan de droite, une autre porte, mais peu visible.

SCENE PREMIERE.

MONTALVAN, *puis* MANUEL.

Au lever du rideau, Montalvan sort de la pièce à gauche.

MONTALVAN, *à la cantonade.*

Surtout, n'oubliez rien de ce dont nous sommes convenus. (*Descendant la scène.*) Voilà qui est bien ; mais pourvu qu'il vienne maintenant... (*Manuel entre par le fond.*) Ah ! c'est toi, Manuel !... dis ?... quelle nouvelle ?... mon ami Lope est-il toujours dans les mêmes intentions ?

MANUEL.

Oui, señor, il viendra.

MONTALVAN.

Avec sa fille ?

MANUEL.

La señorita Inès accompagnera son père.

MONTALVAN.

Ah ! enfin !...

MANUEL.

Croirez-vous que ce matin il avait changé d'avis ?

MONTALVAN.

Encore !

MANUEL.

Mais je lui ai rappelé que vous aviez reçu sa parole et qu'il ne pouvait se dispenser de se rendre à votre invitation... Hein ! ce n'est pas sans peine que je lui ai fait entendre raison !

MONTALVAN.

Le diable d'homme !... il lutterait d'entêtemenf avec une mule... que de cérémonies pour se décider à venir passer une demi-journée à ma petitemaison de la porte d'Atocha !... Et pourtant il ne se doute de rien.

MANUEL.

Oh ! non, car sans cela...

MONTALVAN.

J'ai cru réellement qu'il me garderait éternellement rancune de ce qu'il appelle ma coupable complaisance pour une malheureuse... Pauvre femme !... Mais je me suis mis là que tant de dévouement et d'abnégation recevraient enfin leur récompense, et je prouverai à mon ami Lope que, quand on me pousse à bout, je suis tout aussi têtu que lui !

MANUEL.

Se perdre pour sauver sa fille ! c'est un beau trait cela !

MONTALVAN.

Je crois bien !... c'est au point que chaque fois que j'y pense, les larmes m'en viennent aux yeux d'admiration... Maudit Lope, va !... avoir fait autant de mal, et cela avec un cœur excellent !... Aussi l'on dirait qu'il se rend justice, et qu'il s'en punit en se tenant enfermé chez lui comme un ours... toujours triste, sombre, fuyant le monde, ne recevant personne... Moi-même, moi, son ami depuis vingt ans, c'est à grand'peine si je parviens jusqu'à lui ; et encore ne m'adresse-t-il que quelques paroles indifférentes, puis il me quitte et me laisse seul avec sa fille... Lui, je ne le plains pas, c'est sa fantaisie ; ça l'amuse de s'ennuyer ; mais elle, pauvre enfant ! séparée de sa mère... sans distractions... une solitude complète... comme elle doit souffrir !

MANUEL.

Depuis deux mois que nous l'avons ramenée de Valence, ah ! oui, elle a bien souffert, la malheureuse jeune fille !

MONTALVAN.

Oh ! tout cela changera, je l'espère. Lope accepte aujourd'hui mon dîner... l'ours est sorti de sa tanière ; c'est un premier pas de fait.

MANUEL.

Dieu veuille que vous réussissiez !

MONTALVAN.

Me serai-je donné assez de mal !... depuis ce matin je suis sur pied ; mon cuisinier aussi... J'ai voulu faire à mon ami une réception digne de lui et de la circonstance : bon vin, bonne chère ; cela ne gâte jamais rien... enfin tout est prêt ; dans une heure nous serons à table.

MANUEL.

Mais il vous manque encore quelqu'un.

MONTALVAN.

C'est pardieu vrai !... va, cours le chercher, il n'est que temps... Diable ! c'est qu'on ne saurait commencer sans lui.

MANUEL.

Je m'en charge.

MONTALVAN.

Et puis, au retour, tu te tiendras là, prêt à tout événement.

MANUEL.

Comptez sur moi.

Il va pour sortir par le fond ; il entend du bruit.

MONTALVAN.

Non, non... (*A la porte.*) Ce sont eux... j'a-

perçois Inès... Il ne faut pas qu'on te voie... par là, par mon escalier dérobé... vite! vite!

Il fait sortir Manuel par la porte de droite qu'il referme.

SCENE II.

MONTALVAN, INÈS.

MONTALVAN.

Seule, ma chère Inès!... et mon ami Lope?...

INÈS, *vivement.*

Une rencontre qu'il vient de faire le retient à quelques pas de votre maison; je me suis empressée de le devancer pour vous voir un instant en liberté... Vous avez pour moi une lettre de ma mère, n'est-ce pas?... donnez! donnez!...

MONTALVAN, *avec intention.*

Non, mon enfant... je n'ai pas de lettre.

INÈS, *tristement.*

Vous ne savez rien de ma mère?

MONTALVAN, *hésitant.*

Rien... absolument rien.

INÈS, *tristement.*

Mon Dieu! quand donc la reverrai-je?... Ma pauvre mère!... Ah! mon ami, si vous saviez!...

MONTALVAN.

Quoi donc encore?

INÈS, *jetant un coup d'œil du côté de la porte d'entrée.*

Il ne vient pas?

MONTALVAN.

Non.

INÈS.

Je vous ai dit combien de fois, manquant à ma promesse, j'ai essayé de lui parler de ma mère, et que chaque fois il me quittait brusquement sans répondre, en réprimant un mouvement de colère qui me faisait frémir... Il y a de cela quatre jours, le lendemain de votre dernière visite, espérant que le temps aurait enfin, sinon vaincu, du moins apaisé son injuste haine... car c'est de la haine qu'il a dans le cœur pour ma mère... un ange!...

MONTALVAN, *ému.*

Oui, un ange!

INÈS.

J'avais placé sur sa table de travail, au milieu de ses papiers, ce portrait que vous connaissez... J'attendais tout de ce moyen, qui me semblait une inspiration du ciel!... Je croyais qu'il serait au-dessus de ses forces de résister à la vue subite de cette image frappante de ma mère, de cette image où ses traits si doux et si beaux respiraient la vie, où ses yeux parlaient un langage si éloquent!... Lorsque mon père entra dans son cabinet, je le suivis, palpitante de crainte et d'espérance... d'espérance surtout... tout-à-coup le portrait frappa ses regards...

MONTALVAN.

Eh bien?

INÈS.

J'eus peur, et je fermai les yeux, car le visage de mon père avait pris une soudaine et terrible expression de rage. Je l'entendis seulement qui s'écria : « Je ne veux rien d'elle ici, je ne veux rien d'elle! » Et dans sa fureur... (*S'interrompant.*) N'avez-vous pas entendu?

MONTALVAN.

Non.

INÈS.

Dans sa fureur, il brisa le portrait contre terre, il en broya du pied les débris en répétant avec un rire amer : « Rien d'elle, non, rien!... » Puis il sortit... Quant à moi, tout à son œuvre de vengeance et de destruction, il ne m'avait pas vue... je ne sais ce que je devins... mais je crus mourir.

MONTALVAN.

Ah! Lope! Lope!...

Bruit de pas.

INÈS, *vivement.*

Le voici!... Tâchons d'oublier... efforçons-nous de sourire... O! mon père! que Dieu te pardonne!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LOPE.

LOPE.

Bonjour, Montalvan.

Il dépose son chapeau, son manteau et son épée sur un fauteuil près de la porte.

MONTALVAN, *lui prenant la main.*

Bonjour, mon cher Lope, bonjour. (*A part.*) Et je lui serre la main... Ah! si tu n'étais pas mon ami!... Allons, faisons-lui bonne figure. (*Haut.*) Vive Dieu! te voila donc enfin! ce n'est pas malheureux!...

LOPE.

J'ai cédé à tes instances, à celles de ma fille, de Manuel, et je suis venu... mais c'est a la condition qu'il ne sera pas dit entre nous un seul mot du passé, pas un mot... Y consens-tu? oui, ou non?

MONTALVAN.

Soit... Puisque tu le veux, il n'en sera pas question. (*A part.*) Par Notre-Dame del Pilar, je te forcerai bien d'y revenir malgré toi au passé.

LOPE.

A la bonne heure! car sans cela...

MONTALVAN.

Quand je te dis que c'est chose convenue, j'obéirai... nous obéirons... Mais, sur mon âme! il n'y a pas dans toute l'Espagne un hidalgo plus exigeant et plus absolu que toi.

INÈS, *bas.*

Mon ami, craignez de l'irriter.

MONTALVAN.

Mais encore une fois, je cède, tu seras content...

Que diable! je ne veux pas perdre toute la peine que je me suis donnée pour t'amener ici. Je te tiens, et je te garde.

LOPE.

A propos, j'ai ta parole... Nous ne serons que nous trois à dîner?

MONTALVAN.

Certainement, nous serons entre amis... en famille.

LOPE.

C'est encore là une de mes conditions.

MONTALVAN.

Elle sera remplie.

INÈS, *à part, montrant Montalvan.*

Cet air mystérieux!

LOPE.

Eh bien! ce dîner? il me semble que voici l'heure!

MONTALVAN.

Es-tu pressé donc!... Eh! voici qu'on apporte la table!... (*Des valets apportent la table, qu'ils placent à droite, en avant de la porte, et sur laquelle il y a cinq couverts; à part.*) Gare la tempête!

INÈS, *avec surprise, à part.*

Cinq couverts!

LOPE.

Que vois-je!... Montalvan, tu t'es joué de moi?

MONTALVAN.

Comment?

LOPE.

Feins donc la surprise! Nous ne sommes que trois ici, je pense, et là, sur cette table... Tu as voulu me tromper, malheureux! tu m'as attiré dans un guet-apens!

MONTALVAN.

Un guet-apens avec un faisan doré et du vieux vin de Porto!... Je te conseille de te plaindre.

LOPE.

Tu as manqué à ta parole. Je pars. Adieu!

MONTALVAN.

Par exemple!... tu ne me feras pas un pareil affront... D'ailleurs, je ne t'ai pas trompé... je t'ai dit: Nous serons entre amis, en famille.

LOPE.

Je ne connais personne, je ne veux voir personne, tu le sais bien... Viens, ma fille!

INÈS, *à Montalvan.*

Qu'avez-vous fait?

LOPE.

Je ne resterai pas un instant de plus!

MONTALVAN, *se plaçant devant lui.*

Tu resteras!... A la fin, je serai aussi entêté que toi!... Ces deux couverts ne sont pas de trop... oui, j'attends quelqu'un.

LOPE, *éclatant.*

Ah!... et qui donc?... qui donc attends-tu?..

La porte du fond s'ouvre.

UN VALET, *annonçant.*

M. Maurice Dirken.

Il sort.

INÈS, *à part.*

Lui!

LOPE, *s'écriant.*

Maurice Dirken!

INÈS, *défaillant.*

Mon Dieu!...

LOPE, *haletant.*

Ah! qu'il ne vienne pas!... qu'il ne s'offre pas à ma vue, le misérable!

SCENE IV.

Les Mêmes, MAURICE.

MAURICE, *paraissant.*

Me voici pourtant!

LOPE, *faisant un mouvement pour s'élancer.*

Ah!

Il est contenu par Inès et Montalvan.

INÈS.

Mon père!...

LOPE, *se débattant.*

Une pareille trahison!... mais c'est Dieu qui te l'a inspiré, Montalvan... Dieu, qui veut que je me venge! (*A Maurice.*) Je ne te cherchais pas, infâme!... je ne voulais pas de ton sang... mais puisque tu me l'apportes... merci!... merci!

MAURICE, *avec calme.*

Après que vous m'aurez entendu, señor, vous le répandrez, si tel est encore votre désir.

LOPE, *hors de lui.*

A l'instant même!

MONTALVAN.

Voyons, calme-toi, et écoute.

LOPE, *violemment.*

Rien!... une telle audace!

Il marche agité.

MONTALVAN, *bas à Maurice.*

Il se consulte.

LOPE, *qui a gagné le fond, et s'écriant.*

Tu es venu me braver, Maurice Dirken!... nous ne tarderons pas à nous revoir!

Il s'élance et disparaît par le fond.

SCENE V.

MONTALVAN, MAURICE, INÈS, *puis* MANUEL.

Ils ont fait un pas pour s'opposer à la sortie de Lope; puis ils demeurent anéantis.

MONTALVAN.

Eh bien! il nous échappe... Diable d'homme va!..

MAURICE, *désespéré.*

Refuser de m'entendre !

INÈS, *pleurant dans le sein de Montalvan.*

Ah! mon ami!... mais qui peut l'animer à ce point contre Maurice?... pourquoi ces transports à sa seule vue?

MONTALVAN, *les yeux au ciel.*

Pourquoi!...

MAURICE.

Oui?...

INÈS, *continuant.*

Sa tendre affection pour moi prouve qu'il ignore notre faute.

MONTALVAN, *prenant les mains d'Inès.*

Ah! si tu savais, pauvre enfant!... si tu savais à quel prix un ange te sauva de sa fureur! quel sacrifice désarma sa main!

INÈS, *vivement.*

Vous voulez parler de ma mère?

La porte du fond s'ouvre brusquement devant Manuel.

MONTALVAN, *vivement.*

Qu'y a-t-il?

MANUEL, *de la porte.*

Le señor Lope demande sa fille, et veut vous parler à l'instant.

MONTALVAN.

Me parler?...

MAURICE.

Où est-il?

MANUEL.

Au fond du jardin. (*A Montalvan.*) Mais hâtez-vous, car il menace de revenir si vous n'allez aussitôt le rejoindre avec la señorita.

MONTALVAN.

Ne le faisons pas attendre. (*A Manuel.*) Suisnous. (*A Maurice.*) Ne vous éloignez pas, mon ami.

Il entraîne précipitamment Inès par le fond; Manuel les suit. En même temps que la porte du fond se referme, s'ouvre violemment la fenêtre basse; Lope se jette en scène.

SCENE VI.

LOPE, MAURICE, *puis* MONTALVAN, MANUEL *et* INÈS.

MAURICE, *reculant à sa vue.*

Lui!... que signifie?...

Lope, après avoir fermé et verrouillé la fenêtre en dedans, court en faire autant à la porte du fond.

LOPE, *s'avançant sur Maurice.*

Cela signifie, misérable, que j'ai trompé Manuel... que le traître Montalvan est tombé dans le piége... cela signifie que, pendant qu'il court me chercher à l'extrémité du jardin, je te tiens ici, seul à seul, entre ces quatre murailles, d'où l'un de nous deux ne sortira pas vivant!

MAURICE.

Au nom du ciel! écoutez-moi!

LOPE.

Allons, beau séducteur!... l'épée hors du fourreau!

MAURICE.

Plutôt la briser mille fois, que de la tourner contre vous!

LOPE, *menaçant.*

Es-tu donc aussi lâche qu'infâme?

MAURICE, *suppliant.*

Oh! par pitié! ne m'insultez pas!

LOPE, *s'écriant.*

Mais je ne fais que cela depuis une heure!... L'épée en main donc!... (*courant à son épée*) et à nous deux!

MONTALVAN.

A nous trois!... (*Suivi d'Inès et de Manuel, il s'est jeté en scène par la petite porte de droite.*) Et bas les armes!

Arrivé au fauteuil en même temps que Lope, il s'est emparé de l'épée, qu'il passe à Manuel.

INÈS, *tenant Lope embrassé.*

Mon père!...

MONTALVAN.

Ah! c'est comme cela que tu fais promener les amis!

INÈS, *à Lope et suppliante.*

Pitié!...

LOPE.

Eh bien! oui!... oui!... je l'épargnerai!... mais laissez-moi partir!... Viens, Inès!... Allons, faites place!

MONTALVAN, *lui barrant le chemin.*

Non pas, s'il te plaît!

LOPE.

Oh! alors!... vous répondrez devant Dieu de ce qui va se passer!... Encore une fois, place!...

MAURICE, *avec calme.*

Vous ne sortirez pas, señor, avant de m'avoir entendu... Libre à vous après cela de me maudire, de me frapper de me tuer... je ne me défendrai pas.

Lope s'arrête.

INÈS, *à part, et défaillant.*

Je me meurs!

MONTALVAN, *bas à Inès.*

Chère enfant, du courage... soyez forte... je veille sur vous.

Pendant ces deux répliques, Lope, comme vaincu par le sang-froid de Maurice, a descendu la scène; il gagne ainsi la table et se laisse tomber sur un siége.

LOPE, *avec une rage concentrée.*

Puisque me voilà votre prisonnier, puisque je suis forcé de vous entendre... voyons, que peut avoir à me dire M. Maurice Dirken?...

MAURICE.

J'ai à vous dire, señor, que j'ai commis une grande faute.

INÈS, *à demi-voix.*

Ah! monsieur, par grâce, par pitié!

MAURICE, *continuant.*

J'ai à vous dire encore que cette faute... que je vous supplie de me pardonner... aujourd'hui je puis et je veux la réparer.

LOPE, *avec ironie.*

La réparer, dites-vous?

MAURICE.

Oui, señor, la réparer... je suis libre!

INÈS.

Libre!

MONTALVAN

C'est-à-dire veuf! .. tout ce qu'il y a de plus veuf!... puisque sa femme est morte.

LOPE.

Et que m'importe, à moi?... Finissons-en, monsieur: qu'êtes-vous venu chercher ici?... que me voulez-vous?... que demandez-vous?

MAURICE, *d'une voix ferme.*

Je viens, señor, réclamer ma femme... et mon enfant!

INÈS.

Ah!

Elle se couvre le visage, Montalvan la soutient.

LOPE, *incertain et lentement.*

Sa femme!... son enfant!

Pendant cette réplique de Lope, Montalvan a conduit Inès, demi-mourante, jusqu'à son père.

INÈS, *tombant à genoux.*

Grâce!... grâce. mon père!

LOPE, *se dressant et menaçant.*

Ah! c'était donc toi, malheureuse?... c'était donc toi?... (*Effroi d'Inès, que Maurice éloigne vivement. Lope s'est arrêté, le bras levé; le désespoir fait place à la fureur.*) Ah!... (*Il tombe dans les bras de Montalvan et pleure dans son sein; puis s'en détachant tout-à-coup.*) Mais alors que me disait-elle donc elle?... Paula?... que cet enfant... O mon Dieu!... mon Dieu!

INÈS, *avec explosion.*

Ah! je comprends tout maintenant!... oui, ma sainte et bonne mère, je comprends tout ce que tu as fait pour moi!

MONTALVAN.

Il n'y a que Dieu pour récompenser dignement d'un tel sacrifice!

INÈS, *avec énergie.*

Ah! ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je sais ma mère noble et généreuse... et vous seul, mon père, vous seul avez pu la méconnaître!

LOPE, *troublé.*

La méconnaître... Mais tu sais donc...?

INÈS.

Tout, mon père.... je sais que pour vous, pour moi, elle s'est volontairement immolée!... je sais que, pour nous sauver l'honneur, elle a eu la force de se passer de votre estime, de votre amour, elle est si pure!

LOPE, *haletant.*

Pour me sauver l'honneur?

INÈS, *avec élan.*

Ah! pardonnez-moi, mon père!... je vous aime toujours!... mais je défends ma mère!

MONTALVAN, *avec feu.*

Oui, celle que tu as accusée eut l'héroïque courage de se dépouiller à tes yeux de son titre d'honnête femme, et cela pour racheter une faute de ta jeunesse.

LOPE, *tremblant.*

Une faute!

MONTALVAN.

Oui, une lettre de change qui devait te perdre!

LOPE, *reculant épouvanté.*

Une lettre de change!

MONTALVAN, *continuant.*

Restée entre les mains de Gaétan Linarès.

LOPE, *s'écriant.*

Honte et désespoir!... Mon Dieu! vingt ans de repentir n'ont donc pu me faire trouver grâce devant vous?... Mais ce que je viens d'entendre... quoi?... Paula?... innocente, elle se laissait accuser?... elle payait le silence d'un lâche du malheur de toute sa vie?... pour épargner la rougeur à mon front, elle se résignait à vivre méprisée?...

MONTALVAN.

Oui, oui!

LOPE.

Oh! mais alors je suis un monstre, un infâme!... mais lorsque pour moi elle acceptait le martyre, chacune de mes pensées était un outrage, chacune de mes paroles était un crime... Oh! je te vengerai, courageuse victime, je te vengerai!... mais c'est à ses pieds que je veux expirer dans les remords!... (*Hors de lui.*) Conduisez-moi!... où est-elle? où est-elle?

MONTALVAN, *qui a été chercher Paula.*

Dans tes bras!... dans tes bras!

LOPE, *s'écriant.*

Paula!... (*Il va tomber dans ses bras et s'arrête.* Mais non... ma place n'est pas sur ton cœur... (*tombant à genoux*) laisse-moi t'adorer comme une sainte!

MONTALVAN, *s'écriant.*

A la bonne heure donc!

PAULA, *défaillant.*

Un pareil moment...

LOPE, *à genoux.*

Tout mon sang, Paula!... tout mon sang en échange de ton pardon!

PAULA.

Non... la grâce de notre fille.

LOPE.

Ah!

Ils sont aux bras l'un de l'autre.

INÈS, *s'avançant le regard baissé.*

Mon père!

LOPE, *l'attirant sur son cœur.*

Mon Inès!... (*Tendant la main à Maurice.*) Mon fils!... (*A Paula, qui lui présente une lettre ouverte.*) Cette lettre?...

PAULA.

Ma justification.

Lope déchire la lettre sans la lire.

MANUEL, *qui s'est approché de Lope, à mi-voix.*

Quand je vous disais qu'on pardonne toujours à son enfant!

MONTALVAN.

Eh bien!... y avait-il trop de cinq couverts?

Pendant ce temps, Paula, qui a gagné la table, brûle la lettre de change à une bougie : Lope la remercie du regard. Maurice est aux pieds d'Inès. Tableau.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, Rue Saint Louis, 46, au Marais.



ACT. I, SCÈNE X.

L'AGRAFE,

DRAME EN TROIS ACTES,

De MM. Autier,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 31 JUILLET 1837.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LORD STALBOURN	M. CULLIER.	JEAN, infirmier.	M. GARCIN.
ÉDOUARD LAUNAY, chirurgien de marine	M. ALBERT.	MISS FANNY MORPHETT . . .	Mme GAUTHIER.
CHARLES DU TREMBLE, id. . .	M. ARMAND.	Mme PERSCOFF.	Mme SAINT-FIRMIN.
DE BRICHE, greffier du procureur du roi	M. MUSNIER.	HENRIETTE, sa fille.	Mlle ISABELLE.
PRÉCIGNY, musicien.	M. GILBERT.	Mme SAINTE-ARNAL	Mlle STÉPHANIE.
CRANOU, forçats	M. SALVALOR.	MÈRE SAINTE-MARIE	Mlle LAURE.
PHILOMELE, forçats . .	M. BARBIER.	LOUISE, sa nièce, novice. . . .	Mlle BAUBÉ.
SYMPHORIEN, forçats		MADELAINE, servante des bains.	Mlle ADÈLE.

Le premier acte se passe à l'infirmerie de Toulon; le deuxième et troisième acte à l'hôtel des bains à Baden-Willer.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une infirmerie ou une chambre de quelques lits attenant à la grande salle. A gauche, au second plan, la porte d'entrée; à droite, en face, une porte qui conduit à la pharmacie et à la cellule des sœurs. Au fond, au milieu, une fenêtre garnie de barreaux de fer.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÈRE SAINTE-MARIE, SOEUR LOUISE, CRANOU, CHARLES, JEAN.

Au lever du rideau, le forçat Cranou, chargé de doubles chaînes, est renversé sur un fauteuil en bois. La mère Sainte-Marie lui soutient la tête pendant que la sœur Louise essaie de le faire boire. Charles les regarde faire.

LOUISE. Le pauvre homme ne peut desserer les dents

CHARLES Il a eu le plus grand tort de se lever... Infirmier, préparez son lit, et qu'on le remette dedans. (*A mère Sainte-Marie.*) Si les crises continuent, cet homme-là n'a pas deux heures à vivre.

CRANOU, *revenant à lui pendant les paroles de Charles.* Ah! mon bon monsieur Charles, laissez-moi dans c'te fauteuil... pendant les quinze jours que vous avez été absent, vot' collègue, M. Edouard l'a bien voulu... d'mandez plutôt à mère

Sainte-Marie et à l'infirmier; pas vrai, Jean?... J' souffre moins comme ça, voyez-vous, parce que, quand j' suis étendu dans l' porte-feuille, je m' sens à tout' minute prêt à suffoquer.

CHARLES. Eh bien! laissez-le dans le fauteuil.

LOUISE. Faible comme il est maintenant, ce serait charité chrétienne que de le débarrasser de la double chaîne dont le poids l'écrase.

CRANOU. Ah! mon major, que ça me f'rait bien du bien!

CHARLES. C'est sa faute s'il en porte si lourd!.. pendant... (*A Cranou.*) Combien de temps y a-t-il que tu es au bagne?

CRANOU. Vingt ans, mon major, et y m'y ont mis à perpétuité pour quelques malheureux petits larcins.

CHARLES. Oui, petits larcins... des vols à main armée... et demandez-lui combien de fois il s'est évadé depuis vingt ans.

CRANOU. Soixante fois, mon major. ... j' n'avais pas aut' chose à faire... et on m'a repincé autant d' fois... c'est que, voyez-vous, le bâton d' ces gueux d'argousins m'en a fait éprouver des cruelles, que ça m'en a rendu infirme au superlatif.

CHARLES. Sans te faire renoncer à tes projets?

CRANOU, *aux dames.* Dam, c'était pas ma faute, mes chères sœurs charitables... j' sentais mes désirs d'être libre qui grandissaient avec l'impossibilité de les satisfaire.

CHARLES. C'est-à-dire que l'idée d'évasion chez lui était devenue une sorte de monomanie incorrigible, qui força d'avoir recours aux moyens extrêmes.

CRANOU. J'crois ben, extrêmes... rivé à mon banc, trente livres de fer à porter... pas plus... aussi ça m'a guéri de l'envie de fuir; mais ça m'a mis dans l'état que vous me voyez.

LOUISE. Sa faiblesse ne lui permet pas même de se lever pour aller sans aide jusqu'à la fenêtre ou jusqu'à son lit, et, quand on le débarrasserait de ses chaînes, il vous est facile de voir qu'il ne pourrait faire de tentatives pour s'en aller.

CRANOU. A moins que ce ne soit dans l'autre monde.

CHARLES, *à l'infirmier.* Combien y a-t-il qu'il est à la diète?

MÈRE SAINTE-MARIE. Il y a huit jours qu'il n'a pris que des bouillons, et trois qu'il ne prend rien du tout.

CHARLES. Eh bien! sœur Louise, soit fait ainsi que vous le demandez... vous savez combien il m'en coûte de résister quelquefois à vos prières... (*A l'infirmier.*) Jean, débarrasse-le.

Jean va chercher la clef des fers et la donne à Louise, qui s'empresse d'ouvrir le cadenas.

CRANOU, *pendant cette opération, et d'une voix exténuée.* C'est un fameux bien-être, que d'être privé d' ces p'tits bijoux-là, mon major; Dieu vous l' rende, et aussi à c'te vertueuse sœur Louise, la brebis du bon Dieu, l'ange gardien des pauvres prisonniers.

Il tend ses mains.

CHARLES, *à la mère Sainte-Marie, qu'il amène en scène pendant que Louise est occupée près de Cranou.* Il a bien raison de l'appeler ange, elle en est un d'innocence et de bonté... Mais est-il raisonnable que son père, et vous, sa tante, vous l'entreteniez dans cette triste idée de soigner des malades?

MÈRE SAINTE-MARIE. Comment voulez-vous? la pauvre enfant n'a pas d'autre avenir à espérer... son noviciat expire dans trois mois.

CHARLES. Mais c'est un meurtre...

MÈRE SAINTE-MARIE. Parce qu'elle est jolie, n'est-ce pas?

CHARLES. Parce qu'elle est bonne, parce qu'elle est sage et qu'elle ferait le bonheur d'un honnête homme qui l'épouserait.

MÈRE SAINTE-MARIE. Par le temps qui court on n'épouse pas la beauté, la douceur, la sagesse, mais bien la fortune, et Louise n'a rien.... moi, sa tante, j'ai fait vœu de pauvreté; et son père, ancien capitaine en retraite, est pauvre sans avoir fait vœu de l'être... il est pauvre et souffrant... et par son âge, sur le point de passer dans un monde meilleur... Au milieu de celui-ci, que deviendrait une jeune fille isolée?.. pour éviter la misère, que ferait-elle, à moins de se déshonorer?.. il vaut bien mieux qu'elle commence avec moi l'apprentissage de cette vie d'abnégation qu'elle est condamnée à supporter.

CHARLES. Oh! si j'avais seulement un millier d'écus de rentes, mère Sainte-Marie, je vous jure par ses grands yeux noirs que cela ne serait point.

MÈRE SAINTE-MARIE. Taisez-vous, monsieur Charles, prenez garde qu'elle ne vous entende, la chère enfant... elle est résignée, ne lui rendez pas sa tâche trop difficile... je vous crois incapable de rien de mal.

CHARLES. Ah!

MÈRE SAINTE-MARIE. Mais vous êtes jeunes tous les deux, vos occupations vous

rapprochent; si vous avez des yeux, elle a un cœur, et tout ce qui pourrait en altérer la tranquillité deviendrait pour elle la source d'un mal irréparable.

JEAN, *quittant le forçat.* Ah! mon Dieu! monsieur Charles, j'allais oublier d' vous dire que, pendant votre absence, un monsieur est venu deux fois vous demander.

CHARLES. Quelle espèce de monsieur?

JEAN. Ça m'a l'air d'un étranger, il a quelque chose d'anglais dans la tournure.

CHARLES. Qu'est-ce qu'il me voulait enfin?

JEAN. C'était pour une lettre qui ne devait remettre qu'à vous; il tâchera de revenir encore avant son départ, qui a lieu cette semaine, si j'ai bien entendu.

CHARLES. Je n'ai pas idée de ce que ce peut être.

LOUISE, *ayant quitté Cranou, et arrivant entre eux.* Monsieur Charles, il est bien mal, bien mal, ce pauvre Cranou; il vient de me faire entendre qu'il serait heureux, avant de mourir, d'embrasser les nommés Philomèle et Symphorien, deux anciens camarades... (*Charles fait un mouvement.*) Ecoutez, il veut leur demander pardon du mauvais exemple et des mauvais conseils qu'il a pu leur donner... Ne m'avez-vous pas dit ces paroles, Cranou?

Cranou fait un signe affirmatif de la tête, comme s'il était trop faible pour parler.

CHARLES. Je ne m'y oppose pas; mais le directeur du bagne a seul droit d'accorder cette permission... Jean, va la lui demander de la part de ces dames et de la mienne.

Jean sort.

SCENE II.

CRANOU, *à l'écart dans son fauteuil*, MÈRE SAINTE-MARIE, LOUISE, CHARLES.

CHARLES, *aux deux femmes.* Vous avez sans doute plus de monde dans les autres salles?

LOUISE. Nous n'avons personne, tous les malades ont quitté l'infirmerie depuis votre départ.

CHARLES, *désignant Cranou.* En voilà un qui va faire comme les autres, je vous le garantis, mais il passera par une autre porte.... Du reste, recevez mon compliment sur l'efficacité de vos soins...

MÈRE SAINTE-MARIE. Aidés des ordonnances et du zèle de votre ami, M. Launay.

CHARLES. Nous ne nous sommes pas encore rencontrés depuis mon retour. Est-il encore grave comme de coutume?

MÈRE SAINTE-MARIE. Vous riez de cela, monsieur Charles, c'est la preuve d'un caractère réfléchi.

CHARLES. Oh! je suis tout prêt à joindre mon éloge à tout ce que vous en penserez de favorable. C'est le plus excellent garçon, mais aussi le songe-creux le plus triste.

ÉDOUARD, *en dehors.* C'est bien, c'est bien; va où l'on t'envoie.

LOUISE. Si vous voulez vous assurer par vous-même de l'état de son humeur, le voici. Vous l'entendez.

CHARLES. Je vous demande la permission de lui dire bonjour, j'irai bientôt avec lui vous rejoindre à la pharmacie.

Il les reconduit jusqu'à la porte.

SCENE III.

CRANOU, CHARLES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *entre et va à Charles.* Ah! te voilà. (*Il lui tend la main.*) Dès qu'on m'a dit que tu étais arrivé, mais que tu n'étais pas à ta chambre, j'ai bien pensé que tu te trouverais du côté de la pharmacie.

CHARLES. Chut! (*Il montre Cranou.*) Le n° 7 est levé.

ÉDOUARD. Ah! ah! le drôle tient bon... (*Il regarde.*) Mais il dort.

CHARLES. Mauvais sommeil d'un homme qui n'ira pas loin.

ÉDOUARD. Dis-moi; voyons, es-tu content de ton voyage?

CHARLES. Très-content. J'ai trouvé ma sœur dans un état de santé à faire envie. Ses joues autrefois si pâles sont vermeilles. Le mariage lui réussit tout-à-fait. C'est dommage que son mari l'emmène si loin, aux environs de Baden-Willer, du côté de la Forêt-Noire, où il a une propriété qu'il m'a beaucoup engagé à aller voir.

ÉDOUARD. Il est donc riche?

CHARLES. Riche comme je voudrais l'être, d'un millier d'écus de rente.

ÉDOUARD. Mille écus! qu'est-ce qu'on peut avoir avec ça?

CHARLES. Le bonheur, quand on sait modérer ses désirs.

ÉDOUARD. L'obscurité d'une vie monotone au fond de sa terre, où l'on fait par oisiveté une douzaine d'enfans qui finissent par manger le fonds des parens avec

le revenu, et qui peuvent se plaindre encore d'avoir été jetés sur la terre pour y végéter dans la pauvreté.

CHARLES. Te voilà toujours avec tes raisonnemens...

ÉDOUARD. Vivre, c'est avoir la possession de son être, et le pauvre ne l'a pas.

CHARLES. Pauvre! Il me semble que tu n'en es pas là, ni moi non plus..... Nos études nous ont conduits à obtenir...

ÉDOUARD. Quoi? l'illustre grade de chirurgien de marine, à vingt-sept ans... Et je vois des imbéciles, ou tout au moins des êtres nuls, presque au sortir de l'enfance, posséder des charges importantes, des emplois brillans, des chevaux fougueux, des équipages magnifiques et des femmes charmantes, parce que le hasard les a fait naître fils de grands seigneurs ou de banquiers!... Et moi qui aime autant qu'eux les plaisirs et qui dépenserais plus grandement mon or, peut-être, je passerai ainsi ma vie à *manier* des mourans, je vivrai dans un entrepont de cinq pieds, ou dans une salle d'hôpital, à n'entendre que des plaintes et des blasphèmes...

CHARLES. Mon cher, avec ces grandes phrases-là on passe la vie à gémir et à récriminer contre le sort qu'on pourrait corriger.

ÉDOUARD. Oh! oh! gémir. (*Il avance sa main.*) Sous le chaton de cette bague, que j'ai achetée à un brocanteur israélite, lors de notre croisière dans la mer du sud, j'ai, tu le sais bien, de quoi corriger le sort, s'il m'oublie trop long-temps.

CHARLES. Tu veux parler de cette substance vénéneuse dont nous avons fait l'analyse d'après le système d'Orfila, de ce poison qui tue en deux minutes?

ÉDOUARD. De ce baume souverain qui débarrasse de tous les maux d'ici-bas, lorsque le poids en est trop lourd.

CHARLES. Misérables sophismes que cela, mon cher. Je ne connais qu'un mal insupportable pour l'honnête homme, mal qui ne saurait t'atteindre, le déshonneur! Oh! pour y échapper tout est permis. Aussi je suis bien tranquille sur ton compte, quoique je te voie donner, par accès, par originalité peut-être, dans les rêveries saugrenues de nos jeunes hommes. Ils ne veulent pas accepter une place dans le monde, mais la choisir, et, comme elle leur manque, le pistolet ou le poignard à la main, ils échappent à ce monde qui ne les comprend pas, qui n'est pas digne de les comprendre, comme ils disent. N'est-il pas vrai que c'est ça? A tous ces messieurs qui passent à envier la fortune le temps qu'il faudrait employer à l'atteindre, je dis, moi: Travaillez, faites comme nous. Pour ces intelligences inquiètes, toujours errant dans les espaces imaginaires, le véritable poison, c'est la paresse et l'oisiveté.

ÉDOUARD. Je ne dis pas non.

CHARLES. Sans parler des mille et une autres professions de la vie; dans la nôtre, si les Desgenettes, les Larrey, les Chaussier, les Dupuytren, avaient mieux aimé s'indigner contre les inégalités sociales qu'agrandir la science à force de veilles et de travaux, ils n'auraient point atteint le haut de l'échelle, ils ne marcheraient pas de pair avec toutes les sommités contemporaines. L'ambition est permise au talent, la fortune lui vient tout naturellement. Dupuytren avait cinq millions de fortune.

ÉDOUARD. Et il est mort sans en avoir joui.

CHARLES, *riant*. Oh! oui, tu aimerais mieux de la fortune toute faite.

ÉDOUARD. Enfin me diras-tu pourquoi je suis de ceux qui travaillent plutôt que de ceux qui jouissent?

CHARLES. Mais les jouissances, quand on les cherche où elles existent, sont de toutes les conditions. Dieu en a fait pour tout le monde, et il n'est pas encore bien prouvé que celles du riche soient les plus réelles.

ÉDOUARD. Je sais bien, on dit cela quand on n'a rien. C'est l'histoire des raisins de La Fontaine. Ils sont trop verts.... Si les riches étaient tous d'honnêtes gens encore; mais combien de misérables!....

CHARLES. De ceux-là peu meurent dans leur lit..... Nous en avons ici plus qu'ailleurs des exemples. Ce misérable qui a la chaîne au cou a été victime de ses vices immodérés... Il avait dit: Tout pour être riche! Et le bagne sera son dernier asile. Tandis que s'il eût dit comme, moi: Tout pour être heureux, et qu'il eût mis son bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs, il fût mort dans un lit d'honnête homme, en paix avec sa conscience et avec la société qui le repousse.

ÉDOUARD. Oh! mais toi, mon ami, mon bon camarade, tu es du nombre de ces êtres privilégiés qui font aimer la vertu, parce que ta conviction est si franche, qu'elle entraîne, tandis que la probité des trois quarts des hommes ne tient qu'à la difficulté de devenir des fripons impunément.

CHARLES. Tu calomnies tes semblables, misanthrope! Heureux que tu vailles mieux que ton humeur!

SCENE IV.

Les Mêmes, JEAN, SYMPHORIEN, PHILOMÈLE.

JEAN, *en dehors*. Par ici, par ici...

Il fait entrer les deux forçats.

ÉDOUARD. Qu'est-ce que c'est?

CHARLES. Des camarades du moribond qui viennent lui faire leurs adieux.

ÉDOUARD. Jean aura l'œil sur ces deux coquins?

JEAN. Non seul'ment moi, major; mais les argousins sont arrêtés là tout près, sous le vestibule, à les attendre.

CHARLES, *à Édouard*. Allons-nous rejoindre ces dames à la pharmacie?

ÉDOUARD. Va, toi d'abord; j'ai une course d'un quart d'heure à faire en ville; après j'irai t'y retrouver.

CHARLES. A tout-à-l'heure donc.

ÉDOUARD, *lui donnant la main*. A tout-à-l'heure...

Il sort; Charles entre à la pharmacie.

SCENE V.

CRANOU, JEAN, PHILOMÈLE, SYMPHORIEN.

PHILOMÈLE, *à Cranou*. Eh bien! vieux, est-c'que ça baisse?..

CRANOU. Ah! mon pauvre Philomèle, j'crois bien... (*Il affecte de tousser très-fort.*) V'là l'commencement de la fin... (*D'une voix cassée.*) Infirmier? (*il tousse encore*) une gorgée de tisane, s'il vous plaît... (*Il met la main à sa gorge.*) J'étrangle. (*Jean va à la tête du lit prendre un verre sur la planche. Il l'emplit. Pendant ce temps, Cranou dit bas aux camarades.*) Ne vous faites pas de de mal; y croyent que je vas tortiller de l'œil... jamais; malgré la diète, je me porte comme le Pont-Neuf. (*Etonnement des forçats.*) C'est un coup monté, c'est du charlatanisme pour embêter la médecine et l'argousinade. Floués les garde-malades!... (*L'infirmier revient avec le verre de tisane.*) Merci bien, l'infirmier du bon Dieu! c'est l' dernier dérangement que j'vous causerai, mon digne homme... encore une quinte pareille, et Cranou brûlera la politesse à ce bas monde. (*Prenant une main de chaque forçat.*) Et avant j'voudrais vous dire mes dernières intentions. Attendez un peu. (*Il porte la main à son front.*) Qu'est-c'qui m'pèse donc?... Est-c'qu'il y a du brouillard... j'y vois plus clair... bien sûr qu'il y a... Ah!...

PHILOMÈLE. Infirmier, pour l'amour de Dieu... quelque chose, il va nous parti dans les mains.

JEAN. Y a là son flacon.

L va le chercher.

CRANOU, *aux amis*. J'ai fait la frime d'être malade... vous savez comme j'ai l' trucpour me donner une fièvre de loup. D'puis quelques jours, j'ai r'fusé la nourriture, je m'soutenais seul'menten cachette avec des vieilles croûtes trempées dans la tisane et quelques gouttes d'eau-de-vie qu'j'avais en réserve dans un p'tit pot à tabac.

PHILOMÈLE. Chut!.. (*Il va au-devant de Jean, lui prend le flacon des mains, et revient à Cranou.*) Vois donc, Symphorien... si n'y aurait pas un mouchoir ou quelque linge pour lui essuyer l'front... il a la sueur...

JEAN. Attendez, attendez... tenez-lui toujours la bouteille sous l'nez...

Il entre à l'infirmerie.

CRANOU, *aux amis*. Lorsqu'on m'laissait seul, j'm'occupais à détacher un barreau d'la f'nêtre. L'œuvre est achevée; j'ferai le mort... on m'laissera sous mon drap pendant quelques heures avant de m'faire emporter pour l'amphithéâtre... et puis... et puis...(*A Jean qui revient.*) Ah! mon brave Jean, vous avez beau faire ,c'est c'te nuit que je vas décamper.

JEAN. Peut-être!

CRANOU. Ah! ça n'men effraie pas davantage! j'suis résolu! c'est ma délivrance! j'ai tant souffert qu'il m'est ben permis d'la désirer sans offenser personne... Priez l'bon Dieu, les amis, et vous aussi, l'infirmier, pour qu'elle soit prompte. (*Aux deux forçats.*) J'n'ai qu'un regret, c'est d'vous laisser après moi dans cette baraque du diable. (*Il se tord.*) Ah! tenez-moi, tenez-moi... ah! c'est là, voyez-vous, dans l'creux d'l'estomac... ah! ça m'serre, ça me monte... Ah!... la mère... sainte Marie!... l'chirurgien?

PHILOMÈLE. La sœur... infirmier... il va passer...

Jean retourne à l'infirmerie.

CRANOU, *riant*. Oui, que j'vas passer tantôt, et par la fenêtre, j'espère... et v'là l'premier instrument d'ma liberté... un ressort de montre sous ma langue. J'voulais vous l'transmettre avant de prendre le grand air, et vous jurer qu'une fois dehors j'vous fournirais tous les moyens de vous évader à votre tour, si c'était pas fait.

LES DEUX FORÇATS. Merci, merci.

PHILOMÈLE, *regardant vers l'infirmerie.* Eh vite, eh vite, les béguines!

CRANOU, *se jetant dans les bras de ses camarades.* Ah! je meurs...

SCENE VI.

Les Mêmes, MÈRE SAINTE-MARIE, LOUISE, CHARLES, JEAN.

MÈRE SAINTE-MARIE. Eh bien, nous voilà...

CHARLES, *allant à Cranou.* Voyons un peu!... (*Aux forçats.*) Prenez cet homme et transportez-le sur son lit... Jean, des synapismes.

Jean sort.

CHARLES, *aux dames.* Ce sera sans doute inutile... mais enfin...

Les deux forçats transportent Cranou; Louise soutient sa tête et lui essuie le visage; mère Sainte-Marie et Charles les accompagnent.

SCENE VII.

Les Mêmes, JEAN, UN ANGLAIS.

JEAN, *allant à Charles.* Monsieur Charles, voici la personne qui est déjà venue deux fois...

CHARLES, *s'avançant.* Ah! monsieur... (*Il le salue.*) Pardon. (*A Jean.*) Prie mère Sainte-Marie de voir s'il est nécessaire d'appliquer... (*Il revient à l'étranger.*) A qui ai-je l'honneur de parler?

L'ANGLAIS. Je suis lord Stalbourn. Je suis chargé pour vous d'une lettre qui vient d'Angleterre.

CHARLES. Si vous voulez prendre la peine de passer à ma chambre.

L'ANGLAIS. Je n'ai pas le temps, le navire n'attend plus que moi pour mettre à la voile, je ne peux plus tarder de cinq minutes, et je suis très-heureux de vous rencontrer cette fois pour vous faire quelques questions, quelque singulières qu'elles puissent vous paraître. Vous êtes garçon?

CHARLES. Oui, monsieur.

L'ANGLAIS. Vous êtes d'origine anglaise.

CHARLES. Par ma mère, qui avait une sœur dont j'ai entendu parler dans mon enfance, mais que je n'ai jamais connue.

L'ANGLAIS. Je vous ai prié d'avance d'excuser la singularité de mes questions... Avez-vous quelque fortune patrimoniale?

CHARLES. Je devrais en avoir; mais par suite d'une banqueroute, je suis réduit à mes appointemens.

L'ANGLAIS. Eh bien, jeune homme, si quelqu'un disait : Je connais une jeune personne bien élevée, de naissance honnête, riche comme vous deviez l'être, l'accepteriez-vous pour femme de la main de celui qui vous apporterait une fortune inattendue?

CHARLES. Je répondrais à une proposition pareille : Je suis sans ambition, j'ai cependant désiré quelquefois d'être riche pour enrichir une femme que j'aime et qui est pauvre. S'il faut en épouser une autre, dût-on m'apporter des millions, dès que je ne peux pas les lui offrir, je n'en ai pas besoin.

L'ANGLAIS. Cela suffit, monsieur; l'heure du départ m'appelle ; adieu, portez-vous bien. Si jamais nous nous rencontrons, je serrerai avec plaisir la main d'un galant homme, (*il lui donne la main et dit en s'en allant*) qui m'aurait rendu un grand service en me débarrassant de la jeune fille que j'ai sur les bras.

Il sort.

CHARLES, *après l'avoir reconduit.* Voilà un singulier homme de lord. (*Il va pour briser le cachet de sa lettre.*) Voyons ce dont il s'agit.

LOUISE, *qui est toujours au lit, avec Jean, la mère Sainte-Marie et les forçats.* Monsieur Charles, venez donc un peu.

MÈRE SAINTE-MARIE. Je crois qu'il n'y a plus d'espoir.

JEAN, *en remuant la tête.* Ma foi!...

CHARLES, *qui a jeté les yeux sur la lettre.* Est-il possible!

JEAN, *à Louise.* M. Charles ne vous a pas entendu...(*A Edouard qui entre.*) Voyez donc, monsieur Edouard...

Édouard s'approche du lit.

SCENE VIII.

Les Mêmes, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *allant droit au groupe et après que Cranou vient de pousser un gros soupir.* L'infirmerie est vacante.

CHARLES, *détournant la tête.* Il est mort?

ÉDOUARD. C'est fini.

Charles continue de lire en poussant des exclamations; Louise, tombée à genoux, dit la prière des agonisans; les deux forçats restent courbés, le bonnet à la main.

MÈRE SAINTE-MARIE, *à genoux.* Mon Dieu! prenez pitié de son ame!

CRANOU, *soulevant le coin du drap, du côté des spectateurs.* De mon pauvre corps auparavant!...

Louise se relève et s'éloigne avec sa tante.

ÉDOUARD, *à Charles après avoir tâté les protubérances du mort.* Digne sujet d'études pour un disciple de Gall et de Lavater. J'avais toujours remarqué la structure de ce crâne qui depuis vingt ans couvait l'idée unique de fuir... Je veux vérifier certaines observations et éclaircir certains doutes. Jean, reconduis d'abord ces deux hommes aux garde-chiourmes, et cette nuit vous ferez transporter le cadavre à la salle des morts.

CRANOU, *à part.* Le plus souvent!

PHILOMÈLE, *à son camarade, en observant avec curiosité leur ami.* Je voudrais bien savoir s'il trouvera possibilité d'esquiver l'examen.

L'infirmier sort avec les deux forçats.

SCENE IX.

CRANOU, CHARLES, ÉDOUARD.

CHARLES, *prenant le bras d'Édouard en contemplation devant le cadavre.* Que regardes-tu donc?

ÉDOUARD. J'examine ces membres couverts de cicatrices qu'y a laissées le bâton des garde-chiourmes, et je ne peux voir sans un sentiment de pitié les restes de cet homme qui a tant souffert pendant sa vie pour briser une chaîne dont le bout pend encore à son cadavre.

CHARLES, *l'entraînant loin du lit.* Eh bien, mon cher ami, fais trève un moment à la pitié que ces restes t'inspirent, pour partager ma joie. Louise, cette charmante sœur Louise, dont je suis fou, que je méditais d'enlever plutôt que de la laisser achever son noviciat de sœur hospitalière, elle ne prononcera pas ses vœux.

ÉDOUARD. Comment cela?

CHARLES. Je la demande en mariage.

ÉDOUARD. Mais tu m'avais dit que sa tante ne se prêtait pas à cette idée!

CHARLES. Parce que je n'avais pas le sou!...

ÉDOUARD. Eh bien!

CHARLES. Eh bien, Louise sera ma femme.

ÉDOUARD. Tu as donc trouvé un trésor?

CHARLES. Trouvé, c'est le mot. Vois-tu cette bienheureuse missive, ce qu'elle m'annonce?

ÉDOUARD. Une fortune peut-être!

CHARLES. Une fortune véritable: un héritage de quatre cent mille francs par la mort d'une tante que je ne connaissais que de nom.

ÉDOUARD. Quatre cent mille francs!

CRANOU, *de son lit.* Je les donnerais, moi, pour être libre.

CHARLES. Je peux dire qu'ils sont d'autant mieux venus que je ne les attendais pas.

ÉDOUARD. Je t'en fais mon compliment bien sincère, mon cher Charles.

CHARLES. Comme nous allons être heureux! quelles bonnes et folles parties nous allons faire tous les trois!...

ÉDOUARD. Que veux-tu dire?...

CHARLES. Ne seras-tu pas en tiers dans tous nos plaisirs?.. ma bourse comme mon cœur, ma maison comme ma bourse ne te seront-ils pas ouverts? Nous resterons naturellement dans ce pays tant que le père de Louise vivra... Eh bien, tu auras ta chambre, ton couvert chez moi..... Tu acceptes, n'est-ce pas?.. c'est convenu... je le veux... et dans un mois nous serons deux à dire nous le voulons.

ÉDOUARD. Merci... merci... mon bon Charles, je n'avais pas besoin de cette faveur du sort pour avoir une preuve nouvelle de ton amitié. Merci; nous causerons de cela plus tard... va conter à Louise, à sa tante, le bonheur qui vous tombe du ciel... les bonnes nouvelles ne sont jamais assez tôt connues.

CHARLES. Ah! oui... oui...... mon cher Édouard, tu as raison... Chère Louise... elle ne voudra pas y croire!... A bientôt... mon cher Edouard, à toujours...

Il entre du côté de la pharmacie.

SCENE X.

CRANOU, ÉDOUARD.

CRANOU. En voilà déjà un de parti... qu'est-ce que l'autre va donc faire à présent?

ÉDOUARD. Quatre cent mille francs... (*Il tombe sur un siége devant le lit de Cranou.*) Il me fatiguait, il m'étourdissait de l'éclat bruyant de sa joie... Il faut que le hasard vienne lui jeter à la tête des biens qu'il ne désirait même pas... Quatre cent mille francs!.. Que ne ferais-je pas avec une pareille somme?.. les places, les honneurs, les jouissances m'arriveraient à la fois... Enfin, la fortune qui attire la fortune! Charles n'en avait pas, elle est venue le chercher... Voilà sa position faite. Et quand même je voudrais changer la mienne... oui, la

changer, quand ce serait par une de ces actions que quelques hommes appellent un crime, peut-être n'en trouverais-je pas l'occasion.

CRANOU, *à part.* J'crois ben, les crimes avantageux sont rares... il faut une faveur spéciale pour les rencontrer.

ÉDOUARD *se lève et se promène rapidement.* Comment le bonheur sans la richesse?.. la richesse!.. c'est là le but... et quant aux moyens de l'acquérir, tout ne prouve-t-il pas qu'il n'y a de mauvais que ceux qui échouent? Devenir riche d'abord! tout suit de là. Faites une bassesse, et devenez riche, c'est une lâcheté d'un jour que le reste de votre vie fera oublier. Commettez un crime et devenez riche, le crime peut se nier lorsqu'on ne le justifie pas.

CRANOU, *à part.* En voilà un qui ferait bon marché de la vertu, ce me semble...

ÉDOUARD. Et voilà pourtant à quelles pensées funestes le besoin de bien-être, l'envie de briller nous pousse. L'homme qui n'a jamais failli, qui n'a reçu que de bons exemples, qui porte encore en lui le germe de tous les bons sentimens peut familiariser sa pensée avec la possibilité d'un crime.... pour être riche.... et ce fut cette pensée mise à exécution qui amena cet homme sur un lit de misère et d'opprobre où il a rendu le dernier soupir. Il est maintenant mille fois plus heureux que moi cet homme. (*Il s'approche, écarte les cheveux qui cachaient à demi le visage de Cranou et l'examine.*) La trace des passions mauvaises est encore sur ses traits flétris... Mais ses artères battent encore... (*Il prend une lumière qu'il allume au réverbère de l'infirmerie, revient au forçat, se penche sur le corps et soulève la tête jusqu'à la lampe.*) Ses paupières frémissent... ses yeux s'ouvrent tout-à-fait. (*Édouard se rejette en arrière. Cranou se redresse lentement, s'assied sur son séant, regarde autour de lui avec inquiétude, puis se glisse lestement à terre et se dirige vers la croisée. Edouard se jetant sur lui.*) Nous étions pris pour dupes! (*Il s'élance après Cranou et le saisit par le milieu du corps avant qu'il ait atteint le but. Le forçat essaie en vain de se dégager. Edouard tient bon, une lutte s'établit entre eux, et Cranou, affaibli et à moitié nu, succombe et reste sous le genou du chirurgien qui lui dit :*) Tu vois que tu n'es pas le plus fort, tu ne te sauveras pas malgré moi.

CRANOU, *après de nouveaux efforts, d'une voix suppliante.* Laissez-moi m'échapper, au nom de Dieu, monsieur Launay; que vous importe ma fuite? vous n'êtes pas chargé de me garder.

ÉDOUARD. Je le suis pendant ta maladie. Que dirait-on d'un médecin qui laisse évader ses morts?

CRANOU. On ne le saura point; et d'ailleurs on ne peut rien vous faire à vous. Laissez-moi me sauver, laissez-moi sortir. Quand je ne devrais que dépasser la porte, j'aurais été libre une minute, j'aurais fait un pas hors du bagne, j'aurais respiré l'air du dehors. Car, depuis ma dernière évasion, on ne me laisse plus sortir, vous savez bien, mon bon monsieur Launay.... je vous en prie.

ÉDOUARD. Impossible. (*Cranou fait inutilement un nouvel effort.*) Tu ne bougeras pas sans ma permission; je ne veux pas que l'on dise que tu t'es moqué de moi.

CRANOU, *frappant des bras et de la tête contre le parquet de l'infirmerie.* Je veux être libre... il faut que je sois libre. O mon Dieu! avoir souffert si long-temps inutilement! j'avais si bien réussi à paraître mort! vous y avez été trompés tous! et tout cela pour rien... pour rien! toucher au but et le manquer! oh! c'est trop! c'est trop, c'est trop.

ÉDOUARD, *à lui-même.* Son désespoir m'émeut malgré moi. (*Il le laisse plus à l'aise.*) Et pourquoi désires-tu si vivement la liberté?

CRANOU. Pourquoi? oh! vous n'avez jamais été prisonnier, vous! pourquoi je veux être libre? parce que je ne puis pas vivre ici. Je veux retourner dans mon pays avant de mourir, me chauffer au soleil de Marseille. Sachez donc! il y a vingt ans que je n'ai vu un olivier.

ÉDOUARD, *le laissant remettre sur ses genoux.* Mais tu n'es même plus assez fort ni assez dispos pour reprendre ton ancien métier; tu mourrais de faim si tu étais libre.

CRANOU. Je suis plus riche que vous.

ÉDOUARD. Toi, riche?

CRANOU. Moi.

ÉDOUARD, *avec une ironie forcée.* Tu es bien heureux.

CRANOU, *bas.* Écoutez, voulez-vous être riche aussi, vous? J'en ai assez pour deux.

ÉDOUARD. Tu me prends pour un imbécile, Cranou.

CRANOU. Je vous dis que j'ai de quoi faire votre fortune.

ÉDOUARD. Quelque vol à commettre avec toi, n'est-ce pas?

CRANOU. Non, mais de l'argent à recevoir. Aidez-moi à fuir, et je partage.

ÉDOUARD, *presque honteux d'avoir écouté.*

Garde tes contes pour quelque autre, reviens à la salle, et que cela finisse.

Il le laisse relever mais lui tient encore les deux mains.

CRANOU. Que faut-il donc pour vous persuader?

ÉDOUARD. Montre-moi ton trésor.

CRANOU. Je ne l'ai pas ici; vous savez bien que je ne puis l'avoir; mais laissez-moi m'évader, et je jure devant Dieu que vous en aurez votre part.

ÉDOUARD. Je la regarde comme reçue. Allons, drôle, viens te faire ressouder à ta chaîne.

CRANOU, *pousse un gémissement, réfléchit un moment, et se redressant tout-à-coup.* Ecoutez-moi. (*Edouard, frappé de son accent, ne peut cacher son saisissement.*) Promettez-vous de me laisser fuir si je vous prouve que je ne mens pas?

ÉDOUARD. Voyons cela.

CRANOU. Me le promettrez-vous?

ÉDOUARD. Je ne risque pas beaucoup, je suppose.

CRANOU. Jurez alors.

ÉDOUARD. Soit, je te le jure.

CRANOU. Eh bien! sur la grève Saint-Michel, dans la partie nord du rocher de l'Irglas, au fond d'un trou, à six pieds de terre, j'ai caché, il y a dix ans, une cassette qui contient quatre cent mille francs de billets de banque.

ÉDOUARD. Et d'où te venait cette cassette?

CRANOU. D'un voyageur que nous avons assassiné sur la grève même.

ÉDOUARD. Misérable!

Il le repousse et reste dans ses réflexions.

CRANOU, *l'examinant, se relevant peu à peu et remontant jusqu'à lui mystérieusement.* Quatre cent mille francs! c'est de quoi être riche à deux, j'espère. Si vous le voulez, la moitié de la somme est à vous.

ÉDOUARD, *secoue la tête et après un silence.* Il n'y a qu'une petite difficulté à tout cela... c'est qu'il y a dix ans tu étais déjà au bagne.

CRANOU. Il y a dix ans j'étais en fuite avec Martin. Nous fîmes le coup ensemble sur la grève et nous cachâmes la cassette de peur d'être poursuivis. Mais la gendarmerie était à nos trousses, elle nous atteignit à deux lieues de là; le lendemain Martin fut tué en se défendant; on me ramena au bagne, et je suis resté seul connaissant le dépôt.

ÉDOUARD, *qui avait d'abord affecté l'indifférence, avait fini par écouter le forçat avec une attention avide. Il reste pensif. et, sortant de sa préoccupation, rougit en rencontrant le regard de Cranou, et essaie de dire d'un ton léger.* Ton roman est bien inventé, mais il est vieux... on ne croit plus guère aux trésors cachés. Cherche-moi une autre histoire.

CRANOU, *tressaillant.* Vous ne me croyez pas?

ÉDOUARD. Je crois que tu es un habile coquin, qui aime à exercer son imagination.

CRANOU, *presque à genoux.* Monsieur Launay, la cassette est dans un trou de l'Irglas; je suis sûr de la retrouver en la cherchant.

ÉDOUARD, *l'entraînant.* Je t'en exempte.

CRANOU. Monsieur Launay, vous aurez les deux tiers... je vous donnerai les deux tiers.

ÉDOUARD. C'est assez...

CRANOU. Et tous les bijoux.... car il y a aussi des bijoux.

ÉDOUARD. Assez, te dis-je; pas un mot de plus, lève-toi.

CRANOU, *avec un cri de rage et se laissant tomber à terre.* Je ne me lèverai pas; que l'on m'emporte d'ici, je ne ferai pas un pas. Oh! il ne veut pas me croire.... Monsieur Launay, c'est vrai pourtant... et n'avoir pas la cassette là!... Impossible de prouver que je mens pas!... Rien que dix lieues entre elle et moi, entre le bagne et la richesse. Monsieur Launay, monsieur Launay, vous vous en repentirez... Oh! il ne veut pas me croire!..

Et il se roule à terre fou de désespoir.

ÉDOUARD, *l'examinant.* Que croire, en effet, mon Dieu! ses paroles ont un accent de vérité... Mais accepter... et si l'on était pris pour dupe... oh! la honte d'une pareille connivence... non, non, c'est impossible, il faut en finir.

Il s'approche de Cranou, et, le prenant sous le bras, essaie de le soulever pour le transporter lui-même à la salle; Cranou résiste; Edouard, voyant ses efforts inutiles, repousse violemment le forçat, sort, ferme sur lui la porte à double tour et va chercher du monde.

SCENE XI.

CRANOU, *seul, se relevant.*

Ah! tu n'en veux pas ta part... c'est une mauvaise, une fausse honte qui te retient... l'éducation, comme a dit ton ami Charles. Je garderai tout, et je m'échapperai malgré toi. La nuit est obscure. (*Tout en parlant, il a enlevé les draps de son lit, les a noués, s'est approché de la fenêtre, a enlevé le barreau coupé; il attache les draps aux autres barreaux, revient souffler le ré-*

verbère et retourne se lancer au dehors en s'écriant.) Cette fois, c'est pas pour rire... c'est mon va-tout que je fais ici... le grand va-tout de la vie. En avant, pas accéléré, marche. Adieu la baraque.

Il disparaît.

SCENE XII.

ÉDOUARD, JEAN, *des* GARDE-CHIOURMES, *arrivant d'un côté*, CHARLES, LOUISE, MERE SAINTE-MARIE, *arrivant de l'autre.*

La porte extérieure est ouverte.

EDOUARD, *entrant le premier.* Des lumières!... le coquin a soufflé la lampe. (*On entend répéter : des lumières!... des lumières!...*) Prenez garde qu'il se glisse et disparaisse au milieu de vous.

CHARLES. Qui donc?

ÉDOUARD. Notre mort, qui n'est pas mort.

TOUS. Pas possible. (*Les lumières arrivent.*) Où est-il?

ÉDOUARD. Dans quelque coin... cherchez partout.

On regarde sous les lits, derrière les rideaux.

CHARLES. La fenêtre!..

A ce moment, un coup de feu retentit, un cri perçant se fait entendre; tout le monde se précipite vers la croisée, la cloche sonne, le tambour bat; Jean fait voir le barreau détaché, les draps suspendus. Pendant que chacun regardé avec curiosité, les deux forçats qui étaient venus faire leurs adieux à Craouo paraissent avec le malheureux dans leurs bras.

ÉDOUARD, *l'examinant.* Dans sa lutte contre la captivité, le misérable est tombé bravement sur le champ de bataille.... la balle a frappé droit au cœur. Après tant de peine, c'est dommage!.. (*examinant le cadavre et répondant à sa pensée*) non....... c'est heureux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente une salle commune aux habitans de l'hôtel des Bains. Au fond, le jardin, la grill d'entrée et des montagnes à l'horizon.

SCENE PREMIERE.

Mme PERSCOFF, HENRIETTE, Mme SAINT-ARNAL, DE BRICHE, PRÉCIGNY, BAIGNEURS *et* BAIGNEUSES.

Mme Perscoff, Henriette et une autre dame, travaillent à droite sur le devant de la scène, assises d'abord autour d'un petit guéridon. Précigny à l'opposé entasse des cahiers de musique sur une console. De Briche debout lit attentivement le journal. Quelques-uns jouent, dessinent ou se promènent de la salle au jardin.

Mme SAINT-ARNAL, *debout, à Henriette.* Qu'est-ce que vous chiffonnez donc là, ma belle petite Henriette?..

HENRIETTE. Des nœuds de robe, madame, pour le bal de ce soir.

Mme SAINT-ARNAL. Ah! c'est vrai, le propriétaire des bains nous donne à danser; c'est très-galant de sa part. (*Elle passe auprès du musicien.*) M. Précigny met en ordre les partitions pour son concert de demain?

PRÉCIGNY. Oui, madame.

HENRIETTE, *à sa mère, à demi-voix.* Maman, prenez-vous des billets pour le concert de M. Précigny?

Mme PERSCOFF, *de même.* Taisez-vous; M. de Briche nous en offrira comme la dernière fois.

HENRIETTE, *de même.* Il me regarde toujours si drôlement, ce M. de Briche, que je n'ose lever les yeux!

Mme PERSCOFF, *de même.* Laissez-le faire, ces regards-là finiront par une demande en forme.

HENRIETTE. J'aime mieux les politesses de M. Edouard Launay.

Mme PERSCOFF. Et moi aussi... mais le greffier du procureur du roi n'est pas un homme à dédaigner.

HENRIETTE, *de même*. C'est qu'il est bien laid, et puis il a un œil qui tourne, c'est effrayant!..

Mme PERSCOFF, *de même*. La première fois... oui... ça paraît... mais on s'y habitue... tant que défunt le conseiller votre père, M. Perscoff, qui n'avait qu'un œil, et un tout petit œil, m'a fait la cour... ah! mon Dieu!.. disais-je, un borgne!.. quelle horreur!.. eh bien, après le mariage je n'y pensais plus... Tout le mérite d'un homme n'est pas dans les yeux.

HENRIETTE, *de même*. C'est bien heureux quand il les a de travers.

PRÉCIGNY, *se levant*. Me voilà en mesure!..

Mme SAINT-ARNAL. Vous avez donné quatre beaux concerts à Londres la saison dernière?

PRÉCIGNY. Oui, vraiment; j'avais les deux premiers talens de Paris, Nourrit et Mme Damoreau.

Mme SAINT-ARNAL. J'y étais, je les ai entendus. Au dernier la parure de topazes de Mme Damoreau venait de moi.

Mme PERSCOFF. Vous faites donc du commerce, Madame Saint-Arnal?

Mme SAINT-ARNAL. J'ai beaucoup d'objets d'art et de luxe... qui sont de défaite... et lorsqu'ils font envie....

PRÉCIGNY, *riant*. C'est... la commission en grande dame...

Mme SAINT-ARNAL. Pour occuper mes loisirs... On voyage, on vit... bien... on s'amuse, et tous frais faits on a encore de fort jolis bénéfices.

Mme PERSCOFF. Il n'y a que les maris qui pourraient trouver à redire,..

Mme SAINT-ARNAL. Je suis veuve.

PRÉCIGNY. D'officier supérieur.... je crois?

Mme SAINT-ARNAL. Non, d'intendant militaire mort pendant le siége d'Anvers.

Mme PERSCOFF. D'un coup de feu?

Mme SAINT-ARNAL. D'un coup de sang... après un repas de corps.

On rit.

PRÉCIGNY, *riant aussi*. C'était un fricoteur. (*Allant frapper sur l'épaule de M. de Briche.*) Il y a donc bien des choses dans le journal d'aujourd'hui, mon cher magistrat?

DE BRICHE. Rien de nouveau!

Mme PERSCOFF. Annonce-t-il la venue de quelques jeunes gens de famille?

DE BRICHE. De nouveaux visages seraient bien venus pour nous distraire, car ce que nous avons d'étrangers en hommes est d'une grande monotonie... pour ne pas dire plus...

PRÉCIGNY. Trop honnête!

DE BRICHE. Vous savez bien que je ne parle pas de vous...

Mme PERSCOFF. Ni de M. Édouard de Launay, j'espère? un homme d'esprit, de belles manières, un grand train... qui doit avoir une fortune considérable...

HENRIETTE. Sa figure est très-distinguée!..

DE BRICHE. Distinguée... à la première vue... mais il ne supporte pas l'examen; en outre, je vous dirai que je me défie toujours...

PRÉCIGNY, *riant*. C'est votre état.

DE BRICHE. Non, sans plaisanterie, je me défie de ces dandys qui nous viennent, Dieu sait d'où, mystérieusement enveloppés... dans une position... on ne sait trop laquelle...

Mme PERSCOFF. Vous y mettez de la prévention. Ah! si vous parliez de cette soi-disant Anglaise qui se fait appeler miss Morpheth... et qui laisse tomber sur M. Edouard des tours d'yeux si languissans, oh! celle-là, je vous la livre. Convenez qu'il y a quelque chose d'étrange dans sa conduite... d'abord venir aux eaux seule avec une espèce de gouvernante, à quoi cela ressemble-t-il?...

PRÉCIGNY. Les Anglaises voyagent souvent ainsi seules.

DE BRICHE. Avec leurs amans.

Mme SAINT-ARNAL. C'est dans les mœurs.

Mme PERSCOFF. Elles sont jolies les mœurs!..

DE BRICHE, *se ravisant*. Au fait, qui sait ce que c'est que ce M. Burns qui la suit partout...

Mme PERSCOFF. Oui, ce monsieur à cheveux gris qui est venu la joindre trois mois après son arrivée, quand la coquette avait déjà tourné la cervelle de M. de Launay... un homme si bien, et qui aurait pu faire le bonheur d'une jeune personne bien élevée...

PRÉCIGNY, *en riant*. Comme Mlle Henriette.

DE BRICHE. Mademoiselle n'attend après les hommages de personne.

Mme SAINT-ARNAL. On ne les attend pas mais on les reçoit.

DE BRICHE, *à Mme Perscoff*. Voudra-t-elle m'accepter pour la première contre-danse ce soir, mamzelle Henriette?

HENRIETTE, *après avoir regardé sa mère faisant un signe d'adhésion*. Monsieur!..

Mme PERSCOFF, *bas à de Briche*. Elle ac-

cepte avec plaisir. (*Regardant en dehors.*) Ah ! mon Dieu ! le voilà !

DE BRICHE. Qui donc?

Mme PERSCOFF. M. de Launay.

Mme SAINT-ARNAL, *à Précigny*. La vieille est folle de ce monsieur, elle n'a que lui dans la tête.

PRÉCIGNY, *de même*. Oh! oh! pas pour elle.

Mme PERSCOFF. Tenez, le voyez-vous, là-bas.... qui marche lentement, la tête baissée.

DE BRICHE. Comme un coupable... vous ne lui trouvez pas l'air sombre d'un homme nquiet?

Mme PERSCOFF, *avec humeur*. Vous ne savez ce que vous dites.... taisez-vous... s'il vous entendait...

PRÉCIGNY, *à part, à Mme Saint-Arnal*. Voilà le fonctionnaire à la baisse.

SCENE II.

Mme PERSCOFF, HENRIETTE, DE BRICHE, PRÉCIGNY, Mme SAINT-ARNAL, LAUNAY, *entrant préoccupé sans voir personne*.

Mme PERSCOFF, *bas à Henriette*. Si par hasard il nous revenait?

HENRIETTE, *bas à sa mère*. Je ne danserais pas ce soir avec M. de Briche?

Mme PERSCOFF, *de même*. Nous verrons ça...

LAUNAY, *à lui-même*. Ce sir Burns est mon mauvais génie... depuis l'arrivée de cet homme, miss Fanny, auparavant si bienveillante, si tendre, semble obéir à je ne sais quelle puissance secrète qui la force à m'éviter... Quel est-il cet homme?... quels sont ses droits... je veux le savoir... il faudra qu'il s'explique ouvertement.... je le veux...

Tout en avançant, il se trouve presque en face de Mme Perscoff.

Mme PERSCOFF. C'est un heureux hasard, monsieur Launay, que de vous avoir parmi nous dans la journée.

LAUNAY, *levant vivement la tête*. Oh ! madame, je vous demande pardon, je n'avais pas l'honneur de vous voir... votre santé..?

Mme PERSCOFF. Vous êtes bien bon... grâce à l'air pur que l'on respire ici, j'espère me débarrasser de mes rhumatismes.

PRÉCIGNY, *à Mme Saint-Arnal*. Son véritable rhumatisme, c'est sa fille!

LAUNAY, *montrant le journal que tient de Briche*. Est-ce que j'aurais interrompu la lecture que monsieur faisait à ces dames?

DE BRICHE. Non, monsieur, je lisais pour moi seul.

PRÉCIGNY. Et il avait raison... il n'y a rien d'original ou d'effrayant... le crime ne donne pas du tout à cette époque... ces temps derniers... je n'ai pas rencontré un seul de ces rudes assassins au visage sombre et féroce... même dans la *Gazette des Tribunaux*.

DE BRICHE. D'abord, sombre et férece, ce n'est plus cela ; maintenant l'assassin a la figure douce et riante... le voleur va aux Bouffes, à l'Opéra en hiver, va prendre les eaux en automne ; il porte des gants jaunes et des fracs à la dernière mode... on le prendrait pour un honnête homme... il fait même sa barbe tous les jours... triste effet de la civilisation!

Édouard, pendant la causerie, s'est assis et a ouvert un album sur lequel il trace quelque chose au crayon.

Mme PERSCOFF, *à sa fille*. Allons, Henriette, c'est assez travailler (*elle lui enlève son ouvrage*) ; tu te fatigues les yeux... il faut un peu te distraire. Voilà M. Edouard qui sera assez galant pour faire une partie de dames avec toi...

PRÉCIGNY, *à lui même*. Elle cherche à se débarrasser tout-à-fait de son rhumatisme.

LAUNAY, *assis*. Ce serait avec bien du plaisir... mais je ferais en ce moment le plus triste partner... j'ai la tête malade... je n'y vois pas... je brouillerais le jeu....

Mme PERSCOFF. Vraiment !.. (*A Henriette*) Il faudra danser ce soir avec de Briche.

HENRIETTE. Dieu ! quel supplice !.. avec cela qu'il me marche toujours sur les pieds lorsqu'il balance.

DE BRICHE, *qui examinait et feuilletait l'album pendant que Launay répondait à Mme Perscoff*. Une fort jolie vue !

LAUNAY. Assez fidèle des côtes de Bretagne.

PRÉCIGNY, *regardant*. C'est plus qu'un talent d'amateur, que vous avez là, monsieur Edouard.

DE BRICHE, *feuilletant toujours*. Hé ! voilà une étude de rocher... tiens... l'Irglas!..

LAUNAY, *vivement*. Qui vous a dit cela monsieur?

DE BRICHE. Le nom est écrit au bas.

LAUNAY. C'est une erreur... du barbouilleur qui a griffonné ce nom sur mon livre ; ce n'est point l'Irglas .. une ridicule esquisse que j'ai faite en Suisse, (*il déchire la feuille avec humeur*) qu'il était inutile de

baptiser.... d'un nom.... qui n'est pas suisse...

DE BRICHE. Suisse ou chinois, monsieur, ce n'est pas moi qui suis cause de votre humeur.

Mme PERSCOFF. On a ses jours de bonne ou de mauvaise disposition... (*A Launay.*) Je vous trouve bien pâle... parce que vous n'avez peut-être pas fait votre promenade habituelle?...

LAUNAY. Pardon... plus tôt qu'à l'ordinaire... seulement, j'arrive du bois.

Mme PERSCOFF. Seul?.. est-ce que miss Fanny est indisposée?

LAUNAY. Je ne le pense pas... elle m'avait averti qu'elle ne sortirait pas ce matin.

Mme PERSCOFF. Elle aura changé d'avis, car la voilà qui vient par le sentier du Blaou.

HENRIETTE. Et M. Burns qui tient la bride de son âne.

Mme PERSCOFF. Tiens, c'est vrai. (*A part.*) Il est devenu plus pâle encore!

De Launay s'est tourné du côté par où miss Fanny a été annoncée.

SCENE III.

Mme PERSCOFF, HENRIETTE, DE BRICHE, Mme SAINT-ARNAL, LAUNAY, MISS FANNY, PRÉCIGNY.

Mme PERSCOFF. Au fait, dire qu'elle ne sort pas...et cela pour sortir avec l'autre... c'est piquant!...

LAUNAY, *à part.* Un mensonge, et à cause de cet homme qui se jette sans cesse entre elle et moi.

Mme PERSCOFF, *à de Briche.* Elle a vu M. Launay en descendant de monture.

DE BRICHE, *de même.* C'est fort drôle!..

Mme PERSCOFF. S'ils pouvaient avoir une scène!

HENRIETTE. Oh! que ce serait bon!

LAUNAY, *à miss Fanny, qui entre, en la saluant profondément pour donner le change sur ses paroles.* Miss, vous aviez sans doute reçu l'ordre de me dire que vous ne sortiez pas ce matin?..

FANNY, *s'arrête, pose sa main sur le bras d'Édouard.* Edouard, ne me retenez pas... voyez les regards malins de ces femmes arrêtés sur nous... et puis sir Burns vient derrière moi...

LAUNAY, *la retenant.* Eh bien! que peut faire ce sir Burns?

FANNY, *suppliant.* Pas un mot de plus, je vous en supplie ..

Elle se débarrasse de ses mains et rentre.

Mme PERSCOFF. Ah! la voilà partie!

Mme SAINT-ARNAL. Je vous conseille de faire de même pour vos toilettes.

PRÉCIGNY. Oh! ces dames ont tout le temps.

DE BRICHE. Mlle Henriette se souviendra que je l'ai engagée pour la première contredanse.

Mme PERSCOFF, *gracieusement.* Ma fille ne l'a point oublié... Monsieur de Précigny, je compte sur vous pour valser tantôt...

PRÉCIGNY. Comment donc, madame! trop heureux... (*A Mme Saint-Arnal.*) Ah! comme j'aurai une entorse...

DE BRICHE, *à Précigny.* Venez donc, Précigny, me donner votre avis sur un réquisitoire contre le journal du département, qui se mêle d'écrire que l'introduction des casques en cuir dans l'armée est un stratagème du gouvernement pour faire renchérir les chaussures.

PRÉCIGNY. Avec ces dames, volontiers.

Mme PERSCOFF. Certainement... (*A sa fille.*) Henriette, prends le bras de M. de Briche; M. de Précigny va me donner la main.

PRÉCIGNY, *à part.* Oh! *meâ culpâ!.... meâ culpâ...*

Mme SAINT-ARNAL, *riant.* Vous avez bien raison, c'est votre faute.

Ils sortent.

SCENE IV.

SIR BURNS, LAUNAY.

Au moment où les précédens s'éloignent.

SIR BURNS, *à la cantonnade.* Françoise, la caisse à chapeaux et à fleurs que j'attendais est arrivée; portez le tout chez miss Fanny.

LAUNAY. Des chapeaux!.. des fleurs!... pourquoi ces présens?

Sir Burns traverse le théâtre et se dirige vers la porte à droite.

LAUNAY, *se mettant sur son passage.* Je vous demande pardon, monsieur, de vous déranger, mais je désire que nous ayons une explication.

BURNS. Je suis à vos ordres, monsieur.

LAUNAY. Vous savez sans doute quel motif m'amène vers vous?

BURNS. Je crois le connaître.

LAUNAY. Vous ne pouvez ignorer ni mon amour pour miss Fanny, ni l'espoir qu'elle m'avait laissé concevoir un instant; je sais qu'elle vous regarde comme son conseiller: qu'elle n'agit que par vous....

c'est donc à vous que je demanderai compte de sa conduite... Auparavant, elle me répondait d'un ton affectueux et sans contrainte; maintenant, ses manières, autrefois bienveillantes, sont devenues froides et cérémonieuses... Veuillez me faire connaître pourquoi un si grand changement s'est manifesté en elle depuis votre arrivée?.. veuillez me dire, et ceci est un fait à discuter, pourquoi après m'avoir averti qu'elle ne pourrait sortir ce matin, elle a changé d'avis en votre faveur?

BURNS, *froidement.* Vous me demandez beaucoup de choses à la fois, monsieur... Quant à cette promenade que je viens de faire avec miss Fanny, j'avais besoin de lui parler seul... elle m'avait promis, monsieur, de m'accompagner.

LAUNAY. Ainsi donc elle me trompait!

BURNS. Dites plutôt, monsieur, qu'elle avait voulu adoucir un refus par un mensonge innocent... Vous vous plaignez de sa réserve depuis mon arrivée?.. mais en y réfléchissant, vous eussiez senti qu'avant de se déterminer à un choix duquel dépendra le bonheur de sa vie entière, elle doit au moins connaître ce qu'elle a à craindre ou à espérer.

LAUNAY, *un moment troublé.* Je ne sais si je vous comprends, monsieur; mais, s'il s'agit de détails sur moi et sur ma position, me voici prêt à les donner.

BURNS. Je vous écoute.

LAUNAY. Je suis Breton et d'une famille honorable; mon père est mort capitaine de frégate à Brest... Resté orphelin à quinze ans, j'ai servi comme chirurgien dans la marine royale, que j'ai quittée il y a environs dix-huit mois... quant à ma fortune... (*ici sa voix paraît visiblement émue*) elle est facile à vérifier; je possède quatre cents mille francs en rentes sur l'état, et je suis prêt à en fournir la preuve.

BURNS. Tous ces renseignemens ont un grand intérêt pour miss Fanny; mais permettez-moi de vous le dire, monsieur, venant de vous, ils ne peuvent suffire.

LAUNAY, *violemment.* Monsieur... (*avec plus de calme*) monsieur, ceci est une insulte...

BURNS. C'est de la prudence.

LAUNAY. Et à quel titre, après tout, me demandez-vous ces détails?.. quels sont vos droits sur miss Fanny?.. et vous-même, qui êtes-vous?

BURNS. Un ami qui veille à son bonheur, pas autre chose.

LAUNAY. Ne puis-je pas vous dire à mon tour: Venant de vous, cette réponse ne peut suffire?

BURNS, *avec hauteur.* Monsieur, c'est vous qui êtes venu à moi... Je ne vous ai demandé ni de m'adresser vos confidences, ni de me croire... J'ai pu consentir à vous interroger, mais sans m'obliger à vous répondre; dès que cette position respective ne vous convient plus, notre entretien est sans but... Adieu...

Il salue et sort.

SCENE V.

ÉDOUARD, *seul.*

Il s'éloigne!... Oh! sans la crainte de rompre peut-être à jamais avec miss Fanny, je courrais sur ses pas; il me rendrait raison de ses dernières paroles... Hé! quel motif plausible de provoquer un vieillard pour des mots plus orgueilleux qu'insultans.... Au moins que Fanny m'avoue.... que je sache enfin à quel titre il la dirige, il la garde, il la surveille...

Il va pour sortir

SCENE VI.

LAUNAY, Mme PERSCOFF, HENRIETTE, DE BRICHE.

Mme PERSCOFF, *à de Briche.* Vous êtes obligé de convenir que sa position est aussi claire que sa fortune.

DE BRICHE, *montrant Édouard.* Si vous ne voulez pas qu'il vous entende, parlez moins haut.

HENRIETTE, *de même.* Il est encore là....

Mme PERSCOFF. Qu'est-ce que ça fait?.. (*A Édouard.*) Monsieur Launay, nous causions de vous...

LAUNAY. C'est trop de bonté!...

Mme PERSCOFF. Et ce qui va vous paraître plus singulier, c'est que je racontais votre histoire...

LAUNAY. Je ne sais ce que vous voulez dire.

Mme PERSCOFF. Oh! c'est que je suis au fait de votre vie passée... Vous ne vous en doutez guères, n'est-ce pas?...

LAUNAY, *troublé.* Madame, c'est une plaisanterie...

Mme PERSCOFF. Ce n'est point une plaisanterie. Est-il vrai que vous soyez né à Brest, que vous ayez été reçu chirurgien de marine en 1816, que vous ayez voyagé dans je ne sais plus quelle mer?

LAUNAY. Je ne dis pas non, madame.

Mme PERSCOFF. Vos camarades ne vous appelaient-ils pas le dernier des Stuarts par allusion à votre nom d'Édouard et aussi à vos rêves ambitieux?..

LAUNAY. Je trouve bien singulier, en effet...

Mme PERSCOFF. Singulier ou non..... suis-je bien informée?..

LAUNAY. Si bien, madame, que je veux savoir qui vous a donné ces détails...

Mme PERSCOFF. Ce n'est pas tout..... Je sais encore que vous êtes devenu riche, subitement... en héritant d'un oncle que personne ne connaissait.

LAUNAY. Suis-je donc soumis ici à une inquisition occulte? (*Il regarde de Briche.*) Qui vous a dit cela, madame?...

Mme PERSCOFF, *effrayée.* Mon Dieu, je ne voulais pas vous mettre en colère, je n'ai pas cherché à connaître ces détails.... Mais il y a ici sans doute des gens plus intéressés que moi à les savoir.

LAUNAY. Ces gens, quels sont-ils.... par grâce?

Mme PERSCOFF. Un fragment de lettre que je viens de trouver par hasard dans le jardin vous les indiquera peut-être, et m'a appris ce que je viens de répéter.

LAUNAY. Où est ce fragment, madame, je vous prie?...

Mme PERSCOFF, *le tirant de son sac.* Le voici!

LAUNAY, *l'examinant.* Oui... en effet.... (*Il regarde de l'autre côté.*) Burns!

DE BRICHE. C'est une réponse à des questions fort détaillées faites à votre sujet....

LAUNAY, *gardant la lettre.* Je vous remercie, madame, de votre obligeance.

Il quitte les trois personnes et recommence la lecture du fragment.

Mme PERSCOFF, *à sa fille.* Venez faire votre toilette, ma fille... Décidément ce M. Édouard est un ours.

Elle sort avec Édouard et De Briche

ÉDOUARD *en colère, et se promenant à grands pas.* Ainsi ma vie... que je voudrais cacher maintenant à tous les yeux, on la scrute... Tout le monde peut y porter un regard curieux..... (*Apercevant Fanny qui avance la tête avec précaution, et qui semble regarder s'il n'y a personne pour venir à lui.*) Ah! la voici.... Le mensonge de ce matin m'avait blessé..... mais ces recherches sur ma personne m'indignent...

SCENE VII.

LAUNAY, MISS FANNY.

FANNY. Mon Dieu! qu'avez-vous, Édouard? Vous m'en voulez..?

LAUNAY. Il paraît qu'il est permis maintenant de causer avec vous sans vous forcer à la retraite?...

FANNY, *souriant.* La preuve, c'est que me voilà!...

LAUNAY, *avec irritation.* Vous arrivez à propos pour recevoir mes complimens bien sincères.

FANNY, *suppliante.* Je vais tout vous dire!...

LAUNAY, *lui tendant le fragment de lettre.* Sur ceci, d'abord... (*Elle se tait et baisse les yeux.*) Eh bien! que vous en semble?.. Il y a des gens prudens jusqu'à n'ouvrir leur cœur que comme on ouvre un crédit, après renseignemens, et dont l'amour ne se déclare que sur un certificat en bonne forme!... se défier, c'est mépriser.

FANNY. Je ne suis pas de ces gens-là, Édouard, car, vous le savez, je vous ai aimé quand je connaissais à peine votre nom. Cette lettre qui vous blesse ne m'était point adressée; pourquoi aurais je songé à avoir des renseignemens sur votre vie?.... je n'avais pas encore pensé à vous en donner sur la mienne. Je vous connaissais mieux que tout autre, car je vous aimais plus. (*Mouvement de Launay.*) Je n'ai pu empêcher cette démarche et d'autres encore...

LAUNAY. D'autres?...

FANNY, *l'interrompant.* Elles vous irritent.... J'ai eu tort, puisque j'en ai été cause..... j'ai eu tort, puisque vous avez souffert... Mais vous me pardonneriez une faute!... Ne pouvez-vous me pardonner un malheur?...

LAUNAY. Ah! quelle colère ne se briserait contre tant de grâce et de tendresse?.. Mais l'idée d'une défiance de votre part m'a mis hors de moi..... C'est encore cet homme que j'aurais dû accuser. Toutes les fois qu'un ennui m'arrive, je devrais penser à lui... Je le trouve partout sur mon chemin.

FANNY. Ne le jugez pas encore; attendez à le mieux connaître...

LAUNAY. Devrais-je le remercier du mal qu'il m'a fait?

FANNY. Peut-être!...

LAUNAY. Je ne vous comprends pas, Fanny...

FANNY. Aussi ne vous ai-je pas demandé de me comprendre, mais de me croire!...

LAUNAY. Ah! vous avez raison, toujours raison... Je suis un insensé de vous tourmenter ainsi... C'est que vous ne savez pas combien je vous aime!...

FANNY. En ai-je douté un seul instant?...

LAUNAY. Oui, j'aime tout en vous, votre douceur, votre beauté. Mais vous, que pouvez-vous aimer en moi?

FANNY. J'aime votre amour.

LAUNAY. Oh! oui, aimez mon amour, car il est immense, car c'est le premier.... le seul que j'aie ressenti...

FANNY, *avec un air de gai reproche*. Le premier, le seul, et cependant cette main porte une bague d'alliance.

LAUNAY. Ah! n'en soyez pas jalouse, ce n'est qu'à défaut de vous qu'elle me procurerait une fiancée...

FANNY. Que voulez-vous dire?....

LAUNAY. Rien, rien..... Aimons-nous sans réflexions!... Ne nous occupons que du présent, et que la destinée fasse de nous ce qu'elle voudra.....

FANNY. Encore quelques heures, Édouard, et la nôtre sera fixée à jamais, peut-être!... Voilà ce que je venais vous dire, méchant!...

ÉDOUARD. C'est à mon tour à répondre, je ne vous comprends pas.

FANNY. Vous m'eussiez compris tout de suite, si vous eussiez attendu que je parlasse plutôt que de me faire une querelle...

ÉDOUARD. Et pourquoi ne m'avoir point informé des démarches de sir Burns?..

FANNY. Il attendait une dernière lettre, et avant que je vous parlasse, il désirait l'avoir ouverte... C'était un ordre pour moi!...

ÉDOUARD. Un ordre!... Enfin cette autre lettre!...

FANNY. Il l'a trouvée au retour...

ÉDOUARD. Et... d'où vient-elle?

FANNY. De Toulon, je crois.

ÉDOUARD. De Toulon!

FANNY. D'une personne qui semble beaucoup vous connaître...

ÉDOUARD. Quelqu'un... de Toulon... qui me connaît... (*A part.*) Pourquoi ce frisson qui me glace?.... Qu'ai-je à craindre?.... N'est-ce pas un secret entre... le ciel et moi?...

FANNY. Eh bien! monsieur, vous restez muet! votre bouche ne trouve pas une expression tendre pour me remercier?

ÉDOUARD. L'étonnement... je l'avoue... (*A part.*) Je ne suis pas maître de mon trouble...

FANNY. Allez, Édouard, je juge de votre émotion par la mienne... nos jours d'orage sont passés... à tantôt, à tantôt, mon ami...

ÉDOUARD, *préoccupé*. A tantôt!

Elle lui fait un dernier signe de tendresse et rentre.

SCENE VIII.

LAUNAY, *seul*.

Il se promène avec agitation.

Quel peut être cet homme auquel sir Burns s'est adressé?.... Les révélations qu'il veut faire sont donc bien graves qu'il ne veut les faire que de vive voix!... et cependant j'étais seul... la nuit me protégeait... Ah! c'est ma conscience qui me fait peur!... Il est donc vrai que dans toute une existence il vient un jour, une heure, où les fautes commises se dressent autour de nous; un jour, une heure où l'on apprend cruellement que bonheur et devoir sont deux noms donnés à une même chose!.. ma tête brûle... mes idées se perdent, mon esprit s'épuise en conjectures... Cette pensée qu'un étranger tient peut-être en ses mains mon honneur et ma vie, qu'un mot lui suffit pour briser, pour anéantir mes espérances... ah! cette pensée me tue... Mon Dieu, cela ne peut pas être... cela ne sera pas... cet homme, je le verrai... s'il me connaît, je dois le connaître! je l'attendrai... sur la route... c'est à moi qu'il apparaîtra d'abord..... j'exigerai qu'il parle... qu'il m'apprenne ses intentions... s'il a découvert ce que je voudrais cacher au prix de tout mon sang, il faudra... je le forcerai de me suivre... un combat sans merci... la mort de l'un des deux... S'il refuse... oh! s'il refuse... je le tue!..

SCENE IX.

LAUNAY, UN GARÇON DE L'HÔTEL.

LE GARÇON. Monsieur Edouard... vous n'avez pas vu sir Burns? v'là un étranger qui l'demande.

LAUNAY, *à part*. Un étranger!.. si c'était... (*Au garçon.*) Va... je sais ce que c'est, amène-le, je le conduirai moi-même...

UNE VOIX *en dehors.* Les plus grands égards pour mes chevaux...

LAUNAY. Cette voix!..

LA VOIX, *au dehors.* Mais avance donc, ma bonne amie.

SCENE X.

LAUNAY, CHARLES, LOUISE.

LAUNAY. Charles!

CHARLES. Edouard!.. (*Édouard reste stupéfait.*) Mais embrasse-moi donc!

LAUNAY. De grand cœur. Comment! à Baden-Willer!..

CHARLES. Avec ma femme...

Il lui tend la main.

LAUNAY, *revenant à lui.* Mais c'est comme un rêve... j'étais si loin de m'attendre... Hé! quel heureux hasard vous a amenés?

LOUISE. Ce n'est point un hasard...

CHARLES. Nous venons nous fixer auprès de notre belle-sœur, presque aux portes de cette ville, à l'autre extrémité.

LOUISE. Seulement nous ne devions arriver que le mois prochain.

ÉDOUARD, *vivement.* Et quel incident a fait avancer votre départ?..

CHARLES. Toi...

ÉDOUARD. Ah! je reconnais bien là ta franche et constante amitié.

Il lui serre la main.

CHARLES. Tu dois être en relation avec lord Stalbourn.

ÉDOUARD. Je ne connais personne de ce nom...

CHARLES Ah! c'est possible; il fait envoyer ses lettres à sir Burns; tu connais ce nom au moins?

ÉDOUARD. Ah! oui, sir Burns!..

CHARLES. C'est lui qui s'adresse à moi pour obtenir des renseignemens sur ton caractère, sur ta conduite antérieure. Vous êtes sans doute en relations d'affaires, tu nous conteras ça.

ÉDOUARD, *à part.* Et moi qui allais m'imaginer!..

CHARLES. Mais que je te félicite donc avant tout. Eh bien, le pauvre sort que tu maudissais ne t'en a pas tenu rancune, à ce qu'il paraît... tu as fait un héritage aussi?..

ÉDOUARD, *soupirant.* Moins beau que le tien...

CHARLES. Homme insatiable, va! (*Riant.*) Hé! hé! hé! tu n'as pas changé?..

ÉDOUARD. Tu te trompes sur l'exclamation que j'ai faite!.. Loin de souhaiter davantage... je regrette quelquefois d'avoir cette fortune...

CHARLES. Voilà une autre idée, à présent... parce qu'il l'a trouvée toute faite... il eût désiré la faire lui-même...

ÉDOUARD. Oh! oui... pour qu'il en fût ainsi, je donnerais tout ce que je possède, et encore la moitié de ma vie...

CHARLES, *à Louise.* A Toulon il disait tout le contraire... l'original... Voyons, conte-nous les entreprises gigantesques écloses dans cette tête volcanisée!..

ÉDOUARD. Il ne s'agit point d'entreprise, mais de mariage...

LOUISE. Vraiment?

CHARLES. Ah!.. délicieux... parfait... voilà que l'homme à grandes vues comme le Philosophe Bourgeois aboutit tout uniment au mariage! Il ne faut pas demander si tu aimes!...

LOUISE. Et si vous êtes aimé!..

ÉDOUARD. J'ai quelques raisons de le croire...

CHARLES. Eh bien! parle-nous de tes amours, de ta succession; tu n'as pas dû t'enrichir comme tout le monde (*Édouard tressaille*) ni te passionner comme un autre...

ÉDOUARD, *un peu ému d'abord.* Ce qui me concerne n'a rien de merveilleux... Après avoir réalisé l'héritage d'un ancien parent dont j'avais appris la mort pendant que vous étiez allé faire une course jusqu'à Paris, je voulus voir l'Italie, la Suisse et l'Allemagne. En revenant en France comme je te l'annonçais, je m'arrêtai dans cette ville, et j'eus l'occasion de voir miss Fanny; je connaissais assez d'anglais pour causer dans sa propre langue, et cette circonstance, qui nous rapprocha davantage, eut aussi pour résultat de nous isoler du reste de la société.

CHARLES. Bravo!

LOUISE. Laisse-le donc dire, Charles.

CHARLES, *à Edouard.* Vois-tu comme ça commence à l'intéresser!

ÉDOUARD. Nos jours passaient comme des heures, lorsque l'apparition inattendue de sir Burns vint troubler ce tranquille bonheur. Annoncé par miss Fanny comme un ami de sa famille, qu'elle respectait à l'égal d'un père, sir Burns ne la quittait pas d'un instant. Je commençais à m'irriter, et je ne sais comment se serait terminé cet état de choses sans votre arrivée qui vient de tout éclaircir, de tout concilier.

CHARLES. Puisque je tiens ton sort attaché à mes paroles, je vais t'arranger auprès de sir Burns de la bonne manière.

ÉDOUARD, *les faisant tourner à gauche.* Tenez, mes amis, cette belle personne qui salue de la main quelqu'un que nous ne pouvons apercevoir.

CHARLES. Qui maintenant vient vers nous...

ÉDOUARD. Oui, c'est elle, c'est Fanny, c'est celle que j'aime.

LOUISE. Elle est charmante.

SCENE XI.

LES MÊMES, FANNY.

ÉDOUARD, *allant au-devant d'elle.* Quel heureux mortel méritait ce salut gracieux, miss?

FANNY. Je reconduisais sir Burns, qui va faire visite à l'autre extrémité de la ville.

ÉDOUARD. M. et Mme Dutremble que j'ai l'honneur de vous présenter....... (*saluts mutuels*) venaient apporter de Toulon à l'ami de votre famille les renseignemens qu'il désirait. Ils vous connaissent déjà. Vous ne serez pas surprise que, dès en arrivant, j'aie parlé de mon amour à mon premier, à mon meilleur ami.

CHARLES. Et maintenant que nous vous avons vue, mademoiselle, nous le félicitons bien sincèrement de son choix.

FANNY. Je suis sensible à votre bienveillance, et je regrette que sir Burns soit sorti si mal-à-propos.

LOUISE. Mon ami, si nous profitions de cette absence pour aller prévenir ma sœur de notre arrivée?

CHARLES. Tu as raison.

ÉDOUARD. Ecoutez, il y a soirée dansante, que Charles vous y amène.

FANNY, *à Louise.* Ce serait bien aimable... et nous aurions le temps pendant le bal de faire un peu connaissance.

CHARLES. C'est à Louise à décider après une aussi longue route.

LOUISE. Votre bonheur nous reposera. On se délasse avec ses amis.

Elle tend la main à Fanny.

FANNY. Que vous êtes bonne, madame!

ÉDOUARD. Et gracieuse.

CHARLES. Nous, partons vite pour revenir plus promptement.

Ils sortent.

SCENE XII.

MISS FANNY, EDOUARD.

FANNY, *assise.* Eh bien! monsieur, murmurez donc encore contre le sort.

ÉDOUARD. Ah! ma félicité me semble si grande, que pour y croire il faut que je vous aie à mes côtés.... là, votre main dans la mienne. (*Elle lui donne sa main en riant.*) Mais concevez-vous! attendre un étranger bien ou mal prévenu... respirer à peine dans une anxiété cruelle...... éprouver comme un frisson d'effroi... puis, tout-à-coup, renaître, s'épanouir..... c'est un visage connu qui se présente... une voix chère qui frappe à votre oreille... une main amie qui demande la vôtre... et l'on est dans les bras de ceux qu'on aime.

FANNY. J'espère que vous n'en voulez plus à sir Burns de sa sollicitude et de sa prudence?

ÉDOUARD. Oh! je lui demanderai pardon de ma folie... mais auparavant à vous je demande une grâce... je l'implore à mains jointes.

FANNY. Laquelle, bon Dieu!

ÉDOUARD. Déchirez le voile mystérieux qui vous entoure tous les deux pour moi!

FANNY, *soupirant.* Bientôt... mais pas maintenant, mon ami. Ne me forcez pas à vous avouer ce qu'il appartient à sir Burns seul de vous dire.

ÉDOUARD. Eh bien! j'attendrai... oui, j'attendrai... mais c'est à condition maintenant que vous ne refuserez pas à l'amour une faveur que vous avez accordée à l'amitié.

FANNY. Qu'est-ce donc?

ÉDOUARD. Cette écharpe, c'est sir Burns qui vous l'a donnée, vous me l'avez dit....

FANNY. En effet.

ÉDOUARD. Pour la retenir et pour compléter votre parure de ce soir, permettez moi de vous offrir un souvenir de famille que m'a laissé ma mère en mourant.. c'est une agrafe.

FANNY. Mais je ne dois pas...

ÉDOUARD. Me refuserez-vous lorsque vous acceptez d'un autre?..

FANNY. Quelle différence!..

ÉDOUARD, *suppliant.* Ce sera comme un symbole de l'union que vous voulez établir entre M. Burns et moi...

FANNY, *prête à céder.* Mais je ne puis...

ÉDOUARD, *ouvrant son portefeuille.* Vous ne m'aimez donc pas?

FANNY. Mais que dira-t-il?

ÉDOUARD, *l'attachant.* Vous lui direz que vous avez voulu me faire plaisir. (*La société se rassemble pendant qu'il la place à la ceinture de Fanny.*) Voyez comme ce bijou fait bien à votre écharpe!

FANNY. Du monde!..

ÉDOUARD. Je m'éloigne quelques instans pour éviter les remarques tracassières de ces dames. Encore aujourd'hui, je cache mon bonheur... mais demain, peut-être, en présence de toute la ville, aux pieds des autels, je pourrai dire à voix haute ces mots qui feront l'envie et le désespoir de tous mes rivaux : Elle est à moi.

Il s'éloigne.

FANNY, *à elle-même, inquiète.* Comment pouvais-je refuser plus long-temps?

Plusieurs dames entrent; Fanny va au-devant d'elles. Madame Perscoff arrive de l'autre côté avec quelques autres.

SCENE XIII.

FANNY, Mme PERSCOFF, HENRIETTE, DE BRICHE, PRÉCIGNY, BAIGNEURS, *qui viennent chacun de leur côté.*

Mme PERSCOFF. Oui, oui, il se trame quelque chose.... peut-être un enlèvement. Ça serait pour cette nuit que ça ne m'étonnerait pas. On a profité de la sortie du bonhomme pour avoir un grand colloque avec de nouveaux arrivans. Demandez à ma fille, nous plongions dans la pièce à travers cette glace. On s'est pris les mains, il y a eu échange de je ne sais quoi, et dès que l'on a pu nous apercevoir, brrrr! le beau jeune homme a pris sa volée.

Mme SAINT-ARNAL, *arrivant.* Je vous annonce M. de Briche dans tout son éclat.

Mme PERSCOFF, *à sa fille.* Allons, mademoiselle, tenez-vous bien et songez qu'il faut en finir aujourd'hui.

HENRIETTE, *avec humeur.* Il est cause qu'on me tarabuste toujours. Si jamais il devient mon mari...

Mme SAINT-ARNAL, *tirant une boîte de sa ceinture et en offrant à Mme Perscoff.* En prenez-vous?

DE BRICHE, *qui s'est avancé derrière elle.* Comment! du tabac à votre âge. (*Il en en prend une prise.*) Voulez-vous permettre?...

Mme SAINT-ARNAL. C'est une habitude d'enfance.

PRÉCIGNY, *à part.* C'est-à-dire qu'elle fait la contrebande.

DE BRICHE. Je n'en ai jamais pris de meilleur.

FANNY, *qui s'est approchée de Mme Saint-Arnal.* Et les deux livres que vous avez promise à sir Burns, madame?

Mme SAINT-ARNAL, *bas.* Chut! soyez sans inquiétude, il les aura. (*Haut.*) Vous avez là une écharpe de fort bon goût, ma chère...

FANNY. Elle vient d'Angleterre.

HENRIETTE, *vivement.* Comptez-vous y retourner bientôt, miss Fanny?

FANNY. Je ne sais, mademoiselle.

PRÉCIGNY. Il y aurait de l'ingratitude. Nous perdrions un ornement de nos réunions.

Mme PERSCOFF, *à de Briche.* Ce Précigny est un vil flatteur. (*Se rapprochant de madame Saint-Arnal.*) Nous avions vu briller quelque chose aux mains de M. Launay... c'est l'objet qui tient l'écharpe. Oh! oh! si ma fille avait l'audace d'accepter jamais rien de pareil!..

Mme SAINT-ARNAL. Elle lui donnerait sa bénédiction.

Mme PERSCOFF, *à Fanny.* Nous regardions que vous avez là, miss, une agrafe magnifique.

Mme SAINT-ARNAL, *à Précigny.* Elle n'y tenait plus.

Mme PERSCOFF. Je ne vous l'avais pas vue, je crois.

FANNY, *embarrassée.* Je ne l'ai point encore portée.

Mme PERSCOFF. La personne qui en a fait choix a le goût exquis, n'est-ce pas, monsieur de Briche. (*A l'oreille.*) C'est M. Launay qui l'a donnée, il doit être riche.

DE BRICHE. Il faudrait savoir si le bijoutier est payé.

SCENE XIV.

LES MÊMES, BURNS, *puis* EDOUARD.

FANNY, *voyant entrer Burns.* Ah! vous voilà! votre absence prolongée Commençait à m'inquiéter.

BURNS, *souriant.* La mienne seulement! (*La regardant attentivement.*) Vous êtes toute pâle, en effet.

Launay entre.

Mme PERSCOFF. Ah! monsieur Launay, venez donc joindre votre admiration à la

nôtre. Tout le monde s'extasie devant l'agrafe de miss Fanny.

BURNS. Une agrafe!

ÉDOUARD. Je l'ai déjà vue, madame.

Mme PERSCOFF, *à part.* Je crois bien; ça a l'air d'interloquer le vieux.

BURNS, *les yeux fixés sur l'agrafe.* Je ne vous connaissais pas ce bijou, miss. Depuis quand est-il en votre possession?

FANNY, *confuse.* D'aujourd'hui seulement.

BURNS, *l'examinant plus attentivement.* A qui l'avez-vous acheté?

FANNY, *baissant les yeux.* Je ne l'ai point achetée.

BURNS, *brusquement.* On vous l'a donnée?

Pendant ce jeu de scène, Launay qui cause avec le musicien, jette un regard de temps à autre sur Burns et Fanny.

FANNY. Monsieur Edouard Launay m'avait tant suppliée...

BURNS. Vous eussiez dû penser que ce n'était point convenable. Et d'où M. Launay a-t-il eu cette agrafe?

FANNY. C'est un bijou que lui a laissé sa mère.

BURNS. Il vous a dit cela?

FANNY. Il me l'a dit.

PRÉCIGNY, *ramassant l'éventail de madame Perscoff.* Votre éventail est d'un métal et d'une forme extraordinaire.

Mme PERSCOFF. C'est déjà vieux, je l'ai acheté à Saint-Pétersbourg en 1815.

PRÉCIGNY. Oh! vous avez vu du pays, à ce qu'il paraît.

Mme PERSCOFF. En 1814, j'ai été enlevée par un détachement de Cosaques.

PRÉCIGNY, *à Mme Saint-Arnal.* Je suis moins étonné du petit air kalmouck de sa fille.

Mme SAINT-ARNAL. Oui, la maman aura eu un regard...

Mme PERSCOFF. Heureusement j'ai été délivré par un comte russe, qui, trois mois après, me ramena de Saint-Petersbourg, dans sa berline, à mon mari.

BURNS, *à Fanny.* Enfin voulez-vous me confier cette agrafe un instant?

FANNY. La voici.

ÉDOUARD, *à part.* Que signifie cet examen?

BURNS, *qui examine le camée avec une scrupuleuse attention.* Cette dernière preuve... et mon doute devient une conviction... (*Il fait jouer un ressort et le camée s'ouvre.*) C'est bien cela!

Il se promène avec agitation.

Mme PERSCOFF. Monsieur Précigny, c'est à vous, qui avez parcouru les différentes parties du monde, qu'il a dû arriver bien des aventures, vous devriez bien nous en raconter une avant le bal?

PRÉCIGNY. Je vais vous dire les dangers que j'ai courus en Afrique au milieu des sauvages.

BURNS, *vivement.* Il ne faut pas aller en Afrique pour cela. Les dangers auxquels nous sommes exposés en Europe ne sont guère moins grands. Il est peu de voyageurs qui n'aient couru risque de la vie au moins une fois.

PRÉCIGNY, *avec mauvaise humeur.* Sur les routes d'Angleterre peut-être?

BURNS, *fixant toujours son regard sur Edouard.* En France, monsieur, il n'y a pas encore douze ans, moi qui vous parle, j'y ai été assassiné.

Mme PERSCOFF. O mon Dieu

PRÉCIGNY, *riant.* Ce qui ne vous empêche pas de jouir d'une parfaite santé.

BURNS, *gravement.* C'est vrai, monsieur; mais ce n'en est pas moins un événement qui a eu des suites cruelles.

DE BRICHE, *se rapprochant.* Et comment donc cela?

Tout le monde se rapproche pour écouter.

BURNS. Après être débarqué à Brest, je parcourais la Bretagne en chaise de poste. J'étais seul et porteur de quatre cent mille francs en bank-notes. Nous devions traverser une grève immense appelée grève de Saint-Michel.

ÉDOUARD, *tressaillant, à part.* Que dit-il?

BURNS, *les yeux toujours fixes sur Edouard.* Quand nous arrivâmes à ce passage, la nuit se trouvait déjà avancée et l'obscurité était profonde; la chaise de poste commença à rouler sur le sable sans que l'on entendît le bruit des roues ni des chevaux; je me sentais emporté comme par enchantement au travers des ténèbres, et je roulais ainsi depuis dix minutes lorsque la voiture passa devant un rocher accroupi au milieu de cette plaine. L'Irglas, me cria le postillon, en montrant avec son fouet un écueil énorme, c'est l'Irglas!

ÉDOUARD, *qui paraît de plus en plus agité.* L'Irglas!..

DE BRICHE, *regardant Edouard.* Tiens, l'Irglas!.. c'est ce monsieur qui aura écrit sur l'album?

BURNS, *à de Briche.* Oui, monsieur, c'est moi.

ÉDOUARD. Lui!

BURNS. A peine avions-nous dépassé le rocher que la chaise de poste s'arrêta subitement. J'entendis un cri et le bruit que fait la chute d'un homme. Je m'élançai à

la portière; mais je n'eus le temps de rien voir, je retombai à l'instant dans la voiture, la tête brisée et baigné dans mon sang.

TOUS. Quelle horreur!

ÉDOUARD. Fatalité!

FANNY, *à part.* O mon Dieu! comme Édouard est pâle!

BURNS, *qui a entendu.* Oui, monsieur est bien pâle, en effet.

Mme PERSCOFF. Seriez-vous indisposé?

ÉDOUARD. Ne faites pas attention. (*A part.*) Tout mon sang s'est glacé.

BURNS. Lorsque je revins à moi quelques jours après chez des pêcheurs qui m'avaient recueilli sur la grève, j'appris le nom du postillon, et que ma voiture avait été pillée. Je fus trois mois à me rétablir de mes blessures.

DE BRICHE. Et l'on ne put découvrir vos assassins?

BURNS. Les recherches qui furent faites alors n'amenèrent aucun résultat. J'avais pourtant quelque espoir, car parmi les objets volés se trouvait une cassette contenant plusieurs bijoux faciles à reconnaître, entre autres une agrafe semblable à celle-ci.

ÉDOUARD. Je suis perdu!

DE BRICHE, *fixant Edouard, à Burns, à demi-voix.* Est-ce que vous pourriez reconnaître...

FANNY, *qui a remarqué la contenance d'Edouard.* Quel soupçon!

ÉDOUARD, *bas.* Il faudrait fuir, et je me soutiens à peine..

FANNY. O mon Dieu, M. Edouard perd connaissance.

Launay se soutient contre la table.

DE BRICHE. Tout-à-fait?

PRÉCIGNY, *courant pour le soutenir.* Qu'a-t-il donc?

BURNS, *allant vers lui.* Ce qu'il a? je puis vous l'apprendre.

FANNY, *se jetant au-devant de Burns.* Ah! mon père, pitié, pitié...

Elle tombe évanouie.

ÉDOUARD, *à lui-même.* Son père!.. ô mon Dieu! son père!..

TOUT LE MONDE. Oh!

On se porte vers le tableau.

DE BRICHE, *à l'avant-scène.* C'est une belle et bonne affaire de cour d'assises.

Plusieurs personnes aident sir Burns à rentrer miss Fanny. Édouard a disparu précipitamment. Mme Perscoff et Henriette sont stupéfaites. Le fonctionnaire sourit en dessous. Précigny regarde ce tableau avec insouciance.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon attenant à l'appartement de miss Fanny, dans l'hôtel des Bains.

SCENE PREMIERE.

PRÉCIGNY, MADELAINE, Mme SAINT-ARNAL.

PRÉCIGNY. C'est un événement déplorable.

Mme SAINT-ARNAL. Et puis les sanglots de la pauvre petite étaient à fendre le cœur.

PRÉCIGNY. J'ai cru un moment qu'elle allait mourir.

Mme SAINT-ARNAL, *écoutant.* Je n'entends plus dans la chambre autant de mouvement, on aura fini par la calmer un peu. Hem!... comme ces petites Anglaises se passionnent... elle en était folle!..

PRÉCIGNY. Il y a quelque chose de bien pénible pour moi dans cette histoire-là, de bien affligeant.

Mme SAINT-ARNAL. Est-ce que vous aviez pour elle dans le cœur quelque secret penchant?

PRÉCIGNY. J'avais placé cinq billets pour mon dernier concert. Delaunay m'en avait demandé trois, la jeune miss en prenait deux. Si l'esclandre n'avait eu lieu qu'après demain...

Mme SAINT-ARNAL. A propos de billets? il y a tout lieu de croire maintenant que Mme Perscoff accaparera pour son gendre ce cher de Briche, faute de mieux?

On entend la porte de la chambre s'ouvrir, Madelaine en sort.

PRÉCIGNY. J'y ferais tout mon possible.

la petite Henriette est trop gentille pour coiffer sainte Catherine.

Mme SAINT-ARNAL. Eh bien! tâchez que je fasse la corbeille, et je placerai le reste de vos billets.

PRÉCIGNY. Chose promise, chose faite.

SCENE II.

PRÉCIGNY, Mme SAINT-ARNAL, MADELAINE.

Mme SAINT-ARNAL, *à demi-voix*. Eh bien! y a-t-il un peu de repos?

MADELAINE. Ah bien oui! des spasmes à faire frémir, je vas chercher de l'éther.

Mme SAINT-ARNAL. J'en ai toujours un flacon sur moi. (*Elle le tire de sa ceinture en disant à Précigny.*) Partout où il y a des femmes il y a des nerfs, c'est d'un débit sûr... (*A Madelaine.*) Tenez, ma chère.

MADELAINE. Mais, madame, c'est que M. Burns m'a dit d'en acheter à la pharmacie.

Mme SAINT-ARNAL. Eh bien, je n'ai pas la prétention de lui faire un cadeau malgré lui... il me le paiera ce qu'il m'a coûté. Si l'on avait besoin de vinaigre anglais aussi, j'en ai d'excellent.

Madelaine rentre.

PRÉCIGNY. Voilà ce qui s'appelle ne pas manquer une occasion.

Mme SAINT-ARNAL. Ah dam! écoutez donc, il faut être à son affaire.

SCENE III.

Les Mêmes, DE BRICHE.

DE BRICHE. Votre serviteur. Je viens savoir des nouvelles.

Mme SAINT-ARNAL Toujours une agitation affreuse.

DE BRICHE. Eh bien! avais-je senti mon homme, quand je vous disais que ce Launay était un intrigant?

PRÉCIGNY. C'est-à-dire qu'on ne sait pas encore.

DE BRICHE. Et ce vieil ami de la famille de la demoiselle qui se trouve être son père; c'est un embrouillamini que le diable n'y verrait goutte.

Mme SAINT-ARNAL. Eh bien! je suis sûre que vous y chercherez quelque bon corps de délit. (*La porte de la malade s'ouvre de nouveau.*) Chut!

SCENE IV.

Les Mêmes, Mme PERSCOFF, HENRIETTE.

Mme PERSCOFF. Restez, M. Burns, nous nous tiendrons à portée d'être toujours à vos ordres si vous avez besoin de nous.

Mme SAINT-ARNAL. Eh bien?

Mme PERSCOFF, *sortant de la chambre.* Elle a toute sa tête... mais il y a un peu d'exaltation. Elle ne veut pas se mettre au lit...

HENRIETTE. L'avis du docteur est qu'il ne faut pas la contrarier...

SCENE V

Mme PERSCOFF, HENRIETTE, DE BRICHE, PRÉCIGNY, Mme SAINT-ARNAL, Habitans de l'hôtel.

Mme PERSCOFF, *lorsque la porte est fermée, ramenant tout le monde à l'avant-scène et parlant à demi-voix.* Eh bien! notre cher propriétaire a dit que l'on ne danserait pas; c'est agréable de voir notre jolie réunion de ce soir désorganisée à cause des amours contrariés de Mlle Burns; car c'est la fille du vieux! Nous avons gagné à l'aventure de savoir cela au moins...

PRÉCIGNY. Le propriétaire ne pouvait faire autrement: les bouffées d'harmonie de l'orchestre et l'éclat du cornet à piston auraient achevé d'ébranler le système nerveux de la pauvre petite.

Mme PERSCOFF, *à Mme Saint-Arnal.* Ah! ma chère, si vous l'aviez vue après son évanouissement, quand nous l'avons ramenée à sa chambre!

HENRIETTE. Sa figure était effrayante.

Mme PERSCOFF. C'est-à-dire qu'elle était laide à faire peur! et des contractions nerveuses à croire qu'elle était empoisonnée!

DE BRICHE, *vivement.* Aurait-on aperçu quelques symptômes?

PRÉCIGNY. Vite un procès-verbal, mon cher fonctionnaire.

DE BRICHE. Riez, riez; mais, à défaut de procès-verbal, nous pourrons bien avoir ce soir même une déposition, et dans laquelle vous figurerez comme témoin.

Mme PERSCOFF. Est-ce que vous donneriez suite à l'affaire?

DE BRICHE. J'y ferai donner suite.

PRÉCIGNY. Quelle affaire ! des exclamations... un récit de voleurs... une syncope... c'est matière tout au plus à quelque nouvelle de feuilleton.

Mme SAINT-ARNAL. C'est égal, on serait bien embarrassé de dire ce que M. Launay est devenu dans la bagarre... il s'est éclipse.

E BRICHE. Oh ! s'il en est besoin... nous saurons où le reprendre.

Mme PERSCOFF. C'est une fort vilaine affaire pour ce jeune homme. Qui jamais aurait été s'imaginer qu'avec des manières si distinguées...

HENRIETTE. Et des habits d'une coupe si gracieuse !

Mme PERSCOFF. J'avoue que j'y ai été prise tout-à-fait : sa manière d'agir, de parler, sa dépense... je lui aurais donné le bon Dieu...

PRÉCIGNY, *à part.* Sa fille plutôt... sans informations...

Mme PERSCOFF. Ah ! de Briche, ce sont des espèces d'hommes bien redoutables pour des mères de famille.

DE BRICHE. Ma chère madame, ce vieux proverbe sera long-temps juste :... Tout ce qui reluit... Vous n'aviez pas assez d'éloges pour ses procédés, pas assez d'yeux pour son agrafe, qui vous avait éblouie.

Mme PERSCOFF. Ah ! vous ne nierez pas qu'elle soit magnifique.

Mme SAINT-ARNAL. Et pas chère, à ce qu'il paraît ?

PRÉCIGNY. Je ne serais pas étonné, par exemple, que le journal du département fît paraître un article là-dessus.

SCENE VI.

LES MÊMES, CHARLES, Mme PERSCOFF, LOUISE.

Mme PERSCOFF. Ah ! ce sont les étrangers de tantôt.

CHARLES. Ah ! nous allons enfin savoir quelque chose : voici des personnes qui seront instruites des causes de ce changement. (*Il s'approche de Précigny.*) Pardon, monsieur ; est-il vrai que la réunion de ce soir n'a pas lieu ?

PRÉCIGNY. Très-vrai, monsieur.

CHARLES. Qu'est-il donc arrivé ?

Mme PERSCOFF. Monsieur...

DE BRICHE, *interrompant vivement Mme Perscoff.* La découverte d'un délit dont une circonstance inopinée va livrer peut-être les auteurs aux mains de la justice.

LOUISE. Et la découverte de ce délit a fait décommander la soirée?

CHARLES. Est-ce qu'il y aurait dommage pour le directeur des bains ?

PRÉCIGNY. Pas le moins du monde.

Mme PERSCOFF. Mais fâcheuse affaire pour une personne que sa position dans l monde devait mettre à l'abri de tout soupçon.

CHARLES. Quelque fonctionnaire public, peut-être?

DE BRICHE. Monsieur !

PRÉCIGNY. Vous parlez devant un homme du palais.

DE BRICHE, *à part.* Cet homme a des idées révolutionnaires.

CHARLES. Je cherchais parmi ceux qu'on devait soupçonner le moins... Pardon... Est-ce que M. Burns ne serait pas rentré? tantôt il était absent lorsque je me suis présenté pour le voir.

Mme PERSCOFF. Et ce soir, monsieur, il n'est guère en état de recevoir de visite...

CHARLES. C'est pour une affaire.

HENRIETTE. Même d'affaire.

PRÉCIGNY. C'est sur lui particulièrement...

Mme PERSCOFF. Et sur sa fille, que l'événement qui met notre bal en désarroi a frappé.

LOUISE. Ah ! mon Dieu !..

CHARLES. Alors je trouverai sans doute auprès de lui M. Edouard Launay.

DE BRICHE. Auprès de lui !..

CHARLES. Dans l'état des choses il doit être à ses côtés pour le consoler.

Mme PERSCOFF. Lui ! mais c'est...

DE BRICHE, *interrompant Mme Perscoff.* Laissez, laissez. Est-ce que vous connaissez M. Launay ?

CHARLES. Si je le connais, mon ami intime.

DE BRICHE, *aux dames, bas.* Si c'était un complice, décidément ! (*A Charles.*) Il est présumable, monsieur, que vous ne le reverrez pas aujourd'hui, toujours...

CHARLES. Je vous promets, monsieur, que vous êtes dans l'erreur.

LOUISE. Mais nous avons rendez-vous.

CHARLES. Il s'est absenté, je suis certain qu'il va venir.

Mme PERSCOFF, *à part.* Je suis bien sûre que non, par exemple.

CHARLES. Et en l'attendant, lorsque M. Burns me saura dans ces lieux, j'ai la certitude qu'il ne me refusera pas deux minutes d'entretien.

PRÉCIGNY, *bas.* Il a l'air de très-bonne foi, ce monsieur... il y aurait de la cruauté à détruire ses illusions.

Mme PERSCOFF. Laissons ce soin à M. Burns.

DE BRICHE. D'ailleurs nous avancer avec lui serait une imprudence.

Mme PERSCOFF. Par M. Burns ou par tout autre, il saura toujours...

PRÉCIGNY, *à part.* Elle meurt d'envie de bavarder.

CHARLES. Excusez-moi... je vous prie... je suis importun. Mais, à ce que je peux comprendre de vos paroles, Edouard ne serait pas étranger à l'aventure dont vous semblez me faire mystère.

TOUS. Je crois bien!

Mme PERSCOFF. Étranger, monsieur? mais ce qu'il y aurait pour lui de plus heureux ce serait une mort subite.

Mme SAINT-ARNAL. Ah! je ne serais pas surprise qu'il fût allé se jeter dans le lac.

HENRIETTE. Ou peut-être se brûler la cervelle dans les sentiers du Blaou, qu'il parcourait si souvent avec miss Fanny.

CHARLES. Est-ce qu'il aurait été trompé dans ses affections?

Mme PERSCOFF. C'est plutôt la malheureuse jeune fille! Aussi quand on jette son cœur à la tête du premier intrigant venu...

CHARLES. Ah! madame, je serais indigne de l'amitié si je laissais continuer ceux qui, profitant de l'absence d'Édouard pour l'accuser...

DE BRICHE. Jusqu'à ce moment, monsieur, ce ne sont pas les personnes qui l'accusent, mais les faits...

CHARLES. Et de quoi, mon Dieu!

Mme PERSCOFF D'un crime affreux.

CHARLES. Ah! c'est une odieuse imposture, une machination infâme pour flétrir un homme de bien.

Mme PERSCOFF. Il n'y a pas d'imposture, mais des preuves irrécusables.

PRÉCIGNY. Irrécusables, c'est une qualification trop violente, madame Perscoff.

DE BRICHE. Je n'en sais rien; il est vrai cependant qu'il n'y a pas encore de déposition de faite; mais il y a évidence pour moi.

CHARLES. Monsieur, si vous êtes attaché à un premier magistrat comme monsieur vient de me le dire, vos fonctions vous obligent à plus de prudence et de retenue que tout autre.

DE BRICHE. Je ne pense pas que vous ayez la prétention de m'apprendre mon métier, monsieur.

CHARLES. Ah! monsieur, ce mot pourrait faire croire que vous en avez besoin. Est-ce qu'on fait métier de la justice?

PRÉCIGNY. Oh! que voilà un clou bien rivé!

SCENE VII.

LES MÊMES, BURNS.

BURNS, *ouvrant la porte de sa chambre.* Pardon, mille pardons... mais veuillez parler un peu moins haut.

DE BRICHE. C'est monsieur qui par des réflexions inopportunes...

PRÉCIGNY. Tenez, voilà M. Burns.

BURNS. Ah!.. monsieur du Tremble, c'est vous.

CHARLES. Eh quoi, mylord, sir Burns et vous sont une seule et même personne?

BURNS. Je vous expliquerai cela tout-à-l'heure...

Mme PERSCOFF. Voilà le vieux qui est un lord, à présent.

DE BRICHE. Un lord qui se cache, et père sans vouloir le paraître.

BURNS. Pourquoi n'avez-vous pas accepté mes offres à Toulon?

Mme SAINT-ARNAL. A Toulon, à Toulon!...

BURNS, *à Charles.* J'entends du bruit, pardon, je suis à vous à l'instant.

Mme SAINT-ARNAL. Si ce vieux était un échappé du bagne!

Mme PERSCOFF. Au fait, à Toulon...

DE BRICHE. Vous me donnez une idée.

HENRIETTE. M. Édouard est peut-être innocent.

Mme PERSCOFF. Dire qu'il aurait pu épouser la fille d'un.... Voilà ce que c'est que de ne pas prendre garde.

PRÉCIGNY. Un moment donc, n'allons pas si vite avec des propos en l'air.

Mme SAINT-ARNAL, *à Précigny*, C'est vrai, ce cher monsieur, parce qu'on est un lord, ce n'est pas à dire qu'on soit un... C'est qu'il me doit encore le kilot de tabac d'Espagne que miss Fanny m'a demandé hier pour lui.

PRÉCIGNY. Prenez garde que de Briche vous entende.

Mme SAINT-ARNAL. Lui... je lui en ai fait prendre une livre.

BURNS, *revenant.* Elle ne peut reposer, mais elle est plus calme.

DE BRICHE, *à Burns.* Nous vous laissons; si vous avez besoin de nous, nous sommes au salon (*A Mme Perscoff.*) Vous serez plus à votre aise pour causer.

CHARLES, *à sa femme.* Passe au salon avec ces dames, j'irai t'y rejoindre.

SCENE VIII.

CHARLES, BURNS.

CHARLES. Grâce au ciel, nous voilà seuls... j'ai besoin de vous entendre pour me remettre un peu du trouble où m'a jeté l'incohérence, la confusion de leurs discours.

BURNS. Hélas! je ne peux que vous répéter ce que je vous disais tout-à-l'heure : pourquoi n'avez-vous pas pu accepter les offres que je vous ai faites à Toulon d'épouser miss Fanny! c'était d'elle que je vous parlais, et elle ne serait pas aujourd'hui dans l'état violent de crise où elle est tombée; je ne serais pas moi-même le plus malheureux des hommes.

CHARLES. Tantôt, en descendant de voiture, j'ai vu en même temps qu'Édouard la personne que vous appelez miss Fanny, brillante de santé, n'éprouvant que le regret que vous ne fussiez pas dans l'hôtel pour entendre plus tôt les bonnes paroles que je venais lui apporter avec tant de joie en faveur de mon ami le plus cher...

BURNS. Ah! monsieur, votre ami le plus cher n'est pas digne de ce titre... et ce n'est pas sans un vif chagrin que j'exprime un jugement qui doit vous frapper au cœur.

CHARLES. Monsieur, savez-vous qu'Édouard Launay...? (*Burns veut parler, Charles lui pose la main sur le bras.*) Veuillez ne pas m'interrompre, je vous en supplie. Savez-vous qu'Édouard Launay, depuis le temps que nous avons fait ensemble nos études, subi nos examens, travaillé dans les mêmes hôpitaux; qu'à toutes ces époques il a mérité la distinction de ses maîtres, l'amitié de tous ses égaux, l'estime et la considération de ses supérieurs? Savez-vous qu'avant son départ pour recueillir la succession d'un de ses parens, nous ne nous étions jamais quittés?

BURNS. Jamais!

CHARLES. Je pourrais répondre de son passé comme lui du mien; l'on citait son travail opiniâtre comme sa probité scrupuleuse. Si dans la pauvreté Édouard fut toujours honorable, peut-on présumer que le bien-être soit venu changer en six mois de temps sa bonne, son excellente nature.

BURNS. Il y a six mois, dites-vous... six mois seulement... qu'il est devenu riche, et vous ne vous étiez jamais quittés avant cette époque?

CHARLES. Jamais, je vous le répète...

BURNS, *à lui-même.* Et cependant cette agrafe dans ses mains... sa pâleur, lorsque j'ai parlé de l'Irglas; son agitation au mot d'assassinat... son cri d'effroi surtout... (*Haut.*) Il est coupable, il est coupable, vous dis-je, et je le serais moi-même si je lui laissais le soin de se soustraire à la justice.

CHARLES. Ah! monsieur, monsieur.... vous êtes dans l'erreur; je n'ai jusqu'ici pour le défendre qu'un argument peut être bien faible à vos yeux, mon amitié, la conviction intime qu'il est incapable d'une mauvaise action... Cet argument ne peut vous suffire, je le sais, il vous faut des preuves de son innocence... Eh bien! accordez-moi, je vous en conjure, une grâce qui vous sauvera le remords d'avoir jeté l'injure et l'infamie à la face d'un honnête homme... attendez jusqu'à demain.

BURNS. Si vous saviez...

CHARLES. Je saurai de lui-même... je suis assuré qu'il me dira tout... oh! ne faites aucune démarche aujourd'hui... que j'aie le temps de le voir; il se disculpera, monsieur, il se disculpera!

BURNS. Soit, j'attendrai jusqu'à demain; mais Dieu vous soit assez en aide, et surtout à lui, pour que vous ne le retrouviez jamais, et demain vous sentirez tout le prix du sacrifice que je fais à votre ame candide et généreuse.

CHARLES. Merci, merci, je le ramènerai devant vous, je m'y engage... je le ramènerai.

Il sort.

SCENE IX.

BURNS, *seul, puis* ÉDOUARD.

Il regarde aller Charles. Launay entre pendant ce temps et s'appuie sur le dos d'un fauteuil.

BURNS. Pauvre jeune homme, va t'épuiser en vaines recherches, lorsque déjà des chevaux rapides emportent le criminel vers un pays où nos lois ne pourront l'atteindre...

ÉDOUARD, *l'interrompant.* Vous vous trompez, monsieur.

BURNS, *avec effroi.* Vous ici!.. qu'y venez-vous faire?

ÉDOUARD, *à voix basse.* J'attendais que tout le monde fût retiré... Charles aussi, pour me présenter.. Vous ne m'attendiez pas sans doute?

BURNS. Il est vrai, d'ordinaire les assassins ont plus de prudence.

ÉDOUARD. Aussi en aurais-je davantage si j'étais un assassin; mais je tiens à vous détromper, monsieur.

BURNS, *secouant la tête*. Ne le tentez pas, monsieur, ce serait prendre un soin inutile.

ÉDOUARD. Oh! ne vous pressez pas de me juger, ce que j'ai à vous dire me laisse assez coupable pour qu'on me croie; du reste, la preuve que je n'ai point trempé dans le crime est facile; à l'époque où il fut commis, je me trouvais depuis un an dans les mers du Sud avec Charles, mes états de service en font foi.

BURNS. D'où vous vient alors ce bijou? pourquoi votre trouble en écoutant mon récit?.. il est évident que vous avez eu connaissance du crime, si vous n'y avez pas pris part.

ÉDOUARD. J'en ai eu connaissance.

BURNS. Vous avez remis cette agrafe à miss Fanny comme un héritage de famille; est-ce votre famille que je dois accuser?..

ÉDOUARD *frémit*. Ma famille!... (*A part.*) Je pourrais... (*Après un silence*) Oh! non... (*Haut.*) Non, monsieur, ma famille fut toujours respectée et digne de l'être.

BURNS. Quelle part avez-vous donc eu au crime, malheureux?

ÉDOUARD. J'en ai accepté l'héritage, voilà ma faute; j'avais consignée cela dans ces quelques lignes que je vous adressais d'abord... ne pensant plus vous revoir.... (*Il lui présente une lettre.*) Lisez, monsieur, lisez vite... mes instans sont précieux.... (*Pendant que Burns lit avec tous les signes d'une suprise et d'une émotion toujours croissante le papier qu'Édouard lui a remis, celui-ci ajoute:*) Maintenant, j'ai une restitution à faire... c'est pour cela que je suis venu moi-même... (*Il tire de sa poche un porte-feuille et un écrin.*) Vos quatre cent mille francs ont été placés sur l'état, vous en trouverez là les reçus, avec un acte signé de ma main, qui vous en confère la propriété... l'écrin renferme le reste de ce qui vous avait été enlevé.

BURNS. Monsieur, ce que je viens de lire est tellement étrange... cette restitution est pour moi si imprévue, que je ne sais quels sentimens vous témoigner, et si je dois vous adresser des remercîmens ou des reproches!.. Vous avez commis une faute grave...

ÉDOUARD. Un crime, monsieur, un crime... oh! je ne cherche point à farder la vérité... Après la confidence de Cranou, j'ai lutté quelque temps, mais sans succès; je ne pensais qu'au trésor caché... chaque nuit, je voyais l'Irglas dans mes rêves, j'y apercevais la cassette et le porte-feuille.... Quand un chef brodé d'or me rendait à peine mon salut; quand un équipage m'éclaboussait dans la rue; quand une femme élégante passait près de mon humble uniforme sans se détourner, j'entendais une voix qui criait en moi: L'Irglas! l'Irglas!.. là étaient tout! les saluts polis, les équipages, les sourires de femme... Pour devenir riche, il me suffisait comme dans les contes de fées, de dire: Je veux!.. je n'avais, nouveau Moïse, qu'à frapper le rocher, et j'en faisais couler un ruisseau d'or!.. et pour cela, il ne fallait ni tuer, ni parjurer son nom, mais seulement essuyer le sang dont un autre avait taché le trésor, et l'emporter sans rien dire... Je succombai, mais avec ma pauvreté je perdis mon repos; une ombre me suivait partout... à chaque instant il me semblait qu'une voix allait me dire: Rends-moi ce que tu as volé!.. Je me répétais en vain que mes craintes étaient insensées; que le propriétaire de ces richesses ne vivait plus; car, si je n'en avais point été sûr, je crois que je l'aurais cherché pour le tuer! (*Mouvement de Burns.*) Malgré tout, par instans, et sans savoir pourquoi, j'avais peur.... Mais que vous importent tous ces détails, monsieur? le récit de mes tentations et de es tourmens ne peut intéresser que moi... Pardon, je me retire... (*Il fait quelques pas vers la porte, puis semble hésiter.*) Nous ne nous reverrons plus... (*la voix embarrassée*) l'adieu que je vous fais peut être considéré comme celui d'un mourant... Monsieur, j'aurais voulu... j'avais espéré qu'il ne serait point entendu de vous seul, monsieur.... Oh! qu'elle me jette un dernier coup-d'œil, que je l'entende parler une seule fois... (*Il regarde sir Burns, qui a baissé les yeux à son tour et garde le silence.*) Je comprends, vous me jugez indigne de cette dernière faveur, je n'ai pas droit de me plaindre, il n'y a que ceux qui sont purs qui peuvent exiger la pitié!..

Il va pour sortir; il voit devant lui paraître Fanny vêtue de blanc, les cheveux épars.

FANNY. Arrêtez!..

ÉDOUARD. C'est elle!..

SCENE X.

SIR BURNS, ÉDOUARD, MISS FANNY.

BURNS, *vivement*. Que cherchez-vous ici, miss Fanny?

ÉDOUARD, *avec une douceur suppliante*. Ah! monsieur, par pitié, ne m'enlevez pas cette triste et dernière joie.

FANNY, *jetant un regard suppliant à sir Burns, et les larmes dans les yeux*. Mon père!..

BURNS. Rentrez... je le veux.

FANNY. Ah! mon père!

ÉDOUARD. Miss Fanny, soyez mille fois bénie, car je n'espérais plus vous voir.

FANNY, *sanglotant*. J'ai tout entendu.

ÉDOUARD. Vous me méprisez bien alors?

FANNY. Moi!.. lorsque tu rapportes une fortune à mon père... (*A Burns*.) Méprisable, il eût pris la fuite avec le trésor.... braver le péril de reparaître après la clameur soulevée contre lui, pour le rendre, c'est de la vertu... Edouard!..

Elle se jette dans ses bras.

ÉDOUARD. Fanny!..

FANNY. Oui, de la vertu.

ÉDOUARD. O mon Dieu! tu m'as pris en grâce!

FANNY, *avec amour*. Je t'aime, Edouard! je t'aime toujours.

BURNS, *d'abord muet de stupeur, saisissant le bras de sa fille avec violence*. Fanny... songez-vous bien à ce que vous faites?

FANNY. Laissez-moi, mon père, j'ai promis d'être à lui.

BURNS. Vous êtes insensée!

FANNY. Non... oh! non, ce n'est pas de la folie... c'est le courage de l'amour..... il a bien eu celui du repentir...

BURNS. Monsieur, sur votre tête, laissez cette jeune fille.

FANNY. Ecoutez-moi, mon père; fruit d'un amour secret et malheureux, je n'ai jamais été pour vous qu'un remords ou un embarras... je veux vous en délivrer, mon père; dites-vous qu'aujourd'hui je suis morte; je ne suis plus la fille d'un grand seigneur, mais la femme d'Edouard.... Adieu jusqu'au ciel!

BURNS. Oh! c'en est trop... je ne supporterai pas plus long-temps que vous abusiez de votre puissance sur une malheureuse en délire.

Il lève le bras sur Edouard.

ÉDOUARD. Point de violence, monsieur, point d'emportement inutile; ne craignez rien... le sacrifice, le dévouement sublime de cet ange, je ne peux l'accepter... moi qui n'ai pas voulu vivre pauvre... avez-vous donc pensé que je me résignerais à vivre pauvre et déshonoré?... Oh! non, cet anneau... (*Il le tire de son doigt et va le porter à sa bouche*.)

Vers la fin de cette scène, Charles et Louise ont paru au fond.

SCENE XI.

EDOUARD, BURNS, FANNY, CHARLES, LOUISE.

CHARLES. Arrête, malheureux! (*il lui arrache la bague*.)

ÉDOUARD. Charles!

CHARLES, *s'approchant d'Édouard*. Pauvre, tu ne l'es pas, puisque j'ai de la fortune... déshonoré, la mort n'efface pas les fautes de la vie... (*A Burns, en lui présentant la bague*.) Pourtant, monsieur, si vous pensez autrement...

FANNY. Oh! (*Burns fait un mouvement d'horreur*.) Mon père ne sera pas inflexible plus que la destinée.

BURNS. Je serai juste, ma fille.

SCENE XII.

Mme PERSCOFF, HENRIETTE, DE BRICHE, EDOUARD, CHARLES, LOUISE, BURNS, FANNY, GENS DE L'HÔTEL, PRÉCIGNY, Mme SAINT-ARNAL, UN SECRÉTAIRE.

BURNS. Que signifie tout ce monde?... encore...

DE BRICHE. Monsieur, je me suis fait donner l'ordre de recevoir votre déposition touchant certain vol avec tentative d'assassinat, relatés par vous devant les témoins ici présens, afin de faire chercher le coupable... Eh! le voici!

FANNY. Grand Dieu!

ÉDOUARD, *à Burns et à Charles*. Le déshonneur!.. mieux valait me laisser mourir.

BURNS, *gravement et lui prenant la main*. Silence!.. (*A de Briche*.) Il n'y a de coupables, monsieur, que les gens trop pressés d'improviser des accusations; il ne s'agit ni de vol, ni d'assassinat... ce n'est point un procureur du roi qu'il nous faut, c'est un notaire.

ÉDOUARD. Ah! je n'ose croire encore...

BURNS. Loin qu'on m'ait rien volé, je

retrouve des fonds considérables que je croyais perdus, et je donne ma fille en mariage (*il prend la main de Fanny*) à celui qui me les a fait rendre.

Il la met dans celle d'Édouard.

PRÉCIGNY, *à Mme Saint-Arnal.* Comme le nez de de Briche s'allonge! il a de l'humeur...

DE BRICHE. Mais vous-même...

BURNS, *lui présentant un papier.* Voyez, monsieur... (*Il appelle.*) Nous allons partir...

Tout le monde s'est réuni autour du greffier.

DE BRICHE, *rendant les papiers.* Mylord... (*Aux autres.*) Il est en règle décidément.

ÉDOUARD, *prenant la main de Burns.* Oh! comment reconnaître tant de bontés?..

BURNS. Votre conduite en est digne; elle m'a prouvé qu'il n'y avait que de l'égarement où je voyais de la corruption.

ÉDOUARD. Oh! oui, monsieur; et puisse mon exemple être utile à ces ames exaltées que la fièvre d'ambition, ou de bien-être à tout prix, emporte souvent jusqu'au crime!

PRÉCIGNY, *qui s'est placé entre Mmes Perscoff et Saint-Arnal et qui les amène à l'avant-scène.* Vous me croirez si vous voulez, mais il me semble que j'ai lu quelque chose d'une histoire comme celle-là, dans un article de la *Revue de Paris*, par Emile Souvestre.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRE. RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

LE

JUIF ERRANT,

DRAME FANTASTIQUE EN CINQ ACTES,

ET

UN ÉPILOGUE

AVEC CHŒURS NOUVEAUX;

Par MM. Merville et Maillon;

MUSIQUE DE M. PARIS,

DÉCORS DE MM. DESFONTAINES, DEVOIR ET POURCHET,

MISE EN SCÈNE DE M. GRANDVILLE.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 31 JUILLET 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ISAAC AHASVÉRUS...	M. Francisque.
SATAN...	M. Saint-Ernest.
SIMON...	M. Constant.
L'Archange MICHEL...	M. Guyon.
BARABBAS... BARBATUS... BARBARA... Marquis de NERI... Le dernier descendant de BARABBAS...	M. Montigny.
RENAUD DE BAR, chef des Albigeois... Jean DUBARRY...	M. Albert.
LOUIS XV...	M. Fosse.
Le Coadjuteur de Strasbourg...	M. Francisque jeune.
M. DE SARTINES...	M. Barbier.
MANASSES...	M. André Cullier.
PROCHORE le diacre...	M. Thénard.
ÉLYMAS le mage...	M. Emile.
PLUCK, maître des cérémonies dans l'enfer...	M. Alfred Guilly.
ARIEL, ménétrier de l'enfer...	
NAPOLÉON...	M. Émile.
FRANKLIN...	M. Alexandre.
MARC-AURÈLE...	M. Léon.
Le Temps...	M. Lapleine.
L'Envie...	M. François.
ESTHER...	Mlle Théodorine.
NOÉMA...	Mme Petit.
RACHEL...	Mme Desprez.
Mme DUBARRY...	Mlle Clorinde.
Mme DE POMPADOUR...	Mlle Mathilde.
Le petit diable LILITH...	Mlle Maria.
La Mort...	Mlle Honorine.
La Luxure...	Mlle Léonie Manteau.
La Gourmandise...	Mlle Irma.
La Colère...	Mlle Laure.
La Paresse...	Mlle Héloïse.
L'Orgueil...	Mlle Adèle.

Juifs, Chrétiens, Romains, Albigeois, Inquisiteurs, Bourreaux, Soldats, Seigneurs, Dames, Pages et Valets de la cour de Louis XV, Démons, Anges, Jeunes et Vieilles Sorcières.

DANSE.

Un Sorcier...	M. Alexandre.
Une Sorcière...	Mlle Sophie.

ACTE PREMIER.

A Jérusalem, le jour de la mort de Jésus-Christ.—Le théâtre représente une salle basse.

SCENE PREMIERE.

Un Lévite, Choeur de Lévites et de Jeunes Filles; *un peu après* NOÉMA, ISAAC, RACHEL, une Matrone.

CHOEUR.

Honneur, honneur, honneur,
A l'épouse féconde!
Maître puissant du monde,
Veille sur son bonheur!

LE LÉVITE, *tenant à la main un bâton pastoral.*

Les semaines sont expirées;
Jeune mère, prépare-toi!
Viens entre nos vierges sacrées,
Viens observer l'antique loi!

UNE JEUNE FILLE

Offre des blanches tourterelles
Le sang pur sur l'autel versé;

Que le péché soit effacé,
Et redeviens pure comme elles.

(Les autres entrent. Noéma est vêtue d'une tunique grise, et voilée. Elle présente au lévite une cage où sont deux tourterelles blanches; celui-ci remet la cage à un enfant, qui la prend sur sa tete. La matrone porte une manne couverte.

CHOEUR.

Honneur, etc.

ISAAC. Va hautement confesser la foi de nos pères, et reviens sainte et purifiée à celui qui t'aime cent fois plus que lui-même.

LA MATRONE. Embrassez votre enfant.

ISAAC. Ma fille! (*A Noéma.*) Donne-moi aussi ton front; pour ton époux, tu n'as jamais cessé d'ètre la plus pure comme la plus chaste des femmes.

Il écarte son voile et la baise au front.

LA MATRONE. Partons.

On part.

CHOEUR.

Honneur, etc.

SCENE II.

ISAAC, RACHEL.

RACHEL. Eh bien! mon Isaac, mon cher, mon unique enfant, te voilà bien satisfait, bien joyeux.

ISAAC. Ma bonne vieille mère, si tendre et si chérie! vous pouvez lever orgueilleusement la tête et crier : Hosannah! Parmi les enfans des femmes, il n'y en eut jamais un plus heureux que votre fils. Vous, ma Noéma, ma fille, ma petite Esther, vous comblez mon ame de plus de joie et de bonheur que jamais l'ame d'aucun mortel n'en a pu contenir.

RACHEL. En ceci, mon cher enfant, je ne blâmerai pas ton exaltation, car elle est douce à mon cœur comme la rosée du matin aux champs arides du Garizim. Mais ne lève pas ton front trop haut; ne tente pas le Dieu fort et jaloux : écoute la voix de ta vieille mère Rachel : un grand bonheur est quelquefois le commencement d'une infortune plus grande encore.

ISAAC. Allons, allons, point de paroles sinistres et de mauvais augure en un jour d'allégresse comme celui-ci. Que puis-je avoir à craindre, moi qui suis sans désirs et sans vaine ambition? Je suis un artisan modeste; j'ai du travail autant qu'il en faut pour occuper mes bras; je gagne aisément le pain de chaque jour et celui des jours où les forces me manqueront; que le Dieu fort soit loué, et que celui qui se dit son fils, que le Galiléen...

RACHEL. Isaac! mon fils! ne maudis personne.

ISAAC. Quoi! cet audacieux! cet impie!

RACHEL. Tu l'as suivi, tu as aimé ses discours et ses actes.

ISAAC. J'étais aveugle; mes yeux se sont ouverts.

RACHEL. Eh bien! laisse ceux qui ne sont pas encore éclairés comme toi, dans une erreur que Dieu leur pardonne peut-être. Tu n'es pas leur juge; puisque ce fardeau n'est pas le tien, sois assez sage pour t'en réjouir : c'est une terrible tâche que celle de prononcer sur ses frères!

ISAAC. Le Nazaréen n'est pas mon frère; je suis son ennemi et celui des misérables qui le suivent et prêchent ses doctrines.

RACHEL. Apaise-toi : nous nous réjouissons ici aujourd'hui : que ta bouche ne nous fasse donc entendre que des paroles de joie et de bonheur.

ISAAC. Eh bien, soit! Nos convives ne peuvent tarder; Noéma et ma fille seront bientôt de retour. Ma bonne mère, apprêtez notre petit festin; je vais vous aider.

RACHEL. Non, j'ai encore assez de forces. Je vois Simon de Cyrène qui se dirige de ce côté; tu lui feras compagnie.

SCENE III.

ISAAC, SIMON, RACHEL, *qui va et vient.*

SIMON. Que Dieu soit avec vous, Isaac Ahasvérus!

ISAAC. Et avec vous, sage et prudent Simon! Je ne vous attendais pas si tôt. Ma femme, ma bien-aimée Noéma, vient de partir pour le temple. Prenez place sur cet escabeau, elle ne nous fera pas long-temps attendre; la cérémonie de la purification, vous le savez, ne demande que peu d'instans. Eh bien, Simon, quelle nouvelle? venez-vous du prétoire?

SIMON. Oui, et vous me voyez tout contristé de ce que j'y ai vu. Cet homme extraordinaire... Jésus de Nazareth... le Galiléen, comme quelques-uns affectent de le nommer par mépris...

ISAAC, *l'interrompant avec indignation.* Eh bien... le Galiléen?.. il a été absous?

SIMON. Il a été condamné... condamné au dernier supplice.

ISAAC, *satisfait.* Ah!

SIMON. Les soldats l'ont frappé, lui ont fait endurer mille outrages... Alors le préteur l'a fait venir; il l'a présenté au peuple en disant : Voilà l'Homme.

ISAAC. Et je n'étais pas là!

SIMON. Une grande clameur s'est aussitôt élevée : La mort! la mort!

ISAAC. Bien! bien! dignes Pharisiens, et Ponce-Pilate a prononcé comme l'exigeait le peuple?

SIMON. Ponce-Pilate, voyant qu'il fallait céder, s'est fait apporter un vase rempli d'eau, et y trempant ses mains en présence de la foule : « Je suis innocent du » meurtre de ce juste, a-t-il crié d'une voix » forte ; que son sang retombe sur vous!»

ISAAC, *ravi*. Et qu'a répliqué Jacob? car il n'a pas dû laisser le dernier au représentant de César.

SIMON. La foule a battu des mains et crié de nouveau : Oui, oui, que son sang retombe sur nos têtes et sur celles de nos enfans!

ISAAC, *avec exaltation*. Qu'il retombe aussi sur la mienne et sur celle de ma petite Esther, de l'enfant cher à mon cœur! car si je n'étais pas avec ceux qui ont demandé le supplice du Galiléen, je pense comme eux, et je m'unis à eux dans leur haine et dans leur exécration.

SIMON. Allons, allons, ne haïssez pas, ne maudissez pas, cet homme surtout que vous avez suivi, que vous avez aimé.

ISAAC. J'étais dans l'erreur... depuis... je me suis détrompé.

SIMON, *baissant la voix*. Depuis... notre pontife souverain, le pharisien Caïphe, vous a chargé de sa chaussure...

ISAAC, *l'interrompant*. Ne croyez pas que ce soit l'intérêt qui m'ait fait abandonner le réformateur.

SIMON. Sa morale est si pure!...

ISAAC. Celle de nos prêtres ne l'est pas moins.

SIMON. Elle est si douce! sa loi est si indulgente!

ISAAC. Beaucoup trop : ne fait-il pas hautement profession de pardonner au pécheur?

SIMON. Non ; mais il veut que ceux qui le condamnent et le frappent soient exempts de péchés.

ISAAC. Et quelle impiété! se dire le fils de Dieu!

SIMON, *lui prenant la main*. Mais... s'il l'est en effet!

ISAAC. Allons donc!

SIMON. Ses miracles...

ISAAC. J'en ai vu faire d'aussi surprenans à nos magiciens.

SIMON. Vous avez vu des magiciens rendre la vue aux aveugles?

ISAAC. Oui...

SIMON. Faire marcher les paralytiques, guérir les lépreux?

ISAAC. Oui ; et, comme dit notre grand-pontife, c'est de la médecine, cela.

SIMON. Mais délivrer les possédés, ressusciter les morts, ce n'est pas de la médecine.

ISAAC. Mon cher Simon, vous êtes de la secte des Esséniens, moi de celle des Pharisiens ; nous ne nous entendrions point; laissons de côté les matières sur lesquelles nous ne sommes point d'accord, et dans ce jour qui est si heureux et si doux pour moi, puisque vous êtes d'ailleurs mon ami, ne songeons qu'à nous réjouir. (*Musique.*) J'entends les chants des lévites et des filles du Seigneur ; c'est Noéma, c'est ma petite Esther qu'on me ramène.

SCENE IV.

LES MÊMES, NOÉMA, LE LÉVITE, CONVIVES, CHOEUR DE LÉVITES ET DE JEUNES FILLES.

Noéma est vêtue de blanc; elle est couronnée de roses. On dresse la table du festin.

CHOEUR.

Reviens vers ton époux,
Epouse jeune et belle
Comme la fleur nouvelle
Aux parfums purs et doux.
Son cœur palpite,
Son sein s'agite,
En vous s'irrite
Une chaste ardeur;
Tout vous en presse,
Avec ivresse,
De la tendresse
Goûtez le bonheur.

ISAAC, *embrassant sa femme*. Ma bien-aimée! Oh! que ce moment est beau, qu'il est doux à mon cœur!

NOÉMA. Ton bonheur est le mien, ta joie est la mienne; tout ce que tu éprouves, ta femme l'éprouve comme toi-même.

RACHEL. Allons, allons, le festin est servi; que l'on se mette à table. (*Au lévite.*) Placez-vous ici, vous, ministre du Très-Haut, qui devez présider à cette fête et la sanctifier! l'épouse à votre droite et la vieille Rachel à votre gauche.

NOÉMA, *à Isaac, lui présentant la manne que tient la matrone*. Embrasse ta fille.

ISAAC, *embrassant l'enfant*. Enfant, enfant! doux trésor de mon cœur, je ne sais si tu es appelée à faire ma félicité, mais je jure de ne vivre que pour la tienne.

NOÉMA. Elle fait un mouvement : on dirait qu'elle a compris tes paroles.

LA MATRONE. C'est la vérité.

ISAAC. Oh! non, non, elle me repousse.

RACHEL. Allons, plaçons-nous!

On prend place autour de la table; le chœur se tient debout; la Matrone sort avec l'enfant.

CHOEUR.

Comme sur nos bords montueux
L'humble vigne au palmier s'enlace,
Et du bel arbre qu'elle embrasse
Orne le tronc majestueux....

UNE JEUNE FILLE.

Ainsi la vierge humble et modeste
Qui cachait son front parmi nous,
Au bonheur de son jeune époux
Trouvera la gloire céleste.

CHOEUR.

Que soit béni le saint nom du Seigneur,
Qui ne veut pas que la vigne languisse,
Rampant stérile, à l'ombre, sans honneur;
Mais qu'au palmier son vert rameau s'unisse,
Et que son fruit, que son beau fruit mûrisse
Aux purs rayons d'une douce chaleur!
Honneur, honneur, honneur,
A l'épouse féconde!
Maître puissant du monde,
Veille sur son bonheur!

SCENE V.

Les Mêmes, BARABBAS.

BARABBAS. Que la joie et le plaisir soient toujours parmi vous! (*Voyant tout le monde frappé de surprise à son aspect.*) Vous êtes étonnés de me voir; ah! vous ne vous trompez pas; oui, c'est moi, moi-même, Barabbas, Barabbas le séditieux, Barabbas le condamné! je suis libre.

RACHEL, *à part.* Barabbas! l'infâme entre les infâmes!

LE LÉVITE. Et comment se fait-il que Barabbas soit libre comme il le dit?

BARABBAS. Par Béelzébub! c'est une histoire que cela; je vous la dirai; mais je meurs de faim et de soif. J'ai entendu, en passant devant cette maison, qu'on y célébrait une fête, qu'il y avait un festin, et je suis entré.

RACHEL, *lui présentant un gâteau.* Tenez, rompez ce gâteau. (*Lui emplissant une coupe.*) Videz cette coupe de vin pur d'Engaddi. Quel qu'il soit, celui qui a faim et soif ne sera pas aujourd'hui repoussé de cette demeure.

BARABBAS, *rompant le gâteau et avançant la main pour prendre la coupe.* Ah! c'est qu'aujourd'hui j'ai failli passer un moment moins agréable que celui que la vieille hospitalité de Benjamin me fait ici. C'est au sommet du Golgotha que la cérémonie devait avoir lieu pour l'édification du bon peuple de Jérusalem. Mais le bon peuple de Jérusalem n'y perdra rien: un autre y va à ma place.

ISAAC. Un autre!

BARABBAS. Oui, le roi des Juifs, le fils de Dieu, comme il se nomme lui-même.

ISAAC, *vivement.* Qui? le Galiléen?

LE LÉVITE. Le docteur que nous a enfanté Bethléhem?

BARABBAS. Lui-même.

ISAAC. Il y a ici une place vide; prends-la, Barabbas, assieds-toi et conte-nous cela.

BARABBAS. Volontiers. (*Il s'assied.*) Vous saurez donc que Pilate le Romain, désolé d'avoir condamné celui qu'il appelait le juste, entreprit de le sauver au moyen du stratagème suivant... (*Tendant sa coupe.*) Mais à boire! il y a long-temps que je suis privé de vin, et celui-ci est bon. (*Quand il a bu.*) Vous savez qu'à l'occasion de la pâque, le peuple a aujourd'hui le droit de délivrer un condamné.

SIMON. Eh bien?

BARABBAS. Eh bien! le seigneur *Pontius* voulut que ce droit fût aussi un devoir... et de cela ce n'est certes pas moi qui le blâme. Il nous fit donc venir, le Galiléen et moi, dans la galerie de son palais qui donne sur la grande rue. Il nous présenta à la foule. Quand on eut fait silence: « Quel est, s'écria-t-il, celui de ces deux hommes que vous voulez sauver? au nom de César, mon maître et le vôtre, je vous jure que je lui ferai grâce. » Il se flattait qu'on lui désignerait Jésus... J'avoue que moi-même j'en frissonnai jusque dans le fond de mon ame. Il y eut un moment de silence qui trois fois fit bondir sur lui-même mon cœur dans ma poitrine. Une grande voix s'éleva enfin, la voix unanime d'Israël: Barabbas, Barabbas! c'est Barabbas que nous voulons délivrer!

SIMON. Quoi! la haine du peuple a pu l'aveugler à ce point!

BARABBAS. Qu'est-ce que vous dites donc? aveugler? Prends garde de m'offenser, Simon le Cyrénéen: je sais qui tu es, et je ne suis plus prisonnier.

SIMON. Misérable!

LE LÉVITE. Calmez-vous, Simon, et respectez la voix du peuple: la voix du peuple est la voix de Dieu même.

Musique; marche lugubre.

RACHEL. Écoutez, écoutez!

NOÉMA. Qu'est-ce que cela?

SIMON, *qui s'est approché d'une fenêtre.* Une foule immense de soldats... Les cavaliers du prétoire... C'est le fils de Marie que l'on mène au supplice.

LE LÉVITE. Voyons, voyons cela.

Il sort; tout le monde, excepté Isaac, le suit.

BARABBAS, *vidant une nouvelle coupe.* Allons voir aussi cela.

SCENE VI.

ISAAC, *seul.*

La marche continue crescendo.

ISAAC. Allons, c'en est fait! jamais je n'aurais osé espérer ce triomphe. Oh! que les partisans du novateur doivent être consternés! c'est ce qui m'enchante, moi. Car

que cet homme soit mis à mort, il ne m'importe point. Mais Pierre, André, Jean, Joseph d'Arimathie. qui chantaient si haut ses miracles, les voilà confondus... ce sera à notre tour à rire et à nous moquer, à leur demander : que dites-vous de ceci? que pensez-vous de cela? Nous n'avions qu'à ouvrir les yeux pour être convaincus, à ce qu'ils prétendaient... Eh bien! qu'à leur tour ils ouvrent les leurs! Et quand on pense que cet audacieux s'attaquait au sacerdoce... que Caïphe... qui me veut du bien... qui me protége... était l'objet de ses amères censures! Ah! pour ce crime-là, c'est un supplice trop doux que la croix. (*Regardant à une fenêtre à droite.*) Le voici... Son air de grandeur et d'autorité a disparu. (*Adressant ces paroles dehors.*) Eh bien! fils de Dieu, dis donc à ton père qu'il te délivre! (*A lui-même.*) Mais il s'approche... il veut, je crois, se reposer sur le banc de ma porte... on pourrait penser que je compatis à sa peine... ce serait une insulte à Caïphe. Non, non. (*Parlant encore en dehors.*) Loin d'ici! ce banc n'a été mis là ni pour toi, ni pour les tiens; marche, marche!

Une fenêtre, à gauche, s'ouvre violemment; elle donne passage à un rayon lumineux, sur lequel glisse l'archange Michel, les ailes déployées, et tenant une épée flamboyante à la main.

SCENE VII.

L'ARCHANGE, ISAAC.

L'ARCHANGE, *à Isaac qui s'est retourné vers lui.* Marche, marche toi-même, cœur féroce et inaccessible à toute compassion. Homme lâche et vil dont la haine sans conviction n'est que le fruit odieux de la bassesse et de l'intérêt! Marche, marche, misérable! Voici l'anathème que le Dieu juste et fort prononce contre toi. Tu ne mourras point; pauvre, haï, méprisé, en horreur aux autres presque autant qu'à toi-même, tu porteras le châtiment de ta cruauté, tu assisteras à la punition de ton peuple jusqu'à la consommation des siècles.

ISAAC, *pénétré d'horreur.* O Dieu! quoi!

L'ARCHANGE, *continuant.* Là où tu t'arrêteras, la terre perdra sa fertilité; les plus horribles fléaux fondront sur elle, comme ils fondirent autrefois sur l'Égypte inhospitalière.

ISAAC. Esprit inconnu, ministre de vengeance, arrête!

L'ARCHANGE. Et du sein de ces désolations une voix terrible sortira, sans cesse retentissante à ton oreille : marche! marche!

L'archange et le rayon lumineux disparaissent.

ISAAC. Écoutez-moi... Grâce! grâce!

Il tombe à terre.

SCENE VIII.

ISAAC, *évanoui*, NOÉMA, RACHEL.

NOÉMA, *à Rachel.* Pauvre malheureux! Dieu lui donne la force dont il a besoin! (*Apercevant Isaac.*) Mais que vois-je?

RACHEL. C'est Isaac.

NOÉMA. O ciel! que lui est-il donc arrivé?

Elles courent à lui.

ENSEMBLE. { RACHEL. Mon fils! / NOÉMA. Mon bien-aimé! }

ISAAC, *revenant à lui.* Qui êtes-vous? que me voulez-vous? (*Reconnaissant Rachel.*) Ah! ma mère... (*Il l'embrasse.*) Ma mère! (*De même à Noéma.*) Et toi, ma compagne chérie, ma femme, ma Noéma! Eloignez-vous, laissez-moi.. séparez-vous du maudit!

RACHEL. Que dis-tu?

NOÉMA. Toi, maudit! et par qui? pourquoi?

ISAAC, *pleurant et avec désespoir.* Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je, l'anathème est prononcé... Il faut qu'il s'accomplisse. (*Se levant.*) Il faut que je marche... que je parcoure le monde, traînant sur mes pas la désolation, la misère et la mort.

NOÉMA. Ton esprit s'égare.

RACHEL. Tes sens sont troublés. (*Le pressant dans ses bras.*) Isaac, mon fils, reviens à toi.

NOÉMA, *l'embrassant aussi.* Que s'est-il donc passé? qu'as-tu vu dans le court espace de temps où nous t'avons laissé seul?

ISAAC. Ne m'interrogez pas. (*Il prend un bâton.*) Adieu.

RACHEL. Tu parles donc sérieusement?

NOÉMA. Je ne puis croire à cela.

RACHEL. Si tu pars, nous te suivrons. Tu es mon fils, mon unique enfant, je n'ai que toi pour soutenir mes vieux jours.

NOÉMA. La femme doit tout laisser pour suivre son mari; je ne te quitterai pas. Quoi! tu nous abandonnerais, tu te séparerais de nous, de ton enfant, de ta petite Esther, que tu aimes et dont tu n'as pas vu le premier sourire?

ISAAC. Embrassez-moi. Vous ne savez pas quelle destinée s'ouvre pour moi, à quels supplices je suis réservé. Vous, ma fille, tout ce que j'ai de cher au monde... (*Pleurant avec rage.*) Il faut que je vous fuie... ma présence donne la mort... Adieu, adieu...

ENSEMBLE. { NOÉMA. Arrête! / RACHEL. Mon fils! }

Un cri lugubre se fait entendre.

ISAAC. Écoutez.

NOÉMA. Ce gémissement...

ISAAC. C'est celui du crucifié... son dernier cri... Il expire sans doute.

La foudre éclate.

NOÉMA *et* RACHEL, *criant*. Ah!

Un cri poussé par le peuple se fait également entendre en dehors.

ISAAC, *frappé de terreur*. Le soleil se retire... l'air s'obscurcit, la terre... la terre tremble sous mes pas.

RACHEL. Sont-ce les signes prédits?

NOÉMA. Je suis glacée d'horreur.

Nouveau coup de tonnerre. Le fond du théâtre s'écroule. On voit la ville incendiée et remplie de décombres. Une foule éperdue se montre jetant des cris, et fuyant à travers le désastre.

ISAAC, *s'élançant au milieu du feu et des débris*. Voilà les spectacles qui désormais sont réservés à mes regards! Je pars; je ne forme point de vœux sur vous, mes vœux sont des malédictions.

NOÉMA. Attends-moi.

RACHEL. Attends ta mère, ton enfant!

NOÉMA. Nos cris n'arrivent plus jusqu'à lui. Ah! malheureuse!

Elle tombe privée de sentiment entre les bras de Rachel.

ACTE DEUXIÈME.

A Rome.—Une grotte souterraine; au fond, un petit autel antique d'une grande simplicité et une croix de bois; les côtés sont ornés de stylobates en pierre.

SCENE PREMIERE.

PROCHORE, *à l'autel*, SIMON, ESTHER, MANASSÈS, JUIFS DE LA FOI NOUVELLE *à droite et à gauche*.

PROCHORE. Oui, frères, oui, moi, fait diacre par la volonté et le choix des apôtres, j'ai vu tout cela; j'ai vu ce supplice du Juste, ce supplice d'un Dieu! J'ai vu sa tête tomber sur son sein, au moment où le dernier souffle de la vie humaine s'est exhalé de sa bouche divine. Nous sommes à Rome, et ces prodiges ont eu lieu à Jérusalem, en Judée, dans une province de ce vaste empire romain. D'autres témoins peuvent vous l'attester; il en existe beaucoup encore.

SIMON, *se levant*. Prêtre de l'église nouvelle, ministre et serviteur de Dieu, reconnu digne du sacerdoce par les disciples mêmes du maître, personne ici ne doute de ce que ta voix annonce.

PROCHORE. Eh bien! mes frères, persévérons dans notre croyance; la persécution partout nous a chassés de notre patrie, de la triste et coupable Jérusalem; elle se lève menaçante autour de nous. Prions; si nous sommes constans, Dieu nous rendra forts.

SCENE II.

LES MÊMES, ISAAC.

ISAAC, *entrant*. Quoi!... jusqu'ici ces sectaires nouveaux... Les trouverai-je donc partout?

PROCHORE. Un mot encore; mes frères, aujourd'hui, dans ce lieu mystérieux et caché, au sein de la capitale de l'empire, un mariage sera célébré selon les rites nouveaux. Je vous annonce donc pour la dernière fois (car la cérémonie aura lieu dans une heure), je vous annonce que j'unirai, au nom de celui qui est à la droite de son père, Manassès, fils de Simon, et la jeune orpheline Esther.

ISAAC, *à part*. Esther!

ESTHER, *bas à Manassès*. O cher Manassès, que ton père est généreux!

MANASSÈS, *de même*. Il veut mon bonheur.

CHOEUR.

Trésor de grâce et de pardon,
Maître, soutiens notre courage!
Et de l'enfer brise la rage!
Dieu juste, Dieu fort et Dieu bon!

PROCHORE, *à l'assistance, après quelques soins donnés à l'autel*. Allez donc, mes frères, donnez-vous le baiser de paix; et que chacun se retire sans bruit.

On se donne le baiser de paix; Isaac s'approche pour recevoir celui d'Esther.

MANASSÈS, *le repoussant*. Que veux-tu? pourquoi es-tu ici, toi, étranger?

TOUS LES AUTRES, *excepté Isaac*. Un étranger!

Mouvement.

PROCHORE, *s'avançant*. Eh! mais je ne l'ai, en effet, jamais vu parmi nous. (*Aux autres.*) Quelqu'un de vous le reconnaît-il?

SIMON. Grand Dieu!

PROCHORE. Quoi!

SIMON. Il me semble... Mais cela est impossible... (*Il regarde Isaac de près.*) Ce sont cependant ses traits... mais tels qu'ils étaient il y a vingt ans... Il aurait changé comme moi, comme nous tous, par le cours des années... Non, non, ce ne peut pas être lui.

ISAAC. Tu crois me reconnaître, vieil-

lard, et tu doutes, et tu déclares impossible ce que ta raison ne peut s'expliquer... Il n'y a pas de foi parmi les hommes : le païen fait des moqueries de ses dieux infâmes, Israël perd le souvenir de l'antique tradition; les mages, les faux prophètes font des miracles, et la parole expire, impuissante, sur les lèvres du saint pontife et des lévites sacrés.

PROCHORE. Tu n'es donc pas des nôtres, toi qui t'es glissé parmi nous comme l'ange déchu fit autrefois dans Eden?

ISAAC. Non, je ne suis pas des vôtres... et cependant, qui serait plus excusable d'abondonner pour votre culte nouveau la vieille croyance de ses pères? Les prodiges, que vous êtes déjà obligés de ne croire que sur la foi des témoins qui commencent à devenir rares... je les ai vus, moi. Ce que, dans votre assemblée, personne ne peut dire sans doute : j'ai parcouru depuis dix-huit ans toutes les contrées du monde connu. Votre religion, dont le fondateur fut un homme pauvre et vivant du travail de ses mains, votre religion pénètre partout, et partout excite vivement l'attention et la sympathie des hommes.

ESTHER. Et ces prodiges ne vous ont point ébranlé?

ISAAC, *allant à elle*. Jeune fille, toi dont la voix est si douce et si pénétrante.... prêchés par toi, ces dogmes nouveaux auraient de la puissance, peut-être... mais les miracles auxquels tu t'étonnes que j'aie pu résister ne devaient exercer aucun empire sur moi qui ai vu plus que pas un d'entre les tiens, sur moi qui suis un déplorable exemple.

ESTHER. Mais savez-vous que notre Dieu promet l'éternité après cette vie périssable, une vie qui ne finira jamais?

ISAAC. Et c'est là ce que vous désirez! vivre toujours! insensés!

SCENE III.

LES MÊMES, BARBATUS, SOLDATS.

BARBATUS, *à l'entrée de la grotte*. Ah! voilà donc ce que je soupçonnais!

PROCHORE. Barbatus l'affranchi! le confident de l'empereur.

Barbatus s'avance au milieu de l'assemblée qui s'écarte devant lui.

ISAAC, *à part*. Je connais cet homme... où l'ai-je vu? quel est-il?

SIMON, *bas à Isaac*. Cet homme est Barabbas, l'impie Barabbas, qui a quitté son Dieu pour le Dieu des Gentils.

BARBATUS. Séditieux! c'est donc ainsi qu'on obéit aux ordres de l'empereur?

PROCHORE. César nous défend la dispute, il ne nous interdit pas les conférences paisibles.

BARBATUS. Eh bien! moi, je vous les interdis en son nom. Je sais que vous avez des paroles pleines de mépris pour ce que vous nommez mon apostasie... Je veux que vous fassiez tous comme moi : j'adore les dieux qu'adore mon maître. Je voudrais bien voir qu'il en fût usé de votre part avec plus d'indépendance que de la mienne! J'aperçois ici le fils de Simon... Je sais que vous projetez de l'unir à cette jeune fille... gardez-vous que cela arrive.

MANASSÈS. Et pourquoi?

BARBATUS. Parce que cela déplairait à mon puissant maître, au divin Claudius.

MANASSÈS. Cela aura lieu aujourd'hui même.

BARBATUS, *à Prochore*. Dit-il vrai?

PROCHORE. Oui.

BARBATUS. Prochore, tu veux qu'il t'arrive malheur!

PROCHORE. Je veux remplir fidèlement le devoirs de mon ministère; je suis résigné à tout le reste : Dieu me donnera la force de le supporter.

BARBATUS. C'est ce que nous verrons. (*S'avançant vers Esther.*) Jeune fille!...

Isaac se place entre elle et lui.

BARBATUS. Eh bien! que veux-tu, toi? Mais voilà qui est étrange! (*A lui-même.*) A Rome ou à Jérusalem?

ISAAC, *bas et lui saisissant la main*. Barabbas!

BARBATUS. Mon nom!

ISAAC, *du même ton*. Garde-toi de causer la moindre peine à cette enfant.

BARBATUS. En vérité, ce n'est pas mon intention... et tu vas en juger toi-même... Mais, malgré l'intérêt que tu prends à elle... tu n'es pas ce que tu parais être... tu n'as pas trente ans, toi; j'étais du même âge que le cothurnier Ahasvérus, et mes cheveux grisonnent!... (*A lui-même.*) Mais de quoi m'inquiété-je? oui, le temps a marché depuis que Pilate m'a amené esclave ici. Je ne suis plus le Sadducéen Barabbas, je suis l'affranchi Barbatus, l'homme cher, l'homme nécessaire au magnanime empereur Claude. Rien ne doit m'occuper ici que ce qui intéresse mon maître. (*A Esther, près de laquelle il passe malgré Isaac.*) Jeune fille, l'empereur t'a vue aux derniers jeux publics. César t'attend ce soir dans ses délicieux jardins de la voie Appia; j'irai te prendre à ta demeure dans une litière impériale. Prépare-toi à cette faveur; mais songe que le maître du monde la destine à la vierge d'Idumée, et non à la femme du chrétien Manassès.

ESTHER. Vous vous méprenez, sans doute ; la pauvre orpheline de Juda n'a pu attirer les regards de l'empereur.

BARBATUS. Donne foi à ma parole dont tu verras bientôt les effets. (*Aux autres qui se sont approchés pour l'entendre.*) Vous, songez à ne point persister dans votre rébellion, et, si vous ne voulez être écrasés, comme de vils insectes, sous les pieds de celui qui est le maître tout-puissant ici, cessez dès ce jour vos assemblées qui déplaisent à l'empereur, et qui par cela seul sont coupables et séditieuses.

Il sort en regardant tout le monde avec insolence.

SCENE IV.

Les Précédens, *hors* BARBATUS.

SIMON, *à Prochore*. Que ferons-nous? Vous soumettrez-vous à ces ordres iniques?

PROCHORE. Non; selon la parole du maître, je rendrai à César ce qui est à César, mais à Dieu ce qui est à Dieu. Nous devions nous retrouver ici dans une heure; je vous y attendrai. Nous ne conspirons point, nous obéissons de bonne foi aux lois de l'empire; mais les lois de notre maître céleste sont saintes aussi, et je les observerai, quand ma soumission devrait être scellée de mon sang. Retirez-vous, et soyez tous ici dans une heure. (*A Esther.*) Ne serait-ce plus ton avis, jeune fiancée de Manassès?

ESTHER. Oh! plus que jamais, sage et digne ministre du vrai Dieu, les périls dont vous êtes menacé je les braverai tous avec joie.

PROCHORE, *à Manassès*. Et toi?

MANASSÈS. Oh! que voulez-vous que je réponde, après ces paroles qui remplissent mon cœur d'espérance et de joie? Si mon impatience pouvait l'emporter sur votre sagesse, ce ne serait pas dans une heure, ce serait à l'instant même que la sainte cérémonie s'accomplirait.

PROCHORE. Allez.

SIMON, *à Manassès et à Esther*. Venez, mes enfans.

On sort.

ISAAC, *à Simon*. Permettez-moi de dire deux mots en particulier à celle qui va être votre belle-fille. (*A Esther qui montre quelque étonnement.*) Ne craignez rien. (*A Simon.*) Je ne la retiendrai pas; elle vous aura bientôt rejoint.

MANASSÈS. Mais....

SIMON. Viens, mon fils, nous l'attendrons à l'entrée de la grotte; nous ne la perdrons pas de vue, et ne nous éloignerons pas sans elle.

SCENE V.

ISAAC, ESTHER.

ISAAC. Jeune fille, on te nomme Esther... ce nom est doux à l'oreille et au cœur du pauvre étranger que tu vois devant toi. Oh! daigne lui répondre, ne sois pas insensible à son ardente prière.

ESTHER. Parlez. Que voulez-vous savoir? qu'espérez-vous apprendre de moi?

ISAAC. Je viens d'entendre que tu es de la malheureuse nation qui commence à se répandre (*avec douleur*), à se disperser dans le monde... Dis-moi donc, dis-moi si c'est ici à Rome que tu as reçu la naissance?

ESTHER. Non, c'est dans une des provinces de l'empire, dans la malheureuse et coupable Judée.

ISAAC. Dans la Judée?

ESTHER. A Jérusalem.

ISAAC. A Jérusalem! ô Dieu! et ton âge?

ESTHER. Je touche à ma dix-huitième année; je suis venue au monde au temps de la dernière pâque et de la passion du Juste.

ISAAC. On te nomme l'orpheline... ceux qui t'ont donné le jour ont donc cessé de vivre?

ESTHER. Hélas! oui, ma mère est morte.

ISAAC, *l'interrompant*. Et ton père?

ESTHER. Mon père a disparu un jour de sa maison; il avait pris son bâton de voyage en annonçant qu'on ne le reverrait plus... et, en effet, on ne le revit point. Sa mère mourut le jour même de son départ.

ISAAC. Sa mère! sa pauvre vieille mère!.. Dis, enfant... oh! mêle cette horrible amertume à la première joie que mon cœur ait goûtée depuis si long-temps..... Cette bonne vieille, dont tu parles, son nom n'était-il pas Rachel?

ESTHER. Oui.

ISAAC. De la tribu de Benjamin?

ESTHER. Oui.

ISAAC, *à lui-même, en pleurant*. O ma mère! ma mère! et je n'ai pas reçu ta bénédiction! et la présence de ton fils unique n'a pas adouci l'angoisse de tes derniers momens! (*A Esther.*) Je sais tout le reste: ta mère se nommait Noéma, Noéma la pieuse et la charitable... (*A lui-même.*) Je ne la reverrai donc jamais! jamais! et il faut que je vive!

ESTHER. Tu pleures, bon étranger? nos malheurs te touchent; je vois que tu as connu toute ma famille infortunée.

ISAAC. Oui, je t'ai tenue, toi-même,

dans mes bras, avant que tes yeux fussent ouverts à la clarté du jour. Le premier baiser qui ait été déposé sur ton front innocent... il l'a été par moi. (*Il l'entoure de ses bras.*) Oui, mes caresses ont devancé celles de ta mère... de ta mère qui oubliait ses douleurs pour sourire à mon amour. (*Avec transport.*) Esther ! Esther !

ESTHER. Mais qui êtes-vous ?

ISAAC. Ce que je suis, moi ?

ESTHER. Il n'y a que mon père qui ait pu faire ce que vous dites.

ISAAC. Ton père! ton père, chère enfant! ton cœur te dirait-il, en effet... (*A part.*) Ah ! Il faut lui cacher ce qu'il me serait si doux de lui apprendre ?.. mais le malheur est tout ce que je puis offrir à ce qui m'aimerait. Pouvoir cruel ! ah ! ta malédiction est complète, je la comprends, je la sens avec horreur... avec tout le désespoir dont tu as voulu remplir ma vie interminable.

ESTHER, *s'approchant de lui.* Qu'avez-vous? vous souffrez? Ce que je vous ai demandé vous est donc bien pénible?

ISAAC. Non... non... tu sollicitais quelques paroles sur ton père... il t'aime... Songe à lui quelquefois... Esther, Esther ! il est bien malheureux.

ESTHER. Quoi ! il vit encore? vous le connaissez ? vous savez où il est? Ah ! soyez mon guide, mon appui, conduisez-moi dans ses bras.

ISAAC, *l'embrassant.* O douleur, rage ! félicité qu'il n'est donné qu'à moi de sentir ! (*Baisant la chevelure de la jeune fille et l'inondant de ses larmes.*) Esther ! Esther!

SCENE VI.

LES MÊMES, MANASSÈS.

MANASSÈS. Esther, tu tardes bien. Mais que vois-je? à quelle violence t'aurais-je laissée exposée?

ESTHER. Oh ! ne parle pas ainsi, Manassès...

ISAAC. Ton erreur ne peut m'offenser, jeune homme, sois sans crainte et sans inquiétude ; si tu as à redouter quelque violence pour ta fiancée, ce n'est pas de mon côté qu'elle doit venir.

MANASSÈS. Je sais ce que tu veux dire ; mais la sainteté du mariage doit être respectable à l'empereur lui-même, et dans peu d'instans la consécration d'un prêtre du Seigneur aura rendu la nôtre indissoluble.

ISAAC. Je suis loin de blâmer cette sage résolution ; mais pourquoi ce recours aux rites d'un culte nouveau ? Celui de vos ancêtres a donc cessé d'être sacré pour vous?

MANASSÈS. Tu vois que je suis autorisé par l'exemple de mon père lui-même.

ISAAC, *à Esther.* Et tu ne crains pas, toi, enfant ?..

ESTHER. Quoi? Ah ! le Dieu de Manassès ne doit-il pas être le mien? Rachel, en mourant, a invoqué le nom du Christ; Noéma n'a pu résister à la voix puissante d'Etienne, le saint martyr ; ma mère chérie a fini ses jours dans une croyance et dans une foi entière aux promesses du divin fils de Marie.

ISAAC. Quoi ! Rachel ?.. Quoi ! Noéma, dis-tu?

ESTHER. Je les ai perdues dans cette vie, mais je les retrouverai dans l'autre, et je jouirai de leur amour, comme elles auront le mien, sans que jamais... jamais ! nous ne soyons plus séparées.

MANASSÈS. Et l'éternité, l'éternité avec Esther sera aussi mon partage. (*A Esther.*) Suis-moi, ma bien-aimée, et revenons bientôt, par notre soumission et notre foi, nous rendre dignes d'un si grand bonheur.

SCENE VII.

ISAAC, *seul.*

Réunis, réunis dans l'éternité, disent-ils, l'éternité! et leur esprit ne paraît point écrasé de cette joie et ne paraît point admettre de doute! Serait-il donc vrai? Oh ! si cette conviction, si cet espoir consolant pouvait entrer dans mon cœur ! (*Il regarde la croix.*) S'il ne fallait que m'humilier... que fléchir le genou devant cette croix, instrument d'un infâme supplice, qui est devenu pour eux un symbole sacré!... Une autre vie où je retrouverais ma mère, ma femme... où je verrais éternellement le bonheur de cette enfant, ma fille, que j'ai rencontrée miraculeusement ! (*avec douleur.*) et dont il faudra que je me sépare bientôt. Mais comment croire à cela? qui sait? Enfin, il me faut bien croire à mon malheur! Je suis seul ici.... personne ne me voit.... pourquoi ne tenterais-je pas ? (*Il se tourne et fait un pas vers la croix.*) Signe mystérieux et redoutable... s'il se peut que celui qui a subi ton ignominie... fut, comme il le disait lui-même, l'envoyé, le Messie, le Fils du Dieu de Moïse et d'Aaron... reçois ici... l'hommage... du respect... que je te voue... et deviens enfin...

Il va pour fléchir les genoux. Grand bruit.

SCENE VIII.

L'ARCHANGE MICHEL, ISAAC.

L'ARCHANGE, *paraissant.* Arrête! point d'hommages hypocrites, point de profanation ici! l'anathème a été prononcé! il est irrévocable; il faut un cœur plus désintéressé, une conviction plus profonde pour une conversion. La lumière a frappé tes yeux sans les éclairer. Va, poursuis ta vie errante; étonne, effraie de tes misères quiconque, ainsi que toi, se laissera dompter par le doute.

ISAAC, *à part.* O ma fille! ma fille!

L'ARCHANGE, *continuant.* Mais, comme il est tenu compte de tout par celui qui châtie et récompense, ta bonne volonté ne sera pas sans salaire. La longue vie à laquelle tu es condamné te sera rendue supportable par un peu d'espérance. Écoute ceci, et que ton cœur désolé en reçoive quelque joie: Ta fille est née mortelle, elle subira la peine infligée au premier homme dans sa longue et nombreuse descendance; mais, en quelque lieu que tu retrouves ses cendres, il t'est donné de leur rendre une vie nouvelle.

L'archange disparaît.

SCENE IX.

ISAAC, *puis* PROCHORE, ESTHER, SIMON, MANASSÈS, DIACRES, NÉOPHITES.

ENTRÉE RELIGIEUSE.

CHOEUR.

Gloire au Seigneur! sanctifiés en lui,
Tous nos désirs sont purs et légitimes.
Jeunes époux, sous vos pas, aujourd'hui
Des noirs enfers il ferme les abîmes.
Gloire au Seigneur, etc.

ISAAC, *à lui-même.* Chère enfant! le bonheur éclate dans ses doux regards. Ah! que ma présence ne lui soit pas un présage funeste!

Il sort.

PROCHORE, *à l'autel.* Approchez-vous, Esther et Manassès.

Les jeunes gens s'agenouillent devant l'autel.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, BARBATUS, ÉLYMAS, SOLDATS, PAÏENS, PEUPLE.

BARBATUS. Arretez! vous vous livrez encore à vos mystères impies!

SIMON. Grand Dieu! Barbatus et le sacrilége Élymas! (*Il prend Esther par le bras.*) Viens, mon enfant.

MANASSÈS. C'est à moi de la défendre.

BARBATUS. De quelle défense parles-tu? Savez-vous, fanatiques insensés, que je suis ici porteur des ordres et des instructions de l'empereur, votre maître! Toute résistance est inutile. (*A Prochore.*) Toi, prêtre de cette secte imprudente, réponds et ne trahis point la vérité.

PROCHORE. Explique-toi, et sache que jamais le mensonge ne souilla mes lèvres.

BARBATUS. Quelle cérémonie célébrais-tu quand je suis entré ici?

PROCHORE. Celle du mariage de ces jeunes gens.

BARBATUS. De Manassès et d'Esther?

PROCHORE. Oui.

BARBATUS. Cela t'avait été expressément défendu, défendu au nom de l'empereur.

PROCHORE. Celui dont je suis le ministre me l'ordonnait, et c'est à lui que j'obéis avant tout.

BARBATUS, *aux siens.* Vous l'entendez? (*A Prochore.*) Tu rendras compte de cette insolence. (*Au peuple.*) Vous qu'il abuse, peuple, soyez détrompé. (*Bas à Élymas.*) Tu es sûr de faire ce que tu as promis?

ÉLYMAS. Tout est préparé; je puis répondre que rien ne manquera.

BARBATUS. Bien. (*Au peuple.*) Puisqu'il faut des prodiges pour vous attirer et gagner votre confiance, esprits grossiers et crédules, soyez attentifs à ce que va faire Elymas le mage, celui dont les pareils sont entre vous traités avec mépris. Voyez qu'il n'exerce pas une puissance plus limitée, qu'il ne possède pas une science moins merveilleuse que celle de vos prétendus saints. (*A Élymas.*) Au nom de César Auguste, donne en ce lieu même une preuve éclatante de ton art, Élymas.

ÉLYMAS, *traçant des cercles et faisant des signes cabalistiques.* Dieux immortels, souverains maîtres des cieux, de la terre et des enfers, dieux des hommes éclairés de tous les temps, de toutes les contrées, ne souffrez pas que votre culte soit abandonné; paraissez à ma voix, que votre divine présence confonde l'audacieuse imposture et bannisse enfin des cœurs le doute et l'incrédulité!

Grand bruit souterrain.

BARBATUS. La terre frémit; la sentez-vous trembler sous vos pas?

Mouvement parmi le peuple.— Des flammes sortent de chaque piedestal, où des statues finissent par prendre place.

ÉLYMAS. Romains, Barbares, vous tous qui craignez les dieux, adorez.

BARBATUS, *à Prochore.* Eh bien! Prochore le diacre, comme les tiens te nom-

ment, appelle donc ton Dieu, qu'il se montre aussi... Notre Olympe est grand; nous sommes prêts à le reconnaître.

PROCHORE. Apostat, que l'enfer suscite pour me tenter, mon Dieu donnera à son serviteur toute la puissance qu'il faudra pour te confondre; mais ton insolent défi ne me rendra ni impie, ni sacrilége. (*Il se prosterne. Se relevant.*) Élymas, ton triomphe aura peu de durée; ces dieux, que tu viens de faire paraître à nos yeux sont de vaines idoles; la main stérile et trompeuse de l'homme a seule façonné ces images fallacieuses et grossières. (*Aux assistans.*) Païens, et vous, mes frères, elles vont paraître à vos yeux sous leur véritable forme et avec la vie qui leur manque. (*Aux statues.*) Esprits impurs, montrez-vous tels que vous êtes, par ma voix mortelle, c'est Dieu, c'est le vrai Dieu qui vous l'ordonne.

Des statues prennent des formes de démons.

LE PEUPLE, *poussant un cri et passant du côté de Prochore.* Ah!

SIMON. Gloire! gloire à celui qui se manifeste!

MANASSÈS, ESTHER *et* LE PEUPLE. Oui, gloire à lui!

BARBATUS, *à Élymas.* Élymas, ceci te regarde; moi, j'ai un autre devoir à remplir. (*Aux soldats.*) Emparez-vous de cette jeune fille, c'est l'ordre de l'empereur.

Les soldats obéissent. Mêlée. Manassès défend Esther.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, SATAN, *avec de longues cornes.*

SATAN, *aux démons qui s'agitent sur leurs piédestaux.* Arrêtez! laissez-leur cette lutte, c'est à eux qu'elle appartient, et nous avons tout à y gagner. (*Montrant la mêlée qui continue.*) Tenez, voyez, ils s'exterminent, et c'est à notre profit : ils nous arriveront tous! (*Combat acharné entre Manassès et un soldat.*) Mais voyez, voyez donc! De tous ces Juifs, nouveaux, anciens, honorant Adonaï, se prosternant devant le Christ, il n'en est pas un seul qui n'offre chez lui, là, dans le for intérieur, quelques sacrifices à l'avarice, à l'envie, à l'orgueil.

MANASSÈS, *qui vient de recevoir une blessure dans la poitrine.* Oh! oh! je meurs... Voilà donc la protection que nous recevons de toi, de toi... Sauveur! Rédempteur!...

SATAN, *avec ravissement.* Écoutez, écoutez, il blasphème!

MANASSÈS, *tombant aux pieds d'un des stylobates.* Esther! Esther! c'en est donc fait! adieu.

SATAN. Sa dernière pensée est pour sa maîtresse! il est à nous.

ESTHER, *que Barbatus entraîne.* Mon Dieu! mon Dieu! secourez-moi.

SATAN, *le regardant.* Va, va, c'est aussi dans ma voie que tu entres, toi; défends ta vertu; nous ne t'en verrons pas moins un jour : dans la vie d'une femme, il y a bien des momens pour le diable.

ÉLYMAS, *frappant Isaac d'un poignard.* Es-tu invulnérable?

ISAAC, *lui arrachant son poignard et l'en frappant.* Tiens, tu ne l'es pas, toi!

ÉLYMAS, *poussant un cri et tombant aux pieds de Satan.* Ah!

SATAN, *regardant Isaac qui se tient devant lui.* Quel est celui-là! Ah! c'est toi!.. ceci est ton ouvrage. Porte ailleurs ta malédiction... je te suivrai... Marche, Isaac, marche!...

ACTE TROISIÈME.

En 1216, sous Philippe-Auguste.

Un site sauvage éclairé par la lune; au fond, une rivière, au-delà de laquelle on aperçoit la ville de Béziers.—A gauche, des broussailles; du côté opposé, les ruines d'un ancien temple romain; parmi ces ruines, une tombe en marbre avec une inscription.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, des Albigeois sont réunis, et forment un cercle au milieu duquel est un homme agenouillé dans l'attitude d'un patient qui attend la mort. A côté de lui, se tient le bourreau une hache à la main.

BARBARA, ALBIGEOIS, *puis* RENAUD.

L'HOMME, *à genoux.* Albigeois! grâce, pitié!

TOUS. Non! non!

L'HOMME, *au bourreau qui lève la hache.* Pitié! si ce n'est pour mon corps, au moins pour mon ame... un prêtre?

Entre un moine, le capuchon baissé.

LE MOINE. Qui demande un prêtre?

L'HOMME. Moi, Barbara, sénéchal du bailliage d'Aqueville.

LE MOINE. Et moi, Renaud, natif de

Bar, serf il y a un an par le droit d'oppression, aujourd'hui homme libre par le droit de la force, je te déclare que tu n'en auras pas.

TOUS. Renaud! notre chef!...

RENAUD. Amis, pour arriver à vous en plus de sécurité, j'avais pris la livrée des soldats de Rome. (*Jetant sa robe de moine.*) Au diable à présent! Tu demandes un prêtre, sénéchal? ce n'est pas à un prêtre que l'on se confesse parmi nous; mais toi, esclave des nobles, par goût et par habitude, toi qui les admires et les imites en toute occasion, tu n'ignores pas que, frappé au cœur, le chevalier, au besoin, se confesse sur la croix d'une épée. Je t'offre celle de mon poignard; confesse-toi donc!... Rien... la voix te manque?..... Eh bien! tes crimes, c'est moi qui les dirai!... Né on ne sait de qui, sorti on ne sait d'où, tu t'es pris tout-à-coup de fol orgueil, orgueil que tu avais ramassé sous la semelle du maître, et que tu nous jetais à la face, à nous qui valions mieux que toi; tu devins bailli, sénéchal, et ton despotisme ne fit que s'accroître; on te haïssait, on t'exécra!.... Oh! alors il fallut t'en venger; l'occasion était belle! un schisme venait d'éclater... les Albigeois bravaient la cour de Rome, comme ils la bravent encore en ce moment; Simon de Montfort et l'Inquisition marchèrent contre eux... aussitôt on te vit, toi, courir à Simon de Montfort et à l'Inquisition, pour leur offrir tes services..... Sus aux Albigeois! criais-tu de toutes parts; et à ce cri, le fer s'aiguisait, la flamme s'étendait en immense incendie. Voilà, voilà tes crimes! De tout ce que tu aurais dit, si tu en avais fait un aveu franc et sincère, ai-je omis quelque chose?

BARBARA. Oui.

RENAUD. Quoi?

BARBARA. Mon repentir.

RENAUD. Dieu t'absolve! nous, jamais!

TOUS. Jamais!

RENAUD. Dans une guerre de bourreaux, il faut des bourreaux. (*A l'homme qui tient la hache.*) Et maintenant, maître, à la besogne!

BARBARA, *poussant un cri d'effroi et tombant la face contre terre.* Jésus! mon Dieu!

RENAUD. Arrête! il serait mort de peur avant que l'acier eût effleuré son cou, et tu ne frapperais qu'un cadavre. Allons, debout, sénéchal! plus de couardise, retourne auprès du légat de Rome... tu lui diras que nous avons dans l'ame plus de générosité que lui, et pour preuve tu lui montreras ta tête que nous te laissons sur les épaules... Ah! j'oubliais... une torche... avant de nous quitter, il faut que nous voyions nos visages, afin que je rie du tien, et que toi, tu recules, si à l'avenir tu rencontres le mien. C'est fait, va-t'en.

On rit.

RENAUD. Le diable t'étrangle, sénéchal de malheur!..

BARBARA. Dieu te garde, Renaud de Bar!

Il s'éloigne rapidement.

SCENE II.

RENAUD ET SES COMPAGNONS.

RENAUD. Comme il court!... le tigre a trouvé des jambes de lièvre!... Albigeois, voilà pourtant les ennemis devant qui nous tremblons; des égorgeurs dont l'épée n'a de tranchant que parce qu'elle ne rencontre pas assez souvent la nôtre. Au cri de destruction poussé contre nous répondons par des cris de guerre; jetons le fourreau, et que la lame nous reste. Hier quatre cents de nos frères furent exterminés à Laval, à Cazeras; on en brûla soixante avant-hier. Le légat de Rome, joignant au meurtre l'impiété, a pris d'assaut, sous les auspices de sainte Madeleine, la ville de Béziers, dont il a fait égorger tous les habitans. Il marche contre nous le bras levé..... Lui présenterons-nous le dos ou la poitrine? mourrons-nous en héros ou en martyrs?

TOUS. Aux armes!!!

RENAUD. Oui, aux armes!.. Que demain le soleil éclaire notre délivrance; ce pays, où nous nous cachions, muets et dispersés, qu'il nous voie nous lever en masse..... la soutane rouge viendra nous y dire une messe de sang... Tant mieux; nous la lui servirons... Mais qu'ai-je entendu? là!... quelqu'un!...

SCENE III.

LES MÊMES, ISAAC.

ISAAC, *entrant par le fond, à gauche.* Marcher! toujours marcher!

RENAUD, *courant à lui.* Qui es-tu

ISAAC. A cette heure, en ces lieux, des visages menaçans, des armes!...

RENAUD. Notre présence ici doit moins t'étonner que la tienne ne nous surprend; encore une fois, qui es-tu?

ISAAC. N'avez-vous jamais entendu parler de ce fils de Judas, de cet enfant de la vieille Jérusalem, qui maudit le Christ, et que, pour prix de ses blasphèmes, le Christ marqua au front et jeta dans le monde comme un témoignage vivant de sa puis-

sance? N'avez-vous jamais entendu parler d'Isaac Ahasvérus, de cet homme dont la durée du monde compose la vie, et pour qui les siècles ne sont que des jours. (*Comme frappé d'une vision.*) Un instant, un seul instant, ange terrible, dont la main me pousse... je suis si fatigué, et l'éternité est encore si loin! (*Accablé, il se laisse tomber sur une pierre.— Musique.*) Une tombe?...

RENAUD. Allons, allons! debout; ne crois pas nous abuser par de faux récits... Sais-tu bien où tu es et à qui tu parles?

ISAAC. A qui je parle? peut-être... où je suis?... attendez... Ce fleuve... ce temple... en ruines! Oui, c'était du temps des Romains... j'avais suivi dans les Gaules l'infâme Claude, lui redemandant ma fille qu'il m'avait lâchement ravie... Un jour... là, dans ce temple, alors debout, et dont les autels fumaient de l'encens offert aux dieux de l'empire... ma fille! ce fut la dernière fois que je la vis... Un cri d'amour et de désespoir m'échappa. Sur un signe de l'empereur, je fus entraîné... depuis!..

RENAUD. Imposture!...

ISAAC. Renaud de Bar!

RENAUD. Tu sais mon nom?

Mouvement général de surprise.

ISAAC. Mes regards, que j'élève au ciel pour demander miséricorde à Dieu, ont si souvent rencontré les astres, que les astres n'ont plus de secrets pour moi. Jeune homme, crois-moi, l'orage sera terrible; courbe la tête, si tu ne veux pas être brisé... Mais non, il n'est plus temps... Vois-tu cette étoile qui tombe et disparaît; comme elle, la tienne tombera avant l'aurore.

RENAUD. Que je meure, et que mon nom vive dans l'avenir!

ISAAC. Tu vivras dans l'avenir. Renaud de Bar, chef des Albigeois, aura pour descendans Barry de la Renaudie, qui conspirera contre un enfant couronné; puis Jean Dubarry, qui ne conspirera contre personne et pour qui conspireront les charmes de sa sœur et les débauches d'un vieux roi.

RENAUD. Tu mens, étranger, tu mens; ta voix, qui m'annonce à moi l'infamie de ma race, et à nous tous une ruine prochaine, je saurai l'étouffer!... Amis, à ces paroles obscures, à ce ton d'inspiré, reconnaissez un fauteur de l'Inquisition jeté parmi nous pour y porter le trouble et le découragement, reconnaissez un agent de la cour de Rome.

TOUS. A l'eau! à l'eau!

ISAAC. Insensés!

TOUS. A l'eau!

Les Albigeois s'emparent du Juif, qu'ils entraînent et précipitent dans la rivière.

RENAUD. Va, va, prophète de malheur; et maintenant, frères, retirons-nous, j'aperçois sur la colline là-bas des torches qui brillent: trop peu nombreux pour résister en cas d'attaque, séparons-nous et disons à demain.

TOUS. A demain!

Ils se séparent et s'éloignent; au même instant, sur le sommet d'une des colonnes du vieux temple romain, paraît l'archange Michel.

L'ARCHANGE, *étendant les bras vers la rivière.* Au rivage, le Juif! Fleuve qui l'as reçu dans ton sein, et qui déjà peut-être te réjouis d'engloutir un cadavre, que tes flots s'arrêtent, et, se repliant sur eux-mêmes, rendent vivant à la terre celui qui doit appartenir à la terre jusqu'à ce qu'elle se brise et lui fasse un vaste cercueil de ses débris! Ahasvérus, au rivage!

Isaac est jeté sur la rive, et l'ange disparaît.— Musique.

SCENE IV.

ISAAC, *se ranimant.*

ISAAC. Vivant! toujours vivant! Deux fois j'ai cru trouver la mort à cette place, et deux fois la mort m'a repoussé! les flots m'ont respecté, comme jadis le fer des soldats de Claude. (*Heurtant du pied le tombeau qui se trouve parmi les ruines.*) Cette tombe, encore cette tombe!... Ici, le repos!... c'est comme une ironie que le ciel jette sous mes pas... Cette inscription romaine, ces mots presque effacés, mais que mon œil dévore, parce que là est un nom qui réveille tous mes souvenirs et remplit mon cœur d'angoisse et de bonheur. Ci gît Esther la Juive, morte dans les Gaules, à la suite de l'empereur Claudius. Esther, elle!... c'est bien elle!... dans mes bras, sur mon cœur; car je m'en souviens, jadis tu me l'as dit, Seigneur, par la voix de ton ange, et la voix d'un ange c'est un oracle; tu m'as dit que si jamais je la retrouvais, n'importe où, n'importe quand, elle me serait rendue... Seigneur, toi qui as jeté cette espérance de joie à travers mes siècles de douleur, fais qu'elle se réalise... Insensé! pourquoi troubler la paix de son cercueil? Pourquoi la rendre à ce monde de misère et de désespoir, dont elle est sortie? Pourquoi rebâtir la prison qui s'est écroulée devant elle? De l'éternité qui brûle ton sein tu voudrais lui donner la moitié, et tu n'aurais pas même une heure à lui prêter; elle ne pourrait t'entraîner dans sa mort; toi, tu ne pourrais l'entraîner dans ta vie, ah! ce serait

affreux! Mais tourner le dos à cette tombe! m'en éloigner sans espoir! jamais, jamais! Ma fille! Seigneur, rendez-moi ma fille!

Un bruit terrible se fait entendre, la tombe s'ouvre, et Esther en sort couverte d'un linceul. Isaac et elle se regardent muets de surprise et de ravissement, puis tous deux poussent un cri de joie et s'élancent dans les bras l'un de l'autre.

ESTHER. Mon père!

ISAAC. Oui, ton père; parle donc, enfant, parle à mon oreille; qu'elle résonne, cette voix que depuis si long-temps je n'entendais plus qu'en rêve ou dans mes longues heures de regret et d'extase.

ESTHER. Que j'ai dormi, que mon sommeil était lourd et vide! Pas un songe, rien, non, rien, et dans ce moment encore, où suis-je? Pourquoi m'éveiller au milieu de la nuit? Où allons-nous ainsi dans l'obscurité? ah! je comprends, vous êtes enfin parvenu à tromper la vigilance de l'empereur et à m'arracher de ses mains.

ISAAC. Pauvre enfant, rappelle donc tes souvenirs.

ESTHER. Mille idées confuses se heurtent et se pressent dans ma tête. Rome, un souterrain obscur, les vœux et les prières des chrétiens assemblés; puis tout-à-coup des soldats, des armes!... on s'égorge, et dans ce désordre épouvantable, lui, mon fiancé, Manassès, lui pour qui j'aurais donné ma vie, comme pour moi il a donné la sienne! tué! tué par mes ravisseurs en voulant me défendre!

ISAAC. Des larmes, ah! la douleur t'a rendu la mémoire.

ESTHER. Oui! je me souviens: arrachée des bras de tout ce qui m'était cher, jetée captive, et désolée, dans le palais des Césars, un instant je sentis mes forces faillir et mon courage m'abandonner. Déjà l'infâme Claudius étendait vers moi sa main, sous laquelle j'étais tombée, tremblante de pudeur et d'effroi, sa main de débauché. Mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je; et soudain, comme si ce cri eût retenti jusqu'au ciel, Claudius n'osa poursuivre l'accomplissement de ses lâches projets, et, reculant sa conquête, m'ordonna de le suivre dans les Gaules, alors révoltées... Un jour, c'était l'inauguration d'un nouveau temple, bâti en l'honneur de Jupiter...

ISAAC. Le voici, ce temple.

ESTHER. Des ruines, un monceau de décombres! qui donc a fait cela?

ISAAC. Le temps, qui ne bâtit rien et détruit tout.

ESTHER. Claude, irrité de mes continuels dédains et attribuant avec justice ma résistance à cette religion qui fait de chaque vierge chrétienne une épouse du Christ, m'entraîna au temple afin de m'y faire abjurer, pour des dieux moins sévères, le Dieu chaste et pur, afin que désormais j'appartinsse tout entière au culte de l'empire et l'empereur.

ISAAC. L'infâme!

ESTHER. Avance, me disait César, et moi, j'hésitais; avance, ou sous cet autel qui t'attend j'aurai creusé ta tombe!

ISAAC, *lui montrant la tombe d'où elle est sortie*. L'empereur t'a tenu parole.

ESTHER. Morte! Quoi, cette tombe, et comment se fait-il?

ISAAC. Ne m'interroge pas.

ESTHER. Morte martyre! à genoux, mon père, à genoux! et tous deux rendons grâce au Christ de m'avoir prise en pitié.

ISAAC. Lui rendre grâce, à lui qui m'a maudit; à lui qui a ouvert devant moi l'éternité dans ce monde de misère; à lui qui t'a poussée, jeune et faible, sous le bras du bourreau; à lui pour qui l'on promène encore autour de nous le fer et la flamme.

ESTHER. Que dites-vous?

ISAAC. Que si l'on n'égorge plus au nom d'un prince païen, on égorge au nom d'un saint pontife; qu'à Claude a succédé Honorius III; ils furent d'abord faibles et timides, les disciples du Christ; mais bientôt, essuyant la poussière de leurs sandales au seuil du palais impérial, ils se dressèrent de toute leur hauteur devant les maîtres du monde: les empereurs de Rome portaient le sceptre et le glaive; ils leur ont arraché l'un et l'autre; ce sceptre, ils l'étendent aujourd'hui sur nos têtes; ce glaive, ils l'enfoncent dans nos cœurs.

ESTHER. Impossible.

On entend des chants religieux.

ISAAC. Tiens, regarde.

ESTHER. Je ne vois qu'un cortége.

ISAAC. De nonnes, de moines.

ESTHER. Ils entourent pieusement le signe du salut.

ISAAC. Dis le signe de la mort, car derrière sont des bourreaux qui frappent au nom de ton Dieu, de ce Christ qui recommandait de pardonner.

ESTHER. Fuyons!... ah! fuyons, mon père!

ISAAC. Il est trop tard.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BARBARA, RELIGIEUX ET RELIGIEUSES, SOLDATS ET BOURREAUX.

BARBARA. Ici, ici, qu'on dresse le bûcher; que le lieu de leur criminelle assemblée soit celui de leur supplice!

BARBARA. Les hérétiques ne sauraient nous échapper; j'ai pris mes mesures, et nul doute qu'avant peu Renaud, leur chef, ne soit entre nos mains.

Il se retourne et les regards d'Esther rencontrent son visage.

ESTHER. Qu'ai-je vu?... c'est lui... c'est l'envoyé de Claude! l'horrible auteur de tous mes maux!

ISAAC. Non, mais le digne héritier de son sang et de ses crimes. Barabbas, me poursuivras-tu donc jusque dans ta race?

BARBARA. Qui parle là? (*S'approchant.*) Une jeune fille! un linceul! une tombe ouverte et brisée! Que s'est-il donc passé?

ISAAC. Un miracle.

TOUS. Un miracle!

ISAAC. Un miracle entre le ciel et nous.

BARBARA. Un miracle... mensonge et sortilége! qu'on les sépare.

ISAAC. Malheur à qui le tenterait!

BARBARA. Malheur à toi-même! Soldats, qu'on m'obéisse.

ESTHER, *se dégageant des bras de son père et s'élançant au pied de la bannière que tenaient les religieuses placées au fond du théâtre.* Que nul ne porte la main sur moi : je suis chrétienne.

ISAAC, *avec force.* Elle est chrétienne!

BARBARA. Et toi?

ISAAC. Je suis Isaac, le juif.

TOUS, *avec horreur.* Un juif

BARBARA. Qu'on s'assure de sa personne.

ESTHER. Mon père, mon père!

BARBARA. Qu'on la conduise au couvent des sœurs de la Passion; et que là, des exorcismes et des prières nous révèlent, à son égard, la vérité tout entière.

Les religieuses l'entourent et l'entraînent.

ISAAC. Perdue pour moi! Seigneur, ne me l'as-tu donc rendue que pour me la reprendre?

BARBARA. Quant à toi, mécréant...

ISAAC. Oh! mon incrédulité n'est pas si grande que tu penses! Je crois, oui, je crois à l'avenir, à l'avenir des peuples; je crois à votre ruine à tous, fourbes et imposteurs; le cercle de fer dont le fanatisme a enveloppé le monde et qu'il resserre chaque jour davantage, ce cercle se brisera, et les hommes, honteux de leurs terreurs passées, ivres de licence, s'écrieront : Rien, plus rien qui nous arrête! ils éteindront vos bûchers, ils briseront vos poignards, ils déchireront vos robes de prêtres : ce sera un siècle d'orgies et d'impiété à épouvanter le ciel; alors celui que vous appelez aujourd'hui le mécréant passera par là, et dira à ceux qui voudront encore l'entendre : Enfans, il est un Dieu.

BARBARA. C'est au nom de ce Dieu que je t'ordonne d'abjurer à l'instant la foi de Moïse.

ISAAC. Je suis né juif, juif je *vivrai.*

BARBARA. Tu mourras! (*Un grand bruit.*) Qu'est-ce que cela? (*Entre Renaud prisonnier.*) Ah! c'est toi, Renaud de Bar?

RENAUD. Moi-même, sénéchal.

BARBARA. Regarde, le bûcher est prêt.

RENAUD. Fais-y mettre le feu, afin qu'à la lueur je voie si tu es moins pâle que tantôt.

BARBARA. Tu railles, Renaud de Bar?

RENAUD. Ne t'ai-je pas promis de rire si jamais je rencontrais ton visage?

BARBARA. C'en est trop! au bûcher, l'hérétique! au bûcher, le juif!

TOUS. Au bûcher!

ISAAC, *qu'on entraîne.* Oui, le feu peut-être... ah! quelque horrible que soit cette mort, accorde-la-moi, mon Dieu!

Le bûcher s'embrase, Renaud s'abîme au milieu des flammes, qui s'écartent et s'éteignent autour d'Isaac.

L'ARCHANGE, *apparaissant.* Vous qui vous chargez de la vengeance de Dieu sans la comprendre, voyez et inclinez-vous; et toi, Isaac, marche! marche!

ISAAC. Encore!

L'ARCHANGE. Toujours!

ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIERE.

SATAN, puis LILITH.

SATAN, *en abbé, la montre en main.* Aller un train de tous les diables, comme ils disent ici, est un mot qui va tomber en désuétude; ah! mais c'est à déshonorer l'enfer! (*Musique. Lilith sort de dessous le théâtre.*) Te voilà enfin, c'est bien heureux! Il y a cinq mortelles minutes, montre en main, que je t'ai appelée, et que je t'attends.

LILITH. Monseigneur et maître voudra bien observer que j'étais à onze cent dix mille neuf cents lieues et que le chemin va toujours en montant.

SATAN. J'ai vu un temps où nous allions aussi vite que la pensée. C'est fini, l'enfer devient vieux.

LILITH. Aussi voilà que Satan s'est fait, non ermite, mais...

SATAN. Abbé, c'est un acheminement.

LILITH Que monseigneur veuille donc bien me dire ce qu'il veut de moi.

SATAN. Toi qui m'as aidé à séduire la première femme et qui as entraîné le premier homme dans le péché, astucieuse Lilith, ce que j'ai à t'ordonner aujourd'hui n'est pas tout-à-fait aussi digne de toi. Mais tu ne me seras pas moins agréable en l'accomplissant. Nous sommes en France; Louis XV le bien-aimé règne; la cour de Sardanaple ne t'a rien offert de mieux que ce que tu vas voir à Versailles.

LILITH. O bon vieux temps que le temps de ce Sardanaple!

SATAN. Tu sais que parmi les mortels qui, en si petit nombre, sont restés dans les voies de leur salut, il n'en est point qui m'aient causé autant de jalousie que la fille d'Ahasvérus. Je suis indigne, déshonoré à mes propres yeux, bon à pendre au dernier clou à crochet du garde-meuble infernal, si Esther n'est pas des miens.

LILITH. D'autant que tu as déjà la moitié la plus précieuse d'elle-même, son Manassès qu'elle n'a pas cessé d'aimer jusqu'à l'heure de sa dernière mort.

SATAN. Elle est ici.

LILITH. Esther?

SATAN. J'ai fait découvrir son tombeau dans le cimetière de Saint-Laurent, où de pieux missionnaires font en ce moment des fouilles pour l'établissement d'une foire qu'ils veulent mettre à la mode; par mes soins Isaac en a été instruit, et selon le pouvoir qui lui a été donné, il a rappelé sa fille à la lumière.

LILITH. Il est donc aussi à cette cour?

SATAN. Il y est sous le nom de comte de Saint-Germain; on le prend pour un alchimiste, un sorcier, presque un diable! ah! ah! ah! Le roi l'aime beaucoup. Le chef de la police fournit aux frais de son équipage. Or donc la petite, à peine ressuscitée, a été amenée à Versailles, dans cette maison qu'on nomme le Parc-aux-Cerfs, et l'ami Ahasvérus ignore où elle est. Louis le bien-aimé ne la verra pas impunément; il est comme ce nôtre empereur romain, qui aurait souhaité que le genre humain n'eût qu'une tête pour la pouvoir abattre d'un seul coup. Il voudrait que toutes les femmes de son royaume (toutes les femmes jeunes et jolies) n'eussent qu'un seul cœur, afin de le pouvoir conquérir d'une seule fois.

LILITH. Bon roi! mais Esther lui résistera peut-être?

SATAN. Aucune n'a résisté jusqu'ici; mais, enfin, c'est pour cela que je t'ai fait venir. Tu sauras qu'au Parc-aux-Cerfs on tient de jeunes recluses, fillettes à peine sorties de l'enfance et enlevées à leurs rens. Il y en a une que le bon prince préfère à toutes les autres, Mlle Rosalie; ce matin, elle a négligé ses petites oraisons; pour ce moment, elle m'appartenait de droit. Je me suis doucement approché d'elle, et d'une main (de ma grande main de Satan) lui saisissant la taille, ainsi (*il fait ce jeu sur une tabatière*), je lui appliquai l'autre en même temps sur la tête... comme cela. Alors je fis ce simple mouvement de rotation, et l'ame de Mlle Rosalie, cette petite ame, si ténue, si mignonne, s'échappa en poussant un petit cri aigu (*il fait crier sa tabatière*) et alla tomber, la tête la première dans l'immense gouffre où est mon Parc-aux-Cerfs, à moi.

LILITH. C'est elle, sans doute, que j'ai rencontrée en venant, elle faisait des cabrioles qui m'ont beaucoup amusée.

SATAN. Sa frêle dépouille est en ce moment sur son lit parfumé, où elle a l'air de dormir du sommeil le plus paisible. Rends-toi auprès d'elle; passe dans ce corps enfantin... assez grand pour te loger, et que Louis ne s'aperçoive de rien. Tu verras Esther, tu t'insinueras dans ses amitiés, et tu la conduiras doucement, innocemment, à faire le grand pas qu'il est nécessaire qu'elle fasse pour être définitivement à moi.

LILITH. C'est dit, maître. (*Musique.*) Mais qu'est-ce que c'est que cela?

SATAN. C'est Isaac, lui-même, le comte de Saint-Germain; laisse-nous.

Lilith sort.

SCENE II.

SATAN, ISAAC.

SATAN. Bonjour, comte de Saint-Germain.

ISAAC. Bonjour, l'abbé.

SATAN. Vous avez l'air inquiet?

ISAAC. Moi?

SATAN. Vous-même.

ISAAC. Oh! non, on vient de me dire qu'une jeune fille a été conduite ici, une jeune fille découverte ce matin...

SATAN. Dans les fouilles de la foire Saint-Laurent.

ISAAC. Vous le savez?

SATAN. Oui, c'est une nonne toute jeune, fraîche et vermeille. Une plaque d'airain trouvée dans son tombeau dit qu'en l'année 1216 elle a déjà été rappelée à la vie par un étranger qui, pour ce fait, a été brûlé vif.

ISAAC. Brûlé vif?

SATAN. Cela vous étonne?

ISAAC. Non, au contraire. Mais cela n'a pas eu lieu à Paris.

SATAN. C'est à Béziers. La jeune fille, mise dans un couvent, a été conduite à Paris, par ordre du roi d'alors.

ISAAC. Philippe-Auguste.

SATAN. Justement. Oh! vous savez l'histoire.

ISAAC. Mais.... dit-on où elle est cette nonne?

SATAN. Mais elle est.... entre les mains de la police.

ISAAC, *à part.* La police! elle m'aurait joué ce mauvais tour, à moi dont elle veut faire un de ses agens auprès du roi. Il faut que je voie cela. O Dieu! après l'avoir en vain cherchée si long-temps! la perdre ainsi... (*A Satan.*) Pardon si je vous laisse.

SCENE III.

SATAN, SARTINES, LA MARQUISE DE POMPADOUR.

SATAN, *seul.* Il est capable d'aller à pied pour aller plus vite. (*A part.*) Ah! la marquise de Pompadour.

Mme DE POMPADOUR. Bonjour, mon cher abbé. Voilà monsieur le lieutenant de police qui nous amène quelque chose de bien extraordinaire, une religieuse morte, à ce qu'on prétend, dans le treizième siècle; elle est là.

SATAN. Que dites-vous?

Mme DE POMPADOUR. Oui, avec le marquis de Néri et le coadjuteur de Strasbourg. Il paraît que cela n'est qu'une jonglerie de physiciens, une scène convenue. Le roi peut s'en amuser un moment; car, en vérité, il me désespère, et, pour conjurer l'ennui qui commence à s'emparer de lui, je ne sais plus à quels saints me vouer.

SATAN. Monsieur le lieutenant de police et moi, nous serons ces saints-là; n'en invoquez point d'autres. Voilà M. Lebel, le valet de chambre du roi.

SCENE IV.

LES MÊMES, LEBEL, *puis* ESTHER, LE COADJUTEUR, NÉRI.

LE COADJUTEUR. Venez, venez, ma sœur.

Mme DE POMPADOUR. Elle est vraiment fort bien sous ce costume étrange; approchez, approchez, ma sœur.

ESTHER, *avançant.* Madame.

SARTINES. Sa voix est douce.

SATAN. Un peu sépulcrale.

NÉRI, *au coadjuteur.* Voilà une jeune fille qui peut-être va faire une fortune de tous les diables.

SCENE V.

LES MÊMES, ISAAC.

ISAAC, *à la cantonnade.* Vous me rendez un plus grand service que vous ne pensez; oui, je parlerai au roi; en attendant, promenez-vous dans les jardins. (*Descendant en scène.*) Pardon, le comte Jean Dubarry, que j'ai rencontré sur la route de Paris, vient de m'apprendre qu'on avait amené ici... (*Apercevant Esther.*) Mais la voici, la voici elle-même. (*Allant à elle.*) Esther!

TOUS, *bas et l'un à l'autre.* Il la connaît.

ESTHER. Ah! oui, c'est vous, c'est bien vous; je croyais vous avoir encore perdu.

NÉRI, *bas au coadjuteur.* Que dit-elle?

LE COADJUTEUR. Je ne comprends pas.

Mme DE POMPADOUR, *aux autres.* Cela est convenu entre eux, sans doute.

ISAAC, *la pressant dans ses bras.* Mon enfant! mon enfant! oui, c'est moi, moi qui t'aime, comme au temps fortuné de ta naissance et de la maternité de Noéma.

SCENE VI.

LES MÊMES, LE ROI.

TOUS. Le roi!

LE ROI. Eh bien! quel air singulier vous avez tous! est-ce que je suis importun? Dites une parole, je me retire.

Mme DE POMPADOUR. Importun! vous, sire! Ah! quel mot est sorti de votre bouche!

LE ROI, *à la marquise.* Ma chère amie, vous oubliez toujours nos conventions: vous savez qu'au Parc-aux-Cerfs je ne suis plus le roi.

ISAAC, *à part.* Oh! si je pouvais m'éloigner, fuir avec elle!

LE ROI, *apercevant Esther.* Mais que vois-je? qu'est-ce que cela?

ISAAC, *troublé.* Sire, c'est...

LE ROI. Cette jeune personne est vraiment charmante.

ISAAC, *bas à Esther.* Voilà un des plus grands dangers que tu aies courus. Ne me nomme point ton père, le souvenir de Manassès peut seul te protéger ici.

LE ROI, *regardant Esther.* Je n'avais pas encore soupé avec une nonne, l'idée est plaisante. (*S'approchant d'Esther et lui prenant la main.*) Ma sœur, je vous vois

ici avec plaisir. La règle de la maison n'est pas trop austère, et nous ne négligerons rien pour qu'elle vous paraisse agréable.

ESTHER. Seigneur...

NÉRI, *au coadjuteur, avec intention d'être entendu.* Que le roi a d'esprit! qu'il est galant et chevaleresque!

LE ROI. Allons! allons! loin les soucis du trône et des affaires! que l'étiquette soit bannie, livrons-nous au plaisir et à la gaîté. (*A la marquise.*) Toi la seule reine, toi l'enchanteresse de ces lieux, allons, Jeannette, fais-nous d'abord servir le souper.

Mme DE POMPADOUR. Retirez-vous, Lebel, et que les portes soient closes.

ISAAC, *à Lebel.* Un moment. (*A lui-même.*) Oui, cela pourra faire diversion au péril...(*Bas au roi.*) Sire, il y a là, dans les jardins, un jeune gentilhomme de mes amis, dont je connais la famille depuis...

LE ROI, *riant.* Depuis deux ou trois mille ans, n'est-ce pas?

ISAAC. Non! mais depuis près de cinq siècles.

Mme DE POMPADOUR, *riant.* Ah! ah! ah! cinq siècles!

SARTINES. Jongleur!

LE ROI, *riant encore.* Ah! ah! ah! tu fais mon bonheur, je t'aime à la folie, comte de Saint-Germain. Eh bien, donc! ton ami, quel est-il?

ISAAC. Sire, c'est le comte Jean Dubarry.

LE ROI. Ah! le plus mauvais sujet de France et de Navarre.

ISAAC. Il est accompagné de la plus jolie fille du vieux continent.

LE ROI. Plus jolie que cette... nonne?

ISAAC. Cent fois.

LE ROI, *vivement.* Lebel, dis au comte Jean Dubarry qu'il entre; je l'invite à souper avec moi.

Mme DE POMPADOUR, *à Sartines.* Jean Dubarry, ce mauvais sujet?

SARTINES. Il s'amende.

LE ROI, *bas à Lebel.* Tu feras entrer aussi la demoiselle qui est avec lui.

Lebel sort.

Mme DE POMPADOUR, *au roi.* Sire, vous plaît-il que nous soyons servis à tables volantes?

LE ROI, *avec enjouement.* Eh! mais cela va sans dire, les tables volantes et le Parc-aux-Cerfs resteront comme les monumens de mon règne.

Il lui remet son chapeau et sa canne, dont elle frappe trois petits coups sur le parquet; une table monte toute servie et toute éclairée.

NÉRI. C'est sans contredit une charmante invention.

LE ROI. Elle est due (*il regarde Satan*) au grand aumônier du Parc-aux-Cerfs.

Musique.

SCENE VII.

LES MÊMES, JEAN DUBARRY, JEANNE VAUBERNIER.

ISAAC, *bas au roi.* Voici le comte Jean.

LE ROI. Approchez, Dubarry : soyez le bien venu au Parc-aux-Cerfs.

JEAN. Sire, c'est un honneur insigne...

JEANNE, *achevant.* Dont il est bien digne, je vous en réponds.

LE ROI. En effet, elle n'est pas mal... Mais la nonne est plus piquante.

Mme DE POMPADOUR, *parlant de Jeanne.* Quel ton! quelle manières!

LE ROI, *à Dubarry, parlant de Jeanne.* Quelle est madame?

JEAN. Madame est...

JEANNE, *au roi.* Écoutez, je ne veux pas qu'on fasse de mensonge à mon occasion; je suis jolie femme, cela doit suffire : quand je serais comtesse, marquise, duchesse, à quoi bon tout ça? en vaudrais-je mieux?

Mme DE POMPADOUR. Ah! ciel! où le mauvais sujet a-t-il été nous déterrer cela?

JEANNE, *l'observant.* Voilà madame..... (*au roi*) la marquise de Pompadour, n'est-ce pas? on dit qu'elle se nomme Jeanne Poisson tout bonnement.

NÉRI, *à lui-même.* Quelle insolence! ..

Mme DE POMPADOUR, *outrée.* Qu'est-ce que cela veut dire?

JEAN, *bas à Jeanne.* Eh! que diable fais-tu?

JEANNE. Laissez donc! (*Au roi.*) Ce n'est pas comme marquise qu'elle vous a plu, pas vrai? vous avez trop d'esprit pour ça; eh bien! moi, je suis comme elle; et ce qu'il y a de curieux, c'est que j'ai la même patronne : Jeanne, Jeannette, Jeanneton, comme il vous plaira; Poisson est le nom de sa mère; moi, je n'ai également que le nom de la mienne, Vaubernier, c'est-à-dire qu'à l'une comme à l'autre, père absent. Ça ne l'a pourtant pas empêchée de gouverner la France...et comme il faut, que je m'en vante.

LE ROI, *à lui-même.* Elle est drôle.

Mme DE POMPADOUR, *bas à Sartines.* Il faut qu'en sortant d'ici, cela aille à la Salpêtrière.

LE ROI, *regardant Esther.* La nonne vaut cependant mieux. (*Haut.*) Mais, à table!

SATAN, *bas à Esther*. C'est toujours Esther qui l'emporte.

JEAN, *bas à Jeanne*. Je crois que tu nous as fait de belles affaires.

Musique.

LE ROI, *se plaçant au milieu de la table*. A ma droite. (*Après un moment d'hésitation.*) Mon premier ministre. (*Il désigne la marquise.*) Ici, à ma gauche. (*A Esther.*) Vous, (*galamment*) c'est le côté du cœur. (*A Isaac, qui s'assied auprès d'Esther.*) Non, pas vous là, comte de Saint-Germain : c'est la place du cher abbé. (*Il lui indique celle après la marquise. A Jeanne.*) Vous, aimable étrangère, auprès de lui.

JEANNE. Auprès de lui? volontiers... On prétend que c'est lui qui a tenu Mathusalem sur les fonts de baptême... Il me contera de vieilles histoires.

JEAN. Non : reste auprès de moi.

LE ROI. Où veut se mettre ma gentille petite Rosalie?

SATAN. Auprès de moi, si Votre Majesté veut bien le permettre.

LE ROI. Soit. (*Aux autres.*) Vous, messieurs, à la suite.

NÉRI, *venant se mettre auprès de Jeanne*. Aimable étrangère, si vous voulez bien...

LE COADJUTEUR Ne vous dérangez donc pas, je vous prie.

Le comte Jean se place auprès de Lilith, et les autres à la suite des deux autres.

LE ROI. Fort bien! et pour cet instant, figurons-nous qu'il n'y a rien dans l'univers au-delà de cette délicieuse enceinte.

SATAN. C'est la sagesse même qui parle par votre bouche : vous êtes un autre Salomon.

NÉRI. Ah! oui, un autre Salomon... pour la sagesse, s'entend.

LE ROI, *riant*. A merveille : l'abbé n'avait dit qu'une impertinence, vous en faites une sottise. C'est délicieux..

NÉRI. Votre Majesté est trop bonne.

Le roi sert la marquise et Esther; les autres se servent entre eux.

LE ROI. Eh bien! comte Jean Dubarry, vous serez donc toujours mauvais sujet!

JEAN. Moi! sire.

JEANNE. Eh bien! ne va-t-il pas s'en défendre?

LE ROI. Elle a raison : ce n'est pas comme roi que je vous dis cela... c'est comme ami, et ce n'est même pas un reproche.

JEANNE. C'est un compliment bien plutôt; du moins, à sa place, je le prendrais pour tel.

JEAN. J'ai du malheur, moi : en vérité, on me calomnie.

SARTINES. Ah! comte, vous calomnier!

LE ROI, *riant*. Est-ce que cela est possible?

Mme DE POMPADOUR. D'abord, monsieur, on prétend que vous êtes écrasé de dettes.

JEAN. Ce n'est pas ma faute, cela... J'ai fait comme tout le monde : je me suis ruiné au service.

SATAN, *riant*. Ah! ah! ah! au service.

LE COADJUTEUR. Au service du beau sexe.

Mme DE POMPADOUR. Ah! bien, monsieur le coadjuteur!

NÉRI. Ah! très-bien!

JEANNE. Je sais un bon moyen pour le remettre sur l'eau, moi.

Mme DE POMPADOUR. Vraiment; et madame serait-elle assez bonne pour nous le dire?

JEANNE. Certainement : que le roi l'intéresse dans son commerce des blés et dans ses entreprises de famine.

LE ROI, *étonné*. Hein!

JEAN. On prétend que tout est dû au comte de Saint-Germain, le moyen et l'occasion.

ISAAC. Comment! vous croyez que je fais la famine à volonté, moi?

JEAN. Ma foi, je le croirais, si je pouvais croire à quelque chose.

JEANNE. Le fait est que vous avez la réputation d'un sorcier, d'un être surnaturel.

TOUS, *s'efforçant de rire*. Ah! ah! ah!

JEAN. Bref, votre valet de chambre a raconté dernièrement au mien que vous faisiez toute votre dépense avec cinq sous qui se renouvelaient sans cesse dans votre poche.

ISAAC. Ah! ah! ah! cela est plaisant.

JEAN. Enfin on assure que vous ne jouez jamais, par la seule raison que vous ne pourriez faire qu'un enjeu de cinq sous...

LE ROI. Eh! mais en effet, comte, je ne vous ai jamais vu jouer.

Mme DE POMPADOUR. Il fera taire la médisance : nous jouerons après souper; il sera mon partner et nous nous caverons de cent louis, (*à Isaac*) n'est-ce pas?

ISAAC, *embarrassé*. Certes, madame la Marquise...

SARTINES, *bas*. Ne craignez rien, j'y pourvoirai.

JEAN, *aux autres*. Eh bien! vous me croirez si vous voulez, mais je vous jure qu'il a fait une grimace de possédé en entendant la proposition.

NÉRI. D'honneur, il me l'a semblé.

LE COADJUTEUR. Je l'ai remarqué.

ISAAC. Cela prouverait, au moins, messieurs, que je n'ai pas fait comme vous (*riant*), que je n'ai pas vendu mon ame au diable.

JEAN. Je vous réponds bien que je ne lui ai pas vendu la mienne.

NÉRI. Ni moi !

LILITH. Ces messieurs ont été généreux.

SATAN. Ils la lui ont donnée gratis.

TOUS LES AUTRES, *riant*. Ah ! ah ! ah !

LE ROI, *après un petit temps*. Buvons ! (*Versant à la marquise.*) Champagne à la glace. (*A Esther.*) Votre verre, ma sœur, je bois à vous, et je chante ; faites tous chorus avec moi ; c'est le cher abbé qui a composé la chanson, paroles et musique.

AIR :

Léger souffle des zéphirs,
Sous ma voile vagabonde,
Je poursuis tous les plaisirs !
Après moi la fin du monde !
L'horizon est alarmant :
J'y vois poindre la tempête !
O Jupin, pour un moment
Détourne-la de ma tête !
Léger souffle, etc.
Que ces champs sont désolés !
Noirs autans, par quels ravages
Vous vous êtes signalés
Sur ces malheureux rivages !
Léger souffle, etc.
Ah ! pourquoi s'inquiéter !
Le destin est le grand maître :
Qu'on m'apprenne à l'éviter,
Et non pas à le connaître !
Léger souffle, etc.

NÉRI. Ah ! bravo ! l'abbé.

JEAN. La chanson est charmante.

LE COADJUTEUR. Philosophique.

LA MARQUISE, *souriant*. Morale.

NÉRI. Et chantée avec un goût !...

JEANNE. Oh ! chantée royalement.

LE ROI. Je crois que vous raillez.

SATAN, *bas à Lilith*. Procure donc à la nonne un moment de solitude.

Lilith s'est rapprochée d'Esther, et lui parle bas.

LE ROI. Eh bien ! marquis de Néri, vous savez que vous êtes sur la liste pour la prochaine promotion dans les ordres.

NÉRI, *se levant et répondant au roi*. O Sire, ô mon maître !..... ma reconnaissance..... jamais chevalier n'aura tenu plus religieusement son serment.

LE ROI. Vous êtes prêt à faire vos preuves ?

NÉRI. Mes preuves, sire, elles sont aussi complètes, aussi éclatantes, que quelques preuves que ce soient.

JEAN. Pas aussi éclatantes que les miennes, s'il vout plaît, moi qui compte un aïeul brûlé en effigie sous les Albigeois ; un autre pendu de sa personne à Amboise ; un autre...

NÉRI. Ah ! je ne compte pas autant de pendus que cela dans ma famille ; mais toutefois je suis en règle : ce n'est pas moi qui déshonorerai le collier.

LE ROI, *distrait par Lilith*. Que veut donc Mlle Rosalie ?

SATAN, *bas*. Elle veut faire voir à sa nouvelle amie le joli boudoir qui est ici près.

LE ROI, *de même*. Ah ! bien, fort bien ! (*Regardant Lilith.*) Elle a un esprit de diable, cette petite.

SATAN. Un esprit d'enfer.

ISAAC, *regardant Esther avec inquiétude, et se levant*. Elle sort.

LE ROI. Laissez, laissez !

Esther et Lilith disparaissent.

ISAAC, *alarmé*. Mais... je...

LE ROI, *le retenant*. Parlons des preuves que doit faire le marquis, et asseyez-vous donc, comte : vous êtes là comme une ame en peine.

SATAN, *riant*. C'est vrai.

ISAAC, *à part, avant de se rasseoir*. Détournons le cours de ses mauvaises pensées.

SCENE VIII.

LES MÊMES, *hors* LILITH *et* ESTHER.

ISAAC, *qui a repris sa place*. Sire, le marquis n'a pas l'air embarrassé ; mais c'est qu'il lui faut prouver seize quartiers purs et francs.

LE COADJUTEUR. C'est de rigueur.

LE ROI. Ah ! sans cela, malgré toute ma bonne volonté, je serai inflexible.

NÉRI. Je ne crains rien, je suis franc comme l'osier, et ferme comme un roc ; c'est que je remonte loin, moi... dans l'antiquité. Tel que vous me voyez, je ne vais pas moins qu'au prophète Baruch.

On rit.

LE ROI *et* LES AUTRES. Au prophète Baruch !

NÉRI. Riez tant qu'il vous plaira, mais cela est ainsi ; je me nomme Néri : il est de notoriété que le père du prophète Baruch se nommait Néri, c'est le chef de notre maison, la souche : nous portons une barbe de vair en champ de gueules.

LE ROI, *à Isaac*. Eclaircis-nous cette généalogie-là, toi, comte de Saint-Germain, qui nous en as déjà rectifié tant d'autres.

ISAAC. Rien ne m'est plus aisé, si monsieur le marquis promet de ne pas se fâcher.

LE ROI. Pourquoi se fâcherait-il ? dis toujours.

ISAAC. Eh bien ! la maison de monsieur est très-ancienne, comme il le prétend...

NÉRI. Nous étions Varvaux sous la Fronde, Barbeaux sous la Ligue, Barbara du temps des Albigeois.

ISAAC. Oh ! Barbara, c'est vrai.

NÉRI. Nous étions Barbatius à Rome sous les Triumvirs.

ISAAC. Non ; Barbatus sous l'empereur Claude.

NÉRI. Barbatiusà Rome sous les Triumvirs.

ISAAC. Barbatus sous l'empereur Claude, et voilà l'origine de votre barbe en champ de gueules.

NÉRI. Eh bien ! c'est déjà fort joli.

LE ROI. C'est fort beau.

NÉRI.Les Rohan ne vont pas jusque là.

LE COADJUTEUR. Insolent ! Nous qui datons d'avant le déluge.

NÉRI. Barbatus, soit.

ISAAC. Mais Barbatus n'était qu'un sobriquet d'esclave. Cet homme venait de Judée, et son vrai nom était...

NÉRI. Son nom était ?

ISAAC. Barabbas.

LE ROI, *comme tous les autres, partant d'un grand éclat de rire.* Barabbas ! ah ! ah ! ah !

JEANNE. Barabbas..... qui était si connu !

LE COADJUTEUR. A la Passion...

JEAN. Si celui-là n'a pas été pendu , il s'en est fallu bien peu.

LE ROI. Marquis, je vous conseille de ne pas prendre vos quartiers de si haut.

TOUS LES AUTRES, *hors Néri, riant.* Ah ! ah ! ah !

LE ROI, *se levant, et jetant sa serviette sur la table.* Saint-Germain, je te fais grand généalogiste de France.

Il sort.

ISAAC, *se levant.* Il va la trouver.

Tous les autres l'imitent; la table disparaît sous le plancher.

NÉRI, *s'approchant d'Isaac.* Vous venez de me faire une injure sanglante, comte de Saint-Germain, vous m'en rendrez raison.

ISAAC. Eh ! monsieur...

NÉRI. Vous me devez raison, et sur-le-champ vous allez venir ici près.

ISAAC. Demain, ce soir, quand vous voudrez, mais à présent...

SATAN. Cependant, quand deux bons gentilshommes comme vous et le marquis ont une querelle, et tous deux leur épée au côté, il n'y a pas à différer.

JEAN. Cela est sans réplique, je serai votre second.

ISAAC. Mon second. Oh ! maudite aventure !

SATAN, *à Néri.* Il a peur.

NÉRI, *à part.* Oui, pas de remise ; quand on ne veut pas d'affaire, on n'en cherche pas.

Mme DE POMPADOUR. Quoi ! messieurs, ici, dans un lieu...

JEANNE. Oui, un lieu respectable.

JEAN. Le Parc-aux-Cerfs.

NÉRI. Sortons.

TOUS LES AUTRES. Sortez. (*On entend crier dehors.*) Du secours ! du secours !

ISAAC. Ecoutez ! écoutez !

ESTHER, *dans la coulisse.* Grâce ! grâce ! du secours ! du secours !

ISAAC. Elle crie ! elle appelle !

NÉRI. Et que m'importe, je vous appelle aussi, moi.

ISAAC, *mettant l'épée à la main.* Je dois avant tout la défendre.

Il se dirige vers le boudoir.

SATAN, *se plaçant devant lui.* La défendre ! contre qui, contre le roi ?

Mme DE POMPADOUR, *allant se mettre près de Satan.* Ciel ! contre la personne sacrée du roi !

NÉRI *et tous les autres lui barrant aussi le passage l'épée à la main.* Malheureux !

ESTHER, *dans la coulisse.* Au secours ! au secours !

ISAAC, *se battant contre tous.* Vous ne m'arrêterez pas.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ESTHER, *poursuivie par le roi.*

ESTHER, *fuyant un couteau à la main.* Non, non, plutôt mourir !

ISAAC. Oui, meurs ! meurs ! et conserve-toi pure.

Esther se frappe, et tombe entre les bras de Satan.

SATAN, *criant.* Vous, cessez ce combat inégal, cet homme ne peut tomber sous vos coups, c'est le Juif errant.

TOUS LES AUTRES. Le Juif errant !

ISAAC. Eh bien ! oui, oui. (*On s'éloigne de lui. A Satan.*) Mais toi, qui es-tu ?

SATAN. Satan.

ISAAC. Ah ! ma fille !

SATAN. Enfin , à moi, non par l'impureté, mais par le suicide.

ISAAC. Esther !

SATAN, *riant.* Marche ! marche ! marche !

Des flammes s'élèvent autour de lui, il s'enfonce sous le plancher avec Lilith et Esther. Tableau.—Tout le monde est pénétré d'horreur. Le roi tombe à moitié évanoui entre les bras de Jeanne.

ACTE CINQUIÈME.

Dans l'Enfer.—A droite, est l'entrée des appartemens de Satan; au fond, le gouffre.

SCENE PREMIERE.

SATAN, PLUCK, ARIEL, *puis* LILITH, CHAMBELLANS, OFFICIERS. GRANDS DIGNITAIRES, VALETS-DE-CHAMBRE DU DIABLE, TROUPE DE GNOMES ET DE DÉMONS, JEUNES ET VIEILLES SORCIÈRES.

Bruit et éclats de rire prolongés.

LILITH. Silence donc! voici le maître.

SATAN, *en robe de chambre et en pantoufles*. Bravo! bravo!... c'est ainsi que j'aime à vous voir; je suis bon prince, que diable! et je marche avec le siècle. Qu'est-ce que je demande? qu'on m'obéisse en tout, qu'on fasse exactement son service, qu'on paie plus exactement encore ses contributions, et qu'on m'aime..... si c'est possible!

TOUS. Vive Satan!

SATAN, *aux grands dignitaires qui s'avancent avec leurs portefeuilles sous le bras*.. Plus tard, messieurs les ministres. Bonjour, Ariel! bonjour, mon brave camarade.... continue à propager la bonne harmonie dans mes états. (*Aux sorcières*.) Quant à vous, filles du Sabbat, reines de céans, cette nuit, pendant que j'étais sur terre, vous vous êtes encore furtivement réunies sur le sommet des Pyrénées; ces rassemblemens sont défendus. La première fois que pareil désordre se renouvellera, je vous ferai charger par l'hydre de Lerne, ou submerger par la pompe à feu de Chaillot.

PLUCK. Ah ça! maître, quelles sont donc ces nouvelles curiosités? ce damné qui se démêle dans cette boîte à poudre?

SATAN. Louis XV dans son siècle.

PLUCK. Et cette immense chaudière d'où s'échappent des tourbillons de fumée?

SATAN. Celle où s'épure le grand œuvre, celle où je jette pêle-mêle et successivement toutes les sottises qui passent dans le monde depuis qu'il est monde.

PLUCK. Et qu'espères-tu en tirer?

SATAN. Un colosse d'erreurs et d'absurdités.

PLUCK. Son nom?

SATAN. Le dix-neuvième siècle.

LILITH, *annonçant*. Sa majesté la Mort.

Entre une femme belle et pâle; elle est vêtue de deuil et couronnée d'immortelles.

SCENE II.

LES MÊMES, LA MORT, *puis* LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

SATAN. Ma femme! faites entrer.... Comme te voilà belle ce matin!

LA MORT. Je suis la mort des braves et des justes.

SATAN. Mais je ne t'aime pas ainsi, tu le sais, reine d'enfer; laisse donc là ton visage de parade et sois ce que tu es. (*A ces mots la mort se retourne, et n'est plus que l'horrible squelette armé de sa faux.*) Ah! coquette!

LILITH. Leurs altesses infernalissimes les Péchés capitaux!

SATAN. Nos enfans, des enfans charmans!

LILITH, *continuant d'annoncer*. Orgueil, Colère, Gourmandise, Paresse, Luxure!

SATAN. Bonjour, bonjour, mes filles... Mais comme te voilà affublée, toi, la Paresse, en renommée?

LA PARESSE. J'ai choisi l'état où il y a le moins à faire aujourd'hui.

SATAN. Fort bien; et qu'avez-vous à m'offrir, mes filles?

LA PARESSE. Rien.

SATAN. Ah! c'est juste, toi! la renommée... (*A l'Orgueil.*) Et toi, l'Orgueil?

L'ORGUEIL. Cet écusson.

SATAN. C'est-à-dire rien non plus!

LA GOURMANDISE, *s'avançant*. A toi, mon père, cette coupe où se boivent les larmes et le sang des peuples...

SATAN. Ah! donne! donne!

LA COLÈRE. Voici l'aigle blanc de Pologne tué sous les murs de Varsovie.

SATAN. Qu'on le place près de l'aigle de France tué sous les murs de Paris par la Sainte-Alliance.

LILITH, *annonçant*. Luxure!

SATAN. Approche, ma bien-aimée, la prunelle de mes yeux, l'enfant de ma vieillesse, approche, belle Luxure; un bouquet de fleurs d'oranger?

LA LUXURE. Cueilli en Espagne, par la main d'un jeune bachelier, sur le sein d'une vierge de Barcelone.

PLUCK, *à part*. Il paraît que c'est en Espagne comme ailleurs.

SATAN. Et ce crêpe qui l'entoure?

LA LUXURE. Un morceau de la mantille noire que l'épousée écartait pour me sourire pendant la messe du mariage...

SATAN. Ah! ah! ah! mariez-vous donc! (*A la Luxure.*) Et où sont tes sœurs, l'Envie et l'Avarice?

LA LUXURE. L'envie parcourt en ce moment tous les états pour s'assurer si, malgré tes ordres, il n'y a pas quelque soupir éteint, quelque larme tarie!

SATAN. Et l'Avarice?

LA LUXURE. L'Avarice est tellement occupée sur terre, qu'elle ne pourra de longtemps te présenter ses hommages.

SATAN. Passons-nous donc des absens; qu'on saute, qu'on rie, qu'on boive, qu'on aime, qu'on brûle et qu'on joue... Des flots de vin et de parfums! la joie qui mord au cœur! l'orgie qui pétille, gronde, éclate, embrase et dévore!..

LA LUXURE, *aux Péchés capitaux.*

Honneur à Satan, notre père!
Alerte! une ronde, mes sœurs,
Entourons la Mort, notre mère,
Comme une guirlande de fleurs.
Alerte, mes sœurs,
Que tout croule!
Que tout coule
Sous nos pas vainqueurs!
Vertu sévère,
Morale austère,
Comme l'épi de blé fauché
Tombez, tombez sous le péché!

CHOEUR.

Vertu sévère, etc.

A la Gourmandise.

Et toi, pour prolonger l'orgie,
Pour ranimer les plaisirs,
Verse à pleins bords l'ambroisie,
Source d'ivresse et de désirs!
Alerte! mes sœurs!

Un bruit sourd et lugubre se fait entendre.

SATAN, *se levant.* Qu'est-ce que cela? le gouffre gémit! les lumières pâlissent! la flamme s'éteint!.. Prodige! prodige! un vivant est parmi nous!..

TOUS. Un vivant!..

Violent coup de tonnerre.

SCENE III.

Les Mêmes, ISAAC.

ISAAC, *dans la coulisse.*

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif errant?
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux!

PLUCK, *à Satan, qui rit.* Quel est ce nouvel Orphée?

SATAN. Ah! c'est un ami, qu'il entre... (*A Isaac.*) Toi qui nous arrives dans ce jour de fête?.. (*Aux démons.*) Allons, la voix haute!.. et nous, l'oreille tendue.

2e COUPLET.

Il change de figure
Comme de vêtemens;
Tantôt il est bien mûr,
Tantôt il est fringant!
Maigre z'ou gras pourtant,
Et toujours bien portant.

TOUS.

Maigre z'ou gras pourtant.
Et toujours bien portant.

ISAAC. Troisième couplet.

PLUCK. Il y en a...

ISAAC. Vingt-quatre.

PLUCK. Rien que vingt-quatre?

TOUS. Ah! c'est dommage!

ISAAC, *en musicien ambulant.*

Je n'ai point de ressource:
Chaque jour, pour tout bien,
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen.
En tout lieu, en tout temps,
J'en ai toujours autant!

TOUS.

En tout lieu, etc.

ISAAC. La morale de la chose.

TOUS. Ah! oui, la morale.

ISAAC.

Pour prix de mon blasphème,
L'ange a dit: Mécréant,
Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans!
Le dernier jugement
Finira ton tourment.»

SATAN, *avec impatience.* Assez! assez! Juif errant.

Changement.

TOUS. Le Juif errant!

ISAAC, *à part.* L'enfer même me connaît.

SATAN, *au juif.* Qui t'amène?

ISAAC. La fatalité.

SATAN. Qui t'a ouvert mon empire?

ISAAC. Celui qui a fermé ma tombe.

SATAN. Et que viens-tu chercher ici?

ISAAC. Quelque nouvelle douleur sans doute; car depuis le jour qu'il s'est trouvé en Judée assez de bois pour tailler une croix à Jésus de Nazareth, et assez de place pour planter cette croix, depuis ce jour, pas un de mes mouvemens qui n'ait produit la souffrance, pas une de mes heures qui soit restée vide d'agonie; il en sera de celle-ci comme des autres.

SATAN. Erreur! Aux malédictions du Christ, Satan répond par ses bénédictions. Le Christ a dit : Misère et opprobre... Satan dit : Joie et félicité au voyageur honni et méprisé; une hospitalité de prince, une hospitalité grande et splendide.

PLUCK. Sire, nous tombons dans la prodigalité.

ISAAC. L'ai-je bien entendu? l'hospitalité au Juif errant!.. Qui que tu sois, répète encore ce mot qui vibre pour la première fois à mon oreille; ce mot, trésor de joie et d'espérance; n'être plus proscrit, chassé, maudit! moi, comblé d'ivresse et de béatitude! Oh! mais non, il n'y a que Dieu qui puisse faire cela, et tu n'es pas Dieu, toi.

SATAN. Je suis plus que lui, puisqu'en toi je détruis son ouvrage... Isaac Ahasvérus, relève ton front courbé sous sa vengeance, brise le calice qu'il approchait de tes lèvres arides, secoue le fardeau de malheurs qu'il t'avait jeté sur les épaules; une couronne sur ton front, à tes lèvres une coupe d'ambroisie, sur tes épaules un manteau de pourpre.

ISAAC. Un banc de pierre d'abord, un banc de pierre pour y asseoir mes fatigues d'autrefois.

SATAN, *à Pluck*. Encore une conquête sur le ciel.

PLUCK, *à Satan*. D'autant plus précieuse qu'elle ne coûtera à votre majesté que le feu et le logement.

ISAAC. Ah! toutes ces générations que j'ai traversées et qui m'ont jeté le mépris en chemin, que ne peuvent-elles maintenant défiler une à une devant moi, afin qu'à mon tour, calme et assis, je les maudisse comme elles m'ont maudit!

SATAN Sois exaucé! debout! prends ce sceptre, je te fais pour une heure roi d'enfer.

ISAAC. Merci, ah! merci, Satan, je pourrai donc broyer et pétrir sous ma colère ce monde qui si long-temps m'a heurté en passant... Roi d'enfer! oh! oui, donne-moi ton enfer dans la main que je l'étouffe, ou sous le pied, que je l'écrase.

SATAN. Regarde donc dans ce miroir magique où se réfléchit mon empire, et vois ce qui te reste à ajouter aux supplices inventés par moi.

ISAAC, *les yeux fixés sur le miroir*. Bien! très-bien. Satan! bravo! bravo! en voilà qui souffrent plus que je n'ai souffert... Fantômes de rois, maintenant sans pourpre et sans couronne, c'est un roi qui vous parle, la pourpre sur l'épaule et le diadème au front!.. Fantôme de peuples, c'est un maître inflexible qui étend vers vous son sceptre d'airain; c'est moi, moi le Juif errant!.. moi que vous avez poursuivi, bafoué, persécuté de siècle en siècle! moi, que vous chassiez de vos villes et du seuil de vos maisons; moi, à qui vous jetiez la raillerie sur les places publiques et la boue dans les carrefours; moi, le maudit, moi enfin!.. Une goutte d'eau pour y tremper vos lèvres desséchées, non, mais à moi une coupe qui déborde. (*A Lilith qui lui verse à boire.*) Verse donc, que je boive à ceux qui brûlent et crient la soif. (*S'arrêtant au milieu d'un éclat de rire.*) Qu'ai-je vu? ma fille! (*Brisant le miroir.*) Ah! c'est horrible! (*A Satan.*) Reprends ta couronne, ton manteau de pourpre et ta puissance; rends-moi mon malheur, mais aussi rends-moi ma fille.

SATAN. Et qu'y gagnerai-je?

PLUCK. C'est juste! rien pour rien.

ISAAC. Mon ame pour la sienne.

SATAN. Et comment diantre veux-tu que je la prenne, ton ame, puisqu'elle t'est chevillée dans le corps jusqu'au jugement dernier? D'ailleurs, marché de dupe; tôt ou tard j'aurai gratis ce que tu me proposes d'acheter aujourd'hui... J'attendrai.

PLUCK, *à part*. Bien calculé.

ISAAC. Satan, Satan, je suis à tes pieds, ne me repousse pas, écoute ma prière.

SATAN. Il n'y a donc pas que Dieu qu'on prie!

ISAAC. Tu te disais tout-à-l'heure plus puissant que lui, ce Dieu; eh bien! prouve-le en me rendant celle qu'il m'a ôtée.

PLUCK, *à part*. Sophisme!

SATAN, *à Isaac*. Allons, allons, relève-toi, je suis de belle humeur aujourd'hui et veux bien t'accorder la grâce que tu sollicites, mais à une condition.

ISAAC. Parle.

SATAN. C'est qu'elle tournera au profit de mes plaisirs.

PLUCK. De la bienfaisance en partie double; bravo!

ISAAC. Mais parle donc, Satan!

SATAN. Tiens, assieds-toi à cette table; jouons; si tu gagnes, je te donne l'ame de ta fille et celle de Manassès par-dessus le marché; si tu perds, je garde leurs deux ames et je m'inscris en droit pour la tienne au jugement dernier.

ISAAC. Soit.

Ils se placent, et tout le monde les entoure.

SATAN. Commence.

ISAAC. Douze.

Satan joue.

PLUCK. Douze aussi, ah! ah!

ISAAC, *jetant loin de lui les dés qui éclatent.* Plus de dés.

SATAN. Eh bien?

ISAAC, *mettant la main à sa poche.* Pair ou non.

SATAN. Pair.

ISAAC, *ouvre la main.* Non.

SATAN. Ses cinq sous!.. j'avais oublié!.. je suis volé.

ISAAC. A moi, Esther.

SATAN. Dette de jeu, dette sacrée, qu'on amène la juive.

SCENE IV.

LES MÊMES, ESTHER, *puis* L'ARCHANGE.

ISAAC. Esther!

L'ARCHANGE, *apparaissant tout-à-coup entre elle et lui.* Ni à Satan, ni à toi désormais.

TOUS. L'archange Michel!

SATAN. Malédiction!

L'ARCHANGE. Respect à l'envoyé de celui qui a pour marchepied l'enfer, où tu règnes, Satan; pour trône, le globe; pour couronne le firmament, et pour sceptre la lumière... Ecoutez-moi tous, écoute-moi, Isaac : Dieu rappelle à lui l'enfant qui a tant souffert pour toi, et qui par toi devait cesser de souffrir... Dieu, qui ne fait rien au hasard, a placé un grand mystère dans votre double destinée... mystère qui ne sera dévoilé qu'à la consommation des siècles; car alors tu reverras ta fille.

ISAAC. Je la reverrai! tu me le promets?

ESTHER. Espoir et courage, mon père!

L'ARCHANGE, *disparaissant avec Esther.* Isaac Ahasvérus : Au jugement dernier!

ISAAC. Au jugement dernier... Oh! regarde, Satan, ta proie t'échappe.

SATAN. Va-t'en, toi qui me voles mon trésor et m'attires la visite du messager de mon ennemi; je proscris ton ame sortie de ton corps; qu'elle soit condamnée à errer autour de ta tombe, comme toi autour de l'univers; et que, fatiguée, elle ne puisse même venir frapper aux portes de l'enfer pour y trouver un asile : va-t'en!

TOUS. Va-t'en!

ISAAC. Repoussé tout à la fois par le ciel et par l'enfer!.. ah!

SATAN. Oui, par l'enfer: Marche, Isaac, marche!

TOUS. Marche!

SCENE V.

LES MÊMES, *excepté l'Archange, Esther et Isaac.*

SATAN. Honte et humiliation!

TOUS. Vengeance!

SATAN. Oui, vengeance! amis, je vous promets un jour la conquête des cieux.

TOUS. Gloire et force à Satan!

CHOEUR NOUVEAU.

Donne le signal du carnage;
Nous suivons vaillamment tes pas;
Courage!
Courage!
Que rien ne résiste à la rage
De l'Enfer courant aux combats.

ÉPILOGUE.

A la fin du monde.

Un espace étroit, couvert d'épaisses ténèbres. — A gauche, la tombe du Christ; en face, le tronc d'un arbre qui brûle, embrasé par la foudre.

L'ARCHANGE MICHEL, *au milieu des nuages. Il tient d'une main l'épée flamboyante et de l'autre la trompette du jugement.*

L'ARCHANGE, *entrant précipitamment et traversant le théâtre.* C'est l'heure! c'est l'heure!.. Générations ensevelies, monde qui dors, levez-vous!.. C'est l'heure! c'est l'heure! c'est l'heure!..

Le dernier descendant de Barabbas s'élançant en scène, et venant tomber au pied de l'arbre qui brûle.

BARABBAS. L'éclair brille, le tonnerre gronde!.. tout n'est qu'effroi et chaos! tout croule, tout est brisé, anéanti!.. le monde agonise et râle la mort! Horreur et épouvante!..

Le Juif entrant du côté opposé.

ISAAC. Espoir et bonheur! enfin je touche au terme fatal! enfin je n'entendrai plus la voix de l'ange me criant incessamment : « Marche! marche! » (*Coup de tonnerre.*) Oh! la belle chose que la fin du monde!

BARABBAS. Quelqu'un?

ISAAC. Un homme encore sur la terre!

BARABBAS, *courant à Isaac.* Qui es-tu?

ISAAC. Le Juif errant.

BARABBAS. Arrière, toi, qui portes la malédiction du ciel!.. Ne m'approche pas, de peur que, dans ce grand jour de vengeance, Dieu ne m'enveloppe dans ton châtiment!.. Ne m'approche pas, te dis-je.

ISAAC. Ta main? j'ai le droit de toucher a main du dernier descendant de Barabbas, comme j'ai touché jadis la sienne.

BARABBAS. Quoi! je serais...

ISAAC. Tu résumes en toi ta race, comme e représente la mienne tout entière; car ios deux noms sont inscrits dans la terrible histoire du Christ: Ahasvérus et Barabbas maudits...

Trompette au loin.

BARABBAS. Ce bruit! écoute...

ISAAC, *avec joie.* C'est la trompette sacrée appelant les ames au jugement.

BARABBAS. Horribles angoisses! (*Nouveaux coups de tonnerre.*) Les ténèbres s'étendent, la terre tremble et s'agite sous nos pieds!

ISAAC. Viens, ami, dans les bras l'un de l'autre, et qu'au moins les deux derniers hommes meurent en frères!

BARABBAS. Oui, en frères... Mais, qu'ai-je vu?.. Tiens, regarde, Isaac, là-bas dans l'obscurité, ce spectre lumineux qui s'avance vers nous.

Apparaît Esther vêtue d'une robe d'azur, et tenant à la main une branche d'olivier.

ISAAC, *s'élançant vers elle.* Ma fille!... je revois ma fille!.. l'archange a tenu sa promesse.

ESTHER. Il en est une autre qui te fut faite, et que messagère des cieux, je viens remplir : je viens te révéler enfin le mystère caché si long-temps sur notre destinée. Du crime naît la Souffrance qui expie, et de la Souffrance la Prière qui obtient grâce. Dieu m'a dit : « Fille d'Ahasvérus, revêts cette robe d'azur, prends à la main cette branche d'olivier, symbole de paix et d'alliance, et va au-devant du pauvre Juif errant, qui s'avance vers l'éternité... tu le rencontreras le jour du jugement près de la tombe du Christ. »

ISAAC *et* BARABBAS. La tombe du Christ!

ESTHER. La voici... Celui qui, avant le redoutable arrêt qui se prépare, s'humiliera devant le saint sépulcre, et, le premier, en touchera la pierre avec confiance, celui-là verra la lumière face à face... Adieu, mon père, je vais t'attendre aux portes du Paradis.

ISAAC. Ah! si je pouvais croire!

BARABBAS. Est-ce un rêve, une illusion? non, là... à l'instant...

ISAAC. Doute horrible!

LA VOIX DE L'ARCHANGE. C'est l'heure! c'est l'heure!

BARABBAS, *s'élançant vers le tombeau.* Pitié, Seigneur!

ISAAC. Arrière! le premier qui touchera

cette tombe verra la lumière face à face, a-t-elle dit ; je serai le premier !..

BARABBAS, *tirant un couteau de dessous ses vêtemens*. Place !

ISAAC, *levant sur lui son bâton*. Eh bien ! donc...

Ils se précipitent l'un sur l'autre, le bras levé : la foudre éclate, et tous deux tombent anéantis. Alors, sur le saint sépulcre, s'élève l'archange armé de toutes pièces.

L'ARCHANGE. Les deux derniers hommes mourraient en s'égorgeant ! mais à Dieu seul appartient de frapper en ce jour !... Dieu seul est fort et puissant.

Un bruit terrible se fait entendre, la terre s'entr'ouvre, et Satan s'élance d'un gouffre de feu.

SATAN. Tu mens, Michel.

L'ARCHANGE. A toi le mensonge, prince des ténèbres... à moi, messager de Jéhovah, la vérité.

SATAN. Satan croisera son sceptre contre le sceptre de Jéhovah ! contre le glaive de Michel, Satan croisera son glaive.

L'ARCHANGE. Téméraire !

SATAN. Aux cohortes d'anges et de chérubins, enfans amollis aux délices du Paradis, j'oppose une armée de géans et de démons, tous durcis au feu de l'enfer.

L'ARCHANGE. Eh bien ! moi seul contre tous, et plus fort que tous.

SATAN. Ah ! oui... tu te crois fort, parce que tu t'appuies sur la tombe de ton Christ. Je m'y coucherai vivant dans la tombe de ton Christ ! j'en ferai un lit à ma taille, un lit de parade, ou mieux encore, je la démolirai et j'en prendrai les pierres pour paver mon enfer.

L'ARCHANGE. Blasphème et profanation ! Satan, la mesure est enfin comblée ; le Dieu des armées s'est levé, et marche contre toi... recule !

SATAN. Reculer ! jamais !..

L'ARCHANGE. Recule et tombe !

Grand bruit de tonnerre.

CHOEUR.

Satan pousse un cri terrible, et roule précipité dans le gouffre, qui se referme sur lui. Une musique aérienne se fait entendre, l'obscurité se dissipe et, les nuages s'écartant, laissent voir un escalier conduisant au Ciel. Troupe d'anges et d'archanges. Au pied de l'escalier, d'un côté, est agenouillée Esther, sous la figure de la Prière ; du côté opposé, est un vieillard, qui a dans une main une horloge et dans l'autre une faux.—C'est le Temps.

L'ARCHANGE. Salut, Jérusalem nouvelle ! que ton tabernacle s'ouvre, et que ta sainte montagne s'abaisse devant les enfans de la lumière... Et toi, vieillard qui marquais les heures du monde et tranchais ses destinées, brise ton horloge et ta faux. Désormais, assis sur les ruines de l'univers, tu ne prononceras plus de ta grande voix qu'un seul mot : « Eternité pour les élus ! éternité pour les damnés ! »

Il fait quelques pas vers l'escalier.

ESTHER, *se levant et allant à la rencontre de l'ange*. Ah ! que la bonté de Dieu s'étende plus loin que sa colère !

L'ARCHANGE. Rassure-toi... enfant des cieux, douce et tendre Prière ; Dieu, qui est la source de toute gloire et de toute vertu, accueillera dans son sein toute gloire et toute vertu.

La musique est devenue plus grave et plus solennelle. Sur cette musique, on voit paraître plusieurs ombres qui s'avancent lentement vers les portes du Ciel. Arrivées au pied de l'escalier, les deux premières ombres s'arrêtent et se dépouillent de leurs ombres.

LA PRIÈRE. Marc-Aurèle et Franklin !

L'ARCHANGE. La justice et la liberté !

LA PRIÈRE. Entrez.

Paraît Napoléon, qui se découvre vivement.

L'ARCHANGE. Ah ! la gloire !

LA PRIÈRE. Entre, entre !

Napoléon, Marc-Aurèle et Franklin se groupent au fond, sur les marches de l'escalier ; pendant ce temps, Isaac s'est avancé : il va pour poser le pied sur la première marche.

L'ARCHANGE. Arrière !

ISAAC. Le paradis, ouvert à tous, est-il donc fermé aux juifs ?

L'ARCHANGE. Aux juifs fermes et sincères dans leurs croyances, non ; aux blasphémateurs, oui... Isaac Ahasvérus, sur ton front brille la croix de feu, marque de réprobation.

Isaac, accablé, tombe à genoux.

ESTHER, *à l'archange*. C'est à la Prière de se faire entendre. (*Musique et changement d'Isaac.*) Regarde, ministre des vengeances célestes, la croix de feu a disparu !

L'ARCHANGE, *abaissant son épée et livrant passage*. Hosanna !

TOUS. Hosanna !

Ce cri retentit et se prolonge ; le fond s'ouvre en même temps, et laisse voir les cieux dans toute leur splendeur. Chœurs d'anges et d'élus.

CHOEUR.

Cieux, courbez-vous sous la victoire
Du Dieu de toute vérité,
Qui vient nous couvrir de sa gloire
Et de son immortalité.

FIN.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.



FLEURETTE,

OU

LE PREMIER AMOUR DE HENRI IV,

DRAME EN TROIS ACTES,

Par MM. Albert et F. Labrousse,

MUSIQUE DE M. PARIS;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 11 MARS 1835.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
HENRI, prince de Navarre....	M. ALBERT.	FLEURETTE, fille d'André...	Mme GAUTHIER.
CHARLES IX, roi de France..	M. CULLIER.	Mlle D'AYELLE, demoiselle d'honneur	Mlle MATHILDE.
LA GAUCHERIE, gouverneur de Henri................	M. ST.-ERNEST.	UNE PAYSANNE...........	Mlle HÉLOÏSE.
LE PÈRE MOLINA, jésuite...	M. CONSTANT.	DEUXIÈME PAYSANNE.....	Mlle HONORINE.
JEAN.....................	M. PROSPER.	Seigneurs de la cour de Navarre.	
ANDRÉ, jardinier du château de Nérac................	M. GILBERT.	Seigneurs de la suite du roi de France.	
GABRIEL, garçon jardinier...	M. GUILLUY.	Demoiselles d'honneur.	
UN PAGE.................	Mlle SOPHIE.	Arbalétriers.	
JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre...	Mme DESPRÈS.	Hommes d'armes.	
		Paysans.	
		Paysannes.	

A Nérac.

ACTE PREMIER.

Au lever du rideau, André, Gabriel et des paysans sont occupés à décorer de guirlandes de fleurs des écussons aux armes de France et de Navarre. Tout indique les préparatifs d'une fête. On voit au fond du théâtre, à droite, la fontaine Saint-Jean : son bassin est vaste et profond; de l'autre côté, la statue de l'Amour sur un large piédestal, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRE, GABRIEL, PAYSANS, JEAN, *seul dans un coin, assis.*

CHOEUR *de paysans, au lever du rideau.*

AIR :

Hâtons-nous, travaillons, courage!
Ornons de fleurs et de feuillage,
Le chiffre, par nous si chéri,
De Jeanne d'Albret et d'Henri.

ANDRÉ. Allons, allons, mes amis, la besogne avance... encore cette guirlande par ici... mets là ce gros bouquet, toi, Gabriel... Ma foi, ça prend bonne tournure, et je n' croyons pas qu'on se plaigniont du jardinier du château de Nérac.

GABRIEL. Savez-vous, père André, que vous vous entendez bien à tout ça, vous, au moins?

ANDRÉ. Ah! dam! mon garçon, il y a tantôt vingt ans que feu not' bon roi de

Navarre, monseigneur Antoine de Bourbon, me dit en me tapant sur la joue : André, je te fais premier jardinier de mon château de Nérac ; tu es maître ici, comme moi je le suis de notre vieille Navarre : fais ce que tu voudras Tu conçois ben, mon garçon, que j'y ons toujours mis de l'amour-propre, et ce n'est pas la première fois que je m'acquittons de c'te commission-là.

GABRIEL. Oui, oui, c'est facile à voir... Savez-vous qu'il n'était pas fier du tout, au moins, monseigneur Antoine de Bourbon, de vous parler comme ça sans plus de façons, tout roi qu'il était !

ANDRÉ Fier, lui ! il ne l'était pas pus que toi et que moi, à preuve ce jour oùs que Marcel, tu sais? le fils du fermier qui d'meure ici près, s'est laissé cheoir dans le bassin de c'te fontaine qu'est si large et si profond, et, ma foi, sans monseigneur d' Bourbon qui passiont dans le moment et qui s'est jeté à l'eau pour le sauver, j' sais pas trop c' qui serait devenu, car il commençait déjà à en avaler, à en avaler pus qu'il n' vouliont ; il me semble que v'là ben qui prouve qu'il n'était pas fier? c'est qu'ils sont tous de même dans la famille. J'espère que madame la reine, Jeanne d'Albret, est bonne et populaire... aussi, elle aimont mieux une fête au milieu de ses bons paysans de Nérac, comme elle nous appelle, qu'un sermon au prêche de la cour.

GABRIEL. C'est vrai ; et, ma foi, elle a raison, il me semble que ça doit être plus amusant.

ANDRÉ. Et son fils, messire Henriot, dirait-on un prince ? n'est-il pas toujours avec tous nos garçons et nos fillettes, se divertissant et batifolant avec eux, ni plus ni moins que s'ils étaient tous ses égals?

GABRIEL. Aussi, est-il joliment aimé!

ANDRÉ. Je suis ben sûr que toutes ces fetes, toutes ces çarimònies qui vous ont lieu ici depuis quelques temps à cause du séjour à Nérac de son jeune cousin Charles IX, le roi de France, ne doivent guère l'amuser, lui qu'est si simple. Cependant, je crois que celle d'aujourd'hui n' lui déplaira pas tant que toutes les autres... il s'agit de l'honneur de remporter le prix au tir de l'arbalète, et comme c'est l'exercice qu'il aime le plus...

GABRIEL. C'est tout de même un peu hardi à son cousin d'avoir osé le défier... Voyons, qu'est-ce que vous en pensez, vous, père André?

ANDRÉ. Moi! oh ! j' serions ben étonné si messire Henriot ne lui en remontrait pas là-dessus, enfin, nous verrons... Ah çà ! mais, pendant que nous nous amusons à bavarder, la besogne n'avance pas. Et jarni ! il faut montrer, à tous ces biaux seigneurs qui vont venir, qu'on s'y entend aussi bien à la cour de Nérac qu'à celle de leur bonne ville de Paris.

GABRIEL. C'est dit, vous avez raison, père André.

REPRISE DU CHOEUR.

Hâtons-nous, travaillons, courage !
Ornons de fleurs et de feuillage, etc.

ANDRÉ, *à Jean.* Eh bien! Jean, ne voulez-vous pas nous aider?

JEAN, *sortant de sa rêverie.* Moi, je veux bien...

GABRIEL. Parbleu! c'est ben la peine, v'là que c'est fini. (*A André, tout bas.*) Que diable allez-vous lui demander, père André ? Vous savez bien que ce n'est plus un paysan, à présent... il vous a d'autres idées depuis qu'il est allé à Angoulême pour étudier. Enfin, il n'est plus le même, il est toujours triste, il pense toujours.

ANDRÉ. Que veux-tu ? si c'est son caractère...

GABRIEL. Et puis, avez-vous remarqué, il a toujours des entretiens avec le père Molina, vous savez, ce père jésuite, l'ambassadeur de la cour de France qui est ici, et qu'il a connu à Angoulême. Je crois que c'est lui qui lui tourne l'esprit... Oh ! j'en suis sûr, il cherche à l'endoctriner.

ANDRÉ. Laisse donc... te v'là toujours, toi!

GABRIEL. Tenez, regardez, le v'là encore triste comme tout-à-l'heure.

ANDRÉ, *allant à lui.* C'est ma foi vrai... Eh ben! Jean, ça ne va donc pas? vous vous ennuyez donc ici?

JEAN. Ah ! pardon, père André, je suis un peu souffrant aujourd'hui ; mais cela ne sera rien... Non, je ne m'ennuie pas ici... vous savez bien que je connais le pays, puisque j'en suis, et que tous les ans je viens d'Angoulême passer quelque temps auprès de mon oncle, le concierge de ce château. J'aime bien la ville de Nérac, j'y ai trouvé de si bons compagnons, vous surtout, maître André! mais, vous le savez, nous ne sommes pas de la même religion ; vous pouvez, vous autres, vous livrer au plaisir, au travail, et moi, mon confesseur, le révérend père Molina, m'a ordonné de passer ce saint jour dans le repos et le recueillement.

ANDRÉ. A votre aise, mon jeune ami, à votre aise. Parbleu! protestans et ca-

tholiques, nous avons fait trêve, et chacun est libre, vous le voyez bien vous-même, on n'empêche pas le père Molina de lever la dîme chez nos voisins qui sont de votre religion.

JEAN, *tristement*. C'est vrai.

ANDRÉ. Eh ben! alors, voyons, égayez-vous un peu.

JEAN. Oui, merci, père André, merci.

SCENE II.

Les Mêmes, FLEURETTE, *ayant un petit panier rempli de jolies fleurs*.

ANDRÉ, *l'apercevant*. Ah! voilà ma petite Fleurette!

JEAN. Fleurette...

FLEURETTE. Bonjour, mon père, bonjour...

ANDRÉ. Bonjour, ma fille... Eh bien! où vas-tu donc?

FLEURETTE. Mon père, ne me retenez pas, je viens de cueillir ces jolies fleurs que Mme la reine m'a demandées, et je cours les lui porter.

ANDRÉ. Comme te voilà parée!

FLEURETTE. C'est que je n'aurais pas voulu être en retard pour la fête de tout-à-l'heure; je me suis dépêchée... Est-ce que j'ai mal fait, mon père, dites?

ANDRÉ. Non, sans doute... sais-tu que je ne t'ai jamais vue si fraîche et si jolie?

FLEURETTE. En vérité!

ANDRÉ. Oui, vraiment, tu vas faire plus d'une jalouse.

FLEURETTE. Vous croyez, mon père?

ANDRÉ. J'en suis sûr... (*A part.*) C'est un beau brin de fille tout d' même. (*A Gabriel.*) Mais, voyons, Gabriel, encore un coup de main, et tout sera dit.

Ils transportent une petite échelle, et attachent des guirlandes.

FLEURETTE, *à part*. Oh! tant mieux! si je suis un peu jolie, Henriot me verra, je lui plairai davantage... que je suis contente! Eh! mais voilà déjà que j'oublie que je lui en veux, que je dois être fâchée contre lui, car il n'est pas venu aujourd'hui, comme tous les jours, à l'heure de nos rendez-vous du matin. Oh! le méchant! moi qui l'attendais... oh! oui, je le gronderai, je le punirai, je l'embrasserai deux fois de moins... Je dis cela, et je suis sûre que dès que je le verrai, dès que je l'entendrai me dire Fleurette, je t'aime! je n'en aurai plus le courage: c'est qu'il est si gentil! et puis, je l'aime tant aussi, moi! Oh! mais c'est égal, je le gronderai toujours.

GABRIEL. Ah! voilà le père Molina.

TOUS. Le père Molina!

FLEURETTE. Mon père, je vous laisse. Je cours porter tout cela, et je reviens au plus vite.

ANDRÉ. C'est cela. Va, ma fille, hâte-toi!

FLEURETTE, *à part, en s'éloignant*. En même temps je tâcherai de rejoindre Henri, pour le gronder plus tôt.

Elle sort.

SCENE III.

Les Mêmes, *excepté* FLEURETTE, MOLINA.

MOLINA. Que le Seigneur soit avec vous, mes enfans!

ANDRÉ, *le saluant*. Seigneur prêtre...

MOLINA, *à Jean*. Vous voilà, mon fils?

JEAN. Oui, mon père, je vous salue.

MOLINA, *après avoir tout examiné*. C'est à merveille, mes amis; on ne ferait pas mieux pour une fête à Dieu et aux saints. Charles de France sera satisfait, c'est un digne prince que le ciel réserve à de hautes destinées.

ANDRÉ. Seigneur prêtre, son cousin, Henri de Navarre, ne restera pas en arrière; c'est un digne prince aussi.

GABRIEL. Et qui est bon et courageux.

MOLINA. Oh! sans doute, sans doute, messire Henriot est un prince de haute espérance, rempli de brillantes qualités... (*à part*) oui, mais hérétique; prince qui sera fort et puissant dans l'avenir, caractère que rien ne fera plier; dangereux ennemi pour notre cause, si Dieu ne nous vient en aide et ne l'amène à nous.

GABRIEL, *à André*. Qu'est-ce qu'il a donc à marmotter tout bas, comme ça, lui?

Ici on entend dans le lointain des acclamations: *Noël, Noël, vive messire Henriot!*

MOLINA. Qu'est-ce que cela?

ANDRÉ. C'est notre jeune prince de Navarre qui revient de ses courses du matin.

Nouvelles acclamations.

MOLINA, *à Jean*. Quel oubli de toute dignité! ah! quelle différence entre lui et son cousin Charles de France! Vous verrez, mon fils.

Ici les acclamations redoublent.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, HENRI, FLEURETTE, Paysans, Paysannes.

HENRIOT, *entrant le premier en courant.* Ah! j'ai gagné, je vous l'avais bien dit. Me voilà arrivé le premier... j'ai couru plus vite que vous tous, mes amis, le pied du montagnard a été le plus agile... j'ai gagné. Le prix, je le veux; je dois embrasser une de vous, à mon choix. (*S'adressant à Fleurette.*) Ce sera vous.

FLEURETTE, *qu'Henri vient d'embrasser.* Monseigneur... (*Bas.*) Henriot...

HENRIOT, *de même.* Ma Fleurette! que je t'aime!

JEAN, *à part.* Qu'il est heureux!

PREMIÈRE PAYSANNE. Toujours elle!

DEUXIÈME PAYSANNE. Oui, il en conte à Fleurette.

HENRIOT, *s'adressant à André.* Ah! vous voilà, André; bonjour, bonjour à vous tous, mes amis.

ANDRÉ, *saluant.* Monseigneur...

HENRIOT, *à Molina.* Oh! pardon, seigneur prêtre, pardon si je ne vous ai pas d'abord salué.

MOLINA. Monseigneur...

HENRIOT, *gaîment.* C'est que, voyez-vous, je me suis tant amusé avec ces bonnes gens, que je suis ce matin un peu plus étourdi que de coutume; j'aurais dû pourtant venir à vous plus tôt et vous remercier.

MOLINA. Me remercier!

HENRIOT. Oui, oui... ah! c'est que, sans vous en douter, vous êtes un peu cause que j'ai gagné le prix de la course que nous venons de faire tout-à-l'heure.

MOLINA. Moi, monseigneur!

HENRIOT. Oui, seigneur prêtre... en partant, il nous fallait un but qui fût bien en évidence et... et nous avons choisi votre robe noire qui se voyait de loin.

MOLINA. Je suis véritablement flatté... (*A part.*) Enfant! enfant!

HENRIOT, *à Jean.* Eh bien! mais vous n'étiez pas avec nous, tout-à-l'heure?

JEAN. Non, monseigneur de Navarre.

HENRIOT. Ah! bien certainement vous êtes étranger, car sans cela vous m'appelleriez sire Henriot, ou mieux encore Henriot, en camarade. Oh! je ne suis pas fier, je suis Béarnais, je suis de Pau, je suis montagnard, mauvaise tête quelquefois, bon cœur toujours. Donnez-moi votre main. Voyons, d'où êtes-vous? qui êtes-vous?

MOLINA. Monseigneur!

HENRIOT. Oh! seigneur prêtre, laissez-le répondre tout seul... vous êtes donc son précepteur comme le sire de La Gaucherie est le mien? Mais le bon La Gaucherie me laisse parler quand vient mon tour. (*A Jean.*) Je ne vous intimide pas, je pense... Est-ce que j'intimide quelqu'un, dites, mes amis?

TOUS. Oh! non; vive messire Henriot!

HENRIOT. Ah! prenez garde, si vous allez me flatter et me crier Noël! je me gâte, et adieu les joyeuses parties que nous faisons ensemble. (*A Jean.*) Voulez-vous de mes services? avez-vous quelque chose à me demander? je ferai le prince si vous le désirez.

JEAN. Je vous remercie, monseigneur.

HENRIOT. Eh! mon Dieu! à notre âge, il faut prendre le plaisir partout où on le trouve, faire le bien partout où on le peut : ainsi, dites, parlez... rien?... Eh bien donc, à une autre fois, quand vous voudrez.

JEAN, *s'inclinant.* Monseigneur...

HENRIOT, *examinant tout.* Mes amis, pourquoi donc ces fleurs, ces chiffres? tous ces préparatifs?

MOLINA. Mais, monseigneur...

HENRIOT. Ah! oui, le tir à l'arbalète... fou que je suis! j'oubliais que mon cousin de France va arriver tout-à-l'heure et qu'il n'y a pas loin d'ici au château d'Agen d'où il vient nous faire visite.

MOLINA. Eh quoi! monseigneur, vous ne vous souveniez plus que le gracieux roi de France...

HENRIOT, *vivement.* Seigneur prêtre, je serai toujours prêt à bien recevoir mes amis et mes ennemis... ce que j'oubliais, c'est que les habits que je porte maintenant feraient peut-être une triste figure contre le velours de mon cousin et de ses courtisans. Il faut que j'aille les quitter pour faire honneur à mes hôtes; et pourtant j'aimerais mieux, pour tirer de l'arc, mon habit de Béarnais que le juste-au-corps de cérémonie.

ANDRÉ. Monseigneur, voici M[me] la reine votre mère et le sire de La Gaucherie.

HENRIOT. Ma mère!

SCÈNE V.

Les Mêmes, JEANNE D'ALBRET, LA GAUCHERIE.

TOUS LES PAYSANS, *criant.* Vive la reine! Noel! Noel!

JEANNE. Bonjour, bonjour, mes amis, Te voilà, mon Henriot?

HENRIOT. Oui, ma mère; bonjour.

Jeanne lui essuie le front et l'embrasse.

JEANNE. Enfant, tu as encore couru à perdre haleine.

HENRIOT. Oh! ce n'est rien, ma mère. (*A La Gaucherie*) Bonjour, sire de La Gaucherie : j'ai laissé mes livres pour aujourd'hui; j'ai congé pour toute la journée, n'est-ce pas?

LA GAUCHERIE. A condition, Henri, que vous disputerez avec succès le prix de l'arc et que vous ne serez pas vaincu par les seigneurs de la cour de France.

HENRIOT. Vive Dieu! ce ne sera pas ma faute, toujours! jamais je ne me suis senti en aussi bonne adresse. Je suis à trop bonne école, mon excellent gouverneur. Vous m'avez appris à avoir la main ferme et à frapper droit au but. (*Bas.*) Comme vous frappiez à Jarnac et à Montcontour.

LA GAUCHERIE, *bas*. Ce sont là de tristes souvenirs, Henri; mieux vaut la paix dont nous jouissons, qu'une gloire acquise dans les discordes civiles.

JEANNE, *à Henriot*. Mon fils, l'heure avance et tu n'es pas encore prêt : ce costume...

HENRIOT. Je cours le quitter, ma mère; vous le savez, il me faut peu de temps. (*Aux paysans.*) Venez avec moi, mes amis; nous irons tous ensemble à la rencontre de mon cousin de France. Reprenons notre course; tout-à-l'heure c'était du château ici; eh bien! à présent ce sera d'ici au château. Au revoir donc, ma mère. Fleurette, mes amis, au plus vite arrivé; venez, venez tous.

Il sort en courant. Tout le monde le suit. Acclamations répétées : *Vive la reine! vive messire Henriot!*

MOLINA, *à Jean*. Éloignons-nous, mon fils.

JEAN. Je vous suis, mon père.

Ils remontent la scène lentement. La reine arrête Molina et lui parle bas pendant le monologue de La Gaucherie.

SCENE VI.

MOLINA, JEAN, LA GAUCHERIE, JEANNE D'ALBRET.

LA GAUCHERIE, *à lui-même*. Henriot, Fleurette, ensemble, toujours ensemble! j'en suis sûr, ces deux enfans s'aiment. Ma prudence a été mise en défaut : il est temps que je les sépare.

JEANNE, *à Molina*. Oui, seigneur prêtre, puisque nos pasteurs et nos frères sont bien reçus à la cour de France, il est juste que nous vous rendions la pareille. Nous vous prions donc d'assister à la fête d'aujourd'hui.

MOLINA, *s'inclinant*. C'est pour moi trop d'honneur, et je prie votre majesté de vouloir bien en recevoir mille grâces.

JEANNE. Ainsi donc au revoir, seigneur prêtre, au revoir.

MOLINA. Madame...

Il s'incline et sort.

SCENE VII.

JEANNE D'ALBRET, LA GAUCHERIE.

LA GAUCHERIE. Madame, ces robes noires abondent maintenant dans votre royaume de Navarre. C'est peut-être d'un mauvais augure pour notre tranquillité.

JEANNE. Vous voilà toujours avec vos tristes prévisions, La Gaucherie. Dieu protége la Navarre comme il protége la France; rassurez-vous.

LA GAUCHERIE. Pourtant, madame, déjà un attentat funeste a menacé votre sûreté et les jours de votre fils : j'ai droit de m'alarmer.

JEANNE. Merci; mais laissons cela pour aujourd'hui, et parlez-moi de mon fils. Eh bien! en avez-vous toujours bonne satisfaction?

LA GAUCHERIE. Assez, madame; il a du cœur, il est prompt aux actions généreuses, et c'est une nature à se jeter plutôt vers le bien que vers le mal.

JEANNE. Ce que vous me dites fait du bien à l'ame d'une mère, La Gaucherie; aussi le gouverneur que je lui ai donné...

LA GAUCHERIE. Oh! je sais peu. Je ne suis pas un clerc de la force de maître Amyot, qui a traduit Plutarque à l'usage de son élève le roi de France. Mais en temps de guerre comme en temps de paix, au camp ou à la ville, j'ai toujours un livre à côté de mon épée. J'ai étudié là, comme j'ai étudié dans le cœur de l'homme, livre plus difficile que tous les autres, mais qui renferme de salutaires enseignemens. Henri a bientôt dix-sept ans, madame, il y a de l'ardeur dans sa nature, et il est né sous un ciel où les passions germent vite.

JEANNE. Eh quoi! est-ce que déjà...

LA GAUCHERIE. Madame, le médecin doit prévoir le danger et le mal. A l'âge ou il est arrivé, sa volonté peut déjà se montrer ferme.

JEANNE. Que voulez-vous dire?

LA GAUCHERIE. Je veux dire, madame, qu'il faut donner une direction nouvelle aux habitudes de votre fils. Croyez-moi, je l'ai

observé de près, et je vous prédis que le moment est venu de l'occuper de façon que nous n'ayons nul reproche à nous faire dans l'avenir. Il faut qu'il voyage, madame; cette activité qui est en lui peut le jeter dans une passion subite, imprévue. Je le tiendrai en haleine, madame, je le conduirai dans les différentes villes de la Navarre. Il faut qu'il s'accoutume à voir de près ceux dont le bonheur lui sera confié plus tard; il faut le préparer à être roi en toute conscience, je veux dire qu'il n'ait pas besoin, un jour, de s'enquérir d'un ministre à quelle province il faut porter secours, dans quelle ville il faut faire pénétrer l'industrie, dans quel village il faut répandre ses bienfaits : ses ministres auront moins à faire, et son peuple n'y perdra rien. De plus, madame, il est un autre apprentissage que ces temps de discordes presque continuelles rendent malheureusement indispensable, et c'est là, je le sais, une cruelle nécessité à exprimer devant une mère : la guerre!

JEANNE. La guerre! Eh quoi! vous songeriez à m'enlever ainsi mon pauvre Henriot, mon seul enfant?

LA GAUCHERIE. Hélas! madame.

JEANNE. Mais la France est tranquille; la Navarre est en paix avec tous ses voisins.

LA GAUCHERIE. Cependant, madame, il est bruit que, vers la Bretagne, nos frères en religion s'attendent à de nouvelles attaques. S'il en est ainsi, nous y marcherons; et s'il y a guerre, je me tiendrai à côté de votre fils, afin de lui faire un bouclier de mon corps, comme je veux lui faire une sauve-garde de mon expérience : et je vous le ramènerai, madame, car j'ai foi dans les destinées qui lui sont promises.

JEANNE. S'il en est ainsi, La Gaucherie, je me souviendrai qu'une reine doit souvent n'être mère qu'à demi; je pourrai pleurer pendant l'absence de mon fils, mais Jeanne d'Albret ne conseillera jamais la crainte à cet enfant qu'elle mit au monde en faisant taire ses douleurs, afin que les souffrances maternelles ne fussent point un augure de faiblesse.

LA GAUCHERIE. Oui, madame; et vive Dieu! ce sera un homme fort qui régnera sur la Navarre. On verra se justifier les heureuses prédictions de votre glorieux père, lorsque, prenant dans ses bras cet enenfant qui vous était né, il le montra au peuple en lui criant : « Navarrois, il est à vous comme à nous-mêmes! » Et moi, madame, je serai fidèle au serment que je fis sur le berceau qui renfermait vos chères espérances : je lui montrerai les bons chemins à choisir; et à côté des mauvaises influences, je ferai grandir des vertus dont sera fier votre noble cœur de reine et de mère. (*Ici on entend sonner des trompettes et retentir des acclamations.*) Or, madame, voici qui vous annonce l'arrivée de vos hôtes.

JEANNE. Allons au-devant d'eux.

SCENE VIII.

LES MÊMES, UN PAGE

LE PAGE. Madame la reine, monseigneur Charles de France, en compagnie de ses fidèles seigneurs et de ses féaux hommes d'armes, arrive à l'instant; messire Henriot est avec eux. Les voici.

SCENE IX.

CHARLES IX, HENRI, LA GAUCHERIE, MOLINA, ANDRÉ, JEAN, GABRIEL, JEANNE D'ALBRET, Mlle D'AYELLE, FLEURETTE, PAYSANS, PAYSANNES, SEIGNEURS, PEUPLE, HOMMES D'ARMES, ETC., ETC.

CHOEUR DE PAYSANS ET D'ARCHERS.

Vive le roi de France!
Saluons en ce jour
Son auguste présence
Et son heureux retour.

Acclamations universelles.

JEANNE, *à Charles.* Soyez le bienvenu, sire, nous sommes toujours heureux de votre présence en notre château de Nérac.

CHARLES. Madame, nous vous remercions de votre bon et loyal accueil. Bonjour, messire de La Gaucherie. Notre mère, la reine, serait venue volontiers vous faire visite, mais elle est retenue au château d'Agen par ordre de notre docte médecin, Ambroise Paré.

JEANNE. On m'a déjà rassurée sur cette maladie, qui sera courte, je l'espère. Plaise à Dieu que sa majesté nous dédommage bientôt!

CHARLES. Il faut, madame que je remette entre vos mains le dépôt qu'on m'a confié. Voici Mlle d'Ayelle, son père est venu nous saluer à notre château d'Agen; il vous amenait sa fille, mais, subitement rappelé dans ses domaines, il nous a priés d'être ses chevaliers.

JEANNE. Je vous attendais, mademoiselle; soyez la bienvenue, votre place est marquée parmi mes demoiselles d'honneur. Nous aurons soin que vous n'ayez

pas trop à regretter d'avoir quitté votre famille.

Mlle D'AYELLE. Madame, mon père est un fidèle Navarrois; il m'a élevée dans le respect et l'amour de mes souverains.

JEANNE, *à ses demoiselles d'honneur.* Mesdemoiselles Lerebours et de Fosseuse, voici votre nouvelle compagne.

HENRIOT, *à Charles.* Mon beau cousin, puisque nous voici tous réunis, vous plairait-il de donner le signal de la fête en nous rendant de suite au tir à l'arbalète? tout est disposé.

CHARLES. Volontiers; mais pardon, attendez, je voudrais auparavant... (*A Molina.*) Seigneur prêtre?

MOLINA. Sire?

CHARLES. C'est aujourd'hui Saint-Barthélemy, un saint que je révère particulièrement; m'est-il loisible de me livrer aux amusemens qu'on prépare?

MOLINA, *hypocritement.* Sire, Dieu est indulgent pour les rois, pour les rois de notre vraie religion. Il permet des distractions à ceux qui le servent comme vous.

CHARLES. Merci, seigneur prêtre. (*A Henri.*) Venez, mon cousin de Navarre, et que Dieu nous soit en aide.

HENRIOT, *à part.* Et notre adresse aussi.

JEANNE, *à Mlle d'Ayelle.* C'est à vous, mademoiselle, qu'il appartient de remettre les traits aux mains des combattans.

En disant ceci, elle prend un carquois plein de flèches qu'elle remet à Mlle d'Ayelle.

Mlle D'AYELLE, *s'inclinant.* Ah! reine, c'est trop d'honneur.

CHARLES. Privilége de la beauté.

HENRIOT, *bas à Fleurette.* Fleurette, sois près de moi, bien près : ton doux regard me guidera.

JEANNE, *à La Gaucherie.* Je tremble, La Gaucherie.

LA GAUCHERIE. Et moi, j'espère, madame.

JEANNE. Allons, messeigneurs, partons, partons.

La cour sort d'abord; tout le monde ensuite, excepté Molina et Jean.

REPRISE DU CHOEUR D'ENTRÉE.

Vive le roi de France!
Saluons en ce jour
Son auguste présence
Et son heureux retour.

SCENE X.

MOLINA, JEAN.

Jean reste dans un coin du théâtre, appuyé, et semblant réfléchir profondément.

MOLINA, *à part, regardant Jean.* Dans ce pays, où le calvinisme fait des progrès si rapides, il faut veiller avec soin sur nos prosélytes; celui-ci surtout ne doit pas nous échapper. (*S'approchant de Jean.*) Mon fils, vous suivez mes conseils et je vous en félicite ; vous vous abstenez de vous mêler trop souvent à ces malheureux huguenots dont Dieu s'est détourné.

JEAN. Pourtant, mon père, ils m'ont bien accueilli! ils sont bons pour moi.

MOLINA. Et c'est ce qui me fait vous plaindre, mon fils! l'erreur les enveloppe, et il y a danger à écouter leurs discours. Mon enfant, conservez-vous dans le chemin d'élection où vous ont guidé mes dignes frères d'Angoulême. Pourquoi avez-vous quitté cette ville?

JEAN. Pourquoi? Ah! vous avez raison, mon père ; il est des momens où je voudrais n'en être jamais sorti. Car, voyez-vous, je suis triste, inquiet, ma tête est pleine de pensées dont je suis parfois effrayé ; souvent je suis le jouet d'une sorte de vertige, et il me vient dans l'ame des mouvemens de colère et de haine. Qu'est-ce que cela, mon père? car enfin je suis jeune, la vie devrait avoir pour moi des charmes, et pourtant je ne regretterais pas de mourir!

MOLINA. Mon fils, croyez-moi, une sainte retraite...

JEAN. Non, non, mon père, ce n'est pas cela : ce fut d'abord ma première pensée; mais je ne le voudrais plus aujourd'hui.

MOLINA. Comment? pourtant, mon fils...

JEAN. Tenez, mon père, c'est en rougissant que je l'avoue, mais j'ai tourné mes yeux d'un autre côté : oui, mon père, j'aime, et je voudrais...

MOLINA. Vous marier, peut-être! Enfant, à quelles pensées allez-vous vous livrer! c'est à peine si vous êtes arrivé à l'âge où l'on peut comprendre les devoirs que la religion prescrit pour bien commencer la vie, et déjà... Mais cette inquiétude qui vous domine et dont vous me parliez tout-à-l'heure, cette sorte de tristesse qui rend votre ame incertaine, c'est là, mon fils, un avertissement du ciel, qu'il faut vous fortifier par la prière et vous réfugier dans de saintes pratiques pour échapper aux vaines pensées du monde.

JEAN. Oui, vous avez raison, peut-être, je verrai. (*Après une pause.*) Mon père?

MOLINA. Eh bien! que voulez-vous?

JEAN. Ne trouvez-vous pas que le jeune prince de Navarre est bien heureux?

MOLINA. Pourquoi cela, mon fils ?

JEAN. Voyez comme il jouit des plaisirs de son âge! comme on s'empresse autour de lui! comme il est aimé! quel avenir devant lui!

MOLINA. Qui sait!... Ne voyez-vous pas de quels mécomptes peut être suivi ce bonheur qui vous fait envie? Allez, allez, mon fils, réjouissez-vous plutôt de votre condition; laissez les rois et les princes s'endormir follement dans leurs rêves dorés, tandis que Dieu veille et souvent les frappe pour ses lois méconnues. (*Ici on entend:* VIVE MESSIRE HENRIOT! NOEL! NOEL!) Qu'est-ce que cela?

JEAN, *remontant la scène et regardant.* Ce sont les acclamations du peuple saluant le vainqueur au tir à l'arbalète. Mais voici tout le monde qui revient.

Charles IX entre vivement le premier; il est fort agité; Henriot le suit, il a encore son arbalète à la main. Viennent après toutes les personnes de la cour. Tout le monde garnit le fond du théâtre et observe avec curiosité.

SCENE XI.

CHARLES IX, HENRI, LA GAUCHERIE, MOLINA, JEAN, ANDRE, GABRIEL, JEANNE D'ALBRET, Mlle D'AYELLE, FLEURETTE, DEMOISELLES D'HONNEUR, PAYSANS *et* PAYSANNES.

CHARLES, *avec humeur.* Non, je ne continuerai pas.

HENRIOT. Expliquez-vous, de grâce! qu'y a-t-il?

CHARLES. Je ne continuerai pas, vous dis-je, le but est préparé et vous le connaissiez.

HENRIOT. Ah! ce serait déloyal, et vous ne le croyez pas.

CHARLES. J'en suis sûr.

HENRIOT. Ce n'est là qu'un vain prétexte; dites plutôt que vous n'osez pas, que vous avez peur.

CHARLES. Peur! vous mentez, messire.

HENRIOT, *dirigeant son arbalète contre la poitrine de Charles.* Malédiction!

CHARLES, *effrayé, se cachant derrière les courtisans.* A moi! mes amis!

JEANNE, *se jetant entre eux deux.* Mon fils!

LA GAUCHERIE, *l'arrêtant.* Henri!

TOUT LE MONDE. Grand Dieu!

CHARLES. Qu'on l'éloigne! qu'on l'éloigne!

LA GAUCHERIE, *à Henriot.* Que faites-vous, Henri? il est votre hôte.

HENRIOT, *jetant son arbalète.* C'est vrai.

JEANNE, *allant à Charles.* Ah! sire, de grâce... (*A Henri.*) Henriot, mon fils, qu'avez-vous fait, malheureux!

HENRIOT, *à sa mère.* Rassurez-vous, ma mère, laissez, je suis calme maintenant. (*Allant à Charles avec dignité.*) Sire, si votre parole fut prompte, mon bras le fut aussi; pardon, j'avais oublié que vous étiez mon hôte. (*En lui tendant la main.*) Henri de Bourbon, prince de Navarre, à sa majesté Charles IX, roi de France, réconciliation et amitié sincère.

MOLINA, *bas à Charles.* Sire, la religion prescrit l'oubli des offenses.

CHARLES, *bas.* Quitte à s'en souvenir plus tard, n'est-il pas vrai?

MOLINA, *s'inclinant.* Sire...

CHARLES, *après un instant d'hésitation et avec contrainte.* Charles IX, roi de France, à Henri de Bourbon, prince de Navarre, réconciliation et amitié sincère.

Ils se serrent la main.

HENRIOT. Mais je tiens à vous prouver, sire, que je n'ai pas été plus favorisé que vous... attendez. (*Apercevant Fleurette qui a une rose sur son sein.*) Fleurette, cette rose que vous avez là, donnez-la-moi!

FLEURETTE, *en rougissant.* Cette rose, la voici, monseigneur.

HENRIOT. C'est bien, merci, Fleurette. (*Courant la placer sur la statue de l'Amour.*) Tenez, sire, le but est changé à présent. A moi donc une arbalète et une flèche! (*On les lui remet.*) Donnez.

Il vise, la flèche traverse la rose aux acclamations de tout le monde: *Vive messire Henriot! Noël! Noël!*

CHARLES. Je suis vaincu, je dois l'avouer. A lui donc l'honneur tout entier.

JEANNE. Sire, vous aurez votre tour.

Tout le monde se rapproche de Charles: Henri, sans faire attention aux éloges qui lui sont prodigués, a repris la rose et la rapporte.

HENRIOT, *bas à Fleurette.* Garde ceci en mémoire de moi, Fleurette, de moi qui t'aimerai toujours!

FLEURETTE. Oh! oui, toujours! mon Henriot, toujours!

HENRIOT. A ce soir, ici, à la fontaine, tu viendras, n'est-ce pas, ma Fleurette?

FLEURETTE. Non, oh! non, je ne veux pas.

HENRIOT. Oh! je t'en conjure...

FLEURETTE. Silence, Henri, silence!

Mlle D'AYELLE, *à part.* Je crois que messire Henriot a touché deux buts à la fois.

LE PAGE. Madame la reine, tout est disposé selon les ordres de votre majesté.

JEANNE. C'est bien... allons, sire, et

vous, messeigneurs, rendons-nous au château.

Tout le monde sort. Les paysans suivent. Acclamations. Sortie.

SCENE XII.

JEAN, *seul.*

Fleurette... ah ! c'est en vain que je cherche à bannir son souvenir, malgré moi, il revient toujours... je souffre !... tout-à-l'heure, je croyais aux paroles du père Molina... il me semblait qu'il avait raison, que le cloître, la religion... Oh ! mais non, j'ai revu Fleurette, Fleurette si douce et si belle !... et, je le sens bien maintenant, elle seule peut me rendre heureux... (*Après une longue pause.*) Mais elle ne m'aime pas, et puis, quand bien même elle m'aimerait, nous sommes si jeunes encore !... et cette différence de religion qui nous sépare, son père n'y consentira jamais... ô mon Dieu ! mon Dieu !... n'importe, je le verrai, je lui dirai tout... oui, plus tard... qui sait... peut-être...

Il sort. Pendant qu'il s'éloigne d'un côté, Fleurette rentre de l'autre. Elle a une petite cruche à la main.

SCENE XIII

FLEURETTE, *seule.*

J'avais cru entendre quelqu'un... (*examinant*) non, je me suis trompée, tout le monde s'est éloigné, tout est tranquille, on n'entend que le bruit de la fete qui a lieu au château et le son des instrumens que le vent apporte doucement jusqu'ici. (*Montrant le château.*) Il est là, mon Henriot !... pense-t-il à moi au milieu de cette fête?... oh ! j'en suis sûre. (*Elle réfléchit un peu.*) A ce soir, m'a-t-il dit, à la fontaine... j'ai refusé; et pourtant me voilà, je n'ai pu m'empêcher d'y venir... et il me semble que lui aussi devrait y être... oh ! mais je suis folle, demain je le verrai... mais c'est si loin demain !... enfin, il faut bien que j'attende... voyons, dépêchons-nous.

SCENE XIV.

FLEURETTE, HENRIOT.

HENRIOT, *sans voir Fleurette.* Que cette fête m'importune et me fatigue !... ici l'on respire, ici, je puis penser à ma Fleurette. (*Fleurette en rentrant fait un peu de bruit.*) Du bruit ! qui donc est là?

Il se tient à l'écart.

FLEURETTE. Allons, il faut quitter ce lieu chéri !

Elle met sa cruche sur sa tête.

HENRIOT, *à part.* Ciel ! Fleurette !

FLEURETTE. Rentrons en répétant tout bas et toujours... Henriot, je t'aime ! Henriot, je t'aime...

Elle va pour s'éloigner, Henri s'élance après elle et la retient.

HENRIOT, *avec amour.* Fleurette!

FLEURETTE, *avec effroi.* Ah !

HENRIOT. Tais-toi, ma Fleurette .. je t'en conjure, tais-toi !

Le mouvement qu'elle fait en se retournant renverse la cruche qu'elle a sur la tête; elle tombe à ses pieds et se brise en éclats. Fleurette, surprise et effrayée, se jette aux genoux d'Henri; ses deux mains sont jointes; elle semble le supplier. Henriot pose une de ses mains sur sa bouche et écoute en même temps si l'on ne vient pas. Tableau.

ACTE DEUXIEME.

Une salle commune du château de Nérac.

SCENE PREMIERE.

HENRI, *seul.*

Au lever du rideau, il est appuyé contre une fenêtre et regarde dans le jardin.

Non, je m'étais trompé, ce n'est pas elle, ce n'est pas Fleurette... oh ! n'importe, elle ne tardera pas à venir; nos entretiens sont si remplis de charmes, nos rendez-vous si délicieux !... oh ! que je suis aise maintenant d'avoir quitté ce sombre et triste château de Pau, pour venir à Nérac ! je ne regrette plus que mes montagnes de Béarn et leurs périlleux passages : ici pas de dangers à affronter... mais ici, près de ma Fleurette, de l'amour et du bonheur... Ah ! la voilà!

SCENE II.

HENRI, FLEURETTE.

HENRIOT. Ma Fleurette, sais-tu qu'il y a bientôt une heure que je t'attends?

FLEURETTE. Et moi, monsieur, il y en

a dix que je pense à vous, que je te vois.

HENRI. Comment?

FLEURETTE. Oui, tu es toujours là, près de moi, tu ne me quittes pas... oh! si tu savais comme je suis changée...

HENRI. Changée!

FLEURETTE. Autrefois j'étais un enfant sans réflexion, sans pensée, tandis que maintenant...

HENRI. Maintenant tu es grave, sérieuse, ah! ah! ah!

FLEURETTE. Riez, riez, oui, monsieur, je suis sérieuse, très-sérieuse...il y a même des momens où je réfléchis.

HENRI. Ah! tu réfléchis!

FLEURETTE. Des momens où je me rappelle nos entretiens, où je me retrouve tout-à-coup près de toi, où j'entends ta voix murmurer à mon oreille : Fleurette, chère Fleurette, je t'aime!... alors je rougis, je me trouble, et si quelqu'un me regarde, je rougis davantage, mon cœur palpite, ma raison s'en va, et je me sauve comme si je craignais qu'on puisse lire notre secret sur mon front.

HENRI. Folle!... mais voyons, qu'as-tu fait depuis hier?

FLEURETTE. D'abord, j'ai pensé à vous, à tout ce que vous m'avez dit, et ça m'a pris bien du temps, car je n'oublie pas une seule de tes paroles.

HENRI. Ensuite ?

FLEURETTE. Ensuite j'ai lu trois grandes pages des jolies chroniques d'amour que vous m'avez données ; car, grâce à tes soins, je sais lire à présent.

HENRI. Mais enfin pourquoi es-tu venue si tard ?

FLEURETTE. J'ai fait un grand détour parce que j'ai aperçu Mlle d'Ayelle qui se promenait de ce côté.

HENRI. Mlle d'Ayelle!

FLEURETTE. Chaque fois qu'elle me rencontre, ses yeux s'attachent sur moi avec une expression singulière ; j'ai toujours peur qu'elle n'ait deviné notre amour.

HENRI. Oh! ne crains rien, personne ne se doute...

FLEURETTE. Cependant, je l'ai vue en me regardant s'entretenir à voix basse avec Mlle de Fosseuse, première dame d'honneur de la reine ; eh! tenez maintenant, je ne me trompe pas, la voilà qui vient de ce côté.

HENRI. Oui... et ma mère... le sire de La Gaucherie aussi... vite, séparons-nous, Fleurette... et au revoir!

FLEURETTE. Oui, au revoir.

Ils sortent l'un par la droite, l'autre par la gauche de la scène.

SCENE III.

JEANNE D'ALBERT, Mlle D'AYELLE, LA GAUCHERIE, Suite, LE PAGE.

JEANNE. N'est-ce pas mon fils qui s'éloigne de ce côté?

LA GAUCHERIE. Lui-même, madame, (*bas*) et votre majesté a dû s'apercevoir qu'il n'était pas seul.

JEANNE. En effet, il était encore auprès de la petite Fleurette.

Mlle D'AYELLE, *à part*. Toujours avec elle ; cette petite est-elle donc si jolie?

LA GAUCHERIE. J'en demande pardon à votre majesté ; mais il faut que désormais toute indulgence maternelle se taise devant l'intérêt de l'état et l'avenir du roi Henri... il ne faut pas souffrir...

JEANNE. Je comprends, La Gaucherie, et j'approuve d'avance ce que vous ferez.

LA GAUCHERIE, *au page*. Faites savoir à monseigneur Henri que je l'attends au château.

Il sort.

LE PAGE. Oui, messire.

Il sort.

SCENE IV.

JEANNE D'ALBERT, Mlle D'AYELLE.

JEANNE. Que fera-t-il? S'il allait me l'enlever, l'éloigner pour long-temps : mon Dieu ! n'est-il donc aucun autre moyen ?

Mlle D'AYELLE, *à part*. Je crois que le moment est favorable. (*Haut*.) Madame, j'ai une grâce à solliciter de votre majesté...

JEANNE. Une grâce!... parlez, mademoiselle, vous me trouverez toujours bien disposée en votre faveur.

Mlle D'AYELLE. Madame, ce n'est pas pour moi que je sollicite.

JEANNE. Et pour qui donc!

Mlle D'AYELLE. Pour une jeune fille de ce pays, dont le père est attaché au château ; votre majesté l'a peut-être déjà remarquée... elle se nomme Fleurette...

JEANNE. Fleurette! c'est pour Fleurette que vous sollicitez...? (*à part*) voilà qui est étrange!

Mlle D'AYELLE. Ah! votre majesté se la rappelle...?

JEANNE. Oui, fort bien, et que demandez-vous pour elle ?

Mlle D'AYELLE. Un mari, madame.

JEANNE. Un mari!... serait-ce elle qui vous aurait priée...?

Mlle D'AYELLE. Non, non, pas elle, mais lui...

JEANNE. Qui, lui?

Mlle D'AYELLE. Le mari, ou plutôt celui qui brûle de le devenir!

JEANNE, *à part.* Il se pourrait!...

Mlle D'AYELLE. Oh! si vous le connaissiez, madame, vous ne refuseriez pas de le secourir... et je serais sûre pour lui de l'aide de votre majesté, à moins que ce mariage ne lui déplaise...

JEANNE. Me déplaire, à moi, mais au contraire... je le désire vivement... (*à part*) très-vivement.

Mlle D'AYELLE, *à part.* Bien!...

JEANNE. C'est une bonne action que vous faites et une heureuse idée qui vous est venue, mademoiselle d'Ayelle.

Mlle D'AYELLE. Fleurette est si intéressante! (*A part.*) Ah! monseigneur Henri, nous verrons!

JEANNE. Il faudra les aider, leur donner une dot...

Mlle D'AYELLE. Et les envoyer vivre bien paisibles à quelques dix lieues d'ici.

JEANNE. Très-bien, d'Ayelle, je suis satisfaite de vous; je vois avec plaisir que vous avez un bon cœur.

Mlle D'AYELLE. J'avais pour me guider l'exemple de votre majesté, l'intéret que m'inspire ce pauvre jeune homme, (*à part*) et le désir d'éloigner la petite.

JEANNE. Après tout, elle sera heureuse; car je veux que, grâce à mes soins, elle soit riche: elle vivra paisible, sans chagrins, dans une bonne ferme, près de son époux, qu'elle aimera... A propos, l'aime t-elle?

Mlle D'AYELLE. Comme disait votre majesté, elle l'aimera; on lui fera comprendre qu'un brave et digne jeune homme peut seul lui convenir, et, si quelques folles idées s'étaient emparées d'elle, on calmerait cette petite tête exaltée.

JEANNE. En choisissant la ferme à une distance raisonnable... c'est cela... où est le jeune homme?

Mlle D'AYELLE. Tout près d'ici, madame, car ce matin même je lui ai promis de vous présenter sa requête.

JEANNE. Qu'il vienne.

Mlle D'AYELLE *va vers le fond, fait un signe. Jean entre.* Le voici, madame.

JEANNE. Très-bien.

Mlle D'AYELLE, *à part.* Ah! messire Henri, nous verrons, nous verrons.

SCENE V.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN. La reine!

JEANNE. Approche, approche, mon enfant, et remets-toi.

JEAN. Madame...

JEANNE. Mademoiselle d'Ayelle m'a parlé en ta faveur, et tu m'intéresses vivement.

JEAN. Que de bontés, madame la reine!

JEANNE. Y a-t-il long-temps que tu aimes Fleurette?

JEAN. Depuis le jour que je l'ai vue pour la première fois!...

JEANNE. Et lui as-tu parlé de ton amour?

JEAN. Oh! jamais, jamais, madame!

JEANNE. Et pourquoi?

JEAN. Je n'osais...

JEANNE. Mais, André connaît-il cet amour?

JEAN. Il l'approuve, madame... mais il attend que votre majesté ait consenti d'abord, car lorsque Fleurette naquit, vous avez promis de prendre intérêt à elle, et André n'oserait disposer de sa fille sans votre assentiment.

JEANNE. Eh bien donc, aujourd'hui, dans une heure, préviens André qu'il ait à se trouver ici... je lui ferai connaître mon agrément à ce projet... Quant à Fleurette, je n'ai pas oublié qu'elle me fut présentée dans son berceau... Selon la coutume de Nérac, tu dois offrir un présent à ta fiancée... c'est moi qui te le remettrai comme gage de ma royale protection et des soins que je prendrai de votre avenir.

JEAN. Ah! madame, ma reconnaissance...

SCENE VI.

LES MÊMES, LE PAGE.

LE PAGE. Madame la reine... le père Molina demande avec instance à être admis auprès de votre majesté.

SCENE VII.

LES MÊMES, *excepté* LE PAGE, LE PERE MOLINA.

JEAN, *à part.* Le père Molina!

JEANNE. Qu'il entre. (*A Molina.*) C'est vous, seigneur prêtre? nous ne nous attendions pas à votre visite.

MOLINA. Madame, j'arrive de Toulouse, j'étais auprès de sa majesté la reine de France, qui, ayant appris qu'une malheureuse querelle s'était élevée sur la frontière des deux royaumes entre des paysans de religion opposée, m'a chargé de ce pressant message, vous priant de vouloir bien y faire droit.

JEANNE. C'est bien, nous allons en prendre connaissance, et nous agirons pour que justice se fasse. (*A d'Ayelle.*) Venez, made-

moiselle... (*A Jean.*) Dans une heure, ici...

JEAN. Je ne l'oublierai pas, madame la reine...

SCENE VIII.

MOLINA, JEAN.

MOLINA. La reine vous parlait avec une bienveillance... Jeune homme, vous êtes donc en faveur auprès de sa majesté?...

JEAN. Oui, mon père, la reine daigne s'intéresser à moi : si vous saviez comme elle s'occupe de mon bonheur, et avec quelle bonté elle a reçu ma demande?... Aussi, maintenant, je suis heureux.

MOLINA. Là, là, vous me parlez de joie, de bonheur, je ne vous comprends pas...

JEAN. Vous savez, mon père, qu'avant votre départ j'aimais Fleurette, la fille du brave André?

MOLINA. Je le sais, et je vous ai plaint souvent de ce malheur.

JEAN. Oh! mais maintenant, mon père, je ne suis plus à plaindre, je ne suis plus malheureux.

MOLINA, *avec joie.* Comment! la grâce vous a donc éclairé... vous ne l'aimez plus?

JEAN. Au contraire, je l'épouse...

MOLINA. Hein! ai-je bien entendu?... la fille d'un hérétique!...

JEAN. Qu'importent les religions, mon père?... je l'aime...

MOLINA. Insensé! mais vous ne savez donc pas que vous pouvez attirer sur votre tête une terrible excommunication!

JEAN. Oh! ne dites pas cela, mon père, car ce danger même, je me sentirais assez hardi pour le braver, si Fleurette me disait : Je t'aime, je suis à toi...

MOLINA. Est-ce vous que j'entends, vous, naguère si soumis à mes conseils... si dévoué à la religion?...

JEAN. La religion! j'ai cherché dans son sein des consolations contre la douleur; mais, maintenant, comprenez-moi donc, mon père, je ne souffre plus; car, mon bonheur, ma vie, ma religion, c'est Fleurette, et Fleurette sera ma femme...

MOLINA. Malheureux! à genoux, et courbez la tête, car déjà la vengeance céleste s'appesantit sur vous!...

JEAN. Mon père...

MOLINA. Vous reniez votre sainte religion pour l'amour d'une hérétique; eh bien! c'est par elle que vous vient votre premier châtiment...

JEAN. Que dites-vous?...

MOLINA. Ah! vous n'avez pas vu, grâce à ce criminel amour, qu'un autre aussi aimait cette jeune fille; que cet autre avait, pour la séduire, des titres et un rang; qu'il s'appelait Henri de Navarre; et maintenant, pour la lui disputer, où sont vos titres et votre nom? et si vous n'êtes qu'un pauvre paysan, réjouissez-vous, car vous aurez pour femme la maîtresse d'un prince!

JEAN. Assez, assez, vos paroles m'épouvantent...

MOLINA. Réjouissez-vous, car votre nom deviendra un objet de honte et de risée; alors vous vous frapperez la poitrine, en criant à Dieu : Pardonnez-moi, grâce, miséricorde! j'ai méprisé la voix de votre ministre; mais il sera trop tard, car alors vous serez déshonoré, car alors vous serez maudit!

JEAN. Oh! grâce! grâce, mon père! taisez-vous... taisez-vous... Lui!... oh! non, c'est impossible!

MOLINA. Vous doutez de mes paroles! Ah! bénissez plutôt le hasard qui m'amène si à propos pour vous sauver.

JEAN. Ah! laissez-moi, laissez-moi... je ne vous crois pas, je ne veux pas vous croire... Adieu!

MOLINA, *s'élançant après lui.* Malheureux!... arrête... écoute encore, ou tu es perdu!...

SCENE IX.

Mlle D'AYELLE; *puis* FLEURETTE.

Mlle D'AYELLE. Enfin j'ai réussi... cette petite va être mariée, et de plus, éloignée du château... Il ferait beau voir, en vérité, qu'avec un nom, et j'en ai un, quelque peu de beauté, et on m'a dit assez souvent que j'étais jolie; il ferait beau voir qu'une paysanne vînt vous éclipser... Mais je ne me trompe pas, la voici, la tête baissée, triste et pensive. Voyons un peu...

FLEURETTE, *l'apercevant.* Ah! pardon, mademoiselle, je suis venue ici sur l'ordre de madame la reine...

Mlle D'AYELLE, *avec intention.* Oui, je sais que vous n'y venez pas sans cela...

FLEURETTE, *à part.* Elle m'a vue ce matin.

Mlle D'AYELLE. Et vous ne soupçonnez pas pour quel motif sa majesté vous a fait appeler; votre père ne vous a pas dit?...

FLEURETTE. Mon père était au château quand on est venue me prévenir... et je tremble d'avoir pu déplaire à madame la reine.

Mlle D'AYELLE. Lui déplaire!... vous! mais, au contraire, la reine vous aime beaucoup, elle s'intéresse à votre bonheur

FLEURETTE. Je connais toute sa bonté, et je prie Dieu pour elle...

Mlle D'AYELLE. Pour elle... et pour son fils, n'est-ce pas?

FLEURETTE. Mais... oui... mademoiselle...

Mlle D'AYELLE. C'est fort bien, et quoique je n'aie pas tout le pouvoir de sa majesté, moi aussi je m'intéresse à vous...

FLEURETTE. Vous, mademoiselle; mais c'est trop de bonté, et je n'ai rien à désirer... je vous remercie.

Mlle D'AYELLE. Rien à désirer, dites-vous?

FLEURETTE. Non, mademoiselle... si ce n'est du bonheur pour vous, en échange du bien que vous me voulez.

Mlle D'AYELLE, *un peu décontenancée*. Ah! allons, cherchez encore, n'y a-t-il pas quelqu'un dont le regard vous trouble chaque fois qu'il rencontre le vôtre?

FLEURETTE. Mademoiselle....

Mlle D'AYELLE. Dont le nom, prononcé devant vous vous fait battre le cœur; dont la présence vous agite et vous émeut...

FLEURETTE. Mon Dieu!

Mlle D'AYELLE. Et même sans qu'il soit là, sans qu'on le nomme, ne suffit-il pas qu'on en parle pour vous faire trembler et pâlir?

FLEURETTE, *à part*. Elle sait tout...

Mlle D'AYELLE. Allons, remettez-vous... Fleurette... remettez-vous... je ne l'ai pas nommé. (*A part.*) Comme elle l'aime!

FLEURETTE, *à part*. Je suis perdue... (*Apercevant Henri qui vient.*) Henri!...

SCENE X.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, *surpris*. Mademoiselle d'Ayelle! ensemble...

Mlle D'AYELLE. Ah! c'est vous, monseigneur?

HENRI, *avec embarras*. Oui, mademoiselle, en traversant le jardin, je vous ai aperçue, et je me suis empressé... (*A part.*) Comme Fleurette est émue!

Mlle D'AYELLE. Vous avez bonne vue, monseigneur; car, à la manière dont nous étions placées, il me semblait que ce n'était pas moi que vous pouviez voir...

HENRI, *embarrassé*. Pardonnez-moi... je...

Mlle D'AYELLE. Comme il la regarde! (*A Henri.*) Monseigneur, c'est madame la reine qui a fait mander Fleurette, peut-être désire-t-elle lui parler seule.

HENRI. Ma mère... ah! c'est elle...

Mlle D'AYELLE. Elle va se rendre ici, je crains de la gêner, je me retire; et puisque c'est pour moi que vous êtes venu, je profite de votre courtoisie. Donnez-moi votre bras, messire, et venez.

HENRI. Me voici. (*A part.*) Et ne pouvoir lui parler!...

Ils vont pour sortir.

FLEURETTE. Eh bien! voilà qu'elle l'emmène, à présent... Je ne sais, mais je tremble... Qu'y a-t-il donc?... Ah! madame la reine! et mon père...

SCENE XI.

LES MÊMES, LA REINE, LA GAUCHERIE, ANDRÉ, SUITE DE LA REINE.

LA REINE. Ainsi, André, ce parti vous convient, et vous consentez?...

ANDRÉ. De grand cœur, madame la reine...

FLEURETTE. Que disent-ils?

ANDRÉ, *allant à sa fille*. Fleurette, madame la reine, qui s'intéresse à toi et qui t'aime, daigne aujourd'hui te faire choix d'un mari.

FLEURETTE. D'un mari!...

HENRI, *à part*. Ciel!...

FLEURETTE. Mon père, je suis pénétrée des bontés de madame la reine; mais je ne veux pas vous quitter, je ne veux pas me marier...

JEANNE. Fleurette, votre père se fait vieux, et il lui a semblé que le moment était venu de vous trouver un appui; il y a ici au château de Nérac un jeune homme qui vous aime et demande votre main; votre père la lui accorde, et nous qui avons promis de veiller à votre bonheur...

FLEURETTE, *à genoux*. Oh! vous avez toujours été bonne et généreuse pour moi, madame; mais aujourd'hui...

JEANNE. Aujourd'hui nous voulons accomplir entièrement notre promesse, et nous attendons de vous obéissance filiale, comme aussi déférence aux désirs et à la volonté de votre reine...

FLEURETTE. Mais, madame... je ne l'aime... j'ignore même quel est celui qu'on me destine. (*A part.*) Oh! mon Dieu, mon Dieu! prenez-moi en aide...

HENRI. Mais, ma mère, pourquoi forcer sa volonté?... vous voyez bien que la surprise et l'effroi empêchent cette jeune fille d'exprimer un refus...

JEANNE. Henri, c'est à tort que vous vous faites ici son interprète.

HENRI. Cependant, ma mère... si elle ne veut pas?

JEANNE, Silence... mon fils!...

Mlle D'AYELLE, *à part.* Je ne croyais pas que cela deviendrait si sérieux.

ANDRÉ. Monseigneur... vous vous trompez; ma fille ne peut refuser, et quant à celui qu'on lui destine, c'est un brave garçon, qu'elle connaît bien; le voici.

HENRI. Lui!

FLEURETTE. O mon Dieu!...

JEANNE. Approche, mon ami... approche... ne tremble pas ainsi.

SCENE XII.

LES MÊMES, JEAN.

JEANNE. Fleurette, voici celui qui demande votre main, celui que votre père et moi nous avons choisi pour votre époux, et auquel nous accordons notre royale protection...

FLEURETTE. Est-il possible?...

JEAN. Pardon, madame la reine. (*A part.*) Du courage... qu'il m'en faut, mon Dieu! (*Haut.*) Madame, cessez, je vous en conjure, de presser cette jeune fille... ce mariage que j'avais tant désiré, ce bonheur que tout-à-l'heure encore j'aurais payé de ma vie... maintenant...

JEANNE. Eh bien! maintenant?...

JEAN. Maintenant il me faut y renoncer...

TOUS. Y renoncer!...

JEANNE. Voici qui est étrange, jeune homme... lorsqu'il n'y a qu'un instant...

JEAN. Oh! vous avez raison, madame, et je mérite votre colère; mais je la mérite seul, moi qui me suis laissé entraîner au penchant de mon cœur, sans écouter la voix de ma conscience et de la raison.

JEANNE. Mais le motif, monsieur, le motif?

HENRI, *à part.* Que va-t-il dire?

FLEURETTE. Je tremble...

JEAN. Le motif... c'est ma religion...

FLEURETTE. Je respire.

JEANNE. Votre religion!... vous y pensez bien tard: l'aviez-vous donc oubliée lorsque vous êtes venu me solliciter?

JEAN. Non, madame, mais depuis...

JEANNE. Assez, assez... éloignez vous... ce n'est ni le lieu, ni le moment de vous interroger à ce sujet, il y a ici trop de susceptibilités à éveiller... nous vous ferons mander...

HENRI, *à part.* Dieu soit loué!

Mlle D'AYELLE, *à part.* Voilà tous mes projets renversés!

JEANNE, *à qui La Gaucherie a parlé bas.* Vous avez raison, La Gaucherie, c'est le seul moyen... et je vais l'employer. (*Haut.*) Nous regrettons, André, que cette occasion nous ait échappé de vous témoigner notre bienveillance... Quant à vous, mon fils, tenez-vous prêt à partir pour notre résidence de Pau...

FLEURETTE, *à part.* Partir... ô mon Dieu!

HENRI. Ma mère!

JEANNE. Vous avez entendu... c'est ma volonté... d'Ayelle... allez transmettre mes ordres... et faites tout préparer en conséquence.

Elle sort.

ANDRÉ, *à Fleurette.* Viens aussi, ma fille, il faut que je te parle.

SCENE XIII.

HENRI, LA GAUCHERIE.

HENRI. Partir! non... Oh! non certes, je n'obéirai pas...

LA GAUCHERIE. Pardon, monseigneur; mais, avant de songer à nos préparatifs de départ...

HENRI. Mes préparatifs de départ! Oh! pas de vains détours, messire de La Gaucherie; vous me connaissez assez, et vous avez lu dans mes yeux que je ne partirais pas!

LA GAUCHERIE. Qu'importe ce que disent vos yeux? J'ai lu dans votre cœur, que j'ai formé, que vous obéiriez à l'honneur!

HENRI. Ecoutez-moi, La Gaucherie; on veut m'éloigner, parce qu'on a découvert mon amour pour Fleurette: on n'y parviendra pas, car cet amour fait toute ma vie, et je ne quitterai pas Nérac, car c'est ici seulement que je puis être heureux.

LA GAUCHERIE. Heureux, dites-vous? et quand même il vous faudrait laisser là le bonheur pour accomplir un devoir, où serait le mal? On pourrait vous plaindre en agissant ainsi; mais si vous faisiez autrement, on vous mépriserait peut-être...

HENRI. Messire...

LA GAUCHERIE. Sachez-le bien, on n'est pas destiné à porter une couronne pour livrer tranquillement sa jeunesse aux passions qui peuvent l'assaillir... La gloire... et ce mot n'est pas sans écho pour vous, je pense... la gloire ne s'acquiert pas sans que le bonheur ait à souffrir; et d'ailleurs, c'est justice... assez de princes sacrifient les nations à leurs fantaisies, pour qu'une fois l'un d'eux sacrifie ses fantaisies aux nations...

HENRI. Mais lorsque rien ne l'exige impérieusement, faudra-t-il me condamner à un sacrifice qui briserait mon ame... tandis que je puis vivre paisible?...

LA GAUCHERIE. Vivre paisible!... c'est cela... et puis, quelque jour, il me faudra dire à votre mère, à la Navarre. Cet enfant abdique d'avance ses hautes destinées; ces promesses que vous faisaient son courage et son génie; ces transports que jadis excitait en lui le seul mot de gloire!... tout cela est anéanti! perdu, perdu à jamais!... je vous avais prédit un prince qui serait grand dans l'avenir, et vous n'aurez qu'un de ces rois qui dorment lâchement sur le trône avant de s'endormir dans le tombeau!

HENRI. Oh! vous ne le croyez pas, messire, vous ne le croyez pas!...

LA GAUCHERIE. Et moi, si on me demande: Qu'avez-vous fait pour l'empêcher de descendre si bas? je répondrai: J'ai pris les mains de cet enfant dans mes mains qui tremblaient... je me suis jeté à ses genoux en lui disant: Prince! il se prépare de grands événemens... les rois de l'Europe oublient les plaisirs pour la gloire!... le peuple navarrois se demande qui lui dira: En avant! dans cette lutte qui commence à gronder... Vos frères en religion s'indignent et frémissent, car les insultes ne leur manquent pas!... il leur faut un chef!... eh bien! nous faudra-t-il choisir en rougissant quelque obscur gentilhomme?... tandis que, tout entier aux plaisirs, seul entre tous, vous resterez calme, insensible, et rejeterez loin de vous le vieux drapeau de la Navarre!

HENRI. Oh! non, non... mais il faudra donc sacrifier Fleurette, Fleurette si douce, si aimante, et que j'aime tant!...

LA GAUCHERIE. Eh bien! oui, vous l'aimez, et elle est digne de cet amour; oui, ici vous seriez heureux, mais vous partirez d'ici, et vous vous séparerez d'elle... vous verserez des larmes de regret et de douleur... vous sacrifierez votre bonheur au bonheur du peuple... mais, Henri de Navarre, un jour vous seriez un grand roi.., Dieu et le peuple vous béniront!...

HENRI. Mais partir sur le champ, mais ne pouvoir...

LA GAUCHERIE. Quoi! gagner quelques jours... non pas!... au cri de Dieu et d'indépendance, le peuple donne sa vie sans hésiter, lui, un prince peut bien donner son bonheur de quelques instans... Ecoutez-moi, Henri; je sais qu'un jour vous me saurez gré de mes conseils d'aujourd'hui, et qu'entouré de tout un peuple qui chantera votre louange et exaltera votre nom, du haut du trône, vous jetterez un regard en arrière, vous donnerez un regret, un souvenir à la jeune fille; puis, vous vous rappellerez votre sacrifice d'aujourd'hui, mes prières d'à présent; et au milieu du bonheur et des larmes de joie de tout un peuple, il s'en échappera une de votre paupière, et celle-là sera pour la cendre de votre vieux gouverneur!...

HENRI. Oh! mon ami, assez, assez, oui, je comprends... il le faut, disposez de moi, de ma vie, j'obéirai!...

LA GAUCHERIE. Henri! ah! je le savais bien, moi, que l'honneur l'emporterait sur l'amour...

HENRI, *se jetant dans ses bras*. Mon ami! la voici... laissez-moi seul un instant avec elle, un instant seulement, et je vous donne ma parole de gentilhomme qu'après je serai prêt à partir.

LA GAUCHERIE. Vous le voulez, je cède! mais j'ai bien peur...

HENRI. Allez, allez, mon ami, ne craignez rien.

LA GAUCHERIE, *sortant*. Je vous attends là, Henri, songez à votre promesse!

SCENE XIV.

HENRI, FLEURETTE.

Elle reste quelques instans immobile sur le seuil de la porte.

HENRI, *courant à elle*. Fleurette, ma Fleurette... te voilà!

FLEURETTE. Oui, Henri.

HENRI. Ah! la voix expire sur mes lèvres...

FLEURETTE. Pauvre ami, je te comprends... tu souffres, n'est-ce pas?... C'est comme moi... mais, que veux-tu? il le faut!...

HENRI. Il le faut!

FLEURETTE. Sans doute.. je te savais ici, et je suis venue pour te dire adieu!

HENRI. Adieu!...

FLEURETTE. Oui, mon ami... on dispose tout pour ton départ... je viens de le voir.

HENRI. Déjà!

FLEURETTE. Je comprends maintenant pourquoi ils voulaient me forcer à me marier!... pourquoi ils t'emmènent d'ici!... oh! mais je saurai souffrir sans qu'ils puissent rien sur mon cœur, sans jamais laisser échapper une plainte, un murmure!... et toi, aussi, Henri, tu auras du courage, n'est-ce pas, mon ami?

HENRI. Que dis-tu?

FLEURETTE. Crois-moi, obéis... cède à leur volonté...

HENRI. Et c'est toi, Fleurette... toi, qui m'engages à partir!

FLEURETTE. Puisque ta mère l'ordonne: ils savent que nous nous aimons, vois-tu, et ils ne le veulent pas! ils connaissent la moitié de notre secret... Prends garde, Henri, prends bien garde de le leur apprendre tout entier!...

HENRI. Mais toi, ma Fleurette... que deviendras-tu?

FLEURETTE. Moi... eh bien! s'il le faut, moi, je mourrai...

HENRI. Mourir!

FLEURETTE. Ne fais pas attention à mes paroles... sais-je ce que je dis?.. j'ai tort; mon Dieu! mon Dieu!

Elle pleure.

HENRI. Des larmes! des larmes! oh! ma bien-aimée, je t'en conjure, sèche-les vite... bien vite... rassure-toi... tu as beau dire, non, je ne partirai pas!... je le leur avais promis... mais à présent je ne le pourrais plus, je ne le voudrais pas... J'avais trop compté sur mes forces... Tu n'étais pas là... près de moi, comme je te vois à présent souffrante et désolée, me cachant jusqu'à tes larmes pour me donner des forces. Oh! non, jamais, jamais!...

FLEURETTE. Henri, que tes paroles sont douces!.. qu'elles font de bien à mon cœur!... Elles me rendent moins affreux ce moment de séparation! Oh! je t'en supplie! aime-moi toujours ainsi... toujours, entends-tu? Moi je ne vivrai que pour toi, pour toi seul... à toi, toutes mes pensées, toute mon ame... qui sait, plus tard, bientôt même, tu reviendras peut-être, et alors...

HENRI. Quoi! tu persistes?

FLEURETTE. Je serais indigne de ton amour si je pouvais te conseiller de désobéir à ta mère... Et puis, quelques-unes des paroles du sire de La Gaucherie sont venues jusqu'à moi... il te parlait de gloire... de ton honneur... Défendre ton départ, ce serait ordonner ta honte, et je ne le veux pas!...

HENRI. Fleurette, que me rappelles-tu là?...

FLEURETTE. Allons, allons, du courage, Henri, du courage... tu vois bien que j'en ai: n'oublie jamais ta Fleurette... Moi, pendant ton absence, je ne quitterai pas la fontaine... J'y resterai sans cesse, pensant toujours à toi, attendant ton retour...

HENRI. Et c'est à l'instant où tu me montres tant d'amour que tu veux que je m'éloigne de toi. Jamais! jamais, te dis-je... Oh! qu'ils viennent donc m'arracher de tes bras!...

SCENE XV.

LES MÊMES, LA GAUCHERIE.

LA GAUCHERIE. Prince!

FLEURETTE, *apercevant La Gaucherie.* Messire de La Gaucherie!

HENRI. Que m'importe!...

Il la presse sur son cœur.

LA GAUCHERIE. Prince, il faut me suivre...

HENRI. Et si je ne le voulais pas?...

LA GAUCHERIE. Si vous ne vouliez pas... je vous rappellerais votre parole de gentilhomme... et, au besoin, cette jeune fille même se joindrait à moi pour vous rappeler votre devoir.

FLEURETTE. Oui, monseigneur, votre gouverneur dit vrai, et s'il se pouvait que j'eusse quelque empire sur votre volonté, je me jetterais à vos genoux et je vous demanderais de partir.

HENRI. Oh!... mon Dieu!... Fleurette!

FLEURETTE, *bas à Henri.* Nous ne sommes plus seuls, monseigneur!...

SCENE XVI.

LES MÊMES, LE PAGE.

LE PAGE. Monseigneur, on vous attend; tout est prêt pour votre départ.

LA GAUCHERIE. Vous entendez, Henri.

HENRI. Fleurette!!!

FLEURETTE, *avec résignation.* Adieu, monseigneur.

LA GAUCHERIE, *l'entraînant.* Venez, prince.

HENRI. Fleurette... Fleurette!...

LA GAUCHERIE. Venez, venez donc...

FLEURETTE, *tombant à genoux.* O mon Dieu! faites qu'il m'aime toujours!

ACTE TROISIÈME.

A la fontaine Saint-Jean.

SCENE PREMIERE.

FLEURETTE, *seule.*

Huit jours... il y a huit jours qu'il est arrivé et que je ne l'ai pas encore vu!... toute une semaine passée ainsi sans que j'aie entendu le son de sa voix, sans que ses yeux se soient arrêtés sur les miens... Mon Dieu, mon Dieu! est-ce qu'il ne m'aime plus?... Ne plus m'aimer!... ah! cette pensée est affreuse... chassons-la bien vite, loin, bien loin de moi, car elle me tuerait... non, oh! non, c'est impossible!... En s'éloignant ne m'a-t-il pas dit: Ma Fleurette, à toi, à toi, pour toujours!... quinze mois d'absence ne peuvent avoir effacé de son cœur tant d'amour et de bonheur! Moi, je n'ai pas cessé, depuis notre séparation, de penser à lui chaque jour, chaque heure, chaque minutes qui se sont écoulés... Dans mes prières à Dieu, je n'implorais qu'une grâce, son retour... et le voilà enfin! oh! si je ne l'ai pas encore vu, c'est que, sans doute, il lui a été impossible... quelque motif puissant, qui sait? la prudence même... l'auront retenu... mais il ne tardera plus... quelque chose me le dit là (*Mettant la main sur son cœur.*) Henri, viens donc, hâte-toi... accours... si tu venais, je serais si heureuse... j'oublierais tout ce que j'ai souffert... viens, oh! cette pensée me fait sourire et pleurer tout à la fois... (*Plus calme.*) Oh! mais allons, allons, remettons-nous... attendons, attendons encore... ne nous éloignons pas de cette fontaine chérie!... on vient; c'est mon père... ah! cachons-lui mes larmes... qu'il ne sache rien, hélas!

Elle sort.

SCENE II.

ANDRÉ, JEAN

ANDRÉ. Ma pauv' fille... elle s'éloigne, sans doute encore pour m'cacher ses larmes... et dire qu'il n'y a pas de remède à c' mal qui la dévore!

JEAN, *à part.* Soupçonnerait-il?... (*Haut.*) Que dites-vous?

ANDRÉ. J'disons que c'est vous qui êtes cause du chagrin d' ma pauv' fille.

JEAN. Moi!...

ANDRÉ. Oh! il y a long-temps qu' j'ons ça sur l'cœur, et j' suis ben aise d'vous l'dire aujourd'hui... Enfin, pourquoi avez-vous r'fusé ma Fleurette pour femme, après m'avoir supplié d'vous l'accorder... ça m'a donné à penser ben des choses, et pour tout au monde j'voudrais en savoir l'motif... voyons, dites-le-moi franchement, et je ne vous en voudrons plus.

JEAN, *à part.* Ah! qu'il l'ignore toujours!

ANDRÉ. Eh ben! vous n'me répondez pas?...

JEAN. Je vous l'ai déjà dit, je n'avais consulté que mon cœur... ma religion me défendait ce mariage... je me croyais assez fort pour braver ses arrêts... je m'étais trompé, j'ai cédé à ma conscience...

ANDRÉ. Dites plutôt à vot' confesseur, à un de ces prêtres qui parlent au nom de Dieu, et qui font commettre des actes que Dieu réprouve!

Molina traverse le théâtre lisant une lettre qui semble beaucoup l'occuper. Distrait par la conversation d'André et de Jean, il s'arrête et les écoute.

JEAN. Ah! ne parlez pas ainsi de la sainte religion...

ANDRÉ. Ce n'est pas la religion que j'attaque, moi; vous devez m'comprendre... il n'y a qu'un père Molina, un jésuite, qu'ait pu vous donner un conseil comme celui-là.

JEAN. Ah! taisez-vous!

SCENE III.

LES MÊMES, MOLINA.

MOLINA, *s'approchant.* Que disiez-vous de la religion et de la sainte compagnie de Jésus?

JEAN. Oh! rien, mon père.

MOLINA. Jeune homme, vous savez bien que la religion ne souffre pas...

ANDRÉ. Pourtant...

MOLINA. Silence, hérétique!

ANDRÉ. Hérétique!

MOLINA. Je vous ordonne de vous taire.

ANDRÉ. Seigneur prêtre, j'appartiens à madame la reine de Navarre, et j'nons d'ordre à recevoir que d'elle seule.

JEAN. Père André!

MOLINA. Mon fils, je lui pardonne... puisse Dieu lui pardonner aussi!

ANDRÉ, *à part.* Laissons ça, nous ne

pourrions jamais nous entendre... (*Haut.*) Ah! voici madame la reine.

MOLINA. Madame la reine...

ANDRÉ. Oui; monseigneur Henri, messire de La Gaucherie et Mlle d'Ayelle l'accompagnent.

JEAN, *à part.* Mlle d'Ayelle!... c'est elle qu'il aime à présent, tandis que la pauvre Fleurette...

MOLINA. Je me retire... (*A Jean.*) Venez, mon fils, j'ai reçu d'Angoulême des lettres qui vous concernent, et je désire vous les communiquer...

JEAN. Oui, mon père.

Ils sortent.

SCENE IV.

JEANNE D'ALBRET, HENRI, LA GAUCHERIE, Mlle D'AYELLE.

LA GAUCHERIE. Oui, madame, il faut que la ligue projetée entre les calvinistes reçoive une prompte exécution... Unissons-nous pour résister avec succès et affermir notre cause en péril.

LA REINE. Mais si j'ai consenti à revenir à Nérac, messire, c'est pour hâter cet événement... je l'ai déjà dit, s'il me fallait sacrifier à notre religion ce royaume dont le bonheur m'est confié, mon fils que j'aime tant, je n'hésiterais pas, messire.

LA GAUCHERIE. Je le sais, madame, et vous, Henri, vous n'avez pas oublié ce que nos frères attendent de vous?...

HENRI. Je m'en souviens, messire; nous avons pris pour devise: Paix, Victoire et Liberté!... En tombant avec honneur sur le champ de bataille de Montcontour, Condé me désigna pour lui succéder à la tête de notre ligue... Vienne l'occasion de me montrer digne de le remplacer, et votre élève prouvera qu'il a compris tous ses devoirs!...

LA GAUCHERIE. Bien!... or, vous le savez, aujourd'hui même, la plupart de nos chefs seront arrivés à Nérac... Nérac est le point central où ils ont demandé à se réunir... Si je ne me trompe, j'ai vu tout-à-l'heure se diriger vers le château les équipages du vicomte de Béziers et les archers du sire de Castelnau.

LA REINE. Eh bien, allons aviser à ce qu'exigent ces circonstances difficiles.

Tout le monde se dispose à sortir.

SCENE V.

LES MÊMES, JEAN, *entrant et s'adressant à Henri.*

JEAN. Monseigneur, daignerez-vous m'accorder un instant d'entretien?

HENRI. Ici?

JEAN. Par grâce, monseigneur, ne me refusez pas... que nous soyons seuls, surtout.

HENRI, *à part.* Seuls!... (*Haut.*) Soit donc... (*A sa mère et à La Gaucherie.*) Que je ne vous arrête pas...

LA REINE. A bientôt, n'est-ce pas, Henri?

HENRI. Oui, ma mère, allez, allez, je ne tarderai pas à vous rejoindre.

SCENE VI.

HENRI, JEAN.

HENRI. Eh bien! que me voulez-vous?

JEAN. Me reconnaissez-vous, monseigneur?

HENRI. Pourquoi cette question?

JEAN. Pardon, monseigneur; mais me reconnaissez-vous?

HENRI. Sans doute, me croyez-vous donc si mauvaise mémoire?

JEAN. C'est que la mémoire des grands est souvent chose si changeante, qu'en vérité, il m'était bien permis de craindre.

HENRI. Comment!

JEAN. Oui, monseigneur; vous avez si facilement oublié une pauvre jeune fille, dont le souvenir devrait vous être bien cher, pourtant!...

HENRI. Que signifie?...

JEAN. Pardon, monseigneur, pardon; que ce que je viens de vous dire ne vous offense pas... grâce, non pas pour moi, mais pour celle dont je viens plaider la cause...

HENRI. Plaider la cause?

JEAN. C'est à son insu, c'est sans autre confident que moi que j'ai pris cette détermination, et que j'ose vous parler d'elle; oh! vous m'écouterez, n'est-il pas vrai, monseigneur, vous m'écouterez?...

HENRI. Expliquez-vous donc!

JEAN. C'est un pénible devoir que je me suis imposé; mais j'aurai la force et le courage de l'accomplir; car, monseigneur, il s'agit de cette pauvre Fleurette, que vous avez tant aimée autrefois... et dont vous ne vous souvenez plus aujourd'hui.

HENRI. Que dites-vous? (*A part.*) Fleurette!...

JEAN. Ah! je vous en conjure, monseigneur, daignez m'entendre avec calme... que la distance qui nous sépare s'efface pour un instant à vos yeux... ne voyez que Fleurette!...Depuis votre fatal départ, la pauvre fille est en proie au chagrin et au désespoir... Elle ne vous accuse pas... elle ne croit pas même à votre abandon... sa pensée ne s'y est pas arrêtée un seul instant... mais il y a si long-temps qu'elle ne vous a vu... il y a si long-temps qu'elle souffre et vous espère en vain, que sa vie se dessèche et se flétrit... en vous attendant toujours, elle se meurt, monseigneur!... C'est votre abandon qui la tue!... et c'est un crime que cela!...

HENRI. Un crime!...

JEAN. Oui, je le répète, monseigneur, c'est un crime!...

HENRI. Ah!

JEAN. Oh! je vous conjure, n'élevez pas la voix, la mienne dominerait toujours la vôtre; car avec la mienne, celle de la justice et de la vérité a parlé: entre le prince qui oublie son devoir et l'homme du peuple qui vient le lui rappeler, je vous l'ai dit, la distance s'efface, c'est l'homme du peuple qui domine le prince à son tour, et cela de toute la distance qui les séparait avant, de toute la hauteur que lui donnent le bon droit et la justice!... Punissez-moi si j'ai pu vous déplaire, vous le pouvez, monseigneur... mais j'ai rempli un grand devoir, ma conscience est tranquille... j'attends...

HENRI. Assez, assez... quelque étrange que soit votre démarche, quelque inconvenantes que me paraissent vos paroles... je veux bien tout oublier en faveur du motif qui vous guide; mais éloignez-vous, laissez-moi, je veux être seul... Allez...

JEAN. Oh! ne me renvoyez pas ainsi, monseigneur... écoutez encore, de grâce... jamais, jusqu'à ce jour, je n'ai laissé échapper une plainte ni un murmure; et pourtant, moi, aussi j'aimais cette jeune fille, j'allais en faire ma femme, lorsque son déshonneur me fut connu... j'ai dû la refuser alors sans jamais en avoir révélé le motif, sans jamais avoir cessé de l'aimer en silence...

HENRI. Eh quoi! c'était... vous saviez...?

JEAN. Oui, monseigneur. Eh bien! croyez-vous que je n'aurais pas le droit, peut-être, de maudire ce fatal amour? je ne le fais pas!... Je vais plus loin encore... j'ai pensé que votre ame serait grande et généreuse, je me suis dit: Lorsqu'il saura que cette pauvre Fleurette souffre, il voudra la revoir... apaiser ses douleurs, lui rendre son amour... Et là-dessus, j'ai étouffé le mien, j'ai forcé mon cœur à être calme en venant vous parler d'elle... Je ne me suis pas trompé, n'est-il pas vrai?... Vous allez la revoir, sécher ses larmes... la rendre au bonheur; elle vous attend, monseigneur. Pensez à elle... pensez à elle!

Il tombe aux genoux d'Henri.

HENRI, *attendri*, *à part.* Grand Dieu! est-il possible... Fleurette... pauvre fille... et lui... lui!... (*A Jean.*) Je t'ai brusqué tout-à-l'heure, j'ai eu tort, oublie cela... je t'en prie.

JEAN. Ah! monseigneur...

HENRI. Tu as raison, c'est mal... c'est bien mal... être ici depuis huit jours, et ne l'avoir pas encore vue!... Mais aussi c'est comme une fatalité, un fait exprès; chaque fois que mes souvenirs se réveillaient et me poussaient vers elle, il y avait toujours auprès de moi quelqu'un pour m'arrêter... on eût dit que c'était un plan calculé d'avance. Oh! mais à présent, c'est fini, rien ne pourra m'arrêter... Je t'en prie, parle-moi d'elle... que je sache, que je t'entende encore... Oh! mais que vais-je dire? te demander? c'est affreux... je suis moins généreux que toi!...

JEAN. Non, monseigneur, non, je vous dirai tout; pendant votre longue absence, toute sa vie se consumait ici.

HENRI. Oui, c'est ici qu'autrefois je la voyais chaque jours à chaque instant...

JEAN. Ici... combien de fois n'ai-je pas vu couler ses larmes!... combien de fois ne l'ai-je pas observée secrètement pendant des jours entiers... pendant de longues soirées!... elle restait là... et un nom, un seul nom sortait de sa poitrine oppressée... le vôtre, monseigneur, qui s'échappait avec des sanglots et des larmes.

HENRI. Oh! Fleurette, Fleurette!... douce et tendre fille, dont l'amour est mille fois plus vrai que celui de toutes ces femmes que j'ai rencontrées à la cour... au milieu de ces fêtes somptueuses, où tout n'est que coquetterie, éclat et mensonge... tandis qu'auprès d'elle, au contraire, tout n'est qu'amour, vérité et candeur... Et j'ai pu t'oublier pour elles... toi, Fleurette!... Oh! pardonne, pardonne... Mon ami, merci, tu m'as rappelé mes beaux jours... enivré de délicieux souvenirs... rendu à moi-même!... Ah! pourquoi n'est-ce plus comme autrefois?... alors à un signal convenu, deux coups frappés dans la main, je la voyais paraître, et venir se jeter dans

mes bras ; mais à présent... Oh! non, non, je n'oserais pas...

Il tombe assis sur un banc ; il cache sa tête dans ses mains.

JEAN, *à part.* Deux coups frappés dans la main, a-t-il dit... elle est là !... Oh ! oui, pour elle encore cet instant de bonheur.

Il s'avance vers la coulisse et frappe deux coups dans la main.

HENRI. Fleurette ! oh ! mon Dieu ! Fleurette !

JEAN. Elle a reconnu le signal... elle vient... Ah ! éloignons-nous... il ne faut pas que mon courage m'abandonne.

Il sort.

SCENE VII.

FLEURETTE, HENRI.

FLEURETTE. Oh ! mon Dieu! mon Dieu ! est-ce une illusion... il m'a semblé entendre... je tremble... je n'ose... (*Apercevant Henri.*) Ciel! je ne me trompe pas... c'est lui... (*Courant se jeter dans ses bras.*) Ah ! Henri !... Henriot!

HENRI. Fleurette !...

FLEURETTE, *le couvrant de baisers.* Te voilà donc enfin... mon Henriot !...

HENRI. Ma Fleurette!...

FLEURETTE, *l'examinant.* Que je suis heureuse! Oh! mais, je t'en prie... regarde, parle-moi... que je ne me croie pas le jouet de quelque vision... ce n'est pas un rêve, n'est-ce pas ?... Non, non, c'est toi... bien toi... ô bonheur, bonheur !

HENRI. Ma bien-aimée !...

FLEURETTE. Si tu savais comme il y a long-temps que je te désire !... combien j'ai souffert depuis ton absence, surtout depuis ces huit jours que tu es de retour... te savoir si près de moi, t'attendre à chaque instant, te chercher partout... et ne t'avoir pas même aperçu une seule fois, conçois-tu... dis?... c'est affreux !... Mais te voilà, à présent... j'oublie tout...

HENRI. Pardonne, ma Fleurette... pardonne...

FLEURETTE. Te pardonner, quoi donc? ce n'est pas pour te faire des reproches que je te dis cela... Est-ce que je le voudrais?... est-ce que je le pourrais... quand te voilà, quand je te serre dans mes bras, quand je te presse sur mon cœur !

HENRI. Mon Dieu! que je suis donc coupable !...

FLEURETTE. Allons, voilà encore que tu recommences... Mais, que dis-tu? toi, coupable!... quand tu m'aimes toujours... j'ai eu tort de te dire que j'avais souffert, ne me crois pas, sais-tu ?... Ce n'est pas vrai... ou plutôt, tiens, merci de mes chagrins et de mes larmes ; ils me rendent plus délicieux cet instant de bonheur!... J'ai toujours été heureuse, tu as bien fait de me quitter... Oh ! la joie me tourne la tête! je ne sais plus ce que je dis.

HENRI. Oh ! je t'en prie, ne me montre pas tant d'amour... tes paroles me tuent!...

FLEURETTE. Tu t'es donc souvenu du signal ?

HENRI. Du signal...

FLEURETTE. Oui... si tu savais comme j'ai tressailli quand je l'ai entendu... mon cœur battait si fort... si fort... que j'avais peine à me soutenir...

HENRI, *à part.* Ah ! je devine... il n'est pas aimé lui... et moi... Ah !

FLEURETTE. Eh bien, qu'as-tu donc? comme te voilà triste ; tu n'es donc pas heureux de me voir ?

HENRI. Ah ! si tu pouvais savoir tout ce qui se passe en ce moment dans mon ame... ce que j'éprouve à la fois de félicité et d'angoisses...

FLEURETTE. Voilà que tu pleures à présent... sais-tu que je vais me fâcher si tu continues... et ce serait joli... le jour où je te revois après si long-temps... Voyons, regarde-moi, viens t'asseoir ici... près de moi.

HENRI. Oui, près de toi.

Ils s'asseyent sur le banc.

MOLINA, *passant par derrière.* Ciel! que vois-je ? ensemble !

Il disparaît.

FLEURETTE, *examinant bien Henri.* Sais-tu que tu n'es pas changé, au moins?... je te trouve toujours aussi bien qu'autrefois... mais ce que je n'aime pas...

HENRI. Eh bien! quoi donc?

FLEURETTE. C'est cet air triste et malheureux... Oh! il ne te va pas du tout... Voyons, quitte-le bien vite... c'est cela... je t'aime bien mieux quand tu souris; à la bonne heure !

HENRI, *à part.* O mon Dieu!

FLEURETTE. Voyons... resteras-tu toujours avec moi ?

HENRI. Oh ! oui, toujours, nulle puissance ne pourra nous séparer désormais.

FLEURETTE. Alors ce sera comme autrefois... nous reprendrons nos jeux, nos promenades, nos douces causeries.

HENRI. Oui, sans doute.

FLEURETTE. Je n'ai rien oublié, vois-tu, depuis ton départ. Tiens, regarde ces fleurs que tu aimais tant, comme elles sont

belles!... c'est moi qui en ai pris soin... Ces tablettes, c'est toi qui me les a données; c'est là-dessus qu'en t'attendant je traçais chaque jour : Henri, je t'aime... hâte-toi... reviens!... Et cette rose, la reconnais-tu?... celle du tir à l'arbalète... desséchée et flétrie, elle ne m'a pas quittée... elle a toujours été là, sur mon cœur... si elle pouvait parler, elle te dirait qu'il n'a battu que pour toi... Et puis, regarde encore. (*Elle se lève, se dirige derrière le banc, et lui fait voir la flèche qui y est cachée.*) Cette flèche... la voilà... vois-tu, vois-tu que rien ne m'a quittée!

HENRI, *la serrant dans ses bras.* Fleurette, tu es un ange... tu m'enivres de bonheur, jamais je n'aurai assez de tendresse pour te payer de tant d'amour!

On entend retentir dans le lointain le son d'un cor.

FLEURETTE, *se dégageant de ses bras.* Entends-tu, Henri... qu'est-ce que cela?

HENRI. On s'inquiète de mon absence au château, c'est le signal pui m'y appelle.

FLEURETTE. Le signal...

HENRI. Fleurette, il faut nous séparer.

FLEURETTE. Comment, déjà!

Le son du cor se rapproche.

HENRI. On me cherche, on approche; on va venir, peut-être, et il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

FLEURETTE. Oh! mon Dieu! c'est dommage; j'avais tant de choses à te dire encore!

HENRI. Et moi donc! Eh bien! je cours les rassurer, et je reviens à l'instant.

FLEURETTE. C'est cela... ici... tout-à-l'heure...

HENRI. Oui, ici... un baiser.

FLEURETTE. Tiens! le voilà.

HENRI. A bientôt!

FLEURETTE. Oui, à bientôt!

Ils sortent. Le son du cor se fait encore entendre, mais dans une autre direction.

SCENE VIII.

MOLINA, *rentrant.*

Ensemble... encore ensemble!... Après une si longue absence, cet amour n'est donc pas éteint?... c'est une découverte qui pourra me servir. Henri n'est donc pas si vivement attaché à Mlle d'Ayelle que je le croyais? Ah! tant mieux!... Cette intrigue secrète inspire de l'ombrage à la cour de France, Henri vient de se déclarer chef de la ligue calviniste, et pour l'enchaîner on a pensé qu'un mariage avec la princesse Marguerite de Valois, sœur du roi, était le moyen le plus simple et le meilleur. Agissons donc en conséquence, et tâchons surtout qu'une bonne part de tout ceci tourne au profit de notre sainte institution... Il faut qu'à côté du trône l'autel s'élève, grandisse et finisse un jour par le dominer de sa toute-puissauce... Mais on vient... c'est Mlle d'Ayelle, je crois... oui... Se douterait-elle qu'Henri et Fleurette?... en tout cas, je saurais, au besoin, l'en informer.

Il sort.

SCENE IX.

Mlle D'AYELLE, *seule.*

Je suis d'une inquiétude!... à peine rentré, j'ai vu le prince sortir furtivement du château et se diriger de ce côté... que peut-il y venir faire à cette heure?... Je ne sais, mais je ne puis me défendre d'un sentiment de jalousie et de crainte... Depuis notre retour ici, j'ai remarqué en lui une contrainte qui ne lui est pas habituelle... Le souvenir de cette petite Fleurette ne serait-il donc pas effacé de son cœur?.... L'aimerait-il encore?... Il faut que je sorte à tout prix de cette incertitude... il faut... Ah! le voilà!...

Elle se retire dans le fond.

SCENE X.

Mlle D'AYELLE, HENRI.

HENRI, *sans voir Mlle d'Ayelle.* Enfin!

Mlle D'AYELLE, *à part.* Plus de doute à présent.

HENRI. Je me suis échappé à la hâte... j'arrive le premier au rendez-vous, tant mieux! Elle ne peut tarder à venir... attendons. (*Il se dirige vers la fontaine et aperçoit Mlle d'Ayelle qui vient à lui. A part.*) Ciel! (*Haut et avec embarras.*) Vous? c'est vous, mademoiselle?

Mlle D'AYELLE. Oui, monseigneur, moi-même...

HENRI. Seule ici... que veniez-vous donc faire?...

Mlle D'AYELLE. Et vous, monseigneur?

HENRI, *embarrassé.* Moi!... j'avais deviné peut-être que j'aurais le bonheur de vous y rencontrer.

Mlle D'AYELLE, *avec intention.* Eh bien! peut-être aussi avais-je présumé la même chose...

HENRI. En vérité! (*A part.*) Se douterait-elle... ?

Mlle D'AYELLE. En tout cas, messire, je bénis le hasard qui nous a fait deviner si juste, puisqu'il nous réunit si à propos,

nous allons demeurer ici... et, en chevalier soumis et courtois, vous allez me faire bonne et aimable compagnie, n'est-il pas vrai?

HENRI. Pardon, belle d'Ayelle.

Mlle D'AYELLE. Quoi? vous hésitez...

HENRI. Non... mais, si cela vous était égal, je préférerais...

Mlle D'AYELLE. Non pas, s'il vous plaît; je désire rester ici.

HENRI. Cependant...

Mlle D'AYELLE. Ah! de grâce, n'allez pas oublier nos conventions; entre nous, le prince doit disparaître... à moi seule l'autorité et le pouvoir... Ainsi donc, il faut que vous m'obéissiez, car je le veux ainsi.

HENRI, *à part.* Quel contre-temps!

Mlle D'AYELLE, *s'asseyant.* Venez donc, monseigneur.

HENRI, *à part.* Cédons, afin de l'éloigner plus vite.

Mlle D'AYELLE. Eh bien!

HENRI, *s'asseyant.* Me voici. (*A part.*) Et Fleurette qui va venir!

Mlle D'AYELLE. Savez-vous que vous êtes peu gracieux aujourd'hui?

HENRI. Comment cela?

Mlle D'AYELLE. Sans doute, c'est moi qui, pour ainsi dire, suis obligée de vous courtiser... mais c'est mal... très-mal, au moins. (*Indiquant la fontaine.*) Qu'avez-vous donc à toujours regarder de ce côté?

HENRI. Moi, rien. (*A part.*) Il m'a semblé entendre...

Mlle D'AYELLE. Henri, il faut que je vous parle avec franchise: depuis notre retour ici, je vous trouve tout différent avec moi.

HENRI. Que dites-vous?

Mlle D'AYELLE. La vérité.

FLEURETTE, *paraissant.* J'ai entendu parler, je crois...

Mlle D'AYELLE. Aussi suis-je devenue inquiète, soupçonneuse, jalouse enfin...

HENRI. Jalouse?

FLEURETTE, *à part.* Oui, quelqu'un... O mon Dieu! il n'est pas seul.

HENRI. A quelles pensées allez-vous donc vous livrer?

FLEURETTE, *s'approchant.* Mademoiselle d'Ayelle!...

Elle se cache derrière le feuillage.

Mlle D'AYELLE. Lorsqu'on aime comme je vous aime, Henri, on s'inquiète, on s'alarme aisément.

FLEURETTE, *à part.* Qu'entends-je!

HENRI. Enfin... expliquez-vous.

Mlle D'AYELLE. Eh bien, je veux vous parler de Fleurette.

FLEURETTE, *à part.* De moi!...

HENRI. De Fleurette!

Mlle D'AYELLE. Oui, vous l'avez aimée avec amour, avec passion même... Ne dites pas le contraire, je le sais; eh bien! ce souvenir me chagrine, me fait mal... je souffre... j'ai peur enfin que vous l'aimiez encore... et cela plus que moi...

HENRI. Mais en vérité il y a enfantillage et folie à vous alarmer ainsi... vous savez bien que c'est vous seule que j'aime.

FLEURETTE, *à part.* Grand Dieu!...

Mlle D'AYELLE. Oh! ne me trompez pas, Henri.

HENRI, *se levant.* Le pourrais-je donc? (*A part.*) Je meurs d'impatience!

Mlle D'AYELLE, *se levant de même et s'appuyant sur l'épaule de Henri.* Je l'espère, Henri: de trop graves préoccupations se sont emparées de vous pour oublier jamais que vous n'êtes plus cet Henriot d'autrefois, mais le chef de la ligue calviniste, le futur roi de Navarre... L'amour d'une paysanne n'est plus fait pour vous, il ne pourrait que vous déshonorer: il faut que la dame de vos pensées soit digne de votre haut rang; il faut enfin que vous puissiez vous parer de son chiffre et porter ses couleurs sans rougir.

HENRI. Aussi, vous ai-je choisie comme la plus belle et la plus noble de toutes.

Mlle D'AYELLE. Allons, allons, j'ai foi dans vos promesses... et me voilà presque rassurée... Merci, mon beau chevalier, merci... voici ma main comme gage de foi; et, comme récompense d'amour, ce doux baiser au front.

Elle l'embrasse au front.

HENRI. Venez, belle d'Ayelle, voici mon bras; venez. (*A part.*) Je respire!

Il l'emmène rapidement.

SCENE XI.

FLEURETTE, *seule.*

Elle se traîne sur les deux genoux jusqu'auprès du banc: elle est pâle et toute égarée. D'une voix presque éteinte:

Dieu!.. mon Dieu!... est-il possible, ce n'est pas un rêve, j'existe... c'est lui qui était ici, que je viens d'entendre; oui... tout cela est vrai, bien vrai... Il l'a dit, ce n'est plus moi qu'il aime... c'est elle, elle seule... Mlle d'Ayelle!... Et il n'y a qu'un instant encore, à cette place, il me répétait la même chose... il pleurait en me voyant, il jurait de m'aimer toujours, et tout cela n'était que fausseté, mensonge... il me trompait!... Ah! c'est affreux, c'est affreux. (*Après une pause, avec amertume.*) Mais elle a raison... cette demoiselle

d'Ayelle... oui, je ne suis qu'une pauvre paysanne, sans nom, sans éclat, mon amour le déshonorerait, car il est le prince... le futur roi de Navarre. (*S'asseyant.*) Mais, mon Dieu, je n'avais jamais pensé à tout cela, moi... je l'ai toujours aimé sans calcul, sans réserve, je croyais à sa tendresse comme il devait croire à la mienne. Oh! malheureuse que je suis! (*Musique. — Elle se cache la tête dans ses mains; se relevant tout-à-coup.*) Mon Dieu! comme ma tête brûle... tout tourne autour de moi, tout s'efface, se confond... Eh bien! moi aussi, je veux aller à la cour... allons, vite, loin de moi ces habits de paysanne, il me faut de riches vêtemens, c'est bien... A présent, parez-moi; c'est cela... Ah! tenez, le voici... c'est lui, Henri... comme il me regarde!... Eh bien! oui, c'est moi... Fleurette... il ne me reconnaît pas!... c'est sa belle demoiselle d'honneur qu'il cherche... Ah! voilà qu'il lui parle tout bas; approchons, je veux endre... Chut! taisez-vous, taisez-vous, taisez-vous... Écoutez, c'est de moi qu'il s'agit. Il m'a reconnue... comme elle sourit, elle se moque de la pauvre paysanne. Ah! ôtez-moi tout cela... laissez-moi fuir, laissez-moi! (*Elle tombe accablée; puis, se calmant par degrés, mais toujours égarée.*) Et, dans un instant peut-être, il va venir... et qui sait?... malgré moi, comme tout-à-l'heure, j'aurais peut-être la faiblesse de croire à tout ce qu'il me dirait, de lui pardonner... pour plus tard souffrir... être délaissée.... user ma vie dans les larmes et les regrets... et tout cela pour qu'il ait à rougir de moi!... Oh! non, non, mieux vaut mourir!... Oui, cette fontaine... c'est là qu'a réellement commencé ma vie... c'est là qu'elle s'est usée, et c'est là qu'elle va finir... (*Tirant de son sein des tablettes.*) Ces tablettes, elles viennent de lui... il les reconnaîtra... je veux... oui, écrivons... (*Elle se met à genoux et s'appuie sur le banc.*) J'y vois à peine... n'importe, j'écrirai... «Je vous ai dit à la fontaine... j'y » suis venue; cherchez et vous m'y trouve- » rez... j'ai tout entendu... vous ne m'aimez » plus... il le fallait bien... Adieu!» (*Elle se relève, plante la flèche sur le banc et y attache le mot d'écrit.*) Cette flèche... cet écrit, et puis encore cette rose... oui, c'est cela... (*S'animant par degrés.*) C'en est fait... (*Elle se met à genoux.*) Mon père! et vous, mon Dieu! grâce... pardonnez-moi!... Il ne m'aime plus... il ne m'aime plus!...

Elle disparaît derrière la charmille et se précipite dans le bassin de la fontaine. On entend le bruit qu'elle fait en tombant dans l'eau.

SCENE XII.

HENRI, *revenant et examinant de tous côtés.*

Personne encore!... (*Écoutant du côté de la fontaine.*) Mais quel est donc ce bruit? on dirait... rien... lassée d'attendre, se serait-elle éloignée?... Oh! non!... (*Il se dirige vers le banc qui est près de la fontaine, va pour s'y asseoir et aperçoit la flèche piquée et les tablettes qui sont attachées après.*) Qu'est-ce que cela?... cette flèche... ces tablettes ainsi attachées... que signifie?... Fleurette est donc venue? (*Il examine avec attention les tablettes.*) Des caractères tracés... oui!... tâchons de lire: « Je vous ai » dit: A la fontaine... j'y suis venue... » cherchez et vous m'y trouverez... j'ai » tout entendu; vous ne m'aimez plus... » il le faut bien... adieu!... » *Poussant un cri d'effroi.*) Ciel!... qu'ai-je lu?... la malheureuse!... c'est horrible!... ah! oui, je comprends... là!... dans cette fontaine... Fleurette!... ah! ah! au secours!... au secours!... à moi, mes amis! au secours!... (*dans le plus grand désordre.* Par ici... par ici... venez!

Il se précipite dans la fontaine.

SCENE XIII.

JEANNE D'ALBRET, LA GAUCHERIE, MOLINA, JEAN, ANDRÉ, *puis* HENRI, PAGES, DOMESTIQUES, *etc.*

LA GAUCHERIE. Quels sont ces cris?

JEAN. La voix de mon fils!

LA GAUCHERIE. Qu'y a-t-il?

Henri reparaît portant le corps de Fleurette.

HENRI. La voilà... la voilà!

JEAN. Ciel! que vois-je?...

ANDRÉ, *tombant à genoux.* Ma fille!...

LA GAUCHERIE. Fleurette!

MOLINA. Elle!

JEAN. Grand Dieu!

HENRI, *posant par terre le corps de Fleurette.* Fleurette!... Fleurette!... il est trop tard... morte! morte!...

TOUS. Morte!...

HENRI. Mon fatal abandon l'a tuée!

JEAN. Henri... mon fils!...

HENRI, *avec désespoir.* Laissez-moi... laissez-moi... que je meure... que je meure!... (*Se jetant dans les bras de La Gaucherie.*) Ah! mon ami!... mon ami!...

LA GAUCHERIE, *avec attendrissement, en lui montrant le corps de Fleurette.* Oui, pleurez! pleurez! (*d'une voix grave et solennelle*) votre premier amour a donné la mort!... Henri! prenez garde!...

Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LA PESTE NOIRE,

OU

PARIS EN 1334,

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX, DONT UN PROLOGUE,

PAR M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 7 AVRIL 1845.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LE MARÉCHAL DE RIEUX...	MM. St-ERNEST.	EGGERTON.................	DIDIER.
LE DOCTEUR LAMBERT.....	MATIS.	CHARLES VII...............	BERTHOLLET.
LIONEL.......................	VERNER.	UN CHEF D'ARCHERS.......	ROCHEUX.
MAURICE.....................	PAULIN MÉNIER.	UN MALANDRIN............	MARTIN.
LORD FALBRIDGE..........	COQUET.	UN ÉCOLIER................	HECTOR.
HILARION....................	BOUSQUET.	UN ACHETEUR.............	ADOLPHE.
GONTRAN....................	STAINVILLE.		
RAOUL	ADALBERT.	HÉLÈNE....................	Mmes GUYON.
GROS-RENÉ..................	ALEXANDRE.	LA COMTESSE..............	V. MARTIN.
DE GISORS..................	LAURÉ.	MARIE.......................	LUCIE.

Seigneurs, Pages, Malandrins, Soldat, de la prévôté, Archers anglais, Peuple des deux sexes, Hérauts d'armes, Pestiférés; Dames nobles, Échevins, Membres du Parlement, etc.

ACTE PREMIER.

PROLOGUE.

Premier Tableau.

Une cabane au milieu des rochers, des forêts, etc.; au fond, au loin, un chêne; à gauche un petit escalier conduisant à une chambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, HILARION, FILEUSES.

Au lever du rideau, on voit des fileuses assises dans diverses positions.

HÉLÈNE. Quelle heure est-il, Hilarion?

HILARION, *allant au fond et regardant.* Ma foi, notre maîtresse, l'ombre du grand chêne est déjà au pied de la colline.

HÉLÈNE *est au milieu d'elles: Hilarion ramasse leur ouvrage dans une corbeille.* Allons, mes enfants, c'estassez travailler pour aujourd'hui. Voici bientôt la nuit, il est temps de regagner le village.

HILARION. Avec ça qu'il y a encore un bon bout de chemin pour y arriver.

TOUTES. Adieu, dame Hélène.

HÉLÈNE. Adieu, mes enfants, adieu... à demain. (*A Hilarion qui veut suivre une jeune fille.*) Reste, Hilarion... je te défends de parler à Jeannette.

HILARION, *de mauvaise humeur.* Quelle tyrannie!

Il casse quelque chose.

HÉLÈNE. *avec gaieté.* Encore... en vérité, Hilarion, ta maladresse, au lieu de diminuer, fait des progrets effrayants, et si je n'avais l'âme joyeuse, je ne pourrais m'empêcher de gronder.

HILARION. Vous avez l'âme joyeuse, dame Hélène?... et cela aujourd'hui!

HÉLÈNE, *riant et allant déposer son rouet dans un coin.* Pourquoi pas?

HILARION. Eh mais, vous ne savez donc point que c'est le 13 mai?

HÉLÈNE. Après?

HILARION. Et que jamais de mémoire d'homme, depuis que la Normandie est un pays quelconque, le 13 mai ne s'est passé dans ce canton-ci sans quelque horrible histoire. C'est toujours un incendie, un empoisonnement, un assassinat, une révolution, une noyade, que sais-je, moi? une catastrophe, comme disent les anciens, à faire venir de la chair aux poules. Voilà ce qui fait que je ne peux pas m'empêcher de casser ce matin tout ce qui me tombe dessous les doigts... (*On voit des soldats errer le long de la montagne.*

Hilarion jette un cri.) Ah! tenez, voilà encore ces maudits hommes d'armes qui sortent de la forêt; ils ont des figures qui me brisent es membres.

HÉLÈNE. On dit qu'ils sont à la recherche e plusieurs chefs de malandrins.

HILARION. Des malandrins?... qu'est-ce que c'est que ça des malandrins?

HÉLÈNE, *souriant.* Routiers, écorcheurs, tardvenus, malandrins, tout cela signifie la même chose!... ce sont des noms donnés à des partis rebelles; or, ces partis étant vaincus, leurs chefs sont poursuivis, et sans doute les archers du roi soupçonnent qu'il en est plusieurs de cachés dans nos rochers au bord de la mer, ou dans nos bois au pied des torrents.

HILARION. Tout ça n'est pas gai, dame Hélène; et cependant, je vous vois sourire, et cela en un jour fatal.

HÉLÈNE. Ah! mon pauvre Hilarion, c'est que ce jour d'alarmes et de superstitions, est pour moi, au contraire, un jour de joie et de bonheur, j'ai reçu d'heureuses nouvelles. (*Avec transport.*) J'attends... oui, j'attends ce soir même, mon fils!

HILARION. Ah! oui, mon jeune maître Lionel.

HÉLÈNE, *joignant les mains.* O mon Dieu! merci, mille fois merci de ce moment de bonheur! Je renais, je vis, je respire...

Elle s'apprête a dresser une table avec tout ce qu'il faut pour le repas qui attend son fils.

HILARION, *voyant les hommes d'armes.* Les voilà encore qui reviennent; quant à moi je ne respire plus, plus du tout.

HÉLÈNE. Ils entrent rarement sous mon toit.

HILARION. Ah! dam! c'est que vous avez la réputation d'être si honnête et si bonne, on vous révère ici comme une sainte, on n'oserait pas vous faire la plus petite peine... Et puis, vous avez tant souffert!

HÉLÈNE, *douloureusement.* Oh! oui, tant souffert... autrefois... mais depuis que je me suis installée sous ce modeste toit de ma famille, depuis que j'ai prié sur le tombeau où repose ma mère, il me semble que j'en ai fini avec les coups du sort; il me semble que des rayons consolateurs vont descendre sur moi; le passé s'éloigne et s'efface... l'avenir s'approche et s'éclaire.

HILARION. Eh bien! moi, pas du tout, je ne vois s'approcher que des piques et des rapières; au lieu de rayons qui descendent du ciel, je vois un gros nuage noir qui monte là-bas avec du tonnerre et de la grêle.

HÉLÈNE, *regardant aussi au dehors.* En effet, le ciel est à l'orage... et mon fils... mon pauvre Lionel... A propos, où est notre hôte?

HILARION. Est-ce que je le sais, ma digne maîtresse? Depuis hier qu'il est venu, je n'ai seulement pas eu l'occasion de l'apercevoir... Ça doit être un sournois, et je crois que vous avez eu tort de l'accueillir.

HÉLÈNE. Allons, allons, il est à plaindre, et cela me suffit.

HILARION. Et puis, vous aimez les aventures, ma bonne maîtresse... c'est vrai ça... Hier, nous revenions dans la petite cariole, de la ville voisine, lorsqu'en passant le long du torrent, dans les gorges de la Chevrière, à peu de distance d'ici, nous entendons des cris lamentables, nous tremblons...

HÉLÈNE. Parle pour toi, poltron.

HILARION. Bon, je tremble... Vous vous élancez hors de la voiture, en courant du côté d'où partaient les cris, vous arrivez, et qu'apercevez-vous?

HÉLÈNE. Un homme expirant, il était tombé contre un rocher... un pas de plus, il roulait dans le précipice.

HILARION. Nous lui prodiguons.. non, vous lui prodiguez des secours...

HÉLÈNE. Il était sans force... l'infortuné n'avait pas mangé depuis de longues heures, et moi, je pouvais lui offrir des vivres et du pain; Hilarion, la Providence m'envoyait à lui... Oh! oui, de bons jours me reviennent, puisque j'ai pu sauver un malheureux.

HILARION. Mais ce malheureux, quel est-il?

HÉLÈNE. Et que m'importe?

HILARION. Je ne suis qu'une bête, dame Hélène; c'est égal, faites-y attention.

HÉLÈNE. Allons, allons, bavard, au lieu de me donner des conseils, tu ferais bien mieux d'aller à Saint-Maclou vendre nos provisions... Il est déjà tard.

HILARION. Je pars, je pars, bonne maîtresse, ne vous fâchez pas, je serai de retour avant la nuit... C'est égal, ça me taquine de ne pas avoir vu seulement long comme ça du nez de ce...

HÉLÈNE, *se retournant.* Eh bien?

HILARION. Je pars... me voilà parti.

SCÈNE II.

HÉLÈNE, *seule, tirant une lettre de sa poche, avec transport.*

Oui, c'est bien ce soir qu'il arrive... mon fils, mon enfant bien aimé! Quelle ivresse!... que les heures me semblent couler lentement! et mon Lionel va enfin obtenir une position indépendante, mon Lionel a désormais un avenir assuré... Ah! le ciel nous sourit à tous les deux... Mais qu'entends-je? pourquoi ce tumulte... Ah! mon Dieu, un homme accourt ici tout effaré... il n'est plus qu'à quelques pas, le voici.

SCÈNE III.

HÉLÈNE, LAMBERT, *arrivant comme un homme qui fuit.*

LAMBERT. Sauvez-moi... sauvez-moi...

HÉLÈNE. Qu'y a-t-il donc?

LAMBERT. Je n'entends plus rien... Une femme...

HÉLÈNE. Rassurez-vous... vous êtes ici en sûreté.

LAMBERT, *à la voix d'Hélène, avec surprise.* Grand Dieu! cette voix... ces traits... mais je ne me trompe pas... Hélène!...

HÉLÈNE. Hélène!

LAMBERT. Hélène Odiot?

HÉLÈNE. C'est mon nom, et vous le savez? mais attendez donc... Eh oui! je ne me trompe pas... c'est Lambert, le bon Lambert, mon compagnon d'enfance.

LAMBERT. Moi-même; mais chut! silence!

HÉLÈNE. Pourquoi ce mystère?

LAMBERT. Mon nom est proscrit.

HÉLÈNE. Comment cela?

LAMBERT. Je suis en fuite et poursuivi.

HÉLÈNE. Poursuivi... vous, un homme aussi doux, aussi tranquille... vous, enfin, un savant.

LAMBERT. Eh! mon Dieu, un savant... vous en faites bon marché, Hélène..... et cependant, si j'avais eu moins de science, la reine Isabelle ne se serait pas acharnée après moi comme la fièvre aux indigents pour obtenir certaines préparations dont le refus m'a attiré toute sa colère.

HÉLÈNE. La colère de la reine... pauvre Lambert!

LAMBERT. Oui, sa colère... et celle de tous les limiers anglais, qui, depuis Paris, se sont mis à mes trousses.

HÉLÈNE. Comment! des Anglais à Paris!

LAMBERT. Oui... depuis le traité signé pendant la folie du roi Charles VI, traité infâme qui a lié Isabelle à l'Angleterre et nous livre à l'étranger.

HÉLÈNE. Isabelle complice de l'Anglais pour la ruine de la France!... O mon Dieu!... mais éloignons un moment cette odieuse pensée... et revenons à vous, mon vieil ami... Qu'êtes-vous donc devenu depuis que vous avez quitté le pays?

LAMBERT. Ce que je suis devenu? par Hippocrate, mon patron, c'est toute une odyssée... D'abord, vous savez, Hélène, que je suis né dans ce village, et que mon père, riche laboureur, me voyant herboriser du matin au soir, et tout adonné à l'histoire naturelle, voulut m'envoyer à Paris pour devenir clerc ou frocard; mon brave père, que j'aimais avec transport, s'enchantait de ma passion pour les simples; il avait compris que j'étais prédestiné à ces choses-là; je partis donc, ma bonne Hélène, et j'entrai dans l'université; plus tard, le hasard, ou si vous l'aimez mieux ma bonne étoile, m'introduisit dans la maison des seigneurs de Rieux, en qualité de médecin: d'abord l'on me confia la santé d'un pauvre et cher malade... un charmant écureuil dont raffolait la douairière; je devins bientôt le commensal habituel de la maison, et je me liai particulièrement avec l'aîné des fils du comte de Rieux, qui m'atacha à sa personne, et finit par m'emmener avec lui dans diverses cours étrangères : je l'y suivis avec empressement pour ne pas perdre une nouvelle occasion d'observer les différentes variétés de l'espèce animale.

HÉLÈNE. Mais comment se fait-il que vous ayez quitté votre bienfaiteur?

LAMBERT. L'exil nous a séparés.

HÉLÈNE. L'exil!

LAMBERT. Oui, plus tard, lorsque nous revînmes à Paris, tout y était dans un bouleversement épouvantable; le roi Charles VI, étai fou, la reine Isabeau de Bavière voulait, comme je vous l'ai dit octroyer, la France aux Anglais. On se révoltait dans toutes les villes, on se soulevai dans toutes les campagnes, on se battait partout, le comte de Rieux était mort, et son fils Charles avait disparu tout à coup sans me donner de ses nouvelles.

HÉLÈNE. Grand Dieu! que d'événements!

LAMBERT. Enfin... il m'écrit il y a un mois de vendre ses biens, de quitter la France et de venir le rejoindre en Hollande; j'exécute de point en point ses instructions; le jour de mon départ arrive... Tout à coup, on vient m'arrêter chez moi, et l'on me conduit...

HÉLÈNE. En prison?

LAMBERT. Non, à Vincennes, chez la reine. On m'introduit en sa présence, mes genoux ployaient sous moi... elle voit mon trouble et elle me demande alors d'une voix douce... jugez de ma terreur! elle me demande de lui donner secrètement du poison.

HÉLÈNE. Du poison!

LAMBERT. Oui, pour un seigueur malade.

HÉLÈNE. Singulier remède! et vous lui avez répondu...

LAMBERT. Madame la reine, lui ai-je dit, le médecin peut tuer ses malades, c'est vrai, j'en conviens, il est exposé à cela... mais les empoisonner, jamais... Eh bien, cette réponse ne la satisfit pas complétement.

HÉLÈNE. On vous retint captif?

LAMBERT. Non pas... la reine me congédia, toujours avec sa figure doucereuse et sa voix mignonne... mais ceci cachait un piége, j'en étais sûr; aussi, de crainte d'être surpris, je m'éloignai à toutes jambes, dès le soir

même, de la bonne ville de Paris; au préalable, j'avais réalisé en diamants une partie de la fortune de monseigneur de Rieux... je la porte sur moi, de peur des voleurs; j'ai choisi les routes les plus détournées, évitant avec soin bourgeois et manants, soldats ou pèlerins, mangeant peu, dormant moins encore... enfin j'aperçois nos dunes... je m'y jette à corps perdu... je m'égare et me voici.

HÉLÈNE. Et je vous le répète, vous êtes le bienvenu. Ah ça, maintenant, souffrez que je vous donne de quoi vous restaurer.

LAMBERT. Par Dieu, ce n'est pas de refus, et j'accepte avec reconnaissance.

HÉLÈNE, *après l'avoir servi*. Là, maintenant, buvez et mangez.

LAMBERT. Oh! que tout cela a bonne mine! voilà qui donnerait de l'appétit à celui qui n'en aurait pas, et j'en ai... Ah! et vous chère Hélène... n'avez-vous rien à m'apprendre?... Il a dû vous survenir aussi des événements depuis notre jeunesse... vous étiez bien jolie... vous êtes toujours belle, et la beauté... ma foi!... ça pousse aux aventures. Vous soupirez... Allons, asseyez-vous là, près de moi, et tout en mangeant, je vous écouterai... ce me sera deux plaisirs à la fois.

HÉLÈNE. Hélas! mon pauvre Lambert, si ce n'était vous...

LAMBERT. Allons, allons, je suis votre ami d'enfance, ouvrez-moi votre cœur... faut-il que je vous mette sur la voie?

HÉLÈNE. Oh! vous ne pouvez savoir...

LAMBERT. Mais je puis deviner... cherchons bien... Vous êtes jolie, très-jolie... un beau jeune homme... vous voit au village...

HÉLÈNE. Non, à Paris.

LAMBERT. A Paris... ah! diable, vous avez été à Paris?

HÉLÈNE. J'y ai suivi ma mère auprès d'une parente malade.

LAMBERT. Fort bien... Après tout, ce n'est qu'une légère variante à mon roman... Nous disons donc, un beau jeune homme... un seigneur sans doute...

HÉLÈNE. Non... du moins je ne crois pas... au surplus, vous allez en juger.

LAMBERT, *se levant de table*. Eh bien, c'est cela... achevez vous-même votre récit... ça m'économisera des frais d'imagination, et puis, nous irons plus vite.

HÉLÈNE. Nous nous étions installées, ma mère et moi, au pont des Changeurs; c'est là que demeurait notre parente.

LAMBERT. Au pont des Changeurs?

HÉLÈNE. Un jour, à l'église, un jeune homme m'offre de l'eau bénite... il était richement mis... il était...

LAMBERT. Il était très-bien... passons...

HÉLÈNE. Quelque temps après, une boutique d'orfévre s'ouvrit à côté de notre maison... le nouveau propriétaire...

LAMBERT. C'était notre jeune homme? bien!

HÉLÈNE. Il me demanda en mariage à ma mère.

LAMBERT. Très-bien!

HÉLÈNE. Mais comme sa famille était inconnue, et qu'il ne voulait ou ne pouvait donner sur elle aucune explication satisfaisante, ma pauvre mère, redoutant les suites d'un mystère aussi étrange, crut devoir refuser ma main.

LAMBERT. Ah! oui...

HÉLÈNE. Sur ces entrefaites, ma mère mourut.

LAMBERT. Pauvre Hélène!

HÉLÈNE. Alors, orpheline et maîtresse de moi, je fermai les yeux sur cette position bizarre et mystérieuse: je m'habituai insensiblement à trouver naturel ce qui d'abord m'avait vivement étonné, enfin, je devins la femme de celui qui m'aimait; quelques mois s'écoulèrent dans un bonheur paisible que devait encore augmenter la naissance prochaine d'un enfant. Nous étions à l'époque où les maillotins mettaient tout à feu et à sang dans Paris... Un jour, à la suite d'émeutes et de massacres, mon mari disparut tout à coup, et depuis, jamais je ne l'ai revu... Pardon... j'ai encore des larmes... et pourtant j'ai bien pleuré!

LAMBERT, *agité*. Hélène... continuez... continuez!

HÉLÈNE. Toutes mes recherches pour le retrouver furent sans résultat; vous jugez de mon désespoir... je serais morte de douleur si je n'avais eu mon enfant.

LAMBERT. Un fils?

HÉLÈNE. Oui... mon pauvre Lionel.

LAMBERT. Lionel!

HÉLÈNE. Voilà bien des années que je ne l'ai vu!

LAMBERT. Et qu'a-t-il fait, qu'est-il devenu pendant cette longue absence?

HÉLÈNE. Je l'ignore... les malheurs des temps et son intérêt même m'avaient forcée de me séparer de lui.

LAMBERT. Oh! qu'il me tarde de le voir! et sans doute, il va demeurer avec vous?

HÉLÈNE. Non... non... écoutez nos arrangements... le cœur me bat de joie rien que d'en parler... Lionel revient pour me conduire à Paris, où nous irons prendre possession d'un bel héritage que nous laisse en mourant un oncle, ancien marchand drapier aux piliers des halles... et dans sa lettre il me parle aussi de je ne sais quel grand événement qu'il me fera, dit-il, bientôt con-

naître... (*Mouvement de Lambert.*) Oh! tenez, mon ami, j'en suis sûre, tous mes malheurs sont finis.

LAMBERT. Bonne et chère Hélène!

HÉLÈNE. Toutes ces nouvelles, je les ai apprises hier par un voyageur qui m'a remis cette lettre de mon fils... Tenez, Lambert, après mes souffrances; j'ai parfois peur des joies qui m'attendent... Eh quoi! trembler devant le bonheur!

LAMBERT. Ici bas, chère Hélène, on tremble devant tout; ainsi, vous n'avez jamais appris ce qu'était devenu votre époux ?

HÉLÈNE. Il m'arriva d'étranges bruits, j'ai toujours refusé d'y croire.

LAMBERT. Lesquels?

HÉLÈNE. Vous n'en direz jamais un seul mot, vous me le promettez... (*Geste affirmatif.*) Eh bien, il me fut mystérieusement affirmé que le père de mon enfant m'avait épousée sous un nom supposé, qu'il était né de race juive, et qu'attiré secrètement en Hollande pour une spéculation hasardeuse et par un ennemi caché, il y avait péri dans un guet-apens.

LAMBERT. Ah! mon Dieu!

HÉLÈNE. Mais le fait est-il positif? non, je ne puis y arrêter ma pensée; il ne m'a été fourni aucune preuve; d'un autre côté, cependant, pourquoi la vie entière de mon mari a-t-elle été toujours pour moi enveloppée de mystères?... lui, si pur, si loyal!

LAMBERT, *avec surprise.* Son nom?... son nom?

HÉLÈNE. Lionel Hamelin.

LAMBERT, *se levant hors de lui.* Lionel Hamelin, orfévre...

HÉLÈNE. Au pont des Changeurs.

LAMBERT. Plus de doute... c'est lui!

HÉLÈNE. Lui!... que dites vous?

LAMBERT. Est-ce bien possible, mon Dieu! quoi! ce serait... mais oui, ces détails si précis, leur âge, le nom d'Hélène... Ah! Hélène, remerciez la Providence... votre mari...

HÉLÈNE. Mon mari... eh bien?...

LAMBERT. Il n'est pas mort.

HÉLÈNE, *à genoux.* Ah! mon Dieu! mon Dieu!... Lambert, prenez garde, la joie est comme la foudre... elle tue, elle écrase!...

LAMBERT. Non, Hélène, non, votre époux n'a pas péri, et j'ai encore d'autres révélations heureuses à vous faire... mais votre émotion... je n'ose plus...

HÉLÈNE, *se relevant.* Oh! parlez, je veux entendre... Eh bien! Lionel Hamelin, il n'était pas de race juive, n'est-ce pas?

LAMBERT. Non!

HÉLÈNE. Sa naissance...

LAMBERT. Illustre! sa fortune, immense!

HÉLÈNE, *confondue.* Que dites-vous?

LAMBET. Ah! j'ai tout su par mon bienfaiteur, lorsque daignant m'ouvrir son âme, il me racontait sa jeunesse, et que, déchiré de regrets, il pleurait ses premières amours.

HÉLÈNE, *égarée.* Quoi! votre bienfaiteur! mais je ne comprends plus, Lambert; c'est de Lionel que nous parlions.

LAMBERT. Oui, mais ce Lionel tant pleuré, tant regretté, ce Lionel qui vous aime toujours, il a d'autre noms, ce Lionel enfin... c'est...

HÉLÈNE. C'est?

LAMBERT. Charles de Rieux, maréchal de France.

HÉLÈNE, *tombant sur un fauteuil.* Ah! cette joie n'en est plus une... ceci n'est plus un bonheur... Lionel m'avait donc trompée!

LAMBERT. Il se justifiera, Hélène; il vous cherchait depuis si longtemps, vous et son enfant... Oh! si vous saviez comme sa joie devenait folle, rien qu'à songer qu'il était père!

HÉLÈNE, *à demi égarée.* Mais n'est-ce pas un rêve, Lambert... Charles de Rieux, maréchal de France, mon époux... lui!... et je le reverrais... il n'aurait pas été coupable... Mon Dieu, grâces vous soient rendues!... (*La foudre gronde. Elle se relève avec effroi.*) Seigneur! est-ce donc là votre réponse!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HILARION, *accourant.*

HILARION. Dame Hélène! dame Hélène! (*Apercevant Lambert.*) Tiens, un étranger... c'est peut-être...

HÉLÈNE. Pourquoi es-tu revenu sur tes pas?

HILARION. Dam! le temps est si mauvais... l'orage m'a ramené... entendez-vous siffler le vent? et puis, moi, j'ai peur dans la forêt... avec ça qu'on parle de gens de mauvaise mine qui ont commis des meurtres; vous savez bien, dame Hélène, ce pauvre Michel et son ami Robert le bûcheron, qu'on a trouvés morts...

HÉLÈNE. C'est bon! c'est bon! assez!

HILARION. D'ailleurs, j'ai rencontré les hommes d'armes dans la forêt.

LAMBERT. Les hommes d'armes?

HILARION. Oui, même qu'ils m'ont dit que si l'orage éclatait, ils viendraient chercher un refuge ici.

LAMBERT. Ah! perdu!

HILARION. Alors, je suis revenu pour savoir...

HÉLÈNE. C'est bon... retire-toi... va-t'en!

HILARION, *sortant*. Tiens, comme elle est de mauvaise humeur!

LAMBERT, *à Hélène*. Adieu!

HÉLÈNE, *à Lambert*. Me quitter, par un temps pareil!

LAMBERT. Ce n'est pas l'orage qui me fait peur... mais cette reine Isabelle...

HÉLÈNE. Oh! restez... un moment encore?...

LAMBERT. Pas un... pas un seul... je serais perdu... N'avez-vous pas entendu... les soldats vont venir... dans votre intérêt même, je dois partir sur-le-champ... Oh! c'est que maintenant, voyez-vous, Hélène, j'ai une sainte et grande mission à remplir!... il faut que je vous ramène Charles de Rieux, Hélène, il le faut.

HÉLÈNE. Mais quelle route allez-vous prendre?

LAMBERT. Un brick m'attend sur la côte, aux rochers noirs; le tout est d'arriver jusque-là... je ne connais pas le chemin.

HÉLÈNE. Eh bien, je vais... (*S'arrêtant.*) Quelqu'un... mon hôte d'hier... (*Entraînant Lambert au fond.*) Lambert... voyez-vous là-bas, ce grand arbre...

LAMBERT. Le chêne du moine...

HÉLÈNE. Allez m'y attendre... je vous y rejoins... et je vous conduirai en lieu de sûreté.

LAMBERT. Pourvu que ce soit hors des griffes de la reine Isabelle, le reste m'est indifférent.

Il sort.

SCÈNE V.

HÉLÈNE, L'ÉTRANGER, *descendant par un petit escalier.*

HÉLÈNE. Eh bien, mon hôte, avez-vous pris quelque repos?

L'ÉTRANGER. Oui, bonne et charitable dame... mes forces sont revenues, c'est à vous que je dois la vie.

HÉLÈNE. Désirez-vous encore quelque chose de votre servante?

L'ÉTRANGER. Je désirerais vous offrir d'autres témoignages de reconnaissance que de stériles remercîments... mais, vous le voyez, je suis pauvre et misérable... je n'ai rien à donner.

HÉLÈNE. Vous m'avez offert l'occasion de faire un peu de bien, c'était me rendre riche; mais pardon, je suis obligée de m'éloigner pour quelques instants; si vous voulez partir, que Dieu vous conduise!... si vous préférez rester, disposez de ma pauvre demeure; tout ce qui s'y trouve appartient à mon hôte.

L'ÉTRANGER. Merci!... merci!...

HÉLÈNE. Eh bien donc... au revoir.

L'ÉTRANGER. Encore une fois, merci!...

SCÈNE VI.

L'ÉTRANGER, *seul.*

Voilà une brave et digne femme!... Ah ça, mais est-ce qu'il y aurait encore des honnêtes gens sur la tere... Après tout, cette femme à eu tort de me sauver la vie. Que vais-je en faire?... rien de bon... et je le pourrais d'ailleurs, que je ne le voudrais pas... Vivre pour le bien, c'est d'un niais... pour le mal, c'est dangereux... mon nom est trop connu... trop universellement redouté... encore si je pouvais en changer!... si je pouvais... mais non, chef de ces bandes meurtrières qui n'obéissent qu'à des ordres de pillage et de meurtre, j'ai dû fuir le châtiment terrible qui m'attendait à Paris... et maintenant, ici même, au milieu de ces solitudes, je n'échapperai pas longtemps aux poursuites de mes ennemis... En proie au froid, à la misère, à la faim, tôt ou tard il faudra succomber. Il y a quelques jours encore, caché dans ces rochers avec Gontran, le seul compagnon qui me soit resté fidèle, n'ai-je pas été forcé de me souiller du meurtre de deux malheureux bûcherons parce qu'ils refusaient de partager avec moi leur noir morceau de pain... Ah! c'est trop lutter, il faut en finir... d'une manière ou d'une autre!... (*Un bruit assez fort se fait entendre. Prêtant l'oreille.*) Du bruit? les archers sans doute... et avec eux le cachot et le gibet... Non, mes maîtres, vous ne m'aurez pas vivant! (*Tirant son épée.*) A moi, ma tranchante! (*Il tire son épée et la regarde.*) Oh! dans cette sanglante coupe de têtes, devais-tu finir par moi!...

Il va se frapper de son épée, Gontran accourt.

SCÈNE VII.

L'ÉTRANGER, GONTRAN, *accourant.*

L'ÉTRANGER, *reconnaissant Gontran*. Hé! c'est Gontran!

GONTRAN, *en montrant l'épée que l'Etranger tient à la main et qu'il remet après dans le fourreau.* Eh bien, maître, qu'avez-vous donc, et qu'alliez-vous faire?

L'ÉTRANGER. Une sottise... J'ai cru entendre les archers, et je ne voulais pas tomber entre leurs mains.

GONTRAN. Je comprends... mais rien n'est désespéré... le hasard qui nous a perdus peut nous sauver encore.

L'ÉTRANGER. Le hasard!

GONTRAN. L'important est de rentrer dans Paris.

L'ÉTRANGER. Après les événements terribles qui m'en ont chassé, ceci est bien téméraire, ami Gontran!

GONTRAN. Croyez-moi, maître, rentrons dans Paris, d'immenses événements s'y préparent, nous aurons à remplir un rôle important; jetés au milieu des partis nombreux qui déchirent la grande cité, nous les servirons tous indistinctement, comme autrefois, suivant notre caprice et notre fantaisie; nous n'avons point d'amis, nous sommes donc certains de ne point nous tromper... vous aimez les combats...

L'ÉTRANGER. Toi, l'argent.

GONTRAN. Il y aura profit pour chacun de nous.

L'ÉTRANGER. Au fait, c'est une idée; mais on peut me reconnaître.

GONTRAN. Vous, maître? Qui diable a jamais vu votre visage toujours couvert d'un masque?

L'ÉTRANGER. Il est vrai que je n'ai jamais opéré qu'à la faveur d'un déguisement; mais toi...

GONTRAN. Moi?... moi je n'étais que votre second... Qui a jamais pris garde à moi?

L'ÉTRANGER. Mais comment sortir de ces montagnes sans être saisi par les archers?

GONTRAN. J'ai songé à tout... pour moi d'abord, pour vous ensuite; mais honneur au rang... vous êtes mon chef; je ne veux rentrer dans Paris qu'à la condition d'y servir encore le vaillant Caboche, le redouté chef des malandrins. Écoutez donc: il y a quelques jours, j'étais à Sainte-Croix, caché sous le costume d'un pauvre pèlerin; vers le soir, j'entrai dans une hôtellerie de modeste apparence... J'allai m'appuyer contre un pilier placé dans le coin le plus obscur de la grande salle; à peu de distance était une table; deux étrangers vinrent s'y asseoir!... l'un, jeune homme de bonne mine, grand... comme vous, maître, et ma foi... ayant quelque peu de votre physionomie.

L'ÉTRANGER. Je lui en fais mon compliment... Après?

GONTRAN. L'autre... homme d'un certain âge, ayant l'apparence d'un brave artisan... et autant que j'en pus juger, l'ami du jeune homme...

L'ÉTRANGER. Je vois ça d'ici... continue.

GONTRAN. Ils se mirent à causer... J'écoutais machinalement; bientôt la cervoise fit son effet, et les voilà en belle humeur de confidences. J'écoutai avec plus d'attention; le jeune homme... le vieux l'appela Lionel... faisait ses adieux à l'autre, en lui disant qu'il allait rejoindre sa mère, et en lui recommandant un fils au berceau, dont il voulait encore cacher la naissance...

L'ÉTRANGER. Et pourquoi tout ce mystère?

GONTRAN. Oh! oh! folie de jeune homme... un mariage assez sot, contracté à l'insu de la mère...

L'ÉTRANGER. Bien, bien! Après?

GONTRAN. Le jeune homme devait quitter Sainte-Croix aujourd'hui même pour se rendre avec sa mère à Paris, où l'attend un riche héritage d'un oncle, marchand drapier aux piliers des halles.

L'ÉTRANGER. Ça devient intéressant; poursuis.

GONTRAN. Mais au moins, dit le vieux, as-tu un laisser-passer du gouverneur? — Voilà, voilà! dit gaiement Lionel en tirant de son pourpoint vert une liasse de parchemin; oh! j'ai bien pris mes précautions, ajouta-t-il en riant; une fois en marche, je veux que rien ne puisse me retarder. — Bravo, mon fils! reprit le vieux; mais quelle route prends-tu? je te ferai la conduite. — Inutile, maître Landry; je ne prends pas le chemin direct. — Ah bah!... non! Et là-dessus, il se pencha à l'oreille du vieillard, et il lui parla si bas, que je ne pus entendre la suite de l'entretien.

L'ÉTRANGER. C'est dommage!

GONTRAN. Seulement, quand ils relevèrent la tête, le jeune disait au vieux qu'il passerait aujourd'hui vendredi 13 mai, vers neuf heures du soir, par les gorges de la Chevrière.

L'ÉTRANGER. Les gorges de la Chevrière... près d'ici!

GONTRAN. Nous y touchons.

L'ÉTRANGER. Vendredi 13 mai?

GONTRAN. C'est ce soir!

L'ÉTRANGER. Ce soir... à neuf heures?

GONTRAN. Oui, à neuf heures!

L'ÉTRANGER. Et il a des papiers?

GONTRAN. Il a de l'or...

L'ÉTRANGER, *entendant une horloge sonner*. Huit heures et demie! C'est bien; va m'attendre.

GONTRAN. Où cela?

L'ÉTRANGER. Et, par le diable! aux gorges de la Chevrière.

Gontran sort.

SCÈNE VIII.

L'ÉTRANGER, *puis* HÉLÈNE.

L'ÉTRANGER. Gontran a raison, on a toujours le temps de se tuer. Pour ne pas donner l'éveil aux soupçons, il faudrait que mon hôtesse pût me voir rentrer dans ma chambre. Elle tarde bien... Ah! la voici!... Je vous attendais avec impatience, ma bonne hôtesse.

HÉLÈNE. Quoi!... auriez-vous le projet de partir... à cette heure déjà si avancée?

L'ÉTRANGER. Au contraire, je voulais vous prier de m'accueillir pour cette nuit encore, à moins que ma présence ne vous gêne.

HÉLÈNE. Vous oubliez donc mes paroles de tout à l'heure: regardez cette maison comme la vôtre. Seulement, lorsque vous la quitterez, je voudrais vous voir calme, satisfait, heureux enfin... car mon bonheur, à moi, est si grand et si complet que je voudrais le faire partager au monde entier.

L'ÉTRANGER. Vous avez bien réellement la meilleure âme, le cœur le plus généreux que j'aie jamais connus.

HÉLÈNE, *lui remettant un flambeau.* Voici votre flambeau... bonne nuit, mon hôte.

L'ÉTRANGER. Bonne nuit... ma digne hôtesse, bonne nuit.

HÉLÈNE. Avant de vous endormir... mêlez mon nom à vos prières, cela me portera bonheur.

L'ÉTRANGER, *avec humeur.* Adieu!... adieu!...

Il remonte l'escalier.

HÉLÈNE, *seule.* Qu'a-t-il donc?... Maintenant, je vais aller me placer à la fenêtre de cette chambre... de là on domine la vallée, et malgré la nuit qui vient, mes yeux pourront encore distinguer mon Lionel...

Elle entre à droite.

L'ÉTRANGER, *reparaissant sans lumière.* Elle n'y est plus... éteignons ce flambeau, fermons cette porte; j'ai disposé le lit de manière à ce que l'on puisse me croire couché; maintenant, sortons!

HÉLÈNE, *sans lumière.* L'on a marché, ce me semble... Est-ce toi?...

L'ÉTRANGER. Que dit-elle?

HÉLÈNE. Personne... cependant, j'ai entendu du bruit... Hilarion!... Ah! cette lumière que j'ai laissée...

L'ÉTRANGER. Partie... allons, je l'ai échappé belle!

Il sort dans la campagne.

HÉLÈNE, *revenant avec un flambeau.* Personne!... (*Montant l'escalier et allant à la porte de l'Etranger.*) Si c'était... non... mon hôte est endormi... Allons, je me serai trompée, ou plutôt c'est mon impatience, c'est mon trouble, qui font retentir à mon oreille des bruits qui n'existent pas... (*Tonnerre au dehors.*) Voici l'orage!... quelles larges gouttes d'eau!... Pauvre enfant!... Si j'allais au devant de lui... pour guider ses pas au milieu de l'obscurité... oui, c'est cela... cette lanterne... et maintenant, courons... (*Un coup de tonnerre plus fort vient briser en éclat un arbre en vue du public. L'arbre se divise en deux parties et tombe. Hélène est à genoux.*) Ah! mon Dieu! quel sinistre présage! Mais on vient... on accourt... Par ici. par ici... Ah! ce n'est pas lui...

SCÈNE IX.

HÉLÈNE, LAMBERT, *puis* HILARION.

LAMBERT. Hélène!... Hélène!... du secours!... du secours!...

HÉLÈNE. Du secours?... pour qui?... comment?...

LAMBERT. Pauvre jeune homme!

HÉLÈNE. Un jeune homme?

LAMBERT. Ah! je le vois encore, baigné dans son sang, indiquer d'un bras défaillant, sans doute, le chemin par lequel ses meurtriers avaient pris la fuite.

HÉLÈNE. Un jeune homme... blessé... où est-il? où est-il?

LAMBERT. Aux gorges de la Chevrière.

HÉLÈNE. Ah!... et vous l'avez abandonné!

LAMBERT. Je l'ai secouru tant qu'il a eu un souffle de vie... Je suis venu ici pour qu'on m'aidât à transporter son corps.

HÉLÈNE. Mort!... Ah!

Elle tombe.

LAMBERT. Hélène!... Hélène!... Ah! mon Dieu!... au secours!... au secours!

A Hilarion.

HILARION, *entrant.* Qu'y a-t-il donc! Ciel! ma maîtresse... ma bonne maîtresse... Que s'est-il donc passé?

LAMBERT. Elle revient à elle... oui, elle rouvre les yeux... Hélène!... Hélène!... ce ne sera rien n'est-ce pas? mais d'où vient? (*Apercevant des archers au loin.*) Perdu!... perdu!... (*A Hilarion.*) Prends soin d'elle... La quitter en un pareil moment... mais ces trésors que je porte sur moi!... Les voici... prenez soin d'elle... et dites-lui!... dites-lui!... Ah! les voici...

Il sort par une porte latérale.

HILARION. Qu'est-ce que tout cela veut dire? des soldats maintenant?...

Les rochers se couvrent d'archers qui se sont emparés de l'Etranger.

LE CHEF DES ARCHERS. Attendons ici la fin de l'orage... Amenez le prisonnier.

L'ÉTRANGER. Pourquoi cette violence?... Que voulez-vous de moi?

LE CHEF. Qui es-tu?

L'ÉTRANGER. Moi... je suis... je suis un enfant du pays, et je reviens dans ma famille.

LE CHEF. Toi!... Ne serais-tu pas, par hasard, un de ces rebelles que nous poursuivons depuis si longtemps?

L'ÉTRANGER. Vous vous trompez; je ne suis qu'un simple marchand de la hanse parisienne.

LE CHEF. Où sont tes preuves?

L'ÉTRANGER Des preuves...

LE CHEF. Il hésite...

L'ÉTRANGER. Attendez... laissez-moi un peu me remettre... Tenez... et lisez!

LE CHEF, *examinant les parchemins.* A la bonne heure!... Eh! mais tout cela est parfaitement en règle... Nous l'avons effrayé, cet honnête bourgeois... Par saint Georges! rien n'y manque... un sauf-conduit du gouverneur... permis de faire route, etc., etc., à maître Lionel.

HILARION. Lionel... Eh quoi! ce serait...

LE CHEF. Fils de dame Hélène Odiot.

HILARION, *à part.* C'est lui!...

LE CHEF, *lisant.* Agé de vingt ans... Tu n'as que vingt ans?

L'ÉTRANGER. Apparemment.

LE CHEF. Ah!

HILARION. Et il ne dit rien. (*Haut.*) Maître Lionel... il ne répond pas... maître Lionel!...

L'ÉTRANGER. Que signifie?

HILARION. Mais vous devez avoir entendu parler de moi; je suis le petit Hilarion que vous n'avez jamais vu... Comment! vous ne me reconnaissez pas?

L'ÉTRANGER. Hilarion... oui... oui...

HILARION. Ah! à la bonne heure!... Mais qu'est-ce que vous attendez là?... Venez donc embrasser votre mère.

L'ÉTRANGER. Ma mère!

HILARION. Eh oui! la voilà.

L'ÉTRANGER, *reconnaissant Hélène.* Elle!

HILARION, *à Hélène.* Dame Hélène... dame Hélène, revenez à vous... voici votre fils Lionel.

HÉLÈNE. Mon fils!

L'ÉTRANGER. Je suis perdu!

Il marche machinalement vers Hélène en détournant la tête.

Hélène s'approche de lui doucement, l'Etranger tourne la tête avec effroi; lorsque son regard vient à rencontrer celui d'Hélène, il tressaille. Hélène l'examine, puis elle se met à rire d'une manière convulsive, et retombe assise.

TOUS. Ah! mon Dieu!

HILARION. Oh! cette fois ce ne sera rien; n'est-ce pas, dame Hélène?... (*Hélène rit d'un air égaré.*) Voyez, voyez comme elle rit!... c'est la joie d'avoir retrouvé son fils! (*Riant.*) Ha! ha! ha!...

L'ÉTRANGER, *à part.* Je suis sauvé!

Le rideau baisse sur le tableau qui représente Hélène riant convulsivement; Hilarion près d'elle, ayant l'air tout joyeux, la montre en riant, aux soldats qui s'éloignent, tandis que Lionel reste immobile au milieu de la scène.

ACTE DEUXIÈME.

Deuxième Tableau.

Le théâtre représente la porte Saint-Honoré, à travers laquelle on voit Paris; on est hors la ville; à droite, est une hôtellerie devant laquelle il y a des siéges et des tables; plusieurs arbres à gauche. Il fait encore jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

GENS *attablés devant l'hôtellerie; à leur tête sont* LIONEL, GONTRAN, *et deux* CHEFS MALANDRINS.

PLUSIEURS VOIX. A boire! à boire!

LIONEL, *bas et inquiet, à Gontran et aux deux Malandrins.* Je commence à être inquet; la comtesse d'Antragues ne vient pas.

GONTRAN. C'est qu'elle est auprès de la reine, et que le château de plaisance où elle a été joindre sa majesté n'est pas à une petite distance.

LIONEL, *se levant.* Ce retard est inquiétant.

GONTRAN. Quelle impatience, maître! voilà qui semblerait tenir de l'amour.

LIONEL. De l'amour!... Oh! ce n'est guère de ce sentiment qu'il s'agit entre la comtesse d'Antragues et moi... Nous avons d'autres vues l'un et l'autre.

GONTRAN. Oui, oui, je sais bien, maître, que depuis quinze années que vous êtes établi à Paris, aux piliers des halles, sous le nom du marchand drapier Lionel, et sous le titre du fils d'Hélène Odiot, de ce fils dont vous avez pris les papiers... et la place; je sais, dis-je, que vous avez en tête autre chose que le commerce, et surtout autre chose que l'amour.

UN CHEF DES MALANDRINS. Et par saint Nicolas saint Julien, le chef n'a pas tort.

LIONEL. Vous vous trompez. Malgré cette existence d'ambition, d'inquiétude, d'intrigues; malgré cette existence où je tremble à chaque instant d'être reconnu et démasqué, l'amour, cette folie que je raillais autrefois, l'amour s'est emparé de mon âme... J'aime! Gontran... j'aime comme un insensé!

GONTRAN. Parions que je devine? C'est, j'en suis sûr, cette jeune fille que nous avons rencontrée dernièrement à Melun, lorsque nous avons accompagné dans cette ville la comtesse d'Antragues, à l'occasion d'une nouvelle recrue de Malandrins.

LIONEL. Oui, c'est elle, c'est Marie... Qu'elle est belle! n'est-ce pas?

LE CHEF. Hou! pas trop mal.

GONTRAN. Charmante... Au surplus, maître, les difficultés ne sont pas insurmontables... Dans votre intérêt, j'avais pris quelques renseignements sur cette jeune fille. On m'a raconté qu'orpheline et sans appui, elle se rendait à Paris pour y entrer dans un couvent. Elle voyage à petites journées; elle s'est mise, à ce qu'il paraît, sous la protection d'un vieillard respectable et d'un jeune homme, assez joli garçon, a-t-on ajouté, pour avoir fait sur le cœur de la comtesse d'Antragues, qui l'avait rencontré plusieurs fois, une impression des plus vives.

LIONEL. En vérité!

GONTRAN. On dirait que cette nouvelle vous rend soucieux?

LIONEL. Non; je réfléchis seulement que moi aussi, tu le sais, j'ai placé dernièrement chez un négociant de cette même ville de Melun le jeune Maurice...

GONTRAN. Ah! oui, Maurice, le fils de ce Lionel dont vous avez pris le nom.

LIONEL. Je songeais même, à cette occasion, au peu d'empressement de Maurice à se rendre à mes ordres...

GONTRAN. Les ordres d'un père!... car vous voilà obligé de jouer le rôle de père, puisque...

LIONEL, *l'interrompant.* Il suffit!

SCÈNE II.

LES MÊMES, GROS-RENÉ, *aubergiste.*

GROS-RENÉ. Eh! bonjour, maître Lionel; eh bien, où en est la vente des draps aux piliers des halles? Y a-t-il chalands au magasin? Les affaires...

LIONEL. Vont très-bien, maître Gros-René; la laine est en hausse.

GROS-RENÉ, *riant.* Depuis qu'on nous la tond sur le dos.

LIONEL. Vous raillez, compère... Eh! mais voilà un justaucorps en désuétude, et qui en appelle un autre au plus vite. Venez au magasin avec une sachette bien garnie, et je vous traiterai rondement.

GROS-RENÉ. A bon compte?

LIONEL, *lui serrant la main.* N'ai-je pas pour enseigne *la Bonne foi?*

GROS-RENÉ. Oui... pour enseigne.

LIONEL. Hein?

GROS-RENÉ. Demain, j'irai vous faire visite... (*A part.*) Ce diable de Lionel a des amis d'une singulière tournure... (*Haut.*) Ah ça, vous ne buvez plus?

LIONEL. Si fait!... (*L'aubergiste lui verse à boire.*) A la vôtre!

Ils boivent, l'aubergiste va à une autre table. Entrée d'Hilarion.

SCÈNE III.

LES MÊMES, HILARION, *sortant de l'hôtellerie, puis* MARIE, LAMBERT *et* MAURICE *venant, un instant plus tard, du fond du théâtre.*

HILARION, *à l'aubergiste.* Eh! dites-donc, maître hôtelier?

GROS-RENÉ. Après?

HILARION. Nous avons besoin, comme je vous l'ai déjà narré, de toutes les salles basses de votre hôtellerie; il nous faut beaucoup de place.

GROS-RENÉ. C'est donc un grand messire que votre maître?

HILARION, *avec emphase.* Un fameux!... Seulement, je vous préviens, il a une manie, il parle toujours de la reine Isabelle.

GROS-RENÉ. De la reine?

HILARION. Oui; s'il vous questionne à ce sujet, ne faites pas attention... Le voilà!... chut!

LIONEL, *se retournant.* Que vois-je?

GONTRAN. Quoi donc?

LIONEL. C'est elle!

GONTRAN. Ah! la jeune fille.

LIONEL. Silence! viens.

Il fait un signe aux buveurs attablés près de lui, tous rentrent dans la ville. Lambert, Maurice et Marie descendent la scène.

HILARION. Oui, messire, nous avons une suite nombreuse : un tigre blanc, puis une ourse noire, puis un loup du pacha d'Egypte à deux queues, puis un mouton de la ville de Troyes à quatre têtes, puis...

LAMBERT, *arrivant doucement et lui tirant l'oreille.* Puis, à la suite de toutes ces bêtes, un imbécile qui se nomme Hilarion.

HILARION. Tiens, c'est vous, maître Lam...

LAMBERT. Silence! donc... (*A part.*) Le malheureux!... (*A l'aubergiste.*) Un mot, je vous prie; comment se porte la reine Isabelle?

GROS-RENÉ. Comment se...

LAMBERT. Oui!

Hilarion fait des signes à Gros-René.

GROS-RENÉ, *à part.* Qu'est-ce qu'ils ont donc?... (*Haut.*) La reine se porte très-bien.

LAMBERT, *à part.* Ah! tans pis. (*Haut.*) Veuillez nous faire donner quelque chose à boire.

GROS-RENÉ. A l'instant!

Il sort en regardant avec intention Lambert.

LAMBERT, *allant à Maurice et à Marie.* Eh bien! mes enfants, nous sommes arrivés; voilà Paris, ce Paris si beau et si laid, si brillant et si misérable, si riche et si pauvre, ce Paris que je n'ai pas vu depuis quinze ans,

et qui sans doute est bien changé, tout en restant le même... Mais ce n'est pas ici le moment de philosopher, n'est-ce pas? Vous êtes fatigués, moi aussi, reposons-nous... (*On leur apporte à boire.*) Eh bien! vous restez là?... vous gardez tous deux le silence?... Allons, Marie... allons, jeune homme... pourquoi donc cet air mélancolique?

MAURICE. Ah! comment mon cœur ne serait-il pas en proie à la tristesse? Marie persiste dans son projet de se séparer de moi.

MARIE. Vous savez bien que cela est nécessaire, Maurice... Orpheline, sans ressources, sans état, je dois obéir aux derniers vœux de ma mère : c'est elle-même qui m'a désigné le couvent des Bénédictines, à Paris, comme l'asile où elle désirait voir s'écouler ma vie. Et maintenant que, grâce à vous, grâce à ce bon vieillard, j'ai pu arriver sans encombre jusqu'à Paris, laissez-moi vous quitter, Maurice, laissez-moi obéir à ma mère.

LAMBERT. Un moment, jeune fille, un moment; voici la nuit, nous ne pouvons entrer ce soir dans Paris, ni aller frapper, à une heure indue, à la porte d'un couvent : ce ne serait pas convenable... En conséquence, ma belle enfant, en dépit de votre obéissance à votre pauvre mère, vous resterez encore cette nuit sous la garde du vieux Lambert. Demain il fera jour, et demain c'est moi-même qui vous conduirai à la supérieure des Bénédictines... je vous recommanderai de la bonne façon à cette sainte femme... Pas de réplique... c'est entendu... Allons, venez tous les deux près de moi... (*A Maurice.*) Eh bien! vous devez être content de moi, j'espère?

MAURICE. Excellent homme!

LAMBERT. Allons, allons, mes enfants, du courage; attendons avec patience. Eh! mon Dieu, le temps... le temps... si vous saviez... quel puissant arrangeur de toutes choses!... Tenez, moi, par exemple, j'ai eu bien des mésaventures, bien des chagrins... Errant sans cesse, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, tantôt à la suite de mon protecteur, tantôt obligé de fuir tout seul, que sais-je, enfin! rien n'a manqué à mes tribulations. Eh bien! j'ai pris courage, et Dieu et le temps aidant, vous voyez que j'ai pu tout supporter, tout souffrir; et sur mon front tout brûlant encore d'énergiques pensées, les cheveux blancs sont venus, comme la neige au front du volcan.

MARIE. Ah! vous êtes fort, patient... et bon.

MAURICE. Mais pourquoi un homme aussi savant, un médecin dont le nom...

LAMBERT. Silence!... silence!...

MAURICE. Se faire conducteur d'animaux... quelle singulière idée!

LAMBERT. Cela vous étonne, n'est-ce pas? et pourtant rien de plus naturel... Ecoutez : Absent de Paris depuis quinze années, j'y reviens après avoir fait d'inutiles recherches pour retrouver... une pauvre femme... Mais laissons cela... Je reviens secrètement à Paris, car mon nom est toujours proscrit par la reine Isabelle.

MARIE *et* MAURICE. La reine!

LAMBERT. Mon but est aussi de rejoindre un ami qui m'attend... ce protecteur dont je vous ai parlé... Dernièrement, et pour éviter les soupçons, nous nous sommes quittés à Namur, en nous donnant rendez-vous à Paris... Mon protecteur avait une fortune considérable en diamants et en pierreries; craignant d'être reconnu, et pensant qu'on soupçonnerait moins un modeste vieillard d'avoir tant de trésors en sa possession, il me chargea de lui rapporter toute sa fortune, pour la seconde fois... car il y a quinze ans... Enfin, je suis destiné à lui servir de cassette.

MAURICE. Dangereuse commission!

LAMBERT. Sans doute; aussi jugez de mes craintes à l'idée de traverser toute la France, dans ces temps de troubles et de pillage, seul et sans escorte!... Un jour, j'allais me mettre en route, lorsque je vois arriver dans mon hôtellerie un voyageur qui revenait d'Afrique avec une certaine quantité de tigres, lions et autres bêtes féroces; nul n'osait en approcher. Mais, moi!... Hé! m'écriai-je, voilà mon escorte!... Leur maître était tombé malade, je me charge du soin de leur donner à manger; grâce à ce service, une charmante familiarité s'établit entre nous... Sur ces entrefaites, le conducteur meurt d'une fièvre maligne... c'était, parbleu! bien une fièvre maligne, laissant son âme à Dieu, qui ne s'en souciait guère, et ses bêtes à l'hôtelier, qui s'en souciait moins encore. J'achète les animaux, et me voilà entouré de ma garde africaine... Et savez-vous où j'imagine de cacher mes bijoux?... Sous les griffes de mon tigre, oui, sous ses griffes, dans le plancher de sa cage; et de ce moment je pus dormir en paix... C'est ainsi que je suis arrivé sans encombre jusqu'à Melun, où je vous ai rencontrés, et de là à Paris, où nous voici parvenus.

HILARION. Not' maître! not' maître!

LAMBERT, *à Hilarion, qui arrive*. Qu'est-ce que tu veux, toi?... Et nos animaux?

HILARION. Ah! notre maître, le loup et la hyène, que vous aviez mis ensemble, viennent d'avoir une querelle d'enragés... Cette hyène est d'un caractère détestable...

LAMBERT. Eh bien?

HILARION. J'ai changé le loup de cage...

LAMBERT. Et où l'as-tu mis?

HILARION. Près du mouton.

LAMBERT. Le lion près du... Allons, viens, viens... nous aurons du bonheur si nous retrouvons le mouton entier.

HILARION. Bah! il en restera toujours bien un petit gigot!

LAMBERT. Imbécile!...

HILARION. Mais...

LAMBERT, *en sortant avec Hilarion.* Mais! mais!... Vous êtes un imbécile!

SCÈNE IV.

MAURICE, MARIE.

MAURICE. Que de remercîments ne dois-je pas à ce bon vieillard! Sans lui vous m'auriez déjà quittée.

MARIE. Je prierais loin de vous... mais pour vous...

MAURICE. Pourquoi toujours ces paroles d'éloignement et de séparation?... Si votre mère vous a désigné un couvent comme un lieu d'asile pour votre jeunesse, c'est qu'elle ne prévoyait pas qu'aussitôt après sa mort il se présenterait à vous un jeune homme au cœur pur, aux intentions honnêtes, qui n'aurait d'autre projet que de faire de vous la compagne légitime et honorée de sa vie... Si elle avait prévu cela, Marie, si elle avait lu dans mon cœur la vive et loyale passion que vous m'avez inspirée, croyez-vous qu'elle aurait refusé de faire mon bonheur et le vôtre?... Non, Marie, non; croire cela, ce serait injurier la mémoire de votre mère.

MARIE. Si je persiste à vous quitter, Maurice, ce n'est pas que je craigne d'offenser ma mère, mais je doute du consentement de votre père, de maître Lionel, de ce père que vous ne connaissez pas, qui ne vous a jamais vu, et qui, en vous ordonnant de revenir près de lui, a sans doute déjà décidé de votre sort.

MAURICE. Pourquoi préjuger ainsi du cœur de mon père? Malgré notre éloignement, il m'aime, j'en suis sûr d'avance. Si des circonstances inexpliquées l'ont contraint à me faire élever loin de lui, jamais, du moins, il ne m'a abandonné. Partout sa protection m'a accompagné. Dernièrement encore, à Melun où je vous ai connue, Marie, c'est lui qui m'avait placé dans la maison du riche commerçant Hamel; j'étais peu porté au négoce, je l'avoue, j'eusse préféré la carrière des armes: des idées chevaleresques bouillonnaient au fond de mon âme; je ne rêvais que la gloire, que l'affranchissement de mon pays, que l'expulsion des Anglais... Mais j'ai dû obéir sans murmurer; et, bien que j'aie toujours vécu loin de mon père, je crois en sa bonté: oui, Marie, je crois à son indulgence pour vous et pour moi.

MARIE. Ah! Maurice, si votre père est ambitieux, s'il tient aux grandeurs de la terre, il repoussera l'orpheline.

MAURICE. Courage, Marie, courage et espérance!... Mais que regardez-vous? Serait-ce encore cet homme dont vous m'avez parlé à Melun, et qui vous a outragée de ses insolents aveux?

MARIE, *apercevant une femme d'un aspect simple, qui les regarde avec attention.* Non, Maurice... non... cet homme, je ne l'ai plus revu... Je regarde une pauvre femme... mais, vous-même, voyez... elle vient à nous.

SCÈNE V.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

Hélène a été successivement à diverses tables, elle a paru toute occupée d'examiner s'il n'arrive pas quelqu'un du côté de la porte Saint-Honoré; à la vue de Maurice, un mouvement de surprise et de satisfaction a comme éclairé sa figure.

MAURICE, *avec intérêt.* Que voulez-vous, ma bonne mère?

HÉLÈNE. Du pain!... (*Elle regarde Maurice, lève les yeux au ciel, sourit; et, regardant autour d'elle avec effroi, elle ajoute :*) J'ai peur!...

MARIE. Peur de mendier... pauvre femme! (*A Maurice.*) Comme elle paraît effrayée!

MAURICE, *avec trouble.* Je sens mon cœur tout ému de pitié. (*Appelant.*) L'aubergiste!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HILARION, GROS-RENÉ.

MAURICE. Du pain... du vin!

GROS-RENÉ. Voilà, voilà!...

Il apporte du pain, Maurice en donne à Hélène, qui le mange avec avidité.

HÉLÈNE. Hélène a bien faim.

MAURICE, *à l'aubergiste.* Connaissez-vous cette pauvre femme?

L'AUBERGISTE. Si je la connais... Hélène, notre Hélène, la protectrice du faible, la terreur du méchant! Mais comment ne la connaissez-vous pas, vous! Vous n'avez donc jamais habité Paris?... Hélène, c'est la mystérieuse sagette des piliers des halles... Adorée de nous autres, vieux chrétiens de France, elle est en haine aux Anglais. Sa grâce monseigneur de Bedfort, et sa longueur mylord Falbridge, pourraient vous en donner des nou-

velles. Elle vient souvent ici, on la voit au guet le long des portes de la ville... je ne sais ce qu'elle attend, ce qu'elle désire... Valets, servez donc.

HILARION, *accourant avec des verres.* Voilà du vin... à qui faut-il verser?... (*Maurice lui fait signe de donner un verre à Hélène.*) A cette... mendiante... allons, de grand cœur... Eh mais, qu'aperçois-je ?... O mon Dieu! est-ce bien possible !

GROS-RENÉ. Qu'avez-vous donc?

HILARION. Un coup du sort... oui, je vous en réponds... c'est elle !

GROS-RENÉ. Elle... qui ça?

HILARION, *hors de lui.* Docteur... non, maître Lambert... ah ! je ne sais plus ce que je dis... où est-il ? Patron... patron !

Il rentre en courant dans l'auberge.

SCENE VII.

LES MÊMES, LIONEL *et* GONTRAN, *puis* LAMBERT, HILARION.

LIONEL, *à Gontran.* Hélène s'est encore échappée de chez moi... qu'est-elle devenue?... (*Apercevant Hélène.*) Ah! la voilà, j'en étais sûr. Emparons-nous d'elle, Gontran.

HÉLÈNE, *apercevant Lionel, pousse un cri de terreur.* Ah!

Elle se réfugie toute tremblante auprès de Maurice et de Marie.

MARIE, *reconnaissant Lionel.* Que vois-je? l'inconnu de Melun.

LIONEL, *affectant la douceur et prenant Hélène par le bras, à mi-voix.* Toujours sortir malgré ma défense, ma mère... (*Bas.*) Allons, rentrez au logis.

HÉLÈNE, *d'une voix sèche et brève reculant en regardant Maurice.* Non!

MARIE, *intercédant pour elle.* Voyez comme elle tremble, messire... de grâce...

LIONEL, *galamment.* Il est pénible de vous adresser un refus, aimable jeune fille. Hélas ! qui plus que moi doit lui porter intérêt? mais malgré moi je suis obligé de...

MAURICE, *passant près de Lionel.* Un moment...

LIONEL. Rassurez-vous, je veille sur elle... (*Bas à Hélène d'un ton rude.*) Rentrez !

HÉLÈNE, *épouvantée et voulant retourner près de Marie.* Non !

LIONEL, *avec une sourde colère.* Vous me suivrez !

HÉLÈNE, *regardant toujours Maurice.* Non !

LAMBERT, *suivi d'Hilarion, entrant du troisième plan.* Quoi? qu'est-ce que c'est ?

HILARION, *lui montrant Hélène.* Regardez !

LAMBERT. Ciel ! est-il possible?...

Il regarde attentivement Hélène, et tout occupé d'elle ne fait nulle attention à la scène rapide qui se passe devant lui.

LIONEL, *contrarié de la présence de Lambert avec un redoublement, de colère, à Hélène,* Vous me suivrez, vous dis-je !...

HÉLÈNE, *cherchant à dégager sa main et à passer vers Maurice.* Non ! non !... avec lui... près de lui !...

LIONEL, *lui pressant le bras avec violence et la poussant devant lui.* Rentrez donc !...

Hélène effrayée recule pas à pas devant le regard de Lionel.

LAMBERT, *à part.* Mais non, je me trompe sans doute.

HÉLÈNE. Ecoutez... le fer des bourreaux m'a tout ravi... mais l'on tue aussi les bourreaux... et le jour arrive où le ciel venge les victimes.

LIONEL, *à part.* Oh ! que dit-elle donc ?... (*Bas.*) Taisez-vous !...

HÉLÈNE. Ah ! vous m'avez entendu, vous...

LIONEL, *la poussant avec violence.* Mais tais-toi donc ! emmène-la, Gontran.

HÉLÈNE, *en sortant.* Ah ! pauvre Hélène!

Lionel fait signe à Gontran de la suivre.

LAMBERT. Hélène !... ah ! c'est bien elle ! (*A Hilarion.*) Cours sur sa trace... sache où est sa demeure... et si c'est possible, ramène-la, ramène-la... va.

Hilarion sort en courant, Lambert le suit des yeux. Lionel a descendu la scène plongé dans ses pensées. Maurice va à lui.

MAURICE, *à Lionel.* Vous avez poussé bien loin la rudesse à l'égard de cette pauvre femme.

LIONEL. De quoi te mêles-tu, jeune homme ?

MAURICE. Si j'en avais le moindre droit, j'aurais pris sa défense.

LIONEL. Sa défense? la défense de... (*A part.*) Ah ! pour nous-même, taisons-nous. (*Haut.*) Tu as le verbe bien haut, mon bel écolier !

MAURICE, *avec fermeté, se plaçant devant lui.* Le cœur plus haut encore.

LIONEL. Nous verrons plus tard ; range-toi !

MARIE. De grâce !... par pitié !...

MAURICE. Insolent !

LIONEL, *la main sur sa dague.* Misérable!

LAMBERT, *revenant près d'eux.* Eh bien, pourquoi cette querelle ?

LIONEL. Rien... (*A part.*) Ah ! ne souffrons pas qu'elle nous échappe encore.

Il sort.

MARIE, *retenant Maurice qui veut suivre Lionel.* Maurice, ne me quittez pas.

LAMBERT, *à Maurice.* Qu'était-ce donc?

MAURICE. Une pauvre femme que cet homme insultait.

LAMBERT. Bien... bien, Maurice... mais d'autres soins nous réclament... (*A part.*) Et maintenant que faire? Ah! c'est cela... oui, pas un instant à perdre... (*Haut.*) Venez, Maurice, j'ai besoin de vous... Mon Dieu, quel étrange événement!...

Il sort.

MAURICE. Marie, attendez-moi... dans un instant je reviens près de vous.

SCÈNE VIII.

MARIE, L'AUBERGISTE.

MARIE, *à l'hôtelier, avec inquiétude.* Il se fait tard, chacun se retire; bientôt ce lieu sera désert.

L'AUBERGISTE. Au contraire, ma belle enfant, la cloche ne tardera pas à se faire entendre, et c'est l'heure où tous les clercs et truands quittent leurs travaux pour regagner leur logis, et se réunissent quelques instants devant ma porte, avant le couvre-feu, et chantent la ronde du vieux Paris. Oh! avant qu'on ne ferme les portes, et qu'on n'éteigne les lumières, on a ici un gai spectacle, vous en jugerez bientôt.

MARIE. Auriez-vous préparé une chambre pour moi?

L'HOTELLIER. Oui, la plus belle... là haut, à côté de celle de votre vieux compagnon. (*Il en montre les fenêtres.*) A propos, je vais voir si on y a monté vos effets... Attendez un instant...

Il rentre en riant.

SCÈNE IX.

La nuit vient par degrés, on voit tout à coup une femme entrer d'un air vivement troublé, les truands attablés se sont dispersés.

MARIE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *entrant.* Ils ont perdu mes traces!

MARIE. Une femme... comme elle paraît troublée.

LA COMTESSE. Où suis-je?... ah! plus de dangers que jamais!... ils peuvent me retrouver, m'atteindre; sous ce costume, je serai reconnue!... que devenir!... Ah! s'il était là, près de moi, mon jeune défenseur, ce généreux Maurice... dont je n'ai que trop gardé le souvenir... toujours cette pensée... il faut tâcher de l'éloigner... Comment rentrer dans Paris... (*Regardant.*) La porte Saint-Honoré!... c'est bien là où je dois trouver Lionel... et il n'est pas au rendez-vous!

MARIE. Une noble dame!... ici... à cette heure!...

LA COMTESSE. Quelqu'un!...

MARIE, *s'avançant.* Vous paraissez souffrir, madame... me permettrez-vous?...

LA COMTESSE. Une jeune fille... Rien; ce n'est rien... (*Regardant Marie.*) Mais je ne me trompe-je point... ces traits... ils m'ont déjà frappée l'autre jour.

MARIE. A Melun, à l'hôtellerie de la Couronne... et vous êtes une dame de la reine...

LA COMTESSE, *à demi-voix.* Cet air doux, modeste et bon... je puis me confier à elle. (*Haut.*) Si une femme entourée des plus grands périls, une femme en danger de mort, venait à vous toute tremblante, et vous disait sauvez-moi!...

MARIE, *émue.* Je ne lui répondrais, madame, qu'en la sauvant.

LA COMTESSE, *pressant sa main avec reconnaissance.* Vous êtes un ange.

MARIE. Que puis-je faire?... parlez, que voulez-vous?

LA COMTESSE. Des vêtements semblables aux vôtres.

MARIE. Venez, madame... venez!

LA COMTESSE. Ces vêtements et la nuit... je suis sauvée!

MARIE. Venez, venez, madame.

Elles entrent par la porte de la maison.

SCÈNE X.

MAURICE, *sortant de l'écurie, puis* LIONEL.

MAURICE. Soyez tranquille, bon Lambert; pendant qu'on selle mon cheval, je vais dire à Marie... (*Appelant.*) Marie... Marie... où est-elle? Ah! dans sa chambre sans doute... Allons, je la trouverai au retour... maintenant, portons cet écrit à l'adresse indiquée; mais cette adresse... (*Il lit l'adresse et fait un cri de surprise.*) Au maréchal comte de Rieux... Quoi! Lambert en secrète relation avec le plus grand seigneur de France... et le maréchal, il est dans Paris?... N'importe, remplissons la mission dont je me suis chargé. Lambert a compté sur moi, je ne tromperai pas sa confiance.

LIONEL, *entrant, à part.* Malgré mes ordres à Gontran, Hélène a de nouveau pris la fuite.

MAURICE. Mais on ne vient pas me prévenir. Eh! ce cheval!

Il rentre dans l'écurie.

LIONEL, *du côté opposé.* Encore lui! il va partir... et Marie sera seule... c'est bien.... Lionel, de l'audace!

LA COMTESSE, *déguisée, et à Marie qu'on ne voit pas.* Encore une fois, merci et adieu!

(*Se dirigeant vers la porte de la ville.*) Maintenant, je puis rentrer dans Paris.

LIONEL, *s'avançant vers elle.* C'est elle... Jeune fille, un mot !

LA COMTESSE. Que voulez-vous?

LIONEL. Il faut me suivre.

LA COMTESSE. Laissez-moi! laissez-moi !

MAURICE, *sortant de l'hôtellerie.* Les imbéciles! mieux vaut aller à pied.

Il s'arrête en voyant de loin Lionel et la Comtesse.

LIONEL. Point de cris... point de résistance... Suivez-moi, suivez-moi.

LA COMTESSE, *à part, reconnaissant Lionel.* Eh! mais c'est Lionel.

MAURICE, *s'élançant.* Ciel ! Marie!..... Misérable!

LIONEL. Lui! encore... Ah! par l'enfer... c'en est trop.

Il tire son épée.

LA COMTESSE. Arrêtez, mes vaillants champions... Lionel, c'est moi !

LIONEL, *stupéfait.* La comtesse !

MAURICE. Une comtesse... (*A part.*) La comtesse d'Antragues !

LA COMTESSE. Grand Dieu !

LIONEL. Qu'y a-t-il donc?

LA COMTESSE, *à Lionel, en regardant Maurice avec intention.* Rien ! vous aviez donc ici deux rendez-vous ? l'un d'amour... l'autre d'ambition... Voilà des loisirs bien remplis.

LIONEL, *confondu.* Ce déguisement...

LA COMTESSE, *l'œil fixé sur Maurice.* A plus tard les explications. (*A Maurice.*) Mon jeune cavalier, mille grâces, je n'oublierai jamais votre courtoisie... Protéger les femmes est d'un noble cœur; nous nous reverrons.

Elle lui tend la main.

MAURICE, *lui baisant la main.* Madame !

LA COMTESSE, *à Lionel.* Aussi aimable que brave.

LIONEL, *avec dédain.* Quelque aventurier!

Maurice s'éloigne par la porte de Paris.

LA COMTESSE, *le suivant des yeux.* Vous vous trompez, je le parierais.

LIONEL. Eh bien, madame ?

LA COMTESSE. Eh bien, j'ai vu la reine; sans doute ma démarche était surveillée, car poursuivie par des émissaires du duc de Bedfort, je n'ai dû qu'au hasard et à une prompte fuite les moyens de leur échapper... Mais ici, nous sommes en sûreté, n'est-ce pas?

LIONEL. Moi et les miens, nous sommes là pour vous défendre: vous pouvez parler sans crainte.

LA COMTESSE. Il faut que la révolte éclate dans Paris.

LIONEL. Le jour?

LA COMTESSE. Demain!

LIONEL. L'heure?

LA COMTESSE. Aux premiers tintements de l'Angélus.

LIONEL. Nous serons prêts, les bandes errantes que j'ai réunies et concentrées n'attendent qu'un signal... Mort aux ennemis de la reine, c'est-à-dire aux partisans de son fils le dauphin.

LA COMTESSE. Gardez-vous-en bien.

LIONEL. Le programme est donc changé?

LA COMTESSE. Depuis hier.

LIONEL. A la bonne heure ! il s'agit seulement de s'entendre... C'est vrai, un jour on nous dit: Haine aux amis du dauphin, amour aux Anglais... le lendemain, le mot d'ordre, c'est: Haine aux Anglais, amitié aux partisans du dauphin... Dans ce conflit de brouilles et de raccommodements, on peut aisément se tromper, et tuer par mégarde celui qu'on aurait dû embrasser.

LA COMTESSE. Toute erreur est impossible; la reine, qui jusqu'à ce jour était restée l'alliée du roi d'Angleterre, effrayée des dernières victoires remportées par le dauphin, vient de conclure avec lui un traité secret.

LIONEL. Ainsi demain il faut chasser les Anglais de Paris.

LA COMTESSE. Oui, les amis du dauphin sont prévenus, ils seconderont la révolte... Demain, la reine levera le masque, et, de concert avec son fils, elle reprendra le pouvoir souverain.

LIONEL. Quant à cela, peu nous importe! Notre bras n'a pas d'opinion, et notre épée est au plus offrant.

LA COMTESSE. Et l'intérêt de la patrie?

LIONEL. Grand mot, vide de sens. Enfin je suis prêt à vous servir, ou plutôt à servir la reine dans tout ce qu'elle commandera.

LA COMTESSE. Et bien vous ferez, je vous le jure... N'oubliez pas, Lionel, que j'appartiens corps et âme à la reine Isabelle.

LIONEL. A votre aise, madame... à votre aise.., ainsi, demain encore, il faudra épargner les partisans du dauphin.

LA COMTESSE. Il faudra combattre avec eux...

LIONEL. Moi, devenir le partisan du maréchal de Rieux!... lui que ma haine poursuit avec tant d'acharnement !

LA COMTESSE. Que vous a-t-il donc fait, Lionel?

LIONEL. Ce qu'il m'a fait... Il y a quelques années, pendant la courte amnistie qui avait permis aux serviteurs du dauphin de reprendre leur rang et leur naissance, le maréchal, usant de son autorité, m'a fait traîner au pilori... Oh! cela demande du sang.

LA COMTESSE. Mais, si j'en crois certains bruits, maître Lionel, ce n'est pas le chef de rebelles, ce n'est pas le fauteur de troubles que le maréchal a fait punir en vous; c'est le marchand déloyal.

LIONEL. Mensonge, madame!... Oh! le jour de la vengeance viendra, et alors...

Ici on entend les premiers sons de la cloche du soir.

LA COMTESSE. Les tintements du couvre-feu... Hâtons-nous... rentrons dans la ville.

LIONEL, *montrant une foule accourant aux portes.* Oh! oh! les clercs de la Basoche, les truands du pont Saint-Michel, les turbulents du pré aux Clercs, tous gens à peupler Montfaucon.

VOIX *de troupe joyeuse.* Gros-René..... des flacons! à boire!

Ils s'attablent.

LA COMTESSE. Ciel! que vois-je? là-bas, au milieu de la foule...

LIONEL. Qu'y a-t-il?

LA COMTESSE Cet homme à manteau brun qu'un jeune cavalier conduit...

LIONEL. Le jeune cavalier, c'est encore mon inconnu.

LA COMTESSE, *troublée.* Mais l'autre..... l'autre...

LIONEL. Eh bien!... l'autre, c'est le maréchal.

LA COMTESSE. Adieu!

Elle sort et Lionel l'accompagne jusqu'à la porte Saint-Honoré: là, il se tient à l'écart.

SCÈNE XI.

LE MARÉCHAL, MAURICE, LIONEL, *caché;* PROMENEURS *dans le fond.*

LE MARÉCHAL. Où m'avez-vous donc conduit? dans une taverne... hors de la ville.

MAURICE, *bas.* On vous y attend, monseigneur.

LE MARÉCHAL, *à part.* N'est-ce point un piége... (*Haut.*) Jeune homme...

MAURICE. Ah! monsieur le maréchal...

LE MARÉCHAL. Allons, voilà un cri parti du cœur, et j'y crois.

Il entre dans la maison.

LIONEL, *à part.* Que vient-il faire ici avec ce jeune homme?

Lui tendant la main.

LE MARÉCHAL, *à Maurice.* On a, dit le message que vous m'avez apporté, à me communiquer sur-le-champ une nouvelle de la plus haute importance, et qui me comblera de joie?... la plus heureuse des nouvelles.

Il se mêle aux buveurs dans l'ombre.

MAURICE, *rentrant, bas, au Maréchal.* Venez, monseigneur, venez...

LE MARÉCHAL. Allons!

Ils entrent.

LIONEL, *les suivant.* Ne les perdons pas de vue.

UN ÉTUDIANT, *à ses camarades.* Eh! Raoul, chante-nous donc au son de la cloche notre ronde du couvre-feu.

TOUS. Oui, oui, la ronde.

RAOUL. Voilà, voilà mes amis.

RONDE DU VIEUX PARIS.

AIR *de M. Amédée Artus.*

Sur Paris s'étend la nuit,
Le marchand clôt sa boutique.
N'espérant plus de pratique,
Il s'enferme en son réduit.
L'usurier dans sa demeure
Tremble en songeant aux larrons,
Et le bourgeois manque l'heure,
En buvant aux Porcherons.
Manants, seigneurs, bourgeois, basoche,
Gens de tout rang et de tout lieu,
Entendez-vous sonner la cloche
Du couvre-feu,
Du couvre-feu?

CHOEUR.

Manants, seigneurs, bourgeois, basoche,
Gens de tout rang et de tout lieu,
Entendez-vous sonner la cloche
Du couvre-feu?

Mes amis, hâtons le pas;
Etudiants, militaires,
Gens de plume ou de rapières,
Faisons trêve à nos débats.
Compagnons, Dieu nous seconde,
Et rentrons dans nos logis
En chantant gaîment la ronde,
La ronde du vieux Paris.
Manants, bourgeois, etc., etc.

REPRISE DU CHOEUR.

Ecoutez ce léger bruit;
Voici le guet... il s'avance;
A son approche, en silence
L'amoureux discret s'enfuit;
Car c'est l'heure du mystère
Qui craint la clarté du jour,
C'est l'heure de la prière
Et c'est l'heure de l'amour.
Manants, seigneurs, etc., etc.

REPRISE DU CHOEUR.

RAOUL. Après notre ronde et avant que les archers de la prévôté ne referment sur nous les portes de la ville, je propose une bourrée, dans la grande salle du père Gros-René!... Eh! père Gros-René!

GROS-RENÉ. Mes enfants, ma grande salle est à votre disposition...

L'ÉTUDIANT. Suivez-moi!

Ils sortent gaiement sur le refrain de la ronde.

SCÈNE XII.

LE MARÉCHAL *sort de l'hôtellerie vivement agité;* LAMBERT, *le suit; la foule s'écarte.*

LE MARÉCHAL. Quoi! Lambert, ce que tu me dis est réel? Hélène existerait encore... celle que je cherche depuis tant d'années, qui doit me croire si coupable et que j'ai si longtemps pleurée !...

LAMBERT. Oui, monseigneur, elle est ici, je vous l'affirme, je l'ai vue.

LE MARÉCHAL. Ah! c'est que pour moi, en ce moment, Hélène, vois-tu !... c'est le bonheur, c'est la vie... avec elle, je retrouverai à la fois le repos du cœur et, plus encore, Lambert, les joies de l'amour paternel : mon fils, mon fils doit être auprès d'elle... Oh! c'est en lui surtout que vont reposer désormais toutes mes espérances et tout mon avenir... Lionel, c'était là son nom... Lionel, que ce nom m'est doux! comme il fait palpiter mon cœur!... Mon enfant, je vais donc le voir! Le connais-tu, Lambert?... l'as-tu vu?...

LAMBERT, *avec embarras.* Jamais, monsieur le maréchal; jamais... (*Cherchant Hélène autour de lui.*) Mais où est elle?

LE MARÉCHAL. Oh! que tes récits m'ont ému, Lambert! mais pourquoi Hélène a t-elle disparu tout à coup de sa terre natale?... (*Avec une agitation croissante.*) Mon ami, ele ne vient pas; je ne sais, je doute, je tremble... es-tu bien sûre que ce soit elle?

LAMBERT. Comme de ma propre existence. Hilarion a suivi ses pas, il va nous l'amener, monseigneur, ou du moins nous apprendre le lieu de sa demeure.

LE MARÉCHAL. Et mon fils... il n'aura sans doute pas quitté sa mère? il sera là aussi, n'est-ce pas? Oh! Lambert, je suis prêt à me sacrifier pour mon roi, mais, te l'avourai-je? il y a quelque chose de plus puissant encore, il y a mon fils, mon Lionel; c'est pour retrouver Hélène, dans l'espoir d'embrasser mon fils, que je suis rentré dans Paris, au péril de ma vie... Mais Lambert, personne ne vient.

LAMBERT, *vivement.* Ah! voici Hilarion, enfin... Eh bien?

LE MARÉCHAL. Eh bien?...

HILARION, *étonné, regardant le Maréchal.* Quel est donc ce...

LAMBERT. Réponds.

HILARION. Je vous la ramène... elle me suit.

LE MARÉCHAL. Courons.

HILARION, *les retenant.* Non, restez!..... vous la feriez fuir à l'instant; elle est si tremblante, si effrayée...

LE MARÉCHAL, *l'apercevant.* Oui, je la reconnais, c'est elle... je ne me sens plus la force d'avancer... Hélène, que vas-tu me dire! quels reproches vas-tu m'adresser!... Lambert... oh! malgré ses malheurs, qu'elle est belle! qu'elle est belle encore!... C'est elle... c'est bien elle! (*Il s'avance en tremblant vers elle, ainsi que le Docteur.*) Hélène, Hélène!

Il prend sa main et s'incline avec une extrême émotion.

HÉLÈNE, *regardant alternativement les deux hommes.* Qui m'appelle?

LE MARÉCHAL. Moi, moi... Hélène!...

LAMBERT. Quoi! pas un cri du cœur!

HÉLÈNE, *riant.* Ha! ha! ah!

LAMBERT, *avec épouvante.* Ah! (*Il regarde Hélène, et désespéré.*) Ah! monseigneur!...

LE MARÉCHAL, *terrifié.* Qu'y a-t-il donc, mon Dieu!

LAMBERT, *examinant.* Et... peut-être... sans espoir de guérison.

LE MARÉCHAL, *avec désespoir.* Ah! Lambert, je n'y survivrai pas.

HÉLÈNE, *riant.* Ha! ha! ha!

LE MARÉCHAL. Hélène! Hélène!... Rien, rien, mon Dieu... C'est moi, c'est mon abandon qui l'ont réduite à cet état horrible! Mon Dieu, la mort! la mort!

LAMBERT, *troublé.* Sa folie doit avoir une autre cause... et ce jeune homme qu'elle attendait... assassiné...

LE MARÉCHAL. Que veux-tu dire?

LAMBERT. Il y a quinze ans, dans la montagne... la nuit...

LE MARÉCHAL. Achève!

LAMBERT. Malheureux!... qu'ai-je dit? Non, ne m'interrogez pas!

LE MARÉCHAL. Lambert, Lambert... continue, ou je douterai de ton amitié.

LAMBERT. Qu'exigez-vous?

LE MARÉCHAL. Parle!... ce jeune homme assassiné...

LAMBERT. Oui, aux gorges de la Chevrière, sous mes yeux... je l'ai vu... éperdu, je cours à la cabane pour demander du secours... Je raconte à Hélène, cet épouvantable malheur! Tout à coup elle se trouble, elle pâlit, elle tombe comme écrasée par la foudre... Ah! depuis, j'ai tout compris... ce voyageur... ce jeune homme...

LE MARÉCHAL. Eh bien, ce voyageur... ce jeune homme, c'était...

LAMBERT. Non! non!

LE MARÉCHAL. C'était mon fils? (*Lambert ne répond pas et verse des larmes, le Maréchal le saisit, et, trop sûr de son malheur :*) C'était mon fils... mon Lionel!...

HÉLÈNE, *qui pendant toute la scène a re-*

gardé autour d'elle, comme cherchant quelqu'un.) Lionel!...

LE MARÉCHAL, *frappé de ce mot d'Hélène, la prenant dans ses bras.* Oui, Hélène, notre fils! notre enfant! notre enfant!... mort!...

Hélène pousse un cri, s'arrache des bras du maréchal, puis portant la main à son front comme pour y chercher un souvenir, dit :

HÉLÈNE. Mort?... qui?...

LE MARÉCHAL. Mais je suis donc maudit de Dieu, moi!...

LAMBERT. Écoutez-moi, monseigneur!...

LE MARÉCHAL, *avec désespoir.* Lionel, mort, assassiné; Hélène, privée de sa raison! Ah! Lambert, plus rien, plus rien sur la terre.

Il tombe entre les bras de Lambert; en ce moment le couvre feu finit de sonner : les portes de Paris vont se fermer, Marie paraît à la fenêtre de l'hôtellerie, et Maurice vient sur le devant de la scène; Hélène, à sa vue, pousse un cri de joie et va auprès de lui en le regardant avec amour : au fond les soldats du guet poussent le peuple pour le faire rentrer dans Paris, tandis qu'on entend au loin la reprise du chœur précédent : le pont levis de la ville se relève. — Tableau animé.

LE CHEF DES ARCHERS. Éteignez vos feux et vos lumières!

GROS-RENÉ, *à tous ceux qui sortent de son hôtellerie.* Allons, allons enfants, rentrez, voici le couvre-feu.

CHOEUR.

Manants, seigneurs, bourgeois, bazoche, etc., etc.

Troisième Tableau.

Un magasin de draps; comptoirs des deux côtés où il y a des étoffes déroulées et de nombreux commis de boutique. Le fond est à vitrages donnant sur les piliers des halles; on lit sur le haut de l'enseigne qui est aussi au dehors : A LA BONNE FOI, LIONEL, MARCHAND DRAPIER. Sur un des côtés, on voit deux ballots de laine venus d'Orient sur lesquels on lit SMYRNE. — Au lever du rideau, on voit des acheteurs qui marchandent des étoffes; les garçons de magasin sont nombreux et empressés; sur le devant, Lionel et Gontran. Lionel est vivement agité.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIONEL, GONTRAN, GARÇONS DE MAGASIN ET ACHETEURS.

UN ACHETEUR. C'est beaucoup trop cher.

GONTRAN, *en garçon de comptoir.* C'est pour rien.

L'ACHETEUR. Je trouve la couleur un peu fausse.

GONTRAN. C'est la plus à la mode, messire.

L'ACHETEUR. Bien vrai?

GONTRAN. Voudrais-je vous tromper?

UN AUTRE ACHETEUR, *à l'autre comptoir.* Dix aunes de cette tiretaine pour manteau... Tenez.

Il paie.

LE PREMIER ACHETEUR, *payant.* Vous porterez tout cela chez moi.

GONTRAN. Rue Barbette?

L'ACHETEUR. Non, quai des Tournelles. (*A Lionel.*) Sans adieu, maître Lionel. (*A un des Acheteurs.*) Venez-vous, messire Philibert?

PHILIBERT. Je vous suis.

Sortie des Acheteurs. Lionel les accompagne jusqu'à la porte.

GONTRAN, *aux Commis.* Voici l'heure de la vente à peu près passée. Mettez tout cela en ordre.

Les commis et Gontran rangent les marchandises.

LIONEL, *descendant la scène, à Gontran.* pas Tout est prêt, Gontran, n'est-ce pas?

GONTRAN. Oui, pour le grand événement.. la salle voisine est remplie d'armes de toute espèce, il y a même de ces nouvelles inventions de guerre qu'on appelle canons à main, je me suis procuré de la poudre.

LIONEL. J'aime mieux la dague et les haches.

GONTRAN. L'un n'empêche pas l'autre, mon maître.

LIONEL. Tu as raison, qu'importe avec quoi l'on tue, pourvue que l'on tue?... La soirée sera chaude, Gontran; les fureurs populaires n'attendent que l'instant de faire explosion! mais, tu ne sais pas, Maurice était arrivé.

GONTRAN. Votre fils?

LIONEL. Oui, il est venu ce matin ici... et juge de sa surprise et de la mienne! Ce Maurice que je n'avais jamais vu, ce Maurice qu'il faudra que j'appelle mon fils, c'est ce jeune homme, ce rival de la porte Saint-Honoré... Au milieu des combats, tu ne le perdras pas de vue.

GONTRAN. Soyez tranquille... (*Bas.*) Silence... on approche.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GROS-RENÉ.

LIONEL, *gaiement.* Ah! vous êtes de parole, maître hôtelier; vous venez faire acquisition d'un pourpoint neuf... C'est bien, vous serez servi à souhait! Garçons, vos plus belles étoffes.

GONTRAN, *étalant sur un des comptoirs le drap d'un des ballots qu'il allait ranger.* Eh! tenez justement, maître Gros-René... voyez-nous ça.

GROS-RENÉ. Pas trop cher...

LIONEL. A prix de fabrique.

GONTRAN. Eh bien! ça vous convient-il?

GROS-RENÉ. Hou! hou!... soit!... Mesurez-m'en tout ce qu'il faut pour un justaucorps bien large...

GONTRAN. Vous allez être servi.

Il mesure plusieurs aunes d'étoffes pendant le dialogue suivant, et les enveloppe, etc.

LIONEL. Je vendrais même à perte pour vous; j'aime à me sacrifier à mes amis.

GROS-RENÉ. Tiens, je ne nous croyais pas si intimes; en vérité la chose m'étonne.

LIONEL. Bah! vous n'êtes pas au bout des surprises, nous sommes dans le siècle des miracles... Tenez, j'ai été, moi-même, tout abasourdi, hier au soir, de la jolie figure de cette voyageuse qui s'est arrêtée chez vous.

GROS-RENÉ, *riant.* Hé, hé, hé! oui, avec ce vieux conducteur d'animaux..... Ils sont partis ce matin, sans tambour ni trompette, toutefois après avoir payé la dépense; et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le vieux m'a laissé ses bêtes..... Mais je vous le demande, qu'est-ce qu'il veut que je fasse de sa ménagerie? M'est avis qu'il pourrait bien y avoir quelque chose de suspect sous ces animaux-là... avec ça qu'ils sont fort incommodes.

GONTRAN. Il faut les expulser de chez vous.

GROS-RENÉ. Les expulser... vous en parlez fort à votre aise... allez-vous-en donc dire à ce tigre... voire même avec votre bonnet à la main... Messire, donnez-vous la peine de vous en aller! vous verrez ce qu'il vous répondra... Tiens, il me vient une idée, il faut être humain avec les bêtes... je les laisserai crever de faim, et je vendrai leur peau.

GONTRAN. Bien! c'est ça, mon brave! vous entendez le commerce.

LIONEL. N'auriez-vous pas revu Hélène?

GROS-RENÉ, *avec une sorte de respect.* Ma foi, non; elle s'en est allée avez eux, je crois, après avoir couché à mon logis... Quand elle y vient, elle est accueillie, vous le savez, avec empressement, car en dedans comme au dehors de la ville, elle est en haute vénération.

LIONEL. Oui, le peuple, qui veut toujours reconnaître dans les hallucinations de la folie les paroles de la sagesse divine, le peuple la croit inspirée... la bizarrerie de ses manières frappe les esprits...

GROS-RENÉ. Elle ne parle que rarement, mais lorsqu'il sort quelques mots de sa bouche, ils sont recueillis avidement par la foule! Elle a souvent prédit l'avenir... on dit partout que cette femme a quelque chose de providentiel, et que la main de Dieu veille sur elle.

LIONEL. C'est bon, c'est bon... Vous avez choisi votre drap?

GROS-RENÉ. Oui, et en voici le prix...

GONTRAN. Sur ce, mon brave, Dieu vous garde...

LIONEL. Au revoir!...

Gros René sort.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LIONEL, *courant à elle, et bas.* Vous ici, déjà?

LA COMTESSE, *rapidement et sur le devant de la scène.* Je reçois des dépêches importantes de la reine.

LIONEL. Bientôt, nous allons seconder son impatience; au premier coup de l'Angélus, la garnison anglaise sera exterminée... Les malandrins sont prêts... en voici un échantillon... (*Il ouvre toutes les portes et appelle.*) A moi, vous autres!

Aussitôt une foule de bandits se présentent.

SCÈNE IV.

LORD FALBRIDGE, EGGERTON, OFFICIERS ET SOLDATS ANGLAIS.

GONTRAN, *accourant précipitamment.* Mylord Falbridge, lieutenant du gouverneur de Paris.

LA COMTESSE. Nous sommes perdus.

GONTRAN, *aux bandits.* Rentrez!

LIONEL. Non... peut-être a-t-il des soupçons, et vient-il visiter toute cette maison... Vite, vite, endossez ces costumes qui ont servi quelquefois!

Il leur indique des costumes : tous les cabochiens s'habillent en scène, et ressemblent alors à des seigneurs.

LA COMTESSE. Vous avez raison, Lionel, sous ces costumes lord Falbridge ne pourra reconnaître nos malandrins.

LIONEL. Maintenant, du calme et de la tenue...

Les conjurés se sont placés sur divers points du magasin. Les uns ont l'air de considérer des étoffes, les autres de marchander, etc. Gontran et les deux commis de Lionel se sont placés dans les comptoirs.

LORD FALBRIDGE, *entrant, une lorgnette en main.* Maître Lionel, est-ce ici?

LIONEL, *s'avançant le front courbé.* Monseigneur...

FALBRIDGE, *regardant de tous côtés.* Un

beau magasin ! et bien achalandé, à ce qu'il paraît?...

LIONEL, *humblement.* Et bien fier de l'honneur insigne que lui fait votre grâce en le venant visiter.

FALBRIDGE, *apercevant la comtesse, qui se faisait montrer des étoffes.* Eh quoi! la belle comtesse d'Antragues! par saint Georges, l'heureuse rencontre!

LA COMTESSE. Oui, monseigneur, je fais des emplettes... (*Montrant une superbe étoffe.*) Voyez, un manteau pour la reine.

FALDBRIDGE, *lorgnant.* C'est d'un goût parfait.

LA COMTESSE. Et comment se porte sa grâce, mylord, duc de Bedfort, notre excellent gouverneur?

FALBRIDGE. Mais très-bien... très-bien... je reçois à l'instant même de ses nouvelles. Depuis qu'il m'a laissé la garde de votre bonne ville de Paris, il s'est avancé du côté de Bourges, avec le gracieux duc de Lancastre, et il me mande qu'il vient de remporter un brillant avantage sur le Dauphin rebelle.

LA COMTESSE. Ah!

FALBRIDGE. Oui, et je vais en l'honneur de ce triomphe...

LA COMTESSE. Remercier Dieu.

FALBRIDGE. Certes, d'abord... ensuite, donner un grand dîner. (*Regardant autour de lui.*) Mais que de monde ! que de monde! (*Faisant le gracieux. A la Comtesse.*) Sans doute, c'est votre présence en ces lieux, aimable comtesse! qui a valu aujourd'hui à maître Lionel une si brillante réunion?

LA COMTESSE, *regardant Lionel.* Toujours galant!... Mais vous vous trompez, mylord Falbridge; c'est la clientèle accoutumée de notre bon Lionel.

FALBRIDGE. Ah!... et qui sont tous ces seigneurs? (*A part.*) Par saint Georges, si j'en connais un seul, je veux être... (*A la Comtesse.*) Et comment se nomme ce cavalier?

Il désigne un des truands. La comtesse paraît embarrassée. Lionel se hâte de répondre.

LIONEL. Le baron de Montgibet.

FALBRIDGE, *fort étonné.* Ah!... (*A part.*) Figure patibulaire! (*S'inclinant devant le truand, qui lui rend un salut profond.*) Messire... (*A la Comtesse, désignant un autre prétendu seigneur.*) Et cet autre seigneur à tournure si... si bizarre?

LIONEL, *même jeu.* Don Luiz Rodrigo Birbante Pilori, duc de Ladrone, marquis della Scala Cativa, comte de...

FALBRIDGE. Assez! assez! en voilà assez! Un grand seigneur espagnol!... (*Bas à la Comtesse.*) Il a bien raison d'être duc et marquis... sans ça, on le prendrait pour... toute autre chose. (*Saluant le truand, qui lui rend son salut.*) Monseigneur...

LIONEL, *vivement.* Vous le voyez, mylord, tous ces seigneurs m'honorent de leur protection, et ils viennent tailler en pleins draps.

FALBRIDGE, *riant.* Ha! ha!... je vous en fais mon compliment! et moi aussi, j'aime à favoriser les grandes idées spéculatives, et je protégerai votre industrie. A l'occasion de la fête que je prépare, j'ai conçu le projet de rhabiller à neuf toute ma maison.

LIONEL. Tenez, voilà justement des ballots qui m'arrivent aujourd'hui de l'Orient!... ce sont des étoffes de Perse, de Damas...

Il les montre au duc.

EGGERTON. Venues de Smyrne, peut-être?

FALBRIDGE, *lorgnant avec un certain effroi.* De l'Orient... parties de Smyrne... êtes-vous bien sûr, maître drapier, que ces marchandises-là ne contiennent aucun germe de...

LA COMTESSE. Ah! quelle idée, mylord!...

LIONEL, *à ses garçons.* Ouvrez ces ballots.

FALBRIDGE, *reculant.* Non, non... ce n'est pas nécessaire; débitez-en d'abord à quelque autre, je me les procurerai plus tard, de deuxième ou de troisième main... Comtesse, est-ce que vous n'avez pas ouï raconter que dans Paris, et même ailleurs, il y aurait, je ne sais quoi, dans l'air... qui circule... et ça fait que... c'est fort dangereux... on peut en mourir... ce qui fait que... c'est fort malsain.

LIONEL. Oh! je comprends... l'épidémie...

EGGERTON. Celle d'Orient... la plus terrible...

LA COMTESSE, *au Duc, d'un air moqueur.* Est-ce que Votre Grâce croit à de pareilles imaginations?... est-ce qu'elle aurait peur?

FALBRIDGE. Moi? pas du tout. Je me retire, comtesse; j'ai de grands travaux qui m'appellent. Ma responsabilité est immense, en ce moment surtout; par bonheur, tout est tranquille, on ne songe qu'à la paix, on nous aime, on nous adore... Français et Anglais s'entendent à merveille... ils ne font qu'un. (*A Lionel.*) Sans adieu, maître Lionel... Belle comtesse, votre humble serviteur... je reviendrai plus tard... j'aime beaucoup ce magasin... on y respire un parfum de... (*Il regarde l'enseigne.*) De bonne foi... (*Il rit et salue.*) Messeigneurs...

TOUS LES TRUANDS, *s'inclinant.* Mylord!...

Lord Falbridge sort suivi de ses officiers; à peine est-i sorti, qu'un rire général éclate, et Gontran, qui a remonté la scène pour s'assurer du départ du lord, la descend vivement et dit aux truands :

GONTRAN. Et maintenant, à bas la mascarade !

LIONEL, *bas à la Comtesse.* Il n'a plus aucun soupçon.

LA COMTESSE. Non, mais cette victoire remportée par Lancastre et le duc de Bedfort... cette victoire va peut-être changer tous nos projets... il faut que je parle à la reine sur-le-champ.

LIONEL. Et quand vous reverrai-je ?

LA COMTESSE. Avant l'*Angélus*... l'hôtel de la reine, rue Barbette, est à peu de distance... N'agissez pas avant mon retour... attendez-moi... Adieu, Lionel...

Elle sort par le fond.

LIONEL, *à ses bandits.* A moi, vous autres! Toi, Gervais, verrouille les portes. (*A un autre.*) Aiguise les haches, Bertrand! (*A Gontran.*) Et toi, Gontran, veille au dehors et sur eux tous!

Gontran fait exécuter les ordres de Lionel, les truands sortent de divers côtés, Gontran sort le dernier.

LIONEL, *seul.* Au milieu de ces idées de meurtre et de pillage, la douce image de Marie est toujours là, présente à ma pensée... je la cherche, je l'appelle toujours... Ah ! loin de moi ces folles idées d'amour.

On frappe.

JEAN, *revenant.* Maître, voici quelqu'un.

LIONEL. Quelqu'un... (*A part.*) C'est peut-être Maurice...

JEAN. C'est un vieillard.

LIONEL, *de mauvaise humeur.* Un vieillard!... n'importe, qu'il entre.

SCÈNE V.

LIONEL, LAMBERT, HÉLÈNE.

LAMBERT, *entrant le premier.* C'est bien lui... Dieu soit loué... (*Appelant la folle.*) Venez, venez !

LIONEL, *surpris.* Hélène! (*Hélène effrayée s'enfuit sur le devant de la scène, Lionel la suit et cherche à la rassurer.*) Ne craignez rien... pourquoi me fuir?... (*Se tournant vers Lambert.*) C'est vous qui la ramenez?

LAMBERT. Oui, c'est moi; je comprends votre surprise, mais lorsque vous me connaîtrez... c'est que, voyez-vous, j'ai pris des renseignements sur vous.

LIONEL. Sur moi! hein?

LAMBERT. Ce matin, j'ai demandé chez qui demeurait la pauvre Hélène, et lorsqu'on m'a dit quelle avait été recueillie... par...

LIONEL. Par moi, eh bien?

LAMBERT. Eh bien! j'ai senti revivre en moi des souvenirs.

LIONEL. Des souvenirs.

LAMBERT. Oh ! des souvenirs si doux... et si tristes à la fois... je n'ai pas pu y tenir, j'ai questionné, j'ai appris le lieu de votre demeure, et suivi d'Hélène, je suis venu... Maintenant, répondez-moi, dites-moi...

LIONEL. Savez-vous que vous faites un vilain métier, mon maître?...

LAMBERT. Moi, je... un métier... Qu'est-ce qu'il dit ?

LIONEL. Savez-vous que, malgré l'obscurité apparente de ma condition, j'ai les moyens de faire moi-même justice d'un traître et d'un espion ?

LAMBERT. Un espion !... moi... Oh ! mon Dieu! mais vous ne me connaissez pas!

LIONEL. Au contraire, je crois vous deviner.

LAMBERT. Non, vous ne me connaissez pas! Me prendre pour un!... moi!... Ecoutez, et sachez qui je suis... vous le dire, c'est m'exposer à la vengeance de la reine Isabelle, je le sais, mais n'importe... je préfère ce danger... à d'ignominieux soupçons... Je suis... je suis le médecin Lambert!

LIONEL, *soupçonneux et inquiet.* Lambert? le médecin!... Eh bien! qu'est-ce que cela me fait?

LAMBERT. Comment, qu'est-ce que cela me fait?... un secret d'une telle importance! Mais vous ne savez donc pas que la reine Isabelle...

LIONEL. Un secret... la reine Isabelle !... Allez, brave homme, une autre fois, avant de frapper chez les gens, regardez mieux les enseignes.

LAMBERT. Que je regarde mieux les!... (*Regardant l'enseigne, il pousse un cri.*) Lionel... ah !

LIONEL. Encore!... que signifie?

LAMBERT. Ah! je savais bien que le bon Dieu ne pouvait pas se jouer d'un vieillard... non, ça ne se pouvait pas... Ah! vous avez pensé, vous avez cru que j'étais un... ça m'est égal maintenant... Oh! ça m'est bien égal... Mais vous allez me répondre.

LIONEL, *impatient.* Comment!

LAMBERT. Je vous en supplie... chez qui suis-je?

LIONEL. Chez moi.

LAMBERT, *hors de lui.* Chez vous... et vous vous appelez...

LIONEL. Lionel.

LAMBERT. Lionel? né sur les côtes...

LIONEL. De Normandie.

LAMBERT. Élevé à Sainte-Croix ?

LIONEL. Oui.

LAMBERT. Marié à Claire?

LIONEL. Oui... à Claire... la mère de Maurice.

LAMBERT. Maurice! c'est bien cela... Oh! mon Dieu! et il y a quinze ans.

HÉLÈNE, *se rapprochant et s'animant par degrés.* Il y a quinze ans.

LAMBERT. Le 13 mai.

HÉLÈNE. Le 13 mai.

LAMBERT. A neuf heures du soir, par un temps effroyable... Oh! je m'en souviens, dans la montagne voisine, aux gorges de la Chevrière.

HÉLÈNE. Les gorges de la Chevrière.

LAMBERT. Un jeune homme revenait au pays, dans la chaumière de sa mère... Le malheureux, dit-on, fut assassiné.

HÉLÈNE. Assassiné!

LIONEL. Que dites-vous donc?

LAMBERT. Oh! c'était une erreur, n'est-ce pas? Et Lionel, né sur les côtes de Normandie, élevé à Sainte-Croix, marié à Claire, père de Maurice, Lionel a revu sa mère.

LIONEL. Il est devant vous.

LAMBERT. Lionel...

LIONEL. Je vous l'ai dit... c'est moi.

LAMBERT. Vous! toi... Lio... Ah! Hélène, Hélène... reviens donc à la raison, pauvre mère; ton fils, tu sais bien, ce fils que ton cœur attendait si impatiemment, ton fils que tu as cru mort...

HÉLÈNE. Mon fils! mort! Ah! oui... mort.

LAMBERT. Eh bien, il existe.

HÉLÈNE. Il existe... où est-il?... où est-il?

LAMBERT. Près de toi... regarde... Le voici.

HÉLÈNE, *avec joie.* Mon fils, mon... (*Reconnaissant Lionel et reculant.*) Non, non...

LAMBERT. Qu'a-t-elle donc? c'est étrange!

LIONEL, *avec hypocrisie.* Pauvre mère, son esprit égaré ne lui rappelle aucun souvenir... Ah! je suis bien malheureux! (*Allant à Hélène.*) Ma mère! ma mère!

HÉLÈNE, *regardant Lionel d'un œil étonné.* Qui êtes-vous? quel est cet homme?

LAMBERT, *à part.* Cet homme?...

HÉLÈNE, *regardant encore Lionel, et s'écartant de lui avec effroi.* Je ne veux pas rester, ici... Partons!

LIONEL. Voyez, elle refuse même les caresses de son fils.

LAMBERT. Pauvre Lionel! pauvre mère!... et dire que c'est mon imprudence, une fausse nouvelle... Mais, non; Dieu exaucera ma prière, je la rappellerai à la raison. Et pour commencer, je vais acquitter une partie de mes torts, en rendant au fils tout le bonheur dont j'ai privé la mère. O Lionel! quelle destinée vous attend... quelle fortune!...

LIONEL. Que dites-vous? parlez!

LAMBERT. Pas encore... bientôt... bientôt!

Il veut s'en aller, Hélène le retient avec des gestes de frayeur.

HÉLÈNE. Oh! ne me laissez pas seule!... Emmenez-moi!

LAMBERT. Plus de frayeur, pauvre mère! c'est moi, votre ami, c'est votre fils, Lionel, et bientôt ce sera... Ah! que ne peut-elle me comprendre! Mais, adieu! adieu... bientôt vous me reverrez. (*A Lionel.*) Soignez-la bien. (*Gestes désolés de la folle.*) Adieu, Hélène, adieu! Lionel, à bientôt... Lionel... ah! j'en mourrai de joie.

Il sort dans le plus grand désordre.

SCÈNE VI.

LIONEL, HÉLÈNE.

LIONEL. Ah ça, que diable a-t-il voulu dire? ce qu'il y a de plus clair dans toute cette histoire, c'est qu'il me prend pour le véritable Lionel... cela peut servir!... Mais quel peut être son but, quels sont ses projets? (*S'interrompant et allant à Hélène, qui s'est assise et rêve à l'écart.*) Ah! si je pouvais interroger Hélène!... voilà la première fois que j'ai regretté qu'elle ne pût parler... Sortez.

HÉLÈNE. Hélène s'en va... Hélène a peur... elle tremble maintenant... mais bientôt, un autre tremblera.

LIONEL. Misérable folle, que veux-tu dire?

HÉLÈNE, *avec mélancolie.*

Sous l'ombrage de la vallée,
Où coulaient ses derniers beaux jours,
Une humble palombe isolée
Veillait près de son nid, ses uniques amours:
Mais, du bonheur rêve éphemère,
Gentils oiseaux, si doux à voir,
Au matin vous chantiez... et le vautour le soir
Tuait les petits et la mère.

LIONEL, *à part.* Et toujours cet affreux souvenir!... (*On frappe plusieurs coups.*) Allons, sortez, sortez donc!

HÉLÈNE. Arrière! Hélène est désormais sous la garde de Dieu!

Elle sort.

SCÈNE VII.

LIONEL, MAURICE.

LIONEL. Quelquefois je suis tenté de croire que la raison lui revient... Oh! si j'en étais sûr! (*On frappe en dehors.*) Ah! c'est Maurice, peut-être...

Il ouvre.

MAURICE, *entrant.* Me voici, mon père... vous m'attendiez?

LIONEL, *raillant.* Sans doute.

MAURICE. Désormais, près de vous, mon

père, une obéissance, un dévouement à toute épreuve...

LIONEL, *sèchement*. J'y compte! (*Inquiet.*) Vous étiez arrivé dès hier, pourquoi être venu si tard aujourd'hui?

MAURICE, *avec hésitation*. Mon père!

LIONEL, *avec ironie*. Quelque grave affaire d'amour sans doute.

MAURICE, *troublé*. Ah! si vous saviez.... une orpheline abandonnée; je l'avais prise sous ma garde pour la conduire à Paris.

LIONEL, *ironiquement*. Escorte dangereuse pour elle, mon fils.

MAURICE. Oh! si vous connaissiez ses vertus!

LIONEL. Sous la protection des vôtres... Où l'avez-vous laissée?

MAURICE. A l'église, priant Dieu au pied des autels, en attendant qu'elle se consacre à lui pour toujours.

LIONEL, *comprimant sa secrète satisfaction*. Cette église est dans le quartier?

MAURICE, *troublé*. Oui, mon père, c'est la paroisse voisine, presque en face de cette maison.

LIONEL, *à part*. Marie si près d'ici! (*Haut.*) Puisque provisoirement elle se trouvait sans asile, et que son projet est de se retirer dans un cloître, pourquoi, en attendant qu'elle puisse y être admise, ne pas l'avoir conduite chez moi? ma maison est hospitalière, l'innocence y trouvera toujours refuge et protection.

MAURICE, *avec transport*. L'ai-je bien entendu, mon père? quoi! si je vous avais amené Marie, vous l'auriez accueillie avec bonté? Ah! malgré mon ardent amour, je n'eusse osé me présenter avec elle devant vous, avant de vous ouvrir mon âme... Me le permettez-vous, mon père?

LIONEL. Je vous écoute, mon fils... Parlez!

MAURICE. Et je m'expliquerai sans détour. Oui, mon père, je l'avouerai... j'aime, et c'est pour toute la vie; ma jeunesse désenchantée se levait sombre, froide et vide; jamais la douce voix d'une mère n'avait retenti à mon oreille, jamais le foyer paternel n'avait offert ses joies à mon enfance! j'étais seul et plongé dans cette profonde nuit que donne la solitude du cœur, lorsque Marie s'offrit à ma vue; alors, pour la première fois, le ciel sembla s'ouvrir à mes yeux, tout s'éclaira dans la nature, et je sentis que j'existais.

LIONEL, *froidement*. Poursuivez!

MAURICE. Marie est sans fortune, sa naissance est obscure... mais quand vous l'aurez vue, mon père, quand vous aurez pu la connaître... oh! vous l'aimerez, j'en suis sûr.

LIONEL, *d'un ton étrange*. Je m'y sens déjà disposé.

MAURICE, *avec transport*. Se pourrait-il?

LIONEL. Allez la chercher, Maurice.

MAURICE. Oh! mon père, que de bonté!...

LIONEL, *l'arrêtant*. Un instant, j'ai fait la part de la jeunesse, et j'ai prêté une oreille indulgente à vos aveux; mais à votre âge, l'amour doit-il parler seul à un homme de cœur? Aujourd'hui, Maurice, de grands événements se préparent à Paris, le père a besoin de son fils, et la patrie appelle ses braves.... Peut-on compter sur vous?

MAURICE. En doutez-vous, mon père?

LIONEL. Ce soir même il faudra s'armer.

MAURICE, *étonné*. Contre qui?

LIONEL. Vous le saurez plus tard; il s'agit des intérêts de la France, et si vous tenez à Marie, si votre pays vous est cher, aveugle obéissance à mes ordres! me le promettez-vous?

MAURICE. J'en fais serment devant Dieu!

LIONEL. C'est bien.... Allez chercher Marie.

MAURICE. Oh! mon père, à vous qui avez accueilli avec tant de bonté l'aveu de mon amour, à vous qui daignez l'encourager, à vous, mon âme, mon bras, mon existence!

LIONEL. *Maurice sort au comble de la joie, Lionel seul et à part.* Il me la livre... je triomphe.

SCÈNE VIII.

LIONEL, LA COMTESSE, LES CONJURÉS.

LA COMTESSE, *en entrant*. Lionel, le moment d'agir est venu.

LIONEL. Oui... la chasse aux Anglais va commencer, et à l'instant même...

LA COMTESSE. Arrêtez!

LIONEL. Comment!... Allons, je parie que c'est encore changé.

LA COMTESSE. Oui... d'autres devoirs nous sont imposés...

LIONEL. Ainsi, la reine...

LA COMTESSE, *montrant une dépêche*. Isabelle s'est effrayée des résultats de la victoire du duc de Bedford; cette victoire ruine les espérances du dauphin, et la reine ordonne qu'à l'instant...

LIONEL. Nous fassions ainsi qu'elle volte-face, et que nous revenions aux Anglais; rien de plus naturel, ça se voit tous les jours.

LA COMTESSE. Cruelle nécessité!... mais la reine commande, et je ne sais qu'obéir.

LIONEL. Nous disons donc que nous voilà redevenus les amis de l'Anglais... Mais, j'y pense, et les partisans du dauphin, qui, aux premiers tintements de l'*Angélus*, doivent paraître en armes pour seconder notre attaque... Eh! laissons-les agir... Seulement,

au lieu de combattre avec eux, nous combattrons contre eux... Ah! messieurs du roi, nous allons donc jouer des rapières!... Et toi, maréchal de Rieux, je vais donc enfin!...

LA COMTESSE. Le maréchal de Rieux... Quoi! vous savez!...

LIONEL. Je sais que, par le passage secret qui des catacombes de la ville conduit dans votre hôtel, je trouverai le maréchal de Rieux...

LA COMTESSE. Dans mon hôtel?

LIONEL. C'est là qu'il s'est réfugié. Osez le nier!...

LA COMTESSE. Eh bien! oui... Avant son exil, le maréchal était notre ami, l'ami de mon père. De puissants intérêts de fortune, de cœur surtout, l'ont ramené à Paris... La maison d'une dame de la reine lui paraissait un sûr asile; il y est venu : pouvais-je le repousser?... Depuis plusieurs mois il est caché dans ma demeure; mais si je ne puis le sauver, chez moi, du moins, je le jure, il sera respecté.

LIONEL. Nous verons cela tout à l'heure.

LA COMTESSE. Chez moi, Lionel!...

LIONEL. Et votre dévouement à la reine...

LA COMTESSE. Ne peut m'ordonner le crime.

LIONEL. Le crime, en certain cas, est devoir.

LA COMTESSE. Egorger le maréchal chez moi! jamais! jamais!

LIONEL. Eh bien! il sortira, et alors...

LA COMTESSE. Lionel...

On frappe à la porte.

LIONEL. Silence!... Rentrez, madame... et ne reparaissez que lorsque vous entendrez le signal.

LA COMTESSE. Et vous, n'oubliez pas mes paroles!

Elle sort.

LIONEL, *regardant*. C'est Maurice, accompagné de... Qu'il entre... qu'il entre.

SCÈNE IX.

LIONEL, MAURICE *et* MARIE.

MARIE, *effrayée, baissant les yeux*. Où me menez-vous?

MAURICE. Auprès de mon père; ne craignez rien... (*A Lionel.*) Approchez, Marie, voici mon père.

MARIE, *reconnaissant Lionel et reculant*. Grand Dieu! son père!... lui!...

MAURICE. Qu'avez-vous, Marie? vous tremblez...

MARIE. Moi!... (*A part.*) Oh! cachons-lui ma frayeur.

MAURICE. Excusez-la, mon père; si ses yeux intimidés se baissent devant les vôtres... Marie, que craignez-vous? mon père est bon, indulgent, et tous deux, il me l'a dit, nous sommes ses enfants.

LIONEL, *prenant la main de la jeune fille*. Oui, Marie, oui, ma demeure vous est ouverte et mon appui vous est assuré. Allons, allons, séchez vos pleurs... (*A part.*) Elle est à moi!

MARIE, *à part*. Sa douceur m'épouvante autant que sa colère...

LIONEL. Vous ne nous quitterez plus, mon enfant.

MAURICE. L'entendez-vous, Marie? notre bonheur sera son ouvrage...

Premier coup de l'Angélus; à ce bruit, tous les Malandrins rentrent en scène.

LIONEL. Le signal... Compagnons, aux armes!

TOUS. Aux armes! aux armes!

MAURICE. Qu'entends-je!

LIONEL, *lui présentant une épée*. Soi homme de cœur... viens où le devoir t'appelle; viens mériter la main de Marie.

MAURICE. Mériter la main de Marie!... Des armes! mon père, des armes!

LIONEL. Prends cette épée; marchons!

MARIE. Où courez-vous, Maurice?

LIONEL. Restez!

MARIE. Pour qui va-t-il combattre?

LIONEL. Pour la patrie!

MARIE. Au nom de notre amour, Maurice, écoute-moi...

MAURICE, *saisissant la dague*. Ne craignez rien, Marie, Dieu nous protége; je reviendrai triomphant.

MARIE, *éperdue, courant auprès de Maurice*. Maurice!...

MAURICE, *en s'arrachant de ses bras*. Adieu, Marie, adieu!...

LIONEL, *bas, à Gontran, en sortant avec lui*. Il ne la reverra plus.

GONTRAN. J'en fais mon affaire!

MAURICE. Marchons!

TOUS, *en sortant*. Aux armes! aux armes!

SCÈNE X.

LA COMTESSE, *au fond;* MARIE, *éperdue, sur le devant;* HÉLÈNE, *sur un des côtés*.

MARIE. Ils sont partis!... et moi, où suis-je? grand Dieu!... Cet homme qui m'a poursuivie de son odieux amour... c'est le père de Maurice, lui..... et je suis en sa puissance. Ah! jamais! jamais!

LA COMTESSE, *sortant, et reconnaissant Marie*. Où allez-vous, Marie?

MARIE. Où Dieu me conduira!... Mais vous avez prononcé mon nom, madame...

LA COMTESSE. Mon enfant, ne reconnaissez-vous plus la comtesse d'Antragues, à qui vous avez donné vos vêtements à la porte Saint-Honoré? Ce fut un grand service, Marie! Ne puis-je vous en rendre un autre?

MARIE, *joignant les mains.* Ah! secourez-moi, par pitié.

LA COMTESSE. Par reconnaissance... par affection... Mais comment vous trouvez-vous ici?

MARIE. Oh! madame, vous saurez tout...

LA COMTESSE. Vous voulez fuir?... Vous avez raison... ici vous êtes en danger... Venez, Marie, venez!...

Elles sortent.

SCÈNE XI.

HÉLÈNE, *seule.*

Elle entre un bâton à la main. Après avoir regardé sortir les deux femmes avec une vague distraction, elle va à un des comptoirs et prend un morceau noir qu'elle attache à son bâton, en chantant d'un ton monotone :

Attachons bien ce lambeau noir,
Ce soir il sera ma bannière.

Lionel et les autres, ils ne se doutent pas de ce qui se prépare; je le sais, moi, le bon Dieu me l'a dit tout bas... Mais chut!... (*Elle lève le doigt et montre quelque chose d'invisible qui lui fait l'effet de traverser la scène.*) Tenez, la voici qui s'avance; elle est arrivée, elle passe. Oh! oui, c'est elle. Regardez, ils en ont tous bien peur... (*Elle rit.*) Pas moi; ça ne tuera pas la pauvre Hélène, et pourtant elle voudrait bien mourir... J'ai fini... mais ce n'est point assez... et ce lambeau funèbre doit devenir entre mes mains l'étendard de la mort. Allons...

Cris dans la coulisse.

Ah! gardons bien ce lambeau noir,
Car aujourd'hui d'Hélène il sera la bannière.

Elle sort lentement en reprenant son chant : pendant qu'elle s'éloigne, on voit entrer Rieux tenant son épée brisée et se défendant avec peine contre trois Malandrins : il va périr, Maurice entre, charge les assassins, en tue un, les deux autres prennent la fuite. Maurice vole auprès du Maréchal et le soutient.

SCÈNE XII.

LE MARÉCHAL, MAURICE.

MAURICE. Les misérables ont pris la fuite... et le reste des égorgeurs a perdu nos traces.

LE MARÉCHAL. Quelle trahison! les infâmes!

MAURICE. Vos genoux chancellent, les forces vous manquent.

LE MARÉCHAL. Ah! la rage remplacera celles que j'ai perdues.

MAURICE, *avec désespoir.* Les lâches!... Oh! quand j'ai vu dans quels rangs odieux je me trouvais, j'ai reculé d'horreur, j'ai volé à votre secours.

LE MARÉCHAL. Tu m'as arraché à leurs poignards... Sans toi, jeune homme, ils me massacraient.

MAURICE. Ah! vous ne périrez point; Dieu et moi nous veillons sur vous.

LE MARÉCHAL, *lui tendant la main.* Noble jeune homme! quel courage... quel enthousiasme... (*Bruit au dehors.*) Qu'entends-je?

MAURICE, *avec effroi.* Quelles clameurs féroces!... et plus d'épées, plus d'armes, plus rien!...

LE MARÉCHAL, *d'un ton ferme.* C'est trop lutter contre le sort. Les assassins veulent mon sang, qu'ils entrent; laisse-les frapper. Je leur ai montré comment un fidèle serviteur du roi savait se défendre... je leur apprendrai comment il sait mourir.

MAURICE. Non... non... il faut me suivre... (*Il veut entraîner le Comte.*) Votre vie n'est pas à vous, elle est au roi... la sacrifier serait une félonie...

LE MARÉCHAL. Ah! tu me dictes mon devoir... Mais par où fuir?

MAURICE. De ce côté... (*Il va sur la droite.*) Ciel! des furieux en armes...

LE MARÉCHAL, *montrant les Malandrins qui enfoncent les portes.* En face... la mort!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GONTRAN, ROUTIERS.

GONTRAN. Voici le maréchal de Rieux! à mort!

TOUS. A mort!

MAURICE, *faisant au Maréchal un rempart de son corps.* Misérables... n'approchez pas!

LE MARÉCHAL, *à Maurice, qui le retient.* Va-t'en, va-t'en... laisse-moi, du moins, en tuer un.

TOUS. A mort! à mort!

MAURICE. Infâmes!... Mais, moi... moi, ne me reconnaissez-vous pas?

GONTRAN. Toi, tu es un traître!... (*Aux siens.*) Qu'ils meurent tous les deux!...

TOUS. Qu'ils meurent! qu'ils meurent!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

La porte du fond s'ouvre et l'on voit entrer Hélène un drapeau noir à la main.

HÉLÈNE, *d'une voix solennelle.* Arrêtez!... arrêtez!...

TOUS, *épouvantés.* La folle!... la folle!...

HÉLÈNE. Eloignez-vous! (*Tous reculent. — D'un ton inspiré.*) Ceci est l'étendard de la mort... et cette mort est sur vos têtes; je la vois passer, je l'entends qui vous dit : Priez, vous tous, aveugles et sourds, priez!... (*Tous s'agenouillent.*) Au lieu de vous égorger, demandez grâce pour vous-mêmes. Ne découvrez-vous rien dans les airs? Pourtant voici venir le fléau de Dieu, voici venir la contagion!

TOUS. La contagion!

HÉLÈNE. Oui! les temps sont venus... la peste noire est dans Paris.

LES BANDITS, *pétrifiés d'horreur.* La peste noire!

HÉLÈNE. Et bien plus encore... je vous le dis... la peste est dans cette demeure.

LES BANDITS, *se relevant effrayés.* Ici!

GONTRAN. Mensonge!... elle veut vous effrayer. Mensonge! à mort!

TOUS. A mort! à mort!

HÉLÈNE. Et moi je dis qu'Hélène est inspirée de Dieu... je dis que la peste noire est dans cette maison... sur vous... auprès de vous... je vous dis enfin qu'elle est là... dans ces marchandises venues d'Orient.

GONTRAN. Ne l'écoutez pas, amis; à mort!

TOUS. A mort!

HÉLÈNE, *un coffret à la main.* Le fléau terrible est dans mes mains... Qui veut mourir?...

Elle leur présente le coffret, mais les truands s'enfuient épouvantés et se bousculent.

TOUS. Fuyons!...

MAURICE. Nous sommes seuls!...

LE MARÉCHAL. Hélène! c'est toi qui nous sauves!... (*Entraînant Maurice.*) Viens!... viens!...

Ils disparaissent de tous côtés.

Maurice et Rieux disparaissent, Hélène reste seule debout, tenant le coffret pestiféré d'une main, et de l'autre le drapeau noir, puis, elle laisse tomber ces objets et rit par éclats, jusqu'au baisser du rideau.

ACTE TROISIEME.

Quatrième Tableau.

Le théâtre représente un boudoir, à l'hôtel de la comtesse d'Antragues.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, MARIE.

LA COMTESSE, *faisant entrer Marie.* Venez! c'est ici!

MARIE. Où suis-je

LA COMTESSE. Dans mon hôtel, Marie! Mais pourquoi cet effroi?

MARIE, *qui a prêté l'oreille.* Je n'entends plus rien... ah!

LA COMTESSE. Qu'avez-vous donc? Marie?

MARIE. Pardonnez, madame, mais ce qui vient de se passer sous mes yeux, lorsque tout à l'heure nous traversions la ville au milieu du combat, ces cloches qui retentissent encore à mon oreille et qui sonnaient un glas funèbre, ces soldats... ces torches, ces cris forcenés, ce sang...

LA COMTESSE. Rassurez-vous, mon enfant... Hélas! dans ces temps de discorde et de guerres civiles, que de fois un tel spectacle s'est offert à mes yeux! et j'ai dû cacher en moi-même l'horreur et la pitié que m'inspirait tour à tour la défaite et la victoire... mais qu'avez-vous encore, Marie? pourquoi ces nouvelles terreurs?

MARIE. Ah! madame, j'y songe; mon protecteur, celui qui fut le vôtre à Melun, Maurice est au milieu des combattants...

LA COMTESSE, *à elle-même.* Ah! c'est vrai, et lui, si brave, il aura cherché dans la mêlée le plus terrible adversaire.

MARIE. Qui donc, madame?

LA COMTESSE. Le plus redouté des partisants du dauphin..... mais, non... celui-là, Lionel l'aura tué...

MARIE. Mais qui donc, madame, qui donc?

LA COMTESSE. Eh bien! c'est... (*Apercevant le maréchal.*) Lui!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL, *au seuil de la porte.* Une arme! une arme!

LA COMTESSE. Écoutez! (*Bruit au dehors.*) Entendez-vous ces cris? Les furieux qui m'ont poursuivi ont brisé les portes de cet hôtel; s'ils me trouvent ici, ma mort ne leur suffira plus...

LA COMTESSE, *à part.* Ils sont vainqueurs!

LE MARÉCHAL. Et ils vous tueront toutes les deux avec moi.

LA COMTESSE. Puisque Dieu vous a ramené près de nous, monseigneur, vous y serez en sûreté, je le jure, par la mémoire de mon père!... Mais, dites-moi, avez-vous rencontré au premier rang de vos adversaires un jeune homme?

MARIE. Oui... un jeune homme qui...

LE MARÉCHAL. Ah! je ne me souviens que d'un seul, si fier, si noble, si vaillant... qui deux fois m'a sauvé la vie...

LA COMTESSE ET MARIE. Que dites-vous?

LE MARÉCHAL. Je ne me croyais entouré que de fidèles serviteurs du roi. Tout à coup les malandrins et leur infâme chef tournent leurs armes contre nous... Trahis, les miens qui se croyaient vainqueurs ne songent plus qu'à la fuite..... et moi, seul, n'ayant plus en main qu'une épée brisée, je suis forcé de chercher un refuge dans une maison située près des piliers des halles... Quelques malandrins qui semblent surtout acharnés à ma perte, m'y poursuivent... je vais périr... Un jeune homme se jette au-devant d'eux, c'est un des leurs... un meurtrier de plus, sans doute?... non... non... car, la hache à la main, il se précipite sur eux, les renverse et me délivre...

LA COMTESSE. Ah! c'est lui!...

MARIE. Je le reconnais...

LA COMTESSE. Parlez, monseigneur... son costume, celui d'un marchand de la cité? mais l'air noble, grand, fier, tout celui d'un gentilhomme, n'est-ce pas?

LE MARÉCHAL. Oui...

MARIE. Sur sa protrine une croix d'acier?...

LE MARÉCHAL. Oui...

LA COMTESSE *et* MARIE. Ah! c'est lui!... c'est lui!... et où est-il?...

LE MARÉCHAL. Ah! que me demandez-vous? voilà ce qui fait mon désespoir!...

LA COMTESSE *et* MARIE. O ciel!...

LE MARÉCHAL. Je l'ai vu retomber au pouvoir des siens.

MARIE, *tombant sur un siége.* Ah!

LA COMTESSE. Et vous êtes revenu sans lui!

LE MARÉCHAL. A peine avais-je pressé dans mes bras mon jeune libérateur, qu'une nouvelle attaque menace notre vie... Une femme, que dis-je, un ange du ciel, Hélène, nous arrache à leurs mains sanglantes.

LA COMTESSE *et* MARIE. Hélène!...

LE MARÉCHAL. Mais ces lâches assassins, désespérant de nous vaincre par la force des armes, mettent le feu à la maison qui nous servait d'asile.... Il faut fuir.... Hélène nous appelle sur ses pas... Des murs croulants nous ont séparés d'elle... Nous nous jetons le fer au poing sur les meurtriers qui nous attendent au dehors... Assaillis de tous côtés, entraînés loin l'un de l'autre, je veux me frayer un passage jusqu'à lui... Vingt fois abattus et relevés vingt fois, sans cesse un mur de fer dressé entre nous deux, une infranchissable barrière.

LA COMTESSE. Et vous n'avez pu le sauver!...

LE MARÉCHAL. Eh! madame, voilà mon sang, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne l'avoir pas versé pour lui tout entier.

LA COMTESSE. Ah! pardon! pardon!..... noble ami... mais c'est que je souffre tant... (*A part.*) S'il n'est plus, malheur à toi, Lionel!

Pendant cet aparté le maréchal remonte la scène.

LE MARÉCHAL, *apercevant Maurice, à la cantonade.* Maurice!

LA COMTESSE *et* MARIE. Maurice!

LA COMTESSE, *regardant au dehors.* C'est lui!... ah! c'est lui!...

MARIE. Vivant! ah! que le ciel soit béni!

Maurice entre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAURICE, OFFICIERS FRANÇAIS.

MAURICE, *entrant et s'inclinant devant le maréchal.* Ah! je vous retrouve enfin, monseigneur...

LE MARÉCHAL, *pressant la main de Maurice.* Noble jeune homme!..... je remercie Dieu de t'avoir conservé à ma reconnaissance!... (*Aux Officiers.*) Et merci à vous, mes nobles compagnons, qui l'avez ramené jusqu'à moi. Mais avant que les hasards de la guerre ne nous séparent de nouveau et pour toujours peut-être... mon vœu le plus cher est de le faire admettre parmi vous au rang de chevalier... de Gisors, refuserez-vous d'être son parrain?

GISORS. Maréchal, il sera mon frère...

LE MARÉCHAL. Et la fuite des Anglais sera sa fête de baptême. (*Aux Officiers.*) Mais tout n'est pas fini encore, et le temps presse..... J'ai de nouveaux ordres à vous donner..... Venez... venez...

Ils disparaissent un moment; pendant ce mouvement de sortie, la Comtesse est restée à l'avant-scène et Maurice et Marie sont près l'un de l'autre, de l'autre côté de la scène.

LA COMTESSE. Pas même un regard!...

MAURICE, *à Marie.* O Marie, ô ma bien-aimée!

LA COMTESSE. Sa bien-aimée!...

MAURICE. Pouvais-je m'attendre à tant de bonheur?...

MARIE, *bas, l'œil sur la Comtesse.* Silence! silence!..

MAURICE. Oh! oui, Dieu protége notre

amour !... il a pris pitié de nos souffrances...

MARIE. Tais-toi !

MAURICE. Toi, ici !... mais comment se fait-il ?...

MARIE. Tais-toi ! tais-toi ! plus tard...

MAURICE, *qui s'est aperçu que Marie fixait la Comtesse.* La comtesse !... Ah ! pardon, madame ..

LA COMTESSE, *à part.* Leurs souffrances ! leur amour !... Et moi !... oh ! comment me vengerai-je ?...

LE MARÉCHAL, *revenant à Maurice.* Mon jeune ami, le parti du roi est-il désormais le vôtre ?...

MAURICE. Vous n'en doutez plus, monseigneur.

LE MARÉCHAL. Vous êtes digne de toute ma confiance, et vous allez sur-le-champ donner une preuve de dévouement au roi Charles VII.

MAURICE. Je suis tout prêt à mourir pour lui.

LE MARÉCHAL. Bien, bien..... attendez donc...

Il va a une table et écrit. Marie et Maurice seuls sur un plan plus éloigné, sont près l'un de l'autre.

LA COMTESSE, *à part, regardant Marie et Maurice.* Oh ! oui... il l'aime... et moi, ah ! malheureuse... Il faut les séparer à tout prix... mais j'y songe... Lionel m'en a fait l'aveu. Cette indigne rivale... Lui aussi il l'aime... Il faut qu'elle soit à lui... il me répondra d'elle..... (*Allant à Marie.*) Vous allez me suivre, Marie.

MARIE. Hélas ! on me sépare encore de vous, Maurice.

LA COMTESSE, *au Maréchal.* Je vous laisse monseigneur... (*Bas, au Maréchal.*) Vous avez vu ma faiblesse...

LE MARÉCHAL. Le cœur du maréchal de Rieux sait compatir aux douleurs qu'il a souffertes lui-même.

LA COMTESSE. Mon noble ami !...

MAURICE, *bas, à Marie.* Ce soir, à l'Ermitage du Palais.

LA COMTESSE. Venez, Marie ; nous ne nous séparerons plus.

Elles sortent.

SCÈNE IV.

LE MARÉCHAL, MAURICE.

LE MARÉCHAL. Maurice, voici ma dépêche !

MAURICE. Donnez, monsieur le maréchal ; je pars, je pars à l'instant !

LE MARÉCHAL. Arrête !... partir maintenant serait t'exposer à être pris par les archers anglais ou les truands qui, désormais, ne voient plus en toi qu'un transfuge.

MAURICE, *à part.* Hélas ! et leur chef est mon père.

LE MARÉCHAL. Mettons-le temps à profit... écoute... Un envoyé du roi s'est réfugié chez un pauvre artisan de la cité..... Consulte avec soins les indications contenues dans cet écrit... elles t'aideront à le découvrir... Après avoir lu cette dépêche, le comte convoquera nos amis, ce soir, dans les jardins de l'hôtel d'Antragues... Nous y serons en sûreté, car on ne soupçonne pas la comtesse, et c'est pour moi une amie sincère et dévouée... Une fois rassemblés, nous prendrons de nouvelles mesures, nous tenterons, s'il le faut, un dernier effort en faveur de la cause du roi, et un jour qui n'est pas éloigné peut-être, nous chasserons enfin l'étranger du sol de la patrie.

MAURICE. Comptez sur moi, monsieur le maréchal ; on ne m'enlèvera cette dépêche qu'avec la vie !

LE MARÉCHAL. Bien, Maurice, bien, noble jeune homme... Mais avant de te laisser entreprendre cette mission périlleuse, dis-moi ton nom. le nom de ton père, afin que je le redise un jour au roi, comme celui de l'un de ses plus fidèles et de ses plus courageux serviteurs.

MAURICE. Hélas !... monsieur le maréchal, qu'exigez-vous !...

LE MARÉCHAL. Eh quoi ! Maurice...

MAURICE. Oh ! monsieur..... ce n'est pas pour lui que Maurice hésite à se nommer devant vous... il n'a rien à cacher, lui !... mais son père...

LE MARÉCHAL. Votre père... Eh bien ?

MAURICE. Il est votre ennemi...

LE MARÉCHAL. Mon ennemi ? lui ?... lorsque son fils... Eh bien, qu'importe ! c'est un loyal ennemi sans doute ; à cause de vous, Maurice, il aura du moins mon estime.

MAURICE. Ah ! monseigneur... si vous saviez... c'est dans sa maison que vous vous êtes imprudemment réfugié.

LE MARÉCHAL, *en frémissant.* Lionel !

MAURICE. Lionel.

LE MARÉCHAL. Lionel !... ce misérable qui tout à l'heure encore nous a lâchement trahis !... Lui !... cet homme...

MAURICE. Ah ! monseigneur, pitié pour moi ! c'est mon...

LE MARÉCHAL. N'achève pas... oh ! n'achève pas... ce nom odieux, il faut que je l'oublie... car je ne pourrais plus t'aimer ! (*Il s'assied accablé ; au même instant Lambert entre doucement et reste dans le fond à écouter silencieusement le Maréchal.*) O fatalité !... fatalité !... mon Dieu, devais-tu briser une à une toutes les affections de mon cœur désolé ! Pourquoi m'avoir fait une âme si pleine de sympathie et d'amour, et m'en-

lever si tôt le seul ami que tu m'avais donné!

LAMBERT, *s'approchant.* Et votre pauvre Lambert!

LE MARÉCHAL. Toi... toi, Lambert... mon vieil ami... Oh! oui, tu as raison, je suis un ingrat... mais si tu savais... je souffre tant.

LAMBERT. Toujours vos sombres idées, n'est-ce pas?

LE MARÉCHAL, *regardant Maurice.* Il me semble que je l'aurais tant aimé.

LAMBERT. Et pourtant, j'ai d'heureuses nouvelles à vous apprendre.

LE MARÉCHAL. D'heureuses nouvelles!...

LAMBERT. Eh quoi! votre cœur ne vous dit rien? ce cœur que la nature a si bien fait pour aimer, il reste muet aux tendres pressentiments de l'amour...

LE MARÉCHAL. De l'amour!...

LAMBERT. De l'amour paternel!...

LE MARÉCHAL. Que dis-tu?... quoi?... mon fils...

LAMBERT. Oui, c'est de lui qu'il s'agit...

LE MARÉCHAL. Mon fils!... achève!...

LAMBERT. Ne m'avez-vous pas compris?

LE MARÉCHAL. Ce mystère... ton émotion... ta joie... Ah! il existe.

LAMBERT, *avec joie.* Eh! allons donc!... vous l'avez dit!

LE MARÉCHAL, *fléchissant le genou.* Il existe... ah! mon Dieu, mon Dieu, merci!... viens, Lambert, où est-il?

LAMBERT. Aux piliers des halles.

LE MARÉCHAL. Aux piliers des halles?

MAURICE. Aux piliers des halles!

LAMBERT. Oui!... ah! ce n'est pas tout à fait digne d'un maréchal de France... une boutique de drapier...

MAURICE, *à part.* Une boutique de drapier!...

LE MARÉCHAL, *s'arrêtant.* Une boutique de drapier?... les piliers des halles!...

LAMBERT. Mais enfin, n'importe! venez! venez!...

LE MARÉCHAL. Son nom?

LAMBERT. Et qu'importe son nom... puisqu'il va reprendre le vôtre.

LE MARÉCHAL. Son nom! son nom!

LAMBERT. Lionel!

MAURICE. Lionel!

LE MARÉCHAL. Lionel, ce traître, ce félon!... Lionel, cet assassin, ce voleur, moi son père!... jamais... jamais! (*Se trouvant tout à coup en face de Maurice.*) Oh! mais alors... Maurice!... quoi! tu serais? tu es donc...

MAURICE. Monsieur le maréchal...

LE MARÉCHAL, *le pressant dans ses bras.* Non... non... ton père! ton père!

MAURICE, *tombant aux pieds du Maréchal.* Mon père!

LE MARÉCHAL. Maurice!... mon enfant!... mon seul, mon unique enfant!... dans mes bras!... sur mon cœur!...

MAURICE. Ah! mon père!

LAMBERT. Ah ça, mais que disent-ils donc?

LE MARÉCHAL. Maurice!... oh! tu ne sais, pas ami... non, tu ne peux savoir... soyez béni, Seigneur, vous dont la main a tout conduit... oui, Lambert... Maurice qui m'a sauvé, Maurice que j'aimais déjà tant... eh bien, c'est le fils de... c'est mon fils.

LAMBERT. Le fils de... lui!... par conséquent, en effet, c'est votre... Eh bien, que vous disais-je, monseigneur?... vous le voyez! d'une manière ou d'une autre il fallait que ma nouvelle fût du bonheur!

LE MARÉCHAL. Et je me plaignais de la cruauté du sort, lorsqu'il prenait enfin pitié de mes douleurs!... je me croyais seul, lorsque j'avais auprès de moi, d'un côté, un vieil ami, sincère, dévoué, et de l'autre, un petit-fils si noble et si brave, qui me consolera de la dégradation et des crimes de son père.

MAURICE. Des crimes!...

LE MARÉCHAL. Oh! silence, Maurice!... étouffons cette honte sous la gloire de notre blason,

LAMBERT. Eh bien, voyez un peu!... donnez-vous donc un mal inouï pour chercher au loin les gens que vous avez sous la main! O hasard! je ne t'avais encore rencontré qu'en médecine, mais à ce qu'il paraît tu es une divinité universelle.

LE MARÉCHAL, *montrant Lambert à Maurice.* Oh! c'est que notre bonheur est aussi le sien... Maurice, Lambert... ah! rapprochez-vous de moi; mes amis... serrez-vous contre mon cœur... bien près, plus près encore; il faut si peu de place pour être heureux!

SCÈNE V.

LES MÊMES, *puis* HÉLÈNE.

A ce moment on entend au dehors des vociférations et le bruit de vitres brisées.

LAMBERT. Quel est ce bruit? (*Il va regarder à la fenêtre.*) Les misérables!

LE MARÉCHAL. Qu'y a-t-il? c'est moi sans doute qu'ils cherchent encore?...

LAMBERT. Non, une multitude furieuse poursuit une femme...

LE MARÉCHAL *et* MAURICE. Une femme!

CRIS, *au dehors.* Mort à la sagette! mort à la sorcière!

LAMBERT. Ils font retentir après elle des cris de mort... elle court... elle s'élance de ce côté.

CRIS, *au dehors.* Mort à la sagette! mort à la sorcière!

LAMBERT. Les assassins!... ils la poursuivent plus vivement à coups de pierre!...

Nouveau fracas de vitres brisées.

LE MARÉCHAL, MAURICE. Elle est perdue ...

LAMBERT. Non!,.. elle entre dans la cour du palais... elle gravit les escaliers... la voilà... ah! mon Dieu!...

LE MARÉCHAL. Eh bien?...

LAMBERT. C'est Hélène!...

LE MARÉCHAL. Hélène... ah! mais il faut la sauver! Viens, viens! courons!...

Au moment où il vont sortir, Hélène paraît, pâle, tremblante, agitée, tenant à la main un lambeau de son drapeau noir.

TOUS. Hélène!

HÉLÈNE, *d'une voix brève.* Taisez-vous... silence!... (*Prêtant l'oreille.*) Ils ont voulu tuer Hélène!

LAMBERT *et* LE MARÉCHAL. Vous tuer!...

HÉLÈNE. Oui, parce qu'ils ont eu peur... peur de la peste noire!... (*Avec un sanglot convulsif.*) Ils ont déjà tué mon enfant!...

LE MARÉCHAL, *s'approchant d'elle.* Hélène, reviens à toi... un peu de raison; mon Dieu, une lueur d'intelligence! (*A Lambert.*) Ah! Lambert, tout espoir est-il donc perdu?... (*Il s'approche d'Hélène, qui est tombée dans sa rêverie, et la conduit doucement vers un fauteuil; là, il la fait asseoir, puis revenant vers Maurice et l'amenant devant Hélène.*) Regarde-la bien, Maurice... contemple cette douce et noble créature!... hélas! elle a bien souffert!...

LAMBERT. Oh! oui, bien souffert!

MAURICE. Oh! pauvre femme!

LE MARÉCHAL. Maurice, mon enfant, inclinons-nous devant elle... demande-lui de pardonner à Charles de Rieux tout le mal qu'il lui a fait... Respecte-la, mon fils... aime-la bien surtout, tu le dois...

MAURICE. Qu'avez-vous dit?... ô mon père! il me sera facile et doux de la respecter et de la chérir... et déjà une voix secrète m'avait entraîné vers elle... Mais quels mystérieux événements...

LE MARÉCHAL. Un jour tu sauras tout... Chère Hélène... oh! si elle pouvait m'entendre... me comprendre!... si elle pouvait lire dans mon âme les remords que m'inspire mon cruel abandon... Hélène!... Hélène!... Charles est auprès de toi... et Maurice est ton fils...

MAURICE. Ma mère!...

Il retombe aux genoux d'Hélène qui à sa vue est agitée de la plus vive émotion.

LAMBERT. Silence, elle va parler.

LE MARÉCHAL. O Seigneur! rends-lui la raison... et prends la moitié de ma vie.

HÉLÈNE, *les yeux fixés sur Maurice.* Qui êtes-vous, enfant?... Hélène vous a déjà vu... et la joie est entrée dans son cœur... (*Elle tourne son regard d'abord sur Lambert à qui elle sourit, et sur le Maréchal dont l'aspect fait naître en elle une émotion nouvelle. Elle dit à elle-même en cherchant un souvenir :*) Et lui?... (*Après un moment de silence :*) Oh! maintenant Hélène n'est entourée que d'amis, n'est-ce pas?... Hélène est bien.. ici... on ne la chassera plus, n'est-il pas vrai? vous êtes bons vous... c'est qu'on n'aime pas la pauvre Hélène, parce qu'elle prédit les malheurs et les fléaux de Dieu... mais elle souffre, Hélène... oui elle souffre... et cependant elle est bien contente... elle va revoir ceux qu'elle a perdus, elle... elle va bientôt mourir.

LE MARÉCHAL. Maurice!... Maurice!... mon cœur est brisé!

LAMBERT. Courage, mon noble ami, courage!

Il presse les mains de Rieux. Moment de silence et de situation.

LE MARÉCHAL, *à Maurice et à Lambert.* Amis, une si cruelle infortune, lorsque mon cœur pourrait s'abandonner à tant de joie et d'espérance... c'est mon roi qui va bientôt reconquérir le trône de ses pères; c'est une épouse, un fils qui sont rendus à mon amour... c'est Maurice que l'orgueil des Rieux peut hautement reconnaître, Maurice qu'attendent les faveurs royales, et, j'y pense, qui peut désormais prétendre à la plus illustre alliance.

MAURICE. Mon père!...

LAMBERT. Comment?.

LE MARÉCHAL. Oui... un avenir de fortune, de gloire, est ouvert devant lui... Le fils du maréchal de Rieux peut aspirer à la main de ma bienfaitrice, eût-elle dans son blason une couronne de comtesse!

MAURICE. Mon père!...

HÉLÈNE. Attendez...

LAMBERT. Ecoutons...

LE MARÉCHAL. Parle, parle, Hélène!

HÉLÈNE. Quoi! de si précieux instants perdus avec vos ennemis, quand la fortune de la France frappe vainement encore aux portes de ses villes et demande tous ses défenseurs! Quoi! de splendides fiançailles quand un humble et pur amour implore votre appui, et quand l'innocence est aux mains du crime!

MAURICE. Je frémis!

LAMBERT. Je crains de la comprendre.

LE MARÉCHAL. Ecoutez... écoutez...

HÉLÈNE, *inspirée.* Vous qui marchez dans le sentier du juste, prenez courage, prenez courage... En vain dans l'ombre conspirent vos lâches ennemis...

LE MARÉCHAL. Vos ennemis?

LAMBERT. Je devine... la reine Isabelle!

HÉLÈNE. Je les vois... je les entends... ils vont venir... ce soir...

LAMBERT. Ce soir!

HÉLÈNE. Mais le souffle de Dieu dissipera leurs projets comme le vent d'orage dissipe la paille des chemins... Et vous, Anglais, fuyez! votre heure n'est pas encore venue, mais invoquez le Juge suprême... bientôt vous paraîtrez devant lui!

LE MARÉCHAL. Oui, c'est la voix de Dieu, et j'en crois mes pressentiments plus que jamais; il faut que nous nous trouvions réunis ce soir... Maurice, chez l'envoyé du roi. (*Arrêtant Maurice qui s'apprête à sortir.*) Quant à Lionel, que rien ne lui soit révélé... tu me le jures?...

MAURICE. Je le jure, mon père!...

HÉLÈNE. Allez, allez! et soyez forts et vigilants!

LE MARÉCHAL. Oui... séparons-nous, chacun sa mission... Toi, Lambert, auprès de la comtesse d'Antragues... ce soir, à huit heures...

LAMBERT. Tous, dans les jardins de l'hôtel!...

Lambert sort.

LE MARÉCHAL. C'est convenu... va...

MAURICE, *à part.* Marie!... compte sur Maurice... il ne t'abandonnera pas!...

LE MARÉCHAL, *à Maurice.* Va, va, mon enfant, et que Dieu veille sur toi!

HÉLÈNE, *prenant la main de Marie et sortant sur les pas du Maréchal.* Hélène aussi veillera...

Maurice dépose un baiser sur la main d'Hélène. Le Maréchal sort en conduisant la folle avec tendresse; Lambert sort du même côté pendant que Maurice s'éloigne du côté opposé en leur disant adieu de la main.

ACTE QUATRIÈME.

Cinquième Tableau.

Le théâtre représente les Catacombes de Paris; à gauche, est une galerie s'enfonçant sous des voûtes; à droite, est une petite porte basse à laquelle on arrive par plusieurs marches.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIONEL, *tenant entre ses bras* MARIE *évanouie; il la dépose sur une roche. Il est entré par la galerie de gauche.*

LIONEL, *dans un trouble affreux, penché sur Marie.* O bénie soit la comtesse qui l'a livrée entre mes mains!... Toujours évanouie! et ma torche s'est éteinte... et toujours ces voix, ces voix mystérieuses, qui semblaient me poursuivre jusque dans les entrailles de la terre... tout a contribué à me perdre... Où suis-je?... N'importe!... Ici, du moins, le sol est ferme; là-bas, toutes les galeries sont inondées... Fatalité!... Mais il doit y avoir une issue de ce côté... avançons... (*Il marche à tâtons. Mettant la main sur les murailles.*) Eh quoi! toujours des ossements sous mes pas?... Et cette sombre galerie, où conduit-elle?... Je ne puis plus rien reconnaître... je me sens saisi de vertiges, je n'ai plus ni pensées ni souvenirs.

MARIE, *revenant à elle, regardant autour d'elle avec effroi.* Quelle obscurité!... quel silence!... (*Elle se lève.*) Ah! maintenant, je me rappelle... les catacombes!... Quoi! seule, abandonnée, sans secours... (*Joignant les mains.*) Mon Dieu! pitié!... A mon aide... Maurice!... Maurice!...

Lionel monte les degrés et disparaît un moment aux yeux du spectateur.

LIONEL, *revenant à ses cris.* Marie, me voici.

MARIE, *frémissant.* Lionel!

LIONEL. Qu'y a-t-il, Marie? qu'avez-vous?

MARIE, *avec effroi.* Je tremblais d'être seule.

LIONEL. Rassurez-vous, tout n'est pas encore désespéré. Courage, Marie, courage!

MARIE. Non, ces ténèbres me font peur.

LIONEL. Peur! quand mon amour veille sur toi, Marie?

MARIE. Oh! ne blasphémez pas! si près de la mort, peut-être...

LIONEL. Mourir?... Non, non, Marie, on ne meurt pas quand on aime comme je t'aime!... Lorsque le ciel ne protége plus les amours, l'enfer est là qui les prend sous sa garde... Oh! je ne veux pas mourir, moi!... En vain ces murs désolés semblent s'être rapprochés pour nous engloutir; nous trouverons une issue pour nous échapper... Ces voûtes s'entr'ouvriront pour donner passage à un rayon de soleil qui illuminera nos ténèbres et nous montrera la route perdue... Mais, que vois-je? là-bas... là-bas!...

MARIE. Ciel! une lumière!

LIONEL. Elle s'éloigne... non, elle reparaît... elle s'approche... la voici!... Satan, je te remercie, tu m'as entendu.

MARIE, *s'agenouillant.* Merci, mon Dieu! c'est toi qui nous sauves.

MAURICE, *en dehors*. Marie!... Marie!...

MARIE. Qui m'appelle?

LIONEL. Cette voix...

Il s'élancent tous les deux au-devant de la clarté. Maurice paraît par la galerie de gauche, une épée à la main, une torche de l'autre, il place cette torche dans un anneau de fer contre la muraille.

MAURICE, *appelant*. Marie!... Marie!...

MARIE *et* LIONEL. Maurice!

MAURICE, *à Marie, qui s'est jetée dans ses bras*. Ah! Marie... c'est toi!... c'est donc toi, je t'ai retrouvée... (*Regardant Lionel.*) Mais cet homme, celui qui t'a outragée, n'est-ce pas?... Ciel! mon père!

LIONEL. Qui vous a conduit dans ces catacombes?

MAURICE. Cette question...

LIONEL. Répondez.

MAURICE. C'est le hasard... non, c'est la main de Dieu... J'étais entré dans l'ermitage où Marie devait m'attendre... Souffrant de je ne sais quel mal inconnu, je m'étais agenouillé en l'attendant... Tout à coup, une trappe ouverte à quelques pas de moi frappe ma vue... elle communique aux degrés d'un caveau secret... Poussé par une sorte de pressentiment, je descends... mes pas heurtent un objet placé sur les marches... c'était une torche; je l'allume... Une voix plaintive et lointaine se fait entendre... alors, une force invincible m'entraîne sous ces sombres voûtes. Je marchais depuis longtemps, incertain, effrayé, lorsque la voix vient encore frapper mon oreille... elle dirige ma course... J'arrive... Vous ici avec Marie, mon père!... mais, à votre tour, daignez me répondre... et m'expliquer...

LIONEL. Plus de feinte, plus de dissimulation... (*Montrant Marie.*) Je l'aime!

MAURICE. Vous!

LIONEL Je l'aime!... C'est moi qui l'ai entraînée...

MAURICE. Vous!

LIONEL. Moi! Pour arriver jusqu'à elle, point de barrière, point d'obstacle que je ne brise.

MAURICE. Vous! mon père... Oh! mais ce n'est pas pas possible: j'ai mal entendu, mal compris... je rêve... Marie, n'est-ce pas que c'est un rêve?...

LIONEL. C'est la réalité... et, comprends-moi bien... je ne veux rien entre elle et moi.

MAURICE. Ah! vous y trouverez votre fils!

LIONEL. Malheureux!...

MARIE. Arrêtez!... Quoi! le père et le fils... là, devant moi, irrités et se menaçant l'un l'autre... et je serais la cause de cette querelle impie et sacrilége!... non! non!...

LIONEL. Marie, écoute: je ne vois plus, je ne connais plus que toi! Pour moi, il n'y a rien, rien que toi!... Le feu qui me dévore vient de l'enfer, sans doute, car, pour t'obtenir, mon amour est capable de tout, même d'un crime!...

MAURICE. O mon père!...

MARIE. Que dit-il?...

LIONEL, *cherchant à entraîner Marie*. Marie, cesse de résister.

MAURICE. Pardonnons-lui son délire... viens, suis-moi!

LIONEL. Marie, un pas avec lui, et le sang va couler...

MAURICE, *s'avançant vers Lionel*. Tuez-moi donc, mon père, épargnez-nous, à vous la honte, à moi le crime de cette épouvantable lutte... mon père!...

MARIE. Lionel, pitié, pitié pour lui!

LIONEL. Mais as-tu pitié de moi, toi qui connais mon amour et le méprises?...

MARIE. Eh bien! je renoncerai à lui... je ne l'aimerai plus... mais pitié, pitié pour votre enfant!...

LIONEL. Mon enfant!... Oh! mais ce nom fait mon supplice.

MAURICE. O mon Dieu! fais que je n'oublie pas qu'il est mon père!...

LIONEL, *avec calme*. Et sans ce respect, que ferais-tu?

MAURICE. Ce que je ferais.... à celui qui devant moi oserait outrager, ainsi que vous, la femme dont le cœur m'appartient tout entier... à celui qui n'aurait eu pitié ni de ses larmes ni de son désespoir... à celui enfin dont la brutale passion serait restée insensible à tant de dévouement et de générosité.. A celui-là, j'aurais déjà demandé vengeance dans un duel à mort!

LIONEL. Un duel!... Ah! voilà ce que tu as dit de mieux.

MARIE. Lionel!

MAURICE. Un duel!... Ah! vous savez bien qu'il est impossible... vous êtes mon père!

LIONEL. Son père! son père!... Ah! mais ils me rendront fou de rage avec ce titre odieux!... Si cette femme me résiste encore, c'est parce que je suis son père, lui, que je hais... lui, mon rival... lui!... Si je ne puis le tuer, c'est parce qu'il est mon fils!... Ah! loin de moi ce masque hypocrite qui me brûle le visage!... Marie, plus de scrupules, sois à moi!... Maurice, plus de vains respects... déchaîne ta rage, tu le peux... je ne suis pas ton père!

MARIE. Ah!

MAURICE, *avec trouble*. Vous n'êtes pas mon père?

LIONEL. Non, m'entends-tu bien? non!... Je t'ai élevé par bienfaisance, par pitié... Demande, interroge, cherche où sont les preuves de ta naissance, nulle part.... Tu n'es rien... rien pour moi... et pour te convaincre plus encore...

MAURICE. N'achève pas... les preuves sont là, dans mes instincts, dans mon cœur... je te crois... j'en suis certain... tu n'es pas mon père, tu ne pouvais l'être... je te haïssais trop!

LIONEL. Eh bien! donc, rage contre rage, fer contre fer!

MAURICE. Viens donc maintenant me disputer Marie!

MARIE. Arrêtez, Maurice!... et moi, que vais-je devenir?

MAURICE. Oui, tu as raison... en ce moment point de duel entre nous... Marie resterait sans défenseur, sans appui... et je ne veux pas qu'elle tombe en ton pouvoir!...

LIONEL. Lâche!... lâche!...

MAURICE. Viens, Marie, viens!

LIONEL. Tu ne sortiras pas!...

MAURICE. Eloigne-toi!...

LIONEL, *s'élançant.* Défends-toi, ou je te tue!...

MAURICE, *tirant son épée.* Misérable!... Eh bien! puisque tu le veux...

MARIE. Ah!...

Lionel s'élance, saisit Marie; Maurice la lui arrache des mains, une courte lutte corps à corps s'engage entre Lionel et Maurice, tous les deux s'éloignent de quelques pas pour se mesurer du regard... Tout à coup Maurice chancelle...

MAURICE. Ah! mon Dieu!...

MARIE. Maurice!... Maurice!... Qu'a-t-il donc?

MAURICE. Je ne sais ce que j'éprouve... un frisson mortel... Marie... Marie...

Il tombe à terre.

LIONEL. Ces traits décomposés... cette pâleur livide... c'est la contagion, c'est la peste noire!

MARIE. Ah!

Elle court à Lionel.

LIONEL. Viens, Marie... viens, fuyons!

MARIE. Fuir!

LIONEL. Bientôt peut-être il ne sera plus temps: d'un côté, la contagion... de l'autre, ces voûtes minées par les eaux de la Seine débordée... tous les dangers à la fois... Viens, viens, Marie!

MARIE. Laisse-moi... je n'ai au cœur que Maurice, je veux périr avec lui; vivant ou mort, je ne le quitte plus... Lionel, sois maudit!... C'est toi, c'est ta présence odieuse qui porte avec elle la malédiction de Dieu... L'air où Maurice respire encore n'a rien de funeste pour moi; près de lui est mon refuge, mon bien suprême, ma vie... L'amour est là, le crime ici... le ciel, c'est lui... l'enfer, c'est toi!

LIONEL. Tu me suivras, ou bien je t'arracherai d'ici.

MARIE, *courant dans les bras de Maurice.* Viens donc m'arracher de ses bras!

LIONEL, *reculant effrayé.* Marie!

MARIE. Ah! tu recules... tu as peur!... Viens, viens donc, si tu l'oses, me disputer au fléau de Dieu.

LIONEL. Ah! c'en est trop!... à l'amour succède la haine, Marie; c'est un cadavre que tu aimes!... eh bien! que ces catacombes soient votre dernière demeure!...

MARIE. Lionel!...

LIONEL. Vous ne reverrez plus la lumière du jour!...

Il s'élance saisit la torche et l'éteint et disparaît.

SCÈNE II.

MARIE, MAURICE.

MARIE. Lionel!... Lionel!...

MAURICE. Marie, mon amour t'a perdue!... Rappelle Lionel... fuis avec lui... abandonne-moi...

MARIE. T'abandonner... le suivre!... Oh! jamais! jamais! mieux vaut la mort ici, avec toi... Ah! mon Dieu, quel est ce bruit?...

On entend de l'eau tomber lentement du plafond.

MAURICE. Marie... un voile s'étend sur mes yeux... où es-tu?...

MARIE. Mort!... mort!... Au secours!... Oh! mais personne ne viendra donc à notre secours?...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL, *arrivant par la gauche.*

LE MARÉCHAL. Me voici! me voici!...

MARIE. Vous!... vous!... Ah! c'est le ciel qui vous envoie!...

LE MARÉCHAL. C'est Hélène l'inspirée, qui m'a guidé dans ces souterrains... Au détour de la galerie voisine, elle m'a brusquement abandonné!... Dieu a fait le reste, puisqu'il m'a conduit ici.

MARIE, *lui montrant Maurice.* Sauvez-le! sauvez-le!...

LE MARÉCHAL, *courant à son fils.* Maurice... mourant!... blessé!...

MARIE. Non, frappé de la peste.

LE MARÉCHAL. Mon enfant! mon enfant!

MARIE. N'approchez pas... la contagion vous tuera.

LE MARÉCHAL. Est-ce qu'un père est jamais mort du mal de son enfant?... (*Il prend Maurice dans ses bras.*) Tu souffres? mon Dieu! comme tu es pâle!... Réponds-moi, Maurice, réponds-moi; dis-moi que tu reconnais ton père... Tu ne réponds pas... Maurice!... Maurice!... rien!... rien!...

MARIE. La mort est sur son visage.

LE MARÉCHAL. La mort!... elle n'osera le prendre dans les bras de son fils... je l'en défie!

Il entoure son fils de ses bras, et le soulève en regardant autour de lui comme si on voulait le lui dérober.

MARIE. Ah! vous êtes courageux... vous!

LE MARÉCAAL. La galerie est libre encore... venez! venez!...

Au moment où ils vont sortir par la galerie de gauche un grand bruit se fait entendre dans la coulisse, et un quartier de roche tombe et bouche le sentier par lequel est sorti Lionel.

MARIE. Ah! mon Dieu... ce bruit?

LE MARÉCHAL. Malédiction! un éboulement.

MARIE. Ah!

LE MARÉCHAL. La voûte s'est écrasée!... elle s'écroule encore.

MARIE. Perdus! perdus!...

LE MARÉCHAL. La route est impraticable; des fragments de granit l'encombrent et en ferment l'accès.

MARIE, *montrant au fond.* Ah! si du moins ce sentier...

LE MARÉCHAL, *courant à la porte.* Oui, c'est vrai... c'est notre seul moyen de salut!... (*Prenant son fils dans ses bras.*) Maurice, un dernier effort... ton père est avec toi; mon enfant, il ne t'abandonnera pas.

Il marche avec Marie et Maurice vers le fond. Le fond s'écroule et l'on voit de sombres galeries que l'eau à déjà envahies; le Maréchal recule.

MARIE. Ah! cette eau... cette eau... elle monte! elle monte!...

LE MARÉCHAL. Là, là, sur ces rochers... (*Il saisit Maurice et le porte sur la première marche; il y monte lui-même, ainsi que Marie.*) Ah! l'eau monte toujours!... Mais il faut donc mourir?... (*Entraînant Maurice et Marie sur les degrés supérieurs.*) Venez!... venez!... là, peut-être... elle ne nous atteindra pas.

MARIE, *voyant l'eau monter de plus en plus.* Encore! encore!... Maurice, adieu! adieu!...

LE MARÉCHAL. Maurice!... Marie!... dans mes bras, sur mon cœur!... c'est ainsi qu'il faut paraître devant Dieu.

MARIE, *voyant l'eau monter jusqu'au-dessus de leur marche.* Ah! la mort!... voici la mort!...

En cet instant, la porte du fond s'ouvre violemment, Hélène paraît et les saisit tous les trois.

HÉLÈNE. Vous ne mourrez pas!... vous ne mourrez pas!...

LE MARÉCHAL *et* MARIE. Ah! sauvés!... sauvés!

ACTE CINQUIÈME.

Sixième Tableau.

Le théâtre représente le cabinet du docteur Lambert; un lit de repos est sur la droite, un bureau est à gauche; on voit çà et là des livres, des creusets, des alambics, etc.; à main gauche au fond, en pan coupé, une fenêtre praticable donnant sur des jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAMBERT *écrit à son bureau;* MARIE *porte une tasse au Docteur;* HILARION *range divers objets.*

HILARION, *à part, à Marie.* C'est une ordonnance qu'il écrit.

MARIE, *donnant la tasse au Docteur.* Toujours occupé de secourir autrui, vous ne songez jamais à vous-même.

LE DOCTEUR, *prenant la tasse.* Mais vous êtes là, mon enfant... (*Il boit.*) Depuis le jour où, pâle, accablée, mourante, vous êtes entrée dans cette maison, le bonheur y est venu avec vous pour le pauvre Lambert.

MARIE. Oh! mon dévouement n'égalera jamais ma reconnaissance; vous avez rendu Maurice à la vie!

LE DOCTEUR. Eh! mes soins ne sont-ils pas dus à tout ce qui souffre? devant les intrigues et l'émeute, je me sens faible et timide; mais de belles et bonnes maladies, mais une contagion homicide! ah! voilà ce qui me convient! parlez-moi de cela, je me sens là sur mon terrain!... (*Se remettant à son bureau.*) Hilarion, tu porteras cette ordonnance à l'échevin de la rue Saint-Pierre-aux-Bœufs.

HILARION. Celui qui a été estocadé par un truand, la nuit dernière?

LAMBERT, *avec humeur.* Tais-toi... Mais il me semble que déjà le jour baisse, et pourtant je n'ai pas encore vu le maréchal.

MARIE. Ce retard m'inquiète... car depuis l'instant où il nous a conduits ici, Maurice et moi, au sortir des catacombes, il n'a pas manqué un seul jour à venir.

HILARION. Et ça ne l'avançait pas à grand'chose, vu que notre maître ne le laissait pas entrer, pas plus qu'aucun de nous, dans la chambre du malade... quelquefois ça me faisait pitié de le voir jeter des yeux tout pleins de larmes, par la porte entr'ouverte... Oh! s'il avait tenu le jeune Maurice dans ses bras, bien sûr qu'il l'aurait étouffé de caresses!

LAMBERT. Oui!... et la contagion!... vous croyez peut-être qu'elle aurait respecté le maréchal à cause de son titre de père?... Eh mais, j'entends du bruit... Hilarion, va voir... si c'était Hélène... la pauvre Hélène, dont les disparitions subites nous ont plongés tant de fois dans un si douloureux étonnement!

HILARION. Et dire que cette fois toutes vos recherches ont été inutiles!

MARIE. Mon Dieu, que peut-elle être devenue?

HILARION. J'aperçois monseigneur le maréchal.

LAMBERT. Ah! qu'il soit le bienvenu... toi, vite... va porter cette ordonnance... en attendant que j'aille moi-même...

MARIE. Affronter tant de dangers à votre âge!

LAMBERT. Plus on est vieux, moins on risque... d'ailleurs, la maladie n'aime pas les médecins, jalousie de métier... Allons, va, va!...

HILARION. Je cours.

MARIE, *à part.* Hélas! quelle serait la douleur du comte s'il savait que Lionel n'est pas le père de Maurice!

LAMBERT. Oh! taisons-nous!

HILARION, *ouvrant la porte au Maréchal.* Monseigneur, donnez-vous la peine d'entrer.

SCÈNE II.

LAMBERT, MARIE, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL, *à Lambert.* Bonjour, mon ami.

LAMBERT. Je vous attendais, monseigneur.

LE MARÉCHAL, *à Marie.* Mon enfant, Dieu vous protége!... Eh bien! et Maurice?

Il va à la porte de Maurice.

MARIE. De mieux en mieux.

LAMBERT, *ramenant le Maréchal à l'avant-scène.* Oui, oui... je crois que le voilà hors de danger...

LE MARÉCHAL. Mon bon Lambert!

LAMBERT. Grâce à Dieu...

MARIE. Et grâce à vous.

LAMBERT. Alors, pour rendre grâce à chacun, il faut dire aussi, grâce à vous, Marie!

MARIE. Moi!...

LAMBERT. Sans doute... qui soigne le médecin soigne le malade.

LE MARÉCHAL, *avec admiration.* Bonne, excellente Marie! aussi compatissante que belle!...

LAMBERT. Et aussi dévouée que sensible... (*Serrant Marie contre son sein.*) Heureux qui lui tiendra lieu de père!

LE MARÉCHAL. Plus heureux encore qui sera son mari!

LAMBERT. Monseigneur, la satisfaction est peinte sur vos traits.

LE MARÉCHAL. Oui, mon ami... d'abord, la prochaine guérison de Maurice me cause la joie la plus vive; ensuite, j'ai reçu tout à l'heure des nouvelles...

LAMBERT. Des nouvelles d'Hélène?...

LE MARÉCHAL. Précisément!

LAMBERT. Ah! Dieu soit loué!

MARIE. Monseigneur, qu'est-elle devenue?

LE MARÉCHAL. Elle avait quitté Paris pour se rendre, à l'insu de tout le monde, en Touraine, auprès du roi.

LAMBERT. Auprès du roi!

MARIE. Du roi...

LE MARÉCHAL, *montrant un papier.* Oui, auprès du roi... Dieu, sans doute, lui a inspiré ce long voyage... Voici ce que m'apprend le comte de Gisors dans cette lettre qu'il m'envoie secrètement : « Les fidèles serviteurs du roi lui avaient conseillé de marcher sur Paris; Charles VII était d'un avis contraire : un de ces jours derniers, étant hors du camp, il voit venir à lui une femme pâle, épuisée de fatigue, les cheveux et les vêtements souillés de poussière, mais les traits empreints d'une indicible fierté et les yeux enflammés de je ne sais quelle sublime espérance!... Le roi s'émeut à sa vue : son air, sa démarche, son langage, ses manières nobles et inspirées, tout semble lui rappeler l'illustre guerrière à qui les bourreaux anglais ont fait expier sur le bûcher leur honte et leurs défaites. Cette femme demande au roi une entrevue secrète; après un long entretien, Charles donne ordre à tout ce qui l'entoure de traiter Hélène avec les plus grands égards, fait lever le camp, et se met à l'instant même en marche sur Paris. »

LAMBERT. C'est Hélène!... oh! le peuple a raison de l'invoquer comme une vivante protection auprès du ciel.

LE MARÉCHAL. Ce n'est pas tout, Gisors m'apprend aussi la trahison de la comtesse.

LAMBERT. Sa trahison!... que dites-vous?... elle... l'amie du roi...

LE MARÉCHAL. Son ennemie, Lambert... son ennemie impitoyable, acharnée... l'aveugle et fanatique esclave des moindres volontés d'Isabelle... et d'autant plus dangereuse qu'elle était plus perfide!...

MARIE. Ah! mes pressentiments ne m'avaient donc pas trompée!

LAMBERT. Patience, tout va changer, puisque l'armée du roi est en marche sur Paris.

LE MARÉCHAL. Oui, mon bon Lambert!... maintenant comprends-tu ma joie?

LAMBERT. Si je la comprends!...

LE MARÉCHAL. Ecoute encore...

LAMBERT. Continuez, continuez.

LE MARÉCHAL. A la faveur de la nuit, les troupes s'avanceront jusque sous les murs de la ville, en face la tour de la butte aux Moulins.

LAMBERT. La butte aux Moulins... bien, j'y suis.

LE MARÉCHAL. Deux coups de canon tirés par les arquebusiers du roi m'apprendront que tout a réussi; à ce signal, je m'élancerai à la tête des nôtres dans les rues de Paris, aux cris mille fois répétés de France! Montjoie et Saint-Denis!

LAMBERT, *s'animant.* Très-bien!

LE MARÉCHAL. J'irai attaquer à main armée la tour de la butte aux Moulins, qui commande l'une des portes de la ville, et de là, comme du haut d'un roc inaccessible, j'accablerai les ennemis qui voudraient s'opposer à l'entrée triomphale du roi Charles VII.

LAMBERT. De mieux en mieux!... Ah! madame la reine, nous allons donc enfin vous braver!...

LE MARÉCHAL. Vive Dieu! Lambert!... te voilà tout ragaillardi... tu n'as donc plus peur?

LAMBERT, *relevant la tête avec fierté.* Peur!... moi!... moi de la peur!... moi qui cours d'hospice en hospice... moi qui brave à la fois les poisons de l'air... l'agonie du pestiféré... les imprécations du peuple en furie... peur!... peur!... moi... un médecin... Apprenez qu'un médecin n'a jamais peur!... seulement vous avez votre bravoure, et nous avons la nôtre... vous vous feriez tuer, vous, pour votre roi... c'est-à-dire pour un homme, pour un seul homme... eh bien, nous, nous exposons notre vie à toute heure, en tous lieux... cent fois par jour, pour des étrangers, des inconnus, souvent même pour des ennemis!... Chacun son courage, monseigneur!... le vôtre tue, le mien sauve!... oseriez-vous décider quel est le meilleur devant Dieu?

LE MARÉCHAL, *prenant la main de Lambert.* Bien, mon ami... bien... pardonne... Oui, tu es brave... tu es brave... mon courage s'incline ici devant le tien... ta main, Lambert... l'honneur nous rend frères.

LAMBERT, *confus.* Monseigneur...

LE MARÉCHAL. Maintenant, conduis-moi vers Maurice; il me tarde de l'embrasser et de lui redire devant toi combien tu es digne de respect, d'estime et d'amitié.

LAMBERT. Pas encore; songez bien qu'une émotion trop vive pourrait coûter la vie à notre malade...

SCÈNE III.

LES MÊMES, HILARION.

HILARION, *une lettre à la main.* Maître Lambert!... maître Lambert!...

LAMBERT. Qu'est-ce? qu'y a-t-il?... ah! n'est-ce que toi?

HILARION. Comment! ce n'est que...

LAMBERT, *regardant la lettre que tient Hilarion.* Que veux-tu?... cette lettre...

HILARION. De monseigneur le grand prévôt.

LAMBERT. Le grand prévôt?

HILARION. Oui, lui-même; au moment où je revenais de porter votre ordonnance à l'échevin, vous savez...

LAMBERT. Eh bien?

HILARION. Eh bien, un archer de la garde du prévôt m'a donné cette lettre en disant qu'il fallait que vous vinssiez tout de suite.

LAMBERT. Que je vienne tout de suite?

Il lit la lettre.

HILARION, *au Maréchal qui s'est approché.* J'ai interrogé l'archer; il paraît, à ce qu'il m'a dit, qu'on a arrêté un homme dont on cherchait à se défaire... un nommé Gontran... un malandrin fini...

LAMBERT. Ah! quelle horreur!...

LE MARÉCHAL. Qu'y a-t-il donc?

LAMBERT. Que j'assiste en qualité de médecin à la question qu'on va donner à ce misérable Gontran... non, jamais! jamais!... (*A Hilarion.*) Je n'irai pas.

LE MARÉCHAL. Mais si par ta présence tu pouvais abréger son supplice... Il faut y aller, Lambert, il faut y aller...

LAMBERT. Oui... et puis ce Gontran était l'ami de Lionel... peut-être pourrai-je savoir... J'y vais... allons, Hilarion.. (*A Marie.*) Il est tard, il faut rentrer, Marie.

MARIE. Quoi! vous voulez...

LAMBERT. Je l'ordonne... et vous le savez, je veux qu'on m'obéisse.

Marie rentre, Hilarion a donné à Lambert sa coiffure et ils se disposent à sortir.

LE MARÉCHAL. Moi, je reste... (*A Lambert.*) Ta maison touche aux remparts... d'ici, j'entendrai mieux le signal.

LAMBERT, *bas au Maréchal.* Bien, bien... cette maison n'est-elle pas la vôtre... (*Haut.*) Allons, allons, bonne nuit, je m'en vais... Oh! la cruelle profession!... les maladies. la peste, la torture. . mais je cause... je cause... adieu... adieu... (*Au Maréchal.*) Veillez bien sur eux.

LE MARÉCHAL. Oh! sois tranquille!

LAMBERT, *à Hilarion.* Et toi, viens, suis-moi!

HILARION. Que je vous suive!... c'est que... c'est que j'ai peur...

LAMBERT, *en sortant.* Tu me reconduiras jusqu'à la porte.

Hilarion suit Lambert et ferme la porte.

SCÈNE IV.

LE MARÉCHAL, *puis* HÉLÈNE *et* LIONEL.

LE MARÉCHAL, *seul.* Maurice repose là... et je veille sur lui!... Cette pensée est délicieuse, elle me rend le calme dont j'avais besoin... et toi, pauvre Marie, ton dévouement sera récompensé... (*Il s'assied.*) Mais l'heure s'écoule... l'armée du roi s'approche de Paris... bientôt le signal va retentir!... Mon Dieu, mon Dieu! fais que je ne meure pas avant d'avoir revu Charles VII sur le trône de ses pères... La fatigue m'accable... tant d'émotions et de souffrances... c'est trop pour mon cœur épuisé... un peu de repos me ferait tant de bien... Maurice... Marie, mes enfants... et toi, Hélène, ma femme bien-aimée... Hélène où es-tu?...

Il s'endort. On voit Hélène entrer mystérieusement par le balcon.

HÉLÈNE. Hélène seule a veillé... (*Riant.*) Ha! ha! ha! comms ils ont été surpris de me voir là-bas!... et quand j'ai parlé, ils ont ri... les insensés!... le roi a ajouté foi à mes discours, lui! il s'est avancé vers la pauvre Hélène... il a tendu la main à la servante de Dieu... il l'a écoutée... maintenant, il vient, il est là... là... (*Elle s'approche du balcon.*) Pendant qu'il marche, Hélène l'a devancée... elle est entrée mystérieusement dans Paris... une autre mission l'y ramène. (*Elle prête l'oreille.*) Que font-ils?... ils s'arrêtent?... non, la poussière s'élève et tourbillonne sur les chemins... les archers marchent en silence, pressés comme les épis d'un champ de blé... les chevaux retiennent leurs hennissements... l'on ne peut rien entendre, rien distinguer... la nuit est pour eux... Hélène seule les voit... seule elle les entend!... ils approchent... voilà les hommes d'armes... voilà le roi... vivat!... et voilà la hache qui portera le premier coup à ses ennemis...

Elle brandit une hache et disparaît mystérieusement sur le balcon.

LE MARÉCHAL, *parlant en rêve.* Tu m'appelles... mon fils!... non, ce n'est pas toi... c'est... c'est elle... Hélène!... oui!... le ciel t'a bénie... Que viens-tu m'annoncer... que me montres-tu dans ce lointain obscur?... une femme... la comtesse!... et cet homme masqué? que disent-ils? Ah! la vengeance!... le meurtre!... lâches!... lâches!... Cet homme dispose ses complices qui entourent cette maison... la fenêtre s'ouvre... il entre... il marche avec précaution... dans sa main un poignard!... il vient... plus près... plus près encore... le voilà!... le voilà!...

Il se réveille.

LIONEL, *qui a fait successivement toutes les actions mentionnées dans le rêve du Maréchal.* Il se réveille!

LE MARÉCHAL, *se réveillant en sursaut.* Quoi!... qu'y a-t-il?... Ce poignard!...

LIONEL. C'est pour te tuer!...

LE MARÉCHAL, *se levant.* Une arme... une arme...

LIONEL. Il n'y a pas d'armes pour toi! tu vas mourir!

LE MARÉCHAL, *courant çà et là,* Misérable!... une arme!... une arme!...

HÉLÈNE, *paraissant tout à coup, et présentant sa hache au Maréchal.* Voici ma hache!

Le Maréchal s'élance, arrache le masque de Lionel et recule épouvanté.

HÉLÈNE. Tue-le!

LE MARÉCHAL. Hélène... mais c'est ton fils!...

HÉLÈNE. Tue-le!... tue-le!... Dieu le veut.

LE MARÉCHAL. Hélène!... mais oublies-tu qui je suis?... (*En ce moment deux coups canon se font entendre.*) Le signal... c'est le signal!... (*On entend, au dehors, les cris de France et Dauphin!—A Lionel.*) Entends-tu ces cris?... c'est la bataille sanglante, terrible, mais noble et glorieuse... Si tu n'es pas un lâche, va y chercher la mort... A ta dernière heure seulement, tu sauras qui je suis... Maintenant, va-t'en, va-t'en... tu me fais horreur!... Hélène... viens, suis-moi... (*Un son de guerre se fait entendre à l'orchestre. Cris au dehors : France! France!*) Au combat! au combat!

Le Maréchal et Hélène sortent vivement au bruit des clameurs qui continuent au dehors. Lionel éperdu sort de l'autre côté. Le rideau baisse.

Septième Tableau.

Le théâtre représente une place du vieux Paris dont les rues s'étendent principalement à la droite et en face du public; à gauche, les remparts qui se perdent dans le fond. En face du public, une tour praticable; au delà, la campagne; aux maisons sont suspendus des drapeaux noirs.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, les cloches tintent de toutes parts, on aperçoit des victimes du fléau étendues à terre. Une jeune fille tient sur ses genoux la tête de sa vieille mère mourante à qui elle prodigue en vain le secours de ses caresses. Plus loin une femme étendue sur les marches d'un hôtel à droite du spectateur, tient son enfant mourant entre ses bras, et se livre à son désespoir en le voyant chercher en vain sur son sein épuisé, les sources de la vie; près d'une tonne vide est l'aubergiste Gros-René qui, frappé du fléau, s'est traîné jusque-là: près de lui sont d'autres malades, plus loin quelques hommes du peuple se disputent une jarre d'eau qui ne profite à personne, car elle tombe au milieu des combattants. Des soldats traversent le fond du théâtre en criant : *Aux armes! Aux armes!*

SCÈNE II.

GROS-RENÉ, PESTIFÉRÉS.

GROS-RENÉ, *se soulevant avec effort.* Mais personne ne viendra donc à notre secours... ce n'est donc pas assez de la peste noire, faut-il encore périr par la famine?...

TOUS. Du pain! du pain!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LIONEL, FALBRIDGE, EGGERTON, LA COMTESSE, *portée dans sa litière*, MALANDRINS.

LIONEL, *indiquant une maison au fond.* Allez, amis... hâtez-vous d'entrer dans cette demeure.

Les porteurs du palanquin entrent dans la maison, guidés par Lionel.

EGGERTON, *indiquant la porte à un archer.* Et tracez là le signe redoutable qui défend désormais d'entrer ou de sortir de cette demeure.

L'archer trace sur la porte avec de la craie rouge une croix de saint André.

GROS-RENÉ, *se traînant vers Falbridge.* Des secours! des secours!...

FALBRIDGE. Arrière, manants... Des secours!... demandez-en aux hôpitaux!

GROS-RENÉ. Les hôpitaux sont pleins, et depuis huit jours nous couchons dans les rues...

LIONEL, *revenant.* Et nous sur le champ de bataille... Allons, éloignez-vous!...

Les gens du peuple remontent la scène.

FALBRIDGE, *à Lionel.* Quant aux sinistres prédictions de la comtesse.,.

LIONEL. Que nous importe... il faut combattre... en vain le peuple nous abandonne, en vain le maréchal est maître du centre de la ville... les faubourgs nous restent... et, d'ici sur ce point formidable de la butte aux Moulins, nous pouvons encore ressaisir tous nos avantages.

EGGERTON. Ou donner le temps au gouverneur de venir à notre secours.

FALBRIDGE. Très-bien!

LIONEL. D'abord, que les postes de cette tour soient doublés et que l'on fasse bonne garde.

EGGERTON. Je m'en charge.

FALBRIDGE. Je vais y envoyer des armes et des vivres.

LIONEL, *montrant une rue aux siens.* Amis, suivez-moi; c'est par là que nous rencontrerons les partisans du dauphin, et à leur tête le maréchal de Rieux, accompagné d'Hélène... Cent livre tournois à qui prendra la folle... deux cents à qui tuera le maréchal.

FALBRIDGE. Et nous, à la tour du Louvre!

LES MALANDRINS. Au maréchal! au maréchal!...

LES SOLDATS. A la tour du Louvre!

Ils sortent tous.

SCÈNE IV.

GROS-RENÉ, PEUPLE.

GROS-RENÉ. Oui, vous les avez entendus... Ainsi, après nous avoir laissés en proie à la guerre, après avoir introduit la peste dans nos murs, ils veulent encore nous décimer par la famine... Arrachons-leur ce pain qui est à nous, le voulez-vous, amis?..

TOUS. Oui! oui!...

En ce moment on voit entrer des soldats portant des sacs remplis de vivres.

GROS-RENÉ, *les apercevant, s'écrie.* Des provisions... à moi! à moi!...

A ce cri, hommes et femmes s'élancent sur les soldats et sont repoussés.

GROS-RENÉ *et* TOUS. Plus d'espoir!... rien!... rien!...

SCÈNE V.

LES MÊMES. LAMBERT, HÉLÈNE *suivis de quelques serviteurs.*

LAMBERT, *entrant.* Courage, courage, amis... Hélène et Lambert ne vous abandonnent pas.

GROS-RENÉ. Lambert!... Hélène... les amis du peuple.

LAMBERT. Oui, vos amis... Hélène vous apporte des provisions... et moi, mes enfants, je viens pour vous guérir... A elle la mission de charité... à moi le devoir du médecin.

A la vue de Lambert et d'Hélène, les malades se sont traînés jusqu'à eux.

TOUS. Vive Lambert! vive Hélène!

Tout en parlant, Lambert a prodigué des soins à quelques malades, les a fait placer sur des civières, et a fait distribuer des aliments.

HÉLÈNE, *avec inspiration.* Plus de larmes, plus de désespoir... la clémence de Dieu vient enfin s'étendre sur vous... les temps sont accomplis... voici l'heure de la délivrance... Dieu va chasser à la fois de Paris l'étranger et la peste noire.

GROS-RENÉ. Chasser nos deux fléaux!

HÉLÈNE. Vous qui souffrez, prenez courage, vous ne mourrez pas.

TOUS. Vive Hélène!

LAMBERT. Hélène a raison, la science avait signalé ces heureux résultats... déjà l'air est plus pur... la famine va disparaître de cette terre désolée... le fléau diminue... désormais, plus de contagion, plus de mortalité... Oui, peuple... Hélène a dit vrai, ceux qui souffrent encore, ceux-là ne mourront pas.

GROS-RENÉ. Hélène est une sainte.

HÉLÈNE. Ce n'est pas moi qu'il faut glorifier. Vous tous, qui m'écoutez, confiez-vous dans le ciel, et pour achever votre guérison, venez avec moi prier Dieu dans son temple.

GROS-RENÉ *et* TOUS *baisent le bas de la robe d'Hélène en criant.* Vive Hélène!

HÉLÈNE. Venez! venez!...

LAMBERT. La foi vaut mieux que la science!... Seigneur, continue à inspirer Hélène... et laisse-moi pour œuvre son bonheur et sa guérison.

Le peuple sort avec Hélène, Lambert les accompagne en veillant sur les malades; alors on voit des truands fuir devant le Maréchal qui entre suivi de Gisors et de soldats.

SCÈNE VI.

LE MARÉCHAC, GISORS, SOLDATS.

LE MARÉCHAL. Compagnons, malgré la fureur de nos ennemis, nous avons pu traverser la ville en vainqueurs; Maurice, à la tête d'une autre partie de nos troupes, s'est jeté dans la campagne, afin de protéger l'abord des murailles... il ne nous reste plus qu'à nous rendre maîtres de cette tour... C'est par là que le roi doit venir... Songeons à lui faire le chemin libre. A l'attaque! à l'attaque! France et Montjoie Saint-Denis!

TOUS. France!... France!...

Le Maréchal attaque la tour. Coups de feu de l'intérieur; il force la porte et pénètre dans la tour, les soldats qui étaient dans l'intérieur fuient en désordre.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LIONEL, *les arrêtant.*

LIONEL. Arrêtez, lâches!... ou fuyez-vous?

UN FUYARD. Le maréchal est dans la tour.

LIONEL. Le maréchal..... malédiction..... Allons, à l'assaut!... à l'assaut!... Vous, dans les maisons voisines... vous, aux échelles... et nous, à la porte de la tour!...

A la tête des siens Lionel attaque la porte, on lui riposte par des coups de feu; d'autres Malandrins amènent des échelles de la coulisse, d'autres forcent les maisons voisines et paraissent aux fenêtres avec des arquebuses; en même temps on voit le Maréchal sur le haut de la forteresse. Coups de canon dans la coulisse, coups de feu par intervalles.

LE MARÉCHAL, *plantant son drapeau.* France et Montjoie Saint-Denis!... Courage, amis...courage!...

Une échelle est dressée, et pendant que Lionel combat à la porte de la tour, des Malandrins montent sur l'échelle et arrivent sur la plate-forme. Le Maréchal les attend et en tue deux ou trois; une autre échelle est dressée; le Maréchal attend qu'elle soit garnie de Malandrins, alors il saisit le haut de l'échelle, la balance et renverse derrière le rempart l'échelle toute entière avec son fardeau d'hommes d'armes. A cette vue les Malandrins éperdus fuient de tous côtés, le Maréchal descend, et en les poursuivant disparaît un moment dans l'intérieur de la tour.

LIONEL, *appelant les fuyards et cherchant à les rallier.* Lâches!... lâches!... ils m'abandonnent... (*Des Malandrins entrent en scène en conduisant Hélène.*) Hélène!.... toi!... toi!... Ah! tu me serviras d'otage.

LE MARÉCHAL, *reparaissant.* Hélène!..... ciel!... Lionel!... Lionel, grâce pour elle.

LIONEL, *saisissant Hélène.* Rends-toi!... ou je la tue!...

Il la renverse et lève son poignard sur elle.

LE MARÉCHAL. Lionel... c'est ta mère !

HÉLÈNE. Non ! non !

LIONEL. Rends-toi, te dis-je !

LE MARÉCHAL. Pitié. Lionel ! Pitié, mon fils !...

LIONEL. Son fils !...

LE MARÉCHAL. Oui, tu es mon fils !..... Grâce, grâce pour ta mère !

LIONEL. Le fils du maréchal !... moi !.....

HÉLÈNE. Lui ! lui ! c'est l'assassin...

LAMBERT, *paraissant tout à coup.* Oui... l'assassin de Lionel... Charles de Rieux, cet homme n'est pas ton fils !... Gontran m'a tout révelé !...

LE MARÉCHAL. Qu'as-tu dit ? l'assassin !

LAMBERT. Oui...

HÉLÈNE. L'assassin ! je te reconnais...

LE MARÉCHAL. Ah !...

LIONEL, *au Maréchal..* Eh bien, oui ! ce Lionel, le père de Maurice, oui, je l'ai tué, et mon dernier espoir est de vous tuer tous les deux... à elle d'abord.

Il va frapper Hélène.

MAURICE, *s'élance et la lui arrache des mains.* Misérable !

LE MARÉCHAL, *avec rage.* Assassin !..... attends, je vais venger mon fils !...

Il tue Lionel.

HÉLÈNE, *pressant Maurice dans ses bras.* Maurice !..... (*Regardant avec tendresse le Maréchal.*) Charles ! Charles !...

LE MARÉCHAL, *prenant Hélène et Maurice sur son cœur.* Hélène ! Maurice !..... Lambert !... elle m'a reconnue !

LAMBERT. Dieu l'a guérie..,... monseigneur !...

LE MARÉCHAL. Toi qui l'as sauvé, Seigneur, sois béni...

HÉLÈNE. Charles, remercie-le d'avoir sauvé la France !

CRIS. Noël ! Noël !

Pendant ces dernières paroles les Malandrins sont entrés, vivement poursuivis par les troupes du Maréchal. Les fenêtres se sont garnies de gens qui ont changé les drapeaux noirs contre des drapeaux bleus, les échevins ont paru portant dans un plat les clefs de la ville. Des jeunes filles tenant des guirlandes de roses se sont avancées, conduites par Marie, au-devant du roi, dont on voit déboucher les troupes par la campagne à gauche. Les cloches tintent. Charles VII paraît en scène ; le Maréchal s'incline devant lui.

TOUS. Vive Charles VII ! vive Charles VII !

FIN.

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

CHARLOTTE,

OU

UN MARIAGE D'AMOUR,

DRAME EN QUATRE ACTES

Par M. Ancelot,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 26 MARS 1833.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARTHUR D'AIGLEMONT.	M. ALBERT.	LA COMTESSE D'AIGLEMONT........	Mlle ÉLISA JAC.
DE MONVAL...........	M. FOSSE.	LA BARONNE D'ALBY..	Mlle MATHILDE.
BERTRAND, père de Charlotte..................	M. MONTIGNY.	CHARLOTTE BERTRAND.	Mlle IRMA.
PIERRE MOULIN, cousin de Charlotte............	M. CULLIER.	MADAME DUTOUR......	Mlle CLORINDE.
UN DOMESTIQUE.......	M. FLEURI.	FEMME DE CHAMBRE...	Mlle ANNA

Nota. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre ; le premier occupe la droite de l'acteur.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon dans l'hôtel du comte d'Aiglemont.—Guéridon à droite de l'acteur ; un secrétaire à gauche.—Porte au fond ; portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE D'ALBY, LA COMTESSE D'AIGLEMONT, LE COMTE ARTHUR D'AIGLEMONT.

LA COMTESSE. Ma chère baronne, pour une femme qui a couru la poste durant trois jours et trois nuits, vous êtes d'une fraîcheur admirable.

LA BARONNE. La joie de nous revoir me fait oublier la fatigue.

LA COMTESSE. Ce voyage de Nice vous a mise en état de défier un hiver de Paris avec tous ses bals et toutes ses fêtes, et, pour accompagner dans le monde une jeune veuve aussi jolie que vous, il faut avoir renoncé comme moi à toutes prétentions, avoir pris son parti d'être vieille.

LA BARONNE. Vous vous êtes bien pressée.

LA COMTESSE. J'ai vu qu'il y avait dans la société une place à prendre, celle de vieille femme; personne ne veut l'occuper; je me trouve bien de m'en être emparée avant que le monde ne me la destinât; j'ai gagné ainsi des amies parmi les jeunes femmes, et la connaissance que j'ai acquise de leur caractère m'aidera à diriger

le choix de mon fils : n'est-il pas vrai, Arthur ?

ARTHUR. Ma mère !..

LA COMTESSE. Je l'avoue, il est une espérance qui peut encore embellir ma vieillesse ; vous la connaissez.

ARTHUR. Je vous en prie, ma mère !...

LA COMTESSE. Oui, Arthur, il faut qu'une femme aimable et jeune vienne animer notre retraite. Chaque jour qui s'écoule enlève quelque chose à la gaîté de mon caractère, et le vôtre, mon ami, a tout le sérieux de notre époque. La raison est la folie de ce siècle.

LA BARONNE. Il me semble pourtant qu'avec le titre de comte, vingt-cinq ans, et quarante mille livres de rentes, on a de quoi prendre la vie gaîment. Tant de gens sont obligés d'être heureux à moins.

LA COMTESSE. Bon ! pense-t-on à être heureux à présent?

ARTHUR. Ma mère, vous êtes sévère pour notre époque.

LA BARONNE. J'espère vous raccommoder avec elle ; et, d'abord, pour égayer cette matinée, venez avec moi ; nous ferons un tour de promenade au bois de Boulogne, puis vous permettrez que j'entre dans quelques magasins ; je suis arriérée de trois mois sur les modes ! pas la moindre élégance à Nice !.. de vrais malades !.. Je n'irai plus à de pareilles eaux. Je ne saurais de quinze jours me montrer dans un salon... Pendant cette retraite forcée nous ferons des lectures, de la musique ; je veux me mettre au courant de tout, car, après les toques d'Herbaut et les robes de Victorine, l'esprit et les talens sont encore ce qui réussit le plus dans le monde. (*A Arthur*). Vous nous accompagnerez, n'est-ce pas?

ARTHUR. Pardon, mille fois !... mais je ne puis être des vôtres, aujourd'hui.

LA COMTESSE. Arthur, quels sont donc ces nouveaux amis qui occupent tout votre tems et que je ne connais pas ? Voudriez-vous, mon fils, vous éloigner de la bonne compagnie?

ARTHUR. Ma véritable place est-elle donc au milieu des cercles futiles occupés de chasse, de chevaux et de modes nouvelles? Aurais-je tort, à vos yeux, ma mère, si je me rapprochais de gens abaissés peut-être par la fortune, mais élevés par leurs sentimens ?

LA BARONNE, *à part*. Mon Dieu ! qu'il est devenu singulier !

LA COMTESSE. Croyez, mon fils, que ma tendresse seule...

ARTHUR. Veuillez vous en rapporter aux principes que j'ai reçus de vous et à mon désir de vous complaire ! . J'ai quelques affaires ce matin, mais je vous reverrai bientôt.

LA COMTESSE. Vous nous donnerez votre soirée?

LA BARONNE. Je vous montrerai les croquis que j'ai faits pendant mon voyage, et nous étudierons ensemble quelques airs de Meyer-Beer.

ARTHUR. Je serai à vos ordres.

LA COMTESSE. Depuis votre départ, il n'a pas ouvert un piano, ni touché un crayon : il est vrai qu'il n'était presque jamais ici ; votre séjour dans l'hôtel me procurera un double bonheur.

UN DOMESTIQUE. Mme Dutour demande si madame veut voir quelques objets qu'elle apporte.

ARTHUR, *à part*. Mme Dutour !..... ah, mon Dieu !... sortons. (*Haut.*) Permettez, mesdames, que je vous quitte.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LA COMTESSE.

LA BARONNE, *à la comtesse*. Faites entrer, je vous prie, j'ai tant d'emplettes à faire !

LA COMTESSE, *au domestique*. Qu'elle entre. (*A la baronne*). Je vous la recommande ; je prends à sa famille un intérêt tout particulier.

LA BARONNE. Il suffit. Je lui donne ma pratique. Mais, mon Dieu, que votre fils est changé !

LA COMTESSE. Vous savez qu'il a toujours été sérieux.

LA BARONNE. Oui ; mais aujourd'hui, il est inquiet, préoccupé.

LA COMTESSE. L'agitation de l'amour ressemble quelquefois à l'inquiétude.

LA BARONNE. De l'amour ? lui !... c'est possible ; mais certainement ce n'est pas pour moi.

LA COMTESSE. Détrompez-vous, ma chère Angeline : son amour, les désirs, les espérances qu'il a conçus, il m'a tout confié quand vous êtes devenue libre. Il voulait vous suivre à Nice ; mais cela n'était pas convenable, et, pour parler de mariage, j'ai voulu attendre que votre deuil fût fini. Soyez sûre qu'Arthur vous aime.

LA BARONNE. Vous permettrez du moins que, pour lui répondre, j'attende qu'il m'ait parlé.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. Mme Dutour

SCENE III.

LA BARONNE, LA COMTESSE, MADAME DUTOUR, *portant des cartons.*

LA COMTESSE. Entrez, madame Dutour; voici une jeune dame qui s'arrangera de quelques objets; je lui ai dit tout l'intérêt que je prends à vous.

MADAME DUTOUR. Madame la comtesse est bien bonne.

AIR: *Que de mal, de tourmens* (Fiancée).

Elle a depuis long-tems
Jugé de mes talens,
Ce que j'ai de plus frais est pour elle;
J'achète, je revends,
Les gazes, les rubans,
Et l'on peut se fier à mon zèle.
Je fournis, chaque jour,
Et la ville et la cour;
Bien des attrait passés,
Par moi, sont remplacés:
Que de femm'es, entre nous,
Me doivent des époux!...
On sait depuis long-tems
Jusqu'où vont mes talens,
Dans quel genre et comment je travaille;
Par mon art fortuné,
Le tems est enchaîné;
J'amincis, je redresse une taille;
J'embellis, j'rajeunis,
Le tout à juste prix.

Oui, mesdames, tout le monde vous dira que pour les corsets, la probité et le rouge végétal, Mme Dutour ne laisse rien à désirer.

LA BARONNE. Madame Dutour, avez-vous des gants de Suède?

MADAME DUTOUR. Sans doute: première qualité, arrivant de Saint-Pétersbourg.

LA BARONNE, *riant.* Ah!... eh bien, une douzaine de gants de Suède de Saint-Pétersbourg.

LA COMTESSE. Comment va votre cousine, Charlotte Bertrand? Est-elle entièrement guérie?

MADAME DUTOUR. On le serait à moins; et je voudrais avoir l'argent de tous les juleps, de tous les consommés qu'elle a pris. Celle-là peut se vanter d'avoir été soignée!.. Un médecin qui venait en voiture, et le fils de madame la comtesse qui payait tout!.. C'est tout de même heureux pour la famille cet accident-là.

LA BARONNE. Qu'est-ce donc?

LA COMTESSE. C'est toute une histoire. Il y a six semaines, mon fils traversait la rue Saint-Honoré en tilbury; il avait un cheval anglais fort vif. Une jeune fille (ces gens qui vont à pied sont si imprudens!) passe au moment où le cheval était lancé...

LA BARONNE. Oh! mon Dieu!

LA COMTESSE. Arthur le retint assez vite pour qu'il ne la touchât que légèrement; elle tomba pourtant, et, dans sa chute, un vaisseau se rompit dans la poitrine, ce qui donna pendant quelque tems des inquiétudes pour sa vie.

LA BARONNE. Cette pauvre petite!... Mais elle est guérie?

MADAME DUTOUR. Elle doit sortir aujourd'hui pour la première fois, et sans doute elle viendra remercier madame la comtesse; car elle n'a manqué de rien, grâce à Dieu!.. Vous savez que, pendant tout le tems de sa maladie, il lui était défendu de parler: pas un mot!.. c'était pitié!. heureusement que j'allais de tems en tems, le soir, lui conter les nouvelles du quartier. Et puis, on m'a dit que monsieur le comte y venait tous les jours! moi, je ne l'ai jamais vu, parce que mon commerce me retenait aux heures où il y allait; et j'en suis bien fâchée, car je voudrais le connaître monsieur votre fils qui est si bon!..... Enfin, ça désennuyait un peu ma cousine; nous autres pauvres gens ne sommes pas habitués à ne rien faire.

LA BARONNE, *à part.* Monsieur le comte y allait tous jours! (*Haut*). Elle est jolie?

MADAME DUTOUR. C'est la beauté de la famille... et dans les Bertrand (car je suis une Bertrand de mon nom de fille) le sang est très-beau! Quoique ce soit une ouvrière qui n'a que son aiguille, ça a déjà été recherché en mariage, et je crois bien qu'elle a quelque chose dans le cœur pour Pierre Moulin, garçon boulanger et filleul du père Bertrand.

LA BARONNE. Ah! vous croyez?

MADAME DUTOUR. On a de l'expérience, et on ne se trompe guère là-dessus. Figurez-vous que j'ai beau dire, je ne peux pas distraire ma cousine.

AIR: *Vous souvient-il* (Kelly).

Je lui rappelle en vain de la Chaumière
Les doux plaisirs et les galans propos;
De Tivoli, la gaîté printanière,
Et le Vauxhall, et Saint-Cloud, et Mousseaux.
De nos jeux, compagne assidue,
A notre appel elle est sourde aujourd'hui...
Quand du plaisir la voix est méconnue,
C'est que l'amour parle plus haut que lui.

LA BARONNE. Et vous pensez que c'est pour Pierre Moulin?

MADAME DUTOUR. Certainement: mais le pauvre garçon est arrivé hier du pays, où il était allé pour la conscription, et il a eu le malheur de tirer le numéro *un!* Il est sûr de son affaire celui-là. Vous sentez bien que ce n'est pas un garçon boulan-

ger qui peut acheter un remplaçant ; ah ! si le père Bertrand avait pu !.. ce mariage lui tenait au cœur... il aime tant sa fille ! Mais un ancien sergent, qui n'a que sa solde de retraite et les deux cent cinquante francs de sa croix, ça n'est pas grand' chose !... Et attendre que Pierre ait fait ses huit ans... c'est bien long pour une jeunesse.

LA COMTESSE. Il me vient une idée : rassurez votre cousine ; son prétendu ne partira pas.

MADAME DUTOUR. A-t-elle du bonheur cette fille-là !

LA BARONNE. Madame Dutour, ces trois pièces de rubans, dix douzaines de gants blancs, et tous ces divers objets. Faites porter cela dans mon appartement.

MADAME DUTOUR. Je vais les porter moi-même.

LA COMTESSE. Moi, ces gants de couleur.

MADAME DUTOUR. Est-ce tout pour aujourd'hui, mesdames?

LA COMTESSE. Oui ; faites ma commission près de votre cousine.

MADAME DUTOUR. Certainement, madame la comtesse. Ah! vous n'avez pas affaire à des ingrats! Le père Bertrand se mettrait au feu pour vous et pour monsieur le comte, qui a été son commandant. Car il n'y a pas plus de cinq ans que le père Bertrand ne sert plus : il était sergent de canonniers dans le régiment de monsieur le comte. Comme on se retrouve pourtant!.. Ces dames n'ont plus besoin de rien ?... J'ai bien l'honneur de les saluer.

LA COMTESSE. Bonjour, madame Dutour.

SCENE IV.

LA BARONNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Êtes-vous prête? partons-nous, chère baronne?

LA BARONNE, *rêvant*. Il est trop tard : je me sens fatiguée ; veuillez remettre notre course à demain.

LA COMTESSE. Comme il vous plaira.

LA BARONNE, *à part*. Il y allait tous les jours.

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Une jeune fille et un ancien militaire, amenés par monsieur le comte, demandent si madame la comtesse veut les recevoir.

LA COMTESSE. C'est sans doute la petite Bertrand et son père? Qu'ils entrent.

LA BARONNE. Ah !.. (*A part.*) Je vais donc la voir.

SCENE V.

BERTRAND, CHARLOTTE, ARTHUR, LA COMTESSE, LA BARONNE.

ARTHUR, *à part*. La baronne est encore là ! (*Haut.*) Je vous présente un ancien camarade, et mademoiselle sa fille à qui mon imprudence a failli être si funeste. Il y a déjà long-tems que je désirais vous faire faire sa connaissance, mais elle sort aujourd'hui pour la première fois.

LA COMTESSE. Bonjour, mon enfant ; commencez-vous à vous rétablir?

CHARLOTTE. Oui, madame ; je vais bien.

ARTHUR. Asseyez-vous donc, mademoiselle.

LA BARONNE, *à part*. Que d'empressement !

LA COMTESSE. Je suis charmée qu'enfin vous soyez mieux.

BERTRAND. Bath ! la voilà maintenant meilleure que neuve, grâce aux soins du commandant.

ARTHUR. Ma mere, voici une vieille moustache à qui je dois la vie : c'est le brave Bertrand ; il a reçu certain éclat d'obus qui devait m'appartenir.

LA BARONNE. Cela fait mal un éclat d'obus?

ARTHUR. Cela tue assez souvent.

LA COMTESSE. C'est très-beau, monsieur Bertrand.

BERTRAND. Ma foi, madame, vous en auriez fait autant à ma place ; un obus tombe dans la batterie aux pieds du commandant ; je me dis : Si le commandant est tué, qui est-ce qui commandera la batterie? au lieu que, si je suis tué, il y a d'autres pointeurs. Là-dessus, je me jette sur le commandant et je le serre comme une nouvelle mariée.

ARTHUR. Et vous avez eu une cuisse cassée.

BERTRAND. Bah !... on l'a raccommodée, et elle va à peu près.

LA COMTESSE. Vous n'avez qu'une fille, monsieur Bertrand.

BERTRAND. C'est tout mon bien.

ARTHUR. Ma mère, vous ne vous attendez pas à la surprise que mademoiselle vous a préparée : c'est un voile qu'elle a brodé pour vous.

BERTRAND. Elle y travaillait sur son lit; je lui disais quelquefois : Charlotte, tu vas te faire du mal ! elle répondait : C'est égal ! c'est pour la mère de monsieur Arthur.

CHARLOTTE, *présentant le voile*. Si madame veut bien l'accepter?...

LA COMTESSE. C'est vraiment très-bien!.. (*A la baronne.*) Regardez donc?

LA BARONNE. C'est charmant!... mais il a fallu bien du tems pour faire cette broderie.

ARTHUR. Vous vous serez fatiguée?

CHARLOTTE. Non! ça m'occupait et m'empêchait d'avoir du chagrin quand j'étais seule.

LA BARONNE. Du chagrin!.... lorsque M. Arthur n'était pas là peut-être?

CHARLOTTE. Oui; car il était si gai quand il me voyait, que j'étais triste quand je ne le voyais pas.

LA BARONNE. Ah!...

LA COMTESSE, *présentant un portefeuille.* Tenez, ma chère amie, je vous prie d'accepter ce souvenir.

CHARLOTTE. Madame est bien bonne!.. Oh! comme c'est joli!.. Ah!.. madame... non!.. je ne puis le prendre.

ARTHUR. Qu'avez-vous?

LA COMTESSE. Gardez-le, ma chère, gardez-le.

CHARLOTTE. Non, madame, je n'en veux pas.

ARTHUR. Vous pleurez!... Qu'y a-t-il donc?

CHARLOTTE. Regardez, monsieur Arthur, regardez plutôt!

ARTHUR. De l'argent!.. ma mère, qu'avez-vous fait?

LA COMTESSE. Mon enfant, il ne faut pas que cela vous afflige: je ne sais trop si j'aurais rencontré votre goût en vous faisant un cadeau, et c'était....

BERTRAND. Elle est équipée au complet, madame; elle n'a besoin de rien.

LA COMTESSE. Je vous en prie.

CHARLOTTE. Non, madame, non!..

AIR : *Depuis long-tems j'aimais Adèle.*

Croyez à ma reconnaissance!
Mais je refuse un tel présent.

(*Elle ôte les billets du portefeuille et les rend à la comtesse.*)

Ce souvenir de bienveillance,
Je le reçois tel qu'il est à présent!
Votre bonté, le bonheur de vous plaire.
Voilà tout ce que j'espérai!
Si j'accepte un autre salaire,
Vous voyez bien que j'y perdrai!...

LA COMTESSE. Mais c'est de l'enfantillage.

LA BARONNE. Non, ce sont des sentimens héroïques!... Monsieur Arthur, votre protégée est fort jolie!... Il faut que je vous quitte; adieu.

LA COMTESSE. A tantôt!.... Eh bien, Arthur, n'offrez-vous pas la main à la baronne?

ARTHUR. Ah! je vous demande mille pardons.

LA BARONNE, *riant.* Non, non!.. je me reprocherais de vous déranger; je ne veux pas absolument: restez.

BERTRAND. Charlotte, mon enfant, il se fait tard, salue madame, et en marche avant que le brouillard tombe.

ARTHUR. Ma voiture va vous conduire, et, si vous le permettez, je vous accompagnerai; j'ai une visite à faire dans votre quartier.

LA COMTESSE. Arthur, je voudrais vous parler.

CHARLOTTE. Mon Dieu, monsieur Arthur, nous irons bien à pied, je suis forte à présent.

BERTRAND. Vrai, mon commandant, c'est inutile une voiture; ça lui donnerait de mauvaises habitudes, voyez-vous! et d'ailleurs, si elle est lasse, les *Omnibus* sont là!.. Monsieur et madame, je vous salue.

ARTHUR. Au moins, je vais vous donner la main jusqu'au bas de l'escalier.

CHARLOTTE. Votre maman veut vous parler.

ARTHUR, *à la comtesse.* Je reviens à l'instant.

SCENE VI.

LA COMTESSE, *seule.*

Il a été d'un ridicule achevé!... Quoi? pas plus d'attention à la baronne que si elle lui était tout-à-fait indifférente!... Il m'en parlait si souvent il y a deux mois!.. Et cette petite fille... c'est qu'elle est fort jolie!.. Il la regardait avec un air... Des idées romanesques passeraient-elles par la tête de mon fils?... Il y a des exemples de semblables folies!... Oh, non!... cela est impossible!... une couturière.... sans éducation....

SCENE VII.

LA COMTESSE, ARTHUR.

ARTHUR. N'est-il pas vrai, ma mère, qu'elle est bien jolie?

LA COMTESSE. Oui, elle n'est pas mal... Mais comme tu as été froid avec la baronne!

ARTHUR. Vous avez eu bien tort d'offrir de l'argent à Charlotte.

LA COMTESSE. Sais-tu que la baronne a une fort belle fortune?

ARTHUR. Quelle noblesse d'ame chez cette jeune fille!

LA COMTESSE. Ah ça, Arthur, jouons-nous aux propos interrompus?

ARTHUR. Que voulez-vous dire, ma mère?

LA COMTESSE. Je vous parle de Mme d'Alby, et vous ne vous occupez que de cette petite ouvrière. Allons, Arthur, en voilà assez. Souviens-toi de ce que je te disais, il y a trois mois, au sujet de la baronne.

ARTHUR. Quoi donc?

LA COMTESSE. Que c'est la femme qu'il te faut.

ARTHUR. Ma femme!

LA COMTESSE. Tu en paraissais fort épris alors.

ARTHUR. Je l'ai toujours trouvée fort aimable; mais...

LA COMTESSE. C'est un excellent parti.

ARTHUR. Nos caractères ne se conviennent pas.

LA COMTESSE. Arthur!...

ARTHUR. Ma mère!...

LA COMTESSE. Je ne vous reconnais plus: seriez-vous amoureux?

ARTHUR. Amoureux?... moi!

LA COMTESSE. De cette jeune fille peut-être?

ARTHUR. Eh mais, n'en serait-elle pas bien digne?

LA COMTESSE. Cela annoncerait une perversité détestable: c'est une pauvre enfant, sans expérience, sans appui... Et vous chercheriez à la séduire.

ARTHUR. La séduire!.. oh, ma mère!.

LA COMTESSE. Quels sont donc vos projets? Vous ne songez pas sans doute à l'épouser?

ARTHUR. J'avoue que ma pensée ne s'est point arrêtée sur l'avenir; la beauté de Charlotte, la naïve candeur de son ame, la noblesse de ses sentimens, tout m'enchante, et je cède sans réflexion au charme qui m'attire vers elle.

LA COMTESSE. Vous êtes fou, Arthur?

ARTHUR. Je vous répète que je n'ai pris aucune résolution.

LA COMTESSE, *avec dédain*. En vérité, c'est bien heureux!

ARTHUR. Mais enfin, si elle était devenue nécessaire à mon bonheur! si je me contentais de rencontrer les plus rares vertus, les plus précieuses qualités de l'ame dans la femme que j'associerais à mon sort, ferais-je donc une si grande folie?

LA COMTESSE. Le comte d'Aiglemont épouser une couturière!

ARTHUR. Comment, vous, ma mère, dont l'esprit est si éclairé, pouvez-vous obéir à de vieux préjugés?

LA COMTESSE. Changez donc les idées du monde.

ARTHUR. Eh! qu'importe le monde!

LA COMTESSE. Eh, mon Dieu! l'éducation de cette fille la sépare de vous plus encore que sa naissance. Mon cher Arthur, croyez-en votre mère! Charlotte n'a ni vos habitudes, ni vos idées; et, dans l'intimité, cette disconvenance se ferait sentir à chaque instant. C'est là qu'est la vraie mésalliance.

ARTHUR. Son cœur est si noble!

LA COMTESSE. Il vous serait agréable d'avoir pour beau-père votre sergent?

ARTHUR. C'est le plus honnête homme du monde. Et qu'importe d'ailleurs une légère différence de rang? Les grands principes de l'égalité ne sont-ils pas maintenant reconnus?

LA COMTESSE. L'égalité!... ne voit-on pas depuis quarante ans ce que c'est que cette égalité? Un mensonge adressé par des ambitieux à la crédulité des sots. Ecoutez-moi, Arthur, vous vous croyez un philosophe; mais je vous connais! malgré vous, les habitudes, l'éducation, les préjugés si vous voulez, reprendraient bientôt leur empire, et alors que de malheurs!.... Allons, mon ami, qu'il ne soit plus question d'une pareille folie; et n'oubliez pas que, si jamais vous vouliez céder à des idées romanesques, ma tendresse pour vous me ferait un devoir de m'y opposer.

ARTHUR. Ma mère!...

LA COMTESSE. Eh bien?

ARTHUR. J'ai vingt-cinq ans.

LA COMTESSE. A merveille, mon fils!.. ajoutez que vous avez le droit de me chasser de cette maison; qu'elle vous appartient, car je n'ai apporté à votre père d'autre dot que ma noblesse.

ARTHUR. Oh! vous savez bien que ma fortune est la vôtre.

LA COMTESSE. Non; je ne voudrais rien de vous; je sortirais d'ici; j'aimerais mieux l'indigence et toutes ses privations que la société d'une grisette qu'il faudrait appeler ma fille.

ARTHUR. Ma mère, ne nous tourmentons pas d'avance en songeant à un avenir fort incertain encore.

LA COMTESSE. Oui, Arthur, oui, tu as raison, n'en parlons plus; tu ne saurais oublier que tout le bonheur de ma vieillesse repose sur la noblesse de tes sentimens.

ARTHUR. Adieu, ma mère, adieu!

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, *seule*.

Il n'y a pas un moment à perdre. Je le connais : rien ne l'arrêtera si une fois il prend un parti. Sauvons-le de son extravagance ; oui, c'est le meilleur moyen. (*Elle se place à une table et ecrit.*) En lui ôtant tout espoir... (*Un domestique entre.*) Portez ces lettres à leur adresse, et faites diligence.

SCENE IX.

PIERRE, LA BARONNE, LA COMTESSE.

LA BARONNE. Ah! ah! ah!..... Si vous saviez ce qui vient de m'arriver.

LA COMTESSE. Il paraît que ce n'est pas un événement malheureux. Mais quel est ce garçon?

LA BARONNE. Oh, il n'est pas dans l'usage de se faire annoncer. Imaginez que, tout à l'heure, j'étais occupée de ma toilette ; j'entends marcher derrière moi, je me retourne avec frayeur, et je vois ce jeune homme qui, après m'avoir regardé des pieds à la tête, me demande si c'est à monsieur le comte d'Aiglemont qu'il a l'honneur de parler.

PIERRE. Pardon, excuse... J'ai eu tort ; mais il m'arrive toujours comme ça des accidens qui fâchent mes protecteurs. Ce n'est pas ma faute : je suis né malheureux qu'on ne peut pas s'en faire une idée.

LA COMTESSE. Que vouliez-vous?

LA BARONNE. La protection du comte Arthur ; mais dans cette occasion, la mienne la vaudra bien. C'est le prétendu de Charlotte Bertrand.

LA COMTESSE. Le prétendu de Charlotte!

PIERRE. Quand je dis le prétendu, c'est-à-dire que j'avais la prétention de l'être il y a six mois ; le père Bertrand est mon parrain ; mais il y a du nouveau, et ça n'est pas du beau !

LA COMTESSE. Quoi! vous savez?

PIERRE. Je sais..... je sais que je suis si enguignonné que j'ai été le plus mal chanceux de l'arrondissement ; j'ai amené le numéro *un ;* je ne l'ai pas manqué ! c'est-il avoir du malheur? moi, à qui il ne sort jamais un numéro à la loterie, du premier coup j'attrape celui-ci.

LA BARONNE. Mais si ce n'était que cela?

PIERRE. C'est bien assez, j'espère! Un conscrit! le beau parti que ça fait!..... Comme disait le père Bertrand, si j'étais seulement sergent?... mais, d'ici là, laisser sa prétendue à Paris ; moi encore qui suis né sous une mauvaise étoile.

LA BARONNE. Le pauvre garçon!

PIERRE.

AIR *du Déjeuner de Garçon.*

Pareil guignon n'se vit jamais,
A mes trouss's le diable s'attache ;
Un habit neuf, dès que je le mets,
Est sûr d'attraper une tache...
Contre moi tout sembl' s'arranger,
C'est vraiment une chose unique!
Voyez si je dois enrager!
J'sais à pein' l'état d'boulanger,
Qu'on fait l'pain à la mécanique. (*bis.*)

LA BARONNE. En vérité?

PIERRE. Et ne voilà-t-il pas une suite de mon malheur? L'accident de cette pauvre Charlotte, juste le jour où j'étais parti pour aller au pays, et parti à pied!..... Cent quarante-trois lieues pour chercher ce numéro-là ! c'était bien la peine de me déranger. Enfin, le père Bertrand m'a dit que M. le comte d'Aiglemont a des bontés pour la famille, et je venais le prier.... Mais, bah! il est sorti.

LA COMTESSE. Consolez-vous, tout n'est pas perdu ; vous pouvez encore épouser Charlotte.

PIERRE. Ça serait-il possible? Je crois que j'en deviendrai fou ; je l'aime tant!

LA BARONNE. Et vous aime-t-elle?

PIERRE. Dam! on n'est jamais bien sûr de ces choses-là ; mais c'est une brave fille, et une fois son mari...

LA COMTESSE. Eh bien! je veux vous acheter un remplaçant, et vous aider ensuite à vous mettre en ménage.

PIERRE. Oh! vrai, madame, ne vous riez pas de moi! Je me sens tout bouleversé par ce que vous venez de me dire.

LA COMTESSE. Croyez-moi, Pierre, je vous le répète, je veux vous marier à Charlotte.

PIERRE. Oh! pour le coup, me v'là déguignonné.

LA COMTESSE. Mais il faut que le mariage se fasse promptement.

PIERRE. Comment donc? tout de suite, tout de suite.

LA COMTESSE. Il faut commencer par chercher un remplaçant ; je me charge de payer.

PIERRE. Ça ne sera pas difficile : qu'est-ce qu'on ne trouve pas à Paris avec de l'argent? et des hommes, des hommes... il y en a à tout prix.

LA BARONNE. Oui, les plus chers sont

seulement plus adroits que ceux qui les achètent.

PIERRE. Oh! je marchanderai, comme si les écus sortaient de ma poche.

UN DOMESTIQUE. Mlle Charlotte Bertrand.

PIERRE. Charlotte!

SCENE X.

PIERRE, LA BARONNE, CHARLOTTE, LA COMTESSE.

CHARLOTTE. Madame la comtesse m'a fait demander.

LA COMTESSE. Oui, mon enfant, entrez sans crainte, je m'occupe de vous.

LA BARONNE. J'espère, monsieur Pierre, que voilà une bonne journée.

PIERRE. Oh! fameuse!

LA COMTESSE. Charlotte, je veux assurer votre bonheur.

LA BARONNE. Mme la comtesse lève tous les obstacles qui s'opposaient à votre mariage avec ce jeune homme.

CHARLOTTE. Qu'est-ce que j'entends?

PIERRE. Tiens... comme elle est saisie... Ecoutez donc, mamzelle Charlotte...

CHARLOTTE. Madame la comtesse...

LA COMTESSE. Remettez-vous... et vous, Pierre, allez bien vite vous occuper de votre remplaçant. Allez, vous reviendrez plus tôt.

PIERRE. J'y vais, madame la comtesse, mais...

LA COMTESSE. Allez donc.

PIERRE. Je m'en vas... (*A part.*) J'aurais voulu parler à mamzelle Charlotte pourtant.... elle n'a pas l'air satisfait.... Est-ce que le guignon y serait encore?

SCENE XI.

LA BARONNE, CHARLOTTE, LA COMTESSE.

CHARLOTTE. Madame la comtesse, vos bontés pour moi sont bien grandes, je vous remercie... mais je ne veux pas me marier.

LA BARONNE, *à part.* Je devine.

LA COMTESSE. Et quelles sont vos raisons?

CHARLOTTE. Mes raisons?. .. je n'en ai pas: seulement, je ne veux pas me marier, je ne me marierai jamais.

LA COMTESSE. Mais, il y a six mois, vous pensiez différemment: vous aviez accueilli la demande de ce garçon. Qui a pu vous faire changer d'idée?

CHARLOTTE. Je..... je ne sais pas: mais j'en ai changé.

LA BARONNE. Depuis cette époque, mademoiselle a peut-être fait des comparaisons qui ne sont pas à l'avantage de Pierre.

LA COMTESSE. Mon enfant, c'est votre bonheur que je veux; Pierre a l'air d'un honnête garçon, et je vous promets qu'avec lui vous serez dans l'aisance, et votre vieux père aussi.

CHARLOTTE. Mon père?.... mon travail lui suffira toujours.

UN DOMESTIQUE. Le notaire que madame la comtesse a fait demander.

LA COMTESSE. Qu'il attende dans mon cabinet; je vais lui parler. Vous, Charlotte, restez ici; réfléchissez à ce que je vous propose, et soyez sûre que vous auriez à vous repentir si vous cédiez à quelques idées folles. Allons, à mon retour, j'espère vous trouver plus raisonnable. (*A la baronne.*) Parlez-lui, ma chère baronne.

SCENE XII.

LA BARONNE, CHARLOTTE.

LA BARONNE, *à part.* Elle est jolie!.... mais pas de tournure!.... Et c'est à cette grisette qu'il me sacrifierait. Voyons si du moins son esprit a été cultivé. (*Haut.*) Pourquoi donc, mademoiselle, vous éloignez-vous de moi? causons un instant; je soupçonne que votre père vous a fait donner une éducation au-dessus de votre état?

CHARLOTTE. A moi?..... ô mon Dieu, non, madame.

LA BARONNE. Comment!... vous n'avez rien appris?

CHARLOTTE. Si fait; j'ai appris lire, à écrire, puis à coudre et à broder.

LA BARONNE. Mais, dans vos momens de loisir, la lecture...

CHARLOTTE. Mon travail ne m'en laissait pas le tems.

LA BARONNE. Ah!..... ainsi, les longues visites du comte d'Aiglemont se passaient à vous parler d'amour?

CHARLOTTE. Qui a pu vous le dire?

LA BARONNE. Cela se devine. Et que répondez-vous!

CHARLOTTE. Hélas! moi, faible et malade, je ne pouvais parler que bien peu et bien rarement.

AIR *de Céline.*

Il fallait garder le silence;
Mais j'aimais tant à l'écouter!...

LA BARONNE.

Il jurait tendresse et constance,

Et, lorsqu'il devait vous quitter,
Il promettait, tout entier à sa flamme,
De revenir vers ses seules amours!

CHARLOTTE.

Il ne promettait rien, madame,
Mais il revenait tous les jours.

LA BARONNE. Et qu'espérez-vous ?

CHARLOTTE. Moi, madame! je n'espère rien.

LA BARONNE. Vous avez raison!... pourquoi donc refuser un mariage convenable?

CHARLOTTE. Je n'aime pas celui qu'on me propose.

LA BARONNE. J'entends..... le pauvre Pierre ne pourrait vous offrir qu'un modeste sort qui ne vous suffit plus. Vous rougiriez maintenant d'être la femme d'un ouvrier.

CHARLOTTE. Moi, rougir!...

LA BARONNE. Sans doute; avec lui, une simple robe, un bonnet, seraient toute votre parure; il ne pourrait vous donner ni chapeaux, ni bijoux...

CHARLOTTE. Tout cela n'est pas fait pour moi; je vous le répète, madame, je n'ai que mon travail.

LA BARONNE. Et l'amour du comte?

CHARLOTTE. Que voulez-vous dire?

LA BARONNE. Quoi de plus naturel? le comte est riche, il est généreux...

CHARLOTTE. Ah! madame!

LA BARONNE. Eh bien! vous pleurez?... Je ne veux pas vous affliger; je ne vous dis que ce que tout le monde doit croire.

CHARLOTTE. Qu'entends-je?..... on pourrait penser...

LA BARONNE. De bonne foi, que voulez-vous qu'on pense? On connaît le comte d'Aiglemont; jeune, aimable, prompt à s'enflammer, mais non moins prompt à changer d'amour, on le verrait passer toutes ses journées chez une jolie ouvrière de dix-huit ans, et vous voudriez que l'on crût à l'innocence de ses visites!...

CHARLOTTE. Arrêtez, madame!..... j'ai pu supporter la misère, mais je n'ai pas appris à supporter la honte. Et mon pauvre père?... s'il pouvait soupçonner?..... ah! il en mourrait.

LA BARONNE. Je le crois: c'est un brave militaire, rempli d'honneur, qui n'a rien de plus cher que la réputation de sa fille; aussi, désirait-il vivement vous voir établie.

CHARLOTTE. Ah! qu'est-ce que je viens d'entendre?... Malheureuse!.... jamais je n'avais songé... Elle dit vrai...

LA BARONNE. Ce mariage qu'on vous propose vous sauverait de cruels regrets. Un jour viendra, Charlotte, où, repoussée de votre famille, délaissée par le comte, en butte à son mépris...

CHARLOTTE. Son mépris!

LA BARONNE. En vous mariant, vous ne le verriez pas dédaigner un jour cet amour qu'il sollicite maintenant; vous ne le verriez pas insensible à votre douleur; vous pourriez l'oublier en vous occupant de vos nouveaux devoirs; vous conserveriez l'estime de tous ceux qui vous connaissent, et lui-même respecterait votre vertu.

CHARLOTTE. Ah! madame, ce conseil...

LA BARONNE. Est dicté par l'intérêt que vous m'inspirez. Un moment de courage vous épargne des chagrins, des remords, et à votre père un opprobre auquel il ne survivrait pas.

CHARLOTTE. Madame...

LA BARONNE. Réfléchissez; il est tems encore.

CHARLOTTE. Oui, vous avez raison: le déshonneur!... le monde est si méchant!

LA BARONNE. Décidez-vous, mon enfant.

CHARLOTTE, *à elle-même*. Il est riche, noble...

AIR: *J'ai pris goût à la république.*

Moi, je ne suis qu'une pauvre ouvrière,
On oserait, hélas, me mépriser!...

LA BARONNE.

Un sort heureux vous attend avec Pierre.

CHARLOTTE.

Oui... je consens, madame, à l'épouser.
C'en est donc fait!... Si je revois le comte,
Je tâcherai de cacher ma douleur;
Et, pour échapper à la honte,
Puisqu'il le faut, j'accepte le malheur.

LA BARONNE. Bien, mon enfant, très-bien: je vais annoncer votre résolution à la comtesse.

CHARLOTTE. Oui, oui! dites-le-lui..... dites-le-lui tout de suite!..... aurai-je la force de le vouloir long-tems?

LA BARONNE. Je vais la chercher; remettez-vous, remettez-vous.

SCÈNE XIII.

CHARLOTTE, *seule.*

Tout est fini!.. Et cette bague.. le seul de ses cadeaux que j'aie accepté..... parce qu'elle porte son nom! Il faudra m'en séparer.

SCENE XIV.

CHARLOTTE, ARTHUR.

ARTHUR. Ah! voilà des baisers qui m'appartiennent.

CHARLOTTE. Laissez-moi, monsieur le comte.

ARTHUR. Qu'avez-vous, Charlotte?..... pourquoi me fuyez-vous?

CHARLOTTE. Je le dois, Je ne vous reverrai plus...Je ne veux plus vous revoir... Je me marie.

ARTHUR. Vous vous mariez!

CHARLOTTE. Pierre, un jeune homme honnête, qui convient à mon père, qui... me convient aussi, m'avait demandée il y a six mois... et... je l'épouse. Tenez, monsieur le comte, reprenez cet anneau...

ARTHUR. Ah! vous l'épousez!...Et vous l'aimez? et vous êtes contente?

CHARLOTTE.

AIR: *Soldat français* (de Julien).

Oui, c'en est fait, ah! je voudrais mourir.
Auprès de lui la force m'abandonne;
Il faut pourtant me résoudre à le fuir:
L'honneur le veut, et sa mère l'ordonne.
De l'homme que j'osai nommer.
Mon ame ne peut être éprise;
Mais sous son nom l'on devra m'estimer,
Et si mon cœur ne peut l'aimer,
Je ne veux pas qu'on me méprise.

Contente.

ARTHUR. Quelle pâleur!...

ARTHUR. Ah! je devine tout!..... ma Charlotte!

CHARLOTTE. Ce seul mot m'a ôté toutes mes forces: je ne pourrai jamais être à un autre.

LA COMTESSE, *en dehors*. Avancez, monsieur Bertrand.

ARTHUR. Ah! ma mère...

SCENE XV.

PIERRE, BERTRAND, CHARLOTTE, ARTHUR, LA COMTESSE, LA BARONNE.

LA COMTESSE. Avancez aussi, Pierre; voici votre femme. Arthur, depuis six mois, ces jeunes gens s'aiment.

PIERRE. Quand je dis six mois, permettez, madame la comtesse, c'est vrai pour moi: il y a six mois que j'aime mamzelle Charlotte; mais elle?... Dam! je ne sais pas. Enfin, puisqu'elle veut bien consentir....

LA COMTESSE. Oui, elle désire ce mariage.

ARTHUR. Charlotte, répondez!... Répondez!... vous êtes seule maîtresse de votre sort; personne ici ne doit, ni ne veut vous contraindre. Parlez.

CHARLOTTE. Mon père?...

BERTRAND. Que veux-tu?

CHARLOTTE. Je ne veux tromper personne. Je ne peux pas épouser Pierre, car je n'ai jamais eu d'amour pour lui.

PIERRE. Allons!... quand je vous dis que je suis ensorcelé!... Madame la comtesse, je n'ai plus besoin de votre argent, je me fais soldat, et vous verrez encore que je n'aurai pas le bonheur d'attraper un boulet de canon.

LA COMTESSE, *à Charlotte*. Que signifie cela? N'aviez-vous pas accepté tout à l'heure?

LA BARONNE, *à part*. Voilà toute ma diplomatie perdue.

BERTRAND. Il me semble, Charlotte, qu'il y a du louche dans tout ça; et, vois-tu, le père Bertrand a toujours été droit son chemin!..... Je veux que ça s'éclaircisse.

CHARLOTTE. Mon père!...

LA COMTESSE. Je voulais vous assurer une existence honnête: vous ne le voulez pas!... Vos motifs pour refuser, les avoueriez-vous sans rougir?

ARTHUR. Ah!

BERTRAND. Qu'est-ce que j'entends là? Charlotte, tu es mon unique enfant; mais, tu le sais bien, j'aimerais mieux te voir morte que méprisée. Ecoute, si Pierre veut encore de toi?...

PIERRE. Comment!... si j'en veux?

BERTRAND. Il faut l'épouser: l'amour viendra après. Vois-tu, ce que dit madame la comtesse me donne des idées...Je veux que tu te maries.

CHARLOTTE. Jamais.

BERTRAND. Oses-tu bien?...

LA COMTESSE. C'en est trop: que les caprices de cette fille ne nous occupent pas plus long-tems. Laissez-nous.

ARTHUR. Oh! ne la renvoyez pas ainsi, je vous en conjure: elle est libre de ses actions.

LA COMTESSE. Et moi, ne le suis-je pas de me délivrer des gens qui m'importunent?

ARTHUR, *s'animant*. Ma mère...

LA COMTESSE. Faut-il, pour vous plaire, que je fasse ma société d'une grisette?

BERTRAND. Madame la comtesse...

CHARLOTTE, *à Bertrand*. Venez... venez.

ARTHUR. Je ne souffrirai pas qu'on les outrage devant moi.

LA COMTESSE. Et moi, je ne souffrirai pas plus long-tems sa présence. Sortez, sortez à l'instant même.

ARTHUR. Restez.

LA BARONNE, *à part*. Que va-t-il faire?

LA COMTESSE. Sortez, dis-je, ou je vous fais chasser de chez moi.

ARTHUR. La chasser..... Chasser mon brave camarade.....

BERTRAND. Laissez-nous sortir, mon commandant.

CHARLOTTE. Je ne puis rester ; je suis chez votre mère.

ARTHUR. Chez ma mère..... Non, personne n'a le droit de vous faire sortir d'ici.

LA COMTESSE. Que dites-vous ?

CHARLOTTE. Laissez-moi m'en aller.

ARTHUR. Jamais... Vous le voulez, ma mère ?... Vous m'y forcez ?...

LA COMTESSE. Comment ?..... que prétendez-vous faire ?...

ARTHUR. Comtesse d'Aiglemont... vous êtes chez vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon ouvrant sur un parc : une table est à la droite de l'acteur.

SCENE PREMIERE.

PIERRE, BERTRAND.

BERTRAND. Avance donc à l'ordre, camarade : ah! je t'apprendrai à passer comme ça sans pousser une reconnaissance.

PIERRE. C'est que, voyez-vous, père Bertrand, je n'osais pas.

BERTRAND. Joli propos de soldat !..... Mais, Dieu me pardonne, tu es caporal, et il n'y a que neuf mois que tu es parti ; tu a gentiment fait ton chemin tout de même ! Ne vas donc pas me dire : je n'ose pas, comme si tu étais une recrue de quinze jours !... et ça, parce que je suis dans un beau château ?... Eh bien, puisque je suis le beau-père.

PIERRE. C'est précisément à cause de ça !... Mamzelle Charlotte était si jolie !

BERTRAND. Est-ce que tu y songerais encore, conscrit ?

PIERRE. Oh non ! Je sais bien que c'est une grande dame ! Mais en vous revoyant, père Bertrand, ça m'a fait tout de même un certain effet !... Savez-vous que vous avez là un beau bivouac ?

BERTRAND. Je n'en suis pas plus fier. Depuis que ma fille est mariée au commandant, qui est si riche, moi je suis riche aussi ! Eh bien, s'il faut te dire la vérité, je m'ennuie.

PIERRE. Vous êtes difficile.

BERTRAND. Quand j'étais canonnier, je ne m'ennuyais pas ! C'est un si bel état que l'état de soldat !... Et les coups de fusil ?... hein, c'est-il amusant ? qu'en dis-tu ?

PIERRE. Moi, je n'ai jamais entendu que ceux de l'exercice à feu.

BERTRAND. Mais tu me disais tout à l'heure que tu as fait une campagne.

PIERRE. Oui, sûrement, j'arrive d'Italie.

BERTRAND. Ah ! l'Italie ! J'y ai été aussi dans le tems ; il y faisait chaud.

PIERRE. Pardine, je crois bien ! un soleil superbe.

BERTRAND. J'y ai déchiré joliment des cartouches. Et toi ?

PIERRE. Moi !... j'y ai eu trois mois la fièvre.

BERTRAND. Ah !... Et dans quelle ville est-ce que tu étais ?

PIERRE. Dans Ancône.

BERTRAND. Je comprends : tu t'es battu contre les Autrichiens ?

PIERRE. Pas du tout !... nous sommes très-bien avec les Autrichiens.

BERTRAND. Vous avez donc rossé les soldats du pape ?

PIERRE. Pas davantage !... Nous sommes au mieux avec le pape.

BERTRAND. Contre qui donc est-ce que vous vous battiez ?

PIERRE. Contre personne.

BERTRAND. C'est une drôle de guerre !

PIERRE. C'est la nouvelle mode.

BERTRAND. C'est moins dangereux que de mon tems.

PIERRE. Oh ! je sais bien. Vous avez joliment gagné les Invalides, vous ! Mais aussi, voilà une fameuse retraite. Vous buvez du meilleur, et vous mangez à la table du maître, comme en pays ennemi.

BERTRAND. Qu'est-ce que tu dis donc là ? En pays ennemi !... le commandant est mon gendre.

PIERRE. Ce mariage-là a dû faire un fier bruit dans le quartier ! Moi, je n'ai pas eu le courage de rester un jour de plus, et je vas à Paris, pour la première fois, depuis ce moment-là. Le régiment est de service le mois prochain.

BERTRAND. Je suis bien aise de t'avoir trouvé sur la route.

PIERRE. Oh ! je me souviendrai toute ma vie du jour où le commandant a dit :

« Comtesse d'Aiglemont, vous êtes chez vous! »

BERTRAND. La mère a eu beau crier, il a épousé Charlotte; la vieille ne l'a plus revu, et, depuis neuf mois que le mariage est fait, nous demeurons ici, à cinq lieues de Paris. Sais-tu bien que monsieur mon gendre a sacrifié une place de quatre mille deux cents francs sans barguigner? Le ministre de la guerre lui a dit : « Ce mariage ne me convient pas. » Et lui il a répondu : « Mon général, je donne ma démission. » Pas plus gêné que ça.

PIERRE. Voyez-vous!

BERTRAND. Le commandant n'est pas ici aujourd'hui : il est allé à Paris pour tâcher de se raccommoder avec sa mère; la chère dame est fière.

PIERRE. Est-ce qu'il a emmené mademoiselle... madame .. comment donc dire?... Madame la comtesse?... Ouf! j'ai bien de la peine à lâcher ce mot-là.

BERTRAND. Non, tu la verras tout à l'heure : c'est qu'elle est à prendre sa leçon de français.

PIERRE. Comment, sa leçon de français!... Est-ce qu'elle ne sait pas le français comme vous et moi?

BERTRAND. Si fait, comme toi-z-et moi; mais c'est que son mari, vois-tu, il est difficile; il est toujours à éplucher ce qu'elle dit: si bien, qu'elle veut apprendre... là... tu m'entends?

PIERRE. Oh! oui; elle va devenir savante, elle prendra de belles manières, elle rougira de nous!... Moi aussi, j'apprendrai, j'étudierai!...

BERTRAND. Apprends l'exercice, mon garçon.

PIERRE. Ah! vous verrez, quelque jour, père Bertrand!... Je ne veux pas qu'elle ait honte de moi, et avec du travail..... Laissez-moi faire!

BERTRAND. Je crois que tu en tiens toujours un peu?

PIERRE. Ah dam, ça ne peut pas se passer si vite. Et est-elle heureuse?

BERTRAND. Je t'en réponds!...Son mari l'aime tant! Par exemple, il est drôle; il lui défend de parler avec une demoiselle qu'est ici, et qu'il appelle sa femme de chambre; c'est pourtant une fille qu'est très-bien!... A ça près, c'est le meilleur mari du monde : si elle a envie de quelque chose, elle l'a tout de suite. Il rabâche un peu; il trouve bien souvent à redire quand elle parle; et, l'autre jour encore, vois donc ce que c'est que les gens susceptibles, il lui disait : « Charlotte, je vous ai répété vingt fois qu'il ne faut pas dire : monsieur un tel et son épouse; on dit sa femme. »

PIERRE. Ah!...

BERTRAND. Il lui avait fait commencer la musique, le piano... Mais au bout d'un mois, le commandant s'est impatienté; il a dit que ce n'était pas la peine; qu'elle n'apprendrait jamais. Eh! pardieu, je ne me trompe pas!

AIR *de la Maison de Plaisance.*

La voilà! (*bis.*)
Vois comme elle est jolie!

PIERRE.

Ell' me semble embellie;
Quel trouble je sens là!

SCENE II.

PIERRE, BERTRAND, CHARLOTTE, *entrant par la porte de gauche.*

BERTRAND, *à Charlotte.*

Approche, et réponds-moi, ma chère,
Ce luron-là, le r'connais-tu?

CHARLOTTE.

Eh mais, c'est notre cousin Pierre!

BERTRAND.

D'Italie, il est revenu.
Tremblant comme un conscrit d'la veille,
Il ne voulait pas s'arrêter;
Mais je l'ai contraint à rester.
Ai-je bien fait!

CHARLOTTE.

C'est à merveille!
Oui, vous avez fait à merveille!

ENSEMBLE.

BERTRAND.

Le voilà! (*bis.*)
Sa campagne est finie;
On n'meurt que d'maladie
Dans des guerr's comm' cell's-là.

PIERRE.

La voilà! (*bis.*)
Dieu! comme elle est jolie!
Ell' me semble embellie;
Quel trouble je sens là!

CHARLOTTE.

Le voilà! (*bis*).
Je vous en remercie!
Pierre, si je l'en prie,
Avec nous restera.

BERTRAND. Vois-tu, Charlotte, Pierre va rejoindre son régiment à Paris, et je lui ai dit : Il faut que tu déjeunes avec nous.

CHARLOTTE. Certainement, mon père, vous avez très-bien fait.

PIERRE. Madame, c'est que je suis bien mal équipé pour déjeuner avec vous.

CHARLOTTE. Comment donc, monsieur Pierre, est-ce que c'est là une raison?

BERTRAND. C'est bien, Charlotte, tu es une brave fille. Pierre, dis-moi, quel vin veux-tu à ton déjeuner?

PIERRE. Ça m'est égal! Mon Dieu, le meilleur.

BERTRAND. Va, sois tranquille!... Et le café, et le petit verre... tu vas voir. (*Il sonne.*) C'est comme ça qu'ils viennent. (*A un domestique qui entre.*) Dites donc, monsieur Michel, vous prierez le cuisinier de nous faire à déjeuner pour trois.

LE DOMESTIQUE. Est-ce que monsieur le comte revient aujourd'hui?

CHARLOTTE. Je ne crois pas: mais c'est monsieur qui déjeune avec nous.

LE DOMESTIQUE. Ah!... monsieur?

CHARLOTTE. Oui, et dépêchez-vous, je vous prie. Monsieur Pierre, asseyez-vous donc: vous devez être bien las.

PIERRE. Oh! j'ai de bonnes jambes.

BERTRAND. A propos! moi qui oubliais que je dois remettre en état les pistolets du commandant!... Pierre, cause un peu avec Charlotte: je ne tarderai pas à revenir.

SCENE III.

PIERRE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. Il s'est passé bien des choses depuis que nous nous sommes vus.

PIERRE. Oui, on m'a écrit là-bas que votre cousine Annette est mariée.

CHARLOTTE. Ah?...

PIERRE. Vous n'en saviez rien?.. Et madame Dutour, la mercière, qui est votre cousine aussi, y a-t-il long-tems que vous ne l'avez vue?

CHARLOTTE. Pas depuis mon mariage.

PIERRE, *à part.* Ce que c'est que de devenir grande dame! (*Haut.*) Et votre cousin Langlumeau, est-il établi?

CHARLOTTE. Je ne sais pas.

PIERRE, *à part.* Il paraît qu'elle ne s'occupe guère de ses parens.

UN DOMESTIQUE. Madame, voilà monsieur le comte qui arrive.

CHARLOTTE. Mon mari!... ah! quel bonheur!

SCENE IV.

PIERRE, LE COMTE, CHARLOTTE.

LE COMTE, *entrant par le fond.* Bonjour, ma chère amie.

CHARLOTTE. Embrasse-moi encore, mon chéri.

LE COMTE, *à demi-voix.* Avec qui êtes-vous donc? Quel est cet homme!

PIERRE. Je vous salue, mon commandant.

LE COMTE. Mais je crois vous reconnaître. N'êtes-vous pas...

PIERRE. Pierre Moulin, servant dans le 3e régiment d'infanterie, caporal dans la première du deuxième.

LE COMTE. Et vous rejoignez? c'est très-bien!... Michel, faites-lui donner à déjeuner. Adieu, mon ami; si vous le désirez, je vous recommanderai à votre colonel.

PIERRE. Merci, mon commandant. Madame, je vous salue; bien des complimens à mon parrain.

LE COMTE. Qui donc, son parrain?

CHARLOTTE. C'est mon père. Pierre est notre parent... de loin: mon père l'avait invité à déjeuner avec nous.

LE COMTE, *à part.* Allons!.. encore celui-là.

CHARLOTTE, *voyant le mécontentement du comte, et allant à Pierre.* Adieu, Pierre.

LE COMTE. Attendez... restez, Pierre; vous déjeunerez avec nous, et vous repartirez ensuite.

PIERRE. Faites excuse, mon commandant! je n'ai plus faim et je suis pressé.

LE COMTE. Mais...

CHARLOTTE, *bas à Pierre.* Restez; vous voyez qu'il le veut bien.

PIERRE. Bien des remerciemens: je n'ai que le tems de prendre mes jambes à mon cou.

LE COMTE. Puisqu'on ne peut vous retenir, adieu donc! Si je puis vous être utile, disposez de moi.

CHARLOTTE, *à demi-voix.* Si vous aviez besoin d'argent, Pierre?

PIERRE. Vous êtes bien honnête.

CHARLOTTE. Oh! ne vous gênez pas.

PIERRE, *à part.* Elle a bon cœur, pourtant! (*Haut.*) Je vous salue, monsieur et madame.

SCENE V.

CHARLOTTE, LE COMTE.

LE COMTE. Qu'avez-vous, Charlotte?

CHARLOTTE. Je n'ai rien. C'est ce pauvre garçon qui s'en va bien triste: il dira que je suis fière, et c'est notre parent, après tout.

LE COMTE. J'ai fait ce que j'ai pu pour le retenir, quand j'ai su qui il était; mais j'attends du monde aujourd'hui, et vos parens...

CHARLOTTE. C'est toujours quand vous

revenez à Paris que vous parlez de mes parens, parce que vous avez vu le grand monde. Dans les premiers mois de notre mariage, vous restiez avec moi, et vous n'en parliez pas.

LE COMTE. Pardon, ma chère amie!.... Mais vous devez comprendre...

CHARLOTTE. Pourquoi me dire vous? Est-ce que vous ne m'aimez plus?

LE COMTE. Je t'aimerai toujours.

CHARLOTTE. Ah! ces paroles me font bien du bien.

LE COMTE. Ne dis donc pas *bien du bien*: est-ce qu'on parle ainsi?

CHARLOTTE. Oh! ne te fâche pas. Mon maître est content de moi; il dit que je fais des progrès. Y avait-il bien des fautes dans la dernière lettre que je t'ai écrite hier?

LE COMTE. Quand je vois à chaque ligne que tu m'aimes, peu m'importe ton style? Mais tu ne me demandes pas de nouvelles de mon voyage à Paris.

CHARLOTTE. As-tu vu ta mère! Etes-vous raccommodés?

LE COMTE. Oui, et sans un mot d'explication. Je me suis jeté dans ses bras, elle a pleuré, et tout est oublié. Elle va venir aujourd'hui même avec la baronne d'Alby, à qui je dois cette réconciliation.

CHARLOTTE. La baronne d'Alby!.. Ah! oui, c'est cette jeune dame... Je m'en rappelle.

LE COMTE. Il faut dire: Je me la rappelle. Je t'en prie, tâche de t'observer quand elle sera là.

CHARLOTTE. Tu ne m'as jamais tant repris qu'aujourd'hui. Écoute, mon Arthur, je ferai de mon mieux pour qu'on ne dise pas que ton épouse... (*mouvement du comte*) que ta femme ne te fait pas honneur. Laisse faire! va, l'hiver prochain, puisque tu veux retourner à Paris et me mener dans les salons, tu verras comme je serai savante!.. Je commence déjà à bien savoir ma géographie.

LE COMTE. Ta géographie!...

AIR: *Je sais attacher des rubans.*

Oui, je sais sur le bout du doigt
L'Europe, l'Asie et l'Afrique;
Et c'est après demain qu'on doit
M'enseigner enfin l'Amérique:
Toutes vos dames du grand ton,
Sur ce point-là, monsieur, je les défie...
Et vous verrez comment, dans un salon,
Je parlerai géographie.

LE COMTE. Dans un salon! Hélas, ma chère, ce n'est pas cela qu'il importe de savoir! Mais dans ce moment, pensons à recevoir ma mère et Mme d'Alby, qui vont arriver bientôt. Tu es en grand négligé: si tu te parais?

CHARLOTTE. Si tu m'aimes comme je suis, qu'ai-je besoin de plaire à d'autres?

LE COMTE. Je t'aime on ne peut davantage telle que tu es, mais je voudrais que Mme d'Alby et ma mère te trouvassent jolie... très-jolie.

CHARLOTTE. Que tu es singulier!... Je ferai ce que tu désireras; et pourtant je ne voudrais pas faire une grande toilette: je suis encore un peu gauche.

LE COMTE. Eh bien! oui, tu as raison! pas de toilette. Promets-moi seulement de bien retenir mes leçons pendant le dîner.

CHARLOTTE. Oh! sois tranquille!... Tu seras content de moi: je sais qu'il ne faut pas couper son pain; qu'il faut... qu'as-tu donc à rire?

LE COMTE. Je ris de toi et de moi-même. Va, chère Charlotte, sois toujours douce et bonne comme tu l'es, tu n'auras pas besoin d'autre art pour me charmer.

CHARLOTTE. Que je suis heureuse! Pour de l'amour et de la docilité, tu sais que j'en aurai toujours.

SCÈNE VI.

LE COMTE, *seul.*

Excellente enfant!... En vérité, j'ai honte de gâter un si aimable naturel par toutes ces conventions niaises qu'on appelle les bonnes manières!.. Pauvre Charlotte, ta candeur et ta simplicité valent mieux que les talens qui te manquent. Ah! vous voilà, Bertrand?

SCÈNE VII.

LE COMTE, BERTRAND.

BERTRAND. Bonjours, commandant. Vous avez fait un bon voyage?

LE COMTE. Très-bon.

BERTRAND. Allons, tant mieux.

LE COMTE. Aviez-vous quelque chose à me dire?

BERTRAND. Oui, vraiment.

LE COMTE. Eh bien! parlez.

BERTRAND. Je viens vous dire adieu · je m'en retourne à Paris.

LE COMTE. A Paris! vous? Et pourquoi?

BERTRAND. J'ai des affaires.

LE COMTE. Quelles affaires pouvez-vous avoir?

BERTRAND. Oh! nous autres pauvres dia-

bles, nous n'avons pas de grandes affaires, et ce n'est pas la peine de vous ennuyer. Adieu donc, commandant; je vous souhaite une bonne santé, et je décampe.

LE COMTE. Que diable avez-vous, Bertrand? vous semblez de mauvaise humeur.

BERTRAND. Moi?... Oh! pas du tout.

LE COMTE. Si fait, soyez franc : que vous est-il arrivé? Quelqu'un vous aurait-il offensé?

BERTRAND. Offensé?... Personne. Je serais bien bon de m'offenser, par exemple! Je sais bien que je ne suis pas le maître ici; que ce n'est pas à moi de commander : c'est à celui qui paie la soupe à inviter qui il veut pour la manger; c'est trop juste, et j'aurais tort de me plaindre. Aussi, je ne me plains pas, et je file.

LE COMTE. Ah! je vous comprends enfin, Bertrand! Pierre vous a parlé. Mais est-il bien extraordinaire que...?

BERTRAND. Non, morbleu, ça n'est pas extraordinaire! Et si j'étais un homme comme vous, chef d'escadron, riche, noble, tout ce que vous voudrez... eh bien, je me donnerais des airs bien plus que vous. Mais, voyez-vous, je sens que je ne suis pas ici à ma place; et l'histoire de Pierre, qui s'en va le cœur gros et le ventre vide parce qu'il s'est piqué, ça m'a fait ouvrir les yeux. Je me suis dit : « Que fais-tu là? » Et alors mon parti a été bientôt pris!... Je retourne rue du Faubourg-Saint-Denis.

LE COMTE. Bertrand, je ne vous laisserai pas partir comme cela.

BERTRAND. Non, tenez, puisque j'ai tant fait que de me déboutonner, je m'en vas vous dire toute la vérité. Je m'embête ici.

LE COMTE. Ah!...

BERTRAND. Oui, je m'embête, parce que je n'y suis pas à mon aise, et je n'y suis pas à mon aise, parce que je n'y suis pas comme j'ai l'habitude d'être.

AIR *de Turenne*.

N'gêner personne est mon premier principe;
Mais, pour cela, faut bien qu'je m'gêne ici :
Dans vos salons j'peux pas fumer ma pipe,
J'dîne à six heures et j'déjeûne à midi;
Et d'mes façons plus d'une fois on a ri!...
J'pourrais m'fâcher, et chaque jour j'en tremble,
P't-être qu'vous-même à la fin vous grogn'rez...
Mais, quand un' fois nous nous s'rons séparés,
Nous s'rons sûrs de bien vivre ensemble.

LE COMTE. Il me semble que vous ne faites ces réflexions-là que d'aujourd'hui seulement?

BERTRAND. Faites excuse, mon commandant!... Il y a long-tems que je pense tout ça. Je suis vieux, queuquefois un peu grognon; j'aime à fréquenter de vieux troupiers comme moi, à faire avec eux une partie de dominos à l'estaminet; là, je suis à mon aise; ici, je me gêne et je vous gêne. Les étrangers qui viendront vous voir riront de moi et de vous; vous perdrez vos amis, et je perdrai les miens!... Pour ma fille, elle est votre femme, vous devez la garder. Elle prendra les airs des grandes dames, si elle peut; et puis, quand même, si on se moque d'elle, vous êtes son mari, c'est votre devoir de couper les oreilles aux rieurs, et vous les couperez!... je vous connais!

LE COMTE. Bertrand, vous me faites de la peine.

BERTRAND. Et à moi aussi, ça me fait de la peine de vous quitter : mais que voulez-vous? Séparons-nous bons amis; je reviendrai vous voir plus d'une fois; le matin, quand vous serez seul; je vous demanderai à déjeuner, pour le second s'entend! Je ne suis pas fâché, mon commandant; je vous aime tout de même; mais adieu. Ce soir, je veux fumer ma pipe à l'estaminet du Cheval blanc.

LE COMTE. Au moins, je vous reverrai bientôt?

BERTRAND. Oui, à la bonne heure! Ah ça, nous ne parlerons pas à ma fille de tout ce que nous venons de dire; c'est entre nous. Adieu, mon commandant.

SCENE VIII.

LE COMTE, *seul*.

Je trouve tant de vertus... et pourtant... si peu de bonheur!

UN DOMESTIQUE, *apportant une harpe, des pinceaux et de la musique*. Voilà tout ce que monsieur le comte a demandé.

LE COMTE. C'est bien. La baronne pourra nous chanter quelques airs nouveaux. Il y a si long-tems que je n'ai entendu de bonne musique!.... Comme elle est aimable!.... Venir ici! Elle à qui j'ai préféré... Mais elle a tant de grâce! tant d'esprit!... Je crois, en vérité, que, depuis mon mariage, elle est encore embellie!... Pourvu que Charlotte soit bien?... Elle n'est pas en beauté aujourd'hui!... Si elle allait être timide et gauche?... Je tremble!.. Quelle faiblesse!.. J'en ai honte!.. Ne sont-ce pas de sots préjugés que j'ai sacrifiés?... Et la naïveté de Charlotte n'est-elle pas préférable à la coquetterie de la baronne?

SCENE IX.

LE COMTE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. Arthur, une voiture entre dans le parc.

LE COMTE. C'est sans doute ma mère et Mme d'Alby.

CHARLOTTE. Oh! mon Dieu, comme j'ai peur!

LE COMTE. Allons au-devant d'elles..... Mais remettez-vous..... remettez-vous donc!.. Et, je t'en prie, Charlotte, prends bien garde à ce que tu diras... Ah! les voici.

SCENE X.

LA BARONNE D'ALBY, LA COMTESSE, LE COMTE, CHARLOTTE.

LA COMTESSE. Bonjour, Arthur. Bonjour... madame.

CHARLOTTE. Je suis...

LE COMTE, *l'interrompant.* Que je suis heureux de vous voir! Permettez que je vous présente Mme d'Aiglemont.

LA BARONNE. Il y a long-tems que je désirais faire avec madame une plus ample connaissance.

CHARLOTTE. Vous êtes bien bonne, madame, et je vous remercie bien, car...

LE COMTE, *l'interrompant.* N'êtes-vous pas fatiguée?

LA BARONNE. Pas du tout. Mais, en vérité, chère comtesse, ce château est délicieux.

LA COMTESSE. J'y ai trouvé, dans des tems malheureux, un abri contre les chagrins.

LA BARONNE. Et votre fils y cherche aujourd'hui un asile contre les plaisirs.

LE COMTE. C'est que je crois que si les chagrins détruisent le bonheur, les plaisirs le dérangent.

LA COMTESSE. Et vous êtes heureux?

LE COMTE. Très-heureux.

LA COMTESSE, *à demi-voix.* En êtes-vous bien sûr?

LE COMTE. Très-heureux.

LA COMTESSE, *à Charlotte.* Et vous, madame?

CHARLOTTE. Si je suis heureuse?.... Il est toujours près de moi.

LA BARONNE. Ce bonheur-là peut suffire pendant l'été; mais, cet hiver, vous reviendrez à Paris. Il ne faut pas nous enlever entièrement monsieur le comte, et vous-même vous ne devez pas vous séquestrer du monde.

CHARLOTTE. Je ferai ce que mon mari voudra; et j'avoue que je ne serai pas fâchée de revoir ma famille, mes amies d'enfance, car...

LE COMTE, *l'interrompant.* Oui, sans doute, oui, nous irons à Paris. (*A la baronne.*) Si vous vouliez jeter un coup-d'œil sur le parc, sur les jardins?

LA BARONNE. Tout à l'heure. Oh! vous aurez le tems de faire le propriétaire, je vous promets de tout examiner. (*Regardant la harpe et la musique.*) Ah! je vois que les arts charment votre solitude. Cette harpe, ces pinceaux sont à madame?

CHARLOTTE. Non, vraiment; vous sentez bien que ce n'est pas...

LE COMTE, *l'interrompant.* La comtesse ne s'est occupée que du piano; et c'est à votre intention que j'ai fait apporter cela ici.

LA BARONNE. J'en suis reconnaissante.

LA COMTESSE, *à part.* Pauvre Arthur, comme il est embarrassé.

UN DOMESTIQUE, *entrant.* Monsieur le comte, un exprès apporte cette lettre de l'auberge voisine; on attend une réponse.

LE COMTE. Vous permettez, madame. (*Il ouvre la lettre.*) Ah! c'est de cet étourdi de Monval; il arrive d'Italie.

LA BARONNE. Il revient? J'en suis charmée.

LE COMTE. Écoutez ce qu'il m'écrit.

« Mon cher Arthur, j'arrive d'Ancône,
» et, en m'arrêtant près de ton château,
» j'apprends que tu l'habites en ce moment,
» et, de plus, que tu t'es marié pendant
» mon absence. Je peux rester ici quelques
» heures, et si tu veux me présenter à la
» comtesse d'Aiglemont, que je n'ai pas
» l'honneur de connaître, j'irai déposer
» mes hommages à ses pieds, heureux de
» rencontrer chez toi un avant-goût des
» plaisirs que je vais retrouver à Paris.
» J'attends ta réponse à l'auberge.
» Ton affectionné et bien ennuyé camarade,

» LÉON DE MONVAL. »

LA BARONNE. Il faut qu'il vienne; il nous amusera.

LE COMTE. Je ne demande pas mieux.

LA COMTESSE. Allez le chercher, Arthur.

LE COMTE. Vous avez raison, ma mère; l'auberge est ici près: je vais le chercher, et j'amène à vos pieds le conquérant d'Ancône.

SCENE XI.

LA BARONNE, LA COMTESSE, CHARLOTTE.

LA COMTESSE. Ma chère amie, vous devriez exécuter quelque chose sur cette harpe.

LA BARONNE Cela n'amuserait peut-être pas Mme d'Aiglemont.

CHARLOTTE. Oh! si fait, madame.

LA BARONNE. Quel est cet ouvrage que j'aperçois?

CHARLOTTE. C'est une broderie.

LA BARONNE. C'est extrêmement joli.

CHARLOTTE. Vous trouvez!... Celle que vous portez est bien plus belle : est-ce votre ouvrage?

LA BARONNE, *souriant*. Mon ouvrage!.. non : elle sort de chez Minette.

CHARLOTTE. Mon Dieu!... Elle est déchirée.

LA BARONNE. Vraiment?... c'est sans doute en descendant de voiture.

CHARLOTTE. Je peux y coudre un point.

LA BARONNE. Oh! je ne voudrais pas que vous prissiez cette peine.

CHARLOTTE. Je vous en prie, ce sera un plaisir pour moi de vous être utile.

LA BARONNE. Non, non! c'est trop de bonté!... Je n'y consentirai point.

LA COMTESSE, *à part*. Sa naïve simplicité me touche.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. M. de Monval.

SCENE XII.

CHARLOTTE, LA BARONNE, LA COMTESSE, MONVAL.

MONVAL. Mille pardons, mesdames, de me présenter ainsi!.. Je n'ai pas eu la patience d'attendre.

LA COMTESSE. Mon fils est allé vous chercher.

MONVAL. Ce cher Arthur est bien bon! mais à peine mon exprès était-il parti, que j'ai réfléchi : c'est ce qui m'arrive toujours. J'ai songé que n'ayant que quelques heures à rester ici, il était ridicule d'en passer une dans une misérable auberge, et je me suis mis en route : j'aurai pris un autre chemin qu'Arthur. J'étais empressé d'offrir mes hommages respectueux à la comtesse d'Aiglemont. (*Il s'adresse à la baronne.*) Mais j'ignorais tout le bonheur de mon ami. (*A la comtesse.*) Je ne pensais pas non plus vous rencontrer en ce château, madame. (*Il regarde Charlotte.*) Eh mais, je suis ici tout-à-fait en pays de connaissance... Est-ce que vous ne vous souvenez plus de moi?

LA COMTESSE, *à part*. Que vais-je apprendre? Profitons de son erreur.

CHARLOTTE. Je me souviens d'avoir vu monsieur chez Mme Robert, lingère, rue Saint-Honoré.

LA BARONNE, *à Monval*. Ah! vous connaissez des lingères?

MONVAL. En tout bien, tout honneur! Une ancienne femme de chambre de ma mère, qui a recueilli un héritage, et élevé un magasin où l'on voit toujours des demoiselles de boutique charmantes.

LA BARONNE. En vérité?

MONVAL. Mme Robert a été vingt ans à la maison; elle m'a soigné quand j'étais enfant, et la reconnaissance...

LA BARONNE. Les jolies filles de boutique.

MONVAL. Et mon goût pour l'observation, m'ont conduit quelquefois chez elle. (*A Charlotte.*) Qu'est devenue cette charmante personne, à l'œil noir, à la physionomie piquante...

CHARLOTTE. Celle que vous meniez promener si souvent? Cécile Bizot?..

MONVAL. Non... non!...

CHARLOTTE. Ah!..... ma cousine Dutour?.....

SCÈNE XIII.

CHARLOTTE, LA BARONNE, MONVAL, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE. Te voilà, mon cher Monval!.. Parbleu, tu m'as fait courir.

MONVAL. Pardonne-moi, mon ami : je désirais tant te revoir!.... Mais mon empressement eût été encore plus vif si j'avais su qui je trouverais ici.

LE COMTE. En effet!... Je suis désolé de ne t'avoir pas présenté moi-même à la comtesse d'Aiglemont.

MONVAL. Pendant dix mois hors de France, je n'ai rien su de ce qui se passait

dans notre cher Paris. J'ai appris à l'auberge que tu étais marié... Reçois tous mes complimens : les grâces, la beauté, une société délicieuse...

LE COMTE. Je mène une vie retirée.

MONVAL. Je comprends! pour quelques mois!... Premiers momens de l'amour, que n'oublierait-on pas pour vous? Mais il ne faut pas d'égoïsme ; tu n'as pas quitté le monde pour toujours.

LA BARONNE. Nous espérons bien que M. d'Aiglemont passera l'hiver à Paris.

MONVAL. A la bonne heure! J'oublierai tous mes ennuis près de vous. On a tant besoin de s'amuser, quand on a du chagrin!

LE COMTE. Le tien ne nous donnera pas d'inquiétude.

MONVAL. Oh! j'en a un réel : une passion malheureuse!

LA COMTESSE. Vous, monsieur de Monval!

MONVAL. Oui, moi, ne riez pas! Savez-vous que j'ai été aussi sur le point de me marier? Mais c'était bien différent!.. Une vraie folie; un mariage d'amour; une jeune fille qui ne m'apportait pour dot que des vertus!... J'ai réfléchi à l'inconvenance, et j'ai rompu.

LE COMTE. Comment! M. de Monval n'a pas craint d'abandonner une jeune fille dont il était aimé?

MONVAL. Entre nous, c'était un mariage extravagant!... Une famille ridicule!... Il m'a fallu du courage!.. Mais il n'y a rien de tel que nous autres étourdis pour agir raisonnablement.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Vrai, c'est à tort que l'on nous fronde,
Car nous en sommes tous témoins,
Sur dix sottises, dans le monde,
Les sages en font neuf au moins : (*bis.*)
Oui, sans peine la raison quitte
Les gens qui sermonnent toujours;
On n'en a plus pour sa conduite,
Quand on met tout dans ses discours!

LE COMTE. C'est souvent un devoir et non une sottise que d'agir contre l'usage.

MONVAL. Bah! Il est déjà assez difficile d'avoir raison contre tout le monde ; jugez donc s'il fallait avoir raison à soi tout seul!... J'ai senti cela, et je cherche à me distraire. Je vais retrouver à Paris d'anciens souvenirs. (*A Charlotte.*) Vous disiez donc que la cousine Dutour...

CHARLOTTE. Monsieur, elle s'est établie mercière, rue aux Ours.

MONVAL. Rue aux Ours!....! qui aurait dit cela?

LE COMTE, *s'approchant.* Mais...

MONVAL. Laisse-moi donc : je connaissais Mlle Charlotte Bertrand.

LE COMTE. Vous connaissiez?...

MONVAL. Mais honni soit qui mal y pense!... Mlle Charlotte était une vertu sévère.

LE COMTE. Monsieur!...

MONVAL. Ne vas-tu pas prendre de grands airs parce que tu es marié? D'ailleurs, mademoiselle appartient à madame, et j'ai trop de respect...

CHARLOTTE, *à part.* Malheureuse!

LE COMTE. Qu'osez-vous dire?

LA BARONNE. Vous vous trompez, monsieur.

CHARLOTTE. Arthur! Arthur!

MONVAL. Que signifie cela?

LE COMTE. Que vous vous êtes mépris, et que voici la comtesse d'Aiglemont.

MONVAL. Grand Dieu! qu'ai-je fait?..... Mais qui se serait douté?.. Veuillez m'excuser, madame!... Et toi, mon ami, crois que si j'avais pu croire...

LE COMTE. Je ne vous en veux pas : je ne dois pas vous en vouloir ; vous ignoriez...

LA COMTESSE. Sans doute. Allons, qu'il ne soit plus question de tout cela. Je voudrais prendre un instant de repos.

LA BARONNE. Et moi, changer de toilette.

LA COMTESSE. Nous vous retrouverons ici, monsieur de Monval?

MONVAL. Je ne sais, madame, si j'aurai ce bonheur : il faut que je me rende à Paris.

LE COMTE. En effet, après une campagne, on est pressé de raconter ses exploits, de montrer ses trophées, ses blessures.

MONVAL. Il n'y en a pas pour tout le monde.

LE COMTE. Comment donc! Demain, chez Tortoni, au foyer de l'Opéra, M. de Monval sera un héros. Il a contribué à la prise d'Ancône!

MONVAL. Arthur!...

LE COMTE. Comme on va frémir dans les boudoirs, dans les coulisses, au seul récit de ses dangers!.. A combien de processions avez-vous assisté?

MONVAL. Encore une fois, Arthur !...

LE COMTE. Il faudra nous envoyer un exemplaire du journal qui publiera la relation de vos prouesses : cela nous divertira.

MONVAL. D'Aiglemont, ce ton de persiflage...

LE COMTE. Oh, j'ai tort !.. Il est dangereux de plaisanter un guerrier tel que M. de Monval.

MONVAL, *à demi-voix*. Peut-être.

LA COMTESSE. Eh bien ! messieurs, que veut dire cela ?

LA BARONNE. Etes-vous fous tous les deux ?

CHARLOTTE, *à part*. Arthur a l'air fâché.

LE COMTE. Ce n'est rien, mesdames, rien qu'un badinage, et M. de Monval a l'esprit bien fait.

LA COMTESSE. A la bonne heure! (*A demi-voix au comte.*) Mon cher Arthur, mon fils, revenez à vous, et supportez le sort que vous avez choisi. (*à la baronne.*) Allons, ma chère amie !.. (*à Monval, qui lui offre la main et la reconduit.*) Monsieur de Monval, à revoir !.. Vous êtes l'hôte de mon fils.

MONVAL. Je ne l'oublierai pas.

SCENE XIV.

CHARLOTTE, LE COMTE, MONVAL.

MONVAL. Ah ça, Arthur, avez-vous perdu la raison ? Que dois-je penser d'un pareil langage ?

LE COMTE. Est-ce qu'il vous offense ?

MONVAL. Vous devez comprendre que si je n'étais pas chez vous...

LE COMTE. Oh, ne vous gênez pas !... Mais, silence : nous causerons de cela tout à l'heure dans le parc. (*Haut.*) Eh bien, monsieur de Monval, ne faisons-nous pas un tour de promenade ?

CHAROTTE. Arthur, vous me quittez ?

LE COMTE. Pour un instant, ma chère amie. Occupez-vous de ma mère, de la baronne : je reviens bientôt. Ne faut-il pas que je fasse les honneurs de ma maison à un ancien ami ?

CHARLOTTE. Ne soyez pas long-tems. Ici, je n'ai que vous.

LE COMTE. N'êtes-vous pas chez vous, madame ?... Mais j'aperçois votre père ; il vous cherche, il veut vous parler.

MONVAL, *à part*. Ah ! c'est là le beau-père.

LE COMTE, *à Monval*. Allons, je suis à vous.

SCÈNE XV.

CHARLOTTE, BERTRAND.

BERTRAND. Qu'est-ce qu'il y a donc? tu es toute je ne sais comment.

CHARLOTTE. Rien, rien, mon père.

BERTRAND. Si fait, parbleu, il y a quelque chose ! Et qu'est-ce que c'est que ce nouveau venu ? Il m'a regardé d'une façon qui ne me plaît pas !... Ah, bast !... Ecoute donc, il y a une heure que je te cherche pour te dire adieu : je vas à Paris.

CHARLOTTE. Vous partez?

BERTRAND. Oui, j'ai quelques affaires.

CHARLOTTE. Hélas ! mon Dieu, je crois deviner, et je n'ose pas vous retenir.

BERTRAND. Pierre est encore là ; je vais faire route avec lui ; il avait envie de te faire ses adieux.

CHARLOTTE. Qu'il vienne.

BERTRAND, *à la cantonnade*. Allons, Pierre, avance, mon garçon.

SCENE XVI.

CHARLOTTE, PIERRE, BERTRAND.

PIERRE. Madame veut donc bien permettre ?...

CHARLOTTE. Oui ; adieu, Pierre : ayez bien soin de mon père.

PIERRE, *à part*. Quelle douce voix !... (*Haut.*) Adieu donc.... madame la comtesse !....

CHARLOTTE. Mon ami !...

PIERRE. Oh ! ne croyez pas, madame, que je sois fâché de votre bonheur ! Vous n'étiez pas faite pour être la femme d'un pauvre ouvrier : non !

AIR : *En amour comme en amitié.*

Votre bonheur ne doit pas m'attrister ;
Il n' pouvait pas, hélas! êtr' mon ouvrage!
P't-êtr' pour toujours il me faut vous quitter.
Que vot' sort soit heureux et qu'un autre l' partage.
Mais si, pour vous, ma fidèle amitié
Avait conçu des espérances vaines,
Si quelque jour vous éprouviez des peines,
Souffrez que j' vienne en prendre la moitié.

BERTRAND. Allons donc ! qu'est-ce que c'est que toutes ces idées-là ?... Voyons, il est tems de se mettre en route.

(On entend deux coups de feu.)

CHARLOTTE. Qu'est-ce que cela ?

BERTRAND. Des chasseurs, sûrement. Embrasse-moi, Charlotte, et porte-toi bien.

CHARLOTTE. Au moins, mon père, je vous reverrai bientôt ?

BERTRAND. Oui, sans doute, oui, mon enfant, je viendrai te voir. Adieu

PIERRE. Adieu, madame : soyez bien heureuse.

SCÈNE XVII.

CHARLOTTE, *seule.*

Ils sont partis ! Me voilà seule !.. seule !

UNE VOIX, *dans la coulisse.* Au secours ! Michel ! Joseph !...

CHARLOTTE. Grand Dieu ! qu'y a-t-il ?

LA BARONNE. Qu'est-ce donc ?

LA COMTESSE, *accourant.* Qu'est-il arrivé ?

SCENE XVIII.

LA BARONNE, BERTRAND, LE COMTE, *entrant par la porte du fond ; il est blessé au bras, et s'appuie sur Bertrand et sur* PIERRE, *qui place un siége au milieu du théâtre ;* CHARLOTTE, LA COMTESSE.

CHARLOTTE. Ah !.. mon mari !

LA COMTESSE. Mon fils !

LA BARONNE. Du secours ! du secours ! Un chirurgien !

BERTRAND. Pas tant de bruit ; il n'y a pas de danger : le camarade n'en est pas quitte à si bon marché ; il a une jambe cassée.

LA BARONNE. Comment ? et pourquoi ?

BERTRAND. Dam ! le commandant aura voulu châtier cet insolent qui se sera moqué de Charlotte.

LA COMTESSE. Hélas ! j'en tremblais !

LE COMTE, *assis.* Ce n'est rien, ce n'est rien ; tranquillisez-vous.

CHARLOTTE. Mon Arthur !..... Dieu, comme il est pâle !.. Il va perdre connaissance !.. Malheureuse que je suis !

LA COMTESSE. Laissez-moi, laissez-moi secourir mon fils.

CHARLOTTE. Oh ! ne me repoussez pas.

LA COMTESSE. Retirez-vous.

CHARLOTTE. Non, non !... c'est à moi de le soigner.

LA COMTESSE. Malheureuse !.... c'est vous qui l'avez tué.

CHARLOTTE. Ah !...

BERTRAND, *qui a pansé la blessure.* Eh ! je vous dis qu'il n'y a pas d'inquiétude pour sa vie.

LA BARONNE. Il ouvre les yeux.

LA COMTESSE. Mon fils !

LE COMTE. Ma mère !... (*Ils s'embrassent.*) Charlotte !

CHARLOTTE. Oh ! pardonne-moi ! pardonne-moi !... Je suis cause... Ah ! il n'y a pas de bonheur possible entre nous.

LE COMTE. Que dis-tu ?

CHARLOTTE. Arthur, votre cœur, je peux le deviner souvent ; mais vos idées, je ne peux pas les comprendre !.... Je vous fais honte !.. J'ai exposé tes jours !..

LE COMTE. Charlotte !...

CHARLOTTE. Cette blessure..... cette blessure....

BERTRAND. Soyez donc tranquille : ce ne sera rien.

PIERRE, *à part.* Comme elle souffre !

LA BARONNE, *à part.* Il a rougi d'elle !. son règne est passé !

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III.

Le théâtre représente la chambre de Charlotte dans l'hôtel du comte d'Aiglemont. — Au lever du rideau, Charlotte est endormie sur un fauteuil ; à gauche de l'acteur, près d'une table sur laquelle brûle une bougie presque consumée. Une autre table est à droite ; une causeuse et une toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE, *endormie ;* LE COMTE, *entrant suivi d'un domestique qui porte un riche nécessaire et le dépose sur la table à droite.*

LE COMTE. Posez cela ici, et laissez-moi. Que vois-je? Charlotte!.. Elle dort!. La bougie brûle encore.... Elle ne s'est pas couchée!.. son sommeil paraît agité.

CHARLOTTE, *dormant.* Une... deux... trois... Trois heures du matin!... Il ne reviendra plus!... Comme le bal est brillant!.... Que de fleurs, de diamans!.... Comme elles sont jolies ces femmes!.... Comme elles dansent bien!

LE COMTE. Pauvre Charlotte!

CHARLOTTE. Si je pouvait aussi.. non!. Elles rient toutes... elles se moquent de moi... Dieu! sortons. (*Elle s'agite, fait un mouvement pour se lever et s'éveille.*) Ah!... Arthur, mon Arthur!... te voilà!... tu rentres?

LE COMTE. Chère amie, je suis rentré depuis long-tems : il est dix heures du matin.

CHARLOTTE. Ah!... je me suis endormie... là... je ne sais comment.

LE COMTE. Veiller ainsi! Charlotte, tu te rendras malade.

CHARLOTTE. Je lisais... je travaillais... le sommeil m'a surprise.

LE COMTE. Tu me trompes!... ton inquiétude seule t'a fait attendre mon retour.

CHARLOTTE. Cher Arthur, pardonne! Quand je te sais rentré dans ton appartement, je dors mieux.... je repose plus tranquille.

LE COMTE. Les réunions se prolongent tard.

CHARLOTTE. Oui, bien tard.

LE COMTE. Depuis trois mois que nous sommes de retour à Paris, tu partageais avec moi ces devoirs de la société, puis tu y as renoncé.

CHARLOTTE. Tu n'as que trop éprouvé d'humiliations à cause de moi. Arthur, ces plaisirs, tu n'en jouissais pas quand j'étais là! Inquiet de tout ce que je disais, troublé par la crainte de me voir l'objet des railleries de tes belles dames, tu étais malheureux! Et moi, comme je souffrais! Seule, auprès de toi, je suis parvenue peut-être à m'exprimer sans trop de ridicule ; mais, dans ces brillans salons, je me sens gauche et embarrassée ; je ne peux pas trouver une parole ; je te fais rougir!... Je l'ai vu, et je me suis dit : Laissons-lui les amusemens auxquels il est habitué ; n'ôtons rien à son bonheur, ajoutons-y seulement l'amour. Quand il sera las de ces plaisirs bruyans, il reviendra près de moi. Dans le monde, il s'amusera ; ici, il sera aimé.

LE COMTE. Bonne Charlotte! Je ne t'oublie pas; vois ces bagatelles ; je les ai achetées pour toi... Cela te plaît-il?

CHARLOTTE. C'est charmant!.... Que tu es bon de penser à moi!

LE COMTE. Chère amie!

CHARLOTTE. Tu baises ma main comme si j'étais une grande dame.

LE COMTE, *l'embrassant.* L'aimes-tu mieux ainsi?

CHARLOTTE. Il y a des momens où je suis bien heureuse! Celui-ci, par exemple, je ne t'avais pas vu seul depuis bien des jours!.... Viens t'asseoir là, près de moi. T'es-tu bien amusé à ce bal? Qui as-tu vu?

LE COMTE. Toute la France y était : d'abord, la belle duchesse de La Trémouille.

CHARLOTTE, *riant.* la Trémouille!... Oh! quel drôle de nom!

LE COMTE. C'est un nom qu'il n'est pas permis d'ignorer en France.

CHARLOTTE. Ah!.. Ensuite?

LE COMTE. Quand je te nommerais

d'autres personnes, leurs noms te seraient tout aussi inconnus.

CHARLOTTE. C'est vrai!... Mais tu y as vu Mme d'Alby?

LE COMTE. Oui, sans doute.

CHARLOTTE. Et qu'a-t-on fait?

LE COMTE. Ce qu'on fait partout. Mme Malibran a chanté un air d'*Otello*... Mais tu ne connais pas la musique italienne; tu n'as pas voulu d'une loge aux bouffes.

CHARLOTTE. Tu sais bien que ce n'est pas ma faute: le jour où tu m'y as conduite, je me suis endormie au premier acte.

LE COMTE. Après la musique, on a dansé; on a joué à l'écarté, et l'on a soupé.

CHARLOTTE. Et les toilettes?

LE COMTE. Charmantes!.. mais dire de quoi elles se composaient me serait impossible.

CHARLOTTE. As-tu dansé?

LE COMTE. J'ai valsé avec Mme d'Alby.

CHARLOTTE. Elle était bien mise?

LE COMTE. Comme un ange!... Une robe de tulle garnie de camélias...

CHARLOTTE. Ah!... Vous avez retenu sa toilette à elle!.... Avez-vous gagné à l'écarté?

LE COMTE. Je n'ai pas joué: je suis resté à causer. On racontait des histoires si drôles et d'une façon si piquante!..

CHARLOTTE. Dites-les-moi.

LE COMTE. Il faudrait, pour que cela t'intéressât, connaître les personnages.

CHARLOTTE. C'est juste!... Et qui contait ces histoires?... Mme d'Alby, sans doute?

LE COMTE. Elle... et d'autres.

CHARLOTTE. Arthur!... il y a eu dans notre union un hasard malheureux; nous n'avons eu ni l'un ni l'autre le tems de réfléchir.

LE COMTE. Que dis-tu?

CHARLOTTE. Pendant quelque tems, j'ai cru qu'à force d'étudier je pourrais m'élever jusqu'à vous... mais je vois bien qu'il y a des choses qu'il faut apprendre dès l'enfance. Vous-même, vous avez renoncé à m'instruire; vous ne me reprenez plus.

LE COMTE. Tu as fait des progrès: ton langage s'est épuré.

CHARLOTTE. Oh! je sens bien que tu ne peux pas causer avec moi comme tu le fais.. avec Mme d'Alby, par exemple.

LE COMTE, *embarrassé*. Mme d'Alby.

CHARLOTTE. Près d'elle, près de ta mère, je suis mal à l'aise: si tu savais combien j'ai besoin de trouver des gens qui ne me dédaignent pas!... et puisque je ne pourrai jamais convenir à tes parens, permets-moi de recevoir quelquefois les miens.

LE COMTE. Je ne m'y oppose pas, si tu crois que cela peut te rendre heureuse.

CHARLOTTE. Depuis mon mariage, je n'ai vu aucune de mes amies d'enfance, et je t'avoue, Arthur, que je n'avais pas attendu ta permission pour engager une cousine à venir passer la journée avec moi.

LE COMTE. A la bonne heure.

CHARLOTTE. A propos, j'oubliais: voilà une invitation de Mme de Vérigny. Elle m'est adressée.

LE COMTE. La sœur de Monval. C'est à son frère que tu dois cette invitation: il a pour toi, lui, tous les égards que la comtesse d'Aiglemont est en droit d'attendre.

CHARLOTTE. Tu le lui as appris un peu rudement il y a trois mois.

LE COMTE. Ah oui! une jambe cassée!.. Pauvre ami! j'en ai été désolé; c'est un étourdi, mais il a un cœur excellent. Oh! mon Dieu, bientôt onze heures!... Pardon, ma chère amie, il faut que je te quitte; je déjeune avec quelques amis, puis je dois monter à cheval.

CHARLOTTE. Tu iras au bois de Boulogne? il y a des femmes qui savent monter à cheval? Mme d'Alby, sans doute?

LE COMTE. Oui, je crois qu'oui!... Mais, à revoir, tu dois être fatiguée; repose-toi jusqu'à mon retour.

SCENE II.

CHARLOTTE, *seule*.

Il s'en va!... Je ne sais pourquoi je me sens si agitée: il m'aime!.. j'en suis sûre:. S'il avait préféré Mme d'Alby, il l'aurait épousée... Pourquoi donc ce nom me fait-il mal?.. C'est moi, moi seule qu'il aime!.. ah! si je cessais de lui plaire!... mais chassons ces tristes idées; il faut que je m'occupe de ma toilette. Ma cousine Dutour viendra sûrement de bonne heure; je me fais une joie de la revoir, de causer avec elle. (*Une femme de chambre entre.*) Sophie, je vais m'habiller; ma toilette.

AIR: *Muse des bois.*

A mes ennuis, à ma longue tristesse,
Son amitié va dérober un jour;

Des doux plaisirs qui charmaient ma jeunesse,
Je crois déjà saluer le retour !
Quand le présent nous livre à la souffrance,
Vers le passé qu'on aime à revenir!
Puisqu'à jamais j'ai perdu l'espérance,
Consolons-nous avec le souvenir.

SCENE III.

CHARLOTTE, MADAME DUTOUR, SOPHIE.

MADAME DUTOUR, *à la cantonnade.* Ne m'annoncez pas; je suis Mme Dutour, la cousine de madame, je n'ai pas besoin qu'on m'annonce. Bonjour, ma cousine; comment ça va-t-il, ma cousine?

CHARLOTTE. Pas mal aujourd'hui; et vous?

MADAME DUTOUR. A merveille!... Ah ça, je viens vous remercier de l'amabilité que vous avez eue de m'inviter à passer la journée avec vous.

CHARLOTTE. Est-ce que vous ne pouvez pas?

MADAME DUTOUR. Si fait! si fait! je serai seulement obligée de vous quitter une heure pour une affaire de mon commerce, et puis je reviendrai; c'est pour ça que j'arrive de bonne heure. Entre amies, on a bien des choses à se raconter, quand il y a long-tems qu'on ne s'est vu. Il paraît que M. d'Aiglemont, votre mari, mon cousin, ne se souciait guère de me voir depuis trois mois que vous êtes à la ville. Enfin, je me disais : Il faudra bien finir par faire connaissance, puisque c'est mon cousin! mais c'était vexant d'avoir un cousin comte et si riche, et de ne pas le connaître. Car je ne l'ai jamais vu votre mari!... Est-il joli garçon?

CHARLOTTE. Il est très-bien.

MADAME DUTOUR. Tant mieux; ça ne peut pas nuire. (*Elle examine les robes.*) Oh! que c'est joli tout cela! quelle belle robe! qui est-ce qui aurait dit que vous seriez un jour comtesse? et de si belles parures!.... (*Elle soupire.*) Comme vous etes heureuse, cousine!... mais je vous trouve plus sérieuse qu'autrefois.

CHARLOTTE. Ma santé n'est pas très-bonne.

MADAME DUTOUR. Ça ne sera rien : est-ce qu'on peut être malade quand on a de fameux médecins, le tems de se soigner, et le cœur content.

CHARLOTTE, *à part.* Le cœur content!

MADAME DUTOUR. Ce n'est pas que je me plaigne! Dieu merci! je n'ai pas de raison d'être triste, je suis veuve, et mon commerce va son train.

CHARLOTTE, *à part.* Quel langage! quelles manières!... Est-ce qu'elle était ainsi autrefois?

MADAME DUTOUR. Y a-t-il long-tems que vous avez vu notre parent Pierre Moulin.

CHARLOTTE. Pas depuis mon retour à Paris.

MADAME DUTOUR. Vous ne savez pas, ma chère, ce n'est plus le même homme, il passe sa vie le nez dans les livres, il travaille, il étudie, aussi il est déjà sergent-major!... il a perdu son air gauche, il a une tournure à présent!... c'est un charmant cavalier, je dis cavalier, quoiqu'il soit dans l'infanterie. On voulait le marier, ah bien oui! Il paraît qu'il a une passion dans le cœur.

CHARLOTTE. Ah! en vérité!

MADAME DUTOUR. Oui, mais impossible de savoir pour qui! Ah ça! dites donc, ma cousine, votre belle-mère m'a ôté sa pratique, elle se gante à présent chez Walker : vous devriez bien lui parler en ma faveur. Au reste, je la verrai sûrement ici, et je lui parlerai moi-même.

CHARLOTTE, *à part.* Dieu! que dira-t-elle?

MADAME DUTOUR. Tout-à-l'heure, Mme la baronne d'Alby me disait encore : « Madame Dutour, personne ne me gante mieux que vous. »

CHARLOTTE. Mme d'Alby!

MADAME DUTOUR. Oui, j'ai toujours sa pratique, et puis sa femme de chambre est une de mes amies.

CHARLOTTE, *à part.* Sa femme de chambre.

MADAME DUTOUR. Elle a une bonne condition, bien des profits... Mme d'Alby est généreuse. (*A Sophie.*) Vous riez, mademoiselle? je suis sûre que vous n'avez pas à vous plaindre de votre maîtresse.

CHARLOTTE. Cette pauvre Sophie... vous me faites penser que je ne lui ai rien donné depuis long-tems. Tenez, voilà un schall dont je vous fait présent.

SOPHIE. Madame la comtesse est bien bonne.

MADAME DUTOUR. C'est qu'il est fort beau... Un Ternaux avec des palmes. Mais,

ma cousine, c'est trop de donner un schall comme ça.

CHARLOTTE. Ma chère parente, voulez-vous me faire un grand plaisir?

MADAME DUTOUR. Qu'est-ce que c'est?

CHARLOTTE. C'est de porter, en souvenir de moi, cette chaîne d'or que j'aurais voulu vous offrir plus tôt.

MADAME DUTOUR. Oh! c'est charmant! Grand merci, ma cousine : ça va faire jaser les bonnes amies, elles sont encore capables de dire que c'est M. Benoît qui m'en a fait présent.

CHARLOTTE. Qu'est-ce que M. Benoît?

MADAME DUTOUR. C'est mon locataire, un jeune homme fort aimable. Il est à Paris pour faire son droit, et je lui loue une chambre garnie, trente francs par mois. Ne font-ils pas des propos dans le quartier?

CHARLOTTE. Ah!

MADAME DUTOUR. Oui, vraiment.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Je sais qu' mon nom figur' dans leurs harangues,
Mais heureus'ment je ris de leurs discours;
Penser qu' partout il est des mauvais's langues,
Et qu'on en trouv' mêm' dans la rue aux Ours!
Dans les conv'nanc's en vain l'on se renferme;
Ils ont osé dir', le croiriez-vous bien?
Qu' monsieur Benoît n' payait jamais son terme,
Et que pourtant je n' le log' pas pour rien.

CHARLOTTE. Il faut mépriser de pareils propos.

MADAME DUTOUR. Ah! c'est bien ce que je fais! comme si on ne pouvait pas prendre le bras de son locataire pour faire un tour le dimanche?... Est-ce que les grandes dames n'ont pas de cavaliers à leurs ordres?

CHARLOTTE. Je ne sais pas.

MADAME DUTOUR. Oh! je le sais bien, moi, seulement ce n'est pas long-tems le même, ça change plus souvent que nous autres; je vois ça dans mes pratiques..... C'est comme leur toilette, ça ne leur dure guère... Mais puisqu'elles ont le moyen... Par exemple, la baronne d'Alby depuis deux mois c'est toujours le même.

CHARLOTTE. Ah! vraiment! contez-moi donc cela.

MADAME DUTOUR. Je l'ai vu plus d'une fois, un joli homme... et tenez, hier encore, la baronne choisissait des rubans, et il est venu lui apporter un beau bouquet de fleurs naturelles, pour un bal où il la conduisait le soir. Et, ce matin, la femme de chambre m'a dit qu'elle avait attendu sa maîtresse jusqu'à trois heures du matin.

CHARLOTTE. Trois heures... C'est sûrement un homme né et élevé dans la société, l'un n'a point à rougir de l'autre... Ils vont tous les jours dans les fêtes ensemble.

MADAME DUTOUR. Non, pas tous les jours : mais, quand ils ne vont pas dans le monde, on veille tout de même chez Mme d'Alby : le jeune homme vient, ils font de la musique, la baronne joue de la harpe, ils chantent, ils lisent ensemble, ou bien ils dessinent.

CHARLOTTE. Oui, ils ont les mêmes goûts, les mêmes talens, ils peuvent passer le tems ensemble sans ennui : s'ils se marient, ils seront heureux.

MADAME DUTOUR. Et moi alors je vendrai gros pour la corbeille.

CHARLOTTE, *vivement*. Que je serais contente si Mme d'Alby se mariait.

MADAME DUTOUR. Vous?

CHARLOTTE, *se remettant*. Sans doute! vous feriez de bonnes affaires dans cette occasion.

MADAME DUTOUR. Merci, ma cousine. Ah! ils ont l'air tous les deux joliment d'accord.

CHARLOTTE. Mais comment avez-vous appris tout cela?

MADAME DUTOUR. Par la femme de chambre.

CHARLOTTE. Et savez-vous le nom de ce monsieur?

MADAME DUTOUR. Ma foi, non, je n'ai pas songé à le demander; mais si vous voulez le savoir...

CHARLOTTE. C'est inutile. Ah! j'entends, je crois, la voix de mon père.

SCENE IV.

MADAME DUTOUR, BERTRAND, CHARLOTTE, PIERRE.

CHARLOTTE. Bonjour, mon père; vous voilà donc! Il y a près de quinze jours que je ne vous ai vu.

BERTRAND. C'est vrai, mon enfant : mais il ne faut pas m'en vouloir.

PIERRE. Madame la comtesse...

CHARLOTTE. Ah! monsieur Pierre... je suis bien aise de vous voir.

PIERRE. Madame la comtesse est bien bonne.

BERTRAND. Je l'ai presque entraîné de force ; il ne voulait pas venir, mais quand on a quelque chose à demander aux gens, c'est bien le moins qu'on se dérange.

CHARLOTTE. Serais-je assez heureuse pour pouvoir vous être utile?

PIERRE. Mon Dieu! madame, c'est une indiscrétion que M. Bertrand me fait commettre.

CHARLOTTE, *à part.* Quel changement! comme il s'exprime!

BERTRAND. C'est une lettre qu'il écrit à son colonel, et j'ai pensé que ton mari voudrait bien l'apostiller. Oh! c'est que Pierre est en passe d'aller loin. Regarde-le donc, Charlotte ; il est sergent-major, et je gagerais qu'il ne tardera pas à être officier. Mais aussi, quelle conduite! pas d'estaminet, pas de billard, pas de domino. Le travail, le devoir, il ne connaît que ça.

MADAME DUTOUR. Qu'est-ce que je vous disais, ma cousine?

BERTRAND. Ah! il vaut mieux que moi.. en un an il m'a dépassé.

CHARLOTTE, *avec intérêt.* C'est très-bien, monsieur Pierre.

PIERRE. Rien n'est plus naturel, madame : que ne ferait-on pas pour mériter l'approbation des personnes qui nous ont témoigné de l'intérêt?.... Il est si cruel de faire rougir les gens qu'on aime.

CHARLOTTE. Oh! oui, vous avez raison, cela est bien cruel.

PIERRE. J'ai gagné bien peu de chose encore ; mais avec de la persévérance, du travail, j'espère... Ah! si vous ne me refusiez pas vos conseils, s'il m'était permis de vous voir quelquefois...

CHARLOTTE. Je vous recevrai toujours avec plaisir, Pierre. Vous ne doutez pas de mon amitié.

PIERRE. Je désire la mériter un jour.

BERTRAND. Ainsi, tu parleras de sa lettre au commandant, et de l'apostille.

CHARLOTTE. Certainement, mon père.

BERTRAND. Eh bien! je te l'apporterai tantôt. (*A demi-voix.*) Ah ça! dis-moi, es-tu toujours contente? Ton mari?...

CHARLOTTE. Il est toujours bon pour moi : je suis heureuse.

BERTRAND. Bien sûr?

CHARLOTTE. Oui, mon père.

BERTRAND. Allons, j'en suis bien aise. (*A part.*) Elle ne se doute de rien ; ou bien on m'a fait des contes.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* M. de Monval.

CHARLOTTE, *à part.* Dans quel moment! (*Haut.*) Dites que je n'y suis pas.

MADAME DUTOUR. Et pourquoi donc, cousine?

BERTRAND. Comme ça vous a l'air grande dame! Je n'y suis pas.

CHARLOTTE. C'est pour vous : cela vous dérangerait.

MADAME DUTOUR. Pas du tout. Si je me souviens bien, j'ai connu un monsieur de Monval... Si c'était lui?... Faites entrer, ma cousine.

CHARLOTTE. Mais...

BERTRAND. Si je te gène, je m'en irai.

CHARLOTTE. Me gêner..... vous, mon père... Qu'on entre.

PIERRE, *à part.* Qui lui veut ce monsieur de Monval?

SCENE V.

BERTRAND, PIERRE, MADAME DUTOUR, MONVAL, CHARLOTTE.

MONVAL. Je n'ai pu passer devant l'hôtel de madame la comtesse sans éprouver le désir de savoir de ses nouvelles. Pardon, madame, si je me présente de si bonne heure.

MADAME DUTOUR. C'est lui... Est-ce que M. de Monval ne me reconnaît pas?

MONVAL. Eh mais, c'est madame Dutour.

MADAME DUTOUR. Moi-même : il y a bien long-tems qu'on ne vous a vu. Dire que monsieur n'entrerait pas dans mon magasin, quand il passe rue aux Ours.

MONVAL, *souriant.* Mais c'est que je ne passe jamais rue aux Ours.

CHARLOTTE. Monsieur de Monval, mon mari est sorti ; vous auriez peut-être désiré le voir?

MADAME DUTOUR. C'est joli, monsieur, d'oublier ses anciennes connaissances. Ah, je vois ce que c'est : vous êtes surpris de me trouver dans cette belle hôtel?... mais puisque je suis sa parente.

MONVAL, *souriant.* La parente de l'hôtel! Je sais que vous êtes la cousine de madame, et croyez que mes egards...

MADAME DUTOUR. Qu'est-ce que c'est

que toutes ces simagrées-là? Est-ce que vous avez oublié nos parties de campagne avec Fanny et Malvina?

MONVAL, *embarrassé*. Je n'ai rien oublié, je vous assure.

MADAME DUTOUR. Cette pauvre Malvina! elle a eu une inclination malheureuse; elle a voulu se périr..... elle était si sentimentale... Fanny se porte toujours bien... Ma cousine les a bien connues aussi.

CHARLOTTE, *à part*. Je suis au supplice.

PIERRE. Madame Dutour!...

MADAME DUTOUR. Qu'est-ce que vous faites donc, ma cousine? Voilà qui est soigné... mais c'est mal de ne pas prendre tous ces articles-là chez moi; vous auriez meilleur marché, et tout aussi bien établi.

CHARLOTTE, *avec impatience*. C'est mon mari.....

MADAME DUTOUR. Il faut lui dire d'acheter à la maison : il vaut mieux que les profits soient dans la poche de sa cousine que dans celle d'une étrangère.

CHARLOTTE, *à part*. Qu'elle me fait souffrir!

PIERRE, *à part*. Pauvre femme... venons à son secours. (*Haut*.) Père Bertrand, puisque madame la comtesse a la bonté de se charger de ma lettre, si vous voulez venir avec moi, je vous la remettrai.

BERTRAND. Tu as raison, Pierre, il ne faut pas perdre de tems.

PIERRE. Madame Dutour, si vous sortez, je vous offre mon bras.

MADAME DUTOUR. Ah! je vous remercie, et je profiterai de votre offre; je vas terminer une affaire, comme je vous l'ai dit, ma cousine, et je serai ici dans une heure au plus tard. Je verrai donc ce qu'on appelle la bonne compagnie. C'est sans doute l'endroit où l'on s'amuse le mieux?

MONVAL. C'est celui où l'on s'ennuie de meilleure grâce.

MADAME DUTOUR. Allons, Pierre, donnez-moi votre bras.

BERTRAND. A revoir, ma fille; je reviendrai t'apporter la lettre.

CHARLOTTE. A bientôt, mon père.

MADAME DUTOUR. Sans rancune, monsieur de Monval. A tout à l'heure, cousine.

PIERRE. Recevez tous mes remerciemens, madame la comtesse.

CHARLOTTE. Adieu, Pierre : nous nous reverrons.

SCENE VI.

MONVAL, CHARLOTTE.

MONVAL. Madame...

CHARLOTTE, *à part*. Qu'elle est commune... Autrefois, je ne m'en apercevais point.

MONVAL. Elle ne m'entend pas.

CHARLOTTE, *à part*. Si je paraissais à mon mari telle qu'elle me paraît à moi.

MONVAL. Madame!...

CHARLOTTE. Ah, pardon!

MONVAL. Depuis long-tems, madame, je voulais vous parler à cœur ouvert : vous excuserez la franchise d'un ami. Je vous assure qu'il faut absolument que vous vous amusiez, car vous avez du chagrin.

CHARLOTTE. Bonne raison... Mais je n'ai pas de chagrin, et je ne me soucie pas de m'amuser.

MONVAL. Vous avez tort. Il est des femmes qui croient que la vertu c'est l'ennui... Au contraire. Trouver des compensations aux maux de la vie, voilà la vraie sagesse; c'est la mienne.

CHARLOTTE. Que voulez-vous dire?

MONVAL. Qu'il est tems enfin de quitter la solitude où vous vivez au milieu de Paris; qu'il faut que vous voyez du monde.

CHARLOTTE. Et qui puis-je voir?

MONVAL. La comtesse d'Aiglemont, jeune, riche et belle, n'a qu'à choisir sa société : elle est l'égale de tout le monde.

CHARLOTTE. Moi... non, non..... je ne suis plus l'égale de personne.

MONVAL. Je ne vous comprends pas.

CHARLOTTE. Cette société brillante, où Arthur a été élevé, où il a voulu me placer, je le sens, je ne puis pas, je ne pourrai jamais y prendre mon rang.

MONVAL. Vous êtes trop sévère pour vous-même.

CHARLOTTE. Non!... Quand je fus admise dans quelques-uns de ces salons, la rougeur d'Arthur, son embarras, m'apprirent que je n'y étais pas comme les autres... Si vous saviez ce que j'ai souffert.

MONVAL. Vous?

CHARLOTTE. Renfermant mes regrets, j'espérai, jusqu'à ce jour, rencontrer dans mes amies d'enfance un cœur qui pût m'entendre... Mais faut-il le dire? faut-il avouer ce que j'éprouve?

MONVAL. Parlez, parlez à un ami.

CHARLOTTE. J'avais enfin obtenu d'Arthur la permission de revoir ma famille; je me réjouissais aujourd'hui de retrouver l'ancienne compagne avec qui j'ai été élevée... Eh bien, sa présence a détruit mon espoir? Est-ce elle qui a changé? Est-moi qui ne suis plus la même? Nous ne pouvons plus nous comprendre; et je me sens condamnée à n'avoir jamais d'amie nulle part... Pardon, monsieur de Monval, j'aurais dû cacher de semblables idées... Mes paroles se sont échappées malgré moi!... Depuis un an, c'est la première fois que j'aie dit toute ma pensée.

MONVAL. Je suis digne de l'entendre. On me crois superficiel; irais-je porter dans le monde des sentimens dont il rirait?..... Mais pour un cœur tel que le vôtre, il y a dans mon ame de quoi l'apprécier et l'admirer! Jamais tant de vertus unies à tant de grâce ne s'étaient offertes à mes yeux.

CHARLOTTE, *à part*. Ah! lui non plus ne peut pas être mon confident. (*Haut, avec une gaîté contrainte.*) Je ne sais, en vérité, pourquoi je m'afflige ainsi. Ne songeons plus à tout cela; Arthur m'aime: son amour me suffit.

MONVAL. Qu'il est heureux! (*A part.*) Ne la détrompons pas.

CHARLOTTE. Je ne veux plus penser à ce monde qui ne mérite pas mes regrets. Quelques connaissances nous resteront peut-être; madame votre sœur ne dédaigne pas de m'inviter, et si vous vous mariez, monsieur de Monval...

MONVAL. Me marier!... oh! je n'y songe pas.

CHARLOTTE. Eh bien, moi, j'y songe pour vous.

MONVAL. Vous, madame!

CHARLOTTE. Oui, alors, vous pourriez être mon ami.

MONVAL, *riant*. Comment!...vous m'avez peut-être aussi choisi une femme?

CHARLOTTE. Vous riez?... mais cela est vrai: j'avais pensé à la baronne d'Alby.

MONVAL. Madame d'Alby!

CHARLOTTE. Elle est la seule femme qui vienne quelquefois chez moi; elle me témoigne de l'amitié...

MONVAL. Quand je penserais au mariage, je ne pourrais pas m'occuper d'elle.

CHARLOTTE. Ah! oui .. en effet! on m'a dit, je m'en souviens...

MONVAL, *vivement*. Quoi? que vous a-t-on dit?

CHARLOTTE. Oh! des propos que je crois sans fondement: on prétend qu'un jeune homme est fort assidu auprès d'elle; mais vous obtiendrez aisément la préférence.

MONVAL. Je ne la solliciterai point: celle dont la réputation n'est pas intacte ne saurait être ma femme.

CHARLOTTE. Comment!... il serait vrai? non, cela ne peut pas être: la comtesse d'Aiglemont, ma belle-mère, l'avait elle-même choisie pour son fils avant notre mariage.

MONVAL. Alors, il n'y avait rien à dire: mais depuis...

CHARLOTTE. Ah!

SCENE VII.

MONVAL, LE COMTE, CHARLOTTE.

LE COMTE. Eh bonjour, mon cher Monval; je ne m'attendais pas à te trouver ici. La promenade a été délicieuse: on s'étonnait de ne pas te voir.

MONVAL. En effet, on connaît mes goûts champêtres; mais on ne m'a promis ma nouvelle calèche que pour demain. Mon ami, quatre chevaux anglais et deux grooms qui ont couru à Epsom. Dès que viendront les beaux jours, je ne quitterai plus le bois, la solitude convient à mes goûts.

LE COMTE. Ils sont si simples!

MONVAL. Vrai, je ne me reconnais pas; il y a une heure que je parle raison. Aussi, madame me trouve-t-elle si grave, qu'elle me juge digne d'être mari.

CHARLOTTE. N'est-il pas vrai que M. de Monval ferait bien de se marier.

LE COMTE. Pourquoi pas?

MONVAL. Ah! tu approuves ce projet? mais si je te disais quelle femme on me propose?...

LE COMTE. Qui est-elle?

CHARLOTTE. J'avais pensé à la baronne d'Alby.

LE COMTE. La baronne !... Quelle idée !

MONVAL. Eh bien, me le conseilles-tu ?

LE COMTE. Il faut que vous soyez folle pour songer à marier les gens... De quoi vous mêlez-vous ?

CHARLOTTE, *elle se lève.* Pourquoi vous fâcher, Arthur ?..... Quand j'ai parlé de cela, j'ignorais tout ce qu'on peut dire contre madame d'Alby.

LE COMTE. Comment !..... que peut-on dire ?... Je la défendrai contre la calomnie.

MONVAL, *à part.* Allons, il m'a cassé une jambe pour sa femme ; veut-il me casser l'autre pour sa maîtresse.

CHARLOTTE, *à part.* Je ne comprends rien à sa colère. (*Haut.*) Personne ne l'accuse : le hasard seul m'a appris...

LE COMTE. Quoi ?... qu'avez-vous appris ?

CHARLOTTE. Qu'elle souffre les assiduités d'un jeune homme ; mais elle est libre ; elle l'épousera sans doute.

LE COMTE, *à part.* Elle ne sait rien. (*Haut.*) Qui vous a dit qu'elle aime quelqu'un.

CHARLOTTE. Oh ! je suis bien instruite !... Mais je ne partage point des soupçons injurieux ; et, si la baronne voit souvent celui qu'elle aime, loin de la blâmer, moi, je l'approuve

MONVAL, *à part.* Pauvre femme !

CHARLOTTE. Avant de s'unir par des nœuds éternels, ils sauront s'ils peuvent se convenir. Qu'elle est heureuse, Arthur !... Jamais à ses côtés, l'homme qu'elle chérit ne s'ennuiera.

LE COMTE, *troublé.* Charlotte !...

CHARLOTTE. Hier, c'était lui qui l'avait conduite à ce bal où vous l'avez rencontrée.

AIR *d'Aristippe.*

Vous m'avez dit qu'on l'entourait d'hommages ;
Comme il devait jouir de ses succès !
Elle n'a point à craindre des outrages,
Car un grand nom protége ses attraits ;
Celui qui l'aime ignore les regrets :
En la voyant et si noble et si belle,
D'orgueil, de joie il sent battre son cœur ;
Enfin, jamais il ne rougira d'elle !...
Comprenez vous tout son bonheur ?...

LE COMTE, *à part.* Quel supplice ! (*Haut.*) Vous vous trompez ; vous imaginez tout cela. Personne n'est amoureux de la baronne.

CHARLOTTE. Je suis sûre de ce que je dis.

LE COMTE, *troublé.* Comment ?...

CHARLOTTE. Oui, sans doute ; ce matin encore, la femme de chambre de la baronne racontait...

LE COMTE. Mais c'est une horreur qu'un pareil espionnage.

CHARLOTTE. Ne vous mettez pas en colère, mon ami... Que nous importe après tout ?

SCENE VIII.

MONVAL, LE COMTE, CHALOTTE, MADAME DUTOUR.

MADAME DUTOUR, *à la cantonnade.* Je vous dis encore une fois de ne pas m'annoncer.

CHARLOTTE, *à part.* Dieu ! madame Dutour !...

LE COMTE. Quelle est cette voix ?

CHARLOTTE. C'est la voix de ma cousine.

LE COMTE. Ah !...

MADAME DUTOUR, *entrant.* Eh bien, ma cousine, vous voyez que je n'ai pas été long-tems.

LE COMTE, *à part.* Ah ! mon Dieu !.... n'est-ce pas cette marchande ?...

MADAME DUTOUR, *étourdiment.* Tiens !... voilà le jeune homme dont je vous parlais ce matin.

CHARLOTTE. Que dites-vous ?

MADAME DUTOUR. Qu'y a-t-il donc, cousine ?

CHARLOTTE. Parlez.....parlez !..... Mme d'Alby... ce jeune homme...

MADAME DUTOUR. Eh bien ! le voilà !

CHARLOTTE, *avec un cri déchirant.* Ah !. mon mari !

MADAME DUTOUR. Son mari !

CHARLOTTE. Tout est fini..... Je me meurs !...

LE COMTE. Charlotte !.... Charlotte !.... (*A Mme Dutour.*) Ah ! madame, qu'avez-vous fait ?

MADAME DUTOUR. Ma pauvre cousine !.. et dire que c'est moi... (*Au comte.*) Aussi, pourquoi ne voyez-vous pas vos parens ? Si je vous avais connu, ça ne serait pas arrivé.

SCENE IX.

LE COMTE, MONVAL, BERTRAND. CHARLOTTE, MADAME DUTOUR.

BERTRAND. Pardon, excuse, la société... c'est que je viens apporter à Charlotte une lettre... Dieu!..... ma fille!... est-elle morte?

MADAME DUTOUR. Non, non..... elle n'est qu'évanouie; un saisissement, le chagrin...

BERTRAND. Quel changement!..... ah! commandant, la fille du pauvre soldat était si fraîche et si joyeuse!... Regardez la femme du riche comte d'Aiglemont!

MADAME DUTOUR. Elle se ranime!

LE COMTE, *s'approchant* Charlotte...

BERTRAND, *l'arrêtant.* Laissez-moi, monsieur le comte, laissez-moi soigner mon enfant!

LE COMTE, *à part.* Hélas! quel sera notre avenir?

MADAME DUTOUR. Epousez donc un grand seigneur!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente un salon de l'hôtel du comte d'Aiglemont. — Porte au fond, portes latérales.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *seul, assis et pensif.*

Une séparation!.... oui, elle est nécessaire: cette situation est insupportable. Ah! ma pauvre mère avait raison!... elle est morte en m'annonçant ce qui arrive, et peut-être mon mariage a-t-il abrégé le peu d'années qui lui restaient à vivre. Depuis deux ans que je suis l'époux de cette jeune fille qu'elle repoussait, ai-je été heureux?....! Oh non! elle me l'avait dit: sans les mêmes goûts, sans les mêmes idées, les mêmes habitudes, il n'y a point de bonheur dans l'intimité!.... Fatigué de cette disconvenance perpétuelle, j'ai eu des torts!... et, quand il fallait rentrer, l'ennui de voir une femme triste, pâle et qui a pleuré!... Et son père?... ils ne disaient rien ni l'un ni l'autre!..... Mais quel silence!..... j'aurais mieux aimé des reproches!.. comment repousser ce muet désespoir qui m'accuse?.... Malheureuse Charlotte!... depuis un an qu'elle connaît mes torts envers elle, à peine si nous avons passé une heure ensemble!.. sous le même toit, nous vivons étrangers l'un à l'autre; qu'avons-nous à nous dire?..... Ah! son père dit vrai: il faut que cette situation change.

(Il appuie sa tête dans ses mains.)

SCENE II.

MADAME DUTOUR, BERTRAND, LE COMTE.

MADAME DUTOUR. Allons donc, père Bertrand.

BERTRAND. Je n'ai pas le courage.

MADAME DUTOUR. Vous qui n'en manquiez pas devant le canon!

BERTRAND. Ah! que ne m'a-t-il emporté avant un jour comme celui-là!

LE COMTE. Eh bien! qui est là?..... ah! c'est vous.

MADAME DUTOUR, *à Bertrand.* Voilà le moment.

BERTRAND. Je venais...

MADAME DUTOUR. Monsieur... mon cousin, car vous êtes mon cousin, c'est le père Bertrand qui veut vous parler.

LE COMTE. Une autre fois: je suis pressé.

MADAME DUTOUR, *l'arrêtant.* Un moment, s'il vous plaît. Ah ça, cousin Bertrand, je vais parler, moi, si...

BERTRAND, *avec effort.* Non, non!..... c'est à moi.... je suis son père!.... Monsieur le comte, Charlotte était tout mon bien.

LE COMTE. Encore des reproches!

BERTRAND. Des reproches?..... jamais, mon commandant! c'est seulement au sujet de l'affaire en question.

LE COMTE. Quelle affaire?

MADAME DUTOUR. Eh bien! votre séparation avec Charlotte.

LE COMTE. Ah!...

BERTRAND. Ça ne pouvait pas durer, je l'avais dit, mon commandant; mais il vous avait pris une idée de grand seigneur, d'homme riche... ça ne cède pas!.... Vous aviez vu ma pauvre Charlotte, jeune, jolie, sage, vous en avez fait votre femme: ça ne vous convenait pas, commandant. Je disais: il y aura du grabuge! Votre mère aussi le disait; mais les jeunes croient

toujours avoir plus de raison que les vieux, soit dit sans vous offenser !..... car, après tout, ce qui est fait est fait, n'en parlons plus.

LE COMTE. Oui, oui, n'en parlons plus ! tout cela est fatigant.

MADAME DUTOUR. Ah ! les hommes, les monstres d'hommes !... dire qu'ils se lassent de tout !

BERTRAND. Je sens ça, commandant, et je vais emmener ma fille. Ce soir, nous partons... pour ne jamais vous revoir.

LE COMTE. Ce soir !

MADAME DUTOUR. C'est bien ce qu'ils ont de mieux à faire.

BERTRAND. Charlotte ne sait rien. Quand, il y a trois mois, je suis venu vous demander votre autorisation pour vous séparer, j'avoue que j'espérais encore. Il faut du tems pour les formalités, et, à votre âge, on change plus d'une fois d'idée en trois mois !.... il se pouvait..... mais non ! j'ai bien vu... il n'y a pas eu un retour envers elle !... à peine si vous lui avez parlé trois fois... Tout est fini : pourtant je n'ai encore rien osé lui dire..... Elle vous a tant aimé !...

MADAME DUTOUR. Ah ! c'est bien vrai... Et comme elle s'est façonnée !... c'est vraiment comme une grande dame à présent, et bien mieux, ma foi !.. . Certes, votre Mme d'Alby ne la vaut pas.

LE COMTE, *à Bertrand*. Vous disiez donc ?...

BERTRAND. Que, si vous le permettez, et pour vous épargner les larmes de ma pauvre fille, je l'emmènerai comme pour faire un petit voyage d'un mois... à cette jolie ferme que vous avez absolument voulu lui donner il y a deux ans..... car vous avez toujours été généreux !..... Et si ce malheureux mariage a mal tourné, c'est qu'on ne se refait pas, et que votre éducation, vos préjugés...

LE COMTE. Bertrand !...

MADAME DUTOUR. Du moins, dans cette campagne, Charlotte ne sera plus forcée de voir quelqu'un qui ne l'aime plus !

LE COMTE. Elle recevra tous les six mois la pension convenue... et je désire qu'elle soit heureuse... car je ne me plains pas... je n'ai jamais eu à me plaindre d'elle. Il est trop vrai que nous ne nous convenons pas...

BERTRAND. C'est ce que j'avais prévu !.. Il ne me reste plus qu'à vous prier de signer cette pièce que les gens de loi ont rédigée... teñez.

LE COMTE. Voyons.

MADAME DUTOUR, *à part*. Aura-t-il bien le cœur de signer ?

LE COMTE. C'est cela.

MADAME DUTOUR. Avoir été si amoureux !... fiez-vous-y donc !

BERTRAND. Je n'avais jamais pleuré !... mais le malheur de mon enfant..... Ah ! c'est plus fort que moi. Dès que ma fille... saura tout, je lui ferai signer cela, et je vous le renverrai, monsieur le comte. Allons, nous n'avons plus que faire ici...

MADAME DUTOUR. Ah ! un moment..... laissez-moi dire un mot d'adieu, car je me retiens de parler depuis une heure... Savez-vous bien, monsieur le comte, qu'il y a des gens qui pourraient vous dire votre fait ?..... mais le père Bertrand est un si brave homme !.. laissez-moi donc parler.. et ma cousine, c'est cela une perfection... à sa place, je vous aurais laissé grogner, moi, et j'aurais toujours eu une voiture, des laquais, des belles robes et des loges aux spectacles..... Mais Charlotte, c'était la perle des filles... pas plus de gloriole et de vanité que sur ma main... elle vous aimait, vous, sans toutes ces belles choses.. elle ne s'est plus souciée de rien quand elle a vu que vous ne l'aimiez plus..... c'était un cœur comme il ne s'en trouve guère, comme vous n'en trouverez jamais... peut-être que vous la regretterez, la pauvre femme...

BERTRAND. Venez donc...

MADAME DUTOUR. Je voudrais qu'il la regrettât... ça serait bien fait... me voici, père Bertrand, me voici... je vous salue, monsieur, puisque mon cousin ne veut pas me laisser parler... j'en aurais encore long à dire... mais il ne veut pas que je parle... Adieu, monsieur, adieu... je vous salue.

SCENE III.

LE COMTE, *seul.*

Cette femme m'impatientait.... mais le pauvre Bertrand..... ah ! chassons cette idée.. Charlotte aura sa liberté... moi, je reprendrai la mienne... la voici..... encore de la tristesse, sans doute.

SCENE IV.

CHARLOTTE, LE COMTE.

CHARLOTTE. Je croyais avoir entendu la voix de mon père... mais vous voici, Arthur... je suis bien aise de vous rencontrer ; j'allais demander à vous voir ; car je pars pour un mois, et je voulais savoir si vous n'aviez rien à me dire, si vous êtes

bien... depuis quelque tems vous paraissez souffrir... si mes soins pouvaient vous être utiles, je ne partirais pas, quelque plaisir que me fasse ce voyage.

LE COMTE. Vous êtes contente de partir?

CHARLOTTE. J'avoue que je me réjouis de revoir la campagne. Depuis un an, nous n'avons pas quitté la ville... ce n'est pas un reproche... je sais bien que vous ne pouviez pas revoir votre terre avec moi; vous vous y étiez trop ennuyé la première année de notre mariage.

LE COMTE. La solitude ne vous effraie pas?

CHARLOTTE. J'y suis habituée ici; et j'ai su me créer enfin des occupations qui me la rendent douce. D'ailleurs, je ne serai pas seule; mon père, mon cousin Pierre et Mme Dutour viennent avec moi.

LE COMTE. Mme Dutour, cette femme si commune!

CHARLOTTE. Elle m'a donné des soins, elle m'a consolée dans des jours bien malheureux; sa bonté me cache ses manières...... et puis, je n'ai pas le droit d'être difficile.

LE COMTE. Ah! ne vous comparez pas à elle!... quelle différence!... (*Il la regarde avec attention.*) Vous vous êtes formée: votre figure aussi a gagné!..... je vous trouve aujourd'hui une fraîcheur..... une gaîté...

CHARLOTTE. J'avais tant souffert!.. .. mais enfin j'ai beaucoup réfléchi.

LE COMTE. Vous avez réfléchi?

CHARLOTTE. Oui: l'amour et le chagrin sont deux sources inépuisables de pensées. Mon esprit s'est éclairé et mon cœur s'est fortifié dans le malheur: maintenant j'apprécie la vie ce qu'elle vaut.

AIR *de Léocadie.*

Une chimère, un doux mensonge,
Séduit le pauvre genre humain;
On marche, et poursuivant un songe
On croit voir, au bout du chemin,
Le bonheur, qui nous tend la main,
Il recule sans qu'on s'en doute;
Eh bien! s'il se tient éloigné,
Prenons les plaisirs sur la route,
C'est toujours (*bis*) autant de gagné. (*bis.*

LE COMTE. Mais vraiment, voilà de la philosophie.

CHARLOTTE. Que voulez-vous? il l'a bien fallu! Pendant long-tems une seule idée m'occupa; je ne voyais rien au-delà!.. à présent, la lecture, l'aspect de la campagne, l'amitié, les fleurs, tout a du charme pour moi! Grâce à vous, j'ai pu faire un peu de bien; des pauvres me bénissent, il y a des gens qui m'aiment. ... vous ne le croyez peut-être pas?

LE COMTE. Ah!...

CHARLOTTE. C'est qu'ils sont indulgens.. Eh bien! tout cela compose une existence douce; je me dis: je n'ai fait de mal à personne!... oui, vraiment, je sens que je ne suis plus malheureuse, et je me trouve aussi moins timide.

LE COMTE. Vous serez heureuse!

CHARLOTTE. Vous riez de pitié en songeant à un bonheur qui diffère tant de votre bonheur à vous si brillant et si animé.

LE COMTE, *tristement.* Le bonheur!

CHARLOTTE. Vous l'avouerai-je, Arthur? je n'ai pas toujours eu d'aussi sages idées; je peux le dire maintenant. Vous souvenez-vous de m'avoir conduite cinq ou six fois dans de riches salons? Si vous saviez combien l'éclat des lumières, des toilettes, le charme de la musique, jusqu'à ma parure à moi m'éblouissaient, moi, pauvre fille, qui n'avais jamais rien vu? Ah! si, au milieu de tout ce prestige, j'avais rencontré vos yeux se portant sur moi avec plaisir, avec amour, j'aurais été heureuse, enivrée..... et ce monde m'eût paru un délicieux séjour!... mais vous y rougissiez de moi, vos regards y cherchaient une autre.. (*Le comte fait un mouvement.*) Non, non, ne parlons plus de cela: ce tems s'est effacé; pardon, Arthur, ne vous affligez pas!... je ne souffre plus: ma vie est calme..... que la vôtre soit brillante!..... Je n'ai pas un désir... je n'ai pas même un regret.

LE COMTE. Je m'étonne de tout ce que j'entends: est-ce possible? De telles idées, de tels progrès!... Mais vous étiez si jeune!... Et les femmes... elles devinent avec leur cœur! Charlotte, il n'en est aucune à qui vos idées et vos sentimens ne fissent honneur, et je reviens à peine de ma surprise.

CHARLOTTE, *riant.* Depuis près de deux ans, c'est la première fois que vous faites attention à moi, et que vous écoutez quand je parle.

LE COMTE, *à part.* La première... et la dernière fois!

UN DOMESTIQUE. M. de Monval.

CHARLOTTE. Je me retire: j'ai quelques préparatifs de départ.

LE COMTE. Mais ce n'est que pour ce soir, et je compte bien vous revoir.

CHARLOTTE. Je ne partirai pas sans vous dire adieu. Monsieur de Monval, je vous salue.

MONVAL. Quoi donc?.. on parle de départ!

CHARLOTTE. Nous nous reverrons dans un mois.

SCENE V.

LE COMTE, MONVAL.

MONVAL, *à part*. Grand Dieu !.... Elle part...

LE COMTE, *à part*. Jamais elle ne m'a paru si belle... (*Haut.*) Eh bien, qu'as-tu donc, mon ami? Te voilà encore soucieux et triste... En vérité, tu deviens fou.

MONVAL. Ou sage... car je suis terriblement ennuyeux, n'est-ce pas?

LE COMTE. Pas mal.... Toi qui étais si gai, qui te moquais de tout... On dit, et sans horreur je ne puis le redire...

MONVAL. Quoi donc?

LE COMTE. Que c'est l'amour... (*Monval soupire.*) Allons, c'est fini, tu es un homme perdu. On te traite donc bien mal? on est donc bien coquette, bien capricieuse !...

MONVAL. Fais-moi grâce de tes conjectures, mon ami : tu es à côté de la vérité, et tu ne la rencontreras jamais... Tu ne sais pas, tu ne veux pas savoir qu'il est des femmes... non pas, qu'il est une femme dans le monde qui n'eut jamais un caprice, jamais un tort ; qui n'a jamais compris le plaisir d'humilier une rivale, ni d'exciter l'admiration ; dont l'ame élevée n'aperçoit des petits intérêts de la vie que les maux qu'elle peut consoler ; et à qui la vertu est si naturelle qu'elle n'imagine pas qu'on ait remarqué qu'elle est la plus vertueuse et la plus belle des femmes.

LE COMTE. Et toi, tu as découvert cette merveille?... Dans quel pays inconnu?

MONVAL. Mon ami, les choses merveilleuses manquent beaucoup moins dans ce monde que les gens capables de les découvrir.

LE COMTE. Il me semble que tu nous traites avec bien du mépris, nous autres, qui avons le malheur de ne pas rencontrer de femmes parfaites. Nous sommes assez à plaindre, et tu ne devrais pas encore nous accuser... Ce n'est pas notre faute.

MONVAL. Qui sait?

LE COMTE. Je t'assure que moi j'ai cherché, cherché...

MONVAL. Oui, tes recherches ont été nombreuses.

SCENE VI.

LES MÊMES, MADAME DUTOUR.

MADAME DUTOUR. Pardon, messieurs, je croyais trouver ici ma cousine, et je vous dérange ; mais, au reste, il ne faut pas vous fâcher, monsieur le comte, ce sera la dernière fois, puisque Charlotte va quitter aujourd'hui la maison avec moi pour n'y plus revenir.

MONVAL. Que dites-vous? n'y plus revenir.

MADAME DUTOUR. Ah ! vous ne connaissez pas la conduite de monsieur? vous ne savez pas que tout est fini, et qu'il a signé ce matin l'acte de séparation ?

MONVAL. Arthur... serait-il possible? tu te séparerais de Charlotte?

LE COMTE. Tout se fait d'un commun accord ; ce mariage fut une folie de jeunesse ; il a fait son malheur et le mien : nous l'avons senti tous deux. Une loi nécessaire et désirée viendra bientôt sans doute nous rendre notre liberté tout entière, et chacun de nous alors pourra se choisir un avenir meilleur.

MADAME DUTOUR. Et certes, si le divorce est rétabli, ma cousine ne manquera pas de prétendans, j'en connais.

LE COMTE. Comment?

MADAME DUTOUR. Oui, j'en connais Qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

LE COMTE. C'est qu'il me semble que vous attachiez vos regards sur Monval, et, si je ne savais quelle passion il a dans le cœur, je pourrais croire..

MONVAL. Quel que soit le sentiment qui veille dans mon ame, sachez au moins que jamais l'amour le plus violent ne me ferait trahir les devoirs de l'amitié, et que la liberté seule de celle que j'aime pourrait m'engager à rompre le silence que je m'étais imposé.

LE COMTE, *pensif*. Sa liberté !

MONVAL. Adieu, Arthur ! (*A part.*) Ils se séparent !...

SCENE VII.

LE COMTE, MADAME DUTOUR.

LE COMTE. Cette femme qu'il trouve si supérieure aux autres femmes.. qu'il adore en silence depuis long-tems... ce serait elle...

MADAME DUTOUR. Eh bien, pourquoi pas?

LE COMTE. Il ose l'aimer..... Vous osez me le dire !

MADAME DUTOUR. Ne faut-il pas se gêner ?. Elle ne vous est plus rien à présent !. Ah ! ne voulez-vous pas être comme le chien du jardinier ?

LE COMTE. Eh ! madame... (*A part.*) Charlotte l'aimerait-elle ? Ah , tâchons de rejoindre Monval et d'éclaircir mes doutes.

SCENE VIII.

MADAME DUTOUR , *seule.*

Bon , il est vexé... Mais il ne se doute pas encore de ce qui l'attend ; sa baronne d'Alby à qui il a sacrifié Charlotte , il ne soupçonne pas qu'elle le plante là pour épouser le vieux duc de Saint-Omer , et que le mariage se fait aujourd'hui même... Oh ! l'affaire a été bien menée...

SCENE IX.

MADAME DUTOUR , CHARLOTTE PIERRE.

CHARLOTTE. Ah ! vous voilà !

MADAME DUTOUR. Oui , ma cousine ; je viens vous demander l'heure précise du départ, afin de venir vous prendre.

CHARLOTTE. Dans deux heures.

MADAME DUTOUR. C'est bien : j'ai quelques ordres à donner pour mon absence, puis je suis toute à vous. Notre cousin est-il du voyage ?

PIERRE. J'ai obtenu un congé d'un mois , et je suis bien heureux.

MADAME DUTOUR. Allez, allez, nous nous amuserons. A revoir , et comptez sur moi à l'heure fixe.

SCENE X.

CHARLOTTE , PIERRE.

PIERRE. Ah ! quel mois nous allons passer....

CHARLOTTE. Nous reprendrons nos études et nos lectures que depuis quelques jours les préparatifs de ce voyage ont interrompues.

PIERRE. Ai-je un autre bonheur sur la terre ? Que ne vous dois-je pas ? C'est au désir de devenir digne de votre amitié et aux heures passées près de vous que je dois le peu que je sais. Avec vous j'étais si heureux d'apprendre !

CHARLOTTE. Et moi , je n'avais point de honte de ne point savoir.

PIERRE. Depuis que vous m'avez témoigné de l'amitié, le malheur, qui m'accompagnait jadis, a disparu ; mes chefs m'ont distingué , me voilà sous-lieutenant... Votre père en est tout surpris ; moi même j'ai peine à me reconnaître... Et cependant tout cela est si naturel auprès de vous !.. Mes idées, mon langage se sont formées sur les vôtres ; il me semble que les mots que vous prononcez sont les seuls que j'aime à dire, je cherche dans les livres qui vous plaisent ce qui peut vous interresser ; et, près de vous , je me sens à mon aise , je me sens heureux...

CHARLOTTE. Et moi, Pierre, je n'ai pas avec vous cette timidité, cette crainte que m'inspirent mon mari et les gens du monde

PIERRE. Nés tous deux dans la même classe , formés ensuite par la réflexion , le chagrin et l'étude, nos idées sont les mêmes ; nous ne pouvons rougir ni l'un ni l'autre; bien que j'admire votre supériorité , elle ne m'humilie pas , et je sens , à chaque minute, que , si les choses eussent été autrement, il y aurait eu bien du bonheur.

CHARLOTTE. Pierre...

PIERRE. Pardonnez-moi... Je ne cesse de faire des efforts pour vous obéir : je n'oublie pas que c'est à la condition qu'une froide amitié s'exprimera seule que vous m'avez permis de vous voir souvent. Jugez du prix que j'attache à ce bonheur , puisque , depuis une année , je n'ai pas dit un mot de mon unique pensée dans ce monde. Ah ! qu'il faut aimer pour en agir ainsi!

CHARLOTTE. Je suis Mme d'Aiglemont... Quel que soit mon sort, je ne peux ni ne veux l'oublier .. Mais ne parlons plus de cela , et dites-moi , mon ami , savez-vous si mon père a quelque chagrin ? Il me paraît plus soucieux depuis quelque tems, et ce matin j'ai cru voir une larme dans ses yeux.

PIERRE. Le père Bertrand pleurer..... Mon Dieu ; seriez-vous menacée de quelque malheur?

CHARLOTTE. Moi ?... oh ! je ne crois pas... que peut-il m'arriver maintenant?

UN DOMESTIQUE. M. de Monval , informé du départ de Mme la comtesse, demande instamment à être reçu.

CHARLOTTE. Qu'il vienne.

PIERRE. Vous le recevez ?

CHARLOTTE. Il est le seul parmi les amis de mon mari qui ait eu des égards pour moi.

PIERRE. Oh ! oui.. je le sais.. J'ai deviné plus encore... Il vous aime !...

CHARLOTTE. Pierre...

SCENE XI.

MONVAL, CHARLOTTE, PIERRE.

MONVAL. Elle n'est pas seule. (*Haut.*) Comment, madame, partir ainsi sans qu'on puisse vous voir et vous parler... Vous me pardonnerez de ne l'avoir pas souffert et d'avoir forcé votre consigne.

PIERRE, *à part.* Ces gens-là ne doutent de rien.

CHARLOTTE. Mais c'est un court voyage... et à mon retour...

MONVAL. Un mois... un court voyage. . quand il s'agit de ne plus vous voir; quand pendant ce mois...

CHARLOTTE. Eh bien?

MONVAL. Des événemens peuvent changer une situation.

CHARLOTTE. Que voulez-vous dire?

MONVAL. Il peut se passer tant de choses dans un mois.

CHARLOTTE, *souriant.* Mais, en vérité, monsieur de Monval, si vous n'aviez pas pris l'habitude, depuis quelque tems, de parler par énigmes, vous m'inquiéteriez.

MONVAL. Vous inquiéter... Ne comprenez-vous pas, madame, que je sais tout.

CHARLOTTE. Quoi donc?

MONVAL. Ce que vous voulez en vain me cacher; je suis instruit, vous dis-je.

CHARLOTTE. Instruit...

MONVAL. Et vous me pardonnerez si j'ai osé, en apprenant que vous quittiez cette maison pour jamais...

CHARLOTTE. Pour jamais?

PIERRE. Que dit-il?

MONVAL. Si j'ai osé vous demander la permission de vous revoir. Quand nos nœuds sont rompus.....

CHARLOTTE. Rompus.....

MONVAL. Tout ne s'est-il pas fait de votre consentement? Pourquoi ce mystère?

CHARLOTTE. Attendez donc.. comment.. Parlez-vous sérieusement, monsieur de Monval?... Je ne sais ce qui se passe là... Mais voilà une étonnante nouvelle..... Quoi... je ne serais plus la femme de M. d'Aiglemont..... Pierre, cela est-il vrai? est-ce possible?

PIERRE. Je ne sais rien.. .. Mais ne m'avez-vous pas dit que votre père a pleuré?

CHARLOTTE, *indignée.* Ah! oui... c'est cela... me repousser ainsi... Et que tout le monde le sache, quand je l'ignore encore... Mon Dieu!..

MONVAL. Comment, il se pourrait que vous ne fussiez pas instruite?

CHARLOTTE. Pardon, pardon... Je vous entends à peine; une foule de pensées sont là... Je suis libre... Je ne suis plus la femme du comte d'Aiglemont.

MONVAL. Mais vous êtes par vos vertus et vos grâces mille fois au-dessus de ces vains avantages que vous perdez.

CHARLOTTE. Je suis libre!

MONVAL. Vous pourrez entendre désormais ces mots si doux à prononcer près de vous : je vous aime!

PIERRE, *à part.* Comme elle est émue!

CHARLOTTE, *à part, regardant Pierre.* Combien il serait heureux de les dire!

PIERRE, *à part.* C'est moi qu'elle regarde.

MONVAL. Un jour, le plus fortuné des hommes pourra les entendre de votre bouche.

CHARLOTTE, *regardant Pierre.* Peut-être.

PIERRE, *à part.* Mon Dieu..... ne me trompai-je pas?

MONVAL. Madame, si j'osais... s'il m'était permis...

CHARLOTTE. Monsieur de Monval, ce que je viens d'entendre apporte à mon esprit bien des idées nouvelles; c'est une autre destinée qui commence; j'ai eu trop peu à me louer du passé, pour ne pas craindre l'avenir!... mais je peux vous assurer que la reconnaissance et l'amitié vous y tiendront une place... Ce serait vous tromper que vous laisser espérer davantage.

PIERRE. Il est congédié.

SCENE XII.

LE COMTE, CHARLOTTE, MONVAL, PIERRE.

LE COMTE, *à la cantonnade.* Eh bien! les chevaux de poste attendront : ils sont venus trop tôt.

CHARLOTTE. La voiture est là... Monsieur de Monval, je vous salue.

MONVAL. Recevez mes hommages respectueux.

CHARLOTTE, *au comte.* Je rentre chez moi, monsieur le comte. Pierre, veuillez, je vous prie, aller chercher mon père et ma cousine. Monsieur d'Aiglemont, je n'ignore plus maintenant que je vous dis un dernier adieu.

LE COMTE. Charlotte!..

CHARLOTTE. Oui, je ne suis plus que Charlotte Bertrand.

LE COMTE. Sous ce nom vous m'avez aimé.

CHARLOTTE. Je n'aurais jamais dû le quitter.

LE COMTE. Vous maudissez notre mariage.

CHARLOTTE. Il vous a rendu si malheureux!

LE COMTE. Et vous avez tant souffert.

CHARLOTTE. M'avez-vous entendu me plaindre?

LE COMTE. Non! mais votre résignation même m'apprenait que vous étiez malheureuse: votre douleur muette m'était cruelle.

CHARLOTTE. Vous ne la verrez plus.

LE COMTE. Ah! quelle froideur! Quoi! au moment de nous séparer pour toujours, vous n'avez rien à me dire?

CHARLOTTE. Rien!

LE COMTE. Me quitter ainsi!

CHARLOTTE. Et que puis-je vous dire?. Un jour, monsieur le comte, l'idée vous prit de donner votre main, votre titre à une pauvre fille!.. elle n'en fut pas plus fière!.. Il vous convient de les lui ôter... elle n'en doit pas être plus humble.

LE COMTE. J'ai cru cette séparation nécessaire à votre bonheur comme au mien. Depuis long-tems nous nous voyons à peine; vous paraissez m'éviter avec soin!... Et pourtant aujourd'hui j'ai senti une impression bien pénible, je l'avoue, quand votre père m'a présenté l'acte de séparation pour le signer.

CHARLOTTE. Il est signé?..

LE COMTE. Oui!... mais votre nom n'y est pas encore!... vous pouvez refuser et rien ne sera fait.

CHARLOTTE. Ah!

LE COMTE. Savez-vous que, depuis plus d'une année, nous n'avions pas eu une conversation aussi longue que ce matin? elle a bien changé mes idées!.. Mon Dieu! comment avez-vous pu vous former ainsi?

CHARLOTTE. Vous me trouvez changée?

LE COMTE. Oui! et d'autres que moi vous l'auront dit déjà; car vous êtes faite pour être aimée: vous avez inspiré des sentimens vifs et sincères.

CHARLOTTE. Vous croyez?

LE COMTE. Je le sais.

CHARLOTTE. Et c'est sans doute à cette découverte que je dois l'attention que vous daignez m'accorder aujourd'hui?

LE COMTE. Mais votre cœur aussi est bien changé! Vous avez reçu avec indifférence la nouvelle de notre séparation; vous m'en parlez avec calme!. . pas un regret, pas une larme!.. quelle différence!.. quand mes torts vous furent connus, quand vous apprîtes qu'une autre...

CHARLOTTE. Ah! oui, sans doute, alors j'ai eu des jours de malheur, de larmes, de désespoir, car je perdais tout mon bien, votre amour! Aujourd'hui, vous m'enlevez un nom, une fortune, que sais-je? je n'y fais pas attention... depuis long-tems il me semble que je n'ai plus rien à perdre.

LE COMTE. Vous ne me pardonnerez jamais, je le vois bien, et votre haine, votre colère...

CHARLOTTE. De la colère? non, je vous quitte sans aucun ressentiment, et je vous jure que je ne vous hais pas le moins du monde.

LE COMTE. Ah! c'est bien pis... vous ne m'aimez plus!

CHARLOTTE. Qu'importe? Que ferait mon amour maintenant?

LE COMTE. Il pourrait tout réparer.

CHARLOTTE. Non, car aucun pouvoir ne saurait faire que ces jours affreux qui ont brisé mon cœur n'aient pas existé! Qui fera disparaître ces nuits où le sommeil se refusait à mes yeux brûlans de larmes; ce désespoir que donne un avenir de malheur quand on n'a que vingt ans, et d'un malheur qu'on ne peut fuir, car chaque instant du jour vous le fait sentir; il est là, chez vous, à votre côté; on le trouve en s'éveillant; il est dans toutes vos actions, dans toutes vos pensées... Ah! monsieur le comte, un mariage mal assorti est le plus grand mal du monde, le seul mal qui soit sans remède.

LE COMTE. Oh! Charlotte, ne dis pas cela, les torts peuvent être reconnus, oubliés... On peut revenir à celle envers qui l'on fut injuste, et retrouver près d'elle le bonheur et l'amour.

CHARLOTTE. L'amour!... il s'use enfin dans cette lutte avec la douleur; des années de larmes effacent quelques jours heureux, il ne reste plus, de ces passions qui ont agité l'ame, qu'une fatigue qui appelle le calme, la retraite et la liberté.

LE COMTE. Quoi! si je vous disais: cet amour qui m'entraînait vers une autre, il n'existe plus; ces préventions qui me fesaient rougir de vous dans le monde, je les ai vaincues!... je reviens à vous, et je vous redemande le bonheur, la confiance.. enfin soyez à moi comme autrefois... rendez-moi votre amour.

CHARLOTTE. Hélas!...

LE COMTE. Eh bien! que répondriez-vous?

CHARLOTTE. Qu'il est trop tard.

LE COMTE. Qu'entends-je?

CHARLOTTE. Ma naissance est obscure, monsieur le comte; mais mon ame n'est point étrangère à de nobles sentimens.

Heureuse de votre amour, j'ai tâché de m'élever jusqu'à vous, votre dédain a repoussé mes efforts ; votre inconstance a déchiré mon cœur ; les outrages de votre famille ont révolté mon orgueil !..... et maintenant...

AIR : *T'en souviens-tu ?*

Après deux ans de souffrance et de larmes,
Lorsque vous-même avez rompu nos nœuds,
Vous voulez bien me trouver quelques charmes,
Et vous venez me rapporter vos vœux !
De ses affronts mon ame enfin s'indigne ;
Entre nous deux il n'est plus de lien ;
De votre nom mon nom n'était pas digne,
Et votre cœur n'est plus digne du mien.

LE COMTE. Ainsi, Charlotte...

CHARLOTTE. Que vous dirai-je, monsieur le comte ? mes sentimens...

LE COMTE. Sont à un autre, peut-être ?.. (*Elle se tait.*) Ne pas répondre c'est tout dire !

SCENE XIII.

LE COMTE, CHARLOTTE, BERTRAND, MADAME DUTOUR, PIERRE.

CHARLOTTE. Mon père, on vous rend votre fille.

PIERRE. Quoi !.. tu sais tout ?

CHARLOTTE. Oui !..... Ce papier que M. le comte vous a remis...

BERTRAND. Le voilà.

MADAME DUTOUR. Mais savez-vous ce qui se passe ? regardez donc par la fenêtre ?

PIERRE. Eh bien ! c'est un mariage à l'église en face.

LE COMTE, *se levant.* Un mariage !... Ils vont promettre de s'aimer toujours !... Quels sont les fous qui peuvent faire de semblables promesses quand la plus sage même n'a pu les tenir, quand l'amour de Charlotte a cessé !

CHARLOTTE. C'est vous qui l'avez voulu.

LE COMTE. Elle signe !...

CHARLOTTE. Adieu, monsieur le comte.

LE COMTE. J'ai tout perdu, et par ma faute !

FIN.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

EULALIE PONTOIS

DRAME EN CINQ ACTES, PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

PAR M. FRÉDÉRIC SOULIÉ,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 18 mai 1843.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

MANUEL TORCY, peintre	MM.	ALBERT.
GAGEROT, riche propriétaire		CULLIER.
DENNEVILLE, agent de Paul Vermond		STAINVILLE.
PONTOIS, régisseur du château de Soubiran		DAVID.
PAUL VERMOND, neveu de Mme de Soubiran		VERNER.
EUGÈNE LAVIGNAN, peintre, ami de Torcy		LAURENT.
LE MARQUIS ARTHUR DE CHANGIRON		LACRESSONNIÈRE.
VAUDRILLAN		ADALBERT.
EULALIE PONTOIS	Mmes	EM. GUYON.
LA COMTESSE DE BRÉVISE		Z. LEMAIRE.
Mlle CAMILLE DE BRÉVISE, marquise de Changiron		DESLANDES.
CORNÉLIE LAVIGNAN		H. JOUVE.
Mme DUPLESSIS, garde-malade		SYLVAIN.
ROSE, servante de Torcy		BOUTIN.

PROLOGUE.

La scène représente un vaste salon dans un vieux château. Dans le fond, une porte-croisée donnant sur un parc. Portes ouvrant sur des appartemens. A droite, une cheminée au premier plan avec une petite armoire à côté, et une grande porte au troisième plan. A gauche, une petite porte au premier plan et une grande porte au troisième. Des bougies et une lampe sur une table, devant la cheminée. Un fauteuil de malade et plusieurs autres fauteuils.

SCÈNE I.

GAGEROT, PONTOIS, qui entrent en causant, UN DOMESTIQUE en scène.

PONTOIS.

Toujours des sermons...

GAGEROT, au domestique.

Faites dire à Mme de Soubiran que je me suis rendu à ses ordres... (Le domestique sort. — A Pontois.) Tu as tort, Pontois, je te dis que tu as tort, une pareille compagnie ne convient ni à ton âge, ni à ta position.

PONTOIS.

Bah! vous êtes comme les autres; vous détestez M. Denneville parce qu'il est aimable, parce qu'il a des talens.

GAGEROT.

Oui, tu le trouves aimable, parce que, malgré ses manières élégantes, il consent quelquefois à s'enivrer avec toi.

PONTOIS.

Mais, monsieur Gagerot...

GAGEROT.

Et tu dis qu'il a des talens, parce que, malgré

ton adresse au billard, il te gagne en jouant par dessous la jambe.

PONTOIS, avec humeur.

Enfin, tel qu'il est, il me convient.

GAGEROT.

Tant pis pour toi... D'ailleurs, que fait-il dans ce pays depuis que la commission dont M. Paul Vermond l'a chargé pour la marquise de Soubiran est terminée?

PONTOIS.

Ah! vous appelez ça une commission terminée, vous!

GAGEROT.

Mais à moins que M. Vermond n'ait enjoint à son ambassadeur d'arracher de force à sa tante les deux cent mille francs qu'elle a positivement refusé de lui prêter... je ne vois point ce qu'il fait ici...

PONTOIS.

Il n'y fait plus rien je vous le jure, car il est parti hier...

GAGEROT.

Bon voyage, et puisse-t-il ne jamais revenir... Cet homme me faisait peur... pour toi...

PONTOIS.

En tout cas, le refus de Mme de Soubiran n'est pas d'une bonne tante.

GAGEROT.

C'est au moins celui d'une femme prudente; car il y a à peine cinq ans que M. Vermond, le frère de la marquise, a laissé à son fils Paul une fortune de soixante mille livres de rente, et depuis déjà deux ans tout est dissipé en chevaux, en jeux, en dîners, en maîtresses.

PONTOIS.

Eh bien! cette fortune ne lui appartenait-elle pas?... Il en a fait ce qu'il a voulu?...

GAGEROT.

Oui, et comme la fortune de la marquise lui appartient aussi, elle en fera ce quelle voudra, et ce qu'elle a fort bien *fait* de *faire* c'est de refuser toute espèce d'argent à M. Paul Vermond, son neveu; car si grande que soit encore la fortune de Mme de Soubiran, elle ne pourrait suffire pour entretenir tant de vices en une seule personne.

PONTOIS.

Tenez, monsieur Gagerot, au lieu de vous faire nommer maire de cette commune, je crois que vous auriez dû solliciter la place du curé de notre paroisse.

GAGEROT.

Parce que je prêche à merveille, n'est-ce pas? et sans doute tu as envie d'ajouter que, comme ça arrive souvent au curé, je prêche dans le désert.

PONTOIS.

Ma foi!...

GAGEROT.

Ecoute, Pontois, nous sommes tous les deux de ce village, toi, le fils d'un brave médecin qui t'avait donné une bonne instruction dont tu n'as pas su profiter; moi, le fils d'un pauvre fermier qui n'avait pu me faire apprendre qu'à lire et à écrire.

PONTOIS, avec intention.

Et à calculer.

GAGEROT.

En effet, j'ai toujours su que lorsque l'on ne gagnait que vingt sols par jour et qu'on en dépensait quarante, on n'amassait que des dettes, et c'est pour cela qu'avec de l'économie...

PONTOIS, l'interrompant.

De fermier vous êtes devenu propriétaire, fabricant: et de fabricant un millionnaire qui pense à se lancer dans la politique... Mais moi, j'ai toujours eu des malheurs!...

GAGEROT.

De ce que tes pareils appellent des malheurs?...

PONTOIS.

Oui, des malheurs... Et le moindre n'est pas de se l'entendre reprocher par un homme...

GAGEROT.

Par un homme qui t'a fait nommer le régisseur des biens considérables de ce château.

PONTOIS, avec suffisance.

Oh! avec la recommandation de M. de Changiron, l'ami de Mme la marquise de Soubiran... Et depuis quinze ans que j'occupe cette place, on m'aurait chassé vingt fois si je n'avais eu...

GAGEROT, l'interrompant.

Si tu n'avais eu ta fille pour qui la marquise s'est prise d'une affection qui t'a protégé bien souvent, car c'est une bonne fille, entends-tu, Pontois?...

PONTOIS.

Ma fille... elle est ce qu'elle doit être...

GAGEROT.

Je voudrais qu'il en fût de même de toi...

PONTOIS.

Allons-nous recommencer?...

GAGEROT.

Ecoute-moi bien... Tu sais la position de Mme de Soubiran. Fille d'un munitionnaire de l'empire... elle épousa en 1815 le marquis de Soubiran, à qui elle apporta plus de deux cent mille francs de rente; le marquis était un brave homme, ce qui n'empêcha pas sa femme d'être fort malheureuse.

PONTOIS.

Je sais tout ça: la famille du marquis ne voulut pas recevoir sa femme à cause que c'était une roturière: d'un autre côté, le frère de Mme de Soubiran, M. Vermond, le père de M. Paul, se brouilla avec le marquis, son beau-frère, pour opinions politiques... de façon que Mme de Soubiran, riche, jeune, belle....

GAGEROT.

Et bonne surtout, a vécu comme une pauvre exilée...

PONTOIS.

A quoi bon me dire tout ça?...

GAGEROT.

Le voici... Mme de Soubiran est plus mal qu'on ne le pense ici; elle seule ne s'abuse pas sur sa situation... Nous devons nous préparer à sa mort, et voilà pourquoi, comme depuis deux ans que sa santé est presque perdue, tu as seul disposé de ses deux cent mille francs de revenus, je voulais savoir si, en cas d'événement, tu étais en mesure de rendre tes comptes à ses héritiers.

PONTOIS.

Ses héritiers!... mais il n'y en a qu'un seul, ce me semble; le fils de son frère, ce même M. Paul Vermond, à qui elle a refusé deux cent mille francs.

GAGEROT.

Oui, ce serait le seul héritier, si la marquise mourait sans faire de testament.

PONTOIS, le regardant.

Eh bien?...

GAGEROT.

Et cela t'arrangerait, n'est-ce pas? car, par Denneville, son confident et son ami, tu saurais bien vite simplifier la reddition de tes comptes à M. Paul Vermond.

PONTOIS.

Et vous pensez que la marquise veut déshériter son neveu?...

GAGEROT.

Mais si elle voulait lui laisser toute sa fortune, elle n'aurait pas besoin de faire un testament.

PONTOIS.

Un testament!

GAGEROT.

Et je sais qu'il est fait... elle me l'a écrit.

PONTOIS, à part.

Denneville ne s'est donc pas trompé. (Haut.) Et à qui veut-elle la donner sa fortune?

GAGEROT.

Cela la regarde... Mais ce dont je suis à peu près sûr, c'est que Paul Vermond sera fort mal partagé... si même il a quelque chose; or, les autres héritiers institués ne seront pas si commodes que lui...

PONTOIS.

Oui, surtout si elle lègue ses biens aux parentes de son mari; à sa belle-sœur, madame de Brévise, qui jadis l'appelait la femme de charge du marquis de Soubiran, et qui, depuis qu'elle est en danger, est venue tout d'un coup s'implanter au château avec sa fille...

GAGEROT.

C'est possible, et c'est pour cela que je t'avertis... Songes-y bien... tu as touché près de quatre cent mille francs pour le compte de la marquise; la dépense du château ne monte guère qu'à trente mille francs par an, il faudra rendre compte...

PONTOIS.

Ne t'embarrasse pas de ça?...

(On entend sonner.)

GAGEROT.

Voilà la marquise qui sonne, peut-être t'en pourrais-je dire davantage tout à l'heure.

PONTOIS, à part.

J'en sais assez comme ça...

SCÈNE II.

GAGEROT, PONTOIS, EULALIE, Mme DUPLESSIS.

(Madame Duplessis passe aussitôt dans la chambre de gauche.)

GAGEROT, allant à Eulalie.

Bonsoir, Eulalie; bonsoir, ma fille!

EULALIE.

Bonsoir, monsieur Gagerot; je ne vous savais pas au château.

GAGEROT.

Je disais à ton père que j'y suis venu sur une invitation de Mme de Soubiran... (La regardant.) Mais tu es bien pâle ce soir, ma pauvre enfant.

PONTOIS.

C'est vrai, Eulalie, et je te croyais déjà couchée; il est tard!

EULALIE.

Oui, mon père; mais madame la marquise paraît désirer que je passe encore cette nuit près d'elle.

PONTOIS, vivement.

Cette nuit, ce n'est pas possible.

EULALIE.

Mais, mon père...

PONTOIS, de même.

Je ne le permettrai pas! Je ne le veux pas!

EULALIE.

Mais cependant, mon père, je dois obéir.

PONTOIS, l'interrompant.

A moi d'abord! et je vous défends de veiller cette nuit.

EULALIE, à Gagerot.

Monsieur Gagerot...

GAGEROT.

Allons, Pontois! ton motif est fort bon, sans doute; tu crains qu'Eulalie ne se fatigue, et tu as raison; mais tu sais que les malades ont leurs exigences; et, malheureusement, ce sera peut-être une des dernières de Mme de Soubiran.

EULALIE, avec attendrissement.

Oh! oui, monsieur Gagerot; oui, mon père! et si le malheur veut que je perde bientôt ma bienfaitrice, laissez-moi du moins la consolation de satisfaire ses moindres désirs, jusqu'à son dernier moment... Oh! je veux rester près d'elle cette nuit.

PONTOIS à part.

Ah ! c'est ce qui ne sera pas!

Mme DUPLESSIS, qui rentre.

C'est pour que je fasse entrer M. Gagerot que la marquise a sonné.

GAGEROT.

C'est bien, j'y vais... Quant à toi, Eulalie... va, je t'en prie, dire à Mme de Brévise que je désire la voir...

EULALIE.

Oui, monsieur Gagerot.

GAGEROT.

Je te retrouverai, ici, Pontois?

PONTOIS, avec humeur.

Je ne sais pas... Allez donc, Eulalie!...

GAGEROT.

Va et reviens, j'aurai peut-être à te parler.

EULALIE.

Merci, monsieur Gagerot... et tâchez que ce soit moi qui veille près d'elle.

PONTOIS.

Vous y tenez étrangement?

EULALIE.

Soyez tranquille, mon père... je ne serai pas malade.

PONTOIS.

Eh! mon Dieu! occupez-vous un peu moins de vous-même, et un peu plus de ce que je veux.

GAGEROT, à Eulalie.

Allons, va... Je vais tâcher d'arranger tout ça.

(Gagerot et Eulalie sortent par la porte de gauche.)

SCÈNE III.

PONTOIS, Mme DUPLESSIS.

Mme DUPLESSIS, qui est allée à la cheminée.

Allons, voilà ce feu qui va s'éteindre.

(Elle souffle, et arrange une cafetière.)

PONTOIS, à part.

Fâcheux contre-temps!

Mme DUPLESSIS, de la cheminée.

Il paraît que vous êtes en colère contre votre fille, monsieur Pontois?

PONTOIS, à part.

Il faut pourtant éloigner Eulalie.

(Il réfléchit.)

Mme DUPLESSIS.

Que voulez-vous, monsieur Pontois, on n'a guère de satisfaction à attendre de ses enfans, dans le siècle de perdition où nous sommes... j'en suis *une fameuse* exemple, allez!

PONTOIS, à part.

Restons ici, et je trouverai bien quelque moyen...

Mme DUPLESSIS.

Moi aussi, voyez-vous, j'ai une fille... et une fille légitime, monsieur le régisseur.

PONTOIS, avec humeur.

Eh! que m'importe?

Mme DUPLESSIS, appuyant sur les derniers mots.

Une fille légitime, et du côté de son père, et du côté de sa mère, monsieur Pontois!

PONTOIS, vivement.

Eh! qu'entendez-vous par là?

Mme DUPLESSIS.

J'entends... qu'elle est venue au monde en plein mariage, du vivant de feu le chevalier Duplessis, mon mari.

PONTOIS.

Laissez-moi donc tranquille avec votre mari le chevalier.

Mme DUPLESSIS.

Oui, monsieur Pontois, chevalier... et de la Légion d'Honneur encore... Et si quelqu'un eût osé dire devant lui que Cornélie n'était pas sa fille légitime, il lui eût drôlement retrempé la langue.

PONTOIS.

Et il aurait bien dû commencer par la vôtre.

Mme DUPLESSIS.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît? J'ai bien le droit de dire que j'ai une fille légitime, peut-être... Et il n'y a pas à jaser là dessus... Ce n'est pas après trois ans d'absence que je suis revenue au pays avec une petite fille sur les bras, sans que personne sache où elle est née... comme ça vous est arrivé... Ma Cornélie est née au vu et au su de tout le monde...

PONTOIS, avec impatience.

Grand bien vous fasse!

Mme DUPLESSIS.

Ah! ce n'est pas pour le bien qu'elle m'a fait que je le dis, l'ingrate... Une fille comme Cornélie, une fille à laquelle nous avions donné la plus belle figure... et des mains... des pieds... et faite!... Ah! faite pour faire sa fortune et la mienne... avec ça qu'elle avait une clientèle superbe, que c'est elle qui a posé pour Mlle Mignon de M. Shœffer... et la Cassandre de M. Pradier. Voilà-t-il pas que pendant une absence que j'ai faite, elle a été s'amouracher d'un méchant rapin d'atelier et alors la malheureuse...

PONTOIS.

A oublié sa légitimité, n'est-ce pas?

Mme DUPLESSIS.

Plaît-il?... de quoi!... Pas de ça, monsieur le régisseur : elle l'a légitimement épousé en présence du maire et des adjoints réunis en conseil municipal de Paris. Elle est bien devenue madame Cornélie Dubois... Et voilà la cause de tous mes désastres!

PONTOIS, avec humeur.

Eh! je vous le répète, qu'est-ce que tout cela me fait, à moi, madame la garde-malade? (*Se retournant.*) Mais qu'est-ce que vous faites donc là?

Mme DUPLESSIS, qui apporte un fauteuil.

Eh bien ! je m'arrange donc ! Quand on est obligée de passer toute la nuit debout... il faut au moins être assise à son aise...

PONTOIS.

Ah ! vous veillez donc aussi cette nuit?

Mme DUPLESSIS.

Ces jeunesses, ça n'a pas l'habitude.. Est-ce que vous croyez que votre Eulalie pourrait y suffire... tandis que moi, voyez-vous, quand je veille, je dors là dedans comme dans mon lit.

PONTOIS.

Oui! c'est ce que je sais parfaitement.

Mme DUPLESSIS.

Oui, mais cette nuit, il ne s'agit pas de ça... Il s'agit d'une potion qu'il faut donner toutes les demi-heures.. Ah ! monsieur Pontois, dire qu'à mon âge je suis réduite à poser des sangsues et autres choses par l'ingratitude d'une fille qui pouvait faire ma fortune... Ah ! c'est affreux !

PONTOIS, à part en réfléchissant.

Quelle idée !

Mme DUPLESSIS, mettant un sucrier et des tasses sur la table.

Mais c'est son gueux de mari, son Dubois qui a changé de nom pour que je ne le retrouve pas ; je ne le connais point, il ne m'a jamais vue, mais si je le tenais seulement un quart d'heure... je le ferais bouillir comme ça.

(Elle montre une cafetière sur le feu.)

PONTOIS, regardant dans la cheminée.

Eh! qu'est-ce que c'est que ça ?

Mme DUPLESSIS.

Oh ! c'est rien... c'est un brin de café... C'est que, voyez-vous, monsieur Pontois, le proverbe est vrai, le sommeil c'est comme la mort, ça connaît personne, pas même les garde-malades; et si on ne se réveillait pas de temps en temps avec une petite goutte de gloria, on serait toute la nuit à dormir comme un plomb... et comme je vous le disais... je serai comme seule... Eulalie n'en peut plus... et à moins qu'elle ne fasse comme moi...

PONTOIS, à part.

Bien !... (Allant rôder autour de l'armoire.) Vous avez raison, madame Duplessis...

(Il prend dans l'armoire une petite bouteille et la cache dans sa poche.)

Mme DUPLESSIS.

Mais maintenant que tout cela est prêt, il faut penser à madame la marquise, le devoir avant tout... Voyons d'abord la potion calmante. (Elle va à l'armoire.) Il faut y mêler deux gouttes d'opium... Eh bien ! où est-elle donc cette opium?

(Elle cherche.)

PONTOIS, à part.

Oui, cherche.

Mme DUPLESSIS, cherchant toujours.

Mais qu'est-elle donc devenue cette opium?... C'est votre fille qui range tout ça... Ah ! ces jeunes têtes, il leur en faudrait, de l'opium pour les rendre raisonnables !

PONTOIS.

Eh bien! il faut en aller chercher d'autre.

Mme DUPLESSIS.

A près de minuit... jusqu'à Montbéliard !... Merci de la commission !... Et cependant il en faut absolument de l'opium.

PONTOIS.

Eh bien, vous pouvez envoyer quelqu'un de la ferme; et d'ailleurs, il y en a peut-être encore dans la pharmacie du château.

Mme DUPLESSIS.

Bien ! je vais y voir... mais alors, ne bougez pas, monsieur Pontois, car si madame sonnait...

PONTOIS.

Allez... je vous attends...

Mme DUPLESSIS, en sortant.

O Cornélie!... penser que c'est ton union légitime qui a réduit ta pauvre mère à garder des malades ! Ah ! c'est désolant, c'est affreux !

(Elle sort par une porte au fond.)

SCÈNE IV.

PONTOIS, seul, tirant la petite bouteille de sa poche.

Bien !... profitons de cette absence... Quelques gouttes dans son café... (Il va à la cheminée et verse dans la cafetière.) Assez pour m'assurer son sommeil pendant toute la nuit... (On entend des pas.) Déjà de retour... Non, ce n'est pas de ce côté. (Il écoute.) C'est dans le jardin... Qui peut venir si tard ?...

(La porte-croisée s'entr'ouvre sur la terrasse ; Denneville paraît.)

SCÈNE V.

PONTOIS, DENNEVILLE.

DENNEVILLE, du fond.

Pontois !

PONTOIS.

Denneville ! c'est vous Denneville... Mais si l'on vous apercevait ici à cette heure !

DENNEVILLE.

Soyez tranquille ! je viens de voir sortir la vieille !... et derrière cette persienne j'ai pu, avant d'entrer, m'assurer que vous étiez seul.

PONTOIS.

Mais pourquoi donc venir me trouver ici, quand j'ai dit que vous étiez parti?...

DENNEVILLE.

C'est précisément pour ça... A l'heure qu'il est

je suis censé couché à dix lieues d'ici... Je me suis levé... j'arrive... Il faut en finir cette nuit ou jamais... Si le testament n'est pas fait, elle n'en fera pas... S'il est fait... vous savez le marché... Cent mille francs si vous parvenez à le soustraire et à me le remettre...

PONTOIS.

Eh bien... dans deux heures... ici...

DENNENILLE.

A la bonne heure!...

PONTOIS, vivement.

Silence!... on vient!... Justement ce sont les Brévise!... sortez!... et attendez-moi tout près de cette terrasse.

DENNEVILLE.

Songez qu'il faut absolument que je sois à mon gîte avant le jour... pour continuer ma route... En cas d'événemens... l'alibi ne sera pas douteux...

PONTOIS, le faisant sortir.

C'est convenu... Allez donc...

(A peine Denneville est-il sorti, que les dames de Brévise entrent par la droite.)

SCÈNE VI.

PONTOIS, LA COMTESSE, CAMILLE DE BRÉVISE.

LA COMTESSE, en entrant.

Ah! c'est vous, Pontois? Est-ce que vous passez la nuit au château?

PONTOIS.

Je n'en avais pas l'intention, madame la comtesse; mais si ces dames ont besoin de moi...

LA COMTESSE.

Non! non!... Pontois, comme vous restez à deux pas du château, vous pouvez vous retirer: nous espérons que la nuit sera bonne, et si quelque événement exigeait votre présence, nous vous ferions avertir.

PONTOIS.

Je me retire, madame la comtesse.

(Il va pour sortir.)

CAMILLE.

Ayez surtout bien soin de faire fermer toutes les portes, toutes les fenêtres, monsieur Pontois, car je ne sais pourquoi, mais, dans ce vieux château, je suis toujours toute tremblante.

PONTOIS.

Oh! je puis assurer à mademoiselle que depuis plus de quinze ans que je l'habite...

CAMILLE.

Ah! c'est égal, monsieur Pontois, ces grandes pièces noires! ces longs corridors! ces immenses oisées qui remuent toujours...

LA COMTESSE.

Tu es folle d'avoir peur: vois donc Eulalie qui est plus jeune que toi et qui cependant reste seule ici toutes les nuits.

CAMILLE, avec dédain.

Oh! maman... ces gens-là!

LA COMTESSE.

Ma fille!

PONTOIS, avec sourire.

Mademoiselle a raison, madame la comtesse... Nous autres gens de rien, ainsi que nos pauvres enfans, nous n'avons pas le droit d'être superstitieux. (A part.) Petite sotte! elle me déplaît encore plus que sa mère.

LA COMTESSE, bas à sa fille.

Prends donc garde, Camille, il nous faut ici de la prudence avec tout le monde.

PONTOIS, à Camille.

Mais soyez tranquille, mademoiselle; car pour vous rassurer entièrement, je vais prendre le soin de fermer tout cela moi-même... (A part.) Ce sera d'ailleurs un moyen de rentrer plus sûrement... (Haut.) A demain, mesdames...

LA COMTESSE.

A demain!...

PONTOIS, sortant.

Ah! voici M. Gagerot... écoutons...

(Il reste derrière la persienne.)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, CAMILLE, GAGEROT, PONTOIS, derrière la persienne.

GAGEROT, en entrant.

Ah! vous voici, madame?

LA COMTESSE.

Eh bien! monsieur Gagerot, qu'avez-vous à nous apprendre?

GAGEROT, avec mystère.

Eh bien! tout est fait comme il a été convenu.

LA COMTESSE.

Comment! la marquise a consenti?...

GAGEROT.

Eh! ne vous l'avais-je pas fait pressentir dans mes lettres?

LA COMTESSE.

Sans doute... mais l'accueil de Mme de Soubiran a été si froid...

CAMILLE.

A peine si elle nous adressé quelques paroles.

GAGEROT.

Une mourante!... Et puis, convenez-en, vous n'étiez pas avec elle d'une parfaite intimité.

LA COMTESSE.

En effet! d'ailleurs, l'éloignement!...

CAMILLE.

Et puis les circonstances...

GAGEROT.

Je conçois.

LA COMTESSE.

Mais, en bonnes parentes, nous nous sommes empressées de faire cent lieues en poste, pour lui prodiguer nos soins, dès que nous avons été instruites de son danger...

GAGEROT.

Oui... oui... oui... mais ces parentes seraient-elles si vite accourues, si je ne leur avais pas écrit que la mère ou la fille pouvait être instituée légataire?...

LA COMTESSE.

Ah! monsieur Gagerot, c'est nous faire payer trop cher un avis...

GAGEROT.

Pardon, madame la comtesse, mais nous n'avons pas besoin de jouer la comédie... Vous n'aimiez pas Mme de Soubiran... elle ne vous aimait guère, et cependant elle vous laisse la meilleure partie de sa fortune.

LA COMTESSE.

Vous en êtes sûr?...

GAGEROT.

A cela il y a à la fois une raison et une condition...

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends pas...

GAGEROT.

Je vais donc m'expliquer plus clairement... De toutes les personnes de votre famille, une seule, madame, ne se montra point l'ennemie de Mme de Soubiran, ce fut M. le marquis de Changiron.

LA COMTESSE.

Je le sais... Mme de Soubiran était belle, M. de Changiron, dont la galanterie a eu trop d'éclat, se fit son défenseur..... et resta son ami tant qu'il vécut...

GAGEROT.

Son ami, oui!.. et Mme de Soubiran s'en est souvenue à son lit de mort...

LA COMTESSE.

Comment cela?

GAGEROT.

Je demande pardon à mademoiselle de Brévise de parler ainsi devant elle... mais il le faut.

LA COMTESSE.

Parlez, monsieur...

GAGEROT.

Si Mme de Soubiran a été bien informée, il y a eu un projet de mariage arrêté entre mademoiselle votre fille et le jeune marquis...

CAMILLE.

Monsieur...

LA COMTESSE.

Pourquoi rougir, Camille, M. de Changiron possède une grande fortune; il est de l'une des plus nobles familles de France... Sa recherche nous honore et j'en suis heureuse, d'autant plus qu'il sait que Camille n'est point riche...

GAGEROT.

Resterez-vous dans les mêmes dispositions vis-à-vis M. de Changiron le jour où Mlle de Brévise, au lieu de recevoir de lui sa fortune, lui en apporterait une immense?...

CAMILLE.

Ah! monsieur!...

LA COMTESSE.

Ma fille, ce n'est point à vous à répondre à une pareille question; si le mariage de Camille et de M. de Changiron n'a pas encore eu lieu, c'est parce que j'ai mis une condition à mon consentement... cette condition vient précisément du manque de fortune de Camille: si, dans six mois, ai-je dit à M. de Changiron, vous persistez dans vos projets, je vous accorderai sa main...

CAMILLE.

Et il persiste, monsieur... Et voilà déjà cinq mois de passés, et il écrivait hier encore à maman qu'il lui importait peu que je fusse riche; et vous pensez que si le hasard voulait que je devinsse plus riche que lui... je le refuserais?... Ah! monsieur Gagerot...

GAGEROT.

Bien... très bien, mademoiselle... cela me suffit... je vais reporter vos paroles à Mme de Soubiran... car, je dois vous le dire... c'est surtout en vue de ce mariage qu'elle a fait ses dispositions...

CAMILLE.

Connaît-elle donc Arthur de Changiron?

LA COMTESSE.

Non... il n'est jamais venu dans ce pays... (Bas.) Mais son père l'a habité long-temps... comme je vous le disais...

GAGEROT.

Il suffit... je rentre donc chez la marquise... (Entrée d'Eulalie.) Le testament va être scellé... il sera déposé par moi dans un des tiroirs de son secrétaire... dont on trouvera la clé... au chevet de son lit... (Camille aperçoit Eulalie qui la salue.) car elle parle de ses derniers momens avec la plus admirable tranquillité... (Gagerot rentre.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, CAMILLE, EULALIE, puis GAGEROT, PONTOIS, caché.

LA COMTESSE, revenant à sa fille.

Ah! Camille, pourvu qu'aucun événement...

CAMILLE.

Silence, maman, Eulalie était là...

LA COMTESSE.

Ah! c'est vous, ma petite...

EULALIE, humblement.

Je présente mes respects à madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Est-ce vous qui veillez ce soir ici ?...

EULALIE.

J'attends les ordres de Mme de Soubiran... à ce sujet; mais mon père désirerait me voir reposer cette nuit...

CAMILLE.

Il a raison, ma petite, vous êtes bien pâle, et vous ne serez pas long-temps jolie, au métier que vous faites...

EULALIE.

Je n'ai pas pensé un moment, mademoiselle, que ma beauté, si j'en avais, valût un jour de la santé de Mme de Soubiran...

CAMILLE.

Vous êtes une servante dévouée !...

EULALIE.

Une servante !...

LA COMTESSE, vivement.

Ma fille... Eulalie a été élevée au château... Mme de Soubiran la protége, et je suis convaincue qu'elle n'est pas oubliée dans son testament.

EULALIE.

Son testament, dites-vous... Mais elle est donc bien mal?... (A Gagerot qui paraît.) Ah! monsieur Gagerot !...

GAGEROT.

Un moment... tout à l'heure... (Bas à la comtesse.) C'est fait !

LA COMTESSE.

Le testament ?

GAGEROT.

Est scellé et déposé, comme je vous l'ai dit, dans le second tiroir à gauche du secrétaire.

LA COMTESSE.

Et la clé ?...

GAGEROT.

Sous l'oreiller... et c'est là qu'on la trouvera en cas d'événement... (La comtesse parle à sa fille.)

PONTOIS, au fond.

C'est bon à savoir...

LA COMTESSE, se retournant vers Gagerot.

Alors, monsieur Gagerot... (A Eulalie.) Que faites-vous donc là à écouter mademoiselle ?

EULALIE.

Moi, madame... je voulais savoir si Mme de Soubiran souhaite que je reste près d'elle...

GAGEROT.

Non, mon enfant... non...

EULALIE.

Pourquoi donc ?

GAGEROT.

Elle sait que tu es fatiguée, elle désire que tu te reposes...

PONTOIS, au fond.

Tout est sauvé! Allons prévenir Denneville...

EULALIE.

Mon Dieu... mon Dieu... il paraît cependant qu'elle est bien souffrante...

GAGEROT, bas.

Tais-toi...

EULALIE, de même.

Qu'y a-t-il?

GAGEROT, de même.

Cette nuit... quand tout le monde reposera..... tu viendras secrètement...

EULALIE, de même.

Pourquoi ce mystère?

GAGEROT, de même.

Obéis, mon enfant... cette entrevue est plus importante que tu ne penses...

EULALIE, de même.

Que voulez-vous dire?...

GAGEROT, de même.

Assez... on nous observe... (Haut.) Ah ! voici Mme Duplessis...

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, CAMILLE, GAGEROT, EULALIE, Mme DUPLESSIS.

Mme DUPLESSIS, entrant sans regarder.

Ma foi, elle ne revient pas cette opium...

GAGEROT.

Qu'est-ce que c'est, madame Duplessis?

Mme DUPLESSIS.

Oh ! rien... c'est rien... c'est le garçon de ferme, c'est Thomas qui ne revient pas de Montbéliard où je l'ai envoyé chercher de l'opium pour la potion de madame... Ah ! vous voilà, mademoiselle Eulalie, qu'est-ce que vous avez donc fait de c'te petite bouteille d'opium que j'ai cherchée partout ?

EULALIE.

Moi? madame...

Mme DUPLESSIS.

C'est bien extraordinaire qu'elle ait disparu...

EULALIE.

Vous aurez mal cherché, et je vais...

GAGEROT.

Allons, bonsoir, mon enfant, rentre dans ta chambre. (Bas.) Et n'oublie pas que Mme de Soubiran t'attend...

EULALIE, bas.

Oui, monsieur Gagerot.

CAMILLE.

Allons, viens, maman, car je meurs de sommeil...

GAGEROT.

Quant à moi, j'ai encore quelques lettres à écrire... Bonsoir, mesdames.

LA COMTESSE, avec douceur.

Bonsoir, monsieur Gagerot... (Bas.) Ainsi, en cas d'événement, la clé est sous le chevet...

GAGEROT.

Oui...

LA COMTESSE.

Bonsoir, mon enfant.

EULALIE.

Bonsoir, madame la comtesse.

LA COMTESSE, en passant près d'elle.

Il faut ménager votre santé, ma petite, car nous espérons que notre bonne parente aura encore bien long-temps besoin de vos services...

SCÈNE X.

Mme DUPLESSIS, EULALIE.

(Mme Duplessis allume une lampe sur la table et éteint les bougies. — La rampe baisse.)

EULALIE, sur le devant.

Oh! puissé-je la servir toute ma vie!...

(Elle est pensive.)

Mme DUPLESSIS, revenant du fond.

Pourvu que ce pauvre Thomas ne soit pas tombé dans le torrent en allant à Montbéliard... (Elle s'approche de la table.) Mais voyons, puisque nous n'avons pas eu cette opium qui devait faire dormir la malade, raison de plus pour que je prenne mon café, qui doit me tenir éveillée...

(Elle en verse dans une tasse.)

EULALIE, à part.

Comment revenir, si elle ne s'endort pas?

Mme DUPLESSIS, buvant.

Mais comme il est fort, ce café... Ah! c'est pas de la chicorée celui-là... Diable! diable!... (A Eulalie.) Je ne vous en donne pas à vous, mademoiselle Eulalie, puisque vous ne veillez pas ce soir.

EULALIE.

Au contraire, vous me paraissez encore plus fatiguée que moi, et si vous le voulez, je veillerai un moment.

Mme DUPLESSIS, déjà assise, se versant de l'eau de vie.

Eh bien, prenez-en toujours une petite goutte pendant que j'achève mon gloria. (Elle boit.) Diable! diable!

EULALIE.

Je le veux bien. (Elle se verse du café.)

Mme DUPLESSIS, se versant et buvant encore de l'eau de vie.

Maintenant, je peux m'étendre dans ma chambre à coucher... un petit moment, n'est-ce pas? vous m'éveillerez... C'est drôle, ce café...

(Elle s'enfonce dans le fauteuil.)

EULALIE, qui a goûté le café.

Vous avez raison, madame Duplessis, ce café est d'une force...

Mme DUPLESSIS, les yeux fermés.

Sucrez! sucrez, mademoiselle.

EULALIE, qui a mis du sucre et goûté de nouveau.

C'est étrange... on dirait...

(Elle dépose la tasse.)

Mme DUPLESSIS, les yeux fermés.

Sucrez! sucrez!... Diable! diable!...

EULALIE, la regardant.

La voilà qui s'endort déjà...

Mme DUPLESSIS, bâillant très fort.

Non! non, mademoiselle Eulalie... (Elle veut ouvrir les yeux.) Mais c'est drôle tout de même... ordinairement ça m'ouvre les yeux comme des écailles d'huître... et aujourd'hui... ça... me...

(Elle s'assoupit.)

EULALIE.

Elle si babillarde d'ordinaire...

Mme DUPLESSIS, les yeux fermés.

Sucrez! sucrez!

EULALIE.

Elle ne m'entend plus. (Allant à elle.) Madame Duplessis!... Elle dort...

(Elle se baisse pour la regarder, et par ce mouvement se trouve masquée par le grand fauteuil; la porte du jardin s'ouvre doucement et l'on aperçoit dans le fond Pontois qui arrive avec précaution.)

SCÈNE XI.

Mme DUPLESSIS, dormant, EULALIE, PONTOIS.

EULALIE, qui commence à se relever.

Et maintenant, je puis entrer chez Mme de Soubiran...

PONTOIS, ne voyant pas Eulalie.

Bien!... elle dort déjà... Hâtons-nous!

(Pontois passe et entre rapidement chez la marquise.)

EULALIE, qui vient de se relever entièrement et qui a regardé une minute avec stupéfaction dans le fond.

Grand Dieu!... Mais non!... non, ce n'est pas possible!... Il m'a semblé voir... (Toujours les yeux sur la porte.) Madame Duplessis!... Ah! elle dort! et d'ailleurs, je me suis certainement trompée... et je suis sûre que personne... (Elle va au fond.) Non! non, personne!... et les portes sont fermées. C'était une illusion... car... je ne sais... ma vue se trouble... ma tête s'alourdit... Entrons... Quelle douleur... la fatigue m'accable... Je ne puis me soutenir...

Mme DUPLESSIS, rêvant.

Cornélie! Cornélie!

EULALIE.

Encore avec sa fille.

Mme DUPLESSIS, de même.

N'épouse pas ton Dubois... Je ne le veux pas!

EULALIE, accablée.

Et la marquise qui m'attend!

Mme DUPLESSIS, de même.

Et cette opium... Thomas!... le torrent!...

EULALIE, se laissant tomber sur un siége.

J'y vais... j'y vais...

(Moment de silence après lequel on entend un grand bruit de sonnettes et des cris étouffés.)

VOIX, au dehors.

Eulalie! Eulalie!...

EULALIE.

Dieu! c'est la voix de Mme de Soubiran! Comme elle est altérée!

(Elle se lève pour s'élancer vers la chambre de la marquise; elle recule avec terreur derrière le fauteuil en apercevant Pontois qui en sort avec précipitation.)

SCÈNE XII.

Mme DUPLESSIS, dormant, EULALIE, derrière le fauteuil, PONTOIS, sortant de chez la marquise, DENNEVILLE, entr'ouvrant la porte du jardin.

EULALIE, derrière le fauteuil.

Mon père! Je ne m'étais donc pas trompée tout à l'heure!

PONTOIS, voyant Denneville.

Monsieur Denneville?

EULALIE, à part.

M. Denneville!

DENNEVILLE.

J'ai entendu des cris... et pensant que je pouvais vous être utile...

PONTOIS.

Sortons, sortons! La marquise veillait, et j'ai été obligé...

DENNEVILLE.

Grand Dieu!... Et le testament?...

PONTOIS.

Le voici. — Et les cent mille francs de M. Paul Vermond?

DENNEVILLE.

Venez, je vais vous les remettre.

PONTOIS.

Vite! vite!... On vient... Sortons!

(Ils s'échappent par la porte du jardin.)

EULALIE.

Mon père et M. Denneville!... Ils ont parlé de Paul Vermond!... Ils ont parlé de testament!... (Avec terreur.) Ah! que s'est-il passé, mon Dieu!

(Elle se précipite chez la marquise. — Gagerot accourt par la droite avec deux domestiques qui portent des bougies.)

SCÈNE XIII.

Mme DUPLESSIS, dormant, GAGEROT.

GAGEROT, en arrivant.

Que signifient ces cris et ces coups de sonnette? (Allant à Mme Duplessis.) Ah!... Madame Duplessis.. Elle dort!... (Il la secoue.) Madame Duplessis!

Mme DUPLESSIS, avec une voix rauque.

Huuum!!

GAGEROT.

Mais elle dort tout à fait! (Il la secoue avec force.) Ceci est étrange... Et Eulalie?... où est Eulalie?... (Il appelle.) Eulalie!... Eulalie!...

(Il va pour entrer chez la marquise et se trouve en face d'Eulalie, qui en sort avec effroi.)

SCÈNE XIV.

Mme DUPLESSIS, dormant, GAGEROT, EULALIE, puis LA COMTESSE et CAMILLE, ensuite PONTOIS, DOMESTIQUES, avec lumières.

EULALIE, avec frayeur.

Monsieur Gagerot!... Oh! taisez-vous! taisez-vous!

GAGEROT.

Que je me taise! Mais que s'est-il donc passé?

EULALIE, vivement.

Rien! rien! Je ne sais rien! Ah! c'est horrible, c'est affreux!

GAGEROT.

Qu'est-ce donc?

EULALIE.

Oh! n'entrez pas!... n'entrez pas!...

GAGEROT.

Mais réponds-moi donc!... Cette porte ouverte... ce bruit...

EULALIE.

Entrez donc... car moi aussi... il faut que je meure maintenant!

(Gagerot entre chez la marquise.)

EULALIE, seule.

Mon père... c'était mon père!... Oui, c'était bien lui!... Et maintenant, que faire, que dire?... Ah! fuyons, fuyons!

LA COMTESSE, entrant avec Camille.

Qu'est-ce donc?... Qu'arrive-t-il?...

EULALIE.

Je ne sais pas... Je ne sais rien...

LA COMTESSE.

Appelez Pontois...

EULALIE.

Non!... Mon père... ce n'est pas mon père!... Je vous jure que ce n'est pas lui!

LA COMTESSE.

Mais vous êtes folle!...

EULALIE.

Folle!... Non... non... je l'ai bien vu...

LA COMTESSE.

Qui donc?

EULALIE.

Oh! ma pauvre maîtresse!

LA COMTESSE.

Vous expliquerez-vous enfin?... Madame de Soubiran?...

GAGEROT, rentrant.

Est morte assassinée!

LA COMTESSE.

Assassinée!

(Entrée des domestiques et de Pontois.)

CAMILLE.

Assassinée!

EULALIE.

Oui, assassinée par...

PONTOIS.

Par qui donc?

EULALIE, à part.

Mon père...

LA COMTESSE.

Oui, quel est le coupable?

EULALIE.

Je ne sais pas... Je ne l'ai pas vu.

GAGEROT.

Calme-toi, mon enfant.... ne crains rien.... Parle...

EULALIE.

Moi! moi!... Ah! il vaut mieux mourir! Laissez-moi! laissez-moi! (Elle s'échappe.)

LA COMTESSE.

Suivez-la... Je tremble du crime que j'entrevois... (Les domestiques sortent après Eulalie.)

GAGEROT.

Eulalie... Qu'osez-vous dire?

PONTOIS.

Vous accusez Eulalie?

LA COMTESSE.

Et tout la condamne...

GAGEROT, allant à Pontois.

Ah! tu sauras la défendre, toi?

PONTOIS, à part.

Moi!...

Mme DUPLESSIS.

Sucrez! sucrez!

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un atelier de peintre. — Une grande porte au fond; petites portes à droite et à gauche; un chevalet, un pupitre fermé, un divan, divers siéges, vieux meubles et vieilles armures, pipes, etc.

SCÈNE I.

LAVIGNAN, GAGEROT, PAUL VERMOND, DENNEVILLE.

(Gagerot pose pour son portrait; Lavignan fait ce portrait; Paul est étendu en fumant sur le divan; Denneville est à cheval sur une chaise.)

PAUL.

Hein, en voilà de la chevelure! et de la belle chevelure, j'espère.

GAGEROT, regardant.

Oui, c'est bien là le haut de ma tête, monsieur Lavignan; mais il me semble qu'il y manque encore quelque chose.

LAVIGNAN.

Possible, monsieur Gagerot, on en ajoutera.

GAGEROT, se replaçant.

Tenez, là, sur le front... je crois que vous n'avez pas assez développé.

LAVIGNAN.

Possible... on développera.

PAUL.

Voyons! sois bon enfant, Lavignan; fais-lui tout de suite une tête de penseur! une tête d'éligible...

LAVIGNAN, continuant de peindre, à Gagerot.

Un peu à gauche, là bas.

PAUL.

Car, vois-tu, mon cher, M. Gagerot va te faire lithographier ça; et, à son retour à Montbéliard, il expédiera son facies à tous les électeurs de son arrondissement... Un homme lithographié, c'est quelque chose, et ça compte en politique.

GAGEROT.

C'est depuis près d'un an toujours la même plaisanterie, monsieur Paul Vermond, et je vous conseille d'en changer.

PAUL, se levant.

Ah! monsieur Gagerot, mes plaisanteries sont comme mes rancunes, ça dure long-temps. Je n'ai pas oublié que ce n'est pas votre faute si je n'ai point perdu, il y a un an, l'héritage de ma bonne tante madame de Soubiran; et je ne vous suis pas très reconnaissant de vos bonnes intentions.

GAGEROT.

Monsieur Paul Vermond, un crime vous a rendu cet héritage: le testament a été volé.

DENNEVILLE.

C'est un conte; il n'y avait pas de testament.

GAGEROT.

D'où le savez-vous?

DENNEVILLE.

J'étais dans le pays, ce me semble.

GAGEROT.

La nuit où il fut volé?

DENNEVILLE.

Vous savez bien que non, et qu'heureusement pour moi j'étais tranquillement couché à dix lieues de là.

GAGEROT.

Je sais que ça été prouvé dans l'instruction.

DENNEVILLE.

Qu'entendez-vous, par là?

GAGEROT.

J'entends ce qui me plaît.

DENNEVILLE.

Monsieur Gagerot...

PAUL.

Allons, ne vas-tu pas te fâcher contre monsieur Gagerot; c'est un bonhomme au fond... quoiqu'il rêve testament... Mais enfin, la coupable a été retrouvée.

GAGEROT.

Vous voulez parler d'Eulalie?

PAUL.

Mais il me semble que les poursuites que j'ai fait faire n'ont pas laissé de doute à cet égard. Cette petite fille qui s'obstine à rester près de ma tante malgré son père, malgré tout le monde... Cette garde-malade endormie avec l'opium que cette Eulalie avait soustrait... et puis cette fille qui s'échappe et se tue.

DENNEVILLE.

On n'a pas retrouvé son corps dans le torrent.

PAUL, bas.

Allons donc, tu as l'air d'un imbécile.

DENNEVILLE, bas.

Je pense à cette pauvre fille.

PAUL.

Au diable les affaires... et Dieu protége ceux qui sont morts...D'ailleurs, j'entends venir la belle Cornélie.

LAVIGNAN.

Ma femme... Paul, j'espère que tu seras aimable... et que tu ne vas pas la lancer.

PAUL.

Allons, Lavignan, est-ce que tu es jaloux... parce que lorsque tu étais le rapin Dubois je faisais la cour... à ce modèle de toutes les grâces?...

LAVIGNAN, à part.

Ah! si tu ne me payais pas mes tableaux, rubis sur l'ongle, comme je te repasserais, toi.

DENNEVILLE.

Je ne savais pas que monsieur Lavignan fût marié.

PAUL, bas.

Il l'est, et d'une force... Tu vas voir.

SCÈNE II.

GAGEROT, LAVIGNAN, PAUL, DENNEVILLE, CORNÉLIE.

CORNÉLIE, en arrivant, et d'une voix piaillarde.

Eh bien, viendras-tu déjeûner, Eugène? les cotelettes vont être toute rossignolées.

PAUL, à Denneville.

Tu entends?

DENNEVILLE, à part.

En effet.

CORNÉLIE.

Ah! pardon, monsieur Gagerot, je croyais votre séance *finite*.

LAVIGNAN.

Finie.

CORNÉLIE.

Hein?...

LAVIGNAN.

Rien.

GAGEROT.

Pas encore, madame.

CORNÉLIE.

Bonjour, Paul.

LAVIGNAN, à Gagerot.

C'est ma femme!

PAUL.

Madame Lavignan me permettra-t-elle de lui présenter mon ami Denneville, arrivé depuis deux jours d'Italie?

DENNEVILLE.

Et qui est trop heureux, madame, de saluer une personne si distinguée.

CORNÉLIE.

Monsieur, ça me flatte, et... je vous *suit* obligée,

LAVIGNAN.

Suis o...

CORNÉLIE.

De quoi?

LAVIGNAN.

Rien; c'était pour te dire, chère amie, que ces deux messieurs déjeûnent avec nous.

CORNÉLIE.

Eh bien! raison de plus pour te presser, car tu sais bien que madame Belhomme.

PAUL.

Belhomme! qu'est-ce que c'est que ça?...

CORNÉLIE.

Une danseuse qui envoie son portrait en Russie pour se faire engager à la première vue.

LAVIGNAN.

C'est une société anonyme créée pour l'introduction du cancan dans les mers du nord...

CORNÉLIE.

En attendant, tu lui as promis que ses jambes seraient faites ce matin... et me voilà.

GAGEROT.

Comment, vous voilà?

CORNÉLIE.

Sans compter qu'il me faut poser pour le dos de la comtesse de Sivry.

GAGEROT.

Bah! celle qui est bossue.

CORNÉLIE.

Pour le grand cou de lady Clarendon et pour le buste de la petite baronne de Mesnay.

PAUL.

La petite baronne... (Faisant un geste sur sa poitrine.) qui est si maigre, si...

CORNÉLIE.

Et qu'est-ce que ça fait... Est-ce que je ne suis pas là, moi!...

LAVIGNAN.[1]

C'est bon! c'est bon! tu n'as pas besoin de crier ça par dessus les moulins.

CORNÉLIE.

Laisse-moi donc tranquille. Avec ça que je les chéris, toutes les pimbêches qui ne me diraient pas un mot aimable, à moi qui me tue le corps et l'âme à poser pour elles, et qui te cajolent au jour la journée pour que tu leur fasses des tailles de *guimpe*, des bouches en cœur et des yeux *fondus* en amande...

LAVIGNAN.

Des tailles des guêpe... et des yeux.

CORNÉLIE.

Ah ça! qu'est-ce qu'il marronne donc toujours...

PAUL.

Il dit des tailles de guêpe...

CORNÉLIE.

Ah bah!... est-ce que vous allez vous en mêler aussi de me remontrer ma langue... Avec ça qu'il est si fort sur la *surtaxe*, ce cher Paul, qu'un jour il m'a écrit: « Je t'attends ma chère âme... au lieu de ma chère amie! »

LAVIGNAN.

Madame Lavignan..

CORNÉLIE.

Eh ben!... après...

LAVIGNAN.

Comment après... Après.

CORNÉLIE.

Non c'était avant... tu as raison.

LAVIGNAN.

Avant ou après... Je vous prie d'être moins communicative de votre passé....

CORNÉLIE.

Je sais bien... qu'il en est de ça comme lorsque je te parle de ma mère...

LAVIGNAN.

Ta mère... Ah ça! tu as donc envie de me faire tourner en...

CORNÉLIE.

Achève... bourique, mon chéri...

(Ils se parlent bas.)

DENNEVILLE, à Paul.

Ah ça! est-ce que nous n'aurons pas une représentation de la mère aussi...

PAUL.

Impossible, on la tient sous cloche en province.

LAVIGNAN, bas.

En v'là assez, assez comme ça.

CORNÉLIE.

Assez, n'est pas trop...

LAVIGNAN.

Madame Lavignan.

CORNÉLIE.

Monsieur Dubois...

PAUL.

Chut!... ou le déjeûner passera en querelle...

DENNEVILLE.

Je conçois, madame, que cela vous ennuie de poser ainsi. Mais vous devez être bien fière lorsque l'on entre dans cet atelier, d'entendre les éloges...

PAUL.

Tu t'enfonces.

CORNÉLIE.

Vous n'y êtes pas, monsieur, et je ne suis pour rien dans toutes ces figures-là.

DENNEVILLE.

Comment! ces tableaux...

LAVIGNAN.

Ne sont pas de moi... et cet atelier n'est pas mon domaine.

GAGEROT.

Bah!...

LAVIGNAN.

C'est celui d'un ami qui me l'a prêté pendant un voyage en Suisse, et qui, depuis son retour, a bien voulu me permettre, en attendant que le mien soit prêt, de travailler encore dans cet atelier qui, justement, communique par cette petite porte (La porte à droite.) avec l'appartement que j'occupe à côté.

PAUL.

Du reste, il n'y travaille pas beaucoup, M. Manuel Torcy, car depuis que je viens ici, je ne l'y ai pas encore rencontré.

LAVIGNAN.

Des affaires particulières...

CORNÉLIE.

Fièrement particulières. (On frappe à la porte.)

PAUL et DENNEVILLE.

Entrez!...

CORNÉLIE.

Un petit coup!... C'est encore quelque femme à replâtrer. (On frappe de nouveau.) Mais entrez donc! (Le marquis paraît.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE CHANGIRON.

LE MARQUIS, ouvrant la porte.

Ah! pardon... je crois que je me trompe.

CORNÉLIE, en regardant Lavignan.

Tiens, il est bien, ce monsieur.

LAVIGNAN, à Cornélie.

Je ne connais pas.

GAGEROT.

C'est M. le marquis de Changiron.

LE MARQUIS.

Mais c'est monsieur Gagerot.

CORNÉLIE, à part.

Un marquis!

PAUL, qui ne regardait pas, et se retournant en restant toujours étendu sur son divan avec les coussins.

Changiron!... tiens, c'est Changiron!... Bonjour, Changiron!

LE MARQUIS.

Monsieur Vermond... je vous salue.

DENNEVILLE, à Gagerot.

Quel est donc ce M. de Changiron!

PAUL.

Celui qui a épousé Mlle de Brévise.

DENNEVILLE, à part.

C'est bon à savoir.

LE MARQUIS.

Mais pardon, madame, je croyais entrer chez M. Manuel Torcy.

LAVIGNAN.

Vous êtes en effet dans son lieu de travail, monsieur, mais si vous voulez frapper à la porte à côté.

LE MARQUIS.

C'est ce que j'ai déjà fait.

CORNÉLIE.

Et vous cogneriez pendant deux heures que l'on ne vous ouvrirait pas davantage.

LE MARQUIS.

M. Torcy est donc sorti, madame?

CORNÉLIE.

Non! non! mais quand il est avec sa femme, il n'ouvre à personne.

LAVIGNAN.

Ma femme se trompe, monsieur, c'est que probablement Torcy est en affaires.

CORNÉLIE.

En affaires... ah! des affaires comme ça... C'est la jalousie qui le ronge, ton Manuel; il cache son Antonie à tout le monde, et il dit que c'est elle qui veut vivre solitaire comme un ermite dans un bénitier.

DENNEVILLE.

Ah! bravo! bravo!

LAVIGNAN, bas à Cornélie.

Comme un diable... mon Dieu! comme un diable.

CORNÉLIE.

Eh ben! quand le diable fut vieux, il se fit ermite... voilà tout. Mais je connais le truc.

PAUL.

Hein?

CORNÉLIE.

Toc... toc... toc...

LAVIGNAN.

De quoi?...

CORNÉLIE.

Oui, je sais comment il faut frapper. On m'ouvrira à moi, j'en suis sûre, et je dirai à Manuel que vous êtes ici, il viendra vous parler.

LE MARQUIS.

Oh! madame, vous y mettez une obligeance si parfaite...

CORNÉLIE, flattée.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Et je vous remercie de votre offre gracieuse.

CORNÉLIE, de même.

Monsieur... le marquis! l'offre est toute pour moi. (Elle fait une grande révérence.)

DENNEVILLE, à Paul.

Elle est superbe!

PAUL, à Denneville.

On paierait pour la voir, n'est-ce pas?

CORNÉLIE, en sortant.

Un marquis!... je parie que c'est un homme comme il faut ça. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

GAGEROT, LAVIGNAN, PAUL, DENNEVILLE, LE MARQUIS.

LAVIGNAN.

Veuillez donc vous asseoir, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Ne faites pas attention, monsieur.

LE MARQUIS, après avoir fait une inclination à Lavignan.

Vous n'avez pas oublié, monsieur Gagerot, que la comtesse de Brévise et Mme de Changiron comptent sur vous aujourd'hui pour leur petite fête de campagne.

GAGEROT.

Non, non, marquis, et je n'y manquerai pas.

PAUL.

Dis donc, Lavignan, sais-tu que c'est drôle, ce mari qui cache sa femme comme une odalisque. Est-ce que ton ami Manuel a fait comme toi... est-ce qu'il a épousé un modèle?

LE MARQUIS, à part.

Un modèle!

LAVIGNAN, avec humeur.

Eh! je n'en sais rien. (A part.) Butor!

PAUL.

Au fait, c'est vrai, tu m'as dit qu'il l'a épousée en Suisse... cette inconnue que personne ne peut voir.

LAVIGNAN, avec humeur.

Et qu'est-ce que ça te fait?

PAUL.

Dis donc, est-elle jolie, au moins, l'inconnue?

DENNEVILLE.

Ah! je suis sûr qu'elle est laide.

LAVIGNAN.

Laide!... Oh! c'est là ce qui vous fait regretter de ne pas avoir le talent de Torcy... C'est si beau à peindre.

PAUL.

Allons donc, tu as autant de talent que ton Manuel.

LAVIGNAN.

Moi! laissez-moi donc tranquille... je me connais. J'astique assez bien une petite femme, je ficelle pas mal un capitaine de la garde nationale... ça fait de l'effet pour le bourgeois... mais de la peinture, de la belle peinture comme en fait Manuel... merci, ce n'est pas mon genre...

LE MARQUIS, à part.

Il y a du cœur et du talent chez cet homme.

PAUL.

Eh bien! j'en reviens à l'idée de ta Cornélie; c'est que son mari en est jaloux comme un Bédouin et qu'il l'enferme à la mauresque.

DENNEVILLE.

Non, ce doit être une Marion Delorme, repentante et amoureuse.

PAUL.

Eh bien, quoi que ce soit, je le saurai... Et pas plus tard que tout de suite... je vais me mettre en sentinelle à cette porte; je sais le truc.

LAVIGNAN.

Pas de ça, Lisette, Manuel est mon ami... et si tu avais cette infamie...

PAUL.

Tu fais le méchant...

LAVIGNAN.

Je fais que je t'étale... voilà.

(Paul va pour sortir, Cornélie paraît.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, CORNÉLIE.

PAUL.

Ah! madame Lavignan... Eh bien?

CORNÉLIE, au marquis.

Manuel va venir, monsieur.

LE MARQUIS.

Je vous remercie, madame.

DENNEVILLE.

Eh bien, il paraît qu'il ne cache pas sa Dulcinée si hermétiquement que vous le dites, puisque voilà monsieur qui va voir cette Vénus idéale.

CORNÉLIE.

Bast! l'oiseau est rentré dans son trou, dans l'appartement du fond... Qui est-ce qui vous a dit que c'était une Vénus?

PAUL.

Pardieu! c'est votre mari.

CORNÉLIE.

Ah! ça ne m'étonne pas! il en est ébahi de cette sylphide, comme il l'appelle... Il croit que son ami a épousé une princesse déguisée.

GAGEROT, en riant.

Eh! eh! on a vu des princesses faire mieux que ça.

CORNÉLIE.

Et je vous réponds, moi, qu'elle n'est pas princesse, monsieur Gagerot, car elle vous connaît.

GAGEROT.

Moi!

PAUL et DENNEVILLE.

Lui!

CORNÉLIE.

Et vous aussi, elle doit vous connaître, Paul.

PAUL.

Moi aussi! Eh bien Lavignan, qu'est-ce que je t'avais dit?

CORNÉLIE.

C'est lorsque j'ai été annoncer à Manuel que M. le marquis voulait lui parler, il m'a demandé qui est-ce qui était dans l'atelier, et quand j'ai dit que c'était Paul Vermond et M. Gagerot... elle a changé de figure du noir au blanc et elle s'est écriée d'une voix toute drôle : Comment, monsieur Paul Vermond! monsieur Gagerot!

DENNEVILLE.

Diable! mais ceci se complique.

CORNÉLIE.

Si bien que son mari a pâli à son tour et lui a demandé si elle vous connaissait... Elle a nié... Mais je m'y connais, elle vous connaît, c'est sûr.

GAGEROT.

Moi qui ne viens à Paris qu'un mois tous les ans.

PAUL.

Et vous dites qu'elle s'appelle?

CORNÉLIE.

Antonie.

PAUL.

Antonie! c'est possible. Cependant je n'ai pas l'idée d'une Antonie; et vous, monsieur Gagerot?

GAGEROT.

Antonie!... Pas la moindre idée non plus.

PAUL.

Et vous, Changiron?

LE MARQUIS.

Monsieur...

DENNEVILLE.

Au surplus, ces dames changent si souvent de nom!

PAUL.

Mais chut! voici le mari... Et pas plus tard que ce soir je saurai quelle est la femme.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TORCY.

TORCY, en entrant.

Bonjour, Eugène.

LAVIGNAN.

Bonjour, Manuel.

TORCY, allant au marquis.

Je vous prie de m'excuser, monsieur de Changiron, mais j'étais si occupé, que je n'avais pas entendu frapper... Vous désirez me parler?

LE MARQUIS.

Oui, pardon si j'ai insisté, la grande affaire est résolue.

TORCY.

Eh bien! monsieur le marquis, je suis à vos ordres... et si vous voulez passer chez moi.

LAVIGNAN.

Non... si tu préfères rester ici... nous avons terminé. (A Gagerot.) Monsieur Gagerot, nous en resterons là aujourd'hui.

GAGEROT.

Bien! bien! la dernière séance à demain, de bonne heure.

TORCY, se retournant.

Ah! c'est là M. Gagerot.

GAGEROT, au marquis.

Monsieur le marquis, à ce soir...

LAVIGNAN.

Allons, messieurs, nous allons enfin déjeûner; Paul, veux-tu toujours conduire ton ami Denneville.

TORCY, se retournant encore.

M. Paul Vermond sans doute.

PAUL.

Oui, monsieur... nous allons nous mettre à table. (En sortant.) Au revoir, beau cousin, sans rancune, Changiron.

TORCY.

Le marquis le connait... Bien!

LE MARQUIS, à Cornélie.

Madame, je vous réitère tous mes remercimens.

CORNÉLIE.

Monsieur!

LE MARQUIS.

Et j'ai l'honneur de vous présenter mes respects.

CORNÉLIE.

Monsieur le marquis... ces respects sont de mon côté. (A part en sortant.) Oh! quelle différence!... et comme ça m'irait bien la noblesse.

LAVIGNAN, qui va pour sortir.

A demain, Manuel.

LE MARQUIS, allant à lui.

M. Gagerot et M. Torcy me font aujourd'hui l'honneur de venir dîner chez moi à la campagne.

TORCY, à part.

Ah! je comptais ne pas m'y rendre.

LE MARQUIS, continuant.

Et je serais charmé si vous vouliez bien accompagner votre ami.

LAVIGNAN.

Mais peut-être, monsieur, qu'il serait indiscret...

LE MARQUIS.

Tout à l'heure je n'ai pas hésité à accepter votre invitation.

LAVIGNAN.

J'aurai donc l'honneur de me rendre à la vôtre.

LE MARQUIS, à Lavignan qui sort.

Mme de Brévise et Mme de Changiron vous attendront à six heures.

LAVIGNAN.

A ce soir donc, messieurs... A ce soir!...

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, TORCY.

TORCY.

Ainsi donc, monsieur le marquis, vous avez pu retrouver tous vos originaux.

LE MARQUIS.

J'en ai un bon nombre du moins; quelques mauvaises toiles déterrées dans les greniers de mon hôtel, une douzaine de vieux cadres retrouvés dans le château de ma belle-mère, et un assez grand nombre d'anciennes miniatures forment une collection complète; il ne nous manque que quelques portraits, et parmi eux surtout celui de la belle Marguerite de Brévise, qui fut la confidente d'Anne d'Autriche.

TORCY.

Mais avez-vous au moins une idée de son genre de beauté?

LE MARQUIS.

Je sais seulement que cette beauté était admirable. C'est entièrement un portrait à refaire, et je m'en rapporte à vous.

TORCY, à part.

Mais j'y songe..... Changiron..... était, il y

a deux ans, l'homme le plus à la mode de Paris... Peut-être... que par ce moyen... Oui.

CHANGIRON.

C'est par ce portrait que Mme de Changiron désire vous voir commencer... car elle veut quelque chose de merveilleux.

TORCY, ouvrant le pupitre et prenant une toile.

Est-ce qu'une tête pareille ne répondrait pas à l'idée que vous vous faites de cette beauté?

LE MARQUIS, regardant le portrait.

Ah! voilà qui est beau, très beau, très beau, monsieur Torcy... et je vous en fais mon sincère compliment; mais je ne crois pas qu'il existe une femme au monde qui puisse ressembler à cela.

TORCY.

Vous trouvez?

LE MARQUIS.

Et cependant, je ne sais pourquoi le caractère de cette figure... ces traits...

TORCY, le voyant réfléchir.

Est-ce que ce visage vous rappellerait une femme que vous auriez connue?

LE MARQUIS.

Ce visage! Oh! non, non, personne! mais je l'admire... car c'est une création digne de Raphaël.

TORCY.

C'est cependant un portrait.

LE MARQUIS.

Un portrait!

TORCY.

C'est celui de ma femme.

LE MARQUIS.

De votre femme!... Oh! alors je ne m'étonne plus si M. Lavignan nous a dit qu'elle était si belle!

TORCY, posant le portrait sur le pupitre, la figure contre le mur.

Lavignan! mais tout à l'heure on a donc parlé d'elle?

LE MARQUIS.

Oh! l'on en a parlé seulement sous le rapport de sa beauté.

TORCY.

Seulement sous ce rapport?

LE MARQUIS.

Pas autrement, je vous assure... Mais qu'avez-vous donc?

TORCY, brisant un appuie-main.

Rien! rien! je n'ai rien... (Revenant au marquis.) Et quand voulez-vous que nous commencions, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Mais le plus tôt possible.

TORCY.

Alors quand vous voudrez, quand vous serez prêt. (Revenant au marquis.) Mais vous êtes bien certain que M. Gagerot ou M. Paul Vermond n'ont rien dit de ma femme?

LE MARQUIS.

Ah! ça, voyons, est-ce que la jalousie vous tourne la tête?

TORCY, souriant négativement.

La jalousie...

LE MARQUIS.

Est-ce que, par hasard, vous redouteriez un Gagerot, ou un Paul Vermond?

TORCY, levant les yeux au ciel.

Ah! c'est que vous ne savez pas...

LE MARQUIS.

Eh! quoi donc?

TORCY.

Rien! rien! (A part.) J'ai juré de me taire.

LE MARQUIS.

Et que voulez-vous qu'ils en aient dit, puisqu'ils ont déclaré tous les deux qu'ils ne la connaissaient pas.

TORCY.

Vrai!

LE MARQUIS.

Qu'ils ne l'avaient jamais vue.

TORCY.

Jamais!...

LE MARQUIS.

On s'est seulement étonné du soin que vous mettiez à la cacher à tous les yeux... et c'est votre faute... Soyez jaloux, je comprends cela; mais, au lieu de vous en défendre, ayez le courage de votre faiblesse: dites à qui voudra l'entendre qu'un regard jeté sur celle que vous aimez vous semble une insulte à votre amour, on en rira peut-être un jour ou deux, et puis après on n'y pensera plus.

TORCY.

On me trouve bien ridicule, n'est-ce pas? et je sais qu'on invente des histoires à ce sujet: on dit que ma femme est quelque princesse qui se cache... qui sait? peut-être quelque échappée de...

LE MARQUIS.

Torcy, vous devenez fou... Allons, soyez homme! Que diable, vous la connaissiez avant de l'épouser... Et lorsque vous l'avez prise... vous avez accepté son passé... s'il est mauvais.

TORCY.

Mauvais... Vous croyez donc qu'il est mauvais?

LE MARQUIS.

Je ne puis répondre à une pareille folie... Voyons, calmez-vous.

TORCY.

Oui, oui... vous avez raison... il faut que je sois calme. Laissons ce sujet, et je vous demande même qu'il ne soit plus question entre nous de ce portrait dont je vous supplie de ne jamais parler.

LE MARQUIS.

Je vous le promets.

TORCY.

Envoyez-moi vos toiles, vos miniatures, vos tableaux, et nous commencerons.

LE MARQUIS.

Eh bien! ce soir à la campagne nous arrêterons définitivement notre plan avec ces dames, et demain vous aurez tout cela. Allons, allons, soyez raisonnable.

TORCY.

Ah! je le suis maintenant... C'était une idée, une sottise qui me passait par la tête... Au revoir! au revoir! (Le marquis sort.)

SCÈNE VIII.

TORCY, seul.

Raisonnable! que je sois raisonnable.... Ah! non! je ne puis vivre ainsi plus long-temps!... cette situation n'est plus tolérable... c'est aujourd'hui qu'il me faut en finir... c'est à l'instant même que je veux avoir une explication. (Il va pour rentrer chez lui, la petite porte s'ouvre.) O mon Dieu! la voilà... c'est elle. (Eulalie entre.)

SCÈNE IX.

TORCY, EULALIE.

EULALIE.

Manuel... tu es seul?

TORCY.

Oui... vous pouvez entrer... (A part.) Allons! du courage.

EULALIE.

Eh bien! nous pouvons commencer. Ta toile est-elle prête?...

TORCY.

Dans un instant... mais qu'as-tu Antonie? (Il la regarde.) Tu es pâle, tu es triste, tu as pleuré depuis que je t'ai quittée... Peut-être que mes reproches de tout à l'heure...

EULALIE.

Tes reproches!... Oh! non, non, mon ami!

TORCY.

Mais alors! qu'as-tu donc? Et serait-ce toujours ce chagrin, que je ne sais pas, qui te rend ainsi malheureuse?

EULALIE.

Oh! je n'en ai qu'un, c'est quand je crains de ne pas faire ton bonheur.

TORCY.

Ah! tu pourrais le rendre complet, en me confiant cette pensée qui te dévore et peut-être t'abuse...

EULALIE.

Jamais! Manuel...

TORCY.

Quoi! toujours ce silence!... Eh bien!... tu m'y forces, je rassemblerai mes souvenirs! je chercherai, je parlerai... j'interrogerai s'il le faut...

EULALIE.

Et si tu fais cela... si tu fais cela, ce sera bien mal!...

TORCY.

Antonie!

EULALIE.

Oh! oui, bien mal! (A part.) Il le faut, et puisse-t-il me comprendre... (Avec douceur.) Écoute-moi, Manuel... souviens-toi du jour où je te trouvai, en Suisse, blessé, meurtri, expirant dans un ravin de la montagne! Tu allais mourir là, car tu étais seul... car il fallait le désespoir qui cherche la mort, pour pousser une créature vivante dans cet abîme où une imprudence t'avait précipité... Je te vis sanglant, immobile, mourant... et cette mort que j'appelais, moi, comme un bienfait, me fit peur pour toi que je ne connaissais pas. Une idée me prit alors de te sauver la vie! il me sembla que ta vie serait devant Dieu une expiation de ma mort... Je te soulevai, j'étanchai tes blessures, je te ranimai... et, moi, faible femme, je te traînai hors de cet abîme et je te reconduisis à la cabane où tu retombas bientôt brûlé de fièvre et épuisé de douleur.

TORCY.

Oh! c'est vrai, Antonie, c'est vrai!

EULALIE.

Eh bien! te souviens-tu que j'allais partir, moi, lorsqu'une des personnes qui t'entouraient murmura tout bas: « Cet homme n'a plus une heure à vivre »? Je ne sais si, dans l'anéantissement où tu étais plongé, ce mot fatal arriva jusqu'à toi... mais je l'entendis, moi, et je m'arrêtai. C'était Dieu qui, d'abord, m'avait inspiré de te sauver, et je crus lui obéir en restant pour te sauver tout à fait... Ainsi, le lendemain, et durant quinze jours que la mort te menaça, Manuel, tu me trouvas toujours à ton chevet...

TORCY.

Oh! merci, maintenant, comme alors! Merci, comme le jour où je pus comprendre que je te devais la vie.

EULALIE.

Tu étais sauvé, alors...

TORCY.

Et toi, tu voulais toujours mourir!

EULALIE.

Oui, Manuel, je le voulais encore; mais je n'en avais plus le courage!... C'est que tu m'avais raconté ta jeunesse, tes travaux, tes belles espérances!... c'est que tu m'avais dit ton avenir de gloire et de bonheur!... c'est que, lorsque faible encore tu sortais appuyé sur mon bras, j'étais fière, moi, jeune fille, d'avoir sauvé tout

cela! J'étais heureuse de te voir revivre pour ces espérances... Et il y avait des heures où j'oubliais dans ta vie que je m'étais promise à la mort!

TORCY.

Et puis tu sentais bien que je t'aimais...

EULALIE, tombant assise sur le canapé.

Je vous ai aimé la première, Manuel...

TORCY, à genoux devant elle.

Mon Antonie!

EULALIE.

C'était un soir que vous étiez assis à mes pieds! Manuel, vous m'avez long-temps suppliée de vous dire qui j'étais, d'où je venais, ce qui m'avait jetée dans cette affreuse montagne!... Vous avez été bien cruel pour moi, qui vous priais vainement de me laisser mon secret... Je te donnerai ma fortune, m'avez-vous dit, je te donnerai mon nom! Ton nom, qui est honorable et pur! ton nom, qui est célèbre et respecté... ce nom pour lequel je t'aime, moi, et que je préférerais à un nom de prince... et cependant ce nom je l'avais refusé pour me taire.

TORCY.

Oui, chère Antonie!

EULALIE.

Alors tu te penchas vers moi; tes yeux rayonnaient d'amour; ta voix était inspirée et tu me dis: Eh bien! je ne te demanderai plus rien, rien, jamais rien! Tu seras pour moi l'ange qui a sa patrie au ciel et qui n'a pas de nom sur cette terre... je t'aimerai ainsi sans jamais t'interroger... je ne te prierai pas pour que tu m'aimes... tu me seras sainte... et je te remercierai de vivre pour moi, comme si tu me redonnais encore une fois la vie. Le veux-tu ainsi, mon enfant, le veux-tu?... Je te tendis la main... tu la serras dans la tienne, et tu m'appelas Antonie, du nom de ta mère, pour abriter au moins devant Dieu l'union que je ne pouvais pas sanctifier devant les hommes.

TORCY, se levant.

Oh! pardonne... Non, non, jamais je ne voudrai plus rien apprendre... Mais si tu savais comme je t'aime! si tu savais comme je serais fier de t'imposer au monde et de proclamer mon amour!... Et quand je vois que tu ne veux pas même qu'on sache que je t'aime! Oh! alors, vois-tu, ma vie est sans but! sans avenir! je me désespère, je m'égare, je deviens fou! Mais, maintenant, ce que tu voudras, je le voudrai; mais tu m'as pardonné, n'est-ce pas?

EULALIE, debout.

Te pardonner, Manuel! Puis-je t'en vouloir de ce qui est un malheur qui ne vient que de moi? Non, je n'ai rien à te pardonner, mais j'ai encore quelque chose à te dire.

TORCY, venant sur le devant de la scène.

Oh! parle! parle!

EULALIE.

Car il s'agit de ce passé que je ne puis t'apprendre.

TORCY.

Ah! je t'écoute.

EULALIE.

Le jour où tu m'as rencontrée, Manuel, je te le jure, j'étais pure devant Dieu de toute faute et de tout crime...

TORCY.

Ah! c'est vrai, n'est-ce pas?

EULALIE.

Tu en doutais?

TORCY.

Non, non, je n'en doute pas! Je suis heureux, je suis calme et je n'en veux pas savoir davantage.

EULALIE.

Pas davantage, tu l'as dit, Manuel, ne l'oublie pas! je t'avais gardé ce témoignage de moi-même pour le jour où je sentirais faiblir ton amour; c'est le dernier mot de mon âme que je viens de te dire... Au delà, tout doit rester mort dans mon sein. Aujourd'hui je t'ai livré la seule arme que j'avais pour me défendre... Si tu doutes jamais de ce serment, je ne le recommencerai pas! tu en douterais plus aisément encore! Maintenant, je t'ai donné tout ce que je pouvais te donner; s'il te faut des preuves, je n'en ai pas! s'il te faut mon secret, j'aime mieux mourir.

TORCY.

Oh! tu vivras! tu vivras pour mon bonheur, et j'espère encore pour le tien... Mais on vient... c'est Lavignan... Oh! mon amie, cache-lui tes larmes. (Lavignan paraît.)

SCÈNE X.

TORCY, EULALIE, LAVIGNAN.

LAVIGNAN, en entrant, le chapeau à la main.

Eh bien! Manuel, il est quatre heures passées, et si tu veux que nous arrivions à temps à Juvisy...

EULALIE.

A Juvisy!

TORCY, avec mécontentement.

Ah! ce dîner à la campagne me contrarie.

EULALIE.

Et pourquoi donc, mon ami? et qu'est-ce que c'est que ce dîner?

TORCY.

Une invitation dont j'avais oublié de te parler.

LAVIGNAN, pendant que Torcy embrasse Eulalie.

Oui, dépêche-toi, car tu sais que M. de Changiron nous a dit que sa femme et sa belle-mère, la comtesse de Brévise nous attendaient à six heures.

EULALIE, à part, en se détournant avec terreur.

M. de Changiron! Mme de Brévise!

TORCY, surpris de ce mouvement.

Mais qu'as-tu donc, Antonie?

EULALIE.

Ce que j'ai... (A part.) O mon Dieu!

TORCY.

Mais oui, je te demande ce que tu as. Est-ce que tu connais M. de Changiron?

EULALIE.

M. de Changiron, le gendre de Mme de Brévise?...

TORCY.

Le connais-tu donc?..... (Réfléchissant.) C'est vrai! je ne t'avais pas encore dit son nom! et lorsque tu viens de l'entendre prononcer...

EULALIE, avec calme.

Ah! Manuel, voilà déjà tes soupçons revenus.

TORCY.

Non... mais...

LAVIGNAN.

Eh bien! viens-tu?

EULALIE.

Allons, pars, mon ami... Emmenez-le, monsieur Lavignan.

LAVIGNAN.

Oui, madame.

EULALIE.

Il faut encore que tu t'habilles... (Lui prenant la main et essayant de l'attirer à elle.) Adieu, Manuel...

TORCY, se détournant avec froideur.

Adieu, Antonie.

EULALIE.

Adieu! (A part.) Ah! ne vaut-il pas mieux avoir le courage de mourir que de vivre ainsi?...

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

TORCY, LAVIGNAN.

TORCY.

Elle connaît Changiron... elle connaît la comtesse de Brévise... Oui, oui, je vais aller à cette fête...

LAVIGNAN.

Allons, viens donc!

TORCY.

Je te suis. (Ils sortent ensemble.)

SCÈNE XII.

PAUL, DENNEVILLE,

PAUL, dans la coulisse, il est légèrement aviné.

Eugène... Eugène... (Il entre.) dis donc, Eugène, ta femme qui veut parier que je ne serai pas reçu chez l'inconnue. (Il le cherche.) Eh bien! où es-tu donc? Eugène! Eugène! Ah! oui, je m'en souviens... part pour la campagne... invité chez Changiron avec le mari de l'inconnue.

DENNEVILLE, feignant aussi d'être gris.

C'est-à-dire... avec le mari...

PAUL, éclatant de rire.

Qui l'a épousée en Suisse!... Connu! connu!... (Levant son verre.) A la santé de sa femme!

DENNEVILLE, à part.

C'est bien! le voilà dans l'état où je le désirais, et les vapeurs du punch le rendront plus facile.

PAUL.

Dis donc! dis donc, Denneville! une idée!... Si je profitais de son absence.

DENNEVILLE.

Du mari?

PAUL.

Oui, pendant que notre chère Cornélie fait du thé.

DENNEVILLE.

Oh! tu as tout le temps. Le mari sera dehors toute la soirée, et puisque nous sommes seuls un instant, nous pouvons causer de l'affaire qui m'amène à Paris.

PAUL.

Ton affaire! l'affaire qui t'amène... je la connais d'avance, ton affaire! je la connais! c'est de l'argent, n'est-ce pas... c'est encore de l'argent, mais si ça ne te fait rien, j'aime mieux parler de punch. Allons boire du punch!...

DENNEVILLE.

Mais il me semble que je t'ai rendu un service assez important, pour que, de ton côté...

PAUL.

Eh bien! je te l'ai payé, ce service.

DENNEVILLE.

Mais, non, pas ce dont nous étions formellement convenus.

PAUL.

Parce que tu n'as pas, comme nous en étions convenus aussi, rapporté le testament.

DENNEVILLE, à part.

Ce sera pour plus tard. (Haut.) Mais puisque Pontois a voulu l'anéantir...

PAUL.

Tu mens; mais ça m'est égal. Ecoute, Denneville... je suis gris... c'est possible... mais je n'oublie rien... Je me moque de ce que tu as fait du testament, car j'ai encore les billets faux que tu as fabriqués pour le compte de Vandrillan, ce scélérat d'usurier... Vous vous entendez tous deux... mais je te le jure, et tu me connais... si l'un de vous tente quelque chose contre moi... si jamais il était question de ce testament... ce ne sera pas à la justice que je m'adresserai...

DENNEVILLE.

Je te crois... mais tu sais que je ne suis pas un

homme à effrayer... Allons, Vermond, encore un petit sacrifice... Tu es riche, très riche!

PAUL.

Mais je n'ai pas d'argent. (Tapant sur ses poches.) Tu vois bien que je n'ai pas d'argent.

DENNEVILLE.

Oh! n'est-ce que cela? Tu vas me signer un bon pour ton intendant... (Il cherche.) Voilà justement une plume, de l'encre, et je trouverai bien un morceau de papier.

PAUL.

Un bon... possible... mais.... le dernier.

DENNEVILLE.

Rien que cinquante mille francs.

PAUL, se récriant.

Cinquante mille francs!

DENNEVILLE.

Oui, et je quitte la France pour toujours.

PAUL.

Cinquante mille francs! J'aimerais mieux boire cinquante mille bouteilles.

DENNEVILLE, au fond.

Il doit y avoir du papier sur ce pupitre. (Il dérange le portrait et le regarde.) Que vois-je!

PAUL.

Qu'as-tu donc?

DENNEVILLE.

Rien. (A part.) Non, je ne me trompe pas! (Haut.) Veux-tu me signer ce bon de cinquante mille francs?

PAUL.

Tu es fou... Mille écus si tu veux. D'ailleurs, je ne sais pas ce que peut me coûter la conquête de la femme de Torcy.

DENNEVILLE, à part.

La femme de Torcy... Et Lavignan qui m'a dit que son mari faisait son portrait... Mon Dieu! serait-ce possible! (Haut.) Décidément tu veux donc découvrir quelle est la femme de Torcy?

PAUL.

Aussi décidément que je ne veux pas te donner les cinquante mille francs que tu me demandes.

DENNEVILLE, recachant le portrait.

Eh bien! maintenant, ce n'est plus cinquante mille francs qu'il me faut.

PAUL.

Qu'est-ce donc?

DENNEVILLE.

Je te le dirai demain... Mais n'oublie pas que tu m'as refusé.

PAUL, à part.

Demain... Que veut-il dire? (Haut.) A demain donc. (A part.) Cette nuit, j'aurai vu Vaudrillan, et je serai débarrassé de tous deux.

DENNEVILLE.

A demain. (A part.) Ce soir, j'aurai vu M. de Changiron, et Paul sera perdu...

PAUL.

Sans rancune, n'est-ce pas?

DENNEVILLE.

Ne sommes-nous pas de vieux amis?...

PAUL, lui tendant la main.

A la vie, à la mort!

DENNEVILLE, de même.

Comme tu dis: à la vie, à la mort!

DEUXIÈME ACTE.

Le théâtre représente un salon à la campagne; grandes portes au fond, à droite et à gauche. — Meubles divers.

SCÈNE I.

Mme DUPLESSIS, DOMESTIQUES, puis LA COMTESSE et CAMILLE.

Mme DUPLESSIS, aux domestiques qui finissent de ranger.

C'est bien! c'est bien! tout est en place dans cet appartement, et il faut maintenant terminer les autres pièces. (A un domestique.) Vous, Antoine, garnissez les lustres du grand salon.

PREMIER DOMESTIQUE.

Oui, madame.

Mme DUPLESSIS, à un deuxième domestique.

Vous, Baptiste et Joseph, dites au jardinier qu'il me faut des bouquets pour toutes les dames du bal.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Oui, madame.

Mme DUPLESSIS, à un troisième domestique.

Et vous, Étienne, recommandez au chef de tenir son dîner prêt pour sept heures.

TROISIÈME DOMESTIQUE.

Oui, madame.

Mme DUPLESSIS, avec importance.

Allez!

LES TROIS DOMESTIQUES.

Oui, madame. (Ils s'inclinent et sortent.)

Mme DUPLESSIS, se pavanant.

Madame! oui, madame! Comme tout ça vous

obéit! comme tout ça marche! Il n'y a qu'à dire : allez!... Antoine! Etienne! Baptiste! allez! et ça va!... ça va comme sur des roulettes!... Ce que c'est que d'être intendante générale chez une jeune marquise qui est jalouse, et qui ne s'occupe pas de sa maison! Oh! la mort de l'autre m'a fait bien du mal! J'ai le gloria et le sommeil en horreur, depuis que j'ai été asphyxiée par c'te petite scélérate d'étouffeuse!... Mais c'est égal, c'est elle qui a fait mon bonheur, la voleuse, parce que les Brévise ont voulu toujours avoir une preuve vivante et parlante de son crime!... J'suis encore *une fameuse* exemple qu'on n'a pas besoin d'être belle pour faire sa fortune! Et si je ne pensais pas toujours à mon ingrate Cornélie!... Mais chut! voilà mes chères bienfaitrices.

LA COMTESSE, arrivant avec Camille.

Eh bien! tout est-il enfin terminé, madame Duplessis?

Mme DUPLESSIS.

Oui, madame la comtesse, je n'ai plus qu'à ranger cette table... Mais si vous désirez que je me retire...

LA COMTESSE.

Non, non!... finissez ce que vous avez à faire.

CAMILLE.

Et conçois-tu, maman, qu'Arthur ne soit pas encore de retour?

LA COMTESSE.

Mais il est à peine cinq heures et demie, mon enfant, et M. Gagerot vient de nous dire qu'il avait laissé ton mari très occupé chez M. Torcy.

CAMILLE, avec humeur.

Et voilà précisément ce qui me blesse, car tout ce que M. Gagerot nous a raconté de cette mystérieuse beauté...

LA COMTESSE.

Comment, ma fille, tu aurais la folie...

CAMILLE.

D'être jalouse de Mme Torcy, non certainement! mais ce n'est pas la première fois qu'Arthur va chez M. Torcy, et jamais cependant il ne nous avait parlé de sa femme.

Mme DUPLESSIS.

Mesdames! voilà la voiture de M. le marquis!

CAMILLE.

Enfin!

LA COMTESSE.

Allons, Camille, de la raison, et point d'humeur qui puisse troubler notre fête.

CAMILLE.

Non, sois tranquille, je saurai me contraindre!
(Le marquis paraît.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, allant à la comtesse.

Bonjour, comtesse. (Il lui baise la main.)

LA COMTESSE.

Bonjour, marquis.

Mme DUPLESSIS, à part.

Attends! tu vas avoir ton compte, toi!

LE MARQUIS, allant à Camille.

J'arrive un peu tard...

CAMILLE.

En effet!

LE MARQUIS,

Beaucoup de courses dont je te parlerai tantôt; car maintenant j'ai à peine le temps de m'habiller. Torcy me suit de près avec une autre personne que j'ai invitée à dîner.

CAMILLE.

Une autre personne?

LE MARQUIS.

M. Lavignan, un ami de Torcy.

CAMILLE.

Un ami de M. Torcy...

LE MARQUIS.

Un jeune peintre qui demeure et travaille avec lui.

Mme DUPLESSIS, à part.

Un peintre! ce mot-là me donne toujours la chair de poule.

LE MARQUIS.

Est-ce que cela te contrarie?

CAMILLE.

Non! mais je croyais d'abord que vous vouliez nous faire une aimable surprise en nous amenant... Mme Torcy.

LE MARQUIS.

Mme Torcy?

CAMILLE.

Oui, je pensais que cette invitation!...

LE MARQUIS.

Je n'ai pas l'honneur de la connaître.

CAMILLE, le regardant avec doute.

Vous ne l'avez jamais vue?

LE MARQUIS.

Jamais!... Mme Torcy vit très retirée, et il paraît qu'elle n'aime ni à sortir ni à recevoir.

Mme DUPLESSIS, à part.

Un peintre! si je pouvais apprendre par lui ce qu'est devenue Mme Dubois...

CAMILLE.

Tant pis pour vous, Arthur, car M. Gagerot prétend que Mme Torcy est une fort belle personne...

LE MARQUIS, vivement.

Oh! quant à cela, admirablement belle!

CAMILLE.

Vraiment ?

LE MARQUIS, emporté par ses idées.

Figure-toi, Camille, de grands yeux noirs, des cheveux bruns magnifiques ! un beau front ! le sourire le plus gracieux !...

Mme DUPLESSIS, à part.

Tiens ! comme ça ressemble à ma Cornélie !

(Elle s'éloigne.)

CAMILLE, regardant son mari.

Et vous ne l'avez jamais vue, cette beauté ?

LE MARQUIS.

Non, te dis-je...

CAMILLE.

Cependant... ce portrait...

LE MARQUIS.

N'est pas flatté, si celui que m'a montré Torcy est ressemblant.

CAMILLE.

Et vous êtes resté tout ce temps à l'admirer ?

LE MARQUIS, avec ironie.

Pardon... je n'avais pas encore compris... Vous le voyez, comtesse, le nom d'aucune femme ne peut être prononcé devant Camille, sans que des paroles amères ne viennent me révéler des soupçons...

LA COMTESSE.

Que votre tristesse justifie souvent... Depuis un an que vous avez épousé Camille, malgré ses espérances perdues par le crime le plus abominable...

LE MARQUIS.

Oui, et plus abominable que vous ne pensez...

LA COMTESSE.

Quelque chose semble vous tourmenter... Regretteriez-vous une union que votre seule générosité...

LE MARQUIS.

Ah ! comtesse... c'est une injure pour elle et pour moi... Je ne puis vous dire ce qui me rend quelquefois si triste... mais tenez, aujourd'hui même, ce portrait...

CAMILLE.

Ce portrait si beau, n'est-ce pas, vous a rappelé des souvenirs...

LE MARQUIS.

Bien cruels, croyez-moi...

CAMILLE.

Ah ! c'est trop... (Elle s'assied.)

LA COMTESSE.

Marquis, vous oubliez que votre mère a trop souffert de la légèreté du marquis votre père... que peut-être elle est morte bien jeune... de ce qu'il avait donné ailleurs une tendresse qui devait lui appartenir à elle seule... N'apportez pas à ma fille cet héritage de douleur !.. (Elle lui montre Camille qui essuie ses larmes.) Voyez...

LE MARQUIS.

Oh ! mon Dieu... mais qu'avez-vous donc Camille ?

CAMILLE.

Rien... mais rien, en vérité...

LE MARQUIS.

Camille, quand je vous dirai mon secret, vous jugerez si j'ai le droit d'être triste... Mais aujourd'hui, on va venir, sachons cacher nos inquiétudes.

CAMILLE.

Mais je n'en ai plus, je vous le jure... je n'en ai plus...

LE MARQUIS.

Merci, Camille... car croyez-moi, si ce secret n'était que le mien, vous le sauriez déjà... A tout à l'heure. (Il sort. Mme Duplessis paraît.)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, CAMILLE, Mme DUPLESSIS, qui va et vient.

CAMILLE.

Il me trompe, ma mère, il me trompe !

LA COMTESSE.

Silence, Camille, nous ne sommes pas seules..

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, CAMILLE, Mme DUPLESSIS.

Mme DUPLESSIS, à part, se rapprochant.

Voyons... (Haut.) Si j'osais demander à madame...

CAMILLE, avec humeur.

Que voulez-vous ?

Mme DUPLESSIS, embarrassée.

Madame, c'est que M. le marquis vient de parler d'un peintre...

CAMILLE.

Eh bien, après ?

Mme DUPLESSIS.

Il a même parlé de deux peintres...

CAMILLE, avec plus d'humeur.

Après ! après !

LA COMTESSE.

Oui, voyons... que voulez-vous, madame Duplessis ?

Mme DUPLESSIS, plus à son aise avec la comtesse.

Ah ! oui !... vous savez bien, vous, madame la comtesse... vous savez, ma fille, que je vous ai dit.. mon enfant qui a abandonné sa mère pour rester avec son mari.

LA COMTESSE.

Je le sais... Après !...

Mme DUPLESSIS.

Mon gendre, vous savez, son mari... c'était un peintre aussi !

CAMILLE.

Un peintre ! Eh bien ?

Mme DUPLESSIS.

Eh bien ! je me disais tout à l'heure... pour la retrouver, mon enfant... si madame la marquise voulait interroger ces messieurs...

CAMILLE.

Interroger ces messieurs... sur votre fille ?...

Mme DUPLESSIS.

Oui... peut-être que... en leur disant que c'était un beau brin de fille... tenez, tout le portrait que M. le marquis faisait de cette dame...

CAMILLE.

Madame Torcy...

Mme DUPLESSIS.

Pourquoi pas... car le monstre a changé de nom pour me la cacher, ma Cornélie !..

CAMILLE.

Vraiment !... Et vous ne l'avez jamais revue ?

Mme DUPLESSIS.

Jamais, au grand jamais !

CAMILLE, à sa mère.

Cela est extraordinaire... et ce que nous a dit M. Gagerot de la retraite où M. Torcy tient sa femme...

LA COMTESSE.

Comment ? tu pourrais supposer que la fille de cette femme...

Mme DUPLESSIS.

Elle était si belle, ma Cornélie... Ah ! gueux de rapin, va !... peut-on déchirer ainsi un cœur de mère âgée ?

CAMILLE.

Il suffit, madame Duplessis... je verrai... j'interrogerai .. Mais enfin, vous le connaissez, votre gendre ?

Mme DUPLESSIS.

Eh ! non, madame... voilà l'infamie !... On m'a subtilisé mon consentement pendant une absence que j'ai faite... et puis... bernique... A mon retour, plus de Dubois... plus de Cornélie... C'est de là que j'ai été obligée de me retirer à Montbéliard, mon pays... abandonnée avec une somme de dix mille francs, que le notaire m'a dit que l'on ne me paierait que là... et c'est peu après que je suis entrée au service de Mme de Soubiran... où ces dames ont eu la bonté...

CAMILLE.

Ainsi, vous habitiez Paris autrefois?...

Mme DUPLESSIS.

Oui, madame.

CAMILLE.

Et votre fille ?

Mme DUPLESSIS.

Oh ! si elle ne s'était pas *enmourachée* de son méchant rapin... c'est celle-là qui en aurait pu épouser des ducs et des marquis !...

LA COMTESSE.

Assez... assez... (Elle fait signe à Mme Duplessis de se retirer.) Camille, tu oublies que tu te compromets par de pareilles questions...

CAMILLE.

Vous avez raison... c'est à ces messieurs qu'il faut m'adresser.

Mme DUPLESSIS.

Ah ! voilà précisément quelqu'un qui arrive.

LA COMTESSE.

Allez... Et toi, Camille, sois prudente.

UN DOMESTIQUE.

M. de Torcy ! M. Lavignan !...

(Ils entrent ensemble et saluent.)

Mme DUPLESSIS, à part.

Je reviendrai.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, CAMILLE, TORCY, LAVIGNAN.

CAMILLE.

Je vous prie d'excuser M. de Changiron, messieurs, s'il n'est pas là pour vous recevoir.

LAVIGNAN.

Nous sommes gens à lui en savoir bon gré, madame, puisque vous daignez le remplacer.

CAMILLE.

D'ailleurs, il y a un de vous qui ne peut lui en vouloir, car je crois que c'est chez monsieur de Torcy qu'il s'est oublié.

TORCY.

Chez moi...

CAMILLE, à part.

C'est lui... (Haut.) Chez vous, monsieur... et cela ne m'étonne pas, on y voit de si belles choses...

LAVIGNAN.

C'est vrai... c'est vrai... il y a là une demi-douzaine de tableaux.

CAMILLE.

Et peut-être quelques portraits...

TORCY, à part.

Que veut-elle dire ?...

CAMILLE, bas à la comtesse.

Emmène M. Lavignan... (Haut.) Tout ce que je sais, c'est qu'Arthur est revenu enthousiasmé... Cela me charme d'autant plus, monsieur de Torcy, que nous avons à vous demander une nombreuse collection...

TORCY.

Madame...

CAMILLE.

Nous avons déjà quelques tableaux qu'on dit précieux... (A Lavignan.) vous ne seriez pas curieux de les voir ?

LAVIGNAN.

Ah ! madame... j'en ai tant vu...

CAMILLE.

Ma mère vous conduirait dans la galerie...

LAVIGNAN, à part.

Cette idée, de me fourrer la vieille sur les bras...

LA COMTESSE, à part.

Il faut lui céder, sans cela elle ferait quelque imprudence!

CAMILLE, à Torcy.

Et puis, monsieur, nous pourrons parler d'une chose qui m'intéresse vivement.

LA COMTESSE.

Allons, monsieur, je serai charmée de savoir votre avis sur nos richesses.

LAVIGNAN, à part.

Pourvu que le dîner soit bon... au moins!

SCÈNE VI.

TORCY, CAMILLE.

TORCY.

Il paraît, madame, que vous tenez beaucoup à cette collection de portraits dont m'a parlé M. de Changiron.

CAMILLE.

Vous avez deviné juste, monsieur, car j'ai fait à ce sujet des rêves brillans, des rêves de femme. Veuillez m'écouter.

(Elle s'assied et lui fait signe de s'asseoir.)

TORCY, assis.

Je vous écoute.

CAMILLE.

Je vous abandonne tous nos ancêtres du sexe masculin, pourvu qu'ils aient un air de noblesse, je vous permets de les faire aussi rébarbatifs, aussi sombres, aussi peu agréables que vous voudrez... mais...

TORCY, souriant.

Je vous comprends!... Et quant aux femmes...

CAMILLE.

Les femmes!... oh! je les veux toutes belles...

TORCY.

Toutes?

CAMILLE.

Toutes sans exception.

TORCY.

Ah!...

CAMILLE.

Et je veux surtout la beauté la plus parfaite pour mon aïeule à moi, pour la fameuse Marguerite de Brévise.

TORCY.

La belle confidente d'Anne d'Autriche, dont le marquis m'a déjà parlé sans pouvoir me rappeler aucun de ses traits.

CAMILLE.

Et pour laquelle cependant nous voulons une figure admirable; non pas une beauté vulgaire, une beauté comme... rien qui ressemble aux plus belles personnes que l'on rencontre dans le monde... Mais quelque chose de presque idéal, quelque chose enfin qui n'existe peut-être plus, mais qui a dû exister.

TORCY.

Mais, madame la marquise, la difficulté d'un pareil portrait...

CAMILLE.

Vous effraie, vous, monsieur Torcy!

TORCY.

Oui, madame.

CAMILLE.

Oh! je ne le pense pas... il ne m'effraierait pas, moi (Souriant), si j'étais peintre.

TORCY.

Si vous étiez peintre...

CAMILLE.

Tenez, monsieur, il me semble que si j'étais peintre, ce modèle idéal, cette beauté parfaite existerait toujours pour moi.

TORCY.

Et comment cela?

CAMILLE.

Pour le peintre, ce modèle doit être la femme qu'il aime; car il la voit avec son amour, il la peint comme il la voit.

TORCY, vivement.

Vous croyez?

CAMILLE.

Oui, je crois que si nos artistes ne produisent plus aujourd'hui de ces ravissantes créatures comme la Fornarina et la Joconde, c'est qu'ils n'ont pas, comme Raphaël et Léonard, le courage de leur amour et qu'ils n'osent pas en livrer l'objet à l'admiration publique.

TORCY.

Mais c'est que probablement, madame, ils préfèrent à leur gloire la sainteté de leur amour.

CAMILLE.

Oh! la gloire est la première passion de l'artiste, celle qui doit dominer, absorber toutes les autres.

TORCY, vivement et se levant.

Oh! madame, elle serait trop chère à ce prix!... C'est livrer au public, au monde, l'idole de son cœur! montrer aux envieux, aux méchans, aux indifférens même la flamme de sa vie; offrir en spectacle à la critique, au dédain ou à la froide admiration, ce qu'on aime de toute la force de son âme! ce qu'on admire avec excès, ce qu'on adore avec religion. Oh! non, madame! non! ce serait une insulte à celle par qui l'on vit; ce serait un sacrilége envers soi-même; ce serait ouvrir un sanctuaire sacré aux misérables curiosité de la foule.

CAMILLE, debout, à part.

Il l'aime, il doit être jaloux... il parlera. (Haut.)

Veuillez m'excuser, monsieur, d'une idée peut-être maladroite, car elle a pu vous faire supposer que je voulais pénétrer dans un secret.

TORCY.

Un secret, dites-vous?...

CAMILLE.

Oui, un secret dont M. de Changiron ne me pardonnerait pas de vous avoir parlé...

TORCY.

M. de Changiron! Pardon, madame, M. de Changiron vous a-t-il lui-même parlé de ce secret?

CAMILLE.

Sans le vouloir peut-être.

TORCY, à part.

Antonie a pâli au nom de Changiron... et lui-même, il s'est troublé à la vue de son portrait...

CAMILLE.

Laissons donc cette folle idée de côté et revenons à un autre sujet.

TORCY.

Un mot, madame, et pardonnez ce qu'il peut avoir de hardi. Une femme comme vous, qui ne me connaît pas, ne parle pas comme vous l'avez fait à un homme comme moi qui n'ai pas l'honneur de la connaître, sans un motif puissant.

CAMILLE.

Je ne sais, monsieur, ce que vous avez pu comprendre...

TORCY.

J'ai compris que le mystère dont ma vie est enveloppée est arrivé jusqu'à vous. Ce n'est pas, ce ne peut être une vaine curiosité qui vous pousse à le pénétrer... Ce n'est pas pour un amusement si frivole que vous eussiez voulu blesser ainsi un cœur qui souffre.

CAMILLE.

Un cœur jaloux peut-être...

TORCY.

Qui vous l'a dit?

CAMILLE.

Le mien, qui est jaloux aussi, monsieur.

TORCY.

Grand Dieu! Et vous pensez...

CAMILLE.

Rien, monsieur, rien... Je ne sais comment cela s'est fait... mais j'ai dit ce que je ne voulais pas.

TORCY.

Et maintenant, vous ne pouvez plus vous taire... M. de Changiron vous a parlé de Mme Torcy.

CAMILLE.

Il m'a juré ne pas l'avoir vue... et...

TORCY.

Mais peut-être vous a-t-il parlé d'un portrait?

CAMILLE.

Merveilleusement beau...

TORCY.

Qui lui a rappelé peut-être des souvenirs.

CAMILLE.

A votre tour, qui vous l'a dit?

TORCY.

Il vous en a parlé... O malheur! Je ne m'étais pas trompé.

CAMILLE.

Nous nous égarons tous deux, monsieur; d'ailleurs, le passé de M. Changiron ne m'appartient pas.

TORCY.

Mais celui d'Antonie m'appartient, madame.

(La comtesse paraît.)

CAMILLE.

Antonie, dites-vous... Ce n'est pas le nom que je croyais.

TORCY.

C'est que ce n'est pas le sien non plus, madame.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA COMTESSE, Mme DUPLESSIS.

LA COMTESSE, entrant.

Ma fille, tous vos invités sont arrivés. On nous attend au salon.

CAMILLE.

Je vous suis ma mère... (A part.) J'avais raison... (Haut.) A bientôt, monsieur Torcy, j'ai à vous parler.

Mme DUPLESSIS, bas.

Eh bien, madame, est-ce lui?

CAMILLE, de même.

Peut-être, parlez-lui de votre fille.

LA COMTESSE.

Camille, je vous attends.

CAMILLE.

A tout à l'heure, monsieur. (Elles sortent.)

SCÈNE VIII.

TORCY, Mme DUPLESSIS, puis LAVIGNAN.

TORCY.

Oh! il faut que Changiron s'explique, il faut que je le voie, que je lui parle.

(Il va pour sortir.)

Mme DUPLESSIS.

Un moment.

TORCY.

Qu'est-ce que c'est?

Mme DUPLESSIS, se posant devant lui.

Je suis madame Duplessis.

TORCY, la regardant.

Madame Duplessis?

Mme DUPLESSIS, se posant davantage.

Je suis madame Duplessis!

TORCY, doucement.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait, ma brave dame.

Mme DUPLESSIS.

Qu'est-ce que ça vous fait? (Se posant encore plus.) Je vous dis que je suis madame Duplessis!

TORCY.

J'entends parfaitement, mais quand vous seriez madame Duplessis...

Mme DUPLESSIS.

Madame Duplessis, de Montbéliard, sur la frontière de la Suisse!...

TORCY, la regardant.

De la Suisse?...

Mme DUPLESSIS.

Ah! voilà que ça vous vient.

TORCY.

Et que voulez-vous dire par là?

Mme DUPLESSIS.

Comment, ce que je veux dire?... Et ma fille, monsieur?

TORCY, la regardant avec plus d'attention.

Votre fille, madame?

Mme DUPLESSIS.

Ma fille qui a abandonné sa pauvre mère.

TORCY.

Et vous habitiez Montbéliard, près de la Suisse... il y a un an?...

Mme DUPLESSSIS.

Vous l'avouez.

TORCY.

Oh! c'est impossible!

Mme DUPLESSIS, pleurnichant.

Vous m'avez fait bien pleurer, monsieur, mais si du moins vous la rendez heureuse... Oui, monsieur, aimez-la bien, elle mérite d'être heureuse!

TORCY, à part.

Antonie... la fille de cette femme!

Mme DUPLESSIS.

Elle est si belle et si bonne! N'est-ce pas qu'elle est bonne, ma Cornélie?

TORCY.

Cornélie! Ah! madame, vous m'avez fait une horrible peur.

Mme DUPLESSIS.

N'est-ce pas qu'elle est belle, monsieur Dubois?

TORCY.

Dubois! Dubois! (Réfléchissant.) Ah! j'y suis. (A Mme Duplessis.) Cornélie Duplessis, n'est-ce pas?

Mme DUPLESSIS.

Oui, et voilà bien long-temps que je vous cherche, mon cher Dubois.

LAVIGNAN.

Je suis débarrassé de la vieille... Voyons, arrive donc.

Mme DUPLESSIS, bas.

Et comment va-t-elle, cette chère enfant?

TORCY, à part.

Je n'ai pas d'autre moyen de me défaire de tous deux.

Mme DUPLESSIS.

Est-ce qu'elle serait malade?

TORCY, bas.

Adressez-vous à monsieur.

Mme DUPLESSIS, de même.

Comment? ce serait...

TORCY, de même.

Dubois, en personne. (A part.) Allons trouver Changiron.

LAVIGNAN.

Eh bien! où va-t-il? Ah! ça, est-ce que je suis voué aux vieilles dans cette maison?

(Il va pour sortir.)

SCÈNE IX.

Mme DUPLESSIS, LAVIGNAN.

Mme DUPLESSIS, se posant devant la porte.

Un moment!

LAVIGNAN.

De quoi?

Mme DUPLESSIS.

Je suis madame Duplessis.

LAVIGNAN, reculant avec épouvante.

Madame Duplessis!

Mme DUPLESSIS.

Oui, je suis madame Duplessis.

LAVIGNAN.

Ce n'est pas possible!

Mme DUPLESSIS.

Comment, ce n'est pas possible?

LAVIGNAN.

D'ailleurs, il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle...

Mme DUPLESSIS.

Madame Duplessis, en personne.

LAVIGNAN.

Veuve Duplessis, de Montbéliard.

Mme DUPLESSIS.

De Montbéliard.

LAVIGNAN.

Veuve du chevalier...

Mme DUPLESSIS.

Duplessis...

LAVIGNAN.

Et mère de Cornélie?

Mme DUPLESSIS.

En voilà un qui sait son affaire.

LAVIGNAN, à part.

La belle-mère!... Quelle tuile... Je me sens évanouir, je m'en vais...

Mme DUPLESSIS.

Un instant. Ah! vous ne m'échapperez pas maintenant... je crie par dessus les toits.

LAVIGNAN, à part.

Elle crierait par dessus l'obélisque. Gagnons au moins vingt-quatre heures... le temps de déménager.

Mme DUPLESSIS.

Eh bien! monsieur Dubois?

LAVIGNAN.

Eh bien! oui, madame Duplessis! Je ne veux pas dissimuler, et puisque nous nous sommes rencontrés, tout peut s'arranger.

Mme DUPLESSIS.

Jamais!... M'avoir abandonnée, m'avoir ravi ma fille.

LAVIGNAN.

Que voulez-vous? les circonstances, l'éloignement.

Mme DUPLESSIS.

Et dire que ma fille ne m'a jamais écrit... pas écrit une seule ligne.

LAVIGNAN.

C'est qu'elle s'imagine que vous n'auriez pas su...

Mme DUPLESSIS.

Est-ce que le maître d'école n'était pas là?

LAVIGNAN.

Mais c'est peut-être... parce que le maître d'école ne lui avait pas appris à elle-même... Mais ne parlons plus de tout ça... Vous verrez votre fille, madame Duplessis...

Mme DUPLESSIS.

Vrai!

LAVIGNAN.

Vous la verrez; vous l'embrasserez bientôt.

Mme DUPLESSIS.

Vrai! vrai!

LAVIGNAN.

Et elle aura bien soin de vous; et il ne vous manquera plus rien.

Mme DUPLESSIS, vivement.

Ah! c'est pas pour ça!... c'est pour la voir!... c'est pour l'embrasser!... car ici je ne manque plus de rien!

LAVIGNAN.

Eh bien, c'est pour cela qu'il ne faut pas, par une indiscrétion, compromettre cette bonne position.

Mme DUPLESSIS.

Vous ne voulez pas que je dise que vous êtes mon gendre? Tu renies ta belle-mère!

LAVIGNAN.

Pour aujourd'hui seulement. Je vous expliquerai tout cela. Vous voyez que je suis obligé de rejoindre la société; mais ce soir, avant de partir, nous conviendrons de nos faits.

Mme DUPLESSIS.

Et je reverrai bientôt ma fille?

LAVIGNAN.

Oui, oui... Laissez-moi.

Mme DUPLESSIS.

Et vous ne me la cacherez plus jamais?...

LAVIGNAN.

Non, non... A ce soir... laissez-moi!

Mme DUPLESSIS.

Bien! bien!... (Elle va pour sortir.)

LAVIGNAN.

A tantôt.

Mme DUPLESSIS, se retournant.

Ah! dites-moi encore... votre mariage *a-t-elle* été *fructueuse?*... Avez-vous des enfans?

LAVIGNAN.

Oui, oui... un bel enfant!... vous le verrez!...

Mme DUPLESSIS, le retenant encore.

Encore un mot... Est-ce une fille ou un garçon?

LAVIGNAN, s'échappant.

C'est un garçon!

Mme DUPLESSIS.

Et je suis donc grand-mère!

LAVIGNAN, s'échappant.

C'est probable... Adieu...

Mme DUPLESSIS, courant après.

Ah! j'ai oublié de lui demander s'il me ressemble... Dites donc... dites donc!... (Elle sort.)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, GAGEROT.

LE MARQUIS.

Voyons, monsieur Gagerot, qu'avez-vous donc de si important à me dire, que vous m'entraîniez ainsi hors du salon?

GAGEROT.

C'est une lettre que je viens de recevoir et que je veux vous montrer.

LE MARQUIS.

C'est donc une affaire bien pressée?

GAGEROT.

Bien singulière. Jugez-en vous-même! (Ouvrant une lettre qu'il lit avec mystère.) « On sait enfin » quelle est la femme qui demeure avec M. Torcy, » et l'on voudrait le confier à M. Gagerot. » — Hein, qu'en dites-vous, marquis?

LE MARQUIS.

Ceci est étrange en effet.

GAGEROT.

Ce n'est pas tout; écoutez: (Il lit.) « C'est comme » ami de Mme de Changiron que M. Gagerot a droit » à cette confidence qui est surtoutj importante » pour elle. »

LE MARQUIS, prenant la lettre.

Pour ma femme! importante pour ma femme!

GAGEROT.

Dam! je ne l'invente pas!... voici la lettre!

LE MARQUIS.

Et qui vous l'a remise, cette lettre?

GAGEROT.

Un de vos gens... Mais voyez donc le *post-scriptum!* (Il reprend la lettre et lit.) « Il est surtout » essentiel que M. Gagerot reçoive à l'instant » même, de la bouche du porteur, quelques ex- » plications qu'il devra communiquer à Mme de » Changiron, et que l'on ne peut confier au » papier. »

LE MARQUIS.

Et qu'avez-vous répondu?

GAGEROT.

Rien encore; votre domestique attend cette réponse: mais comme il est parlé d'explications que je devrai vous communiquer après, j'aime autant vous les communiquer avant.

LE MARQUIS.

Comment, avant de les avoir entendues vous-même?

GAGEROT.

Tenez, monsieur de Changiron, je vous aime, et monsieur votre père me faisait l'honneur de m'estimer; mais si j'ai bien observé, si je ne me trompe pas, Mme de Changiron n'est pas heureuse...

LE MARQUIS.

Monsieur Gagerot!

GAGEROT.

J'ai tort... Et c'est précisément parce que je ne veux pas être mêlé à tout cela que je vous remets cette lettre: il s'agit, je le crois, de quelque affaire de femme, et...

LE MARQUIS.

En ce cas, je vous prie de rester, et vous verrez combien vos soupçons sont injustes.

GAGEROT.

Je veux le croire; mais quoi qu'il en puisse être... puisque je ne devais être que l'intermédiaire des révélations qu'on m'annonce... je préfère les ignorer.

LE MARQUIS.

Soit! (Il sonne.) Faites entrer la personne qui a apporté cette lettre.

GAGEROT.

Je vous laisse.

LE MARQUIS.

Retournez donc près de ces dames, et excusez mon absence, je vous prie... Adieu. (Seul un moment.) Oui, ceci est étrange; et, quoi que ce soit, je préfère aussi être seul dans une confidence où le nom de Mme de Changiron peut se trouver mêlé.

LE DOMESTIQUE.

Entrez, monsieur. (Le domestique sort.)

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, DENNEVILLE.

DENNEVILLE, à part.

Le marquis!.... J'en étais sûr!

LE MARQUIS, l'examinant de loin.

Mais il me semble que je connais cette figure. (A Denneville.) Veuillez approcher, monsieur... Vous paraissez surpris...

DENNEVILLE, l'interrompant.

De vous trouver à la place de M. Gagerot? Non, monsieur le marquis; je m'y attendais, et c'était plutôt à vous que je voulais m'adresser!... Au milieu de votre fête, je n'avais aucun droit pour obtenir un prompt entretien, je pouvais d'ailleurs éveiller des soupçons; mais en écrivant comme je l'ai fait, à M. Gagerot, j'étais presque certain qu'il vous montrerait ma lettre.

LE MARQUIS.

Et si cependant il vous avait reçu lui-même.

DENNEVILLE.

Je l'aurais prié de me présenter à vous.

LE MARQUIS.

Au fait donc, monsieur, car je vous reconnais maintenant: ce matin, je vous ai vu chez M. Lavignan.

DENNEVILLE.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Je vous écoute.

DENNEVILLE.

Je serai bref. Mais avant... je sais que l'on peut se fier à votre parole... Jurez-moi que, si le marché que je vais vous proposer ne vous convient pas, vous ne direz à personne un seul mot de ce que je vais vous apprendre.

LE MARQUIS, surpris.

Un marché, dites-vous?

DENNEVILLE.

Votre parole, et je m'explique!

LE MARQUIS.

Je vous la donne, monsieur.

DENNEVILLE.

Songez surtout que, par cette confidence, je joue ma liberté et peut-être ma vie!

LE MARQUIS.

Mais je ne comprends rien à toutes ces phrases mystérieuses, monsieur. Vous avez écrit à M. Gagerot que le nom de la femme qui habite avec M. Torcy intéressait Mme de Changiron; il doit

donc m'intéresser, et c'est ce nom que je vous demande.

DENNEVILLE, avec mystère.

Et si la révélation de ce nom devait faire monter une jeune fille à l'échafaud!

LE MARQUIS, reculant.

L'échafaud!... Que voulez-vous dire?

DENNEVILLE.

Et cependant, monsieur le marquis, tel pourrait être le résultat de la moindre indiscrétion.

LE MARQUIS.

Et vous prétendez, monsieur, que le nom de cette femme intéresse Mme de Changiron?

DENNEVILLE.

Qu'il intéresse surtout Mlle de Brévise!

LE MARQUIS, avec terreur.

Mlle de Brévise!... Oh! mon Dieu!... serait-ce l'infortunée?... Mais non! non... car elle est morte.

DENNEVILLE.

Monsieur le marquis, voulez-vous m'écouter un moment sans m'interrompre?

LE MARQUIS.

Parlez, monsieur. (A part, avec douleur.) Oh! non, non, ce n'est pas possible! Elle est morte!

DENNEVILLE.

D'abord, pour vous livrer mon secret, je vous demande cent mille francs.

LE MARQUIS, s'emportant.

Monsieur! osez-vous bien?...

DENNEVILLE, avec calme.

Soit! je ne veux rien!... mais alors je ne dirai rien.

LE MARQUIS, à part.

Oh! cela doit se rattacher à ce crime! (Haut.) Et qu'avez-vous donc à m'offrir pour cette somme?

DENNEVILLE.

Cent mille livres de rentes pour cent mille francs, monsieur le marquis, ça n'est pas trop cher... ça vaut mieux que ça; mais enfin, j'ai fait mon prix.

LE MARQUIS.

Vous expliquerez-vous?

DENNEVILLE, avec mystère.

Le testament de Mme de Soubiran existe.

LE MARQUIS, surpris.

Le testament!

DENNEVILLE.

Je sais où le trouver.

LE MARQUIS.

La malheureuse qui a tué Mme de Soubiran ne l'a donc pas détruit?

DENNEVILLE.

La malheureuse Eulalie Pontois est aussi innocente que vous de cette mort.

LE MARQUIS.

Innocente, as-tu dit?

DENNEVILLE.

Innocente, j'en suis certain.

LE MARQUIS, avec feu.

Eulalie!... Ah! prouve-moi cela; prouve-le moi! et je fais ta fortune.

DENNEVILLE.

J'accepte; car peut-être en dirai-je assez à cette jeune fille pour qu'elle puisse prouver elle-même son innocence.

LE MARQUIS.

La prouver elle-même!... Qu'as-tu dit là?... Mais elle vit donc!... mais Eulalie vit donc?

DENNEVILLE.

Comment, monsieur le marquis... vous n'avez pas encore deviné?...

LE MARQUIS.

Que la femme qui est chez M. Torcy...

DENNEVILLE.

N'est autre qu'Eulalie Pontois.

LE MARQUIS.

Eulalie!

DENNEVILLE.

Eulalie, elle-même!

LE MARQUIS, avec feu, à part.

Oh! j'aurais dû la reconnaître à tant de beauté; oui, ce portrait qui m'avait frappé ce matin, c'était bien là la dignité, l'œil, le calme et le front élevé de mon père... Ah! je pourrai donc enfin remplir son dernier vœu... (A Denneville.) Et tu es sûr... non pas qu'elle est innocente, car maintenant je n'en doute pas, moi!... mais tu es sûr que tu pourras le prouver...

DENNEVILLE.

Oh! je n'ai pas dit cela, monsieur le marquis. Je ne l'assure pas, mais je l'espère. Et d'abord il nous faut le testament.

LE MARQUIS.

Tu ne l'as pas?

DENNEVILLE.

Nous l'aurons avec de l'argent... Mais il est un danger plus grand à prévenir, il faut nous hâter, car je frémis des projets de Paul Vermond...

LE MARQUIS.

Des projets de Paul Vermond?

DENNEVILLE.

Il a juré de pénétrer chez Mme Torcy... et s'il découvre qu'Antonie n'est autre qu'Eulalie...

LE MARQUIS.

Mais il ne la connaît pas...

DENNEVILLE.

Pas plus qu'elle ne le connaît, je le sais; mais cet homme a un instinct du mal qui le pousse là où il doit trouver sa dernière victime.

LE MARQUIS.

Quelles ont donc été les autres?

DENNEVILLE.

Mme de Soubiran!... Pontois, qu'il a poussé au crime; moi, qu'il en a fait le complice...

LE MARQUIS.

Et vous ne craignez pas?...

DENNEVILLE.

C'est assez vous dire qu'il ne m'a pas tenu sa parole...

LE MARQUIS.

Sauvez Eulalie et je tiendrai la mienne...

DENNEVILLE.

Et vous jurez qu'après m'avoir remis les cent mille francs contre le testament, j'aurai encore quarante-huit heures pour quitter la France, si l'affaire se poursuit en justice?

TORCY, qui vient de paraître.

Le voilà!

LE MARQUIS.

Je te le promets... Mais où et quand te reverrai-je?

DENNEVILLE.

Il faut en finir à l'instant; il faut me suivre et ne pas oublier surtout que Paul Vermond est peut-être chez Torcy!

LE MARQUIS.

Je vous suis.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, DENNEVILLE, TORCY.

TORCY.

Pardon...

LE MARQUIS.

Ah! c'est vous, Manuel...

TORCY.

Qui vous demande un moment d'explication...

LE MARQUIS.

Pourquoi?...

TORCY.

Un mot vous l'apprendra... Cette femme qui habite avec moi... cette femme, dont je vous ai montré le portrait... vous la connaissez?

LE MARQUIS.

Oui, je la connais...

TORCY.

Vous l'avouez...

LE MARQUIS.

Ah! je vous devine... et vos soupçons sont une injure pour moi et pour elle... mais il faut la sauver... En ce moment, peut-être, Paul Vermond...

TORCY.

Paul Vermond...

LE MARQUIS.

Paul Vermond est peut-être chez elle...

TORCY.

Paul Vermond chez moi!...

LE MARQUIS.

Allez, courez sauver cette infortunée... Sauvez votre Antonie des insultes de ce misérable...

TORCY.

Paul Vermond... Ah! merci... merci... et malheur... malheur à lui, si c'est vrai... (Il sort.)

SCÈNE XIII.

LAVIGNAN, LA COMTESSE, CAMILLE, Mme DUPLESSIS, TORCY, LE MARQUIS, GAGEROT, DENNEVILLE.

DENNEVILLE.

L'heure se passe... venez!

CAMILLE.

Il faut venir vous chercher jusqu'ici, monsieur... Nos invités vous attendent...

LE MARQUIS.

Pardon... une affaire imprévue... un malheur...

LA COMTESSE.

Que signifie?

LE MARQUIS.

Pardon, pardon, Camille, je suis désolé... mais il le faut... Venez, monsieur...

(Il sort avec Denneville.)

CAMILLE.

Ah! ma mère, ma mère, il me trompait...

LAVIGNAN.

J'ai bien envie de m'en aller...

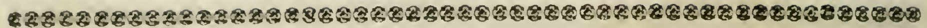
Mme DUPLESSIS.

Un instant...

LAVIGNAN.

Je suis repincé...

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE TROISIÈME.

Un salon.

SCÈNE I.

ROSE, CORNÉLIE, entrant.

ROSE.

Mais je vous dis que vous ne pouvez pas entrer. Madame n'y est pas...

CORNÉLIE.

De quoi !... Va donc m'annoncer...

ROSE.

Mais je vous dis que madame est sortie.

CORNÉLIE.

Sortie... où ça ?

ROSE.

Dam ! je ne sais pas...

CORNÉLIE.

Va donc m'annoncer...

ROSE.

Mais, madame...

CORNÉLIE.

Ah ! dis donc, est-ce que tu vas me faire poser comme ça... Je te dis qu'elle y est ; j'ai vu de la chandelle dans sa chambre.

ROSE.

Eh bien ! c'est que madame m'a défendu de laisser entrer personne...

CORNÉLIE.

Personne... c'est tout le monde... mais c'est pas moi... ma chère...

ROSE.

Mais, dam ! comme elle ne reçoit que vous... j'ai cru...

CORNÉLIE.

Dieu du ciel ! que les domestiques sont bêtes.

ROSE.

Mais, madame...

CORNÉLIE.

Je ne dis pas ça pour toi plus que pour les autres... Mais vois-tu... quand on n'a pas reçu d'éducation... on ne peut pas connaître les couleurs... ce n'est pas ta faute... Mais il y a une chose qu'il faut que je t'apprenne, quand une femme reste seule... elle dit toujours qu'elle n'y est pas.. mais c'est pour la frime. Ainsi moi... toutes les fois que M. Lavignan n'y est pas... j'ai l'air. .

ROSE.

De quoi ?..

CORNÉLIE.

Hein !... de rien... D'ailleurs, ce n'est pas la même chose entre Mme Torcy et moi ; il n'y a pas de danger... Va lui dire que c'est moi.

ROSE.

Eh bien, madame... je vais essayer.

CORNÉLIE.

Va donc et dis lui qu'elle a tort de se manger le sang à se réfléchir toute seule comme un ourse... Vois-tu, ma chère, comme dit le proverbe : Chagrin confié est à moitié pardonné...

ROSE.

Je vais le lui dire.



SCÈNE II.

CORNÉLIE, seule.

Avec ça que ça m'intrigue de savoir ce qui en est... de tout ça... Car enfin, elle a eu une révolution au nom de Paul Vermond... Ah ! dam ! je l'ai connu bien aimable le scélérat ! et il ne se gênait pas pour promettre le mariage... quand il vous conduisait à la Chaumière... Ce n'est pas que j'en sois jalouse... parce qu'à présent, u, i, ni, c'est fini... finiras-tu... C'est égal, j'en veux avoir le cœur net... Elle se donne des airs prudes. Laissez-moi donc tranquille... comme j'y crois à ces airs-là... C'est bon pour les autres... mais avec moi... Merci la belle Antonie... et je t'apprendrai que fin contre fin ne fait pas de bonne doublure... Ah ! voilà Rose...



SCÈNE III.

ROSE, CORNÉLIE.

CORNÉLIE.

Eh bien ! ma chère ?..

ROSE.

Eh bien ! madame a dit...

CORNÉLIE.

J'en étais sûre et certaine que tu étais une imbécile de m'avoir fait attendre...

ROSE.

Non... mais...

CORNÉLIE.

Voyons, vient-elle la belle levée, ou faut-il que j'aille dans sa chambre?... J'aime autant ça, on est plus à la sourdine pour faire la petite causette...

ROSE.

Mais non... c'est que madame est bien fatiguée et elle m'a dit qu'elle allait...

CORNÉLIE.

Se coucher... Ah bien! par exemple, qu'est-ce que ça fait... Pas de gêne... Je ne me formalise pas pour si peu...

ROSE.

Mais non, madame...

CORNÉLIE.

De quoi?...

ROSE.

Madame est bien fâchée, mais elle ne peut pas vous recevoir...

CORNÉLIE.

Recommence-moi ça...

ROSE.

Madame ne peut pas...

CORNÉLIE.

J'ai bien entendu!... Elle ne peut pas... Ah! elle ne peut pas.

ROSE.

Elle est malade...

CORNÉLIE.

Ah! ouich! Et de quelle maladie?

ROSE.

Elle a la migraine.

CORNÉLIE.

La migraine... la migraine... une maladie de théâtre...

ROSE.

Mais je vous dis...

CORNÉLIE.

Une maladie vertueuse...

ROSE.

Dam!... puisqu'elle souffre...

CORNÉLIE.

Ah! il est joli celui-là... Elle ne peut pas me recevoir... Eh bien! je le raconterai... Elle ne peut pas... quel air princesse!... C'est bon, on s'en va, et au plaisir de ne jamais remettre le pied ici... *Mame* Torcy... Ah! elle ne peut pas... (On entend un coup sourd.) Tiens! qu'est-ce que c'est que ça... (Elle regarde par la fenêtre.) Paul Vermond! Il ne veut pas en avoir le démenti. Et qui sait... peut-être... Ah! par exemple, je donnerais quelque chose pour voir ça...

ROSE.

Vous êtes fâchée contre madame.

CORNÉLIE.

Fâchée, moi... Non, ma chère... Je la plains... je la plains... (Elle regarde.) Le voilà qui monte... et prend l'escalier du grand *colidor*... Ah bien!... en voilà une d'histoire... Adieu! ma chère... je ne veux gêner personne...

ROSE.

Mais, madame...

CORNÉLIE.

Bien des choses à M. Torcy quand il reviendra. Pauvre cher homme!...

ROSE.

Que voulez-vous dire?...

CORNÉLIE, sortant.

Ah! elle me traite comme la dernière des dernières... Adieu, et dis-lui que quand on fait une sottise, je suis comme saint Thomas, et que je rends un œuf pour un bœuf... (Elle ouvre la porte et se trouve en face de Paul.) C'est juste... le voilà.

PAUL.

Cornélie!...

CORNÉLIE.

En personne naturelle. Vous venez donc voir la belle inconnue?

PAUL.

Chut!

CORNÉLIE.

Compris! connu! Adieu Paul.

PAUL.

Au revoir! et motus!

CORNÉLIE.

Laissez donc... Je n'aime pas les cancans. (A part.) Mais madame Torcy, si tu le reçois, je t'en ferai danser un salé... Adieu, Paul... adieu, la belle...

SCÈNE IV.

PAUL, ROSE.

PAUL.

C'est ici chez M. Torcy?

ROSE.

Il est sorti, monsieur.

PAUL.

Je le sais, mais Mme Torcy?

ROSE.

Madame...

PAUL, l'interrompant.

Ne reçoit pas, je le sais encore; mais dites-lui que j'arrive de Juvisy et que je viens de la part de son mari?...

ROSE.

Le nom de monsieur pour que je le dise à madame...

PAUL.

C'est inutile; elle ne le connaît pas; mais dites-lui bien qu'il faut que je lui parle à l'instant même.

ROSE.

Oui, monsieur. (Elle sort.)

SCÈNE V.

PAUL, seul.

Ce moyen doit réussir!... J'arrive de Juvisy... ce mot suffira pour me faire recevoir!.. C'est aller vite, mais je n'aurais peut-être pas trouvé de longtemps une si bonne occasion... et puis, d'ailleurs, je ne sais, mais jamais je n'ai éprouvé une si vive curios té. Une beauté mystérieuse, dont chacun ignore le nom et qui se trouble lorsque l'on prononce le mien!... Une jolie femme qui me connaît et qui est une énigme pour tout le monde!... Mais c'est délicieux!... mais c'est.. Ah! je serai peut-être bien attrapé tout à l'heure... en retrouvant tout simplement quelque vieille et ancienne passion... Mais elle vient!... (Rose entre d'abord.) Avec sa suivante!... Oh! non, oh! non, ma toute belle!

(Eulalie paraît.)

SCÈNE VI.

PAUL, EULALIE, ROSE, un moment.

EULALIE, allant promptement à Paul.

Vous venez de la part de Manuel, monsieur... lui serait-il arrivé quelque accident?

PAUL.

Madame! (A part.) Je ne la reconnais pas.

EULALIE, vivement.

Vous ne répondez pas, monsieur, auriez-vous quelque malheur à m'apprendre?

PAUL.

Non, madame, rassurez-vous... mais c'est à vous seule que je dois dire ce qui m'amène...

EULALIE.

A moi seule, monsieur? (A Rose.) Rose, laissez-nous!... (Rose se retire.)

PAUL, à part.

Elle ne paraît pas non plus me connaître... mais c'est égal, elle est bien, fort bien! et, ma foi, puisque j'y suis, je veux en profiter d'une manière ou d'une autre...

EULALIE.

Eh bien! monsieur! nous voilà seuls maintenant?

PAUL, semblant hésiter.

Oui, madame... mais... (A part.) C'est donc le nom de Gagerot qui l'a troublée ce matin?...

EULALIE.

Mais n'oseriez-vous parler, monsieur? Ah! dites-moi promptement s'il est arrivé quelque chose à Manuel?

PAUL.

Oh! rien de grave, je vous assure, madame.

EULALIE.

Votre hésitation m'avait fait trembler...

PAUL.

Aucun événement... mais je sais par M. Gagerot...

EULALIE, avec frayeur.

M. Gagerot?

PAUL, à part.

Le nom a produit son effet!...

EULALIE, reprenant.

M. Gagerot qui se trouve avec Manuel chez M. de Changiron...

PAUL.

Oui, madame, et qui m'envoie, moi, Paul Vermond...

EULALIE, avec stupeur.

Paul Vermond!...

PAUL, à part.

Diable! le mien en produit encore davantage...

EULALIE.

Vous! vous! Paul Vermond!

PAUL.

Moi... (A part.) Mais c'est singulier, je ne peux pas la remettre...

EULALIE.

Paul Vermond!...

PAUL.

Mais vous me connaissez donc, madame?...

EULALIE.

Si je vous connais!... vous!... vous!... vous!...

PAUL.

Vous me connaissez!

EULALIE, à part..

Si je le connais... l'infâme!...

PAUL.

Mais je ne vous connais pas, moi, madame?

EULALIE.

Vous ne me connaissez pas, dites-vous? Oh! oui!... oui!... c'est vrai!... c'est vrai!... vous ne me connaissez pas?... car, en effet, ce n'était pas vous!... vous n'y étiez pas, vous!... C'est vrai!... vous ne me connaissez pas... Mais alors qu'êtes-vous donc venu faire ici?...

PAUL, avec ironie.

J'y suis venu, parce que j'étais curieux de vous voir...

EULALIE, à part.

Aurait-il quelque soupçon?

PAUL, de même.

Et parce que, maintenant que je vous ai vue, je suis curieux de vous connaître!...

EULALIE.

Jamais! oh! non! vous ne me connaîtrez jamais, monsieur, car je vous ordonne de sortir à l'instant de chez moi!

PAUL, de même.

Oh! pour cela, non!... madame!... non!... pas avant que je sache qui vous êtes..

EULALIE.

Monsieur Paul Vermond!

PAUL.

Eh ! madame !... je sais mon nom !... mon nom qui vous a troublé ce matin, qui vous a épouvanté tout à l'heure... mais c'est le vôtre que je ne sais pas ! c'est le vôtre que j'ai juré d'apprendre... et que j'apprendrai...

EULALIE.

Mon nom !

PAUL.

Oui, votre nom, qui, sans doute, doit éveiller chez moi de délicieux souvenirs !...

EULALIE.

Misérable !... et c'est parce que je ne suis qu'une femme !...

PAUL.

Une femme charmante !

EULALIE.

Lâche ? Et c'est parce que je suis seule dans cette maison...

PAUL, l'interrompant.

Oh ! quant à cela, madame ! que votre Manuel y vienne !

EULALIE.

Manuel !...

PAUL.

Que votre Torcy veuille aussi me cacher ce nom, et je l'interrogerai de manière à ce qu'il me réponde !...

EULALIE.

Manuel !... vous oseriez !... Et que vous a-t-il fait, monsieur ? Qu'a de commun Manuel avec un homme comme vous ?...

PAUL.

Un homme comme moi !... Mais si, en effet, vous le connaissez, cet homme... vous devez savoir qu'il est capable...

EULALIE, l'interrompant.

Capable de tout, je le sais... capable même d'un crime !

PAUL.

Capable d'un crime !... Ah !... vous l'avez dit, vous n'êtes qu'une femme !... mais ceci est une injure dont quelqu'un ici devra me rendre raison !...

EULALIE.

Vous rendre raison !...

PAUL.

Oui, madame !

EULALIE.

Et qui donc ?...

PAUL.

Celui qui doit répondre de toutes vos paroles... M. de Torcy.

EULALIE.

Lui ! Oh ! jamais... jamais !

PAUL.

Ce sera donc vous, madame ?

EULALIE.

Eh ! soit... ce sera moi !

PAUL.

Vous ?

EULALIE

Moi !... Eulalie Pontois !...

PAUL, avec terreur.

Eulalie Pontois !...

EULALIE.

Ah ! vous êtes satisfait, n'est-ce pas ?... Maintenant vous savez le nom que vous vouliez connaître ?

PAUL, répétant avec étonnement.

Eulalie Pontois !...

EULALIE.

Et vous pouvez aller le dire à Manuel, qui ne le sait pas.

PAUL.

Oh ! non ! non, madame !

EULALIE.

Vous pouvez même l'apprendre à tout le monde.

PAUL.

Jamais !... jamais !... madame...

EULALIE

Ah ! lâche et infâme !... Vous ne le direz pas, je le sais... car je me défendrais peut-être, moi !... Et alors je dirais la vérité !

PAUL, la regardant avec surprise.

La vérité !

EULALIE.

Toute la vérité... Je la sais !...

PAUL,

Ah ! ce Pontois m'a trahi !...

EULALIE, avec force.

Monsieur ! monsieur Vermond, ne prononcez plus le nom de mon père, car je vous le défends !...

PAUL.

Vous me le défendez... vous !...

EULALIE.

Oui, moi... moi, qui ne suis plus rien dans ce monde, je vous le défends !...

PAUL.

Mais, insensée, vous oubliez donc que vous êtes sous le coup d'une accusation de meurtre ?...

EULALIE.

Mais vous oubliez, vous, que je peux parler, moi ?...

PAUL.

Parler ! Mais ne savez-vous pas que depuis que votre père n'est plus là pour s'accuser et vous défendre...

EULALIE.

Que veut-il dire ?

PAUL.

Que depuis qu'il a succombé au remords d'avoir poussé sa fille au suicide...

EULALIE.

Mort !

PAUL.

Mort !... mort depuis six mois !... Et vous l'ignoriez, madame ?..

EULALIE.

Mort !... Ah ! pauvre père !... il était bon, lui !...

et il a fallu votre infernale insistance pour lui faire commettre un forfait!...

PAUL.

Madame!

EULALIE, avec force.

Oui, c'est toi, misérable! qui, après l'avoir poussé au crime, l'as encore fait assassiner pour être sûr du silence!

PAUL.

Eulalie!

EULALIE.

Mais tu t'es trompé dans tes lâches calculs!... car s'il est mort, mon père... je suis là, moi... je suis là pour le venger!...

PAUL.

Le venger!...

EULALIE.

Ah! malheur à toi! car je te traînerai devant tes juges.

PAUL.

Qui ne condamneront que vous, Eulalie. Comment soutenir votre accusation? vous n'avez contre nous que votre seul témoignage, tandis que vous savez bien que toutes les preuves vous accablent!

EULALIE.

Malheureuse!...

PAUL.

C'est donc moi plutôt, qui peux vous menacer de parler; moi qui peux vous perdre et vous déshonorer!...

EULALIE.

Me déshonorer, vous!...

PAUL.

Qui peux vous envoyer à l'échafaud...

EULALIE.

Cette mort même est préférable à l'horreur de vous entendre...

PAUL.

C'est moi qui vous défends de parler, moi qui, d'un mot, changerais en mépris et en exécration l'amour de Manuel...

EULALIE.

L'amour de Manuel!... Oh! vous vous tairez!... vous vous tairez!... n'est-ce pas?...

PAUL.

Eh bien donc! eh bien, au lieu de nous menacer, au lieu de chercher à nous accuser l'un ou l'autre, voulez-vous qu'il soit de cette visite comme si elle n'avait jamais été?... Voulez-vous que je ne sache pas que vous existez... et que, de votre côté, vous ne m'ayez jamais vu?...

EULALIE.

Et qui me répondra de votre silence?...

PAUL.

Mon intérêt, madame; je sais bien qu'aucune accusation ne pourrait avoir de danger pour moi; mais je dois vouloir éviter un éclat dont l'envie s'armerait pour me calomnier!

EULALIE, avec dédain.

Le calomnier!

PAUL.

Ainsi donc, vous vous tairez; nous nous tairons tous les deux...

EULALIE.

Eh bien! soit, monsieur... Mais sortez, sortez sans ajouter un seul mot.

PAUL.

Soyez prudente!.... et n'oubliez pas que je veille sur vous. (Rose paraît.)

EULALIE, à Rose.

Reconduisez monsieur.

PAUL, la saluant.

Je reviendrai bientôt, madame, et nous pourrons nous entretenir de nouveau de cette affaire qui doit avoir tant d'influence sur les résolutions de M. Torcy. (Il la salue et il sort avec Rose.)

SCÈNE VII.

EULALIE, seule.

Oh! misérable... misérable que je suis... Enfin, l'heure est arrivée où il faut mourir... Dois-je attendre que cet homme me dénonce... et il le fera le jour où il croira ma condamnation nécessaire à son repos... Et quand alors je serai flétrie à tes yeux, tu me chasseras... Manuel... Moi, chassée par toi comme une criminelle!... Oh! mieux vaut fuir... Oui, oui, partons... Où irai-je?... Je ne sais... Loin, bien loin. (Elle va à un secrétaire, y prend un coffre qu'elle pose sur une table, et en tire de l'or, des bijoux, et un petit poignard.) Cet or, ces bijoux... Grand Dieu! ces bijoux, cet or... tout, jusqu'à ces habits qui me couvrent... tout cela est à lui!... et l'on m'accuserait encore de l'avoir volé... (Elle rejette tout dans le coffre.) Non, partons ainsi... Mais partir ainsi, c'est la misère!... la misère, c'est la mendicité!... la mendicité, c'est le tribunal! et le tribunal, c'est la découverte de mon nom!... C'est encore la honte pour moi! c'est la honte pour Manuel, peut-être!... Oh! la mort... la mort plutôt... Oui, oui... Mon Dieu, pardonnez-moi. (Elle saisit un poignard.) Je n'ai plus la force de souffrir...

ROSE, entrant.

Madame!...

EULALIE.

Oh!... ne pouvoir ni pleurer, ni mourir... c'est affreux...

SCÈNE VIII.

EULALIE, ROSE.

ROSE.

Je viens savoir si madame veut toujours se reposer?

EULALIE, incertaine.

Me reposer!... mais je ne sais pas, Rose... mon mal de tête est un peu dissipé... et j'attendrai peut-être monsieur?

ROSE.

Bien, madame!

EULALIE, à part.

Cependant, si je l'attends, je suis si agitée qu'il s'apercevra de mon trouble!... (Haut.) Rose!

ROSE, s'arrêtant.

Madame?

EULALIE.

Quelle heure est-il?

ROSE.

Neuf heures, madame, et monsieur rentrera sans doute fort tard...

EULALIE.

Oui, vous avez raison, et je ferai peut-être mieux de ne pas attendre...

ROSE.

Je le pense aussi... madame paraît bien fatiguée.

EULALIE, à part.

Et cependant, si je ne l'attends pas, ce sera contre mon habitude; il me croira malade, et il me questionnera davantage... Ah! je ne sais que faire!... Laissez-moi, Rose.

ROSE.

Oui, madame.

EULALIE.

Rose, Rose!... Et surtout je vous prie, vous m'entendez bien, je vous prie de ne rien dire à M. Torcy de la visite que je viens de recevoir?

ROSE.

Cela suffit, madame! (A part.) Et ce monsieur qui disait venir de sa part!... (Elle sort.)

SCÈNE IX.

EULALIE, seule.

O mon Dieu! que va penser cette fille?... Et lui, lorsqu'il va rentrer, que va-t-il me dire? que va-t-il me demander? comment lui cacher mon trouble? car il va me parler encore de ma pâleur, de mes souffrances... Il me plaindra, car il m'aime et il me donne toute son âme... Et moi, je l'aime aussi, et je ne puis que le tromper et lui mentir... Oui, je devrais me retirer... J'aurais peut-être trouvé le sommeil dans ma lassitude... je l'aurais feint du moins... Et demain... Ah! demain ce sera comme aujourd'hui... et après demain encore... et toujours. Oh! mais tout me ramène à ce suprême et inévitable mot: mourir, il faut mourir... (Elle reprend le poignard et le rejette en tombant assise.) J'ai peur... Oh! que faire? mon Dieu! que faire?... Ma raison se perd... ma tête tourne. La fatigue brise ma pensée comme mon corps!... Oh! je prierai... la prière me rendra forte! (Elle commence à s'affaisser.) O mon Dieu!... ma tête!... ma pauvre tête!... Que je souffre pour lui!... (Moment de silence.) Mort!... mon père!... mon père!... Non, non!... Grâce pour Manuel!... (Torcy entre.)

SCÈNE X.

EULALIE, sur le sofa, TORCY.

TORCY.

C'était donc vrai... Il a osé venir!

EULALIE.

Non, Manuel, personne...

TORCY.

Elle!... (Il s'approche.) Elle s'est endormie!... (Il l'observe.) Elle dort... elle peut dormir...

EULALIE, sans ouvrir les yeux.

Non, Manuel!

TORCY.

Encore mon nom!

EULALIE.

Non! non! je te dis que non! personne... personne... Ah!... (Elle a ouvert les yeux et voyant Torcy près d'elle.) Ah! c'est toi, Manuel!

TORCY.

Oui, moi qui te regardais dormir...

EULALIE.

Ah! quel rêve affreux!...

TORCY.

Un rêve!

EULALIE.

Oui, je rêvais que tu me chassais...

TORCY.

Que je te chassais!...

EULALIE.

Oui, parce que... (Elle s'arrête.)

TORCY.

Parce que?..

EULALIE.

Parce que... Je ne sais pas... je ne me souviens pas...

TORCY, avec colère.

Parce que tu me trompes!... parce que tu m'as menti! (Elle se lève.)

EULALIE.

Oh! tu m'as entendue! Manuel, j'ai parlé!

TORCY.

Non! non!... je n'ai pas eu besoin d'espionner votre sommeil... d'autres m'ont dit la vérité...

EULALIE.

Oh! c'est lui sans doute... c'est lui qui...

TORCY.

Non, ce n'est pas lui! ce n'est pas Paul Vermond qui m'a dit que vous l'aviez reçu pendant mon absence; mais c'est votre voisine, votre servante... c'est toute la maison qui le sait!

EULALIE, avec calme.

Et vous ne l'avez pas vu, lui?

TORCY.

Oh! je le verrai!

EULALIE.

Oh! non! non! vous ne le verrez pas, je vous en prie, je vous en supplie au nom de notre tendresse...

TORCY, la regardant.

Notre tendresse!...

EULALIE.

Évitez cet homme, Torcy, je vous le demande au nom de votre amour!

TORCY.

Mon amour; mais vous ne m'avez donc pas compris? Mais je sais que vous l'avez reçu ce soir et qu'il est resté une heure enfermé avec vous... Mais je sais qu'il aura l'audace de revenir et vous l'audace de le recevoir... Mais je sais que vous avez défendu à votre servante de me le dire!... Et vous parlez de mon amour!... Mais est-ce que tout cela n'est pas suffisant pour que je sache qui vous êtes?...

EULALIE, avec fierté.

Manuel!

TORCY.

Pour que je sache que vous avez appartenu à ce Paul Vermond...

EULALIE, avec plus de fierté.

Manuel!

TORCY.

Et pour que je vous dise que je ne vois plus en vous qu'une femme perdue!...

EULALIE, avec compassion.

Pauvre Manuel!

TORCY.

Ah! ne recommencez pas vos comédies d'innocence méconnue! je n'y crois plus, madame!

EULALIE, de même.

Pauvre Manuel!

TORCY.

Et vous avez encore l'impudeur de me plaindre...

EULALIE.

Ah! oui... car je vous aimais bien, moi... Et maintenant...

TORCY.

Oh! assez de larmes hypocrites; je ne suis plus votre dupe!... je ne veux plus l'être!... Je vous hais!... je vous méprise!... je vous...

(Il s'arrête.)

EULALIE.

Eh bien! achevez donc, Manuel... Vous me chassez, n'est-ce pas?...

TORCY.

Ah! peu vous importe, sans doute... (Avec sarcasme.) Et M. Paul Vermond vous recevra chez lui, n'est-il pas vrai!... Peut-être même attend-il déjà sa maîtresse, sa chère... Mais au fait, comment vous nomme-t-il, ce monsieur... cet amant!... car sans doute vous avez un autre nom pour lui que pour moi?

EULALIE.

O mon Dieu! comme il souffre!

TORCY.

Mais répondez donc, Antonie!... Antonie!... le nom de ma mère!... et je lui ai donné le nom de ma mère à cette femme! Ce nom sacré, je l'ai profané... je l'ai sali, je l'ai traîné dans la boue... Oh! vous le quitterez ce nom! je vous défends de le porter... de le porter une heure de plus... je vous le défends!...

EULALIE, allant vers la porte, avec calme.

Adieu, Manuel!

TORCY.

Mais où allez-vous donc?

EULALIE.

Que vous importe, maintenant...

TORCY.

Mais je veux le savoir!

EULALIE.

Eh bien! Manuel, vous m'avez renvoyée... je m'en vais...

TORCY.

Je vous ai...

EULALIE.

Vous m'avez chassée et je m'en vais...

(Elle veut sortir.)

TORCY.

Elle part!... elle part!... (Il va à elle.) Mais dis-moi donc, Antonie, pourquoi tu m'as trompé?...

EULALIE.

Moi!

TORCY.

Mais dis-le-moi donc!... mais parle-moi donc?...

EULALIE.

Je n'ai rien à vous dire...

TORCY.

Rien!...

EULALIE.

Rien!...

TORCY, reprenant sa colère et fermant la porte.

Rien!... Eh bien! tu ne sortiras pas!... Il doit venir te chercher, lui! il a osé dire qu'il reviendrait! C'est lui qui me dira ce que je veux savoir...

EULALIE.

Manuel!

TORCY.

Oh! oui, je le ferai parler, lui!...

EULALIE, l'interrompant.

Torcy! vous m'avez demandé mon âme! mon honneur! mon amour! Je vous ai tout donné! J'ai fait plus!... La mort que j'enviais, la mort qui était ma seule espérance, je vous l'ai sacrifiée... En retour de tout cela, je ne vous ai demandé qu'une chose, je vous ai prié de ne pas chercher à savoir qui je suis, et vous me l'avez promis?

TORCY.

Promesse insensée et que je me sens incapable de tenir...

EULALIE.

Mais ce matin encore, vous me l'avez juré?...

TORCY.

Mais vous m'avez trompé, vous; mais vous m'avez dégagé de mon serment; car il est bien vrai que cet homme sort d'ici, n'est-ce pas?...

EULALIE.

C'est vrai.

TORCY.

Et cependant vous me l'avez caché; vous avez ordonné qu'on me le cache...

EULALIE.

C'est encore vrai!...

TORCY.

Eh bien! alors?...

EULALIE.

Eh bien! pour cela, vous me chassez... Que voulez-vous de plus? Je m'en vais...

TORCY.

Mais, si tu ne me trompes pas... que te voulait-il donc cet homme?... (Silence d'Eulalie.) Quoi! tu ne réponds rien?... Que t'a-t-il dit? que t'a-t-il demandé? pourquoi reviendra-t-il? (Silence d'Eulalie.) Rien! rien!...

EULALIE.

Adieu, Manuel!

TORCY.

Eh bien! donc, pars, puisque tu le veux! Va le trouver, puisqu'il t'attend! et que Dieu te punisse d'avoir brisé un cœur qui t'aimait comme je t'aime! (Il s'est assis; il est accablé.)

EULALIE, hésitant.

Pauvre Manuel... Mais si je reste aujourd'hui... demain renouvellera sa douleur... Partons!... (Elle ouvre la porte.)

TORCY, courant à elle.

Antonie!... Antonie!... mais je peux encore te pardonner! Oui, si grande que soit ta faute, je tâcherai, j'essaierai de l'oublier; mais ne t'en vas pas... Non, je ne t'ai pas chassée; non, je ne te l'ai pas dit... Si je te l'ai dit, j'étais fou! oui, j'étais fou... j'étais fou... Mais je t'aime tant et je souffre tant!...

EULALIE, s'arrêtant.

Manuel, ce n'est pas toi qui souffres le plus de nous deux...

TORCY.

Eh bien! alors, Antonie, pourquoi ne pas parler? Pourquoi me laisser mes affreux soupçons?.. Car je me trompe, n'est-ce pas?... Et tu m'aimes... Oui, cela est vrai... N'est-ce pas, que tu m'aimes?..

EULALIE.

Si je t'aime, ô mon Dieu!...

TORCY.

Mais alors, toi, tu doutes donc de mon amour?

EULALIE.

Moi?...

TORCY.

Oui, tu en doutes... Si je te disais, par exemple, que j'ai, moi, une grande faute à me reprocher...

EULALIE.

Toi?

TORCY.

Si je venais te confier que, moi, dans un moment d'erreur, dans un moment d'aveuglement, j'ai commis un crime...

EULALIE.

Un crime?...

TORCY.

Est-ce qu'après cet aveu, tu ne m'aimerais plus, toi?...

EULALIE.

Un crime?...

TORCY.

Oui, réponds...

EULALIE, à part.

Un crime!... (Haut.) Eh bien! Manuel, si moi... moi... je me décidais à te faire le même aveu?...

TORCY.

Le même aveu?

EULALIE.

Oui... si je te disais que, moi, j'ai tué?

TORCY.

Toi?

EULALIE.

Que, moi, j'ai volé?

TORCY.

Toi?

EULALIE.

Réponds?

TORCY.

Tué?

EULALIE.

Oui!

TORCY.

Volé?

EULALIE.

Oui!

TORCY.

Volé! ô mon Dieu! Et ce serait cela...

EULALIE.

Tu le crois? Adieu!...

TORCY.

Mais, Antonie...

EULALIE.

Tu le crois? Je pars!...

TORCY.

Reste!... Oh! non, reste... Volé! volé! reste... Qui que tu sois, maintenant, je veux toujours l'ignorer; quel que soit ce crime, je ne veux jamais l'apprendre! Tué!... Mais tu m'as sauvé la vie; je t'ai aimée; je ne te laisserai pas partir à l'abandon .. ce soir... à cette heure... Reste! Demain,

j'aurai songé à ton avenir! demain, j'aurai tout préparé pour ton départ!... (Il tombe sur un siége.) Volé! tué!...

EULALIE, avec exaspération.

Il le croit!... (Elle s'élance vers la fenêtre pour s'y précipiter.) Ah! misérable que je suis...

TORCY, s'élançant après elle et la saisissant.

Que voulez-vous faire?

EULALIE, se débattant.

Mourir ici ou plus loin, peu m'importe!

TORCY, voulant toujours la retenir.

Antonie!...

EULALIE.

Oh! laissez-moi... laissez-moi...

TORCY.

Par grâce... par pitié...

EULALIE.

Ah! mais laissez-moi donc mourir, monsieur... laissez-moi donc mourir...

(Elle court vers la table, prend le poignard et se frappe; il l'arrête.)

TORCY, avec terreur.

Dieu! elle se meurt!... Au secours!

SCÈNE XI.

EULALIE, étendue, CORNÉLIE, TORCY, LAVIGNAN.

LAVIGNAN, entrant.

Qu'est-ce donc?...

TORCY.

Regarde, elle se meurt... Oh! non, elle respire encore.

CORNÉLIE.

Un couteau... Il l'a tuée... je m'en vais... Lavignan... Lavignan...

TORCY.

Oh! mon Dieu! prenez pitié d'elle et de moi...

ACTE QUATRIÈME.

Une chambre où l'on descend par un petit escalier. Fenêtres avec des volets en fer. Une porte au fond à droite avec serrure et verroux. Une table à droite avec une chandelle.

SCÈNE I.

VAUDRILLAN, seul, assis.

Ce sera une excellente spéculation... Oui... oui, j'aurai toute cette succession. Voilà déjà Paul Vermond dans l'obligation de vendre la terre de Soubiran pour faire face à ses folies... Il ne se doute pas que j'ai déjà pris pour quatre cent mille francs d'hypothèques sur la terre... Elle vaut un million, et avec cent mille francs comptant de plus, je l'aurai .. Ce Paul... il ne résiste pas à l'aspect d'un paquet de billets de banque... ça lui monte à la tête... Et puis, il se doute bien que je le tiens et que si je voulais tout dire... (Il se lève et pose la lumière sur la cheminée à gauche.) Jamais je n'ai vu une plus belle terre, et c'est pitié de penser ce qu'elle deviendrait si elle restait dans les mains de ce débauché... Heureusement qu'à côté de ces mauvais sujets il y a des hommes d'ordre et de probité .. Je ferai démolir le château, je vendrai les plombs... je ferai couper les bois, je morcellerai les terres, et j'en tirerai douze cent mille francs... ce sera une bonne action... (La pendule sonne.) Onze heures et demie... il ne viendra plus personne ce soir... il faut fermer partout... (Il ferme.) Ah! je le leur donne en mille, à messieurs les voleurs, de forcer des volets comme ceux-là... et des portes comme celles-ci... Et puis (Il pose une paire de pistolets sur sa cheminée.) voilà de quoi répondre aux curieux... d'ailleurs... (On frappe.) Encore quelqu'un... Non, il est trop tard... (On entend derrière la porte des coups marqués.) Qu'est-ce que c'est que ça?... le signal de salut... Au diable!

VOIX au dehors.

Vaudrillan!

VAUDRILLAN.

C'est la voix de Denneville... Pourquoi est-il revenu ici... c'est une sangsue... Il va me demander de l'argent... Il ne me faudrait pas deux gaillards comme ça pour me ruiner... (Un nouveau cri.) Non, je n'ouvrirai pas... (On frappe avec violence.) Oh! l'enragé! il serait capable de faire une esclandre... Eh bien... soit... il y a long-temps que cette idée m'est venue... (Il prend ses pistolets et les met dans sa poche.) Il est homme à me vendre pour quelques écus... Tant pis pour lui... S'il veut entrer... nous verrons bien!

(Il va à la porte, l'ouvre et veut la repousser.)

SCENE II.

DENNEVILLE, VAUDRILLAN, LE MARQUIS.

DENNEVILLE, retenant la porte.

Un moment, nous sommes deux.

(Le marquis entre.)

VAUDRILLAN.

Est-ce un guet-apens?

LE MARQUIS.

Quel repaire!

VAUDRILLAN.

Quel est cet homme?...

DENNEVILLE.

Il va vous le dire. Seulement, je vous préviens qu'il s'agit d'un bonne affaire.

VAUDRILLAN.

Si tu en es, je n'en veux pas.

LE MARQUIS.

Expliquez à cet homme ce qui nous amène.

VAUDRILLAN.

Parlez vous-même, j'en jugerai mieux.

LE MARQUIS.

Il y a un an, monsieur, vous étiez créancier de M. Paul Vermond d'une somme de près de quatre cent mille francs.

VAUDRILLAN, à part.

Je devais entendre parler de ça... (Haut.) Quatre cent mille francs, diable! c'est une belle somme... Mais pour prêter quatre cent mille francs, il faudrait les avoir eu... et jamais je n'ai possédé...

DENNEVILLE.

C'est possible, Vaudrillan, mais les gens qui disent que l'argent qu'on sème ne pousse pas sont des ânes... La preuve, c'est qu'un jour vous m'avez prêté mille écus, et que l'année d'après je vous devais trente mille francs... Il me semble que la graine avait profité.

VAUDRILLAN.

Je ne dis pas non, mais la récolte a été dure à faire...

DENNEVILLE.

Vous l'avez faite... avec le couteau de Pontois.. Allons, allons... Vaudrillan... nous ne sommes pas ici pour plaisanter...

VAUDRILLAN, prenant un pistolet dans sa poche sans le faire paraître.

Vous savez que j'aime à rire... Continuez...

LE MARQUIS.

Oui, vous étiez le créancier de M. Paul Vermond, et comme il était ruiné... voici ce que vous avez imaginé... Vous saviez qu'il était l'unique héritier de Mme de Soubiran.

VAUDRILLAN.

Tout le monde en savait autant.

LE MARQUIS.

Mais tout le monde n'avait pas le même intérêt que vous à ce qu'il touchât cette succession.

VAUDRILLAN.

Oui... oui, je conçois... à cause des quatre cent mille francs que vous prétendez... C'est une bonne histoire...

LE MARQUIS.

C'est donc vous qui avez suggéré à Vermond l'idée de faire supprimer le testament si la marquise en faisait un...

VAUDRILLAN.

Denneville me prête de l'esprit... Je n'en ai pas tant que ça... mais c'est drôle...

LE MARQUIS.

Et enfin, monsieur, vous avez promis à M. Paul Vermond de lui donner un homme qui se chargerait de cette mission...

VAUDRILLAN.

Et cet homme?...

DENNEVILLE.

Cet homme... c'est moi... à qui tu avais fait faire des billets avec des fausses signatures pour me tenir... au besoin...

VAUDRILLAN, prenant de même l'autre pistolet.

Il paraît décidément que nous allons rire... Allez, allez...

LE MARQUIS.

Pour en finir, vous savez comment ce testament a été enlevé... Vous savez comment il vous fut remis par votre agent...

DENNEVILLE.

Par moi.

LE MARQUIS.

Il reçut de vous le prix de cette soustraction.

VAUDRILLAN.

Combien lui ai-je donné?

LE MARQUIS.

Cinquante mille francs, une somme égale à celle que Vermond fit donner à Pontois.

VAUDRILLAN.

En voilà des mille et des cents... c'est curieux... Et à quoi ça m'a-t-il mené?...

LE MARQUIS.

A rendre à M. Vermond une fortune qui vous a permis de rentrer dans vos créances et à lui extorquer de l'argent, car, contre vos conventions, vous ne lui avez pas remis le testament.

DENNEVILLE.

Pas plus que Vermond ne m'a rendu les faux billets que j'avais souscrits.

VAUDRILLAN.

Eh bien! voilà qui est gentil... très gentil... Et quelle est la conclusion de cette jolie anecdote?

LE MARQUIS.

Que je viens ici chercher le testament.

VAUDRILLAN, tirant les pistolets de ses poches, et les en menaçant.

Et si je vous disais que j'en ai fait des bourres pour cette paire de pistolets?

DENNEVILLE.

Je te dirais que tu y perdrais cent mille francs d'un côté, et que tu y gagnerais les galères d'un autre.

VAUDRILLAN.

Tu sais que j'ai toujours aimé ta société, Denneville; nous ferions le voyage ensemble : ça me consolerait.

LE MARQUIS.

Monsieur... je ne pensais pas que l'impudeur du crime pût aller si loin... et je vous somme de me répondre.

VAUDRILLAN.

Et moi, je ne pensais pas que la bêtise de deux hommes pût être si grande! Et, à mon tour, je vous prie humblement de me dire qui vous êtes?

LE MARQUIS.

Je suis le marquis de Changiron!

VAUDRILLAN, d'un ton cruel.

C'est beaucoup d'honneur de vous voir chez moi, monsieur le marquis, et je suis fâché de ne pas mieux vous recevoir. Ce n'est pas ma faute si vous êtes entré ici... ce n'est pas ma faute si je suis forcé de ne plus vous en laisser sortir.

(Il fait un mouvement pour armer ses pistolets.)

LE MARQUIS.

Regardez-moi bien en face, monsieur.

VAUDRILLAN.

Vous êtes un très beau garçon, et ça me fait de la peine.

LE MARQUIS.

Ai-je l'air d'un homme qu'on intimide?

VAUDRILLAN.

Vous êtes aussi un brave... et c'est fâcheux...

LE MARQUIS.

Ai-je l'air aussi d'un fou, et croyez-vous que je suis entré dans votre repaire sans prendre mes précautions?

VAUDRILLAN, se reculant.

En ce cas, bataille... bataille...

LE MARQUIS.

Non, monsieur, non... Je vous avertis seulement que si je ne suis pas rentré chez moi dans deux heures... cette maison sera envahie... fouillée...

VAUDRILLAN.

Dans deux heures, monsieur le marquis, on peut venir fouiller cette maison... on y trouvera peut-être deux cadavres... voilà tout.

DENNEVILLE, tirant ses pistolets.

En ce cas, Vaudrillan, nous causerons à armes égales... (Vaudrillan recule, et tous deux s'observent un moment.) Asseyons-nous, nous serons plus à notre aise...

VAUDRILLAN.

Soit! Monsieur le marquis, prenez place... Mon cher Denneville...

(Le marquis s'asseoit d'un côté de la table, Denneville se met au milieu, mais il passe sans quitter Vaudrillan des yeux : celui-ci veut passer du côté du marquis, Denneville l'arrête.)

DENNEVILLE.

Pas par là, s'il vous plaît... chacun dans son camp... Je vous demande pardon, monsieur le marquis, de ces petits détails... mais mon ami Vaudrillan sait que ce n'est pas inutile.

VAUDRILLAN.

Comme il vous plaira, messieurs... assis ou debout!... (Ils s'asseyent : le marquis d'un côté; Denneville au milieu; Vaudrillan de l'autre.) Vous convient-il de causer avec ces argumens à la main?

LE MARQUIS.

C'est à vous à nous montrer l'exemple.

VAUDRILLAN, se levant pour poser ses pistolets.

Soit!

DENNEVILLE, l'arrêtant.

Non pas; il est homme à avoir un petit pistolet de ressource dans quelque poche cachée, ce cher ami... Restons comme nous sommes; c'est mieux.

VAUDRILLAN.

A votre aise. (Il s'assied.) Eh bien! monsieur le marquis, venons au fait... Que me voulez-vous?

LE MARQUIS.

Je veux que vous me remettiez à l'instant même le testament de Mme de Soubiran.

VAUDRILLAN.

Et si je vous dis que je ne l'ai pas?

LE MARQUIS.

Je vous répondrai que la police, avertie par moi, le découvrira.

VAUDRILLAN.

Et si je vous dis qu'il est anéanti...

DENNEVILLE.

Il ne l'est pas, j'en suis sûr.

VAUDRILLAN.

Et, à supposer qu'il ne le soit pas... si je vous dis qu'il est caché dans un lieu inconnu, et où personne au monde ne pourra le trouver.

LE MARQUIS.

C'est ce que nous verrons.

VAUDRILLAN.

C'est tout vu... J'ai le testament... et je vous le refuse.

DENNEVILLE.

Pour rien, je conçois... mais pour de l'argent?

(Silence.)

VAUDRILLAN.

Faites vos propositions.

LE MARQUIS.

Votre complice a parlé de cent mille francs.

VAUDRILLAN, se levant.

Au revoir, monsieur le marquis, je connais quelqu'un qui m'en donnera mieux que ça.

LE MARQUIS.

M. Paul Vermond, sans doute.

VAUDRILLAN.

Je ne vous le fais pas dire.

LE MARQUIS, se levant avec Denneville.

Assez, monsieur, j'aime mieux laisser agir la justice, au risque de voir s'échapper cette fortune, que de la marchander à un pareil misérable.

VAUDRILLAN.

Va donc pour la justice... Au revoir, Denneville; est-ce que tu témoigneras contre moi, mon fils?... Est-ce que tu diras que c'est toi qui as aidé Pontois à voler le testament?

DENNEVILLE.

Que le diable vous emporte!

VAUDRILLAN.

Ça sera drôle... Et quand tu auras bien prouvé que tu l'as volé... tu prouveras que tu me l'as remis... Je serai curieux de voir comment tu le prouveras.

LE MARQUIS.

Eh bien! monsieur, j'en cours la chance!

DENNEVILLE.

Mais je ne veux pas la courir!... Ce ne sont pas là nos conventions.

VAUDRILLAN.

D'ailleurs, si monsieur le marquis avait pensé que la justice fût bonne à quelque chose dans cette affaire... elle serait déjà ici.

LE MARQUIS.

Mais enfin, que voulez-vous?

VAUDRILLAN.

Voilà qui est parler... Je veux...

UNE VOIX, en dehors.

Vaudrillan!

LE MARQUIS.

Qu'est-ce cela?

DENNEVILLE.

Je ne me trompe pas...

LA VOIX.

Vaudrillan, ouvriras-tu?

VAUDRILLAN.

C'est le sort qui l'envoie!

LE MARQUIS.

Mais qu'est-ce donc?

VAUDRILLAN, ouvrant la porte.

Entrez, maître; la comédie va être complète!

SCÈNE III.

LES MÊMES, PAUL VERMOND.

PAUL, entrant.

A nous deux, mons Vaudrillan!

VAUDRILLAN.

A nous quatre... Messieurs, saluez-vous!

PAUL.

Changiron!... Denneville!

LE MARQUIS et DENNEVILLE.

Paul Vermond!

VAUDRILLAN.

Partie carrée... ça va être amusant!

PAUL.

Pourrais-je demander à mon noble cousin, le marquis de Changiron, pourquoi il est ici?

LE MARQUIS.

Il ne serait pas étonnant que nous y fussions pour le même motif... La seule différence, c'est que vous venez y consommer un crime... et que je viens le réparer.

PAUL.

Ainsi, Denneville...

VAUDRILLAN.

Denneville a tout dit.

DENNEVILLE.

J'ai dit aussi que le testament existe.

PAUL.

Est-ce vrai?

VAUDRILLAN.

Vrai, aussi vrai que nous mourrons tous.

LE MARQUIS.

Et ce testament, je suis venu le chercher.

PAUL.

Moi aussi.

VAUDRILLAN, se plaçant derrière la table, les pistolets à la main.

A qui l'aura... l'enchère est ouverte... Procédons...

PAUL.

Diable... je n'avais pas remarqué... on est là... En ce cas, chacun pour soi et Dieu pour tous... (Il tire une paire de pistolets de ses poches.) Vous n'avez pas d'armes, marquis. (Il lui tend un pistolet.) Partageons.

LE MARQUIS.

Avec vous, rien... pas même les chances d'une lutte.

PAUL.

Ah! c'est comme ça... Eh bien!... posons la question : Pourquoi voulez-vous ce testament?

LE MARQUIS.

Parce qu'il appartient à ceux à qui vous l'avez fait voler...

PAUL.

Mais, c'est ma ruine.

VAUDRILLAN.

Il a raison.

PAUL.

Et vous pensez bien que je ne vous le laisserai pas prendre.

VAUDRILLAN.

Ça dépend de ce qu'il en offrira.

LE MARQUIS.

Misérable!... Mais sais-tu toute l'étendue du crime que tu as commis.

PAUL.

Monsieur le marquis, pas tant de familiarité,

s'il vous plaît... et surtout ne faisons pas de phrases de morale.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en est trop !... et après ce que vous avez fait...

PAUL.

Ce que j'ai fait, vous le savez... Ce que je veux faire, je vais vous le dire.

LE MARQUIS.

Parlez...

PAUL.

Vous comprenez bien que je ne veux pas vivre misérable et déshonoré... Eh bien ! cette fortune que vous voulez m'arracher, je vous offre de la partager.

LE MARQUIS.

Je vous l'ai dit, monsieur, il n'y a pas de partage possible entre vous et moi.

PAUL.

En ce cas, marquis, il y en a un de nous deux qui ne doit pas sortir vivant de cette maison.

LE MARQUIS.

Vous pouvez m'assassiner, monsieur.

PAUL.

Allons donc ! c'est le métier de Denneville tout au plus !

DENNEVILLE.

Prends garde de dire la vérité, toi...

VAUDRILLAN.

Nous pourrions bien être deux contre toi !

PAUL.

Allons donc ! que Denneville, qui est un fou, se soit mis de ce côté, je le conçois... mais toi, ce serait par trop niais... As-tu réfléchi à ce qui peut arriver... Toi-même, Denneville, tu n'y as pas pensé... Mais quand cet homme aura le testament dans ses mains, il le produira en justice, il faudra bien qu'il dise comment il a été volé!

VAUDRILLAN.

Ça regarde Denneville.

PAUL.

Il faudra bien qu'il dise où il l'a trouvé.

DENNEVILLE.

Ça regarde Vaudrillan.

PAUL.

Je serai ruiné, mais vous serez perdus. Il vous a promis de l'argent, vous en aurez le double.

LE MARQUIS.

Je leur donne quarante-huit heures pour quitter la France.

PAUL.

Moi, je les y laisse... Qu'il choisissent.

DENNEVILLE.

Vous voyez, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Mais vous ne savez donc pas que vous serez accusé demain d'avoir fait tuer Mme de Soubiran.

PAUL.

Pas par vous du moins, je vous le jure...

LE MARQUIS.

Qu'importe, si le crime ne reste pas impuni.

PAUL.

Il sera puni.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire?

PAUL, à Vaudrillan.

Que vous importe... Mais sache bien une chose, Vaudrillan... c'est qu'aussi bien pour toi que pour moi, il faut que ce testament disparaisse... Eulalie, qui s'est sacrifiée pour ne pas accuser son père vivant, ne sera peut-être pas aussi généreuse pour son père mort.

LE MARQUIS.

Eulalie, avez-vous dit..... Vous savez qu'elle existe?...

PAUL.

Le savez-vous aussi?

LE MARQUIS.

Mais c'est surtout pour la sauver que je suis venu dans cet infâme repaire.

PAUL.

La sauver!..... Mais mon salut dépend de sa perte!

LE MARQUIS.

Sa perte! Quoi, vous oseriez, malheureux...

PAUL.

J'ose bien vous sacrifier, vous, monsieur de Changiron; et vous pensez que la vie d'une pareille femme m'arrêtera... Eulalie Pontois sera dénoncée par moi, demain... dès que j'aurai ce testament.

LE MARQUIS.

Malheureuse Eulalie!... Eh bien! Paul... j'accepte la proposition que vous m'avez faite... Je vais plus loin : que ce testament soit anéanti... Gardez toute la fortune qu'il vous assure, je ne me plaindrai pas, je ne dirai rien... Mais, par pitié, ne dénoncez pas cette malheureuse... Je vous en supplie.

PAUL.

Quel intérêt prenez-vous donc à cette fille?

LE MARQUIS.

Cela vous importe peu sans doute... Seulement, acceptez-vous?

PAUL.

Vous me faites la partie trop belle, marquis; il y a quelque mystère dans tout ceci.

LE MARQUIS.

Oui, un mystère cruel... et que je ne puis vous dire... Mais enfin... n'avez-vous pas plus que vous ne demandiez...

PAUL.

Je veux savoir si vous êtes sincère... (A Vaudrillan.) Combien veux-tu de ce testament?

VAUDRILLAN.

Un prix rond : deux cent mille francs.

PAUL.

Le prix vous va-t-il?

LE MARQUIS.

A moi?

PAUL.

A vous.

LE MARQUIS.

Oh ! ce n'est pas pour la fortune qu'il peut m'apporter, que je le paierais ce prix-là !

PAUL.

Ce qui prouve que vous l'estimez beaucoup plus ; en ce cas, écrivez donc !

LE MARQUIS.

Moi !...

PAUL.

Vous... Je pense que Vaudrillan aimera mieux votre écriture que la mienne. Ecrivez : (Le marquis s'assied devant la table et écrit.) Nous reconnaissons devoir à M. Vaudrillan la somme de deux cent mille francs... C'est le prix convenu.

LE MARQUIS, s'arrêtant.

C'est pousser trop loin l'impudence.

PAUL.

Non, monsieur... Ecrivez, nous signerons tous deux... Nous paierons chacun notre part... Vous, le salut d'Eulalie... moi, le testament.

LE MARQUIS.

Soit !... (Il écrit.) Mais qui me répondra que demain vous n'accuserez pas cette infortunée ?

PAUL.

Ma parole.

LE MARQUIS, prêt à déchirer le papier.

Je n'accepte pas.

PAUL.

En ce cas, marquis, j'en reviens à ce que je vous ai dit : Il y en a un de nous qui ne doit pas sortir vivant de cette maison.

LE MARQUIS, quittant la table.

Eh bien ! finissez-en, monsieur.

PAUL.

A l'instant même. Permettez que je signe ce papier.

VAUDRILLAN.

Voilà qui me va.

DENNEVILLE.

Et moi, l'on m'oublie ?

PAUL.

Adresse-toi au marquis.

LE MARQUIS.

Quoi qu'il arrive, je tiendrai ma parole... Voici ce que j'ai promis.

PAUL.

Maintenant, Vaudrillan, va chercher le testament.

VAUDRILLAN, à part.

Oh ! que j'ai été bien inspiré, quand j'ai pris cette précaution !...

PAUL.

Eh bien ! m'as-tu entendu ?

(Paul prend la table et la pose au milieu de la pièce.)

VAUDRILLAN.

Oui... oui... (Il ouvre une feuille du parquet et en retire le testament.) Le voilà !

PAUL.

Pose-le sur cette table.

VAUDRILLAN.

Le voilà.

DENNEVILLE.

Ça ?

PAUL, s'avançant de l'autre côté.

Voici la reconnaissance du marquis et la mienne. Prends, Vaudrillan.

VAUDRILLAN.

C'est en règle.

LE MARQUIS.

Où voulez-vous en venir enfin?

PAUL, à droite.

Je reste à la place où je suis ; j'ai mes armes, prenez celles de Denneville... Placez-vous en face de moi à l'extrémité de cette chambre... Marchons ensemble sur cette table, et le testament appartiendra à celui de nous deux qui y arrivera vivant.

LE MARQUIS.

Une pareille lutte avec vous, jamais !

PAUL.

Avez-vous peur, marquis ?

LE MARQUIS.

Je vous ai dit que vous pouviez m'assassiner.

PAUL, courant à lui.

Malédiction sur vous qui m'y forcerez !

DENNEVILLE, se jetant entre eux.

C'est ce qui ne sera pas... J'ai amené ici le marquis, il s'est fié à ma parole, et ce sera à moi que tu auras affaire.

PAUL.

A toi? Mais si je te tue, Denneville, le marquis restera pour me dénoncer... Non, non, ce n'est pas possible.

DENNEVILLE.

Ce sera pourtant comme ça. A nous deux !

PAUL.

Vaudrillan, souffriras-tu cela ?

VAUDRILLAN.

Ça ne me regarde plus.

PAUL, les pistolets bas.

En ce cas, tire, Denneville !... Marquis, vous êtes un lâche.

LE MARQUIS.

C'est juste, monsieur, personne ne peut prendre ma place dans cette querelle. Vos armes, monsieur, vos armes !

PAUL, reprenant sa place.

Enfin !... Denneville, tu vas frapper trois coups dans la main, et au troisième nous partirons... Dieu sait pour qui sera la chance.

LE MARQUIS, à l'autre extrémité.

Dieu sera-t-il juste?

DENNEVILLE.

Etes-vous prêts?

LE MARQUIS et PAUL.

Oui.

DENNEVILLE.

Les pistolets sont armés?

LE MARQUIS et PAUL.

Oui.

DENNEVILLE.

Attention! Un... deux... trois.

(Tous deux lèvent ensemble leurs pistolets sans bouger, se visent et tirent. — Tous deux chancèlent.)

PAUL.

Vous êtes adroit, marquis. (Il jette une montre à terre.) C'était une magnifique montre de Lépine.

LE MARQUIS, à qui ses pistolets ont échappé.

Vous êtes heureux... Je ne porte pas de bijou au bras gauche.

PAUL.

Ramassez votre pistolet, marquis. Donne-le lui, Denneville.

LE MARQUIS.

Eh bien! soit.

PAUL.

A toi, Denneville.

DENNEVILLE.

Un... deux... trois.

(Ils marchent l'un sur l'autre; le marquis s'arrête en chancelant.)

PAUL, s'arrêtant aussi.

Voulez-vous me laisser ce testament, et vous contenter de ma parole?

LE MARQUIS.

Non, non, monsieur!

PAUL.

Vous pâlissez, marquis... La douleur est plus forte que vous.

LE MARQUIS.

Eh bien! finissons-en. (Il va jusqu'à la table et tire son pistolet, qui ne part pas.) Malheur!... (Il se trouve en face de Paul, qui marche jusqu'à lui, le pistolet dirigé sur sa poitrine.) A vous, monsieur.

PAUL, mettant la main sur le testament.

A moi le testament!

LE MARQUIS, l'arrêtant.

Tirez d'abord, monsieur; vous le prendrez après.

PAUL, après l'avoir encore ajusté à bout portant.

Non, marquis... Seulement, souvenez-vous que je n'ai pas daigné vous tuer...

LE MARQUIS.

Tirez donc, monsieur!

PAUL.

Non... et je vous donne ma parole de ne rien dire contre la femme que vous protégez...

LE MARQUIS.

Et, si vous faites cela, monsieur, je vous pardonnerai tout.

PAUL.

C'est trop de générosité... Quant à toi, Denneville, je devrais te casser la tête... mais maintenant je me moque de vous tous... Adieu... ce n'es que d'à présent que je suis riche! (Il sort.)

LE MARQUIS, chancelant.

Ah! c'est affreux!

VAUDRILLAN.

Ah! ça... est-ce qu'il va mourir?

LE MARQUIS, tombant sur une chaise que lui apporte Denneville.

Vous direz... à Mme de Changiron...

VAUDRILLAN, posant ses pistolets.

Que lui donner?... Mais, s'il meurt, ma ruse est inutile.

DENNEVILLE, s'emparant des pistolets.

Et s'il vit, ce sera la même chose.

VAUDRILLAN.

Qu'est-ce donc? que veux-tu dire?

DENNEVILLE.

Que tu as livré à Paul un faux testament.

VAUDRILLAN.

Ce n'est pas vrai.

DENNEVILLE.

Imbécile! c'est toi qui me l'as fait écrire.

VAUDRILLAN.

Juste ciel! on vient... C'est peut-être Paul!

LE MARQUIS.

Ah! c'en est fait! (Il s'évanouit.)

(En ce moment, on frappe à coups redoublés contre la porte d'entrée; elle est enfoncée, et paraît, sur le seuil, le juge suivi d'un greffier et de quelques soldats. Le juge fait signe à ses gens de s'emparer de Vaudrillan.)

VAUDRILLAN, effrayé.

Non! c'est la justice.

(Denneville soutient le marquis, et le rideau tombe au moment où le juge et les soldats descendent la scène.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente l'atelier du deuxième acte.

SCÈNE I.

TORCY, seul, il est assis près de la porte de droite.

Lavignan ne revient pas !... Ah ! qu'il me tarde de savoir s'il a rencontré ce Paul Vermond ! J'ai peut-être mal fait de ne pas l'attendre chez lui... (Il se lève.) Mais rester plus long-temps loin d'elle, cela m'était impossible !... (Il entr'ouvre doucement la portière de gauche et regarde.) Elle est calme maintenant... ou plutôt l'anéantissement a succédé au délire affreux qui la poursuivait... et durant cette horrible fièvre, c'était toujours le nom de ce Paul Vermond... celui de Brévise... celui de Changiron... Je m'y perds ! Ah ! qui me donnera le mot de cette affreuse énigme !... L'interroger de nouveau, ce serait la tuer... Et cependant que faire... que décider?... Non, non, je n'ose croire à son crime... Mon Dieu, si elle est coupable... pourquoi l'avez-vous donc faite si belle et si bonne !... Ah ! voici Lavignan...

(Lavignan vient par le fond.)

SCÈNE II.

TORCY, LAVIGNAN.

TORCY.

Eh bien ! as-tu vu enfin ce Vermond ?

LAVIGNAN.

Je suis retourné deux fois chez lui depuis que tu m'as quitté ; mais il n'est pas encore rentré.

TORCY, réfléchissant.

Sorti de si bonne heure ! Se douterait-il de ma visite et refuserait-il de me voir?...

LAVIGNAN.

Je ne le pense pas ; son domestique m'a dit qu'il lui arrivait souvent de ne pas rentrer le soir.

TORCY.

Et tu lui as laissé ta carte ?

LAVIGNAN.

Comme nous en étions convenus ; rien que la mienne.

TORCY.

Oui, j'aime mieux qu'il n'ait pas le temps de réfléchir à la réponse qu'il doit me faire.

LAVIGNAN.

Bien ! bien ! cela te regarde... Maintenant, je vais rentrer un moment chez moi.

TORCY.

Est-ce que tu ne me donnes pas toute ta matinée?... J'aurai besoin de toi.

LAVIGNAN.

Je te comprends... et c'est pour pouvoir rester avec toi, que je vais parler à Mme Lavignan ; car si tu as tes chagrins intérieurs, j'en ai bien ma bonne part, de mon côté.

TORCY.

Et comment cela, mon ami ?

LAVIGNAN.

Cette belle-mère que tu m'as si généreusement jetée sur les bras !... (Mouvement de Torcy.) Oh ! je ne t'en veux pas ! Mais enfin, hier, je n'ai pu m'en dépêtrer qu'en lui promettant positivement qu'elle verrait sa fille aujourd'hui même.

TORCY.

Et tu l'attends?

LAVIGNAN.

C'est-à-dire qu'elle doit venir à Paris ; mais pour m'éviter encore cette corvée filiale... vois-tu, Manuel, je donnerais... je donnerais trois boules de bourgeois, dussent-elles m'être payées cent écus pièce. Je vais dire à Cornélie que j'ai à travailler avec toi et que nous devons sortir ensemble. Je l'engagerai à aller loin, bien loin au devant de sa tendre mère... et quelle mère ! Figure-toi qu'hier, chez M. de Changiron, quand vous aviez tous déserté le château, et que j'espérais me consoler sur le dîner, figure-toi que *mame* veuve Duplessis, pour ne pas me perdre de vue un seul moment, s'est plantée raide comme un gendarme derrière ma chaise, toute prête à m'empoigner à la première tentative d'évasion, me repassant des assiettes et des œillades si maternelles, que j'en frémissais de douleur et de honte des pieds à la tête, et que j'en ai fait une indigestion, sans avoir pu avaler une seule bouchée... Ah ! j'en ai assez comme ça, et j'aime autant ne pas voir la reconnaissance de *mame* veuve Duplessis et de mon épouse.

TORCY.

Alors, dépêche-toi... car il nous faut absolument retourner chez Paul Vermond ce matin.

LAVIGNAN.

Bien ! je vais lancer Cornélie au devant de sa mère, et je reviens te trouver... (Il sort.)

SCENE III.

TORCY, puis PAUL.

TORCY, seul.

Ce bon Lavignan! il m'aime, lui!... On rit de ces cœurs-là, et, sous sa ridicule enveloppe, il y a plus de générosité que parmi ceux qui se vantent de leurs sentimens... Il ne lui faut pas la raison de mes chagrins, à lui... Il ne me demande pas si je suis un fou de souffrir... Tu souffres, me dit-il, me voilà... Tu veux te battre, me voilà... Ah! si je dois mourir, je lui dirai mon secret. (On frappe.) Entrez! (La porte s'ouvre.) Paul Vermond!... enfin!!

PAUL.

Pardon, monsieur, je croyais M. Lavignan ici...

TORCY.

Il va revenir, monsieur; veuillez donc entrer.

PAUL, s'avançant.

Monsieur Torcy, on m'a dit que mon ami Lavignan était venu plusieurs fois chez moi ce matin, et je m'empressais...

TORCY, l'interrompant.

Vous a-t-on dit, monsieur, que Lavignan ne s'est pas rendu seul chez vous?

PAUL.

Et quoi, monsieur Torcy, vous vous seriez donné la peine...

TORCY, l'interrompant.

Arrivons, monsieur, au but de ma visite.

PAUL.

Soit! monsieur, je vous écoute. (A part.) Est-ce qu'Eulalie aurait parlé?...

TORCY.

Hier au soir, monsieur, vous vous êtes présenté chez moi?

PAUL, à part.

Plus de doute! (Haut.) En effet, monsieur...

TORCY.

On vous a dit que j'étais absent, vous le saviez, et vous avez demandé Mme Torcy...

PAUL.

Vous êtes bien informé, monsieur.

TORCY.

Et malgré son intention, que l'on vous a communiquée de ne recevoir personne, vous avez persisté, vous avez été reçu, et vous êtes resté long-temps avec elle.

PAUL.

Je vois que l'on ne vous a rien laissé ignorer.

TORCY.

C'est possible, monsieur; cependant, c'est de vous-même que je désire apprendre le motif de votre visite...

PAUL.

De moi-même?

TORCY.

De vous, monsieur; et j'espère que vous ne refuserez pas de me répondre?

PAUL.

Mais en vérité, monsieur... (A part.) Voyons jusqu'à quel point il est instruit...

TORCY.

Vous connaissiez Mme Torcy, monsieur?

PAUL, légèrement.

Mais, assez ordinairement, lorsqu'on se présente chez une femme...

TORCY, répétant.

Vous connaissiez Mme Torcy?

PAUL, après avoir hésité.

Puisque vous le voulez...

TORCY.

Alors vous pourrez sans doute me dire...

PAUL, l'interrompant.

Rien, monsieur.

TORCY.

Rien?

PAUL.

Absolument rien!

TORCY.

Je vous comprends...

PAUL.

Je ne le pense pas.

TORCY.

Mais alors...

PAUL.

Si Mme Torcy vous a tout dit, je n'ai rien à vous apprendre...

TORCY.

Monsieur!...

PAUL.

Si, au contraire, elle a refusé de parler, c'est qu'elle a ses motifs pour garder le silence! Et vous savez trop bien ce que l'on doit aux femmes... et moi ce que l'on doit aux maris...

TORCY, avec colère.

Monsieur Vermond!...

PAUL, à part.

Il ne sait rien... c'est de la jalousie... à la bonne heure... (Haut.) Et vous comprenez que je ne me permettrai pas de dire ce qu'on a voulu vous cacher...

TORCY, de même.

Oh! vous parlerez, vous!

PAUL.

Me croyez-vous moins discret qu'une femme?

TORCY.

Misérable!...

PAUL.

Épargnez-vous ces grands mots qui ne m'arracheront pas une parole.

TORCY.

Il suffit!... Le lieu de notre rendez-vous?

PAUL.

De notre rendez-vous?

TORCY.

Mais il me semble qu'après un tel aveu...

PAUL.

Un aveu ?

TORCY.

Votre silence n'en est-il pas un ?

PAUL.

Comme il vous plaira... (A part.) Encore un duel ?... ma foi, celui-ci peut me sauver tout à fait... (Haut.) Mais s'il m'était permis de défendre Mme Torcy ?

TORCY.

Votre défense est une nouvelle injure... Le lieu du rendez-vous ?

PAUL.

Peu m'importe, monsieur ; puisque vous le voulez ainsi, fixez le lieu vous-même... les armes, le moment.

TORCY.

Eh bien ! Lavignan en décidera... Dans un moment, je vous rejoins chez lui.

PAUL.

Dans un moment, monsieur, vous me trouverez à vos ordres. (A part.) Il le veut... Eh bien ! soit, car elle pourrait bien tout lui dire, à lui. (Haut.) A tout à l'heure !

SCÈNE IV.

TORCY, seul.

Ainsi, tout m'échappe ! et plus je veux pénétrer dans cet affreux mystère, plus la nuit qui l'enveloppe semble s'épaissir autour de moi... Cet homme lui-même, ce fanfaron de vices, garde un silence insolent... et cependant... Non, je ne puis le croire, Antonie n'a pu aimer un pareil homme... Mais alors, si ce n'est pas cela, c'est donc ce qu'elle m'a dit...

(Il va pour rentrer à gauche, la porte du fond s'ouvre.)

SCÈNE V.

TORCY, GAGEROT, LA COMTESSE, CAMILLE.

GAGEROT, entrant et parlant au fond.

Bien ! justement il est seul dans son atelier.

TORCY.

M. Gagerot !...

GAGEROT.

Venez, mesdames ; venez !

TORCY, surpris.

La marquise ! la comtesse !... (Il s'avance.) Mesdames...

GAGEROT.

Monsieur Torcy, ces dames, qui désirent vous entretenir, m'ont prié de les accompagner...

TORCY.

Il suffit... mais, pardon, si je vous demande à quoi je dois attribuer l'honneur d'une visite...

LA COMTESSE.

Qui ne vous surprendra plus, monsieur, quand vous en saurez le but.

TORCY.

Veuillez donc me le faire connaître.

(Il va pour chercher des siéges.)

CAMILLE, s'y opposant.

C'est inutile, monsieur.

LA COMTESSE.

Hier, M. de Changiron nous a quittées un instant après vous...

TORCY.

Je le sais, madame...

LA COMTESSE.

Vous devez savoir où il est allé ?

TORCY.

Je l'ignore, madame.

CAMILLE, lui montrant une lettre.

Vous l'ignorez ?... Vous ignorez donc aussi le contenu de cette lettre ?

TORCY, avec surprise.

Cette lettre ?...

CAMILLE.

Lisez, monsieur.

TORCY.

Cette lettre... (Il lit.) « On sait enfin quelle est » la femme qui demeure avec M. Torcy... »

(Il cherche aussitôt à la fin de la lettre.)

CAMILLE.

Il n'y a pas de signature !

TORCY, lisant.

« Et l'on voudrait le communiquer à M. Gagerot... » (Parlant.) A M. Gagerot...

GAGEROT.

Continuez.

TORCY.

« C'est surtout comme ami de Mme de Changiron, que M. Gagerot a droit à cette confidence » qui est importante pour elle... » (A Camille.) Pour vous, madame !...

GAGEROT.

Et c'est pourquoi j'ai aussitôt montré cette lettre à M. de Changiron.

CAMILLE.

A M. de Changiron, qui, depuis, n'a été vu ni à son hôtel de Paris, ni chez aucun de ses amis, et qui n'a plus reparu.

TORCY, surpris.

Qui n'a plus reparu, dites-vous ?

CAMILLE.

Et d'après les relations que cette lettre semble dévoiler entre mon mari et la femme qui demeure chez vous...

TORCY, après un mouvement retenu.

La femme!

CAMILLE.

Je suis venue vous demander, monsieur, si vous pourriez nous donner quelques renseignemens sur la disparition de M. de Changiron...

TORCY.

Moi!...

LA COMTESSE.

Vous, ou la personne qui est désignée dans cette lettre.

TORCY.

Elle!...

CAMILLE.

Vous avez le droit de l'interroger

TORCY.

L'interroger?... non, madame. D'ailleurs, je n'ai point à m'occuper de cette lettre.

CAMILLE.

En ce cas, ma mère, on comprendra qu'après la disparition de mon mari, n'ayant plus de ménagemens à prendre...

LA COMTESSE.

C'est à la justice que nous la forcerons de répondre.

TORCY.

A la justice, madame!...

LA COMTESSE.

A la justice, près de laquelle, dans ma vive inquiétude, j'ai déjà prié M. Gagerot de vouloir bien faire une démarche...

CAMILLE.

Car, monsieur, c'est horrible à dire... mais je puis craindre un crime!...

TORCY.

Un crime!... (A part.) Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... serait-ce possible... et ces affreuses paroles... qu'elle a prononcées... Tué... volé...

LA COMTESSE.

Que dit-il?

TORCY, à part.

Et hier, elle s'est troublée au nom de M. Gagerot... (Haut.) Et c'est à vous, monsieur, que cette lettre était adressée?

GAGEROT.

A moi.

TORCY.

Et c'est vous qui deviez aller à ce rendez-vous dont M. de Changiron n'est pas revenu?

GAGEROT.

Oui, monsieur.

TORCY, avec un cri de désespoir.

O mon Dieu! Serait-ce véritablement un crime?

CAMILLE.

Le croyez-vous?...

TORCY, allant à Gagerot.

Mais vous devez la connaître, vous, monsieur?...

GAGEROT.

Moi!...

TORCY.

Vous!... Dites-moi qui elle est, et dites-moi s'il faut que je la sauve ou que je l'abandonne à la justice des hommes. (Il ouvre la portière et appelle.) Antonie...

GAGEROT, regardant.

Grand Dieu!

TORCY.

Qu'est-ce donc?

GAGEROT, reculant avec terreur.

Eulalie!

LA COMTESSE et CAMILLE.

Eulalie!

TORCY, ne comprenant pas.

Eulalie!...

GAGEROT.

Oui, c'est elle! Eulalie Pontois!...

LES DAMES.

Eulalie Pontois!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, EULALIE.

EULALIE, dans la coulisse.

Eulalie!

TORCY.

Dieu!

EULALIE, plus près.

Eulalie!

TORCY.

Ah! je tremble!

EULALIE, paraissant et restant sur la porte.

Qui m'appelle!... (Elle s'avance lentement en répétant.) Eulalie! Eulalie! Ce sont bien là ses derniers mots! c'est ainsi qu'elle m'appelait avant de mourir... (Elle lève la tête et trouvant Gagerot devant elle, elle jette un cri.) Ah!! (Apercevant les dames, elle jette un autre cri.) Ah!! (Et apercevant Torcy elle se jette dans ses bras pour lui demander protection.) Ah!... Manuel! Manuel!...

(Moment de silence.)

TORCY, à Eulalie.

Eulalie?... Quel est donc ce nom? et qui es-tu?

EULALIE, le regardant avec effroi.

Eulalie!... Toi aussi! Oh! non! non! j'ai mal entendu, n'est-ce pas?... Non! ils ne sont pas là, non!... Dis-moi donc que je suis folle et qu'il n'y a ici que nous deux!

TORCY, la prenant par la main.

Il y a d'abord. .

EULALIE, avec surprise, mais sans nouvel effroi.

M. Gagerot!

TORCY, lui montrant les dames.

Et puis...

EULALIE.

Mesdames de Brévise! c'est vrai... l'heure est venue... que la volonté de Dieu s'accomplisse .

TORCY, à lui-même.

Eulalie!... (Allant brusquement à Eulalie.) Mais dites-moi donc à quel crime ce nom se rattache!

LA COMTESSE.

Je vous plains, monsieur Torcy, mais le crime est trop grand pour le laisser impuni.

TORCY.

Et vous n'avez rien à répondre!...

LA COMTESSE.

Et que repondrait la complice de Paul Vermond!

TORCY, avec fureur.

Paul Vermond! Paul Vermond, que la malheureuse a reçu hier pendant mon absence!

CAMILLE.

Et mon mari a peut-être été leur victime! Allez! allez, monsieur Gagerot!

TORCY, hors de lui.

Oh! malheur et malédiction sur toi, misérable!

EULALIE.

Manuel! Manuel!

TORCY, la repoussant.

Ah! vous me faites horreur!

EULALIE.

Ah!

CAMILLE.

Allez, monsieur Gagerot.

TORCY.

Arrêtez... arrêtez! (La porte s'ouvre.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

(A la vue du marquis, cri général.)

TORCY, GAGEROT.

Le marquis!

LA COMTESSE.

Mon fils!

CAMILLE, courant au marquis.

Arthur!.. Dieu! blessé! (Jetant un regard d'horreur sur Eulalie.) Ah! je ne me trompais donc pas!...

TORCY.

Cette blessure?

LE MARQUIS.

Dans un duel...

CAMILLE, LA COMTESSE.

O ciel!

GAGEROT.

Un duel!...

TORCY.

Dans un duel!... Ah! madame, elle est au moins innocente de ce crime!...

CAMILLE, au marquis.

Mais dis-moi...

LE MARQUIS.

Tu sauras tout, mon amie.

CAMILLE.

Eh bien! qu'elle s'éloigne, qu'elle parte!... Quel que soit son premier crime, je ne veux pas qu'on puisse croire que le regret d'une fortune perdue nous ait fait envoyer une femme à l'échafaud.

TORCY.

Oh! c'est trop de honte et de désespoir!...

EULALIE, à elle-même.

Et il m'accuse toujours!... (Haut.) Je reste, je reste!

LE MARQUIS, à part.

Bien! (Haut.) Eulalie, songez-y!... l'ordre est donné de vous arrêter.

TORCY.

Grand Dieu! elle est perdue!

EULALIE.

Je reste... Et la loi me tuera, puisque vous n'avez pas voulu me laisser mourir!

TORCY.

Oh! tais-toi! tais-toi, malheureuse!...

LE MARQUIS.

Manuel!... vous l'avez condamnée sans l'entendre.

GAGEROT.

Hélas! moi, j'ai voulu long-temps croire à son innocence... mais il faut que justice se fasse.

LA COMTESSE.

Oui, ma fille... et ton indulgence est coupable.

LE MARQUIS.

Qu'en savez-vous?...

TOUS.

Comment?

EULALIE, allant au marquis.

Mais vous qui me défendez, savez-vous, monsieur, qui je suis?...

LE MARQUIS.

Je le sais... et je sais aussi de quel crime vous êtes accusée...

EULALIE.

Et ce crime, je l'avoue.

LA COMTESSE.

Cet aveu même...

LE MARQUIS.

L'honore! (Étonnement de tous.) En ce moment, la vérité se dévoile aux yeux des magistrats; il faut aussi qu'elle se montre tout entière à nous, à qui elle importe tant; et j'espère qu'elle va sortir de l'épreuve à laquelle on m'a permis de la soumettre.

GAGEROT.

Cette épreuve ne prouvera que mieux son crime.

LE MARQUIS.

Vous allez en juger.

TORCY, à part

Oh! que va-t-il se passer, mon Dieu?

CAGEROT, bas aux dames.

Où veut-il en venir?

LE MARQUIS.

Répondez, Eulalie, vous êtes accusée d'avoir volé le testament de Mme de Soubiran?

EULALIE.

Oui...

LE MARQUIS.

Pourquoi l'avez-vous volé?

EULALIE.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Parlez!

EULALIE.

Parce que... parce qu'il dépouillait l'héritier légitime.

LE MARQUIS.

En effet, il dépouillait M. Paul Vermond... Mais alors vous le connaissiez donc, ce testament?...

EULALIE, hésitant.

Moi!

LE MARQUIS.

Répondez...

EULALIE.

Je le connaissais...

LE MARQUIS.

Comment! vous connaissiez le testament, et, par intérêt pour M. Paul Vermond que vous n'aviez jamais vu, vous avez renoncé à la moitié de la fortune de Mme de Soubiran que ce testament vous assurait?

EULALIE.

A moi? à moi?... O ma noble et sainte bienfaitrice! du ciel où vous êtes, voyez ma reconnaissance!

LE MARQUIS, bas à tous.

Vous entendez? (Haut.) Et vous l'avez assassinée!...

TORCY.

Assassinée!...

EULALIE.

Moi!... Qui dit cela?

TOUS.

Vous-même!

EULALIE, avec désespoir.

C'est vrai... je l'ai dit... c'est moi... (A part.) O mon père! (Elle cache sa tête dans ses mains.)

LE MARQUIS.

Et ce testament, qu'en avez-vous fait?

EULALIE, hésitant.

Je ne sais pas... je l'ai détruit...

LE MARQUIS.

Vous mentez, car le voici.

TOUS.

Grand Dieu!

LE MARQUIS.

Et vos complices sont découverts... et il en est un qui vous accuse....

EULALIE.

Qui cela? Mais qui donc ose m'accuser?

LE MARQUIS.

Celui à qui vous avez remis le testament... Denneville.

EULALIE.

Lui, le misérable! lui qui a égaré mon père!

TOUS.

Son père!

LE MARQUIS, bas à tous.

Vous entendez?

EULALIE.

Ah! par grâce! par pitié! laissez-moi!... Je suis folle... Mon père est innocent... Je suis coupable... il n'y a que moi de coupable... Mais tuez-moi donc tout de suite!

LE MARQUIS, avec le plus vif élan.

Mais si cet infâme n'était pas votre père!...

EULALIE.

Que dites-vous?

TORCY et TOUS.

Que dit-il?...

LE MARQUIS.

La vérité, Eulalie! (A tous.) La vérité!...

EULALIE.

Vous me trompez!

LE MARQUIS.

Tenez, Eulalie... le testament renfermait cette lettre... elle est pour vous...

EULALIE.

De ma bienfaitrice!

LE MARQUIS.

C'est la preuve de ce que je viens de vous dire...

EULALIE, avec effusion.

O mon Dieu! vous avez donc eu pitié de moi!

LE MARQUIS, à tous.

Toutes les pièces qui établissent ton innocence sont aux mains des juges, et leur conviction est déjà formée... Et maintenant, l'accuserez-vous encore?

CAMILLE.

Maintenant, il faut l'admirer!

TORCY, à part, accablé.

Et moi, j'ai pu l'outrager!...

EULALIE, qui, pendant ces diverses exclamations, a lu la lettre de Mme de Soubiran, achevant de lire.

« ..... Adieu, ma fille!... (Bas.) Garde mon secret... et pardonne-moi... » (Parlant.) Lui pardonner!

LE MARQUIS, bas.

Ce sont les adieux de ta mère, Eulalie!...

EULALIE.

Ma mère!... O monsieur, soyez béni!... Maintenant, c'est trop de bonheur!... Mais n'est-il pas à nous deux, Manuel?...

TORCY, éperdu.

Antonie!... Oh! mais non, repoussez-moi!... maudissez-moi!... Je n'ose plus vous regarder...

EULALIE, lui tendant la main.

Manuel !...

TORCY, tombant à ses pieds.

Ange du ciel !... tu m'as donc pardonné ?...

EULALIE.

Tu as plus souffert que moi !...

(Moment de joie et d'expansion entre les divers personnages. Tout à coup la porte du fond s'ouvre. Paul Vermond paraît.)

PAUL.

Que signifie cette réunion ?...

(Cri de terreur des femmes. Etonnement du marquis et de Gagerot à l'aspect de Paul Vermond.)

LA COMTESSE, EULALIE, CAMILLE, GAGEROT, LE MARQUIS.

Paul Vermond !

TORCY, d'un air sombre.

Ah ! lui !...

PAUL, à Torcy.

Je vous attends, monsieur...

TORCY, écartant doucement Eulalie.

Je suis à vous...

EULALIE, l'arrêtant.

Manuel, que vous veut cet homme ?

LE MARQUIS.

Que signifie...

PAUL, à Torcy.

Mais viendrez-vous enfin, monsieur ?

TORCY.

Marchons !

LE MARQUIS.

Quoi ? ce misérable...

TORCY.

Je vais punir ses crimes !

EULALIE.

Arrête !...

(Paul a mis ses pistolets à la main. Les dames poussent un nouveau cri de terreur. Le marquis et Gagerot s'élancent au devant de Torcy. Au même instant Lavignan s'élance en scène.)

LAVIGNAN, arrachant à Paul son pistolet.

Un moment, cher ami ; si tu veux te battre, Denneville t'attend là bas avec de pareils joujoux.

LE MARQUIS.

Paul Vermond, on vous a remis un faux testament et l'innocence d'Eulalie est reconnue !

PAUL.

Reconnue !...

LE MARQUIS.

Fuyez, Paul Vermond... Je n'ai pas oublié que vous avez été généreux, et je dois...

PAUL.

Je ne veux rien... Vous triomphez, et je suis perdu... tout est dit... Mais tu as raison, Lavignan... un homme comme moi ne meurt pas sans vengeance... et Denneville paiera pour tous.

(Il s'élance hors de l'appartement.)

TORCY, au marquis.

Oublions-les... Mais vous... (Montrant Eulalie.) à qui je la dois, comment jamais reconnaître...

LE MARQUIS.

En faisant le bonheur de Mlle de Changiron !

TOUS.

De Changiron !

EULALIE.

Mon frère !

TORCY.

Votre sœur !

LE MARQUIS.

Oui, et voilà le secret que je vous cachais.

TORCY, tombant à genoux aux pieds d'Eulalie.

Chère Eulalie !

LAVIGNAN.

Est-il heureux ! de la fortune, du talent... et pas de belle-mère !

FIN D'EULALIE PONTOIS.

Imprimerie de Boulé et Ce, rue Coq-Héron, n° 3.

LES PAYSANS

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX,

PAR

MM. DENNERY, CORMON ET GRANGÉ,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 16 novembre 1847.

Personnages.	*Acteurs.*
LE PÈRE DOMINIQUE, mendiant aveugle	MM. SAINT-ERNEST.
VAUDOYER, nourrisseur	CHILLY.
CHARMOULU, ménétrier	MATIS.
PHOEBUS DE PRÉVALÉ	COQUET.
GRAIN D'ÉPI, jeune paysan	LAURENT.
RAOUL DE LUXEUIL, fils de la comtesse de Luxeuil	PRAGUE.
LUCIEN, médecin de village	GUICHARD.
HOUDARD, fermier	ARNAULT.
JEAN BRIGOT, berger	ADALBERT.
THOMAS BOIVIN, barbier	THIÉRY.
CHAMPUIS, paysans	P. MÉNIER.
MARTIN, paysans	BOUSQUET.
JOSEPH, domestique du château	
LA COMTESSE DE LUXEUIL	Mmes BRIARD.
VALENTINE DE LUXEUIL, sa fille	NAPTAL-ARNAULT.
MARGUERITE BENOIT, mère de Lucien	LEMAIRE.
FLEUR DE LYS, nièce de Charmoulu	LEROUX.
LA MÈRE BOIVIN, femme de Boivin	CAROLINE.

PAYSANS, PAYSANNES.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU. — LA PLACE DU VILLAGE.

A droite, la maison de Thomas Boivin, barbier. — Au bas de la maison, élevée sur un talus, coule un ruisseau d'eau courante. — A gauche, un cabaret, occupant le premier et le deuxième plans. — Du deuxième au quatrième plan, l'entrée de la ferme d'Houdard. — Au fond, et un peu obliquement, la façade d'une église de village.

SCÈNE I.

BOIVIN, LA MÈRE BOIVIN, CHAMPUIS, MARTIN, BRIGOT, AUTRES PAYSANS.

(Au lever du rideau, les paysans sont rassemblés. — Les uns boivent à la porte du cabaret. — D'autres, parmi lesquels Champuis et Martin, sont assis au bord du talus, attendant leur tour de barbe. — Boivin est en train de raser Champuis, d'un côté, tandis que sa femme rase Martin, de l'autre. — Brigot, agenouillé au bord du ruisseau, se savonne le menton, détrempant le savon dans l'eau.)

MARTIN, se querellant avec Champuis.

J' te dis qu' t'as mordu sur moi...

CHAMPUIS.

J' le disons qu' c'est toi qu'as mordu sus mon champ...

MARTIN.

Tu me voles trois sillons, au moins!

CHAMPUIS.

Tu m' filoutes quinze pouces d' tarre.

MARTIN.

Moi?...

CHAMPUIS.

Oui, toi!... oui, toi!...

BOIVIN.

Eh! doucement, Champuis... ne bouge pas comme ça... ou je te fais une estafilade...

MÈRE BOIVIN.

Si vous remuez toujours, monsieur Martin, vous allez vous faire couper quèque chose.

CHAMPUIS.

Coupez-y donc la langue, mame Boivin... ça l'empêchera d' dire des faussetés...

BRIGOT, se relevant, la figure toute barbouillée de savon.

Ah ça! dites donc, les aut's, c'est-y pour aujourd'hui mon tour?

MÈRE BOIVIN.

T'nez, v'là Jean Brigot qui s'impatiente après moi... (A Brigot.) Tout à l'heure, berger... j'achève une pratique.

BRIGOT.

Dépêchez-vous, mame Boivin... v'là mon savon qui *chesse.*

BOIVIN.

Frotte toujours, en attendant!...

BRIGOT.

Merci!... c'est point tout commode d' frotter... avec l' ruisseau qui vous sert d' plat à barbe...

BOIVIN, reprenant Champuis.

Allons, vivement... y a d'autres mentons qui attendent.

BRIGOT.

Quoi que vous avez donc tous les deux à vous asticoter comme ça?...

MARTIN.

Tiens, Jean Brigot, j' vas t' conter l'affaire...

CHAMPUIS.

J' vas t' dire le fait.

BRIGOT.

A chacun son tour...

CHAMPUIS.

C'est juste...

MARTIN.

C'est vrai...

CHAMPUIS.

Va, Martin... Je causerai après toi.

MARTIN.

Non, parle, Champuis, je jaserai ensuite.

CHAMPUIS.

Non, toi...

MARTIN.

Non, toi...

(Champuis et Martin parlant ensemble et très vite.)

ENSEMBLE.

CHAMPUIS.

Eh ben! c'est Martin qui, en rabourant son champ, s'est avisé, depuis quèque temps, d' pousser une pointe sur moi, si bien qu'à présent ses blés poussent dans mes pommes de terre, c' qui fait qu' y prétend récolter les pommes de terre et les blés.

MARTIN.

Eh ben! c'est Champuis qui s' a imaginé, d'puis quèque temps, que son champ n'était pas assez grand; si bien qu'à présent ses pommes de terre poussent dans mes blés, et qu' y veut récolter à la fois les blés et les pommes de terre.

CHAMPUIS, allant se laver au ruisseau.

Y es-tu, à c't' heure?

MARTIN, de même.

As-tu compris?

BRIGOT.

Je suis juste aussi avancé qu'avant.

MÈRE BOIVIN.

Allons, allons, la paix!...

CHAMPUIS.

Eh ben! soit, la paix!...

MARTIN.

Oui, la paix... Nous n'aurons plus de querelles... J' te ferai un bon procès...

CHAMPUIS.

J' t'écrirai par huissier...

BOIVIN.

Bah! bah! les procès, ça n'est bon qu'à ruiner le monde... Vaut mieux s'arranger à l'amiab!... A vot' place j' nommerions d' s'arbitres...

MARTIN et CHAMPUIS.

Des arbitres!...

BOIVIN.

Y prononceront entre vous...

MARTIN.

Et celui d' nous deux qu' aura tort...

CHAMPUIS.

Aura tort!... Tope! j'y consens!

MARTIN.

Accepté!

CHAMPUIS.

Tiens! justement, v'là M. Vaudoyer qui vient par ici avec l' père Houdard... les deux plus forts richards du canton, faut les prendre pour juges du différend.

MARTIN.

Ça va!... Moi, j' choisis l' père Houdard, le fermier...

BRIGOT.

Mon bourgeois... C'est l' plus honnête homme du pays.

CHAMPUIS.

Et moi, m'sieur Vaudoyer, l' nourrisseur.

BRIGOT.

Ah! celui-là... c'est l' plus riche, mais v'là tout.

SCÈNE II.

LES MÊMES, VAUDOYER, HOUDARD.

VAUDOYER, entrant par la droite avec Houdard

Eh bien! père Houdard, est-ce convenu? Voulez-vous me vendre vot' ferme du Bois-Ménil?

HOUDARD.

Dame! si vous m'en donniez un prix raisonnable, je ne dis pas non...

BRIGOT, à Houdard.

Serviteur, bourgeois.

HOUDARD.

Ah! c'est toi, Brigot... Comment vont nos moutons?

BRIGOT.

Sous vot' respect, bourgeois, j'aurais quèques

petites choses à vous dire touchant ces bonnes bêtes et touchant d'autres itou...

(Il regarde Vaudoyer.)

HOUDARD.

Eh bien ! plus tard, mon garçon ; plus tard.

CHAMPUIS, s'approchant.

Bonjour, m'sieur Vaudoyer ; et vot' santé est bonne?

VAUDOYER.

Ah! c'est toi, Champuis!...

MARTIN.

Salut, m'sieur Houdard.

HOUDARD.

Bonjour, Martin ; bonjour.

CHAMPUIS.

Pardon, excuse, si j' vous dérangeons...

MARTIN.

J'aurions un petit service à vous demander...

HOUDARD.

Un service!... Allons, parle, mon garçon...

VAUDOYER.

Un service !... Je suis très pressé, je n'ai pas le temps.

CHAMPUIS.

Oh! c'est moins que rien, monsieur Vaudoyer, et tout gros millionnaire que vous êtes... ça ne vous coûtera pas un liard.

VAUDOYER, souriant.

Millionnaire, moi !... Allons donc!

CHAMPUIS.

Mais, dame !... puisqu'on dit qu' vous avez plus de quatre cent mille francs...

HOUDARD.

C'est juste, alors...

VAUDOYER.

Enfin, parle...

CHAMPUIS.

Pour lors, monsieur Vaudoyer, c'est par rapport à une difficulté qui s'a enlevée entre Martin et moi.

MARTIN.

Si bien que j'venons vous prier d' nous sarvir d'arbitres...

VAUDOYER et HOUDARD.

Nous!...

CHAMPUIS.

Quoi que vous dites d'ça, m'sieur Vaudoyer?

VAUDOYER.

Je dis que vous avez tort tous les deux.

MARTIN et CHAMPUIS.

Tous les deux?

VAUDOYER.

Oui, tort de passer vot' temps en querelles, en contestations... Est-ce qu'au lieu d'vous faire la guerre les uns aux autres, vous ne devriez pas plutôt vous rapprocher... vous entendre... vous unir contre les riches?... C'est en s'unissant qu'on devient fort... c'est en faisant cause commune que les paysans deviennent les maîtres d'un pays!

CHAMPUIS.

C'est possible, m'sieur Vaudoyer ; mais les trois sillons?...

MARTIN.

Voyons, vous, m'sieur Houdard, qu'etes un si honnête homme, quoi que vous en pensez?

HOUDARD.

Eh ben! mes enfans, y aurait peut-être un moyen... qui concilierait tout...

MARTIN et CHAMPUIS.

Lequel ? lequel ?

HOUDARD.

Ce serait... ce serait de vous reculer un brin, chacun de son côté...

CHAMPUIS.

Hein!... d'un demi-sillon?

HOUDARD.

Plus que ça...

CHAMPUIS, étonné.

D'un sillon tout entier?

HOUDARD.

Plus que ça encore...

CHAMPUIS, ébahi.

Ah bah!... et d' combeu donc?

HOUDARD.

Mais, dame!... à peu près chacun d'un demi-arpent...

CHAMPUIS.

Vous voulez plaisanter!...

MARTIN.

D'un demi-arpent!...

HOUDARD.

Oui... car enfin, si j'ai bonne mémoire, autrefois vos champs n'étaient pas mitoyens... Il y avait entre eux deux... un terrain...

CHAMPUIS.

Un bout de terrain, vous croyez?...

MARTIN.

Quèque petit morceau d' tarre...

HOUDARD.

Non, non, mieux que ça... un bel et bon arpent de terre, appartenant au château de Luxeuil.

CHAMPUIS.

Au château... Connais pas.

MARTIN.

Un arpent aux Luxeuil!... J'ai jamais vu ça .. Où diable qu'y peut être allé, c't arpent-là?...

HOUDARD.

Eh ben!... si je n'craignais pas d' vous fâcher... j' vous le dirais... J' vous rappellerais que chaque fois qu'y labourait son champ, Champuis, par mégarde sans doute, poussait un peu sa charrue sur la droite... tandis que Martin qu'était situé de l'autre côté, par mégarde aussi ben certainement... poussait un peu la sienne sur la gauche... Un sillon d'un côté, un sillon de l'autre...

à la fin de la journée, ça faisait deux sillons de moins dans le champ de la comtesse...

CHAMPUIS.

Là, quand je te disais que je tu mordais, Martin.

MARTIN.

Quand je te disais que tu mangeais, Champuis!

HOUDARD.

Plus tard, nouveau labourage... nouvelles distractions de Champuis et de Martin... en sorte qu'au bout de quelque temps Martin et Champuis, en travaillant le matin, pouvaient déjà se donner une poignée de main par dessus l'arpent de Mme la comtesse, et sans sortir de chez eux...

BRICOT.

Excusez ! y z'avaient le bras long.

TOUS.

Ah ! oui... ah ! oui...

HOUDARD.

Plus tard encore, on a marché de nouveau... si bien que de distraction en distraction et de sillon en sillon, un beau jour, en labourant, vos deux charrues se touchaient, et le champ de la comtesse n'existait plus.

TOUS.

C'est vrai ! c'est vrai !

HOUDARD.

Voilà d'où vient votre différend... C'est votre voisinage qui cause votre querelle... Eh bien ! mes enfans, que chacun rende à la comtesse ce qu'il lui a pris... et la paix sera rétablie entre vous... Voilà le moyen que je vous propose !...

(Les paysans se mettent à rire.)

MARTIN.

Marci !... eh ben ! il est gentil le moyen !...

CHAMPUIS.

Rendre quèqu'chose... plus souvent !...

HOUDARD.

Mais pourtant, si c'est un bien dont vous avez fait tort à la comtesse.

VAUDOYER.

Bah ! c'est à elle à garder ses propriétés... Voyez si on me pille, moi... si quelqu'un s'avise de couper mon bois, ou d'envoyer ses bestiaux brouter l'herbe de mes prés... Mais c'est qu'aussi je veille au grain, comme on dit... Que les gens du château fassent comme moi...

HOUDARD.

Eh ! que voulez-vous que fassent des femmes dont l'une est affaiblie par le chagrin... dont l'autre est trop jeune pour diriger une propriété ?

VAUDOYER.

Elles ont un intendant, des gardes...

HOUDARD.

Un fripon qui les trompe... des paresseux qui passent leur temps au cabaret...

VAUDOYER.

Qu'elles les renvoient, c'est leur affaire...

HOUDARD.

Mais enfin est-il juste d'abuser de leur inexpérience... de leur faiblesse ?...

VAUDOYER

Ah ! dame !... que voulez-vous ?... les gens des châteaux ont pesé autrefois sur le paysan, et à présent il prend sa revanche. Autrefois le paysan donnait ses sueurs et son travail pour des seigneurs qui lui faisaient féconder leurs champs et venaient s'emparer de la moisson, sans se soucier du laboureur. Aujourd'hui le paysan veut avoir son champ à lui, et ne travailler que pour soi-même. Ils ont bien encore, eux autres, les grands noms et les titres pompeux, mais nous possédons leurs terres et quelquefois leurs orgueilleux châteaux; ce qui fait que si nous ne les aimons guère, ils nous le rendent du fond de l'âme !... Aussi, quand par hasard ils viennent à nous poliment, le chapeau à la main et le sourire sur les lèvres, c'est pour nous demander notre voix... et une fois qu'ils sont bel et bien nommés, allez essayer de leur demander aussi quelque chose, vous verrez reparaître le dédain et le mépris !... Eh bien ! moi, je veux les dédaigner à mon tour, et je veux les haïr à mon aise!

HOUDARD.

Les haïr !

MARTIN.

Mais, dame !...

VAUDOYER.

Oui, les maudire tout haut ! Ah ! jadis, nous tremblions devant eux, mais la grande révolution est venue qu'a tout nivelé, tout confondu... Les paysans en profitent ! et ils ont raison !

CHAMPUIS.

C'est bien dit ça !

HOUDARD.

Mais depuis c'te révolution-là, j'avais entendu dire qu'il y a une dix-septaine d'années, il en était survenu une autre... une autre petite qu'avait voulu que ce ne soit plus le tour de personne, ou que ça soit le tour de tout le monde ; je croyais enfin qu'il était convenu que le paysan qu'est maître chez lui, à c't'heure, permettrait aux anciens grands seigneurs d'être aussi un peu maîtres chez eux.

VAUDOYER.

Tenez, monsieur Houdard, ne prenez pas le parti de ces gens-là...

HOUDARD, bas.

Et vous, monsieur Vaudoyer, n'affichez pas tant votre haine contre eux, vous feriez croire que ce qu'on dit est vrai.

VAUDOYER.

Et que dit-on, monsieur Houdard ?...

HOUDARD.

Que votre fortune a grandi en même temps que la leur diminuait ; que la demoiselle du château est bien belle !...

VAUDOYER, se trahissant.

Valentine !

HOUDART, avec intention.

Mlle Valentine... et que si vous haïssez tant nos anciens seigneurs, c'est qu'ils ne sont pas disposés à comprendre, comme vous, tout l'avantage qu'ils auraient à redorer, avec vos écus neufs, le vieux blason de leur famille...

VAUDOYER.

Ceux qui disent cela ont menti... Je déteste les gens du château parce qu'ils ont fait condamner mon père, parce qu'ils ont pesé sur nous tous... et nous leur en ferons tant, qu'il faudra qu'ils quittent le pays !...

TOUS.

Oui, oui!...

CHAMPUIS.

Faudra qu'y quittions l' pays.

GRAIN D'ÉPI.

Par ici, père Dominique, par ici...

MARTIN.

Tiens! c'est l'aveugle...

CHAMPUIS.

Avec c' polisson d' Grain d'Épi.

VAUDOYER, à Houdard.

Entrons chez vous, monsieur Houdard, pour causer d' cette vente.

HOUDARD.

Entrons... (A part.) Et que le ciel protége ces pauvres femmes!...

(Ils entrent à la ferme.)

SCÈNE III.

LES PAYSANS, LE PÈRE DOMINIQUE, GRAIN D'ÉPI.

GRAIN D'ÉPI, entrant avec le père Dominique, qui marche à tâtons.

Encore un pas, vieux mendiant... n' craignez pas d' vous boss'ler... j' suis avec vous!

DOMINIQUE.

Où me conduis-tu, mon garçon ?

GRAIN D'ÉPI.

Vous v'là sur la place du village, père Dominique... jusse en face d' l'église... l' meilleur endroit pour les petites recettes.

DOMINIQUE.

Oui... oui... en effet... c'est ici que je viens tous les dimanches implorer les secours des âmes charitables...

GRAIN D'ÉPI.

Pardine!... c' pauvre cher homme... avec son infirmité... il n' peut plus travailler...

MÈRE BOIVIN.

Lui, c'est son excuse... mais, toi, Grain d'Épi, pourquoi que tu n' travailles pas à c't' heure?...

GRAIN D'ÉPI.

Moi, j'suis infirme aussi...

TOUS.

Infirme!...

GRAIN D'ÉPI.

Eh oui!...l' travail me donne sur les *nerfles!*... J'aime pas l' travail, quoi!... c'est mon *infermité*...

BRIGOT.

Et ta place de batteur en grange... pourquoi que tu l'as quittée?...

GRAIN D'ÉPI.

Cet état-là me fatiguait la rate... j'ai la poëtrine délicate... et puis l'odeur du foin m' faisait mal aux yeux...

DOMINIQUE.

Alors, mon garçon, comment que tu fais pour vivre?...

CHAMPUIS.

C'est vrai, de quoi que t'existes alors?..

GRAIN D'ÉPI.

De quoi que j'existe?... mais de ce que je mange et de ce que je bois... v'là tout...

BRIGOT.

Bon !... mais où que tu le prends ?...

GRAIN D'ÉPI.

Chez le marchand, bêtat...

BRIGOT.

Bon encore... Avec quoi que tu le payes?... ah !...

GRAIN D'ÉPI.

Avec quoi?... avec mes rentes... J'suis rentier... voilà !...

MARTIN.

Rentier!... toi !...

GRAIN D'ÉPI.

Mais voui, j' vis d' mes pauv' petites rentes...

BRIGOT.

Mais d'où donc qu'all' te sont venues?... T'as jamais eu d'aut' père que ton oncle Bourdillat, qu'est à son aise, mais qui ne te donne jamais un sou...

GRAIN D'ÉPI.

C'est vrai... mais j'emprunte de dessus l'héritage... Je touche des rentes, en attendant la succession...

DOMINIQUE.

Aussi, ce pauvre garçon, depuis ce temps-là, m'accompagne presque toujours.

GRAIN D'ÉPI.

Oui, je me suis dit : Grain d'Épi, faut être utile à ton prochain... V'là l' père Dominique qu'a perdu son chien... et ce pauvre brave homme a l'air de jouer au colin-maillard... faut être là pour y crier : Casse-cou... Et, depuis ce temps-là, je ne le quitte plus... c'est moi que je lui sers de caniche... (On se met à rire.)

BRIGOT.

C' pauvre père Dominique !... Le fait est que ça doit être ben gênant d' n'y pas voir... Comment donc que c't accident vous a arrivé ?...

GRAIN D'ÉPI.

Tiens! est-il bête!... y n' sait pas l'histoire au père Dominique...

BRIGOT.

Ma fine! non...

GRAIN D'ÉPI.

Ni moi non plus...

BRIGOT.

V'là bentôt quatre ans qu'il est dans l' pays... et j'ons jamais pensé à lui demander d' qué manière il avait perdu la vue.

DOMINIQUE.

Hélas! mes enfans, c'est une triste histoire... et que je n'aime pas à dire... car elle me rappelle un temps que je voudrais oublier...

GRAIN D'ÉPI.

C'est égal, contez toujours, père Dominique...

TOUS.

Oui, oui!...

DOMINIQUE.

Avant cet accident... il y a long-temps de cela... j'habitais un village... à quelques lieues de Colmar...

BRIGOT.

Tiens, vous êtes Champenois, pére Dominique?...

GRAIN D'ÉPI.

Eh! non, bêta!... Colmar, c'est dans la Picardie...

TOUS.

Eh! oui...

DOMINIQUE.

A cette époque, j'étais ouvrier forgeron... Heureux temps, mes enfans... le plus beau de ma vie... J'allais épouser une jeune et jolie fille des environs... Bonne Thérèse!... Ah! je l'aimais bien!... et elle aussi m'aimait!... car j'étais pauvre... et elle avait refusé pour moi plus d'un riche prétendant... Et moi, voyant tant d'amour et de dévoûment, j'avais redoublé de courage... Je frappais jour et nuit sur mon enclume, afin d'amasser la petite somme nécessaire pour nous mettre en ménage... Enfin, à force d'efforts et de travail, j'y étais parvenu... Le moment était arrivé où nous allions être heureux... Encore quelques heures, et j'étais l'époux de ma bien-aimée... Dès le matin, je m'étais mis en route avec elle pour le village qu'habitaient ses parens... Nous marchions gaîment tous les deux, parés de nos plus beaux habits, faisant mille rêves de bonheur... Hélas! il était écrit là-haut qu'ils ne devaient pas s'accomplir!...

TOUS.

Comment?...

DOMINIQUE.

Pendant le chemin, le temps s'était obscurci... le ciel était tout en feu... Un orage épouvantable grondait sur nos têtes... Thérèse était tremblante, comme si un mauvais pressentiment l'agitait... Moi, je la serrais dans mes bras pour la rassurer... Tout à coup un sillon de feu traverse l'air... un bruit terrible se fait entendre... Je veux saisir la main de Thérèse, mais un choc affreux me renverse inanimé... C'était le bruit du tonnerre, c'était le feu du ciel qui venait de tomber à mes pieds!...

TOUS.

Le tonnerre!...

DOMINIQUE.

Quand je revins à moi, il me sembla que l'orage avait cessé, mais que j'étais resté long-temps, bien long-temps évanoui, puisque la nuit était venue... une nuit bien obscure et bien triste... Et cependant, il y avait du monde autour de moi... Je reconnus la voix de Thérèse, qui m'appelait en pleurant... Je sentis sa main sur mon cœur... ses lèvres sur mon front... « Thérèse! m'écriai-je, où donc es-tu?... — Là, me dit-elle, là!... près de toi!... » Mais c'est en vain que j'ouvrais les yeux... mes regards ne la rencontraient pas... Ma main pressait la sienne, mais je ne pouvais plus la voir... C'était une nuit éternelle qui venait de commencer pour moi... car la foudre m'avait frappé!... J'étais aveugle!...

TOUS.

Qué malheur!...

BRIGOT.

Pauvre vieux!... Eh ben! et votre fiancée, elle n' vous a donc pas épousé?...

DOMINIQUE.

Elle aurait consenti peut-être... mais je n'ai pas voulu lui faire partager mes douleurs et ma misère... Celui que la main de Dieu a frappé doit vivre seul, me suis-je dit... et, un jour, je me suis arraché à ses soins, à sa tendresse... je suis parti, errant de village en village... implorant la charité des passans... demandant du pain pour le jour... un abri pour la nuit... car le Seigneur, qui m'avait dit : Souffre et pleure, ne m'avait pas dit de mourir!...

BRIGOT.

Et, pour lors, vous êtes venu ici?...

DOMINIQUE.

Oui, dans ce pays, où j'ai trouvé de bonnes âmes!...

GRAIN D'ÉPI.

Oh! ça, tous bonnes âmes dans l' pays!...

DOMINIQUE.

Oui, oui!... de braves gens... à commencer par les dames du château...

BRIGOT.

A la bonne heure!... en voilà un, du moins, qui les défend...

CHAMPUIS.

Pardié! c'est tout simple!... elles lui donnent souvent la pièce...

BRIGOT.

Ça prouve leur bienfaisance !...

CHAMPUIS.

Qué qu'ça fait?.. Nous ne les aimons pas, nous autres!...

TOUS.

Non, non !... nous ne les aimons pas !...

CHAMPUIS.

C'est tout canailles !...

GRAIN D'ÉPI, qui a regardé au fond.

Chut !... les v'là qui viennent par ici...

SCÈNE IV.

Les Mêmes, la COMTESSE, VALENTINE.

(La comtesse est en grand deuil de veuve; elle donne le bras à Valentine. — Un domestique en livrée, portant leurs livres de messe, marche derrière elles. — Les paysans, en les voyant paraître, ont ôté leurs chapeaux.)

MARTIN.

Salut, madame la comtesse.

LES PAYSANS.

Salut, mame la comtesse.

CHAMPUIS.

Salut, mame la comtesse... (Saluant Valentine.) Vot' serviteur, mamselle... vot' santé est bonne?...

LA COMTESSE.

Bonjour, mes enfans, bonjour!

GRAIN D'ÉPI, aux paysans.

Dites donc, vous qu'en disiez tant de mal tout à l'heure, vous les saluez bien bas à présent... (A Valentine.) Eh ben ! mamselle, vous v'là donc tout à fait rétablie ?

VALENTINE.

Merci, je vais mieux... beaucoup mieux maintenant.

LA COMTESSE.

Chère enfant !... sans elle que serais-je devenue?... Ah ! le ciel ne pouvait pas me réserver cette nouvelle épreuve !... Il devait conserver ma fille à ma tendresse... à mes prières...

CHAMPUIS.

Et aux nôt's, mame la comtesse... à celles de tout le village...

GRAIN D'ÉPI, lui donnant un coup de poing.

Satané cafard, va !

LA COMTESSE.

Ah ! c'est vous, Champuis... Eh bien! la moisson a-t-elle été bonne cette année?

CHAMPUIS.

Pas trop, mame la comtesse, pas trop .. J'ons eu ben à souffrir d' la sécheresse... Pas tant seulement une pauv' goutte d' pluie... Les aveines ont séché sus pied... et les blés ont été grillés par la chaleur. Y n' tombe jamais d'eau, dans c' maudit canton!

VALENTINE.

Et vous, père Martin, la vendange?

MARTIN.

Oh ! la vendange, mamselle... ça n'ira pas fort non plus... Les raisins ont été nayés... Une vraie avalanche, quoi !...Y pleut toujours, dans ce damné pays !...

GRAIN D'ÉPI.

Escusez ! y n' tombe jamais d'eau : y pleut toujours !... En v'là deux que le bon Dieu aurait du mal à contenter.

CHAMPUIS.

Ah ! faut être jusse... y a ben d' la misère c't' année dans l' pays, sans compter les mauvais voisins qui cherchent à vous faire du tort !... Tu connais ça, toi, Martin ?

MARTIN.

De quoi ?...

LA COMTESSE.

Des querelles entre vous !... On m'a parlé, je crois, de vos différends... et je veux vous mettre d'accord.

CHAMPUIS.

Vous, mame la comtesse ?...

LA COMTESSE.

Oui... et pour finir vos querelles, je donne à chacun de vous un demi-arpent.

TOUS.

Un demi-arpent !...

CHAMPUIS.

Comment ! vrai, mame la comtesse ?

MARTIN.

Et où que se trouve le mien ?

CHAMPUIS.

Où qu'est celui que mame la comtesse me donne?

LA COMTESSE.

Juste au milieu de vos deux champs...

CHAMPUIS et MARTIN, étonnés.

Ah bah !...

BRIGOT.

Bon, c'est ce qu'y z'y ont pris depuis longtemps.

LA COMTESSE.

Voilà qui assure vos droits et qui fixe la limite de la propriété de chacun.

CHAMPUIS.

Ah ! c'est... c'est c't arpent-là que mame la comtesse nous donne.

LA COMTESSE.

Oui, mes amis... et c'est assez juste : il y a si long-temps que vous soignez mon champ comme s'il vous appartenait, que je ne pouvais le placer en de meilleures mains.

(Quelques coups de cloche se font entendre, et plusieurs paysans entrent dans l'église pendant l'entrée de Lucien et de Marguerite.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LUCIEN, MARGUERITE.

GRAIN D'ÉPI, remontant la scène.

Tiens, c'est m'sieu Lucien, le médecin du village.

LUCIEN, donnant le bras à Marguerite.

Venez, ma mère... J'ai voulu vous accompagner jusqu'à l'église.

MARGUERITE, à part, avec un cri d'effroi.

Ciel!... la comtesse et sa fille!

VALENTINE, à part.

M. Lucien!...

LA COMTESSE.

Ah! c'est vous, docteur... Pourquoi donc ne vous voit-on plus au château?

LUCIEN, s'inclinant.

Madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Peut-être avez-vous oublié les soins empressés que vous avez donnés à ma fille pendant sa maladie... mais nous, monsieur, nous nous en souvenons... et nous attendions votre visite...

MARGUERITE, à part, et très émue.

Que dit-elle?

LA COMTESSE.

Il faut venir, monsieur le docteur... aujourd'hui même, entendez-vous?... Nous serons charmées de vous voir... et de vous voir souvent.

MARGUERITE, à part.

Grand Dieu!

LUCIEN.

Puisque madame la comtesse le permet... j'aurai l'honneur de me présenter chez elle.

LA COMTESSE.

Allons, Valentine, rendons-nous à l'église... (A Lucien.) A bientôt, docteur... N'oubliez pas qu'on vous attend au château.

(Les cloches sonnent. Lucien salue respectueusement. — Valentine et sa mère s'éloignent en faisant un signe amical au docteur, et entrent dans l'église.)

MARGUERITE, à Lucien, avec émotion.

Au château!... Non... non... tu n'iras pas!... tu n'y es déjà que trop allé dans cette maison... Oh! tu n'y retournera plus, n'est-ce pas?... Tu me le promets?

LUCIEN.

Pourquoi donc, ma mère?... N'ai-je pas donné des soins à la jeune comtesse?

MARGUERITE.

Oui, mais je l'ai su trop tard.

LUCIEN.

Je l'ai sauvée, ma mère!

MARGUERITE.

Et si la science t'avait trompé... si Valentine était morte, malheureux... Sais-tu bien ce qu'ils auraient pu dire?

LUCIEN.

Ma mère, vous m'effrayez... Parlez!

MARGUERITE.

Eh bien! cette mort cruelle qu'ils pourraient attribuer à l'ignorance d'un autre... ils auraient dit que toi...

LUCIEN.

Achevez...

DOMINIQUE, au fond.

Pauvre aveugle, s'il vous plaît?

MARGUERITE.

Oh! non, non, je ne dois pas, je ne veux pas te révéler... Ne m'interroge plus, Lucien, et laisse-moi aller prier Dieu...

(Elle se dirige vers l'église.)

DOMINIQUE, au moment où Marguerite passe devant lui.

Pauvre aveugle, s'il vous plaît?

MARGUERITE, lui donnant.

Priez pour moi, Dominique... car je suis bien malheureuse aussi!...

(Elle entre vivement dans l'église. — Pendant cette scène, les cloches ont sonné. — Plusieurs paysans et paysannes entrent dans l'église. — Dominique se tient à la porte, tendant son chapeau aux passans; il y entre après les autres.)

LUCIEN, à part, sur le devant.

Que se passe-t-il donc dans l'âme de ma mère?... Aurait-elle deviné ce que je voudrais me cacher à moi-même?... Moi, pauvre médecin de village... fils d'une humble paysanne... aimer une jeune fille noble et riche... En vain je me dis sans cesse qu'il y a de la démence à y penser... en vain je voudrais la fuir.... en cet instant encore, je me sens attiré vers elle... dans ce temple où je devrais prier... et où je n'entre que pour la voir!...

(Il entre dans l'église.)

CHAMPUIS.

Bah! elle s'est moquée de nous; mais c'est égal, c'est tout d' même une bonne femme que c'te comtesse de Luxeuil!...

BRIGOT.

Ah! ça, la crême des femmes!...

MARTIN.

Et sa fille donc!... c'est elle qui vous a du miel sur les lèvres...

BRIGOT.

Et pis, pas fière du tout avec l' paysan.

CHAMPUIS.

Oh! ça, ben aimable avec l' paysan.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HOUDARD et VAUDOYER, qui sortent de la maison et ont écouté ce qui précède.

HOUDARD.

A la bonne heure, on leur rend justice, au moins.

VAUDOYER, en frappant violemment sur l'épaule de Champuis.

Girouette !

CHAMPUIS, se levant avec colère.

Ah ! j'te vas toi... (Reconnaissant Vaudoyer.) Salut, monsieur Vaudoyer. Vot' santé est bonne?

VAUDOYER.

Je te dis que tu n'es qu'une girouette; voilà déjà que vous tournez!... vous vous laissez prendre à de belles paroles!...

CHAMPUIS.

Ah ! dame ! écoutez donc, m'sieu Vaudoyer, des femmes!... une jeune fille si douce!... une pauvre veuve si triste et qui n'a pas voulu quitter le deuil depuis quinze ans que son mari est mort assassiné!...

VAUDOYER.

Oui, assassiné... par son propre frère.

(Champuis fait un signe de tête affirmatif.)

HOUDARD.

Oh ! par son frère... c'est ce qui n'a jamais été bien prouvé...

VAUDOYER.

Comment! pas prouvé!... Est-ce qu'il n'a pas été jugé, condamné pour ce crime ? ..

(Nouveau signe affirmatif de Champuis.)

HOUDARD.

Oui, je sais qu' toutes les apparences semblaient l'accuser... L'ancien comte de Luxeuil, son père, venait en mourant de le déshériter en faveur de son autre fils... On a dit alors qu'il avait tué son frère pour lui reprendre sa part d'héritage. Une lettre trouvée dans les papiers de la victime, et par laquelle l'accusé lui avait demandé une entrevue pour le soir même où le meurtre a été commis, a semblé aux juges une preuve accablante contre lui... Mais, moi qui le connaissais... moi qui savais toute la bonté, toute la générosité de son cœur... moi, dont il avait été le bienfaiteur... je me suis toujours refusé à le croire coupable.

CHAMPUIS, avec force.

Eh! oui!...

VAUDOYER.

Eh ! s'il eût été innocent, aurait-il fui de sa prison ?... aurait-il passé à l'étranger... où il est mort quelques années après?... Il serait resté pour prouver son innocence...

CHAMPUIS, même jeu.

Eh ! oui !...

TOUS LES PAYSANS.

C'est vrai !... c'est vrai !...

HOUDARD.

Comment ! tous... vous l'accusez tous?

MARTIN.

Oui... oui... c'est lui qu'a fait l' coup...

CHAMPUIS.

C'est lui qu'a tué son frère !

TOUS.

Oui ! oui !...

VAUDOYER.

C'est une famille maudite !...

CHAMPUIS.

Eh ! oui !...

HOUDARD.

Dites plutôt une famille éprouvée par le malheur!...

CHAMPUIS.

Eh ! oui !...

(On entend le son d'un violon.)

GRAIN D'ÉPI.

Tiens! v'là Charmoulu, l' ménétrier.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHARMOULU, entrant en jouant du violon.

TOUS.

Bonjour, ménétrier!... bonjour, Charmoulu!

CHARMOULU.

Bonjour, les amis... me v'là... c'est moi avec mon crin-crin... (A Houdard, en lui frappant sur l'épaule.) Ça va bien, papa Houdard ?... (Voyant Vaudoyer, et ôtant son chapeau.) Ah!... vot' très humble, m'sieu Vaudoyer.

VAUDOYER, avec brusquerie.

C'est toi, tu viens encore boire au cabaret?

CHARMOULU, respectueusement.

C'est vrai, m'sieu Vaudoyer... J'en conviens... j'éternue pas sus la vendange... j'aime à semer un peu de vignes sur le chemin de c'te pauvre vie... Que voulez-vous?... c'est l' faible du ménétrier de lever un peu le coude... Et allez donc!...

(Chantant et râclant sur son violon.)

Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire...

(Tous rient.)

VAUDOYER.

Allons, c'est bon, je n'ai pas le temps d'écouter tes sottises... Au revoir, monsieur Houdard.

HOUDARD.

Vous parlez ?...

VAUDOYER.

Oui, je vais jusqu'à la poste, où j'ai affaire...

HOUDARD.

Et moi, pendant ce temps-là, je passerai chez l' notaire... pour cet acte de vente... Tu as à me parler, Brigot?

BRIGOT.

Oui, bourgeois.

HOUDARD.

Eh ben! viens, mon garçon.

VAUDOYER.

Et nous nous retrouverons ici...

(Il sort d'un côté, Houdard de l'autre avec Brigot.)

CHARMOULU, l'accompagnant.

Vot' serviteur, m'sieu Vaudoyer.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté HOUDARD, VAUDOYER et BRIGOT.

CHARMOULU.

Ah ça! vous autres, est-ce que vous restez là ?... Est-ce que nous n'allons pas boire un p'tit coup?... Venez donc!... C'est moi que je régale... (Il frappe sur son gilet.) Quand y en a pus, y en a encore.

GRAIN D'ÉPI.

Tiens! comme ça sonne!...

CHARMOULU.

Hein! quelle jolie musique!... Voilà un ton de sonnate que j'apprécie!

CHAMPUIS.

C' diable de Charmoulu... J' sais pas comment qu'y fait son compte... mais il a toujours d' l'argent.

MARTIN.

Faut croire qu'il a des r'sources...

CHARMOULU, frappant sur son violon.

Eh ben! et ceci?... ce *Pagani*-là?...

CHAMPUIS.

Ton violon ?... Bah! y t' rapporte lourd... Pour une méchante noce de quarante sous que tu fais de loin en loin, c'est pas ça qui peut payer tout c' que tu bois...

CHARMOULU.

Alors, faut croire qu'on m' fait crédit... (Il boit.) Et puis, j'ai-t-y pas une nièce à Paris?...

GRAIN D'ÉPI.

Ah! oui!... Fifine Toinon?

CHARMOULU.

C'est-à-dire Mlle Fleur de Lys.

TOUS.

Fleur de Lys!

CHARMOULU.

C'est un nom qu'on y a décerné dans le grand monde, chez un monsieur très comme il faut chez qui qu'elle allait; monsieur... M. Mabille!

GRAIN D'ÉPI.

M. Mabille!... C'est y un *minisse* ou un pair de France ?

CHARMOULU.

J'en ignore... Tout ce que je sais, c'est que, pas plus tard qu'hier, j'ai reçu une lettre de Fleur de Lys, une lettre qui m'annonce... Tenez... (Sortant la lettre qu'il lit.) « Mon cher oncle... »

CHAMPUIS.

Et sa santé est bonne ?

CHARMOULU, continuant de lire.

« Je mets la main à la plume pour vous dire » que je reviens me fixer auprès de vous. » Oui, fixe-toi, petite nièce, t' es digne de ton oncle, t' as des talens, j'y ajouterai, moi, deux cent mille francs de dot.

TOUS, riant.

Ah! ah! deux cent mille francs!

CHARMOULU.

Ah! vous riez! vous ne me croyez pas?... Eh ben! attendez un brin, et dès qu'elle sera ici, j' lui dirai : (Jouant et chantant.)

Voulez-vous
Des bijoux,
Des cachemires ?...
Voulez-vous
Un époux,
Je te vois rire !...
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

(On entend le son de la cloche. Au même instant, on voit ressortir de l'église quelques paysans suivis de la comtesse et de Valentine, de Lucien et de Marguerite. — Dominique est revenu en scène, accompagné de Grain d'Épi.)

SCÈNE IX.

CHARMOULU, LA COMTESSE, VALENTINE, LUCIEN, MARGUERITE, DOMINIQUE, GRAIN D'ÉPI, PAYSANS, PAYSANNES.

DOMINIQUE.

Pauvre aveugle, s'il vous plaît ?

VALENTINE.

Pardon, ma mère!... Avant de m'éloigner, permettez-moi de donner quelque chose à ce pauvre homme...

LA COMTESSE.

Va, mon enfant, va...

VALENTINE, s'approchant de Dominique.

Tenez, père Dominique, prenez cette aumône...

LUCIEN, qui s'est approché de l'autre côté, et lui donnant.

Prenez aussi la mienne, mon brave homme...

DOMINIQUE.

Merci, merci! (Prenant leurs mains.) Oh! voilà deux mains que je reconnais... Deux bonnes et charitables mains qui se sont tendues bien des fois vers le pauvre mandiant, que j'ai souvent arrosées de mes larmes ou couvertes de mes baisers... Soyez bénis l'un et l'autre, enfans!... (Rapprochant leurs mains sur son cœur.) vous dont j'ai bien des fois uni les noms dans mes prières...

(Valentine baisse les yeux. — Lucien est très ému. — Moment de silence.)

LA COMTESSE.

Eh bien! Valentine?...

VALENTINE, retirant vivement sa main et courant à sa mère.

Me voilà, ma mère... me voilà!...

MARGUERITE.

Lucien!... je t'attends...

LUCIEN.

Partons, ma mère... partons!...

(Ils s'éloignent tous les quatre.)

GRAIN D'ÉPI, s'approchant, et regardant dans le chapeau de l'aveugle.

Quatre pièces de dix!... quarante sous!... J' vas toucher ma rente!...

(En cet instant, on voit arriver Houdard d'un côté; il est pâle et agité.—Vaudoyer entre de l'autre; il est riant et triomphant, et tient une lettre à la main. Tous les paysans sortent de l'église et du cabaret.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, HOUDARD, VAUDOYER.

HOUDARD, à Brigot.

Tu es bien sûr de ce que tu as vu?

BRIGOT.

Dame! bourgeois, aussi sûr que je vous voyons, dà!

HOUDARD, à part.

Mon Dieu!... est-ce un indice que vous m'envoyez?...

VAUDOYER.

Ces lettres... ces papiers... les voici donc enfin!... Ah! je les tiens maintenant, ces gens du château!

HOUDARD.

Vous parlez de la comtesse et de sa fille, monsieur Vaudoyer?

VAUDOYER.

Je parle de toute cette famille maudite...

HOUDARD.

Maudite!

VAUDOYER, se rapprochant de lui.

Vous les aimez beaucoup, ces Luxeuil, monsieur Houdard!

HOUDARD, le regardant fixement.

Et vous les haïssez bien, monsieur Vaudoyer! (Apercevant Dominique.) Ah!

CHARMOULU, regardant Vaudoyer.

Le v'là!...

HOUDARD, d'un côté de la scène.

Père Dominique, je désirerais avoir avec vous un moment d'entretien...

DOMINIQUE.

Avec moi, monsieur Houdard?

CHARMOULU, de l'autre côté.

Vaudoyer, il faut que je te parle...

VAUDOYER.

Hein!... Ce ton...

HOUDARD.

Venez demain à la ferme, je vous attendrai.

DOMINIQUE.

Moi?

CHARMOULU.

Trouve-toi demain chez toi, et attends-moi.

DOMINIQUE.

Mais, pourquoi?...

HOUDARD.

Je vous en supplie!

VAUDOYER.

Cependant...

CHARMOULU

Je te l'ordonne!...

DEUXIÈME TABLEAU. — LE CHATEAU.

Une salle du château.

SCÈNE I.

RAOUL, PHOEBUS, JOSEPH et DEUX DOMESTIQUES.

RAOUL, entrant par le fond avec Joseph.

Oui, Joseph, oui... me voilà enfin de retour au château.

JOSEPH.

Ah! monsieur le comte! quelle joie votre arrivée va causer à mes bonnes maîtresses!

RAOUL, à part.

De la joie!... Oh! si elles savaient...

PHOEBUS, entrant, son manteau sous le bras, et lorgnant de tous côtés.

Parfait! adorable! merveilleux! Le parc, le manoir avec ses tourelles et son pigeonnier... les portraits de famille... et jusqu'à ce brave Caleb... (Il montre Joseph.) tout ici a un air rustique, un cachet patriarcal qui me ravit!

RAOUL.

Je suis enchanté, mon cher baron, que notre vieille habitation vous plaise. Mais il me tarde d'embrasser ma mère et ma sœur... Joseph, va nous annoncer.

JOSEPH.

Pardon, monsieur le comte... ces dames ne sont pas encore revenues de l'église.

RAOUL.

Aussitôt qu'elles rentreront, préviens-les de mon arrivée.

JOSEPH.

Oui, monsieur.

(Il sort en emportant le manteau.)

SCÈNE II.

RAOUL, PHOEBUS.

RAOUL.

Eh bien! mon cher Phœbus, vous devez être satisfait... vous voilà en plein Bourbonnais, loin du bruit et des intrigues de Paris.

PHOEBUS.

Dieu merci!... je me sens renaître!... Je vais donc respirer à mon aise! me dilater, m'épanouir aux douces émanations de la nature!... Enfin, je suis aux champs! aux champs, où l'on ne rencontre que le bon, l'honnête paysan... l'homme primitif... la vertu en sabots et en bonnet de coton!

RAOUL, riant.

Oh! oh! la vertu!... Prenez garde, mon cher!

PHOEBUS.

Comment?

RAOUL.

Certes, il y a d'honnêtes gens partout. Mais je crois que vous avez étudié le paysan dans Théocrite ou Virgile; vous rêvez les bergers d'Arcadie, les pasteurs de l'âge d'or... Peut-être changerez-vous un peu d'opinion quand vous aurez ici des biens à faire valoir, quand vous serez devenu partie intéressée dans la guerre éternelle du *monsieur* et du paysan.

PHOEBUS.

Allons donc, mon bon, allons donc! Préjugés, paradoxes que tout ça! Je vous attends à ma ferme modèle!

RAOUL.

Votre ferme modèle!

PHOEBUS.

Oui, c'est un petit plan humanitaire... un jeune projet phalanstérien qui m'est éclos en lisant les œuvres d'un grand romancier socialiste... (Sortant un papier de sa poche.) J'ai rédigé déjà un petit réglement à l'usage de mes bons laboureurs. (Lisant.) « Article 1er. Le travail doit être réparti suivant les capacités et les intelligences. Art. 2. Nul n'a droit au superflu. »

RAOUL.

Ainsi, décidément, c'est un parti pris... et vous allez, vous, Phœbus Bourdichon!...

PHOEBUS.

De Prévalé, s'il vous plaît, de Prévalé

RAOUL.

Oui, de Prévalé, grâce à un coin de terre acheté je ne sais où... Mais, avec vos idées de noblesse, il me semblait que vous teniez surtout à vivre en dandy, en lion, et non en agriculteur.

PHOEBUS.

Pourquoi donc? Nous avons déjà le soldat laboureur... nous aurons le lion laboureur. (Avec force.) Oui, c'est décidé! je romps avec la capitale... je jette le twen aux orties; j'abandonne le steack, le groom et le brougham!... j'endosse la blouse du paysan, je veux vivre au milieu des bœufs, des moutons, des oies et des canards; je ferai paître mes oies et je tondrai mes canards... non, je tondrai mes canards et je... Enfin, je veux manier la houlette et la charrue; je veux avoir les mains calleuses et manger de la soupe aux choux quatre fois par jour... Et le premier citadin qui s'avise de me railler, jarnicoton! je lui passe ma fourche au travers du corps.

RAOUL.

A merveille! mais parlons sérieusement; revenons à vos idées de mariage.

PHOEBUS.

Soit! le pastoral n'est point ennemi du matrimonial!... Nous disons donc que vous êtes le plus noble de nous deux, mais que je suis, et de beaucoup, le plus riche, moi qui n'ai pas fait, comme vous, de monstrueuses folies à Paris.

RAOUL.

C'est que, sur votre route, vous n'avez pas rencontré, comme moi, ces jeunes et gracieuses houris, ces charmantes amphitryons femelles d'aujourd'hui, un peu bohémiennes, prétendues actrices, donnant à dîner, à jouer... et le reste. Vous n'avez pas vécu avec les partners habituels de ces dames, ces jeunes et illustres gentilshommes d'à présent; moitié Français et moitié Grecs... demi-filous et demi-grands-seigneurs... qui vivent de ce que les autres ont, qui dépensent tout ce qu'ils n'ont pas, et dont les comptes se règlent en police correctionnelle.

PHOEBUS.

Ah! mon gaillard, vous en êtes-vous donné pendant mon voyage en Provence... On parle surtout d'une certaine Fleur de Lys... que vous courtisiez sous le joli nom de guerre de Gustave.

RAOUL.

Oui, Fleur de Lys; une femme qui m'a ruiné sans avoir même eu la gloire de me tromper!... car je me sentais, je me voyais rouler au fond de l'abîme, et le courage m'a manqué pour m'arrêter en route!

PHOEBUS, à part.

Si bien qu'il compte sur mon hymen avec sa sœur pour réparer le passé. (Haut.) Mais, vous le savez, il me faut, à moi, une jeune fille simple, naïve, même un peu rustique.

RAOUL.

Soyez sans crainte; Valentine est née dans ce château, qui garde un bien triste souvenir: c'est ici que mon père est mort assassiné. La chambre où fut commis ce crime est restée fermée depuis quinze années; mais ma mère n'a jamais voulu quitter cette demeure! ma sœur l'a toujours habitée, et lorsque je partis, il y a trois ans, on l'aurait prise pour une petite paysanne!

PHOEBUS.

En cornette?.. Oh! dites-moi, mon ami, porte-t-elle des cornettes?

RAOUL.

Qu'il vous suffise de savoir qu'elle n'a jamais quitté ce village.

PHOEBUS.

Plus qu'un mot... un simple renseignement... une superfluité... Est-elle jolie?

RAOUL.

Charmante!

SCÈNE III.

LES MÊMES, VALENTINE, LA COMTESSE.

VALENTINE, en dehors.

Venez, ma mère... Raoul est arrivé!.. (Entrant.) Le voilà!... (Elle l'embrasse.)

RAOUL, embrassant la comtesse.

Ma mère! ma bonne mère!... (Il embrasse sa mère.) que je suis heureux de vous revoir!

LA COMTESSE, avec émotion.

Mon Raoul! mon fils! il y a bien long-temps que je ne vous avais embrassé!

RAOUL, conduisant sa mère à un fauteuil que Valentine approche.

Je ne vous quitterai plus, ma mère; ni toi non plus, petite sœur... Mais permettez-moi de vous présenter un de mes amis, le baron de Prévalé.

PHOEBUS, s'avançant et saluant.

Madame la comtesse, mademoiselle... (A part.) Diable! quelle élégance!... Eh bien! et la cornette?

RAOUL.

Le baron est un futur voisin que je ramène de Paris. (Bas.) Comment la trouvez-vous?

PHOEBUS, bas.

Très bien, mais... je ne vois pas la cornette.

LA COMTESSE.

Monsieur se fixe dans ce village?

PHOEBUS.

Oui, madame, oui... j'ai le dessein de m'y implanter.

RAOUL.

Et je lui ai offert l'hospitalité en votre nom, ma mère.

LA COMTESSE.

Soyez donc le bien-venu, monsieur... Mais je crains que notre maison ne soit pour vous un bien triste séjour.

VALENTINE.

Pourquoi donc, ma mère?... Maintenant que ton préféré est de retour, nous recevrons du monde; je ferai de la musique avec Raoul.

RAOUL, contrarié.

Oui, oui, sans doute.

PHOEBUS.

Ah! mademoiselle est musicienne?

RAOUL.

C'est-à-dire... musicienne...

LA COMTESSE, regardant Valentine avec orgueil.

Certainement, mon fils... Valentine est devenue de première force.

PHOEBUS, contrarié.

De..... de première force..... (Se remettant et à part.) Après ça, c'est peut-être sur la cornemuse.

LA COMTESSE.

Et maintenant elle chante à ravir.

PHOEBUS.

Ah! vous... chantez, j'en suis fort aise... (A part.) Elle chante... elle chante! mais ça déchante horriblement.

RAOUL.

Pardon, ma mère... M. de Prévalé doit se ressentir des fatigues de la route, et si vous le permettez...

LA COMTESSE.

Comment donc?... Valentine, sonne pour que l'on conduise monsieur.

PHOEBUS, vivement.

Ah! ne vous donnez pas la peine, mademoiselle, je désirerais...

RAOUL.

Quoi donc?...

PHOEBUS.

J'ai besoin de courir le pays, de chercher quelque bon paysan pour gérer ma ferme modèle.

LA COMTESSE

Votre ferme modèle?... Ah! monsieur, je vous adresserai au plus honnête homme du pays, au propriétaire de la ferme du Bois-Ménil.

PHOEBUS.

Mille remercîmens... Je veux m'aboucher avec lui... le plus tôt possible.

LA COMTESSE.

Et moi, monsieur, je vous indiquerai sa de-

meure, si vous voulez bien m'offrir votre bras.... Toi, Raoul, il faut te reposer, tu en as besoin, je l'exige.

PHOEBUS, à part; Valentine le salue.

Le chant! la musique!... une femme qui viendrait me tambouriner Tamburini... J'allais retomber en pleine Chaussée-d'Antin. (Saluant.) Mademoiselle... madame...

(Il offre son bras à la comtesse.)

SCÈNE IV.

RAOUL, VALENTINE.

RAOUL, qui a accompagné la comtesse au fond, revenant, et à part.

Allons, il faut la préparer à ce mariage. (Haut.) Nous voilà seuls, Valentine... j'ai besoin de te parler.

VALENTINE.

A moi!...

RAOUL.

On n'a pas au monde de meilleure amie que sa sœur, aussi la mienne connaîtra-t-elle tous mes secrets.

VALENTINE.

Qu'as-tu donc à m'apprendre?

RAOUL.

Valentine, tu m'as vu tout à l'heure souriant à ma mère, ne paraissant occupé que du bonheur de vous revoir... Eh bien! j'ai la mort dans l'âme!

VALENTINE.

Toi!... toi... mon frère?...

RAOUL.

Oh! je souffre d'avoir à t'apprendre une si funeste nouvelle.

VALENTINE.

Mais qu'est-ce donc?... parle!...

RAOUL.

Valentine, mon séjour à Paris nous a été fatal!... tout ce que je possédais s'y est englouti...

VALENTINE.

Grand Dieu!...

RAOUL.

Et si je suis revenu tout à coup, c'est pour réunir nos dernières ressources, et tenter d'acquitter un jour les deux cent mille francs que je dois...

VALENTINE.

Deux cent mille francs!

RAOUL.

Répartis entre quatre ou cinq créanciers; le banquier Duhamel, Barillon et Delamarre, deux spéculateurs avides... Mais tous m'accorderont des délais, je l'espère. Un homme d'affaires s'occupe de cet arrangement. Et puis, qui sait?... il peut se présenter quelque circonstance heureuse... te voilà grande et belle... un parti brillant peut s'offrir...

VALENTINE, troublée.

Un parti!... pour moi!...

RAOUL.

Tiens, par exemple, que penses-tu du baron?

VALENTINE.

De lui?

RAOUL.

C'est un excellent garçon... jeune... riche... très riche même... et qui, je n'en doute pas, une fois ton mari... mettrait tous ses soins à te plaire...

VALENTINE.

Raoul, pour ma mère, pour toi, je ferais, s'il le fallait, le sacrifice de mes rêves de jeune fille, j'épouserais sans amour un homme dont la fortune te sauverait; mais lui, que je n'ai fait qu'entrevoir... mais un sot... oh! jamais, mon frère, jamais!

RAOUL, s'emportant.

Valentine!... (Se calmant tout à coup.) Tu refuses ce mariage avec une chaleur... (Lui prenant la main.) Je t'ai dit tous mes secrets... j'espère, qu'au besoin, tu imiteras ma confiance.

VALENTINE.

Mais je n'ai aucun secret, Raoul, aucun!

RAOUL, lentement et l'observant.

Ainsi... tu n'aimes personne?...

VALENTINE, très troublée.

Moi!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LUCIEN, puis LA COMTESSE.

JOSEPH, entrant et annonçant.

M. Lucien. (Lucien paraît et entre.)

VALENTINE, involontairement.

Ah!

LUCIEN, saluant.

Mademoiselle...

RAOUL, à part.

On dirait que ce nom l'a troublée!

LUCIEN, à part.

Quel est donc ce jeune homme?

LA COMTESSE, entrant.

Ah! c'est vous, docteur... je vois avec plaisir que vous n'avez pas oublié mon invitation!...

LUCIEN.

Madame, tant de bonté... je suis confus...

LA COMTESSE, présentant Raoul.

Le comte de Luxeuil, mon fils... Raoul, vous devez des remerciemens à monsieur, ses soins éclairés ont été d'un grand secours au médecin de notre famille pendant la cruelle maladie qui a mis, il y a deux mois, les jours de votre sœur en danger.

LUCIEN.

Madame... je n'ai fait que remplir un devoir...

LA COMTESSE.

Mais vous l'avez fait avec un zèle, un dévoûment...

RAOUL, froidement.

Dont nous sommes tous reconnaissans, monsieur.

LA COMTESSE.

Et c'est pour vous témoigner cette reconnaissance, plus encore que pour acquitter une dette, que je vous ai prié de passer au château.

LUCIEN.

Une dette, madame... Mais notre plus belle récompense n'est-elle pas dans le succès qu'obtiennent nos soins, dans le bonheur d'avoir rendu à une famille désolée l'être chéri qu'elle croyait perdu?...

LA COMTESSE.

Oui, je connais votre désintéressement, docteur... je sais l'emploi que vous faites de votre science... et il y a, dans nos campagnes, plus d'un malheureux qui bénit votre nom... mais il est juste cependant que les riches paient pour les pauvres... (Elle lui présente une bourse.)

LUCIEN, refusant.

De grâce, madame la comtesse...

RAOUL, froidement, mais avec hauteur.

Pardon, monsieur; libre à vous d'offrir à d'autres votre secours gratis... mais la famille de Luxeuil est dans l'usage de payer les soins qu'elle accepte... (Mouvement de Lucien.—Valentine laisse tomber sa broderie et regarde Raoul.) C'est comme médecin qu'on vous a fait appeler; comme médecin seulement que vous êtes ici...

(Valentine se lève et se rapproche.)

LUCIEN, avec un effort sur lui-même et d'une voix étouffée.

Monsieur!

VALENTINE, avec reproche.

Mon frère!...

RAOUL.

Plus tard, si Mme la comtesse et moi le jugeons convenable, nous pourrons vous y admettre à un autre titre... au titre d'ami... mais jusque-là c'est au docteur que je m'adresse. (Prenant la bourse des mains de la duchesse et la présentant à Lucien.) Prenez donc, monsieur, car un plus long refus aurait droit de m'étonner, et je pourrais y voir une offense!...

(Il lui glisse l'argent dans la main. — Lucien accablé le laisse faire.)

VALENTINE, à part.

Pauvre Lucien!

RAOUL.

Des soins de famille nous réclament... ma mère, si vous le voulez bien, nous passerons chez vous.

LA COMTESSE.

Adieu donc, docteur; adieu.

(Lucien s'incline, Valentine le salue et sort la première.— Raoul et la duchesse la suivent.)

SCÈNE VI

LUCIEN, puis VALENTINE.

LUCIEN, seul.

De l'argent!... Et pourquoi non?... avais-je le droit d'attendre autre chose?... que pouvais-je espérer ici?.., Oh! n'importe!... cet argent me fait mal... il me pèse...

(Il jette la bourse sur le guéridon.)

VALENTINE, reparaissant.

Et vous avez raison, monsieur Lucien...

LUCIEN.

Valentine!...

VALENTINE.

Ce n'est pas avec cela qu'on pouvait vous payer. (Elle prend la bourse et la jette.)

LUCIEN.

Ah!... c'est vous, mademoiselle.

VALENTINE.

Oui, moi... qui ai compris ce que vous deviez souffrir, monsieur Lucien; moi qui n'ai pas voulu vous laisser partir sans vous apporter un mot de consolation... Il faut leur pardonner, monsieur Lucien... ils ignorent ce que je vous dois... ce que j'ai caché à tout le monde!...

LUCIEN.

Qu'entends-je!...

VALENTINE.

J'ai eu tort de me taire peut-être... mais il me semblait que j'étais heureuse de garder ce secret... (Baissant les yeux.) entre vous et moi.

LUCIEN.

Un secret!... entre nous! Mais vous savez donc?...

VALENTINE.

Oui, je sais votre dévoûment... votre courage... pendant cette nuit cruelle où l'on désespérait de ma vie... Je sais que vous m'avez arrachée à la mort lorsqu'un autre allait me tuer.

LUCIEN.

Quoi! il serait possible! vous entendiez...

VALENTINE.

Oui; mais comme l'on entend lorsqu'on va mourir... sans pouvoir faire un mouvement... sans pouvoir dire une parole... Nos amis avaient emmené ma mère qui pleurait... il n'y avait plus près de moi que vous et le médecin qu'on avait fait venir de la ville... un savant, disait-on, qui devait me sauver si Dieu ne m'avait pas irrévocablement marquée pour retourner à lui... Le docteur écrivait... assis à une table... vous interrogeant froidement sur les premiers symptômes de la maladie... et daignant à peine écouter vos réponses... La voix émue, tremblante, vous cherchiez à faire entrer dans son âme la conviction qui était dans la vôtre... à porter dans son esprit la science...

LUCIEN.

Qui me venait du cœur !

VALENTINE.

Enfin le docteur se leva... Je ne voyais pas... mais je compris qu'il vous remettait l'ordonnance qu'il venait d'écrire... en vous chargeant de l'exécuter... Il se fit alors un moment de silence... pendant lequel vous lisiez sans doute... Puis, tout à coup, j'entendis votre voix... « Sortons, sortons d'ici, monsieur...» Et vous le forciez de vous suivre... Une fois dehors, votre voix devint plus ferme... « Monsieur, disiez-vous, je ne suivrai pas vos prescriptions... car vos prescriptions la tueraient!...» Alors, j'entendis le célèbre docteur défendant son opinion avec emportement... avec colère... et l'humble médecin de campagne résistant avec fermeté, avec courage... au prix de son avenir... de toute sa carrière peut-être!

LUCIEN.

Oh ! qu'importait mon avenir... il s'agissait de vous, mademoiselle... c'était votre existence que je défendais !

VALENTINE.

Et vous ne vous trompiez pas... car, lorsque ce savant docteur partit, en laissant peser sur vous seul la responsabilité de ma mort, lorsqu'enfin vous prîtes sa place à mon chevet, un rayon d'espoir réchauffa mon cœur... il me sembla que je ne devais plus mourir... Je voulais parler... et je ne pouvais pas...

LUCIEN.

Mais je crus sentir votre main glacée qui serrait la mienne...

VALENTINE, baissant les yeux.

Oui... je vous remerciais!...

LUCIEN.

Et moi, dans ce moment suprême, abandonné à mes propres lumières, je sentis la confiance m'abandonner... j'avais peur... je tremblais!...

VALENTINE.

Oh ! je m'en souviens... vous étiez penché vers moi... cherchant à saisir dans mes regards... dans mes moindres mouvemens une étincelle de vie... de grosses larmes tombaient de vos yeux sur mes mains... de vives paroles s'échappaient tout bas de vos lèvres... C'était une prière, une prière pour moi, n'est-ce pas?

LUCIEN.

Oh ! oui... une prière bien sincère, bien fervente! et Dieu l'a exaucée, mademoiselle, et, deux heures après, la crise était finie, le danger avait disparu...

VALENTINE.

J'étais sauvée!... Et c'est avec de l'argent que l'on prétendait payer cela !. . Oh ! non, non... Je n'ai que mon amitié à vous offrir, monsieur Lucien, voulez-vous l'accepter?

LUCIEN.

Votre amitié!... que dites-vous?... Ah ! mademoiselle, c'est un trésor que vous me donnez!... c'est plus que la vie... c'est le bonheur!

VALENTINE.

Et maintenant n'oubliez pas que vous avez une amie... une sœur...

LUCIEN, à lui-même.

Une sœur !...

VALENTINE.

Adieu, monsieur Lucien, adieu !

(Elle fait un pas pour sortir.)

LUCIEN, vivement.

Mademoiselle... (Valentine s'arrête.) Pardon... mais je vais vous quitter... pour long-temps, peut-être... et avant de nous séparérer... je... (Valentine baisse les yeux et lui tend silencieusement la main.) Ah! (Il saisit la main de Valentine et la porte à ses lèvres.)

VALENTINE, retirant vivement sa main.

Adieu, adieu!...

SCÈNE VII.

VAUDOYER, JOSEPH, LUCIEN.

VAUDOYER, qui a tout à coup ouvert la porte, le surprend et s'arrête.

Ah!

JOSEPH.

Mais, monsieur...

VAUDOYER.

Je veux voir ton maître, il faut que je parle à ton maître...

JOSEPH.

Pardon, monsieur, mais je vous ai dit que personne...

VAUDOYER.

Personne et moi c'est deux... Va m'annoncer... (Le domestique sort.) Que diable ! (Avec ironie.) Le docteur... parlait bien à la sœur... le frère daignera peut-être me recevoir.

LUCIEN.

Monsieur!...

VAUDOYER, avec ironie.

Excusez-moi de vous avoir dérangé, monsieur le docteur, mais chacun ses affaires... et celles qui m'amènent...

LUCIEN.

Ne me regardent en rien. . monsieur; je vous salue... (Il sort.)

VAUDOYER.

Ensemble!... Je le savais bien qu'ils s'aimaient!... Oh! maintenant plus que jamais... ils quitteront ce château!... Ce château, qui m'eût dit qu'un jour je devais m'y retrouver encore?... Ah!... je ne soupçonnais pas, tout à l'heure, que je tremblais en y entrant... Mais elle... Valentine... oh!... je ne veux plus la voir. (D'une voix sourde.) Elle que j'ai peur d'aimer aussi!... L'aimer! oh!... mais ce serait une horrible vengeance du ciel!...

JOSEPH, entrant.

Voici M. le comte! (Il sort.)

SCÈNE VIII.

RAOUL, VAUDOYER.

RAOUL, entrant.

C'est vous, monsieur, qui désirez me parler ?

VAUDOYER.

Oui, monsieur le comte, moi-même.

RAOUL, avec hauteur.

Monsieur Vaudoyer, m'a-t-on dit ?

VAUDOYER,

Monsieur!... (Se remettant et le regardant en face.) Oui, monsieur, M. Vaudoyer.

RAOUL.

Depuis un mois j'ai pris des renseignemens sur le pays et ceux qui l'habitent. On prétend que vous êtes l'ennemi de ma famille?

VAUDOYER, froidement.

Moi!... c'est possible, monsieur le comte... je n'aime pas les châteaux... le vôtre surtout, parce que... parce qu'il masque ma ferme! Et... si vous venez à quitter le pays et qu'on le jette en bas... ça me fera plaisir.

RAOUL.

Parce qu'à la porte de ce château l'ancien comte de Luxeuil fit arrêter et punir un de ses fermiers convaincu de braconnage !... et par conséquent de vol! C'était votre père, je crois.

VAUDOYER, avec force.

Tenez, monsieur... (D'une voix sourde.) croyez-moi, ne parlons ni de votre père, ni du mien; c'est pour mon propre compte que je suis ici, je viens vous réclamer ce qui m'est dû.

RAOUL, avec dédain.

Ce... qui... vous est dû... Eh! mais vous avez raison... oui, votre nom figure dans les notes que j'ai prises... (Il regarde sur un agenda.)

VAUDOYER.

Une misère... J'ai rafraîchi vos parcs de quelques moutons... il y a deux ans...

RAOUL, tirant de son portefeuille un billet de banque.

Mille francs ! les voilà, monsieur !

VAUDOYER, prenant le billet d'une main et de l'autre tirant un papier de sa poche.

Et voilà mon reçu.

RAOUL.

Maintenant, monsieur, je pense qu'entre nous tout est dit.

VAUDOYER.

Pas tout à fait, monsieur le comte; à moins que vous n'ayez encore de la monnaie pour une vingtaine de mille francs... à l'ordre Duhamel.

RAOUL.

Duhamel!...

VAUDOYER.

A Paris... rue Grammont.

RAOUL, vivement troublé.

Mais comment se fait-il que cette créance soit entre vos mains?

VAUDOYER.

Ah ! avec des écus... qu'est-ce qu'on n'a pas?

RAOUL.

Il suffit, monsieur... vous serez payé.

VAUDOYER.

Tout de suite ?

RAOUL.

Le temps de réaliser la somme nécessaire.

VAUDOYER.

Ça peut mener loin...

RAOUL.

Eh bien !... dussé-je vendre dès demain, et à vil prix, quelques arpens de vignes ou de bois, je n'hésiterai pas, pour retirer de vos mains cette signature.

VAUDOYER.

C'est juste... vous pouvez vous acquitter comme ça; mais, si vous vendez une partie de vos terres pour payer cette lettre de change, il vous faudra en vendre une seconde pour solder les quarante mille francs que voilà.

RAOUL.

Qu'ai-je vu !...

VAUDOYER.

Ordre : Jean Barillon...

RAOUL.

Mais... monsieur...

VAUDOYER.

Et après Barillon... (Sortant un papier.) nous avons Dutournel... que voici... (Sortant un autre papier.) et encore Morisseau que voilà... deux créances capables d'engloutir, à elles deux, toutes les fermes qui vous restent; si bien qu'il vous faudra vendre le château lui-même, afin de rembourser les effets Delamarre que j'ai l'honneur de vous représenter. (Il lui montre d'autres papiers.)

RAOUL, chancelant, vient s'asseoir à l'avant-scène.

Ah ! c'est une horrible trahison!..

VAUDOYER.

Une trahison ?... Comment, monsieur le comte, j'ai confiance en votre signature, et vous appelez cela une trahison ? Je place ma fortune sous la sauvegarde de votre honneur, et vous appelez cela une trahison ?... Vos lettres de change courent les rues de Paris, les bureaux d'escompte et les tripots d'agiotage; moi, je les réunis toutes, j'empêche que le nom de notre illustre seigneur ne se déconsidère, ne s'avilisse; je vous apporte en masse chacune de vos erreurs, et vous appelez cela de la trahison!... Ah! monsieur le comte, vous n'êtes pas juste, et le pauvre marchand de bestiaux attendait mieux que ça de votre seigneurie.

RAOUL.

Trève de raillerie, monsieur!... Je suis à votre merci, je le sais... mais je m'acquitterai.

VAUDOYER, s'étendant dans un fauteuil.

Ah! jeune homme, jeune homme, l'argent est bien rare par le temps qui court.

RAOUL, allant à Vaudoyer comme pour le faire lever.

Monsieur !...

VAUDOYER, tranquillement, s'allongeant dans le fauteuil.

Ils sont très doux les fauteuils du château.

RAOUL, se couvrant et avec une brusque impatience.

Voyons, parlez, monsieur... que voulez-vous? qu'exigez-vous?

VAUDOYER, se levant et remettant aussi son chapeau sur sa tête.

Moi!... Deux cent mille francs... Voilà tout.

RAOUL.

Mais... si je ne puis payer?...

VAUDOYER.

Ne vous inquiétez donc pas... le château paiera pour vous.

RAOUL.

Le château!... (A part.) O ma mère!... ma mère!...

VAUDOYER.

Je ne vous prends pas en traître, monsieur le comte, je suis en mesure... Et si, dans trois jours... vous ne vous êtes pas libéré...

RAOUL.

Assez, monsieur, assez... N'ajoutez pas la menace à tout ce que je viens d'entendre; songez que vous n'êtes pas encore maître ici... songez que je suis chez moi... et que la patience pourrait m'échapper!...

VAUDOYER.

Ce ne serait pas un bon moyen pour acheter la mienne, monsieur le comte.

LA COMTESSE, en dehors.

Raoul! Raoul!...

RAOUL.

Ma mère!... (A Vaudoyer.) Sortez, monsieur, sortez!... ou je vous fait chasser!...

VAUDOYER, avec colère.

A charge de revanche, monsieur le comte, quand le château m'appartiendra!...

(Il sort, mais se tient en vue du public, sur le seuil de la porte ouverte. — La porte de droite s'ouvre aussitôt et Valentine entre en courant.)

SCÈNE IX.

RAOUL, VALENTINE, LA COMTESSE, puis JOSEPH, DOMESTIQUES.

VALENTINE.

Raoul!... ma mère à tout appris!...

RAOUL.

Grand Dieu!... (Vaudoyer disparaît.)

LA COMTESSE, pâle et défaite; elle tient un papier à la main.

C'est donc lui... c'est donc cet homme qui peut nous chasser de notre demeure!...

RAOUL.

Que dites-vous?

LA COMTESSE.

Tiens!... lis... C'est un acte de vente... Un acte d'expropriation!... Mais cela n'est pas possible... Expropriés, chassés... nous!... Oh! c'est un rêve, n'est-ce pas?...

RAOUL.

Oh! tout est perdu!...

LA COMTESSE.

Ainsi, ils vendront cette demeure... ils t'arracheront d'ici, toi, mon fils bien-aimé!... Je verrai mes enfans plongés dans la ruine!... dans la misère!... Oh! non, non, je ne verrai pas cela; Dieu me permettra de mourir avant ce comble de malheurs. (Elle tombe évanouie dans un fauteuil.)

VALENTINE.

Ah! mon Dieu!... ma mère!... (Elle saisit une sonnette et l'agite.) Du secours, du secours!... (Entrent Joseph et plusieurs domestiques.) Venez, venez tous... (S'approchant de Raoul.) Raoul, ce qu'elle a dit est vrai... elle en mourra...

RAOUL.

Mais que pouvons-nous faire? mon Dieu!

VALENTINE.

Attends!... Toi, ne la quitte pas. (Aux domestiques. Veillez bien sur ma mère... (Elle prend un châle et un chapeau.) pendant mon absence.

RAOUL.

Où vas-tu donc, Valentine?

VALENTINE.

Chez cet homme, mon frère!...

ACTE DEUXIÈME.

TROISIÈME TABLEAU. — LA FERME.

Une salle donnant sur la cour de la ferme, dont on voit la porte d'entrée. — A gauche, une porte donnant sur le jardin.

SCÈNE I.

HOUDARD, PAYSANS, DOMINIQUE.

(Au lever du rideau, Houdard écrit sur un vieux registre. — Dans la cour, les ouvriers travaillent, rentrent des fourrages; d'autres battent le grain.)

HOUDARD

Tout est en règle... et M. Vaudoyer peut venir quand ça lui plaira. Il trouvera tout en bon état. (Fermant son registre et regardant l'heure au coucou.) Bientôt deux heures... Pourvu que l' père Dominique ne manque pas...

DOMINIQUE, paraissant à la porte de droite, deuxième plan.

Pauvre aveugle, s'il vous plaît?

HOUDARD.

C'est lui !

DOMINIQUE.

La charité, mes bonnes âmes?

HOUDARD, remontant au fond.

Entrez, entrez, mon brave homme, vous savez bien qu'il y a toujours un morceau d' pain pour vous dans la huche. Reposez-vous un peu. (Il le fait asseoir. — Bas, à Dominique.) Je vous attendais... (Aux paysans.) Allons, enfans, v'là l'heure d'aller manger la soupe. Bon appétit!

LES OUVRIERS.

Merci, monsieur Houdard... A tantôt!

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE II.

HOUDARD, DOMINIQUE.

HOUDARD.

Les v'là partis, sans s' douter que nous avions à jaser ensemble... C'est c' que je voulais.

DOMINIQUE.

C'est donc un grand secret que vous avez à me dire, monsieur Houdard, que vous prenez tant d' précautions?...

HOUDARD, venant s'asseoir à côté de lui.

Oui, père Dominique... c'est un grand secret, si c' que je soupçonne est vrai!...

DOMINIQUE.

Et c'est moi, un pauvre aveugle qui vit d'aumônes, que vous avez choisi pour confident.

HOUDARD.

Je vous ai choisi, parce que vous avez plus d'années et plus d'expérience que nous tous, parce que vous êtes le plus capable de donner un bon conseil.

DOMINIQUE.

Voyons, de quoi qui s'agit?

HOUDARD, regardant autour de lui si personne ne peut l'entendre.

Père Dominique, vous avez entendu parler de Philippe de Luxeuil?...

DOMINIQUE.

Celui qui assassina, pour le voler, son frère, le mari de Mme la comtesse.

HOUDARD.

C'est-à-dire, celui qu'on accusa!... Tout le monde l'a cru coupable dans le village... tout le monde, excepté Pierre Houdard.

DOMINIQUE, tranquillement.

Vous?...

HOUDARD, lui posant la main sur le bras.

Oui, Dominique; et jugez si je pouvais le condamner, moi!... Ma ferme venait de brûler!... En deux heures de temps, bestiaux, récoltes, tout était anéanti!... Si bien que ma vieille mère, ma sœur et moi nous étions réduits à la dernière extrémité!... Un homme, un seul, eut pitié de nous... un seul vint nous tendre la main et sauver de la misère... de la mort peut-être, tous ceux qui m'étaient chers... C'était lui, Dominique.

DOMINIQUE.

Lui!...

HOUDARD.

C'était Philippe de Luxeuil. Le lendemain, un bruit sinistre se répandit... Le comte de Luxeuil était mort dans la nuit... mort assassiné... et ils disaient que c'était par son frère!... par celui qui, peu d'heures avant, nous avait sauvés... Est-ce que c'était possible, ça?... Est-ce que le meurtre et la charité pouvaient ainsi sortir de la même main?...

DOMINIQUE.

Et cependant, tout le monde, ici, maudit sa mémoire!

HOUDARD.

Et moi, je la vénère et veux la réhabiliter...

DOMINIQUE.

La réhabiliter!...

HOUDARD.

Attendez!... (Il va ouvrir une porte.) Brigot! Brigot! Approche...

SCÈNE III.

LES MÊMES, BRIGOT.

BRIGOT.

Salut, m'sieu Houdard.

HOUDARD.

Parle sans crainte devant le père Dominique... As-tu enfin trouvé l'affaire?

BRIGOT.

P't-être ben, bourgeois...

HOUDARD.

A merveille... Alors, redis-nous tout ce que t'as vu...

BRIGOT.

Pour lors, m'sieu Houdard, c'était... à la brune, il y a eu d' ça hier *vuit* jours... Je m'en revenais du marché, l' soleil avait été dur... et en passant cont' l'étang... il m' vint à l'idée... d' piquer un' tête... un p'tit bain... Une fois l'an, par hasard... c'est pas trop malpropre!... Pour lors, en deux temps me v'là, sauf vot' respect, nu comme Adam et Eve...

HOUDARD.

Après, après...

BRIGOT.

Pour lors, v'là que j' vois v'nir à mé m'sieu Vaudoyer... L'étang est à lui de c' côté-là!... Il va croire que je li vole ses *guernouilles*, que je pense en moi-même!... Pour lors, je m' blottis sous les joncs en attendant qu'il passe... Pas du tout... y n' passe pas... y s'arrête juste à une coudée de ma tête... Il tenait à la main un beau brimborion d'or qui reluisait... Pour lors, qu

dit : « C'est dommage !.. un si superbe cachet, » — y parait que c'était un cachet, — et, avec son couteau, je l' vois qui gratte, qui gratte le cachet, puis, d'un' main il le remet dans sa poche, et, d' l'autre, il jette quèqu' chose à l'*iau*. Là-dessus, il tourne les talons... et le v'là parti !... Pour lors, j' pique ma tête en repos... Mais tout en repensant à c' qui était tombé dans l'étang. Quoi qu' ça peut être? que je disais... Je pique... je repique... et rien de rien... L' lendemain j'y retourne, je repique... rien toujours, et tous les jours comme ça, jusqu'à ce matin, oùs que je rerepique et que j'ai enfin trouvé le beau diamant bleu que v'là.

HOUDARD.

Donne, donne... Tiens, v'là la pièce blanche que je t'avions promise... C'est bien, mon gas !...

BRIGOT.

Marci... Ah ! ça va bien... J'avalerons un coup à vout' santé... Ça me reconfortera de l'eau que j'ai bue...

HOUDARD.

Maintenant, va nettoyer ton étable, et quand le père Dominique aura réfléchi à ça, je te dirai c' qu'il faudra faire.

BRIGOT.

Voui, m'sieur Houdard... Mais, c'est égal, j'ons pris des bains pour tout le restant d' mes jours.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

HOUDARD, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, se levant.

Eh bien !... cette pierre ?...

HOUDARD.

Tenez, père Dominique, la v'là !...

(Il lui met sous les yeux une petite pierre qu'il prend dans sa poche.)

DOMINIQUE.

La v'là!... la v'là !... Et des yeux pour la regarder ?...

HOUDARD.

C'est vrai, père Dominique !... L'homme assassiné s'appelait Gaston de Luxeuil... et il y a sur la pierre deux lettres gravées : un G et un L.

DOMINIQUE, vivement.

Et au dessus des lettres... regardez... regardez bien !... Les familles nobles... ont des ornemens, des... armoiries... Que voyez-vous ?...

HOUDARD.

Une espèce de couronne... comme celle de l'écusson qui est au dessus de la grille du château !...

DOMINIQUE.

Donnez !.. donnez, que je touche cette pierre !...

HOUDARD, lui donnant la pierre.

Oui, touchez, touchez !... On dit que les aveugles ont des yeux au bout des doigts !...

DOMINIQUE.

Oui, c'est un indice !... Mais il faut d'autres preuves que celles-là pour accuser un homme... pour dire à des juges : « Vous avez condamné un innocent et voici le coupable !... »

HOUDARD.

Oui, mais le ciel qui nous l'a envoyé nous en donnera peut-être d'autres ?... Et puisque vous aimez les gens du château, faut nous unir ensemble... Vous avez la tête et le cœur solides !... moi, j'ai d' la patience et de bons yeux : vous penserez pour nous deux...

DOMINIQUE.

Et vous y verrez pour moi... (Lui tendant la main.) Eh bien !... touchez donc là... c'est dit !...

HOUDARD, vivement.

C'est dit... Silence !... On vient !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHARMOULU.

HOUDARD.

Ah ! c'est Charmoulu !...

CHARMOULU.

Moi-même, papa Houdard ; j' viens vous dire que M. Vaudoyer vous attend chez l' notaire, où qu'il a versé les fonds.

HOUDARD.

En ce cas, je n'ai plus qu'à dire adieu à tout ça...

DOMINIQUE, allant vers la porte.

Merci de vot' bonne charité, monsieur Houdard.

HOUDARD.

Un instant, père Dominique. Vous restez, Charmoulu ?

CHARMOULU.

Oui ; j'attends M. Vaudoyer.

HOUDARD.

C'est bien... Allons, père Dominique...

(En sortant tous deux, Dominique commence une conversation qui se perd au fond.)

DOMINIQUE, à mi-voix.

Ah ! m'sieu Houdard, que le ciel bénisse vos efforts...

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

CHARMOULU, puis FLEUR DE LYS.

CHARMOULU.

C'est aujourd'hui, Vaudoyer, que nous allons régler nos comptes... Ah ! ça sera peut-être dur à arracher ; mais ma nièce revient au pays, et je

veux être riche pour lui faire honneur !.. Ah ça ! quand doit-elle arriver ?... (Tirant une lettre de sa poche, et lisant.) « Mon chère oncle, je mets » la main à la plume pour vous dire...»

FLEUR DE LYS, entrant.

» Pour vous dire que je reviens au pays... »

CHARMOULU.

C'est elle... ma petite Fifine Toinon...

FLEUR DE LYS.

Pardon, Rose-Hortensia, Fleur de Lys, si ça vous est égal... J'arrive presque en même temps que ma lettre, et également *franco*...

CHARMOULU.

Mais viens donc dans mes bras... (Il l'embrasse.) Embrasse-moi donc; j'en reviens pas!... Comment te v'là ici!...

FLEUR DE LYS.

Ma foi oui... Je m'embêtais à Paris... J'ai voulu revoir le chaume qui m'a vu naître... et un beau matin, je me décida... et je parta.

CHARMOULU.

Et tu partas! Est-ce que tu ne te plaisais plus à l'Opéra, dans le ballet ?

FLEUR DE LYS.

Ah! Dieu! ne m'en parlez pas... c'est un tas d'intrigues, de passe-droits... On ne sait jamais sur quel pied danser !... (Avec mystère.) Et puis, figurez-vous, mon oncle, que j'ai eu des raisons très *majores* pour abdiquer le corps de ballet...

CHARMOULU.

Ah ! t'as abdiqué !...

FLEUR DE LYS.

Imaginez-vous, mon oncle, que la semaine dernière on a découvert qu'une de ces demoiselle avait un amant !...

CHARMOULU.

Un amant... à l'Opéra !... Voyez-vous ça !... A propos, què qu' c'était ce petit blond que j'ons trouvé chez toi, la première fois que j'ons été à Paris ?...

FLEUR DE LYS.

Un petit blond?... Ah ! c'était mon tapissier...

CHARMOULU.

Ton tapissier?... un monsieur si bien couvert...

FLEUR DE LYS.

Je vous jure, mon oncle, que c'est lui qui avait fourni les meubles de mon appartement.

CHARMOULU.

Ah !... Et c't autre... ce grand brun qui déjeûnait avec toi à mon second voyage?...

FLEUR DE LYS.

Ah! celui-là... c'était... c'était mon notaire...

CHARMOULU.

Un notaire!... diable !...

FLEUR DE LYS.

A preuve qu'il me payait mes rentes le premier de chaque mois.

CHARMOULU.

Ah !... mais j'y pense, il était en uniforme.

FLEUR DE LYS.

En uniforme de la garde nationale... Il était de garde ce jour-là...

CHARMOULU.

Tiens! tiens!.. Je l'aurais plutôt pris pour un chasseur d'Afrique... Après ça, vous me direz: on change si souvent les uniformes dans cette garde nationale... Ah ça ! d'où donc que t'as des rentes?

FLEUR DE LYS.

C'est-à-dire que j'en avais; mais j'ai éprouvé des faillites... et le mois passé mon homme d'affaire manqua, et il s'enfuya...

CHARMOULU.

Il s'enfuya !... Le scélérat !...

FLEUR DE LYS.

Il a passé à la Guadeloupe... par le chemin de fer...

CHARMOULU.

Vraiment !...

FLEUR DE LYS.

Il aimait trop la danse, les danseuses lui ont fait lever le pied !

CHARMOULU.

Mais ce riche mariage que tu m'écrivais...

FLEUR DE LYS.

Que j'allais contracter... Il n'y a manqué que le contrat... et je n'ai pas voulu me passer de cette légère formalité...

CHARMOULU.

Ah ! le mariage est flambé?... Un jeune homme si comme y faut... Qu'est-ce qu'a donc pu faire manquer vot' union ?

FLEUR DE LYS.

Ah ! une raison majeure... Nous n'avions pas les mêmes opinions politiques.

CHARMOULU.

Ah! dès que vous n'aviez pas les mêmes opinions politiques...

FLEUR DE LYS.

Et comme un malheur n'arrive jamais sans l'autre...

CHARMOULU.

Quoi qu'y a donc encore ?...

FLEUR DE LYS.

Vous savez bien ce petit entresol que j'occupais rue de Bréda ?

CHARMOULU.

Eh ben ?

FLEUR DE LYS.

Eh bien ! le propriétaire a eu la petitesse de faire tout saisir...

CHARMOULU.

Tout saisir !...

FLEUR DE LYS.

Sous prétexte que je lui devais quatre termes

sur une année de loyer... Si ça n'est pas une horreur!

CHARMOULU.

En v'là un gueurdin!

FLEUR DE LYS.

Si bien qu'après toutes mes infortunes, j'ai pris l'existence de Paris en grippe... Je renonce aux chœurs de l'Opéra, aux cœurs de ces messieurs... à toute espèce de cœurs enfin... et je redeviens paysanne...

CHARMOULU.

Paysanne!... Ah bah! tu veux te refaire paysanne?...

FLEUR DE LYS.

Tout ce qu'il y a de plus paysanne!... avec des poules, des lapins, des sabots et mon innocence!

CHARMOULU.

Eh ben! si c'est ton idée de rester ici, tu y resteras; mais pas pour y être une pauvre fille de ferme! Allons donc! T'as perdu ta fortune... Eh ben! moi je t'en donnerai une autre...

FLEUR DE LYS.

Vous, mon oncle?...

CHARMOULU.

Chut!

FLEUR DE LYS.

Un ménétrier?...

CHARMOULU.

Un ménétrier.

FLEUR DE LYS, à part.

Allons, y se fait vieux, sa raison fait comme mes meubles... elle déménage...

CHARMOULU.

Ah! tu ne me crois pas... Eh ben! tu verras!...

FLEUR DE LYS.

C'est bon; mais en attendant vos millions, mon oncle, j'allons quitter ces beaux affutiaux-là!

CHARMOULU.

Eh ben, va, petite... va... Ah! petite, la clé... tu n'entrerais pas sans...

FLEUR DE LYS.

Merci, mon oncle....

CHARMOULU.

Dis donc... dis donc, puisque tu vas être villageoise... la semaine prochaine, je te frai couronner rosière...

FLEUR DE LYS, baissant les yeux.

Moi, mon oncle...

CHARMOULU.

Allons, va, va...

FLEUR DE LYS, riant.

Au revoir, mon oncle!...

CHARMOULU.

Au revoir, ma nièce!...

SCÈNE VII.

CHARMOULU, puis VAUDOYER.

CHARMOULU.

Allons, elle est gentille tout d' même, et me v'là donc chef de famille.

(On entend des cris au loin.)

PAYSANS, entourant Vaudoyer.

Vive m'sieu Vaudoyer!

CHARMOULU.

Ah! c'est lui... Attention.

(Il se place dans un coin; les cris recommencent.)

VAUDOYER.

C'est bien! c'est bien! pour mon jour d'arrivée, je donne campo à tout le monde.

LES PAYSANS, criant de nouveau.

Vive m'sieu Vaudoyer! (Ils sortent.)

VAUDOYER, entrant.

Ah! te voilà, toi.

CHARMOULU, chantant et jouant sur son violon.

Me voilà! me voilà!
Me voilà!... (*Ter.*)

(Il fait des floritures.)

VAUDOYER, l'interrompant.

Assez! (Charmoulu achève son air.) En finiras-tu?

(Il passe à la table, et commence à ôter ses sacoches, son bonnet, etc. — Pendant ce temps, Charmoulu regarde tout autour de lui.)

CHARMOULU.

La musique ne plaît pas à monsieur? alors repose-toi, cher Pagani. Mazette! c'est encore une fameuse acquisition de plus que c'te ferme... Le Vaudoyer sera bientôt maître de tout le pays. Nous tournons au marquis de Carabas... A qui cette belle farme?... à M. Vaudoyer!... A qui ces belles prairies?... à M. Vaudoyer!... A qui ces biaux moutons?... à...

VAUDOYER, impatient.

Voyons, en deux mots, que me veux-tu?

CHARMOULU.

En deux mots?... la moitié de ce que t'as, et v'là tout!

VAUDOYER.

La moitié?

CHARMOULU.

Pas davantage... Je ne veux que ce qui m'est dû; mais je le veux.

VAUDOYER.

Ce qui t'est dû?

CHARMOULU.

Il paraît que t'as la mémoire courte, et qu'y faut te la rafraîchir; eh ben! écoute donc... Un jour, il y a de ça... vingt ans... nous étions jeunes tous les deux, toi surtout... paresseux... tous les deux... et assez mauvais sujets... tous les deux...

VAUDOYER.

Enfin?...

CHARMOULU.

Ne te presse pas... Nous étions donc amis, moi qui ne valais pas grand'chose, et toi... qui ne valais rien du tout...

VAUDOYER.

Ah ! c'est pour me dire ça !...

CHARMOULU.

Laisse donc, ça fait toujours plaisir de se rappeler ses jeunes années... Un jour donc... tu viens me trouver à la brune: « Charmoulu, que tu me dis, il y a un bon coup à faire, en es-tu? » Je voyais bien dans tes yeux quelque chose qui me faisait peur; mais, ce jour-là... j'avais soif.

VAUDOYER.

Tu as accepté... et depuis...

CHARMOULU.

Pas si vite... J'ai accepté, et le soir même, à onze heures, nous escaladions ensemble le mur du parc des Luxeuil; tu me conduisis par un escalier dérobé... et un quart d'heure après...

VAUDOYER.

Tais-toi.

CHARMOULU.

Un quart d'heure après, y avait un homme de moins et un assassin de plus...

VAUDOYER.

Notre crime fut égal...

CHARMOULU.

Pas du tout... Moi j'étais venu pour prendre... et non pas pour tuer !... D'ailleurs, tu sais bien que c'est toi, toi seul qui l'as frappé, toi qui as emporté la cassette... une cassette qui renfermait quatre cent mille francs...

VAUDOYER, redescendant.

Tu mens...

CHARMOULU.

Qu' t'es bête, va... Pour qui que tu cries ça, pisque nous n' sommes que nous deux? Je disais donc quatre cent mille francs que je t'ai laissés sans dire un mot, sans rien réclamer, et sur lesquels tu m'as donné de temps en temps une méchante petite pistole; et t'as cru que je m'en contenterais toujours?... Oh ! que nenni, mon homme, oh ! que nenni.

VAUDOYER.

Et pourquoi avoir attendu jusqu'à présent ?

CHARMOULU.

Je vas te le dire : le comte mort... j'ai eu peur...

VAUDOYER.

Peur !...

CHARMOULU.

J'ai eu peur... et j'ai fait ce petit calcul... Si j'ai de l'argent... une grosse somme... je suis si maladroit... je me connais; avec ma soif perpétuelle, je me trahirai, et ma fortune me perdra... Vaudoyer, au contraire, est un finot, lui; y trouvera le moyen de mettre tout ce bien là au grand jour, sans qu'on se demande ni ce que c'est, ni d'où que ça vient... Et je ne m'étais pas trompé, va !... T'as d'abord acheté quèque pauv' têtes de bestiaux, que t'as vendues au marché, puis un peu plus, un peu plus, et toujours comme ça en augmentant; si bien qu'à force de racheter et de revendre, à force de spéculer dans le pays et à la ville, y s'est trouvé qu'un jour on disait que Vaudoyer devait avoir pour le moins cent mille livres à lui...

VAUDOYER.

Cent mille francs !... Tu es fou !..

CHARMOULU.

Alors t'as agi largement, t'as acheté de grandes terres et des grands troupeaux, et aujourd'hui t'as quatre cent mille francs à toi !...

VAUDOYER.

Quatre cent mille francs !... C'est faux !...

CHARMOULU.

Quatre cent mille francs ben avérés, ben connus de tout le monde; et tu peux me dire, à moi qui vais m'arranger pour t'avoir sauvé la vie : « Charmoulu, v'là la moitié de ce que je possède. » Je refuserai... d'abord; mais j'accepterai ensuite, et je recueillerai enfin tout l' fruit de ma patience et de mon attente, et je me trouverai à mon tour gros richard comme toi, sans inquiétude, sans peine et sans danger... V'là mon calcul, mon homme, et je ne le crois pas mauvais.

VAUDOYER.

Mais si je refuse...

CHARMOULU.

D' partager ?... Je t'y forcerai... j' suis en mesure...

VAUDOYER.

Tu me menaces... moi... Tu me connais pourtant bien... tu sais que je serais capable...

CHARMOULU.

De me tuer?... Mais tu me tuerais, mon pauv' ami, que j' serais encore en mesure !...

VAUDOYER.

En mesure !

CHARMOULU.

J'ai amassé cent écus... C' n'est guère; mais c'est assez pour deux choses... la première, faire un testament...

VAUDOYER.

Un testament...

CHARMOULU.

Que j'ai placé avec mes cent écus chez le notaire de l'endroit, à seule fin que si je me périssais d' mort subite, on ouvrirait ce testament, où je raconte...

VAUDOYER.

Quoi ?...

CHARMOULU.

La mort du comte de Luxeuil

VAUDOYER.

Tu as écrit cela, malheureux !...

CHARMOULU.

Tout au long. Tu vois que, si tu me tuais... ça ne te mènerait à rien de ben bon ; car il te faudrait encore occire M. le notaire... et un homme de loi, ça a la vie dure.

VAUDOYER.

Mais si je refuse simplement de partager, tu n'oseras pas te dénoncer pour me perdre...

CHARMOULU.

Non; mais je filerais à l'étranger, et une fois là, je nous dénoncerais bel et bien tous les deux, et je donnerai la preuve de ton crime.

VAUDOYER.

La preuve ! il n'y en a pas !

CHARMOULU.

Y en a, mon pauv' Vaudoyer, y en a une surtout, pus terrible que toutes les dénonciations, pus accablante... qu'un aveu que tu ferais toi-même...

VAUDOYER.

C' n'est pas vrai... Tu me l'aurais dite !

CHARMOULU.

Pour que tu me la détruises?... Allons donc, béta !... Je te l'ai cachée pour l'avoir à mon service... le jour du grand partage, et ce jour-là est venu. Tiens, v'là du monde qu'arrive, je vas te fournir une occasion pour être grand et généreux.

VAUDOYER.

Prends garde ! Charmoulu, prends garde ! Je ne te dis qu' ça !...

CHARMOULU.

Allons, v'là quelqu'un, sois gentil.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PHOEBUS, GRAIN D'ÉPI.

GRAIN D'ÉPI, précédant Phœbus et lui montrant le chemin.

Par ici, mon bourgeois, par ici; nous y v'là à la ferme.

CHARMOULU, à part.

Grain d'Épi !... un étranger !... V'là ce qui m' faut.

PHOEBUS, saluant Vaudoyer.

Monsieur... c'est au propriétaire de la ferme du Bois-Ménil que j'ai l'honneur de parler ?

VAUDOYER.

Oui, monsieur.

PHOEBUS.

Alors, monsieur, c'est bien vous que l'on m'a indiqué comme l'homme le plus honnête et le plus vertueux de tout le pays?

GRAIN D'ÉPI, à part.

Le plus vertueux !... Eh ben ! et moi ?

VAUDOYER.

Moi ?... Mais, monsieur...

CHARMOULU, à part.

A mon affaire ! (Haut.) Et on n' vous a pas trompé sur son compte, monsieur; même que pour un pauvre petit service que j'y ai rendu, ce bon M. Vaudoyer veut me combler de bienfaits.

GRAIN D'ÉPI.

Ah bah !

PHOEBUS.

Ah ! la reconnaissance est une jolie vertu...

VAUDOYER.

Allons, te tairas-tu ?...

CHARMOULU.

Non !... j' me tairai pas !... Je vous fais juge, mon bourgeois... si ça vaut la peine... Ce bon m'sieu Vaudoyer traversait l' bois hier au soir... en même temps que j'm'en venais d' la ville... mon fusil sur le bras, l'histoire d'abattre, par ci, par là, un *marle* pour m'amuser...

GRAIN D'ÉPI, à part.

Vieux gueusard d' braconnier, va !...

CHARMOULU.

V'là qu' tout d'un coup... un gros animal débouche d'une allée, en courant *dret* à c't honnête homme que v'là...

PHOEBUS.

Ah ! mon Dieu !

CHARMOULU.

C'était un loup... un horrible loup, un loup énorme... un loup...

PHOEBUS.

Un loup fabuleux, enfin...

CHARMOULU.

Juste, tout ce qu'il y a de plus fabuleux.

VAUDOYER, à part.

Où veut-il en venir?

CHARMOULU.

Moi, je ne perds pas la tête, je l'ajuste, et je l'abats raide mort à ses pieds... Mais...

PHOEBUS.

Ah !... quel sang-froid, quel courage !... C'est un beau trait !

CHARMOULU.

C'est une misère, quoi... ça vaut vingt francs à la *mairerie*... mais lui !... il m'appelle son sauveur... son frère !... Et v'là que, quand vous êtes arrivé, il exigeait que je vienne habiter sa maison.

PHOEBUS.

Oh ! bien !... oh ! très bien !...

VAUDOYER, à part, en se levant.

Hum ! l'effronté coquin...

CHARMOULU.

Oui, il veut que je demeure avec lui et pour toujours, mon bon monsieur.

VAUDOYER, avec colère.

Oh ! Charmoulu !... Charmoulu !...

CHARMOULU.

Y veut que je me vêtisse, que je me blanchisse, que je me nourrisse comme lui !...

PHOEBUS.

C'est sublime !...

GRAIN D'ÉPI.

C'est une gosse...

PHOEBUS, à Vaudoyer.

Monsieur, je vous déclare sublime !...

VAUDOYER.

Qué que c'est que c't imbécile-là ?

CHARMOULU.

Enfin... il veut que je partage sa fortune !...

PHOEBUS et GRAIN D'ÉPI.

Sa fortune...

CHARMOULU, pleurant.

Toute sa fortune, mon bon monsieur !

VAUDOYER, bas.

Oh! mais tu te tairas, misérable !

CHARMOULU, d'une voix émue.

Non, je ne me tairai pas, bienfaiteur, je crierai vos vertus par dessus le clocher du village.

PHOEBUS.

Et je l'approuve, monsieur.

VAUDOYER, bas.

Et tu crois pouvoir me forcer...

CHARMOULU, très haut.

Et vous croyez pouvoir me forcer... Eh bien ! oui, je cède... mais je cède pour que tout le monde vous admire, vous vénère... Ne vous fâchez pas, j'accepte, j'accepte tout, généreux bienfaiteur...

PHOEBUS.

Ah ! ce noble combat m'a ému, j'en pleure, monsieur, j'en pleure. (Il remonte la scène.)

GRAIN D'ÉPI, s'avançant près de Charmoulu.

Ah ça ! et le loup, je demande à voir un peu de loup ; rien que la queue.

CHARMOULU.

Le loup ?... Il l'a déjà envoyé à la ville pour le faire empailler !

GRAIN D'ÉPI, à part.

Y a quèque chose là-dessous.

PHOEBUS, en redescendant.

Messieurs, c'est magnifique ! Je cherchais de braves gens pour m'aider à faire valoir mes fonds... et je crois être un peu bien tombé !...

GRAIN D'ÉPI.

Oh ! oui, y peut s' vanter d'avoir la main heureuse !

VAUDOYER.

Des fonds...

CHARMOULU, avec empressement.

Monsieur a des fonds ?...

PHOEBUS.

J'ai des fonds, et je vous les confierai, à vous... et à monsieur... Nous établirons ici une ferme modèle... Je sacrifierai, s'il le faut, cent... deux cent mille francs...

CHARMOULU.

Que vous nous confierez ?

PHOEBUS.

Avec le plus grand plaisir... et vous acceptez ?...

CHARMOULU.

Avec le plus grand plaisir !...

GRAIN D'ÉPI.

Les filous... vont-y manger du melon.

PHOEBUS, à Vaudoyer.

Monsieur est encore tout ému, mais nous causerons de cela plus tard...

VAUDOYER, avec embarras.

Oui, oui, plus tard... (Bas, à Charmoulu.) Ah ! si jamais je te tiens à mon tour, Charmoulu...

(Il prend son chapeau et fait une fausse sortie.)

CHARMOULU, bas.

Si jamais tu me tiens, cher ami, je suis sûr de mon affaire !... (Haut.) Allons, bienfaiteur, je suis à vos ordres. (Ils vont pour sortir ; Charmoulu se tournant vers Phœbus.) Ah ! nous ferons joliment prospérer vos fonds !... Vot' fortune vaut deux cent mille francs ; mais, une fois entre nos mains, vous ne vous doutez guère de ce qu'elle vaudra !

VAUDOYER, revenant.

Eh bien ! viendras-tu ?

CHARMOULU.

Me v'là, bienfaiteur.

PHOEBUS.

Merci, merci, couple honnête et vertueux.

(Vaudoyer et Charmoulu sortent. — Phœbus les accompagne en leur serrant la main avec effusion, puis il revient s'asseoir à l'avant-scène.)

SCÈNE IX.

PHOEBUS, GRAIN D'ÉPI.

GRAIN D'ÉPI, à part.

En v'là un d'aveugle !... J'ai t'y bien fait de lâcher le père Dominique... j'aimons ben mieux c't aveugle-là !...

PHOEBUS.

Ah ! je me sens à l'aise au milieu de tous ces braves gens.

GRAIN D'ÉPI, à part.

Est-ce que je ne vas pas aussi en manger une petite côte ?... Oh ! si, si...

PHOEBUS.

Ah ! je respire mieux dans ce séjour d'innocence. (Regardant Grain d'Epi, qui baisse les yeux et roule sa casquette entre ses mains d'un air bête.) Jusqu'à ce garçon qui m'a conduit dans tout le pays, et qui a un air de probité... Comment t'appelles-tu, petiot ?

GRAIN D'ÉPI.

Grain d'Épi.

PHOEBUS.

Grain d'Épi ! D'où te vient ce nom-là ?

GRAIN D'ÉPI.

On me l'a baillé à cause qu'étant enfant, mes pères et mères me faisions ramasser les grains d' blé pour notre *sustance*.

PHOEBUS, avec attendrissement.

Des grains de blé !... de simples grains de blé !

GRAIN D'ÉPI.

Des grains de blé du bon Dieu !

PHOEBUS.

Et quel est ton état, maintenant?

GRAIN D'ÉPI.

Maintenant, chien d'aveugle, mon bon monsieur.

PHOEBUS.

Chien d'aveugle!...

GRAIN D'ÉPI.

Je conduis un infortuné privé de la lumière!...

PHOEBUS.

Ah! oui, je comprends, avec une... Mais, sois tranquille... Je prends ton nom... tu auras une place dans ma ferme modèle...

GRAIN D'ÉPI.

Une place! à moi!...

PHOEBUS.

Et en attendant... (Il tire sa bourse, et à part.) Je vais lui donner quelques décimes... (Haut.) En attendant, voilà...

GRAIN D'ÉPI.

Une quinzaine d'avance!... Vingt francs!...

PHOEBUS.

Hein!... comment!... Vingt...

GRAIN D'ÉPI, tendant la main.

Ah! mon bourgeois... ma Providence!... J' vas courir conter ça dans tout l' pays.

PHOEBUS.

Dans tout le pays?... Ah!

(Il tire vingt francs de sa bourse.)

GRAIN D'ÉPI.

Avant une heure, tout l' monde bénira l' nom... du marquis de Présalé.

PHOEBUS.

Prévalé. (Il lui donne son argent.)

GRAIN D'ÉPI.

Ah! oui... Présalé... Vingt francs... Ah ben ! on va joliment vous fêter, vous admirer, vous... J' suis ben sûr que dimanche on vous portera à la messe en triomphe !

PHOEBUS, le suivant.

Non... non... point d'ovation... je m'y oppose!...

GRAIN D'ÉPI, à la porte.

Vive le marquis de Présalé! (Il sort en courant.)

SCÈNE X.

PHOEBUS, puis FLEUR DE LYS, en grosse paysanne.

PHOEBUS.

Ah ! enfin !.. mes projets chéris vont se réaliser!... Je m'installe ici, dans cette ferme... et quant au château... votre serviteur!... Un peu plus, j'étais mis dedans par mon ami Raoul... Sa sœur n'est pas du tout mon fait!... Il me faut autre chose... il me faut une femme naïve et candide... (Il s'arrête en voyant Fleur de Lys, qui arrive par le fond.) Tiens... quelle est cette jeune villageoise?

FLEUR DE LYS, sans le voir.

Qu'est-ce qu'est donc devenu mon oncle?... (Apercevant Phœbus.) Ah!...

PHOEBUS.

Je lui ai fait peur!

FLEUR DE LYS, à part.

Un élégant de Paris.

PHOEBUS.

Mademoiselle... jeune fille... jolie jeune fille...

FLEUR DE LYS, à part.

Tiens, il a l'air bête... faut que je m'en amuse... (Haut.) Vot' servante, m'sieur...

PHOEBUS, lui prenant la main.

Ma servante, vous... (Avec affectation.) Oh! non, non... Oh! non... non!...

FLEUR DE LYS, à part.

Il est bête, je ne me trompais pas.

(Elle retire sa main.)

PHOEBUS.

Est-ce que je vous fais peur?...

FLEUR DE LYS.

Peur... Oh! que nenni; ah! ben du contraire...

PHOEBUS, avec joie.

Ben du contraire... vrai! ben du contraire... Ah! voilà une parole... une bien jolie parole...

FLEUR DE LYS, à part.

Décidément, il est très bête!...

PHOEBUS.

Vous êtes de la ferme?

FLEUR DE LYS.

J' sommes vachère...

PHOEBUS.

Vachère! ma chère! condamnée à vivre dans une étable, comme une simple genisse, et ça avec une figure... une taille comme celles-là... avec des mains... oh! les jolies petites mains... comme elles sont blanches pour une paysanne...

FLEUR DE LYS.

C'est l' lait, m'sieu!

PHOEBUS.

Le lait... Et puis ce teint frais et rose...

FLEUR DE LYS.

C'est l 'lait, m'sieu...

PHOEBUS.

Tandis que nous autres, gentilshommes parisiens... (Il se passe la main sur le visage.)

FLEUR DE LYS.

C'est l' lait!...

PHOEBUS.

Eh bien! je viens ici pour me mettre à ce ré-

gime rafraîchissant... Mais, dites-moi... comment vous nomme-t-on, mademoiselle ?

FLEUR DE LYS, à par

Mon nom, diable! pas celui de Paris. (Haut.) Je m'appelle Rose-Camélia-Tubéreuse !

PHOEBUS.

Mais c'est un bouquet de fleurs que cette jeune fille!... (S'animant.) Eh bien !...

FLEUR DE LYS, à part.

Qu'est-ce qui lui prend donc ?...

PHOEBUS.

Ravissante Rose-Camélia-Tubéreuse, apprenez que je suis amoureux.

FLEUR DE LYS.

Ah bah !

PHOEBUS.

Apprenez que je suis garçon.

FLEUR DE LYS.

Ah ! diable !

PHOEBUS.

Apprenez que je suis riche.

FLEUR DE LYS, à part.

Ah! fichtre!... (Haut.) Vous êtes amoureux, m'sieu?

PHOEBUS.

Ou du moins tout près de le devenir... D'abord, belle Tubéreuse...

FLEUR DE LYS.

Et... oùs que vous voulez en veoir, m'sieu ?

PHOEBUS, chaudement.

Oùs que je veux... (Se reprenant). Où je veux en venir ; vous l'apprendrez bientôt !

FLEUR DE LYS, à part.

Je crois qu'il est pincé.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, VAUDOYER, BRIGOT, puis VALENTINE.

VAUDOYER, à Phœbus.

Votre serviteur, monsieur. Voilà qui est dit, Brigot ; je permets, comme M. Houdard, que la classe se tienne, comme autrefois, dans cette ferme.

BRIGOT.

C'est bon, monsieur Vaudoyer.

PHOEBUS.

La classe!... Vous possédez une institution?

VAUDOYER.

Oh !... une école de village.

BRIGOT.

Même qu'alle se tient dans l'étable aux vaches qu'est là en face.

PHOEBUS.

Dans l'étable !

FLEUR DE LYS.

C' qui fait que j' profitons un brin en allant traire.

BRIGOT.

Et j'ons un fameux magister, dà! un jeune homme ben savant, qui est *sargé* d' former des citoilliens éclairés pour la patrie.

VAUDOYER.

Oui ; on lui donne cent écus pour ça !...

BRIGOT.

Cent écus, à condition qu'il aura soin de la mairerie, qu'il balayera le marché aux veaux, qu'il portera les lettres, et qu'il curera la mare aux canards.

PHOEBUS.

Ah bah!... l'instituteur?...

VAUDOYER, à Brigot.

Allons, allons, c'est convenu.

PHOEBUS, à Brigot.

Brigot, tu feras partie de ma ferme modèle...

BRIGOT.

Merci, monsieur...

PHOEBUS.

Adieu, mon cher Vaudoyer.

VAUDOYER.

Adieu, monsieur...

PHOEBUS, à Fleur de Lys.

Au revoir, mon bel ange.

FLEUR DE LYS, à part.

Son bel ange! Décidément il a mordu...

VALENTINE, à la porte, avec une femme de chambre.

Ah! le voilà : partez, partez, il faut que je lui parle..

VAUDOYER, à part.

Qu'ai-je vu !...

PHOEBUS.

Mlle de Luxeuil!...

FLEUR DE LYS, bas, à Phœbus.

Qué qu' c'est cette demoiselle?...

PHOEBUS, bas et l'emmenant.

Chut!... je vous conterai ça... (Ils sortent.)

SCÈNE XII.

VALENTINE, VAUDOYER.

VAUDOYER, à part.

Elle ici, près de moi !... Oh ! je pensais bien qu'ils en viendraient à la prière... mais ce n'est pas elle, elle, que j'attendais...

(Musique. — Sortie de Phœbus et de Fleur de Lys.)

VALENTINE.

Comme je tremble !...

VAUDOYER.

La contempler sans obstacle... lui parler sans témoins... Oh ! non, non, je ne faiblirai pas !...

VALENTINE, à part.

O mon Dieu ! donnez-moi du courage !...

VAUDOYER, s'avançant brusquement.

Nous voilà seuls, mademoiselle !... vous pouvez parler...

VALENTINE, effrayée.

Pardon, monsieur... Mais, quoique le sujet qui

m'amène soit assez grave pour motiver cette démarche... je me sens tellement émue...

(Elle s'arrête toute tremblante.)

VAUDOYER.

Remettez-vous, mademoiselle!...

VALENTINE, cherchant à se remettre.

Cette entrevue vous est pénible... monsieur... je le comprends, et je vais tâcher de l'abréger...

VAUDOYER, froidement.

Soit!...

VALENTINE.

Ma mère a tout appris, monsieur!... elle sait que mon frère est votre débiteur, et que, si dans trois jours il n'a pas rempli ses engagemens, la vente du château sera affichée à notre porte...

VAUDOYER.

C'est mon droit, mademoiselle... et je veux...

VALENTINE, le regardant avec douceur.

Oh! monsieur!... monsieur!...

VAUDOYER, qui l'a regardée.

Et je crains d'être forcé...

VALENTINE.

Moi... monsieur... j'ai espéré que, peut-être, vous ne pousseriez pas la rigueur jusque-là... et je suis venue pour vous implorer...

VAUDOYER, s'oubliant.

M'implorer!... vous, vous, mademoiselle!... (Se remettant.) Je regrette d'avoir à vous dire... que ce sera vainement...

VALENTINE.

Oh! non... Vous n'êtes pas impitoyable, monsieur!... Les larmes d'une pauvre fille qui prie pour sa mère doivent trouver le chemin de votre cœur!...

VAUDOYER.

Mais... mademoiselle...

VALENTINE, vivement.

J'en suis certaine!... Est-ce que je serais venue sans cela?... Non, non!... Je me suis dit : Si M. Vaudoyer en veut à notre famille, s'il est devenu notre ennemi, c'est que quelqu'un des nôtres a eu des torts envers lui... sans doute...

VAUDOYER.

En... envers moi?...

VALENTINE.

Mon frère... ou mon père, peut-être...

VAUDOYER, avec effroi.

Votre père!...

VALENTINE.

Il était noble et bon... mais quelquefois bien sévère...

VAUDOYER.

Dites implacable, mademoiselle!...

VALENTINE.

Oh! c'est lui... oui... c'est lui que vous haïssez!... Mais nous, monsieur... mais ma mère n'a rien fait qui puisse lui mériter votre haine!... Elle est innocente envers vous, elle!... Et si c'est mon père qui fut coupable, vous vous souviendrez que mon père est mort!...

VAUDOYER.

Assez, mademoiselle!... assez!... Ne me dites plus rien... ne me parlez plus de votre père!...

VALENTINE.

Oh!... promettez-moi, monsieur, que vous n'exécuterez pas votre cruelle menace!...

VAUDOYER.

Que je vous promette... (La regardant fixement et avec ardeur.) Tenez, mademoiselle... je veux être franc avec vous... je veux vous avouer que vous m'avez trop bien jugé... Je ne suis pas généreux, mademoiselle...

VALENTINE.

Comment!...

VAUDOYER.

Non, je ne sais pas faire le bien pour le bien... Quand j'ai pitié d'autrui, il faut que cela me rapporte à moi-même... Lorsque je donne, enfin, il faut qu'on me rende...

(Tout en parlant, il s'est peu à peu approché très près d'elle, l'œil étincelant d'amour et les mains frémissantes.)

VALENTINE.

Que pouvons-nous vous offrir, monsieur?... nous sommes déjà trop pauvres pour vous payer...

VAUDOYER.

Mais ne s'acquitte-t-on qu'avec de l'argent?...

VALENTINE.

Oh! croyez à la reconnaissance de Raoul...

VAUDOYER, d'une voix sèche.

Je ne veux rien de lui!...

VALENTINE.

Aux bénédictions de ma mère...

VAUDOYER, avec ardeur.

Mais vous!... vous!...

VALENTINE.

Moi, monsieur!... Oh! tout ce qu'une pauvre jeune fille peut donner de sainte affection... tout ce que son âme contient de dévoûment... tout ce que son cœur renferme d'ardentes prières... oh! je vous offre tout cela, monsieur, pour un mot, pour un seul mot qui me dise que vous sauverez ma mère!...

(En achevant ces mots, Valentine tombe à genoux devant Vaudoyer.)

VAUDOYER, la relevant.

A genoux!... à genoux devant moi!... vous, si jeune, si innocente et si belle!... (A part.) Oh! oui, oui!... bien belle!... (Haut.) Relevez-vous, relevez-vous, mademoiselle!...

VALENTINE.

Non, je ne me relèverai pas!... non!... Ne me renvoyez pas, monsieur, sans me donner une parole d'espérance!... Laissez-moi rendre la vie à ma mère!... que je puisse lui dire que vous

avez eu pitié de nos malheurs et de nos larmes!...

VAUDOYER.

Non... de vous... de vous seule, mademoiselle!... car vous seule pouvez me faire oublier le passé et les outrages que j'ai reçus!... vous seule pouvez attendrir ce cœur qu'ils avaient fait inexorable!...

VALENTINE.

Ah!... vous consentez donc?...

VAUDOYER.

Oui, je consentirai peut-être... j'aurai pitié d'eux, si vous n'êtes pas sans pitié pour moi...

VALENTINE.

Que dites-vous?...

VAUDOYER.

Que vous pouvez, plus que moi, décider de leur sort... car, si je tiens dans mes mains leur fortune et leur bonheur, vous pouvez, d'un seul mot, me rendre généreux ou cruel!... vous pouvez disposer de toute ma destinée, vous, Valentine, qui disposez déjà de mon âme!...

VALENTINE, avec fierté et se relevant.

Taisez-vous, monsieur!... taisez-vous!... je ne vous demande plus rien... Que Dieu vous inspire, monsieur!... Un homme a déjà tué mon père... fasse le ciel que vous n'ayez pas à vous reprocher d'avoir tué ma mère!...

VAUDOYER, avec force.

Partez, mademoiselle!... partez à l'instant!...

(Valentine sort.)

SCÈNE XIII.

VAUDOYER, puis CHARMOULU.

VAUDOYER.

Oh!... j'ai cru que tout mon courage allait m'abandonner!... En écoutant cette voix si pure et si douce... en voyant se lever sur moi ces yeux si beaux et remplis de larmes... j'ai senti mon cœur s'attendrir!... Un feu dévorant, inconnu, étrange, me brûlait à la fois la poitrine et la tête!... Valentine!... oh! qu'elle était belle ainsi!... Non, non!... je veux qu'elle parte!... je veux qu'elle quitte ce pays!... je veux que le château soit vendu!...

CHARMOULU.

Vendu!... le château vendu!... Ce que j'ai entendu dire était donc vrai?... Et c'est toi, toi qui veux que cette vente ait lieu?...

VAUDOYER.

Sans doute... et pourquoi ne le voudrais-je pas?...

CHARMOULU.

Pourquoi!... Je t'ai dit qu'il y avait contre toi une preuve terrible!...

VAUDOYER.

Eh bien?...

CHARMOULU.

Eh! j' suis ben forcé de te la faire connaître maintenant... car, sans ça, tu vas toi-même l'apprendre à tout le monde...

VAUDOYER.

Moi!... mais parle donc! mais parle donc, malheureux!...

CHARMOULU.

Écoute... C'était le lendemain de c'te nuit fatale, quand on pénétra dans la chambre du mort... On m'appela, avec d'autres, pour aider à enlever le corps!... Je monte... j'entre en tremblant... Tout à coup cette preuve terrible frappe mes yeux!...

VAUDOYER.

Mais quelle preuve?

CHARMOULU.

La voilà!... Au moment où nous nous sommes enfuis, le comte respirait encore...

VAUDOYER.

Grand Dieu!...

CHARMOULU.

Sentant qu'il n'avait plus assez de voix pour appeler, plus assez de force pour se lever sur ses genoux et pour sonner, il a voulu, du moins, laisser un avertissement à la justice, un indice certain pour la guider dans ses recherches; et, se traînant jusqu'à la muraille, il avait tracé ton nom...

VAUDOYER.

Mon nom!...

CHARMOULU.

Ton nom... que je voyais là, écrit avec du sang!..

VAUDOYER.

Horreur!... Non, ce n'est pas vrai!... Tu veux m'épouvanter!... Oh! n'est-ce pas, n'est-ce pas, Charmoulu, que tu me dis ça pour me faire peur?...

CHARMOULU.

Peur?... C'est pour t'empêcher de te livrer toi-même!...

VAUDOYER.

Et comment ne l'as-tu pas effacé?...

CHARMOULU.

Demande-moi plutôt comment je l'ai vu seul?... comment j'ai pu dérober à tous les yeux ce nom tracé par lui?... Un meuble était là, un prie-dieu, je crois... je suis parvenu à le pousser auprès... Et lorsque les magistrats eurent fini de verbaliser, lorsqu'on eut emporté le défunt... la chambre a été fermée... fermée pendant quinze ans!... Mais depuis quinze années, cette menace sanglante est là, toute prête à éclater, à te perdre dès qu'on pénétrera dans cette chambre funèbre!... Et tu veux que le château passe à de nouveaux maîtres?...

VAUDOYER.

Oh! non, non!... je ne le veux plus... je ne le veux plus maintenant!...

CHARMOULU.

Eh! que vas-tu donc faire alors?...

VAUDOYER, allant à une table et se mettant à écrire.

Attends!... Oui, c'est mon unique chance de salut... Je me sauverai d'eux tous... (Bas, en désignant Charmoulu.) et de lui...

CHARMOULU.

A qui écris-tu là?...

VAUDOYER.

Au comte... à la comtesse de Luxeuil!... Tiens, va, porte cette lettre, et dis-leur à quel prix ils peuvent échapper à la ruine!...

CHARMOULU.

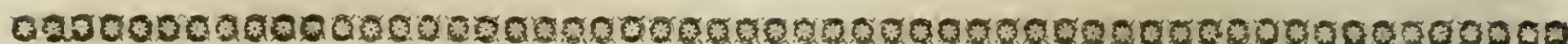
J'y cours... (Revenant sur ses pas.) Mais à nous deux la fortune!...

VAUDOYER.

A nous deux le château!...

CHARMOULU.

Bien, bien!...



ACTE TROISIÈME.

QUATRIÈME TABLEAU. — LE PARC DU CHATEAU.

Au fond, un pavillon auquel on monte par un perron de trois ou quatre degrés.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, RAOUL, VALENTINE.

(La comtesse est assise sur un banc de jardin, à droite. — Elle tient une lettre ouverte à la main, et paraît accablée. — Raoul et Valentine sont assis à ses côtés.)

LA COMTESSE.

Qui m'eût dit qu'un jour il me faudrait subir cette honte!...

RAOUL.

Ma mère!...

LA COMTESSE.

Et cependant il n'est que trop vrai... voilà la lettre de ce Vaudoyer... cette lettre par laquelle il nous offre comme seul moyen de transaction, son mariage avec Mlle de Luxeuil... lui dont le père était un serviteur de notre famille.

RAOUL.

Ma mère! vaut-il mieux laisser consommer notre ruine?... nous voir expulser de ce château?... vous condamner, vous et ma sœur, à une vie de privations et de misère?... Vaut-il mieux, et c'est du reste ce qui me touche le moins, je vous jure, que j'aille expier mes torts en prison?

VALENTINE.

En prison!... mon frère!

LA COMTESSE.

Oh! c'est horrible!... oh! c'est horrible!...

RAOUL.

Et c'est aujourd'hui, dans une heure, que doit expirer le délai qu'on nous a accordé...

LA COMTESSE.

Dans une heure... (Se levant et prenant la main de Valentine.) C'est à toi de décider, ma fille.

VALENTINE.

A moi!...

LA COMTESSE.

C'est à toi de juger, mon enfant, si ce qu'on me demande est au dessus de ton courage... Je n'exige pas le sacrifice de ton bonheur, entends-tu bien?... Tu es libre de refuser ou de consentir; quelle que soit la résolution que tu vas prendre, je m'y soumettrai sans hésiter...

VALENTINE.

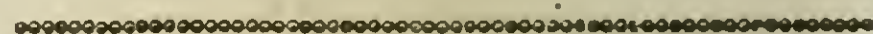
Ma mère!... ma bonne mère!...

RAOUL, bas, à Valentine.

Ce n'est pas pour moi que je t'implore, Valentine... mais songe à elle... songe à sa douleur!

LA COMTESSE.

Nous te laissons, mon enfant... Dans une pareille circonstance, je n'ai pas d'ordres, pas de conseils à te donner... Je veux que ce soit toi, toi seule qui prononces.



SCÈNE II.

VALENTINE, puis LUCIEN.

VALENTINE, seule.

Et moi je veux que ce soit lui!... Oui, Lucien sera l'arbitre de ma destinée... Qu'il vienne, qu'il décide!... car, moi, je n'ai plus ni volonté, ni courage... C'est lui qui m'a sauvée, c'est lui qui ordonnera de ma vie!

LUCIEN, en tenue de chasse, les vêtemens couverts de poussière, et un fusil à la main, qu'il dépose près d'un arbre.

Pardon de me présenter ainsi devant vous, mademoiselle, mais, tout entier à mes souvenirs, à mes craintes ou à mes espérances, j'errais dans le bois, près de votre parc, lorsque j'ai rencontré votre messager... Il m'a dit que vous désiriez me voir... et dans mon empressement...

VALENTINE.

Je vous ai fait prier de venir, monsieur Lucien, parce que j'ai besoin des conseils d'un ami... d'un frère!...

LUCIEN.

D'un frère!... Ah! parlez, parlez, mademoiselle... et s'il suffit du dévoûment le plus vrai... le plus sincère...

VALENTINE.

Écoutez-moi, monsieur Lucien !... Un homme de ce pays tient dans sa main la ruine ou le salut de notre famille... la vie ou la mort de ma mère !...

LUCIEN.

Grand Dieu !

VALENTINE.

Je suis allée le trouver... je lui ai dit le désespoir de la pauvre veuve si elle se voyait chassée de sa demeure... de cet asile où elle est née, où elle espérait finir ses jours...

LUCIEN.

Eh bien ?...

VALENTINE, avec désespoir.

Eh bien !... tandis que je lui peignais la douleur de ma mère... lui, il me trouvait belle... tandis que je lui montrais les larmes, le désespoir de toute une famille... il me trouvait belle !... Et cette grâce que je venais implorer, il offre de nous la vendre !... La vie de ma mère, enfin... il me la vend, entendez-vous ?... il me la vend en échange de ma vie à moi ! Il veut que je sois sa femme !

LUCIEN.

Sa femme !... vous !... Et cet homme ! quel est cet homme ?...

VALENTINE.

Qu'importe son nom ! vous savez bien que je ne l'aime pas.

LUCIEN.

Et... sans doute, Mme la comtesse... vous ordonne...

VALENTINE.

Ma mère n'ordonne rien... elle n'implore même pas... elle attend, elle veut que je décide de son sort !... Si je ne lui ai pas dit : « Pour toi, ma mère, j'épouserai cet homme sans plainte et sans regrets, » c'est que... j'ai désiré vous voir, monsieur Lucien, parce qu'il me semblait que cette vie que vous m'avez conservée ne m'appartenait plus tout entière... parce que j'ai voulu que vous me disiez : « Sauvez votre mère, Valentine, sauvez-la, dût-il vous en coûter bien des larmes ; sauvez-la, dussiez-vous renoncer à tout espoir d'avenir et de bonheur !... »

LUCIEN.

Moi ! que je vous tienne un semblable langage !

VALENTINE.

Oh ! il faut me dire cela, monsieur Lucien, il le faut, pour que votre voix me donne du courage et de la force... pour qu'à l'heure de ce cruel sacrifice, je puisse me répéter, tout bas : lui aussi l'a voulu, c'est lui qui me l'a ordonné, lui qui souffre autant que moi, mais qui, du moins, ne songe pas à me maudire !...

LUCIEN.

Vous maudire !... Oh ! c'est mon destin, c'est moi-même que je dois maudire ! moi qui ne puis rien pour vous sauver ; moi qui ne suis rien, et qui ne possède rien... pas même un espoir pour l'avenir !... pas même un nom, car ma naissance est une honte !

VALENTINE.

Qu'entends-je !... Marguerite Benoît?...

LUCIEN.

Oui, Marguerite Benoît !... voilà tout ce que je connais de ma famille... ma mère, qui m'a juré bien souvent que mon père était plein d'honneur, digne tous les respects... Et cependant il l'a abandonnée, et ce n'est pas son nom que je porte !... Je ne suis que le fils d'une humble paysanne... le fils de Marguerite Benoît !

LA COMTESSE, qui vient d'entrer.

Que vois-je ?...

VALENTINE, apercevant la comtesse.

Ciel ! ma mère !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Vous ici, docteur ?... Comment se fait-il que sans qu'on m'ait prévenue ?...

LUCIEN, très troublé.

Madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Vous ne répondez pas...

VALENTINE.

N'accusez que moi seule, ma mère... C'est moi qui ai voulu voir M. Lucien ; c'est moi qui l'ait fait appeler...

LA COMTESSE.

Le voir... et pourquoi ?... dans quel but ?... Expliquez-vous, Valentine... je le veux !

VALENTINE, bas.

Ma mère, tu m'avais laissé le droit de décider de notre sort à tous, et je ne voulais pas... je ne pouvais pas prononcer... (A voix basse.) sans l'avoir vu... lui...

LA COMTESSE, bas.

Lui !... que dis-tu, Valentine ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL.

Ma mère... voici une importante nouvelle...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc, mon fils?...

RAOUL.

C'est une lettre qui nous arrive... Il s'agit de nos intérêts les plus chers... de notre fortune... et peut-être du mariage de Valentine...

LUCIEN.

De son mariage...

LA COMTESSE.

Je suis prête à vous entendre, Raoul ; mais il convient que nous soyons seuls...

LUCIEN, voulant s'éloigner.

Pardon, je me retire, madame...

RAOUL.

Non, demeurez, au contraire, monsieur.

TOUS.

Comment?...

RAOUL.

Il est question de choses connues de tout le pays, du terrible malheur qui nous a frappés autrefois... et puisque ma famille vous honore de son estime, je n'hésite pas à vous demander votre aide. Vous êtes de ce village, grâce à votre profession, vous connaissez mieux qu'un autre tout ceux qui l'habitent... et peut-être pourrez-vous m'aider à pénétrer un mystère.

LUCIEN.

Un mystère!...

RAOUL.

Écoutez ; vous le savez, ma mère, lorsque ce crime affreux a été commis, une somme considérable, estimée à quatre cent mille francs, je crois, nous a été volée!

TOUS.

Eh bien?...

RAOUL.

Eh bien! cette somme n'est pas perdue pour nous, peut-être...

TOUS.

Il se pourrait!...

RAOUL.

On m'écrit que, dans le pays où il s'était retiré, le coupable n'a vécu que des secours de la charité ; sa fuite a été sans doute trop prompte pour qu'il pût emporter cet argent avec lui.

LA COMTESSE.

Mais, puisqu'il est mort, quel indice peut faire retrouver cet argent?...

RAOUL.

Quel indice?... Mieux que cela, il y a dans ce village une personne pour laquelle le meurtrier n'avait pas de secrets.

LA COMTESSE.

Comment?...

RAOUL.

Une femme qu'il aimait.

LUCIEN

Qu'il aimait!

RAOUL.

A laquelle l'unissaient les liens les plus sacrés et les plus chers. C'est à elle seule qu'il a pu confier le lieu où se trouve cette fortune ; c'est elle seule qui pourra... qui devra nous le révéler.

LA COMTESSE.

D'où vous apprend le nom de cette femme?...

RAOUL, cherchant.

Oui, ma mère... Elle s'appelle...

LUCIEN.

Elle s'appelle?...

RAOUL.

Marguerite Benoît.

LUCIEN.

Ah!...

VALENTINE.

Marguerite Benoît!...

LUCIEN, bas, tandis que Valentine, le regarde avec terreur.

Ma mère!...

LA COMTESSE, bas à Valentine, en passant vivement près d'elle.

Marguerite Benoît!... Oh! je me trompais, n'est-il pas vrai, ma fille!... tu ne peux pas aimer cet homme!...

VALENTINE, cachant sa tête dans le sein de la comtesse et pleurant.

Oh! pardonne-moi, pardonne-moi!

RAOUL, à sa mère et à sa sœur.

Mais qu'avez-vous donc? quel intérêt peut s'attacher pour vous au nom d'une pareille femme?

LUCIEN, avec force.

Monsieur!... cette femme ne mérite ni vos mépris, ni vos soupçons!... Cette femme n'a jamais été complice d'un meurtre ; elle n'a jamais partagé le fruit d'un vol!... Demandez à d'autres votre fortune perdue, car pour élever son enfant dans des principes d'honneur et de probité, cette femme a travaillé sans relâche pendant quinze ans! pendant quinze années, elle a vécu de misère et de privations, puisant toute sa force dans la prière, tout son courage dans les yeux de son enfant!...

RAOUL.

Le remords à ses larmes aussi...

LUCIEN, avec force.

Ne l'outragez pas, monsieur!

RAOUL.

Elle s'était donnée au meurtrier de mon père!...

LUCIEN, hors de lui.

Ne l'outragez pas, vous dis-je, où je vengerai ma mère!...

RAOUL, s'élançant vers lui.

Votre mère!...

LA COMTESSE et VALENTINE.

Raoul!...

RAOUL, après un long silence.

Je me tairai sur elle, monsieur!... car si mon devoir est de l'accuser, le vôtre est de la défendre! Séparons-nous donc, monsieur, et désormais évitons de nous rencontrer ; car tout ce que j'aime, tout ce que je vénère dans ce monde, vous devez le redouter ou le haïr ; tout ce que vous aimez, nous le maudissons, monsieur!...

LUCIEN, regardant Valentine.

Oui, entre nous une barrière éternelle!... Entre nous la haine et la malédiction du ciel!...

(Il sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins LUCIEN, UN DOMESTIQUE.

RAOUL.

Son fils... et il disait vrai, sans doute... cette femme ne sait rien... nul renseignement ne peut nous venir d'elle.

LA COMTESSE.

Non... cette dernière espérance nous échappe... et bientôt... il nous faudra quitter cette demeure.

VALENTINE.

Oh! non... non... rassurez-vous, ma mère... vous ne vivrez pas pauvre et malheureuse!... on ne vous arrachera pas votre fils!... mon sort est fixé, maintenant!... je n'hésite plus, et ce mariage qui m'était offert... eh bien!... je... je l'accepte!...

RAOUL, avec joie.

Tu consens?...

VALENTINE.

C'est pour toi, c'est pour te sauver, ma mère... (A part.) pour me sauver de moi-même, de cet amour coupable, que mon père maudirait de sa tombe!

LA COMTESSE, à part.

Mon Dieu!... c'est lui, lui que je préférais, qui a perdu notre fortune et compromis notre honneur!... Le sacrifice de cet ange est mon plus grand châtiment, Seigneur!...

VALENTINE, vivement.

Raoul, il ne faut pas retarder davantage l'instant qui doit rendre l'honneur et le repos à notre famille... Il faut... il faut prévenir M. Vaudoyer, lui dire que nous acceptons son offre, que je suis prête à lui donner ma main!... Tu seras heureux, Raoul; ma mère... tu seras heureuse!...

LA COMTESSE.

Ma fille!... ma fille bien-aimée!

JOSEPH, entrant vivement.

Voici M. Vaudoyer.

VALENTINE, avec effroi.

Lui! déjà!

LA COMTESSE.

Du courage, ma fille! du courage!

RAOUL, bas, à Joseph.

Cours chez le notaire, qu'il vienne à l'instant.

JOSEPH.

Oui, monsieur.

RAOUL.

Qu'on prépare tout au château... Ce soir, nous signons le contrat de votre jeune maîtresse.

JOSEPH.

Le contrat de mademoiselle?...

RAOUL.

Oui... Annoncez-en la nouvelle dans le pays, et que ce soir tout le monde puisse entrer dans le parc.

JOSEPH.

Oui, monsieur, j'y cours.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VAUDOYER.

RAOUL, allant au devant de lui.

Monsieur Vaudoyer...

VAUDOYER, froidement.

L'heure est écoulée, monsieur...

RAOUL.

En effet.

VAUDOYER.

Et comme on n'a pas daigné m'informer de ce qu'on a résolu...

RAOUL.

Vous êtes venu vous-même... et vous avez bien fait, monsieur.

VAUDOYER.

Vous... trouvez...

RAOUL.

Sans doute, puisque c'est une réponse favorable que nous avons à vous faire.

VAUDOYER.

Une... une réponse favorable!... Eh quoi!... vous acceptez... Madame la comtesse daignerait... (Il s'approche de la comtesse, qui fait un mouvement de douleur.)

VALENTINE, vivement.

Vous nommer son gendre... Oui, monsieur.

VAUDOYER, au comble de la surprise et de l'émotion.

Se peut-il?... Eh quoi!... madame... monsieur le comte... vous consentiriez... Oh! c'est plus que je n'osais espérer... Croyez, mademoiselle, que je sais apprécier tout mon bonheur... (Valentine s'incline. — A Raoul.) Monsieur le comte, nous avons à oublier l'un et l'autre, et je suis trop heureux pour ne pas commencer le premier.

RAOUL.

Je ne me souviens de rien, mon cher monsieur Vaudoyer.

(Il lui tend la main un peu négligemment.)

VAUDOYER, pressant la main du comte.

Bien! bien!... (A la comtesse.) Permettez-moi, madame, de vous remercier de l'honneur que vous me faites en me recevant dans votre famille...

LA COMTESSE.

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, monsieur.

VAUDOYER.

Comment?

LA COMTESSE.

C'est elle, c'est ma fille, dont la volonté seule pouvait décider ce mariage.

VAUDOYER.

Sa volonté !... (A part.) Que s'est-il passé, alors?...

PAYSANS, au dehors.

Vive Mme la comtesse!

JOSEPH, entrant.

Monsieur le comte, voilà tous les gens du village qui accourent de ce côté !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE NOTAIRE, suivi DES PAYSANS, DE DOMINIQUE et D'HOUDARD.

LES PAYSANS, entrant.

Vive Mme la comtesse !

HOUDARD, à Dominique.

Un pareil mariage... Dominique.

DOMINIQUE.

Avec lui... mais c'est impossible.

LA COMTESSE, à Vaudoyer.

Qu'elle soit heureuse, monsieur...

(Vaudoyer s'incline.)

MARTIN.

C'te noce-là, mame la comtesse, c'est un honneur pour tout le village.

VAUDOYER.

Oui, la noblesse tend aujourd'hui une main amie au simple paysan...

GRAIN D'ÉPI, bas, à Martin.

Eux qui, hier, il y montrait le poing.

MARTIN.

Va donc à c't' heure, Champuis, pour le compliment!

CHAMPUIS.

Non, toi.

MARTIN.

Non, toi... t'as plus la parole en main.

CHAMPUIS.

Pour lors, mame la comtesse, c'est moi qu'y z'ont choisi, à cause que j' sons l' pus éloquentieux d' l'endroit... pour vous dire, mame la comtesse... de d' la part de ceux du village... et de la mienne, mame la comtesse... que... que... que... Vot' santé est bonne, mame la comtesse ?

TOUS.

Oh!

RAOUL, souriant.

Merci de vos bonnes intentions, mes amis...

TOUS.

Vivent les mariés !

JOSEPH, paraissant.

Voici M. le notaire !...

(Le pavillon du fond s'ouvre. — On voit un salon brillant et toute la société réunie. — Vaudoyer prend la main de la comtesse, Raoul celle de sa sœur. — Ils entrent dans le pavillon, et tous les paysans sortent.

TOUS.

Vive mame la comtesse !

VALENTINE.

Le notaire !... Ah ! tout est fini...

RAOUL, aux paysans.

Suivez Joseph... il va vous distribuer des rafraîchissemens.

DOMINIQUE.

Houdard, il faut trouver M. Lucien.

HOUDARD.

M. Lucien ?

DOMINIQUE.

Lui dire que je l'attends ici... à l'instant. (A part.) Non, le ciel ne permettra pas cette union sacrilége ! Oh ! si, au lieu d'une faible trace, nous avions une preuve !...

VAUDOYER, dans le pavillon.

Monsieur le notaire, venez-nous lire le contrat.

(Toute la société passe dans une autre pièce attenant au pavillon.)

DOMINIQUE.

Mais Lucien, où donc est-il ? il ne verrait pas froidement sacrifier celle qu'il aime.

HOUDARD.

Le voilà !...

DOMINIQUE.

Lui... Allez, allez, mon ami, je veux être seul avec lui...

SCÈNE VIII.

DOMINIQUE, LUCIEN.

LUCIEN, entrant.

Que m'ont-ils dit ?

DOMINIQUE.

Lucien !...

LUCIEN.

Dominique !...

DOMINIQUE.

Lucien !... Ah ! je vous appelais de tous mes vœux !... car vous l'aimez, elle !... Un pareil mariage est un crime, et vous ne pouvez pas, vous ne devez pas permettre...

LUCIEN.

Eh ! que puis-je, mon Dieu?... Déjà ils entourent le notaire !... ils discutent les clauses du contrat. .

DOMINIQUE.

Dites l'arrêt de mort de cette pauvre enfant !...

LUCIEN, avec force.

Son arrêt !... (Saisissant le fusil qu'il a laissé près d'un arbre, et le frappant à terre.) Oh ! plutôt le sien, à lui !

DOMINIQUE, qui a entendu le bruit.

Qu'allez-vous faire, malheureux !

LUCIEN, tremblant.

Moi...

DOMINIQUE.

Quel est ce bruit que je viens d'entendre? (Cherchant la main de Lucien.) Vous tremblez...

vos mains sont glacées... (Rencontrant le fusil.) Un fusil!... Oh! c'est un crime que vous méditez? (Il lui arrache le fusil et le jette à terre.)

LUCIEN.

Un crime!... Oui, vous avez raison, Dominique, ce serait un crime! et c'est moi, c'est moi seul qui dois mourir!

DOMINIQUE.

Mourir!... lui... il parle de mourir!

LUCIEN.

Il le faut, et déjà j'ai écrit un dernier adieu à Valentine.

DOMINIQUE.

Et votre mère, malheureux!...

LUCIEN.

Ma mère!...

DOMINIQUE.

Je ne vous parle pas de ceux de ce village dont vous êtes le salut et la vie... je ne vous parle pas de ceux qui vous aiment... de moi, pauvre vieillard, qui ne compte pas dans votre existence; mais elle... votre mère qui n'a que vous pour appui... qui a mis en vous toute sa consolation... toute sa vie!... Oh! non, non, vous ne vous tuerez pas, Lucien; l'arme qui vous frapperait serait deux fois meurtrière, le même coup vous frapperait ensemble, vous et votre mère!

LUCIEN.

Mais vous ne savez pas qu'avant ce fatal mariage, ma vie était déjà condamnée; vous ne savez pas quel abîme me séparait d'elle, vous ne savez pas, enfin, que je suis le fils de celui qui a tué son père! (Avec force.) Ah! je vous le disais bien, que ma vie était condamnée!... Adieu, Dominique, adieu!...

DOMINIQUE.

Arrêtez!... et écoutez-moi... Lucien!... Lucien... vivez seulement une heure...

LUCIEN.

Une heure!

DOMINIQUE.

Oui, je ne vous demande qu'une heure... une heure pour tenter de vous sauver... une heure pour que le ciel m'envoie le moyen d'empêcher ce mariage... Ce que je ferai, je l'ignore; mais vous ne pouvez pas me refuser; vous ne pouvez pas repousser la prière d'un pauvre vieillard qui est à vos genoux... qui vous prie, qui vous implore pour vous-même... Oh! vous m'attendrez près de la pauvre Marguerite, n'est-ce pas?... et... si ce tems écoulé... vous... ne m'avez pas revu!... eh bien!... accomplissez votre coupable dessein, et que Dieu vous le pardonne!...

LUCIEN.

Soit... dans une heure, Dominique.

DOMINIQUE.

Dans une heure... (Lucien sort.)

SCÈNE IX.

DOMINIQUE, seul.

Mon Dieu! vous qui voyez mes craintes... ma douleur... vous qui voyez ce malheureux enfant qui va se tuer si cette union s'accomplit... cette mère qui va mourir si son fils lui est ravi... daignez jeter un regard de pitié sur nous; Seigneur, daignez m'enseigner ce que je dois faire!...

(Il tombe à genoux.)

LE DOMESTIQUE, dans le pavillon, sur un signe du notaire, qui y est rentré.

Mlle Valentine de Luxeuil!

DOMINIQUE.

Non, je ne veux pas... je ne veux pas...

(Moment de silence. — On voit Valentine s'approcher de la table d'un pas chancelant, prendre la plume et signer.)

LE DOMESTIQUE.

M. Georges Vaudoyer!

(Vaudoyer s'approche de la table et va signer.)

DOMINIQUE.

Signer!... lui! jamais... (Dans ce moment, sa main rencontre le fusil resté à terre; Dominique se relève et dit avec force.) Périsse mon secret, Seigneur... mais je ne laisserai pas unir l'assassin à l'enfant de sa victime.

(Il ajuste et tire. — Cri d'effroi dans le salon. —Tumulte — Pendant ce temps, Dominique a jeté le fusil derrière les arbres; le théâtre se remplit de monde.)

SCÈNE X.

DOMINIQUE, RAOUL, LA COMTESSE, VALENTINE, LES PAYSANS.

DOMINIQUE, à part.

Pardonnez-moi, Seigneur, mais il fallait bien le sauver.

RAOUL.

Que personne... personne, entendez-vous, ne puisse sortir d'ici!...

DOMINIQUE, à part.

Grand Dieu!... et Lucien... Lucien qui m'attend... Mais, si je ne le revois pas... il va mourir... Ah!...

RAOUL, sortant du pavillon.

Une tentative de meurtre vient d'être commise; que l'on ferme les grilles du parc.

(Dominique prend son chapeau et traverse le théâtre. — Le domestique l'arrête.)

UN DOMESTIQUE.

On ne sort pas.

DOMINIQUE.

Moi?... pauvre aveugle...

RAOUL.

C'est l'aveugle... laissez, laissez-le passer...

DOMINIQUE, à part.

Oh! du moins, Lucien ne mourra pas.

(Il se dirige vers la grille.)

CINQUIÈME TABLEAU.

L'intérieur d'une maison pauvre.— Porte d'entrée au fond ; une autre porte à droite.— Mobilier misérable, mais propre. — Au lever du rideau, Marguerite est assise près d'une table sur laquelle brûle une lampe de fer, et semble écouter au dehors. — Nuit obscure à l'extérieur.

SCÈNE I.

MARGUERITE, seule.

Neuf heures !.... et Lucien ne revient pas !... comme il tarde à rentrer, mon Dieu !... Où peut-il être ? qui peut le retenir si long-temps loin de moi ? Il y a deux heures, lorsqu'il est parti, il a prononcé des paroles sans suite, et puis il s'est enfui, après m'avoir interrogée comme s'il connaissait le secret de sa naissance... Il m'a parlé d'une somme volée... d'un dépôt d'argent... de son père mort sans s'être justifié... de son père qui lui a laissé le déshonneur, l'infamie. (Se levant.) Où peut-il avoir appris ce mystère ?.. Ah ! je le disais bien, qu'il ne devait pas aller au château. Entre ces gens-là et nous il ne doit jamais y avoir rien de commun !... (Bruit au dehors.) Quelqu'un !... Ah ! c'est lui, sans doute !... (Elle va vivement pour ouvrir la porte, et recule avec effroi en voyant entrer Valentine.) Grand Dieu !

SCÈNE II.

MARGUERITE, VALENTINE, pâle et très agitée.

MARGUERITE, la regardant avec épouvante.

Vous ici, mademoiselle ? vous, chez Marguerite Benoît ?

VALENTINE, très agitée.

Oui, je sais, je sais, madame, tout ce qu'a d'étrange ma présence dans cette maison !... je sais à quel point elle doit vous surprendre... et combien ma famille la condamnerait !... Mais, après cette lettre de lui, je ne devais pas, je ne pouvais pas le laisser mourir...

MARGUERITE.

Mourir !... De qui s'agit-il ?... Parlez, parlez, au nom du ciel !.... Mais ne voyez-vous pas que j'attends mon fils, qu'il est parti désespéré, que l'inquiétude me dévore et que votre silence me tue !...

VALENTINE.

Parti, dites-vous ?... Mais pourquoi ? mais depuis quand ?

MARGUERITE.

Depuis plus de deux heures.

VALENTINE.

Et vous ne l'avez pas retenu ; et vous, sa mère, vous n'avez pas compris qu'il voulait mourir... parce qu'on allait me marier à un autre ?

MARGUERITE.

Ah ! je le savais bien qu'il vous aimait, malgré e mystère, malgré le terrible secret !...

VALENTINE.

Aussi m'écrivait-il : « A présent que je con-
» nais l'obstacle qui nous sépare à tout jamais ;
» à présent que je ne peux plus être pour vous
» qu'un objet d'horreur... »

MARGUERITE.

Achevez !

VALENTINE.

« Je vais rejoindre mon père... »

MARGUERITE.

Grand Dieu ! Mais où est-il ? Comment l'empêcher d'accomplir cet horrible dessein ? Oh ! Dieu me guidera dans mes recherches. (Elle court vers la porte et va pour sortir. — Avec un cri de joie.) C'est lui !

VALENTINE.

Lui !

MARGUERITE, folle de joie.

Le voilà ! le voilà ! soutenant les pas de Dominique.

VALENTINE.

Oh ! je ne veux pas le voir... me rencontrer avec lui.

MARGUERITE.

Eh bien ! sortez par ici... Il y a là une porte qui donne sur la campagne.

VALENTINE.

Oh ! dites-lui bien, vous, sa mère, dites-lui que je ne veux pas qu'il meure !

MARGUERITE.

Oui, oui... partez ! Adieu !

VALENTINE.

Adieu, madame, adieu ! (A part.) Oh ! je veux être sûre qu'il vivra !

(Elle entre à droite. — Marguerite court au fond et tend les bras à Lucien, qui entre avec Dominique.)

SCÈNE III.

MARGUERITE, DOMINIQUE, LUCIEN.

MARGUERITE, le pressant dans ses bras.

Lucien ! mon enfant !

LUCIEN.

Ma mère !

DOMINIQUE, d'un ton sévère.

Marguerite, je vous ramène votre fils ! votre fils qui a voulu mourir !

MARGUERITE.

C'est donc vrai ?... tu as voulu te tuer... sans songer à ta mère... à son désespoir ? ..

LUCIEN.

Pardon, ma mère !

DOMINIQUE, sévèrement.

Et vous aussi, Marguerite, vous aussi, vous êtes coupable... Votre devoir était de veiller sur votre fils... Votre enfant serait mort si je ne m'étais trouvé là pour m'opposer à son fatal dessein !

MARGUERITE, humblement.

Pardonnez-moi, Dominique... oui, j'ai été coupable.

(Marguerite va fermer la porte du fond, puis elle approche avec respect un siége à Dominique.)

LUCIEN.

Que signifie?...

DOMINIQUE.

C'est bien... Il faut que je vous parle, que je vous parle à tous deux ! (Marguerite approche une chaise.) Fermez les portes, Marguerite, et voyez si personne ne peut nous surprendre.

(Marguerite va fermer la porte.)

LUCIEN, la regardant avec étonnement, à part.

Cette déférence... ce respect...

DOMINIQUE, qui s'est assis.

Vous avez voulu vous tuer, insensé!

LUCIEN, le voyant les yeux ouverts.

Dieu !... comment !...

DOMINIQUE.

Écoutez mes paroles, et jugez vous-même si vous aviez le droit de disposer de vos jours...

LUCIEN, à part.

Que va-t-il me dire?

DOMINIQUE.

On vous a appris, je le sais, toute la vie de votre père... on vous a appris qu'il fut accusé d'un meurtre horrible... mais votre cœur a dû vous dire, lui, que votre père était innocent!

LUCIEN.

Oh ! oui, innocent, n'est-ce pas?

DOMINIQUE.

Et comment ne l'eût-il pas été? comment aurait-il trempé ses mains dans le sang du meilleur, du plus généreux des frères?... (Mouvement de Lucien.) Oh ! oui, bien généreux !... car cette fortune qu'un testament lui assurait tout entière, il ne songeait qu'à la partager.

LUCIEN.

Se peut-il?

DOMINIQUE.

Par respect pour les dernières volontés de son père, il n'osait se dessaisir des propriétés, du domaine... mais la veille de sa mort il avait rassemblé, dans une cassette, tout l'or, les diamans, les bijoux dont il pouvait disposer. Puis, ne voulant confier à personne son noble dessein, oublieux des menaces proférées par son frère dans un moment de folie ou de désespoir, il lui dit de venir le lendemain soir, à dix heures, le trouver secrètement au château pour recevoir la part qu'il lui destinait dans l'héritage.. Et celui-ci avait répondu : « Frère, pardonne-moi le passé, demain » soir, à dix heures, sois seul, j'irai te trouver » afin de régler nos comptes ! » Lettre fatale, qui devait plus tard devenir une arme terrible contre lui ! expressions funestes, où les juges devaient trouver la preuve d'un fratricide!

MARGUERITE.

Hélas!

LUCIEN.

Oh! continuez, Dominique, continuez... car vos paroles me soulagent... car il m'est doux d'entendre réhabiliter la mémoire de mon père!

DOMINIQUE.

Quelques instans avant l'heure du rendez-vous, des assassins avaient pénétré dans la chambre du comte... Ils l'avaient égorgé, puis s'étaient enfuis, emportant la cassette avec eux... Et quand le frère de la victime s'introduisait mystérieusement au château, il se trouva tout à coup entouré de monde... Les noms d'assassin, de fratricide, frappèrent son oreille... Sa présence à cette heure dans le parc, et cette lettre trouvée sur le bureau de la victime, tout se réunit pour l'accabler... Il avait voulu, disait-on, voir son frère sans témoins, pour assouvir sa haine... pour lui reprendre sa part d'héritage, que déjà, sans doute, il avait remise à son complice.

LUCIEN.

Oh ! mon Dieu! mon Dieu ! c'est horrible!

DOMINIQUE.

Enfin il fut arrêté, plongé dans un cachot. Là, séparé de tous ceux qui lui étaient chers... de celle que, sans la volonté du comte son père, il eût depuis long-temps nommée sa femme... (Il regarde Marguerite.) du fils qu'il idolâtrait...

MARGUERITE, les larmes aux yeux.

Pauvre Philippe!... oh ! oui ! il t'aimait bien, mon fils !

LUCIEN.

Mais le ciel ne pouvait pas permettre sa mort !

DOMINIQUE.

Déjà, cependant, on préparait l'échafaud... Agenouillé dans sa prison, auprès d'un vieux prêtre... un saint et vénérable pasteur qui l'avait élevé, le patient protestait de son innocence... Il lui parlait de cette femme, de cet enfant qu'il ne reverrait plus... « Mon fils, s'écria tout à coup le vieillard, innocent ou coupable, je ne veux pas que vous mouriez! » Alors, se dépouillant de la sainte robe qui le couvrait: « Prenez, oui, prenez, disait-il, et partez à ma place! Oh! ne craignez pas d'exposer le peu de jours qui me restent à vivre ! Les hommes les respecteront, et Dieu ne voudra pas les maudire! Fuyez pour vous justifier un jour si vous êtes innocent, ou pour vous repentir si vous êtes coupable!» (Se levant avec force.) Est-ce que le pauvre accusé pouvait refuser cette chance de salut? est-ce qu'un père ne devait pas lutter jusqu'à la fin?... est-ce

qu'il ne devait pas disputer au bourreau cette vie et ce nom qu'il devait rendre purs à son enfant? Est-ce que je pouvais mourir enfin et te laisser couvert de mon infamie, mon fils?...

LUCIEN.

Mon père !... vous!... mon père !

MARGUERITE.

Oui, Lucien, oui.

DOMINIQUE, le serrant dans ses bras.

Oui, ton père... ton père, qui s'est dérobé au supplice pour ne pas te léguer un nom déshonoré...

LUCIEN.

Vous!... c'était vous !

DOMINIQUE.

Ton père, dont le cœur battait à briser sa poitrine chaque fois que tu passais près de lui sans qu'il pût te presser dans ses bras, ni te couvrir de ses baisers ou de ses larmes! Ah ! j'ai bien souffert, mon enfant !... j'ai bien souffert!

MARGURITE.

Oui, le sort nous a été cruel !

LUCIEN.

Oh! je comprends à présent cette douleur poignante qu'excitait en moi votre misère!... Mon Dieu, vous avez permis que le fils fit la charité à son père !

DOMINIQUE.

Oh! tu comprends, n'est-ce pas, pourquoi ma main serrait la tienne quand tu m'apportais un secours... pourquoi une larme coulait de mes yeux quand je recevais de toi une aumône! Tu comprends enfin pourquoi je n'ai pas voulu te laisser mourir!

(Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, et Dominique tend la main à Marguerite.)

LUCIEN.

Mais par quel prodige nous êtes-vous rendu ?...

DOMINIQUE.

Après m'être échappé de ma prison, j'errai long-temps dans les bois... me tenant caché le jour... ne voyageant que la nuit... Enfin je fus assez heureux pour passer la frontière... Pendant dix années je demeurai en Suisse... acceptant, pour vivre, les emplois les plus grossiers... me résignant aux conditions les plus dures...

LUCIEN, lui baisant les mains.

Mon père! mon pauvre père!...

DOMINIQUE.

Mais l'espoir de vous revoir un jour me soutenait... J'étais heureux d'un travail qui brisait mon corps... de ces rides précoces que la misère imprimait sur mon front... Car il fallait que je devinsse méconnaissable pour pouvoir rentrer en France... pour oser me montrer dans ce village... Et, quoique déjà bien courbé par les fatigues, par le chagrin, je trouvais que je ne vieillissais pas encore assez vite ! Enfin je me mis en route... Cette feinte infirmité devait servir mes projets.. faciliter mes recherches, éloigner la défiance... On ne se cache pas d'un aveugle !... Depuis quatre ans je suis ici... près de vous... et nul ne soupçonne qui je suis.

LUCIEN.

Personne !...

DOMINIQUE.

Pauvre Marguerite!... pendant quatre années, pas un mot, pas un signe n'est venu trahir notre intelligence... Elle aussi a beaucoup souffert!... elle aussi a bien pleuré, mon fils!... A peine quelquefois un serrement de main en recevant une aumône!... et jamais une parole de tendresse!.. A peine un regard pour nous dire : « Courage! il faut vivre pour notre Lucien ! »

LUCIEN.

Et moi... cœur lâche et ingrat, je ne savais rien, je ne devinais rien, j'osais me plaindre!... Mais quel est votre espoir, mon père ?

DOMINIQUE.

D'arriver enfin à la découverte des coupables... et déjà de premiers indices m'ont mis sur leurs traces...

LUCIEN et MARGUERITE.

Il se pourrait?...

DOMINIQUE.

Plus tard, si je puis saisir des preuves, vous saurez tout... mais jusque-là, Marguerite, jusque-là, mon fils bien-aimé, il faut garder un profond silence! Embrassez-moi l'un et l'autre, pour retremper mon courage ; donnez-moi ces noms chéris d'époux et de père, pour réchauffer mon cœur !

LUCIEN.

Oh ! mon père, mon père !

MARGUERITE.

Mon ami!...

(Ils pleurent tous les deux dans ses bras.)

DOMINIQUE.

Seigneur! je vous remercie de cette sainte et pure consolation ! Seigneur, vous avez de grandes joies pour les grandes douleurs... Soyez béni, mon Dieu... pour tout ce que vous me rendez en ce jour!...

MARGUERITE.

Hélas ! quand serons-nous réunis à jamais?

DOMINIQUE.

Patience, femme, patience!... Nous sommes trois qui garderons ce secret dans le fond de notre cœur... trois qui vivrons étrangers l'un à l'autre... trois qui nous aimerons en silence...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VALENTINE.

VALENTINE, entrant par la droite.

Nous serons quatre, monsieur le comte!

DOMINIQUE.

Ciel !...

LUCIEN.

Valentine !...

MARGUERITE.

Elle !...

VALENTINE, se mettant à genoux devant Dominique.

Puisque je n'ai plus de père... bénissez-moi, vous, son frère bien-aimé... bénissez-moi, pauvre martyr, comme il vous bénit du haut du ciel !...

DOMINIQUE, étendant les deux mains sur la tête de Valentine.

Frère, c'est toi qui m'as envoyé cet ange ! Elle vient à moi pour me réconcilier avec les hommes ! Merci, frère ! c'est l'espoir qui vient de renaître ! c'est ma réhabilitation qui commence !

LUCIEN.

Chère Valentine !...

DOMINIQUE, la serrant dans ses bras.

Noble enfant ! Oui... ce sont les traits de mon pauvre Gaston, de mon frère bien-aimé. (Pleurant.) Et ils ont dit que je l'avais tué !...

VALENTINE.

Oh ! je le savais bien que je n'aimais pas le fils du meurtrier de mon père !...

DOMINIQUE.

Non, non, votre amour n'était pas un crime !...

VALENTINE.

Notre amour !... Peut-être ne serai-je jamais sa femme ! mais jamais, entendez-vous, jamais je n'appartiendrai à un autre.

MARGUERITE.

Soyez bénie, mon enfant !...

VALENTINE.

Oui, votre enfant, car vous êtes ma seconde mère... (Prenant les mains de Marguerite et de Dominique) tout ce que je dois respecter et chérir après la pauvre veuve qui pleure au château de notre famille !...

DOMINIQUE, à Valentine.

Allez, enfant, retournez près d'elle, et rappelez-vous votre promesse... Rappelez-vous que nulle preuve ne peut témoigner de mon innocence, et qu'un arrêt de mort me condamne !...

VALENTINE.

Je me tairai, je le jure !

DOMINIQUE.

Et maintenant, que la vie que je mène depuis quinze années recommence !... Souvenez-vous... (A Marguerite.) toi, Marguerite, que tu n'as plus d'époux...(Aux jeunes gens.) vous, enfans, que vous n'avez plus de père ; et jusqu'au jour de ma réhabilitation, souvenez-vous que je ne vous connais plus !...

(Il va prendre son bâton, se couvre de son chapeau et se dirige vers la porte.)

ACTE QUATRIÈME.

SIXIÈME TABLEAU. — LA FERME MODÈLE.

Une cour de ferme. — Porte au fond, à barreaux, donnant sur les champs. — Un puits à gauche. — Çà et là, on voit entassées des gerbes de blé et des bottes de foin. — Différens ustensiles d'agriculture. — Une table et un escabeau de bois près du hangar, à droite.

SCENE I.

BRIGOT, GRAIN D'ÉPI, CHAMPUIS, MARTIN, PAYSANS et PAYSANNES.

(Au lever du rideau, les paysans sont étendus çà et là sur les bottes de foin et dorment. — Champuis et Martin entrent par la porte du fond.)

CHAMPUIS.

Tiens !... est-ce qu'y n'y a personne dans c'te ferme modèle ?...

MARTIN.

C'est pourtant l'heure du travail... Oùs que sont donc les ouvriers ?...

CHAMPUIS, apercevant les paysans.

Eh !... mais, les v'là qui dorment !...

MARTIN.

Ohé !... camarades !...

GRAND D'ÉPI, s'éveillant.

Hein !... qu'est-c' qu'appelle ?...

BRIGOT et LES AUTRES, de même.

Quoi qu'y a ?...

CHAMPUIS.

Ah ben, excusez ! vous n'attrap'rez point d' courbatures à travailler comme ça !...

GRAND D'ÉPI.

Ah !... ça... c'est réglé... par l' réglement...

MARTIN et CHAMPUIS.

Le réglement !...

GRAIN D'ÉPI.

C'est une invention du bourgeois !... Tiens !... Brigot, toi qui sais lire... lis donc ça au papa Champuis.

BRIGOT, prenant une grande pancarte accrochée au mur.

Voilà !... (Il lit.) « Article 1er : Le travail doit » être réparti suivant les capacités et les intelli- » gences... »

GRAIN D'ÉPI.

Ça veut dire que quand on n'est pas fort on ne travaille guère... et qu' quand on est bête, on ne travaille pas du tout !...

CHAMPUIS.

Ah ! bon !...

BRIGOT, lisant.

« Article 2 : Nul n'a le droit au superflu quand » tout le monde n'a pas le nécessaire. »

GRAIN D'ÉPI.

Et comm' l' bourgeois a du superflu... nous aut's qu'avons pas l' nécessaire... j' sommes en train d' lui râper son petit superflu... Voilà !...

(Il se recouche.)

TOUS, se recouchant.

Voilà !...

BRIGOT.

Faut ben les faire aller un peu, ces bêtats de Parisiens.

TOUS.

Oui !... oui !...

BRIGOT.

J' vas achever mon somme !...

CHAMPUIS.

Qué faignant du bon Dieu !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, PHOEBUS, vêtu en paysan, avec une grande fourche à la main et un lorgnon sur l'œil.

PHOEBUS, entrant; il porte de gros sabots dans lesquels il y a de la paille.

Brigot !... Grain d'Épi !... rentrons les foins !... Hardi, aux foins !... mes enfans; hardi, aux foins !...

MARTIN et CHAMPUIS.

Salut, m'sieur d' Prévalé !...

PHOEBUS.

Ah ! c'est vous, mes amis... Bonjour, brave Martin ; bonjour, honnête Champuis !...

MARTIN.

Comme vous êtes attifé, m'sieur d' Prévalé !...

PHOEBUS, se posant fièrement sur sa fourche.

Hein !... dites donc !... costume exact !... paysan à tous crins !... fermier pur sang !...

CHAMPUIS.

M'sieur d' Prévalé, j'étions venus...

PHOEBUS, continuant sans l'écouter.

Quelle joie de vivre au milieu de ces braves villageois !... De commander, la fourche en main, à d'actifs travailleurs !... (Changeant de ton.) Ah çà! mais où sont-ils donc mes actifs travailleurs ?... (Regardant autour de lui.) Hein !... comment !... Mais, Dieu me pardonne, mais ils dorment, mes actifs travailleurs !... Hé !... Grain d'Épi, Brigot !...

GRAIN D'ÉPI.

Nous nous reposons, bourgeois !...

PHOEBUS.

Bien !... Mais après le repos, le travail !... Allons, debout, debout !...

TOUS, bâillant et se levant.

Ah !...

PHOEBUS.

A présent, imitez-moi !... Hardi sur les foins, mes enfans !... (Il enfonce sa fourche dans une masse de foin, qu'il cherche vainement à soulever.) Hardi !...

GRAIN D'ÉPI.

Hardi sur les foins, bourgeois... Hardi !...

(Les paysans se mettent à rire.)

PHOEBUS, aux paysans.

Mais aidez-moi donc !...

TOUS.

Voilà, bourgeois, voilà !...

(Ils prennent des fourches et vont pour se mettre à l'ouvrage. — On entend sonner deux heures ; ils s'arrêtent tous.)

PHOEBUS.

Eh bien ! vous vous arrêtez ?...

TOUS.

Dame !...

GRAIN D'ÉPI.

Pardon, bourgeois, c'est l'heure de la soupe !..

PHOEBUS, avec humeur.

La soupe !...

GRAIN D'ÉPI.

Brigot !... l'article 5 !...

BRIGOT, lisant.

« Une nourriture saine et abondante doit ré» parer et entretenir les forces du travailleur. »

TOUS, criant.

La soupe !... la soupe !...

PHOEBUS, enchanté.

Hein !... quelle ardeur !... quel ensemble !...

MARTIN.

Ah ! oui !...

CHAMPUIS.

Ils sont pleins d'ardeur... (A Martin.) à la soupe !...

PHOEBUS, aux paysans.

C'est bien, mes amis, c'est bien !... Puisque l'heure de la pâture est venue... pâturons...

TOUS.

La soupe !... la soupe !...

GRAIN D'ÉPI, apportant la soupe.

Voilà !... C'est moi que j' vas faire la distribution...

BRIGOT.

Allons, à toi !...

PHOEBUS.

Eh bien ! et moi ?...

GRAIN D'ÉPI.

Y en a pus que pour nous.

(On sert les paysans dans des écuelles de bois. — Ils vont s'asseoir au fond pour manger.)

PHOEBUS va chercher une écuelle et une cuiller de bois, la remplit de soupe. — Revenant vers Martin et Champuis.

Et nous, pendant ce temps-là, nous allons jaser de nos petites affaires !... (S'asseyant sur l'escabeau

près de la table.) Eh bien ! père Champuis, cet acte est-il prêt?...

CHAMPUIS, le tirant de sa poche.

Ah! ça n'a pas été ben long à digérer!... Entre z'honnêtes gens, l' pus simple est le meilleur, pardi !...

PHOEBUS.

Oui... oui... pardi !...

CHAMPUIS, lui présentant l'acte.

C'tte cour de ferme vous convient?... Combien qu' vous voulez en donner, bourgeois?... V'là l'acte tout prêt... y a pus qu'à mettre la somme.

PHOEBUS.

Combien?... Mais c'est à vous de me dire...

CHAMPUIS.

Non, non; estimez vous-même ce que ça vaut!...

PHOEBUS.

Dame!... il me semble que mille écus !...

CHAMPUIS.

Mille écus !... c'est beaucoup, bourgeois!... All' n' m'a coûté qu' deux mille cinq cents francs, et si j' gagnons un sac de cinq cents livres, c'est ben assez, dà !...

TOUS, étonnés.

Ah !...

PHOEBUS.

Quelle probité !...

MARTIN.

Qu'est-ce qu'il a donc, le voisin?... (Bas.) Ah ça ! t'es donc malade?...

PHOEBUS, écrivant.

Va donc pour deux mille cinq cents francs!... (A Grain d'Épi.) Grain d'Épi, va chercher de l'encre. (Grain d'Épi exécute l'ordre. — A Champuis.) Mais je vous revaudrai ça, Champuis !...

CHAMPUIS.

Ah !... ça vous sera facile, monsieur de Prévalé!... J'vous demandons seulement une chose?...

PHOEBUS.

Qu'est-ce que c'est?...

CHAMPUIS.

Ça serait de m' donner, sur c't acte, l'autorisation d' prendre d' l'iau à c' puits, quand j'en aurons besoin!...

PHOEBUS.

De l'eau!... ça ne se refuse jamais !... (Il écrit.) Brave laboureur, va... de l'eau tant que tu voudras!... A présent, je signe!... Maintenant, votre reçu, père Champuis?...

CHAMPUIS.

Eh ben! et la somme?...

PHOEBUS, tirant un portefeuille et y prenant des billets.

Et voilà votre argent!...

CHAMPUIS.

Què que c'est que ça?... des papiers!... Ah ! je ne veux point d'assignats... Je ne prenons que d'z écus !...

PHOEBUS.

Comment ! des assignats?... De bons billets de banque!... Allons, allons, on vous en donnera d'z écus!... (A Martin.) Et vous, père Martin, voyons!... Il faut pourtant que vous me vendiez votre petit champ?...

MARTIN.

Le petit champ aux Orties!... V'là-t'il pas un' belle affaire!...

PHOEBUS.

Oui, mais, sur votre conseil, j'ai acheté toutes les terres qui sont autour!... Si bien que votre champ est maintenant juste au milieu de mes propriétés !...

MARTIN.

Nous arrangerons ça comme vous voudrez.

PHOEBUS, haut.

Quel brave homme !... (A part.) Je lui en donnerai une centaine d'écus!... ça récompensera sa probité!...

MARTIN.

Tenez!... j' vas faire griffonner un petit bout d'acte, et vous mettrez la somme vous-même!... J' pouvons pas mieux dire!...

PHOEBUS, à part.

Quel désintéressement !...

CHAMPUIS.

Qué qu'il a donc, c' Martin?... Il est donc indisposé?...

PHOEBUS.

Allons, c'est entendu!... Revenez tantôt!... Au revoir, mes amis!...

MARTIN et CHAMPUIS.

Au revoir, m'sieur d' Prévalé!...

(Ils sortent.)

PHOEBUS, à lui-même.

Voilà de braves gens!... C'est rond en affaires!... Parlez-moi d' ça!... (Aux paysans.) Ah ça! maintenant que la soupe est mangée... au travail!...

BRIGOT.

Au travail!... Tout d' suite après la soupe!...

GRAIN D'ÉPI.

Ah! non, bourgeois, non !...

TOUS.

Ah !... non!...

PHOEBUS.

Comment?... ah!... non!...

BRIGOT.

Vous oubliez la récriation, bourgeois!...

PHOEBUS.

La récriation!...

BRIGOT, lisant

« Article 9 : Après chaque repas, une heure de » récriation sera accordée au travailleur. »

PHOEBUS.

C'est juste!... Puisque c'est dans le réglement, récrions-nous!...

TOUS.

Récrions-nous!...

GRAIN D'ÉPI.

Justement, v'là Charmoulu... avec son crincrin!... Y va nous faire danser.

TOUS.

Oui!... oui!... la danse!... la danse!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, CHARMOULU, FLEUR DE LYS.

CHARMOULU, entrant gaîment.

Voilà!... voilà!... Hein!... qu'est-ce qui parle de danser?... Prenez vos cachets!...

TOUS.

Vive le père Charmoulu!...

PHOEBUS, à part.

Dieu!... la charmante Tubéreuse!...

CHARMOULU, bas.

V'là l' jobard de Parisien!... Attention, Toinon!... c'est aujourd'hui que je vas conclure ton mariage!...

FLEUR DE LYS, bas.

Aujourd'hui!...

CHARMOULU.

Tu vas voir.

PHOEBUS, s'approchant avec galanterie de Fleur de Lys.

Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur?...

FLEUR DE LYS.

Quoi t'est-c' que vous dites, m'sieur?...

PHOEBUS, à part.

Elle ne comprend pas le langage des salons!.. parlons-lui celui des prairies!... (Prenant l'air niais.) Eh!... eh!... eh!... mamselle!... voulez-vous-t-y bien danser avec mé?...

FLEUR DE LYS, riant bêtement.

Eh! eh! eh!... v's êtes ben honnête, m'sieur...

CHARMOULU.

Invitez vos dames...

TOUS.

Invitons nos dames.

(Mouvement général d'invitation. — Charmoulu exécute sur son violon une valse, et tout en jouant monte sur un tonneau.)

CHARMOULU.

Hé! Brigot, à nous deux la chanson des Paysans!...

TOUS.

La chanson! oui, la chanson!

BRIGOT.

C'est ça, on dansera sur le refrain.

CHARMOULU.

Attention! va z'en ut, mon bonhomme. J'y suis... Tiens, v'là ton accord.

BRIGOT.

Attention!... (Il chante.)

AIR de M. Artus.

Les paysans sont tous de bien bons drilles,
Pour le travail toujours présens;
Y z' aim' leux champs, leux bêtes et leux familles.
Viv' à jamais les paysans!

PREMIER COUPLET.

Sans nous faudrait que le monde périsse.
Pour lui nous s'mons,
Pour lui nous vendangeons.
Du genre humain c'est nous qu'est la nourrice :
Not' blé l' nourrit
Et not' vin l' réjouit.

TOUS.

Les paysans sont, etc.

(On danse sur cette reprise et sur les suivantes.)

DEUXIÈME COUPLET.

De s' fair' chérir y connaît la recette;
A ses amours,
Sans fair' des beaux discours,
Ben tendrement y leux glisse en cachette
Des tap's dans l' dos,
Ou ben des coups d' sabots.

TOUS.

Les paysans sont, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Ces vétérans que la France salue,
Ces maréchaux,
Gloire de nos drapeaux,
Combien d'entre eux, partis de la charrue,
Avant quinze ans
N'étaient qu' des paysans!

TOUS.

Les paysans sont, etc.

(Les paysans exécutent une espèce de bourrée. — Phœbus, qui n'y comprend rien, est poussé de tous côtés par les paysans. — On lui marche sur les pieds, etc., etc.)

PHOEBUS, boitant.

Voilà des danses!... Ah! je peux dire que j'en ai de l'agrément dans ma ferme!... (Aux paysans.) Ah ça! maintenant que nous sommes récréés... au travail!

GRAIN D'ÉPI, bas, à Brigot.

Minute... A nous deux, Brigot.

BRIGOT, s'approchant et saluant.

Pardon, excuse, bourgeois...

PHOEBUS, impatienté.

Hein!... quoi encore?... Il me semble qu'il est temps de...

BRIGOT

« Art. 10. Le travailleur doit à sa famille le produit de son travail. »

PHOEBUS, se découvrant.

Oui, c'est la pensée du philanthrope... Ensuite?

BRIGOT.

Pour lors, bourgeois, si c'était un effet d' vot' part de nous avancer une journée ou deux sur not' quinzaine...

PHOEBUS, contrarié.

Comment! comment!... un jour ou deux?...

BRIGOT.

Pour nos familles, bourgeois...

GRAIN D'ÉPI et BRIGOT, d'un ton lamentable.

Pour nos pauv' familles... s'il vous plaît, bourgeois.

PHOEBUS.

Ils m'attendrissent.

DOMINIQUE, paraissant au fond.

La charité, mes bonnes âmes.

FLEUR DE LYS.

Tiens, l' père Dominique.

DOMINIQUE.

Mes enfans, est-ce que Charmoulu n'est pas ici?...

FLEUR DE LYS.

Mon oncle? Si fait, il est là... Attendez.

(Elle va parler à Charmoulu.)

BRIGOT, à Phœbus, que tous les paysans entourent.

Rien qu'une petite avance que j'irons leur porter dans leurs pauv's chaumières.

PHŒBUS.

Ah! de si nobles sentimens!... Tenez, tenez, je donne une huitaine d'avance.

TOUS.

Ah!...

Phœbus distribue de l'argent pendant que Charmoulu s'approche de Dominique.)

CHARMOULU.

Quoi que vous me voulez, père Dominique?

DOMINIQUE.

J' faisais ce matin ma tournée de tous les jours, et en arrivant au château, j'ai trouvé un pauv' blessé, M. Vaudoyer...

CHARMOULU.

Vaudoyer!...

DOMINIQUE.

Qui m'a donné vingt sous avec c'te petite lettre qu'y ma recommandé de ne remett' qu'à vous seul.

CHARMOULU, prenant la lettre.

Une lettre!... (Il l'ouvre.) Au fait, le messager n'est pas mal choisi.

DOMINIQUE, à part.

Attends jusqu'à demain, lui écrit-il. Quel secret y a-t-il donc entre eux deux?

CHARMOULU, lisant.

« Attends jusqu'à demain... Demain, tu seras » satisfait. » (Parlé.) Attendre? Oh! que nenni... Une fois marié, tu m'échapperais, Vaudoyer.

DOMINIQUE, à part.

Charmoulu, je te surveillerai maintenant.

(Il s'éloigne lentement.)

PHŒBUS.

Là, vous êtes satisfaits... Allez, portez ça à vos familles, et revenez pour rentrer les foins.

GRAIN D'ÉPI.

Viv' m'sieu d' Prévalé!...

TOUS.

Viv' m'sieu d' Prévalé!

(Reprise du chœur. — Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

PHŒBUS, CHARMOULU, DOMINIQUE.

FLEUR DE LYS.

Eh ben! mon oncle?

CHARMOULU, bas.

Je n'ai que quèques instans à moi; j' vas songer à tes affaires, et puis après aux miennes. (Haut.) Eh ben! monsieur de Prévalé, nous avions, que vous me disiez, à jaser de ma nièce...

FLEUR DE LYS.

De moi!

PHŒBUS.

Oui, père Charmoulu... Et si la naïve Tubéreuse répond à mes vœux...

FLEUR DE LYS.

Dame... ça dépend de ce que vous voulez...

PHŒBUS, avec feu.

Ce que je veux?... c'est une épouse innocente et candide, dont les désirs ne dépassent pas les limites de son village... dont la seule parure soit la fleur des champs!...

CHARMOULU.

Rien que des fleurs pour vêtement?... Ce n'est guère!

FLEUR DE LYS, baissant les yeux.

Oh! mon oncle!...

CHARMOULU.

Oh! innocence!... ça la fait rougir!...

PHŒBUS.

Ah! serons-nous heureux ici! Nous ne quitterons jamais notre ferme modèle!...

FLEUR DE LYS, à part.

Merci!... (Haut.) Ah bah! toujours le village!... Ça serait bien monotone, à la fin des fins... Et Paris, c'est si amusant!... (Se reprenant.) A ce qu'on dit...

PHŒBUS.

Après ça, si ça vous fait plaisir... nous pourrons y aller passer trois semaines... un mois...

FLEUR DE LYS.

Oui... c'est ça... trois semaines... par mois!...

PHŒBUS.

Trois semaines par mois!... Du tout!...

FLEUR DE LYS, fièrement.

Mais j' n'en serons pas moins paysanne pour ça!...

CHARMOULU, se frappant l'estomac.

Pardié!... aux champs ou à la ville... c'est pas la maison, c'est le cœur qui fait la paysanne!...

FLEUR DE LYS.

Ah! oui... ah! que oui!...

PHŒBUS, de même.

C'est vrai, au fait... c'est le cœur qui fait la... Allons, va pour Paris!...

FLEUR DE LYS.

Dans une jolie maison... avec des domestiques en livrée... des meubles bien élégans... des glaces... des tapis partout...

PHŒBUS, à Charmoulu.

Des glaces! des tapis!... Comme elle y va, dites donc!...

CHARMOULU.

Oui, elle va bien, la petite... Après ça, c'est si innocent!... Et puis... quèques meubles d' plus ou d' moins... C' n'est pas les miroirs et les tapis... c'est l' cœur qui fait la paysanne!...

FLEUR DE LYS.

Ah ! voui que voui !...

PHŒBUS.

Oui, j' sais bien... c'est le cœur qui... (A Fleur de Lys.) Allons, va pour les tapis !... Au fait, ça sera original... une baronne qui recevra en jupon de laine et en cornette... Ça fera fureur !...

FLEUR DE LYS.

Oui, en carnaval... mais l' reste du temps faudra ben faire un peu comme tout l' monde... et quitter l' jupon d' laine pour la robe de popeline.

PHOEBUS.

De la po...

CHARMOULU.

De la popeline.

FLEUR DE LYS.

C'est si coquet !

PHŒBUS.

Permettez... chère amie... j'ai horreur du... coquet !

CHARMOULU, l'interrompant.

Ah ! Dieu !... à vot' place, j' serions-t-y fier d' la voir pomponnée comme ça !... D'ailleurs, c'est pas la robe, c'est... le cœur...

FLEUR DE LYS.

Qui fait...

PHŒBUS, entraîné, et imitant le geste.

La paysanne !... Eh ! oui... morbleu !... (A Fleur de Lys, avec feu.) Allons, décidément, Tubéreuse, nous avons les mêmes goûts ; je n'hésite plus, je vous épouse.

CHARMOULU.

Vous l'épousez... il t'épouse... A la bonne heure, donc !... (Jouant sur son violon et chantant.)

Il faut des époux assortis
Dans les li...

FLEUR DE LYS l'arrêtant.

Ah ! mon oncle !...

PHŒBUS.

Venez, je veux annoncer moi-même cette union à toute la commune !...

FLEUR DE LYS, à part.

Baronne !... je serai baronne !

SCENE V.

LES MÊMES, MARTIN.

MARTIN, entrant.

Excusez la compagnie... c'est moi...

PHŒBUS.

Martin !... Ah ! j'oubliais... (A Fleur de Lys.) Allez m'attendre avec votre oncle... je suis à vous dans un instant...

CHARMOULU.

Viens, madame ma nièce... (A Phœbus.) Ah ! Dieu !... va-t-on s'amuser !... va-t-on danser à la noce !... En avant les airs de circonstance !... L' matin, je marche à la tête d' la noce...

(Il joue l'air : *Gai... gai... mariez-vous !* etc.)

PHŒBUS.

Il est charmant, ma parole d'honneur !

CHARMOULU, même jeu.

Et puis après, le soir : (Jouant.)

Dormez... dormez... mes chers amours...

FLEUR DE LYS, l'arrêtant.

Mon oncle !...

CHARMOULU.

Laisse donc... j'ai fini... Au revoir, le futur...

(Il sort en jouant : *Cocu, cocu, mon père.*)

FLEUR DE LYS, le suivant.

Mon oncle !... mon oncle !... (Ils sortent.

SCÈNE VI.

PHŒBUS, MARTIN, puis CHAMPUIS.

PHŒBUS.

Hein !... Qu'est-ce qu'il joue ?... qu'est-ce qu'il a joué ?... (Il ferme la porte.) Ah ! farceur !... (Il revient à Martin et s'assied à droite.) Voyons, à nous deux, père Martin... Avez-vous l'acte de vente ?

MARTIN.

Ma fine, oui, not' bourgeois... Mais... vous tenez donc ben à c' méchant bout d' terrain d' deux sous ?... Quoi qu' vous ferez d' ça ?... ça n' vaut rien !

PHŒBUS.

Mais ça se trouve au milieu de ma propriété, et je tiens à faire cette acquisition... (Champuis sonne à la grille.) Hein ?... Qui vient là ?... (Il va ouvrir.) Ah ! c'est vous, père Champuis ?...

CHAMPUIS, entrant avec deux seaux.

Faites excuse, m'sieu de Prévalé... j'aurions besoin d'un brin d'iau... C'est pour mes épinards qui ont soif.

PHŒBUS.

Ah ! vos épinards ont soif ?... Eh bien ! prenez, prenez... prenez, mon bonhomme... (Revenant à Martin, pendant que Champuis puise de l'eau.) Nous disions donc ?...

MARTIN.

Que c' bout d' terre vaut si peu, que j' n'osons quasi rien vous demander pour moi... ce serait pour mon fieu...

PHŒBUS.

Vot' fieu ?... (A part.) Je donnerai un fort joujou à son fieu... voilà !...

CHAMPUIS, qui a rempli ses seaux.

En vous r'merciant, m'sieur d' Prévalé...

PHŒBUS.

Bonjour !... (Il va fermer la grille et revient.) Voyons... Nous avons dit que vot' fieu... je lui donnerai ?...

MARTIN.

Faudra y donner un homme...

PHŒBUS.

Un homme ?... Un bonhomme, vous voulez dire ?...

MARTIN.

Un homme pour l' remplacer, un *curassier*.

PHOEBUS.

Comment!... comment, un *curassier ?*... Vous voulez que je...

MARTIN.

Oh ! sans ça, voyez-vous, j' veux entendre à rien sur mon champ!

PHOEBUS, à part.

Hum!... le paysan naïf!... Est-ce qu'il cultiverait la carotte ?... (Haut.) Mais, dites donc, dites donc, villageois... un homme, c'est un objet de quinze cents francs.

MARTIN.

Quinze cents francs!... Vous croyez que le *curassier* est si cher que ça?...

PHOEBUS.

Le *curassier* est hors de prix... et quinze cents francs pour un champ qui ne vaut pas cent écus... bigre!

MARTIN.

Eh ben !... tenez... n'en parlons plus !

PHOEBUS.

Si fait !

MARTIN.

Non, non !... j'aurions l'air d' vouloir vous tirer aux jambes... j'aime mieux n' point vendre !

PHOEBUS.

Allons, bien!... (A part.) Diable d'homme!... (Haut.) Allons, père Martin, je donne un homme à votre fils!...

MARTIN.

Vrai?... Ah ! mon bon monsieur!... c'est ben généreux d' vot' part!...

(Champuis sonne à la grille.)

PHOEBUS.

Hein?... Qu'est-ce que c'est encore?... (Allant ouvrir.) Comment! c'est encore vous, Champuis?... Qu'est-ce que vous voulez?...

CHAMPUIS, avec ses seaux.

Pardon ! .. C'est les épinards qu'ont encore soif...

PHOEBUS, avec impatience.

Les épinards, les épinards!... mais ils ont donc la pépie, les épinards ?...

CHAMPUIS, puisant de l'eau.

Ma fine, oui ! sous vot' respect, bourgeois... Ces damnés épinards... on dit que c'est la mort au beurre... c'est ben plutô la mort à l'iau!...

PHOEBUS.

Ah ça! Champuis, prenez une bonne fois ce qui vous est nécessaire... pour ne pas revenir à chaque instant... C'est très gênant!...

CHAMPUIS.

Ah ! dame!... on vient quand on a de besoin...

PHOEBUS.

Oui... mais j'ai besoin d'être un peu tranquille, moi...

CHAMPUIS.

Ah! dame! bourgeois, je m'ai réservé le droit d' prendre de l'iau quand j' voudrons...

PHOEBUS.

Comment! quand je voudrons?...

CHAMPUIS.

C'est écrit... c'est signé... et j'en prendrai!... En vous remerciant, monsieur de Prévalé...

(Il sort.)

PHOEBUS, à lui-même.

Diable de paysan, va!... C'est ce qu'on appelle une servitude... je suis en servitude!... Enfin!... (Revenant à Martin.) Ah ça! c'est donc une affaire arrangée?... j'achète un homme à votre gas... et maintenant...

MARTIN.

Maintenant, y n' s'agit pus que de débattre le prix du terrain...

PHOEBUS, stupéfait.

Comment! le prix du terrain?... Mais puisque j'achète un homme...

MARTIN.

Vous achetez un homme... pour mon fieu... c'est un cadeau qu' vous faites à mon fieu... ça ne me regarde point...

PHOEBUS, s'emportant.

Par exemple!...

MARTIN.

Après ça, t'nez!... décidément, j'aime mieux n' pas vendre...

PHOEBUS.

Un moment donc!... (A lui-même.) A-t-on jamais vu... ce vieux naïf qui me laisse acheter autour de lui... et maintenant... (A Martin.) J'ajoute aux quinze cents francs du cuirassier les cent écus du terrain... en tout, dix-huit cents francs!...

MARTIN.

Non, non !... on dirait que j' vous ons rançonné... que j' vous ons coupé la laine sur l' dos... Pour dix-huit cents francs, c'est point la peine de se faire du tort dans les opinions d'un chacun... Donnez-moi trois mille francs, et j' passerons là-dessus...

PHOEBUS.

Trois mille francs!... mais c'est abominable!... (On entend sonner.) Ah!... qu'est-ce que c'est?... (Voyant paraître Champuis avec cinq ou six garçons qui ont tous des seaux à la main.) Champuis! toujours Champuis!... Qu'est-ce que vous voulez ?...

CHAMPUIS.

Vot' santé est bonne?...

PHOEBUS.

Qu'est-ce que vous venez faire encore avec cette escouade?...

CHAMPUIS.

Sous vot' respect, bourgeois, c'est ces pauv' épinards qui n' sont pas rassasiés, et j' venons faire la chaîne avec ces braves garçons...

PHOEBUS.

La chaîne, à présent!... la chaîne!... Ah ça!... est-ce que vous allez venir comme ça tous les jours ?...

CHAMPUIS.

Et quèque fois itou la nuit...

PHOEBUS.

Itou... la nuit!...

CHAMPUIS.

Ah! c'est mon droit... c'est écrit!...

PHOEBUS.

Votre droit!... mais c'est un guet-apens!... Votre droit!... mais j'aime mieux vous le racheter!... Allons, je vous le rachète... Combien en voulez-vous?...

CHAMPUIS.

Ah! vous avez eu la cour à ben bas prix!...

PHOEBUS.

Je ne dis pas... Vous êtes un honnête homme... (Regardant Martin.) vous du moins...

MARTIN.

Merci!...

CHAMPUIS.

Deux mille cinq cents francs pour la cour... c'est pas cher!...

PHOEBUS.

Non... mais le puits?...

CHAMPUIS.

Le puits... c'est dix mille francs!...

PHOEBUS.

Dix mille francs!... pour un méchant puits... qui ne contient que de la mauvaise eau!...

CHAMPUIS.

D' la mauvaise eau pour les humains... mais qu'est ben souveraine pour les épinards...

PHOEBUS.

Mais je suis en pleine forêt de Bondy!...

CHAMPUIS.

Dix mille francs!... et j' mettons plus les pieds ici...

MARTIN.

Deux mille écus, et le terrain est à vous!

PHOEBUS.

Allez-vous en au diable!... c'est-à-dire, non, non... (A part.) Ils n'auraient qu'à augmenter encore... (Haut.) Les actes... donnez-moi vos actes.

MARTIN et CHAMPUIS.

Voilà...

PHOEBUS, écrivant.

Tenez... voilà votre somme écrite... signez...

CHAMPUIS.

Je faisons ma croix.

MARTIN.

Je faisons la mienne.

PHOEBUS.

A présent que c'est signé et que je ne vous crains plus... je ne suis pas fâché de vous dire que vous êtes deux filous...

MARTIN.

Deux filous, bourgeois!

PHOEBUS.

Deux horribles escrocs!

CHAMPUIS.

Deux escrocs, bourgeois!

MARTIN.

Faudra encore payer ça...

PHOEBUS.

Payer... moi!...

CHAMPUIS.

C'est un petit procès que je vous ferons et qui nous rapportera bien encore quèques centaines de livres...

PHOEBUS, prenant une fourche.

Ah! vous me ferez un procès.

CHAMPUIS, tendant le dos.

N' vous gênez pas... not' maître...

MARTIN, même jeu.

Ça vous en mettra pour un sac de mille avec...

PHOEBUS.

Ah! un sac de mille! (Il les poursuit.)

MARTIN et CHAMPUIS, sortant

A la garde! à la garde!

PHOEBUS, furieux.

Ah! les gueux!... ah! les brigands! (Il tombe accablé.) ah! les scélérats!...

SCÈNE VII.

PHOEBUS, CHARMOULU.

CHARMOULU

Eh ben! eh ben!... du tapage!... des querelles!... Qu'est-ce que vous avez donc?

DOMINIQUE, passant au fond.

Il n'est pas seul.

PHOEBUS, très ému, prenant la main de Charmoulu.

Bel oncle!... vous venez de voir ces deux respectables villageois qui s'en vont?...

CHARMOULU.

Oui... eh bien?

PHOEBUS.

Ce sont d'indignes filous...

CHARMOULU.

Ah bah! vous croyez?

PHOEBUS.

J'en suis sûr... Mais vous veniez?...

CHARMOULU.

Je venais vous dire que ma nièce vous attend.

PHOEBUS.

Tubéreuse!... sa vue me calmera... Je veux aller avec elle visiter mes travailleurs... contempler le tableau de ces braves gens dans leurs familles.

CHARMOULU.

Moi, je garderai la ferme, pendant ce temps-là.

PHOEBUS.

Ah! mon ami!...

CHARMOULU.

Quoi?

PHŒBUS.

Il me pousse une horrible réflexion!

CHARMOULU.

Laquelle?

PHŒBUS, lui saisissant le bras.

Est-ce qu'il y en aurait même chez les paysans?... est-ce qu'il y en aurait partout... bel oncle?

CHARMOULU.

De quoi?

PHŒBUS, en confidence.

De la canaille, bel oncle?...

CHARMOULU.

Oh!... oui...

PHŒBUS.

Oh! je vais voir mes honnêtes travailleurs.

(Il sort vivement par la droite.)

SCÈNE VIII.

CHARMOULU, puis DOMINIQUE.

CHARMOULU, seul.

Allons, allons, le Prévalé en tient pour ma nièce.... C'est un bon établissement pour elle.... Me v'là tranquille de ce côté... Oui, mais de l'autre?... Un peu plus, ce maudit coup d' fusil me coûtait deux cent mille francs!... et Vaudoyer me dit d'attendre... Non, non! il faut que dès ce soir il m'ait donné ma part... et, puisque je ne puis le voir au château, eh ben! je vas lui écrire aussi.

DOMINIQUE, entrant par le fond.

Enfin!... Oh! si mes soupçons ne m'abusent, j'ai, là aussi, une trace à saisir...

CHARMOULU, apercevant Dominique, qui semble chercher son chemin avec son bâton.

Dominique,.. Ah! c'est encore vous, vieux mendiant!

DOMINIQUE.

Oui, je voulais parler au nouveau maître de la ferme... Je vas l'attendre.

CHARMOULU.

A vot' aise... asseyez-vous là... (Le conduisant à une chaise.) là...

DOMINIQUE.

Merci, merci!... (Il s'assied.) Dites-moi... Le nouveau maître de la ferme...

CHARMOULU.

Impossible... j'ai des comptes à régler... (A part.) Oui, décidément faut lui écrire...

(Il se met à écrire et se trouve face au public.)

DOMINIQUE, à part.

Des comptes... lui!... ce n'est pas cela...

(Il se lève et va près de Charmoulu qui écrit.)

CHARMOULU.

Est-ce que vous partez, père Dominique?

DOMINIQUE.

Non, non... mais j'ai des pauvres vieilles jambes que le repos engourdit parfois... et je marche...

CHARMOULU.

Bon, ne vous gênez pas... (Ecrivant.) Je veux le partage... Il me le faut... aujourd'hui, où je parle... Je veux... (Il écrit vivement.)

DOMINIQUE, à part.

Je ne sais quel avertissement secret me dit que ce qu'il écrit là... Si c'était la réponse.

(Il s'approche encore doucement de Charmoulu et lit par dessus son épaule; de façon que le public voit ensemble leurs deux figures.)

CHARMOULU, écrivant toujours.

Nous verrons s'il hésitera encore.., Y m' faut mes deux cent mille francs, ou je raconte que c'est toi... (Dominique s'est approché, pendant ce temps, et lit ce qu'il est en train d'écrire; son visage exprime la plus profonde émotion.)

DOMINIQUE, se trahissant et étendant la main.

Ah!...

CHARMOULU, effrayé et cachant sa lettre.

Hein?... qu'est-ce donc?

DOMINIQUE, ému.

Rien... rien, monsieur Charmoulu!... J' vous ai heurté!...

CHARMOULU.

Lui!... (A part.) Il m'a fait une peur!... Imbécile que j'étais... un aveugle!

(Il se remet à écrire.)

DOMINIQUE, à part.

Cette lettre!... cette lettre!... mais c'est la preuve de leur crime!... C'est ma vie... c'est mon salut... Oh! il me la faut! Quelqu'un ne viendra-t-il pas à mon aide!...

(Il remonte vers le fond pour regarder.)

CHARMOULU, à lui-même.

Non!... écrire c'est imprudent, j'aime mieux lui parler.

(En disant cela, il a bourré sa pipe; il prend une allumette dans sa poche, qu'il allume.)

DOMINIQUE, à part et revenant.

Personne!... n'importe!... et dussé-je être tué dans la lutte, je l'aurai... (Il redescend en scène et va pour s'élancer vers Charmoulu, mais au même moment il le voit allumer sa pipe avec la lettre.) Grand Dieu!...

CHARMOULU, fumant.

Comme ça, je ne me compromets pas!... V'là c' que c'est...

DOMINIQUE, tombant accablé sur un banc.

Ah! plus d'espoir!... plus d'espoir!...

CHARMOULU, l'apercevant.

Eh ben! qu'est-ce qu'il a donc, ce vieux?... Ah! ma foi, qu'il s'arrange!... Allons au château!... (Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

DOMINIQUE, puis HOUDARD.

DOMINIQUE, pleurant.

Plus rien !... mon Dieu !... plus rien !... consumée... anéantie !... Cette preuve de leur crime et de mon innocence, j'allais la saisir... et elle m'échappe !... Oh ! mon Dieu ! après m'avoir montré la vérité... me refuserez-vous donc le moyen de la faire éclater aux yeux de tous?...

HOUDARD, qui est entré avec précaution pendant ces derniers mots et s'est approché de Dominique.

Ce moyen... je vous l'apporte, Dominique!...

DOMINIQUE, se relevant.

Houdard !...

HOUDARD.

Oh ! ne détournez pas les yeux, et écoutez-moi ; écoutez-moi, car il s'agit maintenant de votre honneur, de votre vie... Plus de feinte... plus de secret entre nous, Dominique... Les souffrances et l'exil ont pu vous rendre méconnaissable pour tout le monde... mais pour moi, pour moi dont vous aviez sauvé la femme et les enfans, est-ce que c'était possible ?...

DOMINIQUE.

Comment!... Que dis-tu?...

HOUDARD.

Je dis... je dis que la foudre n'a pas éteint vos yeux il y a vingt ans, puisqu'il y en a quinze à à peine, qu'ils se remplissaient de larmes à la vue de nos malheurs... Je dis que mon cœur vous avait reconnu depuis long-temps... Je dis enfin que je ne peux plus me taire, monseigneur, et que j'embrasse à genoux ces mains qui ont sauvé l'honneur de ma famille !...

(Il tombe aux genoux de Dominique.)

DOMINIQUE.

Houdard ! ah ! tu ne m'avais pas oublié, toi !... tu ne m'as jamais accusé !... Et pendant quinze ans tu as gardé ce secret... Je me croyais seul et j'avais un ami qui veillait sur moi... Mais sa place n'est pas là... elle est sur mon cœur !... (Lui tendant les bras.) Dans mes bras ! dans mes bras !...

HOUDARD.

Ah ! je vous avais reconnu dès le premier jour où vous êtes revenu dans ce village!... Mais j'avais compris aussi que vous aviez un secret... un secret qu'il fallait respecter... et j'attendais comme vous...

DOMINIQUE.

Ah ! le ciel te récompensera de ce noble dévoûment.

HOUDARD, se levant.

Une récompense!... mais vous venez de me serrer la main, vous venez de me presser dans vos bras... Est-ce que je ne suis pas bien payé, monseigneur?...

DOMINIQUE.

Mais... mais ce moyen que tu m'apportais ?

HOUDARD.

Cette nuit, je ne pouvais dormir... je m'étais approché de ma fenêtre... Tout à coup je vois comme une ombre se glisser le long du mur... C'était Vaudoyer.

DOMINIQUE.

Vaudoyer !...

HOUDARD.

Lui qui est blessé... sortir dans la nuit... C'est étrange, que je dis, et je veux savoir où il va... Là-dessus, je descends et je me mets à le suivre...

DOMINIQUE.

Eh bien ?

HOUDARD.

Au bout d'un quart d'heure, j'arrivons à la forêt... Je n'pouvais plus le voir... mais j'entendais le bruit de ses pas, et je me glissais après lui... Enfin il s'arrête devant une vieille maison qui lui appartient, il entre... et bientôt j'aperçois une lueur à travers les carreaux... Je grimpe contre la muraille... j'avance la tête... respirant à peine... je vois Vaudoyer soulever une pierre, puis prendre une cassette...

DOMINIQUE.

Une cassette !...

HOUDARD.

Celle du comte de Luxeuil.

DOMINIQUE.

Il se pourrait !

HOUDARD.

J'en suis sûr, c'était elle... Il l'ouvre, compte de l'or, des billets, qu'il emporte, puis il renferme le coffre... et reprend le chemin du château.

DOMINIQUE.

Houdard... il faut nous emparer de cette cassette... il faut aller cette nuit même à la cabane!

HOUDARD.

Ensemble?

DOMINIQUE.

Non... ce serait imprudent... Vous prendrez un chemin, et moi l'autre.

HOUDARD.

Oui, moi, j'arriverai le premier... et si je n'entends rien, si je ne vois rien de suspect, si enfin vous pouvez avancer sans crainte, je vous donnerai un signal.

DOMINIQUE.

Lequel

HOUDARD.

Je mettrai une lumière à la lucarne de la maison.

CRIS, au loin.

Viv' m'sieu de Prévalé !

DOMINIQUE.

Bien... bien..

HOUDARD.

Quelqu'un...

DOMINIQUE.

Cette nuit, à la cabane.

HOUDARD.

A cette nuit!...

ACTE CINQUIÈME.

SEPTIÈME TABLEAU. — UNE CABANE DANS LES BOIS.

Au lever du rideau, un rayon de lune, qui pénètre par une petite fenêtre, éclaire seul l'intérieur de la cabane — Au dehors, on entend le vent qui souffle à travers les arbres de la forêt. — Tout à coup, la porte du fond est ébranlée ; après quelques efforts, la serrure cède et Houdard entre.

SCÈNE I.

HOUDARD, seul.

Enfin !... m'y voilà !... c'est pas sans peine !... C'te maudite porte tenait en diable !... et puis, en cherchant à la forcer, la main m' tremblait... Maintenant encore, je sens comme une sueur froide qui m' coule du front... (Il avance avec précaution et s'assied sur un escabeau en s'essuyant la tête.) Quelle nuit, mon bon Dieu ! quelle nuit!... Ah ! si c'était pas pour lui, pour mon bienfaiteur !... (Il tire de dessous sa houppelande une petite lanterne sourde qu'il allume pendant ce qui suit.) Mais j' connais quéqu' chose de pis que la peur... c'est l'ingratitude !... Le comte t'a sauvé de la misère, toi et les tiens, que je m' disais ; tremble si tu veux, mais avance toujours !... (Regardant autour de lui avec sa lanterne.) Dominique doit être au rendez-vous .. Donnons-lui le signal !

(Il va placer sa lanterne sur l'appui de la croisée. — En ce moment, Vaudoyer paraît au fond ; il entre précipitamment, suivi par Charmoulu. — Au bruit qu'ils font, Houdard se retourne et s'appuie, plein d'effroi, contre la muraille.)

SCÈNE II.

HOUDARD, VAUDOYER, CHARMOULU.

VAUDOYER.

Ma porte forcée !...

CHARMOULU.

Par des voleurs peut-être...

HOUDARD.

Du bruit ! lui, sans doute... (Il se retourne, et sa lanterne éclaire Vaudoyer.) Ah ! Vaudoyer !

(Vaudoyer s'élance sur Houdard, le saisit et l'entraîne au milieu du théâtre.)

VAUDOYER.

Un homme !... Que fais-tu ici ?... qui es-tu?... Parle... réponds... ou je te brise la tête!...

CHARMOULU, qui a pris la lanterne et qui en dirige la lumière sur la figure d'Houdard.

Tiens ! c'est le père Houdard...

VAUDOYER.

Houdard !...

CHARMOULU.

Il aura flairé l' magot !... nous sommes volés !

HOUDARD.

Seigneur, mon Dieu !... ayant pitié de moi !...

VAUDOYER, lâchant Houdard, mais lui barrant le passage.

Houdard l'honnête homme !... Houdard que l'on cite dans le pays comme un modèle de probité... Houdard force des portes la nuit !...

CHARMOULU, à Houdard.

Nous sommes donc un filou !... Voyez un peu comme ça trompe, les réputations d'aujourd'hui !...

HOUDARD, vivement.

Ah ! je ne voulais pas vous voler... je vous le jure...

VAUDOYER.

Eh bien ! alors, comment expliques-tu ta présence ici ?...

HOUDARD, balbutiant.

Mais... je venais... je voulais...

VAUDOYER.

Oh ! n'espère pas me tromper !... Depuis long-temps tu m'espionnes...

HOUDARD.

Moi !...

VAUDOYER.

Je le sais !... depuis long-temps aussi je te soupçonnais... et maintenant je te trouve dans cette cabane.,. Oh ! c'est que tu as découvert le

secret que je cachais ici ! Eh bien ! quel que soit ton but... que tu sois venu pour me voler ou pour me perdre... cette démarche t'aura été fatale !...

HOUDARD, à Vaudoyer qui va repousser la porte du fond.

Miséricorde !... Oh !... non... non !... vous ne me tuerez pas, Vaudoyer... Vous voulez m'effrayer pour me forcer au silence...

VAUDOYER.

Oh ! oui... je saurai t'y forcer !...

CHARMOULU.

Diable ! je suis fâché d'être venu !...

(Il remonte et redescend auprès de Vaudoyer.)

HOUDARD.

Écoute, Vaudoyer, rends-moi à ma femme, à mes enfans, à ces pauvres enfans qui n'ont que moi pour les élever et les nourrir !..... Vaudoyer, fais-moi grâce !... et je te promets de garder le silence... Oui... je le jure... je ne dirai rien !...

VAUDOYER.

Tu ne diras rien !... (S'adressant à Charmoulu.) Tu vois bien qu'il sait tout ! Allons... il faut en finir !...

(Il saisit violemment Houdard, qui tombe à genoux.)

HOUDARD.

Grâce !... grâce !...

CHARMOULU.

Arrête !... Faire couler du sang... ça nous porterait malheur...

VAUDOYER.

Veux-tu le laisser s'enfuir ?... veux-tu qu'il nous dénonce ?...

CHARMOULU.

S'enfuir ?... (Regardant autour de lui et allant prendre une corde.) Sois tranquille... y n' s'enfuira pas... j'en réponds, n'aie pas peur... (Il attache Houdard au poteau, après l'avoir fait asseoir sur une pierre qui se trouve au bas.) Tu vois... y n' s'enfuira pas...

HOUDARD.

Oh ! sauve-moi !... sauve-moi, Charmoulu !...

CHARMOULU, à Vaudoyer.

Voyons... achetons plutôt son silence... quand ça devrait être... sur ma part !...

HOUDARD, avec force.

Au secours ! au secours !...

VAUDOYER.

Mais ses cris vont nous perdre !...

CHARMOULU.

Ses cris ?... (Tirant son mouchoir.) Eh ben... y ne criera pas !... (Bâillonnant Houdard.) Y n' criera pas !... Maintenant, tu ne crains plus rien... trouvons un moyen...

VAUDOYER.

Mais, malheureux... faudra-t-il vivre éternellement dans sa dépendance ?...

CHARMOULU.

Mais non...

VAUDOYER.

Trembler à la moindre menace... pâlir devant un de ses regards ?...

CHARMOULU.

Ah ! diable !...

VAUDOYER.

Là, sous cette pierre, va prendre le coffret...

CHARMOULU, en passant.

Le coffret...

VAUDOYER.

Moi, je me charge de lui !...

(Il marche vers Houdard.)

CHARMOULU, vivement et à voix basse.

Arrête !...

VAUDOYER.

Qu'y a-t-il ?...

CHARMOULU.

On a marché !...

VAUDOYER.

Attends, je vais voir...

(En ce moment, la porte s'ouvre lentement et Dominique paraît.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, DOMINIQUE.

CHARMOULU, bas.

C'est l'aveugle !

VAUDOYER.

Dominique !

DOMINIQUE.

Ah !... tiens... tiens !... c'est la voix de M. Vaudoyer... Je ne m'étais donc pas trompé... c'est bien ici sa petite maisonnette...

CHARMOULU, bas, à Vaudoyer.

Comment nous tirer de ce pas-là ?

VAUDOYER, bas.

Silence !... il faut qu'il me croie seul !... (Haut.) Que diable venez-vous faire ici à pareille heure, Dominique, et par un temps semblable ?...

DOMINIQUE.

Hélas ! mon bon monsieur Vaudoyer... je suis allé hier soir au hameau de Bruneval pour recevoir de petites aumônes que l'on me fait... Là, j'ai trouvé quelques bonnes âmes, de braves fermiers qui ont voulu me faire oublier un instant mes peines, en partageant avec moi leur repas du soir... Y m'ont fait lever le coude un peu plus qu' d'habitude, et... dame !... quand on vit de charités depuis des années, quand on est privé de toutes les petites jouissances de la vie... y n' faut pas grand' chose pour vous troubler la tête...

CHARMOULU.

Il est dans les vignes... Fameux !...

DOMINIQUE.

Si bien que j'ai pris un chemin pour l'autre... et au lieu de tourner vers not' village... j' me suis égaré en pleine forêt...

VAUDOYER, d'un air de compassion.

Ce pauvre Dominique!...

CHARMOULU, à part.

Eh ben! j' suis pas fâché qu'y soit venu...

DOMINIQUE.

Enfin, à force de tâtonner, j'ai reconnu l'avenue qui mène à vot' maison des bois, et j' suis entré pour tâcher d' trouver un abri contre la pluie... Mais j' vous croyais à c't' heure ben tranquille dans vot' lit... Paraît qu' l'orage vous aura surpris, comme moi, loin d' chez vous...

VAUDOYER.

Oui, en effet... un orage terrible, et qui rendait les chemins dangereux... Mais il me semble que maintenant on pourrait se remettre en route...

DOMINIQUE.

Ah! ben oui! Écoutez un peu!... ça ne fait que redoubler... En v' là d' l'eau!... ça gâterait le vin que j'ai bu... J' reste... Il y en a pour toute la nuit.

VAUDOYER, embarrassé.

Vraiment?...

DOMINIQUE.

Et si vous voulez ben l' permettre, mon bon monsieur Vaudoyer, je resterai ici jusqu'à demain...

VAUDOYER.

Jusqu'à demain?...

DOMINIQUE.

Les routes sont trop périlleuses pour un malheureux aveugle!

CHARMOULU.

Si les yeux lui manquent, il a du nez, le vieux!...

VAUDOYER.

Que faire?... Le renvoyer, ce serait éveiller les soupçons, dans le cas où la mort de cet homme viendrait à être connue.

DOMINIQUE.

Tenez!... je passerai la nuit dans ce coin-là... (En disant ces mots, il s'approche d'Houdard. — En tâtonnant, ses mains sont près de le toucher.—Mouvement de Vaudoyer qui l'arrête.) Si vous voulez bien le permettre...

VAUDOYER, s'élançant.

Oui, oui, vous pouvez rester... mais... là... là, de ce côté.

CHARMOULU, à part.

Diable d'aveugle, il m'a fait une peur!...

VAUDOYER.

Comme ça, sur ce tas de paille, vous pourrez dormir...

DOMINIQUE.

Dormir!... je n'aime pas dormir!... je rêve toujours que j'ai auprès de moi une famille... des enfans, dont l'affection me soutient et me console!... Je les presse dans mes bras!... je les vois!... et le réveil est trop cruel!

VAUDOYER.

Eh bien! père Dominique, nous jaserons... (Bas, à Charmoulu.) Maintenant... (Montrant Dominique.) je vais lui parler... l'occuper... toi, tu prends cette arme...

CHARMOULU.

Moi!...

VAUDOYER.

Car je veux la complicité, comme tu veux le partage...

CHARMOULU.

Non!...

VAUDOYER, lui mettant le poignard à la main et le poussant.

Je le veux!...

DOMINIQUE, se levant et poussant un cri.

Ah!... (Charmoulu s'arrête effrayé.)

VAUDOYER, à Dominique.

Qu'avez-vous donc?...

DOMINIQUE.

C'est un souvenir pénible qui m'a frappé.

VAUDOYER.

Un souvenir!

DOMINIQUE.

Oui, un devoir sacré que j'avais à remplir... et j'allais l'oublier... Ce matin, les braves dames du château m'ont fait la charité, en me recommandant de prier Dieu pour l'âme de Gaston de Luxeuil.

VAUDOYER.

Gaston de Luxeuil!

DOMINIQUE.

Oui, Gaston de Luxeuil, qui est mort assassiné dans une nuit terrible, comme celle-ci!... (Mouvement de Vaudoyer. — Charmoulu s'éloigne d'Houdard.) Oh! c'est une fatale histoire... et vous la connaissez, n'est-ce pas monsieur Vaudoyer?...

VAUDOYER.

Oui... oui... sans doute!

CHARMOULU, bas, à Vaudoyer.

Eh ben! tu vois...

VAUDOYER, repoussant Charmoulu, et marchant par derrière vers Houdard.

Il le faut!...

DOMINIQUE, avec force.

Vaudoyer!...

VAUDOYER, s'arrêtant.

Que me voulez-vous?...

DOMINIQUE.

Pourquoi êtes-vous si loin de moi?... Je me sens plein de terreurs, comme si un malheur allait arriver...

VAUDOYER.

Un malheur ?... Que dites-vous donc là ?...

DOMINIQUE.

Pourquoi votre voix tremble-t-elle ?...

VAUDOYER.

Vous êtes fou !...

DOMINIQUE.

N'importe... ne me quittez pas...

(Il se lève et le suit.)

VAUDOYER, l'éloignant.

Allons, allons... arrière, pére Dominique !

DOMINIQUE, s'élançant, le bâton levé, entre Houdard et Vaudoyer.

Arrière toi-même, misérable assassin !...

VAUDOYER et CHARMOULU.

Grand Dieu !...

DOMINIQUE.

Penses-tu donc que je te laisserai commettre un nouveau crime !...

VAUDOYER.

Un crime !... Vous êtes en délire, l'aveugle !...

DOMINIQUE.

Je ne suis pas en délire, car je te dis que tu as assassiné le comte de Luxeuil, et que voilà ton complice !... Je ne suis pas aveugle, car je vous dis à tous deux que vous êtes pâles et tremblans comme deux lâches !...

CHARMOULU.

Il y voyait !... nous sommes perdus !...

DOMINIQUE.

Oui, perdus !... (Il va pour détacher le bâillon d'Houdard.) car notre voix se fera entendre pour dénoncer votre crime !...

VAUDOYER.

Ta voix !... elle n'accusera personne !...

(En disant ces mots, il a tiré un pistolet de sa poche, et fait feu sur Dominique.)

DOMINIQUE, poussant un cri.

Ah !...

(Il vient tomber à l'avant-scène et ne donne plus aucun signe d'existence.)

CHARMOULU.

Malheureux !...

(Il s'agenouille près de Dominique.)

HOUDARD, s'agitant dans ses liens.

Au secours !...

CHARMOULU, mettant la main sur le cœur de Dominique, à part.

Il respire encore !... (Vaudoyer fait un pas vers Houdard. — Charmoulu semble prendre une résolution, et s'élance vers Vaudoyer.) Ecoute !... quatre heures !...

VAUDOYER.

Quatre heures !...

CHARMOULU.

Oui... le jour va renaître... (Ramassant le poignard.) Pars... il ne faut pas que là-bas on s'aperçoive de ton absence... Pars, te dis-je !... Je me charge d'en finir !...

VAUDOYER.

Comment, toi !... toi qui tremblais tout à l'heure !...

CHARMOULU.

Eh ! il ne s'agit plus maintenant de notre fortune... il s'agit de notre vie !... (On entend chanter au loin l'air des Paysans.) On vient !

VAUDOYER.

Je cours les empêcher d'arriver jusqu'ici, et je t'attendrai au château !...

CHARMOULU.

Au château.

(Il pousse Vaudoyer dehors, referme la porte, et s'avance lentement vers Houdard.)

HUITIÈME TABLEAU.

Un appartement du château.

SCÈNE I.

PHOEBUS, FLEUR DE LYS, GRAIN D'ÉPI, en domestique, JOSEPH.

PHOEBUS.

Allez prévenir votre maître que son ami, le baron Phœbus de Prévalé, désire l'entretenir.

JOSEPH.

J'y vais, monsieur.

FLEUR DE LYS, étalant sa toilette, et se carrant sur un divan.

Ah çà ! mon bon, me direz-vous pourquoi que vous me *conduisâtes* ici ?

PHOEBUS.

Plaît-il? Qu'est-ce qu'elle a dit ?

GRAIN D'ÉPI.

Elle a demandé pourquoi que vous la *conduisâtes* ici.

PHOEBUS.

J'avais bien entendu ! Pardon, chère amie : conduisites, s'il vous plaît; prétérit défini, conduisites...

FLEUR DE LYS.

Bah ! duisites, *duisâtes*, ça m'est égal.

PHOEBUS.

Mais ça ne me l'est pas, et puisqu'il est con-

venu que la paysanne devient grande dame, je préfère duisites.

FLEUR DE LYS.

Préfer-duisites! Qué que c'est que c' mot-là?... Bah! nous devions partir ce matin pour Paris, lorsqu'il vous passa quelque chose par la tête, une lubie, un rat...

PHOEBUS.

Un rat!...

FLEUR DE LYS.

Vous me *conseillîtes* de m'habiller...

PHOEBUS.

Seillîtes !...

FLEUR DE LYS.

Et vous *m'emmnîtes* avec vous...

PHOEBUS.

Menîtes!... Menâtes donc, ma chère, menâtes !...

FLEUR DE LYS.

Ah! ma foi! tâchez de vous entendre avec vous-même...

PHOEBUS.

Nous remédierons à cela... Une fois à Paris, je vous donnerai toutes sortes de professeurs... et nous vous apprendrons tout ce que vous ne savez pas, chère amie, tout ce que vous ne savez pas...

FLEUR DE LYS.

D'abord, mon bon, j'ignore peut-être moins de choses que vous ne pensez... Mais tout ça ne me dit pas qué qu' nous v'nons faire ici?...

PHOEBUS.

Qué qu' nous v'nons...

GRAIN D'ÉPI.

Ah! c'te fois, c'est ben dit, mon bourgeois.

PHOEBUS.

Très ben dit! Voilà, mes enfans : nous venons faire nos adieux à mon ami, Raoul de Luxeuil, à qui je veux vous présenter l'un et l'autre, vous, mes deux consolations au milieu de mes infortunes champêtres, ma femme, ma naïve et chaste, et mon domestique, mon naïf Grain d'Épi, le seul bon grain que j'aie recueilli dans ces champs, où l'on doit semer pas mal de filous, si j'en juge par ce que j'ai récolté.

FLEUR DE LYS, rudement.

C'est bon... n'après?...

PHOEBUS.

N'après!... Eh! bien... n'après, nous filons sur Paris, où je vous épouse, Tubéreuse, où je renonce à mes folles idées agricoles; où je redeviens, comme autrefois, un élégant dandy, un charmant petit lion...

FLEUR DE LYS.

Un lion...ceau!

PHOEBUS.

Oui, je me rejette dans les petits soupers régence...

FLEUR DE LYS, s'oubliant.

C'est ça. Vive le champagne et la Maison dorée!...

PHOEBUS, étonné.

Plaît-il?

FLEUR DE LYS, confuse.

C'est... c'est vous qui parliez de ça, l'autre jour...

PHOEBUS.

Moi?...

FLEUR DE LYS.

Demandez plutôt à Grain d'Épi...

(Elle lui fait des signes.)

GRAIN D'ÉPI.

Ah! oui, vous avez parlé de la Maison dédorée...

PHOEBUS.

C'est possible...

JOSEPH, rentrant.

Voici M. le comte...

PHOEBUS.

Lui... Tenez-vous bien, chère amie; je veux qu'il approuve mon choix...

FLEUR DE LYS, se pavanant.

Soyez donc tranquille... mon bon... il me trouvera un peu chiquée... (Elle remonte la scène.)

PHOEBUS

Chiquée!... D'où diable ma naïve paysann sait-elle... chiquée?...

SCÈNE II.

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL, entrant.

Ah! c'est vous, mon cher Phœbus!...

PHOEBUS.

Oui, mon ami, c'est moi qui viens...

(Fleur de Lys, prenant l'air modeste et candide, redescend et baisse les yeux.)

RAOUL.

Eh bien?

PHOEBUS

Pardon, je renonce à la vie des champs; je viens vous faire mes adieux, et j'ai voulu vous présenter tout ce que j'ai trouvé de bon, ma femme et mon domestique.

RAOUL.

Votre femme...

GRAIN D'ÉPI, s'approchant.

Et son domestique...

PHOEBUS.

Oui, mon cher Raoul... (Prenant sans regarder la main de Grain d'Épi, qui se trouve près de lui.) Voilà celle que j'épouse...

RAOUL, riant.

Hein?... comment?

GRAIN D'ÉPI.

Moi, bourgeois?

PHOEBUS.

Pardon, mille pardons, chère amie. (Allant prendre la main de Fleur de Lys.) Voici la femme de mon choix...

RAOUL.

Madame!

FLEUR DE LYS, faisant la révérence.

Monsieur, j'ai bien l'honneur.

RAOUL.

Qu'ai-je vu!...

FLEUR DE LYS.

Ah! grand Dieu!...

PHOEBUS.

Quoi donc?...

RAOUL.

Mais c'est elle!...

FLEUR DE LYS, à part.

Mon petit Gustave!...

RAOUL.

Fleur de Lys.

PHOEBUS.

Fleur de Lys... Qui est-ce qui a parlé de Fleur de Lys!...

FLEUR DE LYS.

Patatras!... encore un mariage flambé.

PHOEBUS.

Comment, Tubéreuse... vous m'avez abusé!... mais je vons reprends mon cœur et ma main!

FLEUR DE LYS.

Bah! ça m'est bien égal...

PHOEBUS.

Ah!

FLEUR DE LYS.

Je n'en retrouverai peut-être pas un aussi riche; mais, à coup sûr, je n'en épouserai jamais un plus bête... (Elle remonte un peu la scène.)

PHOEBUS.

Qu'est-ce qu'elle a dit?...

GRAIN D'ÉPI.

Elle a dit : z'un plus bête.

FLEUR DE LYS, sortant.

Adieu, mon bon! Monsieur Gustave, j'ai bien l'honneur! (Elle monte sur le palier.) Adieu, mon bon!... (Elle sort.)

PHOEBUS.

Hélas! mon ami, je perds ma dernière illusion champêtre... Mais n'importe, je retourne à Paris, et, à l'avenir, je me relance dans le sport, je rentre dans les clubs, je redeviens œil-de-bœuf.

GRAIN D'ÉPI.

C'est ça, bourgeois; nous nous relançons dans e port, nous rentrons dans les clous, et nous redevenons... œil-de-veau...

PHOEBUS.

Adieu, mon ami, adieu...

(Il sort, suivi de Grain d'Épi.)

RAOUL, les suivant jusqu'à la porte.

Phœbus! Phœbus!...

SCÈNE III.

RAOUL, VAUDOYER, puis LA COMTESSE et VALENTINE.

VAUDOYER, entrant par la droite.

J'ai pu rentrer sans être vu, et reprendre ces vêtemens... Charmoulu ne tardera pas à me rejoindre... Tout marche à merveille...

RAOUL, se retournant.

Ah! monsieur Vaudoyer... J'allais faire prendre de vos nouvelles...

VAUDOYER.

Vous êtes mille fois trop bon, monsieur le comte... et moi-même!.. je voulais... je désirais vous entretenir...

RAOUL.

Oui... pour me parler de ce changement subit qui, depuis hier, semble s'être opéré dsns la volonté de ma sœur?...

VAUDOYER.

Non... ce changement... ou plutôt cette hésitation n'a rien qui m'inquiète... car je sais un moyen d'y mettre promptement un terme....

RAOUL.

Un moyen...

VAUDOYER.

Bientôt vous ne douterez plus de mes paroles... Je voulais vous voir afin de convenir avec vous de quelques changemens nécessaires pour donner à... votre château...

RAOUL.

Dites au nôtre, monsieur...

VAUDOYER.

Pour donner à ce château un aspect moins triste, moins lugubre... On parle d'une chambre mortuaire...

RAOUL.

Celle de mon père... (Montrant la porte au fond.) En voici l'entrée...

VAUDOYER, avec effroi.

Là!...

RAOUL.

Voilà cette porte condamnée depuis de longues années, cette chambre où fut commis un crime horrible... et dont vous devez, comme nous, désormais, détester et maudire les auteurs.

VAUDOYER.

Moi... oui, oui, sans doute...

RAOUL.

Mais pardon; voici ma mère; pas un mot devant elle...

VAUDOYER, allant à la comtesse.

Permettez-moi de vous remercier, madame, de l'hospitalité que vous avez bien voulu m'accorder dans votre château.

LA COMTESSE.

Pouvions-nous faire moins, monsieur, après

l'horrible tentative dont vous avez failli être la victime!...

VAUDOYER.

Mais dont la suite la plus grave aura été de retarder la conclusion de mon mariage... Enfin, madame la comtesse, rien ne s'oppose plus, je crois, à mon bonheur.

VALENTINE, à part, avec effroi.

Ciel!

VAUDOYER.

Et si vous voulez bien faire appeler le notaire... je me sens en état de signer aujourd'hui le contrat!...

VALENTINE, à part et très troublée.

Le contrat!... aujourd'hui!... (Haut avec agitation.) Raoul... ma mère!...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc, Valentine?

RAOUL.

Pourquoi ce trouble?...

VALENTINE.

Pourquoi... C'est...

VAUDOYER, vivement.

Je vais vous l'apprendre...

VALENTINE.

Vous, monsieur?...

VAUDOYER.

Oui, moi, mademoiselle, moi qui sais à quel point vous a émue ce lâche guet-apens dirigé contre ma vie, puisque... (Bas, à Valentine.) puisque vous avez daigné vous-même courir chez le médecin du pays!

VALENTINE.

Vous savez!...

VAUDOYER, haut.

Je sais toutes vos craintes, mademoiselle; et j'attends ici quelqu'un qui les dissipera, quelqu'un qui fixera vos irrésolutions!...

VALENTINE.

Quelqu'un!...

LA COMTESSE.

Mais qui donc, monsieur?

JOSEPH, annonçant.

M. Lucien.

VALENTINE, à part.

Grand Dieu!...

RAOUL, à part.

Lui!... encore lui!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LUCIEN.

VAUDOYER, allant à Lucien qui n'ose avancer.

Entrez, monsieur le docteur!

LUCIEN, à part.

Cet homme ici! Ah! mon Dieu!... ce mariage n'est donc pas rompu!...

LA COMTESSE, à Lucien.

Je m'étonne, monsieur, que vous ayez pu vous présenter ici...

VAUDOYER.

Pardon, madame la comtesse, c'est moi qui a pris la liberté de le faire appeler...

LUCIEN.

Vous!

VAUDOYER.

Après ce qui s'est passé il y a deux jours, monsieur le docteur, vous êtes peut-être surpris de n'avoir pas été demandé?

LUCIEN.

Ce qui s'est passé... Que voulez-vous dire?...

VAUDOYER, le regardant en face.

Vous... ne savez donc pas, monsieur, qu'il y a eu, contre moi, une tentative d'assassinat?

LUCIEN.

En effet... on m'a dit qu'une blessure!...

VAUDOYER.

C'est précisément cela, monsieur, une blessure... dont vous allez constater le peu de gravité...

LUCIEN.

Moi!

VAUDOYER.

Celui qui me l'a faite n'avait pas la main sûre... La balle a seulement effleuré les chairs... Le chirurgien de la ville a posé le premier appareil; mais il s'est éloigné, et je désire que ce soit vous qui calmiez les craintes de ma fiancée...

LUCIEN, à part.

Sa fiancée!...

VALENTINE, avec force.

Monsieur!

VAUDOYER, froidement.

Et pour que vous puissiez prononcer en toute sûreté, savant docteur, je suis sûr qu'il vous suffira de connaître l'arme qui m'a frappé!

(Il va prendre un fusil déposé dans un coin.)

LUCIEN, à part.

Que va-t-il faire?

VAUDOYER, tranquillement, lui présentant le fusil.

C'est celui de l'assassin.

LUCIEN.

De l'assassin!...

VALENTINE, observant Lucien.

Cette terreur!...

VAUDOYER, à part.

Je ne me trompais pas...

RAOUL, à Lucien.

Qu'avez-vous donc, monsieur?... Auriez-vous reconnu cette arme?...

LUCIEN, troublé.

Moi?... Je... (A part.) Ah! je comprends tout... O mon père! mon pauvre père!...

LA COMTESSE.

Vous ne répondez pas?...

VALENTINE, allant rapidement à Lucien.

Lucien !...

LA COMTESSE, voulant aller à sa fille.

Valentine !... (Son fils l'arrête.)

VAUDOYER.

Laissez, laissez, madame ; maintenant, M. le docteur va lever tous les obstacles, et décider mademoiselle votre fille...

VALENTINE, bas.

Mais c'est donc toi, malheureux ?.... Parle donc !...

LUCIEN, bas.

Valentine, ce fusil est à moi ; mais, il y a deux jours, mon père me l'a arraché des mains en me faisant promettre de vivre !...

VALENTINE.

Lui !

LUCIEN, bas.

Oui, lui, qui, pour nous sauver l'un et l'autre, s'est dévoué jusqu'à l'infamie, jusqu'au crime...

VALENTINE, bas.

Oh ! tais-toi, tais-toi !...

LUCIEN, bas.

Vous comprenez, Valentine, que, fût-ce au prix de ma vie, je ne me justifierai pas !...

VALENTINE, à Vaudoyer.

Mais quel est donc votre projet, monsieur ?...

VAUDOYER.

Celu qui a tenté de me tuer est un assassin... ou peut-être seulement un fou !...

TOUS.

Comment ?...

VAUDOYER.

Oui, mademoiselle ; si son crime, qui a suspendu mon bonheur en menaçant ma vie, devait avoir pour résultat de rompre notre mariage, je l'avoue hautement, la douleur, le désespoir de vous perdre me rendraient implacable, et je demanderais aux lois de me venger !

VALENTINE.

Grand Dieu !...

VAUDOYER.

Mais si, comme je l'espère, mon bonheur se réalise aujourd'hui, je ne veux pas que notre mariage s'accomplisse sous de tristes auspices ; nous serons clémens et miséricordieux : nous pardonnerons... Vous voyez, madame, que c'est dans vos mains que je remets la sentence ; vous voyez que c'est vous qui pouvez condamner ou absoudre !...

VALENTINE.

Moi... Oh ! je vous comprends... je vous comprends bien, monsieur... et je sais ce que me dicte mon devoir.... Mais, devant toi, ma mère, devant toi, Raoul, et devant vous, mon Dieu, je jure que Lucien n'a été coupable d'aucun crime, coupable d'aucune lâcheté... Et maintenant, monsieur, je suis prête à devenir votre femme...

LUCIEN.

Oh ! Valentine !... Valentine !...

VALENTINE.

Je ne vous demande qu'un instant, pour élever mon âme vers mon père, et lui demander de la force et du courage...

(La comtesse et Raoul s'approchent de Valentine, qui leur serre la main.)

VALENTINE, à voix basse.

Adieu, Lucien !... adieu !...

LUCIEN.

Tout est fini pour moi !... (Il sort à droite.)

VAUDOYER.

Dans un instant, mademoiselle...

VALENTINE, se dirigeant vers sa chambre, tandis que la comtesse sort appuyée sur le bras de son fils.

Dans un instant...

SCÈNE V.

VAUDOYER, puis CHARMOULU.

VAUDOYER, seul.

Un instant... encore un instant !... et tout danger aura disparu ; toutes mes terreurs seront dissipées. (Voyant entrer Charmoulu.) Ah ! te voilà enfin !...

CHARMOULU, les vêtemens en désordre, les traits pâles, parlant d'une voix sourde et brève.

Oui, me voilà !

VAUDOYER.

Comme tu as tardé !

CHARMOULU.

C'est qu'il y a loin d'ici à à cette cabane maudite !... c'est que mes jambes ne me soutenaient plus en route... et que le cœur me manquait !...

VAUDOYER.

Allons, fais comme moi, rappelle ton courage !

CHARMOULU.

Du courage !... ce n'est pas du courage que tu as, toi !...

VAUDOYER.

Comment !...

CHARMOULU.

C' n'est pas du courage qu'y t'a fallu pour frapper Dominique...

VAUDOYER.

Tais-toi !...

CHARMOULU.

C' n'est pas du courage qu'il fallait pour frapper aussi l'autre !... Deux vieillards sans défense !... Pauvre Dominique !..

VAUDOYER.

Et l'autre ?... (Charmoulu, sans rien dire, lui rend le couteau.) Ainsi, nous n'avons rien à craindre d'eux, n'est-ce pas ?...

CHARMOULU.

Mais du ciel ?...

VAUDOYER.

Allons, souviens-toi que nous serons riches, désormais.

CHARMOULU.

Je ne veux pas d' tes richesses !...

VAUDOYER.

Plus tard tu changeras d'avis; maintenant, sais-tu bien où nous sommes?

CHARMOULU.

Non...

VAUDOYER.

Eh bien... regarde... cette porte...

(Il montre celle du fond, dont il tire la portière.)

CHARMOULU.

Cette porte?...

VAUDOYER.

Est celle qu'ils ont condamnée depuis quinze ans...

CHARMOULU.

Miséricorde !... Oui... c'est là... là qu'il est mort !...

VAUDOYER.

Et nous avons près d'une heure à nous... une heure sans que personne vienne nous déranger...

CHARMOULU.

Que veux-tu faire ?...

VAUDOYER.

Entrer dans cette chambre.

CHARMOULU.

Toi?...

VAUDOYER.

Regarde... cette serrure est faible, et cette lame est solide...

CHARMOULU.

Malheureux !...

VAUDOYER.

Chut !... Écoute si personne ne se dirige de ce côté... Si tu entends venir, referme cette porte sur moi...

CHARMOULU.

Non, non, je ne veux pas que tu entres là !...

VAUDOYER, essayant d'ouvrir.

Insensé !... Mais cette preuve maudite sera anéantie, et nous sommes sauvés...

CHARMOULU.

Sauvés ?...

VAUDOYER, forçant la serrure.

Déjà elle cède à mes efforts... C'est ma vie, c'est notre salut à tous deux que je vais conquérir... Enfin...

(La porte s'ouvre. — Valentine paraît pâle et en désordre.)

VAUDOYER.

Qu'ai-je vu !...

CHARMOULU.

Grand Dieu !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA COMTESSE, ROUL, DOMESTIQUES, accourus au bruit, VALENTINE, puis DOMINIQUE, HOUDARD, LUCIEN, MARGUERITE.

VALENTINE.

Venez-vous encore pour me contraindre à être votre femme?... Ce n'est plus de ma mère... ce n'est plus de ceux qui sont là, qu'il vous faut obtenir ma main !... Assassin de mon père, viens donc... viens lui demander de bénir notre union !

VAUDOYER.

Oh ! perdu ! perdu !...

CHARMOULU, à part.

Oh ! je le disais bien... la justice du ciel !...

VAUDOYER.

Oh ! maintenant, à tout prix, j'entrerai...

(Il s'élance vers Valentine.)

CHARMOULU.

Non !... non !...

VALENTINE.

Ma mère !... ma mère !...

LA COMTESSE, paraissant avec son fils, en même temps que des domestiques et des paysans qui paraissent aux autres portes.

Valentine !... là... là...

VALENTINE, allant auprès de sa mère.

Éloignez-vous de lui !... éloigne-toi de cet homme, ma mère, il est encore couvert du sang de ton époux !...

LA COMTESSE.

Parle, explique-toi, Valentine ?...

VALENTINE.

J'étais allée demander à mon père du courage pour accomplir jusqu'au bout le sacrifice... Agenouillée sur le prie-dieu, je le suppliais de m'éclairer, je le suppliais de me dire si, pour vous, je devais me vendre à ce Vaudoyer ; tout à coup une empreinte de sang frappe mes regards... je m'approche de plus près... je suis cette trace sanglante... mon père m'avait répondu !...

(Raoul entre dans la chambre mortuaire.)

TOUS.

Comment ?...

VALENTINE.

Allez lire cette réponse tracée sur la muraille. Oui, mon père m'a répondu : Vaudoyer est mon assassin !...

TOUS.

Son assassin !...

RAOUL, reparaissant.

Oui, son assassin !

VAUDOYER.

Eh ! qui me dit que ces mots n'ont pas été tracés par la main d'un ennemi ?... Il faut d'autres preuves pour condamner un homme !...

CHARMOULU.

Regarde, Vaudoyer !...

(Il désigne Dominique et Houdard qui se montrent alors. — Dominique est soutenu par Marguerite et Lucien.)

VAUDOYER.

Houdard !... Dominique !...

(Dominique descend en scène et s'approche de Vaudoyer.)

DOMINIQUE.

D'autres preuves, as-tu dit ?... Eh bien ! nieras-tu encore, Vaudoyer ?...

VAUDOYER, se retournant vers Charmoulu et prêt à s'élancer sur lui.

Ah ! misérable ! tu as eu peur...

CHARMOULU, allant à Dominique.

Non !... je me suis repenti...

DOMINIQUE.

Et le ciel te pardonnera... (Montrant Vaudoyer.) Mais lui, le meurtrier de Gaston, il nous doit tout le sang qu'il a versé, toutes les larmes qu'il m'a fait répandre !...

VAUDOYER.

Vous avez flétri mon père... moi, j'ai frappé le vôtre, et je consommerai la ruine de sa famille, comme il a voulu le déshonneur de la mienne !...

(Il sort. — Raoul et les autres font un mouvement vers lui.)

DOMINIQUE.

Laissez !.. laissez !... Cet homme appartient à la justice, et la justice l'attend aux portes du château...

LA COMTESSE.

Mais... qui donc êtes-vous ?...

VALENTINE.

Ma mère ! c'est le pauvre accusé... c'est le frère de votre époux, qui a souffert et pleuré depuis quinze années !...

RAOUL.

Lui !...

LA COMTESSE.

Vous !... vous... monsieur !... Comment pourrons-nous racheter tant de douleurs ?...

DOMINIQUE, montrant Marguerite et Lucien qui viennent d'entrer.

Aimez ma famille, madame la comtesse !

LA COMTESSE.

Oh ! oui, oui !...

DOMINIQUE, prenant par la main Houdard qui se tient caché et qui pleure.

Toute ma famille, madame, et celui-là en est aussi.

HOUDARD.

Ah ! monseigneur !... monseigneur !...

DOMINIQUE.

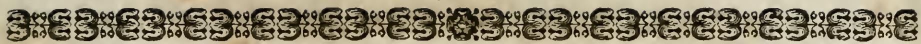
Je me souviens qu'errant et proscrit, j'ai vécu de l'aumône de nos humbles paysans... je me souviens que je dois une récompense à ceux qui m'ont tendu la main... (A Charmoulu.) un pardon à ceux qui se repentent...

CHARMOULU.

Merci, monsieur, le comte, merci ! et moi, vieux pécheur repentant, j' ferai danser les mariés...

FIN.

Paris. — Imprimerie de Boulé, rue Coq-Héron, 3.



LA
CLOSERIE DES GENÊTS

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX, PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

PAR M. FRÉDÉRIC SOULIÉ,

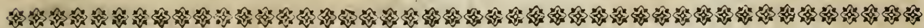
MUSIQUE DE M. AMÉDÉE ARTUS,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 14 octobre 1846.

NOUVELLE ÉDITION, CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

D'après un traité, en date du 8 novembre 1842, M. Frédéric Soulié a concédé à M. Tresse ou à son successeur le droit exclusif *d'éditer et de publier toutes les pièces de théâtre qu'il fera pendant l'espace de six années, et qui seront representées sur les différens théâtres de Paris,* notamment sur celui de l'Ambigu-Comique.

Personnages.	*Acteurs.*
LE GÉNÉRAL COMTE D'ESTÈVE, grand père noble	MM. MATIS.
LE MARQUIS DE MONTECLAIN, colonel des chasseurs d'Afrique, jeune premier rôle	SAINT-ERNEST.
KÉROUAN, fermier du marquis de MONTÉCLAIN, ancien Vendéen, 1er rôle marqué	MONTDIDIER.
CHRISTOPHE, dit ALY, son fils, maréchal-des-logis des chasseurs d'Afrique, amoureux comique	MÉNIER.
GEORGES D'ESTEVE, fils du général, jeune premier	LACRESSONNIÈRE.
DOMINIQUE, vieux soldat de la garde impériale, intendant du général, 1er comique	VERNER.
BRIAS, ami de MONTÉCLAIN, 2e amoureux	FLEURY.
D'AVATIANNES, procureur du roi, 3e amoureux	LAURÉ.
PORNIC, valet de ferme de KÉROUAN, 2e comique	BOUSQUET.
LOUIS, domestique du général, grande utilité	THIERRY.
MACLOU, mendiant, grande utilité	MARTIN.
FRANÇOIS, accessoire	BAUDOUIN.
LOUISE, fille de KÉROUAN, jeune premier rôle	Mmes GUYON.
LUCILE, fille du général, 1re amoureuse	NAPTAL-ARNAULT
LEONA DE BEAUVAL, 2e premier rôle	LUCIE.
MADELINE, nièce de KÉROUAN, 1re soubrette	EMMA.
PERRINE, paysanne, 2e soubrette	RIVAL.
MATHURINE, mendiante, 2e amoureuse	GARNIER.
Mme DE BRIAS, mère noble	LEMAIRE.
Mlle DE BRIAS, 3e amoureuse	BOUTIN.
MARIANNE, fermière, utilité	LOUISE.



PROLOGUE.

Le théâtre représente un espace clos, à droite du spectateur, par une maison élevée, sur laquelle il y a écrit : HÔTEL DU CHARRIOT D'OR.— En face, on voit quelques mâts pavoisés qui annoncent le commencement d'une lice qui s'étend au loin. — Au fond, et près des mâts, une tente avec des rideaux ouvrant du côté de la scène ; puis un paysage représentant un pays très boisé, au milieu duquel on aperçoit çà et là la cheminée d'une ferme ou le toit d'un château. — A droite et à gauche de la scène, tables pour les buveurs. — Au lever du rideau, il y a beaucoup de monde en scène : on boit, on cause. — A gauche, un groupe de jeunes filles se tenant par la main ; à droite, un jeune homme en costume de chasseur d'Afrique, assis sur le devant de la scène, fume uue pipe turque.

SCÈNE I.

MADELINE, PERRINE, PAYSANNES, à gauche ; ALY, assis à droite ; puis, DOMINIQUE.

MADELINE.

Regardez donc ! comme il est drôlement bouté!

PERRINE.

Qu'est-ce que c'est donc que celui-là ?

MADELINE.

C'en est un qui est arrivé, aux courses de Lamballe, avec des superbes chevaux.

ALY, sans bouger, à part.

Regardez, contemplez, admirez, mes petites Bretonnes... C'est gentil, n'est-ce pas ?... c'est proprement ficelé...

PERRINE.

M'est avis que ce doit être un marquis turc.

MADELINE.

Ah ! v'là le père Dominique... faut lui demander ça à lui, qui a été dans toutes les parties du monde...

ALY, se levant.

Voulez-vous voir la tournure, mes anges ?... Voilà... faites-vous plaisir...

(Il se promène devant l'auberge.— Dominique entre.)

MADELINE et les autres paysannes, l'entourant.

Père Dominique !... père Dominique !...

ALY, à part.

Dominique ... connu !.. c'est lui-même... Le général ne doit pas être loin.

DOMINIQUE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a, mes filles !... est-ce que vous voulez me prendre d'assaut ? .. saprebleu !... Voyons, tout à l'heure il y en aura pour toutes ; mais d'abord, il faut que je retienne des places dans la tribune du sous-préfet, pour le général et sa fille...

MADELINE.

Voyons, ne faites pas vos grosses moustaches, père Dominique ; vous savez bien que ça ne me fait pas peur.

DOMINIQUE.

Excepté quand je veux t'embrasser... (Il chante.) Madelon, mon cœur, ma petite Madelon, Madelon !... tonton... ton !... (Il veut l'embrasser.)

ALY, à part.

Madeline... je connais ça...

MADELINE.

Laissez-moi donc, ou je le dirai à mon oncle Kérouan.

ALY, toujours à part.

Juste, c'est elle... Ah ! comme c'est grandi... de partout.

MADELINE, à Dominique.

En voilà assez... et écoutez-moi.

LES PAYSANNES.

Oui... oui...

MADELINE.

Regardez donc ce drôle d'habit !

DOMINIQUE.

Où ça ?

ALY, à part.

On interroge le vieux de la vieille des vieilles à mon sujet...

MADELINE, montrant Aly.

Celui-là... ce brun...

ALY, se redressant et à part.

Passe ton inspection, l'ancien, et trouve quelque chose à calomnier si tu peux... (Il se promène.)

DOMINIQUE, après avoir regardé Aly.

Ça... ah !... (Avec dédain.) Connais pas.

MADELINE.

Perrine dit que c'est un marquis turc.

DOMINIQUE.

Allons donc !... j'ai eu l'honneur de vivre en Égypte avec la meilleure société de l'endroit, et je n'ai jamais vu de marquis turc établi comme ça...

ALY, à part.

Je crois qu'il me détruit.

MADELINE.

Qui donc que ça peut être ?

DOMINIQUE.

D'où ça vient-il ?

MADELINE.

Il est arrivé, il y a deux heures, de Paris, avec mon parrain, le marquis de Montéclain.

DOMINIQUE.

Alors ce n'est pas quelque chose de grand' chose... Quelque saltimbanque...

ALY, à part.

Bien sûr on me dégrade.

MADELINE.

Avec un bel habit comme ça ?...

DOMINIQUE.

J'ai bien vu des pékins de bourgeois faire monter, derrière leur voiture, des laquais à épaulettes à graines d'épinard... c'est quelque domestique déguisé en prince algérien.

ALY.

Décidément on m'immole... Voyons un peu...

(Il se rapproche doucement.)

MADELINE.

Un domestique... Ah ! tant pis !... sans ça, il serait bien gentil.

ALY, frappant sur l'épaule de Dominique.

La jeunesse a raison, l'ancien... Sous prétexte que vous êtes un vieux de la vieille des vieilles, faut pas dédaigner le soldat moderne.

DOMINIQUE.

Ça ! un soldat ?...

ALY.

Un peu... Premier des chasseurs d'Afrique... pas du tout culotte de peau, mon ancien...

DOMINIQUE.

Chasseur d'Afrique ?.. j'ai entendu parler de ça...

MADELINE.

Moi, aussi.

ALY.

C'est qu'ils en font parler.

DOMINIQUE.

Possible... Mais il leur faudra manger bien des croûtes, mon petit, avant de monter au premier bouton de la guêtre d'un grenadier de la vieille.

ALY.

Je ne dis pas... chacun sa gloire. Vous avez conquis l'Europe... c'est bien... et je la respecte. Mais nous conquérons l'Afrique... c'est pas mal... et il ne faut pas cracher dessus... père Dominique.

MADELINE.

Père Dominique ?.. Tiens, il vous connait...

DOMINIQUE.

Il aura lu les Bulletins de la grande-armée... voila.

ALY.

Dominique Coussu... de Blain ; le sergent du général d'Estève, un autre ancien... pas du tout sensible... très dur à cuire... comte de l'empire... retraité et retiré à Machecoul, avec une petite fille...

MADELINE.

Ah ! oui... une petite fille !... Mlle Lucile, une des plus belles demoiselles du pays...

ALY.

C'est juste... la petite Lucile a dû grandir comme vous, mademoiselle Madeline.

MADELINE.

Ah bah ! est-ce que vous me connaissez aussi ?

ALY.

Madeline Leroëx, dont les père et mère ont péri en 1815, lors de la prise de Châteaubriant par les fédérés... nièce du père Kérouan, Breton bretonnant, fermier du marquis de Montéclain, chouan de la première en 1795, de la seconde en 1815, de la troisième en 1830... pas mal entêté, décoré de Saint-Louis, et qu'il ne faudrait pas embêter, malgré ses soixante-cinq ans... n'est-ce pas, père Dominique ?

MADELINE.

Mais qui êtes-vous donc, monsieur ?

DOMINIQUE.

Attendez un peu... voyons... Tu as dit premier des chasseurs d'Afrique.

ALY.

Deuxième escadron.

DOMINIQUE.

Et à l'appel, tu réponds au nom de Christophe Kérouan ?...

ALY.

Présent.

MADELINE.

Mon cousin !

DOMINIQUE.

Comment ! c'est toi, gamin ?...

ALY.

Eh ! oui, père Dominique... Comment, vous ne m'avez pas reconnu ?

DOMINIQUE.

C'est que, lorsque tu es parti, il y a six ans... (Montrant ses moustaches.) tu n'avais pas ça...

ALY, découvrant son front et montrant une cicatrice.

Ni ça... (Soulevant sa veste.) Ni ça...

DOMINIQUE.

La croix... Ah ! sapré petit matin !.. c'est bien, très bien... Embrasse-moi !

(Il lui ouvre ses bras ; Aly passe dessous, et va embrasser Madeline.)

ALY.

Allons donc, père Dominique... Et vous, cousine, est-ce que toutes les moustaches vous font peur ?

MADELINE.

Pas les noires...

(Les autres paysannes s'éloignent en riant.)

ALY.

Dame ! père Dominique, quand vous veniez à la ferme avec le général, je vous ai tant entendu raconter des batailles et des tremblemens, des canons et des obus, que je me suis dit : Il faut que j'aille me promener par là...

DOMINIQUE.

Mais pourquoi donc que tu caches ta croix ?

ALY.

C'est une surprise que je veux faire à mon père.

DOMINIQUE.

A ton père ?... Est-ce que tu ne l'as pas vu, ton père ?

ALY.

Est-ce qu'il est ici ?

MADELINE.

Mais puisque vous arrivez de Paris avec le marquis de Montéclain, votre colonel, vous devez bien savoir que le père Kérouan est aux courses, puisque M. le marquis lui a écrit d'y venir.

ALY.

Pas possible !.. M. de Montéclain me l'aurait dit...

MADELINE.

Je le sais bien, puisque c'est moi qui ai lu la lettre à mon oncle ; attendu que, lorsque c'te lettre est arrivée, Louise n'était pas à la ferme.

ALY.

Louise, ma sœur !... Et dis-moi, Madeline, est-elle jolie comme toi ?.. Elle promettait, il y a six ans...

DOMINIQUE.

Et ça n'a pas menti... et, si ce n'était Mlle Lucile, ma foi, je dirais que c'est la plus belle... (Après un soupir.) Oui, la plus belle.

MADELINE.

Allons donc !... est-ce que vous vous y connaissez ?... Certainement, Mlle Lucile est bien... mais ma cousine Louise !... Ah ! dame ! vous serez content, cousin...

ALY.

Mille pistons, je le suis déjà beaucoup... Mais finis-moi donc l'histoire... Tu dis que M. de Montéclain a écrit à mon père ?

MADELINE.

Eh ! oui, d'amener ses petits Bretons aux courses... en ajoutant : « Viens, mon vieux camarade... » Vous savez comme il aime votre père, le marquis... Puis il disait encore : « Je te ménage une surprise qui te fera plaisir. »

ALY.

C'était moi, la surprise... Le bonhomme de père est venu ?...

DOMINIQUE.

Voilà une heure qu'on te le dit... Il est là dans cette tente où l'on donne les papiers civils des chevaux.

ALY, prêt à sortir.

Et tu es venue avec lui... et Louise aussi, sans doute ?

MADELINE.

Oh ! non... elle est restée à la ferme... Il fallait bien y laisser quelqu'un...

ALY, revenant sur ses pas.

Elle n'est pas malade, au moins?...

MADELINE.

Non... Mais, dame!... vous savez... elle a été élevée au couvent avec Mlle Lucile... elle ne rit pas toujours... elle s'ennuie quelquefois...

ALY.

Raison de plus pour sortir, pour venir ici.

MADELINE.

Ah! dame, elle n'a pas voulu... Et ce qu'elle veut, mon oncle n'y trouve rien à dire.

ALY.

Ah! je n'aime pas ça, moi...

DOMINIQUE.

Eh bien! vas-tu venir ici faire des sentences, blanc-bec!... Apprends, petit, que Louise, comme Mlle Lucile, c'est saint, et sacré, et tranquille, et vertueux... C'est pas ton nouveau colonel le marquis de Montéclain, qui t'a appris à les connaître, ces honnêtes filles...

ALY.

Le fait est que le colonel ne choisit pas les plus... Mais au diable tout ça... Vous dites que mon père est... de ce côté?...

MADELINE.

Je vais vous conduire.

ALY.

Venez donc...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉONA.

LÉONA, arrêtant Aly au moment où il va entrer dans la tente.

Ah! c'est toi, Aly...

ALY.

Madame la comtesse de Beauval...en Bretagne!..

LÉONA.

M. de Montéclain est-il arrivé?

ALY.

Oui, madame... il est là à déjeuner avec M. de Brias et une demi-douzaine de ses amis du pays. Si vous voulez, je vais lui dire...

LÉONA.

C'est inutile... tu peux me dire ce que je veux savoir...

ALY.

Pardon... mais j'ai une affaire... de rien... ici tout près...

LÉONA.

Un mot seulement... Tu es de ce pays?...

ALY.

Oui... c'est-à-dire de Machecoul, de l'autre côté de la Loire.

LÉONA.

C'est ce que je voulais dire... Connais-tu un certain général d'Estève?

ALY.

Un peu... pour ne pas dire beaucoup. Mais, à supposer que je ne le connaisse pas assez, voilà un ancien qui peut vous en dire du long et du large; il y a trente ans qu'ils ne se quittent pas...

DOMINIQUE, à part.

Je crois bien... à quinze ans, j'étais son brosseur...

LÉONA.

Ce doit être Dominique?...

ALY.

En personne.

LÉONA.

Mais... je ne veux pas... m'adresser... à lui.

ALY.

Pardon, excuse... mais j'ai, de l'autre côté de cette toile, un vieux bonhomme de père à embrasser... et... ma foi... ça me bat la charge dans la poitrine... Viens, Madeline... Pardon, madame... A revoir, vieux vainqueur!

(Il sort avec Madeline.)

SCÈNE III.

DOMINIQUE, LÉONA.

LÉONA, à part.

Georges est-il venu. (Haut.) Monsieur Dominique?..

DOMINIQUE.

C'est à moi que madame se fait l'honneur de parler?.. (A part.) Une connaissance du marquis de Montéclain... pas grand'chose de comme il faut...

LÉONA.

M. le général est venu aux courses, n'est-ce pas?

DOMINIQUE.

Nous ne nous quittons jamais... (A part.) C'est pour le général.

LÉONA.

Mlle Lucile, sa fille, l'accompagne?...

DOMINIQUE.

Elle nous accompagne toujours... (A part.) C'est quelque amie de pension qui aura mal tourné.

LÉONA.

Vous arrivez de Paris?

DOMINIQUE.

Depuis hier..... Mais nous repartons aussitôt après que les chevaux du général auront couru.

LÉONA.

Ah! très bien... Mais... dites-moi, le frère de Mlle Lucile... M. Georges...

DOMINIQUE.

Ah! ah!

LÉONA.

M. Georges d'Estève, le fils du général, est-il venu aussi?...

(Montéclain, Brias et des jeunes gens sortent de l'auberge.)

DOMINIQUE.

M. Georges... (A part.) J'avais raison... c'est quelque... je ne sais quoi...

LÉONA.

Pardon, bonhomme... (Dominique se retourne irrité.) Je vous demande si M. Georges d'Estève est ici?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MONTÉCLAIN, BRIAS, JEUNES GENS.

MONTÉCLAIN, s'approchant et parlant bas.

Oui, il y est, la belle des belles... il y est.

LÉONA.

Eh! bonjour, Montéclain.... bonjour, Brias..... Êtes-vous ici en famille? (Elle leur serre la main.)

BRIAS.

Sans doute... J'ai accompagné ma mère et ma sœur.

MONTÉCLAIN.

Monsieur Dominique, je suis bien votre serviteur.

DOMINIQUE, avec humeur.

Monsieur le marquis, je vous salue...

(Il va vers la tribune, et disparaît.)

BRIAS.

Quel est donc ce sanglier à la moustache hérissée?...

MONTÉCLAIN.

C'est un de mes ennemis les plus acharnés.

BRIAS.

Ça?...

LÉONA.

Cet homme... l'ennemi du marquis de Montéclain?

MONTÉCLAIN.

Ennemi en sous-ordre, à la vérité, corps auxiliaire, complice obéissant... mais qui a mis à me nuire toute l'ardeur d'une haine personnelle. Vous savez qu'il y a six mois il me prit fantaisie de me faire nommer député, et membre du conseil général de mon département...

LÉONA.

Vous, député, Montéclain?... De toutes vos folies, cette prétention est assurément la plus folle... (Brias offre une chaise à Léona.)

BRIAS.

Ne renouvelez pas ses douleurs... Il a échoué de la façon la plus éclatante...

MONTÉCLAIN.

C'est vrai... et c'est à ce maraud que je le dois.

Mme DE BEAUVAL, s'asseyant.

A l'intendant du général d'Estève?...

MONTÉCLAIN.

Qui, en cette occasion, s'était fait l'aide-de-camp, le messager, le postillon, l'interprète, le propagateur des rancunes de son vieux général... Celui-ci inventait les calomnies, et ce vieux grison les colportait.

LÉONA.

Vraiment... le général d'Estève vous a calomnié?... Comment a-t-il fait?

MONTÉCLAIN.

Il disait que je me grisais quelquefois...

BRIAS.

Il aurait pu dire... souvent.

MONTÉCLAIN.

Jamais, Briars; car c'est après un dîner où tu avais roulé sous la table, que j'ai gagné mille louis au whist à lord Epsom, le buveur d'eau le plus flegmatique de l'Écosse... Ne disait-il pas que je faisais métier de séduire ou de compromettre les femmes?

BRIAS.

Pour ceci, il avait quelque raison. N'as-tu pas insolemment promené dans tout Paris la Mariquitta, Lolotte, la Sessi... et cette délicieuse Labrador, la reine du quartier Bréda?...

MONTÉCLAIN.

Eh! Brias, penses-tu que je les ai séduites, ces charmantes princesses? Et doit-on m'imputer à gloire et à crime d'avoir fait faillir des vertus si illustres par leurs faiblesses?...

BRIAS, à Léona.

Et puis, il est d'une indiscrétion outrageante...

MONTÉCLAIN, bas, à Léona.

Dites-lui donc que ce n'est pas vrai...

LÉONA.

Vous êtes d'une impertinence haïssable.

MONTÉCLAIN.

Depuis qu'on n'aime plus mon impertinence.

BRIAS.

Tu joues un jeu d'enfer.

MONTÉCLAIN.

Je ne connais pas de jeu qui appartienne au ciel.

LÉONA.

Vous riez de tout et de tous...

MONTÉCLAIN.

Et je laisse à tout le monde le droit de rire et de médire de mes défauts... même à ce brave général d'Estève, qui a fait de moi aux électeurs un portrait à faire reculer les plus intrépides.

LÉONA.

Vous le lui permettez, mais vous ne le lui pardonnez pas.

MONTÉCLAIN.

Moi?... et pourquoi?... C'est de bonne guerre... Il ne m'aime pas? je le conçois... il est fils d'un pauvre maître d'école de village... je suis l'héritier des anciens maîtres de son père. — Il est devenu comte de l'empire : mais nous, nous sommes comtes de Montéclain depuis six cents ans. — Il est parti comme soldat de la république, et il a vu sa carrière brisée sous la restauration, au mo-

ment où la mienne commençait. — Il a fait dix fois plus que moi pour sa fortune, et le hasard m'a donné dix fois plus de fortune qu'il n'en a... Ne sont-ce pas là d'excellentes raisons pour qu'il me déteste?... Ajoutez à cela que nous sommes voisins de campagne : il a une maison, et moi un château; il a un jardin, et moi un parc; je vois chez lui, et mes terrasses coupent sa vue... et enfin, par dessus tout, il est du temps passé, et moi du temps présent; il est vieux, et je suis jeune; il finit, et je commence.

BRIAS.

Homme plus fort que toi, cependant; car, malgré tous les avantages, il t'a battu... Et c'est sans doute pour prendre ta revanche que tu es venu dans cette misérable bourgade... (Riant.) Le lion du sport parisien vient triompher de son ennemi sur le turf breton de Lamballe, en présence des gentlemen riders de Machecoul et de Landerneau!

MONTÉCLAIN.

Pourquoi non, messieurs? C'est un triomphe que je priserais plus haut que vous ne pouvez croire... Et peut-être préférerais-je la rude poignée de main de tous ces durs paysans aux applaudissemens des tribunes léoniennes de Chantilly; car c'est ici ma noble, ma vieille, ma sainte Bretagne!... Ah! ceci est un pays où il fait bon à se venir retremper le cœur et l'esprit!..... Oui, lorsqu'on est affadi des plates intrigues de la vie parisienne, quand on est las des sottes comédies de tout ce monde qui se ment sans se tromper, lorsqu'on est dégoûté de ces hypocrisies qui ne cachent même pas le vice, on est heureux de pouvoir rencontrer cette rudesse de langage, où la vérité parle seule; cette probité implacable, qui fait que la parole de votre ennemi est aussi sacrée que celle de votre frère; cette austérité de mœurs, qui fait de l'amour une religion pure.

BRIAS.

En vérité, je ne te savais pas si poétique.

LÉONA.

Et surtout si indulgent pour vos ennemis.

MONTÉCLAIN.

Pour ceux qui sont honnêtes et loyaux, comtesse, je suis juste... et j'en fais gloire.

LÉONA, se levant.

Peut-être pourrait-on trouver à cette justice une cause que vous ne dites pas..... La fille du général est une personne ravissante.

MONTÉCLAIN, avec intention.

C'est vrai; elle est admirablement belle, et on la dit également bonne. C'est elle qui console son père des vifs chagrins que lui a causés son fils Georges.

BRIAS.

Est-ce que Georges d'Estève, dont les tableaux ont eu tant de succès cette année, est le fils du général?

MONTÉCLAIN, même jeu.

Précisément, c'est le même qui, en Italie, a fait toutes ces folies scandaleuses pour une certaine dame...

BRIAS.

Quelle dame?

MONTÉCLAIN.

Vous la connaissez, comtesse?

LÉONA, vivement.

Beaucoup...

BRIAS.

Et son nom?...

LÉONA.

Mais je doute que les folies de M. Georges d'Estève pour... cette dame... aient fait grand scandale... car il n'avait alors ni réputation ni fortune.

MONTÉCLAIN, bas.

Je me suis laissé dire que, malheureusement pour sa réputation, le pauvre garçon lui avait donné plus que sa fortune, et...

LÉONA, bas.

Montéclain!... vous abusez...

MONTÉCLAIN, bas.

Non, mais, au besoin, j'userai..... Qu'êtes-vous venue faire ici?

(Brias, les voyant parler bas, s'éloigne de quelques pas avec les autres jeunes gens.)

LÉONA.

Si vous étiez homme à vous venger des injures qu'on vous fait, je vous le dirais peut-être...

MONTÉCLAIN.

Quand on veut la faire mystérieuse, ma chère, on ne court pas dans une foule comme celle-ci, en criant au premier venu : M. Georges d'Estève est-il ici?

LÉONA.

Et vous m'avez répondu qu'il y était...

MONTÉCLAIN.

Et la meilleure preuve que je vous ai dit la vérité, c'est que le voici lui-même.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, à part, avec effroi.

C'est elle!... (Il va vers la lice.) Dominique!... Dominique!...

DOMINIQUE, paraissant à l'entrée de la lice.

Voilà, monsieur Georges...

GEORGES.

Tu as retenu des places?

DOMINIQUE.

Oui, monsieur Georges, trois bonnes... tout près du sous-préfet et à côté de M. le curé.

GEORGES.

Je vais prévenir mon père qu'il peut venir

(Dominique disparaît.)

LÉONA, bas, à Montéclain.

Il s'éloigne!...

MONTÉCLAIN.

Je suis bonhomme, Léona, je vais le retenir... Je vous salue, Georges...

GEORGES, s'arrêtant et venant au colonel.

Monsieur de Montéclain, je vous salue.

MONTÉCLAIN.

Pourquoi cet abord glacé, Georges?... (Lui prenant la main.) Oubliez-vous que je suis le plus sincère admirateur de votre talent?... Et nous ne sommes pas d'un temps où les fils héritent des préjugés des pères.

GEORGES.

Vous en êtes un exemple, monsieur, et je vous remercie de vos bonnes paroles...Mais je suis arrivé à ce point de dépendance de ne pouvoir écouter des amitiés qui déplairaient à mon père.

(Fausse sortie.)

MONTÉCLAIN.

Je le sais... Mais vous êtes jeune... vous avez du talent... Il ne vous manque que le courage.

GEORGES, jetant un regard sur la comtesse.

Hélas!... Il y a des infortunes contre lesquelles tout courage est inutile.

MONTÉCLAIN.

Peut-être...

GEORGES.

Adieu...

MONTÉCLAIN.

Si vous aviez jamais besoin de moi, dites: au revoir.

(Pendant ce temps, Léona, qui a pris le bras de Brias, a tourné la scène et s'est approchée de Georges.)

LÉONA, bas, à Georges.

Restez... je le veux!...

MONTÉCLAIN.

Allons, Georges, du courage! Adieu, comtesse. Venez-vous, messieurs?... J'ai là deux petits poneys sur lesquels, comme disent le réclames, je fonde les plus belles espérances.

(Ils entrent dans la tente.)

SCÈNE VI.

LÉONA, GEORGES.

LÉONA.

Georges, prenez garde! je puis me lasser de tant de mépris...

GEORGES.

Eh! madame, ne sommes-nous pas séparés pour toujours?... Que me voulez-vous encore?

LÉONA.

Je vous le dirai, Georges... Je vous attends, après les courses, dans cette auberge...

GEORGES.

Je n'irai pas... je ne le veux pas... je ne le peux pas...

LÉONA.

Vous ne savez donc pas de quoi je suis capable?...

GEORGES.

D'un crime?... Accomplissez-le, et débarrassez-moi d'une vie que vous m'avez faite si misérable!

LÉONA.

Encore une fois, Georges, voulez-vous m'écouter?

GEORGES.

Voici mon père! Ah! silence... madame. Qu'arriverait-il, mon Dieu, s'il savait qui vous êtes!...

(Il va au devant de son père.)

LÉONA.

Ah! c'est ainsi!... Eh bien! malheur à lui, à vous et à tous les vôtres!...

(Elle rentre dans l'auberge.)

SCÈNE VII.

LUCILE, LE GÉNÉRAL, GEORGES, DOMINIQUE.

LE GÉNÉRAL, appuyé sur Lucile.

Eh bien! Georges... où êtes-vous donc?... voilà une bonne heure que je vous attends... Vous savez que je puis à peine marcher.. et vous me laissez là, seul avec votre sœur... qui ne peut me soutenir..

GEORGES.

Mon père, c'est seulement à l'instant que je viens de découvrir Dominique, et j'allais vous dire que vos places sont marquées ici..

DOMINIQUE, à l'entrée de la lice.

Je les tiens!

LE GÉNÉRAL, à Georges.

Ah! je sais que vous avez toujours d'excellentes raisons... (Son fils lui offre le bras.) Merci, monsieur, le bras de ma fille me suffira...

LUCILE.

C'est que je suis fatiguée!...

LE GÉNÉRAL.

Tu es fatiguée, pauvre enfant?... Eh bien! arrêtons-nous... prends mon bras... appuie-toi sur moi...

LUCILE.

Je veux bien, mais à une condition... c'est que vous vous appuierez sur mon frère. .

LE GÉNÉRAL, après un soupir.

Lucile, Lucile... tu n'es bonne que pour lui...

LUCILE.

Osez répéter cette affreuse parole...

LE GÉNÉRAL.

J'ai tort... j'ai tort... Allons, Georges, venez... donnez-moi votre bras... (Bas.) Ah! si vous aviez voulu m'écouter...

DOMINIQUE.

Par ici, mon général... par ici!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, KÉROUAN, ALY.

KÉROUAN, sortant de la tente avec Aly.

Mon général !

LE GÉNÉRAL.

Ah ! bonjour, Kérouan... Georges, n'oublie pas que nous partons après les courses... Va donner les ordres nécessaires...(Georges sort. — A Kérouan.) As-tu bien entraîné, comme ils disent à Paris, les poneys de ton marquis de Montéclain?... Je te dis qu'ils ne valent pas mes petits bretons... Tu verras, tu verras...

KÉROUAN.

Il s'agit bien de tes petits bretons et de mes petits poneys... Il s'agit de ce gaillard-là...

LE GÉNÉRAL.

Ce gaillard-là?... un chasseur d'Afrique... ton petit Christophe !...

ALY.

Merci de m'avoir reconnu, général.

KÉROUAN, montrant le galon de sous-officier, la blessure et la croix.

Et ça, général?... Et ça? et ça?...

LE GÉNÉRAL.

Ah ! diable... c'est bien... très bien !...

KÉROUAN.

J'étais ben sûr qu'il se battrait en vrai Breton... Il servait sous les ordres de M. de Montéclain... Ah ! les Montéclain, c'est du sang de vieille race.

LE GÉNÉRAL, avec humeur.

Oui-da !...Vieille race qui s'est ralliée à la dynastie de 1830.

KÉROUAN.

C'est vrai... et ça, je l'avoue, ça me flatterait plus s'il l'avait gagnée en servant les autres... mais enfin...

LE GÉNÉRAL.

C'est-à-dire que ça vaudrait la peine de s'en vanter, s'il l'avait gagnée du temps... du temps de l'autre...

ALY, à part.

Bon !... on va m'aplatir entre l'autre et les autres..Il paraît que ça n'est pas changé depuis six ans.

KAROUAN, s'animant.

Ah ! dame ! quand nous nous battions dans le Bocage, c'était pour la bonne cause...

LE GÉNÉRAL, de même.

Quand nous entrions à Vienne, à Berlin, à Moscou, c'était de la bonne guerre.

ALY.

Pardon, excuse, général... c'est la faute à papa, si je ne suis pas né dans le bon temps. Que voulez-vous? nous faisons ce qu'on nous donne à faire... en attendant mieux.

LE GÉNÉRAL.

Je ne dis pas ça pour toi, mon garçon... Mais vois-tu, toutes ces croix, tous ces colonels, tous ces généraux d'à-présent... ça me fait pitié... Qu'est-ce que c'est qu'une poignée d'Arabes à chasser, lorsque nous avions l'Europe à combattre... Des escarmouches... des surprises... des combats de tirailleurs... comme la méchante petite guerre qu'on faisait dans ce pays-ci...

KÉROUAN, vivement.

Il n'est pas moins vrai que tu as été battu plus d'une fois avec tous tes bleus.

LE GÉNÉRAL, de même.

Parce qu'on épargnait des populations rebelles et aveuglées par le fanatisme.

KÉROUAN.

Oui-da ! en brûlant les villages, en massacrant les prêtres, en fusillant les prisonniers.

LE GÉNÉRAL.

Tu n'as pas le droit de dire ça, Kérouan; on t'a épargné, ce me semble, quoique ce fût une guerre de brigands.

KÉROUAN.

Parmi lesquels il y en a eu qui t'ont ramassé sur le champ de bataille, lorsque tu étais abandonné par les tiens.

LUCILE.

Mon père... mon père...

LE GÉNÉRAL.

Bien, bien !... (Prenant la main de Kérouan.) C'est vrai, Kérouan, et je ne l'ai pas oublié quand il l'a fallu... Mais, du moins, dans ce temps-là, et sous Napoléon, on se battait...

ALY, allant au général.

Pardon, général... est-ce que vous croyez qu'on s'embrasse en Algérie?

KÉROUAN.

Et sous Cathelineau, on s'élançait sur les batteries, le sabre au poing, on s'attaquait corps à corps. ...

(Montéclain paraît avec ses amis; il dit un mot à un jockey, qui disparaît.)

ALY, à son père.

Est-ce que vous croyez que les Arabes m'ont envoyé ce coup de sabre-là par la poste?...

KÉROUAN.

C'est égal, il n'y a de vraie croix que la croix de Saint-Louis.

LE GÉNÉRAL.

Il n'y a de bonnes croix que celles données par l'empereur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MONTÉCLAIN, BRIAS, JEUNES GENS.

MONTÉCLAIN.

Général, l'empereur, comme le roi, les donnait au nom de la France.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur de Montéclain !...

KÉROUAN.

Monsieur le marquis !...

MONTÉCLAIN.

Et le soldat qui la gagne à son service doit être fier de la porter.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur le marquis de Montéclain, je n'ai pas besoin de vos leçons... Venez, Lucile...

MONTÉCLAIN.

Pardonnez-moi celle-ci, général ; elle est bien humble, près de celle que vous m'avez donnée il y a quelque mois...

LE GÉNÉRAL.

J'ai fait mon devoir de bon citoyen, Monsieur.

MONTÉCLAIN.

Vous devez donc aimer ceux qui le font aussi.. et le mien était de vous dire qu'Aly a fait le sien aussi bien que le plus brave soldat que vous ayez connu.

LE GÉNÉRAL.

Je n'en doute pas, monsieur. Je puis être séparé de vous sur beaucoup de questions... mais je suis convaincu que Christophe est brave, et je sais qu'en servant sous vos ordres il avait devant lui l'exemple du courage et de... Voilà tout...- Venez, ma fille...

(Ils saluent Montéclain, qui s'incline profondément devant Lucile, et ils entrent dans l'auberge accompagnés des jeunes gens, amis de Montéclain.)

KÉROUAN, à Aly.

Et toi, va prendre ma place avec ta cousine... Je resterai dans la tante... je vais donner le dernier coup de main à mes petits poneys.

(Aly sort du côté de la lice ; Kérouan entre dans la tente.)

SCÈNE X.

MONTÉCLAIN, BRIAS, puis LÉONA.

MONTÉCLAIN, à part, suivant de l'œil Lucile.

Ah ! qu'elle est belle !

BRIAS.

En vérité, Montéclain, j'admire ta courtoisie pour cet aigre vieillard...

MONTÉCLAIN.

Regarde sa fille.

BRIAS.

Le fait est que ce serait une belle vengeance !...

MONTÉCLAIN.

Une vengeance !... Fi donc, Brias!.. Contre une enfant innocente, chaste, pure?... ce serait la dernière des lâchetés.

BRIAS.

Tu l'aimes, cependant ?...

MONTÉCLAIN.

Je ne sais pas...

BRIAS.

Comment ! tu ne sais pas ?...

MONTÉCLAIN.

Non... je l'ai rencontrée à Paris, où son père était venu la retirer du couvent, en même temps que la fille de ce vieux Kérouan que tu viens de voir.. Il y a un an à peu près.

BRIAS.

Il y a un an?... Mais c'était le moment où le ministre de la guerre te renvoya en Algérie, pour faire cesser le scandale de tes amours avec l'illustre Mercédès, la danseuse espagnole.

MONTÉCLAIN.

Erreur, Brias... c'est moi qui demandai à partir.

MONTÉCLAIN.

Un soir, à l'Opéra, je vis entrer une jeune fille, dans une loge en face de la mienne... A son aspect, ce fut pour toute la salle un frémissement d'admiration. Tu sais si j'ai l'esprit contrariant... J'avais deviné Lucile à son père et à son frère qui l'accompagnaient... et je me mis à soutenir, avec la plus imperturbable obstination, qu'elle était laide et commune. J'étais avec Cavaillan et Delortal... tu sais, ces lions à la suite, qui n'ont ni l'esprit d'inventer un habit, ni le courage d'avoir une opinion. Ils se rangèrent de mon avis... jamais je ne les trouvai plus niais et plus plats. Cependant on continuait à admirer, à chuchotter.. je fus assez sot pour essayer de lorgner Lucile, en riant, avec une persistance peu polie... Le général devint pâle et Lucile rougit... Je me détournai... non devant le regard foudroyant du général, mais devant un rayon de lumière, calme, limpide, céleste, et venu des yeux de Lucile. Je me jetai avec humeur au fond de ma loge, car Mercédès venait d'entrer en scène, et la salle avait éclaté en applaudissemens... Tous les regards, toutes les admirations, tous les transports s'étaient détachés de cette blanche et naïve enfant pour s'adresser à ma belle Espagnole, qui courait, qui bondissait, qui volait sur la scène, et que, pour la première fois, j'étais seul à ne pas applaudir... (Léona paraît.) Car, enchaîné par je ne sais quelle force aimantée, j'épiais Lucile du fond de ma loge... j'admirais ses joies naïves, ses étonnemens enfantins, ses virginales émotions... et, malgré moi, je me disais : « Oui, là, sur cette scène est la beauté, la fougue, la passion, l'éclat de la conquête, l'envie de mille rivaux... mais là-bas est l'innocence, le calme, la dignité... l'estime dans l'amour, la sécurité dans le bonheur...» Et peu à peu je fis si bien, je rêvai tant à ce contraste, et à cet ange posé là devant moi, que le soir même...

BRIAS.

Tu aimais Lucile?

MONTÉCLAIN.

Non ; mais je n'aimais plus Mercédès... et le lendemain je partais pour l'Algérie.

BRIAS.

Et tu as bien fait .. Que diable veux-tu qu'il arrive de bon de ton amour pour Mlle d'Estève ?

LÉONA.

Je vais vous le dire, Brias.

BRIAS.

Je serais curieux de l'apprendre.

MONTÉCLAIN.

Et moi aussi... voyons, Léona, qu'arrivera-t-il?

LÉONA.

Il arrivera que vous ferez si bien, que la jeune fille s'apercevra de votre amour, si ce n'est déjà fait...

MONTÉCLAIN.

Très bien... très bien!...

LÉONA.

Il arrivera que la petite personne en sera très flattée... car enfin, l'hommage du marquis de Montéclain mérite qu'on le remarque...

MONTÉCLAIN, s'inclinant et à mi-voix.

Vous avez de la mémoire, Léona.

LÉONA.

Mais, il arrivera, d'un autre côté, que le père s'apercevra, à son tour, des œillades passionnées du marquis et des virginales émotions de la fille... Il mettra le premier à la porte...

MONTÉCLAIN.

J'y suis depuis long-temps.

LÉONA.

Alors, il bouchera les fenêtres, il cloîtrera la demoiselle... M. de Montéclain, qui est un don Juan, comme tout le monde sait, ne voudra pas faire moins que Guzman, qui ne connaît pas d'obstacle : il séduira les valets du ciel où logera cet ange, il tentera des escalades sataniques... De son côté, la jeune personne accueillira ces tentatives amoureuses avec d'autant plus d'empressement que son père le lui défendra avec plus d'obstination... On pleurera, on criera, on se désolera... et, comme le père restera implacable, on organisera un enlèvement, une fuite... et l'ange aux blanches ailes tombera du ciel dans les bras de M. de Montéclain.

BRIAS.

Cela me paraît assez probable.

MONTÉCLAIN.

Ceci me semble du dernier vulgaire; et, comme je n'ai aucune envie d'être ridicule... je pars pour Nantes dans deux heures...

LÉONA.

Vous partez?...

MONTÉCLAIN.

Oui.... j'ai quelques renseignemens à demander à mon oncle d'Hérici.

LÉONA, vivement.

Sur quoi?

MONTÉCLAIN.

Sur la mort d'une certaine Isabelle Pommier... qui a disparu il y a quatre ou cinq ans.

LÉONA, un moment troublée, se remettant.

Bon voyage, marquis... et bonne chance.

(En ce moment, on entend le premier son de fanfares. — Une foule nombreuse de dames, d'élégans, d'officiers, de jockeis, de paysans, en tête desquels marchent les autorités du pays, entre et se dirige du côté de la lice.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, et successivement LE GÉNÉRAL, LUCILE, AMIS DE MONTÉCLAIN, DOMINIQUE, KÉROUAN, ALY.

LE GÉNÉRAL, entrant avec Lucile et appelant.

Dominique!... Dominique!...

DOMINIQUE, sortant de la tente.

Général!

LE GÉNÉRAL.

Dis à Louis de se ménager... qu'il se laisse passer d'abord... Nos petits bretons ont un fonds du diable... mais il faut les échauffer peu à peu.

DOMINIQUE.

C'est dit, général, c'est dit...

(Il rentre dans la tente; Lucile et le général sortent du côté de la lice.)

MONTÉCLAIN, à Léona.

Tenez, voilà les courses qui vont commencer : voulez-vous essayer votre chance contre la mienne?...

LÉONA.

Volontiers; et pour cela, voulez-vous monter chez moi?... le balcon de mon appartement domine le champ de bataille; nous y serons mieux que dans cette tribune, où va se prélasser votre ennemi.

MONTÉCLAIN.

J'accepte... Voulez-vous prendre mon bras?

KÉROUAN, sortant de la tente.

Ah! ben... v'là un malheur... Eh! ben, ils sont gentils, vos jockeis de Paris!... Le vôtre que vous aviez amené empaqueté dans une boîte, il est là ivre-mort.

MONTÉCLAIN.

Bah!... (A part.) Je ne lui avais pas dit d'aller si loin.

KÉROUAN.

Vous m'avez écrit qu'il était inutile d'amener Pornic, de façon que nous n'avons plus personne.

MONTÉCLAIN.

Nous trouverons quelqu'un.

KÉROUAN.

Oui-da! avec ça que Louis, le jockey du général, est le meilleur cavalier du pays.

LÉONA.

La chance ne s'annonce pas pour vous, Montéclain.

MONTÉCLAIN.

Voulez-vous me permettre d'essayer de la ramener ?...

LÉONA.

Faites... Mais j'offre vingt louis contre vos poneys.

MONTÉCLAIN.

J'accepte... Brias, voulez-vous être un moment le chevalier de madame ?...

BRIAS.

Volontiers.

LÉONA.

A tout à l'heure.

(Ils sortent et reparaissent bientôt au balcon de l'hôtel.)

MONTÉCLAIN.

Où est ton fils ?

KÉROUAN, montrant du côté de la lice, à gauche.

Là.

MONTÉCLAIN.

Appelle-le...

KÉROUAN.

Est-ce que vous avez envie de le faire monter à cheval avec cet attirail d'uniforme ?... Il pèsera vingt livres de plus que l'ordonnance.

MONTÉCLAIN.

Ça me va.

KÉROUAN, appelant.

Hé! Christophe... Christophe !... Est-ce qu'il est sourd ?...

MONTÉCLAIN.

Non, mais il a peut-être un peu oublié ce nom là... (Appelant.) Aly !... Aly !...

ALY, en dehors.

Colonel !...

MONTÉCLAIN.

Viens ici...

ALY, accourant.

Voilà !...

MONTÉCLAIN.

Ecoute-moi bien... Notton vient de se griser... par ordre... veux-tu monter le petit poney baibrun ?

(On entend un second appel de fanfares, Montéclain parle bas à Aly.)

KÉROUAN.

Bon! voilà le second signal. (Il va au fond.) Un moment... un moment...

ALY.

Hein !... c'est la première fois que vous me demandez ça, colonel.

MONTÉCLAIN.

J'y tiens... je désire faire plaisir au général.

ALY.

En ce cas, je comprends... Si son petit Breton a le prix, il le croira l'égal d'Abd-el-Kader pour la course.

KÉROUAN.

Allons, allons ! voilà les chevaux qu'on amène.

MONTÉCLAIN.

Tu m'as entendu ?

ALY.

C'est difficile, mais on essaiera.

KÉROUAN.

Je vas reprendre ma place là-haut.

ALY, sortant par la tente.

Je ne vous le conseille pas.

KÉROUAN, suivant son fils.

Hein !... plaît il ?

UNE VOIX, du dehors, du côté de la lice.

Silence !.. et place, messieurs !...

LÉONA, du balcon, à Montéclain.

Et mes vingt louis ?...

MONTÉCLAIN.

En voulez-vous quarante ?

LÉONA.

Avec plaisir.

LA VOIX, du dehors.

Laissez aller !...

(Pendant tout le temps que dure la course, on entend une musique lointaine. — Kérouan ressort de la tente une échelle à la main.)

MONTÉCLAIN.

Eh bien ! tu ne montes pas...

KÉROUAN.

Il va faire quelque bêtise... Il se sera gâté au service... A Alger, vous n'avez que de méchans Arabes, au lieu que nos petits poneys...

BRIAS, sur le balcon.

Ah! Léona, Léona... vos quarante louis sont distancés...

MONTÉCLAIN, à lui-même.

Le misérable est capable de gagner.

KÉROUAN, allant appliquer son échelle contre un arbre, du côté de la lice et montant.

Je savais bien qu'il gagnerait...

LÉONA, du balcon.

Voyez comme le jockey du général reprend son avantage.

MONTÉCLAIN, en bas.

A la bonne heure !...

(Cris et bravos lointains.)

KÉROUAN, qui a descendu l'échelle.

Bon !... le voilà battu...

MONTÉCLAIN, à Léona.

Soixante louis... je connais mon poney...

LÉONA.

Cent !

MONTÉCLAIN.

Soit... Je suis sûr d'Aly.

BRIAS.

Il a raison... il gagne du terrain

KÉROUAN, remontant sur l'échelle.

Le colonel a confiance... voyons un peu.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PORNIC.

PORNIC.

Ah ça!... oùsqu'ils sont donc tous?... Mon parrain!... mon parrain!...

(Nouveaux bravos et cris lointains.)

MONTÉCLAIN.

Eh! c'est toi, Pornic... qui cherches-tu donc?

PORNIC.

Monsieur le marquis... Eh bien! je cherche le père Kérouan, mon parrain.

MONTÉCLAIN.

Tiens, le voilà... Je crois que tu lui rendras service en l'empêchant de voir la défaite de ses poneys...

PORNIC.

Tant mieux! il n'a pas voulu m'emmener... tant mieux, tant mieux!... Où qu'il est?

MONTÉCLAIN.

Eh bien! là...

PORNIC, au pied de l'échelle.

Mon parrain!...

(Nouveaux bravos au dehors.

KÉROUAN, sur l'échelle.

Ah ça! mais... qu'est-ce qu'il fait donc? Rends donc la main, malheureux!...

PORNIC.

Mon parrain! mon parrain!...

KÉROUAN.

Qu'est-ce que c'est que ça?... Mais il le fait exprès!...

MONTÉCLAIN, à part.

Je l'espère bien!

LÉONA, BRIAS, TOUT LE MONDE, en dehors.

Ah! bravo! bravo!...

(Les applaudissemens éclatent avec plus de force.)

LÉONA, d'en haut.

Vous me devez cent louis, colonel.

MONTÉCLAIN.

J'en aurais parié mille...

KÉROUAN, descendant de son échelle et marchant sur la scène l'échelle à la main.

Ah! le maladroit, l'imbécile... Ils appellent ça monter à cheval... Ça ne m'étonne pas s'ils n'attrapent pas... l'abbé Cadé.

PORNIC.

Mon parrain, je suis venu...

KÉROUAN.

Laisse-moi tranquille...

(Il va porter son échelle dehors. — Pornic s'attache à ses pas. — En ce moment, une portion de la foule venue aux courses traverse le fond du théâtre; puis paraît le général, appuyé sur Dominique.)

LE GÉNÉRAL, au bras de Dominique, rencontrant Montéclain qui se promène en riant.

Ah! monsieur le marquis, monsieur le marquis, nous valons quelque chose encore, nous autres du temps passé... Si nous ne pouvons plus courir... nous savons faire courir... (A la cantonade.) Lucile, Lucile, je suis à toi dans un moment... Je veux aller voir mon pauvre Louis... Ah! il a bien mené la course... Au revoir, colonel, au revoir...

(Il entre dans la tente, avec Dominique.

MONTÉCLAIN, à part.

En vérité, une pareille joie vaut bien cent louis... Je suis sûr qu'il me déteste moins.

KÉROUAN, rentrant, toujours suivi de Pornic.

Je ne le pardonnerai pas à Christophe.

PORNIC.

Mon parrain!...

KÉROUAN.

Que le diable t'emporte!

MONTÉCLAIN, à part.

Ce pauvre Kérouan, il pourrait bien m'en dire autant. Laissons passer sa colère et allons d'abord consoler Aly.

(Il va vers la tente et y rencontre Lucile, qui vient de la tente, suivie de Mlle et de Mme de Brias et de plusieurs autres dames avec leurs cavaliers. — Brias a rejoint sa mère. — Montéclain salue Lucile et entre dans la tente. — Lucile accompagne la société qui est avec elle jusqu'à la sortie de droite, au fond; la société sort. — Lucile va entrer dans l'auberge, mais l'aspect de Pornic et ce qu'elle entend de la scène entre Kérouan et Pornic, qui a toujours continué pendant tous ces mouvemens, l'arrête.)

KÉROUAN, à lui-même, marchant à grands pas sur la scène.

Parce que ça vient de Paris ou d'Alger... ça croit tout savoir.

PORNIC, le suivant.

C'est vrai, ça.

KÉROUAN.

Parce que ça trotte à l'exercice sur un mauvais cheval de remonte...

PORNIC.

Des rosses, des vraies rosses...

KÉROUAN.

Ça se croit capable de mener des bêtes de prix, qui ont des pieds de feu, une bouche d'enfant... Ah! l'imbécile.

PORNIC.

Oui, l'imbécile!...

KÉROUAN, se retournant.

Tu dis?...

PORNIC.

Je dis l'imbécile...

KÉROUAN.

Comment? c'est comme ça que tu parles de mon fils, toi... mauvais gars?

PORNIC.

Vot' fils? vot' fils?... Tiens, c'est donc lui... Bon! tant mieux!

KÉROUAN.

Ah! tant mieux!

(Il lui donne un coup de poing.)

PORNIC.

Parrain... parrain... doucement... Tant pis... je voulais dire tant pis!

KÉROUAN.

Mais me diras-tu ce que tu es venu faire ici?...

PORNIC.

Eh bien! voilà : hier, mamselle Louise...

KÉROUAN.

Ma fille! Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose?...

LUCILE.

Louise!... ils parlent de Louise...

(Elle s'approche.)

PORNIC.

Elle a fait comme qui dirait un petit paquet. . puis elle m'a dit comme ça : « Je vas passer quelques jours chez ma tante, à Guérande. »

KÉROUAN.

Eh bien! après?...

PORNIC.

Puis, elle a ajouté : « Si, lorsque mon père reviendra des courses, je n'étais pas revenue, tu lui remettras cette lettre. »

KÉROUAN.

Cette lettre?... Pourquoi donc me l'apportes-tu ici?...

PORNIC.

C'est qu'en me disant ça, mamselle Louise avait la voix étranglée, les yeux trempés... et j'ai eu peur. . Alors j'ai pris la carriole, attelé Lambine, et je vous ai apporté la lettre.

KÉROUAN.

La lettre... (Appelant.) Madeline, Madeline!... Où est-elle à présent?... Imbécile, qui m'apporte cette lettre... Tu sais ben que je ne sais pas lire. Madeline!...

LUCILE, s'approchant vivement.

Ne puis-je la remplacer, père Kérouan?

KÉROUAN.

Comment donc? ça me fait honneur et plaisir... Vous êtes l'amie de Louise... et s'il lui est arrivé un malheur... je suis bien sûr que ça vous fera de la peine... (Il s'aperçoit que Pornic regarde avec curiosité.) Eh ben! qu'est-ce que tu fais là, toi?...

(Il prend Pornic par l'oreille et le mène au fond.)

LUCILE, à part, après avoir parcouru la lettre.

Grand Dieu!

KÉROUAN, revenant.

Mais dépêchez-vous, dépêchez-vous... il m'a mis le cœur tout sens dessus dessous... Qu'est-ce qu'elle dit? Est-ce qu'elle est malade, par hasard?...

LUCILE, maîtrisant son trouble.

Non... non.

KÉROUAN.

Mais que me dit-elle?...

LUCILE.

Que c'est sa tante Bisson, de Guérande, qui est malade, et qu'elle part pour la soigner.

KÉROUAN.

Ah ben!... il me l'a dit... Et il n'y a pas autre chose?

LUCILE.

Non, pas autre chose...

KÉROUAN, prenant la lettre.

C'est singulier...

MONTÉCLAIN, sortant de la tente.

Eh bien! mon pauvre Kérouan, es-tu remis de ta colère contre Aly?...

KÉROUAN, prenant Montéclain à part.

Un mot, monsieur le marquis...

(Il lui parle bas.)

MONTÉCLAIN.

Tu veux que je te lise cette lettre?...

KÉROUAN.

Oui, tout de suite.

LUCILE, à part.

Oh! mon Dieu, elle est perdue!...

MONTÉCLAIN, à part.

Comme Lucile est inquiète... prenons garde... (Haut.) Mais il me semble que Mlle Lucile vient de te la lire...

KÉROUAN.

C'est vrai... mais... elle n'a pas bien lu... Enfin, lisez-la-moi...

MONTÉCLAIN.

Soit... (A part, après avoir parcouru la lettre.) Ah! mon Dieu!...

KÉROUAN.

Eh bien?...

MONTÉCLAIN.

Eh bien!... que t'a dit Mlle d'Estève? ..

KÉROUAN.

Que Louise partait pour aller à Guérande.

MONTÉCLAIN, à part.

Oh! noble enfant!... (Haut.) Eh bien! c'est cela... Louise a été à Guérande.

KÉROUAN.

Près de sa tante Bisson, qui est malade...

MONTÉCLAIN.

Près de sa tante Bisson qui est malade... Eh bien! mon brave, il n'y a pas dans cette lettre autre chose que ce que t'a dit mademoiselle... que je prie d'agréer l'hommage du respect le plus sincère et le plus profond...

LUCILE, à part.

Oh!... il m'a comprise...

KÉROUAN.

C'est étrange... la lettre me paraissait plus longue...

MONTÉCLAIN.

C'est qu'elle y a joint quelques comptes pour les fermages de cette année.

KÉROUAN, tendant la main pour prendre la lettre.

Ah!...

MONTÉCLAIN, la retenant.

Je les relèverai, et nous réglerons.

(Il met la lettre dans sa poche.)

LUCILE, entrant dans la tente.

Oh! pourvu que j'arrive avant Kérouan.

LE GÉNÉRAL, sous la tente, appelant.

Dominique! Dominique!... Es-tu prêt?

(Aly entre.)

KÉROUAN, à Aly.

Tu as bien travaillé, mon gars... je t'en fais mon compliment!

MONTÉCLAIN, bas.

Merci, mon brave Aly.

ALY, à Montéclain.

C'est égal, si je n'avais pas mieux débuté dans le régiment, j'aurais déjà pris ma retraite.

KÉROUAN.

Je vais te montrer comment on marche, monsieur Christophe... (A Pornic.) Tu as amené la carriole, toi?...

PORNIC, regardant Aly des pieds à la tête.

Est-il farce... Christophe...

KÉROUAN.

Je te demande la carriole, imbécile...

PORNIC.

Eh bien! elle est là, derrière le mur de l'auberge.

KÉROUAN.

En ce cas, en route...

(Lucile sort de la tente avec le général.—Dans le même moment où Léona sort de l'auberge avec les jeunes gens, Brias arrive du fond.)

LUCILE.

Ah! mon père... partons, partons!...

LE GÉNÉRAL.

C'est ça... nous ferons route avec Kérouan...

LUCILE.

Oh! mon Dieu!...

(Elle jette un regard à Montéclain.)

MONTÉCLAIN, qui a compris.

Pardon, général... mais j'ai besoin de Kérouan et d'Aly... pour quelques jours.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur, Kérouan est votre fermier... c'est juste...

KÉROUAN.

Mais, monsieur le marquis...

MONTÉCLAIN.

Je le veux... Tu resteras aussi, Aly...

PORNIC.

En ce cas, je repars tout seul...

MONTÉCLAIN.

Et toi aussi, Pornic, tu resteras... Je veux encore tenter la fortune demain.

LÉONA, à part.

Ah! il ne part pas.

MONTÉCLAIN.

Adieu donc, général.

LE GÉNÉRAL.

Je vous salue, colonel...

LUCILE, bas, à Montéclain.

Ah! merci... pour elle, monsieur.

MONTÉCLAIN.

Puissiez-vous la sauver!...

LÉONA, à elle-même.

Ah! l'on se parle bas... Georges... Georges..., je te punirai de l'insolence de ta famille!...

(Le général, Lucile et Dominique s'éloignent par la droite; Léona donne le bras à Montéclain. — Le rideau tombe.)

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la cour de la ferme de Kérouan. — A gauche, la maison avec un escalier extérieur d'une seule rampe, conduisant à la chambre de Louise. — Du même côté, au premier plan, la porte du cellier. — Le fond est fermé par une haie entrecoupée de grands arbres. — L'entrée de la cour est fermée par une barrière faite de deux pièces de bois transversales. — A droite, au premier plan, un puits, et, un plan plus haut, un hangar. — A gauche, au pied de l'escalier, une grande table et quelques tabourets de bois. — Au lever du rideau, les gens de la ferme sont en scène, occupés de divers travaux; Louise est assise et accoudée près de la table, Madeline travaille près d'elle; Pornic remplit des pichés.

SCÈNE I.

KÉROUAN, LOUISE, MADELINE, PORNIC, FILLES et GARÇONS de charrue; VALETS de ferme dans la cour, puis PERRINE.

KÉROUAN, paraissant au haut de l'escalier, puis descendant.

Allons les gars, c'est l'affaire d'une heure pour rentrer ce restant de sarrasin qui est dans la pièce du bas, et finir de faucher le regain à côté... Dépêchons, dépêchons!... et après ça, dame! la fête tant qu'il y en aura... et il y en aura; c'est notre maître, M. le marquis de Montéclain qui la mène, comme faisait le seigneur autrefois; — et il a fait comme autrefois, lorsqu'il n'y avait pas de dame au château: il a choisi une paysanne pour être la reine de la fête... et celle qu'il a choisie, c'est Louise... ma belle et bonne Louise.

(Les paysans rentrent sous le hangar.)

LOUISE, avec un soupir, à part.

Ah! pourquoi m'a-t-il choisie!...

KÉROUAN.

Quelle gloire pour toi!... Et puis, dame! v'là deux mois que tu languis et que tu n'as pas quitté la ferme. Crois-moi, fillotte, le plaisir et la danse sont de bons remèdes à ton âge.

LOUISE, à part.

Le plaisir! la danse!... Ah! mon Dieu...

(Elle essuie une larme.)

KÉROUAN.

Eh bien! petiote, est-ce que ça va te reprendre?... est-ce que tu souffres encore?...

LOUISE.

Non, mon père, non... je suis tout à fait bien maintenant... Vous voyez, je suis prête à faire tout ce qu'il faut...

KÉROUAN.

Et il faut que ça soit bien fait, pas vrai, Louise? (A Pornic et Madeline.) Allons, vous autres, apportez le pain et le cidre. (Madeline sort et reparaît suivie de Perrine apportant comme elle des galettes). Tu n'es reine que pour un jour; mais pour ce jour-là, je veux qu'il soit dit qu'il n'y aura pas de pauvres dans le pays. C'est le vieil usage, et l'usage est bon... C'est toi que ça regarde, Louise... n'épargne rien.

PORNIC, remplissant toujours ses pichés.

Il me semble qu'en v'là assez pour un jour.

KÉROUAN.

Eh ben! quand il leur en resterait un brin pour demain, où serait le mal?

MADELINE, à Pornic.

Ce n'est pas toi qui ferais ça, avaricieux.

PORNIC.

Avaricieux... parce que j'aime autant manger mon pain que de le faire manger aux autres.

LOUISE.

Mon père... ne restez-vous pas pour jouir du bien que vous faites?

KÉROUAN.

Ah! j'ai une bien autre corvée: Pierre vient de me dire que le général qui, tu le sais, doit venir ce matin, s'est entêté à prendre le chemin de la Croix-des-Trépassés.

LOUISE.

Mais ce chemin est impraticable...

KÉROUAN.

Il est comme ça, ce vieux Simon... Parce que, du temps de son empereur, il a couru à son aise à travers tous les chemins du monde, il s'imagine qu'on dompte aussi aisément les chemins creux de notre vieille Bretagne... Nenni da! nous y avons plus d'une fois embourbé les bleus, et je crois bien que le général y resterait, si je n'allais au devant de lui avec du renfort...

LOUISE.

Faites donc, mon père... et surtout ne vous moquez pas trop de lui.

KÉROUAN.

Pourquoi pas?... est-ce parce qu'il est comte et général... que je ne...

(Apparition des mendians qui s'arrêtent à la barrière.)

LOUISE.

Non... c'est qu'il est malade...

KÉROUAN.

Oui... oui... tu as raison... (Aux paysans qui sortent du hangar avec des faux, etc.) Allons, vous autres, aux champs; et toi, François, amène les chevaux là-bas, tu sais...

PORNIC, abaissant l'échalier.

Allons! allons! les pauvres, ne barrez donc pas le passage.

KÉROUAN.

Eh bien! butor... (Il pousse Pornic.) tout ce monde-là c'est nos hôtes et nos frères aujourd'hui... et si ma fille était une vraie reine, ce serait tous les jours la même chose. (Aux pauvres.) Entrez,

mes enfans... (Ils entrent.) Passez maintenant, vous autres. (Les valets de la ferme sortent; il va vers un pauvre.) Tiens... c'est... (Le pauvre se détourne ; Kérouan revient près de sa fille.) Dis donc, fille ! tu vois bien ce vieux là-bas?...

LOUISE.

Oui, père...

KÉROUAN.

Ça n'est pas grand' chose de bon .. il aurait pu travailler plus et boire moins... je le lui ai dit souvent... mais c'est égal, il s'est battu autrefois avec moi contre les bleus...Tu lui donneras double ration et tu lui glisseras ces deux pièces de six livres.

LOUISE.

Oui, père, oui...

KÉROUAN.

Allons, les braves gens... allez... allez... et vous prierez Dieu un brin pour ma fille... n'est-ce pas ?...

TOUS.

Oui, oui...

KÉROUAN.

A tout à l'heure, fille... à tout à l'heure...

(Il sort par le fond ; Louise l'accompagne un moment.)

SCENE II.

LES MÊMES, moins KÉROUAN, MATHURINE, MACLOU, PAUVRES.

PORNIC.

Peut-on manger son bien comme ça !...

MADELINE.

On dirait que tu n'es pas Breton... Tu ne sais donc pas le proverbe : Quand on jette deux grains de blé à un oiseau, il en mange un, et le bon Dieu fait un épi de l'autre?

LOUISE, descendant la scène, les pauvres s'avancent un à un; Perrine a aidé Madeline à placer les pains sur la table. — A Perrine.

Ah ! te voilà, Perrine... Comment va ton frère? (Elle commence la distribution aux pauvres.)

PERRINE.

Que la bénédiction du bon Dieu soit sur vous et votre maison, Louise Kérouan : il se remet... il pourra travailler... dans une quinzaine.

LOUISE.

Eh bien ! qu'il vienne... il trouvera toujours de l'ouvrage ici. (Perrine s'éloigne, et des pauvres passent et reçoivent l'aumône de Louise ; le vieux chouan Maclou approche, Louise lui donne un pain et lui glisse l'argent; il fait un mouvement.) C'est mon père qui le veut...

MACLOU.

Merci... je me griserais... Gardez ça plutôt pour cette petite fille, derrière moi : je suis seul, et elle est deux. Allons, approche Mathurine...

(Une femme s'approche timidement.)

PORNIC et DES PAUVRES.

Non... non... pas elle...

PORNIC, allant à la jeune femme et la repoussant.

Qu'est-ce que c'est que ça ! Mathurine?.. Veux-tu bien t'en aller, malheureuse !

LOUISE.

Pourquoi la chasser ?... et qu'a-t-elle donc fait ? (Louise va vers Mathurine.) Eh bien ! ma fille... eh bien ! approche.

PORNIC, pendant que Louise ramène la pauvresse.

Vous ne savez donc pas qui elle est ?..

LOUISE.

Je sais qu'elle pleure, qu'elle souffre, qu'elle a faim peut-être.

PORNIC.

Eh bien ! tant pis pour elle, elle l'a mérité... Sa tante lui a pardonné sa faute... mais elle s'y est obstinée...

LOUISE.

Quelle faute ?

PORNIC.

Au lieu de mettre son enfant à l'hospice...

LOUISE, à part.

Son enfant...

PORNIC.

Elle a mieux aimé le nourrir que de travailler pour sa bonne vieille tante.

LOUISE.

Ah !... pauvre fille... venez...

PORNIC.

Aussi elle est bien lotie... sa tante l'a chassée, et la v'là tendant la main.

LOUISE.

Tais-toi, malheureux, tais-toi... Asseyez-vous là...Continue, Madeline.

(Madeline et Perrine continuent la distribution.)

PORNIC.

Quand je vous dis...

MADELINE.

Veux-tu te taire, mauvais cœur !..

(Elle le pousse.)

LOUISE, à Mathurine.

Ainsi, c'est pour avoir gardé votre enfant qu'on vous a chassée ?

MATHURINE.

Oui... mamselle... oui... Ma tante me disait : « Mets-le aux enfans de l'hospice, et on ne saura rien. » Mais moi je me suis dit : Si Dieu peut me pardonner de ne pas avoir été une honnête fille, ce sera parce que j'aurai été une bonne mère.....

LOUISE, à part.

Et c'est elle qu'on maudit. (Haut, lui donnant plusieurs pains.) Tenez.. tenez, prenez pour vous, pour votre enfant...

MATHURINE.

Oh ! merci... merci. Pauvre petiot, comme y va me rire en me voyant revenir avec du bon pain frais !

LOUISE.

Il vous connaît?... il vous sourit?...

MATHURINE.

Oui-da... je l'ai laissé là tout près sous la saulaye... il est si gentil, mamselle, quand il tappe dans ses petites mains en me disant : « Maman... maman ! »

LOUISE.

Ah!.. vous avez bien fait; votre dévoûment vous absout de votre faute ! Les caresses de votre enfant vous consoleront de la honte. Allez... allez... Tenez... prenez cet argent... (Elle s'arrête et remet les écus dans sa poche. — A part.) pas celui-là..... C'est celui de mon père... et il ne le donnerait pas à un pareil malheur... (Haut.) Voilà ma bourse... Allez, persévérez, Dieu vous pardonnera.

MATHURINE.

Qu'il vous sauve aussi, mamselle...

LOUISE.

Puisse-t-il vous entendre!... Allez... allez... (Mathurine s'éloigne avec les pauvres ; Louise tombe assise près de la table. — A part.) Ah!... elle est heureuse... elle le voit... Mon Dieu, mon Dieu, est-ce une leçon que vous m'envoyez?...

PORNIC, à Madeline.

Eh bien ! oui... oui... oui... il me plaît de le dire, et je le dirai tant que ça me plaira, c'est une charité mal placée...

MADELINE.

Tu es sûr de ne pas mal placer les tiennes... tu n'en fais jamais.

PORNIC.

Je n'ai pas envie d'encourager les fainéans et les... suffit... Je m'entends ! Si on n'en avait pas pitié, on ne verrait pas tant de filles qui... suffit... je m'entends.

MADELINE, allant et venant pour remettre tout en ordre.

Pourquoi dis-tu ça, mauvaise langue?

PORNIC.

Je dis ça pour les ambitieuses... qui se laissent dire des douceurs par plus riches qu'elles...

LOUISE, avec terreur.

Ah ! que dit-il ?

MADELINE, riant.

Bon... bon... je sais où tu veux en venir.

PORNIC.

Oui, oui, on rit d'abord... on se laisse cajoler et on fait la fière avec ses égaux, et puis un beau jour... il y a une Mathurine de plus dans le pays... (A Louise.) N'est-ce pas, mamselle?

LOUISE, à part.

De qui parle-t-il? mon Dieu...

MADELINE.

N'aie pas peur, Pornic, ça ne m'arrivera pas... Si celui qui me fait la cour est plus riche que moi, il est honnête... et s'il ne l'était pas, mon gars, je le suis pour deux... N'est-ce pas, mamselle ?

LOUISE, à part.

Ah ! mon Dieu ! c'est un supplice horrible...

MADELINE, après un petit temps.

Eh ben ! qu'avez-vous donc, mamselle ?

LOUISE.

Rien, laissez-moi...

MADELINE.

Je m'en doutais, que vous ne seriez pas assez forte pour tout ça... sans compter cet imbécile qui se permet de vous contrarier... Va donc chercher de l'eau fraîche, du vinaigre.

PORNIC, courant au puits.

Voilà ! voilà ! (S'arrêtant.) Inutile... (A part.) V'là mademoiselle Lucile qui arrive, et ces belles demoiselles ont toujours plein leurs poches de petites fioles vinaigrées; et celle-là doit en avoir besoin...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LUCILE.

LOUISE.

Ah ! Lucile... C'est toi... eh bien ?

LUCILE, bas.

Prends garde... (Haut.) Bonjour, Madeline.

MADELINE.

Bonjour, mamselle... Vous venez pour la fête... C'est bien gentil à vous...

PORNIC.

Une fête menée par M. le marquis de Montéclain... personne n'est fâché d'y venir...

LUCILE.

Le marquis Montéclain...

PORNIC, à part.

Bon ! elle a rougi... Qu'est-ce qui l'aurait dit d'une belle demoiselle comme ça ?...

MADELINE, à Louise.

N'oubliez pas, mamselle, que dans un petit moment les gars du canton vont venir chercher leur reine...

LOUISE.

C'est bien, je serai prête... et toi-même?...

MADELINE.

Oh ! ça sera bientôt fait... je vas mettre mon plus beau tablier et mon bonnet de dentelle.

PORNIC.

Oui... oui... va faire la coquette... va... tu verras où ça mène. (A part.) Et moi aussi, je vais me faire beau... Je vas mettre des souliers.

(Ils sortent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre.)

SCÈNE IV.

LUCILE, LOUISE.

LOUISE.

Eh bien ! Lucile... l'as-tu vu?...

LUCILE.

Oui... je l'ai vu...

LOUISE.

Et il n'est pas malade?... il ne souffre pas?...

LUCILE.

Non... Louise... non... il se porte à ravir... il est rose et frais.

LOUISE.

N'est-ce pas?

LUCILE.

Il est charmant!

LOUISE.

Oui... oui!...

LUCILE.

Et je l'ai bien embrassé pour toi.

LOUISE.

Oh! embrasse-moi donc alors! embrasse-moi!

(Elle l'embrasse.)

LUCILE.

Mais qu'as-tu donc aujourd'hui? Pourquoi ce trouble, cette agitation?

LOUISE.

C'est qu'il vient de se passer là quelque chose d'affreux... Une pauvre fille... coupable aussi... Mais elle... elle n'a pas eu peur... elle a avoué sa faute... elle a gardé son enfant!

LUCILE.

Peut-être n'a-t-elle plus son père...

LOUISE.

Qui l'eût tuée, n'est-ce pas?

LUCILE.

Qui en fût mort, peut-être!

LOUISE.

Et voilà ce qui fait ma faute si affreuse!

LUCILE.

Et voilà ce qui fait que tu dois la racheter en silence... jusqu'au jour où Dieu ramènera près de toi celui qui te doit son nom en échange de ton amour d'abord... et de ta douleur maintenant.

LOUISE.

Hélas! Lucile... je n'ose plus l'espérer... Si tu savais...

LUCILE.

Je ne veux savoir de ton malheur que ce que j'en puis secourir. S'il était vrai, Louise, que celui que tu as aimé fût assez lâche pour t'abandonner, oh! c'est alors surtout qu'il faudrait cacher ta faute!...

LOUISE.

Mais mon enfant!...

LUCILE.

Ne me l'as-tu pas donné?... ne serais-je pas là? Mais qui serait près de ton père? Ne sommes-nous pas sœurs, Louise? Si Dieu t'avait envoyé le bonheur, tu m'en aurais offert la moitié... Laisse-moi donc prendre la moitié de tes peines; je serai pour ton enfant la mère qui lui manquera... et tu resteras pour ton père la fille sans laquelle il ne saurait vivre.

LOUISE.

O Lucile! Lucile! cœur d'ange!..... merci! merci à toi qui as pris ma misère en pitié!...

LUCILE.

T'ai-je jamais remerciée de m'aimer? Et où serait donc l'amitié, si elle n'allait qu'aux heureux?... Allons, calme-toi... du courage! je le veux!

LOUISE.

Eh bien!... soit... je me tairai... je boirai mes larmes... je ne verrai pas mon enfant... il t'appartient... Il sera heureux...

LUCILE.

Tu sais bien que je ne suis pas seule à veiller sur lui.

LOUISE.

Oh! oui, c'est un noble cœur aussi que M. de Montéclain!... Sans vous connaître, vous vous êtes devinés pour une bonne action. C'est que Dieu a donné aux âmes généreuses un langage qui les fait se comprendre, sans qu'il soit besoin d'une parole entre elles... Oh! que je le voudrais heureux, lui qui mérite si bien d'être aimé... Lucile!

LUCILE, tristement.

Mon père le hait toujours...

LOUISE, à part.

Pauvre Lucile... aussi!...

LUCILE, vivement.

Mais laissons cela... et songe que je n'ai devancé ton père que de quelques pas.

LOUISE.

Et le tien, vient-il à la fête?

LUCILE.

Non, mais il a voulu me conduire jusqu'à la ferme... et nous serions ici depuis long-temps... si nous n'avions vainement attendu mon frère...

LOUISE, troublée.

Quoi! Georges... M. Georges ne vient pas?

LUCILE.

Il va venir nous rejoindre ici, sans doute... c'est lui qui doit m'accompagner à la fête.

LOUISE, amèrement.

A la fête!... là où est le plaisir!

LUCILE, doucement.

Non, ma pauvre Louise, on ne peut pas dire cela de Georges... Hélas! lui si gai, si fier, si charmant autrefois, semble succomber sous le poids d'une douleur sans espoir...

LOUISE.

Et tu ne sais pas... tu ne soupçonnes pas?...

LUCILE.

Non, Louise... mais, crois-moi, chaque famille a ses mystères douloureux. Mais sois calme; voici ton père et le mien.

LOUISE.

Ah! leur approche ne te fait pas peur... tu es heureuse!

SCÈNE V.

LUCILE, LOUISE, KÉROUAN, LE GÉNÉRAL, ALY, DOMINIQUE; puis MADELINE, puis PORNIC, VALETS de ferme.

(Le général entre soutenu sur le bras de Kérouan; au moment où il va passer la porte, Aly saute rapidement par dessus la barrière avec son fusil de chasse. — Il repousse deux valets et se pose militairement.)

ALY.

Gare donc vous autres!... Portez arme!... présentez arme!...

(Il présente les armes au général.)

KÉROUAN.

Eh! c'est toi, mon gars?

LE GÉNÉRAL, souriant.

La tenue est bonne.

DOMINIQUE.

J'ai connu mieux que ça... (Bas, au général.) Mon général... vous n'oublierez pas ce que vous avez promis.

LE GÉNÉRAL.

Tu le veux?... eh bien! soit.

KÉROUAN, à son fils.

Et qu'est-ce que tu viens nous annoncer?

ALY.

Que les gars du pays vont venir tout à l'heure, les violons en tête, chercher la reine de la fête.

LE GÉNÉRAL, montrant Louise et Lucile qui causent sur le devant de la scène.

Quand je te le disais!

KÉROUAN.

Eh bien, quoi?...

LE GÉNÉRAL, à sa fille, qui a couru vers lui.

Qu'est-ce que vous m'avez dit tout à l'heure, mademoiselle ma fille, lorsque vous m'avez planté là, au milieu du chemin, avec Kérouan?...

LUCILE.

Mais, mon père...

LE GÉNÉRAL, contrefaisant sa fille.

Mais, mon père, il faut que je coure devant... pour aider Louise à s'habiller... elle peut avoir besoin de moi... et tati... et tata...

LUCILE.

C'est vrai... mais...

LE GÉNÉRAL.

Mais quoi?... Vous êtes restées là, à jaser... à...

LOUISE.

Pardon, général, je serai bientôt prête.

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est pas pour toi que je dis ça, ma fille, mais pour mademoiselle qui ne fait rien à temps, et qui prend des airs affairés comme si elle avait un royaume à gouverner.

LOUISE.

Ne la grondez pas, général; c'est moi qui suis en retard... c'est moi qui ai causé.

KÉROUAN.

Et vous avez bien fait toutes deux. — Va te faire belle, ma Louise, va...

LOUISE.

Oui, père.

LE GÉNÉRAL, à sa fille, à voix basse.

Et n'oublie pas les pendans d'oreilles.

LUCIE, surprise.

Ah!... votre cadeau?... C'est vrai... oui... oui...

LE GÉNÉRAL.

De quoi diable avez-vous donc causé?

KÉROUAN, se mettant entre le général et sa fille, et poussant doucement celle-ci vers Louise; au général.

Est-ce qu'un jour de fête, les petites filles n'ont pas toujours quelque chose à se dire!

(Louise et Lucile montent le perron à gauche et entrent dans la chambre de Louise.)

LE GÉNÉRAL.

Tout ça, c'est très bien; mais, vois-tu, Kérouan, je dis que les petites négligences conduisent aux grandes.

DOMINIQUE.

Si ces demoiselles avaient servi dans la garde impériale, elles sauraient que l'exactitude était d'ordonnance...

ALY.

Ça serait fâcheux...

DOMINIQUE.

Fâcheux?...

ALY.

Pour la couleur de leurs cheveux, mon vieux. (En se détournant.) Ah ça! où est donc Madeline?

DOMINIQUE.

Mon vieux! mon vieux! l'empereur Napoléon les aimait, les vieux...

KÉROUAN, au général.

Ah ça! qu'est-ce qu'il a donc, ce matin, Dominique? jamais je ne l'ai vu si gourmé, si ficelé... si paré...

LE GÉNÉRAL.

Ah!... voilà la question...

KÉROUAN.

Quoi donc?

LE GÉNÉRAL, l'emmenant vers le fond.

Viens, que je te conte ça... et surtout, je t'en prie, ne va pas rire trop fort.

KÉROUAN.

C'est donc bien gai?... Tant mieux... j'ai le cœur tout en joie.

LE GÉNÉRAL.

Imagine-toi... (Il parle bas à Kérouan.)

ALY, à part, cherchant du regard et remontant la scène.

Où donc est-elle?

DOMINIQUE, à part.

V'là le général qui entame l'affaire... Allons, Dominique, beau sous les armes!

(Kérouan et le général redescendent la scène à gauche.)

KÉROUAN, arrivé près de la table, et riant.

Ah ! ah ! (Appelant.) Madeline !... un piché !... (Madeline parait, descend et sort pour aller chercher le piché. — Aly va vers elle.) Comment, Dominique, lui, il veut se marier !... Oh ! oh !

LE GÉNÉRAL.

Tais-toi donc... mais ce n'est pas tout... figure-toi...

(Ils continuent à voix basse en s'asseyant à la table.)

ALY, qui a entendu le mot de son père.

Hein !... ils ont parlé de mariage ! (Allant à Dominique.) Dites donc, fils aîné de Vénus, avez-vous quelque soupçon de la chose dont il est question là, tout près ?

DOMINIQUE.

Oui, petit, il est question d'un mariage qui m'intéresse.

ALY.

Avec qui, s'il vous plaît, intéressant Dominique ?

DOMINIQUE.

Avec quelqu'un que tu affectionnes particulièrement, petit.

(Madeline reparaît et sert le piché aux deux pères.)

ALY.

Tonnerre ! si je le savais...

DOMINIQUE.

Quand tu le sauras, tu me diras la suite.

ALY.

Il n'y a pas besoin d'attendre au prochain numéro... Je ne veux pas !...

DOMINIQUE.

On s'en passera.

PORNIC, qui s'est approché tout près d'eux, en demi-aparté.

Mon Dieu ! faites qu'ils s'embrochent l'un l'autre, et il faudra bien que Madeline me revienne.

(Pendant qu'il a parlé, Madeline, après avoir servi le piché au général et à son oncle, a traversé la scène pour aller vers Aly. — Elle entend le mot de Pornic, et le repousse.)

MADELINE.

Jamais, méchant gars !...

(Pornic, repoussé, heurte Dominique qui le jette sur Aly.)

DOMINIQUE.

Animal, va !

ALY, le rejetant sur Dominique.

Animal, va !

PORNIC.

Animal, va !... Dites donc, tous les deux, quand on secoue un pommier, il pleut des pommes ; mais quand on secoue un Breton, il pleut des coups de poing !

DOMINIQUE, d'un côté, le prenant par l'oreille.

Tu dis ?...

ALY, lui prenant l'oreille de l'autre côté.

Tu dis ?...

PORNIC, criant.

Aïe ! aïe ! aïe !

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! là-bas !

KÉROUAN.

Eh ! la paix, la paix !... (Au général, en riant.) Ah ! ah ! ah ! mais ce n'est pas possible.

LE GÉNÉRAL.

C'est fort ridicule, je le sais, mais fais au moins ce qu'il te demande.

KÉROUAN.

Il n'y gagnera qu'une rebuffade.

LE GÉNÉRAL.

Ma foi, il l'aura voulu.

(Ils parlent encore à voix basse.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GEORGES, puis LOUISE et LUCILE.

GEORGES, au fond, entrant.

Je l'ai perdue de vue... mais je ne me trompe pas : cette femme voilée... ce doit être Léona...

KÉROUAN, se levant de la table.

Soit ! je vais chercher Louise.

(Il s'éloigne un peu.)

LE GÉNÉRAL.

Et amène Lucile... il me faut quelqu'un pour me donner le bras, puisque M. mon fils.

(Tous s'approchent.)

GEORGES, les prévenant.

Me voilà, mon père...

LOUISE, paraissant au haut du perron, à part.

C'est lui ! (Elle descend.)

LE GÉNÉRAL.

Ah ! c'est vous enfin, monsieur ?... On dirait que vous prenez à tâche de me rappeler des torts que je voudrais oublier.

(Il se lève et prend le bras de Georges.)

KÉROUAN, bas, au général.

Allons, allons, un peu d'indulgence.

LUCILE, entrant sur le perron vivement.

Eh bien ! Louise... voilà que tu oublies encore ton mantelet.

KÉROUAN, voyant Louise qui a gagné le milieu de la scène.

Ah ! c'est toi, petiote... Viens donc, viens.

(Il la prend par la main et la regarde.)

DOMINIQUE, à part.

Vénus en personne !...

KÉROUAN.

Oui, tu es belle... (A mi-voix.) Oh ! le pauvre diable !

LOUISE.

Pourquoi me regardez-vous comme ça en riant, mon père ?

KÉROUAN.

Ah ! c'est que j'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

LOUISE.

A moi?

KÉROUAN.

Oui, à toi.

LUCILE, à part.

Ah! mon Dieu! j'ai oublié de lui en parler.

LOUISE, à qui Lucile a fait un signe.

De quoi s'agit-il donc?

KÉROUAN.

D'un mariage.

TOUS.

D'un mariage!

DOMINIQUE, à part.

Gare la bombe!

LOUISE, à part.

O Dieu du ciel, si c'était lui!

GEORGES, à part.

Oh! la malheureuse... que va-t-elle dire?

LE GÉNÉRAL, à Georges qui s'agite.

Tenez-vous donc tranquille, Georges.

KÉROUAN.

C'est un futur qui m'est recommandé par un vieux ami qui te servirait de père, si jamais je venais à te manquer.

LOUISE.

Vous, général, n'est-ce pas?

LE GÉNÉRAL.

Oui, ma fille, oui... et je voudrais avoir à t'offrir un mari plus digne de toi...

DOMINIQUE, à part.

Je ne vois pas ce qui lui manque.

GEORGES, à part.

Où veut-il en venir! je frémis...

LOUISE, à part.

Georges se détourne et se tait... (Haut et vivement au général.) Mais de qui voulez-vous donc parler?

LE GÉNÉRAL.

Eh bien!... de... de...

DOMINIQUE.

Que diable! général... il y a quarante ans que vous connaissez mon nom... je m'appelle Dominique Coussu.

LOUISE, baissant la tête et humiliée.

Dominique... lui!... Ah! général...

DOMINIQUE.

Hein?...

KÉROUAN.

Quand je vous le disais!... vous lui avez fait peur... (A Dominique.) Et te voilà ben avancé, toi... avec ta figure ébaubie...

(Il prend sa fille dans ses bras et la calme.)

DOMINIQUE.

Ah ça! est-ce qu'elle refuse?

MADELINE.

Est-ce que vous ne voyez pas que le père Kérouan a voulu rire?

DOMINIQUE.

A voulu rire!...

ALY.

Allons, vieux vainqueur, puisque nous ne tirons pas à la même cible, je vous souhaite une autre fois une victoire d'Austerlitz.

DOMINIQUE.

Bon... bon!...

LE GÉNÉRAL.

Tu l'as voulu... tant pis pour toi!

DOMINIQUE.

Bon... très bon...

PORNIC.

Vous ne feriez qu'un mari retapé, mon ancien.

DOMINIQUE.

Vlan!... (Il lui donne un soufflet.)

PORNIC.

Sapristi!... sapristi!... sapristi!...

DOMINIQUE.

J'avais besoin de déposer mon humeur sur quelqu'un...

LE GÉNÉRAL.

Seulement, une autre fois, tape moins fort... (En ce moment, on entend le son lointain des musettes.)

KÉROUAN.

J'entends les musettes qui approchent... n'ayons pas l'air fâchés .. Et toi, Louise, voyons, remets-toi... oublie cette plaisanterie... Voilà les gars!...

(Il range tout le monde sur une ligne.)

LE GÉNÉRAL.

Georges! (Georges va près de son père.)

LOUISE, à Lucile.

Mais une autra proposition peut venir, qui ne sera pas une plaisanterie... Que dirai-je alors?...

LE GÉNÉRAL.

Lucile... (Elle va se ranger près du général.)

LOUISE, à part.

Oh! il faut que Georges s'explique. . il le faut... c'est assez souffrir!...

(Le son des musettes se rapproche. — Entrent des valets de ferme, qui apportent un siége orné de feuillages et qui mettent tout en ordre. — Pornic est allé au devant du cortége.)

KÉROUAN.

Allons, nous autres, à nos places! (Allant à sa fille à qui il montre le siége orné de feuillage.) Toi, la reine ici... Général, près d'elle.

LE GÉNÉRAL.

Volontiers... quoique je ne sois pas un cavalier bien ingambe.

KÉROUAN.

Vous, là, mamselle Lucile... et vous, ici, monsieur Georges... Vous autres, là-bas. (Il leur indique le côté droit de la scène.) Et toi, Aly, ferme l'échalier... (Aly ferme la barrière du fond.) Ah! sapristi, Simon, est-ce que ça ne te rappelle pas notre bon vieux temps?

LE GÉNÉRAL.

Ma foi si!... Il y a long-temps que je n'ai entendu cet air-là... et ça me ranime le cœur... Te souviens-tu que nous l'avons chanté ensemble à la porte de la pauvre Marianne?

KÉROUAN.

Pauvre sainte femme, comme elle serait heureuse, si elle voyait ses deux enfans comme ça....

ALY, redescendant la scène, avec Madeline, Dominique, etc.

Les voilà! les voilà!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PAYSANS, PAYSANNES, à la tête desquels est PORNIC, puis MONTÉCLAIN.

(Pornic jouant de la musette, un bouquet de pimprenelle à sa boutonnière, conduit le cortége, qui s'arrête au delà de l'échalier.)

AIR nouveau de M. Artus.

PORNIC, chantant.

Ouvrez vite la porte,
Lon, lan, là!
Nouvelle on vous apporte,
Lon lan là!

(Le chœur répète le refrain.)

MADELINE.

Voyons, va donc répondre, François.

ALY.

Laisse donc?... Est-ce que tu crois que j'ai oublié nos vieilles chansons? (Chantant.)

Quest-ce donc qu'on nous apporte?
Lon lan là!
Pour qu'on ouvre la porte?
Lon lan là!

PORNIC, montrant son bouquet.

Un bouquet de pimprenelle,
Lon lan là!
Il est pour la plus belle,
Lon lan là!

LE GÉNÉRAL, à Kérouan qui s'avance.

Ouvre donc, sentinelle,
Lon lan là!
Car voici la plus belle,
(Il indique Louise)
Lon lan là!

(Aly ouvre l'échalier; le cortége entre, et Pornic remet le bouquet à Madeline.)

MADELINE, à Louise.

Dites-nous, châtelaine,
Lon lan là!
Quel est le roi de la reine,
Lon lan là!

(Elle lui donne le bouquet.)

LOUISE, à part, parlé.

Oh! c'est un sûr moyen d'être à lui!...

MONTÉCLAIN, qui s'est glissé jusque auprès d'elle, à voix basse; parlé.

Imprudente... qu'allez-vous faire?...

(Chantant.)

Celui que ton cœur préfère,
Lon, lan, là!
C'est l'ami de ton père,
Lon, lan, là!

(Louise lui remet le bouquet.)

TOUS.

Le marquis!...

KÉROUAN.

Ah! merci... merci, monsieur le marquis... merci! Ah! vous êtes le digne fils de votre brave père... (Montrant le général.) Ah! il ne les a pas oubliées non plus, lui, les vieilles coutumes!...

LOUISE, bas, à Montéclain.

Ah! vous êtes noble et bon!

MONTÉCLAIN, bas.

Soyez prudente, Louise! il le faut plus que jamais.

(On apporte à Montéclain la couronne et le voile, qu'il place sur la tête de Louise. — Pendant cete petite cérémonie, le dialogue suivant a lieu à l'avant-scène.)

LE GÉNÉRAL, avec colère.

Adieu, Kérouan, adieu!...

KÉROUAN.

Comment, général!... comment, Simon... mon ami... tu t'en vas?...

LE GÉNÉRAL.

Je cède la place à M. de Montéclain. J'emmène ma fille.

KÉROUAN.

Pauvre Lucile! Ah! ce n'est pas bien ce que tu fais là.... elle devait aller avec ma fille... et tu m'humilies, toi, en la remmenant... tu as l'air de nous mépriser..

LE GÉNÉRAL.

T'humilier, toi!... Kérouan?... non, non... si c'est comme ça, qu'elle reste... mais moi, je rentre...

KÉROUAN.

Eh bien! à la bonne heure... Et comme je ne veux pas que tu restes seul, je t'accompagnerai, moi... et nous causerons d'autrefois...

LE GÉNÉRAL.

C'est dit...

TOUS, au fond.

Vive la reine!...

KÉROUAN.

Allons, les enfans, en route, en route!...

(La musique reprend. — Montéclain donne le bras à Louise.)

LE GÉNÉRAL.

Aly, donne le bras à ma fille.

ALY.

Avec honneur et fierté, général...

PORNIC, à part, avec humeur.

Je vois là-bas le signal... il faut que je reste.

KÉROUAN, à tous.

Je vous rejoindrai tout à l'heure... Allez! allez!

(Sortie générale. — Georges va suivre la sortie; le général l'arrête.—Au même instant, Pornic se glisse sous le hangar, à droite.)

LE GÉNÉRAL.

Georges?

KÉROUAN, au général.

Viens-tu?

LE GÉNÉRAL.

Georges, souvenez-vous qu'à Paris M. de Montéclain a osé inviter votre sœur dans un bal, malgré notre inimitié connue, et que cela a été remarqué... Je vous confie l'honneur de votre sœur, mon fils; gardez-le mieux que vous n'avez gardé le vôtre...

GEORGES.

Oui, mon père.

KÉROUAN.

Allons, viens-tu?... Je vais te montrer le vrai chemin... et cette fois tu n'auras pas besoin de renfort. (Ils sortent; le cortége est déjà loin.)

GEORGES, seul.

Oh! quelle existence, mon Dieu!... ne vaudrait-il pas mieux mourir que de vivre ainsi!... Mais Louise... Louise!... Allons les rejoindre.

(Il va pour sortir; Léona apparaît tout à coup devant lui.)

SCÈNE VIII.

GEORGES, LÉONA.

LÉONA.

Pas si vite, Georges... j'ai un mot à vous dire.

GEORGES.

Vous!... c'est vous!... Ah! je ne m'étais donc pas trompé!

LÉONA.

Non, Georges... c'est moi qui ai acheté la terre qui est près de Montéclain, afin d'être plus près de vous; c'est moi que vous avez rencontrée tout à l'heure, et qui me suis cachée pour ne pas vous voir retourner dans votre maison... où vous vous tenez enfermé depuis deux mois.

GEORGES.

Vous m'avez écrit pour me menacer... Vous m'avez donné des rendez-vous, et...

LÉONA, s'asseyant.

Et vous n'y êtes pas venu. Ah! les temps sont bien changés! Autrefois, c'était moi qui les accordais... mais alors je n'étais pas votre femme.

GEORGES.

Ma femme!...

LÉONA.

Je sais que vous ne me le pardonnez pas... et c'est là, de ma part, un tort irréparable.

GEORGES.

Mais enfin, que me voulez-vous?... de l'argent encore? je n'en ai plus; je vous ai donné toute la fortune de ma mère, pour vous empêcher de déshonorer, en le portant, le nom que j'ai reçu de mon père.

LÉONA.

Eh! bien, Georges, c'est précisément ce nom, qui m'appartient aussi, que je viens vous demander...

GEORGES.

Vous!... vous!... jamais! non jamais!... (A part.) Et Louise!... malheureuse Louise!...

LÉONA.

J'y mets de la patience et de la bonté... Je m'adresse à vous, lorsque je pourrais le prendre, ce nom.

GEORGES.

Vous ne l'oseriez pas!... car vous savez, en pareil cas, madame, quelle est ma résolution... vous savez où je puis vous conduire...

LÉONA, se levant.

A votre tour, vous ne l'oseriez pas!

GEORGES.

En vérité? Croyez-vous que, lorsque l'indigne courtisane qui s'appelle la comtesse de Beauval aura déshonoré mon nom en le prenant, j'hésiterai à y ajouter une honte de plus, en déclarant à la justice que cette femme... qui est la mienne, a été chassée de chez le duc d'Héricy pour un crime infâme?...

LÉONA.

Eh! mon Dieu! Georges, ne m'accablez pas si insolemment de mon passé!... Si mon crime a été de vous le cacher, le vôtre a été de me croire.

GEORGES.

Ah! c'est trop d'impudence...

LÉONA.

Non, monsieur, non... J'ai été bien coupable, n'est-ce pas? Mais vous, lorsque votre père vous écrivait lettres sur lettres pour s'opposer à notre mariage, avez-vous été, vis-à-vis de lui, un fils soumis et respectueux?

GEORGES.

Madame!...

LÉONA, toujours avec ironie.

Oui, oui, vous l'avez été en ce sens que vous répondiez à ses conseils et à ses ordres... par la soumission respectueuse d'un huissier.

GEORGES.

C'est que je vous croyais encore, misérable!

LÉONA.

Que n'avez-vous cru votre père?

GEORGES.

Et c'est vous qui me le reprochez!...

LÉONA, d'un ton caressant.

Non... mais je vous rappelle qu'il est des heures où la passion égare les esprits les plus droits, les cœurs les plus honnêtes. Vous m'aimiez, alors... et vous avez été coupable... Qui vous a dit, monsieur, d'où est venu mon premier crime?

GEORGES.

D'où est venu votre premier crime!... Mais! ne comprenez-vous donc pas qu'il peut venir une heure où je serai fatigué de tant de honte? où je la rejetterai loin de moi?...

LÉONA.

Par un crime aussi ?... en me tuant ?... Non, Georges... je suis plus juste pour vous que vous ne l'êtes vous-même. La main vous tremblerait à armer un pistolet ou à lever un poignard contre une femme. (Mouvement de Georges.) Ecoutez-moi bien, Georges : tout s'oublie, dans ce monde ; votre père, qui vous a tenu si long-temps éloigné de lui, vous a rappelé, depuis trois mois, dans sa maison... Je veux ma part de ce pardon...

GEORGES.

Il me chasserait demain si j'osais le lui demander.

LÉONA.

Georges, depuis deux mois que vous vivez enfermé dans votre maison, vous ne voyez rien, vous ne savez rien... mais moi, je veille, j'écoute.. j'apprends.

GEORGES.

Et qu'avez-vous appris, madame ?...

LÉONA

Que M. le comte d'Estève, qui tonne si fièrement contre le déshonneur des autres, devrait porter un regard plus sévère sur sa famille; qu'il devrait se demander pourquoi M. de Montéclain, le héros des salons de Paris, vient s'enfermer dans la solitude de Machecoul, et pourquoi sa fille Lucile...

GEORGES.

Tais-toi, misérable !... tais toi !... Car, plus imprudente que tu ne crois, tu viens de toucher au seul ressort qui puisse allumer en moi cette colère dont tu me crois incapable... — Raille-moi, insulte-moi si tu veux... mais que le nom de mon père ou celui de ma sœur ne sorte jamais de ta bouche avec un blâme ou une calomnie !... car, tu l'as dit, ce n'est pas à la loi que je te livrerais... c'est moi qui me chargerais de ton châtiment et du mien !... (Il sort précipitamment.)

SCÈNE IX.

LÉONA, seule, puis PORNIC.

LÉONA, suivant d'abord Georges des yeux.

Pauvre Georges !... je sais la valeur de tes menaces. — Mais, si je n'ai rien à craindre de lui, j'ai tout à redouter de Montéclain... Il a écrit à son oncle, le duc d'Héricy... Je le sais... c'est donc lui qu'il faut frapper d'abord... Il sera bien forcé de rendre l'honneur à celle qu'il a séduite, et il ne voudra pas, lui, qu'on traîne devant les tribunaux le nom de la femme de son frère... (Remontant la scène, à mi-voix.) Pornic !... Pornic !...

PORNIC, sortant de dessous le hangar.

V'là, ma'me la comtesse.

LÉONA.

Où est la demeure de cette Marguerite qui garde et nourrit l'enfant que Mlle d'Estève a caché chez elle?

PORNIC.

Pas bien loin d'ici... à c'te vieille métairie aux trois quarts détruite, qu'on appelle maintenant la Closerie des Genêts, au bord du lac, dans un fond où vous passeriez cent fois sans apercevoir la cabane, tant elle est perdue dans les taillis et les genêts...

LÉONA.

Tu vas m'y conduire.

PORNIC.

Comment, vous voulez y aller?

LÉONA.

Oui, je veux être sûre que c'est bien Mlle d'Estève qui a porté là cet enfant.

PORNIC.

Puisque je vous dis que c'est Marguerite qui me l'a conté, et qu'en conduisant le bétail dans les ajoncs, j'y ai vu entrer dix fois mamselle Lucile.

LÉONA.

Et le marquis de Montéclain aussi?

PORNIC.

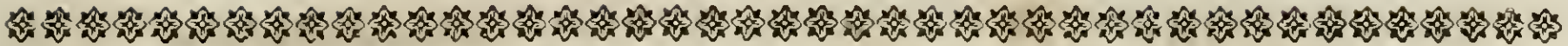
Le marquis aussi.

LÉONA.

Ah! viens, viens!... et si tu dis vrai, je te paierai cher cette découverte!... Ah! Georges, Georges, tu m'as menacée, tu m'as insultée... Eh bien! je me vengerai, et nous verrons alors si tu oseras me repousser avec cette insolence!...

(Elle sort précipitamment par la gauche au fond, avec Pornic.)

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE DEUXIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente une clairière dans un bois épais. — Au milieu du théâtre est un arbre immense qu'entoure un banc de bois. — Aux premiers plans, des deux côtés, des chaises.

SCÈNE I.

LUCILE, LOUISE, GEORGES, MONTÉCLAIN, LÉONA, Mme ET Mlle DE BRIAS, BRIAS, DAMES, JEUNES GENS, ALY, DOMINIQUE, MADELINE, PERRINE, PORNIC, FRANÇOIS, PAYSANS, PAYSANNES, MARCHANDS-FORAINS, etc.

(Au lever du rideau, on danse. — Aly, Dominique, Madeline, Perrine et Pornic sont parmi les danseurs: la bourrée bretonne se mêle à la contredanse parisienne. — A droite, un groupe de jeunes gens, parmi lesquels est Brias, entoure Léona. — A gauche, sont Louise, Lucile, Mme et Mlle de Brias et quelques dames, assises; et debout près d'elles, Montéclain et Georges. — Pendant qu'on danse, Montéclain se penche plusieurs fois vers Lucile et cause avec elle: Léona les observe et fait sur eux quelques remarques qu'accueillent en riant Brias et les jeunes gens.)

PORNIC, dansant.

Que dites-vous de cette bourrée, mes gars?

DOMINIQUE, dansant.

Mets donc tes pointes en dehors, freluquet!... Tiens, regarde-moi ce *si sol*... ces ailes de pigeon... et ces entrechats.

ALY.

Prenez garde au plafond, vertueux Dominique.

DOMINIQUE.

Voyons donc, blanc-bec!... fais un peu ton Vestris.

ALY, dansant.

Vestris?... Il est embaumé au Jardin-des-Plantes, mon vieux... Tiens, regarde un peu ce coup-de-pied.

DOMINIQUE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ALY.

Danse algérienne de la rue de Bréda!...

(En ce moment, la danse cesse; Aline présente le bras à Madeline.)

MADELINE.

Est-il gentil!

ALY.

Votre bras, cousine.

(Les danseurs s'éloignent, s'asseoint ou se promènent. Des marchands-forains, des colporteurs, les uns portant de grands bâtons au haut desquels flottent des rubans de toutes couleurs, des chapelets, des colliers, des agnus-dei, d'autres, des balles chargées d'étoffes et de divers ajustemens, entrent dans la clairière, montent sur le banc qui entoure l'épais châtaignier qui est au milieu du théâtre, et offrent leurs marchandises, etc.)

MONTÉCLAIN, dans le groupe à gauche, derrière Lucile.

Je n'oserais vous proposer de partager les jeux de ces braves gens...

LUCILE.

Mais vous voyez que tous le monde nous abandonne... et M. de Brias lui-même a quitté sa mère et sa sœur pour aller près de cette belle dame inconnue... (Elle montre Léona.)

MONTÉCLAIN.

C'est que Brias est comme les enfans, qui dédaignent un pur diamant pour ramasser un coquillage d'un faux éclat.

(Ils échangent encore quelques paroles.)

LÉONA, de l'autre côté du théâtre, dans le groupe droite.

Eh bien! Brias, que pensez-vous de ce que je vous disais à Lamballe? Voyez l'ange aux blanches ailes, palpitant sous le regard satanique de Montéclain!...

BRIAS.

C'est vrai... l'entretien me paraît assez intime .. Et Georges, d'ailleurs, leur laisse une complète liberté. (Il désigne Lucile et Montéclain.)

LÉONA.

Oh! je crois que pour dire tout ce qu'il veut Montéclain n'a plus besoin des distractions de M. Georges.

TOUS LES JEUNES GENS, à mi-voix.

Comment!...

CRIS, au lointain.

Au jeu du mail! au jeu du mail!

PORNIC, avec d'autres paysans, accourant.

Ohé! les gars, voulez-vous en essayer encore cette année?

FRANÇOIS, à Aly.

Il n'y a pas moyen... quand même il nous donnerait dix pas d'avantage.

ALY.

Eh bien! moi, je lui donne cinq coups de maillet d'avantage.

DOMINIQUE.

Prends garde, c'est le meilleur batteur du pays.

ALY.

N'ayez pas peur, l'ancien... je me suis dégourdi les avant-bras sur les boules des Arabes.

MADELINE.

D'ailleurs, je veux qu'il ait le prix, moi!

PORNIC, à part.

Oui-da!... j'y crèverai, ou il ne l'aura pas.

ALY.

Tu l'auras, ma petite Madeline... (A Dominique.) Je vous la confie, l'ancien... et pas de Mars et Vénus, hein!...

DOMINIQUE.

La fiancée d'un ami!... j'aimerais mieux voir finir le monde.

PORNIC.

On vous attend, monsieur d'Alger.

ALY.

Voilà!

PORNIC.

François, va chercher les maillets.

(Tous s'éloignent vers le fond. — François sort par la droite avec quelques paysans.)

MONTÉCLAIN, à Mme de Brias et à sa fille.

Ces dames veulent-elles prendre les places qui leur sont réservées?

Mme DE BRIAS.

Volontiers... (Elle se lève et prend le bras de sa fille.) Venez-vous, Lucile?

LUCILE, se levant.

A l'instant... Eh bien! Georges, tu m'oublies?

(A cette interpellation de sa sœur, Georges, absorbé dans ses pensées, tressaille et fait un pas vers Lucile.)

GEORGES.

Je suis à toi...

LOUISE, bas et vivement à Georges.

Georges, restez!

GEORGES, bas, à Louise.

Prenez garde!...

LOUISE, même jeu.

Georges!... Georges!...

MONTÉCLAIN, à part.

L'imprudente!... (A Georges, tandis que Lucile échange un mot avec Mme de Brias.) Georges, donnez le bras à Louise... je vous en prie...

GEORGES, étonné et balbutiant.

Quoi!... monsieur...

MONTÉCLAIN, bas, désignant Louise du regard.

Mais regardez-la donc!... (A Lucile.) Prenez le mien, mademoiselle... C'est celui d'un homme qui donnerait sa vie pour vous prouver le profond respect que vous lui inspirez.

(Ils passent à l'avant-scène en parlant ainsi, et s'éloignent.)

LÉONA, passant lentement devant la scène avec Brias et le groupe qui l'entourait.

Eh bien! Brias... trouvez-vous le tour bien joué?... (Riant.) Il s'est débarrassé de l'auguste paysanne sur le frère complaisant, et il trouvera moyen de les perdre dans la foule... Suivons-les..

BRIAS.

Volontiers... mais revenons à cette histoire de la Closerie des Genêts ..

LÉONA.

Histoire véritable et authentique.

FRANÇOIS et PAYSANS.

V'là les maillets!

CRIS.

En place! en place!

(Tous sortent. — Lorsque tout le monde a disparu par la gauche au fond, Louise rentre vivement en scène avec Georges à la droite.)

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

SCÈNE II.

LOUISE, GEORGES.

LOUISE, d'une voix irritée, mais contenue.

Georges, je n'ai plus de force... mon courage est à bout... il faut mettre un terme à cette horrible position...

GEORGES.

De la patience, Louise!

LOUISE.

De la patience!... encore!... toujours!... Mais vous ne savez donc pas ce que je souffre!...

GEORGES.

Plus bas! plus bas!... on peut vous entendre...

LOUISE.

Si, depuis deux mois, vous aviez cherché à me voir, je ne serais pas obligée de vous parler ici, au milieu de cette fête... mais non!... vous m'avez laissée deux mois, mourante, désespérée...

GEORGES.

Ah!... si vous saviez, Louise... quels dangers nous entourent!...

LOUISE.

Je sais que je suis perdue... Je sais que, sans votre sœur, je serais morte... Je sais que...

GEORGES.

O Louise, Louise... Calmez-vous! Un regard, un mot peut nous perdre.

LOUISE.

Oui, vous avez raison... Je suis calme... je parle bas... je me contiens. Mais vous comprenez bien que je ne puis pas vivre ainsi, que c'est... Oh! j'ai le cœur qui m'étouffe... et il faut me taire!...

GEORGES.

Louise, je suis plus malheureux que vous!... Mais, croyez-moi... nous serons perdus tous deux à l'heure où vous ne pourrez plus contenir votre douleur.

LOUISE, remontant la scène.

Eh bien! que ce soit maintenant ou plus tard, je veux...

GEORGES, l'arrêtant.

Louise, est-ce là ce que tu m'avais promis!

LOUISE.

Ce que je t'ai promis!

GEORGES.

Oui, tu m'avais promis d'attendre avec résign tion...

LOUISE.

Attendre!... toujours ce mot : attendre!... Ecoute, Georges... si tu me méprises, parce que je t'ai aimé pour t'avoir vu renié et maltraité par ton père; si tu veux m'abandonner, parce que j'ai pleuré avec toi, lorsque tu criais avec des larmes: « Je souffre! je souffre! et personne n'a pitié de moi... » si tu veux me traiter comme une fille perdue, parce qu'à l'heure où tu voulais mourir je t'ai donné ma vie pour te faire aimer la tienne; si, enfin, je ne suis à tes yeux que la misérable qu'on écrase après l'avoir déshonorée... dis-le-moi!... J'aurai du courage pour mourir... mais je n'en ai pas contre ce silence que tu m'imposes et qui me tue!

GEORGES.

Louise, je t'aime; je t'aime comme on aime Dieu... mais il y a dans ma destinée une fatalité épouvantable, un secret terrible...

LOUISE.

Est-ce un crime?... Si c'est un crime, ton père te l'a à moitié pardonné, puisqu'il t'a rappelé près de lui... Eh bien! moi, je te le pardonnerai tout à fait... Mais parle!... oh! parle!

GEORGES.

Ah! tu ne sais pas quel malheur tu cherches!

LOUISE.

Est-ce la colère de ton père qui t'épouvante? Et me mépriserait-il à ce point qu'il t'empêchât de me rendre l'honneur?

GEORGES.

Ah! ce n'est pas mon père qui m'arrête!

LOUISE.

Est-ce le mien!... il me tuera... Eh bien! la mort plutôt que cette torture incessante que je souffre depuis le jour où ta sœur, chaste et noble cœur, m'a poursuivie et atteinte dans ma fuite, m'a relevée du lit funèbre où je m'étais couchée pour mourir avec mon enfant, et m'a ramenée dans la maison de mon père, en me couvrant, moi coupable, de sa robe d'innocence.

GEORGES.

Oh! oui... tu souffres, pauvre enfant! mais tu me plaindrais, va, si tu pouvais mesurer ma part de douleurs.

LOUISE.

Tu es coupable, n'est-ce pas?... Tu as compromis l'honneur de ton nom?... Ton père t'a maudit?... Et, je le comprends en effet... c'est un malheur affreux!... mais enfin, Georges, ton âme s'est ouverte à ton père, et tu as bu la honte de ta faute; ce qu'il t'accorde de pitié est bien à toi... tu ne le trompes plus... Mais moi, ma honte m'étouffe!... Tiens, vois-tu, Georges, vivre dans ce perpétuel mensonge, sourire à mon frère, si simplement honnête et bon!... Embrasser mon père, ce vieux et loyal soldat de la religion, de l'honneur... voir ses inquiétudes quand je souffre... entendre ses prières quand je pleure, c'est un supplice au dessus de mes forces!... je ne puis pas, mon Dieu!... Je lui vole ses caresses, je lui vole son affection dont je suis indigne... je lui vole jusqu'au pain de sa table où il m'a donné la place de ma mère!... de ma mère, chaste et sainte épouse, que j'outrage ainsi dans sa tombe... Ah! c'est trop!... Tiens, il faut en finir... il faut dire la vérité!

GEORGES.

C'est nous condamner à la mort...

LOUISE.

Tu as donc bien peur de mourir?...

GEORGES.

Moi?... non, Louise... mais j'ai peur de te faire mourir avec un supplice de plus.

LOUISE.

Mais qu'as-tu donc fait, malheureux? Qu'as-tu fait, que tu n'aies même pas voulu que je dise le nom du frère qui m'a perdue à la sœur qui m'a sauvée?... Mais tu ne sais donc pas que sa pitié s'étonne de ce qu'elle est seule à me plaindre et à me consoler?... Et ne penses-tu pas que, quelquefois, elle doit se demander jusqu'où a pu descendre l'infamie de ma faute, puisque je n'ose pas en nommer l'auteur?

GEORGES.

Ah! ma sœur est un ange dont l'inépuisable bonté ne te manquera jamais.

LOUISE, avec un sourd désespoir.

Mais ceci ne doit donc pas avoir un terme?... Mais un jour ne viendra donc pas où ton crime, quel qu'il soit, sera expié, et où tu pourras me donner ton nom, réhabilité... ou flétri?... Quoi! pas même cet espoir dans l'avenir!... Ah! Georges, c'est plus que je n'en puis accepter... Garde ton secret... je dirai le mien!

GEORGES.

Ah! malheureuse, par pitié!

LOUISE.

Adieu, Georges!... et maudit soit ton amour!

(Elle s'est élancée vers le fond; Georges a voulu en vain la retenir; tout à coup, Montéclain paraît et s'oppose à sa sortie.)

SCÈNE III.

LOUISE, GEORGES, MONTÉCLAIN.

MONTÉCLAIN.

Arrêtez, malheureuse Louise!

LOUISE.

Non!... laissez-moi!

MONTÉCLAIN.

Attendez!

LOUISE.

Pas un jour, pas une heure!... Qui sait si demain je ne retomberai pas dans l'apathie de mon

désespoir?... qui sait si, demain, je ne serai pas morte... ou idiote?

GEORGES.

Ah! sauvez-la, calmez-la, vous, monsieur, qui savez son secret.

LOUISE.

Oh! oui, il le sait... et il a eu pitié de moi... Mais il ne sait pas qu'il me faut rester perdue...

MONTÉCLAIN.

Je sais, Louise, que Georges a dû se taire... et que vous devez vous taire encore, tous les deux.

GEORGES, bas, à Montéclain.

Eh quoi! Monsieur, connaissez-vous donc le secret fatal de ma vie?

MONTÉCLAIN.

Oui, Georges... Et je vous dis à tous deux: Espérez!

GEORGES, bas, à Montéclain.

Espérez, dites-vous?... Ah! vous ne savez pas tout alors!

MONTÉCLAIN.

Plus que vous peut-être... (A Louise et à Georges.) Mais veillez sur vous-même... veillez surtout sur votre enfant...

LOUISE.

Mon enfant! mon enfant!... Est-ce qu'il est condamné à mourir aussi?...

MONTÉCLAIN.

Allez à la Closerie des Genêts... Emportez-le... cachez-le... Et si vous n'avez pas d'asile assez sûr, n'oubliez pas que ma maison est pour vous celle d'un frère.

GEORGES, lui pressant la main.

Oh! merci, monsieur!

LOUISE.

Oh! mon Dieu, quoi qu'il arrive, soyez béni!... J'aurai pu embrasser mon enfant!

(Elle sort, en courant, par la gauche.)

SCÈNE IV.

MONTÉCLAIN, GEORGES.

MONTÉCLAIN.

Suivez-la, Georges.. Sauvez-la de sa joie, comme je viens de la sauver de son désespoir.

GEORGES

Mais dites-moi donc quel danger...

MONTÉCLAIN.

Madame de Beauval!...

GEORGES.

L'infame!...

(En ce moment, on entend au loin les cris: Bravo! bravo! Aly!)

MONTÉCLAIN.

Vous entendez!... on va revenir de ce côté... Allez, Georges, allez!... Pensez d'abord à Louise...

GEORGES.

Oui, à elle d'abord et à mon enfant... et puis à celle qui m'a perdu.

(Il sort par le même sentier par où Louise est sortie.)

SCÈNE V.

MONTÉCLAIN, seul, puis ALY.

MONTÉCLAIN.

Oh! les malheureux!... échapperont-ils du moins à l'outrage que leur a préparé cette indigne Léona?... J'ai vu Mme de Beauval causer avec Brias; ils ont parlé de l'enfant caché, ils ont parlé de la Closerie des Genêts. Il faut en finir avec cette infernale Léona qui a porté la honte et le malheur partout où elle a passé... Mon oncle d'Héricy ne m'a pas répondu... j'irai moi-même. Il doit y avoir dans l'existence mystérieuse de cette femme un secret de plus que le crime pour lequel il l'a chassée... Mais d'abord il faudrait quelqu'un pour envoyer à Nantes.

ALY, entrant rapidement.

Colonel!... colonel!

MONTÉCLAIN.

Eh bien! quoi?...

ALY.

Colonel, vous ne savez pas ce qui se passe?... Un affreux malheur... On parle d'une jeune fille séduite.

MONTÉCLAIN, à part.

Oh! je l'avais oublié, lui!

ALY.

On parle d'une noble demoiselle...

MONTÉCLAIN, à part.

Ah! il ne sait encore rien, et je puis l'éloigner...

ALY.

On parle d'un enfant caché.

MONTÉCLAIN, vivement.

Sottises inventées par quelque misérable dont il faut faire justice...

ALY.

Mais, colonel, on cite des circonstances positives, terribles... Et savez-vous qui l'on accuse?

MONTÉCLAIN.

Mensonges! calomnies qui exigent une réponse prompte et foudroyante... Ecoute, Aly... tu vas partir à l'instant... tu iras à Nantes chez M. d'Avatianne... Tu le connais?

ALY.

Oui.

MONTÉCLAIN.

Tu lui diras de venir à Montéclain... ou plutôt tu l'amèneras toi-même...

ALY.

Mais s'il me demande...

MONTÉCLAIN.

Tu lui diras qu'il s'agit de l'affaire pour la-

quelle je lui ai déjà écrit... tu lui diras qu'il y va du salut de... de mon salut, veux-je dire.

ALY.

Et tout s'arrangera?...

MONTÉCLAIN.

Je l'espère... du moins, ferai-je tout pour cela.

ALY, sortant.

Et il fera bien... car, sans cela, le général le tuerait sans rémission... (Il sort.)

MONTÉCLAIN, à Aly, dans la coulisse.

Dis au château qu'on me tienne des chevaux prêts... Va!

ALY, au loin.

Oui, colonel.

SCÈNE VI.

MONTÉCLAIN, puis LUCILE.

MONTÉCLAIN, seul.

Ah! je rougissais de ma lutte avec une femme, j'hésitais à l'accabler... Mais parce qu'il est faible et parce qu'il rampe, faut-il donc ne pas écraser la tête du serpent?...

(Il va sortir. — Lucile entre. Elle tient à la main un bouquet qu'elle effeuille pendant toute cette scène.)

LUCILE.

Mon frère!... Louise!... mon frère!...

MONTÉCLAIN.

Mlle d'Estève!...

LUCILE, surprise.

M. de Montéclain!... Ah! pardon, monsieur... vous n'avez pas vu Georges?...

MONTÉCLAIN.

Georges?... Vous savez jusqu'où l'emportent ses sombres préoccupations...

LUCILE.

Il eût dû ne pas oublier que mon père n'est pas ici... J'étais avec Mme de Brias et ces dames; M. Brias est venu les prendre; elles se sont éloignées avec lui... En vérité, on dirait que tout le monde me fuit... Alors j'ai cherché Louise... Mais où est-elle aussi?...

MONTÉCLAIN.

Eh bien! mademoiselle, il faut tout vous dire... Louise n'a pu résister à l'entraînement de son cœur; elle a voulu absolument aller embrasser son enfant.

LUCILE.

Ah!

MONTÉCLAIN.

Elle est à la Closerie des Genêts.

LUCILE.

Mais elle va se perdre, monsieur!

MONTÉCLAIN.

Oh! rassurez-vous, mademoiselle, je veille sur elle et j'espère la sauver.

LUCILE.

Ah! si vous faites cela, monsieur, si vous sauvez Louise... elle ne vous sera pas seule reconnaissante!

MONTÉCLAIN.

Ainsi, vous me saurez gré d'avoir achevé ce que vous avez si noblement commencé!

LUCILE.

Ne savez-vous pas que j'aime Louise comme une sœur?

MONTÉCLAIN.

Et moi aussi, j'aime la fille de mon vieux et brave Kérouan; pour épargner un chagrin à ce fier et austère vieillard, j'eusse donné ma fortune... Mais il y a de ces rapides pensées qui n'appartiennent qu'aux âmes du ciel... et si je n'avais appris de vous que la bonté a ses inspirations comme le génie, j'aurais peut-être voulu sauver Louise... mais je ne l'aurais pas su...

LUCILE.

J'ai fait ce que Dieu ordonne à tous ses enfans, monsieur... je n'ai pas condamné celle qui était tombée... je lui ai tendu la main pour la relever... C'était mon devoir, et cela ne vaut pas l'estime que vous en faites...

MONTÉCLAIN.

Je ne sais, mademoiselle, si, dans le monde où vous avez été élevée, on estime de telles actions seulement à la valeur d'un devoir accompli; mais, dans celui où j'ai vécu, de pareils exemples sont si rares, qu'il faut me permettre de les vénérer comme les élans de la plus pure vertu.

LUCILE.

Prenez garde, monsieur... en me louant avec cette exagération d'une chose si simple, vous paraissez oublier que vous vous y êtes associé, et que la meilleure part de ces éloges doit vous revenir.

MONTÉCLAIN.

Non, mademoiselle, non; car vous seule m'avez appris quel bonheur nous donne le bien qu'on fait aux autres... Ah! vous ne connaissez pas cette société vaine ou fausse où j'ai vécu trop longtemps.... Imaginez-vous un homme enfermé depuis son enfance dans de vastes salons, éclairés de mille bougies; il n'est pas aveugle, sans doute, il voit tout à la lueur de ces flambeaux factices, et il croit tout connaître sous son véritable jour... Mais vienne un moment où les portes s'ouvrent, où les tentures tombent, où les obstacles s'écartent, et qu'un rayon de pur soleil jette tout à coup sa resplendissante lumière parmi ces pâles clartés... alors tout lui semble différent, tout s'éclaire pour lui d'un jour nouveau. Le faux éclat disparaît avec les fausses lueurs, et la naïve vérité reprend sa splendeur avec sa véritable lumière... Voilà ce qu'un rayon de vous a fait dans mon âme... Je connais maintenant ce qui est beau... et vous devez comprendre que je vous en remercie.

LUCILE, émue.

Ah! monsieur... monsieur.. pourquoi me dire tout cela?

MONTÉCLAIN.

Pourquoi ne vous dirai-je pas ce qui est vrai? Est-ce donc vous manquer de respect?

LUCILE.

Je ne veux pas discuter à ce sujet, monsieur... Je veux croire que le respect que vous me témoignez est sincère, et je suis trop franche pour ne pas avouer que je m'en sens honorée... Mais permettez-moi de vous adresser une prière: — Je puis encore pleurer avec Louise... mais vous seul pouvez la sauver tout à fait... Laissez-moi donc remettre entre vos mains l'achèvement d'un bienfait où nous ne pouvons plus être unis.

MONTÉCLAIN.

Vous répugne-t-il donc parce que j'y suis mêlé?...

LUCILE.

Je ne crois pas vous l'avoir montré, monsieur... (Avec embarras.) Mais vous n'ignorez pas les opinions de mon père...

MONTÉCLAIN.

Et vous les partagez, sans doute?...

LUCILE.

Dans ma position, monsieur, on ne juge pas, on obéit.

MONTÉCLAIN.

Et dans la mienne, mademoiselle, on comprend que cette obéissance est une condamnation.

LUCILE.

Non, monsieur de Montéclain... je ne veux pas que vous l'entendiez ainsi. Quoique je n'accepte pas tout ce que vos paroles ont de flatteur, j'aime à croire que vous m'avez assez bien jugée pour reconnaître que je sais avoir une opinion et une volonté personnelles. Cette volonté, monsieur, elle est avant tout d'obéir à mon père, et d'accepter pour son bonheur tous les sacrifices qu'il voudra m'imposer... mais elle n'est pas de répondre par un dédain immérité à un homme que, pour ma part, je n'ai appris à connaître que par son dévouement pour une amie, et par son respect pour moi... et maintenant...

(Elle le salue, et laisse tomber la dernière fleur de son bouquet; Montéclain s'en empare avec un élan passionné.)

MONTÉCLAIN.

Maintenant, mademoiselle, je sauverai Louise... et peut-être est-ce à votre père que j'irai en demander la récompense.

SCÈNE VII.

LUCILE, MONTÉCLAIN, LÉONA, BRIAS, Mme et Mlle DE BRIAS, JEUNES GENS, PAYSANS, puis DOMINIQUE et PORNIC.

LÉONA, au fond. — Elle est entrée quelques instans avant la fin de la scène précédente.

Ah! vous demandiez où la blanche colombe s'était envolée?... Vous voyez!...

MONTÉCLAIN, à part.

Léona!...

LUCILE.

Grand Dieu!... tout ce monde!..

Mme DE BRIAS, à Léona.

C'est triste... venez, ma fille.

LUCILE, allant à Mme de Brias et à sa fille.

Ah! c'est toi, Amélie...

Mme DE BRIAS.

Pardon, mademoiselle... Ma fille reste avec moi...

LUCILE, à Mlle de Brias.

Amélie... (Mlle de Brias se retire. — Lucile avec un doux reproche.) Toi aussi?

Mlle DE BRIAS.

J'obéis à ma mère...

(Mlle de Brias va près de sa mère.)

LUCILE.

Ah! mon Dieu!... Qu'est-ce que cela veut dire?...

(Elle va d'un autre côté; la société s'éloigne d'elle.)

MONTÉCLAIN, à Brias.

Brias... que prétend votre mère?...

BRIAS.

Mais elle prétend que Mlle d'Estève est fort bien avec vous, et qu'il ne faut pas la déranger...

MONTÉCLAIN.

Brias... ceci veut du sang! (A Léona.) Ah! c'est donc cela, madame?...

LÉONA.

C'est ce que vous avez voulu.

LUCILE, qui a été de côté et d'autre d'un air effaré, s'adressant à une fermière.

Ah! c'est vous, Marianne... emmenez-moi chez mon père... emmenez-moi loin de cette fête...

MARIANNE.

Pardon, mamselle... mais il ne fallait pas y venir... Mathurine n'y vient pas, elle.

(Marianne rejoint ses compagnes. — Montéclain indigné, court près de Lucile.)

LUCILE.

Mais que veulent-ils donc tous?...

LÉONA.

Ils veulent que les belles demoiselles...

MONTÉCLAIN.

Ah! silence, madame!...

(En ce moment, un grand tumulte se fait entendre au dehors. — Dominique, pâle et furieux, entre tenant

Pornic au collet et le bâton levé sur lui. Une foule de paysans entrent après lui en le poursuivant de leurs cris.)

PAYSANS, en entrant.

Sus à Dominique !

DOMINIQUE, secouant Pornic.

Te tairas-tu, gredin !...

PORNIC.

Je dis que c'est vrai... moi !

DOMINIQUE.

Te tairas-tu, canaille !...

MONTÉCLAIN.

Ah ! c'est ce misérable... et qu'a-t-il osé dire ?..

DOMINIQUE.

Ce qui n'est pas vrai, n'est-ce pas, colonel ?

LUCILE.

Mais qu'est-ce donc, mon Dieu ?

PORNIC.

C'est qu'il y a du côté de la Closerie des Genêts...

DOMINIQUE, le frappant et le renversant.

Ah ! tu te tairas !...

PORNIC.

A moi, les gars ! on m'assassine !...

LES PAYSANS, prêts à s'élancer sur Dominique.

Sus à Dominique !

DOMINIQUE, se retournant.

Et j'en ai autant pour qui ose le répéter... Entendez-vous, mes gars !... (A Brias et à ses amis.) Entendez-vous, messieurs !...

BRIAS et AUTRES.

Des menaces ?...

LUCILE.

Dominique !...

BRIAS, levant sa canne.

Ah ! c'est trop...

MONTÉCLAIN, se jetant entre eux, et arrachant la canne des mains de Brias.

Messieurs !... dans une heure je serai à vos ordres... dans une heure je vous attends tous... Mais jusque-là je tiens pour le dernier des lâches celui de vous qui oserait élever la voix devant cette jeune fille qui pleure... (A Lucile.) Prenez ma main, mademoiselle, c'est celle d'un soldat... c'est celle d'un homme d'honneur... c'est celle qui écrasera les reptiles impurs qui ont osé jeter leur poison sur votre nom !... (Lucile lui donne la main. — Ils sortent lentement en passant devant Brias.) Saluez, monsieur... (Brias sourit avec dédain. — Montéclain lui arrache son chapeau.) Saluez donc !

BRIAS.

Ah ! malheur à vous, Montéclain !

MONTÉCLAIN, à Brias.

Dans une heure... (A Léona.) Saluez !... (Bas.) Saluez, infâme !... (Léona, terrifiée, s'incline.)

DOMINIQUE, à Pornic qu'il a jeté par terre aux pieds de Lucile.

Et toi, à genoux !... (Montéclain et Lucile sortent.)

BRIAS, à ses amis.

Messieurs, dans une heure... chez Montéclain !

DOMINIQUE.

Et avec moi tout de suite... si vous êtes pressé...

PORNIC, se relevant.

A moi, les gars !... tombons dessus !...

(Les paysans s'élancent sur Dominique, qui les contient encore un moment.)

LÉONA, arrêtant Pornic ; bas et vivement.

Laisse cet homme, Pornic... Il y a encore pour toi vingt louis à gagner...

TOUS LES PAYSANS.

Mort à Dominique !

(Ils se jettent sur lui ; le combat commence au moment où le rideau tombe.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la terrasse d'un jardin. — La maison du général à gauche. — Un pavillon à droite, avec une porte ouvrant sur la scène et une fenêtre en face du spectateur ; une table du jardin est placée à gauche, près de la porte de la maison. — Dans le fond, au delà d'une balustrade qui borde la terrasse, vue d'une riche campagne. — Le général et Kérouan sortent de la maison à gauche.

SCENE I.

KÉROUAN, LE GÉNÉRAL, puis LOUIS, puis PORNIC dans le pavillon.

LE GÉNÉRAL.

Ne me parle pas de lui.

KÉROUAN.

Je ne veux pas savoir tes secrets, puisqu'il ne te convient pas de me les dire... Mais, crois-moi, ce n'est pas en frappant toujours quelqu'un de sa faute, quelle qu'elle soit, qu'on le ramène dans le bon chemin... Avec ça, on finit par abrutir le cœur... et l'enfant qui n'est qu'à moitié perdu se dit : « Eh ben ! puisque rien ne peut me faire pardonner le mal que j'ai fait, autant vaut continuer... » Et alors il recommence.

LE GÉNÉRAL.

Je te réponds que Georges ne recommencera pas... il y a de bonnes raisons pour ça...

KÉROUAN.

Eh bien ! alors...

LE GÉNÉRAL.

Alors... alors... Tiens, tu parles de ce que tu ne connais pas... Crois-moi, Kérouan, s'il ne m'avait fait que ce que tant de jeunes gens font à son âge... des dettes... des scandales... est-ce que tu crois que je serais si irrité, si...

KÉROUAN.

Ah ! dame... si c'est plus que ça...

LE GÉNÉRAL.

Oui... Et ce n'est pas parce qu'il a tué dans mon cœur une espérance que je caressais depuis long-temps... Ce n'est pas parce qu'il a manqué à tous ses devoirs envers moi que je lui en veux... c'est parce que c'est lui-même qu'il a perdu... c'est... Ah ! mais, tiens, ne me parle pas de lui... ça me rend fou !... (Il appelle.) Hé! Louis!... Louis !...

(Le général et Kérouan s'asseoient à la table, à gauche.)

LOUIS, sortant de la maison.

Mon général ?...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! ce que je t'ai demandé ?...

LOUIS, posant une paire de pistolets sur la table.

Voilà, général.

KÉROUAN.

Ah ! ah ! tes vieux pistolets d'arçon ?...

LE GÉNÉRAL, prenant les pistolets à Louis.

C'est bon... Mais ce n'est pas tout...

LOUIS.

Dame !... je ne sais pas... s'il y a autre chose...

LE GÉNÉRAL.

Et le café, grand imbécile ?... le café ?

LOUIS.

Le café, mon général ?... je n'ai pas entendu...

LE GÉNÉRAL, criant.

Le café !... le café !... Tu entends cette fois ?... Allons, dépêche-toi !...

LOUIS, hésitant.

C'est qu'il n'y en a pas, général...

LE GÉNÉRAL.

Comment ! il n'y a pas de café chez moi ?... C'est un peu fort !...

LOUIS, bas, à Kérouan.

Mamselle l'a défendu... ça lui fait mal.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce qu'il te dit ce grand dadais-là.

KÉROUAN.

Eh ben ! il me dit qu'il n'y a pas de café pour toi... là...

LE GÉNÉRAL, se soulevant.

Qu'est-ce que ça signifie... Insolent, drôle !

KÉROUAN, le rasseyant.

Ça signifie que tu paies la moindre tasse de café d'une bonne attaque de goutte...

LOUIS.

Le docteur le disait encore hier.

LE GÉNÉRAL.

Les médecins sont des ânes... Il en prend bien, lui !

KÉROUAN.

Oui, mais il n'a pas vingt blessures sur le corps, il n'a pas de rhumatismes qui le tiennent six mois de l'année cloué dans son fauteuil, lui...

LE GÉNÉRAL.

Allons, ne vas-tu pas prendre la place de Lucile ? faire comme elle, me gronder, me compter mes morceaux !... Que diable, j'ai un pauvre jour de liberté, et tu me le gâtes ?

KÉROUAN.

Comme tu voudras... mais tu seras malade.

LE GÉNÉRAL.

Je serai malade...

KÉROUAN.

Tu souffriras.

LE GÉNÉRAL.

Je souffrirai...

KÉROUAN.

Tu jureras, tu crieras.

LE GÉNÉRAL.

Je jurerai... je crierai...

KÉROUAN.

Et ça demande aux jeunes gens d'êtres raisonnables! (A Louis.) Apporte le café, mon gars.

LOUIS.

Monsieur Kérouan, vous direz à M[lle] Lucile, que j'ai été forcé...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! drôle !... (Louis sort en courant.) C'est pourtant comme ça... je ne suis plus maître chez moi !... Pour avoir ce que je veux, il faut que j'emploie des moyens extraordinaires.

KÉROUAN.

Dans ce nombre, comptes-tu les armes à feu ?... Et était-ce pour faire obéir ce pauvre Louis, que tu avais demandé ces pistolets...

LE GÉNÉRAL, riant.

Non... monsieur Kérouan... non... J'ai fait demander ces pistolets... parce que je veux en faire cadeau à quelqu'un.

KÉROUAN.

Des pistolets qui t'ont été donnés par le roi Murat !...

LE GÉNÉRAL.

Il n'était pas roi alors, et il ne s'en battait que mieux... Si bien, que si je n'avais pas été le tirer, avec une vingtaine de chasseurs, d'un fouillis de Mameloucks où il s'était enfoncé jusqu'aux genoux, on ne l'aurait pas appelé Majesté quelque temps après, et fusillé comme un chien quelques années plus tard...

KÉROUAN.

Et à qui destines-tu ce magnifique cadeau ?...

LE GÉNÉRAL.

A un brave garçon que j'ai un peu brusqué la première fois que je l'ai vu... et qui, je crois, en fera bon usage... Murat s'en est servi cinq ans, et il est devenu roi, je les ai pas mal promenés à l'arçon de ma selle, et je suis devenu général... Eh bien ! je veux que ton fils leur fasse faire un peu la guerre... ça lui portera bonheur !

KÉROUAN, pressant les mains de son vieil ami dans les siennes.

Ah ! merci... merci, mon bon Simon !

LE GÉNÉRAL.

Tu les lui porteras de ma part,

KÉROUAN.

Du tout, du tout!... Il viendra les chercher; ça lui fera ben plus plaisir.

PORNIC, paraissant dans le pavillon avec un berceau sous le bras.

Je n'ai rencontré personne... Voyons un peu, avant d'aller plus loin...

(Il regarde autour de lui.)

LE GÉNÉRAL.

Ce ne sont pas des armes du nouveau système... mais quand on sait les manier, comme de notre temps... ça tire juste... Tiens, je te fais un pari.

KÉROUAN.

Lequel ?...

LE GÉNÉRAL, se levant avec Kérouan.

Je parierais encore faire passer une balle par le trou de la serrure de cette porte. (Il vise.)

PORNIC, dans le pavillon, se rejetant en arrière.

Hein?

KÉROUAN.

Plaît-il ?

LE GÉNÉRAL.

Quoi ?

KEROUAN.

Il m'a semblé entendre du bruit dans ce pavillon...

LE GÉNÉRAL.

Dans le laboratoire de mademoiselle ma fille... que nenni!... personne ne se risquerait à y entrer en son absence... elle ferait un beau vacarme! Ah! Kérouan, si ta ferme est bien tenue par Louise, ma maison est diablement bien gouvernée par Lucile.

PORNIC, dans le pavillon.

Impossible d'aller plus loin... Ma foi, laissons-le ici... il en arrivera ce que le bon Dieu voudra.

(Il pose le berceau sur une table, referme la porte et disparait.)

KÉROUAN, à lui-même.

Que diable, je ne rêve pas, et...

LOUIS, rentrant un plateau à la main.

Voilà le café...

LE GÉNÉRAL.

Le café! le café!... Allons, Kérouan, à nous deux!... (Ils se rasseoient à la table. — A Louis qui verse.) Va donc, Louis, la tasse pleine et le bain de pied... Et l'eau-de-vie?... Tu as oublié l'eau-de-vie, maladroit?...

LOUIS.

Ah! pour ça, Monsieur... il n'y en a pas... parole d'honneur!

LE GÉNÉRAL.

Est-ce que ça va recommencer, mille tonnerres!...

KÉROUAN.

Voyons, ne te fâche pas, Simon... Allons, Louis, sois bon enfant... je ne le dirai pas à mamselle Lucile...

LOUIS.

Avec ça que mademoiselle ne va pas vous trouver là... Je viens de l'apercevoir du bout de la terrasse qui revenait par ici...

LE GÉNÉRAL.

Diable! diable!... dépêchons... (Il boit et se brûle.) Butor!... peut-on faire chauffer du café comme ça!

KÉROUAN, à Louis.

Tu t'es trompé... elle n'a pu quitter la fête si tôt que ça!...

LOUIS, allant au fond et regardant au bas de la terrasse à gauche.

Pardine... vous pouvez bien vous en assurer vous-même... Tenez, la voilà qui tourne le champ des Prêtres avec monsieur...

LE GÉNÉRAL.

Georges qui aura voulu revenir?

LOUIS.

Eh non! avec M. le marquis de Montéclain.

(Le général et Kérouan posant vivement leurs tasses.)

LE GÉNÉRAL.

Le marquis de Montéclain !

KÉROUAN.

C'est pas possible !

(Il se lève, va au fond, regarde et redescend lentement la scène.)

LOUIS.

Vont-ils d'un pas !...

LE GÉNÉRAL, à lui-même.

Le marquis de Montéclain!...

LOUIS, regardant encore.

Tiens! ils prennent par la porte du bas... dans deux minutes ils vont être ici... (Descendant la scène.) Arrangez-vous avec mamselle Lucile, général... moi, je me sauve...

(Il rentre dans la maison.)

LE GÉNÉRAL.

Le marquis de Montéclain!... Est-ce vrai ?

KÉROUAN.

Dame! oui... (A part.) Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE GÉNÉRAL.

Seule avec lui?

KÉROUAN.

Ce n'est pas probable.

LE GÉNÉRAL.

Georges... tu as vu Georges?...

KÉROUAN.

Je n'ai pas bien vu.

LE GÉNÉRAL.

Ah! ce que je craignais... ce qui faisait que je ne voulais pas laisser aller ma fille à cette fête. (Se levant avec violence.) Mais tu l'as voulu, toi... et ce misérable Montéclain...

KÉROUAN.

Mais quoi donc?...

LE GÉNÉRAL.

Je te dis que ton Montéclain est un lâche, qui

fait métier de compromettre les plus honnêtes filles ! Il m'en veut... il a voulu se venger... il a voulu... je ne sais pas, mais il a trompé Lucile... car ce n'est pas contre elle que je parle au moins ?

KÉROUAN, à part.

Je ne sais plus que croire... et je n'ose lui répondre...

LE GÉNÉRAL.

Et Georges... Georges !... Où est-il le malheureux ?

KÉROUAN.

Mais, mon Dieu... c'est peut-être quelque accident qui lui est arrivé à ce garçon... Et peut-être ta fille vient t'avertir...

LE GÉNÉRAL.

Avec M. de Montéclain ?... Non... C'est quelque infamie... Il y avait ton fils, il y avait Dominique, il y avait tout le monde, excepté M. de Montéclain ! Ah !... je veux savoir pourquoi il est venu. Viens, Kérouan, donne-moi le bras.

(Au moment où le général va remonter la scène avec Kérouan, Lucile entre.)

SCÈNE II.

KÉROUAN, LE GÉNÉRAL, LUCILE.

LUCILE, allant rapidement vers son pavillon.

Pourvu qu'il ne me voie pas... (Apercevant le général.) Mon père !...

LE GÉNÉRAL, retombant assis, à part.

Seule !...

KÉROUAN, à part, accablé.

Il y a quelque malheur là-dessous... (Haut.) Dis-moi, mon enfant...

LE GÉNÉRAL, bas, à Kérouan.

Tais-toi... (Haut.) Ah ! te voilà, Lucile ?...

LUCILE.

Oui, mon père... oui...

LE GÉNÉRAL.

Tu es revenue de bien bonne heure.

LUCILE.

C'est vrai... c'est vrai... J'ai craint, et je suis venue...

LE GÉNÉRAL.

Oui... tu es venue... et voilà que tu me surprends désobéissant à tes ordres... Tu vois... je prends du café...

LUCILE.

Vous faites bien, mon père.

LE GÉNÉRAL.

Ah !... tu ne me grondes pas, aujourd'hui ?

KÉROUAN, bas.

Simon... Simon... de la bonté...

LE GÉNÉRAL, bas.

Tais-toi... (Haut.) Et tu t'es bien amusée, à la fête ?...

LUCILE.

Oh !... non...

LE GÉNÉRAL.

Non !... c'est pour ça que tu es revenue tout de suite... avec ton frère, n'est-ce pas ?

LUCILE.

Non, mon père, non !

LE GÉNÉRAL, avec éclat.

Et avec qui donc ?...

KÉROUAN.

Voyons, Simon, tu es cruel... tu vois bien qu'elle est toute tremblante... toute pâle... Il est arrivé quelque malheur, c'est sûr... Voyons, ma fille, explique-toi... qu'est-il arrivé ?...

LUCILE.

Je ne sais pas....

LE GÉNÉRAL.

Comment ? tu ne sais pas...

KÉROUAN.

Simon !... Lucile, réponds... où as-tu laissé ton frère !...

LUCILE.

Je ne sais pas...

KÉROUAN.

Mais Aly, Dominique, Louise...

LUCILE, pleurant.

Je ne sais pas...

LE GÉNÉRAL.

Ah !... mais c'est un jeu...

KÉROUAN.

Voyons... n'aie pas peur, mon enfant... dis-moi tout... Pourquoi es-tu revenue si tôt ?... Pourquoi es-tu revenue avec M. de Montéclain ?

LUCILE.

Pourquoi ?... je vais vous le dire... J'étais à regarder les jeux avec Mlle de Brias... tout à coup j'entends chuchotter près de moi... M. de Brias vient parler à sa mère, qui me quitte avec sa fille et me laisse seule... Je cherche Louise, elle n'y était pas... Je cherche Georges, il n'y était pas... Je cherche votre fils, il n'y était pas non plus... Il n'y avait personne !...

LE GÉNÉRAL, à Kérouan.

Tu vois bien que c'est quelque infâme complot !...

KÉROUAN.

C'est étrange, en effet ?...

LUCILE.

Alors, me voilà m'en allant à travers tout ce monde, cherchant quelqu'un à qui me parler... mais quand j'approchais de mes bonnes amies, elles se détournaient ou faisaient semblant de ne pas me voir... Et puis, il y a une femme qui s'est mise à me suivre... en riant... en parlant... en me montrant au doigt... On ricanait... J'allais, je courais... et je crois que je serais devenue folle... si je n'avais rencontré M. de Montéclain !...

LE GÉNÉRAL.

Montéclain... celui qui, sans doute, avait arrangé cette horrible injure !

LUCILE.

Oh ! non, mon père, non... car lui seul m'a tendu la main, lui seul a fait taire tous ces misérables... lui seul m'a protégée... avec ce pauvre Dominique, qui s'est jeté comme un furieux sur tous ceux qui m'insultaient...

KÉROUAN.

Pauvre enfant !

LE GÉNÉRAL.

Mais que disaient-ils ?...

LUCILE.

Je n'ai pas entendu... et M. de Montéclain n'a pas voulu me le dire...

LE GÉNÉRAL.

Ah ! il n'a pas voulu te le dire, à toi... Il n'a pas osé venir me le dire, à moi !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DOMINIQUE, paraissant, les habits en désordre et avec quelques taches de sang sur sa chemise et sur sa figure.

DOMINIQUE.

Et il a bien fait, général !

KÉROUAN.

Dominique... blessé !...

LE GÉNÉRAL.

Blessé !

DOMINIQUE.

Oui... je porte leurs marques... Mais il y en a qui se souviendront des miennes... Il n'y a que ce scélérat de Pornic, que je n'ai pas pu achever... mais je le retrouverai, celui-là...

KÉROUAN.

Mais, que s'est-il donc passé?

LE GÉNÉRAL.

Voyons, parle, toi.

DOMINIQUE.

Eh bien ! il s'est passé... (Il aperçoit Lucile.) Il s'est passé... que...

LE GÉNÉRAL.

Qu'on a insulté ma fille !...

DOMINIQUE.

Elle vous l'a dit?

KÉROUAN.

Oui...

LE GÉNÉRAL.

Mais elle ne nous a pas dit pourquoi cette insulte...

DOMINIQUE.

Elle n'en sait rien, n'est-ce pas ?... Vous voyez bien que ce n'était pas vrai, que c'était un mensonge, une infamie!

LUCILE.

Mais quel mensonge?

LE GÉNÉRAL.

Quelle infamie ?

KÉROUAN.

Oui, ce qu'on disait...

DOMINIQUE.

Ce qu'on disait...

LE GÉNÉRAL.

Oui, ce que M. de Montéclain n'a pas voulu répéter à ma fille... ce qu'il n'a pas osé venir me dire...

DOMINIQUE.

Pour que vous lui fassiez sauter le crâne sans vous informer de rien ?... Il a bien fait.

KÉROUAN.

Mais c'est donc bien épouvantable ?...

LE GÉNÉRAL.

Ah ! tu veux donc me faire mourir...

DOMINIQUE.

Eh ! bien... allez-vous-en, mademoiselle Lucile, allez-vous-en... Il y a des choses qui ne doivent pas salir l'oreille d'une honnête fille...

LUCILE.

Et on en salit ma réputation !... Mais qu'est-ce donc ?

LE GÉNÉRAL.

Parleras-tu ?...

DOMINIQUE, à Kérouan.

Eh bien ! non !... pas devant elle... je n'oserais pas... Ah! si vous saviez !...

KÉROUAN.

Il a raison, Simon... il a raison, ma fille... rentre, rentre dans la maison.

LUCILE.

Mais je suis innocente, au moins, innocente de tout crime !...

KÉROUAN.

Est-ce que j'en doute !...

LUCILE.

Mon pére...

LE GÉNÉRAL.

Allez... allez... Oh! j'en mourrai.

KÉROUAN, emmenant Lucile du côté de la maison.

Viens, viens... et compte sur ton vieil ami... car je suis aussi ton ami, à toi, qui aime tant ma Louise...

LUCILE.

C'est vrai, pére Kérouan... (A part.) C'est plus vrai qu'il ne pense.

(Elle entre un instant dans la maison.)

LE GÉNÉRAL, à Dominique.

Eh! bien... parleras-tu, à présent?...

KÉROUAN.

Voyons, que s'est-il passé ?

DOMINIQUE.

Eh! ben, je me promenais tranquillement dans la foule, lorsque j'entendis parler de séduction...

KÉROUAN.

De séduction !...

DOMINIQUE.

Oui... de mystère... on nommait le marquis de Montéclain.

LE GÉNÉRAL.

Tu vois... le marquis de Montéclain et ma fille, n'est-ce pas?... Oh! les infâmes!...

KÉROUAN.

Mais c'est une calomnie!

DOMINIQUE.

Certainement... c'est une calomnie.

KÉROUAN.

Lâcheté toujours facile à commettre, car il suffit d'un mot, d'une supposition...

LE GÉNÉRAL.

Mais comment le disaient-ils? car on n'insulte pas une jeune fille comme a été insulte Lucile sur un propos?...

DOMINIQUE.

Dame! on faisait un conte... horrible...

LE GÉNÉRAL.

Un conte?...

DOMINIQUE.

Dont je ne crois pas un mot, qui sera démenti, tout à l'heure... mais qui n'en a pas moins fait de mal...

LE GÉNÉRAL.

Mais quel conte?

LUCILE, sortant de la maison.

Oh! je saurai ce qu'on a dit de moi...

DOMINIQUE, bas et se tenant contre Kérouan et le général.

Eh bien! on prétend... qu'on a vu souvent Mlle Lucile... aller... là-bas, dans le taillis... à la Closerie des Genêts.

LUCILE, à part.

Je n'entends pas...

LE GÉNÉRAL.

Où elle avait des rendez-vous avec M. de Montéclain peut-être!...

LUCILE.

De la fenêtre de ce pavillon, j'entendrai mieux...

(Elle marche à pas légers vers le pavillon.)

DOMINIQUE.

Oui... on dit qu'il y allait aussi... mais ce n'est pas tout...

LE GÉNÉRAL.

Comment!...

KÉROUAN.

Achève donc!

DOMINIQUE.

Eh bien! on prétend que c'est là qu'elle a caché...

(En ce moment Lucile pousse la porte du pavillon et y entre.)

LE GÉNÉRAL.

Mais quoi donc?...

DOMINIQUE.

L'enfant né de sa faute.

LE GÉNÉRAL.

Horreur!...

KÉROUAN.

Ce n'est pas vrai!

LUCILE, sortant du pavillon.

Ah! mon Dieu!

TOUS.

Qu'est-ce donc?

LUCILE.

Ce berceau... cet enfant.. qui donc l'a porté ici?

LE GÉNÉRAL.

Cet enfant!... cet enfant... c'est le tien, malheureuse!...

LUCILE.

Mais, mon père... c'est... (A part.) Ah! Kérouan! Pauvre Louise!...

LE GÉNÉRAL.

Tu ne réponds pas!... Ah! misérable!... toi aussi tu m'as déshonoré... Tiens... tiens... (Il prend ses pistolets.) Meurs, infâme!

DOMINIQUE, courant sur lui.

Arrêtez!

KÉROUAN, se plaçant devant Lucile.

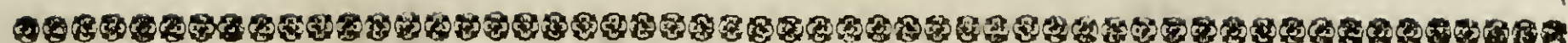
Simon... tire donc sur moi!...

LUCILE.

Oh! mon Dieu, il me croit coupable!

(Elle tombe évanouie.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon avec trois portes au fond, dont deux sont à pans coupés. — Celle de gauche ouvre sur les appartemens du général, celle de droite sur la cour du château, celle du milieu sur les jardins. — Porte, au premier plan à gauche, de la chambre de Lucile. — Table, fauteuils, une chaise longue.

SCÈNE I.

LE GÉNÉRAL, sur la chaise longue, KÉROUAN, DOMINIQUE.

LE GÉNÉRAL, avec une amertume contenue.

Vous avez raison tous deux ; j'ai eu tort... je me suis laissé emporter comme un furieux... et le mal n'est pas si grand que je me le suis imaginé...

KÉROUAN.

Le mal est grand, mais il n'est pas irréparable... si...

LE GÉNÉRAL.

Comment donc !... mais c'est la chose la plus simple du monde... M. de Montéclain trouvait ma fille à son gré... Il eût pu me la demander en mariage ; ça se faisait du moins comme ça, de mon temps... et je crois que ça se fait encore comme çà chez ces idiots de bourgeois qui sont en arrière de leur siècle ; mais M. de Montéclain est un homme de la vraie noblesse d'autrefois, et un véritable lion de la jeunesse d'aujourd'hui : il a pris un autre chemin, il a séduit ma fille, il l'a déshonorée... et il faudra bien que je la lui donne, s'il veut bien l'accepter... c'est beaucoup mieux ; et tu vois, Kérouan, que nous ne sommes que des imbéciles, des ganaches, qui ne sommes plus à la hauteur de notre époque...

DOMINIQUE, bas, à Kérouan.

Il me fait peur, Kérouan... Il en deviendra fou...

KÉROUAN, bas.

C'est pour ça que je n'ose pas lui dire la vérité.

LE GÉNÉRAL.

Aussi, je suis de votre avis, maintenant... Toi, Dominique, tu vas aller à la Closerie des Genêts ; tu verras cette prétendue nourrice, tu l'interrogeras... et je suis sûr que tu me rapporteras de bonnes nouvelles... Tous ces bruits ne sont que des calomnies... cet enfant n'a jamais existé... Va, va, Dominique... je te vois revenir d'ici content et satisfait. Quant à toi, Kérouan, je te remercie d'avance de la démarche que tu vas faire prés de M. de Montéclain... Tu le sermonneras bien, n'est-ce pas ?... c'est un bon maître qui t'écoutera respectueusement... Il se repentira... et nous serons tous heureux... Allez... et faites bien les choses... je vous attends...

DOMINIQUE, bas.

Profitons de la permission, Kérouan... d'abord pour le petiot... et puis, je la retrouverai peut-être à la ferme...

KÉROUAN, bas.

Pourvu qu'elle ne se soit pas réfugiée chez M. de Montéclain !

DOMINIQUE, bas.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! quel malheur !

KÉROUAN.

Prends garde !... (Au général.) Ecoute, Simon...

LE GÉNÉRAL.

Que je ne vous gêne pas... Restez donc ensemble ; continuez à causer tout bas. C'est pour mon bien, n'est-ce pas ?...

KÉROUAN.

Oui, pour ton bien... et tu n'es pas franc avec nous.

LE GÉNÉRAL.

Moi !...

KÉROUAN.

Oui, toi !... car, enfin, tu fais semblant de ne plus être en colère, tandis qu'au fond de l'âme, je suis sûr que tu roules quelque sinistre projet.

LE GÉNÉRAL.

Que faut-il donc pour vous contenter !... Il y a quelques heures, j'ai crié, j'ai menacé, je voulais tuer tout le monde... Vous m'avez dit qu'il fallait me calmer... je me suis calmé ; j'ai pleuré alors, et j'ai voulu me tuer, moi... Vous m'avez dit qu'il fallait me consoler... je me suis consolé.. Que voulez-vous de plus ?...

DOMINIQUE, bas.

Je vous dis que la tête déménage... qu'il n'y a que la vue de sa fille qui le ramènera. Il faut qu'il la voie. Je vais la chercher...

KÉROUAN, bas.

Et moi, je vais chez le marquis.

DOMINIQUE.

Quoi que vous puissiez dire, général, il y a dans tout ceci quelque chose de plus ou de moins que je veux savoir et que je saurai... Je vas à la Closerie des Genêts.

LE GÉNÉRAL.

Va, mon garçon, va...

KÉROUAN.

Et si M. de Montéclain ne répondait pa comme il le doit, souviens-toi, Simon, qu'avant qu'il fût mon maître... j'étais ton ami.

LE GÉNÉRAL.

Oui, vous êtes mes amis, je le sais... mes vrais amis... Allez... allez...

DOMINIQUE.

Je serai bientôt de retour.

KÉROUAN.

Et moi aussi. Du courage et de la patience, et bientôt nous saurons la vérité tout entière.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LE GÉNÉRAL, puis LOUIS.

LE GÉNÉRAL, seul.

Oh! la vérité... vous me la cacheriez l'un et l'autre... vous vous mettriez entre elle et moi, comme vous vous êtes jetés entre ma fille et ma colère... Allez... allez arranger quelque histoire à laquelle voux prétendrez me faire croire... Moi, je découvrirai la vérité... et alors... je ferai justice!... (Il sonne.) Louis!.. Louis!...

LOUIS, entrant par la porte des appartemens du général.

Général...

LE GÉNÉRAL.

As-tu trouvé et conduit ici celui que je t'ai dit?...

LOUIS.

Oui, général.

LE GÉNÉRAL.

Amène-le-moi.

LOUIS, rentrant dans l'appartement du général.

Oui, général.

LE GÉNÉRAL, seul un moment.

Celui-là me dira la vérité... Il ne m'aime pas... et il ne me doit rien.

SCÈNE III.

LE GÉNÉRAL, PORNIC, LOUIS.

LOUIS, reparaissant suivi de Pornic.

Par ici, gars, par ici.

PORNIC.

Me voilà... me voilà...

LOUIS, le poussant.

Marche donc!...

PORNIC.

Eh! doucement... chacun a son pas...

LE GÉNÉRAL.

Avance... et n'aie pas peur...

PORNIC.

Je n'ai rien volé à personne... et je n'ai peur de personne.

LE GÉNÉRAL.

C'est bien... (A Louis.) Va-t'en, toi... et si Kérouan et Dominique revenaient... dis-leur que je suis seul... et que je veux rester seul.

LOUIS.

Oui, général. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LE GÉNÉRAL, PORNIC.

LE GÉNÉRAL.

Autant que je puis te connaître, tu es intéressé, n'est-ce pas?

PORNIC.

Comme je vois qu'on traite les pauvres comme des chiens, je tâche de ne pas l'être...

LE GÉNÉRAL.

Regarde cette canne et cette bourse... Il y a là dix louis; si tu me dis la vérité, l'argent est pour toi; si tu me mens... je te casse la canne sur les épaules.

PORNIC.

En ce cas, je n'ai pas d'intérêt à mentir...

LE GÉNÉRAL.

Dis-moi donc ce que tu as appris au sujet de l'enfant caché dans la Closerie des Genêts.

PORNIC.

Je vas vous le dire tout droit, ni plus ni moins qu'il n'y en a... Un soir, à la tombée du jour, il y a de ça une quinzaine et demie, j'allais chercher le bétail qu'était en pâture dans le pré aux Nonnes. Tout en poussant mes bœufs... v'là que je fais rencontre de mamselle Lucile, quigagnait du côté de la Closerie aux Genêts... Comme je savais qu'elle n'était point craintive d'aller dans les plus mauvais chemins pour faire du bien aux pauvres gens, et que je savais aussi que Marguerite n'avait pas toujours du pain à la huche, j'lui tire mon bonnet, et j'étais en train de me dire que c'était là une brave et honnête d'moiselle...

LE GÉNÉRAL, levant sa canne.

Je ne te demande pas tes réflexions... mais la vérité... la vérité, sinon...

PORNIC.

Si c'est comme ça, général, dites-moi ce que vous voulez que je vous apprenne... vous serez plus sûr d'être content.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, va, continue... mais hâte-toi.

PORNIC.

J'étais donc à me dire que votre fille était une brave et honnête demoiselle, lorsque voilà que je suis tout à coup accosté par une belle dame...

LE GÉNÉRAL.

Une dame!...

PORNIC.

Qui me dit comme ça : « C'est-il pas là mamselle d'Estève? »

LE GÉNÉRAL, à part.

Une dame!...

PORNIC.

Oui, que je lui réponds, en ôtant ainsi mon bonnet... « Eh ben, qu'elle me dit, je ne peux pas aller plus loin, à cause qu'elle me verrait si je la suivais sur ses talons... au lieu que toi, tu peux te glisser à travers les genêts et les ajoncs.. et il y a un écu pour toi si tu peux me dire où elle va...»

LE GÉNÉRAL.

Et qu'est-ce que tu vis?...

PORNIC.

Je vis mamselles Lucile entrer dans la masure

je me collai à une fente de la porte, et je la vis encore qui regardait doucement un petiot qui dormait dans un berceau. Elle donna à Marguerite des brimborions de linge... de l'argent... et le petiot s'étant éveillé, elle se mit à le caresser, à l'embrasser, à lui rire!...

LE GÉNÉRAL.

Tu l'as vu?

PORNIC.

Comme je vous vois... et...

LE GÉNÉRAL.

Après?...

PORNIC.

Après, elle sortit, et je retournai près de la belle dame qu'était restée en compagnie avec mon bétail...

LE GÉNÉRAL.

Elle t'avait attendu? et tu lui racontas, n'est-ce pas?...

PORNIC.

Je ne voulais pas lui voler son argent... je lui dis tout. Bon Dieu du ciel! vous ne pouvez vous imaginer la mine qu'elle fit en m'écoutant!... « C'est-il possible!... ça ne l'est-il pas!... ah! si ça l'était!... Le marquis en est capable... » et ci et ça... qu'elle parlait toute seule!...

LE GÉNÉRAL.

Mais cet enfant... quel est cet enfant?...

PORNIC.

C'est précisément ce que m'a demandé la dame... et comme elle avait peur que Marguerite ne voulût pas lui conter l'histoire, c'est moi qui y suis passé en n'ayant l'air de rien et qui lui ai demandé tout niaisement d'où lui venait ce petit nourrisson. Alors, Marguerite m'a tout dit: comment un soir, une jeune dame qu'elle ne connaissait point lui avait porté cet enfant en cachette, et lui avait donné de l'argent en lui défendant de dire rien à personne... comment cette jeune dame était revenue souvent; comment, quelques jours après, un monsieur était venu de son côté: puis comment ils y étaient venus tous deux...

LE GÉNÉRAL.

Mais qui lui a dit, à cette malheureuse, que cette dame fût ma fille?... que ce monsieur fût le marquis de Montéclain?...

PORNIC.

Pardine! c'est moi, qui depuis le premier jour ai été mis en sentinelle par l'autre dame et qui ai vu revenir tantôt mamselle Lucile, tantôt M. le marquis. Je le sais ben... l'autre dame me donnait un écu par jour pour ça.

LE GÉNÉRAL.

Mais cette femme, quelle est cette femme?

PORNIC.

Laquelle?...

LE GÉNÉRAL.

Celle qui te payait.

PORNIC.

Oh! pour ça, mon général, vous en savez probablement plus que moi... car elle vous connaît...

LE GÉNÉRAL.

Moi?...

PORNIC.

Sinon pas vous, du moins votre fils... puisqu'elle m'a remis au moins six lettres pour lui, que j'ai été glisser, la nuit, dans la boîte qu'est à la grande grille.

LE GÉNÉRAL.

Des lettres pour Georges?...

PORNIC.

Et en preuve de ce que je vous dis... c'est qu'en voilà une, qu'elle m'a chargé de lui remettre à c'matin... car c'est ce qui a fait que Louis m'a trouvé aux environs.

LE GÉNÉRAL.

Une lettre?... tu as une lettre?... donne-la-moi...

PORNIC.

Si vous voulez la remettre à M. Georges, ma commission sera toute faite.

LE GÉNÉRAL, *prenant la lettre.*

Ah! peut-être découvrirai-je enfin le fil de cette horrible intrigue!... *(Il ouvre la lettre.)*

PORNIC.

Mais, général...

LE GÉNÉRAL.

Silence!... *(Il lit et va à la signature.)* Ah!... malheur!... malheur!...

PORNIC.

Qu'est-ce qu'il y a donc?...

LE GÉNÉRAL.

Va-t'en!... va-t'en!...

PORNIC.

Dame! vous m'avez demandé la vérité... je vous l'ai dite... et vous m'avez promis...

LE GÉNÉRAL, *lui jetant sa bourse.*

De l'argent... prends, misérable!... et puisse-t-il te rendre tout le mal que tu as fait...

PORNIC.

Je l'ai pourtant honnêtement gagné... car, je puis bien le jurer, je n'ai pas menti d'un mot... *(A part en sortant.)* Ce n'est pas ma faute, si ça lui fait de la peine...

SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL, *seul.*

Madame de Beauval... ici!... écrivant à Georges... et à quel sujet, mon Dieu!... *(Lisant.)* « Georges, vous l'avez voulu, vous m'avez forcée » à dévoiler l'inconduite de votre sœur; vous » m'avez forcée à rendre publique son intrigue » avec Montéclain. » *(Parlé.)* Son intrigue avec Montéclain!... Ella l'a écrit... Ce n'est pas assez du crime de ma fille, il faut encore que j'en sois

souffleté par la main de cette infâme !... (Lisant.) « Et pensez-vous que Mlle d'Estève, que M. de » Montéclain abandonnera peut-être dans sa » honte, ne puisse maintenant nommer sa sœur » la femme dont vous avez absous le passé en » lui donnant votre nom ? » (Parlé.) Et cette femme sera ma fille! elle appellera Lucile sa sœur, et M. de Montéclain abandonnera la malheureuse dans sa honte!... Oh! non, non!... Je la sauverai de ce dernier degré d'infamie... je leur montrerai à tous comment un père venge son honneur !... (Il se lève.) Ils ne m'arrêteront pas cette fois!... Elle sera partie avant leur retour... (Il se traîne vers la chambre de Lucile; appelant:) Lucile!... Lucile!.. Lucile!... (Il entre.) Lucile!... (Il ressort.) Elle n'y est pas!... Elle s'est enfuie... avec son séducteur peut-être... Ah! misère!... Dominique!... Kérouan... Kérouan!... Dominique... Ils m'ont tous quitté... et Georges?... Georges!... Lucile!... Pas un enfant... pas un ami près de moi... et le déshonneur partout!... (Après une pause.) Ah ! il me reste peut-être un valet, un valet pour me soutenir... un valet pour me conduire... et ils me verront!... (Il sonne.) Louis!... Louis!...

SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL, LOUIS.

LOUIS.

Général...

LE GÉNÉRAL.

Tu as vu sortir ma fille, toi ?...

LOUIS.

Non, général... vous savez bien que depuis qu'on l'a emportée dans sa chambre, M. Kérouan seul y est entré.

LE GÉNÉRAL, à lui-même.

Il le savait!... il m'a menti... Ah! il a été sans doute avertir ce Montéclain. Louis... les chevaux sont prêts, n'est-ce pas?

LOUIS.

Oui, général...

LE GÉNÉRAL.

Mon habit... mon chapeau! (Louis sort et rentre bientôt l'habit et le chapeau du général à la main.) Eh bien!... j'irai, moi aussi... j'irai... Nous nous verrons face à face ce marquis et moi... et l'on saura auquel des deux, du vieillard ou du jeune homme, la main tremblera à l'heure du combat!... (Il ôte sa robe de chambre.) Louis... mon habit...

LOUIS.

Mais, général...

LE GÉNÉRAL, s'habillant.

Mon habit... mon chapeau... mes pistolets...

LOUIS.

Vos pistolets?...

LE GÉNÉRAL.

Mes pistolets!... (Louis sort et revient avec les pistolets.) Et ma croix de grand-officier, là, sur mon cœur... Ça lui servira de point de mire, à ce vaillant colonel!...

(Il prend ses pistolets et va pour sortir.)

SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL, KÉROUAN, puis DOMINIQUE, puis LOUISE.

KÉROUAN, entrant.

Où vas-tu donc, Simon ?

LE GÉNÉRAL.

Que vous importe!...

KÉROUAN.

Comme tu me parles ?...

LE GÉNÉRAL.

Comme on doit parler aux faux amis... qui mentent...

KÉROUAN.

Qui mentent ?...

LE GÉNÉRAL.

Où est ma fille, Kérouan ?...

KÉROUAN.

Je n'ai pu la trouver nulle part.

DOMINIQUE, entrant.

Ni moi non plus... j'ai été à la ferme... j'ai été...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! je la trouverai, moi!...

KÉROUAN.

Mais où vas-tu donc?...

LE GÉNÉRAL.

Chez M. de Montéclain!...

KÉROUAN.

J'en viens... il n'est pas chez lui...

LE GÉNÉRAL.

Tu mens!... tu as peur pour lui. S'il n'est pas le dernier des lâches, il y sera pour moi...

KÉROUAN.

Eh bien!... j'y vais avec toi...

DOMINIQUE.

Et moi aussi, général...

LE GÉNÉRAL.

Je n'ai besoin de personne, messieurs mes amis...

DOMINIQUE.

Mais moi, j'ai besoin d'y être, et je vous suivrai... à moins que vous ne me cassiez la tête tout de suite...

KÉROUAN.

Et je veux être avec toi, Simon... car si ce que tu redoutes est vrai, il n'y a ni passé, ni reconnaissance, ni nom qui tienne; il faut que tu sois vengé ou satisfait, et tu le seras...

LE GÉNÉRAL.

Venez donc si vous voulez... plus il y aura de témoins, plus je serai content.

(Le général sort par la porte de la cour avec Dominique. — Louise entre rapidement par la porte du jardin.)

LOUISE, au dehors, appelant.

Lucile! Lucile!... (Kérouan s'est arrêté.—Louise entre.) Ah! mon Dieu!... où est Lucile?... Lucile!...

KÉROUAN, vivement et suivant le général de l'œil.

C'est toi, Louise?...

LOUISE, s'arrêtant avec terreur, à part.

Mon père!... grand Dieu!...

KÉROUAN, vite.

Et tu as ben fait de venir... Eh ben! Lucile, que dit-elle?

LOUISE, étonnée.

Lucile!... Vous me demandez Lucile?

KÉROUAN.

Oui... mais elle n'est donc pas allée à la ferme?

LOUISE, de même.

Lucile? Mais elle n'est donc pas ici?

KÉROUAN.

Ah! le général a raison, elle est chez le marquis! Ah! la malheureuse... la malheureuse!

LOUISE, de plus en plus étonnée.

Lucile chez le marquis de Montéclain?

KÉROUAN.

Oubliant jusqu'où pouvait aller la colère du général contre l'innocente créature qu'elle a abandonnée...

LOUISE.

Abandonnée!

DOMINIQUE, au dehors.

Eh bien! Kérouan?

KÉROUAN.

Me voilà!... (A sa fille.) C'est mal... mais Dominique a dû tout te dire... et toi, tu en prendras soin: tu veilleras sur le pauvre enfant!

DOMINIQUE, au dehors.

Kérouan?...

LOUISE, à part, épouvantée.

Le pauvre enfant!...

KÉROUAN.

Me voilà! (A lui-même.) Pauvre général! (En sortant, embrassant sa fille.) Ah! Louise, Louise!... Dieu nous sauve, toi d'une pareille faute et moi d'un pareil malheur!

SCÈNE VIII.

LOUISE, seule.

Dieu nous sauve d'une pareille faute et d'un pareil malheur! a-t-il dit... et il a parlé d'une innocente créature abandonnée? Il a parlé de Lucile?... de... que voulait-il dire?... Est-ce à moi qu'il parlait?... Est-ce mon père qui me parlait?... ou bien suis-je folle?... et le délire de cette nuit, passée à chercher mon pauvre enfant, me fait-il entendre des voix qui n'existent pas, et dresse-t-il devant moi des fantômes qui me répètent les plaintes qui crient dans mon cœur!...

SCÈNE IX.

LOUISE, MADELINE.

MADELINE, pleurant.

Mon Dieu!... mon Dieu!... qu'est-ce que ça veut donc dire?

LOUISE, absorbée.

Et Lucile n'est pas ici!... Mais où aller et que faire à présent? (Apercevant Madeline.) Ah! Madeline!

MADELINE.

Mamselle Louise!... Béni soit Dieu de ce que je vous trouve enfin! Vous allez me dire ce que tout cela signifie.

LOUISE.

Mais quoi donc?

MADELINE.

A ce matin, à l'aube du jour, j'allais venir pour savoir où vous étiez, lorsque voilà Dominique qui entre tout effaré... en me disant: « Où est Louise?... »

LOUISE.

Et que lui as-tu dit?

MADELINE.

Rien... j'ai pas eu le temps; il avait l'air à moitié fou... Il tenait un berceau.

LOUISE.

Un berceau!...

MADELINE.

Oui... avec un pauvre petiot; et il m'a dit: « Donne-le à Louise, qu'elle en prenne soin. »

LOUISE.

Moi!... moi!... Es-tu sûre de ce que tu me dis là?

MADELINE.

Mais oui... Bon Dieu, qu'avez-vous donc?

LOUISE.

Dominique t'a bien dit de me remettre ce berceau, cet enfant?...

MADELINE.

Eh ben, oui!... il me l'a dit, et il a ajouté, tout haletant qu'il était: « Dis-lui que c'est son père qui le lui recommande. »

LOUISE.

Mon père!... mon père!..

MADELINE.

Et comme j'interrogeais Dominique, il m'a ajouté en se sauvant: « Louise doit connaître ce terrible secret... dis-lui que c'est l'enfant de la Closerie des Genêts!... »

LOUISE.

L'enfant de la Closerie des Genêts!... lui?... envoyé par mon père?... dans notre maison?..

ce n'est pas possible... je rêve... Oh! mon Dieu! (D'une voix tremblante.) Madeline... tu es bien là, n'est-ce pas?...

MADELINE.

Mais oui...

LOUISE.

C'est bien toi?...

MADELINE.

Mais oui, mamselle.

LOUISE, à part.

C'est donc qu'il sait la vérité et qu'il m'a pardonné... (Haut.) Viens... viens, Madeline...

(Elle entraîne Madeline vers la porte des jardins. — Lucile paraît.)

SCÈNE X.

LOUISE, LUCILE, et d'abord MADELINE.

LUCILE.

Je te trouve, enfin!

LOUISE.

Lucile... Lucile.... tu sais... tu sais tout!...

LUCILE.

Laisse-nous, Madeline.

MADELINE.

Oui, mamselle. (En sortant.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que ça veut dire? (Elle sort.)

LOUISE.

Tu sais que mon père a envoyé mon pauvre enfant à la ferme... Tu sais qu'il a eu pitié de lui?...

LUCILE.

Oui... oui, ton père a été bon pour moi... Il m'a défendue...

LOUISE.

Toi!... toi!... et pourquoi?

LUCILE, tombant sur le canapé.

Ah! j'ai cru que je ne t'atteindrais jamais...

LOUISE, s'asseyant près d'elle.

Tu me cherchais?

LUCILE.

Oui, pour t'avertir, pour te dire que moi je ne t'abandonnerai pas... mais que tu dois comprendre que je ne puis me taire plus long-temps... Si ce n'était que moi, va, je saurais me mettre au dessus d'une calomnie...

LOUISE.

D'une calomnie!...

LUCILE.

Mais je ne peux pas laisser souffrir mon père comme il souffre... Tu me pardonneras... mais je ne peux pas risquer ses jours pour te sauver...

LOUISE.

Pour me sauver?... Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... Mais qu'est-ce donc qu'on me dit?... Je ne sais plus, je ne comprends plus.

LUCILE.

Louise... ma pauvre Louise; mais pourquoi donc es-tu venue?... et que t'a-t-on dit...

LOUISE.

Mais je suis venue... parce qu'on m'a volé mon enfant!... parce que j'ai couru toute la nuit comme une folle... le cherchant... l'appelant... perdue dans le bois et dans l'obscurité, jusqu'au moment où, avec le jour qui m'a montré ma route, une espérance m'est entrée au cœur; c'est que toi qui t'étais faite sa mère, tu devais savoir où il est... et je suis venue te le demander à toi... à toi, ma sœur...

LUCILE.

Et tu ne sais rien de plus?...

LOUISE.

Rien!... si ce n'est qu'on vient de me dire que Dominique a porté un enfant à la ferme... que mon père m'a dit d'en prendre soin... que Madeline me l'a répété... que... Mais pourquoi trembles-tu comme ça?

LUCILE.

Ah! pauvre Louise!... pauvre Louise!... je comprends tout maintenant!... Ah! béni soit Dieu que leur erreur ait duré jusque-là!...

LOUISE.

Leur erreur?...

LUCILE.

Louise, ma bonne Louise, écoute-moi... et ne t'épouvante pas...

LOUISE.

Qu'as-tu donc à me dire, que tu pleures?... Est-ce qu'il est mort?...

LUCILE.

Non! mais hier, à la fête... il s'est passé quelque chose d'affreux!

LOUISE.

A la fête!... C'est vrai, Madeline m'a parlé tout à l'heure de la fête.

LUCILE.

De méchantes gens ont parlé de la Closerie des Genêts...

LOUISE.

Ah! mon Dieu...

LUCILE.

On a accusé quelqu'un.

LOUISE, se levant éperdue.

Ah! miséricorde, je suis perdue!... C'est donc pour ça que M. de Montéclain m'a éloignée!... Ainsi on a publié ma honte... on m'a accusée..

LUCILE.

Non pas toi... ma pauvre Louise...

LOUISE.

Pas moi?... pas moi?... mais qui donc?...

LUCILE.

Celle que les apparences accusaient peut-être plus que toi, celle qui allait souvent dans la ferme où...

LOUISE.

Toi... toi!... c'est impossible!

LUCILE.

C'est vrai cependant...

LOUISE.

Toi! on t'a accusée!... (Avec éclat.) Ah! mon Dieu, est-ce ainsi que vous récompensez la vertu... (Venant aux pieds de Lucile.) Ah! Lucile... Lucile, pardonne-moi... pardonne-moi!

LUCILE.

Calme-toi, ma Louise, et écoute-moi...

LOUISE.

Tu t'es défendue, n'est-ce pas?... tu le devais... tu as rejeté la honte à qui elle appartenait... tu as bien fait!... tu as bien fait!...

LUCILE.

Non, Louise... j'ai pensé à toi...

LOUISE.

Et tu ne m'as pas accusée?... Ah!... ange du ciel... bonne Lucile, ma sœur...

LUCILE.

Mais, comme je te l'ai déjà dit, je ne peux pas laisser souffrir plus long-temps mon pére.

LOUISE.

Ton pére!...

LUCILE.

Oui, il m'a crue coupable, il m'à maudite, il a voulu me tuer...

LOUISE.

Et tu n'as rien dit?...

LUCILE.

Que pouvais-je dire? ton pére, à toi, était là.

LOUISE.

Et le tien ignore encore que tu es innocente? que tu es, toi, le modéle le plus saint de charité et de vertu?...

LUCILE.

Avant de rien lui dire, je voulais te voir... je voulais te prévenir...

LOUISE, se relevant avec Lucile.

Et tu me laisses là, quand il souffre, quand il t'accuse, quand il te maudit?... et je ne l'ai pas encore vu, et je ne lui ai pas encore crié : « Bénissez votre fille innocente... C'est moi... c'est moi qu'il faut maudire!... c'est moi qui suis coupable? » Où est-il?... où est-il?...

LUCILE.

Louise!... Louise, laisse-moi le voir; je lui dirai tout... et il te protégera, et il te pardonnera.

LOUISE.

Mais il a voulu te tuer, pauvre enfant!

LUCILE.

Mais ton pére m'a couverte de son corps... et le mien te sauvera à son tour...

LOUISE.

Oh! qu'il me sauve ou qu'il me maudisse, qu'importe! Lucile, c'est toi qu'il faut sauver d'abord. (Remontant la scène avec Lucile et appelant.) Général! général!... (Le marquis paraît.) Monsieur de Montéclain!...

SCÈNE XI.

LOUISE, LUCILE, MONTÉCLAIN.

LUCILE, à part.

Ah! j'étais bien sûr qu'il ne nous abandonnerait pas!...

LOUISE.

Monsieur le marquis, vous venez la justifier, n'est-ce pas?

MONTÉCLAIN.

Oui... je sais la sublime générosité de Mlle d'Estéve... et c'est à moi de lui faire rendre le respect qui lui est dû...

LUCILE.

Mais mon pére voudra-t-il vous entendre... vous qu'il accuse?...

MONTÉCLAIN.

Rassurez-vous; je lui apporte plus que ma parole pour votre justification... je lui apporte la preuve de votre innocence.

LOUISE.

Ne suis-je pas là d'ailleurs pour lui dire la vérité!

MONTÉCLAIN.

Kérouan doit encore l'ignorer... Écoutez-moi, Louise; j'ai fait de votre salut une des espérances de ma vie... Il y a quelqu'un qui m'a dit que son cœur me remercierait de vous avoir sauvée... Et je ne te plaindrais pas, pauvre enfant, à cause de ton malheur, je ne t'aimerais point, parce que tu es la fille du vieux et fidéle ami de ma famille, que je te sauverais aux dépens de ma fortune et de ma vie, rien pour ce remercîment qui m'a été promis...

LOUISE

Qu'ai-je donc fait pour tant de bonté, mon Dieu!

MONTÉCLAIN, faisant passer Louise près de Lucile.

Tu souffres... et elle t'aime.

LUCILE.

Oui, confions-nous à lui, ma sœur... Dieu l'inspirera.

MONTÉCLAIN.

Et maintenant, veuillez faire en sorte que je parle à M. d'Estéve.

LUCILE.

Oui... monsieur le marquis... (Elle sonne.)

SCÈNE XII.

LOUISE, LUCILE, MONTÉCLAIN, puis LOUIS, puis MADELINE, puis KÉROUAN, puis DOMINIQUE, puis LE GÉNÉRAL, puis MADAME LA COMTESSE DE BRIAS, SON FILS, SA FILLE, et la société qui set venue à la fête.

LOUIS, accourant.

Ah! mamselle... mamselle!...

LUCILE.

Où est mon père ?

LOUIS.

J'accourais pour vous dire que le voilà qui rentre... mais à peine a-t-il mis le pied hors de la voiture, qu'il a aperçu les chevaux de M. le marquis, et alors...

MADELINE, accourant épouvantée.

Ah ! M. le marquis... mon parrain ! cachez-vous ! sauvez-vous !

MONTÉCLAIN.

Pourquoi donc ?

MADELINE.

Le général est comme un fou... il parle de vous tuer... il repousse mon oncle Kérouan...

MONTÉCLAIN.

Je vais au devant de lui... et sa colère se changera bientôt en joie... (Il va pour sortir.)

KÉROUAN, entrant.

Mais où allez-vous donc comme ça ?

MONTÉCLAIN.

Parler à M. d'Estève, qui me doit de m'écouter avant de condamner personne.

KÉROUAN.

Mais il ne vous écoutera pas... mais sa tête est perdue... mais c'est folie à vous de tenter la colère d'un père !

LOUISE, bas, à Lucile.

Tu vois !...

MONTÉCLAIN.

Il n'y a que les coupables qui fuient le danger, et si M. d'Estève n'écoutait que sa rage, c'est sur lui que retomberait tout le malheur...

DOMINIQUE, qui vient d'accourir.

Mais vous voulez donc qu'il y ait un crime de commis ?...

MONTÉCLAIN, avec éclat.

Un homme qui s'appelle le comte d'Estève ne commet pas de crime.

LE GÉNÉRAL, paraissant tout à coup sur le seuil de la porte du jardin.

Mais il punit le misérable qui l'a déshonoré !

MONTÉCLAIN.

Non, général ! il respecte même son ennemi, quand son ennemi vient dans sa maison et lui dit : « Me voilà, monsieur !... »

(Il se place en face de lui et reste immobile.)

LE GÉNÉRAL, après une pause.

Vous avez raison, monsieur. Ce n'est pas pour vous assassiner que je voulais vous rencontrer... venez...

MONTÉCLAIN.

Et c'était pour vous détromper, que je vous cherchais.

LE GÉNÉRAL.

Pour me détromper ?... vous voulez dire pour me mentir...

MONTÉCLAIN.

Quand j'entrais chez vous, général, vous deviez croire que je venais vous parler d'honneur.

LE GÉNÉRAL, remettant ses armes à Dominique et descendant la scène.

D'honneur ?... vraiment, après avoir déshonoré mon nom, monsieur le marquis de Montéclain vient me parler d'honneur ?... Sans doute c'est de l'honneur qu'il veut bien me faire en me demandant la main de ma fille.

MONTÉCLAIN.

Ce serait pour moi que serait l'honneur, monsieur ; mais je craindrais de ne pas en être assez digne.

KÉROUAN, indigné.

Ah ! monsieur le marquis !

LE GÉNÉRAL, à part.

Misérable !... (Haut.) Mais qu'êtes-vous donc venu faire ici ?... Pensiez-vous que tant d'insolence resterait impunie, parce que mon fils m'a abandonné, le lâche ! parce que vous n'y trouveriez qu'un vieillard infirme ?

MONTÉCLAIN.

Votre fils serait ici pour me défendre, s'il ne vengeait en ce moment même l'honneur de sa sœur.

LE GÉNÉRAL.

Comment donc êtes-vous ici, et quel autre adversaire que vous peut-il avoir ?

MONTÉCLAIN.

Celui qui s'est fait l'écho d'une infâme calomnie...

LE GÉNÉRAL.

D'une calomnie !... vous l'osez dire ?... vous !

MONTÉCLAIN.

Et je vous en apporte la preuve... (Bas.) Veuillez dire qu'on nous laisse seuls.

LE GÉNÉRAL, se reculant.

Parlez haut !... monsieur... la honte a été publique... il faut que la réparation le soit aussi.. comme le sera le châtiment.

MONTÉCLAIN, haut.

Eh bien, général, lisez donc... (Bas, lui remettant la lettre que Louise a envoyée à son père, à Lamballe.) Mais prenez garde devant qui vous lisez.

LE GÉNÉRAL.

Que veut-il dire ?...

LUCILE, bas, à Louise.

Ah ! que lui a-t-il écrit ?

LOUISE, jetant de loin, avec anxiété, un regard sur la lettre, et la reconnaissant.

Ma lettre !

LUCILE, même jeu.

Ah ! tais-toi... tais-toi...

LE GÉNÉRAL, à part, s'asseyant sur le canapé.

De Louise !

(Le général, assis à droite un peu à l'arrière, lit la lettre. — Montéclain, debout près de lui, le masque

aux autres personnages. — Kérouan, au milieu de la scène, à l'arrière, regarde chacun d'un air surpris... — Louise et Lucile sont à gauche. — Louise, tournée du côté de Lucile, qui la contient du geste... Madeline est tout à fait à gauche; Dominique tout à droite de l'autre côté du canapé où est le général.)

LE GÉNÉRAL, bas, à Montéclain.

Quoi ! monsieur le marquis, c'était Louise?...

MONTÉCLAIN, bas.

Oui, général.

LE GÉNÉRAL, bas.

Et cette lettre?

MONTÉCLAIN, bas.

Votre fille la lisait aux courses de Lamballe... elle trompait Kérouan... et je vous dirai plus tard...

LE GÉNÉRAL, bas.

Ah! je comprends... Noble enfant, elle sauvait son amie... elle se dévouait, elle... et moi... je l'ai accusée!...

(Il se penche en avant pour regarder sa fille, les larmes dans les yeux.)

MONTÉCLAIN, bas.

Prenez garde!

LE GÉNÉRAL, à part.

Pauvre Lucile! (Il lui envoie un baiser... — Lucile lui fait signe de contenir sa joie en lui montrant Louise. A part.) Oh! mon Dieu, qu'elle a dû souffrir!...

LUCILE, bas, à Louise.

Nous sommes sauvées!

KÉROUAN, à lui-même.

Il n'embrasse pas sa fille...

MONTÉCLAIN, au général, à voix haute.

Et maintenant voulez-vous m'écouter seul?...

LE GÉNÉRAL.

Oui... oui...

KÉROUAN, regardant, à lui-même.

Et Louise pleure?

LE GÉNÉRAL.

Allons, mes enfans... allons, j'ai besoin d'être seul avec M. de Montéclain.

MONTÉCLAIN, allant vers Lucile et Louise.

Allez, mademoiselle... allez, Louise...

KÉROUAN, au moment où Louise va remonter la scène, l'arrête et va près du général. — A part.

Qu'est-ce que cette lettre? (Haut.) Ainsi tu es content, Simon?

LE GÉNÉRAL, troublé.

Certainement... oui, et je veux...

KÉROUAN.

Cette lettre... prouve que ta fille est innocente?

LE GÉNÉRAL.

En doutes-tu?

KÉROUAN.

Oh!... non... non... (A part.) C'est la même! (Haut.) Et cette preuve tu nous la diras... n'est-ce pas?

LE GÉNÉRAL.

Il suffit qu'elle me satisfasse, et...

(Il va cacher la lettre dans la poche de son habit; Kérouan lui arrête la main.)

KÉROUAN.

Mais il ne me suffit pas à moi (Il saisit la lettre.)

LE GÉNÉRAL.

Laisse cette lettre, malheureux!

KÉROUAN.

Cette lettre est à moi! (A Montéclain et à Lucile.) Et puisque vous m'avez menti tous deux en me la lisant... tu vas me la lire, toi, Louise.

(Il la ramène jusqu'à l'avant-scène.)

MONTÉCLAIN.

Silence, Louise!...

LE GÉNÉRAL.

Ne la lis pas, Louise!...

KÉROUAN.

Monsieur le comte et monsieur le marquis, taisez-vous!... c'est son père qui lui parle... Lis... malheureuse... lis.

(Il lui tend la lettre; Louise à genoux fait un effort et s'arrête.)

LOUISE.

Mon père... mon père, grâce!

KÉROUAN.

J'écoute...

LOUISE, lisant, la voix brisée de sanglots.

« Mon père... j'ai oublié tous les devoirs de » l'honneur... Dieu m'en a punie par le malheur... » Je vais m'en punir par la mort... » (Parlé.) Oui, j'ai voulu mourir... oui...

KÉROUAN.

Lisez! lisez!

LUCILE, à part.

Pauvre Louise!

LOUISE, lisant.

« Pardonnez-moi de ne pas vous nommer celui » qui m'a perdue!... pardonnez-moi si, en mou- » rant de son abandon... j'emporte son secret » dans ma tombe pour ne pas le livrer à votre » vengeance... »

KÉROUAN, à voix basse.

Mais tu n'es pas morte!... Après?...

LOUISE, lisant.

« Je veux qu'il n'y ait de malédiction que sur » moi!... Je ne veux de châtimens que pour » moi!... »

MONTÉCLAIN.

Noble cœur!

LE GÉNÉRAL.

Brave fille!

LOUISE, lisant.

« En apprenant ma faute, moi vivante, vous » m'eussiez tuée avec mon enfant! c'eût été peut- » être un crime devant Dieu et devant les hom- » mes! je l'ai gardé pour moi, et peut-être Dieu » me pardonnera-t-il ma mort, puisqu'elle vous

» épargne le désespoir et le malheur de me pu-
» nir!... Adieu... mon père!... adieu, et soyez
» béni!... »

(Kérouan reste immobile, Montéclain se place entre lui et sa fille qu'il relève et confie à Lucile, le général se lève et s'approche de Kérouan.)

LE GÉNÉRAL, d'un côté, lui prenant la main.

Kérouan, mon ami.

MONTÉCLAIN, de l'autre, même jeu.

Kérouan!... écoute-moi!...

KÉROUAN, s'agenouillant lentement.

Mon Dieu Seigneur! vous qui punissez et qui pardonnez! vous qui m'avez soutenu pendant quarante ans de travaux et de combats! vous qui m'avez appris à souffrir pour votre sainte cause! vous qui m'avez toujours montré où était le chemin de l'honneur!... Inspirez-moi, Seigneur mon Dieu! et dites-moi votre volonté!

(Il baisse la tête.)

LUCILE, bas à Louise.

Oh! il te pardonnera.

LOUISE.

Jamais! jamais!

(En ce moment, un grand bruit se fait entendre du côté des jardins. — La porte s'ouvre, et Mme de Brias, suivie de son fils, de sa fille et de toute la société qui a paru à la fête, entre rapidement.)

LE GÉNÉRAL, allant au devant d'eux pour les arrêter.

Ah! madame! madame!...

Mme DE BRIAS.

Pardon, général, si j'entre ainsi; mais je venais vous apporter mes excuses et celles de mon fils.

LE GÉNÉRAL.

Pas un mot de plus! je vous en supplie!...

KÉROUAN, se relevant lentement.

Faites, madame. — Chacun sa part... à la vertu et à l'innocence, le respect et la vénération... au vice et au crime, la honte et le châtiment. — Venez... venez Louise... notre place n'est plus parmi les heureux et parmi les honnêtes gens!

(Il prend la main de Louise et s'éloigne avec elle. — Tous, frappés de surprise ou de douleur, s'inclinent devant lui. — Le rideau tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un salon. — Léona est à moitié couchée sur un canapé, Montéclain est assis près d'elle. Dominique est au milieu de la scène; Pornic, à l'extrême droite.

SCÈNE I.

LÉONA, MONTÉCLAIN, DOMINIQUE, PORNIC.

LÉONA, à Dominique.

Mais, mon brave homme, je ne comprends pas un mot de ce que vous dites.

MONTÉCLAIN.

C'est un grand admirateur de la beauté... et votre présence le trouble : vous n'avez jamais été plus belle !...

DOMINIQUE.

Pardon... je m'exprime cependant clairement et lucidement... Le général m'a dit... (A Pornic.) Quelle volée je vas te flanquer tout à l'heure!

PORNIC.

On verra...

LÉONA.

Mais, que dites-vous à Pornic?

DOMINIQUE.

Est-ce que je parle à des rien du tout de canaille comme ça ?...

PORNIC.

Ah ça ! mais Dominique...

DOMINIQUE.

Tu murmures ?...

LÉONA.

Monsieur Dominique... j'attends...

DOMINIQUE.

C'est juste, madame... (A Pornic.) Tu verras !... (A Léona.) Le général m'a donc dit... (A Pornic.) Je te casserai quelque chose !...

LÉONA.

Cela ne finira donc pas ?

MONTÉCLAIN.

Voulez-vous me permettre de m'en mêler, chère Léona ? — Monsieur Dominique...

DOMINIQUE.

Présent, mon brave colonel.

LÉONA.

Ah ! vous êtes mieux qu'autrefois, ce me semble !...

DOMINIQUE.

Un peu... et j'en suis fier. Faut bien qu'il y ait des honnêtes gens quand il y a des gueux... (A Pornic.) Tu ne mourras que de ma main...

LÉONA.

Eh bien ! colonel, vous ne réussirez pas mieux que moi...

MONTÉCLAIN.

Va-t'en, Pornic.

PORNIC.

Avec plaisir !

DOMINIQUE.

A la bonne heure, je te suis.

(Il l'empêche de sortir.)

MONTÉCLAIN.

Et la consigne, Dominique ?...

DOMINIQUE, sur la porte, tirant une lettre de sa poche.

C'est juste... v'là donc une lettre que le général m'a dit... (A Pornic.) Ah ! tu ne bougeras pas...

LÉONA.

Une lettre ?... ah ! l'on daigne m'écrire à présent.

DOMINIQUE, de loin, tendant la lettre.

Voilà... (A Pornic.) Le défilé est gardé...

LÉONA.

Eh bien ! cette lettre ?

DOMINIQUE, s'allongeant le plus qu'il peut.

Voilà...

MONTÉCLAIN.

Il faut que j'achève la commission... (Il prend la lettre. A part.) C'est bien l'écriture du général... (A Léona.) Tenez, belle dame...

DOMINIQUE.

J'attends la réponse... et Pornic aussi...

LÉONA.

Ah ! l'on me demande des entrevues maintenant !... je vous dois cela, Montéclain.

MONTÉCLAIN.

Vous ne le devez qu'à votre admirable adresse...

LÉONA, à Dominique.

Attendez un moment, brave homme.

MONTÉCLAIN, à part.

J'ai bien fait de venir...

(Il écrit au crayon, pendant que Léon a écrit à la table.)

PORNIC, bas, à Dominique.

Mais vous voulez donc m'assassiner ?...

DOMINIQUE.

Je veux te donner une brossée que le diable en prendra les armes.

LÉONA, remettant sa lettre au colonel.

Tenez, voici ma lettre.

MONTÉCLAIN, fourrant dans la lettre de Léona le billet qu'il vient d'écrire au général. — A Dominique.

Ce billet au général.

PORNIC, qui a vu le mouvement du marquis.

Tiens ! M. le marquis...

DOMINIQUE, lui serrant le bras avec force. Pornic crie.

Veux-tu te taire...

LÉONA.

Encore !...

DOMINIQUE.

Rien... je m'asseyais...

LÉONA.

Voici ma réponse... et voici pour vous...

(Elle lui présente une petite bourse.)

DOMINIQUE.

Madame la comtesse croit parler à quelque Pornic... Je ne reçois que ce qui m'est dû, et je ne donne à personne que ce qui lui est dû... (A Pornic.) Je ne te laisserai pas un morceau entier.

LÉONA.

Mais moi, je ne reprends jamais ce que j'ai donné... (Elle jette la bourse par terre.)

DOMINIQUE.

En ce cas, ramasse-le, Pornic, ça te servira à te faire raccommoder...

PORNIC, à part, ramassant la bourse.

Tant que j'aurai des jambes... je réponds du reste... (Il se sauve.)

DOMINIQUE, le poursuivant.

Veux-tu bien m'attendre !...

(Tous deux disparaissent.)

SCÈNE II.

MONTÉCLAIN, LÉONA.

LÉONA.

Le terrible Dominique ne peut me pardonner la scène de la fête...

MONTÉCLAIN.

Je le crois.

LÉONA.

Et malgré vos airs doucereux, vous ne me pardonnez pas non plus d'avoir dérangé vos secrets desseins.

MONTÉCLAIN.

Mais vous les avez servis à merveille, au contraire... Grâce à vous, la maison du général, demeurée jusqu'à présent inabordable pour moi, ne peut rester plus long-temps fermée à celui qui a rendu à sa fille un service signalé.

LÉONA.

Vous appelez cela un service ?

MONTÉCLAIN.

Donnez-lui le nom que vous voudrez... toujours est-il que je suis en position de pouvoir maintenant parler de mon amour, et peut-être de mon mariage.

LÉONA.

Et qui pourrait y mettre obstacle, je vous prie ?...

MONTÉCLAIN.

Le général, d'abord.

LÉONA.

Je sais bien qu'il n'aime pas beaucoup les mariages qu'il ne fait pas... mais il faudra bien s'y décider...

MONTÉCLAIN.

Mais il y a avant tout, la volonté de Mlle d'Estève.

LÉONA.

La volonté de Mlle d'Estève !... Vous moquez-vous de moi, Montéclain? et celle qui a si complétement accepté votre amour refusera-t-elle un nom qui peut seul la sauver ?

MONTÉCLAIN.

Comment dites-vous ?

LÉONA.

Je dis, monsieur, que vous jouez un rôle fort ridicule avec moi, et fort odieux pour Mlle d'Estève, en plaisantant sur le compte d'une jeune fille que vous avez perdue.

MONTÉCLAIN, riant.

Comment, Léona, vous en êtes encore là... Ah! bon Dieu !... vous, la reine des intrigues brûlantes, des résolutions hardies... vous pensez encore à cette niaiserie de la fête !

LÉONA.

Dont vous paierez les frais...

MONTÉCLAIN.

Mais c'est fini... c'est usé... c'est d'hier... Ah ! nous sommes bien plus avancés que ça...

LÉONA.

Quoi ! cette aventure...

MONTÉCLAIN.

Allons donc ! vous n'y avez pas cru un moment...

LÉONA.

Vous osez nier...

MONTÉCLAIN.

Oh ! je vous croyais plus forte que ça... Quand on calomnie, Léona, on se donne au moins la peine de savoir l'effet de ses inventions... Comment, vous ne savez pas que Mme de Brias et son fils ont été porter leurs excuses au général? Vous ne savez pas que, depuis ce matin, tout le voisinage a été protester contre l'insulte faite à Mlle d'Estève ?

LÉONA.

Mais cet enfant ?...

MONTÉCLAIN.

Appartenait à une pauvre fille qui l'avait confié à Lucile.

LÉONA.

Ce n'est pas vrai !... ce n'est pas vrai !

MONTÉCLAN.

Vous savez bien, ma chère, que je ne me donne la peine de mentir avec personne.

LÉONA.

S'il ne craignait rien, pourquoi le général m'aurait-il demandé un rendez-vous ?

MONTÉCLAIN.

Il vous l'a demandé, mais il n'y viendra pas.

LÉONA.

Qui l'en empêchera ?

MONTÉCLAIN.

Moi !

LÉONA.

Vous oseriez ?...

MONTÉCLAIN.

C'est déjà fait.

LÉONA.

Dominique emporte la réponse où je lui dis que je suis prête à le recevoir.

MONTÉCLAIN.

Oui, mais dans votre lettre il emporte aussi un billet de moi ainsi conçu : « Pour votre honneur » et pour votre repos, général, ne voyez pas Mme » de Beauval. »

LÉONA.

Quoi ! vous vous êtes permis...

MONTÉCLAIN.

Et j'ai ajouté : « Il est nécessaire que le ma- » riage de Georges reste encore secret pendant » quelques jours. »

LÉONA.

Venait-il donc pour le reconnaître ?

MONTÉCLAIN.

Non, mais il venait pour vous déclarer que si vous ne quittiez pas ce pays dans deux heures, il vous faisait arrêter immédiatement pour cette fâcheuse histoire qui a eu lieu chez M. d'Hérici, et dont vous savez qu'il a la preuve.

LÉONA.

Eh bien ! monsieur, dans deux heures, tout le pays connaîtra la vicomtesse d'Estéve... Qu'il me déshonore alors, s'il l'ose.

MONTÉCLAIN.

Il l'osera... Mais, moi, je ne veux pas.

LÉONA.

Vous !

MONTÉCLAIN.

Oui, moi... car j'aime Mlle d'Estéve ! Que j'entre dans la famille du général pour réparer un outrage ou pour satisfaire un amour bien innocent, je suis dans la même position, et je dois vouloir éviter tout scandale.

LÉONA.

Vous me trompez, Montéclain ?

MONTÉCLAIN.

Que je sois déshonoré, si je vous mens d'un mot...

LÉONA.

Mais ce mystére aura un terme ?... mon mariage sera reconnu ?

MONTÉCLAIN, avec intention.

Sur mon honneur, je m'engage à publier moi-même le mariage de M. Georges d'Estéve et de Mme la comtesse de Beauval.

BERTRAND, entrant.

Colonel, il y a là un de vos soldats...

MONTÉCLAIN.

Pardon, belle dame... C'est Aly, à qui j'avais fait dire de venir me trouver jusqu'ici. Voulez-vous me permettre ?...

LÉONA.

Non, restez... J'ai ma toilette à achever... Faites entrer, Bertrand. Écoutez, Montéclain, je prends votre parole, et j'en attendrai l'effet jusqu'à demain.

MONTÉCLAIN.

Je ne vous en demande pas tant.

LÉONA.

C'est bien entendu ; demain, mon mariage avec Georges sera publiquement reconnu, ou bien vous me permettrez de le publier moi-même, quelque scandale qui puisse en résulter ?

MONTÉCLAIN.

C'est convenu ; mais jusque-là, ce secret doit rester entre nous ?

LÉONA.

Je vous le promets... (A part.) Mais je veux savoir avant s'il m'a trompée.

SCÈNE III.

LÉONA, ALY, MONTÉCLAIN.

MONTÉCLAIN.

Aly !... Aly !... (Aly entre. — Bas.) Eh bien ! M. d'Avatianne...

ALY, bas.

Il sera à Montéclain ce soir, avec le notaire.

MONTÉCLAIN.

Si tard !

ALY.

Le notaire a son étude à faire, à ce que m'a dit M. d'Avatianne ; en attendant, il m'a chargé de ce petit mot pour vous.

LÉONA, à part.

Il parle bas... Trés bien...

(Elle prend quelques objets sur la table en examinant le colonel et Aly.)

MONTÉCLAIN, prenant la lettre.

Voyons : (Lisant à voix basse.) « Tout ce que » vous pensez relativement à Mme de Beauval est » vrai : mais la faiblesse du duc d'Hérici lui a » laissé des titres, contre lesquels il serait lui- » même impuissant, à supposer qu'il osât les lui » contester... »

LÉONA, de loin, en riant.

Eh bien ! êtes-vous content des nouvelles que vous recevez ?...

MONTÉCLAIN.

Enchanté. (A part.) Je m'en doutais ; il ne me reste qu'un moyen... je le tenterai.

LÉONA.

A tout à l'heure, colonel... je vous retrouverai ici ?...

MONTÉCLAIN.

Peut-être... les choses doivent-elles aller plus

vite que je ne croyais. On m'attend chez moi... Voulez-vous y venir ce soir même... vous y trouverez vos amis... Et peut-être tout sera-t-il fini dans quelques heures...

LÉONA.

Vous devenez tout à fait charmant.

MONTÉCLAIN.

Je m'inspire de vous... A ce soir, n'est-ce pas ?...

LÉONA.

A ce soir...

(Elle rentre dans un cabinet au fond, à gauche.)

MONTÉCLAIN, à part.

Il le faut... Pourvu que le général ne vienne pas tout brouiller avec ses emportemens... et pourvu que je puisse encore éloigner Aly... (Haut.) Aly...

ALY.

Présent!...

MONTÉCLAIN.

Tu vas rester ici...

BERTRAND, entrant vivement et annonçant.

Monsieur d'Estève!

SCÈNE IV.

MONTÉCLAIN, ALY, GEORGES, puis LÉONA, un moment après.

MONTÉCLAIN.

Georges!... l'imprudent!... (Georges paraît.) Vous ici, malheureux?... Qu'y venez-vous faire?

GEORGES.

Ce que j'y viens faire? mais vous ne savez donc pas que ce monstre, Mme de Beauval...

MONTÉCLAIN, bas et vite.

Silence! (indiquant Aly à Georges.) Le frère de Louise.

ALY, à part.

Il paraît qu'il la connaît aussi.

MONTÉCLAIN, montrant une porte à droite.

Aly! va m'attendre là, dans cette antichambre.

ALY.

Oui, colonel.

MONTÉCLAIN.

Tu y resteras jusqu'à ce que je vienne te prendre, pour retourner au château.

ALY.

Oui, colonel... mais si vous aviez longtemps à causer... je pourrais pousser jusqu'à la ferme.

MONTÉCLAIN.

Impossible... J'ai besoin de toi... il y va du salut de quelqu'un...

ALY.

En ce cas, colonel, vous me trouverez au poste, à moins que la barquette ne s'en aille toute seule, et qu'elle ne m'emmène...

(Il sort. Au même instant Léona entr'ouvre doucement la porte par laquelle elle est sortie, en disant :

LÉONA, à part.

On a annoncé M. d'Estève... (Apercevant Georges assis sur le canapé et se retirant.) Georges! qu'est-ce que cela veut dire?...

(Elle rentre dans le cabinet.)

SCÈNE V.

MONTÉCLAIN, GEORGES.

MONTÉCLAIN, allant à Georges.

Imprudent!... vous ne savez donc pas que les calomnies de Mme de Beauval sont déjouées?

GEORGES.

Je le sais.

MONTÉCLAIN.

Vous ne savez donc pas que Louise a dû avouer sa faute?

GEORGES.

Je le sais; et je sais aussi que vous avez fait jurer à son père de respecter sa vie...

MONTÉCLAIN.

Est-ce donc tout que de vivre, et ne devriez-vous pas être près d'elle pour soutenir son courage?

GEORGES.

Près d'elle?... et pourquoi faire, monsieur?... Pour l'entendre me redemander son honneur, que je ne puis lui rendre!... pour voir son père la maudire!... pour subir tous les affronts qu'il prodiguera au lâche qui l'a perdue, qu'elle a juré de ne pas nommer, et qui ne peut s'accuser lui-même!...

MONTÉCLAIN.

C'est le châtiment de votre faute, Georges, et il faut l'accepter.

GEORGES.

Mais si Louise, tremblante sous les menaces de son père, laisse échapper le secret de notre amour, que lui dirai-je alors, moi?... faudra-t-il que je commette la dernière des lâchetés en lui mentant encore?... ou en la tuant avec ce mot : Je suis marié!

MONTÉCLAIN.

Votre position est affreuse, je le sais... mais ce n'est pas en venant ici que vous vous sauverez.

GEORGES.

Le salut est impossible... mais la vengeance ne l'est pas.

MONTÉCLAIN.

Que prétendez-vous donc?...

GEORGES.

Peu vous importe, monsieur!... il faut que je voie Mme de Beauval : malgré mes avis, malgré mes menaces, elle m'a poussé jusqu'aux dernières extrémités du malheur... Louise est perdue... et si son père ou son frère me demandent ma vie en retour de son honneur, vous me croyez assez

honnête pour être sûr que je ne la défendrai pas contre eux. Il faut donc que je meure... Eh! bien, Montéclain... je ne mourrai pas seul... j'entraînerai dans ma perte celle qui m'y a poussé.

MONTÉCLAIN.

Un crime n'en rachète pas un autre, monsieur; et lorsque le malheur pèse si durement sur celle que vous avez perdue, la lâcheté serait à l'abandonner.

GEORGES.

Mais que faire, monsieur, que faire?... me taire? c'est une lâcheté; parler? c'est un crime... Dites-moi qu'en épargnant Mme de Beauval, dites-moi qu'en l'implorant, dites-moi qu'en mourant seul je puis sauver Louise, et tout ce que vous voudrez, monsieur, je le ferai.

MONTÉCLAIN.

Georges, ce serait une folie de vous donner une espérance... et cependant, il est vrai que quelquefois un homme échappe où dix mille ont péri... Je ne sais rien, je ne vois rien qui puisse vous sauver, mais vous devez à Louise de tenter même l'impossible... Ecrivez à Mme de Beauval que vous serez ce soir chez moi... (A part.) De cette façon je suis plus assuré qu'elle y viendra...

GEORGES.

Mais pourquoi cette entrevue?

MONTÉCLAIN.

Je vous le dirai... Je n'ose vous donner une espérance... mais s'il y a un moyen de salut il est là.

GEORGES, allant à la table et s'apprêtant à écrire.

Je crois à votre amitié, Montéclain, et je me fie à vous.

MONTÉCLAIN.

C'est bien... (Il va à la porte à droite et appelle.) Aly!...

ALY, entrant.

Colonel?

MONTÉCLAIN.

Tu vas aller au château dire que ce soir, j'ai l'honneur de recevoir Mme de Beauval, et...

(Les portes du fond s'ouvrent, Léona paraît avec toute la société.)

GEORGES et MONTÉCLAIN.

Léona!

LÉONA, s'avançant et désignant Georges.

Le voilà, mesdames... C'est lui!

GEORGES, à part.

Que va-t-elle dire?

MONTÉCLAIN, à part.

Je suis battu.

LÉONA.

Pardon, mesdames, pardon, messieurs, j'avais hâte de vous faire partager la joie que j'éprouve de pouvoir me présenter à vous sous mon véritable nom... oubliez Mme de Beauval, et veuillez rester les amis de la vicomtesse d'Estève.

TOUS.

Madame d'Estève!

GEORGES.

Ah! l'infâme!

MONTÉCLAIN, bas.

Georges.

ALY, à part.

Sa femme! Je comprends qu'il ne soit pas gai du tout.

MONTÉCLAIN, affectant la gaîté, à Léona.

Et notre rendez-vous de ce soir?

LÉONA.

Si vous y invitiez le général, je lui parlerai pour vous.

GEORGES, à part.

Oh! malheur, malheur sur elle!...

MONTÉCLAIN, bas.

Silence! pensez à Louise.

(La société entoure et complimente Léona; Montéclain retient Georges. — Le rideau baisse.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente l'intérieur de la ferme de Kérouan, avec un grand bahut à côté, à droite, porte au fond. — A gauche de cette porte, une petite fenêtre donnant sur la campagne. — A droite, au troisième plan, quelques marches, protégées par une rampe, mènent à la chambre de Kérouan. — Au haut de cet escalier, près de la porte, est suspendue une hache de bûcheron.—A gauche au deuxième plan, une vaste cheminée au manteau de laquelle sont attachées diverses armes. — Au premier plan, contre le mur sont deux épées en croix, surmontées d'une branche de buis; plus haut, du même côté, la porte de la chambre de Louise.—A l'avant-scène, à gauche, une grande cheminée.

SCÈNE I.

LOUISE, PERRINE, PAYSANS, PAYSANNES, puis KÉROUAN.

PERRINE.

Pourquoi donc que le maître nous a tous fait revenir des champs comme ça?...

LOUISE.

Il va vous le dire, sans doute...

PERRINE.

Ce n'est pas encore l'heure, et puis il a l'air tout fâché... nous n'avons pourtant rien fait de mal?

LOUISE.

Attendez... (A part.) J'attends bien, moi!...

PERRINE.

Mamselle, je ne sais pas ce qui se passe, mais vous avez eu pitié des malheureux... Eh! ben donc, s'il vous était arrivé malheur à vous et à votre père... je ne sais pas, moi... ça serait égal... nous travaillerions tout de même... n'est-ce pas vous autres?...

LES PAYSANS.

Certainement...

PERRINE.

On nous paierait plus tard...

KÉROUAN a descendu le petit escalier, il s'approche et jette un sac d'argent sur la table.

Comptez cet argent, Louise...

LOUISE.

Moi?... moi?...

KÉROUAN.

Oui, vous... il faut au moins garder ce qui nous reste d'honneur... (Louise se met à compter.) Madeline n'est pas revenue?

PERRINE.

Non, monsieur... elle n'a peut-être pas trouvé votre fils...

KÉROUAN.

Elle le trouvera. (Il s'assied.) Venez ça, vous autres... je n'ai pas à me plaindre de vous; vous avez bravement et honnêtement gagné votre pain chez moi... ce n'est pas comme ça pour tout le monde; mais enfin... Dieu fait les choses comme il veut... Aussi, je vous le dis, tant qu'il y aurait eu une miche à la maison, il y en aurait eu pour les bons sujets; mais personne n'est maître de sa volonté..... il faut que je quitte la ferme, mes enfans...

PERRINE.

Vous?...

TOUS.

Vous, père Kérouan?...

PERRINE.

Ça n'est pas possible...

LOUISE, à part.

Que veut-il faire, mon Dieu?...

KÉROUAN.

Je l'aurai quittée ce soir...

PERRINE.

Mais pourquoi?..... monsieur Kérouan, pourquoi?...

KÉROUAN.

Vous le saurez demain..... peut-être aujourd'hui... peut-être dans une heure. — C'est pour cela qu'il faut nous dépêcher... Dites ce qui vous est dû, on va vous payer.

TOUS.

Mais, monsieur Kérouan...

KÉROUAN.

Louise va vous faire vos comptes.

LOUISE.

Mais, mon père...

KÉROUAN.

Vous savez bien que je ne sais ni lire ni écrire... et vous n'avez pas d'intérêt à les tromper ceux-là...

(Il va au fond, s'assied sur l'escalier la tête dans ses mains.)

LOUISE.

Tene, François, est-ce là votre compte et celui des laboureurs?...

FRANÇOIS.

Est-ce que j'ai besoin d'y voir!...

LOUISE, à un autre.

Tenez... (A Perrine.) Tiens, Perrine, voilà le tien et celui d s servantes.

PERRINE.

Ah! mamselle... mamselle... nous aurions travaillé pour rien; dites-le donc à votre père...

LOUISE.

Va, ma fille, Dieu te récompensera...

KÉROUAN.

Eh bien! est-ce fait?...

LOUISE.

Oui, mon père...

KÉROUAN, regardant une pile d'écus.

Qu'est-ce que c'est encore que ça?...

LOUISE.

Ce sont les gages de Pornic...

KÉROUAN.

Eh bien! où est-il le gars?...

LOUISE.

Il n'aura pas osé venir, le misérable!

KÉROUAN, prenant l'argent.

S'il n'y avait pas de misérables pour faire le mal, il n'y en aurait pas pour le dire... (A Perrine.) Tu donneras ça à Pornic, ma fille; c'était un rude ouvrier...

PERRINE.

C'est un méchant gars..... une e serpent...

KÉROUAN.

C'est une affaire entre Dieu et lui... il ne m'a jamais trompé, moi... Allez, mes enfans... restez laborieux et honnêtes... Une bonne conscience, ça tient le cœur sain... même quand le mal tombe sur vous.

TOUS.

Adieu, mamselle... Adieu, père Kérouan...

KÉROUAN.

Adieu... et oubliez le nom de Kérouan, si vous pouvez...

(Il les accompagne jusqu'au fond et ferme la porte.)

SCÈNE II.

LOUISE, KÉROUAN.

(Kérouan redescend lentement, prend un siége, et va s'asseoir au milieu de la scène. — Louise s'approche de son côté lentement, et se met à genoux.)

LOUISE.

Mon père!... mon père!...

KÉROUAN.

Asseyez-vous, ma fille...

LOUISE.

Grâce!... pitié!...

KÉROUAN.

Asseyez-vous... je vous en prie...

LOUISE.

Ah! laissez-moi à vos genoux prier et pleurer.

KÉROUAN, se levant.

J'attendrai, Louise...

LOUISE.

Mon père!... mon père!...

KÉROUAN, lui approche une chaise.

Je vous ai priée de vous asseoir... nous avons à causer d'affaires...

LOUISE, s'asseyant.

J'obéis, mon père... j'obéis...

KÉROUAN, de même.

Louise... j'ai tâché toute ma vie d'être un honnête homme, et quoiqu'un pauvre paysan comme moi soit bien peu de chose dans le monde, quoiqu'il soit mal de se vanter, je peux dire que je n'ai jamais fait de tort à personne.

LOUISE.

Ah! vous avez été l'exemple de l'honneur, de la probité.

KÉROUAN.

Vous parlez mieux que moi, Louise; vous avez été mieux instruite que moi, je le sais... mais laissez-moi dire les choses comme je les entends... Je vous disais donc que je n'ai fait de tort à personne... et je ne veux pas commencer aujourd'hui... je ne veux pas commencer par mes enfans.

LOUISE.

Oh! que Dieu vous bénisse pour cette sainte bonté!...

KÉROUAN.

J'avais vingt-cinq ans quand j'épousai votre mère, Louise...

LOUISE.

Ma mère!...

KÉROUAN.

C'était après la première Vendée. J'étais pauvre; mais comme je m'étais battu jusqu'au bout pour la bonne cause, votre mère, qui en était, me prit en amitié... et son père, à elle, pensa qu'un peu d'honnêteté valait bien quelques écus... et il me donna sa fille.

LOUISE.

Ma pauvre mère!... si fière de vous!...

KÉROUAN.

C'est vous dire, Louise, que tout le bien qui est dans la maison vient d'elle.

LOUISE.

Le bien qui est dans la maison, mon père?... Mon père... mais de quoi me parlez-vous donc?...

KÉROUAN.

Je vous parle de ce qui vous appartient...

LOUISE, faisant un mouvement pour se lever.

De ce qui m'appartient, à moi!... mais pourquoi m'en parlez-vous?...

KÉROUAN.

Restez donc à votre place... Je n'ai pas la tête bien forte pour les comptes, vous le savez... et il ne faut pas que je me trompe.

LOUISE.

Ah! maudissez-moi!... accablez-moi plutôt... mais ne me parlez pas ainsi.

KÉROUAN.

Il ne faut pas songer qu'à soi, Louise... Vous avez fait à votre volonté; vous voyez que je ne vous dis rien... mais chacun a son idée. Je ne vous demande pas grand' chose... quelques minutes de patience.

LOUISE.

Parlez donc, mon père... parlez...

KÉROUAN.

J'avais eu six mille francs de la dot de Marianne; c'est avec ça que j'ai pris la ferme où nous sommes. Le vieux M. de Montéclain, qui m'aimait parce que nous avions bien souvent, pendant la guerre, pâti ensemble de la faim et de la soif, M. de Montéclain me la donna à bon compte; si bien que je pus élever les huit enfans qui me naquirent de ma pauvre Marianne... Vous étiez trop petite pour comprendre ça, Louise; mais il y eut un temps où, quand je m'asseyais à cette table avec ma femme... nous nous regardions avec bonheur... en voyant autour de nous sept beaux garçons... et vous, qui étiez venue la dernière... et qu'elle aimait comme la dernière bénédiction de Dieu sur notre mariage.

LOUISE.

Oh! ma mère!... ma mère!...

KÉROUAN.

Ce n'était pas le temps de la richesse, car il fallait travailler rude pour nourrir tout ça... mais c'était celui du bonheur... car ils étaient tous bien venans et bien portans... Dieu n'a pas voulu que ça durât long-temps... Votre grand-père mourut alors et nous recueillîmes son bien. Mais le jour où la fortune entra par une porte, la joie s'en alla par l'autre. La maladie se mit dans la maison... et, en moins de deux ans... j'accompagnai six de mes gars au cimetière du village... Ce fut un rude coup... qui m'abattit comme un enfant, et qui tua votre mère... il y a de ça dix-sept ans.

LOUISE.

O ma mère! pourquoi ne suis-je pas morte aussi?

KÉROUAN.

Vous ne devez pas beaucoup vous en souvenir... mais, moi, je me le rappelle bien. Le pauvre petit Christophe marchait à côté de moi derrière la bière. Il faisait froid et il pleuvait à verse... Je t'avais prise dans mes bras; et, comme tu me voyais pleurer, tu m'embrassais sur les yeux, comme pour me consoler.

LOUISE, étendant les bras vers lui.

Assez, mon père..., assez!...

KÉROUAN.

Ce n'est pas pour rien dire contre vous que je vous conte tout ça... c'est pour que vous sachiez quand c'est arrivé, et que vous soyez bien sûre que je ne veux pas vous frustrer...

LOUISE.

Ah! quand le général a voulu tuer Lucile, il a eu pitié d'elle...

KÉROUAN.

Un peu de patience, j'ai bientôt fini... La maladie et la mort, ça coûte cher... si ben que lorsque votre mère mourut, je m'étais endetté sur le bien qu'elle vous laissait. Pourtant, avec de l'ordre et du courage, je payai tout, et j'espérais pouvoir faire des économies... lorsqu'un autre malheur arriva... Le feu prit à la ferme aux Genêts, qui était votre bien.. et n'en laissa que la pauvre masure... où est... Vous la connaissez...

LOUISE.

Mais où voulez-vous donc en venir?

KÉROUAN.

Il fallut bâtir ailleurs... ça fit des dépenses... et puis... j'ai peut-être été un peu vite.. j'ai voulu que vous fussiez élevée comme une demoiselle... J'ai cru bien faire .. ça a coûté aussi... si ben que sur le revenu de votre bien, je n'ai pu faire que six mille francs d'économies : vous les trouverez sur la table de votre chambre... Il y a à côté des papiers de propriété... vérifiez tout ça. . si ce n'est pas votre compte, je prierai votre frère de m'en prêter sur sa part, pour que nous soyons quittes.

LOUISE, se levant.

Mon père, le Seigneur a laissé aux plus coupables le droit de le prier, et l'assassin qui va au supplice a près de lui un prêtre qui lui parle de pardon. Je comprends qu'il n'y a plus que Dieu à qui je puisse crier grâce: je vous ai écouté, et je vous demande maintenant quelle est ma condamnation?...

(A la fin de cette réplique, Louise se met à genoux devant son père.)

KÉROUAN.

Je ne suis pas un juge pour condamner ou pour absoudre... je suis un débiteur qui a honnêtement acquitté sa dette... et qui demande qu'on en fasse autant envers lui.

LOUISE.

Et que puis-je vous devoir que je puisse vous payer jamais?

KÉROUAN, se levant.

Vous me devez la part de mon bien que je vous avais confié... vous me devez compte de mon honneur, qui était mon seul bien!... et à mon tour, je vous écoute.

LOUISE.

Ah! mon père!... mon père!. .

KÉROUAN.

Qu'en avez vous fait? répondez.

LOUISE.

Ah! cet honneur, mon plus bel héritage, je l'ai flétri, je l'ai perdu!...

KÉROUAN.

Vous parlez du vôtre, mais il y a le mien... Le vôtre, vous l'avez jeté à la boue du chemin, et votre part est faite: vous êtes une fille perdue, c'est votre condamnation et votre supplice... mais moi, je ne veux pas être le père à qui on prend son honneur et qui se tait: ce serait là mon infamie à moi... et je n'en veux pas!...

LOUISE, se levant terrifiée.

Que voulez-vous donc! mon Dieu!

KÉROUAN.

Celui qui vous a séduite s'est-il imaginé que je ne lui demanderais pas ce qu'il m'a volé? Avez-vous pu croire, vous, qu'en vous laissant dans votre fange, j'y resterais avec vous!... Oh! non, grâce à Dieu, il n'est donné à personne de faire un infâme d'un honnête homme, pas plus à vous, qui vivrez dans le mépris, qu'à celui qui vous y a condamnée... Son nom?...

LOUISE.

Pour le tuer, n'est-ce pas?...

KÉROUAN.

Je ne vous demande pas ce que vous ferez de notre bien; je vous ai tout rendu... et vous me devez son nom...

LOUISE.

Mon père, le jour où j'ai été assez abandonnée de Dieu pour donner ma vie à celui que j'aimais, je lui ai juré d'attendre dans le silence l'heure où il me relèverait de ma faute... C'est un crime ajouté à un autre sans doute... mais je n'irai pas plus loin dans cette voie en mentant à ce que j'ai promis.

KÉROUAN.

Louise... je ne vous méprisais pas au point de croire que vous aimiez un lâche.

LOUISE.

Dieu le jugera à son tour, mais moi j'ai juré.

KÉROUAN.

Louise, il faut du sang à mon honneur... il me faut la vie de cet homme.

LOUISE.

Mon père... je suis maîtresse de la mienne, et je vous la livre.

KÉROUAN.

Louise, vous aviez eu une bonne pensée en mourant, c'était de m'épargner un crime, vous voulez donc m'y condamner?...

LOUISE.

Tuez-moi donc, mon père, tuez-moi!.. car je ne vous dirai pas son nom...

KÉROUAN.

Louise!... je ne veux pas vous tuer... je veux que vous parliez.

LOUISE.

J'ai juré!

KÉROUAN.

Louise, il y a une chose que vous ne savez peut-être pas encore... c'est qu'on aime mieux son enfant que son père.

LOUISE.

Que voulez-vous dire ?...

KÉROUAN, marchant vers la chambre de Louise.

C'est qu'on peut faire mourir son père de honte et de désespoir et qu'on ne peut pas voir souffrir l'innocente créature venue de nos entrailles.

LOUISE.

Mais où allez-vous donc ? mon Dieu !...

KÉROUAN, devant une porte.

Si tu ne me dis pas le nom que je te demande, ce n'est pas toi que je tuerai, Louise !... ton enfant est là...

LOUISE, s'élançant vers son père.

Mon enfant... mon enfant !...

KÉROUAN.

Arrière !

LOUISE, s'attachant à son père.

Au secours !... au secours !

KÉROUAN, la repoussant.

Je les ai tous renvoyés.

LOUISE.

Pitié... A moi !... à moi !

KÉROUAN, même jeu.

Le nom de cet homme ?

LOUISE.

Je vous le dirai... Mais me forcer à me parjurer, le couteau levé sur mon fils, c'est mal, mon père !

KÉROUAN.

Le nom de cet homme ?

LOUISE.

Je vous le dirai... Mais cet infâme aussi ce que vous faites là !

KÉROUAN.

Le nom de cet homme ?

LOUISE.

Je vous le dirai... Mais assassiner un pauvre enfant, quand on peut tuer la mère... c'est lâche !

KÉROUAN.

Le nom de cet homme ?

LOUISE.

Ah ! Dieu ! je ne puis plus... Eh ! bien, mon père, c'est...

SCÈNE III.

GEORGES, KÉROUAN, LOUISE, LUCILE.

GEORGES, entrant rapidement suivi de Lucile.

Qu'y a-t-il ?... Pourquoi ces cris ?

LOUISE.

Georges... Georges... Il veut tuer mon enfant !

GEORGES, s'élançant devant la porte de la chambre de Louise.

Vous me tuerez donc avant lui !

KÉROUAN.

Que dis-tu ?

LOUISE, courant près de Georges.

Ah ! nous sommes deux à présent !

KÉROUAN.

Toi, Georges ?... tu la défends... Que viens-tu faire ici ?

GEORGES, mettant un genou à terre.

Puisqu'il vous faut du sang... je viens vous apporter celui du coupable.

LUCILE.

Mon frère !

KÉROUAN, courant à une hache.

Toi... toi, Georges !... Ah ! misérable !...

LUCILE, s'élançant au devant de lui.

Kérouan ! qu'allez-vous faire !...

KÉROUAN, voulant la repousser.

Laisse-moi, enfant !

KÉROUAN, après un long silence.

Tu as raison... tu as raison... — Georges... le fils de mon vieil ami... Georges... lui ! — Et tu le savais, toi, Lucile ?... et tu cachais le crime de ton frère ?... horreur !

LOUISE.

Non, mon père... non !... elle n'a caché que ma faute, elle n'a eu pitié que de votre fille.

KÉROUAN.

Peu m'importe à présent !

(Il va à la cheminée et il en décroche deux épées qu'il pose sur la table.)

LUCILE.

Que va-t-il faire ? mon Dieu !

KÉROUAN.

Voici ma vieille épée de Vendéen, monsieur... et voici celle que me donna votre père quand je le relevai tout sanglant du champ de bataille... laquelle prenez-vous ?...

GEORGES.

Laissez-moi celle de mon père ; je ne la déshonorerai pas.

LOUISE, stupéfaite.

Qu'osez-vous dire, Georges !

KÉROUAN.

Je vais à la saulaye...

GEORGES.

Je vous suis, monsieur !

LOUISE.

Vous... vous !.. mais qu'allez-vous donc faire là ?

GEORGES.

Remplir mon dernier devoir... Je vais mourir !

LUCILE.

Mourir !... lorsque tu dois...

LOUISE, éperdue.

Tais-toi, Lucile. — Mon père... vous le connaissez à présent... Il ne vous échappera pas... Eh ! bien, donnez-moi un instant, une minute, pour lui parler.

KÉROUAN.

Je suis patient... j'attendrai... (Il fait un pas pour sortir.) Parlez-lui.

LOUISE.

Non pas seule, mon père !... mais devant vous qui m'avez maudite, devant elle qui a eu pitié de moi... devant Dieu qui nous écoute...

(Kérouan redescend la scène et va à la table sur laquelle il s'appuie et où il pose son épée.)

KÉROUAN.

Soit, dites-lui vos dernières paroles.

LOUISE.

Ecoutez, Georges... et répondez-moi encore une fois comme vous l'avez fait, si vous l'osez... où allez-vous ?...

GEORGES.

Je vous l'ai déjà dit : mourir !

LOUISE, avec désespoir et stupéfaction.

Mourir !

LUCILE.

Mourir, frère !... mais tu ne penses pas...

LOUISE.

Oh ! tais-toi, Lucile, je t'en prie... (A Georges.) Mourir, dis-tu?... Comment... à cette heure, ici, dans cette maison... en voyant un père désespéré, une pauvre fille perdue... et là, là... un enfant qui est le tien et qui n'a pas de nom, il ne t'est pas venu une autre pensée que de mourir !...

GEORGES.

Je ne puis pas plus : la mort est la suprême expiation de tous les crimes.

LOUISE, tombant assise.

Ah ! mon Dieu ! il me méprise donc bien!

LUCILE.

Ah ! Georges, c'est affreux.

KÉROUAN, à Louise.

Croyez-vous que je me fusse mieux vengé en vous tuant... (A Georges.) Venez-vous, monsieur !

GEORGES.

Je suis à vous !

(Ils marchent vers la porte du fond, Lucile se jette entre eux.)

LUCILE.

Mais ce n'est pas possible !.. écoutez-moi, Kérouan... mon père va venir...

GEORGES, avec éclat.

Mon père va venir ! Ah ! venez, monsieur, venez .. mais que je n'entende pas sa malédiction !... lui-même me dirait de mourir.

LUCILE.

Ah ! Georges, tu méconnais notre père !...

KÉROUAN.

Tu mens !... et tu es un lâche !

LOUISE, s'élançant vers son père.

Mon père !... il est fou... il doit être fou...

LUCILE, au fond, regardant par la croisée.

Ah ! voici mon père enfin...

GEORGES.

Lui !... (Son épée tombe de ses mains.) Ah ! ayez pitié de moi, mon Dieu ! (A Kérouan.) Vous l'avez voulu... eh ! bien, interrogez mon père, et vous saurez pourquoi j'ai voulu la mort.

KÉROUAN.

Laisse-moi parler à ton père, enfant .. la loi, elle-même, protége les insensés.

SCÈNE IV.

LUCILE, OUISE, LE GÉNÉRAL, KÉROUAN, GEORGES.

LE GÉNÉRAL, à Kérouan, il salue Louise et Lucile d'un signe.)

Je suis venu tard, n'est-ce pas, Kérouan ?

KÉROUAN.

Tu recevais les félicitations de tes amis... tu as bien fait.

LE GÉNÉRAL, lui prenant la main.

La pensée de la douleur me parlait plus haut que ces vains félicitations; mais je sais qu'il faut laisser au désespoir la liberté de ses premiers transports, pour qu'il puisse écouter les conseils de l'amitié; et je savais la promesse que tu avais faite à M. de Montéclain.

KÉROUAN.

Tu vois que je t'ai tenu parole... et je suis prêt à écouter tes conseils. Qu'as-tu à me dire ?...

LE GÉNÉRAL.

Que me disais-tu, toi ?... tu me disais qu'il faut pardonner à la jeunesse, à l'entraînement... à l'amour...

KÉROUAN.

C'est vrai, et tu me repoussais. Mais je suis moins fier que toi, Simon : si celui qui a séduit ma fille voulait lui rendre l'honneur... peut-être lui pardonnerais-je.

LE GÉNÉRAL.

Et qui pourrait l'en empêcher ?

KÉROUAN.

Peut-être porte-t-il un nom qu'il craint de mésallier, en le donnant à la fille d'un pauvre paysan.

LE GÉNÉRAL.

Son nom eût-il dix siècles de noblesse, il l'a mis au dessous du tien.

KÉROUAN.

Peut-être aussi craint-il le ressentiment de sa famille... les malédictions d'un père rigoureux...

LE GÉNÉRAL.

S'il était un père assez infâme pour se refuser à une telle réparation... ce serait alors que la désobéissance deviendrait un droit respectable.

KÉROUAN.

Ce n'est pas sa pensée à lui.

LE GÉNÉRAL.

connais donc ?

KÉROUAN.

Oui.

LE GÉNÉRAL.

Et quel est le lâche qui ose s'armer de pareils obstacles pour ne pas remplir un devoir sacré ?

KÉROUAN.

Un homme qui, sans doute sûr de son adresse,

a pensé qu'avec un duel on est quitte envers l'honneur d'une famille.

LE GÉNÉRAL.

Mais on ne se bat pas avec de tels misérables, on les tue !...

KÉROUAN, se retournant vivement vers Georges.

On les tue !.. Ce n'est pas moi qui t'ai condamné, Georges... c'est ton père !

LE GÉNÉRAL.

Georges !... mon fils !... lui ! oh ! malheur... malheur !...

LUCILE, entourant son père de ses bras.

Oui... mon frère qui, épouvanté de votre rigueur, n'osait espérer votre pardon.

LE GÉNÉRAL.

Anathème et malédiction sur lui !.. (A Georges.) Va-t'en, malheureux... va-t'en !

KÉROUAN, stupéfait.

Que dit-il ?

LUCILE.

Il a été bien coupable sans doute... mais vous lui pardonnerez, comme Kérouan pardonnera à sa fille... Ils s'uniront.

LE GÉNÉRAL.

Jamais ! jamais !

LOUISE, au général.

Eh quoi ! vous aussi, monsieur, vous me condamnez !

KÉROUAN, avec désespoir.

Eh bien ! Louise, manque-t-il quelque chose à la coupe d'infamie que tu m'as versée ?

LOUISE, à elle-même, les yeux égarés.

Ah ! c'est moi qui suis folle sans doute !...

LE GÉNÉRAL.

Va-t'en, Louise... Laisse-nous, Lucile... (A Georges.) Va-t'en, te dis-je ! (Allant à Kérouan.) Kérouan... Kérouan !... il faut que je te parle, à toi... à toi seul...

KÉROUAN, le repoussant.

A votre tour, parlez haut, monsieur le comte d'Estève !

LE GÉNÉRAL.

Kérouan, écoute-moi !

KÉROUAN.

Quel est le lâche qui peut se refuser à une pareille réparation ? me disiez-vous tout à l'heure. (Montrant Georges.) Le lâche, le voilà !

LE GÉNÉRAL.

Kérouan !... Kérouan !...

KÉROUAN.

Quel est le père assez infâme pour se refuser à une pareille réhabilitation ? disiez-vous tout à l'heure. L'infâme, c'est vous !

LE GÉNÉRAL.

Kérouan ! un mot.

KÉROUAN.

Assez, monsieur, assez ! et dites-moi lequel des deux veut commencer avec moi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ALY, accourant.

ALY.

Mon père !... mon père ! me voilà !

KÉROUAN.

Enfin !... deux contre deux, la partie est égale.

ALY.

Que voulez-vous dire !

KÉROUAN.

Tu ne sais donc pas notre déshonneur !...

ALY.

Je le sais, mon père ; mais ce que je suis venu vous demander, c'est le nom du séducteur.

KÉROUAN.

Le séducteur ? il s'appelle le vicomte Georges d'Estève, entends-tu ?

ALY.

Lui ! lui !

KÉROUAN.

Et comme c'est le fils d'un noble d'hier, qui méprise les nobles d'autrefois... il nous laisse dans notre opprobre, de peur de salir son nom dans notre alliance.

ALY.

Mais il est plus infâme et plus coupable que vous ne croyez, mon père !... Il est marié.

KÉROUAN, LOUISE, LUCILE.

Marié ! (Long silence.)

GEORGES, à Kérouan.

Je vous avais bien dit de me tuer, monsieur.

LOUISE, pâle, chancelante, à moitié folle, allant à Lucile.

Marié !... (Au général.) Marié !... (Elle se trouve devant Georges, et pousse un cri déchirant.) Marié !.. Ah !... (A Aly.) Bonne chance, frère !... Adieu ! (Elle s'élance hors scène, par la porte de sa chambre. Kérouan reste immobile.)

LE GÉNÉRAL.

Ah ! Lucile, Lucile, ne la quitte pas... sauve-la encore une fois.

LUCILE, courant à la porte.

Oh ! la porte est fermée...

LE GÉNÉRAL, montrant la sortie du fond.

Eh bien ! par là... par là...

LUCILE, en sortant.

Georges !... Georges !...

LE GÉNÉRAL, à Georges qui s'est élancé vers la porte du fond pour suivre Lucile.

Où allez-vous donc, monsieur ?

GEORGES.

Mourir avec elle, où la sauver !

LE GÉNÉRAL.

Vous n'en avez pas le droit, et vous leur appartenez !... (Il sort.)

LUCILE, au dehors.

La voilà avec son enfant... Louise! Louise!

LE GÉNÉRAL, dehors.

Dominique! au secours! Dominique!

ALY, regardant son père qui reste immobile.

Mon père!... mon père!...

GEORGES, s'approchant d'Aly, à mi-voix.

Où voulez-vous que je vous attende?

ALY.

Où vous voudrez.... je vous trouverai bien... (A Kérouan.) Mon père!...

GEORGES.

Dans deux heures à la saulaye.

ALY.

J'y serai.

GEORGES.

Ah! Léona ne doit pas être encore chez Montéclain... je la verrai cette fois!

(Il sort rapidemment par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

ALY, KÉROUAN.

ALY.

Mon père!... mon père!...

KÉROUAN, éclatant en larmes et tombant sur la table.

Ah! mon Dieu, que je souffre!... mon Dieu, mon Dieu! que j'ai mal!

ALY, se mettant à genoux aux pieds de son père et lui baisant les mains.

Mon père!... mon père!...

KÉROUAN.

Ah! laisse-moi pleurer, toi... le cœur m'étouffe, la poitrine me crève... Je souffre!... je souffre!.. je souffre!...

ALY.

Oui, pleurez, mon père... pleurez! c'est à moi à vous venger.

KÉROUAN.

Tu le tueras ce monstre, n'est-ce pas?.. ce misérable qui a perdu ma pauvre enfant... qui était bonne et douce et honnête avant de le connaître.

ALY.

Oui, mon père, je le tuerai, ou Dieu ne sera pas juste.

KÉROUAN.

Ah! qu'elle doit souffrir, la malheureuse!... Qu'est-ce qu'elle a dit? où l'a-t-on emmenée? où est-elle?...

ALY.

Dieu le sait, mon père... elle s'est enfuie avec son enfant...

KÉROUAN.

Elle s'est enfuie et tu ne l'as pas arrêtée!... Mais je ne veux pas qu'elle meure, moi!... je ne veux pas qu'elle se tue!... je veux lui pardonner... Viens! viens!

ALY.

Allons donc, mon père...

KÉROUAN, prenant son épée et la donnant à Aly.

Tiens, pour Georges... quand nous aurons sauvé ma fille.

(Kérouan entraîne — Aly. Le rideau tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un boudoir. — Au fond, trois portes ouvrant sur un riche salon ; portes latérales. — A droite, une grande table ronde couverte d'un tapis vert et chargée de livres, papiers, encrier, etc.

SCÈNE I.

MONTÉCLAIN, D'AVATIANNE, BRIAS.

D'AVATIANNE, assis près de la table.

Pardon, colonel, mais prenez garde à ce que vous allez faire.

MONTÉCLAIN.

J'en prends la responsabilité tout entière.

D'AVATIANNE.

Vous êtes incapable d'un acte d'iniquité, je le sais; mais vous êtes militaire, Montéclain ; vous avez pris à l'armée des habitudes de sabre, qui vous persuadent que, du moment qu'une chose est juste, vous avez le droit de la faire, sans vous inquiéter des formes.

BRIAS, riant.

Ah ! je comprends la a a... forme, comme dit Bridoison.

D'AVATIANNE.

Oui, mon cher Brias... la forme ; elle est comme toutes les choses de ce monde, stupide quand on en abuse, excellente quand on s'en sert dans une juste mesure.

BRIAS.

C'est la ressource des coquins en mille occasions...

D'AVATIANNE.

C'est possible ; mais ne fût-elle qu'une seule fois la protection de l'innocence, il faudrait la respecter...

MONTÉCLAIN.

Croyez-vous donc avoir affaire à une femme innocente, malheureuse et persécutée?...

D'AVATIANNE.

Comme homme du monde, je juge Mme de Beauval et je la méprise; comme magistrat, je n'ai rien à voir dans sa conduite.

MONTÉCLAIN.

Au diable soient vos dictinctions de Palais !... Vous refusez donc de me seconder ?

BRIAS.

Je suis à vous corps et âme, Montéclain ; j'ai été si sottement l'agent des mauvais desseins de Mme de Beauval, que je m'associe avec joie à tout ce qui peut vous aider à la punir.

D'AVATIANNE.

Je m'y associe d'aussi grand cœur que vous, Brias ; mais je dois avertir Montéclain qu'il joue un jeu à se faire destituer...

MONTÉCLAIN.

Et vous aussi sans doute ?...

D'AVATIANNE, se levant.

J'aurais oublié tout ce que je vous dois, si j'y avais pensé...

MONTÉCLAIN.

C'est donc à moi de le faire pour vous... Je vous reprends le rôle que je vous avais destiné, et je courrai seul la chance.

D'AVATIANNE.

Vous m'avez mal compris, Montéclain .. Le premier devoir de l'amitié est de dire à un ami : Voilà le danger où vous marchez ; le second, c'est de l'y suivre coûte que coûte.

MONTÉCLAIN.

Eh bien ! d'Avatianne, j'accepte... Certes, j'ai à cœur le salut de Louise et la punition de Mme de Beauval... mais je ne prétends pas cependant les obtenir par des moyens indignes d'un homme, qu'il porte la robe ou l'uniforme.

BRIAS.

Et moi ?...

MONTÉCLAIN.

Vous êtes mon premier complice... Mais, dites-moi, ces dames viennent-elles ?...

BRIAS.

Ma mère est au salon... avec M. et Mme de Firmiani, les Francheville, les Basterne...

MONTÉCLAIN.

C'est très bien... Vous savez ce dont nous sommes convenus... allez trouver ces dames, remerciez-les de ma part.

BRIAS.

Je vous préviens qu'il vous faudra faire votre paix avec ma sœur... elle est furieuse de ne pas avoir été invitée.

MONTÉCLAIN.

Je ne suis pas assez sûr de ce qui va se passer et se dire ici, pour en rendre témoin une jeune fille. Mais l'heure approche... allez, et n'oubliez pas le notaire... vous l'avez bien stylé?...

BRIAS.

Une machine à vapeur écrivante et grossoyante ne sera ni plus impassible, ni plus silencieuse... Je vais le chercher. (Il sort.)

MONTÉCLAIN.

Très bien... (A d'Avatianne.) Et le livre sacramentel ?

D'AVATIANNE.

Le voici.

MONTÉCLAIN.

Veuillez mettre le signet à la page où est écrite la seule espérance qui nous reste... (Allant à une

porte de côté.) Silence... une voiture dans la grande avenue!... C'est Mme de Beauval.

D'AVATIANNE.

Ou un autre de vos invités...

MONTÉCLAIN.

Non... tout le monde est arrivé par le parc.

D'AVATIANNE.

Et Georges d'Estève?...

MONTÉCLAIN.

Oh! il est venu, mais je l'ai mis sous clé; je réponds de lui, et du diable s'il peut s'échapper. Je le donne au plus vigoureux et au plus adroit... Des murs tout nus et une lucarne grillée, à dix pieds du sol...

D'AVATIANNE.

Ce n'est donc pas une plaisanterie que ces prisons terribles que renferment les vieux châteaux de la Bretagne?

MONTÉCLAIN.

Ni les prisons... ni les moyens épouvantables de supplice. (Il pousse un bouton caché dans l'une des moulures de la porte du fond; une trappe s'ouvre.) Regardez...

D'AVATIANNE.

Des oubliettes!

(D'Avatianne se penche sur le bord du trou. Montéclain l'arrête.)

Eh! doucement... ce serait un voyage dangereux... (La trappe se referme.) Vous voyez qu'il ne manquerait rien à notre exécution.

UN DOMESTIQUE, entrant, à voix basse, et rapidement à Montéclain.

Madame de Beauval!...

MONTÉCLAIN, très vivement, à d'Avatianne.

A votre poste!... et prévenez Brias et le notaire.

(D'Avatianne se retire par la porte du milieu, au fond.)

SCÈNE II.

MONTÉCLAIN, LÉONA; puis BRIAS, D'AVATIANNE, LE NOTAIRE.

LÉONA, entrant par une porte dérobée.

Mon Dieu! que de mystères pour pénétrer dans le château d'un lion parisien!... Bonjour, Montéclain... dites-moi, mon mari est-il arrivé?...

MONTÉCLAIN.

Pas encore.

LÉONA.

Tant mieux... je pourrai rire un peu.

MONTÉCLAIN.

Eh! de quoi donc?...

LÉONA.

Eh! mon Dieu, de la figure de Georges lorsque je l'ai présenté à mes invités... et puis de sa fugue quand j'ai voulu recevoir ses remercîmens...

MONTÉCLAIN.

En effet, le coup de théâtre a été superbe et inattendu... et vous verrez que je m'en suis souvenu.

LÉONA.

J'aurais donné quelque chose pour voir la mine du général en pareille occasion... et celle de ma rivale... qui comptait bien devenir comtesse d'Estève... cela a dû être fort amusant!

MONTÉCLAIN.

Au fait, Léona, c'est très plaisant!... cette fille déshonorée, ce père désolé...

LÉONA.

Ah! ma foi, ça les regarde...

MONTÉCLAIN.

Ce frère qui compte bien punir votre mari...

LÉONA.

Est-ce qu'on se bat avec ça?

MONTÉCLAIN.

Quand on ne se bat pas avec ça, ça vous tue... et à moins qu'il ne vous convienne d'être veuve...

LÉONA.

Je n'ai pas assez usé des charmes de mon mariage pour en être là.

MONTÉCLAIN.

C'est pour cela que, moi et mes amis, nous voulons vous épargner cette infortune; car il est temps que vous sachiez que nous ne sommes ensemble ici que pour décider de votre position vis-à-vis de la famille d'Estève...

LÉONA.

Ma position n'a rien d'équivoque, je suppose...

MONTÉCLAIN.

Sans doute, mais le général ne l'accepte pas comme il vous convient de la faire, et il a chargé quelques amis communs de prendre avec vous des arrangemens.

LÉONA.

Une séparation?... encore!...

MONTÉCLAIN.

Vous allez le savoir.

(Il frappe dans ses mains; ses trois amis paraissent, un à chaque coup, ainsi: Brias le premier, par la porte latérale à droite; le notaire le second, par la porte latérale à gauche; et enfin, d'Avatianne le troisième par la porte du milieu.)

LÉONA.

Qu'est-ce cela?

MONTÉCLAIN.

M. de Brias, que vous connaissez... (Présentant d'Avatianne.) M. de Marsay que je vous présente... (Présentant le notaire.) M. de Rastignac, tous deux mes amis... Veuillez prendre place.!.

(Les trois hommes prennent place autour de la table: Montéclain offre un fauteuil à Léona près de la table, et s'assied un moment après, de l'autre côté.)

LÉONA.

Pardon... mais je n'ai pas l'honneur de connaître vos amis... quoiqu'il me semble que je me rappelle leurs noms; et je ne vois pas ici M. d'Estève... qui de devrait être le premier témoin de cet entretien.

MONTÉCLAIN.

Sa présence eût été un obstacle à la liberté de la discussion: il ne voulait consentir à aucun arrangement, et il ne viendra pas... Vous savez, madame, qu'en certaines affaires des tiers sont plus calmes, plus concilians...

LÉONA.

Comme il vous plaira... je suis prête à vous entendre...

MONTÉCLAIN, après un silence.

Dites-moi, ma chère Léona, avez-vous lu M. de Balzac?

LÉONA, étonnée.

M. de Balzac?... à quoi bon cette question?...

MONTÉCLAIN.

Vous savez que chacun a sa façon d'arriver au but. Veuillez donc me répondre... Avez-vous lu M. de Balzac?...

LÉONA.

Je ne serais pas femme, si je ne savais par cœur tous ses délicieux ouvrages.

MONTÉCLAIN.

En ce cas, vous devez vous rappeler parfaitement l'Histoire des Treize?...

LÉONA.

Cette association imaginaire de quelques hommes qui se sont donné la mission de venger la société par des moyens effroyables?... Oui, vraiment; cela m'a fort intéressée...

MONTÉCLAIN.

Vous devez donc être charmée de vous trouver en présence de ses adeptes les plus connus... M. de Marsay et M. de Rastignac... et deux nouveaux néophytes à qui l'illustre romancier n'a pas encore donné la même célébrité... M. de Brias et moi.

LÉONA, lorgnant d'Avatianne et le notaire.

Vraiment!... Je vous avertis qu'il vous sera difficile de me faire prendre ces messieurs pour des héros de roman.

MONTÉCLAIN.

Cela se conçoit... le roman étant une histoire... réelle.

LÉONA.

Je vous préviens encore, Montéclain, que je ne trouve pas l'invention spirituelle.

MONTÉCLAIN.

Je respecte la liberté des jugemens...

LÉONA.

Et que, dans tous les cas, prétendre effrayer une femme, alors même qu'on ne réussit pas, est une tentative de mauvais goût.

MONTÉCLAIN.

Permettez-moi de vous exposer, à ce sujet, une petite théorie; vous pouvez être convaincue que ces messieurs en partagent tous les principes.

LÉONA.

Dites... Cela vous essaiera pour la tribune... quand vous y arriverez...

MONTÉCLAIN.

Certes, ma chère comtesse, personne plus que ces messieurs et moi ne croit au respect que l'homme doit à la femme; dans notre société, où toutes les carrières et toutes les ambitions nous appartiennent, où la loi donne à l'homme la direction des affaires les plus sérieuses, où sa volonté, comme père ou comme mari, est presque toujours la règle absolue à laquelle il faut que les femmes se soumettent, je trouve qu'il est noble et bon que nos mœurs tempèrent cette autorité arbitraire, et je ne sache rien de plus respectable et de plus charmant que cette protection universelle que la femme trouve dans sa faiblesse même.

LÉONA.

Vous parlez fort bien, Montéclain, et vous aurez du succès...

MONTÉCLAIN.

Mais lorsqu'il arrive que la femme, au lieu d'être humble, timide et soumise, qu'il serait odieux de tyranniser, est un être froid, méchant, égoïste; lorsque la duplicité a été sa vie usuelle, lorsque le vol et le mensonge ont été pour elle un moyen de fortune, lorsqu'elle a joué avec l'honneur des familles, lorsque, par ses calomnies et ses intrigues, elle a semé autour d'elle le meurtre et le suicide... j'avoue que la galanterie qui m'obligerait à traiter cette femme avec le plus profond respect, me paraîtrait une dérision et une déplorable faiblesse.

LÉONA, se levant, et s'éloignant de la table.

Monsieur de Montéclain, vous m'avez prise à un piége odieux, et vous avez beau jeu pour m'insulter!...

MONTÉCLAIN.

Vous pensez donc que c'est de vous que je voulais parler?

LÉONA.

Vous êtes un lâche, Montéclain!... et vous n'oseriez parler ainsi à un homme...

MONTÉCLAIN.

Vous avez raison; s'il s'agissait d'un homme qui eût fait tout cela, je l'enverrais devant un tribunal... et je doute que les juges y missent plus de politesse que moi...

LÉONA.

Montéclain!.. Montéclain!...

MONTÉCLAIN.

Vous ne riez plus, Léona? Vous ne trouvez plus l'aventure si plaisante?... Vous voyez que chacun a son tour...

LÉONA, se maîtrisant et se rapprochant de la table.

Mais que voulez-vous donc de moi, messieurs? car je commence à croire que l'invention du romancier deviendra une réalité... Je commence à croire que je suis tombée dans les mains d'assassins...

MONTÉCLAIN, se levant à son tour.

Préférez-vous que je vous remette dans celles de messieurs les gendarmes?... ce sont les protecteurs nés de l'innocence...

LÉONA.

Mais encore une fois, que voulez-vous?...

MONTÉCLAIN.

Vous demander un conseil...

LÉONA.

Et finirez-vous, monsieur?...

MONTÉCLAIN, lui montrant le fauteuil où elle était assise.

Asseyez-vous donc. (Léona se rassied.) Vous ne voulez pas croire que vous êtes ici entre les mains des héros de M. de Balzac?... mais admettez un moment que cela soit vrai, rien que pour suivre mon raisonnement. Supposez que nous soyons ce tribunal secret, terrible, implacable, qui distribue dans l'ombre une justice inaperçue... qui frappe les coupables par des voies inconnues, comme la Providence; supposez, non seulement que l'honneur nous enchaîne les uns aux autres, mais encore que la complicité nous lie; supposez que nous soyons dans un château perdu... comme le mien, et admettez que, complétement dépouillés de cet esprit chevaleresque qui permet à la femme tous les crimes à l'abri de sa faiblesse, nous ouvrions sous vos pas un abîme... comme celui-ci... (Il ouvre la trappe; Léona fait un mouvement de terreur.) Léona... Mme de Beauval... Mme d'Estève, si vous voulez, disparaît à tout jamais... Georges est veuf; il répare sa faute... et personne n'est puni que la coupable... que penseriez-vous de cette justice?

LÉONA.

Qu'elle serait un crime... car la mort est le châtiment des meurtriers seulement....

MONTÉCLAIN, referme la trappe.

Aussi, ne vous ai-je montré ce danger, que pour mieux vous faire comprendre la conclusion de mon raisonnement... c'est que tout pourrait s'arranger, si Georges était libre...

LÉONA, à part.

Ah! je comprends enfin... (Haut.) Je suis désolée de ne pouvoir lui rendre cette liberté... mais le divorce est aboli...

MONTÉCLAIN.

Vous ne savez peut-être pas exactement la loi... (Donnant à Léona le code ouvert.) Voulez-vous prendre la peine de lire ce passage?... là... là.. article 180. (Il va reprendre sa place.)

LÉONA, lisant d'une voix qui s'affaiblit peu à peu.

« Le mariage qui a été contracté sans le con- » sentement libre des époux, ou de l'un d'eux, ne » peut être attaqué que par les époux, ou par ce- » lui des deux dont le consentement n'a pas été » libre. » — M. Georges d'Estève prétendrait-il dire qu'il n'a pas été libre, et vous a-t-il chargé de me dire qu'il demanderait la nullité de notre mariage? C'est pitoyable!

MONTÉCLAIN.

Pardon... passez donc au second paragraphe.

LÉONA, lisant.

« Lorsqu'il y a eu erreur dans la personne... » le mariage peut être déclaré nul. »

MONTÉCLAIN.

Ce qui veut dire que le mariage fait avec une autre personne que celle qu'on croyait épouser est nul.

LÉONA, à part.

Ah! c'est donc là qu'ils en veulent venir!...

MONTÉCLAIN.

Eh! bien, madame... ne voyez-vous rien là qui puisse nous venir en aide?... et ne voulez-vous pas nous empêcher d'arriver à de tristes extrémités?...

LÉONA.

En vérité, je ne vous comprends plus...

MONTÉCLAIN.

Eh bien, moi... je vais tâcher de vous faire comprendre. Tout à l'heure, à l'aspect de cet abîme, vous avez dit que la mort était le supplice des meurtriers; et c'est justice. Écoutez donc, madame, écoutez, messieurs, et n'oubliez pas dans quel but nous sommes ici, quel serment nous lie... et qu'il faut que Georges d'Estève soit libre. Vous saurez que Mme de Beauval est née à Pondichéry, de M. et Mme de Marsan, parens de M. le duc d'Hérici... (A Léona). Si je me trompe, vous rectifierez mes erreurs...

LÉONA, d'une voix troublée.

Continuez, monsieur...

MONTÉCLAIN.

A douze ans elle était orpheline... et à quinze ans elle était veuve de M. de Beauval. Se trouvant sans famille et presque sans fortune, elle se décida à quitter les Indes pour venir en France près du duc d'Hérici. Elle partit donc en compagnie d'une certaine Isabelle Pommier, qui avait été élevée avec elle et qui, par conséquent, avait été initiée aux mystères les plus intimes de la famille... Me trompé-je?

LÉONA.

Qu'importent tous ces détails!

MONTÉCLAIN.

A prouver à ces messieurs que je suis parfaitement instruit, et qu'ils pourront juger et condamner sans crainte.

LÉONA.

Condamner... dites-vous!....

MONTÉCLAIN.

Pendant la traversée, il paraît que Mme de Beauval tomba dangereusement malade...

LÉONA.

Vous vous trompez; jamais je ne me suis mieux portée.

MONTÉCLAIN.

Je suis ravi de l'apprendre... Ce fut donc Isabelle Pommier qui fut malade, à ce qu'il parait; car il est certain que l'une des deux femmes qui voyageaient sur l'*Atalante* était près d'expirer au moment où le navire fit naufrage... en vue du Cap. Le navire périt corps et biens... à l'exception de deux jeunes femmes qu'un pilote parvint à sauver, et à ramener dans sa maison. Ce bon Hollandais, qui ne comprenait pas un mot de français, prit, à ce qu'il paraît, la servante pour la maîtresse... il donna la plus belle chambre à Isabelle Pommier qui continuait à se mourir.... et il installa assez rudement Mme de Beauval près d'elle pour la soigner et la veiller...

LÉONA.

Eh bien?

MONTÉCLAIN.

Eh bien! ce que vous ne croiriez jamais, c'est qu'Isabelle Pommier, qui se mourait, eut la force de se lever dans la nuit, et d'empoisonner Mme de Beauval qui se portait à ravir!

LÉONA.

Vous mentez, Montéclain! Mme de Beauval est morte de sa maladie.

TOUS, se levant ainsi que Léona.

Enfin!...

LÉONA.

Ah!... malheureuse!...

MONTÉCLAIN.

Mme de Beauval est morte.... nous ne voulions pas savoir autre chose....

LÉONA, à part.

Je suis perdue!...

MONTÉCLAIN.

Je n'ai pas besoin de vous dire comment Isabelle Pommier s'empara alors des papiers et du nom de sa maîtresse; comment elle se présenta chez le duc d'Hérici; comment elle se fit chasser pour un vol de diamans; comment elle mena, depuis, cette existence aventureuse, qu'elle couronna par un mariage nul... de toute nullité!... entendez-vous, Isabelle Pommier?

LÉONA, à part.

Ah!... le misérable!

MONTÉCLAIN.

Et, comme aucun de nous ne veut y mettre de violence, nous attendons de votre justice de vouloir bien reconnaître votre identité... sinon, je serai obligé de vous rappeler qu'il faut que Georges soit libre. (Il lui présente un papier.)

LÉONA, après avoir signé le papier.

Messieurs, j'ai été attirée dans un piége infâme... Je signe ce qu'il vous plaît de me faire signer... mais je suis plus franche que vous: je vous préviens que je déclarerai avoir signé sous une menace de mort...

MONTÉCLAIN.

Vous nous mesurez à votre taille, Isabelle Pommier... des menaces contre une femme?... des violences contre un être inoffensif?... allons donc!... Tenez, voici cette déclaration... (Il la déchire.) Vous êtes libre... vous pouvez sortir de ce château... et pour que vous soyez bien sûre de ne pas avoir passé cette soirée en compagnie d'assassins..... permettez-moi de vous présenter M. Longuet, notaire... et M. d'Avatianac, procureur du roi... Ouvrez les portes!...

(Des domestiques paraissent; les portes du fond s'ouvrent, et l'on voit un salon brillamment éclairé et rempli d'une société nombreuse parmi laquelle est madame de Brias.)

LÉONA.

Ah! Montéclain... c'est trop de cette humiliation!...

MONTÉCLAIN, d'une voix sévère.

Vous oubliez que vous avez fait chasser Mlle d'Estève!.

LÉONA.

Adieu donc, Montéclain... adieu vous tous!... Vous apprendrez comment une femme comme moi répond à de pareilles lâchetés... (Elle sort.)

Mlle DE BRIAS, vivement à Montéclain.

Hâtez-vous donc, maintenant, d'aller consoler le vieux Kérouan et sa fille.

(On entend au loin des cris, un bruit confus, et le son du beffroi.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADELINE.

MADELINE, accourant.

Mon parrain!... mon parrain!...

MONTÉCLAIN.

Qu'y a-t-il? Encore quelque malheur?...

MADELINE.

Mon oncle Kérouan a quitté la ferme... Aly l'a quittée aussi... Mamselle Louise s'est ensauvée avec son enfant!... mais pas moyen de la retrouver... et si elle n'est pas ici...

MONTÉCLAIN.

Elle n'y est pas...

MADELINE.

Elle est perdue, noyée... c'est sûr!...

MONTÉCLAIN.

Grand Dieu!... Holà!... Pierre... Louis... des flambeaux, des torches... Joignez-vous à moi... messieurs... (A Brias.) Ah! Brias... et Georges.. Georges ne l'oubliez pas... Tenez. (Il lui donne une clé.) Venez, messieurs, venez!...

(Toute la société se précipite sur les pas de Montéclain.—Le rideau tombe.)

DEUXIEME TABLEAU.

Le théâtre représente une clairière tout entourée de fourrés presque impénétrables. — Au fond, on voit un lac à travers une bordure de saules. — La masure appelée *la Closerie des Genêts* est à droite, au second plan. A gauche, quelques rochers moussus pouvant servir de siéges. — Devant la closerie, un vieux saule. — A droite, au fond, un pont de bois.

SCÈNE I.

LOUISE, son enfant dans les bras, passe et se glisse de buisson en buisson, jusqu'à un fourré près de la masure ; DES PAYSANS armés de torches traversent la scène ; DES FEMMES courent de côté et d'autre; PERRINE, MACLOU LE MENDIANT.

PERRINE, apercevant le père Maclou.

Le père Maclou ! (Allant à lui.) Bon Dieu du ciel, père Maclou, où donc peut-elle être?...

MACLOU.

Ou je n'ai jamais fait la guerre contre les bleus, ou elle a gagné par ici... V'là un bout de son fichu que j'ai décroché à la haie du chemin aux Ormes... et v'là la boucle d'un de ses souliers qu'elle a perdue à la mare Sichon.

PERRINE.

Nous ne la retrouverons pas!... T'nez, v'là les cloches qui ne sonnent plus, et les gars qui étaient accourus du village... s'en vont à tous momens.

MACLOU.

Que nenni, ma fille!... je les ai posés le long du lac... Tant qu'il fera un rayon de soleil, il n'y tombera pas un brin de paille sans qu'ils le voient.

PERRINE.

Et voilà la nuit qui vient... Bon Dieu!... bon Dieu ! qu'est-ce qui la sauvera, alors?

MACLOU.

Allons, les gars... du courage et battons le buisson un peu dru... (On va à droite et à gauche, puis un cri lointain de chouette se fait entendre.) Chut!... on avertit là-bas... on avertit du côté de la grande butte...

PERRINE.

Qu'est-ce qu'ils disent?...

MACLOU.

C'est Kérouan qui appelle. (Nouveau cri.) Ou j'ai oublié nos anciens signaux de guerre, ou il dit qu'il a vu quelqu'un du côté de la roche Brune...

PERRINE.

Celle qui s'avance sur le lac et qui domine le gouffre?... Oh! Dieu du ciel, si elle tombait là, ce serait fini. Courons, courons !...

MACLOU, l'arrêtant.

Si ce n'était pas Kérouan qui nous donne ce signal, je jurerais qu'elle est par ici... mais c'est notre maître à tous pour découvrir une piste... Allons vite, les gars, prenez par le sentier d'en bas, je vais gagner la roche par le chemin Vert.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LOUISE, seule, reparaissant son enfant dans les bras.

Il dort... et ils ont enfin perdu ma trace... Les malheureux, pourquoi me poursuivent-ils avec tant d'acharnement?... Pour me faire vivre... Vivre!... Pourquoi, mon Dieu? Pour voir mon père mourir de ma honte, car il en mourra... Vivre! pour voir un jour l'innocente créature née de ma faute partager la malédiction qui pèse sur sa mère ! Oh! non! La nuit est presque close... Voyons... Les bords du lac sont toujours gardés avec soin... mais je pourrai traverser la lande qui mène à Montéclain... C'est par là... (On entend un bruit lointain.) Du bruit!... quelqu'un encore!...

(Elle entre précipitamment dans la closerie.)

SCÈNE III.

LOUISE, cachée, LUCILE.

LUCILE, épuisée de fatigue, traversant le pont.

J'avais trop présumé de mes forces... dix fois j'ai été sur le point de l'atteindre... dix fois elle m'a échappé; son désespoir a été plus fort que mon amitié... Faites que d'autres la sauvent, mon Dieu !... car je ne puis plus...

LOUISE, sortant de la closerie et apercevant Lucile.

C'est Lucile... pauvre enfant !... Mais pourquoi aller plus loin?... c'est Dieu qui me l'envoie!... N'est-ce pas elle qui lui a servi de mère?...

LUCILE, prête à défaillir.

Par ici!.. à moi!...

LOUISE, s'approchant.

Tais-toi!... tais-toi!...

LUCILE se jetant dans ses bras.

Louise!... enfin... c'est toi...

LOUISE.

Oui, moi! je bénis Dieu de t'avoir rencontrée!...

LUCILE.

Pourquoi donc me fuyais-tu?...

LOUISE.

Lucile... écoute... j'ai quelque chose à te dire... mon enfant est là!...

LUCILE.

Dans la Closerie des Genêts?

LOUISE.

Je voulais le confier à M. de Montéclain... Tu le lui porteras, toi... tu lui diras que je le lui donne...

LUCILE.

Que veux-tu dire ?...

LOUISE.

Et si ton père est juste, c'est à vous deux qu'il appartiendra.

LUCILE.

Louise !... Louise !...

LOUISE.

Adieu, Lucile... sois heureuse, toi !...

LUCILE.

Où vas-tu, Louise?... Louise, écoute-moi !... je ne prendrai pas soin de ton enfant...

LOUISE.

Est-ce que je ne le connais pas !... Tu l'aimeras, n'est-ce pas? et tu ne lui apprendras pas à maudire le nom de sa mère?

LUCILE.

Louise, Louise, écoute-moi !... Louise!...

LOUISE.

Non, laisse-moi !...

LUCILE.

Arrête !... Louise !... Louise !... A moi!... à moi ! à moi !...

(Sa voix s'éteint peu à peu, et elle tombe sans connaissance au pied du vieux saule, à droite.)

LOUISE, s'apprêtant à lui porter secours.

O Mon Dieu !... elle s'évanouit.

KÉROUAN, au loin.

Louise !... Louise !...

LOUISE, se relevant avec terreur.

Mon père !... fuyons !... Mais mon enfant... mais Lucile... Oh !... ils les trouveront tous deux. Adieu !... adieu ! ma vie !... C'est à vous maintenant que j'appartiens, mon Dieu !. .

(Elle sort précipitamment.)

SCÈNE IV.

LUCILE, ALY, KÉROUAN, MADELINE, LE GÉNÉRAL, DOMINIQUE; DES PAYSANS, armés de torches.

KÉROUAN, en dehors.

Tenez la rive !... tenez la rive !...

LUCILE, revenant à elle.

Par ici !... par ici !...

ALY, entrant.

Ah ! c'est elle !...

KÉROUAN, accourant avec tout le monde.

Ma fille!... ma fille !...

ALY.

Non, mon père... c'est Lucile...

LE GÉNÉRAL.

Lucile !...

ALY.

De l'eau ! de l'eau !... elle est évanouie !...

MADELINE.

Je vais en chercher...

(Elle disparaît sous les saules du fond.)

ALY.

Mais j'en suis sûr, j'ai entendu la voix de Louise.

KÉROUAN.

Où est-elle ?

LUCILE.

Je ne sais pas.

KÉROUAN.

Ah! malheureux !...

MADELINE, en dehors, poussant un cri.

Ah !... (Elle rentre rapidement.)

TOUS, remontant la scène.

Qu'y a-t-il ?

MADELINE, avec épouvante.

Là-bas... au sommet de la roche Brune... voyez-vous cette ombre?...

TOUS, regardant au loin vers la gauche.

Une femme !...

LE GÉNÉRAL.

Louise, peut-être !

KÉROUAN, qui a monté sur le pont.

Elle s'arrête...

ALY.

Elle se met à genoux !... demeurez...

(Il se glisse le long du bord et se jette à la nage.)

MADELINE.

Elle prie...

KÉROUAN.

Silence !.... je vois Aly qui approche.

LE GÉNÉRAL.

Miséricorde ! la voilà qui se lève.

DOMINIQUE.

Ah ! le voilà !...

LUCILE.

Elle l'a vue !...

(Le bruit d'une chute dans le lac se fait entendre.)

TOUS, poussant un cri.

Ah !

LE GÉNÉRAL.

Dans le gouffre !...

DOMINIQUE.

Aly saute après !... Courage !... courage, gars !...

KÉROUAN, tombant à genoux.

Mon Dieu ! mon Dieu ! me les prendrez-vous tous deux !...

DOMINIQUE.

Ah! tonnerre ! elle a disparu !...

KÉROUAN.

Oh ! je mourrai avec eux... ou je les sauverai !... (Il veut s'élancer.)

LE GÉNÉRAL, le retenant.

Arrête, mon ami! Kérouan !...

DOMINIQUE.

Tenez-le bien ! Si quelqu'un peut les sauver, c'est moi !... (Il disparaît un moment.)

KÉROUAN, au général qui le tient toujours.

Laisse-moi !...

DOMINIQUE, rentrant avec Aly.

Voilà ton fils, Kérouan...

ALY.

Pardonnez-moi, mon père, d'avoir manqué de force pour la sauver.

KÉROUAN.

Ah ! Dieu t'a conservé à moi... Dieu est bon... mon fils... Dieu est juste !... (Il l'embrasse.) Mais Louise ! Louise !

SCÈNE V.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, accourant.

Mon père!... Kérouan!... Louise!...

TOUS.

Lui!... Georges!...

GEORGES.

Mon père! nous sommes sauvés!... Mme de Beauval ne mérite plus que nos mépris; ce nom n'était pas le sien... ce mariage est nul... et Louise sera à moi!...

KÉROUAN, allant à lui.

Louise? Louise?... Va voir, misérable, ce cadavre que l'on vient d'arracher de l'abîme.

GEORGES.

Louise... morte!...

ALY.

Oui, morte... morte parce que vous l'avez aimée, parce que vous l'avez trompée... (Donnant à son père les deux épées qu'il avait apportées.) Mon père, c'était ici le lieu du combat...

LE GÉNÉRAL et TOUS.

Que dit-il?

LE GÉNÉRAL.

Kérouan!... Kérouan, après quarante ans d'amitié, ton fils et le mien... mais c'est impossible!...

KÉROUAN, avec énergie.

Louise est morte!...

LE GÉNÉRAL.

Kérouan, c'est un combat sacrilége!

KÉROUAN, de même.

Louise est morte déshonorée, perdue.

GEORGES.

J'ai mérité la mort; tuez-moi donc... je ne me défendrai pas.

ALY.

Après avoir déshonoré la sœur, voulez-vous donc déshonorer le frère, voulez-vous donc que je vous assassine?...

GEORGES.

Donnez-moi donc une arme. (A son père.) Mon père, il faut en finir...

LE GÉNÉRAL, bas, d'une voix tremblante, à son fils.

Défends-toi du moins, malheureux, défends-toi!...

KÉROUAN, donnant une des épées à Georges et l'autre à Aly.

Voici les épées de vos pères...

DOMINIQUE.

Mais ils ne peuvent s'égorger ainsi dans la nuit!...

KÉROUAN, arrachant une torche des mains d'un des paysans.

Eh bien!... j'éclairerai le combat... (A Aly.) Louise est morte... tue-le!...

LUCILE, tombant aux pieds du général, et cachant sa tête dans son sein.

Mon père... mon père!...

LE GÉNÉRAL.

Apprends, enfant, ce que coûte l'honneur d'une femme!

(Les deux jeunes gens combattent. On entend les cris : Arrêtez! arrêtez!)

SCENE VI.

LES MÊMES, LOUISE, MONTÉCLAIN, PAYSANS, portant des torches allumées.

LOUISE, accourant, soutenue par Montéclain.

Arrêtez!...

TOUS.

Louise!...

KÉROUAN.

Grand Dieu!... est-ce un fantôme!

LOUISE.

Mon père... c'est moi... c'est votre fille, sauvée par M. de Montéclain!...

KÉROUAN.

Ma fille!... (Il la serre dans ses bras.)

LE GÉNÉRAL.

Mais cette femme que nous avons vue là... tout à l'heure?...

MONTÉCLAIN.

Elle s'est punie plus sévèrement que la loi n'eût pu le faire.

LE GÉNÉRAL.

Mme de Beauval!

TOUS.

Mme de Beauval!

MONTÉCLAIN.

Mme de Beauval est morte!

LOUISE, à Kérouan.

Vous m'avez pardonnée... mon enfant est là... ne pardonnerez-vous pas à son père?...

KÉROUAN.

Prends-la, Georges, et n'oublie pas ce que ton bonheur nous a coûté.

DOMINIQUE.

Allons, j'élèverai le moutard, et je lui apprendrai l'exercice!...

MONTÉCLAIN.

Général, je suis entré aujourd'hui dans votre maison; ne voulez-vous pas entrer dans la mienne?... vous y trouverez vos amis.

LE GÉNÉRAL, mettant la main de Lucile dans celle de Montéclain.

J'y trouverai un fils... (Allant à Kérouan.) Eh bien, mon brave Kérouan?

KÉROUAN.

Eh bien, tu vois, Simon, qu'il y a encore des vieux nobles qui valent quelque chose...

LE GÉNÉRAL.

Il faut bien qu'il y en ait un par-ci, par-là.

(Transports et cris joyeux de tous les paysans. — Le rideau tombe.)

FIN.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ, rue Coq-Héron, 3.

LES ÉTUDIANS,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR M. FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 24 mai 1845.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages.	*Acteurs.*
ROYER D'ORILLY, étudians	MM. MÉLINGUE.
BUCHOT, étudians	ADALBERT.
FÉLIX ROYER, étudians	BOUSQUET.
OLIVIER, étudians	LACRESSONNIÈRE.
PICONNEAU, étudians	LAURENT.
MÉNASSIER, étudians	ALEXANDRE.
VICTOR, étudians	HECTOR.
ARTHUR, étudians	ED. ARTHUS.
LE CHIFFONNIER	MATIS.
CAVOIE, aubergiste	BERTHOLLET.
UN MONSIEUR	FRANCISQUE.

Personnages.	*Acteurs.*
LA MÈRE L'AIGUILLE	Mmes ZÉFILIE LEMAIRE.
LOUISE, sœur de Royer d'Orilly.	LUCIE.
MARIE, fille de la mère l'Aiguille.	GUYON.
Mme PASSAGER, maîtresse d'hôtel	SYLVAIN.
HENRIETTE, grisettes	HORTENSE JOUVE.
FANFAN, grisettes	ADALBERT.
MÉLANIE, cuisinière	LOUISE.
UNE DAME	BERTHOLLET.
GRISETTES.	
ÉTUDIANS.	

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de très médiocre apparence, pauvrement meublé.— Porte au fond, à droite, ouvrant sur une antichambre. — Portes au fond, à gauche, ouvertes sur une salle à manger. — A droite, une fenêtre garnie de rideaux de calicot blanc. — A gauche, une porte ouvrant sur la cuisine. — Gravures, un portrait d'homme au dessus de la fenêtre.

SCENE I.

Mme PASSAGER, MÉLANIE.

Mme PASSAGER, entrant avec un panier sous le bras.

Mélanie!... Hé!... Mélanie!

MÉLANIE, entrant.

Madame?...

Mme PASSAGER, tirant de son panier une dinde rôtie.

Voilà le rôti... mettez-moi ça tout de suite à la broche...

MÉLANIE.

Mais c'est recuit... ça sera la troisième fois.

Mme PASSAGER.

Ces messieurs n'aiment pas la viande saignante. Faites-nous réchauffer ça doucement. Nous avons encore une demi-heure.... Et que ça ait de la mine et du jus.

MÉLANIE.

Une dinde d'occasion!

Mme PASSAGER.

Il faut faire des efforts, voyez-vous, Mélanie... Le père Lambert a fermé hier sa table d'hôte... et si je pouvais recruter quelques uns de ses abonnés... ça me ferait du bien... Notre état devient tous les jours plus dur... A mesure que la viande renchérit, les appétits augmentent... la jeunesse est si gloutonne!... avec ça, les mauvaises payes... Ah! ce serait à ne pas y tenir, si on n'avait la casse...

MÉLANIE.

Oui, oui... Un verre de deux sous qu'on fait payer... quinze!.. Ça va vite!

Mme PASSAGER.

Ça ne va plus. . Ah! dame... depuis que M. Royer a quitté la maison... on ne fait plus danser les assiettes...

MÉLANIE.

Mais il me semble qu'il dîne tous les jours ici, ce M. Royer.

Mme PASSAGER.

Qui ça?

MÉLANIE.

Ce tout petit, qui a l'air si rageur!

Mme PASSAGER.

Félix!... Ah! ce n'est pas ça... Tu ne connais pas l'autre, un grand bel homme... un vrai bel homme!... C'était un charme les jours d'extra... et il en payait celui-là des extra... ça roulait... Je les ai vus danser sur la table, et puis pas un verre, pas une assiette... Ça en faisait ça des mémoires!... Mais maintenant ça mange tranquillement, ça boit de l'eau... Ah! la jeunesse se dégrade bien! (On entend du bruit.) Silence... voilà quelqu'un... cache la bête.

MÉLANIE.

Je m'en vas. (Elles sortent.)

SCÈNE II.

Mme PASSAGER, qui rentre presqu'aussitôt, BUCHOT, PICONNEAU.

(Ils entrent par la porte du fond, à droite, pendant que Mme Passager reconduit Mélanie par la porte de gauche.)

PICONNEAU.

C'est ici, dis?

BUCHOT.

Ici.

PICONNEAU.

Ça a une drôle d'odeur.

BUCHOT.

Odeur de la cuisine... Bœuf aux choux... beaucoup de choux... Gigot braisé aux haricots... beaucoup de haricots...

Mme PASSAGER.

Eh! c'est vous, monsieur Buchot? (Ils se saluent.)

PICONNEAU, bas à Buchot.

Quelle est cette grosse femme?

BUCHOT.

La châtelaine du fricot, mon bonhomme.

Mme PASSAGER, à Buchot, pendant qu'elle arrange dans l'appartement.

Il y a long-temps qu'on ne vous avait vu...

BUCHOT.

Quinze jours... c'est l'absence de règle... on avait touché son trimestre... Deux semaines, dont trois lundis chez Dagnaux... tout y a passé... Il a fallu se régler... J'ai pris mon reste, soixante-quinze francs, c'est deux mois et demi de pension... l'arriéré est payé. Je viens en recommencer un autre.

Mme PASSAGER.

Vous ne serez donc jamais raisonnable!... pour un étudiant de...

BUCHOT.

Onzième année, madame Passager, onzième année... Je suis fidèle à l'école... Je n'ai jamais voulu être licencié.

PICONNEAU.

Ah! tu n'es pas...

BUCHOT.

C'est un calembourg... tu comprendras, le mois prochain.

Mme PASSAGER, à Buchot.

Mais quel est ce jeune homme? (Bas.) Est-ce un pensionnaire?

BUCHOT.

Ce jeune homme est M. Amadis Piconneau, fils de demoiselle Armandine Peluchon, ma tante, et de sieur Louis-Pierre-Mathias Piconneau, son époux, marguillier et fabricant de bonnets de coton, à Lisieux... C'est mon cousin, étudiant de première année... attentif à ses cours... et gros mangeur... Je l'ai pêché chez Rousseau l'Aquatique, où il s'est mis dans cet état-là... et je vous l'ai amené, pour qu'il se refasse un peu à votre cuisine...

Mme PASSAGER.

Monsieur sera content, je l'espère, et verra la différence qu'il y a entre ma maison et ces misérables restaurateurs à trois sous le plat... Vous verrez une table servie... ah!...

BUCHOT.

Ça ne vaut rien, mais il y en a beaucoup...

PICONNEAU, à Buchot.

Sais-tu qu'elle est fort bien, cette grosse mère...

BUCHOT.

Conjuguons à l'imparfait... Elle était fort bien... jadis...

PICONNEAU, de même.

Est-ce que madame est veuve?

BUCHOT.

Elle l'a toujours été.

Mme PASSAGER.

Plaît-il!... pas de plaisanterie à ce sujet... Ah! pauvre Passager... je l'ai tant aimé... Tenez, voilà son portrait, monsieur.

BUCHOT, regardant le portrait.

Ça?... Mais je le connais... je l'ai marchandé dix fois chez le père Schoulz... J'ai voulu m'en faire un oncle à succession... au fond de mon lit... avec un clou doré... Mais on ne m'aurait pas fait six mois de crédit sur une figure comme ça... c'est trop gras pour un oncle... à la bonne heure pour un mari... Combien est-ce qu'il vous a coûté?

Mme PASSAGER.

Hum!... mauvaise langue!

PICONNEAU, à Buchot.

Est-ce que madame ne serait pas madame?. Papa m'a défendu d'aller chez les demoiselles.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE CHIFFONNIER.

LE CHIFFONNIER, entrant.

Madame Passager?...

Mme PASSAGER.

C'est moi; qu'est-ce que vous demandez?

LE CHIFFONNIER.

N'avez-vous pas dans l'hôtel un jeune étudiant qui s'appelle Olivier?

Mme PASSAGER.

Hélas! oui... et si j'avais beaucoup de locataires comme ça, je pourrais fermer la maison.

LE CHIFFONNIER.

Est-ce qu'il ne fait pas ce qu'il doit.

Mme PASSAGER.

Je ne sais pas s'il fait ce qu'il doit... mais je sais qu'il ne le paie pas... ce qu'il doit...

BUCHOT.

Eh! là, là! madame Passager, Olivier est un bon garçon, il fera comme d'autres... Le jour de la paie paternelle, il vous apportera son dû... l'argent est si long à venir de province, et les parens sont si négligens!...

Mme PASSAGER.

Quand il y en a des parens... mais, celui-là... excepté l'argent qu'il tire de quelques leçons... il ne reçoit rien... pas un paquet... pas une lettre...

LE CHIFFONNIER.

En voilà une que je vous prie de lui remettre...

Mme PASSAGER.

La commission est payée?

LE CHIFFONNIER.

Oui.

Mme PASSAGER.

Alors je la prends.

BUCHOT.

Et quand elle ne le serait pas, vous la prendriez tout de même... D'ailleurs, le père Croche-à-Mort mettrait ça sur mon compte.

Mme PASSAGER, sortant.

C'est bon! on remettra la lettre à M. Olivier. (Elle sort, et on la voit porter les serviettes dans une salle voisine.)

PICONNEAU.

Tu connais cet homme?

BUCHOT.

Si je connais le père Croche-à-Mort du faubourg Saint-Jacques!... Tous les soirs, quand je rentrais à mon hôtel, rue des Grès, là où logeait Olivier, avant de venir ici, je le rencontrais assis sur la borne, en face de la porte... S'il avait passé sa hotte en guitare et pincé l'osier, on l'eût pris pour un troubadour en sérénade sous les fenêtres de sa belle... Un soir, après... après quoi donc?

LE CHIFFONNIER.

Après que vous m'eûtes délivré des mains de trois misérables qui voulaient me voler.

BUCHOT.

Tiens, c'est vrai!... Je n'y pensais plus.. Eh bien! ce soir-là, nous nous mîmes à causer toute la nuit des affaires du jour... Avec ça que vous êtes curieux comme une puce... et que j'étais légèrement... bavard... Mais, j'y pense... c'est moi qui vous ai dit qu'en quittant la rue des Grès Olivier était venu demeurer ici.

LE CHIFFONNIER, se retirant.

Dame... vous comprenez, je fais des commissions... j'ai besoin de savoir les adresses.

BUCHOT.

C'est possible... Mais je puis vous achever mes confidences: l'étudiant aime l'ouvrier... nous sommes faits de la même soupe; il ne dédaigne nullement le chiffonnier... il n'adore pas le sergent de ville... mais il exècre l'espion... C'est dit, on remettra votre lettre... Allez...

LE CHIFFONNIER.

Merci. (Il va pour sortir. — En passant devant la fenêtre, il s'arrête en apercevant les étudians qui montent.) C'est lui... c'est lui!..

(Il se range dans un coin pour les laisser passer.)

SCENE IV

BUCHOT, PICONNEAU, OLIVIER, FÉLIX, VICTOR, ÉTUDIANS.

BUCHOT.

Eh! voilà les amis... Bonjour, Prosper... bonjour, Victor... bonjour, Olivier...

(Chacun en entrant lui serre la main.)

OLIVIER, triste et pauvrement vêtu.

Bonjour.

LE CHIFONNIER, à part, regardant Olivier.

Toujours la même tristesse... Ah! le malheureux! (Il sort. — Félix entre.)

BUCHOT.

Bonjour, Félix.

FÉLIX, avec humeur.

Bonjour.

BUCHOT.

Eh bien! qu'est-ce que tu as donc?

FÉLIX.

J'ai.... j'ai.... Ma parole d'honneur! ça finira mal.

BUCHOT.

Encore quelque querelle... où tu as tort.

FÉLIX.

Non... c'est Olivier qui m'a...

BUCHOT.

Olivier... lui... la douceur de l'agneau... Olivier qui t'a soufflé ton premier examen...

FÉLIX.

Si ce n'était pas ça...

BUCHOT.

Voyons, Olivier, que lui as-tu donc fait?

OLIVIER.

Rien... il est fou.

FÉLIX.

C'est insupportable.. Enfin, aujourd'hui, je vais à la leçon... ça ne m'arrive pas assez souvent pour que je n'en veuille pas profiter... M. Blondeau fait l'appel... On me nomme, je réponds: présent!... Tu sais qu'il n'aime pas les présens par procuration... Il regarde de mon côté... — Qui a dit présent? — Moi. — Où ça? — Mais par ici. — Où donc? — Eh bien! ici... Et il faut que je monte debout sur mon banc, parce que ce grand corps d'Olivier était assis devant moi!... Et toute la salle de rire...

VICTOR.

C'est vrai... Tu as eu un fameux succès!

BUCHOT.

Et tu es bien heureux!... On peut répondre maintenant pour toi... Si M. Blondeau ne te voit pas, il se dira: «Ah!... c'est le petit... il est caché derrière sa canne.»

FÉLIX.

Gros imbécile!...

BUCHOT.

Et tu te fâches contre un ami... parce que...

FÉLIX, montrant Olivier.

C'est que c'est si bête d'être grand comme ça!

BUCHOT.

Napoléon était petit... Tous les grands hommes sont petits.

PICONNEAU.

Qu'est-ce qu'il dit?...

BUCHOT.

C'est un bon mot, tu ne comprendras jamais.

VICTOR, à la fenêtre.

Eh! à propos de grands... voilà Royer!

TOUS, à la fenêtre, excepté Olivier et Félix.

Royer!... hé!

FÉLIX.

Qu'est-ce qu'il y a... Me voilà... je ne me suis pas envolé.

BUCHOT.

Eh! ce n'est pas toi, clampin... c'est Royer... le grand Royer... le beau Royer... l'intrépide Royer!... (Ils lui font des signes par la fenêtre.)

FÉLIX, passant du côté d'Olivier.

En voilà un qui m'ennuie!

OLIVIER, avec inquiétude.

Royer, a-t-on dit?... Quel est cet étudiant?

FÉLIX.

Celui-là, vois tu, c'est mon cauchemar... D'abord, il a la tête de plus que toi... et puis il s'appelle comme moi, Royer... Eh bien! il n'y en a que pour lui... Si on dit... vous savez bien, Clara s'est fait enlever à la Chaumière par Royer... — Bah! lequel? — Il n'y a qu'un Royer... le beau Royer... Ou bien, comme avant-hier... deux étudians se sont battus en duel... Royer a blessé son adversaire... — Ah! oui... le brave Royer... Et partout et toujours... le grand Royer, le beau Royer, l'intrépide Royer!... Vois-tu, cet animal-là m'a aplati, anéanti... supprimé... Je n'existe plus... Ça finira mal... Je te dis que ça finira mal.

OLIVIER, à part.

Encore ce nom... Mais ce n'est peut-être pas lui.

BUCHOT, à Félix.

Tais-toi donc!... On te paiera des talons de bottes... (A la fenêtre.) Tiens, le voilà qui raccroche les amis... On fait masse... on dérive par ici... Il va y avoir bombance et festin... A la cave, la mère Passager! à la cave!

TOUS.

A la cave!...

Mme PASSAGER, accourant.

Qu'est-ce que c'est?

LES ÉTUDIANS.

C'est Royer!

Mme PASSAGER, effarée.

Ah! mon Dieu, mon Dieu!... Mélanie... tout de suite... le gigot à la broche!... (Bas.) Et mettons sur la table les assiettes fêlées et les verres fendus... Je vas renouveler ma vaisselle! (Elle sort.)

BUCHOT.

Le voilà qui monte... Bravo, Royer!... Musique!... Rataplan... rataplan!... Chi la boum! boum!

TOUS.

Vive Royer!... ran plan, etc.

(Ils imitent avec la voix une musique militaire.)

SCENE V.

LES MÊMES, ROYER D'ORILLY, LA MÈRE L'AIGUILLE, MARIE, NOUVEAUX ÉTUDIANS.

ROYER, donnant le bras à la mère l'Aiguille.

Taisez-vous donc!... Entrez par ici, la mère... entrez... Une chaise, vous autres.

BUCHOT.

Une chaise, Amadis.

PICONNEAU.

Voilà...

ROYER.

Asseyez-vous, la mère, asseyez-vous.

TOUS.

Tiens!

BUCHOT.

La mère l'Aiguille!

OLIVIER, à part.

Mes pauvres voisines... Ah! cette misère est encore plus affreuse que la mienne!

BUCHOT.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

ROYER.

Il y a qu'en montant, j'ai trouvé cette pauvre femme assise sur une marche de l'escalier.

MARIE.

C'est que ma mère est si faible... Nous revenons de la consultation... Et quoiqu'il n'y ait pas bien loin d'ici à l'Hôtel-Dieu... elle était si fatiguée, qu'elle n'a pas pu monter jusqu'à notre sixième.

ROYER.

Et vous la laissez là, sur l'escalier... une femme malade, entre quatre airs... Vous ne pouviez pas entrer ici?...

Mme PASSAGER.

Oh! on n'entre pas chez les gens, quand on doit trois mois de nourriture et de loyer.

LA MÈRE L'AIGUILLE, avec tristesse.

Ah! madame!...

MARIE.

Par pitié!...

ROYER, à Mme Passager.

Silence, la vieille... silence!...

Mme PASSAGER, une pile d'assiettes sous le bras.

Ah! par exemple! je ne pourrai pas parler chez moi!

ROYER, lançant les assiettes par la fenêtre, à chaque mot qu'il dit.

D'abord, quand nous sommes ici, vous n'êtes plus chez vous, vous êtes chez nous...

Mme PASSAGER, avec indignation.

Ce sont mes neuves!

ROYER.

Silence! et allez chercher un bouillon à cette pauvre femme!...

Mme PASSAGER.

On y va! (Elle sort.)

ROYER.

Allons, la mère, ne vous faites pas de chagrin... la santé reviendra... Le malheur n'est pas toujours à la porte des honnêtes gens... Et avec une bonne fille comme ça...

LA MÈRE L'AIGUILLE.

Oh! elle est mon seul appui, ma seule consolation...

ROYER, à part.

Quel beau brin de fille!... (Haut.) Et ça travaille?...

LA MÈRE L'AIGUILLE.

Ah! le travail... manque quelquefois.

ROYER.

Et la faim ne manque jamais. (Mme Passager rentre.) Allons... prenez-moi ce bouillon... ça ne vous chargera pas l'estomac. (Elle boit.) Et maintenant, remontez chez vous, ma brave femme... et consolez-vous... que diable! il y a encore de bons cœurs dans ce bas monde.

(Ils la reconduisent.)

MARIE, à Mme Passager.

Rassurez-vous, madame... je vais aujourd'hui même près Bercy... toucher le prix d'un travail que j'ai livré il y a peu de jours... vous serez payée! (Elle va rejoindre sa mère.

Mme PASSAGER.

J'y compte. (A Olivier.) A propos, voilà une lettre qu'on a apportée pour vous.

OLIVIER.

Une lettre!... (Regardant l'adresse.) De lui! toujours de lui! (Il ouvre la lettre.) Grand Dieu! de l'argent!... Oh! non, jamais... jamais!

BUCHOT, rentrant.

Faut avoir de la vertu... je l'en vante... pour rester pauvre avec une figure comme ça!...

OLIVIER, à Buchot.

Qui a apporté cette lettre?

BUCHOT.

C'est le père Croche-à-Mort.

OLIVIER.

Tu le connais?

BUCHOT.

Nous sommes intimement liés... passé minuit.

OLIVIER.

Écoute... Tu pourrais le retrouver?

BUCHOT.

Je connais sa borne domiciliaire.

OLIVIER.

Eh bien! je t'en prie... tu lui remettras cela.

BUCHOT.

Un billet de cinq cents francs! en voilà une fantaisie!

OLIVIER.

Je t'en supplie...

BUCHOT.

Ça ne t'aurait pas fait mal, car...

OLIVIER.

Oh! si!... Cet argent me porterait malheur!

BUCHOT, à part.

Ce garçon-là a quelque chose de dérangé.

VICTOR, à Royer qui rentre.

Ah ça!... maintenant, nous diras-tu pourquoi tu es venu?

ROYER.

Un moment... les affaires avant les plaisirs... Un chapeau?

BUCHOT, prenant le chapeau de Piconneau.

Voilà le chapeau sollicité.

ROYER, faisant la quête.

Et vivement pour la vieille?

TOUS.

Très bien!

ROYER.

A toi, Victor... à toi... à toi... (Chacun jette de l'argent dans le chapeau. — A Félix.) Ah! bonjour, petit.

FÉLIX, piqué.

Tu dis?

ROYER.

A toi.

FÉLIX, avec colère.

Tiens ! (Il jette de l'argent.)

ROYER.

Oh ! oh ! doucement... Tu as beau faire, tes pièces de cent sous ne seront pas plus grandes que celles des autres.

FÉLIX.

Qu'est-ce que c'est?...

ROYER, à Piconneau, en passant le chapeau par dessus la tête de Félix.

A vous, monsieur.

PICONNEAU.

J'ai prêté mon chapeau.

TOUS.

Hein ?

BUCHOT.

Qu'est-ce qu'il dit ?...

PICONNEAU.

J'ai prêté mon chapeau.

BUCHOT.

Veux-tu lâcher tes cinq francs !

ROYER.

Qu'est-ce que c'est que ce gaillard-là ?

BUCHOT.

Première année confiée à mes soins... chargé de lui apprendre le nom des rues... la polka et la bienfaisance.

ROYER.

Le nom de monsieur?

BUCHOT.

Amadis...

ROYER.

Amadis des Gaules... ça se voit à ses jambes.

FÉLIX.

J'allais le dire... Il me prend mes mots !

BUCHOT, à Piconneau.

Allons, les cinq francs !

PICONNEAU, jetant sa pièce.

Voilà.

ROYER.

A la bonne heure... (A Buchot.) Et toi ?...

BUCHOT.

Moi... Le Guadalquivir est bien bas... (Appelant.) Hé ! madame Passager !... (Il tire sa montre.) Vous la connaissez... c'est encore une de vos pensionnaires... Combien là-dessus ?

Mme PASSAGER.

Vingt francs, comme à l'ordinaire.

BUCHOT.

Baillez la somme... (Il prend l'argent.) Le bon Dieu a dit : « Traite ton prochain comme toi-même... » Dix francs pour la vieille... dix francs pour la poule... Justice est faite.

ROYER.

Toujours le même.

BUCHOT.

Ni plus mauvais, ni meilleur qu'un autre.

ROYER, à Olivier

A vous, monsieur... à vous.

OLIVIER, avec embarras.

Moi... moi... monsieur... mais je... ne sais...

ROYER.

Quoi donc?

OLIVIER.

Mais je ne connais pas ces femmes-là.

ROYER.

Ça n'est ni bon ni honnête, ce que vous dites là.

OLIVIER.

Monsieur...

FÉLIX, bas, à Royer.

Aussi... pourquoi vas-tu t'adresser à plus pauvre que ces pauvres femmes !

BUCHOT, de même.

On ne sait pas... Il vient de me remettre là un billet de cinq cents... pour le rendre à un vieux promeneur d'après minuit.

Mme PASSAGER, qui a écouté.

Un billet de cinq cents... quand vous me devez trois mois...

OLIVIER.

Madame... ah ! madame...

ROYER, à Mme Passager.

Assez... et un verre d'absinthe pour les autres... (A Olivier, pendant que l'on sert les étudians.) Pardon de ce que je vous ai dit, monsieur... pardon... La pauvreté n'est pas un crime... J'ai été pauvre aussi... plus pauvre que vous... J'ai mendié mon pain, moi, et plus que mon pain... j'ai mendié le pain de ma mère, celui de ma sœur.

OLIVIER, avec étonnement.

Vous, monsieur ?

FÉLIX.

Et pourtant c'est le fils d'un comte de l'empire... le fils d'un général... et il y a de quoi en être fier...

ROYER, il s'asseoit en faisant un rouleau de l'argent qu'il a recueilli.

Oui, mais non pas parce qu'il était général, non pas parce qu'il était comte, mais parce que c'était l'honneur, le courage, la loyauté, toutes les nobles vertus en un seul cœur... Et c'est pourtant parce qu'il était tout ça que j'ai été forcé de mendier mon pain...

OLIVIER, avec inquiétude.

Ah ! mon Dieu !...

ROYER.

Vous ne comprenez pas... vous croyez que je vous dis ça pour faire du sentiment... c'est pourtant une histoire assez connue... et qu'on n'a pas oubliée, j'espère, quoiqu'il y ait déjà long-temps qu'elle s'est passée...

FÉLIX.

Dame ! voilà bien près de quinze ans... Après la révolution de juillet... J'étais haut comme ça... mais je me rappelle quand mon père lut ça dans le journal, il était comme un lion... Tu as dû en

entendre parler... le général Royer d'Orilly... celui qui a été fusillé en Pologne.

OLIVIER, avec épouvante.

D'Orilly... fusillé!...

OLIVIER.

Oui, monsieur, fusillé pour s'être mis à la tête de ce sublime dévoûment qui lutta si long-temps... un homme contre dix, une province contre un empire, un régiment contre une armée .. Il combattit le dernier, jusqu'à ce que la malheureuse Pologne tombât, non pas vaincue, mais écrasée... Mon pére n'eût pas fui... mais ma mére était avec nous... ma mère qui venait de donner le jour à une pauvre enfant... Nous errions dans les bois... en proie à la faim, à la pluie, au froid... Enfin nous arrivâmes prés d'un château...

FÉLIX.

Appartenant à cet infâme baron de Mortagne!... Mais comment ton pére a-t-il pu se fier à un pareil homme?

ROYER, se levant.

C'était un Français... Mon pére l'avait sauvé durant la terreur... Il espéra de lui le dévoûment qu'il lui avait montré... Il lui demanda un asile... et le baron de Mortagne lui ouvrit sa maison... Mais la tête de mon pére était mise à prix... il y avait peine de mort contre ceux qui arrachaient les proscrits à leurs bourreaux... Le baron de Mortagne eut peur, et une nuit, pendant que mon père dormait, confiant dans la foi de celui qui lui avait ouvert son hospitalité, le baron de Mortagne ouvrit de sa propre main la porte aux soldats qui poursuivaient mon pére...

TOUS.

Infamie!

OLIVIER, à part.

O désespoir... désespoir!...

ROYER.

On ne nous fit pas attendre long-temps... son arrêt de mort était prononcé d'avance... Les infâmes ne voulurent même pas lui laisser son uniforme... On le conduisit garrotté et presque nu dans la cour de la maison... J'étais là, monsieur... et ma mère aussi... tous deux à genoux sur le pavé... Quand il parut... ma mére... ma pauvre mére... le courage lui manqua... elle tomba... alors, mon père me fit signe... J'allais m'élancer... on me retint... Mais tandis que les soldats préparaient leurs armes, mon pére me cria : « Du courage, mon fils... Vois ta mére, ta sœur... maintenant c'est à toi de les protéger... de les... » Alors... Ah! ce fut quelque chose d'atroce... Ah! mon pauvre père!... mon pauvre pére!...

FÉLIX.

Le malheureux!

ROYER.

Oh! il ne pleurait pas comme ça, lui... il parlait tranquillement... Il tomba frappé de dix balles au cœur.

VICTOR.

Et tu es resté?

ROYER.

Jusqu'à la fin... J'ai vu le sang de mon pére jaillir sur les murs de cette maison, et la marquer d'une tache de sang et d'infamie.

TOUS.

Oh! c'est affreux!

FÉLIX.

Et la flétrissure est restée ineffaçable sur le nom encore plus que sur la pierre.

ROYER.

Tu as raison, Félix, car le souverain lui-même dont il avait servi la vengeance, le rejeta de ses états... Qu'est-il devenu?... que sont devenus sa femme et ses enfans?... Tout le monde l'ignore... Mais un jour viendra où je retrouverai le traître, ou son fils, ou quelqu'un de sa race, et alors... alors, je le vengerai... à moins que la lâcheté ne soit héréditaire comme la trahison, dans cette famille!

OLIVIER, se redressant avec fierté.

Monsieur...

ROYER.

Ah! c'est une abominable histoire, n'est-ce pas?... Ne la saviez-vous pas?...

OLIVIER, avec désespoir.

Moi... moi...

FÉLIX.

Est-ce que le monde entier ne la sait pas?... Est-ce que le nom de Mortagne n'est pas devenu le synonyme de traître et de lâche?...

OLIVIER, à part.

Oh! c'est trop... c'est trop...

(Il tombe sur une chaise.)

ROYER.

Eh bien! monsieur, c'est alors qu'avec ma mère qui portait son enfant dans ses bras. . nous avons traversé toute l'Allemagne.... mendiant notre pain.. jusqu'au jour où ma mère est morte de fatigue et de douleur... morte en me confiant ma pauvre petite Louise, ma bonne sœur... et c'est elle, elle que j'ai failli perdre encore, il y a quelques jours.

TOUS.

Comment!... ta sœur?

ROYER.

Oui, ma sœur, ma jolie petite sœur... une belle et bonne fille, allez... Je vous dirai ça tout à l'heure... En attendant. (Il appelle.) La mère Passager! la mère Passager, voilà pour les pauvres femmes... et que ça leur soit fidèlement remis... de la probité... Car c'est honnête, n'est-ce pas?

(Il lui donne l'argent de la quête.)

Mme PASSAGER.

Certainement. (A part, et mettant l'argent dans sa poche.) Et comme la première probité est de payer ses dettes... je remplis leurs intentions en gardant l'argent.. C'est un à-compte.

BUCHOT.

Et maintenant, je pense qu'on va friturer.

ROYER.

Maintenant, apportez le fricot.

TOUS.

Le fricot!

Mme PASSAGER, de la cuisine.

Voilà! voilà!

MÉLANIE, de même.

Voilà!

ROYER.

Ouvrez la fenêtre.

TOUS, allant à la fenêtre.

Voilà!

ROYER, à la fenêtre.

Hé! l'aveugle! regardez un peu par ici... tendez votre chapeau... bien... Hé! vous, là-bas, la bonne femme... tendez votre tablier... Viens ici, petit... Hé! petit moucheron... par ici!... (Se retournant.) Mme Passager!...

Mme PASSAGER, portant des plats.

Voilà!

ROYER.

Enlevez les plats.

TOUS, prenant les plats des mains de Mme Passager.

Voilà!

Mme PASSAGER.

Qu'est-ce que ça veut dire.

ROYER, jetant par la fenêtre au fur et à mesure qu'il nomme les objets.

Voilà le gigot! voilà les côtelettes!

BUCHOT, en passant les plats à Royer, sur l'air de *Guillaume Tell*.

Partez! les chemins sont ouverts.

ROYER, toujours de même.

Voilà la dinde.

Mme PASSAGER.

Arrêtez! arrêtez!

BUCHOT.

Suivez-les!

Mme PASSAGER, à Mélanie.

Sauve les haricots! sauve les haricots!... (Mélanie s'échappe.) Ah ça! mais ce n'est pas de la casse, ça... et vous me paierez...

ROYER.

Est-ce que le dîner n'est pas compris dans le mois de pension?... Le dîner est payé, le dîner est mangé... nous sommes quittes...

BUCHOT, à Mme Passager.

Et il n'en restera pas pour demain. C'est tout bénéfice.

FÉLIX.

Mais où dîne-t-on aujourd'hui?

ROYER, solennellement.

Chez le père Fromage.

TOUS.

A Bercy?

ROYER.

Et je régale... il y a fête et tempête...

TOUS.

Bravo!

BUCHOT.

Et l'histoire de la fête?

ROYER.

Voilà... Il y a deux jours... ma sœur... Ah! dame, elle a le sang des Royer dans les veines... et un peu de tête à l'envers, comme moi... Ne voilà-t-il pas qu'elle s'imagine de quitter le Port-à-l'Anglais et de traverser la Seine dans mon canot... Vous savez le joujou, découplé comme un lévrier... mais volage en diable... Elle largue son amarre, hisse sa voile, amarre son écoute, prend la barre et file sous le vent... Une fois au large, elle met le cap sur Bercy... Il ventait frais sud-sud-ouest, le courant forcé, le canot donnait à la bande : ça ne l'arrête pas... Pauvre petiote, c'est brave comme son pauvre père... Tout à coup la brise fraîchit, la rafale arrive... le canot file debout, la lame embarque... Alors la tête n'y est plus... au lieu de lofer, elle serre la barre sous le vent... l'écoute était amarrée... le vent s'engouffre et le joujou capote.

TOUS.

Ah! mon Dieu!

OLIVIER, à part.

Que dit-il?

ROYER.

Ah! tonnerre!.... ma sœur.... ma pauvre sœur.... ma Louise, se débattant, perdue, noyée...

OLIVIER, à part.

Louise... sa sœur... elle!

ROYER.

Ah! j'en serais mort! c'est sûr... Heureusement, il y avait là un brave garçon... un étudiant.

TOUS.

Un étudiant?

ROYER.

Je le sais...

OLIVIER, à part.

Il le sait!

ROYER.

Il ne calcule ni une ni deux... il se jette à l'eau, tire sa brassée... arrive jusqu'à ma sœur, l'attrape et la ramène au bord!

TOUS.

Bravo!... Il l'a sauvée!

ROYER.

Oui; mais le triste de la chose, c'est qu'il ne l'a pas plus tôt sauvée, qu'il s'est sauvé aussi.

OLIVIER, à part.

Que veut-il dire?

BUCHOT.

Il a eu peur des vingt-cinq francs de récompense de monsieur le préfet de police.

ROYER.

Veux-tu te taire... vingt-cinq francs de récompense... Mais à celui qui a sauvé ma sœur... je lui donnerais... ma fortune, ma vie... Je crois que je lui donnerais ma Louise...

OLIVIER, à part.

Oh! s'il connaissait celui dont il parle...

ROYER.

Ah! celui-là peut me dire tout ce qu'il voudra... me faire tout ce qu'il voudra...

BUCHOT.

Mais d'où sais-tu que c'est un étudiant?

ROYER.

Parce qu'il l'a dit à ma sœur.

OLIVIER, à part.

Juste ciel!

FÉLIX.

Et son nom?

ROYER.

Inconnu.

OLIVIER, à part.

Je respire.

ROYER.

Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit... Il s'agit qu'il y a fête et régal... et danse... et l'enfer!

FÉLIX.

Aurons-nous l'honneur de voir Mlle d'Orilly?

ROYER.

Qu'est-ce qu'il dit là, le petit?... Ma sœur... chez le père Fromage?... Mais si tu étais assez grand pour la regarder dans le blanc des yeux!... je te... Ma sœur!...

FÉLIX, piqué.

Mais il me semble...

BUCHOT et LES AUTRES.

Tu as tort. Quand partons-nous?

ROYER.

A l'instant; je viens d'écrire la circulaire d'usage à l'équipe. « Les Naïades de l'*Amphitrite* » sont invitées aux noces de Thétis et Pélée, » chez le père Fromage. »

TOUS.

Bravo!

ROYER.

Le rendez-vous général est ici... les citadines vont venir... En avant les canotiers de l'*Amphitrite!* (A Olivier.) Êtes-vous des nôtres, monsieur?

OLIVIER.

Je vous remercie... je dînerai ici.

Mme PASSAGER.

Dîner ici... avec quoi?... la cuisine est sur le pavé.

BUCHOT.

Je t'engage à mon bord... Allons, viens, Olivier, ça t'égayera, peut-être... Viens... tu ne connais pas la vie hors barrière... l'air y est pur, et le vin aussi, à ce qu'on dit.

OLIVIER.

Eh bien! soit...

BUCHOT.

Quant à toi, Piconneau... je t'ai promis ma protection... Je t'engage aussi... et je t'élève au grade de mousse... Voilà ma pipe... Bourre-moi ça proprement.

PICONNEAU.

Avec quoi?

BUCHOT.

Voilà ma blague.

PICONNEAU.

Il n'y a pas de tabac.

BUCHOT.

Les débits sont ouverts... Et des allumettes chimiques!

UNE VOIX, en bas.

Ohé! de l'*Amphitrite!*

FÉLIX.

C'est Riette! (Criant par la fenêtre.) Montez!

AUTRE VOIX.

Ohé! du *Barbillon!*

BUCHOT.

C'est Fanfan. (A la fenêtre.) Aborde à la cantine!

TOUS.

A la patache!

Mme PASSAGER.

Messieurs... messieurs... qu'est-ce que cela signifie... dans ma maison... Je ne souffrirai pas... des demoiselles...

BUCHOT.

Est-ce que vous ne l'avez jamais été, madame Passager?...

Mme PASSAGER.

Vous êtes un impertinent!

BUCHOT.

Madame Passager, vous n'en savez rien... pas de calomnie.

ROYER.

Y sommes-nous?

TOUS.

Oui.

ROYER, battant la mesure.

Un, deux, trois... Un... (Ils chantent.)

CHOEUR D'ÉTUDIANS.

C'est la grisette étudiante,
Bonne fille qui rit et chante;
Pour ses amis toujours constante,
A son amour
Fidèle un jour.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HENRIETTE, FANFAN, GRISETTES.

HENRIETTE, entrant, suivie de Fanfan et des autres grisettes.

PREMIER COUPLET.

Naïfs étudians de première,
Du Code civil ennuyés,
Si vous voulez, à la Chaumière,
Voir fine taille et jolis pieds;

Si vous voulez que le champagne
Vous délivre de tout souci,
Ou faire battre la campagne
Aux ânes de Montmorency...
Appelez-la, car, Dieu merci !
Ce que vous cherchez, le voici :

C'est la grisette étudiante,
Bonne fille qui rit et chante ;
Pour ses amis toujours constante,
A son amour
Fidèle un jour.

CHOEUR.

C'est la grisette étudiante, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

S'il faut, quand la fortune ingrate,
Chez l'hôte vous ferme crédit,
Un ourlet à votre cravate,
Une reprise à votre habit ;
Si vous voulez qu'une voix tendre
Touche un huissier trop endurci ;
D'un cœur qui ne peut vous comprendre
Si vous craignez l'amour transi...
Appelez-la, car, Dieu merci !
Ce que vous cherchez, le voici :

C'est la grisette étudiante,
Bonne fille qui rit et chante ;
Pour ses amis toujours constante,
A son amour
Fidèle un jour.

CHOEUR.

C'est la grisette étudiante, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Si la débine vous arrête
Chez vous, à l'heure où l'on a faim,
Venez... pour vous, dans sa chambrette,
Elle a la moitié de son pain.
Dans votre réduit solitaire,
Si, d'un frisson fatal saisi,
Vous rêvez la sœur ou la mère,
Qui veille et qui console aussi...
Appelez-la, car, Dieu merci !
Lorsque vous souffrez, la voici.

C'est la grisette étudiante,
Bonne fille qui rit et chante ;
Pour ses amis toujours constante,
A son amour
Fidèle un jour.

CHOEUR.

C'est la grisette étudiante, etc.

TOUS.

Bravo, Riette !

LES GRISETTES.

Bonjour, Royer... vous êtes bien gentil...

ROYER.

Bonjour, les petites... (Il les embrasse.)

HENRIETTE.

Bonjour, Royer... bonjour, Félix... bonjour, vous autres... Ah ! c'est vous, monsieur Olivier... est-ce que vous venez avec nous ?

OLIVIER.

Oui, j'irai vous retrouver... plus tard.

HENRIETTE.

Pourquoi pas tout de suite ?... Vous vivez trop solitaire, monsieur Olivier... vous tomberez malade... Le bruit, ça ne rend pas heureux... mais ça fait oublier... Je le sais, moi.

FÉLIX, à part, à Henriette.

Riette... je vous défends de parler avec ce grand bêta sentimental.

HENRIETTE.

Hein !... Ah ! par exemple... Je vous défends...

BUCHOT.

Il a raison. *Non bis in idem.*

PICONNEAU.

Qu'est-ce qu'il dit ?

BUCHOT.

C'est un axiome de droit... tu comprendras ça...

FANFAN.

C'est une déclaration d'amour en latin... Prenez garde, Buchot... si vous faites des yeux à Riette... (Elle le pince.)

BUCHOT.

Ah ! Fanfan !... Est-ce que c'est avec ça que vous débouchez le Champagne ?... Quelle pince !...

ROYER.

Tout le monde est présent ?

FÉLIX.

Tous.

ROYER.

Allons ! partons, les citadines sont prêtes.

TOUS.

Partons ! (Marie paraît. — On s'arrête.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Pardon... pardon ..

ROYER.

Entrez, mademoiselle... ne craignez rien... entrez. (A part.) Décidément, c'est un beau brin de fille !

MARIE, à Mme Passager.

Madame, je vais être absente pendant quelques heures... si vous pouviez monter un moment près de ma mère ?...

Mme PASSAGER.

C'est bien ! on verra...

HENRIETTE, apercevant Marie.

Eh! c'est Marie... la fille de la mère l'Aiguille... Comme te voilà triste... Qu'as-tu donc?

MARIE.

Rien... rien.

HENRIETTE.

Et ta mère, comment va-t-elle?

MARIE.

Mal... bien mal.

HENRIETTE.

Pauvre femme!... Si j'avais su que tu logeais ici, je serais venue...

MARIE.

Toi... toi... maintenant... (Elle se détourne.)

HENRIETTE.

Oui!... Ah ! dame... que veux-tu?... c'est si affreux la misère... et c'est pour ça, vois-tu, que je sais ce que tu souffres... (Avec intention.) Permets-moi de venir te voir.

MARIE.

Oui... je sais que tu es bonne... Et ta mère, à toi ?

HENRIETTE.

Ah! dame... Je l'ai mise en pension, ici prés... Elle est heureuse...

MARIE.

Heureuse... Ah! mon Dieu!... sa mère est heureuse!

ROYER, bas, à Henriette.

Vous connaissez cette pauvre fille?

HENRIETTE.

Oui... et après?

ROYER.

Elle est bien belle.

HENRIETTE.

Et vous êtes un brave garçon... Mais je vous connais don Juan... Vous la tromperiez... Non! non!...

ROYER.

Ah!... jamais!

BUCHOT.

Allons! allons! l'équipe!... Appareillons un peu... il est cinq heures au cadran de l'Hôtel des Haricots... et il y a dur à ramer d'ici à Bercy... Y sommes-nous ?

TOUS.

Oui.

BUCHOT.

En avant à la chaloupe... les canotiers sur le pont... et vive la joie, l'amour... et le père Fromage!

ROYER, passant à gauche.

Ohé! de l'*Amphitrite !*

UNE PARTIE DES ÉTUDIANS, le suivant.

Voilà !...

BUCHOT, passant à droite.

Ohé! du *Barbillon !*

L'AUTRE PARTIE DES ÉTUDIANS, suivant Buchot.

Voilà !...

TOUS sortent en chantant.

C'est la grisette étudiante,
Bonne fille qui rit et chante;
Pour ses amis toujours constante,
A son amour
Fidèle un jour.

OLIVIER, au fond, sortant.

O mon Dieu! que je la voie encore une fois... et puis après, tout sera fini... Je quitterai Paris.. il le faut.

MARIE, sortant.

Sa mère est heureuse... et la mienne se meurt de misère... O mon Dieu ! soutenez-moi... ne me laissez pas devenir folle...

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un jardin de restaurant, à Bercy. — A droite, un long berceau, sous lequel une table est dressée. — A gauche, quelques petites tables; un bosquet sur le premier plan, la maison du restaurateur et la cuisine. — Le jardin arrive jusqu'au bord de la Seine, qui traverse le théâtre au fond.

SCÈNE I.

CAVOIE, puis LOUISE.

CAVOIE, à la cuisine.

Le petit bordeaux cachet vert; l'aloyau saignant, c'est entendu... et de l'activité... Examinons les couverts... Peste! si tout n'était pas en régle... nous aurions un beau tapage... Voyons... (Il va vers le berceau.)

LOUISE, entrant avec crainte.

C'est ici... (Elle regarde.) Personne encore... Je suis toute tremblante... Cherchons quelqu'un à qui m'adresser.

(Elle sort du côté du bosquet, à gauche.)

CAVOIE, sous le berceau à droite, arrangeant.

Pardieu ! voilà un accident qui a failli être bien triste et qui m'a amené une fameuse aubaine... C'est juste là, devant ma porte, que celui qui l'avait sauvée a abordé avec Mlle Royer d'Orilly,

notre belle voisine, qui demeure de l'autre côté de l'eau. Et son frère a voulu que ce fût ici qu'on célébrât cet heureux événement... Ah ! c'est qu'il a l'air de l'aimer fièrement sa sœur... ce bon M. Royer.

LOUISE, rentrant.

Personne... Comment faire ?... Attendons.

CAVOIE, se croyant seul.

Ma foi, c'eût été dommage... une jolie personne... et il était temps... (Il voit Louise.) Ah ! mon Dieu !... vous ici, mademoiselle Royer ?...

LOUISE.

Ah ! c'est vous, monsieur, monsieur...

CAVOIE, en le saluant.

Cavoie... que messieurs les étudians appellent en riant le père Fromage... à cause que, dans le commencement... c'était à peu près tout le fond de ma cuisine...

LOUISE.

Eh bien !... monsieur Cavoie, je viens vous demander un service.

CAVOIE.

Un service à la sœur de M. Royer !... dix, vingt, trente !... Que voulez-vous ?

LOUISE

Je voudrais que vous puissiez me cacher un moment...

CAVOIE.

Vous cacher... et pourquoi faire ?

LOUISE.

Je voudrais voir, sans être vue, le dîner que mon frère donne à ses camarades.

CAVOIE, embarrassé.

Vous, mademoiselle, vous...

LOUISE.

Peut-être celui qui m'a sauvée sera-t-il avec eux ! Car vous savez avec quelle rapidité il s'est enfui...

CAVOIE, de même.

Je sais tout ça... Mais... j'en suis bien fâché, mademoiselle, ce n'est pas possible.

LOUISE.

Pourquoi cela ?

CAVOIE, de plus en plus embarrassé.

C'est que... monsieur votre frère... ne vient pas seul...

LOUISE.

Je le sais... C'est un dîner d'amis...

CAVOIE, de même.

C'est qu'il y a des amis de... de l'autre sexe...

LOUISE.

Comment, il vient avec des dames ! et il ne m'a pas invitée ?...

CAVOIE.

Hein ?...

LOUISE.

Ah ! c'est indigne !... Je reste et je le gronderai... vous allez voir.

CAVOIE.

C'est que je ne veux pas voir du tout... et surtout je ne veux pas que vous voyiez...

LOUISE.

Pourquoi cela ?

CAVOIE.

Pourquoi ?... C'est que... écoutez, mademoiselle d'Orilly, la jeunesse est jeune... Alors, il y a des momens où elle ne marche pas dans la droite raison... on se lance... Mon petit bordeaux tape serré.

LOUISE.

Je vous comprends... Mais aujourd'hui qu'il y a des dames, ces messieurs seront sages.

CAVOIE, vivement.

Sages ?...

LOUISE.

Que voulez-vous dire ?

CAVOIE.

Je veux dire qu'il faut que vous partiez... Non, voyez-vous, mademoiselle, ça n'est pas possible... Ils vont boire... ils vont chanter, ils vont danser... est-ce que je sais, moi !... Vous ne pouvez pas rester. (Il semble l'inviter à sortir.)

LOUISE, piquée.

C'est bon, monsieur Cavoie... c'est bon... (A part.) Je reviendrai... (Haut.) Adieu, monsieur Cavoie... je m'en vais...

SCÈNE II.

CAVOIE, MARIE.

CAVOIE, la regardant s'éloigner et la reconduisant.

Je vous salue, mademoiselle... (Rentrant.) Ah ! la voilà partie ! Elle m'a fait une peur...

MARIE, entrant derrière Cavoie.

Pardon, monsieur...

CAVOIE, se retournant vivement.

Qu'est-ce que c'est !... Vous m'avez fait aussi une fameuse peur... j'ai cru que c'était lui... Qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle ?

MARIE.

Mon Dieu, monsieur... je cherche un certain M. Bertrand... marchand de broderies...

CAVOIE.

M. Bertrand... attendez... attendez. . Est-ce que ce n'est pas celui qui logeait ici près, rue de Beaune ?

MARIE.

Oui, mais... il n'y est plus... et j'ai besoin, bien besoin de savoir où il est...

CAVOIE.

Où il est. .. c'est difficile à vous dire.... car je crois qu'il n'a pas grande envie qu'on sache où il est...

MARIE.

Que voulez vous dire ?... mon Dieu!...

CAVOIE.

Rien... Mais, tenez... poussez jusqu'au bout du pays... vous prendrez la petite ruelle de Conflans, vous irez à peu prés au milieu, et là vous trouverez une petite maison basse.... une espéce de cabane.... vous frapperez et vous demanderez M. Léonard...

MARIE, étonnée.

M. Léonard ?...

CAVOIE.

Oui, c'est maintenant le nom de M. Bertrand.

MARIE, avec inquiétude.

Mais dites-moi... et expliquez-moi...

CAVOIE.

Ma foi, je vous en ai peut-être plus dit que je ne devais... Adieu, adieu... (En sortant à droite.) Allons nous occuper du dîner de ces messieurs...

SCÈNE III.

MARIE, OLIVIER, qui arrive en rêvant.

MARIE, seule.

Ah ! mon Dieu... mon Dieu... ma derniére ressource m'échapperait-elle!... Oh! détournez ce malheur de moi, mon Dieu!... Oh! que deviendrait ma mére, ma pauvre mére!...

OLIVIER, entrant.

Vous ici, Marie!...

MARIE.

Vous! monsieur Olivier.

OLIVIER.

Mais qu'avez-vous donc ?

MARIE.

Oh! monsieur Olivier... je ne sais... mais si ce malheur m'arrivait...

OLIVIER.

Quel malheur?

MARIE, avec désespoir.

Oh! je n'attendrai pas que la misére... que la faim... O ma mére!... Non, non... j'aimerais mieux mourir!

OLIVIER.

Mourir!... mais pourquoi ?...

MARIE, de même.

Oh ! laissez-moi.... laissez-moi.... Mon Dieu, prenez-nous en pitié! (Elle sort.)

SCÈNE IV.

OLIVIER, seul.

Malheureuse enfant!... Oh! c'est là que la misère est affreuse!... Une mére mourante... une pauvre fille épuisée par le travail... Et moi aussi, j'ai une mére et une sœur qui souffrent peut-être comme ces pauvres femmes... Que sont-elles devenues depuis quinze ans... depuis le jour où ma mére a fui la maison de mon pére, de son mari... honteuse, épouvantée du crime qu'il m'a caché... et qui me l'a fait fuir aussi, moi, lorsque je l'eus connu. O misérable que je suis!... Et moi, moi qui mourrais de honte, si j'entendais prononcer mon nom... moi, dont la vie est vouée au désespoir que m'a légué le crime de mon pére... j'aime! j'ose aimer... et qui, mon Dieu?... la fille de celui qui a péri victime de la plus basse trahison... Ah! pourquoi suis-je venu?... Pour la voir encore une fois... m'enivrer une fois encore de cet amour qui est le châtiment que Dieu a envoyé au fils du pére coupable... (Il va s'asseoir à gauche.) Oh ! vous avez fait que je ne l'aie pas rencontrée... merci, mon Dieu! Je partirai... je quitterai Paris avec plus de courage... Car il faut fuir... il le faut!... (Louise paraît.) Je ne veux plus revoir son frére, cet homme dont chaque parole me fait frémir...

SCENE V.

OLIVIER, LOUISE.

LOUISE, reparaissant.

Le maître de la maison n'est plus là... tâchons de me cacher... Peut-être le verrai-je... Oh ! il avait l'air si triste, si malheureux...

OLIVIER, sortant et se croyant seul.

Adieu, vous dont le regard me semblait une promesse de pardon... adieu, mon espoir, mon amour, ma vie... adieu, Louise...

LOUISE, s'arrêtant.

Mon nom!... (Apercevant Olivier, et avec joie.) Vous! monsieur...

OLIVIER, stupéfait.

Vous! vous, mademoiselle... dans cette maison!...

LOUISE.

Sans doute... mon frére ne va-t-il pas venir ?

OLIVIER.

Votre frére... et c'est de son aveu que vous êtes ici ?...

LOUISE, avec embarras.

Non, monsieur... non, mais... vous le savez... c'est un reproche qu'on leur fait si souvent... les femmes sont curieuses... et j'aurais voulu être témoin de la fête qui va avoir lieu ici...

OLIVIER.

Vous, mademoiselle!... ce n'est pas possible...

LOUISE.

Vous voilà comme le pére Cavoie... Mais pour

quoi donc ?... N'êtes-vous pas de cette fête... mon frére n'en est-il pas ?... et j'y venais avec un espoir de bonheur !...

OLIVIER.

Si cet espoir est de vous assurer de la joie que votre frére éprouve de votre salut... soyez contente... Jamais joie ne fut plus complète, car il vous aime... il vous aime comme vous méritez d'être aimée...

LOUISE.

Eh bien ! monsieur, je serai franche... ma curiosité avait un autre but que celui de voir cette fête... mon espoir était plus doux... plus sérieux, veux-je dire...

OLIVIER.

Que cherchiez-vous donc dans cette maison ?

LOUISE.

Ce que j'y cherchais... c'était vous !

OLIVIER, avec joie.

Moi !...

LOUISE.

Oui... vous, monsieur... à qui je voulais témoigner ma reconnaissance... dire tout ce que j'éprouve... Oh ! tenez, je ne sais pas mentir... et je vous dirai tout... Depuis un mois que vous venez tous les soirs, de ce côté de la campagne... je vous ai remarqué. .

OLIVIER.

Est-ce possible ? mon Dieu !...

LOUISE.

Oui... vous aviez l'air si triste, si malheureux... toujours seul... Et bien souvent je vous ai vu essuyer furtivement les larmes qui vous venaient aux yeux... et maintenant encore...

OLIVIER.

C'est que je souffre tant !...

LOUISE.

Eh bien ! moi, j'ai souffert de vous voir ainsi souffrir... J'aurais voulu vous parler, vous consoler . J'ai désiré... mais je ne puis vous dire cela...

OLIVIER.

Oh ! parlez... votre voix descend dans mon cœur comme une consolation... parlez...

LOUISE.

Eh bien ! monsieur, j'ai souhaité qu'un événement quel qu'il fut, vous approchât de nous... j'ai désiré vous devoir de la reconnaissance, pour pouvoir dire à mon frére, à mon noble frére, qui est si bon, si loyal... si généreux... pour pouvoir lui dire : « Tiens, voici un ami de plus... qui t'aimera... »

OLIVIER, avec amertume.

Moi... son ami...

LOUISE.

Et je voyais mon frére... vous tendre la main...

OLIVIER, de même.

Lui ! me tendre la main ..

LOUISE.

Eh bien ! monsieur, mon rêve s'est réalisé... vous m'avez sauvée... je vous dois la vie... et si je suis venue ici, c'est que je ne sais quel pressentiment heureux me disait que je vous y trouverais... et que je pourrrais dire à mon frére : « Tiens, Georges... voilà mon sauveur... » et il vous ouvrira les bras, et il vous appellera son frére...

OLIVIER.

Oh ! par pitié... par grâce... ne lui dites rien... cachez-lui que c'est moi qui suis venu à votre aide...

LOUISE.

Le lui cacher !... mais pourquoi ?...

OLIVIER.

Pourquoi ?... C'est que si vous me gardez le secret de votre salut... je pourrai emporter avec moi le souvenir de votre reconnaissance... c'est que je pourrai me dire, dans l'exil où je vais aller : « Il y a un cœur qui me plaint, une bouche qui prie pour moi, un ange qui ne s'est pas détourné de moi avec horreur... »

LOUISE.

Mais qui êtes-vous donc ?

OLIVIER.

Oh ! ne me le demandez pas... Je vous en supplie, ne cherchez jamais à le savoir... Est-ce trop exiger de vous ?...

LOUISE.

Mais ce nom que vous voulez que j'ignore, lorsque vous m'avez déposée là, mourante, et sauvée par vous... vous me l'avez dit... vous avez dit : « Souvenez-vous que le pauvre étudiant qui vous a sauvée, s'appelle...» Hélas ! ma faiblesse l'a emporté sur ma reconnaissance... ou plutôt, ma joie en vous voyant, m'a tellement serré le cœur, que je me suis évanouie... Et quand je suis revenue à moi... vous n'étiez plus là... et personne ne pouvait me dire qui vous étiez, ni où vous étiez... car vous avez fui, après votre noble action, comme fuit un coupable après son crime...

OLIVIER.

Et j'ai eu raison de fuir... et je n'aurais pas dû revenir... je n'aurais jamais dû vous revoir... Encore une fois, si la vie que je vous ai conservée vous est précieuse pour le bonheur de votre frére... ou d'un autre qui vous aimera aussi... ne me dites rien... ne me demandez rien... Et si jamais vous devez me rencontrer, ne me regardez pas .. passez devant le maudit sans le reconnaître... vous ne voudriez pas l'insulter...

LOUISE.

Moi vous insulter !

OLIVIER.

Encore une fois, ne dites jamais à personne que c'est moi qui vous ai sauvée, à votre frére moins qu'à un autre... Me le promettez-vous?... et suis-je tellement voué au malheur, que je ne puisse obtenir de vous cette dernière grâce?...

LOUISE.

Vous le voulez... Eh bien ! soit... (Ils se saluent et

font un mouvement pour sortir. Louise s'arrête.) Mais ne voulez-vous pas qu'entre nous, du moins, il reste un souvenir... Tenez !... ce médaillon où sont mes cheveux d'enfant... gardez-le... et si jamais vous êtes assez... heureux pour ne pas craindre ma reconnaissance, renvoyez-le-moi.

OLIVIER, sans le prendre.

Ce médaillon...

LOUISE.

Prenez-le... il a appartenu à mon pauvre père.

OLIVIER, reculant avec effroi.

A votre père !... Jamais...

LOUISE.

Oh ! il me remercierait de le donner à celui qui a sauvé la vie de son enfant qu'il aimait tant !

OLIVIER.

O mon Dieu ! est-ce un gage de votre pardon, que vous m'envoyez ainsi ?... Je l'accepte à ce titre... Merci... merci !.. C'est seulement à l'heure de mourir que je vous le renverrai !... (Il le prend.)

LOUISE.

Oh ! ne me dites pas cela.

OLIVIER.

Et maintenant, adieu... Sur mon honneur... et je suis un honnête homme... oui, je vous le jure... nous ne devons plus nous revoir.

LOUISE.

Adieu, donc, monsieur.

(Elle va pour sortir.)

OLIVIER, tombant assis sur un banc.

Adieu !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CAVOIE, GARÇONS.

CAVOIE, entrant.

Hé ! alerte ! Voilà les bateaux qui arrivent !

LOUISE, voulant sortir et rencontrant Cavoie.

Grand Dieu !

CAVOIE.

Vous ici, mademoiselle... Est-ce que vous voulez encore rester ?

LOUISE.

Non, monsieur, non... je n'ai plus rien à faire ici... (A part, en sortant.) Oh ! qu'il a l'air de souffrir !... Mais je saurai son nom... je veux le savoir...

(On entend chanter dans la coulisse l'air de Cadet Roussel.)

SCÈNE VII.

OLIVIER, sur un banc; CAVOIE, GARÇONS ; puis, successivement, BUCHOT, PICONNEAU et DES ETUDIANS, entrant, FANFAN et GRISETTES ; et en dernier, ROGER, FÉLIX, LES ETUDIANS de son canot, HENRIETTE et GRISETTES.

OLIVIER, seul.

Oh ! c'en est trop... ce supplice dépasse mes forces... Décidément il faut partir... Les voilà ! il est trop tard !... Du courage, du courage...

(En débarquant, les étudians prennent le pavillon et entrent ayant en tête Buchot et Piconneau, grotesquement habillé. — Fanfan, grisettes ; ils défilent sur le théâtre, en chantant.)

PREMIER GROUPE.

AIR de Cadet Roussel.

Mes amis, de saint Nicolas } (*bis*.
C'est aujourd'hui le branle-bas... }
Surtout ménageons la décence
Et respectons bien l'innocence...
Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment,
Notre patron est bon enfant !

(Ils vont planter leur pavillon à un bout du berceau.)

DEUXIÈME GROUPE.

(De même, Félix, Victor, Henriette, étudians, grisettes.)

AIR de la Bretonnière.

Nous venons à la cantine }
L' gosier sec, le ventre au dos; } (*bis*).
Vieux coq allum' ta cuisine,
Manezingue remplis tes pots,
Ho ! ho ! de la Mélusine
Ho ! ho ! du roi des canots !

(Ils plantent leur pavillon à l'autre extrémité du berceau.)

TROISIÈME GROUPE.

(Royer, étudians, grisettes. — Tout le monde reprend les deux vers du dernier chœur.)

ROYER.

Eh bien ! père Cavoie... la broche tourne-t-elle ?.. le vin est-il monté ?... la chaloupe peut-elle commencer ?

CAVOIE.

Vous allez être servi dans une minute.

ROYER.

Très bien... Je file une bordée jusque chez ma sœur, une minute, et je reviens avec le potage !

(Il remonte la scène.)

TOUS.

On t'attendra.

ROYER, se retournant et d'un air sentimental.

Et que je retrouve ici les gosiers prêts au sirop... les jambes prêtes au tricotage et la concorde dans tous les cœurs! (Il sort.)

BUCHOT, à Piconneau.

Mousse!...

PICONNEAU.

Capitaine?

BUCHOT.

Les chapeaux de ces dames à la cambuse.

(Piconneau prend les chapeaux.)

HENRIETTE, apercevant Olivier.

Ah! vous voilà, monsieur Olivier... C'est bien gentil à vous de nous avoir tenu parole.

OLIVIER.

Vous m'excuserez si je ne reste pas.

FÉLIX, à Henriette.

Riette!

HENRIETTE, à Olivier.

Comment! vous voulez nous quitter?

FÉLIX, avec impatience.

Riette!

FANFAN, à Olivier.

Ce n'est pas galant!

HENRIETTE, de même.

Vous allez rester... je le veux... je vous en prie...

FÉLIX, avec colère.

Riette!

FANFAN, à Olivier.

On vous soignera.

HENRIETTE, de même.

Vous vous mettrez à table à côté de moi.

FÉLIX, avec emportement.

Riette!

HENRIETTE, avec impatience.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

FÉLIX, bas.

Je vous ai défendu de caliner ce grand bêta.

HENRIETTE.

Ah! je vous trouve joli... de faire le jaloux!

FANFAN.

Tu es bien heureuse... M. Buchot ne me fait pas cet honneur-là.

BUCHOT.

Je crois à la vertu, Fanfan... Je deviens sentimental.

FANFAN.

Sentimental et gros... Ça se voit.

BUCHOT, à Piconneau.

Mousse, madame, vient d'insulter votre capitaine, il faut le venger.

PICONNEAU.

Comment?

BUCHOT.

Il faut embrasser madame... ce sera son châtiment.. (Les étudians s'approchent en riant.)

PICONNEAU, s'approchant de Fanfan.

Tout de suite... Voulez-vous bien permettre...

FANFAN, lui donnant un soufflet.

Voilà!

PICONNEAU.

Hein? (Rire général.)

BUCHOT, à Piconneau.

Tu comprends, je la connais... Il lui fallait ça pour la calmer... Tu as pris bravement la place de ton capitaine... ça t'honore... Et, maintenant, Fanfan, vous m'avez pardonné?

FANFAN, riant.

Ah! gros monstre!

BUCHOT.

Fanfan, je vous adore.

FÉLIX.

Ah! voilà Royer!... Oh! le potage!

TOUS.

Le potage!

CAVOIE.

Tout à l'heure... et, en attendant, allez faire un tour à la balançoire.

TOUS.

A la balançoire!...

HENRIETTE.

Soit!... (A Royer, qui entre.) Eh bien! venez-vous?

ROYER.

Vous voyez bien que j'y vais.

HENRIETTE, à Royer.

Qu'est-ce que vous avez donc?

ROYER, avec humeur.

Rien.

FÉLIX, s'approchant d'Henriette.

Riette!

HENRIETTE, de même, à Royer.

Mais si, vous avez l'air tout triste.

ROYER.

Je vous dis que je n'ai rien!

(Il demeure pensif.)

FÉLIX, avec impatience.

Riette!

HENRIETTE, à Félix.

Qu'est-ce qu'il y a encore?

FÉLIX.

Je vous ai défendu de faire des yeux à ce grand...

HENRIETTE.

Ah! mon cher, vous devenez excessivement... là... très embêtant!

BUCHOT, à Royer.

Au fait, qu'as-tu donc?

ROYER.

J'ai... j'ai... Mais... je n'ai pas la balançoire dans ma poche... Vous pouvez bien y aller sans moi... Mais, tonnerre!... amusez-vous... chantez... dansez... laissez-moi un moment... C'est bon, je serai gai tout à l'heure...

FANFAN.

Ça va être amusant... Ah ça! qu'est-ce qu'il a donc, lui aussi?

BUCHOT.

Est-ce que je sais?... (A Piconneau.) Mousse...

PICONNEAU.

Capitaine ?

BUCHOT.

Le bras aux dames !

PICONNEAU, offrant son bras.

Elles en ont toutes.

BUCHOT.

Alors, prends la gaffe... et serre-lui la taille... A la balançoire !...

TOUS.

A la balançoire !

(Ils sortent par la droite, au fond. — Le chiffonnier paraît à un plan plus éloigné.)

ROYER, assis sur le devant de la scène, à droite.

Louise pleurait... et elle n'a pas voulu me dire la cause de son chagrin... Allons, je venais ici pour m'amuser... et il faut que je trouve Louise... désolée... et, pour la première fois de sa vie... elle a un secret... un secret pour moi... Ah ! ce ne doit pas être bon !... Je l'ai priée... rien !... J'ai voulu... rien !... Je me suis en allé... Je lui aurais peut-être dit... à ma sœur... Un mot dur à ma sœur !... non... oh ! non !... Ah ! mille tonnerres ! les femmes !... toutes... quand elles ont quelque chose là... on pleurerait à genoux... on les briserait... rien !... il n'y a pas moyen !

CAVOIE, au fond, passant, au chiffonnier.

Que voulez-vous ?

LE CHIFFONNIER.

Une bouteille de bière.

CAVOIE.

Impossible ! l'établissement est loué.

ROYER.

Eh bien ! après ?... Servez ce brave homme... Faut-il qu'il meure de soif parce que nous allons boire ?

LE CHIFFONNIER.

Merci !

CAVOIE.

François, une bouteille de bière !

LE CHIFFONNIER, allant se placer à une table, sous le couvert, à gauche.

Je ne le vois pas !...

ROYER, à part.

Elle pleurait !... Oh ! il y a de l'amour là-dessous, c'est sûr !

FÉLIX, hors scène.

Ohé !... le capitaine !...

(En ce moment, Olivier rentre en scène.)

ROYER.

On y va... Eh bien ! monsieur Olivier, ne les rejoignez-vous pas ?

OLIVIER.

Pardon... tout à l'heure.

(Il va du côté de Royer.)

LE CHIFFONNIER, apercevant Olivier.

C'est lui !... il est de leur fête... Enfin, il semble vouloir oublier sa tristesse.

OLIVIER, à part, remontant la scène, à gauche.

Non... il faut m'éloigner.

BUCHOT, entrant par la droite, à la cantonade.

Patience, les autres, je vais voir à la cambuse. (Appelant.) Hé ! Olivier !

OLIVIER.

Qu'y a-t-il ?

BUCHOT.

Où vas-tu comme ça ?... Est-ce que tu désertes le *Barbillon ?* Est-ce que tu trahis les amis ?... Est-ce que tu fais le Mortagne ?

(A ce mot, Royer et le chiffonnier se lèvent.)

OLIVIER, avec indignation, s'élançant vers Buchot.

Buchot, prenez garde à ce que vous venez de dire

BUCHOT.

Eh bien ! après ?...

ROYER, à Buchot, en se mettant entre lui et Olivier.

Il a raison ; nous ne sommes pas ici pour nous dire des injures... Il y a du sang sur ce nom.

OLIVIER, à part.

Toujours le même outrage !... toujours... cette honte !... Ah ! malédiction !... ce nom me poussera à ma perte !

(Il tombe sur la chaise où était assis le chiffonnier et que celui-ci vient de quitter en faisant un geste de douleur.)

ROYER, à part.

Je ne sais pourquoi, aujourd'hui, ce nom m'a fait tant de mal à entendre !...

(Il reste pensif. — Pendant ce temps, le chiffonnier a gagné le fond du théâtre, en se cachant d'Olivier.)

CAVOIE, qui repasse.

Eh bien ! dites donc, vous... vous filez sans payer ?

(Le chiffonnier jette une pièce cent sous et s'enfuit.)

CAVOIE, ramassant la pièce.

Tiens... cent sous !... Dites donc, et votre monnaie ?

BUCHOT.

Voilà qui est drôle ! le père Croche-à-Mort !

CAVOIE.

Monsieur Royer... le dîner est servi...

ROYER.

Allons... j'y penserai plus tard... les camarades ne doivent pas en souffrir... De la gaîté, morbleu ! de la gaîté !... Ohé ! les canotiers de l'*Amphitrite !*

TOUS, du dehors.

Voilà !

BUCHOT.

Ohé ! le *Barbillon !*

TOUS, de même.

Présent !

BUCHOT.

A la soute aux vivres !

TOUS, de même.

A la soute aux vivres !

ROYER.

Pas gymnastique!

BUCHOT.

Marche!... (Ils entrent sur l'air des chasseurs d'Orléans et se rangent de chaque côté de la table où ils marquent le pas.) Halte!... Place... repos!...

(On s'assied et on verse à boire.)

SCÈNE VIII.

ROYER, FÉLIX, HENRIETTE, BUCHOT, OLIVIER, PICONNEAU, FANFAN, ÉTUDIANS, GRISETTES, à table sous le berceau de droite; MARIE, entrant par le fond.

MARIE, entrant en se traînant et tombant assise sur la chaise à gauche.

Partis!... disparus!... et avec eux ma dernière ressource, mon suprême espoir!... Et ma mère m'attend!... et les soins qu'il faudrait à sa santé perdue... le pain qui manque à sa misère... ils ont tout emporté avec eux!...

BUCHOT.

Et toi, passe-moi le dindon.

PICONNEAU.

Le voilà!... le voilà!...

MARIE.

O mon Dieu!... mon Dieu!... mais que voulez-vous que je devienne?... Faut-il que je retourne près d'elle, pour la voir se débattre dans l'agonie de son désespoir... sans pouvoir la secourir?...

FÉLIX.

La bouteille!... cachet vert...

PICONNEAU.

Voilà!...

MARIE, continuant.

N'ai-je pas assez fait?... N'ai-je pas épuisé mes forces dans un labeur misérable?... N'ai-je pas lutté contre la fatigue, contre la faim?... Ce n'est pas assez, mon Dieu... mais que faut-il faire alors?

HENRIETTE, se levant.

Ohé! de l'*Amphitrite* et du *Barbillon!*

TOUS.

Voilà!...

HENRIETTE.

Le chant des canotiers!

TOUS.

Hourra pour les canotiers!

MARIE, se levant et se cachant dans le bosquet de gauche.

Juste ciel!...

HENRIETTE.

PREMIER COUPLET.

Débutans du grand monde,
Voués aux grand's mamans;
Gourmands qu'un docteur gronde,
Lecteurs de gros romans,
Maris d'une pimbêche,
Vieux joueurs de boston,
Sots que l'ennui dessèche,
Vous tous, gens de bon ton...
Attendez...

Hé! là-bas, de la rive,
Alerte, mariniers!
La gaîté vous arrive
Avec les canotiers!

CHOEUR.

Hé! là-bas, de la rive, etc.

MARIE, à part.

Elle chante, elle est heureuse, et sa mère la bénit!

BUCHOT.

DEUXIÈME COUPLET.

Épouse qu'on outrage,
Qui cherche à se venger,
Femme qui du veuvage
Voulez déménager,
Fillette aux yeux modestes,
Qui rêves dans la nuit,
Grisette aux propos lestes,
Prude qui craint le bruit...
Attendez...

Hé! là-bas, de la rive,
Alerte, mariniers!
Car l'amour vous arrive
Avec les canotiers!

CHOEUR.

Hé! là-bas, de la rive, etc.

(Ils choquent leurs verres.)

MARIE.

Ainsi la joie, le plaisir, l'abondance autour de moi, et je meurs de faim... et ma mère se meurt!...

BUCHOT, le verre à la main.

A la chaloupe indéfinie!

TOUS, buvant.

Bravo!...

MARIE.

Oh! ne vaudrait-il pas mieux oublier aussi et l'honneur et la vertu?... Oh! non, non!... plutôt la mort!... Oui, la mort... la mort!...

(Elle disparaît en fuyant.)

BUCHOT.

A nous deux, Riette!

HENRIETTE.

A nous deux!...

HENRIETTE et BUCHOT, ensemble.

TROISIÈME COUPLET.

Pauvre aveugle sans guide,
Bel enfant imprudent,
Qu'à l'abîme liquide
Jette un triste accident,
Gais buveurs, dont l'ivresse
Va trébucher dans l'eau,
Pauvres que la détresse
Pousse à ce froid tombeau...

VICTOR, d'une fenêtre.

Eh! alerte!... alerte!... Une femme à l'eau!..

FÉLIX.

A moi, celle-là, je la sauverai!...

(Il ôte sa vareuse et court.)

ROYER, sortant du cabinet.

Ote-toi de là, clampin... ça me regarde...

(Il repousse Félix et se précipite dans la Seine.)

FÉLIX, furieux.

Le voilà maintenant qui me prend mes bonnes actions!... Mais j'irai... j'arriverai avant lui...

BUCHOT, l'arrêtant.

Veux-tu te tenir tranquille .. Tiens, regarde-le comme il file sur sa brassée... Quel jarret!... Comme c'est détaché... Ah!... hein!...

FÉLIX, voulant s'échapper.

Bien... la malheureuse vient de disparaître, je vais...

BUCHOT, le retenant.

Laisse donc!... le voilà qui plonge...

OLIVIER.

Disparus tous deux...

TOUS.

Où sont-ils?... (Silence.)

BUCHOT, avec enthousiasme.

Les voilà... il la tient... il arrive... Hein!... comme s'il portait un enfant de deux jours... Est-ce qu'il y avait à avoir peur... quand Royer s'en mêlait... Royer, lui, le roi des canotiers... J'étais bien sûr de son affaire... Bravo, Royer! bravo, le canotier! Et comme nous le disions tout à l'heure...

Pauvres que la détresse
Pousse à ce froid tombeau,
Attendez...

CHOEUR.

Hé! là-bas, de la rive,
Alerte, mariniers!
Le salut vous arrive
Avec les canotiers!

ROYER, portant Marie.

La voilà!... la voilà!...

HENRIETTE et OLIVIER.

Marie!...

HENRIETTE.

Ma pauvre Marie... elle est sans connaissance...

ROYER.

La jeune fille de ce matin... c'est bizarre... Voyons, vous autres, les petites... entrez là, là-dedans... Changez-la... réchauffez-la... Qu'on lui donne d'autres vêtemens.

HENRIETTE.

Mais comment faire?

ROYER.

Cavoie... allez chez ma sœur, dites-lui ce qui vient d'arriver... Une robe, un bonnet, tout ce qu'il faut... rapportez-moi ça.

CAVOIE.

J'y cours. (Il sort.)

ROYER.

Emportez-la doucement. Allons!

HENRIETTE.

Soyez tranquille, monsieur Royer... J'en aurai soin, moi. (On emporte Marie.)

ROYER.

Pauvre fille!... Mais qu'est-ce qui a donc pu la pousser à ça?...

FÉLIX.

Un désespoir d'amour...

BUCHOT.

Est-il bête!... Un accident, sans doute...

OLIVIER.

La misère, peut-être...

BUCHOT.

Nous saurons ça tout à l'heure... mais, en attendant, toi... il ne faut pas te fluxionner... Viens prendre une autre veste.

ROYER.

Allons donc! Pour quelques gouttes d'eau de plus ou de moins... Ce n'est pas le dehors qui a froid... c'est le dedans... Un verre de rhum!

BUCHOT, à Piconneau.

Mousse!

PICONNEAU.

Capitaine?

BUCHOT.

Une bouteille de rhum et une brosse pour Royer.

PICONNEAU.

Voilà!... On y va...

BUCHOT.

Sais-tu qu'il y a eu un moment où, si ce n'avait pas été toi, j'aurais eu peur... (Lui présentant le verre.) Un verre de rhum!

ROYER, après avoir bu.

C'est que cette enfant-là ne faisait pas une comédie, ou bien elle avait perdu tout à fait la tête, car lorsque je l'ai attrapée, elle s'est débattue... Je l'ai sentie trois fois m'échapper... Pauvre fille... mon Dieu!... je ne sais pas... Ça m'est arrivé quelquefois de tirer des malheureuses de l'eau... eh bien! ça ne m'a jamais fait cet effet-là... Je suis content comme si j'avais fait une bonne action. Il faut que j'éreinte un mousse...

(Il bat Piconneau en riant.)

BUCHOT.

Tiens, encore un verre... Et c'en est une bonne action!...

ROYER, après avoir bu.

Allons donc!... est-ce qu'il y a de quoi tant être fier?... Une pauvre femme se jette à l'eau... on se jette après elle, on la sauve... quelque chose de rare... Eh! mon Dieu, n'y a-t-il pas quelqu'un qui l'a fait pour ma sœur, et pourtant il ne s'en est pas vanté.

FÉLIX.

Il n'est pas moins vrai que tu disais qu'à celui-là... tu lui donnerais ta fortune, ta vie...

ROGER.

Oui, je l'ai dit, et c'est vrai... mais ce n'est pas la même chose... J'aime tant ma sœur... Ah ! tenez, je suis heureux, et pourtant... (Bas.) Elle pleurait... (Haut.) Mais je n'y veux pas penser... (Gaîment.) Allons, à la ronde, et vivent les canotiers !

TOUS, buvant et trinquant.

Vivent les canotiers !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CAVOIE, accourant, puis LOUISE.

CAVOIE, en dehors.

Par ici... par ici, mademoiselle !

BUCHOT, apercevant Louise.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

FÉLIX, de même.

Oh ! la jolie femme !

ROYER, cherchant à voir.

Où donc ?

FÉLIX, montrant Louise.

Eh ! là.

ROYER.

Ma sœur ! Louise !... A bas les bouteilles !

TOUS.

Ta sœur !...

(Ils passent les verres et les bouteilles à Piconneau. — Ils ôtent tous leurs casquettes, à l'exception de Piconneau, qui est embarrassé. — Royer l'aperçoit et lui jette son chapeau.)

ROYER, à Piconneau.

Eh bien ! clampin... tu n'as pas entendu ?... ma sœur...

LOUISE, s'approchant de Royer.

Mon frère... M. Cavoie m'a tout dit... Ah ! c'est bien... merci... Que je t'embrasse...

ROYER, embrassant sa sœur.

A la bonne heure... j'ai ma récompense !

LOUISE.

Pardon, messieurs, pardon.

ROYER, les présentant.

Mes camarades... de bons amis... de braves jeunes gens !

LOUISE, à part.

Lui !

FÉLIX, avec prétention.

Qui savent apprécier la grâce, la beauté... unie à l'esprit...

ROYER, faisant taire Félix.

Oui, mes camarades, qui en auraient fait autant que moi, si je n'avais pas eu les jambes plus longues qu'eux.

LOUISE, regardant Olivier.

Oui, je sais qu'ils sont tous dévoués et courageux.

OLIVIER, à part.

Oh ! qu'elle se taise, mon Dieu !

(Il se détourne.)

BUCHOT.

Certainement, mademoiselle... nous sommes tous au service les uns des autres... mais voyez-vous... il y en a qui ont la main heureuse... Eh bien ! votre frère est comme ça... s'il y a une querelle, c'est le premier à taper... (Royer lui fait des signes.) s'il y a un duel... il passe avant les autres...

ROYER, voulant l'interrompre.

Hein !... hein !...

LOUISE.

Ah ! vraiment ?

ROYER.

Il rit...

BUCHOT.

Et, de même, quand il y a une partie à faire, une bonne panse à se donner... ah ! dame, c'est toujours le maître... il décoiffe une bouteille...

ROYER.

Hem ! hem !

LOUISE.

En vérité !

BUCHOT.

Il enlève un cancan...

ROYER, d'une voix tonnante.

Hum !...

LOUISE.

Ah ! Georges, je ne savais pas...

ROYER.

Mais non, il rit... je suis sage comme... une image.

LOUISE.

Je le crois... Mais voici les vêtemens que tu as demandés pour l'infortunée que tu as sauvée...

ROYER.

Merci... donne... on va les lui porter...

LOUISE.

J'y vais moi-même... je veux la voir, la consoler peut-être.

ROYER, la retenant.

La voir... Non, non, c'est impossible... elle est en compagnie...

FÉLIX, d'un ton précieux.

Oui, elle est avec ces dames.

LOUISE.

Eh bien ! en ce cas, je vais les rejoindre... (A part.) Peut-être pourrai-je m'informer...

(Elle fait un pas pour sortir.)

ROYER, l'arrêtant.

Les rejoindre... Non, non, pas du tout...

LOUISE.

Pourquoi cela ?

ROYER.

Oh ! pourquoi... pourquoi... Ces dames sont

très aimables, mais... tu comprends... tu ne les connais pas... ça les troublerait... N'est-ce pas, messieurs, que ça les embarrasserait?...

FÉLIX, avec fatuité.

Henriette a très bon ton.

ROYER, bas.

Veux-tu te taire!

BUCHOT.

Votre frère à raison, mademoiselle... vous ne pouvez pas aller en compagnie de ces demoiselles... elles sont un peu fricoteuses...

ROYER, l'interrompant.

Hum...

LOUISE, à Buchot.

Vous dites?...

BUCHOT.

Je dis...

ROYER, interrompant Buchot.

Rien... hum... rien... tu es bien bonne, Louise... toujours bonne... mais, vois-tu, tu seras mieux à la maison.

LOUISE.

Vous me renvoyez... c'est bon, c'est bon... Je vous laisse, messieurs, je ne veux gêner personne... (A part, en regardant Olivier.) Pas un regard...

ROYER.

Oui, va, mon enfant...

LOUISE.

Mais, avant de vous quitter, il y a une chose que je veux vous dire... Moi aussi, il y a quelques jours, j'ai été sauvée par l'un de vous.

BUCHOT.

Et nous sommes ici pour nous en réjouir...

FÉLIX, toujours prétentieux.

Et maintenant, la joie que nous éprouvons est d'autant plus grande que nous connaissons la charmante personne...

ROYER, bas, à Félix.

Satané Petit Poucet, veux-tu te taire!

LOUISE.

Eh bien! messieurs, moins heureuse que la personne que mon frère a sauvée et qui sait sans doute déjà à qui elle doit son salut, je ne sais à qui je suis redevable de la vie.

ROYER.

Ah! oui... et je comprends que ça te fasse de la peine.

OLIVIER, à part.

Où veut-elle en venir?...

LOUISE.

J'ignore son nom...

BUCHOT.

Pardon, mademoiselle, mais comment savez-vous que c'est un étudiant?

LOUISE, montrant la place où est Olivier.

Au moment où il m'a déposée, mourante... à cette même place, là, près de monsieur... il m'a dit tout bas.. « Souvenez-vous que le pauvre étudiant qui vous a sauvée, s'appelle... » Les forces m'ont manqué... ce nom m'a échappé... Et cependant il me semble que si je l'entendais prononcer... je le reconnaîtrais... Et ce nom, si je le savais... je pourrais du moins le mêler dans mes prières...

BUCHOT.

L'auteur n'est pas ici, c'est probable... Il n'y en a pas un de nous qui ne fût si fier de vous avoir sauvée, qui ne le criât par dessus les toits.

TOUS.

Certainement...

LOUISE.

Qui sait?... le hasard... est si bizarre...

ROYER, montrant Félix.

Quelle idée... D'abord, en voici un qui ne compte pas.

FÉLIX, se redressant.

Plaît-il?

ROYER.

Il s'appelle Royer... Et ce nom-là, tu le connais...

LOUISE.

Ce n'est pas cela.

BUCHOT, s'avançant.

Je ne me compte pas non plus... Désiré Buchot...(A part.) Ce jour-là, j'étais à l'Ile-d'Amour... (Haut et en montrant ceux dont il parle.) Amadis Piconneau... ça nage comme un boulet ramé... Victor Lorois... c'est pas ça... Lucien Plantard... nisco... Nous en avons encore...

(Il montre Olivier.)

LOUISE.

Monsieur!... monsieur?

OLIVIER.

Olivier, mademoiselle.

LOUISE, à part.

Ce n'est pas le nom qu'il m'a dit... (Haut, et d'un ton interrogatif.) Monsieur Olivier?...

BUCHOT.

C'est tout... Olivier...

PICONNEAU.

Mais ce n'est qu'un nom de baptême...

OLIVIER.

Et je n'ai pas d'autre nom... et c'est pour cela que je vous dis... que si celui qui vous a sauvée se cache à tous les yeux... ce n'est pas bien de vouloir pénétrer dans ses secrets...

LOUISE.

Pardon, monsieur...

ROYER.

Eh bien! Louise, tu t'excuses... (A Olivier.) Dites donc, monsieur, je ne permets à personne de donner des leçons à ma sœur... Elle veut connaître son sauveur... elle a raison...

LOUISE.

J'ai tort, Georges... et c'est monsieur qui a raison... Mais si ce que je viens de dire est répété jamais..... ajoutez que ce n'est pas une vaine curiosité qui m'a poussée à vouloir connaître mon sauveur, mais la reconnaissance... Il est si doux

de pouvoir la témoigner... que je souffre de voir qu'on s'obstine à la refuser.

ROYER.

Est-ce donc pour cela que tu pleurais tout à l'heure ?

LOUISE.

Peut-être...

OLIVIER, à part, il s'éloigne de quelques pas.

Elle pleurait.... Oh ! la force me manque.

LOUISE, à part.

Pas un mot... Oh ! mais qu'a-t-il donc?

ROYER, à part.

Il y a quelque chose d'extraordinaire dans tout ceci. Je le saurai...

HENRIETTE, en dehors.

Ohé !... de l'*Amphitrite !*

FÉLIX.

Voilà ces dames...

ROYER, vivement, pressant Louise de sortir.

Adieu, Louise... adieu... Tu comprends...

FANFAN, en dehors.

Ohé ! du *Barbillon!*

LOUISE, se retournant.

Qu'est-ce que cela ?

ROYER.

Rien... ce sont des amis... des camarades... Viens, je t'en prie, suis-moi... (A Buchot.) Retiens les petites, toi...

LOUISE.

Allons, tout est fini. Adieu, messieurs.

TOUS, la saluant.

Mademoiselle...

ROYER.

Allons, Louise... viens. (Il sort avec Louise.)

BUCHOT, regardant Marie qui entre avec une robe plus élégante.

Hein... quel chic...

SCENE X.

LES MÊMES, moins LOUISE et ROYER, HENRIETTE, FANFAN, GRISETTES, MARIE.

MARIE.

Merci, Henriette, merci, vous toutes des soins que vous m'avez donnés.

HENRIETTE, à Buchot.

Où est Royer?

BUCHOT.

Il reconduit sa sœur, et il revient.

HENRIETTE, à Buchot.

Eh bien! laissez-moi seule avec cette pauvre enfant.

BUCHOT, bas, à Henriette.

Vous avez à causer... suffit... Holà! l'équipe... au café!... Pardon, mademoiselle... mais l'incident est vidé et les demi-tasses ne le sont pas... En avant... et ferme sur la nage !

TOUS.

Au café! (Ils sortent.)

SCÈNE XI.

HENRIETTE, MARIE, puis ROYER.

MARIE.

Mais où donc est celui qui m'a sauvée?

HENRIETTE.

Il va revenir.

MARIE.

Je voudrais lui témoigner ma reconnaissance.

HENRIETTE.

Tu n'as donc plus envie de mourir?

MARIE.

Oh! Henriette, que j'ai souffert dans ces courts instans d'agonie !... J'entendais ma mère m'appeler... et puis je n'entendais plus... Je me suis sentie fuir sous l'eau... C'était un horrible bourdonnement... le cœur m'a manqué... Oh ! j'ai eu peur, alors... j'ai eu peur...

HENRIETTE.

Pauvre enfant... Et que serait devenue ta mère ?

MARIE.

Tu as raison... et que va-t-elle devenir maintenant?

HENRIETTE.

Eh bien !... espère... attends... Tu es si jolie comme ça.

MARIE, se regardant.

Moi ?...

HENRIETTE.

Oui ; jamais je ne t'avais vue ainsi parée... et ça te va... Ah ! mais tu es charmante...

MARIE.

Oh! tais-toi, Henriette, tais-toi... Mon Dieu, je deviens folle... Mais tout à l'heure, lorsque je me suis regardée dans la glace, après que vous m'avez eu habillée, et que je me suis vue ainsi... je ne sais ce que j'ai éprouvé... mais jamais... non, jamais la misère ne m'avait paru si hideuse... Il faudra cependant reprendre ces haillons.

HENRIETTE.

Mais pourquoi ?

MARIE.

Je pense à ma mère...

HENRIETTE.

A ta mère...

MARIE.

Oh! laisse-moi retourner près d'elle.

(Royer paraît.)

HENRIETTE.

Tu veux partir ?

MARIE.

Il le faut... Je le veux... (Bas.) Te le dirai-je?.. ces habits me brûlent... ma misère m'épouvante... ma tête se perd... je pense à ma mère qui se meurt, à la tienne qui vit heureuse... Vos chants me rendent folle.. Non, je veux partir... il le faut... laisse-moi partir!...

ROYER, s'approchant avec respect.

Seule, mademoiselle?...

MARIE.

Seule... Oui, monsieur.

ROYER.

Ça ne se peut pas... La Seine coule tout le long du chemin qui mène d'ici à Paris... et ce que vous avez fait une fois, vous pourriez bien l'essayer encore.

HENRIETTE.

Et vous ne seriez pas là pour la sauver.

MARIE.

C'est donc vous, monsieur?...

ROYER.

Bavarde, va... Eh bien! oui, c'est moi... ce serait un autre, que ce serait la même chose...

MARIE.

Vous qui ce matin avez pris pitié de ma mère?

ROYER.

Bah!... parlez-en...

MARIE.

Ah! vous êtes bon... généreux.

HENRIETTE.

Oui, c'est un brave garçon, lui... (A part.) Voilà un homme qu'on peut aimer...

ROYER.

Taisez-vous donc, Henriette... Écoutez, mademoiselle Marie... car je sais votre nom, je l'ai demandé à Henriette... nous avons causé de vous tout le long du chemin...

MARIE.

De moi?

HENRIETTE

Oui...

ROYER.

Eh bien! Marie, pardon, mademoiselle... nous sommes sans façons, nous autres... il ne faut pas se désespérer ainsi... Oui, je suis un bon garçon... un peu brusque... le cœur sur la main... Dès que je vous ai vue, je me suis dit: — Voilà une jeune fille... qui... que... Ah! c'est la vérité...

MARIE.

Monsieur...

ROYER.

Ce n'est pas parce que vous êtes belle et jeune... et modeste... et charmante... et... non... c'est... ne sais comment vous dire ça... c'est parce que vous êtes triste... parce que vous avez un chagrin secret qui vous dévore... C'est si bon de rendre le sourire à une jolie bouche comme ça... de consoler un bon cœur comme le vôtre... de secourir une pauvre mère qui souffre... et puis après, la beauté, la jeunesse, ça ne gâte rien, n'est-ce pas?...

HENRIETTE.

Tiens! pardi... je crois bien...

ROYER.

Ce n'est pas une raison, précisément... mais quand ça s'y trouve... si bien... si .. dame! on aime mieux ça.

MARIE.

Monsieur...

ROYER.

Ah! tenez je barbotte... Eh bien! au fait... voulez-vous un ami? donnez-moi la main... je serai le vôtre... rien que ça... Et ça, parce que je vous aime...

MARIE.

Monsieur... je vous remercie... mais je ne puis.

HENRIETTE.

Ah! c'est un honnête homme...

ROYER.

En attendant, vous allez revenir avec nous...

MARIE.

Monsieur...

ROYER.

Non, non... quand on a du chagrin dans le cœur, ça ne passe comme ça... Je le sais, moi...

HENRIETTE.

Il a raison... D'abord, je ne veux pas que tu partes seule.

ROYER.

Ohé! là-haut, les autres, la Chaumière ouvre à huit heures, et voilà le jour qui baisse.

(Il revient parler à Henriette.)

TOUS.

On y va!

(Les étudians et les grisettes reparaissent, portant des lanternes de couleur.)

SCENE XII.

LES MÊMES, TOUS LES ÉTUDIANS et LES GRISETTES.

BUCHOT.

Tonnerre de petit vin!.. Ah! Fanfan, vous vous dédoublez...

FANFAN.

Il n'a pourtant bu que six bouteilles.

FÉLIX, accourant.

Riette!...

ROYER, bas, à Henriette.

Ah! oui, elle est belle!

HENRIETTE, bas, à Royer.

Et bonne !

FÉLIX, avec impatience.

Riette!

HENRIETTE.

Eh bien ! quoi ?

FÉLIX, avec autorité.

Je vous ai défendu les *à-parte* avec tous ces grands...

HENRIETTE.

Encore !... Ah bien ! merci, cette fois... je n'en veux plus !

FÉLIX, de même.

Qu'est-ce que c'est ?

HENRIETTE.

Monsieur Olivier, voulez-vous me donner votre bras ?

OLIVIER

Avec plaisir.

HENRIETTE, à Royer.

Allez donc près d'elle.

FÉLIX, furieux.

Ça ne se passera pas comme ça... et je jure...

BUCHOT, l'arrêtant.

Que tu es bête... Une querelle à l'Olivier, c'est le symbole de la paix.. Veux-tu te tenir tranquille !... Piconneau !

PICONNEAU.

Capitaine ?..

BUCHOT.

Le bras à ces dames.

PICONNEAU.

Voilà !

MARIE, à Royer.

Mais que vais-je devenir ? Je ne puis rester au milieu de tout ce monde...

ROYER.

Prenez mon bras, Marie... et tant que vous le garderez, ne craignez rien... personne n'osera dire un mot qui puisse vous blesser.

MARIE.

Et vous me reconduisez chez ma mère ?

ROYER.

Et j'espère qu'en vous y reconduisant, j'y ramènerai le bonheur...

MARIE.

O mon Dieu, protégez-moi.

BUCHOT.

Embarque !...

TOUS.

Embarque !...

CHOEUR.

Hé ! là-bas, de la rive,
Alerte mariniers !
Le plaisir vous arrive
Avec les canotiers !

(On sort par ordre, on gagne les bateaux où l'on attache les lanternes. — Piconneau et Félix restent seuls. — Piconneau, qui a offert son bras à toutes les dames, l'une après l'autre, l'offre à Félix, qui lui donne une bourrade.)

FÉLIX.

Imbécile, va !

PICONNEAU.

Ah ! dites donc, le petit... ça ne se passera pas comme ça ! comme vous dites toujours.

FÉLIX.

Tant mieux ! tu paieras pour tous !

(On remonte dans les bateaux qui sont illuminés.)

BUCHOT.

Au large !

CHOEUR, qui s'éloigne.

Hé ! là-bas, de la rive,
Alerte mariniers!
Le plaisir vous arrive
Avec les canotiers!



ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le jardin de la Grande Chaumière. — Bosquets à droite et à gauche. — Les allées tournent de façon que l'on voit toujours se promener les personnages.

SCÈNE I.

FÉLIX, BUCHOT, PICONNEAU, OLIVIER, MÉNASSIER, VICTOR, ARTHUR, ÉTUDIANS, HENRIETTE, FANFAN, GRISETTES.

(Ils sont assis à des tables; les uns boivent du punch, d'autres de la bière, des glaces, etc.)

CHOEUR.

AIR : Des Couturières.

Charmante couturière,
Écoute ton amant,
Allons à la Chaumière
Le plaisir nous attend.
Ne fais pas la rebelle
Quand sa voix nous appelle,
Il nous faut, ô ma belle,
Lui répondre à l'instant :
Tra, la, la,
Me voilà !

BUCHOT.

Ah ça ! est-ce que l'orchestre du père Lahire dort dans les contre-basses ?

FÉLIX.

L'heure n'est pas sonnée... pas vrai, Fanfan ?

PICONNEAU.

Ah! fichtre! je m'en vais m'en donner des entrechats!

FANFAN.

D'où arrivez-vous, mon cher?

HENRIETTE.

C'est un naturel des îles Marquises... N'est-ce pas, Félix?

FÉLIX, se détournant avec dédain.

A qui parlez-vous, mademoiselle?...

HENRIETTE.

C'est comme ça? bon... Olivier, dansez-vous la première avec moi?

OLIVIER.

Vous savez bien que je suis fort maladroit.

HENRIETTE.

On peut vous donner des leçons.

FÉLIX, à part.

Je lui en donnerai une dont il se souviendra.

BUCHOT, à Henriette.

Eh bien! puisque vous êtes en si bonnes dispositions, Riette... je vous demande un cachet pour cet amour de Piconneau.

HENRIETTE.

Tiens! ça veut danser!

PICONNEAU, dansant.

Oui, danser, et vous enfoncer tous... Soixante leçons de danse à soixante-quinze centimes le cachet!... Première position... deuxième... plié... troisième... glissade... pas de zéphir... entrechat...

BUCHOT, l'arrêtant.

Qu'est-ce que c'est que cet argot indécent... et cette danse prohibée?... Et tu crois que je permettrai à un enfant, que la prévoyance de sa famille a placé sous ma haute protection, de débuter avec des pas comme ça à la Grande Chaumière? Mais je serais déshonoré!

PICONNEAU, avec colère.

Ah! par exemple! mais je te dis que je sais...

BUCHOT.

Sais-tu le cancan?

PICONNEAU.

Non.

BUCHOT.

Sais-tu la polka?

PICONNEAU.

Non.

BUCHOT.

Sais-tu la mazurka?

PICONNEAU.

Non.

BUCHOT.

Sais-tu que Napoléon est mort?

PICONNEAU.

Non.

BUCHOT.

J'en étais sûr!

PICONNEAU.

Si... si... je me trompe... je sais...

BUCHOT, solennellement.

Tu ne sais rien... pas même que tu as la moitié de la figure du même côté.

PICONNEAU.

Moi?...

BUCHOT.

Regarde donc... et avant de descendre dans ce tournoi où vont lutter les grâces, la beauté... et les sergens de ville... apprends à te connaître et apprends à danser... Hé! les petites, une mazurka d'essai, avant le rigodon universel.

TOUS.

Ça va!

PICONNEAU.

Et vous allez danser sans l'orchestre de M. Marchand?...

BUCHOT.

Tiens... voilà des fauvettes qui vont t'en faire du Marchand... Hé! dis donc, Ménassier, tu n'en es pas de la mazurka?...

MÉNASSIER, assis à une table et buvant.

Je vas tout à l'heure la danser à l'estaminet Coquelin, avec une poule et un souper... ah!...

BUCHOT.

Pochard, va!... Et toi, Arthur?...

ARTHUR, de même

Moi, j'ai autre chose...

BUCHOT.

Ah! troubadour... ténor léger... tu vas aller chaudronner sous quelques fenêtres... En ce cas, à nous deux, Riette!

HENRIETTE.

Voilà! (Elle chante.)

MAZURKA.

Grisette
Qu'on fête
Et fuit tour à tour,
Chambrette
Discrète
Où loge l'amour!

Dès le matin chacun vous quitte;
A mon magasin, moi, je cours.

BUCHOT.

Moi, qui ne peux pas marcher vite,
J'entre au café, c'est plus près que mon cours.

HENRIETTE.

Courage,
L'ouvrage,
Presse en ce moment.

BUCHOT.

Je gagne
Champagne
Par un bloc fumant!

HENRIETTE.

Voici venir une pratique,
Il faut mettre sens sus dessous,

Tous les cartons de la boutique
Pour un bonnet qu'elle achète cent sous.
Madame
Réclame
Son col ; dix messieurs
Demandent,
Marchandent
Et font les doux yeux.
(On danse.)

DEUXIÈME COUPLET.

BUCHOT.

Enfin, le déjeûner s'achève,
L'étude doit avoir son tour;
Au champagne il faut faire trève,
Allons, amis, allons au Luxembourg.
Ma bouche
Te touche,
O mon doux trésor ;
D'un rare
Cigare
Je m'enivre encor!

HENRIETTE.

Mais le dimanche enfin arrive ;
A nous tous les plaisirs divers.
Notre canot quitte la rive,
Nous découvrons un nouvel univers!
Prairie
Fleurie
Où l'on vient danser,
Bois sombre
Plein d'ombre
Où l'on va causer.
(On danse.)

TROISIÈME COUPLET.

BUCHOT.

Venez vite à la balançoire.
J'aime mieux les jeux innocens,
A ces jeux on apprend l'histoire
Des gros péchés et des grands pénitens.
Fillette
Discrète
Qui veut refuser,
Dégage
Son gage
Avec un baiser.

HENRIETTE.

Mais c'est assez, il faut tenter la lutte,
Allons vite, ânes et chevaux ;
On court, on chante, on se culbute,
On se relève avec des chants nouveaux.
Je brave
En brave
Tout mauvais sentier,
Car fille
Gentille
Craint peu de tomber.
(On danse.)

QUATRIÈME COUPLET.

BUCHOT.

Enfans, à table, une serviette,
Entre amis, est assez pour deux ;

HENRIETTE.

Si Lise prend dans votre assiette,
Dans son verre on s'enivre mieux.

ENSEMBLE.

Espagne,
Champagne,
Versez dans vos vins
La joie
Qui noie
Les tristes chagrins.

HENRIETTE.

C'est notre vie heureuse et folle.
Mais, quel que soit votre destin...

BUCHOT.

Pauvre ou riche, sur ma parole,
Toujours on trouve au vieux quartier latin...

ENSEMBLE.

Grisette
Qu'on fête
On fuit tour à tour.
Chambrette
Discrète
Où loge l'amour!

(Pendant la ritournelle, danse générale. — On entend un coup de grosse caisse.)

BUCHOT.

Hé! voilà que ça commence là-bas!

FÉLIX.

Enlevons la position!

BUCHOT.

Par file à gauche, marche!...

(Ils sortent en valsant.)

SCÈNE II.

MARIE, ROYER; ils passent en se promenant.

ROYER.

M'avez-vous compris, Marie?... je vous aime.

MARIE.

Vous m'aimez...

ROYER.

J'ai tort de vous le dire... je n'en ai pas le droit...

MARIE.

Vous?

ROYER.

Moi .. Ne savez-vous donc pas que l'amour est un sentiment impérieux, exigeant, qui ne veut devoir qu'à lui-même les faveurs qu'il obtient?...

Ne vous ai-je pas sauvée ?... et lorsque je vous dis que je vous aime, peut-être ne m'écoutez-vous sans colère que parce que vous n'osez repousser celui à qui vous devez la vie... S'il en est ainsi, je me retire...

MARIE, s'arrêtant.

Parlez.. parlez.. Vous me disiez tout à l'heure... Ah ! que me disiez-vous donc ?

ROYER.

Je vous disais que c'est un charme inouï d'être près de celle qu'on aime... de chercher dans ses yeux l'apparence de sa volonté pour y obéir en esclave... Je vous disais que c'est un doux bonheur de voir l'espérance sourire sur ses lèvres... Je vous disais que c'est une joie du ciel d'être là pour essuyer ses larmes, pour lui tendre la main, et lui dire : « Appuyez-vous sur moi et ne craignez plus le malheur, car je vous aime... »

MARIE.

Oui... oui... vous m'avez dit tout cela... Mais vous m'avez encore parlé... Mais de quoi m'avez-vous parlé encore ?

ROYER.

Je vous ai parlé aussi de votre mère.

MARIE, reprenant la promenade.

Ah ! oui, vous m'avez parlé de ma mère... Je vous écoute... je vous écoute...

ROYER.

Eh bien ! n'aurez-vous point de pitié de ses souffrances ?... Et quand la misère l'aura jetée à la tombe... pensez-vous que vos remords ne seront pas plus cruels ?... pensez-vous...

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

BUCHOT, FÉLIX, entrant.

FÉLIX, furieux.

Je te dis que je le soufflèterai en plein bal.

BUCHOT

Pourquoi ?

FÉLIX.

Comment, pourquoi ? Est-ce qu'il n'a pas dansé avec Riette ?... est-ce qu'ils ne sont pas disparus ensemble, je ne sais de quel côté ?... Ne lui fait-il pas la cour ?...

BUCHOT.

Lui !... mais il a l'air d'un toutou en laisse qui tire sur sa corde, et qui ne demanderait pas mieux que de filer ailleurs.

FÉLIX.

Je sais bien que c'est un grand imbécile ; mais il est plus hypocrite que tu ne penses. Je te dis qu'il lui fait la cour.

(Marie et Royer repassent au fond.)

BUCHOT.

En tout cas, il s'y prend d'une drôle de façon. A la bonne heure Royer. Tiens, regarde là-bas.. En voilà un qui s'entend à la manière de nouer une passion. Regarde un peu comme cette pauvre fille l'écoute... comme elle est émue !

FÉLIX.

Oh ! je trouverai cet Olivier !

(Il sort en regardant de tous côtés.)

BUCHOT.

Allons ! pas de curiosité... chacun pour soi.

(Mme Passager, qui a paru et a déposé des cartes sur toutes les tables, s'approche.)

SCÈNE IV.

Mme PASSAGER, BUCHOT.

BUCHOT.

Tiens, la mère Passager... Qu'est-ce que vous venez faire dans ce continent ?... Est-ce que vous vendez des contremarques?

Mme PASSAGER.

Je distribue mes adresses.

BUCHOT, prenant une carte et lisant.

« Mme Passager, tient appartemens fraîche-» ment décorés. » Vous oubliez que nous sommes en été, madame Passager.

Mme PASSAGER.

Pourquoi ça ?

BUCHOT.

Parce que vos appartemens ne sont frais que quand il pleut et quand il gèle.

Mme PASSAGER.

Mauvais plaisant !

BUCHOT.

Je croyais votre garni comble comme un œuf... Est-ce qu'il y a des niches à prendre ?

Mme PASSAGER.

Pas plus tard que demain, j'aurai deux chambres à louer.

BUCHOT.

Qu'est-ce qui quitte donc votre palais ?

Mme PASSAGER.

On ne me quitte pas... je renvoie.

BUCHOT.

Eh ! qui ça ?

Mme PASSAGER.

Je ne veux ni des gens inconnus ni des coureuses dans ma maison.

BUCHOT.

Et vous venez ici recruter des vertus. Madame Passager, vous me faites l'effet de vouloir pêcher des requins dans le canal de l'Ourcq.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PICONNEAU.

PICONNEAU, se croyant seul.

Pas moyen d'attraper une danseuse... C'est drôle comme dans ce pays-ci on va par deux.

BUCHOT, allant à lui.

Le labourage en va mieux.

PICONNEAU.

Tiens! c'est toi?... Trouve-moi donc une danseuse, toi qui les connais toutes.

BUCHOT.

Une danseuse!.. attends... Madame Passager?..

Mme PASSAGER.

De quoi?

BUCHOT.

Une contredanse vous ferait-elle dresser votre tour sur la tête?

Mme PASSAGER, avec un air flatté.

Une contredanse, monsieur Buchot?... Il y a long-temps que ça ne m'est arrivé... Si cependant vous m'en priez...

BUCHOT.

Comment donc... mais je vous en supplie... pour Piconneau...

PICONNEAU, bas.

Mais... dis donc...

Mme PASSAGER.

Pour M. Piconneau?... En effet, je crois avoir remarqué, ce matin, qu'il me remarquait...

BUCHOT.

Piconneau, la main à Mme Passager... et de la galanterie...

PICONNEAU, s'approchant avec salutation de Mme Passager.

Madame...

Mme PASSAGER.

Monsieur...

BUCHOT, bas.

Et je te permets les entrechats... Juste, Royer qui revient. . filons!... (Musique au loin.)

ÉTUDIANS et GRISETTES, passant.

Voilà la contredanse!...

BUCHOT, aux étudians.

Au salon!... Je vous annonce les débuts de M. Piconneau et la rentrée de Mme Passager... Le prix des places n'est pas augmenté... Prenez vos cachets!...

(Ils sortent. — Rentrent aussitôt Royer et Marie.)

SCÈNE VI.

ROYER, MARIE, qui parlent en se promenant.

ROYER.

Chassez ces vaines craintes... Le bonheur est à qui ose s'en emparer... Voyez, tout autour de vous respire la joie, l'ivresse, la folie, et nulle de vos compagnes ne pourrait cependant vous le disputer en grâce, en beauté...

MARIE.

Eh! qu'importe que je sois belle!...

ROYER.

C'est qu'à la beauté appartient l'amour dévoué, constant, inaltérable...

MARIE.

O mon Dieu! que je souffre!

ROYER.

Mais pourquoi vous détourner de moi?

MARIE.

Cette musique... ce bruit... ces danses... je ne sais ce que j'éprouve... Je cherche en vain ma pensée... elle m'échappe... elle me fuit ..

ROYER, l'entraînant.

Pourquoi chercher à la reprendre:.. Écoutez... regardez... Oui, le plaisir donne l'oubli... mais l'amour apporte seul avec lui l'espérance, la joie, le bonheur... et de tous, le plus doux, le plus vrai, celui qu'on peut faire partager à ceux qu'on aime...

(Ils s'éloignent un peu, sans qu'on les perde de vue.)

SCÈNE VII.

HENRIETTE avec OLIVIER, ROYER avec MARIE, se promenant dans les allées.

HENRIETTE.

Ah ça! vous n'êtes guère aimable, monsieur Olivier... Je ne puis pourtant pas vous faire la cour comme ça toute la soirée... Il faut m'aider un peu...

OLIVIER.

Vous aider à rendre Félix jaloux?... Il me semble qu'il l'est déjà bien assez comme ça!

HENRIETTE.

Oui; mais il ne l'est pas comme je l'entends.

OLIVIER.

Et comment l'entendez-vous?

HENRIETTE.

Tenez, voyez-vous, les hommes sont tous les mêmes... J'ai l'air de courir après vous... certainement ça le vexe, et s'il osait, il m'en dirait de belles... mais, au fond de l'âme, ça ne le tourmente pas tant que si vous couriez après moi.

OLIVIER.

Il me semble, au contraire...

HENRIETTE.

Erreur, mon cher, erreur... On aime une femme... Elle est bien gentille, bien tranquille... bah! on n'y fait plus attention... Elle a l'air de vouloir se dégager, on recommence à la trouver

de son goût... Mais s'il arrive un, deux, trois amoureux, qui l'adulent, qui la courtisent, qui lui disent qu'elle est charmante, spirituelle... oh! alors, ils en reveulent, ils n'en dorment plus... alors, on se venge... alors, on les fait marcher droit!

OLIVIER.

Et vous voulez que je vous aide à jouer cette petite comédie?

HENRIETTE.

Mais c'est donc bien difficile de me dire que je suis gentille, que je danse bien. etc., etc... Tenez, prenez exemple sur Royer... En voilà un qui veut bien ce qu'il veut!

OLIVIER, s'arrêtant.

Oh! ne me parlez pas de ce Royer!

HENRIETTE.

Pourquoi ça?

OLIVIER.

C'est que cet homme qui se plaint si haut de la trahison qui a perdu son père... cet homme qui se vante à tout propos de l'honneur de son nom, qui croit avoir tout dit quand il a crié : « Je m'appelle Royer... »

(Royer, en entendant prononcer son nom, a conduit Marie dans un bosquet au fond, où il la fait asseoir.)

ROYER, à Marie.

Attendez... (Il s'approche sans être vu.)

HENRIETTE, à Olivier.

Oh! plus bas, Olivier, plus bas!

OLIVIER, baissant un peu la voix.

Cet homme, en profitant de la misère de cette pauvre fille pour l'égarer, pour la perdre... cet homme fait une lâcheté sans nom.

ROYER, d'une voix tonnante.

Henriette!...

HENRIETTE, se retournant avec frayeur.

Royer! grand Dieu!

OLIVIER, à lui-même.

Lui!... Eh bien! tant mieux!

ROYER.

Henriette, prenez le bras de Marie... Ne la quittez pas.

HENRIETTE.

Oh! je vous en prie, Royer...

ROYER, la poussant.

Allez... Mais allez donc!

MARIE, effrayée.

Qu'y a-t-il?

HENRIETTE.

Viens, viens... Oh! mon Dieu! comme tu trembles!...

(Elle l'entraîne hors de la scène.)

SCÈNE VIII.

ROYER, OLIVIER.

ROYER.

Monsieur, j'ai entendu sortir de votre bouche deux mots qui n'ont pas coutume de se heurter l'un à l'autre.

OLIVIER.

Et quels sont ces mots?

ROYER.

Vous avez prononcé le nom de Royer, et vous avez parlé de lâcheté.

OLIVIER.

C'est vrai.

ROYER.

Et ces deux mots s'unissaient dans votre pensée?

OLIVIER.

Oui, monsieur.

ROYER.

Misérable!... Mais tu ne sais donc pas que c'est...

OLIVIER.

Un duel...

ROYER.

Non, pas un duel... mais la mort...

OLIVIER.

Si c'est la mort... tant mieux...

ROYER.

Oh! pas de ces comédies dédaigneuses, monsieur... L'homme qui m'a appelé lâche, je le tuerai, je vous le jure... je le tuerai!

OLIVIER.

Eh bien! je vous l'ai dit, tant mieux!...

ROYER, après un silence.

Écoutez, monsieur; je ne vous connais pas... c'est aujourd'hui la première fois que vous me rencontrez... Si, ce matin, je vous ai blessé par une demande indiscrète, je vous en ai fait mes excuses...

OLIVIER.

Et vous m'avez dit qui vous étiez...

ROYER.

Oui, je vous ai dit que j'étais le fils du comte d'Orilly... Mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'une fatalité cruelle a trop souvent dirigé ma main. Oh! ce n'est pas de la fanfaronnade, croyez-moi, c'est du regret, peut-être du remords... et, lorsque après la vengeance, on a vu passer près de soi... la sœur en larmes... la mère en deuil, le père désolé... de celui qu'on a puni... même justement... on doute, monsieur, on se repent... on voudrait arracher de la tombe le jeune homme tué dans sa fleur... on voudrait relever ce cadavre couché par terre. La colère la plus juste s'éteint

vite dans le sang versé... Vous êtes jeune et plein d'avenir... pourquoi aurais-je soif du vôtre... pour quelques paroles échappées à un sentiment exagéré, mais peut-être juste, pour une injure dictée par la jalousie peut-être; peut-être aussi par le ressentiment d'un long malheur?... Ah! si le duel est encore un combat honorable... c'est lorsqu'il venge des sentimens honorables aussi... Qu'on se batte pour sa sœur déshonorée, pour son père vendu, c'est un droit, c'est plus, c'est un devoir... Tenez, monsieur, nous sommes seuls, dites-moi que vous regrettez ces paroles, et je les oublierai...

OLIVIER.

Mais moi, je ne puis pas oublier...

ROYER.

Ah! quand vous les avez prononcées, vous ne me connaissiez pas!

OLIVIER.

Oh! je vous connais... Je sais que vous êtes le duelliste le plus terrible de l'école... Je sais que votre balle ne manque jamais son but... Je sais que votre épée entre dans le cœur à la juste mesure que vous voulez... et je sais aussi, qu'à l'encontre de tant d'autres spadassins, vous êtes brave.

ROYER.

Des railleries, monsieur... Ah! prenez garde... prenez garde!

OLIVIER.

Mais il y a ici un homme plus brave que vous, monsieur Royer d'Orilly : c'est celui qui, sûr d'aller à la mort dans un duel avec vous, y va plus calme que vous ne l'êtes vous-même.

ROYER.

En ce cas, monsieur, vous êtes fou.

OLIVIER.

Oh! non, non... Et s'il faut, pour vous convaincre du contraire, vous expliquer les paroles qui vous ont fait me provoquer, je vous dirai encore : que profiter de l'abandon d'une pauvre femme pour lui parler d'amour... que spéculer sur la pauvreté pour arriver au déshonneur de la fille et au désespoir de la mère... s'appelât-on Royer d'Orilly, c'est une lâcheté!

ROYER, le saisissant avec fureur.

Ah! tu te tairas!

OLIVIER.

Et s'il arrivait que monsieur Royer d'Orilly, fier de sa force d'athlète, employât d'autres armes que celle des gens d'honneur... je dirais encore que c'est une lâcheté.

ROYER.

Mais il y a quelque chose qui vous pousse à m'insulter, sans doute! Espérez-vous sauver ainsi cette femme de mon amour?.. Ne savez-vous donc pas que la pitié qu'elle eût pu m'inspirer se taira au souvenir de votre injure?... Ne savez-vous donc pas qu'une menace peut me pousser à tout!...

OLIVIER.

Même à un crime!... Et qui vous a dit, monsieur, que je ne veuille pas, moi, qu'il y ait une tache sur ce nom dont vous êtes si fier?... que je ne veuille pas qu'il soit dit que le fils du comte d'Orilly a fait une infamie, comme il sera dit peut-être que le fils du baron de Mortagne, que cherche votre haine... n'est pas un traître et un lâche!

ROYER.

Mortagne!... Ah! quel démon vous a poussé à prononcer ce nom?

OLIVIER.

Celui qui pousse les hommes à leur perte et à leur salut.

ROYER.

Mais qui êtes-vous donc, vous qui cherchez la mort avec tant d'empressement?

OLIVIER.

Monsieur Royer d'Orilly, le brave étudiant, l'intrépide duelliste, puisque vous êtes sûr de votre adresse, mesurez bien les coups que vous me porterez... faites que celui qui doit me tuer ne soit pas si rapide que je ne puisse encore prononcer quelques paroles... Et alors... je vous dirai qui je suis... je vous dirai mon nom... je vous dirai pourquoi j'ai voulu mourir.

ROYER.

Eh bien! soit... à demain.

OLIVIER.

A demain.

ROYER, à part.

Qu'est-ce que j'ai?... Je ne sais... mais le regard de ce malheureux m'a troublé... Oh! non, non, il a osé m'insulter... il a parlé de lâcheté... Nul homme ne dira deux fois ce mot au fils de mon père... je le tuerai! (Haut.) A demain.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

OLIVIER, puis FÉLIX et BUCHOT.

OLIVIER, seul.

Eh bien! merci, mon Dieu!... Il était temps que ma destinée s'accomplît... et il faut que ce soit par les mains de cet homme!... Ma mort sera une expiation de vos fautes, mon père... Mais elle ne restera pas sans vangeance... et mon ennemi pleurera peut-être sur le cadavre de celui qui a sauvé sa sœur!

FÉLIX, furieux, à Buchot.

Je te dis qu'il faut que ça finisse!

BUCHOT.

Il paraît que c'est fini... Tiens, le voilà tout seul.

FÉLIX.

Tant mieux!... Riette aurait pleuré... crié... Tant mieux!...

BUCHOT.

Ah! qu'on dise encore que les bons onguens sont dans les petits pots!

FÉLIX, allant à Olivier.

Monsieur Olivier...

OLIVIER.

Que me voulez-vous?

FÉLIX.

D'après votre conduite de ce soir, vous ne devriez pas me le demander.

OLIVIER.

Je suis fort peu intelligent, monsieur... Expliquez-vous.

FÉLIX, avec colère, s'avançant vers Olivier.

Eh bien! monsieur...

BUCHOT, s'interposant.

Doucement... voilà ce dont il s'agit... Il prétend que tu as fait la cour à Henriette.

OLIVIER.

Moi?

FÉLIX.

Osez le nier.

BUCHOT, à Olivier.

L'amour l'égare, la jalousie l'aveugle, et il s'est fourré dans l'esprit de t'en demander raison.

OLIVIER.

A moi?

FÉLIX.

A vous, monsieur... et je vous préviens d'une chose, c'est que je n'admets ni explications, ni excuses, ni rien!

OLIVIER.

Il faudra cependant que vous admettiez un refus.

FÉLIX.

Vous refusez?

OLIVIER.

Oui, monsieur.

FÉLIX.

Vous n'êtes qu'un lâche...

OLIVIER.

C'est ce dont vous et Buchot vous pourrez juger, si vous voulez bien me servir de témoins.

BUCHOT.

Tu te bats?

OLIVIER.

Demain matin.

FÉLIX.

Avec qui?

OLIVIER.

Avec M. Royer d'Orilly.

FÉLIX.

Le grand Royer!... Bon!... le voilà qui me prend mes duels, à présent!... Mais c'est mon cauchemar, mon bourreau, que ce grand animal-là!

OLIVIER.

Puis-je compter sur toi?

BUCHOT.

Oui. (A Félix.) Pauvre garçon, ça me fait de la peine!

OLIVIER.

Et quant à vous, monsieur...

FÉLIX.

N'achevez pas; excusez-moi et comptez aussi sur moi, Olivier... (Bas à Buchot.) Je ne l'aurais pas tué, moi... (Il s'éloigne.) Mais où est donc Henriette? (Il sort.)

OLIVIER, bas.

Un mot, Buchot?

BUCHOT.

Qu'y a-t-il?

OLIVIER.

Tu es homme d'honneur... Eh bien! promets-moi de faire ce que je vais te dire...

BUCHOT.

Je te le jure...

OLIVIER

Si je suis tué... (A part.) Et c'est mon espoir... (Haut.) Tu enverras ce médaillon...

BUCHOT.

A qui?

OLIVIER.

A mademoiselle Royer d'Orilly.

BUCHOT.

A la sœur de Royer?

OLIVIER.

A sa sœur.

BUCHOT.

Mais c'est donc pour ça?...

OLIVIER.

Non... c'est un secret que tu apprendras alors, sans doute... (A part.) Adieu, Louise... Je ne devais pas le garder long-temps... N'était-ce pas du bonheur!

BUCHOT.

Mais je veux savoir....

OLIVIER.

Silence! on vient.

BUCHOT, à lui-même.

C'est drôle!

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mme PASSAGER, PICONNEAU, ÉTUDIANS et GRISETTES.

Mme PASSAGER, furieuse.

Vous n'êtes qu'un petit imbécile!

PICONNEAU, furieux.

Vous n'êtes qu'une énorme cancanière!

Mme PASSAGER, à Buchot.

Un aimable danseur! qui ne m'a pas seulement regardée!

PICONNEAU, de même.

Quelle polkeuse! elle me dévorait des yeux!

BUCHOT, riant.

Très bien!

Mme PASSAGER.

Il m'a marché sur les pieds... il m'a marché sur ma robe... il m'a arraché mon volant!

BUCHOT.

Bravo!

PICONNEAU.

Vous m'avez serré les doigts, vous m'avez pressé la taille... Ah! par exemple... non... non... non!...

BUCHOT, battant des mains.

Brava!

Mme PASSAGER, à Buchot.

Si c'est comme ça que vous l'élevez...

PICONNEAU, de même.

Si c'est comme ça que tu me les choisis...

Mme PASSAGER.

Monsieur m'a donnée en spectacle!

PICONNEAU.

Madame voulait me faire danser la danse des petits chiens.

Mme PASSAGER, exaspérée.

Vous n'êtes qu'un malotru, monsieur Piconneau.

PICONNEAU, de même.

Madame Passager, vous n'êtes qu'une... L'expression me manque...

BUCHOT, les excitant.

Csz! csz!... bravo! Ne vous embrassez pas, et que ça ne finisse pas encore!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ROYER, puis HENRIETTE.

ROYER, rentrant vivement et arrêtant Félix qui passait au fond.

Félix! Félix! (Félix vient à lui, Royer descend la scène.) Ah! c'est toi, Buchot... Avez-vous vu Marie?

FÉLIX.

Non.

BUCHOT.

Où l'as-tu laissée?

ROYER.

Avec Henriette.

BUCHOT.

Je crois qu'elles ont filé par là.

ROYER.

Oh! venez... venez!

HENRIETTE, accourant.

Marie! Marie! Ah! mon Dieu! où est-elle!

ROYER.

Je l'ai laissée avec vous... Qu'est-elle devenue?

HENRIETTE.

Je ne puis vous dire... Je cherchais à l'égayer... Elle m'écoutait comme si elle avait été folle... me parlant de sa mère... de son père... d'un frère inconnu... je ne sais... J'essayais de la calmer... lorsque tout à coup, elle s'est échappée en s'écriant : «Oh! jamais... plutôt la misère... plutôt la mort!...»

ROYER.

Buchot!... Félix!... courez aux deux portes... sachez si elle est sortie... Oh! venez, Henriette, il faut la retrouver. (Il sort avec Henriette.)

OLIVIER.

Oh! ils la perdront, les malheureux!

BUCHOT, s'éloignant avec Félix.

Et toi, Piconneau, veille par ici... et si tu la vois... le cri du *Barbillon*.

PICONNEAU, sort.

C'est bien.

Mme PASSAGER.

Ah ça!... eh bien! qu'est-ce qui se passe ici?...

PICONNEAU, lui tournant le dos, et sortant.

Parlez à vos semblables, madame!

Mme PASSAGER.

Insolent paltoquet, va!... Je suis d'une rage... Je voudrais pouvoir griffer quelqu'un!... Ah!... voilà M. Olivier!...

(Elle va à lui et lui parle bas. — Ils s'éloignent un peu.)

SCÈNE XII.

MARIE, Mme PASSAGER.

MARIE, seule.

O mon Dieu! qui me sauvera... qui me dira comment je puis fuir!... Ah! ce bruit.... ces chants... ces danses... cet homme qui me parlait d'amour... et dont la voix me fait trembler... Il faut fuir... il le faut...

Mme PASSAGER, descendant la scène.

En voilà un qui a son paquet.

MARIE.

Grand Dieu!... vous ici, madame?

Mme PASSAGER, avec mépris.

Vous... et attifée d'une façon... A la bonne heure! ça devait finir comme ça!...

MARIE, avec prière.

Oh! sauvez-moi, madame... Je ne sais comment je suis venue ici... Je ne sais ce qu'on a osé me dire... Je ne sais quelle terreur j'éprouve... Mais emmenez-moi près de ma mère... chez vous.

Mme PASSAGER.

Chez moi?... Puisque vous êtes venue à la Chaumière, ce n'est pas la peine d'y rentrer, chez moi... D'ailleurs, pour le temps que vous auriez à y passer, vous pouvez vous en priver.

MARIE, effrayée.

Que voulez-vous dire?

Mme PASSAGER.

Que j'ai signifié à votre mère que si demain vous n'avez pas fini de payer vos trois mois d'arriéré, vous pouviez aller chercher un gîte ailleurs.

MARIE, avec supplication.

C'est impossible!... Mais ma mère se meurt!

Mme PASSAGER.

L'hôpital est fait pour tout le monde.

MARIE, avec désespoir.

O mon Dieu!

Mme PASSAGER.

D'ailleurs, quand on est parée comme ça... c'est qu'on a des ressources!

MARIE, de même.

Horreur!... Où suis-je donc tombée!

Mme PASSAGER.

Ça fait pitié!... des robes de mousseline et ça pleure misère!... (Elle s'éloigne.)

SCÈNE XIII.

MARIE, puis OLIVIER.

MARIE, seule un moment et éperdue.

Oh! mais vous le voulez, mon Dieu!... Demain, ma mère chassée... ma mère expirant peut-être sur le pavé de la rue... Eh bien! non, cela ne sera pas!... Vous me maudirez, mon Dieu... mais moi, je crierai du fond de mon déshonneur... «Non, vous n'avez pas été juste!...»

OLIVIER, l'apercevant.

C'est elle, enfin...

MARIE, se croyant seule.

Oh!... pardonnez-moi, Seigneur, vous êtes pitoyable et bon... vous m'enverrez un appui, un protecteur...

OLIVIER, descendant vers Marie.

Marie!...

MARIE.

Monsieur Olivier, voulez-vous me sauver?...

OLIVIER.

Vous sauver?... Oh! je le veux!

MARIE.

Eh bien! emmenez-moi... Il le faut, voyez-vous... Oh! vous ne savez pas ce que c'est que ce délire de l'âme, lorsqu'une voix infernale lui crie sans cesse d'un côté : Misère, pauvreté, agonie... et que de l'autre une voix flatteuse lui dit : Amour, richesse, bonheur!... Oh! arrachez-moi à cette affreuse tentation!...

OLIVIER.

Eh bien! venez, Marie, venez... près de votre mère... sous ce toit pauvre, mais où habite l'honneur.

MARIE.

Oui.. oui... Mais cet asile, je ne l'ai plus que pour quelques heures...

OLIVIER.

Grand Dieu!

MARIE.

Cette femme, qui était là tout à l'heure, nous a chassées...

OLIVIER.

Vous aussi!

MARIE.

Oui... Mais à vous, je puis tout vous dire... Je ne sais... mais, en vous parlant, je crois m'adresser au frère que j'ai perdu... Demain, nous serons sans asile... eh bien! je vous en demande un pour ma mère et pour moi.

OLIVIER.

Un asile? à moi!... (A part.) A moi, qui n'ai plus que celui de la tombe...

MARIE.

Oui, à vous... et j'y entrerai sans crainte... Dieu me dit que votre hospitalité sera sacrée... vous recueillerez ma mère, n'est-ce pas?

OLIVIER, pleurant.

Hélas! moi aussi, je suis chassé de ma pauvre demeure.

MARIE

Vous aussi!... O mon Dieu!... Eh bien! associons notre douleur et notre misère, monsieur... La vôtre ne peut être descendue aussi bas que la mienne... et je ne crains pas de vous tendre la main... Le pauvre est pitoyable... Prêtez-moi... donnez-moi de quoi attendre huit jours... le temps de trouver du travail...

OLIVIER, avec désespoir.

Moi!... O misère... misère!...

MARIE, le suppliant.

Eh bien!... deux jours... un seul... du pain pour ma mère... pour demain seulement...

OLIVIER.

Demain...

MARIE, de même.

Oui, pour demain... Je chercherai, je trouverai... Je mendierai s'il le faut... Un jour, c'est quelquefois le salut... c'est quelquefois tout l'avenir... demain peut nous sauver.

OLIVIER.

Mais demain tout sera fini pour moi... demain ne m'appartient même pas!

MARIE, avec un énergique désespoir.

Oh! malédiction sur vous tous! Non, mon Dieu! vous n'êtes pas juste!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ROYER, BUCHOT, FÉLIX, PICONNEAU, HENRIETTE, FANFAN, etc.

HENRIETTE, accourant.

La voici... la voici!... Marie!

MARIE, avec résolution.

Ah! c'est toi!... Eh bien! tant mieux! Je t'attendais...

HENRIETTE.

Monsieur Royer!... voilà Marie.

ROYER, avec douceur.

Ah! c'est vous enfin, Marie... Quelle inquiétude vous nous avez causée... Il est temps de sortir d'ici... Où voulez-vous que je vous conduise?...

MARIE, avec égarement.

Où vous voudrez, maintenant.

OLIVIER, à part.

C'en est fait... la misère a porté ses fruits... à elle le déshonneur... à moi la mort! (A Royer.) A demain!

MARIE, à elle-même.

A demain, ma mère.

BUCHOT, gaîment.

A la descente! et emboîtons le pas!

TOUS.

A la descente!

CHOEUR.

Charmante couturière,
Écoute ton amant...
Allons à la Chaumière,
Le plaisir nous attend.
Ne fais pas la rebelle;
Quand sa voix nous appelle,
Il nous faut ô ma belle,
Lui répondre à l'instant:
Tra la la!

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un carrefour de la rue Saint-Jacques. — Il est nuit. — La rue Saint-Jacques monte et fuit au loin. — A droite et à gauche on voit la rue Galande. — Une boutique de boulanger à droite, et une boutique de marchand de vin, à gauche. — Au lever du rideau, minuit sonne.

SCÈNE I.

LE CHIFFONNIER, seul. — Il est assis près de la borne du marchand de vin.

Oh! malédiction sur moi... Ce matin, lorsque j'étais heureux de le voir se mêler, triste encore, aux plaisirs de ses camarades, mon nom... ce nom maudit, prononcé par un étranger, m'a chassé comme un coupable... C'est que tout le passé s'est réveillé en moi... Oh! que faire?... N'ai-je pas assez expié cette fortune que j'ai conservée au prix d'un crime... et si je la garde encore, n'est-ce pas pour qu'un jour elle puisse secourir la misère de mon fils?... Et ma femme... ma fille... Marguerite... Lucienne-Marie... que sont-elles devenues?... Oh! ne mourrai-je pas... ou ne me pardonnerez-vous pas un jour, mon Dieu!...

SCÈNE II.

LE CHIFFONNIER, MÉNASSIER.

MÉNASSIER, entrant ivre, et regardant autour de lui.

Numéro... Comme Paris est mal éclairé... Ah! dites donc, vertueux chiffonnier... le numéro onze de la rue Saint-Jacques?

LE CHIFFONNIER.

Le voilà en face de vous.

MÉNASSIER, allant devant la maison.

Ça... c'est ma maison?... Qu'est-ce qu'ils ont donc fait de ma porte cochère?... Ce n'est pas ça chez moi... J'ai une porte cochère... ce n'est pas mon numéro onze... Il doit y en avoir un autre... Le connaissez-vous?

LE CHIFFONNIER.

Non.

MÉNASSIER.

Cent sous pour vous, si vous me reconduisez chez moi.

LE CHIFFONNIER.

Où logez-vous?

MÉNASSIER.

Rue Saint-Jacques, numéro onze.

LE CHIFFONNIER.

Eh bien! le voilà.

MÉNASSIER.

Je vous dis que ce n'est pas le mien.

LE CHIFFONNIER.

Alors, c'est que vous logez ailleurs.

MÉNASSIER.

Par exemple!... Tenez, voilà une lettre de papa... où il me dit... « C'est avec le plus grand » plaisir que j'apprends avec quelle ardeur tu tra- » vailles... » — Hein!... « La régularité de ta con-

» duite me charme... » — Hein?... c'est vrai, c'est tous les jours la même chose... Voilà la lettre... voyez l'adresse.

LE CHIFFONNIER, lisant.

« Monsieur Ménassier, étudiant. »

MÉNASSIER.

Vous voyez bien que ça y est.

LE CHIFFONNIER, lisant.

« Faubourg-Saint-Jacques, numéro onze. »

MÉNASSIER.

Eh bien!

LE CHIFFONNIER.

Eh bien! Faubourg-Saint-Jacques.

MÉNASSIER.

Eh bien! voilà un quart d'heure que je ne vous dis pas autre chose... Faubourg-Saint-Jacques, numéro onze.

LE CHIFFONNIER.

Eh bien!... continuez tout droit... jusqu'au haut de la montée.

MÉNASSIER, allant à droite et à gauche.

Comme ça?

LE CHIFFONNIER.

Oui.

MÉNASSIER, s'arrêtant.

Une idée!... Pourquoi m'avez-vous dit que c'était là le numéro onze?

LE CHIFFONNIER.

Parce que c'est vrai.

MÉNASSIER.

Eh bien! pourquoi me dites-vous maintenant que c'est là-haut?

LE CHIFFONNIER.

Parce que c'est là-haut.

MÉNASSIER.

Ah ça! dites donc, vieux porte-osier... Est-ce que vous croyez qu'on me fait aller comme ça?... Je vais t'apprendre, vieux blagueur...

(Il le menace.)

LE CHIFFONNIER.

Prenez garde!

MÉNASSIER.

Ou plutôt, je te connais... Tu te dis comme ça: « Je vais l'attirer dans un mauvais coin... Et puis, quand il se sera fié à moi... pst!... les autres... piquez-moi ça... En voilà un à plumer... je vous le vends. »

LE CHIFFONNIER, s'avançant sur lui.

Misérable!

MÉNASSIER, tirant son couteau.

Eh! doucement... j'ai mon catalan... C'est égal, il y a trop loin d'ici à mon onze... les rues ne sont pas sûres... je retourne à l'estaminet... Tiens, que je suis bête!... c'est un boulanger... Où donc est-ce qu'on boit?... Ah! c'est par là!... Adieu, vieux Judas Iscariote!

LE CHIFFONNIER, le menaçant.

Tais-toi! tais-toi!

(Ménassier s'éloigne en chantant.)

SCÈNE III.

LE CHIFFONNIER, seul.

Eh quoi! toujours... toujours... Cet habit même ne me met pas à l'abri de l'insulte... Par quelle fatalité le mot le plus indifférent me rappelle-t-il toujours cet exécrable souvenir?... Ce soir, à cette heure où tout dort, où la solitude devrait me laisser seul avec mon désespoir... il faut que ce misérable vienne me jeter à la face de ces mots qui m'épouvantent et me glacent... Triste débauché qui trompe la tendresse de son père... mais qui ne rougit pas de lui, du moins. Oh! oui, c'est vrai... je suis descendu à cet excès de désespoir, que j'aimerais mieux le rencontrer ainsi, ivre, mais oublieux, perdu, mais content... Oui, je préférerais cela à le voir passer chaque jour devant moi, pâle, sombre, désespéré... et se mourant dans son silence de la honte que je lui ai léguée avec mon nom maudit...

(Il se rassied sur la borne. — Une porte s'ouvre. — Un homme paraît sur le théâtre; au même instant, une fenêtre s'ouvre et une dame paraît.)

L'HOMME EN HABIT DE VOYAGE, en bas.

A demain, Aglaé... à demain, mon chat... dors tranquille, ma louloutte... Si la diligence passe par ici... je te ferai un petit cri d'amour.

LA FEMME, à la fenêtre.

Va donc... tu perdras ta place...

(L'homme s'éloigne en chantonnant. — Une fenêtre, en face, s'ouvre. — Arthur paraît et chante.)

ARTHUR, à la fenêtre.

C'est minuit qui sonne,
Entends, ma mignonne,
C'est l'heure où se donne
Tendre rendez-vous.
Ton mari qui gronde
Va faire sa ronde,
Et la nuit profonde
Trompe les jaloux.

C'est minuit, etc.

(Pendant la ritournelle, il descend et paraît sur le théâtre; il regarde de tous côtés.)

Mais là, sur la place,
La patrouille passe.
Cachez-moi, de grâce,
Par respect pour vous.
La garde s'avance,
La porte en silence,
S'ouvre, je m'élance...
Plaignez les jaloux.

C'est minuit, etc.

(Pendant le refrain, la femme a disparu de la fenêtre et a descendu ouvrir la porte. — Le jeune homme entre, la porte se referme.)

LE CHIFFONNIER, seul.

Je l'ai suivi jusqu'à la porte de la Chaumière... je l'en ai vu sortir.... Oui, il est moins triste... son visage semblait animé d'une espérance nouvelle... Oh! oui, oui, le plaisir, le bruit... auront enfin fait taire cette tristesse qui le consume... Le peu d'argent que je lui ai envoyé, il l'a accepté... Oh! que le luxe le tente, l'éblouisse, l'égare, s'il le faut... Tout ce qu'il désirera, je le lui donnerai... et peut-être qu'alors il consentira à me voir.... J'achèterai le droit de lui parler quelquefois... je le lui paierai de toute cette détestable fortune qui me pèse... je... Oh! malheur, malheur!... acheter le cœur de son fils!... (Il se rassied.)

SCÈNE IV.

LE CHIFFONNIER, FÉLIX, BUCHOT, HENRIETTE, FANFAN, VICTOR, ÉTUDIANS, GRISETTES.

VOIX LOINTAINES.

Ce sont les étudians
Qui vont à la Chaumière, etc.

LE CHIFFONNIER.

On vient... éloignons-nous... Qui sait si je ne trouverais pas un nouvel outrage, une nouvelle douleur dans cette rencontre?...

(Tous entrent en chantant.)

LES ÉTUDIANS, les uns aux autres.

Bonsoir, Félix... bonsoir, Victor.

(Ils se séparent et sortent. — Buchot et Félix parlent ensemble.)

HENRIETTE.

Ah ça! Félix, avez-vous bientôt fini vos confidences à Buchot?

FÉLIX.

Tout à l'heure.

FANFAN.

Savez-vous que vous n'êtes pas aimable du tout... Il est plus de minuit et vous nous laissez seules.

BUCHOT.

On y va.

FÉLIX, à Henriette.

J'ai dit: tout à l'heure. (Bas à Buchot.) Il faut arranger ça... Nous ne pouvons pas laisser tuer ce pauvre garçon pour rien...

BUCHOT, de même.

J'ai bien peur qu'il y en ait plus que tu ne penses... et Olivier m'a chargé d'une commission...

FÉLIX.

Mais où est donc Royer?

BUCHOT.

Le voilà qui arrive doucement... Il est occupé... Nous verrons ça demain.

FANFAN.

Voyons, partons.

HENRIETTE.

Avez-vous fini?

FÉLIX et BUCHOT.

Voilà.

LE CHIFFONNIER, à part.

Ce sont les amis d'Olivier...

BUCHOT.

Allons, Fanfan, je vas vous remettre à votre porte.

FANFAN.

C'est bien le moins.

BUCHOT, bas, à Félix.

Je donnerais un doigt de ma main pour ne pas voir ça!

LE CHIFFONNIER, qui s'est avancé.

Il n'est plus avec eux...

BUCHOT, se trouvant face à face avec le chiffonnier.

Tiens!... mais c'est vous, père Croche-à-Mort!

LE CHIFFONNIER.

Oui... oui... j'étais là... je...

FÉLIX.

Vous faites votre état...

BUCHOT.

Je ne suis pas fâché de vous avoir rencontré...

FANFAN.

Ah ça! est-ce qu'il fait des conspirations avec ce vieux?

HENRIETTE.

Il a peut-être pris un intérêt dans son commerce...

FÉLIX.

Chut! de la discrétion.

BUCHOT.

J'ai une commission pour vous.

LE CHIFFONNIER.

De quelle part?

BUCHOT.

Vous connaissez Olivier?

LE CHIFFONNIER.

Oui... oui.

BUCHOT.

Vous l'aimez, peut-être?

LE CHIFFONNIER.

Si je l'aime, mon Dieu!

BUCHOT.

Eh bien! père Croche-à-Mort...

LE CHIFFONNIER.

Quoi donc?

BUCHOT, à part.

Je ne puis pas lui dire ça...

LE CHIFFONNIER.

Eh bien! cette commission?...

BUCHOT.

Oui, vous avez raison... Vous avez apporté, ce matin, une lettre à Olivier?

LE CHIFFONNIER.

Oui.

BUCHOT.

Dans cette lettre, il y avait un billet de cinq cents francs !...

(Il tire le billet et l'on voit un médaillon tomber.)

LE CHIFFONNIER.

Oui.

BUCHOT, le lui donnant.

Le voilà.

LE CHIFFONNIER.

Comment, il n'en veut pas... il refuse ?...

BUCHOT.

Je ne sais pas... mais il m'a dit : « Cherche le » vieux qui a apporté ça, rends-lui cet argent... » il me porterait malheur. »

LE CHIFFONNIER, déchirant le billet.

Oh! toujours aussi implacable! (Il s'éloigne.)

BUCHOT.

Le fait est que pour l'avoir eu une minute dans les mains, ça ne lui a pas porté bonheur. (A part.) Pauvre Olivier! (Haut.) Allons, filons !

FÉLIX.

Hé ! viens-tu ?... voilà Royer.

(Royer paraît avec Marie.)

BUCHOT.

En ce cas, filons encore plus vite... et de la discrétion.

FÉLIX.

La veille d'un duel... il n'a pas l'air d'y penser.

HENRIETTE.

Adieu, et à demain.

TOUS.

A demain.

ROYER.

A demain. (Il les reconduit.)

MARIE, pendant qu'ils s'éloignent.

A demain... la misère.... la faim.... la mort... ou bien... (Elle s'appuie sur une borne.)

SCÈNE V.

MARIE, ROYER.

ROYER, à part.

Allons, il faut qu'elle s'explique... il le faut. (A Marie.) Marie, la nuit s'avance... Il faut que vous sachiez...

MARIE, l'œil fixe, la voix brève et étouffée, durant toute la scène.

Comme vous voudrez.

ROYER.

Mais vous ne m'entendez pas...

MARIE.

Je vous entends.

ROYER.

Marie... l'amour n'a point cette tristesse... Oui, sans doute, souvent il épouvante le cœur qui entend son langage pour la première fois... Ce n'est pas sans trouble, sans crainte, que l'on confie son âme, son bonheur, son avenir à l'amant qui nous implore... On tremble... on a peur.

MARIE.

Mais j'ai peur... je tremble...

ROYER.

Oui, mais d'une terreur glacée.... mais d'un horrible effroi...

MARIE.

Au contraire... j'attends, j'espére.

ROYER.

Marie, écoutez-moi bien.

MARIE.

Oui...

ROYER.

Marie, je vous aime.

MARIE.

Oui.

ROYER.

Le croyez-vous ?

MARIE.

Oui.

ROYER.

Croyez que votre bonheur sera mon premier espoir, ma seule pensée, mon unique occupation.

MARIE.

Oui.

ROYER.

Mais vous, Marie, m'aimez-vous?

MARIE.

Oui.

ROYER.

Oh ! mais... cet amour, s'il n'est pas dans votre cœur, je le refuse... Je vous l'ai dit : l'amour seul paie l'amour.... Oh! par grâce, répondez-moi.... Pourquoi toujours cette pensée distraite... Marie, pourquoi ces réponses faites d'une voix brève, tremblante... épouvantée?

MARIE.

Vous ai-je mal répondu?

ROYER.

Non... oh! non, certes! et ce serait le bonheur, si dans votre voix j'entendais parler votre cœur... Mais pardonnez-moi ce que je vais vous rappeler... M'avez-vous compris quand je vous ai dit: Marie, si vous voulez, je vous aimerai... Pour vous, j'oublierai toutes les femmes... vous serez l'unique maîtresse de ma vie, de mon âme... Je suis riche, et je puis donner à votre existence, à celle de tous ceux que vous aimez, le bonheur, le luxe... M'avez-vous compris quand je vous ai dit tout cela ?

MARIE.

Oui, je vous ai compris.

ROYER.

Mais je n'ai pas voulu vous tromper, je ne le veux pas encore... Marie, je vous l'ai dit... mon amour sera tout à vous... mais mon amour seulement... Vous m'avez entendu?...

MARIE.

Je vous ai entendu.

ROYER.

Vous m'avez entendu... Ainsi donc, lorsque je vous ai dit: Eh bien! laissez aux cœurs froids les vaines hypocrisies... votre beauté n'a pas besoin de ces refus menteurs dont se servent les coquettes pour égarer les passions... Marie, comme je me donne à vous, donnez-vous à moi... et que vous m'avez répondu: Je le veux... c'est donc que vous croyiez à mon amour?

MARIE.

Sans doute.

ROYER.

Et maintenant, si je vous dis encore: Marie, soyez à moi.... me répondrez-vous comme vous l'avez fait il y a quelques instans... Oui?

MARIE.

Oui.

ROYER.

C'est donc que vous m'aimez?

MARIE, avec explosion.

C'est que ma mére a faim et qu'elle se meurt!

ROYER.

Oh! misérable! misérable et lâche!... Olivier avait raison!... Oh! Marie, grâce, pitié... ne me méprisez pas... ne me maudissez pas... Tant de beauté, tant de jeunesse avaient troublé mon cœur.... Mais non, je ne parle plus d'amour.... Venez, votre mére vous attend... Venez... venez!

MARIE.

Oh! merci, monsieur... Heureuse celle qui vous aimera!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BUCHOT.

BUCHOT.

Maladroit que je suis!... J'ai dû le laisser tomber en prenant ce billet dans ma poche... C'est ici...

(Marie et Royer traversent la scène et rencontrent Buchot qui est penché et cherche à terre.)

ROYER.

Qui est là?

BUCHOT, penché à terre.

Ne faites pas attention... je cherche quelque chose... Ah! c'est heureux...

(Il ramasse le médaillon et le regarde à la clarté du réverbère.)

ROYER.

Buchot!...

BUCHOT, regardant le médaillon.

C'est bien ça.

ROYER, lui arrachant le médaillon.

Qu'est cela... grand Dieu!...

BUCHOT.

Ah çà! dites donc, vous!... Lui... Royer!...

ROYER.

D'où te vient ce bijou?... comment est-il entre tes mains?...

BUCHOT, embarrassé.

C'est un hasard... je l'ai trouvé...

ROYER.

Tu mens!...

BUCHOT.

Royer...

ROYER.

Tu mens, te dis-je!...

MARIE.

Monsieur...

ROYER.

Oh! de grâce, un moment... si vous saviez... Buchot...

MARIE.

Que va-t-il faire?...

ROYER.

Mon ami, écoute-moi... Au milieu de tes désordres, tu es resté homme d'honneur... Sais-tu à qui ce médaillon appartient?

BUCHOT.

Oui... à peu prés...

ROYER.

Eh bien! alors, il faut que tu me dises... Car elle ne te connaît pas... Ce matin, je l'ai bien vu... Un autre te l'a confié...

BUCHOT.

Eh bien! oui... Tiens... vois-tu, Roger, il y a des choses qu'on ne doit pas cacher à un frére... parce que si le malheur est réparable...

ROYER.

Oh! tu me fais trembler.

BUCHOT.

Et puis, la position est si extraordinaire.

ROYER.

Mais parle donc, malheureux!

BUCHOT.

Eh bien! Olivier...

ROYER.

Olivier...

BUCHOT.

Olivier, avec qui tu vas te battre dans quelques heures...

MARIE.

Grand Dieu!

BUCHOT.

Il m'a dit: « Si je suis tué, tu rapporteras ce médaillon à Mlle Royer d'Orilly. »

MARIE, à elle-même.

Comment a-t-il dit?

ROYER.

A ma sœur!

MARIE, à elle-même.

Sa sœur!... (Elle retombe sur sa borne.) Ah! mais c'est donc lui... c'est le fils du malheureux... Oh!

ROYER.

Oh! je comprends tout maintenant... ces larmes qu'elle me cachait... cette curiosité... cet Olivier qui a osé lui parler avec insolence... et je ne l'ai pas tué sur l'heure!...

BUCHOT.

Mais peut-être te trompes-tu... peut-être ta sœur est innocente...

ROYER.

Est-ce que je la soupçonne?... ma sœur!... c'est impossible!... elle n'a pas oublié ses devoirs... et si un amour funeste était entré dans son cœur, elle serait morte plutôt que de trahir l'honneur... Buchot, tu es mon ami, tu m'accompagneras.

BUCHOT.

Impossible... j'ai donné ma parole à Olivier.

ROYER.

Va donc... et dis-lui que c'est son sang qu'il me faut... dans une heure!...

BUCHOT.

Dans une heure... (Il sort.)

SCÈNE VII.

ROYER, MARIE.

ROYER.

Ah! pardon, Marie... c'est vous... pardon... mais si vous saviez...

MARIE.

Oui... votre sœur.

ROYER.

Ma sœur... oh! je cours prés d'elle... je l'interrogerai... je la ferai parler... Elle est innocente... elle doit l'être... elle n'a pas déshonoré le nom de son pére... le nom du proscrit vendu et assassiné.

MARIE.

Le nom de Royer d'Orilly, n'est-ce pas?

ROYEY.

D'où le savez-vous?

MARIE.

Et vous êtes le fils de ce proscrit vendu et assassiné?

ROYER.

Oui, moi... moi, qui voudrais vous mieux consoler... qui voudrais aller avec vous prés de votre mére... Mais je ne puis pas... Tenez, vous êtes pauvre... voilà de l'argent... prenez...

MARIE.

De l'argent... de l'argent de vous... Jamais!... jamais!...

ROYER.

Pourquoi ce refus, Marie? Oubliez que je vous ai outragée... oubliez que je vous ai méconnue. Si j'avais su quelle était la noblesse de vos sentimens... si j'avais pu soupçonner tout le malheur de votre existence... jamais, jamais, je vous le jure, je ne vous aurais osé parler d'un amour coupable... Tenez... prenez.

MARIE.

Jamais! jamais!...

ROYER.

Mais votre mère se meurt.

MARIE.

Nous mourrons ensemble.

ROYER.

Mais pourquoi, lorsque je repousse une outrageante espérance... pourquoi, lorsque je maudis des paroles qui vous ont insultée... pourquoi me refuser?

MARIE.

Pourquoi, monsieur?.. parce que Dieu a voulu que la malédiction qui pése sur moi s'accomplisse tout entiére... parce qu'il a dit que le traître serait maudit dans toute sa race... parce que je ne peux accepter du pain du fils du comte d'Orilly, vendu et assassiné par mon pére, monsieur!

ROYER.

Votre pére, malheureuse!

MARIE.

Appelez-moi maudite, c'est le nom qui convient à la fille du baron de Mortagne.

ROYER.

Vous, la fille de Mortagne!... Oh! maudite en effet... vouée à la misére, aux larmes!...

MARIE.

Et que vous auriez vouée au déshonneur, si Dieu ne m'avait pas éveillée de ce vertige qui me poussait à ma perte.

ROYER.

Oh! elle a raison... Elle était là tout à l'heure, tremblante, résignée. Et demain, j'aurais dit tout haut et à tous: « La fille de ce Mortagne, la fille du misérable qui a vendu mon pére, elle est à moi. Il manquait un déshonneur à ce nom, je le lui ai jeté... Ecoutez, et que ma voix descende jusque dans l'ombre où se cache le traître... C'est Marie de Mortagne, perdue, déshonorée... Je l'ai prise dans la boue de la misére, et je la jette à la fange du vice!... » Ah! cette joie, cette vengeance, je l'ai perdue... misérable fou que je suis!...

MARIE.

La joie qui rit sur l'honneur mort d'une pauvre fille n'est pas d'un honnête homme.

ROYER.

C'est que maintenant je pense à mon pére, moi.

MARIE.

C'est que vous oubliez votre sœur, monsieur.

ROYER.

Ma sœur... ma sœur... et c'est vous. vous qui me jetez cette injure à la face... vous, la fille du baron de Mortagne, vous insultez la fille du comte d'Orilly!

MARIE.

Vous m'avez rappelé mon devoir, je vous rappelle le vôtre.

ROYER.

O ma sœur! aurons-nous à rougir devant eux?

MARIE.

Ah! Dieu n'a pas mis toute la vertu d'un côté et toute l'infamie de l'autre... Dieu abaisse les orgueilleux... Dieu soutient les misérables.

ROYER.

Qu'il vous protége donc maintenant, puisqu'il m'a donné ma part de malheur... puisque vous en appelez à sa justice.

SCÈNE VIII.

MARIE, seule.

Merci, merci, Seigneur... je mourrai... Oh! cette fois personne ne me sauvera... Cet homme me l'a dit ce matin: la tombe est toujours ouverte à qui ose s'y précipiter... Mourir!... mourir!... toujours ce mot fatal... au bout de chaque effort, de chaque espoir... mourir!... Oh! je n'ose plus... j'ai eu froid... j'ai eu peur.. Insensée!.. mais la misère est là... elle viendra prendre sa proie... la faim tue... Est-ce donc vrai, mon Dieu! qu'il me faut mourir ainsi?... est-ce donc vrai que ni courage, ni vertu, ni résignation, rien ne vous touche lorsque vous avez prononcé l'arrêt fatal?... Faut-il que je meure et ma mère aussi, parce qu'elle a eu horreur du crime de son époux?.. Parce qu'elle ne s'est pas senti la force de partager le poids de sa honte, vous la condamnez aussi!... Non, non, elle ne mourra pas!.. Oh! la force m'abandonne!.. Oh! ne m'envoyez pas la mort avant que je n'aie embrassé ma mère... O mon Dieu! par grâce... laissez-nous mourir ensemble... Mon Dieu! mon Dieu! soutenez-moi... (Elle tombe accablée.)

SCÈNE IX.

MARIE, à demi couchée sur le pavé, LE CHIFFONNIER.

LE CHIFFONNIER.

Je l'ai retrouvé. Buchot... il m'a dit la vérité. Demain. . demain, Olivier se bat avec ce Royer d'Orilly... Oh! je le trouverai... je l'attendrai, cet homme... Il faut une victime à sa vengeance... eh bien! me voilà, qu'il me prenne, qu'il me tue, qu'il me soufflette devant tous... mais qu'il ne tue pas mon fils... mon pauvre fils... C'est de ce côté qu'il demeure... allons... (Il va pour sortir et se heurte à Marie.) Qu'est cela?...

MARIE.

La charité, la charité, s'il vous plaît!

LE CHIFFONNIER.

Une jeune fille en habit de fête... mourante!...

MARIE.

Pitié!... j'ai faim!... j'ai froid!...

LE CHIFFONNIER.

Malheureuse!... oui... oui... tout à l'heure... je voudrais... (Une heure sonne.) Une heure!... Oh! il faut que je voie cet homme!... Si j'en crois Buchot, il ne connaît point Olivier... Eh bien! alors, je le sauverai... Il n'hésitera pas entre le pauvre étudiant inconnu... et l'ennemi qu'il cherche depuis si long-temps... Ah! il veut punir le délateur de son père... eh bien! c'est moi!... Il veut traîner dans la boue le nom du traître... eh bien! moi seul le porte encore... Femme, enfans, ils l'ont tous renié!... Royer d'Orilly, si tu cherches le baron de Mortagne, le voici!... voici le traître!..

MARIE, qui s'est relevée lentement.

Qui a parlé de traître?

LE CHIFFONNIER.

Grand Dieu!

MARIE.

Qui a maudit encore le nom si maudit de Mortagne?

LE CHIFFONNIER.

Que parlez-vous de Mortagne?

MARIE.

Qui vous a dit que c'était mon nom?

LE CHIFFONNIER.

Votre nom... à vous?

MARIE.

Oui.

LE CHIFFONNIER, reculant.

O misère!...

MARIE.

Et, comme tous ceux qui l'entendent, vous reculez épouvanté!

LE CHIFFONNIER.

Moi?...

MARIE.

Oui, car c'est un nom infâme et honteux!... Si honteux, si infâme, que si je vous tendais la main en vous criant: Pitié, j'ai faim!... vous vous éloigneriez en me maudissant, comme il vient de le faire, lui!...

LE CHIFFONNIER.

Mais de qui parlez-vous?

MARIE.

De lui, qui m'a dit: « Enfant d'un père maudit, sois maudite! »

LE CHIFFONNIER.

Et ce nom de Mortagne... c'est le vôtre?

MARIE, d'une voix basse, et avec crainte.

Oh! ne le dites pas... ne le dites à personne!... Voilà quinze ans que ma mère et moi nous le cachons dans la misère.

LE CHIFFONNIER.

Votre mère...

MARIE, de même.

Oui... pour ne pas voir tous les visages se détourner à notre nom, pour ne pas fuir sans cesse devant la malédiction publique.

LE CHIFFONNIER.

Expliquez-vous, par grâce... parlez!...

MARIE.

Oui... mais le malheur ne pardonne pas à ceux qu'il a pris pour victimes... La lutte a été inutile... Quinze ans passés dans le travail n'ont pas épuisé la colère de Dieu... La maladie est venue, elle a frappé ma pauvre mère...

LE CHIFFONNIER.

Votre mère... elle vit?

MARIE.

Oui... mais, dans ce moment, mourante, désespérée, elle m'attend... vous voyez... dans cette maison... d'où il faudra sortir demain...

LE CHIFFONNIER.

Chassées!... chassées comme Olivier!

MARIE.

Oui, comme celui qui n'a pas pu me secourir... qui n'a pu protéger ma mère un jour seulement!

LE CHIFFONNIER.

Et vous n'êtes pas près d'elle!

MARIE, avec désespoir.

Ah! c'est que j'en suis là, que je n'ai pas de pain à lui apporter... C'est que j'en suis là, que j'aurais donné ma vie, mon honneur, que sais-je? pour la sauver... C'est que j'en suis là, de me mettre à genoux dans la rue, et de vous dire, à vous que je ne connais pas: La charité, la charité pour ma mère qui se meurt!

LE CHIFFONNIER.

Malheureuse Marguerite!

MARIE.

Vous savez son nom?

LE CHIFFONNIER.

Et tu t'appelles Luciennes-Marie, toi?

MARIE.

C'est vrai... Mais qui êtes-vous donc, vous qui me connaissez et qui ne me maudissez pas?

LE CHIFFONNIER, lui tendant les bras.

Qui je suis, malheureuse enfant!

MARIE.

Qui êtes-vous? que je vous bénisse, que je vous remercie.

LE CHIFFONNIER, reculant, avec désespoir.

Laisse-moi... laisse-moi!

(La mère l'Aiguille paraît au fond, soutenue par Olivier. — Ils descendent la rue Saint-Jacques.)

MARIE.

A votre tour, vous me fuyez... Oh! ma mère, il faut donc mourir...

(Elle va vers la boutique du boulanger et s'appuie toute défaillante le long du mur.)

OLIVIER, à la mère l'Aiguille.

Asseyez-vous là, madame... prenez courage... Tous les cœurs ne sont pas impitoyables comme celui de cette femme qui nous a chassés tous deux.

LE CHIFFONNIER, à part.

Mourir... a-t-elle dit!... (A Marie.) Pourquoi parlez-vous de mourir?

MARIE, éperdue.

Mais vous ne m'avez donc pas comprise?... Ma mère attend, elle se meurt... chaque heure est une heure d'agonie... Ce n'est pas la pauvreté qui souffre qui habite notre maison... c'est la misère qui meurt et qui crie: J'ai faim!

OLIVIER, à part, apercevant le chiffonnier.

Oh! quelqu'un...

LE CHIFFONNIER, à Marie.

Viens donc, viens... j'ai de l'or, nous la sauverons... Viens.

OLIVIER, s'approchant.

Pardon, monsieur... mais il y a là... une pauvre femme qui se meurt... Par pitié...

LE CHIFFONNIER, reconnaissant Olivier.

Mon fils... lui!

MARIE, avec étonnement.

Olivier!

OLIVIER.

Mon père... Marie!

MARIE.

Que parlez-vous d'une femme qui se meurt, monsieur?

OLIVIER.

Regardez, votre mère!...

MARIE, courant à elle.

Ma mère!... ma mère!

LA MÈRE.

Marie, ma fille... Ah! merci, mon Dieu!

LE CHIFFONNIER.

Marguerite!... Marguerite!...

LA MÈRE.

Qui m'appelle?

OLIVIER.

Vous la connaissez, mon père?

LA MÈRE.

Ton père... à toi .. Ah! miséricorde du ciel!

LE CHIFFONNIER.

Oui, c'est moi qui t'ai enfin retrouvée, Marguerite, et ma fille et mon fils!

MARIE et OLIVIER.

Grand Dieu!

LA MÈRE.

Et qui les retrouve tous les trois, la mère et les enfans, chassés, maudits, expirant de misère et de faim...

LE CHIFFONNIER.

Mais je suis riche, moi, j'ai de l'or... Tenez, prenez ! (Il leur offre de l'or.)

LA MÈRE, le repoussant.

Jamais !... Malédiction sur eux s'ils touchent à cet or maudit.

LE CHIFFONNIER, suppliant.

Par grâce... par pitié...

LA MÈRE, s'évanouissant.

A moi, à moi, mes enfans ! (Elle tombe dans leurs bras.)

LE CHIFFONNIER, avec désespoir.

Mais elle se meurt... C'est votre mère qui se meurt... ne voulez-vous pas la sauver ?... Mais que voulez-vous donc ?

MARIE.

Un peu de pain.

LE CHIFONNIER, courant à la boutique du boulanger.

Ah ! ouvrez !... ouvrez !... du pain... voilà de l'or !... Du pain ! du pain !...

ACTE CINQUIÈME.

Une grande salle ouverte au fond par deux fenêtres et une porte donnant sur le jardin du Luxembourg. — Une porte à gauche, et une autre à droite donnant sur l'escalier. — La scène est vide. — On entend frapper à la porte.

SCÈNE I.

Mme PASSAGER, FÉLIX, BUCHOT.

Mme PASSAGER, du dehors, à gauche.

Qu'est-ce qu'il y a ? (On frappe encore.) Ne tirez pas le cordon, père Froteau ! ce sont de mauvais garnemens ! (On frappe encore, elle entre en scène en camisole, avec un costume de nuit.) Ah ! les scélérats... ils vont enfoncer la porte !... Faire un bruit pareil à quatre heures du matin... (On frappe de nouveau.)

BUCHOT, en dehors, à droite.

Hé ! père Froteau, ouvrez !

Mme PASSAGER, à la porte de droite.

Ah ! c'est cet enragé de onzième année... Ouvrez, père Froteau... il casserait tout ! (On entend tirer le cordon.)

FÉLIX, entrant avec des épées, à la cantonade.

La première fois que ça vous arrivera, père Froteau... (A Mme Passager.) Vous commanderez une porte neuve.

Mme PASSAGER, courant à la porte à droite du passage où l'on voit Buchot qui va monter l'escalier.

Où allez-vous donc comme ça, m'sieur Buchot?

BUCHOT, entrant en scène.

Nous allons chez Olivier.

Mme PASSAGER.

Il n'y est pas.

FÉLIX.

Comment... il n'y est pas ?

BUCHOT.

Impossible ! il y est... Ah ça ! mère Passager, ne plaisantons pas de si bonne heure... Olivier est chez lui... il doit y être.

Mme PASSAGER, allant au fond et ouvrant les volets.

Je vous dis qu'il n'y est pas.

FÉLIX.

Je m'en doutais, il a filé.

BUCHOT.

Veux-tu te taire... Sommes-nous donc en retard ? (Il va pour consulter sa montre.) Ah ! pardon, j'oubliais... Quelle heure est-il à ma montre, s'il vous plait, madame ma tante ?

Mme PASSAGER.

Il est quatre heures.

FÉLIX.

Nous sommes d'une heure en avance, donc, tu comprends...

BUCHOT.

Eh non ! je te dis que ça n'est pas possible, il y est... il ne serait pas sorti. Je monte à sa chambre, et je le ramène; et quant à vous, madame Passager, tâchez de m'avoir fait monter pour rien .. Viens-tu ? (Il sort et monte.)

FÉLIX.

Tu peux monter tout seul... (A lui-même.) J'en suis sûr, il n'y est pas... C'est un sournois...

Mme PASSAGER.

Qui n'avait pas le sou... Ah ! vot' m'sieur Buchot peut grimper les six étages, il trouvera les quatre murs, un lit et une chaise.

FÉLIX.

Alors, ça vous fait une chambre élégamment meublée à louer ?

Mme PASSAGER.

M. Amadis Piconneau y entre aujourd'hui même.

FÉLIX.

Je vous croyais au plus mal avec lui.

Mme PASSAGER.

Nous nous sommes retrouvés à la sortie du bal.

FÉLIX.

Infortuné Piconneau !

BUCHOT, rentrant.

C'est vrai, il n'y est pas.

FÉLIX.

Quand je te disais...

BUCHOT.

Mais à quelle heure est-il sorti ?

Mme PASSAGER.

Ah!... il est sorti quand il a voulu... Pour ce qu'il me payait, je ne l'ai pas retenu.

BUCHOT.

Comment avez-vous dit?

Mme PASSAGER.

Je dis qu'il est sorti quand il a voulu.

BUCHOT.

Et même plus tôt qu'il n'a voulu, peut-être?

FÉLIX.

Que veux-tu dire?

BUCHOT.

Rien, mais vois-tu, Félix, il y a quelque chose là-dessous, je connais la sensibilité de Mme veuve Passager... Reste ici pour attendre Olivier qui reviendra, je l'espére; quant à moi, je vais tâcher de le découvrir... Il me dira à quelle heure il est sorti, entendez-vous, madame Passager? Je ne vous dis que ça pour le moment... Et si je ne me suis pas trompé, je viendrai vous dire le reste.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Mme PASSAGER, FÉLIX, puis LE CHIFFONNIER.

Mme PASSAGER.

Qu'est-ce qu'il a donc? est-ce qu'il croit me faire peur? est-ce que je ne suis pas maîtresse chez moi? Croyez-moi, monsieur Royer, vous avez tort, vous, un jeune homme, qui commence de fréquenter un garnement comme ça...

FÉLIX, d'un air courroucé.

Comment, un garnement comme ça! Parlez avec plus de respect d'un doyen de l'école... Si vous étiez un homme...

(Le chiffonnier est entré par le fond.)

LE CHIFFONNIER, très bien vêtu.

Pardon, madame!

Mme PASSAGER, aigrement.

Qu'est-ce que c'est?... (Avec une révérence.) Que désire monsieur?

LE CHIFFONNIER.

Je viens de chez M. Royer.

FÉLIX.

Hein?

LE CHIFFONNIER.

Je ne l'ai pas rencontré.

FÉLIX.

Je crois bien, je n'y étais pas.

LE CHIFFONNIER.

On m'a dit que je pourrais le rencontrer ici.

FÉLIX.

On vous a dit juste, monsieur, car me voilà.

Mme PASSAGER, bas, à Félix.

Mais peut-être que ce n'est pas...

FÉLIX, poussant Mme Passager du côté de sa chambre.

Madame Passager... ce n'est pas vous qu'on demande.

Mme PASSAGER.

A votre aise; mais tâchez de ne pas réveiller les locataires... Ah! mauvaise tête... Quatre heures du matin. (Elle sort.)

SCÈNE III.

FÉLIX, LE CHIFFONNIER.

FÉLIX, à part.

C'est sans doute un témoin du grand Royer.

LE CHIFFONNIER, à part.

S'il est tel qu'on me l'a dépeint, je l'amènerai aisément à ce que je veux, sans qu'il sache quel ennemi il va avoir à combattre.

FÉLIX.

Nous sommes seuls, monsieur, et je vous écoute.

LE CHIFFONNIER.

Monsieur, vous passez pour un duelliste terrible?

FÉLIX.

Moi?

LE CHIFFONNIER.

Oui, vous!

FÉLIX.

Mais z'oui! mais z'oui! monsieur, quand on me cherche, on me trouve, et quand on me déplaît, c'est moi qui vais chercher.

LE CHIFFONNIER.

Très bien! Vous passez aussi pour un des plus habiles tireurs de l'école?

FÉLIX.

Mais z'oui, système Grisier, monsieur, jeu serré... le jarret ferme, l'œil calme, la main rapide... une, deux...

LE CHIFFONNIER.

Très bien! Vous avez acquis une réputation par vos querelles nombreuses?

FÉLIX.

Ça commence, monsieur, ça commence; mais où voulez-vous en venir?

LE CHIFFONNIER.

Je veux en venir à vous dire que cette réputation me déplaît.

FÉLIX.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE CHIFFONNIER.

J'en veux venir à vous dire, qu'il est temps que quelqu'un vous donne une leçon et rabatte vos petits airs rodomonts.

FÉLIX, furieux.

Mes petits airs!... Et c'est à moi que vous parlez? et c'est vous sans doute qui vous êtes proposé de me donner cette leçon?

LE CHIFFONNIER.

Moi-même et à l'instant.

FÉLIX, prenant ses épées.

A l'instant; soit!

LE CHIFFONNIER.

Je savais que vous aviez vos armes ce matin! (Montrant une épée cachée sous sa redingote.) Quant à moi, j'ai la mienne... des témoins, nous en trouverons... Marchons.

FÉLIX qui a réfléchi.

Non, pas possible... dans une heure, j'attends ici quelqu'un pour affaire du même genre.

LE CHIFFONNIER, à part.

C'est bien cela.

FÉLIX.

Mais aussitôt après...

LE CHIFFONNIER.

Ah! vous reculez...

FÉLIX

Je recule?... il dit que je recule!... Ah! mille tonnerres, si ce n'était cet Olivier...

LE CHIFFONNIER.

Oui, je sais... un pauvre garçon que vous avez insulté hier, parce que vous comptez sur votre adresse et son ignorance des armes... Je vous dis, monsieur, que vous n'êtes qu'un fanfaron.

FÉLIX.

Un fanfaron, moi... et voilà deux fois qu'il me le dit! (A lui-même.) Ah! bast, au diable! Les autres se battront sans moi. (Haut.) Suivez-moi, monsieur.

LE CHIFFONNIER.

Venez donc, monsieur Royer d'Orilly.

FÉLIX, à part, et s'arrêtant.

Royer d'Orilly!

LE CHIFFONNIER.

Et je vous montrerai comment on corrige les bretteurs de votre taille.

FÉLIX, à part.

Ah! ceci est pour moi, et quant au grand Royer, il m'en a assez pris, tant pis pour lui... je lui prendrai celui-là.

LE CHIFFONNIER, qui est allé au fond, à part.

Grand Dieu! voilà Olivier qui vient... (Haut, à Félix.) Je vous attends monsieur.. est-ce que vous avez peur?

FÉLIX.

Ah! c'est ce que je vais te montrer au bout de mon épée... à quatre pas... là... là. . Viens, la rue est déserte... suis-moi!

(Félix s'élance par la porte de l'allée; le chiffonnier, resté un moment en arrière, jette un coup d'œil vers la porte du fond en s'écriant:)

LE CHIFFONNIER.

Enfin!

SCÈNE IV.

BUCHOT, OLIVIER, arrivant du fond.

BUCHOT.

Reste là un moment, et laisse-moi faire.

OLIVIER.

Où vas-tu?

BUCHOT.

Sois tranquille, tu vas le savoir tout à l'heure.

(Il sort par la porte à droite et monte l'escalier.)

OLIVIER, seul.

J'ai pu m'échapper de la maison où mon père nous a conduits... pendant que ma mère et ma sœur cédaient enfin au sommeil... A leur réveil, un mot leur dira pourquoi j'ai dû les quitter... Oh! qu'elles dorment, mon Dieu! jusqu'à mon retour, si je dois revenir... Et maintenant je le voudrais, maintenant, je voudrais vivre...

(On entend un bruit de sonnettes et de coups frappés à différentes portes.)

BUCHOT, en dehors, sur l'escalier.

Debout! debout! à la garde... au feu! à la veuve Passager!

Mme PASSAGER, sortant de sa chambre.

Ah! mon Dieu, qu'y a-t-il encore?... (A Olivier.) Vous ici, monsieur!

OLIVIER.

J'attends quelqu'un, madame, et je me retire.

BUCHOT, de même, en dehors.

Il n'y a pas besoin de se faire la barbe... Oh! branle-bas général; descendez!... Tout le monde en haut! voici le grand Royer!

TOUS, dehors.

Royer! Royer!

Mme PASSAGER, épouvantée.

Mais qu'est-ce que ça veut dire? Est-ce que les Cosaques ont envahi ma maison?

PICONNEAU, arrivant avec un porte-manteau par la porte du fond.

Ah! bonjour, mame Passager, selon nos conventions d'hier soir, j'arrive, me voilà!... J'étais pressé de me trouver dans une maison tranquille.

(Le bruit redouble.)

Mme PASSAGER.

On me pille... on me vole... A la garde!

ROYER, entrant avec Buchot par la porte de l'escalier.

Quoi! est-ce possible!... elle les a chassés?...

BUCHOT.

Oui, oui... (Montrant Olivier.) Tiens, demande-le-lui!

OLIVIER s'avançant.

Je vous attendais, monsieur.

ROYER.

Tout à l'heure, je vous prie.

LES ÉTUDIANS, entrant à demi vêtus.

Eh! bien, qu'est-ce qu'il y a donc?

VICTOR.

Pourquoi diable fait-on tout ce tapage?

BUCHOT.

Pourquoi? Écoutez, Royer va vous le dire.

Mme PASSAGER.

Vous paierez le dégât!

BUCHOT.

L'accusée se révolte contre son juge, maintenez-la. (Deux étudians s'emparent d'elle.)

Mme PASSAGER.

Moi!... et de quoi m'accuse-t-on?

PICONNEAU.

Oui, de quoi l'accuse-t-on?

ROYER.

De quoi? le voici: M. Olivier, notre camarade, s'est trouvé hier, comme nous nous sommes trouvés tous bien souvent, il n'a pu payer son mois; eh bien! cette femme, hier au soir, l'a insolemment chassé de chez elle, sans vouloir lui accorder cette nuit seulement.

TOUS.

C'est indigne.

OLIVIER, à mi-voix, à Royer.

Monsieur!

ROYER.

Mais ce n'est pas tout, vous savez, cette pauvre vieille pour qui nous avons fait une quête hier matin...

TOUS.

Eh bien?

ROYER.

Vous croyez qu'elle la lui a remise.

TOUS.

Certainement!

ROYER.

Eh bien, non! elle s'est payée d'abord; et comme la vieille était malade, était incapable de gagner son pain, elle l'a mise à la porte aussi... et, sans M. Olivier qui l'a rencontrée, elle serait morte sur le pavé de la rue.

TOUS.

Ah! c'est affreux!

Mme PASSAGER.

Cependant...

BUCHOT.

Qu'avez-vous à répondre, vertueuse hôteliére?

TOUS.

Rien! rien!

Mme PASSAGER.

Ah! j'étouffe!...

PICONNEAU.

C'est juste; mais il faudrait écouter madame dans ses raisons.

Mme PASSAGER.

Oui, parlez pour moi, mon petit monsieur Piconneau... défendez-moi. (Bas.) Je vous ferai mettre un papier neuf.

PICONNEAU, bas.

Ah! madame!

BUCHOT.

Eh bien! qu'avez-vous à dire en faveur de l'accusée; parlez, avocat.

PICONNEAU.

Eh bien! messieurs, dans mon opinion... je trouve... oui, je suis convaincu.. je pense... que madame veuve Passager ne s'est pas bien conduite.

Mme PASSAGER.

Hein?

PICONNEAU.

Voilà!

Mme PASSAGER.

Paltoquet!

PICONNEAU.

Gargotiére!

ROYER.

Silence!

BUCHOT.

La cause est entendue.

ROYER, à tous.

Approchez, mes amis. (Il leur parle bas un moment, et s'écrie:) C'est dit?

TOUS.

Oui!

ROYER, à Mme Passager.

Écoutez!

Une implacable main suspend sur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.

Tous vos locataires vous donnent congé.

Mme PASSAGER.

Mais je ne veux pas...

ROYER.

Votre table d'hôte est interdite... Vos gigots et vos baricots sont proscrits; vos chambres seront désertes, et vos écriteaux se balanceront éternellement avec ces mots inutiles: « Chambres garnies à louer. »

TOUS, s'avançant vers Mme Passager.

Chambres garnies à louer.

Mme PASSAGER.

Mais je suis ruinée, perdue. Je vais faire ma déclaration à la police.

(Elle rentre dans sa chambre.)

BUCHOT, riant.

Allez, la vieille! (A tous.) Et nous autres, tirons de dessous nos remises les voitures de déménagemens.

TOUS, tirant un mouchoir de leur poche.

Voilà!

BUCHOT.

Allez, et faites vos malles.

TOUS.

On y va.

(Tous sortent en tumulte par la porte de l'escalier. — En ce moment, Royer remonte la scène, et va à sa sœur qui vient de paraître à la porte du fond; il lui fait signe de ne pas entrer encore, tandis que Buchot, resté un moment près d'Olivier, lui dit à mi-voix.)

BUCHOT.

Quant à toi, Olivier, tu dois comprendre que ce duel est impossible.

OLIVIER.

Tu te trompes, Buchot, ce duel doit avoir lieu.

ROYER.

Et si je le refuse, moi!

OLIVIER.

Vous, monsieur, vous!

BUCHOT.

Ah! j'en étais sûr.

ROYER.

Laisse-nous! Buchot. (Buchot sort, Royer va au fond et appelle.) Louise, Louise! tu peux entrer. (Louise entre.)

OLIVIER.

Mlle d'Orilly!

ROYER.

N'aviez-vous pas dit à ma sœur : Je vous renverrai ce médaillon à l'heure de ma mort?

OLIVIER.

C'est vrai, monsieur!

LOUISE.

Il n'est pas encore temps, monsieur, reprenez-le... J'ai tout dit à mon frère, et il ne se battra pas avec celui qui m'a sauvée.

OLIVIER.

Vous ne m'avez pas tenu parole. Vous m'aviez juré de ne pas le dire.

ROYER.

Mais pourquoi me le cacher?

OLIVIER.

Parce que... Ne me le demandez pas, et laissez-moi m'éloigner.

LOUISE.

Il part... Oh! mon frère!...

ROYER.

Écoutez-moi, monsieur Olivier, je ne sais ni qui vous êtes, ni quelle a été votre existence.

MARIE, paraissant.

Ah! mon Dieu! les voilà ensemble.

ROYER.

Je ne vous connais que parce que vous avez sauvé ma sœur; je ne sais de vous que la noble modestie qui voulait me cacher ce bienfait; vous ne m'avez parlé que pour me rappeler sévèrement les devoirs de l'honneur quand je les oubliais près d'une noble et pauvre enfant que j'ai insultée, et à qui je voudrais demander pardon pour avoir méconnu ce qu'il y avait de saint et de noble dans sa misère.

OLIVIER.

Oh! faites-le, monsieur... car celle-là aussi est victime d'une bien fatale infortune.

MARIE, au fond.

Noble frère!

ROYER.

Et ce que vous me dites à ce moment même me prouve qu'un horrible malheur pèse sur vous comme sur elle; ce malheur, ne puis-je le consoler?... Et si ma rudesse n'a pas pour cela des paroles assez douces, n'y a-t-il pas près de moi un cœur qui vous a déjà compris... une voix que vous aimez à entendre?

OLIVIER.

Oh! que dites-vous, monsieur, que dites-vous?

ROYER.

Olivier, voulez-vous être mon ami, voulez-vous être mon frère?

OLIVIER.

Votre frère, moi! c'est impossible.

LOUISE.

Impossible!

ROYER.

Mais pourquoi donc?

MARIE.

Parce que c'est mon frère, à moi, monsieur.

ROYER, reculant.

Mlle de Mortagne!

LOUISE.

Grand Dieu!

ROYER.

Ainsi, lui?...

OLIVIER.

Olivier de Mortagne!

ROYER reste silencieux, et tout à coup il dit.

Viens, Louise!

LOUISE, suppliante.

Oh! mon frère! mon frère!

MARIE.

Viens, Olivier, notre mère nous attend.

LOUISE, de même.

Mon frère!... Oh! ils sont si malheureux!

ROYER.

Et si nobles, et si innocens tous deux, n'est-ce pas? Voilà ce que tu veux dire... Oh! tenez, pardonnez-moi, c'est la vérité. Jamais plus nobles cœurs n'ont choisi avec plus de courage entre la misère et la honte; jamais, tu as raison, Louise, jamais tu ne trouveras un mari sur l'honneur de qui tu puisses plus compter, et moi-même, jamais, non, jamais, Marie, je ne pourrai donner mon nom à une femme plus digne que vous de le porter... Mais, voyez-vous, malgré tout ce que j'ai d'estime pour vous, Olivier... d'amour pour vous, Marie, de respect pour tous deux, jamais je ne pourrai oublier que l'homme qui a perdu mon père est vivant, et que je pour-

rais le rencontrer face à face, et qu'il faudrait le nommer mon père aussi.

(En ce moment, un grand bruit se fait entendre du côté de l'allée. — Plusieurs étudians paraissent au delà de la porte de l'allée, portant un homme.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, BUCHOT, ÉTUDIANS, Mme PASSAGER.

TOUS, à Buchot.

Qu'est-ce donc?

BUCHOT.

Un malheur étrange.

TOUS.

Quoi?

BUCHOT, à Royer.

Tu sais, cet homme qui se cachait, à ce qu'il paraît, sous l'habit d'un chiffonnier.

OLIVIER.

Mon pére!

BUCHOT.

Son pére!

TOUS.

Eh bien?

BUCHOT.

Eh bien! il a provoqué Félix Royer, croyant s'adresser à toi, et...

OLIVIER.

Et il a reçu la mort?

MARIE.

Qu'il cherchait, sans doute!

BUCHOT.

Oui, il est allé au devant du coup fatal.

ROYER.

Et je remercie Dieu que ce ne soit pas moi qui l'ait porté.

MARIE.

O ma mére!... ma mére!...

ROYER.

Louise, accompagnez votre sœur, et nous, Olivier, suivons-les tous deux auprès de notre mére.

(Olivier se jette dans les bras de Royer.— En ce moment, on entend les cris : Partons! partons! et tout à coup Victor Piconneau et les autres élèves entrent bruyamment en scène, par la porte à droite, portant sur des bâtons ou sur leurs bras les effets, livres, etc. — Mme Passager reparaît.)

TOUS LES ÉTUDIANS, en entrant.

Partons! partons!... A bas mame Passager!

Mme PASSAGER.

C'est une atrocité!...

ROGER, appuyé sur le bras d'Olivier, tenant la main de Marie, tandis qu'Olivier presse celle de Louise, et calmant d'un geste les cris des étudians.

Allons, amis, c'est moi qui vous en prie... grâce pour tout le monde aujourd'hui!

Mme PASSAGER, se débarrassant de Piconneau, qu'elle manque de faire tomber, et courant aux deux frères.

Vive monsieur Royer! vive monsieur Olivier!

TOUS.

Vive Royer! vive Olivier!

FIN DES ÉTUDIANS.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron, 3.



LES TALISMANS

DRAME FANTASTIQUE EN CINQ ACTES ET SEIZE TABLEAUX,

PAR M. FRÉDÉRIC SOULIÉ,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 30 janvier 1845.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Rôles	Acteurs
FORBACH	MM. SAINT-ERNEST.
CAVALIER, UN GARÇON DE RESTAURANT, MAILLOCHOU, AKABILA, FREMIQUOI, UN MAÇON, UN SERGENT DE VILLE, UN VOYAGEUR, UN POSTILLON, UN GENDARME, JOUJOU	MÉLINGUE.
CABESTAN, UN GAMIN, KARKNOFF, LE CLERC, UN COCHER DE FIACRE, FONBOURGADE, Mme FREMIQUOI, UN SERRURIER, UN SERGENT DE VILLE, UN CONDUCTEUR, JAVA	CHILLY.
GASPARD CLINTON	LACRESSONNIÈRE.
PETRUS	VERNER.
GIROFLÉE	LAURENT.
COMMIS-VOYAGEUR	LAURÉ.
LE VOYAGEUR du coupé	ANTONIN.
LE PAYSAN	ALEXANDRE.
UN POSTILLON	MARTIN.
BARBEDOIE	BERTHOLLET.
L'AIGREFIN	ROCHEUX.
FREMIQUOI	MARTIN.
Mme FREMIQUOI	FRANCISQUE.
LE MINISTRE	STAINVILLE.
L'EMPEREUR CLAUDE	COQUET.
ENGUERRAND DE MARIGNY	MARTIN.
LAUBARDEMONT	SERRES.
UN CONSEILLER	FRANCISQUE.
UN HUISSIER	HECTOR.
UN INVITÉ	HECTOR.
UN VOLEUR	ADOLPHE.
META	Mlles LUCIE.
VERDURETTE	HORTENSE JOUVE.
MARGUERITE de BOURGOGNE	RACINE.
UNE NOURRICE	LOUISE.
UNE FILLE D'AUBERGE	ADÈLE.

SUR LA TERRE.

INVITÉS des deux sexes, OFFICIERS, MATELOTS, HUISSIERS, DOMESTIQUES, BRIGANDS, PAYSANS ET PAYSANNES.

DANS L'ENFER.

CONSEILLERS, DIRECTEURS GÉNÉRAUX, AUDITEURS AU CONSEIL, SECRÉTAIRES, HUISSIERS, etc.

ACTE PREMIER.

Un riche salon ouvrant, au fond, sur des jardins. — Fête. — A droite du spectateur, une table de jeu. — A gauche, une causeuse. — Une porte à gauche.

SCENE I.

GASPARD CLINTON, CABESTAN, JEUNES GENS, entourant la table de jeu, puis META, VERDURETTE, UN NÈGRE, INVITÉS, INVITÉES.

UN JOUEUR.

Qui prend la banque ?

CABESTAN, allant s'asseoir à la table de jeu.

Moi ; je fais deux louis.

UN JOUEUR.

Je tiens.

CABESTAN, jouant.

Pour moi... pour vous... les valets pour moi, les as pour vous... (Il tire des cartes.) Un valet. Quatre louis... Qui les veut?

UN JOUEUR.

Les voici. (On entend une musique de bal.)

UN INVITÉ.

Allons, mesdames, l'orchestre vous appelle.

(Les invités sortent.)

CABESTAN.

Pour moi... pour vous.

(Il joue, et l'on voit entrer au fond Meta et Verdurette, habillées pauvrement, accompagnées de laquais portant des malles; un nègre est avec eux.)

CLINTON, allant au devant de Meta.

Oh! Meta... c'est vous!... mais pourquoi cette tristesse ?

META.

Je ne sais, et je m'en veux... mais l'arrivée de mon père, au lieu de me donner cette joie pure et légitime qui est presque le devoir d'une fille, son arrivée me fait peur... Est-ce donc parce que je vous aime et que je crains qu'il ne nous sépare ?...

CLINTON.

Gardez-moi votre amour, Meta, et que votre nouvelle position ne vous fasse pas oublier vos sermens.

VERDURETTE.

Mademoiselle, votre père a défendu que vous parliez à qui que ce soit.. Venez.. venez.. on vous attend pour faire votre toilette. Venez donc, regardez les grimaces de ce vieux singe.

(Le nègre parle bas à Verdurette, avec des signes d'impatience.)

META.

Je te suis. A bientôt, Gaspard,

CLINTON.

Et vous n'oublierez pas vos promesses ?

META.

Oublieriez-vous les vôtres?... A bientôt!

(Elle sort.)

SCÈNE II.

CLINTON, CABESTAN, JEUNES GENS, CAVALIER.

CABESTAN, jouant.

Pour moi... pour vous... carte double... Je gagne cinquante louis... Qui les veut ? Ah ! c'est un terrible jeu que le lansquenet .. c'est ce qu'il y a de plus nouveau à Paris... Il y a deux cents ans qu'on ne le joue plus... Eh bien ! mes cinquante louis ?

CLINTON, à part.

Comme ce nègre me regarde, ne nous faisons pas remarquer.

CABESTAN.

Eh bien! mes cinquante louis...

CLINTON.

Banco... je les prends. (Cavalier paraît.)

CABESTAN.

Toi, Gaspard!... (A part.) Bien !... (Haut, continuant de jouer.) Pour moi... pour toi !...

CLINTON.

Les trois pour moi...

CABESTAN.

Oui !... (Il tire les cartes.) C'est long... Pour toi... Tu as gagné... à ton tour !

CAVALIER, s'avançant.

Que fais-tu là, Gaspard?

CLINTON.

J'attends l'arrivée de M. Forbach.

CAVALIER.

Tu attends mal.

CABESTAN.

Eh! c'est notre ami Cavalier. Toi.. dans une maison où va se donner une brillante fête?...

CAVALIER.

Je ne pense pas que le maître de la maison soit encore arrivé.

CABESTAN.

Non, mais j'ai hâte de le voir... Un pauvre matelot, parti il y a quinze ans, avec trente sous de capital, laissant à la porte du couvent de Saint-Vincent une pauvre petite fille, la sienne, parbleu ! qui serait morte de faim et de froid sans la charité des bonnes sœurs... et qui, après ces quinze ans d'absence, revient, dit-on, riche à millions... (Il joue.) Pour moi... je n'ai jamais vu ça que dans les romans et les comédies, et je ne serai pas fâché de le voir en réalité.

CAVALIER.

Riche à millions, dit-il !

CLINTON.

Hélas! oui, Cavalier... Meta n'est plus la pauvre enfant abandonnée pour laquelle mon amour pouvait être une protection... c'est une riche héritière.

CABESTAN, prenant l'argent.

Eh ! oui, une de ces héritières qui, si elles ont de l'ambition, peuvent choisir à leur fantaisie entre quelque marquis déchu de la vieille noblesse, ou un comte de l'empire menacé de Sainte-Pélagie.

CAVALIER.

Ne l'as-tu pas vue?

CLINTON.

Elle vient d'arriver de son couvent, et s'est retirée dans son appartement, pour y attendre l'heure du débarquement de son père.

CAVALIER.

Et tu es venu l'attendre aussi ?...

CABESTAN, se levant.

Comme toute la ville... Le vieux matelot n'y a pas mis tant de façons... Il a fait annoncer son retour à son de trompe, comme s'il s'agissait d'un chien perdu... invitant tous les habitans de Paimbœuf à assister à la fête qu'il allait donner... promettant libéralité aux pauvres, plaisirs aux riches, bon accueil à tous... Je suis venu... tu es venu.. il est venu... ma foi, nous sommes tous venus. (Les joueurs se lèvent et sortent.)

CAVALIER.

C'est bizarre.

CLINTON.

Et c'est pour cela, Cavalier, que je suis ici... car il est possible de réussir avec un tel homme, en lui disant : « Monsieur, j'aimais votre fille quand elle était pauvre et abandonnée, et je lui ai offert ma modeste fortune... eh bien ! je viens

vous demander sa main, à présent qu'elle est assez riche pour que je sois pauvre à côté de vos immenses trésors. »

CAVALIER.

Espères-tu arriver ainsi ?

CLINTON.

Je ne sais.

CABESTAN.

Tu réussiras, Gaspard... Tu es jeune... tu es beau... tu es brave... le père ne peut te refuser sans être un méchant homme... (A part.) C'est un atroce gredin.

CAVALIER.

Fasse Dieu que cet homme, poussé par un bon sentiment, consente à ce mariage !

CLINTON.

Ah! s'il me fallait perdre Meta, mes amis, je ne sais à quoi me pousserait mon désespoir ! C'est que ce n'est pas seulement un amour de la terre, c'est aussi comme un amour du ciel... Quand je la regarde, quand je l'écoute, je ne sais, mais il me semble qu'à travers l'azur de ses yeux brille une flamme qui purifie... que dans sa voix il y a comme un écho de la voix des anges... et c'est si vrai, que la première fois que j'ai voulu lui dire que je l'aimais, je suis tombé à genoux, et je lui ai dit : « Prenez pitié de moi ! »

CAVALIER.

Bien... bien... Gaspard, bien !

CABESTAN.

Oh! oh! oh! je ne te croyais pas un lecteur assidu des feuilletons de monsieur... monsieur... je ne sais plus son nom... Tu le remplaceras, un jour.

CLINTON.

Tu ris, Cabestan, et peut-être dis-tu, en riant, une singulière vérité... C'est que, sans talent, sans imagination, je ferais peut-être un roman fort intéressant... rien qu'en écrivant l'histoire de ma vie.

CABESTAN.

Tu as raison; tout une famille consumée, disparue dans l'incendie d'un vieux château, sur le bord de la mer... un inconnu qui te sauve... et, si l'on en croit la chronique qui se raconte tout bas... tout bas... pendant que les vieilles femmes filent leur chanvre... descendant d'une race vouée à Satan.

CAVALIER.

Tais-toi, Cabestan ; les mauvais souvenirs sont aussi pernicieux que les mauvais conseils... Tu le sais, à ce que je vois.

CABESTAN.

Et toi aussi, à ce qu'il paraît.

CLINTON.

Ne craignez rien de ces souvenirs, mes amis. Si quelquefois ils jettent dans mon âme d'horribles incertitudes, je sens aussitôt une force qui me soutient et les dissipe... et, faut-il vous le dire? au moment de décider de ma destinée, moi, pauvre orphelin, ne pouvant aller confier mon âme à une mère indulgente ou à un père prévoyant... je suis allé m'asseoir parmi les ruines de ce vieux château, à l'incendie duquel, seul, j'ai été miraculeusement arraché. J'ai évoqué, par la pensée, le souvenir de ceux qui ne sont plus... et qui m'avaient aimé. Je ne puis vous dire si je veillais ou si je dormais, lorsque tout à coup une ombre pâle et triste se leva devant moi... Est-ce une voix mortelle ou une voix céleste qui me parla ? est-ce mon oreille ou mon cœur qui l'entendit ? je ne sais; mais voilà ses paroles : « Enfant, espère et persévère... Ta tâche, en ce monde, est plus grande que tu ne penses... tes vertus rachèteront non seulement, dans l'avenir, la race maudite des Clinton, elles peuvent même payer la rançon d'expiation que Dieu demande à tes ancêtres tombés ! Marche ! enfant, et n'oublie pas que Meta est la compagne que le ciel a marquée pour t'aider dans cette voie pénible... N'oublie pas surtout que si jamais ton amour cessait d'être saint et pur... le malheur... » J'allais sans doute en entendre davantage, lorsque le bruit d'une fanfare vint m'éveiller... Pardieu, c'était toi, Cabestan, le jour où tu abattis ce sanglier que nul chasseur, avant toi, n'avait pu atteindre !

CABESTAN.

Et je me réjouis de t'avoir arraché à ces visions qui finiront par te troubler la cervelle... Tu es un peu don Quichotte, mon pauvre Gaspard, et il ne s'en faut pas de beaucoup que tu ne croies aux enchanteurs .. aux talismans... aux nécromanciens.

CAVALIER.

Il croit, du moins jusqu'à présent, à la voix de l'honneur et à celle de Dieu... et, s'il veut écouter son cœur, il importe peu que le bruit de tes fanfares l'ait éveillé... Son cœur lui a dit que le jour où il ne respectera plus Meta, ce ne serait pas seulement leur perdition à tous deux qu'il accomplirait, mais celle de sa race à venir, et peut-être celle de sa race passée, sur laquelle Dieu n'a sans doute pas fermé tout à fait les portes de l'enfer.

CABESTAN.

Les portes de l'enfer!... Bien dit... le mot est charmant. Je ne savais pas que les clés de l'enfer fussent au ciel.

CAVALIER.

Cabestan ! (On entend un bruit de fanfares.)

CABESTAN.

Et puis !... Mais point de querelle, messieurs... Attention ! Ma foi, moins les vingt-un coups de canons, c'est une entrée royale.

CLINTON.

Je tremble !

CAVALIER.

Allons, du courage.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FORBACH, LE NÈGRE, LAQUAIS, INVITÉS.

FORBACH.

Je vous suis obligé, mes bons compatriotes, de l'accueil que vous faites à moi et à mes millions. Je suis parti pauvre et seul; je reviens riche, et la compagnie ne me manque pas... c'est juste... Vous avez accepté ma fête... je vais vous dire pourquoi je l'ai donnée... Voilà quinze ans que je fais la guerre dans l'Inde... on peut y faire fortune, mais ce n'est pas là qu'on apprend les belles manières... Je suis un loup de mer, mais je veux vivre en bonne intelligence avec mes voisins... J'aimerai qui m'aimera... je haïrai qui me haïra... (Rires.) Et si quelqu'un se moquait de moi, il me reste un sabre et des pistolets pour lui apprendre la politesse que je ne sais pas... Voilà! Maintenant, mes bons amis, vous savez que je n'ai pas encore vu ma fille... ainsi donc...

CABESTAN.

C'est trop juste... Retirons-nous... il est rare que les reconnaissances de famille n'aient pas besoin de mystère. (On se retire.)

CLINTON, à Cavalier.

Que penses-tu de cet homme?

CAVALIER.

Du courage... Gaspard, du courage. (Ils saluent et sortent.)

FORBACH, au nègre, montrant Clinton.

C'est celui-là?

LE NÈGRE.

Oui... li!

FORBACH.

Assez... fais avertir ma fille. (Après que Clinton et les autres sont sortis.) J'y mettrai bon ordre... Ah! à peine arrivé, un obstacle!... de par l'enfer, je le briserai!

SCÈNE IV.

FORBACH, META, VERDURETTE, qui se retire.

VERDURETTE, conduisant Meta.

Allons donc! ne tremblez pas comme ça. (Elle sort.)

FORBACH, à part.

La voilà .. Oh! elle est belle.

META, avec hésitation.

Mon père!

FORBACH.

Ma fille.. ma fille... avez-vous donc peur d'embrasser votre père?... damnation!

META, de même.

Non, sans doute... mais...

FORBACH.

Oui, vous avez raison, vous ne me connaissez pas... et je comprends que, élevée dans un couvent, l'aspect d'un vieux soldat que le soleil des tropiques et la poudre ont noirci pendant quinze ans, vous épouvante; mais vous m'aimerez... je le veux.

META, avec crainte.

Mon père!

FORBACH.

Oui, quand vous saurez ce que je veux faire pour vous... quand, au lieu de la misérable vie que vous menez depuis votre naissance, vous aurez l'existence d'une reine... au milieu des plaisirs, des fêtes, des bals, des parures... vous m'aimerez un peu, n'est-ce pas?... vous m'aimerez?...

META.

C'est mon devoir.

FORBACH, à part.

Oh! oui, elle est belle. Monsieur Clinton a bon goût.

META, à part.

O mon Dieu... ayez pitié de moi!

FORBACH.

Vous pleurez?

META.

Non, mon père... non; mais...

FORBACH.

Oui, je comprends... vous regrettez sans doute la pauvreté et la liberté où vous viviez... les yeux d'un père y voient mieux que ceux de vingt bigottes .. et peut-être vous attendrissez-vous sur quelque amoureux sentimental et pauvre, qu'il faut oublier désormais. Vous rougissez...

META.

Mon père, puisque vous lisez si bien dans mon cœur, je ne vous le cacherai pas. . Pourquoi rougirais-je d'un amour pur et irréprochable?... J'aime...

FORBACH.

Quelque misérable artisan?

META.

Monsieur Gaspard Clinton est d'une noble famille.

FORBACH, à part.

Exécration!... Akabila ne m'avait pas trompé.

META.

Et, si la fortune est un mérite à vos yeux, il est riche.

FORBACH.

Riche pour vous, qui étiez pauvre... pauvre pour moi, qui ai conquis une fortune royale.

META.

Ainsi donc, mon père?...

FORBACH.

Écoutez, Meta... il vaut mieux, dès le premier jour, savoir à quoi vous en tenir sur mes desseins... Je vous aime... je vous aime comme un père... Vous serez riche, assez riche pour que je ne veuille pas vous marier au dernier rejeton d'une famille que je hais.

META.

Que dites-vous, mon père?

FORBACH.

Vous l'aimez... Eh bien! si vous l'aimez, éloignez-le pour toujours de vous et de moi... Pour des raisons que je ne puis vous dire, ce jeune homme me déplaît.

META.

Mais vous ne le connaissez pas.

FORBACH.

C'est un Clinton... cela suffit pour que je le déteste; mais, s'il osait vous poursuivre et si vous osiez l'aimer, ce serait assez pour que ma haine sût l'atteindre... et malheur à lui!...

META.

Que dites-vous?

FORBACH.

Il est ici .. je le sais... vous le savez aussi... Vous lui avez parlé...

META.

Mon père...

FORBACH.

Vous ne connaissiez pas mes intentions, et je vous le pardonne... Mais, maintenant que vous les savez, songez que si vous ne détruisez pas toutes ses espérances... sa mort les détruira... Allez... on va revenir, et je ne veux pas que l'on voie vos larmes.

META.

Mon Dieu! quelle faute ai-je donc commise que vous m'envoyez le malheur? (Elle sort.)

SCÈNE V.

FORBACH, PETRUS.

FORBACH, se croyant seul.

Oh! oui, elle est belle! mais faut-il qu'elle aime ce Clinton!... N'est-ce pas une fatalité, n'est-ce pas une de ces prédestinations attachées à cette race de maudits qui m'a perdu?... Oh! l'aspect de ce jeune homme a réveillé en moi des sentimens que quinze ans de guerre, de pillage et de crimes eussent dû étouffer... Oh! non, non, qu'il n'espère pas obtenir Meta... qu'il s'éloigne .. Je le sens... si je devais le rencontrer sur ma route, je le tuerais.

PETRUS, du fond du théâtre.

Tu ne tueras personne.

FORBACH.

Massacre et malédiction! qui ose me parler ainsi?

PETRUS, s'avançant.

Moi!

FORBACH.

Petrus!

PETRUS.

Moi-même... Quinze ans ne m'ont pas assez changé, à ce qu'il paraît, pour que tu ne reconnaisses ton ancien compagnon de meurtre et d'incendie?

FORBACH.

Tais-toi, misérable... tais-toi!

PETRUS.

Je me tairai, mais à une condition.

FORBACH.

Laquelle?

PETRUS.

La voici!... Dans la nuit de l'incendie du château de Clinton et du massacre de ses habitans... j'arrivai dans une chambre où se mourait une femme frappée de deux coups de poignard; elle s'était traînée jusqu'à un berceau que l'assassin n'avait pas vu...

FORBACH.

C'est vrai.

PETRUS.

Là, était un enfant que sa mère expirante voulait vainement atteindre... Cette femme, c'était la comtesse de Clinton, cet enfant, c'était ce jeune Gaspard Clinton que tu veux tuer.

FORBACH.

Et que tu sauvas alors, je ne sais trop pourquoi...

PETRUS.

Je vais te le dire: Un jour, que j'étais resté mourant dans le bois de Rhones, après une lutte avec les gendarmes qui nous poursuivaient, je fus rencontré par une femme jeune et belle... Elle devait savoir qui j'étais... elle l'oublia à l'aspect de ma souffrance... Elle s'approcha de moi, étancha le sang de mes blessures... m'aida à me traîner jusqu'à une caverne où je pus me cacher, et ne me quitta qu'après m'avoir donné sa bourse, en me disant: « Voilà de quoi être un honnête homme. »

FORBACH.

Tu as bien profité du conseil...

PETRUS.

Non, car je t'ai retrouvé le lendemain, car deux jours après tu m'as parlé des trésors que renfermait le château de Clinton et de cet horrible projet de meurtre dont l'incendie a fait disparaître les traces. Je te suivis. . et sais-tu quelle était la femme que je trouvai là... mourante, assassinée et que je reconnus aussitôt?

FORBACH.

La comtesse de Clinton... celle qui t'avait sauvé.

PETRUS.

Elle me reconnut aussi, et l'effroi lui rendant ses forces, elle s'empara de son enfant... C'est alors qu'épouvanté, je lui criai : Je le sauverai! je le sauverai!... Dieu inspire le cœur des mères... Elle n'hésita pas... Au brigand armé et sanglant qui était devant elle, la pauvre femme tendit courageusement son enfant... et tomba morte... Voilà pourquoi j'ai sauvé Gaspard... et pourquoi je te dis que tu ne l'assassineras pas!...

FORBACH.

Il n'y a pas besoin de l'assassiner pour le tuer.

PETRUS.

Oh! je sais que tu es brave, et qu'un coup d'épée ne te coûte pas plus à donner qu'un coup de poignard... mais, je ne veux pas que d'aucune façon tu attentes à la vie de ce jeune homme.

FORBACH.

Mais s'il veut séduire ma fille?

PETRUS.

Tu la surveilleras.

FORBACH.

S'il m'insulte?

PETRUS.

Tu le souffriras.

FORBACH.

Et tu crois...

PETRUS.

Ecoute... voici à quoi je suis résolu... Si tu touches un cheveu de Gaspard... je dis la vérité sur l'incendie du château de Clinton.

FORBACH.

Ce serait te perdre.

PETRUS.

Peut-être irai-je à l'échafaud... mais nous irons ensemble.

FORBACH.

Eh bien! soit... Mais, où te verrai-je... que fais-tu?...

PETRUS.

Tu me reverras quand je voudrai... Ce que je fais? je fais comme tous ceux qui ont commencé par le crime... je continue... Et toi?...

FORBACH.

J'ai fait fortune dans l'Inde.

PETRUS.

Comment?

FORBACH.

De matelot, je suis devenu capitaine.

PETRUS.

A service de qui?

FORBACH.

Au mien.

PETRUS.

Ah! de voleur, tu t'es fait forban.

FORBACH.

La Compagnie des Indes est si riche!...

PETRUS.

Tu as bien fait. Et tu reviens pour faire la fortune et le bonheur de ta fille?

FORBACH.

Oui!

PETRUS.

Et tu la refuses à Gaspard?

FORBACH.

Oui!

PETRUS.

Tu as raison; le fils de la victime marié à la fille de l'assassin, ce serait affreux... Tu fais bien; mais songe à ce que je t'ai dit.

FORBACH.

Je ne l'oublierai pas.

PETRUS.

Prête-moi cent francs.

FOBBACH.

Tiens, voilà cent louis. Adieu.

PETRUS.

Cent louis... Au revoir! (Il sort.)

SCÈNE VI.

FORBACH, seul.

Faut-il que ce misérable Petrus ait échappé au bagne et à l'échafaud pour venir me menacer... Mais qu'importe... je ne tiens pas à la mort de ce Clinton... je veux seulement l'éloigner de Meta; et pour être sûr de ne plus le revoir... c'est elle que je veux charger de ce soin... Le voici! il faut en finir.

(Cabestan, Clinton et Cavalier rentrent. Forbach sort en les saluant.)

SCÈNE VII.

CABESTAN, CLINTON, CAVALIER.

CABESTAN.

Eh bien! tu restes là, immobile... tremblant... tu viens ici déterminé à parler au père... et quand tu as le bonheur de le trouver seul... tu le laisses filer comme une mouette qui gagne le large?...

CLINTON.

Songes-tu que c'est le destin de ma vie qui va se décider, et qu'il m'est permis de trembler?

CAVALIER.

Tu as raison... Cependant tu as prévu qu'il pouvait te refuser? ..

CLINTON.

Ah! cette pensée me tue... perdre Meta... non, c'est impossible... Que ferais-je?

CABESTAN.

Eh! mon Dieu, tu feras comme tant d'autres, tu te consoleras avec d'autres amours.

CAVALIER.

Tu attendras avec patience qu'une occasion meilleure...

CABESTAN.

Bonne ou mauvaise, en voici une qui se présente... car voilà le père et la fille ensemble.

SCENE VIII.

Les Mêmes, FORBACH, META, le Nègre.*

FORBACH, entrant, donnant la main à Meta.

Qu'on serve... et dites à mes invités que le diner les attend.

META, à part, apercevant Clinton.

C'est lui!

CLINTON, à part.

C'est elle... on dirait qu'elle craint de me regarder.

CABESTAN, bas, à Clinton.

Allons, courage!

FORBACH, bas, à sa fille.

Vous savez ce que je vous ai ordonné. . (s'avançant vers Clinton.) Eh bien! messieurs, ne venez-vous pas?

CLINTON.

Pardon, monsieur, je voudrais... je désirerais...

FORBACH.

Vous avez à me parler?... Je vous écoute.

CLINTON.

Monsieur, ma démarche est bien étrange, sans doute; mais votre retour ici, la manière dont vous vous êtes annoncé, me donnent le droit de croire que les bizarreries ne vous déplaisent pas.

FORBACH.

Non, monsieur, j'aime l'extraordinaire; j'en ai beaucoup vu et je désire encore en voir.

CLINTON.

Eh bien, monsieur cette façon d'être m'encourage... J'aime votre fille.

FORBACH.

Ah!

CLINTON.

J'ose espérer qu'elle croit à la sincérité de mon amour.

FORBACH.

Bien!... bien!...

CLINTON.

Et je viens vous demander sa main.

FORBACH.

Bravo! jeune homme, bravo! voilà qui véritablement est assez extraordinaire... N'est-ce pas? messieurs et mesdames... une demande de mariage en public. C'est une mode nouvelle, sans doute... j'en suis ravi.. La mode exige-t-elle qu'on ignore le nom du prétendu?...

CLINTON.

Je m'appelle Gaspard Clinton.

FORBACH.

Clinton... Ah! je sais, une famille assez mal famée.

CLINTON.

Monsieur!

FORBACH.

Ça ne fait rien... les fils n'héritent plus, de nos jours, des crimes de leur père... mais ils héritent toujours de leur fortune... la vôtre?...

CLINTON.

Dix mille livres de rente.

FORBACH, riant.

Dix mille livres de rente... mais qu'est-ce qui n'a pas dix mille livres de rente... Ma fille en aura cent mille à son mariage, monsieur; mais comme j'ai le droit de mépriser la fortune, parce que j'en ai une énorme, votre pauvreté, monsieur, ne sera point un obstacle, et si ma fille vous choisit, je suis tout prêt...

CLINTON, avec prière.

Ah! Meta... Meta, répondez, voulez-vous ma main, mon nom... mon amour?

META, avec contrainte.

Non, monsieur Clinton.

CLINTON.

Non! Meta... qu'ai-je entendu?.. vous refusez?

META.

Oui, monsieur, jamais je ne serai votre femme.

FORBACH.

Je ne le lui fais pas dire.

CLINTON.

Oh! c'est affreux... Est-ce donc la fortune qui vous est venue... ces richesses inespérées...

META.

Peut-être...

CLINTON.

Est-ce donc un rival favorisé par votre père?

META.

Peut-être... mais, comprenez-moi bien, je ne puis pas... (Elle rencontre le regard de Forbach.) je ne veux pas être votre femme.

CLINTON.

Oh! malheur!

FORBACH.

Ce n'est pas de ma faute, jeune homme.. (En sortant et riant avec dédain.) Un Clinton. . dix mille livres de rentes!.. ça fait pitié... Venez, ma fille, le diner nous attend.

META, en sortant.

O mon Dieu... que voulez-vous de plus?

* Meta, Forbach, Cabestan, au fond, Clinton, Cavalier.

SCÈNE IX.

CABESTAN, CLINTON, CAVALIER.

CLINTON.

Refusé... chassé... méprisé.. Ah! c'en est trop... c'en est trop... la perfide... l'indigne!

CAVALIER.

Mais tu ne l'as donc pas vue? elle pleurait, elle se mourait.

CABESTAN.

C'est vrai, la première fois qu'il faut dire aux gens qu'on prétendait aimer... je ne vous connais plus... c'est dure... mais l'habitude lui viendra.

CAVALIER.

Meta est un ange de candeur.

CABESTAN.

C'est une femme.

CAVALIER.

C'est la vertu même.

CABESTAN.

C'est une femme... une femme qui était pauvre et qui aimait un homme riche... une femme qui est devenue très riche et qui ne veut plus d'un homme pauvre... C'est comme ça que ça se passe toujours.

CLINTON.

Oh! je me vengerai.

CAVALIER.

Te venger?

CLINTON.

Je me vengerai.

CABESTAN.

Bien dit!

CAVALIER.

Un homme qui se venge d'une femme est un lâche... Attends... espère...

CABESTAN.

Et crève de rage et de dépit.. Allons donc, au diable les amours langoureux! Viens, Gaspard, viens à Paris... C'est là qu'est la vie, la joie... l'amour... le bon amour où l'on n'a pas le temps de se désespérer, parce qu'on a de quoi se consoler tout de suite.

CLINTON.

Eh bien! oui, tu as raison... je veux l'oublier... la fuir... Si je restais ici... elle serait trop fière de mes larmes, de mon désespoir. (Il appelle.) Giroflée?

GIROFLÉE, du fond.

Monsieur...

CLINTON.

Prépare tout pour mon départ... je veux dans une heure être loin de ce pays maudit.

CAVALIER.

Tu es fou, Gaspard.

CLINTON.

Perdrai-je à la fois amis et maîtresse?...

CABESTAN.

Allons donc... Je te suis pour te guider dans la vie brillante et heureuse que tu vas mener.

CAVALIER.

Et moi, je reste ton ami, pour te soutenir dans la vie périlleuse où tu vas entrer.

CLINTON.

Brillante ou misérable, périlleuse ou paisible, je l'accepte... pourvu qu'elle me fasse oublier que je n'ai trouvé ici qu'ingratitude, bassesse, et trahison.

CABESTAN.

A Paris!

CLINTON.

A Paris!

ACTE DEUXIEME.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un cabinet de restaurant, avec porte à droite et à gauche; une table au milieu.

SCÈNE I.

CAVALIER, CLINTON, CABESTAN.

(Ils sont assis à la table, et paraissent avoir fini leur dîner.)

CLINTON.

Je vous dis qu'en voilà assez... la vie est mortellement ennuyeuse... Faire aujourd'hui ce que j'ai fait hier: faire demain ce que j'ai fait aujourd'hui, et rouler jusqu'à la vieillesse dans ce cercle d'occupations mesquines... je n'en veux plus. (Il se lève.)

CAVALIER, se levant.

Tu n'aimes donc plus rien?

CLINTON.

Rien... Et voilà pourquoi je suis ici... pour pouvoir me brûler la cervelle en liberté.

CAVALIER.

Mais enfin... tu as été amoureux?

CLINTON.

Assez souvent pour être parfaitement sûr que l'amour est un jeu qui ne profite qu'à celui qui triche.

CABESTAN.

Et tu as été volé?

CLINTON.

A ce point, que mon cœur est aussi sec que ma bourse... Je vous en préviens, mes amis, une fois la carte d'aujourd'hui payée, tous mes comptes seront réglés avec la vie... Belles espérances de ma jeunesse, douces illusions de mon cœur, dix mille livres de rentes que je possédais... tout cela est réduit à zéro...

CABESTAN.

Ce n'est guère pour vivre.

CAVALIER.

Et n'as-tu pas des bras... une tête?...

CABESTAN, se levant.

Beau patrimoine!

CAVALIER.

Les trois quarts des hommes n'en ont pas d'autres, et l'humanité vit... les pauvres arrivent.

CLINTON.

Mais à supposer que j'arrive... à quoi arriverais-je?

CAVALIER.

Au but que tu te proposeras.

CLINTON.

Et quel but veux-tu que je me propose? d'être médecin, notaire, avocat, ministre?... Médecin! pour voir les infirmités hideuses de la nature humaine?... Notaire! pour apprendre les passions viles et intéressées de mes clieus?... Avocat! pour faire de l'attendrissement sur un homicide, de la même voix dont j'aurais plaidé pour une gargouille?... Ministre! pour entendre dire que je suis un grand homme par ceux que je protége, et un imbécile par ceux que je ne protége pas?... Allons donc!... cela fait lever le cœur.

CAVALIER.

Et les arts... et la poésie?

CLINTON.

La poésie... Ah! par Dieu! elle est jolie votre poésie; la poésie, dans un pays où les machines sont plus intelligentes que les hommes; la poésie, à une époque où un pot d'eau réduit en vapeur vaut mieux que le bras de vingt Hercules et de cent Rolands; où l'on brave la colère du ciel, à l'abri d'une broche sur un toit... De la poésie, dans un temps qui ne croit à rien, ni à personne... Non, non, il n'y a de poésie que là où il y a de la foi, de l'espérance... Tenez, vous autres, voulez-vous que je vous dise la vérité?... Je suis né cinq cents ans trop tôt, ou cinq cents ans trop tard.

CAVALIER et CABESTAN.

Bah!

CLINTON.

Vous vous vantez de vos télescopes... Qu'est cela, près de la lunette de Mazraïm, qui faisait voir à travers les murs des maisons? Vous parlez des chemins de fer... cela vaut-il le tapis des trois bossus, qui les portait en une minute d'un pôle à l'autre?... Qu'est-ce que vos ballons, auprès de l'hippogriffe? Qu'est-ce que vos magnétiseurs, près du rameau d'or qui endormait le triple chien?... et l'eau infernale qui faisait Achille invulnérable?... et l'anneau de Gigès qui rendait invisible?... et la coupe de Roland qui apprenait la vérité aux maris?... et tous ces précieux talismans qui donnaient à l'homme une puissance si haute? tout cela est perdu, oublié... Voilà pourquoi je suis né cinq cents ans trop tard.

CAVALIER.

Et pourquoi es-tu né cinq cents ans trop tôt?

CLINTON.

Parce qu'au train dont vont les hommes et les choses... je suis sûr que tout cela reviendra, pour se perdre encore et revenir ensuite... La terre tourne, le ciel tourne, la science tourne, et tout revient à la même place, et je suis sûr que l'avenir nous ramènera le passé.

CAVALIER.

Et penses-tu que tu eusses été plus heureux avec ce pouvoir de plus?... Non, Gaspard, le malheur de l'homme n'est pas dans son impuissance... il est dans ses désirs insatiables...

CLINTON.

Cela se peut, mais j'aurais voulu en courir la chance... Que veux-tu que j'y fasse? je n'ai pas été du passé où cela était, je ne serai pas de l'avenir où cela sera... Le hasard m'a mal choisi mon heure... elle me déplaît... la compagnie m'ennuie, je m'en vais; bonsoir!

CAVALIER.

Mais ne sais-tu pas que Meta est arrivée à Paris?

CLINTON.

Oui, je le sais.

CAVALIER.

Ne l'aimes-tu donc plus?

CLINTON.

Non, car je ne la hais plus... Ah! pendant la première année de cette vie d'orgies et de festins, souvent son image m'est apparue comme un reproche vivant...

CAVALIER.

Et tu ne l'as pas écoutée?

CLINTON.

L'écouter... elle, dont le mensonge m'a poussé à l'abîme où je suis arrivé... Oh! je l'ai maudite bien des fois.

CAVALIER.

C'est que tu l'aimes encore.

CLINTON.

Eh bien! oui... et c'est pour cela que je me tue... pour me punir de ma lâcheté, car j'ai voulu la revoir... je l'ai tenté... mais je l'ai trouvée aussi implacable et aussi dédaigneuse qu'elle le fut le jour où elle me perdit.

CABESTAN.

Ainsi donc, impossible de te venger?

CLINTON.

Je lui ai écrit... j'ai voulu lui léguer le remords de m'avoir poussé au suicide... Laissez-moi en finir, avant que je n'apprenne qu'elle a ri de ma dernière faiblesse...

CABESTAN.

Elle en est capable.

CAVALIER, à Cabestan.

Te tairas-tu, malheureux!

CLINTON.

Il a raison... et d'ailleurs, croyez-moi... mon parti est pris... mes réflexions sont faites... je n'aime plus rien... je ne désire plus rien... Voilà, je pense, assez de motifs pour en finir.

CABESTAN.

Il n'y a rien à dire à cela.

CAVALIER.

Il y a à dire une seule chose... c'est que c'est un crime de se tuer.

CLINTON.

Je saurai cela tout à l'heure.

CAVALIER.

Tu ne crois donc à rien?

CLINTON.

A quoi veux-tu donc que je croie?

CAVALIER.

A Dieu, qui punit et récompense.

CABESTAN.

Et, par conséquent, au diable, son ennemi?

CAVALIER.

Pourquoi pas?

CLINTON.

Comment! vrai, cavalier... tu crois...

CAVALIER.

Eh! mon ami, n'est-il pas partout, et toujours à nos côtés, tentant, perdant petits et grands, enfans et vieillards, hommes et femmes?. Cette servante effrontée qui s'introduit dans la maison d'un bon vieux père de famille, qui le flatte, le trompe, l'égare, chasse peu à peu du foyer domestique les amis, les parens, les enfans, et qui, une fois qu'elle tient sa proie, la dévore, jusqu'à ce qu'elle l'envoie mourir de douleur et de misère à l'hôpital... cette fille, c'est le diable! Le fainéant qui attire l'honnête ouvrier au cabaret... qui, au lieu du travail, lui fait de l'ivresse une habitude... qui de l'ivresse le pousse à l'improbité, de l'improbité au vol, du vol à la cour d'assises, de la cour d'assises au bagne... ce bon camarade, c'est le diable... Le diable, c'est l'infâme espion qui dit à l'oreille d'un général... «Tu auras un million si tu trahis...» c'est le vieux libertin qui promet des équipages et des dentelles aux pauvres jeunes filles qui gagnent vingt sous à travailler vingt heures par jour... Le diable, c'est le flatteur qui pousse les puissans à écraser les faibles... Le diable, te dis-je, il est partout : à côté du joueur qui perd le pain de sa femme et de ses enfans... à côté du banqueroutier qui prend le fond de sa caisse, et y laisse son honneur... (Désignant Cabestan.) Mais de toutes les figures qu'il prend.. la plus trompeuse, la plus fatale, c'est celle de l'ami qui rit à vos sottises, applaudit à vos vices, bat des mains à votre lâcheté, et qui, lorsqu'il vous a poussé de précipice en précipice jusqu'au dernier abîme, le suicide, vous crie : «Va toujours, il n'y a rien au delà!...» voilà le vrai diable envoyé sur la terre pour la perte des hommes!

CABESTAN.

Cavalier!

CAVALIER.

Cabestan?

CABESTAN.

Si tu me connais... tu sais ce dont je suis capable...

CAVALIER.

Eh bien! comme tu voudras, Cabestan.

CLINTON.

Allons, allons, messieurs, n'allez-vous pas vouloir vous égorger parce qu'il me plaît de me brûler la cervelle?... Point de dispute, et buvons...

CAVALIER, à part.

Il faut le sauver!

(Il prend le verre que lui a rempli Clinton, et y verse quelques gouttes d'un flacon qu'il cache.)

CLINTON.

Buvons!... vous, à ma bonne mort... moi, à votre longue vie... (Il trinque avec Cabestan.) Tu refuses, Cavalier?

CAVALIER.

Non, mais prends mon verre.

CLINTON.

Soit!

(Il boit dans le verre que lui a donné Cavalier.)

CABESTAN, présentant son verre.

Prends plutôt le mien.

CAVALIER.

Ne l'as-tu pas assez empoisonné de tes mauvais conseils?

CABESTAN.

Prends garde!

CLINTON.

Allons, buvons, et pas un mot de plus... Pouvez-vous me donner, l'un ou l'autre, le pouvoir d'être ce que je veux? pouvez-vous me rendre cette fleur de l'âme que j'ai perdue?... non?... Eh bien! laissez-moi en repos.. (Cavalier étend la main sur lui.) C'est étrange, ce vin m'a troublé la tête... et je me sens une horrible envie de dormir.

CABESTAN.

Dormir au moment de te tuer... Tu as donc renoncé à ton projet?

CLINTON, cherchant à combattre le sommeil.

Non, certes, non... Du reste, comme j'aime les affaires bien en règle, finissons-en tout de suite, et faisons-nous nos adieux... Votre main, à tous deux... Vivez si cela vous va, et amusez-vous si vous pouvez... Quant à moi...

(Il tombe sur une chaise, appuie sa tête sur la table et s'endort.)

CAVALIER.

Il dort!

CABESTAN.

Mais il va bientôt s'éveiller... et alors il m'appartiendra... alors il accomplira le crime qui doit me le livrer.

CAVALIER.

Peut-être?

CABESTAN.

Tu sais qui je suis, Cavalier?

CAVALIER.

Oui, tu es le démon à qui son maître a dit : « Il y a sur la terre le dernier rejeton d'une famille maudite dans toutes ses générations... Celui-ci a été racheté par sa mère du pouvoir surhumain que j'exerçais sur ses ancêtres... mais il n'est pas à l'abri de l'influence fatale que les hommes ont sur les hommes. Démon, deviens homme et rends-moi le dernier des barons de Clinton.» Alors tu es venu, tu t'es mis à l'œuvre, tu as débauché cette nature faible, tu as perverti toutes ses idées, flétri toutes ses affections... Et moi, en te voyant si lâche, si flatteur, si infâme... en te voyant, pour comble de crimes, le pousser au suicide après l'avoir poussé au mal, je me suis dit : Mais ce n'est pas là un homme, c'est un de ces démons fangeux dont l'enfer lui-même rougit.

CABESTAN.

Ah! diable, nous jouons donc cartes sur table... vaillant esprit du ciel? Depuis tantôt quinze ans que je te trouve entre moi et ce niais, je me suis quelquefois dit : Mais, ce Melchior Cavalier, qui n'est ni menteur, ni intéressé, ni bas, ni lâche, ni traître... ce malheureux qui n'a aucun des bons vices qui profitent aux humains, n'est pas un homme; et, il m'est venu quelquefois en pensée que tu étais un de ces bannis d'en haut qui n'y peuvent rentrer qu'à charge d'y ramener une âme, et que tu t'étais flatté de tirer celle-ci de mes griffes... Mais, je dois l'avouer aussi, en voyant la sottise de tes efforts pour m'arracher ce pauvre Gaspard Clinton, je n'ai jamais pu me résoudre à te prendre pour un esprit... J'ai eu tort... je t'en demande pardon.

CAVALIER.

La lutte n'est pas finie et sera plus longue que tu ne penses.

CABESTAN.

Tu l'as donc endormi pour un siècle?

CAVALIER.

Pour un quart d'heure.

CABESTAN.

Ce n'est guère.

CAVALIER.

Qu'importe! si c'est assez pour l'empêcher d'accomplir son crime... Car avec le vin que je lui ai présenté, il a bu l'amour de la vie et cet effroi de la mort qui fait supporter l'existence, si misérable qu'elle soit.

CABESTAN.

Ah! bon génie... mon doux ennemi, vous vous servez de petits philtres divins pour le sauver... Eh bien! nous nous servirons de petits talismans diaboliques pour le perdre... C'est la loi de nos combats, vous le savez?

CAVALIER.

Parfaitement, spirituel démon, il en est un peu entre nous comme chez les hommes, ce ne sont pas seulement les voleurs qui savent le Code... Que lui donneras-tu donc?

CABESTAN.

Ce qui en prendrait de plus sages que lui... Je lui donnerai ce qu'il désire, ces talismans qui lui apporteront, à ce qu'il croit, le pouvoir de faire ce qu'il voudra.

CAVALIER.

Cela comprend le bien.

CABESTAN.

Il choisira le mal.

CAVALIER.

Et tu l'y aideras?

CABESTAN.

De tous mes moyens... En vérité, tu me fais la partie trop belle... Quoi!... tu m'as vu renoncer au projet de perdre à la fois, et l'un par l'autre, Clinton le maudit, Meta la bénie (je savais que la vertu de Meta résisterait à toutes les séductions humaines), et lorsque je me contentais de celui-ci, tu me permets de soumettre l'autre aux séductions que va prêter à son amant la puissance de mes talismans?...

CAVALIER.

Dont il pourra seul se servir...

CABESTAN.

C'est convenu, *doctissime doctor*.. La position est claire; nous avons lutté quinze ans sans nous connaître, tous deux enfermés dans les misérables pouvoirs que la nature a donnés aux simples mortels.. Au moment où tu te sentais vaincu, tu en as appelé aux puissances célestes; ceci m'éclaire, je riposte, et j'en appelle aux puissances infernales... Il a ton élexir, et je lui donnerai mes talismans; puis, une fois muni de nos présens, il marchera à sa guise, libre entre ses deux bons amis, Melchior Cavalier et Balthazar Cabestan... jusqu'au jour où il tombera pile ou face... pour toi ou pour moi... Est-ce bien cela?... as-tu quelque chose à

ajouter ou à retrancher?.. n'est-ce pas clair comme un traité entre deux fripons, où ni l'un ni l'autre ne laissent jamais rien de douteux?

CAVALIER.

Et tu prétends que nous resterons enfermés, toi dans ton rôle de Cabestan, moi dans mon rôle de Cavalier... Non, non, mauvais histrion, je te suivrai dans tous les déguisemens infâmes que tu prendras pour le conduire à sa perte.

CABESTAN.

Viens donc, habile et céleste comédien.

CAVALIER.

Soit! et je lui ferai voir que tes présens sont...

CABESTAN.

Dangereux?

CAVALIER.

Ce n'est pas cela qui l'arrêterait.

CABESTAN.

Inutiles?

CAVALIER.

Il ne me croirait pas.

CABESTAN.

Comment les lui montreras-tu donc?

CAVALIER.

Que t'importe?

CABESTAN.

Ah! voilà que tu le caches et que tu veux me tromper.

CAVALIER.

Je te laisse le mensonge.

CABESTAN.

C'est un vice, il m'appartient, et tu me le prends.

CAVALIER.

Non, mais la discrétion. . c'est une vertu, et je la garde.

CABESTAN, à part.

Qui sait, le remède n'a pas encore opéré peut-être, et s'il lui reste un grain d'envie de se tuer, il ne faut pas le perdre... les mauvaises idées sont précieuses.

CAVALIER, à part.

Il n'est pas diable à lâcher sa proie sans tenter un dernier effort... veillons sur lui.

CABESTAN.

Ainsi donc, c'est convenu?

CAVALIER.

Convenu.

CABESTAN.

Allons donc! à nous deux, pauvre esprit!

CAVALIER.

A nous deux, pauvre diable!

CABESTAN et CAVALIER, d'une voix élevée en sortant.

Gaspard Clinton, il faut vivre.

(Cavalier sort à gauche et Cabestan à droite.)

SCÈNE II.

CLINTON, seul, s'éveillant.

Qui m'a dit qu'il fallait vivre?.. est-ce le ciel ou l'enfer qui m'a parlé?... Dois-je vivre pour le repentir ou pour la vengeance?.. Mais Cavalier... Cabestan... ils riront de ma lâcheté si je recule... Non, non... il faut en finir. (Il pose le pistolet sur la table.) Mais j'y pense, je ne puis pas quitter la vie en fripon... Holà! garçon! (Il sonne.)

LE GARÇON, en dehors.

On y va.

CLINTON.

Et Meta... Oh! l'avoir aimée à ce point de me perdre pour l'oublier, et sentir là que je l'aime encore plus que jamais... Oh! lâche... lâche... finissons en... (Il appelle.) Quelqu'un!... Cette pensée me brûle... me torture!... Garçon... garçon!...

SCÈNE III.

CLINTON, LE GARÇON (CAVALIER).

LE GARÇON, entrant par la porte de gauche.

Voilà, monsieur... voilà!

CLINTON.

Garçon, la carte?

LE GARÇON, lui donnant une carte.

Voilà!

CLINTON.

Ce n'est pas ça... ma carte?

LE GARÇON.

Connais pas.

CLINTON.

La carte à payer.

LE GARÇON.

Monsieur veut dire l'addition?

CLINTON.

L'addition, la carte à payer, comme vous voudrez.

LE GARÇON.

Monsieur est de province?

CLINTON.

Hein?

LE GARÇON.

Sans ça, monsieur saurait qu'on ne dit plus la carte à payer que chez les marchands de vins... Vous avez l'honneur d'être à la grande Chartreuse, monsieur, maison chocnosophe, bal superlificoquentieux... valse flamboyante!... cachucha humanitaire!... polka échevelée et style Pompadour!

CLINTON.

Donne-moi l'addition... puisque ça s'appelait comme ça du temps de Mme de Pompadour.

LE GARÇON, sortant.

A l'instant.

CLINTON, seul.

Oui, il faut mourir... et cependant, à vingt ans!

SCÈNE IV.

CLINTON, UN GAMIN (CABESTAN).

LE GAMIN, entrant par la porte de droite.

Ohé! houp! là, là!

CLINTON.

Eh bien! cette carte?

LE GAMIN.

Monsieur Gaspard Clinton? ohé!

CLINTON.

C'est moi.

LE GAMIN, lui donnant une lettre.

Une lettre pour monsieur.

CLINTON.

De quelle part?

LE GAMIN.

De la part d'un farceur joliment vêtu! deux habits, une redingote, un manteau, trois gilets... j'ai pas pu compter les pantalons et les chemises.

CLINTON, regardant la lettre.

C'est bien pour moi, et c'est l'écriture de mon drôle de domestique... Où t'a-t-on remis cette lettre?

LE GAMIN.

Au corps de garde ici près... Le particulier m'a dit : Puisque mon maître n'est pas ici, tu le trouveras sans doute à la grande Chartreuse.

CLINTON.

Il paraît que j'ai fait attendre M. Giroflée; lisons... (Il lit.) « Monsieur, j'ai appris par une let- » tre dont vous m'avez chargé de la remettre à » Mlle Forbach, que vous étiez parti pour vous » suicider... Je ne peux que vous engager à con- » tinuer... M. Forbach, notre nouveau proprié- » taire, m'ayant attrapé votre lettre, pendant que » Mlle Meta, à ce qu'il m'a dit, se pâmait de rire » en la lisant... a fait saisir et empoigner votre » mobilier, qui est pour le moment en état d'ar- » restation. Pour moi, comme étant hier votre » fête, et que vous ne m'avez rien donné... j'ai » pris en cadeau plusieurs linges et habits, dont » je me les ai mis sur le dos, afin de les sortir en » fraude des huissiers; avec quoi j'ai l'honneur » de vous saluer. Votre fidèle domestique et af- » fectionné... FORMOSE GIROFLÉE, fils de veuve. »

LE GAMIN.

Y a pas de réponse?

CLINTON, à lui-même.

Honte de la misère!... je ne croyais pas qu'on pût descendre le malheur si bas que cela.

LE GAMIN.

Y a pas de réponse?

CLINTON.

Non!

LE GAMIN.

Il m'a dit que vous paieriez la commission.

CLINTON.

Moi?

LE GAMIN.

Oui, vous, pardieu! De quoi?... vous êtes le maître, c'est votre état de payer.

CLINTON.

Allons, je ne veux pas que ce misérable même puisse se plaindre de moi... Tiens, voilà cent sous pour la commission.

LE GAMIN.

Y a pas de pour-boire?

CLINTON.

Drôle!

LE GAMIN.

Dame! vous avez dit que c'était pour la commission; le pour-boire, c'est à part... c'est connu... faut être de Pézénas pour ne pas savoir ça.

CLINTON.

Va-t'en! va-t'en! (Le gamin sort.) Meta se pâmait de rire, et je suis sans asile!... Allons, allons, c'est pour le coup qu'il faut en finir!

(Il prend le pistolet et le dirige vers son front.)

LE GARÇON, lui présentant l'addition.

L'addition de monsieur.

CLINTON.

Ça? (Il pose le pistolet sur la table.)

LE GARÇON.

Voyez : Cabinet treize, vendredi treize, total, cent treize francs.

CLINTON.

Tu as dit cabinet?

LE GARÇON.

Numéro treize.

CLINTON.

Le jour?

LE GARÇON.

Vendredi treize.

CLINTON.

Le total?

LE GARÇON.

Cent treize francs.

CLINTON.

C'est comme un fait exprès!... c'est comme un avis de la destinée!... Payons, et finissons-en... Tenez, voilà un, deux, trois, quatre, cinq louis.

LE GARÇON.

Ça fait cent; il en manque treize.

CLINTON.

Et treize!... toujours!... toujours!...

LE GARÇON.

J'attends!

CLINTON, prenant sa bourse.

A l'instant... Allons, voilà que ma bourse est vide.

LE GARÇON.

Monsieur n'a pas quelques bijoux?... pas de montre, pas de chaîne? Je suis volé! (Prenant le pistolet.) Eh! pardieu, voilà mon affaire!

CLINTON

Laisse cela, malheureux!

LE GARÇON.

Ça vaut bien treize francs.

CLINTON.

C'est ma dernière ressource.

LE GARÇON.

C'est pour ça que je le prends.

CLINTON.

Je ne pourrai donc pas même me tuer?

LE GARÇON.

Vous tuer... non!. .mais vous pouvez danser... voilà le bal qui va commencer... Faites vos invitations... nous avons la belle Clara... Paquita la Fricotteuse... et la reine Tintamarre, le tout sans rétribution... Écoutez... (On entend la musique.) Et si vous croyez encore au nombre treize, souvenez-vous qu'il vous a sauvé la vie. (On appelle.) Voilà!... voilà!... (Il sort.

SCÈNE V.

CLINTON, seul, puis GIROFLÉE.

CLINTON.

Eh bien, non... je ne me tuerai pas... je vrai... j'ai joué jusqu'à présent le rôle de dupe... mon tour est venu de prendre les autres pour victimes... et pour commencer, je veux retrouver mes bons amis, qui me préparent une si joyeuse oraison funèbre... Hé! Cavalier!... Cabestan!...

GIROFLÉE, entrant, une serviette à la main.

Pardon, monsieur, nous sommes là une société que vous empêchez de s'entendre manger... et boire.

CLINTON.

Ah! c'est mon drôle de Giroflée... vêtu de ma garderobe.

GIROFLÉE, se tenant à distance de Clinton.

Comment! monsieur, vous n'êtes pas mort?

CLINTON.

Tu vas d'abord me rendre mes habits.

GIROFLÉE, de même.

On ne trompe pas ses domestiques comme ça...

CLINTON.

Et je te romprai les os.

GIROFLÉE, ôtant son habit.

Quand je me dépouille pour vous...

CLINTON.

Oui, drôle!

GIROFLÉE, lui jetant son habit dans les jambes, et fuyant.

Au voleur!

CLINTON le poursuivant.

Attends-moi!

GIROFLÉE, sortant.

Au voleur! à la garde! à l'assassin!

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une boutique de marchand de bric-à-brac, divisée en deux parties. — A droite du spectateur, et avec une porte au fond, sur la rue, la boutique d'un pauvre marchand d'habits. — A gauche, la boutique d'un riche marchand de curiosités, avec une porte à gauche. — Il y a une porte de communication entre les deux boutiques.

SCÈNE I.

GIROFLÉE entre en courant dans la boutique de droite; il n'a plus qu'une chemise et un pantalon.

Je suis exténué! si je n'avais pas eu un de ses habits à lui flanquer dans les jambes, j'aurais été pincé... En voilà-t-il un scélérat de maître! Ça plante là son pauvre domestique pour se tuer... on se fie à cela... pas du tout, on le trouve debout... Heureusement que si j'ai lâché les hardes... j'ai gardé l'argent monnayé... Voici mon affaire... vieux habits, vieux galons... O Verdurette, maintenant tu ne refuseras plus mon amour... Eh! dépêchons... Oh! la maison!

SCÈNE II.

GIROFLÉE, KARKNOFF (CABESTAN).

KARKNOFF, au judas.

Qui avre abelé?

GIROFLÉE.

C'est moi. . Où êtes-vous donc, vieux Lorrain?

KARKNOFF.

Lefez le nez.

GIROFLÉE, l'apercevant au judas.

Tiens, c'est vrai... Eh bien! ne descendez-vous pas?

KARKNOFF.

Je zuie en rope de jambre... dides-moi ce qu'il fous faut?

GIROFLÉE.

Je voudrais quelque chose dans ce genre-là... un habit.

KARKNOFF.

Endrez dans la seconte poutique... fous allez foir.

GIROFLÉE, entrant dans la boutique de gauche.

Pristi, que c'est cossu!

SCÈNE III.

GIROFLÉE, dans la boutique à gauche, CLINTON, à droite, puis KARKNOFF.

CLINTON, entrant dans la boutique de droite.

Le drôle m'a échappé... voilà tout ce qu'il m'a laissé... Tâchons de nous en défaire le mieux possible, ce sera du moins de quoi vivre pendant quelques jours... Quelle honte, si on me voyait!... (Il appelle.) Hé! quelqu'un!

LA VOIX DE KARKNOFF.

On y fa... on y fa!...

GIROFLÉE, dans la seconde boutique de gauche.

En a-t-il des ors... ce vieux Barabas.

CLINTON, dans la boutique de droite.

Quelle misère!... où suis-je tombé!...

KARKNOFF, entrant, par la porte à gauche, dans la boutique du marchand de curiosités à gauche.

Bonchour, bonchour, chéne homme; que foulez-fous?

GIROFLÉE.

Il me faut un habit... mais un habit ficelé... une redingote ficelée.

KARKNOFF.

Très pien, très pien... che fais foir si chai fotre affaire... restez-là. (Il passe dans la boutique de droite.—A Clinton.) Qu'y a-t-il bour fotre zervice, monsié?

CLINTON.

Je voudrais savoir si vous pourriez m'acheter ces habits?

KARKNOFF.

Foyons... un hapit noir... touplé en soie... une retingote, un chilet...

CLINTON.

Combien m'en donnez-vous?

KARKNOFF.

Ça faut vingt-cinq francs.

CLINTON.

Vingt-cinq francs! mais c'est tout neuf.

KARKNOFF.

Bardon... bardon... les enmanchures sont vadiguées, le chilet est bassé... Za faut bas fingt-cinq francs, che me trompe, ça faut fingt francs.

CLINTON.

J'aime mieux aller ailleurs.

KARKNOFF.

A fotre aise, monsié... des hapits de babier mâché.

GIROFLÉE, à gauche.

Hé! là-bas... dites donc, je m'enrhume...

(Clinton va jusqu'à la porte de la rue.)

KARKNOFF, à Giroflée, à la porte de communication.

Un moment, chéne homme, je crois que chai fotre affaire... un hapit et une retingote superbes.

(Il va vers Clinton.)

CLINTON, à part, revenant.

Voilà les rues qui se peuplent... si l'on me rencontrait avec ce paquet... Il le faut...

KARKNOFF.

Monsié n'est bas bardi?

CLINTON.

Vous m'avez offert vingt francs de ce paquet?... Allez donc.

KARKNOFF, prenant les habits.

Che fa fous chercher fotre archant. . Chy pertrai... ché zuis trop pon!...

(Il retourne vers Giroflée.)

GIROFLÉE.

Arrivez donc, vieux cuistre!

KARKNOFF, lui présentant les habits.

Foilà fotre affaire... hein?... Foyez... c'est po... ça... très po...

GIROFLÉE, examinant l'habit.

Il me semble que j'ai brossé ces habits-là...

KARKNOFF.

Za ze beut.... tous les hapits noirs... sont te la même couleur.

GIROFLÉE.

Et vous en voulez?

KARKNOFF.

Cent cinquante francs te l'hapit et te la retingote.

GIROFLÉE.

Cent cinquante francs, des vieux habits! .. Ça vaut soixante francs.

KARKNOFF.

Sur mon honneur, tevant Dié, che les ai bayés, il y a trois chours, cent fingt francs.. Faut pien que che gagne teux pièces de cent sous. . Cent trente francs.

GIROFLÉE.

Cent trente francs, soit... Donnez!

KARKNOFF.

L'archant...

GIROFLÉE.

Voilà!.. voilà!...

KARKNOFF.

Fous vaites là une pien ponne affaire.

GIROFLÉE.

Et vous permettez que je fasse un bout de toilette?

KARKNOFF.

Vaites... vaites... et che fous temanterai rien bour za... (A part.) A l'autre.

(Il revient du côté de Clinton.)

CLINTON.

Enfin... Eh bien ! monsieur, est-ce fini ?

KARKNOFF, s'asseyant sur une chaise, avec des signes de désespoir.

Ah ! chêne homme, chêne homme... fous foyez un homme gonfondu, tésolé, apimé !

CLINTON.

Qu'est-ce donc, monsieur ?

KARKNOFF.

Ché fiens te faire ma gaise, monsié... Folé... folé, bas une biéce de trente sous... imbossible de fous bayer.

CLINTON.

Monsieur, ceci ressemble beaucoup à une friponnerie.

KARKNOFF.

Un vriponnerie... moi... un vriponnerie! Ma barole tevant Dié, si l'y être pas folé... Un vriponnerie... che zuis connu.

CLINTON.

Alors, rendez-moi mes habits!

KARKNOFF.

Un vriponnerie! chémerais mié fous tonner tout mon poutique.

CLINTON, regardant autour de lui.

Et que voulez-vous que je fasse de vos guenilles ?

KARKNOFF.

Tes quenilles... Ah! monsié, foulez-fous foir les quenilles gomme za? Tenez... fenez...

CLINTON.

C'est inutile... mes habits ou mon argent.

KARKNOFF.

Pien... pien... fous allez les foir, fos hapits... fenez... (Il ouvre la porte de communication.)

GIROFLÉE, de la boutique de gauche.

Dites donc... hé! là-bas, vieux candelabre... j'aurais besoin d'un chapeau.

CLINTON, de la boutique de droite.

Voilà deux ou trois fois que je crois reconnaître cette voix...

KARKNOFF.

Un jabeau ! Foyez si zelui qui est zur la blanche, il fous fa...

GIROFLÉE.

Où ça?

CLINTON, entrant dans la boutique de gauche.

Est-ce lui?

KARKNOFF.

Là... à troite... C'est pien.

GIROFLÉE, prenant un chapeau placé au dessus d'une étagère couverte de cristaux.

Ça?

KARKNOFF.

Ezayez s'il fous fa.

CLINTON, donnant un coup de pied au derrière de Giroflée qu'il a reconnu.

Ah ! drôle !... (Giroflée est tout à fait contre l'étagère au moment où il reçoit le coup de pied. Il met le chapeau et disparaît.) Ah ! miséra... Qu'est-il donc devenu?

GIROFLÉE, invisible.

Grâce ! monsieur, grâce!

KARKNOFF.

En foilà, tes quenilles, en foilà..

GIROFLÉE, invisible.

Grâce ! grâce !

CLINTON.

Mais je l'entends parler et je ne le vois pas.

KARKNOFF.

C'est qu'il afre mis le jabeau enchanté... il être izi et fous bas le foir... Ze être za tes quenilles!

CLINTON.

Pardon, monsieur, expliquons-nous un peu... Vous parlez de chapeau enchanté?

KARKNOFF.

Zertainement... et le poignard qui rend infulnérable, et la lunette qui fous vait foir à drafers les murs... et le gant qui vait zancher de vigure... et le dapis qui vait foler en l'air... et dous les audres dalismans, che les ai là, mousié... che les ai là... Za être tes quenilles!

GIROFÉE, invisible.

Tiens... tiens... voilà qui est drôle, je suis invisible!

CLINTON.

Mais le coquin est ici?

GIROFLÉE, invisible.

Je n'y serai pas long-temps.

KARKNOFF, fermant la porte.

Ah ! foleur... du ne zortiras bas, foleur !

GIROFLÉE, invisible.

C'est ce que nous verrons.

KARKNOFF.

Denez la borte... denez-la... che fais le droufer. (Il va à travers la pièce en étendant les bras.)

GIROFLÉE, invisible.

Ah ! vouiche... de quoi ?

KARKNOFF.

Barle donc, que che d'adrappe? (La fenêtre s'ouvre.) Ah ! scélérat ! (Il court à la fenêtre.) Che dedieus !

CLINTON.

Mais je ne le vois pas.

KARKNOFF, faisant des efforts, comme s'il luttait contre quelqu'un.

Fous allez le foir... Ode ton jabeau... vilou !

GIROFLÉE, invisible.

Voulez-vous me lâcher !

KARKNOFF.

Du ne m'éjabberas bas.

GIROFLÉE, invisible.

Ah ! vieux rabbin.

(Karknoff, luttant toujours, semble renverser Giroflée invisible, sur un vieux bahut.)

KARKNOFF.

Je de diens... c'est inutile... du ne de dégacheras pas.

GIROFLÉE, toujours invisible.

Au secours!

KARKNOFF, lui donnant des coups.

Le jabeau... Oderas-tu le jabeau!

GIROFLÉE, apparaissant, et sortant du bahut.

Le voilà votre chapeau.

KARKNOFF, le tirant du bahut.

Le foilà, le foleur!

GIROFLÉE, les yeux pochés.

Il appelle ça un talisman!

CLINTON.

Je suis anéanti, confondu, et si je ne l'avais vu de mes propres yeux...

KARKNOFF.

Il y afre tes gens qui foulaient bas groire... Et j'afre pien d'andres dalismans engore... Et la poudre magnétique qui fait obéir en esclave, et la rose qui rend les femmes folles de fous... J'ai dout za tant cette casette... Z'est pas tes quenilles.

CLINTON.

Allons donc! mais si vous possédiez tous ces talismans, comme vous le dites, vous vous en seriez servi pour votre propre fortune.

KARKNOFF.

C'est qu'il y afre un âche où dous les dalismans sont inutiles... Passé drente ans, c'est fini

CLINTON, à lui-même.

C'est une folie... mais c'est égal... voyons... (Haut.) Vous dites que vous avez la lunette qui fait voir à travers les murs?...

KARKNOFF, montrant un coffre.

Là.

CLINTON.

Donnez, que je l'essaie?

KARKNOFF.

Il est inutile... fous foulez bas les acheder.

GIROFLÉE, à Clinton.

Oh! monsieur, n'achetez pas ces horreurs-là.

CLINTON.

Tais-toi... (A part.) Mais je suis fou d'y penser... ruiné. (Haut.) Allons, monsieur, finissons-en, donnez-moi mon argent.

KARKNOFF.

Che fous l'ai tit... che zuis billé. Che fous tonnerais blutôt dout za... que de fous tonner de l'archant.

CLINTON.

Et si j'acceptais le marché?

KARKNOFF.

Ah! tame... tame!... il y a des gonditions.

CLINTON.

Quelles conditions?

KARKNOFF.

Une paquatelle... De brendre l'encachement égrit et zigné, de m'agombagner tans un petit foyage.

CLINTON.

Où ça?

KARKNOFF.

Che beux bas le tire.

GIROFLÉE.

C'est trop loin, monsieur, ne signez pas.

CLINTON.

Fût-ce en enfer... j'irai, si...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAILLOCHOU (CAVALIER), UN HUISSIER et ses CLERCS.

MAILLOCHOU, entrant et appelant dans la boutique de droite.

Oh! l'oustal... la maizoun... oh! l'oustal...

(Il frappe à grands coups avec son bâton.)

KARKNOFF.

Qu'être là... (A Clinton, en passant dans la boutique de droite.) Attentez, chène homme.

MAILLOCHOU, appelant.

Oh! l'oustal... l'oustal!...

KARKNOFF, à Maillochou.

Qui l'y être ce putor?

MAILLOCHOU.

C'est moi.

KARKNOFF.

Che bas gonnaitre fous.

MAILLOCHOU.

Ni moi non piou... je ne vous connais pas.

KARKNOFF.

Che zuis Karknoff qui ai achedé, il y afre drois chours, le vonds du bère Zamuel.

MAILLOCHOU.

Et je chuis Maillochou, qui ai acheté la maizoun avant-hier... avec toutes ches tenanches et dépendanches... et comme dans ches tenanches et dépendanches, il y a trois ans de loyers d'arriérés du père Chamuel, je viens chaisir les marchandises, ou je demande chix mille francs.

KARKNOFF.

Six mille francs! c'était un lot.

MAILLOCHOU.

Ne gacheconnous pas, vieux Pitavi... J'ai fait des gros choux avec des fonds de cacherolles, avec les gros choux, j'ai fait des louis; avec les louis, j'ai fait des billets de banque... cha honnestement, probement... J'ai crompé la maizoun et les créanches... payez, ou je pegne la marchandise.

KARKNOFF.

Ze être un gompte à faire?

MAILLOCHOU.

Gna pas de compte à faire... gna chuchement... Payez-vous? c'hest chix mille francs.

KARKNOFF.

Je temande seulement un quart d'heure.

MAILLOCHOU.

Pache une minute... pache une seconde... (Appelant à la porte de la rue.) Hé! par ichi les papiers marqués... Entrez ichi... et poignez tout.

UN HUISSIER, entrant et regardant dans la boutique de gauche.

Ah! c'est M. Gaspard Clinton et Giroflée.

GIROFLÉE, à Clinton.

L'huissier de M. Forbach, celui qui nous a saisis hier.

KARKNOFF, à part.

L'huissier de monsié Forbach!... tout n'est pas berdu... Attentez, attentez... messieurs... che n'est bas fini... Ah! crand Zalomon, quel tésastre!...

(Il sort par la gauche.)

MAILLOCHOU, entrant dans la boutique de gauche.

Faites votre affaire donc, monsieur Barbedoie... (A Clinton et à Giroflée.) Et vous austres, filez d'ichi, ou je vous fais mettre chous les chellés.

CLINTON, à Maillochou.

Mais, monsieur, toutes ces marchandises valent plus de six mille francs, et c'est une indignité d'arrêter le commerce de cet homme.

MAILLOCHOU, à Clinton.

Payez-vous pour l'israélite? Non? Fichez-moi la paix et fichez-moi le camp... Une... deux...

CABESTAN, en petit clerc bossu et rabougri, entrant par la porte de la rue, dans la boutique de droite.

Monsieur Barbedoie!... monsieur Barbedoie!...

L'HUISSIER, dans la boutique de droite.

Qu'y a-t-il, monsieur Bonnamour?

LE CLERC, bas à l'huissier.

Il y a, que le commissaire-priseur vient de faire l'estimation du mobilier de M. Gaspard Clinton, et qu'il l'évalue, à bas mot, à vingt mille francs, tandis qu'il n'est dû que quinze cents francs de loyers.

CLINTON, au clerc.

Comment avez-vous dit, monsieur?

LE CLERC, à Clinton.

Qu'il vous reste à peu près dix-huit mille francs.

CLINTON, à part.

Quelle idée!

LE CLERC, à part.

Le coup a porté de ce côté.

CLINTON.

Dix-huit mille francs! (A Maillochou.) Monsieur, voulez-vous accepter ma garantie pour la somme qui vous est due?

MAILLOCHOU.

Vochtre garantie?... che ne connais d'autre garantie que les jéens.

LE CLERC.

Ah! monsieur Barbedoie, quelle affaire si. .

(Il parle bas à l'huissier.)

L'HUISSIER.

Compris. (Le clerc sort.)

MAILLOCHOU.

Eh! monchu Barbedoie... chauffons la chose.

CLINTON.

Mais, monsieur, vous venez d'entendre que je possède encore...

MAILLOCHOU.

Eche que je vous connais?

CLINTON, à lui-même.

Ah! ces talismans... ces talismans... (A l'huissier.) Mais n'y a-t-il aucun moyen de sauver ce malheureux?

L'HUISSIER.

Comme c'est moi qui ai eu l'avantage de vous saisir hier, croyez à ma bonne volonté pour vous rendre service aujourd'hui.

KARKNOFF (Cabestan), rentrant par la gauche.

Rien!... rien!... Ah! grand Mathuzalem, ché redourné donte la maison... Rien... rien!...

CLINTON, allant à Karknoff.

Arrêtez les poursuites un seul jour... et peut-être pourrai-je venir à votre aide.

KARKNOFF.

Bas bossiple, mon pon seigneur... Le crand Chosué a bu arrêter le soleil... mais il aurait bas bu arrêter les huissiers.

MAILLOCHOU.

Allons... dépêchons!... Faites votre affaire, monchu Barbedoie.

L'HUISSIER, écrivant.

Je vais la faire, monsieur.. Car, en vérité, je suis indigné de voir ainsi spolier un pauvre homme! C'est d'une inhumanité! Spéculer sur la misère... Ah! monsieur... (Présentant un papier à Clinton.) Tenez, jeune homme, lisez.

CLINTON, lisant.

« Je déclare céder à M. Barbedoie, huissier, tout le mobilier que je possède, pour la somme de six mille francs. »

L'HUISSIER.

Signez, monsieur, et je paie cet homme à l'instant, et vous pourrez accomplir votre bienfait... Les cœurs généreux s'entendent, monsieur.

CLINTON, bas, à Karknoff.

Et les talismans seront à moi?

KARKNOFF.

A l'instant, si vous zignez le petit encachement.

MAILLOCHOU, à part.

C'est ce que nous verrons.

CLINTON.

Je signe d'abord ceci. . (Il signe le papier de l'huissier qui lui remet l'argent. — A Maillochou.) Voilà votre argent, monsieur.

MAILLOCHOU.

Chest bon... chest bon! il faut vérifier les billets.

KARKNOFF, à Clinton.

Et foilà dans ce goffre dous les dalismans, et le jifre qui abbrend la manière de s'en serfir... Enfin, che le tiens!... Hum. Signez.

MAILLOCHOU, se mettant entre Karknoff et Clinton, et les séparant.

Igna pas bejouin de rien chigner... (A Clinton.) Voilà les papiers, monchieu... je vous chède tous mes droits... et tout vous appartient dans chette boutique.

CLINTON, à Giroflée.

Prends la cassette.

KARKNOFF, à Maillochou.

De quoi fous mêlez-fous, putor?

MAILLOCHOU.

Che me mêle de vos affaires, et je dis à che chéne homme que puichqu'il a fait la chotise de payer pour vous, il ne faut pas qu'il fache cheile de vous engager cha chignature... Chaimerais autant qu'il che mît à filer une corde pour che pendre.

CLINTON.

Vous avez peut-être raison... mais comme je ne veux pas que cet homme puisse se plaindre de moi... je lui laisse tout le reste... Allons, Giroflée, partons.

GIROFLÉE, avec la cassette sous le bras.

Et où allons-nous?

MAILLOCHOU, à Giroflée.

Eh! dans la petite mancharde que vous avez louée à Belleville, hier, après avoir volé les habits de votre maître... Cha vous chervira de pied-à-terre.

CLINTON.

Allons donc... Et, maintenant, je vais vivre enfin... et surtout me venger.

(Clinton et Giroflée sortent.)

SCENE V.

KARKNOFF (CABESTAN), MAILLOCHOU (CAVALIER).

(Ils se regardent tous deux.)

KARKNOFF.

Il a les talismans...

MAILLOCHOU.

Mais il n'a pas signé le marché qui te le livrait.

KARKNOFF.

Il fera quelque mauvaise action qui me vaudra tout autant que sa signature... je ne le quitte pas.

MAILLOCHOU.

Et la maison?

KARKNOFF.

La maison? Que le diable l'emporte, méchant Aufergnat.

MAILLOCHOU.

Alors, chai pas bejouin de t'aider à déménager, vieux Pincemaille.

KARKNOFF.

Nous nous reverrons, Charabia.

MAILLOCHOU.

Oui, nous nous reverrons, triple Judas.

TROISIÈME TABLEAU. — **Paris à vol d'oiseau.**

A gauche du spectateur et sur le premier plan, l'extérieur d'une mansarde, ouvrant par une porte-fenêtre sur un balcon praticable. — Toute la scène se passe sur le balcon, qui est entouré d'une balustrade. — Le devant du théâtre est occupé par la crête des toits, au delà desquels on voit le panorama de Paris.

SCÈNE I.

CLINTON, assis sur la balustrade du balcon, un livre à la main, puis GIROFLÉE.

GIROFLÉE, arrivant avec le coffre.

Ouf! cent vingt marches à monter... J'espère, monsieur, que vous allez changer de logement?

CLINTON.

J'ai à penser à bien d'autres choses!... (Il lit.) « Le moyen de faire cesser l'effet de chaque talisman, c'est de le séparer de soi. » C'est fort simple... Diable!... (Lisant.) « Chaque talisman ne peut servir qu'une fois à la même personne » Ceci m'avertit d'en user avec prudence.

GIROFLÉE.

D'abord, monsieur, je vous déclare que, s'il me faut monter tous les jours six étages, je quitte votre service.

CLINTON.

Mais, drôle, tu comptais bien les monter pour toi.

GIROFLÉE.

Oh! pour moi, c'est bien différent... Quand on n'est pas payé pour ça, on se gêne; mais quand on est payé, merci! on veut avoir ses aises.

CLINTON.

Ah çà! maître Formose Giroflée, fils de veuve... savez-vous bien que vous avez toute la tournure d'un fripon?

GIROFLÉE.

A cause de vos habits?

CLINTON.

Faquin!

GIROFLÉE.

Je vais les ôter. (Il rentre.)

CLINTON.

En voilà assez. Ouvre ma cassette. (Seul.)

Avec ces talismans, je veux conquérir le pouvoir, les honneurs!... O Meta!... Meta, malheur à vous!

GIROFLÉE, reparaissant avec sa livrée.

Ah! ah! pardon, monsieur... Monsieur croit donc à ces talismans?

CLINTON.

Comment, si j'y crois!... Mais, toi-même, n'as-tu pas coiffé le chapeau enchanté?... n'as-tu pas été invisible?

GIROFLÉE.

Le juif tapait trop fort et trop juste pour ne pas voir. C'est une frime!

CLINTON.

Du reste, nous allons savoir à quoi nous en tenir... car je vais essayer sur-le-champ celui de ces talismans qui doit me montrer ce que fait à cette heure... cette impertinente Meta... Où était-elle hier?

GIROFLÉE.

Dans notre maison, à Paris... Pardieu! vous pouvez voir ça d'ici, là-bas.

CLINTON.

Donne-moi la lunette.

GIROFLÉE, apportant la lunette.

Oui, monsieur.

CLINTON.

Allons, dépêchons... dépêchons...

GIROFLÉE, en plaçant la lunette.

Mais, monsieur, il y en a autant que ça sur le boulevart, où on vous fait voir la lune pour un sou.

CLINTON.

Mais avec ces télescopes arriérés, on ne voit pas à travers les murs.

GIROFLÉE.

Il n'y a peut-être pas des murs dans la lune.

CLINTON.

Assez... Ote-toi de là. (Cherchant le point de vue.)

GIROFLÉE.

Voyons un peu ce que vous voyez?

CLINTON, regardant.

J'y vois...

GIROFLÉE.

Moi aussi, j'y vois.

CLINTON.

La lunette n'est pas à son point... aide-moi à la tirer, pendant que je vais regarder.

(Pendant que la lunette se développe, la maison sur laquelle elle est dirigée, grandit.)

GIROFLÉE.

Voilà, monsieur.

CLINTON, stupéfait, sans quitter l'œil de la lunette.

Mon ami...

GIROFLÉE.

Monsieur?...

CLINTON, de même, avec joie.

Ça rapproche... Tire encore. Je vois la maison grandir; tire donc!

GIROFLÉE, allongeant la lunette.

Ah! hu! ah! hu!

CLINTON, de même, avec enthousiasme.

Va toujours... C'est vrai, Giroflée... c'est vrai, je vois dans la maison.

(La maison, étant arrivée à son point, représente une chambre avec une porte au fond. Verdurette et Meta y entrent.)

GIROFLÉE.

Quoi donc?

CLINTON, toujours de même.

Oh! c'est elle... c'est Meta et Verdurette.

GIROFLÉE.

Verdurette!... Laissez-moi voir.

CLINTON, regardant toujours.

Le cornet enchanté?

GIROFLÉE.

Oh! ma foi, puisqu'il voit, je puis bien entendre. (Il prend le cornet et écoute.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, sur le balcon de la mansarde, **META** et **VERDURETTE**, dans la maison, qui, en grandissant, semble s'être rapprochée sur le devant de la scène.

META.

Non, vois-tu, Verdurette, je ne consentirai jamais.

VERDURETTE.

Ah! mademoiselle, ce M. Clinton est un mauvais sujet... un grand sot, qui ne mérite pas le chagrin que vous vous faites pour lui.

CLINTON, sans quitter l'œil de la lunette.

Mon cornet?

GIROFLÉE, qui tient le cornet à son oreille.

J'entends, monsieur; c'est Mlle Meta qui parle.

CLINTON, regardant toujours.

Que dit-elle?

GIROFLÉE.

Que vous êtes un grand sot...

CLINTON.

Mauvais drôle... donne.

(Giroflée lui ayant donné le cornet, il regarde et écoute.)

META.

Il est certain, que d'écrire à une femme qu'on va se tuer de désespoir... et aller se griser à la grande Chartreuse.. Oh! Verdurette... ce n'était pas ainsi quand il m'aimait...

GIROFLÉE.

Qu'est-ce qu'elles disent?

VERDURETTE.

C'est un vrai paltoquet, que ce monsieur... pas beau... pas spirituel.

GIROFLÉE.

Qu'est-ce qu'elles disent?...

CLINTON, sans cesser de regarder.

Je n'entends pas bien... (Lui passant le cornet.) Tiens.

GIROFLÉE, à part.

C'est qu'il entend trop. (Il écoute.)

VERDURETTE.

C'est comme ce Giroflée... un fainéant...

GIROFLÉE, écoutant.

Possible!

VERDURETTE.

Gourmand...

GIROFLÉE, de même.

Possible!

VERDURETTE.

Et menteur... et laid et bête.

GIROFLÉE, de même.

Ah! non, non, pas du tout! Dites donc, hé! là-bas!

CLINTON.

Eh bien! à qui en as-tu? Donne-moi le cornet!

GIROFLÉE, rendant le cornet à Clinton.

Voilà!... c'est dégoûtant des talismans comme ça... (Clinton regarde et écoute.)

VERDURETTE.

Enfin, mademoiselle, je vous conseille d'obéir à votre père.

META.

Mon père... Ah! si tu savais, Verdurette... mais ce n'est point à toi que je puis confier de pareils secrets!

VERDURETTE.

Vous avez donc des secrets?

CLINTON, toujours attentif.

Écoutons.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FORBACH, de la maison.

FORBACH, en dehors de la maison.

Tonnerre et massacre! (A cette voix, Verdurette se sauve dans un coin; Meta est tremblante. — En entrant dans la maison.) M'a-t-on entendu! Comment! j'aurai lutté avec les orages et la guerre, pour me voir désobéir par une petite fille!

META.

Mais, mon père...

FORBACH.

M'avez-vous entendu?

VERDURETTE.

Ce serait difficile de ne pas vous entendre.

FORBACH.

Qu'est-ce qui parle?

VERDURETTE.

C'est moi!

FORBACH.

Et qu'oses-tu dire?

VERDURETTE.

Que vous pourriez parler comme ça à vos éléphans, à vos esclaves, et à toutes vos bêtes de l'Inde, mais qu'on s'exprime autrement quand on s'adresse à des femmes libres.

FORBACH, avec menaces.

Pillage et mort! te tairas-tu?

CLINTON, regardant et écoutant.

Le butor!

VERDURETTE.

Ah! dites donc, messieurs les commissaires de police ne sont pas faits seulement pour les chiens et pour les maîtres... si vous me touchez... j'irai porter plainte.

FORBACH, à lui-même.

Canon et mitraille!... et dire que j'ai perdu ce scélérat d'Akabila... un esclave parfait... Décidément les mœurs de l'Europe sont contraires à ma santé... C'est pour cela que j'ai hâte de les voir marier pour retourner ensuite dans le pays délicieux des esclaves.

CLINTON, regardant et écoutant toujours.

Il veut la marier.

META.

Mais, mon père, je ne veux pas me marier.

FORBACH.

Je ne veux pas... une fois...

VERDURETTE, bas.

Ma foi, mamselle, il n'y a pas de mari qui ne vaille mieux qu'un père comme ça.

META.

C'est égal, je ne veux pas me marier.

FORBACH.

Je ne veux pas... deux fois... Comme je suis la douceur même, je vous permets de le dire encore une fois, mais, passé la troisième, je dirai à mon tour... je veux! le mari que je vous destine vient d'arriver; M. le marquis de Fonbourgade nous attend à ma maison de campagne, à Meudon.

CLINTON, toujours de même.

C'est bon à savoir.

FORBACH, faisant un geste de menace.

Et... massacre et damnation!...

VERDURETTE, à part, à Meta.

Il n'y aura donc pas un homme qui fera taire ce vieux brigand-là?...

META.

Tais-toi.

FORBACH, à Meta.

Nous allons partir... faites un bout de toilette.. Allons, Verdurette, dépêchez-vous. Je n'ai pas apporté des vallées de Golconde, des diamans, des colliers, des perles fines et des étoffes brochées de pierres précieuses pour que ma fille paraisse devant son futur comme une grisette. (A part.) Et si après toute cette fureur paternelle elle ne croit pas que je veux la marier, je serai bien maladroit. (Il sort.)

VERDURETTE.

Eh bien ! mademoiselle, puisque vous êtes résignée, commencez votre toilette, et allez voir votre futur époux.

CLINTON, quittant la lunette.

Oh ! ça ne sera pas, je le jure.

GIROFLÉE, prenant la place de Clinton.

A mon tour. (Il regarde à la lunette.)

CLINTON.

A moi mes talismans !

(Clinton va chercher le tapis.)

META, pendant que Verdurette arrange ses cheveux.

A quoi bon m'habiller ainsi... ce n'est pas pour lui plaire que je vais voir cet homme, c'est pour voir si je trouverai en lui quelques sentimens honnêtes.

VERDURETTE, s'apprêtant à lui ôter son peignoir.

Et puis, j'ai une idée... mais pour ça, il faut commencer par obéir à votre père.

META.

Comme tu voudras.

(Verdurette ôte le peignoir de Meta.)

GIROFLÉE, regardant toujours, et riant.

Hi ! hi ! hi !

CLINTON.

Qu'y a-t-il donc ?

(Verdurette enlève le fichu de Meta.)

GIROFLÉE, de même.

Hi ! hi ! hi ! que c'est gentil.

CLINTON.

Mais que vois-tu ?

(Verdurette dégrafe une robe de dessous à Meta; Cette robe tombe à ses pieds.)

GIROFLÉE, toujours de même.

Ah ! monsieur, qu'elle est jolie comme ça.

CLINTON, qui devine.

Comment, drôle, et tu te permets...

(Il referme la lunette. La maison diminue, à mesure que la lunette se referme.)

GIROFLÉE, voulant reprendre la lunette.

Encore un petit peu ?

CLINTON.

Impertinent !

GIROFLÉE, de même.

Une seconde ?

CLINTON.

Misérable !

(Il ferme totalement la lunette, et la maison a disparu.)

GIROFLÉE.

Quel dommage ! je voyais si bien...

CLINTON.

Profane !

GIROFLÉE.

Ah ! monsieur, je vous en fais bien mon sincère compliment.

CLINTON, allant prendre le tapis.

Assez, drôle ! et songe à m'accompagner.

GIROFLÉE.

Où ça ?

CLINTON.

Chez ce Forbach .. Prends cette cassette.

GIROFLÉE.

Vu l'état de mes... de vos finances... je crois que nous ferons bien d'aller à pied.

CLINTON.

Lorsque dans un instant elle sera près de son fiancé ! .. Oh ! non... nous irons...

GIROFLÉE.

En coucou ?

CLINTON.

Ils sont morts !

GIROFLÉE.

Ce n'est pas ce que dit la chanson .. Vous prendrez donc les vélocifères ?

CLINTON.

Ils ne vont plus.

GIROFLÉE.

Les chemins de fer ?

CLINTON.

Arriérés... enfoncés... ruinés !

GIROFLÉE.

Comment donc voulez-vous voyager ?

CLINTON, lui montrant le tapis.

Viens ici !...

GIROFLÉE, montant sur le tapis.

Là ?

CLINTON, se mettant aussi sur le tapis.

Et maintenant, chez M. Forbach, à Meudon.

(Le tapis les enlève et ils traversent la scène.)

GIROFLÉE, se débattant avec frayeur.

Au secours !.. au voleur !.. à l'assassin ! Je veux descendre .. A la garde ! Eh ! la ! la... A la garde !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

PREMIER TABLEAU. — **Cabinet de Forbach.**

Le cabinet de Forbach, avec une porte au fond et une autre porte à droite et à gauche; une table à droite. Des curiosités de l'Inde couvrent les murs et les meubles.

SCÈNE I.

AKABILA (CAVALIER), VERDURETTE.

(Akabila chante en époussetant.)

VERDURETTE, entrant.

Tiens! c'est toi, noiraud? Qu'es-tu devenu depuis huit jours qu'on ne t'a vu?... Ah bien! monsieur est furieux; je ne voudrais pas être à ta place.

AKABILA.

Ah! li battre moi... Hélas! pauvre diable!... (Il s'asseoit.)

VERDURETTE.

Mais travaille, occupe-toi, ça le calmera peut-être... Va donc, paresseux.

AKABILA, se levant avec nonchalance.

Oui, chère petite Verdurette à moi... moi qua travailler... (Lui montrant un bout de la table et soulevant l'autre.) Veni pendre ça, par betit bout-là.

VERDURETTE.

Comment, paresseux!...

AKABILA, laissant retomber la table.

Ah! ça trop lourd, moi fatigué, moi tini chaud, moi qua suer. (Il se rasseoit.)

VERDURETTE.

Mais non, tu ne sues pas.

AKABILA.

Ah! moi qua sué en dedans.

VERDURETTE.

Ma parole d'honneur! un enfant au maillot a plus d'intelligence que ça... J'entends monsieur, quand il est en colère, tout lui est bon à battre.

AKABILA.

Li qua battre moi, dos à moi dur comme ça, même ça qua plus à moi rien.

VERDURETTE.

Je me sauve. (Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE II.

AKABILA (CAVALIER), chantant, FORBACH.

FORBACH, entrant par la porte de gauche, et s'arrêtant.

Qu'est-ce que jentends là. ?.. cette voix...

AKABILA, toujours assis tranquillement.

C'est voix à moi.

FORBACH, s'approchant doucement.

Toi, Akabila!... toi!... Qu'es-tu devenu depuis huit jours?

AKABILA, se levant, et avec enthousiasme.

Moi qua aller à Paris... moi qua vu la colonne... qué belle!

FORBACH, courant sur Akabila.

Ah! tu as été voir Paris... (Il lui donne un coup de pied que l'autre esquive.) Viens ici!

AKABILA, passant derrière la table.

Moi qua voir Zopéra... des peti madames qua danser... qua virer... (Il danse.) qua sauter... Ah! ça bien beau.

FORBACH, lui envoyant un coup de pied sans pouvoir l'atteindre.

Ah! tu as été à l'Opéra... Veux-tu venir ici?

AKABILA, se tenant à distance.

Ah! monché, pas mettre vous en colère, ça qua vous fait mal... Moi, allé aussi...

FORBACH.

Drôle... va me chercher ma cravache!

AKABILA, pleurant et mettant une chaise entre lui et Forbach.

Si vous battre moi, monché... bon Dieu puni vous, tonnerre écrasé vous. (Avec énergie.) Oui, moi domestique, mais pas zesclave à vous!

FORBACH, cherchant toujours à l'attraper.

Viens ici!... Ah! tu te sauves... tu t'échappes... Va me chercher ma cravache!

AKABILA, avec résolution.

Moi pas voulé, vous qua peut-être prendre moi pour yun nègre? Moi libre, moi blanc comme vous-même.

FORBACH.

Qu'est-ce qui t'a appris ces choses-là?

AKABILA, de même.

Oh! c'est co ça.

FORBACH.

Qu'est-ce qui t'a corrompu à ce point?

AKABILA, de même.

Moi... pas corrompu, moi libre...

FORBACH, furieux.

Libre!

AKABILA, de même.

Ah! c'est co ça!

FORBACH.

Et on appelle ça de la civilisation... Attends, si tu ne vas pas me chercher ma cravache, j'y vais aller moi-même et je vais te civiliser.

AKABILA, avec énergie, et en frappant du poing sur la table.

Moi venu en France, moi libre, sacrebleu !... sacrebleu, moi libre !

Aux armes citoyens,
Formez...

(Il se sauve par la porte de gauche.)

FORBACH, le poursuivant.

Comment ! tu chantes la *Marseillaise!*

SCÈNE III.

FORBACH, seul.

Tonnerre et malédiction !... (Regardant autour de lui.) Il n'y a personne, ce n'est pas la peine d'user mes bons mots... j'en aurai besoin tout à l'heure pour avoir l'air de forcer Meta à épouser mon protégé. La position est difficile... Ah ! c'est qu'il ne s'agit pas moins de trois millions... c'est la dot de Meta, trois millions !... (Tirant un portefeuille de sa poche.) Les voilà dans ce portefeuille, en valeurs au porteur... Ah! quand je m'en emparai, il y a quinze ans, au milieu de l'incendie du château de Clinton, je croyais emporter une fortune... Tout cela ne valait pas cent écus... Je ne sais quel bon génie m'a poussé à le garder... Un peu d'audace, un peu d'adresse... et cela peut aujourd'hui me valoir trois millions.

SCÈNE IV.

FORBACH, AKABILA (CAVALIER).

AKABILA, rentrant par la porte du fond.

Monché... maître moi... C'est yun. .

FORBACH.

Tu m'apportes ma cravache?

AKABILA.

Ah ! c'est ça yun distraction !... Moi qua oublié li.

FORBACH.

Que veux-tu donc ?

AKABILA.

C'est yun grand monché qui voulé parler et puis vous...

FORBACH.

Je n'y suis pas.

AKABILA.

Li qua menacer... li qua crier... nom à li Petrus...

FORBACH.

Tu as dis ?

AKABILA.

Petrus

FORBACH.

Petrus ! j'étais sûr qu'il viendrait.

AKABILA.

Si vous voulez moi qua flanquer li à la porte ?

FORBACH.

Fais-le entrer.

AKABILA, appelant.

Monché l'... monché Petrus.

FORBACH.

Tais-toi donc, malheureux !

AKABILA, d'un air doux et bas.

Veni, moi dis vous ? (Petrus arrive.)

FORBACH, à Akabila.

Reste là, que personne n'entre ou ne puisse même écouter.

AKABILA, se courbant.

Bon monché... moi qua bien veiller.

SCÈNE V.

FORBACH, PETRUS, AKABILA (CAVALIER).

PETRUS.

Il faut que nous soyons seuls... et ce nègre ?

FORBACH.

Meilleur qu'un chien pour la garde, moins qu'un chien pour l'intelligence... Tu peux parler.

PETRUS.

Tu maries ta fille ?

FORBACH, allant s'asseoir près de la table.

Oui.

PETRUS.

A un marquis gascon, très ruiné, très sot et très laid ?

FORBACH.

Oui.

PETRUS.

Tu dois lui rendre compte de la fortune de Meta ?

FORBACH.

Oui.

PETRUS.

Il s'agit de trois millions ?

FORBACH.

Oui.

PETRUS.

Comment comptes-tu les lui voler ?

FORBACH, à part.

Imbécile ! (Haut.) Un père ne vole pas ses enfans.

PETRUS.

Un autre père, c'est possible... mais toi ?

FORBACH, lui montrant le portefeuille.

Voilà les trois millions dans ce portefeuille.

PETRUS.

Je n'en crois pas un mot.

FORBACH.

Je te dis qu'ils sont là... D'ailleurs, que t'importe... et que me veux-tu ?

PETRUS.

Je veux mon droit de commission.

FORBACH.

Ton droit de commission ?...

PETRUS, passant de l'autre côté de la table.

Ecoute... tu as écrit à Barbajou que tu voulais marier ta fille, et que tu voulais un gendre titré, un homme facile à vivre, peu habitué aux chiffres; et comme tu n'as pas parlé de probité, c'est que, non seulement tu ne l'as pas jugée utile, mais même que tu l'as jugée dangereuse.

FORBACH.

C'est possible.

PETRUS.

Barbajou m'a montré la lettre, il ne l'avait pas comprise... je l'ai devinée... Je me suis mis en campagne. . je t'ai cherché un gendre... comme tu le veux... un homme à qui tu peux dire qu'il fait nuit en plein midi, un homme à qui tu peux donner des enveloppes de Leperdriel pour des rentes au porteur. Est-ce bien là ton affaire ?

FORBACH.

Parfaitement... Et tu veux ?

PETRUS.

Ça vaut cher un gendre comme ça.

FORBACH.

Combien l'estimes-tu ?

PETRUS.

Trois millions.

FORBACH, lui tendant le portefeuille.

Prends-les.

PETRUS.

J'ai donc bien deviné... Qu'est-ce que ça vaut ?

FORBACH.

Ça vaut trois millions.

PETRUS.

C'est égal... passons à une autre monnaie.

(Il met la tabatière de Forbach dans sa poche.)

FORBACH, lui retenant la main.

Soit !... mais de la modération.

PETRUS.

Dix mille francs.

FORBACH.

Le Gascon tout entier ne vaut pas ça; cent louis.

PETRUS.

Douze... ou chaque mot que tu ajouteras te coûtera mille écus.

FORBACH.

Bah! . est-ce que dans tout honnête commerce on paie la marchandise avant d'en avoir vérifié la qualité?

PETRUS.

Je te garantis le Fonbourgade.

FORBACH.

Comme quoi ?

PETRUS.

Comme bête.

FORBACH.

Je le sais... je lui ai parlé.

PETRUS.

Comme honnête homme.

FORBACH.

Ce qui veut dire que c'est un fripon.

PETRUS.

Auquel cas tu le refuses?

FORBACH.

Auquel cas je l'accepte.

PETRUS.

Bah ! mais quel est donc ton projet ?

FORBACH.

Je vais d'abord te dire le tien, et tu me comprendras tout de suite.

PETRUS.

Je n'ai d'autre projet que de te rendre service.

(Il s'assied.)

FORBACH.

Encore faut-il que tu ne fasses pas de maladresse dans ta friponnerie... Ecoute-moi... je suppose que Meta n'est pas ma fille, que ce soit une enfant que j'ai recueillie, et je suppose encore que j'aie trouvé dans l'Inde un des parens éloignés de Meta à qui j'ai fait l'aveu de ma bonne action, et que ce parent ait légué à Meta trois millions que j'ai recueillis pour elle.

PETRUS.

Tu es fort pour recueillir.

FORBACH.

Supposons que l'on signe là, sur cette table, le contrat de M. le marquis de Fonbourgade et de Meta. Selon l'usage, je remets au futur la fortune et la dot de Meta, et, selon l'usage, il me donne quittance.

PETRUS.

C'est le fait d'honnêtes gens.

FORBACH.

Très bien... le mariage doit avoir lieu le surlendemain... le marquis de Fonbourgade met la dot dans sa poche, et se retire ivre de joie et de bonheur... et puis...

PETRUS.

Et puis, le surlendemain il épouse.

FORBACH.

Le surlendemain... il est parti avec la dot dont il t'a donné la moitié.

PETRUS.

Ah ! Forbach...

FORBACH.

Voilà ton projet... ou tu n'es qu'un imbécile.

PETRUS.

Et comme je ne tiens pas à être un imbécile, cela me fait comprendre parfaitement le tien... Les trois millions sont dans ce portefeuille?

FORBACH.

Peut-être.

PETRUS.

Le Fonbourgade les prend... nous les partageons, et c'est nous qui sommes volés.

FORBACH.

Peut-être... Dans tous les cas, je suis en règle, j'ai ma quittance, et je refais une bonne action en gardant Meta ruinée, et qui n'a d'autre soutien que moi.

PETRUS.

Tu es un grand homme, et je m'humilie.

FORBACH.

Et tu deviens riche... car tu as la maladresse de laisser échapper le Fonbourgade tout seul, et tu reviens près de ton ami qui te donne cinquante mille francs sur lesquels je vais t'en compter dix mille d'avance. (Ils se lèvent.)

PETRUS.

Accepté! Décidément j'ai envie de quitter l'exploitation des grandes routes, pour celle des affaires civiles.

FORBACH.

Tu as de l'ambition... tant mieux!... Attends-moi là, je vais te chercher ton argent. (Il sort.)

PETRUS, seul.

Et ce n'est que sur celui-là que je compte .. (Prenant le portefeuille.) Que diable y a-t-il là-dedans?... Voyons. (Il l'ouvre et lit.) «Rentes de la république de Niagara.» Il me semble que j'ai entendu parler de ça... Eh! pardieu, oui, c'est cette spéculation qui a dévoré les trois quarts de la fortune des Clinton!... Il a trouvé cela dans le château, le jour de l'incendie, et maintenant il en fait la dot de Meta. Voleur!... Ah! mais j'y pense...ce serait là une preuve terrible contre lui...Si je m'emparais de ce portefeuille...Que diable! ou je ne sais pas mon métier, ou je dois en avoir quelqu'un qui ressemble à celui-là... (Il tire un portefeuille de sa poche.) C'est trop petit... (Il en tire un autre.) C'est trop grand... (Il en tire un troisième.) Voilà mon affaire... Remettons les billets... (Il aperçoit Akabila.) Au diable! je n'ai pas le temps... Le nègre regarde... Forbach trouvera une autre combinaison... c'est son affaire...

(Il pose le faux portefeuille sur la table.)

FORBACH, rentrant.

Tiens, voilà ton argent. . et maintenant pars.

PETRUS.

A l'instant.

FORBACH.

Un moment... le portefeuille?

PETRUS, montrant celui qu'il vient de mettre sur la table.

Il est là...

FORBACH.

Bien... attends. (Il le met dans sa poche.) Je ne veux pas qu'après t'être fait payer pour ne rien dire à Fonbourgade, tu ailles te faire payer pour lui dire quelque chose.

PETRUS.

Oh! ma foi, je n'ai rien à lui apprendre.

FORBACH.

Eh bien! permets-moi de t'accompagner jusqu'à la porte du jardin...(A Akabila, en l'écartant brutalement.) Allons, place...place, bête brute...(A Petrus.) Je ne me soucie pas de te montrer à mes gens.

PETRUS, à part.

Il a des gens!

AKABILA, qui s'est mis de côté pour les laisser passer.

Ah! monché Forbach, moi qua veni à bout de vous.

DEUXIÈME TABLEAU. — **Le jardin.**

Le Jardin de Forbach. — La maison à gauche. — Un pavillon à droite. — Fond de jardin.

SCÈNE I.

UN COCHER (CABESTAN), FONBOURGADE.

LE COCHER, entrant avec un domestique et frappant à la porte de la maison de gauche.

Monsieur de Fonbourgade?

FONBOURGADE, sortant de la maison à gauche.

Voilà!...

LE COCHER.

Une lettre.

FONBOURGADE, lisant.

Ah!

LE COCHER.

Vous comprenez, monsieur?.. La personne vous attend dans ma voiture... je pique mes jumelles, et je vous fait marcher en chemin de fer... Allez, je vous suis. (Seul.) Et maintenant qu'il est en bonnes mains, je puis prendre la place du Gascon, et, de par l'enfer! je le montrerai si ridicule, que je ferai la partie belle à Clinton, et qu'il sera bien maladroit s'il ne la gagne pas contre un pareil prétendu. (Il sort.)

SCÈNE II.

FORBACH, PETRUS.

FORBACH.

C'est bon... c'est bon... on n'y touchera pas à ton Clinton.

PETRUS.

C'est la condition, tu le sais.

FORBACH.

Allons, voyons, laisse-moi tranquille, et surtout parle bas; c'est là qu'est logé mon gendre.

(Il montre la maison à gauche.)

PETRUS.

Adieu donc, adieu... marquis de Fonbourgade.

FORBACH.

En finirons-nous?...

PETRUS.

Bonne chance! et tâche que le Gascon te donne quittance. (Il sort.)

FORBACH, seul.

Que veut-il dire?.. (A un valet.) Holà!... fermez la grille et que personne n'entre... Et maintenant, tâchons de parler un peu à ce marquis. La meilleure manière de le faire refuser, c'est de le pousser à déployer tous ses moyens de séduction... Ce marquis n'en finit pas... Hé! mon gendre!..

FONBOURGADE (CABESTAN), sortant de la maison.

J'y suis... je viens, j'arrive...

FORBACH.

A la bonne heure!... vous voilà beau comme un lion.

FONBOURGADE.

C'est pas mal, je crois que c'est pas mal... En passant à Toulouse, je me suis dit: Il faut qu'on m'aime, à moi, et à la première œillade. Alors je suis entré chez un tailleur à l'instar de Paris, et je me suis r'habillé de pied en cap. Savez-vous que je m'en suis fait cent vingt francs d'un coup?

FORBACH.

Sac et carnage!.. Quand je commandais les Cypayes, je portais un uniforme qui m'avait coûté cent mille roupies.

FONBOURGADE.

Vous preniez donc bien du tabac?

FORBACH, à part.

Décidément mon futur gendre est bête comme un pot.

FONBOURGADE.

Mais où donc est votre charmante demoiselle?

FORBACH.

Je vais la faire prévenir... (Appelant.) Akabila! Akabila!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, AKABILA (CAVALIER).

AKABILA.

Vous qua crier moi, mouché?

FONBOURGADE, en voyant Akabila.

Quesaco?

AKABILA, en voyant le marquis.

Kesaco... kesaco... ça, ça y est kesaco.

FONBOURGADE, à part.

Quel est ce nègre?

FORBACH, à Akabila.

Tu ne m'as pas apporté ma cravache?

FONBOURGADE, lui tendant sa canne.

Voulez-vous la canne?

FORBACH.

Merci, monsieur le marquis, ça peut lui casser un bras, et, au moment où je marie ma fille, j'ai besoin de faire des économies... Va me chercher ma fille.

FONBOURGADE.

Va, et amène la demoiselle... Voilà trois quarts d'heure que je l'espère... j'ai hâte de la parler.

AKABILA, à part.

Oh! c'est li là Fonbourgade... ça pas yun marquis... ça yun macaque.

FORBACH.

Veux-tu t'en aller! (Akabila se sauve.)

SCÈNE IV.

FONBOURGADE (CABESTAN), FORBACH.

FONBOURGADE.

Connaissez-vous ce nègre?

FORBACH.

Si je le connais! Voilà dix ans qu'il est à mon service... Pourquoi me demandez-vous cela?

FONBOURGADE.

Rien... c'est qu'il me pue au nez. (A part.) Je veillerai sur le drôle.

FORBACH.

Mais laissons ça un moment... Je voulais vous parler un peu de ma fille.

FONBOURGADE.

Elle ne me paraît pas jalouse de me connaître.

FORBACH.

Il faut la flatter un peu... lui montrer son mariage comme le bonheur de sa vie.

FONBOURGADE.

Hé bé!

FORBACH.

Lui parler de fêtes, de bals.

FONBOURGADE.

Hé bé!

FORBACH.

De spectacles, de parures... Je vous préviens aussi qu'elle aime les gens d'esprit.

FONBOURGADE.

Présent! ah! veau-père, faites-vous tranquille, vous n'avez pas affaire à un conscrit dans le service de la galanterie.

FORBACH.

C'est ce que nous allons voir... car voici ma fille.

SCÈNE V.

LES MÊMES, AKABILA (cavalier), VERDURETTE, META.

AKABILA.

Voilà maîtresse moi qua veni.

FORBACH.

C'est bien... N'oublie pas de me faire souvenir que je ne t'ai pas encore battu.

AKABILA.

Ah! monché, nègre à vous, pas teni yun grand mémoire.

FONBOURGADE, à lui-même.

L'enfant est jolie.

FORBACH, à part.

Mais tu ne l'auras pas.

FONBOURGADE, à part.

Ce noir me barbouille l'esprit.

AKABILA, à part.

Observons le Gascon.

FORBACH.

Mais venez donc!

VERDURETTE, bas, à Meta.

Je vous le dirai toujours... il n'y a pas de mari qui ne vaille mieux qu'un père comme le vôtre.

META.

Hélas!

FORBACH.

Mademoiselle ma fille, je vous présente votre époux futur, M. le marquis de Fonbourgade!

VERDURETTE, à part.

Il n'est pas beau.

META.

Monsieur... en venant ici, j'obéis à la volonté de mon père, et j'aime à croire...

FONBOURGADE.

J'aime à croire, mademoiselle, que la seconde fois vous y viendrez par l'entraînement de votre propre cœur.

META.

Monsieur, vous comprenez qu'il m'est difficile de répondre.

FONBOURGADE.

Aussi, mademoiselle, je ne vous demande pas de phrases... Je vous ai vue, vous me charmez... vous m'avez vu, qu'en dites-vous?

FORBACH.

Au diable, monsieur le marquis, vous ne voulez pas que ma fille vous saute au cou?... Il faut d'abord se connaître.

FONBOURGADE.

Eh! vean-père, quand on a le cœur sur la main, on se connaît en un jour comme en mille. Hé! je connais déjà votre demoiselle, comme si elle était mienne. Elle est jolie, je suis bien fait... elle est riche, je suis noble... elle est timide, je suis brave... Ces vertus et ces qualités, opposées en apparence, doivent, en se balançant les unes par les autres, faire marcher admirablement le mécanisme du mariage.

META.

Pardon, monsieur, mais...

FORBACH.

D'ailleurs, la vie de province est si agréable pour une femme qui a des goûts simples...

FONBOURGADE.

Hé donc! vean-père, vous ne savez ce que vous dites... vous nous prenez pour des ours! Rassurez-vous, mademoiselle, la ville de Sarrat n'est point en arrière de la civilisation... Nous avons le bal, et je puis me vanter d'y avoir fait fureur l'hiver dernier, dans la polka, avec la vicomtesse de la Brestache... On faisait rond pour nous voir... une gaillarde qui... Mais, bast! elle peut en pleurer tous les yeux de sa tête... Nous concertons tous les dimanches, entre amateurs, quatre violons et cinq clarinettes.

VERDURETTE.

Ça doit être joli.

FONBOURGADE.

Eh! oui, la fille, c'est joli... sans compter les grands jours, comme, par exemple, il y a un mois, nous avons eu le steap-chasse... nous étions trois... le petit Bidalat, qui montait le cheval de son oncle Matasset, le médecin.. le grand Grezone, qui avait la jument de la maison veuve Bonissens, Lesperon et compagnie... et moi qui avais enfourché une petite bête... la Bricole, que je vous ferai faire connaissance avec elle... Imaginez-vous...

META, avec impatience.

Monsieur!...

VERDURETTE.

L'imbécile!

FONBOURGADE, continuant.

Imaginez-vous...

FORBACH, voulant le faire taire.

Mon gendre!...

FONBOURGADE, continuant.

Faites doucement, donc!... Imaginez-vous que nous étions à l'entrée du pont... le petit Bidalat était tout habillé en velours d'Utrecht jaune, qu'il avait l'air d'un fauteuil; imaginez-vous qu'on donne le signal... (Montrant Verdurette.) Tenez, supposez que cette fille c'est le poteau... Nous étions là tout près.

META, à son père.

Ah! mon père... mon père!... pouvez-vous exiger que j'épouse cet homme?

VERDURETTE.

Je suis brave.. mais je n'aurais pas ce courage-là...

FONBOURGADE, continuant, à Verdurette.

Imaginez-vous... (Verdurette lui tourne le dos.)

FORBACH.

C'est bon, je vais lui parler... (Haut.) Évitez, mon gendre...

FONBOURGADE, à Forbach, continuant toujours.

Imaginez-vous... Vous me suivez?... On donne le signal ; tout à coup...

META, apercevant tout à coup Clinton.

Ah!

VERDURETTE, à Meta.

Qu'est-ce donc?

FORBACH, de même.

Qu'y a-t-il?

META, émue.

Ce n'est rien, mon père... j'ai vu... j'ai cru voir...

FORBACH.

Pourquoi ce cri?

FONBOURGADE, continuant, et riant.

Hé! c'est absolument le même cri du petit Bidalat, quand je l'ai poussé dans le trou où il s'est cassé la jambe, qu'il y avait de quoi mourir de rire!

FORBACH, riant.

Mon futur gendre, vous êtes une... vous êtes un... (A part.) Je ne pouvais pas mieux trouver.

VERDURETTE, bas à Meta.

Comment! c'était M. Gaspard? ..

FORBACH, écoutant.

Hein?

FONBOURGADE, de même.

Hein?

META, à Verdurette.

Je te dis que je l'ai vu là ; puis tout à coup il a disparu. C'est comme un rêve.

FORBACH, avec colère.

Ah! ce Clinton est ici!... ah! vous l'avez vu... il s'est caché quelque part, sans doute... mais je saurai bien le trouver... Et d'abord, vous, mademoiselle ma fille, commencez par rentrer chez vous.

META.

Mais, mon père...

FORBACH.

Et pour que ce Clinton ne puisse pas tromper ma surveillance, je vais vous enfermer moi-même...

META.

Mais, mon père...

FORBACH.

Tonnerre et malédiction!

META.

Comme vous voudrez. (Bas, à Verdurette.) Eh bien! tu lui diras, ma chère Verdurette...

FORBACH, séparant Meta de Verdurette.

Il n'y a pas de Verdurette!...Je vais l'enfermer aussi.

VERDURETTE.

M'enfermer!... moi!... On n'enferme que les voleurs et les fous!

FORBACH.

Mais l'on chasse les filles impertinentes!

META, avec prière.

Mon père!... Verdurette!...

VERDURETTE.

En vérité, vous êtes si malheureuse, qu'il y aurait pitié de quitter votre service.

(Elle sort avec Meta.)

FORBACH.

Allons, dépêchons... Et toi, Akabila... Akabila!...

AKABILA.

Maître moi?

FORBACH.

Veille ici, et si tu aperçois ce Clinton, viens m'avertir, entends-tu, fouet et supplice!

FONBOURGADE.

Eh! veau-père, est-ce qu'on ne va pas déjeuner?

FORBACH.

O triple... quadruple animal! (Il sort.)

SCÈNE VI.

AKABILA (CAVALIER), FONBOURGADE (CABESTAN).

FONBOURGADE.

Hé! moricaud!

AKABILA.

Moricaud!... moricaud!... ah! c'est ça yun ti blanc qua embêté moi... Foin... monché... vou qua crier moi moricaud!... nom à moi... Akabila!

FONBOURGADE.

Eh bien! Akabila, toi qui es habitué aux façons intempestives et tempêtueuses de ton maître, que diable a-t-il à crier à ce Clinton?

AKABILA.

C'est yun bel ti blanc, bien joli, amoureux de Mlle Meta, amoureux beaucoup.

FONBOURGADE.

Un rival à moi?... Mais il n'y pense pas, l'infortuné!. . il veut donc que je le casse, que je le rompe!

AKABILA, à part.

Est-ce que ce serait un vrai Gascon?... At endons.

FONBOURGADE.

Mais, un moment, est-ce qu'il connaît la demoiselle depuis long-temps?

AKABILA.

Tendez... tini neuf... non, six... Ah! moi pas tini yun grand calcul dans tête à moi ; dans temps là Mlle Meta était encore yun tout petit monde.

FONBOURGADE.

Peste! Mais, depuis qu'elle n'est plus petit monde, la vertu de Mlle Meta n'a eu à subir aucun assaut, un peu, là... hein?

AKABILA.

Oh! monché, vous qua babiller, babiller!... Moi, pas savé ça vous voulez dire à moi.

FONBOURGADE.

Je te demande, moricaud...

AKABILA.

Ah! monché, vous ça chagriner moi.

FONBOURGADE.

Eh bien! Akabila, je te demande si la demoiselle ne se serait pas laissée aller à un goût prononcé pour le Clinton?

AKABILA.

Non, hélas! et c'est yun grand malheur... car monché Clinton tini yun grand zamabilité; li qu'à bayer moi toujours des petits dix sous pour boire tafia.

FONBOURGADE, à part.

Ça m'a l'air d'un nègre bon teint.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, CLINTON, GIROFLÉE.

CLINTON, entrant au fond, à Giroflée.

Arrive, paresseux! il n'y a plus personne ici à craindre... Akabila est incapable de nous trahir.

(Il veut lui donner de l'argent.)

FONBOURGADE, à part.

Enfin... c'est lui.

AKABILA, tendant la main.

Maître moi à dit co ça... si monsieur Clinton veni ici, moi voulé casser li en deux. Eh bien! moi, qu'aller cacher moi dans yun petit coin, et si veni, moi qua avertir vous.

CLINTON, qui n'a pas d'argent.

Plus tard... une autre fois.

AKABILA.

Ça qua fait à moi rien.

FONBOURGADE, à part.

Ça ne te fait rien... tu es un faux nègre. Je te connais, vilain masque!

CLINTON.

Arriveras-tu, Giroflée?

GIROFLÉE, arrivant et portant la cassette.

Puisque ce sont des talismans, ils devraient bien se porter tout seuls.

CLINTON, lui montrant le pavillon à droite.

Entre là, et attends mes ordres; il faut d'abord que je donne une leçon à ce monsieur. (Allant à Fonbourgade.) N'est ce pas à monsieur de Fonbourgade que j'ai l'honneur de parler?

(Giroflée entre dans le pavillon de droite.)

FONBOURGADE.

C'est moi qui le suis...

CLINTON.

Vous êtes venu ici dans l'intention d'épouser Mlle Meta?

FONBOURGADE

Vous parlez comme un livre.

CLINTON.

Avez-vous mis dans vos prévisions que ce mariage pourrait déplaire à quelqu'un?

FONBOURGADE.

J'ai mis l'épée et les pistolets dans la malle, et j'ai chanté la *Parisienne*... « En avant! marchons... »

CLINTON.

Eh bi n! si vous voulez, nous la chanterons en chœur, monsieur?... « En avant! marchons... »

FONBOURGADE.

En chœur? merci, monsieur, je ne fais pas de musique.

CLINTON.

Est-ce que vous vous moquez de moi?

FONBOURGADE.

C'est à mon insu.

CLINTON.

Il paraît qu'il faut que je vous parle en bon français pour me faire comprendre.

FONBOURGADE.

Ça me sied, monsieur. Je déteste les gens qui ont de l'accent.

CLINTON.

Eh bien! monsieur, avec ou sans accent, il y a quelqu'un à qui il déplait que vous prétendiez à la main de Mlle Forbach.

FONBOURGADE.

Quesaco? Il déplait à quelqu'un... pécaire!... où en sommes-nous... hé! la fille! quelqu'un! apportez une chandelle; faites-moi lumière, que je voie ce monsieur à qui il déplait que j'épouse Mlle Forbach.

CLINTON.

Ce monsieur, c'est moi!

FONBOURGADE.

Vous... Et qui êtes-vous?

CLINTON.

Je suis Gaspard Clinton.

FONBOURGADE.

Vous êtes Clinton... Connais pas.

CLINTON.

Suivez-moi, monsieur, et je vous apprendrai à me connaître.

FONBOURGADE.

Je ne me bats qu'avec mes amis.

CLINTON.

Monsieur le marquis de Fonbourgade!...

(S'avançant sur le marquis.)

FONBOURGADE.

Monsieur...

CLINTON.

Vous êtes un drôle!...

FONBOURGADE, reculant.

C'est une injure qui...

CLINTON.

Vous êtes un faquin!

FONBOURGADE, de même.

C'est un outrage que...

CLINTON.

Je vous couperai les oreilles.

FONBOURGADE, de même.

C'est une menace dont...

CLINTON.

Dont je vous rendrai raison.

FONBOURGADE.

Eh! je la sais, votre raison, vous aimez Mlle Meta... soit! vous voulez l'épouser... soit! vous voulez un duel... je vous en propose un autre, digne de moi... Voyons lequel de nous deux plaira le mieux à la jeune demoiselle.

AKABILA, à part.

Ah! voilà où nous en voulons venir... Je te connais, marquis.

CLINTON.

C'est un jeu où j'aurais trop d'avantage.

FONBOURGADE.

Vous êtes bien présomptueux.

CLINTON.

Moins que vous ne pensez... (A part. Et grâce à cette rose...

FONBOURGADE.

Vous voulez?

CLINTON.

Vous me faites pitié, monsieur. Mais songez-y, si vous ne renoncez pas à la main de Mlle Meta, je saurai bien vous forcer à vous battre; et il faudra que l'un de nous reste sur le terrain.

FONBOURGADE.

Pour le moment, ce sera vous, car je m'en vais.

(Il va pour sortir.)

CLINTON.

Et j'espère que c'est pour toujours.

FONBOURGADE, revenant.

C'est pour aller délivrer la demoiselle de la prison où son père la retient, et pour qu'elle vous dise elle-même ce quelle pense de vous et de moi. Bonjour, Clinton... à revoir. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

CLINTON, AKABILA (CAVALIER), puis GIROFLÉE, dans le pavillon.

CLINTON, à lui-même.

C'est d'une impudence à renverser!... et cependant les femmes sont si bizarres... ou plutôt elles savent si bien ce qu'on peut faire d'un mari ridicule et lâche, que Meta est capable d'accepter ce malheureux. C'est ce que nous verrons... (Appelant.) Giroflée!...

AKABILA, à part.

Ah! maître Gascon, tu veux profiter du malheur de Meta et de l'amour de Gaspard, pour les perdre l'un par l'autre... Heureusement que bon esclave est là.

CLINTON, appelant.

Giroflée! (A part.) Oui, je le sens, c'est honteux d'avoir recours à de pareils moyens... Mais ce n'est pas votre amour, pour votre amour seulement que je veux, Meta... c'est ma vengeance... (Appelant.) Giroflée!...

AKABILA.

Vous, qua crier moi, monché.

CLINTON.

Ce n'est pas toi. (Appelant.) Giroflée!

AKABILA.

Si vous qua commander moi, monché, moi faire ça vous voulez tout de suite.

CLINTON.

Merci!... (Appelant.) Giroflée!...

GIROFLÉE, dans le pavillon, ouvrant la fenêtre.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

CLINTON.

Il y a, que voilà un quart d'heure que je t'appelle.

GIROFLÉE.

Ah! monsieur, il n'y a que cinq minutes que je dors.

CLINTON.

Pas de sotte réponse, s'il vous plaît... Ouvre la cassette et donne-moi la rose qui s'y trouve.

GIROFLÉE.

Une rose... Voyons...

(On le voit cherchant dans la cassette.)

CLINTON, à lui-même.

Que Meta vienne... et la puissance de ce talisman me la livrera bientôt... (Il remonte la scène.) Le hasard me sert... voici Meta.

(Il redescend vers le pavillon.)

AKABILA, à part.

Ah! c'est pour ça que le Fonbourgade voulait aller la délivrer... Si elle voit Gaspard, c'est fini d'elle. (Il remonte la scène en courant et criant.)

GIROFLÉE, sortant du pavillon en tenant la rose.

Voilà, monsieur.

AKABILA, criant.

Monché! maître moi!... maître moi!...

(Il sort.)

SCÈNE IX.

CLINTON, GIROFLÉE.

CLINTON.

Qu'est-ce donc?

GIROFLÉE.

C'est ce moricaud qui crie à tue-tête.

CLINTON.

Mais à qui en a-t-il?

GIROFLÉE, du fond du théâtre.

Oh! monsieur, il parle à M. Forbach; il lui montre l'endroit où nous sommes... (Revenant vers Clinton, avec frayeur.) C'en est fait de nous... fuyons!

CLINTON.

Au moment où, grâce à cette rose, je peux m'assurer la possession de Meta... fuir... non, certes!...

GIROFLÉE, tremblant.

Il est furieux!

CLINTON.

Eh bien! après tout, ce n'est pas un tigre.

GIROFLÉE, de même.

Lui... mais c'est un brigand... un assassin... Vous pouvez rester, vous, qui avez le don de vous rendre invisible ou prendre la figure d'un autre.

CLINTON.

Oh! tu as raison, mais quelle figure prendre? Oh! pardieu, celle de mon rival... Allons, dépêchons, dépêchons, et tu verras comment on se moque d'un sot.

(Il rentre dans le pavillon à droite, dont la fenêtre reste ouverte.)

GIROFLÉE, apercevant Forbach.

Le voilà... le voilà .. sauve qui peut!

(Il disparaît un moment à gauche.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, FORBACH, AKABILA (CAVALIER.)

AKABILA, entrant en courant.

Par ici... par ici...

FORBACH, entrant, tenant des épées.

Tonnerre et carnage!... Où est-il... où est-il, ce misérable?

AKABILA.

Li ici, tout à l'heure... moi qua voir li... li qua déserter... fouin.

CLINTON, dans le pavillon, et cherchant dans la cassette.

Où sont donc ces gants?...

FORBACH.

Il s'est enfui... et tu es sûr de l'avoir vu?

AKABILA.

Moi qua parler à li, moi qua voir li.

CLINTON, dans le pavillon.

Ah! les voilà au fond.

FORBACH, qui regarde et écoute.

On a parlé... Il est dans ce pavillon.

AKABILA, se mettant devant Forbach.

Ah! pas tuer li, cher maître moi... battez plutot nègre à vous ..

FORBACH.

Ça n'empêchera pas... (Ecartant Akabila.) Ote-toi de là... Ah! monsieur Clinton, vous vous permettez... Ouvrirez-vous, mitraille et enfer!... ouvrirez-vous? (Il frappe à la porte.)

CLINTON, qui a mis les gants.

A nous deux maintenant!... (Il sort sous la figure exacte de Fonbourgade.) Eh! que diable, veau-père, avez-vous à faire tout ce tapage?

FORBACH.

Le marquis!

AKABILA, à part.

Je suis pris!

CLINTON, en Fonbourgade, mais de sa voix naturelle, à Giroflée.

Comment me trouves-tu?

GIROFLÉE, qui a reparu.

C'est effrayant.

FORBACH, stupéfait.

Le marquis!

CLINTON, en Fonbourgade.

Eh! oui, c'est moi-même... fort surpris de vos cris et de vos juremens.

FORBACH.

Et vous êtes resté ici depuis mon départ?

CLINTON, de même.

Je n'en ai pas bougé.

FORBACH.

Alors, vous savez ce qu'est devenu ce Gaspard Clinton?

CLINTON, de même.

Quel est cet homme?

FORBACH.

Mais... celui qui vous a cherché querelle.

CLINTON, de même.

A moi... je n'ai vu personne... Vous plaisantez, cher veau-père.

FORBACH, à Akabila.

Comment, drôle! ne m'as-tu pas dit que tu avais vu ici Gaspard Clinton?

AKABILA.

Oui, moi qua voir li, avec yeux là. (A Clinton.) Li qua crié: Vous yun drôle et yun faquin!

CLINTON, de même.

A moi?

AKABILA.

Oui, vous... ça vérité... Li vouloir couper oreille à vous.

CLINTON, de même.

A moi?

AKABILA.

Li qua défendu vous d'aimer Mlle Meta, et vous qualler tout doux, pas méchant, comme à présent... vous bien capon.

FORBACH.

Est-ce possible, monsieur de Fonbourgade?

AKABILA, attrapant Giroflée, au moment ou celui-ci cherche à s'évader.

Mi Giroflée domestique à li... demandez si moi pas dire à vous la vérité.

FORBACH, à Giroflée.

Ah! c'est toi, croquant... Réponds-moi... Est-il vrai que ton maître est venu ici?

GIROFLÉE, embarrassé.

Oui, monsieur, mais...

CLINTON, de même, mais de sa voix naturelle, à Giroflée.

Tais-toi!...

FORBACH.

Viens ici... Est-il vrai qu'il ait traité M. de Fonbourgade de faquin?

GIROFLÉE.

C'est vrai, mais...

CLINTON, de même, à Giroflée.

Misérable!

FORBACH.

Qu'il l'ait menacé de lui couper les oreilles?

GIROFLÉE.

C'est vrai, mais...

CLINTON, toujours de même, à Giroflée.

Drôle!

FORBACH.

Damnation et mitraille!... Monsieur mon futur gendre, vous êtes un paltoquet.

CLINTON, de même et de sa voix de Fonbourgade.

Monsieur mon veau-père, vous n'êtes qu'un manant!

FORBACH.

Exécration et triple canon! vous m'avez appelé manant! Voici des épées, jeune homme, voici des épées!

AKABILA, avec joie.

Ça va... ça va...

GIROFLÉE, à Clinton.

Eh! monsieur, vous oubliez que vous êtes Fonbourgade!

CLINTON, de même, de sa voix naturelle, à Giroflée.

Laisse-moi tranquille.

FORBACH.

Monsieur le marquis de Fonbourgade, en garde!

CLINTON, de même, de sa voix naturelle.

Je ne suis pas le marquis de Fonbourgade.

FORBACH, hors de lui.

Vous n'êtes pas Fonbourgade! Mais qui êtes-vous donc? massacre et damnation!

CLINTON, toujours en Fonbourgade, mais de sa voix naturelle.

Je suis... je suis... Eh bien! monsieur, je suis Gaspard Clinton!

TOUS.

Hein?

FORBACH, laissant tomber son épée.

Akabila! Akabila! la peur lui a troublé la raison; il est fou!

AKABILA.

Monché, my un bon corde.

CLINTON, de même.

Moi, fou... (Il veut ôter ses gants, pour reprendre sa figure naturelle. Akabila et Forbach l'arrêtent.) Me laisserez-vous, misérables!...

(Il s'échappe derrière la maison de gauche.)

LES TALISMANS.

FORBACH.

Arrêtons-le! arrêtons-le!... (Ils courent après.)

GIROFLÉE.

En voilà des talismans!

(Clinton, poursuivi, se sauve en cherchant à retirer les gants qui lui ont fait prendre la figure de Fonbourgade, retraverse le théâtre et court vers le pavillon de droite. Akabila et Forbach l'attrapent sur la porte et luttent avec lui; enfin, Clinton est parvenu à retirer ses gants, et ils le ramènent sur la scène sous sa vraie figure.)

FORBACH, qui croit avoir pris Clinton pour Fonbourgade.

Gaspard Clinton! (Il entre dans le pavillon.)

CLINTON, en fureur et jetant ses gants.

Au diable les maudits gants!

FORBACH, ressortant.

Mais où donc est ce Fonbourgade?

SCÈNE XI.

FORBACH, CLINTON, FONBOURGADE (CABESTAN), AKABILA, GIROFLÉE.

FONBOURGADE, paraissant à la porte de la maison de gauche.

Eh! que diable! veau-père, vous criez comme un veau!

AKABILA.

Eh! le voilà!... c'est li! (Il lui saute au collet.)

FORBACH.

Tiens-le bien!

FONBOURGADE.

Mais, sang-Dieu! veau-père, qu'est-ce que cela veut dire?

AKABILA, le tenant au collet.

Li fou, monsieur, moi qua amaré li.

FORBACH, à Clinton.

Quant à vous, monsieur, je n'ai pas besoin de vous dire que votre présence...

CLINTON.

Il suffit, monsieur. (Il fait un signe à Giroflée qui va dans le pavillon.) Et, quant à vous, monsieur de Fonbourgade, s'il vous plaît de me suivre, je suis à vos ordres.

FONBOURGADE.

A l'instant. Prêtez-moi vos épées, veau-père.

FORBACH.

Pourquoi faire?

FONBOURGADE, montrant Clinton.

Pour me couper la gorge avec ce godelureau.

FORBACH.

Sang et carnage! puisque vous en êtes capable, c'est à un autre que vous aurez affaire.

FONBOURGADE.

Et à qui donc?

FORBACH.

A moi, sang et mort! et à l'instant.

GIROFLÉE, à son maître.

Le capitaine va le massacrer pour les injures que vous lui avez dites.

CLINTON.

C'est ce que je ne souffrirai pas.

FORBACH.

Allons, en garde!

FONBOURGADE, reculant.

Mais, du diable si j'entends un mot à vos fariboles!

FORBACH.

Comment, misérable! après m'avoir appelé manant!

FONBOURGADE.

Moi!

AKABILA, lui présentant une épée.

Oui, vous, monché Bourgade.

CLINTON.

Eh! non, ce n'est pas lui.

FORBACH.

Comment! après m'avoir dit que vous n'étiez pas le vrai marquis de Fonbourgade?

FONBOURGADE.

Moi?

AKABILA, de même.

Oui, vous, monché Kesaco...

CLINTON.

Eh! non, ce n'est pas lui.

FORBACH.

Après avoir eu l'insolence de me dire que je criais comme un veau!

FONBOURGADE.

Moi?

AKABILA, de même.

Oui, vous, monché Makake.

CLINTON.

Eh! non, ce n'est pas lui.

FORBACH, se retournant vers Clinton.

Qui est-ce donc?

CLINTON.

Eh! mon Dieu, monsieur, c'est moi.

FORBACH.

Vous?

CLINTON.

Oui, moi.

FORBACH.

Vous qui m'avez dit que vous n'étiez pas le marquis de Fonbourgade?

CLINTON.

Oui, moi!

FORBACH.

Qui m'avez appelé manant?

CLINTON.

Oui, moi!

FORBACH.

Mais je ne vous ai pas vu?

CLINTON.

C'est égal.

FORBACH, à Fonbourgade.

Et vous prétendez que ce n'est pas vous qu' là, tout à l'heure...

FONBOURGADE.

Ce n'est pas moi.

FORBACH.

Mais je vous ai vu.

FONBOURGADE.

C'est égal.

FORBACH, hors de lui.

Carnage! incendie! massacre! est-ce que vous croyez qu'on se moque comme ça d'un homme qui a traversé le Mogol et la grande Tartarie, le sabre au poing!

AKABILA.

Vous qua tuer eux cher maître moi... moi qué demander vous grâce...

FORBACH.

Oh! ce n'est pas comme ça qu'on punit de pareils misérables. Va me chercher des cravaches.

AKABILA.

Oui... oui... moi qua comprendre ça que vous voulez. (Il sort en courant.)

CLINTON, à Forbach.

Qu'est-ce à dire?

FONBOURGADE, à Forbach.

Veau-père vous êtes un bélître.

FORBACH, en fureur.

Exécration! Akabila!

AKABILA, apportant les cravaches.

Mi... moi!...

FORBACH, de même.

Gardes-en une.

AKABILA, avec joie.

Ah! monché... c'est yun grand regalade pour moi... moi toujours battu... moi qua flanquer yune pile à Kesako là.

FORBACH, à Clinton, en le menaçant.

Ah! vous m'avez appelé manant!

CLINTON.

Eh! monsieur, je suis prêt à vous en rendre raison.

FORBACH.

Eh! je ne veux pas de vos raisons.

CLINTON, il pousse entre lui et Forbach, Giroflée, qui reçoit les coups de cravache, et il s'échappe en menaçant Forbach.

Monsieur... monsieur!

FORBACH, frappant sur Giroflée qu'il rencontre toujours devant lui en poursuivant Clinton.

Ah! lâche... ah! drôle. (Il sort.)

CLINTON, en sortant, et de loin.

Monsieur, vous me paierez cette injure de votr sang.

AKABILA, à Fonbourgade, qui veut se sauver, et en lui barrant le passage.

Vous bien en colère... cher petit blanc là?... (Il lui donne un coup de cravache.)

FONBOURGADE.

Tu me le paieras exécrable moricaud.

AKABILA.

Comment trouves-tu que les talismans profitent à toi et à ton protégé?

FONBOURGADE, en fuyant.

Que Dieu te sauve, malheureux!

AKABILA.

Que le diable t'emporte... infâme!

ACTE QUATRIÈME.

PREMIER TABLEAU. — La Bourse.

L'intérieur de la Bourse, avec sortie à droite et à gauche. — Des joueurs forment des groupes, d'autres se promènent.

SCÈNE I.

CABESTAN, Joueurs, puis CAVALIER.

PREMIER JOUEUR.

Qu'est-ce qui a du cinq?

CABESTAN.

Moi!

PREMIER JOUEUR.

Combien?

CABESTAN.

Cent dix-neuf, trente.

DEUXIÈME JOUEUR.

Tu es fou, le cinq est à cent vingt.

CABESTAN.

Je crois à la conversion.

CAVALIER, entrant.

C'est la seule à laquelle tu crois, sans doute?

CABESTAN.

Eh! c'est mon ami Cavalier, se montrant à ciel ouvert... Blanc comme son âme... Bonjour... bonjour.

CAVALIER, bas à Cabestan.

Hélas! mon pauvre Cabestan, je suis fâché de notre rencontre d'hier, d'autant mieux que je crains d'avoir un peu déteint sur toi... Il me semble que tu as là deux ou trois petits noirs...

CABESTAN.

Tu me le paieras.

CAVALIER.

La cravache n'est pas perdue... Et que viens-tu faire ici?

CABESTAN.

La même chose que toi... attendre Gaspard.

CAVALIER.

D'où sais-tu qu'il va venir?

CABESTAN.

D'un mot échappé à sa colère.

CAVALIER.

Et tu crois à ceux-là?

CABESTAN.

Je crois toujours aux mauvais premiers mouvemens. Il veut devenir riche.

CAVALIER.

Mais je ne vois pas de mal au désir qu'il a de s'enrichir.

CABESTAN.

Ici, à la Bourse?... mais c'est mon domaine, Cavalier. Fausses nouvelles, bruits fâcheux, révolutions inventées, dividendes menteurs, actions sur des houilles imaginaires, créances périmées, brevets d'invention qui décorent du nom de bougie ce que nous appelions autrefois chandelle... emprunts étrangers dont on paie les intérêts sur le capital, jusqu'à ce qu'on ne paie plus ni capital ni intérêts... mais tout cela m'appartient.

CAVALIER.

Tu es trop modeste, Cabestan, et le changeur qui bourre de plomb les lingots d'or qu'il livre au commerce, et le commissionnaire qui vend au comptant, à vingt pour cent de perte, les marchandises qu'il a achetées à crédit, en réalisant quatre-vingts pour cent de bénéfice, car il palpe l'argent et ne paie pas ses effets.

CABESTAN.

C'est assez distingué, je m'en vante.

CAVALIER.

Et le filou qui coupe les bourses, le voleur qui force les caisses, le faux-monnayeur qui trompe le pauvre, le faussaire qui ruine le riche... l'escroc qui dépouille tout le monde...

CABESTAN.

Pas si haut, Cavalier... ils sont tous de ma famille, je le sais... mais je suis un peu aristocrate.. je n'aime pas le vol qui mène en cour d'assises.

CAVALIER.

Oui, parceque tu sais que, tout égaré qu'il est, Gaspard est incapable de descendre jusque-là.

CABESTAN.

Oh! oh! on ne sait pas où peuvent mener de mauvais commencemens.. Mais, pour le moment, ce n'est pas mon affaire... Meta n'aimerait pas un fripon... et c'est l'amour de Meta pour Gaspard, et leur perte à tous deux qu'il me faut...

CAVALIER.

Eh bien! je te permets de l'enrichir.

CABESTAN.

Bah! ne sais-tu pas que la richesse inspire les mauvaises pensées?

CAVALIER.

Oui, mais je sais aussi que la pauvreté est une mauvaise conseillère.

CABESTAN.

Mais si je l'enrichis par une méchante action...

CAVALIER.

Mais si je la rends bonne?

CABESTAN.

C'est ce que nous allons voir... Le voici!

CAVALIER.

C'est moi qui lui ai conseillé de venir; et, pour

te montrer jusqu'à quel point je te méprise, je te l'abandonne. (Il s'éloigne.)

SCÈNE II.

CABESTAN, CLINTON.

CABESTAN, à lui-même.

Hum! je vais me défier de tout le monde... Attention.

CLINTON.

Eh! c'est toi, Cabestan... Est-ce que tu es devenu agent de change?

CABESTAN.

Pas encore.

CLINTON.

Courtier?

CABESTAN.

Plus tard.

CLINTON.

Que fais-tu donc ici?

CABESTAN.

Je suis marron... je fais la coulisse... et je carotte sur les primes et les reports.

CLINTON.

Encore cet argot incompréhensible... Cabestan, je veux faire fortune.

CABESTAN.

Moi aussi!

CLINTON.

Je le comprends... Mais écoute... j'ai pour cela des moyens que tu ne peux avoir.

CABESTAN.

Il est certain que tu as une capacité, un génie...

CLINTON.

Trève de complimens... Je possède, te dis-je, des moyens qui dépassent toute croyance.

CABESTAN, à part.

Si je ne viens pas à son aide, il va s'embrouiller, même avec moi. (Haut.) Je ne te demande pas les secrets de tes moyens, dis-moi seulement ce que tu prétends faire?

CLINTON.

Eh! mon Dieu! je n'en sais rien... Jamais je n'ai pu comprendre un mot de vos affaires de prime, de reports, dont un... de fin courant... de hausse, de baisse.

CABESTAN.

Alors, écoute-moi?... (Lui montrant un joueur qui entre à gauche.) Tiens, vois-tu ce gros homme à l'air si lourd et si empâté?... Eh bien! c'est le roi des aigrefins... Ou je le connais mal, ou il a dans sa poche quelque nouvelle importante, fausse ou vraie, avec laquelle il peut changer le cours de la Bourse.

CLINTON, à part.

Cette nouvelle, je la saurai... ou ce lorgnon me tromperait. (Haut.) Je comprends cela... Mais comment pourrai-je me servir de cette nouvelle?

CABESTAN.

Tiens, regarde encore?... (Lui montrant un autre joueur venant du côté droit.) Vois-tu là-bas ce malheureux vieillard, qui porte sur son visage les traces de la misère qui l'accable?... Eh bien! il a dans sa poche pour trois cent mille francs de rentes de la république de Niagara, qu'il a payés, il y a trente ans, de toute sa fortune.

CLINTON.

Et il est pauvre?

CABESTAN.

La république a fait banqueroute, il y a vingt ans, les républiques y sont sujettes, et ces trois cent mille francs ne valent pas trois cents sous.

CLINTON.

Quelle affaire peut-on donc tenter avec un pareil homme?

CABESTAN.

Le voici... Je suppose que l'aigrefin sache avant ce misérable que la république du Niagara veut ou peut payer.. l'aigrefin achètera ses rentes au pauvre diable, pour un morceau de pain, et les revendra une heure après, à leur valeur réelle.

CLINTON.

Mais c'est simple comme bonjour!

CABESTAN.

A condition qu'on sera dans le secret de l'aigrefin.

CLINTON.

C'est mon affaire.

CABESTAN.

Va donc le trouver... Dépêche-toi, le voilà qui s'éloigne...

CLINTON, à part.

A moi, mon lorgnon.

(Il va vers l'aigrefin, et cause bas.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, CAVALIER, PETRUS.

CAVALIER, à Petrus.

C'est ici, mon brave homme; mais j'ai bien peur que vous ne trouviez pas grand'chose de vos trois millions de papiers.

PETRUS, à part.

Imbécile que je suis! au lieu de prendre du bon argent...

CAVALIER.

Allez... voyez.

CABESTAN, à part.

Eh! c'est Cavalier. . avec un drôle que je connais... un voleur de haute volée... Ah ça! est-ce que notre honnête homme voudrait marcher sur mes brisées? Ce serait drôle.

CAVALIER, à part.

Je n'ai plus besoin de m'en mêler... Cabestan fera le reste.

CLINTON, revenant.

Ah! Cabestan, quelle nouvelle!

CABESTAN.

Qu'as-tu donc?

CLINTON.

En vérité, on dirait que tu vois à travers les poches... (A part.) Comme moi, avec mon lorgnon.

CABESTAN.

C'est de la perspicacité.

CLINTON.

Ce que tu supposais est arrivé.

CABESTAN.

Comment! la république de Niagara paie?... Tu veux dire qu'elle promet de payer.

CLINTON.

Mieux que cela... elle vient de céder tout son territoire à l'Angleterre, à la condition que l'Angleterre paiera ses dettes.

CABESTAN.

L'Angleterre en est bien capable... Mais alors, comment n'as-tu pas couru après le malheureux que je t'ai montré?

CLINTON.

Le voilà là-bas.

CABESTAN.

Trop tard... notre aigrefin le tient déjà, et il suffit qu'il ait mis la main sur lui, pour qu'il soit déjà plumé jusqu'au sang... Attends, je vais tâcher de le rattraper.

CLINTON.

Oh! je trouverai... je verrai.

PETRUS, qui s'est adressé à plusieurs groupes.

Rien! pas un sou à tirer de tous mes chiffons... Ah! misère...

CAVALIER.

Adresse-toi à ce jeune homme.

PETRUS, allant à Clinton.

Des niagara...

CLINTON.

Vous en avez?

PETRUS.

Pour trois millions...

CLINTON.

Trois millions... et vous en demandez?...

PETRUS.

Ah! monsieur, je sais bien que ça ne vaut pas grand'chose... J'en demande trois mille francs.

CLINTON, à part.

Trois mille francs! et j'ai à peine quelques louis... Et Cabestan qui n'est pas là.

CAVALIER.

Qu'as-tu donc, Clinton?

PETRUS, bas, à Cavalier.

Clinton! Oh! non... non... ce serait le voler, lui... et je ne veux pas.

CAVALIER, bas, à Petrus.

Reste, ce remords te vaudra mieux qu'une friponnerie. (Haut.) Mais qu'as-tu donc, Gaspard?

CLINTON.

Que t'importe!... Tu es mon ami, à ce que tu dis... mais jamais cela n'a été jusqu'à me prêter de l'argent.

CAVALIER.

Pour des folies indignes... jamais! pour une bonne affaire... toujours! Que te faut-il?

CLINTON.

Trois mille francs.

CAVALIER.

En voilà six mille... Laisse-moi traiter avec cet homme... (A Petrus.) Eh bien! mon brave, ça vous va-t-il?

PETRUS, donnant le portefeuille.

Dépêchons... Tenez, voyez!...

CAVALIER.

C'est bon... Voilà ton argent... et souviens-toi que la première bonne pensée que tu as eue t'a plus valu que tous les crimes.

PETRUS, en s'éloignant.

Merci de la morale, et surtout de l'argent...

CAVALIER, donnant le portefeuille à Clinton.

Tiens, Clinton, voilà ta fortune.

PETRUS, à part.

Oh! voilà Forbach... Observons.

(Il se cache derrière un groupe.)

CLINTON, examinant le portefeuille.

C'est singulier... je connais ce portefeuille.

CAVALIER, à part.

Je le crois.

CLINTON, l'ouvrant.

En effet, c'est bien lui, et renfermant des valeurs immenses.

CABESTAN, revenant.

Baremont avait tout acheté... et déjà la nouvelle est connue. L'opération est manquée.

CAVALIER.

Elle est faite, regarde.

CLINTON, à lui-même.

Trois millions!... trois millions!...

CABESTAN, à Cavalier.

Trois millions... à qui les as-tu volés?

(Pendant la fin de cette scène, Forbach est entré, et va d'un groupe à un autre, interrogeant avec inquiétude.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FORBACH.

FORBACH.

Qui parle de voler?... C'est moi... moi qu'on a volé... Eh! justement, monsieur Clinton... ce portefeuille m'appartient.

CLINTON.

Ah! c'est vous, monsieur Forbach.

CABESTAN, à Cavalier.

Ah! vertueux esprit, tu fais acheter à ton protégé des rentes volées!

CAVALIER, à Cabestan.

Tu vas voir.

CLINTON, à Forbach.

Vous qui avez eu, hier, l'insolence de me chasser de chez vous... vous m'en rendrez raison!

FORBACH.

A vous? Mais, monsieur, avant d'engager une querelle d'honneur, méritez qu'on vous réponde, et rendez-moi ce portefeuille, qui m'a été volé hier... chez moi... où vous vous êtes introduit, monsieur...

CLINTON.

Infamie! Et vous osez dire...

FORBACH.

Si bien, que si vous ne me restituez pas ce portefeuille, je vais aller chercher la police.

CABESTAN, à Cavalier.

Oh! Cavalier... on n'est pas plus bête.

CAVALIER, à Cabestan.

Tu n'es pas fort, Cabestan.

FORBACH, à Clinton.

Voyons, monsieur, voulez-vous me remettre ces valeurs?... sinon, je vais...

CAVALIER, allant à Forbach.

Un moment, monsieur Forbach, un moment... Ne faites pas, dans un premier mouvement de colère, une action dont vous vous repentiriez peut-être.

FORBACH.

Je ne me repens jamais.

CABESTAN, à part.

En voilà un qui m'est fidèle.

CAVALIER.

Qui sait? Tenez, vous n'avez pas bien regardé ce portefeuille... Voyez, les armes de Clinton sont gravées à l'intérieur, sous ce secret ..

CLINTON.

Que j'ai reconnu.

FORBACH, à part.

Oh! maladroit!

CAVALIER.

Ce portefeuille, sans valeur il y a quinze ans, existait dans le château de Clinton... on le croyait brûlé, pas du tout... quelque adroit voleur s'en était emparé... Ce n'est pas vous, n'est-ce pas?

FORBACH.

Moi!... quelle indignité!

CAVALIER.

Alors, c'est qu'il a été volé par ce misérable Petrus...

FORBACH.

L'infâme... il en est bien capable.

PETRUS, à part.

Le gueux!

CAVALIER.

Qui vient de le remettre à son légitime propriétaire.

FORBACH.

Pour rien?

CAVALIER.

Non, je lui ai donné deux mille écus.

FORBACH.

Sachant que c'était un portefeuille volé?

CAVALIER.

Par qui?

FORBACH.

Par qui... eh bien! par Petrus, comme vous avez dit.

CAVALIER.

A qui?

FORBACH.

A qui... à qui...

CAVALIER.

A Gaspard, c'est clair... Le portefeuille lui a été volé, le portefeuille lui est rendu... (A Cabestan.) Qu'en dis-tu?

CLINTON, à Forbach.

Maintenant que l'affaire de ce portefeuille est vidée entre nous, monsieur Forbach, il en reste une...

FORBACH.

Eh bien! soit, vous savez où je demeure... vous vous y êtes assez souvent présenté pour cela... Quand vous voudrez.

CLINTON.

J'y compte. (Forbach et Clinton se séparent.)

PETRUS, bas, à Forbach.

Je ne veux pas.

FORBACH.

Oh! misérable!... sais-tu ce que tu m'as volé?

PETRUS.

Ce que tu avais volé toi-même.

FORBACH.

Écoute et regarde.

PREMIER JOUEUR.

Eh bien! messieurs, la grande nouvelle vient d'être confirmée... les Niagara sont garantis.

CAVALIER.

Fais tes affaires, Clinton.

(Il se fait un groupe.)

CABESTAN, à part.

Je vais tâcher de grapiller un peu.

DEUXIÈME JOUEUR.

J'en prends à soixante.

PREMIER JOUEUR.

Soixante-un.

DEUXIÈME JOUEUR.

Deux!

TROISIÈME JOUEUR.

Trois!

QUATRIÈME JOUEUR.

Quatre!

FORBACH, à Petrus.

Entends-tu, misérable?... C'est deux millions que tu me fais perdre!

PETRUS.

A toi? tant mieux... Ça me console de les avoir perdus.

CABESTAN, à part.

Voilà cent mille francs que je gagne.

FORBACH, à Petrus.

Mais ce misérable Gaspard.. il a osé me provoquer... je lui apprendrai...

PETRUS.

Je ne veux pas.

FORBACH.

Ah! ce sera donc toi par qui je commencerai!

PETRUS.

Ça sera difficile... Si tu me suis, je te dénonce; un geste, et je parle; un mot, et je dis tout.

FORBACH.

Je te retrouverai.

PETRUS.

Où ça?. . chez moi?... J'en ai pas.

(Il sort par le côté droit.)

FORBACH.

Il faut que j'en finisse avec ce Petrus, et surtout avec ce Clinton.

(Il sort par le côté gauche.)

CABESTAN, à Cavalier.

Dis-moi lequel des deux est le plus honnête?

CAVALIER.

C'est-à-dire lequel est le plus voleur?

CABESTAN.

Ça veut dire la même chose.

PREMIER JOUEUR.

Soixante-dix!

CABESTAN.

C'est inouï... ça monte toujours.

CAVALIER.

Eh bien! Cabestan, tu vois, le voilà riche.

CABESTAN.

Ça me va.

CAVALIER.

Que penses-tu donc qu'il va faire de sa fortune?

CABESTAN.

Tiens... demande-le lui.

CLINTON, à lui-même.

Riche!... riche!... plus riche que je ne pouvais l'espérer... voilà la vraie puissance. Ah! Meta... Meta... vous allez enfin me payer votre abandon!

CABESTAN. à Cavalier.

Tu vois...

CAVALIER.

Oui, l'ivresse de l'or est dangereuse.

CABESTAN.

Plus que tu ne crois.

CLINTON, à un groupe de joueurs.

Messieurs, je vous invite tous à un splendide festin .. Demain, venez tous chez moi, et je vous promets une aventure dont je veux que le scandale amuse Paris et l'épouvante.

CABESTAN.

Que prétends-tu donc?

CLINTON.

Demain j'aurai enlevé Meta... demain je la mettrai en face de tous ces hommes que je viens d'appeler chez moi... demain, en la livrant à leurs risées, je me vengerai de tout ce que je souffre depuis un an. A demain, messieurs... à demain.

(Il sort. — On entend la cloche, et tous les joueurs disparaissent.)

CABESTAN, à Cavalier.

A ton tour, qu'en dis-tu?

CAVALIER.

Ah! tu l'as bien travaillé.

CABESTAN.

Et tu as été assez niais pour l'enrichir... tu as remplacé les talismans inutiles que je lui avais donnés, par une puissance qui domine toutes les autres... Mais tu ne sais donc pas que l'or est le grand moteur de ce monde?... que politique, guerre, amour... il commande tout, mène tout... fait marcher à lui seul les mille rouages de la société?...

CAVALIER.

Oh! oh! oh! que de grosses phrases pour dire si peu de choses!... Et, pour te répondre dans ton style, ne sais-tu pas, grand orateur, que le moindre grain de sable, jeté dans les rouages de la plus puissante machine, l'empêche de marcher?

CABESTAN.

Quand elle ne l'écrase pas.

CAVALIER.

Chauffe donc la machine, Cabestan... marchons à toute vapeur... déploie tout ton génie... Je me ferai grain de sable.

(Ils sortent, et le décor change à vue.)

DEUXIÈME TABLEAU. — Les Portiers. — La Maison à deux étages.

Le théâtre représente une maison qui avance jusqu'au bord de la scène. — Le rez-de-chaussée est divisé de manière à laisser voir, au centre, la voûte de la porte cochère, qui se trouve au fond sur la rue. — A gauche du spectateur, la loge du portier. -- A droite, le vestibule d'un grand escalier. — Au premier, on voit un salon avec trois croisées, au fond, qui ouvrent sur les Champs-Élysées, et une porte à droite et à gauche, une table au milieu. — Deux de ces croisées sont garnies de barreaux de fer, la troisième, celle du milieu, est libre et ouverte, et laisse voir une échelle et un échafaudage sur lequel est un maçon qui travaille.

SCENE I.

CAVALIER, FREMIQUOI.

CAVALIER.

Soyez sûr de votre affaire, mon brave homme, vous me connaissez?... Je comprends.. la mère Fremiquoi est en train de balayer les escaliers, et ne peut pas veiller au cordon... Je vous dis que je suis là... Allez porter cette lettre... vingt francs pour vous, si vous me rapportez la réponse. A M. de Fonbourgade, vous entendez bien? c'est au Bas-Meudon. Vous chercherez, jusqu'à ce que vous ayez trouvé.

FREMIQUOI.

J'y vas, monsieur, j'y vas... mais...

CAVALIER.

Je ne bouge pas d'ici, jusqu'à ce que la mère Fremiquoi soit descendue. Je sais que M. Forbach ne plaisante pas. (Fremiquoi sort.)

SCÈNE II.

CAVALIER, puis CABESTAN et LA MÈRE FREMIQUOI.

CAVALIER, seul.

Et maintenant, j'empêcherai bien Gaspard d'arriver jusqu'à Mela... S'il la soumettait jamais à la puissance de ses deux plus funestes et plus impérieux talismans, il lui jetterait dans le cœur une passion folle et irrésistible... Elle serait perdue, et Clinton avec elle.

LA MÈRE FREMIQUOI, dans l'escalier.

C'est bon.

CAVALIER, à part.

Eh! c'est la mère Fremiquoi... A mon poste. (Il se retire au fond de la loge du portier.)

CABESTAN, reconduisant la mère Fremiquoi.

Je paie d'avance, mère Fremiquoi; vous savez quel plaisir je ferais à M. Forbach, si je pouvais lui retrouver ce scélérat d'Akabila.. Je l'ai vu il n'y a pas deux heures dans un cabaret de Bellevue... vous l'y trouverez, ramenez-le... Je sais bien que le père Fremiquoi est un peu sourd... Soyez tranquille; je vous dis que je ne sors pas de là... Je vous excuserai.

(La mère Fremiquoi tire le cordon, et elle sort.)

CAVALIER, sous le costume de Fremiquoi, dans la loge.

Vous n'aurez pas grand'chose à faire;
Vous me ferez mon beau lit blanc,
Belle rose,
Vous me ferez mon beau lit blanc,
Belle rose au rosier blanc.

CABESTAN.

Eh! voilà ce vieux cerbère de Fremiquoi qui s'éveille; dépêchons, il m'aurait bientôt mis à la porte. (Il rentre dans le vestibule.)

SCÈNE III.

FORBACH, au premier étage, LE MAÇON, sur l'échafaudage.

FORBACH, entrant par la porte de gauche.

Encore une lettre de cet insolent Clinton. Oh! si j'avais encore Akabila... si même je pouvais retrouver ce Fonbourgade... il m'avait l'air brave quoique Gascon... il m'eût débarrassé de Gaspard sans que Petrus pût se fâcher... C'est que ce Clinton est capable de tout... J'ai beau lui défendre ma porte, il est homme à monter par la fenêtre... Hé! vous autres... (On voit passer une tête de maçon.) dépêchez un peu, et que ces grilles soient scellées pour aujourd'hui même.

LE MAÇON.

Ça sera fait...

FORBACH.

Voyons, relisons un peu cette lettre. (Il lit.) « Monsieur, si vous ne vous décidez pas à me » rendre raison de la grossière injure que vous » m'avez faite, j'irai... » ça y est, « j'irai chercher » moi-même votre réponse, et si vous ne m'en » faites pas une convenable, ne vous étonnez pas » de la vengeance que je saurai bien tirer de » vous... » Et ne pouvoir m'en débarrasser! Mais est-il besoin de faire toujours ses affaires soi-même? Parmi tous mes anciens compagnons, n'en

est-il pas beaucoup qui, pour quelques louis... J'ai lu, dans la *Gazette des Tribunaux*, que Renart, celui que nous appelions Java-le-Tigre, venait de s'échapper du bagne... Si je pouvais le retrouver, j'en aurais bientôt fini avec vous, M. Gaspard Clinton... Il fait à peine jour, c'est l'heure où je puis trouver encore Java, s'il est à Paris, hâtons-nous... Et une fois débarrassé de Gaspard, j'oserai parler, et Meta, sans amis, sans famille, sans conseil, obéira, je l'espère ou je saurai bien la forcer à obéir.

(Il sort par la porte de droite, qui conduit à l'escalier.)

SCÈNE IV.

VERDURETTE, META, entrant par la porte de gauche.

META.

Eh bien! est-il parti?

VERDURETTE.

Oui, mademoiselle, il est parti... Mais entendez-vous, le voilà qui nous enferme à double tour... (Criant.) Mais dites donc, monsieur!...

META.

Tais-toi, malheureuse, tais-toi! Si tu savais quelles horribles menaces mon père vient de prononcer...

VERDURETTE.

Contre vous?

META.

Non, contre lui, contre Clinton... Oh! n'est-ce pas assez de l'avoir poussé au mal par mes refus... faut-il que son amour pour moi mette sa vie en danger?... Il faut qu'il parte, qu'il ne tente plus de me voir... Je vais lui écrire, tu lui porteras ma lettre.

VERDURETTE.

Ce ne serait pas pour vous, que je le ferais rien que pour pouvoir me moquer de votre scélérat de père! Mais par où sortir, nous sommes enfermées...

META.

Ah! c'est affreux, Verdurette... mais si tu n'arrives pas jusqu'à lui, Gaspard est perdu.

VERDURETTE.

Et malgré ses folies passées, vous l'aimez encore?.. Eh bien! écrivez-lui, je me charge de lui porter votre lettre.

META.

Mais comment?

VERDURETTE.

Eh! mademoiselle, il n'y a pas besoin d'être mariée pour porter les culottes.. Vous allez voir. . Écrivez... (Elle sort.)

SCÈNE V.

FORBACH, en bas, puis FREMIQUOI (CAVALIER), Mme FREMIQUOI (CABESTAN).

FORBACH, appelant.

Hé! père Fremiquoi! mère Fremiquoi! mille sabres!

FREMIQUOI et Mme FREMIQUOI, ensemble.

Qu'est-ce qu'il y a, monsieur Forbach?...

Voilà, mon bon monsieur Forbach...Qu'ordonnez-vous? que voulez-vous?... que faut-il faire?... où faut-il aller?...

FORBACH.

Il faut vous taire.

FREMIQUOI, à sa femme.

Il faut vous taire!

Mme FREMIQUOI.

Commence d'abord, toi, hé!

FORBACH.

Voulez-vous vous taire?... tonnerre et enfer!

FREMIQUOI, à sa femme.

Voulez-vous vous taire?... tonnerre et enfer!

Mme FREMIQUOI.

A qui parles-tu donc, monsieur Frémiquoi?

FORBACH, à tous deux.

A vous! à vous! à vous!

FREMIQUOI, à sa femme.

A vous! à vous! à vous!...

FORBACH.

Et à toi aussi, je te dis de te taire, vieux sourdaud!...

FREMIQUOI, à sa femme.

Et à toi aussi, je te dis de te taire, vieux... (S'arrêtant et regardant Forbach.) C'est à moi que monsieur parle, à ce qu'il paraît?

FORBACH.

A tous les deux. (Ils font un mouvement pour parler.) Taisez-vous! et écoutez-moi.

FREMIQUOI et Mme FREMIQUOI, ensemble.

Oui, monsieur...

FORBACH.

Mais taisez-vous donc!...

FREMIQUOI et Mme FREMIQUOI, ensemble.

Oui, monsieur.

FORBACH.

Enfer et fureur! vous tairez-vous?

FREMIQUOI.

Oui, monsieur.

Mme FREMIQUOI.

Oui, monsieur.

FORBACH.

Silence!

FREMIQUOI.

Monsieur...

FORBACH.

Ne répondez pas.

Mme FREMIQUOI.

Monsieur...

FORBACH.

Silence! je vous défends de me répondre... Écoutez... Vous ne laisserez entrer personne dans la maison; vous m'entendez? (Silence.) M'entendez-vous? (Silence.) Ah ça! voulez-vous me répondre? (Silence.)

Mme FREMIQUOI.

Monsieur nous l'a défendu.

FREMIQUOI, à sa femme, en la menaçant.

Veux-tu te taire?

FORBACH.

Animaux! brutes!... répondez-moi quand je vous le dis, et ne répondez pas quand je ne vous le dis pas. Vous me comprenez, n'est-ce pas?

TOUS DEUX.

Oui, monsieur.

FORBACH.

A la bonne heure! Vous ne laisserez entrer personne, surtout M. Gaspard Clinton.

FREMIQUOI.

C'est entendu, M. de Fonbourgade.

FORBACH.

Mais non!... Clinton... Clinton!... S'il se présente... dites-lui que je suis parti.

Mme FREMIQUOI.

Pour où?

FORBACH.

Pour nulle part... Vous n'avez pas besoin de lui dire pour où... Pour où?... pour où?... vieille sotte!... Autre chose... Si Mlle Verdurette, la dame de compagnie de ma fille, voulait sortir, vous l'en empêcherez.

Mme FREMIQUOI.

J'avais idée que j'avais entendu monsieur fermer la porte de ces demoiselles à double tour?

FORBACH.

C'est égal... En fait de tours, la drôlesse en remontrerait à toutes les serrures du monde. Vous m'avez entendu?

LES DEUX.

Oui, monsieur.

FORBACH.

C'est bien. Que le ciel et l'enfer vous confonde!

LES DEUX.

Oui, monsieur.

FORBACH, sortant.

Le cordon!... (Les portiers se disputent et n'entendent pas.) Le cordon!... le cordon!...

(Forbach revient jusque sous le nez de Fremiquoi, en lui demandant le cordon. Celui-ci salue et tire enfin le cordon. Forbach sort.)

SCÈNE VI.

FREMIQUOI (CAVALIER), Mme FREMIQUOI (CABESTAN).

FREMIQUOI.

Vous avez entendu? Que personne ne monte.

Mme FREMIQUOI.

C'est bon! retourne à ton ouvrage, fainéant!... on y veillera. (Elle prend une prise de tabac.)

FREMIQUOI.

Vous voilà encore, avec votre tabac! vous savez que cela m'est antipathique.

Mme FREMIQUOI.

Vous pipez bien toute la journée.

FREMIQUOI.

Moi, je suis un vieux Suisse.

Mme FREMIQUOI.

Vous? vous n'êtes qu'un vieux portier!

FREMIQUOI.

En attendant, madame Fremiquoi, mon déjeûner.

Mme FREMIQUOI.

Je n'ai pas faim.

FREMIQUOI.

Les estomacs sont libres, et le mien veut à déjeûner.

Mme FREMIQUOI.

Il n'y a rien.

FREMIQUOI.

Allez lui chercher quelque chose.

Mme FREMIQUOI.

Eh! vas-y toi-même!

FREMIQUOI.

Je préférerais une petite omelette de trois œufs... Je vais mettre la pelle au feu pour me faire un petit caramel.

Mme FREMIQUOI.

Une omelette sucrée à monsieur!... Donnez donc une omelette à monsieur!... Plus souvent!

FREMIQUOI.

Mon café... et pas de lait... de la crême.

Mme FREMIQUOI.

Ah! vieux gueulard... Et après?...

FREMIQUOI.

Après?... (Il la menace.) Voulez-vous me faire l'honneur de filer.

Mme FREMIQUOI, à part.

Le butor serait capable de me battre! (Haut.) On y va.

FREMIQUOI, à lui-même.

Décidément, c'est le mari qui porte les culottes.

(Il rentre dans sa loge en chantant.)

Vous coucherez avec ma mère
Ou bien encore avec moi,
Belle rose,
Ou bien encore avec moi,
Belle rose au rosier blanc.

(Il rentre dans la loge, Mme Fremiquoi sort.)

SCÈNE VII.

META, puis VERDURETTE, au premier.

META, seule.

Me comprendra-t-il? verra-t-il dans mes terreurs la preuve de cet amour auquel il ne croit plus?... Oh! je ne sais ce qu'il faut que je souhaite. Peut-être s'il y croyait, ne voudrait-il plus partir, et alors il serait perdu.

VERDURETTE, en gamin.

Eh! biribi, biribi!

META.

Qu'est-ce cela?

VERDURETTE.

Voici!

META.

Verdurette!

VERDURETTE.

Vous voyez, mademoiselle.

META.

Mais pourquoi ce déguisement?

VERDURETTE.

Pour prendre le seul chemin qui nous soit ouvert. Les ouvriers sont à déjeûner...

META.

Et tu n'auras pas peur?

VERDURETTE.

Peur... Allons donc!... le gamin!

META.

Ta confiance me rassure... Tiens, voilà une lettre, trouve Clinton, et songe qu'il y va de sa vie... peut-être même de la mienne.

VERDURETTE.

Comptez sur moi.

(Elle va pour sortir; on frappe à la porte.)

META.

Grand Dieu! si c'était mon père... Regarde...

VERDURETTE, allant à la fenêtre.

Pas moyen de voir... l'échafaudage m'en empêche.

SCÈNE VIII.

META, VERDURETTE, au premier, CLINTON, FREMIQUOI (CAVALIER), en bas.

CLINTON, en se dirigeant vers l'escalier.

M. Forbach?

FREMIQUOI, le retenant.

Il n'y est pas, il est parti.

CLINTON.

Allons, père Fremiquoi, nous sommes de vieilles connaissances... ce n'est pas avec moi que vous ferez le méchant... Je veux voir monsieur Forbach, ou bien s'il n'y est pas, je présenterai mes hommages à sa fille; voici d'abord dix louis.

FREMIQUOI.

Vous ne lui présenterez rien, ni à moi non plus... Ils sont partis en voyage.

VERDURETTE, au premier.

Je n'entends pas hurler, ce n'est pas votre père.

META.

Va donc... (On frappe.) Encore... (On frappe.)

CLINTON.

Vous dites qu'ils sont partis... mais pour quelle ville?

FREMIQUOI.

Je les soupçonne d'être allés en Amérique.

VERDURETTE, en haut.

Ce doit être votre père.

CLINTON.

Ah! ah! ah!... Voici vingt louis.

FREMIQUOI.

Est-ce que vous me prenez pour ma femme?

CLINTON.

En voici trente... (On frappe.) Tirez le cordon... (On frappe.) Allez donc!

FREMIQUOI.

Ce n'est rien, c'est ma femme... j'ai reconnu son numéro.

CLINTON.

En voici cinquante.

FREMIQUOI.

Je préférerais que vous allassiez dans la rue causer avec un autre qu'avec moi...

(On frappe.)

CLINTON.

C'est à n'y pas tenir, et je vais moi-même...

(Il tire le cordon.)

CAVALIER.

Vous devriez débuter dans les portiers.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CABESTAN (Mme FREMIQUOI).

Mme FREMIQUOI, entrant et laissant la porte ouverte.

Ah! gros fainéant, vieux sourdaud, grand propre à rien, voilà une heure que je frappe!

FREMIQUOI.

Votre horloge avance, madame Fremiquoi.

CLINTON.

Bonjour, madame Fremiquoi.

Mme FREMIQUOI.

Ah! bonjour, mon bon monsieur Clinton. Tiens, voilà ton déjeûner, gouliaf! (A Clinton.) Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

FREMIQUOI.

Je préférerais que vous allassiez mettre le couvert.

Mme FREMIQUOI.

De quoi! faudra-t-il que je te serve la serviette sous le bras?

FREMIQUOI.

C'est votre devoir d'épouse et de mère.

CLINTON.

Ma bonne madame Fremiquoi, je voudrais voir M. Forbach. (Il lui donne une bourse.)

Mme FREMIQUOI.

Oh! impossible!.. impossible!...

FREMIQUOI, à Clinton.

Je suis charmé qu'elle vous le dise comme moi.

Mme FREMIQUOI.

Ce n'est pas pour lui donner raison, à ce vieux loup affamé, mais, c'est vrai, il n'y a pas un quart d'heure que monsieur m'a dit de vous dire qu'il était parti.

CLINTON.

Il est donc à Paris?

FREMIQUOI, à sa femme.

Silence, là-bas!

CLINTON.

Il est à Paris.. et sa fille aussi... sans doute?

Mme FREMIQUOI.

Hélas! oui, bien malheureuse... Car, M. Forbach, c'est un horreur de père, un monstre d'homme!

FREMIQUOI, menaçant.

Madame Fremiquoi!...

Mme FREMIQUOI, en se tenant à distance.

Un... Tenez, avec celui-là, les deux font la paire.

FREMIQUOI, menaçant.

Madame Fremiquoi!...

CLINTON, l'arrêtant.

Ah!

Mme FREMIQUOI.

Eh bien! quoi?

META, à Verdurette, du premier, les écoutant.

Eh bien?

VERDURETTE.

Ma foi, je me risque.

(Elle descend par la fenêtre.)

META, seule.

Puisse-t-elle le retrouver! (Elle sort.)

Mme FREMIQUOI, bas à Clinton.

Eh bien! venez, je vais tâcher.

FREMIQUOI, s'avançant et les séparant.

Mame Fremiquoi, voilà la loge... Monsieur Clinton, voilà la rue.

(La porte cochère étant restée ouverte, on voit Verdurette qui descend à l'échelle et saute à terre.)

Mme FREMIQUOI, qui s'est retournée.

Ah!

FREMIQUOI, regardant du côté de la rue.

Qu'est-ce qui tombe là? ..

Mme FREMIQUOI, à part.

C'est Verdurette... Ah! que les diables sont bêtes, je n'y avais pas pensé. (Bas à Gaspard.) Monsieur Gaspard, les échelles ne sont pas faites que pour les maçons et les voleurs.

CLINTON.

Quelle idée!... Mais si on me voit monter ainsi vêtu?

Mme FREMIQUOI, bas, de même.

Un bourgeron et un..

FREMIQUOI, allant à Clinton.

Je préférerais que vous filassiez plus vite.

Mme FREMIQUOI, haut, à Clinton.

J'en suis bien fâchée... mais impossible.

CLINTON.

C'est bien, je m'en vais.

(Il sort et ferme la porte.)

Mme FREMIQUOI, à part.

Veillons à ce qu'il ne lui prenne pas fantaisie d'aller sur la porte. (Haut.) Eh bien! déjeuneras-tu?...

FREMIQUOI.

Je vous en offre un morceau.

(Il entre dans la loge.)

Mme FREMIQUOI.

Je n'ai pas faim. (A part.) S'il résiste à mon café, il faudra qu'il ait la tête doublée d'acier.

(Elle rentre dans le vestibule.)

FREMIQUOI, à part.

La portière ne mange pas.. elle a un projet.

CLINTON, avec un bourgeron et un pantalon de maçon, entrant par la croisée, en haut.

M'y voilà... Ah! maintenant, je suis sûr de la victoire... à moi, mon talisman... Qu'elle respire cette rose, et grâce au fol amour qu'elle éprouvera et qui doit me la livrer, elle apprendra à son tour ce que c'est que les tortures d'une tendresse méprisée.

META, entrant.

J'ai entendu du bruit, c'est peut être Verdurette. (Elle voit Clinton.) Grand Dieu! vous ici!

CLINTON.

Oui, Meta, moi qui ait pris ce déguisement pour pénétrer jusqu'à vous.

META.

Oh! fuyez, malheureux... fuyez; vous ne savez donc pas quel danger vous menace?

CLINTON.

Quel qu'il soit, je le brave.

FREMIQUOI, en bas, et à part.

Il me semble qu'il y a des bottes qui marchent et qui parlent là-haut.

Mme FREMIQUOI, à part.

Je les entends tous les deux, ils se sont vus, ils se sont parlés... A moi le maudit! à moi les protégés du ciel!

FREMIQUOI, à part.

Ah! mi ère... je suis joué... Il a dû monter par l'échelle. (Il court à la porte cochère.)

Mme FREMIQUOI.

Où vas-tu donc vieux dévergondé ?

FREMIQUOI.

Je vais revenir te le dire. (Il sort.)

META, au premier.

Oh ! je vous en supplie, fuyez, fuyez!...

CLINTON.

Eh bien ! j'y consens... mais à une condition.

META.

Parlez.

CLINTON.

Vous souvenez-vous, Meta, de ce jour où, tremblant à vos pieds, je demandais une de ces douces faveurs, innocentes encore, et qui cependant engagent la vie et le cœur ?... tu cueillis une fleur comme celle-ci, tes lèvres y déposèrent le baiser qui me disait ton amour, et tu me la jetas en fuyant...

META.

Ah! pourquoi me rappeler ces souvenirs?

CLINTON.

Tiens, prends cette fleur, et je te promets mon obéissance pour la même faveur, et je te quitterai après si tu veux... je te fuirai si tu l'ordonnes.

META.

Eh bien ! vous le voulez... (Elle approche la rose de ses lèvres.) Tiens, adieu! (La main sur son cœur.) Juste ciel ! qu'éprouvé-je ?

CLINTON.

Eh bien ! Meta, veux-tu toujours que je m'éloigne?

META.

Oh ! non, non, c'est impossible... Ah ! que m'importent mon père et ses menaces...Gaspard, je suis à toi ! je suis à toi !

UN MAÇON (Cavalier), apparaissant sur l'échafaudage, près de la fenêtre.

Hé ! là-bas ! une truellée au sas, serré !

META et CLINTON.

Grand Dieu!

LE MAÇON, regardant dans le salon.

Pardon, excuse!... ne vous dérangez pas... (Voyant Clinton.) Dequoi! pus que ça de gâcheux!...

CLINTON.

Pardon mon ami...

LE MAÇON.

Mon ami.. Eh ! va donc, muff... marche devant moi, Coquentin.. tu t'introduis dans des salons, monsieur de l'oiseau...

CLINTON.

Mais...

LE MAÇON.

Va me chercher ma taloche, ou je t'en donne une. . Qu'est-ce que tu viens faire ici, voler?

CLINTON.

Mais je ne suis pas ce que vous croyez.

LE MAÇON.

Et avec mon bourgeron encore ! t'introduire chez le bourgeois.. compromettre mon uniforme!

CLINTON.

Mais, malheureux !. .

LE MAÇON.

Allons, file!.. ou je vas te brosser sur tes épaules.

CLINTON.

Misérable !

META, au maçon.

Monsieur !

LE MAÇON.

Voyons, faut-il que j'appelle la garde ?... (Criant.) Hé ! là-bas !

CLINTON, au maçon.

Silence ! tais-toi ! je m'en vais... Mais je jure... Attendez-moi, Meta... attendez-moi.

(Il sort par la fenêtre, et redescend par l'échelle.)

LE MAÇON.

Et plus vite que ça.

META, au maçon.

Mais, monsieur, je suis chez moi.

LE MAÇON.

Y a pas besoin de rien me donner pour ça... Non, mamselle... tout Français est galant et protecteur du sexe naturellement.

Mme FREMIQUOI, en bas.

Quel tapage fait-on là-haut?

CLINTON, descendant.

Misérable goujat, va !

META, toujours en haut.

Que devenir? O mon Dieu ! ne viendrez-vous pas à mon aide? (Elle sort par la porte de gauche.)

Mme FREMIQUOI, allant à la porte cochère.

Mais qu'est-ce qu'il y a donc ?

CLINTON, en dehors, montrant le maçon.

Voyez... Mais... je vais avoir mon tour.

LE MAÇON, en haut, posant la grille.

Hé! là-bas ! le garçon de bureau, mon hachette et mon rifflard?

Mme FREMIQUOI, à part.

Ah ! bon génie, tu scelles des grilles... bon... Là où travaillent les maçons, il y a toujours de l'ouvrage pour les serruriers.

(Elle rentre dans la loge.)

CLINTON, cherchant partout.

Hé! monsieur Fremiquoi ! (Trois fois.)

UN SERRURIER (Cabestan, sortant de la loge).

Qu'est-ce qu'il y a, bourgeois ?

CLINTON.

La portière ?

LE SERRURIER.

Elle vient de me dire d'aller ouvrir les serrures du premier qui sont brouillées avec les clés.

CLINTON.

Tu vas ouvrir les portes ?

LE SERRURIER.

A votre service.

CLINTON.

Viens donc... (Il monte.)

LE MAÇON, en haut.

Et maintenant, la cage est fermée.

SERRURIER.

Tu fermes les fenêtres; moi, je vais ouvrir les portes.

(Il va vers l'escalier pendant que le maçon commence à chanter.)

MAÇON (Cavalier).

Margot s'en allait au moulin :
C'était pour faire moudre son grain.

SCÈNE X.

CLINTON, META, CAVALIER (MAÇON), CABESTAN (SERRURIER), FORBACH, puis M. et Mme FREMIQUOI.

FORBACH, arrivant.

Qu'est-ce que c'est que ça ? la porte ouverte, tonnerre ! Fremiquoi !... Mère Fremiquoi !... Holà ! personne ! Ah ! hé ! Fremiquoi ! Scélérat ! voleur ! Où sont-ils ?

FREMIQUOI, accourant de la rue.

Me voilà !... me voilà !.. Mais où donc est M. Cavalier ?

FORBACH.

Qu'est-ce que c'est que ça, M. Cavalier ?

FREMIQUOI.

Un ami de M. Clinton, qui m'a dit de...

FORBACH.

Un ami de Clinton qui t'a fait sortir ?... Ah ! misérable ! (Il le prend au collet.)

FREMIQUOI.

Mais ma femme est restée.

FORBACH.

Ta femme ?... (Il appelle.) Mme Fremiquoi !...

Mme FREMIQUOI, accourant de la rue.

Me voilà !... me voilà !... Mais où est donc M. Cabestan ?

FORBACH.

Qu'est-ce que c'est que ça, M. Cabestan ?

Mme FREMIQUOI.

Un ami de M. Clinton, qui m'a envoyé courir.

FORBACH, à tous deux.

Encore ! Comment, misérables ! quand je vous ai dit là, tout à l'heure, de ne pas quitter la maison ?

M. ET Mme FREMIQUOI.

A qui ?

CLINTON, en haut, entrant par la porte de droite, et allant au devant de Meta qu'il fait sortir.

Venez, Meta, suivez-moi.

FORBACH.

Comment, à qui ?... Est-ce que ça va recommencer ?... Mais à vous !

(Ils sortent par la porte qui conduit à l'escalier.)

FREMIQUOI.

A ma femme ?

Mme FREMIQUOI.

A mon mari ?

FORBACH, furieux.

A tous deux ! .. à tous deux ! là, tout à l'heure !

FREMIQUOI et Mme FREMIQUOI.

Mais je n'ai pas vu monsieur.

FORBACH, hors de lui.

Ah ! sac... malédic... mitr... Non, il n'y a pas de juremens assez forts !... J'en tuerai un !... Je mettrai le feu à la maison ! et si, par hasard, ce Clinton est venu ; si ma fille l'a vu, je l'exterminerai !

(Meta paraît avec Clinton au bas de l'escalier.)

CLINTON.

Venez, Meta, venez.

FORBACH, courant chercher une arme.

Les voilà !... Un fusil ! un sabre ! une arme !

META.

Nous sommes perdus !

CLINTON, à Meta.

Rassurez-vous. (A part.) A moi mes talismans !

(Il met un anneau.)

FORBACH, rentrant.

Fremiquoi, ferme la porte !... empêche-le de sortir !

FREMIQUOI, s'avançant sur Clinton.

Ça sera bientôt fait !

CLINTON, touchant Fremiquoi de la main.

Arrière, manant !

(Fremiquoi reste immobile.)

Mme FREMIQUOI, s'armant d'un balai.

Ah ! mon Dieu ! il l'a tué !

CLINTON.

Assez, vieille folle !

(Clinton la touche, et elle reste immobile.)

FORBACH, s'avançant à son tour.

Ah ! misérable !

CLINTON, le touchant.

Arrière ! (Forbach reste immobile.)

META, épouvantée.

Que vois-je ?

CLINTON, se dirigeant vers la porte cochère.

Et maintenant, venez, Meta, suivez-moi.

META, courant à son père.

Jamais !... Mon père !

CLINTON, touchant Meta pour l'entraîner.

Meta !... Meta !... (Meta reste immobile.)

CABESTAN, près de l'escalier, en serrurier.

Ah ! le triple imbécile !

CAVALIER, dans la loge, en maçon.

Encore un talisman !

CLINTON, avec désespoir.

Oh ! maladroit et sot que je suis ! ou plutôt... (Il ôte son anneau et le jette.) Au diable les talismans !

TOUS, se remettant en mouvement et criant.

Au voleur ! à l'assassin !

(Ils le poursuivent et sortent.)

META.

O mon Dieu ! protégez-moi... je sens que ma raison s'en va !

(Tous reviennent. Le maçon (Cavalier) arrête Fremiquoi, lui montre le serrurier (Cabestan) et sort.)

FORBACH, rentrant.

Impossible de l'atteindre! Mais comment est-il entré?

FREMIQUOI, à Forbach, montrant le serrurier.

Monsieur, il paraît que c'est ce gueux de serrurier qui a ouvert la porte à Mlle Meta.

FORBACH.

Ce serrurier? Va me chercher un sergent de ville, qu'on l'arrête.

LE SERRURIER (Cabestan), à part.

M'arrêter?

CAVALIER, rentrant en sergent de ville.

Qui a demandé un sergent de ville?

FORBACH.

Moi, monsieur, et je vous prie d'empoigner ce misérable. (Il montre le serrurier.)

LE SERRURIER, s'échappant.

Nous allons voir.

CAVALIER.

Ça sera bientôt vu.

(Cabestan reparaît en sergent de ville.)

FORBACH, aux deux sergens de ville.

Vous voilà en force pour l'attraper... Quant à nous... Meta, nous allons quitter Paris... Suivez-moi... suivez-moi... (Ils sortent.)

CABESTAN, à Cavalier, tous deux en sergens de ville, avec dignité.

Pensez-vous, monsieur, que votre ministère soit encore nécessaire dans cette maison, et voulez-vous monter?

CAVALIER, de même.

Du moment que vous êtes ici, il n'y a plus de voleur là-haut.

ENSEMBLE, et ôtant leur chapeau.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

ACTE CINQUIEME.

PREMIER TABLEAU. — **La Diligence.**

Le théâtre représente l'intérieur d'une diligence.—Le coupé est occupé par un monsieur et un vieux malade (Cavalier); dans l'intérieur, Forbach, Meta, Verdurette, un commis-voyageur et une nourrice. Sur le siége, un postillon; sur l'impériale, le conducteur (Cabestan); un paysan sous la bâche. — La diligence roule.

SCENE I.

UN CONDUCTEUR (CABESTAN), UN VIEUX MALADE (CAVALIER), dans le coupé; dans l'intérieur, FORBACH, META, VERDURETTE, LA NOURRICE, UN COMMIS-VOYAGEUR, UN VOYAGEUR dans le coupé, UN PAYSAN sur l'impériale, UN POSTILLON, puis CLINTON et GIROFLÉE.

LE CONDUCTEUR, à part.

J'ai laissé Clinton montant en chaise de poste, pour rattraper la pauvre diligence que Forbach a choisie, pour mieux cacher sa fuite. J'ai mis six bouteilles de vin dans le conducteur, et je l'ai laissé à Vizy...

LE COMMIS, à Meta.

Vous êtes venus par le chemin de fer, n'est-ce pas, mademoiselle? (Silence.) Je le sais, je vous ai vue descendre avec M. votre père; car c'est M. votre père?

FORBACH.

Quelle exécrable patache!

LE COMMIS, chantant.

J'ai long-temps parcouru le monde, etc.

LA NOURRICE.

Faites donc attention, monsieur, vous allez réveiller le petit.

LE COMMIS.

Et il a le réveil odorant?

FORBACH, au commis.

Faites comme moi, dormez, vous ne sentirez pas.

VERDURETTE, au commis.

Dites donc, monsieur, faites donc attention à vos pieds.

LE COMMIS.

Mademoiselle les a plus sensibles que le cœur, à ce qu'il paraît.

VERDURETTE.

C'est possible, je n'aime pas la pantomime.

LE PAYSAN, en haut.

Sommes-nous bientôt arrivés?

LE POSTILLON.

Dans une petite demi-heure.

LE PAYSAN.

C'est que j'ai besoin de descendre.

LE VOYAGEUR, du coupé.

Ingrate Aglaé... Ah!

LE COMMIS, à Verdurette.

En usez-vous... des pastilles de menthe.

VERDURETTE.

Merci.

LE COMMIS.

Ça rafraîchit.

VERDURETTE.

Je ne suis pas échauffée.

LE PAYSAN.

Sommes-nous bientôt arrivés?

LE POSTILLON.

Dans une petite heure.

LE PAYSAN.

C'est que je me meurs d'envie de descendre!

LE VOYAGEUR, du coupé.

Aglaé... infidèle Aglaé!...

LA NOURRICE, *cherchant son enfant.*

Tiens! où est-il le petit?

LE COMMIS, *le ramassant.*

C'est donc ça que j'avais les pieds tout humides.

LA NOURRICE, *à l'enfant qui crie.*

Fais dodo... (*Elle chantonne.*)

LE PAYSAN, *en haut.*

Ah! en voilà une voiture qui marche là-bas!

LE CONDUCTEUR, *à part.*

C'est Clinton, enfin! du train dont il va, il sera avec nous au premier relais... Il faut d'abord faire déguerpir ce petit commis-voyageur... car c'est Cavalier, j'en suis sûr...

LE PAYSAN.

Sommes-nous bientôt arrivés?

LE POSTILLON.

Voilà!...

(*La voiture s'arrête. Le postillon descend et disparaît.*)

LE PAYSAN.

Ah! sapristi, je demande à descendre.

(*Il descend.*)

LE COMMIS.

Hé! conducteur, ouvrez un peu, par ici.

(*Le conducteur ouvre et le commis descend.*)

UNE FILLE D'AUBERGE, *portant un plateau.*

Il ne faut rien à ces messieurs et à ces dames?

LA NOURRICE.

Pouvez-vous me donner pour un sou de lait, pour le bon chéri?

LE VIEUX MALADE.

Monsieur le conducteur, ai-je le temps de prendre un bouillon?

LE CONDUCTEUR.

Impossible, nous partons tout de suite.

LE VOYAGEUR *du coupé.*

Malheureuse Aglaé!

CLINTON, *arrivant.*

Conducteur, avez-vous des places?

LE CONDUCTEUR, *regardant sa feuille.*

Un coupé... deux intérieurs... une banquette...

CLINTON.

Je les prends toutes... (*A Giroflée.*) Monte sur la banquette, pour voir si ma voiture suit.

LE COMMIS, *au conducteur.*

Vous savez que j'ai un coin?

CLINTON.

Je monterai aussi dans l'intérieur.

LE COMMIS, *au conducteur.*

Vous savez que j'ai un coin?

LE VIEUX MALADE, *au commis.*

Monsieur, nous ne sommes que deux dans le coupé... je sens le froid qui me gagne... et si vous voulez me céder votre place à l'intérieur, je vous céderais la mienne dans le coupé.

LE COMMIS.

Du tout, mon vieux... je suis bien où je suis... (*A part.*) Voilà la nuit qui vient... attention à la petite.

LE CONDUCTEUR, *à part.*

Ah! le commis ne veut pas céder sa place pour une meilleure.... c'est Cavalier!

LE COMMIS, *au conducteur.*

Vous savez que j'ai un coin?

LE CONDUCTEUR, *regardant sa feuille.*

Vous avez un coin du coupé... c'est sur ma feuille...

LE COMMIS.

J'ai mon bulletin... Intérieur, nº 4.

LE CONDUCTEUR.

Connais pas le bulletin! j'ai ma feuille...

LE VIEUX MALADE, *au conducteur.*

Soixante francs si vous me faites monter dans l'intérieur.

LE COMMIS, *au conducteur.*

Sacristi... est-ce que vous croyez que je vais me laisser polker comme ça!

LE VOYAGEUR *du coupé.*

Conducteur!

LE VIEUX MALADE, *au conducteur.*

Cent francs si vous me faites monter dans l'intérieur.

LE CONDUCTEUR, *à part.*

Cent francs! Ah! j'allais mettre le chien dans la bergerie... Non! (*Haut, et lisant la feuille.*) Voyons, intérieur, M. Belhomme.

LE COMMIS.

C'est moi!

LE CONDUCTEUR.

Nº 4, c'est juste. En voiture... en voiture.. Allons... allons, à votre place.

LE COMMIS.

Eh! oui, à ma place, j'ai un coin.

LE VIEUX MALADE.

Deux cents francs!

LE CONDUCTEUR, *fermant la portière du coupé.*

Pas pour cinq cents!

LE VIEUX MALADE, *à part.*

C'est Cabestan... Ah! tu condais... c'est bien... Je mènerai.

(*Il descend par l'autre portière, et disparaît.*)

LE VOYAGEUR *du coupé.*

Conducteur!

LE CONDUCTEUR.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

LE VOYAGEUR *du coupé.*

J'ai réfléchi!... j'aime mieux ne pas courir après ma femme... Ouvrez-moi la portière.

LE CONDUCTEUR.

Je n'ai pas le temps. (*Clinton monte dans l'intérieur.*) Allons, vivement! le voyageur de la banquette.

LE PAYSAN, *accourant.*

Ah! pristi! j'avais véritablement bien envie de descendre.

LE CONDUCTEUR, *en haut.*

En route, l'endormi!... postillon!...

LE POSTILLON (Cavalier), arrivant.

Eh bien! on y va!... le feu n'est pas au chemin!... Bonjour, monsieur Morizut.

CLINTON, dans l'intérieur.

Meta, c'est moi.

META.

Grand Dieu!

FORBACH, apercevant Clinton.

Vous ici!... Arrêtez, conducteur!

LE VOYAGEUR du coupé.

Conducteur!

FORBACH, au conducteur.

Je veux descendre.

LE VOYAGEUR, criant.

Je veux descendre!

FORBACH, criant.

Conducteur, ouvrez-moi!...

LE CONDUCTEUR, criant.

Je n'ai pas le temps.

LES VOYAGEURS, criant.

Conducteur! conducteur!

LE COMMIS, à Clinton.

Pardon, monsieur... mais vous m'étouffez.

LA NOURRICE, au commis.

Prenez donc garde au petit! (L'enfant crie.)

LE CONDUCTEUR.

En route!

LE POSTILLON (Cavalier), frappant les chevaux.

Hu... Brr... Courri... (La voiture marche.)

FORBACH, criant.

Ah! misérable conducteur!

LE VOYAGEUR, gémissant.

Coupable Aglaé!

FORBACH, à Clinton.

Monsieur! monsieur!... vous me le paierez...

CLINTON.

Pas de scandale devant les étrangers...

LE POSTILLON (Cavalier).

Dites donc, monsieur Morizut, qu'est-ce qu'ils ont donc à gueuler comme ça... vos voyageurs?

LE CONDUCTEUR.

C'est une distraction de voyage.

LE POSTILLON (Cavalier).

Hu!... Brr... En font ils un vacarme!

LE COMMIS, à Clinton.

Saprebleu! monsieur... vous me flanquez vos coudes, dans l'estomac!

LA NOURRICE, au commis.

Vous allez me blesser!

FORBACH, criant par la portière.

Je ne veux pas rester ici, conducteur!

LE CONDUCTEUR, au postillon.

Au triple galop... file!

CLINTON.

Assez, messieurs... assez.

(Il tient le rameau qui endort, et touche Forbach et ensuite les autres voyageurs, excepté Meta.)

FORBACH, voulant crier.

Arrêtez!... arr...

(Il retombe dans son coin, endormi.)

LE COMMIS, regardant Forbach.

Il se trouve mal de colère!... arr...

(Il tombe aussi et s'endort.)

VERDURETTE.

Ah! mon Dieu, encore quelque poudre diabol...

(Elle tombe endormie.)

LA NOURRICE.

Eh bien! qu'est ce qu'ils ont? Au secours!... au sec... (Elle s'endort.)

LE CONDUCTEUR, à part.

Bien! ils dorment tous...

LE VOYAGEUR du coupé.

Ils en ont pris leur parti... Ils dorment, faisons comme eux.

CLINTON, se levant.

Meta... Meta... vous le voyez... non, rien ne me fera renoncer à vous... ni la crainte de la mort... ni les menaces.

META.

Oh! taisez-vous... si mon père s'éveillait.

CLINTON.

Il ne s'éveillera pas.

LE CONDUCTEUR, à part.

Ça commence...

LE POSTILLON (Cavalier), fouettant ses chevaux.

Bri... bri .. Hue!...

(La voiture roule et cahote; les voyageurs endormis se balancent.)

CLINTON, à Meta.

Voyez... ni ce mouvement, ni ce bruit ne peuvent le réveiller... Osez me suivre?

META, se levant.

Eh bien! soit... dusses-tu me conduire à ma perte!... dusses-tu me vouer à cette destinée maudite qui pèse sur toi!

LE CONDUCTEUR.

Enfin!... (Au postillon.) Eh! doucement, l'endormi!... (A part.) Il faut bien les aider un peu à se perdre.

LE POSTILLON (Cavalier), fouettant les chevaux plus fort.

Bri... bri...

LE CONDUCTEUR, l'arrêtant.

Fais donc attention.

CLINTON, descendant de la voiture.

Venez... venez... ne craignez rien.

LE POSTILLON (Cavalier).

Hé! gare dessous!... (Au moment où Clinton a mis le pied à terre, il fouette les chevaux, la diligence verse, et les chevaux cassent leurs traits et disparaissent.) Hu! oh! là!

(Des paysans arrivent, retirent les voyageurs de la diligence versée, la remettent sur ses roues et la poussent dans la coulisse.)

DEUXIÈME TABLEAU. — La Forêt.

SCÈNE I.

LE POSTILLON (CAVALIER), LE CONDUCTEUR (CABESTAN), GIROFLÉE, LE VOYAGEUR du coupé, FORBACH, CLINTON, META, PETRUS et DES VOLEURS, puis DES GENDARMES.

LE POSTILLON (Cavalier).

Beh! beh! voilà mes chevaux qui courent après leur avoine.

GIROFLÉE.

Ah! gredin de postillon!

LE CONDUCTEUR, au postillon.

Bête brute.. ivrogne!... tu ne pouvais pas faire attention à tes chevaux?

LE POSTILLON (Cavalier).

C'est votre faute... fallait enrayer.

LE VOYAGEUR du coupé, tout contusionné.

Ingrate Aglaé!... misérable Aglaé!..

LE CONDUCTEUR, au voyageur.

Et le vieux bonhomme... celui qui était avec vous?

LE VOYAGEUR.

Eh! il est descendu au dernier relais.

LE POSTILLON (Cavalier), au conducteur.

Mais il est remonté, monsieur Morizot.

FORBACH.

Exécration et enfer!... où est le misérable qui nous a mis dans cet état-là?...

LE CONDUCTEUR, montrant le postillon.

Le drôle qui nous a versés? le voilà!

FORBACH.

Non, non, celui qui est monté dans cette voiture... celui qui, tout à l'heure, m'a endormi de ce sommeil de plomb?

CLINTON, cherchant à entraîner Meta.

Venez, Meta, venez!

FORBACH, apercevant Clinton.

Ah! c'est vous, monsieur! vous, dont la poursuite insolente s'attache partout à mes pas!

CLINTON.

C'est moi-même, décidé à vous enlever Meta.

FORBACH, reprenant Meta.

M'enlever Meta! pour la perdre, comme tu es perdu, descendant d'une race maudite... Non, non!... (Les voyageurs redescendent la scène.)

CLINTON.

C'est ce que nous verrons... Meta, voulez-vous me suivre?

FORBACH.

Te suivre!... Ah! eusses-tu l'enfer à tes ordres, il ne t'arracherait pas à ma colère... Tiens!... (Il tire un coup de pistolet sur Clinton; mais Cavalier a détourné le coup en étendant la main.)

META, épouvantée.

Ah! mon père!

TOUS.

Un assassinat!

CLINTON, voulant s'élancer sur Forbach.

Ah! misérable!

(Le postillon (Cavalier) le retient.)

FORBACH.

Venez... Meta... venez!...

META.

Mon père!...

(Forbach l'entraîne. — Le postillon (Cavalier) s'est éloigné.)

CLINTON.

Poursuivons-le, ou bien sa fille sera sa victime (Tout le monde sort à gauche, du côté où Forbach est parti.)

LE CONDUCTEUR (Cabestan) reconnaissant Cavalier.

Lui!... encore lui!...

LE POSTILLON (Cavalier).

Je le l'ai dit: toujours!... (Il sort.)

LE CONDUCTEUR (Cabestan), seul.

Clinton a raison... il est capable de la tuer... Elle mourrait innocente, et Gaspard serait sauvé! non. Je suis dans un pays civilisé... je dois avoir ici des amis... Voyons... (Il parcourt le théâtre en sifflant. On voit apparaître des voleurs, marchant avec précaution, et cherchant.) J'en étais sûr : c'est un riche pays que la France! tout y pousse à plaisir! (Il sort.)

PETRUS, s'avançant au milieu des voleurs.

Qui nous appelle?

JAVA (Cabestan) rentrant en voleur.

Me reconnaissez-vous?

TOUS.

Java-le-Tigre!

PETRUS.

Tu étais au bagne?

JAVA.

Je n'y suis plus.

PETRUS.

Et que nous veux-tu?

JAVA.

Vous procurer une affaire superbe... Dans cette diligence qui vient de verser là... se trouvait un des plus riches banquiers de Paris.

PETRUS.

Où est-il passé?

JAVA, montrant le chemin qu'ont pris les voyageurs.

Par là...

PETRUS.

Bien! ils ont pris le chemin de la caverne.

(Il s'éloigne, emmenant les voleurs à sa suite.)

JAVA, seul.

Ah! la captivité où je les tiendrai l'un près de l'autre, me promet enfin leur perte et ma victoire!

(Il s'éloigne.)

CAVALIER, paraissant en gendarme, à ses hommes.

Mettez des sourdines à vos bottes... distancez-vous les uns des autres... et montrez-leur que là où les souris mangent le lard... il y a des chats qui mangent les souris... Gare le chat!

(Ils se dirigent, en marchant avec précaution, du côté par où les voleurs sont partis.)

TROISIÈME TABLEAU. — Le Cabinet du ministre en enfer.

SCÈNE I.

LE MINISTRE et ses SECRÉTAIRES, L'EMPEREUR CLAUDE, HUISSIERS, puis des DIRECTEURS GÉNÉRAUX.

LE MINISTRE.

Oui, monsieur, je vous le dis, les diables sont devenus si bêtes, et les hommes si diables, que j'ai été forcé de prendre des damnés pour faire les affaires de l'enfer... Voyons, qu'est-ce que c'est que cette foule de solliciteurs que j'ai trouvés à la porte du ministère?... Voyons, de quoi s'agit-il?

L'EMPEREUR CLAUDE.

Il s'agit de l'affaire des Clinton, dont vous savez que le sort n'est pas définitivement fixé.

LE MINISTRE.

Comment! cette affaire n'est pas finie?... Mais voilà deux mois que j'ai reçu une dépêche m'annonçant que le dernier de cette race allait se brûler la cervelle. J'ai annoncé ce résultat comme à peu près certain à Sa Majesté infernale qui tient à ces Clinton d'une façon particulière.

L'EMPEREUR CLAUDE.

Vraiment?

LE MINISTRE.

Oui, il paraît que le maître a eu des relations personnelles avec ces Clinton; c'est presque une affaire de famille; il m'en parle souvent... Mais comment n'est-ce pas fini?

L'EMPEREUR CLAUDE.

Il paraît qu'il y a des obstacles.

LE MINISTRE.

Qui est-ce qui est chargé de cette affaire?

L'EMPEREUR CLAUDE.

Cabestan.

LE MINISTRE, il sonne; un huissier paraît.

Qu'on sonne l'auditeur au conseil, Balthazard Cabestan. . et allez dire aux Clinton qu'ils auront une décision dans vingt-quatre heures. (L'huissier sort.) En attendant, occupons-nous des affaires courantes. Empereur Claude..... Voyons votre compte-rendu des pétitions arrivées aujourd'hui au ministère?

L'EMPEREUR CLAUDE.

Je suis à vos ordres, monseigneur... (Il lit.) « La reine Cléopâtre demande la permission d'aller passer dix ans sur terre... Elle voyagera en lorette. »

LE MINISTRE.

Accordé... cette femme n'a pas fait un progrès... Elle est restée de son siècle... La sotte est capable de rêver encore un trône... Qu'elle aille à Paris, elle y vivra de pommes de terre et repassera des faux-cols... Après?

L'EMPEREUR CLAUDE, lisant.

« L'impératrice Sémiramis, qui avait été condamnée à laver les casseroles de la marquise de Brinvilliers, pour un soufflet qu'elle a donné à la reine Brunehaut, demande un passeport pour aller plaider elle-même dans le procès en séparation de corps que lui intente son cent quatre-vingt millième mari... le sieur Robert-Macaire. »

LE MINISTRE.

Renvoyé au rapport de l'empereur Olibrius, directeur-général de la police... Autre chose?

L'EMPEREUR CLAUDE, lisant.

« Un grand nombre de propriétaires de vignes, parmi lesquels on distingue Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, Thibaut IV, comte de Champagne, Éléonore d'Aquitaine, duchesse de Bordeaux, demandent l'abolition des droits indirects sur les vins. »

LE MINISTRE.

Ils sont fous; et sur quoi fondent-ils leurs prétentions?

L'EMPEREUR CLAUDE.

Sur ce que le docteur Paracelse vient d'inventer une limonade gazeuse, fabriquée avec les résidus de cuir bouilli, de charbon de terre et de noir animal, qu'on vend sous le nom de vin, et qui a le plus grand succès... Une société en commandite vient de se former, sous la raison Crésus, Edouard VI, Lucullus et Ce, pour l'exploitation en grand de cette invention qui menace de ruiner leur commerce.

LE MINISTRE.

Je ferai droit à leur demande.

L'EMPEREUR CLAUDE.

On abolira l'impôt?

LE MINISTRE.

Non !... on imposera la limonade... Cela rétablira l'équilibre pour le trésor... Avons-nous autre chose ?

L'EMPEREUR CLAUDE.

Il ne reste qu'une affaire très grave... Une compagnie de la 2e cohorte a refusé, hier, le service.

LE MINISTRE.

Il faut en finir avec cette cohorte qui est d'une indiscipline notoire... Quelles mesures a-t-on prises ?

L'EMPEREUR CLAUDE.

On a arrêté les plus mutins... Jules César, Gengiskan, Mahomet II, Alexandre-le-Grand, Attila, Tamerlan, Pierre-le-Cruel, Saladin... et on les a interrogés.

LE MINISTRE.

Et qu'ont-ils dit ?

L'EMPEREUR CLAUDE.

Ils prétendent que le service est trop dur, et que les tours de garde reviennent trop souvent.

LE MINISTRE.

Peste! ils ont bien changé d'opinion depuis que de conquérans ils sont devenus soldats... Qu'on envoie les huit premiers dans les compagnies disciplinaires qui sont chargées d'écumer le grand lac de feu... Quant à Jules César, on lui fera faire la charge en douze temps pendant deux mille ans sans interruption... C'est tout ?

L'EMPEREUR CLAUDE.

Messieurs les directeurs généraux attendent.

LE MINISTRE.

Qu'ils entrent... Cette affaire des Clinton est éternelle; rien ne se fait. J'ai doublé le nombre des employés, on n'a plus fait que la moitié de la besogne, et quand je leur accorde de l'augmentation, ils ne font plus rien... Il faut réformer tout cela... (Haut, aux directeurs qui entrent.) Bonjour, messieurs, je vous ai reçus pour vous dire que j'ajournais le conseil, et que je n'ai pas le temps de travailler avec vous.

TOUS.

Avec plaisir, monseigneur!

LE MINISTRE.

Toutefois, je dois vous dire que je suis fort mécontent... Il m'arrive des plaintes de tous côtés. Monsieur le contrôleur-général des finances, nous manquons d'argent... Je vous avais cependant signalé les manœuvres des hommes qui, à force de machines, sont arrivés à épuiser les mines les plus riches à leur seul profit; si cela continue, il nous faudra revenir au papier-monnaie, et vous n'y prendrez personne, en enfer... Les ressources de l'État s'en vont .. On s'empare de nos charbons de terre, si bien que, dans quelques siècles, nous manquerons de combustibles pour rôtir les humains... Enfin, messieurs, il y a un certain monsieur Mulot qui a eu l'insolence de venir chercher de l'eau chaude jusque dans la chaudière no 1.

UN DIRECTEUR.

C'est si peu de chose!

LE MINISTRE.

C'est énorme !... C'est ainsi que d'empiétemens en empiétemens d'un côté, et de concessions en concessions d'un autre, on arrive à la déconsidération et au mépris... Laissez faire l'humanité, et bientôt nous serons ses très humbles serviteurs. Elle nous a déjà pris la poudre à canon, les machines à vapeur, les chemins de fer... en voilà assez... Encore cent ans de faiblesse, et les touristes viendront en enfer, comme les grisettes de Paris à la foire à Saint-Cloud... Veillez-y, messieurs, ou Sa Majesté se fâchera... et alors... vaudrait autant être homme que diable.

L'HUISSIER.

Monsieur l'auditeur au conseil, Balthasard Cabestan, vient d'arriver.

LE MINISTRE.

Apportez-moi le dossier numéro six millions sept cent vingt-un mille dix-neuf, du carton numéro trois cent soixante-trois mille sept cents du casier numéro cent vingt-trois mille deux cent un, des affaires en litige.

L'HUISSIER.

A l'instant.

LE MINISTRE.

A demain, messieurs, à demain.

(Tous sortent, excepté le ministre.)

SCÈNE II.

LE MINISTRE, CABESTAN.

CABESTAN.

Son Excellence m'a fait appeler?

LE MINISTRE.

Ah! c'est vous, enfin, monsieur Cabestan... Savez-vous, monsieur, que je suis fort mécontent de vous.

CABESTAN.

Cependant, monseigneur...

(L'huissier entre et apporte un dossier.)

LE MINISTRE.

Pas d'excuse, monsieur, point d'explications.. Vous apprenez que Sa Majesté veut s'assurer la possession de tous les Clinton, passés et futurs... Pour cela, il suffisait de faire tomber dans le crime un pauvre jeune homme, dernier rejeton de cette misérable famille... Vous venez à moi, vous sollicitez cette mission, je vous propose à Sa Majesté qui vous accepte à ma recommandation.. C'était

une bague au doigt... monsieur, une affaire à terminer en quelques mois, qui vous eût valu la décoration de la Griffe... et un avancement rapide; et, au lieu de quelques mois... voilà dix ans que cela dure... Voyez le dossier de l'affaire, monsieur... Voilà vos dépêches, monsieur... J'y vois que vous avez touché cinq cent mille francs de subvention.

CABESTAN.

Monseigneur!

LE MINISTRE.

Il y a dilapitation ou incapacité.. Je suis ministre, monsieur, responsable des agens que j'emploie; j'ai beau dire au maître qu'ils font leur devoir, personne n'y croit rien, ni moi non plus. Je vous retire cette mission, monsieur. Je vous demande votre démission.

CABESTAN.

Monseigneur, une heure encore, une heure.

LE MINISTRE.

Pas une minute, monsieur, pas une seconde.

CABESTAN.

Mais monseigneur, je suis perdu, déshonoré... ma carrière est annéantie.

LE MINISTRE.

C'est votre faute, monsieur, sortez... sortez!... (Il aperçoit Marguerite de Bourgogne.) Marguerite de Bourgogne!

CABESTAN, à part.

La favorite de Sa Majesté! Ecoutons!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, entrant en courant.

Ah! miséricorde! quelle affaire... le maître est furieux!

LE MINISTRE.

Qu'y a-t-il?

MARGUERITE.

Il y a que Satan s'ennuie.

LE MINISTRE.

Donnez-lui à souper.

MARGUERITE.

Il a déjà diné trois fois.

LE MINISTRE.

Menez-le à l'Opéra.

MARGUERITE.

On fait relâche... nos trente trois-mille ténors sont tous enrhumés.

LE MINISTRE.

Il fallait lui proposer une tragédie.

MARGUERITE.

C'est ce que j'ai fait; mais il m'a dit assez brutalement qu'il ne voulait pas qu'on l'envoyât dormir... comme un petit garçon.

LE MINISTRE.

Mais...

MARGUERITE.

Rien n'y a fait... Je lui ai proposé une polka, une mazurka, tout cela est vieux, usé... Enfin, pour faire quelque chose de neuf, il m'a dit qu'il allait s'occuper d'affaires, et il vient travailler avec vous.

LE MINISTRE.

Avec moi! Mais je suis perdu... rien n'est à jour... je suis destitué..

CABESTAN

Comme moi, monseigneur!

MARGUERITE.

Tiens... c'est le petit Cabestan... Bonjour, petit.

CABESTAN, saluant.

Madame...

LE MINISTRE.

Mais que faire... que faire?.. Si nous pouvions seulement l'occuper ce soir, demain il n'y penserait plus.

CABESTAN, au ministre.

Eh bien! monseigneur, préparez une grande fête, annoncez une représentation extraordinaire dans la salle de votre palais, qui, à votre gré, s'ouvre sur telle partie du monde qu'il vous plait de choisir... et où l'enfer assiste invisible et présent à tous les grands crimes qui s'y commettent... Appelez tous les sujets de l'empire de Satan, et, lorsque lui et sa cour auront pris place, annoncez avec confiance la chute du dernier Clinton.

MARGUERITE.

Ce serait un coup de maître.

LE MINITRE.

Etes-vous sûr de réussir?

CABESTAN.

Monseigneur, j'engage cent mille ans de diète cellulaire.

LE MINISTRE.

Eh bien! faites cela, monsieur, et si vous triomphez, je vous promets la grande plaque de l'ordre de la Griffe et le titre de baron.

CABESTAN.

Soit, monseigneur, et maintenant faites faire vos invitations.

MARGUERITE.

Vous me garderez une baignoire, Cabestan?

CABESTAN.

Me permettrez-vous d'aller vous y saluer?

(Il lui baise la main.)

MARGUERITE, à part.

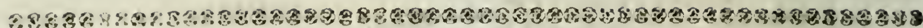
Le petit fera son chemin.

LE MINISTRE, donnant un papier.

Tenez, monsieur... Venez, madame... Allez, Cabestan, si vous réussissez... vous nous sauvez. (Il prend la main de Marguerite, et sort avec elle.)

CABESTAN, à part.

Si je réussis... je le fais destituer.



QUATRIÈME TABLEAU. — La Caverne.

Le théâtre représente une caverne, avec deux issues à droite et à gauche.

SCÈNE I.

JAVA (CABESTAN), JOUJOU (CAVALIER), PETRUS, VOLEURS.

PETRUS.

Allez, portez là tous ces paquets... Qu'a-t-on fait des prisonniers ?

(Des hommes traversent le théâtre en portant des paquets et des malles.)

UN VOLEUR.

Les hommes sont par là, les femmes de ce côté.

PETRUS.

A la bonne heure, j'aime qu'on respecte les mœurs. (Les brigands vont pour étendre une toile.) C'est bon, laissez là votre toile, nous ferons le partage tout à l'heure, quand j'aurai décidé du sort des prisonniers. (Java entre.) Voici notre nouveau compagnon... Eh bien! Java, l'affaire a été cruelle, trois hommes tués dans une seule rencontre; c'est trop...

JAVA.

Ce n'est guère!

PETRUS.

Plait-il ?

JAVA.

Moins nous resterons, plus la part de chacun sera grosse.

PETRUS.

Pardieu ! tu mérites bien ton nom. . Java-le-Tigre... Prends garde que cette proie ne se réduise à rien. Grâce à la nuit, les gendarmes ont perdu nos traces... mais ils avaient à leur tête un gaillard qui ne nous laissera peut-être pas la nuit pour nous reconnaître... et j'aime mieux laisser évader nos prisonniers, que de me voir pincé moi-même.

JAVA.

Et avec une pareille crainte, tu ne prends aucune précaution?

PETRUS.

Joujou est resté en arrière... et il va bientôt nous apporter des nouvelles. Justement le voici.

TOUS.

Ah ! Joujou !

PETRUS.

Le seul être au monde, peut-être, qui puisse t'égaler en cruauté.

JAVA.

Tu le flattes, Petrus.

PETRUS.

Non ; mais seulement ce qui le distingue de toi, c'est que, pour toi, le mal est un plaisir raffiné dont tu jouis avec délices, et que, pour lui, c'est un enivrement farouche qu'excitent le bruit, les combats, l'odeur de la poudre, et puis, une fois cette ivresse passée, il oublie le crime comme un rêve auquel il ne croit pas.

JAVA.

Et c'est à un pareil émissaire que tu confies le soin de veiller à notre sûreté ?

PETRUS.

Sois tranquille, Java ; il a tout aussi bien l'instinct que la férocité du boule-dogue. Joujou flaire un ennemi à une lieue à la ronde, et si quelqu'un approche de la caverne, il nous aura bientôt avertis.

JOUJOU, entrant.

Ah ! ah ! ah ! voilà qui est bien... j'ai tué le gendarme, je l'ai tué!

PETRUS.

Ils sont donc à notre poursuite?

JOUJOU.

Ah! ah ! il était tout seul... fatigué... un grand, couché au pied d'un arbre... Je me suis approché... à genoux... et je lui ai mis la main sur le cœur... Il s'est éveillé, ça m'a fait rire!... Il a voulu se lever; mais j'étais debout avant lui; je l'ai piqué à terre : il a roulé ses yeux, remué les jambes, et puis... ah!... plus !...

JAVA.

Ce Joujou est affreux !

PETRUS.

Mais les autres?... les autres?...

JOUJOU.

Puisque je n'en ai tué qu'un, il n'y en a pas d'autre.

PETRUS.

En ce cas, nous pouvons être tranquilles et nous occuper du sort de nos prisonniers... Holà ! hé ! qu'on les amène tous!

SCÈNE II.

Les Mêmes, FORBACH, META, VERDURETTE, CLINTON, le VOYAGEUR du coupé, GIROFLÉE, le PAYSAN, le COMMIS, la NOURRICE.

UN VOLEUR, faisant entrer les femmes.

Allons, marche, les cotillons!

DEUXIÈME VOLEUR, poussant les hommes.

En avant, vous autres!...

PETRUS.

Il faut d'abord commencer par le fretin; puis nous nous occuperons de vous, mes amours.

VERDURETTE, à Petrus.

Un moment!... je me réclame de mon maître, qui, à ce qu'il dit, est de votre connaissance.

PETRUS.

Qui est-ce donc?

TOUS.

Qui est-ce donc?

FORBACH, s'avançant.

Ne me reconnaissez-vous pas?

TOUS.

Forbach!

FORBACH.

Moi-même!

CLINTON, à lui-même.

Ils le connaissent!... Mais quel est donc cet homme?

PETRUS.

Je vais te le dire, Gaspard Clinton!

TOUS.

Gaspard Clinton!

FORBACH.

C'est inutile, Petrus, je vais le lui dire moi-même, car il est temps que cette lutte cesse entre nous.

PETRUS, aux voleurs.

Sortez!

FORBACH.

Non, qu'ils restent.

PETRUS.

Java et toi, veillez sur les voyageurs.

JAVA, aux voyageurs.

Allons, vous autres, détalez!

(Tous les voyageurs sortent, excepté Clinton.)

FORBACH, retenant Meta qui suit les voyageurs.

Écoute, Meta.

SCÈNE III.

Les Mêmes, moins les Voyageurs.

CLINTON.

Parle donc, et peut-être cette lutte finira-t-elle plus vite que tu ne voudras, quand je te connaîtrai mieux.

FORBACH.

Écoute-moi donc et réponds-moi. (Avec tristesse.) Te souviens-tu de ta mère, Gaspard Clinton?

CLINTON.

J'étais bien jeune quand elle mourut... mais je me la rappelle encore... pâle, silencieuse, résignée... et priant sans cesse pour moi, qui semblais voué à un malheur inconnu!

FORBACH.

Tu as raison, Gaspard, tu ne connus d'elle que son malheur et sa résignation!... Moi, j'ai vu sa beauté, moi, j'ai été de moitié dans ses espérances.

CLINTON.

Toi, misérable! tu as partagé les espérances de ma noble mère?

FORBACH.

Oui, car alors elle partageait mon amour.

CLINTON.

Ton amour!... ton amour! Ah! n'insulte pas à cette mémoire sainte!

FORBACH.

Et pourquoi la respecterais-je?... Est-il au monde quelque chose que j'aie respecté? n'en suis-je pas venu à la frapper elle-même pour arriver jusqu'à toi... Je n'ai pas respecté sa vie, m'arrêterai-je devant sa tombe, quand c'est toi qui me le défends, maudit?

CLINTON.

Oh! mais quel est cet homme qui se vante si insolemment de ses crimes?

FORBACH.

Cet homme était un pauvre matelot... brave, entends-tu? fier et honnête... et qui n'avait jamais baissé les yeux ni devant la mitraille ennemie, ni devant le regard de sa mère... Alors j'aimais et j'étais aimé de cet amour qui est une vertu... Marie, ta mère, la fille d'un pêcheur, belle comme les anges dont elle avait la pureté, me disait au départ : «Va, Michel, sois brave et pieux... et soit que pendant le calme de la route, ou les dangers du combat et de la tempête, tu invoques le ciel, nos âmes s'y rencontreront par la prière, car moi, je prierai sans cesse jusqu'au retour...»

CLINTON.

O noble mère! Et toi, misérable, tu l'as tuée... pourquoi?

FORBACH.

Pourquoi? c'est qu'à côté de nos cabanes jumelles s'élevait un vaste et puissant château. Comme le vautour qui du haut de son aire guette d'un œil sanglant ses innocentes victimes blotties dans l'herbe des prés... de même, ton père, du haut de son donjon maudit, plongea son regard avide sur nos pauvres demeures perdues dans la feuillée du vallon! Il y vit Marie, jeune, belle,

pure... une de ces proies délicieuses qui aiguisent la faim des tigres rassasiés et de la débauche.

CLINTON.

Que dis-tu ?

FORBACH.

Oh ! je n'étais pas alors à côté de Marie, et ton père put s'approcher d'elle... ou plutôt, il put approcher de la vieille mère de Marie... épouvanter sa misère, flatter sa crédulité, étouffer ou acheter sa résistance... que sais-je ? n'était-il pas l'esclave de l'enfer... n'avait-il pas à ses ordres la ruse qui trompe, la violence qui soumet, l'or qui donne le vertige, tout ce qui est crime enfin ? il y employa tout.. Et quand je revins, moi, après un an d'absence, portant dans mon cœur le souvenir de nos adieux, portant sur la poitrine la trace des blessures reçues dans le combat, Marie était comtesse de Clinton... et tu étais né... toi, Gaspard le maudit !

CLINTON.

Mais, à supposer que tu dises la vérité... ce n'était pas le crime de ma mère ?...

FORBACH.

C'était celui de ton père, et je me suis vengé.

CLINTON.

Par un assassinat !

FORBACH.

Oh ! le chemin est plus long que tu ne crois entre le désespoir et le crime... Mais ce n'est pas impunément que l'on fait une première lâcheté. . Celle qui commença ma perte, fut de jeter à terre l'uniforme qui m'avait valu un commencement de fortune et de renom... Mais à quoi bon désormais la gloire et la fortune? celle pour qui je les avais ambitionnées ne pouvait plus les partager. Je laissai partir mon vaisseau, je rendis mon modeste grade, je répudiai mon passé, je déchirai mon avenir, je m'enfermai dans mon désespoir.

CLINTON.

Oh ! tu pares tes crimes passés de vaines paroles, Forbach.

PETRUS, avec tristesse.

Tu te trompes, Gaspard, il a été bien malheureux.

FORBACH, pleurant.

Oui... bien malheureux... Mais, ce que tu ne sais pas encore, Clinton, c'est qu'il est des hommes qui n'ont pas même le droit de leur malheur... le jour où le désespoir les brise assez pour que la force leur manque pour le travail. La misère accourt... la misère, cette voix fatale qui me criait sans cesse : « Rampe et souffre, misérable ! et, de la fange où tu es plongé, regarde là-haut, sur le coteau, le château qui s'illumine pour une fête... c'est celui de Clinton... Écoute ces musiques qui accompagnent de leurs joyeux mouvemens le râle de l'agonie de la vieille mère... c'est l'orgie qui danse dans le château de Clinton .. Écoute et regarde.. et souffre et rampe et humilie-toi ! »

PETRUS.

Il a raison.

FORBACH, avec énergie.

Oh ! non... non... ça ne sera pas toujours ainsi ! m'écriai-je. Et quand j'eus déposé ma vieille mère dans sa tombe... quand j'eus prié sur ce peu de terre qui la recouvrait et qui ne m'appartenait même pas... je me relevai pour la vengeance.

CLINTON.

Pour la vengeance !

FORBACH.

La vengeance ! Mot vide... cri sans écho dans ma bouche... Me venger !... mais comment? quelle lutte possible pouvait s'engager entre le comte de Clinton et le paysan? Mais ne l'accusait-on pas d'avoir empoisonné son frère aîné? n'avait-on pas trouvé, le lendemain du crime, une pauvre enfant, abandonnée sur le bord du chemin ?... et ne disait-on pas que c'était la fille de ce frère assassiné? la nièce de ton père... ta cousine... Gaspard Clinton ?...

CLINTON.

Juste ciel ! que veux-tu dire?

FORBACH.

Ne disait-on pas tout cela? Et cependant une voix s'était-elle élevée pour demander le châtiment de tous ces crimes? Non. Que pouvais-je donc... moi... misérable... contre cet homme qui échappait aux lois? J'avais, il est vrai, ramassé l'enfant sur le chemin, pour pouvoir, un jour, l'armer de ma vengeance...

META.

Juste ciel !

FORBACH.

Mais il fallait attendre de longues années .. et ton père se glorifiait dans son impunité, et je me débattais dans la misère... Alors... alors je pensai que là où la vengeance loyale ne pouvait atteindre, le crime pouvait arriver...

CLINTON.

Le crime !... malheureux !

FORBACH.

Oui, je pensai au crime... et le crime, aux aguets de toute voix qui l'appelle, me répondit par vingt bouches empressées... C'étaient les vagabonds sans asile... les braconniers toujours armés... les dévastateurs paresseux des champs laborieusement ensemencés. Chacun m'offrit d'être son complice.. mais je voulus être leur chef à tous... je le voulus, et cela se fit... Un an après, je tenais captif dans son château ce noble insolent, qui en était sorti une fois pour m'enlever, avec Marie, mon espoir, mon honneur, ma probité, ma vertu... Il n'osait poser au delà du seuil de sa maison infâme le pied dont il m'avait écrasé... il était si lâche, qu'il m'échappait !

CLINTON.

Ah ! tais-toi, malheureux, tais-toi !

FORBACH.

Ah ! Gaspard Clinton, tu as voulu que je parle... eh bien! je parlerai... Oui, ton père était si lâche, qu'il m'échappait... Mais, ne pouvant attirer le tigre dans un piége, j'allai chercher le tigre dans son antre... Ce fut dans cette nuit dont tu as dû garder le souvenir que ma vengeance s'accomplit. Le château fut pris... tous ses habitans, maîtres et valets, femmes et enfans furent égorgés... Deux seuls êtres restaient vivans, pendant que l'incendie s'allumait aux quatre coins de l'immense édifice... c'étaient ta mère et toi... Ta mère, à qui je dis : « Veux-tu me suivre, au nom de notre amour passé ? » et qui me repoussa, épouvantée de mon présent tout souillé de crimes, qui palpitaient autour d'elle. . La nuit était affreuse, la tempête et l'incendie rugissaient déjà autour de nous... Je la priai, je la suppliai... « Meurtrier et incendiaire, sois maudit ! me dit-elle... » Alors, du fond de ton berceau, tu poussas un cri... il m'éveilla de ma lâcheté... Je courus à toi, le poignard à la main... mais, entre mon poignard et ton berceau, je trouvai la poitrine de ta mère qui tomba sanglante à mes pieds... Il me fallait passer sur son cadavre pour aller jusqu'à toi... je n'osai pas, et je laissai à l'incendie le soin d'achever et de cacher mon crime.

CLINTON.

C'est affreux !

FORBACH.

Alors, un homme te sauva... Pourquoi t'a-t il sauvé, mon Dieu ?... c'est donc pour que tu puisses continuer l'œuvre de ton père...

CLINTON.

Moi ! moi !

FORBACH, avec désespoir.

Oui, toi ! N'as-tu pas aimé cette enfant recueillie par moi ? et lorsque, fatigué de cette vie de sang que j'avais été promener sur les mers, je revenais pour demander au seul être à qui j'avais fait du bien dans ce monde un peu d'affection qui m'adoucit l'horreur de ma propre existence... n'ai-je pas trouvé que tu m'avais volé ce cœur, comme ton père m'avait volé Marie?... Ne t'ai-je pas trouvé là... toujours là... persécuteur impitoyable, acharné, esprit malfaisant entre moi et tout retour au bien ?

CLINTON.

Tu me trouveras plus implacable à ta poursuite, plus ardent à te l'enlever, maintenant que je sais qu'elle n'est pas ta fille... maintenant que je connais l'horrible vérité.

FORBACH.

Pas tout entière, Clinton .. Tu as voulu savoir ce que j'ai fait, je te l'ai dit ; et maintenant, il faut que je te dise ce que je veux faire.

PETRUS.

Parle, Forbach.

FORBACH.

Écoutez tous... C'est à toi, Petrus, que je voulais venir, pour te dire, seul à seul, ce que je vais te dire maintenant devant tous. Laisse là la folle protection que tu accordes à ce Clinton... Ce que tu veux, et ce que veulent tous ceux qui t'obéissent... c'est de l'or !... De l'or, je leur en donnerai... (Mouvement.) Je leur en donnerai plus qu'ils n'en ramasseront en dix ans dans le crime... Mais pour cet or, Petrus, je te demande la vie de cet homme.

PETRUS.

Et si je t'avais refusé, Forbach ?

FORBACH.

Si tu m'avais refusé... je t'aurais dit : Petrus, fais bien attention que pour le salut d'un homme qui ne t'est rien, tu n'es pas le maître de rejeter la fortune de tous ceux qui t'obéissent ; que, pour un caprice de ta conscience, si facile d'ailleurs, tu ne peux pas les condamner à vivre incessamment dans le sang et les dangers ! Je t'aurais dit : Prends garde de fatiguer leur obéissance, d'épuiser leur dévoûment, et de les voir venir te demander compte de tes scrupules.

PETRUS.

Et si tes menaces ne m'avaient pas plus touché que tes remontrances ?

FORBACH, tirant lentement un poignard.

J'aurais tiré ce poignard... (Il se précipite sur Petrus.) et je t'aurais tué comme je le fais.

(Il le frappe.)

TOUS.

Malheureux !

FORBACH, se retournant vers les voleurs.

Et à ces hommes... je leur aurais jeté de l'or... de l'or... de l'or... (Il jette de l'or aux brigands.) de l'or... toujours de l'or ! pour qu'après le protecteur je puisse frapper le protégé, et pour que cette femme soit à moi.

JAVA, se mettant entre Forbach et Meta.

Pas encore !

META.

Oh ! sauvez-moi !... sauvez-moi !...

JAVA, aux voleurs.

Vous êtes fous... Non... non... celui qui l'aura la paiera de toute sa fortune.

TOUS.

Oui !... oui !...

JAVA.

L'enchère est ouverte !... A toi, Forbach, que donnes-tu ?

FORBACH.

Eh bien ! tout ce que je possède.

CLINTON.

Et moi aussi... tout !

JAVA.

A la bonne heure... Nous prenons tout, et nous gardons la fille.

TOUS.

Bravo !

JAVA.

Pour la marier à celui d'entre nous qui va devenir notre capitaine.

FORBACH, aux voleurs.

Ce sera donc moi, votre ancien chef!

TOUS.

Oui!... oui!...

CLINTON, à Forbach.

Eh bien! à ce titre même, il faudra me la disputer!

FORBACH, avec dédain.

Quoi! Clinton... tu veux...

CLINTON.

Je veux te l'arracher... fût-ce au prix du crime...

JAVA.

Il a raison... et il ne peut plus sortir d'ici que mort ou vainqueur.

TOUS.

Oui!.. oui!..

CLINTON, ôtant son habit.

Enfin... à nous deux, Forbach!

FORBACH, de même.

A nous deux!...

(Java leur remet à chacun une épée.)

CLINTON.

Viens à mon aide, mon Dieu! je combats pour la justice.

FORBACH.

Il te vaudrait mieux invoquer Satan, pour qu'il te couvre d'une cuirasse d'acier.

JAVA, à part à Clinton.

Il a raison, nul homme jusqu'à ce jour n'a échappé à son épée ou à son poignard.

CLINTON.

Qui sait? peut-être s'émousseront-ils sur ma poitrine... (A part.) Oh! ce pouvoir qui m'a été inutile pour la perdre, m'aidera peut-être à la sauver... (Il tire le poignard qui rend invulnérable, et le met à sa ceinture.) et je le forcerai bien à s'avouer vaincu.

JOUJOU, à part.

Voilà le dernier présent de l'enfer... La lutte sera bientôt finie. (Il sort.)

FORBACH, se mettant en garde.

Es-tu prêt, Clinton?

CLINTON, de même.

Je t'attends, Forbach!

TOUS.

Allez!...

(Ils combattent. — Forbach donne un coup d'épée à Clinton.)

FORBACH, regardant son épée.

L'épée a touché.. mais le sang n'est pas venu... tu es cuirassé... lâche!

CLINTON, montrant sa poitrine.

Non, ma poitrine est nue.

FORBACH, se mettant en garde.

Si c'est vrai, j'aurai du sang cette fois. (Il attaque Clinton, le frappe, et son épée se brise.) Le fer s'est brisé et pas de sang!

CLINTON.

Ce n'est que le tien qui coulera... Veux-tu t'avouer vaincu?

FORBACH.

Ah! maudit!... maudit!... l'enfer le protége!

CLINTON.

Veux-tu renoncer à Meta?

FORBACH, s'avançant peu à peu sur Clinton.

Moi!... oh! tu railles... Dernier rejeton d'une race vouée à Satan, tu me fais des conditions, parce que, pour ton âme que tu lui as vendue... il t'a fait invulnérable à mes coups. Eh bien! je briserai ce corps que ne peut entamer ni le fer, ni l'acier... (Il se jette sur lui.) Oh! ces bras suffiront à te tordre comme un enfant... (Il le serre dans ses bras.) Eh bien! Clinton, l'enfer t'a-t-il sauvé?..

CLINTON, se débattant vainement dans les bras de Forbach, et tirant le poignard de sa ceinture.

Tu le veux... Eh bien! meurs! (Il le frappe.)

FORBACH.

Ah! maudit... (Il cherche à l'entraîner avec lui.) Viens, l'enfer nous attend! (Il tombe.)

TOUS, entourant Forbach.

Mort!

CLINTON, avec désespoir.

O fatalité... mais il l'a voulu... et c'est le salut pour vous et pour moi... Meta... venez... venez!

META, éperdue.

O mon Dieu, protége-moi!

JAVA, à part.

Oh! m'échapperait-il? non! dussé-je révéler le secret de l'enfer!

CLINTON, courant à Meta.

Suivez-moi, fuyons cet horrible lieu.

JAVA.

Toi... toi, le vainqueur... toi, notre capitaine... c'est ici ta demeure, et tu nous appartiens.

TOUS.

Oui!

CLINTON.

Moi!

JAVA.

N'était-ce pas la loi du combat.. et Meta n'était-elle pas la récompense du vainqueur? .. Veux-tu donc la perdre après tant d'efforts pour l'obtenir?... après avoir payé de ton salut les secours de l'enfer qui te la livrent enfin?...

META, avec désespoir, à Java.

Que dites-vous?

CLINTON, s'avançant sur Java.

Que nous veut cet homme?

JAVA, à Meta, en tenant Clinton tremblant sous son regard.

Cet homme a été présent à tous les momens de sa vie. . quand il voulait mourir, quand il rêvait sa vengeance, quand, pour l'accomplir, il payait du

reste de sa fortune les talismans infernaux qui devaient le livrer à lui.

CLINTON.

Toi!

META.

Est-ce vrai?

JAVA, de même.

Oui, j'étais là quand il franchissait les airs; là, quand il demandait à l'immobilité de le sauver de la colère de Forbach... là, quand il puisait dans une fleur empoisonnée le philtre qui devait égarer sa victime... et je suis encore là pour lui dire: qu'il n'a pas vaincu Forbach, mais qu'il l'a assassiné. (Lui appuyant la pointe du poignard sur la poitrine.) Regardez, tenez, le fer s'émousse sur sa peau.

META, éperdue.

O mon Dieu! ma tête se perd!

CLINTON, avec désespoir.

Meta! Meta... ne l'écoute pas.

JAVA, de même.

Meurtrier!... ton pied s'est posé dans le sang... tu marcheras dans le sang... ou jamais Meta ne sera à toi... Assassin, tu nous appartiens!

TOUS.

Oui... oui!

META.

Oh! misère et désespoir!

CLINTON.

Meta, je n'appartiens qu'à vous... je ne veux être qu'à vous... Coupable et innocent, je suis à vous! (Il se jette à ses genoux.)

META, le repoussant.

Eh bien! s'il est vrai, fuyez-moi... repentez-vous... Allez, allez expier dans la retraite les crimes qui nous séparent à jamais.

CLINTON, se relevant avec une fureur désespérée.

Oh! Meta... Meta... prenez garde... Si j'ai fait tous ces crimes, c'est pour vous obtenir... Voulez-vous être à moi?

META.

Jamais!

CLINTON, menaçant.

Meta... Meta... prenez garde! un pas de plus dans le crime ne me coûtera pas... Voulez-vous être à moi?

META.

Jamais!

CLINTON, aux voleurs.

Eh bien! je suis le maître ici... c'était la condition de la victoire.

TOUS.

Oui! oui!...

CLINTON, se jetant sur Meta pour l'entraîner.

Eh bien! à moi cette femme!... à moi cette femme!

CAVALIER, apparaissant tout à coup en génie.

Non, Gaspard!

CLINTON, l'attaquant.

Misérable!

CAVALIER, brisant l'épée, et d'une voix solennelle.

Armes impuissantes contre la main qui t'arrête au bord de l'abîme. Gaspard Clinton... à mon tour d'évoquer ton passé. Ne te souviens-tu plus de la voix qui te parlait au milieu des ruines où tu avais été évoquer l'ombre de ta mère?... ne te souviens-tu plus qu'il t'avait été dit que tu portais en toi le salut de la race passée et de la race à venir?... N'as-tu pas compris que ta chute était la condamnation de tous les tiens, suspendue entre les mains de Dieu par les prières de ta mère, dont la vertu a balancé les crimes de toute ta race?

CLINTON.

Que dis-tu?

CAVALIER.

As-tu donc tout oublié?.. Et lorsque je te rappelle ta mission sur cette terre, doutes-tu de mes paroles? crois-tu que ton suprême crime ne sera que celui de ces assassins vulgaires que l'enfer jette dans la foule de ses maudits? Non... non... On t'a révélé une part des secrets de l'abîme, je vais te les dire tout entiers. Non... tu étais une proie plus riche... si riche, que tout l'enfer a été convié à la fête de ta damnation. Et, puisque les ténèbres t'entourent tellement que tu ne vois rien au delà de ta fatale vengeance, j'y jetterai la lumière céleste pour t'éclairer enfin... Vois, Gaspard! vois quels spectateurs assistaient à ta lutte!... quelles mains battaient à ta victoire... Regarde!... regarde!!... regarde!!!...

(La caverne disparaît et laisse voir un immense cirque infernal, où se pressent tous les démons de l'enfer.)

(Cinquième tableau.)

CABESTAN, en diable.

A moi! à moi! Clinton!

LES VOIX INFERNALES.

A nous, le maudit! à nous, le maudit!

CAVALIER.

Pas encore. . Dieu lui laisse un moment pour le repentir.

FORBACH, cherchant à se relever.

O terreur!

LES OMBRES DES CLINTON.

Grâce pour tes ancêtres, Clinton!

FORBACH, étendant les bras, avec terreur.

Grâce!... grâce!...

CLINTON, tombant à genoux.

Grâce pour eux et pour moi, mon Dieu!

CAVALIER.

Et maintenant, marche dans ta liberté: ton salut et ta perte ne dépendent plus que de toi. Nous t'attendons!

(Il sort. — La caverne reparaît.)

SIXIÈME TABLEAU. — La Caverne.

SCÈNE I.

CLINTON, FORBACH.

CLINTON, se relevant.

Pitié! pitié ! mon Dieu !... où suis-je?... dans cette caverne... ai-je rêvé?...Non... non... laissez-moi... sauvez Meta... sauvez-la !... Je les ai bien vus... là... tous... tendant vers moi leurs bras de feu... Oui, tout est vrai... Et Meta... où est-elle?... Meta !...

FORBACH, élevant les bras, et d'une voix mourante.

Qui appelle Meta ?

CLINTON, apercevant Forbach et reculant épouvanté.

Lui ! encore lui !

FORBACH, à Clinton.

Meta... elle est sauvée... Je l'ai vue, fuyant au milieu des rayons lumineux.

CLINTON.

Toi?

FORBACH.

Et je t'ai vu aussi, criant grâce et pitié... Ce ne sera pas trop tard, je l'espère.

CLINTON.

Que dis-tu ?

FORBACH, d'une voix mourante.

Écoute Clinton, et regarde où je suis tombé !... Abandonné par celle qui m'avait promis son amour, comme tu l'as été par Meta, j'ai voulu la vengeance, sans me demander même si cela était juste... elle m'a conduit au crime... Un pas de plus et tu tomberas dans l'abîme où je péris... L'heure de la mort a des clartés qui nous montrent le passé sous un jour terrible... Je viens de voir se dresser devant moi tous les forfaits que j'avais oubliés... j'ai cru voir l'incendie se rallumer... j'ai vu ta mère expirant à mes pieds .. ton père mort!... et tous ceux que ma main a frappés se sont levés autour de moi... Oh ! n'appelle pas ce cortége funèbre de victimes à ton lit de mort... Fuis, et repens-toi...Prie et pleure...Va, Gaspard Clinton, je te pardonne.

CLINTON, cherchant une issue.

Mais comment sortir de cet affreux repaire?

FORBACH, se levant, aidé par Clinton.

Viens et... Car je ne sais s'il me reste encore assez de force pour te sauver...Viens, et par cette issue...

CLINTON.

Appuie-toi sur moi.

FORBACH.

Et tu me promets que Meta sera heureuse?

CLINTON.

Ah! fasse le ciel qu'elle oublie mes crimes!

FORBACH.

Et vous prierez pour moi.

CLINTON.

Je te le jure.

FORBACH, soutenu par Clinton.

Viens donc ! (Ils sortent.)

SEPTIÈME TABLEAU. — La Maison de campagne.

Un jardin magnifique aux environs de Paris. — Au lever du rideau, une foule immense remplit le théâtre, et se promène ; on entend une musique lointaine. — Au fond, on aperçoit le coteau du Bas-Meudon, avec la Seine qui coule au bas du village.

SCÈNE I.

CONVIVES, VERDURETTE, GIROFLÉE.

VERDURETTE.

Eh bien ! qu'as-tu donc?

GIROFLÉE.

Ça ne se fera pas.

VERDURETTE.

Quoi donc ?

GIROFLÉE.

Notre mariage, et celui de mon maître.

VERDURETTE.

Veux-tu bien ne pas dire des bêtises comme ça?

GIROFLÉE.

Ça ne se fera pas.

VERDURETTE.

Comment! on a signé le contrat hier soir, on a dansé toute la nuit, l'église est prête... on y va ce matin...

GIROFLÉE.

On a fait la noce avant le mariage, c'est un mauvais signe... Ça ne se fera pas.

VERDURETTE.

Mais pourquoi ça ?

GIROFLÉE.

Pourquoi ? parce que je viens de voir entrer a

château une figure de pendu qui a toujours porté malheur à mon maître, toutes les fois qu'elle s'est mêlée de ses affaires.

VERDURETTE.

De qui parles-tu ?

GIROFLÉE.

De M. Cabestan... Et puis, Mlle Meta n'est pas arrivée.

VERDURETTE.

Allons donc! je l'ai laissée, il y a une demi-heure, s'embarquant sur le bateau à vapeur qui doit l'amener ici, et j'ai pris le chemin de fer... Pourquoi ? pour voir un peu plus tôt la mine de monsieur... une jolie mine!

GIROFLÉE.

Quand le maire et le curé y auront passé, je t'en ferai une mine aimable... Mais jusque-là, vois-tu...

UN CONVIVE.

Oh ! messieurs, messieurs, voyez... là-bas...

(On aperçoit dans le lointain un bateau à vapeur qui descend la Seine.)

TOUS.

Qu'y a-t-il ?

LE CONVIVE.

Le bateau à vapeur de Clinton.

VERDURETTE, regardant avec une lorgnette.

C'est lui... c'est vrai... Viens-tu ?

(Le bateau à vapeur grandit à mesure qu'il approche.)

GIROFLÉE, s'éloignant.

Oui... car, tiens, regarde... voilà monsieur... avec la figure du pendu.

VERDURETTE.

Et M. Cavalier... laissons-les parler de leurs affaires.

(Tout le monde va au devant du bateau, qui disparaît un moment.)

SCÈNE II.

CAVALIER, CLINTON, CABESTAN.

CAVALIER.

Te souviens-tu de tous les événemens qui ont suivi ton projet de suicide, jusqu'au moment de l'horrible maladie qui vient de te retenir six mois dans ton lit?

CLINTON.

Je me souviens d'un rêve affreux, abominable!

CAVALIER.

Ce n'était pas un rêve... c'était la réalité... c'était une leçon!

CLINTON.

Mais Meta, qui était dans la caverne au moment de cette épouvantable apparition, et qui n'en a plus le souvenir?

CAVALIER.

Héritier d'une destinée maudite, tes yeux seuls ont pu voir cette infernale assemblée!... Et toi, qui as été appelé à regarder dans les mystères surhumains de la vie humaine, il faut que tu les apprennes jusqu'au bout... Écoute. (A Cabestan.) Te reconnais-tu vaincu, Cabestan?

CABESTAN.

Oui.

CAVALIER.

Eh bien! retourne donc dans l'abîme d'où tu es sorti, pour y subir le châtiment qui va peser sur toi!

CABESTAN.

Tu m'as laissé six mois libre, depuis le jour où tu m'as vaincu; j'en ai profité pour grapiller, par-ci, par-là, des consciences de marchands, des probités de prêteurs sur gages, des vertus de femmes libres... La récolte a été assez bonne, et quand je me présenterai devant le maître, j'espère qu'il me tiendra compte de ce petit troupeau de sujets dont je me suis fait le pasteur; il passera sur la qualité en faveur de la quantité.

CAVALIER, avec mépris.

Va donc!...

CABESTAN.

Au revoir!... quand j'aurai fait mon temps... dans trois ou quatre mille ans... (Il sort.)

CAVALIER, à Clinton.

Et maintenant, viens!

(Le bateau à vapeur a reparu, et bientôt Meta entre en scène, suivie de tout le monde. Cris de joie.)

TOUS.

Vive Meta!... Vive Clinton!

SCÈNE III.

Tous, excepté CABESTAN.

CLINTON, s'élançant aux pieds de Meta.

O Meta! enfin, vous êtes à moi!

(Meta le relève.)

CAVALIER, tendant la main à Clinton.

Adieu, Gaspard!

CLINTON.

Tu me quittes? toi qui m'as sauvé!... toi, mon bon génie!

CAVALIER, désignant Meta.

Ne t'ai-je pas remis aux mains de l'ange qui doit désormais protéger ta vie?

CLINTON.

Ne te reverrai-je plus?

CAVALIER, avec solennité.

Tu me reverras où se rencontrent tous ceux qui croient à la vertu .. au ciel!...

FIN DES TALISMANS.

Paris. — Imprimerie de Boulé et Ce, rue Coq-Héron, 3.

CHRISTINE

OU

STOCKHOLM ET FONTAINEBLEAU,

DRAME EN CINQ ACTES,

EN VERS,

PAR M. ALEXANDRE DUMAS.

Représenté sur le Théâtre Royal de l'Odéon, le 30 mars 1830, et repris au Théâtre-Français en 1841.

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

CHRISTINE, reine de Suède	Mlle	GEORGES.
CHARLES-GUSTAVE, son successeur	M.	A. VINCENT.
Le comte JEAN DE MONALDESCHI, grand-écuyer	M.	LOCKROY.
SENTINELLI, capitaine des gardes de la reine	M.	LIGIER.
PAULA	Mlle	NOBLET.
EBBA, comtesse de Sparre	Mlle	EUL. DUPUIS.
DESCARTES	M.	DELAFOSSE.
Le comte DE STEINBERG	M.	LEBRUN.
Le baron de STEINBERG	M.	JOURDAN.
Le comte MAGNUS DE LA GARDIE	M.	CHILLY.
OXENSTIERN	M.	DELAISTRE.
Le comte DE BRAHÉ		
FLEMING, amiral	M.	MÉNÉTRIER.
CORNEILLE	M.	ÉRIC-BERNARD.
LA CALPRENÈDE	M.	VIZENTINI.
Le Père LEBEL	M.	ARSÈNE.
BORRY, médecin	M.	DUPONT.
CLAUTER, garde	M.	DUPARAY.
LANDINI, id.	M.	STOKLEIT.
UN HÉRAUT D'ARMES	M.	VALKIN.
OXENSTIERN neveu	M.	LEROUX.
DE BRAHÉ fils	M.	CHAMPION.
UN ARCHITECTE	M.	BLANVALET.
UN HUISSIER.		
GARDES, PEUPLE, etc., etc.		

(Les deux premiers actes se passent à Stockholm; les trois autres à Fontainebleau.)

ACTE PREMIER.

Une chambre au palais.



SCÈNE I.

DESCARTES, STEINBERG, entrant ensemble.

STEINBERG.

Cher Descartes!... je suis heureux, sur ma parole,
De Paris à Stockholm, je ne viens pas, je vole.
J'achève en quinze jours, sans le moindre accident,
Un voyage éternel, et lorsqu'en descendant,
Pauvre étranger perdu, d'une voix en détresse
De mon oncle à chacun je demande l'adresse,
Je vous rencontre... vous!... vrai Dieu! j'hésiterais
Presqu'à vous reconnaître. Au milieu des marais,



Je vous croyais encore au fond de la Hollande,
Cherchant quelque problème, errant sur quelque
[lande.

DESCARTES.

Ainsi faisais-je. Mais Christine m'écrivit
Qu'elle voulait me voir ; je vins, elle me vit,
En physique avec moi soutint un docte thème,
Reçut le philosophe et railla le système.

STEINBERG.

Comment ! vos tourbillons, vos atômes crochus.

DESCARTES.

Du droit de bourgeoisie à Stockholm sont déchus.
En échange j'habite un beau palais gothique,
Là bas... entre le lac Maëlard et la Baltique.

STEINBERG.

Et vous êtes heureux ?

DESCARTES.

Heureux !... du moins content.
Pour combler mes désirs il ne fallait pas tant.
Hors son pays est-il un endroit qu'on préfère ?
Et pourvu qu'on me donne un compas, une sphère,
Pendant de longues nuits un ciel bien étoilé,
Fussé-je malheureux, je serais consolé.

STEINBERG.

Vous soupirez pourtant.

DESCARTES.

Oui, quelquefois peut-être :
Car de sombres pensers je ne suis pas le maître ;
Je sens qu'il me faudrait un air plus attiédi.
Combien de fois, Steinberg, tourné vers le midi,
Lorsqu'un souffle d'été passait sur la falaise,
Je sentis que mon sein respirait plus à l'aise !
Alors je me couchais et, sans plus rien penser,
Riais aux souvenirs qui me venaient bercer.
L'aile du souvenir bien vite nous entraîne :
Je retrouvais les champs de ma belle Touraine,
Comme une vision je voyais s'approcher
Tours et ses vieux remparts, Blois et son haut clocher.
Je croyais m'endormir à ce bruit monotone
De la Loire roulant son flot tranquille et jaune ;
Et puis je m'écriais à mon réveil fatal :
Oh ! que le songe est doux de son pays natal !
Mais vous, mon cher Steinberg, quelle est votre es-
[pérance ?
Et pour ce froid pays pourquoi quitter la France ?

STEINBERG.

De mes nobles aïeux héritier sans renom,
Triste, j'y languissais écrasé par mon nom.
De ce nom, deux encor soutenaient la mémoire
Et m'enlevaient ma part de fortune et de gloire.
Mon père un beau matin me déclara tout net
Qu'il fallait devenir ou moine ou lansquenet.
Confiant dans le sort que le ciel me destine,
Je me souvins d'un oncle à la cour de Christine.
Mon oncle à cette cour est, dit-on, tout puissant,
Nous verrons aujourd'hui s'il reconnaît son sang.
Car je ne l'ai pas vu depuis dix ans : en somme,
Quel homme est-ce, voyons ?

DESCARTES.

C'est un excellent homme.
Chez lui, vous le savez, pour l'intellectuel
La nature a peu fait, mais pour le ponctuel,
En le créant, mon cher, elle s'est ruinée ;
Votre oncle, il m'a fait croire à l'étiquette innée.
La reine l'a nommé son grand introducteur.
Qu'on emploie avec lui flatterie ou hauteur,
Rien ne l'émeut, il faut qu'à son tour chacun passe.
Il connaît ce qu'entre eux doivent garder d'espace
Le comte et le baron, le duc et le marquis,
Les titres mérités et les titres acquis,
Ceux pour qui deux battans s'ouvrent avec mesure,
Ceux qui doivent passer au trou de la serrure.
Peut-être avez-vous cru qu'en arrivant ici,
A la reine il allait vous présenter ainsi ?

STEINBERG.

Sans doute.

DESCARTES.

Erreur, mon cher, ce n'est point l'étiquette.
Il vous faut adresser une longue requête
Au grand introducteur : ce soir il vous verra
Sans vous en dire un mot ; demain vous répondra,
Et dans cette réponse écrite avec science,
Vous verrez pour quel jour vous avez audience.
Voulez-vous réussir, mon cher Steinberg, voilà
Ce qu'il faut faire

STEINBERG.

Eh bien, j'ai fait mieux que cela.

DESCARTES.

Qu'avez-vous fait... voyons ?

STEINBERG.

Dans la voute azurée
Vous qui lisez, mon cher, comme moi dans l'Astrée,
Vous à moitié sorcier, aux trois quarts negramant,
Je vous donne en cent mille à deviner comment
J'ai sans introducteur, sans lettre d'audience,
Avec sa majesté déjà fait connaissance.
Prenez votre lunette et regardez en l'air.

DESCARTES.

Où vous êtes-vous donc rencontrés ?

STEINBERG.

Dans la mer
Où de sa barque, ainsi qu'une simple mortelle,
Elle venait de choir. Saviez-vous la nouvelle ?

DESCARTES.

Sans doute, et vous voyez qu'à l'instant j'accourais
Pour la féliciter ; mais ce que j'ignorais,
C'est que cet étranger, en ce danger suprême
Envoyé par le ciel...

STEINBERG.

Mon cher, c'était moi-même ;
La preuve est qu'avec elle aussi j'ai repêché
Je ne sais quel marquis à sa robe accroché...
Que vous devez connaître.. attendez... il se nomme..

DESCARTES.

Monaldeschi.

STEINBERG.

Très bien... est-ce un bon gentilhomme ?

DESCARTES.

Il est mieux que cela...

STEINBERG.

Mieux que cela, comment?

DESCARTES.

Ce qu'il est? devinez à votre tour.

STEINBERG.

Vraiment!...
Voyez la calomnie. On m'avait dit en France
Que c'était un certain Sentinelli.

DESCARTES.

Silence!
C'est un nom maintenant qu'on ne dit plus tout haut.

STEINBERG.

Allez, mon cher ami, j'entends à demi-mot.

DESCARTES.

Que voulez-vous savoir?

STEINBERG.

Parlez-moi de Christine.

DESCARTES.

Christine, elle s'amuse à la guerre intestine
Que rallument toujours tant d'intérêts divers,
Renverse des complots en rimant quelques vers,
Sous le dais ou la tente est toujours à son aise,
Laisse là le conseil pour aller voir Saumaise,
Quand les fonds épuisés manquent à son trésor,
Se mêle du grand œuvre, et veut faire de l'or;
En dépit des docteurs qui la traitent d'impie,
Écrit à son cousin le roi d'Éthiopie,
Déclare que Bragance est un usurpateur,
Et qu'elle reconnaît Cromwell lord protecteur,
Puis lorsque les états lui viennent d'un air grave
Pour maître et pour époux offrir Charles-Gustave,
Leurs discours pour réponse obtient un non bien sec,
En russe, italien, français, latin ou grec.

STEINBERG.

Mais si j'ai bien compris cependant, moins farouche,
Un non n'est pas toujours ce que répond sa bouche,
Et si du mariage elle craint les liens...
Il en est de plus doux... ces deux Italiens...

DESCARTES, avec tristesse.

C'étaient de vieux amis, un caprice de reine,
De leur vieille amitié fit une jeune haine.
D'un seul mot leur pouvoir peut être apprécié:
L'un est rival heureux, l'autre disgracié.
Le premier seulement est donc vraiment à craindre,
Occupons-nous de lui, laissons l'autre se plaindre.

(Il se rapproche de Steinberg et lui parle plus bas.)

Monaldeschi n'est point un de ces courtisans
Qui n'exigent pour prix de leurs soins complaisans
Qu'un titre, une faveur, un cordon, une place;
Pour avancer d'un pas nul dégoût ne le lasse;
Du trône, chaque jour on le voit s'approcher,
Car il rampe aussitôt qu'il ne peut plus marcher.
Pour se mieux assurer la puissance suprême,
Ce qu'il veut de Christine est Christine elle-même.
Nul ne sait mieux des cours ce magique alphabet
Qui nous conduit au trône ou nous mène au gibet.
Il n'a qu'un seul ami, qu'un confident, un page
Qui ne parle qu'à lui dans un autre langage.
Si nous le rencontrons, je vous le ferai voir,
C'est un jeune homme triste, au teint pâle, à l'œil noir,
Et toujours près de lui l'on voit ce page étrange,
Comme près d'un démon Dieu placerait un ange.

STEINBERG.

C'est bien, je les connais maintenant tous les deux
Comme si j'avais fait garnison avec eux.
Mais qu'est-ce qu'un certain Magnus de La Gardie?

DESCARTES.

Hélas! il eut aussi la démarche hardie,
Le front dur, les yeux secs et le parler hautain:
Il n'a plus maintenant qu'un aspect incertain,
C'est un type vieilli; son crédit qui s'efface
A de ses traits heurtés arrondi la surface;
Sa chute se trahit à tout œil vigilant,
Car depuis quinze jours il est moins insolent.
Or, tout bon courtisan peut, quand il est de race,
D'avance quinze jours flairer une disgrace.

(On commence à entrer.)

La science est sûre.

STEINBERG.

Bien.

DESCARTES, lui montrant une jeune fille qui traverse le théâtre et qui entre chez la reine.

Regardez cet enfant
Que du poison des cours l'innocence défend,
De sa jeune beauté son jeune front se pare:
Cette enfant c'est Ebba, la comtesse de Sparre.
Dieu laisse quelquefois échapper de ses mains
Des anges qu'il oublie au bord de nos chemins,
Pour que les malheureux qu'un trop lourd fardeau lasse
S'arrêtent consolés quand devant eux il passe.

STEINBERG, lui montrant un homme qui prend des notes sur une tablette.

Et cet homme vêtu de noir?

DESCARTES.

C'est un savant,
Qui, ne parlant jamais, va toujours écrivant.
Tous les mots qu'il a dits font le quart d'un volume,
C'est un monosyllabe à deux pieds et sans plume;
Mais sur la danse grecque il vient incognito
D'imprimer à ses frais cinq tomes in quarto.

STEINBERG.

C'est fort aimable à lui.

DESCARTES.

Chut!

STEINBERG.

Quoi?

DESCARTES.

La porte s'ouvre.

DEUX PAGES.

La reine!

DESCARTES.

Allons, mon cher, souvenez-vous du Louvre.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA REINE, SENTINELLI, MONALDESCHI, MAGNUS DE LAGARDIE, LE BARON DE STEINBERG, FLEMMING, etc., etc.

CHRISTINE, entrant et allant à Flemming.

Ah ! c'est vous, amiral !

FLEMMING.

Que d'éternels regrets !...

CHRISTINE.

Je disais donc, monsieur, que les vaisseaux anglais
Bien plus que nos vaisseaux mettent au vent leurs [voiles
Et sur l'eau portent moins de bois et plus de toiles.

UN PAGE, entrant et fendant la foule.

Monaldeschi !

DESCARTES, à demi-voix.

Sauvé.

LE PAGE.

Mais où donc est-il.

DESCARTES.

Là.

LE PAGE, courant à lui.

Marquis.

MONALDESCHI, tressaillant.

Que faites-vous... vous me perdez, Paula,
Pourquoi venir ici ?

PAULA, reculant.

Monseigneur...

CHRISTINE, se retournant.

Quel tapage !...
Je ne vous savais pas, marquis, ce jeune page ;
Par un roi cependant il serait avoué...

MONALDESCHI, pasant devant Paula.

C'est un jeune Romain qui m'est tout dévoué,
Et qui, voyant en moi son seul appui sur terre,
N'a pas su contenir sa joie involontaire.
Grace...

CHRISTINE.

Mais vous prenez un inutile soin.
Grace pour lui, marquis ? il n'en est pas besoin.
Parmi vos serviteurs, j'aime à voir qu'on vous aime.
Pour vous comme pour moi le danger fut extrême :
Heureusement qu'à moi vous avez eu recours,
Et n'avez point lâché ma robe de velours ;
Vous saviez que jamais ne se noie une reine...

SENTINELLI.

Et nous savons aussi qu'à notre souveraine,
A la vie, à la mort, il était attaché...

CHRISTINE.

On a des concetti, monsieur, à bon marché ;
Les amis sont plus chers.

LA GARDIE, s'approchant.

Mais cette catastrophe...

CHRISTINE, sèchement et l'interrompant.

Vous avez un pourpoint d'une admirable étoffe,
Qui vous sied à ravir, mais qu'un rien doit souiller.
Vous avez fort bien fait de ne le pas mouiller,
Comte Magnus. Mais Dieu m'aurait-il par un ange
Fait tirer du péril ?... car ce sauveur étrange
Est invisible. Oh ! si c'était quelqu'un de vous,
J'aurais déjà heurté son front de mes genoux.

LE BARON.

Ne vous étonnez pas, majesté. Je soupçonne
Que mon neveu, sachant que près votre personne
Je suis l'introducteur de tout noble étranger,
A la formalité ne veut pas déroger.

CHRISTINE.

Quoi ! c'est votre neveu qui m'a sauvé la vie ?

LE BARON, embarrassé.

L'étiquette par lui n'a pas été suivie
En cette occasion : mon neveu, majesté,
Vous vit et vous parla sans être présenté ;
Mais vous pardonnerez, dans ce péril extrême,
Il a cru qu'il pouvait se présenter lui-même.

CHRISTINE.

Et je l'en remercie. Où donc est-il ? Eh bien !
Beau cavalier, venez, vous me craignez donc bien ?
Votre témérité de faiblesse est suivie ;
Vous étiez plus hardi pour me sauver la vie.

STEINBERG.

Madame, pardonnez, mais tremblant et surpris,
Il me semble qu'un rêve agite mes esprits ;
Et je crains que soudain l'illusion s'envole
Si je quitte ma place, ou dis une parole.
Je doute, je me touche...

CHRISTINE.

Après cet examen,
De vos lèvres, monsieur, touchez aussi ma main ;
Vous ne douterez plus. A votre accent, je pense
Que vous êtes Français. Çà, quelle récompense
A mérité l'enfant d'un pays si lointain,
Qui vient au nôtre exprès pour heurter le destin ?
Sans lui, c'en était fait, vous n'aviez plus de reine,
Entendez-vous, messieurs ?

MONALDESCHI.

Oh ! notre souveraine
Avec lui ne doit pas s'acquitter à demi.

LA GARDIE.

Des titres.

SENTINELLI.

Des honneurs.

CHRISTINE.

Il sera notre ami,
D'abord... Puis s'il veut moins, il pourra prendre [ensuite
Tel rang qu'il lui plaira parmi vous à ma suite...
Donc, vous venez de France ?

STEINBERG.

Oui, reine.

CHRISTINE.

Voulez-vous
Vous dire en ce pays ce qu'on pense de nous ?

STEINBERG.

Que votre règne est beau, sublime, grandiose.

CHRISTINE.

Oh ! que c'est fatigant, toujours la même chose !...
Il semble pour louer qu'ils ont tous même voix.
Descartes, asseyez-vous, vous souffrez, je le vois.
Et notre frère Louis ?

STEINBERG.

Oh ! contre la régence
D'Anne d'Autriche, tout parait d'intelligence ;
Par qui doit l'étouffer le trouble est fécondé.
C'est toujours Mazarin, et c'est toujours Condé,
Disputant le pouvoir aux deux côtés du trône
Et sur le front du roi tiraillant sa couronne.
Contre le Mazarin aujourd'hui de retour,
Condé, le roi d'hier, et l'exilé du jour,
Ramène l'Espagnol qu'il combattit naguère.

CHRISTINE.

Condé fait une tache à son harnais de guerre.
Ah ! que si la régente avait, en temps et lieu,
Su frapper et punir !... Et pourtant Richelieu,
Ministre à robe rouge et prêtre au cœur de bronze,
Pour Louis quatorze avait continué Louis onze.
Il comprenait le trône, et que ses quatre pieds
Au front des grands vassaux se trouvant appuyés,
Mal assortir leur taille était puissantes fautes ;
C'est pour ce qu'il passa sur les têtes trop hautes
La hache du bourreau comme un niveau de plomb.
Il fit gîter le trône en le mettant d'aplomb.
(Se levant.)
Que si j'avais été la régente de France,
Dès que j'eusse des grands soupçonné l'espérance,
En appelant contre eux à mon peuple loyal,
J'aurais conduit le roi sur son balcon royal ;
Puis, ramenant à moi ma puissance usurpée,
Couvrant mon noble enfant d'une lame d'épée,
En nous montrant tous deux, j'aurais dit sans effroi :
Celle-ci c'est la reine, et celui-là le roi.
(S'asseyant.)
A tout prendre, échappant à la guerre civile,
Quand le bruit du tocsin décroît dans chaque ville,
Un peuple est bien heureux, car après cet effort,
Son siècle va marcher et plus large et plus fort.
Le baptême de pleurs a rajeuni sa tête :
C'est pour épurer l'air que gronde la tempête,
Et quelque homme toujours magnifique et puissant
Naît sur un sol fumé par un engrais de sang.
Continuez, monsieur, mais changeons la nature
De l'entretien. Que fait votre littérature ?

STEINBERG.

Les comédiens du roi donnaient le mois dernier
(Cherchant.)
Un drame de Corneille ou, je crois, de Garnier ;
Non, c'était de Corneille.

CHRISTINE.

Et son titre est ?...

STEINBERG.

Horace.

CHRISTINE.

Qu'en dit-on ?

STEINBERG, avec conviction.

Que l'auteur n'a pas suivi la trace
Des grands maîtres ; qu'il est et trivial et bas ;
Que ce n'est point ainsi que parlent Dubartas,
Desmarets, Saint-Sorlin, Bois-Robert et Jodelle,
Qui du suprême goût ont offert le modèle.

CHRISTINE.

Et qui donc dit cela ?

STEINBERG.

L'Académie.

CHRISTINE.

Encor !

STEINBERG.

Oui, votre majesté, ses membres sont d'accord,
Que c'est un novateur dont le culte idolâtre
Sacrifie à Baal et perd le beau théâtre.

CHRISTINE.

Oh ! lorsqu'il est écrit sur le livre du sort
Qu'un homme vient de naître au front large, au [cœur fort,
Et que Dieu sur son front, qu'il a pris pour victime,
A mis du bout du doigt une flamme sublime,
Au dessous de ces mots la même main écrit :
Tu seras malheureux si tu n'es pas proscrit !
Car à ses premiers pas sur la terre où nous sommes,
Son regard dédaigneux prend en mépris les hom- [mes ;
Comme il est plus grand qu'eux, il voit avec ennui
Qu'il faut vers eux descendre, ou les hausser vers [lui.
Alors dans son sentier profond et solitaire,
Passant sans se mêler aux enfans de la terre,
Il dit aux vents, aux flots, aux étoiles, aux bois,
Les chants de sa grande ame avec sa forte voix ;
La foule entend ses chants, elle crie au délire,
Et, ne comprenant pas, elle se prend à rire.
Mais à pas de géant sur un pic élevé,
Après de longs efforts, lorsqu'il est arrivé,
Reconnaissant sa sphère en ces zones nouvelles,
Et sentant assez d'air pour ses puissantes ailes,
Il part majestueux, et qui le voit d'en bas,
Qui tente de le suivre, et qui ne le peut pas,
Le voyant échapper à son regard qu'il lève,
Pense qu'il diminue à cause qu'il s'élève !
Croit qu'il doit s'arrêter où le perd son adieu,
Cherche dans la nuée... il est aux pieds de Dieu.
Notre terre du Nord est une rude mère,
Steinberg, et nous n'avons point encor eu d'Homè- [re,
De Virgile. Pour nous, à peine l'alphabet
De science est ouvert. Ma sœur Élisabeth
Fut plus grande que moi, non pas que je la craigne !
Mais elle avait Shakspear pour élargir son règne ;
Les heureux Médicis ont eu Machiavel,
Corneille est près de Louis, Milton près de Crom- [well.
(Se retournant et apercevant les quatre vieillards tuteurs du royaume.)
Mais ce que n'ont point France, Italie, Angleterre,

Voyez, Steinberg, ce sont, à la démarche austère,
Ces quatre grands vieillards qui s'avançent vers moi,
Qui me prirent enfant et me laissèrent roi,
A qui le sol du Nord a cédé de sa force,
Et dont le cœur est beau sous cette rude écorce.
Regardez-les, Steinberg, ne penseriez-vous pas
Voir s'avancer les dieux de nos âpres climats?
Comme nos vieux cyprès que la tempête assiége,
Les ouragans des cours les ont couverts de neige.
Et sans cesse contre eux déchaînés et soufflans,
Ont fait leur barbe grise et puis leurs cheveux [blancs!

SCÈNE III.

LES MÊMES, OXENSTIERN, trois autres VIEILLARDS.

CHRISTINE.

Viens, Oxenstiern, mon père, oh! tu le sais sans [doute,
Ta fille allait périr, si le ciel sur sa route
N'eût amené secours, ne frappant qu'à moitié,
Car, la voyant si jeune, il l'a prise en pitié!

OXENSTIERN.

Oui, ma fille, je sais; et nous venons encore
Te dire par nos voix que la Suède t'implore,
Car en tes vieux tuteurs elle voit ses soutiens,
Et tombe à nos genoux, comme je tombe aux tiens.

CHRISTINE.

Mon père, que fais-tu? relève-toi...

OXENSTIERN.

Ma fille!
Au nom de tes aïeux, de rois vieille famille,
Au nom du grand Gustave, en notre nom à nous,
Ma fille, auprès de toi fais asseoir un époux;
Car s'il nous advenait, ce qu'au Seigneur ne plaise!
Que nous te perdissions, combien en serait aise
Chaque autre nation qui jalouse nos vœux!
Et nous, qui sait combien nous serions malheureux!
Mais si de ton hymen un rejeton illustre
De ton règne après toi continuait le lustre,
Nous aurions, accusant le destin de rigueur,
Des larmes dans les yeux, mais de l'espoir au cœur.
Que si, du trône ainsi renforçant l'équilibre,
Tu consens à nos vœux, nous te laisserons libre
Du choix de ton époux, puis nous lui jurerons,
Quel qu'il soit, d'obéir, et nous obéirons.

(Tous les yeux se tournent vers Monaldeschi.)

CHRISTINE.

Oui, tu dis vrai, mon père, et la voix de ta bouche
Comme la voix de Dieu me convainc et me touche,
Oui, tu dis vrai, mon père, et depuis bien long- [temps
Je nourris un projet; qu'on le sache! il est temps!
Mai finit aujourd'hui sa dernière journée:
Que le seize de juin de la présente année,
Les quatre ordres d'état, à ma voix appelés,
Dans mon palais d'Upsal se trouvent assemblés;
Là, je m'expliquerai.

OXENSTIERN.

Bien, ma fille.

CHRISTINE.

Mon père,
Allons supplier Dieu que ce jour soit prospère:
Dans son temple venez prier à deux genoux,
Car Dieu seul est puissant. Vous, messieurs, sui- [vez-nous.

(Tous les courtisans sortent. Monaldeschi reste le dernier, et va vivement à Paula.)

SCÈNE IV.

MONALDESCHI, PAULA.

MONALDESCHI.

Sur le premier vaisseau voguant pour l'Italie,
Vous partirez, Paula.

PAULA.

Marquis, je vous supplie!

MONALDESCHI.

Vous partirez!...

PAULA.

Marquis, au nom du ciel, restez.
Oh! je veux vous parler un instant, écoutez,
Écoutez-moi!

MONALDESCHI.

J'écoute.

PAULA.

Est-ce ma faute, dites...
Si l'effroi m'arracha ces paroles maudites!
Je vous avais cru mort; quand je rouvris les yeux,
Je vous revis vivant. Oh! mon cœur trop joyeux
D'un bonheur aussi grand ne put porter la charge,
Mon sein pour l'enfermer n'était pas assez large!
Il devait s'exhaler en paroles, en cris,
Et pour ce crime, toi, c'est toi qui me proscris!

MONALDESCHI.

Pourquoi me suivre ici?

PAULA.

Pourquoi! pourquoi mon ame
S'en va-t-elle avec toi quand tu t'en vas?

MONALDESCHI.

Madame!

PAULA.

Monaldeschi, pardonne. Oh! si je l'avais su,
Que le moindre soupçon en dût être conçu,
Oui, je serais restée, et triste et résignée,
De mon Monaldeschi tout le jour éloignée,
Tout le soir, sans d'un mot accuser sa rigueur,
Comptant chaque seconde aux élans de mon cœur;
Puis, lorsque tu serais rentré, sur ton visage
Du sort qui m'attendait épiant le présage,
J'aurais ri, si j'avais vu ton front éclairé,
Et si je l'avais vu triste, j'aurais pleuré!...

MONALDESCHI.

Oui, Paula, vous m'aimez, je le sais...

PAULA.

Anathème!...
Si je ne t'aimais plus! Oui, mon seigneur... je [t'aime
Comme au jour où mon cœur, cédant à tous tes [vœux,
Se fondit en amour dans mes premiers aveux,
Comme au jour où, glissant de ta lèvre à mon ame,
Ton baiser dévorant passa comme une flamme;
Comme au jour où, pour toi désertant mon pays,
Ma mère et mon devoir furent tous deux trahis.
Eh bien! souffrant par toi, pour toi, quelquefois [ai-je,
Sous ce ciel nébuleux et sur ce sol de neige,
Ai-je, par un soupir, par un mot, regretté
Mon ciel brillant et pur et mon sol enchanté?
Suis-je, lorsque j'appris qu'aux anges réunie,
Ma mère, dont j'avais fait la longue agonie,
Était, dans sa douleur et dans son abandon,
Morte sans prononcer sur moi le mot pardon,
Suis-je venue en pleurs et d'une voix amère
Te dire: Tu m'as fait maudire de ma mère?...

MONALDESCHI.

Non, tu fus bonne et douce.

PAULA.

Et lorsque de ta main
Je reçus ces habits, et que, sans examen,
Je les mis, t'ai-je dit ce que souffrait mon ame?
Que je devinais tout; qu'aux regards d'une femme
C'était pour me cacher que ton soin déguisait
Mon sexe? et dans mon cœur l'enfer me le disait
Pourtant! Non, dans ce cœur palpitaient mes bles-
Et le sourire encor recouvrait mes tortures, [sures,
Et mes accens joyeux te dérobaient mes maux,
Quand j'aurais tout donné pour pleurer à sanglots!
Mon Dieu!...

MONALDESCHI.

Je t'aimais, oui, Paula, je t'aime encore!
Mais ne comprends-tu pas quel espoir me dévore?
Quand à Stockholm, au sein d'une autre nation,
J'apportai les projets de mon ambition,
J'étais loin d'espérer que jamais souveraine
Daignerait m'accueillir sous son manteau de reine:
Elle l'a fait! Sais-tu ce que peut être un jour
L'homme qui de Christine aura surpris l'amour?
Cet homme, eh bien? c'est moi: chaque jour en- [lacée
Dans mes mille replis je la tiens plus pressée;
Un pas encore, et maître et roi publiquement,
Je m'assieds sur le trône à ma place d'amant.
N'as-tu pas entendu? maintenant elle implore
La grace du Seigneur; mais le nom qu'elle adore
Pour elle vibrera jusque dans le saint lieu,
Et la voix de son cœur sera la voix de Dieu.
Tu parles de douleur, tu parles de torture:
Pour oser en parler, aurais-tu d'aventure
Vu, découvert à nu le cœur d'un favori,
Quand, pendant un long jour à tout il a souri?
O mon Dieu! qu'est-ce donc que le bras qui nous [pousse?
Quand notre vie aurait pu passer libre et douce,
Marcher dans cet enfer, où des démons rians
Nous suivent pas à pas de leurs yeux flamboyans;
Monter aux flancs raidis d'une montagne aride,
Sans que rien en chemin nous soutienne et nous
Ne s'arrêter jamais qu'afin de ramasser [guide;
Un cordon qu'on ne peut prendre sans se baisser;
Sentir trembler sous soi, de sa fortune esclave,
Un sol mouvant pétri de cendres et de lave;
Monter, monter encor, toujours, et n'oser pas
Se retourner jamais pour regarder en bas, [mes,
De peur qu'épouvanté des hauteurs où nous som-
Nous ne retombions nous briser parmi les hom-

PAULA. [mes.

Ah! j'ignorais qu'il fût des supplices si grands:
Oui, tu l'avais bien dit: C'est affreux! je com- [prends...
Eh bien! puisque c'est moi qui suis la plus heu-
Laisse-moi soutenir ta marche aventureuse. [reuse,
Pour te faire oublier les affronts essuyés,
Il te faut à ton tour, à fouler à tes pieds
Quelqu'un. Ah! garde-moi, je serai ta servante;
Tout ce qu'une amour pure ou délirante invente
De bonheurs, oui, pour toi je les inventerai;
Quand tu me maudiras, moi je te bénirai;
J'aurai des mots d'amour qui te guériront l'ame.
Garde-moi, je consens qu'une autre soit ta femme;
Je promets de l'aimer, d'obéir à sa loi.

(Se jetant à son cou.)

Mais, par le Dieu vivant, garde-moi, garde-moi!...

MONALDESCHI.

Non, la reine t'a vue et peut te voir encore,
Apprendre d'un seul mot ce qu'il faut qu'elle igno-
Dans un sombre regard, j'ai vu Sentinelli [re.
Fixer sur toi ses yeux de tigre: j'ai pâli...
Pour que tu restes, non, trop de terreur m'assiége.
Si la reine voulait te voir, que lui dirais-je?

PAULA.

Oh! n'est-ce que cela? Partout où tu voudras,
Ne puis-je me cacher, moi? Veux-tu? Tu diras
Tout ce que ton esprit inventera. Qu'importe!...
Dis que je suis partie en Italie, ou morte,
Si c'est mieux. N'as-tu pas, dis-moi, dans ta maison,
Quelque coin, quelque tour, quelqu'étroite prison,
Sans issue au dehors, obscure, sans fenêtre,
Où jamais un rayon du soleil ne pénètre?
J'y resterai toujours, on ne pourra savoir
Où je suis, si je vis, nul ne pourra m'y voir
Que toi; tu me diras dans ma sombre demeure,
Quand tu seras sorti, si tu veux que je pleure,
Ou non, toi seul viendras me donner l'eau, le pain,
Et quand tu m'oubliras, j'aurai soif, j'aurai faim!..

MONALDESCHI.

Paula...

PAULA.

Monaldeschi, vois mes pleurs sur mes joues,
Mes tourmens oubliés, ceux auxquels tu me voues.
Avant ces pleurs déjà tant de pleurs sont passés,
Que je ne suis plus belle aujourd'hui, je le sais.
Tu m'en veux, et pourtant c'est ton amour fatale
Qui m'a rendu l'œil sombre et m'a fait le front pâle.

(Se traînant sur ses genoux.)

Mon corps faible en tes bras tant de fois soulevé,
A tes pieds se meurtrit, rampant sur le pavé;
Veux-tu mon sang? mes jours? Prends mon sang,
[prends mon ame,
Ouvre avec ton poignard ma poitrine de femme,
Que j'y sente mon cœur entre tes mains broyé,
Et je souffrirai moins que je souffre. Oh! pitié!!

MONALDESCHI, attendri.

Paula!...

PAULA.

Pitié! mon Dieu!

MONALDESCHI, la relevant.

Dis-moi. Voyons, écoute.
Si tu pouvais rester, je le voudrais, sans doute.

PAULA, se jetant dans ses bras.

Monaldeschi...

(On entend la cloche du temple où prie Chistine.)

MONALDESCHI.

Qu'entends-je! A la reine! Voilà...
(La repoussant.)
Dieu! qui parle de moi. Vous partirez, Paula.
(Il sort.)

ACTE DEUXIÈME.

La salle du Trône, au palais d'Upsal.

SCÈNE I.

CHRISTINE, entrant suivie de deux hommes;
PAULA, cachée derrière un rideau.

CHRISTINE, à l'huissier, qui lui remet une lettre.

(Lisant.)
Donnez. «Charles-Gustave, à vos ordres rendu,
» Est au palais d'Upsal à l'instant descendu.
» Seize juin.» Est-ce tout?

L'HUISSIER.

Oui, majesté.

CHRISTINE, montrant la seconde personne.

Cet homme?...

L'HUISSIER.

Est votre architecte...

CHRISTINE.

Ah! monsieur, l'on vous renomme
Pour votre promptitude et votre habileté.

L'ARCHITECTE.

Reine!...

CHRISTINE.

Un grand homme est mort. Il aurait mérité
De ne point expirer sur la terre étrangère;
La terre où l'on naquit au cercueil est légère.
Dans l'église d'Upsal élevez son tombeau. [beau.
Comme un tombeau de roi, je le veux grand et
Point d'éloges surtout dont le bon goût s'écarte;
Gravez-y seulement son nom: René Descarte...

(Ils sortent: tandis que Christine les suit des yeux, Paula sort de derrière le rideau où elle était cachée, et se met à genoux.

PAULA.

Majesté! majesté!

CHRISTINE.

Hein!... que me voulez-vous,
Enfant?

PAULA.

Oh! majesté, je suis à vos genoux.

CHRISTINE. [ble
Où vous ai-je donc vu, mon beau page? Il me sem-
Que nous avons déjà dû nous trouver ensemble.

PAULA.

Au palais de Stockholm, le jour...

CHRISTINE.

Je me souviens.
Vous êtes au marquis, n'est-ce pas? Allons, viens...
Relève-toi... J'avais oublié cette histoire.

PAULA.

Elle doit plus long-temps rester en ma mémoire,
A moi...

CHRISTINE.

Vous êtes donc au marquis?

PAULA.

Majesté,
Je ne suis plus à lui, depuis...

CHRISTINE.

En vérité,
Notre grand-écuyer vous devait, que je pense,
Pour votre dévoûment, meilleure récompense.
Qu'avez-vous donc fait?

PAULA.

Rien.

CHRISTINE.

Rien?...

PAULA.

Rien, sur mon honneur!
Mais le marquis me craint.

CHRISTINE.

Il vous craint?

PAULA.

Son bonheur
Dépend d'un grand secret dont je suis seul le maî- [tre
Avec lui.

CHRISTINE.

Ce secret, quel est-il?

PAULA.

Oh! peut-être
Plus que je ne le suis devrais-je être discret;
Car vous aussi, madame, êtes de ce secret.

CHRISTINE.

Çà, mon fils, la harangue est bien mystérieuse.
De savoir nos secrets nous sommes curieuse:
Expliquez-vous donc vite...

PAULA, laissant tomber sa tête dans ses mains.

Oh! je l'avais bien dit
Que vous vous fâcheriez.. C'est que je suis maudit.

CHRISTINE.

Non. Voyons, qu'est cela?... Cette crainte est trop [forte;
D'avance, quel que soit ton tort, peu nous importe,
Nous t'absolvons.

PAULA.

Eh bien, madame, vous savez
Qu'à Stockholm, tous les deux, nous sommes ar- [rivés
D'Italie... ensemble.

CHRISTINE.

Oui, je le sais.

PAULA.

Et peut-être
Vous a-t-il dit aussi, qu'excepté lui, mon maître,
Au milieu de ce monde auquel j'ai dit adieu,
Je n'avais d'autre espoir que dans la tombe et Dieu.

CHRISTINE.

Je le sais, vous n'avez plus ni père ni mère.

PAULA.

Jugez donc si jamais douleur fut plus amère
Que la mienne, aussitôt qu'il me dit qu'il fallait
Que je partisse.

CHRISTINE.

Vous, le quitter?

PAULA.

Qu'il voulait
Que d'un exil sans fin ma faveur fût suivie,
Et que je ne devais le revoir de ma vie.

CHRISTINE.

A quelle occasion vous a-t-il dit cela?
Voilà ce que je veux savoir...

PAULA.

C'est que voilà
Ce que je n'ose dire, à vous.

CHRISTINE.

Miséricorde!...
Vous me criez merci, d'avance je l'accorde,
Sans demander pourquoi vous voulez ce pardon:
Et puis vous hésitez... mais vrai Dieu! parlez donc!

PAULA.

Eh bien! vous comprenez que n'ayant que mon [maître,
Ne le quittant jamais... je devais le connaître
Comme je me connais, et que tout sentiment
Qui frappait sur son cœur, presqu'au même mo- [ment
Retentissait au mien! c'est ainsi que mon ame

(Christine fait un mouvement.)

Devina qu'il aimait, avant mes yeux. Madame,
Je vous l'avais bien dit; mais, si vous le voulez,
Je puis me taire encor. Dites un mot...

CHRISTINE.

Parlez!...

PAULA.

C'est ainsi que voyant sa tristesse croissante,
Je sus que son amour serait longue et puissante:
Ainsi je devinai, voyant moins soucieux
Son front, que sur la terre il espérait les cieux:
Être aimé! Son espoir bientôt fut de la joie;
Il l'était. Ces cheveux où votre main se noie,
Madame, ne sont pas et plus beaux et plus noirs
Que ceux qu'avec amour il baisait tous les soirs.
Puis sa joie augmenta... c'était presqu'un délire...
Il pleurait... et soudain se reprenait à rire...
Un soir que je rentrais, je vis, oh! sans chercher
A le voir, un portrait!... Entendant s'approcher
Quelqu'un, il le cacha trop lentement encore,
Car c'était le portrait de celle qu'il adore.
Ainsi que vos cheveux les siens étaient ornés
D'une couronne.

CHRISTINE, se soulevant sur son fauteuil.

Hein!

PAULA.

Madame, pardonnez!
Tant de hardiesse aura récompense sanglante
Peut-être... Vengez-vous...

CHRISTINE, souriant.

Étais-je ressemblante?

PAULA.

Oh! oui... car ce portrait, objet de tant d'ardeur,
Fut, depuis qu'il l'obtint, nuit et jour sur son cœur.

CHRISTINE.

Un vieux flatteur, enfant, pour mon ame attendrie,
N'aurait pas inventé meilleure flatterie
Que ce que tu dis là... Tu veux donc d'un seul coup
Avoir beaucoup de moi?

PAULA.

Reine... oui, je veux beaucoup,
Car je n'ai pas tout dit. Le jour où vous promîtes
De choisir un époux, aujourd'hui même, dites,
Avez-vous oublié que dans son cœur d'amant
Chaque mot pénétrait et tremblait sourdement,
Comme un stylet lancé par une main trop sûre
Frappe à fond, et long-temps tremble dans la bles- [sure?
Voilà ce qu'il souffrit... Et le soir en rentrant,
Cet homme heureux hier, aujourd'hui délirant,

De son amour cessa de me faire mystère ;
Me dit tout, puis pensa qu'il eût dû tout me taire,
Et que me mettre en tiers dans un secret royal
Était affreux, fussé-je un confident loyal.
C'est alors qu'il voulut, peut-être avec justice,
Que de Stockholm pour Rome à l'instant je partisse.
J'implorai... Pour garant j'offris mon sang, mes
[jours,
S'il cessait de vouloir... mais il voulut toujours.
Alors je me sauvai, fou, délirant, stupide ;
Puis à travers le front comme un éclair rapide,
Un espoir me passa, je sentis qu'il fallait
Partir, et je me dis : Si la reine voulait,
Je ne partirais pas, qu'elle veuille, et fidèle
A l'ordre qui, pour moi, vers lui descendra d'elle,
Monaldeschi pourra me rattacher à lui. [d'hui
Je vous suivis partout... mais ce n'est qu'aujour-
Que j'eus ce grand bonheur de voir ma souveraine
Pour tomber à ses pieds que je supplie... ô reine...

CHRISTINE. [ainsi
L'homme qu'un autre homme aime et peut aimer
Doit être grand et bon... Viens, mon enfant, merci !
Je l'ignorais encor, tu me l'as fait connaître.
Oh ! non... tu ne dois pas, enfant, quitter ton maî-
Garde-nous les secrets confiés à ta foi ; [tre.
J'accueille ta prière en t'attachant à moi.

PAULA.
A vous, madame, à vous ! vous vous trompez, je

CHRISTINE. [pense ?
Non, ton amour pour lui mérite récompense ;
Le marquis t'en doit une, et je veux l'acquitter.
Reste donc avec moi pour ne le plus quitter.

PAULA.
Mais...

CHRISTINE.
Assez. Qu'est-ce là ? Ton nom ?

PAULA.
Paulo.

CHRISTINE.
Ton âge ?

PAULA.
Quinze ans.

CHRISTINE.
Paulo, je vais te charger d'un message
Secret... Charles-Gustave arrive en ce moment
Dans ce château d'Upsal ; vers cet appartement,
Sans que personne ici vous entende ou vous voie,
Tu pourras l'amener. Cette secrète voie,
En tournant le palais, à sa chambre conduit :
Tu prendras un flambeau, car tu vois qu'il fait nuit
Dans ce passage. Ah ! tiens ! la clé de l'autre porte.

PAULA, à part en sortant.
Ai-je réussi ? Non. Mais je reste. Qu'importe !

SCÈNE II.

CHRISTINE, seule.

Oh ! que c'est un spectacle à faire envie au cœur,
Que voir ce sentiment, de tout autre vainqueur,
Cette ardente amitié qui soi-même s'oublie,
Et que mes courtisans appelleraient folie !
Ce miracle du cœur, Monaldeschi, pour toi,
Peut à la voix de Dieu naître ; tu n'es pas roi.
Que c'est une effrayante et sombre destinée,
Que celle de cette ame au trône condamnée !
Qui pourrait vivre, aimer, être aimée à son tour ;
Qui, dans elle, sentait palpiter de l'amour,
Et qui voit qu'à ce faite où le destin la place,
Tous les cœurs sont couverts d'une couche de glace.
Comme au haut d'un grand mont le voyageur lassé,
Part tout brûlant d'en bas, puis arrive glacé ;
Sans qu'un éclair de joie un seul instant y brille,
User à le rider son front de jeune fille,
Sentir une couronne en or, en diamant,
Prendre place à ce front d'une bouche d'amant ;
Marcher sur du velours ; mais, partout où nous
[sommes,
Sentir que nous marchons sur la tête des hommes ;
Voir tous ceux sur lesquels nos pieds ne pèsent pas,
Qui relèvent le front, et qui grondent tout bas ;
Deviner, quand de près notre œil les examine,
Sous chaque habit croisé, couvrant chaque poitrine,
Une main qui se cache en cachant un poignard....
César, Ladislas six, Henri quatre, Stuart...
La foule... flot bruyant qui mugit et qui roule,
Dès qu'un trône s'élève, ou qu'un trône s'écroule,
La foule, forte, immense, hydre aux cent mille
Par qui passent les rois constamment épiés ; [pieds,
Qui dans l'ombre sans cesse autour de nous tour-
[noie,
Nous suit de tous ses yeux, et dont chaque œil
[flamboie ;
Se dresse devant nous à notre lit de mort,
Et qui si nous souffrons soudain crie au remord,
Bourdonne pour troubler la royale agonie,
Ne nous quitte pas même alors quelle est finie,
Et sur la tombe fraîche où nous fuyons en vain,
Pour funèbre oraison ne dit qu'un mot : « Enfin !... »
Voilà ce qu'est régner... A travers la vallée,
Courir en se jouant, bruyante, échevelée,
Vivre d'air, de bonheur, de joie, à tout moment,
Rire avec des éclats ou pleurer librement ;
Choisir avec son cœur parmi tous un seul homme,
Qu'on aimera ; l'aimer ! visiter Paris, Rome ;
Être seul avec soi... n'avoir pas toujours là
L'histoire qui vous dit : « Ne faites pas cela. »
N'être plus d'aucun poids au mouvant équilibre
De ce monde : voilà ce que c'est qu'être libre...
Ah ! vous voilà, marquis, vous arrivez à temps,
Et je vous attendais depuis quelques instans.

SCÈNE III.

CHRISTINE, MONALDESCHI.

MONALDESCHI.

Majesté! me voici, prêt à suivre ou transmettre
Vos ordres.

CHRISTINE.

Ce n'est point cela : venez vous mettre
Ici. Pour vous parler j'ai de fortes raisons.
Asseyez-vous, marquis, sur ce siége, et causons.

MONALDESCHI, regardant autour de lui.

Madame...

CHRISTINE.

Nul ne peut nous voir ni nous surprendre,
Quittez donc l'étiquette.

MONALDESCHI.

Oh! si j'ose comprendre,
Vous daignez m'accorder un de ces doux momens
Qui me feraient sourire au milieu des tourmens
Les plus affreux.

CHRISTINE.

Marquis, toujours je vous écoute
Avec joie, et pourtant le ciel sait que je doute...

MONALDESCHI.

Vous doutez! O mon Dieu! dis-moi, pour rassurer
Le cœur aimé qui craint, par quoi faut-il jurer?
Quel est le saint puissant, la puissante madone,
Qui lorsqu'on jure en vain jamais ne le pardonne!
Dis-moi leurs noms, mon Dieu, car je veux aujour-
Pour rassurer son cœur, jurer par elle et lui! [d'hui,

CHRISTINE.

Point de sermens, marquis; l'éclat qui m'environne,
Le feu des diamans que jette ma couronne,
N'a-t-il pas, dis-le-moi, de ton esprit vainqueur,
Plus ébloui tes yeux, que moi séduit ton cœur?

MONALDESCHI.

O Christine! pourquoi me faire cette injure?
Moi t'aimer pour ton rang? Oh! non, je te le jure
Que, quel que fût le rang que le ciel t'eût donné,
J'aurais aimé ton front même découronné,
Partout... oui, si j'avais vu dans l'Andalousie
Tes yeux noirs à travers la verte jalousie,
J'aurais aimé tes yeux! le théorbe à la main,
Assise au fût brisé d'un vieux tombeau romain,
Chantant un chant d'amour, si je t'avais trouvée,
J'aurais aimé ton chant, car je t'avais rêvée!
Et, de mon vague amour éprouvant le pouvoir,
Je croyais te connaître avant que de te voir.
Oh! oui, j'avais osé, dans mes songes de l'ame,
Créer un ange à moi sous des formes de femme;
Il avait ce regard et ce sourire-là,
Et lorsque je te vis, je dis: Oh! le voilà!

CHRISTINE.

Que les yeux du Seigneur regardent dans ton ame
Si tu dis vrai, marquis; car jamais une femme,
Dans son amour puissant, ne fera pour un roi
Ce que, reine aujourd'hui, je vais faire pour toi!
Qu'on ouvre.

(On ouvre, tous les courtisans entrent.)

Je reviens avec sceptre et couronne.
Attendez-moi, marquis.

MONALDESCHI.

Où, reine?

CHRISTINE.

Au pied du trône.

(Elle rentre, le marquis lui baise la main et va se placer le pied sur la première marche du trône.)

SCÈNE IV.

MONALDESCHI, tous les COURTISANS.

LA GARDIE entre avec le baron de Steinberg.

Avez-vous vu baron? il vient de déposer,
Devant nous, sur la main de la reine un baiser:
Il ne se cache plus; sa victoire est complète.
Un baiser sur la main!...

LE BARON.

Ce n'est pas d'étiquette,
J'en conviens.

LA GARDIE, à Sentinelli.

Vous l'avez peut-être aussi vu, vous?

SENTINELLI, d'un air sombre.

Oui.

PIMENTEL.

Guêmes, nous pouvons rendre grâce à genoux
Au ciel. A nous servir je crois que Dieu s'applique.
Le marquis sera roi; c'est un bon catholique.

GUÊMES.

Mais d'où vient qu'on reçoit ici l'ambassadeur
De Portugal?

PIMENTEL.

Celui de milord protecteur
S'y trouve bien.

OXENSTIERN, montant avec les trois autres vieillards derrière le trône.

Amis, reprenez votre place
Près du trône. Aujourd'hui du fardeau qui vous lasse
A qui doit le porter nous remettrons le poids!
Placez-vous, mes amis, pour la dernière fois.

LA GARDIE, à Sentinelli.

Regardez donc, il a sur le velours du trône
Déjà posé le pied.

SENTINELLI.

Pour mettre la couronne,
Dites-moi, croyez-vous, baron, qu'il ôtera
Son chapeau qu'avec nous il garde?

LE BARON.

Il le devra!
Les grands d'Espagne seuls, lorsqu'ils sont en pré-
[sence
Du roi, gardent le leur, c'est un droit de naissance!

STEINBERG.
Mon oncle, la comtesse Ebba doit-elle ici
Accompagner la reine?

LE BARON.
Oui sans doute.

STEINBERG.
Merci!...

LE BARON.
Elle est dame d'honneur. Beau titre!

STEINBERG.
Oh! peu m'importe?
(La porte de la reine s'ouvre, un huissier paraît.)

SENTINELLI.
Voilà sa royauté qui vient par cette porte,
Messieurs, à tout espoir il nous faut dire adieu!

UN HUISSIER annonçant.
Le prince Palatin, Charles-Gustave.

MONALDESCHI tressaillant.
Dieu!...
L'héritier présomptif!...

SENTINELLI.
Oh! pour une couronne
Ils sont deux maintenant. Un de trop!

LE BARON s'avançant.
Près du trône,
Altesse, l'étiquette a marqué votre rang.

CHARLES-GUSTAVE.
J'y vais monter avec la reine.

MONALDESCHI d'une voix sourde.
Tête et sang!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHRISTINE, suivie du COMTE DE BRAHÉ, qui porte le globe royal, et DU COMTE DE GORLZ, qui porte la main de justice.

UN HUISSIER.
La reine!

CHRISTINE.
A tous salut! que Dieu nous ait en garde,
Car c'est nous aujourd'hui que le monde regarde.
Il tournera les yeux vers d'autres dès demain.
Prince Charles-Gustave, offrez-moi votre main,
(Elle monte quelques marches du trône.)
Et restez là. Messieurs, ce jour aura, j'espère,
Un heureux résultat. Le croyez-vous, mon père?

LA GARDIE, s'inclinant.
Reine, nous en avons tous la conviction.

CHRISTINE.
Comte, nous acceptons votre démission
De grand-trésorier.

LA GARDIE.
Quoi! j'aurais pu vous déplaire?

CHRISTINE, à Steinberg.
Je vous fais chevalier de l'Étoile polaire,
Steinberg.

STEINBERG.
O majesté!

CHRISTINE.
Vous avez le cordon
Du grand Aigle de Suède.

STEINBERG.
O reine!

CHRISTINE, regardant Gondemar.
Qu'est-ce donc?
Dans mon palais d'Upsal l'envoyé de Bragance!
Comte de Gondemar, c'est par trop d'arrogance.
Bragance se méprend en nous traitant d'égal:
Philippe quatre seul est roi de Portugal.
(A l'ambassadeur de Cromwell.)
Monsieur de Whitelock, dites à votre maître
Que Christine aujourd'hui devant tous fait connaître
L'alliance signée avec lui. Pour milord,
Vous lui direz, à lui, que je l'estime fort.
Vous le voyez, messieurs, par sa faveur très haute
Dieu veut qu'en ce moment rien ne nous fasse faute.
D'une durable paix je lui dois la douceur;
L'Angleterre nous aime et nous nomme sa sœur;
A la Suède la France est toute dévouée;
Seul, l'empire est fidèle à la haine vouée; [flancs,
Mais par bonheur son aigle est faible et saigne aux
Car le lion du Nord la secoue en ses dents;
Et palpitante encor des dernières défaites,
Un seul coup maintenant tranchera ses deux têtes.
Quand mon père à Lutzen succomba triomphant,
Éveillée en sursaut dans mon berceau d'enfant,
Faible, je me levai, j'avais quatre ans à peine,
Je regardai mon peuple, il dit: « Voilà la reine! »
Je grandis vite, car, avec son bras puissant,
La gloire paternelle était là me berçant;
Je grandis vite, dis-je, et j'endurcis mon ame
A ces travaux qui font que je ne suis point femme:
Je suis le roi Christine! et, dites-moi, plus fort
Mon trône a-t-il pesé sur vous de cet effort?
Non. Quand le ciel était noir et chargé d'orages,
Quand pâlissaient les fronts, quand pliaient les cou-
[rages,
Je vous disais: « Enfans, dormez, le ciel est beau, »
Et je vous abritais sous mon vaste manteau;
Mais comme ce géant qui soutient les deux pôles,
J'ai courbé sous leur poids mon front et mes épaules.
Je voudrais maintenant pour les jours qui viendront
Relever mon épaule et redresser mon front,
Car je suis fatiguée; eh bien, qu'un autre porte
La charge qui me lasse et me paraît trop forte.
Mon rôle est achevé, le tien commence, à toi
La couronne. Salut! Charles-Gustave, roi:
(Prenant le globe des mains de de Brahé.)
Reçois de tes deux mains ce monde que j'y jette,
Christine n'est plus rien que ton humble sujette.
Monte au trône, Gustave.

OXENSTIERN, tremblant.
O reine! écoutez-nous
Avant que d'abdiquer; comtes, ducs, à genoux!
(Aux vieillards.)
A genoux! vous aussi, pour lui faire comprendre

Qu'aussi bas qu'elle croit elle ne peut descendre;
Que, malgré son vouloir, tous les genoux pliront,
Et qu'elle doit toujours nous dépasser du front.
Seul je te parlerai debout, car je t'adjure!
Le plus vieux des vieillards, Christine, t'en conjure,
Renonce à ton dessein, c'est un dessein fatal.
Pour quitter tes Suédois, que t'ont-ils fait de mal?
Crois-moi, plus d'une fois au pied du sanctuaire,
Charles-Quint regrettant la pourpre sous la haire,
Et pleurant un exil qu'il s'était seul donné,
Sur le marbre frappa son front découronné...
Et tu ferais ainsi? Dans ta tête profonde,
Dis-moi, que comptes-tu mettre en place du monde?
Tu le regretteras.

CHRISTINE.

Mon père, embrassez-moi.

(On se relève.)

Merci!... merci!... Salut, Charles-Gustave, roi!
Ce n'est point le projet d'une ardeur insensée,
Oh! non, c'est un projet mûri dans ma pensée,
Qui, long-temps combattu, s'accrut par cet effort,
Et qui vient d'en sortir plus constant et plus fort:
Ne m'en parlez donc plus. Brahé, viens à ta reine
Rendre un dernier devoir, où ta place t'enchaîne;
Viens, Pierre de Brahé, comte et sujet loyal,
Détacher ma couronne et mon manteau royal.

BRAHÉ.

Oter votre manteau!... moi? votre diadème!
Oh! non, jamais.

CHRISTINE.

Eh bien! je te les rends moi-même.
Des insignes royaux que Charles soit orné.

(On présente à Charles-Gustave la couronne sur un coussin de velours; il l'essaie et la remet sur le coussin; un grand de l'état porte le manteau royal.)

UN HÉRAULT D'ARMES, au peuple.

Charles-Gustave, roi, vient d'être couronné.
Vive Charles-Gustave!

CHRISTINE, descendant deux marches et prenant attitude de suppliante.

A mon tour je désire
Dons et faveurs, veuillez me les octroyer, sire.
De mes vastes états, que je quitte si beaux,
Je voudrais obtenir de vous quelques lambeaux?

GUSTAVE.

Ordonnez.

CHRISTINE.

Comme bien personnel, je demande
Les îles de Gottland, d'Usedum, et d'Olande,
Et d'Osel. Je voudrais et Pole, et Nyckloster,
Et Wolgast, et que nul ne me les pût ôter,
Pas même vous. Ces biens me suffiront pour vivre.

GUSTAVE.

Vous les avez.

CHRISTINE.

J'entends que l'on me laisse suivre
Par tous ceux qui voudront s'en aller où je vais,
Et partager mon sort, qu'il soit bon ou mauvais;

(D'une voix forte.)

J'entends avoir sur eux droit de justice haute;
Et quel que soit le roi dont je devienne l'hôte,
Il n'aura rien à faire aux gens de ma maison,
Et j'y pourrai punir de mort la trahison.

GUSTAVE.

Vous en aurez le droit.

CHRISTINE.

Maintenant je désire
Que vous alliez au temple et rendiez grace, sire,
Au Seigneur, qui m'a dit: Fais de Gustave un roi;
Et que vous y priiez pour l'État et pour moi.

GUSTAVE.

Je m'y rends.

CHRISTINE.

Maintenant, ceux pour qui la fortune
D'une ex-reine n'est pas tout-à-fait importune,
Dans un quart d'heure au plus me trouveront ici.
Nous partons aujourd'hui, messieurs.

SENTINELLI.

Reine, merci.

STEINBERG, à Ebba.

Un mot, madame. Auprès de votre souveraine
Restez-vous?

EBBA.

Oui, monsieur, partout je suis la reine.

STEINBERG.

Bien.

EBBA.

Mais quel intérêt de savoir où j'irai
Avez-vous?

STEINBERG.

Un très grand.

OXENSTIERN, descendant et baisant la main de Christine.

Ma fille, j'en mourrai.

(Tout le monde sort. Christine reste en haut des degrés du trône, Monaldeschi en bas; on entend au dehors la foule crier.)

LE PEUPLE.

Vive le roi!

CHRISTINE.

La foule à son tour l'environne.
On dit: vive le roi! C'est vive la couronne
Qu'il faudrait dire. Eh bien! à quoi donc pensons-nous?
C'est Christine, marquis, la reconnaissez-vous?

MONALDESCHI.

Oh! madame.

CHRISTINE.

La reine aux cieux est remontée;
Mais la femme qui t'aime est près de toi restée.
Mon diadème d'or contrariait tes vœux,
Quand tu voulais passer ta main dans mes cheveux.

MONALDESCHI.

Oui, vous m'avez compris, et je vous en rends grâce...

(A part.)

Qui m'eût dit que j'aurais envié ta disgrâce,
Magnus de La Gardie!

CHRISTINE.

Allons, marquis, adieu !
Vous savez que se vont rassembler en ce lieu
Ceux qui suivent mon sort malheureux ou prospère ;
Je n'aurai pas besoin de vous presser, j'espère.

(Christine rentre, Monaldeschi lui baise la main, et en se retournant aperçoit Paula.)

SCÈNE VI.

MONALDESCHI, PAULA.

MONALDESCHI.

Paula !... rêvé-je donc !.... Paula, que faites-vous
Ici ?

PAULA.

J'attends qu'on parte.

MONALDESCHI.

Et tu pars avec nous ?

PAULA.

Oui.

MONALDESCHI.

Tu pars !

PAULA.

Oui.

MONALDESCHI.

Tu pars, dis-tu ?

PAULA.

Je pars, te dis-je.
T'accompagner en France, est-ce donc un prodige ?

MONALDESCHI.

Par ordre de la reine, avec elle, Paula,
Ses gens seuls partiront.

PAULA.

Eh bien ! donc me voilà ! [visse,
Puisqu'il faut qu'à quelqu'un toujours je m'asser-
D'aujourd'hui pour le sien j'ai quitté ton service :
Voilà tout. Ah ! tu crois qu'on peut impunément
Trahir qui nous a cru sur la foi du serment ;
Qu'à sa suite l'on peut traîner la jeune fille
Qui pour nous a perdu pays, honneur, famille,
La livrer au mépris de ce monde insultant,
Et qu'elle s'en ira, quand on dira : Va-t'en ?
Oh ! que non pas ! Je suis l'ombre de ta maîtresse,
Comme un remords vivant devant toi je me dresse.
Marquis, tu m'as fait prendre un chemin hasardeux,
Mais, quelque part qu'il mène, il nous mène tous
[deux,
Quelque part que tes yeux se détournent, mon ombre
Toujours à l'horizon passera triste et sombre,
Et sur la tombe ouverte au bout de ton chemin
Tu me retrouveras pour te donner la main.
C'est bien : de ton stylet tourmente la poignée ;
Mais lorsque par la mort tu m'auras éloignée,
Tes soins seront sanglans et seront superflus :
Tu me sentiras là, quoique je n'y sois plus ; [tombe,
Et mieux vaut voir sortir, crois-moi, quand la nuit
Un poignard du fourreau qu'un spectre d'une tombe
Tu pensais que mon cœur, comprimé par l'effroi,
N'oserait éclater.

MONALDESCHI, apercevant Sentinelli qui entre.

Sentinelli ! Tais-toi.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SENTINELLI, puis STEINBERG et EBBA, puis CHRISTINE.

SENTINELLI.

Vous êtes prêt, marquis ?

MONALDESCHI.

Oui, comte.

SENTINELLI.

Bien !

MONALDESCHI.

Sans doute
Vous venez avec nous ?

SENTINELLI.

Certes ! sans qu'il m'en coûte ;
Et ce n'est point à vous à le trouver mauvais :
Nous sommes vieux amis : où vous allez je vais.

CHRISTINE, entrant.

Vous êtes cinq en tout ; cortége respectable
Pour une majesté d'hier. J'ai sur ma table
Oublié mon écrin ; allez me le quérir,
Paulo. Voyons, messieurs, nous allons donc courir
Le monde, et visiter d'abord Rome, la France
Après. Déjà Cromwell, on m'en fait l'assurance,
Était très bien pour moi ; mais maintenant c'est
[mieux,
Sans couronne mon front blessera moins ses yeux.
Notre troupe est peu forte, elle en sera plus vive.
Allons, partons, messieurs, et qui m'aime me suive.

(Elle sort avec Ebba et Steinberg. Monaldeschi les suit. Paula sort du cabinet de la reine avec l'écrin.)

PAULA.

Vous oubliez quelqu'un, marquis ; attendez-moi.

(Elle sort entraînant Monaldeschi qui regarde Sentinelli resté derrière lui.)

SCÈNE VIII.

SENTINELLI, seul.

Ne crains rien, me voilà. Marquis, je suis à toi !
Crois-tu que le lion prêt à saisir la proie
Qu'il poursuivit un an abandonne sa voie ? [mé,
Ne crains rien, me voilà... Trop long-temps compri-
Mon cœur dans son espoir est las d'être enfermé.

Il est temps à la fin que le volcan s'allume,
Depuis un an déjà qu'il mugit et qu'il fume.
Il est temps qu'à la fin il rejette au dehors
Sa haine qui bouillonne et surmonte ses bords.
Sa haine seulement que chaque instant aggrave,
Ne refroidira pas comme fait une lave.
Tu veux fuir ton destin ; mais jusqu'à ton trépas,
A ton ombre attachés, mes pas suivront tes pas !

(Il sort.)

ACTE TROISIÈME.

Un appartement du palais de Fontainebleau. Au fond, les portes de la chambre à coucher de la reine. — A gauche, une porte latérale conduisant à l'appartement de Monaldeschi.

SCÈNE I.

MONALDESCHI, sortant de l'appartement de la reine. PAULA, debout, appuyée contre la porte de l'appartement de Monaldeschi.

MONALDESCHI.

Encor?

PAULA.

Toujours.

MONALDESCHI.

Paula?

PAULA.

Monaldeschi !

MONALDESCHI.

Pourquoi
Me poursuivre ainsi... dis... que veux-tu donc de moi ?
Parle.

PAULA.

Je ne veux rien, seulement je suis l'ombre
Que le ciel à ton jour mêle pour qu'il soit sombre,
Le songe qui la nuit tourmente ton sommeil,
Et la voix qui te dit : «Malheur !... » à ton réveil.

MONALDESCHI.

Paula, depuis trois ans je souffre ta démence,
C'est assez.

PAULA.

C'est assez ! de sa parole immense,
Au jour du jugement, où tu crîras merci,
Quand Dieu t'appellera, je dirai : Me voici.
C'est assez ! oh ! non, non...

MONALDESCHI, réfléchissant un moment, puis allant à elle.

Eh bien ! encor peut-être,
Si vous voulez, Paula, je puis faire renaître
Le bonheur dans les jours qui vous sont réservés.
Voulez-vous être heureuse encor? vous le pouvez.

PAULA.

Serait-ce de ta bouche une ironie affreuse,
Que de me dire à moi : « Voulez-vous être heureuse ? »
Sous le poids des douleurs j'ai si long-temps plié,
Que pour moi le bonheur est un mot oublié.
Quand la lente infortune a creusé notre joue,
Sillonné notre cœur, crois-tu qu'on la secoue,
Comme le voyageur, de son chemin lassé,
Ferait d'un peu de poudre à ses pieds amassé ?
Dis, cependant.

MONALDESCHI.

Paula, je hais mon esclavage.
Porter toujours un masque, et jamais un visage,
Me gêne ; et l'avenir, que d'ici j'entrevois,
Déjà sur mon présent pèse de tout son poids.
Lasse de son repos, Christine, qui conspire,
Sur elle ne me peut pardonner mon empire ;
Toujours un mot amer, un regard courroucé,
Soulèvent de son cœur mon amour repoussé ;
Et, pour se dérober à son propre anathème,
Elle verse sur moi le mépris d'elle-même.
Pour oublier les siens elle me fait des torts,
Il lui faut toujours là quelqu'un pour ses remords.
Le vieillard l'avait dit de sa voix solennelle,
Que l'heure du regret arriverait pour elle ;
Que manqueraient un jour, cherchés par elle en vain,
La couronne à son front, et le sceptre à sa main.
Aussi dans son ennui maintenant que fait-elle ?
Souillant son avenir d'une tache immortelle,
Pour ressaisir un sceptre imprudemment quitté,
Christine sourdement conspire.

PAULA, avec indifférence.

En vérité,
Je ne sais pas, marquis, ce que vous voulez dire.
Eh ! que me font à moi les débats d'un empire ?

MONALDESCHI.

Mais ce n'est point à moi qu'ils importent si peu.
Tous ces débats de roi ne me sont point un jeu,
Qu'en leurs destins divers mon regard accompagne,
Sans qu'il soit inquiet de qui perd ou qui gagne.
Je vis et je touchai le trône de trop près,
Pour m'en être éloigné sans d'éternels regrets.

PAULA.

Eh bien ! Monaldeschi, puisque Christine tente
D'y remonter, ton ame est, j'espère, contente ?

MONALDESCHI.

Deux choses adviendront : ou Gustave saura
Qu'on conspire, et dès lors le complot échoûra,

Ou, conduit avec l'art que Christine possède,
Il la replacera sur le trône de Suède.
Si Gustave est vainqueur, comme j'ai conspiré,
D'un exil éternel je puis être assuré.
Si Christine triomphe, à me perdre enhardie,
Je devine pour moi le sort de La Gardie:
J'ai tout prévu. Magnus ne doit point à demi,
De qui l'humilia s'être fait l'ennemi.
Une lettre par moi lui vient d'être adressée ;
J'y dénonce en détail l'espérance insensée
Que Christine a conçue, et j'y demande au roi,
A la cour de Stockholm un refuge pour moi.
Pour tant de dévoûment, le moins qu'il puisse faire
Est de me replacer dans mon ancienne sphère;
La Gardie est chargé de régler avec lui
Ce que nous demandons tous les deux ; aujourd'hui
Ou demain je reçois sa réponse peut-être.

PAULA.

Vous avez oublié qu'on lit dans une lettre
Sans la décacheter. Vous disiez vrai, l'enjeu
Est important, marquis, votre tête est au jeu.

MONALDESCHI.

Mes mesures, je crois, ont été trop bien prises
Pour que je me fatigue à craindre des surprises.
Adressée à Christine, une lettre viendra:
Mais c'est Sentinelli qu'elle dénoncera.
Lors de Fontainebleau je m'éloigne sur l'heure;
Puis, une fois parti, que Sentinelli meure
Ou vive, peu m'importe.

PAULA.

Et dans quel intérêt
Me mettez-vous, marquis, d'un aussi grand secret?

MONALDESCHI.

J'ai besoin de quelqu'un qui d'un mot me com- [prenne,
Lorsqu'il en sera temps, qui sorte et qui m'amène
Les chevaux qui d'ici me doivent emporter,
Sans que sa longue absence ait droit d'inquiéter;
Alors nous partirons, et hors de sa présence
Une fois, mon amour et ma reconnaissance,
Ma Paula, te feront oublier tes tourmens.
Tu me retrouveras tel qu'autrefois.

PAULA, le regardant.

Tu mens!...
N'importe, l'on ne peut trahir sa destinée,
La mienne est à la tienne à jamais enchaînée.
Compte sur moi.

MONALDESCHI, avec joie.

Paula, de mes biens la moitié
Est à toi, ma Paula.

PAULA, le repoussant.

Vous me faites pitié.

SCÈNE II.

LES MÊMES, STEINBERG et EBBA, entrant d'un côté, appuyés sur le bras l'un de l'autre; SENTINELLI entre du côté opposé.

SENTINELLI.

Ah! monsieur de Steinberg, suis-je en retard? la [reine
M'a-t-elle demandé?

STEINBERG.

Non.

EBBA.

Notre souveraine
Repose encore; hier, vous vous souvenez-bien
Que d'un double savant, grand théologien,
Elle a dans la soirée accueilli les hommages.
Ils ont sur le samscrit et le culte des mages
Argumenté jusqu'à deux heures du matin.

MONALDESCHI.

C'était fort amusant.

EBBA.

Oui, l'on parlait latin.

MONALDESCHI.

Pour moi, j'ai de la reine admiré la harangue.

EBBA.

Je ne vous savais pas si fort sur cette langue.

SENTINELLI.

Un courtisan! madame; eh! que dites-vous donc?
Des langues en naissant ces messieurs ont le don.
Et lorsque par hasard quelquefois il arrive
Que des mots prononcés d'une façon plus vive
Intimident l'un d'eux au point que vainement
Il cherche quelle langue on parle en ce moment,
En efforts maladroits bien loin de se confondre,
Ils s'incline plus bas, et c'est encor répondre.

MONALDESCHI.

D'un tel propos, monsieur, je puis me plaindre.

SENTINELLI.

A qui?

MONALDESCHI.

A la reine, monsieur...

SENTINELLI.

Seigneur Monaldeschi,
J'ai, d'un propos amer quand mon ame est frappée,
Ma confidente aussi.

MONALDESCHI.

Laquelle?

SENTINELLI.

Mon épée.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CHRISTINE, UN HUISSIER annonçant: LA REINE.

CHRISTINE, entrant.

A tous salut. Qui donc peut ici, s'il vous plaît,

Me dire d'entre vous, messieurs, l'heure qu'il est.

STEINBERG.

Neuf heures.

CHRISTINE.

Se peut-il que si tard on demeure
Dans un lit loin du jour? Mieux vaut, je crois, qu'on
Que de cette manière exister à moitié. [meure,

MONALDESCHI.

Mais nous avons besoin...

CHRISTINE.

Mais nous faisons pitié.

MONALDESCHI.

Madame, vous dormiez du sommeil de la gloire,
Et le repos est doux après une victoire.

CHRISTINE.

Que dit notre écuyer?

MONALDESCHI.

Il fait allusion
A vos combats d'hier, à la confusion
Du savant qui vous vit résoudre ce problême,
Qu'il pouvait rencontrer plus savant que lui-même.

CHRISTINE.

Mon ennemi n'était rien moins que confondu,
Et mon latin, je crois, est du latin perdu.
Je n'ai pu du vrai texte entendre une syllabe;
Au lieu de ce latin, si j'avais su l'arabe...
Mais ce n'est point ici l'heure de discuter.
Avez-vous ce matin quelqu'un à présenter,
Marquis?

MONALDESCHI.

Oui, deux Français, l'un fat, l'autre poète.

CHRISTINE.

Eh bien! prévenez-les que pendant sa toilette
Christine jugera de leurs talens divers,
Et que nous causerons de modes et de vers.
(Monaldeschi sort.) (A Sentinelli.)
Monsieur le commandant de notre grande armée,
Qui de douze soldats pour l'instant est formée,
A notre grand-lever nous recevrons encor
Les deux officiers qui font l'état-major.
(Sentinelli sort.)
Quant à toi, chère Ebba, je te garde la peine
De charger de bijoux le front de ton ex-reine.
Choisis ceux qu'elle doit supporter aujourd'hui;
Tous ces détails pour moi sont d'un mortel ennui.

EBBA.

Ils ont trouvé parfois votre ame moins rebelle:
A votre majesté souffrez que je rappelle
Les soins qu'à sa toilette elle-même donna,
Lorsqu'elle prit le nom du comte de Dohna.

CHRISTINE.

Ce n'étaient plus alors des vêtemens de femme,
Dieu pour un autre sexe avait créé mon ame;
Je sentais, sous l'habit d'un jeune cavalier,
Ma volonté plus libre et mon cœur plus altier.
Ainsi qu'à moi, Steinberg, il vous souvient peut-
[être
Du plaisir qu'à mes yeux vous avez vu paraître,
Lorsque, pour retomber sur le sol étranger,
Je franchissais joyeuse, et d'un pied plus léger,
Le ruisseau dont le cours a marqué la limite
Qu'au Danemarck jadis la Suède avait prescrite;
Et que dans un transport soudain je m'écriais:
A tout jamais adieu, terre et ciel que je hais!
Eh bien! sous le ciel pur de France et d'Italie,
J'ai souvent regretté, dans ma mélancolie,
Cet air froid, ce ciel dur, ces horizons glacés,
Où s'effacent des monts l'un sur l'autre entassés;
Ces vieux ifs que l'hiver de ses frimas assiége,
Géans enveloppés dans leurs manteaux de neige;
Et ces légers traîneaux, qu'en mon illusion
Je vois glisser encor comme une vision. [drie
Oh! c'est qu'ils sont puissans sur notre ame atten-
Ces souvenirs lointains d'enfance et de patrie.
(Elle tombe dans une profonde rêverie, et en sort tout à coup.)
Mais nous la reverrons bientôt, rassurez-vous.
En attendant, Ebba, demande mes bijoux.
Nos courtisans sont là; pour leur troupe frivole
Le temple va s'ouvrir, il faut parer l'idole.
Venez ici, Steinberg, vous qui m'avez parfois,
Par votre dévoûment, rappelé mes Suédois.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MONALDESCHI, SENTINELLI, CORNEILLE, LA CALPRENÈDE, DEUX OFFICIERS, LE SECRÉTAIRE GALDEMBLAD, PAULA au fond, DEUX FEMMES à la toilette de la reine.

CHRISTINE.

Venez, messieurs, venez: de vous voir je suis fière;
Votre patrie aussi me fut hospitalière.
Je ne l'oublîrai pas, et je voudrais pouvoir
Vous rendre cet accueil qu'elle crut me devoir.

LA CALPRENÈDE, avec un léger accent gascon.

Je viens, poète indigne, et chevalier profane,
Comme jadis Cyrus à la cour de Mandane,
N'osant envisager votre front glorieux,
De peur que trop d'éclat n'éblouisse mes yeux.

CHRISTINE.

Depuis qu'il a perdu sa royale couronne,
L'éclat de notre front n'éblouit plus personne.

LA CALPRENÈDE.

Mais ce front, où le ciel imprima la grandeur,
En perdant sa couronne a gardé sa splendeur.

CHRISTINE.

Dites-le, c'est très bien: mais moi je le dénie.
(A Corneille.)
Et vous, que lisez-vous sur mon front?

CORNEILLE.

Du génie.

CHRISTINE.

(A Monaldeschi.)
Oh! j'accepte cela. Voyez donc, cher marquis,

C'est l'ombre d'une cour, c'est Stockholm en cro-
MONALDESCHI. [quis.
Madame, en abdiquant la grandeur souveraine,
De tous les cœurs encor vous demeurez la reine;
Les arts sont accourus sur vos pas protecteurs.
CHRISTINE.
C'est une cour, Ebba, nous avons des flatteurs.
De l'art du courtisan il a fait une étude,
Et vous voyez l'effet d'une vieille habitude.
Vous ne me flattez pas, vous, Steinberg.
STEINBERG.
J'en conviens.
CHRISTINE.
Vous êtes Français, vous; mais ces Italiens,
L'idiome mielleux qui détrempe leurs ames
Semblerait fait exprès pour un peuple de femmes.
D'énergiques accens ont peine à s'y mêler. [ler :
Un homme est là, l'on croit qu'en homme il va par-
Il parle, on se retourne, et, par un brusque échange,
A la place d'un homme, on trouve une louange.
(A La Calprenède.)
Que si je comprends bien, monsieur jadis brillait
Parmi les beaux-esprits de l'hôtel Rambouillet;
Là s'assemblait la fleur de la littérature :
Bois-Robert, Desmarets, Benserade, Voiture.
LA CALPRENÈDE.
Vous oubliez leur chef, l'immortel Scudéri,
Docteur en doux parler, maître en style fleuri.
CHRISTINE.
Ah! vous le connaissez? Faites-moi donc entendre
Ce que signifiait son royaume de Tendre?
LA CALPRENÈDE.
C'était, sur mon honneur, d'un goût délicieux.
J'en ai le plan, daignez y reposer les yeux.
CHRISTINE.
Voyons.
LA CALPRENÈDE, déroulant une carte.
D'abord, le Tendre était une contrée
Des vulgaires amans tout à fait ignorée,
Sise sous un ciel pur, dans un pays charmant,
Que traverse en entier le fleuve Sentiment.
De ce fleuve suivez la course vagabonde;
A sa source d'abord il baigne de son onde
Le village isolé de Douce-Émotion.
Vous voyez son pendant Tendre-Sensation;
Vous pouvez distinguer sur le même rivage [sage.
Les hameaux Petits-Soins, Billets-Doux et Mes-
Ces hameaux dépassés, on va vite en un jour :
On pourrait les nommer antichambres d'amour.
En deux routes ici le pays se divise,
L'une mène au castel d'Amoureuse-Entreprise;
L'autre, dont vous pouvez comprendre la longueur,
Suit ce triste chemin que l'on nomme Langueur :
Souvent il aboutit au lac d'Indifférence :
C'est le moins usité, l'autre a la préférence.
CHRISTINE.
Hé bien, revenons-y.
LA CALPRENÈDE.
Non loin de ce château
Vous pouvez distinguer, au penchant d'un coteau,
Parfait-Contentement : la forêt du Mystère
Y verse incessamment son ombre solitaire.
Heureux qui peut en paix, sous l'aile des amours,
Aux regards envieux y dérober ses jours.
Mais, hélas! il n'est point pour une ame mortelle
De jours long-temps sereins, ni de flamme éter-
Et souvent de ce lieu, quand le désir a fui, [nelle;
On sort par deux chemins, le Caprice ou l'Ennui.
Eh bien! que dites-vous de la carte amoureuse?
CHRISTINE.
L'idée en est, monsieur, on ne peut plus heureuse;
Mais j'y cherche un chemin oublié sans raisons.
LA CALPRENÈDE.
Lequel?
CHRISTINE.
Celui qui mène aux Petits-Maisons.
LA CALPRENÈDE.
Nos héros, qui n'ont plus de têtes si légères,
S'ils sont trahis, se font ou bergers ou bergères.
Les Petites-Maisons, vous le voyez donc bien,
Dès qu'il n'est plus de fous, ne serviraient à rien.
CHRISTINE.
C'est juste. Oh! que ne puis-je ici voir réunie
Cette troupe savante école du génie,
Où près de Pavillon, Bois-Robert, Desmarets,
Sans doute vous brillez *primus inter pares*.
LA CALPRENÈDE.
Sans prétendre à l'éclat de tant de renommée,
On y tenait, madame, une place estimée.
Mes ouvrages divers, empreints de leurs couleurs,
Peuvent être cités, et lus après les leurs.
De mes romans surtout le public idolâtre
A vraiment dévoré Cassandre et Cléopâtre.
Pardon si je parais en faire quelque cas,
Mais je serais le seul qui ne les loùrais pas.
CHRISTINE. [aide,
Quoi! vous êtres l'auteur?... Que Dieu me soit en
Si nous ne possédons monsieur La Calprenède.
LA CALPRENÈDE.
De votre majesté mon nom serait connu?
CHRISTINE.
Et dans quel lieu ce nom n'est-il pas parvenu?
Il n'est pas un écho si lointain qu'il n'éveille.
(A Corneille.)
Et vous, monsieur, comment vous nommez-vous?
CORNEILLE.
Corneille.
CHRISTINE, se levant.
(A sa suite.)
Corneille! Inclinez-vous devant le vieux Romain.
(Allant à lui.)
Me ferez-vous l'honneur de me baiser la main?
Et quel guerrier, quel roi, sous son souffle magi-
Ranime maintenant votre muse tragique? [que,
Ils sont bien grands les traits que sa main dessina;
Que faire après *le Cid* et l'*Horace*?
CORNEILLE, avec modestie.
Cinna.

CHRISTINE.

Quel est donc ce sujet?

CORNEILLE.

Par un titre plus juste,
Je devrais le nommer *la Clémence d'Auguste*.

CHRISTINE.

Vous allez par ce choix courir plus d'un hasard :
Moi j'ai bien du mépris pour ce premier César ;
Il devint généreux quand Rome fut esclave,
Et dans Auguste encor je reconnais Octave.
Mais n'importe, parmi tous vos fragmens divers,
D'un fragment préféré dites-nous quelques vers.

CORNEILLE.

Lasse d'un triple poids, c'est le moment où Rome
Commence à respirer sous le poids d'un seul hom-
Comme de l'univers, de lui-même vainqueur, [me.
Auguste s'interroge et demande à son cœur
S'il doit punir Cinna qui contre lui conspire,
Où s'il doit à Cinna sacrifier l'empire.

CHRISTINE.

Du trône redescendre au rang de citoyen
Est difficile; Auguste y demeure, et fait bien.

CORNEILLE dit quelques vers du monologue d'Auguste.

Madame, j'ai fini.

CHRISTINE.

C'est beau.

MONALDESCHI.

C'est admirable!...

CORNEILLE.

Monsieur...

CHRISTINE.

Oh! laissez-le, c'est un mal incurable.
Il croit toujours devoir, en courtisan adroit,
Suer lorsque j'ai chaud, et trembler quand j'ai
(Regardant sa couronne.) [froid.
Mais qu'aperçois-je donc? je crois, Dieu me par-
[donne,
Qu'ils ont pour ma toilette apporté ma couronne.

EBBA.

Madame, cette erreur...

CHRISTINE, la prenant.

C'est elle, la voilà.
Regardez donc, messieurs, connaissez-vous cela?

CORNEILLE.

A vos regards, madame, ainsi qu'à ceux du sage,
D'or et de diamans ce n'est qu'un assemblage ;
Mais en lui des grandeurs l'homme adore le sceau.

CHRISTINE, la rejetant.

C'est un hochet royal trouvé dans mon berceau.

MONALDESCHI.

L'objet que sous ce nom votre dédain désigne,
Du plus profond respect n'en reste pas moins digne,
Et devant ce hochet nous nous humilions.

CHRISTINE.

Je le crois bien, marquis, il vaut deux millions.
(Se levant.)
Pardon, messieurs, le soin de ma correspondance
M'oblige d'abréger mes heures d'audience.

LA CALPRENÈDE.

Pour votre majesté j'ai pourtant mis au net
Certain rondeau léger, certain galant sonnet.

CHRISTINE.

Vous m'enverrez les vers dont le tout se compose,
Sur beau papier vélin avec un ruban rose.
(A Corneille.)
Si vous restiez ici, j'aurais voulu ce soir
Une seconde fois, monsieur, vous recevoir ;
Mais près mon alchimiste il me faudra descendre;
Il m'a de beaucoup d'or déjà fait de la cendre :
Il doit enfin ce soir, quadruplant mon trésor,
De la cendre à son tour me refaire de l'or.
Vous sentez qu'il me faut voir une expérience
Où la nature doit céder à la science.
Mais, loin des importuns dont l'aspect nous gêna,
Venez me voir demain, vous me lirez *Cinna*.
(A son secrétaire.)
Galdemblad, je renonce à votre ministère,
Le marquis aujourd'hui sera mon secrétaire.
Conduisez ces messieurs, marquis, et revenez.
(A Galdemblad.)
Ah! le courrier du jour.

MONALDESCHI.

Le voici.

CHRISTINE.

Bien, donnez.
Salut.

SCÈNE V.

CHRISTINE, puis MONALDESCHI.

CHRISTINE, ouvrant le portefeuille.

Rome, Paris, Berlin, Stockholm et Londre.
(Cherchant la signature.) [dre,
Stockholm d'abord. Terlon. « De tout je puis répon-
» Notre complot promet des succès assurés, [drez,
» On n'attend plus que vous, et quand vous le vou-
» Tout éclatera. » Bien! je suis donc à l'aurore
De mon règne nouveau.
(Apercevant une autre lettre.)
Comment, Stockholm encore!
((Regardant l'adresse.)
C'est pour Sentinelli ; ces armes, ce cachet,
Sont ceux de La Gardie. Eh! mais on me cachait
Qu'avec cet ennemi qu'exila ma vengeance
Sentinelli jamais eût quelque intelligence.
Que peuvent-ils s'écrire! Eh bien! on le saura.
Ce courrier sous mes yeux seulement s'ouvrira,
Moi-même je le veux remettre à son adresse.
(Cachant la lettre adressée à Sentinelli et donnant à Monaldeschi la lettre de Terlon.)
On vient. C'est vous, lisez, ceci vous intéresse.
Marquis, car je connais votre amitié pour nous.

MONALDESCHI.

(Après avoir lu.) [doux.
Cet espoir qu'il vous donne à mon cœur est bien
Et pourtant qui me dit qu'une fois sur le trône,
Au milieu des honneurs dont l'orgueil l'environne,
Vous daignerez encor...

CHRISTINE.

Marquis, sur notre foi
Reposez-vous.

MONALDESCHI.

Madame, il n'est rien là pour moi?

CHRISTINE.

Non, rien : voyez plutôt, Rome, c'est du Saint-Pè-
Lisez et répondez. Dites-lui que j'espère [re.
Qu'il accomplit en paix sa sainte mission,
Et demandez pour moi sa bénédiction.

MONALDESCHI, écrivant.

Oui, madame.

CHRISTINE, continuant d'ouvrir ses lettres.

De Louis, lisons. Il nous invite
A nous rendre à Paris : nous lui ferons visite.
Mais notre départ presse, et nous empêchera
D'assister au ballet où le roi dansera.
Berlin : c'est de Leibnitz, encor quelque problême ;
Nous y réfléchirons et répondrons nous-même.
Londre: John Milton. Ah ! c'est ce savant docteur,
Secrétaire-greffier de milord protecteur.
De mes nouveaux projets déguisant le mystère,
Je voudrais maintenant visiter l'Angleterre.
Me le permettra-t-on? Il faudrait à Cromwell
Envoyer un présent, mais je ne sais lequel.
Écrivons-lui toujours, je crains sa politique :
C'est trop d'être à la fois et reine et catholique.
Je l'entends m'opposer ou mon culte ou mon rang;
Mais j'ai besoin de lui, son pouvoir est si grand !
Populaire tyran d'un peuple qu'il dit libre,
Il maintient par son poids l'Europe en équilibre,
Et jette aux souverains, immobiles d'effroi,
Comme un défi de mort une tête de roi.
Il sait faire, de Charle essayant la couronne,
Du trône un échafaud, de l'échafaud un trône;
Et pour qu'un même objet puisse servir toujours,
Il change seulement la couleur du velours.

MONALDESCHI, apportant à Christine la lettre qu'il vient d'écrire.

Madame j'ai fini. Je ne sais si le style
Vous conviendra : jugez.

CHRISTINE, signant sans lire.

Non, non ! c'est inutile.
J'ai dans mon cabinet laissé mon sceau royal.

MONALDESCHI.

Vous l'aurez à l'instant.

CHRISTINE.

Merci, notre féal !

SCÈNE VI.

CHRISTINE seule.

Mon sceau royal ! au monde autrefois son empreinte
Inspirait le respect et commandait la crainte.
Je devrais maintenant, pour armes, sur le sceau
Faire empreindre une aiguille en regard d'un fuseau.
Sur le chemin des rois l'oubli couvre ma trace ;
Mon nom, comme un vain bruit, s'affaiblit dans l'es-
Ce n'est plus qu'un écho par l'écho répété, [pace :
Et j'assiste vivante à la postérité. [fonde)
Je crus que plus long-temps (mon erreur fut pro-
Mon abdication bruirait dans le monde.
Pour le remplir encore un but m'est indiqué.
Je veux reconquérir cet empire abdiqué.
Comme je la donnai, je reprends ma couronne,
Et l'on dira que j'eus le caprice du trône.

(Prenant sa couronne.)

Eh quoi ! ce faible poids a fatigué mon front,
Et d'une autre parure il a subi l'affront !

(La mettant sur sa tête et se regardant dans une glace.)

Il m'allait pourtant bien ce brillant diadème !
Je me souviens du jour où le pouvoir suprême
Des mains de la régence entre mes mains passa,
Où devant mon pouvoir tout pouvoir s'effaça ;
Et bientôt je verrai, dans sa treizième année,
Décembre ramener cette grande journée.

(Monaldeschi entre.)

Peuple, sénat, armée, inclinés devant moi,
Jurent de reconnaître et de suivre ma loi.
Sur un trône d'argent j'accueille leur hommage ;
A respecter leurs droits à mon tour je m'engage :
Un cri d'amour répond à ce vœu solennel...

(Apercevant Monaldeschi.)

Grand Dieu ! Monaldeschi !

(Arrachant sa couronne et la posant sur la lettre au protecteur.)

De ma part à Cromwell.



ACTE QUATRIÈME.

Un péristyle ; deux portes ; un perron au fond.

SCÈNE I.

MONALDESCHI, sortant du cabinet de la reine, puis SENTINELLI.

MONALDESCHI.

Tout me sert, et la reine, encor sans défiance,
Prépare pour Cromwell mes lettres de créance.
La France en fugitif devait me voir partir,
C'est en ambassadeur que je vais en sortir.
Elle achève sa lettre et m'a dit de l'attendre...
(Se retournant.)
Quelqu'un : Sentinelli.

SENTINELLI.

Que viens-je donc d'entendre ?
On dit ici que près de milord protecteur
Vous daignez accepter le rang d'ambassadeur.

MONALDESCHI.

Que ce titre soit faible ou grand pour mon mérite,
C'est le mien maintenant.

SENTINELLI.

Je vous en félicite ;
Mais à Fontainebleau hâtez votre retour.

MONALDESCHI.

Eh ! pourquoi ?

SENTINELLI.

Savez-vous quelqu'un dans cette cour,
Qui, par son dévoûment ou par sa complaisance,
Puisse faire à la reine oublier votre absence ?

MONALDESCHI.

Celui sur qui jadis on me vit l'emporter,
Quand je n'y serai plus pourra se présenter.

SENTINELLI.

N'importe quel que soit ce serviteur fidèle,
Ce n'est que de bien loin qu'il suivra son modèle.
Saura-t-il, comme vous, par un geste élégant,
Ramasser l'éventail ou présenter le gant ?
Régler tous les apprêts d'une cérémonie,
Ordonner d'un repas la savante harmonie ?
A la reine qui sort amener son coursier,
De sa galante main lui faire un étrier ?
Pour moi, j'y reconnais toute mon impuissance.

MONALDESCHI.

Oh ! prenez donc de vous meilleure connaissance.
Quand j'obtins ma faveur, je vous vis autrefois
Pour me la disputer faire valoir ces droits.

SENTINELLI. [reine

Oui ; mais, nous jugeant mieux que vous-même, la
Vous a fait écuyer et m'a fait capitaine.
Chacun dans son emploi prouve son dévoûment.
Le vôtre se consacre à son amusement :
Il doit se borner là. Moi, ma tâche m'appelle
A des devoirs qui font moins ressortir mon zèle ;
Et quand sa voix me pousse à de sanglans débats,
Vous dressez les chevaux sur lesquels je combats.

MONALDESCHI.

S'il le fallait, monsieur, je prouverais, j'espère,
Que jusqu'à d'autres soins s'étend mon ministère.

SENTINELLI. [pas loin

Tant mieux, marquis, tant mieux ! car le jour n'est
Où de tous ses amis la reine aura besoin.
On pourra distinguer alors dans la carrière
Lequel doit de nous deux demeurer en arrière ;
Et l'on saura juger qui de vous ou de moi
Craint le plus pour ses jours et garde mieux sa foi.

MONALDESCHI.

La vôtre aura besoin de ce grand témoignage ;
Car sur elle bientôt quelque léger nuage...

SENTINELLI.

Expliquez-vous, monsieur.

MONALDESCHI.

La reine, je le croi,
Lorsqu'il en sera temps, s'expliquera pour moi.



SCÈNE II.

LES MÊMES, CHRISTINE, PAULA tenant la lettre pour Cromwell.

CHRISTINE.

Respectant jusqu'ici ma présence royale,
Vous saviez contenir votre haine rivale ;
Et, si je surprenais ses regards menaçans,
Vous me daigniez du moins épargner ses accens.
Messieurs, faudra-t-il donc, pour finir cette guerre,
Envoyer l'un en Suède et l'autre en Angleterre ?

SENTINELLI.

A cet exil déjà l'un vient de consentir ;
L'autre n'attend qu'un mot pour rester ou partir.

CHRISTINE.

Le marquis d'exilé n'emporte pas le titre :
De puissans intérêts nous le faisons l'arbitre ;
Et nous comptons prouver, à l'heure du départ,
Que de notre faveur il a gardé sa part.
Venez ce soir, marquis ; ma dernière audience
Vous fera preuve encor de notre confiance.
J'ai permis à Paulo de partir avec vous.



PAULA.

Je suis prêt.

(Monaldeschi et Paula sortent.)

SCÈNE III.

CHRISTINE, SENTINELLI.

CHRISTINE.

D'exilé le titre est donc bien doux,
Comte ?

SENTINELLI.

Pourquoi ?

CHRISTINE.

Dès lors qu'on offre de le prendre,
C'est qu'en sa conscience on a droit d'y prétendre;
Et que d'un jugement calculant le péril,
Ainsi qu'une faveur on recevrait l'exil.

SENTINELLI.

J'ai droit, quelle que soit la faveur qu'on m'impose,
Avant de l'accepter, d'en connaître la cause,
Madame; et dans mon cœur je sens trop de fierté
Pour que j'accepte moins que je n'ai mérité.

CHRISTINE.

Nous serons juste alors ; mais je ne sais encore
Tout le prix que je dois à des soins que j'ignore.
Ce billet seulement, en mes mains parvenu,
Me fixerait sur lui, si de son contenu
Vous vouliez bien, monsieur, me faire confidence.

SENTINELLI.

Eh ! pourquoi donc la reine, en sa haute prudence,
De mon consentement tiendrait-elle à savoir
Ce que d'apprendre seule elle avait le pouvoir ?
Cette lettre par elle avait été surprise :
Il lui fallait l'ouvrir.

CHRISTINE.

Vous m'aviez mal comprise,
Monsieur, si vous pensiez que mes yeux indiscrets
Sous le cachet sacré poursuivaient vos secrets.
Vainement mon regard avec quelques alarmes
Du traître La Gardie a reconnu les armes;
Vainement mon esprit se dit, non sans raison,
Que cette seule lettre est une trahison :
C'était par vous, dussé-je en attendre ma perte,
Que j'avais décidé qu'elle serait ouverte.
Ouvrez-la donc, monsieur, et lisez à loisir,
Puis, en nous la passant, vous nous ferez plaisir.

SENTINELLI.

En effet, elle annonce une étrange nouvelle;
Vous ne vous trompiez pas, madame; on y révèle
Un complot contre vous: mais votre jugement
Au nom de son auteur s'est mépris seulement.
Lisez.

CHRISTINE.

Monaldeschi !... N'est-ce point une ruse
Que, pour perdre un rival...

SENTINELLI.

Lisez : lui seul s'accuse :
Au comte La Gardie.

CHRISTINE.

« Monsieur le comte,

» D'impérieux motifs me forcent à quitter le service de la reine Christine, et à me retirer en Suède sous la protection du roi Charles-Gustave ; j'ai pensé que le meilleur moyen de me l'assurer était de lui révéler le complot qu'elle trame contre lui ; veuillez mettre sous ses yeux les lettres ci-jointes ; ce sont des copies de celles qu'elle a écrites aux différens princes qui doivent la seconder dans ce projet. — Si je connaissais un homme qui eût plus à se plaindre d'elle que vous, c'est à lui que je me serais adressé.

» Comme un courrier peut être indiscret ou une lettre décachetée, je crois que le moyen le plus sûr est d'écrire à Christine pour accuser de la révélation que je vous fais, notre ennemi commun, le comte Sentinelli. — Au premier mot que m'en dira la reine, je saurai qu'il est temps de me retirer sous la protection de notre auguste maître, le roi Charles-Gustave.

» Le marquis JEAN DE MONALDESCHI.

» Fontainebleau, 5 octobre 1657.»

Et c'est mon ennemi
Qui me livre un complot tramé par mon ami !
Celui que j'exilai me sauve !... Ce mystère,
Il avait intérêt pourtant à me le taire :
Charles-Gustave auprès de lui l'avait placé.

SENTINELLI.

Mais Gustave se meurt, madame, il s'est blessé
En tombant de cheval. Cette lettre l'annonce;
A celle du marquis c'est, je crois, la réponse :
Elle m'est adressée.

(Lisant.)

« Je vous envoie, monsieur le comte, la preuve d'un horrible complot ourdi contre notre reine et contre vous, qui êtes un de ses plus fidèles serviteurs. Je ne réclame de vous, pour seule récompense, que de lui faire connaître que c'est à moi qu'elle doit cette révélation ; peut-être y puisera-t-elle la conviction de l'éternel regret que j'ai d'avoir encouru sa disgrace. — Quant au moment, elle n'en pouvait choisir un plus favorable. Le roi s'est cassé la jambe en tombant de cheval, et les médecins désespèrent de sa vie.

» Le comte MAGNUS DE LA GARDIE.

» 20 octobre 1657.»

CHRISTINE.

Ah ! je comprends enfin :
Magnus du roi qu'il sert voit approcher la fin ;
Mais en bon courtisan soutenant l'aventure,
Il est déjà fidèle à sa reine future.
Le soleil de Gustave atteint son horizon,
Du soleil de Christine il espère un rayon.
Favori par état, flatteur par habitude,
Il ne peut respirer qu'un air de servitude.

Quant à Monaldeschi, renfermant le secret
De son crime, je veux qu'il dicte son arrêt :
A cet arrêt suprême il lui faudra souscrire,
Nous n'exécuterons que ce qu'il va prescrire.
(Montrant à Sentinelli son cabinet.)
De cet appartement suivez notre entretien,
N'en perdez pas un mot et n'en oubliez rien.
Sa bouche n'aura pas rendu de sons frivoles,
Et le vent n'aura pas emporté ses paroles.
(Sentinelli entre dans le cabinet.)
Holà ! quelqu'un.
(Un valet paraît.)
Allez leur dire qu'à l'instant,
Tous trois dans ce salon la reine les attend.

LE VALET.

Mais qui ?

CHRISTINE.

C'est juste ; étrange effet de la pensée,
Qui d'arriver au but est toujours trop pressée,
Et par quelque vain mot veut au premier venu
Faire comprendre un sens d'elle seule connu !
Qui ? ma dame d'honneur ; mon premier gentil- [homme ;
Puis cet Italien qui prend le titre d'homme,
Que j'ai fait tour à tour marquis, grand-écuyer,
(Le valet sort.)
Et qui de mes bienfaits m'a si bien su payer !
Quelqu'un encor.
(Un autre valet entre.)
Gulrick, courez à l'abbaye,
Et songez qu'à l'instant je veux être obéie.
Demandez à parler à son supérieur :
C'est le père Lebel, le révérend prieur
Des Trinitaires.

GULRICK.

Oui.

CHRISTINE.

Dites-lui qu'on l'invite
A se rendre au palais, à s'y rendre au plus vite.
On voudrait confier un secret à sa foi.
Qu'il soit en arrivant introduit près de moi.
Allez !
(Gulrick sort.)
Sentinelli, vous pouvez tout entendre,
N'est-ce pas ?

SENTINELLI.

Oui, madame !

CHRISTINE.

Ils se font bien attendre !
Faut-il donc tant de temps, bon Dieu, pour préve- [nir
Trois personnes ? Enfin je les entends venir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, EBBA, puis STEINBERG, MONALDESCHI et PAULA.

CHRISTINE, à Ebba.

Te voilà seule, Ebba ?

EBBA.

Seule.

CHRISTINE.

Tant mieux, écoute :
Sur certain serviteur j'ai conçu quelque doute ;
En vous accusant tous, je veux sonder sa foi ;
De ce que je dirai, ne prends donc rien pour toi.

EBBA.

Sur un doute, un instant, Dieu vous garde, mada- [me !
A d'injustes soupçons d'abandonner votre ame ;
Les bienfaits dont nous a comblés votre bonté
Doivent vous garantir notre fidélité.

MONALDESCHI, entrant avec Steinberg et Paula.

Notre fidélité !... sans doute que la reine
Ne la soupçonne pas ?...

CHRISTINE.

Non, mais je suis en peine
De comprendre comment des pensers, des secrets,
Que je n'ai confiés qu'à des amis discrets,
Qui devaient en sentir le poids et l'importance,
D'un vol aussi léger franchissant la distance,
Peuvent, d'un bout du monde à l'autre parvenus,
Dans leurs moindres détails être sitôt connus.

MONALDESCHI, regardant Paula.

Ah !...

CHRISTINE.

D'une trahison que pourtant je soupçonne,
J'ignore encor l'auteur et n'accuse personne.

MONALDESCHI, à Paula.

La Gardie a parlé.

CHRISTINE, continuant.

Mais il m'est bien permis
De croire qu'elle part de l'un de mes amis.
Vous êtes mes amis.

STEINBERG, montrant Ebba.

Vous n'avez pu, je pense,
De ma femme un instant soupçonner l'innocence ;
Pour moi, ce crime affreux me fût-il imputé,
Je me crois trop connu de votre majesté...

MONALDESCHI.

Avec cet accent vrai l'innocence s'exprime.
Non, l'on ne vous croit pas capable d'un tel crime ;
Et peut-être pourrais-je, en ce doute pressant,
Guider la reine... mais accuser un absent...

CHRISTINE.

Un absent, dites-vous ? marquis, c'est un prodige,
Comme le dévoûment à coup sûr nous dirige !
Sur le coupable aussi j'ai bien quelque soupçon,
Sentinelli...

MONALDESCHI, vivement.

C'est vous qui prononcez son nom,
Madame ; entre nous seuls il faut chercher le traî- [tre ;
Je m'en remets au temps de le faire connaître ;
Mais une fois connu, que votre majesté,
Loin d'elle repoussant tout conseil de bonté,
Ne pardonne jamais cette sanglante injure,
C'est ce dont à ses pieds ici je la conjure.

CHRISTINE.

Que vous partagez bien l'outrage qu'on me fait,
Marquis! Qu'a mérité l'auteur d'un tel forfait?

MONALDESCHI, hésitant.

Il mérite...

CHRISTINE.

Parlez plus haut.

MONALDESCHI.

Le misérable,
De haute trahison envers son roi coupable,
Quoiqu'un jeu du hasard ait trompé son effort,
Sans pitié ni pardon a mérité la mort.

CHRISTINE.

La mort!... Mais en ces lieux votre reine outragée,
Sans juge et sans bourreau peut-elle être vengée?
Et, servant mon pouvoir en vain évanoui,
Si je le condamnais, le frapperiez-vous?...

MONALDESCHI.

Oui.
Si par Sentinelli la mort est méritée,
J'offre d'exécuter la sentence portée;
Si je suis criminel, par un juste retour,
Pour juge et pour bourreau je l'accepte à mon [tour.

CHRISTINE.

Eh bien!... puisque vous-même avez porté la pei- [ne,
Je vous engage ici ma parole de reine
Que le coupable, atteint de haute trahison,
Doit n'attendre de moi ni pitié ni pardon.
Laissez-moi.

PAULA.

Partons-nous?

MONALDESCHI.

Oui; mais pars la première.
Prends un cheval, et va m'attendre à la clairière.
Je vais seller le mien moi-même, et je reviens
Prendre quelques papiers, de l'or. Tu te souviens?
A la clairière, au bout du parc.

(Sentinelli paraît.)

CHRISTINE.

Je vous le livre!...
Que dans une heure au plus il ait cessé de vivre...

(Elle sort.)

SCÈNE V.

SENTINELLI, CLAUTER, LANDINI.

SENTINELLI, appelant les deux soldats qui montent la garde à la porte.

Or ça, venez ici, mes braves. A défaut
D'exécuteur légal et d'un bon échafaud,
Pour seconder la mienne on cherche deux épées,
Dont les lames d'acier habilement trempées,
S'adaptent au besoin à deux bras vigoureux :
(Frappant sur le fourreau de leurs épées.)
Pour les rencontrer là serai-je assez heureux?
Voyons, répondez-moi...

CLAUTER.

C'est selon, capitaine;
Dans quelle intention?

SENTINELLI.

Voici le fait : la reine
A cru parmi ses gens découvrir aujourd'hui
Un traître... et sans procès veut finir avec lui.
C'est moi qu'elle a chargé de terminer la chose.

LANDINI.

C'est un assassinat alors... qu'on nous propose.

CLAUTER.

Diable! un assassinat!...

SENTINELLI.

Oh! non, certainement :
Nous exécuterons l'arrêt d'un jugement.
Vous comprenez?

LANDINI.

Si bien, que vous pouvez à d'autres
Vous adresser; pour moi, je ne suis pas des vôtres.

CLAUTER.

Ni moi...

SENTINELLI.

Votre courage est donc évanoui?

CLAUTER.

Non; mais nous refusons.

SENTINELLI.

Ah! vous refusez?

LANDINI.

Oui.

SENTINELLI.

Comment! vous, Landini, si fameux duelliste!
Mais ce n'est qu'un de plus à joindre à votre liste.

LANDINI.

Oh!... ce n'est point ici, maître, le même cas.

SENTINELLI.

Non. Vous tuez gratis, et j'offre cent ducats.

LANDINI.

L'or que le meurtrier reçoit pour son salaire
Porte souvent malheur ou ne profite guère.

SENTINELLI.

A tort j'ai donc compté sur votre dévoûment :
Voyons, réfléchissez...

CLAUTER.

Non, bien décidément,
Nous ne pouvons...

SENTINELLI.

Allez me chercher Maudeville.

CLAUTER.

Maudeville!

LANDINI.

Comment?

SENTINELLI.

Il sera plus docile.
En scrupules sans doute il n'est pas si fécond,
Et se chargera bien de trouver un second.

LANDINI, à Clauter.

Dis donc : s'il doit périr, nous pouvons, je le pense,
Tout aussi bien que lui gagner la récompense.

CLAUTER.

Sans doute... Quant à moi, je ne souffrirai pas
Qu'à notre détriment il touche cent ducats...

LANDINI.

Voyons ! doit-il périr ?...

SENTINELLI.

Sa mort est décidée.

LANDINI.

Rien ne peut le sauver ?...

SENTINELLI.

Rien.

CLAUTER.

Nous changeons d'idée.

SENTINELLI.

Vous acceptez ?

TOUS DEUX.

Oui.

SENTINELLI.

Bien.

CLAUTER, à Landini.

A propos, compagnon,
Nous avons oublié de demander son nom.

LANDINI.

Ah ! oui, son nom ?

SENTINELLI.

Son nom !... Monaldeschi.

LANDINI.

Cet homme,
J'en ai peur, capitaine, a des amis à Rome...

SENTINELLI.

Vous aurez cent ducats, et vous serez absous.

LANDINI.

Un ducat vaut, je crois, quatre livres dix sous :
Cent ducats feront donc quatre cents...

CLAUTER.

Eh ! qu'importe !
Tout ce que je sais, moi, c'est que la somme est forte.
Laisse-là tes calculs ; lorsque nous la tiendrons,
Bien plus facilement nous la calculerons.
Ah çà ! sur votre honneur, vous répondez des suites ?

SENTINELLI.

J'en réponds.

CLAUTER.

On n'a pas à craindre de poursuites ?

SENTINELLI.

Aucune, et cent ducats...

CLAUTER.

Sur nous on peut compter.

SENTINELLI.

Je me chargerai seul du soin de l'arrêter.
Tenez-vous là, messieurs !

(Il les place de chaque côté de la porte.)

(Tirant son épée et la faisant plier.)

Allons, ma bonne épée,
Prouvons-lui que ta lame à Tolède est trempée.
Grâce à toi, j'ai souvent écarté le trépas :
Qu'aujourd'hui ton acier ne me trahisse pas !...

(Il entre chez Monaldeschi.)

SCÈNE VI.

CLAUTER et LANDINI, de chaque côté de la porte ; LE PÈRE LEBEL et GULRICK se présentent à la porte.

CLAUTER.

On n'entre pas.

GULRICK.

Messieurs, j'ai des ordres contraires
Pour lui seul.

LANDINI.

Alors, soit.

LE PÈRE LEBEL, entrant chez la reine.

Dieu vous garde, mes frères !

LANDINI, montrant le père Lebel.

Il en est.

CLAUTER.

Landini, tu ne te doutais pas
Que du ciel aujourd'hui nous tombaient cent ducats.

LANDINI, regardant si Monaldechi est arrêté.

Cent ducats ! Il n'est pas encor sûr qu'on les tienne.

CLAUTER.

Dis donc... veux-tu jouer ta part contre la mienne ?
Si je perds, tous mes droits par moi te sont cédés.

LANDINI.

Je veux bien. Mais à quoi joûrons-nous ?

CLAUTER.

J'ai mes dés.
En un seul coup ; veux-tu ?

LANDINI.

Diable ! un seul, c'est bien preste !
L'argent à nous venir n'est pas toujours si leste,
Que l'on puisse risquer cent ducats d'un seul coup.
En trois coups, si tu veux.

CLAUTER.

Un seul, ou pas du tout ;
Nous n'aurions pas le temps, d'ailleurs.

LANDINI.

Eh bien ! commence :
En un seul, soit ; j'accepte.

(Clauter tenant les dés, Landini l'arrête.)

Écoute donc : silence !
Je me suis trompé.

CLAUTER.

Cinq. Au diable soit le jeu !
Je te donne le quart et retire l'enjeu.

LANDINI.

Non pas, non pas !...

CLAUTER.

(Landini amène quatre.)

Eh bien ! dépêche-toi donc. Quatre !

LANDINI.

Un instant, un instant.

CLAUTER.

Ne vas-tu pas débattre ?
Un, deux, trois, quatre.

LANDINI.

Non. Ces dés sont donc maudits !
Cent fois j'aurais gagné ; regarde plutôt. Dix.

CLAUTER.

Oui, mais il est trop tard, ta perte est avérée ;
Une dette de jeu, tu le sais, est sacrée.

LANDINI.

Ne parle pas si haut. Tu ne tiens pas ton or,
Et j'ai perdu le prix d'un sang bien chaud encor.

CLAUTER.

Quant au remboursement, tu sais qu'il me regarde.
Mais on vient. Du silence, et tenons-nous en garde.
C'est cent ducats, mon cher, que tu me dois.

LANDINI, d'une voix sombre.

Eh bien !
Que maudit soit le jeu ! Je le tûrai pour rien.
Mais, par le ciel, Clauter, c'est une chose infame
Que de frapper pour rien le coup qui perd notre [âme !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, de chaque côté de la porte; SENTINELLI, sortant de l'appartement de Monaldeschi.

SENTINELLI.

Nous avons en délais consumé trop de temps,
Et le traître est sorti depuis quelques instans.
(Avec fureur.)
Oh ! s'il ne revient pas, comment me vengerai-je ?
Malheur ! Mais non ; lui-même a préparé le piége.
Afin de s'échapper au moindre événement,
Tout est là, tout est prêt dans son appartement.
Il faudra qu'il y rentre; et pour rentrer, sans doute
Il passe par ici. Je serai sur sa route !...
Mes affronts sont restés trop long-temps impunis.
Mort et damnation sur toi !...

LE PÈRE LEBEL, sortant de chez la reine.

Je vous bénis,
Mon fils.

SENTINELLI, le regardant s'éloigner.

Tu me bénis, vieillard, avant qu'il meure ;
Mais me béniras-tu de même dans une heure ?
(Allant pour le rejoindre.)
J'ai des doutes secrets, je veux le consulter.
(Revenant sur ses pas.)
Mais non, s'il me blamait ! j'aime encor mieux dou- [ter.
Et pourtant, j'entends là comme une voix de l'âme
Qui redit sourdement : L'assassin est infâme !...
Si je le rappelais ! Mais suis-je un assassin ?
N'est-ce pas lui plutôt... n'eut-il pas le dessein
De rejeter sur moi le soupçon qui l'accable ?...
Il savait que la mort réservée au coupable
En passant près de lui frapperait l'innocent ;
A-t-il craint de s'offrir pour répandre mon sang ?
Non. Il en avait soif; il se chargeait lui-même
Du soin d'exécuter la sentence suprême.
Sans remords de son crime il m'aurait fait punir ;
Et j'aurais des remords !...
(Regardant à la fenêtre.)
Qu'il tarde à revenir !...
D'ailleurs, en le frappant ma main est innocente,
Elle cède au pouvoir d'une main plus puissante.
(Montrant les soldats.)
Et ce n'est pas, comme eux, pour quelques pièces [d'or
Que je vais le frapper...
(Regardant de nouveau à la fenêtre.)
Il ne vient pas encor !...
Mais pourquoi chercherais-je à mentir à moi-même?
Est-ce bien pour venger les droits du diadème
Que ma main aujourd'hui consent à le frapper ?
Non, c'est pour qu'aux bourreaux il ne puisse échap- [per,
C'est afin d'égaler sa peine à mon offense,
De lui rendre en un jour mes cinq ans de souffrance,
D'opposer au mépris dont l'orgueil m'accabla
(Regardant.)
La lame d'un poignard... Le voilà ! Le voilà !...
Mais est-ce lui ? Non ; si, si, mon regard se trouble.
C'est bien lui, son cheval de vitesse redouble,
Je le vois accourir d'écume blanchissant ;
Il se cabre ; d'avance a-t-il flairé le sang !...
Mais sous ton éperon plus rapide il s'emporte,
De ce château fatal tu dépasses la porte,
Et tu n'aperçois pas au terme du chemin
Un spectre qui t'attend un poignard à la main !
(Regardant.)
Eh mais ! que fait-il donc ? Il hésite, il s'arrête ;
M'aurait-il aperçu ? Non, sans doute il s'apprête...
Il va... c'est cela, bien, tu fais ce que je veux :
Descends de ton cheval, flatte son coup nerveux !
Ses pieds t'ont ramené d'une course rapide ;
Aux mains d'un écuyer abandonne sa bride,
Et dis-lui qu'aujourd'hui pour la dernière fois
De son maître insolent il a senti le poids !
Son maître, un pas encore !.. en ma puissance il tom- [be...
(Se penchant à la fenêtre.)
Il va toucher le seuil, bien ! un pied dans la tombe,
(Se rejetant sur le théâtre.)
Deux !... Ah ! mon cœur bondit avec rapidité,
Lorsque le sien peut-être est à peine agité !
Il monte, imprévoyant du sort qui va l'attendre,
Ces degrés, que vivant il ne doit plus descendre ;
Et, si près de la mort son cœur ne ressent pas
Quelque vague terreur...
(Écoutant.)
Dieu ! le bruit de ses pas !
Il court donc de lui-même au but que nul n'évite !
Je l'entends, je le vois. Il est venu bien vite !

SCÈNE VIII.

SENTINELLI, MONALDESCHI, LES DEUX GARDES.

MONALDESCHI, entrant.

Sentinelli.



SENTINELLI, allant à lui.

C'est vous enfin ! Tant de lenteur
M'étonnait de la part de mon accusateur ;
Car, dans son zèle ardent, sans retard, je dus croire
Qu'il allait procéder à l'interrogatoire.

MONALDESCHI, à part.

Sentinelli tout seul, gardé par deux soldats.
Serait-il arrêté ?

SENTINELLI.

Vous ne répondez pas,
Marquis ?

MONALDESCHI.

Que voulez-vous que je réponde, comte ?
Que je ne savais pas qu'une rigueur si prompte
Devait... Mes ces soldats...

SENTINELLI.

Je ne puis le nier,
Ces soldats en ces lieux gardent un prisonnier.

MONALDESCHI.

J'avais deviné juste.

SENTINELLI.

On vous a fait connaître
Que la reine cherchait à découvrir un traître.
Ses vœux, vous le savez, viennent d'être exaucés ;
Un homme est arrêté.

MONALDESCHI.

Oui, marquis, je le sais.

SENTINELLI.

Je viens en ce moment d'apprendre de la reine
Qu'elle vous consulta sur le choix de la peine,
Et qu'à votre indulgence imposant un effort,
Vous seul avez voté pour la mort.

MONALDESCHI.

Pour la mort.

SENTINELLI.

Elle m'a dit aussi que votre amour pour elle
En cette occasion portait si loin le zèle,
Que, dès que du complot l'on connaîtrait l'auteur,
Vous vous étiez chargé d'être l'exécuteur.

MONALDESCHI.

Je l'ai fait.

SENTINELLI.

Maintenant alors que le coupable
Doit, repoussant en vain le soupçon qui l'accable,
Avant la fin du jour subir son châtiment,
Vous conservez encor le même sentiment ?

MONALDESCHI.

Je n'en ai point changé.

SENTINELLI.

Mais cet arrêt suprême,
Quel que soit l'accusé, resterait-il le même ?

MONALDESCHI.

Oui, monsieur.

SENTINELLI.

Cependant si dans cet ennemi
Votre cœur étonné trouvait un vieil ami,
Que l'un de ces complots dont les cours font étude
Eût éloigné de vous plus que l'ingratitude ;
Pourrait-il espérer qu'un ancien souvenir
Arrêterait le fer levé pour le punir ?

MONALDESCHI.

Non.

SENTINELLI.

Mais, dans son espoir, s'il essayait lui-même
De fléchir la rigueur de cet arrêt suprême ;
Si, dans votre ame émue éveillant la pitié,
Il rappelait ces jours d'une ancienne amitié ;
D'après son propre cœur, si, comprenant le vôtre,
Il rappelait ces temps où, vivant l'un par l'autre,
Vous trouviez le bonheur dans le bonheur d'autrui ;
Si, te tendant la main, il te disait : *C'est lui ?*

MONALDESCHI.

Je la repousserais.

SENTINELLI.

A son heure dernière
S'il employait l'accent de la sainte prière ;
S'il te disait : Ami, tu ne frapperas pas
L'homme auquel tant de fois se sont ouverts tes bras,
L'homme que tu voyais, avant nos jours de haine,
Heureux de ton bonheur, et triste de tes peines,
Qui, d'un songe d'espoir prompt à te soutenir,
A te sourire encor contraignait l'avenir...
S'il opposait soudain, aux jours d'adolescence,
Les jours plus éloignés et plus purs de l'enfance
Qui s'envolaient exempts d'amertume et de fiel,
Sur une même terre et sous un même ciel ;
S'il jetait au devant de ta haine fatale
Ces souvenirs puissans de la terre natale,
Où chaque jour se lève et plus pur et plus beau,
Où le sol qui le couvre est léger au tombeau ?
S'il te prouvait qu'il peut par une adroite fuite,
Des bourreaux, sans te perdre, éviter la poursuite,
Et dans un coin du monde, ignoré pour toujours,
Aller mourir au lieu qui vit ses premiers jours ?
S'il offrait à ton cœur, dans sa douleur amère,
Son rêve de vieillesse et les pleurs de sa mère ;
Cédant à la pitié lorsque tu le verrais
Tomber à tes genoux ?

(Il se jette aux pieds de Monaldeschi.)

MONALDESCHI, portant la main à son poignard.

Je l'y poignarderais.

SENTINELLI, se relevant.

Au nom de notre reine indignement trompée,
Jean de Monaldeschi, rendez-moi votre épée !

(Les deux gardes arrêtent Monaldeschi.)

A cet homme accusé de haute trahison
Je veux bien accorder sa chambre pour prison.
Veillez sur lui, tandis que son trépas s'apprête,
Allez, chacun de vous m'en répond sur sa tête.

(Les deux gardes entraînent Monaldeschi d'un côté, et Sentinelli sort de l'autre. — Paula paraît au fond.)



ACTE CINQUIÈME.

La chambre de Monaldeschi. — Une grande porte latérale qui donne dans la galerie aux Cerfs. Une porte au fond.

SCÈNE I.

MONALDESCHI, appuyé sur une table, la tête dans ses deux mains, se relevant tout à coup.

Je me trompais encor; non, non; l'on ne vient pas,
Et de mes deux gardiens je n'entends que les pas.

(Allant à la porte et écoutant.)

Ils parlent à voix basse, et je les entends rire,
Ils partagent de l'or... Cet or, que veut-il dire?
De l'or à des soldats!... J'ai de l'or aussi, moi...
Par son attrait puissant si je tentais leur foi!...
Oui, mais s'ils refusaient, et par eux repoussée
Si je voyais soudain mon offre dénoncée!..
Ils diraient que j'ai peur; et toujours l'innocent
Doit, même lorsqu'il craint, cacher ce qu'il ressent.

(Souriant.)

Par sa sérénité je veux que mon visage
De l'innocence aussi porte le témoignage!
Je sais le composer.

(Avec l'expression de la plus grande terreur.)

Grand Dieu! Qu'ai-je entendu?

(Écoutant.)

La reine veut sa mort; le marquis est perdu!...
Perdu!... ma mort!... Oh ciel! où fuir?... cette fenêtre...
Le sol est à vingt pieds... Je me tûrai peut-être...
Mais c'est la seule issue ouverte à mon départ.
Je suis de ces côtés gardé de toute part:
Cette cour isolée est toujours solitaire;
Je suis sauvé dès lors que je touche la terre!
Mais je dois craindre tout d'un pouvoir odieux.

(Allant à la fenêtre.)

Eh bien! en m'élançant je fermerai les yeux.

(Il ouvre la fenêtre.)

Quelle que soit ma mort, puisqu'elle est décidée..
Ah! malédiction! la fenêtre est gardée.
Oh! que faire, mon Dieu! mon Dieu! secourez-moi.
Je sens à chaque instant redoubler mon effroi...
Mon Dieu! que devenir? Si mes vœux, mes prières
Écartent de mon sein leurs armes meurtrières,

(Tombant à genoux.)

Mon Dieu, je fais ici le serment solennel
De vouer tous mes biens au culte de l'autel,
De passer désormais toute mon existence
Dans le recueillement et dans la pénitence!...

(Se relevant.)

Du moins, si, maîtrisant mon esprit agité,
J'y pouvais ramener quelque tranquillité!
Peut-être parviendrais-je à trouver une issue
Par laquelle, à leurs yeux, ma fuite inaperçue...

(Allant à la porte de la galerie aux Cerfs.)

Celle-ci!... fermée... Oh! je ne le pourrai pas,
Et j'entends une voix qui me dit: Tu mourras!
C'est la voix du tombeau, constante et douloureuse!
Qu'au cœur du condamné cette voix est affreuse!
Et quand au moindre bruit, moi, je me sens frémir,
Il est des condamnés que l'on a vus dormir...
Dormir! Je vois déjà tout ce peuple barbare,
Avide du spectacle affreux qu'on lui prépare,
Qui vient, de ses apprêts accusant la lenteur,
Au front de la victime épier la pâleur,
Spectateur coutumier de ces hideuses fêtes,
Jeter son cri de joie à la chute des têtes,
Et, toujours ramené par son attrait puissant,
Chercher sous l'échafaud la volupté du sang!

(Retombant dans son fauteuil.)

Mais, non; rassurons-nous, car celle qui m'accuse
Comprend trop qu'à ma mort il faudrait une excuse;
Que Charle apprendrait tout!... Mais un prudent regard
Où manque l'échafaud voit luire le poignard...
Je puis dans cette chambre obscure et retirée
Mourir, et que de tous ma mort soit ignorée.
La nuit, seul en ce lieu, sans défense surpris,
Oh! qui me secourrait, qui viendrait à mes cris?

(Il détache de la muraille une cotte de mailles, et la revêt sous son pourpoint.)

Ma mort serait alors plus cruelle et plus sûre...
Je me souviens du mal que fait une blessure!
Dans un duel, un jour, un spadassin adroit
Me frappa de son fer... son fer entra si froid!...
Et je serais promis à ce supplice horrible!
Je sentirais vingt fois.... Oh! non, c'est impossible!
Non... Christine ne peut me garder ce trépas;
D'ailleurs je l'ai prévu:

(Prenant son stylet et frappant sur sa cotte de mailles.)

Bien, ils n'entreront pas...
Puissé-je retarder ainsi l'heure fatale!
Me voilà plus tranquille.

(Regardant dans une glace.)

Oh Dieu! que je suis pâle!...
C'est qu'il fait froid aussi. Prompt à se consumer,
Ce feu qui s'est éteint ne peut se rallumer.

(Allant à la fenêtre.)

Le jour est ténébreux, et son soleil d'automne

Épanche sans chaleur sa clarté monotone.
Ce sol que le printemps vit naguère si beau,
Semble comme un mourant s'approcher du tom-
[beau.
La terre comme nous a son heure mortelle ;
Et son linceul de neige est froid aussi pour elle.
(Paula entre sans que Monaldeschi la voie.)
Italie !... Italie, en tes heureux climats
Toujours le ciel est pur et le sol sans frimas.
Oh ! pourquoi dans l'espoir d'un brillant esclavage,
Beau fleuve de l'Arno, quittai-je ton rivage?
Champs paternels, villa qu'habitaient mes aïeux,
Je vous revois encor quand je ferme les yeux ;
Tout est là; chaque objet me rend sa douce image !
C'est un arbre, une fleur, un buisson, un feuillage.
Sous mes lambris dorés, oui, je vous regrettais!...
(Apercevant Paula.)
Dieu!... que faisiez-vous là ?

SCÈNE II.

MONALDESCHI, PAULA.

PAULA.

Moi? rien ; je t'écoutais.

MONALDESCHI.

Oh ! pardonne, Paula, je t'avais oubliée.
Viens-tu pour me sauver? A mon destin liée,
Oui, je vois que l'espoir va me venir de toi.
J'avais tout oublié.

PAULA.

Je me rappelais, moi !...
Tu parlais de l'Arno, de sa rive si belle,
Et dans tes souvenirs, ta mémoire rebelle
Ne se rappelait pas le jour où tu me dis :
Je t'aime, ma Paula ! sois mienne, et je prédis
A ma jeune maîtresse, et bientôt mon épouse,
Un amour qui rendrait une reine jalouse ;
Et puis tu le juras par la terre et les cieux :
Moi je ne jurai rien, mais tu compris mes yeux.
Plus tard, c'était la nuit, c'était sous un ciel sombre,
A mon tour je jurai te suivre comme une ombre,
Qu'à l'heure de la mort tu me trouverais là :
Lequel a mieux tenu son serment? me voilà.

MONALDESCHI.

Quoi ! Paula... sans espoir faudra-t-il que je meu-
Qu'ai-je à vivre du moins? [re?...

PAULA.

Nous avons un quart d'heure.

MONALDESCHI.

Un quart d'heure, ô mon Dieu !

PAULA.

Voyons, reviens à toi ;
Du courage, marquis.

MONALDESCHI.

J'en aurais aussi, moi, [dre,
Du courage, au milieu d'un combat ; quand la pou-
Quand la voix des canons grondant comme la fou-
Le bruit du fer heurté, celui des instrumens [dre,
De guerre, des blessés, et des hennissemens, [me,
Au milieu des dangers vous pousse et vous enflam-
Et d'un besoin de mort vous vient enivrer l'âme !...
J'en aurais du courage, à la fin de mes jours,
Si Dieu dans sa clémence eût prolongé leur cours ;
Si ma tête blanchie, en arrière tournée,
Avait soixante fois déjà vu fuir l'année ;
Si je sentais de moi s'éloigner sans retour
Chacun de ces plaisirs qui nous quitte à son tour.
La mort nous trouble moins par degrés rapprochée,
Et l'ame est doucement par sa main détachée ;
Mais sentir dans son sein que le fer veut ouvrir
Une ame ardente à vivre, et puis falloir mourir !

PAULA.

Sans doute cette mort, notre ame la repousse;
Mais notre mort à nous ne peut-elle être douce ?
Que souvent tu m'as dit, autrefois, je le sais,
Quand à l'entour de nous les deux bras enlacés,
Isolés sur la terre, en notre amour profonde,
De ce monde oubliés, nous oubliions ce monde ;
Que souvent tu m'as dit d'un doux transport saisi :
Que je serais heureux si j'expirais ainsi !
Si je pouvais mourir, alors que je la touche,
D'un poison lentement épuisé sur ta bouche,
Et passer dans tes bras, et les yeux sur tes yeux,
Du sommeil à la mort, et de la terre aux cieux !...
Pendant ces courts instans, délire qui dévore !
Je ne disais rien, moi ! mais je suis prête encore;
Cinq ans se sont passés, j'ai toute ma raison ;
Je suis prête, te dis-je, et voici du poison.

MONALDESCHI.

Du poison !...

PAULA.

Un poison mortel et sans souffrance
Aussi prompt que l'éclair...

MONALDESCHI.

Non, j'ai quelque espérance ;
Elle voudra me voir avant que de frapper.
Eh bien ! si d'ici là je ne puis m'échapper,
Il me reste l'espoir que dans cette entrevue
Je toucherai son cœur... Mourir sans l'avoir vue
Serait au désespoir trop tôt s'abandonner.
Elle est femme ; elle m'aime, elle peut pardonner.
Non, non ; plus tard, plus tard !... A mon heure der-
Quand le prêtre sera là, faisant sa prière, [nière,
Quand le monde pour moi n'aura plus de secours,
Alors à ce poison, crois-moi, j'aurai recours.
Donne-le-moi... Paula.

PAULA.

Quoi ?...

MONALDESCHI.

Mon esprit se trouble.

PAULA.

Le poison est caché dans cette bague double :
Quand l'un de ces anneaux sera tari par toi,
Que je reçoive l'autre, et c'est tout ; attends-moi.

MONALDESCHI.

Ah ! Paula !

PAULA.

Maintenant rappelle ton courage ;
Moi qui suis près de toi la plus jeune par l'âge ,
Mais dont le cœur long-temps à tous les maux offert,
A plus vu que le tien pour avoir plus souffert,
Je veux te consoler et calmer ta souffrance
En te parlant de mort, de ciel et d'espérance.
Notre vie ici bas, ami, n'est qu'un chemin ;
La joie ou la douleur nous y prend par la main ,
Et nous conduit au bout, où nous attend la tombe ;
Notre corps fatigué de tout son poids y tombe ;
Mais l'ame toujours jeune à sa source revient ,
Et de l'éternité tout à coup se souvient !... [traîne,
A moins qu'un crime affreux de son poids ne l'en-
Et dans la tombe avec notre corps ne l'enchaîne !
Mais de ton crime, à toi, ne sois pas alarmé :
Tu trahis, il est vrai, qui t'avait tant aimé ;
Tu déchiras le cœur qui, dans son innocence,
Faible et tendre, s'était remis en ta puissance.
Ami... que tout s'efface et s'oublie entre nous,
Hors les jours de bonheur et de joie !... A genoux,
En vertu du pouvoir que le malheur me donne,
Au nom du Dieu vivant, au mien, je te pardonne !
C'est un instant... Que Dieu veuille te secourir...
Plus calme maintenant, lève-toi pour mourir,
Car on vient.

MONALDESCHI.

Oh ! déjà ! déjà cesser de vivre !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, SENTINELLI , DEUX GARDES se promenant dans le corridor sombre qui fait l'entrée.

SENTINELLI. [vre ?

C'est moi, marquis. Eh bien !.. es-tu prêt à me sui-
Sa majesté t'attend.

MONALDESCHI.

La reine veut me voir ?
Allons, je ne dois point perdre encor tout espoir !
Marchons, je vous suis.

(Reculant.)

Ah ! dans ces corridors sombres,
Paula n'as-tu pas vu passer comme deux ombres ?
Si l'on avait sur moi de sinistres desseins !
Si l'on m'attendait là !...

(Voyant luire leurs épées)

Ce sont des assassins.

SENTINELLI.

Eh bien ! marquis?

MONALDESCHI.

Paula, Paula, je t'en conjure !
Cours, tombe à ses genoux, supplie, implore, adju-
Qu'elle vienne. Dis-lui que j'attends en ce lieu... [re,
Qu'elle vienne !... je t'en supplie au nom de Dieu.
Dis que je veux la voir, qu'il faut que je lui parle,
Que j'ai de grands secrets à révéler, que Charle
Saurait bien me venger. Non , ne dis pas cela,
Dis tout ce que tu crois qu'il faut dire, Paula :
Fais ce que tu pourras pour que son dessein change,
Pars, mon libérateur, mon seul ami, mon ange !
Ne va pas m'oublier aux mains de mon bourreau.

PAULA , sortant.

Et vous, n'oubliez pas de m'envoyer l'anneau !

SCÈNE IV.

SENTINELLI , MONALDESCHI , CLAUTER et LANDINI au fond.

SENTINELLI.

J'attends.

MONALDESCHI.

Accordez-moi quelques minutes, comte.

SENTINELLI.

La reine veut, monsieur, une réponse prompte.
Lui dirai-je que vous hésitez à venir,
De peur que sa justice ait trop tôt à punir ?

MONALDESCHI.

Non, car je ne crains rien, rien, comte, sur mon ame,
Mais je veux accomplir quelques soins que réclame
Le moment.

SENTINELLI.

Eh bien ! soit. Marquis, accomplissez
Ces soins ; mais promptement avec eux finissez,
Car elle attend.

MONALDESCHI.

Il faut que j'écrive à ma mère.

SENTINELLI.

C'est juste , et d'un bon fils.

MONALDESCHI.

Quelle douleur amère,
Alors qu'elle saura que, loin d'elle puni,
Son fils sans la revoir est mort.

SENTINELLI.

As-tu fini ?

MONALDESCHI.

Non... un instant encore, encore une seconde ?

SENTINELLI.

Voyons, comptes-tu donc écrire à tout un monde?

MONALDESCHI.

J'achève.

SENTINELLI.

Es-tu prêt ?

MONALDELCHI.

Oui... mes gants et mon chapeau.

SENTINELLI.

Les voilà.

MONALDESCHI.

Je ne puis paraître sans manteau
Aux regards de la reine.... Ainsi donc qu'il vous

SENTINELLI. [plaise...

Ne vois-tu pas le tien jeté sur cette chaise ?

MONALDESCHI.

Est-ce bien le mien ?

SENTINELLI.

Oui, le voici. Hâtons-nous.

MONALDESCHI, le mettant tantôt sur une épaule et tantôt sur l'autre.

Je sens trembler ma main, et fléchir mes genoux.

SENTINELLI.

Qui le retient encor ?

MONALDESCHI.

Cette agrafe indocile...

SENTINELLI tirant son poignard et allant à lui.

Attends.

MONALDESCHI, reculant.

Que voulez-vous ?

SENTINELLI.

La rendre plus facile...
Je veux, pour t'épargner quelque nouveau retard,
Élargir cette agrafe à l'aide du poignard.

(Il perce le manteau et l'agrafe.)

MONALDESCHI, s'essuyant le front avec son mouchoir.

J'ai cru que de ma mort l'heure était avancée !
J'ai froid, et sur mon front une sueur glacée...

(Il laisse tomber son mouchoir et met le pied dessus.)

SENTINELLI.

De retarder encore aurais-tu le dessein ?

MONALDESCHI, immobile.

Oh ! quand j'ai vu le fer se lever sur mon sein,
Je ne crus plus vivant repasser cette porte.

SENTINELLI, s'approchant de lui.

Pour la dernière fois, faudra-t-il qu'on t'emporte ?

MONALDESCHI, approchant l'anneau de sa bouche.

Adieu donc à la vie, à l'univers adieu !
Je ne pourrai jamais...

(Il court à une colonne dans laquelle il y a une Madone.)

Protége-moi, mon Dieu !

SENTINELLI, le saisissant par le bras et appelant.

Allons, messieurs, à moi !

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHRISTINE, LE PÈRE LEBEL.

MONALDESCHI.

Du secours !... C'est la reine !

(Apercevant le père Lebel.)

Vous n'êtes pas seule. Ah !...

CHRISTINE, voyant l'épée nue de Sentinelli.

Le zèle vous entraîne,
Comte... je n'ai pas dit...

MONALDESCHI.

Vous ne l'avez pas dit,
N'est-ce pas ?... Meurtrier infâme... sois maudit !

CHRISTINE.

Ah ! ne maudissez pas ! car, si près de la tombe,
La malédiction sur qui maudit retombe.

(A Sentinelli.)

Comte, patientez encor quelques instans,
Et lorsqu'il sortira, frappez ; il sera temps.
Remettez-nous les clés, et laissez-nous.

(Sentinelli, Clauter et Landini sortent. La porte se referme.)

SCÈNE VI.

CHRISTINE, MONALDESCHI, LE PÈRE LEBEL.

MONALDESCHI.

Madame,
Je ne suis point coupable, et contre moi l'on trame
Quelque complot affreux ; je dois...

CHRISTINE.

Le meurtrier,
Marquis, lui-même a droit à se justifier ;
Le juge du coupable écoute la défense,
Avant que de la mort il signe la sentence.
Parlez... De quelques pas, mon père, éloignez-vous.

LEBEL.

Puisse ce malheureux fléchir votre courroux,
Madame.

CHRISTINE.

Que j'absolve ou bien que je punisse,
Dans tous les cas, mon père, il sera fait justice ;
Reposez-vous sur moi... Nous voilà seuls, parlez,
Marquis.

MONALDESCHI.

Je ne le puis, si vous ne rappelez
De quel crime aujourd'hui j'ai mérité la peine.

CHRISTINE.

Ah ! votre mémoire est à ce point incertaine :
Eh bien ! nous l'aiderons... Marquis, veuillez ouvrir
Cette lettre, et lisez... Vous avez cru couvrir
D'un éternel secret votre crime peut-être ?
Insensé !... Vous tremblez ? Ouvrez donc cette lettre.
Vous êtes innocent... lisez !

MONALDESCHI, tombant à genoux.

Je suis perdu.

CHRISTINE, au père Lebel.

Vous le voyez, mon père, il est là, confondu,
Écrasé sous le poids de son propre anathème,
Méprisable pour tous, et surtout pour lui-même.
Car, excepté lui seul, nul ne saura jamais,
Avant sa trahison, à quel point je l'aimais.
Maintenant le voilà suppliant et coupable !
A défaut du remords, l'épouvante l'accable.
Entre vos saintes mains je le remets... Adieu.
Préparez-le, mon père, à répondre à son Dieu.

MONALDESCHI.

Oh ! je n'ai plus d'espoir que dans votre clémence ;
Comme votre pouvoir, madame, elle est immense.
Eh bien ! oui, je l'avoue, oui, je fus égaré ;
Par un doute cruel constamment dévoré,
J'ai, devant ce complot, senti faiblir mon ame.
Malgré mon dévoûment, je prévoyais, madame,

Combien ce grand complot ramenant de malheurs;
Pourrait faire verser et de sang et de pleurs ; [me
Et devant Dieu les pleurs et le sang d'un seul hom-
Sont précieux, madame, à l'égal d'un royaume!...
Et moi, j'ai cru devoir alors, comme chrétien,
Pour le bonheur de tous sacrifier le mien :
Jugez-moi maintenant.

CHRISTINE.

Vous avez l'ame grande,
Marquis! cela me touche... Il faut que je vous rende
Quelque tranquillité pour vos derniers momens.
Nul sang ne coulera dans ces grands changemens.
Charles-Gustave, aux coups de la fortune en butte,
Ne meurt pas d'un complot tramé, mais d'une chu-
Le trône où je remonte est pur de sang versé : [te.
C'est pourquoi La Gardie...

MONALDESCHI.

Oh! je suis insensé!...
Je suis un malheureux qui tremblant vous conjure,
En voyant ses remords, d'oublier son injure.
Commandez des tourmens, je suis prêt à souffrir;
Mais je ne me suis pas préparé pour mourir.

CHRISTINE.

Comme je le devais, vous le voyez, mon père,
Je viens de l'écouter sans haine et sans colère.
Pour la seconde fois je le condamne!... Adieu,
Préparez-le, mon père, à répondre à son Dieu.
Avez-vous tout dit ?

MONALDESCHI.

Non, madame: oh! pas encore !
C'est pour vous maintenant que ma voix vous implo-
Vous voulez remonter au trône!... mais du sang [re.
En rendra sous vos pieds le chemin plus glissant.
On dira, vous voyant assise sur ce trône,
Qu'une tache de sang rouille votre couronne.
Et puis pour vous aussi le jour se lèvera
Où comme vous jugez le Seigneur jugera. [vertes,
Quand aux portes du ciel, par votre ange entr'ou-
Vous vous présenterez les mains de sang couvertes,
Que direz-vous à Dieu, reine ?

CHRISTINE.

Je lui dirai :
J'ai défendu des rois le principe sacré ;
Mon père, un homme fut : cet homme était perfide;
Sa seule trahison m'a rendue homicide.
Dans mes royales mains j'ai pesé son forfait,
Et j'ai jugé, mon Dieu, comme vous l'eussiez fait.
Voilà tout.

MONALDESCHI.

Je le vois avec douleur, votre ame
De reine est inflexible!... Oh! celle de la femme
Le sera-t-elle aussi? Je veux, à vos genoux,
Rappeler ces momens...

CHRISTINE, vivement à Lebel.

Mon père, éloignez-vous!

MONALDESCHI.

Ces momens où pour moi quittant le diadème,
Vous redeveniez femme, et me disiez : Je t'aime.
A vos genoux alors j'étais comme à présent,
Non pas pour implorer la vie en gémissant, [touche,
Mais pour prendre en mes mains cette main que je
La poser sur mon cœur, la presser sur ma bouche,
Vous dire un mot d'amour auquel vous répo diez...

CHRISTINE.

Marquis!

MONALDESCHI.

Oh! regardez... à genoux, à vos pieds,
Je suis comme autrefois, oubliant qu'à cette heure
Votre royale voix dit qu'il faut que je meure,
Et ne me rappelant ce que dit votre voix,
Que pour me souvenir des accens d'autrefois.
Sur mon front incliné jetez donc l'anathème!
Je veux le repousser avec un mot : Je t'aime,
Je t'aime!... frappe-moi... Je t'aime... tiens! voilà
Mon poignard.. Entends-tu?.. je t'aime.. frappe là!
C'est mon cœur... frappe donc, et venge-toi toi-
Ou je vais te redire encore que je t'aime! [même...

CHRISTINE.

Laissez-moi... laissez-moi. Mon père!

MONALDESCHI.

Oh! calmez-vous.
Est-ce la seule fois qu'apaisant ton courroux,
Me voyant à tes pieds, ta rigueur qui se lasse
Permet que près de toi je reprenne ma place?...
Tu le sais que jamais un autre sentiment
Ne fit battre ce cœur qui t'aima constamment!
Regarde-moi... L'on dit, par une pure flamme,
Que toujours dans nos yeux se reflète notre ame :
Tourne donc vers les miens tes regards soucieux,
Car je n'ai pas besoin de te cacher mes yeux!...

CHRISTINE.

Oh! que c'est de mon cœur une indigne faiblesse!
Je voudrais résister, et pourtant je me laisse
Entraîner malgré moi... Je change votre sort;
Qu'un exil éternel...

MONALDESCHI.

Oh! j'aime mieux la mort!
Et si c'est à ce prix que Christine pardonne,
Je refuse à mon tour les jours qu'elle me donne.
Ne te revoir jamais! non, j'aime mieux souffrir
Un instant que toujours... Je suis prêt à mourir.

CHRISTINE.

Eh bien! Monaldeschi, le jour encor peut naître
Où votre repentir me touchera peut-être.
Espérez... Sur le trône où m'appellent mes droits,
Si je reviens m'asseoir reine au milieu des rois,
Parmi ces courtisans empressés sur ma trace,
Mon œil avidement cherchera votre place,
Et la première alors je vous rappellerai.
Mais vous, que ferez-vous d'ici là?

MONALDESCHI.

J'attendrai.

CHRISTINE.

Mais fidèle à la foi que vous m'avez jurée,
Sans que jamais une autre!...

MONALDESCHI.

Oh! vous m'êtes sacrée.

CHRISTINE.

Qu'ainsi soit donc... marquis; et quand vous re-
Peut-être de l'exil vous vous applaudirez. [viendrez,
Mais je garde quelqu'un.

MONALDESCHI.

Qui?

CHRISTINE.

Paulo, ce jeune homme
Qui jadis à ma cour vous a suivi de Rome.
Nous parlerons de vous quelquefois...

MONALDESCHI, à part.

J'oubliais
Qu'un mot d'elle me perd... Paula, que je te hais!
Toujours sur mon chemin je t'aurai donc trouvée
Pour faire évanouir ma fortune rêvée!...
Tu seras à Stockholm, comme à Fontainebleau,
Mon génie infernal... Cet anneau, cet anneau.
(Haut.)
Madame, permettez que, comme un témoignage
D'amitié, comme ancien souvenir, à ce page
Je renvoie un anneau long-temps par moi porté,
Et qu'il me demanda souvent.

CHRISTINE.

En vérité,
Marquis, ce souvenir est celui d'un bon maître.
A qui vous désirez je le ferai remettre...

MONALDESCHI.

A l'instant?

CHRISTINE.

A l'instant... Adieu, marquis... Sortez
Par cette galerie... Aux deux autres côtés
Vous ne trouveriez pas une si sûre voie.
Le comte vous attend et réclame sa proie.
(Au père Lebel.)
Mon père, en ce moment vos devoirs sont changés,
Vous deviez préparer à la mort... protégez
Sa vie... Adieu!

MONALDESCHI, lui baisant la main.

Bientôt!...

CHRISTINE, ouvrant la porte.

Oui!... Gulrick, qu'on appelle
Paulo; je veux le voir.

GULRICK.

Il est dans la chapelle,
Ici tout près... Il prie.

CHRISTINE.

Allez... Oui, j'ai mieux fait:
Pourquoi punir de mort un crime sans effet,
Quand ce crime, m'eût-il ravi le diadème,
Ne me faisait qu'un tort que je me fais moi-même?
Ce pouvoir qui de loin brille de tant d'appas,
Quand je le possédais, pour moi n'en avait pas;
Et sitôt que j'aurai ressaisi ma couronne,
Le dégoût sera là pour partager mon trône.
(A Paula qui entre.)
Venez.

PAULA.

Vous êtes seule!

CHRISTINE.

Oui.

PAULA, cherchant des yeux.

Seule?...

CHRISTINE.

Regardez...

PAULA.

Un prêtre est avec lui... Madame, vous gardez
Parfois à qui vous sert de sublimes spectacles.
Vous avez, je le vois, triomphé des obstacles;
C'est grand et beau.

CHRISTINE.

Paulo, le marquis m'a remis
Cette bague pour vous.

PAULA, avec joie.

Ah! donnez...

CHRISTINE.

J'ai promis
De vous le rendre... C'est l'anneau de votre maître.

PAULA.

Et vous avez voulu vous-même le remettre,
N'est-ce pas? Je rends grace à vos soins empressés;
Oui, cet anneau m'est cher!

CHRISTINE.

Paulo, vous pâlissez!

PAULA, le portant à ses lèvres.

Non. Sois le bienvenu, messager de la tombe.
(A Christine.)
Et maintenant sur vous que notre mort retombe.

CHRISTINE.

Sur moi... votre mort? Oh! vous perdez la raison.
Qu'enfermait cet anneau, dites-moi?

PAULA.

Du poison.
Le marquis en mourant promit de me le rendre!
Cet anneau, grace à vous, ne s'est pas fait attendre.

CHRISTINE.

Mais le marquis n'est point à la mort condamné,
A l'exil seulement... Paulo, j'ai pardonné!
Et bientôt sur le trône auprès de moi...

PAULA.

L'infâme
Nous trahit toutes deux.

CHRISTINE.

Toutes deux?

PAULA.

Je suis femme!

CHRISTINE.

Vous!... Oh! malheur à lui, car je devine tout!
(Ouvrant la porte du fond.)
Ici, comte! venez, venez; courez au bout
De cette galerie... et joignez-y le traître...
Frappez... Pour vous tromper, il vous dira peut-être
Que j'ai tout pardonné!... mais non... frappez [toujours.
Il dira que c'est moi qui conservai ses jours:
Non, non!... que par ses pleurs ma colère abattue
Avait tout oublié. Non, non, non... frappe et tue:
(Le poussant.)
A l'œuvre!

(A Paula.)

Pour ton mal, enfant, nous trouverons
Des secours, sois tranquille, et nous te sauverons.
Qu'on cherche des secours partout... à l'instant mê-
(Revenant à Paula.) [me !
Mais déjà le poison la dévore. Anathème !
(Allant à la porte de la galerie.)
S'il m'échappait !... mais non, il n'échappera pas,
La justice de Dieu ralentira ses pas...
(Revenant à Paula.)
Oh ! ne meurs pas, enfant... Si jeune, si jolie !...
(Voyant les progrès du poison.)
Je vous reconnais bien, poisons de l'Italie !
Mortels !... Enfant !... mon Dieu !... quelqu'un ac-
(Elle va à la porte.) [court... Non, rien !...
Si... c'est un bruit de pas.
(Au père Lebel qui entre.)
Eh bien ! mon père, eh bien !
Est-ce fini ?

LE PÈRE LEBEL.

Fini !... C'est donc vous ? ô madame...
Après avoir promis de le sauver !...

CHRISTINE.

L'infâme !
Le sauver, lui !... non, non... Voyons, est-il puni ?
On tarde bien... où tout devait être fini.

LE PÈRE LEBEL.

J'espérais donc à tort !

CHRISTINE.

Mon père, il vous réclame !
J'ai condamné son corps... allez sauver son ame,
Allez.

LE PÈRE LEBEL.

Adieu, madame !

CHRISTINE.

Adieu, mon père, adieu.
Puissiez-vous arriver encore à temps.

MONALDESCHI.

Ah !

LE PÈRE LEBEL.

Dieu !...
Mais non, du meurtrier la vengeance est trompée,
Le marquis de son sein vient d'écarter l'épée.
Il fuit... il vient à nous... La présence des rois,
Madame, sauve ceux que condamnent les lois.

CHRISTINE, voulant se retirer.

Il ne me verra pas.

LE PÈRE LEBEL, l'arrêtant de force.

Il vous verra, madame.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MONALDESCHI, suivi de SENTINELLI et des deux GARDES.

MONALDESCHI, blessé au cou.

A moi ! mon père, grace !
(Il tombe.)

LE PÈRE LEBEL, à Sentinelli.

Arrête, sur ton ame !
Arrête, meurtrier, ou le Dieu qui m'entend,
De sa foudre, à ma voix, peut t'atteindre à l'instant.
(A Christine.)
Il en est temps encor, madame.

MONALDESCHI, se soulevant le long des lambris.

Grace !

PAULA, se relevant au milieu des convulsions.

Grace !...
(Elle retombe et meurt.)

LE PÈRE LEBEL.

Il ne peut se traîner à vos pieds que j'embrasse ;
Vous le voyez, il est mourant, ensanglanté.
Au nom du Dieu vivant ! que votre majesté
Daigne à ce malheureux accorder quelque trêve.

CHRISTINE posant sa main sur le cœur de Paula qui a cessé de battre.

Eh bien ! j'en ai pitié, mon père... Qu'on l'achève.

FIN DE CHRISTINE A FONTAINEBLEAU.

PARIS. — Imprimerie de BOULÉ et Cie, rue Coq-Héron, 3.

LIVRES A TRÈS BON MARCHÉ

Chez Ch. TRESSE,

ACQUÉREUR DES FONDS DE J.-N. BARBA ET V. BEZOU,

Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français.

Les personnes qui prendront pour 50 fr. et au dessus, recevront leurs commandes franches de port et d'emballage dans toute la France. — Les envois sont suivis en remboursement.

Œuvres d'Elzéar Blaze.

CHASSEUR (le) CONTEUR, ou *les chroniques de la chasse*. contenant des histoires, des contes, des anecdotes, et par-ci, par-là, quelques hableries sur la chasse, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.

CHASSEUR (le) au chien d'arrêt, contenant les habitudes, les ruses du gibier, l'art de le chercher et de le tirer, le choix des armes, l'éducation des chiens, leurs maladies, etc., 2e édition, Paris, 1837. 7 fr. 50 c.

La première édition de ce livre instructif et amusant a été épuisée en six mois.

CHASSEUR (le) au chien courant, contenant les habitudes, les ruses des bêtes, l'art de les guetter, de les juger, de les détourner, de les attaquer, de les tirer ou de les prendre de force; l'Education du limier, des chiens courans, leurs maladies, etc., 2 vol. in-8. 15 fr.

CHASSEUR (le) aux filets, ou la Chasse des dames, contenant les habitudes, les ruses des petits oiseaux, leurs noms vulgaires et scientifiques; l'art de les prendre, de les nourrir et de les faire chanter en toute saison; la manière de les engraisser, de les tuer et de les manger; 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.

ALMANACH (l') des Chasseurs, contenant les opérations cynégétiques de chaque mois de l'année, des pronostications faites suivant les calculs du savant Mathieu Lænsberg, des anecdotes sur la chasse, la vie miraculeuse de saint Hubert, patron des chasseurs, 1 vol. in-18, 1839. 1 fr.

VIE (la) militaire sous l'Empire, ou Mœurs de la garnison, du bivouac et de la caserne, 2 vol. in-8. 15 fr.

ÉPITRE EN VERS, à Bouffé, artiste du théâtre du Gymnase, par Arnal, acteur du théâtre du Vaudeville. 1 vol. in-8. imprimé sur papier *vélin*, 3 fr.

TRAITÉ de vénerie et de chasse, par Goury de Champgrand. Paris, 1769, 1 vol. in-4, fig. 6 fr.

ABRÉGÉ des antiquités nationales, ou Recueil de monumens pour servir à l'histoire de France, par Millin, 4 vol. in-4, 250 planches, 1837. 30 fr.

CHEFS-D'OEUVRE de Châteaubriand : Génie du Christianisme, 3 vol. in-8; les Martyrs, 2 vol., — Réné et Atala, 1 vol. in-8; grand-raisin vélin, grand papier, 3 fr. le vol. au lieu de 15 fr.

Chaque ouvrage se vend séparément.

COLLECTION de 104 portraits des hommes illustres des 17e et 18e siècles, dessinés et gravés par Edeling, etc., et une notice sur chacun d'eux, par Perrault. 2 vol. in-folio, cartonné en un vol., par Bradel, 12 fr., broché, 10 fr.

COLLECTION de Mémoires sur la Révolution de 89; par Necker. 4 vol. De Bouille, 2 vol. Précis et Tableau par Rabault de St-étienne et Norvins. 2 vol. Prise de la Bastille par Dussaulx. 1 vol. Tiers-Etat, par Boissy d'Anglas, 1 vol. Louvet, auteur de Faublas, 2 vol. En tout, 12 vol. in-18. 15 fr.

COURS complet d'instruction à l'usage de la jeunesse, par Galland, 6 très forts vol. in-12, ornés de 69 pl. 5 fr.

DESCRIPTION des pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans, au nombre de 173 planches et un portrait, 2 vol. pet. in-fol. Au lieu de 120 fr., net, 12 fr.; cartonné à la Bradel. 15 fr.

Cette description, dont le premier volume a été fait par l'abbé Armand, le deuxième par Lachaud et Leblond, explique, reproduit la plus belle collection connue en ce genre d'antiquités. Trois hommes d'esprit se sont associés pour nous faire connaître les trésors que renfermait un des plus curieux cabinets de l'Europe : leur livre offre la lecture la plus piquante et la plus instructive. Jusqu'ici le prix élevé de cet ouvrage ne lui avait laissé accès que dans quelques rares bibliothéques; aujourd'hui le prix auquel il est coté les lui ouvre toutes.

DICTIONNAIRE étymologique de la langue française, par Ménage, 3 vol. in-folio. Ancien prix, 72 fr.; 24 fr. broché, et demi-reliure en 2 vol. 30 fr.

DICTIONNAIRE de l'Académie française, revu et corrigé par elle-même. 2 vol. in-4. 5e édit., 1835, et supplément. 10 fr.

DICTIONNAIRE des Beaux-Arts, par Millin, de l'Institut, conservateur des médailles des bibliothèques et professeur d'antiquités, etc., 6 vol. in-8, au lieu de 42 fr. 12 fr.

DICTIONNAIRE philosophique de Voltaire, 8 très forts vol. in-12, beau papier. 8 fr.

— *Idem*, 9 vol. in-18, gr. raisin vélin. Doyen, 1820. 8 fr.

Chaque volume de cette édition a coûté 2 fr. de fabrication.

ÉPHÉMÉRIDES universelles, ou Tableau politique, littéraire, scientifique ou anecdotique, représentant pour chaque jour de l'année un extrait des annales de toutes les nations et de tous les siècles, par MM. V. Arnault, Bory de Saint-Vincent, Dulaure, Guizot, Norvins et autres écrivains célèbres. 13 forts vol. in-8, qui contiennent la matière de 30 vol. in-8. 30 fr.

Le tome XIII et dernier contient la table par ordre chronologique et alphabétique.

Les derniers volumes 3 à 13 se vendent séparément 3 fr.

HISTOIRE politique et militaire du prince Eugène, vice-roi d'Italie, pour faire suite à l'Histoire de Napoléon par Norvins. 2 beaux vol. in-8, cartes et fig. Au lieu de 15 fr. 6 fr.

HISTOIRE de Jeanne d'Arc, par Michaud et Poujoulat, 1 vol. in-8, portr. 2 fr.

HISTOIRE des Proverbes, Adages, Sentences, Apophtegmes dérivés des mœurs, des usages, de l'esprit et de la morale de tous les peuples anciens et modernes, précédée de l'Histoire abrégée de chaque peuple, par Méry, 3 forts vol. in-8. 12 fr.

HISTOIRE des environs de Paris, par Dulaure. 14 vol. in-8 br. en 7 forts vol., ornés de 100 fig. et d'une très belle carte sur une étendue de 44 lieues sur 68. 30 fr.

HISTOIRE philosophique et politique de la Russie depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne de Nicolas; par Esnaux et Chennechot. 5 forts vol. in-8, impr. sur trés beau pap. br. satiné. Ancien prix, 35 fr. 7 fr.

HISTOIRE de Turenne, contenant les mémoires et correspondances écrits par lui, et publiés par Ramsay. 4 forts vol. in-12, et atlas de 13 grandes planches. Au lieu de 24 fr. 3 fr.

Cet ouvrage, qui renferme une foule de mémoires de lettres et de pièces intimes et originales, aurait dû

trouver place dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*. Il est impossible d'aller, plus que ne l'a fait l'auteur, l'intérêt à l'exactitude historique.

ICONES Plantarum Syriæ rariorum, descriptionibus et observationibus illustratæ, auctore La Billardière. 50 *pl. Parisiis*, 1791 à 1812. 1 vol. in-4 br. Au lieu de 25 fr. 8 fr.

INSTRUMENS (les) aratoires d'agriculture, français et étrangers ou inventés par Boitard, ex-rédacteur principal de la société d'agronomie de Paris, etc. Beau vol. in-8, grand raisin, orné de 105 pl., plus de 1000 sujets bien gravés. 5 fr.

LEÇONS de littérature allemande, par Noël et Stoeber, trad. par De Rome, 2 forts vol. in-8 de 1300 pages petit-romain. 4 fr.

Nous connaissons bien mal et bien peu en France la littérature allemande. Les noms de trois ou quatre auteurs de cette nation sont seulement venus jusqu'à nous, et cependant sa littérature est une des plus riches, des plus variées. L'ouvrage que nous annonçons, et qui renferme des morceaux choisis d'une foule considérable d'écrivains célèbres en Allemagne, est indispensable tout à la fois à qui désire sortir de cette ignorance commune, et à qui recherche une attachante lecture.

LIGUE des nobles et des prêtres contre les peuples et les rois. 2 vol. in-8. 3 fr.

Cet ouvrage curieux, où les faits historiques sont rassemblés avec exactitude et présentés d'une manière piquante, avait été jugé digne des persécutions de la défunte censure, qui en a obstinément défendu l'annonce. La lutte de l'aristocratie contre les intérêts nationaux y répand un puissant intérêt.

LOIS de Platon, par Grou. 2 vol. in-8° grand papier. Portrait. 3 fr. — *Idem*, in-12. 2 fr.

MÉMOIRES sur l'impératrice Joséphine, ses contemporains, la cour de Navarre et la Malmaison; 2e édition, 3 vol. in-8 br. satinés, couv. imp. Au lieu de 22 fr. 7 fr.

Ces mémoires, tout à la fois historiques et intimes, sur un des personnages du Directoire, de l'Empire, dont le nom réveille les plus doux souvenirs, sont du petit nombre de ceux que l'histoire conservera. Cet ouvrage peut être considéré comme faisant le complément des *Mémoires de Mme la duchesse d'Abrantès*, et convient au même genre de lecteurs.

MÉMOIRES de Constant, valet de chambre de Napoléon. 6 vol. in-8. Au lieu de 42 fr. 12 fr.

MÉMORIAL pratique du Chimiste. Manufacturier; trad. de l'anglais de Mackensie sur la troisième édition. 3 vol. in-8, fig. 3 fr.

Ce livre est à la portée de tout le monde.

NOUVELLES leçons de littérature et de morale, pour faire suite à Noël et Laplace, par Berryat Saint-Prix. *Adopté par l'Université*. 2 forts vol. in-8. 9 fr.

NOVÆ Hollandiæ Plantarum specimen, auctore La Billardière. Parisiis, 1804 à 1806. 2 vol. grand in-4, br., ornés de 265 planches. Au lieu de 265 fr. 30 fr.

SERTUM Austro-Caledonicum, auctore La Billardière. 80 *pl. Parisiis*, 1824 à 1825, 2 parties, gr. in-4, br. 12 fr.

OEUVRES complètes de L.-B. PICARD, de l'Institut. 11 vol. in-8, beau portrait, imprimé par Didot sur beau papier. 40 fr.

Le tome 11e du Théâtre républicain se vend séparément.

OEuvres de **PIGAULT-LEBRUN**, 30 forts vol. in-8, y compris *le Citateur* et le *Voyage dans le midi de la France*, imprimés sur beau papier, par Didot. Beau portrait. Ancien prix, 160 fr. 75 fr.

Chaque volume contient 4 volumes in-12.

OEuvres de **WINCKELMANN**, contenant l'histoire de l'art chez les anciens. Remarques sur l'Architecture et Recueil sur les Arts. 5 vol. in-8, ornés de 27 gravures. 12 fr.

Les trois derniers volumes se vendent séparément.

RECHERCHES sur les costumes, les mœurs, les usages religieux, civils et militaires des anciens peuples, par Maillot et P. Martin, 6 vol. in-4, y compris 3 vol. d'atlas de 288 planches impr. par Didot aîné, 1804. 30 fr.

RECUEIL de monumens antiques, inédits, avec une Dissertation de l'ancienne Gaule, par Grivaud de la Vincelle, 3 vol. in-4, dont un atlas de 40 planches, contenant plus de 400 sujets bien gravés pour faire suite aux ouvrages de la Sauvagère, Millin et autres. Papier vélin. 36 fr.

— *Idem*, demi-reliure en un fort vol., dos de maroquin, et l'atlas colorié ou peint avec le plus grand soin, pap. vélin. 50 fr.

THÉORIE des sentimens moraux, ou Essai analytique sur les principes des jugemens que portent naturellement les hommes, par Adam Smith, traduit de l'anglais sur la 7e édition, par Mme Grouchy, marquise de Condorcet; deux forts vol. in-8. Paris, Barrois aîné, 1831; 2e édit., corrigée et augmentée. 3 fr.

Avant la réimpression de ce livre il se vendait 20 fr.

THÉORIE de la coupe des pierres, par Frezier; 4 vol. in-4, dont un de 114 planches. Au lieu de 75 fr. 15 fr.

Il n'est pas besoin de faire ressortir l'utilité d'un ouvrage que l'élévation de son prix empêchait seule de devenir le Manuel des architectes et des ouvriers qui travaillent la pierre.

TRAITÉ de la législation des théâtres, ou Exposé complet et méthodique des lois et de la jurisprudence qui ont rapport aux théâtres, etc., par MM. Vivien et Edmond Blanc; 1 vol. in-8 de 500 pages. Au lieu de 7 fr. 5 fr.

VIES des peintres flamands, allemands, et hollandais, par Decamps, ornés de 168 portraits du célèbre Fiquet, bonne édition. 1753. 5 vol. in-8, y compris le voyage de la Flandre et du Brabant, avec des notes de Rohn et l'itinéraire des coches d'eau, bateaux à vapeur et chemins de fer. 40 fr.

VOYAGE chez les Birmans, dans l'Inde et dans la Chine, ou testament de l'Usurpateur d'Alompra' 3 vol. in-8. 9 fr.

VOYAGE dans le midi de la France, par Millin. 5 très forts vol. in-8, et un bel atlas de 80 planches, imprim. impériale. 25 fr.

— *Le même*, papier vélin. Quelques figures coloriées. 35 fr.

VOYAGES PREMIER ET SECOND dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance, par F. Levaillant. 5 vol. in-8 et atlas de 43 planches. Au lieu de 48 fr. 15 fr

On vend séparément le deuxième Voyage. 2 vol. in-8, atlas de 23 planches, y compris la belle et grande carte d'Afrique. 9 fr.

La carte séparément, au lieu de 6 fr. 3 fr.

CABINET SECRET DU MUSÉE ROYAL DE NAPLES. 1 beau vol. in-4, grand raisin vélin, orné de 60 planches coloriées, représentant les peintures, bronzes et statues érotiques qui existent dans ce cabinet. Au lieu de 100 fr. 30 fr

LE MÊME, fig. noires. 20 fr.

Idem, doubles fig. noires et coloriées, cart. à la Bradel, dos en percaline. 45 fr.

Idem, avec les deux collections de gravures sur papier de Chine parfaitement coloriées, demi-rel., dos en veau à nerf. 60 fr.

L'art ancien et l'art au moyen-âge ne se piquaient pas d'une pudeur bien chaste; les plus admirables chefs-d'œuvre sont souvent accompagnés de détails obscènes qui en rendent impossible l'exposition aux yeux de tous. Le cabinet secret du roi de Naples est la seule galerie au monde où l'on se soit proposé de réunir tous les chefs-d'œuvre impudiques. Le livre qui les reproduit est l'indispensable complément de toutes les collections de musées, et doit trouver place dans un coin secret de la bibliothèque de l'artiste comme de celle de l'amateur.

—

On trouve chez le même libraire toutes les pièces de théâtre anciennes et modernes, tous les livres nouveaux publiés à Paris, et une immense quantité de livres anciens et au rabais dont on distribue le catalogue.

ANTONY,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par M. Alexandre Dumas,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE MARDI 3 MAI 1831.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ANTONY	M. Bocage.
ADÈLE D'HERVEY	Mme Dorval.
EUGÈNE D'HERVILLY, jeune poète	M. Chéri.
OLIVIER DELAUNAY, médecin	M. Édouard.
La Vicomtesse de LANCY.	Mme Paul.
Le Baron de MARSANNE, abonné du *Constitutionnel*.	M. Moessard.
FRÉDÉRIC DE LUSSAN.	M. Monval.
Le Colonel d'HERVEY.	M. Walter.
Mme de CAMPS	Mlle Mélanie.
CLARA, sœur d'Adèle	Mme Caumont.
L'HOTESSE d'une petite auberge aux environs de Strasbourg	Mme Simon.
LOUIS, domestique d'Antony	M. Héret.
Un Domestique de la Vicomtesse de Lancy	M. Fonbonne.
Une Femme de chambre d'Adèle.	

ACTE PREMIER.

Un salon du faubourg Saint-Honoré.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, CLARA, Madame la Vicomtesse DE LANCY, *debout et prenant congé de ces dames.*

LA VICOMTESSE, *à Adèle.* Adieu, chère amie, soignez bien votre belle santé; nous avons besoin de vous cet hiver, et, pour cela, il faut être fraîche et gaie, entendez-vous?

ADÈLE. Soyez tranquille, je ferai de mon mieux pour cela; adieu. Clara, sonne un domestique; qu'il fasse avancer la voiture de madame la vicomtesse.

LA VICOMTESSE. Entendez-vous bien: la campagne, le lait d'ânesse et l'exercice du cheval, voilà mon ordonnance. — Adieu, Clara.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

ADÈLE, CLARA.

ADÈLE, *se rasseyant.* Sais-tu pourquoi la vicomtesse ne parle plus que de médecine?

CLARA. Sais-tu pourquoi, il y a un an, la vicomtesse ne parlait que de guerre?

ADÈLE. Méchante!

CLARA. Oui, le colonel Armand est parti, il y a un an, pour la guerre d'Alger. M. le docteur Olivier Delaunay a été présenté en son absence à la vicomtesse La guerre et la médecine se donnent la main. Et tu sais que notre chère vicomtesse est le reflet exact de la personne qui a le bonheur de lui plaire. Dans trois mois viennent un jeune et bel avocat, et elle donnera des consultations, comme elle

traçait des plans de bataille, comme elle vient de te prescrire un régime.

ADÈLE. Et qui vous a conté tout cela, belle provinciale arrivée depuis quinze jours?

CLARA. Est-ce que je ne la connaissais pas avant de quitter Paris; et puis madame de Camps est venue hier pendant que tu n'y étais pas, elle m'a fait la biographie de la vicomtesse.

ADÈLE. Oh! que je suis aise de ne pas m'être trouvée chez moi! Cette femme me fait mal avec ses éternelles calomnies.

CLARA, *à un domestique qui entre.* Qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE. Une lettre.

CLARA, *la prenant.* Pour moi, ou pour ma sœur?

LE DOMESTIQUE. Pour madame la baronne.

ADÈLE. Donne... C'est sans doute de mon mari.

(Le domestique sort.)

CLARA, *la lui remettant.* Ce n'est point on écriture; d'ailleurs elle est timbrée de Paris, et le colonel est à Strasbourg.

ADÈLE, *regardant le cachet, puis l'écriture.* Dieu!

CLARA. Qu'as-tu donc?

ADÈLE. J'espérais ne revoir jamais ni ce cachet ni cette écriture.

(Elle s'assied et froisse la lettre entre ses mains.)

CLARA. Adèle... calme-toi... Tu es toute tremblante!... Et de qui est donc cette lettre?

ADÈLE. Oh! c'est de lui... c'est de lui...

CLARA, *cherchant.* De lui...

ADÈLE. Voilà bien sa devise, que j'avais prise aussi pour la mienne... *Adesso e sempre*... « Maintenant et toujours. »

CLARA. Antony!

ADÈLE. Oui, Antony de retour... et qui m'écrit... qui ose m'écrire...

CLARA. Mais c'est à titre d'ancien ami, peut-être?

ADÈLE. Je ne crois pas à l'amitié qui suit l'amour.

CLARA. Mais rappelle-toi, Adèle, la manière dont il est parti tout-à-coup, aussitôt que le colonel d'Hervey te demanda en mariage, lorsqu'il pouvait s'offrir à notre père qui lui rendait justice..... jeune, paraissant riche..... aimé de toi..... car tu l'aimais... il pouvait espérer d'obtenir la préférence... mais point du tout, il part, te demandant quinze jours seulement..... le délai expire..... on n'entend plus parler de lui, et trois ans se passent sans qu'on sache en quel lieu de la terre l'a conduit son caractère inquiet et aventureux..... Si ce n'est une preuve d'indifférence, c'en est au moins une de légèreté.

ADÈLE. Antony n'était ni léger ni indifférent... il m'aimait autant qu'un cœur profond et fier peut aimer; et, s'il est parti, c'est qu'il y avait sans doute, pour qu'il restât, des obstacles qu'une volonté humaine ne pouvait surmonter... Oh! si tu l'avais suivi comme moi au milieu du monde, où il semblait étranger, parce qu'il lui était supérieur, si tu l'avais vu triste et sévère au milieu de ces jeunes fous, élégans et nuls... si, au milieu de ces regards qui le soir nous entourent, joyeux et pétillans... tu avais vu ses yeux constamment arrêtés sur toi, fixes et sombres, tu aurais deviné que l'amour qu'ils exprimaient ne se laissait pas abattre par quelques difficultés..... et, lorsqu'il serait parti... tu te serais dit la première: C'est qu'il était impossible qu'il restât.

CLARA. Mais peut-être que cet amour, après trois ans d'absence...

ADÈLE. Regarde comme sa main tremblait en écrivant cette adresse...

CLARA. Oh! moi, je suis sûre que nous n'allons retrouver qu'un ami bien dévoué... bien sincère...

ADÈLE. Eh bien! ouvre donc cette lettre, car alors...moi... car moi, je ne l'ose pas...

CLARA, *lisant.* « Madame... » tu vois, madame...

ADÈLE, *vivement.* Il n'a jamais eu le droit de me donner un autre nom.

CLARA, *lisant.* « Madame, sera-t-il per-
» mis à un ancien ami, dont vous avez
» peut-être oublié jusqu'au nom, de dépo-
» ser à vos pieds ses hommages respectueux;
» de retour à Paris, et devant repartir
» bientôt, souffrez qu'usant des droits d'une
» ancienne connaissance, il se présente chez
» vous ce matin.

» Daignez, etc.

» ANTONY. »

ADÈLE. Ce matin... Il est onze heures.. il va venir...

CLARA. Eh bien! je ne vois là qu'une lettre très-froide, très-mesurée...

ADÈLE. Et cette devise...

CLARA. C'était la sienne avant qu'il ne te connût, peut-être; il l'a conservée..... Mais sais-tu qu'il y a vraiment de l'amour-propre... car, qui te dit qu'il t'aime encore?

ADÈLE, *mettant la main sur son cœur.* Je le sens là ..

CLARA. Il annonce son départ...

ADÈLE. Si nous nous revoyons, il restera... Ecoute, je ne veux pas le revoir, je

ne le veux pas... Ce n'est point à toi, Clara, ma sœur, mon amie... à toi, qui sais que je l'ai aimé... que j'essaierai de cacher un seul sentiment de mon cœur.... Oh! non, je crois bien que je ne l'aime plus..... D'Hervey est si bon, si digne d'être aimé, que je n'ai conservé aucun regret d'un autre tems... Mais il ne faut pas que je le revoie... Si je le revois... s'il me parle, s'il me regarde... Oh! c'est qu'il y a dans ses yeux une fascination, dans sa voix un charme... Oh! non, non. Tu allais sortir, c'est moi qui sortirai. Tu le recevras, toi, Clara; tu lui diras que j'ai conservé pour lui tous les sentimens d'une amie... Que si le colonel d'Hervey était ici, il se ferait comme moi un vrai plaisir de le recevoir; mais qu'en l'absence de mon mari... pour moi, ou plutôt pour le monde, je le supplie de ne pas essayer de me revoir... qu'il parte... et tout ce qu'une amie peut faire de vœux accompagnera son départ... Qu'il parte, ou, s'il reste, c'est moi qui partirai... Montre-lui ma fille; dis-lui que je l'aime passionnément, que cette enfant est ma joie... mon bonheur... ma vie. Il te demandera si parfois j'ai parlé de lui avec toi.

CLARA. Je lui dirai la vérité... Jamais.

ADÈLE. Au contraire, dis-lui oui quelquefois... Si tu lui disais non, il croirait que je l'aime encore, et que je crains jusqu'à son souvenir.

CLARA. Sois tranquille... tu sais comme il m'écoutait. Je te promets d'obtenir de lui qu'il parte sans te revoir.

LE DOMESTIQUE, *à Clara*. La voiture de madame est prête.

ADÈLE. C'est bien. Adieu, Clara... Cependant sois bonne avec Antony; adoucis par des paroles d'amitié ce qu'il y a d'amer dans ce que j'exige de lui... et, s'il a pleuré, ne me le dis pas à mon retour... Adieu...

CLARA. Tu te trompes, ce chapeau est le mien.

ADÈLE. C'est juste! n'oublie rien de ce que je t'ai dit.

(Elle sort.)

CLARA. Oh! non. Pauvre Adèle! je savais bien qu'elle n'était pas heureuse..... Mais n'est-ce pas à tort que cette lettre l'inquiète. Enfin, mieux vaut qu'elle l'évite. (*Elle va au balcon et parle à sa sœur.*) Prends bien garde, Adèle, ces chevaux m'épouvantent..... A quelle heure rentreras-tu?

ADÈLE, *de la rue*. Mais peut-être pas avant le soir.

CLARA. Bien, adieu. (*Appelant un domestique.*) Henri, défendez la porte pour tout le monde, excepté pour un étranger, M. Antony; allez.... Quel est ce bruit? *Dans la rue*. Arrêtez! arrêtez!

CLARA, *allant à la fenêtre*. La voiture... ma sœur... mon Dieu! Oh! oui, arrêtez, arrêtez! Oh! je n'y vois plus... Au nom du ciel, arrêtez! c'est ma sœur, ma sœur! (*Bruit et cris dans la rue. Clara jette un cri et vient retomber sur un fauteuil.*) Oh! grâce, grâce, mon Dieu!

HENRI, *rentrant*. Madame, ne craignez rien, les chevaux sont arrêtés; un jeune homme s'est jeté au-devant d'eux... il n'y a plus de danger.

CLARA. Oh! merci, mon Dieu!

(Bruit dans la rue.)

PLUSIEURS VOIX. Il est tué, non, si, blessé. Où le transporter?

ADÈLE, *dans la rue*. Chez moi! chez moi!

CLARA. C'est la voix de ma sœur!... il ne lui est rien arrivé... Mon Dieu!... Mes genoux tremblent, je ne puis marcher... Adèle!...

(Elle sort.)

UN DOMESTIQUE. Qu'y a-t-il, madame?

CLARA. C'est ma sœur, ma sœur! une voiture! Ah! c'est toi!

ADÈLE, *entrant pâle*. Clara... ma sœur... sois tranquille... je ne suis pas blessée. (*Au domestique.*) Courez chercher un médecin... M. Olivier Delaunay, c'est le plus voisin... Ou plutôt passez d'abord chez la vicomtesse de Lancy, il y sera peut-être... Faites déposer le blessé en bas, dans le vestibule: allez. (*Il sort.*) Clara! Clara!... sais-tu que c'est lui... lui... Antony!

CLARA. Antony!... Dieu!...

ADÈLE. Et quel autre que lui aurait osé se jeter au-devant de deux chevaux emportés?

CLARA. Et comment?

ADÈLE. Ne comprends-tu pas? Il venait ici... le malheureux! il aura eu le front brisé.

CLARA. Mais es-tu sûr que ce soit lui?

ADÈLE. Oh! si j'en suis sûre! et n'ai-je pas eu le tems de le voir tandis qu'ils l'entraînaient? n'ai-je pas eu le temps de le reconnaître tandis qu'ils le foulaient aux pieds?

CLARA. Oh!...

ADÈLE. Écoute, va près de lui, ou plutôt envoie quelqu'un; et, si tu doutes encore, dis qu'on m'apporte les papiers qu'il a sur sur lui, afin que je sache qui il est; car il est évanoui, vois-tu, évanoui, peut-être mort! Mais va donc! va donc! et faismoi donner de ses nouvelles. (*Clara sort.*) De ses nouvelles! oh! c'est moi qui devrais

en aller chercher!.. c'est moi qui devrais être là pour lire dans les yeux du médecin a mort ou sa vie? Son cœur devrait recommencer à battre sous ma main, mes yeux devraient être les premiers qu'il rencontrât. N'est-ce pas pour moi?... n'est-ce pas en me sauvant la vie!... Oh! mon Dieu!... il y aurait là des étrangers, des indifférens, des gens au cœur froid qui épieraient! Oh! mon Dieu? ne viendra-t-on pas me dire s'il est mort ou vivant. (*A un domestique qui entre.*) Eh bien?

LE DOMESTIQUE. *remettant un portefeuille et un petit poignard.* Pour madame.

ADÈLE. Donnez. Comment va-t-il? a-t-il ouvert les yeux?

LE DOMESTIQUE. Pas encore; mais M. Delaunay vient d'arriver, il est près de lui.

ADÈLE. Bien. Vous lui direz de monter, que je sache de lui-même... Allez. Si pourtant je m'étais trompée, si ce n'était pas lui... (*Ouvrant le portefeuille.*) Dieu, que j'ai bien fait... mon portrait! Si un autre que moi avait ouvert ce portefeuille, mon portrait qu'il a fait de souvenir... Pauvre Antony, je ne suis plus si jolie que cela, va!... Dans ta pensée j'étais belle... j'étais heureuse... tu me retrouveras bien changée... J'ai tant souffert. (*Continuant ses recherches.*) Une lettre de moi!... la seule que je lui aie écrite. (*Lisant.*) Je lui disais que je l'aimais... Le malheureux... l'imprudent... Si je la reprenais... c'est le seul témoignage... il n'a qu'elle; sans doute il l'a relue mille fois... c'est son bien, sa consolation... et je le lui ravirais! Et quand, les yeux à peine rouverts... mourant pour moi... il portera la main à sa poitrine..... ce ne sera pas sa blessure qu'il cherchera, ce sera cette lettre... il ne la trouvera plus... et c'est moi qui la lui aurai soustraite! oh! ce serait affreux!... qu'il la garde... D'ailleurs, n'ai-je pas gardé les siennes, moi!... Son poignard, que je m'effrayais de lui voir porter toujours... j'ignorais que ce fût son pommeau qui lui servît de cachet et de devise... Je le reconnais bien à ces idées d'amour et de mort constamment mêlées... Antony!... Je n'y puis résister... il faut que j'aille... que je voie moi-même... Ah! monsieur Olivier, venez, venez! Eh bien?

SCENE III.

ADELE, OLIVIER, DELAUNAY, *puis* ANTONY,

OLIVIER. Rassurez-vous, madame; l'accident, quoique grave, n'est point dangereux.

ADÈLE. Dites-vous vrai?

OLIVIER. Je réponds du blessé... Vous en rapportez-vous à ma parole?... Mais vous-même, la frayeur, le saisissement.....

ADÈLE. Est-il revenu à lui?

OLIVIER. Pas encore. Mais votre pâleur?...

ADÈLE. Pourquoi donc l'avez-vous quitté?...

OLIVIER. Un de mes amis est près de lui... On m'a dit que vous désiriez avoir des nouvelles sûres... Puis j'ai pensé que vous aviez peut-être besoin...

ADÈLE. Moi!... moi!... il s'agit bien de moi... Mais qu'a-t-il enfin?... Qu'avez-vous fait?

OLIVIER. Les termes scientifiques vous effraieront peut-être?

ADÈLE. Oh! non, non pourvu que je sache!... Vous comprenez; il m'a sauvé la vie... c'est tout simple...

OLIVIER, *avec quelque étonnement.* Oui, sans doute, madame... Eh bien! le timon, en l'atteignant, a causé une forte contusion au côté droit de la poitrine. La violence du coup a amené l'évanouissement; j'ai opéré à l'instant une saignée abondante... et maintenant du repos et de la tranquillité feront le reste... Mais il ne pouvait rester dans le vestibule, entouré de domestiques, de curieux; j'ai donné en votre nom l'ordre qu'on le transportât ici.

ADÈLE. Ici!... Etait-il donc trop faible pour être conduit chez lui?..

OLIVIER. Il n'y aurait eu à cela aucun inconvénient, à moins que l'appareil ne se dérangeât; mais j'ai pensé qu'une reconnaissance, que vous paraissez si bien sentir, avait besoin de lui être exprimée...

ADÈLE. Oui, certes. (*Bas.*) Et s'il allait parler, si mon nom prononcé par lui... (*Haut.*) Oui, oui, sans doute, vous avez bien fait... Mais il faut qu'il soit seul, n'est-ce pas... tout-à-fait seul quand il ouvrira les yeux? Vous-même passerez dans une autre chambre, car la vue d'un étranger...

OLIVIER. Mais cependant...

ADÈLE. Ah! vous avez dit que la moindre émotion lui serait funeste... vous l'avez dit, ou du moins je le crois, n'est-ce pas?

OLIVIER, *la regardant*. Oui, madame... je l'ai dit... c'est nécessaire... mais cette précaution n'est pas pour moi... pour moi médecin.

ADÈLE. Le voilà... Ecoutez, je vous prie... dites qu'il a besoin d'être seul... que c'est vous qui ordonnez que personne ne reste près de lui. (*Clara entre avec des domestiques portant Antony*. Déposez-le sur ce sofa... Clara, M. Olivier dit qu'il faut laisser le malade seul... que nous devons sortir tous... Vous voyez, docteur, que je donne l'exemple... Clara, tu tiendras compagnie à M. Olivier; moi je vais donner quelques ordres... Clara.

(Adèle sort.)

OLIVIER, *à Clara*. Pardon, je m'assurais... Le pouls recommence à battre;..... me voici.

(Ils sortent. Antony reste seul un instant, puis une petite porte se rouvre, et Adèle entre avec précaution.)

ADÈLE. Il est seul enfin... Antony... Voilà donc comme je devais le revoir... pâle, mourant... La dernière fois que je le vis... il était aussi près de moi plein d'existence, calculant pour tous deux un même avenir... Quinze jours d'absence, disait-il, et une réunion éternelle... et en partant il pressait ma main sur son cœur. Vois comme il bat, disait-il; eh bien! c'est de joie, c'est d'espérance. Il part, et trois ans, minute par minute, jour par jour, s'écoulent lentement séparés... Il est là près de moi... comme il y était alors... c'est bien lui... c'est bien moi... rien n'est changé en apparence, seulement son cœur bat à peine, et notre amour est un crime, Antony!...

(Elle laisse tomber sa tête entre ses mains : Antony rouvre les yeux, voit une femme, la regarde fixement et rassemble ses idées.)

ANTONY. Adèle?...

ADÈLE, *laissant tomber ses mains*. Ah!

ANTONY. Adèle!

(Il fait un mouvement pour se lever.)

ADÈLE. Oh! restez, restez... vous êtes blessé, et le moindre mouvement, la moindre tentative...

ANTONY. Ah! oui, je le sens; en revenant à moi, en vous retrouvant près de moi, j'ai cru vous avoir quittée hier, et vous revoir aujourd'hui. Qu'ai-je donc fait des trois ans qui se sont passés? trois ans, et pas un souvenir!

ADÈLE. Oh! ne parlez pas.

ANTONY. Je me rappelle maintenant, je vous ai revue pâle, effrayée... J'ai entendu vos cris, une voiture, des chevaux... je me suis jeté au devant... Puis tout a disparu dans un nuage de sang, et j'ai espéré être tué...

ADÈLE. Vous n'êtes que peu dangereusement blessé, monsieur, et bientôt, j'espère..

ANTONY. Monsieur..... Oh! malheur à moi, car ma mémoire revient... monsieur... et bien, moi aussi, je dirai madame; je désapprendrai le nom d'Adèle pour celui de D'Hervey.. madame d'Hervey, et que le malheur d'une vie tout entière soit dans ces deux mots...

ADÈLE. Vous avez besoin de soins, Antony et je vais appeler.

ANTONY. Antony, c'est mon nom à moi... toujours le même..... Mille souvenirs de bonheur sont dans ce nom... Mais madame d'Hervey!...

ADÈLE. Antony!

ANTONY. Oh! redis mon nom ainsi, encore... et j'oublierai tout... Oh! ne t'éloigne pas, mon Dieu!... reviens, reviens, que je te revoie... je ne vous tutoierai plus, je vous appellerai madame... Venez, venez, je vous supplie; oui, c'est bien vous, toujours belle... calme... comme si pour vous seule la vie n'avait pas de souvenirs amers... Vous êtes donc heureuse, madame?...

ADÈLE. Oui, heureuse...

ANTONY. Moi aussi, Adèle, je suis heureux!...

ADÈLE. Vous!...

ANTONY. Pourquoi pas?... douter, voilà le malheur; mais lorsqu'on n'a plus rien à espérer ou à craindre de la vie, que notre jugement est prononcé ici-bas comme celui d'un damné... le cœur cesse de saigner... il s'engourdit dans sa douleur... et le désespoir a aussi son calme, qui, vu par les gens heureux, ressemble au bonheur... Et puis, malheur... bonheur... désespoir, ne sont-ce pas de vains mots, un assemblage de lettres qui représente une idée dans notre imagination, et pas ailleurs... que le tems détruit et recompose pour en former d'autres... Qui donc, en me regardant, en me voyant vous sourire comme je vous souris en ce moment, oserait dire : Antony n'est pas heureux!...

ADÈLE. Laissez-moi...

ANTONY, *poursuivant son idée*. Car, voilà les hommes... que j'aille au milieu d'eux, qu'écrasé de douleurs, je tombe sur une place publique, que je découvre à leurs yeux béans et avides la blessure de ma poitrine et les cicatrices de mon bras, ils diront : Oh! le malheureux, il souffre; car là, pour leurs yeux vulgaires, tout sera visible, sang et blessures... et ils s'approcheront... et par pitié pour une souffrance, qui demain peut être la leur, ils me secoure

ront… mais que, trahi dans mes espérances les plus divines… blasphémant Dieu, l'ame déchirée et le cœur saignant, j'aille me rouler au milieu de leur foule, en leur disant : Oh ! mes amis, pitié pour moi, pitié ! je souffre bien… je suis bien malheureux !.. ils diront : C'est un fou, un insensé ; et ils passeront en riant…

ADÈLE, *essayant de dégager sa main.* Permettez…

ANTONY. Et c'est pour cela que Dieu a voulu que l'homme ne pût pas cacher le sang de son corps sous ses vêtemens, mais a permis qu'il cachât les blessures de son ame sous un sourire. (*Lui écartant les mains.*) Regarde-moi en face, Adèle… Nous sommes heureux, n'est-ce pas ?

ADÈLE. Oh ! calmez-vous ; agité comme vous l'êtes, comment vous transporter chez vous ?

ANTONY. Chez moi me transporter !….. vous allez donc… Ah ! oui, je comprends…

ADÈLE. Vous ne pouvez rester ici dès lors que votre état n'offre plus aucune inquiétude ; tous mes amis qui vous connaissent savent que vous m'avez aimée… . et pour moi-même…

ANTONY. Oh ! dites pour le monde… madame !… Il faudrait donc que je fusse mourant pour que je restasse ici… ce serait dans les convulsions de l'agonie seulement que ma main pourrait serrer la vôtre. Ah ! mon Dieu ! Adèle, Adèle !

ADÈLE. Oh ! non ; si le moindre danger existait, si le médecin n'avait pas répondu de vous, oui, je risquerais ma réputation, qui n'est plus à moi, pour vous garder .. j'aurais une excuse aux yeux de ce monde… mais…

ANTONY, *déchirant l'appareil de sa blessure et de sa saignée.* Une excuse, ne faut-il que cela ?

ADÈLE. Dieu ! oh ! le malheureux ! il a déchiré l'appareil… Du sang ! mon Dieu ! du sang ! (*Elle sonne.*) Au secours !….. Ce sang ne s'arrêtera-t-il pas ?.. il pâlit… ses yeux se ferment…

ANTONY, *retombant presque évanoui sur le sofa.* Et maintenant je resterai, n'est-ce pas ?…

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même appartement qu'au premier acte.

SCENE PREMIÈRE.

ADÈLE, *la tête appuyée sur ses deux mains ;* CLARA, *entrant.*

CLARA. Adèle !…

ADÈLE. Eh bien !

CLARA. Je quitte Antony.

ADÈLE. Antony ! toujours Antony !… Eh bien ! que me veut-il ?

CLARA. Il va s'en aller aujourd'hui.

ADÈLE. Il est tout-à-fait rétabli ?

CLARA. Oui ; mais il est si triste…

ADÈLE. Mon Dieu !

CLARA. Tu as été bien cruelle envers lui. Depuis cinq jours qu'il t'a sauvée, à peine si tu l'as revu, et toujours devant M. Olivier… Tu as peut-être raison. Oui, c'est un devoir que t'imposent les titres d'épouse et de mère….. Mais, Adèle, ce malheureux souffre tant…. il a droit de se plaindre. Un étranger eût obtenu de toi plus d'égards, plus de soins… Ne crains-tu pas que tant de réserve ne lui fasse soupçonner que c'est pour toi-même que tu crains de le revoir ?

ADÈLE. Le revoir ! oh ! mon Dieu ! où est donc la nécessité de le revoir ? Oh ! vous me perdrez tous deux ; et alors, toi aussi, tu me diras comme les autres : Pourquoi l'as-tu revu ?… Clara, toi qui es heureuse près d'un mari qui t'aime et que tu as épousé d'amour, toi qui craignais de le quitter quinze jours pour les venir passer près de moi, je conçois que mes craintes te paraissent exagérées… Mais moi, seule avec ma fille, isolée avec mes souvenirs, parmi lesquels il en est un qui me poursuit comme un spectre…. Oh ! tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir aimé et de n'être pas à l'homme qu'on aimait !…. Je le retrouve partout au milieu du monde….. Je le vois là, triste, pâle, regardant le bal. Je fuis cette vision, et j'entends à mon oreille une voix qui bourdonne… c'est la sienne.

Je rentre, et, jusqu'auprès du berceau de ma fille... mon cœur bondit et se serre.... et je tremble de me retourner et de le voir... Cependant, oui, en face de Dieu, je n'ai à me reprocher que ce souvenir... Eh bien! il y a quelques jours encore, voilà ce qu'était ma vie... je le redoutais absent; maintenant qu'il est là, que ce ne sera plus une vision, que ce sera bien lui que je verrai... que ce sera sa voix que j'entendrai.... oh! Clara, sauve-moi; dans tes bras, il n'osera pas me prendre... S'il est permis à notre mauvais ange de se rendre visible, Antony est le mien.

CLARA. Ecoute, et toutes tes craintes cesseront bientôt. Il quitte Paris; seulement, je te le répète, il veut te revoir auparavant, te confier un secret duquel dépend son repos, son honneur....... puis il s'éloignera pour toujours... il l'a juré sur sa parole...

ADÈLE. Eh bien! non! non! ce n'est pas lui qui doit partir, c'est moi... Ma place, à moi, est près de mon mari..... c'est lui qui est mon défenseur et mon maître... il me protégera, même contre moi; j'irai me jeter à ses pieds, dans ses bras... Je lui dirai : Un homme m'a aimée avant que je fusse à toi... il me poursuit... je ne m'appartiens plus, je suis ton bien : je ne suis qu'une femme; peut-être seule n'aurais-je pas eu de force contre la séduction..... me voilà, ami, défends-moi! défends-moi!

CLARA. Adèle, réfléchis. Que dira ton mari? comprendra-t-il ces craintes exagérées?..... Que risques-tu de rester encore quelque tems?... Eh bien! alors...

ADÈLE. Et si alors le courage de partir me manque; si, quand j'appellerai la force à mon aide, je ne trouve plus dans mon cœur que de l'amour..... la passion et ses sophismes éteindront un reste de raison, et puis..... Oh! non, ma résolution est prise..... c'est la seule qui puisse me sauver... Clara prépare tout pour ce départ.

CLARA. Eh bien! alors laisse-moi t'accompagner, je ne veux pas que tu partes seule.

ADÈLE. Non, non, je te laisse ma fille; la route est longue et fatigante : je ne dois pas exposer cette enfant; reste près d'elle. Il est neuf heures et demie..... qu'à onze heures ma voiture soit prête : surtout le plus grand secret..... Oui, je le recevrai... maintenant je ne le crains plus... Ma sœur, mon amie, je me confie à toi; tu auras aidé à me sauver... Oh! dis-moi donc que j'ai raison.

CLARA. Je ferai ce que tu voudras.

ADÈLE. Bien..... laisse moi seule à présent... rentre à onze heures... je saurai en te voyant que tout est prêt, et tu n'auras besoin de me rien dire : pas un signe, pas un mot qui puisse lui faire soupçonner... Oh! tu ne le connais pas!

CLARA. Tout sera prêt.

ADÈLE. A onze heures.

CLARA. A onze heures.

ADÈLE. Je ne te demande plus maintenant que le tems d'écrire quelques lignes.

SCÈNE II.

ADÈLE, *seule, écrivant.*

« Monsieur, l'opiniâtreté que vous met-
» tez à me poursuivre, quand tout me fait
» un devoir de vous éviter, me force à
» quitter Paris... Je m'éloigne, emportant
» pour vous les seuls sentimens que le tems
» et l'absence ne peuvent altérer, ceux
» d'une véritable amitié.

» ADÈLE D'HERVEY »

Oh! mon Dieu! que ce soit le dernier sacrifice; j'ai encore assez de force... mais qui sait...

UN DOMESTIQUE. Monsieur Antony.

ADÈLE, *cachetant la lettre.* Un instant... bien... faites entrer...

SCENE III.

ADÈLE, ANTONY.

ADÈLE. Vous avez désiré me voir avant de nous quitter; malgré le besoin que j'éprouvais de vous exprimer ma reconnaissance, j'ai hésité quelque tems à recevoir M. Antony...... Vous avez insisté, et je n'ai pas cru devoir refuser une si légère faveur à l'homme sans lequel je n'aurais jamais revu peut-être ni ma fille ni mon mari.

ANTONY. Oui, madame, je sais que c'est pour eux seuls que je vous ai conservée.... Quant à cette reconnaissance que vous éprouvez, dites-vous, le besoin de m'exprimer, ce que j'ai fait en mérite-t-il la peine? un autre, le premier venu, l'eût fait à ma place... Et, s'il ne s'était rencontré personne sur votre route, le cocher eût arrêté les chevaux, ou ils se seraient calmés d'eux-mêmes... Le timon eût donné dans un mur tout aussi bien que dans ma poitrine, et le même effet était produit.... Qu'importent donc les causes!... c'est le hasard, le hasard seul dont vous devez

vous plaindre, et qu'il faut que je remercie.

ADÈLE. Le hasard!... et pourquoi vouloir m'ôter le seul sentiment que je puisse avoir pour vous! Est-ce généreux ?... je vous le demande!

ANTONY. Ah! c'est que le hasard semble jusqu'à présent avoir seul régi ma destinée.... Si vous saviez combien les événemens les plus importans de ma vie ont eu des causes futiles!... Un jeune homme, que je n'ai pas revu deux fois depuis peut-être, me conduisit chez votre père.... J'y allai, je ne sais pourquoi, comme on va partout. Ce jeune homme, je l'avais rencontré au bois de Boulogne; nous nous croisions sans nous parler; un ami commun passe et nous fait faire connaissance. Eh bien! cet ami pouvait ne point passer, ou mon cheval prendre une autre allée, et je ne le rencontrais pas, il ne me conduisait pas chez votre père, les événemens qui depuis trois ans ont tourmenté ma vie faisaient place à d'autres; je ne venais pas, il y a cinq jours, pour vous voir, je n'arrêtais pas vos chevaux, et dans ce moment, ne m'ayant jamais connu, vous ne seriez pas même obligée d'avoir pour moi un seul sentiment, celui de la reconnaissance; si vous ne la nommez pas hasard, comment donc appellerez-vous cette suite d'infiniment petits événemens qui, réunis, composent une vie de douleur ou de joie, et qui, isolés, ne valent ni une larme ni un sourire.

ADÈLE. Mais n'admettez-vous pas, Antony, qu'il existe des prévisions de l'ame, des pressentimens?

ANTONY. Des pressentimens!..... et ne vous est-il jamais arrivé d'apprendre tout-à-coup la mort d'une personne aimée, et de vous dire : Que faisais-je au moment où cette partie de mon ame est morte? Ah! je m'habillais pour un bal, ou je riais au milieu d'une fête.

ADÈLE. Oui, c'est affreux à penser...... aussi l'homme n'a-t-il pas eu le sentiment de cette faiblesse, lorsqu'en prenant congé d'un ami, il créa pour la première fois le mot adieu. N'a-t-il pas voulu dire à la personne aimée, je ne suis plus là pour veiller sur toi; mais je te recommande à Dieu, qui veille sur tous : voilà ce que j'éprouve chaque fois que je prononce ce mot en me séparant d'un ami; voilà les mille pensées qu'il éveille en moi. Direz-vous aussi qu'il a été créé par le hasard?

ANTONY. Eh bien! puisqu'un mot, un seul mot éveille en vous tant de pensées différentes... lorsque vous entendiez autrefois prononcer le nom d'Antony.... mon nom... au milieu des noms nobles, distingués, connus, ce nom isolé d'Antony n'éveillait-il pas pour celui qui le portait une idée d'isolement? ne vous êtes-vous pas dit quelquefois que ce ne pouvait être le nom de mon père, celui de ma famille? N'avez-vous pas désiré savoir quelle était ma famille, quel était mon père?

ADÈLE. Jamais... Je croyais votre père mort pendant votre enfance, et je vous plaignais. Je n'avais connu de votre famille que vous; toute votre famille pour moi était donc en vous... vous étiez là... Je vous appelais Antony, vous me répondiez; qu'avais-je besoin de vous chercher d'autres noms?

ANTONY. Et, lorsqu'en jetant les yeux sur la société, vous voyez chaque homme s'appuyer, pour vivre, sur une industrie quelconque, et donner pour avoir le droit de recevoir, vous êtes-vous demandé pourquoi, seul, au milieu de tous, je n'avais ni rang qui me dispensât d'un état, ni état qui me dispensât d'un rang?

ADÈLE. Jamais: vous me paraissiez né pour tous les rangs, appelé à remplir tous les états; je n'osais rien spécialiser à l'homme qui me paraissait capable de parvenir à tout.

ANTONY. Eh bien! madame, le hasard, avant ma naissance, avant que je pusse rien pour ou contre moi, avait détruit la possibilité que cela fût; et depuis le jour où je me suis connu, tout ce qui eût été pour un autre positif et réalité n'a été pour moi que rêve et déception.. N'ayant point un monde à moi, j'ai été obligé de m'en créer un : il me faut à moi d'autres émotions, d'autres douleurs, d'autres plaisirs, et peut-être d'autres crimes!

ADÈLE. Et pourquoi donc? pourquoi cela?

ANTONY. Pourquoi cela?... vous voulez le savoir?.. Et si ensuite, comme les autres, vous alliez... Oh! non, non! vous êtes bonne... Adèle, oh!

ADÈLE. On sonne... silence... une visite... Ne vous en allez pas; demain, peut-être, il serait trop tard...

ANTONY. Oh! malédiction sur le monde qui vient me chercher jusqu'ici!...

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Madame la vicomtesse de Lancy... M. Olivier Delaunay...

ADÈLE. Oh! calmez-vous, par grâce... qu'ils ne s'aperçoivent de rien.

ANTONY. Me calmer... je suis calme... Ah! c'est la vicomtesse et le docteur... Eh! de quoi voulez-vous que je leur parle?

des modes nouvelles, de la pièce qui fait fureur? Eh bien ! mais tout cela m'intéresse beaucoup.

SCENE IV.

Les Précédens, LA VICOMTESSE, OLIVIER.

LA VICOMTESSE. Bonjour, chère amie... j'apprends par M. Olivier qu'à compter d'aujourd'hui vous recevez, et j'accours... Mais savez-vous que j'en frémis encore... vous avez couru un véritable danger...

ADÈLE. Oh ! oui, et sans le courage de M. Antony...

LA VICOMTESSE. Ah ! voilà votre sauveur... Vous vous rappelez, monsieur, que nous sommes d'anciennes connaissances... J'ai eu le plaisir de vous voir chez Adèle avant son mariage ; ainsi, à ce double titre, recevez l'expression de ma reconnaissance bien sincère. (*Elle tend la main à Antony.*) Voyez donc, docteur, monsieur est tout-à-fait bien, un peu pâle encore ; mais le mouvement du pouls est bon. Savez-vous que vous avez fait là une cure dont je suis presque jalouse.

ADÈLE. Aussi monsieur me faisait-il sa visite d'adieu..

LA VICOMTESSE. Vous continuez vos voyages?

ANTONY. Oui, madame.

LA VICOMTESSE. Et où allez-vous ?.,...

ANTONY. Oh ! je n'en sais encore rien moi-même... Dieu me garde d'avoir une idée arrêtée ! j'aime trop, quand cela m'est possible, charger le hasard du soin de penser pour moi ; une futilité me décide, un caprice me conduit, et, pourvu que je change de lieu, que je voie de nouveaux visages, que la rapidité de ma course me débarrasse de la fatigue d'aimer ou de haïr, qu'aucun cœur ne se réjouisse quand j'arrive, qu'aucun lien ne se brise quand je pars, il est probable que j'arriverai comme les autres, après un certain nombre de pas, au terme d'un voyage dont j'ignore le but, sans avoir deviné si la vie est une plaisanterie bouffonne ou une création sublime...

OLIVIER. Mais que dit votre famille de ces courses continuelles ?

ANTONY. Ma famille... ah ! c'est vrai... elle s'y est habituée. (*A Adèle.*) N'est-ce pas, madame? vous qui connaissez ma famille...

LA VICOMTESSE, *à demi-voix.* Mais vraiment, Adèle..... j'espère bien que ce n'est pas vous qui exigez qu'il parte ; les traitemens pathologiques laissent toujours une grande faiblesse, et ce serait l'exposer beaucoup. Oh ! c'est qu'il m'est revenu des choses prodigieuses... on m'a dit que vous n'aviez pas voulu le recevoir pendant tout le tems de sa convalescence, parce qu'il vous avait aimée autrefois.

ADÈLE. Oh ! silence !

LA VICOMTESSE. Ne craignez rien, ils sont à cent lieues de la conversation, ils parlent littérature : moi je déteste la littérature.

ADÈLE, *essayant de parler avec gaîté.* Mais que je vous gronde aussi... je vous ai vue passer aujourd'hui sous mes fenêtres, et vous n'êtes pas entrée.

LA VICOMTESSE. J'étais trop pressée ; en ma qualité de dame de charité, j'allais visiter l'hospice des Enfans-Trouvés..... Oh ! mais, au fait, j'aurais dû vous prendre ; cela vous aurais distraite un instant...

ANTONY. Et moi j'aurais demandé la permission de vous accompagner ; j'aurais été bien aise d'étudier l'effet que produit sur des étrangers la vue de ces malheureux.

LA VICOMTESSE. Oh ! cela fait bien peine !... mais ensuite on a le plus grand soin d'eux, ils sont traités comme d'autres enfans...

ANTONY. Oh ! c'est bien généreux à ceux qui en prennent soin.

ADÈLE. Comment y a-t-il des mères qu peuvent...

ANTONY. Il y en a cependant... je le sais, moi.

ADÈLE. Vous ?

LA VICOMTESSE. Puis de tems en tems des gens riches, qui n'ont pas d'enfans, vont en choisir un là... et le prennent pour eux.

ANTONY. Oui, c'est un bazar comme un autre.

ADÈLE, *avec expression.* Oh ! si je n'avais pas eu d'enfans... j'aurais voulu adopter un de ces orphelins...

ANTONY. Orphelins..... que vous êtes bonne !...

LA VICOMTESSE. Eh bien ! vous auriez eu tort : là ils passent leur vie avec des gens de leur espèce...

ADÈLE. Oh ! ne me parlez pas de ces malheureux, cela me fait mal...

ANTONY. Eh ! que vous importe, madame !... (*A la vicomtesse.*) Parlez-en, au contraire. (*Changeant d'expression.*) Vous disiez donc qu'ils étaient là avec des gens de leur espèce, et que madame aurait eu tort...

LA VICOMTESSE. Sans doute, l'adoption n'aurait pas fait oublier la véritable naissance ; et, malgré l'éducation que vous lui auriez donnée, si c'eût été un homme, quelle place pouvait-il occuper ?

ANTONY. En effet, à quoi peut parvenir?...

LA VICOMTESSE. Si c'est une femme, comment la marier?

ANTONY. Sans doute..... qui voudrait épouser une orpheline?... Moi... peut-être, parce que je suis au-dessus des préjugés... Ainsi, vous le voyez, madame... l'anathème est prononcé... Il faut que le malheureux reste malheureux ; pour lui Dieu n'a pas de regard, et les hommes de pitié... Sans nom... Savez-vous ce que c'est que d'être sans nom?..... Vous lui auriez donné le vôtre? eh bien! le vôtre, tout honorable qu'il est, ne lui aurait pas tenu lieu de celui de son père... et, en l'enlevant à son obscurité et à sa misère, vous n'auriez pu lui rendre ce que vous lui ôtiez.

ADÈLE. Oh! si je connaissais un malheureux qui fût ainsi, je voudrais, par tous les égards, toutes les prévenances, lui faire oublier ce que sa position a de pénible!... car maintenant, oh! maintenant, je la comprendrais!

LA VICOMTESSE. Oh! et moi aussi.

ANTONY. Vous aussi, madame?... Et si un de ces malheureux était assez hardi pour vous aimer?...

ADÈLE. Oh! si j'avais été libre!...

ANTONY. Ce n'est pas à vous, c'est à madame...

LA VICOMTESSE. Il comprendrait, je l'espère, que sa position...

ANTONY. Mais, s'il l'oubliait enfin?.....

LA VICOMTESSE. Quelle est la femme qui consentirait à aimer...

ANTONY. Ainsi, dans cette situation, il reste... le suicide.

LA VICOMTESSE. Mais, qu'avez-vous donc?... vous êtes tout bizarre.

ANTONY. Moi? rien... j'ai la fièvre...

LA VICOMTESSE. Allons, allons, n'allez-vous pas retomber dans vos accès de misantropie... Oh! je n'ai pas oublié votre haine pour les hommes...

ANTONY. Eh bien! madame, je me corrige. Je les haïssais, dites-vous... je les ai beaucoup vus depuis, et je ne fais plus que les mépriser ; et, pour me servir d'un terme familier à la profession que vous affectionnez maintenant, c'est une maladie aiguë qui est devenue chronique.

ADÈLE. Mais, avec ces idées, vous ne croyez donc ni à l'amitié, ni...

(Elle s'arrête.)

LA VICOMTESSE. Eh bien! ni à l'amour

ANTONY, *à la vicomtesse*. A l'amour! oui... à l'amitié, non... c'est un sentiment bâtard dont la nature n'a pas besoin, une convention de la société que le cœur a adoptée par égoïsme, où l'ame est constamment lésée par l'esprit, et que peut détruire du premier coup le regard d'une femme ou le sourire d'un prince.

ADÈLE. Oh! vous croyez?

ANTONY. Sans doute, l'ambition et l'amour sont des passions... l'amitié n'est qu'un sentiment...

LA VICOMTESSE. Et, avec ces principes-là, combien de fois avez-vous aimé?...

ANTONY. Demandez à un cadavre combien de fois il a vécu..

LA VICOMTESSE. Allons, je vois bien que je suis indiscrète..... Quand vous me connaîtrez davantage, vous me ferez vos confidences..... Je donne de tems en tems quelques soirées... mes flatteurs les disent jolies..... Si vous restez, le docteur vous amènera chez moi, ou plutôt présentez-vous vous-même... Je n'ai pas besoin de vous dire que si votre mère, votre sœur, sont à Paris, ce sera avec le même plaisir que je les recevrai... Adieu, chère Adèle... Docteur, voulez-vous descendre, que je n'attende pas... (*A Adèle.*) Eh bien! il est mieux que lorsque je l'ai connu... beaucoup plus gai!... Il doit vous amuser prodigieusement. Adieu, adieu.

(Elle fait un dernier signe de la main à Antony et sort.)

ANTONY, *le lui rendant*. Malheur!...

ADÈLE, *revenant*. Antony!

ANTONY. Voulez-vous que je vous dise mon secret, maintenant?...

ADÈLE. Oh! je le sais, je le sais maintenant... Que cette femme m'a fait souffrir!

ANTONY. Souffrir, bah!..... c'est folie ; tout cela n'est que préjugé ; et puis je commence à me trouver bien ridicule.

ADÈLE. Vous?

ANTONY. Certes! quand je pourrais vivre avec des gens de mon espèce, avoir eu l'impudence de croire qu'avec une ame qui sent, une tête qui pense, un cœur qui bat... on avait tout ce qu'il fallait pour réclamer sa place d'homme dans la société... son rang social dans le monde... Vanité!

ADÈLE. Oh! je comprends maintenant tout ce qui m'était demeuré obscur... votre caractère sombre que je croyais fantasque.. tout, tout... jusqu'à votre départ, dont je ne me rendais pas compte! pauvre Antony!

ANTONY, *abattu*. Oui, pauvre Antony! car qui vous dira, qui pourra peindre ce

que je souffris lorsque je fus obligé de vous quitter ; j'avais perdu mon malheur dans votre amour : les jours, les mois s'envolaient comme des instans, comme des songes ; j'oubliais tout près de vous... Un homme vint, et me fit souvenir de tout... Il vous offrit un rang, un nom dans le monde.... et me rappela à moi que je n'avais ni rang ni nom à offrir à celle à qui j'aurais offert mon sang...

ADÈLE. Et pourquoi..... pourquoi alors ne dites-vous pas cela !... (*Elle regarde la pendule.*) Dix heures et demi ; le malheureux !... le malheureux !...

ANTONY. Dire cela !..... oui, peut-être vous, qui, à cette époque, croyiez m'aimer, auriez-vous oublié un instant qui j'étais pour vous en souvenir plus tard... mais à vos parens il fallait un nom..... et quelle probabilité qu'ils préférassent à l'honorable baron d'Hervey le pauvre Antony !... C'est alors que je vous demandai quinze jours ; un dernier espoir me restait. Il existe un homme chargé ; je ne sais par qui, de me jeter tous les ans de quoi vivre un an ; je courus le trouver, je me jetai à ses pieds, des cris à la bouche, des larmes dans les yeux ; je l'adjurai par tout ce qu'il avait de plus sacré, Dieu, son ame, sa mère.. il avait une mère, lui ! de me dire ce qu'étaient mes parens... ce que je pouvais attendre ou espérer d'eux ! Malédiction sur lui ! et que sa mère meure ! je n'en pus rien tirer..... Je le quittai, je partis comme un fou, comme un désespéré, prêt à demander à chaque femme : N'êtes-vous pas ma mère ?...

ADÈLE. Mon ami !

ANTONY. Les autres hommes, du moins, lorsqu'un événement brise leurs espérances, ils ont un frère, un père, une mère... des bras qui s'ouvrent pour qu'ils viennent y gémir. Moi ! moi ! je n'ai pas même la pierre d'un tombeau où je puisse lire un nom et pleurer !

ADÈLE. Calmez-vous, au nom du ciel ! calmez-vous !

ANTONY. Les autres hommes ont une patrie, moi seul je n'en ai pas... car, qu'est-ce que la patrie ? le lieu où l'on est né, la famille qu'on y laisse, les amis qu'on y regrette..... Moi, je ne sais pas même où j'ai ouvert les yeux... je n'ai point de famille, je n'ai point de patrie, tout pour moi était dans un nom ; ce nom c'était le vôtre, et vous me défendez de le prononcer.

ADÈLE. Antony, le monde a ses lois, la société ses exigences ; qu'elles soient des devoirs ou des préjugés, les hommes les ont faites telles, et, eussé-je le désir de m'y soustraire, qu'il faudrait encore que je les acceptasse.

ANTONY. Et pourquoi les accepterais-je, moi ?.. Pas un de ceux qui les ont faites ne peut se vanter de m'avoir épargné une peine ou rendu un service ; non, grâce au ciel, je n'ai reçu d'eux qu'injustice, et ne leur dois que haine..... Je me détesterais du jour où un homme me forcerait à l'aimer..... Ceux à qui j'ai confié mon secret ont renversé sur mon front la faute de ma mère... Pauvre mère !... ils ont dit : Malheur à toi, qui n'as pas de parens !.. Ceux auxquels je l'ai caché ont calomnié ma vie... ils ont dit : Honte à toi, qui ne peux pas avouer à la face de la société d'où te vient ta fortune !... Ces deux mots, honte et malheur, se sont attachés à moi comme deux mauvais génies..... J'ai voulu forcer les préjugés à céder devant l'éducation..... arts, langues, science, j'ai tout étudié, tout appris... Insensé que j'étais d'élargir mon cœur pour que le désespoir pût y tenir ! Dons naturels ou sciences acquises, tout s'effaça devant la tache de ma naissance ; les carrières ouvertes aux hommes les plus médiocres se fermèrent devant moi ; il fallait dire mon nom, et je n'avais pas de nom. Oh ! que ne suis-je né pauvre et resté ignorant, perdu dans le peuple ! je n'y aurais pas été poursuivi par les préjugés ; plus ils se rapprochent de la terre, plus ils diminuent, jusqu'à ce que trois pieds au-dessous ils disparaissent tout-à-fait.

ADÈLE. Oui, oui, je comprends... Oh ! plaignez-vous ! plaignez-vous !..... car ce n'est qu'avec moi que vous pouvez vous plaindre !

ANTONY. Je vous vis, je vous aimai ; le rêve de l'amour succéda à celui de l'ambition et de la science ; je me cramponnai à la vie, je me jetai dans l'avenir, pressé que j'étais d'oublier le passé... Je fus heureux... quelques jours..... les seuls de ma vie..... merci, ange ! car c'est à vous que je dois cet éclair de bonheur, que je n'eusse pas connu sans vous... C'est alors que le colonel d'Hervey... Malédiction !.. Oh ! si vous saviez combien le malheur rend méchant ! combien de fois, en pensant à cet homme, je me suis endormi la main sur mon poignard !... et j'ai rêvé de Grève et d'échafaud !

ADÈLE. Antony !..... vous me faites frémir...

ANTONY. Je partis, je revins ; il y a trois ans entre ces deux mots... ces trois ans se sont passés je ne sais ni où ni comment ; je ne serais pas même sûr de les avoir vécus. si je n'avais le souvenir d'une douleur

vague et continue..... Je ne craignais plus ni les injures ni les injustices des hommes... je ne sentais plus qu'au cœur, et il était tout entier à vous... Je me disais : Je la reverrai... il est impossible qu'elle m'ait oublié... je lui avouerai mon secret... et peut-être qu'alors elle me méprisera, me haïra.

ADÈLE. Antony, oh! comment l'avez-vous pu penser?

ANTONY. Et moi, à mon tour, moi je la haïrai aussi comme les autres... ou bien, lorsqu'elle saura ce que j'ai souffert, ce que je souffre... peut-être elle me permettra de rester près d'elle... de vivre dans la même ville qu'elle!

ADÈLE. Impossible!

ANTONY. Oh! il me faut pourtant haine ou amour, Adèle! je veux l'un ou l'autre... J'ai cru un instant que je pourrais repartir; insensé!... je vous le dirais qu'il ne faudrait pas le croire; Adèle, je vous aime, entendez-vous... Si vous vouliez un amour ordinaire, il fallait vous faire aimer par un homme heureux!... Devoirs et vertu!... vains mots... Un meurtre peut vous rendre veuve... je puis le prendre sur moi ce meurtre; que mon sang coule sous ma main ou sous celle du bourreau, peu m'importe... il ne rejaillira sur personne et ne tachera que le pavé... Ah! vous avez cru que vous pouviez m'aimer, me le dire, me montrer le ciel... et puis tout briser avec quelques paroles dites par un prêtre... Partez, fuyez, restez, vous êtes à moi, Adèle!... à moi, entendez-vous? je vous veux, je vous aurai... Il y a un crime entre vous et moi... soit, je le commettrai... Adèle, Adèle! je le jure par ce Dieu que je blasphème! par ma mère, que je ne connais pas!...

ADÈLE. Calmez-vous, malheureux!... vous me menacez!..... vous menacez une femme...

ANTONY, *se jetant à ses pieds*. Ah! ah!... grâce, grâce, pitié, secours!... Sais-je ce que je dis, ma tête est perdue... mes paroles sont de vains mots qui n'ont pas de sens... Oh! je suis si malheureux!... que je pleure... que je pleure comme une femme... Oh! riez, riez... un homme qui pleure, n'est-ce pas?.... j'en ris moi-même... ah! ah!

ADÈLE. Vous êtes insensé et vous me rendez folle.

ANTONY. Adèle! Adèle!...

ADÈLE. Oh! regarde cette pendule; elle va sonner onze heures.

ANTONY. Qu'elle sonne un de mes jours à chacune de ses minutes, et que je les passe près de vous...

ADÈLE. Oh! grâce! grâce! à mon tour, Antony... je n'ai plus de courage.

ANTONY. Un mot, un mot, un seul!... et je serai votre esclave.... j'obéirai à votre geste, dût-il me chasser pour toujours... un mot, Adèle; des années se sont passées dans l'espoir de ce mot!... si vous ne laissez pas en ce moment tomber de votre cœur cette parole d'amour..... quand vous reverrai-je, quand serai-je aussi malheureux que je le suis?.. Oh! si vous n'avez pas amour de moi, ayez pitié de moi!

ADÈLE. Antony! Antony!

ANTONY. Ferme les yeux... oublie les trois ans qui se sont passés; ne te souviens que de ces momens de bonheur où j'étai près de toi, où je te disais: Adèle!... mon ange!.. ma vie! encore un mot d'amour... et où tu me répondais: Antony!..... mon Antony!... oui, oui.

ADÈLE, *égarée*. Antony! mon Antony! oui, oui, je t'aime...

ANTONY. Oh! elle est à moi!... je l'ai reprise; je suis heureux.

(Onze heures sonnent.)

ADÈLE. Heureux!... pauvre insensé!... onze heures!... onze heures, et Clara qui vient!... il faut nous quitter...

(Clara entre.)

ANTONY. Oh! dans ce moment j'aime mieux vous quitter que de vous voir devant quelqu'un.

ADÈLE. Sois la bien-venue, Clara.

ANTONY. Oh! je m'en vais... merci... j'emporte là du bonheur pour une éternité... Adieu, Clara... ma bonne Clara!... Adieu, madame. (*Bas.*) Quand vous reverrai-je?...

ADÈLE. Le sais-je!...

ANTONY. Demain, n'est-ce pas?... Oh! que c'est loin demain!...

ADÈLE. Oui, demain... bientôt... plus tard.

ANTONY. Toujours... adieu...

(Antony sort.)

ADÈLE, *le suivant des yeux et courant à la porte*. Antony...

CLARA. Que fais-tu? du courage, du courage.

ADÈLE. Oh! j'en ai, ou plutôt j'en ai eu; car il s'est usé dans mes dernières paroles. Oh! si tu savais comme il m'aime, l'insensé?

CLARA. As-tu préparé une lettre pour lui?

ADÈLE. Une lettre? oui, la voilà

CLARA. Donne.

ADÈLE. Qu'elle est froide cette lettre! qu'elle est cruellement froide!... Il m'accusera de fausseté. Eh! le monde ne veut-il pas que je sois fausse?... C'est ce que la société appelle devoir, vertu. Elle est parfaite, cette lettre. Tu la lui remettras...

CLARA. Viens, viens, tout est prêt; le domestique qui doit t'accompagner t'attend.

ADÈLE. Bien. Par où faut-il que j'aille?.. Conduis-moi ; tu vois bien que suis prête à tomber, que je n'ai pas de forces, que je n'y vois plus.

(Elle tombe sur une chaise.)

CLARA. Oh! ma sœur! songe à ton mari.

ADÈLE. Je ne puis songer qu'à *lui*.

CLARA. Songe à ta fille.

ADÈLE. Ah! oui, ma fille!

(Elle entre dans le cabinet.)

CLARA. Embrasse-la, pense à elle; et maintenant, maintenant, pars.

ADÈLE, *se jetant dans les bras de Clara*. Oh! Clara, Clara! que tu dois me mépriser!... Ne me reconduis pas... je te parlerais encore de lui... Adieu, adieu ; prends soin de ma fille.

CLARA. Le ciel te garde!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Une auberge à Ittenheim, à deux lieues en deçà de Strasbourg.

SCENE PREMIERE.

LOUIS, ANTONY, L'HOTESSE.

(Antony entre couvert de poussière et suivi de son domestique.)

ANTONY, *appelant*. La maîtresse de l'auberge?

L'HOTESSE, *sortant de la pièce voisine*. Voilà, monsieur.

ANTONY. Vous êtes la maîtresse de cette auberge?

L'HOTESSE. Oui, monsieur.

ANTONY. Bien... Où sommes-nous?... le nom de ce village?

L'HOTESSE. Ittenheim.

ANTONY. Combien de lieues d'ici à Strasbourg?

L'HOTESSE. Deux.

ANTONY. Il ne reste, par conséquent, qu'une poste d'ici à la ville?

L'HOTESSE. Oui, monsieur.

ANTONY, *à part* Il était tems. (*Haut.*) Combien de voitures ont relayé chez vous aujourd'hui?

L'HOTESSE. Deux seulement.

ANTONY. Quels étaient les voyageurs?

L'HOTESSE. Dans la première, un homme âgé avec sa famille.

ANTONY. Dans l'autre?

L'HOTESSE. Un jeune homme avec sa femme ou sa sœur.

ANTONY. C'est tout?

L'HOTESSE. Oui, tout.

ANTONY, *à lui-même*. Alors, c'est bien elle que j'ai rejointe et dépassée à deux lieues de ce village, en sortant de Vasselonne... Dans une demi-heure ou trois quarts d'heure elle sera ici ; c'est bon.

L'HOTESSE. Monsieur repart-il?

ANTONY. Non, je reste. Combien y a-t-il maintenant de chevaux de poste dans votre écurie?

L'HOTESSE. Quatre.

ANTONY. Et quand vous en manquez, est-il possible de s'en procurer dans ce village?

L'HOTESSE. Non, monsieur.

ANTONY. J'ai aperçu sous la remise, en entrant, une vieille berline, est-elle à vous?

L'HOTESSE. Un voyageur nous a chargé de la rendre.

ANTONY. Combien?

L'HOTESSE. Mais...

ANTONY. Faites vite, je n'ai pas le tems.

L'HOTESSE. Vingt louis.

ANTONY. Les voilà ; rien n'y manque?

L'HOTESSE. Non.

ANTONY. Combien de chambres vacantes dans votre auberge?

L'HOTESSE. Deux au premier étage.

ANTONY. Celle-ci?

L'HOTESSE, *ouvrant la porte de communication*. Et celle-là.

ANTONY. Je les retiens.

L'HOTESSE. Toutes deux?

ANTONY. Oui: Si cependant un voyageur

était obligé de rester ici cette nuit, vous me le diriez, et peut-être en céderais-je une.

L'HOTESSE. Monsieur a-t-il autre chose à commander?

ANTONY. Qu'on mettre à l'instant même, vous entendez, à l'instant, les quatre chevaux à la berline que je viens d'acheter, et que le postillon soit prêt dans cinq minutes.

L'HOTESSE. C'est tout?

ANTONY. Oui, pour le moment; d'ailleurs j'ai mon domestique, et si j'avais besoin de quelque chose, je vous ferais appeler.

(L'hôtesse sort.)

SCÈNE II.

LOUIS, ANTONY.

ANTONY. Louis!

LOUIS. Monsieur?

ANTONY. Tu me sers depuis dix ans?

LOUIS. Oui, monsieur.

ANTONY. As-tu jamais eu à te plaindre de moi?

LOUIS. Jamais.

ANTONY. Crois-tu que tu trouverais un meilleur maître?

LOUIS. Non, monsieur.

ANTONY. Alors tu m'es dévoué, n'est-ce pas?

LOUIS. Autant qu'on peut l'être.

ANTONY. Tu vas monter dans la berline qu'on attelle, et tu partiras pour Strasbourg.

LOUIS. Seul?

ANTONY. Seul..... Tu connais le colonel d'Hervey?

LOUIS. Oui.

ANTONY. Tu prendras un habit bourgeois... tu te logeras en face de lui... tu te lieras avec ses domestiques..... Si dans un mois, deux mois, trois mois, n'importe à quelle époque, tu apprends qu'il va revenir à Paris, tu partiras à franc étrier pour le dépasser... Si tu apprends qu'il est parti, rejoins-le, dépasse-le pour m'en avertir; tu auras cent francs pour chaque heure que tu l'auras devancé..... Voilà ma bourse; quand tu n'auras plus d'argent, écris-moi.

LOUIS. Est-ce tout?

ANTONY. Non... tu retiendras le postillon en le faisant boire de manière à ce qu'il ne revienne avec les chevaux que demain matin, ou du moins fort avant dans la nuit... et maintenant pas un instant de retard... sois vigilant, sois fidèle... Pars...

(Louis sort.)

SCÈNE III.

ANTONY, *seul.*

Ah! me voilà seul enfin... Examinons... Ces deux chambres communiquent entre elles... oui, mais de chaque côté la porte se ferme en dedans... enfer!.. Ce cabinet.. aucune issue; si je démontais ce verrou... on pourrait le voir... Cette croisée... ah! le balcon sert pour les deux fenêtres... une véritable terrasse. (*Il rit.*) Ah!... c'est bien... je suis écrasé. (*Il s'assied.*) Oh! comme elle m'a trompé! je ne la croyais pas si fausse..... Pauvre sot, qui te fiais à son sourire, à sa voix émue, et qui un instant, comme un insensé, t'étais repris au bonheur, et qui avais pris un éclair pour le jour!..... Pauvre sot, qui ne sais pas lire dans un sourire, qui ne sais rien deviner dans une voix, et qui, la tenant dans tes bras, ne l'as pas étouffée, afin qu'elle ne fût pas à un autre... (*Il se lève.*) Et si elle allait arriver avant que Louis, qu'elle connaît, ne fût parti avec les chevaux... malheur!... Non, l'on n'aperçoit pas encore la voiture. (*Il s'assied.*) Elle vient, s'applaudissant de m'avoir trompé, et, dans les bras de son mari, elle lui racontera tout... elle lui dira que j'étais à ses pieds... oubliant mon nom d'homme, et rampant; elle lui dira qu'elle m'a repoussé, puis, entre deux baisers, ils riront de l'insensé Antony, d'Antony le bâtard!..... Eux rire..... mille démons! (*Il frappe la table de son poignard, et le fer y disparaît presque entièrement.... Riant...*) Elle est bonne la lame de ce poignard! (*Se levant et courant à la fenêtre.*) Louis part enfin... Qu'elle arrive maintenant... Rassemblez donc toutes les facultés de votre être pour aimer; créez-vous un espoir de bonheur, qui dévore à jamais tous les autres..... puis venez, l'ame torturée et les yeux en pleurs, vous agenouiller devant une femme! voilà tout ce que vous en obtiendrez... dérision et mépris... Oh! si j'allais devenir fou avant qu'elle arrivât!..... mes pensées se heurtent, ma tête brûle... où y a-t-il du marbre pour poser mon front... Et, quand je pense qu'il ne faudrait pour sortir de l'enfer de cette vie que la résolution d'un moment, qu'à l'agita-

tion de la frénésie peut succéder en une seconde le repos du néant, que rien ne peut, même la puissance de Dieu, empêcher que cela soit, si je le veux... Pourquoi donc ne le voudrais-je pas?... est-ce un mot qui m'arrête?... suicide!... Certes, quand Dieu a fait des hommes une loterie au profit de la mort, et qu'il n'a donné à chacun d'eux que la force de supporter une certaine quantité de douleurs, il a dû penser que cet homme succomberait sous le fardeau, alors que le fardeau dépasserait ses forces... Et d'où vient que les malheureux ne pourraient pas rendre malheur pour malheur?..... cela ne serait pas juste, et Dieu est juste!..... Que cela soit donc, qu'elle souffre et pleure comme j'ai pleuré et souffert!... Elle, pleurer!..... elle, souffrir, ô mon Dieu!..... elle, ma vie, mon ame... c'est affreux... Oh! si elle pleure, que ce soit ma mort du moins... Antony pleuré par Adèle... Oui, mais aux larmes succéderont la tristesse, la mélancolie, l'indifférence... son cœur se serrera encore de tems en tems, lorsque par hasard on prononcera mon nom devant elle... puis on ne le prononcera plus... l'oubli viendra... l'oubli, ce second linceul des morts!..... Enfin, elle sera heureuse... mais pas seule... un autre partagera son bonheur..... cet autre, dans deux heures elle sera près de lui..... pour la vie entière... et moi, pour la vie entière, je serai loin... Ah! qu'il ne la revoie jamais!.. N'ai-je pas entendu?... oui, oui... le roulement d'une voiture... La nuit vient..... c'est heureux qu'il fasse nuit!... Cette voiture... c'est la sienne... oh! cette fois encore je me jetterai au-devant de toi, Adèle... mais ce ne sera pas pour te sauver... Cinq jours sans me voir, et elle me quitte le jour où elle me voit... et si la voiture m'eût brisé le front contre la muraille, elle eût laissé le corps mutilé à la porte, de peur qu'en entrant chez elle ce cadavre ne la compromît. Elle approche..... viens, viens, Adèle..... car on t'aime... et on t'attend ici... la voilà... De cette fenêtre je pourrais la voir..... mais sais-je en la voyant ce que je ferais... oh! mon cœur, mon cœur... Elle descend... c'est sa voix, sa voix si douce qui disait hier : A demain, demain, mon ami... Demain est arrivé, et je suis au rendez-vous... On monte... c'est l'hôtesse.

(Il s'assied avec une tranquillité apparente sur un meuble près de la porte.)

SCENE IV.

L'HOTESSE, ANTONY.

L'HOTESSE *entre, deux flambeaux à la main ; elle en pose un sur la table.* Monsieur, une dame, forcée de s'arrêter ici, a besoin d'une chambre ; vous avez eu la bonté de me dire que vous céderiez une de celles que vous avez retenues. Si monsieur est toujours dans les mêmes intentions, je le prierais de me dire de laquelle des deux il veut bien disposer en ma faveur...

ANTONY, *d'un air d'indifférence.* Mais de celle-ci : c'est, je crois, la plus grande et la plus commode..... je me contenterai de l'autre.

L'HOTESSE. Et quand, monsieur?

ANTONY. Tout de suite...... (*L'hôtesse porte le second flambeau dans la pièce voisine et revient en scène tout de suite.*) La porte ferme en dedans..... cette dame sera chez elle.

L'HOTESSE. Je vous en remercie, monsieur. (*Elle va à la porte de l'escalier.*) Madame.... madame... vous pouvez monter... Par ici... là...

ANTONY, *entrant dans l'autre chambre.* La voilà...

(Il ferme la porte de communication au moment où Adèle paraît.)

SCENE V.

L'HOTESSE, ADÈLE.

ADÈLE. Et vous dites qu'il est impossible de se procurer des chevaux?

L'HOTESSE. Madame, les quatre derniers sont partis il n'y a pas un quart d'heure.

ADÈLE. Et quand reviendront-ils?

L'HOTESSE. Cette nuit.

ADÈLE. Ah! mon Dieu! au moment d'arriver.... quand il n'y a plus d'ici à Strasbourg que deux lieues. Ah! cherchez..... cherchez s'il n'y a pas quelque moyen.

L'HOTESSE. Je n'en connais pas.... Ah! cependant, si le postillon qui a amené madame était encore en bas, peut-être consentirait-il à doubler la poste.

ADÈLE. Oui, oui, c'est un moyen...... Courez, dites-lui que ce qu'il demandera je le lui donnerai.... Allez, allez. (*L'hôtesse sort.*) Oh! il y sera encore... il y consentira.... et dans une heure je serai près

de mon mari.... Ah ! mon Dieu ! je n'entends rien..... ne vois rien... Ce postillon sera reparti, peut-être..... (*A l'hôtesse qui rentre.*) Eh bien ?

L'HOTESSE. Il n'y est déjà plus... L'étranger qui vous a cédé cette chambre lui a dit quelques mots de sa fenêtre, et il est reparti à l'instant.

ADÈLE. Que je suis malheureuse !

L'HOTESSE. Madame paraît bien agitée ?

ADÈLE. Oui. Encore une fois, il n'y a aucun moyen de partir avant le retour des chevaux ?

L'HOTESSE. Aucun, madame.

ADÈLE. Laissez-moi alors, je vous prie.

L'HOTESSE. Si madame a besoin de quelque chose, elle sonnera.

SCÈNE VI.

ADELE, *seule.*

D'où vient que je suis presque contente de ce retard? Oh ! c'est qu'à mesure que je me rapproche de mon mari il me semble entendre sa voix, voir sa figure sévère.... Que lui dirai-je pour motiver ma fuite?... Que je craignais d'en aimer un autre?.... Cette crainte seule, aux yeux de la société, aux siens, est presque un crime... Si je lui disais que le seul désir de le voir... ah ! ce serait le tromper... Peut-être suis-je partie trop tôt, et le danger n'était-il pas aussi grand que je le croyais... Oh ! avant de le revoir, lui, je n'étais pas heureuse, mais du moins j'étais calme... chaque lendemain ressemblait à la veille... Dieu ! pourquoi cette agitation, ce trouble... quand je vois tant de femmes?.... Oh ! c'est qu'elles ne sont point aimées par Antony... l'amour banal de tout autre homme m'eût fait sourire de pitié.... mais son amour à lui... son amour... Ah ! être aimée ainsi et pouvoir l'avouer à Dieu et au monde... être la religion, l'idole, la vie d'un homme comme lui.... si supérieur aux autres hommes.... lui rendre tout le bonheur que je lui devrais, et puis des jours nombreux qui passeraient comme des heures..... ah ! voilà pourtant ce qu'un préjugé m'a enlevé.... voilà cette société juste qui punit en nous une faute que ni l'un ni l'autre de nous n'a commise... et en échange, que m'a-t-elle donné? ah ! c'est à faire douter de la bonté céleste !... Dieu ! qu'ai-je entendu? du bruit dans cette chambre... c'est un étranger, un homme que je ne connais pas qui l'habite... cette chambre.... (*Elle se précipite vers la porte, qu'elle ferme au verrou.*) Et j'avais oublié... cette chambre est sombre... Pourquoi donc tremblé-je comme cela?... (*Elle sonne.*) Des chevaux ! des chevaux ! au nom du ciel !... je meurs ici !... (*A la porte de l'escalier.*) Quelqu'un ! madame !...

SCENE VII.

L'HOTESSE, ADÈLE.

L'HOTESSE, *en dehors.* Voilà ! voilà ! (*Entrant.*) Madame appelle ?

ADÈLE. Je veux partir... les chevaux sont-ils revenus ?

L'HOTESSE. Ils partaient à peine quand madame est arrivée, et je ne les attends que dans deux ou trois heures... madame devrait se reposer.

ADÈLE. Où ?

L'HOTESSE. Dans ce cabinet il y a un lit.

ADÈLE. Il ne ferme pas, ce cabinet.

L'HOTESSE. Les deux portes de cette chambre ferment en dedans.

ADÈLE. C'est juste. Je puis être sans crainte ici... n'est-ce pas?

L'HOTESSE, *portant le flambeau dans le cabinet.* Que pourrait craindre madame ?

ADÈLE. Rien... Je suis folle. (*L'hôtesse sort du cabinet.*) Venez, au nom du ciel ! me prévenir... aussitôt que les chevaux seront de retour.

L'HOTESSE. Aussitôt, madame.

ADÈLE, *entrant dans le cabinet.* Jamais il n'est arrivé d'accident dans cet hôtel?

L'HOTESSE. Jamais... Si madame veut, je ferai veiller quelqu'un?

ADÈLE, *à l'entrée du cabinet.* Non, non... au fait... pardon... laissez-moi...

(Elle rentre dans le cabinet et ferme la porte.)

Antony paraît sur le balcon, derrière la fenêtre, casse un carreau, passe son bras, ouvre l'espagnolette, entre vivement, et va mettre le verrou à la porte par laquelle est sortie l'hôtesse.

ADÈLE, *sortant du cabinet.* Du bruit..... un homme... ah !...

ANTONY. Silence !... (*La prenant dans ses bras et lui mettant un mouchoir sur la bouche.* C'est moi... moi, Antony...

(Il l'entraîne dans le cabinet.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE IV.

Un boudoir chez la vicomtesse de Lancy ; au fond, une porte ouverte donnant sur un salon élégant préparé pour un bal ; à gauche, une porte dans un coin.

SCENE PREMIERE.

LA VICOMTESSE, *d'abord seule*, *ensuite* EUGÈNE.

LA VICOMTESSE, *à plusieurs domestiques*. Allez, et n'oubliez rien de ce que j'ai dit... L'ennuyeuse chose qu'une soirée pour une maîtresse de maison qui est seule ; à peine ai-je eu le tems d'achever ma toilette, et si cet excellent Eugène ne m'avait aidée dans mes invitations et mes préparatifs, je ne sais comment je m'en serais tirée..... mais il avait promis d'être ici le premier.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. M. Eugène d'Hervilly.

LA VICOMTESSE, *saluant*. Monsieur...

EUGÈNE, *lui rendant son salut*. Madame...

(Le domestique sort.)

LA VICOMTESSE, *changeant de manières*. Ah ! vous voilà... (*Se coiffant d'une main et donnant l'autre à baiser.*) Vous êtes charmant et d'une exactitude qui ferait honneur à un algébriste ; c'est beau pour un poète.

EUGÈNE. Il y a des circonstances où l'éxactitude n'est pas une vertu bien surprenante.

LA VICOMTESSE. Vrai?... tant mieux... Ma toilette est-elle de votre goût ?

EUGÈNE. Charmante !

LA VICOMTESSE. Flatteur !... Reconnaissez-vous cette robe ?

EUGÈNE. Cette robe ?...

LA VICOMTESSE. Oublieux !... c'est celle que j'avais la première fois que je vous vis...

EUGÈNE. Ah ! oui, chez...

(Il cherche.)

LA VICOMTESSE, *avec impatience*. Chez Mme Amédée de Vals..... il n'y a que les femmes pour avoir ce genre de mémoire... ce devrait être le beau jour, le grand jour de votre existence... Vous rappelez-vous cette dame qui ne nous a pas quittés des yeux ?

EUGÈNE. Oui, madame de Camps... cette prude... dont on heurte toujours le pied, et qui, lorsqu'on lui fait des excuses, fait semblant de ne pas comprendre, et répond : Oui, monsieur, pour la première contredanse.

LA VICOMTESSE. A propos, je l'ai vue depuis que vous m'avez quittée, et je me suis disputée avec elle, oh ! mais disputée à m'enrouer.

EUGÈNE. Ah ! bon Dieu ! et sur quoi donc?

LA VICOMTESSE. Sur la littérature..... Vous savez que je ne parle plus que littérature... c'est vraiment à me compromettre... C'est votre faute cependant... Si vous me rendiez en amour ce que je risque pour vous, au moins...

EUGÈNE. Comment? est-ce que je ne vous aimerais pas comme vous voulez être aimée ?

LA VICOMTESSE. Il le demande !..... Quand j'ai vu un poète s'occuper de moi, j'ai été enchantée ; je me suis dit : Oh ! je vais trouver une ame ardente, une tête passionnée, des émotions nouvelles et profondes. Pas du tout, vous m'avez aimée comme aurait fait un agent de change..... Voulez-vous me dire où vous prenez ces scènes de feu qui vous ont fait réussir au théâtre? car, vous avez beau dire, c'est là qu'est le succès de vos pièces, et non dans l'historique, les mœurs, la couleur locale..... que sais-je moi? Oh ! je vous en veux mortellement de m'avoir trompée... et de rire encore.

EUGÈNE. Ecoutez... moi aussi, madame, j'ai cherché partout cet amour délirant dont vous parlez..... moi aussi je l'ai demandé à toutes les femmes... Dix fois j'ai été sur le point de l'obtenir d'elles... mais pour les unes je ne faisais pas assez bien le nœud de ma cravate ; pour les autres, je sautais trop en dansant et pas assez en valsant... une dernière allait m'aimer à l'adoration, lorsqu'elle s'est aperçue que je ne dansais pas le galop... bref, il m'a toujours échappé au moment où je croyais être sûr de l'avoir inspiré... C'est le rêve de l'ame tant qu'elle est jeune et naïve...... Tout le monde a fait ce rêve

s'évanouir lentement ; j'ai commencé ainsi que les autres, et fini comme eux ; j'ai accepté de la vie ce qu'elle donne, et l'ai tenue quitte de ce qu'elle promet ; j'ai usé cinq ou six ans à chercher cet amour idéal au milieu de notre société élégante et rieuse, et j'ai terminé ma recherche par le mot *impossible*.

LA VICOMTESSE. Impossible !..... Voyez comme aime Antony... voilà comme j'aurais voulu être aimée..

EUGÈNE. Oh ! c'est autre chose ; prenez-y garde, madame ; un amour comme celui d'Antony vous tuerait du moment où vous ne le trouveriez pas ridicule ; vous n'êtes pas, comme madame d'Hervey, une femme au teint pâle, au yeux tristes, à la bouche sévère..... Votre teint est rosé, vos yeux sont pétillans, votre bouche est rieuse... de violentes passions détruiraient tout cela, et ce serait dommage ; vous, bâtie de fleurs et de gaze, vous voulez aimer et être aimée d'amour ; ah ! prenez-y garde, madame !

LA VICOMTESSE. Mais vous m'effrayez !... u fait, peut-être cela vaut-il mieux comme cla est.

EUGÈNE, *avec gaîté*. Eh ! sans doute ; vous commandez une robe, vous me dites que vous m'aimez, vous allez au bal, vous revenez avec la migraine ; le tems se passe, votre cœur reste libre, votre tête est folle ; et, si vous avez à vous plaindre d'une chose, c'est de ce que la vie est si courte et les jours si longs.

LA VICOMTESSE. Silence, fou que vous êtes, voilà du monde qui nous arrive.

LE DOMESTIQUE. Mme de Camps.

LA VICOMTESSE. Votre antipathie.

EUGÈNE. Je l'avoue... méchante et prude.

LA VICOMTESSE. Chut !..... (*A Mme de Camps.*) Ah ! venez donc...

SCENE II.

LA VICOMTESSE, MADAME DE CAMPS, EUGÈNE.

MADAME DE CAMPS. J'arrive de bonne heure, chère Marie ; il est si embarrassant pour une veuve de se présenter seule au milieu d'un bal ; on sent tous les regards se fixer sur soi.

LA VICOMTESSE. Mais il me semble que c'est un malheur que moins que tout autre vous devez craindre.

MADAME DE CAMPS. Vous me flattez, est-ce que vous m'en voulez encore de notre petite querelle littéraire ?.... (*A Eugène.*) C'est vous qui la rendez romantique, monsieur ; c'est un péché duquel vous répondrez au jour du jugement dernier.

EUGÈNE. Je ne sais trop, madame, par quelle influence je pourrais...

MADAME DE CAMPS. Oh ! ni moi non plus, mais le fait est qu'elle ne dit plus un mot de médecine, et que Bichat, Broussais, Gall et M. Delaunay sont complétement abandonnés pour Shakespeare, Schiller, Goëthe et vous.

LA VICOMTESSE. Mais, méchante que vous êtes, vous feriez croire à des choses...

MADAME DE CAMPS. Oh ! ce n'est qu'une plaisanterie... Et qui aurons-nous à notre belle soirée ?... tout Paris ?...

LA VICOMTESSE. D'abord..... puis nos amis habituels, quelques présentations de jeunes gens qui dansent ; c'est précieux, l'espèce en devient de jour en jour plus rare..... Ah ! Adèle d'Hervey, qui rentre dans le monde.

MADAME DE CAMPS. Oui, qu'elle a quitté sous prétexte de mauvaise santé, depuis trois mois, depuis son départ, depuis son aventure dans une auberge... que sais-je moi !... Comment, chère Marie, vous recevez cette femme ?... Eh bien ! vous avez tort .. vous ne savez donc pas ?...

LA VICOMTESSE. Je sais qu'on dit mille choses dont pas une n'est vraie peut-être. . Mais Adèle est une ancienne amie à moi.

MADAME DE CAMPS. Oh ! ce n'est point non plus un reproche que je vous fais..... vous êtes si bonne, vous n'aurez vu dans cette invitation qu'un moyen de la réhabiliter ; mais ce serait à elle à comprendre qu'elle est déplacée dans un certain monde, et, si elle ne le comprend pas, ce serait charité que de le lui faire sentir. Si son aventure n'avait pas fait tant d'éclat encore.... Mais pourquoi sa sœur se presse-t-elle de dire qu'elle est partie pour rejoindre son mari, puis, quelques jours après, on la voit revenir ? M. Antony, absent avec elle, revient en même tems qu'elle..... Vous l'avez sans doute invité aussi M. Antony ?

LA VICOMTESSE. Certes !

MADAME DE CAMPS. Je serai enchantée de le voir M. Antony ; j'aime beaucoup les problèmes.

LA VICOMTESSE. Comment ?

MADAME DE CAMPS. Sans doute ; n'est-ce point un problème.... vivant au milieu de la société qu'un homme riche, dont on ne connaît ni la famille ni l'état ? Quant à moi, je ne connais qu'un métier qui dispense d'un état et d'une famille

EUGÈNE. Ah ! madame !

MADAME DE CAMPS. Sans doute ! rien n'est dramatique comme le mystérieux au théâtre ou dans un roman... mais dans le monde !

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le baron de Marsanne, monsieur Frédéric de Lussan, monsieur Darcey.

(Puis quelques autres personnes qu'on ne nomme pas.)

SCENE III.

LA VICOMTESSE, Mme DE CAMPS, EUGÈNE, FRÉDÉRIC, le Baron de MARSANNE.

LA VICOMTESSE *dit quelques mots à chacun des arrivans.* Oh ! c'est bien aimable à vous, monsieur le baron. (*Avec familiarité à Frédéric.*) Vous êtes un homme charmant ; vous danserez, n'est-ce pas ?

FRÉDÉRIC. Mais, madame, je serai à vos ordres aujourd'hui, comme toujours.

LA VICOMTESSE. Faites attention, j'ai des témoins... Monsieur Darcey, je vous avais promis à ces dames. (*A des dames qui entrent.*) Oh ! comme vous êtes jolie ! venez ici, mon bel ange. (*A la maman.*) Vous nous la laisserez, n'est-ce pas ? bien tard ! bien tard !

LA MAMAN. Mais, madame la vicomtesse...

LA VICOMTESSE. J'ai trois personnes pour faire votre partie de boston.

LE DOMESTIQUE. Monsieur Olivier Delaunay.

(Les dames sourient et regardent alternativement Eugène et Olivier.)

SCÈNE IV.

Les Mêmes, OLIVIER.

OLIVIER. Madame...

LA VICOMTESSE. Bonjour, monsieur Olivier, je suis enchantée de vous voir ; vous trouverez ce soir, ici, M. Antony ; j'ai présumé qu'il vous serait agréable de le rencontrer, voilà pourquoi mon invitation était si pressante.

FRÉDÉRIC, *allant à Olivier.* Mais je te cherchais partout en entrant ici ; je m'attendais à ce que les honneurs de la maison me seraient faits par toi.

OLIVIER, *apercevant Eugène qui vient à eux.* Chut !

FRÉDÉRIC. Bah !

OLIVIER. Parole d'honneur !

EUGÈNE. Bonjour, docteur.

OLIVIER. Eh bien ! mon ami, les succès ?

EUGÈNE. Eh bien ! mon cher, les malades ?

OLIVIER. Siffle-t-on toujours ?

EUGÈNE. Meurt-on quelquefois ?

LE DOMESTIQUE. Madame la baronne d'Hervey.

MADAME DE CAMPS, *à des dames qui l'entourent.* L'héroïne de l'aventure que je vous racontais.

SCÈNE V.

Les Mêmes, ADÈLE.

LA VICOMTESSE. Bonjour, chère Adèle. Eh bien ! vous n'amenez pas votre sœur Clara ?

ADÈLE. Il y a quelques jours qu'elle est partie pour rejoindre son mari.

MADAME DE CAMPS. Mais nous la reverrons probablement bientôt ; ces voyages-là ne sont point ordinairement de longue durée.

LA VICOMTESSE, *vivement à Adèle.* Chère amie, permettez que je vous présente M. Eugène d'Hervilly, que vous connaissez sans doute de nom.

ADÈLE. Oh ! monsieur, je suis bien indigne ; depuis trois mois j'ai été souffrante, je suis sortie à peine, et par conséquent je n'ai pu voir votre dernier ouvrage.

LA VICOMTESSE. Profane ! allez-y donc, et bien vite ; je vous enverrai ma loge la première fois qu'on le jouera. (*A Eugène.*) Vous m'en ferez souvenir.

LE DOMESTIQUE. Monsieur Antony.

(Tout le monde se retourne, les yeux se fixent alternativement sur Adèle et sur Antony qui entre. Antony salue la vicomtesse, puis les dames en masse. Olivier va à lui, ils causent. Eugène le regarde avec curiosité et intérêt.)

SCENE VI.

Les Mêmes, ANTONY.

ADÈLE, *pour cacher son trouble, s'adresse vivement à Eugène.* Et vous achevez sans doute quelque chose, monsieur ?

EUGÈNE. Oui, madame.

MADAME DE CAMPS. Toujours du moyen âge?

EUGÈNE. Toujours.

ADÈLE. Mais pourquoi ne pas attaquer un sujet au milieu de notre société moderne?

LA VICOMTESSE. C'est ce que je lui répète à chaque instant; faites de l'actualité. N'est-ce pas qu'on s'intéresse bien plus à des personnages de notre époque, habillés comme nous, parlant la même langue?

LE BARON DE MARSANNE. Oh! c'est qu'il plus facile de prendre dans les chroniques que dans son imagination....... on y ouve les pièces à peu près faites....

FRÉDÉRIC. Oui, à peu près.

LE BARON DE MARSANNE. Dam! voyez lutôt ce que *le Constitutionnel* disait à propos de....

EUGÈNE, *sans l'écouter*. Plusieurs causes, beaucoup trop longues à développer, m'empêchent de le faire.

LA VICOMTESSE. Déduisez vos raisons, et nous serons vos juges.

EUGÈNE. Oh! mesdames, permettez-moi de vous dire que ce serait un cours beaucoup trop sérieux pour un auditoire en robe de bal et en parure de fête.

MADAME DE CAMPS. Mais point du tout, vous voyez qu'on ne danse pas encore... et puis nous nous occupons toutes de littérature; n'est-ce pas, vicomtesse?

LE BARON DE MARSANNE. De la patience, mesdames, monsieur consignera toutes ses idées dans la préface de son premier ouvrage.

LA VICOMTESSE. Est-ce que vous faites une préface?

LE BARON DE MARSANNE. Les romantiques font tous des préfaces... *le Constitutionnel* les plaisantait l'autre jour là-dessus avec une grâce...

ADÈLE. Vous le voyez, monsieur, vous avez usé à vous défendre un tems qui aurait suffi à développer tout un système.

EUGÈNE. Et vous aussi, madame, faites-y attention... vous l'exigez, je ne suis plus responsable de l'ennui... Voici mes motifs: La comédie est la peinture des mœurs, le drame celle des passions. La révolution, en passant sur notre France, a rendu les hommes égaux, confondu les rangs, généralisé les costumes. Rien n'indique la profession, nul cercle ne renferme telles mœurs ou telles habitudes; tout est fondu ensemble, les nuances ont remplacé les couleurs, et il faut des couleurs et non des nuances au peintre qui veut faire un tableau.

ADÈLE. C'est juste.

LE BARON DE MARSANNE. Cependant, monsieur, *le Constitutionnel*...

EUGÈNE, *sans écouter*. Je disais donc que la comédie de mœurs devenait de cette manière, sinon impossible, du moins très-difficile à exécuter. Reste le drame de passion, et ici une autre difficulté se présente. L'histoire nous lègue des faits, ils nous appartiennent par droit d'héritage, ils sont incontestables, ils sont au poète: il exhume les hommes d'autrefois, les revêt de leurs costumes, les agite de leurs passions, qu'il augmente ou diminue selon le point où il veut porter le dramatique. Mais que nous essayions nous, au milieu de notre société moderne, sous notre frac gauche et écourté, de montrer à nu le cœur de l'homme... on ne le reconnaîtra pas... la ressemblance entre le héros et le parterre sera trop grande, l'analogie trop intime; le spectateur qui suivra chez l'acteur le développement de la passion voudra l'arrêter là où elle se serait arrêtée chez lui; si elle dépasse sa faculté de sentir et d'exprimer à lui... il ne la comprendra plus, il dira: C'est faux, moi je n'éprouve pas ainsi; quand la femme que j'aime me trompe, je souffre sans doute..... oui..... quelque tems..... mais je ne la poignarde ni ne meurs, et la preuve, c'est que me voilà. Puis les cris de l'exagération, au mélodrame, qui couvrent les applaudissemens de ces quelques hommes qui, plus heureusement ou plus malheusement organisés que les autres, sentent que les passions sont les mêmes au quinzième qu'au dix-neuvième siècle, et que le cœur bat d'un sang aussi chaud sous un frac de drap que sous un corselet d'acier.

ADÈLE. Eh bien! monsieur, l'approbation de ces quelques hommes vous dédommagerait amplement de la froideur des autres.

MADAME DE CAMPS. Puis, s'ils doutaient, vous pourriez leur donner la preuve que ces passions existent véritablement dans la société. Il y a encore des amours profondes qu'une absence de trois ans ne peut éteindre, des chevaliers mystérieux qui sauvent la vie à la dame de leurs pensées, des femmes vertueuses qui fuient leur amant, et, comme le mélange du naturel et du sublime est à la mode... des scènes qui n'en sont que plus dramatiques pour s'être passées dans une chambre d'auberge... je peindrais une de ces femmes...

ANTONY, *qui n'a rien dit pendant toute la discussion littéraire, mais dont le visage s'est progressivement animé, s'avance lentement, et s'appuie sur le dos du fauteuil de madame de Camps*. Madame, auriez-vous par hasard ici un frère ou un mari?

MADAME DE CAMPS, *étonnée.* Que vous importe, monsieur?

ANTONY. Je veux le savoir, moi!

MADAME DE CAMPS. Non!

ANTONY. Eh bien! alors, honte au lieu de sang. (*A Eugène.*) Oui, madame a raison, monsieur! et, puisqu'elle s'est chargée de vous tracer le fond du sujet, je me chargerai, moi, de vous indiquer les détails... Oui, je prendrais cette femme innocente et pure entre toutes les femmes, je montrerais son cœur aimant et candide, méconnu par cette société fausse, au cœur usé et corrompu; je mettrais en opposition avec elle une de ces femmes dont toute la moralité serait l'adresse; qui ne fuirait pas le danger, parce qu'elle s'est depuis long-tems familiarisée avec lui; qui abuserait de sa faiblesse de femme pour tuer lâchement une réputation de femme, comme un spadassin abuse de sa force pour tuer une existence d'homme; je prouverais enfin que la première des deux qui sera compromise sera la femme honnête, et cela, non point à défaut de vertu..... mais d'habitude..... puis, à la face de la société, je demanderais justice entre elles ici-bas, en attendant que Dieu la leur rendît là-haut. (*Silence d'un instant.*) Allons, mesdames, c'est assez long-tems causer littérature; la musique vous appelle, en place pour la contre-danse.

EUGÈNE, *présentant vivement la main à Adèle.* Madame, aurai-je l'honneur...?

ADÈLE. Je vous rends grâce, monsieur, je ne danserai pas.

(Antony prend la main d'Eugène et la lui serre.)

MADAME DE CAMPS. Adieu, chère vicomtesse.

LA VICOMTESSE. Comment, vous vous en allez?

MADAME DE CAMPS, *s'éloignant.* Je ne resterai certes pas après la scène affreuse...

LA VICOMTESSE, *s'éloignant avec elle.* Vous l'avez un peu provoquée, convenez-en.

(Adèle reste seule, Antony la regarde pour savoir s'il doit rester ou sortir; Adèle lui fait signe de s'éloigner.)

SCENE VII.

ADÈLE, LA VICOMTESSE.

ADÈLE. Ah! pourquoi suis-je venue, mon Dieu! je doutais encore, tout est donc connu! tout, non pas, mais bientôt tout... perdue, perdue à jamais. Que faire! sortir... tous les yeux se fixeront sur moi... rester... toutes les voix crieront à l'impudence. J'ai pourtant bien souffert depuis trois mois! c'aurait dû être une expiation.

LA VICOMTESSE, *entrant.* Eh bien!..... ah! je vous cherchais, Adèle!

ADÈLE. Que vous êtes bonne!

LA VICOMTESSE. Et vous, que vous êtes folle! Bon Dieu! je crois que vous pleurez?...

ADÈLE. Oh! pensez-vous que ce soit sans motif?

LA VICOMTESSE. Pour un mot?

ADÈLE. Un mot qui tue.

LA VICOMTESSE. Mais cette femme perdrait vingt réputations par jour si on la croyait.

ADÈLE, *se levant vivement.* On ne la croira point, n'est-ce pas? Tu ne la crois pas, toi? merci! merci!

LA VICOMTESSE. Mais vous-même, chère Adèle, il faudrait savoir aussi commander un peu à votre visage.

ADÈLE. Comment et pourquoi l'aurais-je appris? Oh! je ne le sais pas, je ne le saurai jamais.

LA VICOMTESSE. Mais si, enfant, je disais comme vous... au milieu de ce monde on entend une foule de choses qui doivent glisser sans atteindre, ou, si elles atteignent, eh bien! un regard calme, un sourire indifférent...

ADÈLE. Oh! voilà qui est affreux, Marie; c'est que vous-même pensiez déjà ceci de moi, qu'un jour viendra où j'accueillerai l'injure, où je ne reculerai pas devant le mépris, où je verrai devant moi, avec un regard calme, un sourire indifférent, ma réputation de femme et de mère, comme un jouet d'enfant, passer entre des mains qui la briseront. Oh! mon cœur! mon cœur! plutôt qu'on le torture, qu'on le déchire, et je resterai calme, indifférente; mais ma réputation, mon Dieu!... Marie, vous savez si jusqu'à présent elle était pure, si une voix dans le monde avait osé lui porter atteinte.

LA VICOMTESSE. Eh bien! mais voilà justement ce qu'elles ne vous pardonneront pas, voilà ce qu'à tort ou raison il faut que la femme expie un jour... Mais que vous importe, si votre conscience vous reste?

ADÈLE. Oui, si la conscience reste.

LA VICOMTESSE. Si en rentrant chez vous, seule avec vous-même, vous pouvez en souriant vous regarder dans votre glace et dire: Calomnie!..... Si vos amis continuent à vous voir...

ADÈLE. Par égard pour mon rang, pour ma position sociale.

LA VICOMTESSE. S'ils vous tendent la main, vous embrassent... voyons...

ADÈLE. Par pitié, peut-être... par pitié; et c'est une femme qui, en se jouant, le sourire sur les lèvres, laisse tomber sur une autre femme un mot qui déshonore, l'accompagne d'un regard doux et affectueux pour savoir s'il entrera bien au cœur, et si le sang rejaillira... infamie... Mais je ne lui ai rien fait à cette femme?

LA VICOMTESSE. Adèle!

ADÈLE. Elle va aller répéter cela partout... elle dira que je n'ai point osé la regarder en face, et qu'elle m'a fait rougir et pleurer... Oh! cette fois, elle dira vrai, car je rougis et je pleure.

LA VICOMTESSE. Oh! mon Dieu! calmez-vous; et moi qui suis obligée de vous quitter.

ADÈLE. Oui, votre absence attristerait le bal; allez, Marie, allez.

LA VICOMTESSE. J'avais promis à Eugène de danser avec lui la première contredanse.. mais avec lui je ne me gêne pas, la seconde commence. Écoutez, chère Adèle, mon amie, vous ne pouvez entrer maintenant; remettez-vous, et je reviendrai tout à l'heure vous chercher. Puis après tout, songez que tout le monde vous abandonnât-il, il vous restera toujours une bonne amie, un peu folle, mais au cœur franc, qui sait qu'elle vaut cent fois moins que vous, mais qui ne vous en aime que cent fois davantage. Allons, embrassez-moi, essuyez vos beaux yeux gonflés de larmes, et revenez vite faire mourir toutes ces femmes de jalousie... Au revoir... Je vais veiller à ce qu'on ne vienne pas vous troubler.

(Elle sort. Antony est entré, pendant ces derniers mots de la vicomtesse, par la porte de côté, et s'est tenu au fond.)

SCENE VIII.

ANTONY, ADÈLE, *sans le voir.*

ANTONY, *regardant s'éloigner la vicomtesse.* Elle est bonne cette femme! (*Il revient lentement se placer devant Adèle sans être aperçu. Avec angoisse.*) Oh! mon Dieu! mon Dieu!

ADÈLE, *avec douceur et relevant la tête.* Je ne vous en veux pas, Antony.

ANTONY. Oh! vous êtes un ange.

ADÈLE. Je vous l'avais bien dit qu'on ne pouvait rien cacher à ce monde qui nous entoure de tous ses liens, nous épie de tous ses yeux... Vous avez désiré que je vinsse, je suis venue.

ANTONY. Oui, et vous avez été insulté lâchement!..... insultée, et moi j'étais là, et je ne pouvais rien pour vous, c'était une femme qui parlait... Dix années de ma vie, dussent-elles passer avec vous, et je les aurais données pour que ce fût un homme qui dit ce qu'elle a dit.

ADÈLE. Mais je ne lui ai rien fait à cette femme.

ANTONY. Elle s'est u moins rendu justice en se retirant.

ADÈLE. Oui, mais ses paroles empoi sonnées étaient déjà entrées dans mon cœur et dans celui des personnes qui se trouvaient là... Vous, vous n'entendez d'ici que le fracas de la musique et le froissement du parquet..... moi, au milieu de tout cela, j'entends bruire mon nom, mon nom cent fois répété, mon nom qui est celui d'un autre, qui me l'a donné pur, et que je lui rends souillé... Il me semble que toutes ces paroles qui bourdonnent ne sont qu'une seule phrase répétée par cent voix... C'est sa maîtresse!

ANTONY. Mon amie... mon Adèle!

ADÈLE. Puis, quand je rentrerai... car je ne puis rester toujours ici, ils se parleront bas... leurs yeux dévoreront ma rougeur... ils verront la trace de mes larmes... et ils diront: Ah! elle a pleuré... mais il la consolera, lui, c'est sa maîtresse!

ANTONY. Ah!

ADÈLE. Les femmes s'éloigneront de moi, les mères diront à leurs filles... Vois-tu cette femme?... elle avait un mari honorable..... qui l'aimait, qui la rendait heureuse..... rien ne peut excuser sa faute... c'est une femme qu'il ne faut pas voir, une femme perdue; c'est sa maîtresse!

ANTONY. Oh! tais-toi, tais-toi! Et, parmi toutes ces femmes, quelle femme est plus pure et plus innocente que toi?..... Tu as fui... c'est moi qui t'ai poursuivie; j'ai été sans pitié à tes larmes, sans remords à tes gémissemens; c'est moi qui t'ai perdue, moi qui suis un misérable, un lâche; je t'ai déshonorée, et je ne puis rien réparer... Dis-moi, que faut-il faire pour toi?... Y a-t-il des paroles qui consolent? demande ma vie, mon sang... par grâce, que veux-tu, qu'ordonnes-tu?...

ADÈLE. Rien... Vois-tu, il m'est passé

là souvent une idée affreuse... c'est que peut-être une fois, une seule fois, tu as pu te dire dans ton cœur... Elle m'a cédé, donc elle pouvait céder à un autre.

ANTONY. Que je meure si cela est!

ADÈLE. C'est qu'alors pour toi aussi je serais une femme perdue... toi aussi tu dirais... C'est ma maîtresse !

ANTONY. Oh! non, non... tu es mon ame, ma vie, mon amour.

ADÈLE. Dis-moi, Antony, si demain j'étais libre, m'épouserais-tu toujours?

ANTONY. Oh! sur Dieu et l'honneur.... oui.

ADÈLE. Sans crainte... sans hésitation ?

ANTONY. Avec ivresse.

ADÈLE. Merci! il me reste donc Dieu et toi, que m'importe le monde ?... Dieu et toi savez qu'une femme ne pouvait résister à tant d'amour... Ces femmes si vaines, si fières, eussent succombé comme moi... si mon Antony les eût aimées; mais il ne les eût pas aimées, n'est-ce pas?...

ANTONY. Oh! non, non...

ADÈLE. Car quelle femme pourrait résister à mon Antony? Ah!... tout ce que j'ai dit est folie..... je veux être heureuse encore, j'oublierai tout pour ne me souvenir que de toi..... Que m'importe ce que le monde dira? je ne verrai plus personne, je m'isolerai avec notre amour, tu resteras près de moi; tu me répéteras à chaque instant que tu m'aimes, que tu es heureux, que nous le sommes; je te croirai, car je crois en ta voix, en tout ce que tu me dis; quand tu parles, tout en moi se tait pour écouter, mon cœur n'est plus serré, mon front n'est plus brûlant, mes larmes s'arrêtent, mes remords s'endorment... j'oublie...

ANTONY. Non, je ne te quitterai plus, je prends tout sur moi, et que Dieu m'en punisse, oui, nous serons heureux encore... calme-toi.

ADÈLE, *dans les bras d'Antony*. Je suis heureuse!... (*La porte du salon s'ouvre, la vicomtesse paraît.*) Marie!

ANTONY. Malédiction!

(Adèle jette un cri et se sauve par la porte de côté.)

SCENE IX.

ANTONY, LA VICOMTESSE, *puis* LOUIS.

LA VICOMTESSE. Monsieur, ce n'est qu'après vous avoir cherché partout que je suis entrée ici.

ANTONY, *avec amertume*. Et sans doute, madame, un motif bien important?...

LA VICOMTESSE. Oui, monsieur, un homme qui se dit votre domestique, vous demande..... ne veut parler qu'à vous..... Il y va, dit-il, de la vie et de la mort.

ANTONY. Un domestique à moi... qui ne veut parler qu'à moi... oh! madame, permettez qu'il entre ici..... pardon.... si c'était..... et puis, au nom du ciel! dites à Adèle... à la baronne... de venir... de venir à l'instant....... cherchez-la, madame, je vous en prie... vous êtes sa seule amie...

LA VICOMTESSE. J'y cours. (*Au domestique.*) Entrez.

ANTONY. Louis!.... Oh! qui te ramène?

LOUIS. Le colonel d'Hervey est parti hier matin de Strasbourg; il sera ici dans quelques heures.

ANTONY. Dans quelques heures... (*Appelant.*) Adèle!... Adèle!...

LA VICOMTESSE, *rentrant*. Elle vient de partir.

ANTONY. Pour retourner chez elle....... malheureuse! arriverai-je à tems?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Une chambre chez Adèle d'Hervey.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÈLE, UNE FEMME DE CHAMBRE.

(Un domestique apporte deux flambeaux et sort.)

ADÈLE *entrant, donnant son boa à sa femme de chambre qui la suit.* Vous pouvez vous retirer.

LA FEMME DE CHAMBRE. Mais madame va rester seule.

ADÈLE. Si j'ai besoin de vous, je sonnerai... allez.

(La femme de chambre sort.)

SCENE II.

ADÈLE, *seule.*

Ah! me voilà donc seule enfin... je puis rougir et pleurer seule..... Mon Dieu! qu'est-ce que c'est donc que cette fatalité à laquelle vous permettez d'étendre le bras au milieu du monde, de saisir une femme qui toujours avait été vertueuse et qui voulait toujours l'être, de l'entraîner malgré ses efforts et ses cris, brisant tous les appuis auxquels elle se rattache, faisant sa perte, à elle, de ce qui ferait le salut d'un autre, et vous consentez, ô mon Dieu! que cette femme soit vue des mêmes yeux, poursuivie des mêmes injures que celles qui se sont fait un jeu de leur déshonneur... Oh! est-ce justice?.. Une amie encore, une seule au monde, croyait à mon innocence et me consolait... c'était trop de bonheur, pas assez de honte....... elle me trouve dans ses bras... abandonnée... Ah! Antony! Antony! me poursuivras-tu donc toujours!... Qui vient là?

SCÈNE III.

ADÈLE, ANTONY.

ANTONY, *entrant.* Adèle! (*Avec joie.*) Ah!

ADÈLE. Oh! c'est encore vous..... vous ici! dans la maison de mon mari, dans la chambre de ma fille presque!....... Ayez donc pitié de moi!... Mes domestiques me respectent et m'honorent encore; voulez-vous que demain je rougisse devant mes domestiques?...

ANTONY. Aucun ne m'a vu... puis il fallait que je te parlasse.

ADÈLE. Oui, vous avez voulu savoir comment j'avais supporté cette afffreuse soirée... eh bien! je suis calme, je suis tranquille, ne craignez rien....... retirez-vous.

ANTONY. Oh! ce n'est pas cela....... ne t'alarme pas de ce que je vais te dire...

ADÈLE. Parle! parle! quoi donc?

ANTONY. Il faut me suivre

ADÈLE. Vous!... et pourquoi?

ANTONY. Pourquoi? Oh! mon Dieu! Pauvre Adèle.... écoute, tu sais si ma vie est à toi, si je t'aime avec délire. Eh bien!... par ma vie et mon amour, il faut me suivre... à l'instant.

ADÈLE. O mon Dieu! mais qu'y a-t-il donc?

ANTONY. Si je te disais: Adèle... la maison voisine est en proie aux flammes, les murs sont brûlans, l'escalier chancelle, il faut me suivre... eh bien! tu aurais encore plus de tems à perdre.

(Il l'entraîne.)

ADÈLE. Oh! vous ne m'entraînerez pas, Antony, c'est folie... Grâce! grâce?... oh! j'appelle, je crie!

ANTONY, *la lâchant.* Il faut donc tout te dire, tu le veux: eh bien! du courage, Adèle! dans une heure ton mari sera ici.

ADÈLE. Qu'est-ce que tu dis?

ANTONY. Le colonel est au bout de la rue, peut-être.

ADÈLE. Cela ne se peut pas... ce n'est pas l'époque de son retour.

ANTONY. Et si des soupçons le ramènent, si des lettres anonymes ont été écrites.

ADÈLE. Des soupçons!... oui, oui, c'est cela.... Oh! mais je suis perdue, moi!.... Sauvez-moi, vous... mais n'avez-vous rien résolu?... vous le saviez avant moi... vous aviez le tems de chercher... Moi, moi.... vous voyez bien que j'ai la tête renversée.

ANTONY. Il faut te soustraire d'abord à une première entrevue.

ADÈLE. Et puis?...

ANTONY. Et puis nous prendrons conseil de tout, même du désespoir... Si tu étais une de ces femmes vertueuses qui te raillaient ce soir... je te dirais : Trompe-le.

ADÈLE. Oh! fussé-je assez fausse pour cela.... Oublies-tu que je ne pourrais pas te tromper long-tems. Nous ne sommes pas malheureux à demi, nous!

ANTONY. Eh bien! tu le vois, plus d'espérance à attendre du ciel en restant ici... Ecoute, je suis libre, moi; partout où j'irai, ma fortune me suivra, puis, me manquât-elle, j'y suppléerai facilement. Une voiture est en bas... Ecoute, et réfléchis qu'il n'y a pas d'autre moyen : si un cœur dévoué, si une existence d'homme tout entière que je jette à tes pieds..... te suffisent... dis oui; l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, nous offrent un asile..... je t'arrache à ta famille, à ta patrie..... Eh bien! je serai pour toi et famille et patrie... En changeant de nom, nul ne saura qui nous sommes pendant notre vie, nul ne saura qui nous avons été après notre mort. Nous vivrons isolés, tu seras mon bien, mon Dieu, ma vie; je n'aurai d'autre volonté que la tienne, d'autre bonheur que le tien... Viens, viens, et nous oublierons les autres pour ne nous souvenir que de nous.

ADÈLE. Oui, oui... Eh bien! un mot à Clara.

ANTONY. Nous n'avons pas une minute à perdre.

ADÈLE. Ma fille !....... il faut que j'embrasse ma fille.... vois-tu, c'est un dernier adieu, un adieu éternel.

ANTONY. Oui, oui, va, va.

(Il la pousse.)

ADÈLE. O mon Dieu!

ANTONY. Mais qu'as-tu donc?

ADÈLE. Ma fille!... quitter ma fille!... à qui on demandera compte un jour de la faute de sa mère, qui vivra peut-être, mais qui ne vivra plus pour elle... ma fille!... Pauvre enfant! qui croira se présenter pure et innocente au monde, et qui se présentera déshonorée comme sa mère, et par sa mère!

ANTONY. O mon Dieu!

ADÈLE. N'est-ce pas que c'est vrai?..... Une tache tombée sur un nom ne s'efface pas; elle le creuse, elle le ronge, elle le dévore... Oh! ma fille! ma fille!

ANTONY. Eh bien! emmenons-la, qu'elle vienne avec nous..... Hier encore j'aurais cru ne pouvoir l'aimer cette fille d'un autre.... et de toi.... Eh bien! elle sera ma fille, mon enfant chéri; je l'aimerai comme celui.. Mais prends-la et partons... prends-la donc, chaque instant te perd.... A quoi songes-tu? il va venir, il vient, il est là!...

ADÈLE. Oh! malheureuse !..... .. où en suis-je venue, où m'as-tu conduit? Et il n'a fallu que trois mois pour cela..... Un homme me confie son nom... met en moi son bonheur... Sa fille... il l'adore... c'est son espoir de vieillesse... l'être dans lequel il doit se survivre.... Tu viens il y a trois mois.... mon amour éteint se réveille, je souille le nom qu'il me confie..... je brise tout le bonheur qui reposait sur moi... Et ce n'est pas tout encore, non, car ce n'est point assez : je lui enlève l'enfant de son cœur, je déshérite ses vieux jours des caresses de sa fille.... et, en échange de son amour.... je lui rends honte, malheur et abandon....... Sais-tu, Antony, que c'est infâme?

ANTONY. Que faire alors?

ADÈLE. Rester.

ANTONY. Et lorsqu'il découvrira tout?

ADÈLE. Il me tuera.

ANTONY. Te tuer..... lui te tuer..... toi mourir, moi te perdre... c'est impossible... Tu ne crains donc pas la mort, toi?

ADÈLE. Oh! non... elle réunit...

ANTONY. Elle sépare... penses-tu que je croie à tes rêves, moi..... et que sur eux j'aille risquer ce qu'il me reste de vie et de bonheur?... Tu veux mourir? eh bien! écoute, moi aussi je le veux... mais je ne veux pas mourir seul, vois-tu..... et je ne veux pas que tu meures seule..... je serais jaloux du tombeau qui te renfermerait. Béni soit Dieu qui m'a fait une vie isolée que je puis quitter sans coûter une larme à des yeux aimés! béni soit Dieu qui a permis qu'à l'âge de l'espoir j'eusse tout épuisé et fusse fatigué de tout!... Un seul lien m'attachait à ce monde... il se brise.. et moi aussi je veux mourir..... mais avec toi; je veux que les derniers battemens de nos cœurs se répondent... que nos derniers soupirs se confondent... Comprends-tu?.... une mort douce comme un sommeil, une mort plus heureuse que toute notre vie... Puis, qui sait? par pitié peut-être jettera-t-on nos corps dans le même tombeau.

ADÈLE. Oh oui! cette mort avec toi, l'éternité dans tes bras.... Oh! ce serait le ciel, si ma mémoire pouvait mourir avec moi.... Mais, comprends-tu, Antony?.... cette mémoire, elle restera vivante aux cœurs de tous ceux qui nous ont connus... on demandera compte à ma fille de m

et de ma mort... On lui dira : Ta mère... elle a cru qu'un nom taché se lavait avec du sang.... enfant, ta mère s'est trompée, son nom est à jamais déshonoré, flétri ! et toi, toi... tu portes le nom de ta mère... On lui dira : elle a cru fuir la honte en mourant... et elle est morte dans les bras de l'homme à qui elle devait sa honte ; et, si elle veut nier, on lèvera la pierre de notre tombeau, et l'on dira : Regarde..... les voilà !

ANTONY. Oh! nous sommes donc maudits? ni vivre ni mourir enfin !

ADÈLE. Oui..... oui, je dois mourir seule... tu le vois, tu me perds ici sans espoir de me sauver... tu ne peux plus qu'une chose pour moi... va-t'en, au nom du ciel, va-t'en !

ANTONY. M'en aller...... te quitter...... quand il va venir, lui..... T'avoir reprise et te reperdre... enfer !... et s'il ne te tuait pas?... s'il te pardonnait?... Avoir commis pour te posséder... rapt, violence et adultère, et pour te conserver, hésiter devant un nouveau crime... perdre mon ame pour si peu. Satan en rirait ; tu es folle... non... non, tu es à moi comme l'homme est au malheur.... (*La prenant dans ses bras.*) Il faut que tu vives pour moi....... je t'emporte... malheur à qui m'arrête !...

ADÈLE. Oh ! oh !

ANTONY. Cris et pleurs... qu'importe !...

ADÈLE. Ma fille! ma fille !

ANTONY. C'est un enfant.... demain elle rira.

(Ils sont prêts à sortir. On entend deux coups de marteau à la porte cochère.)

ADÈLE, *s'échappant des bras d'Antony.*) Ah ! c'est lui... Oh ! mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi, pardon, pardon !

ANTONY, *la quittant.* Allons, tout est fini !

ADÈLE. On monte l'escalier.. on sonne.. C'est lui... fuis, fuis !

ANTONY, *fermant la porte.* Eh ! je ne veux pas fuir, moi.... Ecoute.... tu disais tout à l'heure que tu ne craignais pas la mort.

ADÈLE. Non, non... Oh! tue-moi, par pitié !

ANTONY. Une mort qui sauverait ta réputation, celle de ta fille ?

ADÈLE. Je la demanderais à genoux.

UNE VOIX, *au dehors.* Ouvrez... ouvrez.. Enfoncez cette porte...

ANTONY. Et à ton dernier soupir tu ne haïrais pas ton assassin?

ADÈLE. Je le bénirais... mais hâte-toi... cette porte...

ANTONY. Ne crains rien..... la mort sera ici avant lui... Mais songes-y, la mort!

ADÈLE. Je la demande, je la veux, je l'implore. (*Se jetant dans ses bras.*) Je viens la chercher.

ANTONY *lui donne un baiser.* Eh bien ! meurs!

(Il la poignarde.)

ADÈLE, *tombant dans un fauteuil.* Ah !...

(Au même moment la porte du fond s'enfonce ; le colonel d'Hervey se précipite sur le théâtre.)

SCÈNE IV.

LE COLONEL D'HERVEY, ANTONY, ADELE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

LE COLONEL. Infâme!... que vois-je!... Adèle!... morte !...

ANTONY. Oui ! morte! Elle me résistait je l'ai assassinée !...

(Il jette son poignard aux pieds du colonel.)

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



ACTE II. SCÈNE VII.

LE BACHELIER DE SÉGOVIE,

OU

LES HAUTES ÉTUDES,

COMÉDIE EN VERS ET EN CINQ ACTES.

De M. Casimir Bonjour,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 15 OCTOBRE 1844.

Je dois, pour mon malheur, aux bontés de ma mère,
Une éducation..... dont je ne sais que faire.

Acte 1er scène 3.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
PEDRO, bachelier	M. Bouchet.
DON LOUIS DE GUSMAN, jeune homme de haute naissance	M. Barré.
DON RAPHAEL DE MENDOCE, chef de division dans un ministère.	M. Saint-Léon.
FABRICIO, garçon de bureau	M. Roger.
UN OFFICIER	M. Vorbel.
COMTESSE BERLIPS, personnage historique	Mlle Fitz-James.
ISABELLE, Française, veuve d'un Espagnol	Mlle Berthault.
EMERANCE, sa pupille	Mme Volet.

Laquais, Majordome, Pages. Soldats, Alguasils, etc.

La scène est à Madrid, dans le palais du roi; les trois premiers actes se passent dans le cabinet de Mendoce, les deux derniers dans un salon de la Comtesse.

Nota. On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs. Les changements de places, qui ont lieu dans le cours des scènes, sont indiqués par des renvois au bas des pages. L'appartement de la Comtesse et celui de Mendoce ont trois portes au fond et une de chaque côté.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FABRICIO, GUSMAN, *endormi dans un fauteuil.*

FABRICIO, *entrant par le fond.*

Comment! il dort toujours, cet homme? c'est hon-[nête;
Moi, qui l'ai fait entrer par la porte secrète!

Le regardant.

Oui, vers lui par instinct je me sentais porté;
Ses traits.....

Se retournant.

Mais quel tapage se fait de ce côté?

D'une voix glapissante, en ouvrant la porte du fond.

Un instant, s'il vous plaît, prenez donc patience,
Et relisez un peu vos lettres d'audience.
Midi! c'est à midi que vous serez reçus;
Eh bien! il n'est encor que deux heures au plus!...

Long murmure dans la coulisse; il retourne à Gusman, et le regarde.

Plaisant homme, qui vient ronfler au ministère.

Souriant.

Je m'intéresse à lui, j'aime ce caractère;
Quelle tranquillité! quel bon sommeil!.... Voilà,
Si ma montre va bien, trois heures qu'il est là...
Mon maître ne vient point et le public abonde;
Il ne pourra jamais recevoir tant de monde.

Quelqu'un frappe à la porte du fond.

SCÈNE II.

PEDRO, FABRICIO *dans la coulisse.* GUSMAN *endormi,*

FABRICIO.

On n'entre pas.

PEDRO, *par la porte entr'ouverte.*

Seigneur, permettez...

FABRICIO

Je vous dis
Qu'on ne peut pas entrer.

PEDRO, *humblement.*

Voilà quatre jeudis
Que vous me repoussez!...

FABRICIO.

Avez-vous une lettre?

PEDRO.

Non.

FABRICIO, *sèchement.*

Partez, en ce cas.

PEDRO.

Veuillez, de grâce, admettre
Un pauvre étudiant qui prit tous ses degrés.

FABRICIO, *attendri, lui prenant la main.*

Vous, un étudiant? Entrez, seigneur, entrez.

Ils descendent.

Que ne le disiez-vous? Je suis lettré moi-même
Et dois vous protéger...

Enflant ses joues.

car j'ai fait ma cinquième.

Mystérieusement.

La comtesse Berlips est dans ce cabinet
Avec don Raphaël... pour un travail secret.
Ils y sont parbleu bien depuis une grande heure;
Et moi, je reste ici de planton, à demeure.
Tous deux, à petit bruit, discutent gravement
Sur le roi, sur la reine et sur le testament.
C'est un vaste sujet!.. Mais attendez mon maître;
Je vous présenterai sitôt qu'il va paraître.

PEDRO.

Quel est ce chevalier couché tout de son long?

FABRICIO.

C'est un solliciteur qui dort dans le salon.

PEDRO.

Solliciteur qui dort? Malepeste, il me semble
Que ces expressions vont assez mal ensemble.

FABRICIO.

Celui-là dort toujours.

PEDRO.

Il a bien du bonheur!

FABRICIO.

On assure qu'il est parent de monseigneur.
Je n'en crois pas un mot; don Raphaël, je gage,

Avec mépris.

N'a pas un seul parent dans un tel équipage.
Mais on me sonne. Adieu.

D'une voix criarde, à la porte des solliciteurs.

Messieurs, dans un moment.

Il sort par la gauche,

SCÈNE III.

PEDRO, GUSMAN.

GUSMAN, *se frottant les yeux.*

Eh bien! c'est singulier, je m'endormais!...

PEDRO, *l'examinant.*

Gusman?...
En croirai-je mes yeux?... Mais, oui, cet air tran-[quille...
C'est lui-même!

GUSMAN, *ouvrant les bras et se levant.*

C'est toi? Pedro dans cette ville?

PEDRO.

Mon bon, mon cher ami! Comment, je te revoi
Embrassons-nous encor.

GUSMAN, *se laissant faire.*

Quel jour heureux pour moi!

PEDRO.

Sous cet accoutrement, assez mesquin peut-être,
J'avais, je l'avouerai, peine à te reconnaître,
Et je suis étonné...

GUSMAN, *avec modestie.*

Mais c'est l'accoutrement
Que comporte aujourd'hui ma fortune.

PEDRO.

Vraiment?

GUSMAN.

Hélas! oui, mon ami; ces capitaux, ces terres,
Ces domaines brillants, ces champs héréditaires,
J'ai trouvé le moyen de tout perdre en sept ans.

PEDRO.

Juste ciel!... Et comment en aussi peu de temps
As-tu pu dévorer un patrimoine immense?

GUSMAN, *avec bonhomie.*

C'est beaucoup plus facile à faire qu'on ne pense.
Mon intendant, vois-tu, les femmes et le jeu,
Dans cet ouvrage-là m'ont aidé quelque peu.
Enfin, pas un débris n'échappa du naufrage...

Soupirant.

Cela ne serait rien si j'avais du courage.
Cet abîme profond, qui vient de m'engloutir,
Je sens que je n'ai pas la force d'en sortir.
Et l'esprit et le corps, en moi tout est malade;
Je n'ai plus qu'à mourir.

PEDRO.

Mon pauvre camarade!

GUSMAN.

Hier, j'ai dîné, cela fit trêve à mon ennui;
Mais je ne suis pas sûr de dîner aujourd'hui,
Tant le sort ennemi s'acharne à ma poursuite!

PEDRO, *lui serrant la main.*

Quoi! tu dînas hier! Que je t'en félicite!
Voilà déjà longtemps que je ne dîne plus;
Ce repas-là, je l'ai supprimé comme abus.

GUSMAN.

Tu ris?

PEDRO.

Oui, je suis jeune et ma gaieté m'entraîne...

Gravement.

Mais j'ai bien, comme toi, plus d'un sujet de [peine.

GUSMAN.

Et quel sujet de peine a pu te survenir
Pour t'affecter ainsi?

PEDRO.

Je n'ai point d'avenir.
Je dois, pour mon malheur, aux bontés de ma [mère,
Une éducation... dont je ne sais que faire.

GUSMAN, *étonné.*

Mais on s'élève à tout par son instruction!

PEDRO.

Oui, dans un temps de trouble, oui, par exception.
Mais quand l'ordre et la paix règnent dans le [royaume,
Ceux qui, pour le collége, ont quitté l'humble [chaume,
Quel est leur sort, hélas? Avocats sans plaideurs,
Médecins sans clients, écrivains sans lecteurs!...

Poussant un soupir mélancolique.

Voilà précisément, dans son amitié tendre,
Ce que ma pauvre mère était loin de comprendre.
Pour me rendre savant, dans son zèle pieux,
Elle vendit gaiement le champ de ses aïeux,
Puis après, la chaumière antique et paternelle.
« Je suis pauvre, il est vrai, mais aussi (disait-elle)
» Pèdre est riche en talents; je n'ai besoin de rien;
» Il nourrira sa mère, il sera mon soutien!.. »
On s'abuse aisément sur un fils que l'on aime.
Ah! je ne parviens point à me nourrir moi-même!..
Chacun s'imaginait, dans mon pays natal,
Que je serais au moins ministre... ou cardinal;
Hélas! je ne suis rien, tu le vois, et ma mère,
Qui m'a tout immolé, s'éteint dans la misère!...

GUSMAN, *avec modestie et gaieté.*

Que moi, qu'un ignorant ait si mal réussi,
C'est tout simple, c'est juste; il en doit être ainsi.

Avec respect.

Mais toi qu'à leurs enfants toutes les mères citent,
Toi, comment n'es-tu rien?

PEDRO.

Tant de gens sollicitent!

GUSMAN.

Dans la foule, mon cher, tu dois être aperçu:
Ton éducation...

PEDRO.

Qui n'en a pas reçu?
Les bourses des couvents, celles des séminaires
Rendent l'esprit commun et les talents vulgaires.
Cette ville en fourmille, et dans tous les quartiers
On ne voit que docteurs, misère et bacheliers.
Aussi, quand par hasard une place est vacante,
Au lieu d'un candidat, on en trouve cinquante.
Découragé parfois d'un retard éternel,
J'ai voulu retourner à l'état paternel.
Mais cette illusion était bientôt déçue;
Un bachelier peut-il conduire une charrue?

GUSMAN.

Tout ce que tu m'apprends m'étonne au dernier [point.

PEDRO.

Gusman, écoute encore, et ne m'interromps point.
Tu connais mon début, lorsque de Ségovie
Je vins à Salamanque, où j'entrai dans la vie?
Mais jamais je n'obtins de triomphes si grands,
Si complets, que l'année où tu quittas les bancs.
En latin comme en grec, comme en métaphysique,
Mon nom fut sans rival et mon succès unique!
Chacun battait des mains; les parents attendris
A mon heureuse mère enviaient un tel fils;
Enfin j'eus de la gloire en version, en thème,
Et le corrégidor me couronna lui-même!!!
J'étais, dans ce moment, moins qu'un dieu, plus [qu'un roi.
Le lendemain d'un jour si fortuné pour moi,
Quand, le cœur plein encor d'émotions si chères,
Et tout chargé de prix, j'allai voir les bons pères,
Mon principal me dit avec paternité :
Vous entrez aujourd'hui dans la société;
L'avenir est à vous, le passé vous protége.
Vous fûtes, mon ami, le premier au collége:
Indubitablement vous le serez partout;
Choisissez un emploi, vous êtes propre à tout.
— Dès lors qu'il ne s'agit que de vouloir, mon père,
J'ai, de tout temps aimé le métier de la guerre:
Mon choix est fait. — A quoi le vieillard répondit:

C'est justement le seul qui vous soit interdit.
Qui n'a pas traversé l'École militaire,
Languit sous-officier et meurt dans la misère.
Ainsi sur d'autres points consultez votre goût,
Car, excepté cela, vous êtes propre à tout.
— Si j'étais commerçant ? — Oh ! c'est une autre
[affaire.
Est commerçant qui veut, la loi laisse tout faire;
Sous ce rapport du moins entière liberté.
Cependant!... un obstacle a toujours existé.
Il faut, pour exercer le commerce ou la banque,
Des capitaux nombreux, et c'est ce qui vous
[manque.
Ainsi, réfléchissez, consultez votre goût;
A cela près, mon fils, vous êtes propre à tout.
—Avocat?—Pour le coup, vous êtes raisonnable!
Avocat, cet emploi me paraît convenable.
Point de frais de patente et d'établissement;
Il faut, pour réussir, des talents seulement;
Et vous ne craignez pas d'être mis à l'épreuve.
Allez donc, défendez l'orphelin et la veuve!
Pourtant!... ce choix présente une difficulté;
Mais c'est la seule. Il faut suivre la faculté [être
Pendant trois ou quatre ans; il faut rester peut-
Cinq ou six ans encor pour se faire connaître.
Vous ne le pouvez pas; consultez votre goût;
A cela près, mon fils, vous êtes propre à tout.

Devenant sérieux.

Ce discours me surprit sans m'ôter le courage.
J'expliquai sa froideur par les glaces de l'âge,
Et j'allai, sur l'avis qui m'en était donné,
Voir le corrégidor qui m'avait couronné.
Ou je m'étais beaucoup exagéré ma gloire,
Ou bien ce magistrat a fort peu de mémoire :
C'était le lendemain de mon ovation,
Et je fus obligé de lui dire mon nom.
J'osai solliciter de sa bonté puissante
La place de greffier en ce moment vacante.
Vous greffier, mon ami? dit-il : apparemment,
Vous oubliez qu'il faut un cautionnement?...
Je sentis la rougeur me monter au visage;
Mais, contenu devant un si grand personnage,
Mon orgueil descendit bientôt à le prier

Humblement.

De me nommer du moins commis de ce greffier.
Mais un commis, dit-il, vous l'oubliez encore,
Doit savoir par état ce que son chef ignore.
Leur gestion diffère essentiellement;
Car l'un a le travail, l'autre le traitement.
Avez-vous les talents que cette place exige?. .

Avec orgueil

Mais je suis bachelier, seigneur, lui répondis-je.
— Vous êtes bachelier? Le beau titre en effet!
Bachelier!... Ainsi donc, vous savez ce que c'est
Qu'un archonte un consul, et vous seriez sans
[peine.
Commis de Cicéron, greffier de Démosthène?
Mais très-certainement vous ignorez encor
Les devoirs d'un alcade ou d'un corrégidor.
Livré, depuis l'enfance, aux classiques études,
Vous ne connaissez pas nos lois, nos habitudes.
En Espagne, mon cher, pour faire son chemin,
Il faut un Espagnol et non pas un Romain!...

Avec sang froid.

Le plus ferme courage à la fin se rebute.
Du ciel jusqu'aux enfers tombé de chute en chute,
Repoussé, méconnu, honteux de mon erreur...
J'entrai, sixième clerc, chez un vieux procureur;
Puis, jusqu'à l'humble huissier il me fallut des-
[cendre!
Je végétais ainsi, quand on me fit comprendre
Que Salamanque était sans ressource pour moi,
Qu'à Madrid seulement j'obtiendrais un emploi,
Et que j'y trouverais le terme de mes peines.
Je suis donc à Madrid depuis quatre semaines!
J'y suis, d'un but unique occupé désormais;
J'y suis, frappant partout sans qu'on m'ouvre ja-
[mais:
J'y traîne amèrement ma pénible existence,
Abandonné de tous... mais non de l'espérance;
Sans amis, sans parents, sans abri, sans recours,

Se grandissant.

Mais résolu de vivre et de lutter toujours.

GUSMAN, *avec admiration.*

Bravo! Voilà, mon cher, de la fermeté d'âme,
Voilà de la vigueur...

Se retournant.

Mais quelle est cette femme
Au regard si hautain?

PEDRO.

Attends donc!... c'est, je crois,
Le ministre en jupons qui nous donne des lois.

Ils sortent par la droite.

SCÈNE IV.

MENDOCE, LA COMTESSE BERLIPS, *précédée de deux pages, dont l'un se place en arrière;* FABRICIO, *en arrière.* PEDRO *et* GUSMAN, *cachés dans un cabinet.*

LA COMTESSE, *avec dignité.*

Assez, don Raphaël, assez! quelle séance!
Ainsi, plusieurs objets d'une haute importance
Sont réglés maintenant.

D'un air tout gracieux.

Premier point exigé,
Vous placerez demain, mon jeune protégé,

Minaudant.

Un cavalier charmant!

MENDOCE, *s'inclinant profondément.*

Dès demain, Excellence.

LA COMTESSE, *sévèrement.*

Second point, poursuivez les amis de la France.

MENDOCE, *s'inclinant encore.*

Comtesse, avec ardeur.

LA COMTESSE, *d'un ton solennel.*

N'en déplaise à d'Harcourt,
Cette cause est perdue, elle l'est sans retour.,
Oui, malgré les agents que l'on met en campagne,
Jamais le duc d'Anjou ne sera roi d'Espagne.

Minaudant. Se tournant vers Mendoce.

Mon éventail . .. Il est arrivé ce matin

Une femme, un démon, une Française enfin!
Vous autres Castillans, vous êtes bons, dociles.
Mais ces damnés Français ne sont pas si faciles!
Ils agitent l'Europe, ils troublent l'univers...

D'un ton de petite-maîtresse.

Je ne puis en voir un sans avoir mal aux nerfs.

Au même page. A Mendoce.

Mon flacon... En Espagne ils ont toute influence;
Leur langue y règne seule. Oh! que je hais la [France!
Mais ce qui m'humilie et me blesse à l'excès,
C'est d'être condamnée à le dire en français!...
Vous êtes pour beaucoup dans tout ce qui se passe.

MENDOCE, *interdit.*

Qui, moi?

LA COMTESSE, *avec sévérité.*

Votre mollesse engendre leur audace.

MENDOCE.

Qu'entends-je?

LA COMTESSE.

Je l'ai dit au ministre tout haut,
Votre capacité me paraît en défaut.
Oui, depuis quelque temps, sous vos yeux on con- [spire,
Et sur l'esprit public vous n'avez plus d'empire.

MENDOCE, *à part.*

Maudit commis si sûr, si prompt à me servir!
De quoi diable s'est-il avisé de mourir?

LA COMTESSE, *d'un air impérieux.*

Résumons-nous. J'ai dû, dans votre intérêt même,
Vous désigner les gens que je hais, ceux que j'aime.
Connaissant mes désirs, vous savez vos devoirs.

MENDOCE, *s'avançant comme pour faire une objection.*

Madame...

LA COMTESSE, *avec hauteur.*

Allez!... j'augmente vos pouvoirs;
Mais aussi, faites-en l'usage convenable;
Frappez, emprisonnez, je vous rends responsable.

Il sort par la gauche.

SCÈNE V.

LA COMTESSE ET SES PAGES; FABRICIO, *dans le fond*; PEDRO ET GUSMAN, *cachés.*

LA COMTESSE.

Allemande, je veux un monarque allemand.
Oui, loin, bien loin la France! il serait beau, vrai- [ment,
De voir le vieux Louis, qui tremble dans Versailles,
Gagner une couronne en perdant vingt batailles!

Appelant Fabricio.

Dis-moi!... je t'ai placé, je ferai plus un jour;
Mais il faut, bon vieillard, me payer deretour.

Baissant la voix.

Vois, examine, écoute, et, si tu veux m'en croire
Tâche, pour avancer, d'avoir de la mémoire.

Elle met le doigt sur sa bouche et sort.

SCÈNE VI.

FABRICIO; PEDRO *et* GUSMAN, *cachés.*

FABRICIO, *se croyant seul.*

La comtesse me donne un singulier emploi!
Je suis très-curieux, mais je le suis pour moi.
Dénoncer pour avoir une place plus belle;
Fi!... Je perdrais plutôt celle que je tiens d'elle.

Il sort avec humeur.

SCÈNE VII.

GUSMAN ET PEDRO, *se montrant.*

PEDRO.

L'étrangère, qui fait trembler tout le palais,
La fameuse Berlips, enfin tu la connais?

GUSMAN.

Et je ne suis pas fier de cette connaissance!

PEDRO, *effrayé.*

Parlons plus bas, ami; car tu vois sa puissance.
Elle ordonne, elle règne, elle opprime surtout.

GUSMAN.

Je ne sais qu'une chose; on la maudit partout.
Les affaires d'État n'ont rien qui m'inquiète;
Jamais je ne regarde au-dessus de ma tête.
Pourtant, depuis dix jours, j'ai fort bien observé
Qu'on s'agite beaucoup; qu'est-il donc arrivé?

PEDRO.

Tu sais que jeune encor, mais vieux par la souf- [france,
Charles deux va finir sa trop longue existence?

GUSMAN.

Oui, sans doute.

PEDRO.

Tu sais, avec le monde entier.
Que, marié deux fois, il n'a point d'héritier?

GUSMAN.

Poursuis.

PEDRO.

Dans ce pays, l'inquiétude est grande,
L'Aragon s'est ému, la Castille demande
Qu'un successeur du roi soit désigné par lui;
C'es demain qu'il le nomme et peut-être aujour- [d'hui.
Tu dois juger combien il s'est formé d'intrigues,
Combien de factions, de complots et de ligues?
De là vient, mon ami, notre agitation.
L'Europe entière aspire à la succession;
La France, l'empereur et la Grande-Bretagne
Offrent leurs candidats et caressent l'Espagne.
Certes, le duc d'Anjou l'eût emporté vingt fois,
N'était cette Berlips, qui repousse un tel choix.
Une étrangère, ici, commande en souveraine!

GUSMAN.

D'où lui vient son crédit?

PEDRO.

Elle a servi la reine,
Simple femme de chambre, elle arriva bientôt,
A force de souplesse, au poste le plus haut.

GUSMAN.

On dit qu'elle a beaucoup de talents?

PEDRO.

Qui le nie?

Ce qu'en elle je hais, c'est surtout son génie.
Elle a, je le sais trop, un courage éprouvé,
Un caractère bas, un esprit élevé.

GUSMAN, *indolemment, et avec un peu d'humeur.*

Eh! faut-il de cela nous tourmenter la tête?
Que ce soit l'archiduc ou d'Anjou qu'on nous jette,
Qu'importe?... Mais venons à toi, mon pauvre ami.

PEDRO.

Hélas! tu ne connais mon malheur qu'à demi;
Je suis amoureux.

GUSMAN.

Toi?

PEDRO, *d'un ton sentimental.*

D'une femme accomplie,
Que j'ai vue une fois, en lui sauvant la vie.

GUSMAN, *le contrefaisant.*

Incident tout à fait romanesque!... Dis-moi,
Qui t'amène en ce lieu?

PEDRO.

Je demande un emploi.

GUSMAN.

Eh! j'en veux un aussi.

PEDRO.

Dans les bureaux?

GUSMAN.

Sans doute.

PEDRO, *tristement.*

Je ne suis pas heureux!

GUSMAN, *avec gaieté.*

Comment! il me redoute?

PEDRO, *avec élan.*

Ah! connais mieux mon cœur! Quoi qu'il puisse [arriver,
Puisque mon bon destin m'a fait le retrouver,
Jamais, Gusman, jamais le démon de l'envie
Ne pourra délier le saint nœud qui nous lie.

Ils se serrent la main.

FABRICIO, *entrant.*

Messieurs, pour un instant passez de ce côté.

Ils sortent par le fond; Fabricio regarde Gusman avec surprise.

SCÈNE VIII.

FABRICIO, ISABELLE *et* ÉMERANCE, *entrant par le fond du théâtre, porte de gauche.*

ÉMERANCE, *à Isabelle, qui rit aux éclats.*

Qui vous amuse ainsi?

ISABELLE, *avec pantomime.*

L'aplomb, la gravité
De tous ces Espagnols...

En marchant, elle arrive à Fabricio et lui rit au nez.

FABRICIO, *sans se déconcerter.*

La sen... ora... veut-elle
Me... décliner son nom?

ISABELLE, *contrefaisant sa lenteur.*

Ann... oncez... l'a.. belle.

FABRICIO, *impassible.*

Fort bien, c'est le... prénom; mais il faudrait aussi
Me dire... votre nom.

ISABELLE.

Comtesse... de Crécy...

ÉMERANCE, *étonnée.*

Comtesse de Crécy!

FABRICIO, *à part, en secouant la tête.*

Cette... belle étrangère,
Qui ricane si bien... n'a point l'art de me plaire.

D'une voix glapissante, à la porte des solliciteurs.

Tout à l'heure, messieurs.

Long murmure; il sort avec force révérences.

SCÈNE IX.

ISABELLE, ÉMERANCE.

ISABELLE, *contrefaisant gaiement les révérences de Fabricio.*

Rien n'est gai, rien n'est beau
Comme l'air important d'un garçon de bureau.

ÉMERANCE.

Pourquoi dissimuler votre nom?

ISABELLE, *gravement.*

Émerance,
Les choses ne vont pas à Madrid comme en France.
Ici tout est bizarre, hommes, événements;
Ne demeurons-nous pas au pays des romans?
J'ai cru devoir me mettre à l'unisson d'avance.
Puis, le mystère donne un avantage immense;
Connu de moi, Mendoce ignore qui je suis;
Tu verras, mon enfant, l'effet que je produis!...

La regardant.

Mais tu n'écoutes pas?

ÉMERANCE, *embarrassée.*

Pardon...

ISABELLE.

Toujours rêveuse!...
Il faut, décidément, que tu sois amoureuse.

ÉMERANCE.

A... moureuse? et... de qui?

ISABELLE, *d'un ton moqueur.*

De ce bel inconnu,
De ce libérateur qui du ciel t'est venu!

ÉMERANCE.

Quittez ce ton badin.

ISABELLE.

Et toi, quitte, ma chère,
Ton emphase espagnole et ton amour vulgaire.

ÉMERANCE, *avec feu.*

Mon amie, écoutez!... Ce langage moqueur,
Qu'a dicté votre esprit, fait tort à votre cœur.
Avez-vous oublié quel danger fut le nôtre?
Ah! je lui dois ma vie... et, qui plus est, la vôtre.
Dans le cirque, un taureau, frémissant de cour- [roux,
Renverse la barrière et s'élance vers nous;
Tout s'éloigne, tout fuit et nous livre à sa rage.
C'est alors que paraît, ardent, plein de courage,
Cet inconnu qu'amène un fortuné hasard.

Léger comme la foudre, il accourt, son poignard
Piquant au bas du cou l'animal redoutable,
A nos yeux, raide mort, l'a jeté sur la table.
Aussitôt, tout entier un peuple admirateur
Célèbre par ses cris notre libérateur;
Les pieds, les mains, les voix applaudissent en-
[semble!...
Confus de sa victoire, il s'intimide, il tremble,
Il se perd dans la foule, et dérobe à nos yeux
Son courage modeste et son front glorieux.

ISABELLE.

Quelle description animée et savante!
Je crois encore lire un roman de Cervante.
D'un ton goguenard.
Mais ce triomphateur, au courage éclatant,
M'a l'air d'être assez mal avec l'argent comptant.

ÉMERANCE, *humiliée.*

Quelle réflexion!

ISABELLE.

Tu permets, je suppose,
Qu'à tant de poésie on mêle un peu de prose?
Avec dédain.
C'est quelque... étudiant, je ne m'y trompe pas.

ÉMERANCE, *blessée.*

C'est un homme d'esprit, j'en suis sûre.

ISABELLE.

En ce cas,
Il sera l'instrument d'un adroit personnage,
Appliquant les talents d'un autre... à son usage.
Choisir un pareil homme est vraimant un travers;
Quelle dot aura-t-il? de la prose et des vers.
Marier le besoin avec la poésie,
L'agréable union! l'aimable fantaisie!

FABRICIO, *annonçant.*

Le comte de Mendoce, Alma, de Sandovic,
Chargé de la police et de l'esprit public.

SCÈNE X.

MENDOCE, FABRICIO, ISABELLE, ÉMERANCE, *dans le fond. Mendoce entre sans saluer, dépose son portefeuille, son épée et s'assied*

ÉMERANCE, *bas, à Isabelle.*

Il nous laisse debout!

ISABELLE, *bas.*

Les commis, Émerance,
Sont, dans la péninsule, aussi polis qu'en France.

MENDOCE, *à Fabricio.*

J'attends.
Fabricio fait signe aux dames de s'approcher.

ISABELLE.

Une amitié fort étroite, seigneur,
M'unit, depuis longtemps, à votre belle-sœur.

MENDOCE, *d'un air mécontent.*

Avec ma belle-sœur?

ISABELLE.

Il faut que j'en convienne,
Son intérêt m'est cher...
Finement.
Et sa cause est la mienne.

MENDOCE.

En ce cas, senora, nous sympathisons peu.
Cette femme devint ma sœur sans mon aveu;
Je ne la connais pas.

ISABELLE, *avec dignité.*

Voulez-vous bien m'instruire
De vos griefs?

MENDOCE, *avec humeur.*

Elle est... puisqu'il faut vous le dire..
A moitié suffoqué.
Elle est Française.

ISABELLE.

Eh bien, c'est un tort des plus grands,
Avec gaieté et en regardant le public.
Que partagent, dit-on, beaucoup d'honnêtes gens.

MENDOCE.

Puis, on prétend qu'elle est sans esprit.

ISABELLE, *avec aplomb.*

Elle espère
Pouvoir incessamment vous prouver le contraire.

MENDOCE.

Enfin, j'aime beaucoup les caractères doux;
Le sien est tracassier, impérieux, jaloux.

ISABELLE, *avec mansuétude.*

On vous trompe! elle est douce, un regard l'em-
[barrasse.
Tenez, si maintenant elle était à ma place,
Elle que vous taxez de rudesse et d'orgueil,
De l'air le plus gracieux.
N'oserait pas vous dire: Offrez-nous un fauteuil.

ÉMERANCE, *bas, à Isabelle.*

Vous allez le fâcher?

ISABELLE, *bas, avec aplomb.*

Non.

MENDOCE, *se levant avec dignité.*

D'un oubli coupable
On peut, sans le vouloir, être un moment capable;
Mais un vrai Castillan sait toujours se montrer
Honteux de l'avoir eu, fier de le réparer.
Il fait signe à Fabricio d'offrir des fauteuils qu'Isabelle n'accepte pas.
A Isabelle.
Vous riez?... J'entrevois je ne sais quel mystère,
Et... Qui donc êtes-vous?

ISABELLE, *d'un air très-gai.*

Veuve de votre frère.

MENDOCE.

De mon frère?

ISABELLE, *d'un ton larmoyant.*

Depuis six mois nous le pleurons.

MENDOCE, *s'inclinant.*

Ah! vous m'avez battu de toutes les façons!
La jeune senora, quelle est-elle?

ISABELLE.

Émerance
Est fille d'un proscrit qui vint mourir en France.

ÉMERANCE, *avec effusion.*

Sans secours, sans ami qui pût me protéger,
J'étais seule, à douze ans, sur un sol étranger.
Je m'adressais à Dieu dans ma douleur mortelle;
Dieu daigna m'exaucer, je connus Isabelle.

Elle ne savait rien de moi que mon malheur,
Et, dès qu'elle me vit, elle m'ouvrit son cœur.
Je dois à sa tendresse, à sa bonté touchante
Une éducation j'ose dire brillante.

ISABELLE.

Élevée à Saint-Cyr, sous d'augustes regards,
Elle s'est adonnée au culte des beaux-arts;
Elle représentait Esther avec une âme!...
Mais elle est sans fortune.

MENDOCE, *avec feu.*

Eh! qu'importe, madame,
Quand on a les talents et la beauté qu'elle a?

ISABELLE, *avec une douce malice.*

... Il faudrait une dot pour faire passer ça.
Mais si je mène à bien ma nouvelle entreprise,
Se tournant vers Emerance.
L'orpheline est sauvée et la dot est conquise.

MENDOCE.

Et l'on vous accusait! et je vous crus des torts!
Aveugle!... Mon crédit, ma bourse, mes remords,
Je mets tout à vos pieds; disposez-en, madame.

ISABELLE.

Votre crédit, voilà tout ce que je réclame;
Le but de mon voyage est d'obtenir par vous
La restitution des biens de mon époux.

SCÈNE XI.

MENDOCE, FABRICIO, ISABELLE, ÉMERANCE.

FABRICIO, *s'avançant.*

Seigneur, il se fait tard, et la foule murmure.

MENDOCE, *impatienté.*

Ces gens sont bien pressés!

FABRICIO, *doucement.*

Voilà, je vous assure,
Quatre heures pour le moins qu'ils attendent.

MENDOCE, *avec humeur.*

Vraiment,
Dans les emplois publics on n'a pas un moment!
Allons... introduis-les, que je les expédie.
Aux dames, du ton le plus aimable.
Dans mon appartement rendez-vous, je vous prie.
Il baise la main d'Isabelle.

SCÈNE XII.

MENDOCE, *assis*, FABRICIO, *puis* PEDRO *et* GUSMAN.

FABRICIO, *à part.*

Ah ça, faisons d'abord arriver nos amis.
Annonçant, après avoir déroulé la feuille d'inscription.
Pedro.

MENDOCE, *à Pedro.*

Que voulez-vous?

PEDRO, *entré par le fond.*

Un emploi de commis.

MENDOCE, *se gourmant.*

Quels sont vos protecteurs?

PEDRO.

Une belle écriture,
De bons certificats et beaucoup de droiture;
Je chiffre, je rédige avec facilité,
Et je possède à fond la comptabilité.

MENDOCE.

Voilà des titres, bien!... Mais qui vous recommande?

PEDRO, *humblement.*

Personne.

MENDOCE.

C'est trop peu... La concurrence est grande;
Or, si je vous choisis comme vous m'en pressez,
Je n'oblige que vous, et ce n'est point assez.

PEDRO.

Je servis quelque temps un ministre en disgrâce,
Et j'appris avec lui ce qu'on apprend en place,
Les finances, l'impôt, l'administration.

MENDOCE, *avec mépris.*

Un ministre en disgrâce!

PEDRO, *avec empressement.*

Oui, j'invoque son nom.

MENDOCE, *à Fabricio.*

Un autre.

Pedro s'éloigne.

FABRICIO, *à part, dans le fond.*

Le dormeur... et le public ensuite.
Développant et lisant sa feuille d'inscription.
Don Louis de Gusman, de Véga, d'Érapite,
D'Aranda...
Se peut-il?
Del Sol, de Pénafiel.

MENDOCE, *à part, en se levant.*

Qu'entends-je? mon cousin!

FABRICIO, *à part.*

Mon jeune maître, ô ciel!
Haut en ouvrant à la porte.
Entrez.

MENDOCE, *à Fabricio en s'éloignant.*

N'introduis pas!

FABRICIO, *à part, avec joie.*

Quelle douce surprise!

MENDOCE, *très-haut.*

Le ministre m'attend, l'audience est remise.

FABRICIO, *consterné.*

Mais le public murmure!

MENDOCE.

Et le public a tort.
Suis-moi.

FABRICIO, *interdit.*

Pauvre Gusman!

MENDOCE, *à Fabricio.*

A jeudi, c'est d'accord;
Témoigne des regrets.
Il sort par la gauche.

FABRICIO, *d'une voix criarde.*

A jeudi l'audience;
Nous sommes demandés près de son excellence.
Long murmure dans la coulisse.

SCÈNE XIII.

FABRICIO, *dans le fond*, PEDRO, GUSMAN.

FABRICIO, *aux deux amis.*

Pst! pst!... Gardez-vous bien de vous décourager;
Je vous aime tous deux, et veux vous protéger.
Ce soir, demain... ayons tous trois une entrevue...

A part avec désordre.

Je n'ai pu lui parler, tant mon âme est émue!

Il sort par la gauche.

SCÈNE XIV.

GUSMAN, PEDRO.

GUSMAN, *abattu.*

Eh bien, Pedro, tu vois comme l'on m'a traité?
Que dis-tu de cela?

PEDRO.

Que tu l'as mérité.

GUSMAN.

Moi?

PEDRO.

Quand on a ton nom et que l'on sait combattre,
Sous le poids du malheur se laisse-t-on abattre?
Lès obstacles sont grands, devenons grands comme [eux;
Viens, mon cher, viens, j'aurai du courage pour [deux.

Il le prend sous le bras et l'emmène.

ACTE DEUXIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PEDRO, GUSMAN, *entrant par le fond.*

GUSMAN.

Non, je ne reviens pas de mon étonnement;
Ce vieillard, qui marchait si phlegmatiquement,
Cet homme à la voix haute, au front chauve, au [teint blême,
C'est là Fabricio, m'as-tu dit?

PEDRO.

C'est lui-même;

GUSMAN.

Quoi! l'ancien serviteur de ma famille?

PEDRO.

Eh! oui;
Le fait est positif, car je le tiens de lui.

GUSMAN.

En revenant le voir, quel est ton but?

PEDRO.

Écoute.
A son maître actuel il tient beaucoup sans doute;
Mais il est pour l'ancien plein d'un zèle si beau,
Qu'à sa voix il est prêt à déplaire au nouveau.

GUSMAN, *riant.*

Et pourquoi veux-tu donc que l'honnête Fabrice
Se brouille avec son chef?

PEDRO.

Pour te rendre service.
Depuis hier au soir j'ai combiné cela;
Je veux qu'il te protége, et...

GUSMAN, *l'interrompant.*

Que me dis-tu là?
Me protéger?

PEDRO.

Sans doute; il vient de le promettre.

GUSMAN.

Un garçon de bureau me protéger?

PEDRO.

Peut-être.

GUSMAN.

Ce serait un appui curieux et nouveau.

PEDRO, *gravement et d'une voix haute.*

Parlons avec respect des garçons de bureau.....
Quelquefois, je le tiens de gens d'expérience,
Un petit protecteur vaut mieux qu'une excellence;
L'escalier dérobé mène un solliciteur
Un peu plus loin souvent que l'escalier d'honneur.

GUSMAN.

Puisqu'il en est ainsi, je me laisse conduire.

PEDRO.

Notre homme m'a, d'abord, promis de t'introduire;
C'est, dans la circonstance, un point fort impor- [tant.

GUSMAN.

Quand m'introduira-t-il?

PEDRO.

Aujourd'hui, dans l'instant.

FABRICIO, *entrant tout effaré par la gauche.*

A causer avec vous j'aurais bien de la joie;
Mais on me suit, sortez, de peur qu'on ne nous voie.

Pedro et Gusman sortent par le fond.

SCÈNE II.

FABRICIO, LA COMTESSE, *entrant par la gauche.*

LA COMTESSE.

Reprenons l'entretien, car je veux tout savoir.
Quand cette veuve est-elle arrivée?

FABRICIO.

Hier soir.

LA COMTESSE.

Sa demeure?

FABRICIO.

Est chez nous.

LA COMTESSE.

Son nom?

FABRICIO.

Est Isabelle.

LA COMTESSE.

Et son âge?

FABRICIO.

Trente ans.

LA COMTESSE.

Plus de doute, c'est elle.
Veuve d'un Espagnol, Isabelle, trente ans;
C'est là ce qu'on m'écrit, c'est là ce que j'attends.
Il faut en convenir, son audace est extrême!
Elle s'est établie? où? dans le palais même.

Riant.

Et ce pauvre Mendoce? Il n'a rien deviné.
Ce pays-ci, vraiment, est fort bien gouverné!
J'admire, quant à moi, la haute prévoyance
Du chef de la police; un incident immense,
Qui doit fixer le sort de l'État et le sien...

Gaiement.

Va se passer chez lui sans qu'il en sache rien.

Devenant tout à coup rêveuse.

Quelque chose, au surplus, qui me rend moins [tranquille,
C'est le roi, c'est ce prince indolent, imbécile,
Qui de tout se fatigue et de rien ne s'émeut,

Finement.

Qu'il faut toujours contraindre à faire ce qu'il veut.
Il aime l'archiduc, il le flatte, l'estime;
Mais l'a-t-il nommé? non... Être pusillanime!

FABRICIO, *à part.*

Le roi Charle, en effet, est un roi singulier;
Il ne sait ni choisir ni faire un héritier!!

LA COMTESSE.

Ce maudit testament, que toujours il médite,
Il mourra sans l'écrire; et c'est ce qui m'irrite!

S'animant.

Contre la reine il faut que je me fâche, moi,
Afin qu'elle se fâche aussi contre le roi;
Il faut que vers mon but ma volonté l'entraîne,

Fièrement.

Et puisqu'il n'est pas roi, c'est à moi d'être reine!
Les actes de vigueur, qui vont me précéder,
Feront voir si j'étais digne de commander;

Avec énergie.

Rentrons chez Raphaël.

Elle sort, Fabricio la suit.

SCÈNE III.

ÉMERANCE, ISABELLE, *entrant par la droite.*

ISABELLE.

Gémiras-tu sans cesse?
Pourquoi ces yeux baissés, cette sombre tristesse?

ÉMERANCE, *soupirant.*

Pauvre jeune homme! hélas! je ne dois plus le [voir.

ISABELLE, *vivement.*

Au contraire.

ÉMERANCE, *accourant à elle.*

Comment? auriez-vous pu savoir
Ce qu'il est, ce qu'il fait?

ISABELLE.

Non; mais je sais l'usage.
Un roman finit-il à la première page?

Gaiement,

Ce serait, en Espagne, un contre-sens grossier!

D'un ton déclamatoire.

Un amant a toujours un démon familier,
Qui le mène tout droit à celle qu'il adore;

D'un ton railleur.

Ainsi, rassure-toi, tu le verras encore.

ÉMERANCE.

Ah! madame, ce trait est-il bien généreux?

ISABELLE, *souriant.*

Oui, j'ai tort de railler un amour malheureux.

ÉMERANCE.

Pour changer d'entretien, permettez à mon zèle

Avec importance.

Un conseil!

ISABELLE, *avec une déférence ironique.*

Un conseil? toujours je les appelle.

ÉMERANCE, *avec une importance naïve.*

Aller en plein midi chez le comte d'Harcourt,
Est-ce prudent? On va le savoir à la cour.
La comtesse Berlips, si vous n'y prenez garde,
Concevra des soupçons; on nous suit, nous regarde,
Et dans ce pays-ci l'on n'est pas indulgent.
Moi, je tremble pour vous!

ISABELLE, *persiflant.*

Mon cher petit régent,
J'écoute avec bonheur tes avis; je professe
Le plus profond respect pour ta haute sagesse;
Mais un léger conseil à mon tour. Quand j'ai tort,
Ta raison de seize ans me gourmande un peu fort.
Il me semble surtout qu'en cette circonstance
Tu maltraites beaucoup mon inexpérience.
Peut-être faudrait-il, avant de me juger,
Connaître les motifs qui m'ont pu diriger.
Les voici, mon enfant. Crois-tu qu'on se défie
De l'air évaporé d'une femme étourdie?
Crois-tu qu'un ministère en puisse prendre peur,
Et, sous tant de gaieté, cherche un conspirateur?
Eh! non, mille fois non... ce serait, au contraire,
S'afficher que d'avoir une tenue austère.

D'un ton railleur.

Si j'étais... comme toi, pleine de gravité,
La Berlips m'eût déjà ravi la liberté.
Ainsi, comme tu vois, ma folie est prudence.
Je cache mes desseins sous mon extravagance;
En bravant les regards, je les fuis, et me mets
A l'abri du soupçon, quand je me compromets.

ÉMERANCE, *avec admiration.*

Où donc avez-vous pu cultiver, à votre âge,
La haute politique?

ISABELLE, *gaiement.*

.... En réglant mon ménage.
C'est grâce aux mêmes soins, appliqués autrement,
Qu'on mène son époux et le gouvernement.
Notre sexe, accusé de tant d'impéritie,
Connaît les profondeurs de la diplomatie.
Il porte ce talent au suprême degré,

Avec verve.

Il prépare, combine, exécute à son gré;
Et cette habileté nous rendrait souveraines
Partout, comme toujours, si les femmes, moins [vaines,
Au lieu de l'appliquer sans profit, sans éclat,
Aux chiffons... l'appliquaient aux affaires d'État.

Posément

Puisque j'ai commencé des aveux, Émerance,
Je ne te ferai pas de demi-confidence.

Ton caractère est sûr, et ta discrétion
Est égale, je pense, à ton affection.
Tu vas donc tout savoir!
Emerance s'approche.
Recouvrer mon domaine
Est le prétexte et non le motif qui m'amène.
Mon véritable but, ma mission enfin
Sont. .

ÉMERANCE.
De grâce, achevez.

ISABELLE, *après avoir regardé autour d'elle.*
De faire un souverain.

ÉMERANCE.
Un souverain?...

ISABELLE.
Je sais que cette œuvre est immense,
Que Londre et Vienne ont fait une étroite alliance,
Élevant la voix.
Mais on peut tout oser, lorsque l'on a pour soi
Du courage et l'appui du confesseur du roi.

ÉMERANCE, *effrayée.*
Vous aurez, mon amie, une lutte cruelle;
La comtesse Berlips...

ISABELLE, *avec feu.*
Je triompherai d'elle!

ÉMERANCE.
Vous savez qu'elle exerce un ascendant fatal?
Elle a la reine!

ISABELLE.
Et moi, le confessionnal.
Laquelle est la meilleure et la mieux établie
Des deux positions?

ÉMERANCE.
Mais la reine est jolie!

ISABELLE.
Mais le prince est malade; et dès lors, crois-le bien,
Le directeur est tout, et la femme n'est rien.
Baissant la voix.
Nièce du confesseur, de l'abbé Saint-Herelle,
Je possède un moyen pour stimuler son zèle;
J'ai mission du roi d'offrir à ce prélat
Le siége de Tolède et le cardinalat...
Se retournant.
Mais je devais, ici, sur moi, sur mon affaire,
Avoir un entretien avec mon cher beau-frère;
Puisqu'il ne paraît pas s'empresser d'arriver,
Il faut bien se résoudre à l'aller retrouver.

FABRICIO, *entrant par la gauche.*
Je viens vous inviter à prendre patience.
Appelé tout à coup près de son Excellence,
Mon maître, qui sera libre dans un moment,
M'a dit de vous conduire en son appartement.
Pendant qu'elles sortent.
Pst! pst!...
Il les suit.

SCÈNE IV.

PEDRO, GUSMAN, *accourant au signal par le fond.*

PEDRO, *entrant avec précaution.*
La place est vide, occupons-la bien vite.
Fabrice m'a fait signe, il vient à notre suite.
En attendant, as-tu combiné quelque plan?
Quant au mien, il est prêt, et le voici, Gusman,
C'est à tes intérêts qu'ici je me rallie;
Je m'attache à toi seul.

GUSMAN, *surpris.*
A moi?
Nonchalamment.
Je t'en supplie,
N'use pas sans succès un dévouement réel;
Délaisse un malheureux qu'a délaissé le ciel...
Avec un soupir.
Que ne suis-je à ta place!

PEDRO, *avec feu.*
Et que n'ai-je la tienne!
A ta fortune il faut que j'oppose la mienne;
Peut-être, mon ami, que la comparaison
N'est pas sans poésie, et surtout sans raison.
Lentement.
Tu sais bien qu'un aiglon, quand il part de la plaine,
La quitte lentement, et s'enlève avec peine?
Rapidement.
Mais s'il a pris son vol d'un sommet élevé,
Aux cieux, d'un seul élan, on le voit arrivé.
Eh bien, entre nous deux telle est la différence:
Au sommet de l'État placé par ta naissance,
Dans la position où le destin t'a mis,
Tu rencontres partout des parents, des amis...
Humblement.
Moi, je ne suis ami ni parent de personne.
Quelque soin, quelque peine, hélas! que je me [donne,
C'est tout au plus, mon cher, si j'aurai, vieillissant,
Un bon point de départ; tu l'avais en naissant.

GUSMAN, *d'un ton dolent.*
Oui, ce point de départ me mène à la misère,
Et l'hôpital, voilà ma ressource dernière.

PEDRO, *avec humeur.*
C'est ta faute cent fois!... Ivre d'ambition,
Don Raphaël caresse et craint l'opinion;
C'est là qu'est ton salut!

GUSMAN.
Que faut-il que je fasse?

PEDRO, *vivement.*
Mon cher, il faut le voir, lui parler face à face.

GUSMAN.
Moi?

PEDRO, *s'animant.*
Toi-même, à l'instant. Cours t'adresser à lui;
Dépeins ton dénument, réclame son appui,
Dis-lui que ta disgrâce est aussi sa disgrâce,
Que, dans son intérêt, il te faut une place;
Parle, presse, menace, épouvante, promets;
Mendoce est à tes pieds.

GUSMAN.
Je ne pourrai jamais.
Allant s'asseoir.
Il faudrait un effort, et cela m'est contraire!
Moi, ma vocation était de ne rien faire,
De vivre en mon château, loin de tout appareil,
S'étendant.
Et de fumer en paix mon cigare au soleil.

PEDRO, *allant à lui.*
Prends du cœur une fois, rien qu'une fois, de grâce,

GUSMAN, *se levant avec vivacité.*

Eh bien, oui, j'en aurai.

PEDRO.

Bravo!

SCÈNE V.

FABRICIO, PEDRO, GUSMAN.

FABRICIO, *hors d'haleine, entrant par la gauche.*

Que je l'embrasse!
Le voilà donc! c'est lui! c'est bien lui!... Mon- [seigneur!...
Je suis... je dois... je viens... l'excès de mon bon- [heur ..

PEDRO, *poussant Gusman.*

Mais embrasse-le donc.

GUSMAN.

C'est juste! (a)

Il tend les joues.

FABRICIO.

Mon cher maître!

GUSMAN, *avec indolence.*

C'est qu'effectivement je crois le reconnaître...

FABRICIO.

Quel jour heureux pour moi! Pendant quatre cents [ans
Ma famille appartint, âme et corps aux Gusmans*.

PEDRO, *faisant tourner Fabricio vers lui.*

J'espère que tu vas prêter ton assistance
A celui dont tes mains ont dirigé l'enfance?

FABRICIO, *se tournant vers Gusman.*

Ordonnez, je n'attends que vos instructions.

PEDRO, *le faisant encore tourner.*

A ton maître actuel il faut que nous parlions.

FABRICIO, *se tournant vers Gusman.*

Cela n'est pas aisé.

PEDRO, *même mouvement.*

Pourquoi cela?

FABRICIO, *à Gusman.*

Défense
D'entrer quand il travaille avec son excellence.
Mais il s'agit de vous, j'entrerai hardiment;
Et...

Regardant Gusman avec émotion.

Comme il est grandi, ce cher petit Gusman!...

Il sort par la gauche.

(a) Pedro, Fabricio, Gusman.

SCÈNE VI.

PEDRO, GUSMAN.

En l'abordant sois ferme et que ta voix s'anime.

GUSMAN.

Je ne suis plus en train.

PEDRO.

Homme pusillanime!

GUSMAN.

Si j'avais les talents que je n'ai point, hélas!
J'oserais davantage!

A part.

Il ne m'écoute pas!

Haut

Dans tes yeux, tout à coup, quels éclairs je vois [luire!

PEDRO, *de l'air et du ton de l'inspiration.*

Profanes, à genoux! c'est un Dieu qui m'inspire,
C'est un Dieu qui m'enflamme!... Attention, [Gusman;
Il me vient un projet délicieux, charmant,
Projet pour toi, pour moi d'une portée immense!

GUSMAN.

Et quel est-il?

PEDRO.

Formons un pacte d'alliance.
Nous mettrons en commun dans la société,
Toi ta naissance...

Avec énergie.

Et moi ma ferme volonté.

GUSMAN.

Je ne te comprends pas.

PEDRO.

Plan fécond, plan sublime,
Et qui tous deux, mon cher, nous arrache à l'abîme!
Avec toi, tour à tour obligeant, obligé,
Je te protégerai pour être protégé.

S'exaltant.

A ta paresse offrant le secours de mon zèle,
Je ferai ta fortune, et m'appuierai sur elle.
Ce projet n'est-il pas admirable, dis-moi?

GUSMAN, *avec calme.*

Je n'admire jamais que ce que je conçoi.

PEDRO.

Puisqu'à tes yeux mon plan n'est pas intelligible,
Je vais l'exécuter pour le rendre sensible.
J'aperçois justement ton cousin; étends-toi
Dans ce large fauteuil, et te règle sur moi.

Il arrange les bras, la tête et les habits de Gusman avec précipitation.

SCÈNE VII.

GUSMAN, *couché*, PEDRO, FABRICIO *et* MENDOCE, *dans le fond.*

MENDOCE, *à Fabricio, avec hauteur dans la coulisse.*

Mais sait-il que je suis en affaire?

FABRICIO.

Il insiste
Pour que je l'introduise.

MENDOCE, *avec colère.*

Eh bien, puisqu'il résiste,

Entrant par la gauche.

Je vais voir et chasser moi-même l'insolent,
Qui n'a ni feu ni gîte... et se dit mon parent!...

PEDRO, *d'une voix lamentable, derrière Gusman.*

Au secours! au secours! ô malheur sans remède!
Don Louis de Gusman, d'Aranda, de Tolède,
Don Louis, sous le toit d'un parent inhumain,
Expire, à vingt-huit ans ans, de douleur et de faim.

Il couvre ses yeux de son mouchoir.

FABRICIO, *à part dans le fond.*

Qu'entends-je?

MENDOCE, *à part.*
Que dit-il?

PEDRO.
A la fleur de son âge!
En vain tu supplias un puissant personnage;
Son oreille fut sourde au sang, à l'amitié,
Pleurant.
Et l'on t'a refusé le pain de la pitié!
Il s'essuie.

FABRICIO, *pleurant aussi.*
Pauvre enfant!

MENDOCE, *inquiet.*
Juste ciel!

PEDRO, *faisant la grosse voix.*
Mais d'une telle offense,
De tant de cruauté je tirerai vengeance;
Oui, mon ami, j'irai près de ton corps glacé,
Sanglotant.
Dénoncer par mes cris ceux qui t'ont repoussé.

FABRICIO, *sanglotant aussi*
Ah!...

MENDOCE, *à part.*
Grand Dieu!

PEDRO, *avec force et colère.*
Dans Madrid et par toute la terre,
Je publîrai leurs noms.

MENDOCE, *accourant effrayé.*
Voulez-vous bien vous taire?..

PEDRO, *faisant semblant de ne pas le voir.*
Au secours!

MENDOCE.
Paix!

PEDRO.
Au sec...

MENDOCE, *lui saisissant le bras.*
Cesserez-vous enfin?
Avec terreur.
Le ministre est encor dans le salon voisin!

PEDRO, *s'adoucissant un peu.*
Un parent!

MENDOCE, *d'un air suppliant.*
Paix, vous dis-je!

PEDRO, *sanglotant.*
Un homme dont le père
Avait tant fait pour vous, repousser sa prière!

MENDOCE.
Calmez-vous.

PEDRO, *sanglotant toujours.*
Son espoir était dans vos bontés!

MENDOCE.
Songez qu'on nous entend!... Fabricio, sortez.
A part pendant la sortie.
Mais quelle idée à moi, d'aller le méconnaître?
Maladroit que je suis!... J'ai provoqué peut-être
Un éclat que d'un mot je pouvais prévenir...
Avec douleur.
Mon cousin mort chez moi, que vais-je devenir?

SCÈNE VIII.

PEDRO, GUSMAN *assis*, MENDOCE.

PEDRO, *bas à son ami.*
Vite! vite! il est temps de rouvrir ta paupière...

MENDOCE.
Ciel! il respire encore!

PEDRO.
Il revoit la lumière!
Cher ami!...
Il le presse contre son cœur.

MENDOCE.
De quel poids je me sens soulagé!

PEDRO, *doucement et avec le ton du reproche.*
C'est votre accueil si froid qui l'avait affligé!

MENDOCE.
Paix! paix!

GUSMAN, *ouvrant tout à coup les bras.*
Je te retrouve!..

PEDRO, *avec feu, en s'y précipitant.*
Ah!
Ils se tiennent embrassés.
Ne crains plus de vivre.
La fortune, à présent, cesse de te poursuivre;
Ton généreux cousin s'occupera de toi,
Avec autorité.
Et va, dès aujourd'hui, te donner un emploi.
Gusman se lève.

MENDOCE, *tendrement et d'une voix émue.*
Oui, je veux réparer un tort involontaire.
A Gusman.
Pourquoi de votre nom m'aviez-vous fait mystère?
Du ton le plus amical.
Pourquoi ne pas le dire en entrant?

PEDRO, *avec une sévérité goguenarde.*
Oui, pourquoi?
Gusman le regarde.

MENDOCE.
Avez-vous donc manqué de confiance en moi?

PEDRO, *le faisant tourner vers lui.*
En as-tu manqué, dis?

MENDOCE.
Moi, j'aime tout le monde,
Et surtout ma famille; il faut que je vous gronde.

PEDRO.
Oui, grondez-le bien fort..... quand vous l'aurez placé;
Et vous ne devez pas en être embarrassé;
Il a tant de talents!
Du ton de l'énumération.
Activité, droiture,
Connaissance des arts, de la littérature,..

GUSMAN, *bas à Pedro, avec humeur.*
Te moques-tu de moi?

PEDRO, *toujours du ton de l'énumération.*
Je dis la vérité!
Il sait le droit, il sait la comptabilité;
Mais il brille surtout par le talent d'écrire...

GUSMAN, *bas à Pedro, avec colère.*
Te tairas-tu, flatteur?

PEDRO, *impatienté.*
Mais laisse-moi donc dire!

MENDOCE.
A part.
C'est l'homme qu'il me faut!
Haut.
Eh bien! mon cher parent,
Puisque je trouve en vous un mérite si grand,

Et qui doit rejaillir sur le nom que je porte...
Avec importance.
J'ai des travaux pour vous!

GUSMAN, *bas à Pedro.*
Que le diable t'emporte!...
A Mendoce avec dignité et vivacité.
Arrêtez! Ce portrait ne fut jamais le mien;
Je n'ai rien, ne sais rien, et ne suis propre à rien.

PEDRO, *avec aplomb.*
J'ai dit ses qualités, seigneur; puisqu'il les nie,
J'en avais omis une... et c'est la modestie.

MENDOCE, *à Gusman, après avoir pris du papier sur la table.*
Vous allez remplacer mon premier rédacteur,
Employé fort exact... bien que littérateur.
Vous pourrez, comme lui, loger au ministère;
Voici, pour commencer, quelques dossiers.

PEDRO, *bas à Gusman, en le félicitant.*
J'espère
Qu'à présent...

GUSMAN, *lui tournant le dos.*
Laisse-moi.
Mendoce remonte vers sa sœur.

SCÈNE IX.

ÉMERANCE, ISABELLE, MENDOCE, PEDRO, GUSMAN.

ISABELLE, *à Mendoce.*
Je vous fais compliment,
Votre hospitalité s'exerce noblement.
Souriant.
J'ai bien aussi peut-être un reproche à vous faire.
Je vous avais donné rendez-vous pour affaire
Dans votre cabinet; je vous attends encor.

MENDOCE.
Ma belle-sœur, il est une excuse à mon tort.
Montrant Gusman.
Je retrouve un cousin, et je vous le présente;
C'est le seigneur Gusman, dont vous êtes parente.

ÉMERANCE, *apercevant Pedro.*
Dieu!

PEDRO, *apercevant Émerance.*
Que vois-je?

GUSMAN, *à son ami.*
Eh bien! qu'est-ce?

ISABELLE, *bas à Émerance.*
A qui donc en as-tu?

ÉMERANCE, *bas à Isabelle.*
Mon sauveur!

PEDRO, *bas à Gusman.*
La beauté pour qui j'ai combattu!

ISABELLE, *bas à Emerance.*
Pas d'éclat, mon enfant, évitons le burlesque.
Haut et gaiement, à Mendoce.
Cette reconnaissance est un peu romanesque;
Mais le pays l'exige!... Avez-vous bien compris
D'où proviennent ces pleurs, cette joie et ces cris?
Montrant Pedro.
Ce jeune cavalier, avant-hier dans l'arène,
A sauvé notre vie en exposant la sienne.
Oui, seigneur, sans cet homme, un horrible malheur...

MENDOCE.
Tout Madrid parle encor de ce trait de valeur!

ÉMERANCE, *avec feu.*
Ce touchant souvenir, don Pèdre peut le croire,
Restera pour jamais gravé dans ma mémoire.

ISABELLE, *vivement et pour rompre la conversation.*
Mais j'ai hâte, à présent, de vous entretenir
De ma supplique au roi. Je viens de réunir
Mes titres, mon contrat et ma correspondance;
Mon beau-frère veut-il en prendre connaissance?

MENDOCE, *de l'air le plus aimable.*
Disposez de mon temps comme de mon crédit,
Car je suis tout à vous.
Il remonte.

ISABELLE, *bas à Emerance, qu'elle appelle du doigt malicieusement*
Que t'avais-je prédit?
Déclamant.
Le démon familier a rempli sa promesse,
Et le prince inconnu... retrouve la princesse.
Elle sort majestueusement. Mendoce lui donne la main. Emerance la suit.

SCÈNE X.

GUSMAN PEDRO.

PEDRO, *regardant Emerance s'éloigner.*
Aimable enfant! hélas!.. trop aimable pour moi...
A Gusman avec gaîté.
Mais je puis t'adresser un compliment, à toi.
Celui qui, maudissant et le ciel et la terre,
Hier manquait d'asile... habite au ministère!
N'es-tu pas enchanté, ravi de ton bonheur?

GUSMAN.
Oui... pourtant quelque chose à présent me fait peur...

PEDRO.
Quoi?

GUSMAN.
Parbleu, les devoirs où ma place m'oblige.
Pour être rédacteur... il faut que l'on rédige...

PEDRO, *vivement.*
Donne-moi les dossiers; n'est-ce pas convenu?

GUSMAN, *ému.*
Tu ne me surprends pas, car ton cœur m'est connu.
Mais il est une chose encor plus naturelle,
Qui doit, dès ce moment, avoir lieu.

PEDRO.
Quelle est-elle?

GUSMAN.
Communauté de bourse et d'habitation,
Nous devons faire aussi cette convention.
Regarde comme tiens mon réduit, mon salaire;
Pedro fait un mouvement.
Point de remercîments; ne suis-je pas ton frère?
J'en remplis les devoirs; ainsi, c'est par moitié
Que tu partageras le pain de l'amitié.
Ils s'embrassent.

PEDRO, *d'un ton solennel et avec gaieté.*
Avec un point d'appui, l'on soulève le monde,

A dit un Grec fameux, de science profonde.
Si ce Grec a raison, à dater d'aujourd'hui,
L'univers est à moi; car j'ai mon point d'appui.

GUSMAN.

Quel est ce point d'appui?

PEDRO, *avec feu.*

C'est toi, c'est ta famille,
Toute ta parenté, l'éclat dont elle brille;
C'est ton emploi, Mendoce, et le pouvoir qu'il a.

S'animant par degrés jusqu'à l'exaltation.

Tout cela m'appartient, j'exploite tout cela.
Dès ce jour, vigilant, actif, homme de tête,
Je ne rencontre plus d'obstacle qui m'arrête.
Mes travaux remarqués te donnant du crédit,
J'obtiens un faible poste, et le tien s'agrandit.
Encouragé par là, je redouble de zèle;
Je me surpasse... alors ton talent se révèle.
Alors, on t'apprécie, on s'occupe de toi,
Partout, au ministère, à la cour, chez le roi;
Sortis, dès ce moment, de la route commune,
Nous avons devant nous puissance, honneurs, [fortune,

Avec ivresse.

Et nous en amassons tous les deux, est-ce clair?

GUSMAN, *d'un air endormi.*

Tu vas te donner là bien du tourment, mon cher.

PEDRO, *avec humeur.*

Eh! de quoi te plains-tu? Te fait-on violence?
Parle-t-on de troubler ton heureuse indolence?
La seule chose, ami, que j'exige de toi,
C'est de te laisser faire et de compter sur moi.

GUSMAN.

C'est bien aisé.

PEDRO.

Tu vas loger ici, j'espère?

GUSMAN.

Mais comme toi.

PEDRO.

Bureaux, police, ministère,
Tribunaux et palais se trouvent en ces lieux;
Tant mieux pour nous! Tu vas y fixer tous les [yeux.

Avec joie, pendant que Gusman va s'asseoir.

Mon avenir a pris une teinte plus rose;
Car, si je ne suis rien, Gusman est quelque chose.
Ne vivant pas en moi, je vis dans mon ami,
Et je vois le malheur disparaître à demi!...

Pedro s'assied devant la table et lit un dossier.

GUSMAN, *étendu.*

Que les Orientaux ont un proverbe sage!
Il vaut beaucoup mieux être arrivé qu'en voyage,
Être assis que debout, être couché qu'assis.

PEDRO, *le contrefaisant d'une voix dolente.*

Être mort que vivant, on a moins de soucis.

GUSMAN.

Quel plaisir peut valoir celui de ne rien faire?
C'est là le vrai bonheur. Tiens, Pedro, sois sincère:
Connais-tu rien d'égal à cet état charmant
Où, sur un lit bien doux, étendu mollement,
On savoure à longs trait une langueur aimable,
De veille et de sommeil mélange inexprimable?
Les yeux déjà fermés, l'esprit ouvert encor,
On veille juste assez... pour sentir que l'on dort.
Là, tout vient chatouiller et vos sens et vos âmes;
On possède de l'or, des parfums... et des femmes...
On est au ciel... on voit l'univers à genoux,
Et les songes dorés... voltigent devant vous!...

PEDRO, *se levant, la plume à la main.*

Il dort!... Vite à l'ouvrage, et sans reprendre ha- [leine;

Montrant de la main son ami endormi.

Gusman fait sa besogne, il faut faire la mienne.

Il se rassied et lit. Gusman dort, le rideau tombe.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PEDRO, *rêveur et assis.*

Des rigueurs du destin dois-je me plaindre encore?
Je suis près maintenant de celle que j'adore.
Je la vois, je lui parle, et mon cœur est charmé!...
En ai-je bien sujet? Suis-je heureux? Suis-je aimé?
Et quand je le serais... Émerance! Émerance!
Puis-je prétendre à vous, moi, sans nom, sans [naissance?

Se levant avec résolution.

Un autre a tout cela; que cet autre aujourd'hui
Dans son propre intérêt devienne mon appui.
Pour que la protégée à mes vœux soit propice,
Il faut que don Lous aime la protectrice.
O la bonne pensée! Essayons... Hier soir,
Notre veuve a sur lui fixé son grand œil noir;
Il faut alimenter cette faible étincelle.

Il sonne.

SCÈNE II.

JUANITO, *entrant par le fond,* PEDRO.

PEDRO.

Juanito, c'est demain la fête d'Isabelle;
Va donc avec mystère à son appartement,
Et remets-lui ces vers... de la part de Gusman.

Il lui donne un papier orné de rubans.

SCÈNE III.

PEDRO, *gaiement.*

Les vers la toucheront, cœur de femme est fragile.
Mais le rendre amoureux, lui... c'est plus diffi- [cile!..

Quelle œuvre j'entreprends! Vivifier l'ennui,
Animer la matière, est ma tâche aujourd'hui.

Devenant soucieux.

Que d'obstacles, grand Dieu, quand on sort de sa
[sphère!
Ce qu'ont fait mes aïeux, pourquoi ne pas le faire?
Le bonheur est partout... Maudite instruction,
Qui vint développer en moi l'ambition!
J'ai beau lutter contre elle; ivre de mes lumières,
Je me sens à l'étroit au foyer de mes pères;
Et tout rempli d'orgueil, d'aigreur, de repentir,
Je méprise mon rang et je n'en puis sortir.
Je touche à vingt-six ans, et n'ai point de carrière,
Point d'état!... Qu'allez-vous devenir, ô ma mère?

SCÈNE IV.

FABRICIO, *un plumeau à la main et époussetant,* PEDRO.

FABRICIO, *par le fond.*

Quelle ardeur! On voit bien que vous êtes nouveau,
Vous arrivez avant le garçon de bureau!

PEDRO.

Je suis jeune et jamais le travail ne m'effraye.

FABRICIO.

Gusman est moins zélé, c'est en esprit qu'il paye.

Avec émotion.

Savez-vous que mon chef est bienheureux, vrai
D'avoir à ses côtés un tel homme? [ment,

PEDRO.

Comment?

FABRICIO, *baissant mystérieusement la voix.*

C'est que don Raphël, dont l'adresse est extrême,
Dirige ceux qui font, et ne fait pas lui-même.

Avec malice.

Il a probablement ses raisons pour cela!
Tant qu'a vécu quelqu'un dont la chambre était là,

Il montre du doigt le cabinet.

Nous avons eu talents, crédit, honneurs, richesse,
Mais ce quelqu'un est mort, et nous sommes en
[baisse.

Avec intérêt.

Sans Gusman... A propos! j'ose vous en presser,
Servez-vous donc de lui pour vous faire placer.
Cela viendrait à point pour la cause si chère

Avec attendrissement.

Dont vous m'avez parlé, pour aider votre mère!
Ce serait bien encor, je l'ajoute tout bas,

Mystérieusement.

Pour un autre motif dont vous ne parlez pas!

PEDRO.

Quel motif?

FABRICIO, *malignement.*

Devinez.

PEDRO.

Achève, je t'en prie.

FABRICIO, *finement.*

C'est qu'il faut un emploi lorsque l'on se marie!

PEDRO, *avec effroi.*

Hein! Que me dis-tu là?

FABRICIO, *gaîement.*

Parbleu, ce que je voi.
J'ai des yeux... vous aimez, on vous aime, et...

PEDRO.

Tais-toi!

FABRICIO.

Votre union...

PEDRO.

Tais-toi!.. Mais qui t'a dit que j'aime?
Je n'ose qu'en tremblant me le dire à moi-même.

Humblement.

Et que suis-je en effet?

FABRICIO, *avec finesse.*

Je pense apercevoir
Celle dont il s'agit; je sais vivre; au revoir.

Il met le doigt sur sa bouche et entre dans le cabinet e gauche.

SCÈNE V.

FABRICIO, *caché*, PEDRO, ÉMERANCE.

ÉMERANCE, *entrant par le fond de droite, émue et avec timidité.*

C'est vous? Je vous cherchais. Tout à l'heure Isa-
[belle
Louait vos qualités. Ton sauveur, disait-elle,
Pedro serait parfait, s'il avait un emploi...

Avec naïveté.

Tâchez d'être parfait, mon ami... croyez-moi.

PEDRO.

Près de qui voulez-vous, hélas! que je réclame?
Tant d'efforts repoussés ont abattu mon âme;
Je suis, vous le savez, sans appui, sans secours.

ÉMERANCE, *avec feu.*

Quand on veut fortement, on réussit toujours.
Si votre cœur est droit, votre bouche sincère,
Vous trouverez en vous la force nécessaire.
Pedro, soyez commis, soyez-le au premier jour,

Avec élan.

Pour que ma bienfaitrice accueille notre amour.

PEDRO.

Notre amour! Que ce mot me ravit, Emerance!...

ÉMERANCE, *effrayée.*

L'ai-je dit?

PEDRO.

Oui.

ÉMERANCE, *naïvement.*

Eh bien!.. j'ai dit ce que je pense.
J'ai repoussé vos vœux, dans nos courts entretiens,
Tant que ma protectrice a repoussé les miens.
Mais vous avez touché ma compagne fidèle;
Isabelle consent, je consens avec elle.

PEDRO.

Elle m'aime! elle m'aime! Avenir enchanteur!
Je suis sûr d'un succès dont le prix est son cœur...

Il lui baise la main.

ÉMERANCE.

En vous, mon cher Pedro, j'estime ce courage.
Il me charme et je suis fière de mon ouvrage...

Ingénument.
J'ai tout dit maintenant, je m'en vais.

PEDRO.

Quoi! déjà?

ÉMERANCE.

Si l'on nous surprenait?

PEDRO.

Vos paroles sont là;
Elles vont se graver dans mon âme amoureuse.

ÉMERANCE.

Adieu. Je vous ai vu, Pedro, je suis heureuse.
Elle sort par le fond de droite.

SCÈNE VI.

FABRICIO, PEDRO.

FABRICIO, *rentrant sur la pointe du pied et contrefaisant Émerance.*

Je vous ai vu, Pedro, je suis heureuse!... Eh bien!
Gaiement.
Est-ce donc un soupçon mal fondé que le mien?

PEDRO, *interdit.*

Mais comment as-tu su, mon cher, qu'on me préfère?

FABRICIO, *avec une bonhomie malicieuse.*

Quand, comme moi, seigneur, on n'a plus rien à faire...
On regarde beaucoup ce que les autres font;
Et j'ai lu sa tendresse écrite sur son front;
Jetant les yeux autour de lui.
Mais je dois être franc; cet amour m'inquiète.
On parle... de complot...

PEDRO, *effrayé.*

Chut!

FABRICIO.

D'intrigue secrète..

PEDRO.

Paix!

FABRICIO.

Puis, il est un fait qui m'a bien plus touché.
Baissant la voix.
La terrible comtesse, à qui rien n'est caché,
Surveille les meneurs, prépare ses vengeances;
L'exil... le cachot...

PEDRO, *impatienté et voulant cacher son embarras.*

Paix!... Assez de doléances.
A part.
S'il disait vrai!...

FABRICIO, *déconcerté.*

Parlons d'autre chose, seigneur...
Dans la maison Berlips mon frère est régisseur;
Y voulez-vous entrer?

PEDRO, *avec colère.*

Jamais!... J'aime la France;
Elle en est l'ennemie.

FABRICIO, *épouvanté.*

A votre tour, silence!
Elle entend ce qu'on dit, elle voit ce qu'on fait;
Et...

SCÈNE VII.

FABRICIO, *époussetant dans le fond*; PEDRO, MENDOCE.

MENDOCE, *par le milieu.*

Je croyais Gusman à l'ouvrage?

PEDRO, *embarrassé et remontant.*

En effet...
Dès le jour, il rédige, écrit; c'est sa coutume.

MENDOCE.

Où rédige-t-il donc?

PEDRO.

Mais chez lui... je présume.
A part.
Pourvu qu'il soit levé!

MENDOCE, *après avoir ouvert la porte du cabinet de droite.*

Quel conte est donc le tien?
Ne m'avais-tu pas dit qu'il travaillait?

PEDRO.

Eh bien?

MENDOCE.

Il est encor couché.

PEDRO, *avec aplomb.*

Couché? C'est cela même;
Il travaille couché.
Se glissant vers le cabinet de Gusman, il lui fait signe de venir.

MENDOCE.

Couché!!!

PEDRO, *redescendant.*

C'est son système.
Fabricio ébahi laisse tomber son plumeau.

MENDOCE.

Oh! le singulier trait d'originalité!

PEDRO.

Gusman en use ainsi pour sa commodité.

SCÈNE VIII.

PEDRO, GUSMAN, *entrant par la droite et achevant de s'ajuster*; MENDOCE, FABRICIO, *dans le fond.*

GUSMAN, *à Mendoce.*

Je me lève un peu tard; pardonnez, je vous prie.

MENDOCE, *avec déférence.*

Je connais vos motifs, et je les apprécie.
Quand on donne le temps du repos au devoir,
On peut rester au lit du matin jusqu'au soir.

GUSMAN, *bas à Pedro.*

Qu'est-ce qu'il dit donc là?

MENDOCE.

Vous débutez en maître...

GUSMAN, *bas à Pedro.*

En maître!.. Je m'y perds, il me raille peut-être...

MENDOCE.

Hier soir, j'ai trouvé dans vos cartons, Gusman,
Un système d'impôt tout à fait neuf, un plan
De comptabilité, clair, simple, économique.

Le ministre déjà l'a jugé magnifique.

Avec emphase.

Bientôt au roi lui-même il sera présenté.

GUSMAN, *bas à Pedro.*

Ah! j'ai donc fait un plan de comptabilité?

PEDRO, *bas.*

Oui.

MENDOCE.

Mais ce n'est point là, je le tiens d'Isabelle,
La seule qualité qui chez vous se révèle...

Nouvelle surprise de Gusman.

Ma belle-sœur vous doit mille remercîments.

GUSMAN.

Pourquoi donc?

MENDOCE.

Pour des vers spirituels, charmants,
Dont elle a comme moi reconnu l'origine.

GUSMAN, *bas à Pedro.*

Ah! j'ai donc fait aussi des vers?

PEDRO, *bas, avec un peu d'humeur.*

Pour ta cousine.

GUSMAN, *bas et du même ton.*

Il fallait m'avertir!

A Mendoce.

Trop bon, en vérité;
Si vous saviez combien cela m'a peu coûté?

Fabricio sort ému et ravi.

A part.

Ma foi, je suis en verve, offrons-lui mon ouvrage.

Haut et avec confiance, après avoir tiré un papier de sa poche.

Seigneur, puisque mon zèle obtient votre suffrage,
J'ose vous présenter un mémoire nouveau
Que j'achève à l'instant.

Mendoce s'éloigne avec le papier et le lit.

PEDRO, *bas à Gusman, en le tirant par l'habit.*

Toi?

GUSMAN, *avec amour-propre.*

Moi.

PEDRO.

De ton cerveau?

GUSMAN.

Ce qui se passe ici n'est point juste, je pense;
C'est toujours toi qui fais, et moi qu'on récom-
[pense.
J'ai voulu, des détails affrontant les ennuis,

Fièrement.

Prendre une fois la plume et montrer qui je suis.

MENDOCE.

Mais, mon très-cher cousin...

Gusman s'avance avec joie.

Quel travail détestable!
Quel contre-sens!

Gusman reste consterné.

PEDRO, *s'avançant derrière Gusman.* (a)

Pardon... c'est moi qui suis coupable!

MENDOCE.

Toi, coupable?

PEDRO.

Hélas! oui, bien coupable, seigneur!
Gusman était sorti depuis longtemps, j'eus peur
Qu'il ne fût en retard, et, dans cette pensée,
J'ai pris sur son bureau la besogne pressée.

Baissant les yeux.

Je l'ai faite... il paraît que j'ai mal réussi.

MENDOCE, *riant d'un air capable.*

Oui, ta rédaction n'est pas forte.

PEDRO, *après avoir ouvert un carton sur la table.*

Voici
Celle de don Louis, qui sans doute est meilleure;
Il a pris un carton pour l'autre.

MENDOCE.

A la bonne heure.

Il s'éloigne et lit (b).

GUSMAN, *bas à Pedro.*

Ami trop généreux!... je te l'avais bien dit,
Délaisse-moi, fuis-moi. Pour un être maudit
Cesse de prodiguer ton esprit, ton courage;

Avec désespoir.

Je ne suis bon à rien, qu'à gâter ton ouvrage.

PEDRO, *bas.*

Imprudent, tais-toi donc!...

MENDOCE, *revenant.*

Pour le coup, c'est parfait;
Voilà de la raison!... Je suis fort satisfait;
Vous venez de me rendre un signalé service.
Pour vous récompenser, je vous donne d'office
Une allocation de dix-huit écus d'or
Que je vais vous payer... sur les fonds du trésor.

PEDRO, *bas à Gusman.*

La somme est à toucher agréable, j'espère!

GUSMAN, *bas.*

Elle est à toi.

PEDRO, *bas, avec attendrissement.*

Merci... je l'envoie à ma mère.

MENDOCE, *à Gusman.*

Pour compléter enfin cet acte d'équité,
Et mettre en tout son jour votre capacité,
Dont vous m'avez donné mainte preuve éclatante,
Je vous nomme sous-chef!...

GUSMAN.

Quelle bonté touchante!...
Et mon pauvre Pedro? Je voudrais qu'il entrât
Commis dans les bureaux.

MENDOCE *bas, avec un dédain bienveillant.*

Il n'est pas en état.

GUSMAN, *chaleureusement.*

Je vous réponds de lui tout comme de moi-même.

MENDOCE, *d'abord surpris.*

Afin de témoigner, cousin, que je vous aime,

A Pedro, d'une voix forte.

Je te nomme aspirant-surnuméraire, toi...
Voici l'heure où mon plan sera soumis au roi;

A Gusman.

Et pour moi c'est un point d'une haute impor-
[tance.
Puis, un autre intérêt réclame ma présence;
C'est celui du pays, c'est le mien. Car enfin,
En ce moment peut-être on crée un souverain!...
J'éprouve un sentiment d'inquiétude vive :
La faction française est, dit-on, fort active;
Je cours la surveiller.

Il sort en s'agitant beaucoup. Gusman remonte avec lui.

(a) Gusman, Pedro, Mendoce.

(b) Pero, Gusman, Mendoce.

PEDRO, *pendant la sortie.*

Le bonhomme, aujourdhui,
Va la chercher bien loin, pendant qu'elle est chez [lui.
Et c'est à ce brouillon qu'un aveugle délire
Confie, en cet instant, les destins de l'empire!
Espagne infortunée!

SCÈNE IX.

PEDRO, GUSMAN.

GUSMAN, *avec orgueil, en descendant.*

Eh bien! mon cher, eh bien?
J'obtiens un grand succès...

Pedro se croise les bras.

C'est à dire... j'obtien...
Nous obtenons...

Eclatant de rire.

Ici, chacun me félicite;
Ma foi, j'avais fini par croire à mon mérite.
N'est-ce pas amusant?... Vanité, vanité!
Mais ris donc avec moi de ma fatuité...

Prenant tout-à-coup un air sérieux.

Rire n'est pas assez... Ma conduite est affreuse,
Indigne; j'ai commis une action honteuse
En laissant ignorer tout ce que je te dois,
Et je vais, mon ami, le crier sur les toits.

Il s'éloigne.

PEDRO, *effrayé, le ramenant.*

Garde-t'en bien, Gusman.

GUSMAN.

Mais, mon cher, la justice!..

PEDRO.

Tu te nuirais beaucoup sans me rendre service.
Laisse donc un souci qui ne ressemble à rien,
Et, dans mon intérêt, occupe-toi du tien.

A part et gaiement.

Or ça, si maintenant je parlais d'Isabelle?

Haut en l'appelant.

Écoute; possesseur d'une place assez belle,
Il faut tirer parti de ta position,
Et pour cela, voici ma proposition:
Prends femme.

GUSMAN, *sans geste.*

Non.

PEDRO.

Quoi, non?

GUSMAN.

Non, je ne puis.

PEDRO.

La cause?

GUSMAN.

Aimer... cela fatigue! Oh! j'en sais quelque chose;
J'ai failli, l'an dernier... être amoureux.

PEDRO, *d'un ton câlin.*

Gusman!...

GUSMAN.

Point.

PEDRO.

Mais c'est pour ton bien que j'ai formé ce plan!

GUSMAN, *à demi ébranlé et le regardant.*

Ah!.. tu crois qu'il me faut marier?

PEDRO, *avec fermeté.*

Sur mon âme,
C'est nécessaire.

GUSMAN.

Eh bien! va donc pour une femme!...

PEDRO, *radieux.*

Le mariage admis, je te conseille fort
Une veuve.

GUSMAN.

Jamais.

PEDRO.

Quoi! jamais?... C'est un tort.
Car un vrai paresseux, fuyant une âme neuve,
Doit, s'il est conséquent, épouser une veuve;

Gaiement.

C'est tout profit pour lui, puisqu'en l'objet aimé
Il trouve un cœur tout fait, un esprit tout formé.

GUSMAN, *nonchalamment.*

La veuve me déplaît.

PEDRO.

Ton préjugé m'étonne!...
Il est doux, je le sais, d'aimer une personne
Qui n'a point jusque-là connu les passions,
Et d'avoir la primeur de ses sensations.
Mais ce bonheur d'un jour a son désavantage!
En songeant à l'effet qu'une enfant de cet âge
Fera sur notre cœur, ne serait-il pas bien
De songer à celui qu'on fera sur le sien?
J'y songe, et je me dis: la fille la plus sage
A, le plus qu'elle a pu, rêvé de mariage.
Dans le calme des nuits, et si vague et si doux
Elle n'a pas manqué de créer un époux
Qu'elle a gratifié de vertus sans mélange.
Elle en a fait un sylphe, elle en a fait un ange,
Toujours beau, toujours jeune et toujours amou- [reux.
Tant pis si le mari n'est pas assez heureux
Pour offrir de cet ange une image fidèle!
Le moyen cependant d'approcher du modèle?
Pour répondre au roman qu'elle a fait là-dessus
Il faut un Dieu... Tu n'es qu'un homme tout au [plus.
Effrayé de ce sort, supposons, au contraire,
Qu'on épouse une veuve? Oh! c'est une autre af- [faire.
Une veuve n'a point ces exigences-là;

Gaiemen et rapidement.

Elle vient d'éprouver un mécompte déjà!
Une veuve, sachant les effets et les causes,
Est dans le vrai, connaît le positif des choses.
Ton rival est un mort, et, quel qu'il ait été,
Ce mort-là ne fut pas une divinité!...
Conviens-en, ma pensée est juste autant que neuve;
Tu l'approuves?

GUSMAN.

Eh bien, va donc pour une veuve!

PEDRO.

A présent que voilà deux points bien résolus,
Je vais te demander quelque chose de plus.

GUSMAN, *avec effroi.*

Encore?

PEDRO.

Oui, je voudrais, Gusman, ne te déplaise,
Que cette veuve fût...

GUSMAN.

Quoi donc?

PEDRO.

Une Française.
Et peut-être déjà tu devines pourquoi?

Geste négatif de Gusman.

Tu ne sais pas vouloir, elle voudra pour toi.

GUSMAN.

Comment? c'est ma cousine?

PEDRO.

Oui.

GUSMAN, *d'un air sérieux.*

Pour qu'on se marie,
Ne faut-il pas s'aimer quelque peu, je te prie?

PEDRO, *avec aplomb.*

Vous vous adorez.

GUSMAN, *surpris.*

Nous?

PEDRO.

Je puis certifier
Qu'elle est folle de toi.

GUSMAN.

Folle?

PEDRO.

Oui, folle à lier.
Tes vers ont achevé d'assurer ton empire.

GUSMAN, *charmé.*

Mes vers? vraiment?

PEDRO, *malignement.*

Mais toi! je t'ai vu lui sourire!
Je t'ai vu lui lancer un regard clandestin!...

GUSMAN, *interdit.*

Moi?

PEDRO, *le regardant fixement et avec autorité.*

Tu l'aimes.

GUIMAN, *à demi ébranlé.*

Hé! hé!... Tu crois?

PEDRO, *avec force.*

J'en suis certain.

GUSMAN, *soumis.*

C'est différent.

PEDRO.

D'ailleurs, elle est riche, elle est belle;
C'est un charmant parti.

GUSMAN, *avec joie, et résolument.*

Va donc pour Isabelle!...

PEDRO.

Mon cher, puisque ton cœur est pris si vivement,
Il faut te déclarer au plus tôt.

GUSMAN, *s'approchant avec cordialité.*

Sûrement;
Arrange-moi cela.

PEDRO.

Moi?

GUSMAN, *d'une voix suppliante.*

N'es-tu pas mon frère?
N'es-tu pas mon soutien?

PEDRO, *gravement.*

Écoute. Au ministère,
Je puis te remplacer et gérer ton emploi...

Gaîment.

Mais s'il faut que je plaise et que j'aime pour toi...

GUSMAN.

Ami, je t'en conjure...

PEDRO.

Eh bien, laisse-moi faire;

Avec feu.

Tu vas voir si je sais terminer une affaire.

SCÈNE X.

ÉMERANCE, ISABELLE, PEDRO, GUSMAN.

Pendant la première partie de la scène, Gusman embarrassé se tient à l'écart.

PEDRO, *à Isabelle.*

Ah! madame, mettez un terme à vos rigueurs;
Vos yeux, à votre insu, ravagent bien des cœurs.

ISABELLE.

Et quels cœurs ai-je donc ravagés, je vous prie?

Gusman, désigné du doigt, baisse précipitamment les yeux.

Gusman! il m'aimerait?

PEDRO.

Avec idolâtrie.

On regarde Gusman; même pantomime.

ISABELLE.

Bon Dieu, qui s'en serait douté jusqu'à ce jour?
Il a l'air de nous fuir!

PEDRO, *avec emphase.*

C'est par excès d'amour.
Oh! mon ami n'est pas un soupirant vulgaire.

Bas à Gusman, avec humeur et en le poussant.

Mais déclare-toi donc, je ne peux pas tout faire (*a*).

GUSMAN, *par saccades et en essayant de s'animer.*

Oui, belle cousine, oui, c'est mon vœu le plus doux.

PEDRO, *bas.*

Ferme!

GUSMAN.

Oui, quand je vous vis, je fus épris de vous...

PEDRO, *bas.*

Allons donc!

GUSMAN.

Répondez à ma flamme amoureuse;
Je ne puis être heureux qu'en vous rendant heureuse.

A part.

Ouf!

Il se tourne vers Pedro, qui le félicite.

ISABELLE.

Mon cœur de cette offre est vivement flatté;
Mais pour moi le bonheur est dans la liberté.

PEDRO, *avec feu* (*b*).

La liberté? qui peut vous avoir mis dans l'âme
Que votre liberté soit en danger, madame?

Montrant Gusman.

Avec lui, juste ciel! j'ose vous protester
Que jamais mon ami n'y voudrait attenter;
Il en est incapable! Ah!... ce sont, dit un sage,
Les contrastes qui font l'harmonie en ménage.

(*a*) Emerance, Isabelle, Gusman, Pedro.
(*b*) Emerance, Isabelle, Pedro, Gusman.

Vous vous convenez donc beaucoup; car, grâce à [Dieu,
Au physique, au moral, vous vous ressemblez peu.
Vous êtes pétulante et pleine de malice;
Gusman est indolent et calme avec délice.
Vous aimez le grand monde, il se plaît dans les [bois;
Il est silencieux... vous parlez... quelquefois.
Il possède un beau nom, dont il ne sait que faire,
Vous de rares talents pour le mettre en lumière.
Enfin, Gusman...

A part.

Ici je frappe le grand coup!

Haut.

A peu de volonté; vous en avez beaucoup.
Défauts et qualités, tout en vous se seconde;
Vous serez les époux les plus heureux du monde.

ISABELLE, *bas, à Émerance.*

Mais sais-tu qu'il raisonne à merveille, dis-moi?

GUSMAN, *bas, à Pedro.*

Tu me rabaisses trop, mon cher ami. (*a*)

PÉDRO, *avec dignité.*

Tais-toi!

ISABELLE, *à Gusman, en jouant de la prunelle.*

Vous venez de m'ouvrir bien franchement votre [âme;
J'en voudrais faire autant, mais, seigneur, je suis [femme.
L'usage est là, je dois encor dissimuler,
Et, par esprit de corps, je ne puis pas parler.
Le jour où dans mes biens je serai replacée,
Ce jour-là seulement vous saurez ma pensée.

GUSMAN, *avec feu et volubilité.*

J'embrasse votre cause, et puis vous protester
Qu'elle triomphera! Je vais solliciter
La justice d'abord; si j'échoue auprès d'elle,
C'est au conseil privé que ma voix en appelle;
Et s'il est à son tour inflexible pour moi,
J'irai jusqu'à la reine, et de là jusqu'au roi.

Il veut sortir.

PEDRO, *le ramenant.*

Brrr... Tu t'animes trop! Ne va pas, je te prie,
Dépenser, en parlant, toute ton énergie;
Gardes-en pour agir.

(*a*) Emerance, Isabelle, Gusman, Pedro.

SCÈNE XI.

ÉMERANCE, ISABELLE, MENDOCE, GUSMAN, PEDRO.

MENDOCE, *hors d'haleine.*

Partagez mon bonheur!
Le ministre... pour moi quel succès! quel hon- [neur!
Le ministre sortait du conseil de Castille...
Il m'aperçoit; d'un air où la vanité brille:
« J'ai lu mon plan d'impôt, de comptabilité
» Au conseil que je quitte; il en est enchanté.
» Tous, pour mieux me louer, se sont levés en masse,
» Et le roi m'a nommé grand de première classe!»
Le ministre, à ces mots, s'arrête brusquement,
Sans daigner m'adresser un léger compliment.
Moi, j'étais fort blessé de son peu de mémoire;
Car enfin, ce travail, qui le couvre de gloire,

Se gonflant les joues et se tournant vers Gusman.

Ce travail est le mien!

GUSMAN, *bas, à Pedro.*

Il paraît oublier
Que c'est moi... que c'est toi qui le fis tout entier!

MENDOCE.

J'attendais qu'il parlât de sa reconnaissance.
Mais voyant qu'il gardait un obstiné silence,
J'ai pris la liberté de glisser sans effroi

Avec aplomb.

A l'oreille du grand trop oublieux : Et moi?
Ce mot pouvait me perdre, il lui plut au contraire.
Oui, vous êtes, dit-il, un homme nécessaire;
Je dois être et serai pour vous un protecteur.
De chef que vous étiez, je vous fais directeur.

TOUS.

Directeur!...

ISABELLE.

Directeur! que je vous félicite!

GUSMAN, *bas à Mendoce, et avec confiance.*

Et moi?

MENDOCE, *un moment surpris.*

Je suis aussi juste envers le mérite;

Elevant la voix.

Vous n'étiez que sous-chef, soyez chef de bureau.

PEDRO, *bas, à Gusman, avec timidité.*

Et moi?

GUSMAN.

Je t'oubliais!

A Mendoce.

Et ce brave Pedro?

MENDOCE, *avec un peu d'impatience.*

N'a-t-il pas une place?

GUSMAN, *d'un ton piteux.*

Aspirant!

ISABELLE.

Ah! mon frère!

MENDOCE.

Vous voulez plus? Allons, qu'il soit surnumé- [raire...

Avec emphase.

Surnuméraire en pied!

ÉMERANCE, *avec joie.*

L'espoir est donc permis?

PEDRO, *à part.*

J'ai fait un grand d'Espagne, et ne suis pas commis

FABRICIO, *annonçant.*

La comtesse Berlips.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, *ses* PAGES *et* UN OFFICIER *dans le fond*; MENDOCE, ISABELLE, ÉMERANCE, PEDRO, GUSMAN.

LA COMTESSE, *à part, entrant par le milieu.*

Ma rivale se flatte;
Je veux la voir avant que la foudre n'éclate.

ISABELLE, *bas, à Mendoce.*

C'est là cette Berlips qui régente les rois?

Il s'incline.

LA COMTESSE, *bas, à l'Officier.*

Tenez-vous à l'écart.

ISABELLE.

O Dieu! quel air bourgeois!

LA COMTESSE, *à Mendoce, de l'air le plus gracieux.*

Mon cher, en vous nommant un ministre s'honore...

MENDOCE, *charmé, et s'inclinant.*

Ah! comtesse...

LA COMTESSE, *à part.*

Le sot!

Haut.

Mais vous avez encore

Avec persifflage.

Des droits que vous taisez, je ne sais pas pourquoi,
Et qu'on reconnaîtra, car je m'en charge, moi.

Il s'incline.

A part.

La leçon sera bonne!

MENDOCE, *bas, avec joie, à sa belle-sœur.*

Occasion charmante

Pour lui parler de vous; elle est si bienveillante!

ISABELLE, *étonnée.*

Vous croyez?

MENDOCE.

J'en suis sûr. (*a*)

Elle passe devant lui.

ISABELLE, *à la Comtesse, avec une humilité feinte.*

Madame, permettez

Qu'une veuve opprimée implore vos bontés.
Exilé par l'arrêt de la cour souveraine,
Mon époux vit ses biens réunis au domaine.
Vivant, il a subi les rigueurs de la loi;
Dois-je aussi les subir?

LA COMTESSE, *à part.*

Il me vient, sur ma foi,

Un plan fort gai!

Haut.

Le bien que votre mari laisse

Est-il fort étendu?

ISABELLE.

Deux mille arpents, comtesse.

LA COMTESSE, *s'approchant vivement.*

Est-il bien situé?

ISABELLE.

J'ai des eaux, j'ai des bois.

LA COMTESSE, *à part, en s'approchant un peu plus.*

Eh! mais ceci mérite attention, je crois!

Haut.

Quel est le revenu?

ISABELLE.

Dix mille écus de rente.

LA COMTESSE, *s'approchant encore.*

Voilà, sur ma parole, une terre charmante!
Et son nom?

ISABELLE.

Hermoso.

LA COMTESSE.

Hermoso!

(*a*) La Comtesse, Isabelle, Émerance, Mendoce, Pedro, Gusman, etc.

Avec joie.

Votre bien,

Je vois cela d'ici, fait angle sur le mien.

MENDOCE, *avec empressement.*

Justement.

LA COMTESSE, *d'un ton mielleux.*

M'invoquer, c'est m'obliger, ma chère;

Malicieusement.

Oui, dès ce moment-ci, je songe à votre terre...
Comptez sur mes efforts zélés, persévérants;

Avec un charmant sourire.

Vous n'imaginez pas l'intérêt que j'y prends.

A part, en se retournant.

Faisons signe à l'exempt qu'il est temps de paraître.

MENDOCE, *à la Comtesse, avec explosion.*

Excellence, comment pourrons-nous reconnaître
Une telle bonté?

LA COMTESSE, *d'un ton doucereux.*

Je ne réclame rien;

Regardant Isabelle d'un air caressant.

On est assez payé lorsque l'on fait le bien.

A part.

Voilà, j'ose le dire, une très-belle affaire;
Car j'annulle la femme et confisque la terre!

Elle salue, fait signe à l'exempt d'entrer, et sort.

SCÈNE XIII.

ÉMERANCE, ISABELLE, UN OFFICIER *et* DES SOLDATS, *dans le fond;* MENDOCE, GUSMAN, PEDRO.

MENDOCE, *à Isabelle, avec élan.*

Eh bien, avais-je tort de la vanter ainsi?

Il veut sortir.

L'OFFICIER, *à Isabelle, qui veut sortir aussi.*

Un moment! Suivez-moi tous quatre hors d'ici.

ISABELLE.

Moi?

ÉMERANCE, PEDRO, MENDOCE *et* GUSMAN.

Nous?

L'OFFICIER, *un peu en arrière.*

Tel est mon ordre. Il faut qu'il s'accomplisse,
Au nom du grand roi Charle...

Se découvrant.

Au nom du saint-office.

MENDOCE.

Mais quel est le motif...?

L'OFFICIER, *mielleusement.*

Pure précaution;

Vous êtes accusés de conspiration.
Mais le pouvoir veillait; on a rompu la trame,
La comtesse triomphe!

MENDOCE, *se précipitant avec ardeur.*

En ce cas, je réclame.

Avec désordre.

Qui, moi? j'aurais servi la France? quelle horreur!
Je suis bon Espagnol, je suis Anglais de cœur!
Non, non, de la Vega ne fut jamais un traître;

Je cours chez la comtesse, et lui ferai connaître
Que toujours...

L'OFFICIER, *l'arrêtant par un geste.*

Halte-là, seigneur, de par le roi.

ÉMERANCE, *à Pedro.*

Qu'allons-nous devenir?

MENDOCE.

Ah! je perds mon emploi!

Il sort.

PEDRO.

Et moi mon Émerance!

ISABELLE.

Et moi le ministère!

Elle sort avec Emerance.

GUSMAN, *près de la rampe.*

Dans le malheur du moins je n'aurai rien à faire.

Il sort.

PEDRO, *à l'Officier.*

Dois-je vous suivre aussi?

L'OFFICIER, *avec mépris.*

Toi?... que de vanité!
On ne t'a pas jugé digne d'être arrêté.

Il sort avec les soldats.

SCÈNE XIV.

FABRICIO, PEDRO.

PEDRO, *vivement à Fabricio.*

Ce matin, tu m'offrais, à l'aide de ton frère,
D'entrer chez la Berlips?

FABRICIO.

Oui.

PEDRO.

Quel trait de lumière!
J'accepte sur-le-champ. Dussé-je avoir l'emploi
De son dernier laquais, viens et présente-moi.
Mes amis sont captifs et je suis seul... n'importe;
J'ai tout puisqu'il me reste une volonté forte.

FABRICIO, *pendant qu'il sort.*

C'est dommage, vraiment, que la capacité
N'égale pas en lui la bonne volonté!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, *un peu après* DOLORÈS.

LA COMTESSE (*devant elle, sa toilette; à sa droite, un vaste portefeuille; à sa gauche, un pot de rouge*).

Le flot des courtisans vient de se retirer,
Et je trouve, à la fin, le temps de respirer!!!
Voici l'heure où je puis, dans ma simple retraite,
Administrer l'État et faire ma toilette.....

Haut.

Dolorès!...

Elle arrive.

A part.

Que de soins, de tribulation!
Ceux qui portent envie à ma position
Ne savent guère, hélas! combien elle est pénible;

Minaudant.

J'ai la tête et les nerfs dans un état horrible!....

D'un ton de petite-maîtresse.

Soigne bien mes cheveux; j'étais, au dernier bal,
Coiffée indignement!...

Avec dignité.

Les finances vont mal;
On ne surveille pas, chaque traitant nous pille;

Avec hauteur.

Et je dirai son fait au Conseil de Castille!

Jetant les yeux sur sa toilette.

Une bourse, ah! je sais! le dernier mois échu

Souriant.

De l'impôt sur le sel; qu'il soit le bien venu.
J'en ai réglé l'emploi. Le trésor peut attendre;

Minaudant.

C'est pour payer l'écrin que l'on vient de me vendre.

La pesant.

Mais vraiment cette bourse est bien faible de poids;
Dix quadruples de moins!

La jetant dans sa poche.

Comme on trompe les rois!...

D'un air grave.

Pour bien administrer que de choses à faire!

D'un air badin, mêlé d'humeur.

Les sourcils plus épais et plus foncés, ma chère...

Rêvant.

Cherchons quelqu'un qui puisse, en ce palais [maudit,
Partager mes travaux... et non pas mon crédit!..
J'ai, dans cette pensée, écrit à Salamanque,
Espérant y trouver le trésor qui me manque.
» (*a*) Le génie est commun dans l'Université,
» Disais-je; c'est du moins un bruit accrédité.
» Puis, un fait très-heureux, c'est qu'avec le génie
» La misère, de droit, marche de compagnie.
» Le recteur me répond : « J'avais eu le projet
» De vous expédier un fort joli sujet.
» Delplanque était son nom; l'indigence et l'audace
» L'ont fait fuir à Madrid, où j'ai perdu sa trace. »

SCÈNE II.

LA COMTESSE, DOLORÈS, FABRICIO, *dans le fond.*

FABRICIO, *à part.*

Un mot encor pour Pèdre; il n'a d'appui que moi!...

LA COMTESSE, *à part.*

On cherche loin souvent ce qu'on a près de soi;
Si je cherchais ici?

» FABRICIO, *à part, en s'arrêtant à la vue de la Comtesse.*

» Malgré sa bienveillance,
» Je ne sais pas pourquoi je tremble en sa présence!

(*a*) Les vers guillemetés peuvent ne pas se dire à la représentation.

» Tout caressant qu'il est, son regard m'interdit,
» Et je sens un frisson quand elle me sourit.

» LA COMTESSE, *avançant.*

» C'est à toi que j'en veux.

» FABRICIO, *reculant.*

» O ciel!

LA COMTESSE.

Viens ça, Fabrice.
De ta fidélité j'attends un bon office.
Dans les bureaux par moi depuis longtemps placé,
Et témoin, chaque jour, de ce qui s'est passé,
Peut-être sauras tu m'expliquer un mystère.
Par quels ressorts cachés marche le ministère?
Pour moi c'est une énigme et j'en cherche le mot;
Tout va bien, et pourtant le ministre est un sot.
Il est donc dirigé par quelque forte tête?

FABRICIO, *d'un air fin.*

Oui, c'est Mendoce.

LA COMTESSE.

Allons, Mendoce est une bête.
Qui dirige Mendoce à son tour?

FABRICIO.

C'est Gusman.

LA COMTESSE.

Lui, cet être endormi presque autant qu'endor- [mant?
Qui dirige Gusman?

FABRICIO, *déconcerté.*

Personne.

LA COMTESSE.

Est-ce croyable?
Il a sous lui quelqu'un?

FABRICIO.

Il n'a qu'un pauvre diable
Sans esprit.

LA COMTESSE, *avec mépris.*

Qu'en sais-tu?

FABRICIO.

C'est mal parler d'autrui,
Mais, comme il en convient, je m'en rapporte à lui.

LA COMTESSE, *le regardant d'un œil scrutateur.*

Gusman s'enfermait-il avec ce pauvre diable?

FABRICIO.

Quatre ou cinq fois par jour.

LA COMTESSE, *à part, avec joie.*

Je tiens l'homme capable!

Haut et froidement.

Je veux le voir.

FABRICIO.

Pedro!!!

Riant.

Votre excellence a tort;
Il n'est pas fort, madame, il n'est vraiment pas fort.

LA COMTESSE, *avec hauteur.*

Je veux le voir.

FABRICIO, *intimidé.*

Très-bien! c'est lui qui sollicite
Une place chez vous!

LA COMTESSE, *vivement.*

Qu'il arrive bien vite!

Le regardant de la tête aux pieds.

Lorsqu'on a comme moi sur les bras tant de sots..
Un homme de talent vient toujours à propos.

Elle sort.

SCÈNE III.

PEDRO, FABRICIO.

PEDRO, *qui guettait le départ de la Comtesse.*

Me voici.

FABRICIO, *avec empressement.*

Seigneur Pèdre, excellente nouvelle!
J'ai vu notre comtesse...

Avec amour-propre.

Et je suis content d'elle!

Riant.

Elle vous croit un aigle; hein! c'est très-curieux,
Et vous allez avoir une place.

PEDRO, *froidement.*

Tant mieux!

Avec émotion.

Tant mieux pour mes amis!

FABRICIO, *gravement et ironiquement.*

Une seule demande;
En cette occasion votre assurance est grande,
Mais quels sont vos moyens?

PEDRO.

Le ciel doit y pourvoir.

FABRICIO, *d'un air moqueur.*

Le ciel?... ah! c'est le ciel?... nourrissez-vous l'es- [poir
De les tirer d'ici par force ou par adresse?

PEDRO, *distrait.*

Nullement.

FABRICIO.

Croyez-vous adoucir la comtesse
Et lui faire aujourd'hui révoquer son arrêt?

PEDRO, *avec indifférence.*

Je ne crois rien du tout... mais je veux être prêt.

FABRICIO.

Être prêt?...

PEDRO.

Sans avoir de plan formé, j'espère

Avec élan.

Délivrer mes amis et perdre l'étrangère!

FABRICIO.

Vous?

PEDRO.

Moi-même.

FABRICIO, *à part, en ricanant.*

Je crois que le cerveau...

PEDRO.

Dis-moi,
Le cachot de Louis s'est-il ouvert pour toi?

FABRICIO.

Oui, grâce à son geôlier, ancienne connaissance,
Qui m'a permis de voir mon maître en sa présence.

PEDRO.

Eh bien! que faisait-il, mon cher?

FABRICIO, *avec attendrissement.*

Il s'éveillait,
Et venait de rêver qu'un ami le sauvait.
Du reste, sans soucis et sans inquiétude,
Il fume son cigare avec béatitude.

PEDRO.

Toujours le même!... hélas! Il paraît peu songer

Que peut-être aujourd'hui sa vie est en danger.

FABRICIO.

En danger? ciel!.. Pour lui que faut-il que je fasse?

PEDRO.

Avant de te répondre, ici quelle est ta place?

FABRICIO.

Huissier.

PEDRO.

Moi, que serai-je?

FABRICIO.

Eh! je n'en sais trop rien;
Madame veut vous voir et j'en augure bien.

PEDRO, *avec joie.*

La Berlips veut me voir?

FABRICIO, *avec amour-propre.*

Vous serez, par mon frère,
Au moins valet de chambre, et c'est très-beau, [j'espère?

PEDRO, *humilié.*

Valet!

FABRICIO.

Pourquoi ce mot vous est-il importun?
Ne faut-il pas qu'on soit le valet de quelqu'un?
Le roi l'est de la reine, et la reine elle-même
Devant cette maison courbe son front suprême!
Partout on est charmé de ce qui vous déplaît;
A la ville, à la cour, tout le monde est valet.

PEDRO.

Soit... avec cet habit, j'ai du moins l'assurance
De servir don Louis, ma maîtresse et la France!!!

FABRICIO, *avec malice.*

Je ne comprends pas bien, seigneur, comment on
Un moyen si petit pour un but aussi grand? [prend

PEDRO, *le persiflant.*

Mon cher Fabricio, pourquoi te mettre en peine?
L'important, vois-tu bien, est que je me comprenne.

FABRICIO, *le regardant avec embarras.*

Ah!.....

PEDRO, *persiflant encore.*

Oui...

Changeant de ton.

Va la trouver, et note bien ce point:
Je déteste Isabelle ou ne la connais point.

FABRICIO, *à part.*

Ouais! l'ai-je jugé mal?... Il combine, il médite;
Serait-il par hasard un homme de mérite?

Il sort.

SCÈNE IV.

PEDRO, *avec mélancolie.*

Prix du collége, hélas! si souvent obtenus,
Gloire des premiers ans, qu'êtes-vous devenus?
J'aspire à la livrée! oh! comme il est utile,

Gaiement.

Pour brosser des habits, de savoir son Virgile!...

Rêvant.

Afin de n'être pas courageux à demi,
Je me suis embusqué tout droit chez l'ennemi;
Cette tactique-là réussit à la guerre!
Ce que n'oseraient pas les puissants de la terre,
J'ai bien des chances, moi, pour en venir à bout:

Regardant mystérieusement autour de lui.

Je suis imperceptible et j'aurai l'œil à tout.

SCÈNE V.

DOLORÈS, FABRICIO, *dans le fond,* LA COMTESSE, PEDRO *sur le devant.*

LA COMTESSE, *bas à Fabricio.*

Cette Française et lui, tu l'as dit, ce me semble,
N'avaient eu jusqu'alors aucun rapport ensemble?

FABRICIO.

Aucun.

LA COMTESSE.

Depuis quel temps est-il connu de toi?

FABRICIO.

Depuis vingt jours.

LA COMTESSE.

Quel est son protecteur?

FABRICIO, *avec amour-propre.*

C'est moi.

LA COMTESSE, *avec mépris.*

Sors.

SCÈNE VI.

DOLORÈS, LA COMTESSE, PEDRO.

LA COMTESSE, *à part.*

Son œil fin me plaît, son air doux m'intéresse.

Haut.

Que veux-tu?

PEDRO.

Vous offrir mes services, comtesse.

LA COMTESSE.

Dans quel poste?

PEDRO.

A mes yeux le poste ne fait rien;
Si je puis être à vous, je serai toujours bien.

LA COMTESSE, *l'observant.*

Il ne me faut ici, tu l'ignores peut-être.....
Qu'un valet?

PEDRO.

Je le sais.

LA COMTESSE, *l'observant toujours.*

Et tu consens à l'être?

PEDRO.

Mais... oui.

LA COMTESSE, *à part.*

Cela m'étonne, et tant d'humilité
M'est à bon droit suspect... Sachons la vérité.

Haut.

Mais un moyen encor te reste en ta misère.

PEDRO.

Lequel?

LA COMTESSE, *l'observant de près.*

C'est de rentrer dans l'état de ton père?

PEDRO, *avec feu.*

N'en croyez rien, madame. Ah! qui connut deux [jours

Le fruit de la science, en veut goûter toujours.
Ferez-vous, dites-moi, travailler à la terre
L'ami de Cicéron, de Virgile et d'Homère ?
Le sort en est jeté ; j'aime mieux aujourd'hui
Expirer de besoin que d'expirer d'ennui.

LA COMTESSE, *à part, avec joie.*

C'est l'homme qu'il me faut.

» Haut.

« Ton pays ?

» PEDRO.

» Salamanque.

» LA COMTESSE.

» Ton âge?

» PEDRO.

» Vingt-six ans.

» LA COMTESSE.

» Ton nom?

» PEDRO.

» Pedro Delplanque.

» LA COMTESSE, *à part, avec joie.*

» Delplanque!...

» Haut.

« Le recteur est-il connu de toi?

» PEDRO.

» Oui, beaucoup.

» LA COMTESSE, *à part.*

» Dieu lui-même a prononcé pour [moi!

» Haut.

» Pedro, tu m'appartiens, j'arrête ton entrée.... »

Avec bienveillance.

Et te dispenserai de porter la livrée.

PEDRO.

Ah ! je respire.

LA COMTESSE, *avec solennité.*

Ecoute. On t'a sûrement dit
Quel est depuis longtemps mon immense crédit?
Des destins de l'État maîtresse souveraine,
Arbitre de la cour, je puis tout sur la reine,
Qui peut tout sur le roi. Les grands humiliés,
Les Médina-Cœli s'inclinent à mes pieds.
Pour m'aider à porter le fardeau qui m'opprime,
Je cherche un secrétaire, un confident intime,
Qui, de tous mes projets dépositaire heureux,
Recueille ma pensée et rédige mes vœux.
Je cherche un homme jeune, ignoré, sans naissance,
Qui soit bien malheureux, bien dans ma dépen- [dance,
Qui se dévoue à moi, ne connaisse que moi;
Eh bien ! ce confident, je l'ai trouvé... c'est toi.
Tu conviens à la place ; examine en ton âme
Si la place en retour te convient.

PEDRO, *vivement.*

Oui, madame ;
Beaucoup !

A part.

Je changerai de poste et non d'ennui ;

Gaiement.

Hier, j'étais exploité, je vais l'être aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Résumons-nous. Ici, tu vas bientôt connaître
Les destins de l'État, de l'Europe peut-être !
Aussi, quand je t'aurai mis dans ce cabinet,
J'exige que tu sois sourd, aveugle et muet,

Avec force.

Oui, muet! c'est à toi d'en prendre l'habitude:
Il me faut un muet... J'aime la solitude;
Quand tu seras assis au bureau que voilà,
Je veux pouvoir penser que personne n'est là;
Et soit que je travaille ou que je me repose,
Pour moi tu seras moins...un homme qu'une chose.

PEDRO.

Permettez-moi, madame, une observation.

LA COMTESSE.

Sois bref.

PEDRO.

Vous exigez de la discrétion ;
Mais cette camériste?...

LA COMTESSE.

Elle entend sans comprendre ;

D'un ton menaçant.

Toi qui comprends, mon cher, tu ne dois pas enten- [dre.

Dolorès sort.

C'est parce qu'il me faut ce mutisme absolu,
Que ton admission est un point résolu.
On prétend qu'à Madrid tu ne connais personne?
Reste sur ce pied-là, je le veux, je l'ordonne.
Renonce au monde entier, tiens-toi pour enterré...

Gracieusement.

A ces conditions ton sort est assuré.

PEDRO, *avec énergie.*

J'accepte.

LA COMTESSE.

Au monde entier?

PEDRO.

J'accepte.

LA COMTESSE.

Bien, mon [brave!

PEDRO, *à part, avec effusion.*

Chers amis, c'est pour vous que je deviens esclave!
Je pourrais les sauver !...

LA COMTESSE.

Prends place à ce bureau,
Et gouvernons l'Espagne et l'univers, Pedro.

PEDRO, *s'asseyant aussi.*

Gouverner !!!

LA COMTESSE, *souriant.*

Tu vas voir que c'est facile à faire.
Que faut-il pour guider l'Europe tout entière?
Un peu de sens, et même, en ces sortes d'emplois,

Baissant la voix avec malice.

J'observe que l'on sait s'en passer quelquefois...
Nous ferons tout à l'heure un traité d'alliance

Avec force.

Des quatre grands états pour accabler la France.
Un tel acte toujours est écrit en latin ;

D'un air enjoué.

Voilà pourquoi, Pedro, je choisis un Romain.
» Pour deux ou trois objets qu'ici je me propose,
» Ton fatras de collége est bon à quelque chose..

» Mais avant de parler de l'intérêt du roi,
» De celui de l'État... occupons-nous de moi.
Elle se lève.

» PEDRO, *entre ses dents.*

» La justice avant tout!

» LA COMTESSE.

» Hier j'ai fait, par avance. [sance.
» Mettre au cachot des gens qui gênaient ma puis-
» Gaiement.
» Cela manquait un peu de régularité;
» Je veux légaliser ce coup d'autorité.

PEDRO, *à part, la plume à la main.*

Oh! si par un moyen facile, à ma portée,
Je les délivrais tous?...

LA COMTESSE.

Écris sous ma dictée:
« Le ministre, de grâce, est invité par moi
» A faire transférer dans les prisons du roi
» Isabelle, Gusman, Mendoce de Tolède
» Et leur jeune compagne... à qui Dieu soit en [aide!... »

PEDRO, *étonné et avec vivacité.*

Excellence, daignez m'éclairer sur un point;
Vous parlez de prison, mais ils n'y sont donc point?

LA COMTESSE.

Ils sont captifs chez moi.

PEDRO.

Chez vous? Quel badinage!

LA COMTESSE, *jouant avec ses cheveux.*

Dans de petits cachots que j'ai pour mon usage.
Elle s'assied à sa toilette.

PEDRO, *à part, la plume à la main, avec inspiration.*

Certes, je combattrai ses projets... Mais comment?
Comme frappé d'un trait de lumière.
Par un double billet!
Ecrivant.
Heureux expédient!
Je les mène en lieu sûr, et je prends l'offensive!!!...

LA COMTESSE.

As-tu fini?

PEDRO, *quittant sa place et allant à elle.*

Montrons la première missive!...
Haut quand elle a lu et qu'elle va signer.
Ah! le timbre, pardon!... N'allons pas l'oublier!..
Après avoir timbré à droite, retournant à la Comtesse.
Glissons-lui doucement le deuxième papier.
Il sonne et met la lettre signée dans une enveloppe.

LA COMTESSE *à Fabricio.*

Au cardinal.
Fabricio sort avec la dépêche.

SCÈNE VII.

PEDRO, LA COMTESSE, *debout.*

LA COMTESSE.

Tels sont tes travaux ordinaires;
Avec solennité.
Maintenant, bachelier, parlons des honoraires.
D'un ton très-aimable.
Si tu veux me servir franchement, ardemment,
J'ai pour toi beaucoup d'or...
D'un ton sévère.
S'il en est autrement,
Apprends ce que te garde un courroux légitime.
Avec force.
Le cachot pour le doute, et la mort pour le crime:
Mouvement de Pedro.
A quoi réfléchis-tu?

PEDRO, *s'efforçant de sourire.*

Votre allocution
Fournit un peu matière... à la réflexion.
Je m'y livrais... j'osais peser les circonstances...
Avec énergie et en levant la tête.
Et j'accepte la place avec les conséquences.

LA COMTESSE.

A l'œuvre donc! posons les bases du traité
Que, depuis si longtemps, ma haine a projeté.
L'occasion est belle et nos chances certaines;
Avec une joie sinistre.
La France a vu tomber tous ses grands capitaines,
Turenne, Luxembourg et Condé ne sont plus.
Avec colère et rapidité.
Assez et trop longtemps elle nous a vaincus;
Nous n'avons tous qu'un vœu, qu'un dessein, [qu'une idée:
A l'unanimité sa perte est décidée;
Avec force.
Nous *voulons* la rayer du nombre des États.

PEDRO, *à mi-voix.*

Oui, mais peut-être bien qu'elle ne voudra pas?...

LA COMTESSE.

Et le vieux roi, traqué jusque dans son Versailles,
De son peuple abattu verra les funérailles!...

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, UN OFFICIER, FABRICIO, PEDRO, *et* UN SOUS-OFFICIER.

FABRICIO, *annonçant dans le fond.*

Au nom du cardinal.

LA COMTESSE, *avec joie.*

Ah!

FABRICIO, *bas à Pedro.*

Tout va bien.

PEDRO, *avec humeur.*

Tais-toi.

LA COMTESSE, *à l'Officier.*

Que vient de décider le ministre, dis-moi?

L'OFFICIER, *respectueusement et en arrière.*

De vous accorder tout.

LA COMTESSE.

Tout.

L'OFFICIER, *souriant.*

Êtes-vous contente?

LA COMTESSE.

Si je ne l'étais pas, je serais exigeante.

L'OFFICIER, *au Sous-Officier.*

Amenez-les ici.
Le Sous-Officier sort.

PEDRO, *à part.*

Dieu!... Veut-elle rester?
Ce serait fait de nous!... Tâchons de l'écarter.

Haut, avec un embarras simulé.

J'entends les prisonniers... Ce spectacle, comtesse,
Va faire mal peut-être aux nerfs de votre altesse,
Et...

LA COMTESSE.

C'est juste, je sors... Des malheureux?... hélas!

D'un ton sentimental affecté.

Ma sensibilité n'y résisterait pas!...

PEDRO, *pendant qu'elle s'éloigne.*

Oui, mais que tout à l'heure un incident l'éclaire;
Sa sensibilité... nous brise comme verre!

SCÈNE IX.

FABRICIO, ÉMERANCE, ISABELLE, L'OFFICIER, MENDOCE, PEDRO, GUSMAN, DES SOLDATS, *dans le fond.*

PEDRO, *avec effusion et en tendant les mains à tout le monde.*

En prison, chers amis!

A Gusman.

Quel tourment fut le tien!

GUSMAN *descendu.*

Non, c'est un lieu tranquille, on s'y trouve assez [bien.

MENDOCE, *à l'Officier, d'un air abattu.*

Quel sera notre sort?

L'OFFICIER, *un peu en arrière.*

Une enquête sévère
A fourni contre vous la preuve la plus claire.

MENDOCE.

Dieu!

ÉMERANCE.

Ciel!

L'OFFICIER.

Un seul moyen, en cette extrémité,
S'offrait au ministère et vient d'être adopté.

ISABELLE.

Paix!

MENDOCE, *à tous.*

Chut!

L'OFFICIER, *lisant sa dépêche solennellement.*

« Le cardinal, jugeant dans sa sagesse,
» Sur l'invitation d'une illustre comtesse,
» Ordonne...

MENDOCE, *à part.*

Je frémis!

Anxiété générale.

L'OFFICIER, *d'une voix douce.*

» De mettre en liberté
» Tout le parti français, par mégarde arrêté (*a*).»

ISABELLE et MENDOCE, *avec exaltation.*

Nous sommes libres!

L'OFFICIER.

Tous.

(*a*) Ici, Gusman apercevant un bon fauteuil à droite, va s'y établir.

PEDRO, *avec empressement.*

Je vous en félicite.

Bas.

Mais cherchez un lieu sûr; rendez-vous au plus vite
Chez votre ambassadeur.

FABRICIO, *bas aussi.*

Oui, partez; je crains fort

Finement.

Que d'avoir si bien fait elle n'ait un remord.

MENDOCE, *épouvanté.*

Partons.

Il donne la main à Isabelle.

ÉMERANCE, *bas, à Pedro, tendrement.*

Vous, dont mon cœur sent la belle conduite,
Compromis avec nous, partagez notre fuite.

PEDRO, *bas, et en remontant.*

C'est mon plan, je vous suis. Mais Gusman? En- [dormi!

ÉMERANCE.

Partons; que faites-vous?

PEDRO, *s'élançant vers Gusman.*

Partir sans mon ami!..

Emerance sort.

Non, dussé-je y périr!

Le prenant sous le bras, malgré lui.

Viens vite! le temps presse!

GUSMAN.

Mais les motifs?

PEDRO, *l'entraînant.*

Tu vas tout savoir... La comtesse!

SCÈNE X.

LA COMTESSE, L'OFFICIER, PEDRO, GUSMAN.

LA COMTESSE, *à l'Officier d'un air radieux.*

Eh bien, l'ordre du prince est-il exécuté
Touchant les prisonniers?

L'OFFICIER, *respectueusement et en arrière.*

Je m'en suis acquitté;
Ils sont libres.

PEDRO, *à part.*

Aïe! aïe!

LA COMTESSE, *interdite.*

Ils sont libres!

L'OFFICIER.

Madame,
Libres, selon le vœu qu'a fait votre belle âme.

LA COMTESSE.

Mon vœu?

L'OFFICIER.

Le cardinal eut soin d'y déférer;
Voici votre billet.

Il le lui présente; elle y jette les yeux.

LA COMTESSE, *avec explosion et volubilité.*

Qu'on coure s'assurer
Des portes de Madrid; qu'on les occupe toutes;
Que la sainte Hermandad soit sur toutes les routes;
Ces hardis étrangers se sont joués de moi;

D'une voix tonnante.

Qu'on les mette au cachot... dans l'intérêt du roi...

Regardant Pedro et redescendant.

Quelle audace! chez moi! sous mes yeux!... ma [vengeance...

L'Officier sort.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, PEDRO, GUSMAN.

GUSMAN, *bas, à Pedro.*

Dis donc, cela va mal, il me semble?

PEDRO, *bas, à Gusman.*

Silence.

LA COMTESSE, *lui présentant le papier, et d'une voix saccadée.*

Que dis-tu d'un jeune homme à l'air simple, étourdi,
Qu'on trouve sans manteau, sans un maravédi;
Dont on prend en pitié la profonde misère,
Qui veut être valet, que l'on fait secrétaire,
Et qui, pour premier acte et sans doute en retour,
Trompe sa bienfaitrice à la face du jour?...
Chez les auteurs latins, qui chargent ta mémoire,
As-tu jamais trouvé trahison aussi noire?

PEDRO, *avec dignité.*

Épargnez-vous, madame, un discours superflu;
Je subirai sans plainte un châtiment prévu.

LA COMTESSE.

Ah! tu fais le hautain! tu braves ma puissance!
Une bonne prison paiera tant d'insolence.

PEDRO, *avec douceur.*

Je ne réclame point, j'ai mérité mon sort;
Mais cet infortuné, je cherche en vain son tort?

LA COMTESSE, *très-haut.*

C'est un conspirateur.

GUSMAN, *sortant de son apathie.*

Hein?...

PEDRO.

Gusman?... Je réclame.

Prenant la main de Gusman et le présentant.

Avec cet air, est-on conspirateur, madame?
Gusman est, j'ose dire, un agneau.

LA COMTESSE.

Ma bonté
Veut bien... à cet agneau rendre la liberté.

GUSMAN.

Sans Pedro?

LA COMTESSE.

Sans Pedro.

GUSMAN.

Las! qu'en pourrais-je faire?
Libre sans mon ami, j'aime mieux le contraire.

Il lui presse la main.

LA COMTESSE, *attendrie.*

Pauvre enfant! Il m'émeut, tant il a le cœur chaud!
En ce cas-là... tu peux partager son cachot.

Avec force et rapidité.

Quant aux trois fugitifs, je troublerai leur joie,
Et la prison dans peu ressaisira sa proie.
Mon pouvoir est au moins égal à mon courroux;
Malheur à toi, don Pèdre, et malheur à vous tous!

Elle sort et fait un geste. Deux soldats se présentent au fond du théâtre. Gusman arrive à la porte; un officier lui présente son épée pour l'arrêter.

SCÈNE XII.

PEDRO, GUSMAN, LES DEUX ALGUASILS.

GUSMAN, *reculant avec précipitation.*

C'est fort bien! Il est clair, d'après ce qui se passe,
Que, pour nous promener, nous aurons peu d'es-[pace...

A Pedro.

Mets-moi donc au courant de tout ce que j'ai vu;
Si j'y comprends un mot, je veux être pendu.

PEDRO, *avec feu, et sans l'écouter.*

La partie est liée, un jeu serré s'apprête;
Ma tête en est l'enjeu... défendons bien ma tête!

Il se pose dans l'attitude de la dignité calme, et le rideau tombe.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PEDRO, GUSMAN, UN ALGUASIL, *à la porte du fond, en dedans.*

GUSMAN.

Fabricio, mon cher, me l'a bien attesté,
Ton espoir était vain, l'armée a résisté;
Et nos amis, sachant la fuite difficile,
Chez leur ambassadeur ont pris tous un asile.

PEDRO.

Chez leur ambassadeur! Bien, bien, parfaitement!
Ils sont sauvés!...

Avec douleur.

Mais toi? mais nous, mon cher Gusman?...

GUSMAN, *secouant la tête.*

Hum! pour qui se souvient d'un certain épisode,
La comtesse n'est pas une femme commode!
Son dernier secrétaire (un jeune homme charmant)!

Avec mystère.

A disparu sans bruit... on ignore comment.

PEDRO.

Placés sous son pouvoir, en butte à sa colère,
Qu'allons-nous devenir?

GUSMAN, *allant s'asseoir.*

Ma foi, c'est ton affaire...
Je vois avec plaisir, pourtant, que sa maison
Nous a jusqu'à présent tenu lieu de prison.

Gaiement.

Mais ne soyons pas fiers de ces condescendances;
On ne fait rien gratis... on veut des confidences!

PEDRO, *absorbé dans ses méditations.*

Pour être quelque chose, en vain j'ai tout tenté,
Le barreau, le commerce et l'université.
Je n'ai pas même pu trouver, dans ma misère,
Un emploi de commis. Ne sachant plus que faire,

Las de tant de refus, de tant d'espoirs trahis,

Avec une gaieté amère.

Pour vivre j'ai voulu gouverner le pays.
Dans ce nouvel essai quel mécompte j'éprouve!
La vie était mon but, c'est la mort que je trouve...
Je connais la Berlips; le glaive est suspendu!

S'attendrissant.

Pauvre mère, c'est vous, vous qui m'avez perdu!
Sans votre ambition, dont la cause m'est chère,
J'existerais obscur, heureux comme mon père.
La science, à coup sûr, est un bel instrument;
Mais il en faut trouver l'emploi, le placement.
S'il ne me nourrit pas, à quoi sert le mérite?
Je dirais volontiers à qui me félicite :
Ou prends-moi mes talents, ou tâche d'inventer
Un état social qui me fasse exister...
Cet état social d'équité, de bien-être,
Quelque jour nos neveux en jouiront peut-être...

Avec un rire amer.

Nos neveux! quelque jour!... En attendant, j'ai [faim,
En attendant, je meurs; ô douloureuse fin!...

Avec emportement et rapidité.

Eh, quoi! pas un emploi? nul moyen d'existence?

Avec lenteur.

Pas un vide à remplir dans cette Espagne im- [mense?...
Sacrifié sans cesse à des rivaux heureux,
Pour avoir cent fois moins, j'ai fait cent fois plus [qu'eux;
Hélas! j'exigeais peu de la bonté divine;

S'attendrissant.

Je ne voulais que vivre... Hier je m'imagine
Que j'y suis parvenu; mais ne voilà-t-il pas
Que mon sort se rattache à celui des états?
Dans tous ces grands conflits, moi, chétif, je me [lance,
Et ma tête va faire incliner la balance!!!

Avec une gaieté sombre.

La veille sans abri, je meurs le lendemain
En criminel d'état... J'ai bien fait mon chemin!
Des héros malheureux je vais grossir la liste;

D'un ton solennel.

Ma mort à l'univers apprendra que j'existe.

GUSMAN, *avec bonhommie, et en se levant.*

Peut-être que j'ai tort de parler de cela;
Mais si tu m'avais cru... nous n'en serions pas là!
C'est ta rage de faire...

PEDRO, *le regardant fixement.*

Eh! dis donc, je te prie,
Crains-tu de mourir?

GUSMAN, *vivement.*

Moi?... je méprise la vie;
Mon courage, mon cher, est au niveau du tien.

Retombant dans sa nonchalance.

Mais il eût mieux valu ne se mêler de rien.

PEDRO, *s'animant tout à coup.*

Notre cause, après tout, n'est pas désespérée...

GUSMAN.

Elle est belle!

PEDRO.

Je tiens la victoire assurée
Si je pouvais brouiller Berlips avec le roi;
Et peut-être bientôt y parviendrai-je!

GUSMAN, *ricanant.*

Toi?
Un chétif vermisseau!

PEDRO, *froidement.*

C'est là mon avantage.
Sans être vu, je vois de près chaque rouage.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, PEDRO, GUSMAN, L'ALGUASIL.

LA COMTESSE, *à part, dans le fond.*

Le bachelier paraît abattu; frappons fort,
Et j'aurai des aveux.

GUSMAN, *à part.*

Elle a ri; Pèdre est mort!

LA COMTESSE, *présentant un papier ouvert à Pedro.*

Ton arrêt est porté.

PEDRO, *lisant.*

Prison perpétuelle!

LA COMTESSE, *d'un ton très-doux.*

Mais on peut modérer cette peine cruelle...

L'observant.

Mon but est de punir la tête et non le bras;
Livre-moi tes amis...

PEDRO, *avec dignité.*

Je ne vous comprends pas.

LA COMTESSE.

Comment donc! un refus? c'est fier, c'est héroïque!
Mais où te conduira ce dévoûment... classique?

A Gusman.

Et toi, jeune indolent, qui sans doute as tout vu,
Dans le péril commun du moins parléras-tu?

GUSMAN, *sèchement.*

Non.

LA COMTESSE, *le contrefaisant.*

Non?...

GUSMAN.

Cela n'est pas dans ma manière d'être.

LA COMTESSE.

Prends-y garde, ta vie est en danger peut-être!

GUSMAN, *avec chaleur.*

Moi, trahir l'amitié par la peur des bourreaux?
Jamais!

LA COMTESSE, *avec ironie et gâieté.*

Décidément, je ne vois que héros!

A part et en éclatant tout à coup.

Il est temps, à la fin, que mon bras se révèle;
Frappons!

A part.

Mais le moyen de poursuivre Isabelle?
Cachée à l'ambassade, elle y peut, à son gré,
Affronter mon pouvoir; cet asile est sacré.

Réfléchissant.

Pour les en arracher quel ressort trouverai-je?...
Une transaction...

S'asseyant vivement.

Bien! oh! l'excellent piége!

Elle sonne deux fois et écrit rapidement deux lettres. Un valet et Fabricio se présentent.

Pour le comte d'Harcourt.

A Fabricio.

Toi, pour la reine... attend.

PEDRO, *bas au vieillard.*

J'entrevois un moyen!...

Bas.

Ici dans un instant.

Au lieu de sortir, Fabricio se glisse dans le cabinet latéral gauche.

LA COMTESSE, *à Pedro, avec une ironie amère.*

Adieu donc, Régulus, digne soutien de Rome!
Adieu, Caton l'Ancien... ou tout autre grand [homme!

Elle sort par le fond.

SCÈNE III.

PEDRO, GUSMAN, L'ALGUASIL.

PEDRO, *abîmé dans ses réflexions.*

Ce que je viens de voir m'est-il bien arrivé?...
Suis-je captif ici? ne l'ai-je pas rêvé?...

GUSMAN.

Ma foi, je voudrais bien, moi, que ce fût un rêve.

PEDRO.

J'ai devant moi peut-être une heure ou deux de [trêve...

Avec un élan de joie.

Une heure! En pareil cas, une heure est un trésor!
Je vis, j'ai de l'espoir, je puis lutter encor!!!

SCÈNE IV.

FABRICIO, PEDRO, GUSMAN, L'ALGUASIL.

FABRICIO, *entr'ouvant la porte du cabinet de gauche, une lettre à la main.*

Êtes-vous seuls?

PEDRO, *vivement.*

Oui, viens, donne, je veux connaître...

Lui rendant la lettre.

Non, reprends.

FABRICIO.

Pourquoi donc?

PEDRO, *effrayé.*

En livrant cette lettre
Tu perds ton avenir.

FABRICIO, *avec calme.*

Il n'est rien à mes yeux.

PEDRO.

Tu compromets ta vie enfin!!!

FABRICIO, *lui tendant froidement la lettre dont il a brisé le cachet.*

Je suis si vieux!

PEDRO.

« Ma chère majesté, je vous transmets, d'urgence,
» Pour votre sot époux un projet d'ordonnance
» Bien simple et composé de deux articles courts...
» Qu'il signera sans lire, ainsi qu'il fait toujours. »

A part.

L'insolente! « Décret. Les agents de la France
» Seront jetés tous quatre en la tour de Valence,
» Pour y subir, vingt ans, les rigueurs de la loi.
» Car tel est mon plaisir suprême.
» Moi,
» Le roi. »

FABRICIO.

Abominable femme!

PEDRO.

O l'heureuse missive!

GUSMAN.

Nous sommes tous perdus si cette lettre arrive!

PEDRO.

Nous sommes tous sauvés!

FABRICIO, *confondu.*

Sauvés?

GUSMAN.

Par quel moyen?

PEDRO, *du ton de l'inspiration.*

Paix! ne me trouble pas, le voilà! je le tien!...

Prenant une enveloppe, écrivant, puis ôtant la lettre de l'ancienne enveloppe, et la plaçant dans l'autre.

C'est son arme, après tout, que je tourne contre [elle...

A Fabricio.

Va porter cette lettre à l'adresse nouvelle.

Fabricio sort.

Il faudrait que celui que l'on vient d'outrager
Fût bien lâche et bien vil pour ne pas se venger.

SCÈNE V.

GUSMAN, PEDRO, L'ALGUASIL.

PEDRO.

Le projet est hardi, mais le péril immense.
O mon Dieu! prends pitié de moi dans ta clémence
Si ma combinaison réussit aujourd'hui,
Le duc d'Anjou triomphe, Isabelle avec lui,
Avec elle Gusman, Émerance et ma mère;
J'obtiens un faible poste et celle qui m'est chère.
Mon Dieu, prête l'oreille à ma tremblante voix;
Tu fais, en m'exauçant, tant d'heureux à la fois!

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, PEDRO, GUSMAN, L'ALGUASIL.

LA COMTESSE, *à part, d'un air radieux.*

L'ambassadeur de France est tombé dans le piége!
Il a remis ma lettre à celle qu'il protége;
J'ai feint de redouter un dénoûment fatal,
De trembler...

Avec un rire satanique.

Elle accourt à mon premier signal;

Apercevant Pedro.

Eh bien, es-tu toujours zélé pour cette femme?

PEDRO, *avec sang-froid.*

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Et toujours bouche close?

PEDRO.

Oui, madame.

LA COMTESSE, *aigrement.*

A la bonne heure!

A part.

On vient! Gardons mes plans pour moi,
Jusqu'à ce que la reine ait fait agir le roi.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, ÉMERANCE et ISABELLE *suivies de* SOLDATS *dans le fond*, PEDRO, GUSMAN, JUANITO, L'ALGUASIL.

ÉMERANCE, *bas, à Isabelle.*

Madame, craignez tout de sa haine cruelle!...

ISABELLE, *bas, en souriant.*

Moi, la craindre?.... Elle a peur, et d'Harcourt
Sois tranquille. [répond d'elle;

A Juanito.

Annoncez.

JUANITO.

Madame Isabella
Del Sol, de Penafiel, comtesse d'Alcala.

ÉMERANCE, *à Isabelle, en voyant les soldats.*

O ciel! c'est fait de nous!...

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! je me sens re-
[naître!

PEDRO, *à part.*

Essayons par un mot de lui faire connaître.....

Bas à Isabelle.

Gagnez du temps.

Surprise de cette dernière.

ISABELLE *faisant une révérence profonde.*

Chez vous l'estime nous conduit
En toute confiance.....

A part.

Avec un sauf-conduit.

LA COMTESSE *à Isabelle, en lui rendant sa révérence.*

Vous me rendez justice, et j'en suis fort heureuse.

PEDRO, *bas à Isabelle.*

Plus caressante encor.

ISABELLE, *à la Comtesse, d'un ton mielleux.*

Votre âme généreuse
Forme des vœux de paix, dit-on?

LA COMTESSE, *du même air.*

Assurément.

ISABELLE, *plus doucereusement encore.*

Nous différons d'avis sur deux points seulement;
Transigeons.

LA COMTESSE.

Transigeons.

ISABELLE.

Aménité touchante!...

PEDRO, *bas à Isabelle.*

Très-bien!

LA COMTESSE.

Que de douceur!

ISABELLE.

Tant de raison m'en-
[chante.

PEDRO, *à part.*

Quel guet-apens!...

ISABELLE, *avec le même ton mielleux.*

Les points contestés sont, je
[crois,
Le trône auquel prétend l'archiduc et mes droits?
Voulez-vous, senora, renoncer à défendre
Votre candidat?

LA COMTESSE, *d'une voix douce.*

Non.

ISABELLE.

Vous voulez donc me rendre
Mes biens?

LA COMTESSE, *d'un ton mielleux.*

J'ai réclamé votre propriété....

Jouant la douleur.

Mais le prince a dit non, un non bien arrêté.

Minaudant.

Pour comble de malheurs, croiriez-vous que la reine
Me l'a donnée?

ISABELLE.

A vous?

LA COMTESSE.

Pour arrondir la mienne.

D'un air de componction.

J'ai pris.

ISABELLE, *la contrefaisant*

Vous avez pris?

LA COMTESSE, *baissant modestement les yeux.*

En toute humilité,
Je m'incline toujours devant l'autorité.

ISABELLE.

Cette transaction serait fort singulière;
Vous voulez deux objets sur deux?

LA COMTESSE, *sèchement.*

C'est ma manière.

A part.

La reine a mon billet, prenons-le un peu plus haut.

PEDRO, *bas à Isabelle.*

Contenez-vous encor.

ISABELLE.

Je ne puis...

ÉMERANCE, *avec douceur.*

Il le faut.

ISABELLE.

Ainsi, votre dessein devient intelligible;
Vous vous moquez de moi, Comtesse,

LA COMTESSE, *se retournant vivement.*

C'est possible.
C'est une liberté que je prends un moment...

Avec hauteur.

Pour laisser arriver l'heure du châtiment!

ISABELLE, *avec dignité.*

» Mais je viens sur la foi des traités; je réclame...

LA COMTESSE, *d'un ton ferme.*

» Il n'est point de traités entre nous deux, madame,
» Dès longtemps je connais vos projets insensés,
» Vos amis...

ISABELLE, *s'exaltant tout à coup.*

» Tremblez donc, si vous les con-
[naissez!

LA COMTESSE, *ironiquement.*

» Se vouant tout à coup au bien de la patrie,
» Vos charmes sont entrés dans la diplomatie!

ISABELLE, *avec amertume.*
» Les vôtres, occupés d'un service plus doux,
» Sont sans diplomatie, à coup sûr!!!
PEDRO, *bas à Isabelle.*
» Calmez-vous.
ISABELLE, *très-animée.*
» Se joignant au parti dont la France dispose,
» La grandesse et l'armée ont embrassé ma cause.
» De plus, vous le savez, j'ai l'appui du grand Roi;
» L'avenir m'appartient!!!
LA COMTESSE, *froidement.*
» Le présent est à moi.
ISABELLE.
» Tout à l'heure, en dépit de vos menaces vaines,
» Vous serez dans mes mains!!!...
LA COMTESSE, *avec une joie tranquille.*
» Je vous tiens dans [les miennes.
ÉMÉRANCE, *bas à Isabelle.*
» Vous vous perdez!
ISABELLE, *éclatant tout à fait.*
» C'est trop d'hypocrites discours;
» Désormais je renonce à de lâches détours.
» Mentir m'est odieux, dissimuler me pèse;
» Mais j'ai dit : *je vous hais*..... je respire à mon [aise!!!...
LA COMTESSE, *avec une dignité froide.*
» Assez! dans le conflit où l'on s'est égaré
» Jusqu'à me provoquer, je me respecterai! »
Regardant au dehors.
Mais je verrai bientôt tant d'audace expiée.
Avec force.
Je suis lasse, surtout je suis humiliée
De songer que c'est vous qui troublez mon sommeil!
Et d'avoir à combattre un ennemi pareil!
Se retournant.
Combien Fabrice est lent! j'avais pensé l'entendre!
PEDRO, *à part.*
Oh! comme ce vieillard se fait longtemps attendre!
LA COMTESSE.
Ah!... c'est lui!
PEDRO.
Le voici!...

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, L'OFFICIER *en arrière*, FABRICIO, *introduisant l'Officier*, MENDOCE, ÉMÉRANCE, ISABELLE, PEDRO, GUSMAN, L'ALGUASIL, DES SOLDATS.

L'OFFICIER, *à la Comtesse.*
Je viens vous avertir
Au nom du cardinal, qu'il est temps de partir,
Que le carrosse est là, qu'il faut à la frontière
Se rendre sur-le-champ.
LA COMTESSE, *radieuse.*
Ma vengeance est entière?
ISABELLE.
Dieu!
ÉMÉRANCE.
Ciel!
LA COMTESSE, *à Isabelle, avec bonheur.*
Vous entendez? c'est un commandement
De quitter le pays, vous, don Pèdre et Gusman.
FABRICIO, *s'élançant avec ardeur.*
Non pas! non pas!...
MENDOCE, *s'avançant avec aplomb.*
Il faut que la méprise cesse:
Solennellement.
L'ordre du cardinal vous désigne, comtesse.
LA COMTESSE.
Moi?
L'OFFICIER.
Vous-même.
ISABELLE *et* PEDRO.
Elle?
LA COMTESSE.
Moi!...
ÉMÉRANCE.
Quel bonheur!
LA COMTESSE.
Comment, moi!!!
MENDOCE.
Votre lettre à la reine est arrivée au roi.
LA COMTESSE.
Au roi? qui m'a trahie à ce point? quel infâme?...
PEDRO, *s'avançant avec une modestie orgueilleuse.*
Vous voyez devant vous le coupable, madame.
LA COMTESSE.
Toi?
ISABELLE.
Vous?
ÉMÉRANCE.
Lui?
L'OFFICIER, *à la Comtesse.*
J'ai mon ordre...
ISABELLE, *à la Comtesse, en baissant les yeux comme elle, et en reproduisant ses inflexions de voix.*
En toute humilité,
Inclinons-nous toujours devant l'autorité.
LA COMTESSE, *se redressant avec fierté.*
J'ai gouverné, dix ans, avec gloire peut-être
L'idiot couronné que vous avez pour maître.
Mais puisque des ingrats parlent de me bannir...
J'abandonne l'Espagne afin de la punir.
GUSMAN, *s'élançant après qu'elle est partie.*
Bon voyage, et restez longtemps en Allemagne!
L'Officier, les Soldats et l'Alguasil la suivent.

SCÈNE IX.

ÉMÉRANCE, ISABELLE, MENDOCE, PEDRO, FABRICIO, GUSMAN.

MENDOCE.
Sa chute a rapproché la France de l'Espagne.
PEDRO, *serrant la main du vieillard.*
Cher Fabrice!...
ISABELLE.
Il se peut?
MENDOCE.
Nous l'avons emporté

En triomphateur.

Je suis Français de cœur, je l'ai toujours été!...

ISABELLE, *impatiente.*

Mais les détails?...

MENDOCE, *avec orgueil.*

J'ai vu le monarque lui-même;
Il m'a nommé ministre et change de système.
« Espagnols, on avait surpris ma bonne foi,
» Dit-il; plus d'archiduc! Philippe est votre roi;
» Il est mon successeur, le fils de ma tendresse!..»

PEDRO, *gaiement.*

J'ai fait changer un trône en changeant une adresse.

MENDOCE.

Digne Pèdre!

ÉMERANCE.

Ami vrai!

GUSMAN.

Je me sens fier de toi!

ISABELLE.

Il nous a sauvés tous!

MENDOCE.

Je le prends avec moi.

S'adressant à tous, d'une voix solennelle.

Vos vœux, puisqu'à présent je suis au ministère,
Vont tous être comblés... Je vous rends votre terre,
Ma sœur. Pour vous, Gusman, je vous l'avais promis,
Vous êtes directeur.

A Pedro, en lui frappant sur l'épaule.

Toi, je te fais commis.

PEDRO, *s'essuyant le front.*

Ouf!... je viens de finir une rude campagne!
Il m'a fallu changer la face de l'Espagne,
Faire un roi, de l'Europe anéantir le plan...
Pour avoir un emploi de mille écus par an.

FIN.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE V, SCÈNE X

LES

SUITES D'UNE FAUTE,

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE.

Par MM. A. Arnould et N. Fournier,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 17 AVRIL 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
VALLERAY.	M. LOCKROY.	PROSPER, domestique de Valleray.	M. REGNIER.
DESILLES, son ami.	M. DELAFOSSE.	Mme VALLERAY.	Mme DORVAL.
FERMONT, maire de Senlis. . . .	M. CH. MANGIN.	LOUISE DURAND.	Mme VERNEUIL.

La scène se passe dans un salon de la maison de campagne de Valleray, près Senlis.

NOTA. Les noms des personnages, en tête de chaque scène, indiquent la position des acteurs.

ACTE PREMIER.

Un salon de la maison de Valleray. Portes à droite et à gauche ; porte d'entrée au fond : on aperçoit un jardin. Une table garnie, une toilette.

SCENE PREMIERE.

Mme VALLERAY, DESILLES.

Mme Valleray arrive du jardin, Desilles la suit.

Mme VALLERAY.

Eh bien! monsieur Desilles, vous ne continuez pas votre promenade?

DESILLES.

Puisque vous avez interrompu la vôtre.

Mme VALLERAY.

Vous n'allez pas rejoindre mon mari?

DESILLES.

Je craindrais de déranger Valleray dans sa correspondance. Mais vraiment, madame, je commence à me croire indiscret en prolongeant une conversation qui n'est un plaisir que pour moi seul.

Mme VALLERAY.

Je vous demande pardon, je la trouve fort piquante, et la nouveauté de vos théories suffirait pour me divertir : je ne dis pas pour me plaire.

DESILLES.

Qu'ont-elles pourtant de si étrange? Je répète, après beaucoup d'autres, que cette sympathie mutuelle, dont on fait tant de bruit dans les livres, n'existe guère dans le monde, et que c'est tout simplement un concours de circonstances favorables qui fait naître et qui développe nos sentimens. « En quelque lieu que vous fussiez, mon » cœur eût volé au-devant du vôtre! » Propos d'amans qui s'abusent! L'habitude de se voir, la facilité de se rencontrer, l'occasion enfin les a mis en rapport, et comme ils n'avaient rien qui les éloignât l'un de l'autre, ils se sont crus nés l'un pour l'autre. Voilà l'histoire de presque toutes les sympathies. Aussi, selon moi, madame, les plus habiles en amour sont ceux qui savent dominer les circonstances et ménager les occasions. Le grand art de réussir, c'est la patience.

Mme VALLERAY.

Vous appartenez, je le vois .. à cette école de moralistes qui affectent de ne pas croire à la sagesse des femmes.

DESILLES.

Pardonnez-moi, j'y crois... comme à celle des hommes. Je crois aux représailles légitimes et aux circonstances.

Mme VALLERAY.

Toujours les circonstances!

DESILLES.

Toujours.

Mme VALLERAY.

C'est aussi faire une trop belle part à ces hommes riches et oisifs qui, comme vous, n'ont d'autre soin que de se rendre aimables. Il est tel d'entre eux dont l'idée fixe est de nous tendre des piéges et de méditer notre perte.

DESILLES.

Ah! plutôt me perdre moi-même.

Mme VALLERAY.

Monsieur!

DESILLES.

Excusez ce cri de révolte contre une supposition.

Mme VALLERAY.

Il suffit : laissons cela.

DESILLES.

Quels sont, pour ce matin, vos projets et vos ordres, madame?

Mme VALLERAY.

J'attends M. Fermont, le nouveau maire de Senlis. Il a promis de venir rendre compte à mon mari des chances de sa candidature.

DESILLES.

J'espère bien que ce cher Valleray sera nommé Ceux des électeurs que j'ai vus m'ont assuré de leurs bonnes dispositions.

Mme VALLERAY.

Mon mari vous saura gré de ces démarches : elles prouvent toute votre amitié pour lui

DESILLES.

Il ne fallait pas moins que ce motif pour me priver si long-temps du plaisir de vous voir. Invité par Valleray à passer la belle saison dans cette maison de campagne, après un séjour de quelques semaines seulement, j'ai perdu près d'un mois, à droite et à gauche, en courses et en visites, mais toujours occupé de vous, madame, toujours et partout publiant votre éloge. Enfin, depuis hier au soir, me voilà de retour près de vous : il me semble que je respire l'air natal. Je vous ai retrouvés les mêmes : vous toujours belle; lui toujours bon camarade. Seulement j'ai été frappé d'un changement survenu pendant mon absence : n'ai-je pas aperçu tout-à-l'heure, sur la pelouse du parc...

Mme VALLERAY.

Une petite fille.

DESILLES.

Qui paraît avoir deux ans à peine.

Mme VALLERAY.

Comment la trouvez-vous?

DESILLES.

Fort jolie, autant que j'ai pu distinguer.

Mme VALLERAY.

N'est-ce pas? Comme elle est gracieuse! quels traits fins et délicats! et si caressante! si douce!

DESILLES.

Mais quelle est-elle? et comment se trouve-t-elle ici?

Mme VALLERAY.

Ah! voilà justement ce que vous ne saurez qu'un peu plus tard : c'est un grand mystère, un vrai roman. Peut-être M. Fermont pourra-t-il m'aider à l'éclaircir. Jusque là il faudra que vous preniez la peine d'enchaîner votre curiosité en exerçant cette haute faculté que vous estimez tant, la patience.

DESILLES.

Ah! madame, je crois que pour ne pas vous déplaire, je deviendrais capable de toutes les vertus.

Mme VALLERAY.

Je n'ai pas la prétention de faire des miracles. Mais rassurez-vous, l'épreuve ne sera pas longue.

SCÈNE II.

Mme VALLERAY, DESILLES, PROSPER.

PROSPER.

Madame, M. le maire sera ici dans un instant : je l'ai rencontré en revenant de la ville.

DESILLES.

Et tu as pris l'avance?

PROSPER.

Oh! j'ai de bonnes jambes! la poste est jalouse de moi. Il n'est pas encore dix heures, et j'apporte à monsieur ses journaux et ses lettres

DESILLES.

Voilà un garçon bien alerte et bien joyeux! je l'avais laissé si maussade!

PROSPER.

Oh! monsieur, c'est qu'alors il y avait ici la vieille Marguerite, la femme de chambre de madame; elle était d'une humeur... toujours après moi! Enfin, il y a deux jours, madame a pris pitié de mes tribulations et lui a donné son compte Depuis que je n'ai plus sa mine refrognée devant les yeux, j'ai comme un poids de moins, et je respire plus à mon aise.

DESILLES.

Tu la détestais donc bien?

PROSPER.

Oui, monsieur, d'instinct.

DESILLES.

Est-ce qu'elle voulait t'épouser?

PROSPER.

J'en ai eu l'idée.

Mme VALLERAY.

Prosper, ne faites pas attendre mon mari.

PROSPER.

Voici M. Fermont.

Il sort par la porte à gauche.

SCENE III.

DESILLES, Mme VALLERAY, FERMONT.

FERMONT.

Madame, j'ai l'honneur... votre serviteur, monsieur Desilles. Je vous fais compliment, madame, vous habitez une charmante propriété. Je viens d'admirer le parc avec les yeux jaloux d'un voisin, et le chemin vicinal avec la complaisance d'un maire. Nouvellement établi à Senlis, j'ai reçu plusieurs visites de votre mari, sans avoir pu vous rendre encore mes devoirs. Aurez-vous la bonté de m'excuser?

Mme VALLERAY.

Permettez-moi de vous traiter en ami. M. Valleray est déjà une de vos anciennes connaissances.

FERMONT.

J'ai surveillé son éducation à Bordeaux, pendant les fréquens voyages d'un de ses parens, négociant comme moi, mais plus actif, plus aventureux. Ce cher Adrien! je riais alors de ses escapades. Plus tard, je l'ai revu dans la même ville, et je crois qu'alors il était marié.

Mme VALLERAY.

Oui, monsieur. Il y a près de trois ans, il me quitta pour aller à Bordeaux recueillir une faible part de l'héritage de cet oncle qu'il avait à peine connu: car Adrien, orphelin en bas âge, n'a jamais su ce que c'était qu'une famille.

FERMONT.

Aussi a-t-il fait son chemin tout seul. Dans cette carrière de l'industrie, où tout le monde cherche la fortune, il a cherché d'abord les moyens de se rendre utile. Ses efforts ont été appréciés, et maintenant, grâce à un heureux mariage, à un nom honorable et à un caractère indépendant, le voilà, tout jeune encore, sur le point d'être élu député.

DESILLES.

Ses concurrens sont, je crois, peu redoutables.

FERMONT.

Par leur mérite, oui; mais par leurs intrigues... L'un a promis, s'il était nommé, de nous faire obtenir une nouvelle route; l'autre parle d'une cour royale; et Adrien, qu'a-t-il promis?

DESILLES.

De travailler au bonheur public. L'intérêt de la France vaut bien celui d'une localité.

FERMONT.

La localité n'est pas de votre avis : elle tient compte du bien qu'on lui fait. Moi, par exemple, nouveau venu dans ce pays, je me suis acquis une sorte de popularité en cédant à la ville quelques toises de terrain dont je n'avais que faire. Je veux profiter de ma position pour servir Adrien, et, quoique je ne sois pas orateur, je prendrai la parole pour rappeler tous ses titres. Que ne puis-je, madame, en faire valoir un qui, pour bien des gens, serait une garantie de plus! Un père de famille, disent-ils, est attaché à son pays par un double lien : homme politique, il veut que son œuvre lui survive; législateur, il s'occupe du présent, les yeux fixés sur l'avenir.

Mme VALLERAY.

Hélas, monsieur Fermont, le bonheur dont vous parlez, celui de se voir revivre dans ses enfans, est le seul que depuis six ans le ciel ne nous ait pas accordé. Mais il semble que le hasard ou plutôt la volonté humaine ait pris soin de nous dédommager.

FERMONT

Comment cela?

Mme VALLERAY.

C'est le récit que je vous ai promis, monsieur Desilles. Voici ce qui nous est arrivé. (*A Fermont.*) Comme premier magistrat de la ville, monsieur, vous obtiendrez peut-être des renseignemens qui jetteront quelque jour sur cette aventure. Il y a trois semaines, nous étions seuls, mon mari et moi : monsieur venait de nous quitter; nous dirigeâmes notre promenade du soir vers la charmille qui est à l'extrémité du parc. Le temps était beau, l'air pur; assis sur un banc de verdure, nous regardâmes long-temps le soleil descendre derrière les maisons de la ville, et tandis que nous causions sans suite et vaguement, comme l'on fait quand on se sent heureux, la nuit nous surprit à la même place. Alors je me levai pour aller, suivant l'usage, fermer la grille qui donne sur la petite avenue : à peine avais-je fait quelques pas que tout-à-coup un faible cri m'arrêta ; je prêtai l'oreille, un nouveau cri se fit entendre; il partait d'un bosquet voisin. Je passai derrière la charmille, et là, sur le gazon, à la dernière clarté du jour, j'aperçus une pe-

ite fille qui promenait autour d'elle de grands yeux effrayés. Je la pris dans mes bras et j'appelai mon mari, qui fut bien étonné de cette rencontre. Nous nous avançâmes dans l'avenue pour découvrir les personnes à qui appartenait cette enfant ; nous ne vîmes rien; nous appelâmes, on ne répondit pas. Nous reprîmes alors l'allée du parc ; l'enfant pleurant toujours, et moi la tenant embrassée : combien je la trouvais jolie! nous ne pouvions nous lasser de la regarder. Elle passa la nuit à mes côtés. Le lendemain Adrien fit des démarches aux environs pour retrouver quelque trace de cet événement; pendant ce temps la pauvre petite s'était habituée à moi : elle ne pleurait plus, elle me souriait, et nous étions devenus les meilleurs amis du monde. Lorsque mon mari rentra, il n'avait rien découvert, et je lui sautai au cou, car j'étais bien contente!

FERMONT.

Et depuis ce temps-là il ne vous est parvenu aucune nouvelle?

Mme VALLERAY.

Aucune.

FERMONT.

Et vous n'avez pas trouvé le moindre indice?

Mme VALLERAY.

Non, monsieur. Les vêtemens étaient simples, sans annoncer la misère ; du reste, point de bijoux, de chiffres, de marques particulières.

DESILLES.

Je reconnais dans votre conduite, madame, la généreuse vivacité de vos impressions. Mais quoi? sans savoir seulement à quelle famille s'adressent vos bontés, vous voudriez...

Mme VALLERAY.

Si je découvre les parens d'Amélie (je l'ai appelée Amélie, comme moi), si je les découvre, et que ce soient des malheureux que la misère ait réduits à cette extrémité, je viendrai à leur secours, et je leur rendrai leur enfant, car je sens bien, hélas! quel doit être le chagrin d'une mère!

FERMONT.

Prenez garde: plus vous tarderez à vous séparer d'elle, plus le sacrifice sera pénible.

DESILLES.

Sans compter que souvent de pareils soins sont payés d'ingratitude.

Mme VALLERAY.

Vous voyez toujours le mauvais côté des choses, monsieur Desilles. A vous entendre, il n'existerait dans le monde aucun sentiment louable, aucune vertu.

DESILLES.

Je rends hommage aux vôtres, madame, en admirant cette grâce parfaite qui en double le prix.

Mme VALLERAY.

Continuez, monsieur, mon mari vient pour vous entendre.

SCENE IV.

DESILLES, Mme VALLERAY, VALLERAY, FERMONT.

VALLERAY, *à part en entrant.*

Qui m'expliquera cette lettre? (*Il aperçoit les autres personnages et s'arrête tout-à-coup.*) Ils sont encore ici!

FERMONT.

Eh! mon cher Adrien, arrivez donc; on a bien de la peine à vous voir et à vous serrer la main.

VALLERAY.

Mille pardons... des lettres pressées qu'il m'a fallu lire...

FERMONT.

C'est bien, c'est bien; vous en teniez une en entrant. Ne vous excusez pas avec moi; c'était bon quand vous me regardiez comme un Mentor. Aujourd'hui, vous n'êtes que mon administré, et je suis persuadé que vous me voyez toujours avec plaisir.

VALLERAY.

Toujours.

FERMONT.

Eh! mais vous me paraissez un peu changé... ce front pâle, ces traits altérés...

Mme VALLERAY.

En effet Serais-tu souffrant, mon ami?

VALLERAY.

Moi! point du tout.

DESILLES.

C'est peut-être un peu de travail forcé.

VALLERAY.

Pas autre chose. Monsieur Fermont restera-t-il à déjeuner avec nous?

FERMONT.

Impossible! j'allais partir. Voici bientôt l'heure de l'assemblée préparatoire, et je dois ouvrir la séance par une espèce d'improvisation qu'il me faut le temps d'imaginer. Ne manquez pas de venir m'y rejoindre. Si je vous quitte, mes chers amis, c'est encore pour m'occuper de vos intérêts.

VALLERAY.

Voulez-vous abréger votre chemin? ma femme va vous conduire jusqu'à la grille de la petite avenue.

FERMONT, *à Mme Valleray.*

N'est-ce pas le théâtre de l'aventure que vous me contiez tout-à-l'heure?

Mme VALLERAY.

Justement.

FERMONT.

J'en suis encore touché, et cette pauvre petite m'intéresse déjà beaucoup.

VALLERAY.

C'est une charmante enfant, dont nous sommes tous enchantés. Si vous pouviez découvrir sa famille...

FERMONT.

J'y ferai mes efforts. Ne puis-je la voir?

Mme VALLERAY.

Nous entrerons, en passant, chez la femme du jardinier. Je suis forcée de la laisser là jusqu'à ce que je me sois procuré une nouvelle femme de chambre.

FERMONT.

Adieu monsieur Desilles. Au revoir, mon cher Adrien. (*Bas.*) Je vous félicite, vous avez une femme excellente, et, entre nous, elle serait tout-à-fait digne d'être mère de famille. Adieu.

DESILLES, *à part, tandis que Valleray reconduit Fermont.*

Voilà donc pourquoi je l'ai retrouvée toute préoccupée... une affection presque maternelle... de nouveaux soins... c'est un obstacle de plus... mais avec le temps et l'envie de réussir...

Mme Valleray et Fermont sortent par la gauche.

SCENE V.

DESILLES, VALLERAY.

VALLERAY, *revenant.*

Tu restes? tu ne les suis pas?

DESILLES.

Je suis déjà sorti ce matin, et je me réserve pour être aux ordres de ta femme.

VALLERAY.

Prosper! où donc est-il? (*Bas.*) Pas un instant à perdre! (*Haut.*) Prosper!

DESILLES.

Il accompagne madame... je le vois; veux-tu que je l'appelle?

VALLERAY.

Non : s'il est avec ma femme, j'attendrai qu'il ait quittée; rien ne presse.

DESILLES.

Mais vraiment, mon cher Valleray, M. Fermont avait raison. Tu parais tout agité.

VALLERAY.

Tu te trompes.

DESILLES.

As-tu reçu quelque nouvelle fâcheuse?

VALLERAY

Eh! mon Dieu, non, te dis-je.

DESILLES.

Tiens, mon cher, c'est un mauvais système que de cacher quelque chose à ses amis; les secrets confiés, nous les respectons: mais les secrets surpris nous appartiennent, et tu as pris l'habitude d'être avec moi d'une réserve!... par exemple, quand j'allai à Bordeaux pour te rejoindre, il y trois ans, à l'époque de ton long voyage...

VALLERAY.

Eh bien?

DESILLES.

En arrivant, j'appris que tu étais à dix lieues de là, au village de Lambzac...

VALLERAY.

Chut!

DESILLES.

Il n'y a personne pour m'entendre. Comme je m'étonnais de cette excursion, tu m'écrivis une lettre que j'ai encore, où tu prétextais une affaire de famille, affaire tellement secrète qu'il fallait la cacher même à Mme Valleray.

VALLERA.

C'est ce que tu as fait?

DESILLES.

Avec beaucoup de discrétion, car elle ne se doute pas que tu aies jamais quitté Bordeaux... Mais entre nous, j'ai toujours soupçonné là-dessous quelque aventure.

VALLERAY.

Desilles!

DESILLES.

Que veux-tu? je n'ai pas le bonheur de croire à la fidélité conjugal ... d'aucun côté. Il faut payer sa dette à la fragilité humaine, avant le mariage... ou après... il y en a même qui la paient double. Que ce soient là des mystères pour une femme d'humeur jalouse, je le conçois, mais pour des amis!... moi, je m'annonce partout pour ce que je suis, faisant bon marché des préjugés et des scrupules; aussi toutes mes attaques sont de bonne guerre : je préviens les gens pour qu'ils aient à se défier. Passé cela, je rentre dans mon droit, et je suis en règle avec ma conscience.

VALLERAY, *à part.*

Je n'y tiens plus!... (*Haut.*) Prosper! enfin, le voilà.

SCENE VI.

DESILLES, VALLERAY, PROSPER.

PROSPER.

M. de Préval, qui est déjà venu hier au soir, attend monsieur dans son cabinet.

DESILLES.

Un de nos principaux électeurs!... le plus fort actionnaire du journal du département.

VALLERAY.

Je n'ai pas le loisir de le recevoir; sois assez bon, mon cher Desilles pour me remplacer près de lui.

DESILLES.

Volontiers. Je me charge de le gagner; sous ce rapport-là, j'entends tes intérêts mieux que toi-même, et je t'en rendrai bon compte. (*A part.*) Décidément, il se cache de moi, mais tôt ou tard j'aurai son secret.

Il sort.

SCENE VII.

VALLERAY, PROSPER.

VALLERAY.

Qui t'a remis cette lettre ce matin? Est-ce le piéton ordinaire de Senlis?

PROSPER.

Non, monsieur, c'est celui de Nanteuil: il a fait deux lieues tout exprès.

VALLERAY.

T'a-t-il dit de qui il la tenait?

PROSPER.

Non, monsieur.

VALLERAY.

Tu vas sceller mon cheval.

PROSPER.

Bien.

VALLERAY.

Tu le mèneras en dehors de la maison, et tu l'attacheras derrière le mur du parc.

PROSPER.

Suivrai-je monsieur?

VALLERAY.

Non, hâte-toi.

Prosper sort par le fond.

SCENE VIII.

VALLERAY *seul, déployant une lettre.*

Je crois bien reconnaitre cette écriture. (*Lisant.*) « Quoi qu'il puisse arriver, soyez maître » de vous, ne laissez paraître aucune surprise. » Point de signature! Si c'est elle qui m'écrit, à quoi dois-je m'attendre? Après un court séjour à Lambzac, j'avais fui loin de Pauline; j'appris bientôt qu'elle avait disparu; le passé s'éloignait sans laisser de traces, j'avais tout oublié, et voilà tout-à-coup qu'un seul mot me fait frémir. Je me trompe peut-être, mais si quelque malheur me menace, je le préviendrai. Seul, je me serais humilié, le remords m'eût rendu faible; mais pour Amélie, je saurai tout braver, jusqu'à la voix de ma conscience. Allons, vite... Dieu! ma femme!

SCENE IX.

Mme VALLERAY, VALLERAY.

Mme VALLERAY.

Je n'ai pas été long-temps, mon ami; il me tardait de te revoir. Les observations de M. Fermont ne m'ont pas échappé; j'ai remarqué du trouble sur ton visage... aurais-tu quelque peine? dis-la-moi, je la partagerai; quelque crainte? Parle, et je tâcherai de la dissiper.

VALLERAY.

Rassure-toi... quelques préoccupations bien naturelles en ce moment...

Mme VALLERAY.

Oui, je conçois, vous autres hommes, vous attachez tant de prix à tous ces graves intérêts qui vous éloignent de nous!... S'il était vrai pourtant que de tels soins dussent s'emparer de ta vie, et que l'ambition prît la place de l'amour, je te supplierais, pendant qu'il en est temps encore, de regarder en arrière et de comparer les chagrins, les soucis de cette nouvelle carrière avec nos six années de bonheur.... que choisirais-tu, mon ami?

VALLERAY.

Notre amour, Amélie.

Mme VALLERAY.

Rien ne le troublera, n'est-ce pas?

VALLERAY.

Rien!... je l'espère.

Mme VALLERAY.

Vois-tu, lorsque le cœur est tranquille et joyeux, tout est riant, tout nous enchante; il n'est point de retraite qui paraisse sombre, point de solitude qui ne soit peuplée, car notre ame se reflète sur tout ce qui nous entoure... c'est ce que j'éprouve auprès de toi.

VALLERAY.

Et moi, je ne voudrais jamais te quitter: cependant il le faut quelquefois, maintenant même.

Mme VALLERAY.

Déja?

VALLERAY.

Tu sais, cette affaire, cette réunion... Adieu; sois bien persuadée que je t'aime plus que tout au monde.

Mme VALLERAY.

Comme autrefois, et pour toujours?

VALLERAY.

Oui, pour toujours.

Il l'embrasse et sort par le fond.

SCENE X.

Mme VALLERAY, *seule.*

Cher Adrien! que j'ai de regrets quand il s'éloigne, ne fût-ce que pour un moment! mon seul plaisir alors est de penser à son retour; c'est que notre bonheur est si pur et si vrai! depuis le premier jour de notre mariage, jamais le plus léger sujet de peine; il sait combien je serais jalouse, sa délicatesse m'a toujours épargné jusqu'à l'ombre d'une inquiétude. Voilà pourtant de ces choses qui feraient sourire M. Desilles; il refuserait d'y croire, et me considérerait avec pitié; aussi je me garderai bien de le lui dire.

SCENE XI.

PROSPER, Mme VALLERAY.

PROSPER.

Madame...

Mme VALLERAY.

Que voulez-vous?

PROSPER.

Il y a là quelqu'un qui attendait que madame fût seule pour lui parler.

Mme VALLERAY.

Une visite!

PROSPER.

C'est une jeune personne qui ne m'a pas dit son nom; je ne l'ai jamais vue auparavant, et je ne pense pas qu'elle soit de ce pays.

Mme VALLERAY.

Quelle est sa condition?

PROSPER.

Je ne sais pas trop : ce n'est pas une demoiselle, ce n'est pas non plus une paysanne; au reste, elle est fort bien, et nous avons causé quelque temps; c'est-à-dire, elle ne me répondait pas. Si madame était assez bonne pour la recevoir.

Mme VALLERAY.

Comment donc? une protégée de M. Prosper... faites-la entrer. (*Seule.*) Encore quelque demande de secours; j'ai une certaine habitude des physionomies, et si réellement elle mérite l'intérêt...

Elle va s'asseoir.

SCENE XII.

Mme VALLERAY, LOUISE, PROSPER.

Mme VALLERAY.

Approchez, mademoiselle.

PROSPER, *à Louise.*

Approchez, approchez, n'ayez pas peur de madame; au fond elle est très-bonne.

Mme VALLERAY.

Que désirez-vous de moi, mademoiselle?

Louise regarde Prosper et lui fait signe de se retirer

PROSPER.

Hein?

Mme VALLERAY.

C'est juste. (*A Prosper.*) Retirez-vous.

PROSPER, *à part en regardant Louise.*

Quels grands airs! ce doit être une demoiselle; c'est dommage.

Il sort.

SCENE XIII.

Mme VALLERAY, LOUISE.

Elles se regardent quelque temps avant de parler.

Mme VALLERAY, *à part.*

Figure douce, maintien réservé.

LOUISE, *à part.*

Cette femme est belle!

Mme VALLERAY.

Nous sommes seules, mademoiselle; parlez, quel est le sujet qui vous amène chez moi?

LOUISE.

Je voudrais, madame, que vous pussiez le deviner.

Mme VALLERAY.

Quoi! vous n'osez pas me le découvrir; remettez-vous : votre démarche, je le suppose, n'a rien dont vous deviez rougir.

LOUISE.

Non, madame.

Mme VALLERAY, *se levant.*

En effet, votre extérieur, vos manières annoncent une personne bien née.

LOUISE, *lentement.*

J'ai reçu de l'éducation, madame, plus peut-être qu'il ne convient à ma situation présente. Mon père et ma mère ont perdu leur fortune qu'ils avaient confiée à un négociant, ils en sont morts de chagrin; presque seule dans le monde, car il ne me restait qu'un frère, un marin, qui voyageait au loin, j'ai vécu quelque temps de mon travail, et d'une bien faible pension que le spéculateur qui avait ruiné ma famille me légua en mourant. Des circonstances cruelles m'ont forcée de quitter le lieu de ma naissance, il y a près de trois ans. Peu à peu mes ressources se sont épuisées, mon travail a cessé de me suffire, et je me vois obligée aujourd'hui de descendre à une condition pour laquelle je sais que je n'étais pas faite.

Mme VALLERAY.

Pardon, je crains de ne pas bien comprendre; de quelle condition parlez-vous?

LOUISE, *avec hésitation.*

Depuis deux jours, il y a dans cette maison... une place...

Mme VALLERAY.

Celle de femme de chambre?

LOUISE.

Je viens vous la demander.

Mme VALLERAY.

Vous! est-il possible? Qui donc vous a adressée chez moi?

LOUISE.

Personne, madame.

Mme VALLERAY.

Comment! personne ne s'intéresse à vous?

LOUISE.

Je suis seule et pauvre, et jusqu'à présent je n'ai pas eu de maîtres; je me trouve sans famille, sans amis, sans protecteurs.

Mme VALLERAY.

Je regrette qu'il en soit ainsi, car votre langage m'avait intéressée vivement; mais je ne puis prendre à mon service que des personnes recommandées.

LOUSIE.

Ah! madame, vous qui connaissez le monde, attachez-vous sérieusement quelque prix à ces sortes de recommandations presque toujours arrachées par l'importunité et accordées par l'insouciance? aurez-

vous moins égard aux prières d'une pauvre fille

Mme VALLERAY.

Comme elle est émue! Voyons, ne vous découragez pas: il est des maisons d'un accès plus facile, et quant à présent, si quelques secours pouvaient aider votre patience...

LOUISE, *avec dignité.*

Je vous remercie, madame.

Mme VALLERAY.

Je n'ai pas voulu vous offenser.

LOUISE.

Je consens à servir dans cette maison, mais pas ailleurs.

Mme VALLERAY.

Pourquoi cela ?

LOUISE.

Mais pour ne pas m'exposer deux fois à un refus.

Mme VALLERAY.

Vous êtes fière!

LOUISE.

Et pourtant je vous implore.

Mme VALLERAY.

Mais enfin, si je consentais à vous recevoir, quelle garantie m'offririez-vous ?

LOUISE.

Ma conduite; gardez-moi seulement quelques jours, et vous verrez si je suis digne de votre intérêt. C'est un asile que je vous demande, et rien de plus; le respect qui vous entoure sera pour moi une protection. Vous vous taisez... ah! je m'éloigne.

Mme VALLERAY.

Attendez; si j'hésite encore, c'est pour vous seule : vous ignorez les désagrémens d'un service nouveau pour vous; les maîtres ont des momens d'humeur, des vivacités , des caprices... moi-même...

LOUISE.

Je supporterai tout, madame.

Mme VALLERAY.

Vous ignorez aussi une partie des devoirs qui vous attendent; nous avons ici depuis quelques semaines...

LOUISE.

Un jeune enfant.

Mme VALLERAY.

Ah! vous savez déjà...

LOUISE.

Je l'ai aperçu en arrivant.

Mme VALLERAY.

Il ne nous appartient pas, mais nous voulons qu'il soit élevé avec le plus grand soin. Quand désirez-vous entrer chez moi?

LOUISE.

A l'instant même.

Mme VALLERAY.

Vous n'avez rien qui vous retienne?

LOUISE.

Rien au monde.

Mme VALLERAY.

Je vous accepte, voilà qui est convenu, et j'espère que je n'aurai pas à m'en repentir.

LOUISE.

Jamais, madame, s'il dépend de moi.

Mme VALLERAY.

Fort bien. (*Elle appelle.*) Prosper.

SCENE XIV.

Mme VALLERAY, PROSPER, LOUISE.

PROSPER.

Madame appelle?

Mme VALLERAY.

Conduisez cette jeune fille au logement de ma femme de chambre, chez elle.

PROSPER.

Comment! est-ce que mademoiselle serait...?

LOUISE.

Votre compagne, monsieur Prosper.

PROSPER.

Est-il possible! ah! bien, à la bonne heure! ce n'est pas comme la vieille Marguerite. Merci, madame.

Mme VALLERAY, *à Louise.*

Votre nom?

LOUISE.

Louise Durand.

Mme VALLERAY.

Eh bien, Louise, montrez-vous toujours telle que vous vous annoncez, et nous serons contentes l'une de l'autre.

Louise fait une révérence et va pour sortir par le jardin.

PROSPER, *lui montrant la porte à droite.*

Par ici, mamselle Louise; par ici, plus tard nous reviendrons de ce côté-là, (*il montre la porte à gauche*) pour chercher la petite.

Ils sortent.

SCENE XV.

Mme VALLERAY, *seule.*

Cette jeune fille me plaît: ce sera mieux qu'une domestique, je l'espère; j'aurai une société agréable pendant les absences forcées d'Adrien. Je ne sais comment je les supporterai : il y a à peine une heure qu'il est parti, et déjà l'impatience me gagne. On entre dans la cour! c'est lui!

SCENE XVI.

VALLERAY, Mme VALLERAY.

Mme VALLERAY.

Allons donc! monsieur se fait bien attendre.

VALLERAY, *à part.*

Elle est calme, je respire! Je ne m'étais pas trompé, c'est une jeune fille qui a remis cette lettre.

SCENE XVII.

DESILLES, VALLERAY, Mme VALLERAY.

DESILLES, *sortant de la chambre à gauche.*

Ah! te voilà! Je quitte M. Préval, il est fort ien disposé.

Mme VALLERAY.

Vous causerez d'affaires à déjeuner. Louise!

VALLERAY.

Qui appelles-tu?

Mme VALLERAY.

Pendant ton absence, mon ami, j'ai retenu une nouvelle femme de chambre.

DESILLES.

Jeune et jolie, j'en suis sûr.

Mme VALLERAY.

Mais oui.

DESILLES.

Les maîtresses de maison n'en font jamais d'autres, elles sont d'une imprudence!

Mme VALLERAY.

Monsieur Desilles, vous plaisantez toujours... La voici.

SCENE XVIII.

VALLERAY, DESILLES, Mme VALLERAY, LOUISE.

VALLERAY, *à part.*

Pauline!

Desilles les regarde tous deux.

Mme VALLERAY, *à Desilles.*

Qu'en dites-vous?

DESILLES.

Elle est fort bien.

LOUISE.

Madame est servie.

DESILLES.

Et elle parle encore mieux. Allons, à table. Madame veut-elle accepter mon bras?

Il sort avec Mme Valleray par le fond.

SCENE XIX.

VALLERAY, LOUISE.

VALLERAY, *très-vivement.*

C'est vous, Pauline!

LOUISE, *de même.*

Non pas Pauline, mais Louise.

VALLERAY.

Chez moi!

LOUISE.

Chez votre femme.

VALLERAY.

Qu'y venez-vous faire?

LOUISE.

Vous le saurez.

DESILLES, *du fond.*

Eh bien! Valleray?...

VALLERAY.

Me voilà, je te suis... Grand Dieu!

Il sort en suivant Desilles.

LOUISE, *seule.*

Allons embrasser ma fille!

Elle entre dans la chambre à gauche. Nuit complète à la rampe.

ACTE DEUXIEME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCENE PREMIERE.

LOUISE, PROSPER.

PROSPER.

Venez, venez, mamselle Louise : nous serons aussi bien ici que dans l'antichambre pour attendre les ordres de monsieur et de madame. Il y a comme ça, dans la journée, le matin surtout, quand le service est fait et que les maîtres sont occupés, il y a de bons petits momens où on est libre et où on peut se reposer en causant. Dites-moi, j'ai une idée; il n'y a pas long-temps que vous servez?

LOUISE.

Non.

PROSPER.

Tant mieux.

LOUISE.

Pourquoi?

PROSPER.

C'est que j'aurai le plaisir de vous donner des conseils, de vous apprendre comment il faut se conduire. J'ai de l'expérience, moi, et puis j'aime mon état.

LOUISE, *tristement.*

Vous n'en avez jamais eu d'autre?

PROSPER.

Jamais. Je suis né domestique : pas plus haut que ça, je faisais déjà des commissions, et très-bien. Vous serez bientôt au fait ici.

LOUISE.

Je m'y trouverai heureuse, j'en suis sûre.

PROSPER.

Je l'espère, c'est là ce que j'ai pensé tout de

suite. Quand je vous ai vue avec votre air doux et timide, je me suis dit : V'là la tranquillité qui m'arrive, ça ne sera pas comme avec l'ancienne; elle pouvait se vanter celle-là d'avoir un caractère égal : toujours en colère ! Tandis que vous, mamselle Louise, vous qui êtes jeune, jolie...

LOUISE, *l'interrompant.*

Reçoit-on beaucoup de monde ici?

PROSPER.

Quelques voisins, voilà tout; et puis M. Desilles, que vous connaissez, et qui vient s'établir ici sans façon quand cela lui plait; c'est un ami intime de monsieur. J'ai connu un temps où monsieur et madame ne voyaient personne; il y a à peu près trois ans, oui, trois ans, c'était au retour d'un voyage de mon maitre, ils s'aimaient! ils s'aimaient! ça faisait plaisir à voir : toujours ensemble! toujours occupés à deviner les désirs l'un de l'autre ! ce que madame voulait, le lendemain monsieur lui en faisait la surprise.

LOUISE.

Et maintenant?

PROSPER.

Maintenant ce n'est pas qu'ils ne s'aiment plus : mais je crois que monsieur s'ennuie un peu. C'est pour cela qu'il veut se faire nommer député; madame n'est pas trop contente, elle dit qu'elle va rester seule.

LOUISE.

Seule? je croyais au contraire...

PROSPER.

Ah! oui, cet enfant... au fait, ça pourrait bien amener du changement dans la maison.

LOUISE.

Comment?

PROSPER.

Si madame élève cette petite fille, ça lui fera une distraction.

LOUISE.

En effet; et croyez-vous que son intention...?

PROSPER.

Dam! je ne sais pas. Seulement elle aime beaucoup les enfans. C'est une drôle d'histoire, celle-là! pas de nom de parens, aucun renseignement, aucun signe qui puisse la faire reconnaitre... il y a quelqu mystere là-dessous.

LOUISE.

La misère, sans doute.

PROSPER

C'est égal : dites-moi, mamselle Louise, est-ce que vous auriez le cœur d'abandonner ainsi votre enfant? Pardon, pardon, il ne faut pas rougir, je sais bien que... mais enfin, il peut se présenter un honnête homme qui désire vous appeler sa femme. J'entends bien qu'il vous faudra le temps de le connaître, de l'apprécier... ça viendra, ça viendra.

LOUISE, *à part et préoccupée.*

Si ce qu'il dit est vrai, je puis donc espérer.

PROSPER, *à part.*

Elle doit m'avoir compris. (*On entend sonner chez Mme Valleray.*) Ah! c'est madame : mamselle Louise...

LOUISE, *à part.*

J'ai fait ce que je devais, et maintenant...

On entend encore sonner.

PROSPER.

Mamselle Louise!

LOUISE.

Plait-il?

PROSPER.

Vous n'entendez pas?

LOUISE.

Quoi donc?

PROSPER.

Madame qui vous appelle.

LOUISE, *se dirigeant du côté de la chambre, à droite.*

Je n'avais pas fait attention.

PROSPER.

Dam! quand on est avec ses amis... mais je serai toujours là pour vous avertir...

LOUISE, *près d'entrer chez Mme Valleray.*

Merci.

PROSPER.

Et vous empêcher d'être grondée.

Elle entre.

SCENE II.

PROSPER, *seul, puis* VALLERAY.

PROSPER, *la regardant s'éloigner.*

Est-elle gentille! est-elle gentille! comme elle m'a dit merci! c'est étonnant l'effet qu'elle a produit sur moi!

VALLERAY, *entrant et voyant Prosper.*

Eh bien! que faites-vous là?

PROSPER, *se retournant.*

Moi! monsieur... je rangeais.

VALLERAY.

Les bras croisés? Allez préparer les chevaux, nous devons faire une promenade ce matin.

PROSPER.

Oui, monsieur. (*A part.*) Bon! j'aurai encore une occasion de causer avec Louise.

Il sort.

SCENE III.

VALLERAY, *seul.*

Pauline ici! il est de ces actions qu'on ne se rappelle que comme un rêve, et qu'on ne peut s'expliquer à soi-même. Comment ai-je été conduit à cet étrange égarement? par quelle méprise fatale? une jeune fille à qui mon oncle avait légué une faible dot, transformée à mes yeux en intrigante vulgaire! quand j'ai reconnu mon erreur, le besoin d'expier mon offense, un instant d'ivresse et de passion folle, ont fait de moi le plus coupable des hommes, oui, le plus coupable, car c'est un odieux mensonge qui me l'a livrée! Qu'y a-t-il donc en nous qui nous pousse

aveuglément vers l'écueil où notre bonheur doit s'anéantir? nous mettons notre félicité, notre honneur, le repos de notre vie dans la foi des sermens, et dès que nous sommes heureux, sans amour, sans passion, froidement, nous brisons nous-mêmes le lien que nous avons formé, et nous ne connaissons plus tard le prix de ce que nous possédions que lorsque nous craignons de tout perdre. C'est le remords qui fait notre vertu, et jusqu'à ce que nous sentions son fouet qui nous déchire, notre conscience sommeille, et notre vue troublée nous laisse indifféremment choisir entre le bien et le mal. Que faire cependant?... me plaindre? Non, non, il faut agir. Depuis hier j'ai vainement cherché le moment de parler seul à Pauline. Amélie ne m'a pas quitté, il semble qu'elle redouble d'attentions, d'amour pour moi qui l'ai trompée; si je veux la fuir, elle me cherche, elle s'inquiète de ma tristesse... ah! je ne pourrais vivre long-temps ainsi! la présence de Pauline est un outrage pour elle. Coupable comme moi, de quel droit vient-elle me braver et me forcer à rougir sans cesse d'un instant d'égarement qu'elle a partagé? que veut-elle encore de moi? il faut qu'elle parte, qu'elle s'éloigne sans retard. Quelque espoir qui l'ait amenée ici, je le veux, et ma volonté fera fléchir la sienne. Avant tout, je dois compte à Amélie des promesses que je lui ai faites. Condamné à être injuste et cruel, je sauve l'une en perdant l'autre. Elle partira. Amélie!

SCENE IV.

VALLERAY, Mme VALLERAY, *puis* LOUISE.

Mme VALLERAY.

Tu es seul, mon ami? Je t'entendais parler; je croyais que tu étais avec quelqu'un.

VALLERAY.

Tu m'as entendu?

Mme VALLERAY.

De quel air tu me demandes cela? on dirait vraiment que tu crains d'avoir laissé échapper un secret.

VALLERAY.

Moi!

Mme VALLERAY, *riant.*

Sois tranquille; j'ai reconnu ta voix, voilà tout. Tu sais combien j'aime à l'entendre; les paroles même les plus indifférentes ont tant de charme dans la bouche de celui qu'on aime!

VALLERAY.

Je te remercie d'une tendresse qui m'est chère.

Mme VALLERAY.

Et que tu mérites.

VALLERAY.

Chère Amélie! (*Se reculant.*) Nous ne sommes pas seuls.

Mme VALLERAY, *se retournant et voyant Louise.*

Vous avais-je appelée?

LOUISE.

J'apportais à madame ce qu'elle m'a demandé.

Mme VALLERAY.

Donnez.

Elle va devant une glace, pendant ce temps Valleray passe près de Louise.

VALLERAY, *bas à Louise.*

J'ai à vous parler.

LOUISE, *bas à Valleray.*

Moi aussi.

Mme VALLERAY.

Je veux apprendre à Louise quels sont les modes et le choix des couleurs qui te plaisent, et nous ferons ensemble, monsieur, de petits complots pour me conserver votre cœur. (*Bas en s'appuyant sur le bras de son mari.*) Après six années de mariage, une femme doit mettre tous ses soins à faire oublier le temps, et je voudrais, à mesure qu'il s'écoule, que tu en perdisses la mémoire pour ne songer qu'au moment présent... Mais voilà justement que je n'y songeais plus... (*A Louise.*) Mon chapeau... Ne m'entendez-vous pas? mon chapeau, mon châle!... vous êtes d'une lenteur!...

LOUISE.

Je prie madame de m'excuser.

VALLERAY.

Calme-toi, ma bonne amie, et garde ta mauvaise humeur contre un autre.

Mme VALLERAY.

Qui donc?

VALLERAY.

Moi. Je ne puis t'accompagner.

Mme VALLERAY.

Pourquoi?

VALLERAY.

Encore des affaires... j'ai des lettres à répondre... voyons, sois aimable, ne te fâche pas.

Mme VALLERAY.

Me fâcher! Je reste alors.

VALLERAY.

Non, cette partie était projetée... je ne veux pas te priver de ce plaisir.

Mme VALLERAY.

Mais sans toi, ce n'est pas un plaisir pour moi, et j'y renonce sans peine.

VALLERAY.

Tu te rappelles que c'était convenu avec Desilles.

Mme VALLERAY.

Qu'importe?

VALLERAY.

Il va venir... il est prêt. Que lui dire?...

Mme VALLERAY.

Cela t'embarasse? je m'en charge. Précisément, le voici qui vient nous chercher.

SCENE V.

Mme VALLERAY, VALLERAY, DESILLES.

VALLERAY, *allant au-devant de Desilles.*

Arrive donc, mon ami... viens plaider ta cause toi même.

DESILLES.

Ma cause ?

Mme VALLERAY, *bas à son mari.*

Mais...

VALLERAY, *à Desilles.*

Nous devions faire tous les trois une promenade ce matin ; je suis obligé de rester, et ma femme hésite...

DESILLES.

Un caprice !... ce serait user avec trop de rigueur de votre privilége et me punir sans que je l'aie mérité. Voyez, le temps est superbe... nous ferons une promenade charmante. Je vous ai si souvent entendue parler avec enthousiasme des beautés de la nature, que moi, citadin par goût, je désire que vous m'appreniez à les admirer comme vous et avec vous. Nous serons de retour dans une heure.

VALLERAY, *bas à sa femme.*

Il y aurait de l'impolitesse à refuser.

SCENE VI.

DESILLES, Mme VALLERAY, VALLERAY, PROSPER, LOUISE.

PROSPER.

Monsieur, les chevaux sont prêts. (*Il s'approche de Louise, qui est restée au fond du théâtre.*) Nous allons causer ensemble, mamselle Louise.

DESILLES, *à Mme Valleray*

Eh bien ! madame ?

Mme VALLERAY.

Partons. Prosper, vous nous suivrez.

PROSPER.

Moi, madame?... je croyais que monsieur m'avait dit de rester.

VALLERAY.

Faites ce que madame vous ordonne.

Mme VALLERAY, *à son mari.*

Accompagne-nous, au moins. (*En s'en allant.*) Je t'en veux beaucoup.

VALLERAY.

Quel enfantillage ! si je le pouvais...

Ils s'éloignent en continuant de parler.

DESILLES, *à part.*

Seul avec elle ! Ne perdons pas l'occasion qui m'est offerte.

PROSPER, *à Louise.*

Quel guignon !... moi qui comptais demeurer avec vous !

DESILLES, *en passant devant lui.*

Suis-moi.

Il sort en lui parlant bas.

SCENE VII.

LOUISE, *seule.*

Il va venir ! voici le moment que j'ai tant souhaité ! Mon Dieu ! qui m'avez donné jusqu'à présent la force de supporter la vie, vous qui m'avez mis au cœur une vertu nouvelle pour me relever de ma honte, donnez-moi encore maintenant le courage d'accomplir jusqu'au bout la tâche que je me suis imposée. Laissez-moi expier ma faute comme vous m'avez conseillé de le faire, et ensuite disposez de moi. Que va-t-il me dire ? S'il refusait !... je l'entends... Ah ! je me croyais plus forte !

SCENE VIII.

LOUISE, VALLERAY.

VALLERAY, *l'examinant quelque temps avant de parler.*

Vous avez désiré, comme moi, cet entretien secret, et je n'ai pas voulu le différer davantage : il devait avoir lieu entre nous, il doit être le premier et le dernier. J'ignore quel espoir coupable et insensé vous a conduite ici... (*Louise fait un mouvement.*) Écoutez-moi d'abord. Je pourrais éclater en reproches, en menaces, et, justement offensé du défi audacieux que vous me jetez, vous ordonner de sortir ; mais ces reproches, je vous les épargne : en présence de mes torts que j'avoue, j'aime mieux oublier que vous êtes venue me braver. Si maintenant vous êtes troublée, remettez-vous : mes paroles doivent être froides et sévères comme la résolution que j'ai prise ; mais vous n'entendrez sortir de ma bouche aucun mot qui vous force à rougir.

LOUISE, *lentement et avec dignité.*

Je vous remercie de vous rappeler à qui vous parlez. J'ai assez souffert, assez recueilli d'humiliations, pour trouver, au moins près de vous une apparence de respect, et, pendant que nous sommes seuls, pour remonter du rang de domestique qu'on peut chasser à celui d'une femme dont il faut écouter les plaintes, et qui a le droit de mettre des conditions à son silence, au lieu de recevoir l'ordre de se taire. Jetons tous deux le masque qui nous couvre aux yeux du monde : il n'y a plus ici ni maître ni servante. Quand vous veniez autrefois chez moi, je ne vous forçais pas à me parler debout ; aujourd'hui j'arrive chez vous, asseyons-nous, monsieur.

Elle s'assied.

VALLERAY, *s'asseyant.*

C'est bien... vous avez compris, je le vois, que désormais tout était fini... que ni larmes, ni prières, ne pourraient faire revivre un temps qui n'est plu et renouer la chaîne brisée entre nous. L'amertume et la fierté de votre langage me mettent

á l'aise, je ne crains plus de blesser votre cœur, puisque, comme le mien, il est devenu indifférent.

LOUISE.

Oui, indifférent. Rassurez-vous : je ne suis pas venue pour essayer de rallumer un amour éteint depuis trois années.

VALLERAY.

Qu'attendez-vous de moi?

LOUISE.

Une réparation.

VALLERAY.

Il fallait la faire demander sans venir la chercher vous-même.

LOUISE.

L'auriez-vous donnée?

VALLERAY.

Si vous aviez eu ma parole...

LOUISE.

J'y ai cru autrefois, je n'y crois plus... Sans doute, il vous eût convenu que je fisse de loin un appel à votre pitié; mais me voici, et, quelque chose que votre orgueil ait à souffrir de ma présence, vous la souffrirez, monsieur.

VALLERAY.

Vous vous trompez. Égaré un moment, je suis revenu vite au sentiment de mon devoir : accusez-moi de cruauté, accablez-moi des noms les plus odieux, j'y consens; mais vous partirez!

LOUISE.

Et le secret que vous voulez garder?

VALLERAY, *se levant.*

Amélie doit tout ignorer : je donnerais ma vie pour lui épargner un chagrin ; mais la tromper ainsi ! lui faire cet outrage !... non, non, c'est impossible ! et plutôt que d'y consentir, s'il ne me restait que ce moyen, eh bien! je crois qu'au prix du repos de ma vie entière et de la sienne, je m'accuserais moi-même!

LOUISE.

Vous lui diriez tout?

VALLERAY.

Oui, tout!

LOUISE.

Vous lui diriez qu'il y a trois ans, avant de vous connaître, j'étais pure, innocente, et que vous m'avez perdue?

VALLERAY.

Oui.

LOUISE.

Vous lui diriez de quels mensonges vous vous êtes servi pour me tromper, moi, qui ne vous connaissais pas? moi, qui devais porter un jour votre nom?... Vous me l'aviez promis!

VALLERAY

Je le dirais.

LOUISE, *se levant.*

Malheureux! lui direz-vous aussi que l'enfant que vous avez recueilli est votre fille?

VALLERAY.

Ma fille!...

LOUISE.

Oui, votre fille que j'ai arrachée de mes bras pour la déposer comme une orpheline à la porte de son père!... et à l'aspect de cette enfant, rien ne s'est éveillé en lui! Il s'est armé contre moi de froideur, il a pensé que je venais ici comme une femme perdue, mendier un sourire, une caresse! il m'a épargné ses reproches! et peut-être maintenant il doute encore

VALLERAY.

Ma fille!

LOUISE.

Sans elle m'auriez-vous revue? ne savais-je pas que j'étais délaissée et trahie? J'ai pleuré amèrement mon abandon, j'ai voulu mourir d'abord, mourir loin de vous, sans m'exposer à vos mépris; mais le pouvais-je?... j'étais mère! Un sentiment nouveau, plus fort que la honte, me rattacha à l'existence, et j'ai juré de vivre pour ma fille, de lui donner un appui : j'ai juré qu'elle ne serait pas, comme sa mère, isolée dans le monde, sans défense, sans protecteur... et je la remets entre vos mains, monsieur, car vous êtes de moitié dans mon serment, et vous m'aiderez à le tenir.

VALLERAY.

Qu'avez-vous fait?

LOUISE.

Mon devoir : ferez-vous le vôtre?

VALLERAY.

Que demandez-vous?

LOUISE.

Rien pour moi, tout pour elle. Lorsqu'après trois ans de soins et de recherches, j'ai su qui vous étiez, Dieu m'a inspiré la pensée que j'ai eue : si l'on exigeait de moi un sacrifice, une réparation, je ne pourrais donner que ma vie... vous, monsieur, vous êtes riche...

VALLERAY.

Je vous comprends : le sort de cette enfant sera assuré.... comment? je ne sais encore; mais je le dois, je m'y engage. Je l'embrasserai une fois en secret, et vous partirez ensuite avec elle.

LOUISE.

Non, monsieur... voici ce que j'attends de vous : vous lui donnerez un nom, une fortune, un rang dans le monde, enfin vous ferez ce qu'on fait pour ses enfans.., Vous garderez votre fille adoptive.

VALLERAY.

Je ne le puis pas...

LOUISE.

Vous rendrez à l'enfant ce que vous avez ôté à la mère, une famille, et le droit qu'a toute jeune fille de marcher tête levée et sans rougir. A ce prix, à ce prix seulement, je m'éloigne! Le jour où vous aurez dit solennellement : Que cet enfant soit le mien, je l'adopte; ce jour-là, vous aurez acheté votre repos et mon silence.

VALLERAY, *avec fierté.*

Pauline!...

LOUISE.

Je m'éloignerai... Il ne restera ici rien de moi, pas même un souvenir dans la pensée de ma fille, dont je me souviendrai toujours... personne ne s'inquiétera de moi, ne vous demandera ce qu'est devenue votre servante ; ma trace est perdue dans le monde, et il est assez grand pour qu'une infortune de plus y trouve sa place. Si je vivrai ou si je mourrai, peu importe; ma tâche sera remplie, ma fille sera sauvée ; Dieu pour moi là-haut, son père ici-bas pour elle

VALLERAY, *ému*.

Que m'avez-vous appris? Ah! laissez-moi voir cette enfant!

LOUISE.

Oui, oui... c'est une bonne pensée que vous avez... oui, à genoux près d'elle, avec moi, vous ferez le serment que je vous demande... Venez... venez...

VALLERAY.

Quelqu'un! Amélie, peut-être .. Laissez-moi, laissez-moi.

LOUISE.

Et votre promesse?

VALLERAY.

Silence! c'est elle... Si elle entrait! troublés ainsi tous deux... si elle nous voyait?...

LOUISE, *montrant la chambre à droite.*

Je vous attends là.

VALLERAY.

J'irai... j'irai... Silence!

Il sort par le fond.

LOUISE, *le regardant sortir.*

Ah! je sens que je l'aime encore!

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

DESILLES, *seul.*

Je ne suis pas d'un caractère à me faire longtemps illusion Ce matin, je pouvais espérer; maintenant, pour douter des dispositions de Mme Valleray à mon égard, il faudrait y mettre beaucoup de bonne volonté. Je n'ai pas été bien accueilli, je ne peux pas me le dissimuler. Quel trouble elle a montré! il a fallu la ramener ici, et sans une visite, qui est arrivée à point nommé, Valleray aurait pu s'apercevoir de son agitation. Ah! ne me parlez pas des femmes à principes!... Pourtant ce serait une charmante conquête! une femme jeune encore, belle, d'un esprit orné, élevée dans des habitudes de luxe et d'élégance et s'effarouchant à la seule idée de trahir ses devoirs! L'esprit féminin, l'esprit de ruse et de mensonge sommeille en elle : il ne faudrait qu'une imprudence de sa part, une bonne inspiration de la mienne, pour lui donner l'essor, et alors... Oh! alors le maître recevrait bientôt des leçons de son élève... Mais comment animer cette belle statue? comment la forcer à sortir du cercle qu'elle a tracé autour d'elle et qu'elle s'obstine à ne pas franchir? De qui prendre conseil, de l'amour, du hasard, du dépit, peut-être d'un soupçon adroitement jeté? Je serais bien trompé si, depuis hier, il ne se passait dans cette maison quelque chose d'étrange, et si tout le monde ici pouvait parler à cœur ouvert. Valleray est pour sa femme le modèle des hommes : voilà le secret de cette sagesse. Mais la tristesse, l'inquiétude mal cachée de Valleray, son trouble, je l'ai remarqué, son trouble à la vue de cette jeune fille, les paroles qu'ils se sont dites rapidement, tout cela me revient à la mémoire. Il ne se prononcera plus ici un mot, il ne se fera plus un geste, il ne s'échangera plus un regard, que je ne l'entende, ne le voie et ne l'interprète. Le prisonnier que rien ne distrait d'une idée fixe finit toujours par voler les clefs à son geôlier : moi, je tiens peut-être la clef qui m'ouvrira les cœurs, et, ma foi, bien habile qui me l'ôtera des mains.

SCÈNE II.

PROSPER, DESILLES.

PROSPER, *entrant sans voir Desilles.*

Mamselle Louise, êtes-vous là?

DESILLES, *se retournant.*

Que lui veux-tu?

PROSPER.

Ah! pardon, monsieur : je ne savais pas que vous étiez ici. Vous n'avez pas vu mamselle Louise?

DESILLES.

Non : de la part de qui la cherches-tu?

PROSPER.

De la mienne. Histoire de causer un moment avec elle.

DESILLES.

Ah! sa conversation t'amuse?

PROSPER.

Beaucoup. Ce n'est pas à cause de ce qu'elle dit : elle ne parle jamais. Mais moi, j'ai du plaisir à parler quand elle est là, et puis aussi à la regarder; oui, ça me réjouit, ça me donne envie de rire.

DESILLES.

Tu es prompt à t'enflammer : depuis vingt-quatre heures...

PROSPER.

C'est vrai; mais je n'en ai pas perdu une, je n'ai pas dormi. Si bien que j'en deviens hébété, et que ce matin, quand madame m'a dit de partir avec vous, j'ai eu envie de pleurer. Je ne m'imaginais pas que monsieur, qui un quart d'heure auparavant, m'avait dit qu'il sortirait, changerait d'idée.

DESILLES.

Oui, il devait nous accompagner d'abord. (*A part.*) Et il est resté.

PROSPER.

C'est comme un fait exprès, monsieur, qui ne s'occupait jamais de moi, se trouve toujours là maintenant!

DESILLES, *avec intention.*

Voyez-vous!

PROSPER.

C'est avoir du malheur! Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur?

DESILLES.

Moi, je pense que si mon domestique s'avisait de trouver mauvais ce que je fais, je le mettrais à la porte.

PROSPER.

Oh! je ne veux pas courir cette chance-là : je ne pourrais plus voir Louise. Ah! la voici qui vient : seule... Monsieur, voulez-vous que je reste?

DESILLES

Comment donc? mais ce serait plutôt à moi à te demander la permission.

SCÈNE III.

PROSPER, DESILLES, LOUISE, *entrant avec un ouvrage de broderie à la main.*

DESILLES, *à part.*

Elle est réellement fort jolie.

LOUISE *va pour s'asseoir, elle aperçoit Desilles.*

Pardon, je me retire.

DESILLES.

Pourquoi donc? Est-ce que je vous gêne?

LOUISE.

Vous, monsieur? Je craignais, au contraire, que ma présence...

DESILLES, *avec intention.*

Je n'ai pas de secrets à cacher, moi.

LOUISE.

Je n'en ai pas non plus, monsieur.

DESILLES, *de même.*

Vraiment? vous n'avez pas des confidences à faire, à recevoir? il n'y a ici personne qui vous cherche et que vous cherchiez de préférence?

LOUISE.

Personne.

DESILLES, *de même.*

Prenez garde, mon enfant; rien n'est plus dangereux et plus sot qu'un mensonge qui ne trompe pas. Si je savais tout?

LOUISE.

Monsieur...

DESILLES, *à part.*

Elle s'est troublée. (*Haut, montrant Prosper.*) Voilà l'indiscret.

LOUISE.

Que vous a-t-il dit?

DESILLES, *à Prosper.*

Tu n'as donc pas avoué?

PROSPER

Je n'ai pas encore osé; et puis monsieur qui m'interrompt toujours.

DESILLES.

Aussi timides l'un que l'autre! Pauvre ingénue qui ne sait pas qu'on l'aime parce qu'on ne le lui a pas dit. Elle ignore peut-être aussi qu'elle est jolie, qu'elle a la tournure distinguée, une certaine élégance de manières, et que le travail n'a altéré en rien la blancheur et la délicatesse de ses doigts effilés. (*A Prosper.*) A ta place, je ferais tout pour recevoir bien vite un soufflet de cette main-là.

PROSPER.

Merci; j'aimerais mieux...

Louise veut retirer sa main que Desilles a prise.

DESILLES.

En attendant...

Il lui baise la main.

PROSPER

Ah ça, par exemple, ça fait plus de plaisir. (*Louise a retiré sa main et baisse la tête.*) Oh! vous pleurez, mamselle Louise?

LOUISE.

Non. (*A Desilles.*) Je sais, monsieur, que dans ma condition on n'a le droit d'imposer silence à personne. Peut-être, permettez-moi de vous le dire, est-ce vous abaisser beaucoup trop que de vous occuper ainsi de moi, qui ne dois voir dans vos éloges qu'une intention de raillerie.

DESILLES.

De mieux en mieux ; c'est très-digne.

PROSPER.

Eh bien! oui, mamselle Louise, monsieur a dit la vérité, et si vous consentez à m'entendre...

SCENE IV.

PROSPER, VALLERAY, *entrant par le fond*, DESILLES, LOUISE.

PROSPER, *l'apercevant.*

Là! j'en étais sûr! juste au bon moment.

DESILLES.

Tu as du malheur.

VALLERAY, *à part.*

Je croyais ne trouver personne ici. (*Haut et en s'avançant.*) Prosper?

PROSPER.

Monsieur?

VALLERAY.

Laissez-nous.

PROSPER.

Je m'en vais, monsieur, je m'en vais.

DESILLES, *à part.*

S'il osait m'en dire autant.

Prosper sort lentement en regardant Louise.

SCÈNE V.

VALLERAY, DESILLES, LOUISE.

VALLERAY, *qui a surpris un signe de Louise.*

Comment le congédier?

DESILLES, *à part.*

Venons à son aide. Je n'apprendrai rien de plus en restant malgré lui. (*Haut.*) Dis-moi : M. Préval doit revenir aujourd'hui; il attend de toi un programme politique; veux-tu que j'en prépare les principaux articles?

VALLERAY.

Tu me feras plaisir.

DESILLES.

J'arrangerai cela suivant l'usage : début modeste : *J'ose à peine espérer vos suffrages...* et pour conclusion : *Je suis le seul homme qui vous convienne...* (*Fausse sortie.*) Ah ! à propos... (*Il prend le bras de Valleray et se promène avec lui sur le devant de la scène en lui parlant à demi-voix et en l'examinant.*) J'ai reçu tout-à-l'heure une confidence.

VALLERAY.

Laquelle?

DESILLES.

Il paraît que ta nouvelle femme de chambre, qui est fort jolie, ma foi, je ne sais pas si tu l'as remarqué comme moi, a monté la tête à Prosper... c'est une passion, il en est amoureux fou... cette jeune fille a l'air fort honnête; mais fais-y attention. Je t'en préviens à cause de ta femme, qui pourrait s'en apercevoir. (*Haut en le quittant.*) Allons, adieu, je te laisse.

VALLERAY.

Adieu.

DESILLES, *à part.*

Maintenant sachons attendre et mettre à profit ce que j'ai découvert.

SCENE VI.

VALLERAY, LOUISE.

Pendant la scène précédente, Louise s'est retirée au fond du théâtre et s'est occupée à broder.

VALLERAY, *sur le devant du théâtre.*

Nous ne devions plus nous trouver ensemble sans nécessité. Un mot, un signe peut découvrir ce que nous avons l'un et l'autre intérêt à cacher.

LOUISE, *au fond.*

Je ne vous cherchais pas, je vous croyais avec votre femme.

VALLERAY.

Je l'attends, elle va venir.

LOUISE.

Que vous a dit M. Desilles? je crains...

VALLERAY.

C'est de Prosper seulement qu'il m'a parlé. Mais vous voyez avec quel soin il faut veiller sur nous. Demain, j'espère, vous vous éloignerez.

LOUISE.

Je tiendrai ma promesse comme vous aurez tenu la vôtre.

VALLERAY.

Nul moyen de m'y soustraire! mais si vous saviez ce qu'il m'en coûte!... Ma fille! quand je l'ai revue tout-à-l'heure, un sentiment inconnu s'est éveillé en moi, et mon cœur palpite encore de cette émotion si douce... Mais ne comprenez-vous pas que c'est là mon tourment? hier encore je souriais aux caresses qu'Amélie prodiguait à cette enfant, aujourd'hui elles me font mal! hier, le cœur libre et le front serein, je lui aurais dit: Qu'elle devienne notre fille. Aujourd'hui je sentirai la rougeur me monter au visage et les paroles s'arrêter sur mes lèvres... Ah! pourquoi m'avoir éclairé? je ne vous pardonnerai jamais ce que vous me faites faire.

LOUISE.

Je vous pardonnerai tout si vous le faites.

VALLERAY, *qui a regardé au fond.*

Amélie!

SCENE VII.

LES MÊMES, Mme VALLERAY.

Mme VALLERAY, *à son mari.*

Tu m'attendais?

LOUISE.

Madame n'a pas besoin de moi?

Mme VALLERAY.

Non.

Louise sort.

SCENE VIII.

Mme VALLERAY, VALLERAY.

Mme VALLERAY.

Enfin, nous voilà seuls, mon ami : j'ai cru que je ne pourrais jamais me débarrasser de cette visite. J'ai une confidence à te faire.

VALLERAY.

Moi aussi, Amélie.

Mme VALLERAY.

Une confidence importante?

VALLERAY.

Peut-être... tu en jugeras... et la tienne?

Mme VALLERAY.

Oh! la mienne, je ne voudrais pas qu'elle fût prise par toi trop sérieusement.

VALLERAY.

Si nous allions nous rencontrer...

Mme VALLERAY.

Je ne crois pas, mon ami.

VALLERAY.

Parle.

Mme VALLERAY.

Non, toi d'abord... je t'écoute.

VALLERAY, *à part.*

Oh! je ne pourrai jamais.

Mme VALLERAY.

Ce que j'ai à te confier est si nouveau pour moi que, malgré ton amour, je me sens embarrassée. Voyons ce grand secret, je t'en prie, je le veux... de quoi s'agit-il? de ton bonheur, n'est-ce pas?

VALLERAY.

Oh! je n'accepterais jamais un sacrifice qui te coûterait un regret.

Mme VALLERAY.

Est-ce qu'il y a du mérite à plaire à ceux qu'on aime? C'est de l'égoïsme tout pur, ton bonheur me revient par moitié. Veux-tu que je devine?

VALLERAY.

Comment le pourrais-tu? m'as-tu laissé quelque chose à désirer?

Mme VALLERAY.

N'importe! Y a-t-il long-temps, mon ami?

VALLERAY.

Quelques jours seulement.

Mme VALLERAY.

Quelques jours? qu'est-il donc arrivé? aide-moi un peu.

VALLERAY.

Du moins, c'est un désir ancien qu'une circonstance imprévue a réveillé.

Mme VALLERAY.

Ah! des projets d'avenir pour...

VALLERAY.

Amélie!

Mme VALLERAY.

Je sais, mon ami, je sais; oui, je veux bien. Cette enfant, n'est-ce pas? moi aussi, j'y avais songé.

VALLERAY.

Toi! tu pourrais l'aimer!

Mme VALLERAY.

Une pauvre petite orpheline qui serait morte de faim et de froid si nous ne l'avions recueillie. Voilà donc pourquoi je prenais plaisir à l'embrasser : c'était un pressentiment, c'était encore une pensée partagée entre nous. Bon Adrien!

VALLERAY.

Amélie, pourquoi ces larmes?

Mme VALLERAY.

Ce n'est rien, un souvenir, un regret... il y a des femmes qui sont bien heureuses! Moi, je me consolerai de n'être pas mère en appelant cette enfant ma fille, en l'aimant comme la mienne... nous n'avons pas de famille, pas de parens, il faut bien que nous laissions un jour notre fortune à quelqu'un. Élevée par nous, elle n'aimera que nous... oui, j'y consens, et je te remercie d'y avoir pensé.

VALLERAY, *à part.*

Oh! que je suis coupable!

Mme VALLERAY.

Mon ami?

VALLERAY.

Encore une fois, tu es sûre de toi? tu es sûre de pouvoir l'aimer, répète-le-moi.

Mme VALLERAY.

Je l'aime déjà. Pendant ton absence, si tu me quittes, cette enfant sera ma seule distraction, je n'en aurai pas d'autre... de nouvelles amitiés, je n'en veux pas former, et les plus anciennes ne sont pas toujours sincères.

VALLERAY.

Que veux-tu dire?

Mme VALLERAY.

Il y a ici quelqu'un que je ne dois plus voir, quelqu'un qui est ton ami.

VALLERAY.

Desilles!

Mme VALLERAY.

J'ai hésité long-temps avant de me résoudre à cet aveu; mais mon trouble tantôt ne t'avait pas échappé, il eût fallu chercher des prétextes, des mensonges... une confiance absolue n'est-elle pas entre nous le premier des devoirs?

VALLERAY.

Eh bien! Desilles?

Mme VALLERAY.

Pas de colère surtout.

VALLERAY.

Parle, parle.

Mme VALLERAY.

Je n'ai rien à me reprocher, je te le jure; j'ai beau chercher dans ma conduite passée, rien, mais rien, pas un mot, pas un regard n'a pu lui faire penser que mon cœur se détacherait de toi; je le recevais bien, sans défiance, avec plaisir, parce que tu l'aimes, voilà tout... tu me crois, n'est-ce pas?

VALLERAY.

Oui, oui, achève.

Mme VALLERAY.

Hier, pour la première fois, il m'a tenu des discours qui m'ont semblé étranges, et que je l'ai prié d'interrompre. Je ne t'ai rien dit, parce que je croyais avoir mal compris... je n'accusais que la légèreté de ses principes, et je pensais qu'il suffisait à moi d'être en garde contre eux, à lui de voir que je ne les partageais pas. Cependant cette conversation m'avait laissé une impression pénible, une crainte dont je ne pouvais me défendre, et j'avais résolu de ne plus me trouver seule avec lui. Aussi, ce matin, quand tu as refusé de nous accompagner, je voulais rester, tu te le rappelles: j'ai cédé, et ce qui n'était qu'un soupçon est devenu une certitude.

VALLERAY.

Il aurait osé!

Mme VALLERAY.

Il s'est expliqué; aux premiers mots, je me suis sentie rougir, il a cru voir dans mon trouble et

peut-être dans mon silence... j'étais muette et tremblante, il a cru voir l'hésitation d'une femme qui va devenir coupable, un dernier combat, que sais-je moi? et il m'a dit qu'il m'aimait... oh! alors, l'indignation m'a rendu la parole; je lui ai ordonné de se taire, et je suis revenue ici, tout émue, chercher un refuge auprès de toi.

VALLERAY.

Oh! c'est infâme: se jouer ainsi des nœuds les plus saints! outrager celle à qui j'ai donné mon nom, mon amour, toute ma vie!... Ah! que mon ressentiment long-temps contenu déborde enfin et retombe sur lui.

Mme VALLERAY.

Modère-toi... Ah! mon Dieu! voilà ce que j'aurais dû craindre, de la colère, de l'emportement; je suis une folle de t'avoir dit cela. Pourquoi tant d'émotion? Je n'en ai plus, moi qui suis la plus offensée: vois, sa présomption me fait rire, et sa honte doit le punir assez.

VALLERAY.

Amélie!

Mme VALLERAY.

Oh! si tu me soupçonnais, si j'avais été légère ou coquette, je concevrais un transport de jalousie, car moi-même, si je me voyais trahie, je crois que j'en mourrais.

VALLERAY.

Oh! tais-toi, tais-toi.

Mme VALLERAY.

Tu as raison, pourquoi prévoir de tels malheurs, nous si saintement unis! ici, rien de sérieux, tous les avantages sont de ton côté, c'est ta femme elle-même qui le repousse, qui le congédie, que te faut-il de plus? Veux-tu que je me charge aussi de lui déclarer...?

VALLERAY.

Non, ce soin me regarde.

Mme VALLERAY.

Mon ami...

VALLERAY.

Ne crains rien, je lui ferai sentir que sa présence ici est désormais impossible.

Mme VALLERAY.

Mais sans éclat, sans emportement. D'ailleurs ses torts sont si évidens qu'il n'aura rien à répondre: un peu de calme et de prudence, monsieur; vous ne ferez pas moins pour ma demande que je n'ai fait pour la vôtre.

VALLERAY.

Oui, je te le promets.

Mme VALLERAY.

Et moi, je vais écrire à M. Fermont de se rendre ici: il ne suffit pas que nous adoptions cet enfant, il doit y avoir des formalités à remplir; nous lui ferons part de nos projets, et il nous donnera ses conseils... je serai bien heureuse; toi, tu souffres peut-être? celui qui te trompe, tu l'aimais?

VALLERAY.

Ah! je voudrais que le sacrifice fût plus grand, et j'achèterais ton bonheur au prix de ma vie.

Mme VALLERAY.

Adieu: souviens-toi de ta promesse; tu parles de sacrifices, celui de tes ressentimens est le seul que j'exige. Adieu, adieu.

SCENE IX.

VALLERAY, *seul.*

Tant de perfidie d'un côté, de l'autre tant d'amour et de bonté! Ah! la vertu des autres est mon premier châtiment. Je rougissais de moi-même, et j'ai honte de ce que j'ai obtenu: vingt fois j'ai été prêt à me trahir, vingt fois l'aveu a expiré sur mes lèvres. Maintenant il faut me taire; mais j'en fais le serment, plus tard Amélie saura tout; plus tard je romprai moi-même le tissu de mensonges où ma faute m'a enlacé. Je vais donc respirer enfin! quelques heures encore, et je serai libre, je ne verrai plus autour de moi ni complice ni ennemi; j'aurai retiré à moi et abrité dans l'ombre et le silence de mon cœur le secret qui pouvait me perdre. Quelques heures seulement, et tous deux ils partiront. Occupons-nous de lui d'abord. Amélie m'a rendu le droit d'être sévère, c'est son honneur que je défends, son repos que j'assure.

SCENE X.

VALLERAY, DESILLES.

VALLERAY, *s'avançant vers lui.*

J'allais vous chercher.

DESILLES, *à part, après l'avoir examiné quelque temps.*

Vous! quel singulier accueil!

VALLERAY.

Une explication est nécessaire entre vous et moi.

DESILLES.

Tu feras bien de me la donner, si tu veux...

VALLERAY, *l'interrompant.*

Ne voyez-vous pas que je ne me sers plus pour vous parler d'un ton de familiarité?

DESILLES.

Je ne suis en effet ni sourd ni aveugle.

VALLERAY, *avec chaleur.*

Je l'étais, moi! mais mes yeux se sont ouverts. Je vous avais donné ma confiance, je vous avais nommé mon ami, et au mépris de ce titre...

DESILLES, *l'interrompant.*

Pardon: pas de phrases inutiles. Que me reprochez-vous?

VALLERAY.

L'aveu que vous avez fait à une femme que vous deviez respecter.

DESILLES, *froidement.*

Qui vous l'a dit?

VALLERAY.

Elle-même. Vous devez comprendre qu'il faut quitter cette maison.

DESILLES, *de même.*

Allons, calmez-vous.

VALLERAY.

Monsieur! ne lassez pas ma patience.

DESILLES.

Monsieur! ne tentez pas ma discrétion

VALLERAY.

Que voulez-vous dire?

DESILLES.

Je n'ai pas pour habitude de jouer le rôle de moraliste, et s'il me prenait jamais envie de réformer le monde, je croirais de toute justice de commencer par moi et de m'adresser mon premier sermon. Si mes paroles sont obscures, il y a ici une personne que vous pourriez charger du commentaire.

VALLERAY.

Monsieur!...

DESILLES.

Ah! vous me comprenez maintenant...

VALLERAY, *à part.*

Comment sait-il...?

DESILLES, *avec une ironie marquée.*

Eh bien, monsieur?...

VALLERAY, *à part.*

Moi, sous la dépendance de cet homme! oh non! non! (*Haut.*) Quelles que soient vos suppositions, n'oubliez pas que vous devez sortir de chez moi.

DESILLES.

Oui, mais, pris tous deux aux piéges que nous avons tendus, j'ai droit, pour ma part, à une retraite honorable.

VALLERAY.

Assez, assez, monsieur. Il ne nous reste plus qu'une parole à échanger: c'est à vous de voir s'il vous convient qu'elle soit prononcée.

DESILLES.

C'est à vous de la dire.

VALLERAY.

Eh bien!... (*Se reprenant.*) Amélie!... allons, encore ce sacrifice à ton repos. (*Haut.*) Quand partirez-vous?

DESILLES.

Dans deux heures. Il me faut le temps de donner un prétexte à mon départ.

VALLERAY.

Et d'ici là s'il survenait quelque trouble dans cette maison, c'est à vous, à vous seul que j'en demanderais compte.

DESILLES.

Soit.

VALLERAY.

Dans deux heures. Oh! patience, patience!

Il sort à gauche. Desilles sort un instant après lui par le fond.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIERE.

FERMONT, *puis* DESILLES.

FERMONT, *à Prosper avant d'entrer.*

Vous avertirez Mme Valleray que je me rends à son invitation. (*Prosper se retire.*) Eh bien, monsieur Desilles, vous ne rentrez pas*?

DESILLES.

Me voici; je réfléchissais au parti que je dois prendre.

FERMONT.

Où donc alliez-vous quand je vous ai rencontré?

DESILLES.

Je me promenais au hasard, combattu par d'étranges idées. Tel que vous me voyez, mon cher monsieur Fermont, j'ai reçu aujourd'hui même, et dans ce pays, un affront... mais un de ces affronts qu'il faut dévorer en silence, car un éclat ne fait que les aggraver; mon amour-propre a été cruellement blessé, et je flotte encore indécis entre le pardon et la vengeance.

FERMONT.

Ce que vous dites m'étonne et m'afflige. Mais enfin, quelle que soit l'offense et de quelque part qu'elle vienne, il me semble qu'il vaut mieux montrer de la générosité.

* Desilles, Fermont.

DESILLES.

Oui, pour égayer le monde à mes dépens. Vous sait-on gré d'être généreux si vous n'avez pas les moyens de nuire? Il faut au moins que je cherche à me les procurer... mépriser l'injure quand on s'est rendu redoutable, je le conçois; mais fuir devant elle, comme un enfant pris en faute, confesser ainsi sa lâcheté et son impuissance, c'est trop d'abnégation, et je ne serai jamais de ces parfaits chrétiens qui tendent la joue au second soufflet. Je ne veux à aucun prix laisser derrière moi un ridicule... voilà les idées qui m'obsédaient quand vous vous êtes offert à ma rencontre sans m'apercevoir d'abord... vous aviez aussi l'esprit préoccupé.... quelque affaire administrative?...

FERMONT.

Point du tout... un de mes anciens amis, à son retour d'un long voyage, vient de m'informer d'une nouvelle fâcheuse, la disparition d'une personne de sa famille que j'ai connue autrefois .. il me supplie de me livrer à des recherches.. mais tout-à-l'heure, en arrivant ici, j'ai cru apercevoir de loin dans le parc une jeune personne dont la ressemblance...

DESILLES, *l'interrompant.*

Une jeune personne?... il n'y a ici que Louise, la nouvelle femme de chambre.

FERMONT.

Je me serai trompé.

DESILLES.

Que sait-on? A votre place, je n'en resterais pas là; j'ai pour système de tout approfondir.

FERMONT.

C'est ce que je ferai.

DESILLES.

Bravo! j'aime les mystères, quand ils mènent à une découverte.

FERMONT.

Mais je ne sais si le domestique a bien fait ma commission. Mme Valleray ne vient pas.

DESILLES.

Elle doit être auprès de son mari, comme toujours.

FERMONT.

C'est un ménage si uni!

DESILLES.

Oh! parfaitement uni: ce qu'on dit à l'un, c'est comme si on le disait à l'autre.

FERMONT.

Ah! le voici.

SCENE II.

VALLERAY, Mme VALLERAY, FERMONT, DESILLES.

Mme VALLERAY, *à Fermont sans voir Desilles.*

Excusez-nous de vous avoir laissé seul.

FERMONT.

Seul?... non pas, madame, j'étais en aimable compagnie.

Mme VALLERAY, *à part.*

M. Desilles encore ici! (*Bas à son mari.*) Quoi! mon ami, tu ne l'as pas congédié!

VALLERAY, *bas à sa femme.*

Il partira bientôt.

Mme VALLERAY, *à Fermont.*

Vous avez reçu mon message?

FERMONT

Au moment où j'allais venir pour vous annoncer une excellente nouvelle : nous l'emportons, madame ; ce cher Valleray sera nommé, j'en suis certain, à une grande majorité.

Mme VALLERAY.

Vraiment! votre influence aurait décidé son élection?

FERMONT.

Ah! mais vous savez, madame, que ce résultat favorable est dû aux efforts d'un autre.

VALLERAY.

De M. Desilles?

FERMONT.

Que de peines il a prises pour vous acquérir des suffrages, pour faire valoir tous vos titres! Vous devrez votre élection à votre mérite d'abord, et ensuite à votre ami.

VALLERAY.

Je vous remercie, messieurs, de votre zèle, et je regrette qu'il soit inutile, car je me désiste de mes prétentions.

FERMONT.

Qu'entends-je? est-il bien possible?

Mme VALLERAY, *prenant la main de son mari.*

Mon ami!

FERMONT.

Mais enfin le motif de cette résolution?...

VALLERAY.

Un dérangement d'affaires que je viens d'apprendre...

FERMONT.

Allons donc! s'il ne s'agit que de cela, vous avez des amis... moi le premier... M. Desilles...

VALLERAY.

Merci! mille fois, mon cher Fermont; mais, de grâce, n'insistez pas.

SCENE III.

LES MÊMES, PROSPER, *au fond.*

PROSPER.

Monsieur, la personne qui est déjà venue hier demande à vous parler.

VALLERAY

M. Préval!

DESILLES.

Il vient chercher ton programme.

FERMONT, *à Valleray.*

Eh bien! qu'allez-vous faire?

VALLERAY.

Lui présenter mes excuses et me dépouiller d'avance d'un mandat que l'honneur me défend d'accepter.

FERMONT.

L'honneur?

Mme VALLERAY.

Il a raison.

DESILLES.

Prends-y garde, Valleray: tu vas perdre ton avenir.

VALLERAY, *bas à Desilles.*

Je ne vous devrai rien, monsieur, et dans un instant je viendrai recevoir vos adieux.

SCENE IV.

DESILLES, Mme VALLERAY, FERMONT.

FERMONT.

Quel brusque changement! Est-ce ainsi qu'on traite une affaire grave?

Mme VALLERAY.

Ah! ne l'accusez pas! jamais il ne fut plus digne d'estime.

FERMONT.

Je m'en rapporte à vous, ma belle voisine. Mais venons au sujet de votre lettre.

Mme VALLERAY.

C'est que je crains... ces détails pourraient fatiguer M. Desilles.

DESILLES.

Moi ! point du tout, je vous assure. Je n'ai plus qu'une heure à rester ici, ne me refusez pas la faveur de la passer auprès de vous.

Mme VALLERAY, *avec une intention marquée.*

Eh bien ! monsieur, puisque vous le désirez, vous aurez le plaisir d'apprendre mes projets pour le bonheur de mon mari et pour le mien, car c'est la même chose à mes yeux.

DESILLES.

Comme aux siens, je suppose.

Mme VALLERAY, *de même.*

Oui, je suis fière de le dire et de le répéter, ce n'est pas le devoir seul qui m'enchaine à lui, et, fussé-je libre de mon choix, je sens que je le préférerais encore à tous les autres hommes.

DESILLES, *bas.*

De mieux en mieux, madame.

Fausse sortie.

Mme VALLERAY, *de même.*

Restez donc, monsieur... Oui, j'aime à étudier ses goûts, ses penchans, toutes ses pensées; auss me suis-je aperçue de l'extrême affection qu'il porte à notre jeune Amélie ; il la cherche souvent, il l'embrasse à la dérobée, et j'aurais presque le droit d'être jalouse, tant il s'est attaché à elle.

DESILLES, *à part.*

En si peu de temps ! c'est singulier.

Mme VALLERAY.

Assurer le sort de cette pauvre petite orpheline, ce serait le rendre bien heureux, et peut-être pourrions-nous au moyen d'une adoption... Que dites-vous de ce projet, monsieur Fermont? Y voyez-vous quelque difficulté ?

FERMONT.

J'en vois une très-grande. Pour première condition, la loi exige un certain âge auquel, Dieu merci ! vous êtes encore loin d'atteindre.

Mme VALLERAY.

Cependant on a vu de ces sortes d'obligations contractées par de jeunes époux : tout-à-l'heure encore Louise m'en citait plusieurs exemples.

DESILLES, *à part.*

Ah ! la femme de chambre se mêle aussi de cette affaire ?

FERMONT.

J'ai dû vous expliquer les rigueurs de la loi; mais rien n'empêche, du reste, qu'on prenne un engagement d'honneur, comme ceux dont on vous a parlé. Si vous croyez que l'adhésion d'un fonctionnaire civil donne plus de valeur à une telle déclaration, dès demain je serai prêt à la recevoir. Quant à présent, veuillez m'excuser, des affaires urgentes me réclament.

DESILLES, *vivement.*

Entre autres, celle dont vous me parliez tout-à-l'heure... N'avez-vous pas même, à ce sujet, quelques questions à adresser à madame ?

FERMONT.

Ce n'est qu'une conjecture.

Mme VALLERAY.

N'importe, parlez toujours.

FERMONT.

Une jeune personne est depuis hier à votre service, et se fait appeler...?

Mme VALLERAY.

Louise... Louise Durand.

FERMONT.

Ce n'est pas cela. Vous savez qui elle est, d'où elle vient... on vous l'a recommandée, sans doute?

Mme VALLERAY.

Non: j'ai été intéressée dès le premier abord par le charme de sa physionomie ; son langage m'a plu, je l'ai prise sans information, et, pour ainsi dire, à l'essai.

FERMONT.

Est-il possible ?

DESILLES, *à Fermont.*

Vous connaissez quelqu'un de sa famille?...

FERMONT.

Un digne homme, un marin qui, en partant pour un voyage de long cours, l'avait laissée chez lui ; quand il revint, elle avait disparu...

DESILLES.

Enlevée ?

FERMONT.

Non. Séduite par un jeune homme qu'on ne connaissait pas dans le pays, et qui l'abandonna bientôt; la pauvre enfant, voulant cacher son désespoir et fuir le théâtre de son déshonneur, s'échappa secrètement pour aller vivre dans une retraite ignorée. Son frère l'a crue morte ; mais il paraît qu'on l'a rencontrée dans ces environs. C'est du moins ce qu'il m'écrit.

Mme VALLERAY.

Et vous supposez que cette pauvre fille serait...?

FERMONT.

Cette jeune Louise dont la ressemblance m'a frappé tout-à-l'heure.

Mme VALLERAY.

Attendez donc ! quelques détails de cette histoire semblent se rapporter au récit qu'elle m'a fait... cependant... vous sauriez la reconnaître, dites-vous ?

FERMONT.

Sans doute, je l'ai vue autrefois chez son frère.

DESILLES.

Où donc ?

FERMONT.

A Lambzac.

DESILLES.

A Lambzac ! Se peut-il ?

Mme VALLERAY.

Qu'avez-vous donc?

DESILLES.

Rien, madame... un souvenir... j'ai entendu parler d'une aventure de ce genre... (*A part.*) A Lambzac ! c'est bien de là qu'il m'a écrit...

Mme VALLERAY, *à Fermont.*

Je vais la faire paraître... ou plutôt, non... je change d'idée. Elle aurait trop à rougir devant vous ; je veux la ménager, je l'interrogerai seule... veuillez vous retirer dans la pièce voi-

sine; j'irai bientôt vous rendre compte de ce que j'aurai obtenu.

FERMONT.

Toujours bonne et obligeante!... Que je suis reconnaissant des peines que vous prenez!

Mme VALLERAY.

N'ai-je pas à m'acquitter envers vous?

Fermont entre dans la chambre à gauche.

SCENE V.

Mme VALLERAY, DESILLES.

Desilles s'est dirigé vers la porte du fond, mais quand Fermont est sorti, il revient sur ses pas.

Mme VALLERAY, *avec étonnement.*

Monsieur...

DESILLES.

Avant de m'éloigner, madame, il est nécessaire que je vous parle.

Mme VALLERAY.

Je n'ai rien à entendre de vous.

DESILLES.

Moins de rigueur, je vous en supplie! que mon repentir m'obtienne grâce. Permettez-moi de reparaître ici dans quelques jours.

Mme VALLERAY.

Quoi! vous osez encore!...

DESILLES.

Oui, j'espère vous fléchir. Ne me repoussez pas, au nom du ciel!

Mme VALLERAY.

Monsieur...

DESILLES.

Que je revienne seulement. Votre mari me recevra, je sais les moyens de le décider.

Mme VALLERAY.

Laissez-moi, monsieur.

DESILLES.

Prenez garde, vous ignorez...

Mme VALLERAY.

Laissez-moi, vous dis-je.

DESILLES.

Ne m'accablez pas par trop d'humiliations. Qui sait si vous n'auriez pas à vous en repentir?

Mme VALLERAY.

Quoi! des menaces?...

DESILLES.

Eh bien! non, non... la plus humble des prières. Amélie, que je vous revoie une fois encore!

Mme VALLERAY.

Jamais.

DESILLES.

Pour moi et pour vous-même, je vous en supplie à genoux.

Mme VALLERAY.

Sortez, monsieur, sortez à l'instant, ou j'appelle.

Elle agite la sonnette.

DESILLES, *se relevant.*

Il suffit, madame: vous le voulez, soyez satisfaite: je n'implore et je n'attends plus rien, je m'éloigne. Adieu.

Il sort.

SCENE VI.

Mme VALLERAY, *seule.*

Quelle audace! le ton de cet homme m'a effrayée. D'ou vient qu'il ose me menacer, comme s'il était maître de mon sort? Moi, me repentir de l'avoir repoussé! qu'ai-je à craindre ici, chez moi, sous la protection de mon mari? Qui vient là?...

SCENE VII.

Mme VALLERAY, LOUISE.

LOUISE.

Madame a sonné?

Mme VALLERAY.

En effet, je me rappelle, tout-à-l'heure... oui, venez, c'est à vous que je veux parler.

LOUISE.

Vous paraissez bien émue?

Mme VALLERAY.

Ce ne sera rien: me voilà remise, et je reprendrai assez de calme pour l'entretien que nous allons avoir ensemble.

LOUISE.

Un entretien, madame! que s'est-il donc passé?

Mme VALLERAY.

Je vais vous l'apprendre. Hier, quand vous vous êtes présentée chez moi, je vous ai accueillie avec bonté: vous n'aviez pas d'amis, pas de protecteurs; et, sans autres recherches, je m'en suis rapportée à vous seule. Une confiance si complète méritait d'être mieux reconnue, car vous m'avez trompée.

LOUISE, *à part.*

Grand Dieu! serait-elle instruite?

Mme VALLERAY.

Et d'abord, vous vous êtes annoncée ici sous un nom qui n'est pas le vôtre: vous en portiez un autre à Lambzac.

LOUISE, *à part.*

Elle sait tout!

Mme VALLERAY.

Vous le voyez, on est informé ici de ce qui vous concerne, et vous devez par un aveu sincère de vos torts...

LOUISE.

Des torts! je n'en ai pas, madame.

Mme VALLERAY.

Comment!...

LOUISE.

Je n'en ai pas, vous dis-je; et si j'ai osé venir dans cette maison, c'est que j'y étais poussée par une sorte de fatalité, par la Providence, peut-être, qui en me montrant un devoir à remplir, préparait en effet le châtiment du vrai coupable.

Mme VALLERAY, *à part.*

Que dit-elle? quelle exaltation dans son langage? (*Haut.*) Remettez-vous.

LOUISE, *avec entraînement.*

Ah! je ne voudrais pas aggraver à vos yeux les torts de celui qui m'a perdue; mais sans cela, pourtant, comment me justifier? il faut bien que je vous le dise, madame : j'étais toute jeune encore, il y a trois ans; j'étais seule, sans protections, sans expérience, quand il vint à moi, tendre, aimable, empressé, armé de toutes les ressources de la séduction, et qu'il m'offrit son cœur et sa main. Oui, madame, il se disait le fils d'un négociant; il jurait de m'aimer toujours et de n'aimer que moi seule. Pouvais-je résister, moi, pauvre fille, à qui ce langage était inconnu? Je me suis fiée à lui, je le croyais sincère, je le croyais libre! hélas! j'ignorais, madame, car j'en aurais eu horreur, j'ignorais qu'il fût marié.

Mme VALLERAY.

Marié, dites-vous? il était marié? De quel homme parlez-vous?

LOUISE.

Quoi! vous ne le savez pas?

Mme VALLERAY.

Comment le saurais-je?

LOUISE.

Je ne l'ai donc pas nommé?

Mme VALLERAY.

Non; mais à vos paroles, à ce trouble, il semblerait... que je le connais... et que...

LOUISE, *à part.*

Imprudente! (*Haut.*) Ah! madame, ne supposez pas... je me serai mal exprimée... le désordre de mes idées... l'égarement.... j'ai tant souffert!... (*A part.*) O Dieu!

Mme VALLERAY.

Achevez! il y a trois ans, dites-vous?...

LOUISE.

Ai-je dit trois ans?... plus, je crois, oui, beaucoup plus.

Mme VALLERAY.

Ce n'est donc pas lui?

LOUISE.

Qui donc, madame?

Mme VALLERAY.

Ah! je suis folle! jamais il n'a été dans ce pays... quel soupçon ridicule! j'en ai honte à présent. Remettons-nous. (*A Louise.*) Il y a ici quelqu'un...

SCENE VIII.

LES MÊMES, PROSPER, *une lettre à la main.*

PROSPER.

Madame...

Mme VALLERAY

Que me veut-on?

PROSPER.

C'est une lettre que m'a remise M. Desilles.

Mme VALLERAY.

Qu'on la lui rende!

PROSPER.

La lettre n'est pas de lui, madame; c'est un papier de l'écriture de monsieur.

Mme VALLERAY.

Donnez alors.

PROSPER, *lui donnant la lettre.*

M. Desilles assure qu'il faut la lire tout de suite.

Mme VALLERAY.

C'est bien.

Prosper sort.

SCENE IX.

Mme VALLERAY, LOUISE.

Mme VALLERAY.

Il y a ici, mon enfant, un ami de votre frère, M. Fermont; c'est lui qui vous a reconnue. Je vous ai affligée en vous parlant d'abord un peu sévèrement; mais il fallait savoir la vérité, et j'ai mieux aimé me charger de ce soin que de le laisser à un autre. M. Fermont va écrire à Lambzac pour donner de vos nouvelles. Vous êtes libre d'attendre dans cette maison une réponse qui, je l'espère, sera favorable... Allez, vous pouvez vous retirer maintenant.

LOUISE.

Ah! madame, que de bontés!... (*A part.*) Dieu soit loué! elle n'a plus de soupçons.

Elle sort.

SCENE X.

Mme VALLERAY, *seule.*

Pauvre fille!... quel est donc ce papier? (*Elle lit l'adresse.*) « A monsieur Desilles. » C'est en effet une lettre de mon mari... déjà ancienne... je ne comprends pas... voyons. (*Lisant.*) « Mon » ami, tu me demandes quelle affaire particulière » m'a conduit et me retient à Lambzac. » Ah! (*Relisant.*) « Quelle affaire particulière m'a con» duit et me retient à Lambzac. » A Lambzac!... il y a été!... ce récit!... c'était... ah! je vois tout!... trompée, trahie par lui, par lui!... Monsieur! monsieur! Où est-il? quelqu'un!... cette fille!... son nom?... Louise! Louise!

SCENE XI.

FERMONT, *entrant à gauche,* Mme VALLERAY, LOUISE, *sortant de la chambre à droite; puis* VALLERAY.

FERMONT.

Qu'y a-t-il donc?

Mme VALLERAY, *prenant Louise par le bras et l'amenant devant Fermont.*

Venez, malheureuse, venez. (*A Fermont.*) Monsieur, reconnaissez-vous cette femme?

FERMONT.

Pauline!

VALLERAY, *entrant par le fond.*

Qu'entends-je?

Mme VALLERAY, *à son mari.*

Et vous, monsieur, la reconnaissez-vous?

VALLERAY.

Ciel!

Mme VALLERAY.

Mais admirez-la donc! et voyez si elle rougira celle qui sans pudeur a suivi son amant jusqu'ici! C'était trop peu du scandale au dehors, il fallait l'installer chez moi...

LOUISE.

Madame!...

FERMONT.

Que dites-vous? ô ciel, prenez garde!

Mme VALLERAY.

Laissez-le donc, monsieur, laissez-le parler lui; il est là qui m'entend; voyons s'il osera prendre la défense de cette femme.

LOUISE.

Madame!...

Mme VALLERAY, *à Louise.*

Vous me parlez, je crois? sortez de chez moi, sortez! je vous chasse comme servante: je vous chasse aussi comme infâme, et, si cet homme vous regrette, qu'il vous suive!

VALLERAY.

Amélie, c'est trop...

LOUISE.

Vous oubliez que ce n'est pas à vous à me justifier. Je sors, madame, mais non pas en servante, car ce n'est pas pour vous servir que je suis entrée ici. Je sors, mais non pas en infâme, car ce n'est pas pour le voir, lui, que je suis venue; ce n'est pas lui qui me suivra, c'est un autre, car il est ici un être bien cher, que je suis venue voir, aimer et servir, et que j'emmène avec moi, c'est ma fille!

Elle sort précipitamment à droite.

SCENE XII.

FERMONT, Mme VALLERAY.

FERMONT.

Sa fille!

Mme VALLERAY.

Ah! je me meurs!

Fermont s'approche d'elle et la soutient dans ses bras.

VALLERAY, *à Fermont.*

Emmenez-la et veillez sur elle. Amélie, Amélie!...

Fermont fait entrer Mme Valleray dans la chambre, à gauche.

VALLERAY.

Qui donc a parlé ici?

SCENE XIII.

VALLERAY, DESILLES, *se présentant à la porte du fond.*

DESILLES.

Moi.

VALLERAY.

Ah! enfin! Vos armes?

DESILLES.

Les vôtres?

VALLERAY.

L'épée. Dans le parc; sans témoins.

DESILLES.

Ce soir.

VALLERAY.

Je serai vengé.

DESILLES.

Je le suis.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

VALLERAY, PROSPER.

VALLERAY.

Je meurs d'impatience! Est-ce que madame est toujours enfermée?

PROSPER.

Oui, monsieur; elle a même déclaré qu'elle ne quitterait sa chambre qu'au moment de son départ.

VALLERAY.

Eh! quoi, va-t-elle déjà partir?

PROSPER.

J'ai reçu l'ordre de tout préparer, il y a une heure.

VALLERAY.

Mais depuis une heure M. Fermont est retourné chez elle, il doit y être encore. Dès qu'il sortira, dites-lui que je l'attends ici.

PROSPER.

Il suffit, monsieur.

SCENE II.

VALLERAY, *seul.*

Je n'ai plus d'espoir qu'en lui. Obtiendra-t-il l'entrevue que j'implore? Oh! que je puisse la revoir un instant et lui apprendre tout ce qu'il y a là de repentir et d'amour pour elle! Dieu seul connaît la fin de cette journée. Si je succombe dans ce combat, ne laisserai-je qu'un souvenir flétri et qu'un nom détesté à celle qui fut sur cette terre ma compagne bien aimée? Le désespoir, la honte et du sang! voilà donc les suites d'une faute! d'une seule! Insensés que nous sommes, nous rions de l'adultère, et nous croyons que la volonté humaine peut à son gré mesurer le parjure et retenir le châtiment! Époux criminel, lâche séducteur et père déshonoré, trois êtres à la fois me demanderont compte de leur malheur. Toi surtout, Amélie, puis-je me plaindre de ta colère? une femme moins vertueuse eût été moins sensible à ma trahison, elle se serait ménagé le droit de me trahir à son tour : c'était là l'espoir de cet infâme Desilles; mais comme tu es une chaste épouse, et que ton cœur est un sanctuaire de pureté, tu te venges en me repoussant avec mépris! Être méprisé par elle! Oh! non, non, plutôt mourir.

SCENE III.

VALLERAY, FERMONT.

VALLERAY.

Fermont, eh bien?

FERMONT.

Eh bien! mon ami, je m'y attendais. Malgré mes efforts, je n'ai rien obtenu d'elle.

VALLERAY.

Elle refuse de m'entendre?

FERMONT.

Prête à partir, elle redoute des adieux qui n'amèneraient aucun changement dans sa résolution, car je l'ai trouvée fermement décidée.

VALLERAY.

A une séparation?

FERMONT.

Oui.

VALLERAY.

Fort bien.

FERMONT.

Elle vous abandonne cette habitation que vous aimez. Vous disposerez de la moitié de sa fortune. C'est auprès d'une ancienne amie qu'elle veut se retirer. Un voyage, entrepris pour sa santé, servira d'abord d'excuse à son absence; plus tard, d'autres prétextes... Mais alors j'espère vous réconcilier : quant à présent, toutes mes instances seraient inutiles. Elle vous supplie de ne pas la troubler dans sa retraite. Cependant elle désire être informée de votre sort, et elle m'a chargé de correspondre avec elle : par ce moyen, vous pourrez aussi avoir de ses nouvelles. Comptez sur moi. Donnez-moi votre main. Voulez-vous que je vous emmène à la ville?

VALLERAY.

Non, j'ai quelques dispositions à prendre; je vous remercie. Adieu.

FERMONT

Adieu.

Il s'éloigne.

VALLERAY.

Ah! ce sera un duel à mort!

FERMONT, *revenant.*

Plaît-il? que dites-vous?

VALLERAY.

Rien. Mon cher monsieur Fermont, vous fûtes l'ami de mon enfance : vous me connaissez; je n'ai pas un cœur mauvais ni corrompu; quand vous penserez à moi, que ce soit, je vous en prie, avec plus de compassion que de colère.

FERMONT.

Je serai toujours votre ami. Du courage, un jour votre malheur recevra quelque adoucissement, je l'espère.

VALLERAY.

Je l'espère aussi.

Fermont sort.

SCÈNE IV.

VALLERAY, *seul.*

Elle me fuit pour toujours! elle saura si je peux vivre sans elle! Mourir de la main d'un autre ou de la mienne, qu'importe?.. Mes armes sont dans le pavillon... partons. Ah! j'oubliais, sans témoins.. (*Il va à la table et écrit.*) « Que l'on n'accuse personne des suites d'un combat loyal. » Prosper? Il faut prévenir toute surveillance.

SCENE V.

VALLERAY, PROSPER.

VALLERAY.

Si madame par hasard s'informait de moi, vous lui diriez que je suis à la ville. Obéissez à tous ses ordres et ne la quittez pas.

SCENE VI.

PROSPER, *seul.*

Quels événemens, bon Dieu! Qui aurait jamais pensé cela? un si bon ménage! Ce que c'est que de nous, et comme il faut prendre garde à soi! Je ne veux plus me marier.

SCENE VII.

Mme VALLERAY, PROSPER.

Mme VALLERAY.

Il a quitté ce salon, il a traversé le parc, et je l'ai vu pour la dernière fois. Allons, conservons toute ma fermeté. Avez-vous fait les préparatifs de mon départ?

PROSPER.

Oui, madame: j'ai retenu une berline de voyage et des chevaux de poste.

Mme VALLERAY.

Vous me préviendrez dès qu'ils arriveront. Prosper?

PROSPER

Madame?

Mme VALLERAY.

Vous resterez avec monsieur. Servez-le toujours avec zèle, et je vous en serai reconnaissante, mon ami.

PROSPER.

Je vous le promets, madame.

Il sort.

SCENE VIII.

Mme VALLERAY, *seule.*

La vie est un mensonge! Si j'étais morte hier, je me serais endormie la plus heureuse des femmes! et aujourd'hui... Je crois que je lui aurais pardonné l'inconstance... mais la fausseté! .. Ah! qu'il est cruel de se voir arracher une illusion de sept années, et de rejeter de son cœur celui qu'on y avait placé si haut! Partons; mieux vaut encore ne plus le voir que de le voir coupable et avili! partons! Demeure jadis sainte et maintenant profanée, tu seras le tombeau de mes joies, de mes espérances, de mes souvenirs. Ici encore, où tout me rappelle un bonheur qui n'est plus, il y a des larmes dans mes yeux et de la faiblesse dans mon cœur; mais une fois hors de cette maison, mes yeux redeviendront secs, et mon cœur sera de marbre. Allons.

Elle va pour sortir.

SCENE IX.

Mme VALLERAY, PROSPER, LOUISE *au fond.*

Il veut l'empêcher d'entrer.

LOUISE.

Laissez-moi lui parler.

Mme VALLERAY.

Qu'entends-je? vous ici?

LOUISE, *au fond.*

A genoux, oui, c'est à genoux, madame, que je vous prie de ne pas me chasser une seconde fois.

Mme VALLERAY.

Ah! levez-vous.

LOUISE.

Cette attitude est la seule qui me convienne en présence de celle que j'ai tant offensée.

Mme VALLERAY.

Vous vous le rappelez bien tard.

Sur un nouveau signe de Mme Valleray, elle se relève

LOUISE.

Oui, j'aurais dû dévorer mon humiliation, j'aurais dû dépouiller toute fierté, toute passion amère, devant vous, madame, qui êtes si digne de respect, devant vous, la bienfaitrice de mon enfant.

Mme VALLERAY.

Pourquoi chercher à me revoir? Que me voulez-vous? Le lien qui nous a rapprochées est un crime; j'ai hâte de le briser: je ne vous connais plus. N'est-ce pas là ce qui nous convient le mieux à l'une et à l'autre?

LOUISE.

Je serais, en effet, bien méprisable si je voulais vous intéresser à moi, madame. Ce n'est pas pour moi que j'implore la faveur d'être entendue, c'est pour vous-même, pour lui.

Mme VALLERAY.

Pour lui!

LOUISE.

J'ai un devoir à remplir, un devoir de conscience, qui me presse comme si je touchais à ma dernière heure. C'est ce qui m'a donné la force de chercher ce pénible entretien. Celui que j'ai accusé par ma présence, c'est à ma bouche de le justifier. Dieu sait ce qu'il m'en coûte! Vous le croyez coupable de perfidie, et cependant, s'il a trompé une femme, ce n'est pas vous, madame, car il vous aime et n'a jamais aimé que vous.

Mme VALLERAY.

Ah! cessez de le défendre et de vouloir m'abuser! Comment pourrai-je ajouter foi à vos paroles?

LOUISE.

Vous devez me croire, madame, moi plus que personne. S'il m'aimait, je ne serais pas femme à vous faire un pareil sacrifice. Si seulement il m'eût aimée un instant, j'espérerais encore réveiller une passion mal éteinte; et qui sait, folle que je suis, si j'aurais pensé à vos larmes et à votre désespoir? Ah! croyez-moi, si je vous dis de l'aimer encore, c'est qu'il ne m'aime pas, c'est qu'il ne m'a jamais aimée.

Mme VALLERAY.

Vous!

LOUISE.

C'est la vérité, madame: et vous l'avez devinée, vous l'avez dite ce matin, lorsqu'en me chassant avec indignation, comme je le méritais, vous me maudissiez, moi seule, comme la seule coupable: oui, c'est moi qui l'ai aimé la première. Je me suis attachée à lui, comme son mauvais ange, pour le perdre! Voilà des aveux bien humilians; et pourtant ce n'est pas tout encore: je lisais sa pensée dans ses regards inquiets je voyais qu'un autre amour l'occupait auprès de

moi, et une fois j'ai surpris sur ses lèvres un nom...

Mme VALLERAY.

Le mien?

LOUISE.

Le vôtre. Le jour même où il allait fuir loin de moi, pressé sans doute du désir de vous revoir, ce jour-là son front était radieux.

Mme VALLERAY.

Ah!

LOUISE.

Pas un regret pour celle qu'il abandonnait...

Mme VALLERAY.

Il serait vrai!... Mais que dis-je? lui qui, en vous revoyant...

LOUISE.

Il a eu peur pour vous. Je ne lui ai apparu, moi, que comme un fléau, comme un remords vivant... je l'ai observé avec mon amour et ma jalousie... L'enfant n'a pas obtenu grâce pour la mère... S'il vous a pressée de l'adopter, c'était pour me chasser plus vite!... Oui, madame... ah! ne me cachez pas votre émotion... point de pitié pour une rivale. Moi aussi, je vous ai détestée quand j'ai appris que vous étiez sa femme, j'ai formé mille projets de vengeance!... devenue mère, je n'en ai eu qu'un seul, j'ai voulu vous forcer à protéger mon enfant.

Mme VALLERAY.

Moi!

LOUISE.

Vous ne savez pas comme une mère aime sa fille! et moi, je vous donnais la mienne! Et maintenant encore, si je prends pour moi la honte et le mépris, si je suis à vos genoux, si je pleure et supplie, vous voyez bien, madame, qu'il faut me tuer pour m'empêcher de prononcer le seul nom qui soit dans mon cœur et sur mes lèvres!...

Mme VALLERAY.

Assez!... Espérez-vous m'attendrir?

La nuit vient graduellement jusqu'à la fin.

LOUISE.

Ah! vous pleurez, madame! Je vous ai appris qu'il y avait une douleur plus grande que la vôtre, des larmes plus amères que vos larmes. Vous m'écouterez, et vous oublierez tout: un instant d'égarement, mon amour insensé et coupable, ma présence ici, pour ne vous souvenir que de cette enfant que vous aimiez sans la connaître, et de lui qui me méprise, qui vous aime toujours et qui mourrait si vous le repoussiez...

Mme VALLERAY.

Je ne dois plus le revoir; tout est fini entre nous... il a quitté cette maison... il a fui loin de moi.

LOUISE.

Le voici!...

Valleray est entré pendant les derniers mots et s'appuie contre la table.

SCENE X.

LES MÊMES, VALLERAY.

VALLERAY.

Amélie!

Mme VALLERAY, *à Louise.*

Ah! vous l'aviez revu!

LOUISE.

Non, madame!

Mme VALLERAY, *à Valleray.*

Que venez-vous chercher ici?

VALLERAY.

Amélie, ton pardon!...

Mme VALLERAY.

L'espérez-vous?

VALLERAY.

Ton pardon pour un mourant.

LOUISE.

Ciel!

Mme VALLERAY.

Un mourant!... Que dit-il?

LOUISE.

Il est pâle! il chancelle!... ah!

Valleray tombe dans un fauteuil.

Mme VALLERAY, *se précipitant vers lui.*

Blessé! Adrien! Adrien! reviens à toi... Ah! quelles paroles pourront le rappeler à la vie?... Adrien! je t'aime toujours... je te pardonne... Oh! du secours!... appelez donc du secours!...

LOUISE, *au fond.*

Quelqu'un!... le médecin de la ville...

VALLERAY, *se soulevant avec peine.*

Trop tard... trop tard... tes paroles sont le seul baume que tu puisses verser sur ma blessure... Tu as dit que tu pardonnais...

Mme VALLERAY.

Oui... oui... On ne vient pas!

VALLERAY.

C'est inutile... Amélie, je ne pouvais pas endurer ton mépris, alors... je l'ai provoqué... Desilles... le fer a pénétré là... Je me suis traîné jusqu'ici pour implorer mon pardon... pour te revoir, Amélie! toi que j'aime et que j'ai toujours aimée!...

LOUISE, *à part.*

Et moi!...

Elle se retire au fond du théâtre et s'agenouille.

VALLERAY.

Une dernière pensée m'oppresse... Amélie! la devines-tu?

Mme VALLERAY.

Oui, ton enfant!... rassure-toi... je te le jure...

VALLERAY.

Partage avec elle le dernier baiser de son père... Ah! ma faute est expiée.

Il retombe sur le fauteuil.

Mme VALLERAY.

Adrien!... immobile!... mort!

Elle se jette en pleurant sur lui.

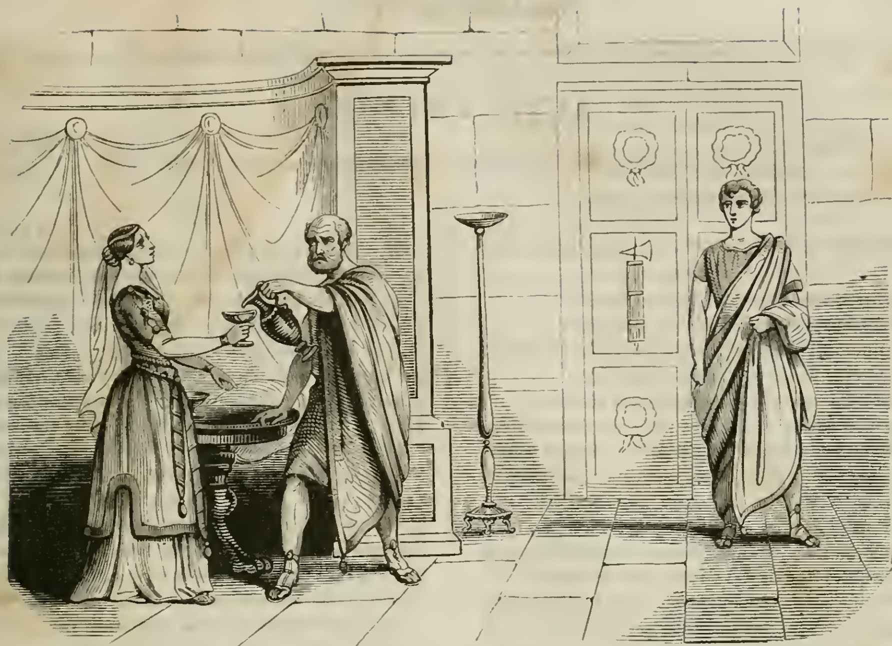
LOUISE.

Mort!... Ah! ma fille!... je vivrai pour la revoir!...

La toile tombe.

FIN.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



ACTE V, SCÈNE VI.

LE VIEUX CONSUL,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. ARTHUR PONROY,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE SECOND THÉATRE-FRANÇAIS, LE 10 FÉVRIER 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
CAIUS MARIUS	M. ROUVIÈRE.
L. CORN. CINNA	M. ACHILLE.
ANNIUS AGRIPPA	M. REY.
TITUS	M. VALMORE.
LEPIDUS CIMBER	M. BALLANDE.
LAVINIA, femme de Titus	Mlle MAXIME.
MESSALA, philosophe	M. DARCOURT.
JUNIUS SCAURUS	M. HARVILLE.
LUCIUS, augure	M. ERNEST.
CORAX, esclave d'Annius	M. FÉLIX.
UN ASTROLOGUE	M. VORBEL.
CLAUDIA, esclave de Lavinia	Mme CHAPUIS.
UN TRIUMVIR CAPITAL	M. BARRÉ.
PREMIER PLAIDEUR	M. ROUSSET.
DEUXIÈME PLAIDEUR	M. PEREZ.

ASTROLOGUES, DEVINS, AUGURES, UNE JEUNE BACCHANTE, DES JOUEURS DE FLUTE, LICTEURS, SÉNATEURS, SOLDATS, PEUPLE, CITOYENS ROMAINS, ETC.

La scène se passe à Rome, an. urb. cond. 666.

' Pour prévenir tout soupçon de réminiscence, un auteur nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur le directeur,

» Je termine en ce moment une tragédie que je compte offrir au Théâtre-Français. Quoique les scènes de cet ouvrage se passent près de trois cents ans après l'expulsion des Tarquins, il y a dans mon sujet des analogies réelles avec la position de *Lucrèce*.

» Comme il est certain que ma pièce ne peut paraître qu'après celle de l'Odéon, je viens vous prier de m'inscrire d'avance contre toutes accusations ultérieures. Ma tragédie a pour titre : *Le Vieux Consul*.

» Veuillez agréer, monsieur, etc.

ARTHUR PONROY

» Paris, le 25 février 1843. »

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'appartement intérieur des femmes chez Titus.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEPIDUS, *debout*, LAVINIA, *assise près de lui*.

LAVINIA.

Pourquoi continuer ce discours inutile?
Un entretien d'amour cesse d'être futile
Quand, l'œil de pleurs humide, et d'un ton sérieux,
On caresse des sens l'essor impérieux.
Hélas! dis-moi plutôt, ami de ma famille,
Que je n'ai pas connu quand j'étais jeune fille,
Dis-moi si mon époux, vieillard aux cheveux blancs,
Vers nos dieux paternels ramène ses pas lents;
Dis-moi si Marius, son ami du jeune âge,
Au Forum envahi va cesser le carnage.
Pourquoi perds-tu le temps en d'amoureux propos,
Alors qu'en ta patrie il n'est plus de repos?
Pourquoi, dans un fou rêve oubliant ton courage,
Contre ton vieil ami méditer cet outrage?
Titus vit sans rien craindre, il t'a toujours aimé;
Et mon cœur pour tout autre est à jamais fermé.
Je n'avais pas quinze ans d'une existence amère,
Alors qu'entre mes bras mourut ma pauvre mère.
Je me souviens. La faim hideuse à mon chevet
Par ses lents aiguillons déjà me poursuivait;
Déjà de mes dédains la débauche irritée
Convoitait ma jeunesse et ma beauté vantée,
Quand apparut chez moi ce vieux soldat romain,
Le sourire au visage et me tendant la main.
Je suis sa femme. Il faut, à cette heure, jeune hom- [me,
Ou cesser de me voir, ou plutôt quitter Rome.
Laisse finir en paix ce vieillard abattu,
Et qu'il voie à sa mort sourire ma vertu.

LEPIDUS.

Sans cesse proclamer cette austère démence,
C'est détruire à jamais un bonheur qui commence.
Je t'aime avec transport.

LAVINIA.

Si ta ville en danger
Demeurait, Lepidus, en proie à l'étranger;
Si tu voyais fléchir tes légions altières
Devant un flot mouvant de Cimbres aux frontières,
Dis, parlerais-tu donc aussi légèrement
De ces grandes vertus qui font le dévouement?
Citoyen envers toi sévère et despotique,
On sait pour la cité ton amour fanatique.
Quand on respecte en toi le passé des Brutus,
Il te sied mal, ami, de railler les vertus.
Vous qui faites l'état par vos têtes actives,
Laissez à leur devoir les épouses craintives.
Si vous voulez qu'on croie à votre austérité,
Ne venez point chez nous ternir la chasteté.
Je ne veux pas parler en matrone glacée:
Mais daigne à mon devoir élever ta pensée.
Je n'ai jamais, d'ailleurs, fardé mes sentiments;
Mon noble époux est vieux, mais je l'aime.

LEPIDUS.

Oh! tu mens!
Vainement tu veux prendre, à mes pleurs inflexible,
Le masque mensonger d'un amour impossible:
Cent fois, quand tout ému j'hésite à t'approcher,
J'ai vu ton sein frémir et tes yeux me chercher.
J'ai, le refus mourant en ta voix de syrène,
Vu ton cœur plus ému, ta pudeur moins sereine,
Et lorsque tu voulais fuir mon souffle plus prompt,
Entre tes doigts tremblants tu cachais ton beau [front.
Un amour aussi grand que celui qui m'enflamme
En ces calculs glacés n'a point laissé ton âme.
Tiens... encore... des mots, brûlants de s'échapper,
Hésitent sur ta bouche, et tu veux me tromper.
Va, c'est mal de chercher à s'aveugler soi-même.
En vain, des immortels attirant l'anathème,
Je demeure tremblant sous cette trahison,
Ce feu de l'âme exalte et trouble ma raison.
Et pourtant, je le dis, ta bouche bien-aimée
Peut tuer en mes sens l'ivresse désarmée.
Assure que l'espoir, dont je me suis bercé,
N'est pas un vain désir de mon rêve insensé,
Et de tes volontés reconnaissant l'empire,
J'étouffe pour jamais cette joie où j'aspire:
Dis-moi que mon amour ne t'est pas odieux,
Et je... je te fuirai... j'en atteste les dieux.

LAVINIA.

Non, je ne croyais pas que, malgré ma défense,
Tu pusses, sans rougir, si loin pousser l'offense:
Je ne veux pas qu'un jour plus hardi qu'à présent,
Tu viennes accuser mon esprit complaisant:
Titus a tout entier mon amour légitime:
Toi, sors de ma maison, si tu veux mon estime.

LEPIDUS.

Annius Agrippa, ce noble ambitieux,
Est plus heureux sans doute et plus audacieux.
Je comprends! un Romain d'aussi fière naissance,
Qui vit dans les splendeurs et brigue la puissance,
Qui prépare au Forum, souple à de tels flatteurs,
Des présents de lions et de gladiateurs,
Ne vient pas vainement à l'heure où le jour baisse
Autour de ta maison promener son ivresse.
Que peut-on refuser à cet homme hardi,
Qui brûle au champ de Mars de se voir applaudi,
Et traîne incessamment sa jeunesse avilie
Des prêtres de Cybèle aux phrynés d'Esquilie?

LAVINIA, *à part*.

Il m'outrage, grands dieux! il m'outrage à plaisir.

LEPIDUS, *à part*.

Il ne faut pas troubler les beaux en leur loisir:
Refais-toi, Lepidus, une âme bien trempée, [épée.
Et quand ton cœur se rompt, songe à ta vieille

Bruit au dehors, les Clients se pressent à la porte; Titus entre, suivi de ses amis.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MESSALA, CINNA, TITUS, *parlant en dehors à ses clients*, QUELQUES AMIS *et* CLIENTS.

TITUS.

Si Caïus Marius passe de ce côté
Et recherche un moment mon hospitalité,
Empressez-vous; je tiens pour sa mâle puissance.
Cher Lepidus, chez moi je bénis ta présence!
Quand notre vieux héros brigue le consulat,
Sachons lui préparer un succès plein d'éclat.
Nous causerons. Salut, pudique Lavinie;
Par mes jours importuns ta jeunesse est ternie;
Mais quoi! dans chaque instant à ma vie emporté
Je vois d'un œil content venir ta liberté.

LAVINIA.

Titus, vis de longs jours, c'est moi qui t'en conjure,
Et d'un doute cruel ne me fais pas l'injure.

TITUS.

Merci pour mes vieux ans. Eh bien! cher Messala,
Vas-tu prendre parti pour nous ou pour Sylla?

MESSALA.

Je ne crois plus à rien, pas même à l'espérance.
Ma raison!...

CINNA.

Ta raison mène à l'indifférence.
Je dis que Marius, fort à tous les assauts,
Doit encore une fois reprendre les faisceaux.
En semant autour d'elle un effroi salutaire,
Rome pendant longtemps a dominé la terre:
Mais lorsque notre orgueil s'épuise en factions,
Les peuples enhardis comptent nos légions.
Sur ces plages en feu, trop longtemps usurpées,
Déjà la haine aiguise une forêt d'épées.
Sicambres, chefs teutons, Gaulois, rois d'Orient,
Portent à notre aspect un front moins suppliant.
Pour nous haïr le Nord au Midi se rallie:
Déjà cette fureur a gagné l'Italie;
Les Marses, de révolte intrépides fauteurs,
Se sont fait un sénat, des consuls, des préteurs.
Mithridate est un chef puissant. La Numidie
Sous d'autres Jugurtha se réveille hardie,
Quand Rome, qui fléchit en ses ambitions,
Vit de jeux, de plaisirs et de séditions.
Si Marius était capable de fatigue,
Déjà sa tête chauve eût plié sous l'intrigue,
Quand des rivaux sans nom, sans gloire, sans vertu,
Osaient lui disputer un pouvoir débattu. [tune,
Mais quand, foulant aux pieds toute chance impor-
Il se trouve au Forum, debout, dans sa fortune,
Qu'il soit, hardi jouteur à son œuvre attaché,
Le père, le soutien de cet état penché.
J'ai dit. Qu'à le servir tout vrai Romain s'applique.

LEPIDUS.

Aujourd'hui Marius est la chose publique.

MESSALA.

Cher Cinna, je voudrais honorer ton héros,
Mais tous ces grands vainqueurs sont de trop grands
[bourreaux.
Quand Marius succombe en sa gloire ternie,
Sylla dans l'Orient refait sa tyrannie.
Il est toujours, croyez-le bien, un vrai danger
A laisser des soldats grandir à l'étranger.
Romains, nous envoyons sur les plages lointaines
Nos plus purs citoyens, nos meilleurs capitaines:
Mais la destruction fait les hommes si grands
Que les victorieux deviennent des tyrans.
Toi-même, Lepidus, vertu mâle et hautaine,
T'es épris follement de ce vieux capitaine:
Et, si l'a résolu ce destructeur de lois,
Vous le ferez consul pour la septième fois.
Du sénat cependant la faction est forte.

LEPIDUS.

Quelle que soit la voie où ma raison m'emporte,
Quel que soit le désir qui domine mon cœur,
Je suis fier de marcher avec un grand vainqueur
Oui, j'aime ce soldat, républicain sauvage,
Qui nous a fait puissants de rivage en rivage,
Qui, salué divin, triomphant, fondateur,
Est resté des Romains le premier serviteur.
Marius, quoiqu'en butte a la haine, à l'envie,
De cet état qui tremble est le centre et la vie.
Quand Marius est peuple et du peuple sorti,
Annius et Sylla sont des chefs de parti.
Marius est mon Dieu, le tien, celui de Rome.

MESSALA.

Les dieux sont purs de sang.

LEPIDUS.

Alors c'est un grand homme.
S'il a versé le sang, qui donc l'a poussé là?
Le sénat, Metellus, Rome entière, Sylla.
Qui de vous tous eût pu rester sans frénésies,
En butte à l'impudeur des basses jalousies,
Et se voir, la vengeance exaltant sa douleur,
Dans les joncs d'un marais traqué comme un vo-
Ce Marius en gloire est un géant, vous dis-je. [leur?
Allez le demander aux rives de l'Adige,
Allez le demander aux ossements épars,
Ceinture de terreur qui double nos remparts.
Marius est partout... partout est sa grande âme.
On prétend l'oublier en cette ville infâme;
Mais quand voudra parler ce rival de Sylla,
S'attacher un esclave, il sait que je suis là.

TITUS.

Bien, Lepidus! mon noble ami, j'aime à t'entendre,
A connaître de toi tout ce qu'on peut attendre:
Marius...

LEPIDUS.

Est mon dieu! je le répète.

MESSALA.

Hélas!...
Mais il triomphe, en somme, et ses rivaux sont las.

LEPIDUS.

Pas tous. A chaque instant, sur la place publique,
Actif, la tête pâle et le regard oblique,
Vient errer parmi nous un jeune sénateur
Qui voudra quelque jour s'éveiller dictateur:
Annius Agrippa...

MESSALA.

Depuis longues années
Je sais qu'à la taverne il passe ses journées;

Qu'on le voit parfois ivre, au milieu des ruisseaux;
Mais je ne croyais pas qu'il songeât aux faisceaux.

CINNA.

Prends garde, cher Titus! car, après ses orgies,
On dit que sur ta femme il fait des élégies,
E tqu'au pied de tes murs soupirant ses douleurs,
Il y suspend la nuit des couronnes de fleurs.

TITUS.

Par les dieux immortels! pour peu qu'il se hasarde
Autour de mon logis, j'y ferai bonne garde. [seuil:
Mais j'entends un grand bruit qui se fait à mon
C'est Marius, sans doute; allons lui faire accueil.

SCÈNE III.

LEPIDUS, LAVINIA.

LEPIDUS, *inquiet.*

Dis, l'aimes-tu?

LAVINIA.

Ce fou, dont l'audace est connue,
Peut, sous le vestibule, attendre ma venue;
Pour que le cœur des miens en prenne du souci,
Trop de choses, Cimber, me retiennent ici.
Puis, qu'au moins du soupçon on me fasse la grâce,
Quand il s'agit d'un fou sans respect pour sa race,
Qui, plein d'un froid orgueil, sans loyauté, sans [mœurs,
N'est bien qu'à la taverne ou chez les parfumeurs.
Ami, si quelque jour, de Minerve oubliée,
Je voyais ma jeunesse aux passions pliée;
Si, folle par Vénus, j'acceptais un amant,
Ce ne serait pas lui; j'ose en faire serment.

LEPIDUS.

Mais alors, parle donc... et, d'une voix plus sûre,
Déchire tout à fait ou guéris ma blessure.
Parle!

LAVINIA.

Non, Lepidus; non, je ne t'aime pas.

LEPIDUS.

O malheur!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CINNA, MARIUS, TITUS; LES AMIS.

TITUS.

Jupiter accompagne tes pas,
Consul! de ma maison tu consacres l'entrée.

MARIUS.

Que ce salut vous fasse une vie assurée,
Vous autres.... Cher Titus, éloigne ces licteurs.
Eh bien! que pensez-vous de nos vils sénateurs,
Vieillesse contre moi par l'envie animée,
Qui ne respecte plus ma vieille renommée?
Ils poussent Annius à hâter mon trépas,
Mais s'il est mon vainqueur, qui ne vaincra-t-il pas?
Lepidus, dis-moi donc ce qu'il faut que je fasse,
Avec Sylla derrière et le sénat en face?
J'ai veillé cette nuit, maudissant et priant.

LEPIDUS.

Aucun bruit précurseur n'est venu d'Orient.
Les dieux de chaque offrande ont reçu les prémices,
Et veulent que demain s'assemblent les comices.
La fortune à tes vœux sourit comme autrefois,
Et tu seras consul pour la septième fois.

MARIUS.

Je verrai du sénat la faction punie
Alors. Je te salue, aimable Lavinie,
Toi de qui la vertu surpasse la beauté,
En ces temps de débauche et de perversité.
Certes, chez les Romains grande est ta renommée.
De cette austérité ma vieillesse est charmée.

LAVINIA.

Consul, si ma jeunesse oubliait les vertus,
Je voudrais m'appuyer sur celle de Titus.

TITUS.

Noble femme!

MARIUS.

De toi la foule est bien éprise.
A part
Et cela peut aider ma nouvelle entreprise.
Haut.
Amis, que pour demain chacun de vous soit prêt.
Bas, à Titus.
Titus, je veux sonder ce jeune homme en secret.
Va, laisse-nous. Il faut que seul je l'entretienne.
Bas, à Cinna.
Reste avec nous, Cinna.

TITUS, *à Marius.*

Ma maison est la tienne.
Ils sortent.

SCÈNE V.

LEPIDUS, MARIUS, CINNA.

MARIUS.

De tes prédictions je n'ose me flatter,
Et des pressentiments viennent m'épouvanter.
Ces têtes du sénat à ma haine échappées
M'accusent d'emporter les lois sur mes épées,
Et quand déjà je tremble au seul nom de Sylla,
Ils poussent le premier des leurs au consulat.
Dis-moi, jeune Cimber, le connais-tu, cet homme
A qui l'on veut livrer la fortune de Rome?
A-t-il, fier plébéien, d'un bras ensanglanté
Guidé nos légions sur l'Adige indompté?
Non. C'est un débauché, de ces pâles visages,
Qui, d'une tyrannie acceptant les présages,
On l'air de s'endormir aux tavernes le soir,
Et qui, le lendemain, au trône vont s'asseoir;
De ces gens qui, voilant leurs volontés superbes,
Affectent de rester au milieu des imberbes,
Et qui, quand leur moment de grandir est venu,
Laissent voir un orgueil trop longtemps contenu.
Dis-moi, bon citoyen, veux-tu que ta patrie,
Des efforts qu'elle a faits encor tout meurtrie,
Agonise au pouvoir d'un jeune ambitieux,
Qui rit des lois à Rome, et de la foudre aux cieux?
Lui consul, pour vous tous c'est une mort certaine.

Le déshonneur pour moi, votre vieux capitaine.
J'avais voulu d'abord, par un juste trépas...
Mais, s'il faut l'avouer, amis, je n'ose pas.
J'ai frappé tant de fois, la fortune se lasse...
Un plus jeune que moi tremblerait à ma place.
Parlez, je vous écoute et suis prêt d'accepter
Les résolutions que vous voudrez tenter.

CINNA.

Tu n'as qu'un ennemi dangereux. Quand j'y songe,
Je vois déjà l'abîme où cet homme nous plonge.
Consul, comme autrefois empressé de punir,
Il faut, à quelque prix que ce soit, en finir.

LEPIDUS.

Je hais cet Annius du plus profond de l'âme...
De mon parent Titus il recherche la femme...
Je sais le masque froid de cet esprit brûlant
Et les férocités de son rire insolent.
Je sais l'ambition qui couve en sa pensée
Et contre tes grandeurs sa colère insensée.
Puisque tu n'oses pas, inquiet du succès,
En plein Comitium le tuer sans procès,
J'oserai, m'en fiant à ma seule énergie,
Attirer ce Romain dans quelque basse orgie,
Et là, longtemps avant les rumeurs du matin,
L'assassiner moi-même au milieu du festin.
Laisse agir ma colère et ma jalouse rage.
Accepte.

MARIUS, *à lui-même.*

Je n'ai plus ce vigoureux courage,
Ce coup d'œil qui faisait pâlir les assassins,
Et cette volonté de fer dans mes desseins.
Tous ceux que j'ai tués pendant mes insomnies
Viennent à mon chevet traîner leurs agonies,
Et Sylla, ce lion terrible quoique absent,
M'a laissé dans son antre, où j'ai peur à présent.
Chaque jour dénombrant ses proscrits de la veille,
Le sénat s'épouvante et Rome se réveille.
Vieillard, je sens fléchir ma force, et pour frapper
En d'occultes projets je veux m'envelopper.
Ce hardi poursuivant des faveurs populaires
Demain doit au Forum accuser mes colères :
Puis-je donc me montrer sur le pavé romain
Le pied sur son cadavre et sa tête à la main?
Si même j'acceptais que, gorgé de falerne,
On le frappât dans l'ombre, un soir à la taverne,
Crois-le bien, sur-le-champ, sénateurs, chevaliers,
Viendraient à haute voix m'accuser par milliers.
Non, je veux, faisant taire et la haine et l'envie,
Emporter son honneur en emportant sa vie.
Moi qui jadis, au temps de ma prospérité,
Portais avec orgueil mon âpre volonté,
Moi qui, le feu montant à ma face irritée,
Du geste balayais la foule épouvantée,
J'en suis réduit, déjà vers le tombeau penché,
A ruser sourdement avec un débauché.
Qu'en pensez-vous?

LEPIDUS.

Je sais qu'une affreuse tristesse
De mille noirs chagrins assombrit ta vieillesse :
Tous nous avons compris tes transports, ta douleur
Quand triompha sans toi Sylla le bateleur.
Mais, si nous admirons cet orgueil frénétique,
C'est qu'il te fit jadis un courage athlétique :
Puis c'est que, resté pur chez des républicains,
Tu n'as pas demandé la pourpre des Tarquins.
Maintenant du sénat vient une créature
Qui semble se poser pour but la dictature :
Qui, couvant dès longtemps son rêve calculé,
Se fait valet du peuple au Forum assemblé!
Frappons donc; car déjà quelques têtes hardies,
Egoïstes vigueurs, luttent de perfidies :
Et nos peuples bientôt fatigués, chancelants,
Seront le piédestal de quelques insolents.
Frappons.

MARIUS.

C'est toujours toi, vieille vertu romaine.

LEPIDUS.

Pour satisfaire ici nos craintes et ta haine,
Consul, prends ce que j'ai, ma fortune, mon bras,
Je veux résolument tout ce que tu voudras.

MARIUS.

Peut-être.

LEPIDUS.

Tout! La mort n'a rien qui m'épouvante.

MARIUS.

Les dieux t'ont mis dans l'âme une vertu fervente;
Tu veux donc?

LEPIDUS.

T'obéir.

MARIUS.

Mais songe...

LEPIDUS.

Aveuglément!
Et j'en fais, par le Styx, le terrible serment.

MARIUS, *le prenant à part.*

Est-ce que par hasard, ton cœur, plein de mollesse,
D'un amour criminel sentirait la faiblesse ?
On m'a dit que parfois au seuil de ton parent
L'étoile du matin te retrouvait pleurant,
Et qu'Apollon, prospère à ton feu poétique,
T'inspirait son transport jusque sous ce portique.
Songe bien, Lepidus, qu'un brutal paysan,
Qui fut toujours glacé comme il l'est à présent,
Ne peut pas consacrer cette ardeur éphémère,
Lui, qui n'a d'autre amour que pour Rome, sa [mère.
En ces vastes projets que je veux achever,
De cette passion je ne puis m'entraver.
Tu sauras, pour toi-même aussi dur qu'impla- [cable,
Si je le veux, briser ta passion coupable?
Tu sauras immoler ta jeunesse?

LEPIDUS.

En effet,
Marius, je voudrais que je ce fût déjà fait.
Je voudrais oublier dans le fracas des armes
Ce sombre désespoir qui m'arrache des larmes.
Je suis plein de douleurs, oui, consul, c'est trop [vrai ;
Mais ce mal me suffoque et je l'étoufferai.
Je ne veux pas qu'ainsi cette beauté romaine
De ma vertu civique habite le domaine.
Respectant chez Titus une sainte amitié,
Pour ma coupable ardeur je serai sans pitié.

MARIUS.

D'ailleurs cet Annius, expert en tyrannie,
Poursuit de ses transports la jeune Lavinie,
Et devant les splendeurs de ce fier chevalier
On sait que la vertu des femmes doit plier.
Faisons donc, respectant les dieux et leur justice,
Que dans sa passion ce fou s'anéantisse.

LEPIDUS, *pâlissant.*

Par le ciel que j'atteste! en formant de tels vœux,
Explique sans détour, consul, ce que tu veux.
Crois-tu donc...

MARIUS.

Au fourreau laisse encore ce glaive.
Pour Annius, dit-on, la foule se soulève.
Et si, sur le Forum, il reste à sa hauteur,
Cimber, avant trois jours, je le vois dictateur.

Claudia, l'esclave de Lavinia, apparaît, portant des tablettes d'un air mystérieux.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CLAUDIA.

CINNA, *l'arrêtant au passage.*

Quelle femme, en ce lieu, vient d'un air de mys-
[tère ?. .
Où vas-tu donc ainsi?

CLAUDIA.

J'ai promis de me taire.

CINNA.

Viendrais-tu, par hasard, épier nos discours?

CLAUDIA.

Maître!

CINNA.

Réponds sur l'heure, ou tremble pour tes jours.

CLAUDIA.

Dieux!

CINNA.

Quel est cet écrit que ta main dissimule?

CLAUDIA.

Ma maîtresse m'attend, et je vais...

CINNA.

Par Hercule!
Ton air mystérieux m'est suspect... donne-moi
Ces tablettes...

CLAUDIA.

Seigneur, tu me glaces d'effroi.

CINNA.

Donne. Grands dieux! j'ai vu parfois cette écriture.
Dictateur!

MARIUS.

Hein! qui parle ici de dictature?
Réponds-moi sans tarder, qui t'a donné ceci?

CAUDIA.

Tout à l'heure, un jeune homme arrêté près d'ici,
Sur la cire écrivant quelques vers, une adresse,
M'a dit de les porter à ma jeune maîtresse;
Ajoutant que ces mots à la hâte tracés
Donnaient un avis sûr aux nôtres menacés.

MARIUS, *lisant.*

« Toi, qui d'en haut éclaires ma pensée;
» Toi, qui rendrais Vulcain contemplateur,
» Pure clarté d'un chaste gynécée,
» Étoile d'or, je t'aime en dictateur.
» Si de tes feux m'embrase une étincelle,
» Étoile d'or dont je suis le pasteur,
» Fier des élans que ma force recèle,
» Je puis vers toi monter en dictateur. »

CINNA.

Aucun autre que lui n'a cette audace altière :
Annius a mis là son âme tout entière.

MARIUS.

Qu'en penses-tu ?

LEPIDUS, *à part.*

Pour elle, ô terrible danger!
Il faut tout prévenir, sans rien interroger.
Je vais aller trouver l'infâme en sa demeure;
Je l'attendrai, je serai sourd... Il faut qu'il meure!

MARIUS.

Lepidus, maintenant oses-tu balancer?
Pour perdre ce tyran dois-je pas me presser?
Dictateur!

LEPIDUS, *à part.*

Que le sang sur ma tête retombe!
Du futur dictateur je creuserai la tombe.

MARIUS, *à Claudia.*

Tiens.

CLAUDIA.

Maître!

MARIUS.

A Lavinie il faut porter ceci.

LEPIDUS, *à part.*

Que fait-il?

MARIUS, *lui prenant le bras.*

Lepidus, il faut sortir d'ici.
La nuit vient, va chez moi, restes-y pour m'at-
[tendre;
Avec le vieux Titus j'ai besoin de m'entendre.
Sors.

LEPIDUS, *à part.*

Le sang d'Annius cette nuit va couler.

MARIUS, *à part, à Claudia.*

Dis à Lavinia que je veux lui parler.

SCÈNE VII.

MARIUS, CINNA.

MARIUS.

Je n'ai point à Cimber dit toute ma pensée;
Elle serait par lui dans l'effet traversée.
En vain ce jeune cœur commençait à gémir,
En mes liens prudents j'ai su le raffermir.
Quant à toi, tu seras, pudique Lavinie,
L'instrument préparé contre une tyrannie.
La voici. Laisse-nous, et veille sur Cimber.

Cinna sort.

MARIUS, *seul.*

Pour gouverner le monde il faut un cœur de fer.

SCÈNE VIII.

MARIUS, LAVINIA.

MARIUS, *à part.*

C'est elle.

LAVINIA.

Quoi! consul, aurais-tu connaissance
De cet écrit indigne et de cette licence?

MARIUS, *l'attirant et la dominant du geste.*
Demain, pour ton mari, pour moi, pour tes pa-
[rents,
Au sénat, au Forum, les dangers seront grands.
Ne sors pas. A l'autel de tes dieux domestiques,
Priant avec ferveur, offre les donatiques,
Et versant des parfums sur son front incliné,
Fais égorger au temple un agneau nouveau-né.
Demain, pour dominer mes rivaux et l'envie,
Je vais jouer sans peur les restes de ma vie.
Demain, peut-être, hélas! à mes pieds abattus,
Mes meilleurs partisans, Cinna, Cimber, Titus,
Vont tomber. Ne sors pas! Lepidus, ce jeune
[homme
Que j'espérais un jour faire consul de Rome,
Lui dont j'estimais tant l'esprit plein de hauteur,
Peut-être sous le fer d'un infâme licteur!...
Toute haine sur nous ne s'est pas épuisée,
Et d'un sang généreux prépare une rosée.
A part, en s'en allant.
Elle viendra.

SCÈNE IX.

LAVINIA, *seule.*

Mourir, lui, Lepidus, mourir!
Oh! non pas! au Forum je saurai bien courir,
Entre ces flots humains passer d'un pied rapide,
Et contre leurs fureurs me dresser intrépide.
Oui, j'irai. Que m'importe après tout l'avenir?
Cet amour en mon cœur ne peut se contenir.
J'irai... Quand je vivais sans autre inquiétude,
J'acceptais sans pleurer ma calme solitude :
A présent, ô Vesta ! j'ose à peine songer
Combien l'amour grandit en face du danger.

ACTE DEUXIÈME.

L'avant-scène indique les derniers plans du Comitium ouvert sur le Forum, en avant de la voie Suburrane. Le premier plan de gauche est occupé par les dernières colonnes de la basilique Hostilia, qui fait face au Græcostase.—Vers le milieu de la scène, les Rostres placés en avant des statues des grands dieux. Ces tribunes, bâties en pierres massives, hautes de dix pieds environ, sont d'une forme antique et grossière, ornées de becs de navire. — En face des Rostres, le puits de Libon, entre la tribune des Triumvirs capitaux et la statue de Marsyas. — Vers la droite, la Voie sacrée vient aboutir à l'Arc de Scipion. Toute la gauche est encombrée par les temples et les statues, au milieu desquelles on voit s'agiter une foule immense et bruyante qui grossit de moment en moment. — Le fond du théâtre est occupé des deux côtés par les temples de Saturne et de la Fortune; puis dominé par le mont Capitolin, qui laisse vers l'extrême droite apercevoir les colonnes du temple de Jupiter Capitolin, au-dessus des temples de la Concorde et de Jupiter Tonnant. — Des Usuriers, des Gens d'affaires sortent des tavernes de la basilique Hostilia. Des Plaideurs s'approchent du puits de Libon. Des Esclaves viennent regarder l'heure aux clepsydres et cadrans solaires. Le Comitium se remplit peu à peu. On s'assemble autour des Rostres avec agitation. Des Chevaliers, des Sénateurs, des Plébéiens, des Campagnards, qui tous semblent confondus : la foule s'agite et se presse. Lavinia passe entourée de ses femmes et sort péniblement des groupes.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAVINA, CLAUDIA, FEMMES, PEUPLE, etc.

LAVINA.
Où porter ma douleur et mon inquiétude?
Ces Romains!... je sais trop leur sanglante habi-
[tude;
Ils frappent sans pitié, sans mesure. — Grands
[dieux!
Qu'est-ce que notre vie en ces temps odieux!
A peine à son foyer on s'endort dans la joie,
Qu'aux meurtres, aux fureurs le Forum est en
[proie;
A peine le sommeil a-t-il fermé nos yeux,
Que mille cris de mort s'élèvent jusqu'aux cieux!...
— Dussent-ils, ces Romains, eux que nul frein
[n'arrête,
Dans le Tibre rougi fait rouler ma tête!
Titus, Cimber, je viens mourir, ou vous sauver.
Il n'est rien à présent que je n'ose braver,
Dussé-je d'Annius implorer la colère!..,
La foule la repousse avec violence : elle retourne du côté des tavernes du Græcostase. Cinna, suivi de licteurs et de légionnaires, écarte la foule en criant :

CINNA.
Hors d'ici, chevaliers et bande populaire!
Au large!

UNE VOIX, *de la foule.*
Mais, tribun...

CINNA.
Tâchez de vous presser.

LA FOULE, *se reculant avec de sourds murmures.*
Ah!...

CINNA
Caïus Marius en ce lieu va passer.

UNE VOIX.
Au champ de Mars, alors!
Toute la foule répète avec enthousiasme : « *Au champ de Mars!* » Cinna passe. Le peuple s'écoule et laisse à découvert un Triumvir capital entouré de Plaideurs.

LE TRIUMVIR, *à ses Plaideurs.*
Usuriers, vile engeance,
Qui pour me tourmenter semblez d'intelligence,
Vite, à mon tribunal formulez le serment,
Afin que je connaisse ici celui qui ment.
Au temple de Castor fument les sacrifices
Et dans le champ de Mars s'assemblent les comices.
Vite, je ne veux pas arriver des derniers.

PREMIER PLAIDEUR.
Cet homme, triumvir, me doit cinq cents deniers,
Qu'aux nones de septembre il promit de me rendre.

DEUXIÈME PLAIDEUR.
Ce mensonge inouï n'a pas lieu de surprendre :

C'est un voleur, de ceux que la misère aigrit,
Usé de son manteau, mais non de son esprit.
Depuis que par malheur je le connais à Rome,
Ce drôle m'a déjà volé pareille somme.
Sans honte il a capté cinq ou six testaments
Et ne dit pas un mot sans faire des serments.
L'autre jour, au Vélabre, avec hypocrisie,
Il grisa trois marchands qui revenaient d'Asie,
Et put leur emporter deux coupes de cristal.

PREMIER PLAIDEUR.

N'en crois pas un seul mot, triumvir capital;
Toujours cet homme agit en faussaire émérite.
Je suis prêteur d'argent, voilà sa dette inscrite.

Il montre des tablettes.

Justice.

LE TRIUMVIR.

Le serment.

PREMIER PLAIDEUR.

Je jure par Castor
Qu'en ses prétentions ce parasite a tort.

DEUXIÈME PLAIDEUR.

Je jure par Vesta, par Junon, par Cybèle,
Qu'à ses engagements cet homme est un rebelle.

LE TRIUMVIR.

Je m'en tiens, juge intègre, au serment prononcé.

PREMIER PLAIDEUR.

Il a tort.

DEUXIÈME PLAIDEUR.

Non, c'est lui.

LE TRIUMVIR.

Fort bien! Je suis pressé.
Puisqu'à ce tribunal l'un et l'autre adversaire
En vertu du serment est voleur et faussaire,
Convaincu qu'en jurant, tous deux avez raison,
J'ordonne que tous deux on vous mène en prison.
— Au large.

PREMIER PLAIDEUR.

Citoyens, l'injustice est criante.

SCÈNE II.

MESSALA, ANNIUS, SCAURUS; CORAX, *esclave d'Annius, suit son maître au milieu des clients.*

SCAURUS.

Cher Annius, fuyons cette foule bruyante.

ANNIUS.

Oui, relevons la tête et purgeons le pays
De ce vieillard sanglant qui nous a tous trahis.
Moi, j'ai, d'Antonnius acceptant l'héritage,
Promis de renvoyer Marius à Carthage,
Pour que fassent la peur, la faim, la pauvreté,
Ce que n'osa pas faire un Cimbre épouvanté.
Allez au champ de Mars où la foule s'assemble,
Bientôt pour en finir nous y serons ensemble.
Faites, pour échauffer mes zélés partisans,
Provision d'adresse et surtout de présents;
Cajolez l'avarice et l'orgueil populaire.
Pour imposer aux gens, d'abord il faut leur plaire,
Puis relever la tête après chaque détour
Pour que nos volontés grandissent à leur tour.
Junius, mes banquiers, en des sommes diverses,
Tiennent prêts vingt millions huit cent mille ses-[terces.
Va, pour notre salut prêteur intelligent,
En votes assurés convertir cet argent.
Nos esclaves, déjà s'élançant par les rues,
Surveillent de Cinna les bandes accourues;
Et moi, qui vais bientôt briguer le consulat,
J'accuse Marius, sans peur, avec éclat.
Voyons si pour tombeau ce vieillard veut un trône;
Si, pour avoir battu les Cimbres près du Rhône,
Ce mortel ébloui de ses moindres exploits,
Imposera silence aux sénateurs, aux lois.

JUNIUS.

A toi notre espérance.

UN SÉNATEUR.

A lui toutes nos haines.

ANNIUS.

Soyez plus confiants aux victoires prochaines,
Et faites bien savoir à ce peuple étonné
Que je suis fort de tête et d'audace effréné.
Allez...

Tous sortent. Messala et Annius restent.

SCÈNE III.

MESSALA, ANNIUS.

MESSALA.

J'ai de la haine autant que toi, jeune homme,
Pour ce soldat bourreau, si formidable à Rome:
Mais toi, qui vas ainsi sans peur des assassins,
Dis-moi quel est ton but et quels sont tes desseins.
Hier, chez le vieux Titus, cœur pur, âme sans tache,
Qu'un long passé de gloire aux Marius attache,
On te représentait comme un ambitieux
Aspirant aux grandeurs et les couvant des yeux.
Ami, pendant trente ans je vécus chez ton père,
Je vous aimais tous deux et vous m'aimiez. — J'es-[père
Que tu me feras part, j'ai droit de l'exiger,
De ce que tu poursuis derrière le danger.

ANNIUS.

Que me demandes-tu? — Je n'en sais rien moi-[même.
Sombre, avec les élans d'une douleur suprême,
Lorsque les passions s'éteignent à mon flanc,
Je ne sens plus en moi qu'un orgueil insolent.
Je ne suis plus ému des rires de l'alcôve,
Et les fureurs d'agir sillonnent mon front chauve:
Et je sens tous les jours, par un transport nouveau,
Les exaltations me monter au cerveau.
Oublieux du falerne et des joueurs de flûte,
J'aspire à dominer une éclatante lutte,
A remplir le Forum de débats irritants,
Pour faire quelque chose et pour passer le temps.
Demain vienne la paix, le front ceint de verveines,
Dans un bain parfumé je m'ouvrirai les veines:
A moins que, par hasard, rêvant de grands exploits,
Je n'aille balayer cinq cent mille Gaulois.
Oui, j'aspire à tenter les grandeurs souveraines;
D'autres sont plus heureux de manger des murènes,

D'inventer une sauce, un assaisonnement :
Mais, hélas! c'est pitié!... je ne suis pas gourmand.

MESSALA, *à part.*

O tristesse! douleurs de la pensée humaine!
Voilà donc les transports où votre excès emmène!
Quoi! des faveurs des dieux à peine satisfait,
Tu n'as rien ici-bas qui t'attire?

ANNIUS.

Si fait.
En vain mon cœur flétri s'enveloppe de glace,
Les choses de la terre y gardent une place.
En vain je vais crachant ma haine et mon dédain
Sur les dieux, sur moi-même et sur le genre hu-
[main,
Je conserve en mon cœur une image de femme :
Chaste fleur au milieu des fanges de mon âme,
C'est un amour profond et plein de volupté;
Car, s'il faut te le dire, elle m'a résisté.
C'est un but, c'est un rêve, une pensée à suivre,
Et, pour quelques moments, une raison de vivre.

MESSALA.

Prends bien garde! Titus n'ignore plus cela.

ANNIUS.

Que m'importe?

MESSALA.

Mais si Marius...

ANNIUS.

Le voilà.
Un peu mieux entouré qu'aux marais de Minturne,
Il sort tout triomphant du temple de Saturne.
Bien. N'a-t-il rien à dire à son compétiteur?

Lepidus précède Marius. La foule reparaît nombreuse et s'agite autour des tribunes. Tous les amis d'Annius se rapprochent de lui. Marius, entouré de ses vieux légionnaires, le front pâle, la démarche mal assurée, l'œil éteint, descend au Forum et s'arrête en face d'Annius.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARIUS, TITUS, LEPIDUS, etc.*

MARIUS.

Allons, suis ta fortune, imberbe dictateur!
Quoi que doivent tenter tes brigues enhardies,
Nous saurons t'opposer...

ANNIUS.

Quoi donc? Tes maladies?

MARIUS.

Hein!

ANNIUS.

Pour continuer ton métier d'assassin,
Je te conseille, moi, de prendre un médecin.

MARIUS.

Insolent!

ANNIUS.

Quel que soit son détestable empire,
Il vient un jour prospère où le méchant expire,
Et les hommes meilleurs trouvent des partisans,
Quand la férocité touche à quatre-vingts ans.

MARIUS.

Que sont pour Marius ces injures banales?
Marius n'a jamais couru les saturnales,
Ni la débauche habile aux propos d'imposteur.

ANNIUS.

Par Castor, Marius, tu deviens orateur!
Voyons, voyons, avant de te rendre aux Comices,
De ta fière éloquence offre-nous les prémices.
Sur moi, sur le sénat, déverse ton mépris;
Fais un appel au peuple et mets ma tête à prix.

MARIUS.

Annius, à défaut de charmes oratoires,
J'ai dans mes souvenirs cinquante ans de victoires;
Se croisant les bras.
Mais puisque ma parole est de si peu d'effet,
Veux-tu pas au Forum dire ce que j'ai fait?

LEPIDIUS, *parlant du haut du Rostre à Annius.*

En vain tu veux railler, en vain ta rage oublie
Que Caïus Marius a sauvé l'Italie. [fonds,
Toi donc, qui vas chercher, plein de calculs pro-
Tes gloires au milieu d'un sénat de bouffons,
Ame de bateleur par le vin détrempée,
Cœur gâté, corps débile, indigne de l'épée,
Je dis que, spectre avide à tes pas attaché,
Pendant toute la nuit ma haine t'a cherché.
Espérant découvrir ta gloire ensevelie
Au creux le plus infect des bouges d'Esquilie,
Je suis venu trop tard. Déjà sur cet enfer
Dans le matin blanchi scintillait Lucifer.
Que faisais-tu? La rage et l'injure à la bouche,
Allais-tu d'un Romain déshonorer la couche,
Ou dormais-tu, cuvant ton délire passé,
Morne, ivre de falerne, au rebord d'un fossé?
—Et vous qui me prêtez un complaisant silence,
Ne soyez point surpris de cette violence,
Car ces mots tout brûlants de haine et de douleur
Ont de la vérité la brutale couleur.
Quoi! Rome, six cents ans de sa gloire occupée,
A pu brandir le monde au bout de son épée,
Et vous laissez tomber ainsi sans rien prévoir
L'énorme et saint orgueil qui fit votre pouvoir!
Prenez garde, Romains! le vaincu de la veille,
Teuton, Cimbre ou Gaulois, lentement se réveille:
Et tous, sombre Océan, viennent en long reflux
Envelopper ceux-là qu'ils ne respectent plus.
Prenez garde! Je veux qu'ici l'on interdise
Ceux qui de leur esprit font une marchandise,
Et quittent du plaisir les infâmes attraits
Pour faire trembler Rome, et s'en vanter après.
Si j'ose ainsi parler, ô maîtres de la terre,
C'est en ma qualité de tribun militaire;
Car il ne s'agit plus d'une ville à brûler,
Ni de jeux, ni d'un cirque où le sang va couler:
Mais d'un lâche tyran dont l'esprit s'évertue
A nous prostituer comme il se prostitue.
Et je descends du Rostre, et comme chevalier
Je demande à cet homme un combat singulier.
J'aime le droit du glaive, et je suis d'une race
Où coule encor, dit-on, le sang du vieil Horace.
Rangez-vous!

Le peuple, qui a écouté les paroles de Lepidus avec une sorte de froideur, semble déjà prêt à se ranger du côté d'Annius : des voix s'écrient avec violence.

Point de sang! non! non!

* Scaurus, Annius, Marius, Lepidus.

JUNIUS *s'élance vers le Rostre, et crie à la foule qui l'encourage:*

A-t-on lavé
Le sang des sénateurs qui souille ce pavé?

LEPIDUS.

Citoyens!

LE PEUPLE.

Point de sang! point de sang! qu'il réponde!

LEPIDUS, *menaçant du geste la faction d'Annius.*

Vous ignorez combien son astuce est profonde.

VOIX NOMBREUSES.

Monte au Rostre, Annius! Non, point de sang!

MARIUS, *s'avançant au milieu de la foule.*

Assez...
Amis du vieux Caïus, êtes-vous insensés?
J'ai pu, quand un revers m'emplissait de colères,
Abaisser sur ces gens mes haches consulaires.
On frappe avec fureur quand on est irrité,
Mais l'homme vraiment fort invoque l'équité.
Plus de sang, Annius, établissons les causes:
Le Rostre n'est pas loin, montes-y si tu l'oses.

ANNIUS, *avec dédain.*

De cette république il ne faut point douter,
Quand son bourreau succombe et se laisse dompter.
Autrefois Marius, ce grand coupeur de têtes,
A permis le carnage en de pareilles fêtes.
Ardents comme aujourd'hui, ses jeunes lionceaux
Du meilleur sang romain grossissaient les ruisseaux;
Mais dussent m'advenir mille morts pour salaire,
Ma voix dominera l'ouragan populaire.
Jamais de ces transports grand cœur ne s'étonna.

Il monte au Rostre; ses amis l'entourent et l'encouragent; Marius revient se poster entre les colonnes de la basilique; à ce moment il aperçoit Lavinia errante; il fait un geste de joie et repousse Lepidus au milieu de la foule.

MARIUS.

Lavinie!

ANNIUS, *du haut du Rostre.*

Écoutez!

MARIUS, *à Titus.*

Va me chercher Cinna;
Si l'on vient à frapper, il me faut son courage.

Titus part avec quelques licteurs.

ANNIUS.

Sur la terre du bruit, dans les cieux point d'orage:
Écoutez donc, Romains au Forum descendus,
Si ma voix peut répondre au brillant Lepidus!

MARIUS, *à part.*

Allons, tout est perdu si devant lui je tombe.

Lavinia vient s'asseoir entre les colonnes de la basilique Hostilia. Annius s'agite. Lepidus se mêle aux amis de Marius; tous les Cliens et Amis d'Annius entr'ouvrent leurs rangs. Ceux de Marius se rapprochent; leurs figures se rembrunissent: ils portent la main à leurs épées.

ANNIUS.

Grand Jupiter! je te promets une hécatombe,
A Saturne un bélier, à Minerve un taureau,
Si je puis des Romains démasquer le bourreau.
Quoi! n'est-il pas honteux que cette ville altière,
Qui ceint de ses grands bras la terre tout entière,
Soit là, triste leçon pour le monde étonné,
Toute saignante aux mains d'un soldat forcené!
Cet homme est un vainqueur, dites-vous? c'est possible;
Mais au champ de bataille, à chacun accessible,
Quand la guerre s'achève en sublimes efforts,
Les vrais triomphateurs, Romains, ce sont les morts.

A Marius.

Oui, ce qui fait pâlir ton orgueil, c'est ta vie.
Tes gloires, d'autre part, sont le fruit de l'envie.
Et tu ne serais pas au point où te voilà
Si tu n'avais haï Metellus et Sylla.
Furieux et rusé, sans vertu, sans courage,
Tu sais, quand il le faut, dévorer un outrage:
Puis, quand revient à toi la possibilité,
Relever ton œil fauve avec férocité.
Vous tous, bons citoyens, vieux soldats, jeunes hommes,
Fiers d'avoir enfanté cette gloire où nous sommes,
Aux pieds d'un furieux, noble peuple asservi,
Sais-tu ce qu'il prépare à ceux qui l'on suivi?
Ne te souviens-tu pas, dis-le, foule servile,
De ce Saturninus qui fit trembler la ville?
Ce tribun, redouté par ses lâches exploits,
Au non de Marius, dictait, brisait les lois.
Mais, lorsque le sénat, lassé de ces menées,
Fit trembler du tribun les bandes étonnées,
Lorsque de les servir le destin se lassa,
Savez-vous le premier qui contre eux se dressa?
Marius, leur ami! Marius, leur complice,
Osa de Saturnin préparer le supplice;
Et, sourd aux mouvements du Forum irrité,
S'enveloppa honteux dans son impunité.
Ne vous souvient-il plus qu'au milieu d'une fête,
Lorsque d'Antonius on lui porta la tête,
Ce moribon chagrin, que brisait la douleur,
Se mit à gambader ainsi qu'un bateleur?
Romains, avec fureur ma volonté s'explique:
Il faut qu'un bras hautain sauve la république;
Sinon, fier de grandir en sa force tout seul,
Ce spectre emportera Rome dans son linceul.
Ayant déjà passé le temps des grandes guerres,
Nous n'avons plus besoin de ces soldats vulgaires
Qui, roides et gonflés de leur pouvoir brutal,
Ont l'esprit plus grossier qu'un morceau de métal.
Pour qu'en nos mains encor la gloire se concentre,
Il faut que nos vigueurs se gonflent vers le centre;
Afin qu'au Capitole un pouvoir respecté
Nous garde des transports d'un bandit irrité,
J'ai dit. Songez à Rome, à sa grandeur future!

La foule se précipite vers le Rostre avec des cris d'enthousiasme et de triomphe. Annius voit son parti grossir de toutes parts. Les amis de Marius paraissent consternés.

LA FOULE.

Annius! Annius!

MARIUS, *avec un éclat de colère.*

Il veut la dictature!

LA FOULE.

Non, non!

ANNIUS, *triomphant.*

Je ne veux rien, dussé-je m'y briser,
Qu'un pouvoir d'un moment, Caïus, pour t'écraser.

MARIUS.

Vous l'entendez !

LA FOULE.

Non, non, vive Annius !

MARIUS, *à part.*

O rage !

UN SOLDAT, *ami de Marius.*

Monte au Rostre, consul, et réponds à l'outrage!

Marius est au comble de la terreur : il promène ses regards effrayés autour de lui et il s'écrie :

Dieux ! dieux ! de tous les miens je suis aban- [donné!

Puis il aperçoit Lavinia, marche à elle d'un pas ferme, et lui dit en l'attirant hors de la foule :

Puisqu'après le conseil que je t'avais donné,
Tu viens dans cette foule affronter la menace,
Marche donc ! va troubler cet homme en son au- [dace.
Il est jeune, bouillant, il t'aime, je le sais.
Seule aujourd'hui tu peux entraver son succès.
Sache le détourner par quelque flatterie.

LAVINIA.

Oh !

MARIUS.

Vesta le permet, quand c'est pour la patrie.
Ton honneur en ceci ne court aucun danger,
Et tous nous serons là, prompts à te protéger.

LA FOULE.

Aux tribunes !

JUNIUS, *s'adressant à Marius.*

Voyons, orateur populaire,
Si l'esprit peut chez toi remplacer la colère !

LA FOULE.

Annius ! Annius !

ANNIUS *triomphant, descend avec lenteur les degrés de la tribune.*

Monte au Rostre, Romain,
Si ton corps est tremblant je te tendrai la main.

MARIUS, *comme ébranlé un moment, se relève, s'élance avec fureur à la tribune et en arrache violemment Annius.*

Tombe ce bras, jadis vaillant à la bataille,
S'il ne peut renverser les hommes de ta taille !
Cieux, témoins de ma gloire, et vous, dieux im- [mortels,
Qui vîtes mon triomphe au pied de vos autels,
Vous savez que, pour suivre une cause en litige,
Des orateurs brillants je n'ai point le prestige ;
Mais, inapte à farder la pure vérité,
J'en étalerai mieux toute la nudité.
Romains! vous qui devez sans faute tout compren- [dre
Lorsque des factions cherchent à vous surprendre,
Jugez donc, méprisant un vain bruit sans effets,
Jupiter à sa foudre, et l'homme à ses hauts faits.
Croit-on que d'Annius la clameur m'épouvante ?
Vous savez qui je suis ; faut-il que je m'en vante?
Romains ! six fois consul, deux fois triomphateur,
vous m'avez décoré du nom de fondateur.
Et quand vers l'Athésis dirigeant mes cohortes,
Je brisais le danger qui hurlait à vos portes,
Vos mains, peuple, tribuns, sénateurs, chevaliers,
Ont répandu pour moi le vin de vos celliers,
Et bénissant ma gloire en des vœux fanatiques,
Vous m'avez mis au au rang de vos dieux domesti- [ques;
Puis, ingrats citoyens, oublieux du passé,
Votre foi s'est éteinte et vous m'avez chassé.
Puis errant, poursuivi des villes à la côte...
Si j'ai versé le sang, Romains, c'est votre faute.
Mais lorsque ma colère a daigné s'arrêter,
Quel est donc ce mortel qu'on laisse m'insulter ?
Quel est donc cet enfant à la langue hardie
Qui vient sur le Forum jouer sa comédie ?
Et qui, frais échappé des ciseaux du tondeur,
Ose essayer sur moi sa juvénile ardeur ?
Il a parlé des morts, cet enfant, c'est justice !
Ah! s'il vous faut leur nom que ma voix retentisse,
Je puis aussi vous dire, évoquant les tombeaux,
Trois cent mille Teutons mangés par les corbeaux.

La foule écoute dans un profond silence. Marius reprend d'une voix lente et lugubre.

Si vous les aviez vus, ces hommes, ô prodige !
Culbutant des quartiers de rocher dans l'Adige,
Et pressés par milliers au flanc de ces débris,
Montrant leur poing sinistre à mes soldads surpris!
Puis quand le fleuve ému, roulant son eau troublée,
Sur la rive eut vomi l'effrayante mêlée,
Alors leur tourbillon poussa des cris affreux,
Alors mes aigles d'or s'inclinèrent sur eux ;
Et le soir, quand des cieux tomba la nuit sereine,
Voilant comme à dessein cette sanglante arène,
On n'entendit plus rien, plus rien que des sanglots,
Et le bruit des corps morts emportés sur les flots.
C'est le passé qui fait ainsi dans ma mémoire,
Fantôme éblouissant, resplendir la victoire,
Et, vieux chef de bataille, inondé de soleil,
Il me semble être encore aux plaines de Verceil.
Ces vieux Cimbres, géants qu'on hésitait à suivre,
Venaient, le front casqué par des griffons de cuivre,
Et lorsqu'entre nos pieds leur flot audacieux
Roulait... le bruit immense en montait jusqu'aux [cieux.
Puis, lorsque loin de nous la foule épouvantée
Entre ses chariots se croyait abritée,
Quand sur tous ces honteux le soleil descendait,
Savez-vous bien alors ce qui les attendait ?
Alors, l'œil enflammé, leurs femmes haletantes
Se rassemblaient en groupe à la porte des tentes;
Et, répondant aux cris d'effroi par des sanglots,
Recevaient chaque lâche à coups de javelots !
Puis, comble de démence en ces grands pêle-mêles,
Elles s'entr'arrachaient l'enfant de leurs mamelles,
Et sous les pieds des bœufs, ô sanglant souvenir !
Osaient, pleines de honte, écraser l'avenir.
Tels étaient ces lions chassés de l'Italie.
Qu'importe ! ce sont là des choses qu'on oublie.
On m'adorait hier, on m'insulte à présent,
Car la reconnaissance est un fardeau pesant.
Ainsi c'est bien prouvé, tu veux, peuple servile,
Culbuter le rempart qui protégea ta ville,
Et je suis, moi, tout prêt d'implorer ta pitié,

D'avoir fait des ingrats justement châtié,
Demain, je vais mourir ; mais, je vous en conjure,
De nommer Annius épargnez-moi l'injure ;
Car, s'il faut revenir sur un débat ancien,
Je ne dirai qu'un mot : c'est un patricien.
Et lorsque ma douleur sent toutes vos misères,
Tournez-vous, moribonds, et touchez vos ulcères.
Je ne vais pas plus loin. Trop vil en sa noirceur,
Ce bouffon ne peut pas être mon successeur.
Et vous, vieux compagnons, qui, fléaux de la terre,
Fîtes autour de Rome un cordon militaire,
Intrépides acteurs d'un grand fait accompli,
Dites si votre chef a mérité l'oubli ?
Qu'importe ! le Romain va changer sans colère
En thyrse de Bacchus le faisceau consulaire.
Annius Agrippa s'érige en dictateur,
Et Caïus Marius est un pauvre orateur !

La foule immense qui entoure Annius reste muette et impassible. Quelques voix du côté de Marius s'écrient :

Marius ! Marius ! gloire ! c'est notre père !

JUNIUS.

Non, c'est un forcené que la haine exaspère...
A mort !

A ce cri, les deux partis se heurtent avec d'horribles clameurs ; les haches se dressent ; Annius domine tout du geste. Une partie de la foule crie :

Au champ de Mars !

VOIX DES CLIENTS D'ANNIUS.

Monte au Rostre, Annius !

VIEUX LÉGIONNAIRE BLESSÉ.

Meurent les sénateurs, et vive Marius !

JUNIUS.

C'est un homme féroce à toutes lois rebelle...

VOIX DES CLIENTS.

Monte au Rostre, Annius, au Rostre !

Lavinia, au moment où Annius va monter au Rostre, est venue lui toucher la main.

LAVINIA.

Par Cybèle,
Qui de ses gerbes d'or nourrit l'humanité,
Jeune homme, sors des rangs de ce peuple irrité.
Pitié pour mes amis !

ANNIUS.

Quoi !

LAVINIA.

Pitié pour toi-même !

ANNIUS.

Ah ! sais-tu qu'implorer ainsi celui qui t'aime,
Chercher par un sourire à tromper ma fureur,
Flatter ma passion...

LAVINIA.

Le sang me fait horreur.

ANNIUS.

Mais si de quelqu'espoir tu ravissais mon âme !

LAVINIA.

Laisse-moi.

LEPIDUS.

Dieux !

Elle s'enfuit. Lepidus est sorti de la foule ; il veut courir à Lavinie ; Marius le retient.

ANNIUS, *bas à son esclave.*

Corax, enlevons cette femme.
Que cette nuit, chez moi, sans pompe, sans éclat,
Je lui puisse annoncer mon premier consulat.

LEPIDUS, *essayant de se dégager des étreintes de Marius.*

Lavinie !

MARIUS.

Imprudent ! pas un mot, je l'ordonne.
Déjà presque vaincus, elle nous abandonne.

LEPIDUS, *à part.*

Est-ce possible, ô dieux ! partout je la suivrai !

Il s'élance dans la foule.

ANNIUS, *se débattant au milieu des siens qui veulent le forcer à remonter au Rostre.*

Allez au champ de Mars où je vous rejoindrai.
Vers le Tibre suivez la foule qui s'y porte :
Nous nous y reverrons.

JUNIUS.

Tu veux...

ANNIUS.

Que vous importe ?

JUNIUS.

Mais nous laisser ainsi dans ce péril urgent !

ANNIUS.

Comptez sur Annius. Prodiguez son argent.

LE PEUPLE, *avec des cris de rage.*

Annius ! Annius ! c'est une perfidie !

MESSALA, *regardant fuir Annius.*

Va devant toi, Romain, tête jeune et hardie :
Le monde gémira sous ton genou pressé,
Lorsque des passions ton cœur sera lassé.

MARIUS, *triomphant à son tour, rassemble le peuple qui a vu fuir Annius avec stupéfaction ; il les flatte du geste, du regard, et dit :*

Peuple, voilà comment cette âme ambitieuse
Des faveurs du Forum se montre soucieuse.
C'est que, sans doute, il va délasser son orgueil
Dans quelque bouge avec des faiseurs de cercueil.
Bienheureux vous serez, frères, maris ou pères,
Si ce grand orateur, sortant de ses repaires,
Ne se montre bientôt, aux lueurs du matin,
Sombre, emportant l'honneur d'un de vous en [butin.

CINNA.

Allons, consul, allons, reprends ta vieille audace ;
Nos plus fiers ennemis déjà quittent la place.
En vain les sénateurs ont crié contre nous,
La fuite d'Annius les a fait trembler tous.

S'adressant au peuple qui est resté autour de Marius.

Vous tous, au champ de Mars, suivez la foule im- [mense.
Pour Marius vainqueur la gloire recommence ;
Car le peuple, un moment égaré par l'erreur,
Voit mourir d'Annius l'impuissante fureur.

Toute la foule s'écoule et laisse le Comitium à peu près désert. Claudia arrive tout effrayée, et court à Marius.

CLAUDIA.

Maîtres ! au nom des dieux, au secours ! qu'on [s'empresse !
On vient, en plein Forum, d'enlever ma maîtresse.
Des hommes inconnus, et le fer à la main,
En foule à sa litière ont barré le chemin.
Seule, j'ai fui tremblante et je viens...

CINNA.

Lavinie !

MARIUS.

Cinna, l'audace est grande, elle sera punie.

CLAUDIA.

Furieux, sur leurs pas, Cimber s'est élancé.

MARIUS, *avec épouvante.*

Cimber ! est-il bien sûr que ce jeune insensé...
J'aurais dû me douter que son âme éperdue...
Allons, tête au destin ou ma cause est perdue !

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une chambre intérieure dans une maison des faubourgs de Rome. Il fait nuit; tout est plein de recherche et d'élégance. Une porte au fond sur un vestibule obscur. Deux portes latérales. Ces trois portes sont incrustées d'or et d'ivoire, soigneusement fermées et masquées à l'intérieur par des tentures élégamment drapées. Lavinia est en scène; Corax est debout au fond de l'appartement. Une lampe brûle sur un abaque garni de vases précieux.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAVINIA, CORAX.

LAVINIE.

Esclave, par pitié, viens là... romps le silence.
Dis-moi quel est le but de cette violence.
Enfant, vois ma terreur, vois le trouble où je suis:
Ouvre-moi, sans retard, la porte...

CORAX.

Je ne puis.

LAVINIA.

Je saurai faire entendre...

CORAX.

Il ne viendra personne.

LAVINIA, *à part, marchant à grands pas.*

Oh! tout mon sang se glace et tout mon corps fris- [sonne.
Annius aura fait cette lâche action :
D'un sourire imprudent c'est la punition.
Déjà je sens mourir ma voix entrecoupée,
Et mon œil qui se trouble en vain cherche une [épée.
Esclave, si ton cœur jeune et plein de vertu
D'amour ou de pitié quelquefois a battu,
Si tu conçus jamais une espérance heureuse,
Ouvre à mon désespoir une âme généreuse :
Et, hors de ce logis, me guidant par la main,
Sois plus noble et plus fier qu'un citoyen romain.
Daigne apporter un terme à mon inquiétude..

CORAX.

La haine est un poison né de la servitude.
Les esclaves n'ont rien qu'un rire douloureux
Quand leurs maîtres cruels se déchirent entre eux.
Je suis donc, acceptant les volontés du maître,
Juste quand il est juste, et traître s'il est traître :
Peu soucieux d'ailleurs, en sauvant ta fierté,
Dans la fosse aux lions d'expier ma bonté.

LAVINIA.

Va-t'en. Que Jupiter prenne en pitié ton âme!
O Titus, ô Cimber, que font-ils?

CORAX, *à part.*

Pauvre femme!

Il sort par la porte du fond et la referme avec le plus grand soin.

SCÈNE II.

LAVINIA, *seule.*

Seule! déjà l'effroi m'attire en ses replis.
Mon cœur s'en va, la peur me parle... et je pâlis.

Elle s'assied, demeure quelque temps rêveuse et reprend lentement.

On m'a dit que parfois d'étranges créatures,
Aux chiens sanglants d'Hécate apportant leurs [pâtures,
Vont égorger dans l'ombre un enfant orphelin
Au milieu des tombeaux, sur le mon Esquilin.
Oh! fussé-je, au milieu de ces spectres livides
Qui se posent la nuit sur les tombes avides,
Fussé-je tout rouge au feu de leurs trépieds,
Dans l'herbe où le serpent vient ramper sous nos [pieds,
Cela, dieux immortels! serait bien peu de chose
En face des dangers où cette nuit m'expose.
Déesse au front d'argent, pâle divinité
Qui veilles au forêts comme à la chasteté,
Diane, si les feux de mon âme agitée
Contre un espoir chéri ne t'ont pas irritée,
Si ton heureux autel ne m'est pas étranger,
Déesse au front d'argent, garde-moi du danger:
Ou plutôt, si tes yeux penchés sur notre terre
Ont aimé dans les bois un chasseur solitaire;
Si tes soupirs, mêlés au vent de la forêt,
En ont gardé longtemps le pudique secret;
Si, désertant des cieux le radieux domaine,
Tu jetas un sourire à cette forme humaine,
Déesse que j'implore avec tant de ferveur,
Daigne pour ton esclave envoyer un sauveur!
— Quel silence effrayant! Cette porte est fermée.
De l'or... de la splendeur... une lampe allumée...
Mais j'entends... Tout le sang de mes veines a fui.
Non... la peur m'égarait, ce n'est pas encor lui.
— Oh! quand un débauché que je hais et méprise
M'a fait en sa demeure entraîner par surprise,
Je ne puis empêcher que mon cœur douloureux
Revienne à Lepidus, si beau, si malheureux!
Il m'aime celui-là, je le sais; sa tendresse,
Souffle qui, malgré moi, me touche et me caresse,
A peine quelquefois s'irrite et parle haut,
D'un mot impérieux je l'apaise bientôt.
Quand de ma liberté les dieux marqueront l'heure,
Je veux que Lepidus entre dans ma demeure,
Souriant, plein de joie à mon honneur vanté,
Et qu'il trouve à mon seuil la sainte chasteté.
Bon Titus, je veux bien ne pas te faire outrage,
Je veux que mon amant respecte mon courage;
Mais lorsque ton hiver fait place à mon printemps,
Je puis me souvenir que je n'ai pas vingt ans.
O déesse, ô Vesta, par mes soins désarmée,
Qu'il est dur de se taire, et d'être tant aimée!
Hélas! dieux immortels! à quoi vais-je songer,
Quand de ces murs peut-être approche le danger;
Quand... cette fois j'entends! Diane, je t'implore!
C'est lui.

Elle tombe assise avec accablement et se voile de ses mains le visage. Lepidus entre en scène par la porte de gauche, précédé du portier du logis, qui lui montre Lavinia et se retire immédiatement par la même porte.

SCÈNE III.

LEPIDUS, LAVINIA.

LEPIDUS, *pâle, égaré.*

J'arrive à temps puisqu'elle est seule encore.
O père des humains, tu m'as donc entendu!

LAVINIE, *au comble de l'étonnement.*

Le danger trouble-t-il mon esprit éperdu?..:
Cimber, si c'est bien toi, dis par quelle puissance!

LEPIDUS.

Je veux chez Annius expliquer ta présence.
Je t'ai vue aujourd'hui parlant à ce Romain,
Lui faire bon visage, et lui tendre la main;
Puis quelques affranchis, des clients de sa suite
Se sont, avec ardeur, hâtés à ta poursuite.
Je n'ai pas bien compris, et d'amour empressé,
Dans l'ombre, sur vos pas je me suis élancé.
Si je trouble l'ardeur de quelque doux mystère,
Chère Lavinia, tu ne dois point le taire :
Pour voir l'événement et le suivre en entier,
Du logis, à prix d'or, j'ai séduit le portier.
Peut-être me livré-je à trop de vigilance,
Mais si l'on t'a conduite ici par violence,
Dût le ciel en frémir et l'enfer m'entraver,
Lavinia, je viens, et m'offre à te sauver.
Veux-tu fuir ? Une fuite est encore possible.

LAVINIA.

Puisqu'à ce dévouement ton âme est accessible,
Fais-moi sortir bien vite, et mille fois merci!
Car c'est par trahison qu'on m'a conduite ici.
Je comptais que Phœbé, bienveillante et propice,
Ne me laisserait pas en un tel précipice :
Mais je le dis tout haut, je n'osais espérer
Que ce fût Lepidus qui vînt me délivrer.
Sois béni pour Titus ton parent, pour moi-même.

LEPIDUS.

Ce n'est pas pour Titus, c'est parce que je t'aime.

LAVINIA.

Lepidus, un tel mot, dit dans un tel moment,
Amoindrit à mes yeux ce service éminent.
Ami, sans plus tarder, fuyons, je t'en conjure,
Et d'un coupable amour ne me fais pas l'injure.

LEPIDUS.

Dis-moi, si cet amour ainsi peut t'offenser,
N'as-tu donc pas compris ce que je puis penser,
Que volontairement en ces lieux arrivée,
Tu pleures d'en sortir et de te voir sauvée ?
Les femmes ! fol esprit ! dissimulation !

LAVINIA, *avec horreur.*

Oh ! c'est empoisonner une bonne action.

LEPIDUS.

Fuyons! Quoi que ce soit dont ton esprit s'occupe,
Plutôt que d'être abject, j'aime mieux être dupe.
J'entends du bruit... Allons, il mourra...

Un bruit sourd se fait entendre à la porte du fond.

LAVINIA.

Terre et cieux!

LEPIDUS, *tirant son épée et marchant vers la porte.*

Longs jours au vieux consul! mort à l'audacieux!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARIUS, *entr'ouvrant la porte, laisse voir quelques licteurs qui l'accompagnent; voyant Lepidus seul, il entre.**

MARIUS.

Quelles sont ces fureurs dont ton âme est saisie?

LEPIDUS.

Oh!

MARIUS.

Je me doutais bien que cette jalousie
Ce désespoir d'amour t'amènerait ici...
Mais je te surveillais, Cimber, et me voici.

LAVINIA.

Le consul!

MARIUS, *la dominant du geste, la conduit vers le fond de l'appartement. Elle s'assied tremblante, et les contemple de loin avec une expression de terreur. Marius revient à Lepidus, et l'attire jusque sur l'avant-scène.*

Laisse-nous.

LEPIDUS.

Quel air sinistre!

MARIUS, *d'une voix creuse et violemment contenue.*

Écoute :
Un revers imprévu vient encombrer ma route;
Cinna même en demeure inquiet, étonné...

LEPIDUS.

Que dis-tu?

MARIUS.

Pour collègue Annius m'est donné.

LEPIDUS.

Malheur!

MARIUS.

Au champ de Mars, une foule en démence
Élève en son honneur une clameur immense.
En vain mon fils s'agite, adroit diffamateur;
On parle de nommer Annius dictateur.
Et toi, mon partisan, connu par mon estime,
Tu viens ici commettre un meurtre illégitime!
Et demain ils diront dans le peuple, au sénat,
Que je me suis vengé par un assassinat...
Que l'envie a dicté cette inique sentence :
Que le meurtre s'est fait avec mon assistance:
Et tous deux accusés par le peuple ameuté
D'avoir porté la main sur une majesté,
Les pierres du Forum voleront sur nos têtes,
Et viendront ébranler nos maisons inquiètes :
Car, tremblant d'un échec, prompt à le pressentir,
Je voulais un coupable, et tu fais un martyr.

LEPIDUS, *regardant Lavinia avec effroi.*

C'est sur les innocents que ta fureur retombe.

MARIUS.

Le crime d'Annius va préparer sa tombe.

LEPIDUS, *avec horreur.*

Quoi! laisser en ces lieux cette chaste vertu!...

MARIUS *le prend dans ses bras pour l'entraîner.*

Suis-moi, Cimber.

LEPIDUS, *se dégageant avec force.*

Non, pas sans elle!

MARIUS.

Y penses-tu?

Il marche vers lui, les bras croisés, et lui jette chaque mot d'une voix concentrée, amère et stridente.

* Lepidus, Marius, Lavinia.

Va, lâche serviteur de la chose publique,
S'il faut qu'ouvertement envers toi je m'explique,
Songe, en foulant du pied ton sol républicain,
Que Lucrèce outragée a fait tomber Tarquin.
Demain, contre Annius une foule en colère,
Préparant à ce crime un trop juste salaire,
De quelque affreux trépas punira l'insensé:
Et tous nos ennemis iront le front baissé.

LEPIDUS, *avec fermeté.*

Je ne partirai pas.

MARIUS.

Ton serment!

LEPIDUS.

Je le brise.

MARIUS, *se reculant d'un pas.*

Agis selon tes vœux alors, je te méprise.
Cœur lâche, sans vertu, de pleurs entrecoupé...
Je te croyais un homme, et je me suis trompé.
Je vois ce que tu peux, jeune tête égarée,
Faire pour la patrie et pour la foi jurée.

Il s'arrête un moment et reprend avec une expression de raillerie féroce.

Est-il donc juste aussi qu'un Romain jeune et beau
D'un amour si prospère éteigne le flambeau?
Lorsque agit un tyran plein d'une fougue altière,
Qu'est-ce que le salut de Rome tout entière,
En face des appas d'une jeune beauté
Dont l'éclat le dispute à Vénus Astarté?
—Va, laisse la terreur à Rome désarmée,
Et va-t'en retrouver ta chambre parfumée.
Rome des nations deviendra le mépris,
Puisque les Décius se changent en Pâris.
A l'odeur du cinnâme et de la marjolaine,
Loin des flammes de Troie emmène ton Hélène;
Pendant ce temps, foulés aux pieds d'un dictateur,
Nous verrons se dresser la hache du licteur,
Puisque nos citoyens, races dégénérées,
S'attardent au giron des femmes éplorées. [queur,
Nos vieux Romains avaient, peuple toujours vain-
L'orgueil de la patrie à la place du cœur.

LEPIDUS.

Laisse-moi!

MARIUS.

Sans nul doute, il faut que je te laisse,
Pâle et le front courbé sous l'indigne faiblesse;
Mais demain, au Forum, j'en fais l'affreux serment,
Tu seras diffamé par moi publiquement.

Il s'arrête encore, et reprend avec un rire cynique et brutal:

—Et puis ne vois-tu pas, âme simple à l'extrême,
Qu'elle attend sans rougir ici celui qu'elle aime;
Que, prompte à s'excuser sur cet enlèvement,
Elle en garde en son cœur tout le ravissement?
Dans la foule, au Forum, dis, ne l'as-tu pas vue
Du fier patricien rechercher l'entrevue,
Et comme le pressant d'accompagner ses pas,
Lui dire de ces mots que l'on n'entendit pas?
Tu lui parles de fuite, elle te remercie;
Mais il est d'autres soins dont elle se soucie;
Et quoique prête à suivre un sot officieux,
Elle regrette au fond le jeune audacieux.
Et toi, pour ce transport, pour cette rêverie,
Tu peux nous méconnaître, oublier ta patrie...
Tu peux... Ce bruit... c'est lui, j'en suis sûr, c'est
[son pas...
Ah! choisis de la fuite ou bien de mon trépas!
J'irai...

LEPIDUS, *la tête basse, et d'un air égaré.*

C'est le destin.

MARIUS, *l'attirant avec rage.*

La toge déchirée,
Chercher dans la nuit sombre une mort assurée...

LEPIDUS, *d'une voix plus accentuée.*

C'est le destin.

MARIUS.

Pourtant j'ai vaincu les Teutons!

LEPIDUS.

Bourreau! bourreau!

MARIUS.

Viens, viens!

LEPIDUS, *avec un élan d'enthousiasme frénétique*

C'est le destin! Sortons.

MARIUS, *à part, plein de joie.*

Jupiter!

LAVINIA, *s'élançant vers eux.*

Lepidus en ce lieu m'abandonne!
Je m'attache à ses pas.

LEPIDUS, *avec une horreur convulsive.*

Oh! pardonne! pardonne!

LAVINIA.

Je ne veux pas rester ici... c'est me trahir!

MARIUS, *la repoussant avec violence.*

Cet homme est mon esclave et ne fait qu'obéir.

LAVINIA.

Amis, par la pitié, par vos pieds que j'embrasse!
Pourquoi me laissez-vous en ce lieu? Grâce! grâce!

MARIUS.

Arrière!

Elle s'est attachée au bras de Lepidus: Marius l'en détache brutalement et la fait tomber inanimée.

LEPIDUS.

Tous mes sens sont d'horreur interdits!

MARIUS.

Laissons cette Phryné! Suis-moi.

Il entraîne Lepidus. En ouvrant la porte du milieu, il y laisse voir ses Licteurs, la hache au poing; il repousse la porte et la ferme avec soin.

LAVINIA. *Elle se relève lentement, et dit avec une expression de rage et d'effroi.*

Soyez maudits!

SCÈNE V.

LAVINIA, *seule.*

Ils s'en vont... et livrée au crime solitaire...
Dieux cruels! quel est donc cet horrible mystère?
Ne me trompé-je pas?... était-ce Lepidus?
Le doute vient troubler mes esprits éperdus...
Je ne puis concevoir une telle infamie!

Elle s'arrête un moment, essuie à son front une sueur glacée, et reprend avec une espèce de stupéfaction:

—Est-ce que, par hasard, je serais endormie?
Vous donc qui m'enlacez de mille affreux détours,
Qui crispez sur mon cœur vos serres de vautours...
O songes, laissez-moi! laissez-moi! je succombe.
—Ces murs sont froids... du moins si c'était une
[tombe!
On vient... Il n'est donc pas, ô triste vérité,
De rêves plus hideux que la réalité!

SCÈNE VI.

LAVINIA, ANNIUS, *entrant par la porte de droite, et paré avec la dernière élégance.*

ANNIUS, *à part.*

Le silence est partout, et j'arrive... C'est elle!
Plus pure en sa beauté que Vénus immortelle.
Le dieu de l'éloquence a gagné mon procès
Et plus loin que l'attente est allé le succès.
Dès demain le sénat, tout fier de ce prodige,
Décrétera la mort du vainqueur de l'Adige.
Le peuple, en ma faveur prompt à se soulever,
M'idolâtre... A présent rien ne peut m'entraver...

Il vient à Lavinia et s'accoude sur le siége où elle est tombée.

— Et toi, beauté sans cesse à mes songes présente,
Toi qu'a mise en mes mains une ruse innocente.

LAVINIA, *avec répulsion.*

Oh!...

ANNIUS, *continuant.*

Quand les dieux marins traînent, moitié plongeant,
La conque d'Amphitrite au sein des flots d'argent,
Lorsque, les yeux voilés et mollement couchée,
Oubliant sa ceinture à moitié détachée,
La déesse sur l'eau laisse aller ses pieds blancs
Que dore le soleil de ses rayons brûlants,
Le dieu de l'Océan derrière elle s'élance,
Et commande à la vague un amoureux silence.
Déesse, à tes coursiers j'ai montré le chemin,
Et j'ai dit de se taire à l'Océan romain.
Va! je me sens encor les fiertés de la vie.
Tout à l'heure, à mes pieds, une foule asservie,
Avec des cris, rendait hommage à ma grandeur;
Mais, moi, je ne songeais qu'à vaincre ta froideur.
Foule, disais-je en moi, courtisane insolente,
Plus folle en tes fureurs qu'une mer turbulente,
Certes, tu ne vaux pas, insensé tourbillon,
La peine que l'on prend pour te mettre un bâillon.
Que je préfère à tes faveurs, foule traîtresse,
Le front pur, les yeux noirs de ma belle maîtresse!
Cette fraîcheur sans fard, ce corps voluptueux,
Et ce regard tout plein d'éclairs impétueux!
Déesse, de mon cœur daigne accepter l'hommage;
Assez longtemps il s'est ravi de ton image;
J'ai vécu trop de jours en froid contemplateur.
Sois à celui qui t'aime.

LAVINIA, *se levant, et d'une voix altérée.*

Oh! jeune sénateur,
Toi qui de ton esprit fais un infâme usage,
Ton mépris de la foule est d'un triste présage
Pour l'être misérable à t'aimer condamné,
Car tu n'as rien au cœur qu'un orgueil effréné.
Non, je t'aime pas, Romain, je te méprise.
Comment suis-je chez toi? Dis, par quelle surprise
M'a-t-on traînée ici, seule en ce lieu caché,
Comme une indigne esclave achetée au marché?
Romain, si c'est ainsi que ton amour procède,
Aux Phrynés du Forum permets que je le cède.
D'une lâche action sachant te repentir,
Auras-tu la fierté de me laisser sortir?

ANNIUS, *l'arrêtant au passage.*

Penses-tu m'étonner avec ce froid langage?
Quand j'ai, de ton sourire acceptant le présage,
Vu, sans m'en émouvoir, mon succès compromis,
Pensais-tu que je dusse accepter ton mépris?
Ah! si ta bouche fut d'accord avec ton âme
En offrant à mon cœur l'espoir dont il s'enflamme,
Viens, et foulant aux pieds tes scrupules vaincus,
Accepte le transport des filles de Bacchus.
Mais si tu m'as trompé, si ta voix de syrène
A voulu seulement m'éloigner de l'arène,
Prends garde aux châtiments mornes et ténébreux;
Car se jouer de moi c'est par trop dangereux.
Je suis faible parfois devant l'humble innocence;
Mais quand vient à tomber la ruse en ma puissance,
Je venge en la frappant mon orgueil irrité,
Et je la foule aux pieds avec férocité.
Dis, veux-tu me laisser comprendre ton silence?

LAVINIA, *à part.*

Je tremble d'irriter sa froide violence.

Elle reprend d'une voix douce et presque attendrie.

Si je me suis laissée éblouir, entraîner
Par ces nobles élans qui savent dominer;
Si j'ai, de tes transports imprudente complice,
Par quelques mots douteux préparé mon supplice;
Si, timide, j'ai pris sur toi quelque pouvoir,
Sont-ce là les respects que tu sais faire voir?
Non, je ne pensais pas que mon premier sourire
Pût dans l'esprit d'un homme enfanter ce délire.
Tu veux déjà briser mon cœur en y touchant:
Je te croyais un homme, et tu n'es qu'un méchant.

ANNIUS, *avec explosion.*

Tombent sur toi les cieux embrasés, si tu railles!
Mais ces mots m'ont ému jusqu'au fond des entrailles.
Écoute, tu l'as dit... je ne suis qu'un pervers.
Pauvre tête isolée au sein de l'univers,
J'ai maudit les froideurs de cette vie amère
Et n'ai jamais aimé celle qui fut ma mère.
Tous ceux dont le hasard a voulu m'entourer
Semblent faits pour me nuire et me désespérer:
Mon esprit triste et dur jamais ne se repose,
Et mon rire fatal plane sur toute chose;
Et Jupiter viendrait me faire des serments,
Que je le raillerais en lui disant: tu mens!
— Triste comme la nuit, froid comme l'anathème,
Je hais le monde entier, Lavinie, et je t'aime.
Comprends donc si je puis, de mensonges lassé,
Me contenter d'un mot à peine prononcé.
— Romaine, tu t'es mise en cette alternative,
D'accepter mon amour ou ma colère active.
Choisis.

LAVINIA.

Oh! par pitié, laisse-moi fuir d'ici!
Jeune homme, je le sais, je suis à ta merci;
Mais, calmant pour un jour cette fougue insensée,
Éloigne tes transports de ma frayeur glacée,
Et jugeant par le tien mon cruel abandon,
Tu voudras me donner la mort ou le pardon.
Va, si d'un fiel amer ton âme est imprégnée,
Les cuisantes douleurs ne m'ont pas épargnée;
Et, lorsque mes amis m'apprennent à pleurer,
Il n'est plus que toi seul que je puisse implorer.
Laisse calmer tes sens, apaise cet orage
Qui me ferait douter même de ton courage;

Et, sans charger ton cœur d'un nouveau repentir,
Prends mon sang, prends ma vie ou laisse-moi [partir.

ANNIUS.

Oh! ton émotion suppliante m'éclaire :
Mon amour te fait honte, et tu veux ma colère...
Viens...

LAVINIA.

Laisse-moi partir!

ANNIUS.

Jamais!

LAVINIA, *se reculant avec horreur**.

Monstre odieux!
Crains-tu pas d'attirer la vengeance des dieux?
Nul ne fuit ici bas leur grandeur implacable,
Et Némésis frémit derrière le coupable.

ANNIUS, *souriant.*

Mots sonores!

LAVINIA.

Pitié! laisse-moi fuir!

ANNIUS.

Jamais!
M'aimes-tu?

LAVINIA.

Laisse-moi!

ANNIUS.

M'aimes-tu?

LAVINIA, *se retourne avec un élan de colère impétueuse.*

Je te hais.
De tous les déshonneurs j'accepte la torture,
Pour le droit d'insulter ta lâche dictature,
Pour grandir ton forfait en proclamant ici
Que je te hais!

* Annius, Lavinia.

ANNIUS, *à part.*

Allons, je l'aime mieux ainsi.

LAVINIA.

Est-ce donc que je dois profaner ma prière
Dans l'antre de l'hyène à la dent meurtrière?
Un jour nos sénateurs, dans le temple des lois,
Se virent investis par des brigands gaulois :
Pas un d'eux ne s'émut de cette populace,
Et tous ces grands vieillards moururent à leur place;
Car celui-là que rien ne peut plus secourir
Est à demi vainqueur quand il sait bien mourir.

ANNIUS *va froidement à la porte du fond, l'ouvre et parle à ses esclaves assemblés.*

Vous, esclaves de Gaule, à la force athlétique,
Rangez-vous en dehors sous le dernier portique :
Ceignez autour de vous des glaives bien trempés,
Et, si quelqu'insolent vous approche, frappez!

CORAX.

Maître, un vieillard tremblant qui menace et qui [pleure
Vient au seuil du logis d'arriver tout à l'heure.

ANNIUS.

Frappez!

LAVINIA.

O bon Titus!

ANNIUS.

Frappez!

LAVINIA.

O nuit d'effroi!
Malheur à toi, Cimber, malheur!

ANNIUS.

Elle est à moi.

ACTE QUATRIÈME.

Même lieu qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEPIDUS *suivi par* CLAUDIA.

LEPIDUS.

Titus est-il chez lui? réponds-moi.

CLAUDIA.

Je l'ignore.

LEPIDUS.

Informe-toi.

CLAUDIA.

J'y vais.

LEPIDUS, *seul.*

On ne sait rien encore.
Avant que du forfait rien n'ait pu retentir,
J'entraînerai Titus et le ferai partir.
Elle aimait Annius; oui, la chose est bien sûre.
En vain elle semblait craindre la flétrissure :
Sous l'effroi calculé d'un visage menteur,
Elle excusait déjà le futur dictateur.
Je cherche à m'irriter contre toi, pauvre femme.
Si tu ne l'aimais pas... idée horrible... infâme...
Avoir abandonné lâchement... j'en frémis!
Cette femme! Je suis un serviteur soumis,
Marius, n'est-ce pas? Pour les miens, pour ma [ville.
Tu m'as fait achever l'action la plus vile.
Devant ta déchéance et ton rire moqueur,
J'ai détruit une femme et déchiré mon cœur.
Il avait bien raison cependant, ce grand homme,
L'outrage d'un Tarquin chassa les rois de Rome.
Mais ce lâche abandon!... ce sont là nos vertus.
Cinna...

SCÈNE II.

CINNA, LEPIDUS.

CINNA.

C'est bien affreux.

LEPIDUS.

As-tu trouvé Titus?
Fais-le fuir, par pitié pour son nom, pour son âge!
Mais quoi! quelle pâleur assombrit ton visage?

Des Licteurs passent au fond du théâtre, portant un cadavre recouvert d'une toge sanglante.

CINNA.

Vois-tu bien ces licteurs qui me suivent? Leurs [mains
Portent le corps sanglant du meilleur des Ro- [mains.
Près du pont Milvius, ils ont trouvé par terre
Celui qui, quarante ans, fut tribun militaire;
Qui précéda Bocchus au triomphe enchaîné,
Et qui, dans cette nuit, vient d'être assassiné;
Les cheveux teints de sang, percé de coups!

LEPIDUS.

Tu railles!

CINNA.

Près de chez Annius, tombé sous ses murailles.

LEPIDUS.

Dieu !

CINNA.

Déjà nos amis s'élançaient à grands pas,
Et chacun à son gré commentait ce trépas,
Quand Sextus Marius, excitant les colères,
Brisa chez Annius les faisceaux consulaires ;
Criant à haute voix que cet assassinat,
Sans doute, était son œuvre et celle du sénat.
Le peuple murmurait de cette tyrannie ;
Quand de chez le consul s'élança Lavinie,
Pâle, les yeux rougis par des larmes... L'affront
En traits désespérés se lisait à son front.
Elle passa rapide au milieu du silence.
Le meurtre s'expliqua par cette violence ;
Et le peuple en fureur, aux cris de trahison,
Des pavés de la rue assaillit la maison.
Mais Annius sans doute avait fui par derrière.
On le vit un moment qui longeait la rivière ;
Puis, bientôt, tête haute et rejoint par les siens,
Vil amas d'affranchis et de patriciens,
Il revint au Forum vomissant la menace.
Allons, viens châtier cette insolente audace.

LEPIDUS.

Et que fait Marius ?

CINNA.

Demi-mort sur son lit,
De moments en moments Marius s'affaiblit.
Depuis hier, un mal étrange le tourmente,
La crainte de la mort en son esprit fermente ;
Il menace Annius, les sénateurs, Sylla :
Rien ne peut égaler le trouble où nous voilà.
Qu'il meure donc ! chacun son tour sur cette terre,
Et que le consulat nous soit héréditaire.

LEPIDUS.

Sitôt que d'Annius le trépas mérité
Nous aura fait du calme et de la liberté,
Tu devras, toi, Cinna, l'un d'entre les plus dignes,
De ce consul d'hier relever les insignes :
Et si la mort surprend le vainqueur des Teutons,
Je me fais déclarer son successeur. Allons.
Il faut être de fer pendant ces temps d'orage,
Et que le désespoir grandisse le courage.
Viens... et qu'au pied du Rostre Annius abattu
Montre à tous les Romains...

CINNA, *à part.*

Lavinie !

SCÈNE III.

LES MÊMES, LAVINIA.*

LAVINIA, *à Lepidus.*

Où vas-tu ?

LEPIDUS.

Dieux ! justes dieux !

LAVINIA.

Cinna, laisse-nous.

LEPIDUS.

O supplice !

CINNA.

Lâche Annius !

LAVINIA.

Plus bas : cet homme est son complice.

* Lavinia, Cinna, Lépidus.

SCÈNE IV.

LAVINIA, LEPIDUS.

LEPIDUS.

Viens, viens à mon secours, vertu des vieux Romains,
Toi, qui du monde entier mis le sceptre en nos mains !
— Je ne faiblirai pas.

LAVINIA.

Cimber ! Cimber ! les larmes
Parfois plus que l'acier sont de terribles armes.

LEPIDUS.

De mes froides vertus je reste enveloppé.
Ton reproche cuisant, de pleurs entrecoupé,
Descendra, mais en vain, jusqu'au fond de mon âme :
Par calcul, froidement, j'ai fait cet acte infâme.
Dût le sol déchiré s'ouvrir devant mes pas,
Je le dis sans pâlir, je ne m'en repens pas.

LAVINIA.

Bien, bien, que ta fureur elle-même s'excite,
Je n'en suis point surprise et je t'en félicite.
Lâche, quand tu venais pleurer à mes genoux,
Par un amour coupable, insultant mon époux ;
Lorsque tu conviais, l'œil en pleurs, la voix tendre,
Mon devoir à fléchir, ma jeunesse à t'entendre ;
Quand jusqu'à t'écouter, folle, je m'égarais,
Voilà donc l'avenir que tu me préparais !
Ton amour, disais-tu, ne craignait pas l'épreuve ;
Sublime vérité ! j'en viens d'avoir la preuve.
Certes, laisser ainsi, d'un cœur tout glorieux,
Une femme éplorée aux mains d'un furieux,
Et ne pas frissonner d'un effroi légitime
Quand on est poursuivi des cris de la victime,
C'est un fait magnanime et simple en sa grandeur,
Dont je sais admirer la stoïque froideur.
Voilà comment l'amour et l'amitié menteuse
Se changent sourdement en colère honteuse.
Quand je te suppliais d'épargner ma vertu,
Saintement, sans espoir, tu m'aimais, disais-tu !
Et tu devais bientôt, sans pitié, sans mesure,
Souiller cette vertu par une flétrissure !
Va ! si de mes dédains ainsi tu t'es vengé,
De quels affreux remords ne t'es-tu pas chargé ?
Un autre, moins cruel, certes m'aurait tuée ;
Toi, plus vil, froidement tu m'as prostituée !
Les hommes d'à présent mettent vite en oubli
La Némésis au front de colère pâli,
Et quand leur âme, aux dieux devient plus étrangère,
Ils pensent échapper aux serpents de Mégère.
Mais puisque leur esprit, devenu plus hautain,
N'écoute plus les bruits de l'Averne lointain,
L'outragé peut, fouillant sa volonté fatale,
Y trouver un supplice ignoré de Tantale.
Vois ton crime. Mon corps et mes genoux tremblants,
Mes yeux rouges de pleurs, de haine étincelants,
La fièvre de colère à mes lèvres marbrées,
Accusent de la nuit les hontes dévorées.
O songes trop aimés, qui venez chaque soir

Au foyer de l'épouse un moment vous asseoir,
Qui, calmant de l'amour les pudiques alarmes,
Acceptiez du même œil mon sourire et mes larmes,
Fuyez les alentours de ce logis en deuil,
Car désormais la honte en défendra le seuil!
Et toi qui, non content de m'avoir avilie,
Vantes encor les faits de ta sombre folie,
Prends bien garde, il se peut que ton cœur cri- [minel
Trouve des châtiments dans un mot solennel!

LEPIDUS.

Plus ta douleur grandit, plus mon brutal courage,
Sans pleurs, sans désespoir, domine ton outrage.
Plus vient troubler mes sens ton fiel accusateur,
Plus ma fierté romaine en reçoit de hauteur.
Sur le Forum en butte aux haines, à l'envie,
J'ai fait plus d'une fois bon marché de ma vie :
J'ai vu souvent, agent d'un pouvoir méconnu,
Les haches tournoyer sur mon front pâle et nu :
Mais menace jamais ne m'emplit d'épouvante
Plus que cette amertume à torturer savante,
Quand je dis sans pâlir, sans me justifier,
Que j'ai dû laisser faire et te sacrifier...
D'ailleurs, en achevant cette horrible entreprise,
J'ai cru que d'Annius au fond du cœur éprise...

LAVINIA, *avec indigation.*

Oh! puisque ainsi tu joins cet outrage au forfait,
Que de vengeance aussi mon cœur soit satisfait.
Dis, toi qui m'as sans honte à ce lâche livrée,
Pour suivre d'un vieillard la colère altérée,
Dis-moi quels mots cruels, quelle imprécation
Peuvent porter le trouble en ton abjection?
Je t'aimais... que ce mot lentement te dévore.
Je t'aimais! je t'aimais!

LEPIDUS, *se tordant les mains.*

Grands dieux!

LAVINIA.

Je t'aime encore.
Et déjà sur ton cœur l'effroi venant agir,
Ce qui me fait pleurer te fait enfin rougir.
Oui, je t'aimais d'amour avec un saint mystère.
Invoquant chaque soir mon lare solitaire,
Pleurant parfois, l'esprit à ce rêve attaché,
Je ravissais mon cœur de cet amour caché.
Chaque jour pour Titus me retrouvait meilleure;
Mais je portais en moi ma plaie intérieure :
Et quand tu paraissais au seuil de ma maison,
Une prière aux dieux rappelait ma raison.
Par moments, échappée à ton ardeur bouillante,
Le temple de Vesta me voyait suppliante,
Et je disais d'un cœur de craintes interdit :
Vesta! ma force meurt, et mon amour grandit.
Plus je voyais ton cœur en proie à la souffrance,
Plus je me ravissais d'une sainte espérance.
Et, sous cette froideur, prompte à me contenir,
Mon amour aspirait au riant avenir.
Un jour viendra, pensais-je, où, libre et jeune [encore,
Je ne contiendrai plus ce feu qui me dévore;
Où, fière, je pourrai, par un lien sacré,
M'unir à Lepidus, ardemment adoré.
Alors, pensais-je, alors, d'une volonté sûre,
Je mettrai tout mon art à fermer sa blessure.
Après les bruits du Rostre, après les durs travaux,
Je saurai bien lui faire oublier ses rivaux;
Quand Phébé, sur nos toits rayonnant curieuse,
Ramènera la nuit pâle et mystérieuse,
Fière de ce bonheur qu'elle m'aura rendu,
Je serai tout entière à l'époux attendu :
Et je ferai si bien, dans ma flamme épurée,
Qu'il ne se plaindra pas de m'avoir désirée.
Oh! non, non, quoique soit ce forfait réussi,
Ce n'est pas mon honneur que je déplore ici!
O tranquille douceur du foyer domestique,
Calmes discours avec les dieux de mon portique,
Songes d'un cœur sans fiel souriants à mes nuits,
Vous ne viendrez donc plus consoler mes ennuis!
Non, tout est mort: espoir, vertu, chaste tendresse,
Et le crime implacable entre nous deux se dresse!

LEPIDUS.

En ces déchirements qu'accuse ma pâleur,
Va, je ne veux point faire éclater ma douleur;
Chaque mot prononcé, chaque élan de vengeance
Est demeuré pesant sur mon intelligence :
Ton reproche est vivace, âpre à me déchirer,
Lavinie, et pourtant je ne veux pas pleurer;
Et si, dans les horreurs de cette nuit suprême,
Ta voix m'eût dit ces mots, ces mots cruels : Je [t'aime!
Puisque ma ville en deuil commandait ce forfait,
Je... non... je ne sais rien de ce que j'aurais fait.
Mais, ignores-tu donc que la mort, à cette heure,
Va frapper hautement celui par qui tu pleure?
N'entends-tu pas le bruit du Forum ameuté
Qui va sur un consul venger ta chasteté?
Sais-tu qu'en déchaînant la foule sur cet homme,
D'un infâme tyran nous allons purger Rome?
Le criminel en vain demandera quartier!
Le crime! il est à moi, je le prends tout entier.
La douleur! ce transport dont tu sais l'inclémence,
Va, ne t'en plains pas trop, car la mienne est im- [mense.
Si Caïus Marius, d'épouvante frappé,
Dans les plis d'un serment ne m'eût enveloppé,
S'il n'eût rendu le Styx de ce forfait complice,
Penses-tu que j'en eusse accepté le supplice?
Je t'aimais, je t'aimais, cœur pur, cœur innocent!
Pour prix de ce forfait, je t'offre tout mon sang,
Mon bras à ta fureur, ma haine à ta colère.
Mais quoi! tu comprendras cette foi populaire
Qui traite son adepte en esclave soumis,
Et le pousse au Forum sans amour, sans amis;
Je garde dans ma foi, divinité fatale,
De l'intérêt d'état la volonté brutale :
Et que le crime ou non vienne souiller ma main,
J'accepte les remords et je reste Romain!

LAVINIA.

Ah! c'est le vieux consul, ce moribond féroce,
Qui s'est fait l'inventeur de cette idée atroce!
Autrefois, dans sa haine il était plus ardent :
Mais quoi! plus on vieillit, plus on devient pru- [dent.
Je souhaite, Romain, que ta chère patrie
Comme moi ne soit point insultée et flétrie,
Et que, loin de la haine au souffle empoisonneur,
Elle ait toujours des fils gardiens de son honneur.
O cœurs gonflés d'orgueil, esprits pleins de chi- [mères,

Vous flétrissez vos fils en flétrissant leurs mères,
Et portez dans leur flanc, sinistre hérédité,
Un ferment de colère et de brutalité.

LEPIDUS.

Pitié! par ma douleur! par tes pieds que j'embras-[se!

LAVINIA.

Cette nuit, Lepidus, je t'ai demandé grâce.

LEPIDUS, *se relevant avec un sentiment d'horreur.*

C'est étrange, combien ton esprit abondant
Distille sur les cœurs un fiel âcre et mordant.
As-tu donc, par hasard, sur un roc solitaire,
Des poisons de Circé pénétré le mystère,
Que tu sais, implacable en tes projets conçus,
Envelopper ma chair du manteau de Nessus?
De tous tes mots cruels chacun fait sa morsure :
Tu portes lentement le fer dans la blessure.
Et d'instants en instants, le tirant à demi,
Tu l'y portes encor d'un bras plus affermi.
Ah! tu me l'avais dit : ta volonté fatale
A trouvé le supplice ignoré de Tantale.
Si pour toi la vengeance a de si purs attraits,
Sur mon âme saignante épuises-en les traits :
Ouvre tes souvenirs afin que j'y relise
De cet amour caché l'effrayante analyse,
Et laisse, quand je reste écrasé par l'effroi,
Ton implacable amour se dresser devant moi!
Dieux cruels, je me lasse, et ma vertu me pèse...
Au moins que sur quelqu'un ma colère s'apaise!...
Détestable Annius! dictateur insolent,
Je répandrai ta chair sur le pavé sanglant :
Et si, sous cette main aux tortures savante
Ton corps saignant et nu frissonne d'épouvante,
Pour te persuader que tu n'as pas souffert,
A tes yeux égarés j'ouvrirai mon enfer.

Tirant son épée.

Et toi, glaive jadis vaillant dans les mêlées,
Acier vengeur, effroi des hordes désolées,
Toi, qui depuis longtemps tressailles au fourreau,
Viens te rougir au cœur d'un insolent bourreau!
Et toi, que je sentais se dresser en mon âme,
Toi, que je comprimais, hydre aux ailes de flamme,
Prends donc enfin ton vol, vieille férocité,
Et que le pied du Rostre en soit ensanglanté!

SCÈNE V.

LAVINIA, *seule.*

Je ferai ce que fit Lucrèce après l'outrage :
Un pareil déshonneur veut un pareil courage.
Mais il me prend envie, en ces événements,
D'assister Marius à ses derniers moments.
Voyons si, d'un œil calme, au sein de l'agonie,
Ce vieillard osera contempler Lavinie :
Et quand la pâle mort me tiendra par la main,
Allons sourire ensemble à ce consul romain.

ACTE CINQUIÈME.

Le Triclinium chez Caïus Marius. Les murs sont en pierre, chargés de trophées d'armes; des faisceaux de piques soutiennent de larges draperies d'un vert sombre, qui masquent la porte du fond. Deux lits de festin, en bois d'ébène incrusté d'ivoire, garnis de coussins riches et moelleux, sont placés dans les deux angles. Au milieu est un monopode supportant les débris d'un splendide festin, des amphores de vins vieux, des aiguières d'or, des coupes, une vaisselle riche et somptueuse. Sur le lit, du côté gauche, Marius, pâle, malade, l'œil cave, la bouche flétrie, est à demi couché, entouré d'un large manteau rouge; son front est couronné de roses; ses bras sont nus et décharnés. Autour de son lit, sont debout de jeunes et belles Esclaves et des Joueurs de flûte: les jeunes filles tiennent en main les aiguières et les coupes; d'autres des lyres à deux cordes; d'autres de larges éventails en plumes de paon; d'autres des thyrses mêlés de lierres et de grappes de raisin. Une jeune Bacchante, couverte d'une peau de tigre, le sein demi-nu, le front couronné de vigne et de roses, est accoudée au pied du lit du consul : elle a l'œil brillant et le sourire au visage.— Au fond est un groupe de prêtres, de flamines, d'aruspices, d'astrologues aux costumes étranges, de devins et de victimaires. Tous observent le plus profond silence. — Sur la droite, Cinna est debout, les bras croisés, contemplant le malade avec un demi-sourire.—Marius s'agite un moment; il laisse échapper une partie de son manteau, et montre ainsi sa poitrine décharnée, haletante et velue, puis il retombe accablé.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIUS, CINNA, AUGURES, MAGICIENS, ESCLAVES, UNE JEUNE BACCHANTE.

CINNA, *à part.*

La folie a posé d'une main familière
Sur ce front décharné des roses et du lierre;
En vain sa tête penche, en vain la parque attend,
Il l'aura défiée, et tombera content.

MARIUS, *s'agitant de nouveau et tendant sa coupe aux Esclaves en s'efforçant de sourire.*

Par Hercule! ce vin est bon, la vie est belle.
Pourquoi suis-je resté si hautain, si rebelle
Aux beaux arts de la Grèce, aux chaleurs des bons [vins,
Pour aller m'embusquer à l'ombre des ravins,
A la pluie, au soleil, sous une épaisse armure...
Puis faire des ingrats et mourir sur la dure?...
Car enfin je suis pauvre et chacun en sourit.
C'est pitié! tout cela m'épouvante l'esprit.
Versez! que vos chansons de verve étincelantes (1)
Emplissent mon vieux corps d'émotions brûlantes!
Chantez!... Allons, bientôt vous aurez dissipé
Cette invincible horreur dont je me sens frappé.

LA JEUNE BACCHANTE, *se levant à demi et s'approchant du malade, au bruit des flûtes et des lyres.*

O jeune homme égaré dans le frais paysage,
Qui poursuis d'un pied sûr la nymphe des roseaux,
Quitte la fleur qui s'ouvre et le chant des oiseaux,
Lorsque parle à ton cœur ma voix, conseil du sage.
— Quoi que prédise au ciel l'éblouissante Iris,
Fuis ton champ aux gerbes dorées,
Si vers le front neigeux des monts Hyperborées
S'en va celle que tu chéris.
Veut-elle sur les eaux diriger la trirème,
Pour elle fend le flot amer :
Dans le creux des rochers, sous les bois, sur la mer,
Vénus plane et permet qu'on aime.

Veut-elle des forêts entraver les vallons
Avec Diane chasseresse,
Debout avant le jour, fuis la molle paresse,
Et va braver les aquilons.
Veut-elle conquérir sur l'arène poudreuse
Des courses le prix disputé,
Sache lui préparer sans trop d'humilité
Une victoire généreuse.
Puis, recherchant des nuits la douteuse pâleur,
Offre à Vénus victorieuse,
Quand planera sur toi l'ombre mystérieuse,
Du lait pur, du cytise en fleur.
O jeune homme égaré dans le frais paysage,
Qui poursuis d'un pied sûr la nymphe des roseaux,
Quitte la fleur qui s'ouvre et le chant des oiseaux,
Lorsque parle à ton cœur ma voix, conseil du sage.

MARIUS, *l'interrompant.*

Assez!

Puis il se lève, fait quelques pas en chancelant, s'appuie sur les esclaves et s'avance du côté de Cinna.

Oui! venez tous en face des rivaux,
Me voir au champ de Mars penché sur mes chevaux:
Venez!... Ah! te voilà Cinna, je te salue.
C'est que, vois-tu, le sang dans ma poitrine afflue;
Je souffre, et là... parfois je me sens des élans
Qui font se hérisser mes derniers cheveux blancs.
O jeunesse! ô transports si terribles naguère!
O sillons d'Arpinum d'où je rêvais la guerre!
Et vous, mes bœufs pensifs, dociles à ma main,
Vous que j'ai remplacés par le peuple romain;
Vous, triomphes, lauriers, splendeurs de la victoire...
Qu'êtes vous à présent?...

Il demeure un moment rêveur et reprend avec emphase.

Vous êtes mon histoire.
Ah! j'ai beau m'éblouir! tout a fui sans retour.

CINNA, *à part.*

Il agonise.

MARIUS, *retournant à son lit.*

Hélas! hélas!

CINNA, *à part.*

Chacun son tour.

MARIUS.

Que fait sur le Forum cette foule agitée?

CINNA.

Contre ceux d'Annius elle s'est ameutée;
Lorsqu'il sera tombé, mourant dans les ruisseaux,
De mon autorité je prendrai les faisceaux.

MARIUS.

Pour Lepidus Cimber j'ai gardé ce salaire;
C'est un homme rigide, une vie exemplaire.

CINNA.

En tes quatre-vingts ans, vieillard, ne sens-tu pas
Que ton pays ne peut te suivre en ton trépas?
Ardents à consoler ta gloire désolée,
Nous serons généreux, mais pour ton mausolée;
Si dans un beau passé la force t'a fait grand,
Quand ta force n'est plus, soldat, sors de ton rang.

MARIUS.

Les lâches! oui, le sang en mes veines se glace!...

CINNA.

Tu meurs.

MARIUS.

Je meurs!

CINNA.

Tu meurs, et Cimber prend ta place.
Sylla peut revenir de moment en moment,
Et ta force n'est plus qu'un long gémissement.

MARIUS.

Il est donc vrai! Sylla! l'outrage sur ma tombe...
L'événement grandit; et moi! moi, je retombe.

CINNA, *sortant.*

Vieillard, ton temps est fait.

SCÈNE II.

LES MÊMES, *moins* CINNA.

MARIUS.

Je meurs, je le sens là.
Il faut laisser le monde à cet heureux Sylla.

Il se lève, s'agite et marche vers le groupe des Augures.

Astrologues, devins, augures, aruspices,
Éclairez-moi; soyez à ma douleur propices;
Dites-moi si la mort, spectre au front décharné,
Va montrer mon front chauve à l'enfer étonné;
Si l'effroi, ce poison qui dans mon cœur se glisse,
De mon éternité commence le supplice...
Parlez! parlez sans peur, dois-je vivre ou mourir?

UN FLAMINE.

Dis-nous, consul, dis-nous ce qui te fait souffrir.

MARIUS, *il se soutient entre les devins, les regarde un moment d'un air effrayé, et reprend d'une voix brisée.* *

Hélas! toutes les nuits ma vieillesse éplorée
Voit grandir un fantôme, une image abhorrée.
C'est lui, Sylla vainqueur, qui, le bras étendu,
Poursuit dans le désert Mithridate éperdu.
C'est lui, noble soldat aimé de la fortune,
Jeune soleil levant dont l'éclat m'importune,
Qui traîne, quand la mort s'assied à mon chevet,
Ce flot de légions qui jadis me suivait;
Lui qui, venant aux dieux offrir une hécatombe,
D'un pied triomphateur repoussera ma tombe.
Lui, lui, qui des Romains marchera le premier,
Quand la rouille du temps rongera mon cimier.
D'autres fois, accablé par la fièvre enflammée,
Je crois en Orient commander une armée;
Je suis jeune, mon corps est allègre, puissant:
Une chaleur nouvelle a ranimé mon sang,
Le démon des combats m'emporte, ardent génie,
Dans les sables du Pont et de la Bithynie:
Mithridate s'enfuit; et mes vieux escadrons
Vont déchirant la nue au bruit de leurs clairons.
Puis, lorsque je reviens aux douleurs de la terre,
Tout trempé de sueur sur mon lit solitaire,
J'ai des cris, des sanglots, des élans furieux,
Et des larmes de sang viennent souiller mes yeux.
Puis, lorsque dans l'acier je contemple mes rides,
Et les cheveux blanchis à mes tempes arides,
J'ai peur: chaque sillon creusé par le remord
Me semble un pas de plus que je fais vers la mort.
En vain je crie en moi: Non, ce n'est pas possible!
La Parque à mes côtés, file... file inflexible!
Et d'instants en instants le fuseau s'amoindrit...
Et je meurs d'épouvante... et la Parque sourit!

Le vieillard est au comble de son exaltation fébrile; une

* Un Flamine, Marius, un Aruspice.

eur glacée lui coule des tempes : les Augures le soutiennent dans leurs bras. Le Flamine reprend d'une x solennelle :

LE FLAMINE (2).

toujours inquiet de tes grandeurs futures,
entrailles d'un bœuf tiré mes conjectures.
ais, chose propice à mes pieux desseins,
ères palpitants ne m'ont paru plus sains.
cœur était gorgé d'un sang chaud et vivace :
iel bien contenu, le poumon sans crevasse.
leux lobes le foie était bien replié.

MARIUS, *joyeux.*

ce n'est pas en vain que je t'ai supplié,
rinus! je respire et ma vie est certaine.

UN ARUSPICE.

dieux aiment toujours notre vieux capitaine.
du Tibre, hier soir, j'observais le soleil,
lant mille flots d'or à l'occident vermeil.
aigle tout à coup, oiseau de grand augure,
va dans les cieux son immense envergure.
roi des alités, parti de l'Esquilin,
it un œil ardent sur l'astre à son déclin ;
quand je le fis voir à la foule attirée,
n'était plus qu'un point sous la voûte azurée.

MARIUS.

! je n'attendais pas ce présage vainqueur!
aigle de haut vol ranime mon vieux cœur...
, ma force renaît, ma fierté se réveille.

UN ASTROLOGUE.

pivert chante à gauche, à droite la corneille.

MARIUS.

!

UN ARUSPICE.

La poule sacrée a mangé tout son grain.

LE FLAMINE.

e ces prédictions calment ton noir chagrin!

MARIUS.

rci, mes vrais amis, ma bonne clientelle ;
bienheureux Caïus vous prend sous sa tutelle.
suis votre consul, prêt à vous secourir.

TOUS.

ngs jours à Marius!

LE FLAMINE, *à part, à un Augure.*

Il peut ne pas mourir.

Esclaves, les Jeunes Filles, les Joueurs de flûte suivent les Prêtres et les Augures.

SCÈNE III.

MARIUS, *seul.*

ands dieux! faut-il qu'on ait confié cette guerre
cet homme, soldat inhabile et vulgaire!
Sylène dartreux, qui fit son premier bruit
r le dos complaisant des cohortes de nuit!
! je t'écraserai, reptile trop nuisible ;
r je ne mourrai pas ; non, ce n'est pas possible!
proscrirai Cinna qui m'a séduit mon fils ;
x rois de l'Orient j'enverrai mes défis ; [naisse,
, pour que ma grandeur, que ma splendeur re-
vous retrouverai, forces de ma jeunesse! [pos.
... je souffre. Malheur!...—Prenons quelque re-
n sommeil bienfaisant me rendra plus dispos.
se penche un moment sur son lit, et se relève effrayé.

Dormir! rêver encor!... Voir au fond d'un rêve
Sylla vainqueur, qui bat Mithridate s... trêve,
Sylla ceint de lauriers, Sylla triompl...
Qui monte au Capitole et se fait dict... (3)

Il s'arrête, et reprend d'une voix m...

O songes décevants! faiblesses du gr...
Parfois je me revois aux plaines de ...
Pensif, dans ce désert, qui, plein d'e...
Contemplait ma ruine et mon abaiss...
Parfois, dans les roseaux d'un marais, ... ble
Qu'autour de moi honteux, la foule s... blé,
Que, tout couvert de fange, ils me tire...
Mais je vois rarement cet horrible tal...
— Une nuit, je souffrais .. dans un so...
Avec un saint orgueil j'ai revu m...
Ce temps où j'oubliais le soin de m...
Afin qu'un vieux berger me parlât ...
Le vent du soir pour moi se changea... fares,
Tout bosquet d'oliviers en hordes d...
Et, près du jeune ormeau par mon ...
Je me disais : Encore un peuple ren...
Maintenant Marius, que la force dé...
Est réduit a ruser ainsi que la faib...
A pousser dans l'intrigue un rival d...
Lui qui, comme Sylla n'est pas tou... heureux.
Oh! n'est-ce pas honteux que le san... disse,
Et que, toujours vivace au cœur, l'... gran-
disse,
Et qu'à l'heure où la mort près de no... errer,
Les rivaux plus altiers semblent se r... errer?
Hier, c'était Annius, dont j'ai vainc...
Il tombe ; mais je meurs, et Cinna l... place.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN ESCLAV...

L'ESCLAVE.

Maître, au milieu des gens dont l'at... est plein,
Une femme, qui vient de l'antre sil...
Dit que sur ta fortune elle a sonde... acle.

MARIUS.

Qu'elle entre librement en ce lieu, ... obstacle.
Va.—Jupiter m'assiste, et je veux ... savoir :
Les présages sont bons a cette heure ... faut voir

SCÈNE V.

MARIUS, LAVINIA, *vo...*

MARIUS.

Entre. Quels sont tes dieux, femm...

LAVINIA.

Da... ténèbres
Je sers la triple Hécate et les mâne... ébres.
A part.
Il se meurt.

MARIUS.

Que sais-tu ?

LAVINIA.

Daigne ... rroger.
A part.
O dieux de la terreur, laissez-moi ... nger'...
Si la mort n'eût déjà presqu'achev... tâche,

ieu, sans pitié, j'aurais tué ce lâche :
ors que les ans préviennent ma fureur,
rai ce mourant d'épouvante et d'horreur.

MARIUS.

du soleil, un aigle, à tire d'ailes,
evé superbe aux voûtes éternelles.
u des devins ce présage important.

LAVINIA.

était le soleil, mais le soleil couchant.
derniers rayons l'ardeur exténuée
âlit sans cesse a travers la nuée :
rs corbeaux de l'air l'insultent en criant...
à l'aigle superbe... il venait d'Orient.

MARIUS, *étonné*.

, viens-tu chez moi redoubler mon délire?

LAVINIA.

ne que mes yeux dans le ciel peuvent lire,
ne cet esprit qui m'enflamme à présent
ler d'heure en heure au delà du présent.
laisse tomber ta vanité grossière ;
fares au loin sonnent dans la poussière,
vaux au galop vont battant le pavé ;
es tes fureurs ce pays est sauvé.
nsul, pour combler tes poignantes alarmes,
de ta maison sue et verse des larmes :
neurs du triomphe ont effrayé les airs,
les cieux luisants se croisent des éclairs.
nit, au moment des heures solennelles,
ps ont arraché le fer des sentinelles :
nd, pleine d'horreur, la lune se voila,
chos a l'envi répétèrent : — Sylla !
ictorieux revient en Italie,
r le saluer un peuple entier t'oublie ;
dant les douleurs de ton dernier effort,
'heureux Sylla vient sourire à ta mort.
nius, *se traînant au pied de son lit.*
ne vois-tu pas, langue lâche et hardie,
suis là brisé d'effroi, de maladie ;
peur... que ta voix, que ton geste effrayant
sent la sans force, a tes genoux priant !
, que t'ai-je fait? — Quelle étrange aventure
re de ma mort provoque ma torture?
e a déserté mes membres affaiblis...
sages sont faux, mensongers !

LAVINIA.

Tu pâlis.

MARIUS.

neurs !... du secours !... j'étouffe !

LAVINIA.

Ignominie !

MARIUS.

saurai du moins...

LAVINIA.

Laisse-moi.

marche vers elle avec force, et lui arrache voile ; puis il recule pas à pas, et vient, fié, retomber sur son lit, en s'écriant :

Lavinie!...

prends qu'elle vienne en ma mort me trou- [bler.

LAVINIA.

vainqueur des Teutons, je t'aurai vu trem- [bler.

UNE VOIX, *au dehors*.

chez un consul, et j'y prends droit d'asile.

SCÈNE VI.

MARIUS, LAVINIA, ANNIUS*, *couvert de s et de poussière, la toge en désordre, une brisée à la main.*

MARIUS.

Annius !

ANNIUS.

Que veut donc cette foule imbécile ?
Hier, j'étais son idole, elle était à mes pieds

LAVINIA, *se reculant avec horreur.*

La foule bat des mains aux crimes expiés.

ANNIUS, *à Lavinia.*

Femme, étrange terreur aux puissances punie
Poursuis-tu les méchants jusqu'en leurs agon
A Marius.
Vieillard, quand je succombe et que la mort es
Je te demande abri comme autrefois Sylla,
Non pas contre une mort qui sourit à mon âı
Mais contre les transports de cette foule infân
Je suis seul, sans amis, sans force, désarmé,
Et je me sens trop fier pour mourir assommé.

MARIUS.

J'ai joie, en ce cruel instant qui nous rassem
A voir, jeune insolent, que nous mourrons ens
[
Moi tout chargé d'hivers, toi superbe à trente
Toi brûlé par l'orgueil, moi brisé par le temp
Pour te perdre, Annius, oubliant ma puissan
J'ai poussé ta jeunesse à souiller l'innocence
Mais recueillant l'effet de ce projet maudit,
Je ne supposais pas que la mort m'attendît.
Mais alors qu'elle prend mon vieux corps en pât
J'ai joie a voir tomber ta jeune dictature.

LAVINIA.

Quand la mort vient, amère à votre abjection,
Soyez donc flagellés par l'imprécation !
Vous, que Minos tempère et que Cerbère excit
Vous, dont le vol frémit sur les flots du Cocy
Vous, qui portez le trouble aux cœurs épouvar
Soyez auprès de moi, sombres divinités !
Soyez auprès de moi, vous, formes désolées,
Qui descendez la nuit autour des mausolées ;
Qui de vos corps tombés sous le billot fatal
Fites à ces bourreaux un sanglant piédestal ;
Venez, et poursuivant leur lâcheté punie,
De leur éternité faites une agonie.
Et vous, dieux qui, pesant la gloire des huma
Jugez le Scythe immonde et les consuls roma
Soyez debout ! Déjà le Styx, à l'eau fangeuse,
Fait sortir deux méchants de sa nuit orageuse
Ils longent, pleins d'horreur, le fleuve au flot l
[ya
Et marchent, poursuivis par Cerbère aboyant.
Que Sylla, dominant leur gloire méprisée,
Aux yeux de Rome entière en fasse une risée ;
Et que dire leur nom soit infâme aux vivants,
Quand ils auront jeté leur cendre aux quatre ve
Elle va près de Marius et prend une coupe.
Consul, malgré l'horreur qui monte a ton œil ter
Dans cette coupe d'or verse-moi le falerne ,

* Marius , Annius, Lavinia.

sueur glacée lui coule des tempes : les Augures le soutiennent dans leurs bras. Le Flamine reprend d'une vix solennelle :

LE FLAMINE (2).

J'ai, toujours inquiet de tes grandeurs futures,
Des entrailles d'un bœuf tiré mes conjectures.
Jamais, chose propice à mes pieux desseins,
Viscères palpitants ne m'ont paru plus sains.
Le cœur était gorgé d'un sang chaud et vivace :
Le fiel bien contenu, le poumon sans crevasse.
En deux lobes le foie était bien replié.

MARIUS, *joyeux.*

Oh! ce n'est pas en vain que je t'ai supplié,
Quirinus! je respire et ma vie est certaine.

UN ARUSPICE.

Les dieux aiment toujours notre vieux capitaine.
Près du Tibre, hier soir, j'observais le soleil,
Roulant mille flots d'or à l'occident vermeil.
Un aigle tout à coup, oiseau de grand augure,
Éleva dans les cieux son immense envergure.
Ce roi des alitès, parti de l'Esquilin,
Fixait un œil ardent sur l'astre à son déclin;
Et quand je le fis voir à la foule attirée,
Ce n'était plus qu'un point sous la voûte azurée.

MARIUS.

Ah! je n'attendais pas ce présage vainqueur!
Cet aigle de haut vol ranime mon vieux cœur...
Oui, ma force renaît, ma fierté se réveille.

UN ASTROLOGUE.

Le pivert chante à gauche, à droite la corneille.

MARIUS.

Oh!

UN ARUSPICE.

La poule sacrée a mangé tout son grain.

LE FLAMINE.

Que ces prédictions calment ton noir chagrin!

MARIUS.

Merci, mes vrais amis, ma bonne clientelle;
Le bienheureux Caïus vous prend sous sa tutelle.
Je suis votre consul, prêt à vous secourir.

TOUS.

Longs jours à Marius!

LE FLAMINE, *à part, à un Augure.*

Il peut ne pas mourir.

Les Esclaves, les Jeunes Filles, les Joueurs de flûte suivent les Prêtres et les Augures.

SCÈNE III.

MARIUS, *seul.*

Grands dieux! faut-il qu'on ait confié cette guerre
A cet homme, soldat inhabile et vulgaire!
Ce Sylène dartreux, qui fit son premier bruit
Sur le dos complaisant des cohortes de nuit!
Oh! je t'écraserai, reptile trop nuisible;
Car je ne mourrai pas; non, ce n'est pas possible!
Je proscrirai Cinna qui m'a séduit mon fils;
Aux rois de l'Orient j'enverrai mes défis;
Et, pour que ma grandeur, que ma splendeur re- [naisse,
Je vous retrouverai, forces de ma jeunesse!
Je... je souffre. Malheur!...— Prenons quelque re- [pos.
Un sommeil bienfaisant me rendra plus dispos.

Il se penche un moment sur son lit, et se relève effrayé.

Dormir! rêver encor!... Voir au fond de mon rêve
Sylla vainqueur, qui bat Mithridate sans trêve,
Sylla ceint de lauriers, Sylla triomphateur,
Qui monte au Capitole et se fait dictateur!...(3)

Il s'arrête, et reprend d'une voix mélancolique :

O songes décevants! faiblesses du grand âge!
Parfois je me revois aux plaines de Carthage,
Pensif, dans ce désert, qui, plein d'étonnement,
Contemplait ma ruine et mon abaissement.
Parfois, dans les roseaux d'un marais, il me semble
Qu'autour de moi honteux, la foule se rassemble,
Que, tout couvert de fange, ils me tirent de l'eau...
Mais je vois rarement cet horrible tableau.
— Une nuit, je souffrais... dans un songe apparue,
Avec un saint orgueil j'ai revu ma charrue,
Ce temps où j'oubliais le soin de mes moutons
Afin qu'un vieux berger me parlât des Teutons.
Le vent du soir pour moi se changeait en fanfares,
Tout bosquet d'oliviers en hordes de barbares;
Et, près du jeune ormeau par mon effort brisé,
Je me disais : Encore un peuple renversé!
Maintenant Marius, que la force délaisse,
Est réduit à ruser ainsi que la faiblesse,
A pousser dans l'intrigue un rival dangereux,
Lui qui, comme Sylla. n'est pas toujours heureux.
Oh! n'est-ce pas honteux que le sang s'attiédisse,
Et que, toujours vivace au cœur, l'orgueil gran- [disse,
Et qu'à l'heure où la mort près de nous vient errer,
Les rivaux plus altiers semblent se resserrer?
Hier, c'était Annius, dont j'ai vaincu l'audace :
Il tombe; mais je meurs, et Cinna le remplace.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

Maître, au milieu des gens dont l'atrium est plein,
Une femme, qui vient de l'antre sibyllin,
Dit que sur ta fortune elle a sondé l'oracle.

MARIUS.

Qu'elle entre librement en ce lieu, sans obstacle.
Va.—Jupiter m'assiste, et je veux tout savoir :
Les présages sont bons à cette heure.—Il faut voir

SCÈNE V.

MARIUS, LAVINIA, *voilée.*

MARIUS.

Entre. Quels sont tes dieux, femme!

LAVINIA.

Dans les ténèbres
Je sers la triple Hécate et les mânes funèbres.

A part.

Il se meurt.

MARIUS.

Que sais-tu?

LAVINIA.

Daigne m'interroger.

A part.

O dieux de la terreur, laissez-moi me venger!...
Si la mort n'eût déjà presqu'achevé ma tâche,

En ce lieu, sans pitié, j'aurais tué ce lâche :
Mais alors que les ans préviennent ma fureur,
J'emplirai ce mourant d'épouvante et d'horreur.

MARIUS.

En face du soleil, un aigle, à tire d'ailes,
S'est élevé superbe aux voûtes éternelles.
J'ai reçu des devins ce présage important.

LAVINIA.

Oui, c'était le soleil, mais le soleil couchant.
De ses derniers rayons l'ardeur exténuée
Pâlit, pâlit sans cesse à travers la nuée :
Les noirs corbeaux de l'air l'insultent en criant...
Quant à l'aigle superbe... il venait d'Orient.

MARIUS, *étonné.*

Femme, viens-tu chez moi redoubler mon délire?

LAVINIA.

De même que mes yeux dans le ciel peuvent lire,
De même cet esprit qui m'enflamme à présent
Peut voler d'heure en heure au delà du présent.
Consul, laisse tomber ta vanité grossière;
Les fanfares au loin sonnent dans la poussière,
Les chevaux au galop vont battant le pavé;
De toutes tes fureurs ce pays est sauvé.
Vois, consul, pour combler tes poignantes alarmes,
Le mur de ta maison sue et verse des larmes :
Les clameurs du triomphe ont effrayé les airs,
Et dans les cieux luisants se croisent des éclairs.
Cette nuit, au moment des heures solennelles,
Des loups ont arraché le fer des sentinelles :
Et quand, pleine d'horreur, la lune se voila,
Mille échos à l'envi répétèrent : — Sylla !
Sylla victorieux revient en Italie,
Et pour le saluer un peuple entier t'oublie;
Et pendant les douleurs de ton dernier effort,
Sylla, l'heureux Sylla vient sourire à ta mort.

MARIUS, *se traînant au pied de son lit.*

Pitié! ne vois-tu pas, langue lâche et hardie,
Que je suis là brisé d'effroi, de maladie;
Que j'ai peur... que ta voix, que ton geste effrayant
Me laissent là sans force, à tes genoux priant!
Femme, que t'ai-je fait? — Quelle étrange aventure
A l'heure de ma mort provoque ma torture?
La force a déserté mes membres affaiblis...
Ces présages sont faux, mensongers!

LAVINIA.

Tu pâlis.

MARIUS.

Je me meurs!... du secours!... j'étouffe!

LAVINIA.

Ignominie!

MARIUS.

Mais je saurai du moins...

LAVINIA.

Laisse-moi.

MARIUS *marche vers elle avec force, et lui arrache son voile; puis il recule pas à pas, et vient, terrifié, retomber sur son lit, en s'écriant :*

Lavinie!...
Je comprends qu'elle vienne en ma mort me trou- [bler.

LAVINIA.

Grand vainqueur des Teutons, je t'aurai vu trem- [bler.

UNE VOIX, *au dehors.*

Je suis chez un consul, et j'y prends droit d'asile.

SCÈNE VI.

MARIUS, LAVINIA, ANNIUS*, *couvert de sang et de poussière, la toge en désordre, une épée brisée à la main.*

MARIUS.

Annius!

ANNIUS.

Que veut donc cette foule imbécile?
Hier, j'étais son idole, elle était à mes pieds!

LAVINIA, *se reculant avec horreur.*

La foule bat des mains aux crimes expiés.

ANNIUS, *à Lavinia.*

Femme, étrange terreur aux puissances punies,
Poursuis-tu les méchants jusqu'en leurs agonies?
A Marius.
Vieillard, quand je succombe et que la mort est là,
Je te demande abri comme autrefois Sylla,
Non pas contre une mort qui sourit à mon âme,
Mais contre les transports de cette foule infâme.
Je suis seul, sans amis, sans force, désarmé,
Et je me sens trop fier pour mourir assommé.

MARIUS.

J'ai joie, en ce cruel instant qui nous rassemble,
A voir, jeune insolent, que nous mourrons ensem- [ble,
Moi tout chargé d'hivers, toi superbe à trente ans;
Toi brûlé par l'orgueil, moi brisé par le temps.
Pour te perdre, Annius, oubliant ma puissance,
J'ai poussé ta jeunesse à souiller l'innocence :
Mais recueillant l'effet de ce projet maudit,
Je ne supposais pas que la mort m'attendît.
Mais alors qu'elle prend mon vieux corps en pâture,
J'ai joie à voir tomber ta jeune dictature.

LAVINIA.

Quand la mort vient, amère à votre abjection,
Soyez donc flagellés par l'imprécation!
Vous, que Minos tempère et que Cerbère excite;
Vous, dont le vol frémit sur les flots du Cocyte;
Vous, qui portez le trouble aux cœurs épouvantés,
Soyez auprès de moi, sombres divinités!
Soyez auprès de moi, vous, formes désolées,
Qui descendez la nuit autour des mausolées;
Qui de vos corps tombés sous le billot fatal
Fites à ces bourreaux un sanglant piédestal;
Venez, et poursuivant leur lâcheté punie,
De leur éternité faites une agonie.
Et vous, dieux qui, pesant la gloire des humains,
Jugez le Scythe immonde et les consuls romains,
Soyez debout! Déjà le Styx, à l'eau fangeuse,
Fait sortir deux méchants de sa nuit orageuse :
Ils longent, pleins d'horreur, le fleuve au flot bru- [yant,
Et marchent, poursuivis par Cerbère aboyant.
Que Sylla, dominant leur gloire méprisée,
Aux yeux de Rome entière en fasse une risée;
Et que dire leur nom soit infâme aux vivants,
Quand ils auront jeté leur cendre aux quatre vents.
Elle va près de Marius et prend une coupe.
Consul, malgré l'horreur qui monte à ton œil terne,
Dans cette coupe d'or verse-moi le falerne,

* Marius, Annius, Lavinia.

Pour qu'après le transport et l'imprécation
J'offre aux mânes vengeurs une libation.

Marius, au comble de l'effroi, lui verse le falerne et retombe accablé.

Quand vous allez mourir, consuls, je vous salue.
Triste femme, ombre pâle à la mort résolue,
Je bois : et le poison ajouté par ma main
Me permet de vous suivre au lugubre chemin.

Elle jette du poison dans la coupe et le boit lentement.

Soit que vous attendiez, tout pensifs sur la rive,
La nacelle du Styx qui lentement arrive;
Soit qu'au noir tribunal d'OEaque et de Minos
Vous invoquiez tout bas les mânes infernaux,
Je vous suivrai. Sans cesse à votre ombre atta- [chée,
J'irai dans votre route inquiète et penchée :
Et vous serez, sans cesse à ma rage asservis,
Consuls, par votre crime incessamment suivis.

MARIUS, *d'une voix brisée.*

Je suis à vos genoux, juge du sombre empire...
C'est la peur maintenant qui contre moi conspire.
Dieux ! si ma triste fin m'a déjà châtié,
Soyez assez cléments pour me prendre en pitié!

ANNIUS.

Acceptant sans trembler ce que la mort ordonne,
Vieillard, sinon les dieux, Annius te pardonne.
Si tu te ressouviens de l'Adige dompté,
Sois aussi fort que moi devant l'éternité.

VOIX DE PEUPLE, *en dehors.*

A mort! à mort! à mort!

MARIUS.

Ma maison est sacrée.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LEPIDUS,* *suivi d'une foule haletante.*

LEPIDUS.

Dût Jupiter Tonnant m'en défendre l'entrée,
Pour briser sous mon pied ce futur dictateur,
Partout j'entre, en soldat, en sacrificateur.
—Vois, foule dans l'erreur trop longtemps en- [dormie,
Comment près du forfait vient tomber l'infamie,
Et comment ce tyran qui commence à trembler,
A bien choisi la place où son sang va couler.

S'adressant à Annius.

—Va-t-en dire au Forum que sur cette innocente,
Cette nuit ton haleine a passé frémissante;
Dis-leur ton crime atroce, et tous rapporteront
Au criminel puni les fanges de l'affront.
Puis, quand de son tyran Rome sera vengée,
Que ferai-je, à mon tour, pour cette humble ou- [tragée?

* Marius, Annius, Lepidus.

Vous tous, de son honneur devenus soucieux,
Je la prends pour épouse à la face des cieux.

A Annius.

Va, mon bonheur sera plus grand que ton injure.

LAVINIA.

Cimber, tu viens trop tard.

ANNIUS, *avec un rire éclatant et terrible.*

Ténare, je t'adjure!
Discorde à l'œil sanglant, dieux cruels, pâlissez
Devant ma joie ardente et mes cheveux dressés!
Il l'épouse... Ah! ah! ah! je respire... il l'épouse!
C'est que tu ne vois pas planer la mort jalouse...
C'est que... courbe ton front sous mon rire insul- [tant;
Tu prends le consulat, et moi je meurs content...
Allons! fais allumer les flambeaux d'hyménée.
Farde soigneusement ta pâleur étonnée,
Va de ta fiancée effrayer la pudeur:
Il faut bien cette joie à ta candide ardeur:
Ah! c'est avec transport que je m'élance au glaive,
Vois avec quel dédain ma haine se relève!
Et dis-toi que l'horreur de ce dernier transport,
Fait le fiel de ta vie et l'orgueil de ma mort.
Allons, peuple affamé, viens prendre ta pâture.

LE PEUPLE.

A mort! à mort!

ANNIUS, *entraîné par la foule.*

Ici je laisse la torture.

LEPIDUS.

Je comprends!

LAVINIA.

J'ai voulu que mon honneur en deuil
Suivît ces deux consuls au delà du cercueil.
Cimber, tu viens trop tard, adieu... je meurs... [je t'aime!...

LEPIDUS, *avec horreur.*

Que des enfers sur moi descende l'anathème!
Que!...

Se relevant avec hauteur, et s'adressant à la partie de la foule qui n'a pas quitté le triclinium.

—Romains, vous savez le retour de Sylla :
Où sont nos boucliers, et que faisons-nous là?
Qu'on mette les harnais aux chevaux de bataille :
Que notre amour des dieux nous élève à leur [taille,
Et montrons, de nos fronts essuyant la pâleur,
Qu'il n'est pour des Romains ni plaisir ni dou- [leur.
A la guerre! Sylla, vainqueur vers nos frontières,
Ramène, en dictateur, ses légions altières.
Allons, qu'un chant guerrier s'élève sur nos pas!

MARIUS, *se tordant sur son lit dans les derniers râles de l'agonie.*

Sylla vient!... Sylla vient... et je n'y serai pas!

FIN.

NOTES. (1) Pour les facilités de la représentation, on peut supprimer au théâtre le rôle de la Bacchante : la versification est ainsi raccordée :

Versez! — Que vos chansons de verve étincelantes
Emplissent mon vieux corps d'émotions brûlantes :
Ou plutôt, venez tous, en face des rivaux,
Me voir au champ de Mars penché sur mes chevaux.

(2) On peut de même ne garder que le rôle de l'Aruspice:

MARIUS.

Et je meurs d'épouvante... et la Parque sourit!
Vous autres, dites-moi si ma vie est certaine?

L'ARUSPICE.

Les dieux aiment toujours notre vieux capitaine, etc.

MARIUS.

..... Cet aigle de haut vol ranime mon vieux cœur.
Merci, mes vrais amis, ma bonne clientèle! etc.

(3) On dit aussi au théâtre :

Qui monte au Capitole et se fait dictateur!
Oh! n'est-ce pas honteux que le sang s'attiédisse! etc.

Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE IV, SCÈNE XI.

LA FAMILLE COCHOIS,

OU

UN MARIAGE DANS LA COULISSE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE,

PAR M. ALEXANDRE DE LONGPRÉ,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON (SECOND THÉATRE FRANÇAIS), LE 18 FÉVRIER 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE MARQUIS D'ARGENS, chambellan de Frédéric	M. Rey.
LE COMTE IVAN DE CZERNICHEW, jeune seigneur russe	M. Sainte-Marie.
LE BARON DE SWÉERTS, directeur de l'Opéra de Berlin	M. Deroselle.
LE PÈRE COCHOIS, ancien danseur	M. Mauzin.
LOULOU COCHOIS, son fils, jouant les arlequins	M. L. Monrose.
SALIMBENI, chanteur italien	M. Barré.
GEORGES, garçon de théâtre	M. Pérez.
UN ARLEQUIN, remplaçant le Marquis à la fin du 4e acte	M. Laluyé.
LA MARQUISE D'ARGENS	Mlle Berthault.
Mme COCHOIS, ancienne danseuse, femme du père Cochois	Mme Grassau.
BABET COCHOIS, leurs filles, danseuses.	Mlle Volet.
MARIONNETTE COCHOIS, leurs filles, danseuses.	Mlle Laurence.
GOGO COCHOIS, leurs filles, danseuses.	Mlle Broux.
NICETTE, femme de chambre de la Marquise	Mlle Chapuis.
UN EXEMPT	M. Lafage.
UN MAITRE D'HOTEL	M. Ernest.

Deux Grenadiers, des Marmitons et des Garçons de théatre.

La scène se passe à Berlin. (Costume Louis XV.)

Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier inscrit tient toujours la droite (celle des acteurs), ainsi de suite. Si quelque changement a lieu, il est indiqué par un astérique.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon chez Mme Cochois. A droite, un canapé placé entre deux siéges. A gauche, un fauteuil, un tabouret, et une petite table sur laquelle est posé un turban de femme.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOGO, MARIONNETTE, BABET, Mme COCHOIS.

Au lever du rideau, Mme Cochois et ses filles sont assises à droite; elles travaillent à l'aiguille; Babet tient un livre.

Mme COCHOIS. C'est demain le grand jour, mes filles! Tout Berlin sera à l'Opéra! Je veux que vos costumes soient les plus frais, les plus gracieux, et qu'en vous voyant danser, chacun dise: Ce sont toujours les *belles Cochois*.

MARIONNETTE. Maman, voilà un toujours...

Mme COCHOIS. On n'a pas éternellement quinze ans, Marionnette.

GOGO. Non, car moi qui suis la plus jeune, j'ai mieux que cela, j'ai...

BABET. Pas de chiffres, Gogo, je t'en prie, pas de chiffres! ce sont des assassins à bout portant.

GOGO. Pourquoi donc, ma sœur? on n'a d'âge que celui qu'on paraît avoir; je ne cache pas le mien: j'ai dix-neuf ans en famille, et j'en ai tout bonnement seize pour le public et mes adorateurs.

MARIONNETTE. D'ailleurs, toi, Babet, qui as étudié *la philosophie du bon sens* à l'école du marquis d'Argens, tu devrais prendre bravement ton parti à l'égard de tes vingt-quatre printemps.

GOGO. A propos, le marquis, nous ne le voyons plus.

Mme COCHOIS. Mesdemoiselles, ne réveillez pas le chat qui dort! Babet a mis le marquis à la porte; il avait eu la hardiesse de lui baiser la main trop cavalièrement. Elle a très-bien fait.

BABET. Le pauvre marquis! Il est bien malheureux... il en est malade... Salimbeni m'a dit qu'il gardait le lit.

Mme COCHOIS. On ne meurt pas du mal d'amour, mesdemoiselles... on n'en meurt pas. Quant au marquis...

BABET. Mais, maman, pourquoi donc êtes-vous si sévère pour lui, quand vous êtes si indulgente pour le comte Ivan de Czernichew et le baron de Swëerts, qui, tous deux, font une cour assidue à mes sœurs Marionnette et Gogo?

Mme COCHOIS. Parce que le marquis d'Argens est marié, que les deux autres sont garçons, et qu'alors ils peuvent épouser vos deux sœurs... (*Geste négatif de Gogo.*) On ne sait pas... c'est un terne à la loterie... on peut le gagner; mais ces gens mariés, ne m'en parlez pas! ce sont tous des numéros perdants.

GOGO. Moi, épouser le vieux baron! jamais!... jamais!... jamais!... Je l'aime, parce qu'il est mon directeur, que j'ai toujours aimé, que j'aimerai toujours mes directeurs... c'est comme un amour de dévote... pas le plus petit mot à dire... c'est même très-édifiant.

MARIONNETTE. Moi, j'aime le jeune et beau comte Ivan, parce qu'il est Russe et frère d'ambassadeur; qu'il me fait des cadeaux magnifiques, et qu'il ne me demande jamais rien pour cela... autrement, il eût été bien vite éconduit...

Mme COCHOIS. Mis à la porte, comme le marquis.

MARIONNETTE. Je me crois donc à l'abri de toute médisance, en permettant au comte de venir me faire sa cour sur ce pied-là. Je le mène, comme je veux; je le ferais marcher sur la tête, si cela me convenait; je lui rirais au nez, je le battrais, pourvu que cela ne me fît pas mal aux doigts, il serait le plus heureux des mortels.

Mme COCHOIS. Voilà des gens comme il faut! (*A Babet.*) Mais votre marquis!...

BABET. Enfin, s'il voulait m'épouser?...

Mme COCHOIS. T'épouser!... il est marié.

BABET. S'il parvenait à faire rompre son mariage!...

Mme COCHOIS. Hum! hum! grimaces de singe que tout cela!... Et, d'ailleurs, s'il pouvait faire annuler son premier mariage, il en pourrait autant pour le second... Babet! Babet! méfie-toi de ce maraudeur-là... Il n'y a rien de bon à attendre de lui... c'est un monstre!

BABET. Quel est son crime?

Mme COCHOIS. Son crime!... * Mais c'est une infamie! L'autre jour, la mère du roi lui demandait (à votre marquis), d'où il venait; n'a-t-il pas eu l'impudence de répondre qu'il venait de faire sa cour *à la reine-mère*. C'était moi que par dérision l'impertinent qualifiait de *reine-mère*. La reine, comme de raison, ne comprenait pas. Un jeune freluquet de seigneur est presque tombé à la

* On se lève.

renverse, à force de rire, en criant à tue-tête, comme un veau : « C'est la mère Cochois... oh ! *la reine-mère* ! c'est charmant ! » La reine, tout vieux collet-monté qu'elle est, a eu *la chose* de rire comme une jeunesse du faubourg ; toute la cour a fait chorus, alors le sobriquet m'en est resté.

MARIONNETTE. Eh bien, maman, il n'est déjà pas si désagréable : *Reine-mère !*

GOGO, *riant aux éclats. Reine-mère !...* que c'est amusant !...

Mme COCHOIS. Comment ! insolente, tu te permets de rire de ta mère !

GOGO, *les deux bras croisés sur la poitrine et un genou à demi plié.* Pardon, majesté ! la princesse Gogo implore sa grâce à vos genoux sacrés*.

Mme COCHOIS, *la regardant.* Elle est folle, je crois, cette petite... Allons, je te pardonne, mais n'y reviens pas... D'ailleurs, vous devez voir que tous ces propos ne font plaisir ni à moi, (*avec aigreur*) ni à votre sœur Babet.

MARIONNETTE, *avec ironie.* Quel malheur !

GOGO, *de même.* Oh ! madame la marquise !...

BABET. Si je le devenais, vous seriez désolées, n'est-ce pas?... Eh bien, oui, mesdemoiselles, j'ai envie de me marier, ne serait-ce que pour ne plus voir ni entendre mille choses qui me déplaisent et m'affligent.

MARIONNETTE *et* GOGO. Oh ! oh !...

Mme COCHOIS. Assez ! je vous l'ordonne ! Voici votre frère.

SCÈNE II.

MARIONNETTE, BABET, GOGO, Mme COCHOIS, LOULOU.

LOULOU. C'est affreux ! c'est abominable !

Mme COCHOIS. Qu'as-tu donc, mon Loulou ?

LOULOU. On vient, ma mère, de me saluer du plus sot compliment qu'on puisse adresser a un frère touchant la conduite de ses sœurs.

Mme COCHOIS. Mon fils, modérez vos expressions !

LOULOU. Qu'est-ce que je fais donc, ma mère? si je disais tout ce que j'ai sur le cœur, on verrait beau jeu ici.

MARIONNETTE. Allons ! voici ses lubies qui vont recommencer.

GOGO. Est-il singulier, ce Loulou !

Mme COCHOIS. Mais c'est très-malhonnête, mon fils... Est-ce que vos sœurs ne sont pas sages ?

*Marionnette, Babet, Gogo, Mme Cochois.

LOULOU. Il ne suffit pas aux demoiselles Cochois d'être sages, il faut qu'elles ne soient même pas soupçonnées, et je les soupçonne fort... de l'être. J'entends si bien l'honneur, moi !... Ah ! si Dieu m'eût fait demoiselle à leur place !

Mme COCHOIS. Qu'est-ce que tout cela signifie ?

LOULOU, *désignant ses sœurs.* Elles me comprennent bien.

GOGO. Dieux ! que c'est ennuyeux un homme dans une famille !

LOULOU. Il paraîtrait que ceux du dehors le sont moins, car il en vient assez à la maison, et je ne vous vois jamais bâiller que lorsque les galants n'y sont plus.

MARIONNETTE. Sais-tu que tu nous impatientes avec tes sermons?... Tu ferais bien mieux d'aller surveiller la conduite de ta fiancée, qui est à cent lieues, et que nous n'avons jamais vue, que de rester ici, pour nous faire d'aussi sots compliments.

GOGO. Dis-lui donc mieux son fait. Moi, qui suis Saint-Jean-bouche-d'or, et qui me moque de ses airs de matamore, je lui répondrai qu'il ferait bien mieux de nous prêcher d'exemple que de belles paroles hypocrites... Il te sied bien de nous gourmander, toi qui cours jour et nuit...

LOULOU, *l'interrompant.* Quant à mes excursions de jour et de soir (car de nuit, jamais !)... plus tard, quand il en sera temps, j'en saurai faire connaître le motif.

Mme COCHOIS. En attendant, c'est abominable ! Tenir des propos pareils, quand à la cour, à la ville, on appelle vos sœurs *les trois vertus !*

LOULOU. Qui cela? Le marquis d'Argens peut-être? Le comte?... Le baron?... C'est rassurant.

Mme COCHOIS. Loulou !

LOULOU, *s'animant par degrés.* Tenez, ma mère, croyez-moi ; partagez plutôt ma juste indignation, et répétez avec votre fils ce vers domestique du grand Poquelin, notre compatriote !

« Guerre, guerre mortelle à ces larrons d'honneur ! »

Le grand Poquelin a mis *ce ;* je dis *ces*, parce qu'ils sont plusieurs *larrons* qui viennent ici... Ainsi, répétez solennellement avec moi :

« Guerre, guerre mortelle à ces larrons d'honneur ! »

SCENE III.

MARIONNETTE, BABET, GOGO, Mme COCHOIS, LE PÈRE COCHOIS, LOULOU.

LE PÈRE COCHOIS. Encore la même phrase !

A la fin, m'expliqueras-tu ce que veut dire cette chanson que tu me cornes aux oreilles depuis huit jours ?

LOULOU. Cela veut dire que votre ruche est envahie par les bourdons, papa.

LE PÈRE COCHOIS. Tiens, je te comprends mieux quand tu danses que quand tu parles... Ma ruche... les bourdons... quel galimatias !

LOULOU. Le galimatias est que les mirliflors foisonnent ici, voilà pour les bourdons; quant à votre ruche, j'entends par là la maison et le précieux honneur qu'elle devrait renfermer.

LE PÈRE COCHOIS, *regardant ses filles.* Oh ! oh !

LOULOU, *triomphant.* Ah ! ah !

LE PÈRE COCHOIS, *à Loulou.* Eh bien ?

LOULOU, *stupéfait.* Eh bien ?... Eh bien, comme vous êtes presque toujours dehors, la responsabilité me reste ; de sorte que la maison me pèse horriblement sur les épaules.

LE PÈRE COCHOIS. Enfin, qu'est-ce qu'il y a?

LOULOU. Il y a que le logis ne désemplit pas de comtes, de marquis, de barons et autres. Ma mère a beau être vigilante, elle n'a que deux yeux; et quand même elle verrait tout, elle n'empêcherait pas le public de jaser... et il jase, le public.

LE PÈRE COCHOIS. Comment ! je ne pourrai pas tranquillement faire ma partie de dominos à la buvette, où m'appellent mes fonctions de chef de cabale à l'Opéra ! il faut qu'en rentrant j'apprenne des choses...

Mme COCHOIS. Votre fils est un imbécile, monsieur Cochois.

LE PÈRE COCHOIS. Hein.?

LOULOU. Comment, mon père, n'est-ce pas, par exemple, une atrocité au marquis d'Argens? S'introduire dans la maison, à l'aide de faux désirs d'apprendre à danser au cachet, voulant, me disait-il, récréer en petit comité sa majesté de mes divines arlequinades !... Je les lui apprends toutes, en costume encore ! et pour récompense, (car ses maudits cachets ne sont que cachets d'infamie), il me rend, de concert avec ses deux complices, le comte et le baron, le plus ridicule des frères... des frères qui ont des sœurs... et on ne me les a pas épargnées, les sœurs !

Mme COCHOIS. Quoi !... l'on attaquera de la sorte *vos demoiselles*, et vous le supporterez, monsieur Cochois !

LE PÈRE COCHOIS. Non, je ne le supporterai pas !... je commencerai par y mettre bon ordre. Ah! mes chers petits maîtres, tout vieux danseur et réformé que je suis, s'il vous faut une leçon, je me charge encore de vous la donner. Oui, oui, le père Cochois, sans violon, vous apprendra à sauter par les fenêtres.

LOULOU. Bien cela, papa !... et je vous y aiderai.

Mme COCHOIS. Ah ! mon Dieu ! les voici !

LE PÈRE COCHOIS. Bah !

Mme COCHOIS, *à ses filles.* A votre ouvrage, mesdemoiselles !

LE PÈRE COCHOIS, *bas, à Mme Cochois.* Crois-tu qu'ils aient entendu, ma femme? (*A Loulou.*) Crois-tu qu'ils aient entendu, toi ?

LOULOU, *indigné.* Oh!... (*A part.*) Ce père n'a pas l'ombre de caractère.

SCÈNE IV.

GOGO, MARIONNETTE, BABET, *assises;* LE MARQUIS, LE COMTE, Mme COCHOIS, SALIMBENI, LE BARON, LE PÈRE COCHOIS, LOULOU.

LE COMTE, *à Mme Cochois.* Hommage à la mère des Grâces, à ses adorables filles ! Permettez, belle maman Cochois, que je ramène dans votre brillante cour un illustre banni, le marquis d'Argens, qui pleure, gémit nuit et jour, depuis son fatal exil; et vous, délicieuse Babet, cessez de le poursuivre de vos rigueurs, car la Faculté ne répond plus de ses jours, si vos beaux yeux n'ont plus pour lui que des regards de haine.

LE PÈRE COCHOIS, *à l'écart.* Diable! diable!

LE COMTE, *l'apercevant.* Eh ! de par Dieu ! c'est le respectable monsieur Cochois! que je suis aise, flatté de le voir ! il y a un siècle que nous ne nous sommes rencontrés... Touchez donc là... touchez, je vous en prie...

Le père Cochois s'avance vers le Comte; Loulou cherche à le retenir par la basque de son habit.

SALIMBENI, *embrassant le père Cochois et le faisant tourner**. Ah ! péré Cossois, qué zé viz embrasse, tant zé souis réconnaissant! Vos céváliers dou loustre, ils m'ont claqué avant-hier, ma claqué !... à faire créver de dépit mes sers bons camarades.

LE PÈRE COCHOIS. Ah ! signor Salimbeni, vous avez bien chanté aussi !... Et puis, madame Cochois vous avait fièrement recommandé au chapitre.

SALIMBENI, *à Mme Cochois.* Cetté belle zolie maman !... permettez...

Il lui baise la main.

LOULOU, *bas, au père Cochois, lui montrant Salimbeni.* Voyez, mon père !

LE PÈRE COCHOIS, *bas.* Ah! bien, par exemple, il ne m'inquiète pas du tout, celui-là.

LE BARON. Eh bien, Loulou, qu'est-ce que vous avez?... vous ne dites rien, mon cher.

* Gogo, Marionnette, Babet, assises, le Marquis, Mme Cochois, Salimbeni, le père Cochois, Loulou, le Baron et le Comte, derrière Gogo et Marionnette.

LOULOU, *à part.* Son cher ! (*Haut, avec ironie.*) Je regarde, monsieur le baron, je regarde.

SALIMBENI. Ilé boude, l'ami Loulou.

LOULOU, *à part.* Je t'en donnerai, à toi, de l'ami Loulou.

SALIMBENI. Ilé boude et zé sais bien perché.

GOGO. Dites-nous cela, monsieur Salimbeni.

LOULOU. Oui, dites-leur cela, le camarade Salimbeni... Si vous le leur chantiez, cela vaudrait peut-être encore mieux, l'ami Ré, ut.

SALIMBENI. No, c'est dou simple récitatif. Lé camarade Arlequin, il est furious, perché ? parce qué dépouis oun mois il est aux trousses dé la petite Nicette...

LOULOU, *à part.* Aïe !

SALIMBENI. Vostre zeune souivante, moussu le marquess, et qué Troutter, lé perrouquier dé l'Opéra, il la lui a soufflée à sa barbe.

MARIONNETTE. Ah !

GOGO. Voilà donc le mystère dévoilé !

LE PÈRE COCHOIS. Ah ! tu cours la faribole, toi, l'homme aux grands principes !... te voilà donc aussi dans les bourdons... et ta ruche, là-bas ?... ta fiancée, si elle vient à savoir de tes nouvelles, et qu'elle ait de la vertu dans son genre féminin, comme toi dans ton masculin... Oh ! là là !...

LOULOU. Mon père, ne parlez pas mal de ma fiancée ! je crois à son honneur.

MARIONNETTE. C'est comme les sorciers... tu y crois aussi.

LOULOU, *traversant la scène et se plaçant à la droite de madame Cochois.* Ne plaisantons pas là-dessus... Pardon, ma mère !... Ah ! ah ! c'est que... certainement, je crois aux sorciers, et j'ai de bonnes raisons pour y croire, depuis certain soir, chez monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *bas au comte.* Mon appareil électrique.

LE COMTE, *bas, au baron.* L'appareil électrique.

LE BARON, *bas.* Très-bien.

LOULOU. Écoutez. (*On se lève et on fait cercle*.*) Un soir donc, j'attendais monsieur le marquis chez lui, dans son cabinet, étendu dans un fauteuil, réfléchissant... à rien... lorsque, tout à coup, je reçois, sans la voir venir, une bastonnade aussi palpante qu'impalpable... Oh ! mais, une bastonnade ne ressemblant en rien aux autres bastonnades, une bastonnade, enfin, tout à fait à part.... Impressionné de la sorte, je cours vers la porte... pan ! autre bastonnade ! pour celle-là, ma foi, je me crus manchot... sans me donner le temps de bien analyser ma perte, je me retourne... et me voilà zigzagué par les éclairs... abasourdi par le tonnerre... cela, notez-le bien, dans une chambre dont les fenêtres et les auvents étaient fermés... Épouvanté, comme de raison, dégoûté des portes, me méfiant des armoires, je m'élance vers une croisée... je l'ouvre... il faisait un clair de lune... magnifique !... Et tout cela n'est pas extraordinaire... surnaturel ?.. Oui, certes ; je crois aux sorciers, j'y crois ! (*Rire général*.*) Mais comme je sers de risée ici à tout le monde, je m'en vais... Adieu, ma famille.

LE PÈRE COCHOIS. Va toujours... je saurai bien te rattraper... Au lieu de t'applaudir, je te ferai siffler dans mon parterre.

LOULOU. Votre parterre !... Il est au public, le parterre.

LE PÈRE COCHOIS. Tu en as menti... il est à moi...

LOULOU. Nous verrons... je lui demanderai cela, un soir qu'il sera de bonne humeur. Adieu.

Il sort. Tous se moquent de lui.

* Gogo, Marionnette, Babet, assises, le Baron, le Comte, le Marquis, debout derrière elles, Loulou, Mme Cochois, Salimbeni, le père Cochois.

SCÈNE V.

GOGO, MARIONNETTE, BABET, *assises ;* LE BARON ET LE COMTE, *debout derrière Gogo et Marionnette ;* Mme COCHOIS, LE MARQUIS, SALIMBENI, LE PÈRE COCHOIS.

LE MARQUIS, *bas à Salimbeni.* Vous qui êtes de la maison, tâchez de nous débarrasser du papa.

SALIMBENI, *bas.* Zé vas loui délivrer son exéat. (*Haut.*) Ah ! ça ma ! papa Cossois, comment n'êtes-vi pas dou fameux piqué-niqué dé cé matin, à la bouvette dé Sans-souci ?... Ah ! si zé né santais pas ce soir, zé n'aurais, dé per Diou ! pas manqué celle-là !... ils vont être gais comme des bonnets de nouit, vi n'y étant pas, vi l'âme des corps dézeunants, dînants et soupants, vi lé diou dé la table. (*Lui frappant sur le ventre.*) Oh ! l'admirable maître-autel !

LE PÈRE COCHOIS. Oui, oui, il y est fort bon le maître d'hôtel ! (*Piteusement.*) Mais madame Cochois ne veut pas.

SALIMBENI. Eh ! perché donc ça, bellé maman ? c'est dommaze...

Mme COCHOIS. On me le ramène toujours dans des états... Dimanche dernier encore, il est rentré...

SALIMBENI. En palanquin ?

Mme COCHOIS. Hué et sifflé par tous les polissons des rues.

LE COMTE, *s'avançant.* C'est drôle pour un chef de claque.

* Le Marquis va se placer à la droite de Salimbeni.

Mme COCHOIS, *reculant d'un pas.* De cabale! monsieur le comte de... Czernichew!

LE COMTE. Pardon! je suis un barbare, belle maman; mais vous ne le seriez pas moins, si vous empêchiez votre cher époux de déjeuner en si bonne compagnie.

Mme COCHOIS. Allez, allez, monsieur Cochois.

LE PÈRE COCHOIS. Merci, ma femme. Serviteur, messeigneurs .. Et vous, signor Salimbeni, à ce soir!

Il fait le geste d'applaudir et sort.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* LE PÈRE COCHOIS.

LE COMTE. Adorable, le papa!

MARIONNETTE, *se levant* *. Un instant, beau comte de Russie! je n'aime pas qu'on se moque de ma famille... Si vous avez de l'esprit, vous n'en montrez guère.

Mme COCHOIS. Comment, comment, Marionnette!...

MARIONNETTE. Oh! cela ne l'émeut pas; il est trop persuadé du contraire. Tous ces Russes sont si pénétrés de leur mérite! d'ailleurs, ils ont l'habitude de malmener leur monde, et il est bon de leurs tomber dessus, quand on les tient!

LE COMTE, *d'un ton emphatique.* Tombez, tombez, mon astre, et entraînez-moi dans votre chute.

MARIONNETTE, *se dirigeant vers le fauteuil placé à gauche.* C'est bon, c'est bon... A genoux, là, sur ce tabouret, que j'essaye mon turban sur votre belle tête de Kalmouk **.

GOGO. Mon directeur, vous ne me dites jamais de jolies choses, comme monsieur le comte en débite à ma sœur.

LE BARON, *imitant le Comte.* Tombez, tombez, mon astre, et...

GOGO, *continuant la phrase sur le même ton.* Et entraînez-moi dans votre chute... (*Au Baron.*) Si vous n'avez que cela à m'offrir, merci!... Tenez, asseyez-vous, baron, et parlez-moi du beau rôle à donner dans le ballet qu'on a reçu avant-hier.

LE BARON. Oh! il n'est pas pour vous, le rôle.

GOGO. Je le sais bien... Asseyez-vous toujours.

Le baron s'assied près d'elle ***.

* Gogo, assise, le Baron, debout derrière elle, Babet, assise, Marionnette, le Comte, Mme Cochois, le Marquis, Salimbeni.

** Gogo, assise, le Baron, debout derrière elle, Babet, assise, Mme Cochois, le Marquis, Salimbeni, Marionnette, assise, le Comte, à genoux.

*** Le Baron, Gogo et Babet, assis, Mme Cochois, debout, occupée de Babet, le Marquis, Salimbeni, Marionnette, assise, le Comte, à ses genoux.

SALIMBENI, *bas, au Marquis.* Poussez vostre pointe, marquess, zé vas occouper la reine mère. *Le Marquis s'approche de Babet; Salimbeni présente galamment la main à madame Cochois, qu'il amène sur le devant de la scène, et lui dit très-emphatiquement :)* * Tomba, tomba, mon astre, et enstraînez-moi...

Mme COCHOIS, *railleuse.* Hum! le fat!

LE MARQUIS, *bas à Babet.* De grâce, deux mots, mademoiselle.

SALIMBENI, *à madame Cochois, qui cherche à écouter le Marquis et Babet.* No, il n'est point d'estoile piou scintillanté qué vos deux zious dé diamant.

Mme COCHOIS, *minaudant.* Ah! ah!

LE MARQUIS, *bas, à Babet.* Je suis sûr de pouvoir faire rompre mon mariage; alors je jure de vous épouser.

SALIMBENI, *cherchant toujours à distraire l'attention de madame Cochois.* Oh! oui! qué vous êtes belle, madame Cossois, et qué cette élégante toilette, il vi sied bien!

Mme COCHOIS, *toujours inquiète du marquis.* Vous trouvez, Salimbeni?

SALIMBENI, *plus pressant.* Elle est ravissante comme toute vostre personne.

Il fait signe au Marquis de prendre garde.

LE MARQUIS, *bas à Babet.* Chère Babet, fuyons en France.

BABET, *bas au Marquis.* Abandonner ma famille?... jamais!...

Mme COCHOIS, *à part.* Salimbeni fait des signes au marquis.. le fourbe se joue de moi.

Elle prête l'oreille.

SALIMBENI, *à part.* Zé crois qu'elle s'aperçoit dé quelque soze.

Il tousse pour avertir le Marquis.

LE MARQUIS, *bas à Babet.* Acceptez du moins mon rendez-vous.

Salimbeni tousse plus fort.

BABET. A ce soir... dans ma loge!

Mme COCHOIS, *à part.* Un rendez-vous! (*Haut.*) Allons, mesdemoiselles, priez ces messieurs de vous permettre de prendre congé d'eux; il est l'heure de la répétition.

On se lève**.

LE COMTE, *à Marionnette.* Sans adieu, belles dames... je vous rends votre turban.

MARIONNETTE, *montrant le turban.* Oh! voyez donc la belle agrafe de diamants!

LE COMTE. Que je suis heureux qu'elle soit à votre gré, mon adorable!

Mme COCHOIS, *à part.* Que ces Russes sont aimables!

* Le Baron, Gogo, Babet, assis, le Marquis, debout, près de Babet, Mme Cochois, Salimbeni, Marionnette, assise, le Comte, à genoux sur le tabouret.

** Le Baron, Gogo, Babet, le Marquis, Mme Cochois, Salimbeni, Marionnette, le Comte.

MARIONNETTE, *admirant l'agrafe, qu'elle place sur sa robe.* Oh! qu'elle est belle!... Comte, vous êtes charmant!

GOGO, *montrant Marionnette.* Les larmes lui en viennent aux yeux, à cette pauvre Marionnette, tant elle est chagrine!... Vite un mouchoir! .. (*Elle tire de sa poche un mouchoir; un petit cahier tombe. Le ramassant.*) Qu'est-ce que c'est que cela? (*Lisant.*) « A mademoiselle Gogo Cochois; de la part de l'auteur. » (*Parlant.*) Ciel! que vois-je? le rôle à effet dans le ballet qu'on va monter!... La Jolybois va-t-elle enrager!...

Chantant :

Ah! Jolybois, Jolybois!
Je l'emporte cette fois.

Joie de Mme Cochois et complimens de chacun.

LE BARON. Le fait est, qu'elle va me haïr, me maudire, la petite Jolybois.

GOGO. Et moi, je vous adore et vous bénis, mon divin directeur! (*Sautant et dansant.*)

Ah! Jolybois, Jolybois!...

Mme COCHOIS, *au comble du bonheur.* Viens, ma Gogo; viens embrasser ta mère *. Eh bien, monsieur le baron, vous avez bien, très-bien fait en donnant le rôle à la petite; car, entre nous, voyez-vous? ce n'est pas parce qu'elle est ma fille, mais Gogo a toujours été ma danseuse, à moi!

SALIMBENI, *désignant le Baron.* Ma per diou! vi voyez bien qu'elle est la sienne aussi!

Mme COCHOIS, *avec exaltation.* A la répétition!

TOUS. A la répétition!... à la répétition!

* Babet, le Marquis, le Baron, Gogo, allant embrasser sa mère, Mme Cochois, Salimbeni, Marionnette, le Comte.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un salon chez le marquis d'Argens. Une porte au fond; deux autres portes, l'une à droite, l'autre à gauche. Deux appliques figurant des appareils de chimie et d'électricité. A droite, une table, un carton, des papiers, deux bougies allumées. A gauche, un grand fauteuil; sur le dos de ce fauteuil, une robe de chambre riche et un bonnet de nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, NICETTE.

LA MARQUISE, *assise près de la table et examinant les papiers du marquis.* J'ai beau chercher, pas de preuves!... pas une lettre!... et tu en es bien sûre, Nicette?

NICETTE. Oh! oui, madame; monsieur le marquis, votre mari, est amoureux de mademoiselle Babet, il est toute la journée dans la maison Cochois; c'est le fils Cochois qui me l'a dit, il n'y a pas à en douter. (*Discrètement.*) Si madame voulait lui parler, rien n'est si facile; il vient presque tous les soirs ici, quand il ne danse pas.

LA MARQUISE, *vivement.* Oh non!

NICETTE. En ce cas, ma conversation avec lui ne sera pas longue, vu que je me marie avec monsieur Trutter, le perruquier de l'Opéra, et que je ne dois plus parler à d'autres... Je croyais qu'il allait m'épouser, ce monsieur Cochois; mais il est fiancé à une chanteuse de province... J'ai su cela en ville.

LA MARQUISE. Comment le fils Cochois t'a-t-il connue?

NICETTE. Ah! c'est que monsieur le marquis m'envoyait souvent chez monsieur Loulou, pour lui donner son heure ou lui demander la sienne. Il faut vous dire, madame, que monsieur le marquis allait prendre en cachette des leçons dans la maison Cochois, et qu'il m'avait bien défendu de vous en parler, prétendant que vous vous moqueriez de lui, si vous saviez qu'il apprenait à danser. J'ai d'abord trouvé cela très-naturel; ensuite, quand j'ai découvert que ce n'était qu'un prétexte pour s'introduire chez les Cochois, j'ai pensé qu'il était trop tard pour vous en parler, et que ce serait troubler pour rien votre repos.

LA MARQUISE. On la dit bien jolie, cette Babet.

NICETTE. Ah! dam! c'est si peinturluré, ces demoiselles-là, que cela fait toujours son petit effet.

LA MARQUISE, *avec impatience.* Oui, oui... Monsieur le marquis est-il ici?

NICETTE. Il est sorti, madame.

LA MARQUISE. Quand il rentrera, s'il me demande, tu lui diras que je me suis couchée, que j'ai la migraine... et tu attendras mon retour dans ma chambre *.

NICETTE. Madame sort donc?

LA MARQUISE. Oui, je vais à l'Opéra : je veux voir ma rivale. Le théâtre est à deux pas d'ici, je ne serai qu'un instant dehors. Silence au moins, petite.

NICETTE. Oh! madame!... J'entends la

* Nicette, la Marquise.

voix de monsieur le marquis dans le grand escalier.

LA MARQUISE. Fais ce que je t'ai dit.

NICETTE. Soyez tranquille, madame.

La Marquise sort à gauche.

SCÈNE II.

NICETTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. Ah! c'est toi, Nicette! Où est la marquise?

NICETTE. Madame s'est sentie légèrement indisposée; elle s'est mise au lit.

LE MARQUIS. Alors, c'est bien. Laisse-moi.

Nicette sort à gauche.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, *seul.*

Babet n'a pas voulu me recevoir dans sa loge!... elle avait pourtant désigné elle-même le rendez-vous. Peste soit de l'amour et des danseuses de l'Opéra... surtout quand elles sont rosières!... (*Etonné.*) Ah! le baron de Swêerts.

SCÈNE IV.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *s'avançant vers le Baron.* Quelle chance me procure l'honneur inespéré de vous voir, baron?

LE BARON. Un assez triste message, marquis; la mère Cochois a tellement monté la tête à sa fille contre vous, que celle-ci ne veut plus vous voir.

LE MARQUIS. Babet?

LE BARON. Elle m'a fait prier de me rendre à sa loge, et là elle m'a chargé de vous dire qu'elle aimait trop sa fille pour la sacrifier à un homme qui ne pourrait avoir sur elle que des vues peu honorables.

LE MARQUIS, *désolé.* Oh!

LE BARON. Aussi, que diable! aviez-vous besoin d'amener votre femme à Berlin, pouvant, surtout d'après ce qu'on voit, si bien vous passer d'elle? Elle est jolie, dit-on, charmante même; mais votre cœur est tout à une autre... Vous la montrez deux ou trois fois à la cour, autant à la ville; il y a au moins là quelque chose pour la vanité: mais tout-à-coup elle disparaît du monde, se cloître dans votre hôtel, où elle ne reçoit pas âme qui vive, si bien que nous, vos amis, ne l'avons jamais vue... Nous sommes revenus de Pétersbourg, le comte et moi, trois jours trop tard... Seriez-vous par hasard un jaloux sans amour, marquis?

LE MARQUIS. Non, ma foi!

LE BARON. C'est juste! vous êtes philosophe... Eh bien! moi qui ne le suis pas, j'ai mieux conduit ma barque.

LE MARQUIS, *intrigué.* Comment?

LE BARON, *d'un air indifférent.* J'ai laissé ma femme en Russie.

LE MARQUIS. Votre...

LE BARON, *avec mystère.* Chut! ma femme... oui, je suis marié... Personne ne le sait que le comte Ivan, auquel j'ai conseillé de faire comme moi, de son côté.

LE MARQUIS, *au comble de la surprise.* Quoi! le comte Ivan est marié aussi!

LE BARON. Pareillement. (*Avec fatuité.*) Maris-garçons! concevez-vous l'avantage, marquis? l'espoir du doux lien nous fait ouvrir cœurs et maisons.

LE MARQUIS. Je saisis l'esprit de votre ordre: sûrs de ne jamais mordre à l'hameçon, vous courez gaiement à l'appât.

LE BARON, *railleur.* Précisément!... Et vous voyez que si vous êtes philosophe, nous sommes diplomates, nous.

LE MARQUIS, *prenant sa revanche.* Parbleu! et moi donc!... (*Très-mystérieusement.*) Si vous êtes mariés, je ne le suis pas.

LE BARON, *stupéfait.* Hein?

LE MARQUIS, *prenant un air de supériorité.* Je ne suis pas marié, baron, je suis garçon; c'est de la diplomatie... dans un autre genre. Écoutez-moi. (*Redevenu naturel.*) Voici trois ans, que je fais la cour à Babet, et trois ans, que je m'aperçois de son goût prononcé pour le mariage. Dans l'intervalle de mes assiduités, j'ai eu, ou j'ai cru avoir, un moment lucide. J'ai prétexté des affaires nécessitant un voyage en France, ma chère patrie, et j'en suis revenu, six mois après, avec une chanteuse que j'ai appelée ma femme, fort jolie et fort spirituelle, par parenthèse; une espèce de garde-à-carreau contre les séductions incessantes de mon aimable, mais ambitieuse Babet. Vous vous imaginez la mine qu'on m'a faite chez les Cochois à mon retour!... (*Assentiment du Baron.*) Eh bien! repoussé, rebuté même, je ne me suis réenflammé que de plus belle, et, poussé sans doute par la fatalité de mon étoile, j'ai imploré des fers que j'avais semblé rendre impossibles.

LE BARON, *reprenant l'avantage.* Excellente position! on vous croit marié, c'est parfait.. Et vous ne l'êtes pas, c'est délicieux, marquis.

LE MARQUIS. Délicieux, baron!... Mais je

meurs si je n'obtiens Babet, et je ne puis l'obtenir, qu'en l'épousant.

LE BARON. Epousez, marquis, épousez! mieux vaut faire rire à vos noces que faire pleurer à votre enterrement. Si j'avais votre maladie, je n'aurais pas, comme vous, le remède sous la main.

LE MARQUIS. Maudit soit le jour où cette famille de danseurs a fait sa descente dans Berlin!... car ma situation est des plus critiques : il est convenu que je meurs si je n'obtiens pas; pour obtenir faut épouser, et si j'épouse, je me mets à dos le roi, la cour et la ville... Que ne va-t-on pas dire?...

LE BARON. Votre philosophie trouvera bien quelque chose à répondre, et d'ailleurs, l'auteur des *Lettres cabalistiques*, l'associé collaborateur de Satan ne saurait-il conjurer un aussi mince orage?

LE MARQUIS, *piqué*. Bel et bon tout cela!... (*Avec conviction.*) Mais j'ai produit partout, vous le savez, ma maîtresse sous le nom de marquise d'Argens; le roi sera furieux! Adieu crédit, pensions! je m'en consolerais encore avec ma plume; mais l'amitié, l'estime de Frédéric...

LE BARON, *le persiflant toujours*. C'est grave, très grave... mais dam! le dernier soupir a quelque chose de plus solennel encore... même pour un chambellan philosophe.

SCÈNE V.

LE BARON, LE COMTE, SALIMBENI, LE MARQUIS.

LE COMTE, *riant*. Oh! c'est charmant... Non, de ma vie, je ne me suis tant amusé.

LE MARQUIS. D'où sortez-vous donc, comte?

LE COMTE. De l'Opéra, marquis.

LE MARQUIS. Et c'est là que vous vous êtes tant amusé!... Il faut être Russe pour éprouver de ces effets-là.

LE BARON. Que s'est-il donc passé?

SALIMBENI. C'est vostre servitour, mon ser baron, qué lé prémier il a découvert lé pot aux roses... z'en ai ravalé mon ont, tant z'en souis resté baba!

LE COMTE, *riant*. Ah! ah! (*A Salimbeni.*) Petit, conte-leur donc cela!

LE MARQUIS. Je vous en supplie, prenez garde! vous allez réveiller la marquise; elle dort... sa chambre est là. (*A gauche.*)

LE COMTE, *riant plus fort*. Ah! ah!... Salimbeni... Elle dort!... comment le trouves-tu?...

LE MARQUIS, *embarrassé*. M'expliquerez-vous?...

SALIMBENI. Z'exécoutais mon solo dou troisième acte; crac! z'entends sé baisser le sétore d'ouné pétité loze; ze lève les zioux... cielo! qué voize? Sylvie, ma première inclination!

LE MARQUIS. Eh bien, mais, je ne vois pas quel rapport...

SALIMBENI, *lui faisant signe d'attendre, et continuant*. Rentré dans la coulisse, zé montre la Sylvie au comte Ivan; lé comte ilé s'avance contre oun pourtant, ézamine et s'écrie : Per Diou! ta Sylvie, c'est la Minette de l'Opéra de Paris, la reine de nos petits soupers!

LE BARON. Ah! ah! cela se noue.

LE MARQUIS, *souriant*. Et laquelle des deux était-ce?

SALIMBENI. Patientia!

LE COMTE. Va toujours, petit.

SALIMBENI. Lé comte, qui né sante pas loui, ilé court dé son pied lézer à la pétité loze, interroze l'ouvreuse... perché? per savoir comme ilé sé nommait sa cliente.

LE MARQUIS. Oui.

SALIMBENI, *railleur*. Oui, oui, oui... (*Reprenant son récit.*) Après oun quart d'houre d'investigations, l'ouvreuse, il apprend au comte qué la belle inconnoue, il n'est autre qué...

LE COMTE. Ah! ah!...

SALIMBENI. Qué...

LE MARQUIS, *toujours riant, mais fort intrigué*. Eh bien! qué... quoi?

LE COMTE, *s'avançant vers le Marquis* *. Que votre marquise, marquis...

LE MARQUIS, *regardant le Baron*. Ma...

LE BARON, *rencontrant son regard*. Ouf!

LE MARQUIS. En vérité, mon cher comte, vous extravaguez! et voilà qui passe les bornes.

LE COMTE. Du tout, du tout!... je ne suis pas homme à m'en rapporter aux ouvreuses... je descends donc, certain de voir arriver votre fidèle serviteur Matthieu, qui, tous les soirs d'Opéra, vient vous attendre au petit escalier du foyer... Enfin, je le vois pointer; je l'arrête, le questionne. Oh! il était ferme sur les deux étriers; je n'en pouvais pas tirer un monosyllabe. Bref, je lui conte ma découverte, et le prie de m'expliquer ce que signifie ce mic-mac de trinité féminine. Le bonhomme, jaloux en diable de votre honneur, me connaissant d'ailleurs de vos amis, m'avoue que votre femme... n'est pas votre femme... Ah! jaloux et perfide marquis, vous nous cachiez un pareil trésor!...

LE BARON, *après avoir réfléchi un instant*. Attendez donc!... Sylvie, Minette... en ma qualité de directeur, j'ai quelques souvenirs confus... je ne sais trop à quel personnage

* Le Baron, Salimbeni, le Comte, le Marquis. (Le Baron et le Marquis sont tournés l'un vis-à-vis de l'autre.

chantant ou dansant rattacher ces deux noms ... J'y suis!... Aspasie!... oui, oui, ce doit être cela : Aspasie, deuxième chanteuse... je l'ai eue dans ma troupe.

Rires du Comte et de Salimbeni.

LE MARQUIS *. Aspasie, Minette, Sylvie!... à la fin, c'est trop fort. Ecoutez, messieurs, je ne suis point marié, c'est vrai ; je venais d'en faire la confidence au baron.... n'est-ce pas?...

LE BARON. Oui.

LE MARQUIS, *avec assurance.* Mais ce n'est pas une raison... d'ailleurs, la preuve est là...

Il entre dans la chambre de la Marquise.

LE COMTE. Doucement! doucement! Prenez garde de troubler son sommeil!... ces philosophes sont d'une incrédulité!...

LE MARQUIS, *rentrant* **. Personne!

TOUS, *excepté le Marquis.* Ah!

LE BARON. Une idée! allons tous à l'Opéra... ce sera curieux.

LE COMTE. Curieux comme un début!

SALIMBENI. Per Diou ! quel débout!

LE MARQUIS, *gaiement.* Ma foi, écoutez donc, je le veux bien!

TOUS, *excepté le Marquis.* Vivat!

LE MARQUIS. A l'Opéra !

TOUS. A l'Opéra !

Ils sortent par le fond* *.

SCÈNE VI.

LOULOU, NICETTE.

Ils entrent par la droite.

NICETTE. Par ici, par ici, monsieur Cochois.

LOULOU, *à part.* Le cabinet aux bastonnades!... c'est bien lui... il me passe un frisson...

NICETTE. Vous concevez que je ne puis plus recevoir vos visites dans ma chambre.

LOULOU. Tout ce qui est honnête me va. Ici ou ailleurs.... c'est très-bien. (*A part.*) J'aimerais mieux ailleurs, mais l'honneur de la famille avant tout!

NICETTE. Quel air en dessous vous avez! Ecoutez donc! vous me trompiez, je m'en suis aperçue, et j'ai accepté la main de M. Trutter, le perruquier de l'Opéra.

LOULOU. C'est honorable, je ne dis pas précisément le parti, parce que... (*il fait le geste de crêper*) mais c'est honorable... en soi...

NICETTE. Eh! bien, alors...

LOULOU. Je vous dis que c'est très-honorable... mais j'ai mon honneur à venger... où est ta maîtresse?

* Le Baron, Salimbeni, le Marquis, le Comte.

** Le Baron, Salimbeni, le Comte, le Marquis.

*** Ordre de sortie. Le Comte avec le Baron, le Marquis avec Salimbeni.

NICETTE. O mon Dieu!

LOULOU. Eh bien?

NICETTE. Madame dort.

LOULOU. Et monsieur ?

NICETTE. Est sorti.

LOULOU. Où dort madame?

NICETTE. Dans sa chambre, apparemment.

LOULOU. Et sa chambre est ?...

NICETTE, *indiquant la porte à gauche.* Là.

LOULOU. J'entre.

Il fait deux pas vers la gauche.

NICETTE, *l'arrêtant.* Arrêtez!... que voulez-vous faire ?

LOULOU. Je... je... ça ne te regarde pas.

NICETTE. Moi, je veux le savoir, ou j'appelle, je crie.

LOULOU. Eh bien, sache-le : ils sont trois, plus ou moins grands seigneurs, qui affichent mon honneur dans les personnes de mes sœurs; sur ses trois, un seul est marié; je veux à mon tour, et par réciproque, afficher son honneur dans la personne de sa femme.

NICETTE. Par exemple !

LOULOU. Pour l'exemple!... Tiens, depuis trois mois, je te le jure, je n'ai pas une autre idée dans la tête.

NICETTE. Alors, toutes les tendresses que vous me débitiez étaient autant de faussetés?

LOULOU. Autant.

NICETTE. Oh!... et vous pensez que je prêterai les mains?

LOULOU. Je n'ai besoin de personne.

NICETTE. Vous vous imaginez que madame va vous écouter?... On va vous jeter par les fenêtres et me mettre à la porte.

LOULOU. Du scandale! tant mieux! c'est ce que je cherche... je ne cherche même que cela... Gare! que je passe.

NICETTE, *lui barrant le passage.* Je vous le défends.

LOULOU, *l'éloignant.* Faible femme! *

NICETTE, *à part.* Au fait, qu'est-ce que je risque? madame est sortie.

LOULOU. *Il s'est dirigé vers la gauche, et s'arrêtant tout à coup près du fauteuil sur lequel est la robe de chambre du Marquis.* Qu'est-ce que c'est que cela?

NICETTE. Cela! c'est la robe de chambre de monsieur le marquis.

LOULOU, *regardant la robe de chambre avec attention.* Je la reconnais... brodée par les mains de la trop imprudente Babet!... (*Il traverse brusquement le théâtre* **. *A part.*) Je réfléchis... quelle idée!... (*Se rapprochant de Nicette. Haut.*) Je n'entrerai pas dans la chambre... Va dire à ta maîtresse que le marquis... (*appuyant*) le marquis... lui demande un quart d'heure d'entretien ici.

* Nicette, Loulou.

** Loulou, Nicette.

NICETTE. J'obéis.

LOULOU, *la retenant.* Pas de trahison, au moins! ou bien je divulgue tout ce qui s'est passé entre nous.

NICETTE. Eh ! que s'est-il donc passé, bon Dieu!

LOULOU. Rien..., mais avec de l'imagination on trouve.

NICETTE. Miséricorde!

LOULOU. Point de miséricorde!... tais-toi et je serai convenable... La robe de chambre.

NICETTE, *la lui donnant.* La voici.

LOULOU. Aide-moi à la passer... l'autre manche... très-bien... le bonnet.

NICETTE, *le lui donnant.* Le voilà.

LOULOU, *regardant le bonnet.* Fi! l'horrible coiffure!... si Babet la voyait!... (*Il se coiffe et s'assied.*) Tiens, avise-moi un peu cette tête de marquis *.

NICETTE. C'est qu'il lui ressemble, au moins! (*Le poussant par la tête.*) Singe que vous êtes!

LOULOU, *faisant le marquis.* Eh bien, eh bien, ne vous gênez pas, petite!... Qu'on aille m'annoncer.

NICETTE. Annoncerai-je monsieur le marquis d'Arlequin?

LOULOU. Prends garde à toi!... je ne te dis que cela.

Nicette sort à gauche.

SCÈNE VII.

LOULOU, *seul; il se lève et se promène.*

Oh! mes sœurs! mes sœurs! que votre honneur me coûte cher à défendre!... dans quels embarras il me jette! Vengeance, soutiens-moi, inspire-moi, comme tu inspirerais un de tes enfants de Corse ou d'Italie!... souris à mes efforts. Vois : c'est un pauvre diable d'Arlequin qui t'implore, un Arlequin sans titres, sans écusson... et son adversaire est un Arlequin grand seigneur, un Arlequin qui monte dans les carrosses du roi... Si je l'appelais en champ clos, comme le cœur me le dit, il se rirait de mon cartel, me ferait peut-être jeter en prison... En prison!... Vengeance, ô ma divinité tutélaire! un peu de scandale au vis-à-vis de sa femme, rien qu'un peu de scandale, je t'en conjure! Te demander que l'honneur d'une grande dame soit à demi compromis, rien qu'effleuré, c'est loin de te demander que le monde soit renversé... exauce-moi donc!... Fais venir la marquise... Un pas léger!... c'est elle.

Il se place dans le fauteuil, s'enveloppe de la robe de chambre et fait descendre le bonnet sur ses yeux.

* Nicette, Loulou assis dans le fauteuil.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, *entrée par le fond*, LOULOU.

LA MARQUISE, *à part.* Elle est vraiment jolie cette Babet... beaucoup trop... Ce maudit Salimbeni, comme il m'a regardée!... m'aurait-il reconnue? (*Apercevant Loulou.*) Ah! le marquis... cachons-lui mon dépit... (*Haut.*) Vous voici rentré, mon ami?

LOULOU, *étonné, à part.* Hein?

LA MARQUISE. Dormez-vous?

LOULOU, *de plus en plus étonné, à part.* Cette voix ne m'est pas inconnue.

LA MARQUISE. Que signifie cette plaisanterie? faire ainsi la sourde oreille!

LOULOU, *à part.* Cela tient du prodige.

LA MARQUISE, *d'un ton piqué.* Répondez donc!

LOULOU, *se levant tout d'une pièce et la regardant en face.* Dieux! ma fiancée!... c'est-elle!... c'est Chichotte*!...

Il retombe dans son fauteuil.

CHICHOTTE, *à part.* Loulou!... il est plus étonné que colère..... il ne sait rien..... du sang-froid!... (*Haut.*) Que faites-vous ici, monsieur, et fagoté de la sorte?

LOULOU, *à part.* Moi qui la croyais à cent lieues!... Oh! oh! mais minute! ceci doit renfermer quelque mystère étrange. (*Haut.*) A qui croyiez-vous donc parler en entrant ici, madame?

CHICHOTTE. A l'amoureux de la petite Nicette, à vous.

LOULOU, *à part.* Criblé!

CHICHOTTE. Et du fond de la Bohême j'accours pour vous rappeler au devoir, perfide. (*A part.*) Si le Marquis rentrait! (*Haut.*) Répondez vite : que faites-vous ici?

LOULOU. Rien, je vous jure.

CHICHOTTE. Alors, pourquoi y êtes-vous?

LOULOU. Uniquement pour le principe... (*Il se lève.*) Je suis pur et sans tache. Ne voyez en moi, Chichotte, que le simple vengeur de l'honneur de sa famille... Quant à la petite cette, je l'ai toujours considérée comme un marche-pied pour arriver à la marquise d'Argens... arriver sans arriver, Chichotte!... en d'autres termes, je voulais fournir au public l'occasion de gloser sur cette marquise, et par là me trouver manche à manche avec son mari, regardé généralement comme l'amant de ma sœur Babet. (*Doucereux.*) Mais est-ce bien toi, ma Chichotte? ou bien est-ce un songe, une apparition?...

CHICHOTTE, *à part.* Une apparition!... quelle idée! (*Haut.*) C'est bien moi, nigaud.

* A partir d'ici, la MARQUISE devient CHICHOTTE.

LOULOU, *joyeux.* Nigaud!... que je t'embrasse. Mais te voilà pardieu! bien attifée... Est-ce que tu aurais fait fortune quelque part depuis ton engagement à Rotterdam?

CHICHOTTE, *à part.* Il est superstitieux... et d'un instant à l'autre le marquis peut rentrer. (*Haut.*) Oui, je me suis assez bien tirée d'affaire. (*Très-mystérieusement.*) Tiens, en deux mots, j'ai renoncé au théâtre pour m'adonner à la cabale.

LOULOU, *faisant le geste de la claque.* Quoi! tu te serais faite?...

CHICHOTTE. Oh!

LOULOU. Papa l'est bien.

CHICHOTTE. Je te parle de l'art cabalistique.

LOULOU. Quel art est-ce?

CHICHOTTE. L'art des intelligences surhumaines.

LOULOU, *naïvement.* Pardon! mais quand on est dans la danse...

CHICHOTTE. C'est juste : je te vais expliquer cela, comme à un danseur.

LOULOU. Oui, comme à un simple danseur.

CHICHOTTE. Tu connais les pieds fourchus?

LOULOU. Peu... les cagneux beaucoup... encore ne sont-ce pas précisément des pieds; quant aux fourchus, Dieu me damne si...

CHICHOTTE. Chut!... ne répète jamais ces derniers mots-là, car mon art, vois-tu, a déjà quelque chose de satanique.

LOULOU, *à part.* Voilà le frisson qui me reprend! (*Haut, mais tremblant.*) Oui, oui, ma petite femme... quelque chose, mais pas tout, n'est-ce pas?

CHICHOTTE. Non.

LOULOU, *respirant.* Ah!

CHICHOTTE. Par mon art, Loulou, je prends toutes les formes qu'il me plaît de prendre.

LOULOU. Pas possible!

CHICHOTTE. C'est-à-dire, qu'aux yeux d'une personne, à mon choix, je puis passer pour qui il me convient de passer.

LOULOU. Parfaitement saisi!.... eh bien! mais je croirai cela volontiers, moi... quand je l'aurai vu.

CHICHOTTE. Tu vas le voir... Nous sommes chez le marquis d'Argens?

LOULOU. Oui, je suis même dans sa robe de chambre et dans son bonnet.

CHICHOTTE. Eh! bien, le marquis ou ses gens entreraient ici, oh! mon Dieu, il ne tiendrait qu'à moi d'être la marquise.... de passer pour elle. Attends...

SCÈNE IX.

CHICHOTTE, NICETTE, *entrée par le fond*, LOULOU.

NICETTE. Monsieur le marquis rentre à l'instant, madame la marquise.

LOULOU, *dans l'étonnement et l'admiration, à part.* Madame la marquise!...

NICETTE. Messieurs le comte Ivan, le baron de Svëerts et le chanteur Salimbeni l'accompagnent.

CHICHOTTE, *à part.* Ciel! impossible de reculer!... Tête à l'orage! (*Bas, à Loulou**.*) Tiens, je vais faire mieux : je vais faire quatre personnages, à la fois.

LOULOU, *à part.* Quatre personnages! c'est mirifique... (*Haut, à Chichotte.*) Marquise, que je vous embrasse!

Il l'embrasse.

NICETTE, *stupéfaite.* Que vois-je?

LOULOU, *se pavanant.* Cela fait frémir; comme on me jette par les fenêtres!

CHICHOTTE, *bas, à Loulou.* Vite, entre ici, ou le charme cesserait à l'instant. (*Haut.*) Et vous, Nicette, sortez.

LOULOU, *avec une extrême fatuité.* Eh bien, Nicette? pauvre fille, hein?...

Il sort à gauche et laisse la porte entr'ouverte.

NICETTE, *à part.* Écoutons à la porte; ce sera curieux.

Elle sort à droite.

SCÈNE X.

SALIMBENI, LE BARON, CHICHOTTE, LE COMTE, LE MARQUIS, LOULOU, *aux écoutes.*

LE COMTE, *ouvrant la porte du fond.* Si nous ne l'avons pas vue, c'est qu'elle était partie quand nous sommes arrivés. (*Apercevant Chichotte.*) Eh! pardieu, la voici... Bonjour donc, belle Minette!

Il lui baise la main. Révérence gracieuse de Chichotte.

LOULOU, *stupéfait et ravi, à part.* Minette!

LE BARON Eh! bonsoir, adorable Aspasie!

Il lui baise la main. Autre révérence de Chichotte.

LOULOU, *à part.* Aspasie!

SALIMBENI. La sarmante Sylvie...

LOULOU, *à part.* Sylvie!

SALIMBENI. Il né mé réconnaît pas?...

CHICHOTTE, *à part.* Que trop!

SALIMBENI, *d'une voix doucereuse, et cherchant à rappeler les souvenirs de Chichotte.* Salimbeni... Salimbeni...

CHICHOTTE, *jouant la surprise.* Salimbeni!... Comment! vous ici?... Oh! mais, ce n'est plus un enfant... c'est un homme à présent... Embrassez-moi mon cher...

Salimbeni l'embrasse.**

* Nicette, Chichotte, Loulou.

** Le Baron, Salimbeni, Chichotte, le Comte, le Marquis, Loulou.

LOULOU, *à part, inquiet.* Diable! (*Prenant son parti, en pensant que c'est le chanteur italien.*) Oh! oh!

LE MARQUIS, *railleur.* Il paraît, madame, que vous voilà en plein pays de connaissances.

CHICHOTTE, *avec assurance.* Il n'y a, cher marquis, que les montagnes qui ne se rencontrent pas, dit le proverbe; et les proverbes sont la sagesse des nations.

LOULOU, *au comble de l'admiration, à part.* Quel trésor!

LE COMTE. Ah! pour la sagesse des nations, que nous l'embrassions tous!

LOULOU, *s'avançant, à part.* Il est temps! montrons-nous *.

TOUS, *excepté Chichotte.* Cochois!

SALIMBENI. Cossois!

LOULOU. Halte-là, messeigneurs!... et toi, Chichotte...

TOUS, *riant aux éclats, excepté Chichotte.* Chichotte... Ah! Chichotte!

SALIMBENI. Sissotte! Sissotte!

LOULOU. Oui, messieurs, Chichotte... Chichotte, ma fiancée. (*Mouvement général.*) Oui, oui, messieurs, ma véritable fiancée.

LE MARQUIS, *moitié sérieux, moitié railleur.* Comment! Cochois, elle est votre fiancée?... vraiment?...

LOULOU, *de même.* Très-vraiment, et bien glorieux j'en suis... très-vraiment encore.

LE BARON. Bah!

SALIMBENI. Glorious?

LOULOU, *à Salimbeni.* Oui, glorious, extrêmement glorious, méchant farfadet d'Italie. (*Aux autres.*) Comment! vous, messieurs, messeigneurs, vous ne devinez pas que vous êtes les jouets d'une vision cabalistique, et que cette créature céleste (*désignant Chichotte*) se moque de vous... et de bien d'autres, au reste?... en prenant toutes sortes de figures à volonté. (*Eclats de rire.*) Mais fais cesser le charme, ma Chichotte, notre dignité l'exige.

* Le Baron, Salimbeni, Chichotte, Loulou, le Comte, le Marquis.

CHICHOTTE. Ces messieurs sont gens de trop bonne compagnie pour continuer; vous leur avez dit à quel titre je vous appartiens, cela suffit pour arrêter toute méchante plaisanterie. Donnez-moi le bras, et partons.

LOULOU, *lui donnant le bras.* Oui, Chichotte; et quand je t'aurai conduite à la maison, j'irai à l'Opéra annoncer ton arrivée à la famille, qui sera heureuse et fière de faire ta connaissance!... Votre serviteur, messieurs; votre très-humble, messeigneurs!

Il fait quelques pas vers la porte avec Chichotte, et revient seul près du Baron. Le Marquis s'approche de Chichotte et cherche à se justifier; celle-ci lui lance un regard de mépris*.

LOULOU, *au Baron, avec gravité et suffisance.* J'ai l'honneur de vous signifier, monsieur le baron, que, si je ne passe pas premier sujet, vu le mérite de ma fiancée, sans compter le mien, je donne ma démission... Sur ce, je vous présente mon respect... (*Il s'éloigne, et apercevant le Marquis auprès de Chichotte.*) Non, non, pardon!

Il reprend le bras de Chichotte, et sort au milieu des rires bruyants; Salimbeni se jette sur un fauteuil en criant: *Glorious! Glorious!*

* Salimbeni, le Baron, Loulou, le Comte; et sur le deuxième plan: Chichotte et le Marquis.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon chez les Cochois, le même qu'au premier acte, moins le canapé. Deux portes à droite; la première indique la chambre de Loulou, la seconde celle de Babet. A gauche, une petite table garnie de son flambeau allumé. Un fauteuil à droite, et dix chaises rangées dans le fond. Il est onze heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOULOU, CHICHOTTE.

LOULOU. Ici, nous sommes dans le salon; là, c'est ma chambre. (*A droite.*) Je viens de la faire préparer pour toi.

CHICHOTTE. Eh toi?

LOULOU. Ne t'inquiète pas; j'irai m'établir au-dessus... dans la mansarde... et voici, (*à droite, mais plus haut,*) la chambre de Babet... bien sage, bien gentille, Babet.

CHICHOTTE. Comment! tu me disais tout à l'heure que le marquis passait généralement pour...

LOULOU. Oui et non. Babet est maligne: elle veut être marquise; comme le d'Argens lui a promis de faire rompre son mariage, pour l'épouser ensuite, elle a dit: « Un instant! nous verrons cela. » C'est très-bien, mais, en attendant, on parle, on tient des propos, et c'est beaucoup... c'est trop, pour un frère dont la devise est à jamais: l'honneur de la famille. Sans adieu... je vas chercher papa et maman.

Il sort par le fond.

SCÈNE II.

CHICHOTTE, *seule.*

Ah ! le marquis lui a promis de l'épouser. Eh ! bien, il faut qu'il l'épouse... il l'épousera... c'est ma vengeance. Au fait, je ne peux pas l'épouser, moi, le traître, après l'éclat qui vient d'avoir lieu. (*Etonnée.*) Le marquis !

Elle s'assied.

SCÈNE III.

CHICHOTTE, LE MARQUIS.

CHICHOTTE, *sèchement, sans se retourner.* Babet n'y est pas.

LE MARQUIS, *doucereux.* C'est vous que je cherche, ma chère.

CHICHOTTE, *dédaigneuse.* A d'autres, mon cher !

LE MARQUIS. D'honneur ! Cochois ne vous a-t-il pas dit devant moi qu'il allait vous conduire ici, et qu'ensuite il irait chercher tous les siens ?... J'attendais, là près, son départ.

CHICHOTTE, *sans le regarder.* Que me voulez-vous?

LE MARQUIS. Je venais d'abord vous exprimer tous mes regrets, touchant la scène qui vient de se passer, et vous rassurer sur les conséquences : mes amis, tous gens d'honneur, ont promis de garder le secret.

CHICHOTTE. Après ?

LE MARQUIS. Puis, vous offrir mes conseils.

CHICHOTTE, *le regardant.* Et sur quoi, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS. Sur votre conduite à tenir vis-à-vis du fils Cochois.

CHICHOTTE, *avec insolence.* Ah ! voyons.

LE MARQUIS. Je ne pense pas que vous persistiez dans le dessein de l'épouser, ni que vous vouliez lui faire une confidence ; mais il se peut qu'il désire se montrer avec vous... songez qu'au bras du danseur Cochois chacun va reconnaître la marquise d'Argens.

CHICHOTTE Eh ! que voulez-vous que j'y fasse ?... que pouvez-vous y faire ?

LE MARQUIS. Il m'avait semblé, sauf meilleur avis, que le moyen le plus sûr pour vous.

CHICHOTTE, *avec une impertinente indifférence.* Était...

LE MARQUIS. La fuite.

CHICHOTTE. Fuir ! et où voulez-vous que j'aille ?

LE MARQUIS. Oh ! j'avais pensé à tout... et les valeurs laissées à votre disposition chez mon banquier...

CHICHOTTE, *se levant et passant devant lui**. De l'argent, marquis, de l'argent à moi ! mais je n'ai jamais coûté un sou à personne, même à ma famille, car je n'en ai pas... Gardez ! vous n'avez déjà pas trop pour vous... oh ! je suis désintéressée... Quand je dis désintéressée, je vous trompe, parce que je vous hais, et que je veux me venger ; mais je jouerai cartes sur table... (*Le regardant dans les yeux.*) Vous voulez que je m'en aille, marquis, et c'est pour moi que vous le voulez ?

LE MARQUIS, *embarrassé.* Mais...

CHICHOTTE. Mais non... c'est pour vous, uniquement pour vous : dès *qu'au bras du danseur Cochois* on aura reconnu *la marquise d'Argens*, toutes les portes vous seront fermées... puis, la disgrâce du roi, sa colère et tout ce qui s'ensuit ! voilà la vraie traduction du vif intérêt que vous me portez. N'est-ce pas cela, marquis ?... Au reste, tenez, je veux bien quitter Berlin, mais à une condition.

LE MARQUIS. Laquelle ?

CHICHOTTE. Je vous ai dit que je jouerais cartes sur table : vous épouserez Babet.

LE MARQUIS. Moi !

CHICHOTTE. Il me faut cela comme réparation.

LE MARQUIS. Réparation de quoi ?

CHICHOTTE, *avec animation.* Mais vous vous êtes insolemment moqué de moi ! Tenez ! si j'étais la plus forte, ces doigts-là seraient des griffes ; mais à défaut de griffes, j'ai bec et ongles... Je vous déclare donc formellement que vous épouserez Babet ; sinon, je fais un éclat... un éclat à nous perdre tous deux... je m'en moque. (*Reprenant le ton ironique.*) Mais vous serez raisonnable. Après tout, voyez le grand malheur ! Babet est jeune, belle, votre élève brillante en philosophie, écrivain même ! (circonstance phénoménale pour une danseuse), et, par dessus le marché, vous êtes fou d'elle... Épousez, épousez donc, marquis !... En vérité, c'est moi qui suis folle de faire ainsi votre bonheur !

LE MARQUIS. Songez que ma famille...

CHICHOTTE, *très-froidement.* Je vous ai dit que je n'en avais pas.

LE MARQUIS, *naïvement.* Mais j'en ai une, moi !

CHICHOTTE, *se laissant aller à toute son impertinence.* Et vous en aurez bientôt deux, marquis... Je vous vois d'ici ! oh ! le délicieux et instructif tableau d'histoire !

LE MARQUIS, *piqué au vif.* En vérité, madame...

CHICHOTTE, *railleuse.* Système des compensations ! quand l'un descend, l'autre monte, c'est la balance, marquis, et c'est Cupidon qui tient le fléau.

LE MARQUIS. Le fléau !... la peste !

* Le Marquis, Chichotte.

CHICHOTTE. Oh oui! n'est-ce pas? mais que voulez-vous? cela me fait du bien. Oh! tenez, ce cœur n'a, je vous le jure, jamais autant battu. Dites-moi que vous épouserez, marquis!

LE MARQUIS. De par tous les diables, non!

CHICHOTTE. Oh! que si, que si!... mais ne me faites pas languir! dites-moi oui tout de suite; que mon bonheur se fasse par le vôtre!... Je les entends, les voilà qui montent, vos Cochois... vite, vite, mon bonheur, ou gare la bombe!

LE MARQUIS, *à part.* Où me suis-je fourré? (*Haut.*) Je vous demande jusqu'à demain.

CHICHOTTE. Jusqu'à demain... méchant! allons, soit!... (*Prenant un air digne.*) Partez, monsieur; il est inutile que mon fiancé vous voie!

LE MARQUIS. (*Fausse sortie par le fond.*) La retraite est coupée.

CHICHOTTE. Vous connaissez mieux les êtres de la maison que moi, mais vous avez perdu la tête... vous êtes troublé. Entrez là, philosophe, entrez. (*D'un air de commisération ironique.*) C'est ma chambre.

Le Marquis sort à droite.

SCÈNE IV.

CHICHOTTE, LOULOU, BABET, LE PÈRE COCHOIS, Mme COCHOIS, GOGO, MARIONNETTE.

LOULOU, *entrant le premier, et montrant Chichotte.* Ah! la voici. (*A sa famille.*) Permettez, ma famille, que je vous présente ma fiancée... (*A Chichotte.*) Et toi, ma fiancée, permets que je te présente ma famille. (*Saluts et révérences réciproques.*) J'avais, chemin faisant, ébauché dans ma tête un petit croquis de compliment; tout m'est échappé, mais ce n'est pas étonnant... J'ai ouï dire que le cœur est toujours bête, et moi je suis tout cœur... Maintenant que la présentation est terminée, qu'une douce et aimable cordialité règne entre nous; mais de grâce, mes sœurs, un peu de réserve devant une femme aussi distinguée que ma future.

MARIONNETTE *et* GOGO, *offensése.* Oh!

LOULOU. Je leur dis cela, Chichotte, parce qu'elles sont quelquefois assez mal élevées, ces demoiselles.

LE PÈRE COCHOIS. Hein?

Mme COCHOIS, *à Loulou.* Quoi! c'est vous qui êtes un mal appris...

LOULOU. Pardon, ma mère! c'est l'émotion qui... (*Continuant à Chichotte.*) Je ne parle pas de Babet qu'éduqua le marquis.

LE PÈRE COCHOIS, *entendant mal.* Comment, les ducats du marquis!

LOULOU. Mais non, papa; vous ne comprenez pas... j'ai voulu dire: Babet que le marquis instruisit... Éduqua, d'éduquer.

LE PÈRE COCHOIS. D'éduqua d'éduqué, d'éduqui!... Va te promener; pour moi, je n'en peux plus.

GOGO. Papa, on va souper.

Mme COCHOIS. On va servir tout à l'heure.

CHICHOTTE, *à part.* Il faut pourtant trouver le moyen de faire sortir le marquis de ma chambre. (*Haut.*) Si, en attendant le souper, Loulou, tu achevais de me montrer la maison?

LOULOU. Volontiers! volontiers!... Vous permettez, papa et maman?...

LE PÈRE COCHOIS. Surtout ne soyez pas longtemps

Loulou et Chichotte sortent par le fond*.

SCÈNE V.

BABET, LE PÈRE COCHOIS, Mme COCHOIS, GOGO, MARIONNETTE.

LE PÈRE COCHOIS, *désignant Marionnette et Gogo.* J'ai tant redemandé ces deux petites; après leur joli pas, que j'ai les bras rompus... je tombe de fatigue. (*Babet avance un fauteuil à son père, et le débarrasse de sa canne et de son chapeau. Assis.*) Bonne fille, Babet! toujours remplie d'attentions pour son père... (*Aux deux autres.*) Hein? vous ai-je soutenues, redemandées, les enfants?...

MARIONNETTE. Oui, papa; mais tu as redemandé aussi la Jolybois.

GOGO. Il n'y en avait que pour elle.

Mme COCHOIS. Elles ont raison, ces petites... En vérité, cette Jolybois, dont on fait tant de fracas, je ne lui trouve pas de talent, pas l'ombre... et, quant à la figure, c'est pour moi un petit monstre... une espèce de chafouin... c'est bon à empailler, ou à mettre dans un bocal, à l'esprit-de-vin... Ah! si j'étais le public!...

GOGO. Seulement, si papa voulait bien!...

Mme COCHOIS. Lui!... Ah! bien oui... tout aux étrangers, et rien pour sa famille!

LE PÈRE COCHOIS. Dam! l'administration me donne des ordres, et ça ne badine pas.

GOGO. Ah! bah! le baron de Swëerts est un bonhomme.

LE PÈRE COCHOIS. Bonhomme! bonhomme!... Ici, c'est possible; mais là-bas!... suffit. (*Se levant.*) * Et puis, écoute, mon enfant, sois raisonnable, Gogo. On t'a donné le beau rôle du ballet qu'on va monter; la Jolybois a des amis dans le parterre... et des chauds!... ils se sont mis à crier, à trépi-

* Babet, Mme Cochois, le père Cochois, Gogo, Marionnette.

gner pour elle... alors, moi, j'ai hurlé avec les loups... Le public l'aime, la Jolybois.

MARIONNETTE. Alors, il aime les dindes.

LE PÈRE COCHOIS, *naïvement*. Il t'aime bien aussi, ma fille. (*Mouvement de madame Cochois.*) Il adorait ta mère, dans son temps.

Mme COCHOIS. Dans mon temps!... ne dirait-on pas que c'est de l'autre siècle?... brutal!

LE PÈRE COCHOIS, *à part*. Coquette!

Mme COCHOIS. Qu'est-ce que vous dites?

LE PÈRE COCHOIS. Je dis, ma minette, qu'il s'agit de fêter la bienvenue de notre future belle-fille... Madame Cochois, confie-moi la clef de la cave...

Mme COCHOIS, *lui donnant la clef*. Hum!... Tenez, et soyez sage.

LE PÈRE COCHOIS. Sois tranquille, il n'y aura rien de perdu.

Il sort par le fond.

SCÈNE VI.

BABET, Mme COCHOIS, GOGO, MARIONNETTE.

GOGO. Elle n'a rien dit, la Chichotte... Loulou nous avait pourtant fait d'elle des récits extraordinaires; il faut savoir si tout cela est vrai.

MARIONNETTE. Qu'allons-nous lui faire faire?

Mme COCHOIS. Prenez garde, au moins!... votre frère se fâcherait.

BABET. Maman a raison; vous savez combien il est susceptible. Pourquoi le tourmenmenter?... il est si bon garçon!

GOGO. Je vais tout bonnement lui demander si nous deviendrons, un jour, grandes dames. Au fait, puisqu'elle lit dans l'avenir, elle doit connaître le présent : qu'elle nous dise le nom de nos adorateurs.

MARIONNETTE. Et s'ils nous épouseront... c'est le point important.

Mme COCHOIS. Écoutez donc, mes enfants!... vous êtes bien gentilles, bien aimables; mais vous êtes trois, et l'on ne trouve pas, comme cela, tous les jours, des grands seigneurs... Il faut des hommes de tête pour vous épouser, mesdemoiselles.

GOGO, *imitant les seigneurs, et arpentant la scène*. Corbleu!... ventrebleu!... madame ma mère, vous faites bon marché des Cochois... c'est quelque chose que les Cochois... que je pense *!

BABET. Folle **!

MARIONNETTE. Je voudrais bien savoir quelle fut la souche des Cochois; d'où elle descend, et jusqu'où elle remonte?...

* Babet, Mme Cochois, Marionnette, Gogo.

** Rentrée du père Cochois, qui écoute.

SCÈNE VII.

BABET, Mme COCHOIS, MARIONNETTE, GOGO, LE PÈRE COCHOIS, *un panier de vin au bras, un bougeoir à la main.*

LE PÈRE COCHOIS. Elle descend du cinquième à la cave, et remonte de la cave au cinquième. A table, les enfants!

Mme COCHOIS. Un instant donc, monsieur Cochois!... ce n'est pas encore prêt.

Le père Cochois place son bougeoir sur la petite table, et met son panier à terre.

SCÈNE VIII.

CHICHOTTE, LOULOU *, BABET, Mme COCHOIS, MARIONNETTE, GOGO, LE PÈRE COCHOIS.

LOULOU, *tenant Chichotte par la main*. Nous voilà!

LE PÈRE COCHOIS. Comment! tu n'apportes pas le souper, toi?

LOULOU. Le souper, papa! je ne l'ai pas vu.

CHICHOTTE, *à part*. Impossible de faire sortir le marquis!

MARIONNETTE, *bas, à Gogo*. Laisse-moi faire : je vais la mettre au pied du mur. (*Haut, à Chichotte, avec un faux air de bienveillance.*) Belle-sœur, est-ce que vous ne nous donnerez pas un échantillon de votre superbe talent? Loulou nous en a dit des choses merveilleuses.

LOULOU. Pyramidales!.... Voyons, Chichotte, donne-leur un petit quelque chose.

CHICHOTTE, *à part*. Me voici très-embarrassée... (*Haut.*) Demain... plus tard...

GOGO. Quel dommage!. (*Bas, à Marionnette, lui cognant le coude.*) Elle n'est pas plus sorcière que nous. Laisse-moi faire, à mon tour. (*Haut.*) Belle-sœur Chichotte, je me demandais, à part moi, si vous pourriez faire apparaître ici nos adorateurs...

MARIONNETTE. Et leur faire dire s'ils nous épouseront.

LOULOU. Je vois avec bonheur que tu n'oublies pas un instant le bon principe, toi, Marionnette.

MARIONNETTE. Jamais.

CHICHOTTE, *à part*. Je sais leurs noms. Prenons de grands airs de magicienne. (*Haut, et s'avançant vers chacune d'elles; à Gogo.*) Le baron de Swëerts, n'est-ce pas? (*A Marionnette.*) Le comte Ivan? (*A Babet.*) Et le marquis d'Argens?

MARIONNETTE, *regardant Gogo avec étonnement*. Tiens!

* Ils sont rentrés par la gauche.

GOGO. Tiens! tiens*!

CHICHOTTE, *à part.* C'est parfait! j'ai le marquis sous la main. (*Haut.*) Vous me demandez là quelque chose de difficile!

LOULOU, *avec importance.* Difficile! difficile!

LE PÈRE COCHOIS. Tu es donc fourré là dedans, toi?

LOULOU. Pas encore, papa; mais je sens déjà que c'est d'une... certaine difficulté.

CHICHOTTE. Attendez!...

LOULOU. Attendons!.... (*A Chichotte.*) Hein? **

CHICHOTTE. Approchez, belle Babet... (*A tous.*) Il faudrait, je crois, commencer par l'aînée.

LE PÈRE COCHOIS. Je crois, moi, qu'il vaudrait mieux commencer par le souper.

LOULOU. Vous interrompez le charme, papa... Approche, belle Babet... ceci est grave!

Mme COCHOIS. Ta gravité me fait rire...

BABET, *gracieusement.* Je crois à l'esprit, à l'amabilité de madame, mais je ne crois pas à sa magie. (*Souriant.*) Vois d'ailleurs, Loulou, à quoi tu nous exposes : notre souper de famille est trop modeste pour des seigneurs.

LE PÈRE COCHOIS. Vaniteuse!

LOULOU, *comme inspiré.* Oh!... qu'à cela ne tienne! j'ai un homard.

TOUS. Un homard!

LOULOU. Et un poulet.

TOUS. Un poulet!

LOULOU. Un homard et un poulet... de carton.

TOUS, *raillant****. Oh!...

LOULOU, *piqué.* Oh! oh!... je vous dis, moi, que pour des ombres c'est fort présentable.

LE PÈRE COCHOIS. Veux-tu te cacher!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES.

Quatre marmitons apportent un splendide souper sur une grande table qu'ils placent au milieu du salon. Étonnement général. Grande joie du père Cochois, qui tourne autour de la table et en admire le brillant service.

Mme COCHOIS. Qu'est-ce que cela signifie?

LE PÈRE COCHOIS. Ma femme, il ne faut pas se fâcher; tu vas voir si je boude, moi. Mes enfants, voyez donc, mais voyez!

Tous, excepté Chicotte, regardent avec surprise et plaisir. Les marmitons rangent dix siéges autour de la table. Loulou, les yeux fixés sur Chichotte, cherche à pénétrer ce mystère.

* Loulou, Babet, Chichotte, Marionnette, Gogo, le père Cochois. Mme Cochois s'occupe de quelques détails dans l'appartement.

** Mme Cochois vient se placer à la gauche du père Cochois.

*** Entrée de la table.

CHICHOTTE, *à part.* Je ne me doute pas de ce que ce peut être; mais emparons-nous de la circonstance au profit de ma magie : advienne que pourra! (*Haut.*) Vous le voyez, incrédule Babet*...

LOULOU, *triomphant.* J'en étais sûr! Depuis un quart d'heure je voyais le souper... se mitonner dans ses yeux... Chut! elle va parler.

CHICHOTTE, *à Babet.* Ne rougissez plus, ma toute belle, vos souhaits sont accomplis : l'ombre du marquis peut assister à un festin digne de Balthazar.

LOULOU. Magnifique et pas cher!... Oh Babet, vois donc!... c'est délirant, ma Chichotte, délirantissime!...

LE PÈRE COCHOIS. Est-ce que nous n'arroserons pas?

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN MAITRE D'HOTEL *apportant dans un seau d'argent des bouteilles de champagne frappé, qu'il pose sur la table.*

CHICHOTTE, *à part.* A merveille! (*Haut.*) Arrosez, cher beau-père, arrosez!

LE PÈRE COCHOIS. Oh! du champagne!... c'est sublime!

LOULOU, *enthousiasmé.* Eh bien, quand je vous disais...

CHICHOTTE, *à Loulou.* Cela vaut mieux qu'un homard de carton, n'est-ce pas?

LOULOU. Je me prosterne...

Il veut se jeter aux pieds de Chichotte.

CHICHOTTE, *le retenant.* Devant le monde!

LOULOU. Devant l'univers entier, s'il nous faisait l'honneur de souper avec nous.

Mme COCHOIS, *allant vers le Maître d'hôtel***.* Monsieur le maître d'hôtel, me direz-vous de quelle part...

LE MAITRE D'HOTEL. Madame, je l'ignore.

Mme COCHOIS. En ce cas, remportez...

COCHOIS, *indigné.* Remportez! remportez!!... Halte-là! je suis chef de famille.

Le Maître d'hôtel s'incline. Le père Cochois lui rend son salut; le Maître d'hôtel sort.***

LOULOU. Comment, vous autres, vous ne devinez pas d'où ça vient... d'où ça sort?... comment, ma mère...

Mme COCHOIS. Laisse-moi tranquille, toi! Est-ce que tu t'imagines que nous croyons à tes bêtises?

* On se remet en place; Loulou, Chichotte, Babet, Marionnette, Gogo, Mme Cochois. Le père Cochois, tourne toujours autour de la table.

** Loulou, Chichotte, Babet, Marionnette, Gogo, au deuxième plan, le père Cochois, la table, Mme Cochois, au troisième plan, le Maître d'hôtel.

*** Loulou, Chichotte, Babet, Marionnette, Gogo, Mme Cochois, au deuxième plan, la table, au troisième plan, le père Cochois.

LOULOU, *altéré.* Oh! alors... il n'y a plus de charme possible!

LE PÈRE COCHOIS, *debout, au centre de la table.* Je crois fermement, moi, à ce que je vois sur la table et j'y tiens encore plus.

Du dehors, à gauche, on entend une sérénade. Étonnement général, chacun se regarde: on écoute. Le père Cochois se rapproche de sa femme.

LOULOU, *cherchant à lire dans les yeux de Chichotte.* Chichotte?...

CHICHOTTE, *lui faisant signe de ne pas l'interrompre, à part.* Je devine; c'est le comte avec le baron... ils viennent pour se se divertir à mes dépens; mais je ne les crains pas... Saisissons l'à-propos. (*Haut, à Gogo et Marionnette.*) Vous m'aviez priée, mes deux belles, de faire apparaître vos adorateurs... soyez satisfaites!... (*A Babet.*) Un mot de vous, charmante Babet, et le marquis sera de la partie.

BABET. Je crois le mot inutile, aimable magicienne... il en sera.

CHICHOTTE. Pardon!... (*Très-haut.*) Marquis, je vous défends de paraître.

LOULOU, *à Babet.* Attrape, toi, Babet!

CHICHOTTE, *à part.* Aussi bien, la plaisanterie poussée trop loin pourrait faire manquer le mariage.

LOULOU, *à Chichotte.* Tu as un piédestal dans mon opinion.

SCÈNE XI.

LOULOU, CHICHOTTE, BABET, LE BARON, GOGO, MARIONNETTE, LE COMTE, Mme COCHOIS, SALIMBENI, LE PÈRE COCHOIS.

LE PÈRE COCHOIS, *les voyant entrer.* Ah! les voilà, mes satanés farceurs... (*Mme Cochois le tire par la basque de son habit. Se reprenant.*) Soyez les bien-venus, messeigneurs.

LE COMTE. Homme du monde tout à fait, le père Cochois!.... (*A Mme Cochois.*) Vous pardonnerez, belle maman, à mes amis et à moi, d'avoir voulu célébrer l'arrivée de votre aimable et charmante bru...

Mme COCHOIS. Comment! ce souper.... c'est d'une galanterie, monsieur le comte...

Fin de la sérénade.

LOULOU, *à part, pendant les compliments d'usage.* Comme elle les a fait mouvoir!... Pauvres bonnes gens!... Et eux tous, dans la famille, qui croient cela naturel... sont-ils naturels eux-mêmes!...

LE BARON, *à Chichotte, voulant lui baiser la main.* Permettez-vous, belle dame?...

LOULOU, *s'interposant**. Oui, belle, très-belle même... Mais tout beau vous-même, s'il vous plaît, mon directeur!

LE BARON. Comment tout beau!

LOULOU, *à part.* Il a raison, c'est tout laid que j'aurais dû dire... (*Haut.*) Pardon! mais, de grâce, songez, que pour le quart d'heure, le roi, le roi lui-même ne serait qu'un mince sujet auprès d'elle... il n'y a que moi qui en ma qualité de... (*A Chichotte.*) Ma bonne amie, pouvons-nous nous mettre à table?

CHICHOTTE. Un instant!... Veuillez approcher, monsieur le comte; vous aussi, monsieur le baron... deux mots en particulier.

Étonnement du Comte et du Baron.

LOULOU. Que personne n'écoute, pas même moi!... Approchez, messeigneurs**...

Il fait sentinelle à distance et empêche ses sœurs d'écouter.

CHICHOTTE, *au Comte et au Baron, bas.* Si vous êtes maîtres de mon secret, je suis maîtresse du vôtre: vous êtes mariés, messieurs...

LE BARON *et* LE COMTE, *à part.* Aïe!

CHICHOTTE, *bas.* Point de méchancetés pendant le souper, ou bien!...

LE COMTE, *bas.* Je vous le jure.

LE BARON, *bas.* Moi aussi.

CHICHOTTE, *bas.* J'y compte, messieurs; mais, pour ma plus grande tranquillité, vous voudrez bien vous éloigner d'ici à mon commandement... c'est entendu... (*assentiment du Comte et du Baron*) fort bien! (*Haut.*) C'est fait.

LOULOU, *se retournant.* C'est fait!... c'est fait!*** (*Bas, à Chichotte.*) Qu'est-ce qu'il y a de fait, ma Chichotte?... mets-moi au courant.

CHICHOTTE, *bas, à Loulou.* Je te dirai cela après le souper... ici, quand la famille sera partie.

LOULOU, *bas.* Quand ils seront couchés... je comprends.

CHICHOTTE, *à part.* Oui, c'est un excellent moyen pour faire sortir le marquis de ma chambre. (*Haut.*) A table, quand on voudra!

LOULOU. A table! à table!

LE PÈRE COCHOIS. Dieu soit loué!

LOULOU, *donnant une main à Chichotte et l'autre à Babet.* Je prends place à côté de ma fiancée.

LE PÈRE COCHOIS. Moi, je me mets à côté du pâté... Signor Salimbeni, voici un macaroni qui vous appelle.

* Loulou, Chichotte, Babet, Marionnette, Gogo, le père Cochois, Mme Cochois.

* Loulou se place à la gauche de Babet; du reste, même ordre.

** Le Baron, Chichotte, le Comte, Loulou, le dos tourné aux précédents, Babet, Gogo, Marionnette, Mme Cochois, Salimbeni, le père Cochois.

*** Chichotte, Loulou, Babet, le Baron, Gogo, Marionnette, le Comte, Mme Cochois, Salimbeni, le père Cochois.

SALIMBENI. Le macaroni, zé l'aime.... ma zé préfére autre soze. Belle maman!...

Il donne la main à Mme Cochois, le Comte en fait autant pour Marionnette et le Baron pour Gogo. On se met à table*.

LE PÈRE COCHOIS. De par Dieu! voici un royal souper.

SALIMBENI. Il vaut bien lé dézeuner d'hier à la bouvette dé Sans-Souci... N'est-il pas vrai, papa Cossois?

LE PÈRE COCHOIS. Je crois bien!

LOULOU, *se donnant des airs.* Si nous passions à d'autres sujets de causerie? Puisque nous sommes attablés avec des comtes et des barons, devisons un peu des choses de la cour... Quelles nouvelles, messeigneurs?...

LE COMTE. Il n'est bruit, à Sans-Souci, que du mariage de la Barbarini avec le petit marquis Cocceji.

LE BARON. C'est même une affaire décidée.

Mme COCHOIS. Décidée!... eh bien, cette Barbarini, la voici donc marquise et ambassadrice des deux Siciles!

LOULOU. Des deux!... ah! c'est trop pour la même... Il y a des femmes qui ont vraiment du bonheur!

LE COMTE *et* LE BARON, *riant.* Ah! ah!

CHICHOTTE, *sévèrement.* Messieurs!

SALIMBENI. Il est vrai qu'elle saute comme oune sirène, la Barbarini.

LOULOU, *imitant l'accent de Salimbeni.* Est-ce que ces démoiselles né sautent pas comme des gazelles?.... est-ce que moi-même?...

LE PÈRE COCHOIS. Et moi donc?

Rires.

SALIMBENI. Oh! le papa Cossois gazelle?

LE COMTE. Gazelle!... est-ce divertissant! ah! ah!

CHICHOTTE. Monsieur le comte!... messieurs, (*après le silence rétabli*) à mon tour de vous dire des nouvelles! Je vous annonce que le mariage du marquis d'Argens sera rompu demain.

LOULOU. Rompu demain! tu l'entends, Babet!

CHICHOTTE. Courage, belle Babet! vos destins vont bientôt s'accomplir : vous serez marquise.

BABET. Oh! madame...

GOGO. Marquise de trois étoiles?

CHICHOTTE. Marquise d'Argens.

LOULOU. S'il vous plaît.

MARIONNETTE. Ma révérence, madame la marquise!

LOULOU. Chichotte, si tu nous chantais quelque chose au sujet du mariage de Babet?

TOUS. Voyons!

* Ordre des personnages à table, Chichotte, Loulou, Babet, Gogo, le Baron, Mme Cochois, Salimbeni, Marionnette, le Comte, le père Cochois.

Mme COCHOIS. Un instant! un instant! n'allons pas si vite.

LE COMTE, *railleur.* Eh bien, alors, belle Chichotte, chantez-nous l'élégie de la marquise répudiée.

Mouvement de Chichotte.

CHICHOTTE, *debout.* Messeigneurs, il est temps de se retirer. (*Solennellement.*) Disparaissez, ombres fugitive!

LOULOU, *debout aussi.* Disparaissez, messeigneurs les ombres!

LE COMTE, *se levant, à Marionnette.* Adieu donc, bel astre.

LE BARON, *de même, à Gogo.* Adieu, cher ange.

SALIMBENI, *de même.* Adiou, la zolie maman; adieu, la Sisotte; adiou, tutti la famille dé Gazelles.

Le Comte, le Baron et Salimbeni, sortent, au grand étonnement de toute la famile.

SCÈNE XII.

CHICHOTTE, *et* TOUTE LA FAMILLE COCHOIS; *tous assis, excepté Chichotte et Loulou.*

LOULOU. Eh! bien, maman, comme elle les expédie!

Mme COCHOIS. Oh! oh! mais ceci devient grave, à la fin! (*Très-affrayée.*) Ne touchez pas à ce souper, mesdemoiselles! il est enchanté!

Mme Cochois, Babet, Marionnette et Gogo, se lèvent en regardant Chichotte avec frayeur.

LE PÈRE COCHOIS, *toujours assis.* Moi, je le trouve enchanteur.

CHICHOTTE. Approchez, les amis, et n'ayez pas peur*! J'ai fait tout ce que vous m'avez demandé. Maintenant le charme magique a cessé; il n'y a de réel, de positif dans tout cela, que ceci, qui, pour demain vous fera un bon déjeuner, un excellent dîner et un parfait souper.

LE PÈRE COCHOIS. S'il en reste.

LOULOU. Au train dont y va papa, j'en doute.

BABET, *bas, à Chichotte.* Et mon mariage?...

CHICHOTTE, *bas, à Babet.* Je veille sur vous. (*Haut, à la famille.*) Sur ce, allons nous coucher. Bonne nuit, ma chère famille!

Elle prend un flambeau et se dirige vers la chambre où est le Marquis à droite.

LOULOU, *à part, et satisfait.* Elle va m'embrasser. (*Il la suit; Chichotte lui ferme la porte au nez.*) Comment! partie sans m'embrasser! (*A part.*) Ah! j'oubliais son rendez-vous!

COCHOIS, *se levant, et emportant une bou-*

* Loulou, Babet, Gogo, Chichotte, Marionnette, Mme Cochois, le père Cochois à table.

eille de Champagne.) Eh bien, Loulou ! oh ! oh !... (*Il lui rit au nez.*) Bonne nuit, mon garçon ; pas de mauvais rêves !

TOUS, *à Loulou, en défilant devant lui.* Bonne nuit, Loulou !

Il sortent tous par le fond.

LOULOU, *à part.* Sont-ils simples ! sont-ils simples !

SCÈNE XIII.

LOULOU, LE MARQUIS *ensuite, puis* CHICHOTTE.

LOULOU. Allons frapper doucement à sa porte. (*Il frappe, on ne répond pas.*) Insistons. (*Il frappe plus fort, puis appelant.*) Chichotte !... Chichotte !... ma Chichotte !...

LE MARQUIS, *paraissant sur le seuil de la porte.* Tu m'appelles... que me veux-tu?

LOULOU, *reculant épouvanté.* Le marquis !

LE MARQUIS. Quoi ! tu ne reconnais pas ta fiancée ?

LOULOU. Hein ?... (*A part.*) Oh ! oh ! « *Toutes sortes de figures à volonté,* » m'a-t-elle dit... C'est elle, c'est Chichotte qui fait encore des siennes ! (*Haut.*) Fi donc !... Chichotte, c'est pousser la fureur des métamorphoses à un point qui m'est vraiment désagréable.... qui pourrait même, plus tard, devenir matière à divorce.

LE MARQUIS, *en riant.* En ce cas, bonne nuit !

Il sort par le fond.

LOULOU, *à part.* Elle fuit ! courons sur ses traces... appelons !... (*Appelant d'une voix étouffée par la frayeur.*) Portier !.... arrêtez !...

CHICHOTTE, *entr'ouvrant la porte de la chambre où était le Marquis et se montrant, à part.* Évitons un éclat. (*Haut, à Loulou.*) Tais-toi donc, nigaud.

LOULOU, *la voyant.* Oh !

Il s'avance vers elle.

CHICHOTTE, *gaiement.* Bonne nuit, poltron !

Elle rentre et ferme la porte.

LOULOU. Quelle flexibilité de talent ! c'est admirable, mais beaucoup trop fort pour mon organisation. Assez de rendez-vous comme cela !... Ah ! mon Dieu ! je vais avoir peur, tout seul dans mon lit, là-haut... Papa ne couche pas avec maman ; allons coucher avec papa !

ACTE QUATRIÈME.

Le lendemain. Même lieu de la scène ; un verrou à la porte du fond ; un flambeau allumé sur la petite table, à gauche, du même côté, un paquet sur un fauteuil : c'est une toilette verte qui sert à envelopper un costume d'arlequin. A gauche encore, une fenêtre et une porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIONNETTE, Mme COCHOIS, BABET, GOGO.

Mme COCHOIS. C'est singulier : Loulou ne revient pas... voici pourtant l'heure d'aller à l'Opéra qui approche.

BABET. Il ne paraît qu'en dernier avec moi, maman, vous savez... et il est rentré un instant pour préparer son costume. Voici le paquet : l'habit, le masque, le bonnet, les lattes de rechange, tout y est. Il m'a dit qu'il viendrait me chercher, comme il avait été convenu avec vous.

Mme COCHOIS. Oui, je ne me soucie pas que tu ailles au théâtre, avant que d'y avoir affaire : le marquis, dont je me défie plus que jamais, pourrait trouver le moyen de te parler, pendant que je serais occupée de tes sœurs, qui dansent dans l'Opéra, et je n'entends pas cela.

MARIONNETTE. Il était comme un fou, ce Loulou; il n'a qu'un idée en tête : sa fiancée qui a disparu, et qu'on n'a plus retrouvée, ce matin, dans sa chambre... Il court après elle dans tout Berlin.

GOGO, *riant.* Qu'il la fasse tambouriner son épouse !

Mme COCHOIS. Je ne conçois rien à cette fuite-là.

MARIONNETTE. On la comprend encore bien moins quand Loulou l'explique : il soutient, avec un aplomb presque effrayant, que sa Chichotte a pris devant lui, hier, à l'heure du coucher, les traits du marquis d'Argens.

GOGO. En voilà une bonne ! je crois qu'il rêve tout éveillé.

Mme COCHOIS. Mais alors comment va-t-il faire pour son rôle, ce soir ?

BABET. Ne vous inquiétez pas, maman !... Il n'a qu'un pas à exécuter, et c'est avec moi... ce pas qu'il a montré tant de fois au marquis d'Argens, et que le marquis a dansé, dit-on, d'une manière si originale à la cour.

Mme COCHOIS. Oui, je me rappelle même qu'on a osé le comparer à Loulou... Ces gens de cour sont si remplis d'amour-propre ! cela ne fait-il pas hausser les épaules?

MARIONNETTE. Babet dit comme eux pourtant !

BABET. Moi ! c'est pour me faire gronder par maman, sans doute ?...

Mme COCHOIS. Allons ! point de querelles, mes enfants, et qu'en revenant tout à l'heure je trouve la paix rétablie !

MARIONNETTE, *d'un ton tranchant.* Oui, maman...

Mme Cochois sort à droite.

SCÈNE II.

MARIONNETTE, BABET, GOGO.

MARIONNETTE, *continuant.* Aussi, pour la récompenser (*elle désigne Babet*), monsieur le marquis chambellan la fait passer premier sujet avant toutes les autres... avant moi... avant Gogo...

GOGO, *gaiement.* Cela m'est bien égal : est-ce que je n'ai pas le temps d'attendre ?

MARIONNETTE, *hautaine et dédaigneuse.* Premier sujet ! voyez donc !

BABET. Je le suis devenue à rien faire, n'est-ce pas ?

MARIONNETTE. Si tu deviens jamais marquise, ce ne sera pas à rien faire non plus, car tu auras assez fait des pieds et des mains pour cela, et une fois que tu le seras... le pauvre cher homme !

BABET. Je lui dois assez pour être bien pour lui, ma sœur.

MARIONNETTE. Qu'est-ce donc que vous lui devez tant... ma sœur ?

BABET. Ce que je lui dois ! mais c'est lui qui m'a inspiré l'amour du bien et la haine du mal ; c'est lui qui m'a fait connaître les écueils de ce monde dangereux ; aussi la reconnaissance fera éternellement battre mon cœur.

MARIONNETTE. Battre son cœur !

GOGO. Son cœur avec un *h*... chœur d'opéra.

BABET. Comme la jalousie vous rend méchantes !

MARIONNETTE, *indignée.* La jalousie ! par exemple ! je ne suis jalouse de qui que ce soit. Je vaux tout le monde... moi ! Quant à des marquis, pour épouseurs, aux prix où ils sont, il n'y a pas de quoi faire tant la renchérie, va, et si je n'en ai pas, c'est que je n'en aurai pas voulu.

GOGO, *riant.* Et moi donc, des barons !... n'ai-je pas sous la main mon brave directeur? Si je voulais lui faire faire la bonne folie de m'épouser, est-ce que je ne lui arracherais pas son vieux *oui fatal*, tout aussi aisément que le rôle qu'il destinait à la Jolybois ?

SCÈNE III.

MARIONNETTE, Mme COCHOIS, *chargée de cartons ;* BABET, GOGO.

Mme COCHOIS. Allons, mesdemoiselles, partons, il est l'heure... n'oubliez rien... Et toi, Babet, travaille ton pas ; surtout, plus de marquis dans la tête ! Vois-tu ? cette scène du souper... cette histoire de rupture de mariage... ce départ furtif de Chichotte... il y a quelque manigance là-dessous... Adieu, mon enfant.

Elle s'éloigne.

GOGO, *railleuse.* Au revoir, marquise !

MARIONNETTE, *d'un ton aigre-doux.* A bientôt, madame la marquise !

Mme COCHOIS, *près de la porte du fond.* Allons, allons donc, mesdemoiselles !

Mme Cochois, Gogo et Marionnette sortent.

SCÈNE IV.

BABET, *d'abord seule ; puis* CHICHOTTE, *entrant par une porte à gauche.*

BABET. Je le vois avec chagrin ! mes sœurs ne m'aiment plus... que leur ai-je fait ?... en quoi ai-je pu les blesser ?... (*Entrée de Chichotte, qui met doucement le verrou.*) Le marquis m'aime-t-il davantage ?... est-il sincère ?... ou cherche-t-il à me tromper?... (*Apercevant Chichotte auprès d'elle.*) Oh ! *

CHICHOTTE. N'ayez pas peur, ma jolie Babet, c'est moi. Je vous avais promis de veiller sur vous ; l'heure du danger sonne... me voici.

BABET. De quel danger suis-je donc menacée?

CHICHOTTE. Le marquis veut vous enlever, ma petite... La chaise de poste est prête.

BABET. Quoi ! le marquis serait capable...

CHICHOTTE. Il l'essayera, mais... Il faut que, cette nuit même, vous soyez marquise d'Argens.

BABET. Cette nuit !

CHICHOTTE. Je n'aurai pas en vain travailé à l'œuvre toute la journée.

BABET. Monsieur d'Argens est marié...

CHICHOTTE. Fiction, pour se dispenser de vous offrir sa main !

BABET. Il n'est point marié !... je ne puis le croire.

CHICHOTTE, *avec intention.* Je vous le jure.

BABET. Le perfide ! et vouloir m'enlever !

CHICHOTTE. Des amis puissants, que j'a mis dans vos intérêts, sauront bien l'en empêcher.

* Chichotte, Babet.

BABET, *vivement*. Mon frère les secondera! Il doit venir me chercher.

CHICHOTTE. Il ne viendra pas.

BABET. Voyez! son costume est ici.

CHICHOTTE. Je le sais.

BABET. Mais il danse ce soir.

CHICHOTTE. Il ne dansera pas.

BABET, *effrayée*. Qu'est-il donc devenu?

CHICHOTTE. Je le promène pour son bien, le vôtre. (*A part.*) Et ma satisfaction.

SCÈNE V.

CHICHOTTE, BABET, LE MARQUIS *en dehors, derrière la porte du fond.*

LE MARQUIS, *à voix basse et frappant doucement*. Babet, chère Babet, ouvrez.

BABET, *effrayée, bas*. Le marquis!

CHICHOTTE. *bas* Il aura vu partir votre mère et vos sœurs... il croit que vous êtes seule... il faut ouvrir.

BABET, *bas*. Vous me trahissez, madame!

CHICHOTTE, *bas*. Ouvrez... (*Montrant une porte à gauche.*) Je serai là...

BABET, *bas*. Jamais!

CHICHOTTE, *bas*. En ce cas, pour m'en aller, je vais ouvrir moi-même; mais je vous préviens que, si le marquis me voit, votre mariage sera manqué.

LE MARQUIS. Au nom du ciel, Babet, ouvrez!

BABET, *bas à Chichotte*. Vous allez donc vous cacher?

CHICHOTTE, *montrant la porte à gauche, bas*. Là, vous dis-je... soyez sans crainte.

Elle sort à gauche.

SCÈNE VI.

BABET, LE MARQUIS, CHICHOTTE, *dans la chambre à gauche.*

BABET, *ayant ouvert la porte au marquis*. Monsieur, je ne conçois pas une pareille insistance... Que me voulez-vous?

LE MARQUIS. Vous m'aviez permis de me présenter, hier, à votre loge; je devais me trouver seul avec vous. Je viens vous supplier de me dire pourquoi vous m'avez si cruellement fermé votre porte.

BABET. J'ai chargé M. le baron de Swëerts de vous expliquer mes motifs; je sais qu'il s'est acquitté de sa mission.

LE MARQUIS. Babet, je vous en supplie, consentez à fuir en France avec moi.

BABET. Que sont devenus ces beaux principes de morale dont vous faisiez un si pompeux étalage, mon maître en philosophie?

LE MARQUIS. Je jure de vous épouser.

BABET. Oublieriez-vous, par hasard, que vous êtes marié?

LE MARQUIS, *balbutiant*. Mon mariage... Babet... mon mariage... n'a jamais... existé... des raisons...

BABET. Que j'entrevois, que je comprends, monsieur... (*A part.*) C'est donc vrai!... (*Haut.*) Vous avez forgé un obstacle imaginaire à ce que vous regardiez comme le plus ardent de mes vœux. L'offre de votre main, naguère si flatteuse pour moi, n'est plus qu'une injure aujourd'hui... c'est le comble de l'offense.

LE MARQUIS. Babet!

BABET. Vous croire obligé de jouer une pareille comédie! oh! monsieur, monsieur!

LE MARQUIS. Chère Babet, je vous en supplie, écoutez-moi...

BABET. Je n'entends rien.

LE MARQUIS. Si vous eussiez été seule au monde...

BABET, *raillant*. Alors, vous m'eussiez épousée à la face de l'univers, n'est-ce pas?

LE MARQUIS. Qu'en pareil moment la plaisanterie est cruelle!... Oui, sans votre famille...

BABET, *avec dignité*. Vous savez, monsieur, que mon devoir m'appelle à l'Opéra, permettez...

LE MARQUIS. Oui, l'heure se sera écoulée... j'ai ma voiture...

BABET, *à part*. Ciel! (*Haut.*) Je ne puis accepter, monsieur... (*vivement*) d'ailleurs, j'attends mon frère d'un moment à l'autre, et vous concevrez que votre présence ici...

LE MARQUIS. J'entends... Un dernier mot, Babet!... consentez à venir en France avec moi, et nous partons à l'instant. Aussitôt arrivés, je jure que devant Dieu...

BABET. Un mariage secret! je n'en veux pas... Oh! non, cent fois non! je ne serai pas marquise à ce prix! Je le serai ici, pour tous, ou point, marquise affichée sur le mur, comme l'est Babet la danseuse.

LE MARQUIS. Mais vous n'ignorez pas que j'ai présenté à la cour et à la ville la fausse marquise d'Argens; je ne puis donc vous y présenter sans encourir les plus cruelles disgrâces... qui sait même si, dans son juste ressentiment, le roi ne porterait pas atteinte à ma liberté?

BABET. C'est une chance, que vous avez bien courue pour ne pas m'épouser... Marquis, vous venez de me dire votre dernier mot, voici le mien : Pour m'obtenir, il faut me demander à mes parents; il faut que le mariage se fasse à Berlin... la cérémonie

achevée, je m'engage à vous suivre partout où il vous plaira de me conduire, mais sous le titre de marquise d'Argens.

LE MARQUIS. Réfléchissez, Babet...

BABET. Je n'entends plus à quoi que ce soit... oui ou non !

LE MARQUIS, *à part.* Le frère va venir, plus un instant à perdre. (*Haut.*) Oh ! c'est une tyrannie ! Maudit soit le jour où mes yeux rencontrèrent les vôtres ! maudit soit mon amour ! maudite soit votre coquetterie ! c'est elle qui a allumé une passion qui m'a fait fouler aux pieds tous les devoirs, qui a troublé à jamais mon repos... Mais, puisque je n'ai pu vous fléchir par les plus tendres comme par les plus honorables propositions, de gré ou de force il faudra bien... (*Chichotte entr'ouvre la porte, quand du dehors dans la cour, à gauche, on entend Mme Cochois crier :* Babet ! Babet !)

Chichotte referme doucement la porte, sans être ni vue, ni entendue.

BABET. Ma mère !... au nom du ciel, marquis, entrez ici.

LE MARQUIS, *à part, avec joie.* C'est sa chambre !

BABET. Ma famille déjà irritée contre moi... ma mère surtout... je serais perdue !

LE MARQUIS, *d'un ton hypocrite.* Plutôt mille morts que de vous compromettre !.... (*A part.*) Cette fois, je ne serai peut-être pas débusqué. (*Il entre, à droite, dans la chambre de Babet. On entend Mme Cochois crier dans la cour :* Babet ! allons vite, il est l'heure, descends !)

SCÈNE VII.

CHICHOTTE, BABET.

Babet va pour ouvrir la fenêtre à gauche ; Chichotte l'arrête.

CHICHOTTE, *bas, à Babet.* Gardez-vous de répondre !... Portez ce paquet au marquis... (*le paquet de Loulou*) que, sans perdre de temps en vaines questions, il mette le costume de votre frère. Dites bien à M. d'Argens qu'il faut cela pour vous sauver... Accordez-lui sa grâce à ce prix... Allez et revenez ; je vous dirai le reste pendant que le marquis s'habillera... Surtout, qu'il ignore ma présence ici... Allez !

BABET, *prenant le paquet des mains de Chichotte, bas.* Mais ma mère...

CHICHOTTE, *bas, avec aplomb.* Cinq minutes encore à s'impatienter en bas... le temps de monter... et moi qui suis là pour parer à tout... Entrez...

Babet entre à droite avec le paquet.

SCÈNE VIII.

CHICHOTTE, *seule.*

J'étais bien sûre, en éloignant Loulou, et en faisant semer de faux bruits au théâtre, de ramener ici la mère Cochois. Maintenant, si le baron exécute jusqu'au bout sa promesse, je tiens le marquis ; oui, cher marquis, je vous tiens ! De par Dieu ou de par le diable, vous serez *cochoisé*, tout ce qu'il y a de plus cochoisé dans le monde !

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, *dans la chambre de Babet,* BABET, CHICHOTTE, Mme COCHOIS, *en dehors.*

BABET, *bas, à Chichotte.* Le marquis consent à mettre le costume d'arlequin.

Mme COCHOIS, *dans l'escalier.* Babet ! Babet ! répondras-tu ?

CHICHOTTE, *bas, froidement.* Elle n'est encore qu'au premier.

BABET, *bas.* Que faut-il faire ?

CHICHOTTE, *bas.* Danser un pas... n'importe lequel, ici, dans cette chambre, avec le marquis, comme si c'était Loulou... lui défendre d'articuler un mot sous le masque. Vous serez censés travailler, tous deux, avant d'aller au théâtre, et, dans le feu de la danse, n'avoir pas entendu madame Cochois.

BABET, *bas.* Si Loulou rentrait ?...

CHICHOTTE, *bas.* Il ne rentrera pas, vous dis-je

Mme COCHOIS, *dans l'escalier.* Babet ! Babet !

CHICHOTTE, *bas.* Elle n'est encore qu'au second... dites au marquis de se dépêcher. Je m'éloigne, de peur de surprise.

Elle sort à gauche et laisse la porte entr'ouverte.

BABET, *au Marquis, à travers la porte.* Marquis, dépêchez-vous...

CHICHOTTE, *sur le seuil de la porte, à Babet.* Psit ! psit !

Babet, se dirigeant vers Chichotte, sur la pointe du pied, s'arrête en entendant la voix du Marquis ; elle prête l'oreille.

LE MARQUIS, *dans la chambre à droite.* Je suis prêt... mais je fais un paquet de mes habits... je ne veux pas rentrer chez moi, en arlequin.

CHICHOTTE, *entendant cela, à part.* Ah ! très-bien. (*Elle donne des instructions à Babet, qui est venue à elle, et lui dit à mi-voix*). Est-ce compris ?

BABET, *bas.* Parfaitement.

Le Marquis faisant faire un mouvement à la porte de son cabinet, Chichotte ferme vite la porte du sien.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, *dans la chambre de Babet*, BABET, CHICHOTTE, *dans une chambre à gauche.*

BABET, *devant la porte de sa chambre, au Marquis, d'une voix très-inquiète.* Vite, vite, votre paquet... si ma mère le trouvait dans ma chambre!... (*On voit un bras d'Arlequin présenter à Babet un paquet et une épée; Babet les porte vite à Chichotte, sans entrer, et revenant aussitôt près de la porte du marquis.*) Puis, un pas avec moi, celui que vous voudrez, n'importe, pourvu que vous dansiez. Et, quoi qu'on dise, pas un mot!... O mon Dieu! voici maman... y êtes-vous?... partez...

LE MARQUIS, *sans se montrer encore.* Me voici.

Il entre en dansant *.

SCÈNE XI.

BABET, Mme COCHOIS, LE MARQUIS, *en Arlequin et dansant*, CHICHOTTE, *dans la chambre, à gauche.*

Mme COCHOIS, *entrant, à Babet, sans voir d'abord le Marquis.* Comment! tu ne réponds pas à ta mère... (*Apercevant le marquis qu'elle prend pour Loulou.*) Ah! Loulou! mon cher enfant, te voilà donc? Que tu m'as causé d'inquiétude! on disait au théâtre que tu avais donné ta démission, et que tu ne voulais pas danser... Je suis vite accourue... c'est une voiture de place que tu me coûtes; mais je ne regrette pas mon argent, va.... Et ta fiancée, en as-tu eu des nouvelles?

Le Marquis, sans faire attention à elle, continue sa danse.

* Ici l'acteur qui joue le Marquis est remplacée par un danseur, jusqu'à la fin de l'acte, à moins que l'acteur ne sache danser, et puisse assez rapidement s'habiller en arlequin.

BABET. Ne l'interrompez pas, ma mère! il improvise.

Mme COCHOIS. Ah! il improvise! voyons cela... voyons!... j'aime le diable au corps, moi. Oui, oui... bravo, Loulou!... admirable! merveilleux!.... bravissimo, mon enfant!... ce n'est pas parce que je suis ta mère, mais tu es un dieu, un dieu qui m'électrise. (*Le Marquis s'anime, Mme Cochois trasportée applaudit, bat la mesure, fait elle-même quelques pas en se donnant des grâces.*) Oh, divin! divin!

On entend frapper violemment à la porte. Le Marquis veut rentrer dans la chambre à côté.

BABET, *le retenant.* Restez, monsieur!

Le Marquis reste auprès d'elle *.

Mme COCHOIS. Quels sont les brutaux?.... Entrez.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, *en Arlequin*, BABET, UN EXEMPT, Mme COCHOIS, DEUX GRENADIERS, *en faction près de la porte du fond.*

L'EXEMPT. Au nom du roi!...

Mme COCHOIS. Les grenadiers du roi!... vous avez manqué l'heure, mes enfants; on vient vous prendre.

Mouvement prononcé du Marquis.

BABET, *à part.* Je devine! tout ceci est l'œuvre de Chichotte.

L'EXEMPT. Au nom de sa majesté, et par ordre de monsieur le directeur de l'Opéra, LOULOU et BABET COCHOIS, je viens vous chercher pour vous conduire au théâtre!

Le Marquis paraît consterné.

BABET, *bas, au Marquis.* Si vous vous faites reconnaître, je suis perdue. (*Haut, à l'Exempt et aux Grenadiers.*) Quand il vous plaira, messieurs, nous sommes à vos ordres. (*Au Marquis.*) Allons, mon frère.

Elle l'entraîne.

Mme COCHOIS. Je vous suis, les enfants; la voiture est en bas.

L'EXEMPT. Alors, marche!

Tous sortent, Chichotte se montre, suit des yeux le Marquis, et le nargue du doigt.

* Le Marquis, Babe Mme Cochois.

ACTE CINQUIÈME.

A l'Opéra, dans la loge de Lonlou, c'est-à-dire un petit salon. Porte au fond, une autre porte à droite; du même côté, et sur le premier plan, un vasistas garni d'un petit rideau; à gauche, une toilette avec deux flambeaux allumés. Près de la toilette un canapé; fauteuils, siéges, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, CHICHOTTE; *ils entrent par la droite.*

LE BARON. Cela s'est donc bien passé dans la maison Cochois?

CHICHOTTE. Divinement, baron... Et le marquis? qu'en avez-vous fait?

LE BARON. Je ne l'ai pas vu... je m'en suis bien gardé; mais affublé du costume d'Arlequin, il s'est, comme bien vous le pensez, laissé enfermer, sans dire mot, dans mon cabinet, où il est gardé à vue.

CHICHOTTE. Croyez-vous que Babet soit bientôt prête?

LE BARON. Avant cinq minutes, elle ira chercher le marquis, et l'amènera ici, le tout suivant vos instructions. A propos, pourquoi avoir choisi cette pièce, qui est la loge de Loulou?

CHICHOTTE. Afin qu'en voyant sortir d'ici le marquis, dans son accoutrement d'Arlequin, les gens du théâtre ne se doutent de rien, et soient bien convaincus que c'est Loulou qui entre en scène.

LE BARON. Comment, ma belle! vous voulez absolument faire danser ce pauvre marquis sur le théâtre?

CHICHOTTE. Je le veux, il le faut.

LE BARON. Mais s'il allait estropier son pas?

CHICHOTTE. On dit qu'il le danse d'une façon fort comique. Et d'ailleurs, est-ce qu'on estropie quelque chose aujourd'hui? On ne verra que le nom de Cochois, et le succès est au bout.

LE BARON. Mais s'il arrivait maintenant dans sa loge....

CHICHOTTE. Loulou?... il court après moi, et quand il arrivera, le garçon de théâtre que vous avez mis à ma disposition saura bien nous défendre d'une surprise.

LE BARON. Ah! oui, Georges... il est intelligent, n'est-ce pas? Mais quelle sera la conclusion de tout ceci?

CHICHOTTE. Je vous l'ai dit vingt fois depuis ce matin, baron: le mariage du marquis avec Babet.

LE BARON. D'Argens ne le voudra pas.

CHICHOTTE. Il faudra bien qu'il le veuille, lorsqu'après avoir dansé, il s'agira de reparaître sans masque sur la scène, devant le public et le roi!... Pour se tirer de là, le marquis, déjà fortement épris de Babet, consentira à tout ce qu'on exigera de lui.

LE BARON. Babet elle-même voudra-t-elle se prêter à cette espèce d'escamotage?

CHICHOTTE. Elle hésitait. « *Le marquis* » *cherchait bien à vous enlever, ma petite,* » (lui ai-je dit). Et soudain ses scrupules, vrais ou simulés, se sont évanouis comme par enchantement.

LE BARON. Voyez donc!... est-elle intrigante, cette Chichotte!

CHICHOTTE. Nous sommes deux, mon compère.

LE BARON. Dites que vous m'avez forcé la main, en me menaçant d'aller conter à la petite Gogo que je suis marié.

CHICHOTTE. Mais, mon cher monsieur, si j'expose l'une par mon silence, je veux au moins sauver l'autre... Capitulation de conscience, baron.

LE BARON. Ah ça, vous tiendrez votre parole, comme j'ai tenu la mienne: vous allez partir de Berlin?... Vous concevez que la bienséance... la morale....

CHICHOTTE. Oui, oui, je partirai, baron. (*A part.*) Ah! tu veux de la morale... eh bien, tu en auras... (*Haut.*) Où irai-je, par exemple? je n'en sais rien.

LE BARON, *lui donnant un papier.* Voici votre itinéraire.

CHICHOTTE. Que vois-je! Un engagement de première chanteuse pour Milan... Signé Salimbeni!... Comment?

LE BARON. Par mon intermédiaire, Salimbeni sollicitait le privilége de Milan; le courier de ce matin m'a apporté sa nomination; cinq minutes après, vous étiez engagée dans sa troupe. Vous partez ensemble, cette nuit.

CHICHOTTE. Ensemble! Honni soit qui mal y pense!... Touchez là, baron, ça me va.

Entrée de Georges.

LE BARON, *le voyant.* Voici Georges qui vient nous avertir... Sauvons-nous.

Il sort précipitamment, avec Chichotte, par la petite porte à droite.

SCÈNE II.

LE MARQUIS *en Arlequin*, et BABET *en costume de danse, entrant par le fond.*

LE MARQUIS, *ôtant son masque.* Ouf! je respire! Que je vous sais gré de m'avoir délivré, Babet!

BABET, *à part.* A mon rôle! (*Haut et ironiquement.*) C'est moi qui vous remercie, marquis; vous avez été d'une bonté...

LE MARQUIS, *préoccupé.* Oh! bien naturelle... (*Avec auxiété.*) Mes habits... mes habits!...

On entend sonner la cloche du théâtre.

BABET, *jouant la frayeur.* Ciel! miséricorde! Il faut que j'entre en scène avec Loulou!... Où est-il? vous avez son costume... Il le cherche sans doute... mon pauvre frère! Son état perdu! ma réputation...

LE MARQUIS, *très-inquiet.* Et moi, chambellan du roi... atteint et convaincu, pris les mains dans les poches d'une casaque d'Arlequin!... Babet, un parti désespéré peut seul nous tirer de là... Quant à votre frère, j'ai du crédit, j'en userai... Je me sauve...

Il a remis son masque et se dirige vers la porte du fond. Il redescend promptement la scène, en voyant entrer le Baron escorté de plusieurs garçons de théâtre.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, BABET, LE BARON, GARÇONS DE THÉATRE.

LE BARON, *entouré des Garçons.* Descendez donc, mes amis.. Se faire attendre ainsi, c'est d'une inconvenance!

LE MARQUIS, *à part, stupéfait.* En voilà bien d'une autre, pardieu!

BABET. Mille pardons, monsieur le baron; mon frère est indisposé et tout à fait hors d'état de danser.

LE MARQUIS, *à part, terrifié.* De danser!

LE BARON. Hors d'état! hors d'état!... Il dansera .. ce n'est qu'un intermède... un pas... l'affaire de dix minutes...

BABET. C'est impossible. Il ne dansera pas.

LE MARQUIS, *bas, à Babet.* Bien!

LE BARON. C'est ce que nous allons voir... Au surplus, les médecins sont là.

LE MARQUIS, *bas, à Babet.* Non, non! (*A part.*) Maudits garçons, qui m'empêchent de lui parler!

LE BARON, *à part.* Pauvre marquis!... il me fait des signes... (*Haut.*) Allons, allons!

BABET, *feignant l'indignation.* Traiter avec cette rigueur un danseur distingué, quand il est malade!

LE BARON, *malignement.* Malade!... Est-ce qu'on est malade quand le roi a envie de s'amuser?

LE MARQUIS, *à part, pétrifié.* Le roi!

BABET. Vous le voyez, monsieur le baron! mon frère se soutient à peine.

LE BARON. Je le connais bien... c'est une mauvaise tête... Il dansera...

BABET. Non, monsieur le baron, non!

Signes d'intelligences avec le Baron.

LE BARON, *à part.* Elle joue son rôle comme un ange, la petite... (*Haut.*) Ah! vous le prenez sur ce ton-là, mademoiselle... Eh bien, vous allez apprendre ce que c'est qu'un directeur!

Il fait quelques pas; Babet le suit, et fait semblant de vouloir le calmer.

LE MARQUIS, *à part.* Gare les grenadiers! Au fait, je suis masqué, j'ai dansé tant de fois cette arlequinade... (*Bas, à Babet, qui s'est rapprochée de lui.*) Ma chère, sautons le pas.

BABET. Monsieur le baron, de grâce, point d'éclat! mon frère se soumet.

LE BARON. A la bonne heure!

LE MARQUIS, *bas, à Babet.* Vous voyez quelle preuve d'amour je vous donne, Babet.

BABET, *bas, au Marquis, avec ironie.* Oui, marquis. (*Haut, au même.*) Allons, Loulou, allons!

Ils sortent tous deux par la petite porte, accompagnés par les Garçons.

LE BARON, *aux Garçons.* Accompagnez mademoiselle... (*appuyant*) et monsieur... jusqu'à ce qu'ils soient entrés en scène. Vous répondez d'eux.

SCÈNE IV.

LE BARON, *seul.*

Il ne faut pas perdre ce spectacle-là. Cette fois, par exemple, je conçois qu'on puisse s'amuser à l'Opéra..... Ne manquons pas surtout d'aller prévenir le roi dans sa loge. Ce sera une bonne fortune pour sa majesté, qui aime tant à faire des malices à ce pauvre d'Argens.

Il sort par la petite porte.

SCÈNE V.

GEORGES, LOULOU, *entrant par le fond.*

LOULOU, *tout défait.* Ce n'est pas ma faute,

te dis-je, si j'arrive trop tard, mon cher Georges.

GEORGES, *à part.* N'oublions pas les ordres qu'on m'a donnés. (*Jouant l'extrême surprise, haut.*) Je n'en reviens pas, monsieur.

LOULOU. Et moi, je ne sais pas comment j'en suis revenu.

GEORGES. C'est pourtant bien vous que je vois.

LOULOU. Ma foi! après tout ce qui m'est arrivé depuis hier, je ne jurerais plus de rien.

GEORGES. Quoi! monsieur, vous n'êtes pas bien sûr d'être vous?... Ah! que vous me faites de bien, qui que vous soyez!...

LOULOU. Hein?

GEORGES. Non, monsieur, je ne répondais déjà plus de moi... je me croyais au moins fou...

LOULOU. Eh bien, mais, à te dire vrai, je...

GEORGES. Regardez, monsieur, regardez sur le théâtre, par votre vasistas.

LOULOU. Pourquoi donc faire?

GEORGES. Regardez toujours. Il se passe sur la scène des choses extraordinaires, incroyables... Mais regardez, je vous en prie, monsieur, regardez!

Loulou ouvre le vasistas, à droite, et regarde.*

SCÈNE VI.

LOULOU, CHICHOTTE, GEORGES.

CHICHOTTE, *bas, à Georges, tandis que Loulou regarde par le vasistas.* Georges, vous savez ce qu'il vous reste à faire... Allez.

Georges sort par le fond.

LOULOU, *regardant toujours, à part.* Oh! oh! que vois-je?... Babet et un arlequin!... Ils dansent!...

CHICHOTTE, *à part.* Saute, saute, marquis!

LOULOU, *appelant et se retournant.* Georges! (*Apercevant Chichotte.*) Chichotte!

CHICHOTTE. Eh bien! qu'as-tu donc?

LOULOU. J'ai... j'ai... je n'ai la force de rien avoir.

CHICHOTTE. Cela ne t'empêche pas de t'admirer... Au fait, tu danses, ce soir, comme un Dieu!

LOULOU, *stupéfait.* Je... je...

CHICHOTTE. Tu es assez enfant, je gage, pour te croire là, près de moi!

LOULOU. Je n'y suis pas, peut-être?

CHICHOTTE. Eh non! tu es en scène.

LOULOU. Chichotte, ne me fais pas peur!

* Loulou, Georges.

CHICHOTTE. Peur! c'est ta fortune que je fais... Je te dis que tu danses là bas.

Elle désigne la droite.

LOULOU, *se tâtant la jambe.* Là-bas!... qu'est-ce que c'est donc que cela, ici?

CHICHOTTE. Rien.

LOULOU. Rien!

CHICHOTTE. C'est une vision, une chimère.

LOULOU. Une chimère!

CHICHOTTE. Tout ce que tu voudras... tu n'en es pas moins un arlequin de premier ordre!

LOULOU. Moi!

CHICHOTTE. Un arlequin qu'on applaudit à triple salve... un arlequin qu'on va redemander, couronner!

LOULOU. Moi, Chichotte!

On entend crier à droite dans la coulisse: *Arlequin! Arlequin!*

CHICHOTTE. Entends-tu?

LOULOU. Arlequin!... j'entends bien.... mais il y a tant d'arlequins dans le monde, rien ne me prouve que ce soit moi... (*On entend crier Cochois! Cochois!*) Moi! c'est moi; oui, c'est bien moi... (*Il recule épouvanté*.*) Suis-je double?

CHICHOTTE. Eh! non, tu es simple.

On entend crier plus fort: *Cochois! Cochois!*

LOULOU. Ah! mon Dieu! mon Dieu! ma tête se détraque... je deviens fou... je me meurs!...

Il tombe évanoui sur le canapé à gauche. Chichotte se rapproche de lui.

SCÈNE VII.

LE BARON, CHICHOTTE, LOULOU, *évanoui, et vers la fin de la scène*, GEORGES.

LE BARON, *sans voir Loulou.* Mon cher Cochois, que je vous féli...

CHICHOTTE, *lui montrant Loulou.* Chut!

LE BARON, *bas.* Il dort?

CHICHOTTE, *bas.* Il s'est trouvé mal, ce ne sera rien. (*Avec anxiété.*) Eh bien, le marquis?...

LE BARON, *bas.* Il épouse, ma foi...

CHICHOTTE, *satisfaite.* Ah!

LE BARON. Oui, il a donné à Babet sa parole de gentilhomme... il va demander sa main ce soir.

CHICHOTTE, *bas.* Que vous avais-je dit, baron?

LE BARON, *bas.* C'est vrai... En deux secondes, aidé par Georges, dans la petite loge des changements, il a repris ses habits qu'on

* Chichotte, Loulou.

lui a rendus, et est allé dans la salle se montrer au roi pour démentir par sa présence les malins propos, si le tour que vous lui avez joué venait à être divulgué.

CHICHOTTE. Et le costume d'Arlequin?

LE BARON. Georges le rapporte.

On dehors on entend Mme Cochois appeler : *Loulou! Loulou!*

CHICHOTTE, *bas.* Madame Cochois! (*A Georges qui entre.*) Vite, tout cela sur ce fauteuil.

Georges place le costume d'Arlequin sur le dos du canapé de Loulou.

SCÈNE VIII.

LE BARON, CHICHOTTE, Mme COCHOIS, LOULOU, GEORGES, *dans le fond.*

Mme COCHOIS, *entrant par le fond.* Où est-il? où est-il, que je l'embrasse!.... (*Voyant Loulou évanoui.*) Ciel!

CHICHOTTE. Calmez-vous, madame... l'émotion... le bonheur..

LE BARON, *jouant l'empressement.* Des sels!... de l'éther!...

Il se sauve par le fond, suivi de Georges.

Mme COCHOIS, *avec une tendre anxiété.* Loulou, mon Loulou!

LOULOU, *reprenant ses sens.* Qui m'appelle? ma mère!

Mme COCHOIS. Oui, oui, c'est moi, mon enfant... tu as été ravissant! Ah! j'avais bien pressenti ton succès, mon Loulou, rien qu'à la manière dont tu t'étais trémoussé tantôt.

LOULOU, *la prenant par le bras.* Où me trémoussai-je, s'il vous plaît, ma mère?

Mme COCHOIS. Chez nous donc! tu sais, quand les grenadiers eurent *la chose* de t'empoigner.

LOULOU, *au comble de la stupeur.* Les grenadiers!... m'empoigner!... (*Apercevant son costume d'Arlequin sur le canapé.*) Mes habits!... comment se trouvent-ils là?... j'ai la fièvre... je brûle... je bous.... j'éclate... de l'air!... (*Il traverse le théâtre, et voyant Chichotte près de lui*.*) Oh!... Chichotte!

CHICHOTTE, *bas, à Loulou.* Eh bien, où vas-tu, imbécile?... laisse-toi donc faire!

LOULOU, *revenant tout de suite à lui, et radieux, à part.* Oh!... (*A bout de forces.*) C'est égal, je le répète : c'est trop fort pour mon organisation... beaucoup trop fort.

Il s'assied sur une chaise.

* Loulou, Chichotte, Mme Cochois.

SCÈNE IX.

LOULOU, *assis;* CHICHOTTE, *qui disparait sans bruit après l'entrée du père Cochois;* LE PÈRE COCHOIS, Mme COCHOIS.

LE PÈRE COCHOIS, *des couronnes au bras.* Superbe! admirable! un succès fou! (*Voyant Loulou en tenue de ville.*) Déshabillé! c'est scandaleux!... sans une annonce d'indisposition subite, ils auraient tout brisé!... (*On entend crier : Cochois! Cochois!*) Tiens! les entends-tu qui recommencent?

Loulou se lève.

SCÈNE X.

LOULOU, GEORGES, LE PÈRE COCHOIS, Mme COCHOIS.

GEORGES, *à Loulou.* Le public est furieux!.... Descendez donc, monsieur Cochois... vite, vite, montrez-vous!

Mme COCHOIS. Oui, va, mon enfant.

LOULOU. Allons!

Il se dispose à sortir.

LE PÈRE COCHOIS. Un moment!... attendez donc au moins que je sois à mon poste!

LOULOU, *s'arrêtant.* Mon papa a raison... laissez passer mon papa!

Le père Cochois sort. Loulou et Georges le suivent.

GEORGES, *en sortant.* Place au théâtre, place!

SCÈNE XI.

SALIMBENI, LE BARON, Mme COCHOIS, LE COMTE,* *et plus tard* MARIONNETTE, GOGO.

TOUS LES NOUVEAUX PERSONNAGES, *entrant.* Bravo! bravo! bravissimo Loulou!

LE COMTE, *à Mme Cochois.* Votre fils a été adorable, belle maman... n'est-ce pas, baron?

LE BARON. Il n'a jamais dansé comme cela! aussi, le roi charmé l'a-t-il nommé premier sujet! (*On entend des applaudissements et des bravos.*) Tenez! le voilà qui paraît! entendez-vous la salle crouler?

Nouveaux applaudissements, encore plus forts.

MARIONNETTE *et* GOGO, *entrant*.* Oh! bien, très-bien!

* Salimbeni, le Baron, Mme Cochois, Gogo, Marionnette, le Comte.

Mme COCHOIS, *au comble du bonheur.* Que vous me rendez, tous, heureuse!... Je vous l'avouerai : ce n'est pas parce qu'il est mon fils, mais Loulou a toujours été mon danseur... Ce soir surtout! avez-vous vu comme il a eu *la chose* de faire rire aux larmes sa Majesté?... elle se roulait dans sa loge, cette pauvre bonne Majesté, et, oubliant l'étiquette qui défend d'applaudir quand elle est présente, c'est-elle, elle-même qui a donné le signal de... de...

LE COMTE, *avec impertinence.* De... de la claque... allons donc, belle maman!

Mme COCHOIS, *entre ses dents.* Insolent! que ces Russes sont bêtes!

SCÈNE XII.

SALIMBENI, LE BARON, LOULOU, LE MARQUIS, BABET, Mme COCHOIS, GOGO, MARIONNETTE, LE COMTE.

LOULOU, *précédant le Marquis et Babet, tout essoufflé.* Grande nouvelle!... victoire!

MARIONNETTE. Qu'y a-t-il donc?

LE MARQUIS, *tenant Babet par la main.* Madame Cochois, je vous demande la main de mademoiselle votre fille...

Étonnement et rire concentré des seigneurs. Dépit prononcé chez Marionnette et Gogo. Joie chez Loulou.

LOULOU, *vivement.* Accordé!

Mme COCHOIS, *tout ébahie.* Mais...

LE MARQUIS. Mon mariage est définitivement rompu.

LOULOU. Rompu, maman!

Mme COCHOIS, *ravie.* C'est bien différent... certainement, monsieur le marquis... assurément que... (*A Babet.*) Baise ta mère, marquise.

LOULOU, *frappant sur l'épaule du Marquis.* Bien cela, marquis! je vous rends mon estime.

SCÈNE XIII.

SALIMBENI, LE BARON, LOULOU, LE MARQUIS, BABET, LE PÈRE COCHOIS, Mme COCHOIS, GOGO, MARIONNETTE, LE COMTE.

LE PÈRE COCHOIS, *les manches retroussées.* Enlevé, j'espère!...

Mme COCHOIS. Approchez, monsieur Cochois; je vous présente votre gendre, M. le marquis d'Argens...

COCHOIS. Mon gendre!... comment, mon gendre!

SALIMBENI. Eh! oui, vostre zendre, monsou Cossois, lé mari dé la Babet.

Mme COCHOIS. Monsieur Cochois, j'ai donné votre consentement.

LE PÈRE COCHOIS. Ah!... alors tout est régulier... (*Au Marquis.*) Agréez mon respect, mon gendre.

LE MARQUIS *. Touchez là, monsieur Cochois.

Il lui donne la main.

SCÈNE XIV.

SALIMBENI, LE BARON, CHICHOTTE, LOULOU, LE MARQUIS, BABET, LE PÈRE COCHOIS, Mme COCHOIS, GOGO, MARIONNETTE, LE COMTE.

LOULOU, *voyant Chichotte.* Chichotte!... tiens! je l'avais oubliée...

CHICHOTTE. Monsieur le comte et monsieur le baron, on vous cherche partout... vos deux femmes viennent de descendre à l'hôtel des Ambassadeurs.

LE COMTE et LE BARON, *à part.* Aïe!

TOUTE LA FAMILLE COCHOIS, *indignée.* Leurs femmes!

CHICHOTTE, *bas, au Baron.* Vous vouliez de la morale, baron, il vous en arrive.

LE BARON. Oh!... (*A part.*) Bien joué.

LE COMTE, *gaîment.* Sans rancune, belle maman. Adieu, tous les petits amours Cochois!... Et vous, marquis, bonne lune de miel!... Allons, baron!

Le Baron et le Comte sortent.

SCÈNE XV.

SALIMBENI, CHICHOTTE, LOULOU, LE MARQUIS, BABET, LE PÈRE COCHOIS, Mme COCHOIS, GOGO, MARIONNETTE.

LE PÈRE COCHOIS. Ah! ils avaient des femmes, ces gaillards-là! Eh! bien, tu as le nez fin, toi, madame Cochois... compliment!

Mme COCHOIS, *furieuse.* Oh! les nerfs! les nerfs!

CHICHOTTE. Eh! bien, Loulou, es-tu content de moi?

LOULOU, *à part.* C'est elle qui a tout fait. (*Haut.*) Je ne voudrais que vivre cent ans, riche... et très-bien portant, pour te prouver toute ma reconnaissance.

CHICHOTTE. Adieu, alors. Je pars.

* Entrée de Chichotte qui, sans bruit, vient se placer à côté de Loulou.

lui a rendus, et est allé dans la salle se montrer au roi pour démentir par sa présence les malins propos, si le tour que vous lui avez joué venait à être divulgué.

CHICHOTTE. Et le costume d'Arlequin?

LE BARON. Georges le rapporte.

Du dehors on entend Mme Cochois appeler : *Loulou! Loulou!*

CHICHOTTE, *bas.* Madame Cochois! (*A Georges qui entre.*) Vite, tout cela sur ce fauteuil.

Georges place le costume d'Arlequin sur le dos du canapé de Loulou.

SCÈNE VIII.

LE BARON, CHICHOTTE, Mme COCHOIS, LOULOU, GEORGES, *dans le fond.*

Mme COCHOIS, *entrant par le fond.* Où est-il? où est-il, que je l'embrasse!.... (*Voyant Loulou évanoui.*) Ciel!

CHICHOTTE. Calmez-vous, madame... l'émotion... le bonheur..

LE BARON, *jouant l'empressement.* Des sels!... de l'éther!...

Il se sauve par le fond, suivi de Georges.

Mme COCHOIS, *avec une tendre anxiété.* Loulou, mon Loulou!

LOULOU, *reprenant ses sens.* Qui m'appelle? ma mère!

Mme COCHOIS. Oui, oui, c'est moi, mon enfant... tu as été ravissant! Ah! j'avais bien pressenti ton succès, mon Loulou, rien qu'à la manière dont tu t'étais trémoussé tantôt.

LOULOU, *la prenant par le bras.* Où me trémoussai-je, s'il vous plaît, ma mère?

Mme COCHOIS. Chez nous donc! tu sais, quand les grenadiers eurent *la chose* de t'empoigner.

LOULOU, *au comble de la stupeur.* Les grenadiers!... m'empoigner!... (*Apercevant son costume d'Arlequin sur le canapé.*) Mes habits!... comment se trouvent-ils là?... j'ai la fièvre... je brûle.. je bous.... j'éclate... de l'air!... (*Il traverse le théâtre, et voyant Chichotte près de lui*.*) Oh!... Chichotte!

CHICHOTTE, *bas, à Loulou.* Eh bien, où vas-tu, imbécile?... laisse-toi donc faire!

LOULOU, *revenant tout de suite à lui, et radieux, à part.* Oh!... (*A bout de forces.*) C'est égal, je le répète : c'est trop fort pour mon organisation... beaucoup trop fort.

Il s'assied sur une chaise.

* Loulou, Chichotte, Mme Cochois.

SCÈNE IX.

LOULOU, *assis;* CHICHOTTE, *qui disparaît sans bruit après l'entrée du père Cochois;* LE PÈRE COCHOIS, Mme COCHOIS.

LE PÈRE COCHOIS, *des couronnes au bras.* Superbe! admirable! un succès fou! (*Voyant Loulou en tenue de ville.*) Déshabillé! c'est scandaleux!... sans une annonce d'indisposition subite, ils auraient tout brisé!... (*On entend crier :* Cochois! Cochois!) Tiens! les entends-tu qui recommencent?

Loulou se lève.

SCÈNE X.

LOULOU, GEORGES, LE PÈRE COCHOIS, Mme COCHOIS.

GEORGES, *à Loulou.* Le public est furieux!.... Descendez donc, monsieur Cochois... vite, vite, montrez-vous!

Mme COCHOIS. Oui, va, mon enfant.

LOULOU. Allons!

Il se dispose à sortir.

LE PÈRE COCHOIS. Un moment!... attendez donc au moins que je sois à mon poste!

LOULOU, *s'arrêtant.* Mon papa a raison... laissez passer mon papa!

Le père Cochois sort. Loulou et Georges le suivent.

GEORGES, *en sortant.* Place au théâtre, place!

SCÈNE XI.

SALIMBENI, LE BARON, Mme COCHOIS, LE COMTE, *et plus tard* MARIONNETTE, GOGO.

TOUS LES NOUVEAUX PERSONNAGES, *entrant.* Bravo! bravo! bravissimo Loulou!

LE COMTE, *à Mme Cochois.* Votre fils a été adorable, belle maman... n'est-ce pas, baron?

LE BARON. Il n'a jamais dansé comme cela! aussi, le roi charmé l'a-t-il nommé premier sujet! (*On entend des applaudissements et des bravos.*) Tenez! le voilà qui paraît! entendez-vous la salle crouler?

Nouveaux applaudissements, encore plus forts.

MARIONNETTE *et* GOGO, *entrant*.* Oh! bien, très-bien!

* Salimbeni, le Baron, Mme Cochois, Gogo, Marionnette, le Comte.

Mme COCHOIS, *au comble du bonheur.* Que vous me rendez, tous, heureuse!... Je vous l'avouerai : ce n'est pas parce qu'il est mon fils, mais Loulou a toujours été mon danseur... Ce soir surtout! avez-vous vu comme il a eu *la chose* de faire rire aux larmes sa Majesté?... elle se roulait dans sa loge, cette pauvre bonne Majesté, et, oubliant l'étiquette qui défend d'applaudir quand elle est présente, c'est-elle, elle-même qui a donné le signal de... de...

LE COMTE, *avec impertinence.* De... de la claque... allons donc, belle maman!

Mme COCHOIS, *entre ses dents.* Insolent! que ces Russes sont bêtes!

SCÈNE XII.

SALIMBENI, LE BARON, LOULOU, LE MARQUIS, BABET, Mme COCHOIS, GOGO, MARIONNETTE, LE COMTE.

LOULOU, *précédant le Marquis et Babet, tout essoufflé.* Grande nouvelle!... victoire!

MARIONNETTE. Qu'y a-t-il donc?

LE MARQUIS, *tenant Babet par la main.* Madame Cochois, je vous demande la main de mademoiselle votre fille...

Étonnement et rire concentré des seigneurs. Dépit prononcé chez Marionnette et Gogo. Joie chez Loulou.

LOULOU, *vivement.* Accordé!

Mme COCHOIS, *tout ébahie.* Mais...

LE MARQUIS. Mon mariage est définitivement rompu.

LOULOU. Rompu, maman!

Mme COCHOIS, *ravie.* C'est bien différent... certainement, monsieur le marquis... assurément que... (*A Babet.*) Baise ta mère, marquise.

LOULOU, *frappant sur l'épaule du Marquis.* Bien cela, marquis! je vous rends mon estime.

SCÈNE XIII.

SALIMBENI, LE BARON, LOULOU, LE MARQUIS, BABET, LE PÈRE COCHOIS, Mme COCHOIS, GOGO, MARIONNETTE, LE COMTE.

LE PÈRE COCHOIS, *les manches retroussées.* Enlevé, j'espère!...

Mme COCHOIS. Approchez, monsieur Cochois; je vous présente votre gendre, M. le marquis d'Argens,..

COCHOIS. Mon gendre!... comment, mon gendre!

SALIMBENI. Eh! oui, vostre zendre, monsou Cossois, lé mari dé la Babet.

Mme COCHOIS. Monsieur Cochois, j'ai donné votre consentement.

LE PÈRE COCHOIS. Ah!... alors tout est régulier... (*Au Marquis.*) Agréez mon respect, mon gendre.

LE MARQUIS *. Touchez là, monsieur Cochois.

Il lui donne la main.

SCÈNE XIV.

SALIMBENI, LE BARON, CHICHOTTE, LOULOU, LE MARQUIS, BABET, LE PÈRE COCHOIS, Mme COCHOIS, GOGO, MARIONNETTE, LE COMTE.

LOULOU, *voyant Chichotte.* Chichotte!... tiens! je l'avais oubliée...

CHICHOTTE. Monsieur le comte et monsieur le baron, on vous cherche partout... vos deux femmes viennent de descendre à l'hôtel des Ambassadeurs.

LE COMTE *et* LE BARON, *à part.* Aïe!

TOUTE LA FAMILLE COCHOIS, *indignée.* Leurs femmes!

CHICHOTTE, *bas, au Baron.* Vous vouliez de la morale, baron, il vous en arrive.

LE BARON. Oh!... (*A part.*) Bien joué.

LE COMTE, *gaiement.* Sans rancune, belle maman. Adieu, tous les petits amours Cochois!... Et vous, marquis, bonne lune de miel!... Allons, baron!

Le Baron et le Comte sortent.

SCÈNE XV.

SALIMBENI, CHICHOTTE, LOULOU, LE MARQUIS, BABET, LE PÈRE COCHOIS, Mme COCHOIS, GOGO, MARIONNETTE.

LE PÈRE COCHOIS. Ah! ils avaient des femmes, ces gaillards-là! Eh! bien, tu as le nez fin, toi, madame Cochois... compliment!

Mme COCHOIS, *furieuse.* Oh! les nerfs! les nerfs!

CHICHOTTE. Eh! bien, Loulou, es-tu content de moi?

LOULOU, *à part.* C'est elle qui a tout fait. (*Haut.*) Je ne voudrais que vivre cent ans, riche... et très-bien portant, pour te prouver toute ma reconnaissance.

CHICHOTTE. Adieu, alors. Je pars.

* Entrée de Chichotte, qui, sans bruit, vient se placer à côté de Loulou.

LOULOU. Tu pars!

CHICHOTTE. Pour toujours. Dans cinq minutes le charme aura cessé. Si tu veux revoir ta fiancée, dont j'ai pris la forme et les traits, tu la retrouveras première chanteuse au théâtre de Milan; mais je ne te le conseille pas.

LOULOU. Et qui donc es-tu pour te permettre?...

CHICHOTTE. Demande au marquis... il te le dira peut-être.

LE MARQUIS, *à Loulou, qui le regarde.* Le diable!

LOULOU, *vivement.* Je m'en doutais!... Comme il ressemble à ma fiancée!...

CHICHOTTE. Embrasse-moi alors.

LOULOU, *indigné.* Que je t'embrasse!... (*Impérativement.*) Sortez! (*Au Marquis.*) Beau-frère, vous qui êtes homme d'épée, et civil en même temps, veuillez reconduire monseigneur... entre gentilshommes, cela se fait.

CHICHOTTE, *désignant Salimbeni.* Non... voici le plus brave; votre main, Salimbeni.

SALIMBENI, *à Chichotte, lui présentant la main.* A Milan, ma colombe!

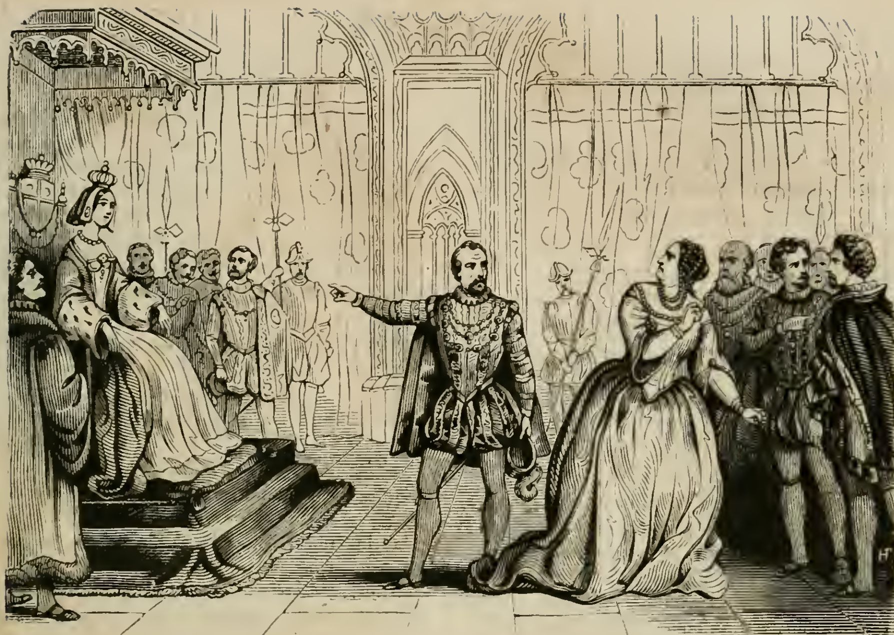
CHICHOTTE, *gaiement.* A Milan, mon vautour! (*A la famille, s'avançant vers elle.*) Rassurez-vous, bonnes gens... (*Loulou en reculant fait reculer les autres*) je jure de ne plus revenir... Allons, Salimbeni!

Elle sort avec Salimbeni.

LOULOU. Le diable m'en a marié une... Dieu sauve les deux autres!

FIN.

Imprimerie DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE III, SCÈNE IV.

JANE GREY,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Par M. Alexandre Soumet et Madame Gabrielle Daltenheym,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE SECOND THÉATRE-FRANÇAIS (ODÉON), LE 30 MARS 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
MARIE TUDOR	Mlle GEORGE.	CRANMER	M. VORBEL.
JANE GREY	Mlle NAPTAL.	LORD PALMER	M. LAFAGE.
GUILFORT	M. BALLANDE.	SIR EVERARD	M. HARVILLE.
LE DUC DE NORTHUMBERLAND	M. ROUVIÈRE.	ALFORT, l'un des juges de Jane Grey	M. ÉTIENNE.
SIR ASHEM, maître de philosophie de Jane Grey	M. DARCOURT.	UN PAGE DE LA REINE	Mlle YAMINI.
LE CHANCELIER SURREY	M. ACHILLE.	PERSONNAGES MUETS.	

La scène se passe au château de Dorset pendant les premiers actes, et dans la tour de Londres au cinquième acte.

ACTE PREMIER.

Un parc du château de Dorset, dans le fond; un portique; et sur une table des livres, des cartes géographiques, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

JANE GREY, GUILFORT, ASCHEM.

JANE.

Vous troublez mes leçons, mylord; oui, laissez-[nous.

GUILFORT.

J'écouterai toujours les vôtres à genoux

JANE.

Moi, je n'en donne pas, j'en reçois.

GUILFORT.

Je vous laisse.

JANE.

Vous êtes là toujours?

GUILFORT.

Quoi! mon bonheur vous blesse!

JANE.
Guilfort.

GUILFORT.
Vous aimez trop Platon: j'aurai mon tour;
La science un moment fuira devant l'amour.

JANE.
Peut-être.

ASCHEM.
La science explique la nature;
C'est un creuset sacré d'où l'âme sort plus pure.
Sans elle l'air mortel des superstitions
Vient jusqu'en leur berceau tuer les nations
Par elle tout renaît, tout vit. tout se féconde,
La pensée est un Dieu nous recréant le monde!

GUILFORT.
Je ne repousse pas de si nobles présents!
Non, maître, et quand je vois cet ange de seize ans,
Cet ange tout d'amour, de grâce et d'harmonie,
Agrandir dans son vol la sphère du génie,
J'ai besoin d'applaudir, j'ai besoin d'admirer;
La pensée est un dieu que je veux adorer.

JANE.
Et si je ne veux pas qu'on m'applaudisse?

GUILFORT.
Ingrate!

JANE.
Restez.

ASCHEM.
Nous traduisons ..

JANE.
Quoi?

ASCHEM.
La mort de Socrate;

Montrant la page.
Là.

JANE.
J'ai chassé trois fois Guilford, toujours en vain!

ASCHEM.
Lorsque tu le traduis Platon est plus divin.
Lis.

JANE. (*Elle lit.*)
« Vous pleurez, amis, vous pleurez, quand mon [âme,
» Semblable au pur encens que la prêtresse en- [flamme,
» Affranchie à jamais du vil poids de son corps,
» Va s'envoler aux dieux dans de plus saints trans- [ports. »

ASCHEM.
Quel accent!

JANE.
Il est vrai; jamais cette prière
Ne fit monter des pleurs aux bords de ma paupière
Comme à présent.

GUILFORT.
Pourquoi?

JANE.
Je l'ignore, Guilford;
D'aujourd'hui seulement je comprends cette mort!
Je ne sais quel instinct vers sa splendeur m'attire.
Je sens naître en mon sein les forces du martyre.
D'aujourd'hui seulement j'aperçois la clarté
Que jette ce trépas sur notre éternité.
[illegible]doisez...

Elle lui donne le livre.

ASCHEM. (*Il lit.*)
« De la mort qui peut sonder l'abîme?
» Les dieux ont mis leur doigt sur sa lèvre sublime.
» Mais cet heureux trépas du faible redouté,
» N'est qu'un enfantement à l'immortalité.
» La vie est le combat, la mort est la victoire!
» Et la terre est pour nous l'autel expiatoire
» Où l'homme, de ses sens sur le seuil dépouillé,
» Doit jeter dans les feux son vêtement souillé(*). »

JANE.
Le plus grand des secrets de la toute-puissance,
Seigneur, est à nos yeux la mort de l'innocence!

GUILFORT.
Maître, vous l'attristez, des pleurs mouillent ses [yeux.

JANE.
L'âme triste un moment, rêve plus près des cieux.

ASCHEM.
L'antiquité n'a point un trépas plus célèbre.

GUILFORT.
Votre leçon devient une oraison funèbre!
Oh! dites-nous plutôt vos vers pleins d'abandon
Sur cette belle fleur qui portait votre nom.

JANE.
Sur cette fleur brisée un matin par l'orage?
Elle portait mon nom... Si c'était un présage?

ASCHEM.
Ma fille!..

JANE.
Pardonnez.

GUILFORT.
Présage de malheur!
Oh! non, non; ses débris sont là, là, sur mon cœur.

JANE. (**)
Pauvre fleur! tes belles compagnes,
Tes compagnes. fleurs comme toi,
Du miel de leurs parfums enivrent nos campagnes,
Et pour prendre les tiens, fleur, tu n'as plus que moi!
Console-toi, fleur bien aimée,
Qui de mon nom étais nommée!
Seule, comme une reine, entre toutes mes fleurs;
Sous ton beau diadème aux changeantes couleurs,
Sous ton vêtement de rosée,
A ton premier réveil l'orage t'a brisée;
Console-toi pourtant, tu revis sous mes pleurs!
La fleur est morte; oh! peine amère!
Mais pour pleurer sa mort elle n'a pas de mère.
Éclose de la terre et d'un rayon du jour,
Elle n'a pas d'époux pour la pleurer d'amour!
O pauvre fleur, fleur désolée,
Aux regards du printemps voilée,
Oh! console-toi de ton sort;
Et pour échapper à l'orage,
Repose près de mon image,
Sur le cœur aimé de Guilfort.

Aschem prend l'élégie et la place dans le livre de la Mort de Socrate. Il met le livre sur le piédestal d'une statue.

(*) M. de Lamartine, POÈME DE SOCRATE.

(**) Cette élégie a été composée par Jane Grey; les auteurs n'ont fait que traduire littéralement.

SCÈNE II.

LES MÊMES, NORTHUMBERLAND.

NORTHUMBERLAND.
Quelque sublime étude encor, je le parie.
JANE.
Mylord duc, parlez-nous de la reine Marie.
NORTHUMBERLAND.
Quoi! vous quittez pour moi Démosthène et Pla-
[ton?
JANE.
Fait-elle son entrée à Londres?... Que dit-on?
NORTHUMBERLAND.
On dit que sur son front le bandeau royal pèse.
GUILFORT.
Autour d'elle pourtant tout fléchit, tout s'apaise.
ASCHEM.
Elle est d'Édouard six le seul vrai successeur.
JANE.
L'héritage du frère appartient à la sœur.
NORTHUMBERLAND.
On craint que cette sœur, pour Rome trop con-
[stante,
Ne porte un coup mortel à la foi protestante;
Et la mule du pape, à l'ombre de la croix,
A quelquefois bien bas plié le front des rois!
Du vieux christianisme acceptant l'héritage,
En deux temples rivaux l'Europe se partage :
L'un, le plus vaste encor, veut faire, au nom du ciel,
Peser sur l'avenir son redoutable autel,
Et peuplant ses parvis d'adorateurs serviles,
Pétrifier la foi dans des cœurs immobiles;
L'autre ose interroger la Bible, et ne croit pas
Que l'humaine raison ne puisse faire un pas;
Il soustrait la pensée aux entraves de Rome,
D'un regard d'examen il arme l'œil de l'homme;
Et celui-là, qui doit triompher tôt ou tard,
Craint et le Vatican et la sœur d'Édouard!
JANE.
Que je plains une reine! A peine sur le trône,
Des craintes, des complots le réseau l'environne.
Que je prends en pitié, moi, dans ma chaste ardeur,
Ce naufrage pompeux qu'on appelle grandeur,
Ce diadème d'or, qui, tout empreint de flammes,
Se pose sur nos fronts pour consumer nos âmes!
Hélas! si dans leurs cœurs les rois osaient prévoir
Le compte qu'ils auront à rendre du pouvoir,
Quand Dieu les appelant loin du monde où nous
[sommes,
Dira : Qu'avez-vous fait pour le bonheur des hom-
[mes?
S'ils prévoyaient combien, même exempts de fu-
[reurs,
Peut nous coûter de sang une de leurs erreurs!
S'ils prévoyaient chargés de punir ou d'absoudre,
Combien la royauté rapproche de la foudre!
Ils auraient sur leur front la pâleur et l'effroi
De Macbeth entendant ces mots : Tu seras roi!
Et quitteraient soudain le sceptre et la couronne,
De peur de voir en eux un présent d'Iphictone.
Par bonheur, Jane Grey ne doit jamais régner,
C'est un fardeau que Dieu voulut bien m'épargner!
J'en rends grâce, ô mon maître, à sa bonté suprême.
ASCHEM.
Ma fille, Jane Grey doit régner sur soi-même,
Doit régner sur son âme immortelle...
JANE, *se tournant vers Guilfort.*
Et sur lui!
NORTHUMBERLAND.
Votre hymen, mes enfants, doit se faire aujour-
d'hui;
Oui, mon fils, cette nuit, dans le plus grand mys-
Il doit être ignoré de toute l'Angleterre. [tère.
JANE.
Quoi! toujours nous cacher, mylord?
NORTHUMBERLAND.
C'est un devoir.
Vos parents, Jane Grey, m'ont remis leur pouvoir :
Vous suivrez mes conseils.
ASCHEM.
De la nouvelle reine
N'est-ce pas offenser la grandeur souveraine?
Et doit-elle ignorer. . .
NORTHUMBERLAND
Oui, maître.
GUILFORT.
Mais pourquoi?
NORTHUMBERLAND.
De ces grands intérêts reposez-vous sur moi.
Aux guirlandes d'hymen sur cette jeune tête,
Au bonheur qui sourit laissez toute leur fête!..
J'aime mes deux enfants, et je veille sur eux.
JANE.
Quels sont donc vos projets?
NORTHUMBERLAND.
Moi, de vous rendre heureux!

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN PAGE DE LA REINE.

LE PAGE.
De la part de la reine.
NORTHUMBERLAND.
Ah! j'attendais ce page.
LE PAGE, *s'inclinant.*
Vous plaît-il, mylady, recevoir ce message?
JANE. (*Elle lit.*)
« Avant de faire notre entrée à Londres, où
» nous devons être couronnée, chère lady cousine,
» nous nous arrêterons un jour dans votre déli-
» cieux château de Dorset, qui se trouve sur no-
» tre chemin. Le duc de Northumberland, instruit
» de notre intention, doit venir nous y attendre.
» Pardon de troubler vos studieux loisirs; mais
» il me semble que quelques instants passés au-
» près de vous nous seront d'un heureux présage
» pour le règne qui va commencer

» MARIE TUDOR. »

JANE.

Elle de sa présence honorer ce séjour!

LE PAGE. (*Il sort.*)

Vous la verrez, madame, avant la fin du jour.

JANE, *au Duc.*

Vous ne m'instruisiez pas...

GUILFORT.

Et notre hymen, mon père?
Encore un retard...

NORTHUMBERLAND.

Non, au contraire, au contraire!...
Et ce billet, mon fils, par ce page apporté,
Me fait hâter l'hymen entre nous arrêté.

GUILFORT.

Mais comment dérober aux regards de la reine...

NORTHUMBERLAND.

Il est une chapelle obscure et souterraine
Où le prêtre à minuit doit venir en secret.

GUILFORT.

A minuit?

JANE.

A minuit!

NORTHUMBERLAND.

L'autel est déjà prêt.

A part.

Ceci de mes projets hâte la réussite.

A Jane.

Allez tout ordonner pour l'illustre visite.
Vous, mon fils, demeurez.

JANE, *à Aschem.*

Venez, mon maître. Adieu.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

NORTHUMBERLAND, GUILFORT.

NORTHUMBERLAND.

Aimes-tu Jane Grey?

GUILFORT.

Si je l'aime, ô mon Dieu!...

NORTHUMBERLAND.

Laisse-moi donc agir; obéis en silence,
Aveuglément... un jour encor... mon fils balance.

GUILFORT.

J'ignore vos projets...

NORTHUMBERLAND.

Dans plus d'un entretien,
Le regard de Marie attaché sur le tien
M'a révélé... Guilfort... la sœur d'Édouard t'aime.

GUILFORT.

Je le crains.

NORTHUMBERLAND.

J'en suis sûr... J'encourageai moi-même
Autrefois... J'ai changé... Cachons bien ton hymen!

GUILFORT.

Du château de Dorset elle repart demain?

NORTHUMBERLAND.

Peut-être.

GUILFORT.

Pour Withe-Hall?

NORTHUMBERLAND.

Peut-être.

GUILFORT.

Quel présage!

NORTHUMBERLAND.

Elle t'avait chargé, m'a-t-on dit, d'un message?

GUILFORT.

Oui, pour lord Arundel; je l'ai vu ce matin.

NORTHUMBERLAND.

De ce couronnement paraissait-il certain?

GUILFORT.

Il n'a rien dit.

NORTHUMBERLAND.

N'as-tu pu lire en sa pensée?

GUILFORT.

Non.

NORTHUMBERLAND.

Non... laisse-moi seul... rejoins ta fiancée.

GUILFORT.

On dirait que l'on touche à ces événements
Qui des trônes vieillis changent les fondements.
Le soupçon vient glacer les plus mâles courages;
L'air brûlant de la cour semble chargé d'orages:
Le monarque, frappé par un récent trépas,
Semble avoir emporté la paix de ses états.
Huit jours se sont passés depuis la mort du frère,
Et cependant la sœur, sans nul parti contraire,
N'a point encor reçu le diadème d'or,
Présent que tient de Dieu la maison de Tudor.
De ces retardements, que faut-il que je pense?

NORTHUMBERLAND.

Ne m'interroge pas, mon fils; pour récompense,
Ton hymen à minuit.

Guilfort sort.

SCÈNE V.

NORTHUMBERLAND, *seul.*

Aimez-vous, je le veux.
Que votre amour d'enfant grandisse avec mes vœux!
Fiancés, votre cœur marche avec ma puissance;
Je lui laisse, à ce prix, toute son innocence.
J'ai dû de mes desseins leur taire le secret.
Leur timide vertu s'en épouvanterait!
Ils n'ont pas dans le cœur cette ardeur empressée
Qui conquiert un empire avec une pensée;
Cette pensée est là; car aujourd'hui c'est moi
Qui trouve un remplaçant à cette ombre de roi
Dont l'âme en ce moment peut-être me regarde!
A ce roi de seize ans, mort un soir sous ma garde.
Oui, son dernier soupir en mes bras s'exhala;
Avec son testament je l'ai renfermé là!..
A moi ce testament seul reste du monarque;
De mon pouvoir sans fin la plus puissante marque.
A moi ce testament si longtemps convoité,
Où la main de la mort grava ma royauté!
Seul acte d'Édouard que connaîtra la terre
Quand l'heure sonnera d'éclaircir ce mystère.
Cette heure de triomphe, elle vient à grands pas.
Seul acte d'Edouard que je n'efface pas!...

Marie ose prétendre au trône d'Angleterre?
Sa naissance est marquée à nos yeux d'adultère;
Elle ne peut régner, et rejetant sa sœur,
Édouard six choisit Jane pour successeur;
Jane Grey, du pur sang d'Henry huit par sa mère,
Et dont Northumberland va devenir le père!
Ton père, Jane Grey, je le serai... pourquoi?
Pour que ton front d'enfant cache mon front de [roi!...
Sa ceinture de pourpre en cette main altière
Pour la faire marcher servira de lisière;
Je guiderai ses pas en disant : Avancez,
Allons, vous êtes reine, enfant, obéissez!
Voilà mon sort!... à moi ce premier des royaumes;
Ce Westminster, n'ayant que des rois pour fantômes.
Ce vieux Londres dressant ses palais en faisceaux,
Et qui s'inclineront comme de grands vassaux
Devant mes pas de maître... à moi cette Angleterre,
Et ces puissantes mers qui font trembler la terre!
Ces familles de pairs, de ducs et de barons,
Qui pour baiser mes pieds grandissent tant leurs [fronts!
Et ce vaste foyer s'animant de ma flamme,
Et tout ce corps géant n'ayant que moi pour âme!...

Il regarde au fond du théâtre.

Tout à moi!... Mais la reine ici porte ses pas...
Entre Jane et Marie on ne balance pas
Quand on veut être seul à peser sur le trône,
Et qu'on a le front large à remplir la couronne.
Préparez une fête à cette sœur des rois!...
Je lui prépare aussi des fêtes de mon choix!
Je veille .. je suis là... mon jour est près d'éclore!
De Dorset à Withe-Hall la route est longue encore!
Elle marche en aveugle, et j'en serai vainqueur.
Allons la saluer cet acte sur mon cœur!...

Il sort.

Il est nuit; les avenues du château sont illuminées aux armes de Marie. Le château de loin resplendit de clartés.

SCÈNE VI.

LA REINE, JANE GREY, GUILFORT, NORTHUMBERLAND, ASCHEM, SEIGNEURS ET DAMES DE LA REINE, ÉCUYERS ET PAGES *portant des flambeaux qui éclairent la scène. On entend quelques mesures de musique.*

LA REINE.

Elle me rend hommage en sujette loyale;
Lord duc, j'en donne ici ma parole royale,
Je n'attendais pas moins de sa fidélité...
Quels marbres précieux!... quel éclat enchanté!...
Quel goût de tout ce luxe a réglé l'harmonie?
L'antiquité renaît sous les yeux du génie,
Lady Jane.

JANE, *s'inclinant.*

Madame...

LA REINE.

Ah! nous vous connaissons!
Votre maître autrefois nous donna des leçons;
Nous avons profité bien moins que vous peut-être;
Mais dans l'art de régner j'eus mon père pour [maître;
Mon père, dont le nom m'appelle et me conduit
Au trône où siége encor l'ombre de Henri huit!
Je sais que l'Angleterre entend plus d'un murmure;
On cherche le défaut de ma royale armure;
Mais elle est bien trempée! et s'il faut des combats,
La vôtre au moins, mylords, ne me manquera pas.
A de pieux excès, dit-on, je m'abandonne?
Tout change d'aspect, vu de la hauteur d'un trône;
Et Marie en régnant, sans croire fuir le ciel,
Ne déposera pas son sceptre sur l'autel!
Et des cultes rivaux, sous mon pouvoir suprême,
L'encens d'un souffle égal montera vers Dieu même.

ASCHEM.

Et vous n'oublierez pas, dans votre autorité,
Que ce trône avec vous porte la liberté;
La sainte liberté, qu'en vain menace Rome,
Et dont le grain fécond germe dans ce royaume!
Pour en éterniser les glorieux effets,
Édouard vous légua son règne de bienfaits...

LA REINE, *à Jane.*

Merci de vos conseils, maître; mais je m'arrête,
Cousine, je craindrais d'attrister votre fête,
Et de vous payer mal votre hospitalité
Par cet ennui pompeux qui suit la royauté!...
A Guilfort.
Lord Guilfort, avez-vous rempli notre message?

GUILFORT.

Oui, reine.

LA REINE. (*Elle s'assied.*)

A sa suite. A Guilfort

Éloignez-vous... Nous rendons témoignage
De votre noble zèle, et nous voulons demain
Aux yeux de notre cour remettre en votre main
Un message plus grand pour deux vastes royaumes,
Plus grand pour notre cœur.

GUILFORT.

Reine...

LA REINE.

Nos gentilshommes
Seront jaloux? eh bien, c'est notre bon plaisir!
Et puisqu'ils sont nombreux, pouvons-nous pas [choisir?

GUILFORT.

Les intérêts d'état et les vôtres, madame,
Me sont sacrés.

LA REINE.

Sacrés!... ah! ce mot glace l'âme!
Oui, toujours ces respects pour le bonheur mor- [tels!
On parle à nos genoux comme au pied des autels!
Oui, quel que soit le front qui porte un diadème,
Cette langue des cours reste toujours la même!
Toujours un courtisan de soi-même est vainqueur:
Pas un mot d'abandon, pas un accent du cœur,
Pas un seul!... Mais, Guilfort, je devais mieux at- [tendre
De vous...

GUILFORT.

Reine...

LA REINE.

De vous, que nous voulons entendre

Aujourd'hui nous parler avec un cœur loyal.
Nous sommes à Dorset.

GUILFORT.

Et demain à Withe-Hall.
Oui, dès demain Withe-Hall étendra pour sa reine
De ses dais de velours la splendeur souveraine...

LA REINE.

J'aime mieux de ces bois la fraîcheur sur nos fronts;
Aujourd'hui le repos, demain nous régnerons!
Que cette solitude est belle!... ces ombrages
Sont pleins de souvenirs qui datent des vieux âges!

GUILFORT.

Oui, pleins de souvenirs vivants, délicieux...

LA REINE.

Vraiment?

GUILFORT.

Mais le plus noble et le plus précieux
Sera pour ce palais tout peuplé de féerie
Le passage d'un jour de la reine Marie.

LA REINE.

Ah! vous croyez, mylord?.. Pour moi, je vous sais [gré
D'avoir suivi le duc chez lady Jane Grey;
Pour nous y saluer des premiers j'imagine?...
Guilfort, que pensez-vous de ma jeune cousine?
Elle fait à ravir les honneurs de ces lieux.

GUILFORT.

Jane Grey se souvient du nom de ses aïeux.

LA REINE.

Oui, les leçons d'Aschem nous la rendront parfaite;
De doter cette enfant je me fais une fête;
Je l'aime.

GUILFORT.

Et qui serait plus digne d'un amour...

LA REINE.

Parlons de vous, mylord...

GUILFORT.

De moi?

LA REINE.

Oui, dès ce jour,
Je veux, pour que mon règne aux Anglais soit pro- [spère,
M'entourer de tous ceux qui servirent mon père.
Pour eux et pour leurs fils Henry huit revivra,
Et son sceptre en mes mains de femme grandira!
On entendra de loin, j'en jure sa mémoire,
Le bruit que font des pas qui marchent vers la gloi- [re,
Et comme ces climats, l'Inde pourra me voir
Sur le trône des mers appuyer mon pouvoir!
Mais savez-vous, mylord, que Philippe d'Espagne
Demande notre main et nous veut pour compagne?
Charles étend sur lui son manteau de splendeur!
Demain nous répondrons à son ambassadeur.
Votre avis, jeune lord, sur la haute alliance?

GUILFORT.

Reine, permettez-moi...

LA REINE.

Ah! de la défiance!
Pourquoi?... Nobles conseils, par qui nous vien- [drez-vous,
Si nos meilleurs sujets se taisent devant nous?
Parlez.

GUILFORT.

Si pur que soit l'éclat de votre règne,
On craint que d'un regard Philippe ne l'éteigne,
Ne veuille déchirer, comme écrit par l'enfer,
Le livre de nos lois avec sa main de fer,
Ne veuille sur le sol, soumis à son génie,
Tel qu'un grain vénéneux semer la tyrannie.
On craint que soupçonneux, fanatique, cruel,
Et sur mille échafauds dressant un seul autel,
Il nous façonne au joug qui pèse sur deux mondes;
On craint que ses bûchers ne traversent les ondes!
De ce sceptre étranger on craint la pesanteur,
Et de voir sous le roi percer l'inquisiteur.
De ses auto-da-fé n'envions pas la cendre;
Des hauteurs de nos lois craignons de redescendre.
Laissons les Espagnols, entre les nations,
Se courber sous le poids des superstitions.
Un peuple libre et fier, ainsi que nous le sommes,
Se fait, pour la raison, l'avant-garde des hommes,
Aux préjugés sanglants dit pour jamais adieu,
Sépare les bourreaux de la cause de Dieu,
Et ne veut pas, trop plein de soucis pour les âmes,
Nous envoyer au ciel par le chemin des flammes!
Pardon, reine....

LA REINE.

Guifort ne nous a point déplu;
Il a parlé sans feinte et nous l'avons voulu;
Qu'il se rassure donc... Sous un joug trop austère
Ne se courbera point notre belle Angleterre.
N'a-t-elle pas des fils, d'un sang pur et loyal,
Pouvant à nos côtés tenir le rang royal?
N'a t-elle pas des fils en qui la gloire espère?
Des enfants généreux qu'eût adoptés mon père?
Au cœur jeune et brûlant et plein d'un saint amour
Pour leur noble pays? Eh bien! ne puis-je un jour
Choisir parmi ces fils dont l'éclat m'environne,
Et sur un front aimé déposer la couronne?
On peut n'avoir à deux qu'un nom, qu'un sceptre [d'or,
Quand c'est le sceptre anglais et le nom de Tudor!
Et n'est-ce pas plus grand, plus beau qu'une vic- [toire,
De doubler par l'amour sa royauté, sa gloire?
De dire, comme Dieu: Eh bien, je vous fais roi,
Parce que je vous aime, et que je puis tout, moi!
Mylord, que pensez-vous de ce rêve de femme?

GUILFORT.

Ah! si Guilfort régnait, ce beau rêve, madame,
Serait le sien. L'amour, de lui-même enivré,
Veut voir toujours plus haut briller l'être adoré;
Et le trône à ses yeux, si bien qu'on le décore,
N'est qu'un premier degré qu'il veut franchir encore,
Rien, non, rien de l'amour n'éteint l'ambition!...

On entend dans le plus grand éloignement l'air national des Anglais, jusqu'à la fin de l'acte.

LA REINE, *à part.*

Il m'aime...

Haut.

Ah! vous avez compris la passion!
Oui, votre âme, mylord, comme la mienne est faite.

GUILFORT, *à part.*

L'heure approche!...

LA REINE, *très-émue et comme frappée d'une vision soudaine.*

Quelle ombre a traversé la fête?...
Ma mère!...

GUILFORT.
Dieu vous garde un sort bien différent.
LA REINE.
Les femmes par le cœur prennent le même rang!...
Ma mère!... devant moi ton image est passée
Toute en pleurs : d'un époux elle fut délaissée.
GUILFORT.
Chassez ce souvenir.
LA REINE.
Il me poursuit toujours.
Dans quel affreux exil elle finit ses jours!
L'abandon, le mépris, d'incessantes alarmes,
Combien dans son amour elle puisa de larmes!
Ah! malgré les splendeurs de cette belle nuit,
Un vague effroi...
GUILFORT.
Madame...
On entend sonner minuit, à la tour du château, dans le lointain.
LA REINE.
Il est minuit?...
GUILFORT, *avec le plus grand trouble.*
Minuit!!!
A part.
On m'attend à l'autel... Minuit...
LA REINE, *à part.*
Il m'aime! il m'aime!...
GUILFORT, *à part.*
A toi, ma Jane Grey!
LA REINE, *s'avançant vers sa cour.*
Votre main... C'est vous-même,
Mylord, qui porterez, digne de tels honneurs,
Ma lettre à Charles-Quint...
A toute la cour, qui s'est avancée.
Suivez-moi, messeigneurs.

ACTE DEUXIÈME.

Les jardins du château de Dorset. Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

JANE GREY, GUILFORT.

JANE.
Mon Guilfort, qu'il est doux de te nommer ainsi!
Mon Guilfort, voulez-vous pas vous asseoir ici?
GUILFORT.
Si tu le veux.
JANE.
Venez, voici mon banc de marbre.
Nous faut-il à nous deux plus que l'ombre d'un [arbre?
GUILFORT.
A tes pieds.
JANE.
Nous faut-il, aux bords de ces ruisseaux,
A nous deux maintenant plus qu'à ces deux oiseaux?
GUILFORT.
Il ne faut à Guilfort, dans toute la nature,
Que ton regard, ta voix, ta blonde chevelure
A couvrir de baisers, sur ce front dont la fleur
La plus belle envierait la charmante pâleur.
JANE.
Écoute, il est un mot tout empreint de délire,
Un mot que, hier encor, je n'eus point osé dire;
Ce mot a pour nos cœurs d'ineffables accords;
Le ruisseau qui murmure en caressant ses bords,
Les soupirs du ramier, le chant mélancolique
De la brise des nuits sur la harpe éolique,
La musique d'un rêve éveillant dans les airs
Un écho fugitif des célestes concerts,
Les sons des luths divins que le poëte adore,
De ce mot enchanté n'approchent point encore.
Veux-tu savoir ce mot, Guilfort?... amour! amour!
Dieu vint le prononcer pour évoquer le jour,
Et sans doute, ce Dieu qui de bonheur m'inonde
Avait besoin d'aimer lorsqu'il créa le monde.
Moi, je t'aime, Guilfort, oui, oui, du fond du cœur.
Quand ton regard, sur moi, vient poser sa langueur,
Je sens fuir de mon sein mon âme, aux cieux ravie.
Celui qui n'aime pas ne sait rien de la vie!
Hier, je renfermais tous mes transports en moi,
Un accent me manquait pour te parler de toi!...
GUILFORT.
Mon amante, ma sœur, mon ange bien aimée!...
JANE.
Du nom de ton épouse hier tu m'as nommée,
Il n'en est pas pour moi d'autre égal en douceur,
Parmi les noms ou d'ange, ou d'amante, ou de sœur
Entendez-vous, Guilfort?
GUILFORT.
O gracieuse femme!
JANE.
Faudra-t-il pas bientôt que vous disiez madame?
Madame, à moi, vous-même! ah! c'est affreux [vraiment.
Votre père est cruel! .. Vous serez mon amant
Tout le jour, et devant ma cousine Marie...
GUILFORT.
Devant toute la terre et pour toute la vie!
Oui, j'écoute mon cœur, oui, je veux qu'en ce jour
On devine nos nœuds en voyant notre amour.
JANE.
Guilfort, en unissant ses deux enfants, ton père
Était triste .. et le mien est absent... et ma mère
Seule nous a bénis des cieux par un regard,
Et du bonheur divin nous a donné sa part!
GUILFORT.
Oui, le ciel à tes vœux ne peut être rebelle;
Qu'à l'autel, cette nuit, Jane, vous étiez belle!
A l'autel, radieux de fleurs et de clartés,
Les anges, pour vous voir, se sont tous arrêtés;
Mais nul d'eux ne goûtait, dans ce moment su- [prême,
L'extase de bonheur qui m'enivrait moi-même!
J'en jure par ta mère, et mon cœur... non, nul [d'eux

Ne sentait comme nous le charme d'être deux;
Et peut-être n'osait, dans son cœur solitaire,
Contempler les transports d'un enfant de la terre;
Car vous étiez à moi, priant à mes côtés,
Reportant sur moi seul vos regards enchantés,
Arrêtant sur moi seul, dans vos tendres alarmes,
Des yeux où le bonheur faisait monter des larmes.
Ah! si je n'écartais ce tableau retracé,
L'orgueil de votre amour me rendrait insensé.

JANE.

Guilfort!

GUILFORT.

En ce moment, de notre souveraine
Il te manquait pourtant...

JANE.

Quoi?

GUILFORT.

Le bandeau de reine.

JANE.

Ne dites pas cela, non.

GUILFORT.

Combien ton époux
De te voir admirée aurait été jaloux!
Au lieu de t'entourer et d'ombre et de mystère,
J'aurais voulu les yeux de toute l'Angleterre,
Et les yeux de Marie...

JANE.

Ah! de l'ambition!...
Mais la voici venir pour ta punition.

GUILFORT.

Déjà nous séparer?

JANE.

Que cette heure est passée
Vite!

GUILFORT.

Adieu... mais à toi mon cœur et ma pensée!

SCÈNE II.

JANE GREY, LA REINE.

La Reine fait signe à ses dames et à ses lords de ne pas la suivre.

JANE, *à part.*

Cachons à ses regards le trouble du bonheur!
Le mien n'est pas de ceux que donne la grandeur.

LA REINE.

Je vous cherchais, lady; si l'heure est matinale,
Me pardonnerez-vous?

JANE.

Votre bonté royale,
En daignant s'arrêter en cet humble séjour,
Pourrait-elle trop tôt commencer ce beau jour!

LA REINE.

J'aime ces bois, ce lac, ce château solitaire!
L'ambition, l'orgueil ici doivent se taire.
Enfant, vous ignorez l'ennui qui suit nos pas,
Et les leçons d'Aschem ne vous en parlent pas.

JANE.

De sa sagesse Aschem me prêtant la défense,
Contre de vains périls n'arma point mon enfance,
Madame, et mon esprit à ses discours soumis
N'a rien à redouter de si grands ennemis.

LA REINE.

Je vois que ma cousine est grave et peu volage!
La science a mûri ce cœur si jeune d'âge!
Cependant, à seize ans, pour occupation,
N'a-t-on qu'un seul sujet de méditation?
Parlez-moi... parlez-moi... ne craignez pas la [reine;
Montrez-moi les trésors de votre âme sereine
Je veux, pour commencer un règne d'équité,
Payer de mon amour votre hospitalité;
Mais j'exige de vous un peu de confiance..,

JANE.

Le respect...

LA REINE.

Le respect!... dites la défiance!
Envers leurs souverains les sujets sans pitié
S'affranchissent trop tôt du joug de l'amitié,
Et vous les imitez, Jane Grey!

JANE.

Moi, madame!...

LA REINE.

Du jour que nous régnons, cessons-nous d'être [femme?
Jane, si vous saviez combien un cœur aimant
Craint de la royauté le haut isolement!
Du trône où nous montons on ne peut plus en- [tendre
Cette voix de l'amour que l'espoir rend si tendre!
On est seule toujours... seule jusqu'au trépas;
Sans un cœur près du sien... Mais tu ne comprends [pas!

JANE.

Ces tourments inconnus, reine, je les devine;
N'être jamais aimée!...

LA REINE.

Ah! ma jeune cousine,
Vous ai-je dit cela?

JANE.

Madame, il me semblait,
Et de tant de douleur votre front se voilait...

LA REINE.

Eh bien, puisqu'à seize ans le ciel t'a fait prudente,
De l'amour de Marie, oui, sois la confidente!
Aujourd'hui, Jane Grey, plus de secrets pour toi;
Lis dans mon cœur ouvert... ce cœur n'est plus à [moi;
S'il se tait, il succombe à l'espoir qui l'enivre,
Il épuise en un jour tout le bonheur de vivre!
Et comment donc régner sur un peuple à genoux,
Lorsqu'un seul souvenir commande et règne en [nous?
Qu'il dévore nos nuits par un rêve de flamme;
Qu'il absorbe nos jours qu'un empire réclame;
Qu'il impose son joug à qui dicte des lois;
Qu'il fait saigner le cœur sous la pourpre des rois;
Et monter, lorsqu'un mot le tourmente, ou le brave,
Sur un front couronné la rougeur de l'esclave!...

JANE.

Mais quand d'un tel transport on se sent animé,
Quand on adore ainsi, madame, on est aimé!

LA REINE.

Eh! qui sait? qui le sait?... c'est ce doute qui tue,
Quand d'un manteau royal la femme est revêtue!

JANE.
N'est-il pas à vos yeux quelque signe vainqueur?
LA REINE.
Qui consulterais-tu, toi, lady Grey?
JANE.
Mon cœur;
Oh! je ne craindrais pas de me tromper, madame.
LA REINE.
La poésie a donc tout appris à ton âme,
Enfant!
JANE.
La poésie a ses rêves de feu...
LA REINE.
Oui; car tu n'aimes rien, sinon l'étude et Dieu?
Rien encor?...
JANE, *haut.*
A part.
Non... Guilfort... ce mensonge est horrible!
LA REINE.
Sur ce front transparent le calme est si visible!
Je vous présenterai les seigneurs de ma cour;
A votre bonheur, moi, j'ajouterai l'amour.
JANE.
Reine...
LA REINE.
Et je vous rendrai, par une dot royale,
Comme par la beauté, Jane Grey, sans rivale.
Un époux de mon choix... Pourquoi rougir ainsi?
JANE.
Tout ce que Jane Grey doit aimer est ici.
LA REINE.
Lady, vous le croyez, mais bientôt je parie...
JANE.
Oui, tout... puisqu'en ces lieux est la reine Marie.
LA REINE.
Heureuse enfant!
JANE.
La reine, à qui Dieu donnera
Ce règne illustre et pur que l'amour ornera;
Ce règne tout de gloire, et qu'un époux partage,
Et qu'on lègue à l'histoire, ainsi qu'un héritage!
LA REINE.
Par le nom de mon père, ah! Jane Grey, merci!
Devant moi l'horizon royal s'est éclairci
Depuis qu'auprès de toi mon âme se repose!...
Au choix de mon époux d'ailleurs rien ne s'oppose;
Cet époux noble et fier peut monter avec moi;
Et ma propre grandeur...
JANE.
Madame, il n'est pas roi?
LA REINE.
Non; mais nul souverain n'est plus digne de l'être!
Je ferai ce que Dieu devait faire, peut-être...
Qu'une couronne est belle à ce front de vingt ans!...
JANE, *à part.*
De vingt ans!
LA REINE.
On dira que nous sommes constants,
Et que je me prépare un règne plus prospère,
En choisissant le fils de l'ami de mon père,
De ce favori...
JANE, *à part.*
Ciel!
LA REINE.
Si puissant et si fort...
JANE.
Reine...
LA REINE.
Tu veux savoir son nom?
JANE.
Son nom...
LA REINE.
Guilfort.
JANE, *à part.*
Mon époux!...
LA REINE.
Lady Jane, oui, c'est Guilfort, lui-même!
Je ne le dis qu'à toi...
JANE.
Guilfort!
LA REINE.
C'est lui que j'aime!
JANE, *à part.*
Guilfort!
LA REINE.
Vois l'avenir qui s'ouvre devant nous :
L'Angleterre à mes pieds, Guilfort à mes genoux!
Brillant à mes côtés, sous la même couronne,
Trouvant sa part de gloire au bonheur qu'il me [donne,
Tenant son doux regard sur moi seule arrêté,
Et portant sur son front toute ma royauté!...
Comprends-tu maintenant, Jane Grey?
JANE.
Non, madame.
LA REINE.
Quoi! tant d'amour n'a pas un écho dans ton âme?
Jamais d'un tel espoir nouveau règne n'a lui;
Car je le ferai roi...
JANE.
Mais s'il ne veut pas, lui?
LA REINE.
Enfant! s'il ne veut pas du trône d'Angleterre!...
Tu ne connais donc rien des choses de la terre?
JANE.
Si l'amour de Guilfort...
LA REINE.
Ton esprit étendu
Dans les replis du cœur n'est jamais descendu;
Jamais tu n'as compris l'ambition humaine....
S'il n'aimait pas Marie, il aimerait la reine!
Quand les rois étrangers sont tous à mes genoux,
Guilfort seul...
JANE.
De son cœur pourquoi donc doutiez-vous?
Reine, pourquoi, tantôt cachant mal vos alarmes...
LA REINE.
C'était de joie, enfant, que je versais des larmes.
Écoute : je l'ai vu tressaillir de bonheur
Quand par un mot d'espoir je remplissais son cœur;
La pâleur de ses traits révélait son délire!
Il est des mots d'amour que l'on n'ose pas dire
A l'amante adorée et qu'on voit à genoux...
En vain pour lui parler mes regards étaient doux;
Il était à mes pieds, muet... mais son silence,

Pure adoration qu'enviait l'éloquence,
A trahi pour jamais son rêve de bonheur;
Et dès demain je veux... Vous changez de couleur;
Qu'avez-vous?... répondez...

JANE.

Rien, madame... je prie
Pour que Dieu soit en aide au règne de Marie.

LA REINE.

Mais vous devenez pâle, enfant, comme la mort...

JANE.

Non, non... je prie aussi, madame, pour Guilfort!

LA REINE.

Oui, ne sépare plus mon amour de ma gloire;
Que son nom et le mien restent dans ta mémoire,
Jane Grey .. Maintenant oubliez mes aveux;
Soyez prudente .. et puis heureuse... je le veux.
Adieu; j'ai retardé le moment de l'étude?...
Allez... moi, j'ai besoin d'un peu de solitude.

SCÈNE III.

LA REINE, *seule.*

J'ai troublé pour un jour le calme de ses sens;
Ma visite interrompt ses travaux innocents.
Belle et timide enfant, Jane, que je t'envie!...
Que je changerais bien mon orageuse vie
Pour tes jours occupés, vigilants, radieux, [lieux!
Doux et purs, comme l'air qu'on respire en ces
Je changerais... mais non.. je perdrais à l'échange,
L'ivresse de l'amour contre la paix de l'ange!...
Non, non... à moi le trône et tous les coups du
La royauté pesante et l'amour de Guilfort... [sort,
Cet éclair de bonheur illuminant l'orage,
A moi!... Pour lady Grey, les rêves de son âge...
Le calme dont son front sait si bien s'embellir! ..
Mais pourquoi l'ai-je vue en m'écoutant pâlir?...
Jane Grey ma rivale!... ah! pour cette pensée,
Pour ces doutes jaloux je suis trop haut placée.
Je n'ai point de rivale... et d'une trahison
Ma propre dignité me défend le soupçon.
Ce serait insulter et mon rang et moi-même;
J'ai pour me rassurer le don d'un diadème!
Dans le cœur d'un amant ce don parle pour moi:
On préfère toujours celle qui nous fait roi!
Et des ambitions j'ai trop l'expérience
Pour insulter ma gloire avec ma défiance. [tour;
Puisque j'aime Guilfort, c'est qu'il m'aime à son
Du haut de mon pouvoir je commande l'amour.
Loin de moi des tourments que ma grandeur con-
Guilfort!... Guilfort!... [damne.

Elle s'accoude sur la statue, et prend le livre grec resté sur le piédestal.

Des vers!... des vers de lady Jane!
Je reconnais sa main: elle pleure une fleur;
Fiction d'un enfant... fugitive douleur,
Soupirs harmonieux d'un cœur pur et sensible...

Elle lit.

Ciel! ô ciel! qu'ai-je lu?... mais non... c'est impos-
[sible!...

Elle lit de nouveau.

« Fleur, console-toi de ton sort;
» Et pour échapper à l'orage,
» Repose près de mon image,
» Sur le cœur aimé de Guilfort. »

Relisant.

» Repose près de mon image,
» Sur le cœur aimé de Guilfort! »

C'est elle!... oui, oui, c'est bien sa suave parole.
Jeune fille insensée! ah! ta pitié console!...
Avec des pleurs d'amour tu pleures une fleur!
Et ton amant à toi, c'est Guilfort... Ah! malheur!...
Malheur, car un orage à présent te menace,
Qui ne vient pas du ciel, et qui ne fait pas grâce...
Malheur à Jane Grey!... car l'amour de Guilfort
Pour la sauver de moi ne peut être assez fort!...
Par le sang de mon père, et par ma propre gloire,
Jamais âme d'enfant ne parut aussi noire!
Recevoir jusqu'au bout l'honneur de mes aveux...
Un frisson de vengeance agite mes cheveux!!!
Moi, Marie! avouer une obscure tendresse...
Et c'est à ma rivale ici que je m'adresse!
Mais je suis donc folle! oui; mon esprit abusé...
La candeur de ses yeux m'en avait imposé.
En croire des regards! les regards d'une femme!...
C'est un voile de plus que nous jetons sur l'âme.
Je savais tout cela... ah! c'est pour s'indigner...
Jalouse sur un trône... à quoi sert de régner?
A quoi servent ces mots de majesté, de reine?
Mon amour semble encor s'accroître de ma haine!
Et lorsque ma fureur demande d'éclater,
Je n'ai plus seulement le bonheur de douter.
Dois-je me venger d'elle, et me venger sur l'heure?
Dois-je montrer à tous comment la reine pleure?
Irai-je relever son orgueil triomphant?
Un ange eût envié son sourire d'enfant!
Ah! je veux sur son front graver l'hypocrisie.
Mesdames et mylords, venez!...

SCÈNE IV.

LA REINE, JANE GREY, GUILFORT, SEIGNEURS *et* DAMES DE LA SUITE DE LA REINE.

LA REINE.

La poésie,
Art brillant et divin qu'on adore en ma cour,
A trahi quelquefois les secrets de l'amour.
C'est un art indiscret dont on n'est pas le maître.
Un secret mis en vers cesse bientôt de l'être;
Le flambeau de la muse a des reflets vainqueurs
Dont la clarté suffit pour mettre à nu les cœurs.
C'est un art indiscret, dangereux... Mais peut être
Quelqu'un de vous pourra m'aider à reconnaître,
Sans le nommer tout haut, par qui furent tracés
Ces beaux vers à demi par des pleurs effacés.
Lisez, mylords, lisez... Ce sont des vers de femme;
On voit qu'ils sont dictés par les élans de l'âme;
En leur mélancolie, empreinte de bonheur,
Au poëte, je crois, ils pourront faire honneur!
C'est un rêve d'amour... fiction douce et tendre,
Que lord Dudley surtout aimerait fort d'entendre.

GUILFORT.

Madame...

LA REINE.

Sans témoins? mais ils sont très-nombreux;
En ses soupçons pourtant nul n'est aventureux?

Elle fait le tour du théâtre.

Nul de vous, messeigneurs, ne met de signature?
Lady Jane, du moins, connaîtra l'écriture.

JANE.

Reine...

LA REINE.

N'osez-vous pas dire tout haut : C'est moi?
A son talent si pur l'auteur n'a-t-il pas foi?
Il regrette une fleur brisée en sa présence,
N'ose-t-il de ses pleurs avouer l'innocence?
N'ose-t-il avouer de naïves douleurs,
Qui prêtent à l'amour le langage des fleurs?
Le poëte fait il rougir la jeune fille?
Dans le miroir des vers c'est notre âme qui brille!
La vôtre a-t-elle peur de paraître au grand jour?
Cherchez-vous donc la nuit pour vos aveux d'a-[mour?...

JANE.

Ah! madame!...

LA REINE.

Parlez, parlez...

JANE.

Je dois me taire...

LA REINE.

A Guilfort, n'est-ce pas, vous direz ce mystère?
A lui seul...

GUILFORT, *se plaçant entre Jane et la reine.*

Je reprends enfin ma dignité!
Je répondrai pour elle à votre majesté;
Quels que soient en ce lieu les droits de la puissance,
Ils ne sont pas plus forts que ceux de l'innocence!
On ne me verra pas, sous votre arrêt vengeur,
Un seul instant de plus prolonger sa rougeur,
Ni préférer, alors qu'une femme balance,
Au danger des discours la honte du silence.
Les respects dus aux rois ne sont pas de la peur;
Ils ont le diadème, et nous avons l'honneur;
Et j'aime mieux cent fois, l'âme à tout péril prête,
Au lieu de cet honneur ne risquer que ma tête...
Le cœur de lady Jane est un autel sacré,
Où ne brûla jamais qu'un encens épuré.
Mylords, pour repousser toute insulte jalouse,
Je n'ai qu'a dire un mot...

LA REINE, *à part.*

Ciel!

GUILFORT.

Elle est mon épouse.

LA REINE.

Son épouse!

JANE.

Guilfort...

GUILFORT, *à la reine.*

Oui, devant l'éternel.
Trouvez-vous maintenant ce billet criminel?

A toute la cour.

Qui de vous, messeigneurs, serait assez infâme
Pour ternir d'un soupçon la pudeur de son âme?...
S'il en est un, qu'il parle et ce fer...

LA REINE, *à part.*

Trahison!...

GUILFORT.

La reine permettra qu'il me fasse raison;
La reine permettra, pour l'honneur de son trône,
Que je protége un front voisin de la couronne.

JANE, *aux genoux de la reine.*

Je tombe à vos genoux, reine; pardonnez-moi
D'avoir, sans votre aveu, disposé de ma foi;
Si j'ai fait une offense au trône d'Angleterre,
Ah! ne punissez pas Guilfort de ce mystère!
Guilfort, dans les combats prêt à mourir pour vous,
Guilfort...

LA REINE, *la relevant avec ironie.*

Je prétendais vous choisir un époux;
Je vous croyais, lady, trop près du rang suprême
Pour oser, en secret, disposer de vous-même;
L'Angleterre est jalouse, et pense avoir des droits
A régler les hymens qui rapprochent des rois.
Mais sans me prévenir vous m'avez devancée;
Ces vers sont innocents comme votre pensée!
Et vous ornez ici, reine par la beauté,
D'une fête d'hymen votre hospitalité!...

Plus bas.

Peut-être tout à l'heure, avec quelque imprudence,
Vous avez jusqu'au bout reçu ma confidence?
Peut-être deviez-vous, sans trop dissimuler,
Arrêter mes discours lorsque j'allais parler,
Et ne pas exposer l'héritière d'un trône
A rougir d'un aveu blessant pour la couronne?

JANE.

Madame...

LA REINE, *plus bas encore.*

Jane Grey renoncera du moins
A se justifier devant tant de témoins.
Sur de pareils secrets parler pour sa défense,
Ce serait joindre un crime à la première offense,
Ce serait ajouter a ce comble d'affronts!...
Je ne pars pas encore... et nous nous reverrons!

ACTE TROISIEME.

Une salle du château, un trône à gauche du spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, GUILFORT, CRANMER, PALMER, SEIGNEURS ET GRANDS D'ANGLETERRE.

GUILFORT.

Que vous avez tardé, mon père, à revenir!
La reine...

LE DUC.

Je sais tout.

GUILFORT.

Elle songe à punir.
De mon hymen secret justement offensée...

LE DUC.

Nous braverons, mon fils, cette reine insensée,

Ne crains rien, ne crains rien de son ressentiment...
Que fait-elle ?

GUILFORT.

Enfermée en son appartement,
Nul depuis cet instant ne peut approcher d'elle.

LE DUC.

J'amène des amis, troupe ardente et fidèle
Qui prendront ta défense.

GUILFORT.

Une révolte, nous !...
J'ai tenté vainement d'embrasser ses genoux.
Il faut fuir... le péril ici nous environne ;
Il faut fuir sa colère...

LE DUC.

Oui, la fuir... sur le trône !!
Oui, la couronne en tête et cet acte à la main,
Sur un trône dont seul j'ai frayé le chemin.

GUILFORT.

Comment ?

CRANMER.

Que dites-vous ?

PALMER.

Quel étrange mystère ?

LE DUC.

Lady Jane, ma fille, est reine d'Angleterre.
Lisez, mylords, lisez ce testament sacré...
Du fond de son tombeau couronnant Jane Grey,
Edouard sur ses sœurs a jeté l'anathème :
L'adultère à leurs fronts brise le diadème.
Les filles d'Henri huit de ses hymens douteux
Portent sur leur blazon le stigmate honteux ;
Et l'Europe avec nous se déclare ennemie
D'un nom où le divorce empreint son infamie.
J'ai dû jusqu'à ce jour tout laisser ignorer :
Le parlement, pour nous prêt à se déclarer,
Vient joindre à mon parti ses meilleurs gentils- [hommes.
Halifax dans nos rangs passe avec dix mille [hommes ;
Marie en ce palais ne peut nous échapper,
Et d'un réseau de fer j'ai su l'envelopper ;
Et cette femme altière à tous nos traits en butte
Ne verra qu'en tombant la grandeur de sa chute !
Oui, son règne d'hier déjà touche au déclin ;
Suffolk en ce moment commande dans Dublin ;
L'empereur d'Allemagne est dans ma confidence.
Tout répond, tout se lève au cri d'indépendance.
Achevons, messeigneurs...

PALMER.

Oui, nul n'est indécis ;
Couronnons lady Jane au nom d'Édouard six.

LE DUC.

Je n'attendais pas moins de vous tous.

CRANMER.

Dieu la nomme ;
Son sceptre achèvera la défaite de Rome.

GUILFORT.

Elle vient.

LE DUC.

Un instant il faut nous retirer ;
A ce couronnement tu dois la préparer.

GUILFORT.

Moi ?

LE DUC.

Toi seul. Vainement pour ce moment suprême
Je comptais sur Aschem qu'elle craint et qu'elle [aime ;
Aschem a mal compris ses sublimes devoirs,
Et veut demeurer neutre entre les deux pouvoirs.
Sa retraite après tout est de peu d'importance...
Ta volonté d'époux vaincra sa résistance.

SCÈNE II.

JANE GREY, GUILFORT.

JANE.

Guilfort, je veux te voir ; mon trouble va croissant ;
Tout ce qui n'est pas toi me semble menaçant.
Dans les détours du parc j'ai vu briller des armes ;
Ton père fuit mes pas, il a peur de mes larmes !
La reine à tous regards persiste à se cacher :
J'ai trois fois vainement tenté de l'approcher,
Pour calmer sa colère en lui disant : « Madame,
Ne punissez que moi, moi, pauvre et faible femme,
D'avoir sans vos aveux accepté mon bonheur... »

GUILFORT.

De l'en rendre témoin c'est déjà trop d'honneur.
Jane Grey, relevez à cette heure orageuse
Aussi haut que le sort votre âme courageuse !
Elle a voulu sur vous faire planer l'affront,
Vous tombiez à ses pieds, dépassez-la du front.
De ce front adoré qu'attend son diadème...

JANE.

Guilfort !!

GUILFORT.

Autant que vous j'en suis surpris moi-même !
Mais Édouard vous nomme... on vient en ce mo- [ment
De nous lire en ce lieu son secret testament...
Déjà, déjà Cranmer bénit votre couronne.....

JANE.

Qu'est-ce à dire, mylord ? quel piége m'environne ?
Vous insultez ces pleurs que vous voyez couler ;
Mais que vous ai-je fait, à vous, pour m'accabler ?
Pitié pour tant de joie en une heure ravie...

GUILFORT.

Chaque mot est sacré, j'en jure par ta vie !
Tu triomphes ; assez de pleurs, ma Jane Grey !...

JANE.

Ah ! pas un mot de plus, mylord, si tout est vrai !
Si nous ne faisons pas tous deux un rêve horrible,
Ah ! laissez-moi gémir ; la nouvelle est terrible !..
Laissez mes pleurs tomber sur ce royal bandeau
Dont on veut que mon front soulève le fardeau ;
Cessez dans votre amour aveugle, impitoyable,
D'écraser mon bonheur sous ce poids effroyable !!!

GUILFORT.

Le sang de Henri huit doit parler dans ton cœur,
Jane Grey ?..

JANE.

Oui, le cri de ce sang est vainqueur ;
Et ce cri le voici, car tout autre est un crime :

La fille d'Henri huit est reine légitime,
Et Marie, elle seule, a des droits absolus
Au trône paternel où son frère n'est plus.
Si de donner la mort les rois ont la puissance,
Ils ne peuvent toucher aux droits de la naissance;
Edouard six n'a pu changer son successeur
Et pour dernier adieu déshériter sa sœur!!

GUILFORT.

Mais si le parlement, si le peuple te nomme ?

JANE.

Le peuple bien souvent prend la voix d'un seul [homme.

GUILFORT.

Mais si Dieu te choisit, si c'est l'ordre du ciel ?

JANE.

Il faut désobéir si l'ordre est criminel.
Ne parle pas du ciel, en ce jour d'injustice
Ne crains pas que ce soit mon refus qu'il punisse!

GUILFORT.

Ton refus, ton refus?...

JANE.

Pourquoi vous étonner ?
Ne pourrez-vous trouver un front à couronner,
Dans toute l'Angleterre à vous plaire jalouse ?
Un front qui ne soit pas celui de votre épouse!
Adressez-vous, mylord, à des penchants plus bas.
Vous acceptiez pour moi, moi je n'accepte pas!
Vous avez préparé la pompe souveraine,
Il ne vous manque rien maintenant que la reine...
Jane Grey ne l'est pas... me pardonneras-tu,
De te désobéir une fois ?

GUILFORT.

Ta vertu,
Même dans ses erreurs écrase mon courage!
Mais nous ne pouvons plus fuir devant cet orage;
Reculer d'un seul pas, c'est nous perdre... avan- [çons...
Le péril est trop grand pour trembler... menaçons!
Partage, Jane Grey, tout l'espoir qui m'anime.

JANE.

Chercher l'impunité dans la grandeur du crime !

GUILFORT.

On craint avec Marie un règne de rigueur.

JANE.

Je parle de ses droits et non pas de son cœur.

GUILFORT.

Sur un trône sauveur que mon amour t'entraîne;
Pour nous protéger tous, prends ton sceptre de [reine,
C'est un manteau royal qu'il faut pour te cacher.

JANE.

A ces armes, Guilfort, on ne doit pas toucher:
Car en de tels combats c'est toujours la victoire
Qui flétrit le vainqueur rougissant de sa gloire.
Hélas! si ce pouvoir, pour d'autres précieux,
Est si lourd, même alors qu'on l'a reçu des cieux,
Si tout front mortel plie au poids d'une couronne,
Quel sera le fardeau, quand le crime la donne?...
Moi, dont le cœur, mylord, s'est toujours abrité
Dans l'austère science et dans l'antiquité,
Je cesserais d'avoir leur grandeur pour modèle,
Au culte des beaux noms je serais infidèle!
Et tous ceux que la gloire a pris pour ses élus,
Tous ces illustres morts ne me connaîtraient plus!
Pour voler un palais, je quitterais leur temple?
Je flétrirais en moi les leçons de l'exemple,
Et prouverais à tous que leur secours divin
Contre les passions n'est qu'un bouclier vain!
Que feraient donc de plus les âmes énervées
Qui jamais avec eux ne se sont élevées?
Pourquoi, quand sur nos fronts plane un si grand [malheur,
Prendre pour me parler d'autre accent que le leur?
Pourquoi, fier de tenter une victoire prompte
Vous servir de l'amour pour m'imposer la honte?
De l'amour qui devrait, dans son élan sacré,
Placer plus près du ciel l'objet idolâtré!
Dieu demande souvent, quand nous bravons le [blâme,
Mylord, compte à l'époux des vertus de la femme.
Et si jamais, devant quelque mauvais dessein,
Je sentais vaciller ma force dans mon sein,
J'irais, près de vous seul, triompher de l'orage,
J'irais sur un cœur d'homme appuyer mon courage,
En vous disant: Mylord, c'est l'heure du danger,
Je vous donnai mon âme, il faut la protéger.
Il faut, quand mon honneur est devenu le vôtre,
Que le plus fort des deux prête sa force à l'autre,
Pour qu'il n'ait rien en lui que l'on puisse flétrir,
Pour l'aider à mieux vivre ou bien à mieux mourir!
Je faisais mon bonheur d'être sans diadème,
Tu viens m'en offrir un tout chargé d'anathème.
Pardon!... toi qui peux tout, Guilfort, sur Jane [Grey,
Ne sais-tu pas enfin que je t'obéirai?
Et lorsque je t'aurai livré mon innocence,
Que tu me maudiras de mon obéissance!
Que tu me maudiras de les avoir perdus,
Ces rayons de bonheur sur mon front descendus!
Tous ces trésors de joie il me faut te les rendre,
Tu me les as donnés et veux me les reprendre.
Non, tu ne le veux pas, non... ton amour séduit...

GUILFORT.

Tout ce bonheur d'hier un seul mot l'a détruit,
Et Marie en sa rage...

JANE.

Ah! je verrai la reine!
Je trouverai des mots qui fléchiront sa haine;
Elle ne peut savoir cet odieux complot?...

GUILFORT.

Pour si bas que ton front s'incline, il est trop haut!
Trop haut, trop près du sien pour un front de rivale;
Ses bourreaux entre vous mettront plus d'inter- [valle!
Ses bourreaux te payeront ton magnanime effort.
Le trône ou l'échafaud, que choisis-tu ?

JANE.

La mort.

GUILFORT.

La mort!

JANE.

Car à ce trône on descend par un crime,
Et sur cet échafaud on s'élève en victime.

GUILFORT.

Eh bien, oui, ton trépas, lady Jane, et le mien;

Celui de nos amis, de mon père et du tien ;
De tous tes défenseurs dans ces royales causes,
De vingt mille sujets ; choisis donc si tu l'oses !...

JANE.

Oh ! malheureuse femme !

GUILFORT.

Il te fallait compter
Par combien de trépas tu devras l'acheter,
Celui que ton orgueil attend avec envie !
Penses-tu donc payer la reine avec ta vie ?

JANE.

Désespoir !... que veux-tu ?

GUILFORT.

Ce que je veux, enfant,
C'est un bandeau royal sur ton front triomphant,
C'est l'honneur d'attacher ton brillant diadème,
C'est le monde à tes pieds comme j'y suis moi-[même ;
Ton nom glorifié, ta rivale à genoux,
Un ange descendant jusqu'à régner sur nous.
C'est un sceptre vengeur, à toi, toi, faible femme!
Et puis des flots d'amour à verser dans ton âme,
D'amour, à faire envie au bonheur des élus,
Devant qui tes grandeurs ne s'aperçoivent plus,
Et qui seul puisse, au gré de mon idolâtrie,
Te faire remonter vers ta douce patrie.

JANE.

O mon Dieu ! tous ces dons qu'il m'a faits en ce [jour,
Quand vous les reprendrez laissez-moi son amour.

GUILFORT.

Viens de l'autel d'hymen au trône d'Angleterre.

JANE.

Ne punissez que moi, mon Dieu, sur cette terre.

GUILFORT.

Montre à tes défenseurs pour qui leurs bras vain-[cront.

JANE.

Cet affreux diadème est déjà sur mon front ;
Je le sens brûler là... Guilfort...

GUILFORT.

Viens.

JANE.

Il m'entraîne!
Seigneur, pardon pour lui !...

GUILFORT.

Tu pleures?

JANE.

Je suis reine !

GUILFORT.

Reine !

JANE.

Et ton œil peut voir sur mon front pâlissant
Ce titre dérisoire écrit en traits de sang !

SCÈNE III.

JANE, GUILFORT, LE DUC, CRANMER, PALMER, SEIGNEURS, ETC.

GUILFORT.

Venez, mylords, venez; elle attend votre hommage.

LE DUC.

Reine...

PALMER.

Du Dieu vivant les bons rois sont l'image;
Permettez qu'à vos pieds...

JANE.

Non, point d'abaissement.

LE DUC.

Il faut de vos sujets recevoir les serments.

JANE.

Mes sujets!

LE DUC.

Toi, mon fils, quitte cette demeure;
Tu peux être arrivé dans Londre avant une heure.
Si le peuple un moment voulait se révolter,
Tu sais par quels moyens il se laisse dompter?

GUILFORT.

J'obéis.

Il sort.

LE DUC, *à Palmer.*

Vous, gardez que nul ne nous surprenne.

A Cranmer.

Attachez ce bandeau sur le front de la reine,
Cranmer, et par ses droits saintement attestés,
Faites parler le Dieu que vous représentez.

CRANMER.

Madame...

JANE, *à genoux.*

Des grandeurs s'ouvre à mes yeux l'abîme.
Je suis prête.. Cranmer, couronnez la victime!

CRANMER. (*Il attache le diadème sur le front de Jane.*)

C'est l'instant solennel ! Femme, point de remord;
Donne à ton âme ici la grandeur de ton sort.
Oui, par le Tout-Puissant, au trône je t'appelle!
Au front de la vertu qu'une couronne est belle !
Porte sans chanceler le poids d'un tel honneur,
Car tu l'as mérité...

JANE.

Pardonnez-moi, Seigneur !

CRANMER.

Si Dieu du haut du ciel donnait le diadème,
Un ange sur ton front le placerait lui-même.
Règne, punis, absous, toute force est en toi;
Défends nos saints autels...

JANE.

Seigneur, pardonnez-moi !

CRANMER, *la conduisant vers le trône.*

Lève-toi maintenant, et que ma main te guide
Vers la place où des rois la majesté préside.

JANE, *montant sur le trône.*

Ceux qui portent ici le glaive et l'encensoir,
Sur ce royal écueil veulent me faire asseoir ;
J'y monte!... et si de Dieu j'offense la justice,
Que sur moi seule un jour sa main s'appesan-[tisse !

LE DUC, *s'agenouillant devant Jane.*

Reine, du haut d'un trône élevé de nos mains
Pour assurer par vous le bonheur des humains,
Recevez les serments qu'au nom de la patrie...
Mais que nous veut Palmer ?

PALMER, *entrant précipitamment.*

La princesse Marie
S'avance sur mes pas; elle veut vous parler.

LE DUC.

Elle ignore tout?

PALMER.

Oui.

LE DUC.

Jane, sans vous troubler
Restez au trône.

JANE.

O Dieu!

LE DUC.

Faisons tête à l'orage.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, LA REINE, *sans voir Jane.*

LA REINE, *au Duc.*

Mylord, de votre fils le secret mariage
Est une offense à mon pouvoir.... c'était de nous
Que Jane Grey devait recevoir un époux;
Et je la punirai, car l'offense est mortelle....

NORTHUMBERLAND.

Vous punir Jane Grey! courbez-vous devant elle,
Madame, regardez....

LA REINE.

Que vois-je?

NORTHUMBERLAND.

Vous voyez
Celle dont les saints droits de nous tous appuyés
Font tomber de vos mains un sceptre illégitime;
Vous voyez votre reine, et non votre victime!

LA REINE.

Quel rêve faisons-nous, duc?

NORTHUMBERLAND.

Lisez cet écrit,
Il vous l'expliquera, car c'est vous qu'il proscrit.

Il lui montre le testament d'Edouard six.

LA REINE.

Moi!... pour elle! le seing d'Edouard!!!

NORTHUMBERLAND.

Vous rejette.
Lisez, vous connaîtrez la reine et la sujette.
Vous parliez de punir dans votre aveuglement;
Mais du fond des tombeaux sort votre jugement:
Edouard s'élançant de son linceul suprême
Vient d'un trône menteur vous arracher lui-même!!

LA REINE,

Edouard!.. cet écrit... où suis-je?

NORTHUMBERLAND.

Entre mes mains.

LA REINE.

Pas encor...

NORTHUMBERLAND.

Mes soldats vous ferment tous chemins;
Dans Londre en ce moment c'est Jane qu'on pro-
[clame...

LA REINE.

Lord Palmer, Schesbury, quel est ce piége in-
[fâme?
Vous, des traîtres! oh! non, mais dites-lui que non.
La gloire de mon père est sur votre blason;
Vous ne voudriez pas, car ce serait bien lâche,
Voir figurer mon sang dans sa première tache!
Un spectre me poursuit du fond de Westminster;
Ce n'est pas le tombeau qui parle, c'est l'enfer!
Répondez à cet homme, est-ce qu'un œil de glace
Nous a pétrifiés tous à la même place?
J'ai peur!

NORTHUMBERLAND.

Epargnez-vous des efforts décevants;
Ils respectent les morts!

LA REINE.

Qu'ils craignent les vivants!
Quand il faut se venger dans une telle cause,
Les rois de Wesminster comptent pour peu de chose.
Moi, je suis à White-Hall; oui, dans quelques mo-
[ments
Les sentences de mort brisent les testaments.
Je le prouverai.

CRANMER.

Jane est la reine.

NORTHUMBERLAND.

Et ma fille;

LA REINE.

Vous l'aviez à propos mise dans la famille;
Vous avez préparé la dot du fiancé...
Qu'en dites-vous, messieurs? l'hymen sera cassé.

PALMER.

Nous suivons d'Edouard la volonté dernière;
La reine est lady Jane.

NORTHUMBERLAND.

Et vous, sa prisonnière.

LA REINE.

Toi, toi la reine?... enfant, ose lever les yeux,
Ose prendre à témoin celui qui règne aux cieux.

JANE.

Oui, malgré l'apparence, oui, c'est Dieu que
[j'atteste,
Et veux pour me juger son tribunal céleste!

LA REINE.

Ose mieux soutenir tes droits et ton parti,
Et ce couronnement par tes pleurs démenti!
Et déguisant au moins ta honte accusatrice,
Supporte sans fléchir ton nom d'usurpatrice!
La reine est Jane Grey!... d'un œil épouvanté,
J'entrevois maintenant l'horrible vérité!
Toi qui t'armes ici d'un acte funéraire!
Toi qui proscris la sœur, toi le régent du frère;
Toi qui seul l'assistais à son dernier moment,
Pourquoi jusqu'à ce jour cacher ce testament?
Edouard l'a signé!... mais au lit d'agonie, [nie,
Quand sur son front mourant pesait ton fier gé-
Avec ta main de fer quand tu ployais sa main,
En disant: Hâtez-vous, car vous mourrez demain!!
Il signa, mais par force, et cette violence
Précéda de bien peu son éternel silence;
La date de l'écrit porte à s'en défier!
Tu comptais sur la mort pour le ratifier.
Mon frère proscrivait les droits de la nature,
Et sa main se glaçait après la signature.
A d'étranges soupçons on pourrait s'arrêter...
De ses embrassements pourquoi nous écarter?
Pourquoi, pourquoi deux jours à toute l'Angle-
[terre

Du trépas d'Edouard as-tu fait un mystère?
Pourquoi veiller tout seul à son dernier sommeil?
Ah! même du roi mort tu craignais le réveil;
Tu craignais, préparant cet affront qui me navre,
D'avoir un démenti de son royal cadavre!!!

NORTHUMBERLAND.

Messeigneurs, nous avons nos droits à soutenir;
Oui, deux reines sont là, songeons à l'avenir.
L'une de fanatisme et de haine nourrie,
S'appellerait un jour sanglante Marie;
Et si j'ai de son cœur bien compris les défauts,
Etoufferait nos lois sous dix mille échafauds.
L'autre, d'un règne impie abjurant la démence,
Sur le trône avec elle assiéra la clémence;
Elle n'éteindra pas, sous un souffle mortel,
Cet encens que Luther enfin changea d'autel;
Elle ne viendra pas, exempte de tout blâme,
Livrer au Vatican la liberté de l'âme;
Aux sources des vertus son génie épuré
Luira sur son pouvoir comme un phare sacré;
Et cet ange, élevé loin de l'ombre où nous sommes,
Semble venir des cieux pour le bonheur des [hommes!

LA REINE.

Contre un pouvoir divin quand l'ange est révolté,
Sous la foudre du ciel il est précipité!
J'égalerai sa chute au courroux qui m'anime,
J'écraserai du pied son orgueil sur son crime.

Elle fait le tour du théâtre.

Vous, Palmer; vous, Darcy, Sommerset et Bedfort.
Rien, rien?.... votre silence.... est-ce un arrêt de [mort?

NORTHUMBERLAND, *à part*.

Peut-être.

JANE.

Suis-je reine? ai-je bien la puissance?
Me faites-vous, mylords, serment d'obéissance?

CRANMER.

Oui, tous à vos genoux.

JANE.

Assise au rang des rois,
Je dois connaître, au moins, le premier de mes [droits;
Vous jurez d'obéir à mon ordre suprême?

TOUS ENSEMBLE.

Oui, tous.

JANE.

Qu'elle soit libre à l'égal de moi-même.
Je ne m'informe pas si cette liberté
Doit porter quelque atteinte à mon autorité;
Si je puis, tôt ou tard, être en sa dépendance,
J'aime mieux un péril qu'une lâche prudence!
Et l'on dira du moins, si je tombe à mon tour,
Jane Grey fut clémente, elle fut reine un jour!

NORTHUMBERLAND.

Madame...

JANE.

Je le veux, mylord; moi, faible femme,
Je ne prends pour sauver conseil que de mon âme.
De ma décision pourquoi vous étonner?
Si je dois obéir, pourquoi me couronner?
Maintenant que le ciel juge notre querelle;
Messeigneurs, suivez-moi!...

NORTHUMBERLAND, *à part*.

J'aurai les yeux sur elle.

SCÈNE V.

LA REINE, *seule*.

Jane Grey me protége, et son inimitié
A tant d'affronts sanglants ajoute la pitié!
Triomphante au milieu de son nouveau cortége,
En m'arrachant le cœur Jane Grey me protége...
Dieu vengeur!... je venais lui demander raison
De son premier outrage et de sa trahison;
De son néant à moi mesurant l'intervalle,
Je venais sous mes pieds écraser ma rivale...
Elle était sur mon trône!... et mon courroux [trompé
Se brise aux yeux de tous contre un sceptre usurpé,
Et de mes courtisans entourée et servie,
L'orgueilleuse me brave en protégeant ma vie!
Ah! mieux vaudrait pour moi souffrir mille trépas;
C'est un de ces bienfaits qu'on ne pardonne pas!

SCÈNE VI.

LA REINE, LORD SURREY.

LA REINE.

Surrey, m'es-tu fidèle? et sais-tu quelle trame
Vient de se dévoiler en ce moment?

SURREY.

Madame,
De ce grand attentat comme vous j'ai frémi.

LA REINE.

Quoi! je tombe du trône et je garde un ami!
Ah! merci!

SURREY.

Leur victoire est encore imparfaite.
De ce couronnement ils proclament la fête;
Le parlement pour eux vient de se déclarer;
Mais le peuple déjà commence à murmurer.
Si j'en crois la rumeur dans ce palais semée,
Le nom seul de Marie a partagé l'armée...

LA REINE.

Ah! courons...

SURREY.

Tous nos pas sont partout observés.
Mais, madame, bientôt, des amis éprouvés
De ce sombre château viendront briser les portes;
Arundel près de vous conduira ses cohortes.
Nos prêtres, arborant l'étendard de la croix,
Invoqueront pour vous le Dieu qui fait les rois;
En vain Edouard six du trône vous rejette,
Espérons!...

LA REINE.

Jane Grey redeviendrait sujette?
Je pourrais dans son sein renvoyer mes douleurs!
Que de ruisseaux de sang pour chacun de mes [pleurs!..
Écoutez..,

SURREY.

D'un combat c'est le lointain murmure.

LA REINE.

Le peuple a revêtu l'airain de son armure!
Et nous sommes captifs... Mon cœur s'agite et bat,
Il bat comme heurté par les flots du combat.
Ce bruit, c'est mon destin, ma vengeance ou ma [honte,
Ces coups sourds et lointains, c'est mon cœur qui [les compte.
Marie et Jane Grey sont aux mains... Dieu puis- [sant!
Laquelle à sa grandeur peut fournir plus de sang?
Ah! ce coup que j'entends est-il sien... est-il [nôtre?
Il peut faire une reine, en renverser une autre;
Mais quel que soit l'arrêt que Dieu prononcera,
Sur le champ de bataille un trône restera!...
Sur qui déploieras-tu tes ailes enflammées,
Ange exterminateur qui conduis les armées?
Et toi, dont on surprit le testament de roi,
Frère, de ton cercueil, pour qui combats-tu, toi?
Qui nommes-tu?... La mort de son regard austère
Voit bien différemment les choses de la terre,
Et plein de repentir, peut-être en ce moment,
Ta prière, là-haut, casse ton testament!
Que je me promets bien d'achever la victoire!
D'inviter la vengeance aux fêtes de la gloire!
Il ne s'agira plus de mourir en héros;
Où sont des combattants, je mettrai des bourreaux!
Revêtant à mon tour une armure à ma taille,
J'ajouterai mes morts à ceux de la bataille;
J'en jure par toi, Dieu, qui nommes le vainqueur;
Oh! donne à ce combat les élans de mon cœur!
On fit à ma rivale un front à ton image,
Et moi, d'un échafaud je veux lui faire hommage.
La perfide s'armant de la loi du plus fort,
Voyait dans ma couronne un présent pour Guilfort.
J'étais en un seul jour par deux fois sa victime;
La hache tombera sur la moitié du crime.
Cela suffit... *Elle écoute.*
Plus rien...

SURREY.

Plus rien...

LA REINE.

Venez, mylord;
Je perds moins à mourir que d'attendre mon sort.

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD SURREY, LORD DAVISON, *puis* LA REINE.

LORD DAVISON.

Nous avons triomphé.

SURREY.

Londres, la grande ville,
A marché d'un pas fort dans la lutte civile.
Le canon de l'émeute a grondé tout un jour.
Nous entrons en vainqueurs dans ce même séjour
Où de sujets félons la reine fut captive.
Nous avons à punir. L'Europe est attentive;
Northumberland échappe au tourment du remords;
Sur le champ de bataille il a trouvé la mort.
De cette grande mort la nouvelle semée
De Jane usurpatrice a dissipé l'armée.
On s'est emparé d'elle, et le traître Guilfort
N'était pas pour son crime un soutien assez fort.
Tous deux sont prisonniers, oui, tous deux... leurs [complices
Ayant part au forfait auront part aux supplices.
L'inexorable loi règle les châtiments;
Deux jours ont accompli ces grands événements.
Mais jamais n'apparut une trame si noire
Dans le cercle changeant des phases de l'histoire.
Avec le parlement j'attends la reine ici.
Elle veut qu'en ces lieux les juges... La voici...

LA REINE. (*Elle entre suivie de gardes.*)
Dieu même a prononcé, Surrey... point d'indul- [gence!...
Ce lieu vit mon affront, il verra ma vengeance.
Mes ennemis du meurtre ont donné le signal,
De ce trône insolent je fais un tribunal.
Hier nous étions là, toutes deux, face à face,
Nous y serons encor, mais en changeant de place.
Où j'étais à ses pieds Jane comparaîtra;
Où fut le criminel le juge montera.
J'y monterai, Surrey, répandant l'épouvante,
Cœur glacé, front d'airain, loi terrible et vivante!
Certe on m'a fait beau jeu dans ces débats à moi,
Je n'ai qu'à laisser choir le glaive de la loi.
Pour jouir de ses maux, pour tuer ma rivale,
Je n'ai qu'à dire à tous : Je suis impartiale.
Nul besoin d'affecter ni courroux ni transport,
Mon immobilité lui donnera la mort.
Oui, jusques au moment qu'elle sera punie,
Ma haine gardera son masque d'ironie;
Jane Grey subira le sarcasme acéré
Et mon sourire, avant l'échafaud préparé.
L'insolente avait pu, sans être mon égale,
Avec impunité devenir ma rivale.
Mais dans mes droits plus tard elle osa m'ou- [trager.
Parlez-moi d'un forfait dont on peut se venger!
Je saurai me contraindre, ami, l'on peut m'en croi- [re,
Je garde mes fureurs pour haïr sa mémoire.
Je ne suis point ingrate, et vous verrez, mylord,
L'usage que je fais de la faveur du sort.

Que ce vil parlement, tout meurtri d'esclavage,
A bien dans tout son jour étalé son servage !
Dans ces luttes des rois, dans ces hauts différents,
Toute infidelité commence par les grands.
On les a toujours vus, et c'est leurs seules gloires,
Tendre une main honteuse à toutes les victoires,
Et toujours de faveurs et de mépris chargés,
La fortune en changeant les a trouvés changés.
Ils avaient à l'envi, quand j'étais prisonnière,
Adoré d'Edouard la volonté dernière;
Le peuple s'est levé... mon droit est le plus fort.

SURREY.

On ne pourra juger Jane Grey sans Guilfort.

LA REINE.

Tais-toi, tais-toi !...

SURREY.

Son nom à ce crime se mêle ;
Époux de la coupable il doit périr comme elle.

LA REINE.

Lui !

SURREY.

C'est la loi.

LA REINE.

Sans doute, et je la connaissais ;
Mais malgré cette loi, Surrey, si j'agissais
C'est que déjà Guilfort n'est plus en Angleterre.

SURREY.

Il a fui !

LA REINE.

Maintenant je ne veux rien te taire;
Par mon ordre en secret, au milieu de la nuit,
Auprès du prisonnier Davison introduit,
L'a fait de son cachot sortir sous bonne escorte.

SURREY.

Mais...

LA REINE.

Sur sa trahison, oui, mon amour l'emporte.
On le conduit en France, et l'exil de Guilfort
Me rend enfin le droit de condamner à mort.

SURREY.

Cachez bien le secret; d'un excès d'indulgence
Qu'on ne soupçonne pas...

SCÈNE II.

LA REINE, LORD SURREY, SIR EVERARD.

SIR EVERARD.

Le parlement s'avance,
Madame, et l'on conduit Jane Grey dans ces lieux.

LA REINE, *à part.*

Que sa grandeur d'un jour repasse sous mes yeux !
Apaise-toi, mon cœur. Je vais être vengée!
La reine parlera pour l'amante outragée ! !

Elle monte sur son trône.

SCÈNE III.

LA REINE, SURREY, LE LORD CHANCELIER, LE PARLEMENT.

LA REINE.

Prenez place, mylords... Avec fidélité,
Chose rare... plusieurs de vous ont protesté
Contre ce vain pouvoir qu'un jour a vu dissoudre.
Nous vous avons mandés pour punir, pour absoudre :
L'intégrité du juge est la force des rois.
On a voulu, mylords, faire mentir mes droits.
Blesser des royautés l'antique privilége
Est un forfait si grand qu'il touche au sacrilége;
C'est détruire un pouvoir tout rivé dans le temps,
C'est anéantir Dieu dans ses représentants.
Tremblez, si de l'erreur l'espoir se réalise,
Mon trône renversé renverserait l'église.
Gardez-vous, en jugeant Marie et Jane Grey,
D'oublier à quel point le débat est sacré.
Gardez-vous d'irriter contre votre faiblesse
Le lion catholique accusé de vieillesse.
Messeigneurs, il s'agit de savoir si Luther
Des foudres de saint Pierre amoindrira l'éclair.
Il s'agit de savoir, messeigneurs, si cet homme
Qui crut sur les esprits peser autant que Rome,
Doit mériter le nom de grand événement,
Ou n'être pour nous tous qu'un fléau d'un moment.
Il a déjà trop loin jeté sa nuit profonde;
Vous avez à juger les deux moitiés du monde.
Chacun de vous doit voir, calme et sans s'indigner,
Si mon père Henri huit ne savait pas régner.
Si le sang qu'il versa pour notre croix divine
N'a que d'un arbre mort arrosé la racine.
S'il nous faut de nos mains jeter aux feux maudits
Son livre consacré du nom de Léon dix,
Et si c'est vainement, quand la foi m'accompagne,
Qu'on a promis ma main à Philippe d'Espagne.
Chacun de vous doit voir dans ce débat mortel
Un trône qui s'élève en face d'un autel.
La coupable à l'instant ici va comparaître,
Nous daignons lui laisser pour défenseur son maître.
Qu'ils viennent.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JANE GREY, SIR ASCHEM, SOLDATS.

LA REINE, *à Jane.*

Approchez... Osez lever les yeux ;
Le bandeau que je porte est-il si précieux
Qu'on en soit éblouie ? et son éclat suprême
Hier, sur votre front, n'était il pas le même ?
Ignorait-on combien, vu les hasards du sort,
Une heure de grandeur rapproche de la mort,
Et qu'en osant toucher une telle couronne
On monte à l'échafaud par les degrés d'un trône ?
Mais nous ne voulons pas devancer un arrêt
Que nous n'entendrons pas peut-être sans regret.
Jane Grey n'osa pas, au jour de ma défaite,
Demander à la fois ma couronne et ma tête;
Sa terreur à mes jours vint servir de garant :
Avouez, messeigneurs, que ce fut noble et grand.
Soyez impartiaux, réglez sa destinée.

A Jane Grey.

Vous êtes prisonnière et non pas condamnée.

Dans ces graves débats que domine la loi
Je punirais celui qui penserait à moi.
Oui, qu'on mette son âge et sa faute en balance,
Mon courroux n'ira pas plus loin que le silence,
Et rappelant le juge à son intégrité,
Je laisse au jugement toute sa majesté.

SURREY.

Que la reine Marie ou pardonne ou condamne,
Nous avons à punir l'usurpatrice Jane.
On osa l'investir de la pourpre des rois ;
Faisons, en la jugeant, disparaître ses droits.
Puisqu'il faut un arrêt pour raffermir un trône,
Ne laissons pas deux fronts où n'est qu'une cou-
[ronne.
C'est les lois à la main que nous déchirerons
Le trompeur testament, cause de tant d'affronts.
Le ciel punit déjà ces grandes impostures,
Déjà Northumberland est mort de ses blessures,
Et si Guilfort, son fils, a pu briser ses fers...

TOUS.

Guilfort!

JANE.

Merci, mon Dieu! les miens me seront chers.

SURREY.

Jane Grey, qui trahit son noble caractère,
Doit répondre du sang versé dans l'Angleterre.

ASCHEM.

Reine...

LA REINE.

Parlez, Aschem, nous vous l'avons permis;
Les droits de l'accusée en vos mains sont remis.
Votre office de maître en cet instant s'achève!
Défendez, s'il se peut, Jane Grey votre élève.

ASCHEM.

Ah! d'une telle élève Aschem ne rougit pas!
Quand même à l'échafaud j'aurais conduit ses pas,
Quand même il me faudrait à l'heure solennelle
L'exhorter à mourir de ma voix paternelle,
A mourir à seize ans! à cet âge si beau
Que le martyre a peine à cacher le tombeau!...
Mais qui désignerait à la sentence inique
Quand tous sont criminels, cette victime unique?
La seule dont le cœur pur, mais obéissant,
Put se charger du crime et rester innocent!
La seule qui plaida la cause souveraine
En criant tout en pleurs: Non! je ne suis pas reine!
Condamner Jane Grey quand tout vous le défend,
C'est mettre à trop haut prix la tête d'un enfant.
Aux yeux de tous partis c'est se charger d'un crime
A faire chanceler un trône légitime;
C'est révéler au moins qu'il n'est guère puissant
S'il faut le cimenter avec un peu de sang!!
O reine! à votre tour montrez-vous magnanime;
Dieu pour vous éprouver vous livre la victime!...
Qu'il est beau d'imiter par un pardon royal
L'usage qu'elle fit d'un pouvoir illégal!
Elle a sauvé vos jours, madame, et la victoire
N'a pu d'un tel bienfait vous ôter la mémoire;
Par la main des bourreaux vouloir vous acquitter,
Ce serait de vos droits sacrés faire douter;
Et la vengeance humaine abaisse un diadème
Quand le ciel a pris soin de le venger lui-même.
Votre pouvoir royal triomphe maintenant;
Prouvez qu'il vient de Dieu, madame, en par-
[donnant.
Au règne de Marie, Édouard fut contraire.
Déchirez par un mot le testament d'un frère.
Non, tu ne mourras pas, Jane Grey, mon enfant,
Ta grâce affermira le parti triomphant.
Ma dernière leçon ne peut être perdue...
O viens, viens dans mes bras, tu me seras ren-
[due...

Il tombe à genoux.

JANE.

Mon père, levez-vous... Je fus coupable un jour,
Laissez-moi, quand mon cœur est fort de tant
[d'amour,
Expier aujourd'hui ma triste obéissance,
Et par le châtiment rentrer dans l'innocence.
Le trône de Marie est élevé trop haut
Pour s'ébranler aux coups qui dressent l'écha-
[faud.
Moi, qui pris dans mes mains la grandeur sou-
[veraine,
Je n'eus pas, comme ceux qui me croyaient la reine,
L'excuse des erreurs de mon aveuglement.
Vous interprétez mal mon refus d'un moment;
Et l'on ne me doit pas préférer de victime,
Parce que je jugeais la grandeur de mon crime.
Lorsque tous se couvraient d'un prétexte trom-
[peur,
Je savais où j'allais... j'arriverai sans peur!
On vous dit que mon âge empêche que j'expire :
Si j'étais un enfant m'eût-on donné l'empire?
Ce subterfuge vain ne peut me secourir.
Qui souleva le sceptre a l'âge de mourir!
De la faute de tous que je porte la peine.
Je demande pardon de mon crime à la reine,
Je demande pardon, mylords, avec des pleurs,
A ceux dont ma faiblesse a causé les malheurs.
Je consacre humblement, sans haine et sans envie,
A la sœur d'Édouard l'hommage de ma vie.
Quoique de faire grâce elle ait tout le pouvoir,
Me condamner, sans doute, est pour elle un de-
[voir.
Le sang de ses sujets coula pour une femme;
Je monte à Dieu, peut-être avec du sang sur l'âme.
Mais l'être criminel que protége un remord,
A son dernier moment est absout par la mort.
Cet espoir consolant affermit ma constance.
Une heure d'échafaud tient lieu de pénitence,
Et dans mon repentir mon pardon est écrit;
Et j'en crois en mourant mon âme et Jésus-Christ.

LA REINE, *à part.*

Que la sentence est lente au gré de ma vengeance!

JANE.

Si Guilfort revenait, reine, de l'indulgence.
Ne le punissez pas, s'il cherchait mon cercueil,
Pour son épouse, un jour, d'avoir eu trop d'or-
[gueil,
D'avoir cru que l'amour, aveuglement sublime,
Pouvait monter si haut sans arriver au crime.
De cette erreur, madame, il aura du remord.

LA REINE.

Qui vous dit de plaider la cause de Guilfort?
Qui vous donne le droit d'être sa protectrice?

JANE.

Reine, un titre sacré!

LA REINE.

Celui d'usurpatrice!
Et vous voulez encor, dans votre orgueil jaloux,
Insulter votre reine au nom de votre époux?
Il a fui cependant.

JANE.

Je puis braver l'orage :
Être seule à mourir donne tant de courage!

LA REINE.

Vous êtes généreuse... un cœur moins résigné
Pourrait, en ce péril, se croire abandonné!...
Mais quel est donc ce bruit? écoutez, Surrey.

SCÈNE V.

LES MÊMES, EVERARD.

EVERARD.

Reine,
On a saisi Guilfort, c'est lui que l'on ramène.

JANE.

Ciel! ô ciel!

LA REINE.

Lui! Guilfort!

SURREY, *bas, à la Reine.*

Ne vous trahissez pas.

EVERARD.

En demandant sa mort, le peuple suit ses pas.

JANE.

O Dieu!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GUILFORT, SOLDATS, PEUPLES.

LA REINE, *à part.*

Malheur!

JANE.

Guilfort!

GUILFORT.

J'arrive à temps!... oui, Jane,
N'est-ce pas qu'à la mort, sans moi, l'on te condamne?...
N'est-ce pas, messeigneurs, je le demande à tous,
Que vous l'osiez juger ici sans son époux?
Madame, n'est-ce pas que cette prisonnière
Vous semblait préparée à mourir la première?

JANE.

Oh! silence!

LA REINE, *à part.*

Imprudent!

UN DES JUGES.

Quand vous brisiez vos fers,
Vos jours plus que les siens semblaient vous être chers!

GUILFORT.

Mes jours! mes jours!... O Dieu! quelle effroyable trame!
En la laissant mourir, je fuyais... moi, madame!
Loin d'un péril sacré j'osais porter mes pas?
L'échafaud se dressait et je n'attendais pas?
Je fuyais? .. Vous savez par quel mensonge lâche,
Davison éloignait ma tête de la hache!
Il me dit: Jane est libre! Infâme trahison!
En me parlant de Jane, il ouvrit ma prison,
Pour la voir une fois, j'acceptai de le suivre.
Maudite soit la main qui pour flétrir, délivre!
Ce n'était que mes jours que l'on voulait sauver,
Mais d'un pareil bienfait j'ai su me préserver.
J'ai compris cette grâce à moi seul accordée,
Car mieux que ma prison, ma fuite était gardée.
Le peuple de sa haine est venu me servir,
C'est un des condamnés que l'on veut vous ravir!
Oui! me suis-je écrié, c'est Guilfort qu'on entraîne.
Le chef des révoltés! l'ennemi de la reine!...
Sous le nombre bientôt vos soldats ont fléchi,
Et de ma liberté je me suis affranchi!
Vous voyez que vos dons flattent peu mon envie;
Après le trône offert, je refuse la vie
Et repousse à jamais un appui suborneur
Qui cherche à m'enseigner comme on perd son honneur!

LA REINE.

De l'insulte, Guilford, qui vient de m'être faite,
Je vais me disculper en acceptant ta tête.
D'un meilleur démenti l'on ne peut te flétrir?

GUILFORT.

Serais-je revenu, sans l'espoir de mourir?

JEANE.

Que dis-tu?

GUILFORT.

De mourir, mais en prenant ta place!
Avec le tribunal me voici face à face:
Avant de lui répondre, il faut l'interroger:
Quel coupable et quel crime avez-vous à juger?
Est-ce une faible femme en pleurs et sans défense,
Et dont l'âge innocent touche encore à l'enfance?
Le coupable, et de tous je veux être entendu,
C'est un parti puissant, non un individu;
Un parti qui s'accroît dans toute l'Angleterre,
Dont l'élan inspiré va plus loin que la terre,
Qui dans ce saint élan ne peut être arrêté,
Et qui, croyant à Dieu, croit à la liberté.
C'est un peuple qui veut, dans sa mâle attitude,
Rompre le glaive en main, avec la servitude,
Et se ressouvenant des gloires d'autrefois,
En redemander compte aux caprices des rois.
De lutter contre lui vous acceptez la tâche.
Croyez-vous donc l'abattre avec un coup de hache?

Montrant la reine.

Gardez-vous, gardez-vous de choisir à son gré
Pour le billot sanglant le front de Jane Grey,
Pauvre enfant demeurée hors de toute querelle
Qui passera sa vie à prier Dieu pour elle.

Ange, qui gardera toujours le repentir...
Ils vous faut un coupable et non pas un martyr!
Coupable, je le suis plus que nul ne peut l'être;
Le parti révolté ne prend que moi pour maître.
J'abhorre les faveurs, reine, que tu me fis;
Car de Northumberland je suis le digne fils,
Et mon père à moi seul laisse pour héritage
Ses droits à l'échafaud et sa haine en partage!

LA REINE.

Sans remords! sans remords!

GUILFORT.

Qui parle de remords,
Pour avoir respecté le testament des morts?
Si Jane Grey n'a pris qu'un sceptre illégitime,
C'est Édouard lui seul qui doit compte du crime,
Lui seul qui, désignant un autre successeur,
Crut avoir ses raisons pour proscrire sa sœur.
Traînez sur l'échafaud son image sacrée,
Osez juger la mort, la mort deshonorée.
Flétrissant sa mémoire et proscrivant son deuil,
Par la main des bourreaux exhumez son cercueil,
Et que du tribunal la sentence fatale
Commence par tomber sur son ombre royale!
C'est lui qu'on doit juger, mylords, lui seul et moi.

JANE.

Vous oubliez, Guilfort, que vous n'étiez pas roi.

GUILFORT.

Sur ton front, Jane Grey, qui posa la couronne?

JANE.

On ne prend pas sa part du pouvoir que l'on donne.

LA REINE, *se levant.*

Assez, assez... Mylords, il est temps de juger
Tous ses droits imposteurs qu'ils osent partager.
Prononcez sur tous deux... Ils vous ont dit leurs titres.
A Jane Grey.
Du débat généreux voilà les vrais arbitres.
Vous craignez qu'on ne veuille ici vous séparer;
Leur arrêt peut avoir de quoi vous rassurer.
Votre sort est remis au tribunal auguste
A qui j'ai seulement commandé d'être juste.
Et j'attends.

JANE.

Reine!...

GUILFORT.

Ah! viens sur ce cœur révolté,
Seul asile où l'amour garde ta royauté!

LA REINE, *à part.*

Elle triomphe encor!

SURREY.

La sentence est rendue.

LA REINE.

Lisez haut : qu'elle soit de nous tous entendue.

SURREY *lit.*

« Nous tous, pairs et grands d'Angleterre, ayant été chargés par la reine Marie de citer devant la chambre haute, Jane Grey, fille aînée du marquis de Dorset, duc de Suffolk, et Guilfort Dudley, dernier fils de Dudley, duc de Northumberland, accusés du crime de rébellion et d'usurpation de la couronne, nous avons pensé dans notre âme et conscience et déclaré en plein tribunal que ladite Jane Grey et Guilfort Dudley son époux étaient coupables du crime dont on les accuse, et d'après cette déclaration nous avons voté pour la mort. »

GUILFORT.

Jane Grey condamnée!

LA REINE, *à part.*

Il la verra mourir!

GUILFORT.

Ah! Marie! est-ce ainsi qu'un règne doit s'ouvrir?

JANE.

Guilfort!

SURREY.

En leur cachot tous deux qu'on les ramène;
Ils mourront dès demain.

LA REINE, *à part.*

Demain!

TOUS.

Vive la reine!

Le Parlement se retire, on emmène les deux condamnés.

SCÈNE VII.

LA REINE, ASCHEM.

ASCHEM.

Quoi! Jane Grey par vous envoyée à la mort?

LA REINE.

Qui me parle de Jane! ils ont jugé Guilfort!
C'est moi qui la première ai subi le supplice!
J'ai signé son arrêt sans que mon front pâlisse!
Voilà l'unique fruit de notre royauté,
Signer l'arrêt de mort.

ASCHEM.

Mais vous l'avez dicté.

LA REINE.

Eh! qu'importe à mon cœur ce que dicta la reine!
Toujours sacrifier mon amour à ma haine,
Lutte horrible, incessante, effroyables combats!

ASCHEM.

Vous avez droit de grâce.

LA REINE.

Il n'accepterait pas!
Lui! lui! qui vers la mort se frayant un passage,
Est venu me jeter mon bienfait au visage!
Mettre, en le dédaignant, tous mes soins en défaut!
Me braver, m'avilir, me fuir sur l'échafaud!
Et de son lâche amour étalant l'égoïsme,
Insulter une reine avec de l'héroïsme!
Et je l'aime! faiblesse affichée en tout lieu!
Mais j'ai donc fait un pacte avec la honte! ô Dieu!
Je ne puis voir mourir l'homme qui m'assassine!
Dans quelle lâcheté mon cœur a pris racine!
Tout cela vous émeut, tout cela vous surprend!
Vous ne comprenez pas! Jane Grey me comprend!
Oui, son amour du mien lui donne la mesure,
Nous saignons toutes deux à la même blessure!
En lisant dans son âme, elle y voit mes douleurs.
Les femmes ont toujours la science des pleurs!
Faire grâce! Guilfort veut-il de ma clémence?
Faut-il qu'un tel affront par deux fois recommence?
Et faut-il que deux fois insultant mon pouvoir...

ASCHEM.

Grâce, grâce à tous deux!... c'est un royal devoir!

LA REINE.

A tous deux!

ASCHEM.

Un devoir qui naît du rang suprême
Et qui place les rois au niveau de Dieu même!

LA REINE.

Pardonner Jane Grey, ma rivale! moi! moi!

ASCHEM.

Pourquoi vous plaindre alors des rigueurs de la loi?
Guilfort et Jane Grey doivent mourir... Je tremble.
L'échafaud est encor l'autel qui les rassemble;
Et sans fin réunis par le même tombeau.

LA REINE.

Réunis!... réunis!... Ah! ce sort est trop beau!
Ils ne le seront pas! Dieu! quel espoir m'enivre!
Oui... la raison d'État, oui, Jane Grey peut vivre!
Vivre pour mon triomphe,

A part.

Et cependant mes droits...
Qu'importe, c'est le cœur qu'il faut venger......
[Les rois
En donnant le trépas ne se vengent qu'une heure,
C'est trop peu de temps, oui!

Haut.

Que Jane vive et pleure...

ASCHEM.

Ah! j'attendais ce mot de la sœur d'Édouard.
Aschem à vos genoux, reine....

LA REINE, *le relevant.*

Non, non, plus tard!
A mon royal pardon le parlement peut mettre
Telle condition qu'avant de s'y soumettre
Jane Grey dans son cœur sans doute gémira.

ASCHEM.

Madame!...

LA REINE.

Suis la reine, et l'on te l'apprendra.

ACTE CINQUIÈME.

La Tour de Londres, un cachot sombre.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUILFORT, JANE GREY, *endormie.*

GUILFORT.

Elle dort... elle dort... larmes de ma douleur,
Ne la réveillez pas en tombant sur son cœur!
Vous qui la connaissez, venez, anges fidèles,
Couvrir son pur sommeil du calme de vos ailes;
Donnez, oh! donnez-lui dans ce terrible instant
Des songes aussi doux que ce ciel qui l'attend.
Cachez-lui le supplice à son heure suprême,
Pour lui parler d'en haut, prenez la voix qu'elle
[aime;
La voix de son époux... son époux... ô remord!
Pour présent nuptial je lui portai la mort!
J'entends déjà, j'entends sous cette voûte sombre
Le bruit de l'échafaud qu'on élève dans l'ombre...
Quoi! la mort toucherait de son souffle jaloux
Ce beau front adoré qui dort sur mes genoux!
Ce front d'ange et d'enfant que la paix environne,
Au niveau du cercueil ployé par la couronne!

JANE, *rêvant.*

Guilfort!

GUILFORT.

Dans son sommeil son cœur est avec moi.

JANE.

Guilfort, vois cette fleur qui portait mon nom...
[voi...

GUILFORT.

Elle rêve la fleur, la triste fleur aimée,
Que de son nom si doux Guilfort avait nommée.
Hélas! en la pleurant présage de douleurs,
C'était sur notre sort que nous versions des pleurs!

JANE, *rêvant toujours.*

Tendre fleur, malheureux emblème,
Tu n'as pu comme moi porter ton diadème;
Tu n'as vu qu'un soleil de printemps... comme
[moi;
Mais je suis plus heureuse, ô fleur fragile et belle!
Ton parfum périt avec toi,
Et nous nous survivons dans notre âme immor-
[telle!

GUILFORT.

Oui, pour aimer toujours.

JANE. *Elle s'éveille.*

Où suis-je?.. mon Guilfort!
Je m'éveille en tes bras, je ne crains plus la mort.
Il me semblait revoir, mais dans un jour d'orage,
Ces champs dont ton amour a peuplé chaque om-
[brage,
La fleur que nous avons nommée....

GUILFORT.

Ah! cette fleur
Elle est là.

JANE.

Toutes deux nous mourrons sur ton cœur.

GUILFORT.

Toi mourir!

JANE.

Qu'avec toi ma vie était bénie!
Je croyais respirer dans la paix infinie;
Mon âme inaltérable et louant le Seigneur,
Ne rêvait pas d'espoir égal à mon bonheur.
Peut-être ton amour, ma première couronne,
Me donnait plus d'orgueil que le ciel n'en par-
[donne.
Etre heureuse, être aimée, et tomber de si haut!

Tant de félicités conduire à l'échafaud !
Mais qu'est-ce que la mort lorsqu'on y marche [ensemble?
C'est un second hymen, qui pour jamais rassemble.
Nous entrons au tombeau sans prononcer d'adieu,
L'un sur l'autre appuyés, nous arrivons à Dieu.

GUILFORT.

Oh! non, non; Dieu ne fait qu'éprouver ton cou- [rage;
Jaloux de s'admirer dans son plus bel ouvrage,
Il ne veut point ta mort... et ce crime aujourd'hui,
S'il pouvait s'achever, ferait douter de lui !

JANE.

Guilfort !!

GUILFORT.

Et ma fureur dans un dernier blasphème
Ne croirait qu'au néant jusques dans tes bras [même.

JANE.

Tais-toi !

GUILFORT.

Voici bientôt la clarté de retour.
Hier, en nous quittant, le geôlier de la Tour,
Sir Williams, cet ancien serviteur de ton pere,
M'a dit : Prenez courage et que cet ange espère !
Un parti tout-puissant cherche à la délivrer.
Il l'a dit... il l'a dit.

JANE.

Il m'a dit d'espérer
Pour moi seule — moi seule...

GUILFORT.

Oui : ton salut s'apprête,
Aux vengeances des lois il suffit de ma tête.
S'ils viennent, tu consens à fuir; oui, cet effort...

JANE.

Je consens à mourir une heure après Guilfort.

GUILFORT.

Ah ! ne te soustrais point à l'espoir qu'on te [donne,
Cherche à sauver tes jours pour que Dieu me par- [donne.
Cherche à sauver tes jours pour ôter de mon sein
Le regret dévorant d'être ton assassin.
Quelle main dévoua la victime... moi-même !
Qui vins à tes genoux te tendre un diadème ?
Moi, toujours moi... l'époux disposant de ton sort,
Marquant par mes baisers chaque pas vers la mort.
Te traînant de l'autel au palais adultère,
De notre lit d'hymen au trône d'Angleterre,
Sous tes pas innocents j'ai dressé l'échafaud....
S'ils viennent, tu fuiras, lady Jane, il le faut.
Je le veux, je le veux...

JANE.

Mais cette faible femme ?
Que t'a-t-elle donc fait pour lui déchirer l'âme ?...
Pour lui dire : Fuyez: vos porterez mon deuil;
Vous traînerez vos jours de cercueil en cercueil.
Orpheline, proscrite et veuve et sans asile,
Même de son tombeau votre époux vous exile;
Lui seul à l'échafaud peut monter à son gré;
Celui qui fut Guilfort repousse Jane Grey...
Et de sa royauté n'étant que le complice,
Veut garder pour lui seul tout le poids du supplice!
Faut-il qu'à tes genoux j'expire d'un bienfait
Plus cruel mille fois que le sort qu'on nous fait!
Veux-tu que ce ne soit qu'une ombre qu'on en- [traîne?
Qu'un cadavre soustrait aux fureurs de la reine ?..
Le veux-tu ?

GUILFORT.

Tous mes sens attendris, étonnés...
Silence ! on vient à nous !

SCÈNE II.

LES MÊMES, LORD SURREY.

SURREY.

Vers les deux condamnés
S'avance sur mes pas la reine d'Angleterre;
Sa venue en ces lieux est pour tous un mystère.
Elle veut, mylady, vous parler seule.

GUILFORT.

A toi ?

JANE.

O Guilfort !

SURREY.

La voici : vous, mylord, suivez-moi.

SCÈNE III.

JANE, LA REINE, ASCHEM.

JANE, *à part.*

Dieu des infortunés, achève ton ouvrage!
Au niveau de l'épreuve élève mon courage.

LA REINE.

Aschem, venez.

JANE.

Mon maître !

ASCHEM.

O ma fille!

LA REINE.

Je veux
Qu'il soit ici témoin si je remplis ses vœux.

ASCHEM.

Mon enfant!

JANE.

O bonheur que je n'osais attendre...

LA REINE.

Écoutez, mylady... Restez pour nous entendre.
Elle fait le tour du cachot.
Que ce cachot est froid et triste et sans soleil...

JANE.

Sa lumière n'a pas éclairé mon réveil,
Reine, mais les captifs de ce cachot si sombre
Vont recevoir de Dieu le jour qui n'a point d'ombre!

LA REINE.

C'est-à-dire que Jane et son époux Dudley,

Heureux, fiers de mourir ensemble et sans délai,
Règnent déjà plus haut que les rois de la terre?

JANE.

Ne puis-je qu'offenser la reine d'Angleterre?

LA REINE.

C'est votre sort.

JANE.

Hier, vos sujets ont pu voir
Mon humble front baissé devant votre pouvoir,
Hier, à vos genoux de repentir touchée,
J'ai confessé ma faute et ne l'ai point cachée.
J'ai dit : Je suis coupable et je meurs justement;
Je ne vois que mon crime et non mon châtiment.
S'il étend jusqu'à moi sa bonté souveraine,
Je prierai devant Dieu pour les jours de la reine!
J'ai répandu des pleurs, comme au pied des au-
[tels;
Vous m'avez devant tous dit des mots bien cruels;
J'ai gardé le silence... et s'il le faut, madame,
Une seconde fois j'humilierai mon âme,
Ici, dans ce cachot, à l'heure du trépas!
La reine est vengée?

LA REINE.

Oui... la femme ne l'est pas!
Tout ce grand repentir la femme le rejette;
C'était bon devant tous, hier, comme sujette!
Tout ce luxe de pleurs, qu'en ai-je donc besoin,
Quand je suis avec vous sans ma cour pour té-
[moin?
Sous ces murs sans échos, lady Grey, sur mon
[âme,
La reine disparaît et fait place à la femme.
Que m'importent mon trône et mon lourd sceptre
[d'or?
C'est le cœur d'un amant, d'un époux, de Guilfort,
De Guilfort, seul au monde adoré de Marie!...

JANE.

O mon Dieu!

LA REINE.

Tu m'as pris et son âme et sa vie!
Ces trésors de bonheur entre tes bras perdus,
Par la mort de tous deux me seront-ils rendus?
En vain ton repentir présente à ma détresse,
Pour expiation, l'échafaud que l'on dresse;
Tu me montres en vain de ton regard jaloux,
Ce trône où ton forfait entraîne ton époux;
Couche toute sanglante à vous deux partagée;
Mais crois-tu donc ainsi ta rivale vengée?...

JANE.

Reine!

LA REINE.

Ton fol amour va lui donner la mort.

JANE.

Malheureuse!

LA REINE.

Le mien l'aurait fait roi...

JANE.

Guilfort?

LA REINE.

Oui, oui, pleure à mes pieds tes plus amères larmes;
Une seconde fois, Jane, rends-moi les armes;
Que tes cris de douleurs emplissent ta prison,
Pour ce second forfait de haute trahison!..

JANE.

Oui, j'ai perdu Guilfort; mais la main que j'em-
[brasse,
Cette royale main pourrait signer sa grâce?
Vous le laissez mourir et vous l'avez aimé!...

LA REINE.

L'arrêt qui le condamne est partout proclamé.

JANE.

Je n'ai régné qu'un jour; il fut pour la clémence!

LA REINE.

Je serai grande aussi... grande dans ma vengeance!
Veux-tu le sauver?

JANE.

Moi!

LA REINE.

Toi, toi...

JANE.

Si je le veux!

LA REINE, *lui présentant un papier.*

Tiens, signe cet écrit, et vous vivrez tous deux.

JANE.

Je tremble!

LA REINE.

Tendre épouse, allons, un peu de force,
Signe sans hésiter...

JANE, *lisant.*

Un acte de divorce!...
Pour racheter nos jours, la honte et le mépris...
Fille de Henri huit, la grâce est à ce prix?

LA REINE.

A ce prix! Ce n'est pas qu'empêchant qu'il expire,
Que je veuille sur lui ressaisir mon empire,
Mendier son amour du haut de mon pouvoir;
Je dois vous séparer, mais non pas le revoir.
Signe!... Croyais-tu donc, qu'oubliant tous vos
[crimes,
Je ne chercherais pas au cœur de mes victimes
Une place accessible à mon royal courroux?
Que je te laisserais la vie et ton époux?
Que je protégerais cet amour qui m'affronte,
Afin d'éterniser votre orgueil et ma honte?
Oh! non pas!... je sais mieux dispenser mes fa-
[veurs;
Le sang tarit toujours plus vite que les pleurs.
Pleurez ainsi que moi!...

JANE.

Qu'on nous mène au supplice.

LA REINE.

Du trépas de Dudley je ne suis plus complice,
Si ta fierté refuse encore d'obéir?

JANE.

Je puis causer sa mort, mais non pas le trahir!

LA REINE.

Sa mort! je ne veux pas! je n'ai pas ton courage!
Écoute, Jane Grey... laissons passer l'orage;
Je l'aime!... ne rends pas mes efforts superflus;
Je vous sauve tous deux : je ne puis rien de plus.
Le parlement craint trop, jaloux de ma puissance,
Que cet hymen n'ajoute aux droits de ta naissance;
C'est lui qui vous sépare en ces dangers pressants:
Vos deux noms réunis seraient trop menaçants;
Aschem, parlez-lui donc!...

ASCHEM.

Que ma tâche s'achève;

Ma fille!...

JANE.

Vous dictez la honte à votre élève?
Ma royauté d'un jour est encor sur mon front:
Elle n'a point laissé de place à cet affront!
Non, je dois à l'amour ma dernière victoire.

LA REINE.

Tu cherches dans l'amour un prétexte à la gloire,
La gloire attend de toi de plus saints dévoûments.
Tous ceux dont tu reçus les coupables serments,
Les Darcy, les Palmer, enfin tous tes complices,
Tous ceux que ta révolte enchaîne à tes supplices,
Sur leurs fronts dévoués la mort suspend ses coups!
Ne nous résiste plus et tu les sauves tous.
Ils ne se sont perdus qu'en marchant sur ta trace;
Signe, signe à la fois ton divorce et leur grâce.
Leurs familles en deuil t'implorent à leur tour:
Devant tant d'échafauds ne parle pas d'amour!
Rien ne nous rend plus grands qu'un noble sacri-
[fice :
Viens leur donner ton âme en ce dernier service.

ASCHEM.

On fera grâce à tous!

JANE.

O mon maître! O Guilfort!...

ASCHEM.

Le culte du passé t'a fait un cœur plus fort.
Songe aux purs dévoûments, songe aux noms que
[l'histoire
Nous présente, escortés d'une sainte victoire!
Ces beaux noms relevant notre esprit abattu,
Rien qu'en les prononçant enseignent la vertu!
Tu ne fis avec eux qu'une seule famille,
Oui, tu les adoras, imite-les, ma fille!
Nul héroïque effort n'est au-dessus de toi.
Triompher de leur cœur fut leur suprême loi.
Le trépas des martyrs enflammait leur envie:
Dépasse leur exemple en acceptant la vie.
Obéis.

LA REINE.

Obéis!

JANE.

Quoi! vous-même! ô malheur!

ASCHEM.

Si j'osais te parler de moi, de ma douleur,
Je dirais: Cet effort, c'est moi qui le réclame,
O ma sublime élève! ô fille de mon âme!...
Deux enfants que j'aimais, comme je t'aime, toi,
Sont morts... Ne ne fuis pas comme eux... Reste
[avec moi!
Laisse pas le vieillard au moment qu'il succombe,
Sans une main amie avancer vers la tombe.
Vis pour moi... Pourrais-tu me quitter sans remord?
Je suis trop faible, enfant, pour supporter ta mort.
La douleur trop souvent a brisé mes entrailles,
Il m'a fallu pleurer sur trop de funérailles.
Et pourtant, entre ceux que m'a pris le Très-Haut,
Aucun n'avait encor péri sur l'échafaud;
Et j'avais pu remplir tous ces devoirs funestes
Sans que l'exécuteur me disputât leurs restes!
Sois Jane Grey; renonce à ce sanglant trépas!
O ma dernière enfant, ne m'abandonne pas!
J'embrasse tes genoux...

JANE.

Dieu puissant! on m'y force...
Si mon époux consent à signer ce divorce,
Si son cœur sans mourir peut faire un tel effort,
Je suivrai son exemple...

ASCHEM.

Ah! je cours vers Guilfort;
Il faudra qu'il consente, il faudra qu'il m'écoute.

LA REINE.

Surrey vient de l'instruire...

ASCHEM.

Il signera...

JANE.

J'en doute.

LA REINE.

Je vous attends.
Allez, je vous attends.

Ashem sort.

JANE.

L'amour
Est plus fort que la mort; mon époux à son tour
Veut de notre union sanctifier les flammes.
Pour penser autrement avons-nous donc deux âmes?
Sommes-nous deux?... Son cœur, mon orgueil,
[mon soutien,
A-t-il un sentiment qu'il n'ait pris dans le mien?
Dieu des chastes amours, si ta grâce est immense,
Si ta haute justice est encor la clémence,
Prends nos jours pour punir ma faute d'un
[moment;
Mais à notre échafaud borne ton châtiment;
Mais ne sépare pas, Seigneur, tes deux victimes;
Cette expiation surpasserait nos crimes!
C'est pour l'éternité que tu vins nous unir...
Qu'un seul rayon d'amour éclaire d'avenir!!!

LA REINE.

Ah! tu me braves trop!

JANE.

Un amour invincible
Ne peut...

LA REINE.

Ne me rends pas tout pardon impossible.

JANE.

A mon espoir ici le ciel doit s'allier.

LA REINE.

Tais-toi; ce n'est pas Dieu que tu dois supplier.
Il vivra loin de toi, mais il vivra.

JANE.

Je pleure,
Vos bienfaits me font peur.

LA REINE.

Tu veux donc bien qu'il meure,
Toi, malheureux enfant, toi, toi qui dans ce jour
Peux lui donner la vie et garder ton amour;
Toi qu'il aime, entends-tu? ce mot qui vous ras-
[semble
Me ferait supporter tous les malheurs ensemble.
Oui, tous, tous les malheurs... Je hais ma royauté;
Ce pouvoir impuissant qu'il n'a point accepté

Rend plus ardente encor ma plaie envenimée.
Que vaut un sceptre auprès du bonheur d'être
[aimée!
Il vient, qu'aura-t-il fait ?

JANE.

Ces moments sont sacrés.
Mourrons-nous tous les deux!

LA REINE.

Seront-ils séparés ?

SCÈNE IV.

JANE GREY, GUILFORT, LA REINE.

JANE.

Guilfort! ah ton refus ne s'est pas fait attendre !
Parle-moi, réponds-moi que je te puisse entendre!
Aux premiers mots d'Aschem ton cœur s'est indigné,
Et cet acte odieux, Guilfort...

GUILFORT.

Je l'ai signé.

LA REINE.

Eh bien!...

JANE.

De ta main?

GUILFORT.

Oui.

JANE.

De ta main... impossible!

LA REINE.

Vous doutez bien longtemps.

JANE.

Ah !... la preuve est visible !
Ton nom sur cet écrit, Guilfort, c'est bien ton nom?
Mais c'est notre divorce... Ah! tu n'as pas lu...
[Non,
Dis non!...

GUILFORT.

Pardonnez-moi, Jane, et prenez courage;
Signez à votre tour; achevez mon ouvrage.

LA REINE.

Signez.

GUILFORT.

Signez.

JANE, *avec égarement.*

Où donc?

GUILFORT.

Là... là...

JANE.

Je ne vois rien.

GUILFORT.

Pour la dernière fois, votre nom près du mien;
Et nous vivrons tous deux!

JANE.

Séparés...

GUILFORT.

Je t'en prie!!!...

JANE.

Et vous, vous monterez au trône de Marie ?
Guilfort, vous serez roi?... Vous serez roi?...

GUILFORT.

Signez.

LA REINE.

Que de retardements!...

GUILFORT.

La reine attend.

JANE.

Donnez.
Voilà, mylord.

GUILFORT.

Enfin!!... ma faute est réparée!
Reine; et votre serment, sa vie est assurée! ....
Libre.

LA REINE, *à part.*

Elle se vantait qu'il ne signerait pas.
Leur amour soutient mal l'épreuve du trépas.
Celle dont je triomphe en disant: Je pardonne,
Ne sait pas mieux garder son époux que son trône.
J'ai brisé leur hymen sur un si faible écueil.

Haut.

Votre soumission suffit à mon orgueil.
Vos liens sont brisés, je ne vois plus vos crimes;
La vengeance d'une âme enferme des abîmes ;
Soyez libres tous deux, je l'ai dit.

GUILFORT.

Adieu, sors.
Libre!

JANE.

Quoi! cet adieu tu le dis sans remords!

GUILFORT.

Sans remords!

LA REINE.

Il pâlit!

GUILFORT.

Non.

JANE.

Ta main est glacée,
Tu trembles...

GUILFORT.

C'est de joie!

JANE.

Ah! j'étais insensée,
Je ne comprenais pas... la mort est sur ton front,
Et le poison...

LA REINE.

Dieu !...

GUILFORT. (*Il tombe.*)

Ah!... je le croyais moins prompt.

JANE.

Mourir sans moi ! sans moi!...

GUILFORT.

Dis que tu me pardonnes;
Moi, je sauve tes jours...

JANE.

Guilfort, tu m'abandonnes!
Tu me fuis dans la mort... mon époux, mon amant,
Prends mon âme en ton ciel dans cet embrassement;
Prends le dernier soupir de Jane d'Angleterre;
Qu'il ne reste plus rien de moi sur cette terre.

LA REINE, *comme égarée et embrassant un pilier de la prison.*

Quel piége! Dieu ! trompée affreusement! Eh quoi!
Il n'a pu balancer entre la mort et moi!

Et mon serment royal vient m'enchaîner... ô rage!
Il fait de son trépas son plus sanglant outrage.
D'un espoir insensé prévenant tout l'effet,
Il me rend un cadavre en retour d'un bienfait;
Et pour comble d'horreur, dans ma lutte fatale,
Ma haine n'a servi qu'à sauver ma rivale!

JANE.

Désespoir! il expire, et moi je ne meurs pas!

Se relevant.

Eh bien, reine Marie, a-t-il peur du trépas?

LA REINE.

Malheur!

JANE.

A notre amour tu ne voulais par croire,
Fille de Henri huit, contemple ta victoire!
Que ton regard jaloux voie un amour sacré;
Que comme cet écrit ton cœur soit déchiré!...

Elle déchire l'acte.

Reprends tes droits...

GUILFORT.

Non!... non...

LA REINE, *avec un cri terrible.*

C'est ta mort, lady Jane!

Elle fait un signe.

JANE.

Oh! m'as-tu fait attendre assez!

GUILFORT.

On la condamne?

LA REINE.

La grâce est déchirée...

JANE, *entraînée par les gardes,*

Adieu, Guilfort, adieu.
L'échafaud n'est pour moi qu'un premier pas vers [Dieu!

GUILFORT.

Arrêtez... arrêtez... assez d'une victime,
O reine!

LA REINE.

A mes tourments je mesure son crime.
Qui me pourra venger du mal qu'elle m'a fait?
En te voyant tomber, Jane Grey triomphait.

GUILFORT, *se traînant aux genoux de la reine.*

Grâce!

LA REINE.

Elle est déchirée...

GUILFORT.

On prépare la hache.
Pitié... pitié... ma main à la tienne s'attache.

LA REINE, *saisie par Guilfort.*

Ah!

GUILFORT.

Tu ne fuiras pas mes cris désespérés.
Puisque je vais mourir, nous serons séparés.
Du bord de son tombeau c'est un mort qui te prie,
Ne sois pas, ne sois pas la sanglante Marie.
Ah! j'expire.

Il meurt.

LA REINE.

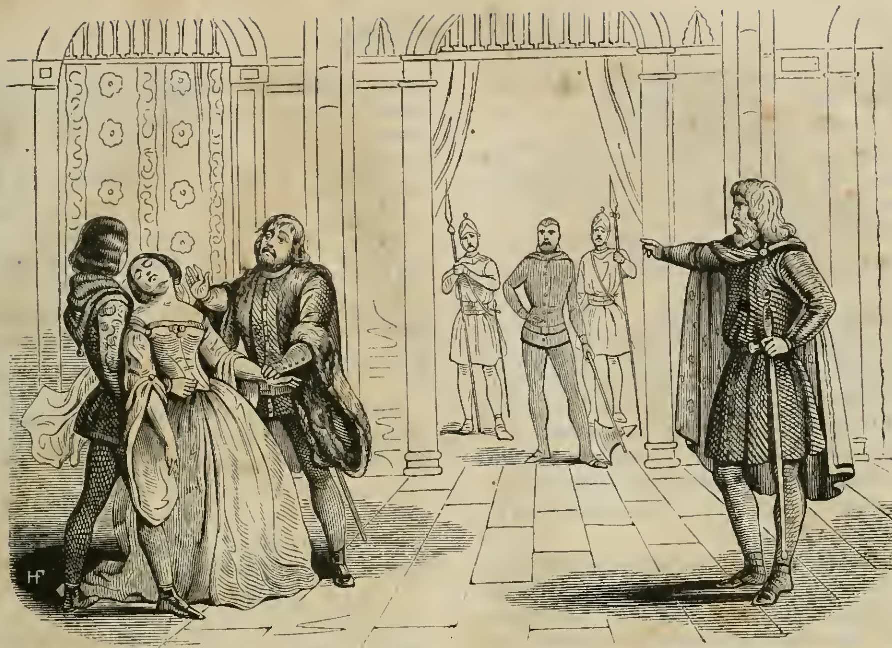
Mort, mort, et comme un nœud de fer,
Sa main me fait sentir l'étreinte de l'enfer!
Dieu!... quelle affreuse nuit!.. fuyons vers la [lumière;
La mort entre ses bras me retient prisonnière...
Cette main acharnée... est-ce donc le remord
Qui me saisit ainsi sous les traits de la mort? [bres,
Mais quoi! n'entends-je pas, au loin dans les ténè-
Le bruit accusateur des roulements funèbres?...
Que dira l'avenir lorsque, sur mon tombeau,
Il viendra, juge austère, agiter son flambeau?...
J'entends déjà, j'entends une voix qui me crie:
— Anathème!... Voilà la sanglante Marie!... —
La sanglante Marie!... ô surnom redouté!
Surnom qui fait du meurtre une immortalité!
Je sens, avec mon cœur déjà d'intelligence,
La foudre des remords tomber sur ma vengeance!
Je sens déjà brûler à mon front pâlissant,
Pour effrayer le monde, un stigmate de sang!
Je voudrais effacer ce signe d'anathème,
Mais il tient à mon front plus que mon diadème,
Et de mes cruautés me retraçant l'effet,
Semble me couronner de mon propre forfait!...
Malheur, quand nous faisons, entourés de victimes,
Graviter nos grandeurs sur le penchant des crimes!
Je porterai toujours, ardente à me punir,
Comme une hache au cœur, cet affreux souvenir;
Et je verrai toujours, la nuit sous l'ombre noire,
Deux cadavres vengeurs surgir dans ma mémoire.
Je les vois, ce sont eux, ce sont ces deux amants;
Oui, je les reconnais à leurs embrassements.
Leur sang tombe sur moi de cette humide voûte;
Je le leur pris à flots... il tombe goutte à goutte...
Il tombera toujours, toujours... sous mes regards;
Les spectres du cercueil montent de toutes parts.
Jane Grey... ciel! ô ciel!... effroyable prodige!...
Fuis, fantôme odieux... disparais donc, te dis-je! *
Mais il est là toujours... il ne disparaît pas...
Sans heurter un cercueil je ne puis faire un pas.
Epargnons à mon nom cette effroyable tache.
Courons... Il n'est plus temps... j'entends tomber [la hache...
La hache sur son front, et le remords sur moi.
Philippe, maintenant je suis digne de toi! (1)

* On aperçoit dans le lointain le tableau de M. Paul Delaroche.

FIN.

(1) Mlle George supprime quelques vers de ce dernier monologue, mais rien ne saurait peindre l'admirable énergie qu'elle y déploie. Cette première de nos tragédiennes est restée constamment, dans le rôle de Marie Tudor, à la hauteur de Melpomène, dont elle est le digne représentant. Le jeune Ballande, l'espoir de notre théâtre, a déployé dans Guilfort les mêmes qualités qui l'avaient fait applaudir dans Hamlet et Oreste. Mlle Naptal a été la Jane Grey de l'histoire, ravissante de grâce, d'inspiration et de sentiment. Nous nous empressons de témoigner également notre reconnaissance à M. Darcourt, si pathétique dans le rôle d'Aschem; à M. Rouvière, si profond dans celui de Northumberland; et à MM. Machanet et Vorbel, qui ont suppleé par leur talent à la faiblesse des rôles dont ils avaient bien voulu se charger.

IMPRIMERIE DE MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE V, SCÈNE IX.

PIERRE LANDAIS,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Par M. Emile Souvestre,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE ROYAL DE L'ODEON, LE 20 OCTOBRE 1843.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRANÇOIS II, duc de Bretagne....	M. SAINTE-MARIE.
LANDAIS, ministre..............	M. BOUCHET.
ÉTIENNE CHAUVIN............	M. DARCOURT.
TRÉGUS........................	M. ROUVIÈRE.
LE VICOMTE DE ROHAN.......	M. HARVILLE.
GUIBÉ, capitaine des archers du duc.	M. BARRÉ.
IÖAN COSQUER, tailleur........	M. BOILEAU.
ALBERT, amant de Marie.........	M. MILON.
KERMOR, franc tenancier.........	M. PÉRÈS.
UN HUISSIER..................	M. ROUSSET.
UN VALET.....................	M. ERNEST.
MARIE, fille de Landais..........	Mlle E. VOLET.
DEUX PAGES, DAMES DE LA COUR, GENTILSHOMMES ET ARCHERS.	

La scène se passe, au premier acte près de Vannes et, dans les actes suivants, à Nantes.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un intérieur très-pauvre; portes au fond, croisée à droite; à gauche du spectateur, une alcôve dans laquelle est un berceau d'enfant. A droite, une vaste cheminée avec grand manteau, un degré pour y monter; dans la cheminée, un banc de pierre faisant face au public. Des hommes et des femmes emportent des meubles qui viennent d'être vendus; un homme de justice achève la vente; vers le fond, à gauche, on aperçoit Landais les bras croisés, assis sur un escabeau.

SCENE PREMIÈRE.

LANDAIS, UN HOMME DE JUSTICE, PAYSANS ET PAYSANNES, *puis* IÖAN COSQUER.

L'HOMME DE JUSTICE. A trois sous bourgeois, l'établi de tailleur de maître Landais!

PREMIER PAYSAN. A quatre sous bourgeois.

L'HOMME DE JUSTICE. Nul ne surenchérit?... (*Au paysan.*) Emportez, maître. (*Prenant une pique.*) A six deniers son équipement de guerre, comme bourgeois d'El-

ven!... (*Les paysans secouent la tête.*) A cinq deniers... à quatre deniers...

KERMOR. J'offre trois deniers.

L'HOMME DE JUSTICE. Emportez... (*Il prend un missel.*) A cinq sous nantais le missel de maître Landais.

PREMIER PAYSAN. A six sous nantais.

DEUXIÈME PAYSAN. J'offre un angelot d'or.

TOUS. Ah!... un angelot...

L'HOMME DE JUSTICE. Est-ce tout?... (*Il regarde un parchemin.*) Non, il manque encore quelque chose à la somme due... (*Il voit le berceau.*) Encore ceci à vendre...

LANDAIS, *vivement, et étendant les bras sur le berceau.* Le berceau de ma fille!...

L'HOMME DE JUSTICE. Il faut qu'il aille rejoindre le reste.

LANDAIS, *se contenant avec peine.* Arrêtez, maître clerc... vous avez vendu l'établi sur lequel je gagnais le pain de chaque jour; les armes destinées à défendre mon foyer; la relique devant laquelle ma mère m'avait appris à faire ma prière!... C'était votre droit; je n'avais point payé la troisième taille que monseigneur le chancelier prélève; mais vous ne pouvez aller plus loin. Les vieilles lois d'Hoël (*il se découvre.*) le glorieux, disent, je ne l'ai point oublié: « Vous laisserez au débiteur l'habit qui le couvre, un bâton de houx pour parcourir les chemins, une tasse pour boire aux fontaines, et le berceau de son enfant!... »

L'HOMME DE JUSTICE. Oui; mais la nouvelle ordonnance de monseigneur le chancelier révoque cette loi; tu peux le vérifier au bailliage où ses lettres sont arrivées...

LANDAIS. Et cependant, cet homme a des enfants aussi!...

L'HOMME DE JUSTICE. Laisse-moi donc faire mon office, maître; car tu ne prétends pas, je pense, résister aux volontés de monseigneur?

LANDAIS. Seul... que pourrais-je?... et les autres ne s'inquiètent point du malheur qui me frappe; ils profitent de mes dépouilles en attendant qu'on leur demande les leurs!... Fais donc ton office comme tu dis. Approchez, mes voisins, mes amis; voyons, laquelle de vous, tendres mères, mettra le plus haut prix pour enlever à un enfant malade son berceau? Viens, Marie, tu dormiras dans mes bras; cet abri-là, du moins, ils ne peuvent te l'enlever!...

Iöan Cosquer entre.

L'HOMME DE JUSTICE. A la bonne heure... (*Il s'approche du berceau; tous les acheteurs gardent un silence embarrassé.*) Et bien, à trois gros nantais... si nul ne le prend, il restera confisqué au profit du duc...

COSQUER. Doucement, maître.... je le prends, moi...

LANDAIS. Cosquer...

COSQUER, *à l'homme de justice.* Les voilà, vos trois gros nantais.

LANDAIS. Ah! béni soit Dieu... Repose maintenant sans crainte, pauvre enfant!

Il laisse retomber le rideau de l'alcôve et le berceau disparaît.

COSQUER. Bonjour, compère. J'arrive à propos, à ce qu'il paraît, pour empêcher l'enfant de coucher à la belle étoile.

LANDAIS, *lui prenant la main.* Oh! merci...

COSQUER. Il n'y a pas de quoi... (*bas.*) d'autant que je solde avec ton argent.

LANDAIS. Comment?...

COSQUER, *bas.* Tu sais ce qu'on nous devait au château d'Elven?

LANDAIS. Eh bien?...

COSQUER, *bas.* On a payé. J'ai encore là huit sous bourgeois pour toi... Mais silence! les hommes de justice ça flaire l'argent comme les lévriers le gibier.

Les Paysans et les Paysannes sont sortis pendant ce temps; l'Homme de justice s'avance vers Landais.

L'HOMME DE JUSTICE. Le prix total de la vente équivaut au montant de la taille que tu devais...

LANDAIS. Alors, tout est fini entre nous...

L'HOMME DE JUSTICE, *ironiquement.* Jusqu'à la taille prochaine.

COSQUER, *à part.* Si d'ici là tu n'es pas pendu.

L'HOMME DE JUSTICE, *à Landais et à Cosquer.* Dieu vous garde, maîtres tailleurs!...

COSQUER. Le diable t'emporte, maître clerc.

SCÈNE II.

LANDAIS, COSQUER.

LANDAIS, *qui a fermé la porte après l'homme de justice.* Partis... enfin!... Oh! j'avais peur de manquer de patience!

COSQUER, *regardant autour de lui.* Ils ont donc tout vendu?

LANDAIS. Tu vois... et les vides qui frappent tes yeux ne sont pas les plus cruels!... ils m'ont enlevé tous les objets qui gardaient en eux une part de mon cœur et de ma vie; le livre unique que je possédais, la relique sainte léguée par ma mère, tout, Iöan, jus-

qu'à l'humble anneau d'argent que j'avais vu dix ans au doigt de Marguerite, et qu'elle me rendit au moment de mourir!... Souvenirs et consolations, ils ont tout emporté d'ici; ils voulaient en emporter même l'espérance, ce berceau d'enfant! Ah! c'est une protection d'en haut qui m'a soutenu, sans doute! j'avais beau croiser mes bras sur mon cœur pour en étouffer les battements, vingt fois un cri d'indignation et de colère a été sur le point d'en sortir; vingt fois je me suis senti près de courir à une arme...

COSQUER. Malheureux! et ta fille!

LANDAIS. C'est son souvenir qui m'a retenu, Iöan; ma fille!... oui, il faut que je vive pour elle!

COSQUER. D'ailleurs, ce qui t'arrive, eh bien, ça nous arrive à tous; quand ce ne sont pas les gens de justice qui nous rongent, ce sont les gens de guerre.

LANDAIS. Penses-tu que je l'ignore, moi qui, depuis que je suis né, lutte contre cette fatalité de ma condition?

COSQUER. Au fait, tu as toujours été ambitieux. Je me rappelle que lorsque tu étudiais, tu ne voulais devenir prêtre que pour être l'égal du gentilhomme Et si tu n'avais pas rencontré Marguerite...

LANDAIS. Oui; ce fut pour elle que je renonçai à l'affranchissement; j'abandonnai les écoles pour rentrer parmi vous! je pensais qu'à force de travail, de courage, je pourrais bâtir à la femme que j'avais choisie un abri assuré; je croyais qu'en me mettant entre elle et nos maîtres, en la couvrant de mon cœur, je recevrais tous les coups!... Folie!... les coups arrivaient de tous côtés; le malheur dont j'espérais la préserver c'était notre condition, notre existence; nous le respirions partout comme l'air.

COSQUER. Et puis, le plus fâcheux de tout, vois-tu, c'est que le chancelier ait été frappé de la beauté de défunte Marguerite; mais Marguerite était une sainte; aussi messire Chauvin s'est fâché...

LANDAIS, *brusquement.* Puis il s'est vengé et Marguerite a succombé à la misère et au chagrin; voilà ce que tu vas me dire, n'est-ce pas?... car c'est ta manière à toi; tu consoles les autres en leur rappelant leurs maux! — Ajoute tout de suite que demain ma fille et moi nous n'aurons plus où appuyer notre tête, et qu'il faudra aller mourir avec elle au pied de quelque croix de carrefour! — T'imagines-tu que je n'ai point pensé à tout cela et que j'ai besoin de tes yeux pour voir à mes pieds?

COSQUER. C'est de ta faute aussi!

LANDAIS. De ma faute?

COSQUER. Oui! tu as bravé messire Chauvin; tu lui as reproché ses injustices.

LANDAIS. J'avais tort peut-être?

COSQUER. On a toujours tort de résister quand on est sûr d'être battu! Vois-tu, compère, les ennemis qu'on ne peut pas étrangler, il faut leur faire la révérence.

LANDAIS. Oh! je connais ton système.

COSQUER. Moi, d'abord, je trouve toujours raison à ceux qui sont plus forts que moi. Je ne sais ni signer mon nom comme toi, ni lire dans le missel; je suis même moins habile à tailler un pourpoint; mais je ne parle jamais à un gentilhomme que le sourire sur les lèvres; je le remercie, le chapeau à la main, du mal qu'il ne me fait pas; je reçois ce qu'il me doit comme un présent; je me fais enfin si petit, si petit, qu'il serait obligé de se baisser pour me battre.

LANDAIS, *le regardant avec un sourire dédaigneux.* Cela t'a bien réussi pour faire fortune...

COSQUER, *regardant son habit.* Ah!... tu dis cela à cause de mes coudes; mais, vois-tu, j'aime mieux des trous à ma veste qu'à ma peau; si les collecteurs me voyaient un meilleur habit ils augmenteraient ma capitation... Le gibier le plus gras est le premier mangé, compère... et nous autres, nous sommes le gibier de la noblesse.

LANDAIS, *le regardant fixement.* C'est-à-dire que tu es plus riche que tu ne veux le paraître.

COSQUER. Jésus! qui t'a dit cela? Moi riche!... moi qui n'aurais besoin que du bissac et du bâton blanc pour paraître un mendiant; Moi qui n'ai plus rien de la dernière fournée dans ma huche! Riche, mon doux Sauveur... Je venais te demander à souper!

LANDAIS. Te rappelles-tu ce cavalier que nous avons retiré, il y a deux mois, de la grande ravine?

COSQUER. Lors de la dernière tempête?

LANDAIS. Et qui est mort ici, dans ma cabane?

COSQUER. Sans pouvoir se confesser. (*Avec componction.*) Dieu le sauve! J'avais pourtant amené un moine pour l'assister...

LANDAIS. Oui, mais tu as fouillé dans son escarcelle, et tout ce qu'elle contenait...

COSQUER, *vivement.* Chut, donc! On ne parle pas de ces choses-là si haut... Eh bien, c'est vrai; mais ce que j'ai fait, c'était dans l'intérêt du défunt...

LANDAIS. Dans son intérêt?

COSQUER. Certainement; n'était-ce pas un étranger, un Anglais? La justice se fût emparée de ses dépouilles sans s'occuper de

son salut, au lieu que moi j'ai employé cet argent au profit de son âme.

LANDAIS. Comment...

COSQUER, *comme plus haut.* J'ai prié pour lui...

LANDAIS. Toi!

COSQUER. Un *Pater* par pièce d'or, foi de chrétien. Du reste, compère, tu n'as pas à te plaindre, car je t'ai proposé de partager la succession de l'Anglais; tu n'as rien voulu que les papiers qu'il portait...

LANDAIS. Et je ne les donnerais point pour toutes les richesses du duché.

COSQUER. Bah! Eh bien, mais, dis donc, si ça a tant de valeur tu me dois du retour!... Qu'est-ce qu'on peut donc avoir avec ces papiers?...

LANDAIS. La tête du chancelier!

COSQUER, *effrayé.* Hein?...

LANDAIS. J'ai là les preuves de sa félonie... et de celle de la plupart des gentilshommes du duché; mais il faudrait les montrer au duc; et le moyen qu'un misérable comme moi puisse arriver jusqu'à lui! Depuis qu'il est à Vannes, je l'ai vainement essayé; le chancelier l'entoure de ses espions! Car si nous sommes esclaves des nobles, le duc lui-même est leur prisonnier...

COSQUER, *bas.* Et même il s'en plaint quelquefois.

LANDAIS. Oui, mais il craint la lutte, parce qu'il aime le plaisir, et il se console de la perte de son pouvoir par les fêtes et la chasse.

COSQUER. A telle enseigne qu'il court les cerfs aujourd'hui dans la forêt.

LANDAIS. Tu l'as vu?

COSQUER. Non pas, non pas; j'ai vu seulement la meute et les meneurs, que j'ai évités, sans quoi ils m'auraient enrôlé avec leurs paysans pour rabattre le gibier. Partout, vois-tu, où les grands prennent leur plaisir, il y a danger à s'approcher.

LANDAIS. Oh! si un heureux hasard pouvait me mettre sur le chemin du duc!

COSQUER. Reste à savoir si tu le reconnaîtrais, car tu es comme moi, tu ne l'as jamais vu.

LANDAIS. Tu te trompes, je l'ai aperçu l'autre jour; mais entouré de gentilshommes, et c'est seul qu'il faudrait le voir...

COSQUER. Dans tous les cas, ce ne sera point pour aujourd'hui; voici la nuit qui vient, l'orage qui commence, et la chasse doit être rentrée. — Sans compter que je suis venu pour passer la soirée avec toi

LANDAIS. Ah!...

COSQUER. Tu as donc oublié que c'était aujourd'hui la Saint-Pierre, notre fête d'état, et que, ce jour-là, nous soupons toujours ensemble?

LANDAIS, *distrait.* En effet...

COSQUER. Je vais préparer la table. (*Réfléchissant.*) Ah! oui, mais tu n'as peut-être rien à mettre dessus.

LANDAIS. Rien!

COSQUER. Pour deux, ce n'est pas assez heureusement que j'ai apporté là quelque chose...

LANDAIS. Quoi donc?

COSQUER, *montrant un panier vide.* Un panier...

LANDAIS. Vide?.

COSQUER. Mais que je puis faire remplir au village avec les cinq sous bourgeois que j'ai à toi...

LANDAIS, *souriant.* Et ce sera là ta part de contribution à notre repas de fête? — Soit! L'extrême indigence est aussi généreuse que la richesse, car elle peut comme elle se passer de calcul. — Dépense ces huit sous bourgeois, Jöan, je t'attends...

COSQUER. Et je reviens tout de suite... car l'orage augmente! — Oh!... déjà les éclairs...

LANDAIS. As-tu peur?

COSQUER. Des éclairs? Allons donc!... C'est la pluie que je crains; j'ai mon habit neuf; mais je vais prendre ta peau de chèvre...

LANDAIS. Prends.

Il décroche la peau suspendue près du foyer.

COSQUER. Comme cela, je serai à l'abri... il n'y a plus que mes souliers... Oh! il fait trop mauvais, je vais les retirer. (*Il ôte ses souliers et les met dans son panier.*) Là, maintenant je ne crains rien. Prrr...

Il sort.

SCÈNE III.

LANDAIS, *seul.*

Il regarde par une croisée.

Le vent fait gronder la forêt, et les pâtres ramènent leurs troupeaux... ils chantent la vieille ballade que Marie aime tant...

Il s'approche de l'alcôve; on entend chanter au loin.

Voici l'heure voilée
Où meurent bruits et chants;
Au fond de la vallée,
Plus d'oiseaux, ni d'enfants.
L'ajonc flétri s'allume,
Et le pâtre absorbé
Près du foyer qui fume
Reste le front courbé *.

Landais soulève un coin du rideau.

Rien ne l'éveille!... qu'elle est belle, mon enfant! Ah! comment ne point faire pour elle des rêves d'ambition! Que m'importeraient à moi la richesse et la puissance? N'aurai-je pas toujours au fond du cœur

* Landais répète tout ce qui suit pendant que l'on chante cette première strophe.

cette lie amère que laisse la vie?... Je connais les hommes; je suis triste pour jamais! Mais Marie, que rien encore n'a froissée, qui rit au monde et lui tend ses bras d'enfant, Oh! elle, mon Dieu! je veux qu'elle garde une âme joyeuse; je veux qu'elle vive parmi les maîtres; qu'elle marche sur la foule, puisque c'est le seul moyen de ne pas sentir les pierres du chemin. Oui, je le veux!... et que faut-il pour les plus hardis projets? un hasard heureux, une volonté ferme!... Ah! vienne le hasard, la volonté ne manquera point. Puisqu'il y a, chez les faibles, tant de douleurs et de misères, il faut bien que le bonheur se trouve chez les puissants!

Il reste pensif. Les voix du dehors reprennent de plus près.

Il croit, dans sa masure,
Que les plaisirs parfaits
Coulent, comme une eau pure,
Sous le toit des palais;
Ah! les biens qu'il réclame
Savent mieux se cacher!
Le bonheur vient de l'âme
Comme l'eau du rocher!

Landais, qui a écouté, tressaille.

C'est étrange!... cette vieille chanson....

Ah! les biens qu'il réclame
Savent mieux se cacher!
Le bonheur vient de l'âme
Comme l'eau du rocher!...

Cela serait-il vrai?... Qui sait, mon Dieu! Dans le vallon on croit le jour plus brillant au sommet de la montagne; et lorsqu'on l'a gravie on n'y trouve que la foudre ou le brouillard! Si j'allais me tromper... Si, en croyant préparer le bonheur de ma fille, je lui préparais de plus cuisantes souffrances! Ah! qui m'éclairera, qui m'éclairera!

Il tombe assis sur un escabeau!

SCENE IV.

LANDAIS, UN GENTILHOMME *entrant par le fond.*

LE GENTILHOMME. Une maison enfin!... il n'y a personne. ?.. n'importe... j'entre. Je dois être encore éloigné d'Elven, et la pluie tombe à flots. Ah! voici quelqu'un. (*A Landais.*) Je te salue, maître.

LANDAIS. Je vous salue, messire.

LE GENTILHOMME. J'étais égaré dans la forêt; l'orage et la nuit m'ont surpris; j'ai vu ta cabane et je suis entré!

LANDAIS. Soyez le bienvenu... les gens de justice vous ont malheureusement précédé; cependant, ils m'ont laissé un abri, profitez-en: un siége... (*Il se lève*) Prenez-le... je voudrais pouvoir donner davantage.

LE GENTILHOMME. Je ne demande rien de plus, qu'une flambée d'ajoncs au foyer! (*Regardant autour de lui.*) Ah! diable... tu n'en as point?...

LANDAIS. Vous le voyez...

LE GENTILHOMME. Quoi! rien pour ranimer ce feu mourant?

LANDAIS. Rien.

LE GENTILHOMME. Cependant ta cabane est sur la lisière de la forêt.

LANDAIS. Nous autres manants, messire, nous avons froid sur la lisière des forêts, et faim à côté des champs de blé mûr.

LE GENTILHOMME, *à part.* Allons, je suis tombé chez un honnête homme, à ce qu'il paraît; c'est jouer de malheur!...

Il secoue son manteau.

LANDAIS. Vos vêtements sont mouillés.

LE GENTILHOMME, *entr'ouvrant son manteau.* Regarde!

LANDAIS, *à part.* Ciel! le duc!

LE GENTILHOMME. Mais le moyen de les sécher sans feu!

LANDAIS. Vous en aurez!

LE GENTILHOMME. Comment?

LANDAIS, *brisant un escabeau.* Attendez!...

LE GENTILHOMME. Eh bien! que fais-tu donc? tu brises tes meubles pour que je me chauffe?

LANDAIS, *jetant les débris dans le feu.* N'êtes-vous point mon hôte?...

LE GENTILHOMME. Vive Dieu! mon maître, voilà de la générosité! Tu as le cœur d'un gentilhomme.

LANDAIS. Vous connaissez le proverbe breton, messire: L'étranger est un hôte envoyé par Dieu! (*A part.*) Oh! oui, c'est Dieu qui me l'envoie.

Le Gentilhomme s'assied sur le banc de pierre, dans la cheminée, et se chauffe.

SCENE V.

LANDAIS, LE GENTILHOMME, COSQUER, *le panier au bras.*

COSQUER, *posant son panier devant lui.* Sainte Vierge! comme ça tombe, comme ça tombe!... J'ai été longtemps, compère; mais si tu voyais les chemins!

LANDAIS. Nous avons cependant payé deux taxes pour leur réparation.

COSQUER. Ah! bien oui, mais les taxes auront été employées pour acheter une litière à monsieur le chancelier! Pourvu que nos seigneurs aient les pieds secs, ils trouvent les routes assez bonnes. Du reste, ils auront su aujourd'hui ce qu'il en était. La cour chassait dans la forêt!... S'ils pouvaient s'enfouir tous dans la grande fondrière du

chemin vert... ça la comblerait du moins, et ça nous épargnerait les fascines.

LE GENTILHOMME, *lui frappant sur l'épaule.* Ah ça, que dis-tu donc, drôle?...

COSQUER, *l'apercevant.* Ah!... un gentilhomme!

Il se découvre.

LE GENTILHOMME. Oui... qui n'a point pris par le chemin vert...

COSQUER, *à part.* Ah! grand Dieu! je me suis compromis! (*Haut.*) Messire, je plaisantais... car certainement... mon respect pour la noblesse... vous comprenez que si j'avais su...

Il veut baiser le pan du vêtement du gentilhomme, celui-ci l'écarte avec son fouet de chasse.

LE GENTILHOMME. C'est bien!

COSQUER, *à part.* S'il allait connaître mon nom!

LE GENTILHOMME. Du reste, je suis meilleur chrétien que vous, maître...

LANDAIS. Cosquer...

COSQUER, *bas.* Chut donc.... malheureux!

LE GENTILHOMME. Cosquer... je tâcherai de me rappeler le nom... Je me réjouis que vous ayiez pu éviter la fondrière... à cause des provisions.

LANDAIS, *prenant le panier* *. En voulez-vous prendre votre part?

LE GENTILHOMME. Très-volontiers.

COSQUER. Comment! messire aurait la bonté...

LE GENTILHOMME. D'avoir faim et d'avoir soif... oui, j'ai cette extrême bonté!

LANDAIS, *au Gentilhomme.* Prenez place... **

LE GENTILHOMME, *va s'asseoir au foyer, Landais lui sert à boire.* Eh bien... et maître Cosquer?...

COSQUER. Oh! mon gentilhomme, je sais trop bien ce que je vous dois...

LE GENTILHOMME. N'as-tu point d'appétit?

COSQUER. Moi?... je mangerais toujours, si ça ne coûtait pas si cher.

LANDAIS. Alors mets-toi là.

COSQUER. Ainsi vous permettez...

LE GENTILHOMME. En faveur de tes bonnes intentions pour la noblesse...

COSQUER, *à part, en s'asseyant à droite sur les marches de la cheminée.* J'ai bien peur de m'être mis dans une mauvaise affaire.

LE GENTILHOMME. Il paraît que vous n'aimez guère le chancelier dans ce pays.

LANDAIS. Il est vrai.

COSQUER, *vivement.* C'est-à-dire, il y en a qui ne l'aiment pas!

* Cosquer, le Gentilhomme, Landais.

** Cosquer, Landais, le Gentilhomme.

LE GENTILHOMME. Toi, surtout.

COSQUER. Comment moi!

LE GENTILHOMME. Oh! je t'ai entendu tout à l'heure.... Et pourquoi le haïssez-vous?...

LANDAIS. Pourquoi?... parce que nous autres manants nous sommes, à ses yeux, au-dessous de son cheval ou de son faucon; parce qu'il arrache à nos enfants leur pain noir pour nourrir les meutes de monseigneur le duc, parce que nous ne sommes pas pour lui des hommes, mais quelque chose, qu'il brise, qu'il écrase et qu'il jette à la fournaise pour en retirer de l'or.

COSQUER, *à part.* C'est vrai, mais ça ne se dit pas tout haut!

LE GENTILHOMME. Et crois-tu, vive Dieu, qu'il soit facile de faire autrement? il faut bien que quelqu'un paye! c'est de la nécessité qu'il faudrait te plaindre, et non du chancelier!

LANDAIS. C'est du chancelier, messire, car il est l'instrument de nos misères! Malheur à qui attache son nom aux iniquités! Croit-il en être quitte parce que, comme Pilate, il lave ses mains après les avoir trempées dans nos sueurs et notre sang? Non, non, la nécessité ne prend point à son compte les crimes des hommes; chacun est responsable de sa vie, et le chancelier rendra compte, un jour, de nos douleurs.

COSQUER, *à part.* Qui est-ce qui le prie de dire tout ça?

LE GENTILHOMME, *sérieusement, se levant.* Je vois, mes maîtres, que vous êtes de grands politiques.

COSQUER, *vivement.* Permettez... ce n'est pas moi!

LE GENTILHOMME. Oh! toi, je connais ton opinion!... tu voudrais combler les fondrières avec des gentilshommes.

COSQUER, *à part.* Décidément je suis compromis.

LANDAIS. Ah! si le duc pouvait savoir la vérité!

LE GENTILHOMME. Et quand il la connaîtrait?... tu crois peut-être qu'il fait ce qu'il veut?

LANDAIS. Non! je sais qu'il a sa fidèle noblesse qui ne le laisse maître que de faire le mal, parce qu'elle en profite; mais monseigneur le duc ne peut-il s'affranchir de cette humiliante tutelle?

LE GENTILHOMME. Et par quel moyen?...

LANDAIS. En nous appelant à lui, nous autres que la noblesse opprime; en nous donnant sa puissance à défendre. C'est son intérêt comme le nôtre. Il tient les grands vassaux à la chaîne, mais il ressemble à un

chasseur qui mènerait en laisse des lions; ce n'est pas lui qui les conduit; il est entraîné par eux. Nos misères même ne retournent ni à son bonheur ni à son profit. Sur les dix deniers qu'on nous arrache, neuf restent aux mains des gentilshommes, et c'est à peine si le dernier arrive au duc. La seule chose qui lui reste entière, c'est la responsabilité de nos tortures.

LE GENTILHOMME, *pensif, à part.* Il a raison.

LANDAIS. Ah! si monseigneur comprenait cela, la victoire serait aisée!... cette noblesse qui fait curée de nous et qui le domine, elle n'a plus le rude courage des anciens temps; elle emploie ses richesses à entretenir des vices au lieu de chevaux de guerre, à acheter des femmes au lieu d'armures; la prospérité l'a amollie sans l'éclairer; elle a perdu sa force, et l'intelligence ne lui est pas venue! son règne touche à sa fin! Ah! si j'avais le pouvoir du duc, seulement pour une année... je la briserais comme ce verre...

Il brise avec le pied, un des verres posés sur la marche du foyer*.

COSQUER, *effrayé.* Par exemple... ah! messire... ce n'est pas moi...

LE GENTILHOMME, *étonné.* Et qui es-tu donc, toi qui gouvernes ainsi le duché et parles de tout y changer?

LANDAIS. Moi?... un pauvre tailleur de village, qui gagne trop peu pour vivre.

LE GENTILHOMME. Tu serais plus à l'aise, à ce qu'il semble, dans le conseil du duc François que sur ton établi.

LANDAIS. Peut-être!

LE GENTILHOMME. Mais as-tu réfléchi à ce que tu viens de dire? sais-tu que cette noblesse que tu parles de soumettre tient dans ses mains tout le duché; qu'unie par un intérêt commun, elle forme un corps immense dont le chancelier est la tête...

LANDAIS. Oui, messire; mais que l'on abatte la tête, et le corps tombera.

LE GENTILHOMME. Une telle violence...

LANDAIS, *vivement.* Ne serait que justice, car la félonie du chancelier et de la noblesse peut être prouvée devant les juges.

LE GENTILHOMME. Que dis-tu... qui donc a cette preuve?

LANDAIS. Moi.

COSQUER, *à part.* Nous sommes perdus!

LE GENTILHOMME. Toi! se peut-il?...

LANDAIS. Oui, messire, et vous pouvez le redire à monseigneur le duc lui-même.

LE GENTILHOMME. Il le saura!

COSQUER, *à part.* J'ai idée que c'est un espion du chancelier... Si je pouvais gagner la porte. (*Il va pour sortir furtivement, et recule tout à coup.*) Ah! quelqu'un!

* Le Gentilhomme, Landais, Cosquer.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LOUIS DE ROHAN, GENTILSHOMMES.

ROHAN. Il doit être ici.

COSQUER. Ce sont des gentilshommes.

LANDAIS, *se détournant.* Qui vient là?

ROHAN. Bonsoir, manants.

LANDAIS. Que demandent leurs seigneuries?

ROHAN. Tu as, à la porte de ta cabane un cheval de chasse?

LANDAIS. En effet.

ROHAN. Où est le cavalier qui le montait?

LE GENTILHOMME. Il est ici, messire de Rohan!

ROHAN, *se découvrant.* Ah! nous vous cherchions, monseigneur le duc!

COSQUER. Le duc!... c'est fait de nous...

LE DUC, *en souriant.* Vous voyez, messire, que je n'avais point l'honneur d'être connu de mes hôtes.... et je m'en réjouis.... leur conversation en a été plus libre plus instructive, surtout.

COSQUER, *tombant à genoux.* Ah! monseigneur... grâce!...

LE DUC. Que fais-tu donc? lève-toi. Messire, je vous présente maître... Cosquer...

COSQUER, *à part.* Il a retenu mon nom.

LE DUC. Manant fort ingénieux, qui a trouvé un nouveau moyen de combler les fondrières.

COSQUER, *à part.* Je suis mort!

LE DUC, *venant près de Landais.* Quant à maître Landais, c'est un homme d'état, auquel je dois d'utiles leçons sur l'art de gouverner mon duché.

LANDAIS. Mes paroles ont été hardies; mais dussé-je les payer de ma tête, je ne les regretterai point, si elles peuvent profiter à monseigneur le duc.

LE DUC. Ainsi, tu ne les rétractes pas?

LANDAIS. Je ne les rétracte pas!

LE DUC, *à part.* Cet homme a le cœur ferme. (*Il le prend à part.*) Et as-tu bien réfléchi à ce que tu disais tout à l'heure?

LANDAIS. Dix années, monseigneur.

LE DUC. Les preuves dont tu as parlé...

LANDAIS. Je les ai écrites de la main même de messire Chauvin.

LE DUC. Et tu oserais les faire valoir au risque de ta vie?

LANDAIS. Oui, monseigneur.

* Cosquer, le Gentilhomme, Rohan, Landais.

LE DUC. Il suffit. (*Haut.*) Je vous suis, messires, car mon chancelier doit être inquiet de ma disparition. (*Se tournant vers Landais.*) Maître Landais... à partir d'aujourd'hui vous faites partie de ma maison.

LANDAIS. Moi?

COSQUER. Comment?

LANDAIS, *s'inclinant devant le Duc.* Ah! monseigneur!

LE DUC. Vous nous suivrez.

ROHAN, *qui est allé au fond.* Votre litière vient d'arriver, monseigneur.

LE DUC. Dites qu'on l'approche.

Louis de Rohan parle à un gentilhomme qui sort; le Duc et lui causent au fond, en dehors.

LANDAIS, *à part, avec exaltation.* Enfin! enfin, ma destinée commence!...

COSQUER. En voilà de la chance! obtenir une place pour ce qui aurait dû le faire pendre!

LANDAIS, *s'approchant de Cosquer**. Et bien! tu riais de mes espérances, Iöan!

COSQUER. Eh bien, j'avais tort; te voilà sur le chemin de la fortune...

LANDAIS. Ou du gibet.

COSQUER. Que dis-tu?

LANDAIS. Rien; il faut que cela soit... il le faut... j'ai juré de conquérir un avenir à ma fille.

COSQUER. Tu l'emmènes?...

LANDAIS. Oh! non; je ne veux pas l'exposer avec moi aux hasards que je vais courir; je puis succomber, et que deviendrait-elle alors, seule, sans protecteur?... Sa présence d'ailleurs détournerait mon attention, amollirait mon âme; et il faut que je marche devant moi sans distractions, sans attendrissement, enfermé dans mon unique pensée comme dans une armure d'acier!... Marie restera ici...

* Landais, Cosquer.

COSQUER. Et qui en prendra soin?

LANDAIS. Écoute: l'abbesse du couvent d'Elven était sa marraine avant d'avoir pris le voile; plusieurs fois elle m'a demandé de lui confier Marie, j'ai toujours refusé, mais aujourd'hui dans l'intérêt même de son avenir, il le faut; tu lui conduiras ma fille; ce soir même tu lui diras... mais non, ne lui dis rien... tu ne saurais point lui parler comme il le faut, tu n'es point père... elle est femme, elle me devinera.

COSQUER. Bien...

LANDAIS. Mais tu me promets de faire ce que je te demande?... Tu me le promets sur ta vie et sur ton salut éternel?

COSQUER. Je te le promets; d'ailleurs tu pourras t'assurer toi-même.

LANDAIS. Tu as raison. (*Avec une émotion croissante.*) Alors... c'est dit... la chasse approche... on va partir!... Ma fille!.... ô mon Dieu! que je la voie au moins encore une fois!... oh! non... si elle me regardait... si elle me parlait, je ne pourrais plus la quitter!... Allons, mon cœur, ne te brise pas ainsi. (*S'approchant de l'alcôve.*) Mon enfant!..... (*Il tombe à genoux.*) O Vierge sainte, sa patrone, c'est à toi que je la confie; ô Marie, tu sais comment on aime son enfant, toi qui as pleuré le tien!...

UN VALET, *à la porte.* La litière de monseigneur...

LE DUC. Allons, messires, à cheval, où donc est maître Landais*?

LANDAIS. Ici, monseigneur...

LE DUC. A cheval!...

Ils sortent.

LANDAIS. Je suis prêt. (*Se levant, pâle, à Cosquer.*) Rappelle-toi ta promesse! — Allons, Dieu m'a donné l'occasion; à moi d'en profiter maintenant!

* Landais, Rohan, le Duc, Cosquer.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un salon dans le palais ducal; portières au fond, portières au deuxième plan de droite et de gauche; fenêtre à droite au premier plan.

SCENE PREMIERE.

LOUIS DE ROHAN, PLUSIEURS GENTILSHOMMES, *puis* GUILLAUME DE TREGUS.

ROHAN, *voyant venir Tregus.* Eh! voici Guillaume de Tregus; un brave de nos vieilles bandes qui arrive de Flandre.

TREGUS. Salut, messeigneurs. — Le duc ne s'est point encore montré?

ROHAN. Non; il s'entretient sans doute avec son trésorier, messire Landais.

TREGUS. Par saint Gilles! quel est donc cet homme? Depuis deux jours que je suis arrivé à Nantes, je n'entends que son nom, et l'on me renvoie à lui pour toute chose.

ROHAN. C'est que lui seul est maître désormais, messire. Depuis Adam on ne vit jamais manant arriver si haut ni si promptement. Il y a douze années à peine que nous

l'avons vu paraître à la cour sans titre, sans nom, comme une vipère qui se glisse, et le voilà devenu ministre tout-puissant, écrasant la noblesse.

TRÉGUS, *vivement.* Que dites-vous?...

ROHAN. La vérité; chaque jour il nous enlève quelqu'un de nos priviléges.

TRÉGUS. Et monseigneur le souffre ?

ROHAN. Chaque droit que nous perdons est une conquête pour son autorité! (*Baissant la voix.*) Vous connaissez le duc, d'ailleurs; tel vous l'avez vu comte d'Etampes, tel il est toujours; aussi léger que le sable de nos grèves, et cédant, comme lui, au premier vent qui souffle! Il s'est donné à Landais pour n'avoir point la peine de gouverner son duché; celui-ci l'a enveloppé de sa volonté, il le fait sentir et penser selon sa fantaisie.

TRÉGUS. Et la fierté de monseigneur ne se révolte pas?

ROHAN. Quelquefois; il résiste alors au trésorier, il le raille et l'humilie...

TRÉGUS. Et messire Landais...

ROHAN. Messire Landais baisse la tête comme sous une ondée de pluie; mais l'orage passé, il reprend sa domination avec la même assurance, et monseigneur se soumet, à la manière d'un faucon révolté, qui, après une volée, revient tendre la tête au chaperon du veneur.

TRÉGUS. Mais ne pouvez-vous résister?

ROHAN. L'évêque de Rennes et le chancelier l'ont essayé.

TRÉGUS. Et bien?

ROHAN. Landais a su trouver contre eux des preuves de trahisons, et le premier est mort en exil, le second dans un cachot...

TRÉGUS. Se peut-il... messire Chauvin?...

ROHAN. Oui, messire, et l'on a de plus confisqué ses biens, brisé son écusson, abattu ses futaies, chassé sa veuve et ses enfants! La mère a été trouvée morte de froid et de faim sur le seuil d'une église de village avec son plus jeune fils dans ses bras, l'autre sera sans doute tombé un peu plus loin.

TRÉGUS, *indigné.* Et vous n'êtes point monté à cheval pour punir le manant qui avait commis un tel crime?

ROHAN. Toutes les précautions étaient prises; nos efforts eussent été inutiles.

TRÉGUS. S'il en est ainsi, Dieu vous garde! quant à moi, je n'ai point coutume de voir la noblesse obéir aux vilains, et je repars pour l'Allemagne.

Fausse sortie.

ROHAN, *souriant.* Fi donc! Vous ne le ferez pas!

TRÉGUS. Pardieu! je le ferai.

ROHAN, *le prenant sous le bras et l'attirant à part; bas.* Vous resterez pour tirer l'épée avec nous et pour voir pendre le tailleur!

TRÉGUS, *bas.* En êtes-vous là?...

ROHAN. Venez ce soir à la taverne de Saint-Efflam, vous saurez tout...

TRÉGUS. J'y serai.

Ils se serrent la main et se separent.

ROHAN. Ah! voici que la cour arrive.

TRÉGUS. En effet...

On voit des groupes de Gentilshommes qui se forment au fond; Étienne Chauvin passe lentement et d'un air pensif; il porte un costume souillé et en lambeaux.

TRÉGUS, *apercevant Etienne.* Qu'est-ce que ceci? le palais du duc est-il donc maintenant ouvert aux mendiants?

ROHAN. Ce mendiant est d'aussi noble maison que vous, messire, car il se nomme Etienne Chauvin.

TRÉGUS. Le frère du chancelier?

ROHAN. Lui-même : la ruine de sa famille a un instant troublé sa raison, et bien qu'il l'ait retrouvée depuis, il garde les haillons qu'il portait dans sa folie, comme pour rappeler toujours la mort de son frère. Il a, du reste, remplacé le bouffon de monseigneur, qui s'en amuse et livre le trésorier à ses brocards dans ses moments de depit.

L'HUISSIER. Monseigneur le duc!...

SCÈNE II*.

LES MÊMES, LE DUC *entrant vivement, suivi de* LANDAIS, *avec lequel il semble se quereller;* PLUSIEURS SEIGNEURS *et* DEUX PAGES *à la porte.*

LE DUC, *vivement.* Je vous dis qu'il le faut, maître, que je le veux. (*Apercevant les gentilshommes.*) Ah! bonjour, messires.

ROHAN. Monseigneur paraît bien ému.

LE DUC. Et j'en ai sujet. Je voulais donner des joutes et courses de bague pour l'arrivée de mon neveu le prince d'Orange; maître Landais me refuse de l'argent.

ROHAN. Je comprends; messire le trésorier vient de retirer du couvent une fille qu'il faut doter; il a besoin d'économie.

LE DUC. Les joutes auront lieu pourtant, dussé-je vous emprunter jusqu'à votre dernier écu d'or et vous donner ma couronne ducale en gage.

LANDAIS. Le difficile serait de la retirer plus tard.

ROHAN. Messire aime mieux qu'elle reste au trésor, dont il a la clef.

LE DUC, *apercevant Etienne***. Eh! c'est

* Trégus, Rohan, le Duc, Landais.

** Trégus, Rohan, le Duc, Étienne, Landais.

Etienne! Qu'as-tu donc, maître fou, à être ainsi triste et muet? serais-tu, par hasard, satisfait aujourd'hui du gouvernement de notre duché?

ÉTIENNE. Pardon, monseigneur, je rêve à une requête que je voudrais adresser à messire Landais, et je n'ose...

LE DUC, *assis*. Pourquoi donc?

ÉTIENNE. Parce que je le sais trop porté à prendre pour être pressé de donner! — C'est ce que me disait encore ce matin un de ses anciens compères... Ioän, le tavernier de Saint-Efflam; quoique manant et fripon, il n'a jamais pu rien obtenir du trésorier.

ROHAN. Ceci est grave! Que l'on refuse un Clisson ou un Rieux, à la bonne heure; mais un ancien compagnon.

LANDAIS. Savez-vous si l'ancien compagnon n'a pas déjà reçu plus qu'il ne lui était dû? Il se croit des titres parce qu'il m'a connu, comme d'autres parce qu'ils sont nés. — Je sais, du reste, messire, que vous associez vos haines. L'auberge de mon ancien compère est devenue le rendez-vous de la noblesse, et maître Etienne m'y accable de ses bons mots; mais je m'en inquiète peu! ces plaisanteries sont des traits d'arbalète qui ne vont ni loin ni haut, et j'aime à voir la noblesse se complaire en guerre de paroles!...

ÉTIENNE. La vérité est que nous vidions naguère nos différends d'autre façon; ce n'est point notre faute si tout est changé à la cour de monseigneur, et si aux coups d'épée des gentilshommes il a fallu substituer les coups d'aiguille.

LE DUC. Bien répondu! — Mais voyons ta requête, car tu ne l'as point encore fait connaître...

ÉTIENNE. Je souhaiterais un privilége de marchand en votre bonne ville de Nantes.

LE DUC, *étonné*. Toi! Et de quoi, maître fou, veux-tu faire commerce?

ÉTIENNE. De noblesse, monseigneur.

LE DUC. Comment! et pour qui cela?

ÉTIENNE. Pour les protégés de messire Landais, qui ayant fortune, emplois et crédit, n'ont plus besoin désormais que d'être gentilshommes.

LANDAIS. Ainsi, messire Étienne deviendra de bouffon généalogiste?

ÉTIENNE. Messire Landais est bien devenu de tailleur ministre. J'apporte d'ailleurs les preuves de ma science, monseigneur.

LE DUC. Qu'est-ce donc?

ÉTIENNE. La généalogie de votre trésorier. Je la prends au paradis terrestre, et je prouve que messire Landais...

LANDAIS. Descend d'Adam?

ÉTIENNE. Non... non... du serpent.

Le Duc et les Gentilshommes éclatent de rire.

ROHAN. Vivat, Etienne!

LANDAIS, *avec une dignité amère*. J'admire combien la folie de messire est chose ingénieuse; commode surtout! il en a fait un bouclier derrière lequel il peut attaquer en sûreté! (*aux Gentilshommes, qui cessent de rire.*) Ne vous faites faute de joie, messeigneurs... seulement, soyez généreux pour qui vous amuse!... Largesse au fou!

Il prend une bourse dans son escarcelle et la jette à Étienne.

ÉTIENNE, *faisant un mouvement impétueux*. Maître Landais... (*Se dominant et saluant.*) Grand merci. (*Il ramasse la bourse.*) Mais Jésus a ordonné de rendre à César ce qui appartenait à César... (*Il présente la bourse au Duc.*) Ceci est autant de sauvé des revenus de monseigneur...

LE DUC, *faisant signe de la donner aux pages*. Aux pages... (*Aux Gentilshommes.*) Les joutes auront lieu, messeigneurs, et vous y paraîtrez tous, je pense. Vous aussi, messire Étienne; mais vous quitterez enfin, j'espère, ces honteux vêtements.

ÉTIENNE. J'attends un tailleur digne de moi, monseigneur; malheureusement maître Landais ne fait plus d'habits...

LANDAIS, *impétueusement*. Vous vous trompez, messire; mais je les taille avec la hache et dans le chêne!... demandez à votre frère...

Mouvement violent d'Étienne, qui est reproduit par les Gentilshommes.

LE DUC, *vivement, passant près de Landais*. Assez!... assez, vous dis-je!... pas un mot de plus... Préparez-vous aux fêtes, messeigneurs, je compte sur vous...

La cour se retire.

SCÈNE III.

LE DUC, LANDAIS.

LE DUC. Ces querelles vont toujours trop loin, maître!

LANDAIS. Parce que monseigneur les encourage...

LE DUC. Laissons cela... mais je veux que tout s'arrange sans que j'aie à m'en inquiéter. Tu m'as promis de garder mon duché, de m'y rendre seul maître; j'ai consenti; le reste te regarde.

LANDAIS, *avec exaltation*. Tout ce que j'ai promis je le ferai, monseigneur. Voyez déjà quel changement. Il y a quelques années à peine, la peste, la famine, les brigandages, ruinaient le pays; aujourd'hui la peste est enfermée dans des ladreries, les moissons couvrent la campagne; les routiers

ont été convertis ou pendus. Les écoles vont partout se multipliant comme le pain que le Christ donnait à son peuple; il ne sera bientôt plus fils de bonne mère qui ne sache lire, et, grâce à l'art miraculeux qui nous est venu d'Allemagne, au lieu d'aller feuilleter l'unique exemplaire du *livre saint*, attaché à l'autel, chacun l'aura chez soi, avec les coutumes de Bretagne, de telle sorte que personne ne pourra plus pécher, par ignorance, contre Dieu ni contre la loi...

LE DUC, *s'approchant de la table, à part.* Ah! des dessins de notre maître imagier.

LANDAIS, *allant à la fenêtre, avec une exaltation croissante.* Et regardez, monseigneur; les murailles de votre bonne ville de Nantes tombaient dans les fossés; vos bourgeois les ont relevées de leurs deniers; ils viennent de les garnir de canons et de boulets; eux-mêmes quittent une fois chaque semaine l'outil et la balance pour apprendre le métier des armes! la bête de somme devient un coursier de guerre!... Ah! encore un peu de temps, et puis, que votre noblesse ose se révolter, vous pourrez lui opposer une armée qui combattra en même temps pour vous et pour elle-même.

LE DUC, *qui regarde des dessins de costumes.* Oh! charmant celui-là!...

LANDAIS, *surpris.* Comment, monseigneur?...

LE DUC. Je parle de ce costume... Regarde plutôt; le velours nacarat avec les crevés de satin blanc... (*Mouvement de Landais.*) Mais va toujours; j'entends parfaitement... tu disais...

LANDAIS, *amèrement.* Je disais, monseigneur, que l'histoire, qui juge les princes par ce qui s'est accompli sous leur règne, vous donnera, j'espère, le nom de grand!

LE DUC, *se levant et passant à la fenêtre.* Par le ciel! je donnerais tous les éloges de l'histoire pour un rayon de soleil. (*Regardant à la fenêtre.*) Mais mon fauconnier avait raison; le brouillard se lève, je pourrai faire une chevauchée jusqu'à Ancenis. Vous nous accompagnerez, maître?

LANDAIS. Que monseigneur m'excuse, je dois voir les envoyés du roi d'Angleterre.

LE DUC. C'est bien; j'irai avec Coëtquen. Au revoir.

SCENE IV.

LANDAIS, *seul.*

Va, va à ton plaisir, cœur sans royauté! je gouvernerai, moi! Cette lutte que je soutiens seul contre ses gentilshommes, il se fatigue rien qu'à les regarder! mais que m'importe, après tout? — Ah! si je pouvais découvrir tous les détails de leur complot!... — Mais pour cela, il faudrait arrêter ce Claude Kerru, porteur de leurs messages!... Guibé y aura-t-il réussi?... Mon Dieu! toujours des intrigues à déjouer! pas une heure de calme! Je n'ai point encore vu ma fille aujourd'hui! pauvre et chère enfant! mon espérance unique, ma dernière joie!... — Mais je ne me trompe pas... c'est elle qui revient de la chapelle...

SCÈNE V.

LANDAIS, MARIE, UNE SUIVANTE.

Marie traverse une partie du théâtre les yeux baissés et son missel à la main. Landais la suit des yeux avec amour, puis l'appelle.

LANDAIS. Marie...

MARIE. Ah! mon père!

LANDAIS. Tu passais sans me regarder?...

MARIE, *donnant son missel à la suivante, qui sort.* Pardon!...

LANDAIS. Approche... (*Il l'embrasse sur le front.*) Depuis ton arrivée j'ai trouvé à peine le temps de te voir et de te parler!... nous ne nous connaissons point encore.... tu es craintive près de moi comme près d'un étranger!

Lui prenant les mains.

MARIE. Mon père...

LANDAIS. Je ne t'en fais point un reproche: élevée loin d'ici, les religieuses d'Elven ont été ta véritable famille, et je saurai leur prouver ma reconnaissance; j'ai même pensé à ce jeune homme que j'ai vu à Brevelay et dont tu recevais des leçons.....

MARIE, *vivement.* Maître Albert?

LANDAIS. J'ai écrit aux moines qui l'ont élevé pour qu'ils me l'envoient! Je veux que ton souvenir soit une bénédiction pour tous ceux qui t'auront connue!

MARIE. Oh! comment reconnaître tant de tendresse?

LANDAIS. Tais-toi... viens là... et causons d'amitié!... (*Il s'assied, Marie reste debout, appuyée sur le fauteuil.*) Lorsque tu vivais là-bas, au fond de ton couvent, tu rêvais comme tous ceux qui sont jeunes; tu arrangais un avenir selon ta fantaisie... dis-moi, que désirais-tu?

MARIE, *timide.* Moi, mon père?...

LANDAIS. Oui, réponds-moi sans feinte, comme à un frère de ton âge... quand on aime bien on ne vieillit pas! — Tu songeais au monde, je parie! tu enviais le sort des princes, qui ont tous les plaisirs pour serviteurs et achètent la joie comme d'autres le pain noir qui les nourrit! tu entendais, en dormant, la musique du bal?

MARIE, *souriant.* Non, mon père; je pensais au contraire que pour être heureux il faut tenir peu de place, vivre tout bas, s'aimer beaucoup, et que Dieu faisait le reste !

LANDAIS, *vivement.* Mais tu as pourtant envié la puissance, la richesse... tu es femme, enfin, tu as désiré des parures, des louanges des fêtes ?

MARIE. Qu'est-ce que tout cela? du bruit autour de notre cœur ! — Ce que j'aurais voulu, mon père, c'eût été une famille à aimer, une demeure joyeuse sous les arbres, et une vie libre d'inquiétude !

LANDAIS. Quoi ! nulle ambition ?... (*Il se lève agité.*) C'est impossible... tu t'es mal interrogée toi-même... Non, non, ce n'est point à l'écart que tu dois vivre, Marie !...—A quoi servirait alors ce que j'ai fait pour toi ?... — Tu ne sais point quelle haute destinée je te prépare !

MARIE. A moi ?...

LANDAIS. Oui; ce pouvoir si péniblement obtenu, je puis le perdre d'une heure à l'autre, et il ne faut point que tu sois entraînée dans ma ruine.

MARIE. Comment ?...

LANDAIS. Quoi qu'il arrive, je veux que tu conserves le rang que tu occupes; mais, pour cela, il te faut un protecteur puissant et sûr, dont le sort soit lié au tien...

MARIE. Que dites-vous ?

LANDAIS. Et ce protecteur...... je l'ai trouvé...

MARIE. Dieu !

LANDAIS. Oh ! ne t'effraye pas... tu seras heureuse de mon choix.

MARIE. Et ne puis-je savoir...

LAUDAIS. Plus tard... nous en reparlerons. Mais je m'oublie avec toi; et ces projets, il faut les défendre encore contre tant d'ennemis !... Adieu, Marie...

MARIE. Adieu, mon père...

Il la quitte, fait quelques pas vers la porte, se retourne, contemple un instant la jeune fille, puis sort, co mme s'il se faisait violence.

SCÈNE VI.

MARIE, *seule.*

Tant de tendresse !... oh ! comment détruire une espérance qui est devenue toute sa vie ? et cependant, comment trouver en moi assez de courage pour lui obéir ? Ah ! pourquoi ai-je quitté le couvent où je me trouvais si heureuse? ici tout m'attriste. (*Elle s'approche de la fenêtre.*) Le ciel même me paraît plus sombre, l'air moins doux... (*Regardant par la fenêtre.*) Mais quel est ce jeune homme qui semble chercher?... se peut-il ! c'est lui... Albert ! Oui, il m'a vue, il monte... Albert ici !... Oh ! vous avez entendu mes prières, mon Dieu !... oh ! mon cœur... mon cœur...

SCÈNE VII.

ALBERT, *entrant vivement*, MARIE.

ALBERT. Demoiselle Marie ?...

MARIE, *avec un cri.* Maître Albert !...

ALBERT, *de même.* Enfin je vous retrouve.

MARIE. Vous, vous ici...

ALBERT. Ne m'attendiez-vous pas ?...

MARIE. Je n'osais... et cependant mon père venait de m'apprendre qu'il avait écrit...

ALBERT. J'allais venir quand sa lettre est arrivée.

MARIE. Vous?

ALBERT, *vivement.* J'avais besoin de vous revoir ! depuis votre départ tout me manquait...

MARIE, *l'interrompant.* Et les moines de Brevelay ne vous ont point retenu ?

ALBERT. Ils l'ont essayé, mais la lettre de votre père m'appelait, et ma volonté bien plus encore. Je suis parti sans les avertir, de nuit, à pied, traversant les bois, les montagnes, les vallées, au hasard. Quand je rencontrais des pâtres, je leur criais : *Nantes*; ils m'indiquaient du doigt la route, et j'allais nuit et jour, sans m'arrêter, jusqu'à-ce qu'un d'eux m'ait dit, en me montrant une ville à l'horizon : C'est là !

MARIE. Que de fatigues !...

ALBERT. Ah ! je n'y pensais pas..... et maintenant... oh !... jamais je n'ai éprouvé autant de joie qu'aujourd'hui, demoiselle Marie !... je vous revois, vous me recevez, comme autrefois, avec un sourire si bon !... puis j'ai là la lettre de votre père, elle m'a déjà servi à pénétrer jusqu'ici, et, puisqu'il me protége je puis tout espérer !

MARIE. Dieu vous entende, maître Albert. Mais mon père est-il le seul que vous connaissiez ici? n'avez-vous à Nantes ni protecteur ni amis?

ALBERT. Aucun !..... je ne connais au monde que les moines qui m'ont élevé et messire Arthur !

MARIE. L'étranger qui venait de loin en loin vous voir au couvent?

ALBERT. Lui?

MARIE. Mais ce messire Arthur n'est-il point un parent qui se cache?

ALBERT. Je l'ai cru un instant; nous faisons si facilement de nos désirs une espérance! mais lui-même a pris soin de me détromper.

MARIE Et quel lieu habite-t-il?

ALBERT. Je l'ignore. Toute sa conduite est enveloppée d'une réserve qui a, pour ainsi dire, refoulé l'affection dans mon cœur. Je lui ai demandé cent fois à quitter le couvent; toujours il a repoussé mes prières.

MARIE. Et cependant vous êtes venu?

ALBERT. Ah! pour vous revoir, j'aurais désobéi à Dieu lui-même...

MARIE. Silence. Voici mon père.

SCÈNE VIII.

ALBERT, LANDAIS, MARIE.

LANDAIS. Maître Albert ici?

MARIE, *vivement.* Il a reçu votre lettre et vous cherchait.

LANDAIS. C'est bien. (*A Marie.*) Marie, la duchesse douairière veut vous voir à l'instant même; faites qu'elle n'attende pas.

MARIE. Oui, mon père.

Elle salue et sort.

SCÈNE IX.

ALBERT, LANDAIS.

LANDAIS. Ainsi, maître, vous vous êtes décidé à quitter le couvent sans trop de regret?

ALBERT. Avec grande joie, messire.

LANDAIS, *souriant.* Oui; à votre âge on aime tout ce qui est nouveau; changer, c'est se mouvoir, c'est vivre! tous les lieux sont beaux d'ailleurs, nous portons en nous-mêmes notre soleil!... mais plus tard!.... (*Un silence. Brusquement.*) Avez-vous quelque projet?

ALBERT. Aucun, messire.

LANDAIS. De sorte que vous accepteriez tout emploi?

ALBERT. Pourvu qu'il n'eût rien de honteux et qu'il pût servir à mon avancement.

LANDAIS, *le regardant fixement.* Seriez-vous ambitieux, enfant?

ALBERT. Oui, messire.

LANDAIS. Et savez-vous ce qu'il faut pour réussir?

ALBERT. Ce qu'il faut pour vivre : souffrir et attendre.

LANDAIS. Vous vous sentez donc bien fort?

ALBERT. J'ai un but!

LANDAIS, *lui touchant l'épaule.* Vous êtes à moi, jeune homme.

SCÈNE X.

ALBERT, LANDAIS, GUIBÉ, *entrant vivement.*

GUIBÉ, *apercevant Landais.* Ah! messire.

LANDAIS, *se détournant vivement.* Guibé... eh bien?

GUIBÉ. Claude Kerru vient d'être arrêté....

LANDAIS. Et que portait-il?...

GUIBÉ. Des papiers adressés à messire de Rohan.

LANDAIS. Donne. (*Se rappelant Albert.*) Ah!... (*A Albert.*) C'est chose conclue, maître, vous reviendrez demain prendre mes ordres... (*A Guibé.*) Viens.

Il sort avec Guibé.

SCÈNE XI.

ALBERT, *seul.*

Que se passe-t-il donc? et quel est ce Claude Kerru?... Que m'importe! après tout?... Je reviendrai demain, comme messire Landais me l'a ordonné.— Allons, la vie s'ouvre enfin devant moi! qu'importent les obstacles? pour celui qui *veut*, les obstacles peuvent devenir des moyens, car lorsqu'ils ne nous écrasent pas, ils nous grandissent. Cette robe de novice qui pesait sur moi comme un joug, je vais enfin la quitter; je vais entrer dans la mêlée, à mon tour! Des armes, un champ libre, demoiselle Marie pour récompense!.... Que pouvais-je demander de plus? Dieu et ma volonté feront le reste! (*Allant vers la porte.*) Mais quelqu'un vient de ce côté.... je ne me trompe pas... cette démarche... cet air...

SCÈNE XII.

ROHAN, ÉTIENNE, ALBERT.

ROHAN. Le vicomte n'est point ici?

ÉTIENNE. Non...

ALBERT. C'est lui!...

ÉTIENNE, *vivement.* Albert!...

ALBERT. Messire Arthur...

ÉTIENNE, *courant à lui.* Toi ici, malheureux!... qui t'amène?...

ALBERT. Un ordre de messire Landais.

ÉTIENNE, *effrayé.* Dieu! et que te veut-il?..

ALBERT. M'employer à la cour.

ÉTIENNE. Toi?...

ROHAN, *qui a regardé dans le fond.* Le trésorier se promène dans cette galerie avec maître Guibé.

ÉTIENNE, *à Albert.* Ah! il ne faut point qu'il nous surprenne ensemble... Viens... tu me raconteras tout!.. (*A Rohan.*) Et vous, messire, informez-vous encore, sachez si Claude Kerru est arrivé.

ALBERT. Claude Kerru; mais il vient d'être arrêté!

ÉTIENNE *et* ROHAN. Arrêté!

ALBERT. Le capitaine des gardes l'a annoncé tout à l'heure à messire Landais.

ÉTIENNE. Et les lettres dont il était porteur?

ALBERT. Ont été remises au trésorier devant moi.

ÉTIENNE. Dieu!

ROHAN. Nous sommes perdus, alors!

ALBERT. Que dites-vous?

ÉTIENNE, *à Albert.* Et sais-tu si le ministre a donné des ordres, s'il s'est rendu chez le duc?

ROHAN. Le duc est absent!

ÉTIENNE. Absent?

ROHAN. Il ne doit revenir d'Ancenis que dans la nuit, et avant son retour il nous reste le temps de fuir!

ÉTIENNE, *vivement.* Non!... la suite du duc n'est point nombreuse?

ROHAN. Quelques valets et quelques archers, comme d'habitude.

ÉTIENNE. Alors tout peut encore se réparer. Le maréchal de Rieux est au manége de Richebourg avec une vingtaine des nôtres, venez...

ALBERT. Que voulez-vous tenter?

ÉTIENNE. Venez, vous dis-je! L'audace est de la prudence pour les désespérés!...

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle d'auberge; porte au fond; à gauche, une petite porte; près de la porte du fond, un escalier avec palier sur lequel s'ouvre une petite fenêtre praticable. Trois tables; une près de la cheminée, une au fond à gauche, et celle des Gentilhommes à droite. Ils sont assis et boivent. Au lever du rideau Cosquer compte près de la cheminée, à gauche, avec Guillaume Kermor.

SCENE PREMIÈRE.

GUILLAUME KERMOR, COSQUER, TRÉGUS, MANANTS ET GENTILHOMMES.

COSQUER, *à Kermor.* Je veux vingt sous bourgeois.

KERMOR. C'est trop!

COSQUER. Il me les faut!

KERMOR. En voilà huit...

COSQUER. Non; je veux ce qui m'est dû...

KERMOR. Tu ignores, sans doute, que je sais lire, tavernier!

COSQUER. Et bien?

KERMOR, *montrant un parchemin suspendu à la muraille.* Regarde l'ordonnance du trésorier que tu as été forcé d'afficher là... (*Il lit.*) « L'homme à pied, servi en » vins d'Amont et viandes fines paiera huit » sous bourgeois pour sa journée....... » encore aura-t-il droit au foyer commun et » au coup de l'étrier... » Fais donc remplir mon verre, rallume ce feu et paye-toi; c'est monseigneur Landais qui le veut ainsi.

Il jette l'argent sur la table et se rassied.

COSQUER, *en s'éloignant.* Monseigneur Landais! toujours monseigneur Landais! ces manants! ça sait lire les ordonnances maintenant, ça ne veut payer que ce que ça doit... il n'y a plus moyen aux honnêtes gens de vivre!

TRÉGUS, *qui a écouté le débat entre Cosquer et Kermor.* Comment! mais le premier ministre s'occupe donc de tout? Il a fait un règlement pour aider à la conscience des aubergistes?

Il regarde le parchemin affiché.

COSQUER, *à part.* Ah! mon Dieu! ils ont entendu... s'ils allaient aussi ne vouloir payer que d'après le nouveau tarif!

TRÉGUS, *à Cosquer.* Ainsi, maître, vos gains sont maintenant fixés?

COSQUER, *embarrassé.* Oui, messire, oui; mais ce ne sont pas les gentilhommes qui se soumettraient à l'ordonnance du trésorier! Payer le prix qu'il indique!... Vous concevez que ce serait avoir l'air de lui obéir, la noblesse se respecte trop pour ça. Je n'ai pas encore vu de gens bien nés qui voulussent s'humilier jusqu'à suivre le tarif.

TRÉGUS, *souriant.* Vraiment!

COSQUER. Après ça, voyez-vous, messeigneurs, c'est contre moi qu'il a été fait, ce tarif; c'est pour me ruiner! Tout le monde sait que le ministre est mon ennemi personnel.

TRÉGUS. Eh! au fait, je me rappelle ce que disait ce matin messire Etienne: le trésorier n'est-il pas votre ancien compère?

COSQUER. C'est la vérité, mon gentilhomme; nous avons travaillé sur le même

établi! Eh bien, malgré cela il a rejeté toutes mes requêtes! je lui en ai assez adressé pourtant!... je lui ai tout demandé, emplois, pensions, priviléges! — savez-vous ce qu'il m'a toujours répondu? — Il faudrait avoir des droits..... — Avoir des droits! — voilà bien la réponse d'un ennemi de la noblesse.

TRÉGUS. C'est vrai!

COSQUER. Et quand je pense, mes seigneurs, que j'aurais pu devenir premier ministre comme lui!...

TRÉGUS. Toi?

COSQUER. Certainement! lorsque le duc, qui s'était égaré à la chasse, est arrivé chez maître Landais, j'étais là; c'est même mon souper que monseigneur a mangé! c'était déjà un titre! il aurait pu me choisir aussi bien que mon compère! mais je ne sais pas flatter, moi; je suis trop franc; je me suis compromis.

TRÉGUS. Comment cela?

COSQUER. En défendant la cause de la noblesse, mes gentilshommes.

TRÉGUS. Ce pauvre compère! (*On entend sonner le couvre-feu.*) Mais quelle est cette cloche?

COSQUER. C'est le couvre-feu, mes gentilshommes.

TRÉGUS. Ah! diable! déjà.

COSQUER, *aux buveurs.* Excusez, mes maîtres; mais vous connaissez l'ordonnance de monseigneur.

Les buveurs sortent.

TRÉGUS, *bas à Cosquer.* Nous restons, nous, compère!

COSQUER, *de même.* Pardon, mes gentilshommes; pour ne point éveiller les soupçons, il faudrait sortir comme les autres.

TRÉGUS. Tu as raison! nous revenons dans deux heures.

COSQUER. Oui, et si, par hasard, on découvrait quelque chose, s'il y avait du danger, une lumière placée à cette fenêtre (*il montre celle du fond*) avertirait les gentilshommes...

TRÉGUS. De ne pas venir?... le vicomte m'en a prévenu. Mais je connais mal vos rues; par quel chemin faudrait-il revenir à la taverne?... par ce côté?

Il montre la gauche.

COSQUER. Non, là, c'est la rivière.

TRÉGUS. Mais cette porte cependant?

COSQUER. On ne peut y arriver qu'en bateau. C'est maître Landais qui l'avait fait ouvrir lors qu'il habitait cette maison, afin de pouvoir sortir sans être vu des voisins. Mais venez, je vais vous montrer le chemin.

TRÉGUS A la bonne heure.

Il sort avec Cosquer et les Gentilshommes par la porte du fond.

SCÈNE II.

JACQUES GUIBÉ, *puis* LANDAIS.

GUIBÉ, *entr'ouvrant la petite porte à gauche et regardant.* Il n'y a plus personne, messire.

LANDAIS, *entrant.* C'est bien! le couvre-feu les aura chassés! Maintenant retourne à la barque avec tes gens; vous m'y attendrez, et au premier signal...

GUIBÉ. C'est entendu.

LANDAIS. Va. (*Il referme la porte après lui.*) Iöan ferme sa taverne sans doute; attendons-le. Les papiers saisis sur Claude Kerru donnent bien la plupart des noms des conjurés; mais rien sur leurs moyens d'exécution, sur le jour où le complot éclatera. Cosquer doit tout savoir, puisque c'est ici que se réunissent les gentilshommes; en l'interrogeant avec adresse... Mais le voici!

SCÈNE III.

LANDAIS, COSQUER, *entrant par le fond et fermant la porte.*

COSQUER. Là, tout est fermé, tout le monde parti... (*Apercevant Landais.*) Comment... encore quelqu'un ici?...

LANDAIS, *l'apercevant.* Je te salue, Iöan.

COSQUER, *reculant.* Pierre.

LANDAIS, *souriant.* Tu ne m'attendais pas?

COSQUER. Vous, messire!

LANDAIS. Tu ne viens plus me voir; il faut bien que je fasse les avances.

COSQUER, *embarrassé.* Ah! monseigneur.. certainement... si vous m'aviez averti... que vous deviez venir... (*A part.*) Mais par où diable est-il entré?...

LANDAIS. Tu me boudes depuis longtemps, compère; on dit même que tu m'en veux!

COSQUER. Moi?

LANDAIS. Oui.

COSQUER. Je vous jure....

LANDAIS. Je sais que tu amuses la noblesse du récit de mes premières misères. Elle aime à t'entendre raconter que j'ai porté les haillons du peuple, que j'ai eu faim et froid!... On me rappelle mes souffrances comme une honte, de peur que je ne les oublie!.. C'est pourtant chose imprudente au bourreau de montrer, en riant, les cicatrices de sa victime, quand celle-ci tient à son tour la hache et la corde!...

COSQUER, *à part.* Ah! mon Dieu!...

LANDAIS. Tu oublies trop, compère, que la Loire est profonde derrière ta taverne, et qu'il suffirait d'un sac de cuir à ta taille pour te rendre muet!...

COSQUER, *reculant.* Hein?...

LANDAIS. Je te dis cela comme sujet de méditation pour l'avenir; quant au passé, Dieu seul t'en demandera compte. Je sais qu'il faut être indulgent pour ses amis... aussi ne t'ai-je point gardé rancune... et je viens te le prouver.

COSQUER. Comment cela?

LANDAIS. N'est-ce pas aujourd'hui la fête de Saint-Pierre, notre patron d'autrefois?

COSQUER. C'est juste.

LANDAIS. J'ai pensé que c'était pour deux anciens compagnons l'occasion de se réconcilier, et je suis venu, comme au bon temps, pour souper avec toi!...

COSQUER. Souper? (*A part.*) Ah! mon Dieu!

LANDAIS, *avec intention.* Est-ce que je te dérange?

COSQUER, *vivement.* Au contraire...

LANDAIS. Tu attends peut-être quelqu'un?

COSQUER. Du tout!

LANDAIS. Et... tu es seul?

COSQUER. Comme tu vois.

LANDAIS. A la bonne heure...

COSQUER, *à part.* Gagnons du temps... jusqu'à ce que les autres arrivent...

LANDAIS, *qui l'a observé, à part.* Il y a quelque chose. (*Haut.*) Allons... à table... compère.

Il passe près de la table.

COSQUER, *voulant sortir.* Je vais faire préparer....

LANDAIS. Non. N'y a-t-il point là un couvert mis? Apporte seulement quelques brocs de ton meilleur vin.

COSQUER. Allons, soit...

Il va prendre deux brocs et deux gobelets qu'il pose sur la table.

LANDAIS. Je veux un souper sans façon comme autrefois. Viens t'asseoir là.

COSQUER. Tu me diras ton opinion sur ce petit muscadet d'Anjou.

LANDAIS. Volontiers. (*A part.*) En buvant je le ferai parler...

COSQUER, *à part.* Si je pouvais le mettre sous la table pour attendre les gentilshommes.

LANDAIS, *qui a versé à boire.* Voyons... A notre réunion! (*Tandis que Landais fait semblant de boire, Cosquer jette le vin qui est dans son gobelet, en disant:*) Laissons le boire et tenons-nous sur nos gardes.

Landais le regarde; il porte alors à ses lèvres son gobelet vide, et Landais jette à son tour ce qu'il a dans le sien. Ce manége continue pendant toute la scène, aucun d'eux ne buvant en réalité.

COSQUER. Eh bien! pas vrai que c'est de pur hypocras?

LANDAIS. Les caves ducales n'en consomment pas de meilleur.

COSQUER, *versant.* Encore un coup, alors.

LANDAIS. Volontiers.

COSQUER, *à part.* S'il continue, je l'aurai bientôt à discrétion.

LANDAIS, *à part.* Le vin va le rendre communicatif...

Tous deux se regardent en riant et se frappent dans les mains.

COSQUER. Eh! eh! eh! ce que c'est pourtant que de se retrouver!

LANDAIS. Eh! eh! eh! n'est ce pas?... Eh bien, comment sont allées les affaires depuis que je ne t'ai vu?

COSQUER. Doucement, bien doucement, compère; nous vivons dans un temps où il est aussi malaisé de gagné sa pauvre vie que d'aller en paradis. Les nouvelles ordonnances sont la mort des cabaretiers. Foi d'honnête homme, si je continue le métier, c'est par pur dévouement.

LANDAIS. Ta taverne est cependant placée à miracle; avoir d'un côté trois couvents qui ont fait vœu de tempérance et de l'autre la rivière...

COSQUER. Je ne dis pas; mais il faudrait, avec cela, une exemption de droit, Pierre.

LANDAIS. Nous en reparlerons, compère... mais ton gobelet...

COSQUER. Et le tien. (*Ils se versent réciproquement à boire. Même manége que plus haut. A part.*) Boit-il! au moins; boit-il!

LANDAIS, *appuyant sa tête sur sa main.* Ah! j'envie ton sort, compère...

COSQUER. A moi?...

LANDAIS. Oui; tu vis sans inquiétude, n'ayant que ta fortune à faire!...

COSQUER. C'est bien assez.

LANDAIS. Que serait-ce donc s'il te fallait sans cesse défendre ta vie comme moi? Tu travailles sans crainte, et les écus d'or s'entassent dans ta main, tandis que moi, les malédictions s'entassent sur ma tête! Mais les hommes ont ainsi fait le lot à chacun, selon leur haine ou leur envie!... J'espère que Dieu reverra un jour les partages!

Il reste rêveur.

COSQUER, *à part.* Il ne déraisonne pas du tout! (*Haut.*) Allons, compère.

Il verse.

LANDAIS, *sortant de sa rêverie.* Et toi!... (*Il verse.*) Du reste, vois-tu, Iöan, bientôt je

n'aurai plus rien à craindre de mes ennemis; j'ai découvert leurs complots...

COSQUER, *tressaillant.* Ah! tu as découvert?

LANDAIS. Oui.... (*avec un geste énergique*) et je les écraserai... — A ta santé.

COSQUER. Tu les écraseras?...

LANDAIS. Eux, leurs parents, leurs amis... tous, jusqu'à ceux qui ont eu connaissance de la conspiration sans m'en prévenir... Tu m'entends, compère?

COSQUER, *tremblant.* Très... très-bien... Ah! mon Dieu!... mon Dieu!...

Il jette son vin. Landais s'en aperçoit.

LANDAIS, *se levant, avec force.* Tu ne bois pas...

COSQUER, *se levant.* Ni vous.

LANDAIS. Tu me tendais un piége.

COSQUER. Et vous vouliez me faire jaser.

LANDAIS, *jetant son gobelet.* Eh bien, oui!... aussi bien la feinte est superflue... tu parleras, car je le veux.

COSQUER, *voulant sortir.* Je n'ai rien à dire...

LANDAIS. Reste...

COSQUER. Laissez-moi...

LANDAIS. A moi, Guibé...

Guibé entre.

COSQUER, *reculant effrayé.* Ah!

LANDAIS. Tu le vois; tu es en ma puissance, je n'ai qu'un mot à dire.... qu'un geste à faire.

COSQUER. Ah! grâce, monseigneur!

LANDAIS. Ta grâce est dans tes mains; mais réponds. (*A demi-voix.*) Toute la noblesse est du complot, n'est-ce pas?

COSQUER. Oui... oui, monseigneur.

LANDAIS. Et quel est le jour choisi pour l'exécution?

COSQUER. Ils doivent le fixer ce soir.

LANDAIS. Ce soir, ils se réunissent?

COSQUER. Oui.

LANDAIS. Ici?

COSQUER. Ici...

LANDAIS. Et bientôt?

COSQUER. Dans une heure.

LANDAIS. Dans une heure!... Ah! si je pouvais finir avec eux d'un seul coup! Les surprendre réunis, armés, avec les preuves du complot! Dans une heure... mais c'est plus de temps qu'il ne faut, — Guibé!

GUIBÉ. Messire!

LANDAIS, *bas.* Retourne au château; rassemble les archers de ma garde, qu'ils entourent cette taverne sans bruit, cachés dans l'ombre; ils laisseront entrer ici tous ceux qui se présenteront; mais que personne ne puisse sortir! Toi, tu reviendras de ce côté.

Il montre la petite porte à gauche.

GUIBÉ. Bien, messire.

LANDAIS. Nous avons une heure; il te faut à peine la moitié de ce temps! Tu m'avertiras de ton arrivée en frappant à cette porte.

GUIBÉ. C'est convenu.

LANDAIS Va!... va!... (*Guibé sort.*) Ah! c'est le ciel qui me les livre; je l'emporte enfin; je suis maître de l'avenir maintenant! Mais veillons à ne pas être surpris... Si quelqu'un des conjurés devançait l'heure... (*A Cosquer, qui pendant ce temps a réfléchi aux moyens de s'échapper, et qui vient de choisir dans son trousseau de clefs celle de la porte du fond.*) Les portes de la taverne sont-elles fermées?...

COSQUER, *cachant son trousseau de clefs.* Oui.

LANDAIS. Les clefs!...

COSQUER. Les voilà!...

LANDAIS, *réfléchissant.* Il n'est pas d'autre entrée secrète que celle-ci?... (*Il montre la petite porte à gauche.*) Non... (*Il la ferme.*) Maintenant, nous pouvons attendre?

COSQUER, *qui est au fond.* Écoutez, messire...

LANDAIS, *prêtant l'oreille.* Un bruit d'armes et de pas... ce ne peuvent être pourtant mes archers!...

COSQUER, *montant l'escalier et regardant par la fenêtre.* Ah! ce sont les gentilshommes!...

LANDAIS. Déjà. Misérable! tu m'as trompé sur l'heure de leur arrivée.

COSQUER. Que Dieu me punisse si je les attendais avant minuit! — Ils s'arrêtent à la porte!...

On frappe.

LANDAIS. Silence!...

ÉTIENNE, *au dehors.* Ouvrez... ouvrez!...

On frappe plus fort.

COSQUER. Ils vont briser la porte.

LANDAIS, *le retenant.* Pas un mouvement, pas une parole, ou tu es mort...

On frappe toujours.

ÉTIENNE, *au dehors.* Ouvrez!

Un silence.

LANDAIS. Ils s'arrêtent!... renonceraient-ils?...

ÉTIENNE, *dehors.* A cette fenêtre, jeune homme. Montez, montez...

ALBERT, *paraissant à la fenêtre.* La porte va vous être ouverte...

LANDAIS, *apercevant Albert.* Ah!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, *apercevant Landais.* Quelqu'un ici!... Vous, messire Landais...

LANDAIS. L'orphelin de Brévelay!

ALBERT, *refermant la fenêtre, et descen-*

dant vivement l'escalier *. Ah ! messire, vous êtes perdu... le duc est au pouvoir des gentilshommes.

LANDAIS. Que dis-tu?...

ALBERT. Au nom du ciel! fuyez, s'il en est temps encore...

LANDAIS. Fuir! et comment?... la barque n'est plus là...

ÉTIENNE, *au dehors*. Albert!... Albert!...

On frappe.

ALBERT. Écoutez... ils attendent que je leur ouvre. Messire, vous n'avez qu'un instant...

LANDAIS. Comment leur échapper? (*Ses yeux tombent sur la petite porte.*) Ah!... derrière cette porte...

ÉTIENNE, *au dehors*. Albert!

ALBERT. Vite... au nom du ciel!...

LANDAIS, *faisant un mouvement pour sortir*. Oui... (*Il se ravise, court à Cosquer, qui se frotte les mains de joie,.*) Mais tu me trahirais, toi... viens.

COSQUER, *effrayé*. Où cela, monseigneur?... où cela?...

LANDAIS. Viens, te dis-je.

Il l'entraîne derrière la porte, qu'il referme.

ALBERT. Enfin!...

Il ouvre la porte du fond; on aperçoit alors deux rangées de gentilshommes; le Duc entre vivement en passant au milieu; il est suivi du vicomte de Rohan et d'Étienne.

* Landais, Albert, Cosquer.

SCÈNE V.

LE DUC, LE VICOMTE DE ROHAN, ÉTIENNE, GENTILSHOMMES.

LE DUC, *vivement*. Laissez-moi, messires!... c'est une violence dont vous aurez à me rendre compte!

ROHAN. Nul de nous ne croit avoir oublié le respect qu'il doit à monseigneur.

LE DUC. Et que faites-vous donc? vous vous portez en armes à ma rencontre; vous dispersez mon escorte; vous me conduisez ici contre ma volonté... Et que voulez-vous, enfin? voyons, qu'exigez-vous de moi?

ÉTIENNE. Nous ne demandons que justice!

LE DUC, *s'avançant vers lui avec colère*. C'est donc toi le chef, maître fou? Depuis quand as-tu recouvré la raison?...

ÉTIENNE, *fièrement*. Depuis que je tiens une épée, monseigneur.

LE DUC. Messire Étienne, l'exemple de votre frère ne vous a point profité?

ÉTIENNE. Au contraire, monseigneur; il m'a appris que la seule loyauté était une mauvaise sauvegarde à la cour, et qu'il n'y avait d'innocent que ceux qui savaient se défendre.

LE DUC. Ainsi, c'est une révolte ouverte?

ÉTIENNE. Non, monseigneur; c'est une requête telle que doivent la faire des gentilshommes persécutés, le chapeau d'une main et l'épée nue de l'autre! Il y a dix ans que la noblesse réclame ses droits un genou en terre; vous avez toujours passé sans l'écouter; elle s'est enfin relevée, et elle vous parle debout afin que vous puissiez mieux l'entendre.

LE DUC. Et que veut-elle?

ÉTIENNE. Nous demandons que messire Landais nous soit livré à discrétion et sans merci.

LE DUC. Et vous avez pensé que je céderais à votre volonté, parce que le hasard vous avait rendu maître de ma personne? Mais me croyez-vous donc sérieusement votre prisonnier, messires, pour débattre ma rançon? croyez-vous que l'on puisse enlever ainsi un duc de Bretagne dans ses propres états? Mais on me cherche déjà, sans doute; mais vienne le jour, et mes archers accourront pour m'arracher de vos mains...

ÉTIENNE. Oui; mais, le jour venu, il sera trop tard, monseigneur; car, dans quelques instants, les meilleurs gentilshommes du duché seront ici, en armes, prêts à vous servir d'escorte.

LE DUC. Et où prétendez-vous me conduire?

ÉTIENNE, *ironiquement*. Quelque dépouillée que soit la noblesse, il lui reste encore assez de villes et de châteaux, à l'abri des archers, où elle pourra offrir un asile à monseigneur!...

LE DUC. Ah! c'est une trahison et une félonie!...

ÉTIENNE. C'est une nécessité, monseigneur.

LE DUC. Assez... assez...

Un silence.

ÉTIENNE, *plus doucement*. Pardon, monseigneur... encore un mot. Ce qu'a fait la noblesse, elle l'a fait avec regret. Longtemps elle a attendu et espéré... Regardez plutôt, il y avait un homme qui avait vu mourir tous ceux qu'il aimait, et que la douleur avait rendu fou!... c'est celui-là qu'elle a choisi pour la représenter; c'est celui-là qui vous parle pour elle!... Ah! ne prenez point son désespoir pour une menace! ce qu'elle vous demande, c'est de choisir entre nous, vos féaux, qui sommes une part de votre gloire, de votre force, et ce mendiant qui s'est abrité à votre ombre pour frapper tout ce qu'il y a de noble et de grand.

LE DUC, *à part*. C'est vrai...

ÉTIENNE. Monseigneur, ce sont tous vos

gentilhommes qui parlent par ma bouche, qui tombent à vos genoux !... ces promesses que leur désespoir implore, signez-les... signez-les, Monseigneur !... (*Il force le Duc à prendre le parchemin qu'il tient à la main.*) Et si leur audace d'aujourd'hui doit être expiée, s'il faut une satisfaction à votre autorité un instant méconnue, prenez ma vie, et que Dieu sauve la Bretagne !...

LE DUC, *ébranlé.* Laissez-moi !...

ÉTIENNE, *à Rohan, à demi-voix.* Pendant qu'il délibère, courez prévenir les gentilshommes qui avaient rendez-vous ici ce soir... qu'ils se hâtent d'arriver !...

ROHAN. J'y cours !...

Il sort par la porte du fond, Étienne et les Gentilshommes par celle de droite.

SCÈNE VI.

LE DUC, *seul.*

Ce qu'il a dit est vrai !... je n'ai jamais eu moins de repos... Et pourquoi ces luttes? que m'importe, après tout, plus d'autorité, s'il faut l'acheter par des ennuis?... qu'est-ce que la puissance qui ne tourne pas au profit du plaisir ?... (*Il va près de la table de gauche.*) Ce Landais, il m'avais promis d'écraser la noblesse, et il n'a réussi qu'à la pousser à la révolte! Pourquoi n'a-t-il pas veillé?... c'est lui le premier et le plus grand coupable. (*Landais paraît à la porte de gauche; le Duc regarde le parchemin donné par Étienne.*) Et quand je pense qu'il y aurait moyen d'éviter tout cela... de tout finir d'un coup... il suffirait de mon nom écrit là...

Il s'approche de la table en hésitant. Landais prend la plume, et au moment où le duc étend la main pour la chercher il la lui présente.

LANDAIS. Signez, monseigneur !...

LE DUC, *reculant avec un cri de surprise.* Landais !...

LANDAIS. Signez..... mais choisissez en même temps votre place dans un cloître, car ceci est votre abdication !

LE DUC. Toi ici... comment?...

LANDAIS. On vous demande ma tête pour rançon, je vous l'apporte.

LE DUC. Mais d'où viens-tu, malheureux? sais-tu ce qui se passe?

LANDAIS, *tranquillement.* Oui, monseigneur.

LE DUC. Eh bien, que puis-je faire? je suis au pouvoir des gentilshommes; as-tu moyen de m'en retirer? Voyons, parle... ils sont là... ils attendent... ils peuvent revenir à chaque instant !...

LANDAIS, *qui a écouté avec un sourire calme et un peu dédaigneux, montre au Duc le siége placé près de la table.* Mettez-vous là, monseigneur.

LE DUC. Comment?

LANDAIS. Écrivez. (*Le Duc s'assied et prend la plume.*) Ordre d'arrêter Étienne Chauvin.

LE DUC. Que dis-tu?...

LANDAIS, *tranquillement.* Écrivez... ordre d'arrêter le vicomte de Rohan, le maréchal de Rieux...

LE DUC. Mais songe...

LANDAIS, *vivement.* Ecrivez, monseigneur... Ordre d'arrêter messires de Clisson, de Rochereul, de Sévigné...

LE DUC. Et qui exécutera ces commandements?...

LANDAIS. Signez d'abord, monseigneur...

LE DUC, *après avoir signé, se lève.* M'expliqueras-tu?...

LANDAIS, *prêtant l'oreille.* Écoutez. (*On frappe à la petite porte.*) Enfin !...

LE DUC. Quel est ce bruit?...

LANDAIS, *avec explosion.* Ce bruit, monseigneur !... c'est la couronne de Bretagne qu'on vous rapporte !

LE DUC. Est-ce possible?...

LANDAIS. La noblesse peut venir maintenant, ce n'est plus un prisonnier, c'est le duc qui la recevra !...

SCÈNE VII.

LE DUC, LANDAIS, ÉTIENNE CHAUVIN, ALBERT, GENTILSHOMMES.

ÉTIENNE, *bas, à un Gentilhomme.* Le duc aura cédé... (*Apercevant Landais.*) Messire Landais.

TOUS LES GENTILSHOMMES. Ah!

LANDAIS. Ma présence vous étonne, messeigneurs; la place d'un ministre n'est-elle donc pas près de son maître?

ÉTIENNE. Ah! c'est Dieu qui t'amène et qui te livre à nous...

Il tire son épée.

LANDAIS. En effet, le ciel semble vous favoriser; me voilà seul, sans défense, au milieu de vous; mais les chances d'une lutte comme la nôtre sont journalières et la générosité est aussi de la prudence; vous ne serez pas sans merci pour un ennemi à votre discrétion.

ÉTIENNE. Point de merci pour les traîtres.

LANDAIS, *vivement.* Je n'oublierai point ces mots, messire Etienne.

ÉTIENNE. Tu n'auras pas à te les rappeler longtemps! Monseigneur, nous pouvons

faire bon marché de tout le reste, mais il nous faut la vie de cet homme...

TOUS LES GENTILSHOMMES. Oui.

Mouvement vers Landais.

LE DUC, *se levant.* Arrêtez.

LANDAIS. Laissez, monseigneur, je me rends; puisque c'est la force seule qui doit être écoutée, que la force ait son cours. — Au nom de monseigneur le duc, je vous arrête tous, mes gentilshommes.

TOUS. Nous!

LANDAIS, *avec autorité.* Vos épées!

ÉTIENNE, *tirant la sienne.* Viens donc les prendre!

Landais ouvre la porte du fond, on voit Guibé à la tête des archers.

TOUS, *avec étonnement.* Ah!...

ÉTIENNE. Nous sommes livrés!...

LANDAIS, *vivement.* Point de merci pour les traîtres, messire Etienne, c'est vous qui l'avez dit! Guibé, fais ton devoir!

Guibé prend aux Gentilshommes leurs épées.

ÉTIENNE, *à part.* Si près du succès!...

LANDAIS. Quant aux gentilshommes qui manquent encore au rendez-vous, ne craignez rien, messeigneurs; nous les attendrons!

ÉTIENNE, *à part.* Dieu!... comment les avertir?... Ah! (*Il saisit une lampe sur la table et la place à la fenêtre du fond.*) Ils reconnaîtront ce signal!

LE DUC, *passant du côté des gentilshommes.* Nous avons joué le même jeu, messires; surprise pour surprise; maintenant nous sommes quittes...

Guibé, qui a désarmé tous les Gentilshommes, arrive à Albert, qui n'a point tiré son épée du fourreau.

GUIBÉ. Votre épée.

ÉTIENNE, *vivement.* Arrêtez!... vous le voyez, elle n'est point sortie du fourreau! (*Au Duc.*) Ah! monseigneur, grâce pour ce jeune homme!...

ALBERT. Que faites-vous?...

ÉTIENNE. Il n'était point du complot, monseigneur; il nous a suivis sans connaître nos projets; il n'a point partagé notre révolte...

LE DUC. Est-ce la vérité?...

LANDAIS. C'est la vérité, monseigneur, car je lui dois la vie.

ÉTIENNE. A lui?

Cosquer se montre.

LANDAIS. Oui, messire... et je l'attache à mon service...

LE DUC. Soit...

COSQUER, *à part.* Comment... comment...

ALBERT, *à Landais.* Pardon... messire.

ÉTIENNE, *bas.* Accepte... je le veux.

COSQUER *. Ah ça, mais moi aussi, alors, j'ai des droits...

* Le Duc, Cosquer, Landais, Étienne, Albert.

LE DUC, *se détournant.* Qu'est-ce que c'est?

LANDAIS. Ah! en effet... j'avais oublié mon compère...

COSQUER, *saluant.* Oui, monseigneur... il m'avait oublié...

LE DUC. Eh! c'est maître Cosquer... (*Cosquer salue.*) Celui qui avait un système pour combler les fondrières.

COSQUER, *déconcerté, à part.* A-t-il de la mémoire!

LE DUC. Et c'est toi, drôle qui as tout découvert à maître Landais?

COSQUER. Tout, monseigneur; c'est moi qui ai sauvé le duché.

LE DUC. Et tu viens sans doute demander une récompense?

COSQUER. Moi! du tout, monseigneur, du tout... il me suffit d'avoir été agréable au compère... Je ne demande rien... je ne veux rien...

LE DUC. Ah!...

COSQUER, *tirant de sa poche un papier.* Seulement j'ai là une petite pétition pour solliciter une pension...

LE DUC. Ah! fort bien...

COSQUER, *tirant un autre papier.* Avec une seconde pour la franchise des droits.

LE DUC. Ah! diable!

COSQUER, *tirant un autre papier.* Puis une troisième...

LE DUC. Encore?...

COSQUER. Oh! une toute petite, monseigneur... afin d'être exempté de la taille...

ÉTIENNE. Misérable! ce matin encore, il conspirait avec nous la ruine du trésorier.

COSQUER. Ne le croyez pas, Pierre..... conspirer, doux Jésus! moi qui ai toujours été dévoué à monseigneur et au compère... lisez plutôt mes pétitions, monseigneur, vous verrez ce que je dis de mon attachement.

LE DUC, *ouvrant un papier.* Voyons. « Nous autres gentilshommes associés, déclarons reconnaître les bons services de maître Cosquer... »

COSQUER, *à part.* Qu'est-ce que c'est...

LE DUC, *continuant à lire.* Et promettons de lui payer cinquante angelots d'or, pour nous avoir aidés à faire pendre messire Landais.

COSQUER. Dieu!.... pardon..... Monseigneur... ce n'est pas ça... je me suis trompé de côté... (*Il montre ses poches.*)

LANDAIS. Il paraît que tu as une opinion différente dans chaque poche?... Du reste, ne crains rien... je sais ce qu'il te faut, et je comptais le demander pour toi à monseigneur.

LE DUC. Qu'est-ce donc?

LANDAIS. Messire Cosquer désire se reposer de ses fatigues, monseigneur.

COSQUER, *à part.* Plaît-il?...

LANDAIS. Il demande, en conséquence, l'autorisation de vendre sa maîtrise de tavernier.

COSQUER, *vivement.* Moi?...

LANDAIS. Et de quitter Nantes..... où ses anciennes relations pourraient l'embarrasser.

LE DUC. Accordé.

COSQUER, *vivement.* Permettez, monseigneur... je n'ai pas dit... au contraire... je ne veux pas...

LANDAIS. Remercie.

COSQUER. Comment?...

LANDAIS, *d'un ton dominateur.* Remercie, te dis-je.

COSQUER. Ah! il faut que je... certainement... monseigneur... je suis bien reconnaissant... (*A part.*) Oh! tyran!

LANDAIS. Mais l'heure avance... les gentilshommes tardent bien à venir...

GUIBÉ, *rentrant.* Ils ne viendront pas, messire.

LANDAIS. Que dis-tu?

LE DUC. Et pourquoi?

GUIBÉ. Parce qu'une porte de la ville leur a été ouverte et que tous ont pris la fuite.

ÉTIENNE, *avec un cri de joie.* Ah!

LANDAIS. Comment?... mais qui a pu les avertir?

ÉTIENNE. Moi, Landais; regarde.

Il montre la lampe à la fenêtre.

LANDAIS. Ah!...

LE DUC. Ainsi, ils nous échappent...

ÉTIENNE. Oui; et ne vous réjouissez pas trop de votre victoire, monseigneur; tout à l'heure il n'y avait qu'un complot, maintenant c'est la guerre civile!...

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente une salle du palais ducal. A droite sont assises deux dames à côté de Marie; le Duc, placé près d'elle, regarde par une croisée; à gauche Landais cause avec Guibé; au milieu se trouve Trégus.

SCENE PREMIERE.

LANDAIS, GUIBÉ, TRÉGUS, MARIE, LE DUC, DAMES DE LA COUR.

LE DUC. Voici la nuit, et rien ne paraît... (*Aux Dames.*) Vous ne sauriez croire, nobles dames, avec quelle impatience j'attends ces baladins de Provence. L'évêque de Léon, qui les a vus à la cour de Bourgogne, en raconte des merveilles!

LANDAIS, *à Guibé.* Ainsi l'avant-garde de l'armée des gentilshommes est toujours campée devant la porte Saint-Similien? (*A part.*) Et l'armée des bourgeois arrive demain d'Ancenis... les révoltés se trouveront ainsi entourés... (*A Guibé.*) C'est bien.

Guibé sort.

LE DUC. Nous devons les avoir ce soir à notre bal masqué, le premier que l'on ait vu à la cour de Bretagne; car ce perfectionnement, c'est à moi que vous le devrez, nobles dames, et j'aime à croire que vous y applaudirez.... (*Se penchant vers l'une des Dames.*) Sous le masque, on peut tout dire et tout entendre sans être obligé de rougir... ce qui devient gênant à la longue.

LANDAIS, *parcourant des papiers.* Messire Étienne a été vu sur l'autre rive de la Loire. — Il a réussi à m'échapper, sans que j'aie pu découvrir qui avait protégé sa fuite. — mais qu'importe un homme, après tout?... ce ne sera qu'un coup de plus à frapper si je triomphe; un vainqueur de plus à subir si je succombe!

LE DUC, *quittant la fenêtre avec impatience.* Mais, par mon saint patron! je ne comprends rien à ce retard de nos Provençaux.... ils devaient être ici avant la nuit...

TRÉGUS. Ne pourrait-on envoyer à leur rencontre?

LE DUC. Ainsi ai-je voulu faire; mais les plus hardis archers se sont excusés, sous prétexte que les routes étaient couvertes de bandes ennemies; alors j'ai offert une récompense à son choix à qui m'apporterait nouvelle de mes danseurs; et voyez la merveille, c'est un scribe qui s'est offert.

TRÉGUS. Qui donc?...

LE DUC. Le jeune secrétaire de maître Landais.

Marie, qui est demeuré pensive jusqu'alors, tressaille à ce mot.

MARIE, *vivement.* Albert!...

LE DUC. C'est peut-être son nom; un visage pâle et triste.

MARIE, *vivement.* Et il n'a point reparu .. Ah! monseigneur, il faut envoyer à sa recherche... je vous en conjure...

LANDAIS, *que le ton de Marie a frappé.* Pourquoi donc? Qui désire la récompense doit accepter le danger.

MARIE. Mon père!... (*A part.*) O mon Dieu!...

Elle se laisse retomber assise et les mains jointes.

LANDAIS, *à part.* Mes soupçons ne m'avaient pas trompé!

On entend un bruit de pas et de voix.

* Landais, Trégus, le Duc, Marie.

TRÉGUS. Voici quelqu'un, monseigneur...

MARIE, *se levant*. Ah!.. c'est lui.

LE DUC. Maître Albert! sur mon âme, je le croyais mort.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALBERT *.

LE DUC. Eh! arrivez donc, maître scribe!

ALBERT. Monseigneur...

LE DUC. Eh bien, les baladins?

ALBERT. Ils me suivent.

LE DUC. En vérité?... La fête va s'ouvrir tout à l'heure... préparez-vous...

MARIE, *près de laquelle Albert arrive*. Ciel!

LANDAIS. Qu'y a-t-il?

MARIE. Il est blessé.

ALBERT. Non.

LE DUC, *passant près des dames*. Blessé!

ALBERT. Ce n'est rien; j'ai voulu abréger la route, et, en passant près des avant-postes ennemis, une flèche m'a effleuré.

MARIE. O mon Dieu!

LE DUC. Venez, mesdames. Trésorier, je te recommande messire Albert.

LANDAIS. Il suffit, monseigneur.

MARIE, *à part, en regardant Albert*. Oh! il faut que je lui parle!...

Le Duc sort par l'entrée du milieu, au fond, avec les seigneurs; Marie par la droite.

SCÈNE III.

ALBERT, LANDAIS.

LANDAIS, *à part*. J'avais deviné juste. Ainsi tous mes projets d'élévation pour Marie seraient anéantis par un caprice d'enfant... non, je dois la défendre contre elle-même! (*Haut, en regardant fixement Albert.*) Vous m'aviez averti que vous étiez ambitieux, maître; mais vous choisissez une route périlleuse.

ALBERT. Qu'importe, si elle est plus courte!

LANDAIS. Et que désirez-vous pour prix de votre témérité?

ALBERT. Les moyens de m'élever, messire, de rendre mon nom digne d'être prononcé à côté des plus nobles.

LANDAIS. Soit: l'occasion de cette fortune rapide que vous cherchez, je vous l'ai trouvée.

ALBERT. Que dites-vous?

* Landais, Trégus, le Duc, Albert, Marie.

LANDAIS. La perte ou le salut de la Bretagne peuvent dépendre de la réception de dépêches secrètes que nous voulons faire parvenir au roi d'Angleterre.

ALBERT. Eh bien?

LANDAIS. Je vous les confie.

ALBERT. A moi!

LANDAIS. Vous remonterez la Loire, gagnant de là Rouen, où un navire vous attendra. Toutes vos instructions et toutes les précautions nécessaires seront inscrites dans des notes que je vous confierai tout à l'heure.

ALBERT. Et quand partirai-je?

LANDAIS. Cette nuit même.

ALBERT. Ciel!

LANDAIS. Le moindre retard est impossible. Voici un sauf-conduit avec lequel vous pourrez sortir du château et de la ville. Mais point d'adieux; pas un mot qui puisse faire soupçonner votre départ; songez qu'il y va de votre fortune et de votre vie!

ALBERT. Oui, messire.

LANDAIS. Avant une heure les notes vous seront remises. Adieu!

Il sort par la gauche.

ALBERT. Adieu, messire. (*Seul.*) Est-ce un rêve?... une mission qui peut réaliser toutes mes espérances; me conquérir une place dans la vie; me donner le droit de déclarer à tous un amour que je dois cacher aujourd'hui comme une honte pour Marie!... Et cependant elle m'aime; je le sais maintenant, elle me l'a avoué! Ah! avec cette assurance tout est facile...

SCÈNE IV.

ALBERT, MARIE.

MARIE, *entrant et regardant avec précaution*. C'est lui...

ALBERT, *se détournant*. Dieu! Marie!...

MARIE. Silence... nul ne peut nous entendre?

ALBERT. Je suis seul!

MARIE. Je vous cherchais; car tout à l'heure je n'ai pu vous parler, et pourtant je voulais me plaindre.

ALBERT. De moi?

MARIE. Voulez-vous donc me faire mourir, Albert?

ALBERT. Que voulez-vous dire, Marie?

MARIE. Il me le demande, quand, malgré ses promesses, il expose chaque jour sa vie, comme si elle n'appartenait qu'à lui seul!

ALBERT. Oh! pardon, Marie, mais il le faut, vous le savez...

MARIE, *vivement*. Il faut que vous viviez, Albert!

ALBERT, *attendri*. Ah! je le veux... je le

veux, Dieu le sait! mais n'ai-je pas juré que je deviendrais digne de vous, Marie? Qu'importent les dangers à courir s'ils nous rapprochent? Oh! ne craignez point que j'y succombe, je sens en moi une force invincible.

MARIE. Vous ne vous exposerez plus, promettez-le-moi ; vous ne vous chargerez plus de missions périlleuses; vous resterez ici?...

ALBERT. Ici? votre père m'ordonne de partir cette nuit même.

MARIE. Dieu! et où allez-vous?

ALBERT. A la cour d'Angleterre.

MARIE. Ah! vous n'irez pas...

ALBERT. Y pensez-vous, Marie?... puis-je refuser le trésorier; repousser la fortune qui s'offre à moi, quand cette fortune est le seul espoir de notre amour? Ah! c'est que vous ne savez pas alors jusqu'à quel point vous m'êtes nécessaire! Toute la force que les autres dépensent en ambition, en orgueil, je l'ai mise, moi, dans ma tendresse! L'éclat de la cour m'est odieux, parce qu'il me détourne de vous. Je ne comprends rien aux haines ni aux désirs de tous ces hommes qui m'entourent; je voudrais vivre à l'écart, au fond de nos paisibles vallées, assis à vos pieds.

MARIE, *émue.* Albert...

ALBERT. Aussi parfois, Marie, je me sens froid jusqu'au cœur, en songeant à la fragilité de ces espérances dont je vis... Qui sait si elles doivent jamais s'accomplir?...

MARIE. Ah! ne parlez pas ainsi! ne m'ôtez pas le courage en cherchant ce que sera l'avenir; l'incertitude est l'espérance des malheureux! Pourquoi se tourmenter d'une douleur qui n'est point encore venue, qui ne viendra point, peut-être?... Mon père, d'ailleurs, se laissera fléchir à mes prières...

ALBERT. Et s'il résiste?

MARIE. S'il résiste!... ne me demandez pas ce que je ferai, je ne veux point me le demander à moi-même... tout ce que je puis vous dire, Albert... c'est que je vous aime...

ALBERT, *la serrant sur son cœur.* Oh! Marie... Marie...

MARIE. Laissez.... on me cherche, sans doute... la fête doit être commencée.... si l'on me trouvait ici seule avec vous...

ALBERT. Déjà me quitter?...

MARIE. Écoutez... on vient.

ALBERT, *allant vers le fond.* Quelqu'un...

MARIE, *épouvantée.* Dieu! de ce côté?... où me cacher?...

ALBERT, *montrant une porte à gauche.* Là...

Marie disparaît derrière la portière.

SCENE V.

ALBERT, ÉTIENNE, *il est enveloppé dans un manteau à capuchon; il regarde autour de lui.*

ALBERT, *à part.* Quel est cet homme... (*Étienne rejette son capuchon en arrière.*) Messire Étienne!

ÉTIENNE. Moi.

ALBERT. Vous à Nantes! Ignorez-vous que votre tête est mise à prix?

ÉTIENNE. L'audace même de ma démarche empêche de la soupçonner; qui songe à moi, d'ailleurs, au milieu de cette fête?

ALBERT. Et vous êtes venu seul?...

ÉTIENNE. Non, avec maître Cosquer....

ALBERT. Mais qui vous amène? que cherchez-vous?

ÉTIENNE. Tu le sauras... (*Regardant autour de lui.*) Peut-on te parler sans crainte?

ALBERT. Sans doute...

ÉTIENNE. Avant tout, dis-moi combien d'archers gardent le château.

ALBERT. Pourquoi cette question?

ÉTIENNE. Tu vas le savoir. Au moment où je te parle, une troupe de révoltés arrive à l'une des poternes, qu'un homme d'armes, gagné par Cosquer, doit leur livrer...

ALBERT. Dieu!

ÉTIENNE. Profitant du désordre qui suit une fête, nous allons surprendre les gardes et nous rendre maîtres du trésorier...

ALBERT. Et vous me prenez pour confident d'une telle trahison, messire?...

ÉTIENNE. Ne nous es-tu donc plus dévoué? n'est-ce point toi qui as ouvert ma prison et facilité ma fuite?...

ALBERT. Parce que je voulais payer le bien que j'avais reçu de vous; parce que je devais vous sauver au péril de ma vie; mais aujourd'hui c'est messire Landais que le danger menace, et ce que j'ai fait pour vous je le ferai pour lui!

ÉTIENNE. Toi..., —Ah! je comprends, enfant! tu t'es laissé prendre à quelques semblants de bienveillance! Le soin de ta sûreté m'a d'ailleurs fait garder le silence jusqu'à présent; mais je n'aurai qu'à dire un mot pour te faire partager ma haine.

ALBERT. Vous?

ÉTIENNE, *les bras croisés et le regardant fixement.* Écoute... il y a de cela longtemps déjà!... par une nuit semblable à celle-ci, un homme sortait d'ici, le front nu, les mains liées et entouré de soldats, on le conduisait au château de l'Hermine.

ALBERT. C'était... votre frère.

ÉTIENNE. A la même heure, par une autre porte sortait une mère avec deux enfants,

que des archers chassaient en les frappant de la corde de leurs arcs.

ALBERT. La famille du chancelier...

ÉTIENNE. Oui.... et quelques mois après, l'homme avait péri au fond de son cachot, la femme était morte de faim sous le porche d'une église avec un de ses enfants.

ALBERT. Et l'autre, messire ?

ÉTIENNE. L'autre fut déposé, sous un faux nom, entre les mains des moines de Brevelay.

ALBERT, *éperdu*. Ainsi... c'était...

ÉTIENNE. C'était celui qui devait, plus tard, se faire le défenseur de l'assassin de son père!...

ALBERT *pousse un cri*. Ah!

MARIE, *qui s'est montrée*. Dieu!

ÉTIENNE, *tressaillant*. Quelqu'un nous écoute... Ah!... (*Apercevant Marie.*) La fille de Landais *!

ALBERT, *qui a fait un mouvement pour l'arrêter*. Messire...

ÉTIENNE, *les regardant tous deux*. Ah! je comprends; la fille est moins cruelle que le père.... mais elle a tout entendu.... elle nous trahirait...

Il fait un mouvement vers Marie,

MARIE, *effrayée*. Albert!...

ALBERT. Arrêtez... messire... elle est sous ma protection **.

ÉTIENNE. Oublies-tu le nom que tu portes?...

ALBERT, *impétueusement, en serrant Marie sur son cœur*. Je la défendrais, fût-ce contre mon père... Je l'aime!

ÉTIENNE. Et tu oses l'avouer! maintenant que tu sais tout, tu ne la repousses pas avec horreur!...

ALBERT, *pressant davantage Marie sur son cœur*. Je l'aime.

ÉTIENNE. Malheureux.... mais tu ignores donc que si mon frère est mort, c'est pour elle que ce meurtre a été commis?

MARIE, *avec un cri d'horreur*. Pour moi!

ÉTIENNE. Oui, pour ton élévation, pour ta fortune... n'est-ce point là l'unique pensée de Landais? c'est pour te parer de nos dépouilles qu'il a égorgé le chancelier...

ALBERT. Que dites-vous?...

ÉTIENNE, *montrant à Albert la parure de Marie*. Regarde.... cet or, cette parure... c'est le sang de ton père qui la couvre!

MARIE. Ah!... loin de moi alors.

Elle arrache son collier, qu'elle jette loin d'elle.

* Marie, Étienne, Albert.

** Marie, Albert, Étienne.

ÉTIENNE. Le sang reste toujours.

ALBERT, *prenant la main de Marie*. Non... non... messire, ce meurtre... ce n'est point elle qui l'a commis; elle ne peut en répondre... elle est innocente, elle... voyez... une enfant qui tremble et qui ne sait que pleurer!...

ÉTIENNE. Et l'assassin ?

ALBERT. L'assassin... et bien... j'irai lui demander compte à lui... je vengerai mon père !

MARIE. En frappant le mien!

ALBERT. Le tien! O mon Dieu! mais que faire alors?... à quel devoir obéir?.. Ah! ma tête se perd!

ÉTIENNE. Ainsi tu balances!... au moment de l'action tu manques de courage!... tu es lâche...

ALBERT, *tressaillant*. Lâche!... Ah! il fallait donc m'instruire plus tôt, m'élever dans l'idée de la vengeance, endurcir mon cœur de bonne heure!... je lui aurais appris la haine; mais vous me laissez grandir au milieu des chants et des prières; j'abandonne mon âme entière à un invincible amour; et quand cet amour est devenu tout pour moi, vous m'apprenez que c'est un crime; vous invoquez contre lui un nom que vous ne m'avez même pas appris à prononcer; vous voulez que j'y renonce, comme s'il était possible de sacrifier l'être vivant qu'on aime au mort qu'on n'a point connu; vous me dites : *Oublie*, comme on dirait à un homme : *Arrache ton cœur ;* et parce que j'hésite, vous m'appelez lâche!... ah! donnez-moi ma part de champ et de soleil, envoyez contre moi le plus hardi de vos gentilshommes, et venez voir lequel de nous saura le mieux mourir.

ÉTIENNE. C'est-à-dire que tu n'acceptes pas le devoir quand il est difficile ; tu veux choisir tes vertus!... c'est bien; continue! j'avais fait élever loin d'ici, dans la retraite, le dernier fils de mon frère; j'avais répandu le bruit de sa mort; j'en avais, moi-même, fourni les preuves, afin que sa vie fût plus en sûreté. Je ne voulais pas qu'il pérît avant le jour où j'aurais pu lui mettre une épée à la main, en lui criant : *Venge les tiens!* Ce jour est venu, et tu refuses!... arrière, alors! c'est une erreur du hasard qui t'a mis parmi nous; ton cœur n'est point de notre famille, et tu restes pour moi ce que tu te croyais... un roturier et un bâtard.

ALBERT, *exaspéré*. Alors nous ne sommes plus rien l'un à l'autre, messire, et vous pourrez me rendre raison...

MARIE, *le retenant*. Que faites-vous, Albert?

ÉTIENNE. Quelqu'un.

SCENE VI.

LES MÊMES, COSQUER; *il entre en courant et tout égaré d'effroi.*

COSQUER. Ils ne m'ont point vu...

ÉTIENNE. Cosquer! Qu'y a-t-il?...

COSQUER. Il y a que nous sommes trahis, messire!

ÉTIENNE. Comment?

COSQUER. La sentinelle qui devait nous livrer la poterne est arrêtée.

ÉTIENNE. Ainsi nos gens n'ont pu entrer?

COSQUER. Ils sont repartis... nous laissant seuls au dedans.

MARIE, *avec joie.* Ah! merci! mon Dieu!...

ÉTIENNE, *avec rage.* Encore un espoir trompé!

COSQUER. Maître Landais va tout découvrir!

ALBERT. Mais ne pouvez-vous fuir?

COSQUER. Le moyen?

ALBERT. Je puis vous le fournir.

COSQUER. Vous?

ALBERT. Prenez ce sauf-conduit... En le montrant, toutes les portes s'ouvriront.

COSQUER. Se peut-il... Ah! vite... messire Étienne...

ÉTIENNE. Je devrais refuser peut-être un tel service venant d'une telle main; mais plus que jamais il faut que je vive, puisque je reste seul pour venger les morts.

MARIE. Hâtez-vous!

ÉTIENNE. Adieu. Avant de partir seulement je te dois un présent de noce... (*Tirant de son sein une écharpe.*) Cette écharpe que je gardais sur ma poitrine... prends-la... et n'oublie pas de t'en parer quand tu conduiras la fille de Landais à l'autel.

ALBERT. Cette écharpe... elle est tachée de sang.

ÉTIENNE. C'est celui de ton père...

Il sort avec Cosquer.

SCENE VII.

MARIE, ALBERT.

ALBERT, *regardant l'écharpe avec égarement.* Mon père!... mon père!...

MARIE, *joignant les mains, et se laissant tomber sur un fauteuil.* Oh! nous sommes maudits!

ALBERT. Maudits!... Oui, tu dis vrai, Marie; car cette écharpe, il vient de me la jeter comme une malédiction.

MARIE. O mon Dieu!

ALBERT. Ah! que n'a-t-il gardé son secret... Tant que j'ignorais ma naissance, je pouvais t'aimer sans remords, espérer que tu serais à moi... et maintenant il est venu placer un cadavre entre nous deux!... Maintenant il faut que je parte... pour ne plus revenir.

MARIE. Que dis-tu, Albert?

ALBERT. Pourrais-je regarder ton père désormais sans sentir mon cœur se révolter. Ne viendraient-ils pas tous me dire, comme lui tout à l'heure, que je suis un lâche! O mon Dieu! pourquoi ne sommes-nous pas tous deux orphelins, pauvres, abandonnés, puisque nos pères ne devaient nous apporter qu'un héritage de haine!... notre amour eût suffi à notre bonheur...

MARIE. Oui, mon Dieu!

ALBERT; *comme frappé d'une idée subite.* Mais ne peut-il y suffire encore?...

MARIE. Comment?

ALBERT. Tu m'aimes, Marie; tu me le disais tout à l'heure. Eh bien, ce que nous eussions désiré que Dieu fît pour nous, faisons-le nous-mêmes; oublions que nous avons une famille; brisons les liens qui nous attachent à un monde plein d'ambition et de vengeance; soyons tout l'un pour l'autre... fuyons ensemble...

MARIE. Ah! que me proposez-vous!

ALBERT. C'est notre seule chance de salut. Ici, tout nous sépare; ici, on nous ferait un crime et une honte de notre amour. Cherchons une retraite écartée où le souvenir du passé ne puisse nous suivre.

MARIE. Moi... fuir mon père!...

ALBERT, *sombre.* Je renonce bien à venger le mien.

MARIE. Jamais!... Dieu est maître de mon sort; mais du moins je ferai mon devoir.

ALORS. Alors!... (*il place l'écharpe sur sa poitrine*) moi aussi, je ferai le mien... je partirai... Adieu.

Fausse sortie.

MARIE. Arrêtez, Albert!... Restez... restez... O mon Dieu!... si vous saviez ce que je souffre... Partir!... oh! c'est impossible... écoutez-moi.

ALBERT. On vient... Messire Landais...

MARIE. Mon père!

ALBERT. Adieu.

MARIE. Non, Albert.

ALBERT. J'attendrai là, sous cette fenêtre, Marie, et quand vous entendrez ma voix... vous choisirez entre votre père et moi...

Il sort.

MARIE, *se couvrant le visage.* O mon Dieu!...

* Marie, Albert, Cosquer, Étienne.

SCENE VIII.

LANDAIS, MARIE.

LANDAIS, *à la cantonnade.* Prévenez monseigneur le duc que je vais me rendre à ses ordres. — Encore ici, ma fille!... — J'ai à t'annoncer une grande nouvelle.

MARIE. A moi?

LANDAIS. Oui; le duc a reçu des dépêches de son neveu; il arrive dans quelques jours!

MARIE. Le prince d'Orange?

LANDAIS. Tu ne le connais point; mais dans le cloître où tu as grandi, on a dû te parler de lui?...

MARIE. En effet...

LANDAIS. Il est jeune, beau, plein de courage... des filles de princes seraient fières de son amour et la femme qui portera son nom sera à l'abri de tous les revers.

MARIE, *à part.* Que signifie...

LANDAIS. Je t'avais promis un protecteur puissant et sûr...

MARIE. Eh bien?

LANDAIS. C'est le prince lui-même.

MARIE. Ciel!

LANDAIS. Pourquoi cet effroi?

MARIE. Mon père... Oh! c'est impossible!

LANDAIS. Impossible!... il le faut.

MARIE. Non... non... Oh! par pitié, écoutez-moi... je ne puis accepter ce projet d'élévation.

LANDAIS. Que dis-tu?

MARIE. Je ne veux point rester ici plus longtemps... je veux quitter la cour avant l'arrivée du prince... retourner au monastère d'Elven, pour n'en plus sortir.

LANDAIS, *vivement.* Tu as vu Albert?

MARIE. Mon père!...

LANDAIS. C'est donc vrai... tu l'aimes?

MARIE, *résoluement.* Oui, mon père.

LANDAIS, *douloureusement.* Et pour lui tu sacrifierais le rang qui t'attend; toutes les joies de la richesse et de la puissance?

MARIE. Avec bonheur.

LANDAIS. Ainsi tu veux anéantir le rêve de toute ma vie... le but de tous mes efforts... tu veux que toutes mes souffrances aient été inutiles?...

MARIE, *voulant saisir les mains de Landais.* De grâce!...

LANDAIS, *s'exaltant de plus en plus.* Laissez-moi! O mon Dieu! je serai donc toujours trompé, et je ne trouverai au monde que des ingrats!... Cet édifice de fortune, je le lui ai élevé pierre à pierre sous un orage de malédiction et avec une sueur de sang et quand il est achevé, quand je le lui montre avec un triomphe de père, elle me dit tout à coup je n'en veux pas!..

MARIE, *tombant à genoux.* Mon père...

Long silence.

LANDAIS, *se maîtrisant, et d'une voix très-douce.* Eh bien, soit!... mon dévouement ira jusqu'au bout... ce que j'ai fait péniblement, je le détruirai de mes propres mains..

MARIE. Se peut-il?...

LANDAIS. Ah! tu ne sais pas ce que c'est que la tendresse d'un père!... Choisis toi-même comment tu veux être heureuse, puisque je me suis si cruellement abusé; que je voie tes yeux sourire, et j'oublie tout; je n'ai plus de projet, plus de volonté... je n'ai que tes désirs et tes espérances, ordonne, et laisse-moi seulement la joie de te donner ce que tu auras souhaité.

MARIE, *se jetant dans ses bras.* Oh! vous êtes bon comme Dieu.

LANDAIS. Et je voudrais être puissant comme lui... rien que pour toi! — Mais plus de douleur, Marie, Albert reviendra.

MARIE, *à part.* Revenir!... Ah! s'il savait...

LANDAIS. Ce que mes ennemis n'avaient pu depuis quinze années, un désir de toi vient de le faire; tu m'as ôté mon ambition. Je quitterai la cour avec vous; pourvu que je sois près de toi, que m'importe le reste...

MARIE. Ainsi, mon père, vous ne pourriez renoncer à ma présence, et si quelque malheur nous séparait?...

LANDAIS. Nous séparer!... Ah! Dieu lui-même ne le pourrait pas, car si tu mourais, je mourrais avec toi!... Mais toi-même, pourrais-tu donc vivre loin de moi? Ma tendresse aurait-elle laissé ton cœur si froid?...

MARIE. Ah! non... mon père... je ne suis point ingrate et lâche à ce point... moi aussi, je veux aussi vivre pour vous... pour vous seul...

LANDAIS. Chère Marie!...

ALBERT, *au dehors.*

Voici l'heure voilée
Ou meurent bruits et chants... etc.

Le couplet continue pendant la fin de la scène.

MARIE. *jetant un cri.* Ah!...

LANDAIS. Qu'as-tu donc?...

MARIE, *éperdue.* Écoutez.

LANDAIS. Eh bien?

MARIE, *à part.* C'est lui! (*Haut.*) Mon père... ô mon père! pressez-moi dans vos bras, je suis à vous... à vous seul.

LANDAIS. Marie, pourquoi ce trouble? Ah! je comprends!... ce chant de nos vallées t'a rappelé ton enfance?

MARIE. Oui, oui... mon Dieu!

LANDAIS. Calme-toi... le chant a cessé.

MARIE, *se dégageant des bras de son père.*

* Marie, Landais.

Ciel ! (*Elle court à la fenêtre.*) Une barque quitte le bord !

LANDAIS. Quelque pêcheur sans doute !

MARIE. Ah !

LANDAIS, *s'avançant vers elle.* Marie !

MARIE. Mon père... (*elle tombe à genoux*) décidez de mon sort, j'obéirai à tous vos désirs.

LANDAIS. Que dis-tu ? je t'ai promis de rompre...

MARIE. Non... Ce mariage, vous l'avez espéré, votre pouvoir, votre salut en dépendent peut-être, je ne veux point que vous vous perdiez pour moi... Maintenant je suis prête, vos volontés seront les miennes.

LANDAIS. Comment expliquer ce changement ?

MARIE. Plus tard vous le saurez, mon père.. aujourd'hui laissez-moi raffermir mon âme.

LANDAIS. Mais dis-moi...

MARIE. Non, non... J'ai besoin d'être seul, de prier ; retournez près du duc, il vous attend... retournez-y le cœur rassuré, le front joyeux, je vous le demande comme une grâce.

LANDAIS. Mais tu me diras tout ?

MARIE. Tout.

LANDAIS. Alors, attends-moi là, je reviens à l'instant. A tout à l'heure, ma fille !

Il sort.

MARIE, *seul, éclatant en sanglots.* Ah ! je puis enfin pleurer !

Elle se laisse tomber sur un fauteuil en se couvrant le visage de ses mains.

SCENE IX.

ÉTIENNE, *entrant avec précaution suivi de* COSQUER *et de* QUATRE HOMMES *couverts de manteau et masqués*, MARIE, *assise à droite.*

ÉTIENNE, *regardant du côté où est sorti Landais.* La jeune fille est seule ! Venez.

MARIE. Ciel ! Messire Étienne, que voulez-vous ?

ÉTIENNE, *aux hommes masqués.* Qu'on l'entraîne.

MARIE, *poussant un cri, deux hommes la saisissent, lui couvrent le visage d'un masque, et l'entraînent.* Ah !

ÉTIENNE, *à Cosquer.* Tu as un sauf-conduit, et vite de l'autre côté de la Loire !... (*Cosquer sort à la suite des hommes armés.*) La fille est en notre pouvoir ; au père maintenant !

ACTE CINQUIEME.

Le théâtre représente une salle du palais ; au fond galerie fermée par des portières ; portes à droite et à gauche, au deuxième plan ; une fenêtre, au premier plan de droite.

SCENE PREMIERE.

ÉTIENNE, TRÉGUS, *entrant.*

TRÉGUS. Venez ici, nous serons seuls.

ÉTIENNE. En effet !

TRÉGUS. Par le ciel ! qui a pu vous conduire au milieu de cette fête ?

ÉTIENNE. Une entreprise que la trahison a fait échouer. J'allais même repartir, lorsque votre rencontre m'a retenu et m'a fait concevoir une nouvelle espérance.

TRÉGUS. Vous m'avez demandé si je connaissais une vingtaine de gentilshommes prêts à un coup de main en faveur de la noblesse...

ÉTIENNE. Et vous ne m'avez demandé qu'une heure pour les réunir.

TRÉGUS. Il ne m'a pas fallu la moitié de ce temps ; mais j'ignore encore votre projet.

ÉTIENNE. Vous allez le connaître. L'avant-garde des révoltés assiége la porte Saint-Similien ?...

TRÉGUS. Oui, mais les archers du duc la gardent au dedans.

ÉTIENNE. Je le sais. Vous avez averti vos amis ?

TRÉGUS. Ils viennent de quitter la fête et nous attendent près de la cathédrale.

ÉTIENNE. Armés ?

TRÉGUS. Armés.

ÉTIENNE. Bien... Nous allons les rejoindre, nous mettre à leur tête, surprendre la porte Saint-Similien et l'ouvrir aux révoltés.

TRÉGUS. Un coup si hardi !...

ÉTIENNE. Les plus hardis sont les plus sûrs, car ce sont les moins prévus.

TRÉGUS. Mais si nous échouons ?

ÉTIENNE. Auriez-vous peur ?

TRÉGUS. Moi ? vous allez pouvoir vous en assurer, messire. Partons.

ÉTIENNE, *apercevant Landais.* Prenez garde.

SCENE II.

LES MÊMES, LANDAIS, GUIBÉ.

LANDAIS, *à Guibé.* Se peut-il ? on n'a pu retrouver Marie ! Qu'on la cherche encore

dans le palais, dans la ville, partout. Que personne ne sorte.

TRÉGUS. Dieu!

ÉTIENNE. Silence.

LANDAIS. Ah! mais l'appartement de la duchesse douairière, on ne l'a point visité?

GUIBÉ. Non, messire.

LANDAIS. Et que ne le dis-tu donc, malheureux?

Il sort. Guibé met des sentinelles à la porte du fond.

TRÉGUS, *à Etienne.* Tout est perdu! Maintenant que l'éveil est donné, le trésorier va ordonner des recherches.

ÉTIENNE. Non, je reste pour l'en empêcher.

TRÉGUS. Comment!

ÉTIENNE. Je le retiendrai le temps nécessaire...

TRÉGUS. Vous?

ÉTIENNE. Jusqu'à ce que deux heures sonnent à l'horloge du château.

TRÉGUS. C'est assez.

ÉTIENNE. Mais pas un moment de retard. Allez.

TRÉGUS, *voyant des Gardes au fond.* Les portes sont gardées!

ÉTIENNE, *montrant la droite.* Par ici. (*Trégus sort.*) Maintenant occupons Landais.

LANDAIS, *reparaissant.* Personne! personne!

SCENE III.

ÉTIENNE, LANDAIS.

ÉTIENNE. Arrête, Landais.

LANDAIS, *reculant.* Messire Étienne!

ÉTIENNE. Oui, je t'apporte des nouvelles de ta fille.

LANDAIS. Vous!...

ÉTIENNE. Mais pour toi seul!...

LANDAIS. Qu'on nous laisse. (*Les portières du fond se ferment.*) Eh bien, messire? Marie...

ÉTIENNE, *croisant les bras.* Regarde-moi d'abord, Landais. Est-ce que ma joie ne te fait point peur? ne devines-tu pas qu'elle t'annonce quelque terrible nouvelle?

LANDAIS, *troublé.* Je ne te comprends point. Tu devais me parler de ma fille... s'il est vrai que tu l'aies vue... où est-elle?

ÉTIENNE. Enlevée!

LANDAIS. Enlevée! tu mens!

ÉTIENNE. Enlevée par moi cette nuit même au moyen d'un sauf-conduit signé de ta main! et si tu refuses de croire, fais-la chercher... je ne désire point abréger l'agonie qui commence pour toi, car elle réjouit trop mon cœur. Attends ta fille, Landais, attends et espère.

LANDAIS. Ah! je ne doute plus!... Mais où l'as-tu envoyée?

ÉTIENNE. Au camp des gentilshommes.

LANDAIS. Alors, c'est une rançon que tu veux?

ÉTIENNE. C'est une expiation!

LANDAIS. Une expiation!... Mais, ma fille!.. tu me la rendras?

ÉTIENNE. Quand tu m'auras rendu mon frère!

LANDAIS. Qu'entends-je? Tu n'es pas assez lâche pour tuer une enfant.

ÉTIENNE. Tu as bien tué un vieillard, toi!

LANDAIS, *s'approchant.* Prenez garde, messire, vous aussi, vous êtes en mon pouvoir, et le mal fait à Marie je puis vous le rendre au centuple.

ÉTIENNE. Essaye; j'accepte la partie à ces conditions; nous verrons qui de ta fille ou de moi supportera le mieux les tortures.

LANDAIS, *frémissant.* Que dis-tu? (*Avec domination sur lui-même.*) Ne perdons pas de temps en inutiles menaces, messire; vous ne pouvez vous venger de moi sur une enfant, car ce serait une honte et une lâcheté! l'avoir enlevée est trop déjà! mais vous avez bien choisi où me frapper; vous me tenez par le cœur! Aussi n'emploierai-je point de détours; réglez vous-même le prix du rachat, et dites-moi à quelles conditions ma fille me sera rendue.

ÉTIENNE, *regardant l'horloge.* Fais-les toi-même!

LANDAIS. Que voulez-vous? faut-il réparer le mal fait à votre famille; je lui rendrai ses biens, ses emplois, ses armes; je vous ferai plus puissant que votre frère ne l'a jamais été. Mais rendez-moi ma fille, messire... vous avez dû aimer quelqu'un aussi dans votre vie... par son souvenir et au nom du Dieu tout-puissant, rendez-la-moi.

ÉTIENNE, *à part.* Que cette heure est lente!

LANDAIS, *éperdu.* Vous ne m'écoutez pas! Ah! qu'attendez-vous? et pourquoi garder le silence? ma fille court-elle quelque danger?... Oh! répondez! répondez!... que faut-il donc pour vous toucher?... des prières? j'ai les mains jointes... des larmes? je pleure... n'est-ce pas assez pour que vous ayez pitié! faut-il s'humilier devant vous? vous prier comme Dieu lui-même? je suis prêt... voyez!

Il tombe à genoux.

ÉTIENNE, *avec un cri de triomphe.* A genoux devant moi!

LANDAIS, *avec noblesse.* Pour ma fille!

ÉTIENNE. Prie pour toi-même, Landais!

LANDAIS, *se levant.* Comment?

ÉTIENNE. As-tu donc pensé que je venais sans autre but que de traiter avec toi?... Ah! le seul accommodement possible entre nous

est celui que scellera la hache, et nous le conclurons bientôt!

LANDAIS. Que signifie?...

ÉTIENNE. Occupé de ta fille, tu as oublié tout le reste. (*L'horloge sonne deux heures.*) Écoute cette heure qui sonne!

LANDAIS. Eh bien?

ÉTIENNE. C'est la dernière pour toi, Landais; car maintenant la ville est livrée aux révoltés.

LANDAIS. Est-ce vrai?

ÉTIENNE. N'entends-tu pas ce bruit de pas, ces cris! Landais, voici la mort qui vient.

LANDAIS, *tirant son épée.* La mort, je la recevrai comme un homme!

MARIE, *au dehors.* Mon père! mon père!

LANDAIS. Cette voix!

SCENE IV.

LES MÊMES; *la porte s'ouvre,* ALBERT *s'élance sur la scène avec* MARIE *.

LANDAIS, *laissant tomber son épée.* Ma fille!

MARIE. Mon père!

ÉTIENNE. Marie!

LANDAIS. C'est elle! mon enfant... mon enfant!

Il la presse sur sa poitrine.

ÉTIENNE. Sa fille! Qui donc l'a ramenée?

ALBERT. Moi.

ÉTIENNE. Misérable!

ALBERT. Les misérables, messire, sont ceux qui emploient la violence et la trahison contre une femme sans défense! Je partais pour ne plus revenir; j'avais déjà atteint l'autre rive de la Loire, lorsque des cris m'ont frappé... j'ai couru...

ÉTIENNE. Et les lâches t'ont laissé la reprendre?

ALBERT. Non, messire; ils sont morts. Ainsi delivré, mademoiselle Marie a voulu être reconduite à son père.

LANDAIS, *saisissant la main d'Albert.* Merci, mon fils.

ÉTIENNE. Ah! j'aurais dû la suivre moi-même!

LANDAIS. Oui, mais tu ne l'as point fait, et elle est sauvée. Béni soit Dieu! j'ai retrouvé ma force. —Ah! tu avais raison, messire; le seul accommodement possible entre nous démais est celui que scellera la hache! (*Courant au fond pour donner des ordres.*) Qu'une partie de la garde coure à la porte de Saint-Similien.

* Étienne, Landais, Marie, Albert.

SCENE V.

LES MÊMES, GUIBÉ, LE DUC *.

LE DUC. Il est trop tard, la ville est prise!

LANDAIS. Ah!...

LE DUC. Les révoltés assiégent déjà le château.

ÉTIENNE. Enfin nous l'emportons!

Il sort.

LANDAIS. Pas encore; l'armée des bourgeois arrive.

LE DUC, *le prenant à part.* L'armée des bourgeois n'existe plus!

LANDAIS. Comment!

LE DUC. Elle s'est réunie à celle des révoltés.

LANDAIS. Se peut-il!

LE DUC. Je viens d'en recevoir la nouvelle.

LANDAIS. Quoi! ils ont abandonné leur propre cause! Ah! j'aurais dû le prévoir!... Vous délivrerez vainement les chiens du collier; à l'aspect du maître ils iront se replacer eux-mêmes sous le fouet.

GUIBÉ, *paraissant.* Un envoyé des gentilshommes demande à être présenté à monseigneur.

LE DUC. Un envoyé!... Qu'il entre...

Tout le monde sort.

SCENE VI.

LE DUC, LANDAIS, LE VICOMTE DE ROHAN **.

LE DUC. Approchez, messire de Rohan; quelles paroles m'apportez-vous de la part du camp ennemi?...

DE ROHAN. Ah! ne lui donnez pas ce nom, monseigneur; votre noblesse ne fait la guerre qu'à l'homme qui a usurpé votre pouvoir pour la dépouiller de ses droits, et c'est lui seul qu'elle veut avoir à sa discrétion.

LE DUC. Et si je refuse?...

DE ROHAN. Monseigneur songera que, quoi qu'il décide, le trésorier doit tomber en notre puissance, car nous sommes maîtres de la ville, et nous le serons du château dès qu'il nous plaira.

LE DUC. C'est-à-dire que je suis à votre merci; je comprends : vous voulez couper la main droite de la Bretagne, et ensuite sans doute vous couperez la tête.

DE ROHAN, *vivement.* Monseigneur...

LE DUC. Pouquoi non? moi mort, vous pourrez plus facilement achever de vendre

* Étienne, le Duc, Landais, Marie, Albert.

* Rohan, le Duc, Landais.

le duché au roi de France... ou, si vous me permettez de vivre, c'est parce que vous comptez sur une légèreté trop connue et dont je rougis aujourd'hui. Je vois clair dans vos cœurs ; vous ne voulez frapper cet homme que pour le remplacer! — Eh bien, cela ne sera pas, messires; les âmes les plus faibles ont leur volonté aussi; elles choisissent au moins leur esclavage et le vôtre m'est odieux!...

DE ROHAN. Mais, monseigneur... songez...

LE DUC. Allez, messire, allez dire à ceux qui vous envoient qu'ils me trouveront armé sur les murailles; nous verrons lequel de vous osera assassiner son maître... Allez...

De Rohan salue et fait un pas pour sortir.

LANDAIS. Arrêtez... (*Au duc.*) Merci, monseigneur, de vouloir mon salut au prix même du vôtre. Ce moment me paye de tout ce que j'ai fait... Mais les propositions de la noblesse doivent être écoutées.

LE DUC. Jamais je ne traiterai avec des rebelles.

LANDAIS. Monseigneur veut-il que je le fasse pour lui?

LE DUC. Toi... eh bien, soit.. ils comprendront ainsi le cas que je fais de leurs menaces... (*Au vicomte de Rohan* **.) Cet homme dont vous me demandez la vie, je lui donne tout pouvoir ; ce qu'il aura promis, je le maintiendrai; ce qu'il voudra, je l'exécuterai... Que ma noblesse traite avec lui!... Dieu vous garde!...

Il sort.

SCENE VII.

ROHAN, LANDAIS.

DE ROHAN, *à Landais.* Que cette obstination de monseigneur le duc ne vous aveugle point, maître ; quoi qu'il fasse, vous ne pouvez nous échapper!

LANDAIS, *pensif, à part.* Je le sais.

DE ROHAN. L'expérience a dû vous prouver qu'il n'y avait point à compter sur les bourgeois; leurs intérêts exigent la paix avant tout, et pour rouvrir plus tôt leurs boutiques, ils vous pendraient de leurs propres mains...

LANDAIS, *à part.* C'est la vérité!

DE ROHAN. Résignez-vous donc, maître; empêchez une plus longue guerre, et peut-être la noblesse vous prendra-t-elle en pitié...

LANDAIS. Vous avez entendu les volontés de monseigneur, messire... Je puis ordonner la résistance, appeler la Bretagne au secours de son duc, vous échapper, peut-être... mais il est des heures où la vie ne vaut pas qu'on la défende. Si je consens à ouvrir les portes du palais ducal, à me livrer, m'accorderez-vous ce que je demanderai?

ROHAN. Tout... sauf le pardon!...

LANDAIS. Ainsi, vous promettriez de laisser à ma fille ses biens et sa liberté?

ROHAN. Nous le promettons.

LANDAIS. Vous ne porteriez point obstacle à son union avec celui qu'elle a choisi?

ROHAN. Aucun.

LANDAIS. Et vous jurez d'être fidèle à ces conditions au nom de la noblesse entière?... Vous y engagez personnellement votre honneur et le salut de votre âme?

DE ROHAN. Je l'engage...

LANDAIS. Alors... Guibé...(*Guibé paraît.*) Que les portes soient ouvertes aux gentilshommes.

GUIBÉ. Quoi! messire...

LANDAIS. Va... je le veux... (*A de Rohan.*) Allez, messire, je tiens ma promesse... rappelez-vous la vôtre...

DE ROHAN. Je jure de l'accomplir.

Il sort.

SCÈNE VIII

LANDAIS, MARIE, ALBERT, *rentrant vivement par la droite.*

MARIE. Mon père!... vous êtes seul enfin!

LANDAIS, *vivement.* Ah! Marie... viens...

ALBERT, *à la fenêtre.* Les révoltés assiégent le pont-levis, messire.

LANDAIS. Qu'importe!

MARIE. Mais ne courez-vous aucun danger?

MANDAIS. Tais-toi... tais-toi, Marie... Les instants sont précieux, et il faut que tu me répondes sans détour... « Est-il vrai, comme tu me l'as dit autrefois, que tu ne désires ni l'éclat ni la puissance?... Maintenant comme alors, ne demanderais-tu, pour être heureuse, qu'une demeure entourée d'arbres et la paix dans l'obscurité?...

MARIE. Pouvez-vous en douter?

LANDAIS. Alors... tout est bien... Ce que tu désirais, je te l'aurai assuré.

MARIE. Mais vous, mon père, vous ne parlez point de vous-même ; est-il sûr que vous n'ayez rien à craindre?... Oh! répondez... Au nom de Dieu! ne savez-vous point que je ne veux être sauvée qu'avec vous?... que sans vous je ne puis être heureuse!...

LANDAIS, *avec une douceur mélancolique.* Tu te trompes... je ne suis que ton père, moi!... (*Mouvement de Marie.*) Oh! ne te défends pas... cela doit être ainsi... (*Se tournant vers Albert.*) Albert!...

* Rohan, Landais, le Duc.
** Rohan, le Duc, Landais.

ALBERT. Messire ?...

LANDAIS *. Approche... Si cette enfant demeurait sans soutien, promets-tu de la défendre contre tous, de l'envelopper de ton amour comme d'une armure impénétrable?..

ALBERT, *vivement*. Ah ! je le promets.

LANDAIS. Vos mains, alors...

ALBERT, *reculant*. Ma main !...

LANDAIS. Tu balances ?

ALBERT, *embarrassé*. Messire !...

LANDAIS. Me serais-je donc trompé... ou plutôt ma disgrâce aurait-elle changé ton cœur ?

ALBERT, *hésitant*. Messire !...

LANDAIS. N'aimais-tu que la fille du ministre tout-puissant ?

ALBERT. Moi ?... Ah ! plût à Dieu, messire, que son père n'eût jamais acquis cette fatale puissance, je n'aurais pas à hésiter.

LANDAIS. Que veux-tu dire ?...

ALBERT, *d'un air sombre*. Le sang du chancelier n'eût point coulé !

MARIE, *à part*. Dieu !

LANDAIS, *tressaillant*. Du chancelier !... encore ce souvenir... Ah ! je trouverai donc le même reproche sur toutes les lèvres !... Ce sang, ils m'en ont marqué au front comme Caïn ! Ainsi, les accusations de mes ennemis sont venues même à mon foyer; elles ont pénétré jusque dans les cœurs qui battaient près du mien... (*Regardant Marie.*) Toi-même tu baisses les yeux, ma fille...

MARIE, *vivement*. Non...

LANDAIS. Tu n'es pas sûre de l'innocence de ton père !...

MARIE, *vivement*. Ne le croyez pas !

LANDAIS, *à Albert*. Ah ! je comprends, maintenant ! élevé parmi mes ennemis tu as cru à leurs mensonges ; tu hésites parce que tu as honte dépouser la fille d'un assasin.

MARIE. Mon père !

LANDAIS. Assassin !... c'est le nom qu'ils me donnent, mon Dieu ! cette dernière épreuve me manquait ! Et bien, que les enfants jugent le vieillard, le voilà devant eux, tête nue. (*Il se découvre.*)

MARIE. Ah ! ne parlez pas ainsi...

LANDAIS. Mais les juges doivent entendre l'accusé... cet homme que l'on regarde comme la victime de ma haine, qui sait si je ne suis point prêt à rendre compte de son sang ? Si je l'ai frappé, j'en avais le droit !

ALBERT. Le droit !

LANDAIS. Sais-tu si sa vie n'était point un danger pour tous, un crime pour moi ? sais-tu s'il ne fallait point sa mort pour sauver la Bretagne ?

ALBERT. Que dites vous ?

* Marie, Landais, Albert.

LANDAIS. Je dis que le chancelier était un traître qui avait vendu le duché au roi d'Angleterre...

MARIE. Ah !...

ALBERT. Lui !...

LANDAIS. Que s'il vivait encore, tu n'aurais plus de patrie !..

ALBERT. Ciel !

LANDAIS. Ah ! quand j'ai découvert sa félonie, j'aurais pu la dénoncer publiquement, et le souvenir dont on me fait aujourd'hui une flétrissure serait un titre de gloire ; le duc a eu peu de trouver trop de coupables ; il ne l'a point voulu, et les complices du traître en ont fait un martyr.

ALBERT. Traître... O mon Dieu !... mais alors... son châtiment fut mérité... alors le coupable n'est point celui qui a frappé..... Oh ! ... si c'est la vérité...

LANDAIS. Tu en doutes ? viens; les preuves sont là ..

ALBERT. Les preuves ?

LANDAIS. Viens, te dis-je.

ALBERT. Non... oh ! non, je ne veux point les voir.

LANDAIS. Comment ?

ALBERT. Je ne dois point vous croire... je veux pouvoir douter encore.

SCENE IX.

LES MÊMES, ETIENNE, *dans le fond.*

LANDAIS. Qu'entends-je ?... cette hésitation...

MARIE. Mon père...

LANDAIS. Pourquoi ce trouble ? tu n'as point connu le chancelier. Quelque lien t'attachait-il à lui ?...

ETIENNE, *s'approchant* *. Le lien qui attache un fils à son père.

ALBERT *et* MARIE. Ah !...

LANDAIS. Son père...

ETIENNE. Ah ! tu ne prévoyais point cet obstacle à tes projets d'union ; en souscrivant toute à l'heure à ta perte, tu espérais assurer à ta fille un tranquille avenir et un sûr protecteur.

ALBERT. Que dit-il ?

ETIENNE. Eh bien, ton sacrifice aura ét inutile, car toi-même tu as creusé entre eux, une tombe qui les séparent à jamais.... Ainsi en mourant tu laisseras ta fille seule, et le cœur brisé ! Ah ! je t'avais averti que le jour des représailles viendrait ; trouves-tu enfin, que je sois vengé...

* Marie, Landais, Étienne, Albert.

MARIE, *se précipitant vers Landais.* Ah ! mon père !

LANDAIS, *égaré.* Est-ce un rêve ?... Albert, fils du chancelier... cela ne peut être. Tous deux sont morts...

ÉTIENNE. Tu l'as cru, mais celui-ci fut sauvé par moi...

LANDAIS. Mensonge !...

ÉTIENNE. J'en ai la preuve !...

LANDAIS. Mensonge...

ÉTIENNE. La voici.

Il présente un parchemin.

ALBERT. Un acte !,..

ETIENNE. Signé des moines qui te reçurent.

ALBERT. Ainsi... c'est la vérité...

ÉTIENNE. Regarde !

ALBERT, *saisissant le parchemin.* Et c'est là le témoignage de ma naissance, c'est là le titre qui m'assure un héritage de sang pour lequel il faudrait renoncer au bonheur... Je le refuse !

ÉTIENNE. Rends-moi cet acte.

ALBERT. Il m'appartient... et voilà l'usage que j'en veux faire.

Il le déchire,

ÉTIENNE. Malheureux !

ALBERT *. Et maintenant qu'un autre réclame votre noble nom, messire ; moi, je ne suis plus qu'un orphelin abandonné, le fils d'un mendiant. Cette épée de gentilhomme est un mensonge et je la brise ; je n'ai d'autre famille désormais que cette jeune fille et ce vieillard...

LANDAIS, *éperdu de joie.* Albert... Marie... Oh ! je puis te quitter maintenaut... tu as quelqu'un qui t'aime autant que moi.

MARIE. O mon père... mon père...

LANDAIS. Tu es vaincu, Etienne, car il ne te reste que le passé et moi j'ai l'avenir ; ta race finit quand la mienne commence ; mon but est atteint, je laisse ma fille heureuse, tandis que toi, il ne te reste rien désormais à faire ici bas...

ÉTIENNE, *lui montrant les portes du fond qui viennent de s'ouvrir, laissant voir les gentilshommes en armes, et au milieu d'eux le bourreau.* Tu te trompes, Landais... j'ai encore à te voir mourir !...

Marie jette un cri et tombe évanouie dans les bras d'Albert.

* Albert, Marie, Landais, Étienne.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,



ACTE IV, SCÈNE IV.

LA MAIN DROITE ET LA MAIN GAUCHE,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR M. LÉON GOZLAN,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE SECOND THÉATRE FRANÇAIS (ODÉON), LE 24 DÉCEMBRE 1842.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
Le Major PALMER (1er rôle ou 1er comique, à l'option du directeur)...	M. BOCAGE.
Le Prince HERMANN (1er rôle marqué)........................	M. SAINT-LÉON.
WILFRID (jeune premier)	M. MILON.
Le Comte ÉRIC, premier ministre (2me premier rôle)..............	M. MAUBANT.
Le Comte NORBERG (père noble)..	M. CRETTE.
Le Baron CHRISTIAN (3me rôle)...	M. CRÉCY.
Le Baron WILHEM (3me amoureux).	M. PIERRON.
DONALD (2me amoureux)...... ...	M. GODAT.
CLAUS (grime)..................	M. DEROSSELLE.
LA REINE DE SUÈDE (fort second 1er rôle)......................	Mme PAYRE.
RODOLPHINE (1er rôle, jeune mère).	Mme DORVAL.
La Comtesse de LEUVENBOURG (jeune première)...............	Mme J.-REY. Mme M. MINTA.
Le Baron RAAB....	M. AMELIN.
Le Vicomte PLATEN...............	M. SENÈS.
Le Baron BRAHÉ...................	M. BERT.
Le Comte GEDDA..................	M. HARVILLE.
UN CRIEUR PUBLIC..............	M. MANUEL.
UN HUISSIER....................	M. ALEXANDRE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du palais de la Reine. Portes latérales, porte au fond.

SCENE PREMIÈRE.

CHRISTIAN, DOMESTIQUES, HUISSIERS.

CHRISTIAN, *avec humeur aux Domestiques, peu empressés de mettre de l'ordre dans l'appartement.*

Eh quoi! messieurs, rien n'est encore prêt? Je ne précède le comte Éric que de quelques minutes. Leurs seigneuries les autres ministres s'apprêtent à quitter leurs hôtels, et sa majesté la reine Ulrique va paraître. Hâtez-vous, messieurs, rapprochez ces rideaux; qu'un jour plus doux se répande; ces fauteuils sont trop éloignés... plus près. plus près encore. Celui de la reine ici. Et

pas de fleurs sur les consoles! Sa majesté la reine, vous le savez, aime à en voir partout. Débarrassez le marbre de la cheminée de ces lourds flambeaux qui cachent la moitié de la glace. Notre souveraine ne saurait s'y regarder à l'aise. Cette table n'est pas à sa place. Il faut la porter ici. Tout s'y trouve, je pense. Auriez-vous oublié le papier parfumé où sa majesté daigne parfois écrire ses réflexions? Non! le voilà. Ah! j'aperçois le baron Wilhem qui vient faire son rapport. (*Aux Huissiers et aux Domestiques.*) Vous pouvez vous retirer.

SCÈNE II.

WILHEM, CHRISTIAN.

CHRISTIAN.

Eh bien, monsieur le sécretaire, qu'y a-t-il? que se passe-t-il?

WILHEM.

C'est au comte Eric lui-même, premier ministre, que le comte Norberg, ministre de la justice, m'a ordonné aujourd'hui de faire mon rapport.

CHRISTIAN.

Et le premier ministre, dont je suis le secrétaire intime, s'il vous en souvient, m'a ordonné de l'entendre en son absence. Je vous écoute. Au moment où la reine va se rendre solennellement au sénat pour accomplir son premier grand acte politique, vous nous devez un rapport sur les dispositions que vous avez remarquées dans la foule qui s'est déjà portée sur le passage de sa majesté. Parlez.

WILHEM.

J'ai traversé les faubourgs; ce n'est qu'un arc de triomphe d'un bout à l'autre. Les rues voisines n'ont pas été moins empressées à se parer d'inscriptions et de fleurs pour célébrer, ainsi que vous venez de le qualifier, le premier grand acte politique de la souveraine bien-aimée.

CHRISTIAN.

Oui, celle-là peut s'appeler sans mensonge la reine bien-aimée.

WILHEM.

Des femmes surtout.

CHRISTIAN.

De tout le monde, baron Wilhem.

WILHEM.

Des femmes par-dessus tout, baron Christian; l'orgueil de leur sexe est flatté; il règne, il porte une couronne, il commande. C'est une femme, disent-elles, qui traite avec les plus grands rois de la terre sur le pied d'égalité. C'est une femme qui tient depuis trois mois le sceptre dans sa main blanche; c'est une femme qui va donner des lois à tout le peuple suédois.

CHRISTIAN.

Et les maris de ces dames font nécessairement partie du peuple suédois.

WILHEM.

Vous n'avez aucune idée de la joie, de l'inexplicable joie, je sors d'en être le témoin, qui vient de jeter tout un quartier sur le pavé de la rue Ducale, lorsqu'une voix s'est écriée: Voici la reine! mes amies! mes filles! la voici! elle vient! elle est à cheval! Cette petite toque noire! cette plume blanche qui voltige! l'éclair de ce diamant! ce velours qui flambe! c'est la reine! Et j'ai vu des femmes, toujours des femmes, baron Christian, qui pleuraient de bonheur, oublier leurs enfants au bout de leurs mains distraites; d'autres, qu'égarait leur soudaine ivresse, tomber à genoux. Et cependant, ce n'était pas la reine; ce n'était que son heureuse et jeune image, la jolie comtesse de Leuvenbourg, qui prend à tâche, vous le savez, de copier en tout le costume et les allures de la reine, comme pour se jouer des méprises de la foule; la comtesse de Leuvenbourg, le bras droit, la conseillère émérite de la reine, l'âme de cette politique dont le comte Éric, en dépit de ses compétiteurs, prétend rester le plus chevaleresque soutien.

CHRISTIAN.

Vous vous éloignez un peu de votre rapport, il me semble.

WILHEM.

Ensuite, pour me rendre ici j'ai traversé le parc.

CHRISTIAN.

Et sans doute la même affluence populaire dans les allées?

WILHEM.

Beaucoup de curiosité, mais moins d'enthousiasme. Les hommes se formaient par groupes, et d'un groupe à l'autre ces hommes paraissaient tous s'entendre sans se connaître. Les visages étaient inquiets, les conversations animées.

CHRISTIAN.

Peut-être était-il encore question du supplice de ce baron de Goërz qui eut l'imprudence de soutenir les prétentions du duc de Holstein après la mort de Charles XII, notre dernier roi.

WILHEM.

La cause n'était pas celle-là. Comme j'approchais du palais, la rumeur qui semblait me suivre est devenue plus forte et s'est concentrée du côté de la place de Gustave-Adolphe.

CHRISTIAN.

Si près!

WILHEM.

Une façon de gentilhomme, ivre, à ce qu'il m'a semblé, mais sachant porter son vin, vêtu d'une manière bizarre, et dont l'élégance plus que fanée sentait la misère, du haut d'un banc en guise de tribune, haranguait la populace en criant.

CHRISTIAN.

Quand on harangue, on crie toujours; que criait-il?

WILHEM.

Impossible de fendre la presse. Peut-être pérorait-il contre son excellence le comte Eric. On l'applaudissait à outrance et l'on riait.

CHRISTIAN.

Passons. Aucune autre circonstance ne vous a frappé?

WILHEM.

Aucune autre. Ah! j'allais oublier! si ce n'est que le jeune homme surnommé l'amoureux de la reine, moquerie de courtisan dont il s'est fait un titre d'honneur, mesurait de ses pas soucieux la terrasse du château, et que le prince Hermann, l'époux de sa gracieuse majesté, s'occupait sur un balcon à tourner des orangers vers le soleil; ceci se passait tandis que l'on accourait dans le parc à la voix séditieuse de cet original, dont personne n'a su me dire le nom.

CHRISTIAN.

Excellent prince Hermann! Il ne faisait donc pas attention à la foule émue?

WILHEM.

Qui ne faisait pas attention à lui.

CHRISTIAN.

Mais qu'est-ce donc que j'entends? D'où vient ce bruit?

L'HUISSIER.

C'est un homme qui vient de s'introduire?

CHRISTIAN.

C'est hardi!

Ici la voix entendue devient graduellement plus forte; on distingue ces mots :

UNE VOIX.

J'entrerai : lorsque le poing prescrit l'étiquette, c'est le poing qui la lève.

Irruption soudaine de Domestiques sur le théâtre, et tumulte autour d'un homme irrité. Christian fait un geste, les Valets s'arrêtent.

WILHEM, *à Christian.*

C'est l'homme qui pérorait dans le parc.

SCENE III.

WILHEM, CHRISTIAN, PALMER.

PALMER, *s'asseyant tout essoufflé dans le fauteuil destiné à la reine. Il lance son chapeau au loin.*

Deux minutes de repos, messieurs! rien que deux! une, car j'arrive des Grandes-Indes; l'autre, car j'ai lutté avec dix, vingt, trente domestiques, avec autant de domestiques qu'il s'en est trouvé devant moi. Faquins!

Sur un geste de Christian, les domestiques sortent.

CHRISTIAN.

Monsieur passera les autres minutes de sa vie en prison.

PALMER, *toisant dédaigneusement Christian.*

Peut-être. Du moins j'aurai d'abord parlé au premier ministre.

CHRISTIAN.

Vous ne parlerez pas au premier ministre. Il faut d'autres titres que les vôtres et une autre manière de se présenter pour être admis en présence du comte Eric.

PALMER.

Eric, dites-vous, Emmanuel Eric?

CHRISTIAN.

Sa seigneurie elle-même.

PALMER.

Sa seigneurie. Celui qui fut pendant six ans le sultan de mes festins, l'ancien le fidèle compagnon de mes plaisirs, l'été à Stokholm, l'hiver dans le château du prince de Calmar.

WILHEM, *à part.*

Que dit-il?

PALMER.

Quels souvenirs! chasse au cerf, chasse au renard, chasse au sanglier, chasse à nous rompre les os. Fête tous les lundis, tous les mardis, tous les mercredis, toute la semaine. C'est que le prince de Calmar faisait les choses en homme magnifique sur sa terre seigneuriale en Norwège. Pauvre Norwège! nous lui avons pris ses princes, nous lui avons laissé ses renards. Éric, premier ministre, mais ce n'est pas possible! Il en est tant de ce nom! assurément, c'est un autre. N'importe, je parlerai au premier ministre.

CHRISTIAN.

Baron Wilhem, dites au capitaine des gardes de monter avec six de ses hommes.

WILHEM, *à part.*

Il veut m'éloigner.

PALMER*.

Un mot auparavant, je vous prie; puisque l'on ne veut pas que je m'adresse au premier ministre, ne saurait-on me procurer une simple entrevue avec le roi?

WILHEM.

Il n'y a pas de roi sur le trône.

PALMER.

Ah! le vieux roi est mort. Alors présentez-moi à son fils, son successeur naturel, je présume.

WILHEM.

D'où venez-vous pour ignorer que son fils s'est retiré dans un couvent?

PALMER.

Le saint homme! Puisqu'il en est ainsi, j'exposerai ma plainte au frère du prince reclus, son héritier légitime, à défaut de son héritier direct.

WILHEM.

Mais son frère est pourvu d'un trône ailleurs.

CHRISTIAN.

En vérité, vous êtes trop bon d'écouter cet homme et de lui répondre.

PALMER.

C'est donc forcément leur neveu qui règne, mon bien aimé prince de Calmar. Tout de suite en ce cas, mais tout de suite, je veux voir le roi.

WILHEM.

Il n'y a pas de roi, vous ai-je dit; ce neveu a abdiqué, et c'est sa fille, la princesse Dorothée, qui occupe le trône.

PALMER.

Sa fille! la princesse Dorothée.... décidément,

* Wilhem, Palmer, Christian.

monsieur, je vous invite a ne pas éloigner mon entrevue avec la reine.

CHRISTIAN, *d'un ton bref.*

Baron Wilhem, allez.

WILHEM, *à part.*

Je saurai ce que c'est.

Il sort.

CHRISTIAN, *à part.*

Étrange personnage! quels sont ses projets?

PALMER.

Comment, c'est la princesse Dorothée qui règne? On dit que l'on apprend beaucoup en voyageant; moi, j'estime que l'on apprend davantage au retour. Ah! c'est la princesse Dorothée qui règne!

CHRISTIAN, *à part.*

Écoutons-le! peut-être se trahira-t-il.

PALMER.

Maintenant, je puis respirer à l'aise. Ma foi! l'on est à ravir dans ce fauteuil. L'endroit me plaît. Je reprendrais mes habitudes sans peine. Petits boudoirs et grands palais; il n'y a que les jolies femmes et les rois qui comprennent la vie. Y a-t-il encore des jolies femmes en Suède? (*Christian dirige son attention vers la porte sans avoir l'air d'entendre.*) Monsieur est distrait?

Palmer presse son front dans ses deux mains.

CHRISTIAN, *à part**.

Ce ton léger, cet air rêveur, ces manières aisées... je m'y perds.

PALMER, *après un long soupir.*

J'ai trente-huit ans, six passés dans les plaisirs de cette contrée charmante, incomparable, divine... un peu froide... Les seize autres années moins belles, beaucoup moins belles, ont été consumées dans l'Inde, où le démon m'a poussé. J'arrive, j'y passe un an, deux ans; j'y ai quelques succès: mais, le croiriez-vous? les cartes tournent, et lorsque je veux retourner en Suède, on me retient quatorze ans. Pourquoi? c'est ce pourquoi qui m'amène ici. J'ai été joué! horriblement joué! Ils me le payeront, ceux qui m'ont ménagé ce voyage sentimental sans consulter mes goûts! Oh! je veux parler à la reine!

CHRISTIAN, *à part.*

Sa tête serait-elle dérangée!

PALMER.

Et que n'avais-je pas quitté, juste ciel! en me rendant aux Grandes-Indes Quels amis! et permettez-moi de le dire, quelles amies! Le capitaine Anderson, la plus courtoise lame du royaume; il tuait tout le monde. Qu'est-il devenu, ce cher Anderson? il me blessa seulement au poumon droit; j'étais son meilleur ami. Spadassin, soit! mais quel beau dépensier! il tuait l'or comme les hommes. Et le brillant Wasa, qui malgré la guerre avec la Russie, guerre acharnée, il vous souvient, traversa la Baltique par une nuit d'orage, esquiva les flottes du czar, et s'empara, sous le feu des sentinelles, de cinq cents bouteilles de bordeaux qu'un Russe de ses amis avait déposées sur la grève! bues en un mois les cinq cents bouteilles! Bon jeune homme, excellent Wasa, mort à vingt ans d'une hydropisie de poitrine. Où diable avait-il pris tant d'eau? Monsieur, êtes vous gentilhomme?

* Christian, Palmer.

CHRISTIAN, *à part.*

Décidément, il est fou.

Ici les soldats arrivent avec Wilhem. Christian d'un gne les retient à la porte de l'appartement.

PALMER.

Et Daniel de Rozan, qui chantait si bien! Et Walberg, qui avait, Dieu me pardonne! c'est à n'y pas croire, quatre maîtresses, toutes les quatre blondes et se nommant toutes les quatre Pénélope! Après le souper, ni lui ni les autres, je vous l'avoue, n'y reconnaissaient plus rien. — Monsieur, soupe-t-on encore à Stokholm?

CHRISTIAN.

Si ce n'est pas de la folie, qu'est-ce donc?

PALMER.

Et la charmante Cornélia, qui pleurait toujours au dessert! elle avait le champagne lugubre; et Juliette, un serpent, sur mon honneur! quelles jolies paroles fines et piquantes elle nous sifflait aux oreilles entre minuit et cinq heures du matin! Elle ne croyait pas à l'aurore; elle ne voulait jamais nous laisser partir. — Non! non! mes Roméo, ce n'est pas le jour qui brille à l'Orient, nous disait-elle avec le grand poëte, non! ce n'est pas l'aurore, c'est la clarté du punch! — Mais je vous dis que je veux parler à la reine.

Il se lève avec violence.

CHRISTIAN, *s'adressant au Capitaine des gardes, qui croit qu'il est temps de s'emparer de Palmer.*

Capitaine, j'ai supporté jusqu'à ce moment l'indécent bavardage de cet homme; avant de vous le livrer, connaissons quelles étaient ses intentions en s'introduisant dans ce palais. Écrivez, baron Wilhem*.

WILHEM.

Volontiers. (*A part.*) Peut-être saurai-je quelque chose.

CHRISTIAN, *à un soldat, en lui montrant le coussin où Palmer a mis ses pieds.*

Jetez ceci par la fenêtre. (*A Palmer.*) Votre nom?

PALMER *reprend son chapeau et se couvre.*

Le major Palmer.

CHRISTIAN.

Votre âge?

PALMER.

Il me semblait vous l'avoir appris. Trente-huit ans, monsieur; ajoutez un quart d'heure; il y a juste un quart d'heure que je vous parle.

CHRISTIAN.

Aurai-je d'autres détails sur votre existence, monsieur?

PALMER.

Je vous en ai dit la plus belle moitié.

* Wilhem, Palmer, Christian.

CHRISTIAN.

Avec qui péroriez-vous tantôt? quel était le sujet de votre discours en plein vent?

PALMER.

Ma noble détresse. Ayant perdu au jeu pendant la traversée l'argent de mon passage, le capitaine me poursuivait à terre pour le payement. Le créancier est amphibie. Que faire? que devenir? tous mes amis étaient absents.

CHRISTIAN.

Que nous importe cette histoire?

PALMER.

Cette histoire est la réponse à votre question.

CHRISTIAN.

Achevez-la vite.

PALMER.

Messieurs, ai-je dit alors à la oule, y aurait-il parmi vous quelque joueur? Personne ne répond. Le capitaine ne me lâche pas. J'allais désespérer de mon pays, lorsqu'un jeune homme me lance de loin sa bourse, que je renvoie au capitaine. Vous êtes un joueur admirablement précoce, ai-je dit à mon bienfaiteur. Je suis l'amoureux de la reine, m'a-t-il répondu en regagnant l'allée du parc qu'il avait quittée pour venir vers moi. Mais je sais son nom et sa demeure.

CHRISTIAN.

Dans quel but avez-vous pénétré ici sous un tel costume?

PALMER.

Ne vous l'ai-je pas dit? dans le but de parler au premier ministre.

CHRISTIAN.

Vous pouvez me parler comme à lui-même; je suis son secrétaire intime.

PALMER.

Si je l'avais voulu, j'aurais eu le temps de le faire depuis que je suis ici; car à votre ton de maître, j'ai compris que vous étiez un secrétaire. Mais je ne m'adresse jamais qu'aux chefs. C'est plus simple.

CHRISTIAN.

Capitaine, fouillez cet homme.

Le capitaine visite les poches du major Palmer. Il donne à Wilhem tous les objets qu'il y trouve.

WILHEM.

Trois portraits de femmes.

PALMER.

Toutes trois m'ont trahi; créatures charmantes!

WILHEM.

Un petit livre ayant pour titre : Véritable martingale pour toujours gagner à tous les jeux de hasard.

PALMER, *d'un ton pénétré.*

C'est vrai.

CHRISTIAN, *avec curiosité, à Palmer.*

Qu'est-ce qui est vrai?

PALMER.

Le titre de l'ouvrage.

WILHEM.

Un paquet de tabac.

PALMER.

Je n'avais d'autre mauvaise intention que de le fumer.

WILHEM.

Une lime pour les ongles, un tire-bouchon, un flacon d'essence de rose, deux mouchoirs de batiste, un jeu de cartes et un sifflet d'argent.

CHRISTIAN.

Pourquoi ce sifflet? vous vous en serviez dans le parc pour réunir autour de vous des bandes de malfaiteurs.

PALMER.

Je m'en servais pour appeler mes chiens dans le temps où j'avais des secrétaires.

WILHEM.

C'est tout.

CHRISTIAN.

Conduisez maintenant cet homme à la maison des fous.

PALMER.

A la maison des fous! Prenez garde, monsieur, à ce que vous allez faire.

CHRISTIAN.

Aimez-vous mieux que l'on vous enferme avec les criminels? si vous n'êtes pas fou, vous êtes coupable.

PALMER.

Je ne suis ni l'un ni l'autre, entendez-vous? et je n'ai jamais donné dans ma vie de plus grande preuve de raison qu'en cette circonstance, puisque j'ai gardé le silence. Pour en venir à mes fins, j'ai voulu ce qu'il fallait : du scandale! rien de plus. Vous avez la force, je cède pour éviter un plus grand malheur; mais cherchez le premier ministre Éric, nommez-moi à lui; dites-lui ma conduite; il approuvera ma prudence. Vous ajouterez que j'exige de lui votre pardon pour la faute que vous allez commettre. C'est à cela seulement que vous devrez la conservation de votre place, monsieur le secrétaire intime.

CHRISTIAN.

A la maison des fous.

PALMER.

Il est de votre intérêt que je n'y reste pas longtemps.

CHRISTIAN.

Allez!

WILHEM, *à part.*

Le comte Norberg va tout savoir.

Il sort.

SCÈNE IV.

CHRISTIAN, *seul.*

On ne risque jamais rien à envoyer un homme dans une maison de fous. Quand on veut l'en faire sortir, on proclame qu'il est guéri. Avant la nuit, j'aurai complété mes renseignements sur ce major Palmer. A travers ses manières inconvenantes et son langage dissolu, le personnage de

qualité se fait reconnaître. Sa démarche est calculée; son action tient aux menées d'un parti. Les agitations du dehors et sa présence ici coïncident par quelques points dont la liaison m'échappe, mais que saisira la profonde perspicacité du premier ministre. Le voici peut-être! Non. C'est le prince Hermann.

SCÈNE V.

HERMANN, CHRISTIAN.

HERMANN, *entrant précipitamment un papier à la main.*

Avez-vous vu la reine?

CHRISTIAN.

Non, prince.

HERMANN.

Ah! c'est vous, baron Christian! Je me félicite de la rencontre.

CHRISTIAN.

Prince...

HERMANN.

La reine doit s'arrêter ici avant d'aller au sénat.

CHRISTIAN.

Elle viendra pour assister au conseil des ministres.

HERMANN.

Je m'y trouverai, et j'aurai occasion alors de lui montrer ce papier.

CHRISTIAN.

Les statuts de Charles XII ne permettent pas au mari de la reine d'assister au conseil.

HERMANN.

Soit. J'attendrai pour parler à Sa Majesté. Car il faut que je la mette dans la confidence du contenu de cet imprimé, il le faut: j'attendrai que la cour se rende en pompe au sénat, et alors je m'avancerai vers la reine.

CHRISTIAN.

Savez-vous saluer à la française?

HERMANN.

Pourquoi cette question?

CHRISTIAN*.

C'est que pour approcher la reine dans un pareil moment, l'étiquette, toujours d'après les statuts de Charles XII, exige qu'on se présente en saluant à la française.

HERMANN.

Et ce salut?

CHRISTIAN.

Rien n'est plus facile... Vous avez votre chapeau dans la main droite, votre main gauche s'appuiera sur le pommeau de votre épée; vous ferez ensuite trois pas en arrière, et vous vous inclinerez en souriant; trois à gauche, et vous vous inclinerez sans sourire; trois autres pas à droite, et vous ne vous inclinerez pas. Cela fait vous reprendrez votre première place et vous lancerez adroitement votre chapeau sous le bras gauche; avec le bras droit, qui sera libre...

HERMANN.

Est-ce que ce n'est pas fini?

CHRISTIAN.

Vous enverrez un gracieux salut à S. M. la reine, et vous pourrez alors lui dire...

HERMANN.

Je lui dirai qu'il est fort étrange qu'on ait osé écrire...

CHRISTIAN.

Permettez, prince. Dans quelle langue vous proposez-vous de parler à la reine?

HERMANN.

Mais en suédois... à la cour de Suède... je ne le parle pas très-bien, mais enfin...

CHRISTIAN.

Vous vous exprimez avec beaucoup de grâce dans cette langue, prince; mais les jours d'étiquette on ne parle qu'en latin à la reine de Suède. Savez-vous le latin?

HERMANN.

Le latin de collége.

CHRISTIAN.

C'est fâcheux.

HERMANN.

Mais pourtant si je m'adresse en allemand ou en suédois à la reine, il faudra bien qu'elle me comprenne.

CHRISTIAN.

Elle vous comprendra, prince; mais elle ne vous entendra pas... Les statuts de Charles XII...

HERMANN.

Monsieur Christian, c'est vous qui êtes venu m'annoncer, au nom des états d'Allemagne, que mon mariage avait été diplomatiquement conclu avec votre reine. Forcé, mais glorieusement forcé d'abandonner ma petite principauté, j'ai laissé aux états du nord dans votre personne le soin de régler tous les droits de ma souveraineté nouvelle, droits qui ne faisaient aucun doute à mes yeux. Mais, d'après ce qui se passe tous les jours autour de moi, je suis forcé de vous faire cette question, à laquelle je vous prie de répondre sans restriction: Franchement, que suis-je ici?

CHRISTIAN.

Il m'est un honneur, prince, de vous répondre que vous êtes le mari de la reine.

HERMANN.

Très-bien! Autrement dit le roi, n'est-ce pas?

CHRISTIAN.

Pas précisément; il vaut mieux dire, pour être exact, le mari de la reine.

HERMANN.

Subtilité de mots.

CHRISTIAN.

Désignation positive, limite légale.

HERMANN.

Je le veux encore; mais enfin si je n'ai pas le titre tout entier, si au contraire l'étiquette ne me fait pas grâce d'un salut, je désirerais bien savoir, après avoir connu les droits de tout le monde, quels sont aussi mes droits.

* Hermann, Christian.

CHRISTIAN.

D'abord, prince, votre personne est sacrée; celui qui oserait vous faire la plus légère offense serait puni de mort comme s'il eût offensé la reine elle-même.

HERMANN.

C'est là un avantage pour les autres; parlons de mes droits.

CHRISTIAN.

Vous avez les plus beaux, les plus glorieux, ceux que tout le monde envie; vous régnez pleinement ailleurs.

HERMANN.

Où ça?

CHRISTIAN.

Vous régnez par l'amour et l'amitié sur le cœur de la reine elle-même en votre qualité de mari.

HERMANN.

A merveille, et voici qui s'entend. Je suis roi dans mon ménage.

CHRISTIAN.

Sans contredit.

HERMANN.

La reine est donc ma femme comme une bourgeoise est la femme d'un bourgeois; j'ai seul le droit de l'aimer comme un mari; vous en êtes sûr, il n'est pas besoin de bien savoir le latin pour cela; il n'existe pas, je présume, de statuts de Charles XII pour me contester ce droit?

CHRISTIAN.

Sans doute.

HERMANN.

Eh bien, que direz-vous de cet écrit qu'une main inconnue a glissé sur ma table, cet écrit que je voulais montrer à la reine, et dont elle sera aussi indignée que moi?

CHRISTIAN.

Que peut-il contenir?

HERMANN.

Voyez : cela est imprimé en toutes lettres.

Cercle des chevaliers de la Reine.

Art. 1er. Un cercle est formé à Stockholm, dont le but est de rassembler dans un même esprit d'union et d'attachement tous les admirateurs de la reine. Et soixante-douze articles, monsieur Christian, plus galants et plus passionnés les uns que les autres. Eh bien! qu'en dites-vous? l'attentat à mes droits n'est-il pas évident? n'est-ce pas une insulte à la reine? à moi, qui dois être son seul chevalier?

CHRISTIAN.

Mais c'est de la poésie, prince, de la poésie pure.

HERMANN.

Et moi je ne suis que de la prose.

CHRISTIAN.

Vous devez vous féliciter, prince, de ce que la reine est si universellement aimée et paraître en toute occasion ce que vous êtes au fond, l'heureux possesseur de la femme la plus belle, la plus adorée et la plus respectée du royaume. Sa beauté, mais c'est admirable! a fait naître parmi nous une seconde chevalerie.

HERMANN.

Ainsi, selon vous, je n'ai pas le droit de me fâcher.

CHRISTIAN.

Il est des témérités qui sont des hommages.

HERMANN.

Ainsi donc, en Suède, chacun peut dire à la femme du roi qu'il l'aime? qu'il est son chevalier?

CHRISTIAN.

Si vous n'étiez pas roi ce serait absolument la même chose.

HERMANN.

Monsieur Christian, vous ne m'aviez pas dit cela.

SCÈNE VI.

CHRISTIAN, LA COMTESSE DE LEUVENBOURG, HERMANN.

LA COMTESSE, *en costume d'amazone, entre en riant aux éclats, elle est suivie de domestiques.*

Prince, excusez l'excès de ma gaieté. (*Elle rit encore.*) Le conseil serait assemblé, le sénat tiendrait séance, l'archevêque d'Upsal serait présent, qu'en vérité je ne pourrais retenir le rire qui me presse. (*Aux Domestiques.*) Approchez; posez cette corbeille sur la table. (*Après avoir déposé la corbeille les Domestiques se retirent.*) Regardez, prince... regardez, baron Christian, ce que renferme cette corbeille.

HERMANN.

Si je ne me trompe, ce sont des lettres.

CHRISTIAN.

Ou des pétitions que des importuns ont lancées dans une des voitures de votre suite.

LA COMTESSE.

Prince, vous avez deviné; ce sont des lettres. Mais de qui? c'est là ce que ni vous, prince, ni vous, baron Christian, n'imagineriez en cent ans.

HERMANN.

Vous les avez donc lues?

LA COMTESSE.

Quelques-unes, quoiqu'elles fussent adressées à la reine, pour qui l'on m'a prise, et cela m'a suffi pour juger du contenu de toutes.

HERMANN.

De quelle cour étrangère auraient-elles été adressées en aussi grand nombre?

LA COMTESSE.

De quelle cour? des principales rues de Stockholm, que je viens de parcourir à cheval, suivie à distance de deux calèches de la maison de la reine. (*La Comtesse prenant une lettre dans la corbeille.*) Lisez : A Sa Majesté Ulrique Éléonore, reine de Suède.

HERMANN.

Vous rompez le cachet

LA COMTESSE.

J'use d'un privilége que je dois à la confiante amitié de la reine.

Lisant.

« Grande reine!

» Vous seriez la plus obscure des femmes, au » lieu d'en être la plus belle et la plus illustre, » que je n'en éprouverais pas moins pour vous » une affection qui ne s'éteindra jamais. Vous » possédez, assure-t-on, autant de poésie dans » l'esprit que de simplicité au fond du cœur; » Eh bien, je sais une chaumière sur les bords du » lac où il fait bon rêver à deux entre les saules » au murmure de l'eau. Quelle couronne d'or » vaut une couronne de bluets?

» Un étudiant d'Upsal en vacances. »

« Laisser tomber sur le perron du grand théâtre, » à la prochaine représentation, une réponse » qu'on ose espérer. »

HERMANN.

Quelle audace! je ne me permettrais pas d'en écrire autant.

LA COMTESSE, *prenant des lettres.*

C'est le droit de pétition porté à son plus haut degré. Mais continuons. Décachetez! décachetez, prince; je vous y autorise pour la reine, que j'amuserai de leur contenu ce soir à sa toilette.

HERMANN.

Puisque j'ai la permission de savoir ce qu'on écrit à ma femme ..

Il brise le cachet.

LA COMTESSE.

Nous vous écoutons.

HERMANN, *à part, après avoir déplié la lettre qu'il tient.*

Mais cette écriture m'est connue! elle ressemble à celle de... Oui, c'est la sienne. La lettre est peut-être signée. (*Hermann tourne la feuille.*) Signée de son nom. Il est donc à Stockholm, et que peut-il écrire à la reine?

LA COMTESSE.

Prince, qui vous arrête?

HERMANN.

Je commence : (*Lisant.*) « Le jeune homme qui trace ces lignes téméraires, dont il n'attend » pour récompense que le silence du mépris, est » celui qui depuis deux mois, par le vent, la pluie » ou la neige, passe ses longues journées et la » moitié de ses nuits sous les croisées de votre » palais, celui qui, inflexible dans sa volonté de » vous voir et de vous approcher, a reçu deux » coups de sabre au front de la main de vos » gardes, et a senti passer une fois sur sa poi- » trine les pieds de vos chevaux. »

LA COMTESSE, *à part.*

Plus de doute, c'est lui! Que d'amour et quel dévoûment! Comme il doit souffrir!

HERMANN, *à part.*

Ah! c'est ainsi qu'il achève ses études à Upsal! Si ce n'était pas lui, pourtant!

LA COMTESSE.

Éprouvez-vous quelque nouvelle difficulté, prince? vous paraissez surpris...

HERMANN.

D'indignation!... (*Lisant.*) « Des insensés n'ont » pas craint d'élever leurs vœux sacriléges jusqu'à » demander votre main, pardon pour eux, vous la » descendante de tant de rois! Moi, je n'avais » qu'un espoir qu'un jour a détruit. Elle ne sera » la femme de personne, me disais-je; elle repor- » tera au ciel plus éclatantes et plus pures les » deux couronnes de Christine. »

LA COMTESSE.

Noble jeune homme!

HERMANN.

Vous le connaissez donc?

LA COMTESSE.

Je l'ai vu plusieurs fois sur notre passage.

HERMANN.

Est-il jeune, beau, distingué?

LA COMTESSE.

Il est tout cela.

HERMANN, *à part.*

Que puis-je croire, moi qui n'ai jamais vu Wilfrid?

CHRISTIAN, *à la Comtesse.*

Jamais le prince Hermann n'a attaché autant d'importance à ces sortes de lettres écrites à sa majesté. Il est inquiet.

LA COMTESSE.

Eh bien! prince, aurons-nous la fin?

HERMANN, *sortant d'une demi-rêverie et reprenant.*

« Quelques jours après, vous deveniez la femme » d'un petit prince de Danemark, ni beau, ni » jeune, dit-on; je ne l'ai jamais vu. » Je crois qu'il est question de moi dans ce passage.

LA COMTESSE.

Qu'importe! poursuivez. Donnez plutôt, prince. (*Elle prend la lettre des mains d'Hermann et elle lit.*) « Un long cri de douleur se fit alors entendre » parmi ceux qui vous aimaient. Leurs rangs » furent tragiquement éclaircis. Les meilleurs » partirent. Je suis de ceux qui sont restés, sou- » tenus par l'espoir de vous servir encore. Par- » donnez-leur, pardonnez-moi d'avoir vécu, car » j'ai aussi un de ces projets dont l'exécution de- » mande tout le courage, toute l'abnégation d'un » homme. Mais j'ai dix-huit ans et je vous aime. » Wilfrid. »

HERMANN.

Quel est ce projet?

CHRISTIAN.

Ce projet est quelque chimère.

LA COMTESSE, *à part.*

J'ai dix-huit ans et je vous aime! oh! pourquoi aime-t-il une reine!

HERMANN, *à part.*

Dans une heure, il aura la réponse à sa lettre, si toutefois c'est lui.

UN HUISSIER, *annonçant*

La reine!

CHRISTIAN.

Prince, voici la reine elle-même; exposez-lui, puisque vous l'attendiez dans cette intention,

vos nombreuses contrariétés maritales, et demandez-lui la sévère punition des coupables qui osent l'aimer.

Les portes du fond s'ouvrent. Christian se retire.

SCÈNE VII.

HERMANN, LE BARON RAAB, LE COMTE GEDDA, LE VICOMTE PLATEN, ÉRIC, LA REINE, LA COMTESSE.

LA REINE.

Qu'ai-je entendu, messieurs? je ne veux pas qu'on punisse trop sévèrement ceux qui aiment notre royale personne. Je serais obligée de sévir contre vous le premier, prince.

ÉRIC.

Et d'exiler tous vos sujets en masse, vos ministres d'abord.

LA REINE.

Gardez votre meilleure amabilité, comte, pour mon bal de ce soir. (*A la Comtesse.*) Croiriez-vous, comtesse, que sa seigneurie avait conçu le projet de me le faire remettre à la semaine prochaine?

LA COMTESSE.

Pour que celui que monsieur le comte donne lui-même ce soir fût plus brillant.

ÉRIC.

Comtesse, je désirais ce retard dans l'intérêt de la santé de la reine. La séance qu'elle va ouvrir ce matin au sénat sera longue, peut-être fatigante. La comtesse de Leuvenbourg trouverait-elle qu'un bal repose beaucoup?

LA COMTESSE.

Mais oui, je le trouve.

LA REINE.

Et moi aussi.

ÉRIC.

Franchement, moi aussi.

LA REINE, *s'adressant au secrétaire de la guerre.*

Baron Raab, il y aura un échiquier dans une pièce tranquille, où il vous sera loisible de battre tout à votre aise son excellence l'ambassadeur turc. (*Au comte Gedda, garde des sceaux.*) Soyez heureux, comte Gedda ; le célèbre Stella, le grand compositeur, tiendra le clavecin de onze heures à minuit. Je n'ai pas voulu l'entendre avant vous. Nous l'applaudirons ensemble. (*Au vicomte Platen.*) Je veux vous voir faire un whist, vicomte Platen, avec un vieil amiral russe dont les boulets vous connaissent. (*A Hermann.*) Et vous, prince, vous garderez mon manteau lorsque je danserai.

HERMANN.

Enfin, j'ai un privilége!

LA REINE.

Mon cousin de Waldemar avait les mêmes droits que vous à cet honneur. Je vous ai préféré.

HERMANN, *en s'inclinant.*

Ce n'est qu'une concession.

LA REINE.

Maintenant, messieurs, aux affaires! (*Elle va de nouveau vers le prince.*) Prince, voulez-vous m'aider à mener de front les plaisirs et les occupations? Vous, versé, comme tout haut dignitaire danois, en science héraldique, examinez, prince, si les dames de ma suite n'ont commis aucune erreur dans leurs costumes. Mon bal, on vous l'a déjà dit peut-être, doit offrir l'image embaumée du blason de notre beau pays. Toute dame de ma cour qui a une fleur peinte dans ses armes, portera une semblable fleur naturelle dans sa toilette, car tel est notre bon plaisir. Allez donc, prince, pendant quelques heures à votre maison de Rosendal, exercer votre érudition d'antiquaire et de botaniste.

HERMAN

Votre majesté ne pense pas que mes lumières seraient de quelque utilité dans le conseil qu'elle va présider?

LA REINE.

Je vous ai déjà dit, prince, ce que j'attends de votre complaisance. N'oubliez pas surtout de vous aider dans le choix des fleurs des conseils de madame Rodolphine, votre compatriote et votre protégée. Mme Rodolphine est digne de l'emploi que vous avez obtenu pour elle au château de Rosendal. Ainsi, c'est convenu, je vous délégue un pouvoir absolu sur les coiffures, les nœuds, les mouches, les chaussures et les robes. La mission est délicate et je vous la confie

HERMANN.

Je l'accepte.

LA REINE.

Je vous complimenterai bientôt, prince, sur la manière dont vous l'aurez remplie. A nous, messieurs.

HERMANN, *se retirant avec lenteur.*

Il paraît que je suis de trop ici.

LA REINE, *aux Ministres.*

Veuillez vous asseoir, messieurs.

HERMANN.

La comtesse de Leuvenbourg va se retirer aussi, je pense.

LA REINE.

Prenez place auprès de moi, comtesse.

HERMANN, *à part.*

Elle reste... et moi je sors... toujours d'après les statuts de Charles XII.

Hermann sort.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *excepté* HERMANN.

LA REINE.

Vous êtes réunis ici, messieurs, pour vous entendre une dernière fois sur la rédaction du dis-

cours que je suis appelée à prononcer dans quelques instants devant les nobles et les évêques, et pour vous assurer que malgré mon inexpérience je saurai le dire avec la dignité d'une reine.

ÉRIC.

Dans un pays où le roi ne peut mal faire, la reine ne saurait mal dire.

LA REINE, *prenant son discours des mains d'Eric.*

Puisque vous jugez, messieurs, que l'absence du comte Norberg et du baron Brahé ne saurait nous empêcher de commencer la lecture de ce discours, je vous prierai de l'écouter. Je me lèverai, je me tiendrai ainsi, puis, inclinant légèrement la tête, je dirai : (*Elle fait tous ces gestes.*) « La Providence a daigné combler mes vœux les » plus chers en m'indiquant le choix d'un époux » selon mon cœur et les intérêts politiques de » mon royaume. » Si je parle ainsi, entendra-t-on bien ma voix, comte Eric?

ÉRIC.

Votre majesté n'a jamais eu la voix plus douce ni plus sonore. (*Aux autres Ministres.*) C'est votre avis, messieurs?

LE BARON RAAB, *sèchement.*

C'est notre avis.

LA COMTESSE, *bas, à la Reine.*

Excepté le comte Eric, Dieu! comme les hommes d'état sont laids!

LA REINE.

C'est qu'ils n'ont pas le temps d'être beaux. Mais, dites-moi, chère comtesse, avez-vous remarqué si ma coiffure s'est dérangée lorsque je me suis levée?

LA COMTESSE.

Pas une boucle n'a remué.

LA REINE,

Messieurs, je poursuis ma lecture.

LES HUISSIERS *annoncent* :

Le comte Norberg, le baron Brahé.

TOUS LES MINISTRES, *excepté* ÉRIC.

Oh! enfin...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, NORBERG, LE BARON BRAHÉ, *entrant tous les deux, pâles, les cheveux en désordre s'essuyant le visage avec leur mouchoir.*

NORBERG.

Le peuple m'a insulté.

LA REINE.

Insulté!

NORBERG.

Il m'a couvert de boue en criant : A bas les complices d'Eric, cet ennemi de la Suède! Rien ne se compare à la colère de ces hommes qui demandaient à grands cris le renvoi des dames d'honneur de la reine et celui de la comtesse de Leuvenbourg. Jugez-en, voyez cet exemplaire de l'affreux pamphlet, qu'on m'a lancé de toutes parts au visage. C'est odieux à lire.

ÉRIC.

Malgré votre indignation, vous avez donc eu assez de temps pour le lire?

NORBERG.

Pour le parcourir. Des calomnies sur vous, comte Eric.

ÉRIC, *froidement.*

Ah! c'est mal.

NORBERG.

Des outrages à la comtesse de Leuvenbourg et à la reine.

ÉRIC, *plus froidement.*

Je suis en bonne compagnie; voyons ce pamphlet. Très-bien! j'ouvre la marche.

Lisant :

« Eric n'est qu'un parvenu, un noble d'hier.»

Haut.

Singularité! le peuple qui aime la noblesse, les vieux titres! Continuons :

Lisant :

« Il n'a de force, d'éclat, d'autorité, que par les femmes; son appui lui vient d'elles, d'elles seules. »

Haut.

Je ne m'en plains pas.

Lisant :

« Quant à Sa Majesté, si elle ne veut pas que sa renommée de reine et sa réputation de femme soient soupçonnées, elle n'a qu'à renvoyer de son palais la comtesse de Leuvenbourg.

La comtesse de Leuvenbourg prend dans sa main celle de la reine; elles sont émues toutes les deux.

NORBERG, *à part.*

La reine a peur.

LA REINE

Poursuivez, comte!

ÉRIC, *lisant.*

« Belle comtesse de Leuvenbourg, racontez-nous votre origine. Est-il vrai que le comte de Leuvenbourg était déjà bien vieux quand vous vîntes au monde? Est-il vrai que sa femme fut encore plus étonnée que lui de votre naissance? Vous auraient-ils ramassée à leur porte enveloppée dans un drap d'or? n'ont-ils pas tous les deux emporté dans la tombe un secret chèrement récompensé? Comment êtes-vous si riche et si puissante, plus riche cent fois et plus puissante que vos parents que vous n'avez jamais connus? »

LA REINE.

C'est infâme!

LA COMTESSE.

Oh! m'attaquer jusque dans ma naissance! mais ce n'est pas le peuple qui dit de ces choses-là.

ÉRIC.

Je n'ai pas fini.

NORBERG.

Est-il bien nécessaire?...

ÉRIC.

Comte, je n'ai pas fini.

NORBERG, *à part.*

Bien ! il se porte le coup de grâce.

ÉRIC, *continuant à lire.*

« Non plus de cette armée de femmes que la comtesse de Leuvenbourg gouverne sous les ordres de l'impur Eric.»

LA COMTESSE.

Je sors.

LA REINE.

Restez. Ecoutez-moi, messieurs ! J'avais appris par de fidèles rapports qu'une fraction du peuple avait juré d'arrêter ma voiture afin de forcer ma royale personne à commettre une injustice. Il y a de cela quinze jours, messieurs. La violence de la rue se proposait de m'arracher un édit tyrannique, au moment où je me rendrais de notre palais à Grimstadt; l'insulte m'attendait au passage. Depuis trois mois, depuis le commencement de mon règne, elle gronde bien souvent autour de mon manteau royal Mais, passons ! Reculer à l'appel de ce défi, c'était encourager la révolte. Mais comment y répondre avec l'énergie dont je me sentais animée? J'étais malade, je souffrais, je n'allais à Grimstadt que pour respirer l'air pur dont ma santé avait besoin. Mes lèvres faibles et courroucées expriment la douleur de ma situatuation. Aussitôt, je l'ai su depuis, une de mes dames d'honneur revêt mon costume, laisse flotter à son chapeau le voile dont on a l'habitude de me voir parée; elle monte dans ma voiture et s'élance sur le pavé de Stockholm. La voilà au milieu de cette population immense qui détruirait, broyerait une armée en la pressant contre ses maisons. Fidèle à ses menaces, l'émeute paraît; elle s'oppose à la fougue des chevaux, elle arrête les roues, cloue la voiture à sa place, et s'accroche, hideuse et hurlante, aux deux portières, dont les carreaux sont brisés. La dame d'honneur garde sa dignité, raffermit son courage, car elle représentait la reine et la royauté, et devant tant de sang froid qui ne se dément point, la révolte, honteuse de ses excès, s'arrête, baisse la tête, recule et disparaît. Cette dame d'honneur, messieurs, c'était la comtesse de Leuvenbourg; c'était cette intrépide et affectueuse enfant. Et vous voulez que je la chasse? Sur mon cœur, comtesse!

ÉRIC.

Admirable dévouement ! (*A part, et désignant Norberg.*) Voila ce qu'il s'est attiré.

NORBERG.

Je l'admire aussi, mais qu'il me soit permis de parler à mon tour et que ma franchise égale mon respect.

ÉRIC, *à part.*

C'est prévenir qu'il va manquer de l'une et de l'autre.

NORBERG.

Habitué à la vie oisive, joyeuse, dit-on, qu'il menait depuis longues années au fond de la Norwège, dans ses terres, où certes il ne pensait pas que la royauté irait un jour le chercher, le prince de Calmar, votre père, refusa la couronne. Son meilleur ami, le comte Eric, fut le témoin, peut-être le conseiller de cette abdication. Vous, la fille unique du prince de Calmar, la veille encore livrée aux douces distractions des arts, vous devîntes alors de droit reine de Suède. Votre majesté eut le tort peut-être d'appeler autour d'elle avec prodigalité des essaims de jeunes et jolies femmes, charmes de la société privée, parfois instruments involontaires des intrigues de cour.

LA REINE.

Ces jeunes femmes, messieurs, sont mes amies et non pas mes ministres; elles embellissent ma cour et ne gouvernent pas l'état.

ÉRIC.

Comte, pourquoi blâmer le goût de la reine à s'entourer des plus nobles et des plus belles personnes de notre aristocratie? Quoi ! ces doux caractères pousseraient le pays aux discordes civiles, ces jolis doigts allumeraient la guerre européenne, ces voix si tendres demanderaient aux lois des peines sévères contre les citoyens ! Rayonnante, gracieuse cour ! celle où la plainte éplorée trouve, en montant les degrés, en traversant les salles, un visage de femme qui s'incline et sourit, c'est l'espérance; une main de femme qui s'avance, c'est la bonté, et au fond, sur son trône assise, une autre femme, plus belle, plus noble encore, la reine, qui apprécie, juge, récompense et pardonne. Messieurs, rien de grand sans les femmes!

NORBERG.

Vous possédez une verve éblouissante ! Vous étiez né pour être un homme du monde accompli.

ÉRIC.

Et un pauvre ministre.

NORRERG.

Pourquoi cela? chacun se crée une manière de gouverner. Wolsey corrompait, Richelieu tuait, vous, vous dansez.

ÉRIC.

Je joue aussi quelquefois, et assez gros jeu.

DES HUISSIERS *crient :*

Les carrosses de Sa Majesté.

Après avoir donné cet avertissement, les Huissiers s'écartent et laissent passer une vingtaine de jeunes dames d'honneur parées pour accompagner la reine.

LA REINE.

Mesdames, messieurs, nous partons. Messieurs, au sénat.

Tous s'en vont. Christian sort d'un cabinet et retient Eric.

SCÈNE X.

ERIC, CHRISTIAN.

CHRISTIAN.

Monseigneur, deux mots.

ÉRIC.

Promptement, la reine monte à cheval.

CHRISTIAN.

Un homme suspect est venu ici ce matin. Il

s'est introduit par force. Ses propos m'ont surpris, effrayé.

ÉRIC.

Effrayé! que voulait-il?

CHRISTIAN.

Vous voir!

ÉRIC.

Après?

CHRISTIAN.

Parler à la reine.

ÉRIC.

Son nom?

CHRISTIAN.

Le major Palmer.

ERIC.

Le major Palmer! où est-il? qu'est-il devenu?

CHRISTIAN.

Je l'ai fait conduire à la maison des fous.

ÉRIC.

A la maison des fous?

CHRISTIAN.

Cet homme est peut-être plus dangereux que je ne l'ai cru. L'enverrai-je en Laponie? Dans une heure on peut l'embarquer, les fers aux pieds, le bâillon à la bouche.

ÉRIC, *pensif.*

Non! maudit obstacle! Palmer à Stockholm!

CHRISTIAN.

Il y a des cachots qui trempent dans le lac.

ÉRIC.

Non! non!

CHRISTIAN.

Disparaîtra-t-il pour toujours? Qu'en faire?

ÉRIC.

Qu'il soit libre! libre sur l'heure. Courez à la maison des fous, délivrez-le... Allez-y vous même, mais ne le quittez pas; conduisez-le à mon hôtel; j'y serai aussitôt que vous; je presserai mon retour. Palmer à Stockholm! Enfermez-vous avec lui dans mon cabinet; qu'il ne communique avec personne, et si un mot de tout ceci sort de votre bouche, savez-vous qui disparaîtra? Vous!

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon qui s'ouvre sur les jardins de Rosendal, par trois portes vitrées à cintre, auprès desquelles s'élèvent des orangers dans leurs caisses. Sur plusieurs rangs d'étagères out voit des pots de fleurs. Les murs, peints à fresque, offrent les figures symboliques des saisons. L'aspect général rappelle un endroit consacré à l'étude et à la culture de la botanique. On aperçoit très-distinctement que le pavillon botanique où la scène a lieu n'est qu'une dépendance du château.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUS, RODOLPHINE, LE BARON DE HORN, *et quelques-uns de ses compagnons, emportant des fleurs. Claus est occupé à inscrire sur un registre les espèces de fleurs qu'on a choisies.*

RODOLPHINE.

Puisque la reine met les belles fleurs de son jardin de Rosendal à la disposition du baron de Horn et de ses amis, je n'ai, monseigneur, qu'à obéir aux ordres de sa majesté. Claus, écris au livre de sortie.

CLAUS.

Oui, madame.

Le baron de Horn et ses amis saluent et sortent.

SCÈNE II.

CLAUS, RODOLPHINE.

RODOLPHINE.

A la fin, ils sont partis! parlons de mon fils. Wilfrid n'a pas couché ici cette nuit.

CLAUS.

Je l'ignorais, madame.

RODOLPHINE.

Écoute-moi, Claus : alarmée de la douloureuse tristesse où je le vois de plus en plus plongé, je suis montée hier au soir dans le pavillon qu'il habite depuis sa maladie; j'y allais afin de lui arracher par mes prières un éclaircissement, quelque aveu... Tu m'écoutes?

CLAUS.

Toujours, madame.

RODOLPHINE.

Wilfrid était sorti.

CLAUS.

Nous étions sortis, oui, madame.

RODOLPHINE.

Sais-tu ce que j'ai trouvé sur sa table?

CLAUS.

Pas encore, madame.

RODOLPHINE.

Une fiole d'opium, du poison! mon fils veut mourir.

CLAUS.

Je la jetterai dans les bassins du château.

RODOLPHINE.

Je l'ai brisée sous mes pieds.

CLAUS.

C'est mieux, madame.

RODOLPHINE.

Oui, mon malheureux fils a une idée fixe, le suicide... Si jeune, si aimé!... Qui lui a donc inspiré ce dégoût de la vie et la résolution d'en sortir? Le sais-tu, Claus?

CLAUS.

Non, madame.

RODOLPHINE.

Mais Wilfrid est toujours avec toi?

CLAUS.

C'est moi qui suis avec lui, madame.

RODOLPHINE.

Aurait-il la passion du jeu?

CLAUS.

Non, madame.

RODOLPHINE.

Mais où te mène-t-il quand vous sortez?

CLAUS.

Dans les jardins publics, dans les parcs des maisons royales, à Grimstadt; je marche jusqu'à ce qu'il soit fatigué; souvent il me renvoie brusquement.

RODOLPHINE.

Es-tu quelquefois revenu sur tes pas, pour savoir où il allait sans toi?

CLAUS.

Jamais, madame.

RODOLPHINE.

Claus?

CLAUS.

Madame.

RODOLPHINE.

Il faut surveiller mon fils. Je n'en doute pas, il existe une cause à son chagrin; nous la découvrirons, si tu m'aides; j'attends de toi ce service.

CLAUS.

Bien, madame.

RODOLPHINE.

Mais il ne revient pas... Du haut du belvédère je vais voir s'il arrive. (*Rodolphine revient sur ses pas.*) Claus, encore un mot : j'ai un soupçon; mon fils aime peut-être..... Il aime, c'est là son mal, n'est-ce pas?

CLAUS.

Oui, madame.

RODOLPHINE, *à part.*

Quel homme! il ne dit jamais que ce qu'on lui fait dire, rien de plus, rien de moins. Maintenant j'attendrai Wilfrid avec moins d'impatience.

Elle sort.

CLAUS, *seul.*

Et si madame avait ajouté : Claus, connais-tu la femme qu'aime mon fils? j'aurais répondu : Oui, madame. Puisqu'elle ne me l'a pas demandé, c'est qu'apparemment elle ne veut pas le savoir. J'entends marcher; qui peut venir? le prince Hermann! sitôt aujourd'hui! retirons-nous.

Claus rentre dans le cabinet à droite du spectateur.

SCÈNE III.

HERMANN, *entrant d'un air harassé.*

Personne! j'en étais sûr, personne!

Il tire le cordon de sonnette placé du côté droit, celui par où il est entré. Il sonne plus fort, deux valets paraissent.

Ma robe de chambre, un bouillon sur-le-champ.

Les valets saluent et sortent. Hermann secoue le cordon de sonnette de la deuxième porte à gauche du spectateur. Deux autres valets paraissent.

Un flacon de madère; avancez-moi ce fauteuil.

Le valet avance le fauteuil. Hermann court en traversant le théâtre à la porte de l'appartement placé à la droite du spectateur. Il se dispose encore à sonner; mais cette fois la porte s'ouvre avant le coup de sonnette, et Rodolphine se présente.

SCÈNE IV.

HERMANN, RODOLPHINE.

RODOLPHINE.

Que veut dire tout ce bruit?

Au même instant elle aperçoit tous les domestiques appelés par Hermann, dans l'exercice de leur fonction spéciale. Le valet de chambre lui présente sa robe de chambre; un autre lui apporte un bouillon, le troisième un flacon de madère sur un plateau, tandis que le quatrième pousse le fauteuil jusqu'à ses pieds. Rodolphine reprend.

Mais qu'est-ce que cela signifie?

HERMANN, *aux Domestiques.*

C'est bien, très-bien de m'avoir obéi avec ce zèle et cette promptitude. Je vous chasse tous.

RODOLPHINE, *bas à Hermann.*

Vous m'alarmez pour votre raison, Hermann.

HERMANN, *bas à Rodolphine.*

Ce n'est qu'une plaisanterie. (*Haut à ses gens*) Vous êtes de loyaux serviteurs dont je ne me séparerai jamais. On vous comptera une gratification. Vous pouvez vous retirer maintenant.

Les Domestiques se retirent.

RODOLPHINE.

Mais que veut dire?...

HERMANN.

Pour la tranquillité même de ma raison, j'avais besoin, Rodolphine, de faire cet essai de ma volonté sur celle des autres, de commander pour savoir si je serais obéi, et de défaire au même instant ce que je venais de faire, ce qui est la meilleure preuve du bon sens chez les hommes. Ils me rendront fou là-bas.

Il tombe accablé sur le fauteuil

RODOLPHINE.

Vous venez de la cour.

HERMANN.

Oui, ma journée de roi est à peu près finie.

RODOLPHINE.

Vous devez sortir à peine cependant du sénat.

HERMANN.

Je sors de ma chaîne. Est-ce qu'il y a un sénat pour moi? Le mari de la reine, sais-tu ce que c'est?

RODOLPHINE.

Ce n'est pas un homme heureux, si j'en juge par vous.

HERMANN.

J'ai attendu deux heures ce matin un bouillon que je finirai par prendre ici. Mais cela ne durera pas, et le comte Norberg, que j'attends...

RODOLPHINE.

Et ici vous reprenez votre liberté tout entière; ici on est heureux d'aller au-devant de vos désirs, de faire votre volonté. Que ne vous laissait-on tranquille et oublié dans votre principauté!

HERMANN.

Oui, où j'étais si facilement heureux entre la chasse, la pêche et la douce culture des fleurs; me levant avec le soleil, me couchant un peu après lui. Des sujets! on n'en fait plus comme eux... Et puis dans ce temps-là, pour couronner tant de félicité, toi, Rodolphine, discrète et mystérieuse compagne, amie par le cœur, femme par le titre, mère pleine de préjugés, de complaisances folles, irréfléchies, de faiblesses, mais d'une tendresse adorable pour son fils.

RODOLPHINE, *à part.*

Assurément il sait quelque chose sur Wilfrid, il veut m'en parler. (*Haut.*) Peut-être eussiez-vous mieux fait, Hermann, d'avouer à l'envoyé des Etats du nord, quand il vint vous proposer d'épouser la reine de Suède, que vous étiez secrètement, mais légitimement, marié avec moi.

HERMANN.

Tu oublies que les Etats d'Allemagne ne me proposèrent pas ce mariage, ils me le signifièrent avec ordre d'y souscrire sur-le-champ. Ensuite, quel résultat aurait eu l'aveu public de notre mariage? qu'aurait-il empêché? Est-ce que la plupart des princes allemands ne sont pas ainsi que moi engagés dans les liens secrets de ces sortes de mariages appelés morganatiques, excellents aux yeux de la religion qui les consacre, bons devant la loi quand on a intérêt a les lui révéler?

RODOLPHINE.

Et nuls et sans valeur, mariages de comédie, lorsqu'on a un intérêt plus grand à les cacher pour contracter quelque haute alliance. Les enfants morganatiques deviennent ce qu'ils peuvent; on ne s'en occupe plus, on évite d'en parler. (*A part.*) J'affronte le péril : voyons s'il s'agit de Wilfrid.

HERMANN.

On s'en occupe, on est bien forcé de s'en occuper quelquefois.

RODOLPHINE, *à part.*

Il sait qu'il est à Stockholm.

HERMANN.

Moi, j'ai mieux fait. En subissant la tyrannique nécessité d'un second mariage, je t'ai envoyée ici avant d'y venir moi-même; sous le prétexte si naturel de conserver mes habitudes de botaniste, je me suis réservé le droit de m'entourer des personnes qui dans ma principauté du Danemarck m'aidaient à cultiver mes fleurs; et tu es pour moi, Rodolphine, le plus doux souvenir de la patrie. Tu es pour moi la patrie même.

Il prend la main de Rodolphine.

RODOLPHINE.

Moins votre fils.

HERMANN.

Maintenant, Wilfrid n'est plus si loin de nous; Upsal et Stockholm se touchent.

RODOLPHINE.

Je le croirai toujours trop loin.

HERMANN.

Une mère! sur ses genoux un enfant est encore trop loin de sa bouche. Wilfrid est ici.

RODOLPHINE, *à part.*

Il le savait. (*Haut.*) Qui vous l'a dit?

HERMANN.

Il est ici, je le sais.

RODOLPHINE.

Eh bien, oui, depuis trois mois il est à Stockholm.

HERMANN.

Quoi! malgré ma défense! sa place est-elle ici? à Stockholm, foyer du vice, où, s'il échappe au gouffre du jeu, il se laissera entraîner par quelque passion plus funeste encore. (*A part.*) Si elle savait ce qui me fait parler ainsi!

RODOLPHINE, *à part.*

Je ne sais que penser de sa sévérité. (*Haut.*) Je connais assez votre fils pour répondre de lui.

HERMANN.

Et qui me répondra de sa mère, dont il est l'idole? Dans notre intérêt à tous, il faut que Wilfrid s'éloigne aujourd'hui même de Stockholm, de la Suède.

RODOLPHINE.

Quoi! tout de suite, Hermann? malade, souffrant comme il est; mais c'est le tuer.

HERMANN.

Attendrai-je qu'il découvre que son père, le prétendu marchand de Dantzick, est le prince de Danemarck, devenu le mari de la reine de Suède?

RODOLPHINE.

Cela n'est pas à craindre, puisqu'il ne vous connaît pas. Wilfrid croit que son père navigue en ce moment sur les mers du nord, pour agrandir ses relations commerciales.

HERMANN.

Pour qu'il n'en sache jamais davantage, il s'embarquera ce soir pour l'Amérique; son passage est arrêté.

RODOLPHINE.

Alors, je partirai avec lui.

HERMANN.

Toi! partir! qu'as-tu dit?.. toi, me laisser! y songes-tu? et que deviendrais-je, seul, ici? qui écoutera mes plaintes? qui m'aimera?... Est-ce que je puis me passer de toi?

RODOLPHINE, *à part.*

Quelle idée! si le cœur du prince se souvenait, celui du père céderait peut-être, et Wilfrid resterait avec moi. (*Haut.*) Vous me pressez trop

fort la main. Vous devez faire crier la reine, si vous la lui serrez ainsi.

HERMANN.

La reine. . la reine... on ne serre pas la main à la reine; ce n'est pas l'usage. Sur mon honneur, je n'avais jamais remarqué combien la tienne est blanche, délicate.

RODOLPHINE.

Vous la préférez donc à celle de la reine? c'est fort obligeant pour moi... Wilfrid restera bien encore huit jours ici.

HERMANN.

Soit. Est-ce que je ne te préfère pas à toutes les femmes du monde?

Il cherche à baiser la main de Rodolphine.

RODOLPHINE, *l'arrêtant.*

Prendre la main, c'est de l'amitié.

HERMANN.

Baiser la main, c'est du respect. (*Rodolphine retire sa main.*) Voyons, passons un traité; je te laisse ton fils pendant trois mois.

RODOLPHINE.

C'est un devoir, Hermann, de votre part; mais je vous en remercie... continuez : vous me laissez mon fils pendant un an.

HERMANN.

J'ai dit trois mois.

RODOLPHINE.

Non, un an.

HERMANN.

Accordé. Écoute mes conditions, maintenant.

RODOLPHINE.

Prince, je vous écoute.

HERMANN.

Prince!... l'étiquette me poursuit partout... Je fuis une reine, j'en trouve une autre.

RODOLPHINE.

Achevez donc... Wilfrid restera deux ans ici, et pour récompense, vous exigez de moi...

HERMANN.

Parle-moi comme à ton frère, comme à ton fils, comme à Claus; ne me dis pas vous.

RODOLPHINE.

Pauvre Hermann!

HERMANN.

Que j'entende sortir de ta bouche notre doux langage d'autrefois, lorsque nous étions ensemble, lorsque j'étais heureux.

RODOLPHINE.

Eh bien, Hermann, tu consens à ce que ton fils ne me quitte jamais.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CLAUS.

CLAUS.

Prince, une grande nouvelle.

HERMANN.

Qu'est-ce donc?

CLAUS.

Cette tulipe si rare, que nous avons eu tant de peine à transporter d'Allemagne...

HERMANN.

Parle! je suis prêt à tout; est-elle morte?

CLAUS.

Elle est éclose.

HERMANN.

Ciel!

CLAUS.

Elle est magnifique; des couleurs superbes.

HERMANN.

Vraiment!... je cours la voir, l'admirer. Quelle gloire! J'aurai le grand prix cette année au concours de Harlem. (*Il revient.*) Écoute, Claus; le comte Norberg doit se rendre ici; va sur le perron; dès qu'il se présentera, rentre et agite cette sonnette qui correspond à la serre des tulipes, et je reviendrai aussitôt.

CLAUS.

Oui, prince.

HERMANN, *à part.*

Quand j'ordonne qu'on me commande, je dois être à peu près sûr d'être obéi. (*Haut.*) Quel bonheur! ma tulipe est sauvée.

Hermann et Claus sortent tous les deux, l'un à droite l'autre à gauche.

RODOLPHINE, *seule.*

Ma victoire sur Hermann m'impose le devoir de veiller plus étroitement encore sur Wilfrid... Je prends sa conduite sous ma responsabilité maternelle. Ses fautes justifieraient les craintes de son père. Je le verrai, je lui parlerai. Mais j'entends marcher; on vient, c'est lui.

SCÈNE VI.

RODOLPHINE, WILFRID.

WILFRID.

C'est moi, ma mère!

RODOLPHINE.

Comme vous êtes triste! que je vous trouve pâle!

WILFRID.

Ma blessure au bras me fait toujours souffrir.

RODOLPHINE.

Il ne vous est rien arrivé de fâcheux, pendant votre absence?

WILFRID.

Pourquoi cette question, ma mere, et votre air effrayé?

RODOLPHINE.

Les mères, vous le savez, ont des craintes folles. Je ne vous ai pas entendu rentrer la nuit dernière, il me semble.

WILFRID.

Il était un peu tard, en effet, quand je me suis retiré, et comme on avait oublié de fermer la grille, je suis rentré au château sans que vous ayez entendu sonner.

RODOLPHINE.

Oh ! alors tout s'explique (*A part.*) Comme il réussit mal à me tromper! (*Haut.*) Mais au lieu d'être toujours dehors et de vous épuiser à marcher de longues heures dans la ville, que ne restez-vous plus souvent ici, où le repos et mes soins affectueux vous guériraient si vite?

WILFRID.

Je vous assure, ma mère, que cette blessure est la seule cause de mes inquiétudes. J'ai besoin d'en oublier les douleurs dans les distractions de l'absence.

RODOLPHINE.

Vous me trompez, Wilfrid ; ce n'est pas au bras qu'est votre plus grand mal.

WILFRID.

Quand vous me regardez ainsi, je ne puis mentir.

RODOLPHINE.

Vous aimez.

WILFRID.

Vous l'avez deviné.

RODOLPHINE.

Je n'ai rien deviné; vous me l'avez dit, votre silence a parlé. Heureuse mère, je suis sauvée; j'ai le secret de mon fils... Et le nom de ma rivale? (*Wilfrid ne répond pas, il soupire.*) Wilfrid, vous vous taisez... Vous avez trop de noblesse au cœur, mon Wilfrid, pour que je voie dans votre silence et dans vos soupirs la crainte d'avouer une passion indigne de vous.

WILFRID.

Celle que j'aime est simple et belle, ma mère; je ne sais point pourquoi je l'aime, mais je l'aime !.

RODOLPHINE.

Eh bien, je ne vois pas dans tout ce que vous dites de quoi vous attrister si fort... Attendez donc, amoureux sans patience; elle vous aimera à son tour. N'êtes-vous pas assez beau pour lui plaire? Où avez-vous rencontré cette femme adorée? où avez-vous vu cette divinité sur la terre?

WILFRID.

Je l'ai vue dans la rue, un jour qu'elle passait, et que j'avais relevé la tête pour regarder le ciel.

RODOLPHINE.

Quelle importance vous donnez, mon Wilfrid, à la passion que vous a inspirée en passant une jolie femme, qui porte un petit bracelet d'or pour couronne au-dessus de ses armes! Ne soyez donc pas si ténébreux pour une baronne.

WILFRID.

Une baronne! Vous ne m'avez pas compris.

RODOLPHINE.

Ou bien une vicomtesse; l'erreur n'est pas grave... mettons quelques perles de plus à son diadème.

WILFRID.

Si ce n'était qu'une vicomtesse!

RODOLPHINE.

Dites-moi tout de suite que vous aimez une duchesse, et ne me faites pas chercher davantage.

WILFRID.

Une duchesse!

RODOLPHINE.

Cette fois, Wilfrid, votre sourire me confond. Qu'est-ce donc que cette femme?

WILFRID.

Un ange!

RODOLPHINE.

Ah! vous me rassurez; j'aime mieux cela. Je comprends maintenant pourquoi c'est en levant les yeux au ciel que vous l'avez vue. Vous a-t-elle remarqué, du moins?

WILFRID.

Entre elle et moi il se place tant d'hommes bruyants et armés quand elle traverse la ville en grande pompe, et elle court si vite sur son cheval le long de nos parcs, lorsqu'elle va seule, que je ne l'aperçois jamais que comme une ombre. J'ai beau m'efforcer de courir, pour lutter de vitesse, j'arrive toujours trop tard. Peine inutile! efforts du naufragé! Déjà bien loin devant moi, à l'horizon qui se referme, roulent des nuages de poussière, et dans cette poussière à peine distingue-t-on, soleil du char qui la porte, des roues dorées, dont l'éclat s'efface, dont le bruit s'éteint... Puis rien! Autour de moi le silence, près de moi une pierre : je m'y asseois et j'attends que mon souffle soit revenu dans ma poitrine, que mon cœur ait cessé de battre.

RODOLPHINE.

Wilfrid, vous me faites peur.

WILFRID.

Si, l'attendant sur son passage, je veux écarter la foule pour contempler de plus près son visage céleste, un sabre me repousse, une voix me crie : Passez au large!

RODOLPHINE.

Dieu ait pitié de votre mère! vous aimez la reine! (*A part.*) Je suis perdue!

WILFRID.

Si pendant la nuit je m'avance à pas soupçonneux dans l'ombre que fait son palais, pour ne laisser qu'un mur entre elle, qui m'ignore, et moi qui souffre, pour n'avoir qu'elle entre le ciel et moi, la sentinelle éveillée relève l'arme et me crie: Passez au large!

RODOLPHINE.

Ah! ils me le tueront un jour!

WILFRID.

Une fois, pourtant, je fus heureux, ma mère. Une émeute terrible hurlait autour de sa voiture, dont le dôme fragile craquait sous le poids du peuple. Je me hâte, je déchire la foule, je me fais jour, je traverse l'escorte, et plus fort que les bras du peuple, que les dragons, dont les sabres ploient sur ma poitrine, courent dans mes cheveux, je monte sur une roue et je me trouve à côté de la reine. Debout sur cette roue, où mes pieds chancelaient, je ne sais ce que j'ai dit à l'émeute; mais l'émeute s'est retirée, les dragons se sont élancés sur la chaussée, et la voiture de la reine... je m'étais oublié sur la roue... la voi-

ture a couru. Cette fois, je n'ai pas entendu crier: Passez au large! J'étais sous les pieds des chevaux!

RODOLPHINE.

Vous êtes un méchant, Wilfrid, vous n'aimez plus votre mère. (*A part.*) Il me dit tout, pauvre enfant!... Il ne sait pas qu'il me tue en parlant ainsi.

WILFRID.

Moi! je vous aime plus que jamais; et ma tendresse pour vous s'accroît de toute mon adoration pour elle. Vivre pour vous, mourir pour elle!

RODOLPHINE, *à part.*

Mourir! il veut mourir!... Oui, ce poison, ces pensées de destruction!... De la prudence, malheureuse mère, de la prudence! (*Haut.*) Mais, mon Wilfrid, mon fils, n'y songez-vous pas? La reine est mariée!

WILFRID.

Voilà que vous raisonnez avec mon délire! N'eût-elle pas été mariée, est-ce que la reine m'aurait aperçu? Et m'eût-elle aperçu, est-ce qu'elle eût daigné laisser tomber un regard favorable sur le fils d'un obscur marchand de Dantzick? Elle eut étouffé un sourire dans son mouchoir, et lancé la raillerie et le mouchoir par la portière de sa voiture.

RODOLPHINE.

Vous voyez donc, mon fils, combien vous rêvez une chose impossible, fatale, monstrueuse! Renoncez-y; tout est péril, tout est mort, tout est déshonneur dans votre coupable chimère.

WILFRID.

Péril, déshonneur, mort, qu'importe! je l'aime! je l'aime!

RODOLPHINE.

Eh bien, sachez donc... Des pas dans cette galerie! (*A part.*) Merci, mon Dieu! j'allais tout lui dire; Hermann seul doit tout savoir. (*Haut.*) Wilfrid, cessez d'aimer la reine, il y va de ma vie...

Elle sort précipitamment.

WILFRID, *seul.*

Il y va de sa vie!... que veut dire ma mère par ces paroles? Je l'aurai effrayée par la démence de ma passion. Mais enfin, quel est le danger que je cours en aimant la reine?

SCÈNE VII.

WILFRID, PALMER.

PALMER.

Quel danger! je viens vous le dire.

WILFRID.

Que vois-je?... l'homme à qui ce matin...

PALMER.

Vous avez donné votre bourse, et qui vient vous la rendre.

WILFRID.

Déjà! mais vous sembliez, il y a à peine quelques heures, dans une position assez difficile... Cet or...

PALMER.

Je voudrais l'avoir gagné au jeu; le choix des moyens ne m'a pas été laissé. La source n'en est pas moins pure: je le tiens du comte Éric, à qui je ne le rendrai pas. Il peut compter sur ma probité.

WILFRID.

Le premier ministre!

PALMER.

Sans doute, c'est mon meilleur ami; il m'a fait d'abord arrêter.

WILFRID.

Et pour quel motif?

PALMER.

Heureux âge que le vôtre, où l'on demande encore le motif d'une arrestation! Pourtant Éric en avait un. Ne me le demandez pas... Il m'a fait de sincères excuses; nous nous sommes serré la main, et dans sa main il y avait vingt mille livres en billets de banque.

WILFRID.

Vingt mille livres!

PALMER.

Un simple à-compte... Ce qu'on me doit n'entrerait pas dans le vaisseau qui m'a ramené. Mais patience jusqu'à ce soir.

WILFRID.

Mais qui êtes-vous donc?

PALMER.

Je ne le saurai que ce soir... Maintenant, je suis votre ami et toujours votre obligé, et à ce titre je viens vous donner un avis et un conseil. L'avis est sérieux, très-sérieux.

WILFRID.

Quel est-il?

PALMER.

De vaincre, de surmonter, d'étouffer votre amour pour la reine. Le conseil est plus gai que l'avis; ce conseil est de vous créer une passion nouvelle, accommodante, facile. (*Il prend Wilfrid sous le bras.*) Voulez-vous souper avec moi ce soir?

WILFRID.

Souper avec vous? Pourquoi?

PALMER.

Pour souper... Nous ne serons pas seuls. Je ne suis pas tellement dépaysé que je ne puisse trouver encore à Stockholm, dans quelque réunion respectable, une cantatrice italienne, une princesse portugaise, une danseuse française et une duchesse espagnole. Nous souperons aux Quatre-Nations. Pendant deux mois le même régime, et vous êtes guéri.

WILFRID.

Je ne veux pas guérir!

PALMER.

Vous ne savez pas ce que vous refusez.

SCÈNE VIII.

WILFRID, DONALD, PALMER.

DONALD.

Je te cherche, Wilfrid; le cercle est assemblé.

PALMER.

Un cercle politique?

DONALD.

Pour qui nous prenez-vous?... Le cercle des chevaliers de la reine?

PALMER, *à part.*

Des chevaliers de la reine!... Qu'est-ce que cela?...

DONALD.

On n'attend plus que toi. Il y a convocation extraordinaire pour le bal costumé donné par la reine : nous avons résolu qu'un de nous y entrerait.

PALMER, *à part.*

Un bal chez la reine!

WILFRID.

Oh! aller à ce bal! voir la reine! passer près de la reine! danser peut-être avec elle! et en dansant avec elle tenir sa main dans la mienne! Ce bonheur me rend jaloux, envieux. Mais comment pénétrer dans ce bal?

DONALD.

Un de nous y entrera, te dis-je... Écoute: dans son goût exquis, la reine a décidé ce matin que chaque dame d'honneur aurait dans ses cheveux une fleur naturelle, image de la fleur peinte dans ses armes, et que chaque homme portant à la boutonnière la fleur adoptée par l'une de ces demoiselles d'honneur serait de droit son chevalier pour toute la soirée.

WILFRID.

Quelle fleur a choisie la reine?

DONALD.

Là était le mystère; mais un de nos espions a surpris le secret à un domestique de la cour.

WILFRID.

Quelle est cette fleur?

PALMER, *qui s'est assis dans un fauteuil.*

Oui, quelle est cette fleur?

DONALD.

Qui êtes-vous, monsieur?

PALMER.

Un chevalier comme un autre, un vieil admirateur des charmes de la reine; membre correspondant du cercle, si vous ne l'acceptez pas comme un titulaire. Poursuivez; quelle est cette fleur?

DONALD.

La rose Dorothée, ainsi appelée d'un des noms de la reine. C'est aujourd'hui la plus rare parmi les espèces les plus rares. Dix roses Dorothée seules se trouvaient ici dans les serres de Rosendal. La reine ayant fait cueillir la sienne, neuf de ces roses restaient encore.

WILFRID.

Et ces neuf autres?

DONALD.

Le cercle des chevaliers les a achetées cent pièces d'or.

WILFRID.

Il les a donc?

DONALD.

Il ne les a plus; toutes ont été détruites par le cercle, excepté une.

WILFRID.

Et qui aura cette rose?

DONALD.

Celui que le sort favorisera. Les noms sont dans l'urne... Viens donc tenter le sort, Wilfrid.

WILFRID.

Et avec cette rose on pourra dire à la reine: Je suis votre chevalier!

DONALD.

Sans doute.

WILFRID.

Allons! je tirerai avec cette main écrasée; elle me portera bonheur, si le sort est juste.

PALMER, *prenant Wilfrid à part.*

Un mot.

WILFRID.

Ne me retenez pas.

PALMER, *à Wilfrid.*

Un seul mot. Puisque vous ne voulez pas user du moyen de guérison que je vous ai proposé, je vais vous en dire un autre. J'admets que vous gagniez la rose Dorothée.

WILFRID.

Plaise au ciel!

PALMER.

Que vous parliez à la reine, et qu'elle vous réponde; que vous lui disiez votre amour, et qu'elle vous écoute encore.

WILFRID.

Est-ce que cela est possible?

PALMER.

Tout est possible. Savez-vous alors ce qui vous arrivera?

WILFRID.

Je n'y ai jamais pensé.

PALMER.

On vous tuera.

WILFRID.

Et qui?

PALMER.

Moi.

WILFRID.

Et c'est pour cela que vous m'avez retenu? Viens, Donald. Avoir la rose, et après qu'il ne me soit pas même fourni un tombeau si je meurs de joie ou d'un coup de poignard.

Wilfrid et Donald sortent; ils laissent Palmer seul.

PALMER.

Comme c'est confiant, comme c'est pur! Cela mériterait de ne jamais mourir. Cependant, il a ma promesse.

SCÈNE IX.

WILHEM, PALMER.

WILHEM.

Ne soyez pas surpris, monsieur le major.

PALMER.

Vous avez trop bonne opinion de vous-même, monsieur; rien ne me surprend plus.

WILHEM.

Je vous ai suivi : j'attendais que vous fussiez seul; vous me reconnaissez?

PALMER.

Je vous ai vu ce matin dans le cabinet du comte Eric, auprès du baron Christian.

WILHEM.

Qui vous prenait pour un fou, pour un conspirateur; moi je vous crois...

PALMER.

Dispensez-vous de l'excuser...

WILHEM.

C'est que personne, à l'heure, qu'il est ne connaît mieux que moi les particularités de votre vie.

PALMER.

La prétention serait une haute impertinence si elle n'était la plus folle des témérités.

WILHEM.

J'ai besoin, je le vois, d'inspirer quelque confiance à votre seigneurerie. Il vous faut des preuves? soit. Pour vos compagnons de plaisir vous vous nommiez, dans votre jeunesse, le major Palmer; dans l'Inde vous prîtes le nom de Karl et quelquefois de Karleston. De tous ces noms, pas un n'est réellement le vôtre. N'est-ce pas la vérité?

PALMER, *à part.*

Il me confond. (*Haut.*) Quelqu'un m'a trahi auprès de vous. En effet, vous m'inspirez déjà beaucoup plus de confiance.

WILHEM.

Vous enlevâtes à Singapore, il y a huit ans, la femme d'un prince maratte.

PALMER, *bas.*

Je suis pris. (*Haut.*) C'était un prince détrôné.

WILHEM.

Vous la gardâtes six mois.

PALMER.

Mais après je la lui rendis avec tous ses titres.

WILHEM.

N'est-ce pas encore la vérité?

PALMER.

A faire peur.

WILHEM.

Dans votre traversée de Calcutta à Stockholm, vous avez dompté vous seul une révolte qui avait éclaté parmi l'équipage.

PALMER.

Je m'ennuyais à bord; vous savez aussi cela! et je ne suis arrivé que de ce matin.

WILHEM.

Je vous ai dit quelques mots de votre passé; le présent, le voici : le comte Eric, après vous avoir fait venir de la maison des fous, après vous avoir retenu dans son cabinet le plus longtemps qu'il l'a pu, vous a laissé sortir avec une apparente liberté.

PALMER.

Je ne suis donc pas libre?

WILHEM.

Un espion vous a suivi.

PALMER.

Oui, en venant ici un inconnu du même âge que moi m'a familièrement abordé dans la rue; il m'a entretenu du passé, nous avons renoué connaissance le verre à la main... Ah! c'était un espion!

WILHEM.

Et où est-il maintenant? où l'avez-vous laissé

PALMER.

Sous la table du cabaret où nous avons renoué connaissance. Continuez.

WILHEM.

En vous quittant, le comte Eric vous a donné rendez-vous, ce soir, à onze heures, sur les bords du lac, dans la cabane de Drake le pilote.

PALMER.

Allons! dites tout, dites le reste, dites l'avenir.

WILHEM.

Le comte Eric n'ira pas a ce rendez-vous.

PALMER.

Il n'ira pas! je m'y trouverai donc seul?

WILHEM.

Non. Quatre hommes vous y attendront pour débarrasser à tout jamais Eric de votre présence.

PALMER.

Un guet-apens!

WILHEM.

Pas moins, monsieur le major.

PALMER.

Quelle affreuse clarté vous jetez dans mon esprit! Je doute encore pourtant. Non, ce n'est pas possible. Vous me trompez.

WILHEM.

Vous ai-je trompé dans ce que je vous ai déjà dit?

PALMER.

Non... j'ai été véritablement un coup de foudre pour Eric. J'y pense. J'arrive, il me voit, ne me reconnaît pas d'abord, je l'excuse, je suis si changé! je me nomme; pas d'inquiétude, de la joie au contraire; il en a montré à l'excès en m'embrassant. Et comme il pleurait! il pleurait trop, lui, ce même Eric qui m'a retenu dans les marais de l'Inde pendant quatorze ans!

WILHEM.

Et qui en Suède a fait courir le bruit que vous étiez mort depuis quatorze ans.

PALMER.

Mort depuis quatorze ans! hardie, infernale invention d'Eric! c'est bien de lui. Mort d'abord, sauf à me le prouver si je reparaissais en Suède.

Oui, je me l'explique à fond maintenant; il était nécessaire que je fusse mort. Depuis ce qui est survenu pendant mon absence, j'ai dû être pour Eric, en me montrant à lui, un fantôme, un épouvantail. Il faut que je rentre sous terre! c'est juste, puisqu'il m'a fait passer pour mort. Oui, mais que faire? il est puissant, il est tout. Il me tient comme on tient un mort. Eh bien! je ne le suis pas, je ne veux pas l'être. Parlez; que voulez-vous de moi?

WILHEM.

Un homme qui irait ce soir à son bal.

PALMER.

Je suis cet homme.

WILHEM.

Deux regards que ne feraient pas baisser les siens.

PALMER.

Regardez-moi.

WILHEM.

Un bras qui ferait ployer son bras.

PALMER.

Le voilà.

WILHEM.

Si vous réussissez, vous aurez...

PALMER.

Je ne vous demande rien; quand on réussit on prend. Vous le haïssez donc, vous aussi?

WILHEM.

Par dévouement à mon pays.

PALMER.

C'est un prétexte comme un autre. Passons. Mais d'abord, qui êtes-vous?

WILHEM.

Le secrétaire du comte Norberg, membre du conseil des ministres, dont le comte Eric est le chef.

PALMER.

Ah! je comprends, entre confrères! il veut le renverser. C'est donc une bonne action que vous me proposez; je suis des vôtres : dites-moi vos moyens, j'ai les miens; unissons-les et agissons. Bourse commune, je joue pour deux.

WILHEM.

D'abord nous avons pour nous la justice de notre cause.

PALMER.

Ce n'est rien.

WILHEM.

Les ouvriers du port sont mécontents.

PALMER.

C'est quelque chose.

WILHEM.

Nous aurons surtout... mais j'entends du bruit; venez, je vous dirai tout.

PALMER.

Bruit ou non; un instant. A qui croyez-vous avoir affaire? Cartes sur table.

WILHEM.

A un homme avec lequel le comte Eric a autrefois commis quelques légèretés.

PALMER.

Vous deviendrez ministre; je vous suis.

WILHEM, *à part*.

Enfin, nous avons un chef.

PALMER.

Ah! grand politique! tu croyais, toi aussi, qu'il n'y a que les morts qui ne reviennent pas! Ils reviennent et en parfaite santé.

Ils sortent.

SCÈNE X.

CLAUS, LA COMTESSE DE LEUVENBOURG.

LA COMTESSE, *à part*.

C'est donc ici qu'il habite. (*Haut.*) Je suis du bal de la reine. Est-ce à vous, s'il vous plaît, que je dois m'adresser pour avoir la fleur dont je désire faire choix?

CLAUS.

A moi-même, madame.

LA COMTESSE.

Je croyais que c'était à madame Rodolphine.

CLAUS.

Elle me permet de la remplacer quelquefois dans le service. Est-ce une jonquille simple que désire madame?

LA COMTESSE.

Madame Rodolphine habite un palais charmant. Avec ses goûts simples elle s'y trouve heureuse, j'en suis sûre, si elle a surtout quelque ami, quelque parent pour animer sa résidence. N'a-t-elle pas d'enfant?

CLAUS.

Elle a un fils. Je cours chercher une jonquille simple pour madame.

LA COMTESSE.

Et son fils, partage-t-il les goûts studieux de sa mère?

CLAUS.

Monsieur Wilfrid est trop vif, trop pétulant pour toucher à nos fleurs. Il casserait un arbre.

LA COMTESSE.

A vingt ans?

CLAUS.

Il n'en a que dix-huit. C'est toujours une jonquille simple que souhaite madame?

LA COMTESSE.

Et vous disiez que monsieur Wilfrid, votre jeune maître, qui est si vif, si passionné...

CLAUS.

Oh! oui, très passionné. Nous arrêtons que c'est une jacinthe blanche que vous choisissez.

LA COMTESSE.

La carrière des armes serait sans doute dans ses goûts.

CLAUS.

C'est possible, madame. Prenez-vous ....

LA COMTESSE.

La marine militaire offrirait encore un champ vaste à son bouillant courage.

CLAUS.

Tenez, madame, ce n'est ni sur mer ni sur terre que monsieur Wilfrid songe à aller en ce moment.

LA COMTESSE.

Et où donc?

CLAUS.

Au bal de la reine.

LA COMTESSE.

Au bal de la reine, dites-vous?

CLAUS.

Oui, mais il faut être baron, duc, prince pour y être reçu.

LA COMTESSE.

Et son désir d'aller à ce bal est grand?

CLAUS.

Immense.

LA COMTESSE.

Il est si tard! le bal a lieu ce soir.

CLAUS.

Et s'il n'était pas si tard, vous pourriez.....

LA COMTESSE.

Je ne dis pas cela. Donnez-moi, donnez-moi promptement la fleur que vous disiez.

CLAUS.

Une anémone.

LA COMTESSE.

Une anémone. Soit! donnez!

CLAUS.

J'ai mieux qu'une anémone; une branche de jasmin de Virginie produirait un très-bel effet sur une parure de bal.

LA COMTESSE.

Encore une fois, une dernière fois, allez me chercher une fleur, la fleur qui vous plaira. Je vous l'ordonne.

CLAUS.

J'obéis madame.

Claus sort.

LA COMTESSE, *seule.*

Aurai-je le temps de faire ce que j'ai dans la pensée? (*Elle regarde l'heure à sa montre.*) Mon Dieu! qu'il est tard! Aller au château, chercher la personne que j'ai besoin de voir, écrire ou envoyer du château..... Et il ne revient pas!..... Puisqu'il ne revient pas..... partons! Encore dix minutes et il ne serait plus temps!

Tandis que la comtese sort par une porte, Claus entre par l'autre.

CLAUS.

Voilà, madame, une superbe branche d'amaryllis..... Elle n'est plus là. Voilà bien les femmes! elle a balancé entre toutes les fleurs de Rosendal, et elle est partie sans en emporter une seule. Pourquoi est-elle donc venue?..... Peut-être l'apercevrai-je encore par cette croisée. (*Il regarde par la croisée.*) Mais, je ne me trompe pas, c'est le comte Norberg qui vient. Et moi qui avais oublié la recommandation du prince Hermann. Sonnons vite. (*Il tire le cordon de la sonnette.*) Ah! les voici tous les deux. Le comte Norberg et le prince Hermann..... Je me retire.

SCÈNE XI.

HERMANN, NORBERG.

NORBERG.

Je supplie votre gracieuse majesté d'excuser le dérangement que je lui cause.

HERMANN, *confus.*

J'étais occupé à donner quelques soins à mes fleurs..... je..... j'arrosais; c'est mon plaisir. (*A part.*) Comme il m'appelle majesté! Il se trompe.

NORBERG.

Votre majesté a-t-elle réfléchi à l'entretien que nous avons eu?

HERMANN.

Oui, vous m'avez ouvert les yeux..... Ainsi la reine et le comte Eric s'entendent pour m'écarter du trône?

NORBERG.

Sans compter ces jeunes femmes qui sont l'armée dont la reine et le comte Eric sont les chefs.

HERMANN.

Ces dames sont donc bien influentes malgré leur teint si délicat?

NORBERG.

Ces dames ont des cousins, des frères, des amis placés ou à placer.

HERMANN.

Mais alors à vous en croire.....

NORBERG.

J'ai vu moi-même, majesté...

HERMANN.

Que ces dames avaient des.....

NORBERG.

Elles en ont.

HERMANN.

Et des preuves?

NORBERG.

La comtesse Banner doit porter ce soir au bal dans ses armes une pervenche éclose sur un champ d'azur, et le baron de Horn, son admirateur.....

HERMANN.

C'est ce que je vais savoir tout de suite. (*Il va prendre le registre sur la table.*) On inscrit dans ce livre, à côté du nom des seigneurs, les fleurs qu'ils ont emportées d'ici. (*Il lit.*) « Le baron de Horn a fait cueillir une pervenche. » Comte, c'est on ne peut plus exact. Et quel est celui qui portera ce soir une fleur semblable à celle de la reine?

NORBERG.

J'ai appris ce matin que la seule rose Dorothée qui existât..... c'est la fleur, prince, choisie par la reine..... allait être tirée au sort par les membres du cercle des chevaliers de la reine.

HERMANN.

Et qui l'a gagnée?

NORBERG.

Votre majesté.

HERMANN.

Je n'y étais pas.

NORBERG.

On y était pour vous.

HERMANN.

Qui donc?

NORBERG.

Cinq mille livres..... Nous avons acheté le hasard.

HERMANN.

Vous avez gagné un membre?

NORBERG.

Qui a gagné la rose. J'aurai l'honneur de la remettre à votre majesté. Devant Eric, devant toute la Suède représentée par sa noblesse, vous l'offrirez ce soir a la reine et vous aurez ainsi l'honneur d'être son chevalier..... Ce triomphe ironique confondra votre ennemi, le comte Eric... C'est avec le bon sens qu'on tue les gens d'esprit. Eric mourra de honte, le dard restera, (*A part.*) Wilhem et son aventurier feront le reste.

HERMANN.

C'est un trait de génie.

NORBERG.

Je n'ai pas encore dit à votre majesté le motif qui m'appelle ici.

HERMANN.

Je vous écoute.

NORBERG.

J'ai pénétré dans les projets les plus ténébreux du cercle des chevaliers de la reine, protégé par le comte Eric, et je tiens un billet qui vient d'être écrit à l'instant par un membre à un autre membre.

HERMANN, *prenant la lettre et l'ouvrant. A part.*

Encore Wilfrid!

Haut et lisant.

« Cher Donald!

» Je suis désespéré... Ce n'est pas moi, tu en as » été témoin, qui ai gagné la rose Dorothée... Je » ne verrai pas la reine ce soir à son bal... Mon » grand projet est donc manqué. » (*A part.*) Mais ce projet quel est-il? (*Haut et continuant.*) « Je ne t'en avais pas fait la confidence, mais tu » l'avais deviné. ... Combien de fois n'es-tu pas » convenu avec moi que la reine avait été forcée » de se marier au prince Hermann! Eh bien! ce » soir, en digne chevalier, je me proposais de la » venger... J'aurais jeté au milieu de ce bal un » outrageant défi au prince Hermann. Il porte » une épée, j'en ai une..... nous les aurions croi- » sées, et au même instant j'aurais perdu la vie » sous les yeux de la reine, ou je l'aurais rendue » libre. » (*A part.*) Béni soit le ciel! son nom n'est pas au bas de cette lettre! (*Achevant.*) « Cher Donald, un autre a été plus favorisé que » moi. Communique-lui mes projets, je lui en » laisse la gloire. » Comte Norberg, j'irai à ce bal.

NORBERG.

J'aurai donc l'honneur d'assister au triomphe qui vous attend sur les ruines du comte. (*A part.*) Eric, à toi la reine, à moi le roi. (*Haut.*) En me retirant je dépose mon respect aux pieds de votre majesté.

Il se retire.

HERMANN.

Rodolphine! Rodolphine!... pour que je lui parle de son fils.

SCÈNE XII.

HERMANN, RODOLPHINE.

HERMANN.

Arrive enfin!

RODOLPHINE.

Vous tremblez; qu'avez-vous?

HERMANN.

Lis! ton fils!

RODOLPHINE.

Vous m'effrayez.

HERMANN.

Mais lis... ton fils voulait... c'est la troisième fois que j'essaye de relire ce qui est écrit là, et je n'y parviens point.

Rodolphine lit, et après avoir lu elle déchire la lettre.

HERMANN.

Tu es donc sa complice?

RODOLPHINE.

Je suis sa mère. Il n'y a plus de preuves.

HERMANN.

Mais ce projet .. cette menace... ces intentions de Wilfrid!

RODOLPHINE.

Pourvu que vous ne le voyiez plus, que vous importe? Il disparaîtra; il ne sera jamais né; il sera mort pour vous. C'est lui! Je ne réponds de rien si vous ne vous retirez. Venez! venez, ou nous nous perdons tous les trois.

Elle l'entraîne chez elle.

HERMANN.

Mais cependant...

SCÈNE XIII.

WILFRID, *seul.*

Plus d'espoir! plus d'espoir! un autre que moi, un inconnu a gagné la rose Dorothée. Et celui-là verra la reine face a face; il sera toute la soirée le chevalier de la reine; et le sourire miraculeux et les paroles et l'existence de la reine pendant toute cette soirée seront pour lui. J'en rugis d'envie et de désespoir. Oh! je n'irai pas au bal de la reine!

SCÈNE XIV.

CLAUS, WILFRID

CLAUS.

A vous, monsieur, ce bracelet de la part d'une jeune femme qui sort d'ici.

WILFRID.

Un bracelet! une femme!

CLAUS.

Montrez-le, et on vous laissera entrer au bal de la reine.

WILFRID, *faisant un mouvement.*

Claus, prends garde de jouer avec ma douleur.

CLAUS.

Comme il est vrai que je vous aime autant que mon propre fils, avec ceci vous verrez le bal de la reine.

WILFRID.

Donne, Claus, donne!

CLAUS.

Je vous ai vu si triste de ne pas y aller, que j'ai dit à une jeune dame de la cour, venue tantôt à Rosendal pour choisir des fleurs, que vous lui seriez reconnaissant toute la vie si elle vous donnait le moyen d'entrer à ce bal.

WILFRID.

Elle t'a remis ce bracelet?

CLAUS.

Elle me l'a envoyé en me faisant dire que vous n'aviez qu'à le montrer pour que toutes les portes du bal s'ouvrissent devant vous.

WILFRID.

Oh! maintenant que je puis m'introduire dans ce bal, combien de mon sang et d'années d'existence ne donnerais-je pas pour posséder la rose Dorothée qui fera chevalier de la reine celui qui l'a gagnée! Il n'en était qu'une au monde.

CLAUS.

Il n'en était qu'une! qu'est-ce qui a dit cela? j'en connais deux magnifiques dans les serres de Fralster, où je les ai moi-même portées.

WILFRID.

Sur tes cheveux blancs, dis-tu vrai?

CLAUS.

N'allez pas le vérifier; Fralster est à quinze lieues de Stockholm.

WILFRID.

Il est midi; le bal de la reine n'aura lieu qu'à minuit. Adieu, Claus; en douze heures, on fait trente lieues à cheval, et si on ne les fait pas, on meurt.

Il sort.

CLAUS, *seul.*

Je ne l'ai jamais vu si exalté, si heureux. Enfin, il parlera à la reine.

SCÈNE XV.

RODOLPHINE, *entrant avec empressement,* CLAUS.

RODOLPHINE.

Wilfrid n'est plus là?

CLAUS.

Il est déjà bien loin, madame.

RODOLPHINE.

Bien loin! où donc est-il allé?

CLAUS.

A Fralster, chercher une rose Dorothée pour aller au bal de la reine.

RODOLPHINE.

A Fralster! tu lui as donc appris qu'il y en avait deux?

CLAUS.

Oui, madame.

RODOLPHINE.

Qu'as-tu fait, Claus? Sais-tu pourquoi il va à ce bal?

CLAUS.

Pour voir la reine.

RODOLPHINE.

Pour tuer le roi.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un magnifique salon de réception; au fond de la scène des galeries doubles sont pratiquées pour permettre aux personnages de disparaître sans quitter l'appartement et de se montrer de nouveau sans être annoncés. Découpées en trèfle et avec toutes la fantaisie orientale, ces galeries sont censées avoir des communications avec de nombreuses pièces destinées à contenir la prodigieuse affluence d'invités. Des rideaux somptueux cachent ces pièces au lever du rideau.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERIC, *seul, des papiers à la main. Plusieurs domestiques sont au fond à attendre ses ordres.*

ÉRIC, *aux Domestiques.*

L'amiral Nordland! (*Les Domestiques sortent.*) Il importe que l'amiral Nordland reçoive de moi seul ses instructions. (*Nordland entre.*) Vous allez mettre à la voile sur-le-champ. Vous vous tiendrez en panne. A une heure, cette nuit, on mènera à bord de votre frégate un prisonnier d'état que vous ne laisserez communiquer avec personne. Quel que soit le temps, gagnez la mer. Dix jours après votre départ, vous ouvrirez ces dépêches et vous exécuterez à la lettre ce qu'elles contiennent. Quoi que dise, quoi que fasse cet

homme, vous ne répondrez rien, vous ne lui demanderez rien, vous ne croirez à rien, vous ne croirez qu'à mes ordres. (*Nordland salue et sort.*) A deux heures, le vaisseau sur lequel Palmer sera embarqué voguera vers le pôle austral, et cette fois il ne reviendra pas. Mais le baron Christian tarde bien! Le lieu du rendez-vous n'est pourtant pas loin d'ici. J'ai hâte d'en finir avec cette affaire. Elle m'a foudroyé. Si c'était la seule encore! mais après Palmer, Norberg, Norberg, rocher ambitieux toujours levé devant moi; après Norberg, mon bal! ce bal qui va décider de ma fortune politique, de ma vie entière. Ah! voici le baron Christian, enfin.

SCÈNE II.

CHRISTIAN, ÉRIC.

ÉRIC.

Eh bien!

CHRISTIAN.

Tout est prêt, monseigneur. Les quatre hommes sont à leur poste. Une barque est amarrée dans l'ombre. A minuit, dès que le major Palmer se présentera à la cabane de Drake le pilote, il sera saisi, embarqué.

ÉRIC.

Il suffit. Le reste est l'affaire de l'amiral Nordland. Parlons d'autre chose. Et mon bal, baron Christian? J'ose à peine vous interroger. Votre zèle ne saurait triompher de l'impossible. Prévenu si tard que le fameux bal historique, dont toute la Suède s'occupe depuis un mois, n'aurait pas lieu chez la reine, mais chez moi, aurez-vous pu tout disposer, tout réunir, tout commander en si peu de temps?

CHRISTIAN.

Trois murs abattus pour ouvrir trois nouvelles salles dans les bâtiments voisins, un double escalier construit, quatre ponts jetés sur le jardin d'une aile à l'autre de l'hôtel, prouvent peut-être mon zèle à complaire à votre seigneurie.

ÉRIC.

Tout cela en trois heures!

CHRISTIAN.

Et avec l'aide de huit cents ouvriers. Des tentures, des tapis, des tableaux ont caché les traces de ce bouleversement, auquel, je l'avouerai à votre seigneurie, l'hôtel ne résistera pas, si des réparations promptes n'ont lieu.

ÉRIC.

Pourvu qu'il ne s'écroule que demain. Il me faut ma nuit. Quel épisode dans ma vie! quelle nuit! Moi, chargé de consoler l'aristocratie suédoise de la perte d'un bal chez la reine, et dans quelle circonstance... pour quel motif! Mais il faut que mon bal soit mémorable comme une bataille, que mon hôtel soit pendant douze heures Paris et Venise, qu'on doute de l'existence en la goûtant si neuve, si étrange et si belle.

Il sort.

SCÈNE III.

CHRISTIAN, WILHEM.

WILHEM.

Recevez mes compliments, baron Christian, si c'est à votre bon goût qu'est due la décoration miraculeuse des rues voisines de l'hôtel du comte Eric. On ne reconnaît plus le quartier; on n'est plus sur la terre.

CHRISTIAN.

Je n'ai fait qu'exécuter les ordres du comte. C'est un si beau jour dans sa vie politique! Le bal de la reine remplacé par un motif secret que j'ignore, par celui du comte Eric.

WILHEM.

Mais ne pensez-vous pas que les dames et les seigneurs appelés d'abord au bal de la reine pourraient ne pas profiter de la compensation offerte? c'est ma crainte.

CHRISTIAN.

On ferait un sanglant affront a la reine.

WILHEM.

Il est déjà tard!

CHRISTIAN.

On va venir en foule. (*A part.*) En vérité, il m'alarme.

UN DOMESTIQUE, *annonçant derrière le rideau.*

Messieurs les comtes Morner, Nackrey, Odencrantz!

CHRISTIAN, *avec joie.*

Enfin! entendez-vous?

WILHEM.

Cela ne tire pas à conséquence. Ce sont des invités du comte Eric.

LE MÊME HUISSIER, *annonçant toujours sans être vu.*

La société du baron de Horn.

WILHEM.

La nuance sera gaie. Toujours invitation du comte Eric.

CHRISTIAN.

Mais, écoutez! c'est un grand nombre de voitures qui arrivent.

WILHEM.

Ou qui s'en vont.

L'HUISSIER, *annonçant toujours sans être vu.*

Le comte et la comtesse Gedda.

Christian court recevoir.

WILHEM, *à part.*

Est-ce que l'huissier ne se trompe pas?

L'HUISSIER, *continue.*

Le baron et la baronne Brahé!

WILHEM, *à part.*

Le vent est bon en ce moment pour Eric. N'importe! le comte Norberg viendra aussi, et en bonne compagnie.

L'HUISSIER *ajoute.*

Le vicomte et la vicomtesse Platen! le baron et la baronne Raab!

WILHEM, *à part.*

Ah ça, est-ce que le major Palmer manquerait à sa promesse?... L'heure approche et je ne l'aperçois pas.

SCÈNE IV.

ERIC, CHRISTIAN, WILHEM.

ÉRIC, *entrant.*

Que la fête commence.

Les rideaux du fond s'ouvrent; on voit des salles richement décorées, on entend la musique; des domestiques circulent au milieu des invités tous masqués et déguisés.

CHRISTIAN, *prenant Eric à part.*

Monseigneur, le prince Hermann entre dans les salons.

ÉRIC.

Le prince Hermann! que vient-il faire ici? quel plaisir y chercher?

CHRISTIAN.

Celui du bal, sans doute, car il est déguisé et masqué.

ÉRIC, *à part.*

Au fond, j'aime mieux qu'il soit ici. (*Haut.*) Qu'on respecte, en ce cas, l'incognito qu'il désire garder, puisqu'il est si facile de le reconnaître.

CHRISTIAN.

Voyez, monsieur le comte, il vient de ce côté.

HERMANN, *en costume du temps de Louis XIII, un masque sur la figure, une rose à la main, traverse la galerie du fond en s'arrêtant avec lenteur devant chaque dame. A part.*

Je n'ai pas encore découvert la reine; je ne vois pas non plus le comte Norberg, qui pourtant m'avait promis de me devancer au bal du comte Éric. Continuons notre voyage. Comme le comte Norberg sera satisfait, quand il me verra ainsi déguisé! Personne ne me reconnaît; je ferai explosion.

Il continue à marcher et à inspecter chaque dame; il disparaît. Ici la musique des salons cesse, plus de monde arrive dans les galeries; les rafraîchissements circulent.

ÉRIC, *à part.*

Deux heures! Dans ce moment la frégate de l'amiral Nordland vogue vers un autre hémisphère, emportant Palmer et son secret.

En ce moment Palmer entre sous un costume excentrique, mais de bon goût, et va frapper sur l'épaule d'Éric.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PALMER.

PALMER.

Me voilà.

La musique cesse.

ÉRIC.

Palmer! toi ici! dans mon hôtel!

WILHEM, *à part.*

Enfin! le voilà!

ÉRIC.

Tu n'es donc pas allé au rendez-vous?

PALMER.

Ni toi non plus. Mais voilà ton excuse; tu donnes un bal. Pouvais-tu t'arracher à tes devoirs de maître de maison? J'ai deviné cela; aussi suis-je venu. Tu vas me dire ici ce que tu m'aurais dit là-bas.

ÉRIC.

Silence, Palmer, silence! tout ce que tu voudras, mais attends que nous soyons seuls. Point de paroles imprudentes. (*A part.*) Et la reine qui va venir!... (*A Christian.*) Que les danses reprennent. (*Haut.*) Des quadrilles nouveaux se forment dans d'autres salons, les tables de jeu sont dressées de ce côté; l'orangerie attend ses convives.

Tout le monde sort, excepté Éric et Palmer.

PALMER, *à part, pendant qu'Éric reconduit et salue les invités.*

Comme Éric a pâli, comme il a chancelé en me voyant! Son aspect seul m'eût dévoilé sa trahison. Sa fête n'en est pas moins divine. (*Apercevant Wilhem.*) Mon homme est ici. Je peux m'endormir dans la fête; au moment opportun il me réveillera.

La musique reprend.

SCÈNE VI.

PALMER, ÉRIC.

ÉRIC, *fermant les rideaux, à part.*

Quelle épouvantable surprise!

PALMER.

Où joue-t-on?

ÉRIC.

Mais comment se fait-il?

PALMER.

Où soupe-t-on?

ÉRIC.

Parlons d'affaires.

PALMER.

Volontiers. Dis-moi, parmi ces dames, en est-il quelques-unes que nous ayons adorées autrefois? nous avons beaucoup adoré! païens!

ÉRIC.

Puisque tu prétends essayer des plaisirs de mon bal, reprenons tout de suite nos négociations entamées, et terminons-les; puis sois tout à la fête.

PALMER.

J'y suis déjà.

ÉRIC.

Je ne suis plus ministre comme tantôt dans mon cabinet. L'ami seul veut traiter avec toi.

PALMER, *à part.*

Comme il choisit bien ses encouragements! (*Haut.*) Sur mon âme, j'ai beau me dire que tu es le même Éric des jours dorés de ma jeunesse, je ne puis parvenir à m'en convaincre. Toi, ministre! il faut donc s'attendre à tout!

Les Domestiques passent.

ÉRIC.

Il est pourtant indispensable que quelqu'un le soit. (*A part.*) Je crains à chaque instant de voir paraître la reine.

PALMER.

Mon intention n'est pas de te rabaisser; mais tu n'en as pas moins trompé mes espérances. Je croyais que la bonne, la folle vie l'emporterait chez toi comme chez tes amis, moi le premier. Toi seul as mal tourné.

ÉRIC.

Oui, parlons de toi, cher Palmer. L'exemple de nos amis, tous morts ou dispersés en quinze ans, t'engage à faire une bonne fin.

PALMER.

Une bonne fin! il n'y en a pas de bonne. Pourquoi finir? recommençons plutôt.

ÉRIC.

Nous n'avons plus vingt ans.

PALMER.

Hélas!

ÉRIC.

La princesse Dorothée est devenue reine; moi, je suis devenu son premier ministre.

PALMER.

Moi, je ne suis rien; mais en revanche, je n'ai rien.

ÉRIC.

Que veux-tu? parle. Ambitionnes-tu les honneurs? je te nomme gouverneur de la Finlande. Dis, tu pars demain.

PALMER.

Pour la Finlande! vulgairement nommée le royaume des ours.

ÉRIC.

Préfères-tu être nommé commandant d'Ostersund? ce soir même ta nomination.

PALMER.

Tu ne sortiras pas des Lapons.

ÉRIC.

Veux-tu être.....

PALMER.

Assez.

ÉRIC.

Propose.

PALMER.

Si je le voulais, je ne proposerais pas, j'exigerais...

ÉRIC.

Et quoi? (*A part.*) Je frémis!

PALMER.

Par exemple, le plus beau palais de Stockholm.

ÉRIC.

Tu comptes donc te fixer en Suède?

PALMER.

Apparemment. — Les plus rares chevaux dans mon écurie, et tous arabes.

ÉRIC.

Toujours à Stockholm?

PALMER.

Et où donc? en Laponie! La meilleure cave.

ÉRIC.

Et ensuite?

PALMER.

Voir la reine, lui parler seul et sans témoins.

ÉRIC.

Voir la reine! Sais-tu qu'à la fin je pourrais te renvoyer à l'endroit où tu étais ce matin.

PALMER.

Me renvoyer en prison! tu ne le peux pas. Je t'en défie.

ÉRIC.

Je ne le puis pas!

Les invités se promènent au fond.

PALMER.

Non, parce que tu es en prison toi-même. Le prisonnier, c'est toi dans ce moment-ci, et l'homme libre et puissant, c'est moi; et tu es dans une prison autrement forte, étroite, verrouillée et gardée que la tour de Karlston. Tes geôliers, tes murs de vingt pieds d'épaisseur, tes fossés pleins d'eau, tes sentinelles armées, ce sont tous ces grands seigneurs, comtes, marquis, ducs, princes qui sont ici, et qui entendraient ma voix si tu me forçais à l'élever pour dire ce que tu crains tant. Est-ce vrai, Éric?

ÉRIC.

Mais, Palmer!

PALMER.

Sois tranquille; un mot imprudent me ferait perdre tous mes avantages.

ÉRIC.

Quels avantages?

PALMER.

Quand tu seras à terre, je parlerai, s'il en est besoin.

ÉRIC.

Comment?

PALMER.

Tu ne voulais pas parler devant le monde, en voilà, et du meilleur. Pense à ta fête. (*A part.*) Moi, je pense à la mienne. (*Bas, à Wilhem, qui s'est approché.*) Est-ce l'heure?

WILHEM, *de même.*

Pas encore.

PALMER.

En ce cas, attendons l'heure.

ÉRIC, *qui a salué le monde, apercevant Christian.*

Baron Christian!

CHRISTIAN.

Monseigneur, à vos ordres.

ÉRIC.

Ordonnez que toutes les cinq minutes les valets présentent un verre de vin d'Espagne à cet homme, le major Palmer.

CHRISTIAN.

Oui, monseigneur.

ÉRIC.

Les plus grands verres et les vins les plus chauds.

CHRISTIAN.

J'ai entendu. Et rien qu'à lui?

ÉRIC.

Rien qu'à lui.

CHRISTIAN.

J'ai compris.

Il sort.

ÉRIC, *à part.*

Ce moyen-là d'abord. Je connais son ivresse; sa raison une fois domptée, il est à moi. Il ne faut pas qu'il voie la reine, il ne le faut pas.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE DE LEUVENBOURG, ERIC.

La comtesse de Leuvenbourg, masquée en domino blanc, entre sans se faire annoncer, prend Éric par le bras, tandis que les deux Dames qui l'ont accompagnée se mêlent à la foule, et le conduit jusqu'au devant de la scène, où en se démasquant elle lui dit :

LA COMTESSE.

Monseigneur, c'est moi.

ÉRIC.

Vous, comtesse?

LA COMTESSE.

Moi-même. Vous étiez loin de m'attendre?

ÉRIC.

L'honneur est grand, mais l'étonnement l'égale. La reine seule m'avait promis d'honorer mon bal en secret.

LA COMTESSE.

J'ai tant supplié la reine, qu'elle m'a permis de venir sous ce déguisement, qui est le même que le sien.

ÉRIC.

La reine est venue avec vous? Serait-elle ici?

LA COMTESSE.

Je ne la précède que de peu d'instants; elle posait son masque. Vous me quittez ainsi, comte?

ÉRIC.

Pour un instant. (*A part.*) Quel supplice!

LA COMTESSE.

Si tôt! c'est mal, comte... Vous voulez donc échapper à mes éloges, à celui des demoiselles d'honneur, mes compagnes?

ÉRIC, *à part.*

S'ils allaient se voir! (*Haut.*) Vous l'avouerai-je? une idée me préoccupe, m'inquiète. Si vous n'alliez pas rencontrer ici le choix, la dignité d'une réunion royale?

LA COMTESSE.

Eh! tant mieux! Quel mal vous vous donnez, cher comte, pour me dire que votre bal sera plus gai que ceux de la cour!

ÉRIC.

Il faut vous garder à ma fête. (*A part.*) Quelle fête! (*Haut.*) Vite! remettez votre masque, séparons-nous. Je vous laisse à toute la liberté du bal. (*A part.*) La reine est sans doute venue; mais à quel salon, à quel bosquet, à quel groupe la demander maintenant? Si j'allais ne pas la rencontrer! Cette idée me rend fou.

La foule continue à circuler. Plusieurs personnes s'approchent des deux compagnes de la comtesse de Leuvenbourg, et ont l'air de les intriguer.

LA COMTESSE, *à part.*

Je ne l'ai pas encore vu! Il est ici cependant. Caché dans la foule, il cherche des yeux la reine. Pauvre Wilfrid! quelle idée de courir ainsi après la peine, le désespoir! et moi-même, que viens-je faire ici? Je le plains; mais n'est-ce pas moi qui souffre?

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, WILFRID.

Il est masqué, a une rose à la main. Il examine chaque dame, et en remontant le théâtre, il rencontre la comtesse de Leuvenbourg.

LA COMTESSE.

Serait-ce lui?

Elle le suit des yeux.

WILFRID, *à part.*

Le bal de la reine a manqué; mes projets sont détruits peut-être... Et moi qui comptais voir face à face, dans cette nuit que je ne retrouverai plus, dans cette nuit de vie et de mort, ce que j'aime le plus au monde, la reine! ce que je hais le plus au monde, le prince Hermann. (*Haut.*) Êtes-vous ici depuis longtemps, madame?

LA COMTESSE.

Apprenez-moi, monsieur, s'il est d'usage de répondre à une pareille question parce qu'on est sous le masque.

WILFRID.

On peut avoir de la bonté sous le masque, et c'est un service que je vous demande. Mon sang qui bouillonne m'empêche de voir, et vous avez autour de vous un calme qui attire. Mes paroles vous disent assez, puisqu'elles vous ont froissée, que ma tête, que mon cœur souffrent.

LA COMTESSE, *à part.*

Je m'intéresse, je ne sais pourquoi, à cette franchise sauvage (*Haut.*) Je suis depuis une heure environ dans les salons du comte Éric.

WILFRID.

Recueillez bien vos souvenirs. Auriez-vous vu à la ceinture ou dans les cheveux de quelqu'une de ces dames une fleur semblable à celle-ci?

LA COMTESSE, *à part.*

C'est lui! c'est l'amoureux de la reine. (*Haut.*) Non, monsieur.

WILFRID.

Allons! encore une espérance menteuse! le sort est sans pitié! elle ne sera pas venue.

LA COMTESSE

Cette absence paraît vous affliger beaucoup.

WILFRID.

Elle me tue. Malgré trente lieues franchies, dévorées tout d'une haleine, pour aller en douze heures de Stockholm à Fralster, et revenir de Fralster à Stockholm, il me restait encore un peu de souffle dans la poitrine. La déception qui m'attendait au retour me l'enlève.

LA COMTESSE.

Trente lieues en douze heures !

WILFRID.

Pour rapporter de Fralster à travers la neige cette rose que je suis allé y chercher.

LA COMTESSE.

Ne vous laissez point ainsi abattre; demain on vous saura gré d'un tel effort chevaleresque, et l'on se fera pardonner l'absence.

WILFRID.

Demain, pas plus qu'hier, saura-t-elle si j'existe? demain, des valets décloueront ces tentures, descendront ces tableaux, ces lustres, rouleront cette immense fête, et tout sera éteint, enseveli. Ce soupir, ce frémissement, madame... Aimeriez-vous donc aussi sans espoir? Oh ! tenez, qui que vous soyez, vous avez calmé le désordre de ma pensée et appelé ma confiance. Un jour, vous aurez peut-être besoin d'un ami, d'une épée, disposez de moi.

Wilfrid se démasque.

LA COMTESSE.

Monsieur Wilfrid, remettez votre masque.

WILFRID, *le visage découvert.*

Mon nom! vous avez prononcé mon nom!

LA COMTESSE.

Vous aimez la reine. Pauvre jeune homme!

WILFRID..

Qui êtes-vous?

LA COMTESSE.

Le bracelet de la comtesse de Leuvenbourg vous a servi pour entrer?

WILFRID.

Mais qui êtes-vous?

LA COMTESSE.

Le bal a ses sortiléges.

WILFRID.

Oh! qui que vous soyez, dites-moi si la reine est ici ?

LA COMTESSE.

Non.

WILFRID.

Viendra-t-elle ?

LA COMTESSE.

Il est si tard, j'en doute maintenant.

WILFRID.

Douleur!

LA COMTESSE.

Vous l'aimez donc beaucoup?

WILFRID

Si je l'aime! un jour, au milieu d'une émeute, sa voiture m'a passé sur le corps.

LA COMTESSE, *poussant un cri.*

Ah!

WILFRID, *la prenant par le bras.*

Qui êtes-vous ?

LA COMTESSE.

Je ne suis pas la reine.

WILFRID.

C'est étrange! à votre cri, la douleur de mon bras a répondu; le cri et la douleur ont cru se reconnaître.

LA COMTESSE.

Est-ce que tout Stockholm ne sait pas votre dévouement?

WILFRID.

Le plus beau souvenir de ma vie!

LA COMTESSE.

Le plus funeste. La sédition emplissait la rue; pas d'issue... Vous montez sur la roue de la voiture; vous parlez, la populace rentre sous terre, la voiture part, vous tombez, votre sang coule.

WILFRID.

J'avais sauvé la reine !

LA COMTESSE.

Eh bien, ce n'était pas la reine!

Après avoir dit ces mots, la Comtesse veut s'en aller, mais elle est retenue par la Reine, toujours masquée, qui depuis quelques minutes s'était placée derrière elle et Wilfrid.

WILFRID.

Ce n'était pas la reine! O mon Dieu! et pour qui donc ai-je versé mon sang? Mais je connais la reine; je l'ai vue; c'était la reine, vous dis-je, c'était la reine. (*Il se tourne, il aperçoit la Comtesse de Leuvenbourg, et le domino qui porte la rose.*) Oh! ma tête! ma tête! Cette fleur dans vos mains, madame! c'est donc vous qui êtes la reine, madame? (*Wilfrid tombe à genoux, la Reine se démasque.*) Vous n'êtes pas la reine! (*Wilfrid, indigné, se lève et remet son masque.*) Être joué de la sorte! avoir plié le genou devant une femme inconnue! Et voilà donc comment devait finir ma dernière nuit d'espoir? Dédain pour moquerie.

Il jette la rose et sort.

LA COMTESSE.

Qui donc aime-t-il?

PALMER, *entrant et la ramassant.*

Quand j'étais jeune, j'avais de ces colères dont un nouveau venu mieux avisé profitait toujours.

SCÈNE IX

LA REINE, LA COMTESSE, PALMER, *suivi de deux Domestiques, l'un portant un verre sur un plateau, l'autre un flacon de vin.*

PALMER.

Offrez à ces dames ; ce n'est que du rhum.

LA COMTESSE.

Merci. (*Retenant la Reine, qui veut s'en aller.*) Oh ! restons, je vous en prie.

PALMER, *après avoir bu.*

Charmantes beautés; car vous devez être belles, mesdames.

LA COMTESSE.

Vous nous connaissez? (*A part.*) J'allais oublier que nous sommes masquées.

PALMER.

Quelle voix! je l'ai déjà entendue... mais où l'ai-je entendue? tout mon passé me monte au cœur. Parlez encore, madame, parlez.

LA COMTESSE.

Si cela doit vous rappeler un souvenir agréable. (*A la Reine, bas.*) Acceptons les conditions d'un bal masqué.

LA REINE, *à part.*

Folle enfant!...

PALMER.

Maintenant, je l'affirme, je vous connais.

LA COMTESSE.

J'en doute fort, monsieur, malgré ma voix.

PALMER.

Votre nom prononcé par moi vous trahira. Il s'agit de le dire. Là est la difficulté. Quel malheur d'en avoir tant aimé! cela fait tort plus tard à la mémoire. Seriez-vous Edith, et permettez-moi d'ajouter, l'amie de l'amiral Névil. (*La Comtesse se tait et retient la Reine.*) Non, vous êtes Sarah, que nous appelions dans le bon temps l'Hirondelle, parce que vous passiez le printemps à Stockholm, et l'hiver on ne sait où. (*Même mouvement de la Comtesse.*) Non, vous êtes Cécil, surnommée la distraite, parce qu'elle perdait toujours ses épingles.

LA COMTESSE, *bas, à la Reine.*

Je ne le comprends pas, mais en vérité il m'amuse.

LA REINE.

C'est assez; chère comtesse, partons! partons!

PALMER.

Qu'entends-je?... même voix... Oui, je le remarque à l'instant, même taille charmante.

LA COMTESSE, *bas, à la Reine.*

Ne me démentez pas. (*Haut.*) C'est ma sœur.

PALMER.

Je m'en doutais.

LA COMTESSE.

Vous connaissez donc deux sœurs qui nous ressemblent ?

PALMER.

Fatale question, qui me désabuse! elle n'avait pas de sœur celle que chacune de vous me rappelle.

LA COMTESSE.

Ainsi, monsieur, vous voilà une seconde fois retombé dans vos ténèbres.

PALMER, *les prenant toutes les deux sous le bras.*

Ah! ne vous réjouissez pas de ma déception; ce serait mal, très-mal. (*A la Comtesse de Leuvenbourg.*) Quoique je n'aie pas toujours été un sujet fort édifiant dans ma jeunesse, comme je vous le disais tout à l'heure, je n'ai pas moins senti naître en moi depuis mes malheurs certaine faiblesse, vous allez rire, pour les joies de la famille. Parlons bas : un sermon dans un bal est un intermède fort ridicule. Oui, si la vue d'un festin, le bruit des verres, les propos hardis m'exaltent, m'embrasent encore, il y a une portion de mon âme qui ne s'enflamme pas, qui reste sombre et froide au milieu de l'incendie, amas de poudre imbibée d'eau. J'ai dû pleurer là-dessus. Tenez! que je n'aie rien dit si vous êtes de ces dames que j'ai tant fêtées jadis. Dansez, sur ces paroles, qu'il n'en soit plus question. (*Un Domestique présente à Palmer un nouveau verre de vin.*) Je bois à vous, beautés mystérieuses. Mais pourquoi ces idées me viennent-elles, vous ayant l'une et l'autre sous le bras? je n'en sais rien, mais il me semble avoir deux cœurs en ce moment. Pardon encore, si vous êtes de celles qui ont brillé dans mon ciel étoilé! Mais, voyez-vous, à mes minutes de mélancolie, je donnerais, j'échangerais toutes les beautés de Venise, de Paris et de Dublin, la cave du fameux duc de Gotha, le bonheur au jeu du comte de Magdebourg, savez-vous pourquoi? pour un enfant de mon sang qui me dirait, en jetant ses petits bras autour de mon cou : Mon père je t'aime!

LA REINE *quitte brusquement le bras de Palmer et court arrêter Eric qui passe; elle dit d'une voix effrayée :*

Quel est cet homme, monsieur le comte?

SCÈNE X.

LES MÊMES, ÉRIC.

ÉRIC, *à part.*

Dieu! elle l'a vu!

LA REINE.

Quel est cet homme, monsieur le comte?

ÉRIC.

Plus bas, madame.

LA REINE.

Quel est cet homme, monsieur le comte

ÉRIC.

Contenez-vous, madame.

LA REINE

Il n'est donc pas mort, comme vous me l'aviez dit, comte?... Comte, c'est épouvantable! Il faut donc que je meure moi?

ÉRIC.

Le mal est grand, il est immense; il n'est peut-être pas irréparable. Une tempête a amené cet homme, une tempête l'emportera.

LA REINE.

Comtesse, suivez-nous!

Ils sortent tous trois; pendant ce temps, un Domestique fait boire à Palmer un nouveau verre de vin d'Espagne. Hermann, masqué, paraît, sa rose à la main, examinant chaque femme comme lorsqu'il est entré la première fois. Il descend jusqu'à la rampe, où Palmer l'attend d'un air railleur.

SCÈNE XI.

HERMANN, PALMER.

PALMER.

Est-ce un vœu que monsieur accomplit?

HERMANN.

Pourquoi cette question?

PALMER.

C'est que vous semblez aller en pèlerinage, marchant ainsi à reculons.

HERMANN.

Mon ami, je vais comme il me plaît. (*Il pousse un cri de surprise.*) Mais, que portez-vous donc à votre boutonnière?

PALMER.

Une rose, ainsi que vous pouvez voir.

HERMANN.

Et vous la portez sans doute pour quelque raison?

PALMER.

Mon ami. parce que cela me plaît, comme vous d'aller en biaisant.

HERMANN.

Cependant, monsieur, il ne peut y avoir ici deux roses exactement semblables.

PALMER.

J'allais me permettre, monsieur, la même réflexion. (*A part.*) Ai-je bien fait de la ramasser! Me voilà lancé dans une superbe intrigue.

HERMANN.

La mienne est la vraie.

PALMER.

Je vous assure que la mienne n'est pas fausse.

HERMANN.

Elles ne peuvent pourtant pas êtes vraies toutes les deux.

PALMER.

Pourquoi non?

HERMANN.

Parce qu'il n'en existe que deux de cette espèce: l'une, celle qu'a la reine; l'autre, celle que j'ai. La vôtre serait une troisième.

PALMER, *à part.*

La reine! est-ce que la reine peut être ici? Serait-ce la rose de Dorothée?... Aurais-je affaire à un fou, ou à un chevalier de la reine? dans tous les cas, ce n'est pas Wilfrid.

HERMANN, *à part.*

Me serais-je commis avec quelque aventurier?

PALMER.

Monsieur, qui êtes-vous?

HERMANN.

Je vous défie bien de le deviner; et vous?

PALMER.

Je vous donne mille ans pour soupçonner seulement qui je suis. Mais puisque nous voilà aussi instruits l'un que l'autre sur nos personnes, contestez-moi maintenant, si vous l'osez, le privilége auquel me donne droit cette rose.

HERMANN.

La reine décidera.

PALMER.

Je le veux bien. (*A part.*) Elle est donc ici?... (*Haut.*) Mais connaissez-vous la reine?

HERMANN.

Un peu. — Et vous?

PALMER.

Davantage. Je m'en rapporte toutefois à votre clairvoyance pour la découvrir dans la foule. (*A part.*) Oh! si je pouvais la voir!...

HERMANN.

Je n'aurai pas grand mérite à cela, puisqu'elle doit avoir à la main ou placée dans les cheveux une rose semblable à la mienne.

PALMER.

Ou à la mienne.

ÉRIC, *traversant la scène.*

Enfin, j'ai le moyen de nous en délivrer. Cette fois, Palmer, je te tiens. (*Apercevant Hermann.*) Le prince Hermann à présent.

HERMANN.

Voici quelqu'un qui saura nous dire de quel côté est la reine.

Il s'approche d'Éric et cause bas avec lui.

PALMER, *à part.*

Mais, je m'en souviens à présent, oui, j'ai parlé avec une dame qui avait une rose à la main; celle qui ressemble tant a sa sœur; charmantes sœurs, qui toutes deux m'ont rappelé... Est-ce que ce vin d'Espagne me travaillerait l'imagination? non! j'y ai à peine goûté du bout des lèvres. Il s'adresse à Éric... Éric m'aurait donc caché la présence de la reine chez lui. Il m'a caché tant d'autres choses!

Éric sort.

HERMANN.

Dans un instant nous verrons paraître la reine.

PALMER.

Enfin!

HERMANN.

Le comte Éric m'a assuré que sa majesté portait ses pas de ce côté. Monsieur est encore à temps de renoncer au défi qu'il m'a porté.

PALMER.

Plutôt renoncer à la vie... il est vrai que c'est la chose à laquelle je tiens le moins.

HERMANN, *à part.*

Sa fermeté me confond. (*Haut.*) Il n'est plus temps d'éviter la confrontation. Voici la reine.

SCÈNE XII.

PALMER, LA COMTESSE DE LEUVENBOURG, *masquée, une rose à la main*, HERMANN, *masqué.*

PALMER, *à part.*

Oui, c'est bien elle!... cette tournure, cette voix que je me rappelais... Oh! comment ne l'ai-je pas reconnue?

HERMANN, *en présentant sa rose à la Comtesse.*

Madame veuillez bien dire quel est celui de nous qui a acquis légitimement le droit de figurer à votre quadrille, comme votre cavalier d'honneur. Mon titre, le voici.

PALMER, *présentant sa rose.*

Et le mien, le voilà!

LA COMTESSE.

Mais les deux fleurs sont pareilles; une préférence serait une injustice.

HERMANN.

Il ne tient qu'à vous, madame, d'établir votre choix sur un motif différent.

PALMER.

C'est ce que je demande.

HERMANN, *à part.*

Voici le moment de le confondre. (*Il se penche ensuite à l'oreille de la Comtesse, et lui dit :*) Moi, je suis...

Il achève tout bas le reste de sa phrase.

PALMER, *à l'oreille de la Comtesse.*

Et moi, je suis...

Il termine tout bas comme Hermann.

LA COMTESSE, *riant aux éclats.*

Plaisanterie de bal masqué!

PALMER, *à part.*

Elle rit... Que faut-il donc pour la convaincre?...

LA COMTESSE.

On ne s'en offense pas, et vous voyez que, comme vous, je sais plaisanter.

Elle se démasque.

HERMANN.

C'était la comtesse de Leuvenbourg... Je respire!...

PALMER.

Et ce n'était pas la reine... Quelle est donc cette jeune dame?

LA COMTESSE.

Puisque vous avez trop de générosité l'un envers l'autre pour vous décider, je vous dégage. (*A part.*) Je crois avoir fait tout ce qu'on m'a recommandé... Éric et la reine ont donc voulu s'amuser aux dépens du prince Hermann? Au fait, nous sommes au bal.

WILFRID, *entrant.*

Vaines recherches! ni la reine ni le prince Hermann ne sont venus. Adieu, ma nuit d'espoir et de vengeance... Je n'ai plus qu'à mourir à cette place.

LA COMTESSE, *à Wilfrid.*

Votre main, monsieur; le quadrille royal va commencer.

WILFRID, *sortant de sa rêverie, s'élançant vers la Comtesse, et lui prenant la main.*

La reine!

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! c'est moi qu'il aime et qu'il prend pour la reine.

Ils sortent.

PALMER, *apercevant Wilfrid.*

Wilfrid ici! avec cette dame... Je m'y perds.

WILHEM, *bas, à Palmer.*

Voici l'heure.

PALMER, *de même.*

Je suis prêt.

ÉRIC, *entrant.*

Voyons l'effet de l'ivresse sur Palmer. (*Haut.*) Palmer, tu demandais, pour garder un éternel silence, le droit de résider à Stockholm?

PALMER.

Comme tu es solennel!... Je voulais cela d'abord.

ÉRIC, *à part.*

Comme il est dégradé! le vin ne lui cause plus d'ivresse! (*Haut.*) Ensuite, le droit de voir la reine seul, sans témoins.

PALMER.

Maintenant je veux davantage.

ÉRIC.

Davantage?

PALMER.

Et je l'aurai.

Ici on entend un grand tumulte dans les salons.

ÉRIC.

Quel est ce bruit?

PALMER.

Tu vas le savoir.

SCENE XIII.

LE VICOMTE PLATEN, LE BARON BRAHÉ, LE COMTE NORBERG, LE COMTE GEDDA, LE BARON RAAB.

Ils entrent précipitamment et en désordre, suivis des Invités.

NORBERG.

Le comte Éric! le comte Éric!

ÉRIC.

Me voilà.

NORBERG.

Stockholm est en insurrection; on danse ici, on se bat dans la rue.

Mouvement, cris d'effroi de tout le monde. Les danses cessent à l'instant. On entoure les Ministres. La foule accourt des autres salons.

ÉRIC, *à l'assemblée.*

Calmez-vous, calmez-vous, messieurs; ce n'est rien.

NORBERG.

C'est donc le bruit de votre fête qui vous empêche d'entendre les rumeurs de la sédition. Je vous dis que la ville s'est soulevée dans cette nuit d'ivresse pour vous et les vôtres.

PALMER.

Fête pour tout le monde, monseigneur; chacun s'amuse à sa manière.

ÉRIC.

Palmer avec mes ennemis!

PALMER, *bas, à Éric.*

Leur chef!

ÉRIC, *bas.*

Toi!

PALMER, *de même.*

Moi, que tu as déjà tué aux Indes, et qui pour cela n'ai pas voulu mourir cette nuit dans la cabane du pilote.

ÉRIC, *à part*

Il sait tout. (*A Palmer.*) C'est donc une lutte?

PALMER, *bas.*

A mort!

ÉRIC, *bas.*

Je l'accepte.

Pendant ce temps, la Reine, la comtesse de Leuvenbourg et Wilfrid, tous trois masqués, sont arrivés et ont pris place du côté d'Éric. Hermann, masqué, est passé du côté de Norberg. Le reste des Invités accourt.

ÉRIC.

Mais pourquoi la musique est-elle suspendue? je suis encore ministre.

NORBERG.

Trêve aux coups d'épingle, comte, quand les poignards luisent dans la rue. On crie partout : A bas le comte Éric! à bas la comtesse de Leuvenbourg! et, faut-il le dire aussi? on crie :A bas la reine! Savez-vous ce qu'on dit encore? qu'il faut investir le prince Hermann d'un pouvoir absolu.

HERMANN, *à part.*

Je ne croyais pas être si populaire.

WILFRID, *bas, avec rage.*

Le prince Hermann sur le trône!

ÉRIC.

Détrôner la reine! tout cela parce que je suis son premier ministre! On insulte, dit-on, la Suède, et je suis son tuteur! On menace la reine, et je dois la garder! J'en sais plus que vous, comte Norberg! vous avez oublié quelque chose. Les illuminations du palais de la reine devaient être le phare de l'émeute... J'ai mis le phare ici; c'était dire à l'émeute de passer chez moi, de me donner la préférence, ce qu'elle a fait. Voilà le secret de mon bal. Et l'on dit que je dors, que je me berce au bruit de la musique. Vieux léopard suédois, ici! montre tes griffes cachées sous la neige, fais voir comme tu sais mordre! Ouvrez cette croisée.

On obéit.

ÉRIC, *désignant un flambeau.*

Présentez ce flambeau à la croisée.

On présente le flambeau à la croisée de droite ; aussitôt on entend le canon.

TOUS.

Le canon! c'est le canon!

ÉRIC.

L'amirauté me répond. Oui, c'est le canon! et dans ce moment où sa grande voix couvre ma voix, tout le littoral résonne de ses coups; six cents lieues de côtes. Pas une sentinelle qui dorme! pas une batterie qui n'allonge ses canons! Suédois à vos pièces! approche qui pourra de ce vaisseau en feu, dont la poupe est ici et la proue partout! C'est ainsi que je danse, messieurs!

Ici on entend de grands cris sous la croisée de Palmer. Tout le monde s'émeut. L'agitation est au comble. Les Invités se forment par groupes effrayés.

WILHEM.

Le signal! donnez le signal!

PALMER, *allant ouvrir la croisée de gauche.*

J'ai ma croisée aussi. Regardez, messieurs, regardez de ce côté, ce sont les nôtres qui accourent, quarante mille bras! avant une heure ils auront remué la ville de fond en comble et l'auront jetée dans la mer!

ÉRIC, *bas, à Palmer.*

Palmer! Palmer! qu'as-tu fait?

PALMER, *bas, à Éric.*

Tu es vaincu; fuis, tu es perdu.

ÉRIC, *bas, à Palmer.*

Peut-être.

PALMER, *bas, à Éric.*

Je n'ai plus qu'un signal à donner, mon chapeau à lancer par cette croisée, qu'un homme à arrêter, toi! qu'un cri de ralliement à pousser : Le prince Hermann!

ÉRIC, *de même.*

Insensé! le prince Hermann, sais-tu qui il est?

PALMER, *de même.*

Que m'importe!

ÉRIC, *de même.*

Il est le mari de la reine! et le voilà!

Il montre Hermann à Palmer.

PALMER, *de même.*

Le mari de la reine! infernal Éric! comme tu m'as trompé! comme tu m'as joué!

ÉRIC.

Eh bien, ton peuple?

WILHEM, *haut.*

Oh! le signal, le signal!

Palmer court fermer la croisée, et dit à Wilhem en passant près de lui:

PALMER.

Mes affaires avant les vôtres.

WILHEM, *à part.*

Il nous trahit!

PALMER, *s'avançant rapidement vers Hermann, dit en le désignant :*

Celui-là, le prince Hermann, qu'on a fait le mari de la reine, apprenez...

Éric, aidé des Valets, se précipite sur Palmer, lui ferme la bouche avec un mouchoir et le fait enlever. La foule s'émeut et cache par son mouvement l'enlèvement de Palmer.

WILFRID.

C'est donc là le prince Hermann? (*Allant à lui et lui arrachant le masque.*) Moi, l'amoureux de la reine, prince Hermann, je t'insulte, je te défie!

La foule se précipite aussitôt sur le prince Hermann pour le défendre.

HERMANN, *portant la main à son épée.*

Laissez, laissez, je saurai bien me défendre, quoi qu'en disent Charles XII et ses statuts.

LA REINE, *se démasquant.*

Non, prince! moi, la reine, je veux qu'il soit fait prompte et sévère justice.

On se jette sur Wilfrid.

LA COMTESSE, *se démasquant.*

Malheureux! vous vous êtes perdu!

WILFRID, *regardant la Comtesse.*

Qu'entends-je? ô bonheur! ce n'est donc pas vous qui êtes la reine?

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOLPHINE, CLAUS.

RODOLPHINE.

Quel sinistre événement! le prince Hermann, disait-on, a été insulté.

CLAUS.

Oui, madame.

RODOLPHINE.

Que n'avons-nous pu pénétrer dans l'hôtel du comte Éric! mais des sentinelles partout! une armée! nous aurions été témoins de cette scène. Nous saurions tout. Et tu dis que Wilfrid n'est pas rentré?

CLAUS.

Pas encore, madame.

RODOLPHINE.

Où peut-il être? se trouvait-il au bal du comte Éric? lui qui n'a pas été prévenu à temps du contre-ordre de la reine! s'il y était, où sera-t-il allé en sortant? tu te rappelles ses intentions... Oh! c'est impossible!... Mais il ne revient pas... il ne rentre pas... Assieds-toi, Claus, fais comme moi.

CLAUS.

Vous êtes debout, madame.

RODOLPHINE.

Le sommeil, le froid, la fatigue m'ont un peu troublée. Claus!

CLAUS.

Madame.

RODOLPHINE.

J'en suis sûre, il est arrivé quelque malheur à mon fils.

CLAUS.

Non, madame. On vient; ce doit être lui.

RODOLPHINE, *apercevant la comtesse de Leuvenbourg.*

Non, ce n'est pas lui!

CLAUS.

C'est la jeune dame, celle qui a donné à monsieur Wilfrid le bracelet pour entrer au bal de la reine.

RODOLPHINE.

Elle ici! c'est pour mon fils. Laisse-nous.

Claus sort.

SCÈNE II.

RODOLPHINE, LA COMTESSE DE LEUVENBOURG.

RODOLPHINE.

Vous venez me parler de mon fils; que savez-vous de mon fils?

LA COMTESSE.

Du courage, madame; il est arrêté.

RODOLPHINE.

Ah! je n'aurais pas dû le demander.

LA COMTESSE.

L'auteur de l'outrage public fait au prince Hermann au bal du comte Éric, c'est lui.

RODOLPHINE.

Malheureux! il y était donc! s'il savait toute l'étendue de sa faute! Il faut le délivrer, madame.

LA COMTESSE.

J'accours pour cela. Je suis encore parée du bal, vous le voyez. Vous parlez à la comtesse de Leuvenbourg.

RODOLPHINE.

La comtesse de Leuvenbourg! ah! vous êtes de la cour, vous approchez la reine; vous la verrez; voyez-la tout de suite, disposez-la en faveur de mon fils, obtenez d'elle qu'on le mette en liberté.

LA COMTESSE.

J'ai vu la reine, et la reine a refusé.

RODOLPHINE.

Refusé!... c'est que vous avez mal présenté votre demande, faiblement.

LA COMTESSE.

Je n'ai pas demandé; j'ai prié.

RODOLPHINE.

Je me serais jetée à ses genoux.

LA COMTESSE.

Je me suis assise sur les genoux de la reine, les deux bras passés autour de son cou, comme une sœur plus jeune fait avec sa sœur aînée.

RODOLPHINE.

Et elle a refusé!

LA COMTESSE.

En m'embrassant. Le comte Norberg était là.

RODOLPHINE.

Et qu'importe le comte Norberg! Qu'est-ce que le comte Norberg? c'était de vous à la reine.

LA COMTESSE.

En se tournant vers moi, le comte m'a dit froidement qu'on ne gouvernait pas avec de la pitié, mais avec des lois.

RODOLPHINE.

Mais ce procès n'est pas possible: y songe-t-il? — Non, il n'aura pas lieu. Et cela vaut mieux, tenez! pour la reine, pour tout le monde. Le prince Hermann, l'offensé ne saurait le vouloir; il sera le premier à l'empêcher.

LA COMTESSE.

Il s'est montré aussi irrité que le comte Norberg, aussi ardent que lui à convaincre la reine

qu'elle devait punir exemplairement le coupable.

RODOLPHINE.

Il a dit cela! c'est impossible! vous avez mal compris. Hermann, le prince Hermann, veut qu'on traite sans pitié mon fils! il a dit: Je demande que Wilfrid soit puni?

LA COMTESSE.

Il ne s'est pas exprimé ainsi, madame, ne sachant pas encore le nom du coupable. Moi seule ai reconnu votre fils, quoiqu'il eût repris son masque, parce que j'étais près lui, près du prince, quand l'affront a été commis.

RODOLPHINE, *à part.*

Je comprends maintenant. Il ignore celui qui lui a fait outrage. (*Haut.*) Et le prince Hermann a demandé vengeance?

LA COMTESSE.

Il a signé devant moi l'acte d'accusation.

RODOLPHINE, *à part.*

Tout espoir est perdu. Dieu veut donc cela! *Haut.*) Il n'y aura plus que vous, madame, pour le sauver.

LA COMTESSE.

Moi, le sauver! et comment, quand la reine ne le peut pas?

RODOLPHINE.

Je parviendrai alors jusqu'à ce comte Norberg; il a des amis, les connaissez-vous? j'intercéderai auprès d'eux; il a une famille, des enfants, une fille; je prierai son plus jeune enfant, je le supplierai de m'entendre; une mère qui prie un enfant suspendu au bras de sa mère fait de l'enfant un ange, plus qu'un ange, Dieu même! Vous serez avec moi, près de moi.

LA COMTESSE.

Le comte Norberg, n'a pas d'enfant.

RODOLPHINE.

J'en étais sûre! aurait-il refusé d'épargner le mien? Cherchons! mais, cherchez!... Insensée, comme si vous pouviez partager mes angoisses, entrer dans mes douleurs! Moi, je suis sa mère, je souffre en lui; mais vous, pardon de l'avoir oublié, vous ne lui êtes rien; vous venez ici portée par la pitié, parce que vous me savez sa mère, parce que vous avez un bon cœur, noble comtesse de Leuvenbourg! mais pour le plaindre, le pleurer, le secourir, il faut l'aimer, beaucoup l'aimer.

LA COMTESSE.

Et pourquoi suis-je ici, madame?

RODOLPHINE

Ah! vous l'aimez donc?

LA COMTESSE.

Si je l'aime! lui dont le sang a coulé pour moi sur le pavé! Si je l'aime!...

RODOLPHINE.

Mais alors nous sommes deux, nous sommes fortes.

LA COMTESSE.

N'eût-il pas fait tout cela, je l'aimerais encore. Il faut bien que je le dise à quelqu'un. A lui, c'était trop; à personne, ce n'était pas assez. Il est malheureux et vous êtes sa mère. Oui, je l'aime, je l'aime!

RODOLPHINE.

Que vous êtes belle!

LA COMTESSE.

C'est moi maintenant qui vous crie: Il faut le délivrer.

RODOLPHINE.

Que vous êtes belle!

LA COMTESSE.

On achète des geôliers.

RODOLPHINE.

Avec beaucoup d'or, et je n'en ai pas.

LA COMTESSE.

Je n'en ai pas non plus, mais on en trouve, on en fait. Je vendrai tous les diamants de ma mère, ma couronne de comtesse, qui est sans prix.

RODOLPHINE.

Votre couronne!

LA COMTESSE.

Bénissez-moi, et je n'aurai rien perdu.

RODOLPHINE, *embrassant la Comtesse.*

Ma fille, que vous êtes belle!

LA COMTESSE.

Vous voyez que je n'ai pas besoin de diamants pour cela.

RODOLPHINE.

Maintenant, courons à sa prison.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PALMER.

La Comtesse laisse tomber son voile.

PALMER.

Madame, vous êtes la mère de Wilfrid, je le vois à vos larmes. Votre fils est libre.

RODOLPHINE.

Que dites-vous? vous ne me trompez pas!

LA COMTESSE, *à part.*

C'est l'homme du bal.

PALMER.

Les chevaliers de la reine étaient tous dehors cette nuit, disséminés autour du palais d'Eric, prêts, selon l'usage, à venir en aide à celui des leurs qui aurait couru quelque danger... On m'entraînait avec votre fils; au moment où les gens de justice nous conduisaient du palais du comte Eric à la prison, les chevaliers de la reine ont fondu sur eux... ils allaient bien... Wilfrid a pris la fuite.

RODOLPHINE.

Mais où est-il maintenant?

PALMER.

Obligé de prendre de très-grandes précautions pour se rendre sans danger auprès de vous, il m'a chargé de venir vous rassurer. J'ai changé d'habits, et me voilà.

RODOLPHINE, *lui prenant la main.*

Que de reconnaissance, monsieur! Mais vous avez du sang à la main? vous seriez-vous battu?

PALMER.

Par mégarde, peut-être.

RODOLPHINE.

Mais il ne revient pas... si on le poursuit?

PALMER.

Impossible : on sortait du bal. La police s'est trouvée tout à coup entourée de tant de princes, de ducs, de grandes dames, d'honnêtes gens et de voleurs, qu'il faudrait une autre police pour la dégager.

RODOLPHINE.

Et pourtant il ne vient pas.

CLAUS, *accourant.*

Madame, madame, monsieur Wilfrid vient de paraître au bout du parc.

RODOLPHINE.

Oh! qu'il vienne! qu'il vienne!

LA COMTESSE, *à part.*

Le voir encore, et qu'il ne sache pas que je suis venue!

Claus sort.

SCÈNE IV.

WILFRID, RODOLPHINE, LA COMTESSE, PALMER.

RODOLPHINE.

Ah! le voilà! mon fils, mon fils!

WILFRID, *se jetant dans les bras de sa mère.*

Je suis près de vous, avec vous; mais ne tremblez pas ainsi, ma mère.

RODOLPHINE.

Vous n'êtes pas blessé?

WILFRID.

Grâce à mes amis.

RODOLPHINE.

Monsieur m'a tout dit.

WILFRID.

Il était du nombre; il était à leur tête.

Il se tourne vers Palmer et lui prend la main.

LA COMTESSE, *bas, à Rodolphine.*

Ne vous endormez pas dans cette confiance. Ma voiture est à la grille; un ordre à mes gens, et votre fils est hors de Stockholm. Cet homme m'inquiète.

Elle entraîne Rodolphine près d'une table où elle se met à écrire.

WILFRID, *à Palmer.*

Vous vouliez me parler seul à seul. J'écoute.

PALMER.

Nous sommes vaincus.

WILFRID.

Désirez-vous un asile où vous cacher? l'hospitalité me fait un devoir...

PALMER.

Pas de phrases; des faits. Me cacher, non. Écoutez-moi. Norberg a un pied sur vous, Eric un pied sur moi. C'est le moment de rebondir et de se relever; moi, je l'ose; l'osez-vous?

WILFRID.

Disposez de mon bras, de ma vie.

PALMER.

Je les prends. Rendons-nous sur le chemin de Stockholm à Grimstadt. Nous nous arrêterons sur une chaussée pénible à gravir.

WILFRID.

Je connais l'endroit.

PALMER.

Nous y attendrons le passage de la reine.

WILFRID.

Il s'agit donc de la reine?

PALMER.

Et de quoi peut-il être question entre nous? Lorsque sa voiture ne sera plus qu'à quelques pas, vous arrêterez les chevaux.

WILFRID

Monsieur...

PALMER.

Les chevaux s'arrêteront!...

WILFRID.

Ensuite?

PALMER.

Je m'approcherai de la voiture, et je prierai la reine de descendre.

WILFRID.

Avez-vous toute votre raison?

PALMER.

Croyez-vous qu'à mon âge on fasse encore du roman?

WILFRID.

Mais ses domestiques, ses dragons...

PALMER.

Je me charge de tout. Faites que je réussisse, et nous enlèverons la reine.

WILFRID.

Enlever la reine!

Ici la Comtesse de Leuvenbourg, qui a fini d'écrire et a remis à Rodolphine le papier, entend ces mots et s'écrie :

LA COMTESSE.

Qui parle d'enlever la reine?

WILFRID, *la reconnaissant.*

La comtesse de Leuvenbourg!

LA COMTESSE, *à part*

Je me suis trahie!

PALMER, *à part.*

La belle inconnue du bal!

WILFRID.

La comtesse de Leuvenbourg, ma mère, est celle que par une méprise qui vous a causé tant de maux depuis hier, j'appelais la reine. Vous trompais-je en la disant si belle? Avais-je tort de l'aimer?

LA COMTESSE.

Monsieur...

WILFRID.

Oui, c'est pour vous et non pour la reine que j'ai affronté les sanglantes moqueries des courtisans, le rire grossier de la populace; c'est pour

vous que je me cachais le soir dans les chênes touffus de Grimstadt, afin de vous voir courir le lendemain sur votre cheval les grandes chasses. Un jour vous passâtes suivie de cent cavaliers que vous aviez défiés de vitesse. Le vainqueur devait recevoir de votre main une coupe d'or. Le vainqueur ce fut moi.

LA COMTESSE.

Vous!

WILFRID.

Je n'eus pas la coupe d'or, mais le gant que dans votre course vous aviez laissé tomber sur le sable, je le ramassai... et le voilà.

RODOLPHINE.

Mon fils, ne faites pas repentir une noble dame d'être venue s'offrir à votre mère pour l'aider à votre délivrance.

PALMER, *à part.*

Ce n'est pas la reine qu'il aime!... Et moi qui lui proposais d'enlever la reine! Quel complice j'avais choisi! Je suis vaincu, terrassé par le sort.

WILFRID.

Oh! laissez-moi me dire heureux du danger que j'ai couru, puisqu'il vous a si généreusement émue pour moi. Un autre oserait se croire aimé.

RODOLPHINE.

Encore une fois, modérez-vous, mon fils; c'est une noble demoiselle.

PALMER, *à Rodolphine.*

Non, c'est une jeune fille.

WILFRID.

Ma mère a raison. Mais la beauté de votre action me trompe sans cesse. J'oublie malgré moi le respect dû à un rang que vous avez vous-même oublié. Je vous prends pour mon égale.

PALMER, *bas à Rodolphine, en la retenant.*

Que la jeunesse et l'amour sont deux belles choses, même à voir de loin! Ah! madame, ne les troublons pas.

WILFRID.

Comme je vous attriste par mes paroles!

LA COMTESSE.

Non. Si une faute a été commise en tout ceci, c'est à moi que je dois la reprocher. Dans mon rang, il ne faut pas se souvenir trop vivement d'un bienfait, d'un service rendu. Il ne faut pas être aimée surtout, on croirait que nous aimons. Oui, je suis d'un haut rang, redites-le-moi. Je me plais trop à l'oublier.

PALMER, *à Rodolphine.*

Mais c'est ravissant! lui veut s'élever, elle descendre; je crois entendre chanter des oiseaux sur nos têtes. Oh! faites silence! faites silence! ils pourraient s'envoler.

WILFRID.

Que ne suis-je, moi, un gentilhomme de votre Suède si fière! que n'ai-je je ne sais quel oiseau effaré dans mes armes et quelles bizarres lettres devant mon nom! Pour obtenir cela, je ferais en un jour tout ce qu'ont fait en cinq cents ans les Banner, tous les Andréas ensemble... S'il ne faut que du courage et du sang, je sais où en prendre. Pourquoi ne suis-je rien, mon Dieu! Je vous ai prise pour une reine; trompez-vous, trompez-vous aussi.

LA COMTESSE.

Que lui dire? que je l'aime? lui ai-je dit autre chose depuis que je suis ici?

PALMER.

Ah! voilà mon histoire; la voilà!... Enfants! l'avez-vous fait pour me déchirer le cœur? vous auriez réussi. C'est que j'ai aimé de toute mon âme, moi aussi. Le feu s'est éteint, mais la cendre est encore chaude, et vous l'avez remuée. Que de ruines désolées là-dessous! Eh bien! soufflez sur ces rides précoces, plongez dans le fond de ces yeux, vous y découvrirez votre riante image. Oui, même ardeur entre elle et moi, même douce souffrance, même trouble charmant. Et j'ai été beau comme vous, Wilfrid, et j'ai aimé comme vous. Puis, l'oubli, le dédain, la solitude. Que cela fait du mal! Là sur ce front où sa tendre main s'est autrefois appuyée, regardez! regardez! il y a des cheveux blancs. Mais je vous fais peur. Allons! enfants, ne vous effrayez pas. Tenez! je n'ai pas pleuré. Oh! recommencez dans l'ombre le doux parler d'amour. Je ne vous dérangerai plus. Voyez; je suis bon; je ris. Eric! Eric!... que la foudre t'écrase!

Murmure confus et éloigné, produit par la voix du crieur.

RODOLPHINE.

Mais écoutez!

LA COMTESSE.

C'est le crieur public.

WILFRID.

Que nous importent ses paroles

RODOLPHINE.

Ecoutez, vous dis-je!

LE CRIEUR, *dit dans la rue.*

Celui qui a outragé le prince Hermann s'est échappé; châtiment terrible à qui le cachera? vingt mille pièces d'or à qui le dénoncera.

PALMER.

Ah! l'on cherche le coupable!

LA COMTESSE.

Fuyez! fuyez! monsieur. Vous avez entendu, madame.

RODOLPHINE.

Venez, Wilfrid, suivez-moi; on vous cherche, on vous trouverait.

WILFRID, *à la Comtesse.*

Partir! oh! non; pourquoi partir! Si je pars, je ne vous verrai plus. Je ne pars pas.

LA COMTESSE.

Oh! ne l'écoutez pas, madame, emmenez-le. Quittez Stockholm, quittez la Suède. Malheur si on le prenait! J'ai entendu les menaces du comte Norberg.

RODOLPHINE.

Mon fils, venez, tout est prêt; une voiture est à la grille; les chevaux sont attelés. Venez; votre mère vous en prie; elle a besoin de votre existence!

PALMER.

Pauvre mère!

WILFRID.

Qui la veut la prenne. Je resterai ici. On me tuera, soit! Est-ce qu'ailleurs je ne mourrai pas?

LA COMTESSE.

A mon tour, je vous en prie, partez.

WILFRID.

Vous priez, vous pleurez, et vous voulez que je parte!

LA COMTESSE.

Oui, je le veux, je le veux.

WILFRID.

Dites-moi que vous m'aimez, et je pars.

RODOLPHINE, *à la Comtesse.*

Taisez-vous, il ne partirait pas.

LE CRIEUR, *sous la croisée.*

Châtiment terrible pour qui le cachera; vingt mille pièces d'or à qui le dénoncera.

PALMER.

Mais le coupable n'est donc pas connu?

RODOLPHINE.

Entendez-vous? entendez-vous?

WILFRID.

Dites que vous m'aimez, ou j'ouvre cette croisée et me dénonce moi-même.

LA COMTESSE, *à Rodolphine.*

Madame, que faut-il faire?

RODOLPHINE, *à la Comtesse.*

Taisez-vous; il ne partirait pas.

WILFRID, *voyant que la Comtesse ne répond pas, court à la croisée et l'ouvre.*

Le crieur... par ici.

RODOLPHINE.

Mon Dieu!

LA COMTESSE.

Ah!

RODOLPHINE.

Le crieur monte! je l'entends; qu'avez-vous fait, Wilfrid? Le crieur monte; il va entrer; il entre, c'est lui!

Le Crieur se présente.

PALMER, *arrêtant le Crieur au fond.*

C'est moi qui vous ai appelé. Je vais vous livrer le coupable. Marchons; je vous suis. (*A Rodolphine.*) Je vous réponds de son salut pour quelques heures. Profitez de son accablement. Quittez Stockholm. (*A la Comtesse.*) Vous, comtesse, retournez au palais; mettez votre confiance en moi; mais partez! partez! (*La Comtesse sort. A part.*) A mon tour, si le ciel est juste, j'ai le pied sur la tête d'Éric!

Il sort. Wilfrid, la tête baissée, silencieux, est accablé de désespoir.

SCÈNE V.

RODOLPHINE, WILFRID.

RODOLPHINE.

Levez-vous, et partons.

WILFRID, *sans changer d'attitude.*

Hier, au milieu du bal, son bras s'est appuyé sur mon bras, et je lui ai dit que je l'aimais. Elle m'écoutait; aujourd'hui, elle ne m'aime plus.

RODOLPHINE.

Je vous parle de vous, Wilfrid, de votre mère. Si vous restiez ici, elle ne vivrait pas. A la vue d'un visage inconnu, je serais troublée, je vous perdrais.

WILFRID.

Ses larmes coulaient sur ses joues pâlies, quand les gardes du palais m'entraînaient par la poitrine hors du bal. Elle a pleuré! et elle ne m'aime pas!

RODOLPHINE.

Partons, mon fils, ou je meurs.

WILFRID, *se levant.*

Où allons-nous? je veux que ce soit bien loin. Dites, où allons-nous?

RODOLPHINE, *à part.*

Merci, mon Dieu! (*Haut.*) Vous allez le savoir.

Elle sonne, Claus paraît.

SCÈNE VI.

CLAUS, RODOLPHINE, WILFRID.

CLAUS.

Me voici, madame.

RODOLPHINE.

Wilfrid, toi et moi, nous allons monter dans la voiture qui est à la grille. Tu nous conduiras jusqu'aux bords du golfe. Là nous nous embarquerons, et nous passerons en Amérique

CLAUS, *rentrant.*

Vous ne pouvez plus partir.

RODOLPHINE.

Ne plus partir!

CLAUS.

Les chevaux ont été dételés.

RODOLPHINE.

Dételés! Eh bien, qu'on se hâte! qu'on les attèle de nouveau.

CLAUS.

Non, madame; les gens de la police qui sont à la grille ne le permettent pas.

RODOLPHINE.

Et le motif? parle! le motif?

CLAUS, *bas, à Rodolphine.*

Le prince Hermann, qui en ce moment entre au palais, vous le dira peut-être, madame.

RODOLPHINE, *à part.*

Le prince Hermann! Ah! qu'ils ne se voient pas encore face à face, lui et son fils!... (*Haut.*) Wilfrid, je veux connaître à l'instant la cause de cette violence exercée sur ma liberté. En attendant mon retour, rentrez tous deux dans ce cabinet. (*A Claus.*) Veille bien sur lui. (*Ils entrent dans le cabinet. Seule.*) Cet obstacle me tue; nous serions déjà sur le golfe. Que se passe-t-il donc au dehors?

SCÈNE VII.

RODOLPHINE, HERMANN.

RODOLPHINE.

Ah! venez. Croiriez-vous qu'on a osé à notre porte dételer les chevaux d'une voiture?

HERMANN.

On a bien fait. La mesure est prise dans mes intérêts même. On ne laisse sortir personne de Stockholm, afin que celui qui m'a outragé soit infailliblement pris s'il tente de s'échapper. Jusqu'ici on n'a pu l'atteindre, mais on le découvrira. Le comte Norberg en est sûr, et moi je demande que le coupable soit arrêté et qu'on le juge.

RODOLPHINE.

Ne faites pas un tel souhait. Ne songez pas à une vengeance dont Dieu s'est déjà chargé peut-être en frappant sur le cœur d'une pauvre mère dans les transes et dans les larmes.

HERMANN.

Tu pleures aussi, tu trembles, ma Rodolphine; mais ne faut-il pas un exemple nécessaire à ma sûreté personnelle?

RODOLPHINE.

Vous étiez bon autrefois, prince Hermann, vous rendiez la justice en marchant à travers vos blés, et jamais aucune mère ne vous a maudit à son coucher. Vous étiez bon, vous dis-je, et vous ne l'êtes plus.

HERMANN.

Quel langage!

RODOLPHINE.

Non, vous ne l'êtes plus; prouvez le contraire en faisant le contraire.

HERMANN.

Songe, ma Rodolphine, qu'il n'est plus en mon pouvoir d'arrêter des poursuites dont j'ai pressé moi-même l'exécution. J'ai voulu, j'ai signé, je me suis engagé par la parole, par la main, devant toute la cour.

RODOLPHINE.

Vous ne pouvez donc que le mal?

HERMANN.

Mais tu es cruelle! Si tu te prends d'une pitié si exagérée pour un étranger, que ferais-tu pour ton fils?

RODOLPHINE.

Ce qu'en ce moment je fais pour le vôtre.

HERMANN.

Que dis-tu?

RODOLPHINE.

Le coupable, c'est votre fils: c'est le mien.

HERMANN.

Mon fils! est-ce bien vrai? Oh! non, tu ne mens pas; tu es trop pâle. Et c'est mon fils qui m'a outragé! Quel crime!

RODOLPHINE.

C'est le vôtre! Méconnaître votre fils, l'éviter, le craindre! Il ne savait pas, lui, obscur enfant, ce qu'était son père, et vous avez oublié, vous, qu'il était votre fils, le mien. Je ne vous ai rien dit. Vous m'avez prise, puis vous m'avez laissée au bas des degrés pour une autre, moi votre femme. J'ai tout subi. Et pourquoi? parce que j'espérais que vous rendriez peu à peu à votre fils tout ce que vous m'enleviez en un jour. C'était un contrat d'affection passé entre votre élévation nouvelle et ma résignation. Y avez-vous été fidèle? non. Et pourtant je me suis faite, hors de ma patrie, votre domestique, votre esclave, afin de ramasser pour mon fils les miettes tombées de votre grandeur. J'ai pu me taire; mais Dieu, qui ne sépare jamais les enfants des pères, a mis un jour votre enfant sur votre passage, et Dieu vous a humilié par votre fils. Punissez-le, punissez-le, pour que votre propre châtiment soit complet. La justice vous attend l'un et l'autre: lui, celle des hommes; vous, celle de Dieu.

HERMANN.

Oh! ne m'accable pas!

RODOLPHINE.

N'avez-vous pas signé l'acte d'accusation?

HERMANN.

Mais je n'ai rien voulu, je n'ai rien signé, j'annule tout.

RODOLPHINE.

Ah! je vous aime, mon Hermann; vous êtes plus grand qu'un roi en parlant ainsi, vous êtes père. Tiens, je suis encore ta femme.

Elle se jette à son cou.

HERMANN.

Mais où est-il?

RODOLPHINE.

Là.

HERMANN.

Viens, viens.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, WILFRID, *entrant.*

WILFRID.

J'ai tout entendu, mon père.

HERMANN.

Mon fils!

RODOLPHINE.

Oui, cachons-le étroitement entre nous deux, Hermann; car la justice rôde autour de chaque maison.

HERMANN.

Qu'on vienne le chercher maintenant.

RODOLPHINE.

Mieux vaut encore que notre fils parte, qu'il sorte de Stockholm sur-le-champ, dans votre voiture, comme vous l'avez dit.

HERMANN.

Sitôt! Je n'aurai pas eu seulement le temps de le voir.

WILFRID.

Merci, mon père, pour tant d'affection qui vous est mille fois rendue. Je suis encore digne de vous, car ce n'est point la reine qui a allumé en moi une passion qui eût été criminelle. Mais ma mère a raison; mon départ importe avant tout à votre dignité. Quel scandale! si par mon arrestation on venait à découvrir la vérité au fond de ce mystère de famille! J'y laisserais la liberté peut-être; vous, à coup sûr, l'honneur.

HERMANN.

Ne retrouver un si noble enfant que pour s'en séparer! Fais ce que tu voudras de mon aveu; oui, je m'en accuse, j'ai manqué de tendresse envers toi. Ne jamais consentir à te voir! te faire élever loin de moi! Mauvaise honte, petitesse de prince. Oh! pardonne-moi, pardonnez-moi aussi tous deux. Oh! tous deux sur mon cœur; plus près et l'enfant et la mère, afin qu'on ne voie plus le roi.

CLAUS, *accourant*.

Prince, une lettre du comte Norberg!

RODOLPHINE.

Oh! lisez, lisez... je tremble malgré moi. (*Prenant la lettre.*) Non, donnez, je vais lire. (*Elle lit.*) Que vois-je! le major Palmer s'avoue coupable!

WILFRID.

Qu'entends-je?

HERMANN.

Que dis-tu?

RODOLPHINE, *lisant*.

« Deux hommes se sont avancés au pied du » tribunal; l'un d'eux a dit: Je suis le crieur pu- » blic; cet homme vient de se livrer à moi: l'au- » tre a ajouté d'une voix ferme: Celui qui a » insulté le prince, c'est moi, le major Palmer. »

WILFRID.

Mais, c'est impossible.

HERMANN.

Qu'est-ce donc que le major Palmer?

RODOLPHINE, *lisant*.

« N'ayant pas le droit d'appeler la reine à la » barre, les juges ont prié la comtesse de Leuven- » bourg de venir témoigner. Sa déposition a lieu » en ce moment. »

HERMANN.

Ciel!

RODOLPHINE, *lisant*.

« J'ai cru devoir, prince, vous instruire de cet événement, que je ne puis m'expliquer. »

HERMANN.

Et la comtesse sait que c'est Wilfrid... Grand Dieu! que va-t-il arriver de tout ceci?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à Rodolphine*.

Madame, votre fils n'a plus rien à craindre. Que vois-je? le prince Hermann ici!

RODOLPHINE.

Oui, le prince Hermann, qui a eu pitié de la douleur d'une mère et a pardonné Wilfrid... Ah! vous pouvez parler devant lui.

HERMANN.

Dites, dites, comtesse; à tout prix je voudrais le sauver à présent.

LA COMTESSE.

Il ne craint plus rien. Un autre, comme vous le savez, s'est déclaré coupable.

WILFRID, *à part*.

Un autre! C'est donc bien vrai?

LA COMTESSE.

On m'a appelée en témoignage.

HERMANN.

Et vous êtes allée au tribunal.

LA COMTESSE.

J'en sors.

RODOLPHINE.

Elle n'a pas la force de parler.

LA COMTESSE.

Dieu m'a donné la force de parler devant les juges. Ils m'ont dit : Cet homme debout devant vous est-il bien celui qui a frappé le prince? — Oui, c'est lui, ai-je répondu.

WILFRID.

Mais ce n'est pas lui.

LA COMTESSE.

Jurez-le, m'ont dit ensuite les juges. — Je le jure.

WILFRID.

Mais c'est un mensonge.

RODOLPHINE.

Ah! vous avez bien fait de mentir.

HERMANN.

Vous avez pensé à cette pauvre mère.

LA COMTESSE.

J'ai pensé... Ah! tenez, pas de second parjure, je n'ai pensé qu'à moi. Vous avez risqué votre vie, monsieur Wilfrid, pour sauver la mienne; moi, pour vous, j'ai perdu mon âme.

RODOLPHINE, *baisant la main de la Comtesse*.

Que Dieu m'entende! Je prends le parjure pour moi; que seule j'en sois punie.

WILFRID.

Elle m'aime donc! Oh! comme elle m'aime!

LA COMTESSE.

Adieu, je pars; la reine m'attend au château de Grimstadt.

RODOLPHINE, *reconduisant la Comtesse*.

Partez avec les bénédictions d'une mère. Que mes regards vous accompagnent aussi loin qu'ils le pourront, et que ma reconnaissance ne vous quitte jamais.

HERMANN.

Le prince vous a comprise, et l'homme vous remercie.

Ils sortent.

SCÈNE X.

WILFRID, *seul.*

Dès le commencement du monologue, on entend tinter une cloche. La nuit vient graduellement.

Elle m'aime! mon ciel se découvre. Jeunesse, espoir, bonheur, existence, reparaissent ensemble. Retrouver mon père, être aimé de la comtesse de Leuvenbourg, c'est trop. La joie, comme une mer, déborde mon cœur; l'étonnement est si grand qu'il me fait douter de moi-même. Est-ce ivresse, folie, rêve, réalité? n'importe. Vivre et être aimé! Vous voulez donc me faire douter du ciel, ô mon Dieu! en m'accordant tant de félicité sur la terre! Mon cœur n'est pas ingrat. Je voudrais dire au monde entier: J'aime, je suis aimé. (*Ici le son de la cloche devient plus fort.*) Du calme, mon âme! recueillez-vous. Oh! que le doux tintement de cette cloche lointaine me réjouit, me berce et s'accorde avec la fièvre de mes sens! Comme elle murmure à mes oreilles des paroles enchantées! Ne croirait-on pas qu'elle me dit : Wilfrid! Wilfrid! Wilfrid! elle vous aime, elle vous aime, elle vous aime! (*A cet endroit du monologue, Donald et plusieurs autres amoureux de la Reine, armés de flambeaux, s'introduisent, et debout près de la porte, ils écoutent l'hymne rêveur de Wilfrid.*) Et vous irez tous les deux par les bois,—par les prés,—le long des clairs ruisseaux, — par les prés, — tous les deux rêveusement le matin; elle, regardant l'herbe des champs; et vous, son époux, son ami, son époux, son ami, — baisant sa main, — sa petite main, — sa blanche main. Oh! cette cloche me rend fou... c'est qu'elle dit cela!

SCÈNE XI.

WILFRID, DONALD, SES COMPAGNONS.

La cloche sonne toujours.

DONALD.

Tu te trompes, Wilfrid; cette cloche sonne le glas de la mort.

WILFRID.

Donald!

DONALD.

Sais-tu ce que dit cette cloche?

WILFRID.

Ton accent me glace d'épouvante.

DONALD.

Elle dit: écoute-la: Un homme a pris sur les bancs de la justice la place de Wilfrid, de Wilfrid, de Wilfrid qui s'est caché.

WILFRID.

Oh! cela n'est pas.

DONALD.

Cet homme vient d'être condamné, et Wilfrid a manqué de cœur; il a eu peur, peur, peur. Ecoute donc la cloche.

WILFRID.

Donald!

DONALD.

Ecoute-la toujours, Wilfrid, l'amoureux de la reine; celui que nous jalousions tous, n'a pas osé s'accuser, lui, l'amoureux de la reine, l'amoureux de la reine.

WILFRID.

Mais ce n'est pas la reine que j'aime.

DONALD.

Excuse infâme!

WILFRID.

Non, ce n'est pas la reine que j'aime.

DONALD.

Mensonge! il n'a du courage que pour mentir, quand un autre va mourir pour lui, mourir, mourir, mourir!

WILFRID.

Que dis-tu?

DONALD.

Le major Palmer a été condamné à monter sur l'échafaud. N'entends-tu pas, lâche! lâche! lâche

SCÈNE XII.

LES MÊMES, RODOLPHINE.

RODOLPHINE.

Quel est ce bruit?

WILFRID.

Ma mère, dites à la comtesse de Leuvenbourg qu'il n'y avait sur la terre que deux endroits assez élevés pour reconnaître son dévouement: le trône ou l'échafaud.

RODOLPHINE.

Où courez-vous, mon fils?

WILFRID.

A l'échafaud, ma mère! à l'échafaud!

Rodolphine pousse un cri terrible et tombe.

ACTE CINQUIEME.

Les appartements de la Reine. Décoration octogone. Au fond, une cheminée au-dessus de laquelle est une pendule gothique qui marque l'heure à mesure. Quatre portes latérales; la première, à droite du public, est celle qui conduit au conseil; la seconde, celle par où l'on vient du dehors; la première, à gauche du public, celle du cabinet où l'on enferme Palmer; la seconde, celle qui conduit aux appartements de la Reine. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour écrire. Au lever du rideau, la pendule marque dix heures et demie. Les heures doivent être distinctement aperçues de tous les points de la salle.

SCÈNE PREMIÈRE.

PALMER, CHRISTIAN.

PALMER.

Où me conduisez-vous, baron Christian?

CHRISTIAN.

Dans les appartements de la reine, où le comte Éric m'a ordonné de vous introduire.

PALMER.

Dans les appartements de la reine!

CHRISTIAN.

Sa majesté vous accorde une audience particulière.

PALMER.

La reine va venir!

CHRISTIAN.

Le comte Éric est allé la chercher exprès pour vous à Grimstadt.

PALMER.

Exprès pour moi, c'est fort bien; sans cela, je n'aurais jamais pardonné à Éric de m'avoir dérangé. Mais à propos, qu'a-t-il dit aux juges, pour qu'ils m'aient relâché si facilement?

CHRISTIAN.

Il leur a dit la vérité.

PALMER.

C'est une erreur de sa part, votre maître connaît trop bien le prix du temps.

CHRISTIAN.

Je vous assure, monsieur le major, que les choses se sont passées comme je vous les rapporte. Vous attendiez fort tranquillement que le président eût prononcé votre sentence, qui nous était déjà connue, lorsque...

PALMER.

Oui, j'attendais ce moment suprême afin de pouvoir dire à trois mille personnes ce que j'avais sur le cœur, car au bal du comte Éric ma voix a été étouffée; oui, au tribunal on m'aurait entendu. Mais, pardon, vous disiez, je crois, que ma sentence vous était connue; à quoi m'avait-on condamné?

CHRISTIAN.

A mort.

PALMER.

Bien fâché de vous avoir interrompu; poursuivez. Qui est-ce qui a empêché qu'on prononçât ma sentence?

CHRISTIAN.

La présence du vrai coupable.

PALMER.

Pour si peu.

CHRISTIAN.

Porté presque en triomphe par les chevaliers de la reine, il a déclaré avoir retenu l'aveu de sa faute jusqu'au moment où votre sentence lui a été connue; mais dès qu'il a su, a-t-il ajouté, qu'elle portait la peine de mort contre vous, il n'a pas voulu laisser punir un innocent.

PALMER.

Comme si quelqu'un le lui demandait.

CHRISTIAN.

Sa déclaration était appuyée par le témoignage de tous les chevaliers.

PALMER.

Des fous.

CHRISTIAN.

Un témoin puissant, irrécusable, s'est présenté à la justice.

PALMER.

Et quel est ce témoin, auquel je dois de ne pas être pendu?

CHRISTIAN.

Le comte Éric lui-même.

PALMER.

Décidément, il sera mon ennemi jusqu'à la tombe.

CHRISTIAN.

Le comte Éric a dit, il a déclaré que le coupable ce n'était pas vous, absent du bal au moment de l'insulte, mais le jeune homme qui se dénonçait lui-même.

PALMER.

Allons! le moyen pour obtenir ce que je désirais a réussi au delà de mes espérances. Bizarre Éric! quand il ne parvient pas à me tuer, il prend sa revanche en m'empêchant de mourir, toujours pour que je ne parle pas. Vous voyez donc, baron Christian, qu'il s'agit moins de solliciter sans cesse que d'être un peu étranglé, pour obtenir ce qu'on demande sous le gouvernement de sa majesté.

On entend du bruit.

CHRISTIAN.

On se rend ici, monsieur le major; j'entends ouvrir les portes de l'antichambre. Personne ne devant vous voir, veuillez entrer et rester dans ce cabinet jusqu'au moment de votre audience secrète.

PALMER.

Soit. (*A part, en s'arrêtant.*) Si pourtant c'était encore un piége! Il est bien poli.

CHRISTIAN.

Il se méfie de nous.

PALMER, *à part.*

Je n'ai pas mal fait, je crois, de promettre au comte Norberg de tout lui dire ici dans une heure, si Éric s'avisait une dernière fois de me jouer. Le comte Norberg me sait ici. (*Haut.*) A vos ordres, baron Christian; vous êtes né pour m'enfermer.

SCÈNE II.

RODOLPHINE, CHRISTIAN.

RODOLPHINE.

Est-ce dans ce salon qu'on attend la reine?

CHRISTIAN.

Oui, madame.

RODOLPHINE.

Ah! elle est ici. Je reviens de Grimstadt, où l'on m'avait dit qu'elle était.

CHRISTIAN.

Partie dans la soirée, elle est revenue ce matin de bonne heure.

RODOLPHINE.

Et ne puis-je pénétrer dans cette autre pièce?

CHRISTIAN.

Impossible! la reine y est.

RODOLPHINE.

Impossible! si elle tardait à paraître, mon Dieu!

CHRISTIAN, *offrant un fauteuil à Rodolphine.*

Asseyez-vous, madame. Vous souffrez beaucoup.

RODOLPHINE.

M'asseoir! il faut que je voie la reine tout de suite! il le faut! il le faut!... Que fait-elle donc dans cet appartement? Oh! par bonté, par pitié, monsieur, permettez-moi d'y entrer.

CHRISTIAN.

Entrer dans la chambre à coucher de la reine!

RODOLPHINE.

Une femme, monsieur, peut prendre cette liberté. Laissez-moi dire à la reine, et vous serez bon, laissez-moi lui dire que c'est une femme, plus qu'une femme, une mère qui la supplie de l'entendre.

CHRISTIAN.

Personne n'a le droit de s'introduire dans cette chambre.

RODOLPHINE, *à part.*

Personne! et moi qui espérais qu'Hermann arriverait jusqu'à elle! (*Haut.*) Il faut que je voie la reine, pourtant.

CHRISTIAN.

Patientez, calmez-vous, madame; il est dix heures et demie, la reine recevra dans peu de temps, je pense.

RODOLPHINE.

Mais à onze heures on tue mon fils! Comment voulez-vous que j'attende?...

CHRISTIAN.

Vous seriez la mère du condamné?

RODOLPHINE.

Vous le voyez bien... Et j'accours demander sa grâce aux pieds de la reine, les lui baiser à genoux, lui demander la grâce de mon fils! Elle me l'accordera, n'est-ce pas?... Mon Dieu! déjà cinq minutes que je pleure!... Que de temps perdu! Ainsi, monsieur, il faut que j'entre; vous le comprenez. Dieu m'en voudrait si je ne brisais pas cette porte!

CHRISTIAN.

Mais, madame...

RODOLPHINE.

Ne me retenez pas, ou je vous maudis au nom de votre mère!

Elle entre précipitamment dans la chambre de la Reine.

PALMER, *dans le cabinet.*

Baron Christian! baron Christian!

CHRISTIAN.

Qu'a donc le major Palmer? Voyons.

Il entre dans le cabinet.

RODOLPHINE, *sort brusquement de la chambre à coucher de la reine.*

Personne! la reine est au conseil!... Mon fils mourra! (*Elle tombe dans un fauteuil. Se levant.*) Ah! ma douleur m'avait fait oublier une dernière espérance. Hermann a cherché à voir la reine. C'est qu'il ne revient pas, mon Dieu! (*Elle regarde la pendule qui est sur la cheminée et pose la main sur les aiguilles.*) Mais ne marchez donc pas si vite!... Voici Hermann. Avez-vous vu la reine, Hermann, l'avez-vous vue?

SCÈNE III.

HERMANN, RODOLPHINE.

HERMANN.

La reine est au conseil.

RODOLPHINE.

Ce n'est pas ce que je vous demande.

HERMANN.

On ne parvient pas jusqu'à elle.

RODOLPHINE.

Mais vous?

HERMANN.

Moi, moins que personne.

RODOLPHINE.

Et vous êtes roi?

HERMANN.

Que faire?

RODOLPHINE.

Je ne sais; mais l'échafaud de mon fils est dressé!

HERMANN.

Ton délire me fait peur.

RODOLPHINE.

Ne voulez-vous pas que je sois calme?... Retournez au conseil.

HERMANN.

Oui.

RODOLPHINE.

Ouvrez-vous un chemin jusqu'à la reine.

HERMANN.

Oui.

RODOLPHINE.

Dites-lui que Wilfrid est votre fils; criez-le en plein conseil. Déshonorez-vous.

HERMANN.

Oui, oui.

RODOLPHINE.

Dites-lui que vous voulez la grâce de votre fils. Prenez-lui la main comme ça et faites-la signer. Voilà tout.

HERMANN.

J'y cours.

RODOLPHINE.

Revenez avec sa grâce... ou ne revenez pas. (*Hermann entre dans la galerie qui conduit à la salle du conseil. La porte reste ouverte. Rodolphine, dans une attitude de désespoir, le suit des yeux; peu après elle s'écrie:*) Il se fait faire place, un garde résiste. Tue-le, Hermann, et passe. Ciel! Eric!

On entend des pas précipités dans la galerie et on voit paraître Hermann, entraîné par Éric.

SCÈNE IV.

ERIC, HERMANN, RODOLPHINE.

ÉRIC.

Où alliez-vous?

HERMANN.

Chez la reine.

ÉRIC.

Imprudent!

HERMANN.

J'allais lui demander...

ÉRIC.

Je sais tout. Le condamné est votre fils, on a trouvé sur lui une lettre où il vous traçait ses derniers adieux... Pour le sauver, vous alliez publier devant tous que vous êtes le père de ce jeune homme. Quelle résolution! quelle audace inutile!

RODOLPHINE.

C'est moi qui l'ai voulu, moi, la mère de Wilfrid.

ÉRIC.

Et l'épouse du prince... je sais tout, vous dis-je. Vous ne ferez pas cet aveu. Songez-y, prince. Ce n'est pas seulement la reine que vous plongeriez dans la confusion en osant le faire, mais la Suède, la nation indignée d'apprendre que vous étiez déjà marié lorsque vous épousâtes la reine, et que vous aviez un fils dont on aurait découvert l'existence au moment où il allait monter sur l'échafaud.

RODOLPHINE.

Que l'univers le sache, et sauvons notre fils.

ÉRIC.

Mais l'honneur de la reine!

RODOLPHINE.

Mais l'amour pour sa femme!

ÉRIC.

Sa femme, c'est la reine, madame!

RODOLPHINE.

Sa femme, c'est moi... moi, la mère de son fils, et que vous tuez par vos paroles, car le temps s'écoule. Mais parlez donc, vous!

HERMANN.

Est-ce qu'il ne voit pas ton visage?

ÉRIC.

Pourquoi avoir révélé à votre fils sa haute naissance? obscur, on l'aurait pardonné, mais fils du mari de la reine de Suède, jeune homme impétueux, qui, après avoir outragé la royauté, dirait demain d'où il vient! De tels secrets ne se gardent pas. Lui faire grâce! n'y comptez point. Votre honneur, prince, est celui de la reine, et celui de la reine ne peut être terni.

HERMANN.

Rendez-moi mon fils et reprenez votre royauté. Que parlez-vous de prince et de roi? Vous avez fait de moi un esclave, comte Eric... si je suis roi, laissez-moi commander; si je ne suis rien, qu'on me renvoie, en me rendant mon fils. C'est tout ce que je veux.

RODOLPHINE.

Plus que vingt minutes, mon Dieu! Je m'adresse à vous du fond de l'âme. Ayez pitié, ayez pitié de moi! Ah! vous êtes trop haut pour m'entendre!

La porte du cabinet où est Palmer s'ouvre brusquement. Palmer entre en scène.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PALMER, CHRISTIAN.

PALMER.

Il vous a entendue, madame.

ÉRIC.

Palmer!

HERMANN, *à part.*

Quel est cet homme?

PALMER.

Du papier, une plume.

Éric, saisi d'étonnement, indique une table à Palmer.

PALMER, *répétant tout haut les phrases qu'il écrit.*

« Nous accordons la grâce du condamné Wilfrid, et sa liberté sur-le-champ. »

Voilà, madame; sa grâce est dans vos mains; votre fils est libre; vous allez l'embrasser.

RODOLPHINE.

Se jouer d'une mère en pleurs! oh! je ne croyais pas cela possible.

PALMER.

Je vous dis que vous tenez sa grâce.

HERMANN.

Vous jouez, monsieur, d'une manière cruelle avec un droit qu'a seule la reine de Suède.

PALMER.

Dites à la reine de signer; elle signera.

ÉRIC.

Et qui se chargera de lui porter cette grâce à signer? qui osera pénétrer jusqu'à la reine?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA COMTESSE DE LEUVENBOURG.

LA COMTESSE.

Moi!

PALMER.

Oh! oui, vous, vous. Portez donc ceci à la reine, dites-lui que c'est de la part du major Palmer, et revenez dans trois minutes.

LA COMTESSE.

Oh! plus tôt, plus tôt.

Elle sort précipitamment.

PALMER.

Baron Christian! baron Christian! vite à cheval! et attendez à la grille la grâce du condamné Wilfrid, qui va vous être remise.

CHRISTIAN.

J'obéis, monsieur le major.

Il sort.

PALMER.

C'est bien heureux, il a fini par obéir.

RODOLPHINE, *à Eric, en lui montrant le major Palmer.*

Est-ce que monsieur ne me trompe pas?

ÉRIC.

Non, madame.

RODOLPHINE, *elle veut se jeter aux genoux de Palmer.*

Ah! monsieur!

PALMER, *la retenant.*

Laissez-moi voir vos belles larmes, et je serai récompensé. Qu'elles inondent mon cœur où tant de stériles fleurs ont poussé sans y laisser de parfum; qu'il s'y baigne et s'épure! c'est bon, c'est profond, c'est d'une source vive. Pleurez, mère, pleurez! c'est ainsi qu'on rit au ciel! Tu as du bon, Palmer; allons, tout n'a pas péri dans le naufrage.

RODOLPHINE.

Quel noble cœur vous faites!

HERMANN.

Mais qui êtes-vous, monsieur?

RODOLPHINE.

Oh! dites-moi qui vous êtes, afin que dans ma prière de chaque matin, de chaque soir, de chaque instant, je puisse parler de vous à Dieu.

PALMER.

Je suis... je suis... leur regard me perce l'âme. Je suis un homme comme tous les hommes. Dites cela à Dieu, qui sera fort indulgent s'il le prend ainsi à mon égard.

RODOLPHINE.

Non, monsieur, vous n'êtes pas ce que vous voulez dire. La reine de Suède ne signerait pas ainsi, sur votre simple désir, la grâce de mon fils.

PALMER.

Elle est disposée au pardon.

RODOLPHINE.

Vous êtes trop sûr de la prompte exécution de votre commandement. Dites-moi qui vous êtes, je l'exige.

PALMER.

Ah! voici la réponse de la reine!

Un huissier entre avec la réponse.

RODOLPHINE.

Donnez! ah, donnez vite!

ÉRIC, *il prend deux papiers des mains de l'huissier, il en garde un et remet l'autre à Palmer après l'avoir rapidement lu.*

Tiens, Palmer, voilà ton ouvrage! Lis.

PALMER, *lisant tout haut.*

« J'abdique.

» Signé, LA REINE. »

RODOLPHINE.

La reine n'a pas signé la grâce de mon fils! Wilfrid va mourir. (*N'osant pas se retourner.*) Hermann, regarde l'heure.

HERMANN.

Je l'ai vue.

ÉRIC, *à part.*

La comtesse est auprès d'elle... courageuse confidence! oh! je l'espère! tout n'est pas perdu pour l'honneur de la Suède et de la reine.

PALMER.

La reine abdique! Ah, je suis donc quelque chose. L'homme qu'on enfermait avant-hier dans une maison de fous, qu'on menaçait de déporter en Laponie, qu'on bafouait dans un bal, est parvenu en quelques heures à obliger une puissante reine à descendre du trône. Je chasse ceux qui m'ont chassé. (*A Hermann.*) Prince, je vous détrône.

HERMANN.

Qui me rendra mon fils?

PALMER.

Ah! la reine n'a pas voulu signer la grâce! elle est donc sans pitié, sans pitié comme toi tantôt avec ces pauvres cœurs désolés, Éric. Guerre à tous deux alors! (*A Hermann.*) Que vous disait-il? que vous reprochait-il? de vous être marié avant d'épouser la reine! Maladroit, imprudent! mais la reine, sa royale souveraine, était mariée, oui, mariée avant de devenir votre femme!

HERMANN.

Que dites-vous?

PALMER.

Elle était mariée, vous dis-je; et la preuve, c'est que je suis son mari.

HERMANN.

Vous, son mari!

RODOLPHINE.

Qu'est-ce que j'entends? est-ce que la douleur me rend folle?

PALMER.

Éric est là pour dire si je mens.

HERMANN.

Eric garde le silence.

PALMER.

Que voulez-vous que dise un diplomate quand il n'a pas à mentir? (*A Rodolphine.*) Maintenant, madame, vous ne me demanderez plus qui je suis. On nous a réciproquement trompés; nous sommes de ceux qu'on prend pour empêcher les incendies romanesques du premier âge, vous et moi, gens de rien ou de peu. D'un côté, du vôtre, cela s'appelle épouser sous le manteau, se marier de la main gauche, s'unir morganatiquement; cela a plusieurs noms, comme toutes les vilaines choses. Ainsi font les princes de votre pays envers les belles et obscures filles de leurs états. Moi, j'étais marié, mais parfaitement marié avec la princesse Dorothée. Bel avantage! vous le voyez, la main droite n'a pas mieux valu que la main gauche. On trompe de toutes les mains.

ÉRIC.

Palmer! Palmer!

PALMER.

Et l'auteur du second mariage de la reine, c'est toi! comme l'auteur du premier c'était toi. Tu maries avec impunité! oui, c'est toi qui dis un jour au prince de Calmar : Votre fille, la princesse Dorothée, n'arrivera jamais au trône; ce gentilhomme l'aime, donnez-la-lui. Erreur! je l'épouse; elle arrive au trône, et tu te dis alors : Puisque Palmer est dans l'Inde, il y restera. Je passe pour mort depuis quatorze ans; et qui m'a tué? toi.

RODOLPHINE.

Mon Dieu! que disent-ils? ils ne parlent pas de mon fils.

PALMER.

Oui, il m'en souvient maintenant, tu le voulus secret, mon mariage! tu prévoyais donc?... Tu prévois tout! Ah! homme d'esprit! eh bien! as-tu prévu ce qui arrive? ma présence aux secondes noces?

ÉRIC.

Palmer, tais-toi!

PALMER.

Madame, nous avons été joués tous les deux. Pourquoi pleurer, madame, parce qu'ils ont tué votre fils? faites-les donc pleurer!

ÉRIC.

Palmer, tais-toi!

RODOLPHINE.

Plus que quatre minutes, et mon fils ne sera plus.

HERMANN, *à Palmer.*

Si vous êtes le roi, sauvez, sauvez mon fils.

PALMER.

Son fils! entends-tu, Éric? et moi je te demande ma femme, ma femme, entends-tu? Hier, je ne voulais que quelques friperies orgueilleuses, et sans le vouloir il m'est donné aujourd'hui d'arrêter un règne au milieu de sa course, ainsi que font les conquérants, et rien ne m'oblige à me taire.

ÉRIC.

Palmer, tais-toi!

PALMER.

Non, parle, insulte, tonne, Palmer; venge-toi! mais venge-toi donc! entre dans ce salon où s'élève le trône de la Suède, monte sur ce trône, assieds-toi, carre-toi sur le velours, et puisqu'il n'y a plus de reine, fais entrer les grands, fais entrer le peuple, et dis à tous : L'exilé, le fou, le dégradé, l'aventurier Palmer est votre roi. Saluez-le... salut au roi Palmer! Place! place!

La pendule sonne onze heures.

RODOLPHINE.

Hermann! onze heures!... nous n'avons plus de fils!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, WILFRID, LA COMTESSE DE LEUVENBOURG.

WILFRID, *dans la coulisse.*

Ma mère! ma mère?

Wilfrid entre.

RODOLPHINE.

Mon fils! il vit encore!

HERMANN.

La reine a fait grâce.

PALMER, *regardant le groupe d'Hermann, de Wilfrid et de Rodolphine.*

Et moi, je ne fais pas grâce à la reine. Pas de grâce.

ÉRIC.

Ah! tais-toi, Palmer, plus que jamais tais-toi, car la reine te rend ton enfant aussi.

PALMER.

Éric! Éric! qu'as-tu dit? un enfant, j'ai un enfant! Il est des mensonges qui tuent.

ÉRIC, *montrant la Comtesse.*

Regarde ta fille.

PALMER.

Toi! ma fille! tu serais, tu es ma fille! Mon Dieu! je crois en vous.

LA COMTESSE.

Oh! dans vos bras, mon père!

ÉRIC.

N'avais-je pas raison de te dire : Palmer, tais-toi!

PALMER.

A moi tant de bonheur? J'ai souffert, beaucoup souffert; eh bien! je ne me plains pas. Quelle récompense! comme c'est bon d'avoir souffert!

LA COMTESSE.

Encore un baiser pour vos souffrances!

PALMER.

Encore mille!

Tandis que Palmer embrasse la Comtesse, Hermann presse Wilfrid sur son cœur.

HERMANN.

Maintenant, mon Dieu, renvoyez votre serviteur, il a assez vécu.

PALMER.

Vous n'êtes pas seuls heureux; j'ai un enfant aussi.

RODOLPHINE.

Le ciel nous le rend, Hermann, gardons-le bien.

PALMER.

Mais regardez donc, madame! je vous dis que c'est ma fille. C'est à moi cela!

LA COMTESSE.

Que vos caresses me font du bien!

PALMER.

Ils ne m'écoutent pas. Mais c'est ma fille! mes pressentiments ne m'avaient donc pas trompé? Doux gage qu'en partant j'avais laissé à ta mère! Je t'aime! ces mains ces beaux yeux sont à moi! les mains de ma fille! mais tu es la plus belle, la plus aimée des créatures, tu me pardonnes, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Vous ne m'avez fait aucun mal, mon père.

PALMER.

N'importe! pardonne-moi toujours. Comment te nommes-tu?

LA COMTESSE.

Caroline.

PALMER.

Mon âme a fait ton âme, et Charles Caroline. Que je suis beau dans toi! c'est bien de t'avoir nommée de mon nom. Laisse-moi le dire en t'embrassant. Caroline! mais je suis fou, je pleure. Éric, regarde, Palmer pleure.

ÉRIC.

Eh bien! Palmer, ces prétentions de roi?

PALMER.

Je voulais un trône, Éric, et le voilà. (*Il désigne la comtesse de Leuvenbourg.*) Est-ce que tu ne vaux pas le plus beau trône du monde! Viens, ici, mon royaume.

LA COMTESSE.

Que je suis heureuse!

PALMER.

Mais je me suis oublié. Que faisons-nous ici? on va encore peut-être t'arracher, te voler à ton père. A qui se fier ici? Te perdre! j'en mourrais cette fois. Ta mère est une toute-puissante souveraine; j'ai peur. On nous épie. Ta mère! Elle m'a tant fait souffrir! quinze ans! tout le temps que Dieu a pris pour te faire si belle, et je l'aimais comme je t'aime! n'hésite pas. Oh! viens! viens! fuyons-la!

WILFRID, *à Rodolphine.*

Ma mère, elle nous quitte.

UN HUISSIER.

La reine

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA REINE

Palmer reste immobile.

RODOLPHINE, *à genoux aux pieds de la reine.*

Soyez bénie par le fils et par la mère. Vous avez fait grâce de la vie à tous les deux.

LA COMTESSE, *à genoux de l'autre côté.*

Merci! ma noble mère, pour la première fois que je vous donne ce nom.

LA REINE.

Ne remerciez que Dieu. La reine signe les grâces, mais c'est Dieu qui les dicte. La grâce avait précédé l'abdication.

PALMER, *dont l'émotion a crû d'instant en instant depuis l'entrée de la reine, dit, incliné et à demi-voix :*

Longs jours à votre glorieuse majesté! le dernier de vos sujets vous crie dans la poussière: Longs jours à votre glorieuse majesté! Non! vous n'abdiquerez pas! la mère de notre enfant doit rester une reine grande et respectée. Régnez et pardonnez.

Il déchire l'acte d'abdication, et il est relevé par la Reine avec affection et dignité.

LA REINE, *à Palmer.*

La reine et la mère sont à votre merci. Que voulez-vous?

PALMER.

Je solliciterai de votre majesté une faveur, un dernier bienfait, qui adoucira pour moi l'amertume d'une séparation commandée par le devoir.

LA REINE.

Parlez. C'est accordé.

Palmer présente à la Reine Wilfrid et la comtesse de Leuvenbourg.

LA REINE.

Qu'ils soient plus heureux que nous!

WILFRID.

Eveillez-moi, ma mère!

LA COMTESSE.

Quel bonheur! je ne serai jamais reine.

Rodolphine donne le bras à son Fils, Palmer à la Comtesse.

RODOLPHINE.

Et nous maintenant, en Allemagne.

HERMANN, *à Rodolphine.*

N'oublie pas mes fleurs là-bas.

WILFRID, *à la Comtesse.*

En Allemagne! avec vous, mon amie.

LA COMTESSE.

Avec vous, mon père!

LA REINE, *à Hermann.*

Et nous... allons régner!

FIN.

AVIS.

Afin que la cloche produise aux scènes X et XI du quatrième acte l'effet voulu, il faut que l'acteur chargé du rôle de Wilfrid, à ces mots du monologue : *Ne croirait-on pas qu'elle me dit : Wilfrid! Wilfrid! Wilfrid! etc.*, applique exactement ces mots et ceux qui suivent aux sons de la cloche. Il est important, pour obtenir cette assimilation harmonieuse, qu'il se règle sur les sons de la cloche, et non que les sons de la cloche se règlent sur lui. L'acteur chargé du rôle de Donald observera le même procédé d'exécution.

La mise en scène de la *Main Droite*, transcrite par M. L. Palianti, fait partie de la collection des mises en scène publiées par *la Gazette des Théâtres*, rue Sainte-Anne, nº 55.

C'est M. Aimon qui a composé la spirituelle musique du troisième acte. On la trouve chez M. Catelin, rue Saint-Louis, nºs 23 et 25, au Marais.

IMPRIMERIE DE MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE V, SCÈNE III.

MATHIEU LUC,

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS,

par M. Cordellier Delanoue,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'ODÉON, LE 28 OCTOBRE 1841.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
PIERRE LANDAIS, grand trésorier du duc de Bretagne	M. SAINT-LÉON.
ROBERT D'ESTOUTEVILLE, grand prévôt de Paris	M. CRÉCY.
MATHIEU LUC	M. ROBERT KEMP.
BROMMEL	M. FILLION.
UN ENVOYÉ DE LOUIS XI	M. BIGNON.
UN RABBIN	M. DEROSSELLE.
JEAN DE FONTENAILLES	M. BRIÈRE.
JEAN DE VITRÉ	M. WORBEL.
PERRETTE MAUGER	Mme CHARTON.
RACHEL	Mme LEMONNIER.

La scène est à Nantes, en 1483.

ACTE PREMIER.

Chez Perrette Mauger. Il fait nuit. — Une chambre du quinzième siècle. Une porte à droite, conduisant dans l'appartement de Rachel. Deux portes au fond, l'une cachée par une tapisserie, l'autre ouverte sur une terrasse. On aperçoit des silhouettes de maisons dans le lointain; à moindre distance, des toits plus noirs, et des profils de pignons sculptés. Quelques fenêtres çà et là. Tout ce fond est vivement éclairé par la lune. Une arquebuse est appuyée contre la muraille, à droite, sur le premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE.

RACHEL, *assise;* BROMMEL, *à ses genoux.*

On entend sonner l'heure dans l'éloignement.

RACHEL, *tressaillant.*

Neuf heures... Quelqu'un vient!...

Elle veut se lever.

BROMMEL *lui prend la main: elle se rassied.*

Non; personne... personne!
C'est au couvent voisin la prière qui sonne.

RACHEL, *le regardant avec tendresse.*

Oh! qu'ainsi que ces voix nos âmes s'élevant,
Brommel, disent à Dieu ce que j'ai dit souvent:
«*Ensemble! unis! toujours!*» Et tandis que l'es-[pace
Garde un écho lointain du son qui vibre et passe,
Nous qui nous aimons tant, nous à qui Dieu parla,
Amans jusqu'à la tombe, aimons-nous au delà!
Vois-tu bien, tout est calme, et c'est dans ce si-[lence

Que la prière monte et que le cœur s'élance !
Ce mouvement secret qui, lorsque je te vois,
Fait vibrer de bonheur et mon âme et ma voix,
Qui fait trembler ma main dans ta main frémis-
[sante,
Ce charme que j'éprouve à te parler absente,
Ce pur rayonnement qui nous suit en tout lieu,
Cet amour, ce bonheur... tout cela vient de Dieu !

BROMMEL.

Rachel !... Un jour encor ! tout un jour !

RACHEL, *souriant.*

Ta pensée,
Ami, bien loin du ciel est encore élancée !
Ne sommes-nous donc pas heureux en ce moment?

BROMMEL.

Oh ! je t'aime, Rachel, et je t'aime ardemment !
Et chaque aube qui naît, chaque heure qui se
[traîne,
Me fait penser, enfant, à cette aube sereine,
A ce jour radieux, frémissant, embaumé,
Où Dieu mettra ta main dans la mienne, ange
[aimé !

RACHEL.

J'appelle aussi ce jour et de toute mon âme !

BROMMEL.

Savez-vous bien, Rachel, que mainte grande dame
En vous voyant paraître au bras de votre époux,
Vous jettera de loin un sourire jaloux ! [d'une,
Car votre front est beau, votre air noble, et plus
Abdiquant volontiers sa hautaine fortune,
Offrirait d'échanger ses charmes adorés
Pour ce front pur, madame, et ces yeux inspirés !
A vous donc les honneurs, à vous l'éclat des fêtes,
A vous ce don puissant qui courbe tant de têtes,
Ce pouvoir envié, cet unique trésor :
La beauté que couronne un diadème d'or !

RACHEL.

Y songez-vous, Brommel? qui ! moi ! la pauvre
[juive !...

BROMMEL.

Il n'est rien que pour toi mon amour ne poursuive !
Rien d'assez élevé, rien d'assez précieux !
Tout s'efface devant un rayon de tes yeux !
« *La pauvre fille juive,* » as tu dit ! Sois plus fière !
Et qui suis-je donc, moi ! moi dont la vie entière
A tes genoux, Rachel, jour à jour se passant,
Ne serait point un hymne assez reconnaissant,
Une action de grâce assez fervente encore
Pour tout ce que te doit ton époux qui t'adore !
Lorsqu'un jour, tout sanglant, sur la terre étendu,
Frappé par des bandits dans ce quartier perdu,
J'appelais une mort trop tardive et trop sûre,
Qui donc vint étancher le sang de ma blessure?
Qui donc me recueillit? Quel ange consolant
Fit taire l'agonie à mon chevet râlant?
Ce fut toi ! c'est par toi que je vis, que j'espère !
Et bien m'en prit, à moi, pauvre enfant que son
A des soins étrangers jadis abandonna, [père
De rencontrer ta route, ange du mont Sina !
Toi, juive, au monde entier mon amour te pré-
[fère,
Et j'appelle ardemment ce jour qui doit nous faire
Époux, et tous les deux nous rendre, en vérité,
Heureux pour cette vie et pour l'éternité !

RACHEL, *laissant tomber sa main dans celle de Brommel.*

Heureux ! oui : le bonheur, c'est de t'entendre dire
Tout cela !... Mais, écoute ; un seul mot doit suffire
Maintenant, car le jour dès long-temps nous a fui ;

Elle se lève.

La lune éclaire... Vois !... Il te faut aujourd'hui
Partir encor !...

BROMMEL.

Partir !

RACHEL.

Demain... la nuit venue
Ramènera pour nous la dernière entrevue,
Celle qui de l'hymen précédant le grand jour,
Nous entendra prier avec des mots d'amour,
Et préparer notre âme à cette heure suprême
Où nous échangerons nos cœurs devant Dieu même !
A demain donc !

BROMMEL.

Demain ! attendre jusque là !
Non ! encor cet instant...

RACHEL.

Adieu !

BROMMEL, *suppliant.*

Rachel !...

RACHEL, *se retournant.*

Voilà
Ma mère !

SCÈNE II.

BROMMEL, PERRETTE MAUGER, RACHEL.

PERRETTE MAUGER, *à Brommel.*

Encore ici, seigneur Brommel?

RACHEL.

Ma mère...

PERRETTE MAUGER.

Séparez-vous, enfans !

BROMMEL.

Oh ! soyez moins sévère !

PERRETTE MAUGER.

Je trouble vos adieux ?... Enfans, abrégez-les !
Seigneur Brommel, peut-être on vous cherche au
Et de Pierre Landais l'austère vigilance [palais,
S'inquiète de vous... Partez donc... Le silence
Dès long-temps aux rumeurs partout a succédé,
Et la rue est mauvaise au passant attardé.

RACHEL, *avec effroi.* [m'abuse...

Ah ! je tremble !... un danger !... peut-être je
Si quelque meurtrier... Prenez cette arquebuse,
Brommel !

BROMMEL, *souriant.*

J'ai mon épée.

PERRETTE MAUGER, *gravement.*

Oubliez-vous, Rachel,
Que cette arme appartient à quelqu'un?

RACHEL, *à part.*

Juste ciel!

BROMMEL, *s'avançant.*

A qui donc?

PERRETTE MAUGER, *après une pause.*

Ecoutez, Brommel : si ma prudence
A reculé l'instant de cette confidence,
C'est que pour vous la faire il me fallait trouver
Après le premier mot la force d'achever; [âme
Mais je dois vous le dire : avant que dans votre
Fût conçu le dessein de la prendre pour femme,
Avant que fût par vous ce serment prononcé,
Un autre de Rachel était le fiancé!

BROMMEL.

Que dites-vous?

RACHEL, *à part, douloureusement.*

Mon Dieu!...

PERRETTE MAUGER.

Cet ami... presque un frère,
Dit à Rachel : *ma sœur*... me dit, à moi : *ma mère!*
Il l'aimait dès l'enfance, avec elle nourri,
Et tendrement par moi Dieu sait qu'il fut chéri!...
Depuis déjà deux mois il est parti... J'ignore
Où ses pas l'ont conduit : mais apprenez encore
Que d'un prochain retour il m'a donné l'avis.
Or, celui que j'aimais comme l'on aime un fils,
S'il revient, trouvera Rachel femme d'un autre;
Car l'amour de Rachel a rencontré le vôtre,
Brommel... et ce serait pour moi trop de douleur
Qu'elle me pût un jour reprocher son malheur...
J'ai dû, pour oublier, me faire violence,
Et pour vous, de l'absent la voix a fait silence!
Du jour où tout sanglant, frappé par trahison,
Je vous ai recueilli, Brommel, dans ma maison,
Pâle et mourant, j'ai bien compris que mon jeune [hôte
Serait mon fils... Mon Dieu! si j'ai fait une faute,
Votre bras me poussa! qu'il en soit donc ainsi!
Mais encore une fois, Brommel, partez... Voici
Le couvre-feu qui sonne...

A part.

Et j'ai crainte qu'il vienne!

BROMMEL, *à Rachel.*

Un autre...

RACHEL.

Absent... c'est vrai.

BROMMEL.

Cette arme...

PERRETTE MAUGER.

C'est la sienne.

BROMMEL, *avec douceur, prenant la main de Rachel.*

Rachel, de cet absent vous ne m'aviez rien dit!

RACHEL, *levant les yeux au ciel.*

J'avais tout oublié!

BROMMEL.

Je demeure interdit!

RACHEL.

Ah! croyez que c'est vous, Brommel, vous seul [que j'aime!

BROMMEL.

Je le sais... je le sais!... et cette heure est suprême,
Rachel, et comme vous, en vérité, je croi
Que vous ne pouvez être à nul autre qu'à moi.

Se retournant vers Perrette Mauger.

Vous, mère... adieu! Merci, vous dont la voix [conseille;
Demain, de notre hymen, demain sera la veille,
Et je trouve en ce mot des forces pour braver
Tous les rivaux absens qui pourront arriver!
Adieu donc, ma Rachel! Adieu, ma belle épouse!
Echangez cet anneau contre le mien...

A Perrette Mauger.

Jalouse!
Vous jetez un rival ainsi sur mon chemin?
Mais mon âme qui l'aime est tranquille. A demain!

Il sort.

PERRETTE MAUGER.

Ma pauvre enfant!... eh bien! quelle tristesse [amère!
Tu trembles... Qu'as-tu donc?

RACHEL.

O ma mère! ma mère!

Elle rentre dans son appartement.

SCÈNE III.

PERRETTE MAUGER, *puis* MATHIEU LUC.

PERRETTE MAUGER.

Je viens de ranimer un souvenir éteint...
Oh! du remords déjà ton cœur est-il atteint?
Pauvre enfant! qu'ai-je fait? — Pourvu que sur sa [route
Brommel ne trouve pas quelque poignard!... Je [doute...
La crainte me saisit... Plus de feux allumés!
A cette heure de nuit les manans sont armés...
Dieu protége Brommel!

Se retournant et apercevant Mathieu Luc.

Ah!

MATHIEU LUC *paraît au fond, sur la terrasse, tout poudreux, tout haletant, ses habits en désordre, ses cheveux longs épars; il porte un bâton à la main.*

J'ai perdu sa trace.
Par le ciel! j'aurais dû l'étendre sur la place!

Il entre, et reconnaît Perrette Mauger.

Ma mère... ah!

PERRETTE MAUGER.

Qu'est-ce donc?

MATHIEU LUC, *se retournant.*

Un de ces insolens,
Un de ces beaux seigneurs brillans et turbulens,
Qui portent au chapeau l'agrafe à plume noire,
Et dont le sang, ma mère, est noble, à les en croire.
Il s'est rencontré là qui croisait mon chemin :
Sur moi, sur Mathieu Luc, il a levé la main!...
Malheur! cet homme est fou sans doute, et ma colère
Fit bien de l'épargner! — Son ange tutélaire
L'éloignera de moi, sinon je lui ferai
Connaître un jour le poids de mon bâton ferré!

Il jette une plume noire sur la table, et va mettre son bâton dans un coin, à côté de son arquebuse.

Eh bien, ma mère, enfin je vous revois! Ma mère,
Embrassez-moi... Rachel m'attend-elle? J'espère
Qu'ensemble quelquefois de moi l'on a parlé?
Que l'absence était longue à mon cœur accablé!
Rachel! ma sœur! Rachel qu'à chaque instant je [nomme,
Et dont l'amour m'élève au rang d'un gentilhomme!
C'est miracle qu'ici je revienne...

PERRETTE MAUGER.

Pourquoi?

MATHIEU LUC.

Vous allez le savoir. Ma mère, embrassez-moi.

PERRETTE MAUGER.

Un miracle, as-tu dit? C'est ici chose rare
Qu'un miracle! à présent le ciel s'en montre avare!
Je me souviens d'un temps bien éloigné de nous,
Où nous en attendions chaque jour, à genoux...
Mais maintenant plus rien! plus d'anges en Bre-
Il a fui, le rayon qui dorait la montagne! [tagne!
Les miracles s'en vont dans la brume effacés...
Les jours armoricains sont à jamais passés!

MATHIEU LUC, *vivement.*

Ne dites pas cela! non, mère, car je jure
Que le vieux sol breton toujours exempt d'injure,
Tant que de ces deux bras je pourrai me servir,
N'aura point d'ennemis qui viennent l'asservir!
Que ceux du haut pays, ceux-là de France, ou [d'autres,
Nous apportent leurs saints, nous garderons les [nôtres!
Or, quand un peuple veille, et qu'il ne veut changer
Son cuivre ni son fer pour l'or de l'étranger,
Lorsqu'il a bien à lui, sans que nul y regarde,
Son costume et sa foi, ce peuple-là se garde!
Et bien mal avisés seraient les plus hardis,
S'ils se heurtaient à nous, mère, je vous le dis!
Nous sommes quelques mille encore, à tête dure,
Quelques rudes garçons à longue chevelure,
Qui portons le surcot autour des reins serré,
Et qui nous appuyons sur le bâton ferré;
Et quand l'instant viendra, cette foule accourue,
A quelque pauvre noble arrachant sa charrue,
Lui dira par ma voix, prompte à se décider :
«Lève-toi, gentilhomme, et viens nous commander!»

PERRETTE MAUGER.

D'où viens-tu?

MATHIEU LUC.

De Karnac; de Vannes, ma patrie,
De Vannes que jamais nul assaut n'a flétrie!
Du sombre Morbihan dont les fils courageux
Se plaisent à la guerre, à ces terribles jeux,
A ces chocs de soldats, à ces rudes batailles
Qui laissent dans l'acier de si larges entailles,
Et qui sur le terrain, amolli par le sang,
Font que du voyageur le pied glisse en passant...
J'ai revu de Karnac les mornes avenues,
Ses géants de granit qui déchirent les nues,
Ses colosses blanchis qui debout et rangés,
Semblent des combattans en murailles changés!
Tandis que bondissant, par le démon poussée,
Se heurtait à ces rocs la rafale insensée,
Moi, calme et souriant, sans peur et sans frisson,
Je lançais jusqu'au ciel ma sonore chanson!
Car vous vous souvenez, mère, qu'à mon oreille
Toujours l'ange propice est là qui me conseille,
L'ange de poésie à qui mon âme, un soir,
S'est ouverte en priant, comme un autre encensoir!
J'aime les chants guerriers et les notes craintives
Les guerz retentissans et les sônes plaintives;
Ma voix les retient tous et les disperse au vent...
Et quand les villageois, de loin m'apercevant,
Me jettent leur salut à travers les feuillées :
« Salut à Mathieu Luc qui charme nos veillées! »
Disent-ils; « Béni soit le chantre sans rivaux! » —
Et puis ces braves gens reprennent leurs travaux!

PERRETTE MAUGER.

Qu'allais-tu faire à Vanne? et pourquoi ce mystère
Qui couvrit ton départ?

MATHIEU LUC, *baissant la voix.*

Il est sur cette terre,
Sur la terre bretonne, ouverte à l'exilé,
Un prince, un roi captif dont on vous a parlé
Sans doute, et qui, jeté par le sort sur nos grèves,
Voit un trône reluire en ses pénibles rêves :
Ce prisonnier royal se nomme Richemond.
Elvin, la vieille tour, qui de loin semble un mont,
Elvin, que sans effroi nul passant ne regarde,
Comme asile le prend, comme cachot le garde;
C'est vers la tour d'Elvin que s'adressaient mes pas.

PERRETTE MAUGER.

Pourquoi?

MATHIEU LUC, *souriant.*

C'est un secret, vous ne le saurez pas.

PERRETTE MAUGER, *d'un ton de reproche.*

Un secret, Mathieu Luc! pour moi!

MATHIEU LUC.

Mère, je pense...

PERRETTE MAUGER.

Qui t'envoyait?...

MATHIEU LUC.

Le roi.

PERRETTE MAUGER.

Le roi!

MATHIEU LUC.

Le roi de France.

PERRETTE MAUGER.

Achève... à Richemond qu'as-tu donc apporté?

MATHIEU LUC.

Deux mots venus de France : *Asile* et *Liberté*.

Après une pause.

Vous vous taisez, ma mère, et paraissez surprise
Qu'un monarque ait daigné choisir mon entremise,
Moi, pauvre paysan dans mes genêts caché...
Louis onze pourtant, ma mère, m'a cherché,
Et son secret tombé dans une âme loyale...

PERRETTE MAUGER.

Qui donc t'a pu valoir cette faveur royale?
Comment jusques à toi ces ordres arrivés...

MATHIEU LUC.

Depuis trois ans bientôt, ma mère, vous savez
Que la calme Bretagne, autrefois si paisible
Qu'on eût dit une plage au monde inaccessible,
Sans écho pour les cris des lieux lointains venus,
S'inquiète, en dormant, à des bruits inconnus;
Moi-même bien souvent, à l'heure où tout som-
[meille,
Contre le sol qui tremble appuyant mon oreille,
Ou sur mon dur chevet en sursaut m'accoudant,
J'interrogeai ce bruit autour de moi grondant.
Il me semblait ouïr, avec peur, je l'avoue,
Comme si mille essieux, broyant la même roue,
Par le même attelage à tous vents emportés,
Eussent chassé la foudre à travers nos cités!
Bien long-temps je cherchai qui pouvait dans
[l'espace
Jeter cet ouragan qui tourbillonne et passe ;
Et toujours mon oreille, attentive à ce bruit,
Suivait le sourd galop de ces courriers de nuit!
Mais enfin une fois je sortis ; la tempête
Passa si près de moi que je baissai la tête,
Et je crus que c'était la course du maudit!...
J'interrogeai quelqu'un, et l'on me répondit
Que ces noirs cavaliers fuyant à mon passage,
Portaient du roi Louis quelque secret message;
Que ce galop de fer, chaque nuit entendu,
C'était le bras du roi qui, toujours étendu,
Ainsi qu'un bras d'armure, et secouant les rênes,
S'allongeait en tous sens vers les tours suzeraines,
Pour atteindre et saisir, sans siéges, sans assauts,
Au fond des grands manoirs les rebelles vassaux ;
Que c'était du vieux roi la colère excitée
Qui passait devant nous, à cheval emportée,
Montrant au bout du glaive un sanglant parchemin,
Et jetant de l'argent sur le peuple en chemin...
Voilà pourquoi, troublant nos maisons ahuries,
Hurlaient les chiens de garde au seuil des métairies.
La réponse me plut, mère, et dès cet instant
Je fis vœu que toujours, priant ou combattant,
Le roi de France aurait en moi, l'homme vulgaire,
Un ami pour la paix, un soldat pour la guerre!
Ce dévouement sans doute au vieux roi fut conté,
Car parmi ses féaux dès lors il m'a compté;
Et rien en ce pays de sa haute justice
N'émane, qu'aussitôt il ne m'en avertisse...

Une pause.

De rompre le silence il m'était interdit :
Mais vous le vouliez, mère, et je vous ai tout dit.

PERRETTE MAUGER.

Tu ne l'as jamais vu, ce justicier sévère?

MATHIEU LUC.

Non. Au pays de Nante il m'a fait son compère,
Voilà tout. Il a peur, dit-on, de ses amis!...
Et par un inconnu chaque ordre m'est transmis.
Chaque fois que du roi le bon plaisir suprême
Est que j'agisse, alors, debout, à l'instant même,
Au milieu de la nuit, et le casque baissé,
Apparaît à mes yeux un homme cuirassé
Dont l'œil est invisible et dont la bouche est close,
Et qui du roi Louis m'apporte quelque chose...
Cette armure de fer s'avance jusqu'à moi;
Et la voyant marcher je me dis : C'est le roi.

PERRETTE MAUGER.

Un roi dur aux vassaux!

MATHIEU LUC, *vivement.*

Ses haines sont les nôtres;
Mais rude pour les grands, il est bon pour nous
[autres;
Et ce qui m'a pour lui tout d'abord prévenu,
C'est contre les puissans son projet bien connu,
Projet hardi, germé dans cette tête forte,
Et qui s'accomplira !... Car, ma mère, il importe
Aux hommes comme nous d'avoir enfin raison
Contre ces petits rois debout sur leur blason,
Contre ces petits ducs, que sais-je! moins encore,
Contre ces parvenus qu'on craint et qu'on abhorre,
Et qu'on monte au pavois, et qu'on couvre d'un
[dais!...
Il est temps d'en finir avec Pierre Landais!...

Perrette Mauger s'appuie contre un fauteuil.

Vous vous troublez, ma mère, à ce nom! Je
[soupçonne
Une cause à l'effroi dont votre cœur frissonne.
Cet homme vous a fait du mal, oui, je le sai;
Car vous devenez pâle à son nom prononcé,
Et jusqu'en son palais qu'il vous fait interdire,
Tout haut, chaque matin, vous allez le maudire!
Pourquoi cela? Ma mère, écoutez. J'ai l'espoir
Que Dieu mettra bientôt cet homme en mon pou-
[voir.

PERRETTE MAUGER.

Que dis-tu?

MATHIEU LUC.

Je vous dis que, si le ciel seconde
Mon plan, nous compterons tous les deux dans ce
[monde
Un ennemi de moins!... Pour le moment, sachez
Qu'il est de sourds projets et des complots cachés!
La France est là, debout, qui veille, là, dans l'ombre,
Et son regard perçant éclaire la nuit sombre.
Et tandis que Landais, tout-puissant aujourd'hui,
S'endort dans ses grandeurs, d'autres pensent à lui!
Fiez-vous-en sur moi, mère, et bonne espérance!

Un homme paraît au fond, couvert d'une armure, et la visière baissée. Il s'approche de Mathieu Luc.

L'ENVOYÉ.

Au Breton Mathieu Luc, Louis onze, de France.

MATHIEU LUC.

Ah! qu'est-ce?

L'envoyé fait un signe, en se tournant vers Perrette Mauger.

Un seul instant, mère! rien qu'un instant!
Allez chercher ma sœur qui sans doute m'attend.
Ramenez-moi Rachel... que bientôt je la voie.
Allez; dites-lui bien mon amour et ma joie!...
Embrassez-moi d'abord. Revenez vite!...

Il embrasse Perrette Mauger, qui sort.

SCÈNE IV.

L'ENVOYÉ DE LOUIS XI, MATHIEU LUC.

MATHIEU LUC, *à l'Envoyé.*

Eh bien!
N'aurez-vous cette fois rien à me dire?

L'ENVOYÉ.

Rien.

Lui présentant un parchemin scellé aux armes du roi.

Lisez.

MATHIEU LUC.

Toujours muet! Ne pourriez-vous, beau sire,
Rompre pour moi ce nœud et briser cette cire?

L'envoyé reste immobile. Mathieu Luc continue.

La santé du vieux roi?

L'ENVOYÉ, *hochant la tête.*

Mauvaise! J'ai laissé
Notre sire au Plessis plus froid qu'un trépassé.
Du médecin Coictier le savoir s'évertue
A conjurer du nord la bise qui le tue.
Mais le sang du vieillard par l'âge refroidi
Ne ranimera plus ce cadavre engourdi.
Pourtant la volonté vit encor, grande et forte!
Et le sceptre est debout dans la main qui le porte.

MATHIEU LUC.

De ces instructions, dites, quel est l'objet?

L'ENVOYÉ *paraît hésiter un instant, puis, sur l'insistance de Mathieu Luc, il se décide à ouvrir le pli royal. — Lisant.*

« Mathieu Luc, notre ami, notre féal sujet,
» Vous nous avez servi toujours avec le zèle
» D'un loyal domestique et d'un agent fidèle.
» Monseigneur Saint-Martin vous bâille ses par-[dons!
C'est pourquoi cejourd'hui nous vous recom-[mandons
» Que vous ayez à faire entière diligence
» Pour garantir l'effet de ma juste vengeance.
» Voici que devers vous, en hâte, va venir
» Quelqu'un de ma maison envoyé pour punir;
» Quelqu'un que pour intègre à Paris on renomme:
» Le sieur d'Estouteville; ayez l'œil sur cet homme,
» Afin que jusqu'au bout, ainsi que de raison,
» Soit par lui recherché le fait de trahison,
» Et que du trésorier l'insigne félonie
» Suivant nos volontés soit jugée et punie.
» De griève justice il s'agit maintenant.
» Soyez notre interprète et notre lieutenant,
» Et faites au besoin appel à la noblesse
» Pour que d'Estouteville agisse sans faiblesse.
» Avec mon sceau royal que vous verrez ici,
» Je vous donne pouvoir de tout conduire ainsi.
» Faites discrètement, observez bien. Peut-être
» N'aurez-vous nul besoin d'agir ni de paraître;
» Contentez-vous alors d'écouter et de voir,
» Et, tout incontinent, faites-moi tout savoir.
» Mathieu Luc, dès demain, selon son espérance,
» Sera fait riche et noble autant qu'homme de [France,
» S'il nous livre Landais, l'insolent favori.
» Autrement, par la croix d'Embrun et de Cléry,
» Malheur à Mathieu Luc! Que Dieu l'ait en sa [garde!
» Car c'est lui maintenant que tout ceci regarde.
» Écrit de notre main au château du Plessis [six
» Lès-Tours, mil quatre cent quatre-vingt-trois, le
» Du mois d'août. » Et plus bas : « Le soleil, roi [superbe,
» Regarde jusqu'au ver qui se glisse sous l'herbe;
» Et les rois, couronnés d'or pur comme les saints,
» Font servir l'homme obscur à d'augustes desseins!
» Que même après ma mort cet ordre s'accom-[plisse!
» Et, s'il m'est dénié, chargez-vous du supplice.
» Le devoir, songez-y, parle aussi haut que Dieu;
» Ayez ceci pour dit, et faites vite. Adieu. »

MATHIEU LUC *prend la lettre des mains de l'Envoyé, et relit le post-scriptum à partir de ces mots :*

» Que même après ma mort cet ordre s'accom-[plisse!
» Et, s'il m'est dénié, chargez-vous du supplice.
» Le devoir, songez-y, parle aussi haut que Dieu!
» Ayez ceci pour dit, et faites vite. Adieu. »

Pliant la lettre.

Me voilà donc chargé, Louis ne s'en fait faute,
De rendre au nom du roi justice basse et haute!...
L'ordre est impératif! et si le roi songeait
Que Mathieu Luc n'est pas son fidèle sujet,
Mais bien un bon Breton, qui, sans rien craindre [au monde,
S'est pris un jour pour lui d'une estime profonde;
S'il savait à son poids peser mon dévouement,
Votre roi, j'en suis sûr, parlerait autrement.
N'importe, je le veux obliger, et je compte
N'être pour tout ceci créé ni duc ni comte.
Veuillez redire au roi Louis, dites-lui bien,
Que quand mon bras se donne, il se donne pour rien.
Adieu.

L'Envoyé sort.

J'accomplirai cet ordre qu'il m'envoie.

SCÈNE V.

PERRETTE MAUGER, MATHIEU LUC, RACHEL.

MATHIEU LUC, *apercevant la jeune fille.*

Rachel! c'est vous enfin! vous voilà! quelle joie!
Oh! que de fois mon cœur a dit ce nom tout bas:
« Rachel! » Vous vous taisez, vous ne répondez pas!

PERRETTE MAUGER.

Ton retour si soudain...

MATHIEU LUC.

Oui, oui, j'aime ce trouble,
Et mon amour encor, mon amour en redouble!
Le sort en m'éloignant m'a fait cette douceur
Qu'il me semble à présent retrouver une sœur...
Plus belle maintenant que quand je l'ai laissée!

Lui prenant la main.

Où donc est mon anneau, ma belle fiancée?

RACHEL.

Votre anneau, Mathieu Luc!

MATHIEU LUC.

Gage de nos amours!
Le vôtre est à mon doigt... Voyez, je l'ai toujours!
Oh! que de fois ma bouche en souriant l'effleure!
Eh bien!...

PERRETTE MAUGER.

Elle l'avait encore tout-à-l'heure.

MATHIEU LUC.

Elle l'avait?...

PERRETTE MAUGER.

Il faut que depuis un moment...

MATHIEU LUC.

Fou que je suis! Allons! je suis un fou vraiment!
Ma mère... ma Rachel... pardon... Je me rassure.

A part.

Ah! mon Dieu! du soupçon j'ai senti la morsure!
Rachel m'aime toujours... mon cœur tranquillisé...
Ce battement horrible enfin s'est apaisé.

A Rachel.

Rentre, rentre, Rachel, ma sœur!

RACHEL, *toute en larmes.*

Oh! mon bon frère!...

MATHIEU LUC, *à Perrette Mauger.*

Çà, ne disiez-vous pas, à l'instant, bonne mère,
Que pour perdre Landais, ce démon incarné,
Les armes vous manquaient?... Eh bien, mère, [j'en ai
Des armes, maintenant! Landais n'est plus à crain- [dre.
Venez, vous saurez tout; le bras qui va l'atteindre
Est celui qui saisit, pour fait de trahison,
Le noble en son palais, le riche en sa maison.
Si nous le voulons bien, son châtiment s'apprête,
Or, pour un tel coupable il y va de la tête!...

PERRETTE MAUGER.

De la tête!...

MATHIEU LUC.

Oui, ma mère.

PERRETTE MAUGER, *l'arrêtant vivement.*

Un mot! Je n'ai pas dit
Qu'au glaive je livrais la tête du maudit!
Entre cet homme et moi dort un sombre mystère!
J'ai, dis-je, des raisons, des raisons qu'il faut taire,
Pour souhaiter Landais captif entre mes mains!...
Mais que jamais son sang rougisse les chemins,
Non; respectez ses jours... Mathieu Luc! que sa vie
Soit sauve, entendez-vous?

MATHIEU LUC.

Si sa trace est suivie,
S'il meurt, ce n'est pas nous, mère, qui le frappons.

PERRETTE MAUGER.

Tu m'en réponds au moins!

MATHIEU LUC.

Oui, mère, j'en réponds.
Quoique votre clémence, à mon avis, soit forte!
C'est un persécuteur que ce Landais. N'importe!
Mon projet... vous saurez celui que j'ai conçu!
Mais d'abord rassemblons nos gens, pour qu'à l'insu
De tous, avant que l'aube au ciel se soit montrée,
De la ville endormie ils occupent l'entrée...

PERRETTE MAUGER.

Pourquoi?

MATHIEU LUC.

Vous saurez tout, vous dis-je...

Revenant.

Par le ciel!
J'oubliais cette plume!

Il la met à son toquet de paysan.

Au revoir, ma Rachel!

RACHEL, *avec effroi.*

Cette plume...

MATHIEU LUC, *négligemment.*

Trouvée, oui, par moi... C'est, sans doute,
Quelque beau damoiseau qui l'a perdue en route;
Mais je la lui rendrai quand il voudra!

RACHEL, *à part.*

Mon Dieu!

MATHIEU LUC.

Le temps presse, ma mère; il faut partir.

A Rachel.

Adieu.

Il sort avec Perrette Mauger. Rachel rentre toute troublée dans son appartement.

ACTE DEUXIÈME.

Au palais ducal.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE LANDAIS, *assis devant une table couverte de papiers,* JEAN DE FONTENAILLE *et* JEAN DE VITRÉ, *debout dans le fond.*

Bien! Voici qui condamne et sans miséricorde,
Toute sorcière au feu, tout voleur à la corde!
Jamais notre pouvoir ne s'est si bien montré.

Faisant signe à ses gens qui s'approchent.

Çà, Jean de Fontenaille, et vous, Jean de Vitré,
Portez au chancelier cette lettre, et lui dites

Qu'il ait à bien punir ces engeances maudites,
Par qui sont nos faubourgs jour et nuit désolés...
Qu'il scelle du grand sceau cette ordonnance. Allez.

Jean de Fontenaille et Jean de Vitré sortent en emportant l'édit.

Des hommes sûrs, ceux-là! des serviteurs fidèles,
Sur qui je puis compter!... Partis à tire-d'ailes,
Comme deux éperviers dressés à de tels jeux,
Ils planeront long-temps sous un ciel orageux!
Puis, quand l'œil tout sanglant et le cœur gros de [joie,
Ils auront vu d'en-haut se montrer quelque proie,
Ils descendront, au nom de Pierre justicier,
Pour la marquer au front de leur ongle d'acier!
Bonne chasse! et portez les mille voix tonnantes
De notre volonté sur tous les murs de Nantes.
Et voyons si demain, assiégeant mon lever,
Cette sombre furie ose encor me braver!
Oh! cette femme! objet de colère et de doute;
Spectre toujours debout au milieu de ma route!
Fantôme à qui long-temps j'essayai d'échapper,
Et que mon bras enfin se décide à frapper...
Pâle apparition que, d'année en année,
Comme un remords vivant après moi j'ai traînée!
Et dont l'aspect jaloux m'obsédant chaque jour,
Redouble encor ma haine en me parlant d'amour!
Si jusqu'ici Landais, d'une âme résignée,
Aux geôliers attentifs ne t'a pas désignée,
C'est que parmi ce peuple autour de toi grondant,
Je ne pouvais t'atteindre! et qu'ennemi prudent,
Je devais pour frapper le coup qui me délivre,
Emprunter à la loi son glaive avec son livre,
Attendre que le duc prît sa part du danger,
Et qu'il fallût punir afin de me venger!
Enfin tout me seconde, et déjà l'heure vibre,
Heure au timbre joyeux, qui doit me faire libre;
L'ennemi disparaît sous le juge chrétien:
Le châtiment de tous me répondra du tien!

Tressaillant.

Qui s'approche?

SCÈNE II.

LANDAIS, ROBERT D'ESTOUTEVILLE.

ROBERT, *de la porte du fond.*

Un ami; Robert d'Estouteville,
Prévôt de Paris.

LANDAIS.

Vous, Robert, en cette ville!

ROBERT.

Moi-même... et touchez là!

Regardant autour de lui.

Dites-moi...

LANDAIS.

Qu'est-ce?

ROBERT.

Ici,
Sommes-nous seuls, bien seuls?

LANDAIS.

Vous le voyez.

ROBERT.

Merci.

LANDAIS.

Pourquoi?

ROBERT.

Vous êtes sûr que personne n'écoute?...
Que ces murs sont discrets?

LANDAIS.

Mais sans doute, sans doute!
Vous êtes défiant.

ROBERT.

Oui, c'est ainsi chez nous;
Mais ce n'est pas pour moi que je crains, c'est pour [vous.

LANDAIS.

Pour moi?

ROBERT.

D'abord, voyons cette tapisserie.

Revenant.

Personne!

LANDAIS.

Expliquez-vous, Robert, je vous en prie.

ROBERT.

Savez-vous bien là-bas ce qui m'est arrivé?
Des voleurs m'ont surpris, qui m'ont tout enlevé!

LANDAIS.

Eh bien!

ROBERT.

Votre police est en défaut, mon maître!
Et ce vol vous regarde autant que moi peut-être...

LANDAIS.

Que voulez-vous dire?

ROBERT.

Ah! c'est que j'étais porteur
D'un message du roi, message accusateur,
Qui vous compromet, vous!

LANDAIS.

Moi!

ROBERT.

Du moins je soupçonne,
Que cette trahison touche à votre personne!

LANDAIS.

Je ne vous comprends pas.

ROBERT.

Certes Paris est plein
D'un sale populaire, à tous vices enclin;
Notre grande cité de malfaiteurs fourmille:
Pipeurs, ribleurs de nuit, larrons, vaste famille,
Race patibulaire, et que vomit le soir
La cour miraculeuse, égout fétide et noir!
La ville est chaque nuit de ces démons peuplée;
Mais jamais leur audace à ce point n'est allée
Qu'il faille à nos bourgeois, tremblans d'un tel [séjour,
Une escorte d'archers pour marcher en plein jour.

LANDAIS.

C'est au prévôt de Nante à venger votre injure.
Tout vous sera rendu ce soir, je vous le jure...
Mais...

ROBERT.

Tout, avez-vous dit?

LANDAIS.

Robert, soyez certain

Qu'on punira ce soir le vol de ce matin.
Mais cette trahison... dites, que signifie...

ROBERT.

Ce secret que tout bas ma crainte vous confie
N'est plus le mien....

LANDAIS.

Robert, que je sache...

ROBERT.

Écoutez :
De Louis dès long-temps les regards irrités
Suivent les sourds complots que nourrit en silence
La cour du duc breton contre la cour de France;
François deux, après tout, n'est du roi très-chrétien
Que le premier vassal et le premier soutien.
Sa place, qu'il oublie, est aux marches du trône;
Et pourtant ses édits, scellés en cire jaune,
Ainsi que ceux du roi, placardés en tout lieu,
Le font duc souverain *par la grâce de Dieu!*
Déjà, pour châtier d'anciennes insolences,
On a fait vers le duc marcher dix mille lances.
Mais ce n'est point assez, et maintenant il faut
Que la guerre chez vous se réveille en sursaut,
N'est-ce pas? A Senlis, nous l'avions endormie;
Mais de votre vieux duc la noblesse ennemie
Lasse d'un tel repos s'agite en ce palais,
Et tend sa main bretonne à Richard trois, l'Anglais!
Digne alliance! un roi meurtrier et parjure,
Dont le règne est là-bas souffert comme une injure,
Vous enverrait ici des soldats blasonnés
Aux armes d'Angleterre; et vous, déterminés
A tenir contre nous, dans votre indifférence,
Vous vous feriez Anglais pour combattre la France!

LANDAIS.

Quelle preuve avez-vous?

ROBERT.

Ah! les preuves, tantôt
Je les avais encor: C'est un hardi complot
Que le vôtre! Pourtant, il eût fallu, messire,
Ne point le raconter, surtout ne point l'écrire.

LANDAIS.

Ne point l'écrire?

ROBERT.

Non; vous ne comprenez pas!...
Parmi tous ces papiers, qu'on m'a pris à deux pas
De chez vous, se trouvaient, je ne puis vous le taire,
Quelques lettres du duc au Néron d'Angleterre...
*A ces lettres parfois, Richard a répondu ; *
*Mais un jour son courrier en chemin s'est perdu.
*Louis onze, en Artois, apprit ce jour-là même
*Vos desseins criminels contre son diadème.
*Furieux, il me fit venir, et se signant
*Comme un soldat blessé qui prie en s'indignant:
*« D'Estouteville, il faut, me dit-il, et sur l'heure,
*M'aller quérir le duc François en sa demeure;
*Me l'amener à Tours!... Mais plus calme il reprit:
*Non pas, d'Estouteville, au nom du Saint-Esprit,
*Ne faites pas cela; car, par ma Notre-Dame,
*C'est autre chose ici que de vous je réclame!
*N'allez donc pas à Nante encore... mais tâchez
*De suivre le complot dans ses ressorts cachés.

* Les vers précédés d'un astérisque sont supprimés à la représentation.

*Saisissez chaque lettre; arrangez tout de sorte
*Que leur courrier lui-même ici vous les apporte;
*Payez, donnez de l'or. Il ne faut épargner
*Rien pour connaître tout: intriguer, c'est régner.»
* J'ai suivi ces conseils, et grâce à ma prudence,
*On sait avec l'Anglais votre correspondance.
*Vingt lettres par mes soins surprises à vos gens,
*Nous ont dit vos complots. Des clercs intelligens,
*Dociles imagiers, ouvriers en peinture,
*Ont de chaque dépêche imité l'écriture;
*Si bien que votre duc, à ce piége déçu,
*N'a véritablement rien écrit, rien reçu,
*Et que le roi Louis, qui tous deux vous épie,
*N'a du pacte félon livré que la copie.

LANDAIS.

Eh bien?

ROBERT.

Eh bien! tantôt ici je me rendais
Pour demander au duc la tête de Landais...

LANDAIS.

Ma tête...

ROBERT.

Car le roi Louis vous sait capable
D'avoir ourdi vous seul cette intrigue coupable,
Et le duc assez faible, assez las du pouvoir
Pour avoir tout permis, tout signé sans rien voir.

LANDAIS.

Vous veniez m'arrêter, vous, Robert?

ROBERT.

Oui, moi-même.
Mais, Landais, ne crains pas un vieil ami qui t'aime.
Je n'ai pas oublié qu'en des jours désastreux,
Quand les partis jaloux se déchiraient entre eux,
Et que, du Bien Public les querelles armées
Faisaient tinter partout nos cloches alarmées;
Tandis que tout hurlait à travers la cité,
Je me souviens, Landais, que toi seul m'es resté,
Et qu'alors de mon fils demeuré sans défense,
A tes soins assidus j'ai confié l'enfance...
Je n'ai rien oublié, non; et quand mon effroi
Eut reconnu ton nom dans les ordres du roi;
Lorsque de son courroux la tempête grondante
S'amoncela de loin sur ta tête imprudente;
Afin que, sans t'atteindre, elle pût éclater,
Je réclamai le droit de venir t'arrêter...
Un autre fût venu; je m'offris à sa place;
Et c'est Tristan l'Hermite enfin que je remplace.
En secret, du péril je venais t'avertir,
Et je t'aurais laissé cette nuit pour partir.

Landais lui serre la main.

Grâce aux hardis voleurs dont Nante est si fertile,
Ma générosité te devient inutile;
Les preuves du complot ne sont plus en mes mains,
Et ta honte est restée aux buissons des chemins.

LANDAIS, *troublé.*

Mon Dieu! pas un moment à perdre alors!

Il fait quelques pas pour sortir.

ROBERT, *l'arrêtant.*

Sans doute
Il faut faire chercher ces papiers; mais écoute:
Porteur de ce message, entré chez toi, sans bruit,
Je t'aurais, pour partir, laissé toute la nuit:

Mais autant, inconnu de tous en cette ville,
Il eût à ton ami Robert d'Estouteville
Coûté de te livrer, autant, si quelque voix
Portait mon nom terrible au chevet de François,
Il serait dangereux, entends-tu, pour moi-même,
D'entraver de Louis la justice suprême;
Et je ne pourrais plus te laisser ce moment
Sans partager ton crime avec ton châtiment.

LANDAIS, *se troublant de plus en plus.*

Que ne repartez-vous pour Paris!...

ROBERT.

Je suis père,
Et de ma mission sais-tu ce que j'espère?
Le bonheur d'embrasser mon fils!

LANDAIS.

Quoi! vous voulez...

ROBERT.

Oui; qu'a cela d'étrange?... Est-il ici? parlez!
Que je le voie!... Hélas! depuis quatorze années,
Au service du roi mes heures enchaînées,
Dans ce châtelet sombre, où tristement je vis,
M'ont toujours enfermé loin de lui, de mon fils,
De mon noble Brommel, l'héritier de ma race!...
Fais-le-moi voir, bon Pierre! oh! fais que je l'em-
[brasse!
Dame Ambroise de Lore, à Paris, maintenant,
Des élans de mon cœur, témoin froid et gênant,
Ne viendra pas ici, belle-mère jalouse,
Aux droits sacrés du fils heurter ceux de l'épouse.
Parle donc! et dis-moi s'il est beau cavalier,
S'il peut aux plus grands noms dignement s'al-
[lier,
S'il est brave, et soumis, et généreux!... Enivre
Ce cœur long-temps fermé qui recommence à vivre,
Et de tous mes chagrins, d'un seul mot triom-
[phant,
Fais plus encor, Landais : montre-moi mon en-
[fant.

LANDAIS, *après une pause pendant laquelle il a regardé attentivement Robert.*

Votre fils... vous l'aimez?...

ROBERT.

Si je l'aime!...

LANDAIS.

Et, sans doute,
Ses jours vous sont plus chers que les vôtres...

ROBERT.

J'écoute
Et je ne puis comprendre...

LANDAIS.

Et d'un pouvoir d'airain,
Celui du roi Louis, votre dur suzerain,
Vous iriez, n'est-ce pas, affronter la colère,
Plutôt que d'exposer une tête si chère?..

ROBERT.

Que signifie... achève! Où tendent ces discours?

LANDAIS.

C'est qu'en venant à moi, c'est à lui que tu cours!

ROBERT.

A lui, dis-tu?

LANDAIS.

Robert, je t'ai laissé tout dire; [dire,
Et quoiqu'un tel message eût droit de m'inter-
Je me suis tu! d'un mot je pouvais t'arrêter...
Mais à toi maintenant, à toi de m'écouter!
Brommel, ton fils...

ROBERT.

Eh bien!

LANDAIS.

Ton fils est mon complice!

ROBERT.

Brommel!

LANDAIS.

Que maintenant, réclamant mon supplice,
Ton roi dresse pour moi ses échafauds hideux;
Au lieu d'un seul coupable on t'en livrera deux.

ROBERT, *baissant la voix avec terreur.*

Silence! As-tu dit vrai?

LANDAIS.

Tu le vois bien, je tremble!

ROBERT.

Quoi! ce fatal complot vous réunit ensemble?

LANDAIS.

Oui, j'avais là de quoi te faire repentir
D'être venu, Robert...

ROBERT.

Oh! je vais repartir!

LANDAIS.

Non : je suis maître ici. Disposons toute chose
Pour que d'un tel voyage on ignore la cause.
Mais reste!... Ton départ à dessein différé...

VITRÉ, *entrant précipitamment.*

Monseigneur! votre édit vient d'être déchiré!

LANDAIS.

Où donc est Fontenaille?

VITRÉ.

Il se bat. Une troupe
De vos arquebusiers près du marché se groupe;
Tout le peuple d'Argot en sursaut réveillé,
De meurtres et de vols tout ce peuple souillé,
Dès que de votre édit la voix s'est fait entendre
Est venu par la ville à grands flots se répandre!
Un homme de la bande, un des leurs, juif maudit,
Du poteau de justice a détaché l'édit;
L'a lu tout haut au bruit des sinistres risées.
Puis, lorsque les rumeurs se furent apaisées,
Sa voix devint perçante et j'ai bien retenu
Ces mots qu'il a jetés : « Le moment est venu!
Enfans! Courons-lui sus au trésorier! c'est l'heure
De bâtir son gibet! qu'il soit puni! qu'il meure!
Nous avons en nos mains de quoi bien nous ven-
[ger!
Vive Argot et Bohême et Perrette Mauger! »

LANDAIS, *frappé de terreur et reculant à ce nom.*

Elle, mon Dieu!

ROBERT.

D'où vient... ce nom vous épouvante!
Une femme du peuple...

LANDAIS.

Oh! ce peuple! il se vante!
Perrette Mauger! qu'est-ce après tout? J'irai voir
Cette femme!... je veux par elle tout savoir!
Oh! je n'apprendrai rien par elle!... Allez! qu'on
Les gardes du palais... Non! restez! [double

ROBERT.

Dans quel trouble
Ce nom vous a jeté!

LANDAIS.

C'est vous, Robert, c'est vous
Qui me valez cela!

ROBERT.

Moi

LANDAIS.

Sans doute. Ils sont tous
Ameutés contre moi, maintenant; et je gage
Que tantôt, lorsqu'ils ont pillé votre bagage,
C'était pour y chercher ce message maudit
Qu'à présent leur vengeance oppose à mon édit.
Prévenons-les!... Suis-moi, Vitré! qu'on avertisse
Les archers! tous les gens de guerre et de justice
Dehors tous!

Entre Brommel.

Ah! Brommel! c'est bien, seul je suffis.
J'irai seul...

A Robert.

Vous pouvez embrasser votre fils,
Le voilà!

Il sort.

SCÈNE III.

BROMMEL, ROBERT D'ESTOUTEVILLE.

ROBERT, *tendant les bras à Brommel.*

Mon enfant! mon cher enfant!

BROMMEL, *hésitant.*

Mon père...
Vous mon père, monsieur?...

ROBERT.

Oui, moi!... Suis-je sévère?
Ai-je l'abord terrible et l'aspect imposant?
Viens dans mes bras, mon fils! mon cher fils!... A [présent
Dis-moi, pour qu'en ce cœur aucun soupçon ne [naisse,
Si l'on a bien d'amour entouré ta jeunesse;
Si du seigneur Landais les conseils assidus
Ont tenu lieu des miens dans l'espace perdus!
Regarde-moi, voyons! montre ta bonne mine,
Mon jeune cavalier! quelle noble origine
Ecrite sur ce front pensif et sérieux! [yeux!
Ah! mon vieux cœur s'échauffe à l'éclair de tes
Je reconnais mon sang! je reconnais ma race!
Plus près! plus près encore! ici! que je t'em- [brasse.
Quatorze ans séparés! quatorze ans! mais aussi...

BROMMEL.

Mon père, vous avez bien tardé!

ROBERT.

Me voici!

BROMMEL.

Je me crus orphelin long-temps, et votre approche...

ROBERT.

A mon cœur paternel épargne ce reproche!

BROMMEL.

Ah! mon dessein n'est pas d'affliger votre cœur!
Vous voilà! du passé ce seul mot est vainqueur!
Mais vous arrivez seul... une pensée amère
Trouble ma joie: hélas! n'ai-je donc plus de mère?

ROBERT, *secouant la tête tristement.*

Non, Dieu depuis long-temps l'a rappelée à lui!

BROMMEL.

Et qui donc près de vous la remplace aujourd'hui?

ROBERT.

Qui! tu veux le savoir?

BROMMEL.

Ah! pardonnez!

ROBERT.

Peut-être
Un jour apprendras-tu, mon fils, à me connaître...
Et tu sauras alors à quels regrets cuisans
Un moment de faiblesse a livré mes vieux ans.

A part.

Ah! cachons à ce fils qu'une femme étrangère
S'est assise au foyer qui vit mourir sa mère!

Haut, après une pause.

Le vieux duc François deux t'aime, à ce qu'on m'a [dit?

BROMMEL.

Je le crois.

ROBERT.

Et sans doute il t'a montré l'édit
Dont le seigneur Landais me parlait tout-à-l'heure?

BROMMEL.

Quel édit?

ROBERT.

Mais celui qui fait bruit...

BROMMEL.

Que je meure...

ROBERT.

Un édit violent contre les vagabonds,
Filles ou damoiseaux, jeunes gens ou barbons,
Bohémiens sans aveu, sans nom et sans patrie,
Qui logent en plein vent leur coupable industrie:
Contre les juifs aussi, ces ennemis de Dieu!

BROMMEL, *tressaillant.*

Les juifs!

ROBERT.

Leurs sanhédrins se tiennent en tout lieu.
Et si l'on m'en croyait, on livrerait aux flammes
Avec leurs habitans ces repaires infâmes!

BROMMEL.

Monsieur!

ROBERT.

Qu'est-ce? et d'où vient que tu trembles ainsi?
Peux-tu de ces gens-là prendre quelque souci?
Ne sont-ce pas vendeurs du temple? et leurs bouti- [ques
Ne sont-ce pas comptoirs à marchés d'hérétiques?
Il n'en est pas un seul parmi tous ces satans,
Qui ne vende son âme à beaux deniers comptans;
Qui ne vende son Dieu pour un sequin qui brille!
Pas un père chez eux qui ne vende sa fille;
Pas un enfant qui n'ait le cœur dénaturé!
Ces gens-là vendent tout, et n'ont rien de sacré:
C'est une race impure entre les plus maudites!

BROMMEL.

Réfléchissez, monsieur, aux choses que vous dites!
Je retrouve mon père en vous; mais...

ROBERT.

Tu pâlis!

BROMMEL.

Si vous voulez en moi retrouver votre fils,
Retenez ces mépris dont mon âme s'offense!
De ces juifs devant vous je prendrai la défense,
Parce que leur tribu, qu'ici l'on méconnaît,
M'accueillit orphelin, quand tout m'abandonnait;
Parce que chez ce peuple exilé sur la terre
J'ai trouvé des amis, et pourquoi vous le taire?
Une famille...

ROBERT.

O Dieu! que m'apprends-tu?

BROMMEL.

Je dis
Que je suis l'allié de ces Hébreux maudits;
Qu'en eux est mon bonheur, mon amour, ma pensée
Et que j'ai dans leur foule élu ma fiancée!

ROBERT.

Une fille hérétique! une des leurs! mon Dieu!
Serait-il vrai? Landais est donc un traître? Au lieu
De t'aguerrir le cœur et de t'éclairer l'âme,
Au lieu de te sauver, qu'a-t-il donc fait, l'infâme?
Il t'a perdu! Ministre au cœur empoisonné,
Qui m'as pris mon enfant et qui me l'as damné!
Ma vengeance paîera ta coupable tutelle...
Et cette fille juive, auprès de qui vit-elle?
Quel père, pour l'aimer, quelle mère dont l'œil
La cherche avec amour, la suive avec orgueil?
Des parens usuriers, un aïeul astrologue,
Et tout cela gîté près d'une synagogue,
Sans doute!...

BROMMEL.

Non, monsieur, et je vous en fais foi,
Cette enfant pour appui n'a que sa mère et moi:
Son père est mort sans doute, et la pauvre oubliée
S'est un jour à mon bras doucement appuyée...
Je fus d'abord son hôte... et bientôt l'étranger
Devint le fils soumis de Perrette Mauger.

ROBERT.

Perrette Mauger! c'est ce nom qui tout-à-l'heure
A fait trembler Landais!

BROMMEL.

L'enfant qui souffre et pleure
A droit que le passant retarde son chemin
Pour lui dire: courage, et lui tendre la main:
De moi, de ma pitié, que devait donc attendre
Celle dont le regard me fut d'abord si tendre,
Et qui, lorsqu'un tuteur, de son amour glaçant
Me faisait regretter l'amour du père absent,
Réveilla dans mon cœur où sa voix sut atteindre,
L'enthousiasme ardent qui venait de s'éteindre,
Restitua la flamme à ce cœur engourdi,
Et dans mon jour brumeux rappela le midi!
Savez-vous que dès lors la jeunesse puissante
Recommença pour moi, peuplée, envahissante,
Superbe de désirs, d'ardeurs, d'ambitions,
Avec ses longs projets, ses folles passions,
Ses rires éclatans, et ses larmes furtives,
Et ses illusions, blanches et fugitives,
Doux fantômes qu'un temps montre à nos yeux élus
Et qui s'en vont bien vite, et qu'on ne revoit plus!
C'était elle pourtant, elle, l'enfant bénie,
Qui m'avait secouru dans ma lente agonie,
Elle à qui je devais tout cela!... Mon amour
Pour cet ange du ciel s'accrut de jour en jour.
Je voulus, écoutant ma tendresse attentive,
Suppléer, s'il se peut, à sa mère craintive;
Je pensai qu'une femme et ses soins empressés
Pour garder ce trésor ce n'était point assez,
Et j'entrepris de faire, en ma veille éperdue,
Autour de sa maison une garde assidue.
De Perrette Mauger la prudence long-temps
Défia mes efforts; ses doutes insultans,
Parurent, dès l'abord, soupçonner ma tendresse;
Mais enfin j'ai fléchi cette devineresse:
Nous allons être époux, nous qui n'étions qu'amans,
Et les prêtres de Dieu béniront nos sermens.

ROBERT.

Ainsi de tes aïeux la mémoire s'efface!

BROMMEL.

Pour être digne d'eux que faut-il que je fasse?

ROBERT.

Il faut briser ce joug honteux, avilissant!
Il faut ne pas mentir au respect de ton sang,
Il faut fuir loin de Nante, et d'une âme assurée...

BROMMEL, *l'interrompant.*

Vous voulez que Brommel mente à la foi jurée!
Ah! monsieur, si l'honneur a pour vous tant de prix,
Pourquoi vouloir me rendre un objet de mépris!
Vous-même, si ce cœur où la fierté respire,
De semblables conseils reconnaissait l'empire,
Vous seriez le premier, je m'en porte garant,
A méconnaître en moi quelqu'un de votre rang!
Vous me jugeriez même indigne d'un reproche,
Et vous détourneriez la tête à mon approche.
Non; plutôt que mon nom à ce point se flétrît,
Plutôt que cet opprobre à mon front fût écrit,
Je briserais des mains de ma juste colère
L'écusson orgueilleux que vous m'offrez, mon père!
Je rentrerais obscur, enfant pauvre et perdu,
Dans les rangs de ce peuple où tout est confondu,
Et de tous oublié, bercé par cette houle,
J'y mourrais sans éclat du trépas de la foule! —
Monsieur, Rachel ce soir me verra. Cette nuit
Je dois près de sa porte aller m'asseoir sans bruit. *
* Quelque mot dit tout bas, quelque note connue,
* Avertira bientôt son cœur de ma venue;
* Alors, blanche et voilée, éblouissante à l'œil,
* Je la verrai debout, se dresser sur le seuil,
* Et son amour craintive, et mon amour jalouse,
* Murmureront long-temps le nom sacré d'épouse,
* Jusqu'à ce que le jour brille au ciel éclairci:
* Alors les saints flambeaux s'allumeront aussi.
Car demain, aux accens des prières publiques**,
S'uniront nos deux mains sur les pages bibliques,
Et l'Evangile ouvert recevra notre foi,
De vivre, moi pour elle, et cet ange pour moi!

ROBERT, *hors de lui.*

Demain! demain, si tôt!

BROMMEL.

Mon père...

* *Variante* : Aller *veiller* sans bruit

** *Variante* : Et demain, etc.

ROBERT.

Eh bien!

BROMMEL.

De grâce!
Regardez votre fils à vos pieds qu'il embrasse!
Songez à mon bonheur; faut-il que le retour
De mon père en ce lieu torture mon amour?
Cet instant où mon cœur près du vôtre m'attire,
Voudrez-vous m'obliger, mon père, à le maudire?
Et faudra-t-il voiler d'un deuil si peu prévu
La date de ce jour où je vous ai revu?

ROBERT, *après un moment de réflexion.*

Ce soir, dis-tu...

BROMMEL.

Ce soir je la verrai...

ROBERT.

Quelle heure
Vous réunit tous deux?

BROMMEL.

Minuit.

ROBERT.

Elle demeure?

BROMMEL.

Dans ce quartier maudit, par les juifs habité,
Qui borne à l'occident notre grande cité;
* De Perrette Mauger la maison bien connue
* Lève un pignon sculpté sur un angle de rue,
* Et décore son porche aux regards étalé
* De je ne sais quel hydre ou serpent ciselé...
Souffrez que vers ce lieu je vous guide, mon père!

ROBERT.

Moi, de la juiverie aborder le repaire!
Toucher le seuil immonde et m'asseoir au foyer
Que de son souffle ardent Satan fait flamboyer!
Jamais!

BROMMEL, *avec beaucoup de calme.*

Mon père, eh bien! puisqu'à votre tendresse
Je vois que mon amour si follement s'adresse;
Puisque rien dans ce cœur ne s'éveille pour moi,
J'irai donc seul: adieu! — Cette juive a ma foi!
Contre la foi jurée il n'est point de refuge.
Que Dieu me soit témoin, lui, le père et le juge!
Ces sermens, si l'on veut me les faire trahir,
Je me sens assez fort pour ne pas obéir!

Il fait un pas pour sortir.

ROBERT.

Arrête!

BROMMEL, *après s'être incliné profondément.*

Adieu.

Il sort.

SCÈNE IV.

ROBERT D'ESTOUTEVILLE, LANDAIS, MATHIEU LUC, ARCHERS *dans le fond*, VITRÉ FONTENAILLE.

ROBERT, *tombant atterré dans un fauteuil.*

Malheur! ô malheur!

LANDAIS, *entrant précipitamment.*

Sur mon âme!
Savez-vous bien, Robert, qu'il faut que cette femme
Je la voie aujourd'hui! mes bons archers aidant,
J'ai fait taire l'émeute autour de nous grondant;
Leur foule rentre enfin sous mon obéissance...
Et voilà Mathieu Luc, leur chef, en ma puissance;
Mais rien n'est fait encor; ces papiers dangereux,
C'est Perrette Mauger qui les a...

ROBERT.

Malheureux!
Jusqu'où mon fils par vous s'est-il laissé conduire?

LANDAIS, *sans l'écouter.*

Si dans la maison juive on pouvait s'introduire!

ROBERT.

Oui, partez; ce projet est de ceux qu'on poursuit!
Allez; choisissez l'heure et que ce soit minuit:
Vous serez attendu, non pas vous: mais peut-être
Verrez-vous s'entr'ouvrir la porte ou la fenêtre,
Et quelque douce voix comme venant du ciel,
Vous parlera d'amour en vous nommant Brommel.

LANDAIS.

Brommel... quoi! votre fils!

ROBERT, *se levant.*

Vous l'ignoriez!

LANDAIS.

De grâce...
Dites-moi...

ROBERT, *élevant la voix.*

Je vous dis qu'à cette même place,
Tout-à-l'heure au respect sa fierté succéda!
Brommel est amoureux d'une enfant de Juda!
C'est une israélite, une fille damnée
Qu'il épouse demain! Avant cet hyménée
A minuit, en secret, tous deux doivent se voir
Chez Perrette Mauger!

MATHIEU LUC, *écoutant.*

Hein!

LANDAIS, *à part.*

Minuit! quel espoir!
Brommel vous a-t-il dit le nom de cette juive?

ROBERT.

Rachel.

MATHIEU LUC, *s'avançant.*

Rachel! c'est faux!

LANDAIS, *se retournant.*

Qu'est-ce?

MATHIEU LUC.

C'est faux!

A Robert.

J'arrive
Afin de vous laisser, monseigneur, averti
Qu'en vous disant cela ce Brommel a menti!

ROBERT.

D'où vient...

MATHIEU LUC.

Que parliez-vous d'union commencée?
La femme dont on parle elle est ma fiancée,
Entendez-vous?

ROBERT.

Rachel!

MATHIEU LUC.

C'est un nom hasardeux
Que ce nom inconnu qu'on jette entre nous deux!
Quel est donc ce Brommel? un des vôtres sans doute!

ROBERT.

C'est mon fils.

MATHIEU LUC.

Par le ciel! dites-lui bien...

ROBERT, *lui saisissant le bras.*

Écoute!

Rachel... qui t'est promise... elle t'aime?...

MATHIEU LUC.

J'ai foi

Aux sermens prononcés sur la divine loi!

ROBERT.

Eh bien! veux-tu demain que Rachel t'appartienne?

MATHIEU LUC.

Oh!

ROBERT.

Veux-tu que sa main soit unie à la tienne?

MATHIEU LUC.

Demain!

ROBERT.

Landais et moi nous t'offrons notre appui.

LANDAIS, *à Mathieu Luc.*

Tu l'épouses demain, si tu veux aujourd'hui
Être notre allié, notre ami, notre frère!

MATHIEU LUC.

Qu'attendez-vous de moi?

ROBERT.

Mathieu Luc, je puis faire
Que demain les flambeaux pour toi s'allumeront,
Et que ta mariée, une couronne au front,
Pour se rendre à l'autel traversera la ville...
Je me nomme Robert, seigneur d'Estouteville,
Et ce que je promets, je te le jure ici,
Cela sera, veux-tu?

LANDAIS.

Je te le jure aussi!

MATHIEU LUC, *à Landais.*

Vous!

LANDAIS.

Promets seulement, promets-moi de me rendre
Ces papiers dérobés...

MATHIEU LUC.

Vous pourrez les reprendre...
Plus de vengeance au cœur; vous les aurez.

LANDAIS.

C'est bien,
J'ai ton serment.

MATHIEU LUC.

C'est dit.

LANDAIS, *lui tendant la main.*

Pour moi, voici le mien!
Et Dieu me soit témoin, lui qui punit les traîtres.

MATHIEU LUC.

Ressouvenez-vous bien de vos sermens, mes maîtres!

Sur un signe de Landais, Fontenaille et Vitré congédient les archers qui gardaient la porte. On entend du bruit au dehors, et une voix qui crie :

Mathieu Luc!

MATHIEU LUC, *se retournant.*

Cette voix... Ah! j'aurais dû songer...

Allant au fond.

Mère, entrez, me voilà...

LANDAIS.

Ciel! Perrette Mauger!

PERRETTE MAUGER, *reconnaissant Landais.*

Landais!

LANDAIS.

Laissez-nous seuls!

S'approchant de Perrette Mauger.

Ici que viens-tu faire?

Perrette Mauger montre Mathieu Luc.

Tu cherchais Mathieu Luc, tu me trouves.

MATHIEU LUC.

Ma mère,
Qu'ordonnez-vous?

PERRETTE MAUGER, *montrant Landais.*

Je veux lui parler sans témoin.

MATHIEU LUC.

Je sors; appelez-moi, je ne serai pas loin!

Mathieu Luc sort avec Robert d'Estouteville.

SCÈNE V.

PERRETTE MAUGER, LANDAIS.

LANDAIS.

Eh bien! nous voilà seuls... parle! qu'enfin je sache
Les étranges projets que ta haine me cache...
Je suis le grand prévôt, et je t'écoute... Eh bien!
Ce nom ne t'émeut pas?

PERRETTE MAUGER.

Je ne m'émeus de rien.

LANDAIS.

Sans doute... oui... chaque jour, alors que je m'éveille,
Tes malédictions hurlent à mon oreille!
Chaque jour, assidue à me venir braver,
Ta colère éternelle assiége mon lever!
Femme, jusques à quand, de la foule suivie,
Jetteras-tu d'en bas l'insulte dans ma vie?
Quand cesseront ces cris par ta haine poussés?
Quand t'éloigneras-tu, zingara?

PERRETTE MAUGER.

Tu le sais,
Landais! Vois la pâleur sur mes traits étendue...

LANDAIS.

Je te trouve sans cesse...

PERRETTE MAUGER.

Oui, mais tu m'as perdue!

LANDAIS.

Femme, ne te plains pas... D'autres, en vérité,
Ont ressenti l'effet de notre cruauté...
Mais toi, que t'ai-je fait?... C'est toi, devineresse,
Qui nous viens accuser!... Parle donc, que serait-ce
Si, fidèle au devoir qui d'en haut m'est dicté,
Je livrais au bourreau ce peuple détesté,
Ce peuple de devins, de sorciers, de bohêmes,
Qui mêlent dans leurs jeux la prière au blasphème,
Dressent contre l'autel un immonde tréteau,
Et font du glaive saint un profane couteau!

PERRETTE MAUGER.

Oui, je sais qu'un édit que vous avez fait rendre
Nous dévoue au gibet!

LANDAIS.

Je puis encor t'apprendre
Que le bûcher...

PERRETTE MAUGER.

C'est bien ! sur ses ailes de feu
La flamme emportera mon âme aux pieds de Dieu.

LANDAIS.

Dans le sépulcre ouvert tu descendras vivante.

PERRETTE MAUGER.

Je sais tous les tourmens que pour nous on invente;
Je sais que vos bourreaux marchent le fer levé,
Que notre sang partout va rougir le pavé...
Exterminez ce peuple, objet de tant de crainte;
Soufflez sur cette torche, et qu'elle soit éteinte;
Clouez notre sentence au seuil de vos palais;
Aiguisez vos couteaux, dressez vos chevalets !
Du nom de châtiment que le meurtre se pare :
Nous sommes résignés à ce qu'on nous prépare.
Et qu'importe à qui meurt sous l'œil de Jéhova
La torture du corps, puisque l'âme s'en va !
Que le sépulcre s'ouvre, et que la flamme brille :
Parmi les condamnés tu trouveras ta fille !

LANDAIS.

Ma fille ! que dis-tu...

PERRETTE MAUGER.

Ta fille !

LANDAIS.

Par le ciel !
Ne m'abuses-tu pas ?

PERRETTE MAUGER.

Non, ta fille Rachel !

LANDAIS.

Malheureuse ! Et pourquoi me l'avais-tu cachée?

PERRETTE MAUGER.

A mes bras maternels tu l'aurais arrachée...

LANDAIS.

Tu craignais, disais-tu...

PERRETTE MAUGER.

Que mon enfant, le tien,
A mon amour ravi reçût un nom chrétien :
Qu'elle fût loin de moi, par toi, pensée amère !
Nourrie à mépriser cette juive, sa mère !
C'est pourquoi j'ai long-temps renfermé mon trésor;
Et mon amour jaloux le garderait encor...
Mais cet édit de mort, cet édit sanguinaire
Que Landais sur les Juifs lança comme un tonnerre,
Cet édit proscripteur sur nos fronts suspendu,
A fait pâlir soudain mon courage éperdu...
J'ai vu de mon enfant la tête menacée,
Alors je n'ai plus eu qu'une seule pensée,
Son salut !... Tu sais tout...

LANDAIS.

Ah ! je suis un maudit !
Mais le duc François deux révoquera l'édit !

PERRETTE MAUGER.

Quand ?

LANDAIS.

Demain. Cette enfant que long-temps je crus [morte!
Elle que j'ai perdue et que Dieu me rapporte !
Ma Rachel !... Ah ! tu peux secouer ton linceul,
Mon âme ! Jusqu'ici j'ai vécu sombre et seul;
Maintenant, crainte, espoir, ambition, démence !
Je renais... pour mon âme une autre ère com- [mence!
Grâce te soit rendue, à toi qui viens ici
M'annoncer que ma fille est vivante... merci !

Il serre avec émotion les mains de Perrette Mauger dans les siennes.

Où donc est-elle? où donc ?

PERRETTE MAUGER.

Elle m'attend.

LANDAIS.

De grâce...

PERRETTE MAUGER.

Ce jour va te la rendre...

LANDAIS.

Il faut que je l'embrasse!

PERRETTE MAUGER.

Oui, Landais; mais mon cœur ému profondément...
Nous irons tous les deux... En lui quel changement!
Dans ce cœur inflexible un prodige s'opère :
Cette âme d'un tyran cachait l'âme d'un père !
Je le retrouve donc... je ne suis plus pour lui
La zingara maudite !

LANDAIS.

Oh ! non... dès aujourd'hui...
Ma fille... dans mes bras qu'ici je la ramène !
Ce palais, c'est le sien; ces murs, c'est son domaine!
Je veux, avant la fin de ce jour solennel,
Entourer de rayons mon orgueil paternel !
A tout ce peuple, au duc, je veux montrer ma joie!
Oh ! conduis-moi près d'elle, il faut que je la voie!
Moi, son père ! mon Dieu !

MATHIEU LUC, *paraissant au fond.*

Son père !

LANDAIS.

Sais-tu bien
Que nul bonheur ne peut se comparer au mien !
Que tout en moi tressaille à la seule pensée
De tenir ma Rachel sur mon cœur embrassée,
Et que mal avisé, vois-tu, serait celui
Qui viendrait à mes bras la ravir aujourd'hui !
Quel est l'amant hardi, quel est le gentilhomme,
Si beau que soit le nom dont son orgueil se nomme,
Quel est celui d'eux tous, dans toute cette cour,
Dont l'amour parlera plus haut que mon amour?
Viennent tous ces rivaux ! ma tendresse est jalouse!
Les devoirs de la fille avant ceux de l'épouse !
Je la disputerais, fût-ce à l'amour d'un roi !

MATHIEU LUC.

Mais j'ai votre parole, et vous m'exceptez, moi !

LANDAIS, *se retournant.*

Qu'est-ce?... Ah ! c'est Mathieu Luc !

MATHIEU LUC, *s'avançant.*

C'est moi ! vous savez, maître,
Quel serment...

LANDAIS.

Un serment !

MATHIEU LUC.

Sur le Christ...

LANDAIS, *négligemment.*

Ah ! peut-être...

MATHIEU LUC, *reculant.*

Peut-être !...

LANDAIS.

Un jour... plus tard... nous verrons!...

MATHIEU LUC.

Ah! c'est bien!

Votre serment faussé me dégage du mien.

Landais tressaille.

Ces papiers délateurs et dont un seul vous tue,
N'attendez pas qu'ici je vous les restitue!
Quand il en sera temps ces témoins parleront.
Jusque là, monseigneur, gardez à votre front
Cette tache... Entre vous et moi l'abîme s'ouvre!
Devant vous, monseigneur, le paysan se couvre!
Avant qu'il soit long-temps peut-être, on pourra [voir
Qui de nous en ce lieu remplit mieux son devoir.
Venez, ma mère...

LANDAIS, *appelant*.

Holà! que cet homme ne sorte!
Fontenaille! Vitré! qu'on garde cette porte!

PERRETTE MAUGER.

Mathieu Luc! que fais-tu?

MATHIEU LUC, *aux Valets*.

Drôles, n'approchez pas!

PERRETTE MAUGER, *à Landais*.

Laissez-moi, loin d'ici je vais guider ses pas.

MATHIEU LUC, *revenant, à Landais*.

Au revoir, monseigneur! Il est dans cette ville
Quelqu'un que vous savez, monsieur d'Estouteville,
Qui n'est point en ce lieu messager de pardon!
Et qui tarde à punir... Ma mère, venez donc!

Il saisit Perrette Mauger par le bras et l'entraîne.

ACTE TROISIEME.

Même décoration. On a baissé le rideau dans l'entr'acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LANDAIS, *entrant, suivi de* JEAN DE FONTENAILLE, *de* JEAN DE VITRÉ *et de* PLUSIEURS DOMESTIQUES.

LANDAIS.

Qu'on ne me parle plus d'affaires! j'ai la tête
Prise par d'autres soins! Je prépare une fête,
Une fête brillante; et je veux qu'à ma voix
Tous les enchantemens accourent à la fois!
Loin de moi les soucis dont j'étais tributaire!
J'abdique, entendez-vous? Richard trois d'Angle- [terre,
Sa hallebarde au poing, monarque rodomont,
Nous peut redemander le duc de Richemond.
Ses royales fureurs n'ont plus rien qui m'effraie!
Il n'est qu'un bien réel et qu'une chose vraie!
C'est l'amour de ma fille! et je l'ai retrouvé
Ce bien dont si long-temps mon amour fut privé.
Mon âme sous sa joie immense, inattendue,
Hésite et doute encore, et chancelle, éperdue!
Viennent mes ennemis! ce trésor qu'on me rend
Armera contre eux tous mon cœur indifférent.
Oh! qu'ils aiguisent bien leur colère et leur glaive!
Ces jaloux insulteurs de tout ce qui s'élève!
Que leurs sombres clameurs me suivent pas à pas;
Poursuivant dans un grand la grandeur qu'ils [n'ont pas.
Que me font maintenant leurs haines acharnées!
Mon âme refleurit à ses jeunes années!
Une fête, vous dis-je! une fête! Écoutez!
Des chansons et des fleurs, des voix et des clartés.
Que chaque mur rayonne, et que chaque front brille;
Car aujourd'hui Landais va marier sa fille.

Tout le monde sort.

Ma fille! je l'ai vue! et j'ai pu l'embrasser!
Sur mon cœur paternel je viens de la presser!
Qu'elle est belle! sa voix comme elle était émue!
Une voix dont l'accent persuade et remue.
Elle aime ce Brommel, et vraiment aujourd'hui
Son cœur battait pour moi moins encor que pour [lui!
Ils seront donc époux ce soir! Pourvu que l'autre...
Bah! son pouvoir peut-il lutter contre le nôtre!
Un paysan! D'ailleurs nous saurons l'éloigner...
Et quant à leur rabbin, nous allons le gagner.
Précisément ici je l'ai mandé, peut-être...

SCÈNE II.

UN RABBIN, LANDAIS.

LE RABBIN.

Que voulez-vous de moi, seigneur?

LANDAIS.

Ah! c'est vous, maître!
Approchez.

Le rabbin se prosterne et avance de quelques pas.

Approchez, dis-je! ne craignez pas.

LE RABBIN.

Le serviteur de Dieu s'avance pas à pas.

LANDAIS.

Juif, laisse là ton Dieu. Tu sais que ma colère
Se retire de toi; que mon bras tutélaire,
Hier encor sur vous étendu, tout-puissant,
Renverse du bûcher l'appareil menaçant.
Vous êtes parmi nous une race maudite;
Mais...

LE RABBIN, *humblement*.

Lorsque parmi vous un étranger habite,
Ne lui reprochez pas le pain qu'il peut manger;
Car Dieu dit à son peuple : Accueille l'étranger!

LANDAIS.

Aussi ma volonté hautement proclamée
Jette au loin le pardon sur la foule alarmée.
Je révoque la loi qui vous frappait.

LE RABBIN.

D'où vient
Que de cet édit seul votre âme se souvient?
N'est-il pas parmi vous une haine vivace

Qui renaît d'âge en âge et court de race en race?
Un préjugé de fer contre nous s'élevant,
Un bûcher pour les juifs qui s'embrase souvent!
On renverse un édit dès lors qu'on le peut craindre;
Mais l'horreur du nom juif...

LANDAIS.

Je puis aussi l'éteindre!
Écoutez : je veux faire aujourd'hui deux époux;
L'un parmi les chrétiens et l'autre parmi vous.
Juifs et chrétiens feront une seule famille.

LE RABBIN, *reculant.*

Seigneur!

LANDAIS, *impérieusement.*

Cela sera! je le veux. C'est ma fille,
Ma fille, entendez-vous, que je marie. Eh bien,
Je la donne, elle juive, à Brommel, un chrétien!
Je veux voir à son sort sa destinée unie;
Ce jour même est fixé pour la cérémonie.
Vous m'avez entendu. C'est vous de qui la voix
Au nom du seigneur Dieu les bénira sept fois;
Vous qui prononcerez les divines paroles
Aux lueurs des flambeaux mêlés aux banderoles;
Vous qui tendrez le voile aux coins d'or, au fond [blanc,
Sur leurs fronts inclinés! C'est vous, vieillard [tremblant,
Qui remplirez de vin le symbolique verre
Que le nouvel époux doit briser contre terre.
Et sur ce couple heureux de son bonheur troublé,
C'est vous qui jetterez et la cendre et le blé!...
Comme ma volonté que vos pas soient agiles!
Allez! Que le Talmud et les saints Évangiles,
S'il le faut, soient placés ensemble sur l'autel;
Autrement, cet édit à Juda si mortel,
Cet édit que retient ma colère puissante,
Lèvera de nouveau sa hache obéissante.

LE RABBIN.

Plutôt que voir encor sur nous, peuple martyr,
Ton bras persécuteur d'en haut s'appesantir,
Plutôt qu'en tes deux mains la hache se relève,
J'obéirai.

LANDAIS.

C'est bien.

LE RABBIN.

Car l'esprit cède au glaive!
Mais je ne réponds pas qu'au milieu de la nuit
L'arche sainte ne s'ouvre et ne tombe avec bruit.
Déjà, vois, dans le ciel un orage s'apprête!
Souvent le châtiment vient avec la tempête;
Et nul ne se dérobe au flot envahissant
Que répand sur nos fronts la main du Tout-Puis- [sant!
Ce n'est pas sans dessein que Dieu, dans sa justice,
Ordonne que la foudre éclaire et retentisse!
Et ce bruit jusqu'à nous par l'orage apporté
N'est que la grande voix du Très-Haut irrité.
Il tonne sur celui qui, visiteur nocturne,
Trouble un mort dans sa tombe en lui volant son [urne,
Et sur le sacrilége entré dans le saint lieu
Qui pose un pied maudit sur les autels de Dieu.
Jéhovah quand il veut sait punir qui l'outrage,
Et laisse aux seuls élus des forces pour l'orage,
Afin que, sourds aux bruits qui se heurtent dans [l'air,
Ils atteignent le but que leur montre l'éclair!

LANDAIS.

Ce sont là creux discours et vagues prophéties!
Souviens-toi seulement qu'à moi tu t'associes!
Que ce pacte est fatal au bras qui le romprait,
Et que dans un instant je veux que tout soit prêt.

LE RABBIN, *s'inclinant.*

Il sera fait ainsi que vous le voulez, maître.

LANDAIS, *à part.*

A la bonne heure, et puis j'y serai, j'y veux être.
Ces juifs me sont suspects! à tout il faut songer!
Suis-moi...

LE RABBIN.

Seigneur!

LANDAIS.

Suis-moi chez Perrette Mauger.

Entre Brommel.

Se retournant.

Que veut Brommel?

SCÈNE III.

BROMMEL, *fort agité*, LANDAIS, LE RABBIN.

BROMMEL, *à Landais.*

Monsieur...

LANDAIS.

Parle.

BROMMEL.

Enfin, je vous trouve!
Ah! le ciel aujourd'hui cruellement m'éprouve,
Lui qui me montre en vous, jusqu'ici mon tuteur,
Non plus un noble ami, mais un persécuteur.

LANDAIS.

Que veux-tu dire?

BROMMEL.

Eh quoi! l'ignorez-vous!

LANDAIS.

Achève!

BROMMEL.

Était-ce donc, mon Dieu, quelque pénible rêve!
Non! car je m'en souviens! non, c'était bien réel!
Hier au soir cette enfant, cet ange d'Israël,
M'attendit vainement! Des archers en grand nom- [bre
Tandis que je sortais m'assaillirent dans l'ombre:
Et je fus entraîné tout en me débattant
Jusque dans un cachot d'où je sors à l'instant.
Un cachot, répondez! des entraves, des chaînes,
A moi! Savez-vous bien, monsieur, toutes les haines
Qui s'amassent au cœur de Brommel outragé!
Me punisse le ciel si je ne suis vengé!
Dussé-je me livrer pour vous perdre, je jure
Que j'obtiendrai, monsieur, raison de cette injure!

LANDAIS.

Te livrer!

BROMMEL.

Ce complot, ce projet avorté,
Qui par moi fut écrit et par vous fut dicté,
Si monseigneur le duc venait à le connaître,

Il vous exposerait autant que moi peut-être.
Tremblez donc ! car bientôt au vieux duc dénoncé..

LANDAIS, *l'arrêtant.*

Mais sais-tu bien à qui tu parles, insensé?
Tu m'accuses, Brommel! ma tendresse en mur-

BROMMEL. [mure!...

Oh! de la prévôté j'ai reconnu l'armure!
C'étaient vos gens; c'étaient vos archers, vos valets,
Qui m'ont hier retenu de force en ce palais...
Et Rachel! quelle nuit de frayeurs agitée!...

LANDAIS.

Elle sera ta femme.

BROMMEL, *joignant les mains avec étonnement.*

Oh!

LANDAIS, *souriant.*

Jeunesse emportée!
Tandis que ton courroux me méconnaît ainsi,
Du bonheur de tous deux je m'occupais ici.
Regarde! le rabbin qui sur la sainte Bible
Réunira vos mains!

BROMMEL.

O ciel! est-il possible!
Ne m'abusez-vous pas, dites?

LANDAIS.

Les fiancés
Seront époux.

BROMMEL.

D'où vient donc qu'hier...

LANDAIS.

Je ne sais.

BROMMEL.

Sur ma route apostés, ces hommes, chose étrange,
Qui donc les envoyait?

LANDAIS.

Je l'ignore!

BROMMEL.

Qu'entends-je!

LANDAIS.

Pour m'occuper de toi, de ton bonheur, il faut
Que je te quitte. Adieu. Nous nous verrons bientôt.

Il sort avec le Rabbin.

BROMMEL, *seul.*

Dans mon étonnement je cherche, et ma mémoire...
De qui me défier, mon Dieu! que dois-je croire!
Ce n'était point Landais... eh! qui donc? par le ciel
Je veux savoir...

SCÈNE IV.

ROBERT, BROMMEL.

ROBERT, *à Brommel.*

Restez. Deux mots, monsieur Brommel!
Me direz-vous enfin... Fermez cette autre porte...
Qui vous pousse à flétrir le beau nom que je porte?
Oubliez-vous qu'hier je vous ai défendu
De revoir cette juive?

BROMMEL.

Et moi j'ai répondu,
Mon père, qu'entre nous Dieu jugerait!

ROBERT.

Démence!

BROMMEL. [mense!

Votre pouvoir, mon père, est grand, il est im-
Votre voix parle haut lorsque vous menacez,
Et Dieu me maudira si vous me maudissez!
Mais si sacré que soit le nom qui vous décore,
Il est un autre nom plus imposant encore :
Il est une autre voix qui parle en ce moment,
Et que j'écoute seule.

ROBERT.

Un serment! un serment!
Que m'importe!...

BROMMEL.

Mon père, à vos genoux je tombe!
Par l'amour de ma mère endormie en sa tombe,
Par tout ce qu'on invoque aux marches de l'autel,
Par Dieu, qui comme nous, pour nous s'est fait
[mortel!
Par la sainte clarté qu'il faut que chacun suive,
Par le Christ, ce roi juif né d'une mère juive!
Par tout ce qui fut grand, noble, saint, respecté,
Mon père! mon serment!

ROBERT.

Mon fils! ma volonté!...

BROMMEL. [m'aime,

Celle que j'aime est pure, elle est belle, elle
Et si vous la voyiez vous l'aimeriez vous-même...
Il n'est plus rien pour moi sans elle désormais...
Et vous l'appellerez votre fille...

ROBERT.

Jamais!...
Jamais... Ah! mon malheur est grand! que cette
[tache
D'une rouille honteuse à mes armes s'attache!
Et qu'il me faille voir par tes mains... trahison!
Eclabousser ainsi l'azur de mon blason!
Mais va! dût pour mon cœur s'accroître un tel
[supplice,
Il faut qu'un grand devoir aujourd'hui s'accom-
Devoir inexorable, inflexible, sacré, [plisse,
Que Dieu même m'impose et que je remplirai!

BROMMEL, *se levant.*

Quel est-il ce devoir?

ROBERT.

Vous le saurez... silence!

BROMMEL, *froidement.*

N'espérez rien, monsieur, de cette violence!
Elevé loin de vous, Brommel n'a pu former
Sa bouche à vous mentir, son cœur à vous aimer!
Ce cœur à l'âge d'homme arrivé sans contrainte,
S'il eût battu d'amour pourrait battre de crainte...
L'habitude lui manque à ces soumissions :
Il faut, pour nous aimer, que nous nous connais-
[sions!
Et votre titre en vain abrégeant la distance,
Vous laisse désarmé devant la résistance
De ce fils, qui vous peut répondre avec raison :
Je ne vous connais pas... gardez votre blason!

ROBERT.

Insensé! ta démence à ces propos s'emporte!

Lui barrant le passage.

Tu ne passeras le seuil de cette porte!

BROMMEL.

Mon Dieu!

ROBERT.

Mes gens hier, par mon ordre, au palais
T'ont retenu captif.

BROMMEL.

Eh bien! rappelez-les!
Car vos droits, je les nie, et vos cris, je les brave!
Ah! vous avez en moi cru trouver un esclave!...
Je me lève, monsieur! moi qui vous suppliais!
Vous avez envers moi des torts que j'oubliais!
Ma mère était à peine en sa tombe glacée
Que par une étrangère elle fut remplacée!
Quand le jour me frappa d'un éclat imprévu
A mon premier regard est-ce vous que j'ai vu?
Est-ce de votre voix que j'appris à connaître
Le nom du Seigneur Dieu, du Sauveur et du [maître?
Non; jouet au berceau d'un destin menaçant,
Brommel fut exposé sur la pierre en naissant!
Vous m'avez délaissé, sans appui, sans défense!
Et c'est loin de vos yeux qu'a grandi mon en- [fance!
Je ne vous dois donc rien... Retirez-vous.

ROBERT.

Brommel!

BROMMEL.

Malgré vous, malgré vous j'épouserai Rachel!

ROBERT.

Malgré ton père!

BROMMEL.

Oui! nulle puissance humaine...

ROBERT.

Malheureux!

BROMMEL.

Laissez-moi!

ROBERT.

Que ma voix te ramène!

BROMMEL.

Non... ôtez-vous... laissez... que je sorte...

ROBERT.

Insensé!

BROMMEL.

Je vous dis qu'on m'attend, que l'autel est dressé...
Quel sourire!...

ROBERT.

Un seul mot...

BROMMEL.

Quel secret est le vôtre?...

ROBERT.

Ces flambeaux, cet autel...

BROMMEL.

Eh bien!

ROBERT.

C'est pour un autre!

BROMMEL.

Pour un autre, mon père... un autre, avez-vous [dit?

ROBERT.

Tu n'épouseras pas cette juive!...

BROMMEL.

Maudit!
Qui donc?.. Parlez!.. un autre!.. Ah! son nom!.. [que je meure!...

ROBERT.

Ta Rachel!... Mathieu Luc l'épouse dans une [heure.

BROMMEL.

Mathieu Luc! c'était lui! lui! je vais de ce pas...
Le fiancé! Courons!...

ROBERT.

Tu ne sortiras pas!

BROMMEL.

Prenez garde!

ROBERT.

Je veux que d'un esprit plus sage...

BROMMEL.

Mon père, encore un coup, livrez-moi le passage!
Ah! ne voyez-vous pas que mes pas sont trem- [blans...
Que si vous m'y forcez... malgré vos cheveux [blancs!

Il tire son épée et la brise.

Non!... non... mon père... Eh bien!... vous le [voyez... je pleure...
Je suis à vos genoux... retirez-vous!

ROBERT.

Demeure!

BROMMEL.

Il le faut! il le faut!... mon père! oubliez tout...
J'eus tort de vous braver!... mais voyez, mon [sang bout...
Je ne vous réponds pas de moi... Que cette porte
S'ouvre!...

Robert s'assure qu'elle est bien fermée, ôte la clef et la jette par la fenêtre.

Ah! c'est donc ainsi! Mais cette main est forte!
Et ces solides gonds, par moi déracinés,
Vont tomber en éclats... Je les brise, tenez!

Il jette la porte en dehors et passe. Le vieillard le suit tout en désordre, en élevant les bras au ciel.

ACTE QUATRIEME.

Chez Perrette Mauger. — Tous les préparatifs d'une noce juive. A droite un prie-Dieu, qui supporte une Bible ouverte, et le *Taled* ou voile blanc destiné à couvrir les deux époux. Ce *Taled* est brodé à ses quatre coins, et orné de quatre longs cordons de soie, avec cinq nœuds chacun, en mémoire des cinq Livres de Moïse. Sur le même prie-Dieu, il y a un verre de forme longue et étroite, posé sur un plateau qui contient aussi de la cendre. On est au soir.

SCÈNE PREMIÈRE.

LANDAIS, PERRETTE MAUGER.

LANDAIS, *entrant.*

Tout est-il préparé?

PERRETTE MAUGER.

Oui, tout, depuis une heure.
Nos amis vont bientôt remplir cette demeure;
Je les attends...

LANDAIS.

C'est bien! leur rabbin prévenu,
Pour nous conduire au temple est-il enfin venu?

Perrette Mauger fait un signe négatif.

Que de cendre et de deuil sa tête soit couverte;
Mais qu'il vienne!

PERRETTE MAUGER.

Il viendra.

LANDAIS, *regardant autour de lui.*

Le vin, la Bible ouverte,
Le voile des époux... c'est cela... maintenant
Viennent les invités! tout est prêt... Ce manant,
Ce Mathieu Luc?

PERRETTE MAUGER.

Parti pour la journée entière.
Moi-même je l'ai vu franchir le cimetière.
Il est loin : j'ai pris soin de l'écarter.

LANDAIS.

Comment?

PERRETTE MAUGER.

J'ai fait parler en lui la voix du dévouement:
Louis onze se meurt et s'épuise en promesses
Pour obtenir partout des prières, des messes;
J'ai dit à Mathieu Luc qu'un homme, un inconnu,
Était pour lui parler tout-à-l'heure venu;
Un envoyé secret qui le suit à la trace,
Et dont trois fleurs de lis décorent la cuirasse...
Cette nuit même il faut que tout Nante averti
S'agenouille à la fois... Mathieu Luc est parti.

LANDAIS.

C'est bien. Mais Mathieu-Luc, ami du roi de France?
C'est donc un homme à craindre!... et dans quelle [espérance
Se fait-il l'allié du tyran très-chrétien?...
C'est un fou qui nous brave et qui veut un soutien.
Mais je m'étonne fort que le vieux roi consente...
Bah! leur ligue à tous deux n'est guère menaçante,
Après tout!... Et d'ici j'atteindrais d'un seul bond
Le trône vermoulu de ce roi moribond!

Au Rabbin, qui entre.

Faites que des docteurs la tribu, la famille,
S'assemble promptement...

A Perrette Mauger.

Et Rachel? et ma fille?...
Amenez-la.

PERRETTE MAUGER.

Silence!

LANDAIS.

Il faut bien qu'en ce lieu...

PERRETTE MAUGER.

Ne troublons pas cette âme... elle est aux pieds de [Dieu!

LANDAIS.

Soit! pourtant...

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROBERT D'ESTOUTEVILLE, *accourant.*

ROBERT, *à Landais.*

Ah! c'est vous!... Brommel marche à ma suite...
Il va venir, il vient! qu'à présent, tout de suite
Vos hommes, vos archers prêtent main-forte aux [miens!
Comme moi vous avez horreur des bohémiens,
Des juifs et des rabbins, race impure et damnée!
Arrêtez avec moi sa démence effrénée:
Songez donc qu'il me suit, et que dans un ins- [tant...

LANDAIS, *avec le plus grand calme.*

Pourquoi donc l'arrêter, si c'est lui qu'on attend?

ROBERT.

Lui! mon fils?...

LANDAIS.

Votre fils.

ROBERT.

Redites-moi, redites!...

LANDAIS.

Brommel peut s'allier aux familles maudites
Maintenant! car mon nom est fier s'il n'est ancien,
Et peut, sans vous fâcher, venir après le sien!

ROBERT.

Certes, mais...

LANDAIS.

Mais Rachel est ma fille, et je pense
Que d'aïeux couronnés ce titre la dispense!

ROBERT.

Votre fille!... Rachel!... cette juive... comment?

LANDAIS.

Il manque à mon aveu votre consentement...
Le donnez-vous, Robert?

ROBERT.

Rencontre surprenante!

LANDAIS.

[Nante,
C'est moi, Pierre Landais, moi, grand prévôt de
Grand argentier, seigneur de nom et de crédit,
Qui veux mettre ma main dans la vôtre... Est-ce
[dit?...

Il lui tend la main.

Songez qu'aux jours mauvais de la guerre civile,
J'étais là, près de vous, monsieur d'Estouteville!
Que seul je vous restai, seul de tous vos amis!
Que votre fils par vous en mes bras fut remis,
Et qu'alors vous disiez : « Si jamais ma puissance,
» Landais, s'égale un jour à ma reconnaissance,
» Viens, demande-moi tout, demande aveuglément!
» Sur la croix du Sauveur je te fais le serment
» Qu'aucun refus, aucun... »

ROBERT.

Je m'en souviens.

LANDAIS.

Je compte
Que vous vous souviendrez de tout, monsieur le
[comte,
Et que vos petits-fils deviendront mes neveux;
Car de vous aujourd'hui c'est cela que je veux...

Lui tendant la main.

Est-ce dit?

ROBERT.

Cette fille est juive!... c est justice
Qu'à la foi catholique elle se convertisse...

LANDAIS, *le prenant à part.*

Nous ferons ce miracle... Oui, plus tard...

ROBERT.

Quand?

LANDAIS.

Demain...
Un jour... consentez-vous?...

ROBERT.

C'est dit... voilà ma main.

LANDAIS.

Allons! nous ne ferons qu'une seule famille.
Venez, je veux vous faire embrasser votre fille...
Venez!

ROBERT.

Mais Mathieu Luc?

LANDAIS.

N'en ayez pas souci!
Nous serons mariés avant qu'il soit ici.

A Perrette Mauger.

Conduis-nous.

Ils sortent par la porte de droite. — Perrette Mauger, restée la dernière, se retourne au moment de sortir, et voit entrer par le fond Mathieu Luc.

PERRETTE MAUGER.

Mathieu Luc!

SCÈNE III.

MATHIEU LUC, PERRETTE MAUGER.

Des Docteurs de la loi, des Joueurs d'instrumens et des Enfans portant des flambeaux sont entrés durant la scène précédente et se sont placés aux deux côtés du théâtre.

MATHIEU LUC, *entrant abîmé dans sa rêverie.*

La perte sera grande!
Aux prières de tous le roi se recommande :
On priera! mais, pour moi, je crois, en vérité,
Que jamais le vieux roi ne s'est si bien porté...
Dieu veuille reculer la royale agonie!

Il fait encore quelques pas, puis se retourne et recule frappé d'étonnement.

Quel appareil! D'où vient... Quelle cérémonie
Se prépare? Pourquoi tant de gens rassemblés?
Mère, répondez donc... Mère, vous vous troublez!
Se cache-t-on de moi?... Parlez... De ce silence
Que faut-il que j'augure?... Oh! tout mon cœur
[s'élance
Au-devant d'un danger que je ne connais pas,
Gouffre de trahison qui s'ouvre sous mes pas!
Saurai-je enfin... Rien... rien... Personne ici...
[personne
Qui me dise... O mon Dieu! ma mère, je soup-
[çonne...
Sachons donc ce qu'ici l'on trame à mon insu!

S'approchant du prie-Dieu.

Ce voile blanc, de lin, de soie et d'or tissu...

PERRETTE MAUGER.

Le voile nuptial...

MATHIEU LUC.

Cette aiguière couverte,
Ce verre, cette cendre, et cette Bible ouverte...

PERRETTE MAUGER.

La *Genèse.*

MATHIEU LUC.

Il se penche sur la Bible et lit :

Lisons... « Et le moment venu,
» On dit à l'envoyé de l'époux inconnu :
» Voici la fille chaste et bénie entre toutes
» Que vous avez trouvée au milieu de nos routes,
» Et qui désaltéra l'autre soir, de sa main,
» Vous et vos serviteurs fatigués du chemin ;
» Emmenez-la. L'enfant doit quitter sa famille
» Pour suivre son époux... Puis, à la jeune fille
» On dit, cherchant le doute en ses regards er-
[rans :
» Consentez-vous, ma fille à quitter vos parens?
» Consentez-vous à fuir ces paisibles demeures
» Où s'envolaient vos jeux, vos chagrins et vos
[heures?
» L'enfant pleura d'abord en entendant ceci ;
» Puis elle dit : Partons, si Dieu le veut ainsi! »

Se relevant.

Donc, c'est un mariage!... ô mon Dieu... cette
[Bible

Ouverte... pour qui donc?... Rachel!... c'est im-
[possible!
Ici pourtant... ici!... Rachel... je le saurais...
D'ailleurs n'est-ce pas moi qu'elle aime?... Ces ap-
[prêts
Sans doute étaient pour nous. O divine puis-
[sance!...
Mais pourquoi donc alors choisit-on mon absence?
Pourquoi m'éloigne-t-on?... car ils m'ont éloigné!

Poussant un cri.

Malheur... Ah! de sueur mon visage est baigné,
Je tremble... d'entrevoir... infernale pensée!
Ma Rachel! mon seul bien! ma sœur! ma fiancée...
Un mariage juif!... impossible! car moi
Je suis chrétien...

PERRETTE MAUGER.

Regarde.

MATHIEU LUC, *reculant.*

Elle!... elle!... contiens-toi,
Mon âme!...

SCÈNE IV.

RACHEL, *entre voilée, vêtue de blanc*, LANDAIS *lui donne la main;* D'ESTOUTEVILLE *vient ensuite avec* PERRETTE MAUGER; MATHIEU LUC, *se retire à l'écart.*

LE RABBIN.

A vous salut, femme, et soyez bénie!

LANDAIS.

Approchons... tout est prêt pour la cérémonie.
Viens, Rachel...

Se tournant vers le fond.

Vous, l'argesse! à vous ces sequins d'or!

Il jette une poignée d'or.

Mais quelqu'un manque ici...

MATHIEU LUC.

Qu'attendent-ils encor?
L'époux!... c'est cela... oui! Voyons, Dieu tuté-
[laire!...
A qui va se heurter ma jalouse colère?...

BROMMEL, *au dehors.*

Rachel!...

LANDAIS.

Joie et bonheur! place à celui qui vient!

MATHIEU LUC, *reconnaissant Brommel qui entre.*

Ah! c'est un ennemi! ma haine se souvient!

SCÈNE V.

LES MÊMES, BROMMEL.

BROMMEL, *entrant.*

Rachel...

MATHIEU LUC *s'élance au-devant de lui.*

Un pas de plus, je vous tue!

BROMMEL.

Au passage
Qui donc m'arrête ainsi?

MATHIEU-LUC.

Moi! c'est moi! mon visage
Vous est connu, monsieur! ceci vous appartient...

Il lui jette à la face la plume noire qu'il a ôtée de son chapeau.

Et maintenant, Brommel, ce fer contre le tien!
En garde!

PERRETTE MAUGER, LANDAIS et D'ESTOUTEVILLE.

Malheureux!

MATHIEU LUC, *criant.*

En garde!

RACHEL.

A sa défense
Courez!...

Elle s'évanouit; les femmes qui l'entourent la soutiennent, et la conduisent dans son appartement.

MATHIEU LUC.

Le châtiment égalera l'offense!
Heureux époux! ma rage ardente à t'insulter,
T'offre ce duel sanglant que tu vas accepter,
N'est-ce pas?...

BROMMEL, *froidement.*

Votre nom?

MATHIEU LUC.

Mathieu Luc, nom vulgaire!
Qu'importe! comme un duc je puis vouloir la
[guerre,
Et de chaque bruyère et de chaque genêt
Faire lever du fer, car ce sol me connaît!
Je suis roi de la lande ignorée et sauvage,
Et ma voix a des cris qu'on entend dans l'orage!
Et celui qui, chez nous, ne craint ni roi ni duc,
Celui-là comme un chef craint encor Mathieu Luc!
Eh bien?...

BROMMEL.

Je refuse...

MATHIEU LUC, *reculant.*

Ah!...

BROMMEL, *avec beaucoup de calme.*

Que le vassal s'en aille
Conquérir un blason sur les champs de bataille,
Et qu'il revienne à nous avec les éperons
De chevalier... alors seulement, nous verrons!

MATHIEU LUC.

Ainsi tu ne veux pas...

BROMMEL.

Vous savez ma réponse.
Non.

MATHIEU LUC.

Prends garde au refus que ta bouche prononce!
Tu refuses, Brommel!...

BROMMEL.

Je refuse.

MATHIEU LUC.

Tu veux
Que de honte ton père arrache ses cheveux...
Tu m'y forces, Brommel!

Tirant de dessous son surcot de bure une liasse de lettres.

Tiens!.. j'ai là ma vengeance!

Se retournant vers Robert d'Estouteville.

Monsieur d'Estouteville! au nom du roi de France,
Votre maître, arrêtez cet homme que voilà...

Montrant Brommel.

Vous me serez garant de sa personne. Il a,
Prêtant aux trahisons son appui volontaire,
Armé contre Louis Richard trois d'Angleterre.
Du fait que je vous dis, ces papiers feront foi.
Vous les aviez perdus, je les ai trouvés, moi!
Les voici tous! Songez combien est imposante
L'auguste volonté qu'ici je représente!
Je parle au nom du roi Louis onzième, et veux,
Montrant les criminels qu'on sévisse contre eux!

Mouvement marqué de Landais.

L'insulte sans vengeance est chez nous chose vile!
Faites votre devoir, monsieur d'Estouteville!
Vous êtes en ce lieu l'envoyé de la loi;
Obéissez, monsieur, faites, au nom du roi!...

BROMMEL, *à d'Estouteville, en s'approchant de lui.*

Mon père...

ROBERT.

Eh quoi!

BROMMEL.

Mon père, un devoir vous réclame:
Il vous faut l'accomplir...

ROBERT, *avec effusion.*

Jamais... non, sur mon âme!
Jamais... Moi l'arrêter! moi, son père!

BROMMEL.

Pourtant...

ROBERT.

Non, dis-je, non!

MATHIEU LUC.

Songez que le roi vous attend!

ROBERT.

Oh! qu'importe! ce bras! qu'il en choisisse un autre!

MATHIEU LUC.

Et lequel donc ici peut suppléer le vôtre?

LANDAIS, *à part, regardant Mathieu Luc.*

Dieu m'inspire! écartons ce danger.

MATHIEU LUC.

Donc, le roi
Ne trouvera personne ici?

LANDAIS, *résolument, passant au milieu.*

Moi! si fait! moi!

Il prend les papiers des mains de Mathieu Luc.

ROBERT.

Vous!

LANDAIS.

Je ne suis l'amant ni le père, et j'ordonne
Que Brommel à l'instant soit arrêté... Personne
Ne m'entend?...

ROBERT, *avec stupeur.*

Vous!... Landais!... c'est vous qui...

LANDAIS, *impassible.*

C'est assez!
Je suis le grand prévôt de Nante!

Aux hommes de la suite.

Obéissez!

BROMMEL.

Allons, mon père... allons! c'est une rude tâche
Qu'il vous épargne.

A Perrette Mauger.

Mère, embrassez-moi!

MATHIEU LUC, *regardant Landais.*

Le lâche!...
Mais Rachel est sa fille... O justice de Dieu!
Je te livre cet homme!

BROMMEL.

Adieu, ma mère, adieu!

Tous sortent, à l'exception de Mathieu Luc.

SCÈNE VI.

MATHIEU LUC, RACHEL, *rentrant.*

MATHIEU LUC.

Vengé!...

Allant à elle.

Rachel... c'est toi... ma sœur! ma fiancée!
Mais je sens dans mes mains frémir ta main glacée!
C'est moi qui l'ai livré... Quoi! tu pleures? tes [yeux
Le cherchent... Ce Brommel... ce rival odieux...

RACHEL, *avec égarement.*

Où donc est-il?

MATHIEU LUC.

Malheur! malheur! c'est lui qu'elle aime!
Fou que j'étais d'aimer une fille bohême!
Un enfant que la grâce a sevré de son miel,
Et qui peut regarder là-haut sans voir le ciel!
Insensé! Ton Brommel perdu pour toi, te dis-je!

RACHEL.

Mon Dieu!

MATHIEU LUC.

Rien ne le peut sauver, rien, qu'un prodige!
Il faudrait que moi-même... or, je l'ai défié...
Je l'aurais tenu là, sans merci, sans pitié,
Sous mon genou, couché, se débattant... le glaive
Levé!... C'est un bonheur que le maudit m'enlève!
Il refusa! son fer rouillé dans le fourreau...

Riant.

Refuser l'adversaire et prendre le bourreau,
Comprends-tu! c'est cela qu'il a fait! Dieu le garde!

RACHEL, *retombant brisée et mourante.*

Oh! je meurs!

MATHIEU LUC, *allant à elle.*

Malheureux! malheureux!

RACHEL, *d'une voix faible.*

Tiens, regarde!
Tu m'as tuée.

MATHIEU LUC, *désespéré.*

A moi!

RACHEL.

Silence.

MATHIEU LUC.

A tes genoux...

RACHEL.

Car son amour, c'était ma joie, entendez-vous!

Et tu me l'as ôtée, et tu me l'as ravie!
C'était là mon seul bien, ma lumière, ma vie!
Le souffle, l'âme, tout! oui, tout, en vérité!
Le bonheur et l'espoir... et tu me l'as ôté!

MATHIEU LUC.

A votre tour, silence! Oh!

RACHEL.

Détruite, détruite
Sans retour...

MATHIEU LUC, *avec égarement.*

J'aurais dû le tuer tout de suite.
Pourquoi, mon Dieu! pourquoi l'ai-je laissé partir?

Il va vers la porte du fond.

RACHEL, *se levant avec effort, et s'appuyant contre l'autel; elle étend le bras vers le livre de la loi.*

Devant la sainte loi qui ne saurait mentir,
Sur ce livre sacré, redoutable au parjure,
Par le Dieu de Moïse et d'Abraham, je jure
Que je garde à Brommel mon amour! que c'est lui
Que j'aime!...

MATHIEU LUC.

Oh!

RACHEL.

Lui, mon Dieu! que s'il meurt aujourd'hui
Je mourrai! Pour tous deux, seigneur, la même [tombe!
L'assassin de Brommel sera le mien! et tombe
Sur lui, dès ce moment, sur ce front réprouvé...

MATHIEU LUC *va à elle, lui prend le bras levé pour la malédiction, et l'amène lentement sur le devant du théâtre.*

Rachel, vous mourrez donc si Brommel n'est sauvé?

RACHEL.

Oui.

MATHIEU LUC.

Vous voilà bien faible. Hélas! votre main tremble!
Elle mourir, mon Dieu!

RACHEL.

Vivre ou mourir ensemble.

MATHIEU LUC.

Vous l'aimez jusque là! C'est bien, Rachel, je voi...
Parlez, alors, parlez. Que voulez-vous de moi?
Dites, me voilà prêt, il n'est plus rien qui coûte
A ce cœur dévoué... Ma sœur, je vous écoute.

RACHEL.

Ce langage! Est-ce vous, Mathieu Luc, qui parlez?

MATHIEU LUC.

Oui, c'est moi qui vous aime, et que vous accablez,
Que vous alliez haïr, que vous alliez maudire...
Et qui trouve en mon cœur des forces pour vous [dire:
Ce que je veux de vous dans les jours à venir,
Ce qu'il me faut, Rachel, c'est un bon souvenir,
Rien de plus. Votre amour conservez-le pour [l'autre.
Puisque mon cœur aimant n'a pu trouver le vôtre,
Il se taira. Ma sœur, parlez; dès ce moment
L'amour de Mathieu Luc se change en dévouement.
ites, et vous verrez si mes offres sont vaines!
Demandez-moi mon sang, et j'ouvrirai mes [veines.
Est-ce mon sang qu'il faut? parlez!

RACHEL.

C'est plus encor.

MATHIEU LUC.

Tout, vous dis-je!

RACHEL.

O mon Dieu!

MATHIEU LUC.

Mon âme, ce trésor
Que je veux rendre à Dieu sans souillures, sans [tache,
Que la damnation après elle s'attache,
Et que Dieu, s'il le faut, éloignant son pardon...
Ce n'est pas cela, femme! Oh! que voulez-vous [donc?
N'est-ce donc point assez qu'il se damne ou qu'il
Cet homme!... [meure,

RACHEL.

Mathieu Luc, vous disiez tout-à-l'heure,
Que vous seul, de leurs lois brisant l'autorité,
Vous pouviez à Brommel rendre la liberté...
Vous seul!...

MATHIEU LUC.

J'ai dit cela, moi!

RACHEL.

Mes terreurs sont grandes!
A genoux... à genoux.

MATHIEU LUC, *se penchant sur elle.*

Qu'est-ce que tu demandes?
La liberté pour lui... pour qui? Mais sais-tu bien
Que tout mon sang bouillonne, et qu'il me faut [le sien?
La liberté, la vie, est-ce pas! pour qu'il vienne...
Oh! non! de ma vengeance il faut qu'on se sou- [vienne,
Et que ton Brommel meure ainsi que j'ai prédit...
Il faut... Non, non, Rachel, ma sœur, je n'ai rien [dit...
Ces larmes, ces sanglots... ils me brisent!

RACHEL.

Sa grâce!

MATHIEU LUC.

Relève-toi, mon Dieu!

RACHEL.

Je reste à cette place...
Ou sa vie ou la mienne.

MATHIEU LUC.

Oh! devais-je éprouver...

RACHEL.

Sauvez-le, Mathieu Luc!

MATHIEU LUC.

Le sauver! le sauver!

RACHEL.

Et tout, votre fureur, vos paroles sanglantes,
Votre haine de fer brisant mes mains tremblantes,
Vos cris, me promettant un avenir mauvais,
Tout, oui, j'oublîrai tout si vous partez!...

MATHIEU LUC.

J'y vais!

ACTE CINQUIEME.

Chez Perrette Mauger.

SCÈNE PREMIÈRE.

PERRETTE MAUGER, RACHEL.

Elles sont assises toutes deux. Perrette Mauger tenant la main de Rachel.

PERRETTE MAUGER, *se levant.*
Minuit sonne.

RACHEL.
Minuit! déjà minuit!

PERRETTE MAUGER, *allant à la fenêtre.*
Dans l'ombre
Je ne vois rien paraître... Oh! que la rue est sombre!
A peine par la ville entend-on quelque bruit
Errer confusément au milieu de la nuit...

RACHEL, *tressaillant.*
Ma mère, on a frappé cette fois à la porte!

PERRETTE MAUGER.
Non.

RACHEL.
Les murs sont gardés, et la prison est forte;
Pourtant, il devrait être ici... Mon cœur pressent
L'approche d'un danger inconnu, menaçant;
L'approche d'un malheur qui sur nous va s'abattre,
Et qu'il n'est pas en nous de fuir, ni de combattre!
Que cette attente est longue!... involontaire effroi,
Tristes pressentimens, que voulez-vous de moi?

PERRETTE MAUGER.
Mathieu Luc, m'as-tu dit...

RACHEL, *joignant les mains.*
Mathieu Luc... O ma mère!
C'est en lui, savez-vous, en lui seul que j'espère!
Il est parti...

PERRETTE MAUGER.
Pourvu que son loyal appui
Nous serve!

RACHEL.
Eh quoi!...

PERRETTE MAUGER.
Pourvu que, debout, devant lui,
Tandis qu'il court en brave à la lutte incertaine,
Il ne rencontre pas ce sombre capitaine
Ce morne ambassadeur au hoqueton de fer
Qui semble un envoyé des puissances d'enfer!
Quelques voisins au bruit réveillés tout-à-l'heure,
Ont vu rôder ce spectre autour de ma demeure...
Tu disais bien, ma fille.. oui, quelque grand danger
Va planer sur le toit de Perrette Mauger!
Que nous prédit l'aspect de ce guerrier fantôme?
Est-ce la mort d'un homme, ou la mort d'un (royaume?
Oh! ces nuages lourds, au ciel amoncelés,
Cachent du firmament les signes constellés!
Autrement l'avenir, visible en chaque étoile,
Devant mes yeux peut-être eût soulevé son voile!

RACHEL.
Ma mère, il faut prier!

PERRETTE MAUGER.
Brommel ne revient pas!

RACHEL.
O ma mère! ô Brommel! qui donc retient tes pas?

Après une pause.

Quand tu tardes ainsi, tu ne sais pas, sans doute,
Quelles terreurs...

PERRETTE MAUGER.
Silence! on vient!

RACHEL.
Ma mère...

PERRETTE MAUGER.
Écoute!

RACHEL, *courant au fond.*
Oh! maintenant, c'est lui!

Mathieu Luc paraît au fond, appuyé sur son bâton de combat.

SCÈNE II.

RACHEL, MATHIEU LUC, PERRETTE MAUGER.

MATHIEU LUC, *entrant.*
Non, c'est moi... frémissez!
Nous n'avons plus qu'à fuir; mes gens sont dispersés.

RACHEL.
Qu'avez-vous fait de lui?

MATHIEU LUC.
Du prisonnier? Dieu fasse
Qu'il soit sauvé!

PERRETTE MAUGER.
Dis-nous...

MATHIEU LUC.
Mais j'ai perdu sa trace!
Nous l'avions délivré... mais malgré nos efforts...
Les archers de Landais ont été les plus forts!

PERRETTE MAUGER *et* RACHEL.
De Landais?

MATHIEU LUC.
Oui. Malheur si dans leurs mains il tombe,
Car cette fois pour lui le cachot, c'est la tombe!

RACHEL, *avec désespoir.*
Brommel!

MATHIEU LUC.
Dieu m'est témoin que je l'ai défendu!
Dans l'ombre et dans la foule enfin je l'ai perdu...
Peut-être en fugitif il erre par la ville...
J'avais pris avec moi monsieur d'Estouteville,
Afin que le cachot à la fois fût heurté
Par ma colère et puis par son autorité.
Tous deux ont disparu dans cette nuit troublée:
Je les ai tous les deux perdus dans la mêlée...
Ainsi Brommel m'échappe! ainsi m'est enlevé
L'espoir de le combattre après l'avoir sauvé!
Rachel... Ah! pardonnez à cette âme égarée,

Cet oubli d'un instant fait à la foi jurée!

A Perrette Mauger.

Mais à tout son bonheur Mathieu Luc renonçant
Luttait encor, ma mère, et demandait du sang...
Désormais plus de haine au cœur; non, non, qu'il [vive...
Mais peut-être est-il mort!

RACHEL.

Que dites-vous?

MATHIEU LUC.

J'arrive
Haletant du combat...

Il retire sa main de sa poitrine.

PERRETTE MAUGER, *poussant un cri.*

Blessé! blessé!

MATHIEU LUC.

Rien! rien!

RACHEL.

Du sang!...

MATHIEU LUC.

Rassurez-vous.

RACHEL.

Oh!

MATHIEU LUC.

Ce sang, c'est le mien.

RACHEL, *à part.*

Je frissonne!...

MATHIEU LUC.

Landais me reverra, j'espère!...
Mais il vous faut quitter cette maison, ma mère...
Peut-être me suit-on... peut-être un grand danger
S'approche... vous du moins, je veux vous protéger;
Venez; et vous, Rachel, venez aussi...

RACHEL.

Je reste...
Dût la mort me saisir en cette nuit funeste! [tends!
Brommel perdu pour moi... perdu!... non : je l'at-
C'est sa voix qui me parle et son pas que j'entends :
C'est ici qu'il viendra...

PERRETTE MAUGER, *désignant Rachel.*

Puis-je partir? regarde!

MATHIEU LUC, *s'asseyant.*

Restez alors, restez! mon dévouement vous garde.

PERRETTE MAUGER.

Mais de Pierre Landais quel est donc le dessein?

On entend des cloches dans l'éloignement.

MATHIEU LUC.

Il nous parle aujourd'hui par la voix du tocsin!

PERRETTE MAUGER.

Que lui répondras-tu?

MATHIEU LUC.

Cette affaire est la nôtre!

RACHEL.

Mon Dieu! sauvez Brommel!

MATHIEU LUC, *se levant.*

Enfant! priez pour l'autre!

SCÈNE III.

MATHIEU LUC, RACHEL, LANDAIS, PERRETTE MAUGER.

LANDAIS, *entrant précipitamment.*

L'avez-vous vu?

MATHIEU LUC, *à part.*

C'est lui!...

Il se retire à l'écart.

LANDAIS.

L'avez-vous vu? parlez!
Brommel est-il ici?... ces visages troublés...
Pourquoi me regarder avec cette épouvante...
Je le cherche...

RACHEL.

Vous!

LANDAIS.

Moi, dans cette nuit vivante;
A travers ce tumulte au hasard il a fui!...

RACHEL.

Mon père! monseigneur, qu'avez-vous fait de lui?

LANDAIS.

Mathieu Luc... ce maudit... Mathieu Luc tout à [l'heure
Est venu l'arracher de mes mains...

RACHEL.

Oh! je pleure...
Je suis à vos genoux!... faut-il que son trépas..

LANDAIS, *à Perrette Mauger.*

Ainsi, Brommel ici n'a point porté ses pas?

PERRETTE MAUGER.

Non, nos vœux l'appelaient...

S'approchant de lui.

Mais dis : dans les ténèbres
Pourquoi donc ce tocsin, ces tintemens funèbres?

LANDAIS.

Ce n'est pas le tocsin, c'est le glas.

PERRETTE MAUGER.

Sans détours
Réponds!

LANDAIS.

Louis est mort.

MATHIEU LUC, *à part.*

Mort!

LANDAIS.

Au Plessis-lès-Tours!

MATHIEU LUC, *à part.*

Le roi!

LANDAIS.

Voilà pourquoi nos cloches ébranlées
Jettent ainsi dans l'air leurs lugubres volées!...
Mais adieu...

RACHEL, *à part.*

Cet instant peut-être est le dernier...

PERRETTE MAUGER.

Où cours-tu? dis?

LANDAIS, *tirant l'épée.*

Je vais chercher mon prisonnier.

RACHEL, *effrayée.*

Retenez-le! *

* Rachel, Mathieu Luc, Landais, Perrette Mauger.

MATHIEU LUC, *saisissant le bras de Landais.*

Demeure !

RACHEL, *à part.*

Oh ! j'ai peur !

LANDAIS.

Qui m'arrête ?

MATHIEU LUC.

Demeure !

LANDAIS.

Archers ! à moi !

MATHIEU LUC.

Pas un cri, sur ta tête !...

LANDAIS.

Mathieu Luc ! encor toi, beau sire ! ! sais-tu bien
Que ton vieux maître est mort et que tu n'es plus [rien ?
Au nom de Charles huit, c'est Landais qui te parle !

MATHIEU LUC.

Puisque Louis est mort...

Le poignardant.

Dieu sauve le roi Charle !

PERRETTE MAUGER *et* RACHEL.

Ah !

MATHIEU LUC.

Sois libre, Brommel ! *

LANDAIS, *expirant.*

Brommel ! j'avais dessein...
De le sauver...

BROMMEL, *entrant précipitamment.*

Rachel !... un meurtre !... l'assassin ?

LANDAIS, *désignant Mathieu Luc.*

Le voilà !

BROMMEL, *allant au fond.*

Venez tous !...

SCÈNE IV.

MATHIEU LUC, BROMMEL, RACHEL, LANDAIS, PERRETTE MAUGER, D'ESTOUTEVILLE, ARCHERS.

RACHEL.

Oh ! cette main glacée !...

LANDAIS.

Rachel... ma fille... à toi ma dernière pensée !

PERRETTE MAUGER, *posant la main sur le cœur de Landais.*

Mort !

D'Estouteville, Brommel et les Archers font un pas vers Mathieu Luc. Celui-ci se retourne, et jetant à terre le poignard dont il était armé.

* Mathieu-Luc, Rachel, Landais, Perrette Mauger.

MATHIEU LUC *.

Que nul n'ose ici porter la main sur moi !
Je n'ai fait qu'accomplir les ordres du feu roi :

Déployant un parchemin et lisant :

» Que même après ma mort cet ordre s'accom- [plisse ;
» Et, s'il m'est dénié, chargez-vous du supplice :
» Le devoir, songez-y, parle aussi haut que Dieu ;
» Ayez ceci pour dit... et faites vite... Adieu ! »

Tandis qu'il parlait, le groupe des archers s'est ouvert, et l'on a vu paraître l'homme cuirassé du premier acte, accompagné d'un héraut portant l'oriflamme. Tous deux s'avancent. L'homme armé prend le parchemin des mains de Mathieu Luc.

L'HOMME ARMÉ **.

Et nous vous attestons, Nous, Envoyé de France,
Que Landais fut frappé d'une juste sentence !
Et que du nouveau roi, notre très-redouté
Suzerain Charles huit, telle est la volonté :
Que cet homme soit libre !... Allez.

D'Estouteville fait un signe. Tout le monde se retire silencieusement au fond du théâtre.

MATHIEU LUC, *amèrement.*

Libre, sans doute !

Avec une mélancolie profonde.

Libre... d'aller dormir au bord de quelque route,
D'aller creuser ma fosse en un coin isolé...
D'aller manger bien loin le pain de l'exilé !
Car mon front désormais à tous les yeux étale
Le signe de Caïn... cette empreinte fatale !...
Par moi ton dernier vœu, roi, ne fut pas trompé ;
Et du sein de la mort ta justice a frappé !
Sois content ! moi je pars. La Bretagne asservie
Peut-être quelque part a besoin de ma vie...

Il va à Brommel et lui serre la main.

Adieu donc !

Les deux jeunes gens se serrent la main. Mathieu Luc ôte son anneau et le passe au doigt de Brommel, en lui montrant Rachel agenouillée avec Perrette Mauger, près du corps de Landais. Mathieu Luc regardant Rachel et sa mère :

Adieu tous ! adieu ce que j'aimai !...

Une pause, pendant laquelle Mathieu Luc va prendre son bâton de voyage. Puis il revient au milieu du théâtre.

Si l'on vous dit un jour que, froid, inanimé,
Gisant sur le varech ou couché dans le sable,
D'un pauvre paysan le corps méconnaissable
Vient d'être découvert... N'ayez aucun effroi :
Celui qui sera mort, enfans, ce sera moi.

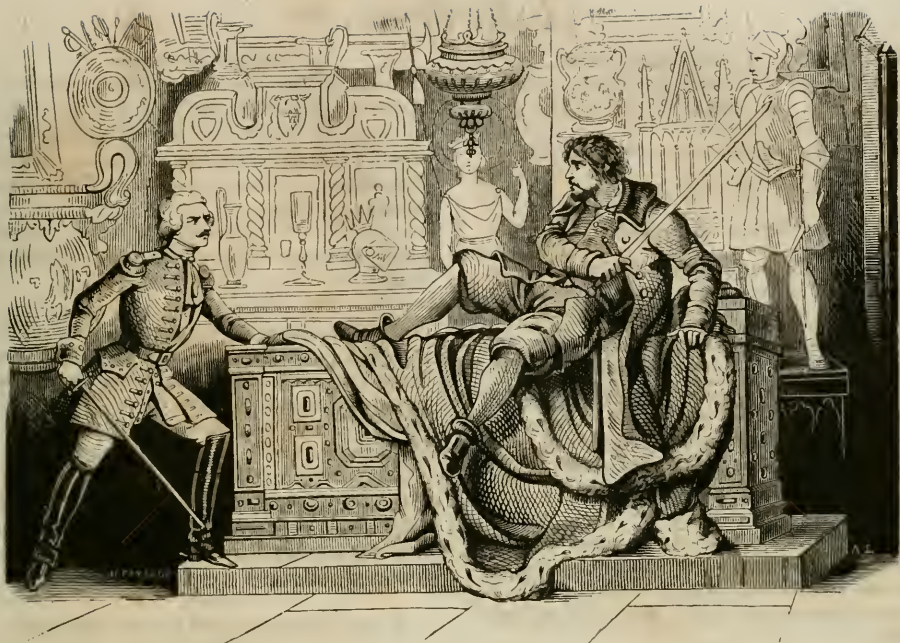
Il jette un dernier regard, un regard d'adieu sur eux tous, et sort.

* D'Estouteville, Brommel, Mathieu Luc, Rachel, Landais, Perrette Mauger.

** D'Estouteville, Brommel, Mathieu Luc, l'Homme armé, Rachel, Landais, Perrette Mauger.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE IV, SCÈNE VIII

ZACHARIE,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. ROSIER,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA RENAISSANCE, LE 3 AVRIL 1841.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ZACHARIE (45 ans).	M. FRÉDÉRICK LEMAÎTRE.
RAOUL, son neveu (25 ans).	M. BOUCHET.
BRICK, son domestique (25 a).	M. KOPP.
HENRI DE RIALTO (30 à 35 ans).	M. CHÉRY.
NOEL BERNARDO, inquisiteur.	M. CHARLES.
UN NOTAIRE.	M. LÉVI.
ALBÉRIC MONTRILLO, justicier.	M. CRETTE.
LÉONA, femme de Zacharie (20 ans).	Mme MARIE DIDIER.
UN MÉDECIN.	M. BARBIER.
UN OFFICIER.	M. LOREY.
UN PROVÉDITEUR.	M. ARNOLD.
SOLDATS, ASSESSEURS, PEUPLE.	

La scène se passe à Florence, 1750.

ACTE PREMIER.

Vieille salle de palais, laissant voir, à travers un délabrement extrême, quelques restes de son ancienne splendeur. Au fond, à gauche, fenêtre gothique à verres de couleur, à travers laquelle on voit au loin, un corps de logis bien entretenu. Au milieu, la porte d'entrée ouvrant sur une galerie. A droite, une porte. Au premier plan, à gauche, une grande cheminée gothique, dans le manteau de laquelle sont un vieil escabeau et un vieux fauteuil; à côté, une vieille table. Au second plan, une armoire. Au troisième plan, une porte. A droite, premier plan, une porte secrète conduisant dans un profond souterrain. Deuxième plan, une porte. Près de la porte secrète, une vieille table, vieux siéges, vieux meubles. La vétusté a rongé les pierres et les boiseries, et les toiles d'araignée menacent de tapisser cette salle froide, triste et sombre.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRICK, *à la fenêtre.*

Le voilà qui fait remplir de bois les vastes cours de son palais, comme hier il a fait remplir ses caves des huiles et des vins de toute la contrée... Et, malgré cela, pas la moindre petite bûche pour se chauffer. (*Il grelotte.*) Pas une goutte d'huile pour assaisonner les alimens dont il pourrait se nourrir, pas une goutte de vin pour dilater et égayer son cœur... Enfin il ne boit rien, il ne mange rien, et ma portion n'est pas plus considérable que la sienne. (*Regardant et mettant en évidence ses jambes et ses bras.*) Aussi.

quand on me voit passer dans la rue avec ces jambes maigres et ces bras décharnés, on dit que je ressemble à un couteau à plusieurs lames.

SCÈNE II.

BRICK, ZACHARIE.

ZACHARIE, *entrant du fond.*

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là, paresseux ?

BRICK.

Paresseux ? que voulez-vous que je fasse ?... Je n'ai pas de vaisselle à laver ; je n'ai que mon lit à faire... car le vôtre... je ne sais pas où vous couchez.

ZACHARIE, *s'asseyant à droite et réparant, avec une aiguille, un pan de son habit.*

Cela ne te regarde pas.

BRICK.

Et quand je frotte vos meubles avec mon bonnet, vous dites que j'enlève trop fort la poussière ; et vous avez raison, car ils ne sont que cela, les pauvres centenaires ; les frotter, c'est les diminuer.

ZACHARIE.

Alors, on les souffle.

BRICK.

Oui, mais alors ils s'envolent.

ZACHARIE.

Brick, mon cher Brick, vous devenez raisonneur ; je n'aime pas cela... je finirais par avoir des soupçons

BRICK.

Vous m'avez pris pour votre sentinelle et non pour votre domestique... domestique, c'eût été du luxe.

ZACHARIE.

Eh bien ! malheureux, tout en faisant sentinelle, tout en épiant, tout en écoutant si personne ne s'introduit chez moi pour me voler, tout en faisant cela, on cherche des idées, entends-tu ? des idées de gagner de l'argent ; on me les communique, je les exploite ; je te fais part du profit, et le profit d'un bon serviteur, c'est d'être témoin de la satisfaction de son maître.

BRICK.

Des idées, des idées ! j'ai servi un philosophe qui pensait que les idées sont des corps, et pour faire des corps, il faut des alimens, il faut manger.

ZACHARIE.

Brick, vous êtes un gastronome, un sensuel, un être tout plein d'appétits bizarres... vous n'avez à la bouche que le mot *manger*.

BRICK.

C'est vrai, je n'y ai que le mot, mais la chose...

ZACHARIE, *enfermant dans le tiroir l'aiguille et le fil.*

La chose est une bêtise.

BRICK.

Une bêtise ?... l'humanité ne vit que de ça.

ZACHARIE, *se levant.*

Brick, écoutez-moi ; vous oubliez nos conventions ; je vais vous les rappeler. Il y a cinq ans, un matin, en sortant de chez mon confrère Gazamonte, je vous rencontrai dans la rue, pâle, maigre et souffrant... vous me demandâtes l'aumône en avançant la main.

BRICK.

Oui, et je me souviens que vous retirâtes la vôtre.

ZACHARIE.

Il ne faut jamais encourager la paresse... Vous me dites que, votre maître le philosophe étant mort, vous étiez sans place et que vous n'aviez pas mangé depuis deux jours.

BRICK.

C'était la vérité.

ZACHARIE.

Cela me donna la plus haute opinion de votre tempérance ; je vis que vous me conveniez, que nous nous entendrions, et je vous proposai d'entrer à mon service.

BRICK.

Je vous demandai quels seraient mes gages.

ZACHARIE.

Et je vous répondis que vous auriez la table.

BRICK.

Et rien dessus.

ZACHARIE.

Le banchissage.

BRICK.

C'est moi qui lave mon linge et je n'ai que ce que je porte.

ZACHARIE.

Le logement.

BRICK.

Je couche près de la grand' porte de la rue, dans une espèce de guérite à chien.

ZACHARIE.

C'est l'image de la fidélité... Enfin je vous promis que vous ne toucheriez pas un ducat durant les cinq premières années, et j'ai tenu ma promesse... mais si au bout de ce temps vous avez fait preuve d'abstinence, de docilité, de vigilance, de dévouement sans bornes, je vous payerai vos gages de cinq ans tout à la fois, à raison de quatre cents ducats par an... Brick, un jour, vous serez riche.

BRICK.

Certainement, maître, ce fut bien là ce qui me tenta ; mais j'ai appris qu'avant moi, vous aviez fait les mêmes propositions à d'autres domestiques, et que vous les aviez renvoyés la quatrième année sans leur rien donner.

ZACHARIE.

Parce qu'ils raisonnaient, parce qu'ils n'avaient pas persévéré jusqu'au bout, parce qu'ils voulaient manger comme des misérables.

BRICK.

Mais, maître, quand j'ai vu hier toutes ces barriques d'huiles et de vins, quand je vois ces piles de bois. .

ZACHARIE.

C'est de l'or!... je ne suis pas comme toi, moi... L'or, j'y pense toujours, et quand je suis dans la rue, crois-tu que je perde mon temps?. . Non pas! tout en regardant à terre, pour voir si quelque diamant ne sera pas tombé, la veille, au milieu des bagarres nocturnes de nos jeunes gentils-hommes pris de vin, j'ai l'oreille aux écoutes. En cheminant, je recueille les idées de ceux qui passent et qui ont l'imprudence de parler haut de leurs spéculations. . Eh bien! Brick, il y a six semaines, j'entendis l'astronome Jozaël, cet homme infaillible qui s'occupe de commerce, disant à un de ses amis que l'hiver prochain serait effroyable, que la vigne gèlerait, que les oliviers périraient... et le jour même, je fis ce qu'il se proposait de faire plus tard, j'achetai tout le bois, tous les vins, toutes les huiles... Brick, mon cher Brick, chaque bûche est un lingot d'or, ces vins et ces huiles sont des ruisseaux d'or, et l'or, entends-tu bien, l'or! il faut l'admirer, l'adorer, mais ne pas y toucher... car l'or, c'est sacré, c'est un roi, c'est un Dieu!

BRICK.

Sans doute; mais les adorations à jeun ..

ZACHARIE.

Sont dégagées de la matière.

BRICK, *avec humeur.*

Dégagé, dégagé... mais à force de me dégager, je serai bientôt réduit a rien.

ZACHARIE, *lui touchant l'épaule et passant à sa droite.*

Créature vorace, allons, rejouis-toi, tu vas te chauffer d'abord. (*Il tire de ses deux poches quelques morceaux d'écorce qu'il jette dans la cheminée.*) Voici ce que j'ai mis à part pour toi... je suis heureux, je veux que tu le sois aussi.

BRICK.

Heureux?

ZACHARIE.

Oui, je le suis; car cette spéculation me promet un bénéfice de plus de cent mille ducats.

BRICK, *ouvrant de grands yeux.*

Cent mille ducats! comme il y a là de quoi...

ZACHARIE, *s'asseyant sur le fauteuil.*

Manger, n'est-ce pas?... Eh bien! glouton, tu mangeras...

BRICK, *s'asseyant sur l'escabeau.*

Je vais manger?

ZACHARIE.

Oui.

BRICK, *charmé.*

Ah!

ZACHARIE.

Demain.

BRICK, *attristé.*

Demain?

ZACHARIE

Oui, tu sais que mon palais, dont je n'occupe qu'un petit coin, a des salles immenses que je loue chèrement à nos jeunes débauchés pour leurs bals, leurs festins et leurs orgies.

BRICK.

Oh! ces jours-là, par exemple...

ZACHARIE.

Eh bien! ils se réunissent ici, demain, et les plus fous, les plus dissolus, les plus dissipateurs.

BRICK, *épanoui.*

Ah! il me semble déjà que je sens le fumet de ces viandes exquises!

ZACHARIE.

Après les chansons joyeuses et les copieuses libations, les uns tomberont sous la table; les autres rouleront dans la rue... alors, toi, Brick, comme d'habitude, tu te mêleras à leurs gens pour desservir les tables.

BRICK.

Ah! mon Dieu! je vais me trouver mal! .. ce sont des idées suffocantes!

ZACHARIE.

Choisis de préférence, parmi tant de restes épars, les choses qui peuvent se conserver longtemps : les viandes salées, les vins généreux.

BRICK.

Oh! monsieur, monsieur, quelle perspective!

ZACHARIE.

Et maintenant, descends dans la cour; il reste encore quelques écorces... je te les donne.

BRICK, *remontant.*

Merci.

ZACHARIE.

Tu me les garderas avec soin, pour les froids rigoureux... Qu'est-ce que c'est?

Trois hommes paraissent à la porte du milieu au fond.

BRICK.

Ce sont les pauvres diables qui ont empilé votre bois qui demandent pour boire. .

ZACHARIE.

Il est juste qu'ils boivent, et c'est facile; la ville y a pourvu; il y a partout des fontaines... Oui, allez boire, mes enfans, allez boire .. l'eau est un grand dissolvant.

Brick prend un morceau de pain à un ouvrier et sort avec lui.

SCÈNE III.

ZACHARIE, LÉONA, *venant de la porte latérale de droite.*

ZACHARIE.

Que venez-vous chercher ici, madame?

LÉONA.

Il fait si froid dans ma chambre, que, malgré ma crainte de vous rencontrer, je me hasarde à venir respirer l'air de cette grande cour réchauffée par le soleil de la journée.

ZACHARIE.

Toujours des plaintes!

LÉONA.

Je ne me plaindrai plus quand vous aurez cessé d'être impitoyable.

ZACHARIE.

Impitoyable, parce que je ne vous prodigue pas un or dont vous ignorez le prix; parce que je ne vous permets pas d'aller dans le monde contracter le goût du plaisir et de la dépense; mais y vais-je, moi, dans le monde? me voyez-vous dépenser dans l'année un ducat mal à propos? Je vous traite comme moi-même... de quoi vous plaignez-vous?

LÉONA.

Vous le savez bien: je me plains que vous ayez trompé mon père, lorsqu'il vous accorda ma main; je me plains que vous n'ayez pas rempli la promesse...

ZACHARIE.

Assez, assez sur ce chapitre; je vous ai défendu de m'en parler.

LÉONA.

Quelle est mon existence depuis un an de mariage? Plongée dans les ténèbres de la partie la plus retirée de cette maison, j'y languis dans la douleur et dans les larmes; j'y manque de tout, oui, de tout... j'y meurs de froid et de faim... et vous ne voulez pas que je vous dise: Vous êtes un impitoyable avare!

ZACHARIE, *souriant amèrement.*

Avare?... Eh bien! soit, il me plaît, à moi, d'être avare; c'est ma passion; chacun a la sienne... je suis heureux et je me venge.

LÉONA.

Et de quoi et de qui avez-vous à vous venger?

ZACHARIE.

De qui? des hommes. Léona, vous ne connaissez pas l'histoire de ma vie; je vais vous la dire en résumé (*Il la fait asseoir*). Né de parens obscurs et pauvres, je fus un jour jeté à la porte par mon père, je n'avais que huit ans alors. Livré à moi-même, je m'en allais par les rues, sur les places, demandant l'aumône et ne rencontrant partout que des mains qui se fermaient, des yeux qui se détournaient de ma misère... J'errai ainsi pendant quatre ans, repoussé, méprisé, maltraité, mangeant l'herbe des champs, à défaut d'autre nourriture; disputant aux chiens les immondices des rues et y cherchant avec eux ma pâture... un jour, j'y trouvai une pièce d'or; je la saisis avec un battement de cœur qui se renouvelle toutes les fois que je me rappelle cette circonstance de ma vie. Je la serrai dans ma main comme dans un étau; c'était mon trésor! c'était ma fortune! je la gardai pour les jours où l'herbe des champs est couverte de neige, où les immondices des rues sont peu fécondes. Je la gardai pour le jour où j'aurais à choisir entre mourir de faim et monétiser mon trésor... Ce jour vint! chaque parcelle qui se détachait de ce morceau d'or pour se convertir en un pain grossier, m'arrachait un morceau du cœur, car je voyais au bout la faim, cette faim terrible dont j'avais tant de fois souffert... Dès ce moment, l'amour de l'or, l'avarice, se glissa dans mon âme avec les terreurs de la misère et avec la haine des hommes... Endurci au mal, habitué à vivre de peu, à passer les hivers presque tout nu... Quand la fortune vint à me sourire une seule passion me resta: la soif de l'or, l'avarice. Oui, Léona, je suis un avare, un impitoyable avare, un implacable ennemi des hommes; car j'ai à me venger des douleurs de mon enfance qu'ils ont vues sans pitié. Oui, Léona, voilà ce que je suis, et si je pouvais entasser ici, dans ce palais, tous les trésors de la terre, j'en ferais un dieu colossal pour l'adorer à genoux durant ma vie, et pour l'anéantir un peu avant ma mort, afin que nul ne pût en jouir après moi!

LÉONA, *se levant.*

Que vous ayez à vous plaindre des hommes, je le crois, monsieur; mais moi, que vous ai-je fait?

ZACHARIE.

Ce que vous m'avez fait?... Depuis le premier jour de notre mariage, m'avez-vous seulement permis de vous prendre la main? ne suis-je pas un étranger pour vous? vous savez bien que je n'ai d'un mari que le titre.

LÉONA.

Monsieur, cette aversion ne cessera que lorsque vous aurez rempli la promesse que vous fîtes à mon père à son lit de mort.

ZACHARIE, *violemment.*

Léona, je vous ai défendu de me rappeler... d'ailleurs, je ne dois rien à personne, moi, rien!

LÉONA.

Ah! monsieur, comment voulez-vous que je croie à votre amour, lorsque vous ne faites pas ce qu'il vous serait si facile de faire; lorsque vous ne voulez pas prendre sur votre immense fortune de quoi remplir les engagemens de l'honneur?

ZACHARIE.

Mais cette immense fortune, Léona, elle vous appartiendra un jour, quand je serai mort, et alors vous en ferez l'usage qui vous conviendra. Oui, elle sera toute à vous; car je n'ai plus de parens... Mon neveu Raoul, ce mauvais sujet, est mort à la guerre. Depuis trois ans qu'il est parti, nous n'avons pas reçu de ses nouvelles.

LÉONA, *soupirant, à part.*

Ah! Raoul!

ZACHARIE, *caressant.*

Ainsi, ma belle, si vous voulez que votre chambre ne soit plus humide et froide, décidez-vous à m'y recevoir, à m'y traiter comme une femme doit traiter son mari.

LÉONA.

Monsieur, mon devoir serait de vous obéir, si vous vouliez sacrifier à une dette sacrée trente mille ducats...

ZACHARIE, *vivement.*

Trente mille ducats, madame!... Je n'ai plus rien à vous dire.

BRICK, *au fond.*

Le marquis de Rialto descend de son carrosse.

Il disparait.

ZACHARIE.

Trente mille ducats! Laissez-moi.

LÉONA.

Je dois vous prévenir, monsieur, que, me sentant malade, j'ai fait appeler un médecin.

ZACHARIE.

Un médecin?... vous avez foi aux médecins? des gens qui vous volent et qui vous tuent!... je ne souffrirai pas... le meilleur médecin, de l'avis de tous les sages, c'est la diète.

LÉONA.

Monsieur, celui que j'ai fait appeler est un ancien ami de mon père; il ne demandera rien.

ZACHARIE.

Rien?... vous le voulez absolument?... je suis trop bon en vérité... Eh bien! soit, qu'il vienne... Demandez-lui, par la même occasion, et comme si c'était pour vous, un remède, un remède simple contre l'insomnie... Voici quelques jours qu'un fâcheux pressentiment m'empêche de dormir.

LÉONA.

Un pressentiment?... ne serait-ce pas plutôt un souvenir, un remords?

ZACHARIE.

Sortez.

SCÈNE IV.

ZACHARIE, HENRI, LÉONA.

HENRI.

Bonjour, Zacharie. (*Apercevant Léona.*) Oh! madame, pardon. (*Bas à Léona.*) Je vous aime, Léona, et vous refusez de m'entendre.

ZACHARIE.

Que lui dites-vous là, marquis?

HENRI.

Je lui dis qu'un beau diamant brille toujours, quoiqu'il soit dans un chaton de cuivre; mais si vous n'étiez pas un ladre-vert, vous mettriez celui-ci dans un chaton d'or le plus pur.

ZACHARIE, *à Léona.*

Laissez-nous.

Il passe à la gauche de Henri.

HENRI, *bas à Léona.*

Toujours mon projet de vous arracher à votre indigne mari.

LÉONA, *à part, en sortant.*

Ah! si Raoul vivait encore!

SCÈNE V.

HENRI, ZACHARIE.

HENRI, *assis.*

Eh bien! Zacharie, comment va votre santé?

ZACHARIE.

Bien, grâce à Dieu; et la vôtre?

HENRI.

Comme celle d'un homme qui jour et nuit aime, boit et joue... mal!

ZACHARIE.

Le fait est que vous menez une singulière vie.

HENRI.

Ne faut-il pas que je donne l'exemple, moi le doyen des jeunes gens de Florence, qui leur enseigne la gaie science du plaisir, l'art des amoureuses prouesses et des galantes équipées? Et pardieu! que diraient mes élèves si je ne pratiquais pas ce que je professe? je suis mauvais sujet, pour être conséquent.

ZACHARIE.

Ah çà! mais où pensez-vous aboutir avec cette débauche?

HENRI.

Où aboutira un autre avec la tempérance: à la mort.

ZACHARIE.

Horrible chose que la mort!

HENRI.

Horrible pour ceux qui ne sont pas dégoûtés de la vie; la bien venue pour les cœurs blasés.

ZACHARIE.

En êtes-vous là?

HENRI.

Je veux y être, pour ne pas la craindre.

ZACHARIE.

Et comment vous y prendrez-vous?

HENRI.

Oh! tout simplement: j'épuiserai tous les plaisirs.

ZACHARIE.

Est-ce qu'il en existe que vous ne connaissiez pas?

HENRI.

Oui, un seul.

ZACHARIE.

Et c'est...

HENRI.

De se distraire d'une vieillesse précoce, dormir les douleurs qui rongent une poitrine en feu, ou de ranimer la langueur d'une machine qui se délabre.

ZACHARIE.

Vous êtes bien pâle!

HENRI.

Regarde-moi, Zacharie.

ZACHARIE.

Je vous regarde.

HENRI.

Combien d'années penses-tu que j'ai à vivre encore?

ZACHARIE, *à part.*

Il veut me donner ses biens à fonds perdu. (*Haut.*) Combien d'années?

HENRI.

Oui, en voyant ma pâleur?

ZACHARIE.

Oh! la pâleur... les gens les plus pâles sont ceux qui vivent le plus long-temps; c'est une remarque que j'ai faite.

HENRI, *se levant.*

Fourbe, tu vois où je veux en venir, et tu mens contre l'évidence.

ZACHARIE.

Je ne vous comprends pas.

HENRI.

Malgré ta remarque, tous ceux que je consulte pensent que je n'irai pas au bout de l'an.

ZACHARIE.

On suppose alors que vous mourrez... d'un duel.

HENRI.

C'est possible, je me bats au moins une fois par semaine.

ZACHARIE, *à part.*

Le duel ! bonne chance de plus pour moi.

HENRI.

Zacharie, j'ai des propriétés pour six cent mille ducats, et pas un seul parent au monde ; mais les biens de la terre sont si lents à se convertir en or ! la friponnerie de mes fermiers, quand ils me volent, ou les mauvaises récoltes, quand je prends pitié d'eux, tout cela réduit singulièrement mes revenus.

ZACHARIE, *à part.*

L'y voici.

HENRI, *à part.*

Il mord à l'hameçon.

ZACHARIE.

Oui, je comprends.

HENRI.

J'ai à te proposer une affaire : je te donne tous mes biens à fonds perdu, moyennant une rente annuelle de cent mille ducats.

ZACHARIE.

Vous vous moquez, mon maître ; vos biens, en supposant qu'ils vaillent six cent mille ducats...

HENRI.

Allons, ne rusons pas... Tu sais qu'ils valent cela ; tu les as estimés l'année dernière ; ils ne sont grevés d'aucune hypothèque.

ZACHARIE.

L'année dernière, c'est possible ; mais aujourd'hui, les terres ont singulièrement perdu de leur valeur.

HENRI.

Si je n'ai pas six ans à vivre, tu fais une excellente affaire.

ZACHARIE.

Oui, mais si j'ai le malheur que vous passiez les six ans ?

HENRI.

Eh bien ! tu en fais une mauvaise.

ZACHARIE, *lui prenant la main.*

Donnez-moi votre main. (*Il regarde les lignes.*) Voici des lignes qui annoncent que vous vivrez aussi long-temps que Matusalem.

HENRI.

Mettons que je ne t'aie rien dit ; je proposerai le marché à un autre

ZACHARIE.

Mais que voulez-vous faire de cent mille ducats par an ?

HENRI.

Doubler, tripler, centupler les doses de tous les plaisirs.

ZACHARIE, *à part.*

Bien !

HENRI.

Disputer aux princes leurs plus séduisantes, leurs plus mortelles maîtresses.

ZACHARIE, *à part.*

Bien ! bien !

HENRI.

M'enivrer plus souvent, et de vins plus généreux, et ne plus être obligé de quitter le jeu, la nuit, faute de pièces d'or dans ma bourse.

ZACHARIE, *à part.*

Très-bien ! (*Haut.*) Monsieur le marquis, on peut faire tout cela avec un revenu de dix mille ducats : je les offre.

HENRI.

Adieu.

Il s'en va.

ZACHARIE, *à part.*

Il s'en va ! (*Haut.*) Vous ne savez pas ce que c'est que dix mille ducats !

HENRI, *revenant.*

C'est la moitié de ce que je demande... Veux-tu oui ou non ?

ZACHARIE.

Non.

HENRI.

Soit.

Il va pour sortir, lorsque le Médecin paraît.

SCÈNE VI.

HENRI, LE MÉDECIN, ZACHARIE.

ZACHARIE.

Arrêtez, monsieur le marquis. . voici le docteur ; voulez-vous le consulter ?

HENRI.

Volontiers. (*A part.*) Un sot cupide.

LE MÉDECIN.

De quoi s'agit-il ?

HENRI.

Je...

ZACHARIE.

Permettez... Docteur, voici un gentilhomme qui a peur de mourir ; examinez-le un peu, et dites-nous combien de temps encore il peut avoir à vivre.

HENRI.

Notez, docteur, que je ne tiens pas à la vie, et que la vérité ne me fera pas peur.

ZACHARIE, *bas au Docteur.*

Il est frappé ; rassurez-le, vous le devez.

Le Médecin s'approche de Henri, lui tâte le pouls, le regarde.

LE MÉDECIN.

Votre main.

HENRI, *bas au Docteur.*

Cent ducats pour vous, si vous dites à Zacharie que je n'ai pas deux ans à vivre.

LE MÉDECIN.

Mais...

HENRI, *bas.*

Voici une bague qui les vaut.

Il la lui donne.

ZACHARIE.

Eh bien?

LE MÉDECIN.

Quel âge a monsieur?

HENRI.

Trente-six ans!

ZACHARIE.

Trente-deux!

LE MÉDECIN.

Peu importe... Monsieur passera la soixantaine.

HENRI.

Vous êtes fou, et je...

LE MÉDECIN, *bas à Henri.*

Laissez-moi faire. (*Il va à Zacharie, et lui dit bas*) S'il passe l'année, c'est tout au plus.

ZACHARIE, *à part.*

Ah! (*Haut.*) Vous l'entendez? vous passerez la soixantaine... Qu'est-ce que je disais?

LE MÉDECIN, *bas à Henri.*

Je lui ai dit que vous n'iriez pas au bout de l'an.

HENRI, *très-haut.*

Docteur, je suis fâché de vous le dire, vous n'entendez rien aux diagnostiques.

ZACHARIE, *au Médecin.*

Pardon, docteur, de vous avoir retenu; ma femme vous attend : n'allez pas l'effrayer par des remèdes extraordinaires... la diette et les bains de pied... sans moutarde, cela suffira.

Le Médecin entre chez Léona.

SCÈNE VII.

ZACHARIE, HENRI.

ZACHARIE.

Eh bien?

HENRI.

Eh bien! adieu, mon maître.

ZACHARIE.

Vous refusez les dix mille ducats par an?... J'en offre vingt mille.

HENRI.

Cent.

ZACHARIE.

Adieu.

HENRI.

Adieu.

ZACHARIE.

Trente mille.

HENRI.

Adieu.

Il sort.

ZACHARIE.

Adieu!... (*A part.*) Il ne reviendra pas... Affaire colossale!... (*Il appelle.*) Monsieur le marquis!

HENRI, *à part.*

Je le tiens! (*Haut.*) Veux-tu en finir?

ZACHARIE.

Cinquante mille!

HENRI.

Si le premier mot qui sortira de ta bouche n'est pas cent mille, je jure, par Dieu, de m'adresser à un de tes confrères.

ZACHARIE.

Mais...

HENRI.

Mais, n'est pas cent mille... Adieu, Satan!

ZACHARIE.

Allons, cent mille, soit!

HENRI.

A la bonne heure!

ZACHARIE.

A quand le contrat?

HENRI.

Demain, midi, ici.

ZACHARIE.

A demain!

HENRI, *à part, en s'en allant.*

Il est ma dupe!

SCÈNE VIII.

ZACHARIE.

Le docteur dit un an, mettons-en deux... c'est quatre cent mille ducats de bénéfice... Quatre cent mille!... Oui, oui; qui sait?... il se soutient à peine, et l'orgie de demain... Pourquoi faut-il qu'une horrible pensée vienne empoisonner ma joie!... Si par un miracle, il venait à passer les six ans .. on a vu des hommes... S'il vivait trente ans et au-delà!... ce serait plusieurs millions de perte... Oh! non, non, c'est impossible... L'affaire est bonne, très-bonne; elle est sûre... S'il vivait! intolérable idée!... (*Il sourit.*) Mais celle-ci m'en fait venir une autre... Évidemment l'affaire est excellente.

SCÈNE IX.

ZACHARIE, LE MÉDECIN.

ZACHARIE.

Eh bien, docteur, ma femme...

LE MÉDECIN.

Ce n'est pas grave.

ZACHARIE.

J'en étais sur.

LE MÉDECIN.

Il n'y a qu'une chose à faire.

ZACHARIE.

Oui ; et c'est de ne rien faire du tout.

LE MÉDECIN.

Du feu dans sa chambre, et une nourriture légère d'abord ; des légumes, quelques volailles ; puis, peu à peu, des alimens plus substantiels, des viandes noires, du mouton, du bœuf rôti, du. .

ZACHARIE.

Folie!... C'est une ordonnance de cuisinier... Vous voulez me tuer ma femme.

LE MÉDECIN.

Elle est perdue si vous ne suivez pas ma prescription.

Il va pour sortir.

ZACHARIE, *l'arrêtant.*

Voyez, docteur, voyez pourtant vous-même ce qui résulte de l'intempérance, de l'excès du manger ; vous me l'avez dit : n'est-ce pas que vous me l'avez dit? le gentilhomme que vous avez rencontré ici a tout au plus un an à vivre?

LE MÉDECIN.

Il est vrai... Mais votre femme...

ZACHARIE.

Vous êtes bien convaincu que ce gentilhomme...

LE MÉDECIN.

Convaincu ; mais votre femme...

ZACHARIE.

Adieu, docteur, et ne remettez plus les pieds chez moi.

SCÈNE X.

BRICK, ZACHARIE.

BRICK, *portant des écorces de bois.*

C'est fini... tout votre bois est empilé... Et voici...

Il jette la brassée d'écorces.

ZACHARIE.

Bien... Tu garderas cela... je te le confie... Je te crois incapable... *Il compte les morceaux.*) Six morceaux et demi... Je compte sur ta fidélité.

BRICK.

Comme moi sur votre générosité.

ZACHARIE.

Quand on se connaît!... Ah çà ! dis-moi, tu es bien sûr que les hommes qui ont empilé mon bois n'ont rien emporté?

BRICK.

Oh bien sûr!... seulement, il y en avait un qui s'était endormi, mais si profondément, que j'ai été obligé de le tirer par les pieds pour le mettre dehors.

ZACHARIE.

Dormir!... ils sont bien heureux de dormir... je ne dors pas, moi... Il y a une semaine, j'ai fait un rêve épouvantable, et depuis je n'ai pas fermé l'œil.

BRICK.

Un rêve!... Les rêves sont des mensonges.

ZACHARIE.

Du tout ; ils sont l'image des choses que nous avons faites durant le jour.

BRICK.

Du tout ; puisque je rêve toujours que je suis à table... Non, voyez-vous, monsieur, les rêves sont l'image du désir ou de la crainte.

ZACHARIE.

De la crainte, oui ; tu as raison, car j'ai rêvé que mon neveu Raoul, absent depuis trois ans, n'était pas mort à la guerre ; qu'il était de retour, et que...

BRICK.

Eh bien ! monsieur, un parent, cela doit faire plaisir.

ZACHARIE.

Plaisir? si tu connaissais le drôle! Un jeune homme violent, emporté, ayant toujours la menace à la bouche, et pas un ducat dans la poche.

BRICK.

Ah ! je comprends.

ZACHARIE.

Il me méprisait, il me détestait, quand il était ici, du vivant de mon frère... il disait que s'il eût été mon fils, il aurait mis le feu à la maison.

BRICK.

Pour se chauffer.

ZACHARIE.

Ce rêve me tourmente ; je crains que ce ne soit une prédiction, et j'ai résolu d'aller consulter la Piscotilla, ma voisine.

BRICK.

C'est que la devineresse se fait payer.

ZACHARIE.

Elle me fera crédit.

BRICK.

Alors c'est une consultation gratis.

ZACHARIE.

Veille bien surtout pendant mon absence... et cherche des idées, cela te distraira de tes mauvaises passions.

SCÈNE XI.

BRICK, *puis* LÉONA.

BRICK.

Mes mauvaises passions!... Est-ce qu'il y a moyen d'avoir des passions ici?

LÉONA.

Brick, Zacharie est-il couché?

BRICK.

Il est sorti pour consulter la devineresse. Un songe le tourmente. Il a rêvé que son neveu Raoul n'était pas mort et qu'il arrivait ici. Il a peur.

LÉONA, *soupirant.*

Sa crainte n'a pas de fondement ; son neveu n'est plus.

BRICK.

Moi, je suis à la veille de ne plus être... Mais

pardon, madame; lorsque monsieur n'est pas ici, il faut que je sois, moi, là-bas, près de la porte d'entrée, dans l'ancienne loge du dogue, que monsieur a vendu parce qu'il n'était pas assez sobre.

LÉONA.

Eh bien! va, mon ami, va.

BRICK, *à part.*

Pauvre femme!... (*Haut.*) Du courage, madame, du courage!

LÉONA.

C'est bien, Brick, c'est bien.

SCÈNE XII.

LÉONA, *allant à la fenêtre.*

Raoul! Raoul!... Ah! ce nom, depuis trois ans, retentit à mon oreille comme l'image de celui qui le porte est dans mon cœur, et tous les soirs, avant de me retirer, je viens ici contempler quelques instans la maison qu'il habitait. Oh! il me semble que je le vois encore à cette fenêtre!... Noble Raoul!... S'il était vrai que le rêve de Zacharie... Mais non, depuis trois ans pas une nouvelle, pas un mot de souvenir. Je ne dois pas espérer ce que craint Zacharie. (*On entend frapper à la porte d'entrée de la maison.*) On frappe! c'est mon époux qui rentre! retirons-nous; sa vue est pour moi un horrible supplice! Allons nous réfugier près de l'image de celui qui n'est plus.

Elle rentre.

SCÈNE XIII.

BRICK, *puis* RAOUL.

BRICK, *arrivant, et d'une voix étouffée.*

Au secours! au secours! Au voleur! au voleur!

RAOUL, *paraissant.*

Encore!

BRICK, *tremblant.*

Je vous préviens d'abord que vous ne trouverez ici que les murs; vous avez mal choisi votre maison.

RAOUL.

Ah çà! voyons, tu me prends donc toujours pour un voleur! (*Tirant son épée et la lui donnant.*) Tiens.

BRICK, *effrayé.*

Ah!

Il se met à genoux.

RAOUL.

Poltron, tiens, voilà mon épée... tu es armé, et je suis sans défense. Que crains-tu maintenant? tu vois bien que je ne suis pas un malfaiteur.

BRICK.

Tout autre y eût été pris à ma place. On frappe là-bas; je crois que c'est mon maître, j'ouvre, j'aperçois un étranger. Cette diable d'épée... (*il la rend*) m'a donné des éblouissemens. Je vous ai pris pour un coupe-jarret... alors, tout naturellement, j'ai fui; vous m'avez suivi; j'ai cru que mon dernier jour était venu; et franchement, j'ai tort de craindre de mourir; car la vie que je mène...

RAOUL.

Il est donc toujours le même, ce ladre Zacharie!

BRICK.

Ah! je vois qu'il est de votre connaissance.

RAOUL.

Je crois bien; c'est mon oncle.

BRICK, *étonné.*

Votre oncle? Ah! bien, c'est lui qui va avoir une fière peur!

RAOUL.

Je l'espère.

BRICK.

Imaginez-vous qu'il a fait un rêve dans lequel il vous a vu vivant, et ici, dans sa maison; et en ce moment il consulte une sorcière pour savoir si son rêve s'accomplira ou non.

RAOUL.

Oui, tout le monde me croit mort. J'ai été fait prisonnier à la première affaire, il y a trois ans... enfin je suis parvenu à m'évader, et je viens chez mon oncle pour me refaire.

BRICK.

Vous refaire? Monsieur, regardez-moi : je suis un échantillon de l'embonpoint que l'on contracte ici.

RAOUL.

Pauvre garçon!

BRICK.

Allons, monsieur, bonsoir; je vais vous reconduire.

RAOUL.

Me reconduire?

BRICK.

Monsieur Zacharie rentrera tard peut-être; vous ne le verrez que demain.

RAOUL.

Je veux le voir ce soir; c'est mon seul parent dans la ville, et je m'installe ici.

Il s'assied à droite.

BRICK.

Mais, monsieur, quand il saura que je vous ai ouvert la porte, il est capable de me tuer.

RAOUL.

Rassure-toi.

BRICK.

Je vous en prie, monsieur...

RAOUL, *se levant brusquement.*

Écoute bien ce que je vais te dire. Je tiens à ce que mon oncle ne soit instruit de mon arrivée que par moi-même. Je tombe de fatigue, je vais me jeter sur ce méchant fauteuil que j'aperçois dans cette pièce. Puisqu'il doit rentrer tard, j'aurai le temps de faire un somme. Quand il arrivera, pas un mot de ma présence ici; il prendrait

certaines precautions, et je veux le voir à l'improviste. Seulement, tu viendras m'éveiller, me prévenir en secret.

BRICK.

Mais, monsieur...

RAOUL.

Si tu exécutes fidèlement mes ordres, dans un mois d'ici tu te porteras mieux; sinon, je te coupe les deux oreilles.

Il va vers la porte latérale de gauche.

BRICK, *à part.*

Il ne me manquerait plus que d'être diminué encore. (*Haut.*) Monsieur, par grâce, écoutez-moi un instant, un seul instant.

RAOUL.

Quelle patience! Allons, parle; dépêche-toi.

BRICK.

Si monsieur, en rentrant, va se coucher sans venir dans cette salle?

RAOUL.

Eh bien! conduis-moi dans sa chambre; je l'y atteindrai.

BRICK.

Je ne sais pas où elle est.

RAOUL.

Comment! tu veux me faire croire que tu ne sais pas...

BRICK.

C'est la vérité, j'ignore où il couche. C'est un être bien étrange et bien mystérieux, allez! et je me suis demandé quelquefois si ce n'était pas Satan sous la forme d'un homme. Il disparaît la nuit sans qu'on sache où il est.

RAOUL.

C'est singulier!

BRICK.

Une fois, j'ai voulu lui dire: Maître, où diable couchez-vous enfin? A ce mot de diable, il m'a regardé et il m'a dit : Malheur à toi si jamais tu découvrais le lieu où je passe la nuit!

RAOUL.

Quelque amour en ville.

BRICK.

Non, monsieur; l'amour coûte trop cher dans ce pays-ci. D'ailleurs, il est marié.

RAOUL.

Marié, lui!... Et quelle est la malheureuse duègne...

BRICK.

C'est une duègne de vingt ans.

RAOUL.

Tu railles? j'ai une tante?

BRICK.

Pauvre femme! comme elle serait belle si elle était heureuse!

RAOUL.

Eh bien! puisque je ne puis voir mon oncle, conduis-moi vers ma tante; je veux lui demander à souper.

BRICK.

Deux choses impossibles. Madame couche à l'extrémité de ce couloir, où elle a soin de s'enfermer sous une triple clef. Quant au souper, j'aurais beau parcourir toute la maison, je ne trouverais pas une demi-becquée pour un chardonneret.

RAOUL.

Tiens, voici ma dernière pièce d'or. Va me chercher à souper dans le voisinage.

BRICK.

A souper! quel bonheur!... Monsieur, vous êtes bien intéressant.

Il s'en va.

RAOUL.

Hâte-toi.

BRICK, *revenant.*

Aimez-vous le pâté, monsieur?

RAOUL.

J'aime tout.

BRICK.

Vous êtes comme moi... Je ne regrette qu'une chose, c'est que madame, ma bonne maîtresse ne soit pas là pour partager le souper de son neveu.

RAOUL.

Je serai son protecteur.

BRICK.

Elle en a bien besoin!... vivre dans la misère quand on a été habituée, dès son enfance, au luxe, aux plaisirs! car elle appartient à une bonne famille.

Il s'en va.

RAOUL.

Comment se nomme-t-elle?

BRICK, *de la porte du fond.*

Léona de Pedrico.

RAOUL, *l'arrêtant.*

Léona, dis-tu?

BRICK.

Oui, monsieur.

RAOUL.

La fille du négociant Pedrico?

BRICK, *s'en allant.*

Oui, une orpheline.

RAOUL, *le rappelant.*

Reviens, je n'ai plus faim; je ne souperai pas... laisse-moi.

BRICK.

Mais, monsieur...

RAOUL.

Va-t'en...

BRICK.

Il veut, il ne veut pas... il manque de caractère.

Il s'en va.

RAOUL.

Léona!... mon espérance... ma vie!... Elle m'a oublié, trahi... et je ne puis la voir, lui reprocher...

BRICK, *revenant.*

Plaît-il? vous m'appelez?... Les pâtés du voisin ont un goût, c'est-à-dire une odeur!

RAOUL, *désignant la gauche.*

Laisse-moi; j'attendrai le jour dans cette pièce.

BRICK.

Monsieur, quand on passe la nuit sans dormir, il est essentiel de ne pas la passer sans prendre quelque chose.

RAOUL.

Laisse-moi... laisse-moi avec mes pensées.

Il entre dans la pièce à gauche.

BRICK.

Je savais bien qu'il est impossible de souper ici.

SCÈNE XIV.

ZACHARIE, BRICK.

ZACHARIE, *à lui-même.*

Je suis content, je suis heureux, la sorcière m'a rassuré... Raoul est mort.

BRICK.

Ah! il est mort?

ZACHARIE.

Oui. Je crois que je dormirai bien cette nuit... As-tu fait ta ronde partout?

BRICK.

Oui, monsieur.

Il va vers la pièce où est Raoul.

ZACHARIE, *le conduisant au fond.*

Regarde bien dans tous les coins; puis, va dormir, c'est-à-dire te coucher... mais veille... ça suffit pour délasser.

BRICK, *sortant, à part.*

Pas moyen de prévenir l'autre.

SCÈNE XV.

ZACHARIE.

Voilà bien toutes les clefs : celle de la porte de la rue, celle des caves et les autres. (*Il ferme la fenêtre et la porte.*) Tout est dans l'ordre, Léona dort; Brick est à son poste, me voilà seul. (*Il va à droite, à la porte secrète.*) Ce ressort, à force d'être pressé... je l'arrangerai... (*il va vers la cheminée*) oui, demain matin... je suis le premier levé. (*Il allume sa lanterne.*) Maintenant, à mon rendez-vous... ma reine m'attend... c'est un bonheur que j'ai chaque nuit... et chaque nuit il m'est nouveau. (*Il regarde autour de lui silencieusement.*) Je suis bien seul... (*Il pousse le ressort de la porte secrète.*) Allons...

Il disparaît comme par magie, la porte se referme brusquement.

ACTE DEUXIEME.

Même décor. Nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE *sort, sa lanterne à la main, de la retraite mystérieuse où on l'a vu entrer; il regarde autour de lui et dit en allant ouvrir la fenêtre et la porte.*

Malheur à celui qui me surprendrait au moment où ma main fait tourner cette porte !... C'est que je suis plus jaloux, moi, de mes amours, qu'un autre ne l'est des siens... Il n'est pas jour encore. (*Il appelle par la fenêtre qui donne sur la cour.*) Brick! Brick!

Le jour paraît.

BRICK, *au dehors, au loin.*

Monsieur?

ZACHARIE, *en scène.*

La nuit délicieuse que je viens de passer!... quelle est la maîtresse qui possède autant de trésors que la mienne?... Raoul n'est plus... ma grande spéculation réussira, et ce matin je conclus avec un fou une affaire d'or, de diamant... Je vais le trouver dans la maison de jeu, d'où il ne sort qu'au grand jour... S'il allait changer d'idée!... Pas un an à vivre, dit le médecin... hâtons-nous... et en le quittant j'irai toucher onze cent mille ducats chez le prince... Mais pour aller chez un prince il faut un peu se faire beau.

Il s'assied près de la table à gauche, ouvre le tiroir; il en tire un morceau de miroir, un grand peigne blanc tout édenté, une brosse fauchée çà et là, et il fait sa toilette.

SCÈNE II.

ZACHARIE, BRICK.

BRICK, *tout transi.*

Me voilà, monsieur.

ZACHARIE.

Il est temps... tu dormais donc?

BRICK.

Vous savez bien que vous m'avez défendu de paraître ici, le matin, avant que vous m'ayez appelé.

ZACHARIE.

A la bonne heure; mais doit-on dormir?

BRICK.

Dormir? je voudrais bien dormir, afin de dîner, s'il est vrai que qui dort...

ZACHARIE.

Ton appétit est éveillé de bon matin, glouton.

BRICK.

Eveillé? je crois bien, il ne s'endort jamais.

ZACHARIE, *d'un ton méprisant.*

Toujours le même.

BRICK, *se montrant.*

Comme vous voyez, toujours.

ZACHARIE, *à lui-même.*

Cette cravate n'est pas des plus... mais si, mais si... j'oubliais qu'elle n'est retournée que d'hier... et puis, on sait bien que je ne suis pas un fat. (*Il met sa cravate.*) Quant à ma veste... oh! par exemple, elle n'est pas convenable, c'est évident... Brick? ma veste est-elle convenable pour aller chez un prince?

BRICK.

Allons donc, monsieur! c'est bon pour ici, quand personne ne vous voit.

ZACHARIE.

Tu as raison... je ne peux pas me montrer avec cette veste. (*Il fait mine d'ôter son habit; puis il le croise sur sa veste.*) Voilà. On ne la verra pas... C'est désagréable d'avoir à visiter les grands... ça occasionne des frais de toilette. Enfin, il le faut... maintenant, je suis présentable. (*à Brick.*) Pendant mon absence, aie bien soin de garder la maison... Je sors par la petite rue. Je porterai quelque chose pour déjeuner, goinfre que tu es.

Il sort par la porte du fond, à droite.

SCÈNE III.

BRICK.

Quelque chose?... de vieux légumes que les marchands jettent dans un coin; du pain noir et de l'eau par-dessus... comme c'est restaurant!

SCÈNE IV.

RAOUL, BRICK.

RAOUL.

Eh bien! mon oncle est-il enfin visible?

BRICK.

Monsieur, vous allez croire que je me moque de vous; mais il vient de sortir à l'instant.

RAOUL, *en colère.*

Tu me trompes; tu t'entends avec lui, tu lui as dit que je suis ici.

BRICK.

Je vous jure que non, monsieur; aussi vrai que je ne pèse pas quarante-cinq livres.

RAOUL.

Eh bien! j'attendrai son tour. Fais du feu.

BRICK.

Du feu?

RAOUL.

Oui; je gèle.

BRICK.

Mais, monsieur, je n'ai pas de bois.

RAOUL.

Ces écorces?

BRICK

Il en a compté les morceaux.

RAOUL, *en colère.*

Du feu, te dis-je; je prends tout sur moi.

Brick jette les écorces dans la cheminée, met par dessous un morceau de papier allumé et souffle avec la bouche.

BRICK, *après avoir soufflé.*

Monsieur, l'appétit vous est-il revenu?

RAOUL, *se promenant, à part, avec dépit.*

Au fait, je suis bien bon de me tourmenter pour une femme qui m'a trahi, qui m'a oublié... (*Haut.*) Oui, il m'est revenu... tiens. (*Il lui donne la pièce d'or.*) Va à la provision... apporte ce que tu trouveras de meilleur... et du vin... et du bois... et...

BRICK.

Soyez tranquille, monsieur; dans dix minutes je suis de retour... peu vous importe la nature du pâté, pourvu qu'il soit gros?

RAOUL, *souriant.*

Oui, oui.

BRICK.

J'adore la croûte... quand elle n'est pas cuite.

Il sort par le milieu, au fond.

SCÈNE V.

RAOUL; *puis* LÉONA.

Oui, oui, la nuit a porté conseil... je l'ai passée à souffrir, en songeant à la trahison de Léona; mais enfin j'ai triomphé de mon amour, de mon indignation, et mon parti est bien pris... Au retour de Zacharie, je réglerai mes comptes avec lui; il me remettra ce que m'a laissé mon père, et je reprendrai du service, j'irai au devant de tous les dangers... Si j'y trouve la mort, eh bien! ce sera l'oubli; sinon, ce sera la gloire, et la gloire me distraira de son image.

LÉONA, *qui vient d'entrer, à part.*

Raoul!

RAOUL.

Dans tous les cas, je ne veux pas la revoir... je ne veux pas qu'elle ajoute le mensonge de ses paroles à l'infidélité de sa conduite... et si elle se présentait à mes yeux...

SCÈNE VI.

RAOUL, LÉONA.

LÉONA, *qui s'est avancée.*

Si elle se présentait à vos yeux?

RAOUL, *stupéfait.*

Léona!

LÉONA.

Vous ajouteriez au malheur de sa situation l'injustice de vos reproches, et vous lui prouveriez par là qu'elle se trompait, il n'y a qu'un instant, lorsqu'elle pensait que sa douleur ne pouvait s'accroître.

RAOUL.

Léona, vous êtes bien pâle et vous paraissez en effet bien malheureuse.

LÉONA.

Oh! si vous saviez tout, vous ne seriez pas injuste; vous ne m'accuseriez pas; vous me plaindriez, et à défaut de votre amour, auquel je ne saurais répondre, puisque j'appartiens à un autre, votre amitié me tendrait la main, et alors il me semble que je serais plus forte contre la douleur qui me tue.

RAOUL, *lui prenant la main.*

Léona!... Léona, vous appartenez à un autre, et vous dites que je suis injuste!... Vous saviez que j'étais prisonnier et qu'une seule espérance pouvait me soutenir dans mon affreuse situation, l'espérance de vous revoir un jour et de vous retrouver libre et fidèle... et vous appartenez à un autre!

LÉONA.

Non, je ne savais pas... Quelques-uns de vos compagnons d'armes, arrivés ici après le combat meurtrier qui suivit de près votre départ, dirent que vous aviez succombé, qu'ils vous avaient vu pâle, immobile, sanglant, sur le champ de bataille.

RAOUL, *vivement.*

Vous ne saviez pas que j'étais prisonnier?... mon ami Petrachio, qui est parvenu à s'évader dès les premiers jours, ne vous a pas remis une lettre de moi, dans laquelle je vous disais d'attendre, de ne pas m'oublier, que mon amour triompherait de tous les obstacles, et qu'un jour...

LÉONA.

Votre ami a été trouvé mort près du bourg de Stéphani, et ceux qui l'avaient tué s'étaient emparés de ses dépouilles.

RAOUL, *lui tendant la main.*

Léona, soyez généreuse, pardonnez-moi.

LÉONA.

Raoul, je vous croyais perdu pour moi, et cette horrible conviction même ne m'eût point excusée à mes yeux de m'être donnée à un autre, sans la nécessité de sauver mon père.

RAOUL.

Votre père?

LÉONA.

Deux ans après la nouvelle de votre mort, ses affaires s'étaient dérangées; il devait trente mille ducats. L'affreuse idée de son prochain déshonneur altéra sa santé; il tomba dangereusement malade, lorsque votre oncle Zacharie se présenta au chevet de son lit et lui dit: Si tu veux m'accorder la main de ta fille et les vingt mille ducats que tu possèdes, je m'engage à payer à tes créanciers les trente mille que tu dois... J'étais là moi, près de mon père, dont le regard m'implorait... il allait mourir... je vous avais perdu... je triomphai d'une aversion que je croyais insurmontable; je donnai la main à Zacharie. (*Elle pleure.*) Mon père mourut, après avoir livré, sans demander de reçu, les vingt mille ducats... et le croiriez-vous, Raoul? Zacharie a refusé d'accomplir sa promesse, et le déshonneur pèse sur la tombe de mon père!

RAOUL.

Le misérable! je le reconnais là, il n'est pas changé; mais rassurez-vous, car me voici, moi, me voici, votre appui, votre protecteur... Léona, ma belle Léona, je veux que vous espériez, que vous soyez heureuse.

LÉONA, *s'épanouissant.*

Oh! cela commence déjà.

RAOUL.

Plus de craintes, plus d'angoisses... Zacharie me doit compte des biens qu'a laissés mon père; ils serviront à réhabiliter la mémoire du vôtre; ils serviront à vous procurer les douceurs et les plaisirs de la vie. Ah! je lui eusse pardonné peut-être le bonheur de posséder la femme qui devait être à moi, s'il eût été digne d'un si cher trésor; si je vous eusse retrouvée heureuse, riante et parée; si en arrivant, au lieu de vous trouver dans la solitude et l'ombre de cette triste maison, je vous eusse vue dans un palais, brillante, resplendissante comme une reine; si j'eusse vu autour de vous des serviteurs empressés; si les autres femmes eussent envié votre sort: mais votre front est pâle, votre cœur est triste. Zacharie est votre tyran, lorsqu'il devrait être votre esclave! qu'il tremble! Et vous, Léona, espérez, relevez la tête, que le sourire revienne sur vos lèvres et la joie dans votre cœur!... Me voici! me voici!

SCÈNE VII.

BRICK, RAOUL, LÉONA.

BRICK.

Moi aussi!

RAOUL.

Eh bien! dresse la table, fais un grand feu.

BRICK, *désignant l'armoire de gauche.*

C'est que l'armoire au linge et aux couverts est toujours fermée; il emporte la clef.

RAOUL, *enfonçant l'armoire.*

Tiens, prends, dépêche.

BRICK, *à part.*

En voilà un qui sait vivre! parlez-moi de ça.

Il dresse la table et sert un pâté, une volaille, du vin.

RAOUL, *tandis que Brick arrange la table.*

Oui, ma bonne tante, comptez sur le dévoue- ment de votre neveu.

BRICK, *à part.*

Il me fait l'effet d'un neveu bien chau...

RAOUL.

Grand feu, bonne chère, bruyans plaisirs!

BRICK.

En avant, en avant!

RAOUL. *On s'assied, on déjeune.*

Allons, ma chère tante, placez-vous là près de moi; déjeunons. Et toi, mon pauvre Brick, mange en nous servant.

BRICK.

Avec reconnaissance, monsieur.

RAOUL, *bas à Léona.*

Léona, je vous en prie, du courage; oubliez le passé; prouvez-moi que mon retour vous rend heureuse.

LÉONA, *après avoir soupiré, et regardant Raoul.*

Oui, allons, je le veux.

RAOUL, *à Brick.*

A boire!

Brick sert, et mange avec une avidité comique.

BRICK, *à part.*

Est-ce que ce n'est point un rêve? suis-je bien éveillé? est-il bien vrai que je déjeune? serait-ce possible? n'est-ce pas une illusion? (*Il mange.*) Non, non, c'est la réalité, une réalité de pâté de foie gras!

RAOUL.

Encore à boire.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ZACHARIE.

Raoul regarde avec amour Léona, qui se laisse prendre la main. Zacharie entre, les yeux attachés sur un papier et sans voir personne. Brick boit.

ZACHARIE, *se croyant seul.*

L'acte est dressé; il n'y manque plus que nos deux signatures. J'attends mon gentilhomme pour cela et pour lui donner le premier quartier de sa pension. Ah! ceci est le plus beau jour de ma vie!

BRICK, *buvant à même la bouteille.*

Ce vin est exquis!

ZACHARIE, *levant les yeux.*

Que vois-je!

BRICK, *stupéfait.*

Mon maître!

LÉONA.

Mon époux!

RAOUL, *bas à Léona.*

aissez-moi.

Léona entre chez elle.

ZACHARIE, *allant au-devant de Raoul, qu'il n'a pas reconnu.*

Raoul!

RAOUL.

Oui, mon oncle, qui vous cause, n'est-ce pas, une agréable surprise?

ZACHARIE, *à Brick, courant sur lui, tandis que Raoul reconduit Léona.*

Et tu étais leur complice?

BRICK.

Non, monsieur, j'étais leur convive.

ZACHARIE.

Va-t'en.

Brick se précipite par le fond.

SCÈNE IX.

ZACHARIE, RAOUL.

RAOUL, *appuyé contre la table de droite, et moqueur.*

Eh bien! mon oncle, vous restez immobile, insensible? vos bras ne s'ouvrent pas lorsque vous revoyez le fils de votre frère?

ZACHARIE.

Mes bras! mes bras! lorsque vous arrivez ici pour me dévorer, pour me ruiner, pour... (*Il voit l'armoire brisée.*) Grand Dieu! qui donc...?

RAOUL.

C'est moi, mon oncle; entre parens on ne fait pas de cérémonie. Vous aviez emporté la clef, et alors...

ZACHARIE.

On ne fait pas de cérémonie! il ne te manquerait plus que de me battre, sous prétexte qu'entre parens...

RAOUL.

Du reste, rassurez-vous! je payerai tous ces dégâts, je suis riche, et ce que m'a laissé mon père...

ZACHARIE.

Ce que t'a laissé ton père? Tu vas recevoir ce qu'il m'a chargé de te remettre, tout ce qu'il pouvait te donner.

RAOUL, *satisfait.*

A la bonne heure!

ZACHARIE, *le bénissant.*

Je te donne sa bénédiction.

RAOUL, *fâché.*

Eh?

ZACHARIE.

C'est une fortune pour un fils que la bénédiction de son père. C'est là-dessus qu'il faudra que tu vives.

RAOUL, *avec une colère concentrée.*

Mon oncle, avez-vous oublié qui je suis? avez-vous oublié que la haine est entre nous depuis que nous nous connaissons? ne vous souvient-il plus de ce que je vous disais aux jours de ma première jeunesse, lorsque, me calomniant auprès de mon père, pour qu'il m'éloignât de lui, vous aviez semé la discorde entre nous?

ZACHARIE.

C'était pour te corriger de tes défauts.

RAOUL.

C'était pour qu'il me déshéritât, c'était pour vous emparer de mon bien.

ZACHARIE.

Tu es un ingrat; mais je te pardonne.

RAOUL.

Et moi je viens pour me venger, si, à l'instant, à l'instant vous ne me rendez pas ce qui m'appartient.

ZACHARIE.

Ce qui t'appartient, je te l'ai donné; je t'ai béni de la part de mon pauvre frère.

RAOUL.

Oh! ne croyez pas m'abuser; je sais tout. Je sais que mon père, persuadé, comme les autres, que je n'étais plus, n'a pas fait de testament, n'a laissé aucun titre; je sais qu'il était près de vous, logé chez vous, lorsqu'il est mort.

ZACHARIE.

Oui, c'est moi qui l'ai soigné pendant sa maladie; une maladie que j'avais prévue depuis long-temps; car lorsque je le voyais, pour se distraire du chagrin que lui causait ta mort, dépenser follement sa fortune, passer les nuits au jeu, se brûler le sang dans de continuelles orgies...

RAOUL.

Lui! mon père! c'est faux!

ZACHARIE.

Je lui disais: Frère, tu as tort; il vaudrait mieux donner ton argent aux pauvres, fonder un établissement pieux, que de dissiper ta fortune. Il ne m'écouta pas, et il ne s'arrêta que lorsqu'il n'eut plus rien, ni santé ni argent.

RAOUL.

Vous mentez!

ZACHARIE.

Sa maladie fut longue et terrible... j'en sais quelque chose, moi, qui ne l'ai pas quitté un seul instant; moi qui n'aurais pas, pour tout au monde, laissé à un autre le soin de le servir, de l'encourager... Dieu sait ce qu'il m'en a coûté de peines, de veilles et d'argent. L'argent, c'est vrai, je l'aime, je ne m'en cache pas; mais c'est pour m'en servir dans les grandes occasions, lorsqu'il s'agit de sauver un être qui m'intéresse; je le donnais à pleines mains; je fus obligé de vendre ma vaisselle et même quelques bijoux... enfin je me ruinai pour lui... Mais je ne te demande rien.

RAOUL.

Mon oncle, voici une lettre d'un ancien serviteur de mon père, écrite depuis deux ans, et que j'ai trouvée, hier, chez la veuve de ce serviteur. (*Il lit.*) « Mon pauvre cher Raoul, si je n'existe » plus quand vous reviendrez de la guerre, dans » le cas où vous ne seriez pas mort comme on dit » que vous l'êtes, vous trouverez cette lettre, qui » vous instruira de ceci: Votre oncle Zacharie s'est » emparé de l'esprit de votre père; il l'a attiré » chez lui, où il a succombé après quelques jours » de maladie. Votre père était économe. Deman- » dez compte à votre oncle de la fortune que vo- » tre père a laissée. Elle était toute entière en ar- » argent et en billets, et pouvait s'élever à soixante » mille ducats. »]

ZACHARIE, *à part.*

Fatalité!

RAOUL.

Avez-vous entendu ce que je viens de lire?

ZACHARIE.

As-tu entendu ce que je t'ai dit?

RAOUL.

Mon oncle, si dans deux jours je n'ai pas soixante mille ducats... vous me connaissez? vous comprenez ce que cela veut dire? En attendant, puisque vous avez mon héritage, je reste ici, je suis chez moi.

ZACHARIE, *avec colère.*

Mon neveu!

RAOUL, *de même.*

Mon oncle!

ZACHARIE, *face à face.*

Mon cher neveu!

RAOUL, *de même.*

Mon cher oncle!

Ils se trouvent face à face et se touchant.

ZACHARIE, *patelin.*

Toujours le même, toujours violent, injuste... injuste envers moi qui t'ai soigné ton père et qui t'aime... Tu n'as pas d'idée, ingrat, comme je t'aime!

RAOUL.

Vous? Eh bien, prouvez-le-moi, et qu'à l'instant de l'or...

ZACHARIE.

Eh bien! tu en auras, oui, grâce à moi...

RAOUL.

Enfin!

ZACHARIE.

Je connais un juif qui t'en prêtera.

RAOUL.

Me prêter?

ZACHARIE.

Et en attendant, tu pourras passer chez moi deux ou trois jours, et tu seras traité comme moi-même. Que te faut-il de plus?

RAOUL.

Ce qu'il me faut? je vais vous le dire: Si je ne puis rentrer dans les biens de mon père, il me faut chercher la preuve que vous êtes le receleur de tous les honnêtes gens de la contrée, et si je la découvre, cette preuve, il me faut vous dénoncer à la justice. Songez-y; je vous donne deux jours.

Il sort par le fond.

SCÈNE X.

ZACHARIE, *seul.*

Il n'est pas mort!... il se porte bien!... et il arrive ici pour troubler mon bonheur; il vient jeter ses bruyans éclats dans les joies silencieuses de ma maison!... Que faire? quel parti prendre? Si je le garde, il me mangera tout!... ces jeunes gens d'aujourd'hui vous ont un appétit!... nous n'étions pas ainsi de mon temps!... Si j'appelle la justice à mon aide, si je le chasse... il me tuera, il en est capable!... Si j'allais consulter le chef

d'une certaine bande qui vous fait disparaître un homme comme un escamoteur une muscade!... il m'en coûtera un peu cher! c'est horrible! Si j'allais consulter mon confrère Gazamonté, le abricant de drogues, un autre honnête homme, un chimiste distingué, il trouverait peut-être... et il ne m'en coûterait rien!... L'escamoteur ou le chimiste, je verrai... Rien ne corrige les écarts de la jeunesse comme ces mesures préventives!

SCÈNE XI.

HENRI, ZACHARIE, UN NOTAIRE.

HENRI.

Nous voici pour la signature.

ZACHARIE.

Je suis prêt. Bonjour, monsieur le notaire; vous voyez, je vous attendais.

Il désigne la table à droite.

LE NOTAIRE *s'assied au centre de la table, Zacharie à l'extrémité de droite, Henri à l'extrémité de gauche.*

L'acte est dressé selon les conventions des deux parties, comme vous pouvez voir... maintenant, il ne reste plus qu'à signer.

Zacharie prend le contrat que le Notaire vient de tirer de son grand portefeuille et il le parcourt.

HENRI.

Combien allez-vous me compter, d'abord?

ZACHARIE.

Comme il est convenu, vingt-cinq mille ducats, un quartier pour le premier trimestre.

HENRI.

Je veux cent mille ducats, la pension entière.

ZACHARIE.

Mais...

HENRI.

Sans cela je romps le marché.

ZACHARIE.

Ne vaut-il pas mieux...

HENRI.

Il me faut cent mille ducats, j'en ai besoin.

ZACHARIE, *ouvrant un portefeuille.*

Allons... faites le reçu. (*Il lui donne des billets l'un après l'autre, avec angoisse.*) Voici un contrat de dix mille ducats.

HENRI, *au notaire.*

Additionnez.

ZACHARIE.

Voici...

LE NOTAIRE, *regardant.*

Quinze mille.

ZACHARIE, *reprenant.*

Est-ce qu'il n'est pas de seize mille?

HENRI.

Voyez.

ZACHARIE.

Voici... vingt-cinq mille... c'est terrible de livrer ainsi son papier

HENRI.

Pour les terres les plus fertiles de la contrée.

ZACHARIE, *tenant toujours le billet.*

Vingt-cinq mille ducats!... se séparer d'un billet... c'est comme d'un ami.

HENRI.

Est-ce que vous savez ce que c'est qu'un ami?

ZACHARIE, *au notaire.*

Ajoutez donc vingt-cinq mille ducats.

HENRI.

Oui, quand vous aurez donné le billet.

ZACHARIE.

Je l'ai donné.

HENRI.

Par exemple!

ZACHARIE.

Vous l'aurez laissé tomber.

HENRI.

Vous l'avez là, tenez, dans la main.

ZACHARIE.

Eh bien! prenez-le, arrachez-le... je n'aurais pas la force de vous le donner.

HENRI, *le prenant.*

Eh bien! que je t'arrache le seul cœur que tu as.

ZACHARIE.

Avec celui-là on corrompt tous les autres.

HENRI.

Allons, allons.

ZACHARIE.

Dix mille...

HENRI.

Ajoutez.

ZACHARIE.

Six mille...

HENRI.

Bien.

ZACHARIE.

Quatorze mille...

HENRI.

Allons donc!

ZACHARIE.

Vingt mille...

LE NOTAIRE.

Total, cent mille ducats.

ZACHARIE.

Vous êtes sûr qu'il n'y a pas davantage?

LE NOTAIRE.

Très-sûr. Maintenant, vous pouvez signer.

ZACHARIE, *reprenant les billets.*

Revoyons. (*Il additionne entre les dents.*) Hum, hum, hum, hum... (*Haut.*) C'est cela... seulement, je reprends ce billet, qui est tout neuf, pour le remplacer par un vieux; ça vous est indifférent?

HENRI.

Soit.

ZACHARIE, *remplaçant.*

Voilà... au revoir.

HENRI.

Dis donc, dis donc, tu remplaces vingt mille par quinze mille?... ce n'est pas une addition, c'est une soustraction.

ZACHARIE, *donnant un autre billet.*

C'est une distraction.

HENRI.

Il faut avoir de bons yeux avec toi.

ZACHARIE, *à part.*

Maintenant chez l'escamoteur ou chez le chimiste... Je me déciderai dans la rue.

HENRI.

Permettez-vous que je reste un instant ?... J'ai une distribution à faire pour mes créanciers les plus pressés.

ZACHARIE.

A ce soir.

HENRI.

Oui, à ce soir, à la fête que nous donnons chez vous.

ZACHARIE.

Quelle nuit de plaisirs, n'est-ce pas ?

HENRI.

Le jeu ! le vin ! les femmes !...

ZACHARIE.

Oui, oui, le jeu, les femmes et le vin ! (*A part.*) Les trois grands pourvoyeurs de la mort.

Il sort avec le Notaire.

SCÈNE XII.

HENRI *va se placer sur le siége qu'occupait Zacharie, et compte ses billets.*

Les femmes !... il en est une qui me fait oublier toutes les autres... oui, c'est une amoureuse fantaisie que je n'avais pas encore éprouvée avec la même impatience de la satisfaire... Il serait plaisant que l'or de Zacharie me servît à lui enlever Léona... Elle est si belle, que, dussé-je mourir une heure après, c'est Zacharie qui aurait perdu au marché que nous venons de faire.

SCÈNE XIII.

LÉONA, HENRI.

LÉONA, *se croyant seule, à part.*

Raoul n'est plus là... qu'il me tarde de savoir ce qui s'est passé entre lui et Zacharie !

HENRI.

Ah ! c'est vous, madame !... le ciel m'exauce... car j'espérais, je désirais votre présence... J'ai à vous parler...

LÉONA.

Si c'est pour me répéter ce que vous m'avez dit tant de fois, c'est inutile, car je vous répéterai ma réponse.

HENRI.

Et pourquoi, Léona, repousser mon amour ?

LÉONA.

Monsieur, vous oubliez que je suis la femme d'un autre.

HENRI.

Je me souviens que vous êtes la femme d'un homme qui laisse dans l'ombre tant de trésors méconnus ; je me souviens que votre jeunesse se fane et se flétrit au milieu de toutes les privations et de toutes les tortures.

LÉONA.

Monsieur !...

HENRI.

Léona ! la fortune, la liberté, le bonheur, je vous les offre, et je vous offrirais ma main, si la vôtre n'était enchaînée.

Ici Raoul entre.

LÉONA.

Monsieur, retirez-vous, et que jamais...

HENRI.

Non, Léona, je veux être votre libérateur, votre appui ; je vous aime !... vous me suivrez, et le plus profond mystère...

SCÈNE XIV.

LÉONA, RAOUL, HENRI.

RAOUL, *se précipitant.*

Pas un mot de plus !

Il lui saisit le bras.

LÉONA *et* HENRI.

Raoul !

HENRI, *à part.*

Raoul !... ah ! il est de retour ! (*Haut.*) Raoul, tu fus mon ami ; mais de quel droit m'imposer silence ?

RAOUL.

De quel droit ?... ignores-tu que Léona est ma parente ?

HENRI, *bas et souriant.*

Rien de plus, Raoul ?

RAOUL, *lui serrant la main.*

Ma tante, laissez-nous.

LÉONA.

Oh ! je crains...

RAOUL.

Laissez-nous, de grâce... Quand vous ne serez plus là, exposée aux outrages de Henri, je pourrai me modérer... Si vous restez, je ne réponds de rien !

LÉONA.

Vous me jurez...

RAOUL

Sortez, sortez... son regard vous offense à défaut de ses paroles... Sortez, ou à l'instant ce que vous craignez arrivera.

LÉONA.

Je sors... je sors.

Elle rentre chez elle, reconduite par Raoul.

SCÈNE XV.

HENRI, RAOUL, *puis* BRICK.

RAOUL.

Henri, dis-moi que tes paroles d'amour à Léona n'étaient pas sérieuses ; que c'était une galanterie

bannale; dis-moi que tu l'aimes comme les autres femmes, prêt à reculer devant le moindre obstacle, pour courir à de plus faciles amours; dis-moi que jamais à l'avenir Léona n'entendra sortir de ta bouche le même langage, qu'elle sera désormais sacrée, même pour tes regards, et alors... alors, un ancien ami, que tu ne croyais pas revoir, te tendra la main et te dira : A toi de cœur.

HENRI.

Et si je te dis que je l'aime?

RAOUL.

Alors!...

Brick entre sans être vu et gagne la gauche.

HENRI.

Tu menaces, Raoul, au lieu de supplier? La menace est d'un ennemi... Elle me blesse, elle m'outrage; elle me soupçonne de lâcheté... Raoul, quelle heure, quel lieu, quelles armes?

RAOUL.

Je te dirais: A l'instant; mais Zacharie ne m'a pas encore rendu ses comptes; j'ai une autre injure à venger. A toi, demain, midi, porte Saint-Jacques, l'épée.

HENRI.

C'est dit : fête ce soir, duel demain.

RAOUL, *à part.*

Allons tromper Léona pour la rassurer.

Henri sort par la porte du milieu, au fond, Raoul par la droite.

SCÈNE XVI.

BRICK.

Demain! l'épée!... (*frissonnant*) quel malheur!... Ce bon monsieur Raoul! depuis qu'il est arrivé, depuis que, grâce à lui, j'ai déjeuné, j'avais fait des châteaux en Espagne! il me semblait qu'à l'avenir j'aurais dîné tous les jours... Et il va s'exposer à se faire tuer!... C'en est fait, s'il succombe, je meurs du coup.

SCÈNE XVII.

ZACHARIE, BRICK.

BRICK, *se croyant seul et allant vers la table où sont les restes du déjeuner.*

Dîner chaque jour, périodiquement, c'eût été si beau!

Il va prendre un morceau de volaille.

ZACHARIE, *haut.*

Dîner?

BRICK, *effrayé.*

Ah!

ZACHARIE.

Dîner? toujours des projets insensés; toujours des idées ambitieuses!

BRICK.

Que voulez-vous! c'est plus fort que moi. Toute idée qui part de l'estomac est une idée fixe.

ZACHARIE.

Brick, votre air mélancolique ne me convient pas du tout. On dirait que vous êtes mécontent de votre sort; c'est un outrage à mon amitié pour vous.

BRICK.

Ah! si vous saviez, monsieur, ce qui m'afflige!... votre neveu, monsieur Raoul, cet excellent jeune homme...

ZACHARIE.

Excellent, parce que vous avez trouvé bon ce qu'il vous a fait manger, insatiable.

BRICK.

Ne vous plaignez pas de ce déjeuner, monsieur; il vous en reviendra quelque chose; il reste encore du pâté, du...

ZACHARIE, *enfermant les restes dans l'armoire.*

Du pâté, du pâté!... un aliment indigeste!... et du vin, du vin, une liqueur fatale... et mon linge taché... et une volaille, une créature de Dieu! dans quel état ils l'ont mise!... Lucullus, Sardanapale! s'accoutumer à ces choses-là!

BRICK.

Monsieur, pour peu que vous craigniez de contracter cette habitude, je prendrai tout ça, car moi je ne crains pas...

ZACHARIE, *fermant l'armoire.*

Mais enfin, bourreau, si tu as si bien déjeuné, d'où te vient cet air triste et sombre? La gloutonnerie portait-elle déjà ses fruits, et une indigestion méritée...

BRICK.

Non, monsieur, ma digestion se fait admirablement. Mon estomac, que j'avais cru rouillé par l'inaction, fonctionne avec une vigueur!... mais si vous saviez!... une affreuse nouvelle!

ZACHARIE, *effrayé, courant à lui.*

On m'a volé!

BRICK.

Pis que cela.

ZACHARIE.

Est-ce que ça se peut?

BRICK.

Votre neveu, ce bon monsieur Raoul, il doit se battre en duel, demain.

ZACHARIE, *charmé.*

Ah!

BRICK.

Avec monsieur Henri.

ZACHARIE, *plus charmé.*

Brick, répète-moi ça!

SCÈNE XVIII.

ZACHARIE, RAOUL, BRICK.

RAOUL, *à lui-même.*

Oui, oui, combat à mort!

BRICK, *vivement.*

Et tenez, le voilà!

ZACHARIE, *allant à Raoul.*

Bon Raoul, cher neveu, ce que vient de me

dire Brick est-il vrai? demain, tu dois te battre?

RAOUL.

Oui, monsieur; que vous importe?

ZACHARIE.

Ce qui m'importe? un neveu, le fils de mon frère !...

RAOUL, *méprisant.*

Ah ! monsieur !

ZACHARIE, *jouant l'amitié.*

Mais mon vœu le plus cher est que tu triomphes de ton antagoniste; qu'il tombe sous tes coups.

RAOUL, *à part.*

Est-ce qu'il aurait un cœur, par hasard?

ZACHARIE.

Tu n'as pas d'idée, mon cher ami, combien je tiens à ce que Henri n'en revienne pas! car enfin tu es mon neveu, mon seul parent.

RAOUL.

Ah çà! voyons, mon oncle, vous m'aimez donc un peu?

ZACHARIE, *comme blessé de ce doute.*

Il me demande si je l'aime!

BRICK, *à part.*

Qu'est-ce que ça veut dire?

RAOUL.

Pourquoi donc, ce matin, avez-vous refusé de me restituer les biens de mon père?

ZACHARIE.

C'est que, mon cher ami, la vérité est que ton père n'a rien laissé; mais écoute-moi, mon enfant, quoique je ne te doive rien, je veux te prouver ma tendresse... je t'enseignerai une botte infaillible...

Il se met en garde.

RAOUL.

Je n'ai pas besoin de vos leçons, mon oncle; j'étais la plus forte lame de l'armée.

ZACHARIE, *enchanté.*

De l'armée!... Eh bien! eh bien! Raoul, mon bien aimé neveu... comme il ressemble à son pauvre père!... si demain, grâce à ton courage, à ton adresse, car je ne veux pas te détourner de ce duel, ce serait vouloir ton déshonneur, si demain tu viens me dire : Mon oncle, Henri n'est plus, je suis vainqueur; dans ma joie, dans mon ivresse de te revoir, Raoul, je ne te dois rien, mais je te donne les soixante mille ducats que tu me demandes.

RAOUL.

Je m'étais donc trompé, mon oncle? je vous suis cher; vous tenez à ce que je vive? Mais pourquoi donc m'avez-vous si mal accueilli d'abord ?

ZACHARIE, *embarrassé.*

Pourquoi ? pourquoi ? (*un coup d'œil à l'armoire*) tu arrives, tu enfonces les armoires : crois-tu que ce soit un procédé bien respectueux?

RAOUL.

C'est juste, mon oncle, j'ai eu tort.. je suis heureux de vous voir dans de bonnes dispositions... mon cher oncle !

ZACHARIE.

Mon bon, mon excellent Raoul... je n'y tiens pas; il faut que je t'embrasse.

RAOUL.

Oh! de grand cœur!

BRICK, *pleurant.*

Je suis touché jusqu'aux larmes.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES ; *au fond extérieurement, on voit passer des domestiques, des porteurs chargés de banquettes, de tapis, de lustres de cristal, d'instrumens de musique, etc.*

ZACHARIE.

Qu'est-ce que c'est?... ah! ah! nos gentilshommes envoient leurs gens pour les préparatifs de la fête de ce soir.

BRICK.

Les clefs des grandes salles, monsieur, les clefs, vite, vite!

ZACHARIE.

Voici, voici... (*Brick sort.*) Mon beau neveu, ce soir nous trinquerons ensemble.

RAOUL.

Oh! que je suis heureux ! je veux vous embrasser encore

ZACHARIE.

Je t'aime comme un fils. (*La face vers le public, dans les bras de Raoul, à part.*) S'ils pouvaient faire coup fourré!

ACTE TROISIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, BRICK.

Au lever du rideau, on entend une musique lointaine, on voit à l'extérieur, par la fenêtre du fond, et au loin, le corps de logis de la fête, très-éclairé. Un peu de nuit à la rampe. Zacharie est assis près de la fenêtre. Brick debout sur une chaise; il regarde en dehors comme Zacharie.

BRICK.

On voit la fête d'ici comme si on était dans la salle... Ces deux grandes fenêtres vis-à-vis, ou-

vertes pour laisser pénétrer l'air frais de la nuit...

ZACHARIE, *sans se détourner.*

Oui, elles ressemblent à deux fournaises ardentes. Que de passions tourbillonnent là-dedans! que de cœurs en fusion bouillonnent! que de têtes en feu brûlent dans ce gouffre!... Pauvres hommes!

BRICK.

Hommes charmans; philosophes qui savent jouir de la vie; qui ne laissent point pâtir des sens que Dieu leur a donnés pour le plaisir. Ils ont des yeux, et ils regardent de belles choses; des oreilles, et ils écoutent une délicieuse musique; un odorat, et ils aspirent les parfums les plus enivrans; un toucher, et ils pressent des mains douces et potelées; un goût enfin, le premier des sens, et ils boivent et ils mangent!

ZACHARIE, *l'apercevant sur la chaise.*

Est-ce pour prêcher, dis-moi, que tu es monté sur cette chaise?... Tu finiras par dégrader tous les meubles.

Il le fait descendre et il essuie la chaise.

BRICK.

Ce serait dégrader les dégradations.

ZACHARIE.

Tais-toi, dissipateur!

BRICK.

Qu'est-ce que je dissipe?

ZACHARIE, *désignant la fenêtre.*

Tu admires ces hommes; tu leur portes envie! si tu savais ce qu'ils sont! Des êtres blasés, anéantis; des fous qui ne savent pas jouir; qui, dès leur première jeunesse, on calciné leur sensibilité aux ardeurs de toutes les débauches; des malheureux qui se sentent mourir et qui secouent leur agonie par des moyens extrêmes. Chacun de leurs sens a perdu toute son énergie; ils n'entendent plus; leur vue est trouble, leur toucher indécis, leur goût inerte; il leur faut d'épaisses nuées de parfums pour qu'ils les sentent... Mon pauvre Brick, tu crois que ces hommes vivent; ils achèvent de mourir!

BRICK.

Au moins c'est une belle mort!

ZACHARIE, *le menant au-devant de la scène.*

Tandis que moi, j'ai conservé toute la vigueur, toute la sève de la jeunesse; mes sens sont tout aussi alertes aux moindres impressions que si j'avais vingt ans. Aucun excès n'a émoussé ma sensibilité nerveuse, et les choses arrivent à mon âme à travers des organes pleins d'épanouissement et de vie. J'apprécie au toucher la différence de deux ducats avec la régularité d'une balance. Mon regard, que les grossières vapeurs des alimens et du vin n'ont point obscurci, saisit une forme dans les plus profondes ténèbres. Mon oreille s'émeut au moindre bruit. La fleur la plus avare de parfum, je la devine avant de l'avoir vue, et tandis que les saveurs les plus irritantes provoquent en vain leur palais, un morceau de pain noir fait mes plus chères délices... Brick, je te le dis, ce sont des insensés, et moi je suis un philosophe, un sage; car, n'ayant abusé de rien, je puis jouir de tout.

BRICK.

Vous n'avez pas abusé, c'est vrai... car vous usez à peine.

ZACHARIE, *le ramenant à la fenêtre.*

Regarde, Brick, tous ces jeunes gens qui m'ont livré leurs biens à fonds perdu, regarde-les... cette fête qui les tue me fait vivre; chaque regard de femme m'enrichit; chaque verre de liqueur qui coule en feu dans leurs entrailles tombe en or dans ma bourse... chaque baiser de leurs maîtresses est un coup de poignard dans leur poitrine et un ducat de plus dans mon coffre. (*Comme s'adressant aux personnages de la fête.*) Oui, oui, les vins généreux ne vous suffisent plus, ces élixirs ont perdu leur vertu mordicante... Buvez du feu, mes amis; penchez-vous à l'oreille de ces belles dames, demandez leur des rendez-vous!... Allez, aimez, buvez, mourez, fous que vous êtes c'est moi qui suis votre héritier!

BRICK.

Maître, voyez un peu : je crois que l'on commence à desservir les tables pour en dresser de nouvelles... Tous ces reliefs sont livrés au pillage.

ZACHARIE.

Alerte donc! à ton poste, Brick, et ne reviens ici que chargé d'un riche butin.

BRICK.

En avant!... Je crois que j'aurais fait un fameux militaire!

ZACHARIE.

Oui, à la maraude ou à la gamelle.

Brick sort par la porte latérale de gauche.

SCÈNE II.

RAOUL, ZACHARIE.

RAOUL, *venant du fond.*

Eh bien! mon oncle, ma tante est-elle prête?

Zacharie fait à part une grimace d'aversion ; puis il joue la bonhomie dans toute la scène.

ZACHARIE.

Elle va venir. Elle choisit une robe dans son trousseau... Elle ne s'est pas habillée depuis notre mariage... nous ne sortons pas... nous vivons ici paisiblement, sans bruit..... C'est du bonheur ignoré, mais c'est du bonheur.

RAOUL.

Songez donc, mon oncle, que ma tante est jeune; qu'elle doit aimer le plaisir.

ZACHARIE.

Tu m'as supplié de te la laisser conduire, en masque, à ce bal, pour qu'elle jouisse de l'aspect de cette brillante fête; je te l'ai accordé; je ne sais rien te refuser, tu as jeté un charme sur moi.

RAOUL.

Mon bon oncle!

ZACHARIE.

Mais j'ai eu tort de te céder; il aurait mieux valu te coucher, te reposer; demain, en face de ton adversaire, ta main aurait été plus sûre.

RAOUL.

Soyez sans crainte, je puis compter sur elle. Ce serait la première fois qu'elle m'aurait trahi.

ZACHARIE.

Cher ami!

RAOUL.

Ah! voici ma tante.

SCÈNE III.

RAOUL, ZACHARIE, LEONA.

Léona porte une robe blanche, et une fleur dans les cheveux; elle a un masque-loup à la main.

ZACHARIE.

Allons, allons, ma chère enfant, amuse-toi bien; mais ne reste pas trop long-temps, cela te fatiguerait. Qu'est-ce que je demande, moi?... ta santé, ton bonheur.

LÉONA, *étonnée.*

Monsieur...

ZACHARIE *à Raoul.*

Tu l'entends, elle me dit : Monsieur! elle me boude, elle est rancunière comme toutes les jolies femmes... Mais bientôt elle changera d'humeur. Désormais je veux qu'elle soit joyeuse. Jusqu'à présent je n'ai pas voulu qu'elle allât dans le monde, parce que moi, vieux renard, blotti dans mon terrier, je ne pouvais pas l'y conduire, et que je n'estimais pas assez qui que ce soit pour lui confier ma petite femme; mais voici notre cher neveu de retour, et c'est le devoir d'un neveu de procurer des distractions à sa tante. Ainsi à l'avenir, monsieur Raoul, tandis que je m'occuperai, moi, de mes spéculations, pour vous gagner de l'or, car enfin vous êtes mes seuls amis, mes seuls héritiers, vous aurez la complaisance d'être le cavalier de votre jolie tante, et de la conduire partout où vous serez sûr qu'elle trouvera un plaisir.

RAOUL.

Mon oncle, vous êtes devenu le meilleur des hommes, et je vois qu'on vous a calomnié.

ZACHARIE.

Il n'arrive jamais autre chose à la vertu.

RAOUL.

Allons, ma chère tante, commençons dès à présent à exécuter les ordres de mon oncle.

Il passe près de Léona et va vers le fond avec elle.

ZACHARIE, *bas à Raoul, remontant avec lui.*

Ne danse pas, ne bois pas... ne t'agite pas... et demain, qu'un bon coup d'épée...

RAOUL, *bas.*

Soyez tranquille, mon oncle.

SCÈNE IV.

ZACHARIE, *au fond, suivant un instant des yeux Raoul et sa femme.*

Ah! drôle! qui m'arrivez de tous les diables où je vous envoie! jeune écervelé, qui rapportez de vos lointaines caravanes des passions avides qu'il me faudrait héberger, des vices dévorans qu'il me faudrait loger comme des seigneurs; vous avez pu croire que j'étais devenu un bonhomme d'oncle, moi, Zacharie, le misanthrope! Dieu vous maintienne dans cette erreur, et vous inspire un saint enthousiasme pour moi, jusqu'à demain, jusqu'au moment où votre filiale bravoure m'aura débarrassé d'un autre drôle; et je vous garantis qu'une heure après cette prouesse, vous serez logé à mes frais, mais moins splendidement que vous ne l'espérez!

SCÈNE V.

BRICK, ZACHARIE.

Brick arrive chargé de toute espèce de comestibles, de jambons, de pâtés, de bocaux, de bouteilles qu'il porte dans une manne.

BRICK.

Je crève sous le faix.

ZACHARIE.

Et c'est là tout ce que tu portes, imprévoyant que tu es?

BRICK, *déposant la manne sur la table et passant à la gauche de Zacharie.*

Vous n'êtes pas content? un œuf de plus ajouté à ma charge, et je succombais en chemin.

ZACHARIE.

Je parie que tu as mangé en route.

BRICK.

Un jambonneau qui faisait la surcharge, voilà tout.

ZACHARIE, *calculant, un calepin à la main.*

Voyons, voyons, l'inventaire : terrine de perdreaux, langue fumée, flacon de Chypre, truffes de Montefiascone, nougat de Naples... plus... plus...

BRICK, *qui pendant ce qui précède, a mis en poche un saucisson et une fiole de vin, dit à part.*

Plus, plus... moins ceci, en attendant.

ZACHARIE, *enlevant à Brick ce qu'il vient de mettre en poche et additionnant.*

Plus, saucisson de Bologne, fiole de Lacryma-Christi, pastèques, morilles farcies, gâteau cardinal. (*Il enlève le bonnet de Brick, pour s'assurer qu'il n'a rien caché.*) Cela peut valoir vingt ducats... Tu iras demain au marché pour vendre tous ces colifichets.

BRICK, *étonné.*

Des colifichets?

ZACHARIE.

Je voulais dire ces babioles

BRICK.

Des babioles?

ZACHARIE.

Ces jouets d'enfant.

BRICK.

Dont la vieillesse même s'amuse.

ZACHARIE.

Silence!... quelqu'un vient ici. Cachons tout cela dans la troisième pièce au fond...

BRICK.

Ah çà! il ne m'en reviendra donc rien?

ZACHARIE.

Brick, vous aurez... mon estime.

Ils disparaissent par la porte de droite, au fond.

SCÈNE VI.

LÉONA, RAOUL.

RAOUL.

Pourquoi vouloir vous retirer sitôt?

LÉONA.

C'est que ce bruit, ces parfums, l'éclat resplendissant de ces lumières, tout cela oppresse ma poitrine ou blesse mes yeux... Depuis mon mariage, je suis si peu faite au fracas du monde!... et puis, Raoul, voulez-vous que je vous le dise? il m'a semblé qu'Henri vous suivait, il m'a semblé qu'il vous faisait un signe, et mes craintes, que vous aviez dissipées ce matin, se sont renouvelées... Raoul, si vous voulez que je ne meure pas cette nuit dans d'horribles angoisses, dites-moi que demain vous n'avez pas rendez-vous avec lui pour vous battre en duel!

RAOUL.

Ne vous ai-je pas dit, Léona...

LÉONA.

Ah! c'est que depuis votre retour inespéré, Raoul, cette vie que je sentais avec joie m'échapper chaque jour, eh bien! je m'y rattache... il me semble que la Providence vous a envoyé à moi pour me dire : Tu ne souffriras plus, tu ne regretteras plus, tu ne désireras plus. Raoul, vous êtes mon seul soutien, mon seul protecteur sur la terre... Maintenant, oh! maintenant, je veux vivre, entendez-vous; je ne dis pas vivre riche, au sein des plaisirs, au milieu des fêtes; vivre, rien que vivre, et je meurs, si vous vous battez!

RAOUL, *à part.*

Abusons-la, il le faut.

LÉONA.

Eh bien?

RAOUL.

Léona, vous vivrez, je vous le jure, je vous le jure par mon amour!

LÉONA.

Vous me le jurez?... Eh bien! je compte sur votre serment... je suis tranquille; mais, je le serais bien plus encore si, comme vous me l'aviez promis, le mot d'amour ne devait plus sortir de votre bouche; oh! oui, vous serez généreux; vous serez digne de ma confiance; je n'aurai pas à craindre, quand je serai seule avec vous, des paroles qu'il ne m'est pas permis d'entendre, et j'entrevois pour nous la plus pure des félicités, si votre âme comprend bien la mienne... mon ami, le remords est plus fatal au bonheur que le chagrin... Raoul, il dépend de vous de me rendre heureuse.

RAOUL.

Léona, vous le serez; car c'est ma destinée d'éloigner de vous tout ce qui pourrait troubler la vôtre... je ne vous parlerai plus de mon amour, je le dois, à cause de vous si noble et si fière... et aussi à cause de mon oncle qui fait une exception pour moi, en me témoignant la plus vive, la plus inquiète amitié... Il doit me rendre les biens que lui a laissés mon père; je l'amènerai facilement, je le crois, à acquitter les dettes du vôtre; puis à vous environner de soins et d'égards... Et en vous voyant heureuse, Léona, je serai, moi, heureux aussi, heureux autant que je puis l'être, en renonçant à l'espoir de vous posséder... vous posséder, vous, la seule femme que j'aie aimée, vous!... Ah! j'en veux presque à mon oncle de ce brusque changement en ma faveur!... j'aurais préféré le trouver inflexible pour vous et pour moi... j'aurais voulu, Léona, qu'il eût persévéré à vous rendre malheureuse; car alors, pour vous soustraire au malheur, je vous aurais dit : Léona, je t'aime, je t'aime, viens, suis-moi!

LÉONA.

Raoul!...

RAOUL.

Oh! ne craignez rien. Les bons procédés de mon oncle nous engagent tous deux à la reconnaissance... Léona, je serai votre ami, votre appui, rien de plus, je vous le jure. J'imposerai silence même à mes regards... je souffrirai, Léona, mais ce sera pour vous, et je ferai en sorte que vous n'en sachiez rien.

LÉONA.

Oh! non, Raoul, je vous connais : vous serez heureux, vous aussi, à l'aspect d'un bonheur si pur pour moi, qui sera votre ouvrage.

RAOUL, *apercevant au fond Henri qui lui fait signe et disparaît; à part.*

Ciel! (*Haut.*) Oui, vous avez raison, ma tante; mais si vous alliez vous reposer? il est tard...

LÉONA.

Je vais me débarrasser de cette gênante toilette, et puis je reviendrai. Je veux parler à Zacharie, vous savez de qui, de mon père.... vous serez là, Raoul, et alors ni la crainte ni la fatigue n'auront prise sur moi.

RAOUL, *la reconduisant jusque chez elle.*

A revoir donc, ma belle tante.

LÉONA, *heureuse et souriant.*

A bientôt, mon sage neveu.

SCÈNE VII.

RAOUL, *puis* HENRI.

RAOUL.

Que me voulait Henri ? me rappeler notre duel... je ne l'ai pas oublié... oh ! demain, demain, jour terrible! car si mon adresse venait à me trahir, si je succombais !... qui sait?... mon oncle, peut-être, reprendrait sa sombre humeur auprès de Léona... Oh ! cette seule pensée !... Mais non, je triompherai, j'en suis sûr, il le faut, car je dois, je veux vivre pour elle.

HENRI, *s'avançant et passant à la droite de Raoul.*

Vous êtes seul ?

RAOUL.

Monsieur, vous venez sans doute me rappeler... c'est inutile... je n'ai rien oublié, jugez-en : Midi, porte Saint-Jacques, l'épée.

HENRI.

Midi, l'épée, soit; rien n'est changé à cet égard; mais la porte Saint-Jacques...

RAOUL.

C'est la plus près d'ici, monsieur.

HENRI.

Il est vrai, et c'est commode pour des gens comme nous qui n'aiment pas plus long le chemin qui conduit à un rendez-vous de combat que celui qui conduit à un rendez-vous d'amour.

RAOUL.

Eh bien ?

HENRI.

Il faut malgré cela renoncer aux avantages de la proximité.

RAOUL.

Et pourquoi ?

HENRI.

Parce que quelques faux braves, dans la fête de ce soir, se sont donné rendez-vous au même endroit, pour le même passe-temps que nous; mais les cartels ont été si bruyans, si publics, que la police doit envoyer ses émissaires pour séparer les fiers champions.

RAOUL.

Eh bien?

HENRI.

Eh bien! monsieur, je suis venu vous proposer de changer le lieu du rendez-vous.

RAOUL.

Soit.

HENRI.

A la porte de Milan, si vous voulez?

RAOUL.

J'y serai.

Raoul fait mine de se retirer.

HENRI.

Encore un mot. J'étais aussi venu pour autre chose.

RAOUL.

Qu'est-ce ?

HENRI.

Je dois vous prévenir que votre oncle veut vous faire enfermer demain.

RAOUL, *blessé.*

Monsieur !... cela est bon pour les gens dont vous me parliez tout-à-l'heure, de se faire prudemment enfermer au moment d'un duel; mais moi, que vous devriez connaître, je vous donne ma parole, monsieur, qu'en dépit de la tendresse toute paternelle de mon oncle, demain, à midi, je serai à la porte de Milan, et l'épée à la main.

HENRI.

Je n'en doute pas, monsieur.

RAOUL.

Eh bien ! que venez-vous me parler de mon oncle?

HENRI.

Votre oncle, monsieur, je lui rends bien la justice qu'il mérite, et je suis sûr qu'il vous porterait plutôt lui-même sur le lieu du combat, s'il le fallait, pour que notre duel eût lieu.

RAOUL.

Pourquoi me dites-vous donc qu'il veut me faire enfermer?

HENRI.

Parce que c'est la vérité.

RAOUL.

Monsieur, vous jouez-vous de moi?

HENRI.

Non, monsieur; c'est votre oncle qui s'est joué de vous par un semblant de belle tendresse.

RAOUL.

Expliquez-vous, monsieur, dépêchez.

HENRI.

Monsieur, vous est-il venu à l'esprit que monsieur votre oncle, qui embrasse dans son commerce toutes les branches d'industrie, eût trouvé l'ingénieux moyen d'appliquer le négoce au duel et de gagner à cette spéculation des sommes énormes ?

RAOUL.

Je ne vous comprends pas.

HENRI.

Monsieur, un coup de votre épée, bien dirigé, à fond, sur ma poitrine, donne à votre oncle un bénéfice net de cinq cent mille ducats.

RAOUL, *étonné.*

Eh !

HENRI.

Après quoi, pour vous récompenser, il vous fait disparaître, ce qui lui donne encore un bénéfice net de soixante mille ducats laissés par votre père.

RAOUL.

Est-il possible?

HENRI.

J'ai donné ce matin à votre oncle tous mes biens à fonds perdu.

RAOUL, *étonné.*

Ah !

HENRI.

Et ce soir, je l'ai surpris derrière une porte,

chargeant deux misérables de vous faire disparaître demain, immédiatement après notre duel.

RAOUL.

Malédiction !... Et j'ai pu me laisser prendre à son manége !... Le misérable !... Oh ! maintenant je devine tout..., Léona, Léona !...

HENRI.

Raoul, j'ai touché ce matin la rente de la première année ; ce sera peut-être la dernière ; il m'en reste encore la moitié, et j'ai pensé à vous l'offrir pour acquitter les dettes du père de Léona, de Léona que vous aimez, et pour qui vous tremblez maintenant.

RAOUL.

Henri, ce que tu fais là est bien.

HENRI.

Bah !

RAOUL.

Tu te souviens donc de notre ancienne amitié?

HENRI.

Est-ce que cela s'oublie?

RAOUL.

Tu renonces donc à Léona?

HENRI.

Oui, feu follet, caprice d'un moment.

RAOUL.

Eh bien ! il faut que dès demain je l'arrache au sort qui lui est destiné.

HENRI.

Je puis t'y aider ; mais la fête va finir, je veux assister à ses derniers éclats, et demain je suis tout à toi ; mes gens, mon carrosse et mon or.

RAOUL.

Eh bien ! j'accepte tout ; l'amitié n'a jamais peur de la reconnaissance.

Ils s'embrassent.

SCÈNE VIII.

HENRI, ZACHARIE, RAOUL.

ZACHARIE.

Que veut dire ceci?

RAOUL, *courant à lui et le menant sur le devant de la scène.*

Ce que cela veut dire?... cela veut dire que je sais tout.

HENRI.

Que vous êtes un misérable.

RAOUL.

Un infâme !

HENRI.

Que nous ne nous battrons pas ; que je ne veux plus me battre, afin de vous ruiner. Ah ! vous ignoriez une chose quand vous avez fait votre grande spéculation sur les chances de ma vie, c'est que les plus grands exemples de longévité sont dans ma famille, et que les plaisirs, les excès, qui sont mortels aux autres, sont un élixir de longue vie pour les miens : mon trisaïeul est mort à soixante-dix ans, mon bisaïeul à soixante-quinze, mon aïeul à quatre-vingts, mon père à quatre-vingt-dix, et moi, entendez-vous, moi, il m'a été prédit que je vivrais jusqu'à cent ans !

ZACHARIE, *furieux.*

C'est impossible ! je ne le souffrirais pas !

HENRI, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! (*Bas à Raoul en lui prenant la main.*) A demain !

Raoul le suit des yeux, au fond, et lui fait des signes, puis il descend.

ZACHARIE, *à part, désignant Henri puis Raoul.*

En voici un qui m'échappe ! Je sors ; je vais dire à mes gens qu'ils trouveront l'autre ici avant la fin de la nuit. Quand les grandes affaires manquent, il faut s'accrocher aux petites.

SCÈNE IX.

RAOUL, *puis* LÉONA.

RAOUL, *après un moment de rêve.*

Nous avons eu tort, Henri et moi, d'éclater devant lui ; nous aurions dû dissimuler notre indignation ; maintenant il se tiendra sur ses gardes... qui sait même si en ce moment il ne prémédite pas quelque sinistre projet?... il est capable de tout... Pas un instant à perdre !... il faut que je voie Léona, que je la détermine... Oui, cette nuit même, il le faut... demain il serait trop tard... Je cours !

LÉONA, *sourieuse.*

Me voici.

RAOUL.

Oh ! Léona ! je vois avec douleur le sourire sur vos lèvres.

LÉONA.

Pourquoi donc?

RAOUL.

Parce qu'un bonheur calme et légitime ne nous est plus permis ; parce que Zacharie est le plus perfide et le plus méchant des hommes ; parce que si avant le jour nous ne sommes pas, vous et moi, loin de cette fatale maison, vous êtes à jamais vouée au malheur, et moi à la mort peut-être.

LÉONA.

Grand Dieu !

RAOUL.

Écoutez-moi sans m'interrompre ; les momens sont chers ; mais songez bien que l'hésitation peut tout perdre, et que la résolution peut tout sauver.

LÉONA.

Ah ! je vous écoute.

RAOUL.

Zacharie a dissimulé la haine que je lui inspire. Ce brusque retour à des sentimens raisonnables n'était qu'une perfidie : il y a ici, dans cette ville maudite, des hommes qui pour de l'or ne se font pas scrupule d'arracher la liberté ou la vie même

à ceux qui leur sont désignés par des riches infâmes... Eh bien, Léona, demain je dois être arrêté, jeté dans un cachot, égorgé, peut-être.

LÉONA.

Oh! fuyez, fuyez avant que le jour ait paru.

RAOUL.

Fuir seul! vous abandonner! emporter avec moi l'affreuse pensée que je vous laisse aux mains du plus avare et du plus cruel des hommes! Non, Léona, c'est impossible!... Mais fuir avec vous, emporter mon bonheur, ma vie dans ma fuite, oh! oui, Léona, je suis prêt... Me suivrez-vous?

LÉONA.

Oh! Raoul! n'est-ce pas assez d'un déshonneur qui pèse déjà sur la tombe de mon père? faut-il encore que sa fille trahisse des devoirs auxquels elle a juré devant Dieu et devant les hommes de rester fidèle, quelque affreux qu'ils fussent à remplir?

RAOUL, *résigné.*

Eh bien! qu'il soit fait comme vous le désirez: je reste ici, et quand on viendra m'arrêter, je n'opposerai aucune résistance, et si le fer d'un assassin menace ma poitrine, je la découvrirai et j'irai au-devant de lui.

LÉONA, *vivement.*

Raoul, je te suivrai!

RAOUL.

Tout est sauvé maintenant: un généreux ami nous seconde; Brick, qui m'est dévoué, nous aidra aussi; je vais le trouver, puis faire prévenir Henri, et tout disposer pour notre fuite.

LÉONA.

Ah! tant d'émotion... La force m'abandonne, Raoul, ne tardez pas!

RAOUL.

Restez ici dans l'ombre, (*il souffle la chandelle. Nuit profonde*) pour ne pas être aperçue, et n'éveiller aucun soupçon... Courage! espérance! je suis à vous dans quelques instans.

Il sort.

SCÈNE X.

LÉONA.

Courage! espérance, dit-il... Ah! un affreux pressentiment s'empare de moi et triomphe de tous les efforts de ma volonté... mon front est brûlant, ma main tremble... Oh! de l'air, de l'air! (*Elle s'approche de la fenêtre.*) Tout le monde est sorti... le silence et la nuit ont envahi ce triste séjour... Plus de bruit, plus de clarté, plus de lumière, cette unique compagne des prisonniers. Oh! j'ai peur!... Raoul n'est plus près de moi... s'il ne revenait pas!... Oh! je me soutiens à peine! (*Elle va de l'autre côté, où est la porte secrète.*) Je sens que je vais défaillir!

Elle cherche à se soutenir, à s'appuyer contre les parois.

SCÈNE XI.

BRICK, ZACHARIE, LÉONA.

Zacharie a une lanterne allumée.

LÉONA, *épanouie, croyant entendre Raoul.*

O mon Dieu! le voici!... (*Reculant d'effroi.*) Zacharie!

Elle s'appuie sur la porte secrète

ZACHARIE, *à Brick.*

Tu diras à mon neveu de venir m'attendre ici, de ne pas s'impatienter; j'ai à lui parler de l'affaire la plus importante... j'ai de l'or à lui donner.

BRICK, *sortant.*

Oui, monsieur.

LÉONA, *à part.*

Oh! fuyons! je ne puis... je succombe à ma terreur.

ZACHARIE.

Tout va bien; j'ai donné aux deux sicaires la clef de la petite porte; ils trouveront Raoul ici, et demain, il ne sera plus à craindre.

LÉONA, *au comble de la terreur.*

Je suis perdue!

ZACHARIE, *bondissant.*

Perdue! Qui dit cela?

LÉONA.

Oh! pitié!... c'est moi qui cherchais...

ZACHARIE, *courant à elle et déposant sa lanterne sur la table de droite.*

Vous cherchiez! vous cherchiez à découvrir mon secret!... Ah! Léona, Léona, je vous ensevelirai vivante dans ce secret fatal!

Il la saisit.

LÉONA.

Au secours!

ZACHARIE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Silence!

Il l'enlève, pousse la porte, et disparaît avec elle comme par magie. La porte se referme brusquement.

SCÈNE XII.

BRICK, RAOUL.

RAOUL.

Léona! Léona! nous voici.

BRICK.

Personne!

LÉONA, *au dehors; cri étouffé et lointain.*

Au secours!

RAOUL, *à Brick.*

Tais-toi!... j'ai cru entendre... oui, des gémissemens de ce côté... (*Il écoute à la porte du souterrain.*) Il y a ici un horrible mystère.

BRICK.

Un mystère!

RAOUL.

Dis-moi, Brick, mon oncle est-il rentré?

BRICK.

Oui, monsieur.

RAOUL.

Où est il?

BRICK.

Je l'ignore.

RAOUL.

Et ma tante?

BRICK.

Il n'y a qu'un instant, elle était à cette fenêtre.

RAOUL.

Un cri étouffé vient encore de se faire entendre.

Il prend la lanterne et en dirige le foyer sur la porte secrète.

BRICK.

Que cherchez-vous donc, monsieur?

RAOUL.

Ah! un secret! ce ressort invisible pour qui n'aurait aucun soupçon.

La porte s'ouvre.

BRICK.

Une porte là!

RAOUL.

Brick, prends cette lumière et viens avec moi.

BRICK, *reculant.*

Moi, monsieur, que je me jette comme une pâture dans cette gueule béante de l'enfer!

RAOUL.

Brick, disputer encore, c'est perdre un temps précieux; c'est vouloir que Léona périsse, car il m'a semblé reconnaître sa voix.

BRICK, *s'en allant.*

J'ai oublié de fermer la porte de la rue.

RAOUL, *menaçant.*

Marche, ou sinon...

BRICK, *entrant dans le caveau.*

Que le bon Dieu me donne du cœur!

La porte se referme.

SCÈNE XIII.

HENRI, *enveloppé d'un grand manteau.*

J'ai dit à mes gens de nous attendre avec mon carrosse à la porte du jardin... Personne dans les cours, l'occasion est favorable. (*Il entre en scène.*) J'arrive le premier au rendez-vous; voilà du dévouement! je renonce au jeu cette nuit pour aider un ami à enlever sa maîtresse dont j'aurais pu faire la mienne; c'est sublime! (*Il va à la porte de gauche.*) Raoul! Raoul!... il n'est pas là... Attendons. (*Il va s'asseoir à gauche.*) Est-ce que Léona refuserait de le suivre?... ces choses-là veulent être brusquées... La nuit est avancée déjà, et malgré moi le sommeil me gagne... Eh bien! ils m'éveilleront en arrivant. (*Il ferme les yeux et se dispose à s'endormir.*) Ah! je les entends! les voici!

SCÈNE XIV.

HENRI, DEUX SICAIRES.

PREMIER SICAIRE, *bas à l'autre.*

Zacharie a dit : La personne que nous trouverions ici, c'est lui. (*Haut à Henri.*) Suivez-nous.

HENRI.

Ah! ah! (*A part.*) Je devine, ils me prennent pour Raoul.

PREMIER SICAIRE.

Point de résistance; nous sommes deux, et vous êtes seul.

HENRI.

Seul contre deux lâches! je suis deux contre un!

Il tire l'épée et les attend de pied ferme. Les sicaires dégaînent aussi et s'excitent à s'avancer. La toile tombe sur ce tableau sans que les combattans aient croisé leurs épées.

ACTE QUATRIEME.

Pièce souterraine. Toute espèce d'objets précieux entassés : de la vaisselle d'argent et d'or; des meubles, des armures, des tableaux, des sculptures, des cristaux, des bronzes, etc., etc. Au milieu, un grand coffre à couvercle, qui est sensé plein de pièces d'or. Deux portes latérales à gauche; une à droite conduisant dans une chapelle. Au fond, à gauche, une grande porte avec grille de fer ouverte. A cette porte extérieurement aboutissent deux escaliers sombres dont l'un monte à gauche, l'autre à droite. Toujours au fond et à droite, une baie gothique sans porte, qui laisse voir une galerie où sont entassés des richesses de toute espèce, des monceaux d or, etc. A droite, avant la porte de la chapelle, une table couverte d'un riche tapis à franges d'or, un riche fauteuil. Une petite lampe portative est allumée sur cette table. Au plafond, une lampe très-riche, allumée; la corde qui sert à monter et descendre la lampe aboutit près de la grille du fond, à gauche. Une épée près du coffre sur lequel Zacharie passe la nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, LÉONA.

On voit Zacharie descendant l'escalier de gauche, soutenant Léona, qui l'implore et à laquelle il fait signe de descendre.

ZACHARIE.

Nous voici arrivés.

LÉONA, *tremblante.*

C'est donc ici que vous allez me faire mourir?

ZACHARIE.

Moi? vous tuer, Dieu m'en garde! Ces mains n'ont jamais été souillées par le sang; à quoi cela me servirait-il? qu'y gagnerais-je? non, non, rassurez-vous! si vous n'avez pu vous arracher de

mes bras, malgré tous vos efforts, c'est que le tortueux chemin que nous avons parcouru est plein de piéges invisibles, et que si je vous eusse laissée prendre terre avant d'arriver a cet escalier, vous seriez tombée dans un abîme; c'est ce qui fait que personne que moi ne peut pénétrer jusqu'ici sans danger d'y perdre la vie.

LÉONA.

Mais quel est mon crime pour que...

ZACHARIE.

Votre crime est d'avoir cherché à connaître mon secret.

LÉONA.

Non, je vous le jure. Si vous m'avez trouvée les mains appuyées contre la porte secrète dont j'ignorais l'existence, c'est que je cherchais à me soutenir; j'étais défaillante et je...

ZACHARIE.

Il n'importe. Mon secret, vous le connaissez maintenant, et vous ne devez plus sortir d'ici.

LÉONA.

O ciel!

ZACHARIE.

De quoi auriez-vous à vous plaindre? Y a-t-il une reine qui soit mieux logée que vous et environnée de plus de magnificence. Regardez donc, Léona. (*Il lui montre le riche souterrain.*) Et ce n'est pas tout. (*Il désigne la chapelle à droite.*) Ici, une riche chapelle composée de ce que m'ont laissé en dépôt des prélats ruinés. (*Désignant la galerie extérieure du fond à droite.*) Dans cette galerie, voyez : que d'or! il a fallu peut-être plus d'un million de travailleurs pour l'arracher brut des entrailles de la terre, et c'est aux entrailles de la terre que je l'ai rendu, moi; mais voyez comme il brille! voyez quelle variété de formes il a prises sous le coin du monnayeur ou entre les mains de l'orfèvre. C'est maintenant qu'il est dangereux! avec cet or, Léona, je puis briser les balances de la justice, broyer les tables de la loi, fouler aux pieds la chasteté des femmes, acheter, vendre, racheter et revendre l'honneur des hommes; je puis, s'il me plaît, armer la moitié d'un peuple contre l'autre moitié; je puis détrôner des princes et désigner leurs successeurs; je puis avec cet or bouleverser le monde!

LÉONA.

Oh! mais pourquoi craindriez-vous de me rendre à la liberté, à la lumière?

ZACHARIE.

La liberté? il n'y en a que dans la solitude! La lumière? dites si la lumière du soleil est plus resplendissante que celle qui jaillit de cet or et de ces diamans.

LÉONA.

Mais si vous êtes sans pitié pour moi, craignez au moins pour vous-même; craignez que la justice...

ZACHARIE.

La justice? ne vous ai-je pas dit, Léona, qu'au moyen de cet or je puis briser la loi, et, s'il me plaît, par les mains de celui qui l'a faite? L'humanité est lâche et vénale. La loi n'atteint que le faible; jamais le fort qui peut la violer impunément. (*Il ouvre le coffre du milieu.*) Voyez, Léona, il y a dans ce coffre assez d'or pour donner un splendide festin d'un mois à toute la Toscane; eh bien! si un homme affamé se présentait ici, un homme qui n'aurait pas trouvé de travail pour nourrir sa famille pâle et désolée, et que cet homme, réduit au désespoir, trouvant ce coffre ouvert, dérobât une pièce d'or, la prison; et si ce coffre étant fermé, il le brisait, l'échafaud!... Comprenez-vous, Léona, la différence qu'il y a entre moi et un pauvre? Sentez-vous toute l'étendue de ma puissance? (*Terrible.*) Léona, vous avez entendu dire, n'est-ce pas, que l'esprit des ténèbres n'a pas de forme visible? c'est une erreur grossière! Regardez, Léona, je vais vous le montrer. Satan est ici! il est là! (*il désigne la chapelle*) il est dans ce Christ, parce que la matière de ce Christ est en or; oui, Satan, c'est l'or, et Satan, je l'ai en ma puissance; je puis lui commander!... Léona, soyez donc fière de votre époux, car ce n'est pas un homme!

LÉONA.

Oh! vous m'épouvantez!

ZACHARIE, *se calmant.*

Rassurez-vous... ceci est un moment d'exaltation passagère... Écoutez-moi, je reviens aux choses que vous pouvez comprendre et que j'exige de vous.

LÉONA.

Vous exigez?...

ZACHARIE.

D'abord, comme je vous l'ai dit, je veux que vous ne sortiez plus d'ici.

LÉONA.

Oh!

ZACHARIE.

Je veux que vous écriviez ce que je vais vou dicter, une lettre à mon adresse.

LÉONA, *s'asseyant près de la table à droite.*

Une lettre?

ZACHARIE.

De la plus grande importance pour moi.

LÉONA.

Pour vous?

ZACHARIE.

Et pour Raoul.

LÉONA.

Pour...

ZACHARIE.

Pour moi, parce que je ne veux pas qu'on soupçonne que je vous tiens prisonnière dans ce palais. Ce soupçon amènerait des recherches; les recherches amèneraient peut-être la découverte de mon secret, et je ne veux pas encore mourir; je ne suis pas encore assez riche.

LÉONA.

Oh!

ZACHARIE.

Pour Raoul, parce que s'il se doutait de la vé-

rité, il se porterait à des violences que je repousserais, et qu'il faudrait que l'un ou l'autre pérît.

LÉONA.

Périr!...

ZACHARIE.

Il vous aime... j'ai tout deviné; il vous aime, et vous, Léona... si vous tenez à la vie de Raoul, écrivez.

LÉONA.

J'obéis.

ZACHARIE, *dictant.*

« Monsieur, je n'ajouterai pas la perfidie à l'in-
» fidélité; je ne vous aime pas; j'en aime un
» autre. »

LÉONA.

Ah! monsieur...

ZACHARIE.

Vous ne voulez pas continuer!

LÉONA, *reprenant la plume.*

J'obéis; j'attends.

ZACHARIE, *dictant.*

« J'en aime un autre, et je fuis avec lui. » Signez...

LÉONA, *hésitant.*

Oh!...

ZACHARIE.

Eh bien! soit. (*Colère.*) Mais Raoul!...

LÉONA, *signant.*

J'ai signé.

ZACHARIE.

Mettez l'adresse : «Au seigneur Zacharie.»

LÉONA.

O mon Dieu!

ZACHARIE, *prenant la lettre.*

C'est bien. Et maintenant écoutez ce qui me reste à vous dire : Je suis votre mari, Léona, n'est-il pas vrai?... répondez...

LÉONA, *gémissant.*

Oui.

ZACHARIE.

Et je vous aime.

LÉONA, *épouvantée.*

Vous m'aimez?

ZACHARIE.

Je suis votre mari légitime comme je suis le maître de ces richesses... je n'ai que ces deux passions dans le monde, et désormais, je veux, entendez-vous, j'en ai le droit, je veux que vous répondiez à mon amour.

LÉONA, *fuyant.*

Permettez que j'aille prier.

Elle entre dans la chapelle désignée.

SCÈNE II.

ZACHARIE.

Ici elle sera moins rebelle! elle finira par m'aimer. Aucune comparaison désormais ne me sera défavorable; et puis l'aspect de tant de trésors a quelque chose de fiévreux. Oui, dans ce sanctuaire du dieu de ce monde, où je fais brûler toujours cette lampe comme dans une chapelle privilégiée de Saint-Pierre de Rome, il règne je ne sais quel souffle empoisonné qui allume le sang... Allons visiter toutes mes richesses, et au retour, (*il désigne la chapelle*) quand elle sera revenue de ses terreurs, il faudra qu'elle m'aime; elle le doit; c'est ma femme!

Il prend la petite lampe et sort par la baie au fond.

SCÈNE III.

BRICK, *descendant l'escalier en gémissant.*

Ah!... oh! ciel!... où suis-je?... je n'ai plus de force, plus de courage... c'est ici un vestibule de l'enfer... Ah! j'aperçois une lumière... si c'était une issue; si... mes jambes refusent de me porter, comme s'il y avait beaucoup à faire. (*Il entre dans la pièce et reste ébahi.*) Oh! oh! oh!... c'est ici chez mon maître!... oh! je ne le croyais pas aussi riche que cela... Tiens! je reconnais des portraits et des objets précieux qui ont appartenu au seigneur Cosimo, dont la maison fut nuitamment dévalisée... Est-ce que mon maître serait un voleur ou un receleur?... Oh! le cœur me manque!... Si encore monsieur Raoul était près de moi, je n'aurais pas si peur; mais j'ignore ce qu'il est devenu... la frayeur m'a fait tomber des mains la lumière que je...

SCÈNE IV.

BRICK, ZACHARIE.

BRICK, *poussant un cri d'effroi à l'aspect de Zacharie.*

Ah!

ZACHARIE.

Il me semble avoir entendu... (*Apercevant Brick.*) Brick!

BRICK.

Ah! c'est vous, maître, je ne vous reconnaissais pas; je vous ai pris pour un fantôme!

ZACHARIE, *le saisissant par le bras.*

Que fais-tu ici? comment es-tu venu ici?

BRICK, *à genoux.*

Oh! grâce, grâce, monsieur; ce n'est pas ma faute; je ne voulais pas; mais...

ZACHARIE.

Explique-toi, et puis prépare-toi à mourir.

BRICK.

Autant vaut me faire mourir tout de suite, sans explication.

ZACHARIE.

Explique-toi.

BRICK.

Mais vous ne me tuerez pas?...

ZACHARIE.

Je verrai. Parle! mais parle donc, misérable!

BRICK.

Si vous ne me questionnez pas plus doucement, si vous ne me regardez pas autrement, je sens que je ne pourrai pas dire un mot.

ZACHARIE, *concentrant sa rage.*

Parle, parle, hâte-toi.

BRICK.

C'est monsieur Raoul...

ZACHARIE.

Raoul?... (*Voyant trembler Brick.*) Continue, continue.

BRICK.

C'est monsieur Raoul qui a entendu des gémissemens en entrant là-haut dans la salle. Ces gémissemens venaient de par ici.

Il désigne l'escalier.

ZACHARIE.

Ensuite?

BRICK.

Ensuite, il a écouté au mur... et il a dit que ces cris étouffés annonçaient un horrible mystère... alors, il a cherché; il a trouvé un ressort; il l'a poussé; une porte s'est ouverte; il m'a jeté devant lui, a tiré son épée et m'a dit : Marche, ou je te tue.

ZACHARIE.

Et Raoul, où est-il?

BRICK.

A peine avions-nous fait quelques pas, nous avons rencontré plusieurs issues; il m'a dit de prendre la première venue; je l'ai fait; mais un instant après je l'ai entendu crier au secours; je me suis retourné, il avait disparu...

ZACHARIE, *satisfait.*

Ah!

BRICK.

Je n'ai pas eu la force de retourner sur mes pas, craignant d'éprouver le même sort; j'ai continué mon chemin devant moi, sentant comme des choses qui cédaient un peu sous mes pieds; mais je suis si léger, que je suis resté toujours à la surface de cet étrange chemin et que...

ZACHARIE.

Raoul était-il seul avec toi lorsqu'il a découvert mon secret?

BRICK.

Oui, seul.

ZACHARIE.

Tu me le jures?

BRICK.

Je vous le jure.

ZACHARIE, *le relevant.*

Alors tu vivras.

BRICK.

Oh! merci, merci.

ZACHARIE.

Mais tu ne sortiras plus d'ici, tu seras le page de ma femme.

BRICK.

Le page?...

ZACHARIE.

D'ailleurs, si tu essayais de t'échapper, ce serait au péril de ta vie; car il a fallu un miracle pour qu'en chemin tu n'aies pas disparu dans un gouffre.

BRICK.

Un miracle de maigreur.

ZACHARIE.

Tu vois enfin les avantages de la tempérance.

BRICK.

C'est la seule circonstance où j'aurai eu à me féliciter de cette vertu involontaire.

ZACHARIE.

Je vais savoir... si je n'entends plus aucun cri de détresse, ce sera la preuve... et je serai parfaitement rassuré... admire, et ne touche pas.

BRICK.

Puisqu'il est trop vrai que je ne dois plus sortir d'ici, qu'avez-vous à craindre?

ZACHARIE.

Tu n'as aucun intérêt à me voler, je compte alors sur ta discrétion.

Il disparaît par l'escalier à gauche.

SCÈNE V.

BRICK, *puis* LÉONA.

BRICK, *seul.*

Ne plus sortir d'ici! je n'ai pas voulu témoigner devant lui combien cette destinée m'épouvante... (*Pleurant.*) Ah! mon pauvre Brick, mon pauvre Brick bien aimé, c'est fait de toi... mourir de faim, ici, au milieu de tant d'or!

LÉONA, *paraissant.*

Brick!

BRICK, *effrayé.*

Ah!... oh! c'est vous, madame?

LÉONA.

Toi, ici?

BRICK.

Hélas!

LÉONA.

Et dis-moi, Raoul...

BRICK.

Ah! madame... mort!

LÉONA.

Mort!

BRICK.

Disparu dans un abîme!...

LÉONA.

Mort, Raoul? oh! je vais...

BRICK, *l'arrêtant.*

Y songez-vous? si vous faites un pas hors de cette salle vous êtes perdue.

LÉONA.

Je le sais; je vais le joindre; je vais m'unir à lui.

SCÈNE VI.

BRICK, RAOUL, LÉONA.

Raoul paraît au fond à gauche, par l'escalier de droite.

LÉONA, *se précipitant sur lui.*

Raoul !

RAOUL, *tombant sur un siége à gauche.*

Léona !

BRICK.

Vous n'êtes pas mort?

RAOUL, *à Léona.*

Léona, c'est votre image qui m'a sauvé la vie. J'ai senti que vous étiez perdue si je périssais, et j'ai demandé à Dieu de vivre, et Dieu l'a permis; car Dieu veut que vous soyez sauvée.

BRICK.

Mais comment avez-vous fait?

RAOUL.

Au moment où le sol manquait sous mes pas, où je me croyais englouti dans un abîme, une saillie s'est rencontrée sous moi, je me suis accroché des deux mains à cette saillie... je suis remonté à la surface sans désespoir et sans crainte. Je vous l'ai dit, Léona, je sentais que Dieu me protégeait à cause de vous. Une fois là, je n'ai plus avancé un pied sans avoir assuré l'autre, et suivant les parois crevassées de cet horrible lieu, guidé par la lueur de cette lampe, je suis arrivé le corps meurtri, mais la main sûre encore... (*il se lève*) et le cœur tout entier. (*Frémissant.*) Où est-il?

BRICK.

Après m'avoir dit que je serais page de madame, il est allé prêter l'oreille dans ces détours pour s'assurer que vous ne criez plus à l'aide et que vous êtes bien mort.

LÉONA.

Mais il va revenir sans doute.

RAOUL.

Je le tuerai !

LÉONA.

Oh! du sang, Raoul ! non, ne vous souillez pas du sang de cet homme. Si Dieu en effet nous protége, qu'un crime n'éloigne pas de nous sa puissante main.

BRICK, *venant de l'escalier.*

Je l'entends!

RAOUL.

Pas un moment à perdre. (*Montrant la porte de la chapelle.*) La porte de cette chapelle ferme-t-elle en dedans?

LÉONA.

Oui.

RAOUL.

Entrez là, et n'ouvrez pas, quoi qu'il vous dise. Alors il se retirera sans doute; il remontera, et nous aurons le temps d'imaginer...

BRICK.

Le voici !

RAOUL.

Moi là. (*A droite.*) Et toi, Brick, pas un mot, ou tu es mort.

BRICK.

Pas une syllabe... je n'aurais pas la force de la prononcer... ces émotions sont trop fortes pour ma constitution.

SCÈNE VII.

ZACHARIE, BRICK.

BRICK, *menteur et courtisan.*

Eh bien, monsieur, en sommes-nous enfin débarrassés? n'avons-nous plus rien à craindre des violences de ce brutal?

ZACHARIE, *serein.*

Le silence le plus profond règne partout, je suis tranquille.

BRICK, *à part.*

Je n'en dirai pas autant.

ZACHARIE.

Et maintenant, entre là... (*A gauche.*) Tu y passeras la nuit. Je vais t'enfermer.

BRICK.

M'enfermer?

ZACHARIE.

Comme une chose précieuse.

BRICK.

Vous êtes bien bon.

ZACHARIE, *à Brick, qui va entrer par la seconde porte latérale de gauche, le dirigeant vers la première du même côté.*

Non, pas là; c'est un caveau où j'ai vingt barils de poudre, de quoi faire sauter Florence tout entière, le jour où mon secret serait connu de la justice. Ici, dans le caveau des meubles délabrés; tu seras à ta place.

Brick entre.

SCÈNE VIII.

ZACHARIE, *seul.*

Enfin ! La journée a été orageuse ! et je n'espérais pas qu'elle se terminât ainsi... J'ai maintenant mes deux trésors sous la même clef: mon or et ma femme... ma femme, jeune et belle, plus belle encore pour moi depuis qu'elle est ici, depuis que j'ai vu sa terreur, que je l'ai sentie frissonner dans mes bras. Oh! qu'elle est belle!... (*Il s'approche de la porte.*) Léona ! Léona ! viens, sois sans crainte, viens. (*Il veut ouvrir.*) Elle s'est enfermée!... Léona, ouvre; je t'aime... ouvre.

LÉONA, *de l'intérieur.*

Laissez-moi.

ZACHARIE.

Je t'en supplie.

LÉONA, *de même.*

Laissez-moi, je suis en prière.

ZACHARIE, *se retirant, et éteignant la petite lampe.*

Allons! il faut respecter les caprices d'une femme. Elle veut me faire acheter sa défaite, me traiter comme on traite un amant, c'est flatteur. A demain donc, ma belle Léona. Je sens que la fatigue... il est tard, et je suis sur pied depuis le matin... reposons-nous sur mon lit d'or, le plus riche de la terre.

Il monte sur un escabeau, de là sur le coffre, où il se couche.

RAOUL, *se montrant, à part.*

Il reste!

ZACHARIE, *couché.*

Ah! je ne demande pas d'autre rêve que l'image du bonheur qui m'attend demain.

Il s'endort.

RAOUL, *sortant sans bruit, à part.*

Il dort!... (*regardant autour de lui*) il dort au milieu de ces richesses dont une grande partie vient d'une source impure; car je reconnais... L'infâme! possesseur de tant de trésors, et il avait détourné l'héritage de mon père, et il laisse peser la honte sur la tombe du père de Léona. Oh! si je le tuais! Mais ce serait venger des crimes par un crime; ce serait une lâcheté, il dort. Mettons-le en état de se défendre, et alors... la justice de Dieu décidera entre nous... (*Il tire son épée, et en frappe de toutes parts la vaisselle plate dont plusieurs dressoirs sont garnis.*) Exécrable avare, réveille-toi! réveille-toi!

Zacharie se précipite à bas du coffre et saisit avec épouvante une riche épée.

ZACHARIE.

Ah!

RAOUL.

Vous voilà bien comme je voulais.

ZACHARIE. *Le coffre les sépare.*

Raoul!

RAOUL.

Oui, le vengeur de Léona.

ZACHARIE.

Écoute.

RAOUL.

Rien. Défendez-vous. Votre mort ou la mienne!

ZACHARIE.

Malédiction!

RAOUL.

Défendez-vous!

ZACHARIE.

Non, je refuse. Assassine-moi.

RAOUL.

Misérable!

ZACHARIE.

Écoute, Raoul; deux mots, puis fais ce que tu voudras.

RAOUL.

Parlez donc.

ZACHARIE.

Si je te tue, il est certain que tu ne pourras sortir d'ici avec Léona. Si c'est moi qui suis tué, tu n'en sortiras pas plus facilement; car moi seul puis te conduire à travers ce labyrinthe; moi seul connais la ligne étroite et tortueuse qu'il faut suivre pour ne pas périr.

RAOUL, *se plaçant devant l'escalier.*

Eh bien! venez; mettez votre main dans la mienne; conduisez-nous hors de cette affreuse retraite.

ZACHARIE, *souriant en regardant ses richesses.*

Affreuse!

RAOUL.

Rendez Léona à la liberté; à cette condition, je pardonne et j'oublie, j'oublie tout, même ce que je vois ici.

ZACHARIE.

Pourquoi ma main dans la tienne?

RAOUL.

Pour que je la presse de façon que vous ne m'échappiez pas, et que vous ne puissiez songer à une trahison dont vous seriez victime vous-même; car je vous entraînerais dans l'abîme que vous auriez ouvert sous mes pas.

ZACHARIE.

Tu te défies donc de ton oncle?

RAOUL.

Je suis bien injuste, n'est-ce pas?

ZACHARIE.

Je puis bien aussi me défier de toi, et penser que si j'avais l'imprudence de quitter ce coffre qui me sert de rempart, tu pourrais...

RAOUL.

Vous dormiez, et j'ai su maîtriser ma haine.

ZACHARIE.

C'est-à-dire que je ne t'ai pas donné le temps.

RAOUL.

Vous refusez de vous battre?

ZACHARIE.

Je refuse.

RAOUL.

Vous refusez de nous conduire de la façon que j'ai dit?

ZACHARIE.

Je refuse de cette façon. Mais je consens à vous précéder de loin et à vous montrer le chemin.

RAOUL.

Oui, je comprends. Eh bien! si vous refusez le combat, je recule devant le meurtre; mais je reste ici devant cette porte; je vous attends de force ou de gré, et vous ne sortirez que votre main dans la mienne.

ZACHARIE.

Raoul!

RAOUL.

Ah! je vous tiens! vous êtes pris dans votre propre piége. Nous sommes jeunes, nous autres; nous pourrons plus long-temps que vous lutter contre la faim, et quand vous sentirez s'affaiblir

vos forces, quand la crainte de la mort viendra vous saisir, alors sans doute vous consentirez.

ZACHARIE, *amer.*

La faim, dis-tu? il y a long-temps que les hommes m'ont appris à la supporter des semaines entières; ma nature a résisté à ces rudes épreuves de l'impitoyable humanité.

RAOUL.

Et vous ne voulez pas nous conduire hors de ce lieu?

ZACHARIE.

Je veux bien; mais de loin, comme j'ai dit.

RAOUL.

Vous voulez donc que je vous tue?

ZACHARIE.

Derrière ce retranchement, je t'en défie.

RAOUL.

Désespoir!

LÉONA, *sortant.*

Raoul!

ZACHARIE, *saisissant Léona.*

Près de votre mari, madame.

RAOUL.

Oh! damnation!

ZACHARIE.

Et maintenant, Raoul, je te somme de me livrer passage, ou cette femme que tu aimes et qui t'aime, cette femme qui m'outrage, et sur qui j'ai le droit de me venger, cette femme tombe morte à mes pieds!...

RAOUL.

Infâme!

LÉONA.

Raoul, ne livre pas ce passage, ou nous sommes perdus!

ZACHARIE, *levant l'épée sur Léona.*

Eh bien! je vais être vengé.

RAOUL, *quittant la porte, et courant à Léona.*

Arrête!

ZACHARIE, *se précipitant au fond, en dehors.*

Ah!

RAOUL, *de loin.*

Tu es libre; mais écoute. Sois maudit.

ZACHARIE.

A la bonne heure; mais suivez-moi maintenant, si vous l'osez, dans cette voie ténébreuse où ma main va ouvrir de nouveaux abîmes.

Raoul veut se précipiter sur lui. Léona le retient.

RAOUL.

Oui, je le sens, rien ne peut plus nous arracher à la mort; mais si nous perdons la vie, tu perdras plus encore, tu perdras tes richesses.

ZACHARIE, *redescendant les marches qu'il a montées.*

Mes richesses!

RAOUL.

La flamme de cette lampe allumera un incendie, et tous ces objets précieux entassés par tes crimes périront avec nous.

ZACHARIE.

Malédiction!... Raoul, viens, suis-moi; aie confiance; je vous conduirai, je vous guiderai de loin; vous marcherez sur ma trace, à quelques pas.

RAOUL.

Non! nous aimons mieux mourir dans un incendie, car nous serons vengés en déchirant ton âme par l'anéantissement de tant de trésors... et cette lampe bientôt...

ZACHARIE, *qu'une idée frappe.*

Cette lampe!... (*Il coupe la corde d'un coup d'épée.*) Je vous brave!

La lampe tombe, se brise et s'éteint.

RAOUL et LÉONA.

Ciel!

ZACHARIE, *avec une horrible amertume.*

Ah! vous cherchiez des rendez-vous mystérieux pour m'outrager!... c'est à moi que vous devrez celui-ci! je suis un oncle de comédie bien débonnaire, n'est-ce pas, mon neveu? Un mari bien complaisant, n'est-ce pas, ma femme? Mais la faim dont vous me menaciez, l'horrible faim qui a fait déchirer des enfans par leurs pères, la faim va présider à vos amours funestes, et je ne serai pas jaloux des sanglantes étreintes que vous vous réservez. L'oncle et le mari seront bientôt vengés, et l'avare se rit de vous, car vous garderez son secret et il gardera ses richesses.

Il ferme la grille en la tirant vers lui, et on le voit, à travers les barreaux, monter l'escalier sombre.

ACTE CINQUIEME.

Décor du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, HENRI.

Henri, enveloppé de son manteau, est étendu sur le parquet sans mouvement, près de la table de gauche, sous le fauteuil.

ZACHARIE, *passant derrière la table de gauche, et allumant la chandelle.*

Ah! ils ont osé lutter contre moi!... je les ai vaincus, je les tiens! je respire!... Voici la lettre de Léona, qui atteste qu'elle s'est enfuie avec un amant, avec mon beau neveu; leur disparition s'explique tout naturellement, et grâce à cette lettre, je n'ai aucun compte à rendre à la justice. Le monde même me plaindra d'avoir été ainsi abandonné par ma femme et par mon neveu... Quant à Brick, un pauvre diable, qui s'occupera de lui, qui demandera ce qu'il est devenu? La justice a bien autre chose à faire, ma foi, que de s'intéresser au sort des faibles et des petits; elle n'a pas déjà trop de tout son temps pour protéger les puissans et les forts... Donc, tout est pour le mieux, et je puis maintenant... (*Il va pour s'asseoir dans un fauteuil et aperçoit Henri.*) Un homme ici! (*Il lui retire son manteau.*) Un cadavre!... Le marquis! Ah! je devine: mes deux sicaires l'auront pris pour Raoul; une lutte se sera engagée, et j'aurai vaincu encore par mes lieutenans... Le proverbe a raison, un bonheur ne vient jamais seul... Oui, mais pourquoi le laisser ici? Pourquoi ne l'ont-ils pas emporté? (*Ici les deux Sicaires paraissent à la porte du fond à droite; ils n'ont rien entendu de ce qui précède, et écoutent ce qui suit.*) J'aime qu'on fasse les choses complètement... je ne les paierai pas. (*Les Sicaires referment la porte et disparaissent.*) Mais si la justice venait à savoir... c'est un puissant, celui-ci, et le moindre soupçon... Ah! il n'est pas encore jour, le ciel est sombre et orageux; le fleuve n'est pas loin; j'emporterai moi-même ce cadavre... (*souriant*) un cadavre! ce n'est pas un cadavre, c'est un lingot d'or de cinq cent mille ducats!

Il sort par le fond.

SCÈNE II.

HENRI, LES DEUX SICAIRES, *sortant de la porte de gauche, deuxième plan.*

PREMIER SICAIRE.

Dis donc, Zacharie est sorti. l'as-tu entendu? il ne veut pas nous payer; il n'a pas de bonne foi en affaires, et cependant si nous disions de lui tout ce que nous savons...

DEUXIÈME SICAIRE.

Et si le marquis dit de nous ce qu'il sait? il l'a déjà fait peut-être, il n'est plus là! quelle humiliation! nous être laissé battre deux contre un!

PREMIER SICAIRE.

Contre un diable qui nous désarme, brise nos épées, en jette les morceaux par la fenêtre, nous lie l'un à l'autre au moyen d'une corde, et nous enferme dans ce couloir. Heureusement qu'après trois heures d'efforts, nous sommes parvenus à rompre nos liens et à ouvrir cette porte; nous voilà libres.

DEUXIÈME SICAIRE.

Libres! il nous a sans doute dénoncés à la justice, comme il nous en avait menacés, et des soldats nous attendent peut-être aux portes de cette maison.

PREMIER SICAIRE.

Que devenir?

HENRI, *rêvant.*

Le vin, les femmes; versez encore.

PREMIER SICAIRE.

Écoute!

HENRI, *rêvant.*

Je bois à toi, ma belle.

PREMIER SICAIRE, *apercevant le Marquis.*

Il est encore là!

DEUXIÈME SICAIRE.

Il dort!

PREMIER SICAIRE.

Nous sommes sans armes! si nous pouvions nous emparer de son épée, il ne s'éveillerait plus et nous ne serions pas dénoncés; c'est une idée, n'est-ce pas?

DEUXIÈME SICAIRE.

J'avais la même.

PREMIER SICAIRE, *s'avançant à pas de loup.*

Les bons esprits se rencontrent... Doucement, doucement.

HENRI, *rêvant.*

Un dernier baiser, ma belle, et je pars.

PREMIER SICAIRE, *qui s'est arrêté quand Henri a parlé.*

Chut!

DEUXIÈME SICAIRE.

Il dort toujours.

ER SICAIRE, *s'avançant.*

Encore deux minutes de ce sommeil, et il est à nous.

Au moment où il se courbe pour prendre la poignée de l'épée,

HENRI, *s'éveillant et se levant.*

Eh! qui va là?... Comment! c'est vous, mes drôles?

PREMIER SICAIRE, *à genoux.*

Grâce, monseigneur; ne nous perdez pas, ne nous dénoncez pas!

HENRI.

Marauds!

PREMIER SICAIRE.

Nous nous repentirons, nous rentrerons dans le bon chemin.

HENRI.

Vous me demandez grâce, à moi, que vous avez voulu assassiner!

PREMIER SICAIRE.

Pitié! nous avons des enfans.

HENRI.

Ça doit faire une belle race.

PREMIER SICAIRE.

C'est Zacharie qui a profité de notre misère pour nous pousser au crime.

HENRI, *à part.*

Au fait, j'ai besoin d'eux, et puis, je pourrai les reprendre. (*Haut.*) Eh bien! écoutez: j'oublie pour cette fois; mais on aura les yeux sur vous, et à la moindre incartade...

PREMIER SICAIRE, *se relevant avec l'autre.*

Brave seigneur, merci.

HENRI.

Seulement, j'exige que vous alliez à l'instant à l'hôtel du justicier, ici près, pour lui dire, de la part du marquis de Rialto, de vouloir bien se rendre chez Zacharie avec ses gens.

PREMIER SICAIRE.

Oui, monseigneur; et que Dieu vous bénisse!

HENRI.

Que le diable vous emporte!

PREMIER SICAIRE.

Merci encore une fois. (*A part.*) Ah! Zacharie, tu ne voulais pas nous payer!

Ils sortent par le fond.

SCÈNE III.

HENRI.

J'ai dormi d'un sommeil bien profond, pour avoir glissé de ce fauteuil jusqu'à terre sans me... Ah! c'est que tous ces jours passés en fêtes, et ces nuits en orgies... Mais ce diable de Raoul qui me dit de venir l'attendre ici et qui n'arrive pas... cela commence à m'inquiéter; Zacharie avait de sinistres projets, et je ne suis pas fâché que la justice soit informée... (*Cinq heures sonnent.*) Cinq heures, déjà!... Mais j'y songe: est-ce que Raoul aurait fui avec Léona sans m'attendre?... Serait-ce un retour de jalousie? c'est possible, je le saurai.

SCÈNE IV.

ZACHARIE, HENRI.

ZACHARIE, *sans voir Henri, un sac à la main.*

Une heure de nuit encore! aurai-je le temps? Et ces misérables assassins qui s'en vont et qui laissent là le marquis au lieu de le jeter à l'eau!

HENRI, *arrivant sur lui.*

Je sais nager.

ZACHARIE.

Vivant! Mais non, c'est un fantôme!

HENRI, *le prenant au collet.*

Un fantôme! dis-moi si les fantômes ont une prise aussi vigoureuse?

ZACHARIE.

Il n'est pas mort!

HENRI.

Tu l'espérais.

ZACHARIE, *hypocritement.*

Je le craignais.

HENRI.

Réponds-moi: Où sont Léona et Raoul?

ZACHARIE, *de même.*

J'allais vous le demander à vous, leur confident, leur complice, qui avez favorisé leur fuite.

HENRI.

Ils sont partis?

ZACHARIE, *lui donnant la lettre de Léona.*

Faites semblant de l'ignorer; tenez, voyez ce que j'ai trouvé sur cette table; ils m'abandonnent, ils me trahissent, au lieu de rester près de moi, pour me fermer les yeux plus tard.

HENRI, *riant.*

Oui, c'est clair, c'est bien l'écriture de Léona. Ah! ah! ah! c'est charmant! et tu n'as que ce que tu mérites. Tu étais odieux, te voilà ridicule par dessus le marché.

ZACHARIE.

Vous riez; vous osez rire d'une pareille immoralité! Oh! mais, ils ne triomphent pas encore; je les ferai poursuivre, arrêter; j'irai me plaindre à la justice.

Des soldats paraissent au fond.

HENRI.

Tu n'as pas besoin de sortir de chez toi pour cela, voici le provéditeur.

ZACHARIE, *à part.*

Grand Dieu!

SCÈNE V.

HENRI, ZACHARIE, LE PROVÉDITEUR, GARDES *au fond.*

HENRI.

Monsieur le provéditeur, vous êtes envoyé sans doute par le justicier: excusez-moi d'avoir troublé son sommeil et le vôtre; je croyais avoir à lui dénoncer un crime, et c'est d'une anecdote plaisante que vous aurez à l'entretenir... Imaginez-vous, monsieur le provéditeur, que Zacharie était jaloux de sa femme; sa femme avait un amant, son neveu. Zacharie voulait faire mourir le traître, mais le traître est parti cette nuit, en enlevant sa tante, et voici un mari de plus sur le martyrologe. (*Il rit.*) Ah! ah! ah! voyez!

Il lui remet la lettre de Léona.

ZACHARIE, *à part.*

Oui, oui plaisanté; tes railleries font ma sécurité. (*Haut.*) Marquis, vous insultez à ma douleur.

LE PROVÉDITEUR.

Il suffit; je rendrai compte au justicier.

HENRI.

Je n'ajoute qu'un mot : Zacharie va vous prier de mettre vos gens en campagne pour ravoir sa femme; mais vous n'en ferez rien. Zacharie est vieux, laid et avare; Raoul est beau, jeune et magnifique; la jolie femme lui revient de droit, ou il n'y a plus de justice sur terre. Je vous tire ma révérence.

Il sort.

ZACHARIE, *au Provéditeur.*

Vous le voyez, je suis victime de la plus noire ingratitude, et je vous supplie d'envoyer sur toutes les routes pour arrêter mon neveu et ma femme, qui sont déjà loin d'ici.

LE PROVÉDITEUR.

Je me rends à l'instant chez le justicier, pour prendre ses ordres, en lui communiquant cette lettre.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN OFFICIER, QUATRE ASSESSEURS, SOLDATS, *puis* LE FRÈRE BERNARDO *et* LE JUSTICIER.

L'OFFICIER, *annonçant.*

Sa révérence le procurateur d'inquisition, Noël Bernardo, et Albéric Montrillo, justicier de Florence.

Le frère et le justicier entrent, et le provéditeur leur donne la lettre de Léona.

ZACHARIE, *à part, troublé.*

L'inquisiteur et le justicier! Mais rassurons-nous, ils lisent la lettre de Léona.

LE JUSTICIER, *au Provéditeur.*

Oui, le marquis de Rialto vient, en passant, de nous instruire; qu'on envoie sur-le-champ à la poursuite des deux fugitifs.

ZACHARIE, *à part.*

Je suis sauvé!

LE JUSTICIER, *à l'Officier.*

Quant à vous, Montani, faites garder toutes les issues; contenez la foule qui se presse aux portes de ce palais, et veillez au bon ordre.

ZACHARIE, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire?

Le Justicier donne des ordres au fond et cause avec les quatre Assesseurs. Le frère Bernardo est descendu près de Zacharie pendant ce qui précède.

LE FRÈRE.

Zacharie, écoute-moi : Depuis long-temps, la justice et l'inquisition te surveillent, et cette nuit deux hommes sortant de chez toi t'ont dénoncé comme receleur et accapareur, à nous et au peuple qui se rendait à ses travaux du matin.

ZACHARIE, *effrayé.*

Moi!

LE FRÈRE.

Toute la ville de Florence est en rumeur... Ce palais va être fouillé de fond en comble par le justicier.

ZACHARIE, *à part.*

Miséricorde!

Tout le monde sort, sauf le Justicier et le frère.

LE FRÈRE.

Et s'il y trouve la preuve de ce dont on t'accuse, la moitié de tes biens sera confisquée au profit de l'Etat, et tu seras condamné à une prison perpétuelle.

Le Justicier descend, les portes se ferment.

ZACHARIE, *à part, épouvanté.*

Oh!

LE FRÈRE.

Mais un aveu sincère fait à moi peut te préserver de quelques années de prison.

LE JUSTICIER, *faisant signe à Zacharie de passer entre le frère et lui.*

Zacharie, as-tu chez toi des choses mal acquises?

ZACHARIE, *à part.*

Si je niais, ils chercheraient, et outre mes richesses, ils pourraient découvrir Léona et Raoul!

LE JUSTICIER.

Tu ne réponds pas?

ZACHARIE, *d'une profonde hypocrisie toute la scène.*

Quand on fait des affaires si diverses, il est possible que dans le nombre...

LE JUSTICIER.

Tu éludes.

LE FRÈRE.

Le repentir seul peut appeler sur toi la miséricorde de Dieu, dont je suis l'organe.

LE JUSTICIER.

Et la clémence des hommes que je représente.

ZACHARIE, *à part*.

De grands mots!... ils seront plus faciles.

LE FRÈRE.

Parle, Zacharie.

ZACHARIE.

Il est vrai : j'ai acquis des biens qui ne proviennent pas tous d'une source très-pure. De pauvres diables m'ont apporté quelquefois des objets qu'ils avaient empruntés à l'insu des prêteurs.

LE JUSTICIER.

Des voleurs!

ZACHARIE.

Des hommes faibles que la nature avait affligés de mains inquiètes et étourdies.

LE FRÈRE *et* LE JUSTICIER.

Malheureux!

ZACHARIE.

Ne nous emportons pas, raisonnons : si vous m'envoyez en prison et que mes biens soient confisqués au profit de l'Etat, que vous en reviendra-t-il?

LE JUSTICIER.

Et qu'avons-nous besoin qu'il nous en revienne quelque chose?

ZACHARIE.

Vous ne m'entendez pas; j'ai une proposition à vous faire.

LE JUSTICIER.

Qu'est-ce que c'est?

ZACHARIE.

Vous supposez que le Pactole coule chez moi, et vous voulez y faire une saignée au profit de l'Etat; mais l'Etat est riche, et il y a des pauvres.

LE FRÈRE.

Eh bien?

ZACHARIE.

Moi, je vous propose d'y faire une saignée au profit de ceux qui souffrent.

LE FRÈRE.

Je ne comprends pas.

ZACHARIE.

Vénérable Bernardo, noble justicier, vous êtes les plus vertueux et les plus désintéressés des hommes... vous êtes le modèle des gens de bien... vous êtes... je ne sais pas ce que vous n'êtes pas. Voulez-vous être les distributeurs de mes aumônes?

LE FRÈRE.

Plaît-il?

ZACHARIE.

Oh! je ne vous demanderai pas compte de l'or que je vous donnerai pour cela. Vous serez entre les malheureux et moi des intermédiaires mystérieux.

LE JUSTICIER.

Que signifie...

ZACHARIE.

Mon bon frère, voulez-vous accepter cent mille écus?

LE FRÈRE.

Misérable!

ZACHARIE, *vivement*.

Pour les pauvres!

LE FRÈRE, *s'adoucissant*.

A la bonne heure.

ZACHARIE.

J'en offre autant au sévère Justicier.

LE JUSTICIER, *avec un ton de raillerie*.

Et vous demandez, en échange, que j'allége pour vous le bras de la justice qui doit vous frapper?

ZACHARIE.

Je demande que la justice ne me frappe pas du tout, et que vous me fassiez tous deux la charité d'un morceau de papier écrit, signé de vous, et portant que j'ai été calomnié, et qu'il n'y a pas chez moi trace d'objets mal acquis.

LE FRÈRE.

Procédons à l'instant à la perquisition.

LE JUSTICIER.

Livrez-nous les clefs de toutes les portes.

ZACHARIE.

Vous êtes sans pitié pour les malheureux; vous avez des cœurs de roche et une religion et une justice bien mal éclairées... enfin vous le voulez... et si j'offrais à chacun de vous deux cent mille écus?... pour les pauvres.

Le Frère et le Justicier se regardent.

LE FRÈRE.

Non.

LE JUSTICIER.

Non.

ZACHARIE.

Trois cent mille.

LE FRÈRE, *plus faiblement*.

Non.

LE JUSTICIER, *de même*.

Non.

On entend de lointaines rumeurs.

L'OFFICIER.

Monseigneur, la foule augmente, elle attend avec impatience vos paroles, pour savoir si Zacharie est innocent ou coupable.

LE JUSTICIER.

Qu'on attende. (*L'Officier sort. A Zacharie.*) Les clefs?

ZACHARIE.

Les voici.

LE FRÈRE.

Allons!

LE JUSTICIER

Allons!

ZACHARIE.

Que de bien chacun de vous pourrait faire avec quatre cent mille écus!

LE JUSTICIER.

Qu'en pensez-vous, mon frère?

LE FRÈRE.

Je m'en rapporte à vos lumières.

Le tonnerre gronde dans le lointain.

LE JUSTICIER.

La punition n'est pas assez grande, procédons.

LE FRÈRE.

Procédons.

ZACHARIE, *criant.*

Un million d'écus à vous partager!

LE FRÈRE.

Cinq cent mille pour m... mes malheureux?

LE JUSTICIER.

Autant pour les nécessiteux de ma juridiction?

ZACHARIE.

Vous me ruinez; mais à nous trois, par ce million répandu sur la classe indigente, nous ferons un acte méritoire aux yeux de Dieu.

LE FRÈRE, *au Justicier.*

Eh bien?

LE JUSTICIER.

Je ferai comme vous ferez.

LE FRÈRE.

Et moi comme vous.

ZACHARIE.

Eh bien! écrivez ceci : « Nous soussignés, Noël Bernardo, inquisiteur, et Albéric Montrillo, justicier de Florence, attestons que Zacharie a été calomnié, et que nous n'avons trouvé chez lui que des objets acquis par des moyens légitimes. »

LE JUSTICIER, *au Frère.*

Signerez-vous?

LE FRÈRE.

Et vous?

ZACHARIE, *un portefeuille à la main.*

Ecrivez, et voici le million pour vos deux signatures.

Le tonnerre gronde. Éclairs.

LE FRÈRE, *à part.*

Tentation de l'enfer!

LE JUSTICIER, *à part.*

Fatale puissance de l'or!

Le Justicier prend la plume et écrit après avoir rêvé un instant, observé par le Frère et par Zacharie.

ZACHARIE, *à part, épanoui.*

Ah!...

LE FRÈRE, *au Justicier qui écrit, et qu'il masque aux spectateurs.*

Oui, c'est cela.

ZACHARIE, *à part, souriant sataniquement.*

Vous êtes donc aussi comme les autres, redoutables gardiens des lois divines et humaines, Cerbères à triple gueule qui hurlez l'anathème contre les corrompus?... Je vous ai endormis avec une pâtée d'or! et encore pâtée creuse, car c'est du vent que je vais leur donner. (*Désignant le portefeuille.*) Des effets verreux, payables dans un an, mais qui ne seront pas payés, et d'ici là j'aurai réalisé ma fortune et quitté ce pays. Ils ne toucheront pas une obole, juste ce que vaut leur conscience. (*Désignant le souterrain où sont Brick, Léona et Raoul.*) Quant à mes trois prisonniers, je les tiens enchaînés dans leur tombe.

Le Justicier se lève, tenant le papier qu'il vient d'écrire.

ZACHARIE *s'avance et dit avec un sourire moqueur et satisfait.*

Donnant! donnant!

LE JUSTICIER, *appelant.*

Montani! (*L'Officier paraît, on entend du bruit, le Justicier continue.*) Portez ce papier à l'officier qui garde les portes de ce palais; c'est un ordre de les ouvrir à la multitude, pour que chacun, pendant la perquisition, puisse désigner ce qui lui a été volé.

L'Officier sort.

ZACHARIE, *à part, frémissant.*

Je ne leur ai pas offert assez! (*Haut.*) C'est une trahison! c'est une ignominie! vous êtes des hommes sans foi et sans honneur! Révoquez cet ordre, et au lieu d'un million j'en offre deux, j'en offre trois, quatre, dix! (*A Montrillo.*) De quoi acheter les sceaux de l'Etat. (*A Bernardo.*) De quoi marchander la tiare!

LE FRÈRE.

Voici notre réponse!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *de nouveaux* SOLDATS *arrêtant la foule qui veut faire irruption,* DES PORTE-TORCHES, *puis* HENRI.

LE CHOEUR.

Zacharie! Zacharie! où est-il?

LE JUSTICIER, *à la foule.*

Rassurez-vous, justice sera faite. Soldats, pénétrez et cherchez partout.

Zacharie, instinctivement, se jette sur la porte secrète et veut la défendre avec son corps. Henri entre.

ZACHARIE, *égaré.*

N'approchez pas! n'approchez pas!

LE JUSTICIER.

C'est là qu'il doit cacher ses richesses.

HENRI.

Et qu'il tient peut-être enfermés Léona et Raoul; car je viens d'acquérir par mes gens la preuve qu'ils ne sont pas sortis de ce palais.

Murmures de la foule.

ZACHARIE, *aux Soldats qui l'arrachent de la porte.*

Vous n'avez pas le droit! vous violez mon domicile! vous outragez les lois!

On l'entraîne au milieu de la scène. Pendant ce temps Henri a découvert le ressort. La porte s'ouvre.

HENRI.

Oui, c'est cela, un de ces souterrains si communs à Florence. Descendons avec précaution, en nous éclairant d'une torche, et brisons toutes les portes devant nous.

Un porte-torche descend suivi de deux Soldats, un Assesseur et Henri.

ZACHARIE.

Sortez de chez moi. Tout m'appartient ici! je ne dois rien à personne... Malédiction! malédiction!

LE CHOEUR.

Malédiction sur toi!

LE JUSTICIER.

Oui, au nom de la justice et de la religion que tu as voulu corrompre, par les souffrances de tous les infortunés dont tu as bu les sueurs et le sang; au nom de l'humanité toute entière dont tu as méconnu les devoirs et violé les saintes lois, sois maudit!

LE CHOEUR.

Sois maudit!

ZACHARIE.

Horrible déception! ne plus voir mon or: ne plus toucher mon or! ne plus m'endormir sur mon or! Oh! qu'il soit anéanti plutôt avec moi. (*La foudre éclate, et un éclair inonde la salle de lumière. La foule épouvantée se précipite à droite et dégage la fenêtre du fond. Zacharie court à la fenêtre.*) Le ciel m'exauce! La foudre éclate! ses traits de feu vont pénétrer dans le caveau des poudres, et toutes mes richesses seront anéanties.

LE CHOEUR.

Anathème! anathème!

ZACHARIE.

L'orage s'apaise! La foudre n'est donc qu'un vain bruit!... le ciel se rit de mes vœux!... Mais l'enfer m'inspire.

Il s'élance à droite, et arrache une torche des mains d'un des trois ou quatre porte-torches.

LE CHOEUR, *reculant à gauche.*

Grand Dieu!

ZACHARIE, *exaltation croissante.*

Zacharie, tu étais le dragon qui gardait les fruits d'or du jardin des Hespérides. Des téméraires veulent y porter la main! arrière.. (*Il menace la foule, qui recule.*) Ces fruits vont devenir ardens comme l'airain qui bout dans la fournaise.

LE CHOEUR.

Fuyons! fuyons!

ZACHARIE.

Je triomphe! et bientôt la ville de Florence sera un vaste bûcher, plus magnifique que celui de Sardanapale, où nous périrons, tous, comme des rois!

Il se précipite vers le caveau.

HENRI, *sortant du caveau et le frappant de son épée.*

Non, tu périras seul.

ZACHARIE, *laissant tomber la torche.*

Ah!

HENRI, *continuant.*

Et la ville de Florence sera préservée d'un effroyable désastre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉONA, RAOUL, BRICK, ETC.

Léona va au fond, à droite; Raoul ne la quitte pas et des femmes l'entourent, lui prodiguant des soins.

ZACHARIE, *dans le délire de l'agonie.*

Et ces richesses me survivraient! d'autres en jouiraient après moi!... qu'on me les rende!... que je les emporte! Ne touchez à rien! voleurs! assassins! Laissez là mon or! mes diamans! mes ducats! ce sont mes enfans! ne déchirez pas mes entrailles!

Deux hommes le soutiennent.

LE FRÈRE.

Le délire t'égare. Zacharie, reviens à toi, tu vas mourir... tu vas paraître devant le souverain Juge... Au lieu de l'irriter par le blasphème, tâche de le fléchir par la prière.

ZACHARIE, *à genoux.*

Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi!... si vous me faites rendre mes richesses, mon Dieu.. je vous en donne la moitié.

Il tombe mort.

Variante.

Le troisième acte peut se terminer à la scène XI inclusivement. Dans ce cas, Raoul et Brick paraissent, au moment où Léona vient d'être entraînée par Zacharie dans le souterrain, dont la porte se referme brusquement. Raoul entend les cris : Au secours! que Léona pousse ; il ne sait d'abord d'où ils viennent, et la toile tombe au moment où il va se diriger vers la porte secrète.

Ce changement au troisième acte détermine celui-ci au cinquième.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, *sortant du souterrain.*

Ah! ils ont osé lutter contre moi, etc. ; jusqu'à, *contre les puissans et les forts*. Le reste du couplet disparaît.

SCÈNE II.

HENRI, ZACHARIE.

HENRI, *à part, en entrant.*

Je viens d'envoyer mes gens prévenir la justice.

ZACHARIE, *à part.*

Le marquis!

HENRI.

Ah! te voilà, Zacharie? réponds-moi : tu avais de sinistres projets sur Léona et Raoul. Je les ai vainement attendus, toute la nuit, dans cette galerie où ils m'avaient donné rendez-vous. Que sont-ils devenus?

Passez à la scène quatrième, à cette réplique.

ZACHARIE.

J'allais vous le demander.

Tout le reste comme dans le texte.

FIN.

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE III, SCÈNE IV.

LA FÊTE DES FOUS,

DRAME EN CINQ ACTES,

par MM. Arnould et Fournier,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA RENAISSANCE, LE 6 FÉVRIER 1841.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE PRINCE DE CONDÉ.	M. ***
CLAUDE GAIRARD, conseiller au parlement de Dijon.	M. MATIS.
BURDÉUS, riche marchand.	M. HENRI.
CANDOLAS, écolier de l'université de Dijon.	M. BOUCHET.
URBAIN, jeune prêtre, fils de Claude Gairard.	M. DERVILLE.
ESBALDI, Italien, secrétaire de Claude Gairard.	M. CRETTE.
LE DOCTEUR MATHIEU BALLARD.	M. ALLARD.
LE PRÉSIDENT de la Chambre criminelle.	M. CHARLES.

PERSONNAGES.	*ACTEURS*
ANSELME, serviteur de Burdéus. . .	M. PIERRARD.
RENE, membres de la confrérie des Fous.	M. LAURET.
HENRI, membres de la confrérie des Fous.	M. GOUFFIER.
ÉTIENNE, membres de la confrérie des Fous.	M. KARL.
UN ÉCOLIER.	Mlle LAFONT.
SÉRAPHINE TELLEZ, pupille de Claude Gairard.	Mlle FITZ-JAMES.
MARGUERITE.	Mlle CASTELLAN.
MADAME BALLARD.	

HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, MEMBRES DE LA CONFRÉRIE DES FOUS, GENTILSHOMMES DE LA SUITE DU PRINCE, JUGES ET GENS DE JUSTICE, HALLEBARDIERS, ETC.

La scène se passe à Dijon, en 1626, pendant les premier, deuxième, quatrième et cinquième actes, et au château de Gimond, pendant le troisième.

NOTA. Les personnages sont placés en tête de chaque scène en commençant par la droite de l'acteur.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de l'appartement de Claude Gairard. Porte au fond. De chaque côté de la porte, au fond, des vitrages coloriés. A droite, une porte conduisant dans l'intérieur de l'appartement. A gauche, une croisée avec balcon. Au premier plan, à droite, une table garnie. Meubles de l'époque.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, *puis* MATHIEU BALLARD.

Au lever du rideau, on entend des huées et des clameurs dans la rue.

MATHIEU BALLARD, *à la cantonnade.*

Polissons! (*Il entre en scène; nouvelles clameurs. Il va à la fenêtre de gauche.*) Vous tairez-vous et me laisserez-vous en repos?

MARGUERITE.

Après qui donc en avez-vous, monsieur le conseiller?

MATHIEU BALLARD.

Eh! ce sont ces mauvais drôles de la confrérie des Fous, qui parcourent, je ne sais à quel propos, les rues de Dijon, aboyant comme des chiens hargneux après les passans, ainsi qu'ils ont fait le jour de mon mariage.. vous vous en souvenez, car voilà que vous riez aussi... Par ma foi, monseigneur le cardinal de Richelieu, qui touche à toutes nos vieilles institutions, devrait plutôt nous débarrasser de celle-ci qui est un scandale... J'ai rencontré leur bande tout-à-l'heure, au coin de la place de la Poissonnerie, comme ils sortaient du jeu de paume... Ils se sont mis à mes trousses et m'ont forcé de me réfugier ici, chez le conseiller Gairard. Ce n'est pas l'embarras, j'y devais venir dans la journée; j'avance ma visite de quelques heures, voilà tout. On devait, je crois, recevoir des nouvelles de madame Gairard; en est-il arrivé?

MARGUERITE.

Oui, de bien alarmantes.

MATHIEU BALLARD.

Je voudrais qu'elle fût de retour à Dijon pour lui donner mes soins. Sa santé était déjà bien affaiblie avant son départ Le conseiller est-il chez lui?

MARGUERITE.

Il est enfermé seul.

MATHIEU BALLARD.

Je passe dans son appartement. Au revoir, ma belle enfant.

Il entre dans la chambre à droite.

SCÈNE II.

MARGUERITE, *seule.*

Moi aussi, je suis inquiète... ses dernières lettres étaient si tristes!... Madame Gairard m'aimait, et je suis rentrée ici pour lui donner de nouveau mes soins, s'il en est temps encore.

SCÈNE III.

MARGUERITE; CANDOLAS, *paraissant à la fenêtre de gauche; il est masqué et porte l'habit de la confrérie des Fous, jaune, vert et rouge; il tient une marotte et un petit drapeau sur lequel est écrite cette devise :* STULTORUM INFINITUS EST NUMERUS..

CANDOLAS, *apercevant Marguerite.*

La voilà. (*Il se retourne et parlant par la fenêtre.*) Allez toujours, vous autres, je vous rejoindrai plus tard. (*Au bruit que fait Candolas, Marguerite effrayée s'est retournée; elle laisse échapper un cri et veut s'enfuir, Candolas l'arrête par le bras.*) Un instant, ma belle enfant.

MARGUERITE.

Que voulez-vous?

CANDOLAS.

Un baiser.

MARGUERITE.

Laissez-moi, vous me faites peur.

CANDOLAS.

Avec cette voix et ce visage d'emprunt... mais ainsi...

Il ôte son masque.

MARGUERITE.

Ah! (*Il l'embrasse.*) C'est mal à vous, Candolas, de profiter d'un moment de surprise.

CANDOLAS.

C'est bien à vous, Marguerite, d'être une fille sage et fidèle à son amoureux.

MARGUERITE.

Oui, vous savez que je vous aime malheureusement.

CANDOLAS.

Malheureusement!

MARGUERITE

C'est peut-être un bonheur pour moi que notre mariage ait été différé, à cause de ce procès d'où dépend ma petite fortune, et dont monsieur le conseiller Gairard est rapporteur.

CANDOLAS.

Un bonheur!

MARGUERITE.

Je vous ai laissé lire dans mon cœur; je vous ai avoué que l'amitié qui m'unit à vous depuis mon enfance, depuis l'époque où mon oncle, qui vous avait élevé, me recueillit moi, pauvre orpheline, je vous ai avoué que cette amitié était devenue de l'amour.

CANDOLAS.

Ne vous ai-je pas promis que vous seriez ma femme?

MARGUERITE.

Oui, mais en attendant que faites-vous pour me plaire?

CANDOLAS.

J'arrive ici par escalade, dans l'espoir de vous trouver.

MARGUERITE.

Vous êtes-vous corrigé de quelques défauts?

CANDOLAS.

Non. Mais, franchement, je ne m'en connais pas. Je sais bien tout ce qu'on peut dire de moi, le doyen des écoliers de l'université de Dijon... C'est vrai, j'ai déjà vu passer devant moi quatre générations d'étudians, et l'année dernière, j'ai subi mon premier examen devant trois jeunes professeurs, autrefois mes camarades, qui m'ont refusé tous trois, l'un par rancune de l'argent que je lui ai gagné au jeu, l'autre pour se venger d'un soufflet qu'il ne m'a pas rendu, et le troisième d'une botte à fond que je lui ai poussée à la suite d'une querelle... Mais, bah! que m'importe la science, à moi, enfant perdu, qui n'ai jamais connu ni

père ni mère ; à moi, élevé par votre oncle moyennant une somme annuelle, qui payait ses soins et qui suffit maintenant à mes dépenses !... Je n'ambitionne pas une origine glorieuse, je ne demande pas à quitter les rangs du peuple, dont j'ai les vertus, la franchise, le courage, la force... Mais j'ai souvent pensé, Marguerite, que j'avais du sang noble dans les veines... D'abord, si je ne consultais que mon aversion pour l'étude et mon goût pour le plaisir, il n'y aurait pas à en douter ! Mais parfois aussi je me suis surpris à croire que cette activité fougueuse grandirait avec l'occasion ; que devant un péril à faire reculer les plus braves, devant une injustice à réparer, un crime à punir, l'écolier frivole et turbulent, le chanteur de sérénades, disparaîtrait pour faire place à l'homme. C'est un rêve, sans doute, et je ne crains ni ne désire qu'il se réalise. Aimons-nous, Marguerite : le temps d'être sérieux viendra assez vite, s'il doit venir jamais.

MARGUERITE.

D'où arrivez-vous après une absence de près de trois semaines, sous ce costume, et courant avec les plus mauvais sujets de la ville?

CANDOLAS.

Laissez-moi vous répondre par ordre et méthodiquement, ma jolie prêcheuse. D'abord, vous voyez en moi une façon d'ambassadeur. Oui, mon enfant, la vénérable association des Fous de Dijon, devait, pour une circonstance grave, choisir parmi ses membres le compagnon le plus joyeux, payant le mieux du langage et de la mine, et j'ai eu l'honneur d'être choisi à l'unanimité, moins deux voix, celle d'un boiteux et d'un bègue qui s'étaient donné la préférence. On m'a député auprès de son altesse royale monseigneur le prince de Condé, premier prince du sang, lequel m'a paru, sur l'échantillon, enchanté des mérites de la confrérie, et même il m'a regardé d'une façon particulière : il m'a touché dans la main et m'a dit avec une grâce charmante : Au revoir ! En effet, il désirait connaître les statuts de notre société, que je lui ai expliqués, et à son premier voyage à Dijon, il se fera recevoir... Je passe au second point. Arrivé hier au soir, j'ai pris aujourd'hui ce costume, parce qu'aujourd'hui l'ancien marchand, le vieux et riche Burdéus se marie, et que, selon l'usage, je dois annoncer son mariage à la ville.

MARGUERITE.

Une belle institution que la vôtre, en vérité!... et le noble passe-temps que celui de parcourir les rues pour faire du bruit et du scandale ! Vous vous attirerez un jour quelque méchante affaire.

CANDOLAS.

Bah ! est-ce qu'on n'a pas au côté des armes, dont on sait se servir ? Cet habit a des priviléges... mais non l'impunité... Je n'en voudrais pas... Chacun peut me deviner sous mon masque et, la pièce terminée, me frapper sur l'épaule et me dire : Candolas, mon beau-fils, votre brette est-elle aussi bien affilée que votre langue ? Venez me l'apprendre.

MARGUERITE.

Mon Dieu ! c'est justement là ce qui m'effraie... vous m'aviez promis...

CANDOLAS.

De ne plus me battre, et j'ai tenu parole, personne ne m'ayant cherché querelle.

MARGUERITE.

Oui, plaisantez, riez... et laissez-moi mourir d'inquiétude... fou que vous êtes.

CANDOLAS

Sage au contraire ! Est-ce folie de se divertir, d'aimer le plaisir qui vous sourit partout et vient vous chercher ? Folie d'aimer les aventures, les rencontres de nuit, les coups d'épée au soleil ou dans l'ombre, quand on est alerte, brave, heureux comme je le suis, amoureux... comme je le serai toujours ! Fou ? parce que je ris de la sottise et du vice, parce que je porte un masque et un habit couleur d'arc-en-ciel ?... Qui donc est plus sage que moi ?... Le vieillard qui se croirait insensé s'il confiait sa bourse à un voleur, et qui remet à une jeune femme l'honneur de sa barbe grise et de son chef branlant? Le courtisan qui rend aux petits le coup de pied qu'il reçoit de son maître ? Le tuteur qui dépouille son pupille? Le juge qui trafique de la loi ? et tant d'autres, hypocrites, lâches, prodigues, avares, cœurs gâtés, esprits de travers, pétris de faiblesses, de désirs, de contradictions, et dont la conscience chatoie au reflet des passions, comme ce pourpoint au soleil ? Ce qu'ils cachent, nous le montrons Les bigarrures qu'ils ont dans l'âme, nous les portons sur le dos. Pour dire en temps et lieu la vérité, amère à tous, nous faisons ouvertement profession de folie. Le bonnet de fou est un diadème, et la marotte un sceptre dans nos mains. Mariages bizarres, enlèvemens, vols impunis, assassinats ténébreux, tout nous appartient. Esclaves la veille, nous sommes rois le lendemain, pour quelques heures, rois par notre esprit et la perversité des autres, et du haut de nos tréteaux improvisés, le client met le pied sur la gorge à son avocat, le marchand dénonce le grand seigneur qui a oublié de le payer, l'écolier donne des férules à son professeur. C'est la justice du peuple et la bonne ! égale pour tous, bien rendue, jamais vendue, et répondant à ses risques et périls de ses accusations et de ses arrêts*. Donc Burdéus se marie : sa future est d'origine portugaise, je crois ?... elle se nomme dona Séraphine Tellez pupille du conseiller Gairard ?

MARGUERITE.

Oui.

CANDOLAS.

Jeune ?

MARGUERITE.

Vingt et un ans.

* Candolas, Marguerite.

CANDOLAS.

Brune?

MARGUERITE.

De beaux cheveux noirs.

CANDOLAS.

L'œil plein de flamme? les dents blanches? la peau veloutée?

MARGUERITE.

Avec quel feu vous en parlez!

CANDOLAS.

Je ne la connais pas.

MARGUERITE.

Vous faites son portrait.

CANDOLAS.

C'est d'instinct.

MARGUERITE.

Et d'où vous vient cette curiosité?

CANDOLAS.

On célèbre aujourd'hui le mariage de Burdéus, et je suis chargé, avec quelques autres camarades, d'adresser le compliment d'usage à la mariée. Je prends des renseignemens auprès de vous qui habitez cette maison depuis quelque temps. Cette Portugaise est donc bien belle?

MARGUERITE.

Oh! oui!

CANDOLAS.

On ne la rencontre nulle part; le conseiller la cache comme un trésor. Je ne veux pas vous tromper, Marguerite, j'ai cherché à la voir: avant mon départ, j'ai passé et repassé devant les fenêtres, lentement, le nez en l'air, et fredonnant pour attirer son attention. J'ai aperçu quelquefois comme une ombre qui se dessinait derrière les rideaux toujours abaissés... Voilà tout. Pourquoi donc Gairard la tient-il ainsi prisonnière?

MARGUERITE.

Le conseiller est un homme grave, de mœurs sévères; il a dû veiller avec soin sur elle... c'est un dépôt qu'il a reçu...

CANDOLAS.

Des mains d'un de ses amis mourant, le seigneur Fernand Tellez, un gentilhomme portugais, qui lui a imposé la condition de la marier quand elle aurait atteint sa vingt-unième année; toute la ville sait cela.

MARGUERITE.

Depuis le séjour de dona Séraphine, il y a trois ans, cette maison est bien changée. J'y venais déjà autrefois, parce que mon oncle connaissait le conseiller, et parce que madame Gairard m'avait prise en amitié... Lorsque ce gentilhomme, d'une illustre famille, dit on, mais persécuté dans son pays, arriva ici, la femme du conseiller venait de quitter Dijon; des affaires, des intérêts de famille l'avaient appelée dans une autre partie de la France, et l'y retinrent pendant plus d'un an. Dans cet intervalle, Fernand Tellez mourut, laissant sa fille à son ami. Madame Gairard revint. Ce qui se passa entre elle et dona Séraphine, s'il y eut des querelles, je l'ignore... Mais la femme du conseiller partit de nouveau... De ce moment, comme je vous l'ai dit, tout changea, tout devint triste, sombre, silencieux. Claude Gairard se renferma dans son cabinet; il y passait, dit-on, les nuits à travailler. Les amis qu'il voyait autrefois s'éloignèrent peu à peu, et la seule personne étrangère qui fut reçue ici est un italien nommé Esbaldi, que le conseiller avait d'abord recueilli par charité, et qui est devenu son secrétaire.

CANDOLAS.

C'est assez singulier, en effet.

MARGUERITE.

Il y a bien d'autres mystères... un an ou quinze mois après, le fils unique de Gairard, Urbain..

CANDOLAS.

Je l'ai connu à l'université, il promettait de devenir un joyeux compagnon; puis, tout-à-coup, il est tombé dans la dévotion et s'est fait prêtre.

MARGUERITE.

Malgré les prières de son père, il a quitté cette maison, et il n'y revient que par intervalles.

CANDOLAS.

Et dona Séraphine vous a-t-elle fait quelques confidences?

MARGUERITE.

Non; et je n'ai même jamais cherché à l'interroger.

CANDOLAS.

Pourquoi?

MARGUERITE.

Je ne sais. Séraphine est belle, aussi belle que je voudrais l'être, Candolas, pour ne jamais perdre votre amour, et pourtant, si je lui ressemblais, peut-être m'aimeriez-vous moins. C'est une étrange personne; il y a sur son visage pâle une expression de tristesse indéfinissable qui me glace et me fait peur; tout ce qui l'environne lui est indifférent; on dirait qu'elle existe, par le regret ou par l'espérance, dans un monde inconnu. Je l'ai vue des heures entières, muette, immobile, le regard fixe; il fallait la réveiller comme d'un rêve et l'arracher à des pensées que j'ignore, mais que sans les connaître, j'aime mieux ne pas avoir. Ah! l'amour d'une telle femme doit porter malheur!

CANDOLAS.

En vérité, c'est un portrait de fantaisie que vous venez d'esquisser, Marguerite*; ceci me confirme dans l'idée que j'ai toujours eue. Il y a quelque secret dans l'air, un mystère qui bourdonne autour de cette maison. Un mot encore : Burdéus est amoureux?

MARGUERITE.

Je le crois.

CANDOLAS.

Et Séraphine, l'aime-t-elle?

MARGUERITE.

Sans doute, puisqu'elle l'épouse.

* Marguerite, Candolas.

CANDOLAS.

Ce n'est pas une raison.

MARGUERITE.

Est-ce qu'il y a des exemples de gens qui s'épousent sans s'aimer?

CANDOLAS.

Oui, certes; comme aussi de gens qui ne s'aiment plus après s'être épousés... mais nous...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MATHIEU BALLARD, *sortant de la chambre à droite.*

CANDOLAS, *à part.*

Le docteur!

Il va pour reprendre son masque.

MATHIEU BALLARD, *qui l'a reconnu.*

Ce mauvais garnement ici!... Oh! si tu remets ton masque pour m'injurier, je t'en dispense, je sais qui tu es... tu te nommes Candolas.

CANDOLAS, *passant entre Marguerite et le Docteur.*

C'est donc à visage découvert que je saluerai l'illustrissime et savantissime Mathieu Balard.

MATHIEU BALLARD, *à Marguerite.*

Que fait ce drôle dans cette maison?

CANDOLAS.

Ce qu'il lui plaît d'y faire, docteur; il y a place pour tous deux. Nous ne sommes pas rivaux, j'espère.

MATHIEU BALLARD, *à Marguerite.*

On dit qu'il vous courtise, mon enfant. Méfiez-vous de lui... une tête à l'évent... tous les défauts... joueur...

CANDOLAS.

Perdant gaiement.

MATHIEU BALLARD.

Toujours en querelle.

CANDOLAS.

Avec les sots.

MATHIEU BALLARD.

Débauché... amoureux de toutes les femmes...

CANDOLAS.

Et aimé. Comment se porte la vôtre?

MATHIEU BALLARD.

Voyez s'il aura le dernier!

MARGUERITE.

Candolas, finissez! Voici le fils du conseiller.

SCÈNE V.

LES MÊMES, URBAIN.

URBAIN.

Bonjour, Marguerite. Bonjour, docteur. (*Il salue de la main Candolas.*) Vous venez de voir mon père?

MATHIEU BALLARD.

Je l'ai quitté au moment où Pierre Burdéus entrait chez lui. Combien je regrette que votre mère ne soit pas ici pour ce mariage!

URBAIN.

Elle devrait être de retour, et je crains...

Il l'emmène à gauche de la scène et ils parlent bas; pendant ce temps, Candolas est remonté jusqu'aux vitrages de droite et regarde. Marguerite se retourne et l'aperçoit.

MARGUERITE, *s'approchant de lui.*

Que faites-vous là?

CANDOLAS.

Est-ce dona Séraphine qui est à cette fenêtre?

MARGUERITE.

C'est elle.

CANDOLAS.

Elle va se retourner et regarder de ce côté.

MARGUERITE.

En effet... mais... (*Elle le fait reculer et ferme le vitrage.*) Et je vous défends d'ouvrir cette fenêtre, si vous m'aimez.

CANDOLAS.

Méchante! j'obéirai.

Ils redescendent la scène.

MATHIEU BALLARD, *à Urbain.*

N'allez-vous pas retrouver votre père?

URBAIN.

Non... je l'attendrai ici.

MARGUERITE, *à Urbain.*

Je vous quitte... Monsieur le conseiller m'a chargée de quelques soins... Au revoir, Candolas, au revoir.

Elle sort par le fond.

SCÈNE VI.

CANDOLAS, MATHIEU BALLARD, URBAIN.

URBAIN.

Que je ne vous retienne pas, docteur, vos soins peuvent être utiles ailleurs qu'ici.

MATHIEU BALLARD.

Adieu donc; chassez ces craintes... du courage! vous reverrez bientôt votre mère.

URBAIN.

J'ai appris à me résigner aux volontés du ciel.

Il lui donne la main; puis il va s'asseoir à droite. Mathieu Ballard remonte par la porte du fond.

CANDOLAS, *à Ballard.*

Vous plaît-il que je vous serve d'escorte, docteur? (*Mathieu Ballard passe devant lui sans rien répondre.*) Mes compliments à madame Ballard, je vous prie.

Mathieu Ballard sort.

SCÈNE VII.

CANDOLAS, URBAIN.

CANDOLAS, *à part.*

Ce que m'a dit Marguerite m'intrigue... si je pouvais apprendre quelque chose de lui!

URBAIN, *voyant Candolas.*

Vous êtes resté?

CANDOLAS.

Vous avez l'air si triste, si abattu!... Vous détournez la tête... Est-ce mon costume qui vous scandalise? Cependant, notre profane institution a des rapports avec vous... l'Église la sanctifie; chaque année, la veille de notre marche solennelle dans les rues de Dijon, nous faisons dire une messe aux Augustins, et c'est peut-être vous qui bénirez notre étendard aux jours gras prochains.

URBAIN, *se levant.*

Je me soumettrai à cet usage s'il le faut.

CANDOLAS.

Quel changement!

URBAIN.

Il vous étonne?

CANDOLAS.

Moi et bien d'autres. L'ambition peut-être?... Sous le règne d'un cardinal ministre, l'habit que vous portez peut devenir la livrée des honneurs.

URBAIN.

Je n'ai désiré aucune distinction. Simple prêtre de l'église des Augustins, je ne chercherai pas à m'élever, à sortir de mon obscurité, j'y vivrai et j'y mourrai.

CANDOLAS.

C'est donc quelque chagrin profond?

URBAIN.

Quel que soit le motif qui m'ait décidé, je ne l'ai dit à personne.

CANDOLAS.

Quoi! votre père même ignore...

URBAIN, *vivement.*

Mon père!... oui.

CANDOLAS.

C'est étrange.

URBAIN.

Il vous arrivera peut-être un jour, Candolas, une pensée soudaine, quelque avertissement d'en haut, qui vous saisira au milieu de votre vie folle et dissipée, et vous montrera à nu le néant de vos plaisirs.

CANDOLAS.

Il ne faut jurer de rien. Mais si jamais je deviens dévot, sur ma foi, je l'irai dire à Rome.

URBAIN.

Quelqu'un!... c'est mon père avec Burdéus

CANDOLAS.

Et la mariée?

URBAIN.

Oui.

CANDOLAS, *à part.*

J'aurais pourtant bien envie de la voir... Allons, allons! j'ai promis à Marguerite... d'ailleurs, je reviendrai.

Il prend son masque, son drapeau et sa marotte.

UNE VOIX, *dans la rue, sous la fenêtre à gauche.*

Eh bien, Candolas, viens-tu?

CANDOLAS.

Me voici. Je sors par où je suis entré.

Il monte sur la fenêtre au moment où la porte de droite s'ouvre, et saute dans la rue.

SCÈNE VIII.

URBAIN, BURDÉUS, GAIRARD, SÉRAPHINE, ANSELME, *au fond, tenant un coffret.*

GAIRARD, *à Urbain qui passe près de lui.*

Ah! c'est vous, mon fils! je vous remercie d'être venu. (*Il lui prend la main.*) Je suis resté si long-temps sans vous voir!...

On entend des cris dans la rue; Séraphine s'approche de la fenêtre.

BURDÉUS, *allant prendre par la main Séraphine.*

Ne vous exposez pas aux regards de ces fous. (*Il la ramène sur le devant de la scène. Bas à Gairard en la regardant.*) Elle est plus belle que jamais!

GAIRARD, *d'un ton contraint.*

Oui.

BURDÉUS, *de même.*

Mais toujours triste... (*Haut à Séraphine.*) Qu'avez-vous, ma charmante fiancée? nous trouverons bien le moyen de vous égayer et de ramener le sourire sur vos lèvres. Vous m'apportez en dot votre jeunesse, votre beauté, et les titres de noblesse de la maison Tellez dont vous êtes la seule descendante... Moi, de mon côté, j'ai de l'or, beaucoup d'or... Ayez des fantaisies, je les satisferai... Anselme! (*Anselme s'approche et lui remet le coffret. Pendant qu'il l'ouvre, Burdéus dit en montrant Anselme.*) Un bon et loyal serviteur, qui vous sera dévoué comme à moi. Voici mon présent de noces... (*Il montre à Séraphine de riches colliers et des parures de diamans.*) Cela vaut cinquante mille livres... Ne voulez-vous pas les essayer?

SÉRAPHINE.

Non, merci.

URBAIN, *à part.*

Quelle froideur! et comme le visage de mon père est pâle!

GAIRARD, *à Burdéus.*

La richesse même de ce présent l'étonne peut-être et l'éblouit... Ne vous offensez pas de ce refus...

BURDÉUS.

Oh! comme elle voudra; je ne suis pas homme à m'inquiéter d'un caprice de jeune fille. (*Il remet l'écrin à Anselme qui se retire au fond.*) Monsieur le conseiller, vous avez fait rédiger tous les actes nécessaires et vous avez examiné les titres qui me mettent en possession de la noblesse?

GAIRARD.

Mon secrétaire vous les apporte.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ESBALDI, *tenant à la main des papiers.*

ESBALDI, *à Gairard.*

J'ai fini le travail que vous m'aviez confié; tout est prêt.

Il lui présente les papiers.

BURDÉUS, *vivement.*

Donnez. (*Il les prend.*) C'est un travail qui mérite sa récompense. (*Il lui tend une bourse. Esbaldi la repousse. Burdéus brusquement.*) Prenez donc.

Il jette la bourse sur la table.

ESBALDI, *à part.*

Toujours le même! orgueilleux et plein de mépris! il ne sait pas que la main qui recevrait ses bienfaits est celle d'un ennemi.

Il se retire un peu au fond.

BURDÉUS, *qui a jeté les yeux sur les papiers.*

Je vais donc posséder enfin ce que j'ai tant désiré! les titres et les honneurs de la maison de Tellez sont à moi!... Hier, je n'étais qu'un marchand enrichi, aujourd'hui, je suis noble! L'heure fixée pour la cérémonie approche... (*A Urbain.*) Est-ce vous qui bénirez cette union?

URBAIN.

Vous m'excuserez, monsieur; un autre vous prêtera son ministère.

Gairard, qui a été contraint pendant toute cette scène, regarde tour à tour Séraphine et Urbain dont les yeux ne le quittent pas; il présente le contrat à Burdéus qui passe auprès de la table de droite et signe.

BURDÉUS, *à Urbain.*

Vous êtes un des témoins.

URBAIN.

Dona Séraphine doit signer avant moi.

GAIRARD, *d'une voix sourde à Séraphine.*

Signez.

SÉRAPHINE, *après un moment d'hésitation.*

Je refuse!

BURDÉUS.

Quoi!

URBAIN, *à part.*

Qu'entends-je!

GAIRARD.

Séraphine, signez!

BURDÉUS.

Qu'est-ce à dire, monsieur le conseiller? m'a-t-on amené jusqu'à ce point pour se jouer de moi? si je le croyais!...

GAIRARD.

Je suis aussi surpris que vous!

BURDÉUS.

Ne deviez-vous pas être certain de son obéissance?... Tout le monde ici autour de moi a un visage contraint... les seuls mots qu'on m'adresse sont des refus... et vous-même, il semblerait maintenant que vous regrettez la parole que vous m'avez donnée.

GAIRARD.

Moi!

BURDÉUS.

Vous, qui restez muet, interdit, comme si vous craigniez d'user de votre autorité sur elle!

GAIRARD.

Laissez-moi lui parler... de grâce, monsieur...

BURDÉUS.

On nous attend: hâtez-vous, ou je saurai le motif de ce refus et de l'affront qu'on me fait.

Il se retire au fond du théâtre avec Urbain.

GAIRARD, *à Séraphine, sur le devant de la scène.*

Séraphine, que m'aviez-vous promis?... ce matin encore, vous consentiez... Que s'est-il donc passé depuis?

SÉRAPHINE.

Que sais-je?

GAIRARD.

Mon sacrifice n'est-il pas égal au vôtre?... n'ai-je pas besoin de toute ma force pour imposer silence à mon cœur?... le bonheur n'était pas fait pour nous.

SÉRAPHINE, *à part.*

Si je pouvais parler!

GAIRARD.

Tant de regards qui nous observent... La ville entière qui sait que l'époque fixée par votre père mourant, pour votre mariage, est arrivée! Signez, par pitié pour moi... pour mon fils, qui ne sait pas, qui ne doit pas savoir ce qu'il m'en coûte... pour ma femme, qui revient sur l'avis de ce mariage, et qui mourrait de douleur s'il ne s'accomplissait...

SÉRAPHINE.

Ah! ne me parlez pas d'elle!

BURDÉUS, *s'avançant.*

Eh bien?

GAIRARD.

Séraphine!

SÉRAPHINE, *à Gairard.*

Que le châtiment retombe un jour sur vous comme sur moi! (*Elle s'avance vers la table et signe rapidement.*) Partons!

Burdéus l'emmène, Gairard serre la main de son fils et les suit.

SCÈNE X.

URBAIN, *seul, les regardant sortir.*

J'ai dû laisser s'accomplir ce mariage... Ma mère pourra rentrer dans cette maison. Pourquoi l'a-t-elle quittée autrefois? Pauvre mère! elle a deviné mes douleurs par les siennes. (*Il tire une lettre de son sein.*) Si je ne devais plus la revoir! Voici la dernière lettre que j'ai reçue d'elle. (*Lisant la lettre.*) « Mon cher Urbain, tu veux en » vain me consoler par la nouvelle de ce mariage. » Ne cherchons pas à nous tromper, mon fils; » n'oublie pas plus long-temps tes peines pour » celles de ta mère. Je sais pourquoi tu as fui la » maison paternelle. » Hélas! « Voilà le sort que » m'a fait cette étrangère : elle est entrée chez moi » pour briser tous les liens, pour séparer l'époux » de l'épouse, le père du fils! » Mais mon père! Dieu lui tiendra compte de ses remords, il ne voudra pas que les dernières paroles de cette lettre deviennent une prédiction!... (*Lisant.*) « A mon re» tour à Dijon, j'ai observé cette femme. Ne la » regrette pas, Urbain, elle n'était pas digne de toi. » Dieu a mis sur son visage des signes funestes et » dans ses regards le feu des passions qui dévorent » aujourd'hui l'infamie, le crime plus tard. C'est » la loi de ces natures ardentes que la corruption » a flétries de bonne heure. » (*Il laisse retomber la lettre et reste pensif quelque temps.*) Oui, moi aussi je l'ai observée; j'ai rappelé mes souvenirs depuis que j'ai forcé le calme à rentrer dans mon cœur. Celui qui croirait enchaîner la volonté de cette femme se tromperait; qui en voudrait faire une esclave deviendrait sa victime. Elle cède aujourd'hui, mais non par obéissance et par remords; elle cède pour lui échapper, car elle ne l'aime pas! Je l'ai vue plus d'une fois penchée à sa fenêtre, comme si, dans la foule qui passait devant elle, elle cherchait quelqu'un du regard... Il y a sous ce front qui ne rougit plus une pensée qu'elle n'avoue pas, dans les replis ténébreux de ce cœur une passion qu'on ignore. Ah! la beauté du corps que n'accompagne pas la beauté de l'âme est un présent fatal! et je me suis souvent demandé, en frappant ma poitrine au pied des autels, si l'esprit tentateur du mal n'avait pas revêtu cette forme d'ange pour le séduire et l'entraîner dans l'abîme! O mon père, s'il était vrai! Alors, je veillerai sur vous, moi, votre fils... moi et ma mère, car elle reviendra ici, elle vous pardonnera, et vous oublierez entre nous deux cette funeste passion! C'est lui! comme il est agité!

SCÈNE XI.

GAIRARD, *entrant sans voir son fils,* URBAIN.

GAIRARD.

Je n'ai pu rester avec eux, ce sacrifice est au-dessus de mes forces.

URBAIN, *à part, l'examinant.*

Comme il souffre!

GAIRARD.

Séraphine!... (*Voyant Urbain.*) Ah! vous êtes ici!...

Urbain va pour s'approcher de lui, Gairard voyant ce mouvement s'éloigne, Urbain s'arrête.

URBAIN.

Je me retire. La cérémonie est-elle achevée?

GAIRARD.

Oui, bientôt; ils me suivent. Je ne vous retiens pas.

URBAIN, *à part.*

Qu'il est à plaindre!

Il le regarde quelque temps et rentre lentement à droite.

SCÈNE XII.

GAIRARD, *seul, allant s'asseoir à gauche.*

Cette image est toujours devant mes yeux, cette même pensée est toujours là... Mais il le fallait! les soupçons qui commençaient à s'éveiller, ma maison devenue déserte, et le remords, tout m'y a forcé... Mais que j'aie au moins le courage de cette vertu tardive! qu'elle retrouve au moins la tranquillité sur mon visage, celle qui revient près de moi!... Séraphine!... (*Se levant.*) Si elle devait aimer cet homme! Oh! non, non, elle obéit comme moi à la nécessité; elle partira, et désormais. étrangers l'un à l'autre, nous serons malheureux tout deux en expiation de notre coupable égarement. Les voici!

SCÈNE XIII.

SÉRAPHINE, BURDÉUS, GAIRARD.

BURDÉUS.

Vous nous avez quittés bien brusquement, monsieur le conseiller, et tout le monde a été frappé de votre pâleur.

GAIRARD.

Oui, j'ai failli me trouver mal... la foule qui se pressait autour de nous dans l'église...

BURDÉUS.

Et un peu d'émotion... Demain toutes les formalités nécessaires pour me transmettre les titres de la maison de Tellez seront remplies... demain vous recevrez mes adieux.

SÉRAPHINE, *à part.*

Partir? quitter Dijon?

On entend du bruit au dehors.

BURDÉUS.

Qu'est-ce? On vous demande peut-être, monsieur le conseiller! Nous vous laissons.

On entend des voix parmi lesquelles on distingue celle de Candolas.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CANDOLAS, RENÉ, HENRI, ÉTIENNE, *en costume de fous, mais sans masque. Ils paraissent au fond Candolas se retourne vers eux et leur parle avant d'entrer.*

SÉRAPHINE, *à part.*

C'est lui * !

BURDÉUS, *à Séraphine.*

Laissez votre voile... je le veux... je n'ai jamais répété ce mot-là, et on ne prend pas de nouvelles habitudes à mon âge.

SÉRAPHINE, *à part.*

Il me traite déjà en esclave!... Ah! Burdéus! prenez garde! je briserai ma chaîne si vous la rendez trop lourde.

BURDÉUS, *se rapprochant d'elle et baissant son voile.*

Pour la dernière fois, apprenez à obéir. (*A Candolas et aux autres.*) Que voulez-vous?

CANDOLAS, *s'avançant.*

Suivant l'ancien usage, au nom de la vénérable *Mère-Folle*, et par lettres expédiées, paraphées et scellées par le *Griffon-Vert*, secrétaire de ses commandemens, nous, enfans de la folie, frères des fous de Valenciennes, cousins germains des lunatiques de Douai, nous sommes envoyés pour souhaiter le bonjour à l'illustre Burdéus, ici présent, et nous écoutant avec plaisir...

BURDÉUS.

Tu en as menti.

CANDOLAS.

Avec plaisir, comme cela se voit sur son beau visage...

LES TROIS AUTRES.

Avec plaisir...

CANDOLAS.

Et pour lui dire que son mariage réjouit toute la ville, comme aussi que la confrérie sera marraine de son premier-né.

* Gairard, Candolas, Burdéus, Séraphine, René, Henri et Étienne *un peu au fond du théâtre, entre Gairard et Candolas.*

BURDÉUS.

Avez-vous fini cette mascarade, mes drôles?

CANDOLAS, *se penchant pour voir Séraphine tandis que Burdéus l'en empêche : jeu de scène.*

Quand madame Vénus sortit du sein des ondes,
Laissant sur son beau coi flotter ses tresses blondes,
Le premier qui la vit en devint amoureux.
Nous en ferions autant, noble et charmante épouse,
Si ma main écartait cette gaze jalouse
Qui retient dans la nuit les éclairs de vos yeux.
Nous vous supplions donc.....

Il s'avance vers elle.

BURDÉUS, *l'arrêtant.*

Halte là, s'il vous plaît!

CANDOLAS.

Oh! oh! Vulcain se fâche!

Ils rient aux éclats.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, URBAIN *sortant de la chambre à droite, une lettre ouverte à la main, et s'élançant vers son père.*

URBAIN.

Quels sont ces cris de joie?

GAIRARD.

Mon fils! qu'y a-t-il?

URBAIN.

Ma pauvre mère!

GAIRARD.

Eh bien?

URBAIN, *lui donnant la lettre.*

Morte! En voici la nouvelle.

GAIRARD.

Morte!

URBAIN, *bas à Gairard.*

En pardonnant. (*Gairard tombe accablé sur un fauteuil.*) Mon père, je ne vous quitterai plus.

Les Fous se découvrent et se retirent silencieusement au fond du théâtre.

SÉRAPHINE.

Ah! fuyons!

GAIRARD, *regardant Séraphine que Burdéus emmène et que les fous laissent passer.*

Et je l'ai mariée!

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un autre salon chez le conseiller Gairard. Porte au fond. Portes à droite et à gauche. Table garnie à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

URBAIN *seul, assis et regardant du côté de la porte à gauche.*

Encore enfermé! c'est tous les jours ainsi! l'accès de son cabinet m'est interdit comme aux étrangers, pendant ces longues heures où, morne, immobile, il reste accablé sous le poids d'une douleur inconnue... O ma mère! vous qui êtes maintenant une sainte dans le ciel, vous m'avez dit : Urbain, tu as une grande tâche à remplir: tu veilleras sur ton père; et moi, je suis rentré

ici depuis six mois pour accomplir vos dernières volontés; mais il repousse mes consolations, il ignore ce que j'ai souffert, et ne veut pas comme moi demander à Dieu l'oubli de ses peines. Si ce n'est pas vous qu'il pleure en secret, ma mère, pardonnez-lui encore aujourd'hui comme vous lui pardonniez à votre dernière heure! Quelqu'un!

Il se lève et va ouvrir.

SCÈNE II.

MARGUERITE, URBAIN.

MARGUERITE.

C'est vous... excusez-moi, je me retire.

URBAIN.

Entrez, Marguerite, entrez; vous que ma pauvre mère aimait comme une fille vous serez toujours la bienvenue. Votre présence me repose de tant de chagrins que vous ignorez!

MARGUERITE.

Et pourtant, moi aussi je suis bien triste!... ne pourrai-je parler à monsieur le conseiller?

URBAIN.

Que lui voulez-vous?

MARGUERITE.

Je voudrais savoir si ce procès dont il est chargé, et d'où dépend ma fortune, sera bientôt terminé.

URBAIN

Hélas! depuis long-temps beaucoup d'affaires négligées...

MARGUERITE.

Il est donc bien chagrin toujours?... il regrette celle qui était si bonne et qui l'aimait tant!...

URBAIN.

Marguerite, ne parlons pas d'elle, mais de vous.

MARGUERITE.

Mon mariage a été suspendu jusqu'à la décision de ce procès. Candolas ne le voulait pas, moi, j'ai insisté. Mais maintenant, j'ai peur, oh! j'ai bien peur qu'il ne perde patience.

URBAIN.

Lui, ma pauvre enfant! qui peut vous faire croire...?

MARGUERITE.

Son absence. Autrefois je le voyais presque tous les jours à l'église des Augustins, devant Dieu!... et maintenant il lui arrive de rester une semaine entière sans me chercher; il me cache ses voyages hors de Dijon. Il y a quinze jours je l'ai vu en compagnie d'un jeune écolier: tous deux montaient dans un carrosse qui les a emportés rapidement. Tout ce mystère m'inquiète et m'afflige; il me délaisse... il m'oublie peut-être... Ah! si je le croyais, j'en mourrais de chagrin!

URBAIN.

Rassurez-vous, mon enfant; je le verrai bientôt... aujourd'hui peut-être.

MARGUERITE.

Est-il possible?

URBAIN.

C'est lui qui doit venir, au nom des écoliers réclamer auprès de mon père, contre le nouvel arrêt du parlement. Je lui parlerai de vous; soyez sans crainte: n'êtes-vous pas ma sœur? le ciel, en acceptant mon sacrifice, m'a laissé le droit de me choisir une famille.

UNE VOIX *chante au dehors:*

Toute science est folie,
Hormis celle de l'amour.

URBAIN.

Eh! mais, cette voix... c'est lui!

MARGUERITE, *courant vers le fond.*

Candolas!

SCÈNE III.

MARGUERITE, CANDOLAS, URBAIN.

CANDOLAS.

Marguerite!

MARGUERITE.

Vous êtes surpris, Candolas! ma présence vous inspire plus d'étonnement que de joie.

CANDOLAS.

Ah! ne le crois pas, Marguerite.

MARGUERITE.

Ces absences si longues, si fréquentes...

CANDOLAS.

Oh!... les affaires de l'université!...

MARGUERITE.

Ne dirait-on pas que monsieur gouverne l'état?

CANDOLAS.

Cette année je suis le roi des fous; j'ai plus de sujets que le cardinal.

MARGUERITE.

Mais, votre règne fini...

CANDOLAS.

Je t'appartiens.

MARGUERITE*.

Vous voyez, monsieur Urbain, une parole de lui suffit pour me consoler; mais quand il n'est plus là...

CANDOLAS.

J'y serai toujours, une fois mariés.

MARGUERITE, *à Urbain.*

Tâchez donc que mon procès finisse. (*A Candolas.*) Je vous laisse à vos affaires, monsieur l'ambassadeur de l'université.

* Candolas, Marguerite, Urbain.

CANDOLAS.

Un baiser au moins.

MARGUERITE.

Vous viendrez le chercher.

Elle sort.

SCÈNE IV.

URBAIN, CANDOLAS.

CANDOLAS.

Charmante fille!

URBAIN.

Et vous faites couler ses larmes!

CANDOLAS.

Ah! je donnerais ma vie pour lui épargner un chagrin! et quand je réfléchis de sang-froid, je suis furieux contre moi-même... mais comment faire? comment résister à la séduction la plus enivrante, à moins d'être un saint comme vous? et encore, s'il vous tombait du ciel une aventure mystérieuse, promettant à la fois mille plaisirs et mille dangers inconnus!... Si ce n'était pas vous, je vous conterais ce qui m'est arrivé.

URBAIN.

Il y a en effet des récits que je ne dois pas entendre.

CANDOLAS.

C'est juste. (*A part.*) Il craint la tentation. (*Haut.*) Allons, je ne parlerai que de ce qui m'amène. L'université réclame pour ses priviléges : quel est ce nouvel arrêt du parlement qui enjoint aux écoliers de ne plus porter des armes? Ne faut-il pas se défendre contre les tire-laines et les voleurs de nuit? Et quand on va, le soir, à certains rendez-vous, comme moi... bon! voilà que je retombe encore dans mon aventure... Ma foi! écoutez-la, il faut que je la raconte à quelqu'un, et par état vous êtes indulgent et discret.

URBAIN.

Je vous écoute... pour vous donner des conseils.

CANDOLAS.

Soit. Il y a deux mois, je me trouvais à la chute du jour dans une rue écartée d'un faubourg de Dijon; un jeune écolier m'aborda, il était masqué et me dit à l'oreille : Suivez-moi. Je voulus l'interroger, mais il posa le doigt sur sa bouche en signe de mystère, et m'indiqua de l'autre main la porte de la ville. L'invitation me parut piquante; j'avais mes armes, et je suivis mon guide; un carrosse l'attendait à quelque distance; il me fit signe d'y monter; mais, au lieu de s'asseoir à mes côtés, il se plaça en face de moi dans une attitude respectueuse. A sa taille, à la forme de ses mains, je devinai bientôt que le prétendu écolier était une femme, jolie ou laide, jeune ou vieille, je ne sais, car elle refusa toujours par signes d'ôter son masque ou de dire une parole. Nous arrivâmes sans que je pusse savoir quel chemin nous avions suivi, sur le bord d'un lac où une barque nous attendait; je m'y élançai le premier, et bientôt nous mîmes pied à terre dans la cour solitaire d'un vieux château... Il y avait de quoi réfléchir, si je n'avais pas été brave... ma conductrice me prit par la main, m'introduisit dans une chambre et disparut. Mais là nouveau sujet d'étonnement : je vis une jeune femme d'une beauté merveilleuse, et dont les yeux se fixaient sur moi avec trouble et amour... que vous dirai-je? je me crus le jouet d'un rêve ou d'un enchantement, et j'oubliai tout pour cette apparition, jusqu'au moment où, ramené à Dijon avec les mêmes précautions et le même mystère, je revis et le faubourg, et mes amis de la veille, et Marguerite...

URBAIN.

Marguerite!

CANDOLAS.

Ah! qu'elle ignore toujours une folie passagère et qui n'a pas changé mon cœur! Oui, cela doit vous sembler étrange, et pourtant c'est la vérité! ces deux sentimens-là ne se ressemblent pas... l'un remplit mon âme d'une joie douce et calme, c'est une affection pure comme Marguerite qui l'a inspirée... l'autre m'agite, me trouble, exalte mes sens et ma tête; c'est une fièvre, une sorte de délire dont je m'indigne au réveil... Vous vous détournez... vous me trouvez bien coupable... vous ignorez les passions...

URBAIN.

Moi!

CANDOLAS.

Que voulez-vous? j'ai beau résister de tous mes efforts...

URBAIN.

Tais-toi, et cesse de te vanter de quelques stériles regrets... Quand tu auras passé les jours et les nuits à prier et à gémir, quand tu auras lutté dans la solitude contre l'esprit du mal; quand ton visage, pâli par les veilles, flétri par les larmes, portera l'empreinte de tes souffrances, alors tu pourras parler de tes efforts.

CANDOLAS.

Quel langage! quoi! vous aussi vous auriez souffert!...

URBAIN.

Laissons cela; je n'aurai pas l'orgueil de me proposer pour exemple.

CANDOLAS.

Eh! mon Dieu! je renoncerais sur-le-champ à ces folles aventures, si ce n'était le mystère qui les accompagne... car cette beauté qui m'accueille avec tant d'amour, je ne la connais pas.

URBAIN.

Comment?

CANDOLAS.

Voilà ce qu'il y a de piquant! je ne sais ni son nom ni sa condition; je ne connais d'elle que sa

beauté et sa tendresse jalouse qui tient de l'adoration. Le messager mystérieux qu'elle m'envoie ne me dit pas un mot ; il sait me suivre et me trouver partout, il se présente à moi comme une apparition, le doigt sur la bouche, et je suis averti. Voyageant toujours dans l'obscurité, je n'ai jamais pu m'orienter de manière à reconnaître mon chemin.

URBAIN.

Et vous ne songez pas aux dangers ?

CANDOLAS.

Des dangers ! tant mieux ! je voudrais quelque éclat, quelque bonne bataille... plutôt que ces détours qui me fatiguent... J'ai, de par le monde, quelque obstacle contre lequel je ne serais pas fâché de me heurter. C'est le sujet d'un quatrain que j'ai composé et qu'en partant la dernière fois j'ai laissé sur sa table, car je suis poète aussi :

Maudit soit le jaloux qui vous tient sous ses lois
Et de notre bonheur dérange l'équilibre !
Il faut que l'amour seul sur nos cœurs ait des droits,
Et pour me rendre esclave il doit vous rendre libre.

URBAIN.

Libre ! qu'osez-vous dire ?

CANDOLAS.

C'est pour la rime ; au reste, j'ignore si c'est un mari ou un tuteur ; mais, d'après quelques paroles qui lui sont échappées, je sais qu'il y a un personnage fort gênant qui vient de temps en temps à Dijon pour ses affaires, et ces jours-là...

SCÈNE V.

CANDOLAS, BURDÉUS, URBAIN.

BURDÉUS, *en entrant, au domestique.*

Parbleu ! vous me connaissez bien ! je ne suis pas un étranger dans cette maison... (*A Urbain.*) Serviteur...

URBAIN.

Burdéus !

BURDÉUS.

Le marquis de Tellez, qui vient à Dijon pour terminer quelques affaires. Suivant ma coutume, je commence par descendre chez l'ancien tuteur de ma femme. On m'a dit que le conseiller était enfermé et qu'il ne recevait personne.

URBAIN.

Il est vrai. Si pourtant vous insistez pour le voir...

BURDÉUS.

Non, maintenant je ne veux pas le déranger... j'ai à causer longuement avec lui... sur un certain sujet qui peut-être ne lui plaira guère.

URBAIN.

Comment ?

BURDÉUS.

Je reviendrai quand j'aurai fait mes courses en ville ; en attendant, veuillez lui remettre ce paquet qui contient les titres de Séraphine à l'héritage de son père.

URBAIN.

Il est cacheté ?

BURDÉUS

Oui, c'est Séraphine elle-même qui a mis ces pièces en ordre et qui les a scellées de ses armes. (*Urbain va poser le paquet sur la table à droite. Burdéus se trouve en face de Candolas, et l'aperçoit.*) Ah ! ah ! c'est vous, mon jeune camarade...

CANDOLAS.

De la confrérie des Fous. Monsieur le marquis me fait l'honneur de me reconnaître...

BURDÉUS.

Parbleu ! le jour de mon mariage vous m'avez débité un assez sot épithalame !

CANDOLAS.

Je vous en félicite ; quand le compliment n'est pas sot, c'est le mari qui l'est. Vous avez quitté Dijon le lendemain de votre mariage, monsieur le marquis...

BURDÉUS.

Oui.

CANDOLAS.

Et vous vous êtes retiré... ?

BURDÉUS.

Où il m'a fait plaisir d'aller. Serviteur.

CANDOLAS.

Je vous donne rendez-vous, dans un mois, à la fête des fous.

URBAIN.

Dirai-je à mon père que, suivant votre usage, vous acceptez son hospitalité pour cette nuit ?

BURDÉUS.

C'est selon la réponse qu'il me fera... En tous cas, il est probable que ce sera la dernière fois. Je serai bientôt de retour. Mais plus de valets qui me défendent la porte.

URBAIN, *à part.*

Que veut-il dire ? Ah ! je tremble toujours...

SCÈNE VI.

URBAIN, CANDOLAS.

CANDOLAS, *saluant Burdéus qui sort.*

Monsieur le marquis... toujours aussi aimable Le charmant mari ! je suis fâché de l'avoir perdu de vue... il eût servi comme le docteur Mathieu Ballard à nous tenir en verve toute l'année.

URBAIN.

Voici mon père.

CANDOLAS.

Comme il est pâle ! je ne l'aurais pas reconnu, depuis six mois que je ne l'ai vu !

URBAIN.

Ne lui parlez pas, d'abord.

SCÈNE VII.

GAIRARD, URBAIN, CANDOLAS.

Gairard vient de la porte à gauche, il entre en chancelant et en regardant autour de lui.

GAIRARD.

Où est-il ?

URBAIN, *qui est allé au-devant de lui.*

Mon père, vous chancelez : prenez mon bras.

GAIRARD.

Non ! laissez-moi. Où donc est-il ?

URBAIN.

Qui ?

GAIRARD.

Cet homme... j'ai cru l'entendre.

URBAIN.

Burdéus ?

GAIRARD.

Oui, Burdéus.

URBAIN, *à part.*

Ce nom le fait toujours tressaillir.

GAIRARD.

J'ai fait préparer son appartement... je l'attendais.

URBAIN, *lui montrant le paquet apporté par Burdéus.*

Voici, sur cette table, des papiers qu'il vous prie d'examiner.

GAIRARD.

Esbaldi, mon secrétaire, n'est pas rentré ?

URBAIN.

Pas encore ?

GAIRARD, *à part.*

Comme il tarde !

Il s'assied à gauche.

URBAIN.

Mais voici un jeune écolier qui vient, au nom de ses amis, vous présenter requête contre le dernier arrêt du parlement. (*Candolas fait un profond salut à Gairard, qui ne le regarde pas.*) Il ne m'écoute pas.

CANDOLAS.

N'importe ; je suis ambassadeur, mes camarades m'attendent, et pour l'acquit de ma conscience, je vais toujours débiter ma harangue. (*Il déroule un parchemin et lit.*) « Au nom de la » très-illustre et très-ancienne communauté des » écoliers de l'université de Dijon, tous confrères » en doctes travaux de théologie, liturgie, chi- » rurgie, astrologie... » (*Pendant ce début, Gairard est resté absorbé dans une sombre rêverie. Urbain, appuyé sur son fauteuil, l'examine attentivement. La porte du fond s'est ouverte doucement; un écolier masqué paraît sur le seuil. Candolas, s'interrompant.*) Voici déjà quelqu'un des nôtres qui s'impatiente. (*L'écolier masqué pose un doigt sur sa bouche et de l'autre main lui fait signe de le suivre.*) Mon messager mystérieux. (*L'écolier fait encore un signe à Candolas.*) Encore !...(*S'approchant d'Urbain et lui montrant Gairard.*) Vous aviez raison : il est trop absorbé pour m'entendre... une autrefois j'achèverai ma harangue.

GAIRARD, *à lui-même.*

Séraphine !

CANDOLAS.

Que dit-il ?

URBAIN.

Rien... Sortez, sortez vite.

CANDOLAS.

A demain !... Ah ! pour le coup, beau page, je connaîtrai celle qui t'envoie.

Il sort.

SCÈNE VIII.

GAIRARD, URBAIN.

URBAIN, *à part.*

Si un autre que moi l'eût entendu !... (*Haut.*) Mon père...

GAIRARD.

Vous êtes là !

URBAIN.

Votre état semble exiger des soins...

GAIRARD.

J'ai congédié le docteur.

URBAIN

Mais peut-être quelques douces paroles...

GAIRARD.

Oui, vous vous vantez d'avoir des remèdes pour les blessures de l'âme, et la vertu vous inspire de merveilleuses consolations .. Tenez, laissez-moi... je veux être seul.

URBAIN.

Mais, mon père...

GAIRARD, *avec emportement.*

Je vous dis que votre présence m'importune. (*Se reprenant.*) Non... non... je vous aime... mais autrefois quand vous sembliez me fuir... je ne vous ai pas demandé le secret de vos pensées... aujourd'hui, respectez les miennes... Allez, je veux être seul.

URBAIN.

J'obéis. (*A part.*) Pauvre père !

Il sort.

SCÈNE IX.

GAIRARD, *seul.*

Je l'attendais, cet homme, et je frémis au moment de le voir ! Est-ce la honte du passé ou plu-

tôt n'est-ce pas la haine qui fait bouillonner mon sang? La haine dans ce qu'elle a de plus ardent, la haine qui déborde et que je crains de ne plus contenir! Est-il donc vrai qu'une première faute ait toujours des conséquences fatales? J'espérais échapper à mes souvenirs... cette femme! j'ai cru pouvoir l'oublier... Long-temps j'ai appliqué à ce dessein toutes les forces de mon âme... mais la pensée que peut-être elle aimait cet homme a réveillé toute ma passion irritée encore par la jalousie... Depuis six mois je n'ai pu la voir... il la dérobe à tous les yeux... elle pouvait m'écrire au moins... mais rien! rien! Forcé de ménager ma considération et son honneur... j'ai fait de secrets voyages pour me rapprocher d'elle. Quatre fois pendant la nuit, comme un malfaiteur... j'ai rôdé autour de sa demeure, et toujours l'aube du jour m'a surpris fatigué de tentatives inutiles. Comment parvenir jusqu'à elle? Oh! maudite soit cette dignité qui m'enchaîne à l'apparence des vertus, quand la pensée du crime me ronge au dedans!... Que de barrières entre nous deux! mais si elle m'aimait! si elle m'aimait encore!... en une heure, en un instant, je les aurais brisées sous mes pieds! Mais ce soir enfin, ce soir je connaîtrai mon sort... je savais que Burdéus devait se rendre à Dijon; un messager, choisi par Esbaldi, porte à Séraphine une lettre où je lui peins mes tourmens, mes transports, mon désespoir. Sa réponse me décidera... la revoir ou mourir!... Qui vient là?

SCÈNE X.

ESBALDI, GAIRARD.

GAIRARD.

Esbaldi!

ESBALDI.

Vous êtes seul?

GAIRARD.

Ferme cette porte. Qu'as-tu fait de ma lettre?

ESBALDI.

Je l'ai remise à un homme sûr et qui ne connaît que moi. Je lui ai dit, pour plus de précautions, que je la tenais d'un de ces jeunes Fous dont la ville est remplie.

GAIRARD.

Y a-t-il long-temps?

ESBALDI.

Deux heures environ.

GAIRARD.

Pourquoi donc avoir tant tardé?

ESBALDI.

C'est qu'en passant devant l'église des Augustins, j'y suis entré : et là, j'ai fait une prière, une prière ardente, mon maître, pour le succès de vos démarches.

GAIRARD.

Comment?

ESBALDI.

Vous aimez la belle Portugaise.

GAIRARD.

Qui te l'a dit?

ESBALDI.

Je l'ai deviné.

GAIRARD.

Silence!

ESBALDI.

Ne craignez rien... vous m'avez recueilli dans ma misère, et je vous suis dévoué de corps et d'âme, aussi vrai que je suis Italien et que j'ai juré haine et vengeance à Burdéus.

GAIRARD.

Je l'ai remarqué en effet; mais pour quelle raison?

ESBALDI.

C'est une histoire bien triste!... qui n'aurait point d'intérêt pour vous.

GAIRARD, *vivement.*

Tu le hais! parle.

ESBALDI.

Il m'a ruiné, réduit au désespoir!... J'ai demandé grâce à cet homme impitoyable...

GAIRARD.

Eh bien?

ESBALDI.

Il refusa même de me voir. Je ne pus parvenir jusqu'à lui. Armé de vos lois, il me dépouilla de tout ce que je possédais. Il me fit chasser de ma demeure, et, malgré mes sermens, je ne me suis pas encore vengé!

GAIRARD.

Qu'est-ce donc qui t'a retenu?

ESBALDI.

Vous.

GAIRARD.

Moi!

ESBALDI.

Oui, vous mon bienfaiteur et qui traitiez cet homme en ami. Mais vous le haïssez aussi : vous l'attaquez dans son honneur! Merci, maître; je vous servirai bien s'il le faut.

GAIRARD.

Voici donc un homme devant qui je puis parler à cœur ouvert! car ton ennemi, c'est le mien. Mais depuis six mois ma haine est restée secrète... et la tienne?

ESBALDI.

Secrète aussi... depuis six ans.

GAIRARD.

Ta main.

ESBALDI.

Elle est à vous.

On entend frapper à la porte.

GAIRARD.

On frappe... c'est lui! silence!

Esbaldi va ouvrir.

SCÈNE XI.

BURDÉUS, ESBALDI, GAIRARD.

BURDÉUS.

Salut au conseiller Gairard... J'ai à vous parler sans témoins... Que cet homme se retire. (*Esbaldi reste immobile.*) Eh bien?

GAIRARD.

Laisse-nous. (*Bas.*) Et surveille le retour du messager.

ESBALDI.

Reposez-vous sur moi.

Il sort.

SCÈNE XII.

BURDÉUS, GAIRARD.

BURDÉUS.

Monsieur le conseiller, j'ai à me plaindre de vous. Vous avez étrangement méconnu vos devoirs de tuteur.

GAIRARD, *troublé.*

Que voulez-vous dire?

BURDÉUS.

N'est-ce pas une honte que j'aie appris hier, pour la premiere fois, l'existence d'un domaine que possédait don Fernando Tellez sur les côtes du Portugal? Voilà un héritage qui a failli m'échapper par le peu de soins que vous avez mis à vous en enquérir : et savez-vous ce qui est arrivé? C'est qu'un aventurier s'en est emparé. Comment le réclamer? je ne sais, et je remets cette affaire entre vos mains, car c'est à vous de réparer le tort que m'a causé votre négligence, ou de m'en dédommager.

GAIRARD, *se remettant.*

Voilà donc le sujet de cette brusque colère?... mais en parlant ainsi, monsieur le marquis, vous oubliez que vous êtes chez moi.

BURDÉUS.

J'y suis au nom de ma femme, votre pupille, et j'y puis parler haut pour soutenir ses droits.

GAIRARD.

Quoi! Séraphine!...

BURDÉUS.

Séraphine demande justice. Nous l'obtiendrons par vous ou contre vous. Je vous ai apporté des contrats en langue étrangère, des titres généalogiques, toutes pièces auxquelles je n'entends rien et que Séraphine a mises en ordre... Ouvrez-les, je vous prie, et ayez la bonté de m'en donner un reçu.

GAIRARD.

Sur le champ. (*Il se met à la table et brise le sceau qui fermait le paquet; à part.*) Une lettre d'elle!

Il la prend et la cache.

BURDÉUS.

Que dites-vous?

GAIRARD.

Rien. (*Il commence à écrire.*) Que me veut-elle?

BURDÉUS.

Vous voudrez bien ensuite examiner ces titres et me donner votre avis promptement, avant que je quitte la France.

GAIRARD, *qui écrivait, s'interrompt.*

Quoi!

BURDÉUS.

Je pars dans quelques jours.

GAIRARD.

Et Séraphine?...

Il se lève.

BURDÉUS.

Je l'emmène à Lisbonne. Ne faut-il pas que je prenne possession de l'héritage de son père?

GAIRARD.

Risquer sa santé, sa vie peut-être dans un voyage lointain!

BURDÉUS.

Sa santé? l'air natal lui devient nécessaire, et les environs de votre ville ne lui conviennent pas.

GAIRARD.

Que voulez-vous dire?

BURDÉUS.

Ou la belle Séraphine est sérieusement malade, ou elle est en proie à quelque chagrin secret qui date des premiers jours de mon mariage.

GAIRARD.

Vous pourriez croire?...

BURDÉUS.

Tenez, monsieur le conseiller, je ne sais, quand elle vous fut confiée, si votre vigilance a bien été celle d'un père; mais je soupçonne, et si mes soupçons se réalisaient, c'est à vous d'abord que je demanderais un compte sévère et que je ferais remonter le scandale; je soupçonne quelque amour caché dans les replis de cette âme dissimulée...

GAIRARD, *à part, avec un mouvement de joie.*

Ah! (*Haut.*) D'où vient cette supposition?

BURDÉUS.

Quelqu'un a cherché à la voir. On a trouvé des traces, des pas sur le sable autour de ma demeure : on a distingué, le soir, une forme humaine devant la petite porte de mon parc... d'autres indices encore... Malheur à celui qui tenterait de m'outrager! Avant mon départ il pourrait expier son audace.

GAIRARD, *avec entraînement.*

Ah! vous croiseriez le fer contre lui?

BURDÉUS.

Moi! allons donc! l'épée d'un ancien marchand! ce serait ridicule. L'épée d'un vieillard! ce serait inutile! J'ai préparé un châtiment plus sûr. Si ce

téméraire inconnu croyait profiter de mon absence, mon fidèle Anselme est là, bien armé, je vous jure, gardant l'abord de mon château, et le premier qui tente de s'y introduire par surprise...

GAÏRARD.

Eh bien?

BURDÉUS.

Mort!

GAIRARD.

Mort!

BURDÉUS.

Oui, tué sans pitié comme un brigand de nuit, et vous viendrez, messieurs du parlement, dresser chez moi procès-verbal, et vos lois m'absoudront sans que j'aie sottement exposé ma vie

GAIRARD.

Et Séraphine?

BURDÉUS.

En attendant une autre vengeance, elle me suivrait.

GAIRARD, *à part.*

Jamais!

BURDÉUS.

Eh bien, monsieur le conseiller, le reçu que je vous ai demandé?

GAIRARD, *se remettant à la table.*

Le voici!

Il le lui donne.

BURDÉUS, *le lisant.*

C'est cela, l'écriture renversée. Du premier coup d'œil je reconnaîtrais la vôtre entre mille. (*Il le serre dans son portefeuille.*) J'ai été brusque, emporté avec vous; il faut m'excuser. Des craintes m'agitent... des pressentimens peut-être!... J'ai quelques avis à envoyer à divers négocians de cette ville, et je voudrais écrire sans être dérangé.

GAIRARD.

Veuillez passer dans votre appartement.

Burdéus entre à droite.

SCÈNE XIII.

GAIRARD, *seul.*

Enfin! (*il tire de son sein la lettre de Séraphine*) une lettre d'elle! la première depuis six mois! pendant que je lui écrivais, la même pensée!... Mes mains tremblent en brisant ce cachet, la joie après tant d'angoisses! Ah! que je suis faible! (*Il tombe assis dans le fauteuil près de la table. Lisant.*) « Voici la première occasion que j'ai » trouvée pour vous écrire. Je suis bien malheu- » reuse! » (*Parlé.*) Elle ne l'aime pas! (*Lisant.*) « La jalousie de cet homme veille incessamment » sur toutes mes démarches... sa présence m'est » odieuse, ses emportemens m'effraient, et je » mourrai bientôt de mes souffrances, si nul ne » vient à mon aide. » Mourir! elle, Séraphine!... (*Lisant plus bas et avec plus de réflexion.*) « Si » nul ne vient à mon aide. Ah! Claude Gairard, » vous qui m'avez condamnée à ce fatal mariage, » je devrais vous maudire! mais le puis-je? » Elle m'aimerait! « Si je vous semblais encore » belle, si vous m'aimiez d'un amour ardent, comme » autrefois... » Cette phrase n'est pas achevée. « Oh! quand viendra le moment où je pourrai » dire à mon tour: Je suis libre! » (*La lettre tombe des mains de Gairard. Après une longue pause.* Qu'ai-je lu? je ne sais, je n'ai pas compris. Mes pensées ont prêté à ces phrases un sens qu'elles n'ont pas. (*Il ramasse la lettre.*) Je ne veux pas... non, je ne veux pas les relire... et cependant, malgré moi, mes yeux avides se reportent sur ce papier... il semble qu'une puissance magique les enchaîne sur ces caractères mystérieux.

Il reste occupé à relire la lettre, immobile et le doigt posé sur les lignes.

SCÈNE XIV.

ESBALDI, *entrant précipitamment,* GAIRARD.

ESBALDI.

Ah! maître!

GAIRARD, *se levant brusquement.*

C'est toi!

ESBALDI.

Notre messager est de retour.

GAIRARD.

Plus bas. Burdéus est là... trois portes le séparent de nous. Le messager est de retour?...

ESBALDI.

Pâle, défait, hors d'haleine.

GAIRARD.

Que dis-tu?

ESBALDI.

Un homme aposté l'a surpris a quelque distance du château; il a pu se sauver, mais la lettre est tombée au pouvoir de son ennemi.

GAIRARD.

Ciel!

ESBALDI.

Heureusement elle n'était pas signée.

GAIRARD.

Mais tout-à-l'heure j'ai remis à Burdéus un écrit de ma main; en le comparant demain avec l'autre, il saura tout. Fatalité qui s'attache à moi! je la perds. C'est moi qui la déshonore! moi qui la tue! car cet homme sera son bourreau.

ESBALDI.

Maître, qu'ordonnez-vous? (*Gairard le regarde sans répondre.*) Suivant son usage il doit passer la nuit dans cette maison. Ce papier qu'il porte sur lui, je puis le lui reprendre.

GAIRARD.

Comment?

ESBALDI.

Pendant son sommeil.

GAIRARD.

Et s'il se réveille? (*Esbaldi porte la main à son sein et fait le mouvement de tirer un poignard.*) Malheureux! sous mon toit! un hôte!

ESBALDI.

Un ennemi!

GAIRARD.

Non, non, point de sang! Écoute! il est un autre moyen. Cette nuit, pendant que Burdéus reposera ici, nous partirons tous deux pour le château de Gimond. Cet homme, ce serviteur, nous le trouverons, nous le gagnerons à prix d'or, nous reprendrons la fatale lettre, et je verrai Séraphine. Silence!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BURDÉUS *rentrant par la droite. La nuit est venue pendant la scène précédente. Burdéus rentre avec un flambeau allumé qu'il pose sur la table.*

BURDÉUS.

J'ai tout terminé. Demain, quelqu'un de vos gens se chargera, n'est-ce pas, de porter à leurs adresses les lettres que j'ai laissées dans votre bibliothèque. Quant à moi, je retourne à Gimond ce soir même.

GAIRARD.

Ce soir?

BURDÉUS.

Je suis inquiet de ce qui se passe là-bas... La nuit est belle, et je serai chez moi avant minuit.

GAIRARD, *balbutiant.*

Je croyais que vous me feriez l'honneur de coucher cette nuit sous mon toit?

BURDÉUS.

Non, merci. Mon domestique m'attend avec mon cheval et mes armes de l'autre côté de la rivière.

GAIRARD, *à part.*

O Dieu!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, URBAIN, *entrant par le fond.*

GAIRARD, *vivement.*

Urbain, mon fils, insistez avec moi : dites à notre hôte qu'il a tort de nous quitter, que c'est me faire injure. Je désire qu'il reste cette nuit dans cette maison.*

URBAIN.

Monsieur, vous entendez mon père!

BURDÉUS.

Cela ne se peut.

ESBALDI, *à part.*

Cet homme est poussé par son mauvais génie.

URBAIN.

Si vous craignez de n'être pas assez libre, disposez de mon appartement: je dois passer cette nuit en prières.

GAIRARD.

Je vous en supplie... ces vols nocturnes... ces dangers...

BURDÉUS.

N'insistez plus.

GAIRARD, *à part.*

Oh! ma lettre! ma lettre! s'il restait, je serais sauvé!

ESBALDI, *bas à Gairard.*

S'il part, vous êtes perdu!

BURDÉUS.

Adieu. Avant deux heures, je reverrai ma belle Séraphine.

GAIRARD, *à part.*

Séraphine! (*Haut, montrant Esbaldi.*) Nous vous accompagnerons tous deux jusqu'aux portes de la ville.

URBAIN.

Je vais avec vous, mon père.

GAIRARD, *avec force et le ramenant sur le devant de la scène.*

Non... oh! non! reste, toi!

Urbain demeure surpris. Burdéus et Esbaldi sortent, Gairard les suit.

* Esbaldi, Gairard, Burdéus, Urbain.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente une salle du vieux château de Gimond. Au fond, une large porte et de grandes fenêtres vitrées donnant sur une terrasse derrière laquelle est un jardin. La lune éclaire ce paysage. A droite, sur le devant du théâtre, une table sur laquelle sont des flambeaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

CANDOLAS, SÉRAPHINE.

Au lever du rideau, Candolas est assis sur un coussin aux pieds de Séraphine.

SÉRAPHINE.

Parlez-vous sérieusement?

CANDOLAS.

Sérieusement. (*Il se lève.*) Adieu.

SÉRAPHINE, *le retenant.*

Il n'est pas encore l'heure de partir.

CANDOLAS, *se dégageant de la main de Séraphine.*

Je ne reste pas un instant de plus, si vous ne m'apprenez pas ce que je vous demande.

SÉRAPHINE.

Que vous importe mon nom, si vous êtes sûr que je vous aime?

CANDOLAS.

Vous conviendrez pourtant que c'est là une curiosité bien excusable. Qu'une dame, fille, femme ou veuve, exige une discrétion profonde de celui qu'elle aime, je le comprends: qu'elle s'environne de mystère, soit; c'est un appât auquel je me laisse prendre volontiers. Deux fois déjà je me suis mis gaiement en route avec mon guide, à l'heure où les hiboux et les chats-huans font entendre leur ramage, et s'il fallait, au lieu de sauter dans la barque qui m'attend, traverser à la nage le lac qui sépare ce manoir de la forêt, il n'y aurait ni vent furieux ni tempête qui m'arrêteraient! J'ai gardé fidèlement la parole que je vous avais donnée de ne pas chercher à découvrir qui vous êtes; tous ce que je sais, c'est que nous devons être à peu près à trois lieues de la ville... Mais enfin, on n'impose pas des pénitences éternelles, et il me semble, ma belle inconnue, que vous devez avoir maintenant toute confiance en moi.

SÉRAPHINE.

Revenez d'abord vous asseoir auprès de moi: je n'ai de bonheur que lorsque je vous vois là à mes côtés, et que j'arrête mes regards sur ce front où aucun chagrin n'a laissé sa trace. Revenez; cette nuit est belle, le silence nous protége, et je voudrais que le jour ne se levât jamais!... Mais cette nuit n'est si belle, cette lumière n'est si douce, que parce que votre présence anime cette solitude. Quand vous me quittez, tout disparaît, tout s'évanouit comme un rêve; laissez-moi le prolonger. Qu'y a-t-il au delà? Dieu seul le sait.

CANDOLAS, *qui s'est rapproché d'elle peu à peu.*

Je fais ce que vous voulez. (*Il s'assied près d'elle.*) Me voilà docile comme un esclave, et trop heureux pour ne pas me soumettre.

SÉRAPHINE.

Mon nom?] est-ce là tout ce que vous voulez savoir? Ne soupçonnez-vous pas aussi sous quelle autorité, sous quelle main de fer je suis courbée? J'ai lu et relu vos vers; vous parlez de liberté! oh! que ne puis-je vous suivre loin d'ici, moi qui ignore, chaque fois que je vous dis adieu, si je ne vous renvoie pas aux pieds d'une rivale..- Oh! oui, la liberté! la liberté! pour pouvoir te dire: Je suis à toi!

CANDOLAS.

Eh bien?

SÉRAPHINE.

Vous rappelez-vous le jour ou Burdéus...

CANDOLAS.

Quoi?

SÉRAPHINE.

Ce jour-là, sous le voile qui la cachait, et que votre main voulait soulever, une femme que vous ne connaissiez pas, mais qui vous aimait déjà, vous entendit la féliciter d'une voix moqueuse, et dont chaque accent lui déchirait le cœur comme une ironie cruelle...

CANDOLAS.

C'était vous, dona Séraphine Tellez!

SÉRAPHINE.

Moi, forcée par mon tuteur d'accueillir cet homme que je haïssais, et qui n'aimait en moi que le nom et la noblesse de mon père. Ne me demandez pas, Candolas, à quel ascendant j'ai cédé, pourquoi je n'ai pas repoussé Burdéus... D'ailleurs, vous ne m'aimiez pas. Le jour même de mon mariage, Burdéus me conduisit ici. Le souvenir que j'avais emporté, loin de s'affaiblir par l'absence, grandit plus fort et plus impérieux... je le repoussai en vain, il me domina, il se mêla à toutes mes pensées, il devint toutes mes espérances, toutes mes joies... Devant Burdéus, il m'isolait de lui; seule, il me tenait lieu de tout, il peuplait cette triste demeure d'images riantes, et derrière ces murs où j'étais prisonnière, je rêvais d'amour et de liberté.. (*Candolas lui quitte la main et la regarde avec une attention croissante.*) Ma vie se concentra dans ce souvenir, dans ce désir qui brûlait mon sein; j'oubliai tout ce qui avait précédé, tout ce qui suivrait peut-être... ma tête s'exalta, ma raison se perdit, je devins folle, oui, folle, car je séduisis à prix d'or une de mes femmes, j'achetai sa discrétion et son aide, je vous fis venir, Candolas, et ne sachant encore si j'étais aimée comme je désirais l'être, je vous cachai mon nom, je ne voulais vous l'apprendre que plus tard.

CANDOLAS, *se levant.*

Vraiment, vous avez fait de moi, Séraphine, le héros d'une aventure merveilleuse comme on n'en voit guère que dans les livres... c'est une passion de roman.

Il baisse la tête et garde le silence.

SÉRAPHINE, *se levant aussi.*

Qu'avez-vous donc? vous semblez triste... Reprenez votre gaicté, reprenez votre sourire... S'il doit y avoir entre nous des pensées sérieuses, c'est à moi qu'elles appartiennent, car de nous deux, le plus faible, c'est vous; l'esprit le plus frivole, le cœur le plus timide, c'est le vôtre... J'ai vu souvent l'amour briller dans vos regards... jamais la haine.

CANDOLAS.

Et qui donc haïrais-je?

SÉRAPHINE, *se reprenant.*

Personne... Ainsi, soyez joyeux... regardez-moi et souriez encore.

CANDOLAS.

Être aimé ainsi, c'est la première fois, je vous le jure... Jamais je n'ai vu vos regards si tendres; vos paroles sont pleines d amour, et je les oublie pour songer malgré moi aux obstacles qui nous séparent, aux dangers qui nous environnent... je suis comme un homme qui, après avoir franchi un pré-

cipice, se retourne et le mesure de l'œil avec effroi... non que j'aie peur... mais je ne voudrais pas qu'un coup d'épée ou de poignard servît de dénouement à nos amours.

SÉRAPHINE.

Que pensez-vous donc ?

CANDOLAS.

Rien... rien... Vous voulez que je reprenne ma gaiété... Eh bien, oui, je rirai, je serai joyeux encore... je... je ne puis...

SÉRAPHINE.

Vous parlez de danger... mais il n'y en a pas, Candolas... Burdéus est absent.

CANDOLAS.

Je le sais ; je l'ai rencontré hier à Dijon.

SÉRAPHINE.

Vous l'avez vu ?

CANDOLAS.

Chez le conseiller Gairard.

SÉRAPHINE.

Il ne doit pas revenir cette nuit.

CANDOLAS.

Qui vous l'a dit?

SÉRAPHINE.

Lui, en me quittant. Il n'a pas de soupçons... il n'en aura jamais.

CANDOLAS.

Sur moi, c'est possible ; mais ne nous endormons pas dans une trop grande sécurité. En venant, je ne vous en avais pas parlé d'abord pour ne pas vous effrayer, en venant ici, j'ai aperçu un homme en embuscade, sur le chemin qui conduit de la forêt au lac : heureusement, la nuit était claire, et je marchais, l'œil aux aguets. J'ai pris un détour, et je crois qu'il ne m'a pas vu.

SÉRAPHINE, *avec abandon.*

Qu'importe cet homme?

CANDOLAS.

Burdéus ne doit pas revenir, dites-vous? Vous vous trompez peut-être, Séraphine... écoutez !

SÉRAPHINE, *prêtant l'oreille.*

Des voix dans le lointain!... Ah ! des lumières! C'est lui sans doute... Cet homme t'aura vu... Fuis! fuis!

Elle remonte et regarde par la galerie.

CANDOLAS.

Ma foi, le tête-à-tête commençait à me peser, et j'ai grand' peur que l'amour de cette femme ne me soit fatal.

SÉRAPHINE, *revenant.*

J'ai aperçu des gens qui passaient sous les arbres... Adieu !... mais tu reviendras, n'est-ce pas? je te reverrai... Tu ne me quittes pas pour toujours, Candolas?... Adieu!... Tu as le temps... ne crains rien!... s'il m'interroge, je nierai tout. Ni menaces ni tortures ne m'arracheront un aveu. Dis-moi que tu m'aimes encore une fois, et pars!

CANDOLAS.

Adieu, Séraphine!

SÉRAPHINE.

On approche!... Fuis!... je t'écrirai bientôt... Par ici, tu pourras t'échapper sans être vu.

CANDOLAS.

Dieu veuille que je ne le rencontre pas, et qu'il ne me force pas à me défendre!

SÉRAPHINE.

Adieu ! adieu !

Candolas sort par une porte de gauche.

SCÈNE II.

SÉRAPHINE, *seule.*

On entend au bas de la terrasse des bruits de voix et de pas.

Il pourra se sauver!... Qui donc ramène Burdéus? il ne devait pas revenir... Ah ! je tremble ! Remettons-nous... (*Des lumières paraissent au fond de la galerie.*) On vient.

SCÈNE III.

SÉRAPHINE, VALETS *au fond, avec des flambeaux.*

SÉRAPHINE, *à part.*

Ce n'est pas lui! (*Aux Valets.*) Que voulez-vous ?

UN VALET.

Madame, plusieurs étrangers viennent d'arriver au château, et l'un d'eux demande à être introduit d'abord auprès de vous.

SÉRAPHINE.

Quel est-il?

LE VALET.

C'est le président de la chambre criminelle du parlement de Dijon.

SÉRAPHINE.

Le président de la chambre criminelle... Ah!

LE VALET.

Le voici, madame.

SCÈNE IV.

SÉRAPHINE, LE PRÉSIDENT.

Un Valet apporte des flambeaux, les dépose sur la table et se retire.

SÉRAPHINE.

Que voulez-vous, monsieur?... A cette heure...

LE PRÉSIDENT.

Il faut en effet, madame, un motif bien grave pour que je me présente ainsi chez vous, au milieu de la nuit ; mais mon devoir l'exige.

SÉRAPHINE.

Je vous écoute, monsieur... Qu'avez-vous à me dire?

LE PRÉSIDENT.

Vous pâlissez, madame, vous vous soutenez à peine... Remettez-vous, je n'ai rien dit encore... Ma présence doit vous surprendre, il est vrai, et je voudrais que vous pussiez deviner ce que j'ai à vous apprendre.

SÉRAPHINE.

Monsieur...

LE PRÉSIDENT.

Votre mari vous a quittée hier?

SÉRAPHINE.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Le malheureux Burdéus s'est rendu à Dijon, et...

SÉRAPHINE.

Achevez, monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Il y a trouvé la mort!

SÉRAPHINE.

Tué?

LE PRÉSIDENT.

Assassiné.

SÉRAPHINE, *hors d'elle-même.*

Par qui? Connaît-on les meurtriers? Soupçonne-t-on quelqu'un?

LE PRÉSIDENT.

Personne encore.

Séraphine reste quelque temps immobile et comme atterrée, elle s'avance vers un fauteuil et s'y laisse tomber.

SÉRAPHINE, *à part.*

Tué!

LE PRÉSIDENT.

Votre mari est tombé sous les coups de deux hommes qui l'ont frappé dans un endroit écarté, hors la ville, et près des bords de la rivière... il était accompagné par votre tuteur, le conseiller Gairard, qui lui-même a failli être victime, et qui, obligé de fuir devant les meurtriers, a donné le premier l'éveil... on est accouru, mais il était trop tard, et l'on n'a plus trouvé sur le rivage que le corps sanglant de Burdéus... Le docteur Mathieu Ballard, appelé sur-le-champ, n'est arrivé que pour constater la mort. La loi exige, madame, qu'en présence du médecin et des magistrats chargés de l'enquête sur le meurtre, et avant d'être interrogée, vous reconnaissiez le corps de la victime.

SÉRAPHINE.

Moi! que je le voie!

LE PRÉSIDENT.

Quelque cruelle que soit cette nécessité, il faut vous y soumettre... Le conseiller Gairard qui dige avec moi l'instruction...

SÉRAPHINE.

Il est ici?

LE PRÉSIDENT.

Il avait refusé d'abord de venir... mais chargé de cette mission par la chambre criminelle, son devoir de magistrat a dû parler plus haut que sa douleur.

SCÈNE V.

Les Gens de justice au fond, sur la terrasse, avec des flambeaux et des torches. Ils portent le corps de Burdéus qui n'est pas en vue du public. MATHIEU BALLARD *d'un côté à la porte du fond;* GAIRARD *est de l'autre côté, il est pâle et ne marche qu'avec peine.*

LE PRÉSIDENT.

Allons, madame, du courage!

SÉRAPHINE, *qui n'a pas encore vu Gairard.*

Qu'exigez-vous de moi?

LE PRÉSIDENT.

Venez.

Séraphine se lève lentement, le président lui donne la main.

SÉRAPHINE, *faisant un mouvement en arrière.*

Ah! je ne pourrai jamais!

LE PRÉSIDENT.

C'est une triste épreuve... mais ayez la force de la subir. Ayez confiance, madame, dans la justice des hommes et du ciel... malgré le mystère qui les enveloppe, les meurtriers seront punis.

Séraphine, qui s'est avancée, aperçoit Gairard. Mouvement de tous les deux.

LE PRÉSIDENT, *à Gairard.*

C'est à vous d'interroger.

GAIRARD, *à Séraphine, d'une voix sourde.*

Vous reconnaissez Burdéus, votre mari?

SÉRAPHINE.

Oui... Ah! je ne puis supporter cette vue... éloignez-le!... éloignez-le!

On emporte le corps de Burdéus. Mathieu Ballard et Gairard redescendent la scène Séraphine se tient debout contre le fauteuil immobile et le regard fixe.

LE PRÉSIDENT, *à Séraphine.*

Remettez-vous, madame... (*Elle ne répond rien; à Gairard.*) Cette douleur muette est affreuse... et elle ne peut même pas pleurer... J'ai vu des criminels chez qui le remords produisait la même stupeur.

Gairard tressaille.

LE PRÉSIDENT, *à Mathieu Ballard.*

Rédigez votre procès-verbal, monsieur le docteur; je vais le signer après l'interrogatoire. (*Gairard va pour parler à Séraphine, le Président se retourne.*) Commencez.

Mathieu Ballard se retire dans une chambre à droite. Un

Greffier s'assied devant la table, à gauche. Gairard est debout devant la table. Le président debout entre Séraphine et Gairard.

GAIRARD, *à Séraphine.*

Répondez à mes questions : Lorsque Burdéus vous a quittée hier, vous a-t-il nommé quelqu'un chez qui il devait se rendre à Dijon?

SÉRAPHINE, *avec effroi.*

Il ne m'a parlé que de vous.

GAIRARD.

Il m a dit que plusieurs affaires l'avaient amené à la ville. Mais j'ignore quelles personnes il a pu voir; vous l'ignorez aussi ?

SÉRAPHINE.

Oui.

GAIRARD.

Vous ne lui connaissiez pas d'ennemis?

SÉRAPHINE.

Aucun.

GAIRARD.

Il suffit; vous ne savez rien qui puisse éclairer la justice.

LE PRÉSIDENT.

Un moment. Cet interrogatoire, madame, est pénible pour vous, je le sens; il renouvelle et prolonge une douleur bien légitime et que nous partageons. Mais il est une autre question qu'on doit vous adresser. (*Mouvement de Séraphine.*) Monsieur le conseiller Gairard qui vous connaît, madame, qui vous a élevée comme tuteur, comme second père, dans des principes de conduite qui lui ont valu à lui-même la considération dont nous l'entourons tous, monsieur le conseiller peut juger inutile la demande que moi je ne puis me dispenser de vous faire.

SÉRAPHINE.

Parlez, monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes jeune, madame, et d'une beauté qui peut éveiller une passion criminelle... Je sais que vous la repousseriez. Mais ces dédains, même en réduisant un amour coupable au désespoir, seraient de nature à l'exciter au crime. Votre mari est peut-être tombé victime de la jalousie ?

SÉRAPHINE.

Monsieur...

LE PRÉSIDENT.

La justice ne doit négliger aucun indice. Quelqu'un vous a-t-il adressé des vœux, vous a-t-il fait connaître son amour ?

SÉRAPHINE.

Ici, comme à Dijon, j'ai vécu retirée; et si quelqu'un m'a aimée ou m'aime encore sans espoir, je l'ignore.

LE PRÉSIDENT, *au Greffier.*

Vous avez écrit ?

GAIRARD, *revenant à lui.*

Oui.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANSELME, *au fond, parlant à des gens de justice qui veulent le retenir.*

ANSELME.

Laissez-moi entrer.

SÉRAPHINE, *à part.*

Anselme ! que veut-il ?

LE PRÉSIDENT, *à Séraphine.*

Quel est cet homme? un de vos serviteurs, madame ?

SÉRAPHINE.

Oui.

LE PRÉSIDENT, *à Anselme.*

Approchez.

ANSELME *.

En rentrant au château, j'ai appris l'affreuse nouvelle, et je viens de voir le corps de mon malheureux maître... (*Voyant Gairard.*) Ah ! monsieur le conseiller, vous qui le connaissiez... qui l'aimiez...

GAIRARD.

Qui vous amène ?

LE PRÉSIDENT.

Avez-vous quelque renseignement ?

ANSELME.

Peut-être.

Mouvement de Séraphine et de Gairard.

GAIRARD, *à part.*

Ah ! ce supplice ne finira donc pas !

LE PRÉSIDENT, *à Gairard.*

Interrogez.

GAIRARD, *se contraignant, à Anselme.*

Dites ce que vous savez.

ANSELME.

Mon maître, en quittant ce château, craignait que quelqu'un ne s'y introduisît en son absence. Hier et cette nuit, j'ai fait sentinelle au bord de la forêt de l'autre côté du lac. Mais cette nuit, je n'ai vu personne.

SÉRAPHINE, *à part.*

Candolas a pu s'échapper !

GAIRARD.

Cette nuit, mais hier?...

ANSELME.

J'ai vu passer devant moi un homme dont la figure m'a paru suspecte.

GAIRARD, *vivement.*

A quelle heure ?

ANSELME.

Vers le milieu de la journée, quelque temps après que mon maître était parti.

* Séraphine, le Président, Anselme, Gairard, le Greffier assis.

GAIRARD, *à part.*

Le messager d'Esbaldi peut-être !

ANSELME.

J'ai suivi d'abord cet homme des yeux... j'ai vu qu'il prenait le chemin du château, regardant de temps à autre derrière lui si on l'observait. Je me suis élancé sur ses pas... je l'ai interrogé... il a refusé de me répondre... une lutte s'est engagée entre nous... son poignard lui a échappé ; alors comme il me voyait maître de sa vie, il a pris la fuite et je n'ai pu l'atteindre.

LE PRÉSIDENT.

Connaissiez-vous cet homme ?

ANSELME.

Je ne l'avais jamais vu; mais avant qu'il m'échappât, j'étais parvenu dans la lutte à lui arracher un papier que j'aurais remis à mon maître, si le ciel eût permis qu'il revînt... une lettre adressée à madame.

SÉRAPHINE.

A moi !

GAIRARD, *à part, en frémissant.*

La mienne! malheur sur nous !

LE PRÉSIDENT, *à Anselme.*

Et cette lettre ?

ANSELME.

La voici.

GAIRARD, *vivement.*

Donnez ; il faut la lire.

Anselme lui donne la lettre, il l'ouvre précipitamment.

LE PRÉSIDENT, *à Séraphine.*

Écoutez, madame.

GAIRARD, *à part.*

Elle ne sait rien et ne se troublera pas. (*Lisant avec effort.*) « Je ne puis supporter plus long-temps » votre absence. Vous appartenez à un autre, » mais si je pouvais vous voir seulement, il me » semble que je serais moins malheureux. Des » journées solitaires succèdent pour moi à des » nuits sans sommeil. Il faut que je vous voie, » mais seule, n'importe à quelle heure, dans » quel lieu. Le messager qui vous remettra se» crètement cette lettre m'apportera votre ré» ponse. » La lettre est sans signature.

LE PRÉSIDENT.

Vous avez entendu, madame ?

SÉRAPHINE, *avec assurance.*

Je ne puis que répéter ce que j'ai dit, monsieur. J'affirme sur l'honneur, et je le jurerais sur le corps de Burdéus, j'affirme que j'ignore qui a écrit cette lettre.

GAIRARD, *à part.*

Bien !

SÉRAPHINE.

Si quelqu'un s'est cru en droit de me l'adresser, que la justice le découvre et l'amène devant moi...

GAIRARD, *bas au Président.*

Laissez-moi le soin de cette affaire... En recueillant mes souvenirs sur le temps où dona Séraphine était chez moi, peut-être retrouverai-je la trace de quelque tentative qu'elle-même a ignorée.

LE PRÉSIDENT.

Soit; mais cette lettre doit être conservée.

GAIRARD.

Sans doute. (*A part.*) Une autre où l'on ne pourra pas reconnaître mon écriture la remplacera, s'il le faut. (*A Anselme.*) Vous pouvez vous retirer.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MATHIEU BALLARD, *sortant de la chambre à droite avec des Gens de justice.*

MATHIEU BALLARD.

Monsieur le président, le procès-verbal est terminé; vous plaît-il de le signer ?

LE PRÉSIDENT.

J'entre avec vous dans cette chambre. (*A Gairard.*) Votre devoir de magistrat est rempli... restez un instant avec elle... peut-être désirera-t-elle s'éloigner de ce château : elle trouvera un asile chez vous... (*Aux valets et aux personnages qui sont au fond.*) Nous allons repartir tout-à-l'heure.

Il entre avec Mathieu Ballard dans la chambre de droite. Les gens de justice et les valets se retirent.

SCÈNE VIII.

GAIRARD, SÉRAPHINE.

Ils se regardent quelque temps.

GAIRARD, *à voix basse, sur le devant de la scène.*

Quelle terrible épreuve! j'ai senti tout mon sang se glacer quand cet homme a montré cette lettre... c'est un moment d'audace, une sorte de vertige qui nous a sauvé.

SÉRAPHINE.

Cette lettre était de vous !

GAIRARD.

Oui, de moi qui mourrais loin de vous, qui croyais que vous m'aviez oublié; de moi qui ai compris les paroles mystérieuses de votre message, vos tourmens et vos désirs par les miens, et qui ai frappé pour vous posséder.

SÉRAPHINE.

Et ma lettre?

GAIRARD.

Brûlée.

SÉRAPHINE, *avec un mouvement de joie.*

Brûlée !

GAIRARD.

J'ai soufflé sur ses cendres, et toute trace a dis-

paru. Mais plus de craintes, notre secret nous appartient. Regarde-moi, Séraphine, regarde-moi. Ma main tremblait en le frappant; mais maintenant je te vois, et j'oublie tout, oui tout, le crime, le remords, pour ne me souvenir que de ton amour. Tu quitteras cette demeure, tu reviendras à Dijon.

SÉRAPHINE, *avec fermeté.*

Je reste ici.

GAIRARD.

Oh! cela n'est pas possible! dis-moi que je me trompe, que j'ai mal entendu! Ah! je te croirais plutôt si tu me disais : Gairard, tremblez pour vous, car je vais dénoncer l'assassin de Burdéus.

SÉRAPHINE.

Moi! vous dénoncer! Je ne vous trahirai pas.

GAIRARD.

Ne pas me trahir! et rien, rien de plus! Tu refuses de me suivre, de me revoir, moi... moi qui t'ai obéi, moi qui ai bravé pour toi la conscience, l'honneur, l'échafaud... moi dont la main criminelle...

SÉRAPHINE.

On vient!

GAIRARD.

Ah!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT, MATHIEU BALLARD, *sortant de la chambre à droite.*

LE PRÉSIDENT.

Tout est prêt pour notre départ. Madame nous accompagne-t-elle?

Gairard regarde Séraphine avec anxiété.

SÉRAPHINE.

Retirez-vous sans moi, messieurs; la solitude me convient mieux.

LE PRÉSIDENT.

Nous respectons votre douleur, madame.

GAIRARD, *bas.*

Séraphine!

LE PRÉSIDENT, *à Gairard et à Mathieu Ballard.*

Venez.

Il salue Séraphine et se retire avec le docteur.

GAIRARD, *les suivant et regardant Séraphine.*

Ah! est-ce là ma récompense?

Ils sortent.

SCÈNE X.

SÉRAPHINE, *seule.*

Elle est restée immobile jusqu'à ce qu'ils aient disparu dans la galerie.

D'où vient que j'ai peur? Ah! s'il était ici!... si je pouvais pencher sur lui ma tête brûlante, et lui dire : Emmène-moi! emmène-moi!

SCÈNE XI.

SÉRAPHINE, CANDOLAS, *rentrant par la porte de gauche.*

SÉRAPHINE.

Candolas! (*Elle se précipite vers lui.*) C'est toi! toi ici!

CANDOLAS.

Que se passe-t-il donc, madame? j'ai voulu sortir du château, et toutes les issues sont fermées ou gardées. Sommes-nous découverts? Et Burdéus?

SÉRAPHINE.

Burdéus est mort.

CANDOLAS.

Mort!

SÉRAPHINE.

Ces gens que tu as vus m'en apportaient la nouvelle.

CANDOLAS.

Mort! assassiné peut-être!

SÉRAPHINE.

Cette nuit, à Dijon.

CANDOLAS.

Ah! vous m'aviez dit, madame, qu'il ne devait pas revenir!

SÉRAPHINE.

Des meurtriers inconnus... Candolas, ton silence m'effraie, ton regard me glace de terreur... Ce meurtre te surprend, t'épouvante comme moi; mais tu m'aimes toujours! (*Elle s'attache à lui.*)

CANDOLAS, *la repoussant.*

Laissez-moi.

SÉRAPHINE.

Où vas-tu?

CANDOLAS.

Un meurtre!... Laissez-moi, vous dis-je! laissez-moi!... Ici le pied glisse dans le sang.

SÉRAPHINE.

Tu ne peux pas me quitter...

CANDOLAS.

Pas un moment de plus avec vous.

SÉRAPHINE.

Ils te verraient!

CANDOLAS, *tirant son épée.*

Que Dieu me protége!

Il va pour sortir.

SÉRAPHINE.

Candolas!

CANDOLAS.

Nous ne nous sommes pas connus, madame... Adieu!

Il la repousse et sort.

SÉRAPHINE, *tombant accablée.*

Ah! il ne m'aime pas!

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente une salle basse qui sépare l'église du couvent des Augustins. Au fond, des piliers formant galerie. Porte à droite conduisant dans l'église. Porte à gauche conduisant au dehors. A droite, sur le premier plan, une petite porte masquée.

SCÈNE PREMIÈRE.

GAIRARD, ESBALDI.

Gairard arrive par la porte de gauche. Esbaldi par l'intérieur de l'église. Ils se rencontrent.

GAIRARD.

Personne ne t'a remarqué?

ESBALDI.

Je suis entré par la grande porte de l'église avec des fidèles attirés ici par le nouveau prédicateur.

GAIRARD.

Et moi j'ai pris par cette rue détournée. On ne soupçonnera pas que nous nous trouvions ensemble. Cette salle qui sépare l'église du couvent des Augustins est déserte...

ESBALDI.

Mais elle peut se remplir de monde; c'est aujourd'hui la veille de la fête des Fous, et il est d'usage que l'église la consacre par une cérémonie.

GAIRARD.

Dans quelques heures tu seras loin d'ici.

ESBALDI.

Vous voulez donc que je parte?

GAIRARD.

Il le faut. Un mois déjà s'est écoulé depuis cette nuit fatale, et maintenant tu peux disparaître sans éveiller aucun soupçon. Tu nous perdrais, malheureux!... Pourquoi cette agitation fiévreuse, ces tressaillemens, ces soupirs...

ESBALDI.

Puis-je commander à mes remords?

GAIRARD.

N'en ai-je pas aussi? et cependant je suis maître de moi. Tu avais tant d'énergie, tant d'audace! Qui donc a réveillé tes superstitions italiennes?

ESBALDI.

Ce prodige qui me glace encore de terreur!

GAIRARD.

Un prodige!

ESBALDI.

Ici, le soir des funérailles, quand j'ai osé m'approcher du corps, j'ai vu le sang jaillir de la blessure: je crois toujours le voir.

GAIRARD.

Tu nous trahirais, te dis-je! Ne sais-tu pas combien toute la ville est encore émue de ce meurtre qu'environne tant de mystère? ne sais-tu pas tout ce qu'il m'a fallu d'adresse et de ruse pour faire naître ou détruire les soupçons, pour fatiguer la justice en vaines poursuites? Moi! chargé de cette enquête! chargé d'interroger des innocens! mais je les ai sauvés, oui, j'ai soustrait à la torture des malheureux dont le peuple abusé demandait le supplice, car j'aurais en horreur d'acheter ainsi mon impunité... mais ce rôle était au-dessus de mes forces, je l'ai cédé à un autre. Séraphine! Séraphine! toi qui as conduit ma main homicide, craindras-tu de me revoir encore quand ce complice aura disparu?

ESBALDI.

Je vous obéirai.

GAIRARD.

J'ai voulu veiller moi-même à tous les apprêts de ton départ. Dans deux heures, quand il fera nuit, un cheval sellé t'attendra à la porte du nord qui est tout près de cette église. Un contrebandier, que j'ai sauvé de la prison, et qui te croit compromis dans le même trafic, favorisera la rapidité de ta fuite. Voici une bourse bien remplie, prends-la, et retourne dans ta patrie.

ESBALDI.

Dans deux heures, dites-vous?

GAIRARD.

Dans deux heures... je reviendrai te chercher ici. Quelqu'un s'approche! il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

Il sort par la porte de gauche.

SCÈNE II.

ESBALDI, *seul.*

Si Dieu pouvait me pardonner!... Les paroles de ce prédicateur retentissent toujours à mon oreille. Heureux, disait-il, heureux les coupables qui sont punis dans cette vie! les autres appartiennent à la justice de Dieu.

SCENE III.

ESBALDI, CANDOLAS.

Candolas entre à droite par le côté de l'église.

CANDOLAS, *apercevant Esbaldi.*

Quelqu'un

ESBALDI.

Un jeune homme !

CANDOLAS.

Serais-je surveillé? (*Esbaldi remonte la scène lentement.*) Je crois reconnaître cet homme... c'est un de ces italiens qui depuis peu ont infesté la France.

ESBALDI.

Comme il me suit des yeux!... voudrait-il m'épier ?

CANDOLAS.

Sa dévotion m'est suspecte, et je lui crois la conscience chargée de quelque mauvaise action.

Esbaldi s'éloigne par le côté de l'église et disparaît derrière les piliers.

SCÈNE IV.

CANDOLAS, *seul.*

Il m'évite; c'est bien. Quand Marguerite se rendra ici, elle me trouvera seul. Je n'en puis douter, c'est elle qui m'a donné ce rendez-vous, qui m'a fait parvenir dans ma retraite une lettre sans signature. Que lui dirai-je après un mois d'absence?... que j'étais chez Burdéus la nuit du meurtre?... que surpris en fuyant par les gens de justice, j'ai mis l'épée à la main, et que, grâce à l'obscurité, j'ai pu leur échapper, après avoir reçu une blessure au bras?... Non, non, pourquoi l'effrayer? pourquoi surtout lui apprendre des torts dont je rougis et que j'abjure?... Oui, car une vie nouvelle s'est révélée à moi; car il me semble que j'ai changé d'âme et que je ne suis plus ce même jeune homme qui n'avait pris de la destinée humaine que le côté plaisant et frivole. Urbain me l'avait annoncé qu'un avertissement d'en haut viendrait peut-être me saisir au milieu de mes joies... et cet avertissement je l'ai reçu, quand j'avais le pied posé sur la limite qui sépare la folie du crime! Imprudent! Ah! ce sanctuaire qui reçut autrefois mes sermens, ce sanctuaire et Marguerite, voilà mon double asile! Adieu, folies de ma première jeunesse, vains et futiles plaisirs, adieu! je regrette à jamais les dépouilles d'un autre âge, moi qu'un seul jour a fait homme!... On vient!... une femme!... c'est elle!

SCÈNE V.

MARGUERITE, CANDOLAS.

CANDOLAS, *s'élançant au-devant d'elle.*

Marguerite!

MARGUERITE, *toute troublée.*

Vous ici! Ah! mon Dieu!

CANDOLAS.

Ne m'attendais-tu pas?

MARGUERITE.

Je croyais ne plus vous revoir.

CANDOLAS.

Mais ce rendez-vous que tu m'as donné?

MARGUERITE.

Un rendez-vous!

CANDOLAS.

Ici, à cette heure!

MARGUERITE.

Ce n'est pas moi.

CANDOLAS.

Ce n'est pas toi, dis-tu? et pourtant te voilà ici!

MARGUERITE.

Hélas! depuis que nous nous sommes quittés, chez le conseiller Gairard, il y a déjà un mois, la mort a visité ma demeure.

CANDOLAS.

Votre oncle?

MARGUERITE.

Celui qui vous avait élevé, le seul parent que j'avais au monde... il n'est plus!... Sans appui, abandonnée même de vous, Dieu seul pouvait me protéger : j'ai voulu me consacrer à lui, et je viens l'implorer tous les jours. Je le prie pour moi, et pour vous aussi, Candolas, pour vous qui vous êtes joué d'un attachement si sincère.

CANDOLAS.

Marguerite!

MARGUERITE.

Le ciel m'aidera à vous oublier.

CANDOLAS.

Ah! ne dites pas cela... ne me condamnez pas ainsi... Ce mois d'absence, je l'ai passé à vous regretter, à ne songer qu'à vous... Mais comment vous voir? j'étais blessé.

MARGUERITE, *poussant un cri.*

Blessé, Candolas!

CANDOLAS.

Ah! vous m'aimez, vous m'aimez encore!

MARGUERITE.

J'aurais dû vous le cacher. Maintenant que je suis seule, à qui demander conseil?

CANDOLAS.

A Dieu... oui, à Dieu qui m'entend lorsque devant lui je t'engage ma foi...

MARGUERITE.

Taisez-vous, Candolas... ne faites pas de sermens que vous ne voudriez plus tenir.

CANDOLAS.

Ah! j'ai mérité peut-être que tu doutes de moi... Mais, je te le jure, c'est mon cœur qui parle, Marguerite!

MARGUERITE.

J'ignorais que je vous trouverais ici... si je l'avais su, j'aurais apporté avec moi une lettre.

CANDOLAS.

Une lettre!

MARGUERITE.

Parvenue secrètement à mon oncle, qui devait vous en donner connaissance... mais votre disparition l'en a empêché... Deux heures avant sa mort, il me l'a remise pour vous, si je vous revoyais jamais.

CANDOLAS.

Qui l'a écrite? et que contient-elle?

MARGUERITE.

Votre bonheur, Candolas, et mon malheur, à moi.

CANDOLAS.

Je ne te comprends pas, Marguerite... Quel bonheur peut-il m'arriver, que je ne le partage avec toi? Pourquoi refuser de me l'apprendre?... Écoute : j'ai des torts à réparer... j'ai fait couler tes pleurs, eh bien! quel que soit ce secret, je jure encore que tu seras ma femme... libres tous deux, cette nuit même, si tu le veux, Marguerite, nous serons unis : Urbain bénira notre mariage. Va donc chercher cette lettre pour mettre mon amour à l'épreuve.

MARGUERITE.

Ah! j'ai besoin de vous croire.

CANDOLAS.

Quelqu'un!

SCÈNE VI.

MARGUERITE, CANDOLAS, RENÉ, HENRI, ÉTIENNE. *Tous en costume comme au premier acte, et couverts de manteaux. Ils viennent par l'église.*

RENÉ, *montrant Candolas.*

J'ai gagné la gageure.

HENRI.

Eh! oui! parbleu! c'est Candolas, ou son ombre!

RENÉ.

Toujours bien vivant, je t'en réponds; vois plutôt cette jeune fille.

CANDOLAS.

Qu'est-ce à dire, messieurs?... Que me voulez-vous?

RENÉ.

Salut, confrère! ne reconnais-tu pas le joyeux trio des enfans du vénérable Bontemps et de la Marotte?

CANDOLAS, *à part.*

Les importuns! (*A Marguerite.*) Va, Marguerite... tu me retrouveras ici et nous irons ensemble nous agenouiller devant Urbain... Va, je t'attends.

MARGUERITE.

Oh! mon Dieu! faites qu'il soit sincère!

CANDOLAS.

Demain nous ne nous quitterons plus.

Elle sort par la porte de la rue.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *excepté* MARGUERITE.

CANDOLAS.

René! Henri! Étienne! que venez-vous faire ici dans cet équipage?

RENÉ.

Sanctifier la fête des Fous, tu le sais bien. Il y a un an, à pareille nuit, n'est-ce pas toi qui as fait bénir notre bannière?

CANDOLAS.

Il est vrai... mais aujourd'hui, je croirais commettre un sacrilége.

RENÉ, *se tournant vers les autres.*

Oh! oh! messieurs, un pénitent!

HENRI.

Nous le canoniserons.

ÉTIENNE, *s'inclinant.*

Saint Candolas!

RENÉ.

Ah çà, d'où viens-tu?

ÉTIENNE.

J'ai parié que tu étais mort, et j'ai pleuré.

HENRI.

Moi, que tu étais marié, et j'ai ri.

RENÉ.

Vrai Dieu! j'ai cru que tu étais arrêté pour être brûlé ou pendu comme complice...

CANDOLAS.

Complice! et de quel crime?

RENÉ.

Parbleu! de celui qui nous occupe tous... du meurtre de Burdéus; il n'y a pas d'autre sujet de conversation dans toute la ville, et tu as justement disparu depuis ce jour-là. Allons, reviens à notre tête, capitaine de l'infanterie comique... reprends cette nuit le masque et la marotte, et rentre avec nous au giron de la folie. Nous nous reverrons au jeu de paume, où nous recevrons peut-être un confrère illustrissime, que tu as enrôlé toi-même, le prince de Condé, premier prince du sang.

HENRI.

Et nous comptons sur toi pour inventer demain quelque divertissement public.

RENÉ.

Oui, quelque bonne plaisanterie, sur un sujet grotesque... Tiens, sur ton mariage avec Marguerite.

TOUS TROIS, *rient.*

Ah! ah! ah!

RENÉ.

Le docteur Ballard se fait vieux, tu le remplaceras.

Ils rient tous les trois.

CANDOLAS.

Eh! laissez-moi, troupe de baladins!

RENÉ.

Il se fâche... il devrait monter en chaire à la place du prédicateur. (*A Henri.*) Tu avais raison, ce n'est que l'ombre de Candolas.

HENRI.

Oui, l'esprit est séparé du corps, mais c'est le corps que nous avons.

ÉTIENNE.

Pleurons sur ses restes!

RENÉ, *qui a remonté la scène.*

Chut! messieurs; ne parlons pas de pleurs, ni d'ombres... j'en aperçois une qui se glisse derrière les piliers... Voyez, ne dirait-on pas un fantôme, tant cette femme est changée et méconnaissable? C'est pourtant la veuve de Burdéus!

CANDOLAS, *tressaillant.*

La veuve de Burdéus!

RENÉ.

Qui vient sans doute prier pour l'âme de son mari... Pauvre femme! respectons sa douleur... Elle vient de ce côté... Adieu, Candolas; nous t'attendrons cette nuit au jeu de paume.

Ils rentrent dans l'église.

CANDOLAS.

La veuve de Burdéus!

Il s'apprête à sortir. Séraphine, qui a paru dans le fond à la fin de la scène, s'avance vers lui. Elle est en deuil. La nuit est venue: la salle est éclairée par des lumières venant de l'église.

SCÈNE VIII.

SÉRAPHINE, CANDOLAS.

SÉRAPHINE, *à voix basse.*

Restez!

CANDOLAS.

Que me voulez-vous?

SÉRAPHINE.

N'avez-vous pas reçu ce matin un avis?

CANDOLAS.

Il était de vous?

SÉRAPHINE.

Vous avez cru qu'il venait d'une autre?... On ne m'avait donc pas trompée! c'était vrai!... je sais tout aujourd'hui... Cette femme, je viens de la voir, je lui ai parlé, elle doit revenir ici.

CANDOLAS.

Que vous importe maintenant?

SÉRAPHINE.

Ah! si pour vous chercher, j'ai bravé jusqu'à la sainteté de ce lieu, ne comprenez-vous pas ce qui m'amène?

CANDOLAS.

Mes adieux dans cette nuit fatale, mon absence volontaire, mon silence enfin, auraient pu vous apprendre que nous ne devions plus nous rencontrer.

SÉRAPHINE.

Avez-vous donc oublié...

CANDOLAS.

Oui, tout. Quelle espérance vous conduit ici? qu'attendez-vous?

SÉRAPHINE

Une promesse de retour.

CANDOLAS.

Non, mais un adieu, un dernier adieu.

SÉRAPHINE.

Candolas! (*Elle le retient.*) Candolas, ne me repoussez pas... ne me parlez pas avec cette froideur qui me tue... ayez pitié de moi! dites-moi que je vous reverrai, que je n'ai pas perdu votre cœur... Quoi! pas un mot!... pas un regard!... Froid! glacé! Rien ne peut le toucher! tout est fini!... (*Se relevant.*) Mais cette rivale, tu l'aimes donc bien?

CANDOLAS.

Je l'épouse, madame.

SÉRAPHINE

Ah!... vous me bravez ainsi!

CANDOLAS.

Je l'épouse, car je l'aime... et je la respecte.

SÉRAPHINE.

Prenez garde, Candolas, prenez garde!

CANDOLAS.

Qu'ai-je à craindre?

SÉRAPHINE.

Mon ressentiment... ma vengeance...

CANDOLAS.

Et un coup de poignard, peut-être?...

SÉRAPHINE.

Qu'osez-vous dire?

CANDOLAS.

Celui qui frappa Burdéus...

SÉRAPHINE.

Malheureux!

CANDOLAS.

Ah! vous m'avez compris!

SÉRAPHINE, *respirant à peine.*

Écoutez: vous supposez donc, Candolas, vous supposez que je connais les meurtriers?

CANDOLAS.

Que sais-je?

SÉRAPHINE, *avec une fureur croissante.*

Prenez garde! vous ai-je dit; sans les connaître, je puis nommer quelqu'un à la justice... Je puis diriger les soupçons... Je puis désigner à la vengeance publique...

CANDOLAS.

Qui donc, madame?

SÉRAPHINE.

Le rival de Burdéus, celui qui, deux heures après le meurtre, me parlait à genoux de son amour...

CANDOLAS.

Qu'entends-je?

SÉRAPHINE.

Celui qu'on a surpris aux portes du château, et qui a laissé des traces de son sang..

CANDOLAS.

Ciel!

SÉRAPHINE.

Celui qui s'est caché depuis un mois pour échapper à la justice.

CANDOLAS.

Moi! madame!

SÉRAPHINE.

Toi!...

CANDOLAS.

Mais c'est affreux!... c'est affreux!

SÉRAPHINE.

Ah! tu me vois à tes pieds, pâle, suppliante, brisée par la douleur et la jalousie, et tu me repousses avec mépris!... je te demande un mot de pitié et tu me jettes à la face comme une insulte et un défi le nom de ma rivale!... ma rivale!... c'est à elle et à toi de me demander grâce!

CANDOLAS.

Vous demander grâce!

SÉRAPHINE.

Dans un quart d'heure on va m'interroger de nouveau, je n'ai qu'un mot à dire, et dussé-je me perdre, je le dirai!

CANDOLAS.

Madame!

SÉRAPHINE.

Dans un quart d'heure, sauvé si je te revois!... perdu, si tu restes avec elle!...

Elle sort dans le plus grand désordre.

SCÈNE IX.

CANDOLAS, *seul.*

Qu'a-t-elle dit? moi dénoncé comme meurtrier!... que répondrais-je pour me justifier, moi l'amant de cette femme?... Il y a du sang entre nous deux... un crime dont on dira que je devais profiter!... et dans l'état d'exaspération où sont encore les esprits, un mot suffit pour que mille voix me condamnent... Aucune preuve, aucun indice contre elle, et tout contre moi!... et d'ailleurs elle se perdrait plutôt, je le sais... que d'abandonner sa vengeance!... Ah! je me suis pris dans un piége invisible, et de quelque côté que je me tourne, je sens remuer dans l'ombre autour de moi, des meurtriers inconnus, contre lesquels je me heurte sans pouvoir les saisir ni les nommer... comment rompre les mailles de ce réseau de fer qui m'enveloppe?...

SCÈNE X.

MARGUERITE, CANDOLAS.

CANDOLAS.

Marguerite!

MARGUERITE.

Qu'avez-vous donc? comme vous êtes pâle!

CANDOLAS.

Marguerite, si quelqu'un venait te dire : celui que tu aimes est coupable... coupable d'un crime...

MARGUERITE.

Ciel!

CANDOLAS.

Si tout le monde le croyait, toi le croirais-tu?

MARGUERITE.

Jamais.

CANDOLAS.

Déshonoré à tous les yeux, serait-il toujours pur aux tiens?

MARGUERITE.

Toujours.

CANDOLAS.

Ah! merci! merci!... Eh bien! Marguerite, celui que tu aimes ainsi, il peut racheter sa vie peut-être, en te quittant, et il reste.

MARGUERITE.

Ta vie!... qui la menace?... cette femme que j'ai rencontrée?...

CANDOLAS.

Tu as tout deviné, Marguerite... Cette femme, elle m'attend... elle compte les minutes que je passe avec toi... mais je la brave et je reste...

MARGUERITE.

Candolas!

CANDOLAS.

Dans quelques instans elle peut parler... elle peut, dans sa fureur jalouse, me vouer à l'infamie, à la mort!.. mais je reste! crois-tu que je t'aime, Marguerite?

MARGUERITE.

Oh! oui! je n'en doute plus.

CANDOLAS.

Viens donc trouver Urbain, et que Dieu et notre amour me protégent, car je n'ai pas d'autre appui maintenant! Il faut fuir...

MARGUERITE.

Il faut rester...

CANDOLAS.

Je suis perdu!

MARGUERITE, *lui remettant une lettre.*

Je te sauve!

CANDOLAS.

Que veux-tu dire?

MARGUERITE.

Lis.

CANDOLAS.

La lettre adressée à ton oncle... Signée Henri de Bourbon, prince de Condé...

MARGUERITE.

Ah! je ne crains plus maintenant que tu saches la vérité... tu m'aimes!...

CANDOLAS, *lisant.*

« La mort a frappé une personne dont l'honneur m'était aussi cher que le mien. Le temps » est venu où je puis découvrir un secret que je » n'avais confié qu'à vous seul, où je puis reconnaître pour mon fils l'enfant que vous avez » élevé... »

MARGUERITE.

Achève.

CANDOLAS, *lisant.*

« Avant ma prochaine arrivée, préparez-le à » cette révélation... je l'ai vu une fois, je sais » que, malgré les défauts et les emportemens de » sa jeunesse, le cœur est noble et bon, et que » l'écolier Candolas se montrera digne du nom et » du titre que je lui donnerai!... » Qu'ai-je lu? le prince de Condé! mon père!... Ah! je l'avais bien dit, je le sentais bien que j'avais du sang noble dans les veines! ah! mon père, je serai digne de vous, et je prends le ciel à témoin que tout-à-l'heure, à cette place, et avant de vous connaître, j'ai abjuré mes erreurs!... Il est arrivé à Dijon, René, Henri me l'ont dit... Il me défendra contre une accusation infâme...

MARGUERITE.

C'est lui qu'il faut aller trouver d'abord... j'entends un bruit de pas... qui vient là?

Ils se retournent et regardent. René a passé derrière les piliers au fond.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, RENÉ.

RENÉ.

Il est encore ici... heureusement...

CANDOLAS, *le voyant.*

C'est toi, René... tu n'étais pas seul...

RENÉ.

Non... un homme, un Italien me suivait... Il vient de s'agenouiller là, au confessionnal...

CANDOLAS.

Parle bas... que veux-tu?

RENÉ.

Te prévenir du danger qui te menace, malheureux... on a donné à la justice le signalement de l'homme qui a été blessé il y a un mois au château de Gimond, la nuit du meurtre... et ce signalement c'est le tien!

CANDOLAS.

Oui.

RENÉ.

Mais on parle de te confronter avec la veuve de Burdéus... Si elle te reconnaît... Tu sais nos priviléges; viens, cache-toi sous le masque que nul n'a le droit d'arracher.

CANDOLAS.

Ah! comment prouver mon innocence?

On entend du côté de l'église une voix étouffée..... Candolas fait signe à René et à Marguerite de garder le silence. Ils écoutent.

UNE VOIX, *au confessionnal.*

Burdéus!

CANDOLAS.

Burdéus!... cet homme, cet Italien qui est là, à genoux, il a prononcé le nom de Burdéus! O mon Dieu! est-ce toi qui me l'envoie!... (*Il écoute encore.*) Va, Marguerite.

MARGUERITE.

Je tremble...

CANDOLAS.

Non plus pour moi, je l'espère... Rentre chez toi... René, laisse-moi ici...

RENÉ.

Mais...

CANDOLAS.

Ton masque... ton manteau... Ah! maintenant ce n'est pas assez pour moi de sauver ma tête!... Ce serait une lâcheté, et j'ai un autre rôle à remplir!... Va, répands le bruit que j'ai pris la fuite... Je vous rejoins dans un instant... Adieu, Marguerite...

MARGUERITE.

Adieu...

CANDOLAS, *à René.*

Au jeu de paume! au jeu de paume

Marguerite sort par la porte de la rue à droite. René disparaît dans l'église derrière les piliers.

SCÈNE XII.

CANDOLAS, *puis* ESBALDI.

CANDOLAS.

Je n'entends plus rien... (*Il regarde au fond.*) Personne...

ESBALDI, *en dehors.*

Pardonnez-moi, mon Dieu! pardonnez-moi... Vous vous taisez! (*Entrant en scène.*) Ah! je suis maudit!

Il s'avance en chancelant.

CANDOLAS, *courant sur lui le poignard à la main.*

Oui, tu l'es!

ESBALDI.

Ciel!

CANDOLAS.

Parle bas, il y va de ta vie.

ESBALDI.

Que voulez-vous de moi?

CANDOLAS.

Ce que tu viens de dire.

ESBALDI.

Que vous importent mes secrets?

CANDOLAS.

Je veux savoir comment et par quelle main Burdéus a péri.

ESBALDI.

Burdéus!

CANDOLAS.

Tu l'as nommé... je t'ai entendu. Révèle-moi le reste, ou tu es mort!

ESBALDI.

Ah!

CANDOLAS.

Mort sans pardon...

ESBALDI.

Et si je parle?

CANDOLAS.

Tu vivras pour te repentir.

ESBALDI.

Ah! laissez-moi!...

CANDOLAS.

Je ne te quitte pas... ton secret!

ESBALDI.

Je vais vous le dire...

CANDOLAS.

Viens donc!... je suis sauvé!

Il l'entraîne et sort avec lui.

SCÈNE XIII.

La petite porte masquée à droite s'ouvre lentement: un Prêtre sort en chancelant.

URBAIN.

Ah!... l'assassin!... mon père!... ah! je meurs...

Il tombe évanoui au milieu de la scène.

SCÈNE XIV

GAIRARD, *rentrant par la gauche;* URBAIN, *évanoui.*

GAIRARD.

Enfin.... tout est prêt pour son départ!... quelques heures encore, et mon secret est en sûreté... (*Il appelle à voix basse.*) Esbaldi! Esbaldi!... pourquoi n'est-il pas là? (*Il avance et heurte du pied le corps d'Urbain.*) Un homme étendu... mort ou évanoui... serait-ce lui que la terreur?... non.... un prêtre!... mon fils!... Urbain! qu'y a-t-il donc?... mon fils, reviens à toi... c'est moi, c'est ton père...

URBAIN, *se soulevant.*

Mon père!... (*Il regarde et reconnaît Gairard.*) Ah! c'est lui!... c'est lui!...

Il se lève.

GAIRARD.

Urbain!... tu chancelles encore!... tu souffres!... quelqu'un!... du secours!...

URBAIN.

Non, personne!... laissez-moi!

GAIRARD.

D'où vient cet effroi? est-ce du délire?

URBAIN.

Du délire!... non, non...

GAIRARD.

Qu'est-ce donc?

URBAIN.

C'est de l'horreur!

Il sort précipitamment. Gairard reste atterré.

ACTE CINQUIEME.

Le théâtre représente une place publique. A gauche, la maison de ville devant laquelle est un estrade, des fauteuils y sont déposés. Au deuxième plan, à gauche, l'entrée du jeu de paume. Au fond, une arcade laisant voir une rue en perspective. A droite, au fond, la maison de Claude Gairard, fenêtre praticable avec balcon. A droite, sur le premier plan, la maison du docteur Ballard, fenêtre également praticable avec balcon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRÉSIDENT, *sur les marches de la maison de ville. Un officier, et quelques hallebardiers devant le jeu de paume. Quelques hommes et femmes du peuple regardant au fond. Au lever du rideau, on entend des cris confus;* MATHIEU BALLARD *sort de sa maison, à droite.*

MATHIEU BALLARD, *allant chercher sa femme dans le groupe du peuple.*

Eh bien, qu'est-ce donc? qu'y a-t-il? rentrez vite, ne vous exposez pas ainsi, je vais savoir ce qui se passe.

Il fait rentrer sa femme dans la maison.

LE PRÉSIDENT, *à l'Officier.*

Non : qu'ils crient encore plus fort s'ils le veulent, la fête n'aura pas lieu. Je réponds de tout : monseigneur le prince de Condé, arrivé d'hier au soir, nous prêtera, s'il le faut, le secours de son autorité.

MATHIEU BALLARD.

C'est très-bien vu, monsieur le président. Suspendons, supprimons la fête des fous et la confrérie aussi : c'est une détestable institution : il y a long-temps que j'en ai reconnu les abus! personne n'est à l'abri de ces drôles-là, et vous-même, monsieur le président, si vous aviez le malheur de prendre femme... mais qui vous a donc inspiré cette bonne pensée?

LE PRÉSIDENT.

Nous sommes enfin sur les traces de l'assassin de Burdéus.

MATHIEU BALLARD.

Est-il possible?

LE PRÉSIDENT.

Des révélations importantes ont été faites. Après avoir hésité long-temps, dona Séraphine a donné, pour la première fois, le signalement d'un jeune homme qui avait tenté, a-t-elle dit, de s'introduire dans le château de Gimond, et vous vous rappelez qu'il y a un mois les gens de justice qui vous accompagnaient vous et le conseiller Gairard ont blessé un jeune homme qui se sauvait. Eh bien! ce signalement se rapporte à celui d'un écolier de cette ville, que vous connaissez... Candolas...

MATHIEU BALLARD.

Lui! ma foi! cela ne m'étonnerait guère; je pendrais le drôle sur un soupçon.

LE PRÉSIDENT.

Ce n'est pas tout; il avait disparu depuis cette époque; on l'a aperçu hier, et quand j'ai voulu le confronter avec dona Séraphine, c'est en vain qu'on l'a cherché. On dit qu'averti à temps il a pris la fuite. Cependant des ordres avaient été donnés de ne laisser sortir personne de la ville... s'il y était encore, il pourrait peut-être échapper sous le masque, et grâce à la liberté de cette fête; j'ai fait cerner le jeu de paume...

MATHIEU BALLARD.

Eh! mais ils se révoltent... entendez-vous ces cris?

LE PRÉSIDENT.

On saisira les plus mutins, et s'il le faut je vais moi-même...

Il se dirige avec l'officier et les soldats vers le jeu de paume.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE PRINCE DE CONDÉ, *arrivant par le fond avec quelques* GENTILSHOMMES.

LE PRÉSIDENT, *ne voyant d'abord que les Gentilshommes.*

Qui vient là? (*S'inclinant.*) Monseigneur le prince de Condé!...

L'Officier et les Soldats s'inclinent et laissent passer.

LE PRINCE.

Moi-même, qui viens auprès de vous porter requête contre la défense du parlement. Je ne voudrais pas que ma présence fût signalée par la violation de leurs priviléges. Il y a quelques mois, j'ai eu la fantaisie de me faire recevoir parmi les joyeux enfans de votre ville.

LE PRÉSIDENT.

Monseigneur, vous ignorez qu'un grand crime a été commis...

LE PRINCE, *tristement.*

Je le sais, monsieur (*A part.*) Au moment de lui ouvrir mes bras, l'entendre accuser d'un meurtre!... je ne puis le croire coupable.

LE PRÉSIDENT.

La justice doit remplir son devoir sans se laisser effrayer par ces clameurs... et à la faveur du désordre...

LE PRINCE.

Mais celui qu'on désigne vaguement encore et sans preuves est parti, dit-on.

LE PRÉSIDENT.

C'est peut-être un mensonge.

LE PRINCE.

C'est plutôt la vérité, monsieur. S'il était encore à Dijon, je l'aurais vu.

LE PRÉSIDENT.

Comment, monseigneur?

LE PRINCE.

Il suffit, monsieur. (*A part.*) Instruit de sa naissance, il serait venu réclamer ma protection, le malheureux! (*Un écolier masqué sort du jeu de paume, s'avance précipitamment vers le prince de Condé, et lui remet une lettre. Les gardes veulent l'arrêter.*) Qu'on ne porte pas la main sur lui. (*L'écolier rentre dans le jeu de paume. Le prince lisant.*) « Monseigneur, ordonnez, s'il » vous plaît, que la fête ait lieu, et qu'elle ait » pour témoin...» (*Il achève de lire à voix basse.*) Sans signature... mais n'importe... (*Au Président.*) Monsieur, je ne veux pas plus que vous mettre obstacle à la justice. Que les portes de la ville restent fermées et que personne ne puisse les franchir : que vos soldats se mêlent aux groupes et gardent toutes les issues de cette place. Mais la fête aura lieu.

LE PRÉSIDENT.

Monseigneur...

LE PRINCE.

Au nom de l'autorité dont sa majesté le roi de France m'a investi, je l'ordonne. La cérémonie achevée, les masques tomberont, et si le coupable se cache parmi eux, quel qu'il soit, je ne chercherai pas à le soustraire à la vengeance des lois. (*Le Président s'incline.*) Dona Séraphine Tellez est à Dijon?

LE PRÉSIDENT.

Oui, monseigneur; elle est restée à la maison de ville...

LE PRINCE.

J'y entre avec vous... prévenez tous les magistrats et les notables ; vous savez que personne ne peut se dispenser d'assister à cette fête, sous peine de se faire une querelle avec l'université... Venez, monsieur, vous me remettrez les placets. Chargé des instructions du roi, je dois examiner les griefs des habitans de chaque province... (*Le Président parle bas à l'officier et aux soldats. Au Président.*) N'oubliez pas de faire exécuter mes ordres.

Il entre dans la maison de ville; le Président le suit.

SCÈNE III.

MATHIEU BALLARD, *seul.*

L'ordonnance la plus sage annulée par le caprice d'un prince!... maudite fête!... Allons, j'y assisterai pour plaire à madame Ballard, et je tâcherai de m'y amuser.

Il rentre dans la maison à droite.

SCÈNE IV.

DES HOMMES et DES FEMMES DU PEUPLE *arrivent en se pressant sur la place.*

UN HOMME DU PEUPLE.

Décidément la cérémonie a lieu?

DEUXIÈME HOMME.

Il paraît que le parlement l'a permise enfin. Les portes de la ville sont fermées...

PREMIER HOMME.

Tout autour de la place il y a des soldats.

DEUXIÈME HOMME.

Et l'écolier Candolas?

PREMIER HOMME.

Il s'est sauvé!

UN AUTRE HOMME, *montrant le jeu de paume.*

Est-ce par cette porte du jeu de paume que les Fous doivent sortir?

PREMIER HOMME.

Non. La procession fait le tour, elle arrive par là!...

Il montre le fond du théâtre.

UN SPECTATEUR *placé à une fenêtre d'une des maisons et regardant au fond à droite.*

Les voilà! les voilà!

Mouvement parmi le peuple. Des Soldats sortent de la maison de ville et font éloigner des gens du peuple qui s'étaient placés sur les marches. Une partie du peuple se range à gauche près de l'estrade, l'autre à droite le long des maisons. On entend dans le fond une musique annonçant l'arrivée de la procession. Le prince de Condé paraît sur l'estrade tenant Séraphine par la main ; elle est vêtue de deuil et porte son voile baissé. On crie dans la foule : *Vive Monseigneur!* Le prince salue et remercie de la main.

LE PRINCE, *à Séraphine.*

Ne lèverez-vous pas votre voile, madame? et priverez-nous nos yeux du plaisir de vous admirer?

Séraphine rejette son voile derrière sa tête; elle s'assied à côté du prince de Condé, la première centre le spectateur.

UN HOMME *placé de l'autre côté en face.*

C'est la veuve de Burdéus.

Le Président et d'autres magistrats paraissent sur l'estrade et prennent place derrière le Prince. La première fenêtre de la maison de droite s'ouvre, le docteur Mathieu Ballard y paraît avec sa femme. La fenêtre de la maison au deuxième plan s'ouvre, Gairard paraît sur le balcon avec Urbain.

GAIRARD, *à part.*

Séraphine!

SÉRAPHINE, *de même.*

Claude Gairard!

Ils se regardent et se saluent.

UN HOMME *placé près de la maison de ville.*

Comme il est changé, le conseiller!

La procession approche : quatre hérauts coiffés du bonnet de fous, la marotte en main, et vêtus de trois couleurs, jaune, vert et rouge, portent un grand étendard sur lequel est écrit : STULTORUM INFINITUS EST NUMERUS. musiciens, fauconniers, valets, pages, dames d'honneur de LA MÈRE FOLLE. Sur un pavois, LA MÈRE-FOLLE vêtue d'une longue robe traînante : l'infanterie dijonnaise armée de pertuisannes. LA MÈRE-FOLLE est portée à l'angle gauche de la place, elle prend place sur un siége élevé d'où elle domine la foule. Le griffon vert est au-dessous d'elle. La procession après avoir défilé démasque un petit théâtre en bois, sans décorations.

UN HOMME DU PEUPLE.

Voilà la comédie! Silence!

LA MÈRE-FOLLE se lève, et étend son sceptre pour commander le silence.

MATHIEU BALLARD, *à sa femme.*

Vois-tu bien, ma chère amie?

La femme répond par un signe affirmatif.

L'HOMME DU PEUPLE, *en regardant le Docteur.*

Taisez-vous donc!

Un Fou masqué paraît sur le théâtre. Il salue trois fois les spectateurs. Il place à droite du théâtre un écriteau au bout d'une longue pique, sur lequel est écrit :

COMÉDIE, puis à gauche, un autre écriteau sur lequel est écrit: *le théâtre représente un appartement;* ensuite, il se retire. Entre un Fou masqué portant le costume des écoliers de l'université; il regarde autour de lui et exprime par ses gestes qu'il est amoureux. Entrent deux autres personnages masqués; l'un est habillé en femme et porte un costume semblable à celui de la femme à Mathieu Ballard; l'autre est habillé en docteur, son costume est le même que celui de Mathieu Ballard.

UN HOMME DU PEUPLE, *bas à ses voisins.*

Le reconnaissez-vous?

Le Fou habillé en docteur s'avance vers l'écolier et lui demande vivement, par gestes, ce qu'il fait chez lui. L'écolier porte la main à sa tête et lui indique qu'il souffre. Le docteur lui tâte le pouls. Pendant ce temps, l'écolier donne une lettre à la femme du docteur, qui la prend et la cache dans son sein. Éclats de rire dans la foule.

MATHIEU BALLARD, *à sa femme.*

Qui ont-ils voulu désigner?

Nouveaux éclats de rire.

UN HOMME DU PEUPLE.

Eh! pardieu! c'est vous!

Éclats de rire: bruit et mouvement dans la foule. LA MÈRE-FOLLE se lève et étend son sceptre.

LE GRIFFON VERT, *se levant.*

Silence!

L'écolier se retire en remerciant le docteur. Celui-ci, resté avec sa femme, s'assied; elle s'approche de lui, elle le caresse et rajuste sa perruque; elle va chercher sa canne et son chapeau, le coiffe et le reconduit en le câlinant jusqu'à la porte. Éclats de rire dans la foule.

PLUSIEURS VOIX.

Mathieu Ballard! Mathieu Ballard!

Mathieu Ballard regarde sa femme, qui baisse les yeux. Dès que le docteur est sorti du théâtre, le Fou habillé en femme ouvre un panneau, l'écolier rentre aussitôt et embrasse la femme du docteur. Éclats de rire dans la foule.

MATHIEU BALLARD, *furieux.*

C'est une infamie!... c'est un mensonge!... drôles! polissons!...

Sa femme se trouve mal et quitte la fenêtre; il la suit au milieu des huées. LA MÈRE-FOLLE se lève de nouveau et étend son sceptre. Un Fou masqué paraît sur le théâtre. Comme la première fois, il salue l'assemblée; il retourne l'écriteau à droite, sur lequel ont lit en gros caractères: TRAGÉDIE. Le Fou se retire. Le silence le plus profond règne dans la foule. Trois hommes masqués entrent sur le théâtre. Le premier est vêtu comme Burdéus, à son aspect Gairard se lève. Il se fait un mouvement général. Gairard jette un regard rapide sur Séraphine, qui détourne la tête; Urbain pose la main sur celle de son père. Un des hommes masqués porte le costume exact d'Esbaldi: l'autre, le costume exact du conseiller Gairard. Celui qui est vêtu comme Burdéus exprime par gestes qu'il va les quitter, le conseiller cherche à le retenir, il insiste: nouveau refus. Entre un quatrième personnage habillé comme Urbain. Mouvement général dans la foule. LA MÈRE-FOLLE se lève et étend son sceptre. Profond silence. Le quatrième, sur l'invitation du conseiller, joint ses instances à celles qu'on a déjà faites a Burdéus. Celui-ci refuse formellement. Le conseiller lui fait signe qu'il va l'accompagner. Il sort avec lui. Le Fou habillé comme Esbaldi, et qui est resté sur le devant de la scène, tire un poignard caché sous ses vêtemens; il les suit. Le prêtre sort le dernier. Tous les assistans se regardent et regardent Gairard; celui-ci se dispose à quitter la fenêtre.

UN HOMME DU PEUPLE, *au milieu du silence général, crie d'une voix forte à Gairard.*

Restez!

Le Conseiller reste immobile à sa place; il est pâle et s'appuie sur la rampe du balcon; mais, faisant un effort sur lui-même, il relève la tête. Le Fou qui est entré le premier reparaît sur le théâtre: il retourne l'écriteau placé à gauche; sur l'autre côté on lit: *le théâtre représente les bords de la rivière.* Le Fou se retire. Entrent trois hommes masqués, vêtus comme Burdéus, Gairard et Esbaldi. Les deux premiers causent ensemble en se donnant le bras; le dernier marche derrière, la main sur le poignard qu'il a caché sous ses vêtemens. Burdéus et Gairard s'arrêtent; le premier s'oppose à ce que l'autre aille plus loin, il lui fait ses adieux, ils se donnent des poignées de main. Burdéus s'éloigne: les deux autres se précipitent et le tuent à coups de poignard. Mouvement d'horreur et agitation dans la foule. Tous les regards se portent sur Gairard. Le Fou qui a joué le rôle de Gairard s'avance sur le théâtre; il y reste, la tête tournée vers le balcon où sont le Président et d'autres magistrats, et la main droite étendue vers Gairard. Séraphine a baissé son voile et se lève pour quitter l'estrade.

UN HOMME DU PEUPLE.

Restez, et demandez justice.

TOUS.

Oui, oui, justice!

Grande rumeur et grande agitation.

L'HOMME DU PEUPLE.

Magistrats, pourquoi gardez-vous le silence?

LE PRÉSIDENT.

C'est à vous de vous taire. — Claude Gairard, quel châtiment exigez-vous qu'on inflige aux auteurs de cette exécrable dénonciation? (*Murmures parmi la foule.*) Oui, nous ferons justice, et nous punirons les audacieux qui, accusés eux-mêmes, font remonter l'accusation jusqu'à ceux qui doivent la diriger. Claude Gairard, que demandez-vous?

GAIRARD.

Que cet homme ôte d'abord son masque!

TOUT LE PEUPLE.

Non! non!

Le Fou qui est sur le théâtre fait signe de la main qu'on se taise, il ôte et jette son masque.

SÉRAPHINE, *à part.*

Candolas!

TOUS.

Candolas!

LE PRINCE, *à part.*

C'est lui!

LE PRÉSIDENT.

Qu'on m'écoute! Soldats, saisissez-vous de ce jeune homme déja désigné a la justice.

CANDOLAS.

Qui m'a accusé? Est-ce vous, Claude Gairard? Qu'on m'écoute aussi!... (*Se tournant vers le Peuple.*) Ne prenez pas ma défense; je sais ce que j'ai a dire et à faire Vous, vous avez eu un fils emprisonné: vous, un frere: vous un ami. Le soupçon de ce meurtre s'est arrêté sur chacun de nous, et la justice, perdue dans ces ténèbres, n'a su encore sur qui faire tomber le glaive! Eh bien, moi, enfant du peuple jusqu'a ce jour, moi, votre ami, votre égal, moi, accusé comme vous, je rallume le flambeau éteint aux mains des magistrats. Je parle pour vous, en votre nom, et on m'écoutera. Claude Gairard, j'ai élevé ces tréteaux a la hauteur de votre siége de conseiller; mais le bouffon a cessé de rire! il vous regarde face à face, magistrat comme vous maintenant, et comme vous chargé de punir. Donc, j'ai dit, et je répète, que Claude Gairard est l'assassin de Burdéus.

Nouveau mouvement dans la foule.

LE PRÉSIDENT.

Quelle audace! (*Au prince de Condé.*) Monseigneur, donnez des ordres pour qu'on disperse cette foule et qu'on s'empare de cet homme.

CANDOLAS.

Vous ne le ferez pas, monseigneur. Je sais que je dois prouver mon accusation, et je la prouverai.

LE PRÉSIDENT.

Vous savez aussi le châtiment réservé aux calomniateurs, c'est le même qu'aux coupables: la mort.

LE PRINCE.

C'est la loi?

LE PRÉSIDENT.

Oui.

LE PRINCE, *à Candolas.*

Vous l'acceptez?

CANDOLAS.

Je l'accepte. Monseigneur, je m'adresse à vous. La loi aussi fait grâce de la vie au révélateur d'un crime. Je demande la grâce d'un homme; je la lui ai promise. Monseigneur, me l'accordez-vous?

LE PRINCE.

Si sa déclaration doit faire connaître la vérité, oui, je vous l'accorde.

CANDOLAS.

Je prends le peuple a témoin de la parole que vous me donnez. (*Sur un signe de Candolas, René, Henri et Etienne amènent un homme masqué qui ne se soutient plus qu'à peine, Candolas descend du théâtre.*) Ne tremble pas ainsi.

GAIRARD, *à part.*

Esbaldi! Je suis perdu!

CANDOLAS.

Parle donc, toi, son complice. (*Il ôte le masque d'Esbaldi. Celui-ci a la figure décomposée; il essaie de parler, mais il ne le peut.*) Quoi! les traces du poison! Le malheureux! il a eu peur, il s'est tué. (*Esbaldi chancelle et tombe.*) Mort!

GAIRARD, *à part.*

Mort! Je ne crains plus rien!

LE PRÉSIDENT, *à Candolas.*

D'accusateur, vous redevenez accusé; ne l'oubliez pas.

Le peuple murmure.

LE PRINCE, *à part.*

Malheureux!

CANDOLAS.

Et cependant j'ai dit la vérité. Monseigneur, je demande encore à le prouver.

LE PEUPLE.

Oui, oui... parlez, Candolas.

CANDOLAS, *montrant Gairard.*

Ordonnez seulement que cet homme descende, là, sur la place.

LE PEUPLE.

Qu'on l'amène!

Des groupes se dirigent vers la maison de Gairard.

LE PRINCE.

Arrêtez!... point de violence, notre autorité seule suffit... descendez...

GAIRARD.

Vous avez raison, monseigneur, et je ne ferai pas de résistance.

Gairard et Urbain quittent la fenêtre.

LE PRINCE.

Justice sera faite, quelque soit le coupable, je vous la promets. (*A Séraphine.*) Je vous la promets aussi, madame, à vous qui baissez la tête et pleurez à côté de moi au souvenir cruel de votre infortune, à vous qui êtes juge ici et qui demandez vengeance... (*A Candolas.*) Et vous, parlez maintenant.

Gairard et Urbain sortent de la maison. Tous les fous ôtent leur masque et se groupent sur le petit théatre.

URBAIN, *à Gairard.*

Je ne vous quitterai pas.

CANDOLAS.

Que toutes choses soient égales entre nous. Je n'accuse plus, je me défends: Je dis que cet homme a assassiné Burdéus; cet homme répond que j'en ai menti; où est la vérité? où est le mensonge? Qui devez-vous frapper, lui ou moi? Vous l'ignorez, et vous n'avez pour vous éclairer que la parole de deux hommes qui défendent leur vie.. Magistrats, vous cherchez un coupable; il y a une heure. je le sais, vous avez donné ordre à vos bourreaux de vous accompagner secrètement... ils sont la, dans cette maison, et leurs instrumens de torture sont prêts... Claude Gairard, acceptez-vous l'épreuve que je vous propose?

GAIRARD.

Moi!

CANDOLAS.

Oh! ne vous troublez pas ainsi! je suis jeune, obscur encore, perdu dans la foule; je n'ai pas comme vous à défendre une réputation sans tache, et cependant pour qu'une souillure ne reste pas sur ce nom que personne ne connaît, moi, votre accusateur, je tends au bourreau mes bras pour qu'il les brise et les torture, et je dis, sans trembler, à mon sang de rendre témoignage de mes paroles. Voulez-vous que Dieu soit juge entre nous ?

GAIRARD.

J'accepte.

Le Prince parle bas au Président.

LE PRÉSIDENT.

Monseigneur...

LE PRINCE.

Cela doit être.

SÉRAPHINE, *au Prince.*

Monseigneur, n'ordonnez pas...

LE PRINCE.

Laissez, madame, laissez.

Trois hommes sortent de la maison et attendent les ordres du prince.

CANDOLAS.

Nous attendons, monseigneur; appelez.

GAIRARD, *s'avançant.*

Moi d'abord !

LE PRINCE.

Non.

LE PRÉSIDENT.

Comment...

LE PRINCE.

Silence!... c'est le ciel peut-être qui m'inspire.

CANDOLAS, *s'avançant.*

Eh bien, monseigneur...

LE PRINCE, *au milieu d'un profond silence.*

Urbain Gairard !

GAIRARD.

Quoi! lui!... mon fils! lui!... Mais c'est impossible, monseigneur!

LE PRINCE, *répétant.*

Urbain Gairard.

GAIRARD.

Mon fils!

URBAIN.

J'ai été accusé comme vous, mon père.

GAIRARD.

Toi!... oh! non, non!

URBAIN, *bas.*

Je sais tout, mais je ne dirai rien.

GAIRARD.

Urbain!... Monseigneur, grâce, grâce pour lui! Oh! vous ne savez pas ce que c'est que la torture! vous n'avez pas vu comme moi des membres se briser... non, mon fils!... non, non!

LE PRINCE, *répétant.*

Urbain Gairard.

Urbain s'éloigne et est prêt à entrer.

GAIRARD.

Ah! non, tu n'iras pas... Vous cherchez le coupable...

URBAIN.

Mon père!

GAIRARD.

Le coupable, c'est...

URBAIN.

Mon père!... taisez-vous.

GAIRARD.

C'est moi.

TOUS.

Lui!

SÉRAPHINE.

Ah!

Elle tombe à genoux.

URBAIN.

Ne le croyez pas... Ne voyez-vous pas qu'il s'accuse pour me sauver?... Mon père, j'ai du courage comme vous... Je demande l'épreuve.

GAIRARD.

Non, c'est moi, c'est moi!... j'ai frappé Burdéus!

LE PRINCE.

Vous avouez le crime ?

GAIRARD.

Oui.

LE PRINCE.

Et vos complices?

GAIRARD.

Esbaldi, Esbaldi seul!... Mais lui! oh! il est innocent, lui!... Tous sont innocens, hors celui qui est mort et moi qui suis prêt à mourir.

Rumeurs dans l'assemblée.

SÉRAPHINE, *à part.*

Ah! Claude Gairard!... il me sauve encore en s'accusant.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, *toute effrayée.*

Ah! au secours!

CANDOLAS.

Marguerite, qu'y a-t-il?

MARGUERITE.

Candolas, défends-moi.

LE PRINCE.

Quelle est cette jeune fille?

MARGUERITE.

Ah! monseigneur... le trouble, l'effroi... vous me protégerez... Des hommes sont entrés chez moi; ils m'ont emmenée et menacée de la mort si je ne voulais les suivre... j'ai pu leur échapper...

LE PRINCE.

Connaissez-vous les auteurs de cette violence?

CANDOLAS, *à Séraphine.*

Est-ce vous, madame, qui l'avez ordonnée?

SÉRAPHINE.

Moi!

MARGUERITE.

Ah! peut-être, peut-être, monseigneur... Cette femme, elle était ma rivale, elle aimait Candolas.

GAIRARD.

Séraphine!... Elle l'aimait, dites-vous?

LE PRINCE, *à Candolas.*

Répondez.

CANDOLAS.

C'est vrai.

SÉRAPHINE.

Malheureuse!

GAIRARD, *avec explosion.*

Elle l'aimait!... Monseigneur, j'avais un autre complice, et ce complice, c'est cette femme!... elle m'a écrit... elle m'a demandé de frapper Burdéus... elle m'a dit qu'elle m'aimait, moi, et je l'ai cru... et j'ai frappé Burdéus par son conseil, pour lui plaire, pour l'épouser... Je le jure!

SÉRAPHINE.

Ah!

Elle s'évanouit.

GAIRARD.

Maintenant, faites justice.

LE PRINCE.

Vous l'aurez tous.

CANDOLAS. *s'avançant vers lui.*

Suis-je digne de vous maintenant?

LE PRINCE.

Ah! dans mes bras!

GAIRARD, *à Urbain en s'agenouillant.*

Ah! mon fils, pardonne-moi!

FIN.

S'adresser pour la musique à M. Cuvraux, chef d'orchestre du théâtre de la Renaissance.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

296

